



HAL
open science

Le commandement pendant la guerre civile américaine, 1861-1865

Olivier Desfachelles

► **To cite this version:**

Olivier Desfachelles. Le commandement pendant la guerre civile américaine, 1861-1865. Histoire. Université de Picardie Jules Verne, 2019. Français. NNT : 2019AMIE0034 . tel-03693159

HAL Id: tel-03693159

<https://theses.hal.science/tel-03693159v1>

Submitted on 10 Jun 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE PICARDIE JULES VERNE, AMIENS

Olivier DESFACHELLES

**LE COMMANDEMENT PENDANT LA GUERRE CIVILE
AMERICAINE, 1861-1865.**

Thèse

Sous la direction de Monsieur le Professeur Philippe Nivet

Soutenue le 27 mai 2019

Membres du jury :

Philippe Nivet, professeur à l'Université de Picardie (directeur de thèse)

Xavier Boniface, professeur à l'Université de Picardie (président de jury)

**Olivier Forcade, professeur à la Faculté des lettres de Sorbonne-Université
(rapporteur)**

Bruno Colson, professeur à l'Université de Namur (rapporteur)

Francis Balace, professeur ordinaire honoraire à l'Université de Liège

Le commandement pendant la guerre civile américaine, 1861-1865

Introduction p. 1

I Le commandement sous le joug des frictions : le dur apprentissage de la guerre (printemps 1861 – été 1862) p. 13

A) Le commandement de l'Union dans l'Est p. 13

1) Le rôle du commandement dans le déclenchement de la guerre, et le deuil d'une guerre courte p. 13

a – Abraham Lincoln, Jefferson Davis et le commandement à l'aube de la guerre.

b – Les stratégies et la praxéologie clausewitzienne : le principe de polarité en question.

c – Manassas : une entrée difficile dans l'ère des batailles pour le haut commandement opérationnel.

2) Lincoln et le général McClellan : le commandement de l'impuissance p. 33

a – Le « jeune Napoléon ».

b – La réorganisation de l'armée.

c – McClellan et le général en chef Scott.

d – Le commandement et la trinité clausewitzienne : un rapport conflictuel.

e – Lincoln et McClellan : deux visions stratégiques régionales différentes.

f – Lincoln : une autorité militaire en pointillé.

3) Les Républicains radicaux et le ministre de la Guerre : des frictions politiques pour le commandement p. 71

a – La commission interparlementaire sur la conduite de la guerre.

b – La critique de l'académie de West Point.

c – La critique du commandant en chef et de McClellan.

d – Le ministre de la Guerre Stanton et l'arrêt des recrutements.

4) Le commandement à l'épreuve des réalités de la guerre p. 99

a – McClellan et le renseignement : amateurisme et fantasme.

b – Le commandement et la Marine : une coopération virtuelle.

- c – La bataille de Williamsburg (5 mai 1862) et les carences du commandement intermédiaire.*
- d – Seven Pines (31 mai-1^{er} juin 1862) et la bataille des sept jours (25 juin-1^{er} juillet 1862) : un commandement invisible.*
- e – Les raisons d'un échec.*

B) Le commandement de la Confédération dans l'Est p. 137

1) Le commandement confédéré en Virginie : de la tourmente au renouveau p. 137

- a – Les tensions au sein du commandement : défiance à l'égard de Johnston et évincement de Beauregard.*
- b – Une nouvelle stratégie pour le commandement.*
- c – Le Président Davis et le général Lee : un commandement fusionnel.*
- d – La bataille des sept jours : une victoire stratégique inachevée.*
- e – Analyse : l'initiation aux frictions de guerre.*

2) La campagne de la Vallée de la Shenandoah : confrontation entre un général religieux et les généraux politiques nordistes p. 200

- a – L'émergence d'un général atypique, Thomas Jackson : une vision offensive de la guerre.*
- b – Le paradoxe de la bataille de Kernstown (23 mars 1862) : revers tactique, mais victoire stratégique.*
- c – La campagne de la Shenandoah : un commandement confédéré triomphant dans l'art de la guerre.*
- d – « Stonewall » Jackson : un génie guerrier ?*
- e – La faillite du haut commandement et des généraux politiques de l'Union.*

C) Les commandements dans l'Ouest : de la prudence déclarée à l'offensive p. 262

1) La fin de la neutralité du Missouri et du Kentucky : le rôle de la friction humaine p. 263

- a – Le Missouri.*
- b – Le Kentucky.*

2) Une dynamique offensive nordiste sur fond de tensions hiérarchiques p. 278

- a – Les généraux Halleck et Buell : une collaboration introuvable.*
- b – Ulysses Grant : un commandement sous le signe de la détermination.*

c – La chute des forts Henry et Donelson (février 1862) : une victoire stratégique du commandement intermédiaire nordiste servie par la débâcle du commandement intermédiaire confédéré.

d – Victoire nordiste dans le Missouri.

3) Echec de la riposte confédérée à Shiloh p. 301

a – La bataille de Shiloh (6-7 avril 1862).

b – Analyse.

II Les commandements nordiste et confédéré face à la crise des effectifs et la question noire p. 324

A) Le commandement, les lois sur la conscription et les désertions p. 324

1) Les lois sur la conscription : un succès en demi-teinte pour le commandement sudiste ... p. 325

a – Naissance et principes.

b – L'instauration d'un système dérogatoire dénoncé par le commandement : les exemptions, les détachements et les remplacements.

c – L'élection des officiers : un principe inscrit dans la loi vivement critiqué par le commandement.

d – L'expérience de la conscription dans l'Ouest : une épreuve conflictuelle entre le commandement opérationnel et l'autorité administrative.

e – Une conscription toujours objet de tension au sein du commandement en 1864.

f – La conscription : une occasion manquée pour le commandement ?

2) Le commandement confédéré face au fléau de la désertion : une empreinte d'impuissance ... p. 362

a – Des causes plurielles et une ampleur alarmante pour le commandement.

b – La réponse du commandement dans l'Ouest : la fermeté sans concession de Hindman et la fermeté teintée de clémence de Bragg.

c – Une répression nuancée en Virginie : Jackson, Lee et les lois d'amnistie.

d – Une réponse judiciaire inadaptée ?

e – Traquer le déserteur : la réponse du commandement à l'inefficacité de la sanction.

3) Le commandement de l'Union et la conscription, mal nécessaire pour surmonter la crise du volontariat p. 397

a – La route vers la conscription.

b – La loi de conscription générale du 3 mars 1863 : une volonté du législateur soutenue discrètement par le commandement.

c – Le général en chef Grant et la conscription : l'exemple de l'appel de juillet 1864.

d – La désertion dans l'Union : un phénomène répandu, difficilement contenu, qui contribua à étendre la durée du conflit.

B) Les commandements de l'Union et de la Confédération face à la question noire p. 411

1) Les généraux nordistes et les esclaves fugitifs jusqu'à l'émancipation : le commandement des contraires p. 411

a – Lincoln et l'esclavage.

b – Le commandement de Butler, Frémont et Hunter : la tentation assumée de la rupture.

c – Le commandement en chef s'engage dans l'émancipation.

d – La proclamation d'émancipation : une mesure de guerre.

2) Le commandement nordiste, l'enrôlement des noirs et l'émancipation : entre adhésion franche, pragmatisme et faux-semblant p. 451

a – L'enrôlement des noirs : une friction dans le commandement.

b – Le commandement et l'émancipation : un commandement sous tension.

c – Le commandement face aux désertions « politiques » : une réponse sans équivoque et sans concession.

d – Grant et la question noire : le commandement de la normalité.

e – Sherman ou la prévalence d'une armée de combattants blancs.

f – Emancipation et conséquences sur la guerre.

3) Le commandement confédéré, l'enrôlement et l'émancipation des esclaves : une prise de conscience précoce, mais une décision politique tardive et sans effet pour les armées p. 509

a – Le mémorandum du général Cleburne : une occasion gâchée.

b – Une évolution vers l'émancipation sous l'empire de la nécessité.

c – Le commandant Robert Lee : une prise de parole décisive.

d – La loi du 13 mars 1865 : une loi pour rien.

III Le commandement et la destruction de l'armée ennemie : le mirage du paradigme central de la guerre p. 521

A) Le commandement nordiste à l'été 1862 : une tentative manquée de stratégie offensive qui conduisit au premier grand tournant politico-militaire de la guerre p. 521

1) La deuxième campagne de Manassas p. 521

a – Halleck : nouveau général en chef malgré lui.

b – John Pope : une nomination politique.

c – La campagne de Manassas : un essai de stratégie offensive réussi pour le commandement sudiste.

d – Analyse.

e – Le retour de McClellan.

2) Le commandement confédéré et l'incursion dans le Maryland : l'affirmation d'une grande tactique offensive dans le cadre d'une stratégie de défense relative p. 573

a – Une campagne voulue par Lee.

b – La découverte du plan de Lee : une friction de guerre mal exploitée par McClellan.

c – Les batailles de South Mountain (14 septembre 1862).

d – La bataille de Sharpsburg / Antietam (17 septembre).

e – Analyse.

B) Crises et châtiments au sein du commandement nordiste confronté à l'échec militaire (décembre 1862 – mai 1863), et les victoires pour la gloire du commandement confédéré p. 606

1) La campagne de Fredericksburg : un exemple d'impéritie tactique p. 606

a – La rupture avec McClellan et la nomination de Burnside.

b – Le désastre de Fredericksburg (13 décembre 1862).

c – Analyse.

d – La fin de Burnside : une destitution sur fond de conspiration des généraux et provoquée par une friction de guerre.

2) La campagne de Chancellorsville : un commandement sudiste sous les feux de la gloire et de la tragédie p. 639

a – Le commandement de Hooker : un exemple de faillite intellectuelle et psychologique face à une audace tactique inattendue.

b – Une victoire tactique amère pour les confédérés.

c – Analyse.

C) Le commandement confédéré sur la défensive dans l'Ouest : désillusion dans le Kentucky et défaite tactique à Murfreesboro / Stones River p. 669

1) La campagne confédérée dans le Kentucky : une déconvenue certaine sur fond de divisions intestines et de revers dans le Mississippi p. 669

a – Les premières crispations entre l'exécutif et le général nordiste Buell.

b – Les généraux sudistes Bragg et Smith dans le Kentucky : esquisse d'un rebond offensif.

c – Victoires nordistes dans le Mississippi et les ambiguïtés du général Grant.

d – Le retrait sudiste du Kentucky et analyse de la campagne.

e – La fin du général Buell.

2) La bataille de Murfreesboro / Stones River (31 décembre 1862 – 2 janvier 1863) p. 689

a – Un commandement nordiste sous pression.

b – La bataille.

c – Analyse.

d – Le commandement confédéré dans la tourmente.

IV Guerre d'attrition et guerre « totale » : nouvelles figures du conflit après les succès militaires du commandement nordiste à l'été et à l'hiver 1863 p. 708

A) L'échec stratégique et tactique du commandement confédéré pendant l'été et l'automne 1863 p. 708

1) La campagne de Gettysburg p. 708

a – La campagne de Pennsylvanie : une décision collégiale du commandement confédéré.

b – Un nouveau commandant pour l'Armée du Potomac : George Meade.

c – Le commandement face au brouillard de guerre : Gettysburg, une bataille improvisée.

d – 2 juillet : une occasion de victoire manquée pour un commandement confédéré désuni.

e – Le plan de Lee le 3 juillet : un modèle d'assaut napoléonien.

f – Analyse.

g – Une poursuite qui cristallise la frustration du commandant en chef de l'Union.

h – L'offre de démission de Lee : fêlure psychologique ou respect des convenances d'un battu ?

i – Des cartes stratégiques rebattues en Virginie en raison des événements militaires dans l'Ouest.

2) La campagne de Vicksburg : chef d'œuvre de Grant ou débâcle prévisible du commandement confédéré ? p. 759

a – Une altération provisoire de l'unité de commandement nordiste.

b – Une gestation douloureuse de la planification stratégique nordiste.

c – La marche sur Vicksburg : triomphe de l'approche indirecte.

d – Analyse.

3) Les campagnes du Tennessee (juin – novembre 1863) p. 795

a – La campagne de Tullahoma : une campagne de manœuvre victorieuse facilitée par la discorde au sein du commandement sudiste.

b – La réaction du commandement confédéré : une application réussie du principe de concentration des forces abimée par un espace d'obéissance introuvable.

c – La bataille de Chickamauga (19-20 septembre 1863).

d – Analyse.

e – La sortie de Rosecrans : autopsie d'un limogeage.

f – Un commandement confédéré dans la tourmente : entre « guerre des généraux » et tentative de normalisation.

g – Chattanooga : une victoire de l'Union inattendue dans sa forme et rendue inéluctable par une faute stratégique ennemie.

h – Analyse.

B) Les campagnes de 1864 – 1865 : le commandement confédéré et la némésis nordiste p. 852

1) La campagne Overland : une guerre d'attrition p. 852

a – Grant : nouveau général en chef de l'Union.

b – Grant et la guerre en Virginie : le choix délibéré de l'attrition pour répondre aux exigences d'une guerre politique.

c – Analyse de la bataille de la Wilderness (5-6 mai 1864).

d – Les batailles de Spotsylvania et sur la rivière North Anna : défaites tactiques, victoire stratégique pour l'Union sur fond de révolution technique.

e – Le désastre de Cold Harbor (3 juin 1864) : un exemple de défaillance du commandement de l'Union.

f – Analyse de la campagne Overland.

2) Un été 1864 sous haute tension conclu sur les défaites stratégiques et tactiques du commandement confédéré dans l'Ouest et des revers nordistes dans l'Est p. 910

a – Le commandement confédéré dans l'Ouest et la rémanence de la discorde stratégique.

b – Sherman : artisan de la stratégie de la « terreur ».

c – Johnston en Géorgie : une défense controversée.

d – Hood et la perte d'Atlanta : un commandement injustement évalué, ruiné par les frictions humaines ?

e – Analyse.

f – Petersburg et le raid du sudiste Early dans la Vallée : des déboires militaires qui affaiblirent l'image du Président de l'Union sur la scène nationale.

3) La réélection de Lincoln (novembre 1864) et l'effondrement militaire confédéré : le triomphe du commandement de l'Union p. 953

a – Le commandement et la réélection de Lincoln : une implication active.

b – Un commandement nordiste autonome dans l'Ouest, la « marche à la mer », et les derniers spasmes du commandement confédéré dans le Tennessee.

c – Nashville : un air de crise chez les fédéraux lié à un conflit de perception.

d – Le commandement et la fin de la guerre.

Conclusion p. 994

Sources imprimées p. 1012

Bibliographie p. 1023

Articles p. 1058

Index p. 1063

Introduction

La Guerre civile américaine (1861-1865), plus connue en France sous le nom de guerre de sécession, a été retenue comme cadre spatial et temporel de notre étude sur le commandement. Elle fut par les problématiques liées à sa durée, sa géographie, les moyens humains, matériels et logistiques impliqués, un champ d'analyse particulièrement fécond pour notre étude qui embrasse, faut-il le préciser, les deux adversaires : l'Union et la Confédération.

Les questions les plus communément posées par l'historien qui étudie une guerre est de savoir quelles furent les causes qui menèrent à un affrontement armé et/ou les raisons qui donnèrent la victoire à l'un des belligérants. L'objet de nos travaux se veut moins académique bien qu'il ne se détache pas totalement de ces questions. Il porte sur le commandement de l'Union et de la Confédération dans un conflit qui, par sa durée, d'avril 1861 à avril 1865, constitue une exception dans le paysage des grandes guerres de la seconde moitié du 19^{ème} siècle : la guerre de Crimée a duré deux ans et demi (1857-1859) ; celle des franco-piémontais contre l'Autriche (1859) et austro-prussienne (1866) moins de trois mois ; la guerre franco-prussienne (1870-1871) n'excéda pas six mois.

Alors que la Confédération accusait au début du conflit, par rapport à l'Union, une infériorité sur tous les plans (démographique, économique, logistique¹) qui aurait dû la condamner à une prompté défaite, elle ne rendit les armes qu'après quatre années d'une lutte féroce et sanglante. Les justifications à cette durée doivent selon nous être, en grande partie, cherchées dans l'instrument organisationnel chargé de la conduite de la guerre : le commandement. Sur les questions du commandement, du rôle précis joué par ses différentes composantes dans le processus de victoire dans un cas, et de défaite dans l'autre, le champ historiographique est traversé par des divergences d'analyse au point qu'encore aujourd'hui les controverses demeurent et leurs richesses opacifient notre étude autant qu'elles peuvent l'éclairer. Inscrites dans une perspective anglo-saxonne nos travaux n'ont pas la prétention de révolutionner l'historiographie mais plus sûrement de l'enrichir en abordant la question sous l'angle des paradigmes clausewitzziens que sont les frictions, le brouillard et le génie guerrier. Nos travaux revoient dans une optique différente des choses qui ont pu avoir été

¹ Quelques chiffres suffisent à s'en convaincre. Les 11 Etats confédérés comptaient 9 103 332 habitants dont 3 521 110 esclaves ; 20 600 entreprises industrielles ; 14 132 kilomètres de voies ferrées. Dans les Etats de l'Union, la population s'élevait à 22 339 991 habitants dont 432 586 esclaves ; 100 500 entreprises ; 36 017 kilomètres de voies de chemin de fer. (*Population of the United States in 1860*, Washington, 1864, p. iv, xiii et 598 ; Charles Flato, *The American Heritage Picture History of the Civil War*, New York, Golden Press, 1961 p. 29 ; Robert C. Black III, *The Railroads of the Confederacy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998, p. 3.)

dites. Notre dessein sera ainsi d'offrir une lecture plus nuancée de la contribution de certains acteurs et également en rupture avec l'imagerie ou les tropismes les plus communément acceptés. Surtout, ultime argument pour justifier notre démarche, la guerre civile américaine est largement absente du champ historiographique français. Les études les plus ambitieuses sont datées et ne se sont pas intéressées à ce conflit sous l'angle de recherche proposé.

La nature de la guerre, sa forme et, le plus souvent, son issue, résultent d'une somme de facteurs parmi lesquels les choix opérés par les acteurs du commandement occupent une place déterminante. La guerre de sécession n'avait rien d'inexorable. Elle procéda de choix qui, en raison de leurs conséquences, peuvent être qualifiés de fatidiques. Chaque étage du commandement tint un rôle spécifique dans son déroulement. Au sommet de la structure revenait la décision d'arrêter la stratégie ; à l'échelon inférieure celle de la mettre en forme, de lui donner une réalité et, au moment de faire rugir les armes, de déterminer les options tactiques².

Poser les bonnes problématiques relatives au commandement militaire en temps de guerre exige, en préalable, que nous en tracions avec la plus grande exactitude les contours. L'étymologie du mot commandement, à défaut d'offrir une vérité transcendante, permet de déceler des propriétés définitoires, de nous renseigner sur les principaux éléments constitutifs qui irriguent sa matière. Du latin *cum*, avec, et *mandare*, ordonner, il établit une relation entre des autorités unies par un rapport hiérarchique et qui s'expriment dans le cadre d'une confiance partagée. La confiance ne peut être, en théorie, donnée qu'à des hommes qui, par les vertus qu'ils donnent à voir, sauront s'en montrer dignes. Le lien est ainsi tracé avec le paradigme clausewitzien de « génie guerrier ».

Pour Clausewitz, il existe une intelligence supérieure paré de multiples vertus dont la somme lui permet de produire le meilleur antidote pour comprendre et surmonter les oscillations aléatoires de la guerre : le génie guerrier. Dans cette pyramide de vertus figurent à son sommet le courage physique qui brave le danger personnel et le courage intellectuel nécessaire pour dépasser la peur de la responsabilité. Ajoutons les vigueurs morales et physiques dont il est préférable qu'elles soient un don de la nature et qui développeront le coup d'œil, l'esprit de décision, la présence d'esprit, la fermeté, la persévérance, la force de caractère qui, tous, pénétreront l'âme d'un grand général

² Nous emploierons, dans le domaine opérationnel, les mots stratégie et tactique dans le sens donné par Jomini. La stratégie est assimilée au « plan d'opérations », aux « différentes combinaisons [qui] embrassent l'ensemble du théâtre de la guerre » ; c'est « l'art de faire la guerre sur la carte ». La tactique est « l'art de combattre sur le terrain où le choc aurait lieu, d'y placer ses forces selon les localités et de les mettre en action sur divers points du champ de bataille... de manière que tous les corps agissants puissent recevoir des ordres et les exécuter dans le courant même de l'action ». (Le Baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre ou nouveau tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie, de la grande tactique et de la politique militaire*, 1^{re} partie, Paris, Anselin, 1837, pp. 130, 134-136.)

désireux de « traverser sans dommage ces conflits incessants avec l'imprévu³ ». L'imprévisibilité est certes un agent perturbateur, plus ou moins puissant, avec lequel il faut composer, mais elle ne décide pas du sort de la guerre et ne fait pas le vainqueur. C'est, entre autres, à l'aune de ce paradigme que nous avons décidé d'étudier la principale composante du commandement. Un choix que nous justifions par le fait que les écrits de Clausewitz sont les plus contemporains de notre sujet et que se référer, plus fréquemment, à des commentaires ou des postulats ultérieurs serait risquer l'anachronisme.

Nous entendons ici sous le terme de commandement l'autorité légalement investie qui assume les responsabilités de l'armée dont elle a la charge. L'étage supérieur de la structure - celle qui retiendra principalement notre attention - est formé d'un petit aréopage d'hommes le plus souvent élevés au grade de général, parés, pour les meilleurs, d'un ensemble d'aptitudes, de compétences physiques, psychologiques et intellectuelles, nées de l'expérience et de la connaissance, leur permettant d'élaborer stratégies et tactiques et de conduire l'action sur le théâtre des opérations. Tous sont placés sous l'autorité, dans le cas présent, d'une personnalité politique légitime et éminente : le Président qui était également, selon la Constitution, commandant en chef.

Quelle que soit la définition donnée au commandement depuis que la guerre s'est durablement inscrite dans l'Histoire et rythme son cours, l'homme est au cœur du sujet. Des différentes dimensions qui entourent sa problématique, celle anthropologique constitue peut-être la plus sensible. Le commandement s'incarne dans des hommes dont chaque pensée, chaque action s'intègre dans un univers de sens qu'il nous faut tenter de comprendre. Pour cette raison, une étude de caractère, au moins synthétique, des principaux protagonistes militaires associés aux structures de commandement, ainsi que des Présidents de l'Union, Abraham Lincoln, et de la Confédération, Jefferson Davis, s'impose. Il conviendra de broser le portrait psychologique de ces hommes, d'identifier leur squelette mental, d'analyser les ressorts caractérologiques qui ont forgé leur approche du commandement, modeler leur conduite de la guerre et ainsi pesé sur son cours. Nous le ferons avec sobriété, en écartant l'apport freudien qui conduit à certaines outrances psychanalytiques, comme celle qui fit écrire à Pierre Illiez, pour expliquer l'inhibition du général Robert Lee à l'exercice d'une autorité virile :

La personnalité de Lee apparaît largement déterminée par un complexe d'Œdipe à dominante inversée mal résolu, qui place le sujet dans une attitude de soumission séductrice à l'égard de l'image paternelle héroïque érigée en idéal du moi. [...] Les attitudes maternelles, protectrices et nourricières, qui ont la prédilection de Lee, sont le lieu où se conjuguent les divers facteurs : elles prolongent l'attitude féminine du complexe inversé, expriment la relation correspondante à l'égard

³ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, les Éditions de minuit, 1955, p. 86. Sur Clausewitz, sa vie, son œuvre, on se reportera à l'ouvrage de Bruno Colson, *Clausewitz*, Paris, Perrin, 2016.

de l'idéal du moi, satisfont les exigences de dévouement et d'abnégation du surmoi et, en même temps, les aspirations de l'idéal narcissique.⁴

Le commandement n'est pas un art qui s'improvise. Non seulement il requiert des compétences instinctives, dont Carl von Clausewitz, dans son ouvrage *De la guerre*, dressa une taxonomie forcément imparfaite, car elles dépendent de la personnalité du chef et du contexte opérationnel, mais il obéit à certaines règles dont la maîtrise permettra à celui qui l'exerce d'asseoir sa légitimité et de n'être, en aucune circonstance, contesté. Ainsi, dans la relation de confiance qui l'unit à ses hommes, le commandant doit démontrer sa connaissance de la guerre, cet art, nous rappelle Napoléon, qui a des principes qu'il n'est pas permis de violer⁵. Le commandement montre l'existence d'une verticalité relationnelle entre le chef et ses subordonnés, dont il est en droit d'attendre discipline et adhésion à l'ensemble de ses intentions et de ses décisions. Nous nous intéresserons naturellement au commandement de mission, c'est-à-dire aux commandants de Corps d'armées, de Grandes divisions chargés par l'autorité supérieure de réaliser les objectifs assignés.

Le style de commandement opérationnel varie en fonction d'éléments exogènes. Les principaux d'entre eux sont les phénomènes de « friction » et de « brouillard ». Le brouillard renvoie à l'idée d'incertitude. Il est formé par le caractère flou et lacunaire de l'information et des données relatives aux capacités de l'ennemi et aussi, mais dans une moindre mesure, de ses propres forces⁶. La friction exprime l'impondérable qui concourt à dévier de sa trajectoire le plan initialement conçu. Clausewitz en définit le concept multidimensionnel dans la conclusion du livre I :

La guerre est le royaume de l'incertitude ; à la guerre, les trois quarts des événements sur lesquels se fonde l'action restent dans les brumes d'une incertitude plus ou moins grande. [...] Dans la guerre, tout est très simple, mais la chose la plus simple est difficile. Les difficultés s'accumulent et entraînent une friction que personne ne se représente correctement s'il n'a pas vu la guerre. [...] La notion de friction est la seule qui corresponde de manière assez générale à ce qui distingue la guerre réelle de celle qu'on peut lire dans les livres. [...] La grande incertitude de toutes les données constitue une difficulté particulière, car toute action s'accomplit pour ainsi dire dans une sorte de crépuscule qui confère souvent aux choses comme un aspect nébuleux ou lunaire, une dimension exagérée, une allure grotesque.⁷

Il ne saurait être question pour ceux qui mènent leurs armées au combat de nier la réalité de ce puissant facteur d'incertitudes, élément consubstantiel et irréductible de la guerre. Au mieux peut-on tenter, par la créativité, la détermination, d'en limiter les manifestations et les effets afin qu'elle ne

⁴ Pierre Illiez, *L'autorité discrète de Robert Lee ou les victoires manquées de la guerre de Sécession*, Paris, Perrin, 1981, p. 172.

⁵ Cité par Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre*, Paris, Perrin, 2011, p. 296.

⁶ Olivier Desfachelles, "Permanence et dépassement des concepts de friction et de brouillard : le paradigme clauswitzien et la guerre civile américaine", in *Stratégie*, Paris, ISC, 2015, p. 17.

⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 86, 109, 133.

subvertisse pas la stratégie, ou encore le plan de bataille mis en œuvre. Réduire la friction à des contingences naturelles que l'homme ne maîtrise donc pas et dont la survenance est étrangère à sa volonté est insuffisant. Clausewitz était allé plus loin en reconnaissant que le facteur humain s'insérait dans la problématique posée. Ce dernier est en effet l'une des composantes majeures de la nature interactive de la guerre : « La machine militaire, c'est-à-dire l'armée et tout ce qui en fait partie, est au fond très simple, et paraît par conséquent facile à manier. Mais il faut se rappeler qu'aucune de ses parties n'est faite d'une seule pièce, que tout s'y compose d'individus, dont chacun conserve sa propre friction sous tous ses aspects⁸ ». Déterminer dans quelle mesure le commandement fut, de cette friction, un fait générateur ou une variable d'amplification ou d'atténuation, constituera un pôle de réflexion.

Dans un environnement chaotique et imprévisible où les fortunes de la guerre sont façonnées par l'incertitude, le commandement constitue un facteur déterminant d'efficacité. Son étude ne se limite à confondre l'univers mental des hommes qui le composent ; c'est une organisation humaine structurée dont il est essentiel de connaître comment elle s'est construite et s'est adaptée aux exigences d'une guerre longue. Pour vaincre, il faut pouvoir s'appuyer sur un commandement efficient aux rouages parfaitement huilés.

Le commandement est mouvement. Il confronte différents champs d'analyse qui nourriront notre étude :

- une approche anthropologique qui doit nous permettre d'identifier au mieux le caractère et les traits de personnalité des différents acteurs, dont il faut souligner qu'aucun, malgré une participation à la guerre contre le Mexique quinze ans plus tôt, ne pouvait se prévaloir d'une expérience solide pour conduire aux combats des armées fortes de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, et de voir de quelle manière ils ont pu influencer leur praxis de la guerre.

- les rapports entre l'autorité politique et militaire révélèrent une complexité plus relationnelle qu'institutionnelle et nous renvoient à la question de l'obéissance. Pour certains généraux la légalité ne conduisait pas automatiquement à exprimer à l'égard de son détenteur un sentiment de légitimité. C'était particulièrement vrai pour Lincoln, dénué de toute expérience de la guerre, et dont certains généraux, diplômés de West Point, ne souffraient pas qu'il s'immisçât dans le processus d'élaboration stratégique.

- les rapports entre les généraux. Cette guerre ne s'est pas jouée exclusivement sur les champs de bataille, mais aussi en dehors. On assista dans les deux camps à des occurrences conspirationnistes

⁸ *Ibid.*, pp. 109-110.

menées par des généraux qui souhaitaient la destitution de leur supérieur. Le volume des dissensions, des rivalités, des jalousies qui ont traversé les commandements confédérés et fédéraux donne le sentiment que se déroula en leur sein une véritable guerre intestine, une guerre de généraux. Ce phénomène fut aggravé au cours des premiers mois du conflit par un système de nomination qui privilégiait les amitiés et les considérations politiques aux compétences intrinsèques. Pour préserver les équilibres politiques dans leur propre camp, les deux Présidents nommèrent des généraux politiques donnant aux structures de commandement une image d'hétérogénéité marquée sur le plan qualitatif. La question est de savoir si les conditions du commandement, frappé par ces frictions internes, s'en trouvèrent altérées, compliquées et ses dynamiques propres affaiblies.

A cette approche anthropologique, très endogène, s'ajoute une approche qui peut se résumer à un ensemble de questionnement :

- au déclenchement du conflit, l'épistémè militaire était-elle fondée sur un corpus de pratiques hérité de l'expérience de la guerre contre le Mexique (1846-1848), dont beaucoup des protagonistes de la guerre de Sécession avaient été des acteurs, ou sur un corpus théorique inspiré des écrits du penseur militaire Vaudois, le Baron de Jomini, dont l'ouvrage *Précis de l'art de la Guerre* avait été traduit en anglais et les grands principes enseignés à West Point ? Les fondations d'une science de la guerre à laquelle les généraux pouvaient se référer et qui pouvait inspirer leur stratégie, avaient-elles été posées ?

- comment les commandements ont-ils géré les paradigmes clausewitziens de la guerre que sont les frictions et le brouillard, tous deux des éléments consubstantiels à la guerre, afin de ne pas se résoudre à accepter l'expression de Descartes : *fortunaux auxilio potius quam artis*⁹?

Chacune des problématiques posées et qui donnent un sens à nos travaux ne fera pas l'objet d'un traitement spécifique, isolé. Considérant qu'elles sont étroitement reliées les unes aux autres, nous avons fait le choix de les inscrire dans une structure narrative dynamique et, principalement, un cadre chronologique linéaire. Ce pari méthodologique est, selon nous, le seul moyen de restituer les évolutions, les sinuosités, les respirations du commandement.

La forme scientifique de nos travaux s'exprime par la volonté de montrer les problématiques structurelles, psychologiques, stratégiques et doctrinales qui ont affecté le commandement militaire à l'épreuve d'une guerre moderne. Nos travaux ont également une ambition qui trouvera chez le scientifique un écho favorable : toucher la vérité. L'Histoire est trop souvent détournée de ses objectifs de connaissance pour servir des intérêts politiques partisans et, pour cette raison, n'illumine

⁹ Avec le secours de la fortune plutôt qu'avec le secours de l'art.

plus le champ de l'objectivité. Elle se réduit alors à quelques images mythifiées, à des poncifs à la vérité suspecte qui viennent irriguer une mémoire collective sélective et paresseuse. La guerre de Sécession n'échappe pas au phénomène. « Le panégyrique et la tentation hagiographique sont là et agacent, tant semble être une fois de plus réactivée la mythification sur laquelle repose l'idéologie américaine. Boritt, dans son introduction, participe sans aucun doute à l'hymne persistant chanté à la gloire d'Abraham Lincoln, « le Grand émancipateur » qui se trouve ainsi inscrit, ou plutôt réinscrit, dans le projet millénariste de la nation américaine...¹⁰ ». Le jugement de l'historienne Nathalie Caron à propos de certains passages du livre de Boritt, ancien Directeur du *Civil War Institute* à Gettysburg College et grand spécialiste d'Abraham Lincoln, traduit la difficulté de l'historien à appréhender sereinement la figure du 16^{ème} Président des Etats-Unis. La vie au destin tragique de Lincoln fascine. Sa mort prématurée a privé l'historien de ses mémoires qui auraient été utiles pour tenter de mieux comprendre l'homme et son action. Pourtant, la littérature à son sujet est légion. Presque étouffante. Tout a été écrit et il est très improbable que le chercheur soit en mesure d'exhumer des textes nouveaux, susceptibles d'apporter un éclairage radicalement inédit. Une telle floraison d'ouvrages finit par limiter et obscurcir notre compréhension du personnage. Une obscurité qu'aggrave la tendance soulignée par Nathalie Caron.

Notre étude du commandement nous permettra de valider notre thèse exprimée comme suit : la guerre de sécession est une anomalie en raison de sa durée, quatre ans. Un examen du rapport de force en avril 1861 concluait à la disparition rapide de la Confédération, le belligérant le plus faible pour ce qui était des moyens humains, économiques ou logistiques. Cette anomalie est consécutive, dans l'Est, aux frictions internes et externes du commandement de l'Union attisées par les défaillances dans l'art de la guerre de ceux chargés de la conduire, et, a contrario, à la capacité des sudistes à mieux surmonter ces frictions et à déployer une plus grande virtuosité dans cet art. Elle explique le recours par les nordistes à l'émancipation des esclaves en 1862 puis, à partir de 1864, à une guerre d'attrition ou une guerre absolue qui visait non seulement la destruction des armées ennemies, mais également les populations civiles, pour venir à bout des résistances et terminer la guerre. Incapable de vaincre de manière décisive sur le champ de bataille, le commandement sudiste n'a pas eu d'autre choix que de recourir à une stratégie d'usure dont le but est d'infliger à l'ennemi les pertes les plus sévères afin de créer, dans l'opinion publique adverse, un rejet qui trouverait sa traduction dans les urnes, en novembre 1864, en sortant le Président et en élisant un candidat possiblement plus souple sur les conditions de la paix. Dans l'Ouest, les frictions internes ont abouti à une « guerre des

¹⁰ Nathalie Caron, "Gabor Boritt [dir.], *The Lincoln Enigma. The Changing Faces of an American Icon*. New York, Oxford University Press, 2001, p. 325", in *Revue d'histoire du XIXe siècle*, 26/27, 2003, pp. 400-405.

généraux » et à la rémanence de la discorde stratégique au sein du commandement sudiste qu'exploita le commandement nordiste résolument engagé, en 1864, dans une guerre absolue.

Méthodologie.

Cette thèse se fonde d'abord sur l'exploitation d'un important corpus de sources imprimées.

Les sources imprimées peuvent être divisées en deux grandes catégories : les rapports militaires officiels ; les souvenirs, mémoires et papiers personnels.

Les rapports officiels sont compilés dans *The War of the Rebellion : A Compilation of the Official Records of the Union and Confederate Armies* et les *Official Records of the Union and Confederate Navies in the War of the Rebellion*. Cette masse de documents (147 668 pages ; 1 136 cartes et dessins) facilement consultable (en accès libre sur des sites dédiés) fait autorité et constitue d'un point de vue heuristique, une manne incontournable. Ils abordent notre problématique sous l'angle des acteurs. L'historien qui s'en détournerait verrait son travail légitimement ignoré. L'exploitation de cette source ne va pas toutefois sans poser difficulté. Le volume des pièces réunies donnerait le vertige même aux plus motivés des chercheurs. Pour ne pas s'y perdre et s'en rendre maître, le recours à un guide d'utilisation s'avère nécessaire¹¹.

Cette somme de renseignements, réunis par ordre chronologique de campagne, réclame d'être bien interrogée. En effet, il faut garder à l'esprit que les rapports de campagne publiés par les protagonistes l'ont été, le plus souvent, plusieurs semaines après leur déroulement. Certains rédacteurs, gouvernés par leur égo, ont pu déformer la réalité soit en taisant certaines circonstances susceptibles de ternir leur image, soit en exagérant leur rôle pour se mettre en valeur et s'approprier indûment un mérite. Ordres, dépêches et correspondances entre les différents acteurs sont également intégrées. Ces documents sont, en raison de leur objet, des témoignages pris sur le vif, ils expriment une réalité immédiate et renseignent sur l'état d'esprit du général, sa vision de l'action en cours. Ils ont la force d'attractivité pour le chercheur, que leur confère l'instantanéité de leur rédaction. Les limites des OR, outre celles que nous avons exposées, s'expliquent par l'absence de toute dimension analytique.

Les quatre volumes de la série *Battles and Leaders of the Civil War* constituent la deuxième source imprimée majeure de la guerre civile. Ils compilent les articles publiés entre novembre 1884 et novembre 1887 dans le journal *Century*. Y sont retracés dans un ordre chronologique les principaux épisodes militaires de la guerre sous forme d'articles rédigés par les participants du conflit. La

¹¹ Alan C. et Barbara A. Aimone, *A User's Guide to the Official Records of the American Civil War*, Shippensburg, White Mane Publishing Company, 1993.

collection s'est enrichie en 2002 et en 2004 de deux nouveaux tomes qui présentent pour principal intérêt de proposer des articles peu connus.

Les 52 volumes publiés entre 1876 et 1959, sous le titre *Southern Historical Society Papers*, forment la troisième grande source imprimée de la guerre. Composés d'articles exclusivement rédigés par les vétérans sudistes, ces papiers brossent un tableau exhaustif de l'expérience de guerre confédérée. En raison de la nature des documents rassemblés (souvenirs, rapports...), de leur vocation à promouvoir l'idée de la « Cause perdue », ils mettent l'esprit critique du chercheur à l'épreuve.

On ajoutera à cet ensemble les *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts* constitués de 15 volumes publiés entre 1876 et 1918. Chaque volume est composé d'articles rédigés par des vétérans de la guerre.

La correspondance politique et militaire de deux commandants en chef est regroupée dans trois collections majeures : *Collected Works of Abraham Lincoln* (8 volumes), *Jefferson Davis, Constitutionalist : His Letters, Papers and Speeches* (10 volumes), et *The Papers of Jefferson Davis* (14 volumes).

Dernière catégorie de documents de première main : les mémoires. Ils proposent une mine d'informations de tous ordres : psychologique, stratégique, tactique. Ils figurent pour cette raison en bonne place dans nos recherches. Les principales figures de la guerre, du moins celles qui y ont survécu, ont pris la plume pour léguer leurs souvenirs à l'histoire. L'exception la plus notable fut Robert Lee. Les généraux-autobiographes proposent une image mentale de leur expérience de guerre. Admettons que ces manuscrits, qui offrent un rapport médiat avec le passé, ne sont pas toujours le meilleur moyen d'en saisir la réalité et qu'il faut leur accorder une confiance relative. Dès lors qu'ils sortent du champ descriptif et abordent des questions d'interprétation, leur rapport avec l'objectivité est plus distancié. Parfois proches du plaidoyer pro domo ou d'une démarche raisonnée de réinterprétation des faits, ils invitent à la méfiance. En revanche, lorsqu'il s'agit de ressusciter l'action, de dire comment étaient les choses, les récits semblent lier expérience du narrateur et vérité.

Fonder notre travail sur les seules sources imprimées, dont nous avons souligné les limites qui sont autant de servitudes imposées à l'historien, c'est prendre le risque de rater le réel et de ne toucher que la vraisemblance. C'est pourquoi nous avons eu recours à l'abondante bibliographie parue sur le sujet. Depuis plus de cent cinquante ans, les historiens américains, auxquels il faut ajouter des passionnés érudits, ont consacré des milliers d'ouvrages - le chiffre de 70 000 a été avancé en 1996¹² - sur la

¹² *The American Civil War : A Handbook of Literature and Research*, éd., Steven E. Woodworth, Westport, Greenwood Press, 1996, édition du Kindle, emplacement 57.

guerre civile. Aucun de ses aspects ne semble avoir échappé à la curiosité de leur plume, à la volonté d'en comprendre chaque respiration.

Certaines de ces publications sont une précieuse porte d'accès à notre sujet. Elles mettent en lumière les hommes, les stratégies et les tactiques qui forment l'histoire du commandement à ces différents étages. Elles sont essentielles car elles nous permettront de marier harmonieusement récit et analyse. Il n'est pas concevable de réduire notre travail à une analyse théorique, à une histoire-problème. Il doit s'asseoir sur des faits. Notre ambition est d'écrire une histoire du commandement qui soit également une aventure vivante et littéraire. Nous rechercherons l'adéquation de la science historique au réel.

Les ouvrages généralistes occupent une place très limitée dans notre espace bibliographique. Un choix que justifie l'approche de notre sujet qui invite à focaliser notre analyse sur une combinaison d'éléments d'essence militaire et psychologique. Or, ces éléments, sans être négligés, trouvent un écho limité dans la trame narrative des ouvrages généraux. Nous nous appuierons donc sur des études plus spécialisées, produites par les historiens les plus reconnus. Ce sont elles qui vont irriguer notre champ de réflexion. En proposant une reconstitution exhaustive et rigoureuse des débats relatifs, principalement, aux problématiques stratégiques, un examen des relations entre les généraux, un éclairage sur la praxis de la guerre par le commandement, elles nous mettent en situation de trouver des observations sur les relations entre ses différents acteurs.

Notre sujet confère aux acteurs de la guerre un rôle déterminant. Pour aller à leur rencontre, se familiariser avec leur psyché, comprendre leurs orientations stratégiques et tactiques, les biographies sont un recours indispensable. Les historiens ont écumé les archives personnelles des principaux protagonistes et multiplié les perspectives pour accrocher une vérité. Leur travail donne vie à leur sujet et aux problématiques qui les ont assaillis. Les qualités morales qui concourent à l'efficacité du chef ou les défaillances qui expliquent leur revers sont abordées. Une image, une cohérence se dessine qui permet d'appréhender l'homme dans son contexte. Cependant, il faut souligner que les biographies recèlent très souvent des informations qui relèvent de la sphère interprétative, voire subjective. Il suffit de lire le titre ou le sous-titre des ouvrages pour connaître les vues, voire les préjugés bienveillants ou hostiles de leurs auteurs. On touche aux limites de l'exercice.

Aux Etats-Unis, l'intérêt renouvelé pour les batailles de la guerre civile est récent. Les faits militaires sont longtemps restés un objet d'étude périphérique. A partir des années quatre-vingt s'est développée une « nouvelle » histoire militaire fondée sur un postulat : la guerre est l'expression des valeurs, des caractéristiques économiques, culturelles, religieuses... de la société. Les historiens ont investi avec enthousiasme et en le rafraîchissant le champ de l'histoire militaire, comme l'atteste

depuis cette période la multiplication des publications. En 1982, Grady McWhiney et Perry Jamieson expliquaient la défaite sudiste par l'appétence des soldats et de leurs chefs, héritée de la tradition celtique, pour des attaques frontales, qui se révélèrent inopérantes face à la technologie létale du 19^{ème} siècle¹³. L'année suivante, Herman Hattaway et Archer Jones rejetaient cette thèse et privilégiaient la remarquable gestion et utilisation des ressources comme facteur principal de la victoire de l'Union¹⁴. Pour Richard Beringer, Herman Hattaway, Archer Jones et William Still, l'échec confédéré est plus imputable à des causes internes qu'aux défaites sur le champ de bataille : l'absence d'un sentiment d'appartenance à une nation, d'une volonté collective pour remporter la victoire, couplés à l'idée que Dieu abandonnait le Sud pour son pêché lié à l'esclavage¹⁵. McPherson souligne la supériorité du leadership stratégique nordiste et établit une étroite corrélation entre les batailles perdues et l'effondrement moral du sud¹⁶. La cause militaire est, avant toute autre, avancée par Gary Gallagher qui attribue le nombre trop insuffisant de batailles gagnées pour briser le moral de l'adversaire à l'absence de grands généraux sudistes, à l'exception de Lee¹⁷.

La guerre civile a donné lieu à des centaines d'engagements armés auxquels le commandement est lié. Nous isolerons, sans pour cela verser dans une forme d'arbitraire préjudiciable à nos travaux, l'étude du commandement lors des principales campagnes qui ont tramé la guerre et qui sont enchaînées les unes aux autres par le jeu des combinaisons stratégiques. Par principales, nous entendons celles qui ont pesé sur l'évolution du conflit par ses conséquences militaires, politiques, psychologiques, qui ont précipité le déclin de certains généraux ou à l'issue desquelles émergent de nouvelles figures dont les traits les rapprochent, ou les éloignent, du « génie guerrier ».

Toutes les campagnes de la guerre ont fait l'objet d'études rigoureuses, même si celles qui ont animé le théâtre d'opération occidental sont plus tardives et moins denses. Un contraste qu'explique la géopolitique (les deux capitales sont séparées d'environ cent cinquante kilomètres), la fascination qu'exercèrent les grandes campagnes et les généraux charismatiques en lutte en Virginie, et qui s'est progressivement gommé, lorsque s'est imposée l'idée que le sort de la guerre s'est autant, sinon plus, décidé dans cette partie du Sud. Contrairement à la France qui sous l'influence de l'Ecole des Annales percevait l'histoire-bataille comme un genre mineur dès lors qu'elle se limitait à retracer les faits militaires, les Etats-Unis ont manifesté un réel intérêt pour ces sujets. La production d'ouvrages est

¹³ Grady McWhiney et Perry D. Jamieson, *Attack and Die : Civil War Military Tactics and the Southern Heritage*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1982.

¹⁴ Herman Hattaway et Archer Jones, *How the North Won : A Military History of the Civil War*, Urbana, University of Illinois Press, 1983.

¹⁵ Richard E. Beringer, Herman Hattaway, Archer Jones et William N. Still, Jr., *Why the South Lost the Civil War*, Athens, The University of Georgia Press, 1986.

¹⁶ James McPherson, *Battle Cry of Freedom : The Civil War Era*, New York, Oxford University Press, 1988.

¹⁷ Gary W. Gallagher, *The Confederate War*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.

abondante. Sans négliger les publications antérieures les plus reconnues, nous avons privilégié pour notre analyse les travaux les plus récents. Très documentés, ces derniers bouleversent, souvent, la perception historiographique traditionnelle et cassent, parfois, certains mythes attachés aux batailles les plus célèbres, dégageant ainsi une perspective plus nuancée sur la contribution du commandement. Ils ne se limitent pas à une approche factuelle ou à une reconstitution soignée des événements. Restitués dans leur contexte géopolitique et passés au crible de l'analyse, les faits donnent lieu à des interprétations qui éclairent sur le rôle des acteurs, les failles de l'art de la guerre pratiqué par les généraux.

Ces études ne sont pas exemptes de travers. Perturbés par des témoignages contradictoires, peut être aussi troublés par les affinités avec leur sujet-acteur, les historiens livrent une analyse qui constitue parfois un entrelacs de subjectivité et d'objectivité. Il n'y a là rien qui soit condamnable. L'ambition de scientificité doit être mesurée et modeste. Parce que, pour reprendre les mots de Paul Ricoeur, « l'objet de l'histoire, c'est le sujet humain lui-même », elle ne se construit pas à l'aide de déterminismes¹⁸. Nos travaux entretiennent un dialogue avec des hommes et, même si nous cherchons à en restreindre la portée, il serait vain de chercher à faire disparaître toute subjectivité. C'est dans une « subjectivité impliquée... par l'objectivité attendue¹⁹ » que nous inscrivons nos travaux.

Notre démonstration s'articulera autour de quatre parties. Dans un premier temps nous analyserons les deux commandements face à l'apprentissage douloureux de la guerre dans l'Est et dans l'Ouest, entre l'été 1861 et l'été 1862. La deuxième partie de nos travaux sera consacrée à la problématique des effectifs et à la question noire, qui furent sources de tensions entre les figures du commandement. Nous traiterons ensuite, en prenant appui sur l'incapacité constatée pour les armées de détruire leur adversaire, du mirage du paradigme central de la guerre. Enfin, nous verrons comment se sont imposées au commandement de nouvelles figures du conflit après les succès militaires nordistes à l'été et à l'hiver 1863 et dans un contexte politique marqué par l'élection présidentielle dans le Nord.

¹⁸ Paul Ricoeur, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, (édition 2001) p. 50.

¹⁹ *Ibid.*, p. 28.

I Le commandement sous le joug des frictions : le dur apprentissage de la guerre (printemps 1861 - été 1862)

A) Le commandement de l'Union dans l'Est

1) Le rôle du commandement dans le déclenchement de la guerre, et le deuil d'une guerre courte.

a - Abraham Lincoln, Jefferson Davis et le commandement à l'aube de la guerre.

L'élection d'Abraham Lincoln à la majorité relative des suffrages, en novembre 1860, avait été l'étincelle qui embrasa le pays, déchiré par des vues politiques, économiques et sociales divergentes²⁰. Elle avait exacerbé les passions, aiguisé les tensions et, dans le Sud, radicalisé les aspirations à la sécession.

L'homme qui fut élevé à la magistrature suprême naquit en 1809, dans le Kentucky. Il grandit dans une famille modeste - le père était un fermier illettré, la mère, qui mourut quand il avait 10 ans, était une femme qui se distinguait par sa piété. Jeune adulte, il participa comme volontaire, entre avril et juillet 1832, aux opérations militaires contre les indiens Black Hawk (il dira avoir livré « une guerre terrible, surtout contre les moustiques²¹ »), puis, dès son retour, s'essaya sans succès à la politique sous l'étiquette Whig. Sa première tentative pour siéger sur les bancs de l'assemblée de l'Etat de l'Illinois, où la famille s'était établie, fut un échec. Il persista et fut élu en 1834. Il s'orienta, pendant son mandat, vers la carrière d'homme de loi, puis fut envoyé à la Chambre des représentants en 1846. Il ne sollicita pas un nouveau mandat, conscient que sa prise de position contre la guerre du Mexique (1846-1848), qu'il jugeait immorale et contraire à la Constitution, avait indigné le corps électoral. A ce moment, très grande semblait la distance qui le séparait de la Maison Blanche. La question de l'esclavage, relancée après le vote de la loi Kansas-Nebraska, lui insuffla une nouvelle ambition politique²². Bien que battu de peu à l'élection sénatoriale de 1858, il s'était livré, avec son rival, à des joutes oratoires de haute tenue qui lui permirent d'acquérir une notoriété nationale. En 1860, celui qui s'était dépeint sous les traits d'« un grand homme osseux, triste, dégingandé²³ », fut nommé

²⁰ Lincoln a obtenu 1 866 452 voix (39.8%), soit près de 950 000 voix de moins que la somme des suffrages obtenus par ses trois rivaux : Douglas, 1 376 957 ; Breckinridge, 849 781 ; Bell, 588 879. Notre étude ne peut avoir pour objet de traiter les causes profondes de la guerre civile américaine. Pour en connaître, on pourra se reporter aux ouvrages généralistes cités dans notre bibliographie.

²¹ Cité par Ernest Grasset, *La guerre de sécession, 1861-1865. Deuxième partie : les hommes*, Paris, Librairie militaire de L. Baudoin et C^e, 1887, p. 342.

²² Ce point sera développé ultérieurement.

²³ Cité par Alphonse Jouault, *Abraham Lincoln : sa jeunesse et sa vie politique ; histoire de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis*, Paris, Hachette et Cie, 1875, p. 95.

candidat à l'élection présidentielle par le Parti républicain, fondé en 1854 en réaction à la loi Kansas-Nebraska, par des dissidents du parti Whig et du Parti démocrate. Ce n'est pas flétrir sa mémoire d'écrire que ses manières rustres et son érudition limitée, ses interrogations métaphysiques qui le plongeaient des heures durant dans un état dépressif, ne lui conféraient pas, *a priori*, la stature d'un homme d'Etat. Mais les traits qui ciselaient son caractère avaient tout pour séduire la jeune démocratie américaine : un langage éloquent, illuminé par la ferveur et l'humour, une volonté, une dureté à la fatigue, une droiture et une honnêteté immuables qui lui donnaient une aura de grandeur et le dérobaient aux âmes médiocres.

Les messages du nouveau Président, officiellement investi le 4 mars 1861, auxquels on pouvait reconnaître, en fonction du camp où l'on se plaçait, pleins de ménagements ou des ambiguïtés coupables, n'avaient pas convaincu. La Caroline du Sud fut le premier Etat à proclamer sa souveraineté le 20 décembre 1860. Six autres suivirent - Mississippi, Floride, Alabama, Géorgie, Louisiane, Texas - et se réunirent le 4 février 1861 à Montgomery, Alabama, pour former les Etats Confédérés d'Amérique. Ils élurent leur Président à titre intérimaire : Jefferson Davis.

Cette charge, Jefferson Davis l'accepta sans enthousiasme, par devoir. Sa foi dans la cause était inébranlable, mais c'est en général en chef qu'il aspirait à la servir. La convention confédérée, réunie à Montgomery, en avait décidé autrement en le choisissant comme Président, alors qu'il n'était pas candidat. Le choix de Davis s'était naturellement imposé. Il avait le prestige qui manquait à Lincoln, son benjamin de huit mois, lorsque ce dernier avait été élu à la magistrature suprême. Il était paré de toutes les vertus pour réussir à son poste. Sa nature était un bloc de volonté et d'autorité. Une expérience militaire - diplômé de West Point (1828), héros de la guerre du Mexique - complétait une solide participation au timon de l'Etat - sénateur du Mississippi, ministre de la Guerre sous le Président Pierce. Cet orateur distingué, initialement réfractaire à la sécession, mais vibrant défenseur du droit des Etats et partisan de la protection de l'esclavage, était un indomptable que des facultés supérieures avaient taillé pour affronter la tourmente. Davis n'était pas sans faiblesses, qui le poursuivirent durant son mandat : une santé défaillante (il souffrait de névralgie sévère et de dyspepsie chronique), une tendance à l'autoritarisme et à l'entêtement²⁴.

La sécession était une chose, la guerre en était une autre. Quelques semaines suffirent pour que la frontière qui les sépare s'effrita puis se désagrégea. Sur ses décombres, le parti de la guerre allait triompher. Rien ne pouvait attiédir la fièvre qui s'était emparée des deux factions rivales et devenues irréconciliables. Les voix modérées qui s'élevaient pour dénoncer une folie se perdirent dans la

²⁴ *The Papers of Jefferson Davis*, éd., Lynda Lasswell Crist, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1992, vol. 7, p. v. Référencé infra PJD.

frénésie des clameurs. Les différends étaient trop profonds et anciens pour recoudre les fils de la concorde et il y avait tant d'esprits prêts à jeter leur gourme guerrière dans la Maison désunie. Mais il serait faux de croire que la guerre fut le produit de la fatalité, que la crise qui la précéda fut, pour reprendre la métaphore de Machiavel, une rivière torrentueuse devant laquelle on ne pouvait mettre aucun rempart²⁵. Les deux commandants en chef, par leur décision, influencèrent la trame des événements et en dessinèrent l'horizon. Jefferson Davis était prêt à prendre les armes pour défendre le droit à la souveraineté et à l'indépendance ; Abraham Lincoln était décidé à lui en contester le principe et à faire prévaloir l'idée d'une République une et indivisible - querelle de constitutionnaliste qui partage toujours les historiens²⁶. Il en fut ainsi de cette guerre qui trouva dans l'enthousiasme hystérique et aveugle des masses, le dogmatisme, l'empressement et les calculs erronés de leurs dirigeants, le terreau pour naître, croître et accomplir son ouvrage.

Cette guerre a été acceptée par les deux Présidents qui n'imaginaient pas ce que serait sa magnitude, sa durée et son coût humain. Des deux, Lincoln fut celui qui la désira le plus²⁷. Le devenir des forts fédéraux implantés dans les Etats sécessionnistes cristallisa les tensions. Les enjeux immédiats étaient, de part et d'autre, d'une grande simplicité. Rejetant toute idée qu'un Etat put légalement quitter l'Union, Lincoln ne pouvait accepter que les biens publics et les places fortes ne tombassent entre les mains d'une Confédération qu'il ne reconnaissait pas juridiquement. Au début de l'année 1861, la Caroline du Sud, et avec elle toute la Confédération, était sous tension. Le drapeau de l'Union qui flottait sur Fort Sumter, dans la baie de Charleston, était le prurit de l'humiliation chaque jour plus insupportable. Pour le gouvernement confédéré, la sécession était un acte légal sur le plan constitutionnel et moral. Son autorité devait s'exercer sur l'ensemble des bâtiments publics de son territoire, ce qui incluait les forts militaires. Une reddition pacifique de Sumter serait un baume suffisant pour apaiser les esprits et préserver la paix. A défaut, le gouvernement envisageait de recourir à la force pour faire triompher ses droits et gagner la reconnaissance de sa pleine souveraineté.

La position du commandant en chef de l'Union n'était pas exempte de contradictions. Elle succédait à une phase d'aveuglement qui lui fit dire en public, le 15 février 1861 : « En dépit des

²⁵ Nicolas Machiavel, *Le Prince*. L'ouvrage fut publié en 1532. La métaphore à laquelle nous faisons référence figure dans le chapitre 25, « Ce que peut la fortune dans les choses humaines et comment lui tenir tête ».

²⁶ Dans un article publié en 1986, le professeur H. Newcomb Morse démontrait de façon très convaincante que les Etats disposaient légalement du droit de sécession et qu'ils l'exercèrent dans le respect des règles en vigueur ("The Foundations and Meaning of Secession", in *Stetson Law Review*, vol. 15, n° 2, 1986, pp. 419-436).

²⁷ Robert P. Broadwater, *Did Lincoln and the Republican Party Create the Civil War ? : An Argument*, Jefferson, McFarland & Company, 2008, pp. 46-67. A l'appui de son argumentation, l'historien rappelle que le Parti républicain et Lincoln mirent tout en œuvre pour rejeter les compromis proposés pour éviter le conflit. Le propos est repris par Gregory J. W. Urwin, "Sowing the Wind and Reaping the Whirlwind : Abraham Lincoln as a War President", in *Lincoln and Leadership : Military, Political, and Religious Decision Making*, éd. Randall M. Miller, New York, Fordham University Press, 2012, p. 45.

troubles au-delà de la rivière [dans le Sud] il n'y a véritablement pas de crise... En termes clairs, il n'y a véritablement pas de crise si ce n'est une crise artificielle!²⁸. D'un côté, Lincoln avait officiellement annoncé dans son discours d'investiture du 4 mars qu'il n'ouvrirait pas les hostilités, qu'il ne recourrait pas à la coercition pour restaurer l'Union : « Dans vos mains, mes compatriotes insatisfaits, et non dans les miennes, repose la question de la guerre civile. Le gouvernement ne vous attaquera pas. Vous ne pouvez être en conflit que si vous êtes vous-mêmes les agresseurs²⁹ ». Il souhaitait ainsi ne pas s'aliéner les Border States (Etats frontières) et le riche Etat de Virginie, qui observaient une fragile neutralité. De l'autre, il refusait toute idée de reconnaître la Confédération, une création dépourvue pour lui de base légale, « l'essence de l'anarchie³⁰ ». Le refus du compromis avait également pour origine une connaissance imparfaite des ressorts politiques qui animaient le corps des citoyens dans les Etats du Sud. Il y surestima la force du sentiment unioniste qu'il croyait capable de contenir les vellétés de sécession, et ne vit pas qu'il était conditionné au refus de toute action coercitive de la part de Washington³¹. Une position qui balançait entre tempérance et intransigeance ne saurait soustraire le pays à la guerre. La gestion de la crise de fort Sumter illustra toutes les contradictions de l'administration fédérale. Le 26 février 1861, devant un parterre de Virginiens, Lincoln avait promis : « Si la Virginie reste [dans l'Union], je retirerai les troupes de Fort Sumter »³², puis six jours plus tard, au cours de son message inaugural, il affirma : « J'utiliserai tous les moyens à ma disposition pour [les] tenir, occuper et posséder...³³ ». Le 4 avril, c'est à un émissaire de Virginie, unioniste, qu'il fit la promesse d'évacuer le fort contre le maintien de la Virginie dans l'Union³⁴. Lincoln réunit à plusieurs reprises son cabinet, divisé entre les partisans de l'évacuation - ils étaient majoritaires initialement - et les tenants du ravitaillement par mer. Ne sous-estimons pas l'acuité du dilemme présidentiel, elle mina cet homme qui, à peine en fonction, dut affronter une crise majeure. Donner l'ordre d'évacuer le fort revenait à faire un pas vers la reconnaissance de la légalité du processus de sécession et de la primauté du droit des Etats. Cette idée le conduirait à n'être plus lui-même, au reniement, à la transgression des principes qui le définissaient et qui l'avaient hissé au sommet du pouvoir.

²⁸ *The Collected Works of Abraham Lincoln*, éd. Roy P. Basler, New Brunswick, Rutgers University Press, 1953, vol. 4, p. 211. Référencé infra CWAL.

²⁹ *Ibid.*, p. 271.

³⁰ *Ibid.*, p. 268.

³¹ Allan Nevins, *The War for the Union, vol. 1 : The Improvised War 1861-1862*, New York, Charles Scribner's Sons, 1959, p. 26.

³² Richard N. Current, *Lincoln and the First Shot*, Philadelphia, J. B. Lippincott Company, 1963, p. 34.

³³ CWAL, 4, p. 266. Dans la version initiale, Lincoln parlait de « récupérer » les biens *ad hoc*. Orville Browning, un ami intime, l'avait convaincu de retirer le mot jugé menaçant (*Ibid.*, p. 254).

³⁴ David Herbert Donald, *Lincoln*, New York, Simon & Schuster, 1995, p. 290.

Le commandement de l'Union souffrit, dès le départ, d'une hémorragie de compétences, qui la priva d'emblée d'un ascendant décisif sur son rival. Près de 30% des officiers en exercice dans l'armée régulière au 1^{er} janvier 1860 (313 sur 1 080) avaient démissionné et rallié la cause confédérée³⁵. Leur attitude fut gouvernée par l'attachement à leur Etat, par ces liens de loyauté que Lincoln, obsédé par l'idée d'anti-constitutionnalité de la sécession, assimilait à de la trahison. Peu de choix s'étaient donc présentés à lui. Les généraux Scott et Wool, les seuls à avoir commandé sur le terrain lors de la guerre contre le Mexique, étaient trop âgés. Le premier avait 74 ans et le second 77. Le vieux général virginien, Winfield Scott, composait avec une santé fragile (il souffrait de la podagre et d'hydropisie) ; obèse, il n'était plus en mesure de monter à cheval. Il avait été de toutes les guerres de la première moitié du siècle (anglo-américaine de 1812 ; Black Hawk 1832 ; seconde guerre contre les Séminoles 1835-1842 ; Mexique 1846-1848) et était, dans l'opinion, plus que le héros de Mexico : il était l'incarnation du génie militaire, défini à l'époque par les américains comme celui qui était doté de qualités innées. Scott, justement, s'était hissé au sommet de la hiérarchie militaire grâce à ses qualités de courage et son érudition³⁶. Il n'avait pas reçu d'éducation militaire, puisant la connaissance d'un art de la guerre dans l'étude des campagnes militaires des grands Capitaines du 18^{ème} siècle (Turenne, Condé et Frédéric le Grand) raconté par Jomini, Napoléon et d'autres³⁷. Nous verrons, ultérieurement, que la question de savoir s'il fallait confier les plus hautes responsabilités militaires à un professionnel, formé à l'école de West Point, ou à un patriote-civil paré d'un don moral et physique pour le commandement, fut âprement débattu, et que sa réponse devint un enjeu politique. Scott occupait en 1861 la fonction de général en chef et Lincoln en fit un conseiller militaire. L'absence de talents, à la fois disponibles et reconnus, avait résolu le Président à nommer au poste de commandant de l'armée McDowell, proche de certains hommes politiques influents, notamment le ministre du Trésor, Salmon Chase.

La guerre, du moins son principe, était inscrite dans le discours inaugural de Lincoln. La question était de savoir qui des deux Présidents prendrait la responsabilité de déclencher le conflit. Lincoln ne voulut pas apparaître comme l'agresseur et celui qui recourut à la force, et, à cette fin, il agit pour que l'acte de violence initial fût commis par le Sud. Pour réaffirmer la propriété de l'Union sur le fort Sumter, et après un temps d'hésitation, Lincoln prit la décision d'approvisionner la place forte. Il la prit contre les recommandations de Winfield Scott, dont la position avait des accents politiques, et de

³⁵ Mark M. Boatner, *The Civil War Dictionary*, New York, Vintage Civil War Library, 1991 (édition révisée), p. 495.

³⁶ Carol Reardon, *With a Sword in One Hand and Jomini in the Other : The Problem of Military Thought in the Civil War North*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012, édition du Kindle, p. 57.

³⁷ E. D. Keyes, *Fifty Years' Observations of Men and Events, Civil and Military*, New York, Charles Scribner's Sons, 1884, p. 39.

William Seward, le secrétaire d'Etat, mais avec le soutien de la majorité de son cabinet³⁸. En informant officiellement le gouverneur de l'Etat de Caroline du Sud de son intention de ravitailler en victuailles la forteresse et de se garder d'« expédier des renforts en hommes, armes et munitions sans vous en aviser préalablement, [sauf] en cas d'attaque contre le fort », Lincoln ne pouvait ignorer la portée provocatrice de son acte³⁹. Sumter était l'épicentre d'un enjeu de souveraineté.

Pour Davis, ne rien faire et tolérer que le bastion nordiste, appartenant désormais à une puissance étrangère, continuât de défier le Sud sécessionniste, revenait à accepter que la Confédération restât orpheline de sa souveraineté. La manœuvre nordiste était, pour cette raison, un *casus belli*. Dans le chemin qui mena à la décision de déclencher les hostilités, la raison avait démissionné au profit de la fierté. Endosser la tunique de l'agresseur aboutit à éloigner les Etats frontières de la Confédération, à exalter les passions patriotiques dans le Nord et à s'aliéner la sympathie des grandes puissances européennes. Déclencher les hostilités à cet instant ne répondait pas à une menace imminente qui poussa à rechercher la destruction de l'ennemi. Moins de précipitation, plus de réflexion, c'était se donner du temps et de l'argent, par le biais de vente de coton à l'Angleterre, pour acquérir les moyens humains et matériels de parfaire ses préparatifs de guerre⁴⁰.

b - Les stratégies et la praxéologie clausewitzienne : le principe de polarité en question.

Évaluée à l'aune des finalités recherchées par les deux commandants en chef, la guerre mettait au premier plan la politique. Elle était par excellence un instrument politique. Elle ne s'intégrait pas dans une logique de polarité, telle que l'entendait Clausewitz, car les buts n'étaient pas symétriques. Les linéaments de l'action ne disposaient pas le Sud à vouloir anéantir le Nord pour lui imposer un modèle de société. Pour Lincoln, il ne pouvait exister d'objectif limité : il était question de subjuguier par la force des armes les Etats sécessionnistes et de les réintégrer dans le paysage institutionnel.

La « profanation » du drapeau de l'Union à fort Sumter fit souffler un vent d'exaltation vengeresse et revancharde dans les Etats du Nord. « Si l'issue de la guerre dépendait d'une décision unique ou de plusieurs décisions simultanées, les préparatifs en vue de cette décision ou de ces décisions

³⁸ Richard N. Current, *The Lincoln Nobody Knows*, New York, Hill and Wang, 1963, p. 116. Seward était partisan d'une politique de compromis, convaincu que les sept Etats sécessionnistes étaient trop isolés pour ne pas retourner à terme dans l'Union. Doté d'une foi solide dans ses capacités à pouvoir manœuvrer Lincoln et à dicter la course des événements, il avait multiplié les messages rassurants à l'attention de différents émissaires sudistes leur faisant croire que l'évacuation du fort interviendrait à brève échéance. (Allan Nivens, *The War for the Union*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 49-50.)

³⁹ CWAL, 4, p. 323.

⁴⁰ Donald Stoker, *The Grand Design : Strategy and the U. S. Civil War Strategy*, Oxford, Oxford University Press, 2010, pp. 32-33.

multiples devraient naturellement être poussés à l'extrême⁴¹ ». Lincoln n'envisagea pas, dans un premier temps, cette recommandation de Clausewitz ; il détermina un degré d'efforts limité. Le 15 avril, il lança un appel à 75 000 volontaires pour une durée de service de quatre-vingt-dix jours. Dans un contexte qui excluait la surprise stratégique⁴², cet appel fut une erreur pour au moins deux raisons. Appeler 75 000 volontaires était insuffisant pour obtenir l'avantage numérique, qui est un facteur décisif de la victoire, et battre un adversaire capable de mobiliser un nombre équivalent de soldats en vue de l'affrontement prochain. L'effet stratégique fut également désastreux. L'appel eut pour conséquence de jeter quatre Etats dans le camp confédéré : la Virginie, (17 avril 1861), l'Arkansas (6 mai), le Tennessee (7 mai) et la Caroline du Nord (20 mai), et de modifier substantiellement, au désavantage de l'Union, les données géostratégiques. En effet, ces Etats constituaient une valeur ajoutée militaire majeure pour la Confédération : ils lui apportèrent plus de 40% de ses ressources en hommes, plus de 50% de ses capacités industrielles, la moitié de ses récoltes alimentaires et près de la moitié des chevaux et mules⁴³. C'était dès lors sur un théâtre d'opération plus vaste et compliqué que devra manœuvrer l'armée fédérale. Sans le renfort de ces Etats, la Confédération n'eut vécu que quelques mois. La première erreur fut vite corrigée. En toute illégalité, seuls les parlementaires ayant compétence dans ce domaine, Lincoln étendit la capacité de mobilisation théorique de l'Union. Le 3 mai, il lança un nouvel appel pour 42 034 volontaires, avec une durée d'engagement de trois ans, et augmenta les effectifs de l'armée régulière de 22 714 hommes et de la Marine de 18 000⁴⁴. Ce plafond fut vite crevé. Ils étaient, le 1^{er} juillet, 230 000 à avoir endossé la tunique bleue, dont 80 000 pour trois mois⁴⁵ ; ce qui était, dix semaines après le début des hostilités, plus que ne pouvaient supporter les ressources logistiques du pays. Une étape supplémentaire fut franchie le 4 juillet devant le Congrès, auquel le commandant en chef demanda de lever 400 000 hommes et 400 millions de dollars pour livrer une guerre « courte et décisive »⁴⁶. Lors de son intervention, Lincoln ne fit pas mystère de la manière dont il percevait son rôle : il parla en chef de guerre dont il s'approprierait la conduite et n'entendait pas partager ses prérogatives avec les parlementaires. Il avait usurpé les pouvoirs du Congrès et pris des décisions sans disposer des pouvoirs légaux idoines. « Ces mesures, strictement légales ou non, défendit-il, furent lancées sur la base de ce qui semblait être une volonté populaire et une nécessité publique ; confiant alors, comme maintenant, dans le fait que le Congrès les ratifierait.

⁴¹ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 56.

⁴² *The War of the Rebellion : A Compilation of the Official Records of the Union and Confederate Armies*, Washington, Government Printing Office, 1880-1901, vol.2, p. 720. Par commodité cette source sera identifiée par les initiales : O.R.

⁴³ Gregory J. W. Urwin, "Sowing the Wind and Reaping the Whirlwind : Abraham Lincoln as a War Président", in *Lincoln and Leadership*, op. cit., p. 46.

⁴⁴ CWAL, 4, pp. 353-354.

⁴⁵ O.R., série 3, 1, p. 304.

⁴⁶ CWAL, 4, pp. 431-432.

Nous croyons que rien n'a été fait qui aille au-delà de la compétence du Congrès⁴⁷ ». Non seulement l'assemblée légalisa ces mesures, mais elle donna au Président le droit de recruter 500 000 soldats.

Le premier geste militaire qu'eut à faire le commandant en chef fut de poser une stratégie. Lincoln disposait de plusieurs options. Son ignorance bien involontaire des affaires militaires lui fit prendre conseil auprès des généraux en activité et notamment le plus haut gradé d'entre eux, Winfield Scott. Dès mars 1861, ce dernier prédisait qu'il faudrait deux à trois ans et mobiliser 300 000 soldats, commandés par un général jeune et capable, pour restaurer l'Union⁴⁸. En mai, il avait écarté le plan du général McClellan, une attaque de 80 000 hommes depuis l'Ohio en direction de la Virginie ou du Kentucky et du Tennessee⁴⁹, et livré le fruit de ses réflexions stratégiques en proposant un plan d'étranglement de la Confédération qui associait le blocage des ports de la côte Atlantique et du Golfe du Mexique - en cours après la décision de Lincoln les 19 et 27 avril⁵⁰ - avec le contrôle militaire de la rivière Mississippi par les forces navales soutenues par 60 000 fantassins entraînés⁵¹. On le devine, cet échafaudage stratégique, imparable et économe de sang versé, avait besoin de temps pour produire ses effets. Le temps étant bien la seule variable dont personne ne voulait s'encombrer ; il était à rebours de la pensée dominante. La presse va-t-en-guerre le tourna en dérision, parlant de plan « Anaconda ». Lincoln l'ignora. Il refusa catégoriquement l'idée d'attendre l'automne pour attaquer, prophétisant que « si la Grande Armée ne livrait pas bataille maintenant, le moral du pays risquait de s'effondrer désastreusement »⁵². En qualité de commandant en chef, il formula une stratégie plus directe, fondée sur le principe d'une action terrestre offensive en Virginie⁵³.

Pour mettre en œuvre cette stratégie et commander l'armée, le choix du Président se porta sur le général McDowell. Né en 1818 dans l'état de l'Ohio, Irvin McDowell était un ancien élève de l'Ecole militaire de West Point (1846). Sa carrière militaire, qu'il fit principalement dans des structures administratives, ne lui permettait pas de se prévaloir d'une forte expérience du combat. Sa personnalité était dépourvue de charisme, trop terne et accommodante pour se hisser dans le cénacle des hommes supérieurs. D'un physique massif, il était surtout réputé pour être doté d'un appétit gargantuesque. La figure n'était pas dépourvue d'intelligence, de culture, ni de talent. Bien au contraire. Il s'était employé, avec un relatif succès si l'on considère le temps qu'on lui permit d'y consacrer, à transformer la cohue de soldats en une armée organisée en divisions et en brigades.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 429.

⁴⁸ *Memoirs of Lieut.-General Scott, LL. D.*, New York, Sheldon & Company, 1864, p. 627.

⁴⁹ O.R., 51 :1, pp. 338-339.

⁵⁰ CWAL, 4, pp. 339-340, 347-348.

⁵¹ O.R., 51 :1, pp. 369-370.

⁵² Stephen B. Oates, *Lincoln*, Paris, Fayard, 1984, p. 310.

⁵³ T. Harry Williams, *Lincoln and his Generals*, New York, Random House, 1952, p. 20.

Ils furent des milliers à affluer dans la capitale. L'armée qui se forma autour de Washington, la plus importante depuis la naissance des Etats-Unis, présentait des traits singuliers qui étaient autant de faiblesses : officiers inexpérimentés, élus, très souvent, par la troupe en fonction de leur statut social et politique et non de leur habileté à commander ; entraînement insuffisant⁵⁴. Les commandants de régiments avaient gagné la faveur des hommes « en fermant les yeux sur le laisser-aller et l'indiscipline⁵⁵ ». Sherman, qui n'est encore qu'un simple colonel, écrit : « Nous avons une bonne organisation, de bons gars, mais pas de cohésion, pas de réelle discipline, pas de respect pour l'autorité, pas de vraie connaissance de la guerre⁵⁶ ». Même si une sincère envie d'en découdre unissait ces hommes, il était difficile pour le commandement opérationnel de voir dans cet ensemble composite le glaive triomphant qui devait décapiter la jeune Confédération. Malgré un flagrant état d'impréparation, les 35 000 bleus de l'Armée du Nord-Est de la Virginie se mirent en mouvement le 16 juillet, en direction de Manassas.

Lincoln était l'artisan de cette entrée en action prématurée. Une conjonction de facteurs avait précipité la décision du commandant en chef de l'armée, titre donné par la Constitution au Président⁵⁷ : la pression de la presse et de la population qui réclamaient une action rapide et énergique, l'expiration prochaine du délai d'engagement militaire de quatre-vingt-dix jours de la majorité des soldats, et des vues stratégiques personnelles qui se limitaient encore à la conviction que la crise trouverait son dénouement dans une campagne militaire courte, close par une victoire décisive⁵⁸. Le Président, par la voix de Scott, avait réclamé à McDowell qu'il proposât un plan d'opération. Le commandant le soumit à Lincoln, qui l'accepta, lors d'une réunion le 29 juin⁵⁹. Le plan prévoyait de diriger le gros de l'armée, 30 000 hommes, vers Manassas Junction, une petite ville à quarante kilomètres au sud-ouest de la capitale fédérale, où les rebelles étaient retranchés. McDowell proposait de traverser le Bull Run, de réunir ses forces et «, si possible, d'attaquer la position principale [de l'ennemi] en la tournant, afin de couper ses communications ferroviaires avec le Sud, ou d'exercer sur celles-ci une menace suffisante afin de le contraindre à quitter ses retranchements pour les protéger...⁶⁰ ». La prise de Richmond, cent trente kilomètres plus au sud, devait être l'acte final de la campagne et de la guerre. Manassas représentait pour les belligérants un enjeu stratégique majeur. Convergeaient vers la cité deux lignes ferroviaires. La première en provenance de la vallée

⁵⁴ R. M. Johnston, *Bull Run, Its Strategy and Tactics*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1913, p. 103.

⁵⁵ *Idem*.

⁵⁶ *Memoirs of General William T. Sherman*, vol. 1, New York, D. Appleton and Company, 1875, pp. 181-182.

⁵⁷ L'article 2 de la Constitution adoptée par la Convention le 17 septembre 1787 dispose : « Le président sera commandant en chef de l'armée et de la marine des États-Unis, et de la milice des divers États quand celle-ci sera appelée au service actif des États-Unis ».

⁵⁸ Russell F. Weigley, *A Great Civil War : A Military and Political History, 1861-1865*, Bloomington, Indiana University Press, 2000, pp. 58-60.

⁵⁹ T. Harry Williams, *Lincoln and his Generals*, *op. cit.*, p. 21.

⁶⁰ OR, 2, p. 721.

Shenandoah à l'est ; la seconde reliait Alexandria, aux portes de Washington, et Richmond. McDowell entra en campagne lesté d'une forte inquiétude qu'il n'avait pu réprimer devant les autorités le 29 juin : il lui fallait plus de temps pour entraîner les soldats avant de les engager. « Vous êtes inexpérimentés, c'est la vérité ; mais ils le sont également ; vous êtes sur un pied d'égalité » lui répliqua-t-on⁶¹. Inexpérimenté, l'auteur de cette réponse l'était aussi, car elle oubliait le principe, souligné par Clausewitz, qu'en temps de guerre l'action était entravée par des frottements que seule une armée aguerrie pouvait limiter⁶². Une condition du succès résidait dans la capacité du général Patterson, vétéran de la guerre de 1812 et de celle contre le Mexique, à fixer dans la vallée de la Shenandoah l'Armée confédérée forte de 11 000 soldats et à les empêcher de s'unir à celle de Beauregard à Manassas. Pour s'acquitter de sa mission, il disposait de 18 000 hommes.

La géographie imprima sa marque à l'approche stratégique des belligérants. Le théâtre de guerre virginien était composé de deux entités géographiques distinctes. Un corridor de cent soixante kilomètres - la vallée de la Shenandoah - traversait la Virginie du nord-est au sud-ouest. Sur ses flancs se dressaient deux chaînes de montagne, le Blue Ridge, qui communiquait avec la plaine grâce à plusieurs cols, et les Alleghenies. La Shenandoah était l'une des principales et des plus prospères régions agricoles des Etats-Unis. Ses plateaux fertiles étaient consacrés à la culture céréalière, lui conférant le titre de grenier à blé. Le destin agricole de la Vallée devint rapidement militaire, en raison de son importance stratégique. Par elle, les deux adversaires pouvaient en effet s'engouffrer et déboucher en territoire ennemi. Les confédérés n'avaient d'autre choix que de scinder leurs forces en deux fractions d'interposition et de déployer l'une à Manassas et l'autre dans la Vallée.

Patterson échoua, autant par incompetence et pusillanimité, qu'en raison des ordres inintelligibles de Scott qui semèrent la confusion dans le déroulement des opérations⁶³. Il est permis d'ajouter l'expiration de la période d'enrôlement des volontaires qui formaient sa petite armée et qui, selon le général, obéra sa capacité d'action⁶⁴. Alors que des sources évaluaient à 15 000 hommes au mieux les forces de Joseph Johnston, d'autres avançaient le nombre de 35 à 40 000. C'est à ces derniers que Patterson donna du crédit⁶⁵. Après avoir traversé le Potomac à Williamsburg le 2 juillet et s'être fusillés avec un petit contingent de sudistes chargé de livrer une action de retardement, les fédéraux freinèrent leur progression en raison d'un manque de ravitaillement⁶⁶. Le 9 juillet, Patterson réunit

⁶¹ *Report of the Joint Committee on the Conduct of the War*, part. 2, Washington, 1863, p. 38. Référencé infra RJCCW. Devant la commission ad hoc, McDowell ne donna pas l'identité de l'auteur de la phrase. T. H. Harry Williams l'attribua sans le justifier à Lincoln (*Lincoln and his Generals*, op. cit., p. 21).

⁶² Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 112.

⁶³ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union : The Untold Story of Military Intelligence in the Civil War*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1996, p. 49 ; O.R., 2, pp. 175-176.

⁶⁴ O.R., 2, pp. 165, 167-170.

⁶⁵ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., pp. 44-46.

⁶⁶ O.R., 2, pp. 160-162.

un conseil de guerre dont la majorité des membres se déclara opposée à un mouvement offensif, préconisant un mouvement de flanc⁶⁷. Dans les faits, il cessa d'être une menace pour Johnston : les démonstrations réclamées par Scott, le 13 juillet, n'intervinrent pas⁶⁸. Patterson sera relevé de ses fonctions le 27 juillet⁶⁹. Finalement, cet échec influença notablement le cours de la bataille à venir. Le 18 juillet, Johnston reçut l'ordre de rejoindre Beauregard, « dans la mesure du possible⁷⁰ ». Près de 8 500 de ses hommes échappèrent à la vigilance des tuniques bleues et purent ainsi rallier Beauregard par train les 19, 20 et 21 juillet, et c'est en nombre sensiblement égal que les deux armées s'affrontèrent⁷¹.

C'est en Président averti des choses de la guerre que Davis aborda les questions opérationnelles et, surtout, conscient de l'étroite imbrication entre la chose politique et la grammaire militaire⁷². La guerre poursuivait une finalité politique : la reconnaissance de la Confédération comme entité juridique et institutionnelle souveraine. A cette fin, la stratégie militaire initialement élaborée était défensive, excluant dans son principe toute action portée vers la conquête du territoire ennemi⁷³. La mise en place d'un « cordon de défense » pour protéger les frontières était soutenue par des ressorts de nature différente, qui avaient leur propre lois internes, mais qui n'entraient pas en contradiction les uns avec les autres. Ils étaient politiques : chaque gouverneur, appuyé dans ses revendications par la population, réclamait que son Etat fût défendu par des hommes en arme⁷⁴. Ils étaient géopolitiques : retenir les Etats du Missouri, du Kentucky et de l'Arkansas, officiellement neutres, dans la sphère d'influence confédérée. L'identité militaire de la stratégie confédérée procédait également d'une construction qui intégrait une puissante dimension politico-économique liée à la singularité de l'appareil économique sudiste : sa dépendance au travail servile. Limiter la perte de territoires et, plus précisément, barrer aux armées nordistes la route du Sud profond (le Mississippi et la Caroline du Sud), là où se trouvaient les contingents d'esclaves les plus importants, c'était le meilleur moyen de protéger ce potentiel, auquel il faut ajouter le tissu industriel, concentré dans quelques zones géographiques clés. Le rôle du commandement militaire était de conduire l'engagement des forces armées en vue de cet objectif. Toutefois, cela ne signifiait pas que les généraux planifièrent leurs opérations en fonction de cet unique impératif. Le plan de guerre était bâti, nous le verrons, sur une pluralité de facteurs propres à la sphère militaire et ne fut pas conditionné par la seule préservation

⁶⁷ *Ibid.*, pp. 163-164.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 166.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 171.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 478.

⁷¹ John Macdonald, *Great Battles of the Civil War*, New York, Macmillan, 1988, p. 15.

⁷² William J. Cooper, Jr., *Jefferson Davis and the Civil War Era*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008, p. 43.

⁷³ *Ibid.*, p. 84.

⁷⁴ James M. McPherson, *La guerre de Sécession (1861-1865)*, Paris, Robert Laffont, 1991, p. 366.

de l'esclavage. La raison de cette stratégie était enfin de préserver les ressources en soldats de la Confédération. Ces derniers, n'ayant pas à s'inquiéter pour leur famille, ne seraient pas soumis à la tentation de désert⁷⁵. Procéda de cette approche la division de la Confédération en départements militaires, indépendants les uns des autres, au sein desquels étaient organisées et administrées les troupes sudistes. Nous verrons dans le développement de nos travaux que ce système fut pernicieux.

La stratégie confédérée, pragmatique, ne doit pas pour autant être assimilée à une approche inerte de la lutte. C'est par les armes que devait être repoussée l'invasion nordiste. Elle connaîtra en 1862, sans jamais être formalisée, une évolution sous l'impulsion de Robert Lee et fut qualifiée par Davis, qui n'en précisa jamais l'origine, d'« offensive-défensive », fondée sur le principe que des circonstances favorables pouvaient justifier une manœuvre tactique offensive pour frapper l'ennemi et épuiser sa volonté de poursuivre la lutte⁷⁶. Cette stratégie que Jomini aurait qualifiée de « défensive-offensive⁷⁷ » s'articulait autour de deux idées, en fait deux espoirs : l'entrée en guerre aux côtés de la Confédération de la France et de l'Angleterre, dont certains secteurs de l'économie, dépendants des importations du coton sudiste, étaient affectés par le blocus nordiste, et la lassitude de la population de l'Union⁷⁸.

Dans le camp confédéré, la désignation des chefs d'armées n'a pas posé autant de problèmes au Président Davis. Il pouvait compter sur deux hommes, élevés au rang de général de brigade. Joseph E. Johnston, Virginien comme lui, est né en 1807. Diplômé de West Point (1829), il participa à la guerre contre les Séminoles et à celle contre le Mexique au cours de laquelle il fut blessé à cinq reprises. Un militaire de grande distinction, d'une loyauté absolue à la cause et habité par un indéniable sens stratégique, mais principalement tourné vers la défensive ce qui lui valut une rapide perte d'aura auprès du Président. Qu'en 1861, ce dernier l'appela à la tête de l'armée confédérée était

⁷⁵ Robert G. Tanner, *Retreat to Victory ? : Confederate Strategy Reconsidered*, Wilmington, SR Books, 2001, p. 19 et 103.

⁷⁶ Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, New York, D. Appleton and Company, 1881, vol. 1, p. 361 ; *Ibid.*, vol.2, pp. 132-133. Sur la question de la qualification de la stratégie confédérée, la plupart des spécialistes du conflit s'accordent pour la qualifier d'offensive-défensive ou à dominante défensive accompagnée d'éléments offensifs (Joseph G. Dawson III, "Jefferson Davis and the Confederacy's "Offensive-Defensive" Strategy in the U.S. Civil War", in *The Journal of Military History*, vol. 73, n° 2, avril 2009, p. 592). Donald Stoker adopte une approche révisionniste et, considérant que ces historiens ne distinguèrent pas la stratégie de la tactique, affirme qu'« il n'y a pas eu de stratégie offensive-défensive » ("There was no Offensive-Defensive Confederate Strategy", in *Ibid.*, pp. 571-590).

⁷⁷ Le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, I^e partie, p. 143. Le général Beauregard préférait également parler de "defensive-offensive". Il le fit à au moins deux reprises, en mars et en avril 1862 (cité par William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston, Embracing his Services in the Armies of the United States, the Republic of Texas, and the Confederate States*, New York, D. Appleton and Company, 1878, p. 542 ; O.R., 10 :2, p. 458). Pour approfondir la pensée militaire de Jomini, on peut se reporter à l'ouvrage d'Ami-Jacques Rapin, *Guerre, politique, stratégie et tactique chez Jomini*, CreateSpace Independent Publishing Platform, 2014.

⁷⁸ Joseph G. Dawson III, "Jefferson Davis and the Confederacy's "Offensive-Defensive" Strategy in the U.S. Civil War", in *The Journal of Military History*, vol. 73, n° 2, avril 2009, pp. 597, 604-605.

une évidence pour tous. A la fois ombrageux et généreux, son tempérament restera pour beaucoup une énigme. Pierre Gustave Toutant de Beauregard était issu de l'aristocratie des planteurs de Louisiane. Il représentait, avec sa prestance, la flamboyance du gentilhomme. Ce séducteur, ancien élève de West Point (1838), grand patriote, pourvu d'une solide instruction, et qui revendiquait avec fierté ses origines françaises, était vétéran de la guerre contre le Mexique. Il était le héros proclamé de Fort Sumter, dont il avait contraint la garnison à la reddition. Le caractère rigide et parfois vaniteux de celui que l'on surnomma le « Napoléon en gris » lui vaudra des rapports tendus avec le Président Davis.

La réplique à la proclamation de Lincoln du 15 avril intervint deux semaines plus tard. Devant les élus du Congrès, Davis lança un appel à 100 000 hommes⁷⁹. L'état d'âme qui prévalait chez les volontaires était à l'unisson de celui des nordistes. La fièvre patriotique s'était emparée des jeunes sudistes qui s'enrôlèrent par milliers. Ils entrèrent dans la guerre sans avoir une idée juste de sa vraie nature, des malheurs qu'elle réservait, des sacrifices qu'elle exigeait. Le côté romantique de la guerre, perçue comme une aventure, était encore ancré dans beaucoup d'esprits. L'armée confédérée souffrait des mêmes symptômes que sa rivale : déficit d'organisation et d'équipement. Par contre, elle était commandée par des officiers de talent, ayant, pour certains, connu le combat, et qui savaient porter la ferveur de leurs hommes. Sur ce point, qui fonde grandement la virtuosité des troupes, elle ne comptait pas moins d'atouts que son adversaire. Ainsi, sur les douze commandants de brigades qui prirent part à la bataille de Manassas, trois étaient d'anciens militaires professionnels⁸⁰ et cinq étaient sous les drapeaux à la veille de la guerre⁸¹ ; six étaient diplômés de la prestigieuse académie militaire de West Point⁸². En face, les quatre commandants de division et neuf des onze commandants de brigades impliqués dans la bataille avaient fréquenté avec succès les bancs de l'Académie⁸³.

L'Armée sudiste du Potomac, composée de 20 000 hommes répartis dans sept brigades, était commandée par le général Beauregard. Ce dernier avait proposé, le 12 juin, d'unir l'armée de Johnston dans la Vallée à la sienne, et, avec 35 000 hommes, de prendre l'offensive pour détruire successivement plusieurs colonnes nordistes. « Je n'ai pas le moindre doute, affirma-t-il, sur le fait que nous pourrions détruire 50 000 ennemis ». Le doute était chez Davis qui rejeta ce plan, jugeant Johnston en mesure de contrer les nordistes sur son front⁸⁴. Beauregard avait positionné ses

⁷⁹ *Jefferson Davis, Constitutionalist : His Letters, Papers and Speeches*, vol. V, éd. Dunbar Rowland, Jackson, 1923, p. 82.

⁸⁰ Milledge L. Bohnam, Philip St. George Cocke, Jubal A. Early.

⁸¹ David R. Jones, James Longstreet, Thomas J. Jackson, Barnard E. Bee, Arnold Elzey.

⁸² Longstreet, Cocke, Early, Jackson, Bee, Elzey.

⁸³ Dans l'armée de l'Union, les commandants de brigade avaient le grade de colonel ; dans l'armée confédérée, de général.

⁸⁴ PJD, 7, pp. 197-200. Une nouvelle tentative pour convaincre Davis intervint le 14 juillet ; elle n'obtint pas plus de succès. (O.R., 2, pp. 506-507.)

forces derrière la rivière Bull Run qui serpentait entre Centreville et Manassas Junction. Défendre Manassas préservait la partie septentrionale de la Virginie de l'invasion et de l'occupation. C'était aussi disposer d'un ascendant psychologique, en faisant peser une menace directe sur la capitale de l'Union. Formulé le 8 juillet, le plan sudiste, comme celui de son adversaire, était ambitieux, mais sans doute difficile à mettre en œuvre pour une armée de profanes : occuper le centre ennemi, le contourner par sa gauche pour le prendre à revers et lui couper la route de Washington⁸⁵. Nous noterons que les stratégies des deux belligérants reposaient sur la même manœuvre ; elles étaient, dans leur principe, la copie conforme l'une de l'autre.

c - Manassas : une entrée difficile dans l'ère des batailles pour le haut commandement opérationnel.

L'armée de McDowell, avec dans son sillage de nombreux civils et politiciens qui prenaient cette campagne militaire pour une balade champêtre, atteignit Centreville le 18 juillet et non le 17 comme attendu. Les conditions de marche étaient difficiles en raison de la poussière, de la chaleur et de l'humidité de l'air. Malgré leurs efforts, les officiers ne parvinrent pas à maintenir la discipline dans les rangs. La colonne de soldats avait multiplié les arrêts pour se ravitailler en eau potable, cueillir des mûres et « tout ce qui les tentait » déplora Sherman⁸⁶.

C'est sur la droite de la ligne de défense adverse que McDowell lança son attaque, le 21 juillet, par le gué Sudley que l'adversaire ne gardait pas, preuve qu'il ne l'y attendait pas⁸⁷. Trois jours plus tôt avaient eu lieu des combats à Blackburn's Ford, au cours desquels les nordistes furent repoussés, qui avaient mis en évidence la force du centre et de la droite confédérés. De plus, une reconnaissance de terrain en aval de la rivière avait persuadé McDowell que les conditions n'étaient pas favorables pour lui permettre de réaliser l'encerclement initialement prévu : les routes étaient « trop étroites et tortueuses » pour des troupes aussi nombreuses⁸⁸. Faute de carte de la région susceptible d'éclairer le commandement sur la topographie du site, deux jours supplémentaires furent nécessaires pour trouver un lieu de passage⁸⁹. Ce qui constitue un témoignage de l'improvisation de l'opération et eut des conséquences dramatiques sur la bataille à venir. Quand il prit la décision de porter son attaque le 21, McDowell avait connaissance des rumeurs de plus en plus pressantes selon lesquelles Johnston avait quitté la Vallée et s'acheminait vers Manassas⁹⁰. La tactique arrêtée par le général nordiste visait à

⁸⁵ O.R., 2, pp. 447-448.

⁸⁶ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 1, p. 181.

⁸⁷ O.R., 2, pp. 326-327.

⁸⁸ *Ibid.*, p. 307 et 318.

⁸⁹ William C. Davis, *Battle at Bull Run : A History of the First Major Campaign of the Civil War*, New York, Doubleday & Company, 1977, p. 154.

⁹⁰ R. M. Johnston, *Bull Run, Its Strategy and Tactics, op. cit.*, p. 143.

créer un point de fixation au centre de l'ennemi, tourner par un mouvement de flanc son aile droite et le contraindre à se replier en menaçant ses lignes de communication⁹¹, et, comme l'exhortait la presse depuis plusieurs semaines, à marcher sur Richmond. La surprise tactique fut totale. Les premières heures de la bataille furent à l'avantage des attaquants qui, après une lutte acharnée, emportèrent la colline Matthews⁹². La colline Henry House, où s'étaient regroupés les confédérés, devint le nouveau centre de gravité de la bataille. La progression nordiste semblait irrésistible et la victoire à portée de fusil. McDowell était, à cet instant, convaincu de son triomphe, il s'écria : « Victoire ! Victoire ! La victoire est à nous⁹³ ». La moitié de ses troupes avait franchi la rivière, prête à asséner le coup de grâce au reste de l'armée confédérée. Sûr de lui, le commandement ne mit aucun empressement à poursuivre la dynamique victorieuse.

Beauregard avait abandonné son plan d'attaque dans la matinée, lorsqu'il est apparu évident que l'affrontement se déroulait sur sa gauche. Conscient de la gravité de la situation et que la « marée bleue » pouvait emporter la résistance sudiste, il se rendit avec Johnston sur la colline et y rassembla toutes ses troupes disponibles. Celles-ci, une fois en place, donnaient l'image d'une puissante ligne de défense. Johnston, qui avait rejoint le théâtre des opérations la veille et qui pouvait prétendre en raison de son ancienneté à la direction des opérations, avait laissé le commandement à Beauregard et s'était installé à Portici, environ un kilomètre et demi au sud-est de la maison Henry, d'où il pouvait observer une partie du champ de bataille et orienter les renforts en provenance de la Vallée⁹⁴.

Le plateau de Henry Hill fut pendant trois heures le théâtre de violents combats. McDowell crut que son artillerie ferait la décision. Mal positionnée, mal protégée, celle-ci fut vulnérable et essuya une attaque victorieuse de la part de l'infanterie adverse. Comme le souligne l'historien R. M. Johnston, « il est difficile, réellement impossible, de faire un récit ordonné et chronologique des efforts de McDowell pour s'emparer du plateau de la maison Henry »⁹⁵. La certitude est que quinze régiments de l'Union et cinq de la Confédération, auxquels s'ajoutaient la Légion Hampton et un régiment de cavaliers, se livrèrent une lutte terrible entre 13h00 et 15h00. Les officiers nordistes commirent l'erreur d'envoyer au front des régiments isolés, alors qu'ils disposaient numériquement d'une force de frappe très supérieure à celle de leurs adversaires. Cette tactique décousue facilita la tâche des défenseurs dont le feu meurtrier put se concentrer sur des petits groupes de soldats. Sherman écrivit : « Les uns après les autres, les régiments étaient contraints de reculer en raison, non pas des

⁹¹ O.R., 2, p. 318.

⁹² William C. Davis, *Battle at Bull Run, op. cit.*, pp. 159-188.

⁹³ William Todd, *The Seventy-ninth Highlanders, New York Volunteers in the War of Rebellion, 1861-1865*, Albany, Press of Brandow, Barton, § Co., 1886, p. 34.

⁹⁴ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston : A Civil War Biography*, New York, W. W. Norton § Company, 1992, pp. 116 et 120-121.

⁹⁵ R. M. Johnston, *Bull Run, Its Strategy and Tactics, op. cit.*, p. 218.

baïonnettes, mais d'un feu de fusils et de mousquets qu'il semblait impossible à nos hommes de traverser »⁹⁶. L'indécision et la confusion dominaient, on se battait au corps à corps à grand renfort de baïonnettes et de hurlements, mais les confédérés tenaient leurs positions. Sur la crête jonchée de cadavres, la Providence n'a pas choisi son vainqueur. Elle le fit lorsque la brigade de Smith (ce dernier fut rapidement blessé et laissa le commandement à Elzey) puis celle d'Early, en provenance de la Vallée, rejoignirent la zone de guerre⁹⁷. Beauregard comprit que la victoire s'offrait à lui. Il ordonna une contre-attaque générale. Il était 16h00. Le choc fut rude et les lignes défensives de l'Union cédèrent. La panique s'empara des fédéraux qui battirent en retraite dans un chaos aussi piteux qu'indescriptible. La retraite devint rapidement déroute, reconnut McDowell⁹⁸. La route menant à Washington était encombrée de fuyards qui abandonnaient armes et équipements.

Le premier grand duel qui opposa nordistes et sudistes à Manassas présente des traits singuliers, et chacun d'eux apporte un enseignement dont on retrouvera la portée pendant le reste de la guerre.

La tactique d'enveloppement de l'armée ennemie conçue par chacun des belligérants empruntait aux codes généraux de la guerre. Clausewitz la plébiscita, considérant qu'« il exerce un si grand empire qu'il préside à la grande majorité des mouvements tactiques et stratégiques, et constitue ainsi la première loi naturelle et générale du combat »⁹⁹. Mais aucun des plans d'attaque initialement conçus ne fut mis en pratique. Les décisions se prirent au gré des circonstances, elles-mêmes, parfois, le fruit d'actes, de manœuvres personnelles et improvisées. Difficile d'y déceler une ligne tactique directrice. Manassas avait mis en évidence toutes les approximations, les défaillances du commandement, surtout chez McDowell, qui n'a pu ou su exploiter sa victoire sur Matthew's Hill en mobilisant la totalité de ses ressources dans une attaque générale, capable d'emporter la résistance ennemie. Ainsi est-il significatif de constater qu'il n'a pas engagé au plus fort des combats, quand la victoire semblait se dessiner, la totalité de quatre brigades : l'une fut placée en réserve après l'attaque sur Matthew's Hill ; une fraction de deux autres prit une part active aux combats, et la quatrième était restée en retrait sur la rive est de la rivière¹⁰⁰. De plus, l'élan vainqueur avait été brisé par une tactique inadaptée : les assauts sur Henry House Hill avaient été désordonnés ; ils avaient été menés de front par de petites unités, plus faciles à combattre pour des défenseurs, limitant ainsi leur chance de succès. La supériorité numérique, capable d'apporter un effet de masse à l'attaque, fut inexploitée.

⁹⁶ *Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865*, éd. Brooks D. Simpson et Jean V. Berlin, University of North Carolina Press, 1999, pp. 121-125.

⁹⁷ O.R., 2, p. 476.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 320.

⁹⁹ Général de Clausewitz, *Théorie de la grande guerre*, Librairie militaire de L Baudoin et Cie, 1886, tome 1, p. 124.

¹⁰⁰ O.R., 2, pp. 353-354, 359, 396, 418.

Après la tentative de débordement avortée de l'armée confédérée, on assista à ce que Clausewitz appelle « une bataille à fronts parallèles ». Ce type de bataille, estimait le théoricien, ouvre rarement sur un résultat décisif, contrairement à un mouvement offensif qui contourne l'ennemi ou oblige celui-ci à engager des « changements de fronts »¹⁰¹. Le résultat fut ici encore plus atténué en raison de l'absence de réserves et de cavalerie capables de s'investir dans une poursuite¹⁰².

Le commandement est un art qui impose à celui qui l'exerce une intelligence tactique et une capacité à appréhender les forces qui s'affrontent sur le champ de bataille dans leur globalité. Ce 21 juillet, cet art fut manifestement balbutié. Les deux chefs d'armée disposaient approximativement de 30 000 hommes susceptibles de participer aux combats. Seulement 13 à 14 000 y prirent part dans chaque camp¹⁰³. Ces chiffres témoignent de leur incapacité à mettre en œuvre l'un des principes édictés par Jomini selon lequel il convient au jour de la bataille de diriger « le gros de ses forces sur le point décisif du champ de bataille... qu'elles y soient mises en action avec énergie et ensemble, de manière à produire un effort simultané »¹⁰⁴. Dans ses mémoires, Alexander donna un éclairage instructif sur la manière dont plusieurs brigades confédérées, soumises à des ordres et des contre ordres, ne furent pas impliquées dans l'action comme elles auraient pu l'être¹⁰⁵.

McDowell attribua une grande partie de son infortune à l'impréparation des troupes. Ce facteur, qu'il fallait relier à l'empressement du commandant en chef à entrer en campagne, fut en effet prégnant dans le résultat final. Le soldat, a écrit Ardant du Picq, « c'est l'homme de la réalité... de chair et d'os, il est corps et âme ; et, si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction¹⁰⁶ ». Pour lui épargner ces vicissitudes invalidantes, manifestation d'un instinct bien légitime, le soldat doit être encadré, formé, instruit et soumis à une discipline ferme. « Est grande, ajoute du Picq, l'influence morale de la solidarité établie par la discipline et rendue possible et efficace dans le combat par l'organisation et les dispositions de soutien mutuel¹⁰⁷ ». Une discipline partagée assise sur une organisation solide permet aux composantes de l'armée de respecter l'ordre de combat prévu par la tactique, de chasser les hésitations et de ne pas se disperser devant les premières destructions. Les

¹⁰¹ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 283.

¹⁰² Richard E. Beringer, Herman Hattaway, Archer Jones et William N. Still, Jr., *Why the South Lost the Civil War*, *op. cit.*, p. 115.

¹⁰³ R. M. Johnston, *Bull Run, Its Strategy and Tactics*, *op. cit.*, pp. 218-219. Russell F. Weigley donne le chiffre de 18 000 (*A Great Civil War*, *op. cit.*, p. 63).

¹⁰⁴ Le baron de Jomini, *Précis de l'Art de la Guerre*, *op. cit.*, I^{re} partie, p. 136. Dans l'édition de 1837, que nous avons utilisée, les pages 136 et 137 sont doublées.

¹⁰⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate : A Critical Narrative*, New York, Charles Scribner's Sons, 1907, p. 46.

¹⁰⁶ Ardant du Picq, *Etudes sur le combat*, Paris, 1880, p. 8.

¹⁰⁷ *Ibid.* pp. 90-91.

officiers de premier rang, compte tenu de leur mode de désignation et de leur manque d'expérience de la guerre, ne furent pas, dans leur immense majorité, en situation de maintenir la cohésion dans la troupe. Il est à cet égard symptomatique d'observer que les régiments de réguliers protégèrent la retraite et leurs officiers montrèrent plus de courage que leurs homologues civils, accusant, en proportion, un nombre de blessés et de tués supérieur¹⁰⁸.

Manassas brisa la carrière militaire de McDowell, qui ne mérite pas d'être trop sévèrement jugé. Son plan d'attaque était bien pensé. Il lui manqua un bon l'instrument pour le concrétiser et le convertir en victoire. L'efficacité militaire fut entamée par un emploi chaotique des troupes. Pour réduire les risques d'inertie et de confusion chez les combattants, et favoriser une dynamique opérative, le commandant doit garantir la fluidité des ordres. Or, l'armée n'était pas dotée d'une véritable structure d'état-major capable de contrôler la bonne exécution du plan, de communiquer, au moment décisif, ses variations aux différents échelons du commandement. Les ordres furent « donnés par quiconque se considérait enclin à le faire, même par des civils...¹⁰⁹ »

Le déroulement des combats oblige à reconnaître que Beauregard, à qui Johnston avait laissé la conduite de la bataille, devait moins la victoire à ses talents militaires qu'aux erreurs de McDowell et, surtout, aux décisions de certains de ses officiers qui entreprirent de manœuvrer de leur propre initiative pour juguler la progression de l'ennemi. Beauregard se révéla « médiocre tacticien » ; il subit l'action au lieu de la provoquer¹¹⁰. R. M. Johnston, plus féroce encore dans son jugement, écrivit : « Il est douteux qu'il ait réalisé une seule chose qui favorisât la victoire confédérée le 21 juillet¹¹¹ ». Le rôle de Johnston fut plus consistant. C'est lui qui dirigea les unités en provenance de la Vallée vers le champ de bataille, là où les combats faisaient rage¹¹². En vérité, la contribution à la victoire finale revenait à d'autres. Le général Evans, qui, le premier, s'était interposé, permettant aux renforts confédérés de prendre une position défensive sur Henry Hill ; les généraux Bee, Bartow (tous deux perdirent la vie) et Jackson qui s'étaient, de leur propre initiative, portés au bon endroit et au bon moment pour affronter l'adversaire¹¹³. Leur réaction, pleine de sagacité, permit de contenir les fédéraux et aux troupes fraîches en provenance de la Vallée de venir renforcer l'armée sudiste qui finit par les déborder et les vaincre. Le rôle du commandement intermédiaire confédéré fut, ce jour-là, décisif.

¹⁰⁸ O.R., 2, pp. 320-321 ; R. M. Johnston, *Bull Run, Its Strategy and Tactics*, op. cit., p. 259.

¹⁰⁹ R. M. Johnston, *The Significance of Bull Run*, Washington, 1913 (pas de pagination sur le document), réimpression d'un article publié dans *Infantry Journal*, septembre-octobre 1913, pp. 173-177.

¹¹⁰ William C. Davis, *Battle at Bull Run*, op. cit., p. 247.

¹¹¹ R. M. Johnston, *Bull Run, Its Strategy and Tactics*, op. cit., p. 274.

¹¹² *Ibid.*, p. 248.

¹¹³ *Ibid.*, p. 195.

Le commandement doit s'adapter aux évolutions du conflit. Quelle que soit l'époque, la guerre s'est souvent révélée propice aux progrès technologiques considérés moins comme la traduction d'un idéal abstrait de savoir que comme une nécessité de se doter d'instruments létaux ou non, permettant de saisir une nouvelle réalité conflictuelle et de mettre en adéquation les moyens aux objectifs. La guerre de Sécession ne fait pas exception à la règle. Dans le domaine du renseignement se sont ajoutées aux techniques classiques des innovations technologiques, avec la cryptanalyse (déchiffrement, après interception, des messages télégraphiés codés), et la reconnaissance aérienne par ballon captif. A la veille de la bataille, les techniques de reconnaissance et de communication de l'information n'étaient pas primitives. Les nordistes disposaient d'un service d'aéronef et de transmission. Ils furent l'un et l'autre inopérants. Le problème était que le ministère de la Guerre ne perçut pas les avantages que présentait la signalisation, sur un plan tactique, sur le champ de bataille. Les agents-signaleurs, stationnés à Fort Monroe, n'eurent pas le temps de prendre part à la campagne ; le ballon connut une avarie et quand il fut de nouveau opérationnel l'armée nordiste refluit en direction de Washington, dans le plus grand désordre¹¹⁴. Il en alla autrement chez les confédérés. Les signaleurs informèrent le colonel Evans, ainsi que Beauregard et Johnston, qu'une colonne nordiste traversait le Bull Run pour tourner le flanc gauche de leur armée¹¹⁵. Grâce à cette information, confirmée dans le même temps par la cavalerie, Evans se mit en opposition et offrit une résistance salvatrice. L'un des progrès techniques qui révolutionna l'art de la guerre fut le télégraphe électrique, inventé par l'américain Samuel Morse en 1844. Grâce à cet outil qui offrait la possibilité de communiquer entre le centre de décision et les armées, la concentration des deux armées sudistes fut réalisée. Plus généralement, le raccourcissement des distances de communication et la fluidité des ordres qui en résultait donnaient une puissante vitalité à la réflexion stratégique et orientaient la décision tactique.¹¹⁶

Manassas a rappelé la valeur stratégique de la « ligne d'opération » que Jomini considérait comme « la base fondamentale d'un bon plan de campagne », l'art de la guerre consistant « à mettre en action le plus de force possible au point décisif du théâtre des opérations »¹¹⁷. Matérialisée sous la forme d'une ligne de chemin de fer, elle avait permis l'acheminement par train de l'armée de Johnston sur le champ de bataille. La prépondérance numérique qui devait logiquement conduire les fédéraux à la victoire avait manqué au plus fort de la bataille. Sans la réunion des forces sudistes, l'affrontement se serait inéluctablement terminé sur leur défaite. Les communications ferroviaires, vecteurs de

¹¹⁴ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., pp. 37-38.

¹¹⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., pp. 30-31 ; O.R., 2, p. 446, 474 et 500.

¹¹⁶ G. Allen Foster consacre un chapitre au télégraphe pendant la guerre de Sécession dans son ouvrage *The Eyes and Ears of the Civil War*, New York, Criterion Books, 1963, pp. 21-33.

¹¹⁷ Le baron de Jomini, *Précis de l'Art de la Guerre*, op. cit., I^{er} partie, p. 221.

mobilité pour les armées et moyens de ravitaillement, constitueront un élément majeur dans la définition des stratégies à venir. Ainsi deviendront-elles les cibles privilégiées des raids de cavalerie. Grâce à l'utilisation de leurs lignes intérieures, les confédérés étaient parvenus, in extremis, à réaliser la concentration des forces et renverser le cours de la bataille.

Manassas nous apprend également qu'une bataille gagnée n'implique pas la fin de la guerre. « Les cas où elle a décidé de toute une guerre sont très rares », observa Clausewitz¹¹⁸. Les batailles d'Austerlitz (1805) et de Friedland (1807), remportées par Napoléon, s'étaient aussitôt conclues par un armistice, puis par un traité de paix. Waterloo exila l'empereur à Saint Hélène. Première des guerres modernes, la guerre de Sécession verra se dérouler plusieurs engagements majeurs et mobilisera toutes les ressources humaines et économiques des belligérants avant de connaître son dénouement final en avril 1865 à Appomattox.

Le succès sudiste, aussi grand et inespéré soit-il, ne reste donc qu'une victoire tactique. Beauregard avait interrompu les opérations de poursuite après qu'une rumeur évoquant l'arrivée de fédéraux à Manassas fut reconnue sans objet. L'ordre fut donné dans la soirée par le Président Davis, arrivé sur les lieux peu après les combats, pour le lendemain matin¹¹⁹. Les confédérés disposaient-ils des ressources humaines, physiques et psychologiques pour pousser plus avant, jusque Washington ? Les historiens sont partagés. Bevin Alexander parle d'erreur « irréparable », dont le Président et ses généraux, qualifiés de « timorés », portent la responsabilité¹²⁰. Pour étayer son analyse, l'historien souligne la présence de 5 000 soldats à l'est des gués, peu impliqués dans les combats et qui auraient pu engager la poursuite. Quant à McPherson, comme avant lui Allan Nevins, il épouse le point de vue de Davis et de ses généraux, considérant que la prise de Washington « était tout à fait illusoire », d'autant plus que de fortes pluies rendirent les routes impraticables dès le lendemain¹²¹. William C. Davis souligne l'état de désorganisation de l'armée confédérée et précise que, si quatre brigades n'avaient pas pris part aux combats, la longue marche qui les conduisit jusqu'au champ de bataille, sous une chaleur écrasante, avait laissé des traces dans les organismes - sur les quatre-vingt-treize kilomètres qui les séparaient de celles de Beauregard, les forces de Johnston devaient tout de même

¹¹⁸ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 282.

¹¹⁹ Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, op. cit., vol. 1, pp. 352-356 ; P. G. T. Beauregard, "The First Battle of Bull Run", in *Battles and Leaders of the Civil War*, vol. 1, pp. 215-216.

¹²⁰ Bevin Alexander, *Lost Victories : The Military Genius of Stonewall Jackson*, New York, Hippocrene Books, 2004, [première édition, New York, Holt, 1992], p. 31. E. P. Alexander avait soutenu cette version dans ses mémoires (*Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 47).

¹²¹ Allan Nevins, *The War for the Union, vol.1 : The Improvised War, 1861-1862*, New York, Charles Scribner's Sons, 1959, p. 221 ; James McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 376.

parcourir trente-sept kilomètres à pied¹²². Dans ces conditions et devant un ennemi qui battait en retraite à grande vitesse, une poursuite n'eut pas atteint ses objectifs¹²³.

Il est néanmoins permis de penser que si les gris avaient été en mesure de poursuivre leur effort jusqu'à la capitale de l'Union, la guerre aurait pris fin en 1861. Dans ses mémoires, le général McClellan affirma d'ailleurs : « Une attaque déterminée aurait sans doute emporté les hauteurs de Arlington et mis la ville à la merci des tirs de batteries. Si les sécessionnistes attachaient du prix à la prise de Washington, ils ont commis leur plus grave erreur en ne donnant pas de suite à (leur victoire à) Bull Run »¹²⁴. Edwin M. Stanton écrivit dans une lettre à l'ancien Président Buchanan le 26 juillet : « La prise de Washington semble désormais inévitable ; elle aurait pu intervenir sans aucune résistance au cours des journées de lundi et de mardi. La déroute, la défaite et la démoralisation de l'armée sont totales. Encore maintenant, je doute que nous puissions offrir une opposition sérieuse à l'entrée des forces confédérées dans la ville¹²⁵ ».

Au regard de l'intensité des combats, les pertes subies par les deux camps sont relativement peu élevées et sans commune mesure avec les hécatombes à venir. La raison résidait principalement dans l'inexpérience et le manque d'entraînement des soldats, guère rompus au maniement de leurs armes à feu en situation de guerre. Les sudistes avaient perdu près de 2 000 hommes (1582 blessés, 387 morts). Les combats avaient coûté au Nord 2 708 soldats (1 011 blessés, 481 tués, 1 216 prisonniers/disparus)¹²⁶. Pour la majorité des combattants, Manassas fut un baptême du feu. Dououreux et cruel. L'insouciance qui armait leur bras avait vécu. La guerre n'était pas l'« opération poétique » que défendait le romancier allemand Novalis. La réalité était moins irénique. L'image que beaucoup partageaient d'une guerre aux accents romantiques, où la galanterie le disputerait à l'héroïsme, s'était noyée dans le sang des camarades tués ou blessés. Les réalités de la guerre arracheront très vite les soldats à leurs naïfs idéaux et leurs insouciantes croyances.

2) Lincoln et McClellan : le commandement de l'impuissance.

Les événements qui se déroulèrent aux portes de Richmond au printemps et au début de l'été 1862, connus sous le nom de campagne de la Péninsule, ont occupé une place particulière dans l'histoire du

¹²² Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., p. 32.

¹²³ William C. Davis, *Battle at Bull Run*, op. cit., pp. 244-245.

¹²⁴ George B. McClellan, *McClellan's Own Story, The War for the Union, the Soldiers who Fought it, the Civilians who Directed it and his Relations to it and to them*, New York, Charles L. Webster & Company, 1887, pp. 66-67.

¹²⁵ *Ibid.*, p. 67.

¹²⁶ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1900, p. 77.

conflit et du commandement. Ce fut la plus vaste campagne militaire de toute la guerre à la fois par sa durée, l'étendue du théâtre d'opération et par la somme des ressources humaines, économiques, logistiques engagées. Elle mobilisa et réclama la coopération de toutes les forces disponibles, terrestres, navales et même aéronautiques. Au cours des quatre mois qui séparèrent le débarquement de l'armée de l'Union sur les rives de la Virginie à la bataille de Malvern Hill, les deux armées s'honorèrent de porter haut les valeurs de patriotisme, de courage, de sacrifice. Les combats qu'elles se livrèrent n'en furent pas moins féroces et sanglants. La campagne introduisit dans le paysage militaire deux nouvelles figures majeures : George McClellan et Robert Lee. Des personnalités très différentes tant par le caractère et l'intelligence, que par leur approche de la relation au Président, du commandement et de la guerre, presque antinomique, qui constituent une clé essentielle pour comprendre la trajectoire militaire de chaque camp et qui marquèrent de leur empreinte les batailles à venir. Le premier, dont les compétences militaires n'étaient pas aussi hautes que l'idée qu'il se faisait de lui-même, se croyait un authentique « génie » de la guerre. Le second, que l'on ridiculisa après son échec en Virginie occidentale au printemps 1861, révéla un art du commandement offensif très supérieur à celui de son adversaire.

Le commandement de l'Union dévoila à la faveur de cette campagne l'étendue de ses limites qui firent de lui un instrument d'impuissance. Impuissance de Lincoln à imposer à McClellan un rythme d'action et, par un acte d'autorité fort, à se séparer de lui quand l'idée s'imposa que ce dernier n'épousait pas son approche de la guerre. Impuissance du « jeune Napoléon » à comprendre et à se subordonner aux déterminants politiques auxquels sa fonction le pliait et à chercher à établir un rapport consensuel avec le Président. Ni l'un ni l'autre ne disposait du pouvoir charismatique capable de faire reconnaître leur supériorité afin de bâtir un commandement dynamique et solidaire. Attribuer comme le fit la grande majorité des historiens la cause de cette impuissance au seul McClellan, à ses obsessions, sa vanité, sa paranoïa - si tant est qu'elles soient réelles - est insuffisant, car c'est postuler le principe qu'il était omnipotent pour conduire la guerre et exempter Lincoln, commandant en chef des armées, de ses responsabilités.

a - Le « jeune Napoléon ».

Le 5 février 1862, ils étaient plusieurs dizaines de convives, ministres, sénateurs, députés, militaires de haut rang, à avoir répondu à l'invitation du Président. La réception mondaine se tenait à la Maison Blanche et parmi les invités figurait le général McClellan, général en chef des armées de l'Union et commandant de l'Armée du Potomac. Le déjeuner devait être servi à 11h00 dans l'un des salons du bâtiment. Mais l'accès en restait interdit, la clé ayant été égarée, bloquant les convives devant la porte.

Alors l'humour irrépressible des Américains jaillit – cet humour sardonique qui leur permettait de dépasser leur misère. “Je suis pour que l'on aille de l'avant !” s'écria quelqu'un. “C'est seulement la stupidité des chefs qui retarde une avance en direction du front” dit un autre, en faisant référence à un discours qui venait d'être prononcé au Congrès. De tout cela, le général McClellan, luttant lui-même modestement avec la foule, rit d'aussi bon cœur qu'un autre.¹²⁷

Cette anecdote, donnée dans ses mémoires par un journaliste de sensibilité républicaine, n'était pas fortuite. Elle révélait l'état d'esprit qui régnait alors dans les cercles politiques les plus influents de la capitale. L'exclamation que les circonstances forcent à considérer spontanée était la réponse à la crise visible du commandement de l'Union affaibli par des tensions internes, des divergences entre le commandant en chef et son général en chef. Pour expliquer les ressorts de cette crise, il nous faut tirer le fil du temps et revenir sur les conséquences du revers de l'Union à Bull Run.

Parce qu'elle fut à la fois inattendue et humiliante, la défaite de Bull Run jeta la consternation dans les rangs nordistes. Pour autant, la majorité des yankees ne céda pas au défaitisme. La population était au contraire habitée par un sentiment de revanche et une volonté plus affirmée encore de briser la rébellion. L'affront était douloureux, mais il n'était qu'une blessure ; il devait être lavé sans tarder. Lincoln s'y employa en limogeant celui qui était tenu pour en être le premier responsable : le général McDowell. Ce dernier, auquel Lincoln avait pourtant affirmé qu'il n'avait pas « perdu la plus petite particule de confiance » le concernant¹²⁸, fut remplacé par George Brinton McClellan. Le haut commandement de l'Union, après avoir connu une courte lune de miel, allait s'enfoncer dans une période particulièrement sinistre marquée par des tensions relationnelles désastreuses au sein du commandement et un échec militaire retentissant.

C'est un bien curieux paradoxe que nous donne à connaître le général McClellan. L'art qui lui fit défaut dans la pratique de la guerre, ce qui lui valut l'inimitié d'une majorité du corps législatif et le désenchantement de l'exécutif, il l'eut dans celui de se faire aimer des soldats et de beaucoup de ses subalternes. Les historiens retiennent volontiers qu'une faiblesse constitutive, celle qui porte à se défier de l'offensive, l'empêcha de vaincre l'armée sudiste acculée aux portes de Richmond, de prendre la capitale confédérée, de terminer la guerre et, auréolé de son triomphe, d'éclipser Lincoln et de devenir en 1864 Président des Etats-Unis.

McClellan, né en 1826, était issu d'une famille aisée de Philadelphie. Bien qu'il n'eût pas, pour quelques mois, l'âge minimum requis pour entrer à l'académie de West Point, 16 ans, il obtint de la direction une dérogation. Il y fit une scolarité brillante, pas suffisante toutefois pour gagner le titre de

¹²⁷ Ben: Perley Poore, *Perley's Reminiscences of Sixty Years in the National Metropolis*, vol. 2, Philadelphia, Hubbard Brothers, 1886, p. 120.

¹²⁸ William Howard Russell, *My Diary North and South*, Boston, T. O. H. P. Burnham, 1863, p. 507. McDowell avait répondu à Lincoln : « Je ne vois pas pourquoi vous le devriez, M. le Président ».

major qu'il convoitait et qu'il dut laisser à un élève de quatre ans son ainé, Charles S. Stewart, qui ne dépassera pas le grade de colonel pendant la guerre. Les témoignages qui nous parvinrent de ses camarades de classe ne tarissaient pas d'éloges à son sujet. McClellan était, écrit l'un d'eux, « le plus capable de la classe... Nous nous attendions à ce qu'il se distingue dans l'armée et, si l'occasion se présentait, nous lui prédisions une véritable renommée militaire¹²⁹ ». Les professeurs n'étaient pas en reste. Avant de servir dans l'Armée du Potomac à la tête du 4^{ème} Corps sous son commandement, Keyes avait été son instructeur dans deux matières, l'artillerie et la cavalerie. Il se souvint avoir été frappé par la facilité avec laquelle il apprenait et par la profonde affection qu'il témoignait à ses amis¹³⁰.

McClellan accueillit la nouvelle de la guerre contre le Mexique avec enthousiasme. Ses premiers pas dans la guerre ne furent pas ceux qu'il imaginait. Le visage de l'ennemi ne portait ni uniforme ni arme : les moustiques étaient un fléau pire que l'armée mexicaine. Comme beaucoup d'hommes, il contracta la malaria qui faillit l'emporter et qui revint, par crise, l'accabler pendant la campagne de la Péninsule. Même si son rôle y fut subalterne, sa conduite pendant la guerre du Mexique fut jugée exemplaire - il eut deux chevaux tués sous lui à la bataille de Contreras (20 août 1847) - et lui valut d'être nommé lieutenant puis capitaine. En mars 1847, le général Winfield Scott entreprit un mouvement tournant amphibie pour s'emparer de la ville de Vera Cruz. La manœuvre surprit les Mexicains qui se retrouvèrent rapidement cloîtrés derrière les murailles de la ville. Scott exclut toute attaque frontale avec son infanterie. C'eut été faire couler le sang inutilement et rencontrer l'échec. Impuissant à faire tomber les fortifications de la cité avec son artillerie de campagne, le général fit débarquer les canons de la Navy plus adaptés par la puissance de leur impact à ce type d'opération. La reddition des assiégés intervint une semaine plus tard.

Après la guerre de 1812, qui mit en exergue les limites du commandement opérationnel, le gouvernement engagea un processus, encore modeste par son ampleur, de professionnalisation de l'armée et l'accompagna d'un intérêt renouvelé pour les méthodes de guerre en pratique dans les pays européens. La guerre de Crimée, qui opposait la coalition ottomane et franco-britannique à la Russie depuis 1853, en fournit l'occasion, et une commission fut spécialement créée pour ce travail d'observation et d'étude : la commission Delafield¹³¹. Considéré par Jefferson Davis, ministre de la Guerre, comme un officier talentueux et prometteur, McClellan fut retenu ainsi que deux autres officiers supérieurs, Richard Delafield, 57 ans et Alfred Mordecai, 51 ans, pour faire partie de la délégation envoyée en Europe. Leur séjour dura douze mois durant lequel ils rencontrèrent des chefs

¹²⁹ Cité par John C. Waugh, *The Class of 1846*, New York, The Ballantine Publishing Group, 1999, p. 66.

¹³⁰ E. D. Keyes, *Fifty Years Observation of Men and Events Civil and Military*, op. cit., p. 440.

¹³¹ Matthew Moten, *The Delafield Commission and the American Military Profession*, Texas A&M University, 2000.

d'Etat, l'élite militaire du vieux continent, visitèrent des arsenaux, des hôpitaux, des écoles militaires. Mais la fin des combats à Sébastopol les frustra de la possibilité de croquer la guerre sur le vif. De la ville, qu'ils atteignirent avec difficulté, ils ne virent que les restes des fortifications abandonnées par les Russes après dix mois de siège (8-9 septembre 1855) et ne furent pas autorisés à les visiter. Ils collectèrent néanmoins une somme d'informations et retinrent de leurs échanges plusieurs enseignements dont, à leur retour, la cavalerie, le génie et l'artillerie furent les grands bénéficiaires. L'impact de cette expérience sur la professionnalisation de l'armée resta néanmoins modeste.

On notera, ainsi que le souligne l'historien Stephen Sears, que McClellan négligea dans son rapport publié en janvier 1857 deux aspects militaires fondamentaux. D'une part, la manière dont le haut commandement était impliqué dans la conduite des armées¹³². D'autre part, la révolution dans le domaine de l'armement due à l'utilisation massive du fusil à canon rayé au potentiel de destruction très supérieur au mousquet. Il attribua les lourdes pertes essuyées par les Russes au cours des combats non pas aux effets de cette nouvelle arme, mais à leur propension à charger avec des forces « trop denses et difficiles à manier¹³³ ». Reconnu pour être un spécialiste de la théorie militaire, il quitta cependant l'uniforme en 1857 avec le grade de capitaine pour devenir vice-président et ingénieur en chef de la compagnie de chemin de fer Central de l'Illinois.

Au déclenchement de la guerre civile, McClellan reprit du service. Il fut nommé au grade de général de division et prit le commandement des volontaires de l'Ohio qui lui était proposé par le gouverneur de l'Etat. Il avait 34 ans et sa vie semblait être marquée du sceau du succès. Succès que nul revers, nulle désillusion n'avaient et ne devaient assombrir. Ce que son entrée dans le conflit sembla a priori confirmer. C'en est en Virginie occidentale qu'il bâtit sa notoriété à la tête d'une petite armée d'un peu plus de 5 000 hommes. Cette région représentait pour l'Union un enjeu politique et stratégique majeur : ses habitants rejetaient dans leur grande majorité la sécession et elle était traversée par la ligne ferroviaire reliant la ville de Baltimore à l'Etat de l'Ohio - un axe de communication vital pour maintenir un lien entre la capitale nordiste et le Midwest. Le 11 juillet, les fédéraux mirent en déroute 1 300 sudistes venus les intercepter à Rich Mountain. En réalité c'était à l'un de ses Lieutenants, le général Rosecrans, que revenait le mérite de la victoire. Si l'on accorde foi au souvenir du soldat John Beatty, McClellan montra un visage loin de la gloire qu'il s'attribua et dont on l'auréola :

Le général McClellan et son état-major arrivèrent au galop et un millier de regards se tournèrent vers lui pour entendre l'ordre d'avancer ; mais cet ordre ne vint pas. Le général fit halte, juché sur son cheval à quelques mètres de notre ligne, écoutant le bruit du canon sans savoir apparemment

¹³² Stephen W. Sears, *George B. McClellan, The Young Napoleon*, New York, Ticknor & Fields, 1988, p. 48.

¹³³ *Ibid.*, p. 49.

que faire. Il resta là, les signes de l'indécision imprimés sur son visage pendant que la bataille s'intensifiait dans le dos de l'ennemi.¹³⁴

Ce jour-là, en effet, McClellan n'appuya pas l'action de Rosecrans, permettant aux sudistes d'échapper au pire et d'obtenir un sursis jusqu'au 13 juillet où ils furent, cette fois-ci, décimés à Carrick's ford. Lors de cette campagne, il laissa entrevoir un certain nombre de traits comportementaux qui, s'ils avaient été portés à leur connaissance, auraient interpellé les autorités militaires et politiques supérieures quand vint la décision de trouver un successeur à McDowell. « On trouvait [chez McClellan], écrivit le général Cox, acteur de la campagne, la propension à surestimer l'ennemi, sa tendance à interpréter avec pessimisme les bruits et les mouvements du front, son hésitation à lancer toutes ses forces alors même qu'il savait son subordonné engagé¹³⁵ ». Ces succès, obtenus à peu de frais, furent décisifs. Ils permirent aux fédéraux d'asseoir leur contrôle sur la région - malgré une tentative avortée des sudistes en août pour la reconquérir - qui devint officiellement le 35^{ème} Etat de l'Union le 20 juin 1863. En propulsant McClellan sous les feux de la rampe, ils eurent une influence déterminante sur le commandement nordiste. L'opinion avait soif de bonnes nouvelles et il ne lui vint pas à l'idée que les messages dithyrambiques du général distordaient la vérité. Elle s'empara de l'événement et lui donna une résonance toute particulière en regardant celui qui commandait les vainqueurs comme le premier héros nordiste de la guerre.

Le lendemain du désastre de Bull Run, le Président adressa à McClellan un message solennel en ces termes : « Les circonstances rendent votre présence ici nécessaire. Prenez Rosecrans ou tout autre général avec votre équipe et rejoignez-moi sans délai¹³⁶ ». La rencontre eut lieu à la Maison Blanche le 27 juillet et le Président lui confia le commandement de la nouvelle armée, baptisée le 20 août Armée du Potomac. Nous ne pourrions dire de Lincoln qu'il fut conquis par ce fougueux général proche du Parti démocrate, à l'allure combinant raideur et élégance. Nous pouvons cependant affirmer que compte tenu de l'absence d'une autorité militaire charismatique disponible, il ne put ignorer l'opinion publique qui désignait McClellan comme l'homme providentiel. Il se laissa convaincre que celui-ci était l'homme de la situation. Beaucoup de voix avaient applaudi l'arrivée du jeune officier à Washington. « Un sang neuf sera injecté et peut-être se débarrassera-t-on de la sénilité ou l'enverra-t-on au Musée de l'Institut de Smithsonian » nota dans son journal Adam Gurowski, aristocrate polonais émigré en 1849, abolitionniste acharné et va-t-en-guerre exalté¹³⁷.

¹³⁴ John Beatty, *The Citizen-Soldier : or, Memoirs of a Volunteer*, Cincinnati, Wilstach, Baldwin & Co, 1879, p. 25.

¹³⁵ Jacob D. Cox, "McClellan in West Virginia", in *B & L*, vol. 1, p. 137.

¹³⁶ O.R., 2, p. 753.

¹³⁷ Adam Gurowski, *Diary from March 4, 1861, to November 12, 1862*, Boston, Lee and Shepard, 1862, p. 73.

b - La réorganisation de l'armée.

L'armée de l'Union était en fait à construire. L'armée était l'instrument humain à la disposition du général pour mener le combat, un agent exécutif qu'il fallait structurer, hiérarchiser, organiser et former avec rigueur pour relever le défi de la guerre. McClellan ne voulait pas reproduire l'erreur de son prédécesseur qui se termina par une cinglante défaite sur les rives de la Bull Run : se lancer prématurément dans une campagne militaire avec des troupes indisciplinées et mal formées. Il s'employa à construire l'armée avec cette singularité qu'il la modela à son image ; elle devait refléter ses traits de personnalité¹³⁸. Après avoir passé en revue la masse des 50 000 soldats agglutinés dans les faubourgs de la capitale et livrés à eux-mêmes, il n'y distingua « aucune armée à commander, mais un simple assemblage de régiments tapis sur les rives du Potomac, certains parfaitement inexpérimentés, d'autres abattus par la récente défaite¹³⁹ ». Il considéra la situation avec tant d'inquiétude qu'il écrivit le 20 août à sa femme : « Si Beauregard n'attaque pas cette semaine, il est idiot¹⁴⁰ ». Pour dissiper ces défauts, il mit aussitôt en pratique ses talents d'organisateur et d'administrateur. « Je ne vis pas du tout. Simplement, j'existe, travaille et me fais un sang d'encre. Je n'ai aucune intimité, aucun temps libre, lire vos lettres et vous écrire sont mes seules détentees...¹⁴¹ ». Il n'y avait point d'excès dans le propos. Qu'il consacra toute son énergie et son temps à mettre sur pied une force militaire cohérente est un fait objectif. Son investissement était indéniable et ne lui fut d'ailleurs jamais contesté même par ses détracteurs les plus virulents. Il fournit à ses soldats, qui par milliers avaient répondu à l'appel aux volontaires lancé par Lincoln au lendemain de la défaite de Bull Run, uniformes, équipements, armes et nourriture. L'armée fut structurée en onze divisions composées chacune de 10 000 hommes répartis en trois brigades elles-mêmes constituées de quatre régiments, d'un régiment de cavalerie et de quatre batteries d'artillerie de six pièces. McClellan voulait purger l'armée de ses éléments subversifs et inutiles, indifférents à la discipline et au règlement militaire. Pour nettoyer les hôtels et les bars des traînants et des tire-au-flanc, une police militaire composée de deux régiments réguliers fut créée.

Le corps des officiers fit l'objet d'une attention particulière car il devait jouer un rôle primordial dans l'organisation en cours. Dès le 4 août, McClellan assigna aux officiers supérieurs, commandants de brigade, le soin de mettre en place à leur échelle de compétence des centres d'instruction. « Ils formeront et entraîneront personnellement tous les officiers de terrain et autant de lieutenants et de

¹³⁸ David T. Zabecki, *Chief of Staff : The Principal Officers Behind History's Great Commanders*, vol. 1, Annapolis, Naval Institute Press, 2008, p. 64.

¹³⁹ O.R., 5, p. 42 ; William Swinton, *McClellan's Military Career Reviewed and Exposed : The Military Policy of the Administration Set Forth and Vindicated*, Washington, Lemuel Towers, 1864, p. 5.

¹⁴⁰ *The Civil War Papers of George B. McClellan, Selected Correspondence 1860-1865*, éd. Stephen W. Sears, New York, Da Capo Press, 1989, p. 89. Référencé infra CWPGM.

¹⁴¹ *Idem*.

capitaines que possible, à raison d'au moins une heure par jour¹⁴² ». Le champ d'intervention était particulièrement exhaustif et touchait tous les domaines militaires : la tactique, les gardes, les marches, le comportement pendant la bataille, etc. McClellan révéla son attachement à une structure de commandement rigide ; une école de discipline et de loyauté :

Il faut se conformer rigoureusement aux ordres ; aucune excuse ne sera recevable pour avoir entrepris une action contraire aux instructions ou sans elles ; l'officier général, quel que soit son rang, aura la responsabilité d'exécuter à la lettre et dans l'esprit les ordres reçus. Les officiers généraux doivent comprendre que le succès n'est possible que s'ils respectent soigneusement ces ordres et qu'ils ne devront en aucun cas laisser s'exprimer leur impulsion ou leur jugement personnel qui les conduiraient à s'en écarter.¹⁴³

McClellan ne concevait « son » armée que dans une perspective élitiste, débarrassée de ses maillons les plus faibles. Et dans l'armée de l'Union, il fallait reconnaître que ces maillons étaient pléthoriques comme l'étaient les témoignages faisant état de cette réalité. Citons celui de Philippe Régis Denis de Keredern de Trobriand - aristocrate légitimiste français, immigré aux Etats-Unis en 1841, qui fit allégeance au gouvernement fédéral et fut élu colonel du 55^{ème} régiment des volontaires de New York en juillet : « Le colonel qui commandait le 62^{ème} était un avocat de New York, sans notion des devoirs de sa nouvelle position. Les connaissances les plus élémentaires du métier lui étaient étrangères et il ne semblait pas qu'il se mit en quête de les acquérir... Quant à la discipline, il avait là-dessus des idées toutes particulières, se déclarant, en principe, opposé aux punitions, parce que, disait-il, « la punition dégrade le soldat »¹⁴⁴ ».

L'objectif du commandant était d'éliminer ceux qui devaient leur grade à leurs relations plus qu'à leur compétence. Deux conseils de discipline chargés de les évaluer furent constitués le 20 septembre. Les examinateurs confièrent au comte de Paris qu'ils virent « des prodiges d'ignorance ; les plus incapables arrivent pleins d'assurance et commencent par être arrogants, puis lorsqu'ils se sentent « collés » ils fondent en larmes¹⁴⁵ ». Quant à ceux qui savaient leur prestation à venir désastreuse, ils préférèrent démissionner. Cent soixante-dix officiers eurent cette lucidité¹⁴⁶.

McClellan s'entoura d'un état-major dont la création procéda d'une démarche empirique. Il n'y avait dans ce domaine aucune leçon à tirer du passé, aucune expérience dont il pouvait s'inspirer. McClellan manifesta son intention de disposer d'une telle structure très tôt, dès juin 1861 quand il

¹⁴² *Ibid.*, p. 76.

¹⁴³ *Ibid.*, p. 78.

¹⁴⁴ Régis de Trobriand, *Quatre ans de campagnes à l'Armée du Potomac*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, tome 1^{er}. 1867, p. 91.

¹⁴⁵ Philippe d'Orléans, comte de Paris, *Voyage en Amérique, 1861-1862*, Paris, Perrin/Fondation Saint-Louis, 2011, p. 120. Référencé infra *Voyage en Amérique*.

¹⁴⁶ Thomas J. Rowland, *George B. McClellan and Civil War History : In the Shadow of Grant and Sherman*, The Kent State University Press, 1998, p. 141.

n'était encore qu'à la tête d'une armée de volontaires dans l'Ohio. Il façonna cet instrument selon ses vues. Il s'agissait plus de disposer d'un personnel d'exécutants que de spécialistes de l'art de la guerre. La gestion des tâches administratives, principalement la transmission des ordres, et logistiques se trouvant confiée à des proches collaborateurs, les idiosyncrasies tourneraient exclusivement autour des questions de planification militaire et de l'exercice du commandement. McClellan n'était pas d'un tempérament à déléguer d'amples responsabilités à ses subordonnés et le colonel Marcy, qui occupa les fonctions d'inspecteur général en août et de chef d'état-major de l'Armée du Potomac en septembre, ne bénéficia sur ce point d'aucune faveur particulière.

Natif du Massachusetts, Randolph B. Marcy était diplômé de West Point (1832). La décision de le nommer à ce poste ne devait rien au hasard : Marcy était le beau-père de McClellan. L'on retiendra de sa carrière militaire assez terne qu'il la passa sur la « frontière » et au-delà. Sa contribution dans la connaissance géographique du Grand Désert américain, ce vaste espace au sud-ouest du pays qui s'étendait au-delà des grandes prairies, fut importante. Il s'éreinta dans ces contrées inhospitalières pendant douze ans et les cartographia. En 1859, il publia un ouvrage au titre évocateur de son expérience : *The Prairie Traveler, A Hand-Book for Overland Expeditions, With Maps, Illustrations, and Itineraries of the Principal Routes Between the Mississippi and the Pacific*. Désireux d'épargner à sa fille les rigueurs brutales de la vie en garnison, Marcy et son épouse la dissuadèrent avec fermeté d'accepter les avances d'un jeune officier, Ambrose Powell Hill, futur général confédéré, avec lequel elle s'était pourtant engagée. Par contre, ils acceptèrent qu'elle cédât en 1859 à un autre courtisan, persévérant - sa demande en mariage fut poliment repoussée par la jeune femme trois ans plus tôt -, ami de Hill, ancien officier et, à l'époque, vice-président de l'Illinois Central Railroad : George B. McClellan. De ce dernier qui servit sous ses ordres en 1852 au cours d'une expédition visant à découvrir la source de la rivière Rouge, Marcy ne doutait pas qu'il fut en mesure d'apporter à sa fille une vie agréable et un rang social élevé dans la société : « On le considère généralement comme l'un des hommes les plus brillants de son rang dans l'armée, dont n'importe quelle demoiselle pourrait à juste titre être fière. Ses liens de parenté sont irréprochables et sa situation est telle que son épouse jouira toujours d'un foyer accueillant et agréable¹⁴⁷ ». Le mariage fut célébré le 22 mai 1860 à New York.

Les liens familiaux jouèrent assurément un rôle dans la nomination de Randolph Marcy. Pour Adam Gurowski, seule une forme de népotisme pouvait expliquer la présence du beau-père à ce poste : « Il semblerait que McClellan ignore les hautes responsabilités de ce poste et la capacité spéciale transcendante qui doit être celle d'un chef d'état-major - d'autant plus pour une armée de

¹⁴⁷ Hollon W. Eugen, *Beyond the Cross Timbers : The Travels of Randolph B Marcy*, Norman, University of Oklahoma Press, 1955, p. 172.

plusieurs centaines de milliers d'hommes. Je n'attends pas de Marcy qu'il soit un Berthier, un Gneisenau, un Diebitsch, ou un Gortschakoff¹⁴⁸ ». Marcy savait s'acquitter sans difficulté des missions les plus basiques, comme celles de courrier ou de messenger, mais montrait des carences rédhibitoires sur le plan opérationnel. McClellan lui délégua la responsabilité de disposer l'artillerie de siège devant Yorktown avant de confier cette mission au général Porter après avoir constaté une multitude de « gaffes¹⁴⁹ ». Le rôle de Marcy était loin de l'idée que l'on pouvait se faire d'une fonction aussi sensible. « D'habitude, McClellan faisait de Marcy un peu plus que le prolongement de sa propre attention malade au moindre détail » précise David T. Zabecki¹⁵⁰.

En quelques semaines, la métamorphose s'opéra. Elle était saisissante. Le « jeune Napoléon », comme aimaient à l'appeler les journaux, avait effacé les stigmates liés au traumatisme du 21 juillet et redonné confiance et fierté aux troupes. Il ne devait pas ce résultat à la seule attention, quasi paternaliste, qu'il témoignait à son armée et qui lui valut en retour d'être, par elle, le général peut être le plus aimé et le plus populaire pendant la guerre¹⁵¹. L'ordre et la discipline qu'il instaura contribuèrent largement à préparer les soldats aux combats. C'était une machine de guerre forte de 120 000 hommes qui campait désormais aux alentours de Washington à l'automne 1861. Une démonstration de force eut lieu le 20 novembre. Soixante-cinq mille tuniques bleues défilèrent sous les yeux de 30 000 spectateurs. McClellan aimait ces revues non pas pour l'émerveillement qu'elles pouvaient susciter chez les observateurs, mais parce qu'il y voyait un instrument de pédagogie militaire, un moyen « de donner aux hommes une idée de leur puissance, d'insuffler un *esprit de corps* et une émulation mutuelle », et de lui permettre de mesurer l'aptitude des officiers¹⁵².

c - McClellan et le général en chef Scott.

L'expertise de McClellan était malheureusement gâtée par une vanité excessive. Il était convaincu d'avoir un destin national pour sauver l'Union. Son narcissisme, profond, s'accompagnait d'un sens de l'exaltation, de la dramatisation et d'une incapacité à reconnaître ses propres responsabilités dans l'échec. Après ses succès de juillet en Virginie, il congratula ses soldats pour avoir « annihilé deux armées commandées par des soldats formés et expérimentés, retranchés dans des repaires

¹⁴⁸ Adam Gurowski, *Diary from March 4, 1861, to November 12, 1862*, *op. cit.*, p. 94.

¹⁴⁹ CWPGM, p. 250.

¹⁵⁰ David T. Zabecki, *Chief of Staff : The Principal Officers Behind History's Great Commanders*, vol 1, Annapolis, Naval Institute Press, 2008, p. 66.

¹⁵¹ A. K. McClure, *Abraham Lincoln and Men of War-Times : Some Personal Recollections of War and Politics During the Lincoln Administration*, Philadelphia, The Times Publishing Company, 1892, p. 201 ; Warren W. Hassler, *Commanders of the Army of the Potomac*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1962, p. 28.

¹⁵² *McClellan's own Story*, *op. cit.*, p. 98.

montagneux qu'ils avaient pris le temps de fortifier¹⁵³ ». La vérité était, on le sait, moins épique. Le général se flattait des marques de déférence que lui adressaient les cercles politiques et qui le firent se dépeindre sous les traits de l'homme le plus révérend du moment. Elles contribuèrent à le persuader de sa grandeur historique. Peu après son arrivée à Washington, il écrivit à son épouse :

Je me retrouve ici dans une position nouvelle et étrange - le Président, les ministres, le général Scott et tout le monde s'inclinent devant moi - Par quelques étranges tours de magie, je semble être devenu la puissance du pays... Je suis sur le point de penser que si je venais maintenant à remporter un succès mineur je pourrais devenir dictateur ou tout ce qui me plairait - mais rien de tout cela ne me plairait - je ne deviendrai pas Dictateur. Admirable abnégation !¹⁵⁴

L'orgueil projeta McClellan sur un chemin dominé par la vacuité dans l'action et le mépris pour ceux qui eurent l'imprudence de le contester quand bien même ils l'avaient porté à son poste et encouragé. Pénétré de son infaillibilité dans le jugement, il ne pouvait souffrir la contradiction ou la critique. Le général Scott en fut la première victime. McClellan avait admiré Scott pendant la guerre contre le Mexique. Il lui fit part de cette admiration mêlée de respect et de reconnaissance, comme pouvait en témoigner un fils à son père : « Tout ce que je sais de la guerre, lui écrivit-il le 18 juillet 1861, je l'ai appris de vous et tout ce que j'ai réalisé le fut en m'efforçant de suivre votre façon de conduire une campagne... J'ai pour ambition de m'attirer vos louanges et de ne jamais mériter vos critiques¹⁵⁵ ». Le fils, qui venait d'être appelé pour sauver le pays, décida d'évincer le père-modèle, figure encombrante, dressée sur le chemin de la gloire. Ce qui était en jeu ici est ni plus ni moins que la suprématie militaire.

L'inimitié a une source qu'il est important d'élucider pour en comprendre les causes. Dans le cas présent, elle était la conséquence d'un ensemble de griefs que McClellan relata avec précision dans ses mémoires, et qui ont tous pour point commun le comportement qu'il jugea inapproprié de Scott : son refus de lui donner la possibilité de créer des unités de cavalerie et d'artillerie quand il était commandant des volontaires de l'Ohio ; sa responsabilité, au moins partielle dans le désastre de Bull Run pour avoir rejeté brutalement sa proposition de venir assister le général Patterson confronté à un ennemi supérieur en nombre dans la vallée de la Shenandoah ; son absence de directive pendant qu'il avançait en Virginie Occidentale qui généra un sentiment d'abandon - vite compensé par un autre sentiment qui fut de n'avoir dû son succès qu'à ses qualités propres¹⁵⁶. A la fin du mois de mai, McClellan avait cessé de considérer Scott comme son interlocuteur obligé, montrant le peu de cas qu'il faisait de la hiérarchie militaire. Il n'hésitait pas à s'adresser directement au Président. Le 1^{er}

¹⁵³ O.R., 2, p. 236.

¹⁵⁴ CWPGM, p. 70.

¹⁵⁵ *Ibid.*, p. 60.

¹⁵⁶ Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 46, 47 et 53.

juin, il lui écrivait : « Je prends la liberté de solliciter votre haute bienveillance au sujet d'une requête qui non seulement implique l'efficacité de mon commandement mais également, dans une certaine mesure, mes sentiments personnels¹⁵⁷ ». Outre une élégance de style soutenue, on pouvait noter la sensibilité de l'objet. Quelques mois plus tard, cette fois en qualité de commandant de l'Armée du Potomac, il réitérerait ce type de geste caractéristique de l'insubordination.

De plus, des vues stratégiques divergentes opposaient les deux militaires. McClellan conceptualisa et soumit à Scott dès le mois d'avril un plan stratégique d'ensemble ayant pour finalité rien de moins que de « relever la pression sur Washington » et de « mettre fin rapidement à la guerre ». Ce plan identifiait la région au nord de l'Ohio et entre le fleuve Mississippi et les montagnes Alleghanies comme un grand front stratégique. La première mesure urgente était « d'armer et d'équiper » les Etats de l'Ouest, d'occuper plusieurs positions clés (Cairo, Sandoval, Cincinnati). Une armée forte de 80 000 soldats se lancerait depuis l'Ohio en direction de Richmond à travers la vallée de Kanawha. McClellan prévoyait une solution alternative en cas d'hostilité déclarée du Kentucky et de faire marcher l'armée successivement sur Nashville et Montgomery. Dans le même temps, une seconde armée engagerait « un mouvement vigoureux » vers Charleston et Augusta. Puis, une fois leur jonction faite, les deux forces combinées porteraient leur effort sur les cités de Pensacola, Mobile et la Nouvelle Orléans¹⁵⁸. Il ne faisait aucun doute pour le concepteur de ce plan qu'il était le plus qualifié pour en assurer le bon déroulement. Tous les spécialistes s'accordent à dire que l'entreprise avait peu de chance de réussir en raison du « cauchemar logistique¹⁵⁹ » auquel il s'exposait. La nécessité de pourvoir aux besoins d'une armée de plusieurs dizaines de milliers d'unités réclamait des lignes de ravitaillement terrestres, ferroviaires ou fluviales. Or, aucune de ces lignes n'existait.

En réponse à son plan d'action, Scott s'était abstenu de toute critique ou remarque blessante. Au contraire, il lui fit connaître sa propre vision stratégique - un blocage des ports accompagné d'une opération terrestre le long du Mississippi - en prenant soin de préciser qu'« il n'est pas improbable que vous soyez invité à jouer un rôle important » dans l'armée chargée des opérations¹⁶⁰. De plus, il adoptait une attitude chaleureuse en saluant la victoire de son benjamin en Virginie Occidentale. Pas sûr que cela fût suffisant pour faire renoncer McClellan à l'image que Scott avait fixée dans son esprit, celle d'un homme qui n'était pas au diapason de sa vision de la guerre et qui pouvait devenir une source de paralysie s'il était appelé à des fonctions prestigieuses. Rien encore, toutefois, qui ne prédestinait les deux militaires à se haïr.

¹⁵⁷ CWPGM., p. 29.

¹⁵⁸ O.R., 51 :1, pp. 338-339.

¹⁵⁹ Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 76.

¹⁶⁰ O.R., 50 :1, pp. 369-370.

Quinze jours suffirent à McClellan pour renverser son jugement et exprimer son hostilité comme le montrèrent les lettres écrites à sa femme : le 2 août, Scott « se fait rapidement plus lent et plus vieux¹⁶¹. » L'antipathie s'accrut et fit place à une violente inimitié. Le 8 août, il s'interrogeait de savoir s'il était « un gâcheur ou un traître¹⁶² » et finit par le qualifier de son « ennemi le plus dangereux¹⁶³ ». Ce même jour, il suggéra à Scott de regrouper les départements du nord-ouest de la Virginie, de Washington, de la Shenandoah, de la Pennsylvanie et Fort Monroe dans un département unique placé sous l'autorité du général en charge de la principale armée en activité¹⁶⁴. La proposition avait du sens sur un plan militaire. Rappelons que la notion de friction fut exprimée pour la première fois par Clausewitz - dans une lettre adressée à sa future épouse, Marie von Brühl, le 29 septembre 1806 - pour se désoler de la présence à la tête de l'armée prussienne alors en guerre contre Napoléon de trois commandants en chef et deux chefs d'état-major : « Combien doit être amoindrie l'efficacité d'un homme talentueux [Gerhard Scharnhorst, chef d'état-major général du duc de Brunswick] quand il est en permanence confronté aux obstacles dictés par les convenances et les traditions, quand il est paralysé par une friction constante avec les opinions des autres¹⁶⁵ ». Les Prussiens furent battus à Iéna quelques semaines plus tard. Mais l'argument qui soutint la démonstration de McClellan fut d'une insigne maladresse : au lieu de vanter les vertus, reconnues par l'histoire, d'une unité de commandement sur un théâtre d'opération, le commandant évoqua « le danger imminent » que courait la capitale. Même si son nom n'était pas cité, mais personne n'était dupe, Scott était tenu pour responsable de cette situation. Dans le propos, qui n'était, défendit son auteur, que l'expression de la franchise à laquelle son devoir l'obligeait, Scott y discerna une offense à son endroit : « Le général de division McClellan a propagé en haut lieu l'idée... que non seulement Washington n'était pas “en sécurité” mais qu'elle était exposée à un “danger imminent”. En tenant compte du nombre de nos soldats, de nos fortifications et de la rivière Potomac, je suis d'une opinion résolument contraire... je n'ai pas la moindre crainte pour la sécurité du gouvernement ici¹⁶⁶ ». Il était légitime que le général en chef s'indignât. Le 2 janvier, il avait chargé le colonel Charles Stone, inspecteur général du District de Columbia, de la protection de la capitale. En quelques semaines furent édifiés autour des principaux bâtiments publics (le Capitole, la Maison Blanche, le ministère des Postes, des Finances, des Affaires étrangères et de la Marine) trois points de défense *intra muros* en état de supporter un siège de dix jours selon les dires du colonel¹⁶⁷. Si ces défenses avaient dû affronter un ennemi

¹⁶¹ CWPGM, p. 75.

¹⁶² *Ibid.*, p. 81.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 106.

¹⁶⁴ O.R., 1 :3, pp. 3-4.

¹⁶⁵ Cité par Peter Paret, *Clausewitz and the State : The Man, his Theories and his Times*, New York, Oxford University Press, 1976, p. 124.

¹⁶⁶ O.R., 11 :3, p. 4.

¹⁶⁷ John Lockwood, Charles Lockwood, *The Siege of Washington : The Untold Story of the Twelve Days That Shook the Union*, New York, Oxford University Press, 2011, p. 14.

constitué de dizaines de milliers d'hommes organisés, vaillants et bien équipés, il est indubitable qu'elles eussent cédé en quelques heures. Mais, on le sait, les troupes confédérées n'avaient rien au soir de Manassas qui les fit ressembler à cette armée modèle. C'était la force de McClellan, officier du génie à sa sortie de West Point, cette capacité d'identifier en un coup d'œil les carences défensives d'une cité et sa faiblesse de détacher son analyse des réalités militaires en grossissant sans raison objective le caractère menaçant de l'ennemi.

De plus, Scott dut subir l'attitude très contestable de Lincoln consistant à échanger directement avec McClellan sans se soucier du respect des protocoles et de la voie hiérarchique. Une attitude qui inspira McClellan qui à son tour s'affranchit du respect de la chaîne de commandement pour s'entretenir librement avec les membres du gouvernement et le Président. Le vieux soldat dont les forces l'abandonnaient chaque jour un peu plus tenta bien de rappeler dans un ordre général les règles en vigueur dans ce domaine¹⁶⁸, sa démarche fut sans effet, laissant McClellan de marbre. Son message du 16 septembre demandant qu'on lui communiquât les effectifs de l'Armée du Potomac par division, brigade et régiment rencontra la même indifférence. Excédé par tant d'insubordination, Scott fit savoir à son ministre de tutelle qu'il avait envisagé de traduire le général devant une cour martiale pour « remédier au mal » avant de se raviser considérant « qu'un conflit d'autorité au sommet de l'armée reviendrait à grandement encourager l'ennemi et à déprimer les amis de l'Union¹⁶⁹ ». Le 27 septembre marqua la rupture entre les deux hommes. Ce jour-là, une réunion se tint sous l'égide du Président. Scott s'y plaignit de n'obtenir aucune information de McClellan relative à la situation de l'Armée du Potomac tandis que cette dernière était connue des politiques. Ce qui était vrai. Sous la plume de McClellan le rapport de force tourna à son avantage :

[...] le général me lança une pique. Je restai imperturbable, le regardai bien en face et je pense avoir pris le dessus. Au cours de la conversation il fit clairement savoir que nous n'étions désormais plus amis. Je ne dis rien, me contentant de le regarder et d'opiner du chef... Je présume que la guerre est déclarée - qu'il en soit ainsi. Il ne me fait pas peur. J'ai pour point fort de ne pas craindre une seule seconde pour ma situation.¹⁷⁰

Qu'un militaire dont la réputation flatteuse reposait sur un enthousiasme collectif irrationnel et qui n'avait toujours rien démontré sur un plan opérationnel put s'attaquer à un authentique héros de guerre et se payer d'une telle arrogance l'amitié qu'il lui témoigna à sa prise de fonction, prouvait la prétention démesurée du personnage. McClellan ne se déclara pas l'ennemi de Scott par peur de se reconnaître son inférieur, mais, au contraire, par volonté de l'écraser de toute sa supériorité supposée.

¹⁶⁸ O.R., série 3, 1, p. 519.

¹⁶⁹ O.R., 51 :1, p. 492.

¹⁷⁰ CWPGM, pp. 103-104.

De guerre lasse, conscient que son temps était révolu et qu'il s'humiliait à subir les manquements et la désobéissance de McClellan, Scott présenta le 4 octobre sa démission et proposa le nom de Halleck pour le remplacer¹⁷¹. Lincoln la refusa et prolongea le supplice.

Bien qu'il s'en défendît dans plusieurs passages de ses mémoires et de sa correspondance, se drapant dans son amour désintéressé de l'Union¹⁷², l'on ne peut exclure que McClellan avait l'appétit du pouvoir et qu'il conçut l'exercice du commandement en temps de guerre comme un tremplin pour concrétiser ses ambitions politiques. Et le pouvoir ne se partage pas. Ses divergences avec Scott étaient trop profondes pour qu'elles ne fussent pas tranchées. Elles avaient infecté toute l'armée qui avait pris fait et cause pour le « jeune Napoléon ». Le comte de Paris fut le témoin du mécontentement quasi insurrectionnel qui grondait : « J'ai entendu des généraux dire : “Si McClellan n'est pas commandant en chef dans dix jours, l'armée va s'en charger” », laissant ainsi entrevoir la perspective d'un 18 Brumaire¹⁷³ ». McClellan écarta le vieux général, avec le concours d'alliés politiques de circonstance - des Républicains radicaux qui deviendraient quelques semaines plus tard ses plus vifs détracteurs -, n'hésitant pas pour cela à le désigner comme la cause de l'immobilisme de l'armée. Pressé par ses amis républicains, qui voyaient en Scott, quel que fût son prestige, un homme du passé incapable de surcroît d'exercer sa charge en raison de ses infirmités, le Président accepta cette fois la demande de départ à la retraite du général le 1^{er} novembre. McClellan fut alors nommé général en chef des armées de l'Union. Le commandement suprême qu'il ambitionnait lui revenait. Il lui manquait le grade de son prédécesseur que Lincoln se refusa à lui donner. Cette victoire lui donna un air de gloire. A Lincoln qui l'alerta sur « la lourde tâche » qui l'attendait, il se contenta de répondre, comme une évidence : « je peux y faire face¹⁷⁴ ».

Pour beaucoup, l'élévation du général constituait un événement majeur : la mise à la retraite de Scott signifiait la disparition du dernier obstacle à une action rapide et la promesse d'un avenir triomphal marqué par la défaite prochaine de l'armée rebelle. Le commandement qui avait des allures de structure bicéphale, au sein de laquelle s'épanouissaient les blocages, s'était simplifié au profit d'un homme qui allait désormais pouvoir se donner les moyens d'agir et déployer toute la mesure de son talent. C'était l'espoir de tous. Et du principal intéressé, le commandant en chef.

¹⁷¹ O.R., 51 :1, pp. 491-493.

¹⁷² CWPGM, p. 105.

¹⁷³ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 153.

¹⁷⁴ John Hay, *Lincoln and the Civil War in the Diaries and Letters of John Hay*, éd. Tyler Dennet, New York, Dodd, Mead & Company, 1939, p. 136.

d - Le commandement et la trinité clausewitzienne : un rapport conflictuel.

C'est énoncer un truisme que d'affirmer qu'en temps de guerre, le commandant en chef et le général en chef de l'armée forment un « couple » moteur, porteur des espérances de victoire. Un couple dont la valeur dépend largement de l'entente personnelle entre ces deux autorités unies par une communauté de destin. Dans l'idéal, toute trace de méfiance, d'incompréhension, d'antagonisme devrait être bannie de leur relation. On imagine leurs rapports fondés sur une convergence de vue sur les buts de guerre, la façon de la conduire, les moyens nécessaires à sa bonne exécution ; une appréciation partagée des attentes de l'opinion ; une écoute respectueuse pour lisser les désaccords et, en cas de divergences irréconciliables, une capacité pour le premier à prendre le second de front et lui imposer sa décision. L'on ne vit rien de cela. Les rapports entre Lincoln et McClellan ressemblèrent à des noces impossibles. Ils furent pour le premier une source de tourment, d'oppression et de désillusion, pour le second, ils l'enfermèrent progressivement dans un corset de méfiance et d'hostilités qui minèrent sa soumission au commandant en chef dont il finit par rejeter la figure tutélaire. Malgré quelques moments, exceptionnels, où perça un regain de vigueur, le moteur se révéla asynchrone. L'harmonie, que la situation du pays réclamait, ne s'installa jamais réellement entre le commandant en chef et son général, ce qu'étaye une succession de faits qui sont autant de jalons visibles sur la route qui les conduisit vers le divorce. Quelles en furent les causes ? Deux approches dans la façon d'appréhender et de faire la guerre pouvaient-elles expliquer les relations tumultueuses entre les deux piliers du haut commandement ? Doivent-elles plutôt être cherchées dans des traits de personnalité antinomiques, qui excluaient toute possibilité de travailler ensemble ?

C'est dans un cadre professionnel, alors qu'il était vice-président et ingénieur en chef de la compagnie de chemin de fer Central de l'Illinois, que McClellan croisa Abraham Lincoln qui exerçait la fonction d'avoué pour la compagnie. La première rencontre est extrêmement importante : elle fixe dans l'esprit un jugement qui, sans être définitif, concourt à dégager une représentation globale des principaux traits de caractère de son interlocuteur ou du moins à élaborer des hypothèses. Que McClellan considérât le futur Président comme quelconque et peu digne d'intérêt, en définitive très inférieur à sa personne, est plus que probable. Le souvenir qu'il en donna dans ses mémoires n'était pas flatteur, celui d'un amuseur à l'imagination fertile :

Plus d'une fois, je m'étais retrouvé avec lui dans des chefs-lieux de comté isolés où étaient jugées des affaires importantes et, en raison du manque de chambres, j'avais passé la nuit devant un poêle écoutant le flot incessant d'anecdotes qui s'échappait de ses lèvres. Il était intarissable et je n'ai jamais véritablement pu savoir combien d'entre elles il avait réellement entendu avant et

combien étaient, sous l'impulsion du moment, le fruit de son invention. Ses histoires étaient rarement délicates, mais étaient toujours à-propos.¹⁷⁵

Dans les notes qui servirent à l'écriture de ses mémoires, il était plus cinglant : Lincoln « n'était pas un homme au fort caractère et comme il était dépourvu de raffinement - il n'avait assurément rien d'un gentleman - il était facilement influencé par ses associés vulgaires dont le style de conversation convenait si bien au sien¹⁷⁶ ». L'image que laissa à ces occasions McClellan dans le souvenir de Lincoln nous est inconnue. Il est peu probable, à partir d'échanges aussi éphémères, que l'un ait eu le temps de se livrer à une investigation poussée de la sphère psychologique de l'autre. Ce travail interviendrait quelques années plus tard quand des conditions relationnelles particulières permirent à l'interprétation de se dérouler et aux convictions de se forger. De ces rencontres, rien ne permet d'établir une connivence particulière, pas plus qu'une méfiance durable, mais plutôt une sorte d'indifférence. Même lorsque McClellan soutint activement le candidat Stephen A. Douglas, adversaire et vainqueur de Lincoln à l'élection sénatoriale dans l'état de l'Illinois en 1858, le futur Président ne lui en fit jamais grief.

Les premiers pas de McClellan à Washington furent prometteurs. Son énergie et son charisme enchantaient et rassuraient. Surtout le nouveau général avait exprimé le 2 août la volonté de se battre : « Nos relations avec les puissances étrangères et l'état de nos finances exigent que le gouvernement entreprenne une action rapide et irrésistible¹⁷⁷ ». Cette action, il entendait la mener sur le sol de Virginie où les sudistes avaient décidé de concentrer leurs forces et d'en découdre. Une telle disposition d'esprit avait de quoi séduire le Président et le rassurer sur le bien-fondé de son choix. Mais la lune de miel ne dura pas. En effet, après l'opinion, les sénateurs et des membres de l'exécutif finirent par s'impatienter. Les parades militaires qui rythmaient les journées de la capitale lassèrent et des voix s'élevèrent pour dénoncer l'attentisme du général. C'est d'un plan d'attaque dont l'Union avait besoin et non de fanfaronnades. Le tout Washington, qui attendait une offensive, dut se familiariser avec la prudence, des traits de caractère qui, pour de nombreux historiens, façonnaient le comportement de « Little Mac », surnom que lui a affectueusement donné la troupe. Dès l'automne, le doute avait envahi certains esprits, les plus impatients. William Russell, correspondant pour le journal britannique *The Times* et pro-unioniste, écrivit dans son journal : « Pour ma part, j'avoue que le général McClellan ne me paraît pas être un homme d'action ou, pour le moins, un homme qui a l'intention d'agir aussi vite que la crise l'exige¹⁷⁸ ». Gurowski qui avait cru dans les capacités du

¹⁷⁵ George B. McClellan, *McClellan's Own Story*, op. cit., p. 162.

¹⁷⁶ Cité par Stephen W. Sears, *George B. McClellan*, op. cit., p. 59.

¹⁷⁷ O.R., 5, p. 6.

¹⁷⁸ William Howard Russell, *My Diary North and South*, Boston, T. O. H. P. Burnham, 1863, p. 519.

général à dissoudre promptement par les armes la Confédération était dans le même registre dès octobre 1861 :

J'ai rencontré McClellan... J'ai été frappé par la mollesse, l'insignifiance, le manque d'expression de son regard et des traits de son visage. L'enthousiasme, la confiance que je lui vouais ont complètement disparu. Tout ce qu'il me dit ainsi qu'aux personnes présentes était dépourvu de sens militaire et manquait d'expérience. Cela me rend malade de l'entendre et de penser qu'il tient entre ses mains les destinées et le sang des gens... McClellan a peut-être du courage, comme en possèdent presque tous les animaux ; mais il n'a pas l'esprit de décision et le courage d'un leader militaire et d'un capitaine. Il n'a pas véritablement confiance dans la troupe : il a une idée vague de la manière dont les batailles sont livrées ; il n'a pas confiance pas plus qu'il n'a de connaissance dans l'utilisation de la baïonnette.¹⁷⁹

McClellan ne serait en somme qu'un général d'opérette, dénué des dispositions morales et mentales qui fixent la singularité d'un grand général et que des carences dans l'art de faire la guerre disqualifiaient pour conduire l'armée à la victoire. La réalité est plus complexe et pour comprendre McClellan il convient en premier lieu de préciser la place qu'il ambitionnait de tenir au sein de l'« étonnante trinité » formulée par Clausewitz.

Le Prussien définissait la guerre comme la combinaison de trois éléments : la violence originelle de son élément, la haine et l'animosité, qu'il faut considérer comme une impulsion naturelle aveugle, puis le jeu des probabilités et du hasard qui font d'elle une libre activité de l'âme, et sa nature subordonnée d'instrument de la politique, par laquelle elle appartient à l'entendement pur¹⁸⁰. Ces trois caractères se rattachaient principalement - mais pas exclusivement - au peuple, au général et son armée et enfin au gouvernement. A ses débuts, la guerre civile américaine révéla au sein de l'Union toutes les difficultés de trouver un juste équilibre entre ces trois « centres d'attraction ». La grande erreur du général fut d'oublier qu'il existait entre ces derniers, de force variable, une relation d'intériorité, qu'ils formaient un ensemble attaché par des liens indéfectibles et que si l'un venait à ignorer les deux autres, c'était la dynamique même de la guerre qui en souffrait. McClellan voulait être de cette « trinité » l'élément hégémonique et imposait aux deux autres pôles - le peuple et les dirigeants politiques - sa suprématie qu'il revendiquait au nom de sa maîtrise de l'art de la guerre. Plus qu'en militaire, McClellan se posait en homme d'Etat en uniforme.

A l'automne 1861, la « trinité » souffre d'un profond déséquilibre, les trois segments qui la structurent sont sous tension tant les forces qui les animent prennent des directions opposées. En sa qualité de Président et de commandant en chef, Lincoln devait composer avec l'impatience concomitante de l'opinion et des élus républicains. Cette impatience se faisait chaque jour un peu

¹⁷⁹ Adam Gurowski, *Diary from March 4, 1861, to November 12, 1862*, op. cit., pp. 106-107.

¹⁸⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op.cit., p. 69.

plus perceptible. Elle était une donnée objective que le commandant en chef ne pouvait négliger mais dont il ne pouvait être question pour lui qu'elle prescrivît la marche de l'action militaire. Lincoln avait, après Bull Run, abandonné l'espoir d'une guerre menée tambour battant gagnée au terme d'une campagne courte, conclue sur une victoire décisive. Intacte était en revanche l'idée - corollaire de l'espoir déçu - qu'une action devait être enclenchée aussitôt l'armée entraînée, équipée, sa confiance, son enthousiasme et son esprit de corps retrouvés. C'était tout le sens de la réponse donnée à McClellan qui insistait pour que l'on ne laisse pas les partisans d'une offensive immédiate le bousculer : « Soyez-assuré que vous agirez à votre guise ¹⁸¹ ». Une promesse confirmée quelques jours plus tard, le 26 octobre : « [...] vous ne devez pas combattre avant d'être prêt¹⁸² ». Il y avait de la part du général un paradoxe à refuser d'écouter l'impatience de l'opinion. Ne l'avait-il pas convaincue que Scott était le principal artisan de l'inaction de l'armée ? En évinçant ce dernier de l'échiquier militaire, McClellan avait ravivé le mot d'ordre populaire « A Richmond », et raffermi les espoirs d'un engagement imminent.

L'étude du rapport entre les autorités politiques et militaires met en lumière une ligne de conflictualité qui revient à poser la question suivante : laquelle de ces deux autorités détenait le pouvoir de décision ? « La subordination du point de vue politique à celui de la guerre serait absurde puisque c'est la politique qui a entraîné la guerre ; la politique est la faculté intellectuelle, la guerre n'est que l'instrument, et non l'inverse¹⁸³ ». De cette assertion posée par Clausewitz découlait le principe du primat du politique. A fortiori dans un régime démocratique moderne, la réponse allait de soi, la subordination du militaire au pouvoir civil était actée dans la lettre et dans l'esprit même des institutions. Chef de l'Etat et chef des armées, Lincoln était l'autorité suprême. Mais confronté à une guerre inédite par sa nature et son ampleur, peu au fait, pour ne pas dire ignorant, des problématiques de stratégie et de tactique militaire, ce dernier s'en remit aux généraux et au plus prometteur d'entre eux, George McClellan. Clausewitz le soulignait, c'est au gouvernement ou au ministère *ad hoc* que revenait le soin de décider les grandes lignes d'une guerre, car eux seuls détenaient la « connaissance intime de la situation politique ¹⁸⁴ » que le chef militaire, simple spécialiste, ne peut posséder. Or, McClellan rejetait le principe romain : *Cedant arma togae* (l'épée le cède à la toge), il ne prétendait pas se contenter d'un simple rôle de spécialiste, d'exécutant soumis aux décisions politiques. Il ne se concevait pas comme un instrument passif et inconscient entre les mains du Président, confiné dans une attitude d'absolue neutralité.

¹⁸¹ *Inside Lincoln's White House : The Complete Civil War Diary of John Hay*, éd. Michael Burlingame and John R. Turner Ettlinger, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1999, p. 25.

¹⁸² *Ibid.*, p. 29.

¹⁸³ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 706.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 707.

Au cours de la guerre contre le Mexique, un événement a marqué le jeune officier et pourrait expliquer son exercice du commandement le temps qu'il fut à la tête de l'Armée du Potomac et occupa, brièvement, le poste de général en chef : le traitement que réserva le Président Polk au grand architecte de la victoire sur les Mexicains, Winfield Scott. Le démocrate et le whig, aussi ambitieux et fiers l'un que l'autre, ne s'aimaient guère et ne furent jamais en capacité d'établir des relations harmonieuses fondées sur une confiance réciproque. Surtout, le Président regardait Scott comme son probable adversaire aux élections présidentielles de 1848. A la fin de l'année 1847, de graves dissensions éclatèrent au sein du haut commandement. Plusieurs articles furent publiés dans la presse qui ôtaient à Scott le mérite de certaines actions victorieuses. Furibond, ce dernier mit aux arrêts, pour être jugés par une cour martiale, ceux qu'il pensait être les auteurs de ces actes d'insubordination : deux commandants de division, les généraux Pillow et Worth, sur les quatre que comptait l'armée, et le colonel d'artillerie Duncan. Le Président démocrate qui souffrait par vanité de partager la gloire de la victoire avec son général en chef y vit l'occasion de le relever de son commandement. Ce qu'un officier des affaires étrangères britannique qualifia d'« intrigue basse et vulgaire fomentée par un être inférieur » fut accompli le 18 février 1848¹⁸⁵. On peut avancer en guise d'interprétation convaincante de son comportement avec Lincoln pendant la guerre que le jeune McClellan regarda cette décision avec un mélange de répugnance et de mépris à l'endroit de son auteur et de ce qu'il représentait : le politicien. Un dédain auquel son éducation et sa formation le prédisposaient. En effet, il avait été nourri de culture Whig et imprégné de sa vision élitiste de la politique qui accorde au consensus une place dominante ainsi que de sa méfiance à l'égard d'une culture politique fondée sur la polarisation et l'égalitarisme. De plus, argumente l'historien Ethan Rafuse, McClellan a subi l'influence de la professionnalisation de la sphère militaire, illustré par la création de l'école de West Point, qui promeut pour idée principale que la conduite des affaires militaires doit être confiée à des spécialistes, formés et entraînés à cette fin¹⁸⁶.

Plusieurs historiens ont retenu un dernier facteur, d'ordre psychologique, pour expliquer chez McClellan son rapport d'hostilité avec le politique. Un orgueil démesuré et la conviction d'être le sauveur de l'Union hissé au sommet du commandement par tout le pays formèrent une combinaison à l'origine de ce que Allan Nevins, puis plus tard Stephen Sears, ont assimilé à un complexe messianique¹⁸⁷. Le contenu de ce vécu messianique apparaîtrait distinctement, selon eux, dans sa correspondance privée et notamment ce morceau choisi : « Je n'ai pas le sentiment d'être l'instrument

¹⁸⁵ Cité par John S. D. Eisenhower, *Agent of Destiny : The Life and Times of General Winfield Scott*, New York, Free Press, p. 315.

¹⁸⁶ Ethan S. Rafuse, "General McClellan and the Politicians Revisited", in *Parameters: U. S. Army War College Quarterly*, été 2012, pp. 73-74.

¹⁸⁷ Allan Nevins, *War for the Union, vol. II : War Becomes Revolution*, New York, Charles Scribner's Sons, 1960, pp. 331-332 ; Stephen Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 106.

digne pour accomplir cette grande mission, mais j'ai celui de ne pas avoir cherché à l'être - on me l'a imposé. J'ai été appelé pour cela, ma vie passée semble avoir été inconsciemment réglée dans ce but magnifique et je sais que Dieu peut obtenir le meilleur résultat avec le plus faible instrument - dans cette conviction réside mon espoir¹⁸⁸ ». Stephen Sears concluait de cette détermination divine du vouloir humain qu'elle constituait un « échappatoire ultime au principe de responsabilité¹⁸⁹ ». Ce qui revenait à dire que le général sanctifiait la fatalité. C'était lui reconnaître une inaptitude à l'exercice du commandement.

L'accusation est-elle fondée ? McClellan avait adopté, sous l'influence de sa femme, la foi calviniste et l'un de ses principaux jalons, la doctrine de la prédestination. Contrairement à ce qu'induirait une interprétation sommaire, cette dernière ne conduisait pas à l'abolition du principe de responsabilité ou de la volonté, pas plus qu'elle n'empêchait le *faire*. Max Weber l'affirmait : « une croyance religieuse essentiellement mystique peut fort bien être compatible avec le sens des réalités pratiques¹⁹⁰ ». La croyance dans la prédestination libérait l'individu de ses angoisses existentielles sur la mort et le devenir et l'invitait à la modestie en l'affranchissant de toute prétention. On est en droit de considérer la prose du général comme l'expression d'une croyance assez répandue dans la société américaine et non le reflet d'une pathologie. De plus, la référence à Dieu n'était pas une singularité, elle était fréquente parmi les généraux et le Président lui-même, tout en rappelant qu'il n'était membre d'aucune église chrétienne¹⁹¹, y recourut dans plusieurs de ses textes et de ses entretiens. Le 20 juin 1862, à un membre de la délégation des "Amis du Progrès" venue lui demander de décréter l'émancipation des esclaves, Lincoln fit savoir qu'il était « profondément conscient de son besoin d'être assisté par Dieu », qu'il avait parfois pensé à l'idée que « peut-être il pouvait être un instrument dans les mains de Dieu pour l'accomplissement d'une grande œuvre et [qu'il] était certainement disposé à l'être¹⁹² ». Ce témoignage rappelait la prégnance du sentiment religieux et de l'une de ses manifestations - l'évocation de Dieu - dans la conscience des hommes de ce temps. Nous adhérons à la thèse soutenue par Thomas J. Rowland selon laquelle les propos de McClellan s'inscrivaient dans le cadre du rapport qu'entretenait le général avec un moment historique unique et ne reflétaient pas la conviction rationalisée d'être le Messie du pays¹⁹³. Le fait que ces éléments de langage messianique se dévoilaient uniquement dans sa relation épistolaire avec son épouse est également une invitation à la prudence interprétative. En effet, on ne peut exclure que ne l'exposant

¹⁸⁸ CWPGM, p. 113.

¹⁸⁹ Stephen Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 189.

¹⁹⁰ Max Weber, « De la prédestination calviniste à l'ascétisme intramondain », in *Archives de sociologie des religions*, n° 16, 1963, p. 10.

¹⁹¹ CWAL, 2, p. 132.

¹⁹² *Ibid*, 5, p. 279.

¹⁹³ Thomas J. Rowland, *George B. McClellan and Civil War History, op. cit.*, p. 31.

pas à un risque de réfutation humiliante de la part de celle qui partageait ses convictions religieuses, ils contenaient une part d'exagération consciente, rassurante et euphorisante. De tout cela, nous préférons n'y voir que la conséquence d'une vanité débordante, un trait de caractère que tous lui reconnaissaient. Enfin, nous considérons que l'approche méthodologique consistant à recourir à une terminologie clinique propre au 20^{ème} siècle pour établir un désordre psychologique ou une incapacité intellectuelle soulève de légitimes réserves. C'est commettre un anachronisme sémantique.

McClellan exprimait surtout le sentiment qu'il avait de sa grandeur historique ; il s'inscrivait au cœur des attentes de la collectivité, incarnant celui qui détenait seul la connaissance de ce que les circonstances exigeaient tandis que les autres, qui n'y comprenaient rien, étaient des adversaires aux agissements subvertis par des motifs personnels. Seul capable à ses yeux de sauver le pays, il se dressa contre l'élite politique, refusant les critiques des républicains stigmatisant son inertie. Il ne serait pas déraisonnable de penser que les jugements portés par des hommes qui avaient pour eux la légitimité démocratique, mais dont la vision de la guerre se réduisait à des schémas simplistes, aient accentué l'expression de son mépris pour les politiciens. Ces derniers étaient à ses yeux « l'engeance la plus méprisable » et le Président « un babouin plein de bonnes intentions¹⁹⁴ ». Sa lettre du 31 octobre 1861 concentrait toute son acrimonie pour « ces gens » :

Je dois traiter avec un ensemble de fripouilles - sans scrupule et faux - ; s'ils le peuvent, ils reporteront sur mes épaules n'importe quelle responsabilité et je n'ai pas l'intention de me laisser sacrifier par de tels individus. Devoir travailler avec eux et voir le destin de la nation entre de telles mains me rendent malade... Mais c'est terrible de se tenir prêt et de voir la lâcheté du Président, la vilénie de Seward et la friponnerie de Cameron - Welles est une vieille femme - Bates un vieil imbécile.¹⁹⁵

En cherchant à exclure de son processus d'action l'état d'esprit dominant dans l'exécutif au motif, le plus souvent justifié, qu'il était incompétent, il ne faisait qu'aggraver les antagonismes existants. Lincoln n'ignorait rien de ce dédain, mais le général était selon lui le seul à pouvoir mener à bien son grand dessein : restaurer l'Union. Par sa conception de la place du militaire dans l'espace politique, McClellan montrait un tempérament très européen. Un point que souligne Allan Nevins : « En effet, il croyait et disait ouvertement qu'une élite militaire, pour le grand bénéfice de la nation, devrait par

¹⁹⁴ CWPGM, p. 106.

¹⁹⁵ *Ibid*, pp. 113-114. W. H. Seward était secrétaire d'Etat, Gideon Welles ministre de la Marine et Edward Bates ministre de la Justice (remplacé en novembre 1864 par James Speed). Les autres membres du cabinet étaient à cette période : Hannibal Hamlin Vice-président (remplacé en mars 1865 par Andrew Johnson), Salmon Chase ministre des Finances (remplacé en juillet 1864 par W. P. Fessenden), Simon Cameron ministre de la Guerre (remplacé en janvier 1862 par Edwin Stanton), Caleb Smith ministre de l'Intérieur (remplacé en janvier 1863 par John Usher), Montgomery Blair ministre des Postes (remplacé en septembre 1864 par William Dennison Jr).

la suite prendre une plus grande part dans les affaires publiques. Il tenait plus du général français ou allemand que des généraux américains traditionnels¹⁹⁶ ».

e - Lincoln et McClellan : deux visions stratégiques régionales différentes.

C'est un commandement agité par les tensions internes qui s'offre au regard de l'historien. Ces tensions étaient pour partie la conséquence d'une conception de la guerre divergente. Y avait-il, tapi dans l'esprit de Lincoln, un profond sentiment d'impuissance face aux choses de la guerre de nature à handicaper son action de commandant en chef ? C'est ce que suggèrent ces mots lâchés en mars 1863 : « je suis aussi impuissant que peut l'être un simple citoyen pour formuler les plans militaires du gouvernement... j'ai tenté à une ou deux reprises d'agir selon mes propres convictions et m'aperçus qu'elles étaient irréalistes. Je n'ai pas confiance dans les campagnes que je vois s'engager et je n'ai aucun pouvoir de les empêcher¹⁹⁷ ». Comme souvent avec Lincoln la réalité était plus nuancée.

En dépit de son inexpérience, Lincoln n'entendait pas rester sur les questions de stratégie simple spectateur ou auditeur. Il était indubitablement animé par une volonté de mieux appréhender ces questions et de s'impliquer davantage dans le débat militaire. Les connaissances théoriques ou concrètes sur les opérations de guerre lui faisaient défaut. Pour pallier ces carences, il s'instruisit, par l'écoute, par les questions à son général ou encore par la lecture, ce qu'atteste sa demande faite en janvier 1862 à la bibliothèque du Congrès de lui envoyer une copie de l'ouvrage du général Halleck, *Elements of Military Art and Science*¹⁹⁸. En décembre, Lincoln pensait que le temps de l'action était arrivé. Le 1^{er}, il adressa à McClellan sous forme de mémorandum un plan de campagne qui prévoyait de lancer une partie de l'armée en direction de Centreville tandis que la seconde, divisée en deux fractions, contournerait l'ennemi par son flanc droit pour détruire sa ligne de ravitaillement ferroviaire et le prendre en tenaille¹⁹⁹. « Audacieux et bien conçu²⁰⁰ », c'est l'avis de l'historien McPherson, ce plan ne retint pas l'attention de McClellan qui avait en tête une autre stratégie que l'ennemi ne pouvait avoir « anticipée »²⁰¹. Des cogitations de son général, Lincoln ne saurait rien avant plusieurs semaines et il n'en aurait pas la primeur. En préambule à l'exposé de son plan, Lincoln avait posé la question

¹⁹⁶ Allan Nevins, *The War for The Union, vol. I, op. cit.*, p. 268.

¹⁹⁷ *Recollected Words of Abraham Lincoln*, éd. Don E. Fehrenbacher and Virginia Fehrenbacher, Stanford, Stanford University Press, 1996, p. 506. Référencé infra RWAL.

¹⁹⁸ C. Percy Powell, *Lincoln Day by Day : A Chronology, 1809-1865*, vol. III, Washington, 1960, p. 88. L'ouvrage fut retourné le 24 mars 1864, quelques jours après avoir nommé Grant général en chef.

¹⁹⁹ CWAL, p. 34.

²⁰⁰ James M. McPherson, *Tried by War : Abraham Lincoln as Commander in Chief*, New York, The Penguin Press, 2008, p. 53.

²⁰¹ O.R., 11 :3, p. 6.

de savoir combien de temps serait nécessaire pour que l'armée se mette en action. McClellan répondit entre 2 et 4 semaines « si les ponts ferroviaires étaient prêts²⁰² ». Au terme de ces quatre semaines, l'armée n'avait pas esquissé le moindre mouvement. La raison en était très simple : l'armée n'était pas prête. Le général n'engagerait ses forces que lorsque celles-ci seraient « suffisamment fortes et valides » pour lui donner « des chances raisonnables de succès » contre un ennemi qu'il tenait en haute estime et dont il louait « le courage et la discipline²⁰³ ».

Peu avant la Noël, McClellan contracta une fièvre typhoïde qui, par ses conséquences sur son état de santé - le malade est confronté à des moments de mieux et d'autres de rechute - bouleversa les rapports entre le commandant en chef et le général en chef. Les opérations militaires ne pouvaient être mises en suspens le temps que le général recouvrât sa santé. La situation du pays ne le permettait pas. Dans les Etats du Nord la crise financière sévissait, et l'affaire du Trent - un navire anglais avec à son bord deux émissaires confédérés fut arraisonné par la flotte de l'Union - avait conduit l'Union et la Grande Bretagne au bord de la rupture. L'état de santé de McClellan se dégrada le 31 décembre, c'était la traduction prévisible d'une atteinte virale après une dizaine de jours d'incubation. Lincoln s'émancipa, enfilant, comme il ne l'avait jamais encore fait, les habits de commandant en chef. Dans la soirée, il envoya un message à Halleck, en poste à St Louis, Missouri, et au général Buell pour leur faire savoir la maladie de McClellan et connaître leur capacité à agir de concert sur ce théâtre de guerre²⁰⁴. Les réponses, reçues le lendemain, furent décevantes. Ni l'un ni l'autre n'étaient en contact et moins encore en mesure d'opérer un mouvement simultané. Buell objecta même qu'il avait été informé par McClellan qu'il aurait « pris des dispositions appropriées pour une action concertée²⁰⁵ ». Lincoln se montra insistant, désireux d'imprimer un rythme à l'action : « Le général McClellan ne devrait pas être dérangé par le travail. Je pense que le général Buell et vous-même devriez être en relation et à l'unisson immédiatement²⁰⁶ ». Nous aborderons dans une partie ultérieure les questions en rapport avec le front occidental.

Dans une dépêche adressée au général Buell le 13 janvier, Lincoln exprima sa vision stratégique dont les historiens se servirent pour le créditer dans ce domaine d'une supériorité sur ses généraux²⁰⁷. Celle-ci reposait sur un double postulat : que les forces de l'Union jouissaient d'une supériorité numérique et que l'ennemi avait plus de facilité pour concentrer ses forces aux points d'affrontement. Les clés du succès résidaient donc dans la capacité des armées nordistes à faire peser en même temps

²⁰² CWAL, 5, p. 35

²⁰³ CWPGM, p. 128.

²⁰⁴ O.R., 7, p. 524.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 526.

²⁰⁶ *Idem.*

²⁰⁷ Stephen B. Oates, *Abraham Lincoln : The Man behind the Myths*, New York, HarperCollins, 1993, p. 126.

une menace sur différents points de défense adverses avec des forces supérieures et de porter l'attaque là où les rebelles s'étaient affaiblis pour renforcer un autre front²⁰⁸. Cette conception qui accordait une fonction dynamique à chacun des théâtres d'opération n'était pas en réalité l'apanage du Président. McClellan avait suggéré le 2 août, nous l'avons vu, une stratégie très similaire, dans l'esprit, à celle exposée par Lincoln. La vision stratégique de McClellan dépassait les limites géographiques de la Virginie et impliquait d'autres théâtres d'opération. Il souhaitait des actions coordonnées par mer et par terre depuis différents fronts - le Mississippi et le Missouri - pour affaiblir la résistance de l'ennemi en Virginie. Ainsi, aussitôt acquise la loyauté du Kentucky, une action dans l'est du Tennessee, constitué majoritairement d'éléments loyalistes, en direction de Knoxville pourrait être lancée dans un but prophylactique : mettre le commandement sudiste dans l'incapacité de faire glisser des forces en Virginie pour renforcer l'armée en prise avec les fédéraux et casser la principale route ferroviaire entre l'ouest et l'est de la Confédération. McClellan projetait également d'envoyer des troupes depuis le Kansas et le Nebraska à travers le Territoire indien et l'ouest du Texas où le sentiment pro-unioniste était dominant. Les mots qui terminaient cet exposé stratégique ne souffraient pas l'incertitude et présentaient un contraste saisissant, pour le néophyte, avec l'approche plus indirecte et moins flamboyante du général Scott : « Avec les forces que je demande, j'ai l'intention non seulement de chasser l'ennemi de la Virginie et d'occuper Richmond, mais de prendre Charleston, Savannah, Montgomery, Pensacola, Mobile et la Nouvelle Orléans ; en d'autres termes de pénétrer au cœur du pays adverse et d'y écraser la rébellion²⁰⁹ ».

Une fois qu'il eut recouvré sa santé, une évidence d'urgence s'imposa à McClellan qu'il traduisit en ces termes : « J'ai trouvé qu'un désir démesuré pour un mouvement immédiat de l'Armée du Potomac s'était emparé des esprits du gouvernement²¹⁰ ». Il était moins encore en situation de tergiverser maintenant que Lincoln, lassé par ses atermoiements, avait décidé d'intervenir directement dans les opérations militaires. Le 27 janvier 1862, sans concertation préalable, il rédigea en sa qualité de commandant en chef de toutes les armées la directive de guerre générale n° 1 qui prévoyait « un mouvement général des forces terrestres et navales des Etats-Unis contre les forces insurgées » à la date du 22 février, anniversaire de la naissance de Washington. Et de préciser que les « chefs de départements et le général en chef assumeront leur stricte et pleine responsabilité pour la rapide exécution de cet ordre²¹¹ ». Quatre jours plus tard, une directive spéciale ajouta qu'une attaque serait lancée à partir de Washington pour s'emparer d'un point sur la voie de chemin de fer au sud-

²⁰⁸ CWAL., 5, p. 98.

²⁰⁹ O.R., 1 :5, pp. 6-8.

²¹⁰ O.R., 5, p. 41.

²¹¹ *Idem.*

ouest de Manassas Junction²¹². Ces deux actes étaient de nature politique, leur contenu était trop généraliste et succinct pour leur conférer une quelconque valeur militaire. Il y avait à l'origine de cette directive bien plus qu'une lassitude présidentielle aux atermoiements de McClellan. Les pressions exercées conjointement sur Lincoln par les ministres de la Marine et de la Guerre qui jugeaient sévèrement le manque de coopération du général en chef pour soutenir une opération navale depuis le Golfe du Mexique en direction du Mississippi, pour chasser les confédérés de la rive droite du Potomac et s'emparer de leurs batteries, jouèrent un rôle déterminant²¹³.

Lincoln cherchait à la fois à rassurer le Congrès sur la détermination de l'exécutif et à provoquer une réaction de son général en chef. Sur ce dernier point, ce fut une réussite. L'action présidentielle fit sortir McClellan de son mutisme et, le 3 février, il dévoila à Lincoln, dans le menu détail, sa stratégie pour le front oriental. Brillante et audacieuse, nourrie d'accents clausewitziens, elle s'affranchissait de l'approche classique d'une invasion par voie terrestre à partir de Washington. Non pas qu'il répugnât à livrer une bataille, mais il estimait que l'approche terrestre ne manquerait pas d'être coûteuse en vies humaines et son issue d'être incertaine. En effet, elle se heurterait au plus gros des forces confédérées regroupées autour de Manassas et qui disposaient, sur le terrain qui les séparait jusqu'à leur capitale, de nombreux et solides points de défense. McClellan était fidèle au principe stratégique exposé dès le début de la guerre alors qu'il se préparait à se lancer sur Rich Mountain en reproduisant la manœuvre de Cerro Gordo : « Assurez le général qu'aucune perspective de victoire brillante ne me fera dévier de mes intentions de remporter la victoire en manœuvrant plutôt qu'en combattant²¹⁴ ».

Pour la première phase de sa campagne et pour amorcer son mouvement tournant, le général en chef avait retenu l'option maritime. Il avait prévu de faire débarquer ses troupes par bateaux sur les rives de la Virginie à Urbana, sur le delta de la rivière Rappahannock. L'armée pouvait s'appuyer sur la Marine, qui régnait en maître sur les mers du littoral et la baie de Chesapeake, pour réaliser le transport, le débarquement et garantir le ravitaillement. Une fois appareillée, l'armée nordiste d'environ 100 000 soldats pousserait vers l'ouest où elle ne devrait rencontrer qu'une faible opposition, rejoindre West Point et s'emparer de Richmond qui était le « centre de gravité » de l'adversaire. La rapidité d'exécution était la clé du succès. Il ne cherchait pas tant à prendre l'ennemi de vitesse pour l'empêcher de faire mouvement sur sa capitale avant l'arrivée des nordistes qu'à le

²¹² *Idem.*

²¹³ *Diary of Gideon Welles, Secretary of the Navy under Lincoln and Johnson*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1911, vol. 1, p. 61.

²¹⁴ O.R., 2, p. 199.

contraindre, en volant au secours de Richmond, à batailler sur le terrain qu'il aura préalablement choisi, en position de force, le vaincre et mettre un terme à la guerre.

S'il est permis de croire que le nom de Clausewitz n'était pas inconnu de McClellan, aucune preuve concluante ne permet d'établir que ce dernier traça un dessein stratégique directement inspiré du théoricien prussien. Pourtant McClellan, conscient de l'étroite corrélation entre moyens militaires et fins politiques, était, plus que la tradition historiographique ne l'a établi, en adéquation avec une conception clausewitzienne de la guerre²¹⁵. Que la guerre civile présentât un risque réel d'intensification des antagonismes sectionnalistes et de poussée aux extrêmes était une évidence pour McClellan. Le général avait compris que le conflit en cours n'avait pas la nature « ordinaire » des précédents, qu'il ne s'achèverait pas par la signature d'un simple traité de paix aux termes avantageux pour le vainqueur. C'était contre une nation qu'il fallait se battre, formée par une population « nombreuse, intelligente et guerrière »²¹⁶. Aussi le général se montra-t-il soucieux de faire tenir à l'exécutif un rôle pondérateur afin de préserver les chances d'une restauration apaisée et pérenne de l'Union. Les signifiants de cette approche de la guerre étaient distinctement affirmés dans plusieurs missives dont Lincoln était le destinataire. La guerre selon le général devait fournir au gouvernement et à la population confédérée des motifs de paix, et, pour y parvenir, s'attacher à un double objectif. Militaire, il était de triompher des forces armées ennemies par les armes et d'abattre les structures politiques confédérées. Psychologique, il était de montrer un déploiement de moyens humains et techniques de nature à inspirer chez l'adversaire un sentiment de peur et à le convaincre de la futilité de poursuivre la résistance. « Plus le sacrifice que nous exigeons de l'adversaire sera petit, écrivait Clausewitz, plus nous pouvons nous attendre à de faibles efforts de sa part pour nous le refuser²¹⁷ ». C'est la raison pour laquelle McClellan, acquis à cette idée, plaidait pour une lutte conservatrice sur le plan socio-économique qui se garderait d'apporter un bouleversement sociétal radical dans les Etats sécessionnistes. Le respect de la propriété privée, la non remise en question de l'institution particulière s'inscrivaient dans cette perspective²¹⁸.

La guerre selon Lincoln était offensive, forcément meurtrière. Cette conception n'existait pas dans l'esprit de McClellan. Le « jeune Napoléon » menait la guerre qu'il voulait et non celle qu'il devait. Il considérait la guerre comme un tout, avec un moyen - l'acte de violence - et une fin - la soumission de la volonté de l'adversaire et son désarmement. L'on a accusé le général de ne pas concevoir l'acte

²¹⁵ Ethan S. Rafuse, "McClellan, von Clausewitz, and the Politics of War", in *The Ongoing Civil War : New Versions of Old Stories*, éd. Herman Hattaway et Ethan S. Rafuse, Columbia, University of Missouri Press, 2004, pp. 40-57.

²¹⁶ CWPGM., p. 71.

²¹⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 58.

²¹⁸ CWPGM., p. 72 et 344.

de violence dans une perspective d'anéantissement de l'armée ennemie. A tort. En dirigeant son entreprise vers Richmond, il entendait forcer l'armée rebelle à se mettre en opposition et à lui livrer bataille. La guerre selon McClellan n'excluait pas dans la forme le principe d'une bataille décisive, mais son principe reposait sur l'idée qu'elle était menée pour préserver l'intégrité territoriale du pays et restaurer les pouvoirs légaux du gouvernement. Il pensait la guerre en politique.

f- Lincoln : une autorité militaire en pointillé.

Le commandement appelle l'autorité. Cette dernière constitue à l'évidence une dimension essentielle de l'exercice du commandement. Président élu, trônant au sommet de la chaîne hiérarchique institutionnelle, Lincoln jouissait de la *potestas* qui représente le pouvoir légal, permettant à son détenteur de s'affranchir du processus d'argumentation et « de prendre des décisions, de commander, d'exiger l'obéissance dans un domaine donné en recourant à la contrainte, le cas échéant²¹⁹ ». Il lui restait à endosser l'*auctoritas* qui « n'est pas fondée sur la puissance légale de contraindre mais sur le prestige de la personne²²⁰ ». Cette dernière n'est pas uniquement le fruit d'un don naturel dont l'individu hériterait à la naissance, elle s'acquiert également au gré des expériences de la vie. En temps de guerre, ces deux formes se conjuguent, le commandement étant mieux à même de s'exercer assorti des autorités juridique et personnelle. A fortiori lorsque c'est un civil, étranger au cénacle militaire, qui en est investi et qu'il ne peut exclusivement fonder ses rapports avec les généraux sur une logique d'injonctions discrétionnaires ou d'ordres unilatéraux. L'*auctoritas* doit s'exercer dans un espace de partage de l'information, de consultation, de discussion pour que la stratégie politique trouve sa traduction dans une stratégie militaire ; elle va donc déterminer en grande partie le climat relationnel entre les différentes composantes de la structure de commandement, concourir à sa dynamique et à sa cohésion. En cas de discorde, quand l'*auctoritas* a échoué à maintenir un état de connivence entre les protagonistes du commandement sur des points essentiels, que l'insubordination menace, alors la forme la plus rigide, radicale et coercitive de l'autorité, la *potestas*, doit s'imposer.

Lincoln, figure tutélaire du commandement, s'était installé dans le rôle très paradoxal d'acteur mesuré, ballotté entre sa volonté d'en finir avec cette guerre et un tempérament conciliant avec celui-là même qui était chargé de lui donner une réalité mais qui n'entendait pas se laisser fixer son agenda. Il endurait les manquements de son général plus qu'il ne les combattait. Lorsqu'il était en initiative, des blocages le renvoyaient dans une attitude défensive. Son attitude dans les premières semaines de

²¹⁹ Eirick Prairat, "Autorité et respect en éducation", Le Portique [en ligne], 11 | 2003, mis en ligne le 15 décembre 2005.

²²⁰ *Idem.*

l'année 1862 signait, dans son rapport à McClellan, un curieux mélange d'accablement et de proximité où perçait une autorité tempérée, rétive à l'affrontement direct avec l'objet de son courroux.

Lincoln put avoir le sentiment d'avoir été, en retour de la confiance donnée et de la compréhension affichée, payé d'ingratitude. La cordialité qui avait accompagné les débuts de leur relation s'estompa rapidement. Le Président ne tarda pas à faire l'expérience, humiliante, de l'arrogance de McClellan. L'événement du 13 novembre 1861 est entré dans l'histoire comme l'exemple le plus visible de cette arrogance. Ce soir-là, le Président, désireux de s'entretenir avec le général, se rendit à son domicile accompagné de son secrétaire d'Etat Seward et de son secrétaire personnel John Hay. McClellan était absent, il assistait à un mariage. A son retour, une heure plus tard, un portier l'informa de la présence et de la qualité des visiteurs. Il les ignora et se mit au lit. Lorsqu'on le leur fit savoir, après une nouvelle demi-heure d'attente, les trois hommes repartirent à la Maison Blanche. La réaction de Hay fut celle, normale, de celui qui n'acceptait pas que l'on traitât avec tant d'insolence la personne du Président. Ce dernier, qui venait d'être gravement offensé, sidéra son secrétaire en montrant une magnanimité que nous qualifierions de déplacée tant elle abîmait et ridiculisait sa fonction : « En rentrant, j'en ai parlé au Président, mais celui-ci ne sembla pas y accorder une attention particulière, disant que ce n'était pas le moment d'être tatillon sur les questions d'étiquette et d'amour propre²²¹ ». Lincoln y accorda une si minime importance qu'il retourna le lendemain chez McClellan et de nouveau quatre jours plus tard. L'attitude était choquante, incompréhensible. Elle fut renouvelée. Discutant de la campagne de la Nouvelle Orléans avec le général Porter, McClellan fut averti que le Président souhaitait s'entretenir avec lui. La réponse fut laconique : « Qu'il attende, je suis occupé ». Offusqué, le général Porter fit remarquer qu'il était inconvenant de le faire attendre, qu'il était « notre commandant en chef ». L'argument laissa « Little Mac » de marbre : « Et bien laissons le commandant en chef patienter, il n'a pas besoin de savoir ce qui se passe »²²².

Ce comportement trouve un faisceau de sens - qui n'exonère évidemment pas son auteur attaché au Président par un lien de subordination - dès lors qu'on l'inscrit dans un contexte relationnel plus large. Lincoln exaspérait son général. Pour atténuer les stigmates de son inexpérience et de sa méconnaissance des choses de la guerre, il se fit plus présent, se rendant chez le général à cinquante-sept reprises, le plus souvent de façon inopinée, le questionnant sur des points de stratégie. Ce qu'un autre général eut pris pour une démarche naturelle, sans ambivalence McClellan la vécut comme une intrusion dans sa sphère de compétence, « son domaine réservé », une défiance insupportable de la part de celui qu'il tenait pour un inférieur sur tous les plans. « La seule erreur du général, qui fut la

²²¹ *Inside Lincoln's White House, op. cit.*, p. 32.

²²² *Lincoln : The observations of John G. Nicolay and John Hay*, éd. Michael Burlingame, Carbondale, Southern Illinois University, 2007, p. 97.

source de toutes ses infortunes, était sa méfiance envers Lincoln. Aurait-il compris cela et traité Lincoln comme un ami, comme je sais que Lincoln l'était, il aurait pu venir à bout de tous ses ennemis réunis », écrivit le républicain Alexander McClure à son épouse Mary Ellen en 1892²²³. De cette méfiance découla son refus de travailler de concert avec son supérieur, de tisser les liens d'un partenariat où la raison et l'intelligence pourraient tout de même s'exprimer.

Ce serait introduire un élément de somnambulisme dans notre analyse si nous affectons de dépeindre Lincoln sous les traits de la victime de son infatué et ambitieux général. Son soutien ne fut pas, comme nous le verrons au cours de la campagne militaire, aussi indéfectible qu'on le prétendit. Il faut également reconnaître qu'il savait aussi se montrer inélegant. Ce n'est pas de la bouche du Président, dans le cadre d'un entretien solennel et franc au cours duquel purent être évoqués les différends qui les opposaient, que McClellan apprit qu'il était déchu de son titre de général en chef. Ce fut, premièrement, par « le bouche à oreille », et alors qu'il s'était embarqué à destination de Fort Monroe²²⁴. En réalité, McClellan fut, dans sa posture d'homme providentiel, aidé par Lincoln. N'inspirant ni crainte ni dévotion, le commandant en chef fut incapable de lui transmettre un sentiment d'urgence dans l'action, pas plus qu'il ne parvint à imposer son point de vue, laissant à McClellan une latitude presque totale dans l'élaboration du plan de campagne. Le général n'était d'ailleurs pas le seul à couvrir Lincoln de son dédain. Plusieurs membres du cabinet n'associaient pas le chef de l'Etat à l'image d'un commandant en chef jouissant de grandes dispositions. Ce fut le cas du ministre de la Justice, Edward Bates, et de Gideon Welles, ministre de la Marine.

Après plusieurs mois de déception, Lincoln avait-il perdu toute illusion de convaincre son général d'agir ? Nul ne le sut vraiment. La seule certitude est que pour le convaincre il usa pendant plusieurs mois d'artifices rhétoriques et non d'autorité, de pusillanimité et non de fermeté. Le plus bel exemple fut donné dans son message sur l'état de l'Union du 3 décembre 1861 : « Quelqu'un a dit un jour qu'il valait mieux avoir un mauvais général que deux bons. Je suis d'accord avec ce dicton si cela signifie qu'une armée est mieux dirigée par une seule tête, fût-elle inférieure, que par deux esprits supérieurs qui divergeraient et seraient à couteau tirés²²⁵ ». L'allusion à ses rapports avec McClellan n'avait échappé à personne. Certainement pas à l'intéressé qui, cependant, n'en fut guère bouleversé et continua à ne pas voir le Président comme son autorité militaire supérieure.

²²³ Stephen W. Sears, "Lincoln and McClellan", in *Lincoln's Generals*, éd. Gabor S. Boritt, New York, Oxford University Press, 1994, p. 50.

²²⁴ Thomas J. Rowland, *George B. McClellan and Civil War History : In the Shadow of Grant and Sherman*, Kent, The Kent State University Press, 1998, p. 49.

²²⁵ CWAL, 5, p. 51.

Le Président n'était pas alors dans un processus de décision verticale avec le commandement opérationnel. Il suggérait plus qu'il n'imposait. Il usait du « je pense » et non du « je veux ». On chercherait en vain une formule sur la variation du « je décide, il exécute ». Le ton n'interdisait pas la réplique. Lincoln opérait une nette distinction entre “avis” et “ordre” comme dans ce courrier envoyé au général Buell le 13 janvier 1862 : « Je n'ai pas donné mes points de vue et ne les donne pas comme étant des ordres, et bien que je me réjouisse qu'ils soient respectueusement considérés, je vous blâmerai de les suivre contre votre propre jugement - à moins que je les donne sous forme d'ordre²²⁶ ».

L'histoire qui suit confirme cette autorité tout en retenue que le Président usait également avec les civils. Un jour que le gouverneur Blank se rendit dans une colère noire au ministère de la Guerre et s'entretint avec Lincoln, un ami demanda au Président après leur rencontre :

"Je suppose que vous avez jugé nécessaire de lui faire d'imposantes concessions, puisqu'il vous a quitté parfaitement satisfait". "Oh, non," répondit le Président, "Je n'ai rien concédé. Vous avez entendu l'histoire du fermier de l'Illinois qui s'est débarrassé d'un rondin trop gros pour être tiré, trop nouveau pour être coupé et trop humide et détrempe pour être brûlé". "Bien, maintenant", dit-il un dimanche en réponse aux demandes de ses voisins lui demandant comment il s'en était débarrassé, "bien maintenant si vous gardez le secret, les gars, je vais vous dire comment je m'en suis débarrassé : j'ai labouré autour". "Maintenant", remarqua Lincoln en conclusion, "ne le dites à personne, mais c'est la manière dont je me suis débarrassé du Gouverneur Blank. J'ai labouré tout autour de lui, mais cela m'a pris trois heures mortelles pour le faire, et à chaque minute j'ai eu peur qu'il ne comprenne ce que je faisais".²²⁷

Le 10 janvier, c'est un Lincoln à l'expression grave, en quête de réponses qui rencontra le général de brigade et chef de l'Intendance de l'armée Montgomery C. Meigs. Il faut dire que quatre jours plus tôt, entouré de son cabinet, il s'était entretenu avec les membres de la commission interparlementaire sur la conduite de la guerre (voir infra). La réunion fut houleuse, l'on réclama que McClellan fût démissionné et remplacé par le général McDowell à la tête de l'Armée du Potomac. Le Président ne pouvait y consentir, d'autant que le général bénéficiait toujours du soutien de politiques influents. Ainsi, le secrétaire au Trésor, Salmon P. Chase, qui n'hésita pas au cours de la réunion à exonérer McClellan, selon lui le meilleur général à ce poste, des accusations d'inaction en raison des épreuves physiques et morales qu'il s'imposait en sa qualité de commandant de l'Armée du Potomac et de général en chef, avant de préconiser, peut être avec une intelligence perfide, qu'il s'efforçât de plus et mieux échanger, notamment sur son plan de campagne, avec les plus capables de ses subordonnés

²²⁶ *Ibid.*, pp. 98-99.

²²⁷ Alexander K. McClure, *"Abe" Lincoln's Yarns and Stories : A Complete Collection of the Funny and Witty Anecdotes that made Abraham Lincoln Famous as America's Greatest Story Teller*, Philadelphia, Times Publishing Co., 1901, p. 110.

afin d'assurer une continuité opérationnelle en cas de maladie ou d'accident²²⁸. Sensible à l'argument, Lincoln prit l'engagement de réfléchir avec l'intéressé sur la manière de déléguer afin de fluidifier l'action. A en croire George W. Julian, membre de la commission, il y avait, surtout, un motif beaucoup plus sérieux d'irritation :

Le fait le plus frappant révélé par la discussion était que ni le Président ni ses conseillers ne semblaient posséder d'information précise relative à la conduite de la guerre ou à l'échec de nos forces à se porter vers l'avant. Aucun d'entre eux ne prétendit connaître quoi que ce soit du plan du général McClellan. Nous étions très surpris d'apprendre que le Président en personne pensait n'avoir aucun droit d'en connaître mais que n'étant pas un militaire, il devait de s'en remettre à la volonté du général McClellan.²²⁹

Que le commandant en chef, autorité suprême des armées, consentît au motif de ne pas avoir d'antécédents militaires à rester dans l'ignorance d'une information aussi cruciale que le plan de campagne qui doit vaincre l'ennemi était plus que la commission ne pouvait tolérer. On mesure à cet instant ce que pouvait être la détresse de Lincoln. La réunion l'avait révélé dans la situation, très inconfortable, d'inféodation aux décisions de son général. De surcroît, elle avait mis en lumière les limites de son commandement et de son autorité. Son échange, ce 10 janvier, avec le général Meigs jetait une lumière crue sur la profondeur des affres présidentielles et mérite pour cela d'être reproduit dans son intégralité :

"Général, que dois-je faire ? Les gens sont impatients ; Chase n'a pas d'argent et me dit de ne pas pouvoir s'en procurer davantage ; le général de l'armée a la fièvre typhoïde. Nous avons touché le fond. Que dois-je faire ?" Je lui dis, "Si le général McClellan a la fièvre typhoïde, c'est l'affaire de six semaines au moins, il ne sera pas en mesure de commander avant. Dans l'intervalle, si l'ennemi en face de nous est aussi puissant qu'il le croit, il peut attaquer n'importe quand, et je pense que vous devriez voir ceux à qui, dans ce cas ou dans celui où un mouvement en avant deviendrait nécessaire, échoiraient ce commandement. Envoyez-les chercher pour vous rencontrer et discuter ensemble : peut-être pourrez-vous y choisir le commandant digne de confiance si de tels faits se produisaient".²³⁰

Lincoln écouta son chef de l'Intendance, dont on devine sur ces propos qu'il n'était pas un admirateur inconditionnel de McClellan, et convoqua un conseil de guerre. Il se tint le 10 janvier en présence d'un comité très restreint composé du secrétaire d'Etat Seward, du ministre du Trésor Chase, et deux commandants de division de l'Armée du Potomac, McDowell et Franklin. McDowell laissa de cette réunion un mémorandum dont les passages repris ci-dessous ont été approuvés par le

²²⁸ *Inside Lincoln's Cabinet : The Civil War Diaries of Salmon P. Chase*, éd. David Donald, New York, Longmans, Green and Company, 1954, pp. 57-58.

²²⁹ George W. Julian, *Political Recollections, 1840 to 1872*, Chicago, Jansen, McClurg & Company, 1884, p. 201.

²³⁰ Montgomery C. Meigs, "General M. C. Meigs on the Conduct of the Civil War", in *American Historical Review*, vol. 26, janvier 1921, p. 292.

Président en 1864. Lincoln se tourna vers les deux généraux afin qu'ils leur fissent part de leur avis sur la possibilité d'engager très prochainement l'armée. Cette question en dit long sur l'absence, près de six mois après la désillusion de Bull Run, d'une stratégie parfaitement planifiée, connue et validée par le premier magistrat et commandant en chef du pays sur le front oriental. Lincoln proposa de se substituer à McClellan et d'« emprunter » l'armée si celui-ci ne voulait pas la mener. L'entrevue se clôtura sur un constat sidérant : aucun des généraux, de leur propre aveu, n'avait une connaissance de la situation de l'armée, et une invitation de Lincoln aux deux généraux à mûrir leur plan pour le lendemain. Le 11, rien de concret ne déboucha de la réunion et l'on se quitta avec l'idée de se retrouver le lendemain.

Lincoln avait-il la naïveté de croire que ces réunions à la Maison Blanche resteraient secrètes. Quoi qu'il en fût, McClellan l'apprit par Stanton et l'outrage lui donna les forces pour se rendre chez le Président. Le dernier conseil se déroula le 13. Le compte rendu qu'en fournit Meigs contenait toute la moelle de la conception du rapport du général en chef avec l'autorité civile et pouvait presque servir de résumé aux causes de son immobilisme. McClellan était distant, économe de mots ; sa mauvaise humeur autant que son dédain pour les présents perceptibles. Meigs approcha son siège à côté du général et lui souffla : « De toute évidence le Président attend que vous parliez, ne pouvez-vous pas vous engager sur un mouvement en direction de Manassas ? Vous êtes en position de force ». « Je ne peux pas avancer vers l'ennemi avec une force égale à la sienne », lui répondit le général. « Pourquoi, vous avez près de 200 000 hommes, combien en a-t-il ? », « Pas moins de 175 000 selon mes informations ». Je lui dis : « Le pensez-vous ? » et « le Président attend quelque chose de vous ». Il répondit : « Si je lui communique mes plans on les retrouvera demain matin dans le *New York Herald*. Il ne sait pas garder un secret, il les dira à Tadd²³¹ ». Je dis : « C'est dommage, mais c'est le Président - le commandant en chef ; il a le droit de savoir ; c'est irrespectueux de rester silencieux alors qu'il réclame clairement que vous parliez. Il est notre supérieur à tous ». McClellan resta inflexible, refusant de donner le détail de son plan, mais assura qu'il presserait Buell pour qu'il avance dans le Kentucky. Satisfait de cette promesse, Lincoln mit fin à la réunion.²³²

Précisons que tout le monde n'était pas indigne de recevoir de la part de McClellan des informations militaires. Son avarice, dans ce domaine, était sélective, il ne la réserva qu'à Lincoln. Par l'entremise de Stanton, avant que ce dernier n'abandonnât tout égard à son intention, il fit la connaissance de Malcom Ives, correspondant pour le très populaire *New York Herald*. L'échange

²³¹ Thomas Lincoln, surnommé Tadd, était le dernier né (1853) d'une fratrie de quatre enfants. Le caractère volontiers indiscipliné de Tadd a dû inspirer la remarque de McClellan. Il mourra à l'âge de 18 ans d'une pneumonie, de la tuberculose, d'une pleurésie ou d'une insuffisance cardiaque congestive.

²³² Montgomery C. Meigs, "General M. C. Meigs on the Conduct of the Civil War", in *op. cit.*, pp. 292-293.

entre les deux hommes fut fructueux si l'on considère que le journal devint par la suite le principal véhicule d'informations, dont la divulgation avait été autorisée au préalable par le général.

En sa qualité de commandant en chef, Lincoln était autorité décisionnaire des stratégies formulées par les généraux. Il pouvait s'opposer au plan Urbana et imposer à McClellan de lancer l'armée contre Manassas. Quoiqu'il peinât à croire à l'excellence de ce plan, sa résistance fut timide et il l'approuva. Sur les options stratégiques, il s'en remit toujours en dernier ressort, malgré ses réticences lorsqu'elles ne rencontraient pas ses vues personnelles, aux techniciens de la guerre. Entre les deux hommes, seuls divergeaient les moyens de parvenir au but. Le Président plaidait pour une attaque frontale sur Manassas. Il le fit savoir à McClellan ajoutant que certaines rumeurs, auxquelles il précisa ne pas accorder foi, affirmaient que ce plan était la production d'un traître dont le véritable dessein était d'éloigner l'armée de Washington pour la livrer aux confédérés. Offensé à juste titre par ces bruits malveillants, il fit mettre son plan au vote de douze généraux réunis en conseil : huit votèrent pour (Fitz-John Porter, Franklin, W. F. Smith, McCall, Blenker, Andrew Porter, Negley et Keyes) et quatre contre (McDowell, Sumner, Heintzelman et Barnard). On peut penser que ce vote n'était pas celui que Lincoln attendait mais il en accepta le verdict. Il en confia les raisons à Stanton : « Nous n'avons d'autre choix que d'accepter ce plan et de rejeter tous les autres. Avec huit commandants sur douze l'approuvant, nous ne pouvons pas le refuser et en adopter un autre sans assumer l'entière responsabilité de ce dernier en cas d'échec²³³ ». Sa remarque à Stanton soulève une interrogation : agissait-il ainsi par humilité, la seule habileté à laquelle il pouvait prétendre étant politique, ou par confort, n'ayant pas à assumer une responsabilité personnelle si un revers était au bout de l'action ?

Cette volonté de Lincoln de ne pas imposer à son général en chef un plan de campagne - une offensive en direction de Manassas - dont il croyait à la réussite, mérite que nous nous y attardions. Pour expliquer cette fuite de responsabilité, les historiens ont avancé plusieurs arguments majeurs : une inclination forcée devant le suffrage des experts, la crainte d'une démission de McClellan et, si elle devait se produire, l'absence d'un général en lequel Lincoln avait suffisamment confiance pour lui confier les rênes de l'armée²³⁴. Que Lincoln, par humilité, reconnût un sentiment d'infériorité par rapport aux généraux, détenteurs naturels du savoir militaire, est un fait objectif et acceptable. Les autres justifications sont trop spéculatives pour être convaincantes. Rien n'autorise à conclure que si McClellan s'était vu imposer un plan de campagne, il aurait manifesté bruyamment son désaccord par une démission. Abandonner l'armée et se dérober à son devoir à un moment aussi critique de la guerre eut définitivement terni son image auprès de l'opinion et même de ses amis. Une lâcheté contre

²³³ Frank Abial Flower, *Edwin McMasters Stanton : The Autocrat of Rebellion, Emancipation, and Reconstruction*, Akron, The Saalfield Publishing Company, 1905, p. 139.

²³⁴ James M. McPherson, *Tried by War, op. cit.*, p. 78.

laquelle son narcissisme se serait révolté. On n'eut guère plus risqué que d'entendre ses vitupérations contre l'amateurisme du politicien Lincoln. De plus, attribuer à McClellan un monopole de la confiance présidentielle est exagéré. D'autres généraux, plus respectueux de sa fonction, étaient en capacité de nouer des rapports de confiance avec le commandant en chef et de souscrire à ses vues opérationnelles. Enfin, ces arguments empruntent exclusivement à la sphère rationnelle et exonèrent le commandant en chef de toute forme de faiblesse psychologique.

Dans un article publié en 1942, le professeur de psychologie Fritz Redl développa une théorie du leadership fondée sur un phénomène d'identification de projection et d'établissement d'un objet comme idéal du moi. Il distinguait plusieurs types de leader, chacun exerçant à sa manière un ascendant décisif sur le groupe qui l'entourait. Le leader séducteur ou héros acquiert son statut par la commission de l'« acte initiatique » dont l'effet est de libérer les membres du groupe du sentiment d'angoisse, de culpabilité et d'intentions conflictuelles en en assumant toutes les conséquences²³⁵. Dans une relation où la dimension émotionnelle est très présente, l'« acte initiatique » construit le charisme du chef. Mise en perspective avec notre cas de figure, la théorie de Redl invite à conclure que Lincoln resta, à ce moment précis de la guerre, une autorité institutionnelle, imposée au groupe, et ne chercha pas à s'affirmer comme un leader émergent, capable par « l'acte initiatique », dans le cas présent une décision autoritaire, à apparaître comme la figure centrale autour de laquelle se seraient cristallisées les composantes variées du commandement. Les témoignages rapportés par les plus proches collaborateurs du Président accréditent cette thèse. « M. Lincoln avait certainement les défauts de ses grandes qualités. Sa magnanimité sans borne le rendait même parfois incapable d'éprouver de légitimes ressentiments²³⁶ » reconnurent ses secrétaires et biographes Nicolay et Hay. Il avait à plusieurs occasions sidéré son entourage en montrant une incapacité à imposer son autorité, sous les deux formes que nous lui connaissons la *potestas* et l'*auctoritas*, à soumettre McClellan aux exigences d'un commandement solidaire. N'avait-il pas déclaré qu'il était disposé à tenir l'étrier du cheval de son général si seulement il pouvait conduire le pays à la victoire²³⁷ ? Plus que de l'humilité il faut y voir une faiblesse, une dévalorisation de la fonction présidentielle qui encouragea le général dans un sentiment de supériorité et de désinvolture à son endroit.

L'historien William L. Miller recensa pas moins de quarante-cinq messages adressés par Lincoln au général pendant la durée de la campagne. « Ces messages, précise-t-il, formaient un ensemble remarquable d'arguments approfondis, logiques, pleins de patience et de persévérance pour l'amener

²³⁵ Fritz Redl, "Group Emotion and Leadership," *Psychiatry*, 1942, 5, pp. 573-596.

²³⁶ John G. Nicolay and John Hay, *Abraham Lincoln : A History*, vol. 6, New York, The Century Co., 1890, p. 22.

²³⁷ *Ibid*, p. 98.

à agir, se mettre en action, se battre²³⁸ ». Faut-il, comme le suggère Miller, analyser ces messages avantageusement pour Lincoln en cela qu'ils brossent de lui le portrait d'un homme patient, tolérant ? Nous pensons, au contraire de Miller, qu'ils desservent l'image du commandant en chef, car ils synthétisent en vérité toute la faiblesse de celui qui par manque d'autorité persista à ne pas tirer les conséquences de la rupture du lien de confiance avec McClellan. Qu'il ne s'en soit pas séparé quand il devint évident que le climat de défiance ne pouvait plus être désamorcé est, pour nous, inexplicable. Les arguments brandis par les historiens - on pense à McPherson - selon lesquels il ne disposait pas de généraux qu'il estima suffisamment pour le remplacer ou encore que s'opposer au général l'aurait conduit à donner sa démission n'emportent pas notre adhésion²³⁹. La démission était une notion étrangère au général : il n'en fit jamais mention avec ses intimes même au plus fort de son exaspération envers le Président. Il l'évoqua certes avec son épouse au moment de la dégradation de ses relations avec Scott, mais nous affectons d'y voir plus une forfanterie, qu'une pensée sincère.

L'assentiment de Lincoln au plan de campagne de McClellan devait plus à une réserve psychologique qu'à la conviction. Aussi était-il assorti de trois exigences majeures formulées dans les directives générales de guerre n° 2 et n° 3 du 8 mars²⁴⁰. La première était conforme aux vœux plusieurs fois exprimés par la commission sur la conduite de la guerre dont on mesurera dans la partie suivante de nos travaux le degré d'implication dans les affaires militaires : la création de Corps au sein de l'armée du Potomac. Pour en justifier le principe, ainsi qu'il le révéla en mai à McClellan, le commandant en chef s'était appuyé sur trois facteurs : « l'opinion unanime des généraux que vous aviez désignés et nommés à la qualité de général de division », l'opinion tout aussi unanime des militaires dont il put avoir l'avis, et les ouvrages traitant des questions militaires²⁴¹. Manquait, Lincoln le reconnut, l'avis du premier intéressé, McClellan, ce qui constituait pour le moins une faute majeure propre à accélérer le processus de défiance entre les deux hommes. Ce dernier avait plaidé dans le passé pour cette organisation. Dans l'incapacité de tout contrôler, le chef se devait d'appliquer le principe aristotélien de subsidiarité qui conférait à l'échelon hiérarchique inférieur compétent la responsabilité d'accomplir l'action ordonnée avec la plus grande fluidité et fidélité. Le commandant en chef et son général en chef convinrent que l'échelle à laquelle devait s'exercer cette hiérarchie intermédiaire était le Corps d'armée. Napoléon ne pensait pas autrement l'organisation de sa « Grande Armée » qu'articulée en plusieurs corps distincts avec, à la tête de chacun d'entre eux, un homme de confiance et de talent. C'était avec ce modèle qu'il avait défait ses ennemis coalisés dans des campagnes éclairs. Toutefois, la répartition en divisions était de l'avis de Clausewitz la « meilleure ».

²³⁸ William Lee Miller, *President Lincoln : The Duty of a Statesman*, New York, Alfred A. Knopf, 2008, p. 179.

²³⁹ James M. McPherson, *Tried by War*, *op. cit.*, p. 78.

²⁴⁰ CWAL 5, pp. 150-151.

²⁴¹ O.R., 11 :3, p. 154.

Introduire un commandement de Corps d'armée revenait à créer un échelon supplémentaire, une « nouvelle puissance » qui « manquerait d'agilité » dans l'action et ralentirait la circulation des ordres²⁴². De plus, bien qu'ils fussent comme l'écrivait le théoricien prussien « soumis à une direction et à une surveillance plus directe, ce qui restreint sensiblement le champ de ses propres initiatives intellectuelles²⁴³ », les subordonnés ne pouvaient être des hommes d'intelligence ordinaire ou médiocre. Afin qu'ils pussent, dans un environnement opérationnel sujet aux changements incessants, concilier le respect de la mission assignée avec une réelle autonomie et une grande latitude d'action, ces acteurs de l'efficacité devaient être imprégnés d'une somme de vertus guerrières. C'était au nom de cette efficacité introuvable que McClellan contesta la décision présidentielle en la jugeant prématurée. Les commandants de Corps avaient été choisis par Lincoln sur un critère d'ancienneté. Il eut été préférable selon McClellan d'observer le comportement des généraux en situation de guerre afin de déterminer lesquels étaient les plus dignes par les compétences affichées d'occuper le poste de chef de Corps²⁴⁴. En d'autres termes, le général qui ne donnait sa confiance qu'avec une parcimonie soupçonneuse voulait être décideur dans ce domaine. Le raisonnement du général souffrait dans le contexte militaire de l'époque d'une sérieuse faiblesse : aucun des généraux n'avait été jusqu'alors en mesure de faire apprécier ses qualités en campagne.

La seconde exigence était de prévoir la sécurisation de la capitale et la dernière prévoyait de limiter le déploiement de l'armée - au plus tard le 18 mars - à deux Corps jusqu'à ce que les batteries qui entravassent la navigation sur le Potomac, entre Washington et la baie de Chesapeake, fussent réduites au silence.

Le premier geste d'autorité présidentiel visible pour l'opinion intervint en mars. Il fut la résultante d'une exaspération motivée non pas par l'inaction du général en chef mais par l'émotion indignée qui saisit le pays tout entier. Le retrait des forces rebelles derrière la rivière Rappahannock début mars créa en effet une profonde crise de confiance dont cette fois-ci McClellan ne sortit pas indemne. En investissant la place abandonnée, les fédéraux découvrirent qu'une partie des canons qui les menaçaient était des pastiches et que les défenseurs n'étaient pas plus de 40 000. L'image de la forteresse imprenable était « une imposture ». Les réactions furent violentes, nombreux furent ceux qui réclamèrent la démission du général. Quelques jours plus tard, Stanton, qui jugeait McClellan définitivement incompetent, aurait proposé son poste au général Ethan Hitchcock, soixante-trois ans et de santé fragile. C'est ce que ce dernier affirma dans ses mémoires²⁴⁵. L'affaire, et peut-être aussi

²⁴² Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, pp. 323-324.

²⁴³ *Ibid.*, p. 100.

²⁴⁴ O.R., 5, p. 50.

²⁴⁵ *Fifty Years in Camp and Field, Diary of Major-General Ethan Allen Hitchcock*, éd. W. A. Croffut, Ph. D., New York, G. P. Putnam's Sons, 1909, p. 440.

comme justification périphérique le sentiment que la campagne qui allait s'ouvrir constituait une charge suffisamment lourde pour McClellan, conduisit Lincoln à prendre le 11 mars une instruction de guerre n° 3 qui transforma la structure du commandement : il lui retira son titre de général en chef des armées de l'Union et limita ses responsabilités à celles de commandant de l'Armée du Potomac, c'est à dire au front de Virginie²⁴⁶. Le « jeune Napoléon » dont l'aura était ternie accepta cette humiliation avec équanimité. Un successeur, Halleck, ne fut nommé à ce poste que quatre mois plus tard. Il faut y voir la preuve que Lincoln croyait toujours en son général et qu'il n'avait pas exclu, à ce moment de la guerre, de le rétablir dans la fonction s'il faisait la démonstration de son talent et obtenait une victoire décisive²⁴⁷.

Lincoln et Stanton profitèrent d'avoir destitué McClellan de son poste de général en chef et des événements qui se déroulèrent peu après dans la Vallée pour redessiner les structures du haut commandement. Ils scindèrent le théâtre oriental en quatre départements. Sous la pression des radicaux, fâchés par le limogeage de leur ami Frémont²⁴⁸, ils créèrent spécialement pour le général le Département de la Montagne qui embrassait la Virginie septentrionale, une partie du Kentucky et du Tennessee²⁴⁹. Deux autres commandements indépendants virent le jour le 4 avril et les forces qui les constituaient furent soustraites à l'autorité de McClellan : McDowell reçut celui de la Rappahannock qui englobait les terres et les infrastructures ferroviaires allant de l'est du Blue Ridge à l'ouest du Potomac, District de Columbia inclus, tandis que Banks était nommé à la tête de celui de la Shenandoah²⁵⁰. McClellan avait vu son périmètre de responsabilité restreint au Département du Potomac. Chaque Département relevait de l'autorité directe du Président et disposait d'une armée autonome. Si l'on admet, à l'instar de Jomini, qu'une armée est associée à un théâtre d'opération, on est en droit de penser que des circonstances militaires nouvelles justifiaient l'initiative de l'exécutif et que ces décisions répondaient à des logiques stratégiques. Un examen des menaces confédérées excluait de considérer au moins deux de ces départements, la Montagne et la Rappahannock, comme des zones de guerre imminentes. Faut-il se tourner vers les souvenirs du comte de Paris pour trouver les raisons réelles de ces créations ? D'une clairvoyance qui force le respect, le comte prophétisait dans son journal, à la date du 24 mars :

Il y a cependant encore un grand danger, maintenant que le président et M. Stanton, c'est-à-dire des gens qui n'entendent rien à la guerre, ont pris la direction suprême. Il est à craindre qu'ils ne tiennent pas à ce qu'ils ont fait. Un premier remaniement des commandements a été fait. Il n'est que trop probable qu'ils céderont à la dangereuse tentation d'en faire d'autres, selon leurs

²⁴⁶ CWAL, 5, p. 155.

²⁴⁷ C'était la conviction d'A. K. McClure, *Abraham Lincoln and Men of War-Times*, op. cit., p. 205.

²⁴⁸ Les raisons en seront analysées dans un chapitre ultérieur.

²⁴⁹ CWAL, 5, p. 155.

²⁵⁰ O.R., 11 :3, pp. 67-68.

caprices ou les intrigues qui les entoureront... demain ils voudront peut-être retirer McDowell au général et en faire le commandant d'une armée indépendante.²⁵¹

Quelles que fussent ces raisons, la présence sur un même échiquier d'armées indépendantes coiffées par une autorité civile nous semble contrevenir à un principe fondamental de la stratégie qui est, pour un général en campagne, de pouvoir déployer rapidement et simultanément les forces en présence pour les faire converger sur un point décisif de la zone de guerre. Avec des armées échappant à son contrôle hiérarchique, McClellan devait, pour obtenir leur mise en action, s'en remettre à Lincoln et son ministre de la Guerre vers lesquels avait glissé le centre de décision opérationnel.

Avec le repositionnement des forces confédérées, le plan Urbana devenait sans objet, du moins dans sa réalisation. McClellan décida de rester fidèle aux grands principes de sa stratégie et de faire de Fort Monroe, plus au sud, la nouvelle base des opérations. Restée aux mains de l'Union, la place forte était située sur la Péninsule qui séparait les rivières James et York, à cent dix kilomètres de Richmond. L'armée marchera vers le nord-ouest, contournera celle de Johnston. Lincoln en accepta le principe.

3) Les Républicains radicaux et le ministre de la Guerre : des frictions politiques pour le commandement.

Le tableau des tensions qui traversaient le haut commandement de l'Union et nuisaient à la sérénité de son action serait incomplet si nous n'évoquions l'influence marquante de deux éléments d'essence politique dans la sphère militaire : la commission interparlementaire sur la conduite de la guerre, instrument d'influence privilégié de la fraction radicale du Parti républicain qui la composait majoritairement, et le ministre de la Guerre.

a - La commission interparlementaire sur la conduite de la guerre.

Le complexe de persécution ou la paranoïa dont on disait McClellan atteint, ce qui revenait à l'affecter d'un désordre mental sévère, est plus discutable encore que le complexe messianique qu'on lui prêtait²⁵². Qu'une action permissive fût à l'œuvre pour lui porter un coup fatal ne faisait pour lui aucun doute et elle trouva un écho dans un courrier du 3 mai : « Je sens que je n'ai pas un seul ami dans le gouvernement - un ordre me relevant de mon commandement peut intervenir n'importe

²⁵¹ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 367.

²⁵² John C. Waugh, *Lincoln and McClellan, The Troubled Partnership Between a President and his General*, New York, Palgrave Macmillan, 2010, p. 48, 60, 94, 97, 186, 218.

quand²⁵³ ». La volonté de lui nuire, régulièrement dénoncée, n'était pas le fruit d'une interprétation délirante, d'un fantasme ou d'une création ex nihilo du commandant. Nous trouvons d'ailleurs dans les souvenirs du comte de Paris matière à lui donner le plus grand crédit. Dans la soirée du 26 juin, pendant la campagne des sept jours, McClellan n'avait plus de doute sur le fait que l'armée du sudiste Jackson était en approche. Le prince français s'interrogea sur l'incapacité des 80 000 tuniques bleues stationnées dans la région de Washington à bloquer sa marche. La réponse tenait pour lui dans cette phrase : « Mais nous connaissions trop bien le gouvernement de Washington, nous avons eu trop de preuves de son incapacité, nous avons vu trop souvent les résultats désastreux des campagnes dirigées du fond du cabinet de M. Stanton pour nous étonner de quoi que ce fût²⁵⁴ ». Le nombre croissant de ses ennemis et leurs discours de franche hostilité avaient structuré chez McClellan une posture défensive et alimenté cet état affectif qui ne fut pas sans conséquence sur le plan relationnel avec Lincoln et son cabinet.

La création de la commission interparlementaire sur la conduite de la guerre n'était pas explicitement prévue par la Constitution et relevait des prérogatives implicitement reconnues par cette dernière au pouvoir législatif dont une forme de prééminence sur l'exécutif était un fait accepté et souhaité par une majorité de la classe politique et des citoyens pour éviter toute dérive autoritaire et arbitraire. De plus, des exemples passés avaient fini d'asseoir la légitimité de ces commissions d'enquête. Aussi l'institution de la commission, insérée dans le « domaine » parlementaire, ne souleva pas d'opposition majeure.

L'instauration de la commission eut pour élément déclencheur, sinon pour prétexte, la défaite de Ball's Bluff. Le 21 octobre 1861, les unionistes étaient sortis de leur léthargie. Le colonel Baker, ami proche de la famille Lincoln, fut chargé par McClellan de taquiner le flanc des rebelles qui occupaient la ville de Leesburg à moins de soixante-dix kilomètres de Washington. Ce qui ne devait être qu'une « légère démonstration » tourna au désastre. Baker fut tué sur la côte de Ball's Bluff et la moitié de ses hommes, sur 1 700, mise hors de combat. Les raisons de ce fiasco tenaient aux imprudences tactiques des officiers engagés dans les combats et non à une quelconque supériorité numérique sudiste. La commission vit le jour dans un contexte tendu, marqué par ce désastre militaire, mais aussi par des interrogations sur les compétences de Lincoln à gérer un pays en état de guerre et par la frustration grandissante des parlementaires devant l'inaction de l'Armée du Potomac. Elle exprimait clairement la volonté du Congrès, réuni en session, la trente-septième de son histoire (1861-1863), de se doter d'un instrument capable d'examiner tous les aspects de la guerre et, notamment, d'enquêter sur l'action militaire de l'exécutif et d'orienter les décisions du commandant en chef. En

²⁵³ CWPGM, p. 252.

²⁵⁴ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 592.

l'absence d'un cadre réglementaire qui fixait l'étendue et les limites de ses compétences, elle conçut son rôle très librement : recueillir des informations en rapport avec la conduite de la guerre qui permettraient de tirer les enseignements des erreurs passées et de les communiquer au Président et à son gouvernement, accompagnées de recommandations et de suggestions²⁵⁵. La volonté de se substituer, au besoin, au Président était flagrante et dénotait une volonté d'immixtion dans le processus de décision militaire.

Par sa composition, la commission était dominée par les Républicains radicaux. Quatre de ses sept membres - trois provenaient des rangs du Sénat et quatre de la Chambre des représentants - étaient en effet issus de cette fraction politique. La présence en son sein de deux démocrates était une concession symbolique au bipartisme et n'était pas de nature à tempérer le caractère partisan des travaux de la commission. Les deux personnalités les plus éminentes étaient son président Benjamin F. Wade, sénateur de l'Ohio, et Zachariah Chandler, sénateur du Michigan. Hommes de loi avant d'entrer en politique et abolitionnistes convaincus, ils formèrent la colonne vertébrale de la commission jusqu'à la fin de son mandat en 1865²⁵⁶.

Wade et Chandler faisaient partie, le 21 juillet 1861, des centaines de spectateurs venus assister dans une ambiance festive et confiante à la correction infligée aux rebelles par l'armée de l'Union sur les rives de la Bull Run. On le sait, une mauvaise fortune livra les nordistes au désastre. Incrédules devant l'impensable il y a encore quelques heures - sûrs de la supériorité des fédéraux, ils avaient exclu de leur raisonnement toute idée de défaite - les deux hommes finirent par sortir de leur torpeur et, d'humeur féroce, allèrent arme à la main avec quelques comparses aux devants des soldats en fuite. Il faut croire que les soldats en détresse furent impressionnés par la détermination de ce petit groupe de civils à vouloir s'opposer à la débandade, car aucun d'eux, selon un témoin, ne franchit le barrage pendant les vingt minutes qu'il fut dressé²⁵⁷. Cet épisode laissa des traces, la plus profonde et qui structura la vision de Wade sur le commandement étant la conviction que le désastre était imputable aux officiers, « de fieffés imbéciles », et non à la troupe, brave et courageuse²⁵⁸.

b - La critique de l'académie de West Point.

Les membres de la commission avaient, sur la guerre, les idées communément répandues dans l'opinion publique. Ils adhéraient à l'idée très jacksonienne dans son principe qu'il n'était point

²⁵⁵ RJCCW, part 1, Army of the Potomac, Washington, 1863, p. 4.

²⁵⁶ Les membres étaient les républicains Wade (président), Chandler, Covode (remplacé par Loan), Gooch et Julian, les démocrates Johnson (remplacé successivement par Wright et Harding) et Odell.

²⁵⁷ A. G. Riddle, *The Life of Benjamin F. Wade*, Cleveland, William W. Williams, 1886, pp. 245-246.

²⁵⁸ H. L. Trefouse, *Benjamin Franklin Wade, Radical Republican of Ohio*, New York, Twayne Publishers, 1963, p. 151.

besoin d'avoir des troupes disciplinées et entraînées, avec à leur tête un expert dans l'art de la guerre, pour triompher sur les champs de bataille. Les questions de logistique et de stratégie étaient étrangères à leur schéma de pensée. C'était dans le courage et la force virile que se trouvaient les ferments de la victoire. De telles convictions conduisaient à considérer l'offensive comme seul modèle acceptable de combat. Toute autre approche était perçue comme l'expression d'une lâcheté, d'une trahison. Après avoir entendu McClellan, reçu par la commission en janvier 1862 pour faire un point sur la situation militaire, énumérer avec minutie devant elle les préparatifs préalables à toute entrée en campagne et les grands principes qui régissaient l'art de la guerre, Wade se tourna vers Chandler et lui demanda ce qu'il pensait « de la science de la tactique ». « Je ne sais pas grand-chose sur la guerre, mais il me semble que cela relève d'une abominable et absolue lâcheté » fut la réponse donnée²⁵⁹. Une réponse qui ne saurait mieux traduire la pensée dominante de la commission à l'endroit du général en chef de l'Union.

Ces vues, les membres sénateurs de la commission les exprimèrent dans l'hémicycle en juillet et, surtout, en décembre 1861 à l'occasion des débats qui accompagnèrent le vote d'une loi portant sur l'académie de West Point. L'analyse, rapide, des moyens rhétoriques déployés est essentielle pour comprendre qu'à travers les incriminations de l'école c'était le commandement qui était visé. Les radicaux partageaient les préjugés populaires sur West Point : une institution militaire élitiste, corporatiste, réservée aux classes les plus privilégiées de la société. Les jeunes officiers avaient une image de dandys oisifs qui n'apportaient rien à la collectivité nationale et étaient imprégnés des valeurs de l'aristocratie sudiste²⁶⁰. Une défaite et plusieurs mois d'inaction militaire dans l'Est donnèrent le départ d'une campagne de dénigrement de l'école. Le ministre de la Guerre en personne, dans son rapport annuel en date du 1^{er} juillet, dénonçait un système disciplinaire qui « ignore, pratiquement, la distinction essentielle entre des actes intrinsèquement mauvais et des actes répréhensibles parce qu'ils enfreignaient des règles particulières... ». Un tel système, poursuivait-il, visait à « substituer, sur les questions morales de haute importance, le pouvoir des habitudes à la conscience de ses décisions²⁶¹ ». Le ministre se limitait à recommander une réforme pour débarrasser

²⁵⁹ Zachariah Chandler : *An Outline Sketch of his Life and Public Services*, Detroit, The Post and Tribune Publishers, 1880, p. 226.

²⁶⁰ West Point n'était pas réservé aux enfants de l'aristocratie ou des classes les plus aisées de la société. Sur la base d'informations collectées sur les diplômés, l'historien James L. Morrison, Jr. a établi le profil des cadets entrés à l'école : 1,9% d'entre eux étaient issus de familles « en état d'indigence », 10,7% « dans la gêne », 86,1% « de condition modeste » et 4,1% « aisées ». La catégorie sociale la plus représentée était celle des fermiers (24,8%), puis les marchands (12,4%) et les juristes - notaires, avocats - (12,2%). En raison du système de recrutement des élèves, les familles, quoique majoritairement de ressources modestes, disposaient d'un potentiel d'influence politique. (*"The Best School in the World" : West Point, the Pre-Civil War Years, 1833-1866*, Kent, The Kent State University Press, 1986, pp. 61-62).

²⁶¹ *The Congressional Globe : Containing the Debates and Proceedings of the First Session of the Thirty-Seventh Congress*, Washington, 1861, Appendix, p. 12.

le système de ses défauts et le rendre plus vertueux tandis que les plus radicaux s'activèrent pour obtenir sa disparition.

Wade fut le premier à lancer la charge au Sénat en réclamant, le 12 juillet, le retrait d'un paragraphe de la loi portant sur l'organisation de l'armée. Ce paragraphe avait pour objet le recrutement de nouveaux cadets à West Point pour pallier le départ de ceux partis rejoindre les rangs confédérés. Pour justifier sa demande, Wade accusa l'école d'être un lieu propice à l'éclosion de séditeux :

Je ne peux m'empêcher de penser qu'il y a quelque chose de mauvais dans cette institution. Je ne crois pas que vous trouviez dans l'histoire du monde autant d'hommes tels que cette institution en a produits, qui se révélèrent totalement infidèles à leur serment, ingrats envers le gouvernement qui les a soutenus, coupables de trahison et animés d'une volonté délibérée de renverser ce gouvernement qui les a formés et leur a apportés son aide.²⁶²

Au cours de la discussion, le sénateur Wilson, tout en se déclarant favorable à la loi, reconnut comme une évidence le fait qu'un grand nombre d'officiers de West Point avaient revêtu l'habit des traîtres au déclenchement de la guerre, qu'ils avaient été « déloyaux, fourbes, bandits, menteurs²⁶³ ». Les sénateurs n'ayant su s'accorder sur la question de savoir quelle serait l'autorité en charge de pourvoir aux postes vacants - la loi confiait dans sa rédaction initiale ce pouvoir au Président - cette disposition de la loi fit l'objet d'une motion de rejet qui fut adoptée.

Le projet d'accroître les effectifs de l'Académie revint devant la chambre sénatoriale en décembre 1861 à l'initiative du sénateur Wilson. Une loi fut déposée dont le but était double : porter à deux le nombre de cadets envoyés à l'Académie par chaque District - au nombre de 181 - et renvoyer les élèves qui avaient failli dans leurs études ou leurs devoirs, sauf décision contraire du conseil de l'école. Le premier point, le plus important, ne devait rien au hasard : quelques jours plus tôt, le 3, Lincoln avait dans son discours au Congrès sensibilisé son auditoire sur le besoin d'accroître les effectifs du corps des cadets pour tenir compte de la défection d'un grand nombre d'officiers dans l'armée régulière²⁶⁴. Au cours des débats, plusieurs arguments contre furent avancés : le principal d'entre eux, repris par la majorité des intervenants, était que la loi entraînerait une charge financière préjudiciable pour le budget fédéral. De plus, elle était sans objet car la guerre serait sans doute terminée quand les jeunes officiers pourraient prendre part aux opérations. L'idée de déconcentrer l'éducation militaire au niveau de chaque Etat fut également avancée. « Si vous voulez encourager le savoir militaire dans le pays, déclara le sénateur Trumbull, diffusez-le parmi la population, finissez-

²⁶² *Ibid.*, 1862, p. 89.

²⁶³ *Ibid.*, p. 90.

²⁶⁴ CWAL, 5, p. 40.

en avec cette institution privilégiée et laissez la tactique être enseignée dans nos écoles et nos collèges²⁶⁵ ».

La discussion dépassa le cadre des considérations économiques pour s'orienter rapidement vers une mise en cause de West Point. Elle n'était pas sans signification. La critique vénéneuse de l'école était le prétexte à une critique non moins véhémement du commandement et de ses membres, et à exprimer la vision du militaire idéal. Le sénateur Lane, du Kansas, proclamait qu'il était prêt à voter pour la suppression de l'établissement, si on soumettait celle-ci au vote, au motif que les procédures de recrutement étaient inopérantes : « il n'y a pas de jury pour faire le tri entre les sots et les intelligents... ils gravissent les échelons supérieurs ensemble ». Et d'ajouter : « Le plus grand malheur que notre Armée rencontre réside dans la stupidité des gradés de West Point qui ont été nommés à son commandement²⁶⁶ ». L'accusation la plus grave et lourde de sens était celle de trahison à l'encontre de ses membres. Elle fut le fait de Chandler : « J'ai eu l'occasion de le dire il y a un certain temps que j'étais prêt à voter pour la suppression de cette école de West Point. Je l'aurais fait au motif qu'elle a produit plus de traîtres ces quinze dernières années que tout autre établissement d'apprentissage du savoir et d'enseignement depuis l'époque de Judas Iscariote. Cela je l'affirme et j'en suis persuadé²⁶⁷ ».

Cette charge ne reposait en réalité sur aucun élément objectif. En raison d'un mode de recrutement maillé sur l'ensemble du pays - un cadet pour chaque district du congrès (circonscription électorale), chaque territoire et pour le District de Columbia - le Corps des cadets donnait une image représentative du pays et des agitations convulsives qui le traversaient. En dépit de ses efforts pour éveiller une conscience nationale parmi ses pensionnaires, la direction de l'école ne put jamais faire disparaître chez la totalité d'entre eux les sentiments « sectionnalistes ». A partir du milieu des années 1850, et surtout au lendemain de l'affaire John Brown en 1859, ces derniers s'affichèrent plus ostensiblement, les clivages s'affirmèrent, les heurts entre élèves devinrent plus fréquents et virulents²⁶⁸.

Les statistiques proposent à l'historien un matériau précieux pour mesurer la prégnance de dispositions traîtresses à la République au sein de l'école. Elles liquident, en grande partie, les assertions des radicaux. Pendant la période 1850-1861, le personnel administratif et enseignant était à près de 70% originaire des Etats nordistes. La proportion de diplômés sortis de West Point entre

²⁶⁵ *The Congressional Globe Containing the Debates and Proceedings of the Second Session of the Thirty-Seventh Congress*, Washington 1862, p. 200.

²⁶⁶ *Ibid.*, p. 201.

²⁶⁷ *Ibid.*, p. 165.

²⁶⁸ Sur ces questions lire James L. Morrison, "The Struggle Between Sectionalism and Nationalism at Ante-Bellum West Point, 1830-1861", in *Civil War History*, vol. 19, n° 2, juin 1973, pp. 138-148.

1830 et 1861 et toujours vivants au déclenchement de la guerre à avoir mis leur épée au service de la Confédération était de 26,6% (275 sur 1033). Ils étaient 661 diplômés, soit 64%, à avoir rejoint les rangs de l'Union. Les 97 restants ne se rallièrent à aucune des deux sections belligérantes. On notera que la part des diplômés sudistes fidèles à leur serment d'allégeance à l'Union était faible avec 14,4% (40 sur 277)²⁶⁹ ; un chiffre confirmé par les mouvements observés à l'été 1861 où 65 cadets originaires des Etats confédérés sur 86 avaient abandonné leur scolarité pour porter l'uniforme gris. Il était chimérique d'attendre de jeunes hommes exposés aux affres d'un dilemme sans précédent une fidélité de principe au gouvernement fédéral. La décision de servir une section plutôt qu'une autre répondait davantage à leur conception du devoir, à des logiques affectives personnelles reliées au sentiment d'attachement à l'Etat qui les a vus naître, aux liens familiaux et d'amitiés qu'ils y avaient tissés. Le cœur raisonnait la tentation d'une soumission inconditionnelle à l'Union ; le devoir primait sur l'intérêt. Ce « divorce » n'allait pas de soi. Dans bien des cas, la décision était douloureuse. Robert Lee, nous le verrons, fournissait un exemple de déchirement intérieur qui fut celui de beaucoup d'officiers sudistes. Ces chiffres ne permettaient pas d'établir un procès en trahison de l'Académie. L'accusation, parce qu'elle était avant tout l'expression d'une aversion irraisonnée et d'une attitude partisane, fut d'ailleurs balayée avec talent par le sénateur Grimes qui rappela que le taux d'officiers en exercice au 1^{er} janvier 1860 restés fidèle à l'Union était de 71,6% (681 sur 950) alors qu'ils étaient 87 officiers sur 193 issus de la société civile promus depuis 1830 à tourner le dos à l'Union - un taux de loyauté de 54,9%, très inférieur à celui des diplômés²⁷⁰.

En plus d'identifier l'Académie à un foyer de félons sécessionnistes, Wade ne croyait pas aux vertus de l'enseignement militaire qu'elle dispensait. Lors de la discussion, il plaida en conséquence pour la fin d'un monopole gouvernemental dans ce domaine, c'est-à-dire pour la disparition de l'institution, et le développement des écoles militaires privées²⁷¹. Intéressante était la vision du génie guerrier qu'il livra. Ce dernier naîtrait, se dévoilerait sur les champs de bataille et non sur les bancs de cette école qui confinait les intelligences dans un schéma théorique étroit. C'est dans la confrontation aux rigueurs d'une campagne militaire, dans le tumulte des combats qu'il acquérait cette « combinaison harmonieuse des forces » morales et de l'âme qui définit le génie guerrier. « On nous dit, ajouta-t-il, que nous disposons maintenant de 700 000 hommes sur le terrain, principalement des civils. Ils seront mieux entraînés là que dans le cadre de cette corporation fermée. Il est certain, si la guerre se prolonge, que nous aurons des hommes dotés de suffisamment de génie, formés sur le

²⁶⁹ *Ibid.*, p. 147.

²⁷⁰ *The Congressional Globe Containing the Debates and Proceedings of the Second Session of the Thirty-Seventh Congress*, Washington, 1862, pp. 200-201.

²⁷¹ *Ibid.*, p.164.

tas et infiniment mieux qu'ils n'auraient pu l'être dans cette institution²⁷² ». A l'appui de sa démonstration, Wade cita le cas du général Jacob Brown, un homme sans « prétention militaire » qui mena les Etats-Unis à la victoire lors de la guerre de 1812 alors que ses prédécesseurs, qui étaient « supposés avoir une éducation militaire », étaient « bons à rien » et avaient « sacrifié leurs armées²⁷³ ». Ces propos méritent notre attention. Wade refusait d'établir un lien entre l'émergence du génie guerrier et l'instruction militaire. L'argument n'était pas dénué de poids et l'on pouvait lui trouver un début de justification dans les écrits de Clausewitz. Le Prussien a consacré un long développement pour démontrer que les efforts pour bâtir une théorie positive de la guerre étaient voués à l'échec : « tout système, toute structure théorique a la nature limitative d'une synthèse, ce qui implique un antagonisme irrémédiable entre une telle théorie et la pratique²⁷⁴ ». Aucune théorie ne pouvait dominer les constantes morphologiques de la guerre, ce brouillard et ces frictions qui devaient autant au hasard qu'au facteur humain. Cependant il serait faux de croire, à l'instar de Wade, qu'un chef armé de ses seules forces intellectuelles, physiques et morales, telle une figure idéale surgie des fumées de la bataille, put faire son entrée sur la scène militaire, surmonter les oscillations aléatoires de la guerre et propulser ses armées vers la victoire. La réalité de la guerre était plus complexe. Son univers incertain et chaotique n'autorisait pas un général à faire n'importe quoi. Celui-ci ne pouvait s'affranchir d'une certaine discipline intellectuelle qui le portait à maîtriser les concepts de base fondateurs de toute opération militaire. Il lui fallait amarrer son action à certains principes immuables pour cueillir les fruits du succès. Ces axiomes avaient été théorisés par Clausewitz et Jomini. Les enfreindre, même s'ils n'atteignaient pas à l'universel, conduisait à une impasse. La grande force du génie guerrier était d'agir à partir d'un socle théorique qui éclairait la réflexion et orientait la décision, et dont Eric Weil nous dit qu'il « comprend »²⁷⁵. L'union de la théorie et de l'expérience permettait seule la mise en œuvre d'une action efficiente.

Une majorité de sénateurs animés chacun par des intérêts parfois divergents de leurs voisins mais qui avaient tous pour point commun de rejeter la loi, s'unirent pour former une coalition hétérogène - la totalité des radicaux à l'exception de Grimes à laquelle s'étaient joints des Républicains modérés et quelques démocrates. Avec succès. La loi ne trouva que 12 suffrages pour la voter contre 25. Les mêmes arguments furent entendus au cours des débats qui se tinrent en janvier 1863 lors du vote de la loi de finances relative à West Point. Ils ne convainquirent pas plus les sénateurs qui adoptèrent la loi à 29 voix contre 10. Le socle argumentatif, cimenté par des intérêts politiques et une volonté de

²⁷² *Ibid.*, p. 162.

²⁷³ *Ibid.*, p. 164.

²⁷⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 126.

²⁷⁵ Eric Weil, "Guerre et politique selon Clausewitz", dans *Revue française de science politique*, vol. 5, n° 2, 1955, p. 295.

débarrasser le commandement de ses éléments démocrates, sur lequel les radicaux avaient bâti leurs critiques, s'effondra brutalement en 1864 : l'Union enregistrait sur tous les théâtres d'opération d'importants succès militaires dont les artisans étaient des généraux (Grant, Sherman, Sheridan) issus de l'école honnie.

La commission fit porter la responsabilité de la débâcle de Ball's Bluff sur le général Charles Stone. Dans son esprit, le fait qu'il soit diplômé de West Point suffisait à le rendre suspect de complaisance envers les officiers ennemis avec lesquels il avait occupé les mêmes bancs et, forcément, noué des amitiés solides que ni le temps ni la guerre n'avaient pu délier. Que les diplômés jouissent d'une aura particulière et qu'ils manifestassent entre eux, quelle que fût la couleur de l'uniforme, une franche solidarité était un fait objectif, accrédité par cette anecdote donnée par le comte de Paris. Le premier jour de la bataille de Seven Pines (31 mai 1862), l'aide de camp du général sudiste Joseph Johnston, le lieutenant James B. Washington, fut capturé. « On a reconnu en lui un *west pointer* et cette qualité l'emporte sur celle de l'ennemi. Il est vraiment curieux de voir l'empressement dont il est l'objet de la part de ses camarades de classe et de tous les réguliers qui le traitent comme un collégien qui aurait fait une escapade²⁷⁶ ». Quelques heures plus tard, le jeune officier se fit photographier, un enfant noir à leurs pieds, avec son camarade de l'école militaire : le lieutenant du 5^{ème} de cavalerie de l'Union, George A. Custer.

La qualité des officiers supérieurs était jugée à l'aune de leurs convictions politiques, le critère de la compétence militaire étant secondaire. Les généraux dont les vues ostensiblement affichées épousaient le corpus idéologique du Parti républicain et principalement ses deux axes - une guerre sans concession contre la Confédération et l'émancipation des esclaves - jouirent de la complaisance de la commission et ne furent jamais inquiétés. Les généraux Pope, Burnside, Frémont, Hooker ou encore Butler furent de ceux-là. Ils furent absous pour leurs échecs sur le champ de bataille car ces derniers devaient moins à leur incompétence, pourtant notoire, qu'à l'action pernicieuse au sein de l'armée d'une « cinquième colonne » constituée de *west pointers* pro-esclavagistes. Le complot conspirationniste, que rien ne put pourtant jamais confirmer, était l'une des grandes antiennes de la commission pour expliquer le prolongement du conflit.

Lincoln était réfractaire à la suspicion irrationnelle, voire pathologique de la commission à l'égard des officiers au seul prétexte qu'ils n'étaient pas de fervents Républicains. Il acceptait d'eux qu'ils fussent diplômés de l'Académie ou d'obédience politique autre que la sienne, qu'ils exprimassent, à titre personnel, leur circonspection sur la Proclamation d'émancipation. Il établissait une distinction entre leurs convictions personnelles et leur devoir militaire, nous dirions entre le sujet et l'objet de

²⁷⁶ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 537.

leur engagement, alors que les Républicains radicaux l'abolissaient. Ce qui fondait prioritairement son appréciation était leur loyauté à la restauration de l'Union.

Qu'elle ne fût pas en capacité juridique d'interférer directement dans le processus de désignation des composantes du commandement de l'Union, ne privait pas la commission d'un pouvoir d'influence dans la définition des stratégies mises en œuvre. En raison de la crainte qu'elle leur inspirait, certains généraux étaient soucieux de montrer un visage offensif et de faire converger leur entreprise militaire avec les attentes de ses membres. Il n'est pas exclu, même s'il n'y fit jamais directement allusion dans ses mémoires ou dans ses entretiens avec des tiers, que le général Burnside avait dans un coin de sa conscience les dénonciations de l'attitude de son prédécesseur lorsqu'il s'obstina des heures durant à lancer ses hommes à l'assaut des hauteurs de Marye à Fredericksburg, le 13 décembre 1862²⁷⁷. La commission pourrait avoir imposé l'idée d'un « stratégiquement correct » qui aurait modelé la praxis du commandement sur les champs de bataille.

La commission agit aussi directement sur Lincoln pour tenter d'infléchir ses positions. Parfois avec succès. En février 1862, le Président ne s'opposa pas à l'arrestation ordonnée par son ministre de la Guerre et à l'emprisonnement du général Charles Pomeroy Stone, militaire brillant, tenu par la commission pour responsable du désastre de Ball's Bluff. L'accusation était pourtant sans fondement. Le fiasco était le résultat de l'inexpérience et l'imprudence du général Baker, sénateur Républicain et ami proche de Lincoln, qui avait en charge la troupe nordiste et la lança de sa propre initiative dans un engagement sans avoir préalablement reconnu la situation tactique. Bien qu'aucune charge ne fût jamais officiellement retenue contre lui, Stone fut injustement et arbitrairement incarcéré pendant cent quatre-vingt-neuf jours. Le caractère arbitraire de l'affaire était connu de Lincoln. Le général Stone payait à la fois le fait d'être diplômé de West Point et de s'être imposé un devoir de réserve sur les questions politiques et notamment sur l'esclavage, ce qui faisait de lui, dans un contexte où l'on ne s'embarrassait plus de nuance, un partisan de l'esclavage. L'enquête menée par la commission fit témoigner le colonel Tomkins, Commandant du 2^{ème} régiment de New York qui, la précision est d'importance, ne participa pas à l'engagement de Ball's Bluff. L'officier mit en cause les capacités et surtout la loyauté, que l'on sait être un critère d'appréciation essentielle chez les membres de la commission, du général. A l'appui de son accusation, il cita les nombreuses occasions où Stone fit hisser le drapeau blanc pour communiquer avec les rebelles ou permit aux civils de traverser les lignes fédérales postées sur les berges du Potomac, des actes d'usage courant en temps de guerre et, en tout cas, qui ne permettent pas d'étayer une quelconque déloyauté. On écouta l'officier avec une contention extrême dont l'apparence aurait convaincu tout observateur que le sort de Stone était réglé.

²⁷⁷ <http://www.civilwarinteractive.com>

Il l'était en effet. Neuf autres cadres de ce même régiment livrèrent des témoignages à charge de la même nature, une suite de rumeurs et d'interprétations qu'une intelligence objective aurait dû repousser. Tomkins réglait en fait ses comptes avec son supérieur, lequel avait, quelques mois plus tôt, recueilli contre lui les preuves d'un délit (des faux en écriture pour percevoir la paie de soldats fictifs) et de lâcheté lors de la bataille de Bull Run. La commission en fut informée par McClellan, mais n'en fit jamais mention dans son procès-verbal, nouvelle preuve qu'elle était, surtout, un instrument partisan animé par la volonté d'éradiquer de la structure de commandement les éléments les moins réceptifs à ses déterminants idéologiques.

c - La critique du commandant en chef et de McClellan.

Les rapports entre la commission et le commandant en chef furent marqués par des tensions, parfois violentes dans le verbe, qui tenaient à des différences de tempérament et surtout à des désaccords sur la manière de mener la guerre et sur la question de l'émancipation. Cette dernière, que nous développerons ultérieurement, avait enfiévré le débat politique pendant plusieurs années et la perspective que l'ordre social fondé sur le travail servile ne pût s'étendre aux nouvelles terres administrées dans l'Ouest pouvait être considérée comme l'une des causes majeures d'une conscience sécessionniste dans le Sud. Elle était trop sensible, trop clivante pour ne pas s'être enracinée dans les esprits. Bien que le degré d'imprégnation et de réceptivité à cette question variât en fonction de leur condition sociale, leur niveau culturel, les citoyens ne pouvaient observer à son sujet une stricte neutralité. Dans ce contexte de forte diffusion de la question de l'esclavage dans le tissu sociétal et de l'existence au sommet de l'Etat d'un groupe d'activistes politiques réclamant l'abolition incontinent, il était illusoire de croire que le commandement pouvait échapper à son emprise et l'on vit, par conséquent, son inclusion dans le champ magnétique du politique.

Lincoln était accusé de faiblesse. Que des mots plus cruels fussent lâchés dans le secret des délibérations n'est pas douteux. Il était sévèrement critiqué pour considérer les démocrates non pas comme des ennemis de l'Union, mais comme une force nécessaire à l'effort de guerre ; ils étaient une partie du corps politique qui devait rester uni pour parvenir au but de la guerre : restaurer l'Union. Figés dans une rhétorique anti-sudiste élaborée dans les années 1850, les membres de la commission rejetaient de manière intangible la politique de conciliation promue par la fraction du Parti démocrate restée fidèle à l'Union et dont, à maints égards, mais pour des motifs différents, Lincoln se fit le promoteur. Cette rhétorique avait sa légitimité en période de campagne électorale, moment d'affrontement paroxystique entre deux sections rivales qui visent la conquête de la magistrature suprême. En revanche, elle ne saurait animer celui qui a en main les destinées du pays. L'exercice du

pouvoir transforme le prisme à travers lequel s'appréhende la chose politique et évince la schématisation conflictuelle partisane. La commission n'acceptait pas l'inclination du Président à considérer l'altérité politique comme une condition de la victoire. Lincoln adoptait sur cette question un point de vue pragmatique, les démocrates du nord constituant une force politique avec laquelle composer était une exigence. Le Président avait conscience qu'il lui fallait préserver un équilibre fragile par nature. Le Parti démocrate et la politique de conciliation que menait Lincoln à son égard étaient la source de tous les maux. George Julian l'affirmait dans un discours à charge prononcé devant la Chambre des représentants le 18 février 1863 : « Les désastres de la guerre et les périls qui menacent désormais le pays s'expliquent par l'incapacité du gouvernement à soutenir ses amis et son empressement à renforcer l'influence de ses ennemis. Depuis le début les idées et la politique du Parti démocrate ont dans des proportions effrayantes dominé le gouvernement républicain²⁷⁸ ».

La preuve de la prégnance d'un sentiment cathartique anti démocrate et du refus de tout compromis, qui ne cessèrent jamais de définir le discours de la commission, se trouve dans les phrases conclusives d'une missive envoyée par Chandler à Lincoln le 15 novembre 1863 :

Si vous restez ferme, vous êtes aujourd'hui le Maître de la situation. Les gens vous appuient dans chaque Etat sauf un et le New Jersey aurait pu être remporté avec une campagne audacieuse... Les conservateurs et les traîtres sont enterrés ensemble, n'exhumez pas pour l'amour de Dieu leurs restes dans votre message. Ils exhameraient une odeur pire que celle de Lazare après trois jours de mise en terre.²⁷⁹

L'homme qui personnifiait le mieux les intérêts du parti abhorré était le général McClellan qui, comble de l'ineptie aux yeux de la commission, était à la tête de la plus grande armée jamais formée sur le sol américain. Il n'était donc pas surprenant que ce dernier devînt la cible privilégiée de la vindicte des Républicains radicaux qui s'employèrent avec un zèle que leur nature n'eut pas à forcer à précipiter sa chute et à l'évincer de son commandement. Mais ce qu'elle parvint à faire avec Stone, la commission échoua avec McClellan malgré l'intense activité qu'elle déploya, notamment auprès de Lincoln.

McClellan n'avait rien pour séduire les Républicains radicaux. Tout les opposait, tout les confrontait. Il était démocrate, partisan d'une guerre limitée, exempte d'exactions sur les populations civiles, héraut d'une politique de conciliation, et attaché au principe du droit des Etats, hostile à faire

²⁷⁸ *Select Speeches of Hon. Geo. W. Julian, of Indiana, Delivered in the House of Representatives of the United States, since the Beginning of the late Rebellion*, Cincinnati, Gazette Steam Book and Job Printing Establishment, 1867, p. 12.

²⁷⁹ CWAL, 7, p. 24.

de l'émancipation un objectif de guerre. Cette approche modérée, pragmatique, le général ne chercha jamais à l'édulcorer, il l'assuma pleinement. Dans ses mémoires publiés en 1887, on peut lire :

Je considérais que l'émancipation devait s'effectuer progressivement et que les nègres devaient y accéder au terme d'étapes préparatoires liées à l'éducation, la reconnaissance des droits familiaux et du mariage, l'interdiction de les vendre contre leur gré, la liberté accordée à ceux qui sont nés après une certaine date, etc [...] Les confédérés ayant décidé de recourir aux armes, je reconnais qu'ils doivent supporter les conséquences inhérentes aux dures lois de la guerre. Mais, comme j'ai toujours pensé que nous devons combattre pour les ramener dans l'Union et les traiter comme des membres de l'Union dès leur retour, je soutiens que la meilleure politique était de ne rien faire qui fût de nature à rendre impossible une réconciliation définitive et une entente, à moins qu'une politique contraire fût le seul moyen d'assurer notre succès militaire. Encore aujourd'hui, je ne crois pas que mes idées étaient chimériques ou irréalisables.²⁸⁰

De telles vues étaient aux antipodes de celles promues par les membres les plus influents de la commission et elles ne pouvaient qu'ouvrir sur une hostilité ouverte, surtout que « Little Mac » ne tentait rien du point de vue militaire pour rassurer ses détracteurs. Au cours de son enquête et des témoignages recueillis en décembre 1861, la commission constata que ses plans étaient inconnus des généraux.

C'est énoncer un truisme que de dire que le temps politique se heurte aux exigences du temps militaire. Sans doute McClellan voyait-il dans le premier, rythmé par la pression de l'opinion et des chambres parlementaires et qui réclame de l'immédiateté dans l'action, une forme de tyrannie incompatible avec les fondements de l'action militaire. Animer une réflexion stratégique, planifier une campagne, organiser, équiper, entraîner une armée est un travail de longue haleine sur lequel pèsent des contraintes multiformes dont il n'est pas pensable de s'affranchir. Dans une longue missive datée du 31 janvier 1862 qui faisait suite à la directive de guerre générale n° 1, il précisa que la précipitation était l'ennemi : « Si en acceptant de concéder un retard de trente jours nous remportons une victoire décisive qui mettra probablement fin à la guerre, ce sera beaucoup moins coûteux que de gagner une bataille demain qui ne produira aucun résultat final et pourrait réclamer des années de guerre et toutes les dépenses afférentes²⁸¹ ».

La commission débuta ses auditions le 20 décembre 1861. A l'examen des dépositions, une impression générale se dégage : elle ne se contenterait pas de recueillir des informations factuelles sur les événements passés pour mieux les comprendre ou les léguer à la recherche historique. Elle orienta ses questions pour connaître l'opinion des généraux subalternes sur le plan de campagne de McClellan ou encore sa manière de commander. Cette démarche, influencée par des arrière-pensées

²⁸⁰ *McClellan's Own Story, op. cit.*, pp. 34-35.

²⁸¹ CWAL, 5, p. 124.

politiques, était contraire au règlement de l'armée de 1857 qui, dans son article 26, interdisait à un militaire, quel que fût son rang, d'émettre un jugement laudatif ou critique sur son supérieur²⁸². Au général Heintzelman elle demanda s'il n'eût pas été profitable que se tinssent des conseils de guerre réunissant McClellan et ses généraux. Ce que la commission visait à éclairer et à mettre en exergue était l'inertie injustifiée de McClellan depuis sa prise de fonction. La volonté de mettre en cause le commandant, de contester jusqu'à sa stratégie était pour tous une évidence. D'autres généraux, Porter ou Lander, refusèrent de satisfaire à cette curiosité déplacée.

En février, la colère était à son comble. Les rues de Washington et les berges septentrionales du Potomac grouillaient de soldats pendant que l'armée confédérée était installée en Virginie à quelques dizaines de kilomètres. Le 19, des membres de la commission et le ministre de la Guerre réclamèrent des explications à McClellan. Wade les reçut visiblement avec agacement, plusieurs fois il céda à l'emportement : « Si on leur en laissait la possibilité, ces 150 000 hommes pourraient balayer toute la Confédération ; si j'étais leur commandant je leur ferais traverser le Potomac et ils reviendraient avec une victoire et la guerre terminée ou dans un cercueil²⁸³ ».

Le premier passage de McClellan devant la commission eut lieu le 15 janvier 1862. Il n'avait pas le caractère solennel d'une convocation, aussi la teneur exacte des propos échangés ne figure-t-elle dans aucun document officiel. C'est dans les colonnes du *New York Herald*, journal avec lequel le général avait passé un contrat moral d'exclusivité, que le public put lire que les parlementaires, faisant amende honorable et remisant leurs récriminations, avaient été conquis par son intervention :

Il résulta que ceux qui lui avaient porté le plus grand préjudice reconnaissaient qu'ils avaient commis une injustice et qu'ils étaient complètement dans leur tort. D'après tous les comptes rendus, ses explications sur la campagne passée et à venir étaient des plus satisfaisantes et son approche inspira une absolue confiance. Ses plans étaient splendides, ils surprirent et stupéfièrent les membres du Congrès qui s'étaient révélés être aussi ignorants dans le domaine de l'art de la guerre que dans celui des finances.²⁸⁴

Cette version très édulcorée participait à l'évidence d'une volonté de manipuler l'opinion et de faire apparaître, plus que jamais, le commandant comme l'homme de la situation, si l'on se fie à la restitution qu'en donna *The Detroit Post and Tribune* dans une biographie consacrée à Chandler. Dubitatif devant les explications du général pour justifier des raisons pour lesquelles il lui fallait disposer d'un grand nombre de points de retraite sur le Potomac avant le début de sa campagne, Wade insinua que ces dispositions pouvaient être la conséquence de la peur. Le « jeune Napoléon » fut

²⁸² *Regulations for the Army of the United States, 1857*, New York, Harper & Brothers, 1857, p. 29.

²⁸³ *Zachariah Chandler : An Outline Sketch of his Life and Public Services, op. cit.*, p. 227.

²⁸⁴ *New York Herald*, 17 janvier 1862.

piqué au vif et se lança dans un cours de stratégie dont nous avons vu plus haut avec quel dédain Wade et Chandler le jugèrent.

Le témoignage officiel du « jeune Napoléon » se déroula le 28 février 1863, près de cinq mois après qu'il fût relevé de son commandement. On le mit sur la sellette. Il se défendit. Tantôt laconiques et incisives, tantôt détaillées et minutieuses, ses réponses étaient celles d'un homme qui ne doutait pas, animé par une grande confiance en soi, une clarté d'esprit et une vision stratégique cohérente. Du moins de son point de vue. A la question de savoir si son plan intégrait la défense de Washington, il répondit sans hésitation que dans son esprit le doute n'avait pas sa place. Il voulait ainsi signifier à son auditoire qu'il n'accepterait pas la moindre allusion visant à attenter à son honneur de général nordiste ou à le suspecter de légèreté voire de trahison. Pour lui, les dispositions prises pour la protection de la capitale étaient parfaitement adéquates et, de surcroît, le mouvement de l'Armée du Potomac conduirait les sudistes à engager une action rétrograde et à abandonner Manassas²⁸⁵.

La mise en cause de McClellan dépassa le cénacle de la commission pour se faire publiquement devant les sénateurs le 16 juillet 1862. Elle fut le fait de Chandler. A la tribune, il s'érigea en procureur stigmatisant l'inertie de McClellan - qui était toujours en fonction à la tête de l'Armée du Potomac - pour expliquer pourquoi la rébellion n'avait pas encore été foudroyée. Le ton était accusatoire, vipérin :

Cette grande armée, habilement commandée, était supérieure à toutes celles que vit le monde depuis 500 ans... Cette noble armée a été divisée et pratiquement sacrifiée par quelqu'un. Qui est le coupable ? [Après la victoire de Fair Oaks] nous nous sommes magnanimement arrêtés et avons commencé à nous enterrer. Aucune armée, aucun retranchement ne nous faisait face ; mais nous ne savions pas quoi faire d'autre et nous avons commencé à creuser, et à construire des tranchées et nous avons continué à le faire jusqu'à ce que les rebelles aient stimulé, entraîné, armé et converti en soldats toute la population.

Chandler finit son propos par une violente diatribe contre « les traîtres et les imbéciles » du Nord, « des salauds, des hommes qui viendront par derrière et vous égorgeront dans la nuit »²⁸⁶. Bien que son nom ne fût jamais cité, Lincoln était également la cible de la colère de l'orateur, coupable d'être le fauteur de la situation pour avoir cautionné la stratégie mise en œuvre et soutenu contre vents et marées son penseur et exécuter. L'on voudrait créer les conditions d'une crise institutionnelle profonde et d'une chasse aux traîtres, c'est à dire ceux qui ne partagent pas les idées des Républicains radicaux, que l'on ne s'y prendrait pas autrement.

²⁸⁵ RJCCW, 1863, part. 1, p. 427.

²⁸⁶ *The Congressional Globe : Containing the Debates and Proceedings of the Second Session of the Thirty-Seventh Congress*, pp. 3390-3392.

La commission pressa le Président d'ordonner à McClellan de passer à l'action. Wade mit en cause Lincoln avec la brutalité propre aux agitateurs attachés à compenser par ce mode d'expression leur impuissance à peser comme ils le souhaiteraient sur la décision : « vous assassinez votre pays petit à petit, c'est la conséquence de l'inaction de l'armée et de la volonté de mener une politique contraire à la libération des esclaves²⁸⁷ ». On peut croire que la réplique ne fut pas dans le même ton que l'accusation portée. Au sein du gouvernement, on s'interrogeait sur la capacité du chef de l'Etat à embrasser la fonction de commandant en chef. Le 31 décembre, le ministre de la Justice, Edward Bates, traça ces lignes pleines d'amertume dans son journal : « Le Président est un homme admirable et, dans l'ensemble, sage ; mais il manque de volonté et de résolution et ma grande crainte est qu'il n'ait pas la faculté de commander²⁸⁸ ». Malgré les attaques violentes et les mises en cause sur ses propres capacités dont il fit l'objet, Lincoln prit soin, afin de préserver la concorde entre les deux ailes du Parti républicain, de ne pas affronter publiquement les membres de la commission.

Il faut reconnaître à Lincoln le mérite de ne pas avoir cédé aux injonctions persistantes de la commission. Quand il mit fin, une première fois, au commandement de McClellan, en juillet 1862, il le fit par conviction personnelle. Cependant, on le sentit au bord de la rupture, notamment lorsqu'aux pressions psychologiques et politiques s'ajoutaient des nouvelles militaires particulièrement sombres. Dans les jours qui suivirent le désastre sanglant de Fredericksburg (13 décembre 1862), plusieurs sénateurs Républicains sans complexe, influencés par le leader des radicaux et ministre du Trésor, Salmon P. Chase, exprimèrent leur intention d'obtenir une réforme du gouvernement et de voter une résolution demandant la démission de Lincoln. Touché, le Président lâcha en privé : « Que veulent ces hommes ? », puis d'ajouter : « Ils souhaitent se débarrasser de moi ; je suis à certain moment presque disposé à les satisfaire... Nous sommes au bord de la destruction. Il me semble que Dieu est contre nous et j'ai du mal à entrevoir une lueur d'espoir », avant de conclure : « La commission doit se réunir pour me voir à 7h00. Depuis ce que j'ai entendu hier soir sur ses procédés, je n'ai jamais été autant affligé de ma vie²⁸⁹ ».

La manière dont la commission menait ses travaux était loin de faire consensus. Des voix s'élevèrent pour dénoncer ses méthodes. Le journaliste Benjamin Perley Poore en a laissé dans ses mémoires un jugement particulièrement critique :

La commission du Congrès sur la conduite de la guerre était une organisation malveillante qui s'arrogeait des pouvoirs dictatoriaux... Si le général convoqué et interrogé se révélait faire partie de la catégorie des jaloux, il divertissait la commission avec des histoires scandaleuses sur ses

²⁸⁷ H. L. Trefousse, *Benjamin Franklin Wade, Radical Republican from Ohio*, op. cit., p. 159.

²⁸⁸ *The Diary of Edward Bates 1859-1866*, éd. Howard K. Beale, Washington, 1933, p. 220.

²⁸⁹ *The Diary of Orville Hickman Browning : vol. I, 1850-1864*, éd. Theodore Calvin Reese et James G. Randall, Springfield, Trustees of the Illinois State Historical Library, 1925, pp. 600-601.

supérieurs. Il réprimandait, se plaignait, critiquait, chicanait, racontait des moitiés de vérité et d'absolus mensonges et la commission, vénérable et maligne, écoutait les oreilles toutes grandes ouvertes et le préposé au sténographe tapait chaque mot. Ainsi, on amassait les ragots les plus mesquins et on les conservait sous une forme officielle.²⁹⁰

Quel fut l'impact de la commission sur le commandement pendant les préparatifs de la campagne de la Péninsule et son exécution ? A l'évidence ses membres firent d'elle plus que le simple corollaire du droit de contrôle du Congrès et du Sénat sur des faits militaires déterminés. Ils allèrent très au-delà des missions d'enquête qui constituaient le cœur de son action et avaient justifié sa mise en place. Ils trahirent l'esprit de leurs prérogatives, non clairement définies par un texte, en cherchant à contrôler l'action de l'exécutif et à interférer dans le cours de la guerre afin de faire coïncider ses buts avec leurs objectifs politiques, l'émancipation sans délai des esclaves étant le principal d'entre eux. L'affaire Stone fit prendre conscience à l'armée que la sphère militaire et les différentes composantes du commandement ne formaient pas un sanctuaire, que l'autorité civile pouvait s'y immiscer pour juger de son action et nuire à ceux que l'on accusait, sur de simples suspicions, d'être déloyaux, c'est à dire de ne pas avoir le profil politique voulu. A cette fin, ils exercèrent une pression permanente sur le commandant en chef pour obtenir de lui, qui en avait seul le pouvoir, qu'il révoquât le général McClellan, dont la conception de la guerre, procédant de sa vision politique, le faisait apparaître comme une figure à abattre.

En plus de fournir à l'ennemi des informations militaires avec ses rapports publics, dont Lee dit qu'elles avaient la valeur de deux divisions²⁹¹, et bien qu'elle fût placée sous le régime du secret, la commission donna une publicité à ses auditions. Ces divulgations volontaires participaient d'une stratégie qui visait à développer l'influence de ses idées dans la société civile, à sensibiliser l'opinion, s'attirer sa bienveillance et à faire peser une intense pression psychologique sur Lincoln. C'est en procédant à une violation de ses règles de fonctionnement que la commission put exercer cette influence. Dans le principe, les délibérations étaient secrètes et aucun des propos échangés ne devaient filtrer. Ayant la prétention d'incarner une alternative à la politique frileuse de Lincoln, ses membres agirent en propagandistes. Pour se faire entendre de l'opinion et influencer son jugement, ils prirent la presse pour relais. Ils multiplièrent les informations à son attention, du moins aux journaux qui leur étaient favorables. Le *New York Daily Tribune* devint ainsi la tribune de la commission à l'occasion de l'affaire Frémont dont il publia la déposition censée demeurée confidentielle.

²⁹⁰ Ben: Perley Poore, *Perley's Reminiscences of Sixty Years in the National Metropolis*, op. cit., vol. 2, pp. 103-104.

²⁹¹ Robert P. Broadwater, *Did Lincoln and the Republican Party Create the Civil War ?*, op. cit., p. 124.

Les maux de la commission étaient davantage imputables aux hommes, patriotes et sincères à leur manière, qui agirent comme des représentants de parti, qu'au principe de son institution. Il est d'usage dans les démocraties d'instaurer au sein des instances parlementaires un mécanisme permettant à la représentation nationale d'avoir connaissance des affaires qui engagent le destin du pays. La guerre est l'une de ces affaires. Ancrée dans le paysage institutionnel par la pratique, la commission sur la conduite de la guerre avait pour elle la légitimité et ne fut en conséquence pas discutée. Mais l'absence d'un cadre de fonctionnement précis ou de freins constitutionnels empêcha de corriger les excès de ses membres. Le manichéisme fit florès en période de guerre. La commission poussa l'adage à son point le plus extrême : se battre pour l'Union, c'était se battre pour la libération des esclaves et l'élimination de la Confédération et de ses fondations socio-économiques et culturelles. Aucune autre alternative n'était acceptable. Elle ne pouvait se satisfaire que les généraux observassent une stricte neutralité sur les questions politiques, qu'ils ne partageassent pas sa radicalité. A ceux-là, elle mena une guerre exempte de sang versé à coups d'anathèmes, et les identifia comme adversaires aux intérêts supérieurs du pays. Elle accentua clairement le phénomène de politisation du haut commandement, amorcé par l'exécutif avec la nomination de généraux politiques, en créant un délit de non-dévotion aux paradigmes républicains. Cette politisation profita, il est vrai, d'un terrain favorable : les étages les plus hauts du commandement n'étaient pas une structure homogène et solidaire dont les membres avaient un sentiment d'appartenance à une « maison » commune et étaient unis par des liens indéfectibles capables de les indigner collectivement et de leur permettre de faire front contre l'intrusion de l'autorité civile, autre que celle du commandant en chef, dans leur action. Au contraire, le passage devant la commission fut l'occasion pour certains généraux de libérer l'antipathie qu'ils vouaient à leurs collègues. En ce sens, le travail de la commission fut un révélateur de tensions sous-jacentes au sein du commandement.

Jouissant d'un pouvoir de citation, elle fit témoigner les principaux protagonistes du commandement et de l'armée. Ces auditions, modelées sur le principe des questions-réponses, mirent à jour les divergences entre McClellan et plusieurs de ses généraux. La commission, loin de pousser à la constitution d'un commandement opérationnel uni par un même destin militaire et à le perfectionner, fit surgir toutes les dissensions et les rancœurs enfouis chez des hommes très différents par les origines sociales, l'éducation et la formation. Comme le souligne l'historien Bruce Tap, elle joua un rôle majeur dans l'instauration d'un climat délétère au sein des officiers supérieurs, exacerbant les rivalités, ferments de l'insubordination : « [...] ses fuites dans la presse, son recours aux dépositions secrètes pour discréditer les généraux comme McClellan ont sans aucun doute contribué à générer l'hostilité entre les officiers de West Point et les dirigeants politiques de la

nation²⁹² ». La commission fut un facteur d'affaiblissement de l'autorité militaire, de ses dynamiques et de sa vitalité. Il est difficile pour ne pas dire impossible de mesurer l'ampleur de ce phénomène, mais, G. S. Hillard le soutient, l'ingérence de la commission dans les affaires militaires et plus particulièrement dans la campagne de la Péninsule « ne pouvait avoir d'autre effet que de saper l'unité de l'action et la convergence de l'objectif qui sont essentiels pour le succès d'une armée²⁹³ ».

d - Le ministre de la Guerre Stanton et l'arrêt des recrutements.

Une friction, peut-être la plus inattendue de toutes pour McClellan, provint du ministre de la Guerre qui occupait dans la hiérarchie du commandement une place prépondérante : il était dans la chaîne administrative le premier supérieur des commandants de l'armée et c'est à lui que ceux-ci rendaient compte de leur action. Il était surtout l'autorité décisionnaire dans le domaine de l'organisation des armées, la gestion de ses effectifs (recrutement, carrière des officiers...) et de ses équipements. L'armée, l'instrument physique du commandement, était en grande partie sur un plan structurel le résultat des choix retenus par le ministre. Ces choix, qui dessinaient l'éventail des possibilités stratégiques offertes au général, étaient le résultat d'une interaction entre ses convictions idéologiques, sa manière de penser la guerre, ses dispositions tempéramentales modulées par le contexte et l'expérience.

En décembre 1861, Lincoln décida d'un changement à la tête du ministère de la Guerre. Cameron avait rendu son départ inexorable. Il avait démontré un abolitionnisme forcené incompatible avec la politique souhaitée par Lincoln. Dans son rapport annuel de décembre 1861, il avait appelé le gouvernement à armer les esclaves et à leur faire endosser l'uniforme. A la lecture du document, Lincoln s'était exclamé : « Cela ne se fera pas ! Le général Cameron ne peut pas prendre une telle responsabilité. C'est une question qui relève exclusivement de ma compétence²⁹⁴ ». Et il biffa le passage litigieux. Malgré la suspension des communications télégraphiques pendant vingt-quatre heures pour bloquer sa publication, le rapport se retrouva entre les mains d'éditeurs qui en assurèrent la diffusion. A cette provocation, qui deviendra une évidence quelques mois plus tard, s'étaient ajoutées l'incompétence notoire du ministre et l'implication de son personnel dans des affaires de corruption et de dilapidation de l'argent public qui scandalisèrent le pays. Les jours de Cameron étaient comptés et ce n'était pas au sein du cabinet qu'il pouvait espérer trouver des soutiens. Seul

²⁹² Bruce Tap, *Over Lincoln's Shoulder : The Committee on the Conduct of the War*, Lawrence, University Press of Kansas, 1998, pp. 165-166.

²⁹³ G. S. Hillard, *Life and Campaigns of George B. McClellan Major-General U.S. Army*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1864, pp. 132-133.

²⁹⁴ F. B. Carpenter, *Six months at the White House with Abraham Lincoln*, New York, Hurd and Houghton, 1866, p. 136.

Chase, qui lui était proche, ne réclamait pas son départ. Lincoln avait toutefois gardé suffisamment de bienveillance pour Cameron afin ne pas lui infliger la sanction avec brutalité. La démission de l'ambassadeur américain en Russie lui facilita la décision, et il offrit au démissionné le poste vacant.

Le portefeuille fut donné le 13 janvier 1862 au démocrate Edwin Stanton, un avocat reconnu pour son intégrité, son énergie, attorney général sous le Président Buchanan, et qui adoptait en public des positions plus mesurées que son prédécesseur. Il était surtout le « protégé » du secrétaire d'Etat Seward auquel il rendit un précieux service en 1860 en lui rendant compte secrètement de toutes les actions entreprises par l'administration de Buchanan. Le choix initial de Lincoln s'était porté sur Joseph Holt, un démocrate, éphémère ministre de la Guerre sous la présidence de Buchanan²⁹⁵. La volonté du cabinet, aboutissement de manœuvres politiques dans lesquelles excellaient ses membres, eut raison de cette option. Le Président s'inclina devant sa volonté. Une nouvelle fois, il se montrait incapable de persuader ses collaborateurs et d'imposer ses vues. Sans doute le fait que cette nomination rallia les suffrages des deux ennemis, Seward et Chase, le convainquit-il qu'elle avait sa pertinence.

Le Président avait pourtant toutes les raisons de censurer Stanton. Ce dernier le renvoyait à la pire humiliation qu'il eut à connaître au cours de sa carrière professionnelle. En 1855, Stanton, qui s'était taillé une solide réputation d'homme de loi, fut associé, à leur demande, aux célèbres avocats George Harding et Peter H. Watson dans le procès qui opposèrent les deux principaux constructeurs de moissonneuses du pays, McCormick et Manny. La possibilité que le procès se tînt à Chicago, dans l'Illinois, conduisit Harding à s'attacher les services d'un avocat de l'Etat respecté, connaissant le juge en charge du dossier et capable d'influencer son jugement. Lincoln, qui avait de surcroît l'avantage de réclamer de modestes honoraires, fut choisi. Le procès se déroula en définitive à Cincinnati où se rendit Lincoln qui, sans le savoir, n'entraîna plus dans les plans de ses confrères. Son manque de charisme, son allure gauche le desservirent ; il fut reçu avec une indifférence glaciale par Harding et Stanton. Pendant plusieurs jours, il essuya une série de rebuffades humiliantes²⁹⁶ : il fut notamment exclu des plaidoiries. Stanton eut le verbe outrancier à son encontre, Lincoln le surprit à le qualifier de « singe aux longs bras²⁹⁷ ». Son mépris alla jusqu'à ne pas lui adresser la parole ou, comme c'était l'usage, lui serrer la main dans le prétoire. La blessure était profonde si l'on se fie au souvenir de W. M. Dickerson, un avocat de McCormick : « M. Lincoln s'était préparé avec le plus grand sérieux ; son intention était de prendre la parole et de se mesurer avec le célèbre avocat de

²⁹⁵ Howard Meneely, *The War Department, 1861 : A Study in Mobilization and Administration*, New York, Columbia University Press, 1928, p. 365.

²⁹⁶ Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton : The Life and Times of Lincoln's Secretary of War*, New York, Alfred A. Knopf, 1962, p. 64.

²⁹⁷ Allen D. Spiegel, *A. Lincoln, Esquire : A Shrewd, Sophisticated Lawyer in this Time*, Macon, Ga., Mercer University Press, 2002, p. 143.

Baltimore. Il était venu avec l'espoir fervent de rencontrer la gloire dans un débat de haute volée avec Reverdy Johnson. Il a été écarté, humilié et en fut mortifié²⁹⁸ ».

Stanton tenait le Président pour l'un des principaux responsables de la débâcle de Bull Run. « La stupidité de cette administration s'est conclue par cette catastrophe, écrivit-il, un malheur irréparable et un déshonneur national inscrits à jamais dans nos mémoires doivent être ajoutés à la faillite de toute recherche d'un règlement pacifique et à la faillite nationale comme le résultat de "l'emballement de la machine administrative" accepté par Lincoln depuis cinq mois²⁹⁹ ». Qu'il subsistât chez Lincoln en 1861 un fort ressentiment contre Stanton était compréhensible, mais il accepta d'oublier l'humiliation ; une décision qui était moins le résultat d'une noblesse de caractère qu'un impératif dicté par la volonté du cabinet et l'intérêt du pays. Lincoln n'en n'avait pas conscience, mais l'homme qu'il nomma était sur la question de la participation des noirs à l'effort de guerre plus décidé encore que Cameron - il était le rédacteur du paragraphe du rapport annuel que Lincoln fit supprimer et qui contribua à la disgrâce du ministre³⁰⁰.

« Le divin Stanton », c'est ainsi que l'appelait Seward, était décrit par ses contemporains comme un homme brutal, arrogant, autoritaire - ce qu'il était assurément -, peu enclin à supporter la contradiction ou encore usant facilement de l'invective. La modestie lui était étrangère. Le jour de sa nomination, il répondit à un ami proche qui l'interrogeait sur ses projets à la tête du ministère : « J'ai l'intention d'accomplir trois choses. Je ferai d'Abe Lincoln un Président des Etats-Unis. Je forcerai ce McClellan à se battre ou à se démettre, et enfin j'attraperai Lorenzo Thomas avec une paire de pinces et le balancerai par la fenêtre la plus proche³⁰¹ ». Ces traits de caractère étaient contrebalancés par une énergie forcenée, une intégrité et un dévouement sans faille au pays et à celui qui le représentait légalement. Ainsi, il noua avec le Président des relations qui allèrent au-delà de la bonne intelligence. A son contact, il éprouva pour lui une profonde admiration et une non moins sincère affection, et, lorsqu'il mourut, on prétendit l'avoir entendu dire : « Il appartient désormais à l'éternité³⁰² ». Les flèches décochées dans le passé étaient oubliées même si Stanton persista à considérer les manifestations de compassion et de sensibilité de Lincoln comme l'expression d'une « faiblesse » et son penchant pour la lecture - il se plongeait dans *Hamlet* en attendant que lui

²⁹⁸ Sarah-Eva Carlson, "Lincoln and the McCormick-Manny Case", *Illinois History Magazine*, février 1995, available at <http://www.lib.niu.edu/1995/ihy950230.html>

²⁹⁹ *McClellan's Own Story*, op. cit., p. 67.

³⁰⁰ Frank Abial Flower, *Edwin McMasters Stanton*, op. cit., p. 117.

³⁰¹ Cité par Fletcher Pratt, *Stanton : Lincoln's Secretary of War*, New York, Norton, 1953, p. 133.

³⁰² John Hay and John George Nicolay, "The Fourteenth of April," in *Century Magazine* 39, janvier 1890, p. 436. Il est peu vraisemblable que cette phrase ait été prononcée. D'autres témoins, en effet, ne la confirment pas.

parviennent des informations sur l'issue d'une bataille - et la plaisanterie comme celle d'une forme de « stupidité³⁰³ ».

Lincoln portait également sur son ministre un regard admiratif qu'il n'hésitait pas à exprimer au moyen d'une figure allégorique devant ses interlocuteurs. A l'un d'entre eux qui se plaignait d'avoir vu une demande de nomination rejetée par Stanton, il déclara :

Il occupe l'un des postes les plus difficiles au monde. Ils sont des milliers dans l'armée à le condamner parce qu'il leur a refusé un avancement et ils sont le même nombre en dehors de l'armée pour ne pas avoir été nommé au poste convoité. Une pression incommensurable et sans fin pèse sur ses épaules. Il est le rocher sur la plage de notre océan national contre lequel les brisants ne cessent de se ruer et de rugir. Il repousse les eaux furibondes et les empêche de souiller et de submerger la terre. Messieurs, je ne sais pas comment il parvient à survivre, pourquoi il n'est pas écrasé et éreinté. Sans lui, je serais anéanti. Il travaille de façon surhumaine.³⁰⁴

La symbolique utilisée par Lincoln renvoyait à une réalité qui, si elle signalait les qualités du ministre, ne doit pas cacher à l'historien les faiblesses de Stanton et leurs répercussions sur le commandement. Travailleur infatigable, Stanton mit de l'ordre et restaura la probité dans son département, le transformant en une machine administrative d'une efficacité redoutable. La politique de la commande publique renoua avec les principes élémentaires du droit. Toutefois, l'action du ministre pouvait souffrir d'un manque de réflexion. Pour balayer la corruption endémique qui régnait dans le domaine des contrats, il fut ainsi à l'initiative le 29 janvier de décisions dont il ne mesura pas les effets sur le plan de la stratégie économique et commerciale : la contractualisation avec les pays tiers dans le seul cas où les biens recherchés ne pouvaient être produits dans les Etats du nord ; l'annulation de toutes les procédures d'achat d'équipement (armes, vêtements...) avec les pays étrangers³⁰⁵. Ces directives eurent pour conséquence de laisser à la Confédération le libre accès au marché européen et de s'y approvisionner sans entrave. « Une occasion en or pour le Nord de couper l'approvisionnement, de paralyser le Sud et de terminer la guerre s'est présentée dans les douze ou quinze premiers mois du conflit, mais l'administration échoua à le voir et à apprécier cette chance à sa juste valeur³⁰⁶ ». C'est le jugement implacable prononcé par Howard Meneely au terme de son étude sur les activités du ministère de la guerre.

Lincoln et Stanton instaurèrent une étrange méthode de travail fondée sur un droit de censure mutuel qui nous éloigne pour le moins des canons relationnels classiques entre un chef de l'Etat et l'un de ses ministres. « Je veux obliger tout le monde quand je le peux ; Stanton et moi avons convenu

³⁰³ *Through Five Administrations : Reminiscences of Colonel William H. Crook, Body-Guard to President Lincoln*, éd., Margarita Spalding Gerry, New York, Harpers and Brothers Publishers, 1890, p. 33.

³⁰⁴ Cité par Flower Frank Abial, *Edwin McMasters Stanton, op. cit.*, pp. 369-370.

³⁰⁵ O.R., 3 :1, pp. 869-870.

³⁰⁶ A. Howard Meneely, *The War Department, 1861, op. cit.*, p. 308.

que si je lui envoie un ordre qui ne peut être exécuté, il doit le refuser. Ce qu'il fait parfois³⁰⁷ ». Ce couple de l'exécutif apporta un nouvel élan à cet étage du commandement. Le nouveau ministre se fit très vite remarquer par son approche offensive de la guerre. « Cette armée doit se battre ou s'enfuir ; pendant que nos hommes luttent magnifiquement dans l'Ouest, il faut en finir avec le champagne et les huitres sur le Potomac³⁰⁸ ».

A priori tout concourait pour que Stanton et McClellan travaillassent de concert, en tout cas en dehors de toute rivalité majeure. Tous deux démocrates, ils avaient renforcé leur amitié pendant l'été 1861, unis, pensait sincèrement le général, dans le rejet de l'abolition de l'esclavage comme but de la guerre et dans le principe d'une restauration de l'Union fondée sur le principe de la réconciliation. Au cours des derniers mois de l'année, il était fréquent de voir McClellan se rendre au domicile de Stanton pour échapper aux attentions encombrantes du tout Washington. Par ailleurs, ce dernier ne cachait pas son plaisir d'être reconnu comme le conseiller et confident du « jeune Napoléon ». « Je crois que l'existence de la République dépend de cet homme », confia-t-il à un proche³⁰⁹. La nomination de son ami, qui devenait de fait son supérieur direct, fut pour McClellan « une chance des plus inattendues³¹⁰ ». L'alliance entre les deux hommes culmina en octobre lorsque le général fit connaître ses vues stratégiques au ministre Cameron. Stanton participa à la rédaction du rapport. Il était à l'origine du paragraphe plaidant pour une mise à disposition de l'Armée du Potomac de tous les renforts disponibles sur les autres théâtres d'opération ; cette concentration devant permettre une entrée en campagne avant l'hiver³¹¹. La bonne fortune tourna en quelques semaines en fortune contraire. En réalité, le commandant avait mal appréhendé les convictions profondes du nouveau ministre et, surtout, le fait que la défense de l'Union était une cause ayant valeur d'idéal qui ne souffrait pas la faiblesse de caractère vers laquelle les amitiés passées ou présentes pouvaient amener. Ainsi, Stanton était-il resté très discret sur la question de l'esclavage, et l'existence d'un fort sentiment abolitionniste, perceptible lors de l'affaire Frémont, le rangea peu à peu dans le camp des radicaux. Unioniste convaincu, il se donna corps et âme à son travail et s'érigea en défenseur incorrigible des prérogatives présidentielles. La lecture qu'il en fit conférait à Lincoln un rôle prééminent dans la structure de commandement, dans le processus de décision, et plaçait ses généraux en position de subordination. Il ne pouvait donc que se heurter violemment au commandant qui se posait comme figure éminente sur la scène militaire déniait tout droit d'entrée à Lincoln.

³⁰⁷ David Herbert Donald, *Lincoln, op. cit.*, p. 334.

³⁰⁸ Charles A. Dana, *Recollections of the Civil War with the Leaders at Washington and in the Field in the Sixties*, New York, D. Appleton and Company, 1899, p. 5.

³⁰⁹ Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton, op. cit.*, p. 131.

³¹⁰ CWPGM, p. 154.

³¹¹ *Ibid.*, pp. 118-119.

Entre McClellan et Stanton, les relations prirent rapidement une tournure détestable. McClellan ne vit rien de la dualité farouche qui s'annonçait et du renversement spectaculaire des alliances qui se profilait. Le ministre recueillit auprès de la commission interparlementaire sur la conduite de la guerre, dont il finira par épouser les vues, et des généraux sous le commandement de McClellan des informations qui identifiaient ce dernier comme la source de l'atonie de l'armée. Il s'en convainquit. La fracture devint profonde et l'ami d'hier devint un ennemi résolu. On trouve la traduction de cette adversité dans les propos tenus à Lincoln peu de temps après son entrée en fonction : « Vous êtes par la Constitution le commandant en chef et vous devez agir en tant que tel sinon le gouvernement est perdu... Vous devez ordonner à McClellan d'entrer en action. Je pense qu'il obéira. Dans le cas contraire remplacez-le par quelqu'un qui obéira³¹² ». Il avait une vision précise du rôle de chacun qu'il signifia en des termes sans équivoque devant le général et ses officiers réguliers le 20 janvier 1862 : « Mon travail est de procurer les moyens, les instruments pour poursuivre la guerre de l'Union et réprimer la Rébellion ». Et de conclure en se tournant ostensiblement vers le commandant : « Votre devoir est d'utiliser ces instruments et le mien de constater que c'est bien le cas³¹³ ». Ce que McClellan pouvait alors prendre pour l'expression d'un volontarisme exacerbé, dicté par le souci légitime d'imposer son autorité, devint pour lui trois mois plus tard la manifestation évidente d'une opposition tenace. Le général Franklin était à l'origine de cette prise de conscience. Stanton, lui écrivit-il le 7 avril, affirmait que McClellan agissait en stratège et non en combattant, que tous ceux qui s'opposaient à la politique gouvernementale gravitaient autour de sa personne, « qu'en d'autres termes vous aviez des ambitions politiques³¹⁴ ». Le ministre apparut dès lors au commandant comme « l'homme le plus ignoble » qu'il eut à connaître³¹⁵. En juillet, le ton était celui d'une absolue aversion : « ... eut-il [Stanton] vécu au temps de notre Sauveur, Judas Iscariote serait resté un membre respecté de la communauté des Apôtres, et la splendide trahison et la fourberie d'E. M. Stanton auraient conduit Judas à lever les mains au ciel avec une sainte horreur et un étonnement naturel - il aurait certainement réclamé et exercé le droit d'avoir été le Traître de son Seigneur et Maître...³¹⁶ ».

Dès sa prise de fonction, le ministre décida des mesures fortes qui marquèrent une prise de distance avec McClellan. Le 31 janvier 1862, le Président avait reçu du Congrès le pouvoir d'exercer son autorité sur les voies de chemin de fer et les lignes télégraphiques. Le ministre, qui assurait le contrôle de cette compétence, fit ainsi déménager le bureau télégraphique qui se trouvait alors dans le quartier général du commandant dans le bâtiment de son ministère. Il était en mesure d'exercer

³¹² Frank Abial Flower, *Edwin McMasters Stanton, op. cit.*, p. 138.

³¹³ *Ibid.*, p. 125.

³¹⁴ CWPGM., p. 231.

³¹⁵ *Ibid.*, p. 269.

³¹⁶ *Ibid.*, p. 354.

l'une des principales missions lui incombant : maîtriser, contrôler et censurer l'information militaire pour éviter sa diffusion dans la presse, l'opinion et, par conséquent, dans les rangs de l'ennemi.³¹⁷

Dans le monde intérieur tourmenté de Lincoln où s'empilaient la tension, la désillusion puis une douleur insondable après que son jeune fils de 4 ans, Willie, eut succombé le 1^{er} février à une fièvre typhoïde, les diatribes anti-McClellan du ministre de la Guerre ne firent rien pour améliorer les rapports entre le commandant en chef et le général. Qu'elles les aggravassent par leur caractère répété et incisif est le plus vraisemblable. D'autres maux, tout autant permissifs par leurs conséquences, furent imputables à Stanton et affectèrent l'action militaire en Virginie. Le ministre s'immisça dans les affaires militaires à propos de sujets qui requéraient *a minima* une concertation avec la tête du commandement opérationnel. Ainsi, il joua un rôle décisif dans la décision de Lincoln de suspendre la participation de McDowell à la campagne de la Péninsule - ce point sera analysé au prochain chapitre. Il commit également une véritable méprise le 3 avril 1862 en interrompant le recrutement des volontaires dans tous les Etats fidèles à l'Union³¹⁸. Les bureaux avaient reçu l'ordre de fermer leurs portes et les agents recruteurs de rejoindre leur régiment. L'évolution de la situation militaire dans l'Ouest - les victoires dans le Tennessee - diffusa dans l'opinion un sentiment d'optimisme auquel s'était laissé à son tour gagner le ministre. Elle préfigurait selon lui une victoire rapide qui rendait inutile une levée en masse de volontaires. Cette explication, sans doute la plus probable pour comprendre la décision ministérielle, n'en était pas moins symptomatique de l'antagonisme qui l'opposait au général. On peut penser que dans un cadre relationnel normal, purgé des querelles d'ego, où s'inviterait l'esprit de collégialité, le ministre n'eut pas pris une décision aussi lourde de conséquences sur l'organisation de l'armée et l'effort de guerre sans consultation préalable de la gence militaire.

Le dispositif de recrutement en vigueur avait été arrêté en décembre 1861 et mis en place au 1^{er} janvier suivant par l'ancien ministre de la Guerre, Cameron. Il confiait la possibilité de lever de nouveaux régiments au ministère de la Guerre dans le cadre d'une procédure de réquisition spéciale et non plus aux gouverneurs. Il ne s'agissait pas d'une sanction à l'encontre de ces derniers. Les gouverneurs s'étaient acquittés de leur prérogative avec succès et le ministère estimait que jusqu'à la reddition des confédérés, que l'on croyait prochaine, la configuration actuelle des armées était suffisante³¹⁹. Les actions de recrutement étaient menées pour chaque Etat par 6 agents issus des rangs, dont 2 officiers, placés sous l'autorité d'un contrôleur général, et les recrues convergeaient vers des

³¹⁷ Albert E. H. Johnson, "Reminiscences of the Hon. Edwin M. Stanton, Secretary of War", in *Records of the Columbia Historical Society*, vol. 13, Washington, 1910, pp. 73-74.

³¹⁸ O.R., série 3, 2, pp. 2-3.

³¹⁹ Fred Albert Shannon, *The Organization and the Administration of the Union Army 1861-1865*, vol. 1, Gloucester, Peter Smith, 1965, p. 264.

dépôts où elles étaient équipées et recevaient une instruction militaire³²⁰. Ce nouveau dispositif dans lequel on pouvait voir les fondements d'un « système de recrutement national ou même de levée en masse³²¹ » fut interrompu à l'initiative de Stanton alors qu'il fonctionnait sans difficulté particulière. La décision du ministre fut qualifiée par l'historien Fred Shannon d'une des « fautes les plus colossales de la guerre³²² ».

Il est frappant de voir combien, à cette occasion, Stanton fit preuve d'imprévoyance en ignorant certaines réalités de la guerre et la première d'entre elles : la guerre avait un coût humain. A la sous-estimation de l'épaisseur temporelle du conflit soutenue par l'idée que les victoires dans l'Ouest signifiaient l'effondrement prochain de la Confédération, il fallait ajouter la méconnaissance du rôle essentiel de la composante morale de l'armée comme facteur de performance. « Les effets des forces physiques, notait Clausewitz, se fondent entièrement avec ceux des forces morales et ne peuvent en être séparés par un processus chimique comme un alliage métallique³²³ ». Or, en privant les généraux de la possibilité de combler les pertes humaines par des renforts ayant reçu un minimum d'entraînement et de maintenir les régiments à effectifs constants, cette décision avait pour conséquence d'ébranler le moral des combattants et de compliquer la tâche du commandement opérationnel dont l'un des rôles majeurs était d'entretenir l'exaltation morale des troupes, d'encourager leurs vertus martiales, de garantir la discipline, de préserver un esprit de corps pour limiter les désertions et, finalement, de les faire converger vers le but ultime de la guerre : le combat victorieux. L'un des biographes de Stanton affirma que celui-ci avait déclaré devant la commission militaire du Sénat qu'il n'avait envisagé la suspension du recrutement que pour une période d'un mois, deux au maximum³²⁴. Ce n'est pas la version que l'intéressé donna à Halleck le 1^{er} mai : « L'ordre de stopper le recrutement avait pour but de forcer la main aux gouverneurs respectifs pour nous répondre. Nous avons aujourd'hui reçu ces réponses³²⁵ ».

Il est non moins frappant de constater les limites des prérogatives du commandement opérationnel et de son champ d'intervention dans la mise sur pied des armées. Celui-ci était légalement empêché d'amener au niveau qu'il considérait être le plus haut la préparation des armées. Cette compétence était dévolue par la Constitution à l'autorité civile. L'organisation des forces échappait au commandement, ce qui ne constituait pas en soi une singularité. En Suisse, pays dont le régime

³²⁰ O.R., série 3, 1, pp. 722-723.

³²¹ Fred Albert Shannon, *The Organization and the Administration of the Union Army 1861-1865*, op. cit., vol. 1, p. 266.

³²² *Idem*.

³²³ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 191.

³²⁴ Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton*, op. cit., p. 201.

³²⁵ O.R., série 3, 2, p. 29. La question aux gouverneurs portait sur le nombre de volontaires fournis par leurs Etats respectifs depuis le début du conflit.

politique présentait des traits communs avec les Etats-Unis (un Etat fédéral constitué de cantons souverains), la loi sur l'organisation des armées, édictée en 1850, donnait à l'Assemblée fédérale le pouvoir de fixer le nombre des troupes à lever. Le général ne pouvait alors disposer des troupes que dès le moment de leur mise en place achevée : le droit d'émettre des propositions pas plus d'ailleurs qu'une participation aux délibérations ne lui étaient accordés. C'est le même principe qui s'appliquait dans l'Union. Le général avait sous ses ordres le volume d'hommes que le gouvernement consentait à lui attribuer en fonction des circonstances. En cas de désaccord, ses moyens de pression étaient en fait réduits et étaient tributaires de la volonté d'écoute de l'exécutif. Placé dans l'incapacité de s'opposer à une décision aux retombées pénibles pour l'outil militaire, le commandement était condamné dans ce domaine précis à une forme d'impuissance.

Quel rôle tint Lincoln dans cette décision ? McPherson, auteur d'une étude sur l'action de Lincoln en qualité de commandant en chef, n'y consacre pas une ligne. Quant aux principaux biographes du Président, ils ne sont pas plus diserts. Un oubli de leur part pouvant être exclu, il nous faut reconnaître qu'aucun matériau n'est disponible pour répondre à cette question. On se limitera donc à penser qu'au regard du lien de proximité qui unissait le Président à son ministre, il est peu probable qu'il fût tenu à l'écart de ses intentions et n'en avalisa pas les termes.

Cet optimisme sur la fin prochaine du conflit, il ne pouvait être question pour McClellan, auquel on reconnaîtra sur ce point une lucidité supérieure à celle du ministre, de le partager. L'ire du général fut traduite en ces termes dans ses mémoires : « Quand l'esprit critique pourra sereinement s'exercer sur ses actions, on regardera sa gestion comme inégalée dans l'histoire pour ses bévues et son autoritarisme qui trahit l'ignorance. Il prolongea inutilement d'au moins deux ans la durée de la guerre et tripla son coût humain et financier³²⁶ ».

Deux mois plus tard, le 6 juin, quand il fallut se rendre à l'évidence que la guerre se poursuivrait pour un temps indéterminé, que l'on n'était plus capable de compenser dans les armées les disparitions liées aux combats, aux maladies et aux désertions, les actions de recrutement reprirent dans l'urgence³²⁷. Mais les résultats étaient si médiocres que le secrétaire d'Etat Seward sollicita les gouverneurs pour signer une pétition demandant au Président de lancer un appel aux volontaires. La missive remise à Lincoln prenait soin de préciser que cet appel n'avait d'autre objectif que d'accélérer un processus de victoire largement enclenché. Le Président acquiesça à la proposition et, après avoir retenu la suggestion de Stanton de porter le nombre de volontaires à 300 000 hommes, lança l'appel le 2 juillet. L'appel prévoyait un quota de régiment pour chaque Etat établi en fonction de leur

³²⁶ *McClellan's Own Story, op. cit.*, p. 259.

³²⁷ O.R., série 3, 2, p. 109.

potentiel démographique ; New York était le plus gros contributeur avec vingt-huit régiments, le Rhode Island, le Delaware et le Minnesota les plus préservés avec un régiment. Au total cent cinquante régiments devaient être levés. Réclamer des troupes était une chose. Qu'elles fussent sur le pied de guerre rapidement en était une autre, improbable sinon impossible. La démarche était dépourvue de tout dispositif coercitif, ce qui justifia le message suppliant de Lincoln aux gouverneurs : « Je ne désire pas la moitié des 300 000 nouvelles recrues. Si j'en avais 50 000, là maintenant, je crois que je pourrais terminer la guerre en deux semaines... Le plus vite vous les enverrez, un moins grand nombre vous aurez à envoyer. Le temps est capital. Je vous prie d'agir en tenant compte de cela³²⁸ ».

L'exécutif n'avait pas conscience que l'opinion était touchée dans une large partie par une rétractation de la ferveur patriotique. Le grand élan d'enthousiasme du printemps 1861 s'était tari. On eut beau multiplier les messages exaltant les vertus de sacrifice, la défense du drapeau, la souffrance des combattants au front, ils se heurtèrent à une relative indifférence et échouèrent dans une large mesure à régénérer un puissant sentiment d'amour du pays. Les Etats firent remonter leurs difficultés qui s'expliquaient aussi par l'erreur de Lincoln de fixer la durée de l'enrôlement à trois ans. N'était-ce pas le signe que la fin de la guerre n'était pas pour demain ? Ils furent plusieurs gouverneurs, désemparés par la chute des vocations, à plaider pour un temps d'engagement plus court, de quelques mois et, en dernier ressort, au recours à une forme de conscription et aux primes. Pour sortir d'une impasse qui commençait à vicier l'effort de guerre nordiste, des mesures furent prises qui constituaient un « ingénieux mélange de carotte et de bâton³²⁹ ». Ceux qui s'enrôlèrent pour une durée de trois ans reçurent une avance sur leur prime et en certains endroits une prime spéciale au titre du dédommagement économique occasionné par leur départ. Le bâton fut brandi par le corps législatif auquel revint la charge de rectifier une situation précaire. La Chambre des représentants vota le 17 juillet, au terme de plusieurs jours de débats animés et passionnés, une loi qui amendait celle du 28 février 1795 portant levée des milices. Le texte autorisait le Président à lever dans chaque Etat des milices composées de citoyens valides âgés de 18 à 45 ans pour une durée maximum de neuf mois. Dans ce domaine, le point crucial du dispositif résidait dans la possibilité pour le commandant en chef « d'adopter les statuts et règlements » en cas de défaillance dans l'application de la loi³³⁰. C'était, en théorie, lui conférer un droit exorbitant : l'exécutif pouvait intervenir directement au niveau des Etats. Les germes de la conscription étaient semés, et au terme d'un processus de maturation qui dura huit longs mois naîtra la conscription. Neuf jours suffirent à Lincoln pour exercer son pouvoir. Le gouverneur de l'Iowa reçut l'instruction de monter un contingent de miliciens pour atteindre le quota

³²⁸ *Ibid.*, pp. 200-201.

³²⁹ James M. McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 536.

³³⁰ *The Congressional Globe, The Official Proceedings of Congress, 37th Congress, 2nd Session*, p. 3320.

de volontaires fixé par la loi. Il faut croire que nombreux étaient encore ceux qui ne surent voir dans la défense de l'Union un principe supérieur à des obligations aussi triviales que de moissonner les champs. Le 4 août, le ministre de la Guerre n'eut d'autre alternative que de prendre une instruction radicale : l'incorporation de 300 000 miliciens pour une durée de neuf mois, et dans le cas où un Etat ne serait pas en mesure d'atteindre son quota au 15 août, celui-ci devrait combler le manque par la mise en œuvre d'une levée spéciale de miliciens³³¹. Des dispositions coercitives accompagnèrent l'instruction dont on prévoyait qu'elle susciterait une farouche hostilité dans une partie de la société civile : le ministère ordonna le 8 août aux représentants de l'ordre d'arrêter et de placer en détention tout citoyen concerné par l'enrôlement qui chercherait à s'y soustraire en fuyant son Etat ou le pays. Dans la foulée, Stanton suspendit le décret d'*Habeas Corpus* pour ces contrevenants. La suspension fut confirmée par le Président le 24 septembre pour ceux et celles accusés de « décourager les enrôlements de volontaires, de résister à l'incorporation des milices ou coupables de pratiques déloyales susceptible de procurer assistance et encouragement aux rebelles...³³² ».

Ces mesures législatives permirent au commandement d'endiguer, ponctuellement, la crise des effectifs. Paradoxalement, c'est la peur de la conscription qui favorisa la recrudescence des volontaires. Un prévôt de l'Etat de Pennsylvanie reconnut que « sans une incorporation lourde de menace, aucune prime locale n'aurait vu le jour et sans prime, nous ne nous serions procurés aucun volontaire³³³ ». Quatre cent trente mille hommes sur un quota attendu de 334 835 unités répondirent à l'appel du 2 juillet. Ce nombre permit de compenser les médiocres résultats des incorporations : 87 500 miliciens « seulement » rejoignirent l'armée de l'Union sur les 334 835 également prévus³³⁴. A la fin de l'hiver 1862-1863, le système de recrutement était à bout de souffle. Les armées fédérales avaient enregistré des pertes conséquentes au cours des quatre grandes batailles qui les avaient opposées aux confédérés. Lincoln n'eut d'autre alternative que d'accepter la mise en place la conscription.

4) Le commandement à l'épreuve des réalités de la guerre.

L'impuissance de l'Union, lisible à travers les antagonismes relatés, à forger un commandant animé par une volonté commune, n'obérait pas pour autant ses chances de succès sur le champ de bataille ; elle ne signifiait pas que l'Armée du Potomac accuserait un handicap face à l'ennemi et ne

³³¹ O.R., série 3, 2, p. 291.

³³² CWAL, 5, p. 437.

³³³ Philip S. Klein, Ari Arthur Hoogenboom, *A History of Pennsylvania*, Second Edition, University Park, The Pennsylvania State University, 1980, p. 282.

³³⁴ O.R., série 3, 4, p. 1265.

serait pas en mesure de se battre contre lui à armes au moins égales. Sur le papier, la victoire semblait même promise à McClellan. « Il n'est pas de grandes actions suivies qui soient l'œuvre du hasard et de la fortune ; elles dérivent toujours de la combinaison et du génie. Rarement on voit échouer les grands hommes dans leurs entreprises les plus périlleuses³³⁵ ». McClellan échoua et si l'on adhère aux mots de l'auteur qui n'est autre que Napoléon, il faut en conclure que le commandant de l'armée du Potomac se montra un piètre général, qu'il ne sut déployer les qualités, les forces essentielles requises sur le terrain pour mener ses hommes au succès.

a - McClellan et le renseignement : amateurisme et fantasme.

Le général est stratège. En cette qualité et en préalable à l'action, il doit dresser un plan de campagne dont la formulation tient compte de plusieurs variables imprécises : le nombre de l'ennemi, son moral, ses intentions, son déploiement, la nature du terrain. Le plan n'est pas une construction partie de rien. Pour faire la guerre il faut connaître ; savoir et action sont inséparables, le premier élément du couple précédant logiquement le second. Le général investi d'un commandement est conscient de s'engager, et avec lui les forces qu'il doit conduire à la victoire, dans un univers où le chaos règne en maître. Sa vision de décideur est naturellement affectée par l'angoisse de l'incertitude à laquelle s'ajoute un dénuement d'information à ce stade des opérations. Le commandement est plongé dans le brouillard, ce trait irréductible de la guerre souligné par Clausewitz qui place le général dans l'obligation, inconfortable, de travailler sur des hypothèses assises sur un ensemble d'informations imparfaites, de se livrer à des calculs avec des grandeurs incertaines et de privilégier une prise de risque calculée. Pour rendre intelligibles les éléments sur lesquels il construira ses préparatifs, le commandement recourra au renseignement, outil d'expertise et d'aide à la décision que Clausewitz désignait comme « l'ensemble des connaissances relatives à l'ennemi et à son pays et par conséquent le fondement sur lequel s'érigent nos propres idées et nos actes³³⁶ ».

Lorsque la guerre éclata, le renseignement était au stade de l'enfance. Le pays, contrairement aux grandes puissances européennes, ne disposait d'aucune structure organisée dédiée à la recherche du renseignement, pas plus d'une longue expérience ou d'une doctrine en la matière. Une carence d'autant plus regrettable que pendant la guerre d'indépendance, George Washington avait développé au sein de l'armée continentale un système de renseignement performant fondé sur des techniques variées : espionnage, contre-espionnage, cryptanalyse, sécurisation des communications, manipulation de l'information, surveillance, reconnaissance. Le premier Président des Etats-Unis avait mesuré toute l'importance du sujet et tenait pour indéniable le fait que la victoire était

³³⁵ Las Cases, *Mémorial de Sainte-Hélène*, tome 7^{ème}, Paris, 1823, p. 236.

³³⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 107.

étroitement liée à la qualité du renseignement. « Pendant la guerre révolutionnaire, la connaissance de Washington du renseignement militaire et du subterfuge dépassait allégrement celle de ses adversaires anglais³³⁷ ». Cette supériorité fut un facteur clé dans le processus de victoire finale sur les troupes de Sa Majesté. Ces méthodes ne furent pas pérennisées ou modélisées et ne se développèrent pas dans une organisation idoine. Il manquait pour cela un ennemi irréductible et menaçant la sécurité du pays qui permit à une volonté politique d'en légitimer le principe.

On trouvait la traduction de ce désintérêt dans le manuel de doctrine militaire, *Regulations for the Army of the United States* de 1857, révisé en 1861, qui déclinaient sur 52 articles et 1587 paragraphes les points structurants de l'armée : le recrutement, les grades, les carrières, la discipline, l'entraînement, l'organisation des troupes, la tactique, la logistique, le transport, l'équipement, l'armement. On chercherait en vain dans cette version la trace d'un développement sur la science et la pratique du renseignement militaire. La seule allusion au renseignement se trouvait, pour les deux documents, dans l'article 36, paragraphe 649 portant sur les troupes en campagne - les reconnaissances : « Les détachements de reconnaissance observeront les précautions suivantes : laisser des postes réduits ou des sentinelles par intervalles, transmettre l'information aux postes avancés de l'armée à moins que le retour ne doive se faire par un itinéraire différent ; ...³³⁸ ». Le règlement fut une nouvelle fois révisé en 1863 et, le fait est à peine croyable, il n'y était pas fait mention du renseignement. Deux années de guerre ne semblaient avoir opéré aucune prise de conscience chez les autorités politiques et militaires de l'importance théorique de la matière. Au début de la guerre, il appartenait à chaque commandant d'armée d'établir selon sa conception propre, et donc sa sensibilité personnelle au sujet, un système de renseignement. En raison de cette déficience structurelle au sein du commandement, chaque camp s'orienta vers des champs d'application traditionnels : utilisation d'espions, d'éclaireurs, d'unités de guérilla, interrogatoires de prisonniers, reconnaissances équestres. Les belligérants s'employèrent en conséquence à tisser un réseau d'information, militaire et civil, pour mieux éclairer leurs choix stratégiques. McClellan ne dérogea pas à la règle.

Dans le domaine du renseignement, le croisement est vertueux ; il évite une information par trop parcellaire et douteuse. Ce croisement est indispensable pour permettre aux militaires, auxquels on propose des points de comparaison, de juger avec une meilleure perspicacité. McClellan ne créa pas cette structure capable de centraliser et d'analyser à des fins opérationnelles la floraison

³³⁷ Christopher Andrew, *For the President's Eyes Only, Secret Intelligence and the American Presidency from Washington to Bush*, New York, Harper Perennial, 1995, p. 10.

³³⁸ *Regulations for the Army of the United State, 1857*, New York, Harper & Brothers, 1857, p. 85. Dans la révision de 1861, p. 94.

d'informations collectées. Ou qu'il n'en voyait pas l'utilité, ou qu'on ne l'y sensibilisa point. Cette absence fut l'une des grandes faiblesses du commandement de l'Union au cours de la campagne à venir.

Pendant longtemps, l'idée eut cours selon laquelle McClellan aurait été la victime des évaluations fantastiques du détective Pinkerton, chargé dès le mois d'août de recueillir des informations sur l'armée rebelle, et que celles-ci expliqueraient ses demandes incessantes de renforts sans lesquels aucune offensive ne pouvait être lancée. Les travaux de Stephen Sears et ceux plus spécifiques à cette question d'Edwin Fishel battent en brèche cette version³³⁹. L'influence de Pinkerton resta en définitive très marginale et conforta, plus qu'elle ne fonda, la prudence du commandant.

McClellan avait apporté « dans ses bagages » Allan Pinkerton, Né en Ecosse en 1819, Pinkerton était le fils d'un policier de Glasgow qui mourut prématurément de blessures reçues en service. La pauvreté menaçant la famille, il travailla comme apprenti tonnelier et, au contact du monde ouvrier et de sa condition de vie misérable, il développa une conscience politique. Il devint un partisan du mouvement « chartiste³⁴⁰ » ce qui le rendit suspect d'activisme politique par la police anglaise. Sa tête mise à prix, il préféra fuir le pays et il s'embarqua pour le Canada en 1842 d'où il rejoint rapidement la région de Chicago. L'histoire dit qu'un jour sa route croisa par hasard celle de faux monnayeurs, qu'il les arrêta avec l'aide du shérif local. Cet épisode changea sa destinée. Il fut nommé shérif suppléant du comté de Kane (1846) et de Cook (1853), dans l'Illinois, employé par le ministère des Finances et le service postal, puis fonda sa propre agence de détective en 1855³⁴¹. Il mit ses talents au service des compagnies de chemin de fer, victimes des assiduités criminelles de pilleurs de trains, et se lia d'amitié avec l'un de ses présidents : George McClellan. Abolitionniste, il apporta son aide pour faciliter le passage des esclaves fugitifs au Canada. Au déclenchement de la guerre, sa renommée était solidement établie. Elle fut renforcée en février 1861 quand, chargé de la protection du nouveau Président, il prétendit disposer des preuves d'une tentative d'assassinat sur sa personne. On le crut et Lincoln, sur la route qui devait l'amener à Washington, ne fit pas escale à Baltimore, lieu supposé du crime projeté par ses ennemis. Il régnait dans l'administration tant de confusion qu'il s'en alla rejoindre le général McClellan, nommé à la tête du Département de l'Ohio.

³³⁹ Edwin C. Fishel, "Pinkerton and McClellan : Who Deceived Whom ?", in *Civil War History*, vol. 34, n° 2, juin 1988, p. 115.

³⁴⁰ Nom donné au premier mouvement ouvrier anglais qui naquit avec la crise économique des années 1837-1838. La Charte réclamait une série de droits politiques (suffrage universel masculin, abolition du cens électoral, réunion annuelle du Parlement, secret des votes, allocation d'une indemnité aux députés...) visant à donner une meilleure représentation parlementaire des classes pauvres. Le Parlement rejeta ces revendications et le mouvement se décomposa en 1848.

³⁴¹ Frank Morn, *The Eye That Never Sleeps : A History of the Pinkerton National Detective Agency*, Bloomington, Indiana University Press, 1982, p. 18.

Pinkerton travaillait pour McClellan avec lequel il était sous contrat, et non pour le gouvernement. Il témoignait au général une loyauté et une fidélité indéfectibles. Ce lien pourrait expliquer un souhait de ne jamais lui déplaire et d'être peu regardant sur des méthodes de comptage bien peu scientifiques. Il n'était qu'un des nombreux pourvoyeurs et relais d'information : les missions de contre-espionnage étaient également menées par Lafayette Baker, un espion travaillant pour ministère de la Guerre, et McClellan utilisa d'autres canaux, notamment les renseignements en provenance des opérations de reconnaissance diligentées par ses commandants de division. Pinkerton ne fournit que six rapports estimatifs des forces ennemies au cours des quinze mois que dura leur collaboration. Il n'apporta ni le sérieux ni l'esprit scientifique dont la matière, pour produire ses effets avantageux, devait s'entourer. Fishel, qui les étudia dans le détail, parle à propos de l'estimation du 8 mars d'« un exemple de raisonnement dénué de fondement, sans logique et propre à donner le vertige », « une offense à la logique », « une distorsion de la réalité », « un exemple de sophisme³⁴² ». Au lieu d'être 115 500, les confédérés reconnaissaient 56 392 hommes³⁴³.

Bien qu'il s'autoproclamât dans ses mémoires « Chef des services secrets des Etats-Unis » - un titre repris dans les O.R. - Pinkerton n'en n'avait pas les fonctions. Il n'était pas à la tête d'un service qui collationnait les informations en provenance des différents canaux de l'Armée, les passait au crible d'une analyse méthodique pour leur donner du sens et les restituait au commandement sous la forme de données concluantes de nature à orienter la décision. Il avait un champ d'action borné. A la lecture des rapports qu'il transmit à McClellan (sept parmi les plus importants sont repris dans les OR³⁴⁴), on constate que les sources sur lesquelles il fondait ses analyses étaient réunies dans une formule liminaire identique : « espions, esclaves en fuite, déserteurs, réfugiés et prisonniers de guerre ». Malgré le peu de fiabilité de ces sources, elles constituèrent le socle primaire à partir duquel McClellan asséna ses évaluations.

La première extravagance numérique relative à l'armée sudiste est le fait de McClellan. Dans un courrier adressé à Scott le 8 août, il avança le chiffre de 100 000 rebelles en opposition. Un nombre qu'il tenait, écrivait-il, « d'espions, de lettres, de télégrammes³⁴⁵ ». En réalité, il le devait au témoignage improbable d'un déserteur sudiste, Edward McMurdy, que le général accepta de croire sans contre-examen³⁴⁶. Les rumeurs, les conjectures inspirèrent plus vraisemblablement les chimères du commandant pendant l'été³⁴⁷. Voilà qui en disait long sur la fiabilité et le degré d'expertise d'un

³⁴² Edwin C. Fishel, "Pinkerton and McClellan : Who Deceived Whom ?", in *op. cit.*, p. 125.

³⁴³ O.R., 5, p. 763 et 1086

³⁴⁴ O.R., 5, p. 736 et 763 ; O.R., 11 :1, pp. 264-272.

³⁴⁵ O. R., 11 :3, pp. 3-4.

³⁴⁶ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, *op. cit.*, p. 103.

³⁴⁷ Edwin C. Fishel, "Pinkerton and McClellan : Who Deceived Whom ?", in *op. cit.*, p. 117.

système de renseignement fondé sur de telles sources et, c'est peut-être le plus important, sur l'obsession qui affectait l'esprit du général et ne cessa d'alimenter ses illusions sur ce point. Aucun élément objectif ne pouvait étayer ce nombre. A Cameron, le général donna le chiffre de « 150 000 bien entraînés et équipés, efficacement commandés, et fortement retranchés³⁴⁸ ». Ils étaient en fait 45 000, et le général Johnston n'avait nulle intention, avec si peu d'hommes, d'attaquer Washington. La première estimation fournie par Pinkerton le 4 octobre rejoignait approximativement les supputations du commandant deux mois plus tôt : 98 400³⁴⁹.

Le sentiment que pouvaient inspirer de tels chiffres à Lincoln nous est connu grâce aux souvenirs de certains collaborateurs. Le 25 juillet 1862, le sénateur républicain Orville Hickman Browning s'entretint avec lui :

Le Président m'a dit... qu'il était convaincu que McClellan ne combattrait pas et qu'il en avait parlé à Halleck... Que si par magie il pouvait le renforcer avec 100 000 hommes il serait en extase, le remerciant pour cela, et lui dirait qu'il marcherait sur Richmond le lendemain, mais que ce jour venu il lui télégraphierait pour lui dire qu'il avait reçu des informations selon lesquelles l'ennemi avait 400 000 hommes et qu'il ne pouvait pas avancer sans nouveaux renforts.³⁵⁰

Ce scepticisme était partagé au sein même de l'armée par plusieurs officiers. Jacob D. Cox, était, pendant la campagne de la Péninsule, le commandant de la brigade de la Kanawha. Il assurait que l'admiration que témoignait la troupe à son chef était liée au fait qu'elle était convaincue que, très largement dépassée en nombre, il l'avait néanmoins sauvée de la destruction. « La fiction qui entoure la force de l'armée de Lee est la chose la plus incroyable de l'histoire des guerres modernes, écrivit Cox. Que McClellan fut la victime ou le complice des inventions de son "service secret", nous ne saurions le dire. Il est presque invraisemblable qu'il ait été trompé, à moins qu'il le fût de son plein gré³⁵¹ ».

Il est curieux de constater que la méfiance avérée des plus hautes autorités politiques n'ait pas conduit à ce que l'on demandât à McClellan de justifier ses évaluations, car elles n'auraient pas résisté à un examen sérieux et l'évidence de leur incongruité aurait été révélée. De la même façon, que les membres de la commission sur la conduite de la guerre, guidés par la volonté d'en finir avec McClellan, n'aient pas jeté un regard plus inquisitif sur une question aussi essentielle déclenche les mêmes interrogations. Pourtant, dans son rapport sur les opérations de l'Armée du Potomac publié

³⁴⁸ O.R., 5, p. 9.

³⁴⁹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., p. 104.

³⁵⁰ *The Diary of Orville Hickman Browning*, op. cit., vol. 1, p. 563.

³⁵¹ Jacob Dolson Cox, *Military Reminiscences of the Civil War*, vol. 1, New York, Charles Scribner's Sons, 1900, p. 250.

en 1863, la commission soulignait le fait que les généraux avaient reçu l'ordre, en décembre 1861, de conduire au quartier général toute personne en provenance des lignes ennemies, sans avoir préalablement la possibilité de les interroger, qu'en conséquence de cette centralisation de l'information, les forces de l'adversaire leur étaient inconnues. Et de conclure sur cette question : « Les événements ultérieurs ont démontré que la force de l'ennemi était inférieure aux estimations les plus basses et que la puissance de leurs fortifications fut de beaucoup surestimée³⁵² ».

Aussi exubérants qu'ils fussent, ces chiffres ne procédaient pas d'une volonté délibérée et consciente de travestir une vérité. La sincérité du général ne semblait pas devoir être mise en question. Ces chiffres qu'il envoyait à Washington, nous les retrouvons dans la correspondance privée qu'il entretenait journallement avec sa femme. Ses lettres montraient que pour elle il n'avait pas de secret et qu'il abordait tous les thèmes qui occupaient son esprit. Elle était le réceptacle confortable de ses angoisses, de ses frustrations, de son sentiment de persécution aussi. Il est douteux que l'époux outragea ces lettres avec le mensonge, et admettons que sa conscience y eût répugné. Le général était plutôt la victime d'une auto-persuasion qui, parce que les informations collectées rencontraient ses propres attentes, abolissait tout esprit critique, toute recherche analytique.

Les demandes lancinantes du général pour toujours plus d'hommes étaient la conséquence logique de ces évaluations. A plusieurs occasions, McClellan eut l'occasion de faire connaître au commandant en chef ou au ministre de la Guerre ses vues stratégiques. On y trouvait le souci constant de ne vouloir affronter l'ennemi qu'en position de force numérique. « En premier lieu, l'autorité du gouvernement doit pouvoir compter sur le concours de forces physiques massives » lit-t-on dans un mémorandum daté du 4 août³⁵³, ou encore le 1^{er} octobre : « L'enjeu est si important, son issue si capitale et le résultat de la prochaine bataille sera si déterminant pour le futur autant que pour le présent que je presse, comme je n'ai cessé de le faire depuis que j'ai pris le commandement de cette armée, le gouvernement de consacrer son énergie et ses ressources disponibles à accroître le nombre et les capacités de l'armée dont dépend son salut³⁵⁴ ». Dans ce dernier message, il affirmait que son armée avait besoin de 208 000 hommes en état de combattre et 488 pièces d'artillerie pour être opérationnelle et se porter vers l'offensive³⁵⁵. Dans le langage du général, il fallait comprendre que toute action militaire lancée avec un nombre inférieur de soldats était prématurée et vouée à l'échec.

Lors de son entrée en campagne, l'Armée du Potomac était composée de douze divisions réparties en quatre corps - le 5^{ème} Corps sous Banks était détaché dans la Vallée. A leur tête, les généraux

³⁵² RJCCW, part 1, p. 7.

³⁵³ O.R., 5, p. 6.

³⁵⁴ *Ibid.*, p. 9.

³⁵⁵ *Ibid.*, p. 10.

McDowell, Sumner, Heintzelman et Keyes nommés par Lincoln. Les trois premiers avaient voté contre le plan Urbana et le quatrième n'y adhéra que sous conditions, lorsque McClellan l'avait soumis au vote de ses généraux. La décision était maladroite à la fois parce qu'elle fut prise arbitrairement sur des critères d'ancienneté, sans tenir compte de l'avis du commandant, et car « c'était substituer l'oligarchie à ce despotisme que Washington regardait comme indispensable à une armée³⁵⁶ ». Une expédition militaire de cette envergure devait pouvoir s'appuyer sur une chaîne de commandement parfaitement solidaire, où la confiance régnait entre ses différents étages. Pour McClellan, il s'agissait d'une nouvelle marque de défiance de la part du Président qui ne sembla pas pour autant entamer sa volonté. Ni son inspiration si l'on en juge par les accents napoléoniens dont il colora son message quelques jours avant le début de l'opération :

Le temps de l'action est arrivé et je sais pouvoir compter sur vous pour sauver notre pays... Je dois veiller sur vous comme le ferait un parent sur ses enfants et vous savez que votre Général vous aime du plus profond de son cœur. J'aurai pour souci - ainsi qu'il en a toujours été - de remporter la victoire avec le moins de pertes possible... Je vous demanderai des efforts intenses et héroïques, de longues marches, des combats désespérés, peut-être des privations. Nous les partagerons ensemble et quand cette triste guerre aura pris fin, nous rentrerons dans nos chaumières avec le sentiment qu'il ne peut y avoir plus grand honneur que la fierté d'avoir fait partie de l'Armée du Potomac.³⁵⁷

Les premières unités fédérales débarquèrent sur le sol de Virginie le 17 mars. La progression fut prudente. Elle se doubla d'une extrême lenteur avec la dégradation des conditions météorologiques qui transforma les routes en borbier. Le général Heintzelman, commandant du 3^{ème} Corps, fournit à McClellan une information capitale, de nature à lever la prudence de son supérieur et à donner une impulsion offensive à la campagne : selon ses informations, l'ennemi en opposition disposait de 15 000 à 20 000 hommes³⁵⁸. C'était plus que les confédérés n'étaient, mais cette évaluation n'était pas incongrue. Le commandant sembla pleinement y souscrire, reprenant ce chiffre dans un télégramme à Stanton le 3 avril³⁵⁹. En réalité, 11 000 sudistes sous l'autorité du général Magruder séparaient les bleus de Richmond. Ils étaient retranchés derrière une ligne de défenses prenant appui sur Yorktown. Autrement dit, la résistance était faible et pouvait être balayée sans coup férir par les 55 000 fédéraux engagés début avril. C'était l'avis du général Hooker, commandant d'une division, qui déclara devant la commission ad hoc qu'après un examen des ouvrages défensifs, leurs lignes pouvaient être percées par le Corps d'Heintzelman sans essuyer de grosses pertes. Puis d'ajouter que si McClellan avait lancé l'armée entre Yorktown et Williamsburg, « il en aurait résulté la capture et

³⁵⁶ M. le comte de Paris, *Histoire de la guerre civile en Amérique*, tome deuxième, Paris, Michel Lévy Frères, 1874, p. 532.

³⁵⁷ CWPGM, p. 211.

³⁵⁸ O.R., 11 :3, p. 47.

³⁵⁹ *Ibid.*, p. 64.

la destruction de l'armée ennemie³⁶⁰ ». Une appréciation que n'était pas loin de partager le comte de Paris : « Je crois qu'on pouvait, au début, forcer quelque part la ligne de la Warwick Creek³⁶¹ ». Contrairement à Hooker, le prince ne fait pas porter la responsabilité de cette déconvenue au seul McClellan. Il en attribuait la cause à deux facteurs. D'une part, l'absence chez les officiers supérieurs « d'esprit d'entreprise », d'« ardeur qui fait rechercher les occasions, qui excite l'esprit de chacun à découvrir le faible de l'ennemi et à en profiter ». D'autre part, le Français déplorait avec sévérité l'inaptitude intellectuelle des Américains à « poursuivre deux idées à la fois ». « Un mouvement complexe, soulignait-il, ne leur entrera jamais dans l'esprit. Si l'on bombarde Yorktown, ils ne penseront plus qu'au bombardement, et pour ce *sight* perdront tout le reste de vue³⁶² ». Une semaine suffit au général, sur place depuis le 2 avril, pour, inévitablement, retomber dans ses travers et surestimer les forces rebelles ainsi que la solidité de leurs fortifications. Dans la soirée du 7 avril, il adressa à Stanton un message indiquant qu'il avait toute l'armée ennemie en opposition forte d'au moins 100 000 baïonnettes³⁶³. McClellan avait raison sur un point : les défenseurs avaient reçu des renforts, mais qui portèrent leur nombre à 34 400 unités, puis à 57 700 quelques semaines plus tard.

Lincoln le supplia d'agir avec ce ton désespérément déferant qui le plaçait en situation d'infériorité. « Je vous prie de croire que je ne vous ai jamais écrit ni parlé avec autant de bienveillance qu'aujourd'hui, ni avec autant de détermination à vous soutenir chaque fois que, dans mon grand désir de vous aider, la cohérence m'autorise à le faire. Mais vous devez agir³⁶⁴ ». Pour seule réponse, McClellan fit savoir qu'il se préparait à assiéger la ville de Yorktown. A sa décharge, mais cela ne justifiait en rien ces hésitations, le sudiste Magruder avait mis son armée en scène avec une extravagance toute théâtrale pour convaincre l'ennemi qu'il avait en face de lui des défenseurs en masse.

b - Le commandement et la Marine : une coopération virtuelle.

Le siège de la ville n'était pas la seule option inscrite dans le plan de conquête de Richmond reformulé par McClellan au lendemain du retrait confédéré de Centreville. La coopération entre l'Armée du Potomac et la Marine avait été avancée et présentée comme une condition du succès. Elle permettrait au commandant de venir à bout en quelques heures des défenses de la ville portuaire de Yorktown qui seront les premières à se dresser sur la route de West Point et de la capitale sudiste et de lui éviter l'épreuve chronophage d'un siège. Mais le général échoua où Grant avait si brillamment

³⁶⁰RJCCW, part. 1, pp. 575-576.

³⁶¹*Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 428.

³⁶²*Ibid.*, p. 430.

³⁶³O.R., 11 :1, p. 11.

³⁶⁴*Ibid.*, p. 15.

réussi le 6 février devant le Fort Henry sur le Mississippi. Ce dernier avait su s'assurer la participation des vaisseaux de Foote qui obtint au terme d'un bombardement navale la reddition de la garnison ennemie. Un autre exemple de collaboration fructueuse entre armée de terre et marine avait permis, le 8 février, la prise de l'île Roanoke, en Caroline du nord.

Il n'existait pas, entre les deux armes, de culture de la coopération. Pas plus qu'il n'existait de stratégie maritime - il faudra attendre les années 1880 pour que celle-ci reçoive un début de conceptualisation sous l'impulsion de Stephen Bleecker Luce et d'Alfred Thayer Mahan³⁶⁵ - ou une doctrine d'emploi la concernant. A l'école de West Point, la question de l'intégration de la marine dans les combinaisons stratégiques n'était pas enseignée et chez le théoricien Jomini, connu des officiers supérieurs, elle occupait une place négligeable. Pour ce dernier, « l'appui d'une escadre de guerre et d'une flotte de transport, serait toujours d'un immense secours, lorsqu'une grande expédition continentale pourrait s'effectuer de concert avec un si puissant auxiliaire ». Afin que le lecteur ne tirât pas de conclusion erronée sur la place réelle que le Vaudois faisait tenir à la marine, il prit soin de préciser qu'il s'agissait « de moyens d'approvisionner successivement les bases intermédiaires qu'une armée prendrait, et nullement de porter ses opérations militaires sur les côtes³⁶⁶ ».

Armée de Terre et Marine américaines étaient des entités indépendantes qui n'étaient attachées entre elles par aucun lien de subordination. Chacune veillait avant tout à préserver son indépendance. Ces cloisonnements compliquaient, quand ils ne les paralysaient pas, les initiatives et conféraient, en définitive, un rôle décisif au désir de travailler en harmonie. C'est parce que ce désir fit défaut qu'au début de la guerre la ville de Norfolk échappa au contrôle de l'Union. Le général Wool, commandant de Fort Monroe et plus vieux général en activité (il était né en 1784), refusa à la Navy l'autorisation d'utiliser les infrastructures de Fort Norfolk sans ordre expresse du Président ou de son ministre de tutelle. « Il semble prêt, se lamenta Goldsborough, à n'accorder aucune espèce d'attention à un ordre donné par le ministre de la Marine en ce qui concerne les possessions de la Navy à Norfolk³⁶⁷ ». La ville passa aux mains des autochtones et servit de base navale pour le *Virginia* (appelé *Merrimack* par les nordistes), cuirassé sudiste qui fit souffler un vent de panique en mars 1862 sur Washington après avoir coulé deux navires et fait s'échouer un troisième au cours d'une attaque éclair et meurtrière (250 marins périrent) au large de Hampton Roads. La perspective de voir le *Virginia* remonter le Potomac et détruire les bateaux en bois chargés du transport de l'Armée du Potomac

³⁶⁵ Bruno Colson, "Jomini, Mahan et les origines de la stratégie maritime américaine", in *L'évolution de la pensée navale*, éd. Hervé Coutau-Bégarie, Paris, 1990, pp. 137-151.

³⁶⁶ Le baron de Jomini, *Précis de la guerre, op. cit.*, I^{ère} partie, p. 361 (note).

³⁶⁷ *Confidential Correspondence of Gustavus Vasa Fox, Assistant Secretary of the Navy, 1861-1865*, éd. Robert Means Thompson et Richard Wainwright, vol. 1, New York, The De Vinne Press, 1918, p. 277.

traversa un temps les esprits. La seule autorité légale supérieure capable en sa qualité de commandant en chef des armées d'imposer une coopération et de concilier des intérêts divergents était le Président. Ce qui revenait à « mélanger de l'huile avec de l'eau³⁶⁸ ».

L'épisode de la prise de Norfolk, en mai 1862, reflétait toutes les rigidités du commandement de l'Union que seule une intervention directe du commandant en chef pouvait dépasser. Au début du mois de mai, Lincoln entreprit de se rendre dans la Péninsule pour « encourager » McClellan. Une fois amarré devant Fort Monroe, il constata que les batteries sudistes, dressées sur la rive opposée, pointaient leurs canons sur la rade de Hampton Roads. Ces batteries qui fermaient l'accès fluvial à Norfolk, base du *Virginia*, n'avaient jamais été inquiétées. Ce qui troubla plus encore Lincoln fut l'incapacité de l'officier de marine Goldsborough, qui dirigeait alors l'escadre nordiste chargée du blocus des côtes de l'Atlantique nord, à expliquer les raisons de ce désintérêt. L'officier s'empressa d'ordonner une « démonstration », et c'est en spectateur privilégié que Lincoln assista à la réduction au silence de ce point de défense côtier par six bâtiments nordistes. Ce succès dont Lincoln fut l'inspirateur - car il n'ordonnait pas - pouvait prendre une allure plus décisive grâce à un débarquement à proximité de Norfolk. C'était la volonté du Président³⁶⁹ et du ministre des Finances, lequel embarqua avec Wool pour trouver un site propice à l'opération. Un site fut trouvé et une action amphibie montée. Cinq mille tunique bleues prirent pied sur la terre ferme à quelques kilomètres de Norfolk qui tomba entre leurs mains le jour même. Le lendemain 11 mai, les sudistes sabordèrent leur navire blindé³⁷⁰.

Pour Chase le doute n'était pas permis : « s'il [Lincoln] n'était pas venu l'ennemi serait toujours en possession de Norfolk et le *Merrimack* plus menaçant, provocant et terrifiant que jamais³⁷¹ ». En réalité, les rebelles avaient prévu l'évacuation de Norfolk depuis que les confédérés avaient abandonné Yorktown (4 mai), et le débarquement de l'Union n'avait fait qu'accélérer la décision. Même s'il ne fit jamais allusion à son implication dans ces événements, Lincoln put se convaincre et savourer le fait qu'il pouvait être une figure écoutée et respectée. Goldsborough et Wool n'étaient pas McClellan. L'un et l'autre avait trop de déférence vis-à-vis de la personne du Président pour contrarier ses doléances. Dans ce contexte, Lincoln pu s'imposer et donner l'impulsion nécessaire.

Le « jeune Napoléon » s'était tourné vers Stanton le 19 mars : « pour obtenir un prompt succès, il est absolument nécessaire que la Navy jette toutes ses forces disponibles, ses vaisseaux les plus

³⁶⁸ Craig L. Symonds, *Lincoln and his Admirals*, New York, Oxford University Press, 2008, p. 107.

³⁶⁹ *Confidential Correspondence of Gustavus Vasa Fox*, *op. cit.*, p. 268.

³⁷⁰ O.R.N., 7, p. 337.

³⁷¹ *Inside Lincoln's Cabinet*, *op. cit.*, p. 85.

puissants, contre Yorktown. Il est de la plus haute importance que la question soit tranchée³⁷² ». Il avait prévu que dans le cas où une attaque combinée avorterait, l'opération pourrait se prolonger pendant plusieurs semaines, coûter en temps et en hommes³⁷³. Il semblerait pourtant que McClellan ait très vite abandonné toute idée d'une action conjointe. C'est à cette conclusion que nous invite le témoignage de Fox, secrétaire adjoint du ministre de la Marine : « Les vaisseaux ne pouvaient attaquer les batteries de Yorktown et de Gloucester avec la moindre chance de succès. Les forts à Yorktown occupaient une position trop élevée, au-delà de la portée de nos canons, et j'avais compris que le général McClellan ne s'était jamais attendu à ce que la Navy lançât une quelconque attaque contre eux³⁷⁴ ».

Ce point de vue était corroboré par Goldsborough : « Yorktown devait être prise par l'Armée et non par la Navy³⁷⁵ ». La marine devait jouer un rôle d'auxiliaire tourné vers la couverture de l'armée en progression vers West Point. L'échec d'une collaboration entre les forces terrestres et navales dans la Péninsule devait plus qu'à une simple incompréhension. Il était révélateur de l'impuissance des différents protagonistes du commandement à créer les conditions d'une osmose opérationnelle entre les deux armes. Il reste encore aujourd'hui difficile d'établir avec exactitude les responsabilités des uns et des autres dans cet échec. McClellan n'était pas le seul à blâmer. Depuis que sa fonction se limitait à celle de commandant de l'Armée du Potomac, il ne jouissait plus du poids nécessaire que pouvait lui conférer son ancien titre pour convaincre Goldsborough de se mettre au service de son entreprise. En l'état, ce type de collaboration dépendait des affinités senties entre les deux hommes, de leur volonté de concilier leur différence et de s'entendre. Et si Goldsborough accepta le principe d'une collaboration, il n'alla pas jusqu'à se placer sous les ordres d'un général de l'armée de terre³⁷⁶. Cette collaboration de principe faillit. Le *Merrimack* était la hantise de l'officier de marine et son souci prioritaire était de protéger ses vaisseaux contre une nouvelle sortie dévastatrice du cuirassé sudiste. Il le fit comprendre à McClellan le 6 avril précisant que tant que le *Merrimack* ferait peser une menace sur sa flotte il ne pouvait attendre de lui l'assistance espérée³⁷⁷. On ne peut interpréter autrement que par la reconnaissance d'une dualité de prestige la remarque de Fox à Goldsborough le 26 avril, alors que McClellan était bloqué depuis plusieurs semaines devant Yorktown : « [...] une opportunité en or s'offre à nous de sauver l'Armée et d'immortaliser la Navy³⁷⁸ ».

³⁷² O.R., 5, p. 58.

³⁷³ *Idem*.

³⁷⁴ James Russell Soley, "The Navy in the Peninsular Campaign", in *B & L*, vol. 2, p. 266.

³⁷⁵ *Confidential Correspondence of Gustavus Vasa Fox, op. cit.*, p. 260.

³⁷⁶ Craig L. Symonds, *Lincoln and his Admirals, op. cit.*, p. 143.

³⁷⁷ O.R.N., 7, p. 206.

³⁷⁸ *Confidential Correspondence of Gustavus Vasa Fox, op. cit.*, p. 262.

Le commandant en chef ne tint pas son rôle. Il n'intervint pas pour coordonner les efforts et enrayer l'esprit de rivalité qui animait Welles et Stanton. Le ministre de la Marine ne s'était pas montré particulièrement accorte avec son collègue. La cible militaire devait être Norfolk et il avertit que dans le cas contraire il serait « très peu disposé à prendre des mesures qui affaibliraient, même temporairement, l'efficacité du blocus...³⁷⁹. Pour faire des forces terrestres et navales un couple indissociable, le Président, qui n'était pas un stratège omniscient, aurait dû créer une autorité opérationnelle ayant autorité sur ces deux services. Il n'en fit rien³⁸⁰.

c - La bataille de Williamsburg (5 mai 1862) et les carences du commandement intermédiaire.

Le doute sur l'environnement militaire et politique était un mal obstiné qui ne quittait plus le « jeune Napoléon ». L'administration de Lincoln ne fit rien non plus pour l'en guérir et creusa un peu plus le fossé entre elle et le commandement. Le général James S. Wadsworth déclencha une nouvelle poussée anti-McClellan. Connu pour sa proximité avec les Républicains radicaux dont il partageait la rhétorique antiabolitionniste et une politique militaire agressive, ce riche propriétaire terrien avant la guerre avait été nommé par le Président commandant de la défense de Washington, un poste stratégique si l'on considère l'intérêt que portait le gouvernement à la sécurité de la ville. Wadsworth, qui vouait à McClellan une confiance très limitée - et inversement -, était une voix écoutée, notamment par Lincoln. Lorsqu'il mourut de ses blessures reçues pendant la campagne de la Wilderness, ce dernier en fut très affecté et lui rendit un hommage appuyé. Ayant reçu, le 1^{er} avril, l'ordre de McClellan d'envoyer 4 000 hommes à Manassas pour la construction d'ouvrages défensifs et un régiment d'infanterie à Budd's Ferry³⁸¹, Wadsworth s' alarma et informa le ministre de la Guerre que les troupes opérationnelles à sa disposition, au nombre de 19 000, étaient insuffisantes, « nouvellement arrivées et imparfaitement disciplinées » pour garantir la protection de la capitale³⁸². Il prit cependant soin de préciser qu'une attaque des rebelles était « très improbable » si ceux-ci étaient bien engagés sur une autre partie du front. Sur des âmes sérieusement éprouvées par le ressentiment et la frustration à l'égard de McClellan, cette nouvelle eut l'effet d'une déflagration dont le souffle fut aggravé par la confirmation apportée dans un message commun par les généraux

³⁷⁹ O.R.N., 7, p. 125.

³⁸⁰ Les opérations navales n'ont pas focalisé notre attention. La Navy contribua à la victoire en remportant, seule, quelques succès prestigieux (Fort Henry, Memphis, Mobile Bay), en apportant un concours précieux à l'armée de terre lors de victoires stratégiques (Fort Donelson, New Orleans, Vicksburg), et en affaiblissant les ressources militaires de la Confédération grâce au blocus naval, mais, comme le souligne Craig L. Symonds, elle « n'a pas déterminé l'issue de la guerre civile » (*The Civil War at Sea*, Santa Barbara, Praeger, 2009, p. 209). Lincoln, comme il le fit avec ses généraux, se sépara des amiraux qui le déçurent sur un plan opérationnel en échouant à atteindre les objectifs qu'il avait fixés (Craig L. Symonds, *Lincoln and his Admirals*, *op.cit.*).

³⁸¹ O.R., 11 :3, pp. 54-55.

³⁸² *Ibid.*, p. 60.

Thomas et Hitchcock que les ordres de Lincoln n'avaient pas été respectés et que Washington était vulnérable. Indigné, Lincoln en oublia de raisonner. Vingt mille hommes pour s'opposer aux confédérés, c'était exposer la ville à la tentation du pillage³⁸³. Sur la foi de ces chiffres, il annula l'embarquement des 35 000 soldats du 1^{er} Corps de McDowell pour les affecter à la défense de Washington³⁸⁴.

En réalité, ils étaient 26 700 tuniques bleues dans la région de Washington et dans la Vallée prêtes à s'opposer à toute tentative d'incursion rebelle en direction de la capitale. De plus, le débarquement de plusieurs dizaines de milliers d'hommes dans la Péninsule aurait, selon le calcul de McClellan, conduit le commandement confédéré à porter son unique attention sur la sauvegarde de Richmond. La suite montra qu'il avait raison. Enfin, les défenses de la capitale avaient été massivement renforcées à l'été 1861 : des tranchées furent creusées, des ouvrages fortifiés construits et près de 480 pièces d'artillerie mises en batterie³⁸⁵. Non seulement la décision du commandant en chef trahissait l'absence de confiance dans son général mais, sur un plan strictement stratégique, elle fut désastreuse. Le 1^{er} Corps était l'un des mieux préparés de l'armée et devait jouer un rôle primordial dans le plan de campagne. Pour les défenseurs de McClellan, l'amputation de ce Corps lui aurait coûté la victoire. Force est de reconnaître que sur ce point l'argument avait du poids. Du moins en théorie, car la question de savoir si le général aurait exploité ces 35 000 hommes à des fins offensives ne sera jamais tranchée.

« La chose la plus ignoble que l'on ait vue de toute l'histoire³⁸⁶ », ainsi que la qualifia McClellan, était la nouvelle démonstration de son incapacité à échanger ses informations avec le Président sur un sujet dont la sensibilité avait été accentuée par de nouvelles données stratégiques. En effet, une armée confédérée sous le commandement de Thomas Jackson avait engagé une action de diversion dans la vallée de la Shenandoah et bien que défaite à Kernstown le 23 mars, sa présence suffisait à inquiéter le tout Washington. McClellan aurait-il rempli ses obligations qu'il aurait peut-être convaincu Lincoln et Stanton que la défense de la capitale était assurée non seulement par les troupes stationnées dans la ville et à Manassas mais également par celles déployées dans la Shenandoah. Pour cela, il aurait été également nécessaire que l'on s'entendît sur ce que devait être une force suffisante pour garantir l'inviolabilité de la cité. Quand il rapporta, le 1^{er} avril, avoir laissé 73 500 hommes en couverture, son calcul était entaché d'erreurs grossières qui entamèrent un peu plus sa crédibilité³⁸⁷ : des régiments qui n'existaient pas furent pris en compte alors que d'autres furent comptés deux fois.

³⁸³ O.R., 12 :1, p. 230.

³⁸⁴ O.R., 11 :3, p. 66.

³⁸⁵ Thomas J. Rowland, *George B. McClellan and Civil War History*, op. cit., p. 141.

³⁸⁶ CWPGM, p. 230.

³⁸⁷ O.R., 11 :3, p. 60.

Si McClellan gardait le silence, c'était parce que Lincoln était toujours incapable de le lui faire rompre. A ce titre, le Président restait le principal facteur de friction au sein du commandement de l'Union.

Le premier affrontement d'importance eut lieu à Williamsburg le 5 mai. Arrivé à Yorktown le 14 avril, le général confédéré Johnston avait inspecté ses défenses. Sa conclusion était sans appel : les lignes étaient trop défectueuses et vulnérables pour être efficacement défendues. « Personne sauf McClellan ne pouvait hésiter à attaquer », écrivit-il à Lee³⁸⁸. La retraite sur la ligne de défense élevée au sud-est de Richmond était la meilleure option. Considérant que le bombardement était imminent et que les défenses seraient rapidement enfoncées au bout de quelques heures, Johnston ordonna finalement l'évacuation de la ville dans la nuit du 3 au 4 mai. La division de Longstreet était chargée de ralentir la poursuite engagée par les fédéraux, le temps nécessaire pour permettre aux centaines de fourgons de gagner Richmond. Dès qu'il apprit le mouvement rétrograde de l'ennemi, McClellan envoya sa cavalerie et cinq divisions d'infanterie à sa poursuite qu'il s'abstint de conduire personnellement, préférant superviser l'embarquement des divisions de Sedgwick et Franklin pour West Point dans le but d'intercepter la retraite sudiste. L'affrontement, qu'il n'avait pas prévu, eut lieu le 5 mai à Williamsburg.

Chaque camp pouvait revendiquer la victoire. Les sudistes pour avoir atteint leur objectif qui était de permettre, par une action d'arrière-garde, la retraite des wagons de l'armée en direction de Richmond. Les nordistes pour avoir le lendemain investi les forts. Le coût humain de cette journée n'était pas anodin et indiquait la dureté des combats. Les sudistes avaient perdu 1 703 hommes et les nordistes 2 239, dont 456 tués³⁸⁹. La bataille de Williamsburg était un galop d'essai qui enseigna tout ce qu'un général devait proscrire dans la conduite d'une bataille. La poursuite des forces sudistes n'avait pas été menée par McClellan, resté à Yorktown pour diriger une réunion logistique visant à envoyer des troupes à West Point par bateau. Elle avait été confiée à l'un de ses subordonnés, le général Sumner, qui commandait pour l'occasion non pas son 2^{ème} Corps, retenu pour faire partie d'un mouvement tournant par la rivière York, mais le 3^{ème} et le 4^{ème} dont, pour chacun d'entre eux, une seule division était disponible. Trois Commandants de Corps, deux divisions issues de deux Corps différents, voilà l'étrange montage militaire chargé de se lancer aux trousses de Johnston.

Comme le souligna l'historien Mark Grimsley : « l'agressivité malavisée » des généraux « causa et façonna la bataille de Williamsburg³⁹⁰ ». L'ignorance des règles tactiques communes - un trait que

³⁸⁸ *Ibid.*, p. 456.

³⁸⁹ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, *op. cit.*, p. 80.

³⁹⁰ Mark Grimsley, "Rear Guard at Williamsburg : Turning Back the Yankees", in *Civil War Times Illustrated*, vol. 24, n° 3, 1985, p. 10.

l'on retrouvera à plusieurs reprises au cours de la campagne - expliquait l'échec relatif de l'Union. La concentration des forces sur un point est fille de succès, or le commandement n'avait pas été en mesure de masser le plus fort de l'armée devant Williamsburg en raison de conditions climatiques et d'un terrain défavorables. De même, leurs attaques - comme celles de leurs adversaires - avaient manqué de concertation et avaient été dispersées et brouillonnes. L'absence de McClellan avait également nui à la bonne conduite des opérations. Ce dernier n'avait rejoint le champ de bataille sous les acclamations de la troupe que vers 17h00 pour y découvrir une situation alarmante. « Je trouvais tout le monde abattu... nos troupes mal disposées... aucune organisation, aucune coopération, aucun ordre donné, des routes bloquées etc³⁹¹ ». La petite histoire se souviendra que c'est au Prince de Joinville que l'on dut l'arrivée à bride abattue du général. Le déroulement des combats, dépourvu chez les nordistes de toute cohésion, avait amené le Prince à se rendre à Yorktown et, selon le général Hooker qui cite un témoin, à vivement presser le commandant de se rendre sur place : « Général, vous avez trois vieilles femmes en avant. Le général Hooker est rudement engagé et on ne lui envoie point de renfort. Il est nécessaire que vous alliez y mettre bon ordre³⁹² ». Ce que l'on retiendra de la bataille de Williamsburg, c'est qu'elle dégrada un peu plus l'image que le commandant avait de ses premiers subordonnés : « Eussé-je été sur le champ de bataille cinq heures plus tôt, nous aurions fait 20 000 prisonniers - mais la parfaite bêtise et la nullité des commandants de Corps nous firent frôler la défaite. Seul Dieu peut venir en aide à un général avec de tels commandants sous ses ordres...³⁹³ ».

Le jugement était sévère mais juste. Sumner était persuadé d'être l'artisan d'une grande victoire alors qu'il avait été médiocre. Quand il prit le commandement des opérations, « il examina le terrain à la hâte, écrivit un témoin, mais il semble ne pas en avoir saisi les difficultés et pas plus la puissance et l'étendue des ouvrages défensifs de l'ennemi³⁹⁴ ». Williamsburg mit en évidence les dissensions entre les généraux nordistes. Ceux-ci écrivirent les premières pages d'une histoire faite de récriminations, de jalousie et de détestations, si visibles le soir de la bataille qu'elles inspirèrent ces mots au sous-officier Favill :

Tout le monde critique tout le monde, évidemment. Heintzelman et Sumner sont à couteaux tirés et le dénigrement que tous les généraux se destinent entre eux est la seule chose qui les unit. Leur jalousie est si infinie qu'il est presque impossible de croire à une attaque combinée et sérieuse. La vérité est qu'aucun d'entre eux n'a connu l'expérience de mener un grand nombre de soldats et

³⁹¹ CWPGM, p. 257.

³⁹² RJCCW, part. 1, p. 577. Devant la commission, en février 1863, McClellan attribua à Governor Sprague le mérite de l'avoir informé de la situation. Il était en route vers Williamsburg quand il croisa le Prince de Joinville.

³⁹³ CWPGM, *op. cit.*, p. 258.

³⁹⁴ F. Colburn Adams, *The Story of a Trooper*, New York, Dick & Fitzgerald, 1865, p. 397.

qu'ils doivent apprendre sur le tas, comme de simples soldats ; jusqu'à ce qu'ils l'aient acquise, on ne risque pas de connaître une grande victoire.³⁹⁵

Vivement exposé au feu de l'ennemi, le Corps de Hooker avait payé le plus lourd tribut à la bataille ; il dénombrait 1 500 hommes tués et blessés. Aussi son commandant n'accepta-t-il pas que Hancock, qui avait perdu 31 soldats, reçût de McClellan les louanges les plus appuyés. « Je vous le dis Mott [lieutenant-colonel du 8^{ème} régiment du New Jersey], il semblerait que vous et moi, ainsi que vos Jersey Blues et la brigade Excelsior n'étaient pas à Williamsburg ! Hancock a fait tout le boulot !³⁹⁶ ». L'humour masquait mal le profond ressentiment qu'éprouvait Hooker à l'égard du « jeune Napoléon ». Mais celui-ci oubliait que ces morts lui étaient en partie imputables. C'était lui qui avait, de sa propre autorité, ouvert la confrontation et, sans reconnaissance préalable du terrain, engagé les défenseurs dans le but de les accrocher avant que les renforts en cours d'approche ne les neutralisassent. Les attaquants - une brigade sur les trois - avancèrent timidement et furent aussitôt pris sous le feu vif des canons du fort Magruder et des tirailleurs abrités dans les nombreux fossés surmontés de rondins disséminés à l'avant du bastion. Les pièces d'artillerie nordistes furent si mal disposées qu'elles ne leur furent dans un premier temps d'aucune aide. Les combats se concentrèrent devant et au sud du fort et gagnèrent progressivement en densité. A midi, tous les régiments de la division unioniste étaient engagés, mais les efforts demeurèrent vains et les munitions commencèrent à manquer. Leur nombre était insuffisant pour faire peser un véritable danger sur la ligne ennemie et lorsque intervint la contre-attaque rebelle, ils ne purent contenir sa vivacité et durent refluer à travers bois. Le général Heintzelman, arrivé sur les lieux autour de 13h00, jugea la situation suffisamment délicate pour envoyer un message au général manchot Kearny l'invitant à accélérer sa course vers le front. L'arrivée par la route de Hampton de la division de Kearny écarta le risque de déroute. Mû par une bravoure poussée jusqu'à l'agressivité, le général excita le courage de ses hommes essoufflés par la hâte ; les confédérés furent chassés de la route et des bois adjacents et, après avoir livré de rudes combats, rejoignirent leurs lignes de défense initiales en fin d'après-midi.

Quant à Hancock, McClellan le crédita en privé d'une « superbe³⁹⁷ » conduite bien qu'il ne vît rien de celle-ci et que le succès de l'officier devait surtout aux erreurs tactiques de l'adversaire. Pour des raisons qui relevaient d'une coupable négligence, les ouvrages fortifiés qui terminaient la ligne de défense confédérée furent laissés inoccupés par le commandement sudiste. En l'apprenant, Sumner pressa peu avant midi la division de Hancock de conduire une action de débordement du flanc gauche

³⁹⁵ Josiah Marshall Favill, *The Diary of a Young Officer Serving with the Armies of the United States During the War of the Rebellion*, Chicago, R. R. Donnelley & Sons Company, 1909, pp. 90-91.

³⁹⁶ James F. Rusling, *Men and Things I Saw in Civil War Days*, New York, Eaton & Mains, 1899, p. 63.

³⁹⁷ CWPGM, p. 256.

ennemi. Cinq régiments, six canons - qui devinrent bientôt dix - investirent deux redoutes. La position était menaçante pour la résistance adverse. Hancock déploya ses troupes en amont du fort et attendit les renforts demandés pour lancer un assaut sur la prochaine redoute lorsqu'il reçut, à deux reprises, l'ordre de se replier sur sa première position. Incrédule et désireux de maintenir une position qu'il estimait avantageuse, il demanda la confirmation de l'ordre. Un acte d'insubordination qui - pouvait-il l'ignorer ? -, lui vaudrait la cour martiale si les événements tournaient mal. Il initia finalement un mouvement de retraite à 17h10. C'est à cet instant qu'une brigade ennemie passa à l'attaque. Devant des assaillants qui ne montraient aucun signe de faiblesse malgré de lourdes pertes, Hancock était au bord de la panique. Battre en retraite était une option à proscrire en raison du cours d'eau qui séparait la troupe de leur point de refuge. Il se tourna vers ses hommes : « Messieurs, vous devez tenir le terrain, sinon je suis fini³⁹⁸ ». Fini il aurait dû l'être et sa division capturée si le général sudiste D. H. Hill n'avait pas pris une décision malencontreuse en modifiant la mission des deux autres régiments composant la brigade en les chargeant de « balayer » la forêt qu'il croyait infestée de yankees. Cette décision sauva Hancock et ruina les efforts des assaillants qui reçurent finalement l'ordre de battre en retraite. La manœuvre s'effectua sous le feu impitoyable des fédéraux lancés dans une contre-attaque et tourna au calvaire. Sans renfort et sans doute conscient d'avoir frôlé le désastre, Hancock stoppa son action jugeant plus sage de rester sur ses acquis. Pour la presse et un public avides de héros, il deviendra dans les jours suivants Hancock « le superbe ». Les combats avaient duré vingt-trois minutes.³⁹⁹

Les généraux qui se distinguèrent au cours de cette journée avaient pour particularité de devoir leur nomination au grade de général à McClellan. Les deux commandants de Corps, Keyes et Sumner, dont les prestations furent déficientes, occupaient leur poste grâce à Lincoln. On peut présumer que McClellan conçut un profond ressentiment à l'égard du commandant en chef qui, par ses choix hasardeux, portait une responsabilité dans le déroulement chaotique de la bataille. Aux yeux de McClellan, l'organisation de l'Armée du Potomac en Corps avait généré des effets pernicieux sur le champ de bataille : elle faillit mener l'Union à une « défaite des plus désastreuses » et fut la cause du sacrifice d'un millier de soldats. L'une des conséquences de Williamsburg fut d'autoriser le général, qui en avait fait la demande, à suspendre temporairement ce modèle d'organisation et à procéder aux arrangements de son choix jusqu'à nouvel ordre⁴⁰⁰. Lincoln ne voulut cependant pas reconnaître sa responsabilité et fit savoir à McClellan que si celui-ci s'était opposé aux nominations présidentielles c'était, selon certains milieux que l'on ne pouvait « dédaigner » - les Républicains radicaux -, pour

³⁹⁸ George A. Custer, "War Memoirs", in *The Galaxy*, vol. 22, n° 5, 1876, p. 693.

³⁹⁹ O.R., 11 :1, pp. 602-605 ; Ronald H. Bailey, *Forward to Richmond : McClellan's Peninsular Campaign*, Alexandria, Time-Life Books, 1983, p. 113.

⁴⁰⁰ O.R., 11 :3, pp. 153-154.

« choyer » ses candidats et leur permettre « de ternir l'image de leurs présumés rivaux »⁴⁰¹. Pour l'historien, des questions demeurent : un déploiement de l'armée en divisions aurait-elle permis de mieux faire ? L'absence de McClellan sur le front n'aurait-elle pas abouti à confier la conduite de la bataille au plus âgé des commandants de Division, Sumner, sur lequel le général dirigea l'essentiel de ses griefs ? Il est hautement probable, conformément à la pratique en vigueur, que la règle de l'ancienneté eut prévalu et que le déroulement des combats eut offert un visage différent.

L'impuissance qui caractérisait le commandement de l'Union pendant cette séquence de la guerre s'enracinait également dans l'extrême confusion des ordres donnés par Lincoln. Or, pour un général, la confusion est l'ennemi, un élément à bannir du processus d'action et de décision. Il ne suffit pas d'avoir une vision claire des buts de guerre, celle-ci doit pouvoir s'appuyer sur une approche stratégique cohérente et partagée. Les demandes de renforts renouvelées de McClellan portèrent finalement leurs fruits. Le 18 mai, Stanton lui fit savoir que McDowell avait reçu l'ordre de marcher avec 35-40 000 hommes en direction de Richmond par voie terrestre afin d'établir sa jonction avec son aile droite. La voie terrestre avait été retenue par Lincoln pour deux raisons : elle permettait de parer à une éventuelle attaque contre Washington et s'avérait plus rapide que la voie maritime. McClellan disposerait ainsi d'un potentiel humain supérieur à celui qu'il avait toujours réclamé. Avec cette nuance, de taille, qui transparaît dans le message envoyé par le Président à McDowell le 17 mai, qu'il pouvait cesser sa coopération et s'affranchir des ordres donnés s'ils avaient pour conséquence de faire prendre à ses troupes sur le terrain des dispositions susceptibles de fragiliser la protection de la capitale⁴⁰². Le commandant en chef mesurait-il la portée de son propos ? Quelles qu'aient été ses motivations, elles étaient déroutantes et constituaient une double faute, à la fois sur un plan fonctionnel et stratégique. En autorisant un officier subalterne à ne pas se sentir lié, sur un critère très subjectif, par un ordre de son supérieur, il posait le principe de la désobéissance hiérarchique, de l'insoumission. Reconnaître un tel principe revenait à remettre en question des piliers de l'institution militaire et l'essence des valeurs de l'armée : la discipline, la loyauté envers son supérieur. Nous ne ferions pas œuvre de fiction en affirmant que McClellan accueillit ce message avec un profond et légitime agacement - un de plus. Sa réponse fut d'un pragmatisme qui rappelait « l'étoffe de la réalité opérationnelle » :

Si une jonction doit s'opérer avant que nous occupions Richmond, cela devra nécessairement se faire à l'est de la voie de chemin de fer qui mène à Fredericksburg et dans mon Département. Ceci fait, mon rang d'officier supérieur et l'article 62 du règlement militaire placeront son commandement sous mon autorité, à moins que votre Excellence n'en décide expressément autrement, et je considère qu'il [McDowell] sera sous mon autorité sauf si je décide de détacher une partie de ses forces ou donne des ordres qui ne le mettent plus en situation de protéger

⁴⁰¹ *Ibid.*, p. 154.

⁴⁰² CWAL, 5, p. 219.

Washington. Je souhaite que l'exercice de mon autorité sur le général McDowell soit clairement précisé de crainte que des méprises et des avis divergents ne produisent ces effets nuisibles qu'un commandement séparé a si souvent provoqué.⁴⁰³

Les arguments portèrent car, dès le 21, Lincoln rectifia son jugement en plaçant McDowell sous l'autorité du commandant de l'Armée du Potomac, conformément à ses vœux⁴⁰⁴. L'espoir suscité chez McClellan de jouir de renforts substantiels fut éphémère. Il fut brisé par le général confédéré Thomas Jackson. A la tête de 16 000 hommes, le sudiste était sur la route de Front Royal, dans la Vallée. Cette annonce jeta Lincoln ainsi que son entourage dans une peur panique, révélant toute la fragilité de leur jugement. Ce qui n'était qu'une diversion stratégique de la Confédération visant à fixer le Corps de McDowell dans la région de Washington, apparut aux yeux du commandant en chef comme un mouvement « général et concerté, qui ne pourrait avoir de raison d'être s'il ne s'agissait d'un acte désespéré pour défendre Richmond⁴⁰⁵ ». Pour Lincoln, il ne faisait aucun doute que la capitale était menacée et il demanda à McClellan « d'attaquer Richmond ou de renoncer et de venir défendre Washington⁴⁰⁶ ». « L'objectif des mouvements ennemis, contredit le général, est sûrement d'empêcher que des renforts me soient envoyés. Toutes les informations en provenance des ballons, des déserteurs, des prisonniers et des esclaves fugitifs s'accordent sur le fait que le gros des troupes rebelles est toujours dans les environs immédiats de Richmond, prêt à défendre la ville⁴⁰⁷ ». A son épouse, il fit savoir sa profonde exaspération : « Que le Ciel sauve un pays gouverné par de tels conseillers... Ils me rendent malade un peu plus chaque jour - chaque jour qui passe apporte de nouvelles preuves de leur hypocrisie, leur filouterie et leur sottise⁴⁰⁸ ». Quelques heures suffirent à McDowell pour démontrer la méprise présidentielle : il télégraphia à Stanton que des prisonniers sudistes avouèrent avoir reçu l'ordre écrit de se rendre à Richmond « pour participer à la grande bataille qui doit se dérouler là-bas⁴⁰⁹ ». Réclamer la présence de McClellan à Washington à cet instant de la campagne, alors que la capitale sudiste était presque à portée de canon, que le commandement atteignait progressivement un paroxysme de concentration, défiait la rationalité. Sauf si l'on retient la thèse de l'historien Gary Gallagher selon laquelle le commandant en chef, maître de ses émotions et devenu en quelques mois un connaisseur averti de l'art de la guerre, essaya de tirer profit de l'action de Jackson dans la Vallée pour forcer son général à accélérer le rythme de son offensive⁴¹⁰. Cette

⁴⁰³ O.R., 11 :1, p. 29.

⁴⁰⁴ CWAL, 5, p. 226.

⁴⁰⁵ *Ibid.* pp. 235-236.

⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 236.

⁴⁰⁷ *Idem.*

⁴⁰⁸ CWPGM, p. 275.

⁴⁰⁹ O.R., 12 :3, p. 233.

⁴¹⁰ Gary W. Gallagher, "You Must Either Attack Richmond or Give Up the Job and Come to the Defence of Washington : Abraham Lincoln and the 1862 Shenandoah Valley Campaign", in *The Shenandoah Valley*

représentation d'un Lincoln fin stratège et manipulateur, prêt à grossir la portée réelle d'un événement pour influencer celui dont on attendait qu'il terminât la guerre, est audacieuse. Quoi qu'il en soit, on mesure à cette occasion le fossé d'incompréhension qui séparait Lincoln et son général, l'« incommunicabilité radicale⁴¹¹ » qui définissait leur rapport. Dans un espace présidentiel fécond d'inquiétudes, architecturé par une suite de désillusions, les craintes irraisonnées de l'entourage de Lincoln avaient pénétré le cœur de son esprit et son jugement. Ce dernier n'entendait plus son général, préférant s'enfermer dans ce que Liddel Hart appela une « répugnance... à accepter un risque calculé⁴¹² ». Le risque calculé, c'est la force d'un grand commandant en chef. Lincoln reconnut son erreur de jugement le 15 juin : « Je pense que le jeu de Jackson - la tâche qu'on lui a assigné - est maintenant d'amplifier l'importance de ses forces et les rumeurs sur ses mouvements, et ainsi de nous maintenir en état d'alerte pour que nous maintenions trois ou quatre fois plus de nos troupes que ne comptent les siennes loin de Richmond. Il est trois ou quatre fois plus utile à ses amis de Richmond ici que s'il était là-bas⁴¹³ ».

d - Seven Pines (31 mai-1er juin 1862) et la bataille des sept jours (25 juin-1er juillet 1862) : un commandement invisible.

Le 31 mai, l'Armée du Potomac était aux portes de Richmond. Les 3^{ème} et 4^{ème} Corps d'armées, les 2/5 des forces, occupaient la rive sud de la Chickahominy. Les trois autres attendaient que le niveau de la rivière, transformée en torrent boueux par des pluies incessantes, baissa pour traverser à leur tour et poursuivre leur progression le long de la voie de chemin de fer York River. Le commandant ne cachait pas sa confiance. Ce n'est pas le bref combat livré le 27 par Porter à Hanover Court House pour écarter une menace sur son flanc droit qui pouvait la troubler. Cependant, il avait conscience que la séparation de son armée constituait un élément de vulnérabilité. Officiellement la réunion des Corps avait été retardée par la difficile praticabilité des sols et le non-achèvement des ouvrages défensifs qu'il estimait indispensables à la sécurité de son armée en cas d'attaque par l'ennemi⁴¹⁴. Ce 31 mai, à 13h00, survint l'inattendu : les confédérés passèrent à l'action et attaquèrent les deux Corps nordistes isolés à Seven Pines.

Une crise de malaria empêcha McClellan de participer physiquement à la bataille. Dans un premier temps, il géra la bataille à coup de messages télégraphiques depuis son état-major, basé à Savage

Campaign of 1862, éd. Gary W. Gallagher, Chapel Hill, The University Press of North Carolina Press, 2010, pp. 18-19.

⁴¹¹ Eric Grillot, "Les paradoxes de l'incommunicabilité", in *Moment d'incompréhension : une approche pragmatique*, éd. Marie-Dominique Popelard, Presse Sorbonne Nouvelle, 2007, p. 84.

⁴¹² Basil H. Liddell Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, éd. 2007, p. 271.

⁴¹³ CWAL, 5, p. 271.

⁴¹⁴ RJCCW, part. 1, p. 433.

Station. Le claquement persistant des mousquets alerta le général qui interrogea Heintzelman sur leur provenance. La réponse lui parvint tardivement, vers 14h30, et se voulait rassurante : « Aucun rapport n'a encore été reçu de la part du général Keyes. Je suppose qu'il ne se passe rien de sérieux⁴¹⁵ ». Ce n'est qu'une demi-heure plus tard que la réalité fut connue. McClellan ordonna au Corps de Sumner de rejoindre le lieu des combats.

Le général Sumner, que son supérieur tenait pour responsable de la quasi-défaite des fédéraux lors la bataille de Williamsburg avant que son arrivée ne sauvât la situation, avait été touché par ces critiques. Il avait à cœur de se racheter. Sa traversée de la rivière fut épique et presque miraculeuse. Son arrivée sur le théâtre d'opération à 17h30, avec 8 000 hommes et onze pièces d'artillerie, changea le cours de la bataille. Le Corps de Keyes était défait mais avait échappé à la destruction. Pour les combattants, ce fut une nuit d'inconfort, d'angoisse et de douleur. La bruine était persistante, l'air humide, le sol détrempé. Un soldat du 15^{ème} du Massachusetts consigna : « Tous étions trempés jusqu'aux os, nombreux étaient ceux qui avaient perdu leurs chaussures dans la boue et les corps des morts et des blessés gisaient partout. Vous ne pouviez vous déplacer sans tomber sur eux - l'air était rempli de cris perçants et de gémissements⁴¹⁶ ». A l'état-major, on croyait la bataille perdue et les souffrances physiques du commandant qui s'était traîné péniblement jusqu'au quartier-général de Heintzelman puis de Sumner n'étaient pas de nature à rassurer. McClellan était indécis, ne sachant quel ordre donner aux deux Corps toujours sur la berge septentrionale de la rivière. Pour l'expliquer, le comte de Paris avança l'épuisement, le manque d'information du général et les limites de l'esprit américain qui « n'arrive pas à prendre rapidement une grave décision si elle contrarie les plans qu'il a mûri depuis longtemps et sort du cercle d'idée auquel il s'est habitué⁴¹⁷ ». Ce dernier point mérite une attention particulière car il met en exergue une faiblesse intellectuelle du général. Le plan de guerre est le reflet de la réflexion stratégique de son concepteur et la pratique opérationnelle rejette l'idée qu'il puisse être un document figé, incapable d'évolution. Confronté à l'imprévisibilité, élément atavique de la guerre, un général doit pouvoir l'amender, voire le réinventer. Ce qui distingue le génie guerrier, c'est sa capacité à surmonter les oscillations aléatoires de la guerre, à s'adapter à des circonstances nouvelles ou inattendues. Cette capacité fit défaut au commandant : l'attaque confédérée l'avait surpris et il ne sut formaliser une nouvelle combinaison stratégique.

Pendant la nuit, les fédéraux densifièrent leur ligne. La division du général Richardson avait franchi la rivière et pris position en échelon derrière la voie de chemin de fer sur la gauche de la

⁴¹⁵ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond : The Peninsula Campaign*, New York, Ticknor & Fields, 1992, p. 129.

⁴¹⁶ Robert P. Broadwater, *The Battle of Fair Oaks : Turning Point of McClellan's Peninsula Campaign*, Jefferson, McFarland & Co., 2011, p. 116.

⁴¹⁷ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 543.

division de Sedgwick et des fragments de Couch qui, alignés perpendiculairement à la voie, étaient tournés vers l'ouest. Les 3^{ème} et 4^{ème} Corps étaient massés sur la route de Williamsburg et occupaient une belle position défensive. Le 1^{er} juin, à 6h30, les confédérés reprirent l'offensive au nord de Seven Pines, le long de la voie de chemin de fer. C'est là que le principal des combats se développa pendant six heures et que les nordistes forcèrent les assaillants à se replier. Le son du canon et de la fusillade amena McClellan à se transporter sur les arrières du champ de bataille. Il y vit la misère des blessés bleus et gris, les tombes rapidement creusés pour ensevelir les cadavres nauséabonds mais rien des combats. Les généraux de l'Union se satisfirent de leur avantage. Epuisés, écrasés par la chaleur, comme l'étaient leurs hommes, ils ne pensèrent pas à poursuivre l'ennemi. Le soleil était haut dans le ciel, il y avait du temps pour exploiter le succès et obtenir une victoire plus décisive. Il eut fallu pour cela que le commandant fût investi par une force et une volonté déterminées. Or, celui-ci était dans la crainte de voir les rebelles enfoncer son flanc droit et tenter de faire passer quelques milliers d'homme de ce côté de la rivière lui parut trop périlleux. L'armée se mit sur la défensive.

La bataille de Seven Pines s'était soldée par une défaite tactique des forces rebelles qui perdirent leur commandant, Johnston, gravement blessé le premier jour des combats. Pour lui succéder Jefferson Davis fit appel à Robert Lee. La promotion de Lee ne souleva aucune espèce d'inquiétude au sein du commandement nordiste. McClellan s'en réjouit même. « Je préfère Lee à Johnston » déclara-t-il, car il est « prudent et faible lorsqu'il d'endosse de lourdes responsabilités..., susceptible de se montrer timoré et irrésolu dans l'action⁴¹⁸ ». L'histoire fournit peu d'exemples d'un général qui se fendit d'un jugement aussi erroné sur son opposant.

Au cours des trois semaines suivantes, l'armée confédérée recula vers Richmond. Ses habitants purent bientôt distinguer les feux de camps nordistes. Un climat de désespoir et de résignation s'était installé dans la capitale. Norfolk était tombée entre les mains de l'Union, le *Virginia* avait dû être sabordé. Le 17 mai, une escadre nordiste forte de cinq navires dont deux cuirassés - le Monitor et le Galena - remonta la rivière James et attaqua à Drewry's Bluff. Les canons du fort repoussèrent la flottille après trois heures trente de combats. Le bruit de la canonnade était perceptible à Richmond, situé à onze kilomètres. La victoire redonna un peu de joie, guère plus. Pour beaucoup, l'inéluctable n'avait été que retardé. Ce n'était pas sur l'espace fluvial mais bien sur la terre qu'allait se jouer le destin de la capitale sudiste.

La tactique nordiste mise en œuvre était ainsi résumée par le comte de Paris : « On se préparait à une sorte de demi-siège, où l'on aurait gagné petit à petit le terrain à force de coups de canon, et où

⁴¹⁸ CWPGM, pp. 244-245.

l'on n'aurait marché qu'en se fortifiant à mesure⁴¹⁹ ». A ce moment de la campagne, l'esprit de McClellan était fait d'anxiété et de détermination. Dans une lettre à sa femme du 23 juin, on pouvait lire : « J'ai eu une journée plutôt angoissante - les mouvements de l'ennemi restant mystérieux - mais j'ai gagné quelque chose et pense être prêt pour faire face à toute éventualité⁴²⁰ ». Ce « mystère n'obérait pas sa volonté de prendre l'initiative. Une initiative calculée. Il prédit « une succession d'attaques partielles plutôt qu'une bataille générale » pour mettre fin à la guerre⁴²¹. Sans le savoir, il prit Lee de vitesse. Le « jeune Napoléon » engagea les hostilités le 25.

Pendant sept jours, du 25 juin au 1^{er} juillet, les deux armées s'affrontèrent dans une série de batailles sanglantes qui devait décider de l'avenir de Richmond et de la Confédération. McClellan allait pouvoir, pensait-on, montrer toute son habileté de tacticien sur le champ de bataille. La première cible était Oak Grove dont l'occupation faciliterait la prise de Old Tavern, le point culminant de la route Nine Mile, situé deux kilomètres et demi devant les lignes nordistes. La capitale sudiste serait alors à portée des canons de siège. McClellan opta pour un style de commandement opérationnel en retrait. C'est depuis un bateau amarré sur la rivière James et depuis lequel les communications avec ses lieutenants étaient « satisfaisantes » qu'il décida de suivre les opérations⁴²².

A 8h30, ce 25 juin, deux brigades de Hooker - 3^{ème} Corps de Heintzelman - passèrent à l'attaque. Après avoir progressé avec succès à travers d'épais sous-bois et sur un sol marécageux, elles se heurtèrent à une vive résistance. Les premiers renforts sudistes se déployèrent et firent mouche. L'aile gauche de la brigade de Sickles fut tournée et, prise de panique, s'enfuit de l'aveu du général dans un « désordre scandaleux⁴²³ ». Témoin de la scène, Hooker avait réclamé des renforts à son chef de Corps Heintzelman dans la perspective de densifier sa force de frappe pour percer les défenses ennemies. La requête, classique en pareille circonstance, fut aussitôt relayée à McClellan resté cinq kilomètres en retrait. Elle plongea le général dans la plus vive inquiétude. L'interprétant comme le signe d'une opposition grosse de menaces, il décida à 10h30 le rappel des troupes - un message en ce sens fut adressé par son état-major à Hooker⁴²⁴ - et se transporta sur place. Alors que l'on put croire qu'il allait chevaucher à bride abattue, il mit deux heures et demie pour atteindre la zone où il put juger ses craintes sans fondement. La bataille reprit. Elle vit les fédéraux se livrer à une succession de charges et contre charges qui s'achevèrent avec la tombée de la nuit. Les cinq cents mètres de terrain acquis avaient coûté 626 hommes aux nordistes (68 morts). Les sudistes de la division de

⁴¹⁹ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 590.

⁴²⁰ CWPGM, p. 307.

⁴²¹ *Idem.*

⁴²² O.R., 11 :3, p. 251.

⁴²³ O.R., 11 :2, p. 13.

⁴²⁴ *Ibid.*, p. 103.

Huger en perdirent 441 (66 tués)⁴²⁵. C'est sur ce pauvre résultat que se termina la seule et unique tentative de l'Union contre Richmond. Le nombre élevé de victimes pour un engagement mineur préfigurait la fureur des prochains combats.

En fin de journée, McClellan reçut d'esclaves fugitifs des informations faisant état d'une armée confédérée forte de 200 000 baïonnettes - alors qu'elle n'en comptait en réalité, toutes forces confondues, pas même la moitié -, de l'arrivée dans la capitale sudiste de milliers d'hommes sous Beauregard et d'une prochaine attaque de Jackson sur sa droite et dans son dos⁴²⁶. Cette annonce était fantaisiste, mais le commandant y crut fermement. Se profilait ce que McClellan n'eut cesse de redouter : la perspective de combattre en infériorité numérique. Il n'était dès lors plus question d'offensive. La seule victoire qu'il était dès lors capable d'envisager était de préserver son armée de la défaite. Il prévint qu'en cas de désastre, imputable à une administration, Lincoln et Stanton, restée sourde à ses demandes de renforts, la responsabilité ne pourra être rejetée sur ses épaules⁴²⁷. Lincoln s'émut de cette mise en cause et pour la première fois ne cacha pas sa blessure :

[votre message] suggérant la probabilité que vous soyez submergé par 200 000 soldats et vos insinuations sur celui qui en porte la responsabilité me peinent énormément. Je vous ai donné tout ce que je pouvais... tandis que vous continuez, injustement selon moi, à affirmer que je pouvais vous donner plus si je l'avais souhaité. Je n'ai négligé et ne négligerai aucune opportunité de vous envoyer des renforts aussitôt que je le pourrai.⁴²⁸

Déconcertantes, lorsque l'on sait le pessimisme qu'il nourrissait sur la suite de la campagne, sont les lignes écrites par le commandant à sa femme le 26 juin à 16h30, un peu moins de deux heures avant une nouvelle offensive rebelle : « Je crois que l'ennemi est en train de commettre une grosse erreur, s'il en est ainsi il sera rudement puni... Je te donne ma parole que nous serons sûrement vainqueurs et que l'ennemi est en train de tomber dans un piège. Je le laisserai couper nos communications afin d'assurer la victoire⁴²⁹ ». La mention d'un piège supposait la construction d'un plan d'action particulièrement élaboré dont rien dans la correspondance privée et militaire du général ne permettait d'entrevoir un début de commencement. Ce que confirme le comte de Paris témoin dans la soirée de la réunion qui se tint à l'état-major de Porter entre celui-ci et McClellan. Le commandant opta pour une concentration de ses forces sur la rive droite de la Chickahominy et le changement de base d'opérations et d'approvisionnements⁴³⁰. Ce « rêve » d'une destruction de l'ennemi aussi vite

⁴²⁵ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, op. cit., p. 189.

⁴²⁶ O.R., 11 :1, p. 51.

⁴²⁷ *Idem.*

⁴²⁸ *Idem.*

⁴²⁹ CWPGM, p. 315.

⁴³⁰ *Voyage en Amérique*, op. cit., p. 593.

envolé qu'il était apparu, le commandant mit donc ses forces sur la défensive, prêtes à supporter une attaque. Et ce n'est pas la promesse du ministre de la Guerre de le renforcer de 5 000 hommes qui changea sa décision⁴³¹. La retraite stratégique, officiellement qualifiée de « transfert de base⁴³² », allait rapidement s'amorcer. Eut-il disposé d'une division supplémentaire, McClellan affirma qu'il aurait « ri » de la présence de Jackson⁴³³.

L'attaque que le commandement de l'Union présentait intervint le 26 juin en fin d'après-midi. La bataille de Mechanicsville se conclut sur un échec pour les confédérés qui payèrent durement leur incapacité à synchroniser leurs efforts et concentrer leurs forces. Cette victoire tactique indiscutable de l'Union fut sans lendemain. Dans la nuit, McClellan ordonna à Porter, désormais menacé sur son aile par l'arrivée des forces de Jackson, de faire route huit kilomètres plus à l'est, à proximité de Gaines's Mill. C'était une toute autre lecture de la bataille que fit le général Porter. Pour lui, la journée avait été un succès dont il fallait tirer profit sans délai. Il proposa de tenir sa position pendant que McClellan tracerait avec le gros de l'armée en direction de Richmond⁴³⁴. Ce plan présentait aux yeux du commandant une faiblesse rédhibitoire : une audace à laquelle son esprit tactique, calé sur la défensive, était fermé. Une audace qui s'il en eut fait montre ce jour-là et les deux jours suivants, lui eut apporté la gloire si l'on en croit le général confédéré Magruder qui confirma dans son rapport officiel que sa ligne de défense n'aurait pu résister à une poussée de l'armée nordiste et qu'il en aurait résulté la prise de la capitale sudiste⁴³⁵. Il y eut au cours de ces sept jours une désapprobation chez certains généraux des choix tactiques de McClellan. Porter en fut le précurseur. Ces divergences militaires n'étaient pas une singularité, elles participaient de la vie d'un commandement opérationnel et ne remettaient pas en cause le principe d'une solidarité devant l'adversité, pas plus qu'elles n'emportèrent l'esprit combatif des généraux. Aussi, nous nous garderons de penser qu'il y avait à cet instant de la campagne, de la part des commandants de Corps, une tentative pour ruiner l'action décidée par leur supérieur.

McClellan avait définitivement laissé l'initiative à son adversaire qui n'allait pas se priver de prendre en appliquant avec les deux tiers de ses forces, 55 000 hommes, un mouvement tournant contre l'aile droite de l'Union, laissant moins de 30 000 hommes à la garde de Richmond. Ce n'est donc pas le moindre des paradoxes de découvrir un McClellan euphorique, alors qu'il reconnaissait ne plus pouvoir compter que sur une erreur de l'ennemi pour se porter vers l'avant⁴³⁶. Il télégraphia à Stanton

⁴³¹ O.R., 11 :1, p. 52.

⁴³² *Idem*.

⁴³³ O.R., 11 :3, p. 254.

⁴³⁴ John G. Nicolay and John Hay, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 5, p. 426.

⁴³⁵ O.R., 11 :2, p. 662.

⁴³⁶ O.R., 11 :3, p. 264.

à 21h00 : « Victoire aujourd'hui totale contre des forces supérieures. Je commence presque à croire que nous sommes invincibles⁴³⁷ ». Cette invincibilité qui ne devait en réalité qu'à la mauvaise exécution de son plan par l'adversaire fut, le lendemain, taillée en pièces. Après une résistance vaillante de plusieurs heures, les lignes de Porter finirent par céder devant l'assaut donné par 32 000 tunique grises vers 19h00. La majorité des soldats fuit vers l'arrière dans la précipitation. L'un d'entre eux laissa ce souvenir : « La totalité des morts et des blessés de la brigade a été laissée sur le champ de bataille. De même que les tentes, sacs à dos, havresacs, couvertures. Las, affamés et crasseux, nous arrivions comme des participants malvenus et que l'on n'attendait pas⁴³⁸. » La tombée de la nuit servit les intérêts de l'armée de Porter. Elle lui permit de sortir du chaos et de se transporter derrière la rivière Chikahominy.

La bataille de Gaines's Mill n'avait pas été perdue pour des raisons tactiques ou morales, mais, selon le commandant, au seul motif que son armée eut à se battre en infériorité numérique. Stanton put ainsi lire le lendemain midi : « J'ai perdu cette bataille parce que mes forces étaient insuffisantes par le nombre... vous devez m'envoyer d'importants renforts et sur le champ... J'aurai gagné cette bataille avec 10 000 hommes frais en plus. Si je pouvais à cet instant disposer de ces 10 000 hommes je pourrais avoir la victoire demain⁴³⁹ ». Le lendemain, le nombre de renforts qui lui aurait garanti une « éclatante victoire » passait à 20 000⁴⁴⁰.

C'est à partir du 27 juin que le commandant fabriqua les pièces à charge les plus lourdes de son procès pour inaptitude à l'exercice d'un commandement opérationnel. Les faits étaient accablants et ce n'était pas mus par un désir de lui mener une guerre picrocholine que ceux qui lui portaient une sincère affection s'émurent de son comportement. Pendant que Porter subissait la pression confédérée, McClellan ne jugea pas utile de se rendre sur le champ de bataille pour se rendre compte de la situation et, surtout, que l'offensive ennemie ne visait que cette fraction de son armée. La faute, à en croire le comte de Paris, en revenait à « ce maudit télégraphe » près duquel le général resta pour donner ses ordres. Comme si la technologie pouvait se substituer à l'instinct et au coup d'œil du chef. Le prince français était bien obligé de reconnaître qu'il en résulta un grand préjudice : « Ce fut un malheur pour celle-ci [l'armée] car... il aurait bien reconnu qu'il n'y avait de danger que de ce côté et aurait de suite fait venir les renforts qu'il n'envoya que pour arrêter la déroute, et aurait peut-être balancé ainsi le sort de la journée⁴⁴¹ ». Les fédéraux avaient été d'un courage admirable alors qu'ils

⁴³⁷ *Ibid.*, p. 260.

⁴³⁸ Captain Eugen Arus Nash, *A History of the forty-fourth Regiment New-York Volunteer Infantry in the Civil War, 1861-1865*, Chicago R. R. Donnelley & Sons Company, 1911, p. 84.

⁴³⁹ O.R., 11 :1, p. 61.

⁴⁴⁰ CWPGM, p. 324.

⁴⁴¹ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 600.

furent littéralement abandonnés par leur chef. Aux demandes de renforts que lui avait adressées Porter vers 17h00, McClellan avait consenti à se séparer de deux brigades issues du 2^{ème} Corps de Sumner, soit 10% des forces positionnées au sud de la Chickahominy, en face de Richmond. Lorsque ces dernières arrivèrent sur les lieux, la débâcle avait commencé ; elles ne purent changer la face des choses, mais prévenir une déroute de grande ampleur. Les 2/5 de l'armée avaient subi un lourd revers et perdu près de 7 000 combattants : 893 tués, 3 107 blessés, 2 836 prisonniers et disparus⁴⁴². McClellan était paralysé par ce même syndrome qui le poussait à se croire sous la menace de forces très largement supérieures aux siennes. Devant la capitale sudiste, la menace était en fait représentée par les 25 000 hommes de Huger et de Magruder dont les démonstrations théâtrales pour faire croire à une présence massive de troupes trompèrent sans difficulté le général nordiste et ses 64 000 soldats. Le commandant, dont la lucidité était peut-être altérée par l'épuisement, ne donnait plus le sentiment d'être en résonance avec la réalité. De plus, il occultait le fait qu'au cours des événements il était resté attentiste. Sur le fond, il était dans la réaction et sur la forme, dans la discrétion :

Ce fut pour lui-même, ajoute le comte, un malheur non moins grand, car en se mettant personnellement à la tête de ses troupes dans ces graves circonstances, en exposant un peu de sa personne, même au risque de voir ses autres combinaisons un peu moins bien exécutées, il aurait racheté aux yeux du pays en grande partie les torts de sa défaite ; il aurait acquis sur ses généraux une plus grande autorité...⁴⁴³

Les événements futurs lui permettaient, en théorie, de se racheter une conduite. Il n'en fut rien et les généraux puisèrent dans leur bagage tactique les ressources qui leur permirent de résister aux coups de boutoir des forces rebelles.

Dans l'esprit de McClellan, il ne faisait aucun doute que la défaite était consommée et que sa campagne, telle qu'il l'avait pensée, était terminée, comme en atteste sa décision de « transférer » sa base de White House à un lieu plus sécurisé, Harrison's Landing sur la rive nord de la rivière James. Pendant la nuit, il conféra avec Porter, Franklin et Heintzelman. L'idée de concentrer toutes les forces au sud de la Chickahominy et de livrer bataille fut évoquée, mais face à la perspective de « perdre » l'armée en cas de défaite, Heintzelman s'y opposa et McClellan ne se fit pas prier pour l'écarter⁴⁴⁴. Le défaitisme de « Little Mac » se doubla d'un profond mépris pour l'administration de Lincoln qu'il rendait coupable de son échec. Cette charge n'était plus réservée au cercle de ses intimes. Cette fois-ci, elle transpirait publiquement dans la dépêche adressée au ministre de la Guerre, close par ces mots : « Si je sauve l'armée maintenant, je vous dis clairement que je ne vous devrai aucun remerciement ni à quiconque à Washington. Vous avez fait de votre mieux pour sacrifier cette

⁴⁴² Mark M. Boatner III, *The Civil War Dictionary*, op. cit., p. 321.

⁴⁴³ *Idem*.

⁴⁴⁴ RJCCW, part. 1, p. 355.

armée⁴⁴⁵ ». Ces deux dernières phrases auraient valu à leur auteur d'être aussitôt relevé de ses fonctions. Elles furent retirées du message par Edwards Sanford, chef du bureau du télégraphe chargé officiellement de censurer les reportages de presse indécents, qui les jugea inappropriées, et ne furent jamais lues par Stanton, ni par Lincoln avant que McClellan ne les intégrât dans son rapport officiel de campagne le 4 août 1863⁴⁴⁶.

Après une journée troublée par des fusillades sporadiques et violentes, les fédéraux livrèrent bataille le 29 juin à Savage's Station, principal dépôt de matériel et de blessés de l'Union. Favorisés par la chance, ils avaient échappé à une attaque surprise visant à couper leur retraite. Il était 16h00 quand les généraux nordistes Franklin et Sedgwick se rendirent au quartier-général de Heintzelman. Chemin faisant, ils observèrent la présence de troupes qui étaient, pensaient-ils, celles du général visité - ce dernier avait en fait quitté ses positions sans en avoir informé quiconque. Mais un rapide examen à la lunette apporta une autre conclusion : elles étaient hostiles⁴⁴⁷. L'affrontement pouvait commencer et tourna à l'avantage des tunique bleues. Le mouvement de repli se poursuivit néanmoins et dans la nuit, les nordistes traversèrent White Oak Swamp, dont ils brûlèrent le pont, et se dirigèrent vers Glendale. Au carrefour de toutes les routes du secteur, Glendale était un point de passage obligé pour l'armée en retraite. L'ordre de repli émanait du commandant et fut donné sans qu'il prît la peine d'apprécier la situation tactique pour soutenir sa réflexion et la guider. Devant la commission sur la conduite de la guerre, il dut reconnaître qu'il n'avait pas participé directement à la bataille et que celle-ci fut menée sous les ordres directs des commandants de Corps⁴⁴⁸.

Les deux jours suivants, le commandant offrit le pire de ce qu'un général pouvait produire en matière de leadership. Eloigné de la ligne de front, il n'exerçait plus aucun commandement actif, se limitant à communiquer sur ce que devait être la disposition des forces. De facto, les chefs de Corps étaient livrés à eux-mêmes, alors que la situation était délicate, l'armée au bord du désastre, se souvint le comte de Paris : « L'état-major était démoralisé, le général Marcy, contraint à un exercice qui n'était plus de son âge, brisé. Colburn était malade et complètement anéanti. La masse des isolés grossissait d'une manière effrayante. Enfin, chacun sentait que si une panique devait désorganiser l'armée, le moment fatal était arrivé⁴⁴⁹ ». Plus que jamais les événements dictaient à l'intelligence du général la mise en place d'une unité de commandement, sa participation aux opérations afin de

⁴⁴⁵ O.R., 11 :1, p. 61.

⁴⁴⁶ David Homer Bates, *Lincoln in the Telegraph Office*, New York, The Century Co., 1907, pp. 109-110.

⁴⁴⁷ William B. Franklin, Major-General, "Rear-Guard Fighting During the Change of Base", in *B & L*, vol. 2, p. 373.

⁴⁴⁸ RJCCW, part. 1, p. 436

⁴⁴⁹ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 629.

galvaniser les combattants et, par sa présence, d'insuffler l'énergie que la fatigue et la tension pourraient mettre en défaut.

Le 30 juin, McClellan avait conféré dans la matinée avec ses commandants de Corps, puis, au grand étonnement des officiers d'état-major qui l'accompagnaient, se rendit à bord du *Galena*, un vapeur amarré sur la James, et y prit son repas sans trahir d'émotions particulières. Pendant ce temps, cinq divisions luttèrent pour leur survie dans des combats rageurs sur les lieux dits White Oak Swamp, Frayser's Farm ou Glendale. Le général nordiste McCall, qui fut fait prisonnier, écrivit dans son rapport : « J'ai vu des crânes fracassés à coup de crosse ainsi que les efforts entrepris des deux côtés dans cette lutte pour la vie et la mort, donnant en effet la preuve qu'ici c'était Grecs contre Grecs⁴⁵⁰ ». Les généraux Franklin, Sumner et Heintzelman avaient endossé dans les faits la responsabilité, écrasante, de sauver la troupe. Sans ordre, investis par une détermination farouche, se fiant à leur discernement et profitant aussi de l'échec du plan sudiste qui fit se concentrer les combats sur le carrefour de Glendale, ils y parvinrent et évitèrent peut-être à l'armée une complète destruction. C'est dans la soirée qu'on vint informer le commandant du résultat de la bataille. L'absence du commandant sur le champ de bataille fit couler beaucoup d'encre et fournit à ses adversaires des munitions pour appuyer leurs critiques. L'historien doit-il lier la décision du général de s'éviter toute exposition physique à son style de commandement ou à sa conviction que lui mort, l'armée, le pays étaient perdus ? Parce que le commandant, comme le souligne son principal biographe Stephen Sears, n'expliqua jamais son attitude, l'historien doit se contenter d'émettre des hypothèses⁴⁵¹.

Le jour suivant eut lieu la dernière confrontation entre les deux armées, à Malvern Hill. Disposés sur la cime, pour partie arborée, d'une colline flanquée de marécages et de ravins serpentueux, les fédéraux occupaient une position défensive avantageuse. Une nouvelle fois ils tinrent bon. L'artillerie saigna les assaillants si durement que ceux-ci abdiquèrent à la nuit tombée. McClellan ne vit rien de la victoire et du courage déployé par ses hommes pour l'obtenir. A l'aube, il avait procédé à des ajustements tactiques sur la colline et, considérant ses obligations satisfaites, s'en était retourné à Haxall's Landing pour embarquer sur le *Galena*. Cet épisode fut exploité par une presse hostile lors de la campagne présidentielle de 1864. Le candidat démocrate McClellan fut méchamment croqué par les dessinateurs. L'un d'entre eux, pour stigmatiser sa lâcheté, le représenta assis sur une selle en équilibre sur la flèche du *Galena*, scrutant avec une longue vue l'horizon où se déroulaient les combats et lui faisant dire : « Battez-vous mes braves soldats et poussez l'ennemi dans ses

⁴⁵⁰ O.R., 11 :2, p. 391.

⁴⁵¹ Stephen Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 218.

retranchements. Depuis cette flèche de brigantine, votre bien-aimé général vous observe⁴⁵² ». Le général n'avait réapparu qu'en milieu d'après-midi pour inspecter les lignes peu de temps avant les premiers assauts sudistes et puis s'était transporté trois kilomètres à l'ouest du dispositif.

Les observateurs ont confirmé l'affaissement physique et psychologique du commandant. Il montrait l'image, que devrait proscrire tout général, d'un homme éteint, résigné : « Jamais je ne vis, témoigna un membre de son état-major, un homme plus abattu que ne l'était le général McClellan... Il était incapable de faire ou de dire quoi que ce soit⁴⁵³ ». Le « jeune Napoléon » n'avait plus de général que le titre. Il avait déserté l'exercice du commandement et l'avait laissé sur le plan opérationnel à ses lieutenants. Avec le ton de celui qui cache son dédain par le sarcasme, le général Barnard, ingénieur en chef, nota : « C'est la première fois que nous avons toutes les raisons de croire que le premier devoir et aussi le plus élevé d'un général, un jour de bataille, était de se séparer de son armée afin de reconnaître un bon endroit pour battre en retraite !⁴⁵⁴ ».

Malvern Hill était une victoire tactique prometteuse sur le papier. Elle pouvait inverser les dynamiques en cours : placer Lee sur la défensive et permettre à l'Union de renouer avec l'offensive. Cette perspective n'effleura jamais l'esprit du commandant immergé dans un monde virtuel dans lequel l'ennemi le dépassait en nombre et la seule victoire possible s'obtiendrait avec la mise en sécurité de l'armée. Le lendemain, sous une pluie battante, l'Armée du Potomac se retrancha à Harrison's Landing sur les berges du James où l'approvisionnement pouvait s'effectuer sans encombre. Cette décision suscita de vives réactions chez certains des officiers supérieurs, artisans de la victoire et témoin des dommages infligés aux rebelles. Comme il le fit le soir des combats à Mechanicsville, Porter, proche de McClellan, préconisait une action offensive qui ne manquerait pas, selon lui, de renvoyer les gris jusque dans les rues de Richmond. Kearny fut le plus virulent, il estima que l'ordre de retraite ne pouvait être guidé que par « la couardise et la trahison⁴⁵⁵ ». Le commandant n'entendit rien de ces vitupérations qui, de toute façon, l'eurent laissé indifférent. Il avait à cet instant tourné le dos à toute option offensive, refusant de concevoir que l'adversaire avait été terriblement éprouvé par les combats et sa capacité de résilience entamée.

Pendant les sept jours que durèrent les combats, le commandant en chef, Lincoln, vécut d'optimisme, d'espoir et d'anxiété⁴⁵⁶. La destruction de la ligne télégraphique reliant la péninsule à

⁴⁵² Bernard F. Reilly, *American Political Prints, 1766-1876 : A Catalog of the Collections in the Library of Congress*, Boston, G. K. Hall, 1991, entrée 1864-17.

⁴⁵³ Cité par Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, *op. cit.*, p. 281.

⁴⁵⁴ J.G. Barnard, *The Peninsular Campaign and its Antecedents, as Developed by the Report of Maj. Gen. Geo. B. McClellan, and Other Published Documents*, New York, D. Van Nostrand, 1864, p. 46.

⁴⁵⁵ Irving Werstein, *Kearny the Magnificent*, New-York, The John Day Co., 1962, p. 231.

⁴⁵⁶ John G. Nicolay and John Hay, *Abraham Lincoln*, *op. cit.*, vol. 5, p. 444 ; CWAL, 5, p. 295.

Washington le priva d'information en provenance du front pendant trois jours. La communication fut rétablie le 1^{er} juillet. Un message de McClellan, assez confus de l'aveu même de son auteur, lui apprit que l'armée n'était pas aux prises avec l'ennemi aux portes de Richmond mais qu'elle avait engagé un mouvement rétrograde en direction de la James, à proximité de laquelle elle contenait, épuisée, les confédérés. Sans originalité, McClellan réclamait des renforts, 50 000 hommes, pour prendre l'offensive⁴⁵⁷. Savoir les bleus réduits à la défensive dut désemparer Lincoln. La demande de soldats supplémentaires en masse l'agaça clairement et il la qualifia dans sa réponse de « simplement absurde⁴⁵⁸ ». Ce qui était en effet le cas. Le Président était sans illusion et avait compris qu'il ne fallait plus rien attendre à cet instant de son général, mais ce n'était pas le moment du blâme. Ce qui lui importait c'était que l'armée, son matériel et ses hommes fussent en sûreté pendant qu'il travaillait à la renforcer dans les meilleurs délais⁴⁵⁹. Sa priorité de sauver l'armée devint plus absolue encore après avoir reçu le général Marcy, chef d'état-major de McClellan, le 4 juillet et l'avoir entendu évoquer un risque de capitulation⁴⁶⁰.

e - Les raisons d'un échec.

L'une des plus « monumentales campagnes de la guerre⁴⁶¹ » s'était soldée par un monumental échec pour les forces de l'Union et son commandant. Pourtant, McClellan affichait ostensiblement sa fierté. Il avait, écrit-il à Lincoln le 4 juillet, sauvé l'Armée du Potomac et préservé son honneur. « Tous les juges compétents reconnaîtront que le mouvement que vient d'effectuer cette armée est sans parallèle dans les annales de la guerre⁴⁶² ». La presse relayait parfois ce sentiment de satisfaction. Ainsi *The Vermont Chronicle* dans son édition du 8 juillet 1862 : « Aucun leadership supérieur n'aurait pu imposer à ses troupes une telle souffrance pour s'extraire des marécages dans lesquels elles étaient embourbées, et portons au crédit relatif des troupes, une retraite bien protégée et organisée, de sérieux coups infligés à l'ennemi, qui en disent plus sur la valeur de l'armée de McClellan qu'une entrée triomphale dans Richmond ». Le Prince de Joinville s'associa à ces louanges dans une lettre adressée à McClellan le 7 juillet : « L'Armée du Potomac vient de traverser avec succès une période de crise et d'exécuter victorieusement une des plus difficiles opérations de la guerre, celle de changer de base d'opérations par une marche de flanc en présence et on peut dire sous

⁴⁵⁷ O.R., 1 :3, p. 281.

⁴⁵⁸ CWAL, 5, p. 301.

⁴⁵⁹ *Ibid.*, p. 286.

⁴⁶⁰ *Ibid.*, pp. 305-306 ; J. W. Schuckers, *The Life and Public Services of Salmon Portland Chase*, Broadway, D. Appleton and Company, 1874, p. 447.

⁴⁶¹ *The Peninsula Campaign of 1862*, vol. 1 : *Yorktown To the Seven Days*, éd. William J. Miller, Cambridge, Da Capo Press, 1995, introduction.

⁴⁶² *Report of Major-General George B McClellan Upon the Organization of the Army of the Potomac and Its Campaign in Virginia and Maryland from July 26, 1861 to November 7, 1862*, Boston, 1864, p. 91.

le feu d'un ennemi supérieur en nombre...⁴⁶³ ». Il n'y eu pas jusqu'à l'ennemi pour ne pas lui reconnaître un réel talent dans l'art de battre en retraite. Le sudiste Longstreet qualifia dans ses mémoires cette retraite de « magistrale⁴⁶⁴ ».

Ce n'était pas faux. L'armée de l'Union avait usé avec succès de toutes les techniques propres à la réussite d'un mouvement rétrograde : destruction des ponts, retraite des éléments secondaires (4 000 chariots) avant le corps principal de l'armée, opérations de reconnaissance⁴⁶⁵. Mais fallait-il en attribuer tout le mérite à McClellan. Son approche du commandement opérationnel était éloignée de l'acception commune. Le général a été régulièrement absent du front, communiquant le plus souvent avec son armée par courrier et message télégraphique. Une hérésie qu'eut dénoncée un Napoléon pour qui « la présence du général est indispensable ; c'est la tête, c'est le tout d'une armée⁴⁶⁶ ». Pour pallier son absence, il ne prit pas la peine de désigner un de ses lieutenants pour coordonner l'action de ses commandants de Corps.

La défaite de l'Union était avant tout celle du général McClellan. Il y avait chez le « jeune Napoléon » une fragilité psychologique qui se manifestait par une inconstance dans l'humeur. A ce point de vue, il offrait un modèle inégalable, une sorte de Janus, brillant dans la préparation d'une campagne mais effacé au moment du choc armé. Le chef, insistait Clausewitz, « devra prendre pour règle de se détourner de la voie des craintes et de s'orienter du côté de l'espoir, fût-ce en dépit de sa conviction intime⁴⁶⁷ ». McClellan passa de l'un à l'autre de ces deux sentiments. Le 27 juillet 1861, quelques jours après sa prise de fonction, un solide optimisme l'habitait : « J'ai déjà identifié les causes principales de notre dernier échec, confiait-il à son épouse - je suis certain de pouvoir y remédier et persuadé de pouvoir une nouvelle fois mener ces troupes à la victoire ». Le 10 mai 1862, on pouvait encore lire sous sa plume : « Je m'attends à livrer une dure bataille sur la Chickahominy, mais n'ai aucun doute sur l'issue. Tous mes officiers et mes hommes ont une confiance en moi illimitée... ». Puis le doute s'insinua et arasa ce bel optimisme. Cinq jours plus tard, il écrivait : « J'avoue qu'il m'est difficile de juger si la guerre se terminera bientôt ou pas - je pense que les coups qu'ils reçoivent en ce moment et ont récemment reçus devraient les réduire en miettes - mais on ne peut faire mieux que spéculer ». La croyance dans la victoire s'était dissoute et le ton prit des accents mystiques le 22 mai : « J'ai essayé de servir mon pays honnêtement et loyalement - tout ce que je

⁴⁶³ Arch. Nat., 300/AP/III/114.

⁴⁶⁴ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox, Memoirs of the Civil War in America*, Philadelphia, J. B. Lippincott Company, 1896, p. 151.

⁴⁶⁵ Kevin Dougherty, *The Peninsula Campaign of 1862 : A Military Analysis*, Jackson, University Press of Mississippi, 2005, p. 159.

⁴⁶⁶ *Mémoires pour servir à l'histoire de France sous Napoléon, écrits à Sainte-Hélène, par les généraux qui ont partagé sa captivité, et publiés sur les manuscrits entièrement corrigés de la main de Napoléon*, 8 vol. (2 par Gourgaud et 6 par Montholon), Paris, Didot et Bossange, 1823-1825, Montholon, vol. II, p. 90.

⁴⁶⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 108.

peux faire maintenant est de m'en remettre et prier pour que le Pays ne soit pas puni pour mes pêchés et mes défauts ». Inexplicablement, toute trace d'inquiétude sembla avoir disparu le 26 mai où on le vit renouer avec une grande confiance : « Mes hommes sont dans une si belle condition physique et morale que je n'ai aucun doute sur le résultat de la campagne ». Après la victoire à Seven Pines : « Je pense que la question de Richmond sera réglée cette semaine »⁴⁶⁸.

Analysant en historien et non en psychanalyste, il n'entre pas dans notre étude de savoir si McClellan était l'objet de luttes émotionnelles intérieures, de mécanismes inconscients susceptibles de fissurer son équilibre psychologique et de l'emporter sur la force volitive. Nous veillerons à toujours avoir à l'esprit que l'homme, quel que soit son rang ou son statut, est un être pétri de paradoxes, de contradictions, que son action peut être diffractée par des facteurs extérieurs. Ce que nous pouvons observer suffit à asseoir l'idée que « Little Mac » avait un grand vœu de maîtrise de « sa » guerre, que l'émergence d'un faisceau d'hostilités, chaque semaine un peu plus large, à sa personne et à ses conceptions stratégiques et tactiques, contribua chez lui au développement d'un sentiment de persécution et d'abandon. Pourtant, ces gerçures de la vie de commandant qui trouvaient leur origine dans la relation d'altérité impérieuse dans une démocratie avec le politique, McClellan ne pouvait les ignorer et on peut s'étonner qu'il ne sût mieux se libérer de leur exposition afin qu'elles affectent moins ses humeurs. Ces comportements oscillatoires ne pouvaient être sans conséquence sur l'exercice du commandement.

L'objectif du commandant était de prendre Richmond et de terminer la guerre. Son échec paraît incongru, une anomalie au regard du potentiel militaire à sa disposition. Il faut en chercher les causes afin de mesurer la part de responsabilité que le commandement de l'Union doit assumer.

McClellan n'était pas le « mystère » que Grant pensait y voir⁴⁶⁹. Le comportement du commandant avait une logique, une cohérence soufflée par des convictions politiques sans doute, mais plus sûrement par des traits de caractère militaire inconciliables avec l'exercice d'un commandant qui s'était vu fixé comme objectif de conclure une guerre victorieusement dans un court délai. Toute intelligence - prise au sens primitif d'*intelligere* : comprendre - est singulière. Celle de McClellan s'enivre de précautions et de fatuité qui donne de son commandement l'image d'un instrument introverti, statique, autarcique ; le général s'employa à en rendre les frontières étanches pour l'autorité politique à laquelle il était pourtant, par la lettre constitutionnelle, subordonné. La stratégie relevant

⁴⁶⁸ CWPGM, p. 70, 262, 267, 274, 277, 288.

⁴⁶⁹ Frank Harrison, *Anecdotes and Reminiscences of Gen'l U. S. Grant Compiled by an Old Soldier*, New York, N. Y. Cheap Publishing Co., 1885, p. 28.

pour lui du domaine réservé des militaires, il n'était pas question de laisser le politique dicter ses vues sur cette question.

C'est un commandement agité par les tensions internes qui s'offre au regard de l'historien. Ces tensions étaient la conséquence d'une conception de la guerre divergente. La guerre selon Lincoln, offensive, forcément meurtrière, n'existait pas dans l'esprit de McClellan. Le « jeune Napoléon » mena la guerre qu'il voulait et non celle qu'il devait. Une guerre dont la forme n'excluait pas le principe d'une bataille décisive mais dont le principe reposait sur l'idée qu'elle était menée pour préserver l'intégrité territoriale du pays et restaurer les pouvoirs légaux du gouvernement. Son outrecuidance, ses façons altières, son mépris des politiciens, principalement les Républicains radicaux qu'il assimilait à des « traîtres décidés à sacrifier le pays et son armée par rancune personnelle⁴⁷⁰ » et son échec militaire compliquèrent ses relations avec le commandant en chef.

Les exagérations de Pinkerton que McClellan accepta sans esprit critique, ses rapports exécrables avec le politique, son leadership sclérosé et timoré, ses dispositions naturelles à privilégier la manœuvre à la bataille expliquèrent beaucoup. Surtout, la qualité la plus essentielle d'un général, soulignée par l'Empereur, lui fit défaut : « la fermeté de caractère et la résolution de vaincre à tout prix⁴⁷¹. » En définitive, une forme de feu sacré. La confession faite à son épouse le lendemain de la bataille de Seven Pines illustre un point de faiblesse psychologique chez son auteur qui semblait découvrir que la guerre n'était pas compatible avec l'idée de modération et qu'il ne pouvait prétendre à l'anéantissement des forces ennemies sans solution sanglante : « J'en ai assez du spectacle répugnant du champ de bataille, avec ses corps mutilés et les souffrances de ces pauvres blessés ! La victoire n'a aucun charme pour moi quand elle est acquise à un tel prix... Chacun de ces malheureux garçons morts ou blessés me hante presque⁴⁷² ».

Nous dirions du général McClellan qu'il était frappé d'une faiblesse intellectuelle invalidante qui le rendait incapable de mettre en pratique et, surtout, d'adapter aux circonstances la somme des connaissances acquises au cours de sa carrière militaire *ante bellum*. Son esprit militaire s'était sculpté pour garder l'empreinte des connaissances acquises pendant la guerre contre le Mexique. Yorktown n'avait rien de commun avec Vera Cruz et pourtant il décida d'y mettre le siège selon le même principe tactique que Scott quatorze années plus tôt devant la cité mexicaine. Nous soutenons l'idée qu'il s'était « inoculé », consciemment ou non, une réalité qui le faisait rentrer en résistance avec tout ce qui n'était pas conforme à celle-ci et tout ce qui était susceptible d'affaiblir ses certitudes ou ses

⁴⁷⁰ CWPGM, p. 235.

⁴⁷¹ Charles-François-Tristan de Montholon, *Récits de la captivité de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène*, Paris, Paulin, 1847, II, pp. 240-241.

⁴⁷² CWPGM, p. 288.

prédictions. Par une réduction de la dissonance cognitive, McClellan s'était persuadé que l'ennemi était en supériorité numérique et qu'il ne pouvait être en situation de le vaincre par les armes. Il se laissa tomber dans un état de résignation acquise. Une armée rebelle imaginaire, mais en l'existence de laquelle il croyait sincèrement, l'avait vaincu. Son intelligence s'était mise au service d'un projet qui la disqualifiait. Il fallait un bretteur habile, au poignet souple et vif pour percer la garde ennemie. McClellan fit de l'Armée du Potomac, à laquelle il donna un éclat, un sabre de bois à la pointe mornée qui contrait les coups alors qu'il disposait d'une arme de combat au fil et la pointe acérée en mesure de les asséner. Son manque d'entrain à passer à l'offensive n'était-il la projection de ses angoisses : celles d'être battu et, finalement, de faillir ?

La prudence du général, aussi excessive qu'elle pût être, ses failles psychologiques exacerbées par un environnement relationnel militaire et politique détestable qui chercha à s'immiscer dans son entreprise, ne peuvent à elles seules expliquer son échec. D'autres facteurs, exogènes, ont joué. Certes, force est de reconnaître que les intentions de l'ennemi avaient été identifiées avec justesse par le commandement : elles étaient de livrer bataille pour sauver Richmond et la Confédération. C'est bien là la seule certitude qu'il avait, car pour le reste le brouillard l'enveloppait. Les défaillances du renseignement ont falsifié la vision que pouvait avoir le commandement de la réalité des forces ennemies et entretenu sa conviction d'affronter un ennemi en nombre très supérieur. Une conviction mortifère sur un plan militaire puisqu'elle le dissuada de prendre l'offensive après chacune des victoires tactiques remportées pendant les batailles des sept jours. A ce propos, il faut noter que cette conviction ne vivait pas dans le seul esprit du commandant. Par une sorte de mimétisme, elle s'était fixée dans celui de son entourage. Les princes de la famille d'Orléans, très actifs au sein de l'état-major, en firent état dans leur correspondance comme un fait indiscutable.

L'abondance des intempéries pendant les mois d'avril, mai et juin - le commandant y fit systématiquement référence dans sa correspondance privée - rendit fastidieuses les manœuvres de l'armée. Le comte de Paris put ainsi témoigner pour la journée du 16 mai : « Les chemins sont épouvantables, plus mauvais que je ne les ai encore jamais vus. Les troupes n'avancent qu'avec la plus grande peine, les wagons, désespérant de se tirer de ces fondrières, se lancent à travers bois, quelque fois frayent une route un instant meilleur, plus souvent brisant les essieux ou leur timon, ou se perdant dans la forêt⁴⁷³ ». Ces pluies étaient difficilement prévisibles à une époque où les techniques d'observation du ciel, en plus d'être rudimentaires, avaient été rendues inopérantes avec la guerre : « Le système courant de rapports télégraphiques journaliers sur les conditions du ciel en provenance de différents points des Etats-Unis avait cessé de fonctionner ; les lignes avaient été

⁴⁷³ *Voyage en Amérique, op. cit.*, p. 502.

coupées dans le sud et celles du nord et de l'ouest étaient occupées pour les activités publiques si bien qu'elles ne pouvaient être utilisées à des fins scientifiques⁴⁷⁴ ».

En 1835, le gouvernement américain avait reçu en donation la fortune de James Smithson, un scientifique britannique. Son neveu qui en avait initialement hérité mourut sans descendance et conformément au testament de son aïeul la fortune, 500 000\$ de l'époque, fut remise « aux États-Unis d'Amérique pour fonder, à Washington, sous le nom de *The Smithsonian Institution*, une institution pour l'accroissement et la diffusion du Savoir pour tous les hommes⁴⁷⁵ ». Sous l'impulsion de Joseph Henry qui en fut le premier secrétaire, l'établissement mit en place en 1847 un ambitieux programme de relevés météorologiques. Equipés d'instruments de mesure - un baromètre, un thermomètre, un hygromètre et une jauge de pluie - ils étaient 150 observateurs volontaires en 1849, 616 à la veille du conflit, à rassembler une multitude de données : température, pression et humidité de l'air, vitesse du vent, pluviométrie, état du ciel, ainsi que tout phénomène hors du commun (tornades, cyclones, tremblements de terre, chutes de météores...). Ces mesures étaient transmises quotidiennement à l'institution par le réseau télégraphique qui reliait New York à la Nouvelle Orléans et Washington à Cincinnati. Les informations, dont il faut souligner qu'elles n'avaient aucun caractère prévisionnel, étaient exploitées et matérialisées sous forme de pièces de couleur fixées sur une carte. Elles étaient également partagées avec le journal *Evening Star* qui publia chaque semaine à partir de 1856 dans sa page 3 un bulletin des températures mesurées au cours des sept jours précédents sur la ville de Washington.

Ces conditions climatiques calamiteuses faillirent coûter à McClellan une grosse partie de son armée le 30 mai. La rivière Chickahominy, transformée en torrent de boue, ne pouvait être franchie qu'au moyen de ponts artificiels qui devinrent rapidement inutilisables après le passage du Corps de Sumner. L'impossibilité de réunir les deux ailes de son armée justifia la décision du général de ne pas entreprendre de marche en avant dans la continuité de son succès.

Connaître le milieu géographique et physique dans lequel l'armée était amenée à évoluer était un élément constitutif de la victoire. Cette exigence se posait avec d'autant plus d'acuité quand la troupe marchait en territoire ennemi et qu'elle ne pouvait, ou alors rarement, s'appuyer sur des amitiés, des complicités locales pour affiner son savoir topographique. Et lorsque ces complicités se présentaient, leurs informations étaient décevantes. Il en était ainsi des esclaves noirs. « Leur connaissance de la région se limitait le plus souvent à la plantation sur laquelle ils avaient passé leur vie, déplora McClellan ; ils n'étaient pas en mesure de fournir une description précise et intelligible des routes ou

⁴⁷⁴ *Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution, Showing the Operations, Expenditures, and Condition of the Institution for the Year 1861*, Washington, Government Printing Office, 1862, p. 35.

⁴⁷⁵ James Smithson, "Last Will and Testament, octobre, 23, 1826", *Smithsonian Institution Archives*.

des inégalités de terrain, et leur estimation du nombre de l'ennemi était presque toujours ridicule⁴⁷⁶ ». Les rares cartes en possession de McClellan s'avérèrent d'une utilité marginale en raison de leur manque de précision, quand ce n'était l'absence d'élément géographique : le commandement pensait que le tracé de la rivière Warwick suivait une ligne parallèle à la route reliant Newport News, à l'extrémité sud-ouest de la péninsule, à Williamsburg. Or, le cours de la Warwick naissait à l'est de la ville de Yorktown et coupait ladite route⁴⁷⁷. La rivière formait une ligne défensive naturelle.

McClellan était en *terra incognita*, il avançait en aveugle. Il reconnut que la connaissance limitée du terrain obéra les capacités d'action de l'Armée du Potomac : « On peut dire d'une manière générale que nous n'avons aucune carte militaire présentant un quelconque intérêt. Ce fut l'un de nos plus gros problèmes qui entrava nos mouvements au début de la guerre⁴⁷⁸ ». Pour se débarrasser de ce handicap majeur, il réclama en urgence à Stanton la mise à disposition de 8 à 10 ingénieurs topographes⁴⁷⁹. La réponse ne dut pas le satisfaire car il se tourna vers un jeune soldat de vingt-cinq ans, John C. Babcock, qui, quelques semaines plus tôt, avait été versé dans l'équipe de Pinkerton et dessinait les défenses ennemies à partir des renseignements fournis par les prisonniers, les déserteurs et les espions. L'habileté au dessin, à laquelle son ancien métier d'architecte n'était pas étranger, le fit s'acquitter de sa mission avec excellence, parfois au péril de sa vie. Se rendant en territoire ennemi à cheval ou à pied ou observant celui-ci en ballon, il parvint à cartographier des pans entiers de la région au fur et à mesure de la progression des fédéraux avec une grande exactitude qui enchanta McClellan mais suscita la jalousie du corps des topographes.

« La guerre, souligna Clausewitz, est le royaume de l'incertitude ; les trois quarts des éléments sur lesquels se fonde l'action restent dans les brumes d'une incertitude plus ou moins grande⁴⁸⁰ ». Cette réalité oblige le général à accepter une prise de risque calculée. Or, McClellan n'avait aucune disposition pour prendre un risque de cette nature. Il n'avait pas « la volonté inébranlable d'un esprit impérieux [qui] est le centre géométrique de l'art militaire⁴⁸¹ ». Sa conception de la guerre était modélisée, exempte des scories qui nourrissent l'imprévisibilité. Elle reposait sur un cahier des charges strict dont l'élément déterminant était de ne jamais aborder l'ennemi en situation d'infériorité numérique. Un élément venait à manquer, c'est tout l'édifice qui était fragilisé, imprimant chez son concepteur un sentiment d'angoisse et d'impuissance. Décider dans la précipitation, sous la pression de circonstances mal appréhendées, ce qui revenait à ne plus contrôler l'évènement, dérogeait à ses

⁴⁷⁶ McClellan's *Own Story*, *op. cit.*, pp. 253-254.

⁴⁷⁷ McClellan, "The Peninsular Campaign", in *B & L*, vol. 2., p. 169.

⁴⁷⁸ McClellan's *Own Story*, *op. cit.*, p. 253.

⁴⁷⁹ O.R., 11 :3, p. 151.

⁴⁸⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 86.

⁴⁸¹ *Ibid.*, p. 103.

principes. Il lui fallait le réconfort rassurant des certitudes, acquis par le renseignement, pour engager et développer son action. Autant McClellan fut brillant dans la capacité d'agrèger des forces disparates, certaines désenchantées par la défaite de Bull Run, pour former une puissante armée, autant il fut indécis et faible devant les contraintes de l'action. Les défaillances du renseignement n'ont pas été les arbitres de la campagne. Elles ont assurément perturbé la vision tactique et compliqué la décision opérationnelle, mais aussi nombreuses qu'elles fussent, elles n'expliquaient pas l'échec du commandement dans la campagne.

On est en droit de se demander si un autre élément d'explication à cette faillite, peut-être plus consistant encore, ne tenait dans une supériorité du commandement confédéré qui s'incarnait, principalement, dans les personnes de Thomas Jackson et de Robert Lee.

B) Le commandement confédéré dans l'Est

1) Le commandement confédéré en Virginie : de la tourmente au renouveau.

a - Les tensions au sein du commandement : défiance à l'égard de Johnston et évincement de Beauregard.

A Richmond, dans le cœur du commandement, l'ennemi s'était installé. Un ennemi invisible, contre lequel les seules armes capables de le détruire ou d'en atténuer les ravages résidaient dans la puissance de la rhétorique et la force de conviction et d'autorité de Jefferson Davis. En effet, l'euphorie qui succéda à Manassas ne dura pas, affectée par l'ambiance délétère qui s'installa entre le Président et les généraux Beauregard et Johnston. Le commandement devint une entité secouée par des turbulences générées par des questions d'ego et de prestige personnel qui aboutirent à un affrontement de personnalités. Son image était loin des canons de la représentation sociale qui véhiculait l'idée, en période de conflit, d'une structure solidaire, unie dans l'adversité où chacun accepterait d'étouffer ses différends pour se mettre pleinement au service de la cause qu'ils défendaient. Or, cette vision n'était pas concevable dans un monde d'hommes imparfaits.

La querelle qui ébranla les relations entre Davis et Johnston relevait de la blessure narcissique, d'une atteinte à l'honneur et à l'image. La cordialité de leur rapport qui remontait au milieu des années 1850 est attestée⁴⁸². Au début de la guerre Johnston reçut le grade le plus élevé de l'armée régulière : général de brigade. Le 16 mai 1861, le Congrès vota la création pour cinq généraux d'un grade de

⁴⁸² William C. Davis, *The Cause Lost : Myths and Realities of the Confederacy*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996, pp. 16-17.

général d'armée⁴⁸³. Samuel Cooper, le plus âgé des généraux en activité, Albert Sidney Johnston, Robert Lee et Joseph Johnston étaient concernés. Lorsque les parlementaires avaient créé deux mois plus tôt cinq postes de général de brigade, ils avaient souhaité qu'ils reçussent le grade le même jour. Ce qui en première lecture pouvait être interprété comme une volonté de ne pas créer un problème de jalousie fut perçu par le Président comme la source potentielle d'un conflit d'autorité aux graves conséquences opérationnelles. En effet, à qui attribuer le commandement dans l'hypothèse d'une réunion de deux armées ? Le Congrès appréhenda également le problème. L'ordre hiérarchique serait établi en fonction d'un critère : le plus haut rang occupé par les généraux dans l'armée américaine avant la guerre⁴⁸⁴. Joseph Johnston était celui-là. Il avait été général de brigade dans des fonctions d'état-major. Davis rendit son classement des promus le 31 août 1861 en y intégrant Beauregard, et avec pour chacun d'eux la date de leur nomination⁴⁸⁵. Il s'était écarté de la position du législateur, avait procédé à sa propre interprétation des textes et bâti sa liste en fonction d'autres critères : il tint compte de leur date d'entrée à West Point et opéra une distinction entre les missions de terrain, qu'il privilégiait, et les activités d'état-major⁴⁸⁶. La subtilité, parfaitement rationalisée, mais fruit de son arbitraire, était calculée. Il cherchait à pousser au sommet de la hiérarchie militaire son ami Albert S. Johnston⁴⁸⁷ - Cooper avait la fonction d'adjudant général ce qui l'excluait légalement de toute possibilité de commander des troupes⁴⁸⁸. Dans ce classement, Joseph Johnston n'occupait que le quatrième rang derrière successivement Cooper, Albert S. Johnston et Lee.

Joseph Johnston avait la loi du Congrès pour lui. Respectée à la lettre, elle lui assurait d'occuper la tête du classement. C'était sa conviction. Le sujet était sensible et méritait davantage d'être plaidé de vive voix que par écrit. La formule épistolaire était sans doute la moins judicieuse pour défendre son cas et obtenir d'être rétabli dans ses droits. La plume était celle d'un homme qui s'érigea en victime et se disait humilié par une décision contraire à la volonté du législateur et qui portait atteinte à sa carrière et à son image publique.

Je déclare ici et maintenant que nonobstant ces nominations faites par le Président et confirmées par le Congrès, je détiens toujours en toute légitimité le grade de premier général des armées confédérées... Il est évident qu'il s'agit d'un coup porté à moi seul... [qui] vise à ternir ma réputation de soldat et d'homme gagnée au cours de trente années de service difficile et périlleux... Pour me priver de ce rang, il était nécessaire que le Congrès abrogeât les lois [du 14 mars et du 16 mai 1861]. Cela n'était réalisable que par une loi expresse. Cela n'a pas été fait et ne pouvait être

⁴⁸³ O.R., série 4, 1, p. 326.

⁴⁸⁴ William C. Davis, *The Cause Lost, op. cit.*, p. 21.

⁴⁸⁵ Le 16 mai pour Cooper, le 30 mai pour Albert S. Johnston, le 14 juin pour Lee, le 4 juillet pour Joseph Johnston et le 21 juillet pour Beauregard.

⁴⁸⁶ Varina H. Davis, *Jefferson Davis, ex-President of the Confederate States of America : A Memoir by His Wife*, New York, Belford Company, 1890, vol. 2, pp. 156-158.

⁴⁸⁷ William C. Davis, *The Cause Lost, op. cit.*, p. 22.

⁴⁸⁸ O.R., série 4, 1, p. 115.

fait par un vote simple en séance secrète portant sur une liste de candidats. Si la décision contre laquelle je m'élève est légale il ne m'appartient pas de remettre en question l'opportunité de dégrader quelqu'un qui a servi sans compter depuis le début de la guerre sur la frontière et joué un rôle majeur dans le seul grand événement de ce conflit au profit de personnes dont aucune n'a encore frappé un grand coup pour la Confédération.⁴⁸⁹

« Quelque prétexte que nous donnions à nos afflictions, ce n'est souvent que l'intérêt et la vanité qui les causent⁴⁹⁰ ». La maxime de La Rochefoucauld s'appliquait au cas de Johnston. Même si la démonstration juridique était assez convaincante, il n'y avait rien ou très peu dans la longue lamentation qui l'accompagnait qui put être relié avec les intérêts vitaux et supérieurs de la Confédération. Cette ostension d'amour propre contrarié, d'ambition personnelle maltraitée, cette absence de diplomatie étaient les grandes faiblesses de la lettre et les raisons pour laquelle l'opportunité de la démarche méritait selon nous d'être posée. Johnston garda la lettre sous le coude pendant deux jours et puis la transmit après avoir jugé qu'aucun mot ne devait être retranché. Ce fut selon l'un de ses biographes « la pire décision de sa carrière professionnelle⁴⁹¹ ». La réaction de Davis, souffrant quand il lut le courrier, contenait plus qu'un simple agacement. Il y avait de l'indignation : « Je viens juste de recevoir et de lire votre lettre du 12 juillet. Son langage est, comme vous le dites, inhabituel ; les arguments et les affirmations sont tout à fait partiaux et les insinuations aussi infondées que malvenues⁴⁹² ». Avait dû lui revenir en mémoire cette lettre du général Cooper précisant que Johnston n'acceptait de recevoir des ordres que de l'adjudant général et d'aucun autre officier. Au bas de la missive, le Président avait écrit : « Insubordonné »⁴⁹³. Johnston rappela à Cooper, le 29 juillet, qu'il tenait pour illégale toute instruction émanant d'officiers de l'armée sudiste dans la gestion interne de ses forces⁴⁹⁴. Davis avait lié sa fortune et son existence à la Confédération, on peut croire qu'il n'acceptait pas que l'esprit d'un général pût être contaminé par des questions aussi triviales alors qu'il devrait être absorbé par un dévouement absolu à la cause. La brièveté de la réponse, une rareté pour Davis qui habitait son interlocuteur à une prose longue et argumentée quand le sujet était d'importance, signifiait-elle un embarras, une difficulté à soutenir la controverse ? Cette idée ne peut être totalement écartée.

La confiance était entamée dans les têtes, mais, contrairement à celle qui opposa le Président à Beauregard, la querelle ne franchit pas les limites de la sphère privée. Entre eux, la question ne fut plus jamais abordée et le grand public n'en eut connaissance qu'après la guerre. Le différend fut,

⁴⁸⁹ *Ibid.*, pp. 605-608.

⁴⁹⁰ *Maximes et réflexions morales du duc de La Rochefoucauld*, Paris, P. Didot l'ainé, 1796, p. 59.

⁴⁹¹ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 128.

⁴⁹² O.R., série 4, 1, p. 611.

⁴⁹³ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 126.

⁴⁹⁴ O.R., 2, p. 1007.

écrivait l'un des premiers biographes du général, « la source et la cause de tous les problèmes futurs⁴⁹⁵ ». La source se fut rapidement tarie si d'autres facteurs ne vinrent accentuer la défiance entre le commandant en chef et son général jusqu'à la rupture finale en 1864. En septembre 1861, l'irréparable n'avait pas été commis. Malgré la blessure qu'il garda en lui toute sa vie, Johnston ne menaça jamais de démissionner, et Davis maintint pendant plus de deux ans encore sa confiance dans les aptitudes militaires du général. Leur relation n'aurait plus la chaleur d'antan, ce qui n'empêcha pas l'un et l'autre, en de rares occasions il est vrai, d'ajouter à la bienséance protocolaire des marques de sympathie⁴⁹⁶.

A l'automne, l'occasion se présenta pour Johnston de retisser des liens de confiance avec Davis. Pour stimuler le moral des troupes, le Président entendait jouer sur le sentiment de fierté et la saine émulation entre les différentes composantes de l'armée. Il demanda au général de mettre en œuvre la réorganisation de l'armée en créant, « dans la mesure du possible », des brigades, voire des divisions par Etat qui seraient, pour chacune d'elles, commandées par un officier supérieur du dit Etat⁴⁹⁷. Les brigades avaient été jusqu'alors formées en intégrant les régiments au fur et à mesure de leur arrivée. Le général n'y consentit pas dans l'immédiat, non pas pour des raisons de principe, mais parce qu'il jugeait que le déplacement de régiments générerait de la confusion et de la fragilité à un moment où une attaque de l'ennemi était « imminente » - le qualificatif deviendra « pas improbable » dans les mémoires du général⁴⁹⁸. De plus, la formulation laissa accroire qu'il n'y avait pas de caractère d'urgence. D'avancée de McClellan en direction de Richmond il n'y eut pas un début de commencement. Le ton monta entre Johnston, le ministre de la Guerre et le Président. Dans une lettre du 9 décembre 1861 qui portait sur la concentration de trois régiments du Mississippi éparpillés au sein de la brigade de William Whiting, il n'était plus question de suspendre sa réalisation à la volonté de Johnston : « les ordres émis à maintes reprises » devaient être « exécutés »⁴⁹⁹. Johnston n'en fit rien, ce qu'il justifia en considérant que sa « perception du danger provoqué par leur exécution au regard des exigences actuelles recueillerait son [du Président] adhésion et son autorisation⁵⁰⁰ ». Il appelait le Président à lui maintenir sa confiance. Whiting marqua sa solidarité avec son supérieur. La lettre qu'il envoya au ministre de la Guerre, Benjamin, a été perdue, mais il ne fait aucun doute que son auteur prit des libertés sur la forme et le fond avec les règles de courtoisie. Elle fut associée

⁴⁹⁵ Bradley T. Johnston, *A Memoir of the Life and Public Service of Joseph E. Johnston, once the Quartermaster General of the Army of the United States, and a General in the Army of the Confederate States of America*, Baltimore, R. H. Woodward & Company, 1891, p. 257.

⁴⁹⁶ Steven H. Newton, *Joseph E. Johnston and the Defense of Richmond*, Lawrence, University Press of Kansas, 1998, p. 8.

⁴⁹⁷ O.R., 5, p. 892.

⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 993 ; Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations, Directed, During the Late War between the States*, New York, D. Appleton and Company, 1874, p. 79.

⁴⁹⁹ O.R., 5, p. 988.

⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 994.

à un acte d'« insubordination » qui poussa Davis à le démettre de son commandement et à le mettre à disposition de Jackson dans la Vallée où « les services de ce talentueux militaire du génie seront très utiles pour l'Armée ». La dernière phrase du ministre résonnait comme une semonce : « En conclusion, le Président me charge de vous dire qu'il vous fait confiance pour lui communiquer le nom de vos subordonnés ayant d'évidentes tendances à insuffler un esprit de mutinerie et d'anarchie dans l'armée⁵⁰¹ ». La décision fut révoquée grâce aux interventions de Johnston⁵⁰².

Le début d'année commença pour Johnston sous de mauvais auspices. La tension avec l'exécutif ne se relâcha pas. Il entra en conflit avec le ministre de la Guerre et reconnaissons que cette fois aucun tort ne pouvait lui être reconnu. Afin de susciter les réengagements pour une durée supplémentaire de deux ans, le Congrès avait voté en décembre une loi qui octroyait aux soldats et sous-officiers concernés une prime de 50 dollars et une permission de soixante jours. La loi conférait au ministre de la Guerre le droit de décider de la date et du nombre de militaires bénéficiaires. Cette liberté décisionnelle avait pour seule limite de prendre en compte « l'intérêt général⁵⁰³ », c'est-à-dire de ne pas fragiliser l'organisation de l'armée. Or, Benjamin usa de son droit sans jamais en référer au commandant. Johnston réagit par voie épistolaire le 1^{er} février 1862. Le langage était policé, les intentions constructives, mais le général n'en n'exprimait pas moins son hostilité envers une autorité civile donnant des ordres qui relevaient en principe de l'autorité militaire, la sienne, et sans en mesurer les conséquences. Le Virginien disait être confronté à un phénomène d'ampleur : « Il est impossible de recenser tous ces ordres, beaucoup d'entre eux ne sont portés à ma connaissance qu'accidentellement en raison des difficultés liées à leur exécution ». Il déplorait l'absence d'un cadre décisionnel structuré et réfléchi, fondé sur la concertation afin de tenir compte des réalités et des sujétions opérationnelles connues seulement d'un commandant. Cette dérive avait pour résultat « d'isoler le commandant de ses hommes, d'affecter son moral comme son contrôle officiel, de le tourmenter avec la crainte permanente que ses plans les plus aboutis puissent être compromis par des ordres du gouvernement que ce dernier est incapable d'anticiper »⁵⁰⁴. C'est bien contre l'ingérence dans l'organisation de son armée que s'élevait Johnston. Pour atténuer les effets de ces départs sur le nombre de soldats mobilisés sur le front de la Virginie, le ministre avait suggéré de mettre à sa disposition plusieurs régiments d'hommes sans armes - la Confédération connaissait un déficit en mousquets conséquent - et de les doter des équipements laissés par les permissionnaires⁵⁰⁵. Cette

⁵⁰¹ *Ibid.*, pp. 1011-1012.

⁵⁰² *Ibid.*, p. 1028 et 1035.

⁵⁰³ *Ibid.*, p. 1016.

⁵⁰⁴ *Ibid.*, pp. 1057-1058.

⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 1045.

solution du moindre mal fut acceptée par le général si ces hommes étaient répartis dans différentes compagnies où ils pourraient s'aguerrir plus rapidement⁵⁰⁶.

L'attitude de Benjamin était offensante et dans le contexte relationnel que l'on a brossé, elle ne fit que l'assombrir un peu plus. Surtout qu'il persista à sortir de son cadre de compétence en interférant dans la gestion des effectifs de l'Armée confédérée du Potomac. Dans ces circonstances, Johnston, particulièrement attaché au respect de la légalité et au règlement militaire, dénonça cette pratique au Président. « La conduite du ministre de la Guerre a non seulement altéré la discipline, mais il m'a privé de mon influence sur l'armée sans lesquelles il n'existe qu'une faible chance de succès⁵⁰⁷ ». Benjamin n'était pas coupable des charges dont on l'accusait. C'est en substance la réponse du commandant en chef. Pire, si des griefs devaient être adressés c'était à Johnston. « Il [Benjamin] s'est plaint que ses ordres n'étaient pas exécutés et je constate qu'il a été en mesure de me donner plusieurs exemples qui n'étaient aucunement un empiètement sur vos prérogatives de commandant de terrain⁵⁰⁸ ». L'allusion au peu d'empressement du général à réorganiser l'armée comme il le lui avait demandé était évidente.

Ces exemples, les plus remarquables, n'étaient qu'une entrée. Suffisamment copieuse pour mettre en relief des antagonismes profonds entre les protagonistes. Le principal des différends entre Davis et Johnston surgira les semaines suivantes et affaiblira plus encore un commandement confédéré qui commençait à perdre une de ses propriétés essentielles : la confiance entre ses principales têtes. Par fidélité à la cause, Johnston n'attaquera pas directement son plus éminent représentant, Davis. À l'égard de son ministre, il n'aura pas de scrupule : « Si ce misérable petit juif est maintenu à son poste, notre pays sera incapable de se défendre, dit-il à son épouse⁵⁰⁹ ». Devant des membres du Congrès, le 20 février 1862, il répondit par la négative à l'un de ses interlocuteurs qui l'interrogeait sur la possibilité de remporter la guerre avec Benjamin comme ministre de la Guerre⁵¹⁰. Communiquée aux deux chambres, la réponse scella peut-être le sort du ministre. En tout cas, elle vint nourrir le feu des critiques qui s'abattait de toute part sur Benjamin depuis la chute de l'île Roanoke, le 8 février 1862. Le commandant de l'île, le général Wise, avait perdu son fils lors de l'attaque. Il accusait le ministre d'avoir ignoré ses demandes en canons, poudre, en munition et en hommes. La réalité des faits - elle ne sera connue qu'en 1890 -, administrait une sinistre vérité : le ministre ne pouvait fournir ce que la Confédération n'avait pas et il préféra, en accord avec le Président, « endurer les reproches en silence » et faire l'objet de la part de la commission du congrès d'un « rapport de désapprobation »

⁵⁰⁶ *Ibid.*, p. 1059.

⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 1087.

⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 1089.

⁵⁰⁹ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, pp. 137-138.

⁵¹⁰ Henry S. Foote, *War of the Rebellion ; or, Scylla and Charybdis*, New York, Harper & Brothers, 1866, p. 356.

plutôt que de révéler publiquement la cruelle vérité⁵¹¹. Il démissionna et fut remplacé par George W. Randolph. En récompense de sa loyauté, Davis le nomma en mars 1862 secrétaire d'Etat.

Les raisons du divorce entre le commandant en chef et Beauregard sont connues. Elles furent l'aboutissement d'une série de controverses déclenchées par Beauregard dans les jours qui suivirent la victoire de Manassas. John Jones, employé au ministère de la Guerre, nota dans son journal à la date du 11 août 1861 : « Le bruit court d'une rupture entre le Président et le général Beauregard... Je n'en connais pas l'origine, mais on dit que Beauregard était impatient de faire passer son armée dans le Maryland juste après la bataille de Manassas et qu'on l'en empêcha. Il est évident, connaissant les faits, qu'une petite force aurait suffi à prendre Washington quelques jours ou quelques semaines après la bataille⁵¹² ».

Frustré de n'avoir pu poursuivre l'armée nordiste en pleine déroute le 21 juillet et poussé son avantage jusque Washington dans les jours suivants, le général créole multiplia les accusations contre ceux qu'il considérait être responsables de cet échec. Le principal accusé était, avec le directeur de l'Intendance Abraham Myers, l'intendant général Northrop⁵¹³. Le colonel Lucius B. Northrop était un ami de longue date du Président. L'amitié de ces deux diplômés de West Point remontait au début des années 1830 quand, affectés dans le même régiment, ils comparurent tous les deux devant un conseil de discipline et témoignèrent en faveur de l'un et de l'autre⁵¹⁴. En octobre 1839, Northrop se blessa accidentellement en service avec son arme de poing. Handicapé - la balle s'était logée dans le genou - il ne pouvait plus aspirer à un service actif et obtint de l'armée qu'il fut mis en congés pendant trois ans pour suivre une formation de médecin. Dix mois après que cette période fut échue, il fut rayé des cadres par son ministère de tutelle. Pour Northrop, il n'avait jamais été question de quitter l'armée et encore moins d'en être exclu. C'est alors qu'intervinrent Jefferson Davis, sénateur du Mississippi et membre de la commission des affaires militaires, et deux autres sénateurs. Davis adressa un courrier au ministre de la Guerre pour qu'il rapportât sa décision et, cette démarche n'ayant pas été concluante, un autre au Président Polk. Deux mois plus tard, Northrop était réintégré sans préjudice de carrière puisqu'il fut promu au grade de capitaine. Il manifesta à partir de cette date une loyauté indéfectible envers celui qui avait défendu avec succès sa cause. En mars 1861, après avoir

⁵¹¹ Eli N. Evans, *Judah P. Benjamin : The Jewish Confederate*, New York, The Free Press, 1988, p. 147. La lettre de Benjamin à Davis qui révéla l'affaire fut lue en 1890, à l'occasion de l'inauguration d'un monument à la mémoire de Robert Lee par le colonel Charles Marshall, aide-de-camp du général.

⁵¹² J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, vol. I, Philadelphia, J.B. Lippincott & Co., 1866, pp. 71-72.

⁵¹³ Dans les armées confédérées comme dans celles de l'Union, le directeur de l'intendance et l'intendant général avaient des missions distinctes. Le premier était compétent pour les fournitures, les transports et le matériel (hors munitions et médicaments), le second était chargé de l'approvisionnement en nourriture.

⁵¹⁴ Thomas Robson Hay, "Lucius B. Northrop : Commissary General of the Confederacy", in *Civil War History*, vol. 9, n° 1, mars 1963, pp. 5-6.

démissionné de l'armée américaine et sans qu'il le sollicitât, il fut nommé au poste d'intendant général. Il n'était pas le premier choix du Président Davis, les deux autres personnalités pressenties avaient refusé la proposition⁵¹⁵.

Aux dires de Beauregard, Northrop s'était révélé incapable de fournir à la troupe le ravitaillement nécessaire pour maintenir son action. Le général consigna ses récriminations dans un courrier envoyé le 29 juillet à deux membres du Congrès, également colonels volontaires : « Le manque de nourriture et de transport nous a fait perdre les fruits de la victoire. Nous devrions en ce moment être à Washington ou à proximité, mais nous sommes bloqués ici et Dieu seul sait quand nous pourrions avancer ; sans ces ressources nous ne pouvons ni avancer ni reculer ». La phrase qui dut stupéfier les lecteurs intervint quelques lignes plus loin : « De l'avis général, Washington aurait pu être pris le 24 de ce mois par 20 000 hommes ! »⁵¹⁶. Les deux élus portèrent la missive à la connaissance des Sénateurs lors d'une session secrète et des comptes furent aussitôt demandés à Davis. Le Président défendit ses deux officiers concernés et, dans un courrier à Beauregard du 4 août, dénonça la grande injustice à laquelle il se livrait à vouloir reporter sur eux l'échec de sa poursuite qui résultait en réalité de circonstances strictement militaires : « Vous ne manquerez pas de vous souvenir... qu'une grande partie de nos forces avait été déplacée sur votre ordre dans la nuit du 21 juillet pour repousser une supposée attaque sur notre droite et que les opérations du lendemain n'avaient pas totalement révélé ce qu'on nous a depuis rapporté sur la panique de l'ennemi ». Davis appelait ensuite son général à se montrer solidaire du gouvernement afin de faire taire ces critiques, toujours plus faciles à émettre après les faits. Il signa « Avec ma sincère considération, je suis votre ami »⁵¹⁷. Malgré la tension et la déception que nourrissait le commandant en chef, l'heure était à l'apaisement. Le Créole se fendit d'une réponse dans laquelle il ne retranchait rien de ses affirmations au sujet d'un défaut de ravitaillement et regrettait d'avoir été incompris à propos de la prise de Washington qu'il n'envisageait pas dans le prolongement de la victoire, mais trois jours plus tard par 20 000 baïonnettes si les conditions de transport et d'approvisionnement avaient été réunies. Tout juste regretta-t-il la publicité qui en fut faite devant les élus du Congrès. Surtout, il soutint que les faits relatés ne visaient pas à mettre en cause le Président. « Je suis parfaitement conscient que vous avez fait plus pour cette armée que ce que l'on pouvait espérer..., lui assura-t-il ». Son propos était de mettre en exergue des dysfonctionnements et de le corriger pour ne plus avoir à en subir les effets dans l'avenir⁵¹⁸.

⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 6.

⁵¹⁶ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States, 1861 to 1865 including a Brief Personal Sketch and a Narrative of his Services in the War with Mexico, 1846-8*, New York, Harper & Brothers, 1884, vol. 1, pp. 121-122.

⁵¹⁷ O.R., 2, p. 508.

⁵¹⁸ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States, op. cit.*, vol. 1, pp. 123-124.

De son côté, Johnston admit dans ses mémoires que jusqu'aux environs du 10 août son armée ne disposa au mieux que de deux jours de vivres⁵¹⁹. Il décida de créer en août une commission d'enquête composée d'un officier du service de l'intendance, d'un autre du service du matériel et d'un officier de ligne. Les conclusions auxquelles étaient parvenus les trois hommes au terme de leurs investigations étaient accablantes. L'un d'eux témoigna quelques années plus tard que « le colonel Northrop... avait non seulement échoué à envoyer l'approvisionnement suffisant pour répondre à l'urgence née de l'arrivée de l'armée de Johnson en provenance de la Vallée, mais qu'il avait interféré avec les officiers du service chargés sous le général Beauregard de recueillir des provisions dans la région riche et fertile qui séparait les deux armées, et entravé leurs efforts. » Pour ne pas s'être limité à un exposé des faits et avoir formulé un jugement de valeur sur un membre de l'administration, les signataires durent à la demande du ministre de la Guerre corriger le rapport qui fut aussitôt enterré⁵²⁰.

Tous le savaient, l'inaptitude de Northrop était la cible de Beauregard. Était-elle avérée ? Pour quelles raisons Davis protégea-t-il l'intendant général avec tant de conviction : fit-il primer les liens d'amitié ou considérait-il en toute sincérité que sa tâche était ardue et qu'il s'en acquittait pourtant au mieux ? Il y eut sans doute beaucoup de la première et un peu moins de la deuxième, même si dans ses mémoires Davis louerait le « sens pratique et l'honnêteté incorruptible » du général⁵²¹. Ainsi que le souligne l'historien Jerrold Northrop Moore dans son étude sur l'intendant général, les difficultés auxquelles ce dernier dut faire face étaient incommensurables⁵²². Elles étaient à la fois structurelles et conjoncturelles. Les difficultés de l'intendant s'amplifièrent au fur et à mesure que les défaites s'accumulaient et que des pans entiers du territoire confédéré passaient sous la tutelle de l'Union. La mauvaise qualité du réseau ferroviaire, principal vecteur d'acheminement des denrées alimentaires et des fournitures, la dépréciation de la monnaie agirent comme autant de facteurs aggravants. Cependant, Moore n'apporte pas de manière irrévocable la démonstration que dans cette affaire sa responsabilité n'était pas, dans une certaine mesure, engagée⁵²³. Northrop était peut-être un bouc émissaire facile et il est certain que ses contemporains eussent mieux cerné les complexités de sa charge et adouci leur jugement à son égard s'il n'avait pas montré des traits de caractère insupportables : irascible, incapable de se remettre en cause, prenant toute remarque comme une interférence dans son domaine de compétence, il avait l'arrogance de celui qui avait la certitude de posséder la vérité⁵²⁴. Il se trouva ainsi fâché avec les principaux généraux de terrain. Malgré ces

⁵¹⁹ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., p. 60.

⁵²⁰ John D. Imboden, "Incidents of the First Bull Run", in *B § L*, vol. 1, p. 239.

⁵²¹ Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, op. cit., vol. 1, p. 303.

⁵²² Jerrold Northrop Moore, *Confederate Commissary General Lucius Bellinger Northrop and the Subsistence Bureau of the Southern Army*, Shippensburg, White Mane Publishing Company, 1996.

⁵²³ *Ibid.*, pp. 99-111.

⁵²⁴ Charles L. Dufour, *Nine Men in Gray*, New York, Doubleday § Company, 1963, pp. 197-198.

tensions récurrentes avec les militaires et les politiques, sa longévité fut remarquable. En février 1865, Davis ne put cette fois rester insensible au message du général Lee. « Des soldats, se plaignait-il, n'ont plus de viande depuis trois jours et toute l'armée souffre de rations réduites... Si rien ne change et que le ministère de l'Intendance n'est pas réorganisé, je crains une catastrophe ». Le 16 du mois, Northrop était démis de ses fonctions par le Président. Onze jours plus tard, Jones écrivait dans son journal avec une pointe d'ironie : « J'ai vu ce jour le colonel Northrop, l'ancien intendant général. Il paraissait abattu, sombre et mécontent. L'armée de Lee mange sans lui⁵²⁵ ». La remarque était cruelle et égratignait sérieusement la ligne de défense du colonel qui fut, tout au long de la guerre, de ne se reconnaître aucune responsabilité directe dans les crises alimentaires qui touchaient les armées sudistes et dont il avait anticipé la survenance.

La controverse lancée par Beauregard rebondit trois mois plus tard et prit cette fois un cours plus sérieux. L'ennemi du Créole était la vanité. C'est sous son empire qu'il entreprit la rédaction de son rapport de la campagne de Manassas dont le contenu rendu public par une publicité inopportune créa la rupture avec Davis. Achevé le 14 octobre 1861, envoyé au ministère de la Guerre qui, par négligence, omit de le transmettre au Président, le rapport apparut sous la forme d'un synopsis dans le *Richmond Dispatch* du 23 octobre. Ce qu'y lut Davis le sidéra. Le document glorifiait l'action du général et, dans le même temps, jetait dans une ombre suspecte le rôle du commandant en chef. Davis apprit qu'avant la bataille du 21 juillet il avait refusé le plan de Beauregard visant la réunion de son armée avec celle de Johnston pour mener une attaque contre la capitale fédérale, et que le Créole peina à le convaincre de la nécessité de réunir les deux armées pour s'opposer à l'avancée de McDowell⁵²⁶. Ces deux points étaient un rude coup porté à Davis et à ses aptitudes de commandant en chef. Le Président se fit transmettre le rapport du général dans lequel, à sa grande surprise, il ne retrouva pas, dans la forme accusatrice publiée dans le journal, les deux points ad hoc. Ce qui le dérangerait, considérant qu'elle n'avait pas sa place dans un compte rendu d'opération, ce fut sa première partie : une référence à la stratégie de concentration des forces formulée par écrit par Beauregard en juillet et portée verbalement à la connaissance de l'exécutif par le colonel Chesnut. La réaction de Davis fut immédiate. Sur la scène de l'Histoire, les contre-vérités n'avaient pas leur place. Dans un rapport du 30 octobre, il exposa avec une rigueur administrative les faits tels qu'ils se déroulèrent, avec cette objectivité qui interdisait à Beauregard d'imposer sa lecture des faits : l'ordre de concentration des forces à Manassas fut envoyé par le ministère à Johnston et, en raison de sa situation militaire dans la Vallée, sa réalisation laissée à la discrétion de ce dernier. Ce point était indiscutable, en conformité avec l'un des traits dominants - doit-on parler de faiblesse ? - du

⁵²⁵ J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. II, p. 435.

⁵²⁶ Douglas Southfall Freeman, *Lee's Lieutenants*, vol. 1 : *Manassas to Malvern Hill*, New York, Charles Scribner's Sons, 1942, p. 103.

commandant en chef : ne jamais imposer à ses généraux un mouvement militaire, mais leur laisser une marge d'autonomie pour en apprécier la faisabilité et en décider de l'opportunité. Dans son rapport avec ses généraux sur le terrain, Davis pouvait suggérer l'action, mais jamais il ne l'obligea. Suivit un long passage sur le plan *ante proelium* de Beauregard. Voici comment Davis résuma l'affaire. Le plan était irréalisable, car sa réussite reposait sur des hypothèses illusoires : retirer 25 000 hommes de l'armée de Johnston qui n'en comptait que 11 000 et avait en face d'elle 30 000 tunique bleues ; être ensuite renforcé par l'Armée de Virginie occidentale qui, opposée à des forces numériquement supérieures, battait en retraite ; engager un ennemi qui aurait commis la faute d'être resté « dispersé et inerte » ; croire en la capacité des forces sudistes à emporter les défenses de Washington après une victoire sur le champ de bataille sans être renforcées⁵²⁷. En restaurant la vérité, Davis rappelait que la guerre était affaire de circonstances, que la réflexion stratégique ne pouvait être faite d'abstraction.

Dans une missive au général datée du même jour, plus condensée avec ses vingt-quatre lignes, le propos était plus personnel, plus offensé aussi. « Je fus surpris, écrivit-il, car si nos vues divergeaient sur les mesures et les objectifs des campagnes prévues, un tel fait n'a pas sa place dans un compte-rendu de bataille ». C'est une conception du commandement et pas uniquement en période de guerre que Davis livrait. Le commandant en chef posait explicitement le principe de la subordination de l'autorité militaire à sa propre autorité ainsi que l'obligation de réserve et du rapport de solidarité entre un commandant en chef et ses généraux. Il s'agissait moins, nous le croyons, de brider la liberté d'expression du général ou de lui imposer un mutisme que d'empêcher qu'il fût fait état devant l'opinion publique et ses représentants élus des points d'opposition flagrants. Ceux-ci, exploités par les rivaux du Président à la Chambre, seraient de nature à jeter le trouble sur la réalité d'une unité de pensée stratégique au sein du haut commandement. En somme, Davis réclamait de respecter un principe de soumission au secret des débats et de réserve. Or, Beauregard travaillait pour sa gloire, il avait transgressé ce principe dans un but négatif qui n'était pas d'apporter une contribution à la réflexion, un éclairage positif sur le mécanisme de la décision, mais, en mettant en cause le commandant en chef, de s'ériger en grand stratège, supérieur à ce dernier. Il s'était engagé dans un conflit de loyauté envers le Président. Davis regrettait que le général ait cherché, par sa manœuvre, à se mettre en avant à ses dépens et il l'invitait à lui remettre une copie du plan censément lui avoir été communiqué. La mention « votre ami » qui d'habitude terminait le courrier à Beauregard avait disparu⁵²⁸.

⁵²⁷ PJD, vol. 7, pp. 384-385.

⁵²⁸ O.R., 2, p. 508.

La bravade mal réfléchie de Beauregard interroge. Le général avait connaissance du conflit qui opposa en 1853 Davis, alors ministre de la Guerre, et le général en chef Scott, candidat battu à l'élection présidentielle l'année précédente. L'opposition avait été violente, les lettres échangées contenaient tant d'acrimonie et de fiel que le mépris resta le trait d'union entre les deux hommes. Dans l'une d'elles, Davis écrivit qu'il espérait que les successeurs de Scott s'inspireraient d'un autre modèle que le sien, sa carrière ayant été « marquée par la bougonnerie, l'insubordination, la cupidité et le mensonge⁵²⁹ ». Les sujets de discorde ne relevaient pas de la stratégie ou de la tactique militaire, le pays était en paix, mais il renvoyait à un enjeu plus fondamental : l'affirmation de la subordination du général au ministre de la Guerre. Une évidence pour Davis, une règle insupportable pour Scott⁵³⁰.

Une blessure s'était ouverte au sommet du commandement. Entre Davis et Beauregard, l'amitié s'était dé faite. Dans Richmond, la rumeur était sur toutes les lèvres : Davis se serait opposé à la poursuite des fédéraux le 21 juillet. Pour y mettre un terme, le commandant en chef demanda aux protagonistes présents le 13 juillet - les généraux Johnston, Lee, Cooper et à l'envoyé de Beauregard, le colonel Chesnut - un rapport sur les échanges tenus⁵³¹. La réponse de Johnston balayait le procès qui pourrait être intenté à Davis : « La poursuite fut “bloquée” par les troupes ennemies positionnées à Centreville... L'armée n'a jamais été en mesure d'avancer au-delà de ce qu'elle fit⁵³² ». Pour Cooper, « aucun plan d'opération ne fut soumis, par écrit ou verbalement »⁵³³. Lee exprima la même idée en d'autres termes : Chesnut s'était fait l'ambassadeur d'une suggestion. De plus, il ajouta que le commandant en chef n'avait pas manifesté au cours de la réunion moins d'intérêt aux avantages de concentrer l'armée sur le Potomac⁵³⁴. La vérité tenait dans ces mots extraits du message de Davis à Chesnut consécutif à son rapport : « [votre réponse] corrobore mon souvenir que vous m'avez délivré un message oral du général Beauregard, mais laissé aucun plan de bataille ou de campagne⁵³⁵ ».

La polémique intervenait dans une période politique sensible : l'élection du Président de la Confédération était prévue le 6 novembre et le nom de Beauregard, dont la popularité était élevée dans la population civile et une partie du sérail politique, avait été avancé pour être candidat. « S'il était candidat, consigna Jones dans son journal à la date du 29 octobre, je suis pratiquement sûr qu'il

⁵²⁹ Jefferson Davis, *Constitutionalist*, op. cit., vol. III, p. 10.

⁵³⁰ La première controverse avait pour origine un refus de remboursement des indemnités de déplacement de Scott que ce dernier avait pour habitude d'entreprendre sans en solliciter l'autorisation de l'autorité civile au motif qu'il ne pouvait exister d'autorité supérieure à la sienne que celle du Président. Davis jugea le comportement du général contraire au règlement des armées. D'autres différends financiers et administratifs éclatèrent les mois suivants. Lire Charles Elliott, *Winfield Scott, The Soldier and the The Man*, New York, The Macmillan Company, 1937, pp. 647-659.

⁵³¹ O.R., 2, p. 509, 511 et 512.

⁵³² Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, op. cit., vol. 1, p. 363.

⁵³³ O.R., 2, p. 513.

⁵³⁴ *Ibid.*, p. 515.

⁵³⁵ *Ibid.*, p. 513.

serait élu⁵³⁶ ». Pour éviter d'entretenir la polémique et la rumeur, le général pouvait s'en tenir à un devoir de réserve. Son caractère l'en détourna. Pourtant, dans son cas, le silence aurait été plus sage que les mots. Dans la lettre qu'il adressa aux éditeurs du *Richmond Whig* le 3 novembre, sa défense fut maladroite, trop emphatique et centrée sur sa personne pour convaincre :

Si certains esprits ne savent pas faire la différence entre le *patriotisme*, la plus haute des vertus civiques, et une *ambition personnelle*, la plus vile des occupations civiques, je les plains de tout mon cœur... Mon ambition la plus élevée est, après avoir apporté mon obole à la défense de notre cause sacrée et aidé au mieux de mes moyens à protéger nos droits et notre indépendance en tant que nation, de retourner à la vie privée, de ne plus jamais quitter mon foyer, à moins de combattre à nouveau pour mon pays.⁵³⁷

Beauregard maintint ses allégations selon lesquelles il avait transmis un plan de bataille au commandant en chef. Les preuves qu'il transmit à Davis le 22 novembre étaient minces : un rapport de Chesnut à la suite à son entretien du 13 juillet ; la première partie de son rapport de campagne, objet de la controverse ; le témoignage écrit du général qui rédigea sous sa dictée le mémorandum dont se servit Chesnut, mais qui ne lui fut pas retourné et dont il ne garda pas de copie⁵³⁸.

Pour assurer sa défense et la promotion de son image, Beauregard pouvaient compter sur ses amis au Congrès. Ceux-ci marquèrent leur défiance envers l'exécutif en faisant voter une résolution afin que l'ensemble des rapports relatifs à la campagne de Manassas fût transmis aux parlementaires. Les pièces furent entre leurs mains en janvier 1862. A ce moment, Beauregard était rentré dans le rang. Interrogé par ses amis politiques sur la question de savoir s'il fallait retirer ou pas le passage litigieux de son rapport, il se contenta de répondre : « Laissons le Congrès faire au mieux. Nous devons penser au pays avant de penser à nous⁵³⁹ ». Ces mots, lus devant les *congressmen*, reçurent une chaude acclamation. Un compromis fut trouvé avec l'Administration et la version définitive fut purgée de l'introduction du général et des annotations présidentielles⁵⁴⁰. En rompant les barrières déontologiques, cet « idéal inviolable⁵⁴¹ » qui structurait le rapport entre le militaire et l'autorité civile supérieure, avait-il pris conscience de sa transgression ? En tout état de cause, plus aucun propos public de sa part ne vint le mettre en conflit avec son ancien ami ou éreinter l'image du commandant en chef pendant le reste du conflit. La victoire de Davis était complète et le commandant en chef

⁵³⁶ J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. I, p. 89.

⁵³⁷ *Richmond Whig* du 7 novembre 1861.

⁵³⁸ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States*, op. cit., vol. 1, p. 169.

⁵³⁹ *Ibid.*, p. 173.

⁵⁴⁰ *Idem.*

⁵⁴¹ T. Michael Parrish, "Jeff Davis Rules : General Beauregard and the Sanctity of Civilian Authority in the Confederacy", in *Jefferson Davis's Generals*, éd. Gabor S. Boritt, New York, Oxford University Press, 1999, p. 51.

l'accompagna d'élégance : il continua de voir en Beauregard un général talentueux. Jusqu'à la prochaine crise.

Entre temps, Beauregard avait eu un autre motif pour s'irriter. La date du 1^{er} octobre 1861 est un jalon dans l'histoire tumultueuse de Davis et Beauregard et, plus globalement, dans celle militaire de la Confédération. Ce jour-là, se tint en soirée une conférence à Centreville réunissant le Président, Joseph Johnston et ses deux commandants de Corps, Beauregard et G. W. Smith. Tous s'accordèrent sur le principe d'entreprendre une action avant le printemps 1862 afin de ne pas laisser le temps à l'adversaire de former une armée nombreuse, parfaitement équipée et entraînée, devant laquelle il serait difficile pour les troupes sudistes de résister. Les militaires exposèrent au Président un plan dont la paternité revenait à Beauregard. Le plan prévoyait une invasion du Maryland qui forcerait l'armée de l'Union à quitter les défenses de Washington, à se porter à la rencontre des sudistes et à livrer bataille en terrain découvert. Les généraux argumentèrent : la phase initiale de la guerre se jouait en Virginie et c'était là que devait s'opérer la concentration des forces. Il fallait en conséquence prendre le risque de dégarnir un autre front et d'y subir une défaite. Ce qu'ils résumèrent par cette formule : « Vaincre ici à cet instant sauve tout ; être battu ici c'est tout perdre ». Pour porter la guerre sur le sol ennemi, le commandement devait s'appuyer sur des ressources humaines, matérielles et logistiques suffisantes. Ce sont sur ces questions que buta l'enthousiasme du collège. A la demande de Davis portant sur le nombre d'hommes nécessaires pour l'opération, Smith lui répondit 50 000, Johnston et Beauregard, plus prudents, l'évaluèrent à 60 000. Bien que séduit par la stratégie proposée et reconnue pour être la plus judicieuse, le Président déclara ne pas être en mesure de satisfaire ces demandes d'hommes et d'armes⁵⁴². Dépouiller de leurs forces certains généraux et des Etats au profit de la Virginie, c'était un risque politique et militaire que le commandant en chef se refusait de courir. La proposition présidentielle de lancer, à titre de compensation, des raids par-delà le Potomac pour contrarier ponctuellement l'ennemi fut rejetée car jugée trop dangereuse⁵⁴³. Les deux heures de réunion débouchèrent sur un pauvre bilan et de tristes perspectives : l'ambitieux plan d'attaque s'était fracassé sur les réalités structurelles de l'armée et un système d'approvisionnement incapable de répondre aux besoins d'une opération militaire d'envergure, et l'armée restera sur la défensive jusqu'au printemps 1862.

Nul, en apparence, n'avait contesté la décision du commandant en chef. Johnston fit valoir, ce qui lui permettait de ne pas endosser la responsabilité de la décision, qu'intervenir pour discuter du retrait de certaines troupes basées en dehors des limites géographiques de son autorité fonctionnelle, n'était

⁵⁴² "Some War History Never Published", in SHSP, vol. 34, pp. 128-132 ; O.R., 5, pp. 884-887.

⁵⁴³ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., p. 77.

pas de sa compétence⁵⁴⁴. Quant à Beauregard, il était après cette conférence un « homme dégouté », nous dit l'un de ses biographes⁵⁴⁵. Le dégoût était profond, car le général, refusant l'inertie à laquelle on le condamnait pendant plusieurs mois en Virginie, demanda au ministre de la Guerre d'être affecté à la Nouvelle Orléans, cible probable, avec d'autres villes portuaires, de l'ennemi⁵⁴⁶. L'attrait pour l'action n'était pas la seule raison des velléités de départ du Créole. Entre l'ambitieux général et le réservé Johnston, les relations étaient courtoises et complices. Beauregard était sous le commandement de Johnston, lequel accepta que son lieutenant gardât la main mise sur l'organisation de son Corps d'armée. A Richmond, on vit les choses autrement : on ne pouvait s'accommoder de ce type d'arrangement et de relation. Il n'existait qu'une armée. C'était tout le sens du refus par Davis de reconnaître l'existence de deux corps d'armée et d'accéder à la demande de Beauregard de nommer un officier de son choix au poste de chef du matériel de son armée. Beauregard demanda à être relevé sur-le-champ de sa « fausse position⁵⁴⁷ » le 9 octobre. Dans sa réponse du 17 octobre, le ministre de la Guerre donna une leçon de droit au général :

[...] ce n'est pas votre position qui est fautive, mais votre idée de l'organisation de l'armée telle que la prévoit la loi du Congrès. Vous êtes le second de l'Armée du Potomac et non le premier d'une moitié de cette armée. La situation est claire et si vous prenez la peine de lire la section 6 de la « loi sur la défense publique » adoptée le 6 mars 1861, vous constaterez que le Président n'a aucun pouvoir pour diviser une armée en deux *corps d'armée*, mais uniquement en brigades et en divisions.⁵⁴⁸

Dans la chaîne des énergies militaires, Beauregard était avec Johnston l'un des maillons qui, s'il venait à manquer, fragiliserait le commandement confédéré. Davis n'avait pas d'autre choix que de jouer, sur la forme, la carte de l'accalmie sans rien renier des principes de fermeté attendants à sa fonction de commandant en chef. Au cours de la même journée, le 17 octobre, Beauregard avait reçu de Davis une lettre pleine de sollicitude. La prose était pondérée, amicale. Le commandant en chef lui faisait savoir que sa place était sur le front virginien. « Je ne suis pas en mesure de savoir quand je pourrai vous relever de vos fonctions que vous connaissez intimement et pour lesquels vous vous êtes montré éminemment qualifié. Pas plus je n'ai senti que l'autorité morale que vous exercez sur les troupes sous votre commandement pouvait revenir à un autre⁵⁴⁹ ». Davis apporta trois jours plus tard des précisions qui devaient rassurer le général. La loi n'autorisait pas la distinction entre armée

⁵⁴⁴ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 131.

⁵⁴⁵ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard : Napoleon in Gray*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1955, p. 101.

⁵⁴⁶ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States, op. cit.*, vol. 1, p. 153.

⁵⁴⁷ O.R., 51 :2, p. 339. Benjamin avait succédé à Walker le 15 septembre 1861.

⁵⁴⁸ O.R., 5, p. 904.

⁵⁴⁹ *Idem*.

et corps d'armée. S'appuyant sur cette réalité juridique, Davis expliqua à Beauregard qu'en l'absence de Johnston, sa « succession à la tête de l'armée réunie ne perturberait pas les relations entre les officiers et leurs hommes ni n'impliquerait des changements de position sur la ligne de combat occupée... ». Pour faire tomber ses dernières réserves, il lui affirma « qu'en raison de [sa] connaissance de l'armée et de l'absence de toute idée d'identification avec une partie d'entre elle, [il] serait le plus qualifié pour prendre cette succession »⁵⁵⁰. Davis fit ensuite habilement glisser sa prose sur le terrain des obligations attachées à la fonction de général et du sens de l'Etat. Bien que sa charge actuelle ne dût rien à son ambition, qu'elle lui fut presque imposée par son entourage politique et qu'il l'accepta avec « beaucoup de méfiance », Davis souligna qu'il dédierait sa vie à « garantir l'indépendance et la paix de la Confédération ». En faisant du dévouement à la cause le vecteur unique de la décision individuelle, il plaidait pour l'exercice d'un commandement libéré de l'hybris de l'orgueil. « Mon meilleur espoir était et reste que mes collaborateurs, purifiés et élevés par la sainteté de la cause qu'ils défendent, s'abandonneront à leur ardeur au bien public »⁵⁵¹. Le 22 octobre, l'instruction n° 15 clarifia la situation : un nouveau cadre d'organisation territoriale pour l'armée en Virginie créait le District de Virginie du Nord sous le commandement de Johnston composée de trois districts : de la Vallée, du Potomac et de l'Aquia. Beauregard reçut le district du Potomac⁵⁵². Malgré tout, la confusion demeura. Dans ce schéma, Beauregard avait un rang de général de division. Mais Johnston ne remit pas officiellement au Créole le commandement de l'Armée du Potomac et ce dernier se considéra toujours comme un général de Corps d'Armée. De plus, le ministère, contre toute logique, s'adressait à lui comme s'il était le commandant de l'Armée. Sa demande de clarification auprès de Davis le 31 décembre resta sans réponse⁵⁵³.

Particulièrement tendue après le camouflet infligé par Benjamin à Beauregard le 9 octobre, la situation s'envenima lorsque le ministre lui fit savoir qu'il lui interdisait de lever une compagnie pour conduire une batterie de roquettes au motif que cela était contraire à la loi. Blessé par la rudesse du style employé par le ministre, Beauregard protesta :

Je suis tout disposé... à ce que vous décidiez lequel des deux “avis” était le plus en faute - celui de votre général qui a simplement fait ce qui était nécessaire pour disposer d'hommes capables de manipuler les fusées dès qu'elles seront prêtes à l'emploi et qui a ainsi sensiblement accru les moyens de défense et la capacité de préserver notre cause menacée ; ou celui d'un bureaucrate qui juge approprié de bâtir des obstacles techniques, de débattre sur les compétences de sa fonction et celle de votre Excellence et de faire des exposés de droit tandis que l'ennemi se rassemble sur

⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 906.

⁵⁵¹ *Ibid.*, p. 907.

⁵⁵² *Ibid.*, p. 913.

⁵⁵³ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States*, op. cit., vol.1, pp. 170-171 et 188-189.

notre front avec des forces d'infanterie au moins trois fois supérieures aux nôtres par le nombre et quatre fois pour l'artillerie.⁵⁵⁴

Davis arbitra comme l'y invitait le général. Pas dans le sens espéré par ce dernier. Le 10 novembre, il prit la plume pour défendre son ministre et ami : « Il n'y a rien d'étrange à ce que M. Benjamin examine l'aspect légal de ce qui relève de son pouvoir officiel et votre intention n'était tout de même pas de m'informer que votre armée et vous-même sont en dehors des limites de la loi. Il est de mon devoir de m'assurer que les lois sont fidèlement exécutées et je ne peux laisser à personne le soin de prétendre que leurs contraintes sont trop étroites pour lui ⁵⁵⁵ ». Au camouflet ministériel s'ajoutait la rebuffade présidentielle. La crise ne pouvait durer qu'un temps. Ce temps arriva en janvier 1862. La commission militaire du Sénat et ses représentants de la vallée du Mississippi proposèrent à Beauregard de rejoindre ce théâtre d'opération, où la situation militaire était périlleuse, pour servir comme second sous les ordres d'Albert S. Johnston, commandant du Département de l'Ouest. Bien que ses amis politiques cherchassent à le dissuader, considérant que c'est en Virginie que la décision militaire se ferait et qu'on ne l'y rappellerait pas une fois sa mission remplie dans l'Ouest, le Créole accepta. Davis, dont les motivations ne sont pas parfaitement élucidées, autorisa le transfert⁵⁵⁶.

L'unité du commandement confédéré n'avait pas résisté aux premiers feux de la discorde. Le plus désolant fut qu'elle s'était fissurée pour des raisons largement liées à des traits de comportement individuel et donc étrangères à des formes régulées de crise. Il ne faut pas croire que ces turbulences, qui secouèrent également le camp adverse, créèrent les conditions d'un échec futur du commandement confédéré et de l'armée. Aucun signe permettant d'attester d'une ferveur patriotique entamée, d'un rapport plus lâche avec l'intérêt général, d'une altération de leur devoir militaire, n'a été observé chez Johnston ou Beauregard. Les querelles ne remirent pas en cause la légitimité du commandant en chef. Les deux généraux étaient des militaires de carrière mentalement structurés pour respecter l'ordre démocratique établi et ne pas s'engager publiquement dans un conflit de légitimité avec le commandant en chef dont les conséquences eurent été de l'affaiblir et, avec lui, la cause commune qu'ils défendaient. C'est après la guerre, quand la parole fut totalement libérée, que Beauregard écrivit plusieurs articles assassins dans lesquels il régla ses comptes avec Davis, le faisant apparaître sous les traits du « plus idiot, égotiste, déshonorant et destructeur leader que la Confédération pouvait avoir comme Président⁵⁵⁷ ».

⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 160.

⁵⁵⁵ O.R., 5, p. 945.

⁵⁵⁶ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, p. 114.

⁵⁵⁷ T. Michael Parish, "Jeff Davis Rules : General Beauregard and the Sanctity of Civilian Authority in the Confederacy", in *Jefferson Davis's Generals, op. cit.*, p. 58.

b - Une nouvelle stratégie pour le commandement.

On trouve, dans un courrier privé en date du 15 mars 1862 à l'attention d'un avocat de l'Alabama, un éclairage éloquent sur la stratégie militaire conçue par le commandant en chef : « Il semble que vous fassiez l'erreur assez répandue de croire que j'ai choisi de mener la guerre selon un système "strictement défensif", écrivit-il ». On trouve surtout dans les lignes suivantes une tentative d'explication des raisons de son échec : « L'avantage de décider du moment et du lieu de l'attaque était trop évident pour être ignoré, mais les moyens ont fait défaut. Sans fournitures militaires, sans les ateliers pour les confectionner, sans la capacité de pouvoir les importer, la nécessité et non le choix nous a contraints à occuper des positions fortes et à nous confronter partout à l'ennemi sans réserve d'hommes⁵⁵⁸ ». Les faiblesses structurelles de l'appareil économique confédéré seraient, pour une large part, responsables des déboires des forces sudistes sur le terrain. L'explication est insuffisante, car le facteur humain pesa lourdement.

C'est le 19 février 1862 que Davis formula devant les membres du cabinet et Joseph Johnston la nouvelle stratégie militaire de la Confédération. Deux jours plus tôt, il avait appris la perte du fort Donelson, Tennessee⁵⁵⁹, qui fit surgir l'impossibilité de maintenir le cadre stratégique défini en 1861. Le commandant en chef, peut être aussi influencé par ses principaux généraux - Lee, Bragg et Albert S. Johnston - partisans d'une concentration des forces, avait accepté le principe de restreindre le périmètre défensif du pays, d'abandonner des portions du territoire sans valeur stratégique remarquable pour rassembler les forces sur les points vitaux. Cette approche constituait une rupture décisive. Davis prenait le risque de désenchanter l'opinion. Surtout, le facteur politique qui avait largement soutenu la stratégie antérieure, et qui était de montrer aux élus que chaque Etat devait être protégé de l'invasion yankee, n'était plus prioritaire. Il s'effaçait devant l'urgence militaire. Dans cette nouvelle composition, Richmond restait un enjeu crucial. La ville était la capitale politique et un centre économique et industriel majeur. Davis en était convaincu, sa chute entraînerait celle de la Confédération et la fin de la guerre. Lors de cette conférence, le commandant en chef décida, sans arrêter de date précise, un repli de l'armée stationnée à Centreville sur une autre ligne défensive, qui pouvait être la rivière Rappahannock. Johnston adhéra, mais comprit qu'il avait toute liberté pour décider de la date de l'opération. Il l'ordonna le 7 mars sans avertir Richmond.

En février 1862, les intentions offensives n'avaient pas disparu en Virginie. Davis plaidait en effet pour une avancée de l'armée de Johnston (36 000 hommes) en coopération avec les armées de l'Aquia (6 000 hommes) et de la Vallée (5 000 hommes) sitôt que les efforts de recrutement auront produit

⁵⁵⁸ JDP, 8, p. 100.

⁵⁵⁹ La prise du fort Donelson est évoquée dans la partie suivante de nos travaux.

leurs effets et porté le nombre de soldats à plus de 100 000. Cependant, les réalités militaires du moment donnaient à ces intentions des allures de vœu pieu. Sur ce théâtre d'opération, les armées confédérées, éclatées sur plusieurs sites, étaient partout sur la défensive et les lignes de communication particulièrement menacées par le sud-est depuis la capture, en janvier 1862, de Roanoke Island, Caroline du Nord, par les fédéraux. La perspective d'un désastre était toujours dans les esprits. L'inquiétude dominait chez le commandant en chef qui interrogea le 28 février son général avec lequel le lien de confiance était tenu :

Premièrement. Comment votre armée peut-elle servir au mieux pour empêcher une avancée de l'ennemi alors que le manque d'effectif vous oblige à rester sur la défensive. Deuxièmement. Quelles dispositions pouvez-vous et devriez-vous prendre pour vous permettre de coopérer rapidement avec les autres segments de l'armée en cas de désastre pour elles ou pour vous, et du danger qui en résulterait pour le Capitole ?⁵⁶⁰

Pas plus qu'entre Lincoln et McClellan, il n'a existé de synergie entre Davis et Johnston sur la manière de concevoir une stratégie militaire défensive. Davis et Lee, qui agissait de facto en qualité de commandant en chef adjoint depuis le 13 mars, refusaient la perspective de laisser à l'ennemi, sans combattre, la partie septentrionale de la Virginie. « Le gouvernement n'a pas l'intention, écrivit Lee au général Holmes le 16 mars, d'abandonner le terrain qui peut être tenu et ce sont uniquement les circonstances, je présume, qui ont entraîné le retrait de l'armée sur la Rappahannock. Je suis persuadé qu'il ne sera pas nécessaire de rétrograder au-delà⁵⁶¹ ». Cet attachement fut confirmé quand, dans les derniers jours de mars, des renseignements firent état qu'une armée nordiste s'assemblait à Fort Monroe, sur la pointe de la Péninsule. Le commandant en chef et son conseiller proposèrent à Johnston d'envoyer 20 000 ou 30 000 hommes sur la Rappahannock à la condition qu'il ne fût pas sous la menace d'une attaque, car « la perte de la route Centrale et des communications avec la vallée à Staunton serait plus préjudiciable qu'un repli depuis la Péninsule et l'évacuation de Norfolk ». De plus, et ce n'était pas le moindre des arguments dont Lee se fit le rapporteur, la rivière Rappahannock était considérée comme le dernier grand obstacle physique avant Richmond, une barrière stratégique de nature à relativiser l'infériorité numérique des défenseurs. « Vous savez, poursuivit-il, qu'entre votre position actuelle et Richmond, il n'existe aucune ligne de défense aussi forte que la vôtre et ce facteur lui confère une valeur supplémentaire »⁵⁶².

Le 4 avril, des informations levèrent l'incertitude qui entourait les intentions réelles des fédéraux : Richmond était la cible de l'armée fédérale débarquée dans l'extrémité de la Péninsule. Les divergences de vue persistèrent entre l'exécutif et Johnston qui avait transporté son armée dans la

⁵⁶⁰ JDP, 8, p. 68.

⁵⁶¹ O.R., 5, p. 1103.

⁵⁶² O.R., 11 :3, p. 409.

région de Richmond et laissé une division forte de 8 000 hommes sur la Rappahannock. Lors d'une conférence qui se tint le 14 avril dans la capitale, le commandant, accompagné des généraux Smith et Longstreet, souligna devant le chef de l'Etat, son ministre de la Guerre et son conseiller l'impossibilité de s'opposer aux nordistes à Yorktown. Trop pauvre en artillerie, la place pouvait être facilement débordée sur son flanc par la marine nordiste. Il préconisa un retrait des troupes présentes dans la Péninsule et la concentration des forces disponibles, incluses celles des Caroline et de la Géorgie, devant la capitale. Dans son esprit, « la grande armée ainsi constituée, en surprenant celle des Etats-Unis par une attaque alors qu'elle s'attendait à assiéger Richmond, serait quasi certaine de l'emporter et l'ennemi, battu à cent soixante kilomètres de Fort Monroe, son lieu de refuge, ne pourrait guère échapper à la destruction⁵⁶³ ». Lee et le ministre de la Guerre étaient d'un autre avis. Leurs arguments pointaient les conséquences douloureuses d'un repli et du transfert du gros des troupes stationnées dans les Etats susnommés : l'évacuation de Norfolk, le risque pour les ports de Savannah et de Charleston d'être capturés. Pour Lee, la géographie de la Péninsule favorisait la défense et offrait à une armée de taille réduite de multiples avantages pour affronter victorieusement un ennemi en plus grand nombre. Davis avait entendu les arguments de Johnston la veille. Maintenant qu'il connaissait le sentiment de son ministre et de son conseiller, il arbitra en leur faveur⁵⁶⁴.

Dans ses mémoires, Johnston clôt l'affaire par cette phrase révélatrice à la fois d'un état d'esprit et d'une conception du rapport hiérarchique : « Certain que les événements dans la Péninsule forceraient bientôt le gouvernement confédéré à adopter mon approche, je me résignai à la nécessité d'obéir à l'ordre du Président⁵⁶⁵ ». Les relations avec l'autorité militaire supérieure incarnée par Davis étaient trop abîmées pour que le général se sentît automatiquement lié par un ordre. Il entreprit d'agir sur la base d'un libre arbitre légitimé par la conviction de détenir la vérité. Johnston ne fit rien pour retarder l'avancée de l'adversaire. Quant à le combattre comme cela lui fut demandé, il n'en fut jamais question. En réalité, il appliqua un principe d'autodétermination en agissant comme il l'entendait, c'est-à-dire en fonction de sa propre appréciation des réalités militaires. Et ces réalités commandaient de battre en retraite en direction de Richmond et d'y concentrer ses forces. C'est donc ce que fit l'armée sudiste jusqu'à la bataille de Seven Pines, le 31 mai : Yorktown fut abandonné dans la nuit du 3 au 4 mai et puis ce fut le tour de Norfolk le 10 avec pour conséquence le sabordage du cuirassé Virginia et l'ouverture de la rivière James à la flotte nordiste. La division de Longstreet parvint à ralentir la poursuite engagée par les fédéraux à Williamsburg le 5 mai, permettant aux centaines de fourgons de gagner Richmond où les habitants, pour beaucoup gagnés par le désespoir et la résignation, purent bientôt distinguer les feux de camps nordistes. Le 17 mai, une escadre nordiste

⁵⁶³ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., p. 113.

⁵⁶⁴ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston*, op. cit., pp. 149-150.

⁵⁶⁵ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., p. 116.

forte de cinq navires, dont deux cuirassés, remonta la rivière James et attaqua à Drewry's Bluff, à un peu plus de dix kilomètres de Richmond. Les canons du fort repoussèrent la flottille après trois heures trente de combats. La victoire redonna un peu de joie, sans entamer le sentiment, largement répandu, que l'inéluctable n'avait été que retardé.

La tournure des événements exaspérait Davis et l'attitude de Johnston n'était pas de nature à l'apaiser. Malgré l'invitation que lui adressa Lee, le général n'était pas disposé à communiquer ses intentions à son supérieur. Il faut pour comprendre ce comportement le rattacher à un fait générateur. Celui-ci pourrait être daté des 19 et 20 février 1862. Après avoir quitté Davis et les membres du cabinet le 19, Johnston avait croisé un jeune officier qui lui demanda s'il savait que le gouvernement discutait ce jour d'un repli de l'armée. Un ami aborda avec lui le même sujet le lendemain. Pour le général, il ne faisait aucun doute que des informations confidentielles avaient fuité du cabinet et que ces divulgations n'étaient pas fortuites⁵⁶⁶. Elles rompirent définitivement le lien de confiance avec l'exécutif, du moins ce qui en restait, et le persuadèrent que la sécurité de ses mouvements résidait dans le secret dont il les entourerait. Aussi déplaisante que fut cette déconvenue, elle ne justifiait pas que Johnston optât pour la rétention d'information et ne cherchât pas à instaurer un espace de communication, d'échange privilégié avec Davis. L'exécutif se retrouva alors dans cette situation inconfortable d'être tenu dans l'ignorance d'un plan de bataille qu'il appelait de ses vœux pour engager McClellan avant qu'il ne mît le siège devant Richmond et d'être enfermé dans un rôle de spectateur de la décision. Déjà, en mars, Davis n'avait officiellement appris l'évacuation de Norfolk que le 13. Il s'était offusqué devant cette marque d'insoumission à l'obligation faite à un général, dans un tel contexte, de partager ses projets avec son supérieur et décideur. Jusqu'à cette date, écrivit-il à son général, « j'étais autant dans l'obscurité au sujet de vos intentions, votre condition, vos besoins, que je l'étais au moment de notre conversation sur ce sujet il y a environ un mois. [...] n'ayant rien su des raisons de cette action si soudaine, j'étais incapable d'y croire⁵⁶⁷ ». Le 18 mai, il avait appris avec une douloureuse stupéfaction la présence de l'armée à quelques kilomètres de Richmond et non, comme tout le monde le croyait, derrière la rivière Chickahominy pour y contester l'avancée des fédéraux. S'ensuivit un échange houleux avec Johnston. Ce dernier n'ayant pas apporté, selon un témoin, de garantie sur sa réelle volonté de défendre la capitale, Davis menaça de le remplacer⁵⁶⁸. C'est en chevauchant en direction de Seven Pines, le 31 mai dans l'après-midi, que le commandant en chef découvrirait qu'une bataille était en cours⁵⁶⁹. Le comportement de Johnston était

⁵⁶⁶ *Ibid.*, p. 97.

⁵⁶⁷ O.R., 5, p. 527.

⁵⁶⁸ John H. Reagan, *Memoirs, with Special Reference to Secession*, New York, The Neale Publishing Company, 1906, pp. 138-139.

⁵⁶⁹ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, *op. cit.*, pp. 91-93.

d'autant plus critiquable que Davis était partisan d'un modèle d'autorité raisonnable dans lequel, lui écrivit-il, « mon intention est de proposer non d'ordonner ; reconnaissant l'impossibilité pour quiconque de décider à l'avance ; ayant confiance aussi bien dans votre capacité que dans votre ardeur, ma volonté est de vous laisser les pleins pouvoirs pour exercer votre jugement⁵⁷⁰ ».

En apprenant que le Corps nordiste de McDowell, stationné à Fredericksburg, était en marche vers Richmond, Johnston dut se résoudre à livrer bataille avant qu'il ne fasse sa jonction avec McClellan⁵⁷¹. Un plan d'attaque fut élaboré qui ciblait les deux flancs de l'ennemi. Davis fut prévenu que l'attaque serait déclenchée le 29. Ce jour-là, le Président ne vit rien, n'entendit rien qui ressembla à une bataille. Pour cause, Johnston n'avait pas pris la peine de l'informer que l'opération avait été annulée⁵⁷². La veille au soir, la cavalerie lui avait appris que McDowell se détournait de Richmond pour retrouver Fredericksburg⁵⁷³. Cette transformation du paysage stratégique était la conséquence directe et inespérée des succès de Jackson dans la Vallée. Johnston n'était pas l'homme des mouvements audacieux. Pour projeter une offensive, les exhortations présidentielles comptaient peu. Il avait besoin de l'inscrire dans un cadre favorable où le risque était le plus réduit possible et les chances de victoires réelles. Il n'était pas l'homme qui créait l'opportunité, mais celui qui pouvait la saisir. L'occasion lui fut donnée à la fin du mois de mai. La rumeur selon laquelle, rapporta le général Hood dans ses mémoires, il « envisageait d'abandonner la capitale de la Confédération », ne se concrétiserait pas⁵⁷⁴. Le 30 mai, les éclaireurs informèrent le général que deux Corps d'armée nordistes, les 3^{ème} et 4^{ème} qui représentaient les 2/5 des forces de McClellan, campaient au sud de la rivière Chickahominy⁵⁷⁵. Comme une invitation à engager l'offensive, les éléments climatiques se déchaînèrent et firent monter le cours de la rivière pendant la nuit, rendant impossible sa traversée à gué. Les fédéraux étaient dangereusement isolés et la possibilité d'être renforcés hypothétique⁵⁷⁶. Du moins était-ce l'idée, soufflée par un officier⁵⁷⁷, qui dominait chez Johnston qui décida de frapper simultanément l'ennemi au centre et sur ses deux flancs, selon la tactique du double enveloppement⁵⁷⁸. « Le plan est si simple que personne ne peut penser qu'il tourne mal » commenterait Longstreet⁵⁷⁹. Trois routes distinctes, parallèles les unes aux autres et séparées de

⁵⁷⁰ Cité par Steven E. Woodworth, *Davis and Lee at War*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995, p. 132.

⁵⁷¹ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., pp. 130-131.

⁵⁷² Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, op. cit., vol. 1, pp. 121-122.

⁵⁷³ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., pp. 131-132.

⁵⁷⁴ J. B. Hood, *Advance and Retreat : Personal Experiences in the United States and Confederate States Armies*, New Orleans, Hood Orphan Memorial Fund, 1880, p. 28.

⁵⁷⁵ Joseph E. Johnston, "Manassas to Seven Pines", in *B & L*, vol. 2, p. 211.

⁵⁷⁶ Joseph Cullen, *The Peninsula Campaign 1862 : McClellan and Lee Struggle for Richmond*, Harrisburg, Stackpole, 1973, p. 54.

⁵⁷⁷ O.R., 11 :3, p. 685 et 563.

⁵⁷⁸ Kevin Dougherty, *The Peninsula Campaign of 1862*, op. cit., p. 102.

⁵⁷⁹ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., p. 88.

quelques kilomètres, menaient à Seven Pines : Nine Mile Road au nord, Williamsburg Road au centre et Charles City Road au sud. Ce sont par ces trois axes que convergeraient respectivement vers la cible les divisions sudistes. Facile en théorie, ce plan réclamait des trois divisions chargées de l'exécuter une parfaite coordination et synchronisation. C'était la raison pour laquelle Longstreet exerça le commandement opérationnel sur les divisions de D. H. Hill et de Huger et, qu'à ce titre, il lui revenait de mettre en œuvre le dispositif d'attaque.

Originaire du sud profond, James Longstreet avait 41 ans. Il sera avec Jackson celui de ses lieutenants que Lee estimera au plus haut point. L'ancien élève de West Point (1842) sera son « Vieux cheval de guerre » (Old War Horse). Sa renommée, il la fit tout d'abord autour des tables de poker. Sa prestance toute patriarcale, sa stature que rehaussait une barbe fournie, abritaient un caractère longtemps enclin à la gaieté. Les deuils personnels fissurèrent cette joie de vivre. Trois de ses quatre enfants furent emportés sur une semaine par la scarlatine pendant l'hiver 1861-1862. Le deuil lui donna un air de gravité et de dignité impassible qui ne serait pas sans influencer sa manière de commander. L'homme s'assombrit, le sarcasme s'invita dans les conversations. Le militaire était inégal, tantôt lutteur infatigable et redoutable, tantôt combattant ordinaire et sans éclat quand il pensait que l'action à conduire n'était pas en résonance avec ses vues tactiques.

Le 31 mai, l'affaire fut dès le départ mal engagée. La planification de la bataille, au lieu d'éclairer les responsabilités de chacun, fut créatrice de frottements. Johnston commit en effet une série d'erreurs grossières qui entacha la bonne exécution de l'opération. Tout d'abord, il n'informa pas de l'offensive en cours le général Gustavus W. Smith, commandant de l'aile gauche de l'armée. C'était une décision délibérée. Smith présentait des signes de fragilité psychologique et le commandant préféra lui donner un rôle « de spectateur⁵⁸⁰ ». Il donna à Huger des ordres d'une imprécision sidérante. La communication tenait dans deux courriers. Le premier, daté du 30, évoquait une concentration de ses forces et de celles de Hill, et l'invitait à se tenir prêt à attaquer l'aile gauche de l'Union « si une action devait être engagée sur votre gauche ». Le second intervint le lendemain avant le déclenchement des hostilités, et s'il posait plus clairement le principe d'une attaque, il n'apportait presque aucune information sur ses conditions d'exécution.

Je crains dans mon message du soir dernier, dont il n'existe pas de copie, avoir été trop affirmatif à propos de votre attaque sur le flanc gauche de l'ennemi. Il sera bien sûr nécessaire que vous connaissiez préalablement quelle force se trouve devant vous. J'espère être en mesure de le déterminer pour vous grâce à la cavalerie. Comme notre force principale sera sur votre gauche, votre progression devra s'adapter à celle du général Hill ; mais alors nous devons prévoir une forte réserve pour couvrir notre droite.⁵⁸¹

⁵⁸⁰ Steven H. Newton, *Joseph E. Johnston and the Defense of Richmond*, op. cit., p. 175.

⁵⁸¹ O.R., 11 :1, p. 938.

Nous ne pouvons expliquer ici, autrement que par un déficit de rigueur, ces informations minimalistes alors que le schéma d'attaque était arrêté, le conducteur des opérations désigné, le nombre de brigades participantes connu. Enfin, Johnston se contenta d'adresser verbalement ses instructions à Longstreet qui ne les comprit pas ou mal. Ce dernier, au lieu d'emprunter la route Nine Mile, engagea sa division vers le sud en direction de la route de Williamsburg. Les explications plutôt nébuleuses de l'intéressé après la guerre portent à croire qu'il avait sciemment ordonné cette marche dans le but de soutenir D. H. Hill. Et qu'il le fit pour satisfaire son ambition personnelle. Après sa victoire défensive à Williamsburg, une victoire offensive obtenue à Seven Pines, alors qu'il assumait l'unité du commandement opérationnel, lui assurerait une reconnaissance et une gloire militaires certaines. Le résultat de ce mouvement inapproprié fut qu'en plus d'invalider le scénario d'une attaque sur trois segments de la défense adverse, il croisa et bloqua la marche des hommes de Huger vers Charles City Road où ils devaient relever une brigade de Hill - ce remplacement était le signal que la bataille pouvait commencer. Huger rejoignit alors Longstreet de la bouche duquel il apprit les nouvelles dispositions tactiques et l'implication du Géorgien dans l'attaque à venir. La rencontre fut houleuse. Huger n'était pas disposé à accepter les ordres de Longstreet, ce qui revenait à accepter d'être son subordonné. Il souleva la question de leur ancienneté respective dans le grade pour trancher le différend. La date de nomination au grade de commandant et général de brigade était commune. Huger l'aurait emporté si Longstreet n'avait pas adapté ses souvenirs pour soutenir que sa première promotion dans l'armée américaine d'avant la guerre était antérieure à la sienne ; ce qui était faux. Le général se fendit d'un autre mensonge dans ses mémoires en affirmant avoir proposé à Huger de prendre le commandement, mais que celui-ci le refusa⁵⁸².

Johnston n'avait pas mesuré l'importance de veiller par sa présence physique sur son aile droite à la bonne exécution des opérations et quand il prit connaissance que Longstreet s'était détourné de ses ordres et qu'il marchait d'initiative sur la route de Williamsburg, il fut saisi par le doute. Un témoin déclara que le général aurait voulu à cet instant que l'armée fût de retour dans ses cantonnements. L'idée d'annuler l'attaque lui traversa peut-être l'esprit. L'arrivée vers 10h00 de Robert Lee à son quartier général la chassa définitivement. Ce dernier avait proposé de le rejoindre sur le champ de bataille pour lui apporter son concours et mettre ses compétences à son service. Le messenger de Lee avait pris soin d'ajouter qu'il n'était pas question pour le général d'interférer dans les décisions du commandant. Le commandant accepta davantage par obligation que par plaisir.⁵⁸³

Du fait de l'encombrement et de la confusion que produisit l'action de Longstreet, l'attaque prévue à 8h00 ne débuta qu'à 13h00. D. H. Hill en prit l'initiative. Seul, il avança ses quatre brigades à

⁵⁸² James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., pp. 91-92.

⁵⁸³ Steven H. Newton, *Joseph E. Johnston and the Defense of Richmond*, op. cit., p. 185.

travers bois pour surprendre l'ennemi. Les 8 500 assaillants progressèrent difficilement. Un orage dantesque s'était abattu pendant la nuit, formant des mares d'eau boueuse dont les hommes, qui s'y enfonçaient jusqu'aux genoux, peinaient à s'extraire. Les fédéraux commandés par le général Casey étaient retranchés en lisière de forêt derrière des abattis de bois et occupaient, un kilomètre en retrait sur la gauche, un ouvrage fortifié inachevé à ciel ouvert garni de six pièces d'artillerie. Ils étaient en état d'alarme et savaient la confrontation imminente. Malgré plusieurs handicaps - novices, mal équipés et, par le nombre, inférieurs de moitié à leurs assaillants -, ils opposèrent une défense coriace avant d'être délogés de leur retranchement et de se replier sur Seven Pines où se tenaient trois brigades sous les ordres du général Couch. Pour contenir l'onde de choc, plusieurs régiments des brigades de Couch reçurent l'ordre d'avancer sur les ailes. Le contact fut meurtrier, les salves de mousquet taillèrent dans les formations ; ils furent culbutés et mis en déroute. Quand une brigade de la division de Kearny - 3^{ème} Corps - arriva le souffle court à Seven Pines, les fédéraux étaient dans une position critique. Les fragments des divisions terriblement éprouvées de Casey et de Couch vinrent se mêler aux troupes de Kearny et lutter comme des diables. Retranchés dans les bois au sud de la route de Williamsburg, ils repoussèrent une brigade sudiste, dont une partie subit, selon les mots de D. H. Hill, « un échec désastreux⁵⁸⁴ ».

Le plan sudiste initial ayant avorté, D. H. Hill était seul à supporter le poids des combats. Après trois heures d'une lutte âpre et sanglante, ses forces s'épuisaient ; 40 à 50% des effectifs des brigades ayant pris part aux combats étaient couchés sur le carreau. Hill réclama des renforts pour poursuivre son effort. Longstreet, trop en retrait pour parfaitement appréhender l'évolution des opérations, cafouilla piteusement. Ses ordres furent confus, contradictoires. Sur les neuf brigades disponibles pour appuyer Hill, seule celle de R. H. Anderson gagna la zone de guerre. Au total, sur les 29 500 hommes qu'il commandait, Longstreet n'en impliqua que 12 500 le 31 mai. Plus qu'une erreur de jugement, il commit une faute. Dans la mécanique en action, il était l'élément de friction. Celui qui en raison de son incapacité, à cet instant, à voir juste, avait entravé le bon déroulement de la bataille. Son meilleur biographe, Jeffrey Wert, reconnaît que le général « fit peu », qu'il « avait apparemment abandonné les devoirs » dus à sa fonction⁵⁸⁵. Eut-il envoyé ses brigades dans un même élan que les résistances fédérales se fussent vraisemblablement disloquées.

La brigade de R. H. Anderson s'étant joint à D. H. Hill, la droite et le centre nordistes se retrouvèrent sous pression. Un jeune colonel se distingua : Micah Jenkins. A la tête de 1 900 hommes, l'officier de 26 ans, natif de Caroline du Sud, chargea par la gauche, le long de la voie ferrée, avec

⁵⁸⁴ O.R., 11 :1, p. 944.

⁵⁸⁵ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, The Confederacy's Most Controversial Soldier*, New York, Simon & Schuster, 1993, p. 118.

une bravoure éclatante. Il attaqua successivement l'ennemi à cinq endroits différents. A chaque fois, il éprouva une résistance opiniâtre qui lui occasionna des pertes sévères, mais la ruée fut victorieuse. Les yankees de Couch furent renvoyés deux kilomètres et demi au-delà de Seven Pines. Le tribut était lourd pour la brigade de Jenkins qui avait perdu 700 soldats. Pendant cette course haletante, Longstreet avait réclamé l'envoi de renforts à Johnston. Le commandant était resté jusqu'alors dans l'ignorance de l'intensité et de la progression des combats en cours en raison de conditions atmosphériques favorisant les « ombres acoustiques⁵⁸⁶ ». Dès qu'il sut qu'une partie de l'armée était engagée dans des combats furieux, il ordonna à son aile gauche commandée par le général Whiting, qui remplaçait Smith malade, de marcher sur Fair Oaks Station. Ils étaient 10 000 hommes à prendre la route Nine Mile. A 17h00, Johnston et Whiting gagnaient la station pour se lancer dans la bataille. Les défenseurs voyaient à cet instant leurs effectifs s'enrichir de milliers de soldats et de onze pièces d'artillerie en provenance de la Chickahominy. Sur ordre de McClellan la division de Sedgwick - 8 000 hommes du 2^{ème} Corps - avait emprunté deux heures plus tôt une fragile passerelle à moitié noyée par les eaux pour traverser la rivière et se porter au secours de Couch. Johnston prit le commandement de la division, reléguant Whiting à un rôle supplétif, et sur son ordre trois brigades rebelles se lancèrent, sans appui d'artillerie, dans des charges désordonnées, futiles et ne récoltèrent qu'une sanglante désillusion. Mille deux cent soixante-dix hommes furent tués ou blessés, un commandant de brigade fut tué, le second laissé pour mort, le troisième fait prisonnier. Johnston avait ignoré la mise en garde de Whiting selon laquelle les fédéraux purent avoir franchi la rivière. Les confédérés avaient laissé leur adversaire rejoindre le lieu des hostilités, au nord de Fair Oaks Station, et se privèrent d'un plus ample succès. Le 4^{ème} Corps de Keyes (Couch et Casey) était sévèrement défait, mais pas détruit.

Il était 19h00 et la pénombre recouvrait progressivement le champ de bataille, mettant fin aux combats entre deux armées désormais de force égale. Johnston chevauchait en compagnie de son officier d'ordonnance et un colonel de son état-major pour une mission de reconnaissance des positions ennemies lorsqu'il fut touché à l'épaule par une balle Minié puis presque simultanément par un éclat d'obus à la poitrine. Les blessures étaient sérieuses et le général dut être évacué inconscient. Le général G. W. Smith lui succéda. Accablé par le poids des responsabilités - il se mit en congés de l'armée deux jours plus tard souffrant de paralysie⁵⁸⁷ - Smith fut indécis, hésitant. Finalement, il prôna l'attaque et ordonna à Longstreet dès le lendemain matin « de poursuivre aussi loin que possible ses succès de la veille, de réaliser un mouvement en pivot sur la position du général

⁵⁸⁶ Phénomène par lequel un son peut être parfaitement audible à plusieurs dizaines de kilomètres et échappé à l'ouïe à une faible distance de sa source. Les principales causes sont triples : absorption des sons ; force du vent plus importante en altitude qu'au niveau du sol ; variations de l'air avec l'altitude.

⁵⁸⁷ Gustavus W. Smith, "Two Days of Battle at Seven Pines", in *B § L*, vol. 2, p. 261.

Whiting, sur sa gauche⁵⁸⁸ ». Ce dernier entreprendrait une diversion pendant l'attaque dirigée cette fois vers le nord et non vers l'est. « Old Pete » resta sourd à l'obéissance. Ce plan contre un ennemi substantiellement renforcé, prêt à fondre sur ses arrières et son flanc droit une fois le mouvement pivotant exécuté, il le crut insensé. Il décida de ne pas engager dans cette action toutes ses forces. Il donna à D. H. Hill des instructions sommaires, qui tenaient dans une formule : « Vous avez ici pris le taureau par les cornes, vous devez maintenant le vaincre⁵⁸⁹ ». Il se contenta de lui envoyer trois brigades.

Pendant la nuit, les fédéraux avaient densifié leur ligne. La division du général Richardson - 2^{ème} Corps - avait franchi la rivière et pris position en échelon derrière la voie de chemin de fer sur la gauche de la division de Sedgwick et des fragments de Couch qui, alignés perpendiculairement à la voie, étaient tournés vers l'ouest. Ce qui restait des 3^{ème} et 4^{ème} Corps était massé sur la route de Williamsburg et occupait une belle position défensive. Les brigades confédérées de Mahone et Armistead engagèrent l'ennemi à 6h30 au nord de Seven Pines, le long de la voie de chemin de fer. C'est là que le principal des combats se développa. Pendant six heures, on se battit dans les bois et dans les marais. Les deux brigades sudistes avaient attaqué séparément et sans concertation. De plus, les hommes de Whiting, au nord, n'ayant pas bougé, elles durent se résoudre au repli. La brigade de Pickett sur leur droite n'avait pas eu le temps de prendre part à l'offensive. Elle constata la déroute de leurs camarades et accompagna le mouvement en livrant de rudes combats de couverture. C'est sur l'échec des confédérés que la bataille prit fin, vers 11h30. Les généraux de l'Union se satisfirent de leur avantage. Il n'y eut pas de poursuite. A l'est, sur la route de Williamsburg, les brigades de Wilcox et de Pryor avaient tenu tête à la division de Hooker et c'est à contrecœur que leurs commandants battirent la retraite.

Au cours de ces deux journées, le bilan humain s'établit comme suit : les confédérés comptabilisèrent 6 134 soldats mis hors combat, dont 980 tués, 4 749 blessés et 405 disparus ; l'Union déplora 790 tués, 3 594 blessés et 647 prisonniers ou disparus⁵⁹⁰. En théorie, tout était réuni pour que Seven Pines entrât dans l'histoire comme une brillante et indiscutable victoire de la Confédération marquée par la destruction de l'aile gauche de l'Armée du Potomac. Il n'en fut rien. Le capitaine Sorrel, chef d'état-major de Longstreet, résuma l'affaire en quelques mots : « [...] c'était un gaspillage de vies humaines et une grande déconvenue⁵⁹¹ ». Les dix canons et les 6 700 fusils saisis, les centaines de tuniques bleues capturés ne pouvaient consoler les généraux sudistes de leur revers.

⁵⁸⁸ O.R., 11 :1, p. 992.

⁵⁸⁹ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond, op. cit.*, p. 143.

⁵⁹⁰ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65, op. cit.*, p. 81.

⁵⁹¹ Gilbert Moxley Sorrel, *Recollections of a Confederate Staff Officer*, New York, The Neale Publishing Company, 1905, p. 72.

Au soir du 1^{er} juin, c'était le statu quo. Les belligérants étaient revenus sur leurs positions de l'avant-veille. Les nordistes ayant bloqué l'offensive ennemie, ils pouvaient se voir gratifier d'une victoire tactique.

Au moins trois facteurs pouvaient expliquer l'échec inattendu de l'armée sudiste. Tout d'abord, les ordres de Johnston manquèrent singulièrement de clarté, de conviction. Aggravés par une communication défailante, ils avaient généré confusion et incompréhension. De plus, Johnston s'est tenu jusque dans le milieu de l'après-midi loin du front alors que dès la matinée plusieurs indices auraient dû lui faire comprendre que le déroulement des opérations n'était pas celui attendu. Figé dans un immobilisme coupable, il ne pesa pas sur leur évolution. Et quand, peut-être mu par le souci d'attacher son nom à une possible victoire, il décida de diriger personnellement les opérations de son aile gauche, il montra les limites de son sens tactique. Enfin, ce point fut déjà souligné, le commandement de Longstreet ne fut jamais efficient une fois la bataille commencée. Les attaques ne furent jamais coordonnées, synchronisées et massives. Vingt-deux brigades d'infanterie devaient prendre part aux combats. Seulement neuf d'entre elles y participèrent. La fonction de celui qui était chargé de conduire l'attaque exigeait qu'il soit dans un rapport quasi charnel avec le combat, qu'il y soit au cœur pour épouser son rythme et maîtriser ses battements. Dans une position trop distancée, il s'était condamné à un rôle mineur et à l'inefficacité. Le lendemain, il agit librement en refusant d'exécuter les ordres de G. W. Smith. A Seven Pines, Longstreet fournit l'une de ses pires prestations de toute la guerre. A la pauvreté de son commandement il ajouta, avec la complicité de Johnston, le déshonneur. La défaite, surtout lorsqu'elle était inattendue, réclamait son coupable. Le Géorgien l'avait désigné : le général Huger. L'énoncé de l'accusation tenait en quelques lignes dans son rapport officiel : « J'impute à la lenteur des mouvements de Huger l'échec d'un succès complet ⁵⁹² ». Ce qui était faux. On comprend que Huger réclamât une enquête, car c'est bien Longstreet qui, en modifiant le plan de Johnston, était la cause de ses difficultés pour être en situation d'attaquer conformément au plan et qui lui fit occuper une position trop extérieure. Par crainte que l'on reconnut les imperfections de son commandement et aussi par loyauté envers l'ami qui l'avait soutenu dans son différend avec Davis, Johnston fut oublieux de la dignité attachée à son grade et prit le parti de profaner la vérité. Il soutint l'accusation de son lieutenant allant jusqu'à demander à Smith de retirer de son rapport les éléments qui révéleraient une incompréhension entre lui et Longstreet à propos de la route à suivre⁵⁹³. Le commandement confédéré offrait après la bataille un bien triste visage sur lequel le public, persuadé que la bataille fut une victoire, n'eut pas à poser le regard.

⁵⁹² O.R., 11 :1, p. 940.

⁵⁹³ *Ibid.*, p. 935 ; Gustavus Woodson Smith, *The Battle of Seven Pines*, New York, C. G. Crawford, 1891, p. 19.

Ces facteurs avaient donc tous un dénominateur commun : la faillite humaine, celle de Johnston et de Longstreet qui étalèrent ce jour-là toutes leurs faiblesses intellectuelles. Comment l'expliquer ? L'un et l'autre se signalèrent sur un plan stratégique par une faible appétence pour l'offensive. Cette absence de disposition psychologique pour accompagner une dynamique guerrière pouvait avoir limité leurs aptitudes mentales à embrasser pleinement leur rôle et les obligations qui y étaient attachées. Pour reprendre des composantes du paradigme clausewitzien, il a manqué au premier la capacité à assumer « une direction et une surveillance » et au second « le coup d'œil » et « la résolution »⁵⁹⁴. Seven Pines rappelait que la guerre n'était pas une science exacte et qu'elle s'accommodait mal de la facilité. « La guerre est le domaine du hasard... Il accentue l'incertitude en toute circonstance, et entrave le cours des événements... [et il existe] des profonds abîmes qui séparent tout projet de son exécution » écrivait Clausewitz⁵⁹⁵. Les deux généraux l'avaient oublié. Leur manquement aux règles fondamentales de l'art de la guerre avait rendu cet abîme infranchissable.

c - Le Président Davis et le général Lee : un commandement fusionnel.

Lorsque Joseph Johnston s'effondra, gravement touché, Robert Lee ne savait pas encore qu'il avait rendez-vous avec l'Histoire, dont il allait écrire sur le plan militaire les pages les plus belles et les plus tragiques. Né en 1807 à Stratford, sur les bords du Potomac, Robert Lee était issu de l'aristocratie de Virginie. Son père avait été un héros de la Révolution américaine et un ami de George Washington. Sa mère, femme courageuse et vertueuse, l'avait familiarisé très tôt aux principes de devoir et d'honneur qui le guidèrent sa vie durant. Sa position sociale le destinait au métier des armes. Naturellement, le jeune Robert entra à West Point en 1825. Son rang de sortie - deuxième de sa promotion - récompensait une scolarité faite d'assiduité et d'excellence, et lui permit de rejoindre le très réputé corps des ingénieurs. Il assit sa réputation de militaire brillant à l'esprit vif et pénétrant lors de la guerre contre le Mexique. Il fut promu à trois reprises au grade supérieur pour son rôle décisif dans les victoires de Cerro Gordo, Paderna/Contreras et de Mexico. Son expérience dans cette guerre lui enseigna le rôle primordial du renseignement - connaissance des dispositions de l'ennemi et des spécificités du terrain - dans le mécanisme d'élaboration de la stratégie. Elle lui démontra également la valeur tactique du mouvement tournant⁵⁹⁶.

⁵⁹⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 87 et 100.

⁵⁹⁵ *Ibid.*, p. 86 et 108.

⁵⁹⁶ Kevin Dougherty, *Civil War Leadership and Mexican War Experience*, Jackson, University Press of Mississippi, 2007, pp. 117-121.

Lee, contrairement à d'autres, ne tomba jamais sous le joug de l'orgueil démesuré qui conduisait à intriguer pour atteindre la gloire, il ne s'éleva pas contre la monotonie que lui réservait la vie militaire. Il cultivait la simplicité, l'amitié et l'amour de sa famille. En 1859, John Brown, un abolitionniste fanatique, tenta de s'emparer avec quelques hommes de main de l'arsenal de Harper Ferry. C'est le colonel Lee, à la tête d'une unité de Marines, qui mit fin au raid et captura Brown, lequel fut condamné à mort et pendu en décembre. Alors que les tensions entre les deux sections, nord et sud, s'enflammaient, que la sécession semblait inéluctable, Lee ne cacha pas son inquiétude. Il connaissait la guerre et son cortège de détresse ainsi que les forces et les faiblesses de chaque camp. Il n'était pas surprenant de lire sous sa plume le 5 mai 1861, en réponse à ceux qui prophétisaient une guerre courte :

Ils ne savent pas ce qu'ils disent. Si un conflit éclate, il durera au moins quatre ans. Les politiciens nordistes sous-estiment la détermination et le courage du Sud, et nos politiciens ne sont pas conscients de l'importance du nombre, des ressources du Nord ainsi que sa patiente persévérance. Les deux camps oublient que nous sommes tous des Américains. Je prévois que notre pays devra traverser une terrible épreuve, une expiation nécessaire, peut-être, pour nos péchés nationaux.⁵⁹⁷

La position de Lee était sans ambiguïté, ce qui ne le protégea pas des tourments intérieurs. Hostile à l'esclavage, « un mal politique comme un mal moral⁵⁹⁸ », affirmait-il en 1856, fermement opposé à la sécession et à la guerre, Lee se considérait avant tout comme un fils et un citoyen de la Virginie. Il ne subordonnait donc pas son engagement à un attachement politique partisan, pas plus qu'il ne l'appuyait sur des représentations idéologiques déterminées. Celui-ci n'était pas motivé par la passion de la guerre ou une quelconque détestation d'un modèle sociétal nordiste. C'est l'amour de son pays auquel il avait décidé d'associer son destin et pour lequel il consentait à jouer un rôle militaire si ses droits étaient menacés, qui était son unique mobile. A cette époque, le sentiment d'appartenance à une nation était étranger au plus grand nombre et s'il avait vu le jour et grandi dans un Etat resté fidèle à l'Union, Lee aurait porté la tunique bleue. Ignorer cette réalité, c'est s'interdire de comprendre l'homme, le militaire et son approche de la guerre.

Logiquement, il déclina l'offre du Président Lincoln, soufflée par Scott, de prendre le commandement de l'armée de l'Union et, le 20 avril 1861, il donna sa démission de l'armée en une phrase d'une sécheresse tout administrative⁵⁹⁹. Il envoya à Scott, qu'il avait rencontré le 18 avril pour lui faire connaître sa décision de démissionner, une missive pleine de reconnaissance et qui contenait

⁵⁹⁷ Rev. J. William Jones, *Life and Letters of Robert Edward Lee : Man and Soldier*, New York, The Neale Publishing Company, 1906, pp. 129-130.

⁵⁹⁸ Cité par Mme B. Boissonnas, *Un vaincu : souvenirs du général Robert Lee*, Paris, 1875, p. 58.

⁵⁹⁹ Captain Robert E. Lee, *Recollections and Letters of General Robert E. Lee*, New York, Garden City Publishing Company, 1936, p. 25.

dans sa dernière phrase des mots lourds de sens : « J'emporterai jusque dans la tombe les souvenirs les plus reconnaissants de votre bienveillante considération, et votre nom et votre gloire me seront chers à jamais. Excepté pour la défense de mon pays natal, je souhaite ne plus jamais tirer l'épée⁶⁰⁰ ». Sa femme se souvint que la nuit précédant sa démission son mari était en souffrance : « Mon mari a pleuré des larmes de sang sur cette terrible guerre, mais en qualité d'homme d'honneur et de Virginien, il devait partager les destinées de son Etat ⁶⁰¹ ». A sa sœur, Lee confia : « Malgré tout mon dévouement pour l'Union et mes sentiments de loyauté et de devoir comme citoyen américain, je n'ai pu résoudre mon âme à lever le bras contre mes proches, mes enfants et ma patrie. J'ai par conséquent démissionné de l'armée et sauf s'il s'agit de défendre mon état natal, avec l'espoir sincère que mes modestes talents ne seront pas sollicités, j'espère ne jamais être appelé à tirer l'épée⁶⁰² ». Lee n'aspirait pas *a priori* à exercer une fonction militaire mais à « rester à la maison⁶⁰³ », comme le simple citoyen qu'il était devenu. La convention qui avait voté la sécession le 17 avril ne lui en laissa pas le loisir. Le Virginien, mariant ses actes à ses mots, accepta l'offre qu'elle lui fit le 23 avril de diriger les forces militaires de l'Etat avec cette modestie qui est « ce doute aimable de son mérite⁶⁰⁴ ». Devant les parlementaires, il n'hésita pas à dire qu'il acceptait le poste « bien que j'eusse de beaucoup préféré que vous portiez votre choix sur quelqu'un de plus compétent⁶⁰⁵ ». Lee était conscient que son manque d'expérience opérationnelle sur les champs de bataille fixait des limites à ses compétences, qu'il n'était pas le plus qualifié pour diriger des troupes en arme. Pendant la guerre contre le Mexique, il exécuta principalement un travail d'état-major - ce qui n'exclut pas qu'il risqua sa vie lors de missions de reconnaissance dont les résultats se révélèrent déterminants sur un plan tactique. Jusqu'en juin 1861, il s'employa avec brio à équiper, nourrir, structurer les régiments composés de volontaires qui affluaient de toute la Virginie. Le 8 juin, l'armée de la Virginie qui comptait 40 000 hommes fut transférée aux Etats confédérés. Le général se retrouvait sans armée à commander, ni affectation⁶⁰⁶.

Lee n'avait pas participé à la première grande bataille sur les rives de la rivière Bull Run le 21 juillet. Il dit en avoir été « mortifié⁶⁰⁷ ». Malgré son grade de général d'armée qui le plaçait au troisième rang dans la hiérarchie militaire confédérée devant Joseph Johnston, Pierre Gustave

⁶⁰⁰ *Idem.*

⁶⁰¹ Cité par Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee : A Biography*, New York, Charles Scribner's Sons, 1934, vol. 1, p. 442.

⁶⁰² Captain Robert E. Lee, *Recollections and Letters of General Robert E. Lee, op. cit.*, p. 26.

⁶⁰³ *Ibid.*, p. 27.

⁶⁰⁴ Pierre-Marc-Gaston de Lévis, cité in *Mercure de France, journal historique, littéraire et politique*, vol. 29, Paris, Le Normant, 1807, p. 590.

⁶⁰⁵ Captain Robert E. Lee, *Recollections and Letters of General Robert E. Lee, op. cit.*, p. 28.

⁶⁰⁶ Emory M. Thomas, *Robert E. Lee*, New York, W. W. Norton & Company, 1997, p. 198.

⁶⁰⁷ Captain Robert E. Lee, *Recollections and Letters of General Robert E. Lee, op. cit.*, p. 37.

Beauregard, mais derrière Samuel Cooper et Albert S. Johnston, il n'obtint pas de commandement opérationnel. Dans le cadre stratégique dessiné par Davis, le territoire confédéré était divisé en trois principaux théâtres d'opération : la Virginie, dans l'Est ; le Mississippi et le Tennessee central et oriental, dans l'Ouest. Lorsque vint le moment pour le commandant en chef de nommer les généraux à la tête de ces trois régions les plus sensibles sur un plan stratégique, Lee fut exclu des prébendes présidentielles. Davis porta son choix sur d'autres pour des raisons qui avaient à voir avec l'amitié et les compétences qu'il leur reconnaissait : Albert S. Johnston, Joseph Johnston et Beauregard. Il préféra garder le Virginien à ses côtés comme conseiller. Aux yeux de Davis, Lee comptait deux handicaps majeurs. Il y avait ces liens d'amitiés profonds avec le général Scott tissés pendant la guerre contre le Mexique et qui perdurèrent au-delà. Scott avait été séduit par l'officier attaché à son état-major où il put reconnaître son courage physique et sa force morale. Or, Davis détestait Scott, et inversement. De plus, Lee avait intégré le corps des ingénieurs à la sortie de West Point dont Davis considérait qu'il ne formait pas aux rigueurs du terrain.

En août 1861, Lee fut envoyé dans le nord-ouest de la Virginie, un théâtre secondaire, que les fédéraux occupaient après une série de victoires. Son commandement était trop tendre, pas assez incisif avec ses subordonnés pour imposer son autorité. Plutôt dans un rôle de « consultant et coordinateur⁶⁰⁸ » des opérations, il suggéra plus qu'il n'ordonna. Les sudistes furent battus à la bataille de Cheat Mountain (10-15 septembre 1861). S'il est vrai que son action avait été perturbée par un puissant orage et desservie par « la jalousie de Loring, l'inexpérience de Floyd ou l'insubordination de Wise⁶⁰⁹ », il fut tenu pour le principal responsable de cet échec. Et il l'était, car il ne sut pas réprimer, par un acte d'autorité, les travers de ses lieutenants. Pour sa première participation à une campagne militaire, il connut donc un revers cinglant alors que d'autres avaient quelques semaines plus tôt provoqué la liesse populaire après la victoire à Manassas. La presse ne l'épargna pas et l'affubla de sobriquets peu flatteurs, « Mémé Lee » ou encore « Lee l'évacuateur ». Lee était passé en quelques semaines du statut d'autorité morale et militaire respectée à celui, humiliant, de vaincu sans éclat. En octobre, il fut nommé à la tête du Département de la Caroline du Sud. Les six mois suivants, il accomplit un travail méthodique et appliqué de fortification des défenses côtières.

A l'évidence, il était capable de mieux. Le Président Davis le savait. En mars 1862, la Confédération pouvait se préparer à rendre son dernier soupir : son armée était confrontée à un risque d'hémorragie en raison de l'expiration du contrat d'engagement de ses soldats ; les fédéraux volaient de victoire en victoire dans l'Ouest et massaient des dizaines de milliers d'hommes en Virginie en

⁶⁰⁸ Emory M. Thomas, *Robert E. Lee, op. cit.*, p. 204.

⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 210.

vue d'une offensive sur Richmond. Le 13 mars, Davis le rappela à ses côtés pour « conduire les opérations militaires des armées de la Confédération⁶¹⁰ ». C'était un poste de conseiller militaire assez nébuleux qui le plaçait dans l'ombre du commandant en chef, dépourvu, en théorie, d'autorité fonctionnelle et de la capacité juridique de décision. Lee aurait pu occuper la fonction de général en chef des armées créée par une loi du Congrès si Davis n'y avait pas mis son veto le 14 mars. Le Président s'était prononcé favorablement pour qu'une telle loi vît le jour. Mais un amendement prévoyant la possibilité pour le général en chef de conduire sur le terrain l'armée de son choix en se dispensant de son approbation avait déclenché le revirement du Président qui ne sut persuader les parlementaires de l'abandonner. Davis y voyait une atteinte à ses prérogatives constitutionnelles et surtout à son autorité, dont il ne pouvait souffrir qu'elle fût malmenée. C'était une position inspirée par une rigidité d'esprit, car dans les faits c'est bien cette fonction que remplissait Robert Lee⁶¹¹.

Lee fit son devoir de son mieux, comme il l'écrivit alors humblement à son épouse, avec lucidité et responsabilité⁶¹². Walter Taylor, aide de camp du général, laissa ce témoignage qui rend compte de l'ampleur de son investissement et de l'importance de son rôle : « Exerçant une supervision constante sur la situation aux points importants, soigneusement informé des moyens et des besoins des différents commandants d'armées, autant que des dangers qui les menaçaient, il était en mesure de leur faire des suggestions, de répondre à leur demande d'aide et d'appui dans les limites des ressources gouvernementales disponibles⁶¹³ ». A défaut de commander sur le terrain, il commanda depuis ses bureaux et pesa tant sur la décision militaire que sur la décision politique.

La blessure de Johnston bouleversa les destins de Robert Lee et de la Confédération. Le soir du 31 mai, le Président rencontra son conseiller militaire pour l'informer de sa décision de lui confier le commandement effectif des armées confédérées dans l'Est, appelées Armée de Virginie du Nord. La relation entre Davis et Lee fut exempte des tensions qui corrodèrent celle entre Lincoln et McClellan et se soldèrent par une crise du commandement nordiste. Pourtant, aucun indice, au début du conflit, ne pouvait laisser croire qu'elle deviendrait l'une des relations les plus fructueuses, en dépit de la défaite finale, entre deux autorités, civile et militaire. En désignant Lee pour succéder à Johnston à la tête de l'armée, Davis fit un choix par défaut. De Smith il ne fut pas question, il n'avait pas les aptitudes ni les ressources morales pour le poste. Albert Johnston était tombé à Shiloh. Quant à Beauregard, ses revers dans le Tennessee lui avaient fait perdre un peu plus de crédit aux yeux de Davis. Ce serait Lee. Cette désignation avait la forme d'une nomination fonctionnelle à durée

⁶¹⁰ O.R., 5, p. 1099.

⁶¹¹ William J. Cooper, Jr., *Jefferson Davis, American*, New York, Vintage Books, 2001, pp. 408-409.

⁶¹² Captain Robert. E. Lee, *op. cit.*, p. 67.

⁶¹³ Walter H. Taylor, *Four Years with General Lee*, New York, D. Appleton and Company, 1877, p. 38.

déterminée. Dans le message qui l'officialisait, le commandant en chef commençait par cette phrase : « La malheureuse blessure qui a privé l'armée devant Richmond de son commandant, le général Johnston, oblige à interférer temporairement dans les attributions qui vous avaient été confiées..., mais seulement le temps que vous serez jugé utile à commander sur le terrain cette armée⁶¹⁴ ». Installé dans ses nouvelles fonctions, Lee adressa le 1^{er} juin à l'armée une proclamation empreinte d'une humilité et d'une gravité qui n'avait rien de protocolaire, qui pouvait toucher le cœur des soldats et qui reflétait surtout ce que sa nomination renfermait d'éphémère :

La perte malheureuse qui a privé l'armée de son compétent général n'est plus amèrement déplorée par personne que par son présent commandant. Celui-ci espère que son absence sera temporaire et bien qu'il soit déterminé à donner le meilleur de ses compétences pour accomplir son devoir, il sent qu'il sera incapable de remplir sa tâche à moins de recevoir le soutien cordial de chacun des officiers et des hommes.⁶¹⁵

Quelques semaines suffirent pour sceller une collaboration entre les deux hommes qui ne cesserait qu'avec la disparition de la Confédération, près de trois années plus tard. Comment expliquer la rapidité avec laquelle Lee s'imposa aux yeux du Président comme un général indispensable, nous dirions indépassable puisque Johnston, une fois rétabli de ses blessures, ne retrouva pas son commandement ?

Davis éprouvait pour son conseiller une réelle sympathie. Son caractère, fait de rigueur, de sobriété et de magnanimité, ne lui causait aucun tourment ni déplaisir. Lee lui inspirait une grande confiance nourrie par une approche stratégique convergente et, c'était aux yeux de Davis le plus important, façonnée par l'assurance que le général plaçait la défense de la cause confédérée au-dessus des intérêts personnels. La relation entre le commandant en chef et son général n'est pas réductible à un principe axiomatique selon lequel le général doit, en sa qualité de subordonné, une obéissance stricte et automatique à son supérieur. La relation militaire est aussi, et avant tout, une relation humaine qui mobilise des notions comme la loyauté, la confiance. La confiance était centrale chez Davis. Elle déterminait le volume de crédibilité et la légitimité qu'il pouvait accorder à ses généraux. C'est à travers ces notions, que les faits rendent saisissables, qu'il nous faut penser leur rapport. Elles ont permis de relever une ligne de fracture dans la relation avec Johnston et Beauregard qui rejeta brutalement ceux-ci hors du premier cercle présidentiel. Il n'existe pas une confiance « contractuelle » voulue par la norme institutionnelle ou la situation de crise. Pour en avoir fait tristement la démonstration, les deux vainqueurs de Manassas connurent la disgrâce. La confiance était la manifestation centrale de la relation entre Davis et Lee. Elle était la clé d'une collaboration

⁶¹⁴ O.R., 11 :3, p. 568.

⁶¹⁵ *The War Time Papers of Robert Lee*, éd. Clifford Dowdey and Louis H. Manarin, Boston, Little, Brown and Company, 1961, p. 181. Référencé infra WTPRL.

réussie qui leur permit d'insuffler une dynamique victorieuse et de surmonter les turbulences quand arrivèrent les premières défaites. Le nouveau commandant reçut carte blanche pour affecter trois généraux nouvellement promus. « Vous êtes le plus à même, lui écrivit Davis le 2 juin, de savoir comment disposer de ces officiers. Vous utiliserez à votre discrétion les ressources que je vous donne⁶¹⁶ ». Un message impensable sous cette forme s'il s'était agi de Johnston. De plus, contrairement à ce dernier, Lee n'entretenait pas le secret, ses pensées étaient connues du commandant en chef qui pouvait les discuter et les confronter aux siennes. Davis fut tenu informé des préparatifs de la campagne et, pendant son déroulement, de la situation des deux armées, des évolutions tactiques.

Leur relation ne fut pas sans nuages, mais il est certain qu'ils n'accrochèrent jamais son horizon et qu'ils se dissipèrent très vite. Davis donna l'occasion à son général de s'exaspérer et de s'agacer. Lors de la bataille de Mechanicsville (26 juin 1862), il ne put s'empêcher de se mettre en position d'autorité et de s'immiscer dans la chaîne de commandement. Davis s'était invité sur le front accompagné de quelques ministres, membres d'état-major et hommes politiques. Quant Lee s'aperçut de leur présence et qu'ils étaient exposés au tir de l'artillerie nordiste, il s'adressa au Président avec fermeté : « M. le Président, qu'est-ce que cette armée de personnes et que fait-elle ici ? ». L'autre de lui répondre : « Ce n'est pas mon armée, général ». « Ce n'est certainement pas la mienne, M. le Président, et ce n'est pas un endroit pour elle », répliqua sèchement Lee. Davis s'inclina : « Bien général, si je me retire peut-être qu'ils me suivront », et il s'éloigna, entouré de son « armée »⁶¹⁷. Un peu plus tard ce même jour, au plus fort des combats, Davis rédigea un ordre d'attaque qu'il fit envoyer directement à un général de brigade, écartant du processus décisionnel à la fois un général de division et Robert Lee⁶¹⁸. C'était un acte de transgression du principe selon lequel l'ordre, sur le champ de bataille, ne pouvait émaner que de l'échelon hiérarchique opérationnel auquel revenait la décision des agencements tactiques. L'ordre de Davis fut sans conséquence, le commandant ayant donné des instructions similaires peu avant. Ces anecdotes, qui reflétaient l'incapacité de Davis à circonscrire son rôle de commandant en chef à la réflexion stratégique, pouvaient augurer de rapports compliqués, voire conflictuels. Il n'en fut rien. Ces incidents n'entamèrent pas le capital de confiance mutuelle qu'ils partageaient. Les prétentions de Davis se firent discrètes et il passa les jours suivants en observateur attentif si l'on n'excepte les instructions qu'il donna le 28 à des officiers sur la ligne

⁶¹⁶ O.R., 11 :3, pp. 569-570.

⁶¹⁷ Mrs. Burton Harrison, *Recollections Grave and Gay*, New York, Charles Scribner's Sons, 1911, pp. 72-74.

⁶¹⁸ Steven E. Woodworth, *Davis and Lee at War*, *op. cit.*, pp. 164-165.

de front afin qu'ils prennent des dispositions pour réagir aux premiers signes, qu'il prévoyait pour la nuit, de mouvement rétrograde des fédéraux⁶¹⁹.

d - La bataille des sept jours : une victoire stratégique inachevée.

Pour Lee, le temps pressait. Il y avait urgence à briser l'étau fédéral qui se resserrait autour de Richmond. Malgré la pression qui pesait sur lui, Lee ne se précipita pas, n'improvisa pas, indifférent à la perplexité de ses concitoyens qui, en majorité et comme ses adversaires, le pensaient incapable d'être l'homme d'une situation critique. En théorie, trois options s'offraient à lui : se replier et abandonner Richmond, supporter un siège avec tout ce que cela impliquait d'inertie pour son armée, ou adopter une stratégie offensive pour briser l'étreinte nordiste. On peut exclure l'idée que Lee ait sérieusement envisagé les deux premières. Quelques semaines plus tôt, alors que le cabinet était réuni, Davis l'avait interrogé pour connaître qu'elle était selon lui la meilleure ligne de défense pour l'armée dans le cas où Richmond devait être évacué. Le conseiller militaire répondit Staten River, environ cent cinquante kilomètres au sud-ouest, avant d'ajouter, gagné par l'émotion et les larmes : « Mais Richmond ne doit pas être abandonné - elle ne doit pas être abandonnée⁶²⁰ ». Ce que beaucoup ignoraient, c'est que le nouveau commandant personnifiait l'audace. Une audace qui s'exprimait dans un cadre stratégique qualifié d'« offensive-défensive » par Davis⁶²¹. Lee était conscient que le temps était l'allié de l'Union, que ses ressources illimitées lui donneraient à terme une puissance croissante et décisive. Il lui fallut donc accepter les affres d'une invasion et lancer une campagne de mouvement qui se conclurait en apothéose par la destruction de l'armée ennemie. Lee épousait la théorie de Clausewitz selon laquelle « la destruction des forces armées ennemies doit être recherchée principalement par de grandes batailles et leurs résultats, et que le but capital des grandes batailles doit consister dans la destruction des forces armées de l'ennemi⁶²² ». Cette grande bataille, couronnement espéré d'une approche stratégique dynamique, Lee l'avait inscrite dans ses pensées aussitôt sa prise de fonction. Le 3 juin, il se tourna vers le commandant Stevens, chef des ingénieurs de l'armée : « Je désire que vous fassiez une reconnaissance de la région aux alentours de la ligne qu'occupe maintenant notre armée et me donniez un avis sur le meilleur site où nous pourrions mener une bataille ou résister à l'avancée de l'ennemi⁶²³ ».

« Toute action, expliquait Clausewitz, s'accomplit pour ainsi dire dans une sorte de crépuscule qui confère souvent aux choses comme un aspect nébuleux ou lunaire... Le défaut de visibilité

⁶¹⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁶²⁰ John H. Reagan, *Memoirs, op. cit.*, p. 139.

⁶²¹ Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government, op. cit.*, vol. 2, pp. 132-133.

⁶²² Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 279.

⁶²³ WTPRL, p. 182.

qu'entraîne cet éclairage affaibli doit être compensé par le talent de divination, ou abandonné à la chance⁶²⁴ ». Dès son entrée en fonction, Lee décida de ne rien, ou le moins possible, laisser au hasard. Il réclama ici au chef de l'Intendance des tentes pour protéger les soldats des intempéries et lui apporter un plus grand confort, il demanda là au ministre de la Guerre de jouer de son influence auprès des journaux de Richmond pour qu'ils ne révèlent rien du transfert de troupe au général Jackson⁶²⁵.

Les conceptions d'essence napoléonienne de Lee trouvaient leur traduction dans un courrier du 5 juin adressé à Davis. Elles marquaient une rupture avec celles de son prédécesseur et, ce qui donne une idée de sa maîtrise de la science de la guerre, il planifia son action en fonction du principe des probabilités. Dans ce courrier, il n'exprima ni plus ni moins le dessein de « changer le caractère de la guerre ». Il suggérait de renforcer Jackson et de le faire entrer en Pennsylvanie pour obliger les fédéraux à abandonner les côtes sudistes afin de parer cette menace. Anticipant l'intention de McClellan de faire le siège de Richmond appuyé par son artillerie lourde, il envisageait de créer une ligne de défense fortifiée qui pouvait être tenue par un tiers de ses forces pendant que la partie restante s'appliquerait à faire une diversion pour amener le général nordiste à sortir des faubourgs de la capitale et le battre à terrain découvert⁶²⁶. Lorsque, quelques jours plus tard, Lee dut rectifier son plan initial, ce fut sans rien endommager de son esprit offensif qu'il transféra totalement sur l'armée de McClellan : incapable de fournir à Jackson les 40 000 hommes qu'il lui réclamait pour lancer une offensive en Pennsylvanie et faisant le pari que les bleus, « ébranlés et désorganisés » consécutivement à leur défaite, ne tenteraient rien dans la Vallée, il appliqua le principe de concentration des forces. Il invita le Virginien, le 11 juin, à faire sa jonction avec l'armée à Richmond⁶²⁷. Dissimuler ses desseins, un exercice dans lequel Jackson s'était taillé une réputation, revêtait également chez Lee une importance cruciale. « Pour être efficace le mouvement doit être tenu secret, insista-t-il, ... et veillez à ce que vos amis et vos ennemis n'aient pas connaissance de votre objectif et de votre intention de quitter la Vallée. La région est remplie d'espions et nos plans seraient aussitôt remis entre les mains de l'ennemi⁶²⁸ ». C'est ce que fit Jackson. Scrupuleusement.

Chez Lee l'audace était liée à un sens aigu de l'intuition, à ce talent divinatoire évoqué par le Prussien. La passivité de McClellan formait le cœur de cette intuition. C'est aussi en fonction d'elle qu'il bâtit son action. Si divergence il y avait entre Davis et Lee, c'est sur ce point que nous la cernerions. Le Président avait gardé de McClellan l'image d'un militaire accompli que l'on devine éloigné des affres invalidantes de la timidité. D'où cette crainte exprimée devant Lee qu'« aussitôt

⁶²⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 133.

⁶²⁵ WTPRL., p. 189 et 191.

⁶²⁶ *Ibid.*, pp. 183-184.

⁶²⁷ *Ibid.*, p. 194.

⁶²⁸ *Idem.*

qu'il [McClellan] s'apercevra que le gros de notre armée était sur la rive nord de la Chickahominy, il ne s'arrêterait pas pour combattre, mais il avancera vers son objectif, Richmond ». Cependant, si le nordiste avait gardé ses réflexes d'officier du génie et focalisait son attention sur sa ligne de communication, Davis admit que « le plan proposé était non seulement le meilleur mais serait un succès ». La formulation n'était pas des plus heureuses. Privilège des mieux classés à West Point, Lee avait lui aussi fait partie du corps des ingénieurs. Après avoir fait remarquer que la qualité d'ingénieur ne conduisait pas nécessairement à commettre une telle erreur, Lee se fit rassurant affirmant qu'il serait « sur les talons de l'ennemi » avant qu'il ne prenne Richmond pourvu que les nordistes fussent maintenus dans leurs retranchements⁶²⁹. Le commandant en chef accepta dès lors le plan de son général sans récriminer car celui-ci épousait sa propre conception stratégique « offensive-défensive » et il lui paraissait être le seul adapté à la situation. « Ainsi commença, écrivit-il dans ses mémoires, la campagne offensive-défensive qui nous apporta la gloire militaire et détourna de la capitale de la Confédération un danger si périlleux que, rétrospectivement, il n'est pas possible de concevoir comment une politique moins audacieuse et moins résolu aurait pu sauver la prise de la capitale⁶³⁰ ».

Le nouveau commandant se méfiait des raisonnements abstraits qui sont le propre des théoriciens. Il ancrerait la réalisation de son plan dans les réalités de la guerre que l'on sait dominées, entre autres, par le « brouillard ». Afin d'avoir une perception la plus parfaite des forces adverses, il lut avec assiduité la presse nordiste d'où pouvaient fuir de précieux renseignements sur ses intentions, ses dispositions et examina attentivement les rapports en provenance de Washington et des camps de l'armée fédérale. Surtout, il envoya Stuart et sa cavalerie reconnaître la situation opérationnelle et logistique de McClellan et détruire ses convois de ravitaillement⁶³¹.

James Ewell Brown Stuart naquit le 6 février 1833 en Virginie. A la sortie de West Point (1854) il rejoignit un régiment de carabiniers montés au Texas et partit combattre les Indiens dans l'ouest. Comme Robert Lee, aux côtés duquel il réprima le raid de John Brown, il était fidèle à son Etat de naissance lorsque celui-ci adhéra à la Confédération et il démissionna de l'armée fédérale. Dans les rangs sudistes sa promotion fut fulgurante : colonel du 1^{er} régiment de cavalerie de Virginie le 16 juillet 1861, puis général de brigade le 24 septembre. Au premier abord, et malgré son jeune âge, l'homme inspirait le respect. Une barbe rousse fournie, un chapeau à plume, des bottes montantes lui donnaient un air de grandeur et de noblesse. Les désordres de la fatigue semblaient toujours l'épargner. On le décrivait truculent, sans cesse prêt pour une action intrépide, à monter en selle pour

⁶²⁹ Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, op. cit., vol. 2, p. 132.

⁶³⁰ *Ibid.*, pp. 132-133.

⁶³¹ WTPRL., p. 192.

fouailler l'ennemi. Fallait-il reconnaître à cet ardent chrétien, ce flamboyant cavalier au caractère joyeux et aux manières élégantes, qu'il n'était pas insensible aux éclats de la gloire.

Le 12 juin, 1 200 cavaliers sous les ordres de Jeb Stuart quittèrent Richmond. L'expédition fut épique. Elle dura trois jours. Les Virginiens détruisirent ponts et lignes télégraphiques avant d'échapper *in extremis* à leurs poursuivants effarés par une telle témérité. Stuart devint à cette occasion une figure légendaire. Les renseignements rapportés furent précieux. D'une part, ils confirmaient la vulnérabilité de la droite ennemie qui ne se prolongeait pas jusqu'à la crête située entre la Chickahominy et Totopotomoy Creek, laissant libres les routes qu'emprunterait Jackson pour rejoindre le théâtre des opérations. D'autre part, ils indiquaient que la ligne de ravitaillement nordiste, constituée par la voie de chemin de fer Richmond § York River, était faiblement protégée.

Le 23 juin, les généraux Longstreet, D. H. Hill, A. P. Hill (Powell Hill) et Jackson, qui venait de parcourir près de cent kilomètres à cheval, se réunirent au quartier général de Lee. Il n'y fut pas question de discuter de stratégie, celle-ci avait été arrêtée par Lee : repousser l'aile droite adverse positionnée sur la rive droite de la rivière Chickahominy, pour forcer McClellan, dont la base de ravitaillement installée sur la rivière Pamunkey se trouverait menacée, à abandonner ses retranchements devant Richmond ; la situation serait alors favorable pour déclencher une bataille en terrain découvert. Le commandant leur exposa son plan et le rôle de chacun. Il laissa à ses subordonnés, le temps d'une courte absence, le soin de discuter des détails de l'offensive, des itinéraires et du moment. C'est le héros de la Shenandoah, dont les troupes devaient parcourir une longue marche depuis Frederick's Hall, qui fixerait le début de l'attaque à l'aube du 26 juin. Dans son ordre d'attaque n° 75 du 24 juin, Lee formalisa les décisions prises la veille : Jackson, avec la cavalerie de Stuart en protection sur son flanc gauche, se mettrait en marche à 3h00 du matin le 26 en direction de Pole Green Church pour contourner le flanc droit de l'armée nordiste (5^{ème} Corps du général Porter) ; il en informerait le général Branch qui s'ébranlerait aussitôt vers Mechanicsville ; le mouvement des troupes connu de l'ennemi, la division de A. P. Hill franchirait la Chickahominy près de Meadow Bridge ; puis les généraux D. H. Hill et Longstreet traverseraient à leur tour la rivière vers Mechanicsville en appui respectivement de Jackson et de Powell Hill. Jackson et ses 18 000 hommes étaient clairement le détonateur du dispositif qui associait mouvement et combat⁶³². Son arrivée et son contact avec l'ennemi devaient constituer le signal de départ pour les autres généraux⁶³³. La défense de Richmond revenait aux généraux Magruder et Huger qui, si le mouvement de Lee était

⁶³² William J. Miller, "The Siege of Richmond Was Raised", Lee's Intentions in the Seven Days Battle", in *Audacity Personified, The Generalship of Robert E. Lee*, éd. Peter S. Carmichael, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2004, p. 35.

⁶³³ WTPRL, pp. 198-200.

connu de McClellan et que ce dernier fondait sur la capitale confédérée, ne pourraient opposer qu'une résistance symbolique avec leurs 25 000 hommes.

Magruder était reconnu, avant la guerre, pour être un insatiable buveur. Il en garda la réputation, à laquelle vint s'ajouter celle, plus infamante, de lâcheté après les batailles des sept jours. Sa vie privée frôlait le désastre : une vie dispendieuse, des dettes à répétition que la fortune de son épouse, malgré un mariage raté et une séparation de corps, effaçait opportunément. Sa vie professionnelle consacrée à l'armée avait plus d'éclat : diplômé de West Point en 1830, deux promotions pendant la guerre contre le Mexique pour acte de bravoure. Dans l'armée nationale, où il officia jusqu'à sa démission le 20 avril 1861, on l'honorait du titre flatteur de « Prince John » en raison de ses manières courtoises. Son ascension dans l'armée confédérée fut rapide : le 16 mai 1861, il fut nommé colonel, le 17 juin général de brigade après sa victoire à Big Bethel une semaine plus tôt, le 7 octobre général de division. Il résista, nous l'avons vu, à McClellan dans la Péninsule avec habileté en le trompant sur le nombre réel de ses forces. Quand il passa sous le commandement de Johnston en avril 1862, son image pâlit. Le commandant jugea son travail de fortification à Yorktown médiocre. En charge de l'aile droite de l'armée, il fut rappelé à Richmond à la fin du mois de mai après avoir refusé d'obéir aux ordres de son supérieur, Gustavus W. Smith, qui avait le tort d'être moins ancien dans le grade de général de division que lui. Grâce au ministre de la Guerre, sa mutation sur le poste de commandant du Département du Trans-Mississippi fut différée. Le nouveau commandant, Robert Lee, laissa Magruder à son poste. L'urgence de la situation n'appelait pas le changement, source de déstabilisation. Dans le plan de Lee, il occupait un rôle majeur : avec 25 000 hommes, il devait faire face aux 65 000 de McClellan pendant que le reste de l'armée sudiste se lancerait à l'attaque de son flanc droit.

Mechanicsville (26 juin)

L'attaque inattendue des fédéraux à Oak Grove troubla Lee. Il redouta que la brigade de Ramseur, récemment constituée, ne fût pas à la hauteur. Surtout il craignit qu'elle fût le signe que ses intentions avaient été découvertes. Mais les nordistes avaient été repoussés et le commandant annonça au Président qu'il était résolu à ne rien modifier de son plan⁶³⁴. Il adjura cependant Huger de tenir ses défenses coûte que coûte, « à la pointe des baïonnettes si nécessaire⁶³⁵ ». Le 26, la formation de A. P. Hill était en place pour, conformément à la stratégie retenue, croiser le fer au signal de Jackson. Le signal ne vint pas. Brisés de fatigue, comme l'était leur général, harcelés par la cavalerie U.S, connaissant peu les contrées qu'ils devaient traverser, ni le terrain ni les routes souvent encombrées

⁶³⁴ *Ibid.*, p. 200.

⁶³⁵ *Ibid.*, p. 201.

d'arbres jetés là par l'ennemi, les hommes de Jackson prirent du retard et ne furent pas en mesure de tourner le flanc de Porter à l'heure dite. Le bruit du canon, qui d'ordinaire galvanisait les sens du général, n'entama pas la torpeur qui commençait à l'assaillir. Dans ses mémoires, le soldat John Worsham se contenta d'écrire : « Le lendemain matin [le 26] nous nous mîmes en route dès que la colonne fut formée... marchant dans les environs de Pole Green Church, nous mîmes les armes en faisceau et nous reposâmes pendant la nuit⁶³⁶ ».

A 15h00, Powell Hill, comme Lee, était toujours sans nouvelle de Jackson. Estimant que différer l'attaque risquait de compromettre le succès de l'opération, il franchit le pont Meadow, chassa les éléments avancés nordistes et entra dans Mechanicsville⁶³⁷. A 18h00, sur ordre de Lee, il lança ses forces dans une attaque frontale improvisée contre les fédéraux regroupés à l'est de la ville sur un vallon boisé, derrière Beaver Dam Creek, un bras de la rivière Chickahominy endigué dans le passé pour permettre la construction d'un moulin à eau. Les positions adverses, si elles avaient été reconnues, auraient dissuadé la mise en œuvre d'une tactique aussi simpliste. Les nordistes de la division de McCall étaient retranchés derrière des abattis, des ouvrages en terre et profitaient d'obstacles naturels. De plus, ils étaient soutenus par trente-deux pièces d'artillerie. Autant dire que leur ligne défensive était imprenable dans le cas d'un assaut mené de front, non combiné avec une attaque de flanc. Ce fut malgré tout l'option retenue. Il en résulta une hécatombe. Les assaillants furent meurtris par un tir semblable à une bourrasque de feu. En quelques minutes, 1 484 tuniques grises furent tuées ou blessées. Les fédéraux comptaient 361 victimes dans leurs rangs.⁶³⁸

Dans la forme, rien du plan conçu par Lee n'avait fonctionné. Jackson n'avait pas donné signe de vie et Lee se sentit dans l'obligation, comme il s'en expliqua après la guerre, en 1868, avec le colonel Allan, de déclencher un affrontement direct « afin d'occuper l'ennemi et prévenir tout mouvement de riposte [contre Richmond]⁶³⁹ ». La forme, sanglante et douloureuse, ne gâcha pas le fond. L'engagement ne fut pas sans effet. La présence de Jackson sur son aile droite prêt à la déborder déclencha chez McClellan un sentiment de vulnérabilité qui le mit sur la défensive. C'était là l'objectif recherché en priorité.

⁶³⁶ John Worsham, *One of Jackson's Foot Cavalry : His Experience and what he Saw During the War 1861-1865*, New York, The Neale Publishing Company, 1912, p. 98.

⁶³⁷ O.R., 11 :2, p. 835.

⁶³⁸ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., p. 82.

⁶³⁹ William Allan, "Memoranda of Conversations with General E. Lee", in *Lee the Soldier*, éd. Gary W. Gallagher, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996, p. 16.

Gaines's Mill (27 juin)

Dans la matinée du 27, Lee put s'entretenir avec Jackson. Le commandant rappela au général la finalité de sa mission inscrite dans l'ordre n° 75. Jackson, avec D. H. Hill en renfort, avança en direction de Old Cold Harbor en vue de contourner le flanc ennemi à Powhite Creek où Lee pensait que Porter s'était déployé et couper McClellan de son principal dépôt de ravitaillement à White Landing. Pendant ce temps, A. P. Hill et Longstreet basculaient sur la rive nord de la Chickahominy, pour y poursuivre les fédéraux et les pousser vers Jackson. Deux hommes grippèrent la mécanique offensive de Lee : Jackson pour n'être pas au rendez-vous à l'heure attendue ; Porter pour n'être pas au lieu escompté.

La marche de « Old Jack » fut cafouilleuse. Les informations qu'il donna au guide étaient imprécises et celui-ci dirigea l'armée vers New Cold Harbor au lieu de Old Cold Harbor. Le changement brutal de direction qu'impliquait l'itinéraire n'alerta pas dans l'immédiat le commandant. L'erreur reconnue, les hommes durent revenir sur leurs pas, perdant un temps précieux. Le héros de la Shenandoah semblait engourdi. Sous l'effet de l'épuisement, son intuition et sa pugnacité subirent une éclipse. Les 27 000 tuniques bleues de Porter n'étaient pas à Powhite Creek, mais huit cents mètres plus à l'est. Ils occupaient une position très favorable qui ne figurait pas sur les cartes sudistes. Ils étaient alignés sur deux lignes le long d'un large plateau derrière un ruisseau, le Boatswain's Swamp, bordé par une lisière de pins et entouré de marais. Une troisième ligne se tenait en réserve sur son sommet. Quatre-vingt-seize canons confortaient le système défensif. Les attaquants devaient traverser un espace découvert, exposé au bombardement des batteries fédérales, avant d'atteindre les défenses de l'Union auxquelles l'ajout de parapets conférait des allures de rempart redoutable.

A. P. Hill fut le premier au contact de l'ennemi. Son avant garde fit face à un puissant barrage d'artillerie. Pour Powell Hill, Gaines's Mill était la macabre répétition de Beaver Dam Creek. Même attaque frontale. Même revers. Même hécatombe. Les formations partirent à l'assaut des défenses ennemies à 14h30. Les combats durèrent deux heures. Chacune des tentatives pour déloger les fédéraux fut repoussée. Sans appui, la tâche était insurmontable. Quand Jackson arriva à Old Cold Harbor, l'affrontement avait commencé. Par crainte que ses hommes ne fussent confondus avec les défenseurs par les assaillants sudistes, Jackson prit une position d'attente. « Espérant, consigna-t-il dans son rapport, que les généraux A. P. Hill et Longstreet pousseraient les fédéraux dans ma direction, j'ordonnai au général D. H. Hill de déplacer sa division sur la gauche de la route afin de laisser, entre lui et les bois à droite de la route, un espace libre dans lequel j'espérais que l'ennemi fut amené⁶⁴⁰ ». C'était une décision qui allait à l'encontre des attentes du commandant. « L'arrivée de

⁶⁴⁰ O.R., 11 :2, p. 553.

Jackson sur notre gauche, écrivit Lee dans son rapport, était attendue d'un moment à l'autre et elle devait provoquer l'étirement de la ligne ennemie dans cette direction. Longstreet temporisa jusqu'au déclenchement de ce mouvement⁶⁴¹ ». Dans cette perspective, Jackson tenait un rôle offensif, celui d'une menace que les nordistes étaient dans l'obligation de parer en affaiblissant leur ligne de défense. Cet affaiblissement obtenu, Longstreet pouvait entrer en action et frapper. Le retard de Jackson ruina le plan.

Vers 15h30, les troupes d'Ewell furent, de l'armée de Jackson, les premières à gagner le champ de bataille. Elles s'intercalèrent entre les deux Hill et partirent au combat. A peine entamèrent-elles l'ascension de la colline qu'elles essuyèrent un feu nourri. Leurs tentatives n'obtinrent guère plus de succès que leurs camarades d'infortune. Le commandant Wheat, qui en avait eu la prémonition le matin même, fut tué d'une balle dans la tête alors qu'il allait de l'avant avec ses « Tigres ». Les fédéraux étaient affaiblis, mais restaient parfaitement unis. La seule parade à cette résistance de fer était l'introduction sur le champ de bataille de nouvelles unités. Lee demanda à Longstreet de faire une diversion sur la gauche ennemie afin de soulager A. P. Hill en attendant l'arrivée, qu'il espérait imminente, des divisions de Jackson. A 16h30, trois brigades sous le général Wilcox menèrent l'assaut. L'objectif était une crête garnie d'infanterie et d'artillerie. Il ne fut pas atteint. Une diversion n'était pas de nature à briser la résistance de l'Union. Une attaque massive pouvait seule régler l'affaire. Et pour cela, tous attendaient Jackson. Or, le Virginien était en pleine confusion. La réalité de la situation lui échappait. Etrangement, il n'entreprit aucune démarche auprès de Lee pour la clarifier. Le vacarme des combats lui enseignait cependant que sa présence était vitale. Il avait ordonné tôt dans l'après-midi aux divisions de Whiting et de Winder de marcher incontinent vers le lieu de la fusillade et de s'intercaler entre D. H. Hill et Ewell. Le courrier chargé de la mission s'embrouilla dans ses explications et les 12 000 hommes demeurèrent statiques sur la route de Old Cold Harbor. Il fallut l'intervention sur sa propre initiative du chef d'état-major, le commandant Dabney, pour que les instructions fussent restituées aux intéressés avec précision et sans discussion et que les deux brigades se missent enfin en mouvement. Des heures précieuses avaient été perdues.

Jackson arriva dans la zone des combats vers 17h00. Le bruit grandissant de la fusillade lui avait fait rompre sa position d'attente et l'avait décidé à conduire son Corps vers les lieux du combat. Sa présence fut un soulagement. Lee vint à sa rencontre : « Ah Général, je suis heureux de vous voir ! J'aurais aimé être avec vous plus tôt ». Jackson marmonna des propos inintelligibles en guise de réponse. Lee ajouta : « La fusillade est intense. Croyez-vous vos hommes capables de la soutenir ? ». Était-ce la perspective du combat imminent, la reconnaissance d'une responsabilité dans la lenteur de

⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 492.

ses déplacements qui transformèrent l'attitude du Virginien ? Sa réplique sonna comme un défi : « Ils peuvent presque tout supporter. Ils peuvent bien supporter cela ! »⁶⁴². L'échange se poursuivit quelques instants avant que Jackson ne retournât vers son armée. L'arrivée des forces de Jackson constitua le tournant espéré.

Il était près de 19h00 quand les confédérés, après quelques ajustements tactiques, furent en mesure de lancer une attaque générale - la plus vaste que connaîtrait le conflit - et coordonnée contre l'ensemble des lignes adverses. Seize brigades, 32 000 hommes se ruèrent sur le versant de la colline d'un pas rapide et déterminé. Les batteries fédérales, positionnées à quelques dizaines de mètres, vomirent leur mitraille, faisant de véritables trouées dans les formations. La poussée sudiste était généreuse. Elle devint irrésistible. Les premiers à faire une brèche dans la défense de l'Union furent les Texans de Hood. C'est toute la ligne défensive qui vacilla puis s'écroula presque simultanément. La majorité des soldats de Porter fuit vers l'arrière dans la précipitation. Près de 8 000 tuniques grises furent tués ou blessés ; ils étaient 4 000 nordistes dans ce cas, auxquels il fallait ajouter environ 2 900 prisonniers/disparus.⁶⁴³

C'était une première victoire pour Lee. Totale sur un plan tactique même si elle aurait pu, voire dû, être plus incisive. Afin que son plan pût jouer dans toute son ampleur et que les différents segments de l'armée agissent de concert, leur synchronisation était fondamentale. Pour des raisons qui tiennent autant à l'épuisement des troupes qu'à un déficit dans la transmission des informations, elle ne fut pas effective à l'heure prévue. La bataille vit dans sa première phase se succéder pendant plusieurs heures des actions désordonnées et isolées qui n'obtinrent aucun gain et qui furent coûteuses en vies humaines. Pour cette raison, un grand nombre d'historiens émirent un *Verumtamen* : un oui mais... C'est oublier que la décision de déclencher l'assaut était motivée par les mêmes raisons que la veille. Le commandant dit à Allan qu'il s'était senti « obligé d'avancer et d'attaquer à Gaines's Mill avec énergie. Sinon, avec une grande partie de son armée plus éloignée de Richmond que ne l'était McClellan, on pouvait craindre un désastre⁶⁴⁴ ». Plus que sa valeur tactique, c'est la portée stratégique de la victoire qui doit être soulignée. En se retirant dans la nuit derrière la Chickahominy, l'Armée du Potomac perdit sa ligne de ravitaillement ferroviaire - Richmond § York River - et sa capacité à poursuivre l'offensive contre Richmond. En ce sens, Gaines's Mill peut être qualifié de victoire décisive. Surtout, elle introduisit un bouleversement radical dans la stratégie de Robert Lee.

⁶⁴² John Esten Cooke, *Stonewall Jackson : A Military Biography*, New York, D. Appleton and Company, 1866, p. 220.

⁶⁴³ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., p. 83.

⁶⁴⁴ William Allan, "Memoranda of Conversation with General Robert Lee", in *Lee the Soldier*, op. cit., p. 16.

La capitale de la Confédération sauvée, il se battait dorénavant pour un nouvel objectif : « piéger, décimer, voire peut-être même détruire l'Armée du Potomac⁶⁴⁵ ».

La journée du 28 trancha par sa relative tranquillité avec celles qui l'avaient précédée et celles qui lui succédèrent. On enterra les morts et secourut les blessés. Une mission de reconnaissance révéla dès midi que McClellan avait évacué White House, fait détruire la voie ferrée et le pont de chemin de fer sur la Chikahominy. Le doute n'était pas permis. Les fédéraux battaient en retraite. La seule inconnue résidait dans la destination : soit la rivière James, au sud, soit le fort Monroe dans la Péninsule. Dire ce que furent à cet instant les intentions réelles de Lee c'est se livrer à un exercice de pure spéculation car il ne les révéla pas. De la feuille de route qu'il remit à ses généraux on discerne toutefois une volonté de faire la chasse à l'armée en retraite et de lui livrer combat au nord des marais, là où devaient se porter les forces de Jackson, D. H. Hill et Magruder tandis que Longstreet et Powell Hill leur coupaient la route à Glendale. Le général sudiste ordonna, peut-être tardivement, la poursuite en vue d'atteindre son nouvel objectif. Il élaborà à cette fin un plan séduisant dont la complexité rendait incertaine la bonne exécution. Il obligeait en effet son armée, divisée en cinq colonnes, à être parfaitement synchronisée dans le temps et dans l'espace. Or, la synchronisation avait jusqu'alors toujours fait défaut.

Savage Station (29 juin)

De tous les généraux, Magruder fut le plus impacté par la nouvelle donne stratégique. La nature de sa mission s'en trouva radicalement bouleversée : de défensive elle devenait offensive. Jusque-là le général avait été à son avantage : il avait mis en scène son armée, comme il le fit à Yorktown, pour convaincre McClellan qu'il avait en face de lui des forces en nombre et le dissuader d'attaquer ses positions, derniers remparts avant Richmond. Il fut aussi bien aidé, il est vrai, par le général sudiste Robert Toombs qui, guidé par « un égo sans limite⁶⁴⁶ » fit plus que ce que les ordres prescrivaient les 27 et 28 juin en engageant ses hommes dans de furieux combats - qui furent autant d'échecs. C'était suffisant pour que le commandant nordiste tirât la conclusion que « les mouvements de l'ennemi sur chaque rive de la Chickahominy étaient si menaçants qu'il n'était pas possible de savoir avant l'après-midi où serait portée la véritable attaque⁶⁴⁷ ».

Aux premières heures du 29, Magruder se mit en marche avec 14 000 hommes en vue d'engager l'arrière-garde nordiste pour ralentir la retraite. Il était soutenu sur sa droite par Huger qui suivait la route Charles City et sur sa gauche par Jackson dont la mission était de déboucher sur les arrières de

⁶⁴⁵ Rudolph J. Schroeder, III, *Seven Days before Richmond : McClellan's Peninsula Campaign of 1862 and its Aftermath*, iUniverse, 2009, p. 254.

⁶⁴⁶ Clifford Dowdey, *The Seven Days : The Emergence of Lee*, Boston, Little, Brown, 1964, p. 264.

⁶⁴⁷ O.R., 11 :1, p. 57.

l'ennemi après avoir reconstruit les ponts sur la Chikahominy et traversé le marais. Longstreet et A. P. Hill, trop éloignés pour intervenir directement, devaient retraverser la Chikahominy, prendre la route Darbytown et intercepter les fédéraux à Glendale le lendemain. Enfin, ils étaient 6 000 sous les ordres de Holmes à se diriger sur Malvern Hill. Si toutes les pièces de la construction de Lee s'imbriquaient parfaitement, l'armée de McClellan encourrait un désastre⁶⁴⁸.

Une nouvelle fois, le plan avorta pour une multiplicité de raisons qui rappelait qu'un plan de bataille ne supportait pas les approximations. Affaibli physiquement par des problèmes digestifs et une intense activité liée à un état d'anxiété exacerbé, le sudiste Magruder était en souffrance ce 29 juin. Vers 09h00, il était au contact de l'ennemi. Les ordres de Lee, explicités tôt le matin au cours d'une rencontre, étaient d'attaquer. Magruder, aidé par une nervosité grandissante, comprit qu'ils ne prévoyaient pas qu'il attaquât seul. Or, ce matin-là, ni Huger ni Jackson n'étaient en position pour mener une action conjointe. Le nouveau pont par lequel les hommes de Jackson devaient traverser la rivière n'était pas encore achevé. Quant à Huger, il était sur la route de Darbytown plus au sud que ne le croyait Magruder. Au lieu d'une attaque en force, on eut droit à deux heures d'escarmouches qui mirent aux prises deux régiments de Géorgiens et deux de Pennsylvaniens et qui furent marquées par la blessure mortelle du général sudiste Griffith. Les tuniques bleues se retirèrent sur Savage Station. Magruder était persuadé d'avoir devant lui des forces très supérieures en nombre prêtes, de surcroît, à l'attaquer. Sur ce premier point il avait raison, son opposant, le général Sumner, alignait 26 600 hommes à Savage Station. Mais leurs intentions offensives étaient une fiction.

Magruder envoya un membre de son état-major rencontrer Lee pour obtenir des renforts. Le commandant n'avait pas la même lecture de la situation. Pour lui, les fédéraux battaient en retraite et n'avaient pas l'intention de faire volte-face. Pour alléger les angoisses de Magruder, il lui octroya le renfort de deux brigades de la division de Huger avec l'ordre de revenir sur leur pas si elles n'étaient pas impliquées dans les combats avant 14h00. A l'heure dite, les brigades n'étaient pas passées à l'action. Sur place, Huger ne vit rien qui put ressembler à une attaque des fédéraux, mais simplement une « démonstration » visant à « nous retarder »⁶⁴⁹. Les brigades furent alors rappelées. Pour ajouter à l'inconfort et au doute dans lesquels se débattait Magruder, Jackson lui fit savoir en milieu d'après-midi qu'il avait différé son arrivée en raison d'une « autre mission d'importance à accomplir⁶⁵⁰ », laquelle lui était parvenue sous la forme d'un message signé par l'assistant de Lee, Chilton. Tel que le message fut rédigé, le lecteur pouvait en toute bonne foi supposer que le commandant avait modifié sa stratégie initiale en assignant à son subordonné une nouvelle mission : défendre les points de

⁶⁴⁸ Rudolph J. Schroeder, III, *Seven Days before Richmond*, *op. cit.*, p. 266.

⁶⁴⁹ O.R., 11 :2, p. 789.

⁶⁵⁰ *Ibid.*, p. 664 et 675.

passage de la Chikahominy et résister à leur traversée par les nordistes⁶⁵¹. C'est aussi l'interprétation qu'en fit Jackson. Considérant avoir reçu un ordre direct de Lee, il suspendit son mouvement et autorisa ses hommes à bivouaquer sur place pour la nuit. Les reproches qui seraient ultérieurement formulés pour dénoncer son inaction la journée du 29 sont, selon Robertson, sans fondement⁶⁵². De là à croire que l'inaction du Virginien fut le résultat d'une communication défailante ou imprécise, il n'y a qu'un pas qu'est prêt à franchir l'analyste. Ce dernier y sera d'autant plus enclin en apprenant que Lee avait joint à un message critique à l'attention de Magruder, évoqué infra, un PS : « Depuis la rédaction du présent message, le commandant Taylor m'a appris que vous pensiez que Jackson avait reçu l'ordre de ne pas vous soutenir. Au contraire, il a été chargé de le faire et d'engager la poursuite avec vigueur⁶⁵³ ».

A 17h00, Magruder se décida à exécuter les ordres de Lee et à aller de l'avant avec, écrira-t-il dans son rapport, l'ensemble de ses forces⁶⁵⁴. Ce qui était inexact puisqu'à la vérité deux brigades (Kershaw et Semmes) sur six furent mises à contribution ainsi que deux régiments de la brigade de Griffith. L'attaque rebelle, capable de causer quelques dommages à l'adversaire si l'effet de surprise jouait, fut découverte, nous l'avons vu, de la plus improbable des manières par les généraux nordistes Franklin et Sedgwick. Les deux brigades de Kershaw et de Semmes avancèrent parallèlement à la voie de chemin de fer et Williamsburg Road, à travers un massif boisé si dense que le jour n'y pénétrait que par de minces faisceaux de lumière et que l'on peinait souvent à distinguer sa cible. Kershaw culbuta un régiment de Pennsylvanie avant de marquer une halte. Sur sa droite, au sud de la route, les rebelles de Semmes furent interceptés par quatre régiments du Vermont qui, renforcés par d'autres régiments, prirent l'avantage et neutralisèrent la charge de leur adversaire.

L'obscurité interrompit cette sanglante confrontation qui fit 919 victimes chez les fédéraux et 444 chez les confédérés⁶⁵⁵. Lee avait échoué dans sa tentative de couper la retraite de l'Union. C'est vers Magruder et non vers Jackson qu'il destina ses critiques : « Je regrette énormément que vous ayez si peu progressé dans la poursuite de l'ennemi. Afin de récolter les fruits de notre victoire, la poursuite devrait être plus vigoureuse. Je vous demande donc avec insistance de presser à nouveau ses arrières rapidement et fermement. Nous ne devons plus perdre de temps ou alors il nous échappera complètement⁶⁵⁶ ». Les critiques étaient-elles justifiées ? On sait que Magruder avait supposé juste : l'ennemi lui était très supérieur en nombre, il comptait près de deux fois plus d'hommes. Se lancer à

⁶⁵¹ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson, The Man, The Soldier, The Legend*, New York, Macmillan Publishing, 1997, p. 488.

⁶⁵² *Ibid.*, p. 489.

⁶⁵³ O.R., 11 :2, p. 687.

⁶⁵⁴ *Ibid.*, p. 664.

⁶⁵⁵ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond, op. cit.*, p. 272.

⁶⁵⁶ WTPRL, p. 205.

l'assaut des tuniques bleues, c'était sans conteste subir une sévère correction. Mais, par une action plus décidée qu'il ne l'entreprit, il pouvait créer un point de fixation, immobiliser cette partie des troupes nordistes sur Savage Station et, en générant un environnement tactique différent de celui que perçurent Jackson et Huger, insuffler à ces derniers une énergie offensive nouvelle. Tout cela reste spéculatif. Ce qui ne l'était pas, c'était la déception du commandant. Bien que profonde, elle ne fut pas de nature à renverser son état d'esprit offensif. Glendale, où convergeait le principal de son armée, pourrait être l'occasion d'effacer ce revers.

Glendale (30 juin)

Le plan de Lee était de couper l'armée de McClellan en deux. Il déploya six divisions de 44 800 soldats sous le commandement de Longstreet et de Huger en direction de Glendale. L'avancée se ferait par la route Long Bridge pour le premier et par la route Charles City pour le second. Les ordres donnés à Jackson restèrent plus mystérieux. On sait que Lee et Jackson s'étaient entretenus dans la matinée du 30 juin sans que personne ne pût rien entendre et donc témoigner de leur échange. Qu'il reçut pour mission de traverser à White Oak Bridge et de poursuivre les nordistes qui avaient tenu tête la veille à Magruder et qui formaient l'arrière garde de l'armée de McClellan était une évidence. Que devait-il faire une fois au contact ? Engager le combat ou simplement bloquer leur retraite et les fixer pour empêcher leur déploiement sur une autre partie du front où se livrerait la bataille ? Le style de management de Lee incline à penser qu'il laissa à Jackson le soin d'apprécier par lui-même la conduite à tenir pour peser au mieux sur les événements⁶⁵⁷. Enfin, deux brigades de Holmes sécuriseraient le flanc tandis que Magruder se déplacerait en soutien de Longstreet par la route Darbytown.

Ni Huger ni Jackson - au total 49 000 hommes - ne participèrent à la bataille qui s'engagea en milieu d'après-midi. Les divisions de Longstreet et de Powell Hill furent les seules impliquées. La marche de Huger sur Charles City Road avait été entravée par des arbres abattus par les fédéraux et le général, plus prudent que de raison et vivant dans la crainte d'être attaqué à tout moment, ne fit rien pour aller de l'avant. Comme Lee ne fit rien pour modifier sa feuille de route et lui demander de rejoindre la division de Longstreet moins de deux kilomètres sur sa droite. Finalement, la brigade de Mahone qui formait l'avant de la colonne borna son action à un échange d'artillerie avec la division du général Slocum.

A White Oak Swamp, Jackson découvrit que l'unique pont qui traversait le marais était détruit. A cet instant, il gardait espoir de trouver un passage pour franchir cet espace. Deux furent découverts.

⁶⁵⁷ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, *op. cit.*, pp. 277-278.

Au colonel Munford, chef d'un régiment de cavalerie qui lui fit part de sa découverte, il ne dit mot. Au colonel Hampton, porteur d'une nouvelle similaire, il ordonna la construction d'un pont. L'officier se souvint que lorsqu'il l'informa que l'ouvrage était achevé et insista pour attaquer, le général « s'assit quelques instants, puis se leva et s'éloigna en silence⁶⁵⁸ ». Il y eut aussi cet officier de l'état-major de Longstreet qui vint à la rencontre de Jackson pour lui réclamer des renforts. Cet autre de la division de Huger qui lui rapporta qu'au nord des marais l'ennemi était absent. Les deux hommes se heurtèrent de la part de leur interlocuteur à une grande détermination : celle de ne rien faire. Doit-on qualifier cette réaction d'étrange - si l'on considère que c'est la seule épithète adaptée pour qualifier une attitude dérogeant de prime abord à son esprit offensif ? C'est la forme de la décision qui surprend plus que le fond. Faire passer son infanterie, sans soutien d'artillerie, dans des conditions extrêmes, sur un tapis de bois, était discutable sur un plan tactique. Qu'il ne s'y risquât pas n'était donc pas dénué de sens. D'autant plus qu'il savait avoir en face de lui un ennemi en nombre (22 000 hommes), dirigé par Franklin, major de sa promotion à West Point (1842) et dont la nature combative ne l'aurait pas laissé sans réagir. Malgré tout, il faut bien admettre que le commandant n'était pas au mieux. En plein après-midi, il sombra dans le sommeil pendant une heure. Tous les témoins qui le côtoyèrent cette journée étaient unanimes. « Old Jack » était souffrant et exténué. Dans la soirée, au milieu du souper, il s'endormit quelques instants, puis, sorti de son sommeil, il invita ses hôtes à se coucher. Avant de se retirer, il lâcha ces mots : « Voyons si demain nous ne pourrions pas faire quelque chose⁶⁵⁹ ». Parce que son action manqua d'ampleur, limitée à un duel d'artillerie, il est certain qu'elle ne créa pas chez Franklin un état de tension propre à mobiliser l'ensemble de ses forces sur ce point du théâtre d'opération. Le général nordiste eut la possibilité de renvoyer à Glendale où la bataille faisait rage deux brigades qu'il avait réclamées à midi à titre de renfort au général Sumner. Leur arrivée fut décisive dans l'issue du combat comme le reconnut Sumner avec un enthousiasme peut être forcé : « Juste à cet instant [la division de McCall venait de rompre] je récupérai les deux brigades que j'avais préalablement détachées et celles-ci allèrent au combat magnifiquement, et après une lutte acharnée qui dura au-delà de la nuit tombée, l'ennemi fut partout mis en déroute et repoussé, et ainsi finit la bataille de Glendale⁶⁶⁰ ». Deux autres brigades également destinées à renforcer Franklin avaient été rappelées par le général Sedgwick et jetées dans la mêlée⁶⁶¹. Au total 11 700

⁶⁵⁸ *An Aide-de-Camp of Lee : Being the Papers of Colonel Charles Marshall Sometime Aide-de-Camp, Military Secretary, and Assistant Adjutant General on the Staff of Robert E. Lee, 1862-1865*, éd. Major General Sir Frederick Maurice, Boston, Little, Brown, and Company, 1927, pp. 111-112.

⁶⁵⁹ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson, (Stonewall Jackson)*, London, James Nisbet & Co., vol. 2, 1866, p. 208.

⁶⁶⁰ O.R., 11 :2, p. 51.

⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 81.

hommes furent en mesure de prendre part au combat⁶⁶². Le soir venu, Franklin quitta sa position sans être inquiété.

La guerre expose le général à une tension physique permanente et croissante qui atteint son paroxysme pendant une campagne et les combats. L'effort physique a eu les honneurs d'un chapitre, certes court, dans l'ouvrage de Clausewitz « parce qu'il appartient, comme le danger, aux causes fondamentales de friction et que l'incertitude où l'on est sur son degré le rapproche des corps élastiques dont on sait que le frottement est difficile à calculer⁶⁶³ ». Le cas de Jackson a permis de mesurer les conséquences de l'épuisement physique sur la décision opérationnelle. Le comportement du Virginien pendant les batailles des sept jours a déconcerté, ternissant son portrait de brillant général, généreux dans l'offensive. En totale rupture avec son action dans la Vallée, il a pour cette raison alimenté les spéculations. Le croisement des témoignages laissés par ceux qui l'approchèrent pendant cette journée fait apparaître un faisceau d'indices suffisamment solides pour poser un diagnostic. Ces témoignages convergeaient pour reconnaître chez le général un épuisement de ses ressources physiques. Jackson avait atteint les limites de ce que le corps humain pouvait endurer. En réponse à cette déplétion, ses facultés furent amoindries. Sa lucidité céda la place à une forme de torpeur. On le décrivit nerveux, inquiet, d'humeur mauvaise, le 27 juin. A cette asthénie passagère qui survint à un moment décisif de la campagne et qui, n'en doutons pas, poussa des générations d'historiens à se poser la question : et si Jackson avait joui de toutes ses capacités ?, le commandant Dabney, chef d'état-major, fournit l'explication la plus rationnelle : « Le travail des jours précédents, l'absence de sommeil, l'usure liée à des soucis gigantesques, ajoutés à une nuit sans confort liée à la pluie battante, avaient abîmé les ressorts de sa volonté, et la vivacité de son esprit d'entreprise a été, pour cette fois, en-dessous de ce qu'elle était habituellement⁶⁶⁴ ».

Jackson avait contribué à se perdre dans les méandres de l'impuissance. Il était l'expression du commandement solitaire : il décidait de tout. Ce qui était de l'ordre du concevable avec une armée réduite à quelques milliers d'hommes et pouvait produire les meilleurs effets, devenait inopérant avec une armée de 18 000 soldats. Il commit l'erreur de ne pas voir les exigences nouvelles et de grande ampleur que requérait la conduite d'une telle force qui, dans la stratégie arrêtée par Lee, n'agissait plus seule, mais de concert avec d'autres. Pour contrer le risque d'épuisement auquel l'exposait inexorablement un commandement très personnel et directif, il aurait dû se doter d'un état-major capable de le suppléer. Un défaut structurel dont il portait la responsabilité l'avait affaibli, l'acculant à multiplier les missions et à l'épuiser. Son chef d'état-major, le commandant Dabney, n'était pas

⁶⁶² Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, op. cit., p. 288.

⁶⁶³ Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 106.

⁶⁶⁴ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson*, op. cit., vol. 2, p. 208.

l'homme de la situation. Le Virginien l'avait nommé à ce poste pour des motifs autres que militaires. Lorsque ce dernier, professeur de théologie et révérend de son état, objecta qu'il n'y connaissait rien aux affaires militaires, « Old Jack » fit une réponse bien désinvolte qui traduisait sa vision d'un commandement sans intermédiaire : « Vous apprendrez. Prenez une journée de repos aujourd'hui et étudiez le règlement des armées. Vous prendrez vos fonctions demain⁶⁶⁵ ». Dabney était un homme de paroles qu'il dispensait avec talent dans les campements lors des célébrations religieuses, il n'était pas un homme de terrain, taillé pour transmettre des instructions et faire le lien opérationnel entre le commandant et ses lieutenants.

Longstreet, avec A. P. Hill sous son autorité, reçut l'ordre d'attaquer vers 17h00. Un peu plus de 19 000 combattants menèrent la charge contre un adversaire fort de trois divisions qui leur était deux fois supérieurs par le nombre. La brigade de Jenkins s'élança au centre de la ligne ennemie, sur la ferme Frayser, soutenue par celles de Kemper et de Wilcox. Aussitôt l'air s'embrasa et retentit du feu roulant de la fusillade. Malgré les ravages occasionnés par l'artillerie chez les assaillants, des brèches s'ouvrirent dans les défenses. Les fédéraux firent alors une volte-face percutante. La division de Hooker chargea, colmata la brèche et jucha l'avancée confédérée. Lorsque la gauche de McCall s'effondra, la droite fit de même. Longstreet jeta les troupes de Powell Hill dans le tumulte pour exploiter la percée. Au nord, la division de Kearny fit mieux que résister. Soutenue par le renfort des fantassins - 10 000 bleus des divisions de Richardson et de Sedgwick étaient opérationnels -, elle fourgonna les tuniques grises et s'apprêta à reconquérir le terrain perdu. C'est au cours d'une accalmie que le général McCall fut capturé alors qu'il tentait de réorganiser ses unités. Powell Hill rallia cette partie du front où le danger paraissait le plus perceptible, se saisit du drapeau étoilé à croix bleue du 7^{ème} de Caroline du Nord et cria : « Soyez damnés, si vous ne me suivez pas, je mourrai seul⁶⁶⁶ ». Les sudistes se reprirent. La contre-attaque fut stoppée et les positions se figèrent. A 21h00, le jour céda la place à la nuit, laissant derrière lui un panorama sanglant. Ce fut une nuit de commisération, « la plus triste nuit que j'ai passée » se lamenterait le soldat Adams du 19^{ème} du Massachusetts⁶⁶⁷.

C'était une défaite pour l'Armée de Virginie du Nord si l'on considère que l'objectif qui était de couper l'armée adverse et de la détruire séparément était raté. Elle avait échoué à prendre possession de la route Willis Church par laquelle l'ennemi se retira à la faveur de la nuit pour gagner Malvern Hill. Le gain du terrain, de seize canons et de plusieurs drapeaux avaient coûté 3 673 hommes aux

⁶⁶⁵ “Stonewall Jackson. A Lecture delivered in Baltimore, in November, 1872, by Rev. Dr. R. L. Dabney”, in SHSP, vol. 11, p. 29.

⁶⁶⁶ Cité par James I. Robertson Jr., *General A. P. Hill*, New York, Random 1987, p. 92.

⁶⁶⁷ Capt. John G. B. Adams, *Reminiscences of the Nineteenth Massachusetts Regiment*, Boston, Wright & Potter Printing Company, 1899, pp. 36-37.

rebelles, dont 638 tués. Ils étaient 3 797 chez les fédéraux, dont la moitié de prisonniers et 297 morts.⁶⁶⁸

Jackson fut le plus sévèrement critiqué après la guerre pour son « inaction » au cours de cette journée du 30 juin. Longstreet écrivit près de vingt-cinq ans après les faits : « Jackson aurait dû faire plus pour moi qu'il ne le fit⁶⁶⁹ ». Cette idée prévaut encore aujourd'hui chez certains historiens. En 2000, Robert K. Krick affirmait : « Ce lundi [30 juin] fut le pire jour de la guerre de Jackson...⁶⁷⁰ ». Jim Stemple dans son étude sur la bataille de Glendale dit de Jackson qu'il « échoua de façon catastrophique⁶⁷¹ ». Il faut se tourner vers James Robertson, auteur d'une biographie de référence du général, pour voir dénoncée, au terme d'une argumentation précise et étayée, l'inanité de la polémique et des accusations portées contre lui⁶⁷². En réalité, Jackson ne portait pas plus de responsabilité que ses collègues Magruder et Huger dans le sentiment de dérélliction que déplora Longstreet et dans son échec à White Oak Bridge. C'est cette dernière version qui, selon nous, rend le mieux compte des principaux facteurs qui ont pesé dans la décision du général de ne rien tenter. Un mouvement de flanc, s'il avait été engagé, aurait eu de minces chances de succès en raison de la présence d'un Corps d'armée en opposition. Quinze jours plus tard Jackson dit devant ses officiers : « Si Lee avait eu besoin de moi, il m'aurait fait venir⁶⁷³ ».

L'argument était pauvre, sa consistance légère. Doit-on pour autant considérer que Jackson cédait à la facilité pour échapper à ses responsabilités ? Nous verserons au dossier cette réflexion : Jackson avançait pour justifier son attitude un argument d'ordre légal, un ordre de Lee ; tout autre considération - une audace éteinte, un goût perdu à cet instant pour l'offensive - n'était pas même esquissé par le général alors que nul lui aurait tenu rigueur de l'entendre reconnaître qu'il avait été submergé par l'épuisement et dans l'incapacité de se placer dans une dynamique offensive. Cet argument, c'était sa part de vérité, discutable mais d'une sincérité que rien ne permet de réfuter. Soldat de devoir, d'une discipline inflexible, Jackson avait suivi à la lettre les ordres de Lee qui, le croyait-il, étaient de protéger la gauche de l'armée. Un mouvement de flanc n'était pas sur sa feuille de route. Le général commettait une erreur d'appréciation sur le rôle qui devait être le sien en matière de

⁶⁶⁸ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, *op. cit.*, p. 307.

⁶⁶⁹ James Longstreet, Lieutenant-General, C.S.A., ““The Seven Days,” including Frayser’s Farm”, in *B § L*, vol. 2, p. 402.

⁶⁷⁰ Robert K. Krick, “Sleepless in the Saddle : Stonewall Jackson in the Seven Days”, in *The Richmond Campaign of 1862 : The Peninsula and the Seven Days*, éd. Gary W. Gallagher Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000, p. 79.

⁶⁷¹ Jim Stempel, *The Battle of Glendale, The Day the South Nearly Won the Civil War*, Jefferson, McFarland & Company, 2011, p. 157.

⁶⁷² James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson*, *op. cit.*, pp. 493-495.

⁶⁷³ G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, London, Longmans, Green and Co, 1898, vol. 2, p. 57.

partage de l'information, un domaine qui exige de la méthode pour dissiper le frottement de guerre. Lee, qui n'en fut pas empêché, pouvait entreprendre une démarche pour s'enquérir de la situation de son lieutenant et lui demander de passer à l'action. Mais c'était aussi et surtout à ce dernier qui représentait l'échelon d'exécution de rendre compte de sa décision de ne pas lancer d'attaque contre l'ennemi en raison d'un contexte tactique jugé défavorable. Une information reconnue pour son utilité opérationnelle donne à l'autorité décisionnaire une capacité de discernement précieuse. Elle manqua à Lee le 30 juin. C'est dans cette défaillance à éclairer son supérieur, à être un rouage efficace du processus de communication que résidait le véritable reproche que l'on pouvait adresser au général.

Ce qui a donc nui à l'armée confédérée, c'est l'absence d'une chaîne de communication efficace capable de relayer dans un temps très court les ordres du commandement et de conduire à une parfaite coordination de ses différents segments. Si tous ces segments avaient été réunis, on peut penser qu'une victoire majeure, sinon décisive, aurait tendu les bras aux confédérés. C'est l'avis du grand historien Douglas Southall Freeman pour qui Glendale fut « l'une des grandes opportunités manquées de l'histoire militaire de la Confédération. La déception la plus amère que Lee eut à supporter et une de celle qu'il ne pouvait dissimuler⁶⁷⁴ ». Dans son rapport, le général écrit : « Eussent les autres commandements coopérés, le résultat en eut été plus désastreux pour l'ennemi⁶⁷⁵ ». Et Malvern Hill serait resté un point anonyme sur la carte.

Pendant que les deux fractions d'armée se disputaient le terrain à Glendale, Holmes marcha sur Malvern Hill pour tenter de prendre l'ennemi à revers. Les reconnaissances lui rapportèrent que les fédéraux rétrogradaient en désordre en direction de la colline. Son avant-garde fit tirer le canon sur la division de Sykes qui protégeait l'accès au site idoine. L'artillerie de campagne yankee, appuyée par une canonnière fluviale, donna une réponse si convaincante que les 6 000 gris n'y revinrent pas et restèrent aphones.

Malvern Hill (1^{er} juillet)

Une réunion d'état-major réunit Lee, d'humeur maussade, surmené et épuisé, et ses généraux le matin du mardi 1^{er} juillet. Les premières divergences tactiques apparurent au sein du commandement. D. H. Hill, reconnu pour être d'esprit combatif, intervint pour faire partager sa connaissance du terrain qu'il tenait de l'un des aumôniers du pays et ses doutes : « Si le général McClellan est là en force, nous ferions mieux de le laisser tranquille » proposa-t-il. Des propos que la suite des événements révélerait être l'expression d'une sagesse tout pragmatique, mais qui ne furent pas entendus. Longstreet, d'un caractère habituellement prudent, lâcha un rire dédaigneux et répondit : « Ne soyons

⁶⁷⁴ Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 2, p. 199.

⁶⁷⁵ O.R., 2, p. 495.

pas timorés, maintenant que nous l'avons acculé⁶⁷⁶ ». Lee trancha après avoir reconnu la position ennemie. Ce serait l'attaque après une préparation d'artillerie. Le spectacle d'une armée nordiste en pleine retraite, avec ses charriots abandonnés, ses équipements jonchant le sol, ses centaines de traînards, convainquit Lee de sa vulnérabilité. La victoire décisive était à portée de main. Une victoire qui pouvait le soulager de la frustration à laquelle son armée le confrontait depuis six jours en se montrant incapable d'exécuter ses plans.

La colline Malvern est un vaste plateau en forme d'amphithéâtre de cent cinquante mètres de hauteur, large de deux mille cinq cents et profond de mille deux cents. Protégé à l'ouest et au nord-est par des ruisseaux et des sols marécageux, flanqué de ravins, le site était accessible par les routes River, à l'ouest, et Willis Church, au nord. Les assaillants devaient avancer en terrain découvert sur plusieurs centaines de mètres sous le feu de l'artillerie. Une position de choix pour des défenseurs puissamment armés. Et les divisions de McClellan l'étaient avec leurs deux cent cinquante canons. A cette puissance de feu, s'ajoutait celle des bateaux de guerre qui mouillaient sur la rivière James au sud de la position. Le site n'avait cependant rien d'imprenable.

Magruder paya par un retard de plusieurs heures l'absence de cartes fiables pour s'orienter. Le guide s'était égaré dans la matinée après avoir emprunté une route qui l'éloignait de son point d'arrivée. Lee ne fut pas en mesure d'aligner l'ensemble de ses forces avant le milieu d'après-midi avec D. H. Hill au centre, Jackson sur la gauche, Huger et Magruder sur la droite. Longstreet et A. P. Hill se tenaient en réserve, les brigades de Holmes occupaient la River Road.

Lee comptait sur son artillerie pour affaiblir les solides défenses de l'Union. Deux sites avaient été reconnus pour recevoir une centaine de pièces. A 13h30, il fit transmettre par Chilton un ordre à chaque commandant de division : « Les batteries ont été installées pour balayer les lignes de l'ennemi. Si elles sont brisées, comme cela est probable, Armistead, qui peut constater l'effet de la canonnade, a reçu l'ordre de charger en hurlant. Faites de même⁶⁷⁷ ». Cet ordre a fait l'unanimité contre lui. Bartholomees parle d'un « ordre mal conçu, sans aucune allusion à la coordination que nécessite un assaut mené par plusieurs brigades⁶⁷⁸ ». Greene le qualifie de « presque incroyable⁶⁷⁹ ». Reconnaissons en effet qu'il étonne pour au moins deux raisons. D'une part, il donnait à un général de brigade (division de Huger) la responsabilité de déclarer la grande attaque. Au centre de la ligne

⁶⁷⁶ Daniel H. Hill, Lieutenant-General, C.S.A., "McClellan's Change of Base and Malvern Hill", in *B & L*, vol. 2, p. 391.

⁶⁷⁷ O.R., 11 :2, p. 677.

⁶⁷⁸ J. Boone Bartholomees, Jr, *Buff Facings and Gilt Buttons : Staff and Headquarters Operations in the Army of Northern Virginia, 1861-1865*, Columbia, University of South Carolina Press, 1998, p. 269.

⁶⁷⁹ A. Wilson Greene, *Whatever You Resolve to Be : Essays on Stonewall Jackson*, Baltimore, Butternut and Blue, 1992, p. 69.

d'attaque, Armistead occupait certainement une position idéale pour juger des effets du bombardement, mais il n'empêche que la décision de Lee de ne pas s'approprier cette responsabilité surprend. D'autre part, l'assaut par les autres brigades avait pour élément déclencheur un artifice physiologique : un cri de guerre. Dans un environnement où le bruit est dominant, le risque d'erreur était grand que cette production laryngée ne fût pas entendue et restât insaisissable ou, si l'on en distingua l'écho, qu'on la confondît avec d'autres émissions vocales. Les événements le confirmèrent.

Lee doit-il être tenu pour responsable de cette communication calamiteuse ? « La première qualité d'un général... sera incontestablement de faciliter l'exécution de ses ordres par la manière lucide dont il les rédigera », écrivit Jomini⁶⁸⁰. On sait que son chef d'état-major, et non lui, fut le rédacteur du message. C'était là une dérogation à la pratique usuelle qui voulait que Lee fût le rédacteur initial de ce type d'ordre, la rédaction des copies destinées à ses généraux incombant à son état-major. La faute du commandant fut à tout le moins de ne pas en avoir vérifié le contenu. S'il l'avait fait, il aurait mesuré toutes les insuffisances qu'il renfermait et vu les germes du désastre qu'il portait en lui. L'épuisement qui l'accablait pouvait expliquer ce défaut de vigilance, cette perte de maîtrise fonctionnelle. Il ne pouvait en rien les justifier s'agissant d'un acte aussi important.

Une nouvelle fois, le plan initial déçut les attentes. Les artilleurs nordistes furent les premiers en action et remportèrent leur duel avec leurs homologues confédérés auxquels ils infligèrent de lourdes pertes. Une asymétrie dans la puissance de feu des deux armées se forma au point que dans son rapport D. H. Hill dit de la canonnade sudiste qu'elle était « une bouffonnerie⁶⁸¹ ». Ni Magruder ni Huger ne parvinrent à masser leurs canons en nombre suffisant pour créer les conditions d'un feu dense et concentré sur la cible. Jackson, sur l'aile gauche, ne fut pas plus heureux. Son chef de l'artillerie, un officier compétent, était malade et personne ne fut en mesure de le remplacer pour acheminer les canons sur le front. Il n'y eut au total qu'une quarantaine de canons en mesure de répondre, un chiffre trop faible pour contester la suprématie nordiste acquise grâce au plus grand nombre de pièces mises en batterie - une centaine -, à une puissance de feu et une précision supérieures et au sens de l'organisation et du placement dont firent preuve le colonel Hunter et le général Griffin. Comment expliquer que le commandement confédéré ne sut éviter la déficience de son artillerie qu'il savait être une pièce déterminante dans la construction offensive ? Dans son rapport rédigé six mois plus tard, Lee fit de la géographie scabreuse des lieux la cause principale de cette faillite : « Les obstacles que représentaient les bois et les marais interdisaient de masser un nombre suffisant de pièces d'artillerie pour rivaliser avec succès avec celles, extraordinaires de puissance, utilisées par l'ennemi tandis que

⁶⁸⁰ Le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, II^e partie, p. 495.

⁶⁸¹ O.R., 11 :2, p. 628.

le terrain lui-même ne nous offrait peu de positions favorables pour leur emploi et aucune pour leur concentration⁶⁸² ». La réalité, comme souvent, ne se résume pas à un argument unique.

L'attribution à chaque division d'un parc d'artillerie autonome - une organisation commune aux deux armées - nécessitait un personnel qualifié pour son déploiement et sa mise en action rapide, surtout dans un cadre coopératif. Trop rares étaient ceux, dans les rangs sudistes, qui avaient l'expérience et l'aguerrissement suffisant, contrairement à leurs adversaires, qu'il s'agisse des officiers ou des artilleurs issus de l'armée régulière ou volontaires. Bohannon donne ce chiffre qui recèle l'une des principales causes de l'infériorité sudiste : l'Armée de Virginie du Nord comptait quinze commandants de batterie. Un seul d'entre eux avait servi dans l'armée régulière avant le conflit et deux autres étaient passés par des écoles militaires. « Les autres de ces citoyens-soldats, précise l'historien, avaient été juristes, étudiants, fermiers, un avait été peintre avant la guerre⁶⁸³ ». Il y avait aussi l'échec du général Pendleton, chef de l'artillerie et commandant de l'artillerie de réserve, qui dit avoir cherché Lee pour recevoir des instructions sans y parvenir en raison de la « complexité des routes » et avoir, là encore sans succès, tenté de trouver un site idéal pour disposer ses canons « sans mettre en danger nos soldats⁶⁸⁴ ». Le résultat fut que quatre-vingt-dix pièces restèrent à l'arrière. En fait, plusieurs témoignages contredisent cette version. Celui de Edward Porter Alexander pour qui Pendleton manqua surtout d'initiative et qui affirma qu'il existait deux espaces pour déployer plusieurs batteries⁶⁸⁵. Alexander écrivit cela cinquante ans plus tard et put avoir été inspiré par le peu de sympathie qu'il avait pour le général. Ce qui doit retenir l'attention c'est qu'à l'évidence Pendleton n'avait pas été consulté par le commandant lorsqu'il élaborait son plan d'action dont la réussite reposait sur la capacité de son artillerie à unir sa puissance de feu pour affaiblir la ligne défensive adverse.

Dans ces conditions, une attaque frontale était suicidaire. Lee le savait et il opta alors pour le contournement du flanc gauche nordiste par les divisions de Longstreet et de Powell Hill. Un ajustement tactique cohérent, contraint par les circonstances, mais qui fut rapidement annulé sous l'effet de deux informations. Un message de Magruder, amoindri par une santé défaillante, rapporta qu'Armistead avait commencé son avancée au pied de la colline. Un autre message de Whiting évoquait un début de retraite des troupes fédérales. Ces deux informations étaient infondées. Trois régiments de la brigade d'Armistead n'avaient engagé le combat qu'avec des éclaireurs avant d'être pris sous les obus et de dégager, et la retraite ennemie n'était qu'un mouvement du Corps de Sumner au sud du plateau. Leur combinaison conduisit Lee à ordonner à Magruder de se lancer à l'assaut de

⁶⁸² *Ibid.*, p. 496.

⁶⁸³ Keith S. Bohannon, "One Solid Unbroken Roar of Thunder: Union and Confederate Artillery at the Battle of Malvern Hill", in *The Richmond Campaign of 1862*, *op. cit.*, p. 238.

⁶⁸⁴ O.R., 11 :2, p. 536.

⁶⁸⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, *op. cit.*, p. 158.

la colline⁶⁸⁶. Dans l'esprit du général, cet ordre ne valait que parce qu'il croyait le jugement d'Armistead sûr et son action victorieuse. On mesure l'ampleur du malentendu.

Les événements qui s'enchaînèrent cimentèrent le désastre pressenti par D. H. Hill. A 17h30, sur ordre du commandant, Magruder lança deux brigades et celle restante d'Armistead, environ 5 000 hommes, sur les pentes de Malvern Hill. Pour illustrer la confusion qui régnait, ces brigades ne relevaient pas de son commandement, mais de celui de Huger qui avait perdu le contact avec elles lors de sa marche vers le champ de bataille. Sans personne pour lui indiquer quelle route prendre, c'est le commandant Taylor, aide de camp de Lee, qui le guida jusqu'au front⁶⁸⁷. Ses troupes n'étaient pas en ordre de bataille quand l'ordre lui parvint. L'artillerie yankee entra en action. Elle fit un carnage. L'attaque devint désordonnée. Aucune des unités qui s'étaient élancées ne parvint à prendre pied au sommet du plateau. Le feu des défenseurs était trop intense et les obligea à battre en retraite. L'infanterie contribua à la victoire tactique. L'action des canons nordistes fut en effet amplifiée par le feu des fantassins qui n'hésitèrent pas, parfois, à se lancer à la poursuite des assaillants battant en retraite⁶⁸⁸.

D. H. Hill était en conversation avec ses commandants de brigade quand il entendit sur la droite un cri suivi du crépitement des mousquets. « Nous étions tous d'accord, consigna-t-il dans son rapport, pour dire qu'il s'agissait du signal convenu et je lançai ma division à l'attaque⁶⁸⁹ ». La division, forte de cinq brigades de 8 200 fantassins, entama seule son ascension de la colline à 18h00. Sur ses flancs, aucune autre division n'avait bougé. Au lieu de se lancer à l'unisson pour former une force compacte et massive, les cinq brigades se lancèrent dans la fournaise par petites unités éparses et sans coordination. Elles rencontrèrent l'échec. Le crépuscule étendit son voile sur une terre gorgée de sang, parsemée de cadavres et d'où s'élevaient les râles des mourants. Les armes se turent. L'Armée de Virginie du Nord dénombra 869 tués - plus de la moitié l'avait été par l'artillerie -, 4241 blessés et 540 disparus. En face, les morts furent 314, les blessés 1 875 et les disparus 818.⁶⁹⁰

Malvern Hill sanctionnait la faillite du commandement sudiste incapable de coordonner l'action. A Gaines's Mill, Lee avait pris l'ascendant grâce à sa supériorité numérique. Ce scénario ne s'était pas répété à Malvern Hill. Les assauts furent trop souvent disjoints. La concentration de canons sur le sommet de la butte, appuyée par l'infanterie, constituait dans ces conditions un obstacle infranchissable pour les sudistes, quelles que fussent leur volonté et leur vaillance. Or, le seul facteur

⁶⁸⁶ O.R., 11 :2, pp. 677-678.

⁶⁸⁷ *Ibid.*, p. 790.

⁶⁸⁸ Fitz John Porter, Major-General, U. S. V., "Malvern Hill", in *B & L*, vol. 2, pp. 417-419.

⁶⁸⁹ O.R., 11:2, p. 628.

⁶⁹⁰ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, *op. cit.*, p. 335.

capable de faire la différence face à un adversaire doté d'une telle puissance de feu et aussi bien retranché était le poids du nombre. « Ce n'était pas la guerre. C'était du meurtre » écrivait D. H. Hill⁶⁹¹. L'étendue du malheur affecta Lee. Dans la soirée, au milieu des bivouacs, le général croisa Magruder : « Général Magruder, pourquoi avez-vous attaqué ? ». Et celui-ci de répondre : « Conformément à vos ordres, répétés à deux reprises »⁶⁹². Lee opposa à son interlocuteur un silence lourd de sens. Sa qualité de donneur d'ordre, nonobstant l'impéritie tactique de Magruder, lui conférait une responsabilité entière.

La prise de Evelynton Heights par Jeb Start, le 2 juillet, avant qu'il n'en fût chassé par l'infanterie nordiste, pouvait sembler anecdotique. En fait, les sudistes laissèrent peut-être passer leur dernière chance d'annihiler l'armée de McClellan. Ces hauteurs surplombaient Harrison's Landing où l'ennemi avait établi son campement et donnaient à son occupant une position tactique remarquable. Qu'elles fussent vierges de toute présence nordiste constituait une chance inespérée pour Lee. S'en rendre maître et garder la place exigeaient cependant de la discrétion afin de ne pas éveiller l'attention de l'adversaire et de laisser le temps à l'artillerie de s'y positionner massivement. Une fois au sommet, le fougueux cavalier n'attendit pas et fit donner le canon. Canonnade dérisoire aux conséquences regrettables. La réaction fut immédiate. Les tuniques bleues corrigèrent leur erreur et délogèrent le petit contingent sudiste avant de s'y installer en force. Le jour suivant, Lee se rangea derrière l'avis de Jackson, ne voyant pas l'opportunité de lancer un assaut.⁶⁹³

e - Analyse : l'initiation du commandement aux frictions de guerre.

C'est sur une dernière occasion manquée que s'acheva la bataille des sept jours. Les sudistes rejoignirent leur base autour de Richmond et laissèrent leur ennemi sur les rives de la rivière James, à cinquante kilomètres de la capitale sudiste, protégés par les canonnières. La retraite ininterrompue de McClellan ne fut sanctionnée que par une seule défaite tactique, à Gaines's Mill. C'est tout le paradoxe de cette campagne qui auréolait Lee d'une victoire stratégique sur laquelle peu auraient parié après Seven Pines alors qu'il n'avait battu son adversaire qu'à une seule reprise, le 27 juin. Au cours de ces sept jours, Lee s'était montré un adversaire redoutable par sa pugnacité. Bien que l'objectif majeur ait été atteint - éradiquer la menace immédiate sur Richmond -, cette campagne était celle des occasions manquées. La stratégie élaborée était agressive - après Glendale, il rechercha la destruction de la force armée ennemie - reposant sur la concentration des forces et le mouvement

⁶⁹¹ D. H. Hill, "McClellan's Change of Base and Malvern Hill", in *B § L*, vol. 2, p. 394.

⁶⁹² "Malvern Hill - July 1, 1872. An Address Delivered before Pickett Camp, Confederate Veterans, Richmond, Va., on March 8, 1897, by Hon. John Lamb", in *SHSP*, vol. 25, p. 217.

⁶⁹³ Douglas Southfall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 2, pp. 227-229.

tournant, et, reconnu Lee dans son rapport, « dans des circonstances ordinaires, l'armée fédérale aurait dû être détruite⁶⁹⁴ ». Pourquoi ces « circonstances ordinaires » ne se présentèrent-elles pas ? Tout ce que la guerre compte de frictions, prises au sens large, s'était uni pour entraver la bonne exécution des plans du commandant. Il y eut les hommes, Jackson et Magruder qui, frappés par l'épuisement et la maladie, ne furent pas, à des moments cruciaux, au meilleur de leur condition physique et intellectuelle. A ces défaillances humaines, que l'on put observer dans les deux camps, s'étaient ajoutées d'autres faiblesses qui montrèrent que le commandement confédéré ne maîtrisait pas dans ses moindres détails l'art de la guerre. Pouvait-il en avoir la prétention ?

Pour expliquer les raisons qui privèrent les confédérés d'une victoire militaire plus décisive, plusieurs contemporains, acteurs du conflit, et historiens ont souligné la médiocre performance de l'état-major de Lee⁶⁹⁵. Celle-ci était-elle imputable à l'inaptitude de ses membres à remplir leurs obligations ou était-elle la responsabilité du commandant qui ne sut en faire le meilleur usage ? Il n'était pas rare, nous l'avons vu, que Lee s'entretînt avec ses généraux, commandants de division, et qu'il leur donna verbalement ses instructions. Cette approche était l'exception en raison de la taille du théâtre de guerre et de la masse des troupes en mouvement. Au déclenchement de la campagne, l'armée confédérée, forte d'environ 85 000 hommes, était composée de cinq commandants de division d'infanterie (Longstreet, A. P. Hill, D. H. Hill, Huger et Holmes) et de deux commandants (Jackson et Magruder) dont l'autorité embrassait trois divisions chacun. A cet ensemble, il fallait ajouter une division d'artillerie de réserve (Pendleton) et une brigade de cavalerie (Stuart)⁶⁹⁶. Une taille aussi imposante et une organisation aussi éclatée des forces interdisaient au commandant de pouvoir superviser seul l'action de ses différentes composantes, conférant dès lors à l'état-major un rôle supplétif primordial.

Le rôle déterminant de l'état-major dans la réussite des opérations militaires ne soulève pas d'objection de la part de quiconque s'intéresse au phénomène de la guerre. L'exemple napoléonien en apporta la démonstration. Nous ne trouverions meilleur expert pour évoquer le sujet que Jomini qui fut attaché à l'état-major de Napoléon en 1806 avant d'être nommé chef d'état-major du maréchal Ney en décembre 1807 :

⁶⁹⁴ O.R., 11 :2, p. 497.

⁶⁹⁵ Nous parlons ici de l'état-major personnel du général qui doit être distingué de l'état-major général de l'armée qui regroupait les composantes administratives à l'exception de l'artillerie : le matériel, l'ordonnance, l'intendance, le médical. Cet état-major personnel était composé pendant la bataille des sept jours de six personnes : le colonel R. H. Chilton, chef d'état-major ; le colonel A. L. Long, secrétaire militaire ; les commandants Taylor, Venable, Marshall, et Talcotts, aides de camp ; le capitaine Mason adjudant général adjoint. Il était directement rattaché au commandant et l'accompagnait sur le terrain.

⁶⁹⁶ O.R., 11 :2, pp. 483-485.

Mais d'après la nouvelle manière de faire la guerre, les mouvements furent plus compliqués et l'état-major eut aussi des attributions plus étendues. Le chef de l'état-major fut chargé de transmettre la pensée du généralissime sur les points les plus éloignés du théâtre de la guerre, de lui procurer les documents pour asseoir ses opérations. Associé à toutes ces combinaisons, appelé à les transmettre, à les expliquer, et même à en surveiller l'exécution dans leur ensemble ainsi que dans les moindres détails, ses fonctions s'étendirent nécessairement à toutes les opérations d'une campagne.⁶⁹⁷

Nous pourrions résumer le propos du Vaudois par cette formule : l'état-major est un prolongement physique du général, il est ses yeux, ses oreilles, sa bouche. Soldat de carrière qui avait l'expérience de la guerre et la connaissance de la théorie militaire, Lee avait conscience des devoirs et des attributions d'un état-major. Le problème, affirma Walter Taylor, aide de camp et adjudant général adjoint, et à sa suite Douglas S. Freeman, fut sa taille, trop restreinte selon eux pour atteindre l'efficacité. S'entourer d'un nombre limité de personnel d'état-major était un choix délibéré, peut être erroné, mais assumé par le général. Quand il prit le commandement de l'armée, Lee reprit les officiers en activité sous son prédécesseur. En juin 1862, Lee n'avait pas désigné un membre spécifique de la structure pour s'assurer de la bonne exécution de ses ordres, lui rendre compte des difficultés, quand elles survenaient, susceptibles de les contrarier. Le personnel qui, précisons-le, n'avait pas de qualification le prédestinant à occuper cette fonction et pouvait se voir attribuer un statut d'amateur, n'avait alors pas de compétence définie. C'est à la fin de l'été 1862, par souci de rationalité et d'efficacité, que le commandant clarifierait le champ d'attribution de chacun d'entre eux⁶⁹⁸.

La confession suivante du général au capitaine Justus Scheibert exonérerait son staff de l'accusation d'inaptitude à remplir ses obligations et mettrait plutôt en question l'usage qu'il en fit : « Je planifie et travaille de toutes mes forces pour mettre les troupes au bon endroit au bon moment ; alors là j'ai fait mon devoir. Dès que je leur ordonne d'engager la bataille, je remets le destin de mon armée dans les mains de Dieu ; c'est au tour de mes généraux de faire leur devoir⁶⁹⁹ ». Bartholomees en a tiré la conclusion qu'en limitant le rayon d'action de son état-major Lee se privait de la possibilité de vérifier que ses ordres étaient parfaitement exécutés⁷⁰⁰. L'approche de Lee autant que le rôle qu'il s'attribuait dans une bataille, nous paraît en effet imparfaite. Qu'il revienne aux généraux de division ou de corps, une fois leurs troupes en place, de les mener au combat dans le cadre du schéma tactique formulé par le commandant n'est pas discutable. Or, la tactique est un art vivant, un art soumis aux vicissitudes de la friction pour la simple raison que la bataille est par

⁶⁹⁷ Le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, op. cit., II^e partie, pp. 486-487.

⁶⁹⁸ Robert E. L. Krick, "The Great Tycoon" Forges A Staff System", in *Audacity Personified*, op. cit., pp. 88-89.

⁶⁹⁹ Cité par Jeffrey D. Wert, "The Tycoon : Lee and his Staff", in *Civil War Times Illustrated*, juillet 1972, p. 16.

⁷⁰⁰ J. Boone Bartholomees, op. cit., p. 263.

excellence le domaine de la confusion et du chaos et que son issue échappe à la prédiction. Dès l'instant où s'échangent les premiers coups de feu, l'affrontement tend à prendre une course imprévisible et pas toujours maîtrisable. Pour cette raison, il était impératif que l'état-major poussât son rôle au-delà de ce qui se rapportait au bon mouvement et au positionnement juste des armées et qu'il pût rendre compte dans les meilleurs délais au commandant de l'évolution des combats afin que celui-ci apportât au besoin les corrections, les adaptations tactiques nécessaires.

Pour concrétiser la concentration des forces sur un point décisif du champ de bataille, qui doit, selon Jomini, présider à toutes les combinaisons tactiques, la communication entre les différentes divisions était cruciale. Cette communication, outil de la performance opérationnelle de l'armée, fut le point faible du commandement pendant cette campagne et explique pour une grande partie l'échec du plan de Lee. Ce fut une faiblesse endémique. Il faut voir plus qu'une parole d'humeur dans ce grondement du général Ewell deux ans plus tard, pendant la campagne de Gettysburg (juin-juillet 1863) : « Pourquoi le commandant ne peut-il pas avoir dans son état-major quelqu'un capable d'écrire un ordre intelligible ?⁷⁰¹ ». Le 26 juin, c'est bien un défaut de communication qui contribua à l'inertie de Jackson. Dabney affirma que le général resta la journée entière sans recevoir la moindre instruction⁷⁰². Même si, comme le prétendit Marshall, il avait été entendu qu'en cas de problème Jackson devait le faire savoir⁷⁰³, Lee fut d'une passivité coupable qui confina son général dans l'incertitude. L'absence de fluidité dans la chaîne de communication avait accentué le frottement de guerre. La faute fut partiellement corrigée le lendemain. Pour conduire Jackson à son point d'arrivée l'état-major lui affecta un cavalier du 4^{ème} régiment de Virginie qui, trompé par les instructions imprécises du Virginien, l'emmena sur la mauvaise route. Le commandant Taylor fut alors dépêché auprès de Jackson. Il est de la plus grande évidence que la mise à disposition, dès le départ, d'un aide de camp bien informé, notamment de la distinction entre New et Old Cold Harbor, aurait évité la confusion et l'arrivée devant Malvern Hill de divisions qui ne fussent éprouvées par les fatigues d'une marche plus longue que prévue. On observa une préjudiciable discrétion du commandant lors de la journée du 29 juin alors que la situation semblait dans la confusion avec un Magruder qui, convaincu d'être exposé à une attaque et assuré ne pas être soutenu par Jackson investi d'une nouvelle mission, transgressa les ordres de Lee. Le rôle du commandant était d'intervenir, par le truchement de son état-major, pour mettre un terme à la situation et superviser les opérations.

⁷⁰¹ Cité par Donald C. Pfanz, *Richard S. Ewell : A Soldier's Life*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998, p. 303.

⁷⁰² G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, op. cit., vol. 2, p. 21.

⁷⁰³ *Idem*.

L'ordre d'attaque rédigé par Chilton le 1^{er} juillet constitua à l'évidence l'exemple le plus parlant d'une compétence rédactionnelle limitée. « L'état-major qui considère [cet ordre] suffisant pour garantir une attaque combinée dans une région boisée ne peut qu'avoir été absolument incapable de diriger les mouvements complexes élaborés par Lee pour prendre au piège McClellan », affirma l'historien G. F. R. Henderson⁷⁰⁴. Magruder avait aussi sa part de tort. Sans doute ne reçut-il l'ordre si controversé de Chilton que tardivement, mais il n'en discuta pas les termes avec ses commandants de brigade qui n'eurent donc jamais connaissance de son existence. Dans son rapport de campagne, le général de brigade Cobb écrivit n'avoir engagé ses hommes qu'après avoir reçu un message du général Armistead qui réclamait son appui⁷⁰⁵. Le général de brigade Kershaw fut plongé dans le brouillard. Un membre de l'état-major de Magruder lui donna l'ordre de partir à l'assaut des batteries ennemies à 18h00. C'était un ordre de principe. Comme le général le mentionna dans son rapport, il dut agir « sans avoir reçu d'instruction précise, sans connaissance du terrain ou de la position de l'ennemi⁷⁰⁶ ». Magruder se révéla incapable de coordonner l'engagement de ses forces et de les envoyer de concert à l'assaut des positions adverses. Un tiers de ses forces, 5 000 sur 15 000, fut engagé. Il ne pouvait être question de vaincre dans ces conditions de faillite tactique. Pour illustrer les défaillances criantes du circuit de communication confédéré, on peut également citer le cas du général Ramson, commandant de brigade au sein de la division de Huger. Ransom refusa dans un premier temps d'exécuter un ordre de Magruder d'apporter son soutien aux attaquants et demanda des instructions à son autorité fonctionnelle⁷⁰⁷. A sa décharge et pour expliquer sa réaction, le général ignorait qu'il était passé sous le commandement de Magruder. Toutes ces frictions qui enrayèrent la machine de guerre confédérée portaient la main de l'homme.

A la guerre, on ne peut adresser un reproche au bras sans impliquer le cerveau qui le commande. Lee ne parvint que rarement à coordonner l'action simultanée de plusieurs colonnes séparées. La dernière bataille, Malvern Hill, synthétisait les difficultés trop souvent rencontrées par le commandement confédéré au cours de la campagne : généraux défaillants, communications insuffisantes, formations mal disposées, actions non concertées, attaques non coordonnées, décisions inopportunes. Pendant cette campagne l'impression dominante fut que chaque division se comporta comme une armée autonome et que leurs commandants montrèrent peu d'aptitude voire d'entrain à collaborer entre eux⁷⁰⁸. Conscient des défauts de son armée, Lee procéda dans les semaines suivantes à sa réorganisation sur le modèle napoléonien, ce qu'il n'avait pas pu faire lorsqu'il en avait pris le

⁷⁰⁴ G. F. R. Henderson, *The Science of War : A Collection of Essays and Lectures 1891-1903*, éd. Captain Neill Malcom, New York, Longmans, Green, and Co., [3^{ème} édition], 1908, p. 219.

⁷⁰⁵ O.R., 11 :2, p. 749.

⁷⁰⁶ *Ibid.*, p. 728.

⁷⁰⁷ *Ibid.*, p. 714.

⁷⁰⁸ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants*, *op. cit.*, vol. 1, p. 670.

commandement. Les subordonnés dont les valeurs combattives déçurent - Holmes, Huger et Magruder - furent remerciés et transférés sur des postes de moindre envergure. Jackson, qui ne fut pas sans défaut pendant ces journées, et Longstreet, qui fut de tous les commandants de division celui qui avait le plus séduit Lee, reçurent une promotion fonctionnelle ; ils conduisaient désormais une des ailes de l'armée composée chacune de plusieurs divisions : trois pour le premier ; cinq pour le second⁷⁰⁹. Bien que cette nouvelle organisation n'eût pas de base légale - la division resterait jusqu'au 6 octobre 1862 la structure la plus large prévue par la loi confédérée⁷¹⁰ -, aucune autorité ne vint en contrarier la mise en place. Lee forgea ainsi une force plus compacte et plus réactive aux ordres. Une armée qu'il espérait voir effacer sa frustration lors de la prochaine campagne.

La victoire, telle que Lee la conçut initialement et la formula dans son ordre 75, était acquise le 1^{er} juillet malgré le revers à Malvern Hill. Le commandant en convint dans son rapport : « Le siège de Richmond était levé et nous avons fait échouer l'objectif d'une campagne exécutée après plusieurs mois de préparations au prix d'un énorme coût humain et financier⁷¹¹ ». A partir du 29 juin, il saisit l'opportunité de changer la nature et la finalité de son combat. Il élaborait un nouveau schéma stratégique qui visait à infliger à l'armée de l'Union en retraite des dommages physiques sévères qui pouvaient aller jusqu'à sa destruction partielle. Pour des raisons qui rappellent que la guerre est l'univers où s'épanouissent les frictions les plus diverses, les tentatives ne connurent pas le succès escompté. Malgré cette cascade de frictions, la victoire stratégique du commandement sudiste était incontestable. Elle ne devait rien au hasard. Lee fit preuve d'une capacité d'adaptation avec ce souci permanent de maintenir la pression sur son adversaire. « Si l'art de la guerre consiste à mettre en action le plus de force possible au point décisif du théâtre des opérations, le choix de la ligne d'opération étant le premier moyen d'y parvenir, peut être considéré comme la base d'un bon plan de campagne ». L'auteur de ces lignes, le baron de Jomini, prit soin de préciser en note que cette ligne devait être tracée dans le cadre du « plan primitif »⁷¹². En raison du bouleversement quotidien des données tactiques pendant la campagne, la direction qu'il convenait à donner à cette ligne pour chacune des divisions était constamment redéfinie par Lee. Initialement, le général visa l'extrémité de l'armée nordiste, le Corps de Porter, positionné sur la rive septentrionale de la Chickahominy. En y faisant converger le gros de ses forces, il épousait l'une des grandes maximes du théoricien vaudois pour qui « l'avantage de cette direction ne provient pas seulement de ce qu'en attaquant une extrémité

⁷⁰⁹ *Ibid.*, pp. 671-674.

⁷¹⁰ *Public Laws of the Confederate States of America, Passed at the Second Session of the First Congress ; 1862, op. cit.*, p. 68.

⁷¹¹ O.R., 11 :2, p. 497.

⁷¹² Le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, I^{re} partie, p. 221.

l'on a à combattre qu'une partie de l'armée ennemie ; il en dérive un plus grand encore de ce que sa ligne de défense est menacée d'être prise à revers⁷¹³ ». Le coup échoua.

Pour les deux belligérants, les pertes furent terribles. Presqu'un quart de l'Armée de Virginie du Nord avait disparu sur les champs de bataille - 3 494 tués, 15 758 blessés et 952 disparus. Une saignée que la Confédération ne pouvait s'autoriser. Logiquement, le bilan fut moins lourd pour les fédéraux le plus souvent cantonnés dans une attitude défensive. L'armée de l'Union fut amputée de 15 855 soldats, dont 1 734 tués, 8066 blessés et 6 055 prisonniers et disparus.⁷¹⁴

A Richmond, l'enthousiasme égayait les cœurs. La population avait été traversée par des sentiments contradictoires qui oscillèrent entre la peur, l'espoir, la joie. Robert Lee était une figure encensée. Le *Richmond Times Dispatch* écrivit le 2 juillet dans ses colonnes que cette « succession de triomphes » resterait à travers les âges « sans parallèle dans les annales de la guerre ». Le temps des railleries était bien terminé. Dans les cercles éclairés de la société sudiste, on avait cependant pleinement conscience que la menace yankee restait une réalité. L'ennemi avait été repoussé, parfois défait, mais pas neutralisé. Ce ne fut donc pas sans inquiétude que l'on observa la constitution d'une nouvelle armée en Virginie septentrionale, sur les rives nord de la Chickahominy.

2) La campagne de la vallée de la Shenandoah : confrontation entre un général religieux et les généraux politiques nordistes.

La campagne de la Shenandoah représente pour notre sujet un champ d'analyse fécond à plusieurs titres. Elle est l'exemple d'une opposition entre deux visages du commandement avec d'un côté des généraux politiques et de l'autre un militaire de carrière à la personnalité singulière. Sur le plan de la pratique de la guerre, de la vision stratégique, de la gestion de l'environnement géographique, de l'utilisation du renseignement, son enseignement est précieux et éclaire sur les forces et les faiblesses des protagonistes. Enfin, elle souligne les tensions internes qui peuvent, au moment le moins opportun, éclater au sein d'un commandement et modifier la course des événements.

a - L'émergence d'un général atypique, Thomas Jackson : une vision offensive de la guerre.

Avec Thomas J. Jackson, c'est un commandement singulier qui s'offre à l'analyse de l'historien tant les formes que revêtit sa pratique dérivait de la combinaison de deux univers inconciliables de prime abord : la ferveur religieuse et le bellicisme résolu. Le Virginien - il était né à Clarksville le 21

⁷¹³ *Ibid.*, p. 223.

⁷¹⁴ Stephen W. Sears, *To the Gates of Richmond*, *op. cit.*, p. 343-345.

janvier 1824 - a échappé à la bipolarisation historiographique. Comme Robert Lee, sa figure a été mythifiée par ses contemporains sudistes et admirée par certains nordistes⁷¹⁵. Mais dans son cas, le mythe a résisté à l'épreuve du temps, nul historien ne s'est érigé en procureur prêt à pourfendre l'image de Jackson. Peut-être faute de matériau, sinon d'arguments, pour étayer l'entreprise.

Si l'on s'en tient à l'opinion formée en février 1862 par le secrétaire de Lincoln à son sujet, Jackson était loin d'être perçu comme un commandant paré des aptitudes intellectuelles qui définissent un grand général. John Hay l'affublait des étiquettes « bizarre, maladroit, bête, véritable imbécile⁷¹⁶ ». Le trait se fit plus rageur encore huit mois plus tard alors que Jackson avait triomphé dans la vallée de la Shenandoah, joué un rôle majeur, quoi qu'imparfait, dans la défaite de McClellan devant Richmond et participé de manière décisive à la défaite du nordiste Pope lors de la seconde bataille de Manassas en août 1862. Le sudiste était cette fois qualifié d'homme « hirsute, fanatique débraillé... gauche, nigaud, la risée de sa classe... ». Et d'ajouter qu'il « a toujours gaffé, s'est toujours débattu en vain, tuant ses chevaux et épuisant ses hommes, fonçant tête baissée sans but ou objectif, remportant des succès sans valeur et des positions qu'il abandonnait aussi vite et agissant systématiquement avec une ignorance provocante des lois de la science militaire⁷¹⁷ ». Hay s'égarait. L'essentiel de ce qu'était Jackson, l'homme et surtout le militaire, avait échappé à son jugement.

Nous pourrions, après avoir étudié les traits de personnalité et de caractère du général Jackson, et en cédant à la simplification, le qualifier de « moine soldat ». Du moine il avait la foi en Dieu, foisonnante et inviolable, du soldat une volonté féroce et conquérante. Une enfance douloureuse lui légua cet attelage psychologique. Il faut convenir que son enfance fut une suite de tragédies personnelles. Il perdit son père et une de ses sœurs à l'âge de deux ans. Lorsqu'il mourut en 1826, emporté par la fièvre typhoïde, son père laissa la famille dans un grand état de dénuement. La paternité - trois enfants étaient nés entre 1819 et 1824 - ne l'avait pas soigné de sa passion du jeu. Il avait dilapidé les maigres ressources du couple et laissé à sa veuve d'importantes dettes. Plus âgé, Jackson déplora ce manquement du père à ses responsabilités, car il en éprouva durement les conséquences. Le remariage de la mère avec un juge de quinze ans son aîné n'y changea rien : la situation financière resta précaire et, pour en adoucir les effets, la fratrie fut éclatée. Thomas, qui avait eu de surcroît à subir la violence d'un beau-père acariâtre, fut confié, avec sa sœur, à un oncle. Quand ce dernier vint prendre en charge les enfants, Thomas s'enfuit dans les bois, terrorisé à l'idée d'être séparé de sa

⁷¹⁵ George H. Gordon, *History of the Second Mass. Regiment of Infantry*, Boston, Alfred Mudge & Son, 1875, p. 73.

⁷¹⁶ *Lincoln's Journalist : John Hay's Anonymous Writings for the Press, 1860-1864*, éd. Michael Burlingame, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1998, p. 212.

⁷¹⁷ *Ibid.*, p. 316.

mère. L'année suivante, en 1831, cette dernière décéda peu de temps après avoir donné naissance à un nouveau garçon. Le destin s'était montré cruel pour un enfant de sept ans dont les racines affectives étaient fragiles. La douleur, l'absence de l'amour familial endurcirent cet enfant taciturne et infusèrent dans son esprit une puissante détermination, une ambition aussi qui l'aida à affronter un sort contraire - à quinze ans un docteur pronostiqua qu'en raison de ses problèmes d'estomac la vie le quitterait à l'âge adulte - et qu'il mit à profit pour tendre vers le meilleur. Cette détermination avait pour corollaire un attachement intransigeant aux règles éthiques qu'il s'était forgées. Jackson était un homme à principes auxquels il n'acceptait pas que l'on dérogeât.

Son intégration à West Point en 1842 marqua un tournant dans la vie de Jackson et nous fournit une clé pour comprendre, en partie, le commandant qu'il serait dix-neuf ans plus tard. Il quittait une vie triste et monotone pour rejoindre une institution prestigieuse, lieu d'apprentissage des savoirs scientifiques, humains et militaires, et qui lui permit d'exprimer sa force de caractère. Là s'était préparée aux joutes guerrières de demain, encore improbables à l'époque, une nature introvertie. Il abordait sa longue scolarité avec plusieurs handicaps : il était moins cultivé et de plus faible constitution physique que la plupart de ses camarades. Il le savait. Lorsqu'il franchit les portes de l'école, nul parmi ceux qui l'observèrent, silhouette grande, frêle, pauvrement vêtue, ne pouvait se douter qu'il deviendrait, vingt ans plus tard, une icône militaire idolâtrée par une nation tout entière, un redoutable guerrier respecté jusque dans les rangs de ses ennemis. Pour les cadets, seul le partage d'une langue commune les empêchait de le tenir pour un étranger, et certains cadets ne manquèrent pas de moquer son air strict et une apparence qui lui donnait plus l'allure d'un fermier que d'un futur officier. Pour surmonter ces carences, Jackson travailla avec acharnement, s'imposa une discipline jésuitique et mena une vie austère. Au terme de ses quatre années d'enseignement, il se hissa à la 17^{ème} place sur 59 et entra dans l'artillerie, arme à laquelle se destinait le plus souvent le deuxième rang des officiers les mieux classés. Une vraie performance qui suscita le respect de ses collègues et du corps professoral. Daniel Harvey Hill, futur général confédéré, se souvenait d'un échange avec l'un des professeurs de l'école, le capitaine George Taylor. Ce dernier dit à propos de Jackson : « Il arriva là [à West Point] mal préparé, mais il progressait sans cesse et si la scolarité avait été plus longue de quatre années, il aurait terminé en tête de sa classe. Il ne renonçait jamais et il ne laissait jamais rien passer avant de l'avoir compris⁷¹⁸ ». Quelques semaines plus tard éclatait la guerre contre le Mexique.

Jackson y joua le rôle actif auquel il aspirait. Il s'illustra à la bataille de Contreras (19-20 août 1847) et celle de Chapultepec (13 septembre) où, profitant d'une liberté d'action octroyée par le

⁷¹⁸ Daniel H. Hill, "The Real Stonewall Jackson", in *The Century Illustrated Monthly Magazine*, November 1893, to April 1894, vol. 47, p. 624.

général Pillow, il supporta avantageusement avec deux canons, sous le feu intense de l'ennemi, l'assaut donné par le 14^{ème} d'infanterie. Le lendemain, l'armée américaine investissait la capitale mexicaine, Mexico. Le courage et le sens tactique de l'officier furent décisifs lors de ces deux engagements et trouvèrent leur récompense dans une série de promotions, la dernière lui conférant le grade de commandant. Toute guerre apporte ses enseignements. Certaines théories sont validées, d'autres sont malmenées par des réalités nouvelles directement liées aux évolutions technologiques. Ainsi, la portée augmentée des armes d'épaule exposait davantage les artilleurs en 1846 qu'à l'époque napoléonienne. Ce que vit aussi Jackson au cours du conflit le convainquit que pour obtenir d'une armée de volontaires souplesse, maniabilité et efficacité sur le théâtre de guerre, la discipline et l'entraînement étaient deux matières de formation incontournables⁷¹⁹.

En 1851, après avoir démissionné de l'armée, Jackson rejoignit l'école militaire de Virginie en qualité de professeur. Il y enseigna, jusqu'à la guerre, les sciences physiques (astronomie, magnétisme, optique, acoustique...) et les tactiques d'artillerie. Ses élèves s'étonnèrent, quand ils ne s'agacèrent pas, de ses nombreuses excentricités comme celle qui le voyait lever un bras pendant les cours. Hypochondriaque obsessionnel, mais aussi vrai malade - il souffrait de dyspepsie, d'une surdité importante de l'oreille droite, d'une vue médiocre, d'une fragilité nerveuse - Jackson pensait, par ce geste, mieux répartir les énergies corporelles. Le percevant comme extravagant, dépourvu d'humour et taciturne, les étudiants le surnommèrent « Tom l'idiot ». Le cadet Charles Barton lui préférait le terme de « Diable d'imbécile⁷²⁰ ». Rien ou très peu dans le caractère de l'enseignant ne permettait donc de discerner les traces du grand général qu'il serait. De plus, suivre les cours de Jackson était d'un terrible ennui. Piètre pédagogue, celui-ci n'accordait aucune place, ou très rarement, à la discussion et aux explications. Un autre cadet écrivit : « Enseigner, au sens moderne du terme, n'était pas le point fort de Jackson. Son silence était assourdissant et parfois solennel. Il n'avait aucune disposition pour les explications, aucun talent pour mettre les choses en perspective afin de les ajuster aux dispositions mentales des élèves⁷²¹ ». Le seul moment où il émergeait de la médiocrité et pouvait donner toute sa mesure à son intelligence était quand il formait ses élèves à l'apprentissage de l'artillerie et de son art. A cette occasion, il savait rendre compte d'un savoir qu'il formulait en geste de métier. La guerre ferait éclore un talent militaire au destin tragique qui lui garantirait une entrée dans l'histoire où il partagerait la gloire avec Robert Lee et quelques autres.

⁷¹⁹ Thomas Jackson Arnold, *Early Life and Letters of General Thomas J. Jackson*, New York, Fleming H. Revell Company, 1916, pp. 120-121.

⁷²⁰ Lettre datée du 28 septembre 1855 de Charles à son cousin Joseph M. Barton, <http://archivesspace.vmi.edu/repositories/3/resources/10>

⁷²¹ J. C. Hiden, "Stonewall Jackson. Reminiscences of Him as a Professor in the Virginia Military Institute", in SHSP, vol. 20, p. 307.

Orphelin, Jackson avait croisé la Bible. Les récits de guerre qui émaillaient l'Ancien Testament et le discours d'Amour qui traversait le Nouveau Testament firent sur lui grande impression, et cette dichotomie aiguë sa curiosité sur la place que devait tenir l'homme dans le monde. Mais ce n'est que pendant la guerre contre le Mexique que son intérêt pour la religion s'affirma. Le 22 novembre 1851, arrivé au terme d'une quête identitaire, d'une recherche de sens, il épousa la foi presbytérienne avec un prosélytisme soutenu qu'il affichera jusque sur les champs de bataille : il pria avant et après chaque bataille. Un homme joua un rôle dans cette conversion : John Blair Lyle. Celui-ci, membre éminent de l'église presbytérienne de Lexington, tenait une librairie qui était aussi un lieu de réunion pour les professions libérales, les officiers et les enseignants de l'école militaire de la ville où l'on discutait de politique et de théologie. Jackson, qui logeait à proximité de la librairie, s'y rendait chaque jour et se lia d'amitié avec son propriétaire ; c'est Lyle qui remit à Jackson un ouvrage sur le pouvoir de la prière. C'est dans cette foi nouvelle que Jackson puisa l'énergie, la force, les convictions qui guidèrent son action et imprimèrent à son commandement un style si particulier. Il était habité par Dieu et toutes ses pensées portaient la marque du divin. Raison, un peu commode considérera-t-on, qui autorisa McPherson à l'associer au fanatisme⁷²². D'illuminé le militaire avait le regard, éclairé par des yeux d'un bleu vif. Nous ne concéderons pas plus. Car le comportement était celui d'un homme d'une dévotion sincère qui savait s'effacer, en temps de guerre, devant les exigences du devoir militaire. Il ne combattait pas pour Dieu mais inspiré par Dieu.

Lorsqu'ils apprirent en mars 1862 qu'une armée de l'Union avait quitté la vallée de la Shenandoah pour, croyaient-ils, assister McClellan dans sa conquête de Richmond, Davis et son état-major eurent conscience d'être confrontés à une menace mortelle. La survie de la Confédération dépendait de sa capacité à fixer dans la Vallée le plus grand nombre de fédéraux afin qu'ils ne viennent pas grossir l'Armée du Potomac. Il était crucial de lancer une diversion stratégique sur un front secondaire. C'est l'épée de Jackson que l'on appela en secours. La diversion ne figurait pas, loin de là, au premier rang des canons stratégiques. C'était l'avis de Clausewitz :

On conçoit facilement qu'une diversion puisse être utile, mais elle ne l'est certainement pas toujours ; au contraire, elle est fréquemment néfaste. La condition principale est qu'elle retire du théâtre de guerre plus de troupes ennemies que nous n'en emploierions à la diversion ; car si elle n'aboutit qu'à en faire retirer le même nombre, son efficacité comme diversion proprement dite cesse, et l'action se transforme en une attaque secondaire.⁷²³

Les confédérés évitèrent l'écueil justement souligné par le Prussien. Considérant le faible nombre de soldats engagés, au plus 16 000 au mois de mai 1862, et la somme de ceux mobilisés par l'Union,

⁷²² James M. McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 495.

⁷²³ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 652.

les opérations entreraient dans le schéma de la diversion. S'ouvrit dans la Vallée une campagne militaire que les historiens affirment être l'une des plus brillantes de cette guerre. Pour la mener, un général quasi inconnu : Thomas Jackson. En mars, Johnston adressa à ce général de modeste notoriété un message lui rappelant son impératif de retenir dans la Vallée le plus grand nombre de fédéraux afin qu'ils ne renforcent pas McClellan ; Jackson veillerait cependant à agir avec prudence, à ne pas engager le combat et s'exposer à un « risque de défaite »⁷²⁴. Pendant l'hiver, Jackson s'y était distingué et y avait planté quelques banderilles contre les nordistes. Intéressons-nous à ces faits d'armes et des premiers soubresauts qui agitèrent le commandement sudiste à l'issue de leur déroulement.

Thomas Jackson avait été promu général de division le 7 octobre 1861 et envoyé dans la Vallée en qualité de commandant du district militaire de la Shenandoah, créé le 22 octobre 1861⁷²⁵. Ses aptitudes militaires dévoilées à Manassas, son « intime connaissance du pays, de sa population et de ses ressources » et le fait qu'il jouissait de la confiance des habitants, expliquaient ce choix⁷²⁶. Avant de prendre son poste, il avait porté à la connaissance de ses supérieurs sa vision stratégique. Elle révélait un militaire tourné vers l'offensive. La passivité qui avait accompagné la victoire de Manassas l'avait profondément irrité. « Nous ne devons pas leur laisser le temps de réfléchir. Nous devons les tourmenter et les tourmenter sans cesse. Notre combat doit être tranchant, impétueux et continu. Nous ne pouvons supporter une guerre longue », écrivit-il à sa femme⁷²⁷. C'est sur le sol de l'Union que la lutte devait être menée. Il préconisait d'occuper le Maryland, de couper les communications de Washington, de forcer le gouvernement fédéral à quitter la capitale, de s'emparer de Baltimore et de battre l'armée de McClellan en terrain découvert. La victoire passait par la destruction des ressources et du moral ennemis. Une stratégie conquérante qui ne trouva pas audience auprès de Davis.⁷²⁸

Jackson avait pris son commandement à Winchester en novembre 1861 après des adieux émouvants à sa « vieille brigade ». Pour le remplacer, le ministre nomma le général Garnett que Jackson ne jugeait pas digne de lui succéder, faute de posséder, selon lui, les aptitudes ou les compétences suffisantes. Ce jugement fut pour beaucoup dans sa mise à l'écart quelques semaines plus tard. La séparation fut de courte durée, car le général obtint que la brigade fût transférée dans sa juridiction. Malgré cet apport, les forces à sa disposition étaient maigres : à peine 5 000 hommes. Un

⁷²⁴ Joseph Johnston, *Narrative of Military Operations*, *op. cit.*, p. 106.

⁷²⁵ O.R., 5, p. 913.

⁷²⁶ *Ibid.*, p. 909.

⁷²⁷ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson*, *op. cit.*, p. 269 ; Peter Cozzens, *Shenandoah 1862 : Stonewall Jackson's Valley Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2008, p. 8.

⁷²⁸ G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 213-215.

chiffre ridiculement faible lorsque l'on sait que l'Union était en mesure d'envoyer contre lui 16 000 tuniques bleues, commandées par le général Banks, stationnées dans l'ouest du Maryland et 22 000 autres sous les ordres du général Rosecrans campées dans les Alleghenies. Enfin, le général Kelley occupait le village de Romney, à l'ouest de Winchester, avec 5 000 hommes.

La saison hivernale invite les généraux à l'inaction. La majorité d'entre eux était convertie à cette idée, préférant le confort, même précaire, des quartiers d'hiver aux rigueurs et aux incertitudes d'une campagne militaire. C'était le parti du timoré McClellan qui rejeta en novembre 1861 la proposition de Banks de lancer une démonstration de force en direction de Winchester et le força à prendre ses quartiers d'hiver⁷²⁹. Pour justifier sa demande, ce dernier s'appuyait sur les conclusions de son ingénieur topographe adjoint selon lesquelles la manœuvre se solderait par le retrait des troupes de Jackson, évaluées à 4 000, ou par leur prise⁷³⁰. Rosecrans était du même avis et, comme Banks, se vit opposer un même refus. Les fédéraux qui avaient l'avantage du nombre étaient contraints à l'inertie et laissèrent l'initiative à leur adversaire.

Jackson était d'une autre trempe que McClellan. Il s'était approprié la maxime de Napoléon : « Une campagne hivernale active expose moins à la maladie qu'une vie sédentaire autour de feux de camp dans des quartiers d'hiver⁷³¹ ». Dès le 20 novembre, il adressa à William Benjamin, ministre de la Guerre, une missive dans laquelle il développait ses intentions. La plus ambitieuse visait à occuper le nord-ouest de la Virginie, une entreprise dont il reconnaissait qu'elle serait « difficile » et ne pourrait être menée à bien « sans le sacrifice d'une grande partie de notre bien-être ». La deuxième, si la première ne pouvait s'accomplir en raison de l'arrivée de l'hiver ou de toutes « autres causes » - on peut penser au refus des autorités supérieures -, proposait un objectif militaire : la prise de Romney⁷³². Depuis la fin du mois d'octobre les fédéraux occupaient ce petit village à partir duquel ils pouvaient menacer Jackson sur son flanc. Située au carrefour de plusieurs voies de communications reliant le Maryland et l'ouest de la Virginie, Romney présentait aussi en cela un intérêt stratégique certain. Ce plan séduisit Johnston et le ministre⁷³³. Le général Loring, invité par Benjamin à se joindre à l'entreprise avec ses 5 000 hommes et sollicité par Jackson, accepta sans enthousiasme. La concentration attendue des forces sudistes tarda et il fallut des ordres du ministère, les 4 et 5 décembre, pour que les trois brigades de Loring rejoignent la Vallée au début et au milieu du mois⁷³⁴.

⁷²⁹ Peter Cozzens, *Shenandoah 1862*, op. cit., p. 50.

⁷³⁰ O.R., 5, pp. 661-62.

⁷³¹ Mary Anna Jackson, *Memoirs of Stonewall Jackson*, Louisville, Courier-Journal Printing Co., 1895, p. 218.

⁷³² O.R., 5, pp. 965-966.

⁷³³ *Ibid.*, p. 966 et 969.

⁷³⁴ *Ibid.*, p. 980 et 982.

Jackson avait perdu un temps précieux. Dans l'intervalle, ayant l'inactivité en horreur, il détermina une cible : la destruction du barrage n° 5 sur le canal Chesapeake et Ohio qui longeait la rivière Potomac et rejoignait la ville de Cumberland, Maryland, à partir de Washington. Le canal était une route de ravitaillement fluviale pour les nordistes. Après une tentative avortée par l'un de ses subalternes, Jackson prit l'affaire en main suivant un schéma en deux temps : d'abord tromper l'ennemi sur l'objectif véritable de son action en faisant répandre par ses éclaireurs de fausses rumeurs dans la région et en lançant des actions de diversion, et porter l'attaque en comptant sur l'effet de surprise. Comme il pouvait arriver dans cette guerre, les fédéraux eurent connaissance des intentions de l'adversaire par la presse confédérée. « Un citoyen de Baltimore en provenance de Richmond, écrivit le général nordiste Banks le 18 décembre, rapporte que le journal *Saturday* faisait état d'ordres donnés pour la destruction du canal, considérant qu'il était essentiel pour Washington⁷³⁵ ». Insuffisant pour prévenir l'action des rebelles engagée le lendemain, mais suffisant pour limiter les dommages infligés au barrage et exécuter les travaux de réparation en deux jours.

Enfin rassemblés, les confédérés, au nombre de 8 500, entrèrent en action le 1^{er} janvier 1862. Pendant deux semaines, ils exécutèrent une marche terriblement éprouvante dans la neige, sur des routes gelées et par une température qui atteignit jusqu'à - 20°. Le 4, ils entrèrent dans le village de Bath évacué par les nordistes au terme d'une violente escarmouche mais ne purent prendre Hancock fermement défendu. Contre toute attente, alors que les rigueurs du climat avaient décidé les sudistes à s'en retourner à Winchester, Romney était abandonné le 10 sans combat par les bleus, aussi démoralisés que leurs adversaires dont ils avaient de plus surestimé le nombre⁷³⁶. Si les pertes officielles furent minimales, 4 morts et 28 blessés, les conditions extrêmes de l'expédition avaient épuisé les hommes et entamé leur moral⁷³⁷. Les cas de maladie et notamment de pneumonie se comptèrent par centaines. Jackson n'était pas parvenu à détruire la petite garnison nordiste. Cette déception fut compensée par la prise d'une quantité importante de vivres et par les dommages occasionnés à la voie de chemin de fer et au canal utilisés par les fédéraux.

Jackson dut cependant interrompre sa progression. Dans sa construction offensive il n'avait pas prévu la défaillance humaine. Ils étaient nombreux dans les rangs de Loring, soldats et officiers, à faire ostensiblement remarquer leur mauvaise humeur et être opposés à reprendre leur marche en avant dans de telles conditions, rongés par la faim et mordus par un froid intense. Loring se fit leur interprète en qualifiant cette expédition hivernale du « plus épouvantable outrage jamais perpétré

⁷³⁵ *Ibid.*, p. 398.

⁷³⁶ *Ibid.*, p. 392.

⁷³⁷ *Ibid.*, p. 393.

dans les annales de l'Histoire⁷³⁸ ». Jackson prit acte de la situation et retourna à Winchester pour prendre ses quartiers d'hiver, confiant à Loring la défense de Romney, « le plus misérable trou de la création⁷³⁹ », dit un soldat. Il disposa le reste de ses forces de telle façon qu'il pourrait procéder rapidement à leur concentration en cas de mouvement offensif ennemi signalé par sa cavalerie placée en écran. La brigade, qui portait son surnom, « stonewall », se tiendrait en réserve à Winchester prête à intervenir pour parer à toute menace d'où qu'elle vînt⁷⁴⁰.

Le 25 janvier 1862, 11 officiers lancèrent la révolte. Dans un rapport adressé à Loring, ils mirent en avant la proximité de leurs unités avec l'ennemi et la voie de chemin de fer Baltimore et Ohio qui, en les astreignant à multiplier les piquets de surveillance, entamerait rapidement leurs conditions physiques. Selon eux, Romney était une place « difficile à tenir et dénuée de valeur stratégique ». Enfin, ils firent valoir qu'il était improbable que les hommes auxquels on continuerait d'imposer des conditions d'existence aussi rudes prolongeassent leur engagement en vue de la prochaine campagne⁷⁴¹. Loring adhéra aux arguments des pétitionnaires et transmit la missive à Jackson qui, bien que désapprouvant la démarche, l'envoya au ministère⁷⁴². Le commandant avait de bonnes raisons pour réprouver cette initiative : Loring avait sous son autorité trois brigades soutenues par treize pièces d'artillerie et leur sécurité, en cas de repli, était renforcée par l'existence en aval de la ville d'une colline proposant une belle position défensive⁷⁴³.

A ce moment de la guerre, l'aura de Jackson n'avait pas encore percé les frontières de la Vallée et à Richmond l'exécutif fut impressionné par l'ampleur de la grogne et la qualité de ceux qui la menaient. Le 30 janvier, le ministre de la Guerre, sur instruction du Président, envoya directement à Jackson, sans en informer son autorité de tutelle, le général Johnston, un message aussi court que péremptoire : « Selon nos informations, une opération est en cours pour isoler le commandement de Loring. Ordonnez-lui sans délai de refluer sur Winchester⁷⁴⁴ ». La menace invoquée par Benjamin à l'appui de sa directive était sans fondement. En tout cas, le Virginien la contesta et recommanda à Johnston d'annuler l'ordre de retrait, ce que ce dernier ne put accomplir. L'affaire n'en resta pas là. Les principes de Jackson ne pouvaient accepter un tel désaveu. L'ingérence du politique dans son commandement fut vécue comme une humiliation et, considérant ne plus être « d'aucun intérêt pour le terrain », il demanda à Benjamin de retrouver son poste de professeur à l'Institut Militaire de

⁷³⁸ O.R., 5, p. 1066.

⁷³⁹ Ted Barclay, *Liberty Hall Volunteers : Letters from the Stonewall Brigade (1861-1864)*, éd. Charles W. Turner, Natural Bridge Station, Rockbridge Pub. Co., 1992, p. 44.

⁷⁴⁰ O.R., 5, pp. 393-394.

⁷⁴¹ *Ibid.*, pp. 1046-1047.

⁷⁴² *Ibid.*, p. 1048.

⁷⁴³ *Ibid.*, p. 393.

⁷⁴⁴ *Ibid.*, p. 1053.

Virginie à Lexington⁷⁴⁵. La Confédération ne pouvait pas se priver d'un officier de cette trempe, malgré ses principes rigides et son intransigeance de caractère. Ces traits de rudesse qui le plaçaient au-dessus des faiblesses communes ne lui étaient-ils pas imprimés par l'exigence des responsabilités endossées et le sens du devoir ? Dans une lettre pleine d'aménité, Johnston demanda à son « très cher ami » de reconsidérer sa décision et de privilégier l'amour de la patrie sur les blessures personnelles. « Le caractère de cette guerre, lui écrivit-il, l'énergie déployée par le Gouvernement des Etats-Unis, le danger qui menace notre existence comme peuple indépendant, exigent de nous, qui avons reçu une éducation de soldat, des sacrifices ». Il y avait une phrase lourde de menace qui montrait la difficulté pour le militaire de travailler en harmonie avec l'autorité politique. Johnston admettait l'idée que si le pouvoir politique continuait d'interférer à tous les niveaux de l'action militaire, il pourrait envisager de démissionner⁷⁴⁶.

John Letcher, gouverneur de la Virginie et ami du général, avait compris que pour affronter les périls qui le guettaient, le Sud avait besoin de se concilier l'officier. Destinataire d'une lettre de Jackson dans laquelle celui-ci lui faisait part de son intention de quitter le service actif et de reprendre sa charge d'enseignant, il intervint et obtint qu'il revînt sur sa décision. Benjamin, que la perspective de perdre Jackson avait un temps désespéré, comprit qu'il devait dissoudre les tensions au sein du commandement dans la Vallée pour ne pas en fragiliser la cohésion et rétablir l'autorité de Jackson. Loring échappa à la cour martiale devant laquelle son supérieur voulait le traduire, fut promu et affecté à un nouveau commandement sur un autre théâtre d'opération⁷⁴⁷.

Chez un esprit si épris de patriotisme qu'était Jackson, cette démission était un geste fort qui alertait sur l'existence d'une confusion dans les relations entre les deux intelligences qui concevaient la guerre et sa conduite, le politique et le militaire ; une confusion liée au rôle dominant qu'entendait s'attribuer l'exécutif et qui servit de justification à sa décision de démission. Dans sa lettre à Letcher, il évoquait un ordre ministériel pris « sans consultation », « en contradiction avec les plans militaires », qui était l'expression d'« un manque de confiance dans mes capacités de jugement », « une tentative de contrôler dans le détail les opérations militaires » depuis un bureau et, pour conclure, d'une politique « ruineuse »⁷⁴⁸. Dans cette affaire, la réaction de l'exécutif confédéré fut à tout point de vue de mauvais aloi, un signal inquiétant envoyé au haut commandement militaire dont les décisions prises sur le terrain pouvaient être déjugées. Personne, parmi les instances militaires, ne contesterait le principe que l'exécutif soit de tous les acteurs qui participent à la définition de la

⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 1053.

⁷⁴⁶ *Ibid.*, pp. 1059-1060.

⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 1067.

⁷⁴⁸ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 318.

stratégie l'élément moteur. En l'espèce, il n'était pas question de stratégie qui est « l'usage de l'engagement aux fins de la guerre⁷⁴⁹ », mais de tactique, un niveau opérationnel qui relève de la compétence des généraux. Il existe entre la stratégie et la tactique une différence fondamentale exprimée en ces termes par Heinrich Dietrich von Bulow⁷⁵⁰ : la stratégie définit « les mouvements de guerre des deux armées hors du cercle visuel réciproque⁷⁵¹ », la tactique « est l'art de la position et du mouvement des troupes » à l'intérieur du cercle visuel de l'ennemi⁷⁵². Comment, à partir de cette définition qui rallierait l'unanimité des points de vue, concevoir, sans produire un effet d'incompréhension, que la disposition des troupes sur un périmètre d'action même restreint, dont seul un général pouvait embrasser les subtilités, pût être décidée par des hommes depuis Richmond ? Jackson ne le concevait pas, pas plus qu'il ne l'acceptait. Il avait suffi que quelques officiers manifestassent leur mécontentement, défiant au passage l'autorité de leur commandant, et que l'on accorda, plus que de raison, une importance à des rumeurs sur une hypothétique poussée des troupes unionistes en direction de Romney pour que Davis et son ministre de la Guerre, éloignés des réalités opérationnelles et donc les moins enclins à en connaître, prissent une décision précipitée. La conclusion de cette décision fut que le 7 février le village de Romney changea de main, annihilant ainsi les bénéfices de la campagne⁷⁵³.

A Washington, le mouvement de Jackson fut tenu pour négligeable et c'est à peine si l'on frémit devant lui. Ambitieux, le général Banks insistait pour entrer en action. Banks n'était pas un soldat professionnel mais un politicien, un de ceux dont Lincoln avait souhaité s'assurer la fidélité en le récompensant, le 16 mai 1861, d'un poste de général. Le quatrième plus haut gradé dans la hiérarchie militaire (après Scott, Frémont et McClellan) était doté d'une habileté militaire proche du néant, ce qu'il démontrerait au cours des semaines suivantes. Il avait succédé au général Patterson, puni par Scott pour sa piètre prestation à la tête du Département de la Shenandoah les jours précédant la première bataille de Manassas. Sa division, écrivit-il à Stanton le 17 février 1862, était en parfaite condition physique pour entrer en campagne⁷⁵⁴. McClellan, sous la pression d'un exécutif qui n'en pouvait plus d'attendre un mouvement offensif, l'autorisa à quitter ses bases dans le Maryland et à franchir le Potomac en février avec pour mission de rouvrir la ligne de chemin de fer Baltimore §

⁷⁴⁹ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 181.

⁷⁵⁰ Heinrich Dietrich von Bülow (1757-1807), officier prussien issu de la noblesse des *Junkers* et auteur de plusieurs ouvrages très critiques à l'égard du système militaire prussien qui le conduisirent dans les geôles prussiennes puis russes où il mourut.

⁷⁵¹ Von Bülow, *Esprit du système de guerre moderne, destiné aux jeunes militaires ; avec 58 figures*, Paris, Bernard, Levrault, Maginel et Firmin-Didot, 1801, p. 54.

⁷⁵² *Ibid.*, pp. 56-57.

⁷⁵³ O.R., 5, p. 388.

⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 723.

Ohio⁷⁵⁵. La modestie et le caractère défensif de la mission s'expliquaient par le fait que pour McClellan, la Vallée n'occupait pas une place déterminante dans sa stratégie, la voyant avant tout comme un bouclier fermant l'accès du Maryland à une tentative d'intrusion rebelle et non comme un espace de combat. Le 2 mars, 38 000 hommes sous Banks étaient à Martinsburg. Avec la réorganisation de l'Armée du Potomac le 8 mars 1862 décidée par Lincoln, Banks héritait du commandement du 5^{ème} Corps. Son armée avait pour ordre de se retrancher dans la région de Manassas, de rétablir la liaison ferroviaire entre la Vallée (Strasburg) et Manassas dans le but de protéger Washington⁷⁵⁶.

Jackson se résolut à évacuer Winchester avec moins de 6 000 hommes pour Mount Jackson, quarante-cinq kilomètres plus au sud. Cette décision n'était pas la sienne. Elle avait été prise à l'issue d'un conseil de guerre au cours duquel ses principaux lieutenants rejetèrent sa proposition d'attaquer de nuit l'avant-garde ennemie. Jackson en nourrit, injustement, une vive amertume au point de s'exclamer : « C'est le dernier conseil de guerre que je tiendrai⁷⁵⁷ ». Ce fut en effet le cas. Il est difficile d'octroyer à cet épisode une valeur décisive sur la forme de commandement du Virginien, mais il est un fait qu'à l'avenir, la prise de décision opérationnelle n'appartiendrait à nul autre qu'à lui.

Banks, sur instruction du commandement nordiste, poussa jusque Winchester qu'il occupa le 12 mars⁷⁵⁸. Il comptait à la tête d'une de ses brigades le général James Shields. Cet émigré irlandais était entré en politique en 1836. Il avait trente ans. Il avait siégé à la Chambre des représentants de l'Illinois avant de participer à la guerre contre le Mexique en qualité de général des Volontaires - il y fut gravement blessé et, considéré comme perdu, survécut miraculeusement. Il devint par la suite sénateur démocrate pour l'Etat de l'Illinois et du Minnesota. Au début de la guerre, Lincoln prit soin que les démocrates fidèles à l'Union, surtout lorsqu'ils avaient une expérience de la guerre et étaient membres d'une communauté ethnique influente (dans le cas de Shields, les Irlandais), fussent représentés dans les rangs des officiers supérieurs, et il l'avait nommé général en août 1861. Après l'avoir une première fois refusée, craignant que sa santé fragilisée par les blessures reçues quinze années plus tôt au Mexique ne lui permît pas d'être à la hauteur de sa charge, Shields accepta sa nomination en décembre. La décision présidentielle ne fit pas l'unanimité. Shields, rappelèrent plusieurs parlementaires, n'avait-il pas affirmé en 1860 qu'en cas de conflit il prendrait le parti du Sud ?⁷⁵⁹ Il dut se rendre à Washington et donner des gages de loyauté à Lincoln. Quand il prit sa

⁷⁵⁵ *Ibid.*, p. 738.

⁷⁵⁶ *Ibid.*, p. 56.

⁷⁵⁷ G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, op. cit., vol. 1, p. 283.

⁷⁵⁸ O.R., 5, p. 739.

⁷⁵⁹ David Work, *Lincoln's Political Generals*, Urbana, University of Illinois Press, 2012, p. 23.

décision, ce dernier avait forcément en mémoire l'épisode qui l'opposa au nouveau général en 1842 et qui, si son cours était allé à son terme, aurait changé l'histoire du pays. Shields avait été tourné en ridicule dans plusieurs lettres où la causticité rugueuse se mêlait à l'insulte. Celles-ci, publiées dans un journal de Springfield, étaient signées « *Rebecca of the Lost Townships* » et « *Aunt Rebecca* ». Le tempétueux et vaniteux Irlandais, commissaire aux comptes de l'Etat de l'Illinois, rechercha et découvrit l'identité de l'auteur des libelles qui n'était autre qu'Abraham Lincoln pour la première, et sa future épouse, Mary Tod, et une amie pour les suivantes. Lincoln endossa la responsabilité de toutes les lettres et refusa de se rétracter comme le lui demanda Shields. Le différend se réglerait par un duel. Ils furent l'un et l'autre rappelés à la raison par des amis communs alors que les duellistes, un sabre de cavalerie à la main, s'apprêtaient à croiser le fer⁷⁶⁰. Le jour même, ils se réconciliaient et devinrent bons amis.

Le général Banks, qui tenait l'information de Shields, assura McClellan que l'ennemi s'était replié sur Mount Jackson et que ne restaient plus dans la Vallée que des éléments équestres⁷⁶¹. A la demande du commandant, il laissa une brigade à Strasburg ainsi que deux régiments de cavalerie, et commença à transférer le reste de ses forces sur Washington⁷⁶². Ils étaient donc des milliers de tuniques bleues à quitter la Vallée pour rejoindre le principal théâtre de guerre. Cette perspective angossa les hautes sphères politiques et militaires à Richmond. Johnston écrivit à Jackson : « C'est important de retenir cette armée [de Banks] dans la Vallée et qu'elle ne vienne pas en renfort à McClellan. Tenter de l'empêcher en observant autant de prudence que nécessaire⁷⁶³ ». Chaque tunique bleue maintenue là était une tunique bleue en moins pour l'armée du Potomac lancée à la conquête de Richmond.

b - Le paradoxe de la bataille de Kernstown (23 mars 1862) : revers tactique mais victoire stratégique.

La requête de Johnston était une aubaine pour le Jackson auquel la posture défensive seyait mal et qui avait l'échec en aversion. Dans une lettre à un membre du Congrès confédéré, il avait prévenu : « Je n'ai qu'une chose à dire, que si cette vallée est perdue, la Virginie est perdue⁷⁶⁴ ». Il lui fallait exploiter la moindre opportunité d'attaque. Il savait pouvoir compter sur ses hommes qui, comprenant les nécessités de la retraite effectuée, étaient dans d'excellentes dispositions morales et, surtout, pour

⁷⁶⁰ Louis Vargo, "Abraham Lincoln Prepares to Fight a Saber Duel", in *Civil War Times* de février 2002. Ces lettres avaient pour finalité de critiquer la politique de Shields qui, pour enrayer la crise financière de 1837, avait interdit le recours au papier monnaie et institué l'or et l'argent comme seuls moyens de paiement.

⁷⁶¹ O.R., 12 :3, p. 7.

⁷⁶² O.R., 5, p. 56.

⁷⁶³ Cité par Peter Cozzens, *Shenandoah 1862, op. cit.*, p. 153.

⁷⁶⁴ Mary Anna Jackson, *Life and Letters of General Thomas J. Jackson (Stonewall Jackson)*, New York, Harper & Brothers, 1892, p. 239.

décider du moment de frapper, sur l'intense activité de ses éclaireurs dont les informations étaient envoyées sans délai à son état-major. Informé par un membre de la cavalerie d'Ashby, surnommé le « chevalier noir » de la Confédération en raison de sa virtuosité équestre, de sa chevelure, de sa barbe et de ses yeux d'un noir profond, que plusieurs divisions nordistes quittaient la Vallée en direction de l'Est et que Shields refluit sur Winchester, il lança ses Virginiens dans une marche forcée dans le but de livrer combat. Les sudistes étaient devant le village de Kernstown le 23 mars où se trouvaient quatre régiments fédéraux et une ou deux batteries d'artillerie⁷⁶⁵. Le renseignement avait été communiqué par Ashby, aux prises avec l'ennemi le 22, qui se fondait à la fois sur ses observations et les informations en provenance de sympathisants sudistes résidant à Winchester. C'est lui qui déclencha la décision d'attaquer.

Le 23 mars était un dimanche. Le Presbytérien Jackson était réticent à combattre le jour du Sabbat. Ses principes religieux s'inclinèrent pourtant devant les considérations militaires. Il s'en expliqua dans une lettre à son épouse :

Il était de mon devoir de le faire [attaquer] en raison des effets désastreux qui auraient résulté du report de la bataille au lendemain matin. Pour autant que je puisse en juger, mon plan avait du sens ; c'était le meilleur que je pouvais mettre en œuvre dans ces circonstances, bien qu'il me déplût : j'espère et prie notre Père tout-puissant pour ne plus me retrouver en pareille situation... Je crois que pour nos troupes la nécessité et la miséricorde réclamaient d'engager la bataille. [...] aurais-je livré combat le lundi au lieu de dimanche, je crains que notre cause en eût souffert.⁷⁶⁶

L'attaque suivrait une trame très académique : pendant que les 150 cavaliers d'Ashby et une partie de la brigade du colonel Burk animeraient une diversion sur la gauche de l'ennemi, le gros des forces - 1^{ère} et 3^{ème} brigade - s'engagerait dans un mouvement tournant de sa droite, dégarnie, et apporterait la victoire. Les sudistes pourraient progresser à l'abri du feu de l'artillerie yankee, établie avec le principal de l'armée sur Pritchard's Hill au nord du village, grâce au massif boisé qui recouvrait Sandy Ridge à l'ouest de la colline.

Les informations d'Ashby étaient erronées. L'essentiel de la division de Shields se tenait en dehors du champ d'observation des cavaliers sudistes, dans les bois et derrière une colline au nord de la ville. Pendant que l'artillerie confédérée, qui avait pris position sur Sandy Ridge, arrosait les canonnières adverses, un aide d'état-major, Sandie Pendleton, se hissa sur un point haut de la crête et braqua son regard en direction de l'ennemi. Ce fut un choc. Des milliers de tuniques bleues avançaient dans sa direction. Les 3 500 fantassins et cavaliers se heurteraient en fait à une division complète forte de 6 500 hommes. Aussitôt instruit de la situation, le commandant se fendit d'un laconique « N'en dites

⁷⁶⁵ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants*, op. cit. vol. 1, p. 312.

⁷⁶⁶ Cité par G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, op. cit., vol. 1, p. 257.

rien. Nous devons faire face⁷⁶⁷ ». D'offensive, la bataille devint défensive. Progressivement débordés par l'agressivité et la masse des tunique bleues qui avaient pour eux la supériorité numérique, à court de munitions, gagnés par la fatigue, ils lâchèrent prise sur Sandy Ridge après deux heures de lutte. Fâché par la tournure des événements et la dispersion de sa brigade, Jackson intervint pour rallier les fuyards, les exhortant à mettre baïonnette au canon⁷⁶⁸. Cela resta sans effet. Il comptait sur le 5^{ème} régiment auquel il avait donné l'ordre de monter au feu pour redresser la situation. Mais l'ordre n'avait pas été fidèlement rempli. Garnett avait jugé plus pertinent de lui faire tenir une position défensive pour couvrir la retraite. La partie était terminée. Le repli général s'effectua en bon ordre, bien aidé par les cavaliers d'Ashby qui, de l'avis du capitaine R. P. Chew, qui servait dans l'artillerie, avaient « sauvé l'armée du général Jackson d'une destruction totale⁷⁶⁹ ». Les dommages moraux furent minimes. Un artilleur gris souligna : « Jackson a abandonné le terrain, repoussé, mais pas vaincu, défait, mais pas en déroute ni démoralisé⁷⁷⁰ ». Les pertes sudistes se chiffraient à 80 tués, 375 blessés, 233 capturés.⁷⁷¹

Jackson ne prit pas sur lui la responsabilité de la défaite - la seule qu'il connut. Elle lui incombait pourtant en partie. Il avait engagé le combat sur des informations déficientes, se contentant de croire sur parole les renseignements d'Ashby. Le positionnement et les effectifs de l'ennemi lui étaient largement inconnus ; il était donc illusoire dans ces conditions de faire coller l'action à la réalité tactique. De plus, Jackson n'avait pas pu empêcher une certaine confusion dans le commandement. Il désigna un coupable dans la personne du commandant de la brigade Stonewall, le général Garnett, accusé d'avoir décidé de battre en retraite. Son jugement était assurément sévère lorsque l'on sait que la brigade était dans une situation pour ainsi dire désespérée et que la décision de son commandant, ignorant des intentions tactiques de Jackson, lui évita une probable destruction. La sanction fut lourde. Garnett fut relevé de son commandement et traduit devant une cour martiale. Cet épilogue pointait un aspect de la personnalité de Jackson : une rectitude psychologique s'exprimant par une dureté de jugement à l'égard des officiers qui s'écartaient de la ligne de conduite ou des objectifs qu'il avait tracés. L'échec, quand il survenait, ne donnait pas lieu à un échange qui eut permis d'en cerner la cause et de dégager les responsabilités de leur auteur. Jackson y répugnait. Il était dans l'accusation, la condamnation sans appel, car l'échec ne pouvait être que la conséquence d'une faiblesse physique ou psychologique, d'un renoncement individuel. Pour lui, la discipline et le respect des ordres étaient consubstantiels au succès. « Old Jack » réclamait de ses officiers une volonté acharnée à surmonter

⁷⁶⁷ Cité par James I. Robertson, Jr, *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 343.

⁷⁶⁸ John H. Worsham, *One of Jackson's Foot Cavalry, op. cit.*, p. 68.

⁷⁶⁹ Cité par J. Kerwood, "His Daring Was Proverbial", in *Civil War Times Illustrated*, vol. 7, août 1968, p. 19.

⁷⁷⁰ George M. Neese, *Three Years in the Confederate Artillery*, New York, The Neale Publishing Company, 1911, p. 36.

⁷⁷¹ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 346.

les obstacles, même quand ceux-ci, comme ce fut le cas pour Garnett, étaient indépassables. On conduit les hommes par « l'autorité de la raison... car la raison est la première autorité, et l'autorité la dernière raison⁷⁷² », disait Louis de Bonald, philosophe du 18^{ème} siècle. Jackson ne s'inscrivait pas dans ce schéma, il incarnait une figure de l'autorité gouvernée par la passion de l'intransigeance, n'offrant aucun espoir de rédemption pour celui qui en était la cible.

Pour illustrer l'attachement incoercible de Jackson à la discipline et les inévitables tensions qui en résultèrent, on peut rapporter les événements des 15 et 16 novembre 1861 qui l'opposèrent aux officiers de la brigade Stonewall fraîchement arrivés dans la Vallée. Jackson leur avait interdit de quitter le campement sans autorisation du quartier-général. Ces officiers qualifièrent l'interdiction de « pouvoir d'autorité injustifié » car, pour résumer, elle bafouait les règles de courtoisie en vigueur dans l'armée et attentait à leur dignité. La réponse du général claquait comme l'énoncé d'un principe et une mise en garde :

Si les officiers veulent se faire obéir de leurs hommes, ils doivent demeurer avec eux, veiller assidûment à leur instruction et leur bien-être, bien les diriger pendant la bataille, de manière à inspirer l'admiration. De tels officiers n'ont pas à craindre la perte du respect parce qu'ils inséreraient dans un mot de passe les mots "en service" ou "en déplacement privé" s'ils devaient passer le piquet de garde.⁷⁷³

L'affaire Garnett ne resta pas un phénomène isolé. D'autres officiers supérieurs subirent l'acrimonie de leur commandant et furent mis aux arrêts pour « manquement au devoir », incompétence ou encore indiscipline⁷⁷⁴. Ce mode de gestion des rapports hiérarchiques et humains ne sembla pas avoir nui aux capacités opérationnelles de son armée, mais, en raison de sa dureté parfois excessive, elle aurait pu bloquer l'accès de Jackson à l'exercice d'un commandement plus important. Le procès de Garnett n'alla pas à son terme, interrompu par l'offensive du nordiste Pope en août 1862. Dans le cas contraire, il eut mis en lumière la partialité de son accusateur, la fragilité de ses arguments. Sur décision de Lee, l'officier reprit du service dans le Corps de Longstreet et trouva la mort à Gettysburg le 3 juillet 1863.

Dans le camp de l'Union, plus exactement de la part du général Shields, Kernstown donna lieu à un exercice, réussi dans un premier temps, de manipulation de l'opinion. Eloigné du commandement opérationnel en raison d'une blessure au bras reçue la veille au cours d'un accrochage avec la

⁷⁷² Louis Gabriel Ambroise de Bonald, *Pensées sur divers sujets, et discours politiques*, Paris, Adrien Le Clère, 1817, p. 291.

⁷⁷³ William Allan, *History of the Campaign of Gen. T. J. (Stonewall) Jackson in the Shenandoah Valley of Virginia : From November 4, 1861, to June 17, 1862*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1880, pp. 15-16.

⁷⁷⁴ A. Cash Koeniger, "Prejudices and Partialities : The Garnett Controversy Revisited", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1862*, éd. Gary Gallagher, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2003, pp. 228-229.

cavalerie sudiste, le général Shields avait laissé la conduite des opérations au colonel Kimball. Ce qui ne l'empêcha pas, avec un aplomb à couper le souffle, de s'arroger le mérite de la victoire. Le politicien, intéressé par l'éclat qu'il pourrait retirer de son engagement militaire, se vanta trois jours plus tard dans une lettre à un ami dont la presse se fit aussitôt l'écho, d'avoir surpassé tactiquement Jackson : anticipant son attaque, il avait placé sciemment hors la vue des éclaireurs sudistes le gros de ses forces pour l'attirer dans un piège ; en dépit de sa blessure qui l'obligea à garder le lit, il avait ordonné l'attaque sur Sandy Ridge et dirigé le placement de l'artillerie. En résumé il avait été le grand artisan de la victoire. Tout cela relevait de la plus basse désinformation à des fins de glorification personnelle. La veille de l'offensive rebelle, Shields était en réalité persuadé, avec Banks, que Jackson était sur la défensive comme en atteste le positionnement tactique de ses brigades qui n'était pas celui d'une armée prête à recevoir le choc d'une attaque⁷⁷⁵. La supercherie, aidée par la modestie de Kimball, convainc peut-être le citoyen mais elle n'abusa pas le soldat. Devant la commission sur la conduite de la guerre, en mai 1862, un général, deux colonels et un officier du service médical, aux côtés du général pendant cette journée pour lui administrer des soins, ne se privèrent pas pour renvoyer la version de Shields à ce qu'elle était : une affabulation⁷⁷⁶. Kimball, et non Shields, pourrait en toute légitimité s'enorgueillir d'avoir été le seul officier supérieur de l'Union à défaire Jackson. Pour ce brillant fait d'armes, il fut promu général de brigade. C'était oublier qu'il avait eu les moyens de détruire théoriquement l'armée sudiste. Il avait disposé 2 000 hommes pour bloquer l'accès de la colline désertée par ses troupes engagées dans les combats sur Sandy Ridge. Si elles avaient été lancées pendant la rupture des lignes rebelles, ces forces pouvaient, sans opposition directe, couper la retraite des Virginiens. Au lieu de cela, leur contribution se limita à mener des escarmouches avec la cavalerie sudiste⁷⁷⁷. La bataille avait coûté aux fédéraux 590 hommes : 118 tués, 450 blessés et 22 prisonniers/disparus⁷⁷⁸.

Les nordistes engagèrent une poursuite énergique le lendemain matin des combats avant que celle-ci ne perde en intensité. En temps de guerre, il est malaisé d'obtenir une information fiable, l'ennemi cherchant parfois à minimiser ses faiblesses et à magnifier ses forces pour brouiller le jugement adverse et lui masquer ses intentions. Il faut donc démêler le vrai du faux et accepter les règles de la désinformation pour que l'erreur ne s'insinue pas dramatiquement dans le processus de décision. Les lieutenants Junkin et Lyle, faits prisonniers, avaient assuré au cours de leur interrogatoire mené pendant la nuit que 30 000 confédérés s'apprêtaient à entrer dans la Vallée et que la bataille de la

⁷⁷⁵ Peter Cozzens, *Shenandoah 1862, op. cit.*, p. 157.

⁷⁷⁶ RJCCW, part. 3, pp. 403-414.

⁷⁷⁷ Lee Enderlin, "Battle of Kernstown: Stonewall Jackson's Only Defeat" sur le site *Civil War Trust*.

⁷⁷⁸ O.R., 12 :1, pp. 346-347.

veille n'avait été qu'une « escarmouche »⁷⁷⁹. Cette annonce influença-t-elle les généraux nordistes ? Il est sûr que Shields n'en écarta pas le bien fondé. Il ne concevait pas que Jackson pût avoir eu l'audace d'attaquer avec si peu d'hommes. A l'évidence, des renforts, qu'il évaluait à 30 000, se tenaient à proximité⁷⁸⁰. Banks était plus circonspect. A McClellan, il communiqua le 24 mars : « On ne sait toujours pas si l'ennemi est renforcé ou s'il peut soutenir un combat⁷⁸¹ ». Mais le contenu d'une lettre envoyée le même jour à son épouse le montrait pessimiste et angoissé, évoquant la possibilité de sa disparition prochaine⁷⁸². En tout état de cause, la surestimation du nombre de soldats ennemis, frein à l'action, était en grande partie due aux limites de son outil de renseignement : elle se fondait sur les informations recueillies auprès des prisonniers rebelles qui s'employèrent avec conviction à augmenter le nombre réel de leurs forces.

Les tuniques bleues ne poussèrent donc pas avec toute la vigueur nécessaire leur avantage et laissèrent l'adversaire se replier sur Rude's Hill. Le 6 avril, Banks, plus serein, écrivit à McClellan : « L'ennemi sous le commandement de Jackson est réduit à environ 6 000 hommes. Il est grandement démoralisé par sa défaite, les désertions et un état général de déprime affecte l'armée sudiste... Il n'est pas en condition pour attaquer ni pour opposer une forte résistance... je ne pense pas que Johnston le renforcera...⁷⁸³ ». Les circonstances étaient donc réunies pour une offensive déterminée. Quand il avança sur Jackson mi-avril avec 20 000 hommes, ce fut avec prudence en raison des crues de rivières générées par les pluies incessantes, du harcèlement incessant par la cavalerie sudiste qui faisait aussi office d'écran, et surtout parce qu'il surestimait le nombre de ses adversaires. Le 22 avril, il écrivait : « Jackson a définitivement abandonné la vallée de Virginie, *en route* pour Gordonsville par le passage des montagnes ». Il regrettait cette situation mais, en cela, il ne se reconnaissait aucune responsabilité directe : « Seule la paralysie de notre ravitaillement lui a permis de s'échapper⁷⁸⁴ ».

Défaite tactique, Kernstown se mua en victoire stratégique. L'action de Jackson imposa chez Lincoln et son entourage l'idée que Washington restait menacé. Le Président prit alors une décision lourde de conséquences : la division de McDowell, initialement prévue pour prendre part à la conquête de Richmond, fut chargée de la défense de la capitale nordiste ; Banks demeura dans la Vallée avec 28 000 hommes et Frémont fut renforcé par 9 000 soldats dans l'ouest de la Virginie. Non seulement ces armées ne participeraient pas à la campagne de la Péninsule, mais, en l'absence de commandement unique, elles n'opéreraient jamais en convergence sur leur théâtre d'opération.

⁷⁷⁹ Peter Cozzens, *Shenandoah 1862, op. cit.*, pp. 215-216.

⁷⁸⁰ O.R., 12 :1, p. 336 et 341.

⁷⁸¹ O.R., 12 :3, p. 16.

⁷⁸² Peter Cozzens, *Shenandoah 1862, op. cit.*, p. 216.

⁷⁸³ O.R., 12 :3, p. 51.

⁷⁸⁴ O.R., 12 :1, p. 446.

Qu'une si petite force militaire parvint, malgré une défaite, à obtenir un gain stratégique aussi substantiel avait peu d'équivalent dans l'histoire de la guerre.

c - La campagne de la Shenandoah : un commandement confédéré triomphant dans l'art de la guerre.

La campagne de la vallée de la Shenandoah constitue un exemple d'inclusion réussie du renseignement topographique dans la prise de résolution opérationnelle. La perception tactique de Jackson s'affina et gagna en lucidité après ce revers. Fonction indispensable de la stratégie, le renseignement influait sur le mécanisme de prise de décision de façon déterminante. Aussi, une information erronée pouvait-elle être porteuse de désastre. Un désastre que Jackson frôla à la bataille de Kernstown et qui faillit anéantir ses desseins. Cet épisode fut fondateur chez Jackson d'une approche organique du renseignement. Sans doute continuerait-il de lire avec la plus grande attention les rapports fournis par éclaireurs et espions, mais pour reconnaître les positions de l'ennemi, il ne se satisferrait plus d'un simple compte rendu. Il s'en remettrait, quand il le pourrait, à ses propres observations et perceptions, ce qui se traduirait par une plus grande exposition au danger et au drame du 2 mai 1863 à Chancellorsville.

Exécuter des manœuvres dans un cadre spatial parfaitement connu est le plus sûr moyen de s'assurer de leur justesse et de leur précision. C'est également conférer au général un avantage substantiel sur un adversaire qui n'est pas nanti de ce savoir et dont les troupes ne se meuvent pas avec autant de sûreté et de vitesse que les siennes. Fort de cette conviction et bien qu'il eût, lui l'homme de la Vallée, une excellente connaissance de sa géographie physique et humaine, le général Jackson profita du répit laissé par un ennemi qui ne poussa pas son avantage après Kernstown pour charger Jedediah Hotchkiss, ingénieur topographe, de réaliser une carte de la Vallée en mesure d'identifier tous les points d'attaque et de défense entre les villes de Harper's Ferry, au nord, et Lexington, au sud⁷⁸⁵. Hotchkiss était assurément l'homme le plus capable pour cette mission. « Je connaissais dans le détail chaque partie [de la vallée] déclara-t-il après la guerre, ayant marché et chevauché sur presque chacune de ses routes et parcouru ses crêtes montagneuses pendant les douze années ou plus qui précédèrent la campagne de la Vallée...⁷⁸⁶ ». La fusion de la connaissance et du savoir technique produisit un résultat remarquable. Muni d'un compact et d'un altimètre, l'ingénieur arpenta la région à cheval. Aucun détail ne semblait devoir échapper à l'œil de Hotchkiss : les rivières,

⁷⁸⁵ Jedediah Hotchkiss, *Make Me a Map of the Valley : The Civil War Journal of Stonewall Jackson's Topographer*, Dallas, Southern Methodist University Press, 1973, p. 10.

⁷⁸⁶ Cité par William J. Miller, "T. J. Jackson and the Value of "The Right Sort of Man"", in *The Art of Command in the Civil War*, éd. Steven E. Woodworth, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998, pp. 124-126.

les routes, les ponts, les cols, les moindres élévations de terrain, les caractéristiques naturelles furent marqués, les distances notées. Les informations recueillies prirent la forme de cartes en couleur qui devinrent un maillon essentiel de la chaîne de renseignement. Ces cartes, archivées à la bibliothèque du Congrès, sont toujours admirées aujourd'hui pour leurs remarquables précisions. Alors que les fédéraux, faute de disposer d'une cartographie précise, évoluaient sur un terrain dont ils ignoraient largement les subtilités, le général sudiste disposait d'un outil lui permettant d'identifier son environnement guerrier, de favoriser le déploiement efficace de son armée et de puiser dans cette maîtrise de l'espace une remarquable mobilité de nature à compenser son infériorité numérique et à lui donner un avantage tactique substantiel. Hotchkiss accompagna ses observations d'analyses qui impactèrent directement la décision opérationnelle. Ainsi, se ralliant au jugement avisé de son officier selon lequel la troupe occupait une position vulnérable à Narrow Passage, Jackson se transporta à Rude's Hill, à moins de cinq kilomètres au sud de Mount Jackson, à la fin du mois de mars⁷⁸⁷.

Sous la pression, légère, des fédéraux, et affaiblie par les combats de Kernstown, l'armée sudiste se replia à Harrisonburg le 17 avril, puis, le 19 avril, à Conrad's Store, entre la rivière Shenandoah et le col Swift Run, dans la vallée Elk Run. Elle était hors de danger direct tout en demeurant une menace pour le flanc fédéral. Jackson savait pouvoir compter sur le renfort des 8 000 hommes bien équipés et entraînés de la division du général Ewell en approche. Une menace que ne perçut pas Banks, certain d'avoir chassé l'ennemi de la Vallée. Dans son rapport adressé à Stanton le 22 avril, il assurait sur la base des informations collectées par ses éclaireurs équestres et auprès des prisonniers : « Jackson a abandonné la Vallée de Virginie définitivement, en route pour Gordonsville...⁷⁸⁸ ».

Robert Lee était, en ce mois d'avril, le conseiller militaire de Davis. De la gloire et de la légende, il n'occupait encore que l'antichambre. Le principal péril auquel Richmond était confronté, analysait-il, était de voir s'ouvrir depuis la ville de Fredericksburg un deuxième front constitué du Corps de McDowell renforcée par les forces de Banks⁷⁸⁹. Si une telle concentration de troupes se réalisait, la situation deviendrait critique et il en serait sans doute terminé de la Nation confédérée. La seule armée en mesure d'éviter ce scénario était stationnée dans la Vallée. A sa tête, un homme que l'on disait excentrique, sans aucun doute, mais un militaire dont Lee, en fin observateur, pressentait les futuritions et devinait les dispositions pour l'audace. Il engagea une correspondance informelle avec Jackson, ce qui présentait l'avantage de ne pas heurter l'autorité de Johnston. Il lui suggéra de mener une attaque conjointe avec Ewell contre Banks⁷⁹⁰. « Old Jack » doutait de ses chances de victoire

⁷⁸⁷ Al F. Sharpe, *Shenandoah County in the Civil War : Four Dark Years*, Charleston, The History Press, 2012, p. 65.

⁷⁸⁸ O.R. 12 :1, p. 446.

⁷⁸⁹ WTRL, p. 151 et 156.

⁷⁹⁰ *Idem*.

contre un ennemi très largement supérieur en nombre et proposa un plan alternatif en trois temps qui allait au-delà de la simple action de diversion :

- faire remplacer ses troupes stationnées à Conrad's Store par celles d'Ewell qui maintiendraient la pression sur Banks ;
- puis rejoindre les 2 800 hommes du général Edward Johnson qui protégeaient la route de Staunton-Parkesburg à l'ouest et frapper l'avant-garde du général Frémont qui s'apprêtait à unir ses forces - 20 000 - basées dans les Alleghenies à celles de Banks ;
- fusionner avec Ewell et se retourner contre Banks.

Jackson avait dessiné un plan stratégique simple dans sa conception, mais exigeant dans sa réalisation, puisqu'il visait à neutraliser le projet de réunion de deux armées nordistes. Lee approuva ce plan dont le succès résidait dans la capacité des troupes à se mouvoir rapidement et secrètement, ainsi que dans la fulgurance de leurs attaques⁷⁹¹. Pour mener à bien sa mission, Jackson entreprit l'une des marches les plus éprouvantes et les plus difficiles de toute la guerre au cours de laquelle les organismes furent une nouvelle fois soumis à rude épreuve. Un soldat témoigna : « Nous avons eu une météo des plus épouvantables, pluie ou neige la plupart du temps ... les chemins de terre sont presque sans fond ... la boue montait jusqu'à mes genoux⁷⁹² ». Le commandant réalisa une manœuvre déconcertante à la fois pour ses ennemis et ses propres troupes, incluse la plupart des membres d'état-major, dont il était le seul à connaître le but. « Tom Old Fool » (Vieux fou de Tom) présentait la particularité de cultiver le secret avec un art consommé, ne partageant que très rarement ses intentions avec ses subalternes. Cette singularité trouvait sa source dans sa conception tactique de la guerre que John Imboden, colonel à cette époque, a synthétisée en quelques phrases :

Toujours mystifier, tromper et surprendre l'ennemi, autant que possible. Si vous l'attaquez et triomphez de lui, n'interrompez jamais la poursuite tant que vos forces le permettent ; une armée en fuite, ardemment pressée, est prise de panique et peut être détruite par des effectifs moitiés-moindres que les siens. La deuxième règle est de ne jamais combattre contre plus puissant que soi si une manœuvre vous donne la possibilité de jeter vos forces sur un point de l'ennemi, le plus faible, et de l'écraser. De tels tactiques seront toujours couronnées de succès, et une petite armée sera en mesure d'en battre une plus importante et ses victoires répétées la rendront invincible.⁷⁹³

Cette approche impliquait pour lui d'entretenir au sein même de son armée la plus grande discrétion sur ses desseins. Ce goût pour le secret n'était pas toujours compris et avait le don

⁷⁹¹ O.R., 12 :3, p. 878.

⁷⁹² Edward A. Moore, *The Story of a Cannoneer under Stonewall Jackson*, New York, The Neale Publishing Company, 1907, p. 44.

⁷⁹³ John D. Imboden, Brigadier-General, C.S.A., "Stonewall Jackson in the Shenandoah", in *B § L*, vol. 2, p. 297.

d'exaspérer. Au début du mois de mai, pendant que Jackson réalisait la première partie de son plan dans la Vallée en repoussant l'armée de Frémont, Ewell s'emporta devant un officier. Les mots avaient la violence de celui qui désespérait du commandant :

Je vous le dis, monsieur, il [Jackson] a un grain ! Il est parti, je ne sais pas où, et m'a laissé ici avec pour instruction d'attendre son retour, mais toute l'armée de Banks avance sur moi et je n'ai pas la moindre idée de la façon dont je peux entrer en contact avec le Général Jackson ! Je vous le dis, monsieur, il est fou et je vais mettre ma division en marche pour quitter cet endroit ! Je n'entends pas qu'elle soit taillée en pièce à cause des ordres d'un fou.⁷⁹⁴

Pour surprendre l'ennemi et le tromper sur la réalité de ses intentions, il fallait privilégier la mobilité. Les infrastructures ferroviaires fournirent à Jackson les moyens d'accomplir sa *manœuvre de déception*. Sa « cavalerie à pied » fit ainsi mine de quitter la Shenandoah pour participer à la défense de Richmond, puis, lorsqu'elle atteignit la voie de chemin de fer à proximité de Charlottesville, embarqua à bord de trains qui la ramenèrent dans la Vallée, à la ville de Staunton le 4 mai. Jackson tenait, à l'instar de Napoléon, que le secret de la victoire était dans les jambes des soldats. L'ennemi allait mesurer toute la pertinence de cet apophtegme.

Totalement dupé par la manœuvre, Banks cria victoire. Un cri qui était surtout la conséquence d'une imprudence intellectuelle. Le 30 avril, deux rapports contradictoires étaient entre les mains du nordiste : l'un faisait état du mouvement sudiste vers Richmond, l'autre envisageait la réunion des forces de Johnson avec celles de Jackson en vue de lancer une attaque par Luray. Banks n'avait aucun doute que la première hypothèse ait valeur de vérité. Il l'écrivit à Stanton : « Il n'y a rien de plus que nous puissions faire dans la Vallée. Rien de ce côté-ci de Strasburg ne réclame notre présence⁷⁹⁵ ». La menace sudiste s'éloignant dans la Vallée, le ministre Stanton, sur instruction présidentielle, ordonna à Banks, le 1^{er} mai, de se retirer au nord, sur Strasburg, et à Shields de porter sa division vers Fredericksburg, dans le Département de la Rappahannock, un vaste territoire qui englobait la Virginie depuis les montagnes Blue Ridge à l'est, la partie méridionale de la rivière Potomac le long de la voie de chemin de fer Fredericksburg § Richmond au sud et la rivière Patuxent au nord⁷⁹⁶.

Sur la pression des Républicains radicaux, fâchés avec sa décision de démettre Frémont de ses fonctions dans le Missouri en novembre 1861, Lincoln avait, en mars, créé à l'attention spécifique du général le Département de la Montagne, un vaste territoire couvrant l'ouest et le sud-ouest de la Virginie, ainsi que la partie orientale du Kentucky. Le général disposait d'environ 20 000 hommes opérationnels, dont la moitié était affectée à la protection de la voie de chemin de fer Baltimore §

⁷⁹⁴ J. William Jones, "Reminiscences of the Army of Northern Virginia", in SHSP, vol. 9, p. 364.

⁷⁹⁵ O.R., 12 :3, p. 118.

⁷⁹⁶ *Ibid.*, p. 122.

Ohio essentielle pour le ravitaillement de son armée. Il ambitionnait, à la condition d'être renforcé par 10 000 ou 12 000 soldats, de lancer un vaste mouvement tournant des positions ennemies par le Kentucky et l'est du Tennessee par Knoxville au terme duquel il pourrait s'emparer d'un axe de circulation majeur, la voie ferrée Virginia § Tennessee.⁷⁹⁷ Le général Cox, fin connaisseur de ces régions, ne croyait pas à la réussite de l'entreprise pour deux raisons : la nature sauvage des espaces traversés rendait impossible le ravitaillement de l'armée et la capacité des confédérés à opérer à tout moment une concentration de forces suffisantes pour contrer la menace grâce au maillage ferroviaire à l'est du Blue Ridge⁷⁹⁸. Le Président se montra quant à lui enthousiaste. Il lui apporta son soutien et, le 31 mars, ordonna qu'une division soit détachée de l'armée de McClellan pour rejoindre son Département⁷⁹⁹. Les desseins du « Pionnier » furent enterrés par l'offensive de Jackson.

Pendant que la division d'Ewell et la cavalerie d'Ashby tenaient Banks et Shields en respect, ils étaient 9 000 sudistes sous Jackson - après leur jonction avec Johnson le 6 mai - à avoir fait mouvement vers l'ouest, en direction du hameau de McDowell où se trouvaient les 6 000 soldats de l'avant-garde de l'armée de Frémont commandée par le général Milroy. Ce fervent abolitionniste, juge dans son Etat de naissance, l'Indiana, au commencement de la guerre, avait gardé de son échec à l'entrée de West Point un mépris pour ses diplômés (il s'était contenté d'une école militaire dans le Vermont) et faisait le rêve narcissique de démontrer qu'il pouvait être leur équivalent. Il était, lui aussi, dupé par Jackson, lequel, assurait-il à Frémont le 6 mai, « ne peut pas faire mouvement depuis Port Republic en direction de mes positions avancées sans laisser Banks dans son dos... ce qu'il ne fera pas, ce dernier aurait alors la possibilité de l'attaque par derrière...⁸⁰⁰ ». Son impétuosité le conduisit à outrepasser les ordres de Frémont en ne s'arrêtant pas à Monterey, et en poursuivant son action jusqu'à McDowell, dernière étape avant de viser la ville de Staunton, quarante kilomètres à l'est.

Le sudiste Hotchkiss connaissait les principaux points militaires stratégiques de la zone. Jackson, accompagné de membres d'état-major et d'une trentaine de fantassins, fit une reconnaissance poussée qui compléta une représentation assez précise des forces et du positionnement de l'ennemi acquise grâce à ses éclaireurs. De ses observations, « Old Jack » dessina une image fidèle de la situation opérationnelle et conclut qu'un assaut frontal contre le village aurait de faibles chances de succès. Il opta pour un mouvement de flanc et, afin de garantir la réussite de la manœuvre, confia à son ingénieur la mission de trouver une route dans la montagne que pourraient emprunter l'infanterie et

⁷⁹⁷ O.R., 12 :3, pp. 32-33.

⁷⁹⁸ Jacob D. Fox, "West Virginia Operations under Frémont", in *B § L*, vol., 2, p. 178.

⁷⁹⁹ CWAL, 5, pp. 175-176.

⁸⁰⁰ O.R., 12 :3, p. 137.

l'artillerie⁸⁰¹. Rien pour lui ne se déciderait ce jour, et il se retira à son quartier-général laissant le commandement à Johnson. Dans l'attente, le gros des 9 000 rebelles fut déployé en arc de cercle sur la crête de la colline Sitlington. Deux facteurs justifiaient que l'artillerie fût laissée en retrait : en raison du relief accidenté, elle ne pouvait être transportée sur le site qu'à la force des bras et, en cas d'attaque victorieuse de l'ennemi, ne pourrait être désengagée. McDowell serait donc une bataille d'armes d'épaule. Fantassins contre fantassins.

Ce 8 mai, le général Schenck, plus ancien dans le grade que Milroy, assumait le commandement des troupes de l'Union à son arrivée dans la matinée avec 1 500 soldats. Sa situation était délicate. Schenck et ses officiers jugèrent la place « indéfendable⁸⁰² ». Les forces gouvernementales étaient enfermées dans le village au pied de la colline avec une unique route pour porte de sortie. Ils optèrent pour une évacuation de nuit. Afin que les confédérés ne viennent pas gêner les principaux ressorts d'une retraite réussie, le bon ordre et la célérité, et jeter la confusion dans la troupe, Schenck décida préalablement d'éprouver les forces ennemies et d'affaiblir leur capacité de poursuite. Une information, de toute évidence erronée, donna pour imminente le déploiement d'une batterie confédérée sur la crête⁸⁰³. Les deux généraux nordistes entrevirent la perspective de leur annihilation. A 15h00, ils décidèrent de surprendre l'ennemi et prirent l'initiative tactique en partant à l'assaut de ses positions. Sur les pentes de Sitlington l'engagement fut intense, violent. Les belligérants furent au contact pendant quatre heures. Pendant les combats, Jackson resta dans l'ombre de Johnson auquel il avait confié la conduite des troupes engagées⁸⁰⁴. En retrait, il avait dirigé les réserves vers le lieu de l'affrontement. Les tentatives nordistes pour percer le centre et envelopper les deux ailes rebelles furent repoussées et les bleus profitèrent de la nuit et du brouillard pour se retirer en toute quiétude vers Franklin.

La règle couramment observée selon laquelle l'attaquant enregistrait les pertes les plus lourdes fut ici invalidée. La bataille avait coûté 416 hommes aux confédérés dont 116 morts, et 259 aux nordistes (34 tués)⁸⁰⁵. Cette curiosité s'expliquait par le fait qu'en raison de la déclivité du terrain, les rebelles devaient tirer en position debout et qu'avec le ciel dans le dos ils constituaient des cibles plus faciles à toucher⁸⁰⁶. Les nordistes profitèrent également d'un armement très supérieur : la plupart d'entre eux

⁸⁰¹ Jedediah Hotchkiss, *Make Me a Map of the Valley*, *op. cit.*, p. 40.

⁸⁰² O.R., 12 :1, p. 461.

⁸⁰³ *Ibid.*, p. 465 ; Jonathan A. Noyalas, *"My Will Is Absolute Law" : A Biography of Union General Robert H. Milroy*, Jefferson, McFarland & Company, 2006, pp. 40-41.

⁸⁰⁴ O.R., 12 :1, p. 471.

⁸⁰⁵ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson*, *op. cit.*, p. 376.

⁸⁰⁶ Jonathan A. Noyalas, *"My Will Is Absolute Law"*, *op. cit.*, p. 43.

étaient équipés de carabine Springfield alors que les sudistes l'étaient de mousquets à canon lisse, moins précis et plus long à recharger.

La victoire apporta une bouffée de joie au peuple de Virginie et des Etats confédérés, car elle marquait le « retour de jours triomphants après une période de désastres lugubres⁸⁰⁷ ». Elle ne pouvait cependant faire oublier que l'armée de McClellan se rapprochait, lentement, mais inexorablement. Le ciel confédéré restait sombre et l'espoir fragile. Les gains stratégiques de la victoire furent essentiels. La ville de Staunton était libérée de la menace fédérale. En sécurisant ce lien de communication routier et ferroviaire crucial entre la Vallée et la capitale Richmond, Jackson s'était assuré une bonne base d'opération pour poursuivre sa campagne dans la Vallée. Encore fallait-il pour cela qu'il parât au danger que ferait peser sur sa petite armée la réunion des forces de Banks, stationnées à Harrisonburg, avec celles de Frémont, assemblées à Franklin. Ces deux villes étaient reliées par une route qui traversait les Alleghenies. Le Virginien en fit bloquer tous les cols. C'était à Hotchkiss, avec lequel il s'était entretenu en tête à tête dans le plus grand secret, qu'il confia la mission⁸⁰⁸. A lire le rapport de Frémont, le sudiste s'acquitta de sa mission avec le plus grand succès : « Les ponts et ponceaux avaient été détruits, des pierres acheminées et à un endroit des arbres jetés la route sur près d'un kilomètre et demi... Considérant qu'il ne pouvait être question de perdre du temps à déplacer les obstacles ou à prendre la voie la plus longue, allonger ma ligne de ravitaillement était un peu mieux que de faire face à une impossibilité physique⁸⁰⁹ ». Même si le rapport fut rendu plus de deux ans et demi après les faits, il ne procédait pas d'une reconstruction mémorielle a posteriori qui viserait à dédouaner la responsabilité de son auteur pour ne s'être point agrégé à Banks. L'obstruction des routes par des obstacles physiques était l'un des principaux arguments avancés à Lincoln le 28 mai 1862⁸¹⁰.

Jackson avait atteint son premier objectif militaire : empêcher la jonction des armées de Banks et de Frémont. Il détourna son attention de Schenck qui couvrit habilement sa retraite en incendiant la forêt et occupait une position tactique avantageuse à Franklin en attendant les renforts imminents de Frémont. Il la concentra sur Banks afin, comme le lui recommandait Lee dans un courrier du 16 mai, de retarder, à défaut d'empêcher, le déplacement du nordiste sur Fredericksburg ou dans la Péninsule : « Quelles que soient les actions que vous engagez contre Banks, faites le vite, et, si elles sont couronnées de succès, renvoyez-le en direction du Potomac et donnez autant que possible le sentiment

⁸⁰⁷ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut-Gen. Thomas J. Jackson*, op. cit., vol. 2, p. 75.

⁸⁰⁸ William J. Miller, "T. J. Jackson and the Value of "The Right Sort of Man"", in *The Art of Command in the Civil War*, op. cit., p. 128.

⁸⁰⁹ O.R., 12 :1, p. 11.

⁸¹⁰ *Ibid.*, p. 645.

que vous projetez de menacer cette ligne⁸¹¹ ». Mais tout faillit bien s'arrêter là, brutalement. Ewell était sous commandement de Joseph Johnston et ce dernier, conscient d'avoir en opposition devant Richmond un ennemi très largement supérieur en nombre, avait réclamé sa présence sur ce front dans un ordre du 13 mai arrivé le 17. C'était la conséquence directe du départ de la division de Shields de la Vallée pour renforcer les forces de McClellan. L'armée de Jackson, jugea-t-il, était suffisante pour tenir Banks, retranché à Strasburg, en respect⁸¹². « Old Jack » considéra la situation avec gravité. Bien qu'il fût l'expression la plus achevée du devoir militaire, Jackson ne put se résoudre à remiser son projet d'offensive et donna dans l'insubordination. Lee était à ses yeux la seule autorité militaire en mesure d'apprécier la situation sur ce théâtre d'opération. Il l'informa qu'il devrait suspendre son entreprise contre Banks si les instructions de Johnston étaient suivies et, dans cette perspective, lui demanda son avis⁸¹³. De plus, il envoya directement un message à Ewell lui ordonnant de suspendre sa marche vers Richmond jusqu'à réception de la réponse de Lee⁸¹⁴. Jackson l'ignorait, mais sur ces entrefaites Johnston avait reconsidéré sa position et envoyé à la mi-journée du 20 un message, distribué tard le même jour, autorisant Ewell à s'unir à son armée s'il n'était pas trop tard pour livrer combat contre Banks⁸¹⁵. La réponse de Lee, réceptionnée peu après, délivra définitivement Jackson de ses inquiétudes : il pouvait poursuivre sa campagne. Après avoir rallié la division d'Ewell à Luray le 21 mai, le commandant disposait désormais de 16 000 hommes et quarante-huit pièces d'artillerie qu'il lança sur la route de Front Royal le lendemain.

Ne pouvant être rallié par Frémont, après la défaite à McDowell, le nordiste Banks, isolé, s'était replié avec ses 7 000 hommes et 16 pièces d'artillerie sur Strasburg le 14 mai⁸¹⁶. Il y fit construire de puissants retranchements face à la route de la Vallée que devraient, selon lui, emprunter les rebelles. Déjà précaire en raison de son infériorité numérique, sa situation militaire se dégrada après que le ministre de la Guerre avait décidé d'étendre son périmètre défensif et d'éparpiller ses forces : 1 000 hommes devaient être détachés à Front Royal pour sécuriser la ligne de chemin de fer reliant Strasburg à la ville⁸¹⁷. Le 22 mai, sachant que Jackson marchait dans sa direction, il fit part de sa grande inquiétude à Stanton, lui réclamant des renforts en hommes et en artillerie⁸¹⁸. Les mots étaient ceux d'un homme envahi par l'anxiété, sans grande illusion sur l'issue des combats à venir et dont nous dirions qu'il avait acté l'éventualité d'une défaite : « J'ai attendu le dernier moment avant de dresser ce tableau, sachant parfaitement combien des alarmes infondées peuvent être préjudiciables

⁸¹¹ WPRL., p. 175.

⁸¹² O.R., 12 :3, p. 896.

⁸¹³ *Ibid.*, p. 898.

⁸¹⁴ *Ibid.*, p. 897.

⁸¹⁵ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 1, p. 371.

⁸¹⁶ O.R., 12 :1, p. 523.

⁸¹⁷ *Ibid.*, p. 522.

⁸¹⁸ *Ibid.*, p. 524.

à l'intérêt public, mais dans ce cas les risques de danger sont si grands qu'ils devraient être considérés de manière positive et que des mesures devraient être prises pour y faire face⁸¹⁹ ». A la Maison Blanche, c'est à peine si l'on accorda une attention aux événements de McDowell. Le 16 mai, le commandant en chef interrogea Frémont sur la possibilité de tourner son effort en direction de Richmond et non plus de Knoxville⁸²⁰. Voilà qui démontrait que Jackson n'était clairement pas considéré comme une menace. Tous les regards étaient en réalité tournés vers un seul front : la capitale des rebelles, Richmond, vers laquelle l'Armée du Potomac progressait. Jusqu'au 24 mai, Lincoln figea les forces de Frémont et offrit toute latitude aux Virginiens pour poursuivre leur offensive dans la Vallée.

Contrairement à ce qu'escomptait Banks, Jackson ne descendit pas la Vallée par la route principale (Turnpike) qui avait l'avantage, très rare à l'époque, d'être « macadamisée », c'est-à-dire d'être revêtue d'une couche de gravier posée sur un lit de ciment et d'être bordée de chaque côté par un fossé drainant pour lui éviter de se transformer en magma boueux dès que s'abattaient de fortes pluies. Le sudiste prit une route parallèle dans la vallée de Luray. Sur cette route, protégée sur ses flancs par une barrière montagneuse, se dressait la petite ville de Front Royal, un important dépôt de ravitaillement. A proximité immédiate se trouvait un pont de chemin de fer vital pour la fluidité des communications. Située dans une dépression de terrain que surplombaient plusieurs collines, la ville était indéfendable. En cas de retraite, le salut passait obligatoirement par la traversée des ponts qui enjambaient les bras nord et sud de la rivière Shenandoah. La prise du village apporterait à Jackson un bénéfice stratégique majeur. Elle pourrait couper les communications de Banks avec les armées de l'Union à l'est et le contraindre à quitter Strasburg et, finalement, la Vallée.

L'affaire fut rondement menée. La décision de lancer l'assaut fut donnée après qu'une jeune femme acquise à la cause sudiste, Belle Boyd, avait communiqué de précieuses informations sur la position des troupes nordistes et de leur artillerie⁸²¹. Dans l'après-midi du 23 mai, les 1 100 défenseurs de la ville furent chassés. Leur retraite par la route de Winchester prit rapidement des allures de déroute totale. Cernés de toute part, 700 fuyards déposèrent les armes et se rendirent. Au total, 773 nordistes étaient hors de combat. Les assaillants déplorèrent 36 tués et blessés.⁸²²

Lorsqu'il apprit que la garnison de Front Royal était tombée, Banks s'obstina à n'y voir qu'une diversion. Il restait convaincu que l'ennemi l'attaquerait par la route de la Vallée au sud⁸²³. Le

⁸¹⁹ *Ibid.*, p. 525.

⁸²⁰ *Ibid.*, p. 10.

⁸²¹ Richard Taylor, *Destruction and Reconstruction : Personal Experiences of the Late War*, New York, D. Appleton and Company, 1879, p. 43.

⁸²² Peter Cozzens, *Shenandoah 1862*, *op. cit.*, p. 307.

⁸²³ Champ Clark, *Decoying the Yanks : Jackson's Valley Campaign*, Alexandria, Time-Life Books, 1984, p. 128.

mouvement de Jackson, qui n'était pas sans rappeler celui de Bonaparte lors de la campagne d'Italie en 1800, l'avait totalement mystifié. Il avait décidé de tenir tête craignant davantage les conséquences politiques d'une retraite que son adversaire⁸²⁴. Renseigné pendant la nuit sur l'ampleur des forces assaillantes, il adopta une attitude plus raisonnée et, dans la matinée du 24, ordonna à ses brigades de quitter la ville pour, écrivit-il à Washington, « anticiper l'occupation de Winchester par l'ennemi⁸²⁵ ». Toute la journée du 24, les fédéraux furent harcelés par l'artillerie et la cavalerie sudiste et durent abandonner en chemin un grand nombre de chariots - environ une centaine - et de provisions. Néanmoins, ils furent les premiers à atteindre Winchester vers 17h00. L'attitude de Banks, au cours de cette nuit, pourrait-elle trouver grâce aux yeux de l'historien, même le plus indulgent ? Passons sur le fait qu'il avait dès son arrivée dans la ville informé le ministre de la Guerre qu'il retournerait à Strasburg « immédiatement⁸²⁶ ». Ce qui ne se pouvait. La journée avait été rude, le général avait été très actif et la fatigue devait avoir altéré sa lucidité. Il avait pourtant décidé de faire face et de livrer combat pour laisser le temps à son train de ravitaillement de se mettre hors de portée de l'ennemi. Mais on ne le vit pas, comme on pouvait s'y attendre, s'acharner à la besogne, donnant ici des ordres, veillant là avec la plus grande assiduité à déployer ses régiments sur les points de défense les plus remarquables. Le nordiste pêcha-t-il par excès de confiance ou d'inconscience ? On sait qu'il se rendit à son état-major et prit un bain, déléguant la défense de la ville à son second, le général Williams, lequel, fâché avec le bon sens tactique et aussi gêné par l'obscurité, ne positionna aucune pièce d'artillerie sur les premières hauteurs qui dominaient la ville et les routes qui y menaient⁸²⁷. Il installa une brigade forte de 4 500 hommes et de douze canons sur la deuxième ligne de colline, moins élevée, et la Turnpike au sud-ouest et une deuxième sur les routes de Front Royal et de Millwood ; la cavalerie complétait le dispositif au centre avec deux canons. Il y avait position plus mauvaise, mais que pouvaient peser 6 500 hommes affaiblis physiquement et moralement face à 16 000 tout aussi éreintés, mais galvanisés par leurs récents succès ?

Jackson avait analysé les erreurs de Kernstown, dont certaines lui étaient imputables. Il n'était pas question de les reproduire ici et de laisser l'ennemi lui échapper. Au terme d'une reconnaissance qui lui permit d'apprécier la configuration tactique de l'adversaire, le commandant arrêta un plan d'attaque qui prévoyait de fixer l'armée adverse sur sa ligne de résistance, puis d'engager ses brigades dans une attaque de flanc. La poursuite s'était terminée tard dans la nuit. L'armée sudiste n'avait pu goûter que deux heures de repos et au moment où l'aube du dimanche 25 mai s'annonçait, elle était

⁸²⁴ Benton Rain Patterson, *Lincoln's Political Generals : The Battlefield Performance of Seven Controversial Appointees*, Jefferson, McFarland & Company, 2014, pp. 60-61 ; O.R., 12 :1, p. 526.

⁸²⁵ O.R., 12 :1, p. 527.

⁸²⁶ *Idem*.

⁸²⁷ Benton Rain Patterson, *Lincoln's Political Generals*, *op. cit.*, p. 71.

à pied d'œuvre. Aux premières lueurs de l'aube, la brigade Stonewall fendit l'épais brouillard qui recouvrait la route de la Vallée et sécurisa une hauteur au sud-ouest de la ville. Les artilleurs sudistes y disposèrent trois batteries et engagèrent un duel avec leurs homologues nordistes. La canonnade dura une heure et tourna à l'avantage des gris. Jackson lança la brigade de Louisiane pour parer à une menace de débordement sur sa gauche. Les « Tigres » essayèrent un feu nourri. Le trouble fut de courte durée et une charge énergique pulvérisa la résistance. A l'est, sur la route de Front Royal, les fédéraux se défendirent vaillamment. Protégés derrière un muret de pierre, ils repoussèrent le premier assaut avant de s'effondrer sous le nombre des attaquants, habilement appuyés par l'artillerie. Débordées sur leurs deux flancs, les tuniques bleues fuirent dans la plus grande confusion à travers les rues de Winchester en direction du Potomac. Banks chercha à rétablir un semblant d'ordre et interpella les fuyards : « Mon Dieu, n'aimez-vous donc pas votre pays ? ». La réponse de l'un d'entre eux était cinglante : « Oui, et j'essaie de le rejoindre le plus vite possible⁸²⁸ ».

La bataille de Manassas était restée gravée dans la mémoire de Jackson comme une victoire inachevée. Il voulait détruire l'armée ennemie et ne pas se limiter à lui infliger une nouvelle défaite tactique. Les fantassins, privés de sommeil une grande partie de la nuit précédente, avaient atteint les limites de ce qu'ils pouvaient endurer, les forces leur manquaient pour poursuivre leur effort. Le commandant comptait donc sur sa cavalerie. Des raisons protocolaires ruinèrent son ambition. Ashby était introuvable. Le seul espoir résidait dans Steuart qui commandait la cavalerie d'Ewell. Or, celui-ci fit savoir à Pendleton qu'il n'obéissait qu'aux ordres de son général⁸²⁹. Quand Ewell put donner l'ordre attendu, deux heures s'étaient écoulées. Sur un ton désabusé, le vainqueur du jour soupira : « Jamais une telle occasion ne s'est présentée pour la cavalerie. Oh si seulement ma cavalerie était en ordre de bataille !⁸³⁰ ». La poursuite fut un échec. Banks et ce qui lui restait d'armée avaient sauvé leur peau.

Banks avait perdu la moitié de sa division après Winchester et Front Royal : 3 500 hommes, dont 3 000 avaient été faits prisonniers. Comme tout politicien averti, il connaissait le poids des mots. Il fit donc état dans son message à Stanton d'une retraite exécutée en bon ordre à la sortie de la ville, taisant la débâcle qu'il venait de subir⁸³¹. Les citoyens de la ville accueillirent les libérateurs avec jubilation. La liesse populaire retentit dans les rues où se multipliaient les gestes de gratification et les cris de joie. Neuf mille trois cents armes furent saisies ainsi qu'un précieux matériel médical. Insuffisant pour que Jackson chassât les lourds regrets qu'il nourrissait au soir du 25 mai. En effet,

⁸²⁸ Edwin E. Bryant, *History of the Third Regiment of Wisconsin Veteran Volunteer Infantry 1861-1865*, Madison, 1891, p. 69.

⁸²⁹ O.R., 12 :1, p. 706.

⁸³⁰ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 1, p. 403.

⁸³¹ O.R., 12 :1, p. 528.

les troupes de Banks n'étaient pas totalement anéanties, celles qui avaient pu fuir étaient saines et sauvées derrière le Potomac. Pour la Confédération, l'essentiel était ailleurs. Les « héros » de la Shenandoah avaient obtenu un succès stratégique crucial pour la défense de Richmond et la poursuite de la guerre. Le mouvement combiné tant redouté de l'armée de McClellan et du Corps de McDowell sur la capitale sudiste ne verrait pas le jour.

A Washington, la nouvelle du désastre fut, pour certains, un traumatisme. Stanton était « agité comme une fille ayant croisé une vache dans la rue », constata l'un de ses amis⁸³². Le commandant en chef subit lui aussi l'onde de choc déclenchée par la présence de Jackson dans cette partie de la Vallée. Il fut décrit par une majorité d'historiens comme happé par la peur de voir fondre les rebelles sur Washington. Il faut reconnaître que les failles du renseignement nordiste brouillèrent la vision du commandant en chef en le plongeant dans un épais « brouillard » de guerre. Le général John Geary commandait une brigade de 2 200 hommes affectés à la protection du col de Manassas que traversait la voie de chemin de fer. Il adressa les 24 et 25 mai des rapports alarmistes fondés en grande partie sur les observations d'esclaves fugitifs, qui fit admettre à Lincoln la possibilité que l'armée de Jackson avait franchi la montagne et engagé un mouvement « général et concerté » vers le nord⁸³³. Les décisions prises par Lincoln le 24 mai poursuivaient un double objectif. Défensif en suspendant la marche du Corps de McDowell pour rejoindre McClellan depuis Fredericksburg⁸³⁴. Offensif en lançant Frémont et une partie des forces de McDowell (20 000 hommes) sur les arrières de Jackson pour l'enfermer dans la Vallée, le capturer ou le détruire⁸³⁵. La réussite de l'opération résidait dans la rapidité d'exécution des deux généraux. C'était, insista Lincoln auprès de McDowell, « une question de jambes⁸³⁶ ».

La situation de Jackson était précaire. Une manœuvre rapide de Frémont sur Harrisonburg, comme le lui demandait le Président⁸³⁷, le positionnerait cent trente kilomètres derrière l'armée rebelle, lui interdisant toute possibilité de s'échapper de la Vallée. Si Frémont et McDowell jaillissaient ensemble dans la Shenandoah, Jackson serait pris en tenaille. Théoriquement. Jackson ne présentait aucun signe trahissant une inquiétude ou laissant supposer qu'il se croyait en danger. Résolument entreprenant, il avait envoyé la brigade Stonewall faire une démonstration de force à Harper's Ferry. Dans le même temps, il avait réclamé des renforts, sûr qu'avec 40 000 hommes il pourrait traverser le Maryland, « lever le siège de Richmond et déplacer le front des rivages du Potomac à ceux de la rivière

⁸³² Cornelia Peake McDonald, *Diary*, Madison, University of Wisconsin Press, 1992, p. 68.

⁸³³ O.R., 12 :3, pp. 240-241 ; CWAL, 5, p. 235.

⁸³⁴ *Ibid.*, p. 232.

⁸³⁵ *Ibid.*, pp. 230, 232-233, 236.

⁸³⁶ *Ibid.*, p. 246.

⁸³⁷ *Ibid.*, p. 231.

Susquehanna⁸³⁸ ». En vain. Maintenant que l'Union avait repris l'initiative et qu'il était renseigné sur les mouvements adverses contre lui, le commandant estima que le temps était venu de mettre son armée en sécurité. Il décida de prendre l'ennemi de vitesse et quitta Winchester pour Strasburg le 31 mai, emmenant avec lui plus de 2 000 prisonniers. Une manœuvre d'une témérité extrême qui en cas d'échec signifiait la fin de l'Armée de la Vallée. Cette approche du danger, selon laquelle il est moins constitutif des forces en présence que de celui qui les commande, nous apprend que Jackson ne concevait pas seulement la guerre comme la confrontation de deux armées, mais aussi et surtout comme celle de deux intelligences. Or, sur ce dernier point, nul ne lui contesterait sa réelle supériorité. Les généraux chargés de l'anéantir n'avaient ni l'audace ni la force de caractère nécessaires et, de plus, ils étaient à la tête de forces isolées les unes des autres. Aucun ne prendrait le risque de l'affronter individuellement. Les faits donnèrent raison au Virginien : les généraux nordistes ne furent pas l'antidote au poison qu'il représentait.

McDowell ne serait pas à blâmer. Il s'exécuta immédiatement et envoya la division de Shields, suivie d'une seconde sous le général Ord, dans la Vallée. Il ne discuterait pas un ordre présidentiel, mais, malgré tout, comme il ne croyait pas au succès de la manœuvre, il se permit de le faire savoir. Une seule phrase résumait sa pensée critique : « Vous ne tirerez aucun bénéfice de ma présence là-bas et en perdrez beaucoup ici ». Le principal argument avancé touchait au bon sens : « Un coup d'œil sur la carte permettra de voir que la ligne de retraite des forces ennemies par la vallée est plus courte que la mienne pour l'atteindre⁸³⁹ ».

De la tenaille qui devait broyer les rebelles, Frémont était la branche qui devait actionner la tête. Mais il exécuta sa manœuvre par la vallée de la Shenandoah avec au mieux une rare nonchalance, au pire une désespérante incompetence. Au lieu de rejoindre Harrisonburg, il se porta sur la ville de Moorefield, au nord. La présence des cavaliers d'Ashby à McDowell l'avait dissuadé d'emprunter cette route, la plus rapide pour rejoindre Harrisonburg. Le nordiste avait alors envoyé sa cavalerie en éclaireur sur une route secondaire. Placés en embuscade sur les hauteurs qui surplombaient le défilé Brock, 50 confédérés annulèrent cette alternative. Leur supérieur, le colonel Imboden, relata les faits : « [ils] tirèrent une volée de balles mortelles sur la colonne en rang serrée. Face à une attaque inattendue et lancée par un ennemi de force inconnue, la colonne de fédéraux s'arrêta et hésita à avancer. Une seconde volée de balles et le "rebel yell" crié depuis les hauteurs les firent rebrousser chemin et on ne les revit plus⁸⁴⁰ ». Sur ordre de Lincoln, Frémont bifurqua vers l'est, en direction de Strasburg pour couper la retraite aux sudistes opérant dans la région de Winchester et de

⁸³⁸ Philadelphia Weekly Times, 11 février 1882 ; E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, *op. cit.*, pp. 99-100.

⁸³⁹ O.R., 12 :3, p. 220.

⁸⁴⁰ John D. Imboden, "Stonewall Jackson in the Shenandoah", in *B § L*, vol. 2, pp. 291-292.

Martinsburg⁸⁴¹. Le nordiste évaluait leur nombre entre 30 000 et 60 000, les troupes de Jackson ayant été grossies, selon lui, par celles d'Ewell et de Longstreet⁸⁴². Une fantaisie digne d'un McClellan devant laquelle Lincoln écuma de colère : « L'ennemi à Winchester ou dans ses environs ne peut excéder 20 000 hommes, probablement pas plus de 15 000. Où sont vos forces ? Elles devraient être à cet instant à Strasburg. Réponse immédiate⁸⁴³ ». Quand Frémont approcha de Strasburg, il était trop tard, c'est l'arrière garde de l'armée rebelle qu'il avait en vue.

Shields (Corps de McDowell), détaché en urgence dans la Vallée avec 10 000 soldats, resta apathique les vingt-quatre heures qui suivirent son entrée à Front Royal le 30 mai au lieu de poursuivre sa route vers Strasburg, ce qui lui aurait très vraisemblablement permis de couper la retraite des rebelles⁸⁴⁴. Le militaire avisé, conscient que la vitesse d'exécution était la clé du succès, chercherait en vain une explication à cette coupable inertie. En parfait politicien rompu à savoir répondre de tout, même des actes les moins excusables, Shields en avait une. « Nous aurions pu occuper Strasburg, écrivit-il au ministre Stanton le 2 juin, mais nous ne nous serions pas permis d'interférer avec l'objectif assigné à Frémont ». Et d'ajouter avec perfidie : « Son échec a sauvé Jackson⁸⁴⁵ ». Lorsque les tuniques grises atteignirent Strasburg, Frémont était à cinq kilomètres à l'ouest et Shields à vingt kilomètres à l'est suivi par une autre brigade (Ord). Le piège fomenté par Lincoln ne s'était pas refermé sur Jackson. Les fédéraux payèrent chèrement le prix de leur incurie.

Le 2 juin, « Old Jack » retraite sur Mount Jackson. Le 5, il était à Harrisonburg. Les escarmouches entre l'arrière-garde confédérée et les éléments avancés ennemis furent permanents. Au cours de l'une d'elles, Ashby fut frappé par une balle en pleine poitrine. Le coup était mortel. A l'annonce de la mort du « chevalier noir », Jackson s'isola et s'enferma dans le silence et la prière. Malgré les travers et les insuffisances de son lieutenant qui pénalisèrent son action, Jackson savait avoir perdu son meilleur cavalier dont il vanterait « l'audace proverbiale, les capacités d'endurance incroyables, le trait de caractère héroïque, la sagacité quasi intuitive à deviner les buts et les mouvements de l'ennemi⁸⁴⁶ ».

La théorie de la défense reposait, selon Clausewitz, sur la combinaison du temps, de l'espace et de la force⁸⁴⁷. Jackson maria ces éléments avec maestria. Pour cela, il démontra une nouvelle fois une parfaite gestion des particularités géographiques de la région qui lui permit de gagner une bataille

⁸⁴¹ O.R., 12 :1, p. 646.

⁸⁴² *Ibid.*, p. 648.

⁸⁴³ *Idem.*

⁸⁴⁴ *Ibid.*, p. 682.

⁸⁴⁵ O.R., 12 :3, p. 322.

⁸⁴⁶ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson*, *op. cit.*, vol. 2, p. 135.

⁸⁴⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 495.

stratégique majeure : empêcher la concentration des forces nordistes que permettait l'existence de trois ponts enjambant la rivière de la Shenandoah entre Port Republic et Front Royal. Il fit détruire par sa cavalerie, plus véloce que son opposante, ces trois ouvrages, consolidant sa ligne de défense. Dans l'incapacité de passer sur la rive nord et de faire sa jonction avec Frémont, Shields était dans l'obligation de poursuivre sa route par la Vallée de Luray et d'aborder Port Republic par l'est.

Pour Jackson, les événements se précipitèrent, ne laissant pas de temps au deuil. Frémont et Shields le talonnaient. La poursuite amena les belligérants à converger vers Port Republic. La petite ville était située à l'extrémité d'une langue de terre, de chaque côté de laquelle coulait une rivière. La rivière nord et la rivière sud se rejoignaient au nord-est du village pour former le bras sud de la Shenandoah. La traversée de la rivière nord n'était possible que par un pont de bois en possession des confédérés et la rivière sud par deux gués. En état d'infériorité numérique, le seul moyen de soustraire ses forces à l'anéantissement était pour Jackson d'empêcher le regroupement de ses poursuivants. Tacticien appliqué, celui-ci s'y employa en détruisant les ponts en aval de la rivière. Il avait désormais en face de lui deux fractions d'armée qu'il pouvait tenter de réduire l'une après l'autre. A cette fin, il réalisa une manœuvre sur position centrale, chère à Napoléon, et sépara son armée en deux forces. La première, forte de 6 000 hommes conduits par Ewell, était stationnée sur une ligne de crête, huit kilomètres au nord-ouest de Port Republic, à proximité du village de Cross Keys. La position était idéale. Face aux troupes et parallèlement à elles, s'étirait un cours d'eau, tandis que les ailes étaient protégées par une épaisse végétation boisée. La seconde, celle de Jackson, était alignée sur les hauteurs nord de la ville et pouvait ainsi tenir Shields en respect.

La confiance était de rigueur chez Shields. Le souvenir de Kernstown en était peut-être la cause. « Je pense que cette fois nous tenons Jackson », écrivit-il à Frémont⁸⁴⁸. Les faits faillirent bien lui donner raison. Les sudistes avaient commis l'imprudence de ne pas protéger l'accès à Port Republic depuis les gués de la rivière sud. Le 8 juin à 8h00, une partie de la cavalerie nordiste sous les ordres du colonel Samuel S. Carroll avança sous couvert d'un épais brouillard, traversa sans encombre la rivière avec deux pièces d'artillerie et entra dans la ville avec l'intention de s'emparer du pont. L'audace faillit être payante et bouleverser le cours de la guerre. Deux compagnies de cavalerie sudistes se déshonorèrent, l'une se repliant « dans un désordre scandaleux », l'autre fuyant « honteusement » de l'avis du commandant⁸⁴⁹. Il faut sans doute voir dans cet épisode peu glorieux l'une des conséquences directes de la disparition d'Ashby : toujours sous le choc causé par la mort de leur officier, les cavaliers étaient désorientés et avaient perdu une partie de leur ardeur à combattre. Jackson galopa à bride abattue en direction du pont, manqua d'être capturé, traversa l'ouvrage sous

⁸⁴⁸ *Ibid*, p. 431.

⁸⁴⁹ O.R., 12 :1, p. 713.

les projectiles avant de gagner les hauteurs sécurisées. Jackson l'avait échappé belle. Ce n'était pas le cas de certains membres de son état-major qui furent faits prisonniers. Il se remit à la besogne, organisa la riposte avec entrain. Le visage martial, le geste plein d'autorité, il dirigea personnellement le feu de l'artillerie contre le canon fédéral en batterie devant le pont. Puis il lança le 37^{ème} de Virginie dans l'action. Les cavaliers bleus chavirèrent dans la confusion et s'enfuirent. L'ordre était rétabli à Port Republic en fin de matinée. Pour le garantir, une brigade fut affectée à la surveillance des gués. Pour ne pas avoir détruit le pont qu'il tint pendant trois quarts d'heure, Carroll essuya une cinglante critique de la part de Shields que ce dernier exprima dans son rapport dans des termes rudes, parlant d'une « méprise inexplicable » et d'une « erreur fondamentale »⁸⁵⁰. Shields malmenait la vérité. Il n'existe aucune trace d'un ordre émanant de sa part à l'attention de Carroll pour détruire l'ouvrage. Au contraire. Le 4 juin il lui avait commandé de se rendre à Port Republic pour y « sauver le pont »⁸⁵¹.

Dans la fraîcheur de ce matin dominical, Frémont témoigna d'un esprit d'entreprise peu commun pour un homme de coutume timoré. En apparence. A 10h00, il fit donner le canon contre le centre d'Ewell, puis la brigade de Stahl - cinq régiments composés majoritairement d'Allemands et d'autres nationalités européennes - s'élança sur la droite rebelle tenue par le général Trimble, un vétéran de 60 ans au tempérament fougueux. Déployés dans une forêt de chênes sur la crête de Victory Hill, les défenseurs la laissèrent approcher avant de jaillir hors de leur cachette pour délivrer des volées de balles assassines. Saisis de stupeur, les bleus se débandèrent et reculèrent. Trimble attendit un nouvel assaut que les fédéraux meurtris (environ 400 pertes) n'eurent pas le cœur de lancer. Assisté de deux régiments de Virginiens, le général sudiste poussa son avantage, renvoya l'ennemi sur sa ligne de départ et occupa une position menaçante sur le flanc gauche de l'Union. Une tentative nordiste désordonnée contre le centre n'obtint pas de meilleur résultat. Quant à l'attaque sur l'aile gauche rebelle, elle ne dépassa pas le stade de la timide démonstration ; Frémont l'annula quand il eut connaissance de la débâcle de Stahl. Malgré ses 11 000 hommes, le commandant nordiste s'était une nouvelle fois montré médiocre. Absent de la ligne de front, il fut incapable de mettre à profit sa supériorité numérique au moyen d'une action coordonnée et déterminée. Il avait perdu 684 hommes (114 tués), son adversaire 288 (41 tués), ce qui ne l'empêcha pas de travestir la réalité en rapportant le 12 juin que les pertes de l'ennemi, qu'il évaluait à pas moins de 1 200, excédaient très largement les siennes et en donnant au lecteur le sentiment, assez surréaliste au regard des circonstances, qu'il avait remporté la confrontation⁸⁵².

⁸⁵⁰ *Ibid*, p. 684.

⁸⁵¹ O.R., 12 :3, p. 335.

⁸⁵² O.R., 12 :1, pp. 657-658, 664-665, 784.

Le lendemain devait être un jour de gloire pour Jackson qui avait décidé de mener deux batailles successives, l'une contre Shields devant Port Republic et, l'affaire terminée, la seconde contre Frémont. « Old Jack » exposa son plan à Ewell : pendant que ce dernier se mettrait en marche à l'aube pour le rejoindre, il attaquerait avec quatre brigades ; la brigade de Trimble et une partie de celle de Patton resterait à Cross Keys pour « bluffer » Frémont et celle de Taliaferro garderait Port Republic. En quittant le quartier général à 23h00, Ewell se tourna vers son chef de cavalerie : « Vous souvenez vous lorsque j'ai traité ce vieil homme de vieille femme ? Et bien je retire ce que j'ai dit. Je ne porterai plus de jugement prématuré sur quiconque. Old Jackson n'est pas idiot. Il a de la méthode dans sa folie⁸⁵³ ». Ewell était conquis. La sidération était le dénominateur commun des sentiments ressentis par les officiers d'état-major : c'était « une nouvelle folie » dit Sandie Pendelton ; Henry Kid Douglas, plus mesuré, parlait d'« une audace de plus »⁸⁵⁴.

A l'aube du 9 juin, la brigade Stonewall, suivie de la brigade de Taylor, traversa la rivière sud dont les eaux avaient monté. Un pont fut improvisé à la hâte avec des éléments de wagons pour la traversée. Fragile, l'ouvrage ne permettait pas un passage rapide et en masse des soldats. C'est donc sans pouvoir escompter un renfort immédiat en cas de besoin que la brigade s'avança dans une vallée étroite, entre les pentes du Blue Ridge et le bras méridional de la rivière Shenandoah. Jackson avait privilégié la rapidité à la sécurité.

En face, les tuniques bleues étaient deux brigades de 3 000 hommes sous les ordres du général Tyler - Shields était à l'arrière progressant difficilement sur la route boueuse de Luray avec ses deux dernières brigades⁸⁵⁵ - et la majorité d'entre eux avait combattu et défait Jackson à Kernstown. Abrisée en contrebas d'une route et derrière un ruisseau, l'infanterie occupait une position défensive remarquable. Sur sa gauche, trois pièces d'artillerie garnissaient le sommet calciné d'une petite crête appelée « le charbon de bois » (coaling), et trois autres sa base. C'était la clé de voute de la position nordiste, protégée sur son flanc par un épais massif forestier.

Pour Jackson, les erreurs de Kernstown semblèrent se reproduire. L'attaque intervint sans reconnaissance préalable du terrain et de la force réelle de l'adversaire. Le général Winder scinda sa brigade. Le 2^{ème} et le 4^{ème} régiment de Virginie, renforcés avec deux canons, se virent confier la mission de tourner le flanc gauche de l'Union et d'enlever le « coaling ». Les deux autres régiments menaient l'offensive. Ces derniers progressèrent avec prudence sur une route détrempée et éliminèrent sans difficulté les piquets nordistes avant d'être pris pour cible par l'artillerie ennemie. Les boulets firent des ravages dans les rangs, ils « dévast[ai]ent la plaine comme la lave brûlante d'un

⁸⁵³ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 438.

⁸⁵⁴ Henry Kyd Douglas, *I Rode with Stonewall*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1940, p. 89.

⁸⁵⁵ O.R., 12 :1, pp. 21-22.

volcan en éruption⁸⁵⁶ » se souviendrait un vétéran. Les deux bouches à feu sudistes disposées sur la gauche de la route ripostaient du mieux qu'ils pouvaient, mais étaient impuissantes à réduire la canonnade adverse. Pendant ce temps, les deux autres régiments de la brigade peinaient à atteindre la crête pour détruire les pièces d'artillerie et mettre fin à ce qui prenait une tournure sinistre pour leurs camarades. La forêt était si dense qu'ils avançaient avec la plus grande difficulté. Parvenus enfin à une centaine de mètres de la batterie, ils entamèrent l'affaire à coup de mousqueterie. Les deux régiments d'infanterie qui couvraient la batterie adressèrent en retour un feu nourri. Les gris ne pouvaient se maintenir et se replièrent en désordre.

Jackson considéra la situation avec une froide raison. Il dut se soumettre à la pression des circonstances. Les espoirs d'une double victoire s'étaient envolés. L'attaque exigeait qu'elle fût rapidement conclue pour ensuite se tourner contre Frémont. Précipitée, elle avait débouché sur un échec. La situation de Winder empirait minute après minute et le poussa à réclamer des renforts. Trimble et Patton, restés à Cross Keys, reçurent l'ordre de rejoindre l'armée en difficulté après avoir détruit le pont qui enjambait la rivière nord. L'urgent était d'éviter la désintégration des confédérés mal en point.

Lorsque les hommes du général Taylor s'avancèrent enfin vers lui, Jackson se tourna vers Hotchkiss auquel il lança : « Accompagnez Taylor et prenez cette batterie⁸⁵⁷ ». En attendant que les « Tigres » réalisassent leur manœuvre et fondissent sur le flanc nordiste, Winder lança deux régiments de la brigade Stonewall, soutenus par le 7^{ème} de Louisiane, dans une course en avant. La sanction fut cinglante. Leurs munitions épuisées, les assaillants ne pouvaient plus tenir leur position. Une contre-attaque des fédéraux les rejeta huit cents mètres en arrière. Trois nouveaux régiments se jetèrent dans la mêlée pour la contenir. Sans succès. La déroute fut évitée de justesse grâce à deux régiments de la division de Ewell qui avaient rejoint le front. Ils abordèrent l'ennemi par son flanc et lui décochèrent une volée de balles, semant le désordre dans ses rangs. Ils ralentirent la belle propulsion nordiste avant d'être sévèrement désorganisés. Les tuniques bleues étaient prêtes à clamer victoire. A ce moment, le « coaling » entra en effervescence, crépitant des décharges répétées des fusils. Taylor était à l'ouvrage.

Hotchkiss avait été une nouvelle fois précieux. Ayant étudié les lieux et dessiné une carte des alentours de Port Republic, il fut en mesure de guider une partie de la brigade de Taylor le long d'un

⁸⁵⁶ William C. Oates, *The War Between the Union and the Confederacy, and Its Lost Opportunities, with a History of the 15th Alabama Regiment and the Forty-eight Battles in which it was Engaged... the War Between the United States and Spain*, New York, The Neale Publishing Company, 1905, p. 104.

⁸⁵⁷ G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, op. cit., vol. 1, p. 469.

sentier forestier débouchant sur un défilé opposé aux batteries⁸⁵⁸, tandis que l'autre partie, environ les 2/5, avait avancé difficilement sur sa cible à travers un épais massif boisé se dirigeant au bruit des batteries nordistes en action. Les arbres avaient masqué la progression des gris. Leur assaut surprit les tuniques bleues et emporta la place. Pour quelques minutes, le temps pour des fédéraux déterminés et combatifs de se ressaisir et de les repousser au terme d'une lutte faite de corps à corps sauvages. Les défenseurs furent une nouvelle fois délogés de la crête avant d'en reprendre possession. L'arrivée providentielle d'Ewell à la tête de deux régiments de Virginiens scella définitivement le sort des combats. Les fédéraux cédèrent définitivement devant la poussée sudiste. Risquant d'être submergés, leurs propres canons entre les mains de l'ennemi et maintenant tournés contre eux, ils retraits sur toute la ligne. Il était 10h30.

Taliaferro, promu général de brigade en mars 1862, comptait parmi ces généraux qui, selon l'avis de Jackson, devait leur avancement à leurs relations politiques. Bien qu'il eût le goût de la discipline en commun avec le commandant, ce dernier ne l'aimait pas. Taliaferro, alors colonel, était l'un des signataires les plus élevés en grade de la pétition du 25 janvier, et c'était au sein de sa brigade que la démoralisation et le mécontentement furent les plus enracinés, conduisant Jackson, ainsi qu'il le souligna dans son rapport officiel, à abandonner la poursuite de son action contre l'ennemi⁸⁵⁹. C'était donc contraint par la tournure des événements que Jackson fit appel à lui pour se rendre dans les meilleurs délais sur le champ de bataille où les hommes de Winder étaient en grande souffrance et sur le point de céder. Taliaferro dit avoir fait preuve d'une « extraordinaire célérité⁸⁶⁰ » pour se rendre dans la zone des combats, de celle qui n'aurait pas aboli le jugement de Jackson à son égard mais en aurait sans doute modéré la sévérité. Quoi qu'il en fût, quand la brigade atteignit sa destination, ce fut pour constater que les fédéraux étaient en fuite. Sa contribution à la victoire était marginale, elle se restreignit à donner la chasse aux bleus en déroute. La participation de la cavalerie sudiste amplifia la confusion qui régnait parmi les fuyards. Quatre cent cinquante furent faits prisonniers. La poursuite s'étendit sur plusieurs kilomètres. Chancelants de fatigue et dissuadés par un terrain défavorable, les confédérés revinrent sur leur pas.

Le général Frémont fit alors son apparition sur le versant opposé de la rivière. A cet instant, il ne pouvait être d'aucune aide pour les battus du jour. Il avait pourtant été informé de la probabilité d'un mouvement rétrograde confédéré au milieu de la nuit par le général Milroy, mais avait écarté toute idée de poursuite et choisi de rester inactif jusque 10h00 du matin⁸⁶¹. Il n'avait pas plus tenu compte

⁸⁵⁸ O.R., 12 :1, p. 719.

⁸⁵⁹ O.R., 5, p. 393.

⁸⁶⁰ O.R., 12 :1, p. 774.

⁸⁶¹ Peter Cozzens, *Shenandoah 1862, op. cit.*, p. 490.

du message que Shields lui avait adressé la veille vers 8h00 en forme d'avertissement : « Si vous ne l'attaquez pas [l'ennemi] en force cette nuit et ne le rejetez pas sur la rivière, je redoute qu'il ne traverse le pont pendant la nuit et ne le détruise par le feu, vous ne pourriez alors me porter assistance. Si cela se produisait, ayant deux brigades en face de moi, il me sera difficile de leur résister⁸⁶² ». Pourquoi Frémont ne se tint-il pas en alerte et ne prit-il pas un soin particulier à disposer des éclaireurs sur son front pour connaître les intentions sudistes et se lancer à sa poursuite en cas de retraite ? La réponse nous ramène aux insuffisances du général. Ce 9 juin, l'action de Frémont se limita à un acte de déshonneur. Dominé par la rage, il mit en ligne ses batteries sur les hauteurs et fit ouvrir le feu sur les infirmiers affairés à inhumer les morts et à secourir les blessés des deux camps. « Un acte d'une telle ignominie que si un vandale barbare l'avait perpétré il en rougirait de honte et le considérerait comme une infamie de premier ordre », condamna un artilleur sudiste⁸⁶³.

La concentration des forces est un dogme intangible de la praxis militaire. S'il ne s'en était pas écarté, Jackson se serait épargné une victoire crispante et laborieuse. L'empressement à engager la lutte avec une seule brigade aussi réputée et vaillante soit-elle, avait été contre-productif. L'effet de surprise n'avait pas joué, au contraire. Bien en place, les fédéraux repoussèrent facilement les assaillants qui furent proches d'un humiliant revers. Ewell, arrivé au bon moment, avait sauvé la journée. Posant le bras sur son sauveur Jackson lui glissa ces mots : « Celui qui ne voit pas ici la main de Dieu est aveugle. Aveugle⁸⁶⁴ ». Reconnaissons que ce 9 juin, la Providence lui avait souri et qu'elle s'appelait Ewell.

L'Armée de la Shenandoah essuya au cours de la bataille ses plus lourdes pertes avec 816 tués blessés et disparus⁸⁶⁵. Les bleus enregistrèrent 1 018 victimes - 67 tués, 393 blessés et 558 manquants/capturés⁸⁶⁶. Port Republic fut le dernier fait d'arme de la campagne triomphante dans la Shenandoah. Le lendemain, les tuniques bleues rebroussèrent chemin, Shields vers Luray, Frémont vers Harrisonburg. Aucune offensive ne prolongerait la victoire. Les desseins de Jackson de tourner son armée, grossie de plusieurs milliers d'hommes, vers Washington n'étaient pas à l'ordre du jour des autorités confédérées qui voyaient la menace McClellan se rapprocher. Le 16 juin lui parvint un courrier de Lee l'invitant à quitter la Vallée rapidement dans la plus grande discrétion pour Ashland, au nord de Richmond, en vue de prendre part à sa contre-offensive contre l'Armée du Potomac⁸⁶⁷. La campagne de la Shenandoah était terminée. Le théâtre d'opération était restreint, les forces engagées

⁸⁶² O.R., 12 :1, p. 23.

⁸⁶³ George M. Neese, *Three Years in the Confederate Horse Artillery*, op. cit., p. 76.

⁸⁶⁴ Henry Kyd Douglas, *I Rode with Stonewall*, op. cit., p. 91.

⁸⁶⁵ William Allan, *History of the Campaign of Gen. T. J. (Stonewall) Jackson in the Shenandoah Valley of Virginia*, op. cit., p. 162.

⁸⁶⁶ O.R., 12 :1, p. 690.

⁸⁶⁷ O.R., 12 :3, p. 910.

relativement limitées, mais l'impact stratégique était considérable. Avec des forces qui n'excédèrent jamais plus de 17 000 hommes, Jackson avait vaincu ses adversaires qui en comptaient trois fois plus. Il avait immobilisé au moins 50 000 hommes contre lui et privé McClellan d'une force précieuse, sûrement décisive, pour appuyer son entreprise de conquête de Richmond.

d - « Stonewall » Jackson : un génie guerrier ?

Peut-on parler au sujet de Jackson d'un génie guerrier ? Le seul examen des conséquences stratégiques induites par la campagne de la Shenandoah pourrait soutenir la gloire de son artisan et militer pour que l'on lui décernât ce titre prestigieux. En forçant Lincoln à priver McClellan de plusieurs dizaines de milliers d'hommes pour les affecter à la sécurité de Washington, Jackson avait sauvé Richmond ; en répétant les succès militaires, il mina le moral du commandement nordiste⁸⁶⁸. En résumé, il avait changé la face de la guerre par sa propre influence. Si l'on inscrit notre analyse dans une perspective clausewitzienne, Jackson épousait certains traits du génie : un goût effréné pour l'audace et une pugnacité infailible.

Le champ de vision stratégique et tactique du commandant fut en permanence éclairé par la qualité du renseignement. Les informations recueillies par la cavalerie, qui agit également comme écran pour masquer les mouvements de l'armée et maintenir le plus longtemps l'ennemi dans l'incertitude, les espions et les autochtones partisans de la Confédération, furent savamment exploitées. Elles nourrirent l'analyse, dirigèrent la décision et optimisèrent l'action opérationnelle. Sans elles, le brouillard de la guerre eut été si épais qu'il eut été impossible pour le général de le fendre et de se lancer contre Frémont puis Banks. Pendant toute la durée de la campagne qui le conduisit jusqu'à Winchester, malgré le caractère lacunaire et les zones d'ombres qui enveloppaient le renseignement, elles lui apportèrent la connaissance nécessaire et suffisante pour modéliser son plan d'action. Le renseignement, exprimé ici sous les traits d'une cartographie détaillée, a été un instrument de la victoire finale dans la Vallée. Peut-être pas décisif, car le renseignement est protéiforme et ne saurait se limiter au seul facteur topographique, mais force est de reconnaître que lorsqu'il est corrélé à d'autres supports et sources d'information et est associé aux vertus combatives du général, il sert précieusement son jugement.

Le coup d'œil et la résolution qui constituent pour Clausewitz deux éléments d'identification du génie guerrier illuminèrent à plusieurs reprises l'action du commandant. Le coup d'œil, nous dit le Prussien, « traduit tout bonnement la rapidité avec laquelle on tombe sur une vérité qui reste invisible

⁸⁶⁸ A. Kearsy, *A Study of the Strategy and Tactics of the Shenandoah Valley Campaign, 1861-1862*, Aldershot, England, 1953, p. 56.

au regard d'un esprit ordinaire ou n'est discernée qu'après un long examen et de profondes réflexions⁸⁶⁹ ». Pour que cette rapidité s'accomplisse, il fallait, outre des dispositions de caractère pour l'offensive, accéder à la bonne information au moment opportun. En temps de guerre, la gestion par le général de l'espace et du temps est au cœur de sa problématique opérationnelle. Après Kernstown, Jackson se donna les moyens d'intriquer ces deux éléments. Par sa proximité physique avec son armée et l'utilisation de sa cavalerie comme agent de renseignements, il fut en capacité de raccourcir le processus de décision et d'inscrire son action dans l'immédiateté. Tout un ensemble de frictions générées par le temps qui sépare le recueil d'une information et la prise de décision se trouva ainsi, en grande partie, dominé par le commandant. Parvenu à ce qu'il pensait être la meilleure évaluation de la situation, Jackson put planifier, manœuvrer avec souplesse, promptitude et prendre le dessus sur l'ennemi. Le visage du commandement sous Jackson était celui du commandement direct, au plus près de l'action et en situation de surmonter au mieux le désordre qui environne naturellement l'espace de la guerre. Il était pénétré de la volonté d'imposer son rythme à l'ennemi, de lui dicter sa loi. C'est avec cette méthode que le Virginien prit l'avantage, transformant une situation défavorable en victoire stratégique.

Le génie guerrier ne peut se juger à la seule lumière de sa capacité à s'adapter « au royaume de l'imprévu » et à dominer les dangers. Il faut plus que « la fusion de l'âme et de l'esprit que nous connaissons, précisait Clausewitz, sous les noms de résolution, fermeté, persévérance et force de caractère⁸⁷⁰ ». Il faut au général une disposition psychologique et intellectuelle essentielle : une qualité intuitive pour reconnaître qui, de ceux qui l'entouraient, étaient les plus aptes à rejoindre son premier cercle de collaborateurs, réunis au sein de l'état-major. L'état-major de campagne était en effet un élément structurant majeur du commandement, un rouage névralgique de la machine de guerre. C'est lui qui était chargé de faire exécuter le plan élaboré par le général, de transmettre les ordres avec la plus grande clarté et rapidement aux échelons inférieurs, de fournir des données géographiques, d'organiser la logistique. L'efficacité opérationnelle du commandement était plus que le fruit de la somme des compétences techniques que partageait un général avec ses subordonnés, elle devait surtout aux liens humains, par nature complexes et changeants, qui les unit, fondés sur des valeurs psychologiques et un dessein communs. Pour former son état-major, Jackson avait le choix de ses « instruments » qu'il sélectionna avec un soin méticuleux. La structure était composée d'officiers choisis en fonction du mérite dont il les créditaient, de la solidité de leur caractère, de leur ardeur à forcer les obstacles pour défendre la cause confédérée.

⁸⁶⁹ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 87.

⁸⁷⁰ *Ibid.*, p. 102.

Ma volonté est d'avoir un état-major particulièrement qualifié pour les fonctions précises qui sont les siennes. Je connais M. — personnellement et il me fit bonne impression. Mais si une personne souhaite y occuper une fonction, la meilleure chose qu'il ait à faire est de se lancer dans un service quelque part, et de travailler avec tant d'énergie, de compétence et de succès, qu'il pourra convaincre ceux autour de lui que ses mérites sont tels qu'il doit être promu dans l'intérêt du service... Ma volonté est de faire du mérite le motif de mes recommandations.⁸⁷¹

Nous dirions que pour juger les hommes, Jackson menait une guerre au doute en ne cédant jamais à la férocité du préjugé, mais en s'appuyant sur une analyse objective et pragmatique de leurs aptitudes innées ou en construction. « Old Jack » exigeait naturellement de ses collaborateurs directs une disponibilité, un dévouement, une discrétion de tous les instants et non qu'ils lui ressemblent en tous points. Le commandant Robert Lewis Dabney était chef d'état-major pendant les campagnes de la Vallée et des sept jours. Sa qualité de presbytérien plut certainement à Jackson, mais les raisons qui lui valurent d'être nommé à ce poste devaient avant tout à son « énergie et sa compétence⁸⁷² ». Jackson avait reconnu les talents d'administrateur et les qualités de soldat de John A. Harman quand celui-ci, intendant général des forces de Virginie, mit « de l'ordre dans le chaos » afin que lorsque l'armée de Johnston se mit en branle « tout avança dans un assez bon ordre et sans heurts »⁸⁷³. Harman était sur le plan de la foi l'inverse de Jackson, c'était un profane convaincu, ce qui n'empêcha pas le commandant de l'Armée de la Shenandoah de l'intégrer dans son état-major comme chef de l'intendance. La rigueur, la dureté de leur supérieur ne privèrent jamais ces hommes de ressentir à son endroit un dévouement et une affection irréfrenables. Les mots prononcés par Pendleton à Mary Anna après le décès de son époux en constituaient une preuve éclatante : « Dieu sait que j'aurais donné ma vie pour lui⁸⁷⁴ ».

Dans le domaine de l'avancement des officiers au grade supérieur, Jackson, on le devine, faisait du mérite une valeur dominante pour justifier toute promotion. Il lui était insupportable que le mérite devînt une idée subvertie qui ne fut plus liée à la valeur militaire, objectivement quantifiable et fondatrice de la reconnaissance d'un individu, mais à la qualité des rapports qu'il entretenait avec les cercles politiques influents. C'est pour cette raison qu'il se dressa contre cette analogie qui aboutissait à une sorte de forclusion du mérite réel. Le ton était véhément :

Les intérêts supérieurs du pays sont sacrifiés en raison de la nomination d'officiers incompetents... La situation réclame que nous fassions du mérite professionnel le fondement de l'avancement... Je souhaite que si de telles promotions perdurent, le Président Davis vienne sur le terrain et les

⁸⁷¹ G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War*, op. cit., vol. 1, p. 216.

⁸⁷² *Ibid.*, p. 221.

⁸⁷³ Alexander M. Garber Jr., « *Stonewall Jackson's Way* » : *A Sketch of the Life and Services of Major John Harman*, Staunton, 1876, p. 16.

⁸⁷⁴ Mary Anna Jackson, *Life and letters of General Thomas J. Jackson*, op. cit., p. 305.

commande au lieu de faire reporter sur moi la responsabilité de défendre le District [de la Shenandoah] en dressant de tels obstacles sur ma route.⁸⁷⁵

Dans le processus de recrutement, comme dans la relation que tissait Jackson avec ses hommes, le mérite occupait une place incontournable. Tout aussi fondamental était le rôle de la confiance. Sans une assurance dans les ressources d'Ewell, il est probable que le commandant n'eut pas tenté le pari audacieux de mener deux batailles successivement les 8 et 9 juin à Cross Keyes et Port Republic. La trace la plus limpide de cette confiance fut affirmée dans la soirée du 8 juin. Le général Trimble avait tenté de convaincre Ewell de lancer un assaut de nuit contre les positions nordistes de Frémont. Celui-ci refusa de prendre la responsabilité d'une telle décision et invita son lieutenant à requérir l'avis du commandant. « Voyez avec le général Ewell, il vous guidera⁸⁷⁶ » fut la réponse reçue. Entre Jackson et Hotchkiss une solide confiance aussi était installée. Le Virginien lui fit tenir au sein de son état-major bien plus qu'un rôle de simple topographe. Il lui confia la mission de superviser l'action de destruction d'un pont par la cavalerie sudiste, après que celle-ci, très indisciplinée, eut montré des signes de défaillance. Plus déterminante fut la mission dont il le chargea en mai 1862 quand il sut que les armées de McDowell et de Frémont convergeaient vers lui. Hotchkiss devait rallier la brigade Stonewall postée à Charles Town et lui faire rejoindre saine et sauve Winchester (ce sera finalement Strasburg, plus au sud) où stationnait le gros de l'armée. La brigade y parvient au prix d'un effort physique colossal qui n'aurait pas été accompli sans la présence, pour la guider à travers la montagne, de l'ingénieur topographe.

La réussite de Jackson dans la Vallée, acquise au prix de grandes souffrances physiques imposées à ses hommes, pose la question du charisme du Virginien. Sans charisme, il eut été difficile pour lui d'obtenir tant avec si peu. Ses triomphes sur les champs de bataille, sa disparition tragique après avoir été blessé par un tir ami lors de la bataille de Chancellorsville le 3 mai 1863, lui assurèrent une place éminente dans la mémoire collective sudiste. Le général a fait l'objet d'une véritable vénération pour s'imposer dans la conscience populaire comme le plus grand général de la guerre et l'emblème du génie militaire. Une imagerie qu'il partage avec Robert Lee.

Le charisme de Jackson est attesté par une multitude de témoins qui allaient du simple soldat aux officiers supérieurs. Où trouver le charisme chez un homme qui ne présentait de prime abord aucun des signes extérieurs de la séduction ? On le sait simple d'allure, sans talent oratoire particulier ni humour, dur de caractère. En donnant la parole aux faits qui rythmèrent la vie du commandant de Henry Hill à Chancellorsville, il faut conclure que la guerre métamorphosa le « curieux » professeur

⁸⁷⁵ Cité par Robert K. Krick, *Conquering the Valley : Stonewall Jackson at Port Republic*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1996, p. 441.

⁸⁷⁶ O.R., 12 :1, p. 798.

de West Point. Il y avait, malgré la rudesse, la confiance, la fierté, l'émulation qu'il inspirait, l'affection paternaliste qu'il témoignait à ses hommes : il s'était uni à eux en partageant leurs privations, leurs douleurs, leurs émotions. En retour, les hommes le vénérèrent. Dans un article qu'il consacra à Jackson après la guerre, le général confédéré D. H. Hill évoquait ce point et ses manifestations :

L'amour que lui portaient à ce moment les hommes de troupes confinait à l'idolâtrie et ne cessa de croître jusqu'à la fin de sa vie. On n'en vit témoignage plus frappant que ce radieux matin à Fredericksburg [décembre 1862] quand ses hommes le saluèrent quand il passa vêtu de son uniforme gris sur son fougueux coursier. Ces vétérans endurcis, tous déguenillés, beaucoup sans chaussures, se levèrent d'un bond et agitèrent avec enthousiasme leur chapeau miteux et leur casquette entaché ; mais ils s'abstinrent de leurs habituelles acclamations de peur d'attirer le feu de l'artillerie ennemie sur leur chef bien-aimé.⁸⁷⁷

Ce lien quasi magnétique entre Jackson et ses hommes était connu de l'autre camp. Un officier nordiste capturé s'était un jour exclamé : « Les hommes de « Stonewall » Jackson sont prêts à le suivre jusqu'en enfer et il le sait⁸⁷⁸ ». Ce charisme n'aurait pas agi avec tant de vigueur s'il ne s'était inscrit dans un modèle de commandement unique, sculpté par une inspiration, la Bible, et une conception de la guerre qui n'était pas sans rappeler, sur certains points, celle de Clausewitz.

Ce qui fait l'intérêt de cerner au mieux la personnalité d'un général, c'est qu'elle fixe son empreinte sur l'action militaire, lui imprimant sa cadence, son ampleur comme ses limites. La personnalité de Jackson échapperait à notre compréhension, et par là même son approche du commandement, si l'on méconnaissait le matériau religieux qui la façonnait. La ferveur religieuse lui apporta, sur un plan militaire, le meilleur de lui-même, ces vertus guerrières que craignirent et, aussi, admirèrent ses ennemis. Il soufflait la guerre comme il récitait la prière. C'est dans la foi qu'il puisa sa passion vindicative et sa volonté destructrice. Familier des Ecritures, il est très probable que Jackson ne se posa jamais la question du droit pour un chrétien de faire la guerre. Depuis le christianisme primitif qui associait la guerre à un péché, la théologie chrétienne avait connu de profondes évolutions sur la question. Augustin d'Hippone, à la fin du 4^{ème} et au début du 5^{ème} siècle, s'inspirant largement des arguments évangéliques d'Ambroise de Milan, christianisa, sans cependant le révolutionner, le concept de « guerre juste » formulé sommairement par la philosophie grecque, puis enrichi par la doctrine cicéronienne, les juristes romains et les canonistes du 1^{er} siècle. L'évêque écrivait en 385, dans le *De Libero Arbitrio* :

Le soldat qui tue l'ennemi, comme le juge et le bourreau qui exécutent un criminel, ne me paraissent pas pécher, parce que, ce faisant, ils obéissent à la loi... Or rien n'est plus juste qu'une

⁸⁷⁷ *The Century Illustrated Monthly Magazine*, November 1893, to April 1894, Vol. XLVII, p. 627.

⁸⁷⁸ Henry Kyd Douglas, *I Rode with Stonewall*, *op. cit.*, p. 71.

loi portée pour la défense du peuple... et qui pour sauvegarder des intérêts supérieurs, donne licence à de moindres désordres. Et en effet le meurtre de celui qui attente à la vie d'autrui, n'est pas chose aussi grave que le meurtre de celui qui défend sa propre vie. Le soldat en tuant l'ennemi n'est que le ministre de la loi. Il peut donc facilement remplir sans passion son ministère, défendre ses concitoyens et repousser la force par la force.⁸⁷⁹

Sans qu'il eût besoin de s'affilier aux apologistes ou aux théoriciens chrétiens de la guerre juste - en tout cas il n'y fit jamais référence - Jackson avait la conviction de s'engager dans un acte parfaitement moral et de livrer une guerre juste. Il regrettait le conflit qui avait éclaté entre les deux « sections ». Jackson s'était toujours tenu à l'écart des joutes politiques et n'était pas sécessionniste, considérant que le droit des Etats auquel il était attaché fut défendu « dans l'Union plutôt qu'en dehors de l'Union⁸⁸⁰ ». C'était la raison pour laquelle il apporta son suffrage au candidat démocrate du Sud et vice-président John Breckinridge lequel, tout en la jugeant légitime, ne considérait pas la sécession comme la solution aux querelles partisans qui enflammaient le pays. Mais la guerre était la volonté de Dieu, devant laquelle il n'y avait d'autre issue que de s'incliner. Le Créateur avait permis à la Confédération de voir le jour, et c'est en soldat engagé dans une « croisade religieuse », écrivit son meilleur biographe, le professeur Robertson⁸⁸¹, qu'il la servirait. La Virginie, avant la Confédération, représentait pour lui son unique patrie si l'on se place dans l'ordre de l'attachement charnel. Que la destinée de sa terre natale fût remise à ses armes lui donna ce souffle guerrier si particulier. Le commandement était un modèle de pugnacité et de vaillance qui emporta les tributs de l'admiration et exerça sur les esprits une grande espérance.

Il ne faisait aucun doute dans l'esprit de Jackson que Dieu pouvait être exprimé à travers l'homme. Il en était l'exemple vivant. La force de la volonté était un écho à la volonté divine, elle fut donc l'un des principaux axiomes et un élément structurant de la dimension charismatique du personnage. On touchait là à un trait en profondeur de sa personnalité militaire. La volonté du général fut un puissant facteur d'émulation capable de galvaniser la troupe quand le but poursuivi lui apparaissait distinctement et relevait du possible. L'adulation des soldats pour Jackson provenait de son approche offensive de la guerre qui associait l'ennemi à une proie qu'il fallait traquer sans répit, comme à Front Royal, et des victoires qu'il sut leur apporter. « Les hommes de Jackson l'aimaient donc pour ses victoires et non pour sa piété et sa moralité » affirmait D. H. Hill. « Il est vrai qu'à cet amour se mêlait pas mal de crainte en raison de ses conversations intimes avec le Seigneur : mais ses prières, si elles n'étaient pas accompagnées de frappes violentes et bien assénées, n'auraient été perçues que comme

⁸⁷⁹ Frank Bourgeois, “ La théorie de la guerre juste : un héritage chrétien ? ”, in *Etudes théologiques § religieuses*, tome 81, 2006/04, p. 456.

⁸⁸⁰ Mary Anna Jackson, *Memoirs of Stonewall Jackson*, op. cit., p. 139.

⁸⁸¹ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson*, op. cit., p. 213.

des signes de faiblesse⁸⁸² ». Le témoignage d'un vétéran de la division de Jackson confirmait ces propos : « C'était pendant la bataille que les hommes montrèrent tout l'amour et la confiance qu'ils avaient dans le général Jackson, ses vétérans ayant la plus grande confiance en lui. Combien de fois son ancien commandement rêva-t-il de son retour, pour le diriger dans une de ses furieuses attaques contre l'ennemi⁸⁸³ ». Chez Jackson, le principe de l'action était de rechercher la victoire totale pour terminer la guerre. Autrement dit de parvenir à la destruction de l'ennemi, de ses forces physiques. Lorsque cette volonté portée par l'armée tout entière se brisa, ce fut à son corps défendant, en raison des obstacles, des frictions qui se dressèrent devant elle et lui firent dépasser « le champ du possible ».

Dans la dimension bipolaire que renfermait l'affrontement physique entre deux armées, Jackson élevait la pugnacité à son degré le plus haut. Les soldats qui ne le connurent que sur les champs de bataille et qui étaient accoutumés à son exigence dominatrice, à son mépris irrationnel du danger, auraient été stupéfaits par le contraste entre l'époux capable de tendresse, de sensibilité, de gaieté spontanée à l'intérieur de son cercle familial et amical⁸⁸⁴ et le militaire dont le jugement, gouverné par un manichéisme endurci et une lucidité sur les réalités de la guerre, était fermé à toute forme d'aménité, de complaisance à l'égard de l'ennemi. Au plaisir de le vaincre ne se joignait jamais celui de pardonner. On ne le vit ni ne l'entendit nourrir un sentiment bienveillant pour les fédéraux. Le courage du soldat nordiste n'inspirait chez lui nul sentiment de reconnaissance ou d'admiration car, pensait-il, « il n'atténue pas, mais au contraire renforce le danger pour l'innocente partie agressée et la culpabilité des assaillants⁸⁸⁵ ». Au colonel Patton qui exprimait son regret d'avoir vu des soldats ennemis tombés sous une volée de balles tirée par son régiment et qui estimait que leur bravoure aurait mérité qu'ils fussent épargnés (un seul nordiste put fuir, les autres furent capturés ou faits prisonniers), il répliqua : « Non, tuez-les tous. Il m'importe peu qu'ils soient courageux⁸⁸⁶ ». A la guerre il n'y avait pas de place pour les comportements chevaleresques. Tuer l'ennemi, le plus grand nombre d'entre eux, c'était épargner des souffrances futures aux confédérés. Pendant les durs combats qui embrasèrent la plaine de Port Republic le 8 juin, Ewell fut impressionné par le courage d'un officier nordiste montant un cheval blanc. Le général recommanda à ses hommes de ne pas diriger leur feu sur l'officier. Jackson, quand il l'apprit, considéra cette attitude d'un œil courroucé et rappela à son lieutenant qu'il ne livrait pas une « guerre ordinaire » et que ce type de soldat était de ceux qui

⁸⁸² *The Century Illustrated Monthly Magazine*, November 1893, to April 1894, Vol. XLVII, p. 628.

⁸⁸³ John H. Warsham, *One of Jackson's Foot Cavalry : His Experience and What He Saw During the War 1861-1865, Including a History of "F Company," Richmond, Va., 21st Regiment Virginia Infantry, Second brigade, Jackson's Division, Second Corps, A. N. Va.*, New York, The Neale Publishing Company, 1912, pp. 165-166.

⁸⁸⁴ Kenneth E. Hall, *Stonewall Jackson and Religious Faith in Military Command*, Jefferson, McFarland & Company, 2005, p. 10.

⁸⁸⁵ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson*, op. cit., vol. 2, p. 130.

⁸⁸⁶ *Idem*.

devaient « être abattus »⁸⁸⁷. William Couper, historiographe de l'École militaire de Virginie, livrait là plus qu'une anecdote, il relevait un trait essentiel du caractère du général qu'il cultivait profusément : l'absence de commisération et une fidélité dans sa haine de l'ennemi. Cette absence de magnanimité envers l'ennemi s'expliquait par une conception de la guerre qu'il développa avec son beau-frère le capitaine Barringer :

A mon avis, si le Nord triomphe, cette guerre conduira à la dissolution des liens de la société dans son entier. Ce ne sera pas uniquement la destruction de nos biens... ce sera aussi le prélude à l'anarchie, l'infidélité, la disparition finale d'un gouvernement responsable sur le continent. Fort de ces convictions, j'ai toujours pensé que nous devrions répondre aux envahisseurs fédéraux en brandissant le droit légitime de nous défendre et ériger le drapeau noir "Pas de quartier pour ceux qui violent nos foyers". Cela constituerait finalement la preuve d'une véritable humanité et pitié. La bible est pleine de ce type de guerre et c'est la seule politique qui ramènerait le Nord à la raison.⁸⁸⁸

Le commandant voyait dans chaque victoire la marque bienveillante du Très Haut plus que celle de son talent⁸⁸⁹. Le champ de bataille était pour lui le théâtre des interventions divines. Moins de deux semaines avant sa mort, Jackson adressa son rapport officiel sur la bataille de Fredericksburg livrée le 13 décembre 1862. Ses dernières phrases laissaient éclater une ferveur laudative :

Pour ces grandes et éclatantes victoires nos remerciements humbles et sincères se tournent vers Dieu Tout-Puissant. Nous devrions en toute chose reconnaître la main de Celui qui règne dans les cieux et gouverne parmi les armées. Vu les tâches pénibles et les terribles privations que les troupes endurèrent, vu la situation isolée et périlleuse que les troupes occupèrent pendant qu'elles étaient engagées contre un ennemi supérieur en nombre, nous ne pouvons qu'être convaincu que Dieu était à nos côtés et nous a donné la victoire, et que Son nom soit loué.⁸⁹⁰

Les références à Dieu étaient récurrentes. Il n'y avait pas un rapport ou une lettre adressée à son épouse après ses succès remportés dans la Vallée, à Manassas (28-30 août), à Harper's Ferry (15 septembre) où elles manquèrent⁸⁹¹. Elles avaient un seul objet : rendre grâce à Dieu d'avoir accordé à l'armée confédérée ses bénédictions aux combats. Au terme de sa campagne dans la Shenandoah, le général prit une directive invitant l'armée victorieuse à suspendre toute activité militaire le 14 juin, à partir de 15h00, pour dire une prière d'action de grâce⁸⁹². Les soldats confédérés, comme la société civile du Sud, étaient accoutumés aux gestes de piété. La pratique religieuse était, parmi eux,

⁸⁸⁷ Cité par William Couper, *One Hundred Years at V.M.I.*, Richmond, Garrett and Massie, 1939, vol. 4, p. 77.

⁸⁸⁸ Mary Anna Jackson, *Life and Letters of General Thomas J. Jackson (Stonewall Jackson)*, op. cit., p. 310.

⁸⁸⁹ James Power Smith, *The Religious Character of Stonewall Jackson*, Lynchburg, J. P. Bell Company, 1897, p. 5.

⁸⁹⁰ O.R., 12 :2, p. 648.

⁸⁹¹ Mary Anna Jackson, *Life and Letters of General Thomas J. Jackson (Stonewall Jackson)*, op. cit., pp. 263, 265, 283, 326-328, 340-341, 352, 380.

⁸⁹² Henry Kyd Douglas, *I Rode with Stonewall*, op. cit., p. 94.

développée et habituelle, elle connut même un renouveau pendant l'hiver 1862-1863⁸⁹³. Chez Jackson, elle prit une forme si ostentatoire que ses hommes se plaisaient à identifier le général à un personnage biblique. « Ils déclaraient, nota son épouse, que le Général Jackson était de loin supérieur à Moïse. Il fallut, disaient-ils, quarante années à Moïse pour mener les Juifs à travers le désert, avec une manne céleste pour les ravitailler ; ‘Old Jack’ le leur aurait fait traverser au pas de course avec des demi-rations en trois jours⁸⁹⁴ ».

Quel fut l'impact du prosélytisme du général sur ses hommes ? Nous pourrions affirmer qu'il renforça, peut-être moins directement que ne le fit son charisme et sa passion de l'offensive, la valeur combative des hommes. En contribuant à affermir leur pratique religieuse - les premières tentes à être dressées au moment d'établir les campements étaient celles dédiées à la prière⁸⁹⁵-, il facilita leur adaptation aux exigences du commandant et leur capacité de résilience en face de l'adversité. Le partage, par une majorité de la troupe, d'un sentiment dévot participa également à bâtir un esprit de corps, ce « ciment des forces qui se font jour dans ce que nous appelons la vertu guerrière de l'armée⁸⁹⁶ ».

Cela a été dit, Jackson n'hésitait pas à s'exposer au feu de l'ennemi. Face au danger, « l'homme ordinaire, dit Clausewitz, n'atteint jamais la placidité parfaite et l'élasticité naturelle de l'âme⁸⁹⁷ ». Sur ce point, Jackson démontra des dispositions hors du commun qui le faisaient contempler la mort sans jamais la craindre et rester stoïque devant le sifflement des balles ou le hurlement des boulets. Ce que nous considérerions comme une prise de risque irraisonnée était à mettre en relation avec sa croyance. Le fatalisme calviniste avait engendré chez lui une profonde indifférence à l'égard de la mort et lui fit dire à un officier : « Capitaine, ma croyance m'enseigne à me sentir en sécurité aussi bien sur un champ de bataille que dans un lit. Dieu a fixé l'heure de ma mort. Je ne me préoccupe pas de cela, mais plutôt d'être toujours prêt, peu importe quand elle me rattrapera... Capitaine, c'est ainsi que tous les hommes devraient vivre pour qu'ils soient aussi braves les uns que les autres⁸⁹⁸ ». Ce fatalisme, ajouté à une force de caractère peu commune, le prédisposait à relever les missions les plus redoutables - enrayer l'invasion yankee dans la Vallée et vaincre trois armées supérieures en nombre en étant une.

⁸⁹³ Andrew Scott Bledsoe, “‘We Are a Spectacle to God’ : The Phenomenon of Confederate Revivalism”, in *Academic Forum* 2005/06, n° 23, Arkadelphia, Henderson State University, pp. 37-59.

⁸⁹⁴ Mary Anna Jackson, *Life and Letters of General Thomas J. Jackson (Stonewall Jackson)*, op. cit., p. 285.

⁸⁹⁵ James I. Robertson Jr., *The Stonewall Brigade*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1977, p. 25.

⁸⁹⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 194.

⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 104.

⁸⁹⁸ John D. Imboden, “Incident of the First Bull Run”, in *B § L*, vol. 1, p. 238.

La foi lui donna aussi l'humilité. Contrairement à beaucoup de généraux nordistes et sudistes, Jackson était dépouillé du pêché de vanité. Nous tenterions un parallèle avec un général qui le précéda et laissa son empreinte dans l'histoire de la guerre, c'est le nom d'Hannibal que nous citerions. Comme lui, Jackson se distinguait par une grandeur morale supérieure. Lisons Jérôme Carcopino, auteur d'une étude sur les profils de conquérants. Hannibal, écrit-il, représentait « la forme désincarnée d'une ambition où son intérêt personnel n'entre jamais en ligne de compte... », la vertu, qui était chez lui une « seconde nature » le voua à n'avoir « qu'une passion : la grandeur de sa patrie, et qu'un devoir : celui de suivre jusqu'au bout sa passion »⁸⁹⁹. C'est cet effacement de toute ambition personnelle à la fois en dehors du champ militaire et devant ses devoirs, et en premier lieu ses devoirs de croyant, qui rend impossible un parallèle, que firent pourtant certains contemporains et ses propres hommes⁹⁰⁰, avec le général puritain et homme d'Etat anglais Olivier Cromwell (1599-1658). De plus, il n'était pas imaginable, soulignait Dabney, que le Virginien tolérât des massacres de prisonniers et de civils comme le fit le général protestant à Drogheda pendant la guerre qui l'opposa, de 1641 à 1653, aux royalistes anglais fidèles à Charles Stuart alliés aux catholiques irlandais. Il n'est guère plus concevable d'imaginer Jackson réclamer l'exécution du Président Lincoln alors que Cromwell devint régicide en armant le bras du bourreau qui décapita Charles I^{er}. Le patriotisme de Jackson avait cette particularité d'être directement commandé par Dieu et non d'être motivé par une concupiscence pour le pouvoir et la gloire personnelle. Il était « un devoir envers Dieu » nous dit Smith qui poursuit : « Il était évident pour lui que son obéissance à l'Etat qui l'appela au combat était une obéissance à Dieu »⁹⁰¹.

Il est frappant de constater combien Jackson avait de l'action militaire une conception clausewitzienne qu'il faut évidemment relier avec les convictions religieuses qui le guidaient. Pour contraindre l'adversaire à se plier à sa volonté, ce qui est la « fin suprême » de la guerre selon Clausewitz, Jackson préconisait le recours à un acte de violence extrême. Il ne s'imposait aucune restriction dans la destruction des forces physiques de l'ennemi constituées en armée. L'annihilation des hommes en armes était le moyen le plus direct pour atteindre l'objectif du combat. Lorsque l'opportunité se présentait d'asséner un coup mortel à ceux d'en face, elle devait être saisie sans état d'âme. Les civils et les prisonniers, soulignons-le, n'entraient pas dans le champ d'application de la politique du « drapeau noir ». C'était le regard d'un homme qui rejetait toute idée que la guerre pût,

⁸⁹⁹ Jérôme Carcopino, *Profils de conquérants*, Paris, Flammarion, 1961, p. 134.

⁹⁰⁰ Kenneth E. Hall, *Stonewall Jackson and Religious Faith in Military Command*, *op. cit.*, p. 54 ; Elizabeth Fox-Genovese, Eugene D. Genovese, *The Mind of the Master Class : History and Faith in the Southern Slaveholders Worldview*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, pp. 686-687.

⁹⁰¹ James Power Smith, *The Religious Character of Stonewall Jackson*, *op. cit.*, pp. 6-7.

en raison de sa nature et de son objet, s'accommoder d'idéalisme. C'était aussi celui de Clausewitz, dont le passage suivant établit une connivence intellectuelle entre les deux militaires :

Certaines âmes philanthropiques pourraient construire en rêve quelque miraculeuse façon de désarmer ou de terrasser l'adversaire, sans causer trop de souffrance, et croire que l'art de la guerre évolue dans cette direction. Aussi désirable qu'elle soit, cette vue de l'esprit doit être réfutée. Car dans un état aussi dangereux que la guerre, les pires erreurs sont celles que nourrissent les bons sentiments. Comme l'usage de la violence physique dans toute sa force n'exclut en rien la coopération de l'intelligence, celui qui y recourt sans pitié et ne ménage pas le sang prendra l'avantage sur celui qui y renâcle.⁹⁰²

Pour justifier ces vues exemptes de compromis, Jackson ne s'appuyait pas sur des réflexions politiques poussées ou complexes, sur une expertise juridique du conflit. Il fondait, en toute simplicité, le droit de partir en guerre sur le devoir de défendre son pays, la Virginie, et de préserver sa liberté menacée par l'envahisseur yankee. Il n'agissait pas contre la loi de Dieu mais sous son autorité - il ne pouvait y avoir pour lui d'autorité plus légitime que celle de Dieu. Il assumait pour cela les apparences d'un « croisé ». L'une des conséquences de cette approche se traduisit par une orientation offensive de la guerre.

Le génie n'est pas synonyme de perfection et la campagne, toute brillante qu'elle fut, montra à plusieurs occasions certaines faiblesses de Jackson. A Kernstown l'improvisation l'exposa au pire, à Port Republic la précipitation menaça de mettre la victoire hors de portée. S'il avait eu à combattre son alter ego en tunique bleue, doté d'une armée largement supérieure à la sienne, croyons que le verdict des armes eut été différent ou, à tout le moins, la victoire plus difficile à obtenir. Le général portait en lui une forme d'*hubris*, cette démesure entraînée par la passion qui perturbe la raison et le livre à l'impulsion. Elle fut proche d'annoncer la *némésis* lorsqu'elle le détachait, parfois, de l'exigence impérieuse de respecter les fondamentaux de la théorie militaire avant d'engager le combat, parmi lesquels la reconnaissance du terrain et du dispositif défensif de l'adversaire, la concentration des forces.

Pendant la campagne, le commandement fut secoué par une grave crise interne vite étouffée, mais dont les répercussions auraient pu être, dans le cas contraire, désastreuses pour Jackson. Ashby et ses cavaliers en furent la cause. Cette crise était, sur le fond, révélatrice de l'approche empirique qui pouvait présider à la création d'une force armée ainsi que des limites de la rationalisation de l'outil militaire. Elle apportait aussi la démonstration que même dans un temps d'adversité, le

⁹⁰² Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 38.

commandement ne constituait pas un bloc uni et que certaines parties pouvaient menacer de s'en désolidariser et d'en fragiliser la mécanique.

L'autorité hiérarchique, dont on a vu que son exercice pouvait être contrarié, fut dans le cas des rapports entre Jackson et sa cavalerie compliquée par deux facteurs, l'un d'ordre organique, l'autre de nature culturelle. La cavalerie d'Ashby s'était construite en dehors des schémas normatifs : elle relevait sur le plan de son organisation du ministre de la Guerre et nul autre que celui-ci n'avait autorité pour la modifier. Le 7^{ème} régiment de cavalerie de Virginie devait son existence au colonel McDonald, autorisé en 1861 par le gouvernement confédéré à lever une force équestre spécifiquement attachée à la défense de la Vallée. Le régiment connut un grand succès et les volontaires, excellents cavaliers et dévoués à leur pays, affluèrent en nombre : il était riche de dix compagnies qui devinrent vingt-sept au printemps suivant. En revanche, ils étaient récalcitrants à toute forme de discipline. De plus, les hommes se sentaient liés à leur commandant direct, Ashby, et non à une autre figure, s'appelaient-elle Jackson. Pour le seconder, McDonald avait proposé le capitaine Ashby, un soldat redoutable, durement éprouvé par la mort de son frère intervenue le 26 juin 1861. Ce frère qu'il chérissait avait eu l'abdomen transpercé au cours d'un accrochage par un cavalier nordiste alors qu'il était à terre, étourdi par un coup de sabre reçu à la tête, sans défense. Son agonie dura sept jours⁹⁰³. Ces circonstances l'avaient affligé et rendu insensible au pardon. Pendant la bataille, il combattait l'ennemi pour le tuer sans que jamais son bras vengeur ne tremblât.

Ashby avait succédé à McDonald qu'une santé fragilisée avait poussé à la démission et fut nommé au grade de colonel. Sous son impulsion, le régiment s'enrichit d'une compagnie d'artillerie montée et de fantassins. Le nouveau promu incarna une forme de commandement en rupture avec les principes conventionnels. Comme ses hommes, c'était un fils de la Vallée, indéfectiblement attaché à la terre qui l'avait vu naître, habité par l'esprit de camaraderie, épris de liberté et d'indépendance ; un meneur d'hommes hardi et résolu dans l'action, plein de bravoure et d'allant. Mais il n'avait pas l'âme d'un commandant acquis, comme l'était Jackson et devait l'être tout général exerçant ce niveau d'autorité, aux vertus de la discipline et de l'entraînement. « Les hommes sont ce que l'on veut qu'ils soient, disait Napoléon⁹⁰⁴ ». Ashby, qui épousait leur tempérament, ne chercha jamais à en faire des soldats dociles, s'inclinant sans réserve devant les exigences de la vie militaire, de ses devoirs et de ses obligations. Un de ses subordonnés en fournit une raison : « [il] ne croyait pas à la fabrique à soldats⁹⁰⁵ ». Peut-être aussi parce qu'il avait compris qu'une conduite trop rigide ou punitive les aurait

⁹⁰³ Peter S. Carmichael, "Turner Ashby's Appeal", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1862*, op. cit., p. 152.

⁹⁰⁴ Cité par Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre*, op. cit., p. 161.

⁹⁰⁵ Cité par Peter S. Carmichael, "Turner Ashby's Appeal", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1862*, op. cit., p. 162.

découragés et conduits à l'insubordination. Le régime des permissions en vigueur au sein du régiment illustre cette approche libérale et souple : chaque soldat pouvait retourner chez lui pour des périodes longues excédant parfois un mois⁹⁰⁶.

Jackson ne voyait dans tout cela que des entorses permissives au bon fonctionnement et à l'efficacité opérationnelle du régiment. Les faits lui donnèrent raison en avril. Le manque de rigueur de sa cavalerie avait eu à plusieurs reprises de fâcheuses conséquences qui ouvrirent sur une crise interne sérieuse. Anticipant, à la mi-avril, la marche en avant de Banks, Jackson confia à sa cavalerie la mission de détruire les équipements ferroviaires à Mount Jackson. Ce fut un fiasco. Un détachement d'une soixantaine de cavaliers sudistes fut bêtement capturé pendant qu'il dormait dans une église le 16 avril : aucun piquet de garde n'avait été disposé pour donner l'alerte en cas d'approche ennemie. Le lendemain, à Mount Jackson, elle s'enfuit précipitamment devant l'attaque des tunique bleues, abandonnant derrière elle, pouvait-on lire dans le rapport de Banks, « deux locomotives et plusieurs wagons » et laissant intact, malgré une tentative désespérée d'Ashby qui faillit lui coûter la vie, le pont qui enjambait la Shenandoah⁹⁰⁷.

Excédé par ces contre-performances qui avaient pour cause principale l'indiscipline chronique qui régnait en son sein, Jackson imposa au régiment une réforme radicale le 24 avril : les compagnies, au nombre de vingt et une, furent rattachées à deux brigades de fantassins⁹⁰⁸. Le commandement d'Ashby se réduisait à l'avant et l'arrière garde « avec le droit de faire appel à une partie de ses forces en cas de nécessité⁹⁰⁹ ». Bien que légitime, la décision fit peser un grand péril sur l'armée, la structure de son commandement et son moral. Offensé par l'attitude autoritaire de son supérieur, Ashby remit aussitôt sa démission et, compte tenu des liens de loyauté qui l'unissaient à ses hommes, c'est toute la cavalerie qui menaçait de faire défection et d'annihiler la campagne en cours. Devant cette perspective Jackson recula. Toute sa frustration adossée à un solide pragmatisme éclata le 5 mai dans une lettre au ministère :

Quand j'ai pris des mesures pour organiser, entraîner et discipliner la cavalerie, ses deux officiers remirent leur démission, et l'influence d'Ashby était telle sur ses hommes que je fus clairement persuadé que si je poursuivais dans ma tentative pour améliorer son efficacité, cela aurait l'effet inverse considérant que l'autorité d'Ashby, qui est populaire parmi ses hommes, se serait dressée contre moi. Dans ces conditions, je me suis abstenu d'aller plus loin.⁹¹⁰

⁹⁰⁶ Kathryn Shively Meier, *Nature's Civil War : Common Soldiers and the Environment in 1862 Virginia*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013, p. 135.

⁹⁰⁷ O.R., 12 :1, p. 426.

⁹⁰⁸ William N. McDonald, *A History of the Laurel Brigade, Originally the Ashby Cavalry of the Army of Northern Virginia and Chew's battery*, Mrs. Kate S. McDonald, 1907, p. 51.

⁹⁰⁹ *Idem*.

⁹¹⁰ O.R., 12 :3, p. 880.

Seul un compromis pouvait réconcilier les deux hommes sans que Jackson ne perdît trop la face. Il intervint le 26 avril. Ashby dirigerait sa cavalerie sans exercer sur elle un commandement opérationnel (Jackson disposerait de son emploi) et s'engageait, en retour, à discipliner ses hommes. Cette dernière promesse était-elle trop contraignante ? On peut le penser, car elle ne fut pas tenue et cette négligence coupable priva Jackson d'un succès plus éclatant à Middletown, sur la route de Winchester, où il accrocha la colonne unioniste en retraite le 24 mai. Son rapport rendait compte de son indignation : « J'ai été peiné de constater... que tant d'hommes d'Ashby, cavaliers et fantassins... désertèrent leurs couleurs, s'abandonnèrent au pillage à un point tel que leur officier dut interrompre la poursuite⁹¹¹ ». Après la disparition d'Ashby, le commandant mit à la tête du régiment le général Beverly Robertson, promu le 9 juin, dont on soulignera, sans surprise, qu'il était un diplômé de West Point (1849). Les cavaliers gagnèrent en discipline, Robertson en impopularité. Meilleur sur les terrains d'entraînement que sur les champs de bataille, il fut appelé trois mois plus tard, peu de temps avant la bataille de Sharpsburg (17 septembre), à exercer ses talents d'organisateur en Caroline du Nord.

Jackson s'était élevé au rang de grand Capitaine en fusionnant, pour y parvenir, ses dispositions intellectuelles et de caractère. La Nation confédérée était reconnaissante à celui que l'on qualifiait de digne héritier de Napoléon, de lui redonner fierté et espoir. La population était traversée par un courant d'admiration qui la conduisit, pouvait-on lire dans le *Richmond Daily Dispatch* du 11 juin, à plus s'intéresser à Jackson qu'aux nouvelles de l'armée qui défendait la capitale. Dans le Nord, le talent du vainqueur était également reconnu. Le journaliste du *New-York Times* écrivit dans l'édition du 16 juin : « Une chose est certaine, Jackson est aussi remarquable stratège que remarquable tacticien. Il conduit son armée avec une main de fer, faisant entendre le claquement de son fouet dans les coins les plus reculés que l'on aurait cru hors d'atteinte ».

e - La faillite du haut commandement et des généraux politiques de l'Union.

En opposition à Jackson s'étaient dressés des généraux « politiques ». En dernière analyse, une interrogation s'impose : faut-il affirmer que la campagne de la Vallée symbolisait avec un réalisme glaçant la supériorité du commandement militaire sur le commandement « politique », sanctionnant ainsi le système de nomination de politiciens à de hautes fonctions militaires mis en pratique par Lincoln au début de la guerre ?

L'une des grandes spécificités de cette guerre fut l'introduction de généraux politiques dans le paysage militaire. Le commandement de l'Union, plus touché par ce phénomène que son opposant,

⁹¹¹ O.R., 12 :1, p. 704.

s'était construit en fonction de paramètres qui ne relevaient pas exclusivement de la dimension militaire. C'est ce qui lui conféra une image à priori si disparate, marquée par la présence de militaires de carrière, où qui l'avaient été avant de retourner à la vie civile, indispensables pour organiser les armées, instaurer ordre et discipline dans les rangs, et d'authentiques ignorants, ou presque, de la guerre et de sa pratique. Clausewitz, dans son développement sur le génie guerrier, soulignait la nécessaire virtuosité qui devait habiter le général et qui, pour s'exprimer pleinement, devait s'appuyer sur une expérience, un vécu des situations les plus couramment rencontrées lors d'une campagne et d'une bataille : « Dans l'obscurité, écrivit-il, la pupille de l'œil se dilate, elle absorbe le peu de lumière existante, de sorte que peu à peu l'œil parvient à distinguer les objets tant bien que mal et finit par s'y reconnaître fort bien. Il en va de même du soldat entraîné à la guerre, tandis que pour le novice tout n'est que nuit noire⁹¹² ». Lincoln était le principal acteur de ce renversement de l'ordre naturel des choses, dû à ce que le général nordiste Cox appela « la nécessité du moment⁹¹³ ». Cette nécessité tirait sa source dans les carences structurelles de l'armée et de son commandement en 1861, et dans les réalités politiques. L'accession au grade de général n'était pas l'apanage des politiciens républicains. Le commandant gratifia de ses générosités les démocrates qui voulurent embrasser la carrière des armes dans le camp de l'Union. Dans la stratégie de Lincoln, ils étaient un atout de poids en apportant la preuve que le conflit n'était pas l'affaire d'un parti et qu'il transcendait les clivages politiques. De plus, Lincoln voyait dans ces nominations un instrument pour préserver, fortifier l'harmonie politique⁹¹⁴.

La lecture géopolitique du Président avait aussi donné à cette politique un caractère impérieux. Au cœur des préoccupations du commandant en chef était logé l'ancrage à l'Union des Etats frontières, divisés et livrés à une guerre de guérilla entre les deux factions. Elever au grade d'officier supérieur des personnalités reconnues et appréciées dans ces Etats participait de cette volonté d'y gagner le soutien populaire et de maintenir à leur tête des gouvernements loyaux. Dans les Etats frontières, l'appel aux volontaires reçut un accueil mitigé. Le gouverneur du Maryland accepta que quatre régiments fussent levés mais précisa qu'ils auraient vocation à n'intervenir que dans les limites géographiques de l'Etat et pour la protection de la capitale. Le premier magistrat du Delaware développait une approche similaire, ajoutant dans sa réponse la défense de la Constitution et des lois du Pays. Par contre, le gouverneur du Kentucky fit savoir que son Etat « ne fournira aucune troupe dans le but scandaleux de soumettre nos frères du Sud ». Jackson, du Missouri, dénonça quant à lui

⁹¹² Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 112.

⁹¹³ Jacob Dolson Cox, *Military Reminiscences of the Civil War, op. cit.*, vol. 1, p. 171.

⁹¹⁴ Lincoln avait formé son cabinet dans le même esprit. Républicains modérés et radicaux, et démocrates siégeaient ensemble.

une « réquisition illégale, anticonstitutionnelle, révolutionnaire, inhumaine, diabolique et inacceptable »⁹¹⁵.

Cette politique qui tendait à mettre sur un pied d'égalité professionnels et amateurs rencontra une vive opposition chez les premiers. Entre ces deux types de généraux réunis par une volonté commune de servir sous les mêmes couleurs, les tensions étaient inéluctables. Les feux d'un conflit qui ne s'éteignit qu'en 1864 furent allumés dès les premières semaines du conflit. Dans ses mémoires, Butler donna un exemple de ce que pouvaient être ces tensions, leur origine et leur force. Arrivé à la tête de sa brigade à Annapolis le 20 avril 1861, il donna l'ordre au colonel Lefferts de marcher avec son régiment de la milice d'Etat de New York en direction de Washington. Ce dernier refusa après s'être entretenu avec ses officiers. « Le problème avec Lefferts, écrivit Butler, était qu'il avait pris quelque part pour l'accompagner et le dorloter dans son commandement un homme qui avait jadis été à West Point. Lefferts ne fit jamais appel à moi sans sa présence et il était à certain moment quelque peu familier et pas toujours courtois... ». « Nez rouge », c'est ainsi que Butler appelait cet homme dans le texte, contesta le fait que le règlement des Armées auquel le général se référait lui conféra le droit de donner un ordre à la milice de New York. S'il ne pouvait citer l'article de mémoire il se prévalut de sa formation à West Point. « C'était la première fois dans la conduite de la guerre, ajouta Butler, que West Point interférait pour faire avorter mon action, mais il s'en fallut de beaucoup pour que cela fut la dernière... »⁹¹⁶.

Cette hostilité, viscérale et sans retour, était la manifestation d'un instinct corporatiste, non pas tourné vers le refus, par principe, du mélange, mais vers le rejet de l'intrusion d'éléments étrangers au métier des armes dans leur champ de compétence. Elle exprimait plus encore celle de l'attachement à une conception de l'officier supérieur : un militaire apte à commander, entraîné à la manœuvre, capable de faire face aux incertitudes d'un combat... Le général en chef de l'Armée, Scott, s'était ainsi opposé à la nomination de Butler non pas en raison de griefs personnels, mais parce qu'il ne concevait pas que des postes de généraux fussent occupés par des individus sans expérience ni savoir⁹¹⁷. Le général Cox contestait l'idée que la méconnaissance de la science de la guerre dont souffraient les généraux-citoyens put nourrir à leur endroit un procès en illégitimité. « Avant la guerre il n'y avait aucun enseignement sur la stratégie, la grande tactique, sur l'histoire militaire, ou sur ce qu'on appelle l'Art de la Guerre... ». A l'exception de la construction des fortifications, domaine

⁹¹⁵ John A. Logan, *The Great Conspiracy : Its Origin and History*, New York, A. R. Hart & Co., 1886, pp. 206-207.

⁹¹⁶ Benjamin F. Butler, *Butler's Book : Autobiography and Personal Reminiscences of Major-General Benjamin Butler*, Boston, A. M. Thayer & Co., 1892, pp. 199-200.

⁹¹⁷ Thomas J. Goss, *The War Within the Union War Command : Politics and Generalship During the Civil War*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003, p. 36.

dans lequel les diplômés de West Point affichaient une supériorité, « pour ce qui était de l'action sur le terrain avec une armée, l'ameublement intellectuel de l'homme de West Point n'était pas, par conséquent, supérieur à celui de n'importe quelle autre personne bien éduquée »⁹¹⁸.

Le commandant en chef perçut-il, sous la pression des *west pointers*, la faiblesse de sa méthode et, plus généralement, l'exigence de rationaliser le processus de recrutement à l'été 1862 ? On peut le croire à lire l'instruction 111 du 18 août qui disposait que l'éligibilité aux épaulettes de général de division ou général de brigade était réservée à des profils précis et qu'elle s'apprécierait en fonction de critères qualitatifs. Etaient concernés les officiers issus des rangs de l'armée régulière en récompense de « services exemplaires et éminents » et les officiers volontaires qui « par leur réussite sur le terrain auront montré les aptitudes militaires requises pour exercer la fonction de général »⁹¹⁹. Honorer la valeur, distinguer le mérite étaient devenus le fondement de la politique de distribution des étoiles. Pour l'historien Thomas J. Goss, la mesure arrivait trop tard et les généraux politiques en fonction pouvaient compter, à ce moment, sur leurs appuis à Washington pour contrer toutes tentatives visant leur destitution⁹²⁰.

Le général Longstreet, dont nous parlerons plus avant, eut après la guerre la méchante habitude de dévaloriser l'action de ses frères d'armes sudistes. Il le fit sans élégance, comme avec Jackson. Pour relativiser son succès dans la Vallée, il en attribua une grande partie des causes à la faiblesse de ses opposants : « Jackson était compétent contre des hommes tels que Shields, Banks et Frémont, mais quand il était opposé aux meilleurs des commandants fédéraux il ne semblait pas aussi facile⁹²¹ ». C'était aussi, indirectement, une manière de démontrer que les généraux politiques, handicapés par l'indigence de leur patrimoine militaire, n'étaient pas de taille à résister contre un ennemi expérimenté et jouissant, grâce à une formation acquise dans une institution idoine, d'un savoir et d'un jugement pénétrant sur l'art de faire la guerre. Il est vrai qu'aucun des trois nordistes n'avait le profil du génie guerrier.

Banks ne jouit pas d'une image avantageuse dans l'historiographie militaire. Il faut admettre que sur ce plan son œuvre fut insignifiante. Il ne s'était pas hissé à la portée des événements. La poursuite qu'il engagea contre les rebelles après le succès à Kernstown n'était pas un exemple de détermination. Il donna l'impression d'avoir accompagné la retraite de l'ennemi ne cherchant jamais à en faire une proie sur laquelle fondre pour l'anéantir. La faute en revenait à de faibles capacités, gâtées par un système renseignement défaillant. Dans ce domaine, les résultats du nordiste furent désolants. Dans

⁹¹⁸ Jacob Dolson Cox, *Military Reminiscences of the Civil War*, *op. cit.*, vol. 1, p. 179.

⁹¹⁹ O.R., série 3, 2, pp. 401-402.

⁹²⁰ Thomas J. Goss, *The War Within the Union War Command*, *op. cit.*, p. 38.

⁹²¹ James Longstreet, “The Seven Days”, including Frayer's Farm”, in *B § L*, vol. 2, p. 405.

la Vallée, la population civile n'était pas entièrement acquise à la Confédération et un grand nombre de citoyens étaient restés fidèles à l'Union. Une politique volontariste aurait pu convertir un nombre suffisant de ces derniers en espions et apporter au commandant des informations indispensables pour lui permettre de mieux cerner les intentions de l'ennemi et d'éclairer sa vision opérationnelle. Banks manqua cette opportunité. De plus, contrairement à Jackson, il fit un pauvre usage de sa cavalerie, le plus souvent trop timorée pour apporter un concours décisif dans la capitalisation du renseignement. La conséquence de ces limites fut qu'il n'entrevit pas, dans un premier temps, le péril que représentait la marche des sudistes en direction de Front Royal par la vallée de Luray⁹²².

Mais c'est lui faire un mauvais procès que de lui attribuer la responsabilité de son échec devant Jackson à la fin du mois de mai, même s'il montra au moment de l'offensive ennemie les signes d'un jugement altéré. Le soir du 23 mai, quand la défaite à Front Royal fut connue, le général parut confus à en croire l'une des principales sources qui rendit compte de son action. Le colonel George H. Gordon, diplômé de l'Académie (1846) et commandant du 2^{ème} régiment d'infanterie des volontaires du Massachusetts, décrivit son supérieur comme un homme « ruminant des pensées qu'il gardait pour lui... apathique et abattu⁹²³ ». Banks venait de rejeter ses arguments visant à évacuer Strasburg et à se replier sur Winchester, une position plus favorable. Une nouvelle tentative pour l'en convaincre n'obtint pas plus de succès et reçut un bruyant : « Ma parole, monsieur, je ne battraï pas en retraite. Nous avons plus à craindre du jugement de nos amis que des baïonnettes de nos ennemis⁹²⁴ ». On pouvait croire que le péril auquel Banks s'était dit exposé à son ministre de tutelle appelait le dépassement des préoccupations politiques. Il n'en fut rien. Quelques heures plus tard, il lança finalement ses troupes dans une retraite. Pendant cette séquence chaotique, il fit preuve, disons-le, de courage et d'endurance. Quand il se mit hors de portée de Jackson derrière la rivière Potomac le 26 mai, après avoir essuyé une nouvelle défaite à Winchester, il était à la tête d'une armée très affaiblie et diminuée. Pour lui, la retraite avait des airs de victoire. Dans son rapport officiel, il se félicitait d'« avoir projeté une marche de près de cent kilomètres devant l'ennemi, déjouant ses plans, lui livrant bataille où que nous le trouvions⁹²⁵ ». A sa femme, le 28 mai, il magnifiait son histoire : « C'est un quasi-miracle que la totalité de mon commandement et son train de ravitaillement aient pu s'échapper sans mal des plans longuement réfléchis d'un ennemi cinq fois plus nombreux que nous⁹²⁶ ». La satisfaction du général n'avait rien de déplacé si l'on considère, et tout invite à le faire, qu'il n'était pas en mesure, dans l'état d'infériorité qui était le sien, de trouver son salut autrement

⁹²² Edwin C. Fishel, *The Secret War for The Union*, op. cit., p. 181.

⁹²³ George H. Gordon, op. cit., p. 82.

⁹²⁴ *Ibid.*, p. 83.

⁹²⁵ O.R., 12 :1, p. 551.

⁹²⁶ Cité par James G. Hollandsworth, *Pretense of Glory : The Life of General Nathaniel P. Banks*, Baton Rouge, University of Louisiana Press, 1998, p. 69.

que dans la retraite. Il est peu probable qu'un autre que lui eut fait mieux. Parfois cruelle, l'opinion ne retint que les tonnes et de vivres et de ravitaillement qu'il avait abandonnées au cours de sa retraite et le vilain surnom de « Banks l'intendant » dont l'affublèrent les confédérés⁹²⁷.

Pas plus que Banks, Frémont ne laissa une trace militaire susceptible de lui attirer des éloges. L'esprit du génie guerrier n'était pas non plus descendu sur lui. Les principales valeurs et qualités qui en forment l'essence ne l'habitaient pas. Il se révéla autant piètre stratège que tacticien indigent. A l'audace du général confédéré, à sa rapidité de mouvement, il n'opposa que sa fébrilité, son inconstance, sa pusillanimité due à la crainte de ternir son image politique. Dans ces conditions et face à un homme qui se signalait par une force de caractère exceptionnelle et à une armée aux capacités d'endurance impressionnantes, son échec semblait inéluctable. L'exemple suivant était symptomatique à bien des égards de tout ce qui séparait Jackson de ses adversaires et expliquait l'une des principales causes de la suprématie du sudiste. Pour justifier à Lincoln la raison pour laquelle son armée ne pouvait pas marcher avec autant de hâte vers l'ennemi que celui-ci le voulait, Frémont avançait un argument unimaginable sous la plume de Jackson : « Le fait que le médecin chef protesta ce matin contre la poursuite de sa progression [de l'armée] sans l'avoir autorisée à prendre une journée de repos vous permettra d'apprécier la situation de mon commandement... Je ne pouvais pas prendre le risque d'aller de l'avant dans le désordre⁹²⁸ ». Il est vrai que la marche de Frémont fut éprouvante pour les soldats battus par de fortes pluies. Jackson, qui n'hésita jamais à martyriser le corps de ses soldats pour prendre l'ennemi de vitesse, n'y aurait entendu qu'une « argutie à attraper le diable⁹²⁹ ».

Shields avait surtout excellé dans la gloriole. Il s'était arrogé, nous l'avons vu, le mérite de la victoire de Kernstown. Il pouvait dans un même message mêler analyse juste, propos dédaigneux et vantardises. Comme dans celui transmis le 27 mai au général McDowell : « J'ai vu le général Geary qui est ici. Toute cette panique est sans fondement. Elle me fait honte... Je vais bientôt nettoyer la Vallée de la Shenandoah⁹³⁰ ». La veille, il écrivait à Stanton : « Il n'y a aucun danger à craindre de Manassas aujourd'hui, même s'ils [les sudistes] sont 18 000... mon opinion est qu'ils sont une petite force et que tout cela relève de la panique. Nous en aurons la preuve demain. Si Jackson est ici nous lui réserverons une réception sanglante. Ce sera pire qu'à Winchester et nous vengerons Banks⁹³¹ ». Nous connaissons la suite. Ses actes étaient en rupture avec ses annonces. Par fatuité, il donnait l'impression de ne pas saisir l'urgence de la situation, interrompant sa marche pendant vingt-quatre

⁹²⁷ Lieut.-Col. Fremantle., *Three Months in the Southern States : April-June 1863*, New York, John Bradburn, 1864, p. 74.

⁹²⁸ CWAL, 5, p. 250.

⁹²⁹ Shakespeare - Œuvres complètes, traduction Hugo, Pagnerre, 1869, tome 6, p. 397.

⁹³⁰ O.R., 12 :3, pp. 257-258.

⁹³¹ *Ibid.*, p. 248.

heures à Front Royal. Pour couvrir ses erreurs de jugement, il étouffa, dans son rapport rédigé deux semaines plus tard, certaines vérités sous l'éteignoir de ses ambitions et de la préservation de son image. Frémont avait parié que Jackson s'échapperait de la Vallée par Conrad's Store comme il l'avait fait deux mois plus tôt après sa défaite à Kernstown, et que s'il atteignait Stanardsville avant lui, le sudiste serait « perdu⁹³² ». C'était un curieux calcul, car les rebelles pouvaient - c'est d'ailleurs ce qu'ils firent - s'extraire par Brown's gap au sud-est de la ville de Port Republic⁹³³. Shields occulta cette intention dans son compte rendu. L'affaire du pont de Port Republic était un nouvel exemple des libertés prises par Shields avec la vérité pour les commodités de sa plaidoirie *pro domo*. Dans les heures qui suivirent la retraite de Tyler, il parut évident à tous les belligérants que la destruction du pont aurait transformé les occurrences tactiques. Pour montrer, en bon stratège qu'il était, que cette réalité n'avait pu se soustraire à sa sagacité, il n'hésita pas, nous l'avons vu, à reporter sur Carroll la responsabilité de cette action manquée. De plus, des présomptions de fabrication d'un faux document visant à faire accroire l'idée que la destruction du pont était sa volonté pèsent sur lui⁹³⁴.

Chez certains esprits, McClellan et Shields étaient de ceux-là, les limites du renseignement pouvaient conduire à fantasmer les menaces. Sur la foi d'informations rapportées par ses éclaireurs, Shields avait acquis la certitude d'avoir sur ses arrières 10 000 confédérés sous les ordres du général Longstreet. Il délia ses quatre brigades, maintenant deux d'entre elles dans la ville de Luray, et y élit domicile pour lui-même⁹³⁵. L'éloignement de ces deux brigades du champ de bataille de Port Republic le 9 juin eut pour conséquence de priver les fédéraux d'un précieux soutien tactique sans lequel il était difficile de contenir sur un long temps la poussée sudiste. Shields attribuait l'échec de sa poursuite à une cause exogène au domaine des armes et surtout étrangère à ses qualités, dont il se croyait nanti, de commandant : le pain. Plus précisément le manque de pain. « Les pluies les ont sauvés [les sudistes] jusqu'à maintenant de la destruction... Je ne peux me battre contre les éléments, mais donnez-moi du pain pour me maintenir en vie et ils ne quitteront jamais la vallée. Leurs forces sont négligeables, pas même, selon moi 7 000. Je les ferai s'enfuir jusqu'à Richmond si vous m'approvisionnez suffisamment en pain⁹³⁶ ». Après la guerre, le colonel John S. Cooper livra un commentaire cruel sur Shields qui avait succédé au général Lander décédé de maladie le 2 mars 1862 : « Alors advint ce qu'il advient toujours quand la médiocrité militaire succède au génie militaire. La pusillanimité, le doute et l'hésitation remplacèrent la confiance fondée sur la connaissance de ce qu'il

⁹³² *Ibid.*, p. 316.

⁹³³ William J. Miller, "Such Men as Shields, Banks, and Frémont : Federal Command in Western Virginia, March-June 1862", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1862*, *op. cit.*, p. 75.

⁹³⁴ Robert K. Krick, *Conquering the Valley*, *op. cit.*, p. 61.

⁹³⁵ O.R., 12 :1, p. 686.

⁹³⁶ O.R., 12 :3, p. 334.

fallait faire et comment le faire au mieux... Si Lander avait vécu pour nous diriger pendant les trois mois suivants [sa mort], l'histoire de cette campagne se serait, selon moi, écrite différemment⁹³⁷ ».

Schenck n'avait jamais vraiment démérité. Il donna une prestation contrastée. Il fut convaincant dans la préparation de la retraite nordiste à McDowell, Il surprit les rebelles et leur infligea, malgré la défaite, de sévères dégâts sur Sitlington Hill. En revanche, au cours de la bataille de Cross Keys, sa brigade ne pesa pas sur le cours des événements. Les faibles pertes enregistrées en témoignent : 4 tués, 8 blessés et 4 disparus. Le général justifia sa discrétion sur le champ de bataille par deux raisons : la présence d'un bois qui lui masquait la nature du terrain et la crainte d'être débordé sur son flanc droit⁹³⁸. Animé par un état d'esprit offensif, il aurait pu chercher à connaître la force de son adversaire en vue de le contourner sur sa gauche⁹³⁹. Ce qu'il ne fit pas.

Frémont et Shields avaient été incapables de mettre en place un système de communication efficient qui eut permis la coordination de leurs mouvements, pas plus qu'ils ne surent, par une action simultanée, développer un schéma tactique en mesure de mettre Jackson sous pression. A preuve cette phrase de Frémont extraite de son rapport officiel : « Jusque-là [8 juin à 9h30] je n'avais reçu aucune information directe du général Shields, et au-delà du fait qu'il était quelque part à proximité de Luray, je n'avais aucune connaissance concrète de l'endroit où il se trouvait et de ses intentions⁹⁴⁰ ». L'un et l'autre payaient les effets délétères d'un commandement scindé en deux. Ils disposaient d'un commandement autonome et chacun d'eux poursuivait, malgré leur voisinage géographique, des objectifs militaires différents. La responsabilité de ce montage inadapté aux exigences d'une campagne fondée sur la rapidité d'exécution, l'exploitation et le partage du renseignement pour percer le « brouillard » de la guerre, revenait à Lincoln, qui, autant par souci de ne pas heurter la susceptibilité des généraux « politiques » que par celui de ne pas crispier les Républicains radicaux, ne bâtit pas une structure unifiée pour venir à bout du sudiste. Frémont souligna cette faiblesse organisationnelle dans son rapport officiel : « S'il avait été moins favorisé par les conditions climatiques et l'absence de combinaisons conduites sous mon contrôle qui auraient pu être facilement mises en œuvre au début de la poursuite de Jackson, on peut se demander si ce dernier aurait même pu atteindre la Shenandoah...⁹⁴¹ ». On peut noter qu'il concevait un commandement unifié sous son autorité.

⁹³⁷ Cité par Russel H. Beatie, *Army of the Potomac, Volume III : McClellan's First Campaign March 1862 - May 1862*, New York, Savas Beatie, 2007, p. 203.

⁹³⁸ O.R., 12:1, p. 666.

⁹³⁹ Peter Cozzens, *Shenandoah 1862, op. cit.*, p. 471.

⁹⁴⁰ O.R., 12 :1, p. 22.

⁹⁴¹ *Ibid.*, p. 24.

La pugnacité offensive de Jackson, sa supériorité stratégique, l'exploitation qu'il fit des défaillances des généraux adverses expliquaient les revers subis par les armées fédérales dans la Vallée. Ces revers pointaient aussi un autre responsable : Lincoln. Ils ont été rendus possibles par une lecture stratégique imparfaite de la part du commandant en chef. L'assertion pouvait être soutenue par Lincoln en personne. Ainsi peut-on le voir reconnaître, comme une évidence nouvelle, dans une lettre à Stanton que l'ennemi cherchait à créer des points de diversion pour le distraire de son objectif premier : la prise de Richmond⁹⁴². L'aveu le condamnait. Il arrêta le 8 juin « un plan général pour la vallée de la Shenandoah » et, dès le lendemain donna l'ordre à Frémont d'occuper Harrisonburg et à Banks Front Royal⁹⁴³. Aurait-il conçu quelques mois plus tôt ce solide dispositif défensif propre à parer toute intrusion d'une force rebelle dans la Shenandoah, que la campagne de Jackson aurait suivi une trame différente. Celle-ci aurait-elle d'ailleurs, dans ces circonstances, vu le jour ? La question peut être posée. Comme l'écrit l'historien William J. Miller, le nouveau plan revenait à « fermer la porte de l'écurie après que le cheval s'était sauvé⁹⁴⁴ ». Ayant manqué d'anticipation, Lincoln était dans la réaction, ce qui, dans le domaine de la guerre, était un marqueur de capilotade intellectuelle.

La faute de Lincoln fut double. En focalisant son attention sur la campagne contre Richmond, il négligea l'existence sur l'échiquier stratégique d'une zone de guerre, la Vallée, à laquelle la géographie offrait une relative indépendance et qui donnait la possibilité à une force ennemie occupante de perturber les opérations en cours de McClellan. Pourtant, l'offensive de Jackson sur Romney aurait dû l'alerter sur ce point. Sa deuxième faute, qui procède de la première, fut d'avoir affecté dans cette région des généraux politiques, médiocres militaires, qui n'étaient pas en mesure de rivaliser avec Jackson. Le résultat fut d'offrir aux confédérés des conditions favorables pour lancer une diversion dans la Shenandoah qui, par le jeu des frictions qu'elle causa au sein de son commandement, parasita l'effort de guerre nordiste. Le général Williams, dans une lettre à sa femme du 2 juin 1862, apporta un témoignage sévère sur l'action de Lincoln :

Le département de la Guerre a entrepris de conduire la guerre depuis ses bureaux à Washington et il est saisi d'une incorrigible anxiété selon laquelle la ville est sous la menace d'une attaque. C'est grâce à l'intervention de la Providence pour nous sauver que nous devons de ne pas être complètement détruits par cette politique. Nous avons sous les commandements de Banks, McDowell et Frémont pas moins de 80 000 hommes qui pourraient être réunis en une semaine et tout écraser en se portant dans cette vallée à Staunton et à Lynchburg et, de là, marcher directement sur le flanc de l'armée rebelle à Richmond... Ce mouvement pouvait et aurait dû être lancé il y a deux mois...⁹⁴⁵

⁹⁴² CWAL, *Supplements, 1832-1865*, éd. Roy Basler, Wesport, Greenwood, 1974, p. 138.

⁹⁴³ CWAL, 5, p. 264.

⁹⁴⁴ William J. Miller, "Such Men as Shields, Banks, and Frémont : Federal Command in Western Virginia, March-June 1862, in *The Shenandoah Valley Campaign of 1862, op. cit.*, p. 80.

⁹⁴⁵ *From the Cannon's Mouth : The Civil War Letters of General Alpheus S. Williams*, éd. Milo M. Quaife, Detroit, Wayne State University Press, 1959, p. 89.

Au cours de ces jours cruciaux, de la défaite à Front Royal à celle de Port Republic, la tension entre le commandant en chef et ses généraux était prégnante. Depuis qu'il avait retiré à McClellan, le 11 mars 1862, son titre de général en chef, Lincoln élaborait désormais avec son ministre de la Guerre Stanton la grande stratégie de l'Union. Lancer Frémont et McDowell contre Jackson le 24 mai pour lui couper la retraite et l'anéantir dans la Vallée était sa volonté. Mais il se comporta en chef de guerre impatient et maladroit : il donnait des ordres directement à ses généraux, les pressait, leur fixait des impératifs horaires et, lorsqu'il lui semblait que ses instructions n'étaient pas exécutées conformément à ses vues, les interrogeait sur un ton plein d'irritation. L'impatience de Lincoln prit des formes qui déplurent. Le 27 mai, il croyait Frémont sur la route d'Harrisonburg. Le sachant à Moorefield, à l'ouest, il lui demanda « Qu'est-ce que cela signifie ? ». Doit-on s'étonner de trouver chez le général cette réponse agacée ? :

Mes troupes n'étaient pas en mesure d'exécuter vos ordres - s'il n'en avait pas été ainsi il en aurait été autrement. [...] En recevant un ordre, il va de soi qu'il me revient de décider de la manière de l'exécuter en fonction des circonstances, s'il me faut comprendre qu'il faille l'exécuter au pied de la lettre veuillez me le dire. Je n'ai aucune envie d'exercer un quelconque pouvoir que vous jugeriez ne pas relever des besoins de mon commandement sur le terrain.⁹⁴⁶

Le plan muri par le commandant en chef avait, sur le papier, de réelles chances de succès. Mais Lincoln avait, depuis son bureau à la Maison Blanche, un panorama imparfait du théâtre des opérations et des difficultés, causées par sa topographie accidentée, son climat détestable à cette époque de l'année, qu'il posait à une armée en action. Il s'abusait lui-même en croyant pouvoir diriger ces hommes comme de simples marionnettes et déplacer les brigades par le seul enchantement de sa volonté. La lucidité sur les réalités de la guerre et, plus particulièrement, les frictions qui l'entouraient, fut la qualité qui lui fit le plus défaut. De plus, en confiant la réalisation de son plan à Frémont, il n'avait pas choisi le mieux famé.

Lincoln ne démit de leurs fonctions aucun de ces généraux politiques vaincus par Jackson et qui échouèrent à concrétiser son plan. Une décision assumée par le Président, soucieux de maintenir une solidarité entre l'exécutif et les parlementaires, et qu'un journaliste du *Chicago Tribune*, à travers le cas de Frémont, avait anticipée dès le 28 mai : « Lincoln s'est couché devant cet acte inqualifiable de désobéissance et de lâcheté, mais j'ai peur qu'il soit trop indécis et beaucoup trop lâche lui-même pour infliger la punition appropriée⁹⁴⁷ ». Lincoln ne provoqua pas la sortie de Frémont de l'armée. Le 26 juin 1862, il unifia les forces de Frémont, Banks et, en partie, de McDowell, pour créer l'Armée de Virginie. Pour conduire cette nouvelle armée, il appela John Pope qui était moins ancien dans le

⁹⁴⁶ CWAL, 5, p. 243.

⁹⁴⁷ J. Cutler Andrews, *The North Reports the Civil War*, University of Pittsburgh Press, 1955, p. 256.

grade de général que Frémont. Considérant que le fait de servir sous les ordres de son cadet attentait à son honneur, ce dernier demanda à être relevé de son commandement⁹⁴⁸. Le commandant en chef ne s'y opposa pas. Lincoln continua de faire l'éloge de Banks. « Je considère le général Banks, disait-il à un journaliste en août 1862, comme l'un des hommes les plus capables de l'armée. Il ne me cause aucun ennui : mais, avec une petite ou une grande force, il connaît son devoir et le fait⁹⁴⁹ ». Ce n'est qu'en mai 1864, après son échec retentissant lors de la campagne de la rivière Rouge que Lincoln mit un terme à ses fonctions militaires. Quant à Shields, il fut nommé général de brigade par Lincoln, mais, pour des raisons politiques, le Sénat ne confirma pas cette nomination. En proie à des relations difficiles avec le ministre de la Guerre, il donna sa démission le 28 mars 1863.

Les événements apprirent à Lincoln la difficulté de reprendre la fonction de général en chef au pied levé et, pour un homme politique, de penser la guerre en acteur. Ses qualités intellectuelles, sa puissance de travail n'étaient pas en cause. Mais construire une pensée stratégique globale qui intègre une pluralité de facteurs complexes et aléatoires, dont celui, disait Napoléon, que « la guerre est l'affaire du moment⁹⁵⁰ », réclame une maîtrise, ou au moins une fine connaissance, de la guerre et de son univers. Or, les composantes de cet univers étaient, par principe, étrangères au corpus culturel du politique et leur acquisition, parfois imparfaite, restait le monopole des officiers de carrière. La guerre est un métier, elle est affaire de méthode. Au printemps 1862, le commandant en chef en manquait. Prise initialement sous l'empire de ce qu'il pensait être la nécessité, sa décision d'envoyer une armée et deux divisions dans la Vallée pour écraser Jackson ne peut-elle être vue comme l'expression d'une dualité créatrice entre ce qu'était Lincoln - un Président - et ce qu'il voulait être - un Président doublé d'un stratège ? Cette question ne fut soulevée par aucun historien. Les ressorts d'une décision ne peuvent être dissociés de leur contexte, ils sont déterminés par un ensemble de circonstances, de facteurs de natures diverses. Le facteur psychologique est l'un d'entre eux. Bien qu'il n'existe aucune source pour appuyer notre propos - sans doute parce que nous touchons à une sphère de l'invisible - nous pensons que cette dualité, exacerbée par la rivalité avec McClellan, a joué un rôle dans cette décision. Lincoln vit dans la retraite de Banks une opportunité d'asseoir sa légitimité de commandant en chef. Son attitude, empreinte d'impatience et d'agacement, trahissait moins une inquiétude pour la sécurité de Washington que la volonté d'en finir avec Jackson. Le témoignage de l'un de ses plus proches collaborateurs accréditait cette idée. John Nicolay écrivait dans son journal, à la date du 30 mai 1862 :

Nous nous sommes tous plutôt bien remis de l'effroi et de la contrariété que suscita la retraite de Banks par le Potomac à Williamsburg. Jackson et ses rebelles semblent toujours être vers

⁹⁴⁸ O.R., 12 :1, p. 26.

⁹⁴⁹ RWAL, p. 167.

⁹⁵⁰ Cité par Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre, op. cit.*, p. 139.

Martinsburg et Winchester ; dans ce cas, nous pouvons espérer réparer cette infortune en capturant son armée, car nos forces l'entourent, lui laissant peu de chance de s'échapper autrement qu'en combattant avec des forces supérieures en nombre, ce qui n'est guère probable maintenant qu'il les a toutes avec lui.⁹⁵¹

Si son plan avait réussi, Lincoln aurait pu s'enorgueillir d'en avoir été le concepteur, et il aurait ainsi fait la démonstration à McClellan qu'il était sur le plan militaire au moins son égal, sinon son supérieur. Son image auprès des généraux, notamment ceux qui étaient les plus circonspects au sujet de ses aptitudes de commandant en chef, en eut peut-être été bouleversée et eut gagné en respectabilité.

Nous préférons, plutôt que de nous ranger à la thèse de Longstreet et d'attribuer aux seules faiblesses des commandants nordistes dans la Vallée les victoires de Jackson, reconnaître au Virginien la faculté de marier le savoir, transcendé par une approche dynamique du renseignement, et le vouloir, nourri par une détermination térébrante. Cette campagne n'aurait pas été ce qu'elle fut sans la personnalité de Jackson, et son succès fut avant tout le sien et celui de ses hommes dont il avait partagé les périls. Développée sur une petite échelle, elle aimanta l'attention du commandement adverse. Centrée sur un objectif de diversion et sans faire renoncer l'Union à son entreprise devant Richmond, elle lui fit néanmoins subir un grave dommage en affaiblissant son dispositif offensif. Le champ temporel et le rythme de l'action nordiste se trouvèrent altérés. En juin 1862, la capitale sudiste n'était pas sauvée, le centre de gravité de la guerre dans l'Est était à ses portes, mais les conditions étaient réunies pour permettre à Lee de lancer sa contre-offensive.

C) Les commandements dans l'Ouest : de la prudence déclarée à l'offensive

C'est dans l'Ouest que la guerre s'est jouée⁹⁵². Pour ne pas avoir accordé à ce théâtre d'opération autant d'attention qu'à la situation dans l'Est, Jefferson Davis, selon plusieurs historiens, porterait une lourde responsabilité dans la défaite. L'étude du commandement permettra de nuancer le propos en démontrant que le commandant en chef, comme son homologue nordiste, mesurait avec la plus grande acuité les enjeux stratégiques de cette zone, qu'il ne la négligea pas et que les échecs qu'y subirent les confédérés devaient moins à une mauvaise appréciation de ces enjeux, une supériorité du commandement fédéral qu'à une série de décisions individuelles permissives et déplorables. Les forces et les faiblesses physiologiques, intellectuelles des principaux acteurs, les rivalités, parfois

⁹⁵¹ *With Lincoln in the White House, Letters, Memoranda, and other Writings of John G. Nicolay, 1860-1865*, éd. Michael Burlingame, Southern Illinois University Press, 2006, p. 79.

⁹⁵² Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals : The Failure of Confederate Command in the West*, Lawrence, University Press of Kansas, 1990, pp. xi-xii.

profondes, qui les opposèrent, s'y révélèrent et influencèrent la trame des événements militaires. Au début du conflit, l'une des préoccupations majeures des belligérants était d'empêcher le basculement des Etats neutres, Missouri et Kentucky, dans le giron adverse. A cette fin, les deux commandants en chef adoptèrent des stratégies dont les limites volèrent en éclat sous l'effet du comportement transgressif de généraux.

1) La fin de la neutralité du Missouri et du Kentucky : le rôle de la friction humaine.

a - Le Missouri.

Une photographie du rapport de force politique dans le Missouri inclinait les deux commandants en chef à la retenue, au moins officiellement. Le Missouri était morcelé en plusieurs chapelles politiques. « Presque dès le déclenchement de la guerre, écrit un historien, les unionistes étaient divisés par ce que Lincoln [le 27 mai 1863] appelait “une querelle pestilentielle entre factions”. Les Conservateurs espéraient garder autant qu'ils pouvaient de l'ordre ancien tandis que les radicaux réclamaient l'émancipation, l'armement des noirs, la perte de leurs droits pour les rebelles⁹⁵³ ». Les sécessionnistes étaient nombreux, mais leur influence sur le corps électoral resta marginale à en juger par le résultat des élections à la Convention du Missouri de février 1861. Sur les bancs de l'assemblée ne siégeait aucun groupe sécessionniste. Le Missouri adopta en conséquence une politique de neutralité armée qui reposait sur deux piliers : refus de s'allier à l'un des belligérants et recours à la force pour s'opposer à toute tentative d'intrusion militaire. Une politique que le gouverneur Claiborne Jackson, personnellement partisan de la sécession, exprima par le refus d'envoyer quatre régiments suite à la proclamation de Lincoln qu'il qualifiait d'« illégale, anticonstitutionnelle et révolutionnaire ; inhumaine et diabolique dans son but...⁹⁵⁴ ». Il convoqua également après la chute du Fort Sumter la législature en session extraordinaire pour organiser, équiper une milice d'Etat et réunir les fonds nécessaires⁹⁵⁵.

Dans le Missouri, la prudence de Lincoln masquait mal ses hésitations et ses ambiguïtés. Sa gestion des événements et plus particulièrement du cas Harney, commandant du Département de l'Ouest, en fournit un exemple éclairant. Militaire d'expérience, William Harney avait participé aux guerres contre les Indiens et contre le Mexique et comptait parmi les quatre généraux de l'armée régulière en activité au déclenchement de la guerre. C'est dire que sa notoriété était établie dans l'opinion. Né en

⁹⁵³ Eric Foner, *Reconstruction : America's Unfinished Revolution, 1863-1877*, New York, Harper & Row, 1988, p. 41.

⁹⁵⁴ James Peckham, *Gen. Nathaniel Lyon, and Missouri in 1861 : A Monograph of the Great Rebellion*, New York, American News Company, 1866, p. 102. La proclamation appelait 75 000 volontaires pour une durée de trois mois.

⁹⁵⁵ O.R., 1, p. 673.

1800 dans le Tennessee, marié à une autochtone, sa loyauté envers le gouvernement fédéral fut mise en doute par les partisans de l'Union et le plus influent d'entre eux, Frank Blair, dont le frère n'était autre que le ministre des Postes et ami de Lincoln. Pour Harney, l'hostilité venait aussi de l'intérieur. Le capitaine Lyon, diplômé de West Point, vétéran de la guerre contre le Mexique, était arrivé à Saint Louis en février 1861 avec la ferme intention de renforcer l'arsenal de la ville et son stock de 60 000 mousquets, 1,5 million de cartouches, 40 000 kilos de poudre et 40 pièces d'artillerie qu'ambitionnaient de saisir, selon lui, les sécessionnistes⁹⁵⁶. Entre le commandant aux vues modérées et l'officier antiesclavagiste pénétré par un unionisme belliqueux, les points de convergence sur la manière de concevoir leur rapport avec les autorités locales étaient rares. Lincoln joua assurément un rôle dans l'effacement progressif du général et, parallèlement, dans l'affirmation d'une nouvelle autorité incarnée par Lyon et soutenue par Blair. De sa propre initiative, sans en référer à son supérieur, l'officier adressa un mémorandum au gouverneur de l'Illinois lui demandant « d'entrer en contact avec les autorités de Washington, dans le but de tenir les six régiments appelés de son État prêt pour le service ici » et l'invitant à demander le transfert dans son Etat d'une partie des armes de l'arsenal⁹⁵⁷. Le Président autorisa l'opération le 20 avril⁹⁵⁸. Il le fit sans émettre la moindre remarque à propos de la manière employée par un subalterne de l'autorité en place. Eut-il cherché à encourager une forme de rupture, de désobéissance, que le commandant en chef ne s'y serait pas pris autrement.

Après avoir refusé, dans le souci de maintenir la concorde civile et de ne pas enflammer les passions, d'armer la milice constituée par Blair avec l'accord de Lincoln et de les intégrer dans l'armée américaine, Harney se rendit à Washington⁹⁵⁹. Il obtint de Lincoln, le 21 avril, ce qu'il était venu chercher : faire relever le général de son commandement et nommer Lyon à la tête des forces fédérales à Saint Louis. C'est dans ce contexte que Harney donna la preuve éclatante de sa loyauté. Dans le train qui le ramenait à Washington, il fut fait prisonnier par les confédérés. Le gouverneur de Virginie Letcher lui proposa de se rallier à la cause confédérée, ce qu'il déclina⁹⁶⁰. Pendant ce temps, le 30 avril, le gouvernement autorisa Lyon à recruter 10 000 hommes « afin de maintenir l'autorité des Etats-Unis ; de protéger les citoyens pacifiques du Missouri » et de déclarer la loi martiale dans la ville s'il le jugeait nécessaire⁹⁶¹. Voilà qui confirmait, s'il en était besoin, que la prudence ne se confondait pas avec la faiblesse et que le commandant en chef, sous le prétexte de garantir la sécurité

⁹⁵⁶ Christopher Phillips, *Missouri's Confederate : Claiborne Fox Jackson and the Creation of Southern Identity in the Border West*, Columbia, University of Missouri Press, 2000, p. 238.

⁹⁵⁷ *Ibid.*, p. 667. Vingt et une mille armes furent transférées le 21 avril.

⁹⁵⁸ *With Lincoln in the White House, Letters, Memoranda, and other Writings of John G. Nicolay, 1860-1865, op. cit.*, p. 36.

⁹⁵⁹ William C. Harris, *Lincoln and the Border States : Preserving the Union*, Lawrence, University Press of Kansas, 2011, pp. 122-123.

⁹⁶⁰ L. U. Reavis, *The Life and Military Services of Gen. William Selby Harney*, Saint Louis, Bryan, Brand & Co., 1878, p. 355.

⁹⁶¹ O.R., 1, p. 675.

des habitants loyaux, entendait ne rien concéder en termes d'influence et de présence militaire aux alliés de la Confédération dans la région.

Convaincu que la garde nationale, stationnée à sept kilomètres de l'arsenal, était sur le point de s'emparer de la place après avoir reçu par voie maritime des fournitures militaires, dont plusieurs canons, il passa à l'action le 10 mai avant l'arrivée, le lendemain, de Harney rétabli dans son commandement par Washington. Sans que le sang coulât, il força à la reddition les 700 miliciens⁹⁶². Le calme fut précaire. Le défilé des prisonniers encadrés par la troupe dans les rues de la ville indigna une partie de la population. Des heurts éclatèrent qui firent 90 victimes parmi les civils, dont 28 morts⁹⁶³. Cette action exacerba les tensions, radicalisa les positions, renversa les convictions. Le populaire Sterling Price, ancien gouverneur de l'Etat, abandonna sa position d'unioniste conditionnel et accepta la proposition de Jackson de commander la milice d'Etat réorganisée (*State Guard*) par une loi militaire⁹⁶⁴.

Après la prise du camp Jackson, approuvée officiellement par Harney dès son retour, et les violences mortelles qui suivirent, tout espoir d'éviter un embrasement n'était pas perdu. C'est ce que convinrent Harney et Price qui signèrent le 21 mai un accord dont la finalité était de « ramener la paix et l'ordre... en obéissant aux lois des gouvernements général et de l'Etat⁹⁶⁵ ». Cet accord, souligne l'historien Russell Weigley « concordait avec la politique que Lincoln avait précédemment envisagée⁹⁶⁶ ». L'accord n'avait pourtant pas éteint la méfiance. Price dut rassurer le nordiste sur le fait que contrairement à ses informations, aucun homme armé n'était entré au Missouri depuis l'Arkansas, et que si tel était le cas il « leur ferait faire demi-tour sur le champ⁹⁶⁷ ». Harney proposa d'organiser une milice d'Etat là où les partisans de l'Union faisaient, selon des sources jugées « fiables », l'objet d'agression⁹⁶⁸. En réponse, Price avertit que cela « conduirait à des conflits de voisinage, signe précurseur de la guerre civile⁹⁶⁹ ». De plus, Lincoln contrôlait si peu la situation que cet accord vola peu après en éclat et que Harney ne lui survécut pas plus de dix jours. La disparition de Harney de la scène militaire et, dans le même temps, la promotion de Lyon au grade de général de brigade, étaient la conséquence d'une manœuvre politique qui mettait en lumière les difficultés pour le commandant en chef d'apprécier au plus juste la situation. Pour Frank Blair, l'accord Harney-Price servait les intérêts des sympathisants pro-sudistes et le général adoptait une attitude trop conciliante

⁹⁶² O.R., 3, pp. 6-7.

⁹⁶³ James Peckham, *Gen. Nathaniel Lyon, and Missouri in 1861*, op. cit., pp. 155-156.

⁹⁶⁴ Albert Castel, *General Sterling Price and the Civil War in the West*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1968, pp. 14-15.

⁹⁶⁵ O.R., 3, p. 375.

⁹⁶⁶ Russel F. Weigley, *A Great Civil War*, op. cit., p. 42.

⁹⁶⁷ O.R., 3, p. 380.

⁹⁶⁸ *Ibid.*, p. 379.

⁹⁶⁹ *Ibid.*, p. 380.

à l'égard de l'exécutif local. A sa demande, Lincoln approuva le 16 mai, sans enthousiasme, que le général fût démis de son commandement du département de l'Ouest⁹⁷⁰. Lincoln était sous l'empire du doute si bien qu'il se sentit obligé d'écrire le surlendemain à Blair :

Je ne vous écris pas pour que vous l'annuliez ; mais pour vous dire que j'espère que vous la différerez à moins que vous ne jugiez urgent la nécessité du contraire. Il y a plusieurs raisons à cela. Il est préférable que nous le comptions comme ami que comme ennemi. Cela mécontenterait un bon nombre de personnes qui, autrement, resteraient tranquilles. Plus que tout, nous l'avons déjà relevé puis rétabli dans ses fonctions et si aujourd'hui nous le relevons une fois encore, le public se demandera, "que signifie cette tergiversation". Si, selon votre jugement, cela est *indispensable*, qu'il en soit ainsi.⁹⁷¹

Le commandant en chef remettait le sort de son général, dont la fidélité au gouvernement n'avait jamais été mise en défaut et qui avait toujours agi avec diplomatie et dans un esprit d'apaisement, entre les mains de Frank Blair, un politique qui rêvait d'éteindre les feux sécessionnistes, au besoin par la force, et d'ancrer l'Etat à l'Union. Quelques jours furent nécessaires à Blair pour se convaincre que sortir Harney du jeu était indispensable. Lyon devint le commandant du Département de l'Ouest le 31 mai, et préserver la paix à tout prix n'entraînait pas dans ses vues.

Le point de non-retour entre les deux parties fut atteint le 11 juin. Lors d'une entrevue, Blair et Lyon refusèrent la proposition de Jackson et Price d'ordonner la dissolution de la *State Guard*, de s'opposer à toute action militaire de quel que camp qu'elle vienne, de proclamer la neutralité du Missouri contre l'engagement du gouvernement fédéral de désarmer les *Home Guards* illégalement constitués et de ne pas occuper militairement la région⁹⁷². Lyon mit un terme brutalement à l'échange par ces mots : « Il est préférable, Monsieur, de beaucoup préférable que le sang de chaque homme, femme et enfant de cet Etat coulât plutôt qu'il [le Missouri] ne défiât le gouvernement fédéral. C'est la guerre⁹⁷³ ». Quel mandat avait Lyon pour rompre avec la stratégie de conciliation voulue par Lincoln et jeter à la face de ses interlocuteurs une véritable déclaration de guerre ? Aucun. Fut-il blâmé par le commandant en chef pour son algarade ? Nullement. Lincoln laissa faire, sans doute parce qu'il avait rompu avec l'idée que l'Union pouvait s'accommoder du non-alignement des Etats frontières. Ce renversement de perspective fut officialisé le 4 juillet. S'adressant au Congrès, Lincoln rejeta la politique de neutralité armée menée dans les Etats du Missouri et du Kentucky : « Elle ne reconnaît aucune fidélité à la Constitution, aucune obligation de préserver l'Union ; et quoique

⁹⁷⁰ *Ibid.*, p. 374.

⁹⁷¹ CWAL, 4, pp. 372-373.

⁹⁷² Thomas L. Snead, *The Fight for Missouri, from the Election of Lincoln to the Death of Lyon*, New York, Charles Scribner's Sons, 1886, p. 203.

⁹⁷³ La version reprise ici est extraite du *Missouri Democrat* daté du 2 juillet 1861 et citée par William E. Parish, *Frank Blair : Lincoln's Conservative*, Columbia, University of Missouri Press, 1998, p. 108.

beaucoup de ceux qui y sont favorables sont, sans aucun doute, des citoyens loyaux, cette politique est pourtant en réalité une trahison⁹⁷⁴ ».

Lincoln avait capté cette réalité qu'une action armée était inévitable pour maintenir le Missouri dans la sphère d'influence de l'Union. Sa première décision fut de nommer un nouveau commandant dans le Département de l'Ouest dans la personne du général Frémont auquel il donna « carte blanche » pour supprimer la menace sudiste dans le Missouri, puis descendre le long du Mississippi jusque Memphis, Tennessee⁹⁷⁵. Nommer un militaire pauvre en expérience militaire, de caractère atrabilaire, plutôt que de maintenir le général Lyon dans ses fonctions était le résultat du lobbying exercé par la famille Blair. Lincoln fut mal inspiré, car Frémont déçut dans tous les domaines. John C. Frémont était français par son père. C'était une figure au tempérament que nous qualifierions de racé, doublé d'un physique élégant. Son « existence est un roman », écrivit Ernest Grasset⁹⁷⁶. Il porta la tunique des ingénieurs topographes de l'armée en 1838 avec laquelle il explora les montagnes Rocheuses ; celle de chef d'armée avec laquelle, à la demande des colons américains, il chassa les forces mexicaines du territoire que l'on appelle aujourd'hui Californie ; celle de démissionnaire après qu'il fût reconnu coupable de mutinerie et de désobéissance par une cour martiale pour s'être opposé aux ordres du général Stephen Kearny qui représentait l'autorité du gouvernement sur le territoire ; celle de candidat malheureux du Parti républicain aux élections présidentielles de 1856. Le 3 juillet 1861, il reçut le grade de général et fut nommé commandant du Département Ouest (Arkansas, Missouri, Illinois, Iowa, Minnesota, ouest du Kentucky). Il ne fut aux responsabilités qu'un temps très court. Sa proclamation d'émancipation - évoquée dans la deuxième partie de nos travaux - était un défi jeté à la figure de Lincoln, à sa politique de conciliation avec les Etats neutres et un acte qui fragilisait dangereusement la fidélité du Kentucky et du Missouri à l'Union. « Le geste stupide de ce perroquet militaire⁹⁷⁷ », ainsi que le qualifia un ami proche de Lincoln, ses médiocres talents militaires et les charges de corruption qui pesaient sur son auteur, lui valurent d'être démis de ses fonctions le 2 novembre 1861.

Outre le fait qu'il exprimât des marques de mépris à l'égard du nouveau gouverneur de l'Etat désigné par la convention, l'unioniste conservateur Hamilton Gamble, Frémont ne fit rien pour soutenir Lyon qui avait gardé le commandement opérationnel des troupes dans le Missouri. La guerre décidée par Lyon le conduisit, après s'être emparé de la capitale Jefferson City, jusqu'à Boonville dans le sud de l'Etat, où il dispersa la petite troupe de miliciens volontaires fidèles à Jackson le 17

⁹⁷⁴ CWAL, 4, p. 428.

⁹⁷⁵ Allan Nevins, *The War for The Union, vol. I, op. cit.*, p. 309.

⁹⁷⁶ Ernest Grasset, *La guerre de sécession, 1861-1865, deuxième partie, les hommes, op. cit.*, p. 18.

⁹⁷⁷ Cité par Bernard Vincent, *Lincoln, l'homme qui sauva les Etats-Unis*, Paris, L'Archipel, 2009, p. 265.

juin. Il maintint sa pression sur Price alors que les maux dont souffrait son armée lui commandaient de freiner son effort : « Nos hommes, écrivit-il le 27 juillet, n'ont pas perçu leur solde et sont plutôt abattus ; ils sont vraiment mal lotis sur le plan vestimentaire et le manque de chaussures les rend inaptes à la marche. Nous avons sérieusement besoin d'officiers d'état-major...⁹⁷⁸ ». De plus, beaucoup des soldats étaient concernés par l'expiration de leur engagement de trois mois. Pour toute réponse, Frémont, inquiet aussi de le savoir éloigné de ses lignes de ravitaillement, ordonna au général de se replier et lui fit savoir que s'il engageait le combat, la responsabilité lui en reviendrait⁹⁷⁹. Contre l'avis de ses lieutenants, Lyon fit le choix de se battre, de surprendre l'ennemi par une manœuvre audacieuse de prise en tenaille avec deux fractions de son armée et de le mettre en déroute pour ainsi s'assurer un repli en toute sécurité⁹⁸⁰.

A Wilson's Creek, le 10 août 1861, s'affrontèrent deux armées de forces inégales, 5 400 nordistes contre 11 000 confédérés. Price avait été renforcé par 5 000 hommes sous le commandement du général McCulloch. Cet ancien Texas Rangers, vétéran de la guerre contre le Mexique, commandait des troupes en Arkansas avec pour mission de défendre le Territoire indien. Le Président Davis avait jugé la situation suffisamment inquiétante pour accepter une concentration des forces. Il avait agi, la nuance est importante, dans un esprit défensif, excluant toute intention de se lancer dans une entreprise d'agression contre un Etat officiellement neutre. Le 4 juillet, le ministre de la Guerre avait effectivement rappelé à McCulloch que « la situation du Missouri, en qualité d'Etat du Sud toujours dans l'Union, exige, comme vous le percevrez facilement, prudence et précaution, et c'est seulement quand la nécessité et l'opportunité seront réunies que sera permise une assistance directe et active en franchissant les frontières et en entrant sur le territoire de l'Etat⁹⁸¹ ».

Lyon perdit la bataille - son attaque fut contrée - et la vie. Les gains stratégiques de la bataille, prometteurs, furent sans lendemain. Le succès sudiste ne fut pas exploité. McCulloch refusa de participer à une invasion au cœur du Missouri et, en novembre, décida de prendre ses quartiers d'hiver en Arkansas⁹⁸². Les raisons sont connues et le sudiste les fit savoir dans sa correspondance militaire : « Nous n'avons rien ou peu à attendre des gens de cet Etat. L'armée maintenant en campagne est indisciplinée et conduite par des hommes qui ne sont rien que des politiciens ; il n'y a pas parmi eux un soldat capable de les contrôler et d'organiser cette masse humaine. Les forces du Missouri ne sont pas en condition pour affronter une armée organisée et ne le seront jamais tant qu'elles resteront sous

⁹⁷⁸ James Peckham, *Gen. Nathaniel Lyon, and Missouri in 1861*, *op. cit.*, p. 314.

⁹⁷⁹ *Ibid.*, p. 318.

⁹⁸⁰ *Ibid.*, p. 326.

⁹⁸¹ Thomas L. Snead, *The Fight for Missouri : From the Election of Lincoln to the Death of Lyon*, *op. cit.*, p. 234.

⁹⁸² O.R., 3, pp. 742-743.

les ordres de ces chefs⁹⁸³ ». C'était un jugement sévère, dont la part de subjectivité, travaillée par le peu d'estime qu'il avait pour Price, était évidente. Price et ses miliciens méritaient plus de considération : les hommes avaient été vaillants lors de la bataille ; l'aura de leur commandant avait grandi et sa petite armée s'enrichit de milliers de volontaires qui portèrent son nombre à 10-12 000 hommes⁹⁸⁴. Rien ne permet de supposer qu'une entreprise conjointe était vouée à l'échec. La prise du fort fédéral de Lexington avec ses 3 500 défenseurs le 20 septembre par Price, qui profita de la passivité coupable du commandant nordiste Frémont après Wilson's Creek, fut le dernier fait d'arme victorieux de la campagne.

Le déroulement des événements dans le Missouri fit apparaître tous les symptômes de fragilité de hauts commandements en construction confrontés, à des milliers de kilomètres de leur centre de décision politique et militaire, à la singularité du non-alignement. Lincoln et Davis jouaient dans cette région une partie à haut risque. L'avantage revenait au premier qui pouvait dessiner une stratégie dynamique en s'appuyant sur la présence d'un socle militaire, sans doute restreint, mais qui permettait de s'opposer à l'émergence d'un mouvement agonistique et d'asseoir une position dominante. Le Président de l'Union ne contrôlait pas la situation - les distances n'aidèrent pas à se forger une idée précise des événements en cours -, il fut un acteur effacé dans un processus de décision dominé par les figures de Blair et surtout de Lyon. La guerre ouverte dans cette région portait davantage la signature de Lyon que celle de Lincoln.

Le Président Davis était dans une logique d'évitement. Le statut d'Etat neutre du Missouri forçait la stratégie sudiste à évoluer dans un cadre très étroit éclairé par le seul devoir de s'abstenir ostensiblement de toute intervention militaire. Reconnaître le droit au Missouri de ne pas entrer en belligérance et de se tenir hors des remous du conflit n'était-ce pas le symptôme d'une naïveté intellectuelle ? Ne pas agir, c'était laisser l'initiative à l'ennemi. L'erreur de Davis fut de n'avoir pas apprécié le retournement de l'opinion, au moins d'une partie d'entre elle, après les événements du 10 mai. Ce retournement donnait une coloration nouvelle à la neutralité du Missouri, plus proche du gris que du bleu. L'absence d'une volonté politico-militaire forte de combattre au Missouri au début de l'été 1861 empêcha de faire tenir ensemble les différentes composantes opérationnelles, de cristalliser les énergies, de faire conjuguer les efforts. Elle eut pour conséquence de laisser à chacun une autonomie d'appréciation travaillée par les querelles personnelles. Nous avons vu que McCulloch fut longtemps réticent à livrer bataille au Missouri. Que sa mission principale, donnée par Richmond, fut avant tout de défendre le territoire indien n'expliquait pas sa frilosité. C'est après que Price acceptât de satisfaire à son exigence d'être reconnu comme le commandant de l'armée et qu'il le menaçait

⁹⁸³ *Ibid.*, p. 672.

⁹⁸⁴ *Ibid.*, p. 720.

d'engager seul le combat avec ses miliciens que le général s'y montra disposé⁹⁸⁵. Thomas Snead, successivement secrétaire, aide-de-camp du gouverneur Jackson, puis officier au sein de la milice, n'était pas le plus impartial des chroniqueurs. Mais accordons à ce constat la pertinence qu'il mérite : « Mais même ces instructions [soutenir les miliciens que si cela favorisait sa mission première de défendre le Territoire indien] peuvent difficilement justifier le refus de McCulloch de ramasser les fruits de la victoire obtenus au prix de tant de vies et de souffrance, fruits qui auraient été si profitables à la Confédération...⁹⁸⁶ ». Davis espérait ardemment que l'Etat intégrât la Confédération, mais il n'offrit pas les moyens aux partisans du Sud de le contrôler. Il fut freiné par des scrupules légalistes et une méfiance à l'égard du gouverneur Jackson et de Price dont la politique trahissait « des signes évidents d'hésitation, tutoyant la mauvaise foi⁹⁸⁷ ». Les termes des négociations du 11 juin cristallisaient cette conviction présidentielle. Or, ces moyens existaient à l'été 1861, de même que les initiatives.

Pour protéger sa frontière nord-ouest bordée par les deux Etats neutres, Missouri et Kentucky, la Confédération avait créé le 25 juin 1861 un département militaire qui englobait les régions jouxtant les deux « autoroutes » fluviales que sont les rivières Tennessee et Mississippi : la partie septentrionale de l'Alabama au nord de la rivière Tennessee, la partie du Tennessee à l'ouest de la rivière éponyme, les régions de l'Arkansas et du Mississippi, la ville de Corinth incluse, limitrophes de la rivière Mississippi, la partie de la Louisiane qui s'étendait au nord de la Red River, et la portion de l'Arkansas au nord et à l'est des rivières White et Black⁹⁸⁸. Le commandement fut confié au général Leonidas Polk. Alors que l'intelligence et le pragmatisme étaient de mise dans le jeu complexe des rapports entre la Confédération et les Etats neutres, le militaire allait en manquer au plus haut degré. C'est une friction humaine qui s'offre à notre analyse.

Né en Caroline du Nord en 1806, Leonidas Polk est une figure singulière. Quelques mois après avoir obtenu son diplôme à West Point (1827), il entra au séminaire. Il troqua l'uniforme pour l'aumusse qu'il revêtit en 1841, une fois élu évêque de l'Église épiscopale de Louisiane. Vingt ans plus tard, il portera alternativement les deux tuniques sans que sa conscience en fût tourmentée. Son père, William, se fit un nom au cours de la guerre d'Indépendance. Membre de la classe aristocratique, il favorisa l'entrée de son fils à West Point. Leonidas rejoignit l'Académie en 1823 avec fierté et sans imaginer qu'il en sortirait, de la façon la plus inattendue, radicalement changé. Au cours de sa scolarité, il montra d'évidentes aptitudes intellectuelles, mais aussi des signes d'inflexibilité qui ne le

⁹⁸⁵ Thomas L. Snead, *op. cit.*, pp. 256-257, 262.

⁹⁸⁶ *Ibid.*, p. 297.

⁹⁸⁷ JDP, 7, p. 294.

⁹⁸⁸ O.R., 52 :2, p. 115.

disposaient pas au respect de la discipline. Il enfreignit le règlement à deux reprises. Au lieu d'accepter de se repentir, il afficha indignation et arrogance. Cet incident dessinait deux traits de tempérament : indépendance et réticence à l'autorité qui le conduirait, pendant la guerre, à ignorer la chaîne de commandement pour favoriser ses propres idées ou objectifs ou à reporter sa responsabilité sur d'autres⁹⁸⁹.

Sa rencontre avec l'aumônier de l'école, Dr. Charles Pettit McIlvain, homme charismatique qui imposait le respect et dont la parole captivait son auditoire⁹⁹⁰, ouvrit le jeune homme, d'esprit plutôt sceptique, à la foi. Polk était conquis. Dieu s'était révélé à lui. A son père, peu sensible à ces questions, il écrivit qu'il était « absolument convaincu que le plus heureux des hommes sur terre était celui qui pratiquait avec la plus grande fidélité les devoirs de la religion chrétienne⁹⁹¹ ». En 1826, Polk se fit baptisé avec un de ses camarades. Pour lui, il n'était plus question de faire carrière dans l'armée. C'est au ministère de Dieu qu'il voulait exercer ses talents. Afin de ne pas peiner son père, il termina sa scolarité et se classa à un rang très honorable (8^{ème}/38). Sa conversion, qui n'était pas l'expression d'un enthousiasme éphémère, marqua un tournant radical dans la vie du Carolinien. Dans cette piété aussi fervente que subite, on ne verrait fleurir nulle sagesse capable d'endiguer les débordements de vanité entrevus à West Point.

Lorsque la guerre éclata, Polk était un homme d'église respecté et apprécié, « l'un des plus importants leaders de l'Episcopat du Sud d'avant la guerre⁹⁹² ». La prédication missionnaire l'avait conduit à proclamer la parole de Dieu dans l'Arkansas, la Louisiane, l'Alabama, le Mississippi, la République du Texas et également dans le Territoire indien. C'était aussi un planteur prospère, propriétaire de centaines d'esclaves qu'il traitait sans rudesse, dans un esprit d'évangélisation, allant jusqu'à encourager les unions et à les célébrer. Il soutint la sécession, légitime à ses yeux, pas la guerre. Ses efforts pour un schisme pacifique n'aboutirent pas. Il offrit alors ses services au Président et ami Jefferson Davis. L'amitié entre ces deux figures remontait à West Point et, bien qu'elle ne fût pas nourrie par de fréquentes rencontres, était restée profonde. En acceptant finalement de servir la jeune Confédération, Polk n'avait pas le sentiment de corrompre son âme. Marcher à la tête d'une armée n'était pas moins digne et pas plus incompatible que de marcher avec l'Agneau. Il le faisait avec la même sincérité, certain que c'était sans tâche qu'il paraîtra devant le trône de Dieu.

⁹⁸⁹ Robert I. Girardi, "Leonidas Polk and the Fate of Kentucky in 1861", in *Confederate Generals in the Western Theater : Essays on America's Civil War*, vol. 3, publié par Lawrence L. Hewitt, Arthur W. Bergeron, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2011, p. 2.

⁹⁹⁰ William M. Polk, *Leonidas Polk, Bishop and General*, New York, Longmans, Greene, and Co, 1893, vol. 1, p. 89.

⁹⁹¹ *Ibid*, p. 95.

⁹⁹² Glenn Robins, *The Bishop of the Old South : The Ministry and Civil War Legacy of Leonidas Polk*, Macon, Mercer University Press, 2006, p. x.

Le 23 juillet, Polk informa le ministre de la Guerre qu'il autorisait Pillow qui avait de grandes ambitions pour le Missouri, à détacher 6 000 hommes de l'Armée du Tennessee pour prendre position à New Madrid, au-delà du Mississippi, où l'attendaient 3 000 Missouriïens armés, et se diriger sur Ironton. Sept mille soldats sous les ordres du général Hardee auxquels se joindraient 2 500 autres Missouriïens devaient s'associer à l'entreprise⁹⁹³. Ce plan connu dans son exécution trop d'aléas pour qu'il ne sombrât pas dans la confusion et qu'il trouvât le succès. Les contre ordres succédèrent aux ordres, les hésitations remplacèrent les résolutions, l'insubordination se mêla à la frustration et à la méfiance - cette dernière étant une caractéristique des rapports entre généraux. Un nouveau plan ambitieux fut arrêté le 23 août, mais fut aussitôt annulé pour des raisons qu'un officier d'état-major résuma en des termes désabusés : « D'une façon ou d'une autre, nos officiers présents dans cette partie de l'Etat ne collaborent pas du tout ensemble. Entre Polk, Pillow et Cheatham, je ne sais pas qui commande, ils tirent dans des directions opposées, l'un donnera un ordre et l'autre l'annulera⁹⁹⁴ ». La Confédération payait l'absence d'un commandement unifié dans la région. Polk, au-delà de ses carences personnelles, manquait d'autorité fonctionnelle pour coordonner l'action des différents protagonistes qui avaient des commandements autonomes. Conscient de cette faiblesse organisationnelle, il fit cette proposition au Président le 29 août : « Afin que ces opérations soient conduites judicieusement, harmonieusement et avec succès, elles devraient être combinées... et placées sous la direction d'un chef et ce chef devrait disposer de larges pouvoirs discrétionnaires⁹⁹⁵ ». Le chef portait un nom dans cette correspondance : Albert S. Johnston. Davis accepta les suggestions de son général : le 2 septembre 1861 l'Arkansas et le Missouri furent intégrés dans le Département Occidental⁹⁹⁶, et le 10 septembre Johnston fut nommé commandant du Département Occidental (aussi appelé Département n° 2)⁹⁹⁷.

Au physique, Albert S. Johnston était un homme d'une stature impressionnante. Lorsque le conflit éclata, ce natif du Kentucky, en 1803, était à la tête du Département du Pacifique en Californie. Diplômé de West Point en 1826, il avait passé l'essentiel de sa vie sous l'uniforme. Il s'était endurci au feu des combats au cours de la guerre contre les Indiens de Black Hawk en 1832, s'était engagé comme simple soldat dans l'armée de la nouvelle république du Texas en 1836 avant de s'en voir confier le commandement, et avait participé à la guerre contre le Mexique. En 1861, il fit le choix d'associer son destin à celui de son état d'adoption, le Texas, et refusa le poste prestigieux de commandant en second du général Scott proposé par le gouvernement de l'Union. Promu général le

⁹⁹³ O.R., 3, pp. 612-614.

⁹⁹⁴ Cité par Nathaniel Cheairs Hughes, Jr, Roy P. Stonesifer, Jr, *The Life and Wars of Gideon P. Pillow*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1993, p. 191.

⁹⁹⁵ O.R., 3, pp. 687-688.

⁹⁹⁶ *Ibid.*, p. 691.

⁹⁹⁷ O.R., 4, p. 405.

31 août 1861, il était considéré par le Président Davis, dont il était un ami proche, comme « le plus grand soldat, l'homme le plus capable alors en vie, tant chez les civils que chez les militaires, chez les confédérés que chez les fédéraux⁹⁹⁸ ».

Price ne tira aucun bénéfice de cette réorganisation. Surtout préoccupé de renforcer ses positions sur les rivières Tennessee et Cumberland, Johnston ne fit pas du Missouri sa préoccupation première⁹⁹⁹. De plus, Frémont se décida à concentrer 40 000 hommes dans le centre du Missouri, forçant Price à se replier dans l'extrémité sud-ouest de l'Etat, à Neosho, d'où les membres restant de la législature ratifièrent une ordonnance de sécession le 3 novembre. Le Missouri devint officiellement le douzième Etat de la Confédération le 28 novembre 1861.

b - Le Kentucky.

A l'égard du Kentucky qui, comme alternative à la sécession et à l'instar du Missouri voisin, avait officiellement proclamé sa neutralité en mai 1861, la prudence dominait. Davis s'était engagé à ne pas violer cette neutralité devant le gouverneur de l'Etat, tandis que Lincoln avait assuré en avril à un sénateur de l'Etat que « si le Kentucky ne faisait aucune démonstration de force à l'encontre des Etats-Unis, il ne l'agresserait pas¹⁰⁰⁰ ». La situation géographique du Kentucky lui conférait une haute valeur militaire et stratégique : les courbures du fleuve Ohio formaient la frontière avec l'Etat du même nom et constituaient, en fonction du côté où on se trouvait, « une barrière défensive ou une voie d'invasion¹⁰⁰¹ ». La population du Kentucky, Etat dont étaient natifs Lincoln et Davis, était fracturée entre partisans pro nordistes et pro sudistes. Mais lors des élections à la législature en août, ce sont bien des partisans de l'Union que les électeurs envoyèrent majoritairement dans les deux hémicycles, isolant le gouverneur Magoffin dont on savait les sympathies tournées vers Richmond. Cependant, un sentiment ne crée pas une adhésion, et celui favorable à l'Union, que reflétait la composition des chambres, restait suffisamment frileux pour que les deux camps agissent avec prudence. Davis et Lincoln avaient conscience que la moindre provocation flagrante, assimilée à une entreprise coercitive, ferait tomber l'Etat dans le camp de l'ennemi et produirait des effets profonds sur le cours des hostilités. Ni l'un ni l'autre n'avaient toutefois la naïveté de croire à une neutralité durable, c'était celui des deux qui saurait se montrer le plus patient ou le plus habile en poussant l'autre à la faute qui empocherait des dividendes politiques et stratégiques substantiels.

⁹⁹⁸ "Address of Honorable Jefferson Davis", in SHSP, vol. 6, p. 167.

⁹⁹⁹ Louis S. Gerteis, *The Civil War in Missouri : A Military History*, Columbia, University of Missouri Press, 2012, p. 111.

¹⁰⁰⁰ Congressional Globe, 37th Congress, 2nd session, Appendix, p. 82.

¹⁰⁰¹ James M. McPherson, *La guerre de Sécession, op. cit.*, p. 309.

Davis avait nommé Polk à la tête du Département créé le 25 juin 1861 avec l'idée que son ami, connaisseur de la région et connu par ses habitants, s'abstiendrait de toute provocation susceptible de rompre la neutralité du Kentucky. Albert S. Johnston pour lequel Davis avait la plus haute estime, la confiance la plus grande, était pressenti, mais son éloignement géographique - il était en poste en Californie - et l'urgence avaient conduit Davis à reporter son choix sur Polk. L'urgence s'expliquait par le fait que cette neutralité avait été menacée au mois de mai par les velléités d'un général issu de la sphère politique, Gideon Pillow.

Le général Pillow (1806-1878) a laissé dans l'histoire militaire une image si calamiteuse que l'on trouve sous la plume de Kevin Dougherty cette phrase terrible : « Le mépris pour Pillow est presque universel¹⁰⁰² ». Son action durant la guerre contre le Mexique a lourdement pesé dans la construction de cette image. L'empreinte qu'il laissa pendant la guerre civile la figea. Avocat de profession et ami du Président démocrate James K. Polk, avec lequel il exerça et qu'il aida dans les grandes étapes de son ascension politique, ses connivences avec le pouvoir lui permirent de recevoir un grade de général au déclenchement de la guerre contre le Mexique. Il se distingua lors du siège de Veracruz par une action relativement anecdotique qui lui valut d'être cité par Scott dans son rapport et d'être promu général de division par le Président Polk. Cette promotion politique, mal perçue dans l'armée, ne lui conférait pas pour autant un statut de militaire compétent. Après la bataille de Contreras (Padernia), le lieutenant D. H. Hill eut pour lui des mots accablants : « De toutes les choses que cet imbécile de Pillow ait jamais faites, celle-ci était sans aucun doute la plus stupide. La bêtise humaine ne peut aller au-delà de cela : demander des canons de six et douze livres pour frapper un fort garni de canons de six et de vingt-quatre et de mortiers lourds !!¹⁰⁰³ ». Entre le général en chef Scott et Pillow les rapports furent tendus, ils devinrent détestables quand des lettres dans lesquelles l'auteur encensait Pillow furent publiées dans plusieurs journaux américains. L'une d'entre elles, signée Léonidas, lui attribuait tout le succès de la bataille de Contreras et de Churubusco (19-20 août 1847) dû à son « génie militaire et sa profonde connaissance de la science de la guerre, ce qui a tant stupéfié les rigoristes de la profession¹⁰⁰⁴ ». On soupçonna Pillow, non sans raison, d'être Léonidas. Que tel fut ou non le cas, l'affaire était déplorable¹⁰⁰⁵. Pillow joua incontestablement un rôle dans la victoire, mais qu'il s'en appropriât ou qu'on lui en attribua, de cette façon, l'essentiel du mérite était un outrage à la vérité. L'inexorable dégradation de ses relations avec Scott se poursuivit et le conduisit devant une commission d'enquête. Furieux d'avoir été écarté des négociations de paix avec le gouvernement

¹⁰⁰² Kevin Dougherty, *Civil War Leadership and Mexican War Experience*, op. cit., p. 147.

¹⁰⁰³ *A Fighter from Way Back : The Mexican War Diary of Lt. Daniel Harvey Hill, 4th Artillery, USA*, éd. Nathaniel Cheairs Hughes, Jr., and Timothy D. Johnson, Kent, Kent State University Press, 2002, p. 111.

¹⁰⁰⁴ New Orléans Delta, 10 septembre 1847.

¹⁰⁰⁵ John S. D. Eisenhower, *Agent of Destiny*, op. cit., p. 311.

mexicain, le vaniteux général - il s'était auto-proclamé héros de la bataille de Chapultepec et fit peindre un tableau à sa gloire en pleine action - se vengea en divulguant au Président l'envoi par Scott en juillet d'un « pot-de-vin » de 10 000 \$ à destination de Santa Anna, qui y avait fait allusion, pour obtenir la fin de la guerre¹⁰⁰⁶. De plus, il adressa directement une lettre au ministre de la Guerre et se rendit ainsi coupable d'insubordination. Scott le mit aux arrêts. La sanction fut levée par le Président des Etats-Unis qui prit parti pour le Tennesseien et, en janvier 1848, releva Scott de ses fonctions. D'une partialité douteuse - deux de ses membres sur trois avaient été soigneusement choisis pour siéger par Polk -, la commission d'enquête abandonna les charges retenues contre Pillow. Fêtée à la Maison Blanche en présence du Président Polk, la victoire se révéla amère pour Pillow : sa réputation était durablement ternie et ses tentatives pour obtenir la vice-présidence démocrate en 1852 et en 1856 se soldèrent par des échecs. Il restait tout de même à la veille du conflit un homme parmi les plus influents dans le Tennessee. Pillow entra dans la guerre civile en qualité de général de brigade (9 juillet 1861), un grade inférieur à celui gagné pendant la guerre du Mexique. Il faut dire que l'intéressé, auquel le Tennessee confia en mai le commandement de son armée provisoire récemment levée avec le grade de général de division, a montré d'inquiétantes intentions. Le 16 mai il écrivait à Davis :

La région avoisinant la frontière nord du Tennessee est un territoire ouvert et plat et elle est tout à fait indéfendable si ce n'est par une force importante. Je peux occuper et fortifier Columbus, Kentucky, avec la moitié des forces nécessaires à la défense des lignes intérieures et ainsi que l'impose ma situation, je dois occuper cette place. Je prends maintenant toutes les dispositions dans ce but. J'ai envoyé un messenger spécial au gouverneur Magoffin, lui demandant son autorisation pour occuper la ville. Je m'attends à ce qu'il n'y consente pas. Je ne connais aucune autre alternative que celle de prendre la responsabilité d'agir selon mon propre jugement.¹⁰⁰⁷

Il n'est pas difficile d'imaginer l'effet que le contenu d'un tel message a pu produire sur son lecteur. Ce n'était rien de moins qu'une dague plantée dans la stratégie, tout en prudence, arrêtée par Davis sur cette partie du front.

La création du Département n° 2 s'était accompagnée de l'intégration des troupes provisoires dans les forces confédérées. Davis n'avait pour Pillow qu'une confiance relative, mais pour des raisons principalement politiques - il serait maladroit de contrarier la volonté d'un Etat aussi primordial que le Tennessee dans l'organisation défensive de la Confédération - il accepta de le nommer en prenant soin toutefois de limiter son grade à celui de général de brigade. Il prévoyait également de le placer directement sous une autorité militaire supérieure qui saurait, le croyait-il, canaliser son énergie et lui

¹⁰⁰⁶ Steven E. Woodworth, *Manifest Destinies : America's Westward Expansion and the Road to the Civil War*, New York, Alfred A. Knopf, 2010, p. 259.

¹⁰⁰⁷ O.R., 52, 2, p. 101.

imposer la modération. Malheureusement pour Davis, sa décision de confier un poste aussi prestigieux et sensible à Polk, vierge d'expérience militaire, fut une terrible erreur. Car ce que Pillow avait projeté, Polk allait le réaliser. Son orgueil ajouté à une absence totale de discernement politique confronta la Confédération à sa première grande crise avec un Etat voisin, officiellement neutre, le Kentucky. Au gouverneur Magoffin, il écrivit le 1^{er} septembre 1861 qu'il était de « la plus grande importance pour la cause sudiste dans le Kentucky ou ailleurs que j'aie une longueur d'avance sur l'ennemi en occupant Columbus et Paducah¹⁰⁰⁸ ». Il entra dans les plans de Polk d'occuper ces deux cités. C'était de son propre chef, sans en informer Davis, qu'il décida d'envahir le Kentucky le 3 septembre. Qu'il ait sciemment agi contre les intérêts et les vues qu'il ne pouvait ignorer du Président n'était pas douteux et donna à sa décision un caractère d'insubordination¹⁰⁰⁹. De nouvelles pièces ont été versées au dossier par les éditeurs des papiers de Jefferson Davis remettant en cause la version communément admise selon laquelle le Président avait approuvé l'action de son général par ces mots rédigés le 4 septembre : « La nécessité justifie l'action¹⁰¹⁰ ». Ces pièces publiées en 1992 étaient constituées de deux télégrammes datés du 5 septembre. Dans le premier on pouvait lire que le ministre de la Guerre devait télégraphier sans délai au général Polk pour qu'il retire ses troupes du Kentucky et avertir le gouverneur Harris que ce mouvement n'avait pas été autorisé¹⁰¹¹ ». Le deuxième était rédigé à l'attention de Polk dans les termes suivants : « Votre télégramme reçu. La nécessité doit justifier l'action¹⁰¹² ». Cette découverte exonérait Davis d'une responsabilité active dans l'invasion du Kentucky que l'on devait à la seule décision du général Polk, lequel n'hésita pas à falsifier la date de documents officiels pour faire accroire qu'il agissait avec la bénédiction du Président¹⁰¹³. A la tromperie il fallait ajouter le mensonge. Dès qu'il eut connaissance de l'invasion, le 4 septembre, le gouverneur du Tennessee, Isham G. Harris, adressa à Polk un message dans lequel il exprimait son espoir que les sudistes se « retireront sur-le-champ à moins que leur présence soit d'une absolue nécessité¹⁰¹⁴ ». La réponse contenait une part évidente de mensonge lorsque Polk soutint, pour justifier son action, qu'il n'avait jamais reçu d'instruction officielle de la part du Président ou de la sienne qui fixât une conduite précise à tenir dans le Kentucky¹⁰¹⁵. L'impatience et l'impétuosité de Polk coûtèrent le Kentucky à la Confédération. S'en serait-il tenu encore quelques jours aux vues de Davis, Columbus aurait été occupé par les troupes de l'Union. C'était en tout cas la volonté exprimée

¹⁰⁰⁸ O.R., 4, p. 179.

¹⁰⁰⁹ Steven E. Woodworth, *No Band of Brothers : Problems in the Rebel High Command*, Columbia, University of Missouri Press, 1999, p. 14.

¹⁰¹⁰ O.R., 4, p. 181.

¹⁰¹¹ PJD, 7, p. 325.

¹⁰¹² *Ibid*, p. 327.

¹⁰¹³ Steven E. Woodworth, *No Band of Brothers, op. cit.*, pp.15-18.

¹⁰¹⁴ O.R., 4, p. 180.

¹⁰¹⁵ *Idem*.

par Frémont à Grant le 28 août¹⁰¹⁶. Il était vraisemblable que confrontées à une agression nordiste, les composantes politiques et civiles pro-confédérées de l'Etat eussent là trouvé une légitimité pour entraîner celui-ci dans le camp sudiste. Même si Polk avait devancé les intentions de Frémont, le bénéfice stratégique obtenu fut aussitôt annulé par les répercussions politiques induites. En réaction aux initiatives des belligérants - Grant avait de son côté réagi par l'occupation de Paducah le 6 septembre -, le gouverneur Magoffin exigea le retrait immédiat de leurs troupes. Les deux chambres, à majorité unioniste, voulurent limiter cette injonction aux agresseurs initiaux. Elles sortirent vainqueurs de leur bras de fer avec le gouverneur, passant outre son veto et votant à une écrasante majorité pour le retrait unilatéral des rebelles. Le 3 décembre, alors qu'il s'adressait aux membres du Sénat et de la Chambre des représentants, Lincoln put dire : « Le Kentucky... dans l'incertitude depuis quelque temps, s'est assurément et, je pense, pour toujours, rangé du côté de l'Union¹⁰¹⁷ ».

Bien qu'atténuée au regard des éléments mis à jour, la responsabilité de Davis ne peut être entièrement écartée. Il n'a pas su neutraliser la friction que représentait Polk. Sans doute son état de santé, très dégradé pendant cette période, lui fit-il manquer de lucidité et de fermeté, une fois l'invasion connue, pour corriger la situation. Dans son journal, Jones note à la date du 17 août : « La santé du Président suscite quelque inquiétude. S'il devait mourir quelles seraient les conséquences ?¹⁰¹⁸ ». La maladie, passagère ou chronique, a touché un très grand nombre d'acteurs de premier plan. Ce point de friction, sur lequel nous aurons le loisir de revenir, jouera un rôle moteur dans le déroulement de certaines campagnes. « Polk apparaît, à la lumière de cet incident, encore plus manipulateur et fourbe que jusqu'alors » concluait l'historien Woodworth¹⁰¹⁹. La faute de Davis fut d'avoir maintenu dans son commandement un général coupable d'un acte d'insubordination aux conséquences irréversibles. On touche ici à l'un des points de faiblesse les plus saillants de Davis : la loyauté semblait être un lien inséparable de l'amitié, lui interdisant de le rompre. Ce qui en temps de paix l'honorerait, constituait une faute en temps de guerre, car l'amitié ne pouvait être gouvernante ni la victoire commercer avec l'incompétence. Cette faiblesse était prédictive des tensions à venir au sein du haut commandement confédéré.

¹⁰¹⁶ O.R., 3, p. 142.

¹⁰¹⁷ CWAL, 5, p. 50.

¹⁰¹⁸ J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. I, p. 72.

¹⁰¹⁹ Steven E. Woodworth, *No Band of Brothers*, op. cit., p. 15.

2) Une dynamique offensive nordiste sur fond de tensions hiérarchiques.

a - Les généraux Halleck et Buell : une collaboration introuvable.

Dans l'Ouest, le commandement de l'Union était éclaté en plusieurs entités territoriales. Après le limogeage de Frémont, remplacé par Halleck, le Département de l'Ouest fut dissout. Le 9 novembre 1861, McClellan créa le Département du Missouri qui embrassait les Etats du Missouri, de l'Arkansas, de l'Illinois et la partie du Kentucky à l'ouest de la rivière Cumberland. Le général Buell exerçait son autorité militaire sur l'Ohio, l'Indiana et le Kentucky à l'est de ladite rivière. Plus à l'est, le Département du Kansas (Kansas, les territoires du Nebraska, du Colorado, du Dakota, et le territoire indien) était sous les ordres du général David Hunter. L'élaboration et l'exécution d'une stratégie cohérente furent compliquées par cet éclatement territorial et par la rivalité entre les généraux Halleck et Buell incapables d'harmoniser leurs efforts dans un but de guerre en dépit des efforts répétés de Lincoln et de McClellan pour les en convaincre.

La nomination de Halleck fut le choix du Président. L'homme jouissait d'une excellente réputation. Ses qualités intellectuelles étaient reconnues. Troisième de sa promotion à West Point en 1839, il était devenu un spécialiste de la théorie militaire. Il publia en 1846 *Elements of Military Arts and Science*, un ouvrage qui reprenait, sur le mode de la paraphrase, la pensée de Jomini. En usage à West Point, le manuel était connu de tous les officiers supérieurs formés. Après la guerre contre le Mexique à laquelle il participa en qualité d'aide de camp, il joua un rôle majeur dans la rédaction de la Constitution de l'Etat de Californie. Démissionnaire de l'armée en 1854, il se tourna avec succès vers les affaires et le métier d'avocat. C'est en décembre 1860 qu'il reparut sous l'uniforme avec le grade de général de division, chargé de la 2^{ème} division militaire de Californie. Fidèle à l'Union, il répondit favorablement à la demande des autorités de se rendre à Washington. S'il avait su traduire ses connaissances théoriques sur le champ de bataille, celui que l'on surnommait « Old Brains » aurait été le plus grand général nordiste de la guerre.

Le 9 novembre 1861, le général Buell avait succédé au général Sherman qui, en proie, dirait son épouse, à un « état d'anxiété maladif », avait demandé à être relevé de son commandement. Ce dernier avait développé des peurs dénuées de toute réalité militaire - il avait réclamé au ministre de la Guerre 60 000 hommes pour sécuriser ses positions et 200 000 pour entreprendre une action - qui firent douter son entourage de sa bonne santé mentale¹⁰²⁰. Qu'elle fût inspirée par des motivations différentes dans leur nature - politiques chez Lincoln, stratégiques chez McClellan -, la volonté commune du Président et du général en chef était de voir Buell libérer l'est du Tennessee et Knoxville

¹⁰²⁰ Michael Fellman, *Citizen Sherman : A Life of William Tecumseh Sherman*, New York, Random House, 1995, pp. 93-98.

du joug rebelle. Dans cette partie de l'Etat, on avait majoritairement voté contre la sécession et les sudistes menaient une répression sévère contre les loyalistes qui se livraient à des opérations de sabotage. Prendre Knoxville aurait aussi pour avantage de couper la ligne de communication ferroviaire qui reliait les deux fronts, Est et Ouest. Mais les difficultés logistiques auxquelles Buell accordait une place essentielle dans le processus de planification le dissuadèrent d'entreprendre le mouvement attendu à cette période de l'année. Par obligation, il précisa à McClellan que si l'ordre n'admettait pas la discussion, il « l'exécuterait soigneusement, de toutes [ses] forces¹⁰²¹ » En vérité, Buell avait identifié une autre priorité dont la principale vertu était de disposer d'un environnement logistique favorable : la ville de Nashville, située sur la rivière Cumberland, était le point de convergence de quatre lignes de chemin de fer et son accès par voie terrestre était plus facile que Knoxville. McClellan était enthousiaste : « Maintenant je sais que j'ai un "lieutenant" sur lequel je peux pleinement compter ». Toutefois, dans l'esprit du général en chef, une action dans l'est du Tennessee devait constituer un préalable à une avancée sur Nashville et, sauf si les circonstances étaient défavorables, ne devait être engagée qu'une fois qu'il serait prêt à prendre l'offensive en Virginie¹⁰²². C'est avec une insistance plus soutenue encore que quatre jours plus tard il rappela au général que la libération de cette partie de l'Etat était une priorité absolue et qu'en cas de succès il « gagnerait des lauriers plus brillants que ceux que je ne pourrais jamais espérer obtenir¹⁰²³ ». D'offensive de grande ampleur il n'y eut pas. Le 29 décembre, dans un télégramme à McClellan, Buell exclut le Tennessee oriental de son champ de réflexion stratégique et de son cadre d'action prioritaires. Il prévoyait d'y envoyer 12 000 hommes sous les ordres du général Thomas, l'un des meilleurs officiers que comptait l'Union, tandis qu'il destinait le plus gros de ses forces, environ 50 000 soldats, sur les flancs de l'ennemi (les villes de Columbus et Bowling Green) et le centre de sa ligne défensive qui était aussi le point le plus vulnérable selon lui : les voies de chemin de fer qui traversaient les rivières Cumberland et Tennessee¹⁰²⁴. La grande singularité de ce plan qui resta constant chez son concepteur, était qu'il n'était réalisable que dans un cadre participatif, Columbus et les rivières se trouvant dans le ressort territorial du Département commandé par Halleck. La singularité devint faiblesse en raison de l'absence, chez l'un et l'autre des généraux, d'une volonté déterminée de collaborer.

Entre Halleck et Buell, l'opposition était à lier avec leurs ambitions respectives. En croisant les informations développées dans deux biographies récentes, tout laisse à penser qu'ils voulaient

¹⁰²¹ O.R., 7, p. 444.

¹⁰²² *Ibid.*, p. 457.

¹⁰²³ *Ibid.*, p. 468.

¹⁰²⁴ *Ibid.*, p. 457 et 521.

s'attribuer seuls la gloire d'une victoire et non la partager dans le cadre d'une action conjointe¹⁰²⁵. Le résultat visible de cette compétition fut qu'ils ne s'entendirent jamais pour unir leurs armées. Pourtant, leurs vues stratégiques étaient convergentes : Halleck tenait la rivière Tennessee pour être la principale ligne d'opération¹⁰²⁶ et Buell, nous l'avons vu, cette même rivière et la Cumberland pour des points stratégiques majeurs.

En dehors du fait qu'ils étaient des démocrates conservateurs, trois points les réunissaient. D'une part, ils tenaient l'un et l'autre les directives de l'exécutif pour des « actes d'opportunité politique irréfléchis¹⁰²⁷ ». « L'absence de succès de notre camp est attribuable aux politiciens plus qu'aux généraux », écrivit Halleck à McClellan le 20 janvier 1862¹⁰²⁸. La force liante d'une autorité est en rapport avec la légitimité qu'on lui reconnaît. Halleck et Buell étaient acquis à cette vérité fondamentale que la guerre était l'affaire des spécialistes, donc des militaires. Ils reconnaissaient la justesse et la légitimité de la hiérarchie militaire au sommet de laquelle trônait Lincoln. Mais ils semblaient lui dénier le statut d'autorité qui requiert l'obéissance inconditionnelle. Il est vrai qu'à l'époque, nous avons souligné ce point, le Président n'opérait pas avec ses généraux par la contrainte. Sans doute aussi qu'en exerçant leur commandement loin de Washington ils se sentaient moins liés par les aspirations à l'offensive du Président. Peut-être même pensaient-ils que leur réputation leur donnait une sorte d'impunité, le sentiment d'être, à cet instant de la guerre au moins, irremplaçables. Ils voyaient avant tout dans Lincoln un représentant du sérail politique qu'ils avaient en détestation. Les deux généraux avaient le savoir militaire, Lincoln le pouvoir politique. Dans leur représentation de la guerre, la stratégie devait se limiter au domaine militaire et exclure le champ politique. Chez Halleck, l'exclusion du politique dans les affaires militaires était très affirmée. « Vous organiserez votre armée en brigades, divisions ou en colonnes, exactement comme vous jugerez le meilleure pour le service public, écrit-il à Grant, sans le moindre égard pour les influences politiques... En la matière, l'intérêt du service et non les désirs des officiers politico-militaires doit être pris en considération¹⁰²⁹ ». D'autre part, il faut ajouter à cet état d'esprit rétif un attachement inconditionnel au principe d'organisation des forces en préalable à l'action et de leur concentration que Clausewitz considérait être « la loi suprême et la plus simple de la stratégie¹⁰³⁰ ». Il n'était pas surprenant dans ces conditions que ces généraux n'entendissent pas se plier facilement à la volonté du commandant

¹⁰²⁵ Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell : Most Promising of All*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1999 ; John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies : A Life of General Henry W. Halleck*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2004.

¹⁰²⁶ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, p. 220 ; Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, pp. 150-151.

¹⁰²⁷ Thomas B. Buell, *The Warriors Generals, Combat Leadership in the Civil War*, New York, Crown Publishers, 1997, p. 152.

¹⁰²⁸ O.R., 8, p. 509.

¹⁰²⁹ O.R., 7, p. 572.

¹⁰³⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.* p. 214.

en chef de partir en campagne. « Je n'entends pas être détourné plus qu'il ne soit absolument nécessaire de ce que je considère être de la première importance - l'organisation de mes forces qui sont maintenant un peu mieux qu'une foule d'individus », écrivit Buell à McClellan le 8 décembre 1861¹⁰³¹. En janvier 1862, l'Armée de l'Ohio comptait 23 brigades réparties dans 5 divisions. Enfin, Buell et Halleck avaient adopté une grille de lecture stratégique conforme à l'orthodoxie jominiennne qui mettait l'accent sur la manœuvre. La filiation de Buell avec le Vaudois était évidente à la lecture de ce passage : « Le but n'est pas de livrer de grandes batailles et de prendre d'assaut des forteresses imprenables, mais, par des démonstrations et la manœuvre, d'empêcher de concentrer ses forces dispersées. En faisant cela on doit s'attendre à d'assez bons combats¹⁰³² ». En parfait adepte, lui aussi, des paradigmes de la guerre établis par Jomini, Halleck exposa ses vues au général en chef, en les assortissant d'une critique à l'égard de l'exécutif, le 20 janvier 1862 :

Jusqu'à présent il me semble que cette guerre a été conduite selon une stratégie que l'on pourrait appeler de la poivrière¹⁰³³, qui disperse nos forces de telle sorte qu'elles sont en infériorité numérique dans tous les lieux où elles peuvent affronter l'ennemi. En occupant la circonférence d'un grand cercle, avec l'ennemi à l'intérieur et proche de son centre, nous ne pouvons espérer frapper un grand coup car il peut concentrer ses forces où il le souhaite plus vite que nous. La division de nos forces sur tant de lignes et de points me paraît être une politique désastreuse.¹⁰³⁴

Le 31 décembre 1861, découragé, exaspéré par l'inertie de ses armées et profitant que son général en chef, McClellan, était malade, le Président leur demanda d'unir leurs efforts : pendant que Halleck avancerait sur Bowling Green, Buell marcherait sur Columbus pour empêcher l'ennemi de renforcer la ville¹⁰³⁵. Buell répondit avoir suggéré une action concertée avec Halleck et être en attente de le lire. Halleck répliqua n'avoir pas reçu le moindre mot de Buell et n'être pas, de toute manière, en mesure de coopérer¹⁰³⁶. Le 3 janvier, McClellan pressa à son tour les deux généraux d'agir de concert pour « empêcher les troupes rebelles stationnées dans l'ouest du Kentucky de soutenir celles sur le front de Buell¹⁰³⁷ ». Le même jour, Buell se fendit d'un message à l'attention de Halleck dans lequel il préconisait une attaque combinée sur les flancs et le centre de l'ennemi, c'est-à-dire sur les villes de Columbus et de Bowling Green, et sur les voies ferroviaires qui traversaient les rivières Tennessee et Cumberland¹⁰³⁸. C'était le plan formulé en novembre. Halleck répondit au Président le 6 janvier. Dans son télégramme il affirmait ne rien connaître de la situation de Buell¹⁰³⁹. De plus, il devait faire

¹⁰³¹ O.R., 7, p. 487.

¹⁰³² *Ibid.*, p. 488.

¹⁰³³ La poivrière était une arme à feu de poing de petit calibre dotée d'un barillet à plusieurs chambres.

¹⁰³⁴ O.R., 8, p. 508.

¹⁰³⁵ O.R., 7, p. 524.

¹⁰³⁶ *Ibid.*, p. 526.

¹⁰³⁷ *Ibid.*, pp. 527-528.

¹⁰³⁸ *Ibid.*, pp. 528-529.

¹⁰³⁹ *Ibid.*, p. 526.

face à des difficultés dont Washington ne mesurait pas l'acuité : un Département du Missouri en état insurrectionnel qui réclamait une présence militaire forte ; une partie des troupes de son prédécesseur, Frémont, transformée en mutins dans l'espoir d'obtenir du gouvernement le retour de leur général ; un manque criant d'officiers pour encadrer et discipliner la troupe. Le reste de sa prose contenait une dose d'impertinence sentencieuse qui en disait long sur ce qu'il pensait du commandant en chef. « Je suis dans la situation d'un ébéniste auquel on demande de construire un pont avec une hache non affûtée, une scie cassée et du bois pourri. Il est vrai que je dispose de bon bois vert qui répondra à l'objectif dès que je pourrai le façonner et le faire sécher un peu ». Il conclut par un cours de stratégie :

Si on voulait que son armée [Buell] marche sur Bowling Green pendant qu'une autre marche depuis Cairo ou Paducah sur Colombus ou Camp Beauregard, nous répéterions la même erreur stratégique qui a produit le désastre de Bull Run. Opérer sur des lignes extérieures alors que l'ennemi occupe une position centrale échouera, comme cela a toujours échoué dans quatre-vingt-dix cas sur cent. Agir ainsi est condamné par toutes les autorités militaires que j'ai pu lire.¹⁰⁴⁰

L'histoire lui donnait raison. En 1813, pour éviter de se retrouver dans la configuration énoncée par Halleck, les Alliés s'étaient détournés de Dresde où l'armée de Napoléon était massée sur une seule ligne centrale et pouvait les tenir en échec en s'opposant à leur mouvement concentrique, et avait préféré marché sur Leipzig pour y remporter une victoire décisive.

Le 27 janvier 1862, la patience du commandant en chef avait atteint ses limites. Lincoln n'était plus enclin à attendre le bon vouloir de ses généraux, à l'Ouest et à l'Est, pour passer à l'offensive. Sa directive de guerre général n° 1 leur donnait jusqu'au 22 février pour agir. C'était un coup inspiré avant tout par des considérations politiques qui relevait davantage de la méthode Coué. Un aveu d'impuissance aussi. Il est peu probable qu'il eut une influence sur Halleck, en tout cas moins grande que celle du message de McClellan deux jours plus tard l'avertissant que selon le témoignage d'un déserteur, le sudiste Beauregard avait reçu pour ordre de rejoindre le Kentucky avec quinze régiments¹⁰⁴¹. Bien que l'information fût inexacte - Beauregard voyageait seul avec son état-major - elle déclencha une réaction militaire qui conduirait à une rupture du cordon défensif confédéré. La décision de Halleck, prise le lendemain, de lancer Grant et le commodore Foote, qui la réclamaient depuis plusieurs jours, sur le fort Henry, sur la rivière Tennessee, de « réduire et tenir » la place et de couper la ligne de chemin de fer entre Columbus et Dover était en effet la conséquence directe de cette information¹⁰⁴². La décision répondait aux volontés conjuguées et exprimées le 28 janvier des deux officiers qui avaient eu connaissance de la vulnérabilité de la place¹⁰⁴³. Quand Buell, qui avait

¹⁰⁴⁰ *Ibid.*, pp. 532-533.

¹⁰⁴¹ O.R., 7, p. 571.

¹⁰⁴² *Ibid.*, p. 572, 574 et 593.

¹⁰⁴³ Donald Stoker, *The Grand Design, op. cit.*, p. 75 ; PUG, 4, p. 99.

été exclu de toute consultation, apprit l'opération, il enragea : « Considérez-vous qu'une coopération active soit essentielle à votre succès car dans ce cas il serait nécessaire que chacun d'entre nous connaisse les intentions de l'autre ?¹⁰⁴⁴ ». Halleck consentit à dévoiler les grandes lignes de son plan, mais en précisant : « Coopération à cet instant pas nécessaire¹⁰⁴⁵ ». La rivalité entre les deux hommes renvoyait toute idée de coopération sérieuse dans un futur hypothétique. Ce qui n'empêcha pas Halleck, inquiet à l'idée que la garnison de Fort Henry pût être renforcée par des forces en provenance de Bowling Green, de solliciter son rival pour qu'il entreprît une diversion sur ladite cité¹⁰⁴⁶. McClellan appuya la demande. « Aucune démonstration... n'est possible. J'enverrai une brigade ». Telle fut la réponse de Buell qui, son biographe l'affirme, se réjouirait d'un échec de Halleck sur la Tennessee¹⁰⁴⁷. D'échec il n'y aurait pas, malgré l'absence d'une réflexion stratégique élaborée, les angoisses que lui occasionnèrent les actions de Grant, le pessimisme dans lequel l'entraînait le rejet de ses demandes de soutien militaire. Une telle absence de coopération, que ni le commandant en chef ni le général en chef ne furent jamais en situation d'obtenir, et que motivaient des raisons de gloire, d'ambitions personnelles, réduisait l'image du commandement dans l'Ouest à un précipité chimique instable, disjoint.

Malgré la victoire d'un de ses lieutenants, le général Thomas, sur une petite armée sudiste imprudemment positionnée sur la rive nord de la rivière Cumberland, à Mills Spring, Kentucky, le 19 janvier 1862, Buell négligea de franchir la porte du Tennessee oriental qui s'était ouverte devant lui et de combler ainsi les attentes de Lincoln¹⁰⁴⁸. Malgré la pression de l'exécutif et du général en chef, lui-même soumis à une pression politique grandissante, le nordiste n'exploita pas ce succès estimant, le 1^{er} février, que le mauvais état des routes et le manque de moyens de transport rendaient une avancée dans cette région « irréalisable¹⁰⁴⁹ ». Au ministre de la Guerre Stanton, que l'on sait proche de la commission sur la conduite de la guerre suspicieuse à l'égard de ceux qui ne se battaient pas ou avançaient des prétextes pour ne pas le faire, il trouva plus prudent néanmoins de justifier sa position en lui adressant un plaidoyer de neuf pages illustrées de cartes¹⁰⁵⁰. Ses intentions étaient « d'avancer contre Bowling Green, conjointement avec une attaque sur la Tennessee et le Cumberland et une démonstration efficace contre Columbus...¹⁰⁵¹ ». Dans cette construction stratégique, la première étape consistait à prendre le fort Henry, Dover et Clarksville. Ce premier objectif atteint, le général exercerait une menace sur Nashville obligeant, espérait-il, les rebelles à abandonner toute

¹⁰⁴⁴ O.R., 7, p. 574.

¹⁰⁴⁵ *Ibid.*, p. 576.

¹⁰⁴⁶ *Ibid.*, p. 584.

¹⁰⁴⁷ Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, p. 158.

¹⁰⁴⁸ La bataille de Mills Spring eut surtout pour conséquence de faire passer le Kentucky sous contrôle nordiste.

¹⁰⁴⁹ O.R., 7, p. 932.

¹⁰⁵⁰ Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, p. 149.

¹⁰⁵¹ O.R., 7, p. 932.

résistance à Bowling Green. Lincoln soutint le plan de Buell et comptait sur la coopération de Halleck : « Vos deux têtes réunis donneront le succès » leur fit-il savoir¹⁰⁵². Le commandant en chef n'avait pas pris conscience de la situation et admit qu'il était inutile d'attendre de ces deux têtes qu'elles unissent pleinement leur talent. L'échec de Lincoln était aussi celui de McClellan. Tout général en chef des armées de l'Union qu'il fût, le « jeune Napoléon », pas plus que Lincoln, ne parvint à imposer à ses généraux d'unir leurs forces dans une opération concertée. Comme le Président, mais sans doute davantage en raison des rapports d'amitiés qu'il entretenait avec Buell et du profond respect qu'il témoignait envers un officier chevronné de huit ans son aîné, il n'était pas dans une relation d'autorité brutale. Bien sûr, il regretta amèrement leurs divergences de vue - et il le fit savoir à Buell¹⁰⁵³. Mais, dans ses messages, il laissa toujours à son interlocuteur une liberté d'appréciation, une autonomie de jugement qui ne le plaçait pas dans un rapport de soumission aux ordres. Le 25 novembre, il écrivait : « S'il existe des raisons qui rendent ce mouvement impossible, nous devons nous y soumettre » ; le 27 : « Je recommande d'agir immédiatement... à moins que cela soit impossible » ; le 29 décembre : « Des considérations politiques recommanderaient de lancer armes et troupes dans le Tennessee oriental très prochainement ; vous êtes, cependant le mieux à même d'en juger »¹⁰⁵⁴. Ces éléments de langage suffirent à tempérer les liens de subordination, à conforter une forme d'indépendance. Devant une commission chargée d'enquêter sur les opérations militaires de l'Armée de l'Ohio et, notamment, sur l'évacuation de Nashville proposée par Buell à l'été 1862, Andrew Johnson, alors gouverneur militaire du Tennessee, laissa à propos du général un témoignage qui fournit une clé de compréhension de son rapport à l'autorité :

Buell répondit sur un ton peu chaleureux qu'il était indifférent aux critiques que pourrait susciter sa politique ou de sa manière de mener la campagne. Il ferait confiance à son propre jugement et ses convictions sans tenir compte des conséquences. [...] Il déclara, cependant, qu'en laissant une force pour défendre Nashville il ne le fit pas tant pour des raisons militaires que pour des considérations politiques qu'on lui demanda de prendre en compte avec tant d'insistance.¹⁰⁵⁵

Les divergences entre l'exécutif et les généraux avaient trait à une lecture stratégique différente. Les généraux voulaient jouer leur propre partition, sur des notes militaires et non pas politiques, à leur rythme et dans le cadre d'une collaboration armée limitée. Le problème de cette approche fut qu'elle précipita Lincoln dans un cycle de frustration. Le hiatus entre l'idéal et la réalité était chez celui-ci tellement marqué qu'il le fit intervenir pour sensibiliser les commandants - Lincoln

¹⁰⁵² *Ibid.*, pp. 937-938.

¹⁰⁵³ *Ibid.*, p. 531.

¹⁰⁵⁴ *Ibid.*, p. 447, 450 et 926.

¹⁰⁵⁵ *The Papers of Andrew Johnston*, éd. Leroy P. Graf et Ralph W. Askins, vol. 6, 1862-1864, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1983, p. 216.

n'ordonnait pas - et aviver une fibre offensive qu'une culture militaire fondée sur une conjugaison jominienne de la guerre avait faite discrète.

b - Ulysses Grant : un commandement sous le signe de la détermination.

Dans l'offensive victorieuse qu'il conduisit, Halleck dut beaucoup à un de ses lieutenants dont, ironie de l'histoire, il deviendrait un subalterne : Hiram Ulysses Simpson Grant qui se verrait offrir par Lincoln, en mars 1864, le poste prestigieux de commandant de toutes les armées de l'Union, recevrait la reddition de Lee à Appomattox, serait élu Président des Etats-Unis en 1868 et réélu en 1872.

« C'est la grande énigme de la Guerre Civile... Rien dans les antécédents de Grant, selon certains historiens, ne pouvait suggérer qu'il deviendrait le général central de l'Union et peut être de la guerre¹⁰⁵⁶ ». Il existe un mystère Grant qui tenait aux contrastes de sa personnalité. Les qualités les plus essentielles pour un soldat cohabitaient avec les défauts les plus rédhibitoires pour un homme de la bonne société. La volonté, la détermination accompagnaient un caractère rustique et indolent, sujet à des accès d'ivrognerie. En 1839, ce natif de l'Ohio, né à Point Pleasant dix-sept ans plus tôt, n'épousa pas la carrière militaire par conviction. Enfant, il ne rêvait pas du métier des armes. Son entrée à West Point était la conséquence d'une injonction paternelle. Sa scolarité fut médiocre, il se classa 21^{ème} sur une promotion de 39 (1843). Il n'y développa aucune disposition pour l'étude de la stratégie, mais afficha une clarté d'esprit, un réel bon sens ainsi qu'un vrai talent pour le dessin, les mathématiques et l'équitation. Pendant la guerre contre le Mexique, il servit sous les ordres du général Zachary Taylor. L'expérience le marqua. Taylor serait son modèle, fait de simplicité et dénué de faste. Il reçut deux citations pour acte de bravoure. En 1854, il quitta l'armée au terme d'une carrière terne et sans relief. La guerre le sortit de l'obscurité à laquelle la vie le destinait. Il accueillit l'élection de Lincoln avec satisfaction et partagea son objectif de guerre qui visait non pas l'abolition de l'esclavage, mais la préservation des Etats-Unis. Le mérite de Grant fut d'avoir saisi sa chance quand elle se présenta à lui en avril 1861. Il le fit en patriote, par opposition aux « traîtres » comme il aimait à appeler les sécessionnistes, avec résolution et modestie. « Sentant qu'il est du devoir de tout citoyen formé au frais du gouvernement d'offrir ses services pour soutenir ce même gouvernement, j'ai l'honneur de présenter, très respectueusement, mes services, pour les postes qu'on voudra bien me proposer¹⁰⁵⁷ ». En servant l'Union, il remplit son destin. Il espérait un poste de commandant de régiment, il fut nommé colonel des volontaires de l'Illinois, puis général de brigade le 7 août. Le 1^{er}

¹⁰⁵⁶ *Civil War Journal : The Leaders*, éd. William C. Davis, Brian C. Pohanka et Don Troiani, Rutledge Hill Press, 1997, p. 183.

¹⁰⁵⁷ John Keegan, *L'Art du Commandement*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1991, p. 274.

septembre, il était à la tête du District du sud-est du Missouri. La région sur laquelle il exerçait son commandement était, à cet instant de la guerre, stratégique. Au point de réunion des rivières Mississippi et Ohio, elle incluait, outre le Missouri, la partie méridionale de l'Illinois et l'ouest du Tennessee et du Kentucky. Elle était une fenêtre ouverte sur ce dernier Etat, officiellement neutre, par laquelle l'Union pourrait connaître le développement de ses tensions internes et réagir en cas d'intervention sudiste pour l'intégrer dans le giron confédéré. La bataille de Belmont (7 novembre 1861) fut le premier engagement officiel auquel il prit part. Une bataille « prolifère » qui fit entrevoir ses principaux traits de caractère et son modèle de commandement.

Pour Grant, le seul objet dont il devait encore s'armer était la patience. Depuis que sur sa propre initiative il avait sécurisé son flanc gauche en prenant la ville de Paducah, à l'embouchure de la Tennessee, son armée rongea son frein. Elle s'était organisée, disciplinée et était prête pour l'action. La grande offensive contre Columbus - un mouvement tournant qui devait conduire les fédéraux derrière et sur les flancs de la ville -, dont elle devait être avec celle du général Smith basée à Paducah le fer de lance, fut reportée sine die par Frémont¹⁰⁵⁸. La faute au général sudiste Sterling Price qui faisait peser une menace sur les arrières de l'Union depuis que, sur la lancée de la victoire à Wilson Creek, il poursuivait pour un temps son action dans le Missouri.

Dès sa prise de commandement, Grant s'est efforcé de bâtir un système de renseignement efficient afin d'être au fait de la situation et de l'activité de son adversaire. Le gros des renseignements obtenus l'est, le plus souvent, par les patrouilles de reconnaissance et les espions. Pour connaître les intentions de son adversaire à Columbus, le nordiste misa sur l'espionnage. A cette fin, il lui fallait impérativement disposer de larges moyens financiers. Il écrivit à Frémont le 15 septembre : « Nous avons ici un besoin urgent d'argent pour payer les services secrets. Il est grandement nécessaire que nous possédions des renseignements que ne peuvent obtenir nos détachements de reconnaissance et, sans argent pour les payer, nous ne pourrions plus longtemps solliciter les services des citoyens »¹⁰⁵⁹. Des renseignements collectés, il tira la conclusion que l'ennemi renforçait et organisait ses troupes à Columbus ou se préparait à avancer vers les lignes nordistes (Paducah). Cette dernière perspective fut écartée lorsqu'un espion lui remit l'ordre général 19 de Polk. En précisant la composition des forces sudistes par brigades à Columbus, le document apparut aux yeux de Grant comme un « manifeste défensif¹⁰⁶⁰ ». Polk n'initierait aucun mouvement offensif : tel était le leitmotiv ancré dans l'esprit du général nordiste. Le 10 septembre, il proposa de lancer une opération pour forcer

¹⁰⁵⁸ O.R. 3, p. 478.

¹⁰⁵⁹ PUG, 2, p. 262.

¹⁰⁶⁰ William B. Feist, "Grant and the Belmont Campaign : A Study in Intelligence and Command", in *The Art of Command, op. cit.*, p. 32.

l'ennemi à évacuer la ville. Réitérée deux jours plus tard, la suggestion laissa son supérieur insensible¹⁰⁶¹.

Un sentiment de frustration s'était installé chez le général nordiste. Il aspirait à une action qu'on lui refusait. Il écrivit à sa sœur : « Tout semble calme ici mais c'est peut-être le calme avant la tempête¹⁰⁶² ». Le 1^{er} novembre, il reçut l'ordre de faire des démonstrations en direction de Columbus, mais de ne pas porter d'attaque contre l'ennemi¹⁰⁶³. La mission n'était pas encore de nature à transformer ce calme en tempête, mais au moins avait-elle le mérite de le sortir de l'inaction. Le lendemain, un nouvel ordre enjoignit à Grant de détacher une partie de ses forces pour participer à la poursuite de 3 000 cavaliers sudistes entrés dans l'Etat du Missouri et les en chasser. Le colonel Oglesby était chargé de cette mission dont Grant n'hésita pas, dans ses instructions, à requalifier le but en « destruction de l'ennemi » selon des formes laissées à la discrétion de son lieutenant¹⁰⁶⁴. Les événements s'accéléchèrent. Des rapports parvinrent à Frémont faisant état de l'envoi de renforts depuis Columbus à l'attention de l'armée de Price. Il y avait urgence à engager les démonstrations initialement prévues. Après avoir demandé à Oglesby de se détourner de sa mission pour se diriger vers New Madrid et prendre contact avec lui à Belmont, Grant embarqua le 6 novembre avec 3 000 hommes en direction de Columbus¹⁰⁶⁵. Sur la base du témoignage d'un « partisan de l'Union digne de foi » transmis par le colonel W. H. L. Wallace selon lequel des confédérés auraient traversé le fleuve dans le but de couper la colonne de Oglesby, il prit l'initiative de lancer une attaque contre Belmont¹⁰⁶⁶.

Dix-sept mille confédérés sous Polk étaient établis depuis le 3 septembre dans la ville de Hickman et de Columbus sur les rives de la Mississippi. Un intense travail de fortifications mené sur ses hauteurs et alentours transformèrent cette dernière en une place forte puissamment armée. On la surnomma la « Gibraltar de l'Ouest ». Cent cinquante canons contrôlaient la navigation sur cette artère fluviale. Sur la rive opposée, les rebelles avaient dressé un campement d'observation à Belmont. Bien qu'il analysât le mouvement de l'Union comme une simple feinte pour masquer une action contre la ville de Columbus, Polk envoya sur place le général Pillow avec quatre régiments. Le plan de bataille défensif adopté par Pillow serait sévèrement critiqué. « ... il ne pouvait y avoir de pire disposition sur le terrain pour nos forces que celle-là [...] il aurait été difficile de placer nos hommes dans une position où ils auraient été plus exposés au feu de l'ennemi...¹⁰⁶⁷ ». Le déroulement

¹⁰⁶¹ PUG., 2, p. 225 et 245.

¹⁰⁶² *Ibid.*, p. 289.

¹⁰⁶³ OR, 3, p. 267.

¹⁰⁶⁴ *Ibid.*, p. 268.

¹⁰⁶⁵ *Ibid.*, p. 269.

¹⁰⁶⁶ *Ibid.*, pp. 269-270.

¹⁰⁶⁷ *Ibid.*, pp. 341-342.

de l'action donna raison à l'auteur de ces lignes, Thomas J. Freeman, colonel du 22^{ème} régiment des volontaires du Tennessee. Pillow fit un étalage de ses limites tactiques. Sur son ordre, les rebelles se lancèrent les premiers en terrain découvert contre des nordistes abrités derrière un tissu arboré. Repoussés, ils tinrent le combat pendant une demi-heure avant de se replier dans le camp retranché. Sous le feu de l'artillerie, menacés de débordement, les défenseurs se sauvèrent en direction de la rivière. La victoire avait distrahit les fédéraux, plus occupés à s'emparer de souvenirs dans les tentes ennemies qu'à poursuivre des défenseurs aux abois. Le camp fut incendié sur ordre de Grant.

La réaction sudiste impliqua en premier lieu les batteries massées à Columbus qui firent tomber une pluie d'obus sur les nordistes. Polk était dans l'hésitation. Il appréhendait une attaque sur ses arrières, mais la gravité de la situation eut raison de ses réticences. Il envoya des renforts sur la rive opposée où régnait le plus grand chaos¹⁰⁶⁸. Le débarquement de plusieurs régiments d'infanterie sudistes inversa le cours des combats. La panique changea bientôt de camp. Un officier se tourna vers Grant : « Général, nous sommes isolés et cernés ». Le nordiste ne se laissa pas impressionner par les événements : « Silence, monsieur, si ce devait être le cas, nous devrions nous tracer un chemin pour sortir comme nous l'avons fait pour entrer ». On put l'entendre encourager ses hommes : « Nous les avons battus une fois et nous pouvons le refaire¹⁰⁶⁹ ». Dans la plus grande précipitation et abandonnant tout ce qui pouvait retarder leur course, armes, havresacs et manteaux, les fédéraux parvinrent à s'échapper et à rejoindre leurs embarcations. A Belmont s'était déroulé un engagement mineur, opposant au début environ 3 000 hommes de chaque camp, mais violent et sanglant. Les pertes de l'Union se montaient à 607 (120 tués, 383 blessés et 104 disparus/prisonniers), soit 16% des combattants, celles confédérées étaient de 641 (105 morts, 419 blessés et 117 disparus/prisonniers).¹⁰⁷⁰

Grant fut l'initiateur des hostilités qu'il justifia, nous l'avons souligné, par une double nécessité. Or, ces justifications, données dans son rapport rédigé trois années plus tard, l'historien n'a pas été en mesure d'en trouver trace, ni dans les documents officiels ni dans les correspondances des intéressés¹⁰⁷¹. De plus, les faits contredisaient la version de Grant : Polk n'avait jamais envisagé de renforcer Price ou encore Belmont, occupé par un régiment d'infanterie, un bataillon de cavalerie et une batterie d'artillerie, pour détruire Oglesby. En vérité, il n'avait jamais été soumis à l'urgence

¹⁰⁶⁸ *Ibid.*, p. 363.

¹⁰⁶⁹ Gen. James S. Brisbin, *The Campaign Lives of Ulysses S Grant and Schuyler Colfax*, Cincinnati, C. F. Vent & Co., 1868, p. 71.

¹⁰⁷⁰ William M. Polk, Captain C. S. A., "General Polk and the Battle of Belmont", in *B & L*, vol. 1, p. 355 ; Nathaniel Cheairs Hughes, Jr., *The Battle of Belmont : Grant Strikes South*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991, p. 184.

¹⁰⁷¹ Frank P. Varney, *General Grant and the Rewriting of History : How the Destruction of General William Rosecrans Influenced Our Understanding of the Civil War*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2013, édition du Kindle, pp. 33-34.

d'engager le combat. Les télégrammes de Frémont et celui de Wallace étaient des fabrications destinées à légitimer, a posteriori, une entreprise de guerre. Grant entretenait un rapport intime avec le mensonge. A plusieurs reprises, nous le verrons, il falsifierait ses rapports. Rares furent les historiens à lui en tenir rigueur, comme si la distorsion des faits n'était pas un critère pour juger des qualités d'un grand Capitaine et que seules importaient les vertus guerrières du général.

Le choix par Grant de la radicalité - toute décision de combattre en est une - tenait dans la conjonction de plusieurs facteurs. Les informations collectées et analysées avaient imposé dans son esprit l'idée que Polk n'avait pas les moyens de lancer une offensive et qu'il se cantonnerait à une position défensive. Le fait qu'il considérait ses deux principaux adversaires, Polk et Pillow, pour de médiocres généraux sur le plan militaire lui avait donné un sentiment de supériorité malvenu. Des considérations plus psychologiques ont-elles joué ? Pour garder la confiance de la troupe, Grant avait-il besoin de corriger auprès d'elle une image dégradée par deux mois d'immobilisme en lui donnant un reflet résolument agressif ? On notera que la première raison citée par le général James S. Brisbin pour justifier son engagement était « la volonté démesurée de nos hommes inexpérimentés de se battre, [qui] n'avaient pas seulement commencé à traiter le général Grant de lâche, mais le croyaient¹⁰⁷² ».

Grant fut à Belmont un médiocre tacticien. L'inexpérience qu'il partageait avec ses hommes le mena au bord du désastre. Il y avait plus grave. L'opération fut planifiée avec une rare désinvolture. Selon l'historien James E. McGhee, « sa décision d'attaquer une position si proche de la grande garnison de Columbus était intrinsèquement dangereuse... De plus, il connaissait peu de chose de l'environnement tactique autour de Belmont. Grant descendit la rivière sans savoir où il débarquerait ou connaître beaucoup du terrain où il aurait à livrer bataille¹⁰⁷³ ». Cette méconnaissance ne fut pas source d'inquiétude. S'il devait être repoussé, il « pourrait rembarquer sans difficulté sous la protection des canonnières », mentionna-t-il dans son rapport¹⁰⁷⁴. Belmont fut une bataille pour rien. Les protagonistes n'en tirèrent aucun bénéfice stratégique. Lancée par Grant sur des bases hasardeuses, l'entreprise s'était soldée par un échec tactique qui aurait pu se finir par l'anéantissement ou du moins la capture de l'essentiel des forces de l'Union si le général n'avait pas eu en face de lui plus médiocre tacticien en la personne de Pillow. Les capacités de Grant, si elles n'occupent pas le champ militaire, sont isolables dans ses traits de caractère. Il avait affiché l'expression inflexible de ceux qui abhorraient la perspective de la défaite. Son courage fut incontestable. On le vit en première

¹⁰⁷² Gen. James S. Brisbin, *op. cit.*, p. 71.

¹⁰⁷³ James E. McGhee, "The Neophyte General : U. S. Grant and the Belmont Campaign", in *Missouri Historical Review*, vol. 47, juillet 1973, p. 482.

¹⁰⁷⁴ O.R., 3, p. 270.

ligne pendant la retraite, tant exposé au feu que l'adversaire le crut mort¹⁰⁷⁵. La détermination, le calme dont il fit preuve n'étaient pas des accidents, ils étaient sa fibre profonde. Il épousait une conception de la guerre dégagée de ses conventions tactiques. Il se distinguerait par un tempérament belliciste tourné vers la destruction de l'ennemi. Dans quelques mois, c'est ce qui séduirait Lincoln.

c - La chute des forts Henry et Donelson (février 1862) : une victoire stratégique du commandement intermédiaire nordiste servie par la débâcle du commandement intermédiaire confédéré.

Le 3 février marqua le début d'une campagne militaire qui conduirait Grant jusqu'à Shiloh et, avant cela, devant les forts Henry et Donelson. S'emparer de ces forts n'était pas son idée - Buell l'avait exprimée avant lui. Mais c'est sa persévérance, un trait de caractère inaltérable, qui lui permit de mener son expédition. Il faut en effet rappeler que les victoires à venir furent obtenues malgré la solide antipathie qui existait entre les membres du commandement. Halleck n'aimait pas Grant, l'homme et non pas le militaire qu'il connaissait assez peu et qui, pourtant, avait des vues stratégiques convergentes avec les siennes. La réputation d'intempérance à l'alcool avait fixé chez Halleck un préjugé défavorable. Lors de leur première rencontre, le 23 janvier 1862 à Saint Louis, initiée par son subalterne pour évoquer des questions de stratégie, Halleck le reçut avec froideur et coupa court à la conversation. L'échange le laissa « abattu », déclarera Grant¹⁰⁷⁶. Halleck se défiait tant de Grant qu'il proposa à Washington de le remplacer au déclenchement de sa campagne contre le Fort Henry par le général Hitchcock, 63 ans, qui déclina l'offre¹⁰⁷⁷.

Pour barrer la route aux fédéraux, la Confédération comptait sur l'expérimenté général Albert S. Johnston. En septembre, il dirigeait l'ensemble des forces sur le théâtre occidental, un espace si vaste que sa défense, au regard des forces à sa disposition, semblait relever du défi impossible. Johnston disposait de trois armées au-devant de la frontière séparant le Tennessee du Kentucky : Polk avec 17 000 hommes à Columbus, Hardee avec 25 000 à Bowling Green et Zollicoffer avec 4 000 à Cumberland Gap. Quatre mille cinq cents sudistes dirigés par Tilghman étaient en réserve, prêts à intervenir où les circonstances l'exigeraient.

Le 6 février, le fort Henry, sur la rivière Tennessee, tomba comme une feuille d'automne sans que le souffle des canons de l'Union ait eu besoin de se montrer trop tempétueux. La presque totalité des assiégés s'était esquivée avant d'être encerclée en direction du fort Donelson édifié sur la rive du

¹⁰⁷⁵ *Ibid.*, p. 304.

¹⁰⁷⁶ *Personal Memoirs of U. S. Grant*, New York, Charles L., Webster and Company, vol. 1, 1885, p. 287.

¹⁰⁷⁷ *Fifty Years in Camp and Field : Diary of Major-General Ethan Allen Hitchcock, U.S.A.*, éd. W. A. Croffut, New York, G.P. Putnam's Sons, 1909, p. 434 ; PUG, 4, p. 197.

Cumberland, vingt kilomètres à l'est, et les quatre cuirassés de l'Union n'eurent aucune peine à mettre en pièces les minces fortifications envahies dans leur partie basse par les eaux de la Tennessee en crue. Après moins de deux heures de canonnade, le général Tilghman, officier brave et dévoué, resté dans la place avec moins de cent hommes, se rendit à la Navy que commandait le contre-amiral Andrew Hull Foote. Dans la foulée, trois canonnières détruisirent en amont du fleuve Tennessee un pont de chemin de fer. En créant une brèche dans la ligne de défense des sudistes et en rompant leur ligne de communication entre les garnisons de Bowling Green et Columbus, les revers du 6 février redessinaient la carte stratégique de la Confédération. Grant était bien décidé à prolonger son succès et à engager une deuxième séquence offensive, cette fois contre le fort Donelson qu'il déclara à Halleck être en mesure « de prendre et de détruire » deux jours plus tard¹⁰⁷⁸. C'était de sa part rien de moins qu'une forfanterie motivée par la crainte que Halleck ne brisât sa dynamique : les conditions topographiques, climatiques et logistiques l'interdisaient. Ces difficultés, connues de Grant, n'altérèrent pas un optimisme adossé à la piètre image qu'il se faisait de Pillow, l'un des généraux du fort. « J'avais connu le général Pillow au Mexique et je jugeais qu'avec n'importe quelle force, aussi petite fût-elle, je pouvais me mettre à portée de fusil des retranchements qu'on lui aurait demandé de tenir. [...] Je savais que Floyd avait le commandement, mais ce n'était pas un soldat et je pensais qu'il céderait aux prétentions de Pillow¹⁰⁷⁹ ». Sûr de lui, il déclencha son offensive le 12 février sans connaître le nombre de défenseurs en opposition et, en conséquence, sans pouvoir détailler son plan d'attaque¹⁰⁸⁰.

Anticipant la prise du fort Donelson, qu'il savait être la prochaine cible de Grant, et, par voie de conséquence, la rupture des lignes de communication entre les rives nord et sud de la Cumberland, Johnston ordonna à l'armée stationnée à Bowling Green de rejoindre Nashville, capitale de l'Etat du Tennessee¹⁰⁸¹. Une autre option, plus offensive, aurait pu être retenue : opérer grâce aux lignes ferroviaires une concentration de ses forces et les lancer contre l'armée de Grant¹⁰⁸². Johnston n'envisagea pas cette alternative, se limitant à renforcer la garnison de 11 000 hommes qui devinrent autant de prisonniers faits par l'ennemi. Le fort Donelson était défendu par une force substantielle, environ 18 000 hommes, commandée par le général Floyd, entouré des généraux Pillow, Bruckner et du lieutenant-colonel Nathan Bedford Forrest à la tête du 3^{ème} régiment de cavalerie du Tennessee. La présence d'autant d'hommes constituait un paradoxe si l'on considère que Johnston était sans illusion sur l'issue du prochain affrontement en ces lieux. En fait, l'objectif semblait être de gagner

¹⁰⁷⁸ PUG, 4, p. 157.

¹⁰⁷⁹ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 294.

¹⁰⁸⁰ PUG, 4, p. 192.

¹⁰⁸¹ O.R., 7, pp. 863-864.

¹⁰⁸² Russell F. Weigley, *A Great Civil War, op. cit.*, p. 110.

du temps pour permettre d'ériger des défenses autour de Nashville et, surtout, il était entendu que ces forces devaient battre en retraite à Nashville aussitôt le fort perdu¹⁰⁸³. Johnston fabriquait une friction dont les effets négatifs poursuivraient l'armée confédérée jusqu'à Shiloh. Les trois officiers supérieurs étaient de même grade, général de brigade, et c'est au plus ancien d'entre eux que revenait le commandement, Floyd, arrivé le 13 février. Juriste de formation, il était entré dans la vie politique en 1847 pour devenir délégué démocrate de Virginia House, puis gouverneur de l'Etat de Virginie (1849-1851) et ministre de la Guerre (1857 à 1860). Il incarnait l'image du général-politique et ses principaux traits : une expérience militaire inexistante et une inaptitude flagrante à l'exercice d'un commandement. Le général Pillow (1806-1878) était, pour ses nombreux détracteurs, de la même engeance. Simon Bolivar Bruckner (1823-1914) affichait *a contrario* de solides aptitudes militaires qu'il devait à son passage par West Point (1844) et sa participation à la guerre contre le Mexique. Il tenta sans succès de préserver la neutralité de l'Etat du Kentucky dont il était natif et préféra servir sous la bannière confédérée plutôt que sous celle de l'Union.

Les rebelles offrirent cette fois-ci une résistance plus soutenue aux 15 000 fédéraux. Le fort était armé de deux batteries dotées de plusieurs canons de 12 pouces. Le 14 février, une attaque menée par quatre canonnières fut repoussée. Dans la nuit, les généraux sudistes arrêtaient dans la précipitation, tant les modalités de sa mise en œuvre semblaient avoir été pauvrement réfléchies, un plan visant à s'extraire de l'étreinte ennemie et à rejoindre Nashville le lendemain. A l'aube du 15, quatorze régiments sous le général Pillow percèrent l'aile droite des assaillants et ouvrirent la route de la ville. La panique s'empara d'une partie des troupes nordistes. En mauvaise posture, McClellan envoya à 08h00 un premier messenger au quartier-général pour informer Grant des événements et lui demander des renforts. Mais ce dernier, qui n'en avait averti aucun de ses subordonnés, se trouvait à bord de la canonnière St Louis, à huit kilomètres de la place forte. Il s'y était rendu à la demande du contre-amiral Foote, blessé la veille au cours de l'attaque, certain que l'ennemi ne tenterait rien et qu'il faudrait un siège long pour obtenir sa reddition¹⁰⁸⁴. McClellan appela le général Lewis Wallace - futur écrivain de *Ben Hur* - à la rescousse. Dans son rapport envoyé à Grant, il écrivit que Wallace, tout en reconnaissant la nécessité d'intervenir, refusa de le faire « arguant de l'interdiction posée par vos ordres qui l'obligeait à tenir sa position sauf instruction contraire »¹⁰⁸⁵. Wallace envoya un courrier à Grant et lança une brigade en renfort. Sollicité à son tour, le général Smith déclina pour la

¹⁰⁸³ O.R., 7, p. 880.

¹⁰⁸⁴ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant : Triumph over Adversity, 1822-1865*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2000, pp. 114-115.

¹⁰⁸⁵ O.R., 7, p. 177.

même raison. Les deux officiers s'en tenaient aux instructions de leur commandant qu'aucun contre ordre ne vient annuler au cours de la matinée.

Le silence de Grant ne lui était pas imputable. En théorie, son éloignement du front était insuffisant pour que l'intensité sonore des combats lui fût inaudible. Mais le nordiste était victime d'« ombres acoustiques » liées pour cette occasion, précise le professeur Ross, à deux facteurs : « La veille, une neige de printemps avait recouvert le sol, absorbant les sons d'où qu'ils viennent. De plus, un vent hurlant soufflait du nord vers le sud, éloignant les sons de Grant et les renvoyant vers le ciel¹⁰⁸⁶ ». Peu avant 14h00, Grant put s'entretenir avec McClelland et Wallace. Son analyse de la situation lui inspirait plus de mécontentement, dirigé contre ses généraux, que d'inquiétude. Il ne voyait pas une troupe dans un état de démoralisation extrême, mais une troupe qu'il faudrait approvisionner en munitions et fermement encadrer afin de lui insuffler l'élan nécessaire pour reconquérir le terrain perdu et renvoyer l'ennemi dans ses lignes. Il ordonna une contre-attaque¹⁰⁸⁷. Des rares options qui s'offraient à lui quand il était dans la difficulté, Grant choisit toujours la plus susceptible d'inverser la situation : la riposte. Il était l'homme de la réaction violente ce qui soulignait à la fois une force d'âme - d'autres n'auraient pas hésité à battre en retraite - et une faiblesse intellectuelle - le nordiste ne fut jamais un grand tacticien dans les phases offensives. La contre-attaque permit aux bleus de revenir aux positions occupées le matin, bien aidés, il faut le reconnaître, par l'incroyable erreur d'appréciation du général Pillow. Après son brillant succès matinal, le Tennesse pensait avoir défait l'armée ennemie et préparait le terrain pour une sortie le lendemain. Dans son esprit, il n'était pas prévu que l'évacuation de la garnison s'inscrivît dans la continuité de sa percée. D'ailleurs ses hommes n'étaient pas prêts pour cela, ils étaient épuisés, manquaient de munitions et aucun d'entre eux n'avait emporté avec lui son havresac. Vers 14h00, il leur ordonna donc de rejoindre leurs retranchements. Ce mouvement rétrograde, décidé sans consultation, consterna le général Floyd dont les hommes se tenaient prêts, avec ceux de Bruckner, à gagner leur liberté par la route sécurisée. Leur dernière chance d'échapper à l'ennemi venait de passer. Dans la nuit, les trois généraux confédérés se réunirent. La conférence donna lieu à l'un « des exemples les plus historiques et stupéfiants d'effondrement d'un commandement dans les annales de la guerre américaine¹⁰⁸⁸ ». La perspective d'être fait prisonnier répugnait à Floyd et Pillow. Floyd avait de bonnes raisons : au cours de son mandat de ministre de la Guerre, il s'était livré à des actions illégales qui lui vaudraient d'être jugé par le gouvernement fédéral pour trahison. Il abandonna le commandement à Pillow qui tout aussi

¹⁰⁸⁶ Charles D. Ross, "Outdoor Sound Propagation in the U.S. Civil War", in *Echoes*, vol. 9, n° 1, hiver 1999.

¹⁰⁸⁷ Lew Wallace, *Lew Wallace : An Autobiography*, New York, Harper & Brothers Publishers, 1906, vol. 1, pp. 411-412.

¹⁰⁸⁸ Kendall D. Gott, "The Fort Henry-Fort Donelson Campaign", in *Essential Civil War Curriculum*, juillet 2012, p. 8.

lâchement s'empessa de le remettre à Bruckner avant de s'enfuir par bateau le lendemain matin avec une quasi-brigade pour le premier et son état-major pour le second. Le lieutenant-colonel Nathan Bedford Forrest parvint également à s'échapper par la route ouverte la veille avec un peu plus de 500 cavaliers accompagnés par une compagnie d'artillerie montée et plusieurs dizaines de fantassins issus de différents régiments. Lui, qu'aucun général ne daigna écouter lorsqu'il leur affirma que la route vers Nashville n'était pas fermée par l'ennemi, prit soin de préciser dans son rapport : « Aucun coup de feu ne fut tiré contre nous. On ne vit ou n'entendit nul ennemi [...] J'ai la certitude que les deux tiers de l'armée auraient pu sortir de là sans aucune perte...¹⁰⁸⁹ ». Seul à décider de l'avenir des événements, Bruckner jugea la situation désespérée. Tenter une nouvelle sortie, justifia-t-il dans son rapport, aurait eu pour conséquence « un quasi-massacre des soldats dont les effets auraient été plus démoralisants qu'une reddition¹⁰⁹⁰ ». Il s'adressa à Grant pour discuter les conditions d'une reddition. Pour seule réponse, il reçut un message laconique dépourvu de clémence : « Aucun terme autre qu'une capitulation inconditionnelle et immédiate ne peut être accepté. Je me propose d'investir sans tarder vos fortifications¹⁰⁹¹ ». La formule de politesse qui terminait le courrier était de pur formalisme. Bruckner s'indigna. Puis il s'inclina et avisa son antagoniste qu'il acceptait ces termes « non généreux et non chevaleresques¹⁰⁹² ». Les nordistes firent plus de 12 000 prisonniers. Grant, en étroite collaboration avec la Marine, venait de remporter la plus grande victoire de l'Union qui le propulsa au rang de héros.

La bataille pour la prise du fort Donelson vit se juxtaposer des frictions de nature différente. Les assaillants, laissés sans ordre par Grant qui s'était laissé endormir par un optimisme déraisonnable, furent surpris par l'initiative des défenseurs. Les conséquences d'un phénomène climatique avaient retardé la réaction de Grant le 15, réduisant à l'inertie deux divisions pendant qu'une troisième subissait de lourds dommages. L'incompréhension, le manque de rigueur qui a présidé à l'élaboration de leur plan et aussi une forte dose d'incompétence des généraux sudistes avaient condamné à l'échec leur tentative de sortie. Halleck, parfaitement lucide sur les enjeux stratégiques de la campagne, avait affirmé à McClellan le 16 février : « Fort Donelson sera le tournant de la guerre et nous devons nous en emparer à n'importe quel prix¹⁰⁹³ ».

Les victoires de ses lieutenants donnèrent à Halleck une assurance nouvelle dans sa rivalité avec Buell et dans la perception du rôle qu'il pouvait, devait tenir sur ce théâtre d'opération. Le général plaida le 8 février pour un changement de dimension de la structure du commandement. D'une part,

¹⁰⁸⁹ O.R., 7, p. 386.

¹⁰⁹⁰ *Ibid.*, p. 334.

¹⁰⁹¹ *Ibid.*, p. 161.

¹⁰⁹² *Idem.*

¹⁰⁹³ O.R., 7, p. 625.

il proposa, dans le Département du Missouri, de placer les généraux Sherman, Pope, Grant, Curtis, Hurlbut, Sigel, Prentiss, et McClelland, tous de même grade (général de brigade), de même ancienneté et réticents à collaborer ensemble, sous l'autorité du général Ethan A. Hitchcock, général de division des Volontaires en poste au ministère de la Guerre¹⁰⁹⁴. D'autre part, il proposa au général en chef de créer une grande division territoriale de l'Ouest constituée de trois départements (Missouri, Mississippi et Ohio)¹⁰⁹⁵. Dans le duel à distance que se livraient les deux généraux, l'habileté était une alliée de circonstance. A la tête de cette division, il fallait un militaire de haut grade. Halleck feignit le désintéret, le bien public dominant toute considération étrangère. Il était heureux que ce bien public désignât sa personne pour le servir : « Je n'aspire pas à exercer un commandement plus large que celui-ci, mais je pense que cela conduirait à des actions concertées plus larges... et allégerait votre charge de travail, tous vos ordres à destination de l'Ouest passeraient par un canal unique. En outre, là où les forces des différents départements agiraient ensemble... ils seraient sous les ordres d'une seule tête¹⁰⁹⁶ ». McClellan, ami de Buell, rappela à Halleck que le général du Département du Missouri qu'il proposait à ce poste lui était supérieur en grade, ce qui constituait un « obstacle fatal¹⁰⁹⁷ » à sa proposition. Abandonnant cette fois toute subtilité argumentative, Halleck réclama le 17 février avec autorité le commandement de toutes les armées dans l'Ouest¹⁰⁹⁸. Trois jours plus tard il récidivait, laissant cette fois implicitement affleurer une critique du général en chef qui, en préférant celles de Buell, se dressait en principal obstacle à l'exécution de ses vues stratégiques : « Je dois commander les armées dans l'Ouest. Hésitation et délai nous font perdre une occasion en or. Informez de cela le Président et le ministre de la Guerre¹⁰⁹⁹ ». C'était de sa part une audace presque déplacée, car les succès sur le terrain n'étaient pas de son fait. De plus, après la prise du fort Henry, il n'avait élaboré aucun plan pour prolonger la victoire. La veille de la capture du fort Donelson, il faisait encore savoir à McClellan qu'une fois la place tombée « les mouvements futurs dépendront de l'ennemi¹¹⁰⁰ ».

Pendant la campagne, Halleck avait montré des signes de fébrilité, un état de grande nervosité. L'absence d'une collaboration militaire en provenance de Buell, fruit d'une discordance sur la stratégie à suivre - la cible de Buell était Nashville -, l'extravagance du nombre d'ennemis en opposition, l'expliquaient. Ses demandes incessantes de renforts prirent des allures de supplique : à McClellan le 10 février : « Envoyez-moi plus d'hommes. C'est le point névralgique de la guerre dans

¹⁰⁹⁴ *Ibid.*, p. 594.

¹⁰⁹⁵ *Ibid.*, p. 595.

¹⁰⁹⁶ *Idem.*

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 614.

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*, p. 628.

¹⁰⁹⁹ *Ibid.*, p. 641.

¹¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 616.

l'Ouest [...] Nous sommes assurément en danger¹¹⁰¹ » ; le 15 février, « La garnison de Fort Donelson est de 30 000 hommes. [...] Je dois avoir plus de troupes. C'est une nécessité militaire », et ce même jour à Buell, convaincu que l'ennemi, après avoir évacué Bowling Green, concentrait ses forces sur la rivière Cumberland¹¹⁰² : « Venez et aidez-moi, et tout ira pour le mieux ». Sa vision stratégique se brouilla et heurta celle de Buell qu'il qualifia de « mauvaise », mais qui avait la pleine adhésion de McClellan : le 16 février, il voulait que Buell stoppât son avancée sur Nashville et vienne l'assister devant le fort Donelson, qui était sur le point de tomber, par la route fluviale (la Cumberland). Il considérait que la capitale du Tennessee, depuis que Bowling Green était tombé entre les mains nordistes, n'était plus une cible prioritaire¹¹⁰³. « C'était une idée absurde, souligne Donald Stoker. Nashville était le second plus important centre industriel et le principal carrefour des réseaux ferroviaire et fluvial entre les Appalaches et le Mississippi¹¹⁰⁴ ». En lui répliquant que Buell « marchera[it] sur Nashville aussi rapidement que les circonstances le permettent » et qu'il ne renforcerait Grant que dans l'unique cas où il n'atteindrait pas Nashville dans de brefs délais, McClellan affichait clairement sa préférence¹¹⁰⁵. Dix jours furent nécessaires à Buell pour entrer, sans combat, dans Nashville évacuée par l'armée confédérée.

Pendant ces dix jours, les tensions restèrent vives au sein du commandement nordiste en raison de divergences touchant à la stratégie et à l'organisation du commandement. La critique qui affleurerait encore contre McClellan le 20 février devint ouverte le lendemain. Cette fois, Halleck accusait : « Je suis tout à fait convaincu... que si vous aviez envoyé Buell sur la Cumberland pour coopérer avec moi, les deux villes [Columbus et Nashville] auraient été évacuées à cette heure-ci¹¹⁰⁶ ». Halleck, au comble de la frustration, se tourna vers le ministre dans l'espoir d'être entendu et de le rallier à sa vision du commandement : « Il y avait et je pense qu'il y a toujours une opportunité en or pour porter un coup fatal, mais je ne peux pas le faire à moins que je ne contrôle l'armée de Buell. [...] Donnez-moi l'autorité et je serai responsable des résultats¹¹⁰⁷ ». Halleck prit conscience que ce message était un acte de transgression de ses devoirs militaires et le lendemain il écrivait à Stanton sur un ton plus pondéré : « Si l'organisation actuelle est jugée la meilleure pour l'intérêt général, alors je n'ai rien à dire¹¹⁰⁸ ». Pour l'exécutif le changement n'était pas à l'ordre du jour. Il le fut le 11 mars 1862. Lincoln, qui venait de retirer à McClellan son titre de général en chef, nomma Halleck à la tête du

¹¹⁰¹ *Ibid.*, p. 599.

¹¹⁰² *Ibid.*, p. 616 et 622.

¹¹⁰³ *Ibid.*, p. 624.

¹¹⁰⁴ Donald Stoker, *The Grand Design, op. cit.*, p. 113.

¹¹⁰⁵ O.R., 7, p. 617.

¹¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 647.

¹¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 655.

¹¹⁰⁸ *Ibid.*, p. 660.

nouveau Département du Mississippi, fusion des Départements du Missouri et de l'Ohio¹¹⁰⁹. La veille de sa nomination, Halleck exprimait encore ses récriminations au général en chef : « Croyez-moi, général, vous avez commis une grave erreur en ayant trois commandements indépendants dans l'Ouest. Il n'y aura et ne pourra pas y avoir de coopération au moment crucial. Vous regretterez votre décision en ma défaveur sur ce sujet. Votre amitié pour certains ont influencé votre jugement. Soit¹¹¹⁰ ». Halleck avait désormais les coudées franches pour concevoir et faire exécuter la grande bataille victorieuse qui, affirma-t-il sans emphase, « scellerait les campagnes dans l'Ouest ¹¹¹¹ ». Le commandement unifié réclamé par le promu était une réalité. La première conséquence de ce changement, en plaçant Buell sous l'autorité de Halleck, fut d'éteindre naturellement les divergences entre les deux hommes. En théorie, Halleck ordonnait et Buell exécutait. Dans la réalité, Halleck ne se montra pas aussi directif, invitant son lieutenant à lui communiquer son avis ¹¹¹².

Malgré sa tentative infructueuse de janvier, le commandant en chef n'en continuait pas moins à croire possible une action conjointe entre les deux têtes des armées du Missouri et de l'Ohio. Court-circuitant son général en chef, il réclama le 16 février la coopération entre les deux généraux pour prendre Donelson, Le Président se livra à cette occasion à un exercice d'anticipation des mouvements de l'ennemi qui démontra que, comme ses généraux, il réfléchissait en théoricien : « Une petite partie de leur force, écrivit-il à Halleck, peut se retirer lentement en direction de Nashville, détruisant la voie de chemin de fer au passage et empêchant Buell d'entrer dans la ville pendant vingt jours. Entre-temps Nashville sera copieusement renforcé par des forces en provenance de tout le Sud et peut-être de Manassas ». Rien de cela ne se produisit. Il finit son message en suppliant le général de mettre tout son « cœur dans l'effort »¹¹¹³. Buell, soutenu par McClellan, n'envisagea jamais sérieusement d'apporter un concours actif à la campagne lancée par Halleck. Le contraire serait revenu à contribuer à la gloire de Halleck et n'en récolter que des miettes. Le 5 février, il informa McClellan de son intention de porter son effort sur Bowling Green et que cet effort serait engagé « sérieusement » et « sans tarder », non, comme le suggérait Halleck, sous la forme d'une simple « diversion »¹¹¹⁴. Il n'y eut pas plus de collaboration étroite entre les deux hommes, tout à leur obstination respective, après la chute du fort Donelson qu'il n'y en eut avant.

Les victoires de Grant, paradoxalement, ne le protégèrent pas des emportements de son supérieur. La crise, brève mais profonde, qui émailla les relations entre Halleck et Grant était de celle qui

¹¹⁰⁹ O.R., 10 :2, pp. 28-29.

¹¹¹⁰ *Ibid.*, pp. 24-25.

¹¹¹¹ *Ibid.*, p. 25.

¹¹¹² O.R., 10 :2, p. 38.

¹¹¹³ O.R., 7, p. 624.

¹¹¹⁴ *Ibid.*, p. 585.

pouvait laisser des traces indélébiles dans la mémoire des protagonistes, jeter les bases d'inimitiés tenaces et altérer l'équilibre du commandement nordiste pour l'avenir. Elle révéla aussi chez Halleck une mauvaise appréciation de ce que l'on considérait être en haut lieu un bon général : un militaire animé d'un souffle guerrier, tourné vers l'attaque et peu importe qu'il fût cavalier sur les aspects plus administratifs de sa fonction. La présence de Grant, sans autorisation, à Nashville pour y rencontrer Buell et discuter avec lui de la situation militaire, déclencha le courroux de Halleck.

Son armée semble aussi démoralisée par sa victoire à Donelson que l'était l'Armée du Potomac après sa défaite de Bull Run. Il est difficile de blâmer un général victorieux juste après une victoire, mais je pense qu'il l'a pleinement mérité. Je n'ai de sa part aucun retour, aucun rapport, aucun renseignement de quelque nature que ce soit. Satisfait de sa victoire, il se repose et en jouit sans se préoccuper de l'avenir. Cette négligence et inefficience m'usent et me fatiguent.¹¹¹⁵

« Les généraux doivent respecter la discipline comme le soldat. N'hésitez pas à l'arrêter sur le champ si le bien du service l'exige, et remplacez le par C. F. Thomas¹¹¹⁶ ». Halleck n'eut pas cette audace suggérée par McClellan et approuvée par le ministre de la Guerre. Il informa Grant le 4 mars qu'il mettait Smith à la tête d'une expédition sur la Tennessee et lui ordonna de rester à Fort Henry¹¹¹⁷. Aux griefs que son supérieur lui reprochait¹¹¹⁸, Grant réagit avec fermeté. Il rejeta en bloc toute attitude irrégulière de sa part et, mettant ces accusations infondées sur le compte d'un complot fomenté par des ennemis, demanda à être relevé¹¹¹⁹. L'existence d'un cercle complotiste, auquel le Président pourrait appartenir¹¹²⁰, visant à ruiner sa carrière était un pur fantasme - ce que lui dit Halleck avec ces mots : « Vous vous trompez, il n'y a aucun ennemi entre vous et moi¹¹²¹ ». Derrière la fermeté épistolaire, se cachait un grand désarroi. Au docteur de l'armée il lâcha : « Docteur envoyez la [mon épée] à ma femme. Je ne porterai plus jamais l'épée¹¹²² ». A l'exécutif qui prit l'affaire au sérieux et lui demanda d'étayer ses accusations et, ce point est d'importance, non à Grant d'apporter la preuve de son innocence¹¹²³, le commandant apporta une réponse qui constitua une remarquable volte-face : la présence de Grant à Nashville était le fruit « de bonnes intentions et du désir de servir l'intérêt général », l'absence de rapport était due à « la défaillance des colonels de régiment à lui rendre compte » et à « l'interruption des communications télégraphiques »¹¹²⁴. Halleck affirmait désormais l'absence de responsabilité de Grant. La plausibilité que ce retournement s'expliquât par

¹¹¹⁵ *Ibid.*, pp. 679-680.

¹¹¹⁶ *Ibid.*, p. 680.

¹¹¹⁷ O.R., 10 :2, p. 3.

¹¹¹⁸ *Ibid.*, p. 13, 15, 22.

¹¹¹⁹ *Ibid.*, p. 15.

¹¹²⁰ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, p. 123.

¹¹²¹ PUG, 4, p. 335.

¹¹²² Cité par Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, p. 124.

¹¹²³ O.R., 7, p. 683.

¹¹²⁴ *Ibid.*, pp. 683-684.

le pouvoir de conviction de Grant peut être écartée. C'est le principe de réalité, aiguisé par la contrainte politique, qui l'emporta. Halleck avait été nommé quelques jours plus tôt à la tête de toutes les armées dans l'Ouest et Grant, auquel on reconnaissait à la Maison Blanche le mérite des victoires aux forts Henry et Donelson, avait été promu général de division. Dans ce contexte, Halleck n'avait eu d'autre choix que de capituler. Il écrivit à Grant le 12 mars :

Il n'est pas possible de vous relever de votre commandement. Il n'y a aucune raison pour cela. Je suis convaincu que tout ce que demande les autorités à Washington est que vous fassiez régner la discipline et que vous réprimiez le désordre. Le pouvoir est dans vos mains, utilisez-le et vous serez soutenu par vos supérieurs. Plutôt que de vous relever, j'attends de vous, dès que votre nouvelle armée sera prête, d'en prendre le commandement et de la conduire vers de nouvelles victoires.¹¹²⁵

Ses succès avaient sauvé Grant. Le commandant en chef n'avait pas encore essentialisé le général en lui imputant une supériorité sur ses confrères. « Contrairement à la légende, rappelait l'historien William Hesseltine en 1935, Lincoln fut lent à percevoir les qualités de combattant de Grant¹¹²⁶ ». Mais il n'était pas concevable que l'on relevât de ses fonctions celui qui avait apporté à l'Union ses plus grandes victoires.

d - Victoire nordiste dans le Missouri.

La qualité du commandement opérationnel joua un rôle prépondérant dans le destin de cet Etat. C'est la faiblesse tactique du général sudiste Van Dorn qui emporta les rêves d'un Missouri rattaché à la Confédération. Avant de lancer son armée plus avant en territoire ennemi, Halleck devait préalablement sécuriser ses arrières en s'assurant qu'aucune menace militaire ne pourrait émerger depuis le Missouri. Il créa le District militaire du sud-ouest du Missouri sous le commandement du général Curtis. En février, au terme d'une offensive marquée par l'accomplissement de prodiges logistiques, ce dernier chassa les 8 000 sudistes sous les ordres du général Price de la ville de Springfield et les repoussa dans le nord-ouest de l'Arkansas. Pour faire face, les sudistes concentrèrent dans la région les troupes de Price et du général McCulloch, incapables jusqu'alors de coopérer, auxquelles vinrent s'ajouter une brigade indienne. L'ensemble, environ 16 000 hommes dotés de soixante pièces d'artillerie, était commandé, sur décision de Davis, par le général Van Dorn, nommé à la tête du District du Trans-Mississippi en janvier 1862 (le poste avait été proposé aux généraux Heth et Bragg qui le refusèrent)¹¹²⁷. Sur le papier, c'était de la part du Président un choix judicieux : west pointer, vétéran des guerres indiennes et contre le Mexique, Van Dorn avait de

¹¹²⁵ O.R., 10 :2, p. 32.

¹¹²⁶ William B. Hesseltine, *Ulysses S. Grant : Politician*, New York, Dodd, Mead and Company, 1935, p. 31.

¹¹²⁷ O.R., 8, p. 734.

l'expérience et, pour couronner le tout, il avait cette grande qualité pour Davis d'être de ses amis. Les intentions du général s'accordaient avec les vues de Johnston. Il voulait fondre sur l'ennemi sans tarder pour le surprendre et être en situation de pousser jusque Saint Louis, pôle industriel et commercial d'importance situé à la confluence de deux grands fleuves, le Mississippi et le Missouri. C'était après tout l'ambition de Beauregard qui, moins de trois semaines après son arrivée, avait dessiné un plan d'attaque qui devait le conduire à reprendre Paducah, l'embouchure des rivières Tennessee et Cumberland, Cairo et Saint Louis. En cas de réussite, la stratégie confédérée bénéficierait d'une impulsion stratégique majeure : les troupes de Grant se retrouveraient prises en étau entre Van Dorn et Albert S. Johnston¹¹²⁸. Pour concrétiser son ambition, le Créole avait réclamé 5 000 hommes à chacun des gouverneurs du Tennessee, du Mississippi et de la Louisiane. Il avait également adressé une requête à Van Dorn le 21 février pour qu'il le rejoignît : « Nous devons prochainement faire quelque chose ou mourir en essayant ; sinon tout sera bientôt terminé¹¹²⁹ ».

Sur la route censée le conduire à la victoire, Van Dorn rencontra des obstacles qu'il avait lui-même dressés : il planifia son opération de façon succincte. Les soldats s'étaient lancés dans une marche forcée le 4 mars 1862, n'emportant avec eux qu'une couverture et des rations alimentaires pour deux jours. Le froid, des tempêtes de neige répétées transformèrent la marche en calvaire. Aucune disposition n'avait été prise pour les préserver de la faim. Ce sont des ventres vides qui luttèrent pendant deux jours, le 7 et 8 mars, sur la crête du Pea Ridge où Van Dorn espérait tailler en pièce l'armée ennemie forte de 10 000 hommes. La manœuvre, dite de double enveloppement, visait à surprendre l'adversaire sur ses arrières avec une partie de l'armée tandis que la seconde, sous McCulloch, se lancerait dans une marche de flanc pour lui couper sa ligne de retraite. Ralentie par des obstacles installés par des défenseurs méfiants, elle fut déjouée grâce à la vigilance des éclaireurs nordistes. Curtis fit réaliser à son armée un tournant à 180° pour affronter les assaillants. McCulloch s'exposa au feu comme un simple capitaine à la tête de ses hommes et fut tué ainsi, peu après, que son successeur. Son commandement décapité, la division reflua dans le plus grand désordre, les Indiens quittant même définitivement le champ de bataille. Quelques kilomètres plus à l'est, l'aile gauche de Curtis recula devant les assauts sudistes, mais ne rompit pas. Le lendemain, les fédéraux prirent l'initiative : une intense préparation d'artillerie suivie par une charge d'infanterie se conclut par la retraite précipitée de Van Dorn dont les hommes étaient accablés par la faim et manquaient de munitions. Les trains de munitions n'avaient pas accompagné les sudistes dans leur marche et se trouvaient donc derrière la nouvelle ligne de défense nordiste. Le général sudiste, pauvre tacticien,

¹¹²⁸ Richard H. Owens, Ph.D., "“I Must Have St. Louis... Then Huzza!” The Strategic Significance and Uniqueness of the Battle of Pea Ridge/Elkhorn Tavern, March 7-8, 1862", in *Essential Civil War Curriculum*, août 2014, p. 2.

¹¹²⁹ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States*, op. cit., vol. 1, p. 242.

s'était montré incapable d'exploiter sa supériorité numérique relativisée, de sa faute, par l'état d'épuisement des hommes. A l'inverse, Curtis fit preuve de réactivité, d'intelligence tactique et de clairvoyance, usant de ses réserves avec beaucoup d'à-propos. Sa contre-attaque victorieuse du 8, lancée contre un ennemi qui lui était supérieur par le nombre, marquait la supériorité de son commandement sur celui de son opposant.

Cette victoire n'avait rien apporté de définitif aux vainqueurs dans l'immédiat. La menace confédérée n'avait été qu'écartée. Van Dorn, qui ne parlait pas à propos de la bataille de Pea Ridge/Elkhorn Tavern de défaite, mais « d'intentions contrecarrées¹¹³⁰ », était décidé à reprendre l'offensive, préservant chez Johnston l'idée qu'une diversion sur le Trans-Mississippi restait d'actualité¹¹³¹. C'était une vue optimiste de la situation militaire car les fédéraux avaient les moyens de s'opposer à une offensive dans le Missouri. Ce sont les victoires de Grant à fort Henry et à fort Donelson qui permirent aux nordistes de consolider définitivement leur mainmise sur le Missouri et de fermer l'Etat à une tentative d'invasion¹¹³². En effet, Johnston, contraint à une concentration des armées pour s'opposer à l'avancée de Grant et le combattre, ordonna à Van Dorn, le 23 mars, de se rendre à Memphis¹¹³³.

3) Echec de la riposte confédérée à Shiloh.

a - La bataille de Shiloh (6-7 avril 1862).

Dans un ensemble politique composite comme l'était la Confédération, le paramètre politique jouait un rôle essentiel comme élément structurant et déterminait la décision du commandant en chef dans l'attribution et la répartition géographique des postes militaires supérieurs. La présence, pour cette raison, inévitable de généraux politiques, Floyd et Pillow, au sein du haut commandement opérationnel s'était conclue par des dommages militaires conséquents. Pour la Confédération et Johnston, les chutes des forts Henry et Donelson étaient un désastre tactique. Son armée, déjà peu nombreuse dans la région, devait se priver de plus de 12 000 combattants¹¹³⁴. Sur un plan stratégique, on peut sans conteste parler de tournant. La perte des forts rompait la ligne de défense des rebelles, ouvrait la porte de la vallée du Tennessee et du Cumberland à l'invasion yankee. La ville de Nashville dut être évacuée par Johnston et ses 11 000 hommes le 25 février¹¹³⁵, puis ce fut au tour de Columbus

¹¹³⁰ O.R., 8, p. 282.

¹¹³¹ Larry J. Daniel, *Shiloh : The Battle That Changed the Civil War*, New York, Simon and Schuster, 1997, p. 65.

¹¹³² Albert Castel, *General Sterling Price and the Civil War in the West*, *op. cit.*, pp. 81-82.

¹¹³³ O.R., 10 :2, p. 354.

¹¹³⁴ La politique d'échange de prisonniers permit à la plupart d'entre eux de retrouver l'armée quelques mois plus tard (Larry J. Daniel, *Shiloh*, *op. cit.*, p. 29).

¹¹³⁵ William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston*, *op. cit.*, p. 503.

de passer dans les mains nordistes le 3 mars. Le bilan qui pouvait être dressé à la fin du mois de mars 1862 était alarmant pour les confédérés : ils avaient été forcés d'évacuer Columbus et Bowling Green si bien que l'Etat du Kentucky ainsi que la partie nord du Tennessee étaient aux mains de l'ennemi. La stratégie du cordon défensif avait échoué. Pour mettre fin à cette spirale de revers, Johnston pouvait compter sur le général Beauregard qui avait accepté en janvier 1862, peut-être ingénument et avec la bénédiction de Davis, de rejoindre temporairement ce théâtre d'opération et de le seconder. Beauregard était l'homme de la situation pour insuffler une nouvelle impulsion stratégique tournée vers l'offensive. N'avait-il pas déclaré : « Nous devons absolument agir ou périr dans cette tentative, sinon tout sera perdu¹¹³⁶ » ? L'énergie et le tempérament combatif du Créole sortirent le commandant de l'abattement moral dans lequel il se trouvait.

La majorité des acteurs du conflit a été touchée par la maladie, prise dans son acceptation la plus large. Leurs facultés psychiques et physiques furent, à un moment donné, peu ou prou altérées, ce qui ne fut pas sans incidence sur leur capacité de jugement, leur sagacité intellectuelle, leur fibre émotionnelle, leur aptitude à faire face à des situations de tensions extrêmes. Lincoln présenta au cours de son mandat des signes de dépression, Davis était affecté par les répliques d'une malaria contractée en 1836. A la veille de la campagne de Shiloh, Johnston et Beauregard présentèrent des signes de défaillance psychique dont on ne peut malheureusement que conjecturer sur leurs conséquences sur un plan militaire. Le 28 février, Beauregard adressa ce message à l'adjudant-général Cooper : « Ma santé me désespère - affection de la gorge liée à la tension. Bragg devrait être envoyé ici immédiatement. Quand je serai rétabli, je servirai sous ses ordres plutôt que de ne pas l'avoir ici¹¹³⁷ ». Faut-il voir dans les mots du Créole l'émergence du désir inconscient de reporter sur un autre, de surcroît de grade inférieur au sien, une charge trop lourde à porter ou simplement un geste de bon sens ? De la même façon, comment interpréter la proposition de Johnston faite à Beauregard le 26 mars, quelques jours avant de prendre l'offensive, de lui donner le commandement de l'armée ? S'agissait-il d'un geste accort, sacrificiel, témoignage de son respect pour l'investissement du général Créole dans la préparation des troupes dans le District militaire sous son contrôle et de sa volonté de ne pas le priver des lauriers de la victoire - c'est la thèse défendue par son fils¹¹³⁸ - ou la traduction d'une prise de conscience qu'ayant perdu la confiance des hommes il n'était pas l'homme de la situation, ou encore une dérobade devant des responsabilités qui l'écrasaient ? Johnston semblait avoir occulté la prégnance du facteur psychologique, oublié qu'un général se devait d'apparaître dans une proximité presque sentimentale avec ses soldats dont il savait les ressources morales entamées, que laisser son poste à un tiers, aussi haute que fût sa réputation, se traduirait par une *diminutio capitis*.

¹¹³⁶ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, p. 121.

¹¹³⁷ O.R., 7, p. 912.

¹¹³⁸ William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston, op. cit.*, pp. 549-550.

Commandant d'armée est une charge qui oblige, et son détenteur ne s'appartient plus, en ce sens qu'après avoir endossé l'habit de chef et s'être hissé à la hauteur de sa mission il ne peut quitter sa tunique sans assécher son autorité, flétrir son image aux yeux des soldats et troubler leur confiance. Où que le mal se situât d'un point de vue étiologique, la vérité n'en révélait pas moins la fragilité de l'homme et elle provoqua aussitôt de vives réactions. « Vous ne devez pas faire cela, implora le gouverneur de l'Etat fantôme du Kentucky. Je vous supplie de n'en rien faire, à la fois pour votre renommé et le bien de notre pays. Si j'apprends que vous êtes acquis à cette idée, je désespérerai de notre cause¹¹³⁹ ». La réaction de Beauregard, dit un témoin, fut de remercier le commandant et de s'accorder une nuit de réflexion. Le lendemain, il déclina pour des raisons de santé, ajoutant de bonne grâce : « Je ne conçois pas de commander sur le terrain, là où se trouve Albert Johnston¹¹⁴⁰ ». Ce qui doit nous interpeller, c'est le moment choisi par Johnston pour envisager de se mettre en retrait - il envisageait toujours d'être présent sur le champ de bataille afin de vérifier que rien ne se passât mal¹¹⁴¹. Son armée était à quelques jours de livrer une bataille cruciale pour l'avenir de la région et un changement d'autorité à la tête de l'armée était, de notre point de vue, de nature à susciter l'émoi au sein de la troupe, à saper ses ressources morales déjà entamées par les revers hivernaux. Johnston avait déjà exprimé peu de temps avant l'idée qu'il put céder ses fonctions. Le 18 mars, dans un courrier au Président, il lui avait exposé les bienfaits providentiels de sa présence à Corinth : « Devriez-vous commander l'armée que cela me procurerait le plus vif plaisir... Refuseriez-vous, votre présence serait quand même d'un avantage inestimable¹¹⁴² ». Cette invitation implicite à le remplacer démontrait ici un manque de confiance en soi assez marqué.

Johnston procéda fin mars au rassemblement des segments épars et, pour certains, démoralisés de l'armée à Corinth dans le but « de livrer une bataille décisive dès que possible¹¹⁴³ ». Cette décision était la conséquence de la conversion de Davis à une nouvelle orientation stratégique. De la stratégie de cordon défensif et de son corollaire naturel, la dispersion des forces, résulta un échec militaire. C'est le constat dressé par le général Bragg qui suggéra à Davis, le 15 février 1862, la mise en œuvre d'une politique militaire en rupture avec l'existante : abandonner la protection des personnes et des biens, ne maintenir des soldats que sur des points vitaux (New Orleans, Mobile et Pensacola), laisser de vastes portions de territoire à l'ennemi (Texas et Louisiane), profiter de leur dispersion et concentrer les troupes ainsi disponibles en vue de lancer une offensive dans le Kentucky¹¹⁴⁴. Le Président eut l'heur de reconnaître les mérites de la réflexion devant ses ministres et admit, en privé,

¹¹³⁹ *Ibid.*, p. 551.

¹¹⁴⁰ Cité par Larry J. Daniel, *Shiloh*, *op. cit.*, p. 95

¹¹⁴¹ William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston*, *op. cit.*, p. 549.

¹¹⁴² *Ibid.*, p. 520.

¹¹⁴³ *Ibid.*, p. 506.

¹¹⁴⁴ O.R., 6, p. 826. Bragg adressa des remarques du même ordre à Beauregard le 27 février (*Ibid.*, p. 836).

que la défense des frontières échoua non pas parce qu'elle était inopérante dans son principe, mais parce que les armes et les munitions manquèrent¹¹⁴⁵. Aux forces de Beauregard stationnées dans la région de Corinth vinrent alors se joindre celles de Johnston en provenance de Murfreesboro, de Bragg en provenance de Pensacola et Mobile, et enfin de Ruggles en provenance de La Nouvelle Orléans. Au terme de leur concentration, un modèle de réussite qui s'était appuyé sur les axes de communication existants, les confédérés étaient 40 500 baïonnettes. La place de Corinth était stratégique, les lignes ferroviaires Memphis § Charleston et Mobile § Ohio s'y croisaient. La perte de la ville aurait des conséquences dramatiques : elle signifierait la disparition de la colonne vertébrale logistique de la région ; Memphis et Mobile se trouveraient isolés, à la merci de l'ennemi. C'est toute la partie septentrionale du Sud qui serait menacée d'être coupée en deux et de passer sous la tutelle de l'Union. Au conflit extérieur qui occupait leur attention, s'ajoutaient des conflits intérieurs, parfois violents, qui firent vaciller leurs certitudes.

Johnston savait que sa situation était précaire. Les défaites successives pendant l'hiver avaient mécontenté la population et ses représentants élus qui trouvèrent naturellement en Johnston la cible de leur amertume¹¹⁴⁶. A Richmond, l'émotion était vive et une commission fut créée par la Chambre des représentants pour enquêter sur les désastres dans le Tennessee¹¹⁴⁷. Le général pouvait compter sur la fidélité indéfectible de son ami Davis, poussé par certains à venir en personne prendre la tête de l'armée dans l'Ouest¹¹⁴⁸. « Ma confiance en vous n'a jamais faibli, lui écrivit le Président le 26 mars, et j'espère que l'opinion publique me reconnaîtra bientôt le mérite de ce jugement au lieu de continuer de m'accuser d'obstination¹¹⁴⁹ ». A une délégation d'hommes politiques du Tennessee qui lui demandait son remplacement, le commandant en chef répondit : « S'il est vrai, comme on me le dit, que Johnston n'est pas un général digne de ce nom, alors nous ferions mieux fait de renoncer à cette guerre car nous n'avons pas de général¹¹⁵⁰ ». Davis avait pourtant des raisons de tancer son général. Plus de deux semaines après le désastre de Donelson, il n'avait reçu aucun rapport susceptible d'expliquer le déroulement des événements et de les faire connaître à une opinion publique accusatrice¹¹⁵¹. Johnston, comme Davis, savait devoir frapper vite, avant que Buell ne fit sa jonction avec Grant dont il savait depuis la mi-mars que l'armée était rassemblée dans la région de Savannah et de Pittsburg¹¹⁵². Les données étaient simples : engager et détruire les forces de Grant en combat

¹¹⁴⁵ Grady McWhiney, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, vol. 1, New York, Columbia University Press, 1969, p. 200 ; PJD, vol. 8, p. 100.

¹¹⁴⁶ O.R., 10 :2, p. 314.

¹¹⁴⁷ William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston, op. cit.*, p. 513.

¹¹⁴⁸ *Ibid.*, pp. 511-512.

¹¹⁴⁹ O.R., 10 :2, p. 365.

¹¹⁵⁰ Charles P. Roland, *Albert Sidney Johnston : Soldier of Three Republics*, Austin, 1964, p. 299.

¹¹⁵¹ O.R., 7, p. 257.

¹¹⁵² O.R., 10 :2, p. 327 et 341.

singulier, puis réserver le même sort à celles de Buell. En cas de succès, la route de Louisville et de St Louis serait ouverte. En cas de scénario inverse, le déséquilibre des forces aurait raison des espoirs de victoire sudiste à moins, c'était l'espoir de Davis, que la population du sud-ouest ne se levât « en masse avec leurs armes » pour permettre à Johnston de s'opposer « à la grande armée qui menacera notre pays de destruction¹¹⁵³ ». Clairement, les rebelles devaient gagner leur course contre la montre. Ils se révélèrent de piètres coureurs.

L'Armée du Mississippi, créée le 29 mars 1862, réunissait les armées du Kentucky et du Mississippi. Dirigée par Johnston, avec Beauregard pour second, elle était organisée en trois Corps commandés par les généraux Polk (9 136 hommes), Bragg (13 589), Hardee (6 789) ; un quatrième Corps, une réserve d'infanterie, était sous les ordres de Crittenden démis peu après pour des faits d'ivresse et remplacé par Breckinridge (6 439)¹¹⁵⁴. Sur les quatre chefs de Corps, seul Bragg avait fait la guerre. Les rebelles pouvaient rivaliser par le nombre avec leur adversaire, mais beaucoup étaient novices, ce qui autorisait à relativiser leur valeur.

Beauregard fut l'initiateur de la campagne de Shiloh. Le 2 avril, des informations faisaient état d'un mouvement de troupes nordistes donnant pour imminente la réunion de Buell avec Grant. « C'est le moment de se mettre en marche et de frapper l'ennemi à Pittsburg Landing », griffonna-t-il sur le message qu'on lui remit et qu'il fit transmettre à Johnston¹¹⁵⁵. Bragg était du même avis. Le commandant était plus réservé que ses lieutenants, il hésita à ordonner l'offensive arguant de l'inexpérience des soldats, de l'insuffisance de leur équipement et de la crainte de ne pouvoir réunir à temps ses réserves. Jordan, membre d'état-major, développa les arguments de Beauregard qui était que le temps jouait en leur défaveur et que l'opportunité se présentait de prendre l'ennemi par surprise. Quant à la réserve, Breckinridge était en mesure de rassembler ses éléments constitutifs et de les faire rejoindre le reste de l'armée¹¹⁵⁶. Convaincu, Johnston fixa le début de l'opération au lendemain et l'attaque au 4, aux premières lueurs du jour.

Sur la feuille de route militaire du général Halleck, Corinth et Memphis étaient les prochaines étapes. La ville de Corinth était en possession de Beauregard, une situation qu'il attribuait à Buell : « Quelle erreur de la part de Buell de ne pas avoir envoyé de troupes pour remonter avec nous la Tennessee et prendre cette place¹¹⁵⁷ ». Le commandant comptait sur Grant pour apporter à l'Union les succès qui lui donneraient la victoire finale. Rétabli dans son commandement, ce dernier avait

¹¹⁵³ *Ibid.*, p. 365.

¹¹⁵⁴ O.R., 10 :2, pp. 370-371 ; T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, p. 125.

¹¹⁵⁵ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, p. 126.

¹¹⁵⁶ Thomas Jordan, Brigadier General, "Notes of a Confederate Staff-Officer at Shiloh", in *B § L*, vol. 1, pp. 594-595.

¹¹⁵⁷ O.R., 10 :2, p. 10.

rejoint son armée sous les ordres de Smith qui mourrait quelques jours plus tard d'une infection résultant d'une blessure accidentelle à la jambe. Mais Halleck voulait diriger son bras armé et lui imposer son rythme. La prudence ne l'avait pas quitté, de même que le principe de concentration : « L'ennemi étant à l'évidence en grand nombre, mes instructions de ne pas avancer et de provoquer un engagement doivent être absolument respectées. [...] Nous ne devons pas frapper avant d'être suffisamment fort pour ne pas avoir le moindre doute sur le résultat¹¹⁵⁸ ». Buell reçut l'ordre de marcher sur Savannah le 16 mars¹¹⁵⁹. Halleck avait fait une lecture juste de la situation en déclarant dès le 17 mars : « Savannah est désormais le point stratégique. [...] Je sais que j'ai raison¹¹⁶⁰ ». Les ordres de Halleck étaient limpides : patienter jusqu'à l'arrivée des 35 000 hommes de l'Armée de l'Ohio du général Buell en provenance de Nashville et attendre les ordres¹¹⁶¹. Dans l'attente, Grant établit ses quartiers à Savannah. Son armée, six divisions fortes de 42 500 hommes, campait plus au sud à Pittsburg Landing sur la rive ouest de la Tennessee, à moins de quarante kilomètres de Corinth. Cette plaine, densément boisée et parcourue par des coteaux et des ravins escarpés, était tâchée de champs de blé et de vergers. Protégée par le fleuve et ses nombreux bras, elle constituait une zone défensive de premier ordre. La première ligne de l'Union s'étirait sur sept kilomètres, entre Owl Creek et Lick Creek. Elle était constituée de divisions inexpérimentées, conduites par les généraux Sherman, Prentiss et Hurlbut - le premier assurant le commandement opérationnel des trois divisions. La ligne présentait une fragilité structurelle liée à l'éparpillement des forces qui la composaient et que séparaient de larges espaces de terrain. Les régiments les plus aguerris, soit les 2/3 de forces présentes, se trouvaient à l'arrière. Les fédéraux baignaient dans un sentiment de sécurité accentué par la certitude que l'ennemi ne tenterait rien. De plus, Grant éprouvait une profonde allergie pour la construction d'ouvrage artificiel. Une perte de temps. Une forme de facilité aussi. Discipline et entraînement étaient pour lui préférables à l'usage des pioches et des pelles¹¹⁶². Il commit donc l'imprudence de ne pas fortifier les défenses naturelles existantes par des tranchées. Il est probable qu'il fût aussi influencé par les témoignages de déserteurs sudistes qui parlaient d'une armée en proie à un grand mécontentement et dont beaucoup d'hommes déserteraient à la première occasion¹¹⁶³. La vigilance des soldats était assoupie. Ils n'étaient pas préparés au combat, ce que confirme le nombre très insuffisant d'éclaireurs et de postes avancés. Au sud, rien de nouveau et certainement pas un danger n'était à attendre, considérait-on en haut lieu. La suffisance de Grant, qui contrastait ici avec son intelligence analytique, lui coûterait le 6 avril. L'armée fédérale était « mûre pour le désastre¹¹⁶⁴ ».

¹¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 41.

¹¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 42.

¹¹⁶⁰ *Ibid.*, p. 44.

¹¹⁶¹ *Ibid.*, p. 51.

¹¹⁶² *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 357.

¹¹⁶³ O.R., 10 :2, p. 80.

¹¹⁶⁴ David Nevin, *The Road to Shiloh : Early Battles in the West*, Alexandria, Time-Life Books, 1983, p. 105.

Encouragé par son supérieur qui dédaignait s'intéresser aux détails de la planification, Beauregard conçut les dispositions tactiques en s'inspirant du modèle napoléonien. Le général Créole se perdit dans la sophistication là où la simplicité s'imposait. Il avait oublié que l'armée n'était pas composée de soldats chevronnés. Le principe de concentration sur le point faible de l'ennemi cher à Jomini et éprouvé par des précédents fameux était oublié. Trois Corps, constituant chacun une ligne, mèneraient l'attaque successivement sur un front large de cinq kilomètres, le quatrième de Breckinridge restant en réserve. Initialement, Johnston voulait concentrer les efforts contre l'aile gauche ennemie afin de s'emparer de ses bases de ravitaillement, couper sa voie de retraite et le rejeter dans les marécages des rivières Snake et Owl. Là, il aurait forcé l'armée de l'Union à déposer les armes¹¹⁶⁵. Pourquoi ne pas avoir visé le flanc droit de l'ennemi pour le pousser vers la Tennessee, ce qui aurait eu pour avantage de ne pas devenir la cible des canonnières fédérales ? Cette question, le comte de Paris se l'était posée¹¹⁶⁶. Dans les faits, cette option resterait lettre morte. Johnston laissa à Beauregard la conduite des opérations et la tactique retenue par le Créole était de frapper la ligne défensive sur toute sa longueur avec trois Corps, formant trois lignes de batailles parallèles, sans chercher précisément à créer une brèche dans les défenses adverses par la droite. De plus, les Corps sudistes se lanceraient à l'aveugle : l'état des routes comme le terrain qu'ils devaient investir leur était inconnu ; il n'existait aucune carte de la région en mesure de faciliter leur entreprise.

L'ordre de marche établi par Beauregard se révéla fastidieux à respecter pour une armée inexpérimentée. La manœuvre d'approche, gâtée par l'absence d'instructions écrites et aggravée par des conditions climatiques difficiles, prit beaucoup plus de temps que prévu et sombra dans une extrême confusion. Le retard était largement imputable à Bragg qui avait perdu le contact avec l'une de ses deux divisions, égarée à l'arrière¹¹⁶⁷. Un fâcheux contre-temps qui obligea Johnston à repousser l'action au 5, puis au 6. Les quarante-huit heures perdues pèseraient lourd au moment de faire les comptes. Beauregard qui misait sur la rapidité et l'effet de surprise fulminait. Excédé par ces délais de marche et par des échanges de coups de feu entre des hommes de Hardee et la cavalerie fédérale, assuré que l'ennemi était désormais « retranché jusqu'aux yeux », il avait plaidé le 5, au cours d'un conseil de guerre impromptu, pour une retraite sur Corinth¹¹⁶⁸. Sa voix était isolée. Johnston ne fléchit pas, aucune trace de faiblesse ne vint rogner sa détermination : « Je les combattrai fussent-ils un million¹¹⁶⁹ ». Les sudistes étaient en ordre de bataille dans la soirée du 5 avril. S'engagea l'une des

¹¹⁶⁵ O.R., 10 :1, p. 397.

¹¹⁶⁶ M. le comte de Paris, *Histoire de la guerre civile en Amérique, op. cit.*, tome deuxième, pp. 433-434.

¹¹⁶⁷ O.R., 10 :2, p. 391.

¹¹⁶⁸ O.R., 10 :1, p. 93 et 407 ; Thomas Jordan, "Notes of a Confederate Staff-Officer at Shiloh", in *op. cit.*, p. 597.

¹¹⁶⁹ William Preston Johnston, Colonel, C.S.A., "Albert Sidney Johnston at Shiloh", in *B § L*, vol. 1, p. 555.

batailles les plus violentes et sanglantes du conflit. Egalement l'une des plus mal connues et dont la compréhension est polluée par des mythes tenaces¹¹⁷⁰.

Pendant que les rebelles se mettaient en place, les fédéraux occupaient paisiblement leur temps à améliorer leurs conditions de vie. L'ordinaire dans les campements improvisés à la hâte était austère. Et le temps ne leur manquait pas. Ils attendaient leurs camarades partis de Nashville pour reprendre l'offensive. Tout était calme sur le front. Certes, Sherman signala un échange entre ses avant-postes et la cavalerie sudiste le 4 et le 5. Rien d'autre qu'« une démonstration appuyée », mentionna-t-il dans son rapport¹¹⁷¹. Rien dans son esprit qui pouvait laisser imaginer une attaque imminente et massive. A Grant, il écrivit le 5 avril : « J'ai la certitude qu'il ne se passera rien de plus aujourd'hui que des échanges de coup de feu entre piquets... je ne redoute rien qui soit une attaque contre notre position¹¹⁷² ».

Le 6 avril, à l'heure où l'aube entamait son ascension dans le ciel sans nuage du Tennessee, le déploiement de la première ligne confédérée fut découvert par une patrouille de reconnaissance nordiste. La fusillade qui suivit ouvre les hostilités. Au même instant, Beauregard s'entretenait avec Johnston pour le convaincre une nouvelle fois d'annuler l'opération. Le claquement des mousquets clôt la discussion. Gonflé d'optimisme, Johnston gratifia son entourage d'un « Ce soir, nous abreuverons nos chevaux dans la Tennessee¹¹⁷³ ». A 06h30, le Corps de Harde, augmentée d'une brigade de Bragg, libéra une énergie destructrice contre la division de Prentiss. Les piquets ennemis furent emportés les uns après les autres en quelques minutes et les régiments qui faisaient face furent progressivement refoulés. En dépit de problème de coordination qui l'éloignait de l'image d'« avalanche¹¹⁷⁴ » décrit dans son rapport par Beauregard, l'assaut des 9 000 rebelles fut imparable. Les campements de la division nordiste furent investis à 09h00. Certains soldats furent saisis de stupeur et lorsque leur camp fut submergé, un grand nombre fut fait prisonnier. La division nordiste se désagrégea. Seuls deux de ses régiments maintinrent une organisation digne de ce nom. A l'ouest du front, Sherman, d'abord incrédule, se rendit à l'évidence : sa division n'était pas confrontée à un épisode de reconnaissance, mais à un assaut en force. Bien que la plupart des nordistes découvrit l'épreuve du feu, beaucoup furent admirables de combativité et résistèrent avec opiniâtreté. A 10h00, ils furent débordés. En retrait de Sherman et légèrement décalée sur sa gauche, se dressait la division de McClellan composée de vétérans de la bataille à fort Donelson. Sa résistance fut anéantie en

¹¹⁷⁰ Timothy B. Smith, *The Untold Story of Shiloh : The Battle and the Battlefield*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2006.

¹¹⁷¹ O.R., 10 :1, p. 248.

¹¹⁷² O.R., 10 :2, pp. 93-94.

¹¹⁷³ William Preston Johnston, Colonel, C.S.A., "Albert Sidney Johnston at Shiloh", in *B § L*, vol. 1, p. 557.

¹¹⁷⁴ O.R., 10 :1, p. 386.

moins de deux heures. La masse des colonnes sudistes créa un surnombre et donna au mouvement une pression qui emporta les défenses.

A 07h30, Grant avait appris par un message l'attaque en cours. Le général interrompit son petit déjeuner, prit le bateau et débarqua à Pittsburg Landing. Autour de 11h00, la retraite de l'Union était généralisée. La plaine se couvrait de milliers de tuniques bleues courant vers les berges de la Tennessee. Dans leur fuite, ils croisaient des régiments qui montaient au feu. A l'évidence, la situation prenait une tournure déplaisante : une armée effilochée, en danger, des cohortes de fantassins déboussolés à perte de vue. L'attitude de Grant ne trahit aucune faiblesse. Il occupa le terrain et donna ses instructions. Il s'entretint avec le général Lewis Wallace dont la division était stationnée à sept kilomètres de Pittsburg Landing. Il devait se tenir prêt à se mettre en mouvement quand il en recevrait l'ordre - reçu tardivement vers 11h30. A Buell, il fit savoir qu'il lui fallait se hâter de rejoindre le front avec son armée qui avait atteint la ville de Savannah. Enfin, il mobilisa sans délai deux régiments pour former une ligne de défense et réorganiser le flot des fuyards.

L'offensive sudiste piétinait, les défenseurs avaient cédé en certains points, mais ne s'étaient pas effondrés. La tactique de vagues successives avait engendré la confusion : « brigades et régiments et mêmes les compagnies étaient entremêlées à un tel point que les commandants d'unités avaient perdu le contact avec leurs hommes et se retrouvèrent à la tête d'étrangers qui n'avaient jamais auparavant entendu le son de leur voix¹¹⁷⁵ ». Aux conséquences du schéma tactique s'étaient ajoutées les difficultés du terrain qui avaient éclaté les régiments en plusieurs unités autonomes ainsi que la résistance adverse. Le fait qu'un grand nombre de confédérés, qui avaient épuisé leur vivre, s'attardèrent dans les camps occupés pour se ravitailler a également perturbé la fluidité de l'avancée. Le commandement manquait d'unité et peinait à coordonner les assauts. Afin de lui donner plus de souplesse et de cohérence, le front fut divisé en quatre secteurs. Hardee et Polk prirent la gauche, Bragg et Breckinridge la droite.

Le nordiste Prentiss réunit le reste de sa division, approximativement 500 hommes sur les 5 400 du départ, et établit une nouvelle ligne défensive que Grant lui somma de tenir à n'importe quel prix. Il choisit de se fixer sur un chemin agricole dont l'accès était protégé par une dense végétation de fourrés, dans le prolongement des unités du général W. H. L. Wallace déjà en place et au contact avec les gris. Ce sont 8 500 tuniques bleues qui occupaient désormais le centre du front, une position défensive « quasi imprenable¹¹⁷⁶ », selon un historien, grâce au terrain découvert qui bordait ses flancs

¹¹⁷⁵ Shelby Foote, *The Civil War : A Narrative, Vol. 1: Fort Sumter to Perryville*. New York, Random House. 1958, p. 338.

¹¹⁷⁶ Edward Cunningham, *Shiloh and the Western Campaign of 1862*, New York, Savas Beatie, 2009, introduction, xxi.

et à la dense végétation qui parsemait le « Nid de frelons », un lieu-dit sur la Sunken Road, qui devint l'un des points de collision des antagonistes pendant six heures. Les fédéraux résistèrent à la furie sudiste dont les charges répétées souffraient d'un manque de coordination et se brisaient sur leurs rangs. Incapables de se jeter contre cette muraille humaine à plus de deux contre un, les confédérés connurent l'échec. Là où une action unie de l'infanterie et de l'artillerie s'imposait, les sudistes partirent à l'assaut baïonnette au fusil. Un peu plus à l'est, où les combats étaient les plus meurtriers, le scénario était identique : ils ne parvenaient pas à forcer la décision. L'arrivée des 7 200 hommes de Breckinridge à l'extrémité orientale de la ligne d'attaque vers 12h00 pour, selon les instructions de Johnston, « jeter dans la rivière l'ennemi qu'il trouvera en face de lui », n'y changea rien¹¹⁷⁷.

Dans les rangs sudistes, la frustration gagnait ainsi que la désobéissance. Un des régiments de Breckinridge refusait de se battre. A 14h00, Johnston rallia les récalcitrants. Il exhorta les soldats du 9^{ème} d'Arkansas. Le ton était persuasif et fit tomber les réticences. Il organisa avec succès la charge sur un verger de pêches, situé sur la droite et légèrement en avant du « Nid de frelons ». Johnston s'exposa, indifférent au danger. Il avait déjà reçu deux blessures, sans gravité. C'est à peine s'il ressentit la troisième dans la jambe droite. Une balle minié, qu'elle fut sudiste ne saurait être exclu, venait en fait de sectionner une artère. Le général sentit ses forces décliner rapidement et dut descendre de cheval. Le sang s'était répandu dans sa botte masquant tout d'abord aux proches qui l'entouraient la gravité du coup reçu. Pour arrêter l'hémorragie et sauver le blessé devenu livide, il suffisait de poser un tourniquet. Par chance, l'objet se trouvait dans sa poche. Manifestement l'outil médical était connu des seuls praticiens, car aucun des présents n'en comprit le fonctionnement. Le médecin capable d'administrer les soins salvateurs était affairé à l'arrière avec un groupe de prisonniers blessés. Johnston lui avait ordonné de les secourir peu de temps auparavant¹¹⁷⁸. Une conception noble de la guerre et de l'ennemi qui ne porta pas bonheur à l'infortuné général qui perdit rapidement conscience. Il décéda peu après, vers 14h30. Beauregard prit le commandement des opérations.

La disparition brutale de Johnston était un coup dur pour l'armée sudiste. Fut-elle de nature à affecter la poussée des confédérés ? Un examen attentif des faits réfute l'idée qu'elle pût l'être. La mort du général resta longtemps méconnue des soldats - Beauregard avait demandé que la mort du commandant fût tenue secrète - et aucun répit directement lié à cette occurrence ne fut observé sur le front à l'exception de l'aile droite dirigée par feu Johnston¹¹⁷⁹. Beauregard ordonna la poursuite des combats, toujours plus intenses, accompagnés d'inévitables moments d'accalmie liés à la fatigue et à

¹¹⁷⁷ S. H. Lockett, Colonel, C.S.A., "Surprise and Withdrawal at Shiloh", in *B § L*, vol. 1, p. 605.

¹¹⁷⁸ William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston*, op. cit., p. 615.

¹¹⁷⁹ O.R., 10 :1, p. 569.

la raréfaction des munitions. Ainsi, après avoir conquis le verger, Breckinridge poursuivit son avance en direction de la brigade de Stuart dont les positions furent finalement enlevées. Les fantassins en fuite étaient exsangues et formèrent autour de Pittsburg Landing une ligne défensive sommaire, incapable à l'évidence de supporter un assaut en force. Ce qui restait des deux régiments de Stuart attendait fébrilement d'être réduit à une impuissance définitive. Une erreur tactique majeure les sauva. Au lieu de concrétiser le plan initialement conçu par Johnston et de percer les ailes adverses, les rebelles tournèrent leur action sur le « Nid de frelons », au centre du front, là où la fusillade était virulente¹¹⁸⁰.

Sous la poussée sudiste, les extrémités de l'Union finirent par se fissurer et battre en retraite. Le centre du front se retrouvait dès lors isolé et exposé à des attaques meurtrières sur les flancs. Vers 17h00, l'abnégation des artilleurs - une soixantaine de canons furent pointés sur la zone - et des fantassins sudistes porta ses fruits. Pour éviter un encerclement aux effets désastreux, les bleus engagèrent un repli tactique au cours duquel une balle frappa W. H. L. Wallace à la tête le blessant mortellement. Le vrai héros de la journée, ce que la révérence posthume et, surtout, Grant oublieraient de souligner, rendit l'âme le 12 avril. Le général Prentiss et les 2 200 hommes, pour la plupart issus des régiments de l'Iowa de la division de Wallace, toujours sous son commandement n'accompagnèrent pas le mouvement et tinrent la position. Sans doute le général ne soupçonnait-il pas l'ampleur du reflux. Surtout, il se souvenait de l'injonction de Grant de tenir sa position « à tout prix ». Trente minutes plus tard, n'ayant reçu de Grant aucun ordre de décrocher et la masse ennemie s'étant refermée sur lui, il fit hisser le drapeau blanc. La défense héroïque sur la Sunken Road et dans le « Nid de frelons » avait coûté un temps précieux aux assaillants.

C'est le dernier fait saillant de la journée. La grande charge rageuse qui devait apporter la victoire en jetant le reste de l'armée de l'Union dans les eaux de la Tennessee ne vint pas. Beauregard ordonna à ses généraux de cesser la lutte¹¹⁸¹. Il le fit sans les consulter préalablement, ce qui constituait une grossière légèreté de commandement lorsque l'on sait qu'à cet instant sa perception de la situation, sans être tout à fait approximative grâce aux rapports de son état-major, ne pouvait avoir le même degré d'acuité que les commandants de Corps sur le front. Le général se trouvait en effet à plus de trois kilomètres à l'arrière de la zone des combats. Affaibli par une maladie contractée le mois précédent, il était incapable de se transporter plus avant. Il fonda également sa décision sur un renseignement qui donnait l'Armée de Buell en marche vers la ville de Decatur¹¹⁸². La décision ne fit pas l'unanimité. Constatant que sur sa gauche les hommes de Polk commençaient à se retirer, le

¹¹⁸⁰ David Nevin, *The Road to Shiloh*, *op. cit.*, pp. 136-137.

¹¹⁸¹ *Ibid.*, p. 410, 467, 569.

¹¹⁸² Larry J. Daniel, *Shiloh*, *op. cit.*, p. 250.

général Bragg était accablé : « Mon Dieu, mon Dieu, c'est trop tard !¹¹⁸³ ». Il était 18h00. Plusieurs facteurs objectifs donnaient à cette décision une pertinence. Les divisions étaient désorganisées, les chaînes de commandement intermédiaires brisées, les hommes étourdis de fatigue et les munitions commençaient à faire défaut. De plus, même si cela Beauregard l'ignorait, les éléments de l'armée de l'Union en retraite avaient constitué un puissant rideau défensif sur une crête à Pittsburg Landing sous la protection de cinquante pièces d'artillerie de campagne et de deux canonnières fluviales. L'aile droite de cette ligne était par ailleurs consolidée par la division de Lewis Wallace. Celle-ci était attendue impatiemment par Grant en début d'après-midi. Elle ne rejoignit le secteur que vers 19h00, au terme d'une marche cafouilleuse de plus de sept heures qui la vit tout d'abord emprunter la route Shunpike en direction du camp de Sherman, puis, informée que ce dernier battait en retraite, procéder à une contre-marche pour prendre la route de Savannah. Beauregard disposait d'une autre option : recueillir l'avis de ses commandants de Corps, les plus aptes à juger de l'opportunité de poursuivre l'offensive et, s'il était positif, lancer une attaque générale. Mais Beauregard avait considéré que la victoire était « complète » - le terme était repris dans le télégramme qu'il envoya à Richmond dans la soirée¹¹⁸⁴ -, que l'armée de Grant était en lambeaux et qu'il pourrait asséner le coup de grâce le lendemain. Le Créole commit un péché d'orgueil.

Dans l'Armée du Mississippi, la confiance s'était installée. Elle avait progressé de plusieurs kilomètres et administré à l'armée de l'Union une sévère correction. Beauregard était pleinement rassuré par les rapports - inexacts - qui indiquaient que l'armée de Buell ne serait pas en mesure de supporter Grant le 7 avril. Il ne prêta pas attention à la prédiction - pour lui un mensonge de battu - de son prestigieux prisonnier, le général Prentiss selon laquelle Buell allait s'unir avec Grant dans la nuit et qu'ils retourneraient la situation en leur faveur le lendemain matin¹¹⁸⁵. Peut-être aurait-il montré quelques signes de vigilance si Forrest avait pu l'entretenir de ce qu'il avait vu : l'Armée de l'Ohio forte de quatre divisions faisant sa jonction avec celle du Tennessee sur la plaine. Finalement, le Créole se contenta de modifier sa structure de commandement, confiant la gauche de l'armée à Bragg, le centre à Polk et Breckinridge et la droite à Hardee. Puis il s'endormit paisiblement dans le lit de Sherman sûr qu'un triomphe était promis à l'armée confédérée.

En face, certains daignaient aussi le croire. Il y avait sur les berges de la Tennessee de quoi inquiéter. La description du général Nelson, armée de Buell, arrivée avec sa division vers 17h00 était éloquente : « En franchissant la rivière, j'ai trouvé sur la rive entre 7 000 et 10 000 soldats tenaillés par l'effroi et totalement démoralisés, qui accueillirent ma vaillante division aux cris de “Nous

¹¹⁸³ S. H. Lockett, Colonel, C.S.A., “Surprise and Withdrawal at Shiloh”, in *B § L*, vol. 1, p. 605.

¹¹⁸⁴ O.R., 10 :1, p. 384.

¹¹⁸⁵ Thomas Jordan, Brigadier General, “Notes of a Confederate Staff-Officer at Shiloh”, in *op. cit.*, p. 602.

sommes battus à plate couture, taillés en pièces”’. Ils étaient indifférents à la honte ou aux railleries auxquels je les soumettais et, indigné par tant de lâcheté, je demandai l’autorisation d’ouvrir le feu sur ces canailles¹¹⁸⁶ ». La situation aurait donc pu faire céder plus d’un commandant à l’abattement et le convaincre qu’une retraite serait un moindre mal. C’était là un sentiment étranger au général Grant. A l’un de ses officiers d’état-major habité par de sinistres inquiétudes, il rassura : « Ils ne peuvent forcer nos lignes avec toute cette artillerie ce soir. Il est trop tard. Le temps joue en notre faveur. Demain nous les attaquerons avec des troupes fraîches et les chasserons, bien évidemment¹¹⁸⁷ ». A cet instant, la volonté du nordiste était inébranlable autant que sa lucidité était grande. Dans son esprit, le doute n’avait pas sa place. Il anticipait que l’armée, revitalisée par près de 25 000 soldats (armée de Buell et division de Lewis Wallace), serait victorieuse. Cette sérénité tranchait avec le message envoyé au commandant de l’avant-garde de Buell dans l’après-midi : « L’apparition de troupes fraîches sur le champ de bataille aurait maintenant un effet puissant, à la fois en inspirant confiance à nos hommes et en décourageant l’ennemi. Si vous le rejoignez... cela sauvera peut-être la situation¹¹⁸⁸ ».

Le 7 avril fut une réplique inversée du 6 avril. La distribution des rôles avait changé. Aux tuniques bleues l’initiative. Aux gris la surprise. Et celle-ci fut de taille. La contre-attaque intervint avant l’aube. Les premières à entrer en action furent les troupes de Buell. Rapidement, 45 000 hommes dont la moitié de troupes fraîches furent impliqués. Les confédérés étaient démobilisés et encore marqués par les efforts consentis la veille. Fatigués, certains sans munitions, ils n’avaient pas constitué de lignes défensives structurées. Sans liant, ils ne furent pas aptes à recevoir le choc. La prévision de Prentiss se réalisa. Non sans mal cependant sur certaines parties du front où des régiments offrirent une opposition courageuse et convaincante, ponctuée de tentatives de répliques sauvages. Les combats les plus violents se déroulèrent autour de l’église, au lieu-dit Water Oaks Pond où les sudistes retrouvèrent une contenance. Renforcés par une poignée de régiments, ils avaient décidé de stopper leur retraite et de soutenir l’épreuve de force pour sauvegarder la route de Corinth, un axe névralgique par lequel l’armée pourrait battre en retraite. Beauregard lança à la suite une série de contre-attaques qui parvint à retarder l’inéluctable pendant une heure. Puis ce fut la curée. Le front craqua de toute part. La supériorité numérique des nordistes était un atout implacable qui donnait maintenant à la résistance rebelle une portée purement symbolique. Le terrain chèrement gagné le jour d’avant avait été perdu en quelques heures. Et ce n’était pas l’armée de Van Dorn, sur laquelle Beauregard dirait avoir fondé quelque espoir, qui pouvait sauver la situation. Elle se trouvait à plus de quatre cents

¹¹⁸⁶ O.R., 10 :1, p. 324.

¹¹⁸⁷ *Whitelaw Reid, Ohio in the War : Her Statesmen, Generals, and Soldiers*, Vol. I, New York, Moore, Wiltach § Baldwin, 1868, p. 375.

¹¹⁸⁸ O.R., 10 :2, p. 95.

kilomètres du champ de bataille, dans le village de Des Arcs, Arkansas, situé sur la rive ouest de la White River¹¹⁸⁹.

Il était 14h00 et l'armée confédérée était à terre, son moral en berne. C'était une évidence pour le gouverneur Isham Harris, conseiller de Beauregard, qui confia son sentiment au chef d'état-major, le colonel Jordan. Ce dernier approuva. Pour ménager le général, il s'adressa à lui avec des propos imagés : « Vous ne trouvez pas que nos troupes sont exactement dans l'état d'un morceau de sucre imbibé d'eau, conservant encore sa forme originale bien que sur le point de se dissoudre ? Ne serait-il pas judicieux de nous retirer avec ce qui nous reste ? ». Le Créole acquiesça : « J'ai l'intention d'ordonner la retraite d'ici peu »¹¹⁹⁰. Le mot s'étendit à toutes les formations. La retraite s'effectua en bon ordre à partir de 15h00. « Il n'y avait aucune agitation, aucune précipitation inutile parmi les hommes et les officiers ; mêmes les traînards recollaient au groupe et rejoignaient leurs camarades », dirait Beauregard¹¹⁹¹. C'était une colonne de spectres chancelants qui marchait sous la pluie et sur une route boueuse en direction de la ville de Corinth. Dans un message de Bragg rédigé à 07h30 le 8 avril et qui ne procédait donc pas d'une reconstruction mémorielle, la situation est ainsi décrite : « Notre situation est affreuse. Troupes complètement désorganisées et démoralisées. Routes quasi impraticables. Pas de provision, pas de nourriture, nous sommes donc dans une piètre situation... Il est au plus haut point regrettable de voir cela, mais je suis impuissant et proche de l'épuisement. Notre artillerie est laissée tout le long de la route par les officiers ; je trouve en effet peu d'officiers avec leurs hommes...¹¹⁹² ». La retraite fut facilitée par la décision de Grant de ne pas poursuivre les battus. Pour principale justification, le général argua que les hommes étaient recrues de fatigue après « deux jours de durs combats et leur exposition à une pluie battante tombée pendant la nuit¹¹⁹³ ». Buell regretta cette conduite timorée. Si poursuite il y avait eu, les dommages infligés aux rebelles eussent pu être plus sévères et transformer la retraite en déroute.

Vingt-trois mille sept cent quarante et une victimes. C'est le terrible bilan de ces deux jours de combat. Un chiffre supérieur à la somme des victimes des trois guerres précédentes (Indépendance, 1812, Mexique). Les confédérés avaient perdu 10 699 soldats - 23,9% des effectifs : 1 728 sont morts, 8 012 blessés et 959 disparus. L'armée de Grant comptabilisait 13 047 pertes - 19,5% -, dont 1 754 tués, 8 408 blessés et 2 885 manquant à l'appel. Shiloh mit définitivement un terme aux illusions

¹¹⁸⁹ Larry J. Daniel, *Shiloh*, *op. cit.*, p. 301.

¹¹⁹⁰ Thomas Jordan, "Notes of a Confederate Staff-Officer at Shiloh", in *op. cit.*, p. 603.

¹¹⁹¹ O.R., 10 :1, p. 388.

¹¹⁹² O.R., 10 :2, p. 398.

¹¹⁹³ *Ibid.*, p. 109.

encore vivaces dans la troupe de l'Union et dans la population civile que la guerre était l'affaire de quelques mois.¹¹⁹⁴

b - Analyse.

Les fédéraux pouvaient s'enorgueillir d'avoir renversé une situation compromise et remporté la victoire. Une victoire tactique poussive, sanglante et sans panache qui revint à celui des deux adversaires qui était resté maître du terrain. Par contre, sa portée stratégique était majeure. Le désastre sudiste qui se déroulait dans le même temps deux cents kilomètres au nord-est de Shiloh lui conférait une dimension décisive. Halleck n'avait pas lancé la totalité des forces armées de l'Union sur la Tennessee. Il avait attribué au général Pope et ses 25 000 hommes la mission de s'emparer des principales places fortes qui jalonnaient le fleuve Mississippi et bloquaient sa libre navigation. L'île n° 10 était l'un de ses bastions. Le 7 avril, ses lignes de ravitaillement et de retraite coupées, la garnison de 4 200 hommes déposa les armes. Le dernier obstacle, avant Memphis, pour le contrôle de la rivière était le fort Pillow.

A Richmond, l'optimisme suscité le soir du 6 avril par le télégramme de Beauregard fit long feu. Le 9 avril éclata la sombre vérité. L'Armée du Mississippi avait été douloureusement éprouvée et battait en retraite en direction de la ville de Corinth. Les défaites simultanées de Shiloh et de l'île n° 10 entraînèrent la Confédération dans une séquence de revers. Dans les semaines suivant la victoire de Shiloh, 120 000 unionistes avancèrent, avec prudence, vers Corinth. Beauregard s'y était retranché avec une armée de 65 000 hommes souffrant de la faim, décimée par la dysenterie et la typhoïde - 18 000 furent touchés. D'un commun accord avec ses généraux, convaincus comme lui que la situation militaire était désespérée, il évacua la ville dans la nuit du 29 au 30 mai, après avoir trompé l'ennemi avec une incroyable mystification. Une habile mise en scène impliquant des trains avait fait croire aux nordistes que l'armée confédérée avait reçu d'importants renforts et supporterait un siège. En prenant cette place, les nordistes avaient « cassé le ressort logistique de la Confédération dans la vallée du Mississippi, condamnant ainsi tout espoir d'une offensive sudiste majeure dans la région », affirmait l'historien Timothy B. Smith¹¹⁹⁵. Avec la prise de Corinth se terminait la campagne. Sur le Mississippi les sudistes évacuaient le fort Pillow le 1^{er} juin. La route de Memphis, cité financière de première importance, était ouverte. La ville tomba le 6 juin. En Louisiane, la marine de l'Union s'était emparée le 25 avril de la Nouvelle Orléans, poumon économique de la Confédération.

¹¹⁹⁴ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, *op. cit.*, pp. 79-80.

¹¹⁹⁵ Timothy B. Smith, *op. cit.*, p. 68.

La campagne et la bataille de Shiloh agrègent un volume de frictions qui explique son déroulement et son issue si déroutants. Ces frictions sont de nature différente, émanant aussi bien de l'amateurisme, de la suffisance du commandement nordiste et sudiste que d'occurrences plus irréductibles difficiles à empêcher comme l'épuisement, les accidents de terrain. Évaluée à l'aune des paradigmes tactiques de Clausewitz et Jomini, la bataille de Shiloh fut d'une grande pauvreté. Les théoriciens n'y auraient distingué que les symptômes d'une approche primitive de la guerre. La décision du commandement confédéré d'attaquer l'armée de Grant avant son regroupement avec Buell était la bonne et ne fait pas débat. Mais si l'on se réfère aux prescriptions de Clausewitz, les rebelles devaient faire démentir une vérité communément établie pour toucher la victoire : il est vain d'attendre des résultats majeurs d'une attaque frontale lancée contre un ennemi de force numérique équivalente. Pour le Prussien, la supériorité numérique « est le facteur le plus important du résultat de l'engagement... D'où l'on peut conclure qu'il faut masser le plus grand nombre possible de troupes au point décisif de l'engagement¹¹⁹⁶ ». Or, le 6 avril, le rapport de force était équilibré. Conscients de devoir composer avec l'homogénéité du nombre, Johnston et Beauregard comptaient sur l'effet de surprise pour accroître leur chance de succès. Un artifice tactique incertain et dont le caractère décisif fut rarement observé dans l'Histoire de la guerre. Clausewitz l'affirmait : « Quoiqu'on y soit naturellement porté, ce serait cependant s'en faire une très fausse idée, que de la considérer comme un moyen infaillible d'arriver à de grands résultats. Il est rare, en effet, qu'elle réussisse à un haut degré. Cela tient à ce que les efforts qu'elle exige sont la plupart du temps paralysés par l'imprévu et les difficultés de l'exécution¹¹⁹⁷ ». Les faits le confirmèrent. L'effet de surprise, aussi prometteur qu'il fût au début de l'action, devait, pour atteindre son niveau le plus élevé et foudroyer l'ennemi, être prolongé par des circonstances favorables qui relevaient de la décision tactique.

Est-ce montrer trop d'audace que d'imputer la victoire incomplète du 6 avril à un ordre de bataille entaché d'une grave faute tactique ? Rapidement la chaîne de commandement sudiste vola en éclats. Sous l'effet du morcellement des forces assaillantes, de l'enchevêtrement des unités, l'organisation hiérarchique se désagrégea. Diriger sur un front aussi large était devenu pour les généraux une mission impossible. L'Armée du Tennessee avait profité de l'absence de préparations défensives des fédéraux pour les dominer et les obliger à reculer. Les gains territoriaux réalisés au soir du 6 avril étaient conséquents, mais ne pouvaient faire oublier que les assaillants avaient été bloqués pendant plus de six heures au centre du front. La faute incombait aux généraux qui ne coordonnèrent jamais leurs actions et se lancèrent dans des attaques frontales irréfléchies avec un nombre d'assaillants insuffisant et contre des objectifs de faible valeur tactique. Johnston ne projeta pas sa volonté entière

¹¹⁹⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 203.

¹¹⁹⁷ Général de Clausewitz, *Théorie de la Grande Guerre, op. cit.*, tome I, p. 52.

dans la construction du dispositif tactique et Beauregard dont les vues étaient différentes de celles du commandant, n'esquissa pas la moindre intention de percer le flanc des tuniques bleues pour les pousser vers Owl Creek et les couper de la Tennessee, ce qui aurait pu renforcer les perspectives de victoire en cas de réussite.

La bataille de Shiloh nous confronte à la question de savoir si la surprise qui conditionnait pour Beauregard la réussite de l'offensive, fut effective. On attend d'un effet de surprise qu'il suspende temporairement l'aptitude à réagir de celui qui en est l'objet. C'était, indiscutablement, ce que l'on observa au cours des toutes premières heures de la bataille. Les défenseurs ne furent pas en capacité de contrer la poussée sudiste et d'échapper au chaos. Toutefois, la capacité de résilience au choc ne fut pas totalement abolie pour la simple raison que les frottements de guerre ôtèrent peu à peu de leur vigueur aux assauts. Les défenseurs ne se rétablirent jamais au point de partir en contre-attaque, mais suffisamment pour opposer une farouche résistance et éviter un désastre tactique et un revers stratégique conséquent.

Beauregard sortit affaibli de la confrontation qu'il ne souhaitait plus engager le 5 avril. Son sens tactique avait déçu et sa conduite des opérations avait manqué d'épaisseur. Son attaque en cascade délivrée par trois vagues distinctes visait à exercer une pression homogène sur l'ensemble du front ennemi afin de le submerger. Une approche complexe qui se révéla inappropriée. Les combattants progressèrent à des rythmes variables en fonction de la nature du terrain, ce qui eut pour résultat de semer la confusion et de faire perdre leur cohésion aux divisions engagées. Les régiments perdirent le contact. Les divisions se fragmentèrent en grappes de combattants coupées de leur commandement. La force cinétique qui mouvait la masse des assaillants se désagrégea progressivement. Au soir du 6 avril, c'était un militaire infatué, trop sûr de lui, qui négligea de réorganiser son armée et de s'enquérir des intentions de l'adversaire¹¹⁹⁸. Les épisodes de Shiloh et de Corinth lui firent perdre son crédit auprès de Davis.

Le commandement confédéré ne pouvait en effet pas sortir sans mal d'un affrontement qui avait conduit, après Shiloh, à abandonner sans combat aux fédéraux une majeure partie du Tennessee, sa capitale Nashville et son centre ferroviaire le plus important, Corinth. Beauregard avait beau proclamer dans les colonnes d'un journal de Mobile, Alabama, que la retraite de son armée, « exécutée en bon ordre et avec une grande minutie » devait être considérée comme « équivalente à une brillante victoire », ce n'est pas la perception qu'en eurent les autorités politiques de Richmond et la première d'entre elles, le Président. Davis avait été rassuré en apprenant le 18 mai que

¹¹⁹⁸ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, p. 149.

Beauregard avait retenu pour option stratégique de « tenir Corinth jusqu’au bout, si la chance n’est pas contre nous, même au risque de connaître la défaite¹¹⁹⁹ ». Pour le commandant en chef, le « bout » avait une résonance guerrière, un parfum de combats. L’armée quitta la ville moins de deux semaines plus tard sans dépenser une seule cartouche. Les intentions du Créole de reprendre prochainement l’offensive n’étaient que pure bravade. Dans ce sombre contexte, il était inéluctable que le lien de confiance entre le commandant en chef et le général, fragilisé par les querelles de l’automne et de l’hiver 1861-1862, se rompit. Cette rupture était visible dans un courrier du 14 juin qui se présentait sous la forme d’une série de questions. Sous l’écume des interrogations perçait un fond d’hostilité évident qui mettait en doute les capacités du général à exercer un commandement de cette importance¹²⁰⁰. Davis voulait notamment comprendre les circonstances qui avaient participé à la décision d’abandonner Corinth, à battre en retraite, et connaître les intentions de son général pour contrer l’avancée de l’ennemi et reconquérir le territoire perdu. Pour se séparer de son général, Davis attendit qu’une opportunité se présentât. Celle-ci s’offrit à lui en juin. A Charleston, le général sudiste en poste, Pemberton, n’était plus en odeur de sainteté et son remplacement était souhaité par le gouverneur de la Caroline du Sud. Davis invita ce dernier à évoquer avec Beauregard la possibilité de son transfert là où il avait un an plus tôt acquis son statut de héros. Davis n’eut besoin ni d’attendre les explications de Beauregard ni sa réponse à la proposition du gouverneur. Sur les recommandations du corps médical de l’armée, le Créole décida de quitter provisoirement son poste dont il confia la charge à Bragg, afin de soigner sa santé défaillante ; il ne lui était pas venu à l’esprit de solliciter la permission de son autorité de tutelle. Quand Davis l’apprit par un télégramme de l’intéressé, sans doute le lendemain de son envoi, Beauregard n’avait pas quitté son poste. Mais l’exécutif laissa faire et, la faute constituée, prit une sanction lourde de conséquence : Beauregard était relevé de son commandement et Bragg nommé le 20 juin à la tête du Département de l’Ouest qui couvrait la Louisiane à l’est du Mississippi, le Tennessee, l’Alabama, la partie de la Floride et de la Géorgie à l’ouest des rivières Chattahoochee et Apalachicola¹²⁰¹.

Au-delà de la conduite médiocre des opérations, c’est l’absence de troupes de réserve capables, au moment opportun, de densifier substantiellement la force de frappe et d’emporter la décision qui doit également retenir l’attention. Le Corps de Breckinridge était entré tôt dans la bataille, en fin de matinée, et ne pouvait être considéré comme telle. Cette carence constituait sans conteste le point de faiblesse le plus marquant de la tactique confédérée. Elle renvoyait aussi à la grande faute du gouvernement de Richmond : son impuissance à voter une loi sur la conscription dès les premiers

¹¹⁹⁹ O.R., 10 :2, pp. 529-530.

¹²⁰⁰ O.R., 10 :1, p. 786.

¹²⁰¹ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States*, op. cit., vol. 1, pp. 403-407 ; O.R., 17 :2, p. 614 et 627.

mois de la guerre. Au lieu de cela, le Congrès vota en décembre 1861 une loi fondée sur le principe du volontariat assorti d'une prime, d'une offre de permission systématique de soixante jours en cas d'engagement ou de rengagement et de la possibilité de reprendre le service dans un régiment et une arme différents. Une loi inadaptée aux circonstances, « destinée, souligne l'historien Wilfred B. Years, à plaire plutôt qu'à renforcer l'armée. Elle eut peu d'influence sur les rengagements, mais causa des désagréments et désorganisa l'armée¹²⁰² ». Il fallut attendre que la situation militaire autour de Richmond devienne périlleuse pour que, le 16 avril 1862, le Congrès instaurât la circonscription obligatoire pour trois ans des hommes blancs âgés de 18 à 35 ans.

Les louanges dressées à Grant furent éclipsées dès le 13 avril par une vive controverse qui mirent en lumière les faiblesses de son commandement et posa la question de la complexité de ses rapports avec la vérité. La controverse fut amorcée par Withelaw Reid, correspondant pour la *Cincinnati Gazette* qui faisait état, dans un article retentissant, d'officiers éventrés dans leur lit par les baïonnettes ennemies, d'une armée surprise par l'attaque ennemie et qui fut au bord du désastre¹²⁰³. L'opinion céda à l'émotion, s'emporta et voua aux gémonies celui qu'elle adulait encore la veille. Les dénégations de Grant en privé montraient une appréciation erronée des intentions des rebelles et une évidente négligence. Le 26 avril, à son père, il affirmait : « Si l'ennemi nous avait fait savoir où et quand il nous aurait attaqués, nous n'aurions pas été mieux préparés. Des échanges de coups de feu avaient eu lieu pendant deux jours entre nos patrouilles de reconnaissance et les éléments avancés de l'ennemi. Je ne croyais pas, cependant, que l'ennemi projetait de lancer une attaque déterminée mais plutôt de faire une reconnaissance en force¹²⁰⁴ ». Un examen objectif des faits, supporté par le récit des acteurs, confortait la version du journaliste, et l'idée selon laquelle l'armée de l'Union avait été dans sa grande majorité surprise le 6 avril n'appartient pas à la légende. Basile Duke était un jeune officier sudiste, qui fut nommé en 1904 par le Président Theodore Roosevelt commissaire du Parc militaire national de Shiloh. Son témoignage de la bataille, où il fut sérieusement blessé, est éclairant : « Il fut courant de voir des cadavres, à demi-vêtus, gisant dans leur tente criblée de balles et, dans certains cas, étendus devant l'entrée ou empêtrés dans les cordes comme s'ils avaient été tués en se jetant à l'extérieur¹²⁰⁵ ». Les jours précédant la bataille donnèrent lieu à des petites escarmouches et à la prise de soldats qui informèrent les fédéraux de la présence ennemie. Pourtant, le commandement ne prit aucune mesure pour mettre l'armée en situation d'alerte optimale et lui permettre de parer ses coups quelle que fut leur intensité. A la suite de Smith, Grant s'était opposé à l'idée de fortifier le site

¹²⁰² Wilfred Buck Years, *The Confederate Congress*, Athens, University of Georgia Press, 1960, p. 63.

¹²⁰³ L'article de Reid a été intégralement repris dans les colonnes du *Sacramento Daily Union* du 21 mai 1862 consultable sur le site California Digital Newspaper Collection.

¹²⁰⁴ PUG, 5, p. 78.

¹²⁰⁵ John K. Duke, *History of the Fifty-Third Regiment Ohio Volunteer Infantry, During the War of the Rebellion, 1861 to 1865*, Portsmouth, The Blade Printing company, 1900, p. 76.

occupé par l'armée. Il avait permis aux « soldats de se coucher dans ces camps aussi tranquillement que s'ils avaient été auprès de Saint Louis¹²⁰⁶ », considéra le comte de Paris. Henry Coppée, auteur d'une biographie militaire élogieuse de Grant, était forcé de reconnaître qu'« au début [de l'attaque], nos forces furent honteusement surprises et facilement dominées...¹²⁰⁷ ». Qu'il y ait eu une tentative délibérée chez Grant ou encore Sherman d'escamoter le réel pour chasser de la conscience collective nordiste l'idée que la négligence du commandant fut responsable du chaos matinal est avéré.

Grant s'était placé au cœur des événements, arpentant le champ de bataille pour, ici donner des ordres, là rallier des régiments désorganisés. Sa gestion de la crise a été une démonstration de détermination et de calme. Elle fut pourtant entachée de plusieurs erreurs notables. La plus lourde de conséquence, déjà évoquée, fut de ne pas avoir ordonné à son armée de se retrancher. Une décision qui mérite d'autant moins d'indulgence qu'il affirma que l'ennemi comptait 70 000 hommes et son armée 30 000¹²⁰⁸. Son appréciation de la situation stratégique manquait de clairvoyance. Il était convaincu que Johnston n'entreprendrait rien d'envergure et qu'en conséquence ses forces pouvaient attendre sereinement l'arrivée de l'armée de Buell adossées à la Tennessee. De surcroît, il n'entreprit aucune action de cavalerie pour le renseigner sur les intentions confédérées. Au passif de Grant s'ajoute le fait qu'il fit disposer les régiments les moins aguerris en avant du front et les vétérans à l'arrière près du Landing. Pendant qu'une partie se battit avec un courage admirable, l'autre partie fut sans gloire, frappée de terreur. Il doit aussi lui être fait grief d'avoir adressé son ordre de marche à Lewis Wallace beaucoup trop tard, à 11h30, et sans préciser par quelle route. Lewis Wallace n'avait sans doute pas, au regard des circonstances, fait preuve de la plus grande célérité, n'arrivant qu'autour de 19h00, mais Grant ne pouvait être exonéré de toute responsabilité dans ce retard. Dans une lettre à Grant datée de 1884 et dans ses mémoires qui varient sensiblement de ceux de Grant qui lui font endosser le rôle de bouc émissaire, Wallace fournit un exposé exhaustif et convaincant des faits qui conduisent, une nouvelle fois, le lecteur à s'interroger sur l'authenticité de la prose du commandant. Dans une lettre adressée à Wallace, Grant reconnut que « les documents [les dépositions des officiers de Wallace] que je vous retourne semblent vous innocenter de la principale accusation, avoir suivi la mauvaise route ou une route différente de celle indiquée¹²⁰⁹ ». C'est dans une note en bas de page, rédigée juste avant la publication de ses mémoires, que Grant atténuerait, en partie seulement, ses critiques contre Wallace¹²¹⁰. Plus grave, le vainqueur était accusé d'avoir été en état d'ivresse le matin

¹²⁰⁶ M. le comte de Paris, *Histoire de la guerre civile en Amérique*, op. cit., tome deuxième, pp. 402-403.

¹²⁰⁷ Henry Coppée, *Grant and his Campaigns : A Military Biography*, New York, Charles B. Richardson, 1866, pp. 96-97.

¹²⁰⁸ Larry J. Daniel, *Shiloh*, op. cit., p. 307.

¹²⁰⁹ "The March of Lew Wallace's Division to Shiloh", in *B § L*, vol. 1, p. 609.

¹²¹⁰ Frank P. Varney, *General Grant and the Rewriting of History*, op. cit., pp. 21-23. Sur la question, on peut lire de Kevin Getchell, *Scapegoat of Shiloh : The Distortion of Lew Wallace's Record by U. S. Grant*, Jefferson, McFarland & Company, 2013.

du 6 avril. Une analyse croisée des différents témoignages connus établit le caractère calomnieux de l'accusation.

Malgré les erreurs signalées, on ne saurait trop reconnaître que Grant avait la situation en main le soir du 6 avril. L'armée de Buell n'avait pas sauvé Grant du désastre, seules douze de ses compagnies avaient pris part aux combats le 6 avril et leur rôle ne fut pas déterminant. Mais sans elles, il ne pouvait y avoir le lendemain ni contre-attaque ni victoire. Grant n'avait pas anticipé la bataille pas plus qu'il ne fut l'unique architecte de son issue heureuse. Le succès lui fut servi par les circonstances et une transformation du cadre tactique. Les tunique bleues avaient exploité le 7 avril leur surnombre patent et mis à profit la désorganisation de l'adversaire pour reconquérir leurs positions au terme d'une attaque menée tambour battant. Inutile là aussi de chercher les traces d'une manœuvre tactique susceptible de donner un éclat particulier à l'offensive. Vainqueur à 14h30, Grant n'engagea pas la poursuite que le partisan de l'orthodoxie militaire était en droit d'attendre. Les facteurs psychologiques avaient été plus puissants que les logiques militaires. Grant était, comme ses hommes, dans un grand état d'épuisement. Il n'avait pas « le cœur » à donner un tel ordre, reconnut-il¹²¹¹. Il ne pourrait ici être blâmé pour avoir manqué de conviction et de persévérance. Grant sortit indemne de la controverse. Il était l'étoile montante. Tandis qu'Halleck était promu général en chef à Washington, Grant était nommé à la tête du District de l'Ouest de Tennessee qui englobait le territoire compris entre les rivières Mississippi et Tennessee.

Grant tira de cette campagne une conviction qu'il exprima dans ses mémoires en ces termes et qui façonnera son regard sur cette guerre : « Comme des milliers de citoyens, j'ai cru jusqu'à la bataille de Shiloh que la rébellion contre le gouvernement s'effondrerait subitement et rapidement si une victoire décisive pouvait être emportée sur n'importe laquelle de ses armées. [...] Mais quand les armées confédérées... prirent l'offensive et fit un si grand effort pour regagner ce qu'elle avait perdu, alors, en effet, j'ai écarté toute idée de sauver l'Union en dehors d'une conquête totale¹²¹² ».

Dans le camp des fédéraux, sans doute parce que la victoire fut chèrement acquise et qu'elle mit en cause la gestion des événements par Grant, le commandement resta sous tension. En avril 1862, Lincoln n'était pas attaché à Grant. Le nombre de victimes l'épouvanta et il voulut savoir si ces pertes humaines étaient imputables à « une quelconque négligence ou mauvaise conduite de la part de Grant ou de tout autre officier¹²¹³ ». A Washington, l'opinion dominante était, de l'avis de Hitchcock, que Grant était « totalement disgracié et déshonoré¹²¹⁴ ». Plusieurs mois seraient encore nécessaires pour

¹²¹¹ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 354.

¹²¹² *Ibid.*, p. 368.

¹²¹³ O.R., 10 :1, p. 99.

¹²¹⁴ Cité par Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton, op. cit.*, p. 191.

dissiper l'opprobre qui s'était abattu sur le général et pour que Lincoln devint son plus ardent défenseur trouvant, enfin, un combattant chez celui qui occuperait sept ans plus tard son fauteuil. Une disposition d'esprit trop rare pour se priver de ses services. « Je ne peux me passer de cet homme, il se bat. Je le garde à l'essai un peu plus longtemps », répondit-il à un ami qui lui suggérait, « dans son propre intérêt », de le destituer¹²¹⁵.

Les critiques pourraient gronder, elles n'affecteraient pas la position du commandant en chef. Grant ne sortit cependant pas indemne de la controverse et il n'échappa pas à la volonté de Halleck de l'évincer. Halleck avait décidé de diriger les opérations et de procéder à une réorganisation de la structure du commandement dont le général de l'Illinois fut la victime. Le 28 avril, Grant perdit son poste, remplacé par George Thomas pour devenir le second de Halleck. Il est vain de chercher les motivations de Halleck dans sa correspondance publique, il avait d'ailleurs répondu au Président qu'« une grande bataille ne peut être livrée et une la victoire remportée sans un grand nombre de victimes¹²¹⁶ ». Les raisons se trouvaient dans une lettre privée datée du 18 avril à l'attention de Hitchcock : « Je n'ai jamais vu un homme [Grant] plus incompétent dans le domaine de l'organisation. Brave et compétent sur le terrain, il n'a aucune idée de la manière d'ajuster et d'organiser ses forces avant une bataille ou de conduire les opérations¹²¹⁷ ». Toutefois, Halleck, cultivant une forme de duplicité, entretint l'idée que cette décision lui fut imposée : « Au cours des trois derniers mois, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour repousser les attaques dont vous faisiez l'objet. Si vous me croyez votre ami, vous n'exigerez pas d'explication, dans le cas contraire, mes explications seraient de peu d'utilité¹²¹⁸ ». Un poste prestigieux sur le papier, mais sans substance. Confiné, malgré ses protestations, dans un rôle d'état-major contre lequel sa nature de soldat de terrain s'indignait, écarté des missions opérationnelles, privé de responsabilité réelle, il vécut un supplice. Une humiliation. Jamais consulté ni écouté, c'est en « observateur » qu'il assista à la médiocre campagne de Halleck contre les confédérés retranchés à Corinth. Halleck avança vers la ville avec prudence pour ne pas connaître la terrible épreuve de Shiloh. Chaque soir les fédéraux construisaient des retranchements. Même lorsqu'il eut connaissance, grâce à un télégramme sudiste intercepté, de la faiblesse des forces rebelles à Corinth, le commandant ne varia pas dans ses intentions de progresser avec ce qui était pour lui le plus grand discernement, là où les reporters présents ne virent que lenteur inexplicable. La ville ne fut pas conquise, mais abandonnée par Beauregard. Même si les fédéraux se contentèrent d'accompagner l'armée sudiste dans sa retraite - aucune volonté réelle de lui livrer bataille n'avait été exprimée - « « Old Brain » proclamait avoir

¹²¹⁵ A. K. McClure, *Abraham Lincoln and Men of War-Times*, op. cit., pp. 179-180.

¹²¹⁶ O.R., 10 :1, p. 99.

¹²¹⁷ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies*, op. cit., p. 122.

¹²¹⁸ O.R., 10 :2, p. 183.

remporté une victoire significative. Il avait pris possession d'un point stratégique majeur sans faire couler à profusion le sang de ses hommes, ce qui, pour un esprit imprégné des paradigmes jominiens de la guerre, constituait une victoire dont « l'histoire militaire me fera crédit », écrivit-il à son épouse¹²¹⁹.

¹²¹⁹ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies*, *op. cit.*, p. 126.

II Les commandements nordiste et confédéré face à la crise des effectifs et à la question noire

A) Le commandement, les lois sur la conscription et les désertions

La problématique des effectifs s'est posée pour le commandement des deux camps. Son règlement, au moyen de la conscription, fut toutefois plus crucial pour la Confédération qui vota une loi dans ce sens en avril 1862, onze mois avant l'Union. Sur les 776 629 citoyens nordistes appelés sous les drapeaux, seulement 119 954 (dont 73 607 remplaçants) remplirent leur devoir. Les autres, 656 675, ne furent pas enrôlés pour diverses raisons : 161 244 s'enfuirent ou se cachèrent, 315 509 furent exemptés et 86 724 préférèrent verser une indemnité (300 dollars) pour échapper à la mesure¹²²⁰. Ces chiffres témoignent du faible taux d'incorporation et de l'impact très limité de la conscription sur les armées de l'Union. La conscription ne fournit en définitive que 13% des soldats (en excluant les remplaçants autorisés par la loi, le chiffre tombe à 5,54%) qui revêtirent la tunique bleue¹²²¹. Ils furent, selon une étude, 21% dans ce cas dans la Confédération répartis presque également entre conscrits et remplaçants¹²²². A la lecture de ce chiffre, on perçoit que tout autre furent les enjeux de l'enrôlement pour la Confédération et un commandement sudiste qui durent, à de très rares exceptions, batailler en infériorité numérique sur tous les principaux théâtres de guerre. Pour cette raison, nous nous intéresserons à la question de la conscription, ses origines, sa mise en œuvre et ses résultats, dans la Confédération. Nous n'accorderons qu'un bref développement sur la manière dont le sujet fut traité dans l'Union.

La guerre, les problématiques qui s'y rattachent et leur solution sont aussi une question d'arithmétique. C'est cette dernière qui justifie que nous focalisions l'analyse de la désertion sur la Confédération. L'Union rassemblait 22 millions d'habitants répartis dans dix-neuf Etats sans esclave et quatre Etats à esclaves (Delaware, Maryland, Missouri, Kentucky qui comptaient 429 500 esclaves). Onze Etats firent officiellement acte de sécession ; ils étaient peuplés par 9,1 millions d'habitants dont 3 521 000 noirs. En raison de ce rapport démographique déséquilibré, qui débouchait automatiquement sur une capacité de mobilisation plus forte chez le belligérant jouissant de l'avantage, le phénomène de la désertion était plus vivement ressenti chez l'adversaire qui accusait le désavantage. Au total, environ 200 000 tuniques bleues désertèrent, dont 76 000 furent arrêtés et renvoyés dans leur régiment¹²²³, un chiffre près de deux fois supérieurs à celui de la Confédération,

¹²²⁰ John M. Sacher, "We Must Have Heavy Battalions" : Civil War Conscription", in *Essential Civil War Curriculum*, mai 2012.

¹²²¹ James W. Geary, *We Need Men : The Union Draft in the Civil War*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1991, p. 85.

¹²²² *Idem*.

¹²²³ O.R., série 3, 5, p. 109 ; Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, New York, Century Company 1928, p. 154.

mais rapporté au nombre des engagés (2 490 000¹²²⁴) il est en pourcentage inférieur : environ 8% chez les fédéraux contre 11% chez les sudistes.

1) Les lois sur la conscription : un succès en demi-teinte pour le commandement confédéré.

a - Naissance et principes.

« Sans la conscription..., il ne peut y avoir ni puissance ni indépendance nationale... Nos succès et la force de notre position tiennent à ce que nous avons une armée nationale ; il faut s'attacher avec soin à conserver cet avantage¹²²⁵ ». Le général George W. Randolph était acquis aux mots de Napoléon qui leva par ce moyen hérité du Directoire (loi Jourdan-Delbrel du 5 septembre 1798), environ 2 200 000 hommes pour sa Grande armée¹²²⁶. Aussitôt nommé ministre de la Guerre, le 17 mars 1862, Randolph s'employa à convaincre Davis de l'exigence de doter la Confédération d'une loi de service militaire obligatoire. La démarche porta car Davis, qui ne s'était jamais exprimé publiquement sur la question, se rallia sans peine à l'idée.

En l'absence de toute considération doctrinale et de l'inscription de son principe dans la Constitution, c'est sous la pression des nécessités militaires que le gouvernement confédéré instaura un service militaire obligatoire à peine un an après le déclenchement de la guerre et onze mois avant l'Union. Il s'était de la sorte donné les moyens légaux de corriger l'infériorité numérique de ses armées et de rétablir à son avantage une situation militaire précaire à l'Est et à l'Ouest. Notre propos ne peut être de retracer dans le détail l'histoire de la conscription ce qui nous immergerait dans une histoire politique mâtinée d'accents philosophiques. Il est principalement de rendre compte de la contribution du commandement dans l'adoption de son principe, des difficultés qu'il rencontra, privé de pouvoir décisionnel direct, pour corriger ses imperfections liées, entre autres, à l'établissement d'un système dérogatoire généreux et amplifiées par l'incompétence, le dilettantisme et la déshonneté des agents chargés de son application. Voulu par le Président et commandant en chef, soutenue par ses plus proches collaborateurs, Lee et le nouveau ministre de la Guerre, la loi sur la conscription révéla les tensions politiques entre, d'un côté, des Etats soucieux de préserver leur droits et prêts pour cela à refuser tout ce qui pouvait apparaître comme une dérive autocratique du pouvoir

¹²²⁴ Si on ajoute les 178 975 noirs et les 3 530 indiens, le chiffre est de 2 672 341. "Civil War Facts, 1861-1865", *National Park Service*, U.S. Department of the Interior, www.nps.gov/civilwar/facts.htm. Créé en 1916, le National Park Service est une agence rattachée au gouvernement fédéral, et chargée, selon un décret du Congrès, de « la conservation et de la protection des paysages, des sites naturels et historiques, de la faune, de la flore afin de les transmettre intacts aux générations futures afin qu'elles puissent elles aussi les admirer comme nous l'avons fait en notre temps ». Les parcs militaires et les champs de bataille font partie de ce patrimoine.

¹²²⁵ Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre, op. cit.*, p. 201.

¹²²⁶ Alain Pigeard, "La conscription sous le Premier Empire", in *Revue du Souvenir Napoléonien*, n° 420, 1998, pp. 3-20.

en place et, de l'autre, un pouvoir exécutif désireux de créer les conditions juridiques du déploiement d'une force nationale. Le rôle joué par le commandement opérationnel qui avait en main les destinées militaires de la Confédération, mais qui était juridiquement tenu en dehors des débats, constitue un pôle de réflexion essentiel car il découlait de la conception de ses membres du rapport à l'autorité. Les généraux n'entendirent pas rester spectateurs de cette histoire ou se censurer au nom d'un devoir de réserve ou d'obéissance passive. Pour stigmatiser les égarements du système, ils ajoutèrent à la prise de parole l'engagement, dans l'Ouest, d'une action forte et performante que le ministère de la Guerre jugea cependant inopportune. De nouvelles tensions éclatèrent dans les derniers mois de l'année 1864 en Virginie quand, sous l'impulsion du général Bragg, conseiller militaire du Président, des modifications structurelles furent apportées au système d'enrôlement qui dépossédèrent le Bureau de la conscription de son pouvoir monopolistique.

A l'hiver 1861-1862, la situation des effectifs suscitait la plus grande inquiétude au sein du commandement, de l'exécutif et du Congrès. Les soldats-volontaires qui formaient l'ossature des armées s'étaient engagés entre avril et juin 1861 pour une durée d'un an. Leur contrat arriverait à expiration au printemps suivant. Cent quarante-huit régiments étaient concernés¹²²⁷. La politique d'incitation au réengagement et au volontariat pour deux, trois années supplémentaires ou pour la durée de la guerre inscrite dans une loi du 11 décembre 1861 fut dans l'ensemble un échec¹²²⁸. Les permissions et les primes offertes aux intéressés constituaient des attraits insuffisants. Beaucoup considéraient qu'ils avaient accompli leur devoir et qu'il revenait à d'autres de prendre la relève. De plus, trompés par la perspective mirageuse d'une guerre courte, ils n'avaient pris aucune disposition pour garantir le bien-être de leur famille¹²²⁹. La situation, si elle n'était pas réglée incontinent par le législateur, condamnerait la Confédération à n'opposer à l'invasion ennemie dans l'Est et la poussée nordiste victorieuse dans l'Ouest que des ersatz d'armée, et à disparaître. « Le recours à la conscription était la seule solution¹²³⁰ », admit le ministre de la Guerre. C'était également l'avis de tous les généraux. Nous n'avons pas trouvé trace dans nos recherches d'un officier supérieur qui formulât une réserve sur le bien-fondé d'un tel recours. La position de Robert Lee nous est connue grâce au souvenir de son aide-de-camp Charles Marshall :

Convaincu de la rectitude et du bien-fondé de la cause Sudiste, prêt à se sacrifier pour assurer son triomphe, il récusait l'apparente résistance du Congrès à s'en remettre au patriotisme et au sérieux du peuple [...] Il pensait que l'indépendance ne pouvait être assurée que par l'utilisation énergique de toutes les ressources du pays et que la population accepterait toutes les mesures judicieusement conçues pour assurer les bienfaits du succès et pour prévenir les maux incalculables de l'échec

¹²²⁷ O.R., série 4, 2, p. 43.

¹²²⁸ O.R., 5, p. 1016.

¹²²⁹ Albert Burton Moore, *Conscription and Conflict in the Confederacy*, New York, Macmillan, 1924, pp. 6-10.

¹²³⁰ O.R., série 4, 2, p. 43.

[...] Il pensait... que puisque le devoir de la nation de mener la guerre jusqu'à l'indépendance devrait être sécurisé, la nation toute entière devrait être pour le moment transformée en armée, les producteurs pour la nourrir, les soldats pour combattre.¹²³¹

Déjà, le 26 décembre 1861, Lee avait fait part de son inquiétude au gouverneur de la Virginie, John Letcher, pointant le fait que, quand l'ennemi reprendrait son offensive contre Richmond avec des troupes « fraîches, pleines d'ardeur et totalement organisées », l'armée sudiste serait confrontée au « désordre et à l'agitation » dus à sa réorganisation. La seule alternative, soutint-il, était de voter une loi permettant de conscrire pour la durée de la guerre les enrôlés qui ne souhaiteraient pas poursuivre leur engagement sur la base du volontariat¹²³². Lee défendait une approche coercitive dont il ne se départirait jamais et qui le conduirait, par un jeu d'influence discret, à soutenir et promouvoir toute initiative visant à accroître les effectifs de l'Armée.

L'adhésion à la conscription dépassait les simples cercles militaires et politiques. Ce fut le cas de la presse dans sa grande majorité. John M. Daniel, propriétaire et rédacteur en chef de l'influent *Daily Richmond Examiner*, l'un des quatre quotidiens de la capitale connu pour ses positions critiques à l'égard de l'administration de Davis, était un défenseur de la conscription. On peut lire dans son journal, à la date du 29 novembre 1861 :

Il est temps d'admettre la vérité, qu'une force ainsi constituée [de volontaires] n'est pas en mesure de répondre à tous les appels aux armes [...] Aucune demi-mesure ou compromis pour pallier la faiblesse bien connue du système de volontariat ne répondra au besoin de la situation. Nous devons lever une armée régulière, semblable d'une façon ou d'une autre aux armées de conscrits qui existent dans toutes les nations du monde...¹²³³

A la demande de Davis, Lee prépara un projet de loi dont il confia la rédaction à Marshall, son aide-de-camp, juriste de formation. Le projet prévoyait la réquisition de tous les hommes blancs âgés de dix-huit à quarante-cinq ans pour une durée de service de trois ans ou pour le reste de la guerre. Davis corrigea le texte en ramenant l'âge limite à trente-cinq ans et, le 28 mars, réclama au Congrès l'adoption d'une loi révolutionnaire, sans précédent dans la jeune histoire américaine. Dans son message, d'une grande sobriété, il prenait acte de la complexité du système actuel générée par la pluralité des textes de loi applicables et une dualité législative entre la Confédération et les Etats. Mais c'est sur le terrain d'une autre vérité que Davis emmena les parlementaires pour les convaincre de la nécessité d'adopter un système de recrutement « simple et général » : il mit en avant l'idée que la liberté ne pouvait s'acquérir que si les citoyens étaient unis par une communauté de devoirs. Davis

¹²³¹ *An Aide-de-Camp of Lee, op. cit.*, p. 32.

¹²³² "Official Correspondence of Governor Letcher, of Virginia", in SHSP, vol. 1, p. 462.

¹²³³ Frederick S. Daniel, *The Richmond Examiner During the War ; or the Writings of John M. Daniel*, New York, 1868, p. 31.

évoquait, en l'idéalisant quelque peu, une société solidaire, résolue à résister, prête au sacrifice avec d'un côté les plus jeunes (moins de dix-huit ans) et les citoyens d'âge mûr (plus de trente-cinq ans) destinés à former une réserve de défense civile prête à intervenir en cas d'urgence et de l'autre ceux qui « devraient payer du service militaire leur dette au pays » de telle sorte que « cette charge ne soit pas supportée par les plus fervents et les plus patriotes ». La question de la constitutionnalité de la conscription fut réglée en quelques mots : « Il suffit simplement que le droit de Etats de réclamer... un service militaire soit exprimé pour qu'il soit reconnu »¹²³⁴.

Les deux chambres votèrent la loi de conscription à une large majorité, plus des deux tiers des représentants et sénateurs¹²³⁵. Le texte, promulgué le 16 avril 1862, comprenait une disposition et fut enrichie d'une autre cinq jours plus tard qui, en raison des abus dont elles furent toutes deux l'objet, atténuèrent la charge de la conscription et cristallisèrent le mécontentement des militaires de tous rangs : un système de substitution et des exemptions pour certaines professions (les parlementaires, les fonctionnaires de la Confédération et des Etats, les enseignants, les cheminots, les mineurs, les pharmaciens, les ecclésiastiques, les mariniens...)¹²³⁶.

Dans les différents étages du commandement, l'adoption de la conscription suscita la plus grande satisfaction. Quand Harman, son officier d'intendance, lui apprit la nouvelle, « Stonewall » Jackson quitta sa réserve proverbiale, lui tapa sur les épaules et s'enthousiasma : « Maintenant, commandant, nous pouvons mener la guerre sérieusement ! La Virginie s'est réveillée !¹²³⁷ ». Cette réaction fut celle des principaux généraux sudistes à l'exception remarquable de Robert Toombs. Sénateur démocrate, anti-sécessionniste dans les années 1850 avant de basculer la veille du conflit dans le camp des « cracheurs de feu », le Géorgien Robert Toombs, né en 1810, avait rêvé du poste de Président des Etats confédérés, mais son penchant pour l'alcool participa à son discrédit¹²³⁸. Sa nomination inattendue par Davis à la fonction de secrétaire d'Etat, qu'il accepta avec réticence, ne le guérit pas de sa déception. Il se distingua par son opposition à l'attaque contre le fort Sumter. « C'est à cet instant un suicide, un meurtre qui nous fera perdre tous nos amis dans le Nord, lança-t-il au Président. Vous allez sans justification frapper un nid de frelons qui s'étend des montagnes à l'océan et des essaims innombrables, aujourd'hui calmes, vont nous envahir et nous piquer à mort. Ce n'est pas nécessaire : cela nous donne tort et nous est fatal¹²³⁹ ». Il démissionna le 25 juillet 1861 pour prendre

¹²³⁴ *Journal of the Congress of the Confederate States of America, 1861-1865*, vol. 5, p. 157.

¹²³⁵ *Public Laws of the Confederate States of America, passed at the First Session of the First Congress ; 1862*, éd. James M. Matthews, Richmond, R. M. Smith, 1862, pp. 29-32.

¹²³⁶ *Ibid.*, pp. 51-52 ; O.R., série 4, 1, pp. 1081, 1095-1100.

¹²³⁷ James I. Robertson, Jr, *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 352.

¹²³⁸ F. N. Boney, *Rebel Georgia*, Macon, Mercer University Press, 1997, p. 19.

¹²³⁹ Pleasant A. Stovall, *Robert Toombs, Statesman, Speaker, Soldier, Sage*, New York, Cassell Publishing Company, 1892, p. 226.

un poste de général de brigade dans l'Armée du Potomac. Très critique à l'égard du commandant Joseph Johnston qu'il qualifia en septembre 1861 de « pauvre diable, petit, arbitraire et inefficace¹²⁴⁰ », il ne l'était pas moins avec Davis dont il disait que sa capacité militaire était « lamentable¹²⁴¹ ». Toombs s'opposa à la loi de conscription. Ses arguments étaient dans la lignée de ceux avancés par les adversaires politiques du gouvernement : une dérive arbitraire, une tendance à la centralisation des pouvoirs contraire au principe du droit des Etats et à la liberté, une contrainte sur les citoyens qui contribuerait à l'affaiblissement du sentiment patriotique¹²⁴². Pendant la bataille des sept jours, sous le commandement de Magruder, il se distingua surtout par son insubordination. Sa détestation viscérale des *west pointers* l'inclinait à l'arrogance et à s'opposer aux ordres qui le mécontentaient. Il fut pour cette raison momentanément relevé de son commandement par Longstreet. Pendant la bataille de Malvern Hill, il refusa de partir à l'assaut d'une position ennemie qu'il estima imprenable. Il en résulta un échange épistolaire acrimonieux avec le général D. H. Hill, le donneur d'ordre, et une demande en duel que ce dernier rejeta¹²⁴³. Toombs s'était juré de ne quitter l'armée qu'après avoir livré une grande bataille. Ce fut à Sharpsburg (17 septembre 1862) où, à la tête de 400 Géorgiens, il contint les assaillants nordistes pendant trois heures devant le pont qui enjambe la rivière Antietam et, d'une certaine manière, sauva l'armée confédérée. Blessé à la main au cours des combats, il partit en convalescence chez lui, puis démissionna de l'armée en mars 1863.

Dans les grades d'officier inférieurs, l'opposition à la loi connut de rares exceptions. Le cas le plus notable fut celui du colonel Benning, un politicien démocrate, juge assesseur de la cour suprême de Géorgie dans les années 1850 et vibrant partisan de la sécession, qui contesta ouvertement la constitutionnalité de la loi et refusa d'obéir aux ordres en rapport avec elle¹²⁴⁴. Il échappa de justesse à l'arrestation et à la cour martiale grâce à l'intervention de son cousin, le colonel Thomas Cobb. Ses qualités de soldat - il fut déterminant pendant la bataille de Sharpsburg - firent oublier cet épisode contestataire. En avril 1863, il fut nommé général¹²⁴⁵.

¹²⁴⁰ Cité par Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants*, *op. cit.*, vol. 1, p. 623.

¹²⁴¹ *Ibid.*, p. 625.

¹²⁴² Pleasant A. Stovall, *op. cit.*, p. 273.

¹²⁴³ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants*, *op. cit.*, vol. 1, p. 627.

¹²⁴⁴ L'anti-constitutionnalité était l'un des arguments soulevés par certains hommes politiques comme le Vice-Président Stephens ou encore le gouverneur de la Géorgie. En 1863, la constitutionnalité de la loi fut reconnue par toutes les cours suprêmes des Etats.

¹²⁴⁵ Larry Tag, *Generals of Gettysburg : The Leaders of America's Greatest Battle*, Savas Publishing, 1998, p. 235.

b - L'instauration d'un système dérogatoire dénoncé par le commandement : les exemptions, les détachements et les remplacements.

Le principe des exemptions était cohérent avec l'idée que la guerre ne se réduisait pas à l'emploi de forces sur le champ de bataille et qu'elle demandait la mise à contribution de toutes les composantes socio-professionnelles de la société. Préserver l'appareil économique et administratif sans lequel le pays sombrerait dans le chaos était la raison qui le légitimait. Ce n'est donc pas le principe des exemptions qui posait problème au commandement mais la multiplication des professions concernées. La règle d'octroyer des exemptions à certaines professions et à des citoyens frappés d'infirmités était admise dans les pays qui pratiquèrent l'enrôlement obligatoire. Sous le premier Empire, l'instruction générale sur la conscription du 1^{er} novembre 1811 rappelait et énonçait la liste des exemptés légaux. Lee lui-même en comprenait les ressorts et divisait la société en deux grands ensembles : les fermiers qui nourrissaient le pays et les soldats qui faisaient la guerre¹²⁴⁶.

Les campagnes militaires de l'été 1862 entamèrent durement le nombre des effectifs et, sur la suggestion du commandant en chef, un amendement fut voté le 27 septembre pour porter l'âge des conscrits à 45 ans - ce que Lee avait proposé dans son projet initial. En se fondant sur les chiffres du recensement de 1860, la classe d'âge concernée totalisait plus d'un million d'individus¹²⁴⁷. Quelques jours plus tard, le 11 octobre, une loi fut votée qui étendait l'exemption à de nouvelles catégories professionnelles¹²⁴⁸. La nouveauté la plus remarquable concernait les planteurs et les contremaîtres. Les planteurs estimaient avoir été les grands oubliés du dispositif d'exemption et firent pression sur le Congrès avec succès : une exemption fut adoptée profitant aux planteurs propriétaires d'au moins vingt esclaves ainsi qu'aux contremaîtres qui exerçaient sur deux plantations ou plus, distantes l'une des autres de moins de huit kilomètres, comptant vingt esclaves ou plus¹²⁴⁹. Dans les deux cas l'exemption jouait à la condition qu'aucun adulte blanc vivant dans la place ne fût exempt d'obligation militaire. La défense des intérêts particuliers des planteurs doit-elle être prise pour la cause principale de cette exemption ? Cela semble douteux. En Caroline du Nord, les contremaîtres bénéficiaient avant le 11 octobre 1862, et comme cela fut le cas pendant la Guerre d'Indépendance, d'une exemption garantie par une ordonnance de la convention. Dans cet Etat où la majorité des propriétaires d'esclaves avait rejoint l'armée, les contremaîtres étaient chargés de faire fonctionner

¹²⁴⁶ Elizabeth Brown Pryor, *Reading the Man : A Portrait of Robert E. Lee Through His Private Letters*, New York, Viking Penguin, 2007, p. 394.

¹²⁴⁷ *Population of the United States in 1860, Compiled from the Original Returns of the Eighth Census, Under the Direction of the Secretary of the Interior, by Joseph C. G. Kennedy, Superintendent of Census*, Washington, 1864, p. xvii. Le chiffre précis est 1 064 193. Il ne tient pas compte de la population mâle des Etats du Kentucky et du Missouri très largement occupés par les forces de l'Union.

¹²⁴⁸ O.R., série 4, 2, pp. 160-162.

¹²⁴⁹ *Public Laws of the Confederate States of America, passed at the Second Session of the First Congress ; 1862*, p. 79.

les exploitations et de garantir le bon rendement des productions agricoles vitales pour la subsistance de la population et des armées¹²⁵⁰. L'historien Walter L. Fleming, dans son étude sur la guerre civile et la reconstruction dans l'Etat de l'Alabama parue en 1905, rejetait toute idée que les planteurs aient cherché, par ce moyen, à se soustraire à leur devoir. Cette image aurait été diffusée par les citoyens-exemptés restés à l'arrière qui, en l'absence des plus capables, sculptaient l'opinion publique¹²⁵¹. En Caroline du Nord, il n'y eut que 120 exemptés sous ce régime. Malgré ce chiffre anecdotique, l'idée que la loi favorisait la classe aisée resta dominante dans la population de l'Etat¹²⁵². La décision du législateur de maintenir un contremaître dans les exploitations était légitimée par un argument économique ainsi que par la crainte que la déclaration d'émancipation de Lincoln (22 septembre 1862) ne déclenchât un mouvement de révolte chez les esclaves et que ceux-ci se livrassent à des exactions criminelles. Les rapports faisant état de soulèvements d'esclaves se multiplièrent à l'automne 1862¹²⁵³.

Quoi qu'il en soit, le droit d'exemption resta controversé et, dans une large mesure, incompris par les représentants de la catégorie sociale la plus représentative, les fermiers, qui étaient le plus souvent dépourvus d'esclave. Beaucoup d'entre eux y virent l'expression d'une inégalité fondée sur la richesse et, comme l'écrit le soldat O. Goddin de Caroline du Nord, « une distinction entre le riche (qui avait un but pour se battre) et le pauvre qui se bat pour ce qu'il n'aura jamais¹²⁵⁴ ». En octobre 1864, le général Bragg recevait une missive dans laquelle l'auteur affirmait : « C'est un fait reconnu et dangereux que les pauvres, les hommes sans influence ne sont jamais abusivement exemptés comme le sont ceux qui ont de grosses ressources et le bras long¹²⁵⁵ ».

Sur la question des exemptés, les pouvoirs exécutifs et législatifs entretenirent des désaccords non pas sur le principe de leur existence, mais sur leur ampleur¹²⁵⁶. De plus, ils s'affrontèrent sur la question de la légitimité, à savoir qui du Congrès ou du gouvernement devait être l'autorité détentrice de ce droit. Davis jugea l'approche soutenue par le Congrès trop libérale et voulut que ce droit relevât de sa seule autorité. La commission de la chambre compétente sur les questions militaires accueillit

¹²⁵⁰ O.R., série 4, 1, p. 977 et 1106.

¹²⁵¹ Walter L. Fleming, *Civil War and Reconstruction in Alabama*, New York, The Columbia University Press, 1905, pp. 101-102.

¹²⁵² Joe A. Mobley, *“War Governor of the South” : North Carolina’s Zeb Vance in the Confederacy*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 52.

¹²⁵³ Drew Gilpin Faust, *Mothers of Invention : Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1996, p. 58.

¹²⁵⁴ Cité par Brenda Chambers McKean, *Blood and War at my Doorstep : North Carolina Civilians in the War Between the States*, Vol. I, Xlibris Corporation, 2011, p. 380.

¹²⁵⁵ Cité par Judith Lee Hallock, in *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, vol. 2, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1991, pp. 177-178.

¹²⁵⁶ Un conflit opposa également l'exécutif aux gouverneurs. Sous la pression des gouverneurs, qui virent dans la prérogative de l'exemption un moyen commode d'assurer la pérennité de leur administration civile, le Congrès rendit éligible à l'exemption tous les agents des Etats par la loi du 1^{er} mai 1863.

favorablement la doléance présidentielle et recommanda une proposition de la loi en ce sens aux parlementaires¹²⁵⁷. Mais pour les Représentants, l'exécutif était objet de méfiance. Souscrire à sa volonté, c'était se mettre en situation d'allégeance, c'était effacer les dernières traces encore visibles du droit des Etats et remettre à Davis les clés d'un despotisme militaire¹²⁵⁸. Le pouvoir discrétionnaire exorbitant que la chambre refusa au commandant en chef à l'hiver 1862-1863 le fut à nouveau un an plus tard.

Cependant, les critiques étaient trop vives pour être ignorées par les parlementaires et le 1^{er} mai 1863, ceux-ci modifièrent les termes de l'exemption : « Pour la surveillance et la gestion des esclaves, sera exemptée une personne de chaque ferme ou plantation de 20 esclaves ou plus dont est propriétaire exclusif un mineur, un simple d'esprit, une femme seule, ou une personne en activité dans l'armée ou la marine¹²⁵⁹ ». Les parlementaires baissèrent ce seuil à quinze dans une loi du 17 février 1864. Du point de vue du simple soldat, le principe, même amendé dans le sens d'une plus grande rigueur, resta difficilement acceptable. Il ne l'était pas moins pour le général D. H. Hill. « Il y en a, s'emporta-t-il en mai 1863, qui déclarent posséder vingt nègres, les mêmes pourraient avec raison prétendre disposer d'une quantité infinie de lâcheté¹²⁶⁰ ».

Mais le rapport de force entre l'exécutif et le législatif tourna à l'avantage du premier en février 1864 sous la pression d'un contexte militaire dégradé où les besoins en hommes étaient primordiaux. Les élus comprirent alors qu'il était suicidaire de laisser en dehors du champ de la conscription un si grand nombre d'individus. La loi du 17 février 1864 peut être considérée comme un tournant¹²⁶¹. S'ils n'étaient toujours pas disposés à abandonner leur prérogative au Président, les parlementaires acceptèrent toutefois de réduire le champ d'application de la loi de moitié, la réservant aux personnels des services publics et aux professions libérales, et accrurent le droit d'intervention de Davis et du ministre de la Guerre. Ces derniers pouvaient, sous certaines conditions, exempter ou détacher certaines personnes issues des catégories sorties du dispositif. Etaient visés les conscrits qui garantissaient « la production des céréales et l'approvisionnement de l'Armée et des familles des soldats », et les contremaîtres, fermiers et planteurs dont le maintien dans une activité agricole serait plus profitable pour le pays que leur intégration dans les armées¹²⁶².

¹²⁵⁷ Wilfred Buck Years, *The Confederate Congress*, Athens, The University of Georgia Press, 1960, p. 80.

¹²⁵⁸ *Idem*.

¹²⁵⁹ *The Statutes at Large of the Confederate States of America, Passed at the Third Session of the First Congress, 1863*, éd. James M. Matthews, Richmond, R. M. Smith, 1863, p. 158.

¹²⁶⁰ Cité par Albert Burton Moore, *Conscription and Conflict in the Confederacy*, *op. cit.*, p. 71.

¹²⁶¹ *Ibid.*, p. 84.

¹²⁶² O.R., série 4, 3, pp. 179-180.

Déploré en interne, dans les milieux militaires, le recours à l'exemption fut contesté avec force en externe, dans certains Etats. La contestation vira même à la crise ouverte en Caroline du Sud où la législature s'était hâtée d'adopter un système de conscription avant le vote de la loi du 16 avril 1862. Dans le cadre juridique ainsi aménagé par le Conseil exécutif de l'Etat, une hiérarchie s'exerçait qui donnait aux exemptions prévues par la loi de l'Etat la primauté sur la conscription nationale. Une personne conscriptible selon les termes de la loi confédérée pouvait donc faire prévaloir sa qualité d'exempté. Pour annuler l'intention du gouverneur et des élus de prendre un ordre qui aurait pour effet de bloquer la mise en œuvre de la loi, le Président Davis fit le choix de s'adresser directement à eux. La fonction du propos était de construire une causalité politique, d'asseoir la légitimité de la décision législative mise en forme par le gouvernement. Avec une sobriété aiguisée par une prudence calculée, Davis, après en avoir appelé à leur « patriotisme bien connu et pleinement reconnu et [leur] dévotion à la cause commune », exclut l'approche indignée, feignant plutôt la surprise. « J'hésite, écrit-il, à vous attribuer le dessein de maintenir [votre décision] et j'entretiens toujours l'espoir de m'être mépris sur vos intentions ». La suite est une habile argumentation pour donner à ses lecteurs une représentation du réel à laquelle ils se dérobaient et marquer le caractère permissif de leur démarche :

Si un Etat pouvait selon son bon vouloir dégager ses citoyens des obligations militaires... [cela] équivaudrait à dénier au Gouvernement confédéré le droit d'exercer son pouvoir délégué et ferait d'une confédération une forme impraticable de gouvernement [...] le conflit direct entre les exécutifs constitue une situation si grave et suggère des conséquences si désastreuses que je suis certain que vous ne pouvez les envisager sans un profond sentiment d'inquiétude.¹²⁶³

L'effort présidentiel fut efficace. En réduisant, sans flamboyance rhétorique particulière, la menace d'une friction politique à l'éclosion d'un chaos institutionnel et militaire, Davis avait atteint son but. Le gouverneur et les élus entendirent raison pour cette fois et renoncèrent à leur projet. Lorsqu'à la fin de l'année 1864 se précisaient l'avancée des troupes nordistes sur le territoire de la Caroline du Sud, les élus abandonneraient toute allégeance au Gouvernement. Ceux-ci dotèrent leur arsenal législatif de mesures d'exemption particulièrement libérales dont les conséquences furent, écrivait le superintendant John S. Preston, chef du bureau de la conscription, « de rendre caduque la loi existante du Congrès et de prévenir toute loi future du Congrès portant sur le recours des citoyens de Caroline du Sud pour accroître notre armée¹²⁶⁴ ». Le 30 avril 1864, il recensait 26 472 exemptés¹²⁶⁵ ; en février 1865 leur nombre atteignait 67 054¹²⁶⁶.

¹²⁶³ O.R., série 4, 2, pp. 73-75.

¹²⁶⁴ O.R., série 4, 3, p. 979.

¹²⁶⁵ O.R., série 4, 3, p. 363. Ce chiffre ne prenait pas en compte la Caroline du Nord.

¹²⁶⁶ *Ibid.*, p. 1103.

La gestion des exemptions doit être considérée comme un échec pour le commandant en chef. Malgré un diagnostic partagé avec le Congrès pour reconnaître les abus des exemptions, il ne sut s'accorder avec lui sur les termes d'un règlement. Le commandant en chef dut même user de ses pouvoirs constitutionnels pour contrer l'action du législateur quand il la jugeait récusable. En juin 1864, il mit son veto à une résolution élargissant l'exemption aux éditeurs de revues et de périodiques ainsi qu'à leurs salariés. Le message qu'il adressa au Sénat renvoyait à la gravité de la situation : « Je n'ai aucune raison d'exempter ces citoyens de leur devoir de défendre le pays [...] Maintenant que nos vies, notre liberté et notre indépendance sont menacés par la puissance de nos ennemis, que chaque citoyen en mesure de porter une arme devrait se trouver dans les rangs, je ne peux et estimerais imprudent de les ajouter à la liste des exemptés sans que cela soit d'une nécessité absolue¹²⁶⁷ ».

En définitive, faute de consensus, le principe fut maintenu jusqu'à la fin de la guerre. Le plus extraordinaire dans ce dossier intervint le 11 mars 1865 quand le Congrès adopta un projet de loi rejetant les recommandations présidentielles jugées trop radicales. Davis avait prôné l'abolition des exemptions professionnelles au motif, écrivit-il, qu'« elles procurent de larges facilités de violation, offrent la tentation ainsi que les moyens effectifs d'échapper au service par des méthodes frauduleuses et qu'elles sont l'un des principaux obstacles à l'efficacité de la loi de conscription¹²⁶⁸ ». Voilà qui en disait long sur l'état de cécité des parlementaires à propos de la situation militaire sudiste. A moins qu'ayant compris que le sort de la Confédération était scellé ils voulurent montrer avec cette ultime rebuffade leur attachement viscéral à un principe dont ils avaient été, après tout, les grands promoteurs et les gardiens. Le Congrès n'avait pas plié et avait ignoré la volonté du commandant en chef d'adopter une législation plus sélective et énergique.

La loi de conscription avait très rapidement déstabilisé les rouages de l'appareil économique confédéré désormais dirigé vers l'effort de guerre. Dès le 23 mai 1862, l'intendant-général Myers adressa un message alarmiste au ministre de la Guerre :

Les carences dans les magasins de vivres ont été, dans une large mesure, occasionnées par l'interférence de la loi de conscription dans les accords avec les manufacturiers sous contrat. En raison de sa mise en application, ils ont été privés du service de leurs employés dans des proportions telles que cette loi les a rendus incapables d'exécuter les contrats signés avec ce ministère pour l'approvisionnement continu en fournitures diverses absolument vital pour l'Armée.¹²⁶⁹

¹²⁶⁷ O.R., série 4, 3, pp. 472-473.

¹²⁶⁸ *Ibid.*, p. 796.

¹²⁶⁹ O.R., série 4, 1, p. 1127.

La parade à cette interférence fut le détachement, système permettant de soustraire le conscrit à ses obligations militaires pour le nommer sur un poste indispensable au bon fonctionnement de services logistiques ou manufacturiers sous contrat. A l'origine, ce droit n'était pas d'émanation législative. Le ministère de la Guerre se l'arrogea à l'été 1862 pour fournir des ouvriers qualifiés aux usines de construction d'armes. Le législateur donna en octobre 1862 une base légale à la politique de détachement et identifia les citoyens concernés : employés et mécaniciens des usines d'armement et de fournitures militaires gouvernementales ou sous contrat. Ces citoyens qualifiés étaient enrôlés puis aussitôt détachés¹²⁷⁰.

Le dispositif échoua pour quatre raisons essentielles. La première incombait au ministre. La définition du détaché qu'il lui appartenait de formuler avec la plus grande précision était particulièrement floue et ouvrait sur une liberté d'appréciation large : « les artisans compétents, les spécialistes et les hommes de science, et ceux actuellement indispensables pour l'entretien et l'approvisionnement des armées¹²⁷¹ ». Profitant de cette opacité, beaucoup de citoyens se découvrirent une qualité d'indispensable. A ce travers administratif, il fallait ajouter des considérations plus humaines : les principaux concernés, les travailleurs agricoles, n'étaient pas enclins à troquer leur outils contre un mousquet et à s'engager dans un conflit de plus en plus meurtrier ; les demandes de détachement provenaient de civils qui n'hésitaient pas à recourir à de faux témoignages pour faire profiter leurs proches ou amis du système et mettre en valeur leur propre service ; la possibilité pour ceux dont la demande était rejetée de multiplier les recours auprès de fonctionnaires complaisants et attentifs à leur requête permettait de retarder leur incorporation pendant plusieurs mois¹²⁷². Les abus s'étaient multipliés de sorte que le nombre de détachés était sans rapport avec les besoins réels. Le ministère en convint lui-même car il donna le 5 septembre 1862 pour instruction au Bureau de conscription d'obtenir la liste précise de toutes les personnes détachées dans les services gouvernementaux, avec leur âge, leur condition physique, leurs attributions¹²⁷³.

Ces défaillances impactèrent directement la puissance de l'armée confédérée à l'été 1864. En juillet, le lieutenant-colonel Anderson rendit au général Bragg un rapport très critique sur le système de conscription qu'il venait d'inspecter en Caroline du Nord. Un point l'indigna particulièrement : les hommes qui déposaient un recours après avoir vu leur demande de détachement rejetée par les agents locaux étaient autorisés à retourner dans leur foyer le temps que leur appel fut examiné à Richmond. Dans la plupart des cas, le rejet initial était confirmé. Ces lenteurs procédurales étaient

¹²⁷⁰ O.R., série 4, 2, p. 167.

¹²⁷¹ Albert Burton Moore, *Conscription and Conflict in the Confederacy*, op. cit., p. 91.

¹²⁷² *Idem*.

¹²⁷³ O.R., série 4, 2, p. 792.

selon Anderson injustifiées et eurent pour conséquence de permettre à des milliers de conscritsibles « de passer tranquillement l'été chez eux au moyen de requête fantaisiste » au lieu de prendre part au combat en Virginie¹²⁷⁴. Le général Kemper affirmait le 26 juillet 1864 que dans l'Etat de Virginie 8 000 hommes étaient en position de détachement et que 25 000 demandes étaient en cours d'examen¹²⁷⁵. Il suggéra que ces hommes fussent intégrés dans des compagnies de réservistes pour y recevoir une instruction militaire et intervenir en cas de menace militaire dans leur comté. Une idée que le ministre de la Guerre Seddon (nommé le 21 novembre 1862 après la démission de Randolph) approuva. Le juge Magrath plaida auprès de Davis pour une modification du dispositif qui permettrait ainsi, avec les détachés de la Géorgie et des deux Caroline, de lever une armée de 20 000 à 30 000 soldats¹²⁷⁶.

L'exercice par l'exécutif du droit de détachement fut une source de déploration pour les armées. Pour ne pas alourdir notre analyse de témoignages répétitifs sur cette question, nous nous contenterons de citer deux témoignages émanant de deux autorités averties. Le premier était celui de Robert Lee. Dans un message au ministre de la Guerre daté du 11 juillet 1862, le général désapprouvait les décisions de détachement prises sans consultation préalable de son état-major. De plus, il doutait de leur légitimité : « Je crains que les officiers et les soldats soient assignés à de tâches spéciales sur la base de demandes individuelles pour lesquelles la notion d'intérêt général n'est pas suffisamment étudiée¹²⁷⁷ ». Le deuxième émanait de la commission des affaires militaires du Sénat. Etabli moins d'un mois avant la reddition de Lee à Appomattox le 9 avril 1865, son rapport pouvait se voir reconnaître des allures testamentaires. On lisait que « l'expérience avait montré que le droit de détachement tel qu'il fut exercé jusqu'ici avait fourni plus d'immunités inutiles que la législation très encadrée sur les exemptions. La commission était d'avis que le système des exemptions avait développé de sérieux abus ; que cet avis était général et tendit à créer "mécontentement et jalousie dans l'Armée" et le pays ...¹²⁷⁸ ».

Au sein du commandement, c'est aussi vers le principe de substitution que se tourna le fort du mécontentement. Ce principe, prévu par la loi du 16 avril 1862, autorisait les hommes éligibles à la conscription à se faire remplacer à prix d'argent par d'autres, non éligibles ; le prix, comme c'est le cas pour un contrat privé dans lequel le gouvernement ne s'immisçait pas, était discuté entre les deux partis et varia considérablement de quelques centaines de dollars au début à plusieurs milliers dans

¹²⁷⁴ O.R., série 4, 3, p. 539.

¹²⁷⁵ *Ibid.*, p. 558.

¹²⁷⁶ *Ibid.*, p. 652.

¹²⁷⁷ WPRL, p. 230.

¹²⁷⁸ O.R., série 4, 3, p. 1145.

les derniers mois de 1863¹²⁷⁹. Ce dispositif produisit, de l'avis de tous les protagonistes, des effets délétères irréparables. Quatre mois à peine après le vote de la loi, le ministre de la Guerre s'émut des conséquences du privilège de substitution : « Se procurer des remplaçants est devenu un commerce ordinaire. Les hommes ainsi obtenus sont généralement inaptes au service et désertent souvent¹²⁸⁰ ». Il est vrai qu'attirés par l'appât d'un gain facile les candidats étaient nombreux et que, peu scrupuleux, ils abandonnaient le service actif à la première occasion pour renouveler l'opération avec un nouveau tiers. Les étrangers s'étaient fait une spécialité de ces transactions de sorte que le ministre leur interdit d'être remplaçant. Des généraux leur accordaient si peu de vertus qu'ils refusèrent de les prendre sous leur commandement. C'était le cas du général Hindman dans le district du Trans-Mississippi. Elle imposa également l'idée dévastatrice sur un plan psychologique qu'il existait une conscription de classe, que les plus riches pouvaient échapper aux souffrances de la guerre et s'exonérer du prix du sang. Le remplacement soulevait de surcroît une contradiction majeure : comment proclamer l'égalité de tous les citoyens devant le service militaire et insuffler dans le corps civil un esprit militaire ardent si l'on autorisait un certain nombre, privilégiés par la fortune, à engager un tiers pour servir sous le drapeau confédéré ?

Le ministre de la Guerre donna un large écho à la réprobation du commandement opérationnel dont il reprit les principaux arguments dans son rapport annuel en date du novembre 1863 : la loi était un facteur d'affaiblissement des armées ; les remplaçants étaient des soldats peu fiables qui venaient, le plus souvent, grossir la masse des déserteurs. Il souligna que le conscriptible qui se faisait remplacer jouissait d'un « privilège » qui ne l'exonérait pas de tout devoir militaire et plaida pour qu'ils fussent versés dans les rangs de la milice de l'Etat. « Un homme ne peut plus, insista-t-il, par l'octroi d'un privilège ou la conclusion d'un contrat, échapper à sa plus haute obligation de défendre son pays contre l'invasion et la ruine...¹²⁸¹ ». En 1863, on considère que 100 000 hommes en âge de combattre avaient recouru à ce mode d'échappatoire¹²⁸². La prise de conscience était générale. La législature du Mississippi envoya le 28 décembre 1863 une résolution demandant au Congrès l'abrogation du dispositif de remplacement¹²⁸³. Le même jour, le Congrès mit un terme à la possibilité pour toute personne éligible au service militaire de recourir au remplacement. Huit jours plus tard, les parlementaires écrivirent l'épilogue de cette funeste pratique en précisant que le fait pour un citoyen d'avoir fourni un remplaçant ne l'exonérait pas d'être enrôlé¹²⁸⁴. L'exemple français, s'il

¹²⁷⁹ Albert B. Moore, *op. cit.*, pp. 29-30.

¹²⁸⁰ O.R., série 4, 2, p. 45.

¹²⁸¹ *Ibid.*, pp. 996-997.

¹²⁸² Ian Drury, *Confederate Infantryman 1861-65*, Oxford, Osprey, 1993, p. 30.

¹²⁸³ *Journal of the Congress of the Confederate States of America*, vol. 6, p. 568.

¹²⁸⁴ *The Statues at Large of the Confederate States of America, Passed at the Fourth Session of the First Congress, 1863-4*, éd. James M. Matthews, Richmond, R. M. Smith, 1864, p. 172.

avait été réfléchi, aurait pu mieux inspirer le législateur. En France, le principe du remplacement connu des vicissitudes et des critiques. Introduit dans la législation militaire par la loi du 28 germinal an VII (17 avril 1799), il fut abrogé trois mois, avant d'être réintroduit l'année suivante. Le Consul Bonaparte le maintint avant d'en faire un droit par la loi du 28 floréal an X (18 mai 1802) pour « rassurer le bourgeois », les élus sudistes pour rassurer les propriétaires d'esclaves.

c - L'élection des officiers : un principe inscrit dans la loi vivement critiqué par le commandement.

Mais, si l'on en croit Marshall, aide-de-camp de Lee, les « défauts mortels » de la loi étaient ailleurs : dans le droit donné aux soldats de désigner leurs officiers avant l'expiration de leur engagement initial, de s'engager dans l'arme de leur choix, enfin dans le maintien du système de l'élection pour pourvoir les postes vacants d'officiers¹²⁸⁵. Ces dispositions avaient été âprement défendues par les opposants à la conscription¹²⁸⁶. La pratique électorale était déjà inscrite dans la loi du 11 décembre 1861. A son sujet, Emory Upton, promu général de l'Union à la fin de la guerre et auteur à l'aube du 20^{ème} siècle d'une histoire militaire des Etats-Unis, parla de « monstruosité » et écrivit que la loi aurait mérité d'être appelée « loi de désorganisation et de dissolution de l'Armée provisoire¹²⁸⁷ ». Soulignons que la virulence du propos n'est pas étrangère au fait que son auteur était un militaire de carrière - il fut promu au grade de général de division des volontaires en octobre 1864 - en parfaite capacité de ressentir les effets d'une telle pratique. Pour Marshall, elle affaiblissait l'encadrement de la troupe, conduisant au remplacement d'officiers compétents, aguerris, par « des hommes, inexpérimentés, novices, parmi lesquels beaucoup n'avaient aucun mérite militaire, mais jouissaient seulement de la qualité douteuse d'être populaires auprès des électeurs¹²⁸⁸ ». Ce constat était partagé par les simples soldats comme John Worsham : « La réorganisation de l'armée, écrivit-il, fut pour nous un grand malheur. Beaucoup de bons officiers furent éjectés et des hommes populaires furent élus à leur place. Dans bien des cas, les élus étaient inaptes à ces fonctions¹²⁸⁹ ». Ces arguments furent à quelques nuances près développés pendant la Révolution française par des officiers volontaires hostiles à l'élection militaire. « Par ce mode... se plaignit l'un d'entre eux en 1794, celui qui désire son avancement est obligé de ralentir son service en passant mil choses aux soldats pour lesquels il faudrait le punir. De là naissent par conséquent l'indiscipline et

¹²⁸⁵ *An Aide-de-Camp of Lee, op. cit.*, p. 34.

¹²⁸⁶ Wilfried Buck Years, *The Confederate Congress*, Athens, The University of Georgia Press, 1960, p. 65.

¹²⁸⁷ Emory Upton, *The Military Policy of the United States*, Washington, 1904, pp. 460-461.

¹²⁸⁸ *An Aide-de-Camp of Lee, op. cit.*, p. 34.

¹²⁸⁹ John H. Worsham, *One of Jackson's Foot Cavalry : His Experience and What He Saw During the War 1861-1865*, New York, The Neale Publishing Company, 1912, pp. 74-75.

l'insubordination¹²⁹⁰ ». Ce système reposait davantage sur la capacité à se préserver de l'impopularité et à ne pas fâcher, par un excès d'autorité, l'esprit individualiste du soldat sudiste que sur le mérite. Dans son étude sur l'armée de Lee, l'historien Joseph Glatthaar souligne que les soldats confédérés avaient hérité de la société dans laquelle ils naquirent et grandirent des valeurs propres à l'honneur sudiste, « virilité, indépendance, courage, solidarité familiale, estime ». A ces valeurs s'ajoutaient des traits de caractère moins adaptés aux nécessités d'une guerre menée contre un adversaire nanti de ressources humaines et matérielles très supérieures : « un manque de discipline, particulièrement chez les plus aisés, un esprit de débauche et d'autosatisfaction¹²⁹¹ ». Pour beaucoup, le passage de la vie civile à la vie militaire fut douloureux et l'acte de structurer leur univers avec des piliers comportementaux inconnus, comme une stricte discipline, fut une épreuve compliquée.

Le point le plus critiqué par le haut commandement fut le maintien du principe électif pour remplacer les officiers subalternes promus au grade supérieur. Ces officiers occupaient des positions d'autorité, ils étaient les garants de la discipline, de la fluidité, de la cohésion des régiments pendant les combats. Le soldat, a écrit Ardant du Picq, « c'est l'homme de la réalité... de chair et d'os, il est corps et âme ; et, si forte souvent que soit l'âme, elle ne peut dompter le corps à ce point qu'il n'y ait révolte de la chair et trouble de l'esprit en face de la destruction¹²⁹² ». Pour lui épargner ces vicissitudes invalidantes, manifestation d'un instinct bien légitime, le soldat devait être encadré, formé, instruit et soumis à une discipline ferme. « Est grande, ajoutait du Picq, l'influence morale de la solidarité établie par la discipline et rendue possible et efficace dans le combat par l'organisation et les dispositions de soutien mutuel¹²⁹³ ». Parfaitement informé du rôle déterminant que jouaient les officiers subalternes, Lee se lamenta de cette disposition dont l'effet fut de les décourager d'accomplir leur devoir avec la plus haute rigueur afin de continuer de s'attacher la considération de leurs hommes, de capter leur faveur et de ne pas compromettre leur chance de promotion¹²⁹⁴. Le commandant du Département de l'Ouest, Braxton Bragg, se fit également critique et dénonçait ses effets pernicieux en juillet 1862 :

Les élections sont souvent invalidées par les commissions compétentes ou par de nouvelles élections, et, dans bien des cas, les élus ont décliné alors que dans certaines compagnies et certains régiments il y a un manque d'officiers à la hauteur et convenables. Dans l'intervalle, il en a résulté confusion et démoralisation, ce qui pourrait paraître grotesque si ce n'était les graves conséquences imminentes.¹²⁹⁵

¹²⁹⁰ Cité par Blaufarb Rafer, "Démocratie et professionnalisme : l'avancement par l'élection dans l'armée française, 1760-1815", in *Annales historique de la Révolution française*, n° 310, 1997, p. 622.

¹²⁹¹ Joseph T. Glatthaar, *General Lee's Army : From Victory to Collapse*, New York, Free Press, 2008, p. 176.

¹²⁹² Ardant du Picq, *Etudes sur le combat*, op. cit., p. 8.

¹²⁹³ *Ibid.*, pp. 90-91.

¹²⁹⁴ *An Aide-de-Camp of Lee*, op. cit., p. 36.

¹²⁹⁵ O.R., 17 :2, p. 647.

Avec ce mode de sélection par le libre choix des soldats du rang, l'officier n'était pas assuré de monter en grade par ses seuls talents et mérites. Le risque de destruction de la discipline à travers la redistribution des postes d'officiers resta toutefois théorique. Très souvent les soldats avaient acquis une expérience suffisante pour ne pas confier ces postes à des intrigants, des opportunistes mais à des hommes qui laissaient entrevoir des aptitudes au commandement¹²⁹⁶.

L'attitude du Congrès déplut à Robert Lee. Il ne s'en ouvrit jamais publiquement et, moins encore fut-il tenté de défier le Corps législatif. Son attitude lui était dictée par sa conception du rapport entre la sphère militaire et politique. La sujétion de l'autorité militaire au pouvoir politique était chez lui un principe intangible fermé à la discussion. Il prit toujours grand soin de se tenir à l'écart des affaires civiles et de ne pas verser dans le débat politique, limitant le champ de ses responsabilités aux questions militaires. On ne vit rien dans la relation entre Lee et Davis de comparable avec celle qu'entretenaient McClellan et Lincoln. Cette discrétion lui fut reprochée à un moment où le climat militaire était dégradé. Un journal de Richmond s'emporta après la bataille de la Wilderness, en mai 1864 : « Quand parlera-t-il [Lee] ? N'a-t-il donc rien à dire ? Que pense-t-il de notre situation ? S'exprimerait-il que le pays serait suspendu à ses paroles !¹²⁹⁷ ». L'interférence la plus visible du général dans l'espace politique intervint à la fin de la guerre quand il milita pour l'enrôlement des noirs dans les armées confédérées. C'est dans sa correspondance privée que l'on peut trouver trace de ses récriminations, comme dans cette lettre adressée à son fils le 28 février 1863 : « Qu'a fait le Congrès pour parer à l'urgence, je devrais même dire au danger extrême, dans laquelle nous nous trouvons ? Que je sache, concocter des projets de loi pour exempter certaines catégories de personnes du service obligatoire, en transférer d'autres en dehors du service actif où ils espèrent ne jamais avoir à faire la guerre¹²⁹⁸ ».

d - L'expérience de la conscription dans l'Ouest : une épreuve conflictuelle entre le commandement opérationnel et l'autorité administrative.

La mise en œuvre de la conscription dans l'Ouest mérite notre intérêt car elle montre comment, pour faire face au péril que représentait la faiblesse numérique des forces confédérées et pallier les carences du dispositif gouvernemental de conscription dans cette région, le commandement apporta ses propres réponses. Elle l'est pour une seconde raison : malgré leur réussite, ces réponses suscitérent

¹²⁹⁶ Joseph T. Glatthaar, *General Lee's Army, op. cit.*, p. 87.

¹²⁹⁷ Cité par Edward A. Pollard, *Life of Jefferson Davis : With a Secret History of the Southern Confederacy, Gathered "Behind the Scenes in Richmond"*, Philadelphia, National Publishing Company, 1869, p. 429.

¹²⁹⁸ John Williams Jones, *Life and Letters of Robert Edward Lee : Soldier and Man*, New York, The Neale Publishing Company, 1906, p. 227.

la désapprobation d'un pouvoir exécutif non enclin à laisser des initiatives se développer en dehors du cadre légal qu'il avait tracé.

Le vote de la loi du 16 avril 1862 avait été un acte fondateur. Restait à mettre en place une organisation capable de faciliter sa mise en œuvre afin que le commandement opérationnel en ressentît rapidement les premiers effets. Mettre les conscrits en situation de combattre dans les plus courts délais était le principal défi que devait relever l'exécutif. A cette fin, des officiers enrôleurs, commandant ou de grade supérieur, furent détachés dans chaque Etat, et des camps d'instruction au nombre maximum de deux par Etat furent installés pour accueillir et entraîner les recrues¹²⁹⁹. Mais « l'appel aux armes fut si déplaisant », dut reconnaître le ministre dès septembre 1862, que ces camps furent réduits à des points de rendez-vous pour les conscrits qui furent, au grand mécontentement de l'Armée, aussitôt envoyés dans leurs unités sans recevoir d'instruction militaire¹³⁰⁰. Ce qui retint surtout l'attention des représentants des Etats de l'Ouest, et qui déclencha leur mécontentement, ce fut la faible activité des bureaux dans leur juridiction alors que dans les Etats de la façade atlantique l'activité y était plus dense. Le gouverneur de l'Alabama, John Shorter, aurait parlé à leur sujet de « fumisterie et de blague¹³⁰¹ ». Les militaires se rendirent à la même évidence.

Dans le District du Trans-Mississippi¹³⁰², le général Hindman, qui en avait la charge depuis le 27 mai 1862, avait hérité de son prédécesseur d'une situation tendue sur le plan intérieur et périlleuse sur le plan extérieur. Partisan indomptable de la théorie du droit des Etats, le gouverneur de l'Arkansas avait accusé le 5 mai, non sans raison reconnaissons-le, le gouvernement de Richmond « de refuser ou de négliger de protéger la population », et avait menacé, si l'Arkansas était « abandonné à son destin », de rompre son alliance avec la Confédération afin de lui permettre de « se construire un nouveau destin plutôt que d'être soumis »¹³⁰³. Hindman arrivait avec un langage dont la population mesura très vite le haut degré de fermeté et d'exigence. Dans le message qu'il lui adressa le 31 mai, le nouveau commandant fit sensation, les mots claquaient comme des oukases :

Je suis venu pour chasser l'envahisseur ou périr en tentant de le faire. Pour remporter la victoire, chaque soldat, chaque citoyen devra remplir son devoir. Dans l'armée, la discipline doit prévaloir... chaque officier exécutera les ordres avec rapidité, fidélité et courage ; chaque soldat obéira aux ordres sans poser de question et sans sourciller quelles que soient les difficultés qu'ils comportent. [...] Les citoyens doivent montrer une détermination sans faille pour soutenir l'armée..., adhérer à la cause confédérée peu importe les difficultés, soutenir notre monnaie,

¹²⁹⁹ O.R., série 4, 1, p. 1097.

¹³⁰⁰ O.R., série 4, 2, p. 78.

¹³⁰¹ Walter L. Fleming, *Civil War and Reconstruction in Alabama, op. cit.*, p. 100.

¹³⁰² Créé le 26 mai 1862, il regroupait les Etats du Missouri, de l'Arkansas, du Texas, le Territoire indien - actuel Oklahoma - et la partie de la Louisiane à l'Ouest du Mississippi.

¹³⁰³ Alfred H. Guernsey et Henry Mills Alden, *Harper's Pictorial History of the Civil War*, Chicago, The Puritan Press Co., 1894, p. 218.

écraser l'esprit d'extorsion et de spéculation et sacrifier pour la liberté tous les biens de valeur pour l'ennemi qui pourraient tomber entre ses mains.¹³⁰⁴

En plus d'être confronté à un exécutif local ombrageux, Hindman devait faire face à la menace d'une armée yankee prête à marcher sur Little Rock, la capitale de l'Etat. Quand il prit ses fonctions, le général nordiste Curtis contrôlait, depuis la victoire à Pea Ridge (6-8 mars 1862), le sud du Missouri et le Nord-Ouest de l'Arkansas. Pour s'opposer aux envahisseurs, le commandant confédéré ne disposait que de huit compagnies d'infanterie et de 1 500 cavaliers malades pour la plupart. La loi lui interdisant de lever de nouvelles troupes, il ne pouvait compter que sur l'effet de la conscription pour renforcer celles existantes. La loi sur la conscription servit dans un premier temps ses desseins. Il la brandit pour obtenir du gouverneur de l'Arkansas qui s'y opposait de transférer, sous le régime du volontariat, la milice de l'Etat dans l'armée sudiste. Il mettait ainsi un terme à la juxtaposition de deux organisations militaires concurrentes. Le nombre d'hommes acceptant d'être transférés fut si faible que pour prévenir d'autres désagréments, le général s'empressa de faire mettre quatre régiments au service de la Confédération¹³⁰⁵.

Le tableau militaire, tel que Hindman le voyait, était des plus sombres. Peut-être même noirci plus que raisonnablement. Il avait la forme d'un effet domino aussi inéluctable que désastreux : la prise de Little Rock entraînerait celle du reste de l'Etat et du Territoire indien ; la reconquête du Missouri serait chimérique ; la Louisiane et le Texas seraient exposés « aux plus grands malheurs ». Parce qu'il ne pouvait y avoir de guérison devant une telle calamité, il fallait empêcher qu'elle survînt. Et pour cela, Hindman avait besoin d'une armée, au plus vite. Considérant que « la finalité de toute loi est la sécurité publique et que l'évidente nécessité de s'affranchir de la lettre de la loi... fera plus que me justifier aux yeux de mes supérieurs et des patriotes intelligents, partout¹³⁰⁶ », il décida d'outrepasser ses pouvoirs. Le commandant leva et organisa une nouvelle armée. En plus des personnes exerçant une fonction judiciaire, administrative ou un mandat politique, il sélectionna les corps de métier assujettis à l'exemption en fonction du rôle qu'ils pouvaient tenir dans le soutien d'une activité économique tournée vers la guerre : les ouvriers de « l'industrie lainière, du coton, de l'armement, du sel, du cuir, céréalière, de confection d'équipements et de vêtements pour l'armée... ». Instruit de la problématique de l'encadrement des travailleurs serviles dans les plantations, il combla les lacunes de la loi (elle ne serait votée que le 11 octobre 1862) en fixant les conditions d'exemptions pour les contremaîtres : étaient déchargés de l'obligation militaire ceux travaillant sur des plantations dont

¹³⁰⁴ Cité par le Col. John M. Harrell, *Confederate Military History : A library of Confederate States Military History: Arkansas*, vol. 10.2, éd., Gen. Clement A. Evans, Atlanta, Confederate Publishing Company, 1899, p. 105.

¹³⁰⁵ *Report of Major General Hindman, of his Operations in the Trans-Mississippi District*, Richmond, 1864, p. 9.

¹³⁰⁶ *Ibid.*, p. 8.

étaient propriétaires « les veuves, les mineurs ou les officiers ou soldats entrés au service de la Confédération, quand aucune autre personne mâle de race blanche était en mesure de remplir cette charge ». Ce principe était assorti d'une condition : les champs devaient être ensemencés en céréales et en coton dans les limites fixées par la loi et employer au moins dix esclaves¹³⁰⁷. Il était impératif, aussi, de débarrasser le glaive de la conscription de ses scories qui entravaient son effort de rationalisation des recrutements et d'organisation des troupes. Hindman prit un ordre général le 2 juin 1862 qui bannissait des dispositions prévues par la loi confédérée : les officiers incapables, tout élus ou désignés qu'ils fussent, seraient démis de leur fonction et reversés dans le rang ; les remplaçants étaient refusés¹³⁰⁸. A l'exception des commandants de compagnies élus par les soldats dans les unités formées avant le 20 juin - un droit qui visait à faciliter le volontariat -, le général nomma les autres officiers de champ et les officiers d'état-major. Il déclara également la loi martiale et ordonna, au grand désarroi des planteurs, la destruction des balles de coton sur le point de tomber entre les mains de l'ennemi et le transport de celles restantes à plus de trente kilomètres de tout cours d'eau navigable¹³⁰⁹. Trop brutales, excédant pour le dernier point les instructions de son supérieur, le général Beauregard, ces méthodes furent réprochées par une partie de la classe politique et de l'élite économique et judiciaire locale. Le juge John W. Brown dénonçait les « actes tyranniques du pouvoir militaire¹³¹⁰ ». La Chambre des représentants s'en trouva également troublée et demanda à Davis, le 1^{er} septembre, de confirmer les allégations rapportées. Les alliés de Hindman et de sa politique de fermeté étaient nombreux, mais ils n'eurent pas raison du vent de la contestation qui souffla jusqu'au bureau du Président. Le commandant en chef retira au général son commandement en août 1862 et le champ d'autorité de Hindman fut réduit au seul District de l'Arkansas.

Le cas Hindman dévoilait les faiblesses psychologiques de la Nation Confédérée, au moins d'une partie d'entre elle, et les difficultés pour un commandement opérationnel de faire primer les intérêts militaires et stratégiques sur toute autre considération. Hindman s'efforça de lever une armée avec les pauvres moyens à sa disposition. Le faire rapidement dans le cadre de la loi en vigueur était une gageure. Il la viola pour imposer sa propre vision d'une conscription adaptée à la représentation qu'il se faisait de la réalité et de la conduite de la guerre. Mal lui en prit. La dureté de la méthode était incommode pour une partie de la population qui n'était pas prête à accepter les rigueurs de la loi martiale et les contraintes d'une conscription aux allures de réquisition. Elle était sourde à l'idée que la seule stratégie pour s'opposer à la menace yankee était de sacrifier une partie de son bien-être, de

¹³⁰⁷ O.R., 15, p. 781.

¹³⁰⁸ *Ibid.*, p. 780.

¹³⁰⁹ *Report of Major General Hindman, of his Operations in the Trans-Mississippi District, op. cit.*, p. 11.

¹³¹⁰ Cité par Diane Neal et Thomas W. Kremm, *The Lion of the South : General Thomas C. Hindman*, Macon, Mercer University Press, 1993, p. 133.

ses intérêts, de sa liberté et d'être en osmose avec l'appareil militaire. De son côté, le commandant en chef lâcha son général. Davis ne fit aucune référence dans ses mémoires à cette destitution. On peut croire qu'il agit à la fois pour ne pas s'aliéner la fidélité d'influents notables et parce qu'il ne pouvait souscrire à ce qu'un de ses généraux se substituât au législateur. Il capitula devant « les cris d'indignation des riches¹³¹¹ » sans toutefois pousser la sanction jusqu'à écarter Hindman de toute responsabilité dans la région.

Les critiques qu'inspira la politique du général Hindman ne pouvaient occulter les bons résultats obtenus : sous son impulsion une véritable armée avait été levée et organisée, forte en juillet 1862 de 12 000 fantassins, 6 000 cavaliers, 55 pièces d'artillerie, et entre 7 et 8 000 hommes en cours d'instruction militaire¹³¹². A la date où il fut remplacé par le général Magruder, qui laissa son poste à Holmes quelques jours plus tard, la menace des fédéraux était moins pressante. La tentative de Curtis pour s'emparer de Little Rock avait été un échec. Parallèlement à une armée régulière, Hindman avait autorisé la création de compagnies de partisans (rangers) comme une loi du 21 avril 1862 l'y autorisait¹³¹³. Conformément à son idée que la défense du pays était l'affaire de tous les citoyens, le général permit la constitution de « compagnies indépendantes montées ou à pied ». Ces petites bandes armées composées de 10 hommes, ouvertes aux individus non concernés par la conscription, opéreraient dans un secteur géographique restreint - celui dans lequel ses membres étaient domiciliés - pour y mener, de jour comme de nuit, des actions d'usure et de harcèlement contre l'ennemi qui devaient aller jusqu'à donner la mort. Dans son instruction du 17 juin Hindman leur donnait pour devoir de « tuer les pilotes et les servants de canonnières fluviales...¹³¹⁴ ». Ralenti par l'action de ces unités très mobiles, Curtis ne put établir avant le 15 juillet sa jonction avec la flottille envoyée le 17 juin à sa rencontre sur la rivière White pour réapprovisionner ses hommes. La capitale de l'Arkansas était alors devenue une place forte contre laquelle le nordiste préféra ne rien tenter. Quelques mois plus tard, toujours dans l'Ouest, un autre général, animé d'une même volonté de renforcer coûte que coûte l'Armée du Tennessee, allait connaître les mêmes oppositions : Gideon J. Pillow.

Le 8 janvier 1863, l'inspecteur général Cooper prit une circulaire dans laquelle il autorisait les commandants d'armées à détacher des officiers pour conduire les conscrits à leurs régiments sans passer par un camp d'instruction. L'action de ces détachés était également à destination des citoyens éligibles au service militaire. Elle était de les persuader, dans le cadre d'une démarche éclairée par

¹³¹¹ William L. Shea, *Fields of Blood : The Prairie Grove Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, p. 9.

¹³¹² Diane Neal et Thomas W. Kremm, *The Lion of the South*, op. cit., p. 134.

¹³¹³ *Public Laws of the Confederate States of America, Passed at the First Session of the First Congress, 1862*, Richmond, R.M. Smith, 1862, p. 48.

¹³¹⁴ O.R., 13, p. 835.

l'« amabilité et [l'] argumentation », de faire le choix du volontariat en stimulant leur fibre patriotique et leur sens du devoir¹³¹⁵. Dans l'esprit de son auteur, il s'agissait de soutenir le dispositif existant, le Bureau de la conscription mis en place le 30 décembre 1862, et non d'entrer en compétition avec lui et moins encore de se substituer à lui. Bragg s'appuya sur la circulaire pour installer le 16 janvier, pour les besoins de son armée, un bureau pour conscrits et volontaires sous la direction du général Pillow¹³¹⁶. Deux structures, l'une civile et l'autre militaire, coexistaient. Quelques semaines suffirent pour qu'apparussent les premiers signes de conflit. Les militaires agirent en dehors du cadre d'intervention fixé par le ministre de la Guerre. Ils s'arrogèrent discrétionnairement le titre d'officier recruteur et se posèrent en organe de contrôle des structures civiles¹³¹⁷. Pillow tenait pour acquis l'existence d'un système frauduleux dont profitaient des conscriptibles. En réaction, il autorisa ses agents à réexaminer les exemptions accordées par les civils et, dans le cas où elles seraient manifestement illégales, à enrôler les bénéficiaires¹³¹⁸. Les fraudes donnaient sa légitimité à une entreprise que ses détracteurs virent à la fois comme une transgression de la légalité et le déclencheur d'un « esprit de haine et de résistance » dans la population envers la conscription¹³¹⁹.

Les méthodes controversées de Pillow ne peuvent se comprendre qu'à la condition de les mettre en rapport avec une situation militaire délicate et l'assurance que renforcer l'armée de Bragg était l'unique moyen pour le commandant de tenir le Tennessee¹³²⁰. Elles sont celles d'un militaire pour lequel la fin justifiait les moyens - sans que ceux-ci lui apparussent contraires à la loi. La nature de ces moyens répondait au postulat selon lequel « l'obligation morale » que la loi faisait peser sur le citoyen concerné par la conscription ne créait pas forcément chez lui le sentiment de devoir concourir de sa personne à cette obligation. Instiller dans son esprit l'idée que le gouvernement était prêt à recourir, en cas de nécessité, à la force était le meilleur moyen de parvenir à la fin désirée¹³²¹. L'action du général, aussi controversée fût-elle, fut un succès. L'intéressé déclara avoir fourni sur un mois 12 000 soldats à l'Armée du Tennessee¹³²². Le général Bragg évalua le nombre de recrues enrôlées grâce au système mis en place par Pillow à 10 000 tandis que dans le même temps l'apport du bureau de conscription gouvernemental fut de 19 hommes¹³²³. Quelles que fussent les raisons, jalousie ou dénonciation sincère de dérives illégales, les agents du Bureau de conscription et leur chef, le général Rains, qui avait l'écoute du ministre de la Guerre Seddon multiplièrent les plaintes auprès de celui-

¹³¹⁵ O.R., série 4, 2, p. 305.

¹³¹⁶ O.R., 20 :2, pp. 498-499.

¹³¹⁷ O.R., série 4, 2, p. 432.

¹³¹⁸ *Ibid.*, pp. 433-434.

¹³¹⁹ *Ibid.*, p. 432.

¹³²⁰ *Ibid.*, p. 403.

¹³²¹ *Ibid.*, pp. 449-450.

¹³²² *Ibid.*, p. 403.

¹³²³ O.R., 23 :2, p. 758.

ci¹³²⁴. La décision de Seddon, le 2 mars 1863, d'interdire à Pillow la poursuite de ses activités de conscription contraria vivement le renforcement de l'Armée du Tennessee, même si elle ne concernait pas les actions contre les absents et les déserteurs et que Bragg pouvait détacher des officiers pour aider les agents recruteurs en Alabama et dans le Mississippi¹³²⁵. L'interdiction allait d'ailleurs à l'encontre des conclusions du colonel William Preston Johnston, missionné par Davis le 12 mars, pour notamment se rendre à Tullahoma, Tennessee, afin de connaître la situation de l'armée. Dans son compte-rendu, l'officier fit clairement état d'une force ayant atteint « un niveau élevé d'efficacité ». « Les généraux Johnston et Bragg, poursuivit-il, attribuent le fort accroissement des effectifs de l'armée [49 447 hommes] à l'énergie et à la vigueur du système du général de brigade Pillow et du bureau de conscription qu'il dirige. On a exprimé la crainte que si ses opérations étaient interrompues, les forces de l'armée commenceraient à décliner¹³²⁶ ». Fort de ces informations qui plébiscitaient la méthode Pillow, Davis ne s'interposa pourtant pas pour contrer la décision de son ministre. Affecté par la défiance dont faisait preuve l'exécutif à son égard et après s'être défendu d'avoir « outrepassé les pouvoirs reçus ou violé les principes énoncés par lui [Bragg] au nom du gouvernement », Pillow demanda à être relevé de ses fonctions¹³²⁷.

Maintenu à son poste - Bragg lui refusant un commandement de terrain - le premier problème qu'il lui fallut régler fut de trouver une activité à ses agents. Ce fut la chasse aux déserteurs, et pour mener à bien cette nouvelle mission, il demanda aux commandants de deux corps de l'Armée du Tennessee de lui fournir la liste des absents¹³²⁸. Dans le même temps, il s'appliqua à défendre sa cause devant l'inspecteur général Cooper. Le 22 mars, il se livra à un plaidoyer pour fusionner les deux bureaux et soutint qu'en conclusion de cette réforme structurelle il serait en mesure d'enrichir en peu de temps l'Armée de 100 000 hommes. C'était une affirmation ambitieuse et dépourvue d'assise solide si l'on considère qu'il ne l'étayait point. Il n'en reste pas moins que sa certitude était si enracinée qu'il insista sur le fait que « finalement le gouvernement sera contraint de se doter des moyens d'un service militaire obligatoire » ; et d'ajouter qu'il était regrettable à ses yeux que le pays dût pour cela perdre un temps précieux¹³²⁹.

Les insignes performances du Bureau de conscription exaspérèrent les généraux. C'est peu dire que la confiance de ceux-ci dans ses capacités à étoffer les forces sudistes n'était pas de mise. L'action de Pillow et les résultats obtenus sur un temps si court n'en eurent à leurs yeux que plus d'éclat au

¹³²⁴ O.R., série 4, 2, pp. 431-433.

¹³²⁵ *Ibid.*, p. 416.

¹³²⁶ O.R., 23 :2, p. 758.

¹³²⁷ O.R., série 4, 2, p. 444.

¹³²⁸ Nathaniel Chears Hughes, Jr. et Roy P. Stonesifer, Jr., *The Life and Wars of Gideon J. Pillow*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1993, p. 266.

¹³²⁹ O.R., série 4, 2, p. 450.

point d'inspirer l'un d'entre eux : Leonidas Polk, commandant du 1^{er} Corps de l'Armée du Tennessee. A l'instar de ses confrères, le général tenait pour vital l'accroissement des effectifs des armées. Comme eux il jugeait inadéquats les moyens engagés pour y parvenir. Il proposa à l'inspecteur général Cooper, le 21 juillet 1863, de créer sur le modèle de celui mis en place par Bragg un « bureau des réserves » dont les compétences rayonneraient sur l'ensemble des Etats confédérés. En plus de mener à bien les opérations de conscription, ses missions seraient de « rattraper les volontaires absents sans autorisation et les déserteurs et de les rendre à leurs commandements respectifs ». Pour diriger l'organisation et ses structures déconcentrées Polk préconisait la nomination d'un officier de haut rang investi de larges pouvoirs qui l'amèneraient aussi à exercer une « surveillance particulière de tous les officiers et soldats absents de leur commandement... d'arrêter et de retourner les traînants de tous grades, qu'ils se trouvent en ville ou dans la campagne ». Le chef du bureau était identifié. Il s'agissait du général Pillow dont Polk dressa un portrait élogieux : « Il dispose d'une aptitude particulière pour un tel poste et possède une combinaison de facultés et de qualifications qui le rend particulièrement apte à exercer ses fonctions, et sa ferveur et son énergie feront rapidement sentir sa présence »¹³³⁰.

Dans l'Ouest, la réaction du commandement à la loi de conscription et à ses avatars, les dérogations, fut retentissante. D'une part, parce qu'elle était concertée, collective, que son approche critique lui donnait une dimension contestataire inhabituelle sur le plan du paradigme comportemental des militaires. D'autre part, parce qu'elle intervenait au lendemain des événements de Vicksburg et de Gettysburg, ce qui ne pouvait relever de la simple coïncidence. Le 25 juillet 1863, dix-huit officiers supérieurs dont quinze généraux - certains se détestaient - parmi lesquels figuraient Bragg, D. H. Hill et Polk rompèrent donc le silence et dirent tout le mal qu'ils pensaient de la politique de gestion des effectifs dans un message directement adressé au ministre de la Guerre. Au postulat alarmiste de départ - sans renfort la cause était perdue - répondait une conviction - il existait un nombre suffisant d'hommes aptes, 250 000, pour constituer ces renforts - assortie de plusieurs solutions. Ces solutions résidaient dans la volonté de l'exécutif d'appeler les Etats à accroître leurs quotas de troupes respectifs, ou à réunir le Congrès afin qu'il modifie le système d'exemption en vigueur. C'est cette dernière préconisation vers laquelle tendait leur préférence car, selon les signataires, l'exemption reposait sur « une hypothèse erronée » : « On est parti du principe qu'aucun rouage de la société... ne doit être perturbé au milieu de l'agitation d'une grande révolution [...] Nous regrettons particulièrement la disposition malheureuse de la loi sur l'exemption qui autorise 150 000 soldats à recourir à des remplaçants et nous exprimons notre sincère conviction que pas un d'entre eux sur cent est actuellement en service ». Les généraux dénoncèrent également l'influence exercée par les

¹³³⁰ O.R., 23 :2, pp. 921-922.

parlementaires, notamment, auprès du ministère pour obtenir que des soldats fussent « détachés ou transférés sur des postes sans risques ». De plus, ils avaient compris que l'occupation du territoire par les troupes nordistes était une source d'affaiblissement en cela qu'elle stimulait l'acte de désertion chez ceux qui décidaient « de protéger leur famille contre un ennemi brutal »¹³³¹.

Donnée le 6 août, la réponse, au-delà des doutes du ministre sur les chiffres communiqués par les généraux pour soutenir leur argumentation, marquait une forme d'impuissance à régler la problématique soulevée. Le Congrès avait débattu de la question des exemptions au cours des deux sessions où il se réunit ; les Etats avaient été invités à renforcer les effectifs de leur milice ainsi que ceux des unités de défense locale avec les hommes non éligibles au service obligatoire ; pour des raisons juridiques le ministère ne pouvait jouer qu'un rôle d'amortisseur pour atténuer les effets pervers de la loi. « En conclusion, terminait Cooper, je ferai remarquer que les actions que vous nous exhortez à prendre promptement comprennent la meilleure utilisation possible des moyens et des pouvoirs dont nous disposons. Réunir le Congrès pour adopter une législation complémentaire et exécuter la loi supposent un délai qui serait, dans la situation présente, désastreux¹³³² ». Six mois seraient en effet nécessaires à des législateurs sous pression pour abolir le dispositif autorisant le remplacement le 28 décembre 1863.

Il est intéressant de noter que le geste de ces généraux n'eut pas d'équivalent dans l'Est où pourtant le problème des effectifs se posait avec autant d'acuité et occupait les pensées de Lee. Le 21 février 1863, le commandant de l'Armée de Virginie du Nord faisait ce constat :

J'estime qu'il est essentiel que le nombre de nos armées soit porté au plus haut à l'ouverture de notre prochaine campagne. [...] En prenant connaissance du rapport mensuel communiqué au ministère ce jour, vous remarquerez que l'arrivée de conscrits n'a pas augmenté nos forces. On déclare seulement 421 nouvelles personnes par enrôlement et 287 par retour de désertion pour un total de 708, alors que nos pertes pour cause de décès, démobilisations ou désertions s'élèvent à 1 878.¹³³³

Lee pouvait être dans un registre ouvertement réprobateur comme l'indique le témoignage de Jones, employé du ministère de la Guerre, lecteur d'une de ses missives le 23 février dont on suppose qu'elle fut adressée au ministre. Le général y regrettait que l'insuffisance numérique eût confisqué les « fruits de la victoire » et y accusait ceux qui auraient dû participer aux combats d'être « responsables du sang versé par les braves soldats morts pour gagner l'indépendance »¹³³⁴. Il est reconnu que Lee se plaignit directement à Davis des carences de la machine conscriptionnelle. Dans

¹³³¹ O.R., série 4, 2, pp. 670-671.

¹³³² *Ibid.*, p. 696.

¹³³³ O.R., série 3, 5, p. 695.

¹³³⁴ J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. I, p. 263.

une correspondance officielle datée du 7 septembre 1864 avec Davis, le général Bragg faisait état des griefs du commandant virginien à ce sujet¹³³⁵.

Si les corrections à la loi ne pouvaient être apportées, c'est dans son application stricte sur le terrain que résidait l'espoir des généraux d'en limiter les effets néfastes. Joseph Johnston et Bragg purent pour cela compter sur Pillow. La mise sur la touche de l'officier fut de courte durée. Son retour aux affaires coïncidait avec le dérisoire des résultats des enrôlements obtenus dans le Département n° 2 (Tennessee, Alabama et Mississippi) où Joseph Johnston qui en avait pris la tête au terme de sa convalescence en novembre 1862, se plaignit que la loi fut inopérante. Pour corriger la situation, l'exécutif plaça les actions de conscription, qui incluaient la recherche et le retour des déserteurs dans l'armée, sous le contrôle du général le 30 juin 1863¹³³⁶. Placé sous l'autorité directe de Johnston auquel il rendait compte de ses activités, Pillow fut nommé chef de la conscription pour le Département le 15 juillet¹³³⁷. Afin d'éviter les conflits d'autorité qui avaient émaillé les rapports entre Pillow et Rains, les seuls Etats côtiers étaient soumis à la juridiction du bureau civil. Le succès fut immédiat. Pillow imprima un rythme soutenu à son action qui fut immédiatement couronnée de succès. Ce fut le cas dans le Nord de l'Alabama. La suspension des activités de Pillow avait eu pour conséquence de grossir le nombre des déserteurs, souvent des récidivistes, dans les montagnes de cette région de l'Etat. Ces derniers, entre 6 000 et 8 000, soutenus par la fraction unioniste (tory) de la population insoumise à la conscription, faisaient régner la terreur, pillant et tuant les citoyens sans défense. On sait que le mal ne fut pas entièrement éradiqué, mais sans doute furent-ils plusieurs milliers à avoir été arrêtés et renvoyés dans leurs unités car dans le cas contraire il serait difficile de donner un sens à la position de la législature de l'Etat qui loua le travail accompli et prit en décembre 1863 une résolution commune (Sénateurs et Représentants) pour demander à Richmond que le champ de compétence de Pillow fut étendu à l'ensemble du territoire sous juridiction confédérée¹³³⁸. Pillow fut démis et renvoyé sur le terrain avant que les *congressmen* pussent en prendre connaissance. Au total, si l'on se fie au rapport du général, les autorités pouvaient le gratifier d'avoir envoyé 25 000 recrues dans les armées sudistes entre août et novembre 1863¹³³⁹.

Comme ce fut le cas au début de l'année, les tensions éclatèrent entre Pillow et le ministre de la Guerre, pour les mêmes raisons : les méthodes utilisées dérogeaient à la loi. Faut-il lui reconnaître des maladroites sur la forme ? A propos des conscriptibles âgés de dix-huit à quarante-cinq ans, il indiquait dans son instruction du 27 juillet que ceux qui ne se présentaient pas de leur propre chef

¹³³⁵ O.R., série 4, 3, pp. 624-625.

¹³³⁶ *Ibid.*, pp. 868-869.

¹³³⁷ O.R., 23 :2, pp. 912-913.

¹³³⁸ Walter L. Fleming, *Civil War and Reconstruction in Alabama*, *op. cit.*, p. 118.

¹³³⁹ O.R., série 4, 2, p. 963.

devant les autorités - ils jouiraient alors de la qualité de volontaires - seraient arrêtés et enrôlés comme conscrits¹³⁴⁰. Le commandant Walthall qui avait travaillé pour le Bureau pendant 12 mois avant de passer sous l'autorité de Pillow, lui fit aussitôt remarquer que l'emploi du mot « arrêtés » pouvait « conduire à un malentendu et réduire l'estime de soi des enrôlés ». Pour l'officier une approche moins brutale combinant « fermeté et bienveillance » eut été préférable car une armée de conscrits « pouvait être non seulement de valeur équivalente à n'importe quelle troupe, mais aussi les meilleures troupes dans le monde »¹³⁴¹. Quand on sait que Pillow, au moment de sa première disgrâce en mars, avait déclaré que « si le principe obligatoire de faire respecter la loi de conscription est abandonné la loi deviendra dans l'instant même lettre morte¹³⁴² », on imagine le faible, pour ne pas dire l'absence d'impact qu'eut sur lui une telle remarque.

Un coup sévère fut porté aux activités de Pillow et à son autorité le 23 septembre 1863 quand Seddon, soucieux de préserver la continuité des services de l'intendance autant, vraisemblablement, que de redresser ce qu'il estimait être les abus du général, donna à son administration le pouvoir de traiter les dossiers de détachement et d'exemption et de prendre toute décision à leur sujet. Une fois encore l'incompréhension domina chez Pillow. Ce dernier fit une interprétation extensive de l'ordre, considérant qu'il le dessaisissait de toute intervention dans ce domaine alors qu'il avait reçu de Johnston carte blanche pour accorder ou non les détachements et les exemptions dont le traitement par les agents du Bureau souffrait d'irrégularités récurrentes. La décision ministérielle dont il ne contestait pas la légalité, mais l'opportunité ruinait son autorité et, grande humiliation, abaissait son rôle au niveau de celui des officiers en charge de l'enrôlement. De plus, elle niait les efforts réalisés pour organiser d'une manière rationnelle, en conformité avec les nécessités militaires du moment, l'accroissement des effectifs de l'armée. Il finit l'un de ces messages au ministre en espérant « que vous ne verrez rien d'autre dans ma conduite qu'un enthousiasme sincère à servir le Gouvernement au mieux de mes capacités »¹³⁴³. Johnston défendit son général et réclama le rétablissement du Bureau de conscription¹³⁴⁴. L'antagonisme était trop profond pour qu'il se réglât autrement que par le départ de Pillow. Frustré dans ses ambitions, enfermé dans un rôle qui ne lui offrait aucune perspective mais au contraire lui bloquait toute chance de promotion, le général n'aspirait plus qu'à retourner en opération sur le terrain. Bragg et Johnston qui le jugeaient trop précieux à son poste ne voulurent pas l'entendre et l'y maintinrent. Pillow fit alors appel « au sens de la justice » de Cooper pour qu'il l'autorisât à prendre le commandement d'une force équestre de 3 300 cavaliers levée par ses soins¹³⁴⁵.

¹³⁴⁰ *Ibid.*, p. 676.

¹³⁴¹ *Ibid.*, p. 728.

¹³⁴² *Ibid.*, p. 449.

¹³⁴³ *Ibid.*, pp. 847-852.

¹³⁴⁴ *Ibid.*, p. 869.

¹³⁴⁵ *Ibid.*, p. 884.

L'inspecteur général ignora la demande. Pillow revint à la charge le 27 novembre avec de solides arguments. Son travail était achevé : avant deux mois il n'y aurait plus dans les Etats de l'Alabama et du Mississippi un citoyen éligible à la conscription qui ne porterait l'uniforme et tous les traînards auraient été restitués à l'armée¹³⁴⁶. Cette fois la démarche porta, mais son souhait de prendre le commandement d'un détachement de cavalerie pour se lancer contre le flanc, les arrières et la ligne de communication de l'ennemi en Géorgie ne fut pas exaucé. Cooper suggéra au ministre de la Guerre de le mettre à la disposition du général Hardee, commandant intérimaire de l'Armée du Tennessee. La suggestion devint un ordre de Seddon le 16 décembre 1863¹³⁴⁷. Ainsi prenait officiellement fin la gestion par les militaires de la conscription. C'était une fin sans gloire qui marquait l'existence de deux approches divergentes sur les formes que devait revêtir la mise en œuvre de la loi.

Le ministre de la Guerre avait cherché à paralyser, puis à tuer l'action de Pillow dont il dirait à Robert Lee le 20 février 1865, contre toute évidence, qu'elle « échoua presque ridiculement¹³⁴⁸ ». On est en droit de s'interroger sur ce qui a pu inspirer cette volonté de nuire doublée d'un déni de la réalité. L'une et l'autre étaient des actes délibérés nullement imposés par une pression d'ordre politique : les gouverneurs de l'Alabama, de la Géorgie, du Tennessee avaient applaudi la réussite de Pillow. Le système vertical de conscription qu'illustre l'instauration d'un Bureau civil accepta sous la pression des premiers intéressés par les effets de la loi, les généraux, une expérience horizontale dont il n'était toutefois pas question qu'elle interférât avec la structure originale. En finissant par se substituer au système, objectivement défaillant, l'expérience suscita l'adhésion unanime du commandement opérationnel et l'hostilité viscérale du ministre. Pillow avait une foi inébranlable dans les vertus de ses méthodes. Les 7 et 23 août 1863, il avait proposé, respectivement à l'Intendant général Cooper et au ministre de la Guerre, d'impliquer les officiers surnuméraires dans le dispositif et de l'étendre à l'ensemble des Etats. Il soutint qu'il serait ainsi remédié au manque d'officiers compétents et de forces de soutien nécessaires et que « nos armées pourraient rapidement se renforcer en doublant leurs effectifs actuels et se maintenir »¹³⁴⁹. Bragg et Johnston adhérèrent sans réserve à la proposition ainsi que les gouverneurs du Tennessee et de l'Alabama¹³⁵⁰. Le problème était que le colonel John S. Preston, nommé à la tête du Bureau de conscription le 30 juillet 1863¹³⁵¹, et Seddon ne partageaient pas l'analyse de l'ambitieux général pas plus que l'enthousiasme de ses supérieurs¹³⁵².

¹³⁴⁶ *Ibid.*, p. 1019.

¹³⁴⁷ *Ibid.*, p. 1020.

¹³⁴⁸ O.R., série 4, 3, p. 1123.

¹³⁴⁹ O.R., série 4, 2, pp. 741-743 et 751.

¹³⁵⁰ *Ibid.*, pp. 752-754.

¹³⁵¹ *Ibid.*, p. 684 et 1074.

¹³⁵² *Ibid.*, pp. 748-751.

Leur absence de perspicacité était flagrante. Ils ne virent pas que la conscription, pour produire ses pleins effets dans des régions où l'hostilité à son égard était manifeste, réclamait qu'on franchît les limites du cadre légal. La légitimité supplantait la légalité. Observateur privilégié des dysfonctionnements de la machine conscriptionnelle civile et de son rendement famélique, le militaire le comprit. Le politique pas. Enfermé dans une logique d'appréciation strictement légaliste, Seddon oubliait que les interférences avaient pour cause l'incapacité du Bureau placé sous son autorité à appliquer la loi avec efficacité et de répondre avec diligence aux attentes des militaires. On était dans le cas où l'application de la coercition était le moyen spécifique, l'*ultima ratio*, pour pallier l'insuffisance des autres moyens appliqués par le Bureau. Quant à Preston, un attachement à la règle de droit pouvait-il à lui seul justifier son attitude ? On peut en douter et dans ce cas il faudrait convoquer à la barre ses travers psychologiques, car rien n'exclut que la jalousie n'en fût pas le principal ressort.

Ce n'est donc pas le moindre des paradoxes de lier, pour partie, l'échec de l'application de la loi à une approche stricte du droit. Pour le ministre, qui en était le garant, le droit était une référence indépassable à laquelle devait sacrifier toute action. Cette considération était flagrante dans son message à Johnston du 25 août 1863. Il lui faisait remarquer que, conditionné par le souci de d'accélérer les recrutements au profit de son armée, le général accordait moins d'attention au respect des procédures légales relatives aux exemptions¹³⁵³. Il lui rappelait que la révérence à un cadre juridique, aussi imparfait fût-il, tenait aussi d'une exigence d'intérêt général :

L'action du Département doit être plus régulière et mesurée, respectant le droit d'exemption et d'invalidité tout autant que les demandes du pays pour un service militaire. Bien qu'une conduite contraire qui persisterait pendant un certain temps pourrait dans l'immédiat garantir un grand nombre de recrues, elle finira selon toute probabilité par causer un niveau de mécontentement et d'opposition susceptible de retourner l'opinion publique et être des plus désastreuses pour la Confédération et la cause.¹³⁵⁴

Ces passages montraient le décalage qui pouvait exister entre d'un côté un ministre sans vécu militaire, éloigné des réalités opérationnelles, qui préférait spéculer sur les éventuels effets d'un système contraignant sur la société civile plutôt que de s'interroger sur les carences du Bureau et d'entreprendre les réformes nécessaires pour améliorer son efficacité, et de l'autre un militaire confronté à une vérité qui appelait à l'établissement d'une démarche pragmatique, privilégiant le résultat et s'écartant au besoin d'une représentation légalitaire. La responsabilité de Davis ne peut être tue. Le Président et commandant en chef devait être le lien entre ces deux univers et, à défaut

¹³⁵³ *Ibid.*, p. 749.

¹³⁵⁴ *Idem.*

d'éliminer les frictions, les réduire au plus fort. Il devait distribuer entre les deux des intelligences pragmatiques capables de travailler ensemble. Son silence n'en fut que plus assourdissant.

e - Une conscription toujours objet de tension au sein du commandement en 1864.

La question des effectifs se posa avec acuité en 1864. Les armées confédérées étaient partout sur la défensive et si elles résistaient en Virginie avec Robert Lee, elles s'étaient effondrées dans l'Ouest où Atlanta était tombé le 2 septembre 1864. Au début de l'année, le 17 février, la loi de conscription concerna les hommes de 17 à 50 ans. Les moins de 18 ans et les plus de 45 constitueraient des réserves ou seraient détachés.

Le général Bragg n'avait pas fini de régler ses comptes avec la conscription, plus précisément avec les services chargés de leur mise en œuvre et leur chef, le surintendant Preston. En septembre 1864, alors qu'il exerçait les fonctions de conseiller militaire auprès de Davis, sa plume se fit accusatrice. C'était le point de départ d'une querelle qui vit, sur fond d'affrontement entre Bragg et Preston, se dessiner une ligne de partage entre le commandant en chef, soutien de son conseiller, et le ministre de la Guerre défenseur du surintendant.

Bragg avait lancé plusieurs inspections dans le but d'apporter la preuve de l'incompétence des acteurs de la conscription. Au cours de l'une d'elles, un inspecteur commit l'imprudence de donner un ordre au commandant d'un camp d'instruction basé en Floride. Il s'agissait d'un acte que le colonel August, qui agissait en qualité de surintendant en raison de l'absence de Preston, s'empressa dans un courrier à Bragg de qualifier d'illégal. La suite du propos était un rappel aux règles de droit qui régissaient les rapports entre les membres du Bureau et les inspecteurs, et une invitation, sur un ton qui n'avait rien de déférent, à lui communiquer « toute information ou suggestion » qu'il jugerait utile¹³⁵⁵. Bragg se sentit insulté et, selon les mémoires de Jones, recommanda d'envoyer le jeune officier en pleine santé rejoindre sur le front son régiment d'affectation afin d'acquérir de l'expérience militaire et le respect dû aux aînés¹³⁵⁶. Une information lacunaire assujettit son auteur à l'insuffisance. Bragg fut insuffisant. En vérité, lui signifia Preston, l'officier avait reçu une grave blessure à la tête au cours de l'assaut sur Malvern Hill et souffrait d'une maladie qui l'empêchait de reprendre le service actif et le tenait écarté des champs de bataille. Le surintendant prit, avec force abnégation, la défense de deux autres officiers mis en cause par Bragg.¹³⁵⁷

¹³⁵⁵ *Ibid.*, p. 568.

¹³⁵⁶ J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. II, p. 278.

¹³⁵⁷ O.R., série 4, 3, pp. 630-631.

Il n'en demeura pas moins que l'opinion de Bragg était formée. « Il semble bien, écrit-il au Président, que l'ensemble du dispositif soit défaillant et inefficace et que cela explique dans une grande mesure les rapports convergents des inspecteurs selon lesquels le travail d'incorporation est retardé en raison de l'absence de diligence dans le traitement des demandes et des appels¹³⁵⁸ ». Il préconisait comme seul remède à ces maux, d'imposer « une administration rigoureuse » et de procéder à « une réforme complète du Bureau et de ses subdivisions »¹³⁵⁹. Que Preston fût visé, il ne faisait aucun doute. Entre les deux hommes le clivage était profond. Bragg tenait les services du surintendant pour responsable des piètres résultats de la conscription à l'époque où il commandait l'Armée du Tennessee. On peut ajouter qu'il ne lui pardonna pas non plus d'avoir été le principal artisan du démantèlement du système édifié par Pillow. Preston vit donc à juste titre dans ces dénonciations un réquisitoire contre ses compétences et celles de ses collaborateurs. En réponse, il reconnut certaines faiblesses liées à des modalités de sélection des officiers trop lâches. Conscient que la revitalisation du système de conscription voulue par Bragg passait par la disparition de l'organisation en place, il rappela que la force du dispositif résidait dans son indépendance vis à vis des structures militaires opérationnelles. « Si le recrutement des armées, affirmait-il, est placé sous le contrôle des Etats ou du commandement militaire, il échouera, et la tentative s'avérera désastreuse pour la politique de conscription du gouvernement¹³⁶⁰ ». Il dénonça, dans un second courrier, « l'ignominieux renvoi » réclamé par Bragg, avertit que le retrait de ses agents, tous de fervents patriotes, sera préjudiciable pour les services publics, et demanda à être relevé de ses fonctions¹³⁶¹ - ce qu'il ne fut pas. On le voit, la défense de Preston était pugnace, les arguments incisifs, portés par un souffle d'indignation. Dans ce bras de fer, Davis joua le rôle d'arbitre et sa décision malmena Preston. Il suivit les recommandations de son général et ordonna le 22 septembre dans l'instruction n° 73 que les opérations de conscription échussent aux commandants des réserves militaires et leur mise en œuvre aux réservistes. Ces opérations s'effectueraient sous la direction du ministre de la Guerre, par le biais du Bureau.¹³⁶² Quelques jours plus tard, le 8 octobre, l'instruction générale n° 77 ordonnait aux chefs des bureaux de conscription de remettre aux généraux de la réserve la liste de tous les détachés dans chaque Etat et, le 14 octobre, ces généraux reçurent les pleins pouvoirs pour « revoir les exemptions, les détachements, etc¹³⁶³ ». Bragg avait remporté la victoire. Il y avait beaucoup de naïveté ou de désarroi chez Preston lorsqu'il écrivit au ministre de la Guerre que « [sa] conviction était que ni le Président ni vous ou toute autre autorité militaire compétente aient jamais

¹³⁵⁸ *Ibid.*, p. 610.

¹³⁵⁹ *Ibid.*, p. 624.

¹³⁶⁰ *Ibid.*, p. 632.

¹³⁶¹ *Ibid.*, p. 641.

¹³⁶² *Ibid.*, p. 675.

¹³⁶³ *Ibid.*, p. 715 ; J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. II, p. 310.

eu l'intention d'opérer ce transfert ». C'était, de son point de vue, renouer avec les affres de l'expérience menée sous Pillow en Alabama, dans le Mississippi et en Floride¹³⁶⁴.

Le Bureau n'était pas hors-jeu, mais concrètement dépossédé de son monopole, son affaiblissement était patent - le législateur mettrait fin à son agonie le 17 mars 1865 en votant sa disparition. La nouvelle organisation issue de l'instruction n° 73 fut une source de confusion pour les parties concernées qui interprétèrent différemment le champ de compétence qu'elle leur attribuait. Dans ce contexte, on ne fut pas surpris d'assister à un conflit ouvert entre Preston et le commandant de la réserve de Virginie, le général Kemper¹³⁶⁵. Basé à Richmond, ce dernier opéra librement sans jamais rendre compte de son action au Bureau qu'il réduisit à un rôle figuratif. Il était d'autant moins disposé à lui rendre des comptes que son grade était supérieur à celui de Preston. Dans une société militaire où la hiérarchie des grades déterminait les rapports de subordination, ce point n'était pas anodin pour expliquer ces frictions. Cooper reconnut que le positionnement de Preston dans cette hiérarchie, inférieur à celui de la majorité des commandants de la réserve, était une source de « jalousie et d'irritation » entre le Bureau et ces derniers. Il préconisa que l'ensemble des commandants fût placé sous l'autorité d'un officier de grade plus élevé.¹³⁶⁶

Outré par l'attitude de Kemper, Preston prit à témoin le Président en lui rappelant qu'il l'avait verbalement assuré que son instruction n'avait pas pour finalité de confier aux commandants de la réserve militaire « le contrôle et la direction de la conscription » et de les nantir d'un quelconque pouvoir décisionnel dans le domaine, mais de les charger de surveiller le travail exécuté par les agents locaux¹³⁶⁷. Le 20 octobre, le surintendant demanda des éclaircissements à son ministre que nous résumerions en une question : qui fait quoi ?¹³⁶⁸. Bien sûr Preston avait la réponse : les réservistes devaient intervenir dans le processus de conscription comme une force supplétive, limitée à l'assistance et la mise en œuvre¹³⁶⁹. L'effort de clarification qu'il appelait de ses vœux ne vint jamais. Les relations s'envenimèrent quand Preston donna à plusieurs reprises des instructions directement à un officier sous les ordres de Kemper, lequel y vit une violation de l'étiquette¹³⁷⁰. Les deux se querellèrent à coup de chiffres pour apporter la preuve de sa propre efficacité et de la défaillance de l'autre¹³⁷¹. L'accusation lancée par Kemper était tranchante : « Je me dois d'affirmer que de biens

¹³⁶⁴ O.R., série 4, 3, p. 745.

¹³⁶⁵ Gravement blessé le 3 juillet à Gettysburg - la presse le crut décédé et Lee adressa un message de condoléance à sa famille - Kemper fut échangé en septembre 1863. Paralysé de la jambe droite, il ne put reprendre une activité de combattant.

¹³⁶⁶ O.R., série 4, 3, p. 859.

¹³⁶⁷ *Ibid.*, p. 737.

¹³⁶⁸ *Ibid.*, p. 742.

¹³⁶⁹ *Ibid.*, p. 780.

¹³⁷⁰ *Ibid.*, pp. 750-751.

¹³⁷¹ *Ibid.*, pp. 856-859.

meilleurs résultats auraient été atteints si je n'avais pas eu à souffrir la présence encombrante d'un système pré existant de conscription, lequel a entravé mes opérations, contrecarré beaucoup de mes efforts pour servir le pays et sérieusement affaibli mon utilité¹³⁷² ».

Preston n'abdiqua pas. Endurci par des mois de rivalité et un caractère trempé, il se battait toujours en décembre pour, d'une prose aux tonalités anxiogènes, faire prévaloir la justesse de ses vues. Toute sa démonstration consistait à prouver que le système de la conscription fonctionnait avant qu'il ne fût « brutalement perturbé par l'interférence nuisible de personnes haut placées, ignorantes et présomptueuses... », et que si l'on commettait la « folie » de le remplacer par « une organisation militaire assujettie à des règles strictes... rien ne conduirait plus rapidement la Confédération à la désintégration... »¹³⁷³.

Il est difficile d'interpréter la discrétion du commandant en chef sur un sujet d'une grande sensibilité. Moore supposa que Davis, favorable à Bragg, ne voulait pas déclencher à son endroit l'hostilité de ceux - le ministre Seddon et son adjoint John Campbell¹³⁷⁴, qui étaient des amis et soutenaient Preston¹³⁷⁵. Ajoutons que la Confédération connaissant des heures sombres, il est raisonnable de penser que ce qui relevait autant d'un conflit de compétence que de personnes accaparait moins l'attention de Davis que les questions militaires¹³⁷⁶. Preston ne connut pas la disgrâce personnelle. Davis avait refusé sa démission et le maintint dans ses fonctions.

f - La conscription : une occasion manquée pour le commandement ?

Entre la victoire euphorisante de Manassas et le vote de la loi de conscription, près de neuf mois s'étaient écoulés au cours desquels les élites politiques et militaires de la Confédération pêchèrent par manque de clairvoyance et de méthode. Bien qu'elles fussent conscientes des faiblesses intrinsèques de la nouvelle Nation par rapport à l'Union et que, comme le rappela Davis, l'aspiration de la Confédération n'était pas de terrasser l'adversaire dans le cadre d'une guerre agressive, elles n'engagèrent aucune réflexion sérieuse, n'arrêtèrent aucun plan construit sur la manière de transformer la société civile en instrument de guerre et de se doter de forces armées adaptées, par le

¹³⁷² *Ibid.*, p. 856.

¹³⁷³ *Ibid.*, pp. 947-948.

¹³⁷⁴ John Campbell, né en Géorgie en 1811, avait été juge assesseur de la cour suprême des Etats Unis de 1853 au 30 avril 1861, date à laquelle il démissionna. Il vota le fameux arrêt *Dred Scott v. Sander* en 1857. Propriétaire d'esclaves, il pensait que les dynamiques économiques conduiraient à l'extinction de l'institution. Son hostilité déclarée à la Sécession l'exposa à une tentative de lynchage par une foule en furie à son retour dans la ville de Mobile. Il s'enfuit en Louisiane et rejoignit en octobre 1862 le ministère de la Guerre où il devint l'adjoint de Seddon.

¹³⁷⁵ Albert B. Moore, *op. cit.*, p. 326.

¹³⁷⁶ O.R., série 4, 2, pp. 946-948.

nombre, aux exigences stratégiques. Ce travail d'anticipation capable de déboucher sur un dispositif unanimement accepté et reconnu fut absent. Le défi était pourtant immense à relever pour régler une équation à plusieurs variables. Il s'agissait pour la Confédération de trouver la meilleure combinaison pour, dans une même temporalité, opposer à l'ennemi sur les champs de bataille un nombre suffisant de soldats et garantir le mieux possible un équilibre numérique des forces, maintenir le bon fonctionnement des services logistiques et administratifs, assurer la protection des plantations agricoles, moteur de l'économie et de l'approvisionnement alimentaire. Il était impératif aussi de ne pas heurter frontalement le principe du droit des Etats qui avait donné sa légitimité à la sécession. La conscription pouvait être assimilée par ses détracteurs à une négation du droit des Etats et marquer le passage de la libération à une forme nouvelle d'affranchissement. La rencontre entre la guerre et la société prit en avril 1862 la forme de la conscription qui était plus qu'une occurrence militaire saluée par les représentants du commandement. Elle fut une tentative d'instauration d'un nouveau mode d'organisation de la société qui, en raison d'un système dérogatoire aux multiples visages, crispa le commandement opérationnel et mit en exergue une ligne de conflictualité, de résistance entre les pouvoirs exécutif et législatif.

La loi remplit ses objectifs immédiats en évitant la désagrégation des armées et en permettant l'enrôlement de milliers de nouveaux soldats pour s'opposer victorieusement à l'invasion yankee. En pleine campagne dans la Shenandoah, Jackson vit ainsi croître de 50% ses effectifs qui atteignirent le nombre de 6 000¹³⁷⁷. Dans les faits, il semble bien que le principal crédit qu'il faille reconnaître à la loi fut d'avoir favorisé le volontariat. La moitié des soldats qui s'engagea en 1862 le fit avant qu'elle ne fût adoptée pour des raisons variées : par conviction, par esprit patriotique, par peur de la stigmatisation s'ils ne rempilaient pas ou encore parce qu'il leur semblait préférable de se réengager pour deux années plutôt que de risquer d'être enrôlé pour trois et d'être affecté dans une autre compagnie¹³⁷⁸. Enfin, nous dit un soldat, certains préféraient le statut de volontaire « à la position avilissante du conscrit¹³⁷⁹ ». Il arriva aussi que le réengagement se fit plus brutal. Au début du mois de mai 1862, un esprit de mutinerie s'empara de plusieurs compagnies du 27^{ème} régiment de la brigade Stonewall où les hommes arrivaient au terme de leur contrat et entendaient retourner dans leur foyer. Or, la loi du 16 avril faisait de la plupart d'entre eux des candidats à la conscription. Avec cette absence d'aménité qu'on lui connaît quand le soldat récuse les valeurs patriotiques, Jackson répondit à l'officier qui réclamait des instructions de passer les révoltés par les armes. Entre mourir par

¹³⁷⁷ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 352.

¹³⁷⁸ Joseph T. Glatthaar, *General Lee's Army, op. cit.*, p. 85.

¹³⁷⁹ William Watson, *Life in the Confederate Army, Being the Observations and Experiences of an Alien in the South During the American Civil War*, New York, Scribner & Welford, 1888, p. 347.

fusillade ou servir comme volontaires, ces derniers choisirent la seconde option¹³⁸⁰. Grâce à la loi, s'enthousiasma le ministre de la Guerre le 12 août 1862, « nous progressons, avec un nombre croissant de soldats, une meilleure organisation, un courage renouvelé et avec le prestige de la victoire...¹³⁸¹. « Le ressentiment qu'elle suscita dans la troupe fut réel mais, affirma le ministre, il n'y eut « à aucun moment... un mouvement de résistance ou de révolte¹³⁸² ». Le ministre se méprenait sur la réalité.

Reste que mesurées sur le moyen terme, les dérogations (remplacement, exemption, détachement) à la conscription épurèrent les listes de dizaines de milliers d'individus et lestèrent l'effort de guerre sudiste. Au total, les ponctions opérées sur la population au titre de la conscription par le Bureau furent modestes, elles n'enrichirent les armées sudistes que de 81 993 recrues¹³⁸³, soit moins de 10% des mobilisables. A titre de comparaison 37% des mobilisables intégrèrent les armées de l'Empire¹³⁸⁴. L'armée confédérée resta principalement une armée de volontaires : 10% de ses effectifs furent composés de conscrits et 11% de remplaçants¹³⁸⁵.

Si, comme l'affirment les généraux signataires du message du 25 juillet 1863, ces dérogations avaient maintenu plus de 100 000 hommes en dehors du champ opérationnel et privé d'autant de soldats les armées confédérées, alors on peut affirmer que dans la chaîne des différents facteurs expliquant l'échec militaire sudiste, la décision politique occupe un rôle central. Rappelons qu'en février 1865, le général Preston évalua le nombre d'exemptés à 106 833 pour sept Etats et une partie de deux autres à l'est du Mississippi¹³⁸⁶. Pour toute armée, une puissance physique supérieure à son opposante et utilisée avec intelligence tactique est le principal déterminant de la victoire sur le champ de bataille. On ne peut s'empêcher de penser que si 30 000 soldats supplémentaires avaient pu s'opposer à l'avancée de Grant sur Vicksburg et qu'en plus des 13 000 fantassins qui se lancèrent à l'assaut de Cemetery Hill le 3 juillet 1863 un nombre équivalent s'étaient joints à la charge, nous lirions une histoire différente des Etats-Unis.

Le recrutement obligatoire ne rencontra pas le succès attendu. Pour l'expliquer, plusieurs niveaux d'analyse sont nécessaires, chaque niveau apportant un éclairage propre et la somme de ces éclairages fournissant une image concrète du réel. Si l'on interroge un représentant de la société civile,

¹³⁸⁰ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson*, op. cit., vol. 2, pp. 79-80.

¹³⁸¹ O.R., série 4, 2, p. 43.

¹³⁸² *Ibid.*, p. 281.

¹³⁸³ O.R., série 4, 3, p. 1101.

¹³⁸⁴ *Dictionnaire Napoléon*, sous la direction de Jean Tulard, Paris, Fayard, 1987, p. 928.

¹³⁸⁵ John M. Sacher, "“We Must Have Heavy Battalions” : Civil War Conscription", in *Essential Civil War Curriculum*, mai 2012.

¹³⁸⁶ Randolph H. McKim, *The Numerical Strength of the Confederate Army*, New York, The Neale Publishing Company, 1912, p. 36.

observateur averti, se dégage alors une mosaïque d'explications et de responsabilités. Dans un courrier adressé au commandant en chef en octobre 1863 pour expliquer « la déloyauté, le mécontentement et les désertions » dans l'armée, le juge Robert Hudson identifia huit causes. Les deux premières renvoyaient aux difficultés pour la famille d'un conscrit à subvenir aux besoins de l'existence en raison de sa pauvreté. Il y avait ensuite l'attitude des exemptés qui profitaient de leur liberté pour satisfaire leur cupidité et amasser de l'argent ; « la partialité, la corruption ou la grande incompétence » des officiers en charge d'appliquer la loi ; le détachement des conscriptibles sur des « tâches mineures » ; l'éclosion de ce que nous appellerions une génération spontanée d'exemptés, jouissant de ressources suffisantes pour s'improviser « docteurs, forgerons, tanneurs, cordonniers et en général artisans »¹³⁸⁷. On observera qu'une majorité de ces causes avait un rapport direct avec les dérogations légales à la conscription.

Une approche juridique montrait la faiblesse théorique du commandant en chef dans l'élaboration législatif. Le rôle de Davis dans le processus de création des lois, telle que la prévoyait la Constitution, était incontestablement limité. Il n'avait pas l'initiative des lois. Les pouvoirs législatifs étaient attribués à un Congrès bicamériste composé d'un Sénat et d'une Chambre des représentants. Adoptée le 11 mars 1861, la Constitution des Etats confédérés disposait dans son article 1, section 7, alinéa 2 :

Tout projet de loi adopté par les deux Chambres, doit, avant qu'il ne devienne une loi, être soumis au Président des États confédérés. Si celui-ci l'approuve, il le signera ; sinon, il le renverra, avec ses objections, à la Chambre dont il émane, laquelle insérera les objections *in extenso* dans son journal, avant de procéder à un nouvel examen. Si, après ce nouvel examen, les deux tiers de cette Chambre sont d'accord pour adopter le projet de loi, il doit être envoyé, avec les objections, à l'autre Chambre, par laquelle il doit être également examiné à nouveau, et si le projet est approuvé par les deux tiers des membres cette Chambre, il aura force de loi... Si un projet de loi n'est pas renvoyé par le président dans les dix jours (dimanche non compris) après qu'il en ait été saisi, il acquiert force de loi... à moins que le Congrès, par son ajournement, n'ait empêché ce renvoi, auquel cas le projet n'acquerra pas force de loi.

Dans la pratique, les prérogatives présidentielles n'intervenaient pas exclusivement *a posteriori* pour approuver ou empêcher l'entrée en vigueur de la loi (vêto). En effet, le texte constitutionnel (article 2, section 3) lui donnait l'obligation d'« informer périodiquement le Congrès de l'état de la Confédération, et [de] recommander à son attention telles mesures qu'il juge nécessaires et opportunes ». Le commandant en chef pouvait donc s'adresser par message aux *congressmen* pour inspirer, suggérer l'adoption d'un projet de loi (bill). A cette occasion, il pouvait devenir le véritable instigateur de l'œuvre législative. Il ne fit pas autre chose le 17 août 1862 quand le Congrès entra en session. Son message aux parlementaires commençait par ces mots : « Nous avons une nouvelle fois

¹³⁸⁷ O.R., série 4, 2, pp. 856-857.

la chance de nous rencontrer pour prendre des mesures nécessaires au bien public alors que notre pays est engagé dans une guerre ravageuse ». Davis recommanda aux parlementaires d'inscrire dans la loi, entre autres, les suggestions formulées par le ministre de la Guerre au sujet de la loi sur la conscription afin d'améliorer les modalités de sa bonne exécution¹³⁸⁸.

Ajoutons que le Président disposait d'un moyen d'action indirect en obtenant d'un membre du Sénat ou de la Chambre des représentants de présenter un projet qui était en fait le texte préparé par l'exécutif. Dans cette perspective, on mesure que c'était la qualité des rapports entretenus par le Président avec le Congrès, sur lesquels la Constitution était largement muette, qui déterminait une grande partie de la dynamique normative. Ce qui revient à dire que le leadership de Davis était prépondérant et qu'il dépendait étroitement de son appétence pour la concertation et de sa capacité à emporter l'adhésion des parlementaires dont on pouvait penser qu'ils accorderaient en temps de crise une écoute soutenue à la parole présidentielle. Quelques mois de guerre suffirent pour montrer l'absence d'union sacrée entre les deux pouvoirs. Davis fut entendu, ses suggestions furent, à plusieurs reprises, prises en considération trouvant une traduction dans la loi. Mais aux réussites se mêlèrent aussi des échecs qui témoignaient des limites de son ascendant sur le pouvoir législatif et de la défiance de ce dernier envers un exécutif suspecté de remettre en cause le droit des Etats et d'instaurer un pouvoir autoritaire.

La loi sur la conscription était la conséquence d'une prise de conscience collective qui toucha les hommes politiques et les militaires. Ce consensus était un trompe-l'œil. Les politiciens n'étaient pas totalement convertis aux réalités de la guerre et ils n'étaient pas disposés à orienter toutes les forces vives de leur Etat vers l'effort de guerre. Ils optèrent pour une conscription sélective et en cela leur démarche manqua de rationalité et de lucidité. Ce sont eux qui imposèrent au commandement le système, finalement pernicieux, du remplacement. Ce dernier fut adopté sans consultation préalable avec les instances militaires opérationnelles, sans jamais recueillir leur avis éclairé sur ses implications pour l'armée. La loi sur la conscription mit en lumière les limites de l'influence des militaires et du premier d'entre eux, Jefferson Davis, sur l'action législative.

L'analyse de l'application de la loi pointait des défaillances qui limitèrent ses effets. Celle-ci incombait au ministre de la Guerre sous l'autorité duquel furent placés les bureaux civils de la conscription, structures administratives chargées des opérations de conscription. Or, ces bureaux, qui comptèrent jusqu'à 2 813 agents en 1864¹³⁸⁹, furent loin de ressembler à des instruments compétents. Les agents de recrutement prirent une part active dans les dérives observées et dénoncées. Il fut fort

¹³⁸⁸ *Ibid.*, p. 54.

¹³⁸⁹ Herman Hattaway, Archer Jones, *How the North Won : A Military History of the Civil War*, Champaign, University of Illinois Press, 1983, p. 115.

préjudiciable qu'ils ne fussent pas encadrés, surveillés par une hiérarchie intermédiaire pour s'assurer de leur probité. Les témoignages dénonçant leur corruption, leur incompétence étaient fréquents. Pour illustrer cette réalité, citons le cas des commissions médicales. Chargées de déclarer l'aptitude ou l'inaptitude des conscrits avant leur incorporation, elles firent preuve d'une grande complaisance, compréhension ou partialité. Informé par le général Kemper que les exemptés pour raisons médicales étaient au nombre de 19 000 en Virginie et de 32 000 en Caroline du Nord, le général Lee, acculé par l'armée nordiste de Grant devant Petersburg, demanda le 10 octobre 1864 que de nouveaux examens fussent menés par des conseils médicaux dûment sélectionnés¹³⁹⁰. H. W. Walter écrivait dans sa lettre du 29 décembre 1864 citée plus haut : « Je crains que les conseils médicaux aient dans bien des cas rendu un mauvais service à la cause. Le conseil de Brookhaven, Mississippi, a examiné entre les mois d'avril et d'octobre derniers 1 125 hommes et en a exempté 807 (plus de 70%) pour inaptitude à tout service¹³⁹¹ ». Preston était également conscient des largesses de ces conseils médicaux et confia ces examens au niveau de chaque District à un médecin expérimenté nanti du « pouvoir de décider, préalablement, quels hommes le bureau d'enrôlement pouvait envoyer devant les conseils de l'armée sans risque pour sa vie ou sa santé¹³⁹² ». La problématique des conseils médicaux confédérés n'était pas sans rappeler celle rencontrée en France sous le Consulat : chaque Département fut doté d'un conseil de recrutement ambulante composé du Préfet et de militaires afin de mettre un terme aux abus constatés dans le domaine des exemptions fondées sur des causes physiques¹³⁹³.

Pas plus qu'il ne pouvait être seul celui de Davis, l'échec relatif de la conscription ne pourrait être imputé au commandement opérationnel. La fonction de militaire postulait la soumission des généraux aux ordres de l'exécutif. Elle ne signifiait pas qu'ils se condamnaient au mutisme et restassent sujets dociles et passifs. Ceux-ci ne s'écartèrent jamais de leurs obligations. On les vit protester avec vigueur pour dénoncer les imperfections de la loi et proposer des améliorations. Sur la question des remplacements une unité de vue les liait au pouvoir civil que ce dernier se chargea de relayer auprès des parlementaires pour qu'ils abrogeassent la loi. Ce qui fut fait le 28 décembre 1863. En affirmant à son ministre de tutelle le 18 mars 1864 que « les difficultés, les retards, les irrégularités associés à la conscription ne sont pas dus à la difficulté de trouver des hommes, mais à l'impossibilité de tirer ces derniers des mains des officiers de recrutement sous les ordres des généraux, des gouverneurs, des juges et des politiciens démagogues¹³⁹⁴ », Preston brouillait la vérité. Il excluait toute responsabilité de ses services dans ce constat. Ce point de vue partial et donc imparfait doit être

¹³⁹⁰ O.R., 42, 3, p. 1144.

¹³⁹¹ O.R., série 4, 3, p. 976.

¹³⁹² *Ibid.*, p. 860.

¹³⁹³ *Dictionnaire Napoléon, op. cit.*, p. 470.

¹³⁹⁴ O.R., série 4, 3, p. 225.

complété par ceux des généraux Hindman et Pillow qui visaient au contraire l'inaptitude des structures officielles chargées d'appliquer la loi. L'évidence de cette inaptitude justifia qu'ils adoptassent un mode d'action qui se démarquait des pratiques admises par l'exécutif. Il est un fait admis que lorsque les défaillances dans l'application de la loi étaient flagrantes et causaient de graves préjudices à leurs armées, les généraux n'hésitèrent pas à prendre l'initiative. La création en toute légalité d'un bureau de conscription militaire dans l'Ouest s'inscrivait dans cette recherche de solution. Mais le ministre de la Guerre et le chef du Bureau civil, jaloux de ses prérogatives, virent dans ses méthodes musclées une forme d'arbitraire incapable de se couler dans le moule du droit et agirent pour hâter leur disparition.

2) Le commandement confédéré face au fléau de la désertion : une empreinte d'impuissance.

Le commandement dut faire face dès le printemps 1862 à une défaillance aussi grave que les médiocres résultats de la conscription : les désertions¹³⁹⁵. Les désertions furent le grand fléau des armées confédérées, la dent qui les rongea et les gangréna. Le commandement fut ici confronté à un véritable défi. Il n'eut pas, à l'évidence, à gérer un problème mineur ou périphérique, celui-ci fut au cœur de sa préoccupation et de ses inquiétudes. Il dut se passer du concours de la théorie - si tant est qu'il en existât jamais sur ce thème - et agir ou, le plus souvent, réagir en fonction de son amplitude et de ses effets sur l'armée. Les réalités du terrain, la situation militaire, fondèrent une approche pragmatique qui mêla volonté d'une sanction douce, pardon et peine capitale, et se solda par des résultats décevants.

a - Des causes plurielles et une ampleur alarmante pour le commandement.

Tout d'abord il convient de souligner que les prémisses d'une désertion nombrable apparurent dans l'Ouest au début de l'année 1862, dans les Etats dont le point commun était d'avoir une partie de leur territoire occupée par les armées de l'Union (Tennessee, Arkansas, Mississippi)¹³⁹⁶. L'absentéisme, sous quelque forme qu'elle s'exprimât, fut connu des généraux qui en appréhendèrent aussitôt les répercussions. On peut donc parler d'une prise de conscience réelle et précoce. Longstreet fit un constat alarmant au gouverneur de la Virginie le 23 juin 1862. Les dispositions de la loi de conscription étaient censées monter ses forces à 32 000 soldats. Or, les registres ne rapportaient qu'un

¹³⁹⁵ La définition du déserteur ne posait pas de problème d'interprétation. Etait considéré comme déserteur le soldat qui avait quitté son unité sans autorisation et qui n'avait pas l'intention d'y revenir.

¹³⁹⁶ Mark A. Weitz, *More Damning than Slaughter : Desertion in the Confederate Army*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2005, p. 69.

nombre de 20 000 dont 7 000 étaient absents. Le général ne commandait en réalité qu'une armée forte de 13 000 hommes, moins de la moitié de ce qu'elle devrait être. Il n'était pas encore question de stigmatiser la désertion comme source du mal et de proposer un remède. D'ailleurs Longstreet s'intéressait avant tout aux 12 000 conscrits qui n'avaient pas été enrôlés. C'était le sens de son appel au gouverneur : « J'ai grand espoir que l'intérêt que vous portez à ces troupes qui ont tant fait pour mettre à l'honneur la valeur des Virginiens, vous conduise également à vous associer à mes efforts pour obtenir les renforts désirés¹³⁹⁷ ».

Les désertions constituèrent un phénomène endémique et massif dont on est en droit de se demander s'il causa la chute de la Confédération ou accéléra un processus de défaites entamé à l'été 1863. Massif, il le fut si l'on accorde foi au rapport de Preston qui, en février 1865, évaluait leur nombre à 104 428 : 103 400 soldats et 1 028 officiers¹³⁹⁸. Le nombre de soldats séduits par cette pratique fut supérieur à celui des combattants qui tombèrent sur les champs de bataille - environ 94 000¹³⁹⁹ - et représentait plus de 10% des hommes ayant servi sous le *Stars and Bars*¹⁴⁰⁰. Tous les protagonistes, simples soldats comme généraux, qui laissèrent une trace écrite de leur expérience mentionnèrent l'ampleur des défections. Pour l'historien Joseph Glatthaar, environ 15% des soldats de Lee auraient déserté et moins d'un homme sur dix, de son propre chef ou de force après son arrestation, serait revenu sous les drapeaux¹⁴⁰¹. Même si ces chiffres doivent être pris avec précaution, en raison de l'absence d'un outil de recensement scientifique, leur grandeur suffit à ne pas en sous-estimer la portée ni les conséquences sur le déroulement de la guerre. Endémique, le phénomène le fut également. Les désertions ne sévirent pas à un moment bien précis de la guerre - on pense aux derniers mois quand le destin militaire des armées confédérées était décidé - mais commencèrent dès les premiers mois de 1862 et se poursuivirent sans discontinuer, avec quelques mouvements haussiers, jusqu'en avril 1865. La désertion ne fut donc pas un phénomène homogène, ce qui compliqua son traitement par le commandement. Virginiens et Géorgiens, par exemple, ne désertèrent ni sur le même rythme ni aux mêmes périodes. Pour les premiers, trois grandes vagues de désertions ont pu être identifiées. La première et aussi la plus importante par le nombre se déroula au printemps 1862 à la suite de l'adoption de la conscription en avril 1862 ; la seconde entre les mois d'avril et de septembre 1863 ; la dernière de décembre 1864 à la fin de la guerre, les derniers mois du conflit ayant donné lieu à de véritables hémorragies¹⁴⁰². Le gros de la désertion des Géorgiens intervint de

¹³⁹⁷ O.R., 11:3, p. 614.

¹³⁹⁸ Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, op. cit., p. 231.

¹³⁹⁹ William L. Richter, *Historical Dictionary of the Civil War and Reconstruction*, Lanham, The Scarecrow Press, 2004, p. 150.

¹⁴⁰⁰ Entre 750 000 et 1 227 890 sudistes se battirent dans les armées confédérées. "Civil War Facts, 1861-1865", National Park Service : U.S. Department of the Interior, www.nps.gov/civilwar/facts.htm

¹⁴⁰¹ Joseph T. Glatthaar, *General Lee's Army*, op. cit., p. 409.

¹⁴⁰² <https://theses.lib.vt.edu/theses/available/etd.../AtkinsThesis.pdf>, pp. 16-17.

décembre 1863 à décembre 1864, quand l'Armée du Tennessee, battue à Chattanooga en novembre 1863, battit en retraite en Géorgie et y prit ses quartiers d'hiver - la proximité de leur foyer constitua un appel irrésistible à la désertion pour des milliers de soldats engagés depuis près de trois ans -, et quand l'Etat fut envahi et ravagé par les fédéraux de Sherman (campagne d'Atlanta de mai à septembre 1864). Avant cette date, les cas de désertions restèrent marginaux¹⁴⁰³.

Les principaux ressorts de la désertion permettent de cerner une pluralité de motivations qui rendait son traitement difficile pour le commandement. Le passage à l'acte s'alimentait à plusieurs sources qui furent plus fortes que l'opprobre qui rejaillirait sur le nom du déserteur et de sa famille. Les recherches les plus récentes sur un sujet longtemps négligé - jusqu'à la publication en 2005 de l'ouvrage de Mark A. Weitz, l'étude généraliste de référence datait de 1928¹⁴⁰⁴ - dégagent un ensemble de causes communes, souvent enchevêtrées, qui jouèrent à des degrés variables et agirent à différents moments de la guerre en fonction, notamment, de l'origine géographique des soldats.

La plus importante de ces causes, commune à tous les soldats, fut sans doute leur crainte de laisser la cellule familiale sans ressources et de les plonger dans le plus extrême dénuement. Beaucoup de combattants furent confrontés à un conflit de loyauté. Au cours de son procès pour désertion, le soldat Cooper produisit à l'appui de sa défense une lettre de son épouse :

Mon cher Edward : j'ai toujours été fier de toi et plus que jamais depuis que tu as rejoint l'armée confédérée. Je n'aimerais pas que tu fasses quoi que ce soit de mal pour le monde, mais devant Dieu, Edward, si tu ne rentres pas à la maison, nous mourrons. La nuit dernière j'ai été réveillé par les pleurs du petit Eddie. Je lui ai demandé : "Que se passe-t-il Eddie ?" Il m'a répondu : "O maman ! J'ai tellement faim". Et Lucy, Edward, ta chère Lucy : elle ne se plaint jamais, mais elle s'amaigrit jour après jour. Et devant Dieu, Edward, si tu ne rentres pas à la maison, nous mourrons. Ta Mary.¹⁴⁰⁵

La plainte est poignante. Qu'elle déchirât le cœur de son destinataire est une évidence. Que sa raison s'inclinât l'est tout autant. Rien de choquant à ce que la perspective de perdre des êtres aimés brisa les volontés les plus fortes et que le soldat, pris en étau entre deux loyautés de nature très différente pour ne pas dire antagonistes - celle à son pays et celle due à sa famille - arbitra pour la seconde. Des milliers de combattants reçurent de leurs épouses des missives les invitant à abandonner l'armée et à retourner dans leur foyer pour assurer sa subsistance. La guerre s'éternisant, le contenu des lettres se faisait plus insistant. La guerre avait brisé le cadre psychologique et émotionnel des

¹⁴⁰³ Mark A. Weitz, *A Higher Duty : Desertion among Georgia Troops During the Civil War*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2000, pp. 61-89.

¹⁴⁰⁴ Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, op. cit., 1928 ; Mark A. Weitz, *More Damning than Slaughter*, op. cit.

¹⁴⁰⁵ Cité par Philip Katcher, *The Army of Northern Virginia : Lee's Army in the American Civil War 1861-1865*, New York, Fitzroy Dearborn, 2003, p. 269.

femmes que la solitude affective, les privations, un dur labeur soumirent à des tensions, des angoisses intérieures auxquelles elles n'étaient pas préparées. A la fin du conflit, il restait peu du patriotisme vibrant qui anima beaucoup de femmes sudistes en 1861 et les détermina à encourager la population masculine à prendre les armes et à s'engager dans les armées de la jeune Confédération. Les femmes issues des classes moyennes et inférieures rejetaient l'idéologie sacrificielle des élites politiques et appelaient ouvertement à la désertion. « Les désertions ont lieu car elles sont encouragées... Et bien que ces dames ne soient peut-être pas disposées à le reconnaître, elles sont néanmoins responsables... des désertions dans l'armée et de la dégradation qui affecte le pays ». C'est à cette conclusion qu'était parvenu un combattant en février 1864¹⁴⁰⁶.

Le caractère anxiogène de la situation que vivaient les épouses, répétée à des milliers de reprises sur le territoire sudiste, fut aggravé par au moins deux facteurs. Il y avait l'impuissance de l'Administration à stopper une inflation galopante, source d'appauvrissement pour les plus fragiles (un sachet de sel coûtait 50\$ en septembre 1862, la solde mensuelle du soldat était de 11\$) et à subvenir *a minima* aux besoins élémentaires des familles des soldats au front. De plus, l'avancée des troupes de l'Union en territoire confédéré exposait les familles à des conditions de vie plus précaires encore. L'exemple des soldats géorgiens, vu plus haut, corrélait étroitement les revers militaires et les désaffections. La plupart des déserteurs géorgiens étaient originaires du nord de l'Etat où le tissu économique était constitué pour l'essentiel de fermes agricoles familiales tournées vers la culture céréalière. Dans cette configuration économique, « l'absence du père pour une longue période finissait par détruire les fondements économiques de la famille et acculer ces communautés à la misère¹⁴⁰⁷ ».

Dans un contexte de détérioration grandissante du climat économique et de menace militaire, le danger immédiat auquel son absence confrontait sa famille exerça un grand ascendant sur le soldat. Le soldat John Cammack ne disait pas autre chose dans ses mémoires :

J'ai le regret de dire que les désertions [à l'automne 1864] représentent une très lourde perte pour l'Armée de Virginie du Nord. Si les pertes liées aux désertions avaient été du nombre des types sans valeur de l'armée, nous aurions pu mieux faire face, mais en fait beaucoup d'excellents soldats reçurent des lettres de leurs familles rapportant leurs souffrances et leurs privations au point que leur patriotisme fut totalement éclipsé par l'amour qu'ils leur portaient. Un grand nombre de ces

¹⁴⁰⁶ Cité par Drew Gilpin Faust, "Altars of Sacrifice : Confederate Women and the Narratives of War", in *The Journal of American History*, vol. 76, n° 4, 1990, pp. 1200-1228.

¹⁴⁰⁷ Mark A. Weitz, *A Higher Duty*, *op. cit.*, p. 3.

hommes prirent un « congé français¹⁴⁰⁸ » et ne revinrent jamais. Certains qui s'échappèrent et rentrèrent chez eux firent pour leur famille le mieux qu'ils purent et retournèrent dans l'armée.¹⁴⁰⁹

Dans les derniers cas évoqués par Cammack il s'agissait bien, techniquement, d'une désertion mais la finalité de l'acte n'était pas forcément de se soustraire pour toujours à ses devoirs. Outre son ampleur, l'auteur montrait toute la complexité à juger de la désertion. Il éclairait la dimension du nationalisme sudiste qui reposait sur la notion de protection, de la famille, de la région. L'idée qu'une loyauté devait s'affirmer envers un gouvernement dont l'autorité transcendait ces cadres restreints était absente du corpus psychologique du soldat. Du moins d'une grande partie d'entre eux.

Pour le soldat qui avait fait le choix de prendre les armes, animé par l'enthousiasme et guidé par son libre arbitre, mettre en cause puis annuler son engagement militaire doit avoir été déclenché par un facteur exogène. La loi de conscription en fut un, le premier. C'est au lendemain de son adoption que le rythme des désertions enfla. Sur le mois de mai 1862, les unités virginienne perdirent 1 145 hommes alors que ce nombre était en moyenne de 95/mois au cours de la première année du conflit. L'existence d'un lien de causalité entre désertion et conscription semble indiscutable¹⁴¹⁰.

La focale de notre analyse doit s'arrêter sur les problèmes logistiques des armées confédérées que le commandement opérationnel, malgré des mises en garde insistantes, ne vit jamais résolus. Robert Lee savait que manger à sa faim, se vêtir, se chausser correctement relevait de la sphère sensible du soldat. « De faibles rations nuisent à la fois au moral et au physique des hommes, écrivait-il en mars 1864. Les désertions à l'ennemi deviennent plus fréquentes et les hommes ne peuvent restés en bonne santé et énergique s'ils sont condamnés à la diète pour quelque durée que ce soit. A moins qu'il n'y ait un changement, je crains que l'armée ne puisse rester efficace et sûrement pas rassemblée¹⁴¹¹ ». Dix mois plus tard, le 27 janvier 1865, les propos étaient les mêmes, à cette nuance près que Lee faisait cette fois un lien direct entre les désaffections des soldats et les privations :

J'ai l'honneur d'attirer votre attention sur la fréquence alarmante des désertions dans cette armée. [...] Je me suis efforcé d'en déterminer les causes et je pense que le manque de nourriture et le non-versement de la solde expliquent davantage le mécontentement de la troupe que tout autre cause. Tous les commandants souscrivent à cette opinion. Je n'ai aucun doute qu'il existe une souffrance due au manque de nourriture. Les rations sont trop faibles pour des hommes qui doivent endurer autant de risques et de durs labeurs.

¹⁴⁰⁸ L'origine de l'expression est incertaine. Son sens ne l'est pas. Il est le pendant américain de l'expression française « filer à l'anglaise », c'est-à-dire, sans dire au revoir ou désertier.

¹⁴⁰⁹ *Personal Recollections of Private John Henry Cammack : A Soldier of the Confederacy, 1861-1865*, Huntington, Paragon Ptg. & Pub., 1920, p. 112.

¹⁴¹⁰ <https://theses.lib.vt.edu/theses/available/etd.../AtkinsThesis.pdf>, p. 16 et 32.

¹⁴¹¹ O.R., 33, p. 1114.

Dans sa missive, le général disait au ministre de la Guerre son ressentiment à l'égard du ministère de l'Intendance : « Je sais qu'il y a de grandes difficultés à s'approvisionner, mais je ne peux m'empêcher de croire qu'avec l'énergie, l'intelligence et l'expérience adéquats du ministère de l'Intendance, beaucoup plus pourrait être obtenu »¹⁴¹². Rien de plus ne fut obtenu et les soldats souffrirent de malnutrition. Quand il rédigea ces lignes, le commandant savait qu'au prochain printemps les fédéraux lanceraient une nouvelle offensive qui pourrait être la dernière et emporter la Confédération si la résistance devant Richmond céda devant les assauts ennemis. Il avait besoin d'une armée parfaitement ravitaillée, forte d'hommes qui ne soient pas tourmentés par la faim ou par toute autre considération matérielle. Ces rigueurs auxquelles vinrent s'ajouter les revers militaires agirent comme de puissants déclencheurs et instillèrent les ferments de la démoralisation. Quel que soit son grade et à l'exclusion de rares exceptions, le combattant, nous dit Charles Ardant du Picq, est « cet être nerveux, impressionnable, ému, troublé, distrait, surexcité, mobile, s'échappant à lui-même...¹⁴¹³ ». Pour dompter ces traits comportementaux instinctifs, la volonté, le courage doivent habiter son cœur et son esprit. Or, la sortie de centaines de camarades hors du champ militaire créa chez le soldat qui en était le témoin une fracture psychologique qu'il était pour ainsi dire difficile pour le commandement de réparer. La tâche semblait d'autant plus ardue que « la discipline, la tactique nettement formulées, commandent la solidarité du chef et du soldat, la solidarité des soldats entre eux¹⁴¹⁴ ». La désertion brisait cette solidarité qui faisait le combattant et lui donnait sa force.

Intéressons-nous à la manière dont le commandement opérationnel sur les fronts occidental et oriental, majoritairement adepte d'une réponse forte, géra le phénomène de la désertion et chercha à en limiter les dégâts. La fermeté s'incarnait dans les grands généraux qui animèrent le conflit : Thomas Jackson, Thomas Hindman, Braxton Bragg, Joseph Johnston et Robert Lee. Ces cas illustraient la confrontation entre deux univers : celui de militaires de carrière qui tenaient les obligations du soldat pour inviolables en toutes circonstances, et celui de la troupe, préoccupée par les conditions de vie de leurs proches, qu'une rigueur et une discipline trop fermes pouvaient détourner de ses devoirs. Ils témoignaient, en plus, de leur difficulté de se faire entendre par l'organe de la contrainte, les tribunaux militaires, comme celle de maintenir la coercibilité de leur approche.

¹⁴¹² O.R., 46 :2, p. 1143.

¹⁴¹³ Ardant du Picq, *Études sur le combat, op. cit.*, p. 10.

¹⁴¹⁴ *Ibid.*, p. 16.

b - La réponse du commandement dans l'Ouest : la fermeté sans concession de Hindman et la fermeté teintée de clémence de Bragg.

Le général Hindman, le point fut déjà souligné, avait trouvé en Arkansas une sombre situation. Les incursions répétées de la cavalerie nordiste causaient la désolation : maisons incendiées, chevaux et esclaves volés, assassinats, emprisonnements...¹⁴¹⁵. D'autres menaces s'ajoutaient : la mauvaise récolte qui exposait les plus pauvres à la famine et des groupes de soldats armés, loin de tout commandement, qui vandalisaient en prétextant agir pour le compte de la Confédération¹⁴¹⁶. Enfin, un climat d'anarchie prospérait en raison de la décomposition du pouvoir civil. L'action du commandant ne pouvait s'abstraire de cette réalité. C'est cette dernière qui l'arracha au cadre étroit des questions de stratégie militaire et lui donna une dimension globalisante. Hindman créa une ébauche de gouvernement militaire. La loi martiale fut instaurée le 30 juin 1862 et un prévôt fut nommé dans chaque comté pour établir un ordre militaire et économique.

Hindman rêvait d'un Arkansas prêt à accepter et endurer les plus grands sacrifices pour gagner son indépendance, capable d'unir l'ensemble de ses forces civiles et militaires vers un objectif commun : chasser l'envahisseur. Des soldats, il attendait un comportement exemplaire, une stricte obéissance aux ordres. Pour les détourner de l'envie de désertir, il s'attaqua à l'une de ses principales causes : l'extorsion qui permettait à des marchands sans scrupule de s'enrichir par le jeu de la spéculation et la pratique de prix abusifs. La pratique déstabilisait l'économie et exposait les plus pauvres, incapables de s'approvisionner, à mourir de faim. Cette perspective torturait les soldats qui se joignaient au clergé et à la presse pour dénoncer un péché mortel. L'un deux, en 1863, écrivit à son épouse : « [...] les péchés du peuple ont grandi comme un soleil noir entre nous et Dieu, oui, entre nous et le propitiatoire. Nous cherchons les créatures au lieu du Créateur. Les spéculateurs et les extorqueurs cherchent à s'enrichir dans le sang de leurs frères, des femmes et des enfants. [...] A moins que Dieu nous vienne en aide nous sommes perdus et comment pouvons-nous attendre de lui qu'il bénisse un peuple tel que le nôtre ?¹⁴¹⁷ ». Hindman mit en œuvre une politique interventionniste, imposa un système de contrôle des prix sur les denrées de première nécessité, obligea les marchands à accepter la monnaie confédérée et assura les contrevenants de lourdes sanctions.

Hindman fut confronté aux premiers feux de la désertion dès sa prise de fonction. « En un mot, tous les prétextes imaginables étaient bons pour désertir, déplora-t-il. Les arrestations étaient fréquentes, mais dans de nombreux cas on commença par pardonner aux coupables et à les renvoyer

¹⁴¹⁵ O.R., 13, p. 30.

¹⁴¹⁶ *Idem*.

¹⁴¹⁷ Eugene Genovese, *A Consuming Fire : The Fall of the Confederacy in the Mind of the White Christian South*, Athens, University of Georgia Press, 1998, p. 48.

à leur devoir contre la promesse d'une meilleure conduite dans l'avenir... Cette clémence produisit des fruits maléfiques ; elle fut prise à tort pour de la timidité, et les désertions augmentèrent¹⁴¹⁸ ». En Arkansas, il n'est pas excessif de parler, à propos de la désertion, de véritable fléau. Non seulement le nombre de déserteurs devint vite significatif, mais leur présence s'accompagna d'actes de terreur, de spoliation. On comprend que Hindman mena une lutte implacable contre ce mal. Pour le général, la clémence était une invitation adressée aux soldats à rompre ses obligations et il décida d'y mettre fin nonobstant l'absence d'ordre en ce sens. Le commandant tint le raisonnement suivant : il était vain de recruter des hommes si rien n'était fait dans le même temps pour les garder dans les rangs. Il mit ainsi sur pied un conseil militaire composé de trois officiers. Les quatre premiers prévenus furent reconnus coupables du crime de « double désertion » (ils avaient abandonné leur unité et par la suite commis des actes de destruction), un crime qu'ils confessèrent. « J'ordonnai qu'ils fussent fusillés en présence de la troupe, écrit Hindman, et vis que l'ordre fut exécuté ». Quatre autres déserteurs et un civil qui incitaient à la désertion subirent le même châtement. Circonstances aggravantes, ces hommes avaient été faits prisonniers les armes à la main alors qu'ils combattaient dans les rangs nordistes¹⁴¹⁹. Hindman n'hésita pas à transmettre la liste des déserteurs afin qu'elle fût rendue publique. Le *Tyler Reporter*, un journal texan, titrait dans son édition du 19 août 1862 : « Récompenses pour la capture de déserteurs ! ». Le journaliste remplissait les attentes du général en publiant « les noms des poltrons et des lâches apostats », afin qu'ils « soient connus et reçoivent du peuple qu'ils ont trahi le mépris et l'exécration qu'ils méritent¹⁴²⁰ ».

L'effet des mesures engagées produisit un effet vertueux sur une force qui ne compta guère plus que quelques milliers d'hommes et dont le général se félicita dans son rapport par ces mots : « L'esprit de désertion fut brisé. Il ne se manifesta plus tout le temps que j'exerçai mon commandement dans le district du Trans-Mississippi¹⁴²¹ ».

Bragg était un stratège parfois inspiré, nous le verrons, enté sur un excellent gestionnaire. C'est par l'instauration d'une discipline stricte que le général s'efforça de prévenir la dépréciation de son armée et faire que sa force repose sur des bases solides. La loi sur la conscription, ce fut l'un de ses effets majeurs trop souvent oublié, introduisit un changement significatif dans l'exercice du commandement. Avec elle, le général ne se contentait pas de penser, d'élaborer la stratégie, de préparer les hommes aux combats dans les meilleures conditions d'entraînement et de les emmener

¹⁴¹⁸ *Report of Major General Hindman, of his Operations in the Trans-Mississippi District Report, op. cit., pp. 16-17.*

¹⁴¹⁹ *Ibid.*, p. 17.

¹⁴²⁰ *The Press Covers the Invasion of Arkansas, 1862 : July-December*, vol. 2, éd. H. L. Hanna, Widener, Southern Heritage Press, 2012, p. 158.

¹⁴²¹ *Report of Major General Hindman, of his Operations in the Trans-Mississippi District, op. cit.*, p. 17.

vers la victoire, il devait désormais s'acquitter de tâches auxquelles il n'était pas spécialement préparé et pour lesquelles il n'avait pas reçu de formation spécifique : garder ses hommes et empêcher ceux qui n'acceptaient pas d'être contraints à servir d'enfreindre le règlement.

Les désertions dans l'Armée du Mississippi, rebaptisée Armée du Tennessee en novembre 1862, avaient des origines plurielles. Elles commencèrent dès le mois de février 1862 sous le commandement d'Albert S. Johnston avec les premiers revers. « La chute de Donelson [16 février], reconnut le général à Davis le 7 mars, démoralisa certaines troupes du Tennessee et causa beaucoup de désertions dans les nouveaux régiments...¹⁴²² ». Après la défaite à Shiloh (6-7 avril 1862), 2 700 hommes manquaient à l'appel dont 40 officiers sur un effectif total de 32 212 présents¹⁴²³. L'historiographie attribuait les principaux ressorts de la désertion à l'incompétence militaire et au leadership terne du général Bragg, commandant de l'Armée du Tennessee le 20 novembre 1862, qui lui valurent une perte de confiance de la part d'une large fraction, peut-être la majorité, de l'armée¹⁴²⁴. Pour l'historien Larry J. Daniel, les raisons les plus sérieuses tenaient à la réorganisation de l'armée à laquelle le général dut se soumettre après les lourdes pertes subies lors de la bataille de Stones River (31 décembre 1862 - 2 janvier 1863) et qui rompit l'homogénéité géographique des unités et son corollaire, la solidarité entre soldats ; l'éloignement familial aggravé par le peu de permissions accordées ; la présence de nombreux « tories » prompts à abandonner la Confédération ; un cycle de défaites qui ne connut qu'un court répit en septembre 1863 avec la victoire frustrante sur les bords de la Chickamauga¹⁴²⁵.

Bien décidé à maintenir la cohésion de son armée et à appliquer à la lettre la loi du 16 avril, Bragg interdit les permissions. La décision fut mal reçue par les soldats du Tennessee qui s'étaient engagés volontairement l'année précédente et qui savaient que les fédéraux avaient semé la désolation dans la partie de l'Etat qu'ils occupaient. Agissant sous l'effet de l'inquiétude et sans esprit séditieux, ces hommes aspiraient à retrouver leur famille le temps de s'assurer de leur condition. Un régiment de Tennesseis gronda et ne reprit les armes qu'il avait déposées qu'après que le général menaça de le canonner. Les plus résolus désertèrent et ceux dont la tentative avorta furent exécutés sans procès. C'est ce que rapporta dans ses mémoires William Watson, un Ecossais qui s'était engagé dans l'armée confédérée, dont le souverain mépris qu'il afficha envers Bragg et le gouvernement de Richmond

¹⁴²² William Preston Johnston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston*, op. cit., p. 516.

¹⁴²³ O.R., 10 :2, p. 399.

¹⁴²⁴ Larry J. Daniel, *Soldiering in the Army of Tennessee*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991, pp. 131-132.

¹⁴²⁵ *Ibid.*, pp. 132-135.

interroge sur la sincérité du propos. Il compara Bragg à un « tyran » entouré d'une « horde de sycophantes [les organes gouvernementaux] pour approuver et glorifier chacun de ses actes...¹⁴²⁶ ».

Bragg fut sans état d'âme à l'égard des déserteurs, et que les tribunaux les jugèrent avec clémence l'indigna. En mai 1862, il fit savoir à Beauregard qu'un déserteur avait tenté de rejoindre les lignes de l'ennemi, qu'il avait été arrêté et « rapidement exécuté »¹⁴²⁷. Ne soyons pas surpris de lire sous certaines plumes, choquées par tant de brutalité, que ces méthodes suscitèrent ressentiment et indignation. Beaucoup dans la troupe s'attachèrent à donner de Bragg l'image d'un homme adepte d'une discipline sévère¹⁴²⁸. Avec succès puisque la réputation de Bragg déborda très vite son propre camp, où son comportement jugulaire ne faisait pas, loin de là, l'unanimité. Chez ses adversaires, curieux paradoxe, il était admiré et cité en exemple. Le général nordiste Rosecrans, son rival direct dans l'Ouest depuis sa nomination à la tête du Département du Cumberland le 26 octobre 1862, était également exaspéré par l'indiscipline de ses troupes. Son instruction générale du 3 novembre 1862 était une reconnaissance implicite des vertus disciplinaires de Bragg : « Le commandant appelle les officiers et les soldats de cette armée à l'aider à amener cette dernière à un niveau de discipline au moins égal à celui des rebelles¹⁴²⁹ ». La réalité est, comme souvent, plus nuancée. Bragg était attaché au respect des procédures qui protégeaient le soldat contre toute forme d'arbitraire. Il fit ainsi frapper de nullité un jugement du tribunal militaire au motif, parfaitement fondé, que ses conclusions ne stipulaient pas le crime de désertion mais d'absence sans autorisation, ce qui lui interdisait de prononcer une condamnation à mort¹⁴³⁰.

La force de Bragg fut sa perspicacité. Il avait compris que la vulnérabilité des armées confédérées résidait dans l'origine sociale de ses membres : une majorité de fermiers sensibles aux vicissitudes de l'arrière. Les familles étaient le talon d'Achille du soldat et l'éparpillement de la troupe en mouvement la porte d'entrée sur la désertion. A en croire Bragg, il n'était pas rare que les traînards se laissassent prendre par l'ennemi, prêtassent serment et retournassent chez eux se considérant dès lors déchargés de toute obligation militaire. Et ces traînards se comptaient par milliers après la campagne ratée dans le Kentucky (août - octobre 1862). Le 17 novembre 1862 Bragg n'eut d'autre choix que de prendre une instruction comminatoire contre les officiers et les soldats absents sans autorisation. Il le fit en faisant part de sa « douleur » face à une situation qualifiée de « honteuse », un « fléau tellement préjudiciable à l'armée et déshonorant pour ceux qui... vivent tranquillement et dans l'oisiveté au

¹⁴²⁶ William Watson, *Life in the Confederate Army*, op. cit., p. 368.

¹⁴²⁷ O.R., 10 :2, p. 538.

¹⁴²⁸ Judith Lee Hallock, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, op. cit., vol. 2., p. 32.

¹⁴²⁹ O.R., 20 :2, p. 7.

¹⁴³⁰ Jack A. Bunch, *Military Justice in the Confederate States Armies*, Shippensburg, White Mane Books, 2000, p. 89.

lieu de partager les périls et les devoirs de leurs compagnons d'armes... ». Les officiers passeraient devant un comité d'enquête prévu par la loi afin que leur nom soit rayé des rôles tandis que les soldats seraient considérés comme déserteurs et punis comme tel¹⁴³¹. La position s'assouplit le 29 novembre. Les confédérés sortaient d'une campagne épuisante dans le Kentucky et le commandant, en récompense de leur « bravoure et héroïsme », accorda « une amnistie totale à tous les soldats [à l'exclusion des sous-officiers] absents sans autorisation qui regagneraient l'armée dans un délai raisonnable et y reprendraient son service ». Bragg se faisait dans le même temps menaçant : les limites du délai de retour coïncidaient avec la mise en place de nouveaux tribunaux militaires qui jugeraient à l'avenir les contrevenants avec « force et rapidité »¹⁴³². L'effet fut décevant car trois mois plus tard Bragg dressa ce pénible constat :

Un examen approfondi des retours et des feuilles d'appel de cette armée, commencé il y a deux mois et toujours en cours, a révélé ce stupéfiant constat selon lequel plusieurs milliers d'officiers et d'hommes étaient absents en violation des ordres du commandement général et sur le fondement d'une permission accordée, d'un détachement ordonné par des officiers de tout grade, de lieutenant et supérieur. [...] Le pays est plein de ces officiers et soldats traînants... qui doivent retourner à leur poste et reprendre leur service.¹⁴³³

A première vue la position de Bragg semblait frappée d'ambivalence, oscillant entre fermeté et souplesse. En fait, l'observation des réalités a influencé le général et dicté ses décisions. En janvier 1863, Bragg suspendit jusqu'à nouvel ordre les permissions médicales¹⁴³⁴. Sur le principe, ces permissions avaient du sens en permettant aux blessés, aux malades de recouvrer leurs moyens physiques à leur domicile, loin des hôpitaux où la mortalité, liée à l'insuffisance des soins et la propagation virale, était élevée. Ce sont les abus d'un système nécessaire à la convalescence du soldat qui forcèrent Bragg à prendre cette mesure et, le 28 janvier, à préciser la qualité de déserteur : était assimilé comme tel tout soldat qui, à l'expiration de son congé, ne reprenait pas dans un délai de sept jours son service ou ne pouvait pas justifier son absence. Le traitement réservé à l'officier en pareille situation était à peine plus envieux : considéré comme « incapable » et « incompetent », il perdait son grade¹⁴³⁵.

Les marges de manœuvre du général restaient tributaires de la propre perception du commandement en chef sur le sujet et des décisions qui en résultaient. C'est, on peut l'imaginer, sans enthousiasme que Bragg publia l'instruction du 7 août 1863 dont les mots d'attaque ne faisaient aucun

¹⁴³¹ O.R., 20 :2, p. 407.

¹⁴³² *Ibid.*, p. 429. Bragg faisait allusion à la réforme du 9 octobre 1862 qui permettait à chaque Corps de se doter d'un tribunal militaire.

¹⁴³³ O.R., 23 :2, p. 629.

¹⁴³⁴ O.R., 20 :2, p. 502.

¹⁴³⁵ O.R., 23 :2, p. 618.

doute sur les limites de son action : « En vertu de la proclamation du Président des Etats confédérés... ». L'instruction prévoyait d'accorder un pardon général et une amnistie à tous les officiers et soldats absents sans autorisation qui retourneraient à leur poste dans un délai de vingt jours à compter de la date de publication du document. La faveur s'appliquait également à ceux qui étaient reconnus coupables d'absence injustifiée et de désertion et avait été condamnés, à la condition de ne pas être en situation de récidive. Les intéressés étaient dans ce cas remis en liberté, leur sanction rapportée et ils étaient rendus à leur service¹⁴³⁶.

La proclamation présidentielle aux soldats confédérés à laquelle Bragg faisait référence éclairait sur le paradigme actionnel - quand la décision et l'action s'insèrent dans un cadre contextuel précis. La progression argumentative est intéressante et permet d'appréhender les raisons qui poussèrent le Président à accorder une amnistie : la défaite du Sud ouvrirait sur « l'assujettissement, l'esclavage et votre ruine complète ainsi que celle de vos familles et de votre pays ». La suite était une sensibilisation à l'idée que la guerre pouvait être gagnée si l'absentéisme dans les armées cessait : « Les hommes aujourd'hui absents de leur poste suffiraient, s'ils étaient sur le terrain, à obtenir l'égalité numérique entre nos forces et celles des envahisseurs ; et avons-nous jamais manqué d'être victorieux quand nous approchions cette égalité ? ». Davis livrait son propre regard sur la désertion - mot qu'il suggérait sans jamais l'employer - qui n'était pas dans la condamnation mais dans la compréhension : plus que le refus de servir leur pays, il était convaincu que c'était l'affection à l'égard de leurs proches dont ils avaient été si longtemps privés qui était le premier motif d'absence. Le président avait compris que la famille jouerait un rôle crucial dans le règlement de l'absentéisme comme dans sa prévention. Son appel au patriotisme du soldat n'était qu'une partie de la solution :

Je conjure mes concitoyennes, les épouses, les mères, les sœurs et les filles d'user de toute leur influence pour appuyer cette proclamation, d'ajouter un sacrifice suprême à ceux que leur patriotisme a si librement et constamment offert à l'autel du pays et s'assurer que personne devant servir sur le terrain ne soit chez lui à l'abri de la honte d'avoir déserté de son devoir envers sa famille son pays et son dieu.¹⁴³⁷

La date de la proclamation, le 1^{er} août 1863, facilite le travail d'analyse de l'historien. Le lien de causalité entre celle-ci et le contexte militaire saute aux yeux. Les défaites des armées sudistes dans l'Est et dans l'Ouest, marquées par une hémorragie des effectifs, n'offraient pas d'autre alternative au commandant en chef que d'adopter un comportement conciliant.

Entre sa victoire sur les rives de la Chickamauga (19-20 septembre 1863) et la débâcle de Chattanooga (24-25 novembre 1863) qui lui coûta son commandement, Bragg assista impuissant à

¹⁴³⁶ *Ibid.*, pp. 954-955.

¹⁴³⁷ O.R., série 4, 2, p. 688.

l'érosion de son armée. La discipline qu'il instaura limita les vocations aux départs, mais ne tarit pas le flot des déserteurs. Et ceux qui ne désertèrent pas avaient le moral au plus bas - une explication tangible à l'effondrement de l'Armée du Tennessee le 25 novembre. La démarche de son successeur, Joseph Johnston, était commune à tous les généraux nouvellement promus à la tête d'une armée accablée par la défaite et désireux de rétablir en son sein moral et confiance. Le 2 janvier 1864, l'Armée du Tennessee comptait environ 43 000 présents au lieu des 77 000 attendus¹⁴³⁸. De ce chiffre établi par le nouveau commandant, il fallait déduire que plus de 30 000 hommes manquait à l'appel. La situation des effectifs l'incita à initier, dans un premier temps, une politique de clémence. Il amnistia tous les absents - 647 soldats retournèrent dans leurs unités¹⁴³⁹. Il confirma, en l'assouplissant, la mise en place d'un dispositif de permission par le général Hardee qui avait assuré l'intérim de l'armée avant son arrivée. Dans chaque régiment, un homme sur 25, contre 30 auparavant, se voyait offrir la possibilité de prendre un congé de trente jours maximum. L'autorisation profitait également aux officiers sous certaines conditions¹⁴⁴⁰. Cette politique contribua à relever de manière significative le moral des troupes : les soldats dont le contrat de trois ans arrivait à terme se réengagèrent avec ferveur ou, ce fut la majorité des cas, parce qu'ils avaient conscience que leur présence était indispensable à la poursuite des hostilités¹⁴⁴¹. En juin, Johnston était au zénith de sa popularité.

Ces mesures s'accompagnèrent de l'instauration d'un cadre disciplinaire rigoureux qui comportait pas moins de dix-huit points, dont l'un ordonnait aux officiers de prendre toutes les mesures nécessaires pour arrêter et faire juger les absents¹⁴⁴². Le rideau de la justice militaire tomba sur les déserteurs avec lourdeur. L'éventail des peines était large : chevaucher un cheval de bois ; avoir la tête rasée d'un côté ; marcher dans le camp sur l'air de « Yankee-doodle¹⁴⁴³ » ceint d'une barrique sur laquelle était inscrit le nom « déserteur »¹⁴⁴⁴. L'humiliation n'était que le premier degré de sanction. Johnston, comme son prédécesseur, valida les peines prononcées par les tribunaux : le 4 mai 1864, 12 déserteurs furent passés par les armes¹⁴⁴⁵. Sous le commandement de Johnston (27 décembre 1863 - 17 juillet 1864), l'armée comptabilisa une moyenne d'environ 142 déserteurs par semaine autant que sous son successeur, John Hood, qui emmena les hommes dans une série de

¹⁴³⁸ O.R., 32 :2, p. 510.

¹⁴³⁹ Larry J. Daniel, *Soldiering in the Army of Tennessee*, op. cit., p. 138.

¹⁴⁴⁰ O.R., 31 :3, p. 855.

¹⁴⁴¹ Larry J. Daniel, *Soldiering in the Army of Tennessee*, op. cit., p. 140.

¹⁴⁴² O.R., 32 :2, pp. 530-535.

¹⁴⁴³ « Yankee-doodle » était un chant des soldats anglais pour se moquer des soldats américains pendant la Guerre de Sept ans (1756 - 1763) qui opposa la couronne britannique à la France et ses alliés.

¹⁴⁴⁴ Cité par Andrew Haughton, *Training, Tactics and Leadership in the Confederate Army of Tennessee : Seeds of Failure*, London, Routledge, 2000, p. 141.

¹⁴⁴⁵ Larry J. Daniel, *Soldiering in the Army of Tennessee*, op. cit., p. 113.

défaites sanglantes autour d'Atlanta et perdit la ville en septembre 1864¹⁴⁴⁶. La croyance du soldat dans les capacités militaires de Johnston s'estompa au fur et à mesure du recul vers la capitale de la Géorgie, et son moral déclina concomitamment.

Au début de l'année 1864, la répression était, dans les intentions, la règle dans la lutte contre les déserteurs. En Floride, le général Gardner promit de sévères sanctions aux déserteurs comme à ceux qui persisteraient dans leur absentéisme et refuseraient de se présenter de leur propre chef à leur commandement : « Tous ceux que l'on trouvera les armes à la main seront exécutés sans pitié ». Le général sudiste, plus radical que ses pairs, étendit la sanction aux familles des fautifs. Ces dernières seraient « envoyées dans l'intérieur du pays, leurs propriétés détruites, le bétail, les chevaux et les cochons dispersés ou abattus »¹⁴⁴⁷. En Louisiane, le commandant de bataillon reçut pour ordre d'abattre sur le champ toute personne - les Jayhawkers (brigands) et les déserteurs étaient les principaux visés - arrêtée les armes à la main et qui avait l'intention de résister à la loi¹⁴⁴⁸.

c - Une répression nuancée en Virginie : Jackson, Lee et les lois d'amnistie.

Chez le général Jackson on sait que le sens du devoir, le respect de la loi étaient des valeurs cardinales et que leur transgression, quelle que soit sa forme, était récusée. En décidant de se soustraire à ses obligations militaires, le déserteur commettait un péché contre le pays, ses camarades restés au front et le Tout Puissant. Il s'interdisait de recueillir la moindre indulgence. Dans le cas du Virginien, le raisonnement, facteur causal dans la prise de décision, avait un fondement normatif d'une redoutable simplicité : « L'accusé est-il un soldat ? A-t-il déserté ? Si c'est le cas il doit mourir !¹⁴⁴⁹ ». La question de la justification, susceptible dans certains cas d'ouvrir à la compréhension, n'avait pas sa place dans cette forme de raisonnement. Le coût que représentait la mort d'un soldat entraînait dans la catégorie des coûts réparables grâce à l'effet dissuasif qu'il produirait sur la troupe, spectatrice forcée de son exécution. L'indiscipline chronique, dont la désertion et l'absence sans permission furent les manifestations les plus graves, qui sévissait dans la division du général réclamait un traitement immédiat et exemplaire.

Jackson donna un aperçu de son inflexibilité à l'été 1862. Au début du mois d'août, il mit en place des tribunaux militaires pour juger les cas de désertion. Quatre hommes furent jugés et reconnus coupables. Le 19 août, trois furent fusillés - le quatrième, un volontaire, avait pu s'échapper grâce à

¹⁴⁴⁶ *Ibid.*, p. 140.

¹⁴⁴⁷ O.R., 53, pp. 320-321.

¹⁴⁴⁸ O.R., 34 :2, p. 944.

¹⁴⁴⁹ *Centennial Tale ; Memoirs of Colonel "Chester" S. Bassett French, Extra Aide-de-Camp to Generals Lee and Jackson, The Army of Northern Virginia, 1861-1865*, compiled by Glenn C. Oldaker, New York, Carlton Press, 1962, p. 15.

la surveillance relâchée de ses geôliers qui trouvaient la sanction inappropriée. Ils furent vraisemblablement les premiers à subir ce châtiment dans l'Armée de Virginie du Nord. Agés de plus de trente-cinq ans et donc non éligibles à la conscription, deux des condamnés estimaient devoir à une regrettable méprise leur présence sous les drapeaux. En effet, ils étaient des membres de la milice en action dans la Vallée qui, sur ordre du gouverneur de l'Etat, renforça l'armée de Jackson. Ils avaient décidé, sans autorisation, de se rendre chez eux et de rapporter la preuve de leur dire. C'est sur le chemin du retour au camp, les preuves en main, qu'ils furent arrêtés. Le troisième s'était engagé comme volontaire en avril 1861. C'était un déserteur qui avait récidivé à deux reprises. Le lieutenant-colonel Walker commandait le régiment des deux conscrits. Aussitôt l'ordre d'exécution connu, le 19 août, il sollicita la clémence du général. La réaction de Jackson fut décrite par le colonel French :

Pendant que Walker lui racontait la douloureuse histoire, le général le fixa du regard comme si ses yeux voulaient le percer et lire ses plus intimes pensées. Ses lèvres restèrent muettes, mais il semblait que cela soulevait les sentiments de son âme à leur point le plus intense et quand l'histoire fut terminée, il se tourna vers lui comme un lion enragé et chassa l'officier médusé, sifflant sur un ton cinglant : "Monsieur, ceux qui abandonnent leurs camarades méritent d'être fusillés ! - et les officiers qui intercèdent en leur faveur méritent d'être pendus !".

Après avoir sèchement conseillé à Walker de démissionner, Jackson s'en alla dans sa tente où, comme souvent, il conversa avec Dieu.¹⁴⁵⁰

Il se dégage de cette affaire l'impression que la décision du commandement fut prescrite par une urgence et une radicalité inhabituelles. Le geste des deux conscrits relevait plus de l'absence sans autorisation que de la désertion et d'autres avant eux commirent, pour des motifs différents, des actes de nature similaire sans jamais subir de représailles aussi lourdes. L'impression du départ est corroborée par le fait que Jackson s'affranchit des règles protocolaires. Ces dernières voulaient que le général transmitt à Lee et au Président Davis les documents du procès afin qu'ils entérinassent la sentence prononcée. Craignant que les délais administratifs retardassent l'exécution du jugement et, surtout, que le commandant en chef fit preuve de commisération et commuât la peine, Jackson n'en fit rien.

La décision d'exécuter les déserteurs ne se concevait qu'en fonction de deux facteurs unifiés : le tempérament du commandant et des éléments contextuels favorables. En juillet, Jackson avait choqué le commandant de la brigade Stonewall, le colonel Winder, en lui donnant l'ordre de ne plus recourir à la punition dite du « bouclage ». Pour en finir avec les traînants, Winder avait prévenu que ceux qui ne répondraient pas présent à l'appel du soir seraient condamnés à être « bouclés » le lendemain de l'aube aux aurores. Trente hommes furent dans ce cas. Le soldat Casler qui comptait parmi les punis

¹⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 17.

expliqua le châtement : « Boucler un soldat, c'est lui lier les mains au niveau du poignet, les faire glisser par-dessus les genoux puis faire passer un bâton entre le creux des genoux et les bras ». Les hommes avaient ressenti une profonde humiliation et la moitié, la moins encline à pardonner, déserta la nuit même. La brigade était en ébullition, les officiers vinrent se plaindre devant Jackson qui leur donna raison¹⁴⁵¹. Comment interpréter la réaction du commandant, partisan de la discipline la plus stricte ? Sans doute avait-il senti qu'une punition de cette nature, infligée à un si grand nombre de soldats, risquait de fâcher la troupe et d'en affaiblir les vertus combattives. N'excluons pas une autre raison, moins spéculative qu'il n'y paraît de prime abord : l'ordre ne venait pas de lui. Une sanction comme celle-ci devait émaner d'une autorité incontestée pour qu'elle fût acceptée. Seul Jackson incarnait cette autorité.

En août 1862, le climat était plus propice à la mise en œuvre d'actions punitives que les mois précédents. Il n'était pas concevable pour l'opinion publique que l'on punît de mort un volontaire. Au lendemain de la victoire de Lee sur McClellan, les habitants de Richmond avaient pu mesurer le manque de discipline de l'armée sudiste. Les combattants avaient alors investi par dizaines la capitale et les villes voisines, et l'image dépravée qu'ils donnèrent marqua les esprits¹⁴⁵². L'un des grands journaux de la capitale, le *Richmond Examiner*, alla jusqu'à réclamer la peine de mort dans son édition du 21 juillet 1862. Le journal exprimait le revirement de l'opinion publique, au moins d'une partie d'entre elle. Tous n'étaient pas acquis à tant de sévérité et l'exécution de plusieurs soldats en août déclencha beaucoup d'émotion. C'est en réponse à cette sympathie qu'un autre journal de la capitale, *The Daily Dispatch*, se livra le 27 août 1862 à un plaidoyer en faveur de la peine de mort pour les déserteurs :

Le crime de désertion est affreusement répandu dans l'armée, et à moins que nous décidions d'abandonner totalement la cause, il doit cesser. Toutes les autres mesures ont été essayées sans succès. Les autorités ont recouru à la peine de mort avec la plus grande réticence et en dernière instance car ils s'aperçurent que rien d'autre ne fonctionnerait. [...] Si une position ferme avait été prise au départ et que le premier homme qui désertât ses couleurs avait été puni, cela aurait mis fin au phénomène. Mais quand les soldats virent des hommes désertir chaque jour et être ramenés sans subir de sanction, que pouvait-il y avoir de plus naturel que beaucoup d'entre eux suivissent leur exemple ! [...] Le salut du pays dépend de sa stricte application [de la peine capitale]. Chaque homme ayant la moindre idée du niveau épouvantable atteint par le crime de désertion en sera immédiatement convaincu. [...] Le principe est clair, absolu, irréfutable. Il doit en être ainsi, sans quoi il ne peut y avoir d'armée.

¹⁴⁵¹ John O. Casler, *Four Years in the Stonewall Brigade*, Girard, Appeal Publishing Company, 1906, seconde édition, p. 101.

¹⁴⁵² Peter S. Carmichael, "So Far from God So Close to Stonewall Jackson : The Executions of Three Shenandoah Valley Soldiers", in *The Virginia Magazine of History and Biography*, 2003, vol. 111, n° 1, pp. 41-42.

Au sein de la division, les conditions de l'exécution répondaient à une mise en scène précise, calculée pour créer un trauma psychologique, diffuser l'effroi dans le cœur du soldat, la peur de la désobéissance dans son esprit. Il ne s'agissait pas d'une exécution réalisée à l'aube naissante à l'écart du campement, à l'abri des regards. John O. Casler, soldat de la brigade Stonewall, a laissé un témoignage plein de réalisme sur dix exécutions intervenues à l'été 1863, après Gettysburg. Des membres issus de services techniques recevaient la charge de creuser les tombes et de fabriquer les cercueils. Les condamnés avançaient vers la mort, entourés par une garde de soldats armés, suivie du chapelain et des médecins. La cérémonie devenait une dramaturgie de la rencontre entre la vie et la mort. La solennité dramatique du moment était renforcée par les notes d'une marche funèbre jouée par des musiciens précédant les condamnés. Agenouillés, tournant le dos au peloton d'exécution formé de dix fusils, ils avaient les bras posés sur la croix, les mains liées, les yeux bandés. Après qu'eut retentit le feu des mousquets, un médecin s'avancait vers les dépouilles pour constater le décès. Les hommes de la division, réunie au complet pour l'occasion, défilaient devant les cadavres puis regagnaient le camp pendant que d'autres accomplissaient les formalités de mise en bière et d'inhumation.¹⁴⁵³

Jackson mourut prématurément le 10 mai 1863 à la suite des graves blessures reçues le premier soir de la bataille de Chancellorsville. Il ne vit pas la lente agonie de l'armée et n'assista pas à l'impuissance du commandement à endiguer le flot de déserteurs.

A la tête de la plus grande armée confédérée, Lee s'appropriait comme les autres commandants la question de la désertion. Globalement ses réponses épousaient les leurs. Même s'il privilégiait la fermeté, ses vues n'étaient pas inspirées par un dogmatisme intangible et n'interdisaient pas de recourir à des moyens alternatifs plus conciliants. C'est lui qui fut l'inspirateur de la première amnistie présidentielle. Nous dirions qu'il fut un inspirateur sceptique.

La crise des effectifs a frappé les forces confédérées dans l'Est, au point d'inquiéter le commandement opérationnel, dès l'été 1862. Lee s'en fit l'écho le 12 juillet. Après avoir repoussé les nordistes devant Richmond, il était préoccupé par « la situation de l'armée » qu'il jugea suffisamment sérieuse pour décider de suspendre toutes les permissions sauf celles des soldats bénéficiant d'un certificat d'incapacité délivré par un médecin¹⁴⁵⁴. En évoquant la situation de l'armée, Lee faisait allusion à la faiblesse de ses effectifs qu'il liait, sans plus de précision, à l'absentéisme. Le commandant manifestait-il une prudence sémantique en évitant volontairement de parler de désertions ? Cela est hautement probable. On peut en effet écarter d'emblée l'idée qu'il

¹⁴⁵³ John O. Casler, *op. cit.*, pp. 189-190.

¹⁴⁵⁴ WPRL, p. 231.

méconnût un phénomène qui toucha l'Armée de Virginie du Nord dès avril 1862. Les commandants d'armée étaient informés par leurs subalternes de la nature des défections au sein des brigades. Au début du mois de février 1862, quelques semaines avant sa reddition à fort Donelson, le général Buckner avait sensibilisé sa hiérarchie sur la question : « Beaucoup de déserteurs chaque jour ; troupes considérablement démoralisées ; environ 300 hommes soupçonnés d'être partis pour Henderson¹⁴⁵⁵ ». Le ministre de la Guerre n'avait pas les mêmes préventions de vocabulaire. Il écrivait aux gouverneurs des Etats le 17 juillet 1862 : « Nos armées sont tellement affaiblies par les désertions et par l'absence sans justification des officiers et des soldats que nous ne pouvons récolter les fruits de la victoire et envahir le territoire de l'ennemi¹⁴⁵⁶ ».

Ce n'est qu'après sa campagne perdue en Pennsylvanie, dans un message au Président du 17 août 1863, que Lee évoqua officiellement les ravages de la désertion : « M. le Président. Le nombre de désertions dans cette armée est si important et se poursuit dans une telle proportion qu'à moins que l'on parvienne à y mettre un terme, je crains que notre succès sur le terrain ne soit sérieusement compromis¹⁴⁵⁷ ». Jusqu'à cette date, le mot de déserteur revêtait chez Lee une réalité différente de celle juridiquement admise - le soldat qui abandonnait définitivement ses obligations militaires et se rendait coupable d'un crime. Il l'associait au retardataire qui ne prenait pas part au combat. Prévenir cette forme de désertion passait par une lutte sans complaisance contre la formation de traînards. Lee avait ainsi créé dès le 11 août 1862 une unité de police militaire au niveau de chaque division. Un officier, deux sous-officiers, dix soldats issus de chaque régiment et un médecin devaient se tenir à l'arrière de chaque division en marche afin de gérer les traînards en prenant soin de distinguer les malades qui recevraient un document les autorisant à rejoindre le train des ambulances et les autres qui rejoindraient le campement sous la garde de cette petite unité¹⁴⁵⁸. Soucieux de maintenir la cohésion physique de l'armée et d'éviter tout risque de déprédation, le commandant constitua une prévôté sous l'autorité d'un général quelques jours avant d'entrer dans le Maryland. Elle était chargée de suivre les forces en mouvement et d'arrêter les traînards¹⁴⁵⁹. Les résultats déçurent. Ils furent des milliers de tuniques grises à n'avoir pas franchi les frontières du Maryland avec l'armée en septembre 1862. La problématique des traînards s'était posée avec tant qu'acuité au cours de la campagne que le général, dans un rapport à Davis du 21 septembre, réclama l'intervention immédiate du législateur

¹⁴⁵⁵ O.R., 7, p. 864.

¹⁴⁵⁶ O.R., série 4, 2, p. 7.

¹⁴⁵⁷ O.R., 29 :2, pp. 649-650.

¹⁴⁵⁸ O.R., 12 :3, p. 928.

¹⁴⁵⁹ O.R., 19 :2, p. 592.

pour assimiler le retard à un acte de « désertion devant l'ennemi » et le faire ainsi entrer ainsi dans le champ d'application du Code de justice militaire¹⁴⁶⁰.

En août 1863, il était clair dans l'esprit de Robert Lee que le déserteur n'était plus qu'un simple retardataire, mais un soldat qui avait décidé de renoncer illégalement à son devoir, le protagoniste d'un phénomène qui menaçait la réussite de prochaines opérations militaires. A son encounter, le commandant préconisait une politique intransigeante : « [...] rien ne pourra remédier à ce terrible fléau [la désertion] qui menace tant notre cause à l'exception d'une application stricte de la peine de mort à l'avenir, en cas de condamnation¹⁴⁶¹ ». Le même jour, s'adressant au général Imboden, commandant du District de la Vallée, il fit cet aveu : « Je commence à craindre que seule la peine de mort, administrée de manière uniforme et systématique, l'arrêtera¹⁴⁶² ». La position du commandant n'était pas une surprise. Il était acquis au principe d'une approche punitive et répressive pour régler le problème. Le 27 novembre 1862, il avait écrit à Jackson : « Je suis entièrement d'accord avec vous quant aux avantages de procès rapides et de sanctions immédiates¹⁴⁶³ ». Lee ne disait rien sur la nature des sanctions à infliger. Le préciser était inutile car il n'ignorait rien des vues du Virginien à l'égard de ceux qui violaient le règlement militaire. La mort pour les uns, la récompense pour les autres. Lee évoquait dans son message du 17 août un dispositif de gratification : « Afin de pallier le délit de désertion et de récompenser le mérite, j'ai instauré un système de permissions qui seront accordées, dans les cas les plus méritoires et les plus urgents, à raison d'un ratio d'une pour 100 hommes en service¹⁴⁶⁴ ».

Lee avait pourtant été sur une ligne plus conciliante un mois plus tôt. Confronté après Gettysburg à l'absence de milliers de soldats, il avait lancé le 27 juillet 1863 un appel en direction des déserteurs pour qu'ils reprennent immédiatement leur service. La suite de son message au Président montrait que face à l'ampleur du problème, il était gagné par le doute, une sorte d'« epoché » qui lui fit suspendre un jugement définitif, et que le moment était peut-être venu d'adopter une nouvelle démarche : « J'ignore si cela aura beaucoup d'effet, à moins d'y adjoindre une déclaration d'amnistie. J'ai douté de cette politique, mais je suggère respectueusement l'idée que peut-être une amnistie générale proclamée par votre Excellence pourrait ramener beaucoup de fautifs dans les armées de la Confédération¹⁴⁶⁵ ».

¹⁴⁶⁰ O.R., 19 :1, p. 143.

¹⁴⁶¹ O.R., 29 :2, pp. 649-650.

¹⁴⁶² *Ibid.*, p. 651.

¹⁴⁶³ O.R., 21, p. 1035.

¹⁴⁶⁴ O.R., 29 :2, p. 650.

¹⁴⁶⁵ O.R., 27 :3, p. 1041.

L'amnistie présidentielle du 1^{er} août 1863 fut pour Lee un moyen de sonder la solidité de ses convictions. Elle n'avait pas enrayé le fléau. L'expérience lui avait apporté la démonstration des vertus d'une politique ferme pour contrecarrer une crise des effectifs. L'avoir abandonnée - il en portait en partie la responsabilité - causa un grand préjudice. C'est la thèse qu'il défendit dans une lettre au ministre Seddon le 30 octobre 1863 :

Au début de la guerre, les mesures rigoureuses s'avèrent suffisantes pour maintenir la cohésion de l'Armée. Après quelques exécutions, on décida d'accorder le pardon aux soldats et il en résulta un retour de la désertion à un niveau des plus alarmants. Il fut absolument nécessaire de revenir à une politique sévère et grâce aux exécutions qui ont repris depuis la déclaration du Président, et seulement grâce à elles, on a pu mettre un arrêt à l'esprit grandissant qui s'était attaché avec empressement au plus petit espoir d'échapper aux conséquences de ce crime et qui a sérieusement menacé l'existence de l'Armée.¹⁴⁶⁶

Dans ce message, une critique affleure. Celle de l'absence d'une politique cohérente qui a enhardi les candidats à la désertion. Pourtant, contraint par une situation militaire chaotique, Lee dut consentir lui aussi à recourir à cette mesure. Le mal était trop profond et la conjoncture militaire trop incertaine pour n'opposer à la désertion que des mesures punitives. A l'été 1864 se posa une nouvelle fois au commandant en chef la question d'une amnistie générale. Cette fois, craignant qu'une nouvelle proclamation ne débouchât sur une inflation du nombre de déserteurs, Davis laissa à ses généraux Lee et Johnston le soin « d'émettre un ordre appelant tous les absents, déserteurs inclus, à retourner dans leurs unités contre la promesse de bons offices de leur part¹⁴⁶⁷ ». Lee traduisit la volonté présidentielle en des termes d'une sécheresse extrême : « A ceux dont l'absence dura jusqu'à ce qu'ils soient coupables de désertion, seul un retour rapide et volontaire à leur devoir pourra atténuer le délit et leur donner le droit d'escompter la clémence ». Quant aux autres, ils encourraient « la punition ultime de la loi »¹⁴⁶⁸. Notons les précautions sémantiques : Lee ne parlait pas, à propos de la désertion, de crime mais de délit. Une formulation sans doute volontaire pour ne pas décourager les repentis.

En vérité, l'approche de Lee avait ceci de singulier qu'elle opérait une distinction entre l'individu et la masse des soldats. Il résultait de cette approche nuancée l'acceptation du principe que le pardon devait être examiné au cas par cas et accordé individuellement. Lee ne voyait dans une amnistie générale qu'une mesure propre à créer un sentiment d'impunité. Il appréciait la gravité du délit en fonction de l'étendue du dommage, la sanction prononcée en fonction des faits commis et aussi du contexte militaire. Après examen des pièces du jugement, Lee prenait pour habitude de considérer les circonstances susceptibles d'atténuer la responsabilité de l'accusé et de les retenir dès lors qu'elles

¹⁴⁶⁶ O.R., 29 :2, p. 806.

¹⁴⁶⁷ O.R., 40 :3, pp. 817-818.

¹⁴⁶⁸ O.R., 42 :2, p. 1169.

ne causaient aucun préjudice à l'armée. Voilà pourquoi il n'hésita pas, le 7 avril 1864, à suspendre le verdict d'une cour martiale qui avait condamné à la peine de mort 10 soldats pour crime de désertion et à demander au commandant en chef de remettre la sanction¹⁴⁶⁹. Il ne le fit pas sur le fondement d'une conduite passée exemplaire dont le condamné pouvait se prévaloir. Celle-ci ne pouvait à elle seule constituer un élément d'exonération. « Il serait imprudent, insista Lee, et injuste envers le reste de l'armée de permettre à une bonne conduite passée de réparer un crime qui soit des plus pernicieux pour le service et des plus dangereux comme exemple¹⁴⁷⁰ ».

Il n'y avait pas d'unicité de vue entre le commandement opérationnel et le commandant en chef sur la manière de lutter contre la désertion. Il n'en résulta pas de conflit ouvert mais les premiers intéressés, les candidats à la désertion, ne manquèrent pas de l'observer et d'en tirer certaines conclusions qui déterminèrent leur comportement. Lee et Davis divergeaient sur le sujet mais jamais ils ne croisèrent jamais publiquement le fer. Face à la rigueur toute militaire du Virginien se dressaient les dispositions à l'indulgence du Président dont l'histoire retiendra qu'il gracia 600 des 1 300 soldats condamnés à mort¹⁴⁷¹. Leur réaction respective à un message du 14 novembre 1864 faisant état de la désertion de 100 hommes affectés aux postes de garde illustre cette tension. Le général Pickett, au commandement duquel ces soldats étaient rattachés, décelait dans ce geste criminel la fatale complicité du laxisme. Il l'expliquait en effet « par le fait que tous les hommes condamnés à être exécutés dans sa division au cours des deux derniers mois avaient été graciés ». Destinataire de la missive, Lee la transmit au ministre de la Guerre avec cette note - une adhésion à la parole de son général : « les désertions s'intensifient malgré mes efforts pour les arrêter. Je suis d'avis que la loi s'applique strictement en fin de compte. Ce qui manque cruellement à notre armée, c'est une discipline ferme ». Davis mit en avant une autre discipline, celle qui oblige l'autorité militaire au respect de la chose jugée. « Quand des déserteurs sont arrêtés ils doivent être jugés et si les condamnations sont révisées et remises ; ce n'est pas un sujet de nature à être critiqué par un commandant militaire ».¹⁴⁷²

En février 1865, la Confédération vivait ses dernières semaines. Le rythme des défections s'était sensiblement accru, atteignant une moyenne quotidienne de 120 hommes, soit l'équivalent d'une brigade d'infanterie tous les dix jours¹⁴⁷³. L'armée de Virginie du Nord était réduite à environ 40 000 hommes au déclenchement par les nordistes de la campagne d'Appomattox le 29 mars 1865. L'heure

¹⁴⁶⁹ *Lee's Dispatches : Unpublished Letters of General Robert E. Lee, C.S.A., to Jefferson Davis and the War Department of the Confederate States of America, 1862-65, from the Private Collections of Wymberley Jones De Renne of Wormsloe, Georgia*, éd. Douglas Southall Freeman, New York, G. P. Putnam's Sons, 1915, pp. 149-150.

¹⁴⁷⁰ *Ibid.*, p. 155.

¹⁴⁷¹ Mark A. Weitz, *More Damning than Slaughter*, *op. cit.*, p. 287.

¹⁴⁷² O.R., 42 :3, p. 1213.

¹⁴⁷³ Joseph T. Glatthaar, *General Lee's Army*, *op. cit.*, p. 451.

n'était plus à la menace mais à la rédemption. Le *Richmond Enquirer* rendit compte le 15 février 1865 de l'instruction générale n° 2 de Lee qui était la traduction de sa pensée exprimée au Président Davis quelques jours plus tôt¹⁴⁷⁴. La missive du général était un tournant opéré sous la pression des circonstances et non la conséquence d'un reniement de sa croyance dans les vertus de la sanction : il abandonnait sa rhétorique de fermeté pour une approche conciliante. Dans sa missive, il demandait l'autorisation d'accorder une amnistie à tous les déserteurs et absents qui rejoindraient leurs unités dans un délai de trente jours à compter de la date de publication de la proclamation. C'était leur donner la possibilité de racheter leur faute. Etaient exclus de ce pardon collectif, que Lee voulut être le dernier, les récidivistes et ceux qui se battaient dans les rangs de l'Union. Lee adressait-il implicitement une critique au commandant en chef lorsqu'il proposa que l'amnistie fût sous son nom et non sous celui du Président ? Davis ayant par le passé pris une mesure de cette nature, il craignait que sa portée dissuasive fût amoindrie et que le soldat, persuadé que le Président pourrait en cas de nécessité la renouveler, céda à la tentation de renoncer à ses obligations. Il est important de préciser que le général cherchait à s'adresser autant aux déserteurs qu'à leur famille. C'est l'opinion publique qu'il cherchait à sensibiliser, il comptait - mais y croyait-il sincèrement ? - sur sa réaction salutaire, un sursaut patriotique, pour pousser les hommes concernés à revenir sous l'uniforme¹⁴⁷⁵. Quelques jours plus tard, Lee dut reconnaître l'échec de sa politique et les limites de son autorité charismatique sur la troupe. Entre le 15 février et le 18 mars, 2934 cas de désertions furent officiellement recensés, ce qui représentait près de 8% des effectifs de l'Armée de Virginie du Nord¹⁴⁷⁶. Les désertions se poursuivaient donc en masse, notamment dans les régiments de Nord-Caroliniens dont les amis, restés ou cachés à l'arrière, faisaient savoir que la cause était perdue et que leur retour était sans risque car « les bandes de déserteurs étaient de loin plus nombreuses que les forces de la milice » en charge de les arrêter. Un large détachement fut envoyé en février 1865 en Caroline du Nord tandis qu'une brigade était affectée à la surveillance des différents points de passages sur la rivière Roanoke¹⁴⁷⁷. Lee avoua au ministre Seddon, le 24 février, son impuissance à prévenir ce fléau par les seuls moyens mis en œuvre et voulut y associer la société civile : « J'ai pensé que vous pourriez être en mesure de solliciter l'aide d'éminents citoyens de la Caroline du Nord pour qu'ils encouragent et galvanisent le peuple¹⁴⁷⁸ ». A situation désespérée, mesure désespérée. Il faut reconnaître que la suggestion du général s'inscrivait dans cette catégorie. Vingt et un mois plus tôt, le gouverneur de l'Etat de Caroline du Nord, Zebulon B. Vance, avait été meurtri d'apprendre que ses concitoyens sous le drapeau confédéré avaient déserté en masse. En réaction, et sur la proposition du général D. H. Hill qui n'avait

¹⁴⁷⁴ WPRL, p. 892.

¹⁴⁷⁵ *Idem.*

¹⁴⁷⁶ Douglas Southall Freeman, *Robert E. Lee, op. cit.*, vol. 3, p. 541.

¹⁴⁷⁷ O.R., 46 :2, p. 1265.

¹⁴⁷⁸ WPRL, p. 910.

pas pu satisfaire la demande du gouverneur d'envoyer des troupes pour mater les déserteurs réfugiés dans le comté de Moore, il fit une proclamation à la population le 11 mai 1863. La virulence de ses propos était à la hauteur de son émotion. Il s'en prit à ses concitoyens, jouissant du privilège de vivre en sécurité, loin des dangers et des souffrances des champs de bataille, qui incitaient les combattants à désertir. « Aucun crime, asséna-t-il, ne peut être plus grand, aucune lâcheté plus abjecte, aucune trahison plus ignoble... Aucun plaidoyer ne peut excuser cela. Le père ou le frère qui les commet devrait être exécuté à la place de sa victime trompée pour avoir délibérément détruit l'âme et la virilité de sa chair et de son sang ». Il concentra ensuite sa charge contre les déserteurs que les exactions destinaient, comme pour les ennemis de l'intérieur, au déshonneur et la vindicte populaire : « Vous serez chassés des bureaux de vote, insultés dans la rue, les jurys populaires ne vous croiront pas sur parole et les honnêtes gens vous fuiront comme la peste ». Bien qu'il n'en eût pas juridiquement la capacité, il promit à ceux qui entendraient raison qu'ils ne seraient pas passés par les armes. Enfin, il lança un appel « aux honnêtes citoyens et vrais patriotes » pour qu'ils aidassent les agents de l'Etat à arrêter les déserteurs et dissuader ceux qui leur portaient assistance¹⁴⁷⁹. Vance avait d'excellentes raisons de concentrer les énergies dans ce combat : en mai 1863, l'Etat ne rencontrait pas de problème de subsistance et l'armée de Lee avait vaincu les fédéraux à Chancellorsville. En Caroline du Nord la problématique avait été entretenue par le chef de la cour suprême de l'Etat qui avait rendu des jugements frappant les milices d'incompétence pour arrêter les déserteurs ou contraindre les conscrits. Les soldats comprirent de ces jugements rendus par cette haute autorité judiciaire que la loi de conscription était inconstitutionnelle et que les déserteurs étaient protégés contre les arrestations¹⁴⁸⁰.

La dernière fois que Lee évoqua la désertion, ce fut le 27 mars 1865. Dans l'Armée de Virginie du Nord, dernier rempart devant Richmond, l'habitude s'était installée chez certains soldats de proposer à leurs camarades de désertir. Derrière la plaisanterie se cachait une profonde désespérance. Lucide, Lee y vit l'expression d'une sincérité et menaça de peine de mort les auteurs qui auraient, selon lui, des difficultés à convaincre leurs juges de leur innocence. On ne badinait pas avec le devoir. La position de Lee illustre une forme de désajustement entre l'intention et la pratique car nul soldat - la fin de la guerre en fut peut-être la cause - ne fut condamné et exécuté pour ce motif¹⁴⁸¹.

Il faut le reconnaître, la volonté affirmée du commandement de briser les aspirations à la désertion n'a pas suffi. Face à une problématique aux multiples visages cette volonté n'était qu'un élément de

¹⁴⁷⁹ O.R., 51 :2, pp. 706-708.

¹⁴⁸⁰ O.R., 25 :2, p. 746. Sur cette question, et plus généralement sur celle des libertés civiles, on peut se reporter à l'article de Richard Reid, "Civil Liberties in the Confederacy : The Test Case of North Carolina", in *Canadian Journal of History*, vol. 14, août 1979, pp. 173-197.

¹⁴⁸¹ WPRL, p. 918.

la réponse, indispensable, mais insuffisante. Dans le processus d'incitation au respect des obligations militaires, la sanction occupait une place de premier ordre. Or, ce n'était pas entre les mains du commandement que résidait la capacité juridique de juger. La sanction que les généraux voulaient dissuasive était du domaine des tribunaux militaires.

d - Une réponse judiciaire inadaptée ?

Sur un plan juridique, les autorités compétentes, les tribunaux militaires, étaient armées pour traiter avec la plus grande sévérité les cas de désertion. Le pouvoir de punir était introduit par le Code de justice militaire qui disposait dans son article 20 que « tous les officiers et soldats qui ont reçu une solde ou qui ont été dûment enrôlés dans les services des Etats confédérés, et reconnus coupables de désertion, encourrent la mort ou tout autre châtiment ordonné par la cour martiale¹⁴⁸² ». Le déserteur était en théorie passible de la peine capitale. Or, les tribunaux ne firent qu'un usage modéré de la peine de mort : 229 soldats furent exécutés pour crime de désertion entre décembre 1861 et la fin de la guerre, soit 0,2% des déserteurs officiellement recensés. Un rappel des principales règles de procédure permettra de mesurer le faible impact que pouvait avoir le commandement sur la décision des jurés et de mieux comprendre la prépondérance des peines dont la nature n'était pas de donner la mort.

Les tribunaux militaires étaient des organismes indépendants des autorités judiciaires civiles et seuls compétents pour juger les infractions d'ordre militaire commises par les officiers, les soldats ou toutes personnes servant pour les armées des Etats confédérés (art. 96)¹⁴⁸³. Ceux qui avaient à connaître des cas de désertion - l'un des quinze crimes passibles de la peine de mort - étaient les tribunaux généraux dont l'instauration était décidée par trois autorités : un général commandant d'armée, un colonel commandant un département autonome puis, à partir du 9 octobre 1862, un commandant de Corps d'armée. Le nombre de militaires appelés à siéger était fixé par le règlement entre 5 et 13 officiers (art. 64). Pour être prononcée, la peine de mort devait recueillir le suffrage d'au moins les deux tiers des jurés - pour les autres peines, la majorité simple suffisait (art. 87). La sanction n'était exécutoire qu'après avoir été approuvée par l'autorité de contrôle et avoir fait l'objet d'une publication dans une instruction générale.

¹⁴⁸² *Articles of War, For the Government of the Army of the Confederate States*, Montgomery, Barrett, Wimbish § Co., 1861, p. 6. Cet article fut amendé en avril 1863. Le législateur se contenta de préciser qu'une peine d'incarcération dans un pénitencier pouvait être prononcée (O.R., série 4, 2, p. 496).

¹⁴⁸³ L'ouvrage le plus exhaustif sur le fonctionnement des tribunaux militaires fut publié en 1863. Charles Henry Lee, *The Judge Advocate's Vade Mecum : Embracing a General View of Military Law, and the Practice Before Courts Martial, with an Epitome of the Law of Evidence, as Applicable to Military Trials*, Richmond, West and Johnston, 1863.

Privé de la capacité de faire appel de sa condamnation, le soldat pouvait encore espérer échapper à la peine prononcée. Les règles procédurales donnaient en effet la possibilité à l'autorité de contrôle de demander au tribunal, avant qu'il ne se sépare, de reconsidérer sa sanction pour l'atténuer. Même lorsque le jugement était définitif, le commandant avait le pouvoir de gracier ou de réduire la peine. Ce pouvoir ne pouvait cependant s'exercer dans les cas de condamnation à mort (art. 89) ; seul le Président en était investi et pouvait l'exercer après que l'officier de contrôle l'avait saisi. En théorie, car dans la pratique le ministère de la Guerre admit qu'un commandant sollicita le Président et s'en remit à son pouvoir d'indulgence. Très exceptionnellement, surtout dans les derniers mois de la guerre, l'exécutif toléra que les commandants réduisissent la peine de mort infligée aux soldats qui s'étaient distingués lors des combats passés et prêts à reprendre leur service¹⁴⁸⁴. A l'inverse, les commandants ne pouvaient remettre en cause l'appréciation souveraine de la cour et décider d'autorité d'aggraver la nature d'une peine qu'il jugerait trop clémente. Enfin, un appel à la clémence présidentielle pouvait être formé en dehors du cadre juridictionnel, une fois l'instruction générale publiée, par les officiers ou des membres de l'armée dans laquelle servait le condamné¹⁴⁸⁵.

La nature de la punition se mesurait à celle de la faute. Au soldat dont le foyer était proche de son campement, et qui prenait une absence de courte durée (« French leave ») pour retrouver l'affection de ses proches, les jurés infligeaient une sanction légère. Quand la faute était de nature criminelle, la réponse n'était pas dissuasive. Les tribunaux ne donnèrent jamais l'impression de prendre conscience que la désertion, si leurs auteurs n'étaient pas lourdement condamnés, était un mal effusif, qui se répandrait dans toutes les armées et connaîtrait sous diverses influences des épisodes explosifs. Au cours de l'été 1862, les tribunaux de l'Armée de Virginie du Nord instruisirent trente-six dossiers, dont trente pour des faits de désertion ou d'absence sans autorisation. Dans la plupart des cas, les désertions furent requalifiées en absence injustifiée. Aucune condamnation à mort ne fut prononcée contre ceux dont l'acte de désertion était pourtant établi. La majorité des peines consista à l'exécution de durs labeurs, au port d'une inscription avec la lettre D sur la hanche gauche du vêtement ou l'exclusion¹⁴⁸⁶. Réunies à l'automne et à l'hiver 1862, les cours rendirent des jugements tout aussi laxistes¹⁴⁸⁷. Le tribunal militaire général réuni à Richmond en janvier 1863 traita 16 cas de désertions. La peine de mort ne fut pas retenue : 4 accusés furent jugés non coupables, 8 virent la charge requalifiée en absence injustifiée, 4 furent condamnés aux peines non létales les plus courantes¹⁴⁸⁸.

¹⁴⁸⁴ Jack A. Bunch, *Military Justice in the Confederate States Armies*, Shippensburg, White Mane Books, 2000, p. 91 et 102.

¹⁴⁸⁵ *Ibid.*, pp. 57-58.

¹⁴⁸⁶ Mark A. Weitz, *More Damning than Slaughter*, *op. cit.*, p. 98.

¹⁴⁸⁷ *Ibid.*, p. 100.

¹⁴⁸⁸ *Communication from Secretary of War : Enclosing Copies of the Findings of the General Court Martial, Held at Headquarters, Richmond, for the Month of January, in the Cases of Persons Charged with Desertion and Absence Without Leave*, Richmond, 1863, pp. 5-18.

Les juges écoutaient les explications des prévenus avec une oreille indulgente. En 1862, la peine capitale ne constituait pas le ferment de la politique pénale militaire. En montrant un visage complaisant avec les auteurs d'un crime, la justice militaire frustrait le commandement et envoyait un signal d'une faiblesse telle qu'elle se privait des moyens de juguler les désertions et de stopper sa contagion. Quand elle était prononcée, la peine de mort n'était pas systématiquement exécutée, loin de là. Au cours du conflit 165 hommes du 2^{ème} Corps - celui de Jackson puis d'Ewell après sa disparition tragique en mai 1863 - furent condamnés à mort, « seulement » 38 subirent la sentence¹⁴⁸⁹.

L'application exceptionnelle de la peine prévue à l'article 20 s'expliquait par des raisons non pas juridiques mais culturelles. La vertu guerrière de l'armée doit « se soumettre à des exigences d'un ordre supérieur, à l'obéissance, à l'ordre, aux règles, à la méthode¹⁴⁹⁰ ». C'est ainsi que Clausewitz définissait le combattant idéal : un homme à la moralité irréprochable, acceptant de se subordonner sans mot dire à sa hiérarchie et aux impératifs de la guerre. Au début du conflit, la majorité des combattants sudistes était plein d'enthousiasme et leur vaillance incontestable. A partir de 1862, la bravoure du soldat sur les champs de bataille se maintint mais son enthousiasme perdit de sa vigueur, et il commença à se considérer avant tout comme un citoyen agissant selon son bon vouloir plutôt que comme un soldat prêt à tout sacrifier pour la cause et, notamment, sa famille. S'affranchir des interdictions posées par le règlement militaire était une de ces libéralités qu'il s'octroya avec, aussi, la complicité de ses officiers. Il faut reconnaître que les premières désertions profitèrent d'un échec de la discipline. Il n'était pas rare que les officiers chargés de maintenir la discipline accueillirent avec indulgence, quand ils ne les partageaient pas, les velléités de retour dans les familles.

Faut-il voir dans l'indulgence des verdicts rendus par les jurés, et qui exaspérèrent tant les généraux, la marque d'un moindre enracinement dans le corps des officiers des principes d'une discipline forte adossée à l'acceptation d'un châtement exemplaire et dissuasif ? Les chiffres sur le nombre de peines capitales prononcées indiquent à l'évidence que les officiers ne portaient pas le même regard que leur hiérarchie sur la gravité des faits et qu'ils étaient peu enclins à prononcer des peines capitales. Tout en reconnaissant les charges qui pesaient sur les accusés, les jurés produisirent une forte proportion de sanctions non létales. Ce hiatus n'était pas anodin. Il marquait une tension entre une conception de la discipline et de la sanction rigide fondée sur le principe qu'elle seule permettait de se prémunir contre une érosion croissante des effectifs et une approche plus souple, éventuellement contaminée par le lien de proximité qui unissait le soldat à ses officiers. Le haut commandement était animé d'un esprit de coercition à l'égard des crimes - la désertion en faisait

¹⁴⁸⁹ Aldo S. Perry, *Civil War Courts-Martial of North Carolina Troops*, Jefferson, McFarland & Company, 2012, p. 108.

¹⁴⁹⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 193.

partie - commis par les soldats. Quand l'exaltation morale qui avait saisi des dizaines de milliers de jeunes sudistes, les jetant sur les chemins pour s'engager dans les armées de la Confédération, s'étiola, quand la croyance dans une guerre courte fut brisée, c'est à maintenir un esprit militaire, dont la discipline est un élément structurant, que s'employa le commandement. Son échec fut de n'avoir pas su faire passer cet esprit dans les convictions des officiers-jurés. Les tribunaux militaires ne furent pas le bras armé du commandement qui convertit ses aspirations à réprimer avec radicalité le crime de désertion.

La conduite d'un individu est le plus souvent la conséquence de l'interaction entre une situation donnée et la façon dont il l'appréhende en fonction de sa personnalité, façonnée autant par l'expérience que par le tempérament. C'est dire que dans le domaine de la sanction disciplinaire, la fermeté n'était pas la signature obligée du commandement et que, sous la pression d'un certain pragmatisme, elle pouvait laisser place à une approche plus compréhensive. C'était le cas des officiers de premier rang, élus par les soldats et conscients que trop de rudesse ruinerait leur popularité et leur carrière. Dans son étude sur la vie du soldat rebelle, Ben Willey rappelait que le soldat aimait que l'officier sût « mêler sévérité et clémence, sérieux et humour, et faire preuve de bonne volonté pour fermer les yeux à l'occasion, quand les circonstances exigent que le règlement soit mis de côté¹⁴⁹¹ ».

Le cas du général E. P. Alexander fournit un exemple criant d'empathie salvatrice. Dans ses mémoires, l'officier raconta son expérience de président d'un tribunal militaire à la fin de l'hiver 1863. Deux condamnations à mort furent prononcées pour désertion. Conformément à la procédure, la sanction ne serait exécutée qu'une fois les conclusions et la peine confirmées par Robert Lee. Les délais promettaient d'être longs en raison des opérations militaires en cours de planification (Lee affronta les fédéraux à Chancellorsville en mai et lança le mois suivant la campagne de Pennsylvanie). Dans l'attente, Alexander fit emprisonner les accusés à Richmond. Aucune exécution n'eut lieu. L'un des condamnés était un « *bounty jumper* », un remplaçant qui empochait l'argent du titulaire avant de désertir et de renouveler son forfait. Alexander n'avait pour lui aucune sympathie et la perspective qu'il fût fusillé ne l'émut point. Il en était autrement du second pour qui l'infraction à la loi militaire était constituée mais qui, plaida-t-il pour sa défense, avait eu l'intention de réintégrer son unité après avoir profité de sa famille quelque temps. Relâché par son geôlier de Richmond et invité à reprendre son service dans l'armée, ce dernier se présenta à Alexander un jour de juillet, pendant la retraite de Gettysburg. Ce même jour, le général apprit par le juge-avocat général de Lee que le commandant avait confirmé les conclusions de la cour et que l'ordre d'exécution lui parviendrait le lendemain. Alexander reconnut dans ses mémoires n'avoir pas agi en militaire. Désireux d'épargner la vie du

¹⁴⁹¹ Bell Irvin Wiley, *The Life of Johnny Reb : The Common Soldier of the Confederacy*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1943, p. 239.

soldat et craignant d'essuyer un refus de Lee, partisan de faire un exemple, s'il réclamait son indulgence, il autorisa le soldat à s'échapper pendant la nuit. Le deuxième condamné ne put lui être amené ayant quitté Richmond et pris le large¹⁴⁹². Ce cas est peut-être unique, mais il a l'avantage de démontrer la difficulté, dans certaines situations, pour l'âme et la conscience d'un haut gradé d'appliquer et d'exécuter une peine de mort et de lui faire prendre part à un acte qu'il désapprouve.

La désertion était un problème militaire qui devait être réglé par les militaires même si la réponse judiciaire n'était pas toujours au diapason avec les attentes des généraux. Lee s'opposa à la proposition de Preston de faire juger les déserteurs par des cours civiles, incapables, selon lui, de faire montre de la rigueur nécessaire. De plus, la lenteur de leur procédure et la crainte que les membres du jury, face à des cas parfois douloureux, ne sussent contenir leur compassion, contre-indiquaient d'avoir recours à elles. L'instauration d'un système de cours militaires d'Etat n'emportait pas plus son adhésion. Ces cours, composées de civils ou d'officiers inaptes pour le service actif, seraient d'une manière générale incapables d'apprécier « l'exigence et l'importance de la discipline »¹⁴⁹³.

On le voit à travers l'exemple des jugements rendus par les tribunaux, les peines de mort étaient l'exception, comme s'il y avait dans le crime de désertion des échelles de gravité. Pour les plus élevées, l'auteur ne pouvait prétendre à bénéficier du moindre pardon. C'était le cas du soldat qui laissait l'uniforme confédéré pour endosser la tunique bleue. Ainsi sur les 229 confédérés exécutés, la plupart s'étaient rendus coupables de désertion chez l'ennemi. Cette approche déclencha une vive controverse après le conflit et exposa son principal protagoniste, le général Pickett, à une accusation de crime de guerre. Les faits se déroulèrent dans l'Etat de Caroline du Nord en février 1864. L'Etat comptait le plus grand nombre de déserteurs au point que le gouverneur Vance, reconnu pour être critique à l'égard de l'administration Davis, avait délivré une proclamation le 28 janvier 1863 par laquelle s'exposait à un procès et à la mort tout déserteur qui ne reprendrait pas son service au plus tard le 10 février. Les troupes de Pickett, commandant du Département de la Caroline du Nord, avaient fait prisonniers 33 Nord-Caroliniens qui portaient la tunique bleue, les déclara déserteurs et en fit publiquement pendre 22. Ces hommes présentaient la particularité d'avoir servi dans des unités de la défense locale et, par ce biais, de jouir du privilège d'échapper à la conscription. En octobre 1863, pour répondre au besoin de renouvellement des effectifs après les saignées de l'été, fut levé le 66^{ème} régiment de Caroline du Nord dans lequel étaient intégrées ces unités. Certains refusèrent et rejoignirent la région côtière de l'Etat occupée par l'Union et, pour subvenir à leurs propres besoins et à ceux de leur famille, endossèrent l'habit des fédéraux.

¹⁴⁹² *Fighting for the Confederacy : The Personal Recollections of General Edward Porter Alexander*, éd., Gary W. Gallagher, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989, pp. 191-192.

¹⁴⁹³ O.R., série 4, 3, p. 1121.

La réaction de Pickett fut violente. Devant deux des prévenus qui venaient de se justifier, il tempêta : « Nom de Dieu, je pense que vous pourrez difficilement retourner là-bas, maudites crapules ; je vous ferai fusiller ainsi que toutes les autres crapules qui désertent¹⁴⁹⁴ ». La dureté de Pickett était révélatrice de l'exaspération qui s'était emparée du commandant qui voyait les signes du délitement des armées se multiplier, car quelques semaines plus tôt il avait proclamé exempter de toute punition les déserteurs qui retourneraient d'eux-mêmes dans le 66^{ème}. Le tribunal militaire constitué pour l'occasion reconnut 22 hommes coupables du crime de désertion et prononça une sentence de mort par pendaison. La peine fut exécutée rapidement afin de ne pas laisser le temps aux condamnés de saisir le Président qui avait tendance à adoucir les sanctions, ce qu'atteste l'exemple suivant. Pendant l'hiver 1862-1863, trois hommes de la brigade Stonewall furent reconnus déserteurs et condamnés à mort. Leur commandant intervint pour assouplir la sanction et qu'un seul d'entre eux fut, après tirage au sort, passé par les armes. La requête fut rejetée par Jackson, comme l'avaient été et le seraient toutes les autres, ainsi que par Lee. Les condamnés durent la vie sauve au Président Davis, qui le jour prévu de leur exécution, rapporta la sanction.¹⁴⁹⁵

La réponse radicale de Pickett s'inscrivait en droite ligne avec celle préconisée par Robert Lee et d'autres généraux pour qui la condamnation à mort des déserteurs était l'ultime rempart pour briser l'exode des combattants derrière les lignes ennemies qui leur assuraient protection et la possibilité de retrouver en toute quiétude leurs proches après avoir prêté serment d'allégeance à l'Union.

e - Traquer le déserteur : la réponse du commandement à l'inefficacité de la sanction.

Placées devant l'évidence que la désertion était un problème d'envergure et que ses effets sur les armées dès l'été 1862 étaient des plus nocives, les autorités politiques et militaires prirent des mesures répressives. Avec moins de 5% des déserteurs repris, il faut considérer que les moyens consacrés à leur traque se révélèrent inadaptés¹⁴⁹⁶. L'analyse révèle qu'aucune force consacrée spécifiquement à la lutte contre la désertion ne fut créée. Le ministère de la Guerre improvisa. En juillet 1862, il se tourna d'abord vers « toutes les personnes engagées dans le recrutement des conscrits », les autorisant à arrêter les déserteurs et tous soldats en situation d'absence injustifiée pour les remettre au commandant du camp d'instruction le plus proche - un traitement plus sévère était réservé aux déserteurs qui pouvaient aussi être jetés en prison¹⁴⁹⁷. Le pouvoir d'arrestation fut étendu quelques

¹⁴⁹⁴ Donald E. Collins, "War Crime or Justice ? General George Pickett and the Mass Execution of Deserters in Civil War Kinston, North Carolina," in *The Art of Command in the Civil War*, éd. Steven E. Woodworth, University of Nebraska Press, 1998, pp. 50-83.

¹⁴⁹⁵ Henry Kyd Douglas, *I Rode with Stonewall*, *op. cit.*, pp. 213-214.

¹⁴⁹⁶ Mark Weitz, *More Damning Than Slaughter*, *op. cit.*, p. 287.

¹⁴⁹⁷ O.R., série 4, 2, p. 5.

jours plus tard aux employés des compagnies de chemin de fer. Pour stimuler leur participation, on instaura un attractif système de primes : l'employé recevrait une somme de 30\$ pour chaque déserteur remis aux autorités militaires et de 15\$ quand il le déposerait dans une prison¹⁴⁹⁸. En novembre 1862, les sous-officiers et soldats inaptes au service à la suite d'une blessure reçu au combat furent affectés au bureau de conscription de leur Etat et chargés de récupérer traînards, déserteurs...¹⁴⁹⁹. En janvier 1863, ce fut au tour des shérifs de chaque comté du Mississippi d'être mis à contribution¹⁵⁰⁰ (cette autorisation existait pour les shérifs de la Virginie depuis juin 1862¹⁵⁰¹). Les Etats apportèrent également leur contribution. La Caroline du Nord créa en juillet 1863 une section de volontaires pour la défense du territoire, la *Home Guard*. L'article 2 de la loi disposait que « le Gouverneur aura le pouvoir de recourir aux volontaires pour la défense du pays dans le but d'arrêter les conscrits et les déserteurs¹⁵⁰² ».

L'exécutif adopta une position plus construite dans une circulaire du 7 juillet 1863 qui propulsait le Bureau de conscription à la pointe du combat contre la désertion, lequel vint se greffer à sa mission originelle de recrutement des conscrits. Pour lui permettre de remplir ce rôle, le ministère s'efforça de lui fournir les moyens humains adéquats : le Bureau pouvait intégrer dans son dispositif les conscrits détenteurs d'un cheval et solliciter le concours temporaire des milices d'Etat¹⁵⁰³. La circulaire permettait également de rémunérer les citoyens qui consentaient à louer leurs chevaux et de rembourser leurs dépenses de voyage et de fourrage. En septembre 1863, Preston déclara avoir levé et armé vingt compagnies, composées pour moitié de conscrits, chargées d'épauler les officiers du Bureau en Alabama et dans le Mississippi où les deux armées sudistes présentes avaient été, selon ses dires, réduites de moitié sous l'effet de la désertion et des absences¹⁵⁰⁴. Sur ordre du ministre adressé aux commandants d'armée en septembre 1863, il fut rendu destinataire chaque mois d'une liste des déserteurs et des absents sans autorisation¹⁵⁰⁵. Voilà qui constituait une preuve de sa prévalence. La troisième loi de conscription du 17 février 1864 vint enrichir les capacités opérationnelles du Bureau. Le législateur avait créé dans chaque Etat des forces auxiliaires, les réserves, composées des conscrits âgés de 17 à 18 ans et de 45 à 50 ans. La durée de service était d'au moins trente jours à l'Est du Mississippi et soixante jours à l'Ouest du fleuve¹⁵⁰⁶. Placées sous

¹⁴⁹⁸ *Ibid.*, p. 14.

¹⁴⁹⁹ *Ibid.*, p. 217.

¹⁵⁰⁰ *Ibid.*, p. 764.

¹⁵⁰¹ O.R., série 4, 1, p. 1151.

¹⁵⁰² *A Bill to Amend an Act in Relation to the Militia and a Guard for Home Defence*, Raleigh, W. W. Holden, 1863, p. 2.

¹⁵⁰³ O.R., série 4, 2, p. 618.

¹⁵⁰⁴ *Ibid.*, p. 820.

¹⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 828.

¹⁵⁰⁶ O.R., série 4, 3, p. 178.

l'autorité d'officiers recruteurs, ces recrues remplacèrent les *Home Guard* et devinrent le principal instrument des services de la conscription. Mais le nombre croissant de déserteurs rendirent les moyens déployés par le Bureau vite insuffisants et imposa parmi ses membres l'idée que l'on ne viendrait pas à bout de la crise sans le concours actif de l'armée.

Autant conscient de la gravité de la situation qu'animé par une volonté de lui trouver une solution, le gouvernement n'eut d'autre choix que d'impliquer officiellement l'armée. L'instruction générale n° 116 du 31 août peut être, sur la forme, considérée comme un tournant. Désormais, les commandants de département et d'armée avaient pour ordre de faire procéder à l'arrestation des déserteurs, des traînants, des absents ainsi que de tout soldat qui ne dépendait pas de son autorité, et de les remettre à l'officier recruteur¹⁵⁰⁷. Jusqu'à cette date, l'armée était de tous les acteurs impliqués dans la traque aux déserteurs le plus discret. Doit-on parler de passivité coupable à l'égard d'un phénomène qui l'affectait directement ? Alors qu'il avait un intérêt vital à forcer le retour des fuyards, le commandement confédéré considéra en fait que cette mission ne pouvait incomber principalement aux forces régulières. Une position que symbolisait Lee dans un message à l'inspecteur général Cooper le 25 août 1863 : « Je... demande respectueusement au ministère d'attirer l'attention du superintendant du Bureau de conscription sur l'importance de l'entière coopération des officiers recruteurs pour réintégrer dans leur fonction les nombreux soldats errant librement à travers le pays qui devraient être avec leur armée sur le terrain¹⁵⁰⁸ ». Moins de deux mois avant la fin de la guerre, le général réitéra son opposition à la création, proposée par Preston, d'une force locale dédiée à la gestion des déserteurs, y voyant un affaiblissement pour son armée :

Son plan aurait pour conséquence de retirer des hommes de l'armée de manière définitive, car les hommes entre seize et dix-sept ans qu'il propose d'employer à l'arrestation des déserteurs seraient éligibles au service militaire dans un an. La perte réelle serait la même que si l'on prenait des hommes en âge de servir. Je considère que ce devoir devrait être accompli par les réserves, aidées par des hommes qui ne peuvent faire plus que des tâches légères et handicapés.¹⁵⁰⁹

Chez Lee, le processus de décision était imprégné de rationalité. Ce modèle de rationalité imposait le principe que la décision ne pouvait être productrice de désordre, de déséquilibre pour l'armée. Le choix s'appréciait en fonction d'une équation à deux variables : le gain obtenu et le préjudice subi. C'est la raison pour laquelle sa perception du problème, quoi qu'elle fût assise sur des principes forts, n'était pas figée. L'idée que le volume des dommages était supérieur au gain espéré fonda son refus de souscrire à la proposition de Preston. Mais, parallèlement, il accepta le même mois, nous avons souligné ce point, de ponctionner une de ses divisions d'un détachement qu'il envoya en Caroline du

¹⁵⁰⁷ O.R., série 4, 2, p. 777.

¹⁵⁰⁸ O.R., 29 :2, p. 647.

¹⁵⁰⁹ O.R., série 4, 3, p. 1121.

Nord pour arrêter les déserteurs. En Caroline du Nord, où était concentrée une forte communauté de déserteurs, cette tâche incombait aux milices et à la Home Guard, des forces mal entraînées, pauvrement équipées et qui en plusieurs occasions se livrèrent à des exactions contre les populations civiles qui furent contreproductives et provoquèrent un sentiment de sympathie envers ces révoltés.

Ce sont les réalités du conflit, le besoin de préserver les effectifs opérationnels et non un désaccord de principe qui lui firent adopter cette position. Quand ils le purent, c'est-à-dire quand ils n'étaient pas en campagne et qu'ils disposaient des effectifs nécessaires, des généraux apportèrent leur concours. Ainsi le général William Davis, commandant du Département de l'Est du Tennessee, dédia en janvier 1863 plusieurs centaines de fantassins, issus du 64^{ème} régiment des volontaires de Caroline du Nord, et de cavaliers à la poursuite et l'arrestation des déserteurs réfugiés dans plusieurs comtés de la Caroline du Nord¹⁵¹⁰. Au Texas, le général Magruder transmit cet ordre à l'un de ses commandants de district : « Vous ne renverrez aucune de vos troupes avant que vous ne soyez parvenus à capturer, détruire ou chasser les déserteurs dans certains secteurs de votre district¹⁵¹¹ ». En avril 1863, le général Pender s'inquiétait du nombre de déserteurs au sein des régiments de Caroline du Nord qui portaient chercher refuge dans le nord de leur Etat et préconisa l'envoi d'un régiment¹⁵¹². Le ministre de la Guerre valida la proposition et informa le gouverneur de sa décision de lui fournir, s'il le désirait, un régiment de la division de D. H. Hill pour participer aux arrestations¹⁵¹³.

Le lieutenant-colonel Lay du Bureau de conscription avait sollicité les commandants d'armée mais, comme il le constata en juin 1863 avec une pointe d'amertume, la guerre les occupait trop pour qu'ils conçussent l'envie même de détacher une fraction de leur troupe pour cette mission¹⁵¹⁴. Pour améliorer l'efficacité de ses services qui supportaient l'essentiel de cette lutte interne et se heurtaient à la résistance souvent violente des insoumis, Preston suggéra le 17 août 1863 que l'on donnât pour instruction aux commandants des armées d'apporter une aide temporaire à ses officiers pour arrêter les déserteurs¹⁵¹⁵. Le même jour, le commandant Ashmore, chef du service de recrutement du 5^{ème} district de Caroline du Sud, évoquait à son supérieur un climat de violence instauré par des « bandes de déserteurs » et son « impuissance » à contrôler la situation. « Je n'ai ni les moyens ni les ressources d'affronter, vaincre et supprimer cet état de choses... A l'exception des quelques hommes détachés de votre état-major et venus à leur frais avec leur propre moyen de transport (cheval), je n'ai pas été

¹⁵¹⁰ O.R., 18, pp. 810-811.

¹⁵¹¹ O.R., 26 :2, p. 398.

¹⁵¹² O.R., 25 :2, p. 747.

¹⁵¹³ O.R., 51 :2, p. 702.

¹⁵¹⁴ O.R., série 4, 2, p. 607.

¹⁵¹⁵ *Ibid.*, p. 726.

en mesure de mettre en selle et en service le moindre blessé ou soldat inapte au combat pour arrêter ces individus ». Il réclamait le renfort d'un détachement militaire¹⁵¹⁶. Il l'obtint sous la forme d'une compagnie de cavalerie mise à disposition non pas par l'armée régulière mais par le gouverneur de l'Etat¹⁵¹⁷. Cet exemple souligne l'état de dépendance dans laquelle se trouvaient les services de la conscription suspendus à la bienveillance d'une autorité politique pour accomplir leur mission. Quelques jours plus tard, ce fut au tour de Lay de proposer que l'armée la plus touchée par les désertions détachât deux ou trois régiments dans le but « d'occuper les districts infectés, d'encercler les traîtres, de faire condamner les éléments déloyaux, de renforcer la fidélité des éléments loyaux, de convaincre les indécis »¹⁵¹⁸.

Le général Pillow, en charge des opérations de conscription dans l'Ouest, développa une approche innovante. Soutenant, à juste titre, que la problématique de la conscription et de la désertion était inextricablement liée, il plaida le 7 août 1863 pour que les « officiers surnuméraires » de l'armée et ses services unissent leur effort. Une action commune aboutirait à mailler le territoire et, selon lui, à maintenir les effectifs de l'armée et couper le flot des déserteurs¹⁵¹⁹. Ses vues organisationnelles n'emportèrent pas l'adhésion du ministère. En revanche sa proposition, exprimée le même jour, d'affecter les déserteurs au nombre de 6 000 à 8 000 dans l'Armée de Virginie du Nord où, en raison des distances à parcourir pour retourner au pays, il serait plus difficile de désertir, fut acceptée¹⁵²⁰. Le ministre insista cependant pour que toutes les précautions fussent prises afin de ne pas transformer l'armée de Lee en « baie botanique pour les vauriens et les lâches¹⁵²¹ ».

Avec la gestion de la désertion, l'art du commandement s'exerça dans un domaine supra-militaire, celui de la persuasion pour assurer l'intégrité et la cohésion des armées. Le message ne produisit pas les effets escomptés. La persuasion dépendait de la disposition du soldat. Celui-ci était-il prêt à éprouver un sentiment patriotique supérieur à l'amour familial ? La menace brandie par le commandement opérationnel de châtier le déserteur par la mort se révéla finalement inefficace comme si l'auditeur était resté sourd à la démonstration de l'orateur. Les ressorts de la désertion étaient puissants et la qualité de l'orateur ne suffisait pas à les briser. Malgré le charisme du général Lee, le lien quasi paternaliste qui l'unissait à ses hommes, celui-ci échoua à enlever les soldats à leurs angoisses, à les dissuader de transgresser leurs obligations. Le faible nombre d'exécutions prononcées par les tribunaux militaires, sur lesquels les commandant n'avaient juridiquement aucun pouvoir

¹⁵¹⁶ *Ibid.*, p. 772, 774.

¹⁵¹⁷ *Ibid.*, p. 770.

¹⁵¹⁸ *Ibid.*, p. 785.

¹⁵¹⁹ *Ibid.*, pp. 742-743.

¹⁵²⁰ *Ibid.*, p. 742 et 853.

¹⁵²¹ *Ibid.*, p. 869.

d'influence, affermit la tentation. L'armée est une organisation aux multiples facettes, composée d'acteurs qui confrontent des rationalités puisant dans des logiques distinctes et qui ne se rencontrent pas toujours pour produire une décision consensuelle. Devant des comportements dissociateurs, les jurés adoptèrent une attitude le plus souvent magnanime en rupture avec le message de coercition du commandement qui était, par l'application de la peine capitale, de dissuader les candidats et de créer les conditions de la fidélité aux armées.

Pour lutter contre un phénomène atavique, une politique cohérente aurait dû orienter les autorités politiques et militaires. Or, les deux amnisties de 1863 et de 1864, imputables à l'incapacité de ces autorités - la discrétion de Davis sur le sujet l'illustre - à trouver une solution au problème et à la précarité de la situation militaire, vinrent brouiller le message de fermeté tenu par le commandement.

Le châtement capital eut-il été le meilleur remède ? Plus d'exécutions aurait-il imposé une plus grande discipline dans la troupe et réduit la désertion, intrinsèque aux armées en campagne, à un phénomène marginal que les généraux n'auraient eu qu'à regretter et non pas à dénoncer avec vigueur ? Le faible nombre de condamnations à mort exécutées interdit à l'historien l'assertion péremptoire et le renvoie à l'émission d'hypothèses plus ou moins hasardeuses. A l'évidence, les exécutions produisirent un effet sur les témoins propre à les détourner de la tentation de fuir ses obligations. Cicero Barker était tambour-major au sein du 8^{ème} régiment de Caroline du Nord. Il raconta son expérience à sa mère le 8 décembre 1864 :

Mère j'ai été témoin l'autre jour de quelque chose que je n'avais pas vu auparavant et que je ne souhaite plus revoir. Un gars de notre brigade a été fusillé pour désertion. Pauvre type, je ne pouvais m'empêcher d'avoir pitié de lui pendant qu'il marchait vers la brigade ; nous étions formés en carré ; il était placé sur son cercueil, un fichu blanc lui couvrant les yeux, et alors le commandement fut donné : prêt, en joue, feu, et douze fusils tirèrent, seulement six étaient chargés ; cinq balles le touchèrent et le docteur... examina son poulx, revint et le déclara décédé ; nous repartîmes dans nos quartiers. Oh c'était horrible.¹⁵²²

L'horreur qui saisit Barker pouvait-elle se propager au reste de l'armée et dissuader de futurs candidats à la désertion ? On peut penser que si cette politique avait été instituée au déclenchement des premières défections, elle eut joué un rôle dissuasif. C'était, en tout cas, la conviction de Hindman qui fit procéder à plusieurs exécutions. Son commandement dans le District du Trans-Mississippi n'avait duré que soixante-dix jours. Un temps suffisant pour que le général puisse s'enorgueillir d'avoir réglé le problème. Casler était d'un avis différent. Les exécutions marquaient les esprits, voire les traumatisaient, sans pour autant jouer le rôle dissuasif attendu. C'était de son point de vue l'effet contraire qui se produirait : « Cela jeta un froid sur toute l'armée car nous n'avions jamais assisté à

¹⁵²² http://www.rarebooks.nd.edu/digital/civil_war/letters/barker/

tant d'exécutions en même temps dans le passé. Mais on savait que cela n'interromprait pas les désertions car je crois que plus on exécutait, plus les hommes désertaient et quand ils le feraient, ils iraient chez l'ennemi où ils savaient qu'on ne les retrouverait pas ¹⁵²³ ». Condamner à mort le déserteur et appliquer la sentence avait du sens en 1862. De telles mesures, réclamées avec force par le commandement, en avaient-elles toujours un en 1864 et en 1865 quand de larges portions du territoire sudiste passèrent sous le joug de l'Union et qu'il suffisait aux soldats, transis d'inquiétude pour leur famille, épuisés par les rigueurs de la vie militaire ou désabusés par les défaites, de franchir les lignes ennemies pour apaiser les angoisses du cœur ? Les soldats savaient que désertir était un crime, mais pour eux il s'agissait d'un crime légitime, imposé par l'incapacité du gouvernement à assurer la sécurité et la subsistance de leur foyer. Il y avait la masse des déserteurs, trop volumineuse pour valider le recours systématique à la peine de mort. Pillow reconnaissait en octobre 1863 qu'ils étaient trop nombreux pour être tous passés par les armes¹⁵²⁴.

Les désertions agirent sur la structure interne des armées, elles ruinèrent leur équilibre, leur cohésion, minèrent leur force de frappe. Pour des armées qualitativement sous équipées, la disparition de dizaines de milliers de soldats emportant avec eux leurs armes entraîna une aggravation de ce sous équipement. Les désertions eurent un impact sur le plan opérationnel tout aussi délétère qui, parfois, handicapa l'action du commandement. Les généraux pouvaient suspendre une attaque quand ils savaient que parmi les unités engagées, des soldats, instruits du détail de l'affaire, avaient rejoint les lignes adverses peu avant son déclenchement. Les déserteurs étaient une source précieuse d'information pour l'ennemi. Promptement interrogés, ils donnaient des renseignements qui, bien exploités, guidaient la décision opérationnelle. Un officier de Grant admit en novembre 1864 que grâce aux renseignements collectés auprès des déserteurs, le positionnement tactique de l'armée s'ajusta pour parer toute initiative belliqueuse¹⁵²⁵.

La solution au problème de la désertion a-t-elle jamais été entre les mains du commandement ? La désertion est une friction de guerre contre laquelle aucune armée, de quelque époque que ce fût et aussi disciplinée fût-elle, ne put et ne sut s'immuniser totalement. Modeler l'esprit d'un citoyen attaché à la liberté individuelle pour le transformer en soldat dévoué, sans faiblesse et ainsi faire coïncider le peuple et l'Etat était pour le commandement une entreprise impossible. Dans le cas de la Confédération, c'était dans les plus grandes extrémités - la dévotion sans faille des individus au nouveau cadre politique et institutionnel, la volonté d'associer leur destin personnel à celui du pays -

¹⁵²³ John O. Casler, *op. cit.*, p. 190.

¹⁵²⁴ O.R., série 4, 2, p. 853.

¹⁵²⁵ Joseph T. Glatthaar, *General Lee's Army*, *op. cit.*, p. 409.

qu'elle trouverait les moyens de gagner son indépendance. Or, ces extrémités avaient leurs limites : la désertion était l'une d'elles.

3) Le commandement de l'Union et la conscription, mal nécessaire pour surmonter la crise du volontariat.

a - La route vers la conscription.

En avril 1862, inspiré par un optimisme béat, Stanton avait arrêté les opérations de recrutement. Deux mois plus tard, le 6 juin, quand il fallut se rendre à l'évidence que la guerre se poursuivrait pour un temps indéterminé, et que l'on n'était plus capable de compenser dans les armées les disparitions liées aux combats, aux maladies et aux désertions, les actions de recrutement reprirent dans l'urgence¹⁵²⁶. Mais les résultats étaient si médiocres que le secrétaire d'Etat Seward sollicita les gouverneurs pour signer une pétition demandant au Président de lancer un appel aux volontaires. La missive remise à Lincoln prenait soin de préciser que cet appel n'avait d'autre objectif que d'accélérer un processus de victoire largement enclenché. Le Président acquiesça à la proposition et, après avoir retenu la suggestion de Stanton de porter le nombre de volontaires à 300 000 hommes, lança l'appel le 2 juillet. L'appel prévoyait un quota de régiments pour chaque Etat, établi en fonction de leur potentiel démographique ; New York était le plus gros contributeur avec 28 régiments, le Rhode Island, le Delaware et le Minnesota les plus préservés avec un régiment. Au total, 150 régiments devaient être levés. Réclamer des troupes était une chose. Qu'elles fussent sur le pied de guerre rapidement en était une autre, improbable, sinon impossible. La démarche était dépourvue de tout dispositif coercitif, ce qui justifia le message suppliant de Lincoln aux gouverneurs : « Je ne désire pas la moitié des 300 000 nouvelles recrues. Si j'en avais 50 000, là maintenant, je crois que je pourrais terminer la guerre en deux semaines... Le plus vite vous les enverrez, un moins grand nombre vous aurez à envoyer. Le temps est capital. Je vous prie d'agir en tenant compte de cela¹⁵²⁷ ».

L'exécutif n'avait pas conscience que l'opinion était touchée dans une large partie par une rétractation de la ferveur patriotique. Le grand élan d'enthousiasme du printemps 1861 s'était tari. On eut beau multiplier les messages exaltant les vertus de sacrifice, la défense du drapeau, la souffrance des combattants au front, les exécutifs locaux se heurtèrent à une relative indifférence et échouèrent, dans une large mesure, à régénérer un puissant sentiment d'amour du pays. Les Etats firent remonter leurs difficultés qui s'expliquaient aussi par l'erreur de Lincoln de fixer la durée de

¹⁵²⁶ O.R., série 3, 2, p. 109.

¹⁵²⁷ *Ibid.*, pp. 200-201.

l'enrôlement à trois ans. N'était-ce pas le signe que la fin de la guerre n'était pas pour demain ? Ils furent plusieurs gouverneurs, désarmés par la chute des vocations, à plaider pour un temps d'engagement plus court, de quelques mois et, en dernier ressort, au recours à une forme de conscription et aux primes. Pour sortir d'une impasse qui commençait à vicier l'effort de guerre nordiste, des mesures furent prises qui constituaient un « ingénieux mélange de carotte et de bâton¹⁵²⁸ ». Ceux qui s'enrôlèrent pour une durée de trois ans reçurent une avance sur leur prime et, en certains endroits, une prime spéciale au titre du dédommagement économique occasionné par leur départ. Le bâton fut brandi par le corps législatif auquel revint la charge de rectifier une situation précaire. La Chambre des représentants vota, le 17 juillet, au terme de plusieurs jours de débats animés et passionnés, une loi qui amendait celle du 28 février 1795 portant levée des milices. C'était une « quasi-conscription¹⁵²⁹ ». Le texte autorisait le Président à lever dans chaque Etat des milices composées de citoyens valides âgés de 18 à 45 ans pour une durée maximum de neuf mois. Dans ce domaine, le point crucial du dispositif résidait dans la possibilité pour le commandant en chef « d'adopter les statuts et règlements » en cas de défaillance dans l'application de la loi¹⁵³⁰. C'était, en théorie, lui conférer un droit exorbitant : l'exécutif pouvait intervenir directement au niveau des Etats. Les germes de la conscription étaient semés, et au terme d'un processus de maturation qui dura huit longs mois naîtrait la conscription. Neuf jours suffirent à Lincoln pour exercer son pouvoir. Le gouverneur de l'Iowa reçut l'instruction de monter un contingent de miliciens pour atteindre le quota de volontaires fixé par la loi. Il faut croire que nombreux étaient encore ceux qui ne surent voir dans la défense de l'Union un principe supérieur à des obligations aussi triviales que de moissonner les champs. Le 4 août, le ministre de la Guerre n'eut d'autre choix que de prendre une instruction radicale : l'incorporation de 300 000 miliciens pour une durée de neuf mois et, dans le cas où un Etat ne serait pas en mesure d'atteindre son quota au 15 août, celui-ci devrait combler le manque par la mise en œuvre d'une levée spéciale de miliciens¹⁵³¹. Des dispositions coercitives accompagnèrent l'instruction, dont on prévoyait qu'elle susciterait une farouche hostilité dans une partie de la société civile : le ministère ordonna le 8 août aux représentants de l'ordre d'arrêter et de placer en détention tout citoyen concerné par l'enrôlement qui chercherait à s'y soustraire en fuyant son Etat ou le pays. Dans la foulée, Stanton suspendit le décret d'*Habeas Corpus* pour ces contrevenants. La suspension fut confirmée par le Président le 24 septembre. Désormais, « tous les rebelles et insurgés, ainsi que leurs acolytes et complices au sein des Etats-Unis, et toutes personnes décourageant les recrutements de volontaires, s'opposant à l'enrôlement des milices ou coupables de toute autre pratique déloyale

¹⁵²⁸ James McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 536.

¹⁵²⁹ *Ibid.*, p. 537.

¹⁵³⁰ *The Congressional Globe, The Official Proceedings of Congress, 37th Congress, 2nd Session*, p. 3320.

¹⁵³¹ O.R., série 3, 2, p. 291.

qui viserait à apporter assistance et soutien aux rebelles contre l'autorité des Etats-Unis, seront soumis à la loi martiale et courent le risque d'être jugés et punis par une cour martiale ou une commission militaire¹⁵³² ».

Ces mesures législatives permirent au commandement d'endiguer ponctuellement la crise des effectifs. Paradoxalement, c'est la peur de la conscription qui favorisa la recrudescence des volontaires. Un prévôt de l'Etat de Pennsylvanie reconnut que « sans une incorporation lourde de menace, aucune prime locale n'aurait vu le jour et, sans prime, nous ne nous serions procurés aucun volontaire¹⁵³³ ». Quatre cent trente mille hommes sur un quota attendu de 334 835 unités répondirent à l'appel du 2 juillet 1862 et vinrent grossir les rangs de l'armée. Ce nombre permit de compenser les médiocres résultats des engagements dans la milice : 87 500 miliciens « seulement » rejoignirent l'armée de l'Union sur les 334 835 également prévus¹⁵³⁴. La règle établie par Stanton selon laquelle « chaque volontaire enrôlé pour trois ans en excès du quota compterait pour quatre hommes dans le quota des miliciens » permit de conclure sur un succès¹⁵³⁵. La plupart des Etats évitèrent la levée spéciale de miliciens.

b - La loi de conscription générale du 3 mars 1863 : une volonté du législateur soutenue discrètement par le commandement.

A la fin de l'hiver 1862-1863, le système de recrutement était à bout de souffle. Les armées fédérales avaient enregistré des pertes conséquentes au cours des quatre grandes batailles qui les opposèrent aux confédérés. La Proclamation d'émancipation avait convaincu certains de désertir. Lassés d'un conflit dont on ne voyait pas l'issue, conscients des affres psychologiques et physiques auxquels il exposait ses acteurs, beaucoup d'hommes jeunes se détournèrent du réflexe patriotique. Il s'ensuivit une crise des engagements que la présence de soldats noirs comme simples auxiliaires - pour quelques mois encore - ne pouvait à elle seule enrayer. Lincoln n'eut d'autre alternative que d'accepter de mettre en place la conscription générale. Celle-ci vit le jour le 3 mars 1863 : le Président ratifia une loi du Congrès qui prévoyait l'enrôlement des autochtones sains de corps et d'esprit âgés de 20 à 45 ans¹⁵³⁶. Trois millions cent quinze mille hommes étaient concernés. Le dispositif s'étendait aux étrangers qui déclareraient sur l'honneur leur volonté d'obtenir la citoyenneté américaine.

¹⁵³² CWAL, 5, p. 437.

¹⁵³³ Philip S. Klein, Ari Arthur Hoogenboom, *A History of Pennsylvania*, Second Edition, University Park, The Pennsylvania State University, 1980, p. 282.

¹⁵³⁴ O.R., série 3, 4, p. 1265.

¹⁵³⁵ James McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 537.

¹⁵³⁶ O.R., série 3, 3, pp. 88-93.

La conscription générale était la réponse à la crise des engagements, elle avait pour finalité de ressusciter un volontariat moribond, de combler par ce biais les pertes humaines qui avaient affaibli les armées et d'anticiper la fin des périodes d'enrôlement prévue au printemps 1863 (130 régiments dont 92 de miliciens étaient concernés)¹⁵³⁷. La portée de la conscription se voulait aussi psychologique : prouver aux soldats sur le terrain, en mobilisant tous les hommes en âge et en condition de combattre, qu'ils étaient supportés par le gouvernement et les parlementaires¹⁵³⁸.

Volontariat et conscription étaient étroitement imbriqués : le recours aux conscrits (désignés après tirage au sort) n'intervenait que dans le cas où le nombre d'engagés volontaires était inférieur aux quotas fixés en fonction du nombre d'habitants. La législation fédérale cherchait à « modeler les comportements », à pousser les autorités locales, sans les contraindre juridiquement, à déployer des actions en faveur du volontariat pour limiter ainsi le nombre de requis¹⁵³⁹. L'attitude de Lincoln reflétait cette approche. Le Président destinait son message aux citoyens loyaux à l'Union ; il agissait sur leur responsabilité individuelle, les invitant, dans son appel aux 300 000 volontaires du 17 octobre 1863, à « apporter leur soutien, enthousiaste et effectif, aux mesures adoptées afin de renforcer nos armées victorieuses actuellement sur le terrain et de mener nos nécessaires opérations militaires à une conclusion favorable, mettant ainsi fin pour toujours aux sources de la sédition et à la guerre civile¹⁵⁴⁰ ».

Les mêmes maux que ceux qui déclenchèrent le mécontentement d'une partie de la population et des généraux sudistes accompagnèrent la loi. Comme dans la loi confédérée, une série de dérogations fut prévue. La liste était cependant plus restreinte : l'exemption la plus fréquente concernait l'inaptitude physique¹⁵⁴¹ ; elle touchait aussi les fils uniques, sous certaines conditions, et certaines fonctions (Vice-Président, gouverneur, juge...). Contre l'avis du ministre de la Guerre qui s'y était opposé sans succès¹⁵⁴², le législateur avait admis le droit d'être remplacé moyennant le versement d'une somme d'argent ou d'acheter son exemption 300 dollars (cette dernière mesure qui n'avait pas d'équivalent dans la loi confédérée fut supprimée en juillet 1864)¹⁵⁴³. L'échec de Stanton rappelait que les parlementaires pouvaient être à l'écoute de l'exécutif, seulement dans certaines limites. Cette exemption permit la prolifération des « *bounty jumpers* », ces soldats-fantômes sans scrupule, portés

¹⁵³⁷ James M. McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit. p. 656.

¹⁵³⁸ Stephen B. Oates, *Lincoln*, op. cit., p. 418.

¹⁵³⁹ J. Matthew Gallman, "The President as Pedagogue Teaching Citizenship in Time of War", in *The War Worth Fighting : Abraham Lincoln's Presidency and Civil War America*, éd. Stephen D. Engle, Gainesville, University Press of Florida, 2015, pp. 38-39.

¹⁵⁴⁰ CWAL, 6, p. 524.

¹⁵⁴¹ La circulaire n° 100 du 9 novembre 1863 listait les pathologies ouvrant sur une exemption (O.R., série 3, 3, pp. 1071-1073).

¹⁵⁴² Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton*, op. cit., p. 281.

¹⁵⁴³ O.R., série 3, 3, pp. 88-90.

vers l'enrichissement crapuleux, qui percevaient leurs indemnités (de l'administration, des Etats ou du conscrit), désertaient, puis renouvelaient leur forfait. Il convient de préciser que l'argument financier était l'un des principaux leviers pour juguler la crise des effectifs et stimuler le volontariat. Dès le 22 juillet 1861, le législateur avait adopté une loi qui prévoyait de verser une somme de 100 dollars à tout volontaire engagé pour une durée de deux ans ou pour la durée de la guerre. La somme culmina à 400 dollars, entre le 25 juin 1863 et le 1^{er} avril 1864, pour les vétérans qui s'engageaient ou se réengageaient¹⁵⁴⁴. De leurs côtés, les Etats du Nord ne furent pas en reste : ils avaient décidé, dès 1861, de remettre aux engagés une prime de plusieurs dizaines, voire centaines de dollars¹⁵⁴⁵.

La loi eut peu d'impact sur un plan militaire, l'engagement volontaire resta le principe de recrutement majoritaire. Les enrôlés comptèrent pour 13% des deux millions de soldats qui endossèrent l'uniforme. Les effets de la loi se firent sentir dans la sphère sociale. Elle mit à jour les divisions sociales et raciales qui traversaient la société américaine dans le Nord et qui, à New York, aboutirent à des émeutes sanglantes en juillet 1863.

La conscription n'était pas la conséquence d'une volonté présidentielle. Contrairement à Jefferson Davis, Lincoln n'en fut pas l'initiateur, pas plus qu'il n'intervint dans la rédaction du texte. Le fait que le législateur fut seul compétent pour voter une loi de conscription générale ne permet pas d'expliquer l'effacement de Lincoln. Le magistère que lui conférait sa fonction lui permettait au moins de jouer un rôle de conseiller pour orienter, enrichir la réflexion des parlementaires afin que la loi fût en adéquation avec les besoins réels des armées et qu'elle n'aggrava pas, dans de trop fortes proportions, le mécontentement d'une opinion publique désabusée par la guerre. Ce qu'il ne fit pas. Une attitude qualifiée de « regrettable¹⁵⁴⁶ » par l'historien James W. Geary. Le commandant en chef signa le texte voté par le Congrès, sans difficulté ni questionnement. La figure dominante fut celle du président de la commission sénatoriale relative aux affaires militaires, Henri Wilson, un républicain radical, ancien milicien du Massachusetts, abolitionniste et sénateur depuis 1855. C'est lui qui déposa le projet de loi de conscription en février 1863. Il trouva dans la personne du ministre de la Guerre, un allié précieux pour le promouvoir et le faire adopter. Il est difficile de connaître précisément le rôle joué par Stanton. On sait qu'il agit avec discrétion, sans jamais évoquer la question avec les membres du cabinet¹⁵⁴⁷.

L'historiographie ne fait pas état de débats internes qui auraient agité le commandement nordiste sur le sujet. Evaluer l'influence des principaux généraux dans le processus de fabrication de la loi est

¹⁵⁴⁴ O.R., série 3, 5, p. 672.

¹⁵⁴⁵ *Ibid.*, pp. 673-674.

¹⁵⁴⁶ James W. Geary, *We Need Men*, *op. cit.*, p. 11.

¹⁵⁴⁷ *Ibid.*, pp. 50-51.

délicat. Les sources manquent pour cela. On peut déduire du témoignage de Henri Wilson qu'il y eut plus qu'un silence d'adhésion. Le parlementaire reconnut que plusieurs dispositions introduites dans le projet de loi le furent « après ample examen et réflexion, et avec l'approbation de plusieurs de nos militaires les plus expérimentés¹⁵⁴⁸ ». La loi fit consensus au sein des élites militaires et de la troupe, toutes deux conscientes du besoin d'une nouvelle sève humaine pour revitaliser les effectifs¹⁵⁴⁹. Sherman, par exemple, salua dans sa correspondance privée le vote de la loi : « La loi de conscription est tout ce que je demandais, c'est la première véritable étape vers la guerre¹⁵⁵⁰ ».

La loi de conscription n'était pas la loi de Lincoln. Elle ne portait pas son empreinte. Sa discrétion dans l'élaboration de la loi ne l'empêcha pas, convaincu de sa nécessité et de ses bienfaits militaires, de tout mettre en œuvre pour qu'elle fut exécutée dans les meilleures conditions.

Le système divisait le pays en 180 circonscriptions, au sein desquelles était nommé un prévôt chargé de sa mise en œuvre sous l'autorité d'un prévôt général (avec le grade de colonel de cavalerie) nommé par le Président et responsable devant le ministre de la Guerre. Lincoln voulut que la loi s'appliquât avec la plus grande vigueur dans le but d'assurer la réussite des opérations d'enrôlement, mais également de mener une lutte sans concession contre les réfractaires et ceux qui encourageaient la désertion¹⁵⁵¹. La suppression de *l'habeas corpus* permettait d'emprisonner sans jugement préalable et de fermer des organes de presse ouvertement hostiles à la conscription¹⁵⁵². Les commandants de départements militaires étaient associés aux opérations. Il leur incombait de fournir au prévôt les forces nécessaires pour lui permettre d'accomplir ses missions.

La conscription était une mesure de guerre nécessaire à laquelle le Président n'acceptait pas que le citoyen se soustraie en dehors des cas prévus par la loi. Après avoir refusé une exemption à un homme qui prétextait être employé du gouvernement et souffrir d'un handicap, il livra sa pensée à un journaliste en mars 1865 : « Je ne sais pas pourquoi je suis troublé avec ces cas, mais si je devais, en m'impliquant, faire un trou par lequel un chaton pourrait passer, ce trou deviendrait vite suffisamment large pour permettre à un vieux matou d'y passer aussi¹⁵⁵³ ». Cependant, il ne mesura pas la charge d'incompréhension et d'hostilité que contenaient le versement de 300 dollars et le remplacement par un tiers pour échapper à la conscription. Quelques semaines après les émeutes de New York, il jugea utile de faire acte de pédagogie et de défendre devant l'opinion ces deux points controversés. Le texte,

¹⁵⁴⁸ *Ibid.*, p. 201.

¹⁵⁴⁹ Steven J. Ramold, *Across the Divide : Union Soldiers View the Northern Home Front*, New York, New York University Press, 2013, pp. 106-107.

¹⁵⁵⁰ *The Sherman Letters : Correspondence Between General and Senator Sherman from 1837 to 1891*, éd. Rachel Sherman Thorndike, London, Sampson Low, Marston & Company, 1894, p. 193.

¹⁵⁵¹ O.R., série 3, 3, p. 92.

¹⁵⁵² David Herbert Donald, *Lincoln, op. cit.*, p. 519.

¹⁵⁵³ *Conversations with Lincoln*, éd., Charles M. Segal, New York, G. P. Putman's Sons, 1961, p. 378.

supposé « éviter les malentendus entre gouvernés et gouvernants » et démontrer la légitimité du dispositif, convainquit si peu ses ministres que ceux-ci lui firent renoncer à sa publication¹⁵⁵⁴.

Le commandement opérationnel se fit principalement entendre pour dénoncer les failles de la loi. A l'instar de Robert Lee, Meade vitupéra contre le principe du remplacement : « Un tel matériel sans valeur, écrivit-il le 9 août 1863, comme ce que sont ces hommes, ne constitue pas un apport pour cette armée, mais un sabot, et si on ne répond pas à la conscription avec engouement, le gouvernement ferait mieux de se mettre en tête de laisser partir le Sud¹⁵⁵⁵ ». L'absolue radicalité de l'adjudant général Lorenzo Thomas reflétait la profondeur du problème : « L'emploi de remplaçants s'est aggravé de jour en jour jusqu'à devenir un véritable fléau, et je demande l'autorisation de l'arrêter totalement. Un système de courtage a surgi, et des hommes douteux et louches sont amenés en nombre depuis New York, Philadelphie et Baltimore pour la transaction. Après avoir reçu leur argent, ils désertent et par conséquent peu d'hommes enrichissent les anciens régiments. Cela génère une forte démoralisation¹⁵⁵⁶ ».

Sous la plume de Sherman, favorable au principe de la conscription, la critique était féroce. Elle ciblait l'instruction générale n° 86 du 2 avril 1863 qui prévoyait une consolidation des armées par la réduction du nombre de régiments. La réorganisation conduisait à sortir des régiments consolidés certains officiers en surplus. Ainsi, « chaque régiment [d'infanterie] sera consolidé en cinq, ou un nombre moindre, compagnies et le colonel, le major et un assistant-chirurgien seront démobilisés¹⁵⁵⁷ ». Sherman dramatisa les conséquences de ces dispositions qui, « si elles étaient appliquées à la lettre, feraient plus pour détruire cette armée que toute action de guerre ». L'armée devrait, selon lui, se priver d'hommes qui comptaient généralement parmi « les meilleurs », car ils étaient « le fruit de deux années d'un travail dur et soutenu »¹⁵⁵⁸. Rien de ce qu'anticipa Sherman, général au tempérament excessif, ne se produisit. Les armées ne se « désintégrérent » pas.

c - Le général en chef Grant et la conscription : l'exemple de l'appel de juillet 1864.

Une guerre d'attrition, coûteuse en vies humaines, a besoin de soldats pour être poursuivie. Le 19 juillet, Grant, général en chef depuis mars 1864, se fit entendre. Il réclama l'apport dans les meilleurs délais de 300 000 hommes sur le terrain pour reconstituer son armée décimée après plus de 2 mois de

¹⁵⁵⁴ CWAL, 6, pp. 444-449.

¹⁵⁵⁵ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, Major-General United States Army*, New York, Charles Scribner's Sons, 1913, vol. 2, p. 143.

¹⁵⁵⁶ O.R., série 3, 2, p. 864. Les *bounty brokers* étaient des agents qui recrutaient des hommes qu'ils savaient inaptes pour le service militaire et qui touchaient leur commission avant que leur exemption ne fût déclarée.

¹⁵⁵⁷ *General Orders of the War Department, Embracing the Years 1861, 1862 & 186*, vol. 2, New York, Derby & Miller, 1864, pp. 94-95.

¹⁵⁵⁸ O.R., série 3, 3, pp. 164-165.

campagne. De plus, prenait fin en octobre le temps d'engagement de 380 000 soldats, donnant au problème des effectifs une acuité accrue¹⁵⁵⁹. A la différence de McClellan et d'autres généraux, Grant ne justifiait pas sa demande de renforts pour combattre un ennemi qu'il prétendait être supérieur en nombre, mais pour accélérer le processus de victoire. « Plus grand est le nombre d'hommes à notre disposition, plus courte et moins sanglante sera la guerre », justifia-t-il à Lincoln¹⁵⁶⁰. Il misait sur un accroissement de ses ressources humaines pour exacerber le déséquilibre des forces. Et peu importait, dans ce contexte, la couleur de peau. Les noirs décidés à s'enrôler étaient, pour les plus aptes physiquement d'entre eux, versés dans des compagnies. Quant aux autres ils serviraient comme travailleurs dans les différents Départements ou seraient envoyés dans le Nord¹⁵⁶¹. Le 18 juillet, Lincoln, anticipant la demande du général en chef, avait mis à exécution une décision prise au lendemain de la bataille de la Wilderness (mai 1864) : il lança un appel à 500 000 volontaires pour un engagement d'un à trois ans. Le système prévoyait que si les quotas de volontaires n'étaient pas atteints, il serait recouru à l'enrôlement cinquante jours plus tard, le 5 septembre, pour une durée de douze mois¹⁵⁶². A quelques semaines de l'élection présidentielle, l'impact politique de la mesure pouvait s'avérer dangereux. Il n'était en tout cas pas de nature à rassurer les républicains dont une partie réclamait qu'elle fût reportée après les élections. Le ministre de la Guerre écarta cette idée, considérant qu'un report créerait un mécontentement dans l'armée qui se retournerait contre Lincoln¹⁵⁶³.

Pour obtenir le droit d'émettre cet appel, Lincoln s'était engagé personnellement. Il avait rencontré les Républicains de la commission des affaires militaires de la Chambre des représentants après que les élus avaient voté la suppression d'une disposition de la loi donnant au Président le pouvoir d'incorporer, dans le cadre de la conscription, autant d'hommes qu'il le souhaitait et de lancer des appels pour un nombre illimité de volontaires¹⁵⁶⁴. « Avec une lumière triste et mystérieuse dans ses yeux remplis de mélancolie... et avec ce pathos qui affectait sa voix et ses manières », se souvint un des parlementaires, il les alerta sur les conséquences militaires d'un tel vote : Grant ne pourrait pas tenir ses positions devant Richmond et pas plus Sherman devant Atlanta¹⁵⁶⁵. Lincoln fut convaincant. La loi, votée le 4 juillet par le Congrès, laissait au Président la décision de fixer discrétionnairement

¹⁵⁵⁹ Albert Gallatin Riddle, *Reminiscences of Men and Events in Washington, 1860-1865*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1895, p. 254.

¹⁵⁶⁰ O.R., 37 :2, p. 384.

¹⁵⁶¹ O.R., 40 :3, p. 334.

¹⁵⁶² CWAL, 7, pp. 448-449. L'appel de juillet concernait 300 000 hommes.

¹⁵⁶³ Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton, op. cit.*, p. 327.

¹⁵⁶⁴ Geoffrey Perret, *Lincoln's War : The Untold Story of America's Greatest President as Commander in Chief*, New York, Random House, 2004, p. 385.

¹⁵⁶⁵ Albert Gallatin Riddle, *Reminiscences of Men and Events in Washington, 1860-1865*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1895, pp. 254-255.

le nombre d'hommes dans ses prochains appels au volontariat. Pour limiter les exemptions, elle supprimait le dispositif qui permettait à un conscrit de se libérer du service militaire en versant une somme de 300\$.

Dans une période préélectorale cruciale pour l'avenir du pays et de la guerre, la frontière entre le politique et le militaire avait tendance à se brouiller. Il n'est donc pas surprenant de voir le commandement nordiste tenir le rôle de communicant de l'exécutif. C'est vers Grant que Stanton se tourna pour persuader les politiciens, comme le grand public, de la nécessité de procéder à l'incorporation¹⁵⁶⁶. Sans hésitation, le général en chef rédigea un texte destiné à être publié. « Agir rapidement pour combler les vides dans nos armées aura plus d'effet sur l'ennemi qu'une victoire à ses dépens. Il prétend et fait croire à ses hommes qu'il existe un tel parti dans le Nord favorable à la reconnaissance de l'indépendance sudiste si bien que l'enrôlement ne peut être mis en œuvre. Laissons-le se détromper. [Cela] permettra d'éviter dans une très grande mesure une effusion de sang¹⁵⁶⁷ ».

Au sein du commandement, l'inquiétude s'était installée. Les échanges télégraphiques entre Grant et Halleck mirent en évidence la crainte que s'exprimât dans la population une forte opposition. Le 11 août, le chef d'état-major écrivait : « Dans beaucoup de régions du nord et de l'ouest, les gens parlent ouvertement et avec hardiesse de résister à l'enrôlement... On peut raisonnablement penser qu'une telle chose aura des répercussions sur les prochaines élections en révélant l'incapacité de l'Administration à mener la guerre contre une opposition armée dans les Etats loyaux¹⁵⁶⁸ ». Grant prit le problème avec sérieux en recentrant toutefois ses efforts dans le champ militaire : « Si nous devons retirer des troupes du terrain pour maintenir les Etats loyaux dans le droit chemin, il sera difficile de supprimer la rébellion dans les Etats sécessionnistes. Un retrait maintenant de la rivière James assurerait la défaite de Sherman¹⁵⁶⁹ ».

L'appel de juillet 1864 concernait 232 000 hommes. Ils furent 28,5% à ne pas y répondre. Ce pourcentage était le plus fort des quatre grands appels lancés pendant la guerre (13,5% en octobre 1863 ; 24% en mars 1864 ; 20,5% en décembre 1864 ; au total 161 244 hommes étaient dans ce cas) et témoignait d'une forte réticence d'une partie de la population qui préférait se mettre hors la loi plutôt que de risquer de mourir sur les champs de bataille. Cent trente-neuf districts sur les 180 concernés (77%) ne remplirent pas leurs quotas et durent recourir à l'enrôlement¹⁵⁷⁰. Ces chiffres

¹⁵⁶⁶ O.R., 42 :2, pp. 783-784.

¹⁵⁶⁷ O.R., série 3, 4, pp. 712-713.

¹⁵⁶⁸ O.R., 42 :2, pp. 111-112.

¹⁵⁶⁹ *Ibid.*, p. 193.

¹⁵⁷⁰ Peter Levine, "Draft Evasion in the North During the Civil War, 1863-1865", in *Journal of American History*, vol. 67, n° 4, mars 1981, pp 819-822.

peuvent, de prime abord, sembler décevants. En réalité ils doivent être relativisés car la conscription avait rempli le rôle qu'attendait d'elle le commandement : donner une impulsion au volontariat. Le chiffre qui mérite d'être retenu est 800 000 ; c'est environ le nombre d'hommes qui s'engagèrent ou se rengagèrent dans les armées de l'Union entre le vote de la loi et la fin de la guerre¹⁵⁷¹.

d - La désertion dans l'Union : un phénomène répandu, difficilement contenu, qui contribua à étendre la durée du conflit.

La conscription était également la conséquence d'une autre crise : l'absentéisme, qu'il soit le fait des désertions ou des permissions. De l'aveu même de Lincoln, l'absentéisme avait coûté la victoire à McClellan à Antietam. Dans les mémoires de Mary Livermore, on peut lire cette confession faite par le commandant en chef, en novembre 1862 :

A la bataille d'Antietam, le général McClellan avait les noms d'environ cent quatre-vingt mille hommes inscrits sur les registres de l'armée. Parmi eux, soixante-dix mille bénéficiaient d'un congé/permission octroyé par leurs officiers de compagnie, ce qui... est presque aussi préjudiciable que les désertions. Car les hommes ne devraient pas les demander quand l'ennemi se dirige vers eux et les officiers ne devraient pas les donner. [...] Dans les deux heures qui suivirent le début de la bataille trente mille hommes s'étaient dispersés ou avaient déserté, et ainsi les combats furent livrés par soixante mille hommes - l'ennemi ayant à peu près le même nombre, ce fut une partie nulle. L'armée rebelle s'était repliée dans une position telle, que, si McClellan avait seulement eu ces soixante-dix mille absents et les trente mille déserteurs, il aurait pu encercler Lee, capturer toute l'armée rebelle et finir la guerre d'un coup sans livrer bataille.¹⁵⁷²

A la fin de l'année 1862, le mal était réel. Lincoln reconnut en novembre que la désertion était « le fléau le plus grave que nous devons affronter¹⁵⁷³ ». En décembre 1862, l'Armée du Cumberland dénombrait 46 677 absents¹⁵⁷⁴. Plus prononcé dans l'Est, le « fléau » tant redouté s'amplifia après la défaite à Fredericksburg et, en janvier 1863, le nouveau commandant de l'Armée du Potomac, Hooker, communiqua le chiffre de 85 123 absents - sans toutefois distinguer les déserteurs des malades, des permissionnaires ou des traînants¹⁵⁷⁵. La solution fut apportée par le commandant qui prit un train de mesures rigoureuses, dont les effets heureux lui permirent d'écrire le 6 février 1863 que la désertion « était maintenant terminée ou presque...¹⁵⁷⁶ ». Il n'en fut rien. Le nombre de

¹⁵⁷¹ James M. McPherson, *La guerre de Sécession, op. cit.*, p. 661.

¹⁵⁷² Mary A. Livermore, *My story of the War : A Woman's Narrative of Four Years Personal Experience as Nurse in the Union Army, and in Relief Work at Home, in Hospitals, Camps, and at the Front, During the War of the Rebellion*, Hartford, A.D. Worthington and Company, 1889, pp. 557-558. On notera que Lincoln se trompait sur un point : l'armée de Lee comptait 35 500 hommes à Antietam et non 60 000.

¹⁵⁷³ Mary A. Livermore, *My story of the War, op. cit.*, p. 557.

¹⁵⁷⁴ William F. Fox, *Regimental Losses in the American Civil War, 1861-1865*, Albany, Albany Publishing Company, 1889, p. 532.

¹⁵⁷⁵ O.R., 25 :2, p. 78.

¹⁵⁷⁶ *Ibid.*, pp. 11-12 et 52.

déserteurs était en moyenne de 4 647 par mois en 1863, avant d'atteindre 7 333 par mois en 1864. Le phénomène, bien que moins accentué, persista au premier trimestre 1865¹⁵⁷⁷. Au total, la désertion concernait environ 200 000 soldats nordistes.

L'image du soldat qui, à la faveur du chaos d'une bataille ou d'une retraite, décide de quitter, seul ou en groupe, ses compagnons d'armes, était courante dans les armées nordistes. La désertion n'avait épargné aucune armée du monde depuis l'antiquité. Les forces de l'Union furent également victimes de cet atavisme. Les gènes du phénomène présentaient des similitudes frappantes avec celles qui touchèrent la Confédération. Peut-être, si l'on souhaite nuancer, peut-on souligner l'existence de plusieurs paramètres aggravants cernés par le chef de la prévôté dans son rapport final du 17 mars 1866. Le versement d'une prime par le gouvernement ou les Etats « encouragea et facilita » cette forme de défection. Surtout, l'absence conjuguée des moyens adéquats pour chasser les déserteurs - ceux-ci jouirent pendant les deux premières années du conflit d'une totale impunité pour rentrer et rester dans leur foyer - et de sanctions promptes et dissuasives « contribua peut-être plus que tout autre raison au fléau de la désertion¹⁵⁷⁸ ».

Pour expliquer le manque de pression disciplinaire sur les soldats, les généraux critiquèrent vivement le mode de désignation des officiers. Les officiers étaient élus par leurs hommes, à peine sortis de la vie civile, étrangers aux exigences disciplinaires de la vie militaire et inconscients des qualités que requérait l'exercice d'un commandement. Dans la majorité des cas, ces officiers étaient, de l'avis du général Meade, « ignorants, incompetents et bons à rien. Ils n'avaient aucun contrôle, aucune maîtrise sur les hommes et, s'ils en avaient, ils ne sauraient pas quoi en faire¹⁵⁷⁹ ».

Le mal avait ses remèdes qui offraient, là encore, une analogie avec ceux employés par leurs adversaires. Pour le contenir, l'Union recourut à des mesures préventives, de clémence et répressives. La prévôté, installée par la loi du 3 mars 1863, était chargée des opérations d'enrôlement ainsi que d'arrêter tous les déserteurs, qu'ils fussent volontaires, miliciens ou issus de l'armée régulière, et toute personne appelée à servir¹⁵⁸⁰. Pour mener à bien ces missions de police, elle constitua un Corps de Vétérans, composé de plusieurs milliers de soldats (ils étaient près de 29 000 en octobre 1864), inaptes pour le service actif ou d'invalides¹⁵⁸¹. Ella Lonn évalua à 81 000 le nombre de déserteurs arrêtés et renvoyés dans les rangs¹⁵⁸².

¹⁵⁷⁷ Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, *op. cit.*, p. 142.

¹⁵⁷⁸ O.R., série 3, 5, p. 678.

¹⁵⁷⁹ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, *op. cit.*, vol. 1, p. 231.

¹⁵⁸⁰ O.R., série 3, 3, p. 89.

¹⁵⁸¹ O.R., série 3, 5, pp. 679-682.

¹⁵⁸² Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, *op. cit.*, p. 179.

Le 15 septembre 1863, révolté par des décisions de justice qui exemptaient les requis en se fondant sur le privilège de *l'habeas corpus*, le Président décida, sur la suggestion de Chase et avec l'accord du cabinet, d'étendre la suspension du texte aux questions militaires jusqu'à la fin du conflit¹⁵⁸³. La mesure s'imposait à tous les membres de la communauté militaire sous les drapeaux ainsi qu'aux prisonniers de guerre, aux espions, aux complices de l'ennemi et à ceux qui résistaient à la conscription¹⁵⁸⁴. Le point d'analyse le plus intéressant concerne l'un des traits marquants du Président qui, sur la question des peines de mort prononcées par les tribunaux, exaspérait son ministre de la Guerre, Halleck et ses généraux. Jusqu'en mars 1863, après que la loi avait été amendée, le Président était la seule autorité juridiquement fondée à approuver la peine de mort prononcée par une cour martiale. A compter de cette date, cette capacité revint au commandant d'armée¹⁵⁸⁵. Le Président disposait toujours d'un droit de grâce. Il en usa le plus souvent. La nature de Lincoln l'inclinait à se montrer clément et compréhensif. « J'étais amusé, consigna John Hay dans son journal à la date du 18 juillet 1863, par l'ardeur avec laquelle il s'attachait au moindre fait qui justifierait qu'il sauvât la vie d'un soldat condamné... Il était particulièrement hostile à punir de mort les cas de lâcheté. Il disait que fusiller ces pauvres diables les effrayerait de façon trop terrible¹⁵⁸⁶ ». Cette proximité avec la mansuétude fut corroborée par Joseph Holt qui n'était autre que l'avocat général des armées. Pour lui, Lincoln « se dérobaît avec une douleur évidente devant l'idée même de verser le sang... Dans tous les cas, il penchait toujours du côté de la clémence. Son désir permanent était de sauver des vies¹⁵⁸⁷ ». Au début du conflit, Lincoln refusait, dans 75% des cas, de confirmer les peines capitales prononcées par les tribunaux ; ce rejet atteignit 95% au milieu de la guerre. Les crimes commis avec « brutalité et cruauté » ainsi que les violences sexuelles faites aux femmes n'obtenaient pas, en revanche, son pardon dans la majorité des cas¹⁵⁸⁸. Lincoln, au cours de son mandat, gracia 267 condamnés à mort¹⁵⁸⁹. Le commandant en chef joua un rôle décisif dans la perception qu'eurent les soldats de la désertion. Ce que beaucoup considérèrent comme du laxisme n'était pas du goût de nombreux officiers qui y voyaient un élément de dissolution de la discipline¹⁵⁹⁰. On peut comprendre qu'en période de guerre, « faire mémoire d'une offense délestée de sa dette¹⁵⁹¹ », n'était pas un acte qui s'intégrait naturellement dans l'orthodoxie militaire. Cette politique de la seconde chance, du

¹⁵⁸³ O.R., série 3, 5, p. 629 ; CWAL, 6, p. 449.

¹⁵⁸⁴ *Ibid.*, pp. 450-451.

¹⁵⁸⁵ O.R., série 3, 3, p. 91.

¹⁵⁸⁶ *Inside Lincoln's White House, op. cit.*, p. 64.

¹⁵⁸⁷ *An Oral History of Abraham Lincoln : John G. Nicolay's Interviews and Essays*, éd. Michel Burlingame, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1996, p. 69.

¹⁵⁸⁸ *Ibid.*, pp. 69-70 ; *Inside Lincoln's White House, op. cit.*, p. 64.

¹⁵⁸⁹ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln*, vol. 2, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008, p. 493.

¹⁵⁹⁰ *Idem.*

¹⁵⁹¹ Frédéric Rognon, « Expiation, repentance, pardon et réconciliation : concepts religieux et valeurs des sociétés européennes contemporaines », in *Les Cahiers Sirice*, 2016/1, n° 15, pp. 15-23.

droit à l'erreur, assumée au sommet de l'Etat à l'égard des déserteurs, mais également des absents, ne fit qu'accentuer le mal¹⁵⁹².

Rien ne semble pouvoir mieux illustrer, à ce propos, le décalage d'appréciation entre le premier magistrat du pays et un militaire, que cet échange entre Lincoln et le général Tyler. Au Président qui laissait entendre que le général Buell était responsable de la retraite dans le Kentucky à l'automne 1862, le général Tyler répondit : « La petite armée de Bragg était supérieure à nos forces plus nombreuses car il la contrôlait. Si un homme quittait les rangs, il était puni ; s'il désertait il était fusillé. Il n'existait rien de tel chez nous. Si nous entreprenons de passer par les armes un déserteur, vous lui pardonnez et notre armée est dénuée de discipline ». L'interrogeant sur les raisons de ses interventions alors que le Congrès l'avait déchargé de toute responsabilité dans ce domaine (à l'exception du droit de grâce), Lincoln répondit : « Oui, le Congrès m'a retiré la responsabilité et a laissé les femmes verser leurs larmes sur moi »¹⁵⁹³. A la sanction ultime, Lincoln préférait des peines privatives de liberté. Le 26 février 1864, sur instruction présidentielle rappelée le 3 juin de la même année, les peines capitales prononcées par les cours martiales étaient commuées en peine d'emprisonnement pendant la durée de la guerre. Quant aux commandants d'armée, ils pouvaient rétablir dans leur devoir les déserteurs sous le coup d'une condamnation, s'ils jugeaient la mesure bénéfique pour le service.¹⁵⁹⁴

Certains généraux n'avaient pas autant d'état d'âme que le « Tycoon ». Plus attaché aux intérêts supérieurs de l'armée qu'à l'empathie, créatrice d'une solidarité active avec les condamnés, le commandant de l'Armée du Potomac, Hooker, fit expressément exécuter les sentences des conseils de guerre. « La vue d'un petit nombre de déserteurs fusillés devant le front des troupes suffit, selon le comte de Paris, pour retenir ceux qui auraient été tentés de les imiter¹⁵⁹⁵ ». Son successeur, Meade, vainqueur à Gettysburg le 3 juillet 1863, se félicita de l'exécution de cinq déserteurs en août : « Un très grand nombre de soldats fut témoin de cette exécution et on m'a rapporté que la seule remarque faite fut : "Pourquoi n'ont-ils pas eu recours à cette pratique depuis bien longtemps". On n'entendit aucun murmure s'élever contre le caractère juste de l'acte. En effet, les hommes sont des plus

¹⁵⁹² Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, op. cit., p. 136. Une conclusion contre laquelle se dresse l'historien Perret qui affirme que la clémence proverbiale de Lincoln « fit probablement plus pour encourager le moral et disposer les hommes au combat que ne l'aurait jamais fait la sévérité ». L'historien ne cite aucune source pour étayer son jugement et donne le sentiment de vouloir exonérer à tout prix Lincoln pour cette disposition d'esprit. En appliquant la peine de mort quand cela était justifié, l'armée n'aurait pas pour autant, comme il l'écrit, « acquis la réputation d'être un foyer d'injustice et de tyrannie... » (Geoffrey Perret, *Lincoln's War*, New York, Random House, 2004, p. 354).

¹⁵⁹³ Don Piatt, *Memories of the Men Who Saved the Union*, New York, Belford, Clarke & Company, 1887, pp. 38-39.

¹⁵⁹⁴ O.R., série 3, 4, p. 137.

¹⁵⁹⁵ M. le comte de Paris, *Histoire de la guerre civile en Amérique*, op. cit., tome cinquième, pp. 7-8.

impatiens de voir ce fléau éliminé, car ils savent que leur propre sécurité sera ainsi renforcée¹⁵⁹⁶ ». A en croire le général, il y avait au sein de la troupe une adhésion pour appliquer la sentence de morts aux déserteurs. Meade s'exprimait dans un courrier privé. Il ne fit pas part publiquement de son opinion. Dans les derniers mois de 1864, les exécutions étaient presque journalières dans l'Armée du Potomac et, sans doute faut-il y voir un lien de cause à effet, le nombre de déserteurs était en décroissance par rapport à l'année précédente¹⁵⁹⁷. La prise de décision forte du commandement opérationnel avait permis ce résultat.

Pour inciter les déserteurs à rentrer dans le droit chemin, Lincoln proclama deux amnisties générales. L'amnistie du 10 mars 1863, annoncée dans la loi du 3 mars, s'appliquait à tout soldat absent de son régiment sans autorisation qui retournerait dans les rangs avant le 1^{er} avril 1863. Le seul préjudice qu'il subissait était la perte de salaire correspondant à la durée de son absence. Quant aux insoumis, ils seraient arrêtés comme déserteurs et punis selon la loi en vigueur¹⁵⁹⁸. Entre 12 000 et 15 000 soldats regagnèrent leurs régiments¹⁵⁹⁹. Notons que la Proclamation était aussi un acte politique. Lincoln ne cita pas les vraies raisons du phénomène, se contentant de l'attribuer à « des personnes malveillantes et déloyales » qui encourageaient les soldats à désertir. Il ciblait l'ennemi de l'intérieur (les *Copperheads* des démocrates hostiles à la guerre). La population loyale au gouvernement était invitée à dénoncer les « criminels » opposés à la bonne exécution de la loi. Une seconde amnistie, totalement anecdotique pour le commandement opérationnel qui terminait la guerre sans grande appréhension, fut proclamée le 11 mars 1865¹⁶⁰⁰.

La désertion dans les armées de l'Union ne fut pas un mal invisible, et le commandement en dénonça les outrages sur la troupe. Toutefois, sa portée ne doit pas être exagérée. Bien qu'elle fût sur un plan numérique très supérieure à celle qui toucha les forces confédérées, elle fut en pourcentage sensiblement moindre. Surtout, elle ne fut pas élevée au point de mettre en péril les forces fédérales et leur potentiel offensif. Son impact opérationnel fut, somme toute, limité, et ne compte pas parmi les grands facteurs qui déterminèrent, pour l'Union, l'issue du conflit. Nous en donnons pour preuve que les tuniques bleues combattirent presque toujours en supériorité numérique. En janvier 1863, sur les trois grands fronts, Mississippi, Tennessee et Virginie (à l'exclusion du sud-ouest de la Virginie), l'Union avait concentré 81% de ses forces (411 000 hommes), la Confédération 68% (175 000 hommes) ; soit un rapport de forces proche de 2,5 contre un¹⁶⁰¹. S'il fallait rejeter sur le

¹⁵⁹⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 2, p. 146.

¹⁵⁹⁷ Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, op. cit., p. 146.

¹⁵⁹⁸ O.R., série 3, 3, pp. 60-61.

¹⁵⁹⁹ Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, op. cit., p. 178.

¹⁶⁰⁰ CWAL., 6, pp. 349-350.

¹⁶⁰¹ Archer Jones, *Confederate Strategy : From Shiloh to Vicksburg*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1961, pp. 24-25.

commandement le blâme de certaines défaites, les désertions ne pourraient pas être citées pour les exonérer.

B) Les commandements de l'Union et de la Confédération face à la question noire

1) Les généraux nordistes et les esclaves fugitifs jusqu'à l'émancipation : le commandement des contraires.

a - Lincoln et l'esclavage.

La guerre rêvée par Lincoln n'avait pas eu lieu. Elle ne pouvait avoir lieu tant la somme des frictions qui vicièrent les relations au sein du commandement rendait très improbable une victoire de l'Armée du Potomac sur l'ennemi.

L'histoire, lorsqu'elle est détournée de ses objectifs de connaissance pour servir des intérêts politiques partisans, n'illumine plus le champ de l'objectivité. Elle se réduit alors à quelques images mythifiées, à des poncifs à la vérité suspecte qui viennent irriguer une mémoire collective sélective et paresseuse. Lincoln fut érigé au rang de « saint homme », de « figure christique »¹⁶⁰². Dans cet imaginaire mémoriel, cette sainteté est viscéralement attachée à l'idée que celui-ci était le « grand émancipateur », qu'il avait offert, porté par un idéal humaniste, la rédemption au peuple américain dont l'âme était souillée par le crime de l'esclavage. La guerre civile accoucha de l'abolition car c'est à cette fin que Lincoln la mena. La vérité est plus prosaïque. Il convient de renverser cette figure rhétorique. C'est en sa qualité de commandant en chef nanti de pouvoirs de guerre qu'il fit sa proclamation en septembre 1862. L'émancipation, que l'on ne pouvait assimiler à une égalité citoyenne à laquelle d'ailleurs le Président ne croyait pas, était un acte de guerre avant d'être un acte politique.

Installé à la Maison Blanche, Lincoln ne présidait pas, au cours des premiers mois de son mandat, pour obtenir l'éradication de l'esclavage. Il n'avait pas été élu dans ce but. Juriste averti, il savait que ses prérogatives constitutionnelles ne lui attribuaient aucun pouvoir direct pour y parvenir. C'eut été tenter un coup de force, risquer l'isolement et la vindicte du plus grand nombre. Passées au feu de l'examen, les sources nous invitent à penser que si l'idée d'émanciper des millions d'hommes ne quitta jamais son esprit, elle n'occupait pas une place privilégiée dans son action avant l'été 1862. Le prolongement du conflit, que la victoire de Robert Lee face à McClellan avait rendu inexorable, le refus des Etats-frontières de s'engager sur la voie d'une émancipation progressive, poussèrent le

¹⁶⁰² Le dernier avatar de cette perception est visible dans le film de Spielberg sortie en 2013, *Lincoln*.

commandant en chef à redéfinir sa stratégie et à penser l'émancipation comme mesure de guerre. La déclaration d'émancipation était la rencontre d'une conjoncture militaire défavorable dans l'Est et d'une volonté de la surmonter qui trouva en juillet 1862 les moyens de son expression légale. Lincoln était un pragmatique et c'est le pragmatisme qui orienta ses décisions et son action, quitte à faire entrer le commandant dans un temps de turbulences.

Les sphères militaire et politique connurent en juillet 1862 une imbrication totale, un destin indivisible, nous rappelant les mots de Clausewitz : « la guerre n'est qu'une partie des rapports politiques, et par conséquent nullement quelque chose d'indépendant¹⁶⁰³ ». Le commandant en chef introduisit dans la définition de sa stratégie une nouvelle grammaire, militaire dans sa justification, politique et sociale dans son aboutissement : l'émancipation des esclaves. Jusqu'en 1862, cette révolution sociale avait buté sur sa borne géopolitique. La déclaration d'émancipation n'était pas un acte d'humeur. Elle était le fruit d'une longue maturation intellectuelle cimentée par le principe intangible que l'esclavage était un mal, une « monstrueuse injustice¹⁶⁰⁴ » et dont la matérialisation fut rendue inéluctable par la conjonction de plusieurs facteurs d'essence politique et militaire. Notre propos ne peut être d'analyser dans le détail la question de l'esclavage ou d'apporter une contribution aux débats qui ont animé - et animent toujours - les historiens sur la signification et la portée de l'émancipation en dehors de l'univers militaire, objet de nos recherches. Il se limitera à comprendre les mécanismes par lesquels Lincoln, en sa qualité de commandant en chef, introduisit l'émancipation dans la sphère militaire. Il conviendra aussi de cerner la réaction du commandement à la proclamation d'émancipation à partir de deux interrogations : la proclamation entraîna-t-elle des remous au sein d'un commandement que l'on sait traversé par des sensibilités politiques divergentes et, parfois, opposées à celle du Président, et comment les généraux gèrent-ils dans l'armée les manifestations d'hostilité qui purent prendre chez les officiers subalternes la forme de démission et se traduire chez les simples soldats par une forte hostilité qui, bien qu'elle ne saurait être érigée au rang de facteur unique, a encouragé des désertions massives ? Le traitement de cette question donnera également de précieuses indications sur la nature des rapports entre le commandant en chef et certains généraux qui, influencés par des éléments contextuels particuliers et surtout par un antiesclavagisme farouche, adoptèrent volontairement sur le sujet une politique dérogatoire à celle de l'exécutif.

L'aversion du Président pour l'esclavage est une réalité attestée par l'analyse des sources primaires. Les témoignages de ses contemporains pris sur le vif et les prises de positions partisans de l'intéressé le corroborent et n'appellent pas de débats contradictoires. « Si l'esclavage n'est pas

¹⁶⁰³ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 703.

¹⁶⁰⁴ CWAL, 3, p. 14. Le propos fut tenu lors du premier débat qui l'opposa au candidat démocrate Stephen A. Douglas le 21 août 1858 à Ottawa, Illinois, lors des élections sénatoriales.

mal, disait-il, alors rien n'est mal¹⁶⁰⁵ ». Le point sur lequel les historiens divergent et se querellent est de savoir quelles forces ont permis de faire de l'été 1862 une saison d'assomption pour l'abolition. Ira Berlin et d'autres historiens défendent la thèse selon laquelle les noirs ont créé les conditions propices à la décision présidentielle : « personne ne fut plus responsable d'avoir brisé les fers de l'esclavage que les esclaves eux-mêmes¹⁶⁰⁶ ». Allen C. Guelzo et quelques-uns avant lui soutiennent l'idée que l'émancipation était inscrite dans l'agenda politique de Lincoln dès son entrée à la Maison Blanche¹⁶⁰⁷. Ces deux approches n'épuisent pas les nuances et n'interdisent pas différents degrés d'adhésion. Pourtant, la rigueur historique s'inscrit en faux avec cette seconde version car elle identifie l'émancipation comme un geste prioritairement politique et non comme une réponse dictée par des impératifs militaires.

Une lecture attentive des discours de Lincoln avant et après son élection récuse toute idée qu'il ait voulu faire de l'abolition l'objectif de son mandat. Dans son discours inaugural du 4 mars 1861, destiné à chasser les inquiétudes des Etats sudistes, il rappelait : « je n'ai pas l'intention, directement ou indirectement d'interférer avec l'institution de l'esclavage dans les Etats où il existe. Je n'ai aucun droit et aucune inclination pour le faire¹⁶⁰⁸ ». Dans cette phrase, qui était celle prononcée presque mot pour mot en 1857 au cours d'un débat qui l'opposait au démocrate Douglas pour l'élection sénatoriale dans l'Illinois, on chercherait en vain une pirouette intellectuelle porteuse d'ambiguïté ou une rhétorique prompte à abuser l'auditoire. Lincoln n'argumentait pas. Il marquait son intention. Dans ce même discours, il disait : « J'apprends qu'un amendement proposé à la Constitution... a passé au Congrès avec pour effet d'interdire au gouvernement fédéral d'intervenir dans les institutions domestiques des Etats, y compris celles relatives aux personnes tenues en service. [...] ; tenant cette clause pour loi constitutionnelle, je n'ai aucune objection à ce qu'elle soit rendue explicite et irrévocable¹⁶⁰⁹ ».

Dès sa prise de fonctions, Lincoln fut soumis à une pression permanente. Aussitôt connu le bombardement de Fort Sumter qui créait un état de guerre entre l'Union et la Confédération, les voix des abolitionnistes et des Républicains radicaux s'élevèrent pour réclamer l'abolition de l'esclavage. Le pamphlétaire William Slocum connut un succès certain avec son ouvrage *The War and How to End it* dans lequel il plaidait pour une émancipation immédiate quelles que soient les conséquences :

¹⁶⁰⁵ CWAL, 7, p. 281.

¹⁶⁰⁶ Ira Berlin, "Who freed the Slaves? Emancipation and Its Meaning", in *Union and Emancipation : Essays on Politics and Race in the Civil War Area*, éd., David W. Blight et Brooks D. Simpson, Kent, Kent State University Press, 1997, p. 111.

¹⁶⁰⁷ Allen C. Guelzo, *Lincoln's Emancipation Proclamation : The End of Slavery in America*, New York, Simon & Schuster, 2004.

¹⁶⁰⁸ CWAL, 4, p. 263.

¹⁶⁰⁹ *Ibid.*, p. 270.

Si des excès de la sorte venaient à se produire [le massacre de blancs par les noirs], ils seraient assurément et de loin préférables à une longue et sanglante guerre civile qui aurait pour conséquence, si l'émancipation n'est pas adoptée, la destruction de notre gouvernement et une énorme perte de vies précieuses. Plutôt voir les maîtres exterminés par la main des esclaves que des hommes loyaux à leur pays et à l'humanité mourir.¹⁶¹⁰

Lincoln resta sourd à ces pressions et ne concéda rien à leurs auteurs. Il était, par contre, intransigeant sur la question de l'extension de l'esclavage dans les nouveaux territoires de l'Ouest où l'« institution » n'existait pas. Son opposition était ancienne, ses ressorts construits dans les années 1840, et ne se démentit jamais. La loi Kansas-Nebraska de 1854 joua un rôle crucial dans la vie et la carrière politique de Lincoln, comme elle contribua à exacerber les antagonismes entre les deux sections et à redessiner le paysage politique en poussant à la création du Parti républicain. L'expansion du pays vers l'Ouest, davantage due à une volonté de domination légitimée par un sentiment de supériorité culturelle qu'à un besoin économique vital, posa le problème du statut que les nouveaux espaces conquis allaient adopter. Entre le territoire de l'Oregon formé en 1848 et celui du Minnesota en 1849 s'étendait une vaste étendue sauvage anciennement la Louisiane française vendue par Napoléon aux Etats-Unis en 1803. L'organisation des territoires ne manquerait pas de plonger le Congrès dans de nouvelles disputes sur la question de l'esclavage. C'était la conviction du sénateur démocrate Stephen Douglas. Animé de la volonté sincère d'éviter ces convulsions pressenties au Congrès et d'éviter que l'Union ne fût une nouvelle fois menacée, ce dernier proposa au Congrès une loi dont la version finale créait deux nouveaux Etats, le Kansas et le Nebraska, ouverts tous les deux à l'esclavage. Elle conférait, selon le principe de la souveraineté populaire défendu par Douglas, le droit aux citoyens de ces Etats de se déterminer sur le maintien ou l'abolition de l'institution. Le compromis du Missouri qui contenait l'esclavage au sud de la latitude 36° 30' avait cessé d'exister. Douglas avait conçu l'idée que le Nebraska serait peuplé par une majorité de colons hostiles à l'esclavage et qu'inversement une majorité de pro-esclavagistes s'installerait au Kansas. Mais ce scénario vira au cauchemar dans le Kansas qui devint le théâtre d'affrontements et de représailles sanglants entre extrémistes des deux camps. Dans le Nord, la fraction nordiste du parti Whig - déchiré, il ne survivrait pas à la crise - et le Parti du sol libre y virent la légalisation du développement de l'esclavage à l'Ouest.

L'indignation que la loi suscita chez Lincoln et dont il se fit l'écho dans sa correspondance privée le sortit de sa réserve politique dans laquelle il s'était mis au terme de son mandat de député en 1849. Le discours de Preoria du 16 octobre 1854 contenait le substrat de ses convictions antiesclavagistes :

¹⁶¹⁰ William N. Slocum, *The War, and How to End it*, San Francisco, 1861, p. 19.

un vibrant plaidoyer pour la restauration du compromis du Missouri de 1820, le refus de toute extension du travail servile dans les territoires et sa dénonciation de la nouvelle loi sur un plan moral.

L'abolition n'avait pas sa place dans l'agenda présidentiel quand la guerre se déclencha. L'objectif qui était au centre de l'action présidentielle, qui la nourrissait, était ailleurs. Il était de sauver l'Union. La sauvegarde de l'Union comme principal objectif de la guerre fut à moult reprises rappelée en privé et en public, notamment dans son message annuel au Congrès du 3 décembre 1861¹⁶¹¹. Son attachement viscéral à l'Union était obsessionnel. Il s'élevait contre tous ceux qui en menaçaient les fondements. Pour Lincoln, la religion et surtout le protestantisme évangélique qui était le moteur abolitionniste, ne pouvaient dicter sa loi au politique. Il traitait les abolitionnistes durement, assurant, dans son éloge funèbre à Henry Clay prononcée le 6 juillet 1852, qu'ils « feraient voler en éclats l'union de ces Etats, mettraient en lambeaux sa constitution vénérée et iraient même jusqu'à brûler le dernier exemplaire de la Bible plutôt que de voir l'esclavage se poursuivre une heure de plus...¹⁶¹² ». Directeur du journal *The Liberator* et l'un des représentants les plus fanatiques du parti abolitionniste, William Lloyd Garrison avait trop de respect pour les écrits bibliques : c'est la Constitution qu'il réduisit en cendres en 1854 lors de la réunion annuelle de la Société antiesclavagiste du Massachusetts. La pensée du commandant en chef trouvait sa quintessence dans la réponse adressée le 22 août 1862 à l'éditeur, abolitionniste, du journal *New York Tribune* Horace Greely qui, trois jours plus tôt dans les colonnes de ce même journal, lui avait reproché sa pusillanimité et l'avait exhorté à libérer les esclaves :

Mon objectif suprême dans cette lutte est de sauver l'Union, il n'est ni de sauver ni de détruire l'esclavage. Si je pouvais sauver l'Union sans libérer un seul esclave, je le ferais ; si je pouvais le faire en les libérant tous, je le ferais ; et si je pouvais y parvenir en libérant certains et en abandonnant les autres à leur condition d'esclave, je le ferais aussi... Je n'entends pas pour autant modifier le vœu personnel que j'ai maintes fois exprimé de voir, en tous lieux, les hommes libres.¹⁶¹³

Le discours de Lincoln était en résonance avec ses convictions personnelles, les exigences de sa fonction et les limites de ses prérogatives. Quand il rédigea ces lignes, il avait pris la décision de publier une proclamation d'émancipation préliminaire ; leur sincérité est indiscutable. Le nouveau Président n'était pas abolitionniste. Celui que l'on a baptisé le « grand émancipateur » n'a jamais produit une seule phrase dans laquelle il en revendiquait la qualité. « Je suis sacrément proche d'en être un », aurait-il répondu à une connaissance qui souhaitait savoir s'il était abolitionniste. Le problème est que cette phrase, apparue dans un livre de mémoire en 1927, a une authenticité

¹⁶¹¹ CWAL, 5, p. 49.

¹⁶¹² CWAL, 2, p. 130. Le lien entre Clay et Lincoln est évoqué infra.

¹⁶¹³ CWAL, 5, pp. 388-389.

frelatée¹⁶¹⁴ et qu'il serait inconvenant pour l'historien respectueux de la méthode normative d'oser l'exploiter pour en tirer des interprétations. « J'ai toujours haï l'esclavage, autant je pense que n'importe quel abolitionniste¹⁶¹⁵ ». Cette phrase tenue dans un discours prononcé le 10 juillet 1857 à Chicago montrait que la connivence entre Lincoln et les abolitionnistes reposait sur une même condamnation de l'institution et non dans le traitement à appliquer. La même détestation sincère du système servile ne recouvrait pas la même thérapeutique. Pour Lincoln, elle ne conduisait pas nécessairement à vouloir en arracher sur le champ les racines là où il était pratiqué. Même pour un Président. C'était d'ailleurs la conviction des représentants du parti abolitionniste, travaillés par une sourde volonté d'en finir illico avec l'esclavage et pour lesquels les mots s'incarnaient et devaient se vérifier dans des actes définitifs. Quelques jours après le discours de Lincoln devant le Congrès, William Garrison écrivit à un ami : « Quel message insipide de la part du Président ! Il est de plus en plus évident que c'est un homme de petite envergure... Il n'a pas une goutte de sang antiesclavagiste dans les veines et il semble incapable de développer un sentiment empreint d'humanité ou de générosité à l'égard des millions d'esclaves sur notre sol¹⁶¹⁶ ». Il eut peu après un autre commentaire plein de morgue : « S'il [Lincoln] fait six pieds et quatre pouces de haut, ce n'est qu'un nain d'esprit¹⁶¹⁷ ». Ce n'est pas un hasard si les abolitionnistes ne considéraient pas Lincoln comme un ami prêt à matérialiser leurs vues. Celui-ci récusait toute idée d'un règlement immédiat de l'esclavage et son approche d'une émancipation graduelle accompagnée d'une compensation financière pour les maîtres et, pour les sujets libérés, d'une « déportation » hors les frontières des Etats-Unis était un point de conflictualité qui oblitérait tout rapprochement.

L'exclusion de toute idée d'abolition chez Lincoln était la conséquence d'une réalité juridique à laquelle, en qualité d'homme de loi et de Président, il se soumettait. Il avait conscience des limites de ses pouvoirs dans ce domaine. Lincoln vénérât la Constitution et la violation d'un texte écrit par les pères fondateurs des Etats-Unis était chose inconcevable. Il ne concevait d'agir que dans le respect des textes en vigueur. Et sur la question de l'esclavage ces textes étaient d'une absolue limpidité : le Président et le Congrès n'étaient pas fondés en droit à intervenir. Ce que Lincoln avait rappelé dans son discours inaugural du 4 mars 1861. Il voulait offrir des garanties aux Etats du Sud, ce qu'il fit en déclarant que le gouvernement appliquerait la loi sur les esclaves fugitifs et en réitérant sa condamnation du raid de John Brown¹⁶¹⁸ : « nous dénonçons comme crime parmi les plus graves,

¹⁶¹⁴ RCWAL, p. 383 et liii.

¹⁶¹⁵ CWAL, 2, p. 492.

¹⁶¹⁶ *The Letters of William Lloyd Garrison : Vol. V, Let the Oppressed Go Free, 1861-1867*, éd. Walter M. Merrill, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1979, p. 4.

¹⁶¹⁷ *Ibid.*, p. 37.

¹⁶¹⁸ Dans la nuit du 16 octobre 1859, John Brown, un abolitionniste fanatique de 59 ans, se rendit avec une vingtaine d'hommes à Harper's Ferry, en Virginie, pour saisir l'arsenal militaire de la ville, armer les esclaves de la région

l'invasion illégale de tout Etat ou Territoire par une force armée, pour quelque raison que ce soit¹⁶¹⁹ ». Les dernières phrases ont été inspirées par le secrétaire d'Etat Seward. Elles donnaient une sonorité apaisante et conciliante. L'on ne peut nier leur force poétique fondée sur une prose magnifiée par un usage remarquable de l'allitération : « Les accords mystiques du souvenir qui, s'élevant de chaque champ de bataille et de chaque tombe de patriote vers chaque cœur et chaque foyer partout dans ce vaste pays, enfleront encore le chœur de l'Union quand ils seront de nouveau touchés, j'en suis sûr, par les meilleurs anges de notre nature¹⁶²⁰ ».

Le message ne convainquit que les républicains et aussi, dans une moindre mesure cependant, les démocrates du Nord fidèles à l'Union. Dans le Sud, on ne vit rien de l'apparente volonté d'apaisement qui animait le Président. La presse sudiste fut rageuse. En Caroline du Nord, qui n'avait pas pour l'instant fait sécession, sur les vingt-quatre principaux journaux distribués dans l'Etat, treize se montrèrent critiques, six rendirent compte favorablement du discours et cinq observèrent une prudente neutralité¹⁶²¹. Deux points avaient cristallisé l'attention des opposants : l'intention du Président que les lois de l'Union s'appliquent dans tous les Etats, et sa volonté « de tenir, occuper et posséder » tous les biens et places propriétés du gouvernement et de percevoir les taxes et impôts.

Pourquoi ce discours que les historiens louèrent comme un exemple de pondération échoua-t-il à convaincre ? Parce que Lincoln n'avait pas compris que les points de dissensions étaient irréversibles, que les comportements poussés à leur extrême depuis plusieurs mois échappaient à la rationalité, que chasser les peurs et les craintes des gens du Sud ne pouvait suffire à rétablir un esprit de concorde ? Il y avait de cela. Mais, surtout, Lincoln avait eu la naïveté de croire qu'il serait entendu, que la presse sudiste restituerait ses propos favorablement, sans déformation ni interprétation, à ceux à qui il souhaitait prioritairement s'adresser. Même si le principal point d'autorité affirmé dans la version initiale était relatif à la réclamation des biens saisis par les insurgés (les forts) et qu'il avait été écarté sur les conseils de l'ami républicain Orville Browning, ce message fut perçu par les éditorialistes sudistes comme un acte d'autorité plus que comme un document de casuistique élaboré pour convaincre les insurgés de leur faute morale et les inviter à revenir dans l'Union, seul cadre institutionnel dans lequel les différends pouvaient être débattus et réglés. Tout Lincoln était concentré dans ce message : s'en remettre aux capacités d'écoute et de compréhension avant d'affirmer son autorité. Depuis son élection et en raison de celle-ci, sept Etats avaient fait sécession. Des sécessions

et créer une insurrection des esclaves dans le Sud. Il fut arrêté, le 18, par les forces gouvernementales conduites par le lieutenant-colonel Robert Lee, condamné et pendu le 2 décembre.

¹⁶¹⁹ CWAL, 4, p. 263.

¹⁶²⁰ *Ibid.*, p. 271.

¹⁶²¹ Bradley, Bert E., "North Carolina Newspaper Accounts of Lincoln's First Inaugural", in *North Carolina Historical Review*, vol. 46, n° 3, 1969, pp. 271-280.

dont il ne mesura pas la force qui les soutenait et qu'il désignait au moyen de circonlocutions variées, car elles étaient pour lui dépourvues d'existence légale.

Cette approche légaliste n'était pas partagée par tous. Elle le fut moins encore avec le déclenchement de la guerre. Les radicaux s'exaspéraient de la pusillanimité de Lincoln sur la question de l'esclavage et au sein du commandement opérationnel, des généraux prirent des positions en rupture avec les vues du commandant en chef.

S'il y avait bien un sujet sur lequel le commandement fut divisé, au moins jusqu'en 1863, c'était celui de la question noire. Au fur et à mesure de leurs avancées en territoire sécessionniste où les principes de la servitude s'exerçaient, les généraux nordistes durent faire face à un afflux d'esclaves fugitifs réclamant leur protection. Les ministères de la Guerre et de la Marine, sans jamais officialiser leur position dans un document écrit pour ne pas heurter les Etats compétents en la matière, invitèrent les généraux confrontés au problème à ne rien faire qui soit de nature à inciter les esclaves à rejoindre leur ligne mais, quand le fait était acquis, à prendre soin de leur personne en les nourrissant et à les employer à des tâches mineures. Par contre, dans les Etats esclavagistes restés fidèles à l'Union, comme le Maryland, le droit commun - les dispositions de la loi sur les esclaves fugitifs du 18 septembre 1850 - devait s'appliquer et les fugitifs devaient être restitués aux propriétaires qui en faisaient la demande. Les généraux agirent selon leur sensibilité et selon qu'ils reconnaissaient ou non la primauté du droit sur tout autre chose. Certains, scrupuleusement légalistes, rendaient les esclaves en fuite à leur maître. Le général McClellan lors de son entrée en Virginie occidentale tint à rassurer la population sur ses intentions : « Vos foyers, vos familles, vos biens sont sous notre protection. Tous vos droits seront scrupuleusement respectés. [...] non seulement nous nous abstiendrons de telles interférences [avec les esclaves] mais, au contraire, nous écraserons avec une main de fer toute tentative d'insurrection de leur part¹⁶²² ».

Le 6 août 1861, le Congrès vota la loi de « confiscation des propriétés employées dans un but insurrectionnel ». L'article 4 disposait que toute personne jouissant d'un droit sur une personne le perdrait s'il la destinait à soutenir l'insurrection en l'employant dans les campements, les chantiers navals, les arsenaux ou à l'érection de fortifications¹⁶²³. Légalement, ces esclaves ne se voyaient pas accorder explicitement la condition d'homme libre, mais dans les faits ils accédaient à l'émancipation une fois derrière les lignes de l'Union. Il est intéressant de noter que cette loi avait aussi pour finalité, dans l'esprit de certains parlementaires, d'atteindre les forces militaires insurgées. Lors des débats,

¹⁶²² O.R., série 2, 1, p. 753.

¹⁶²³ *U.S., Statutes at Large, Treaties, and Proclamations of the United States of America*, vol. 12, Boston, 1863, p. 319.

on fit effectivement mention - ce fut le cas du sénateur de l'Illinois Lyman Trumbull - que des esclaves avaient participé à la première bataille de Bull Run (21 juillet 1861).

La loi de confiscation était d'une portée bien trop limitée pour fournir aux commandants d'armée plus qu'une base juridique pour orienter leur action. Pour un sujet aussi sensible qui allait occuper une place grandissante dans le débat public, une telle base était insuffisante. C'était d'un axe directeur précis que les généraux avaient besoin pour éviter des initiatives dispersées et contradictoires. L'autorité légitime pour le leur fixer était le commandant en chef. Mais, comme le souligne John Syrett, auteur d'une étude sur les actes de confiscation de 1861 et de 1862, « Lincoln ne fit alors ou plus tard aucun effort pour mettre en œuvre la première loi de confiscation¹⁶²⁴ ». En conséquence, les généraux, inspirés par les circonstances militaires et/ou leur conviction personnelle, agirent en ordre dispersé et s'écartèrent de « l'esprit » de la loi.

John Dix, ancien militaire, homme politique démocrate de 63 ans et fervent patriote, avait reçu le département de Pennsylvanie en commandement. Il avait acquis une notoriété dans le Nord, alors qu'il était ministre des Finances, pour avoir terminé son ordre d'arrêter à La Nouvelle Orléans un officier qui refusait de ramener dans le Nord son navire par ces mots : « Si quelqu'un tente de descendre le drapeau américain, abattez-le sur le champ¹⁶²⁵ ». Il tenait les parlementaires pour des « fous » qui anéantiraient tout espoir de pacification s'ils « adoptent le misérable plan d'émancipation de Sumner ou le projet diabolique de John Cochrane d'armer les noirs contre leurs maîtres...¹⁶²⁶ ». Le 13 novembre 1861, il publia une proclamation à l'attention des citoyens des comtés de Northampton et Accomac, sur la côte orientale de la Virginie, conquis par un petit contingent nordiste. Elle indiquait sa volonté de ne pas entrer en conflit avec le droit de propriété en vigueur et de s'épargner ainsi moult désagréments : « des instructions ont été données de ne pas s'occuper de la condition des personnes employées comme domestiques, et, afin qu'aucune erreur ou prétexte ne vienne déformer notre action, les commandants de régiments et de Corps ont reçu l'ordre d'interdire l'accès de nos lignes à ces personnes¹⁶²⁷ ». En Virginie, la politique de conciliation battait son plein sous l'impulsion de McClellan. L'ordre du 11 mai constituait une négation de la loi de confiscation :

¹⁶²⁴ John Syrett, *The Civil War Confiscation Acts : Failing to Reconstruct the South*, New York, Fordham University Press, 2005, p. 11.

¹⁶²⁵ John Adams Dix, *Memoirs of John Adams Dix*, vol. 1, New York, Harper & Brothers, 1883, p. 371.

¹⁶²⁶ *Letters and Literary Memorials of Samuel J. Tilden*, vol. 1, John Bigelow, éd., New York, Harpers & Brothers, 1908, p. 165. Charles Sumner, sénateur du Massachusetts et chef des Républicains radicaux, réclamait l'émancipation immédiate des esclaves. Il tint un discours lors de la convention du Parti républicain de l'Etat du Massachusetts, le 1^{er} octobre 1861, intitulé : « Emancipation Our Best Weapon » (*The Works of Charles Sumner*, vol. 6, Boston, Lee and Shepard, 1874, pp. 7-29). Le 13 novembre 1861, devant son régiment, le colonel Cochrane avait défendu avec force l'idée d'armer les noirs pour des raisons militaires (une partie du discours figure dans l'édition du *Covington Journal* du 23 novembre 1861).

¹⁶²⁷ John Adams Dix, *op. cit.*, vol. 2, p. 40.

« Les officiers et les soldats... ne seront pas autorisés à prendre ou à détruire les biens des autochtones en alléguant que les propriétaires sont déloyaux ou pour tout autre prétexte¹⁶²⁸ ».

Dans les Etats frontières où l'esclavage était en vigueur, le sentiment pro confédéré marqué et les maîtres nombreux, les généraux appliquèrent une politique de non-ingérence, résumée par le dytique : ni attrapeur ni voleur de d'esclaves. Cette politique dispensait l'armée de vérifier, lorsque des esclaves se présentaient devant ses lignes, si leurs maîtres étaient loyaux ou non et, selon la réponse, de les accueillir ou de les restituer. Parmi ses promoteurs figurait le général Halleck dans le Département du Missouri. Le 20 novembre 1861, considérant que les esclaves fugitifs communiquaient des informations sensibles à l'ennemi sur le nombre et l'état des troupes, il décida, pour mettre un terme à cette « plaie », de leur interdire l'entrée dans les camps de l'Union et de les en exclure lorsqu'ils s'y trouvaient¹⁶²⁹. Cette décision fut âprement reprochée au général qui arguait pour sa défense que les militaires n'avaient aucune autorité pour libérer les esclaves et que seules les autorités civiles étaient compétentes pour statuer sur la relation maître-esclave. Le militaire, pour reprendre une expression chère au général, n'était pas un « attrape négro » ou un « voleur de nègre¹⁶³⁰ ». D'un point de vue militaire l'ordre, qui s'appliquait aussi aux noirs libres et aux blancs jugés indésirables, se justifiait. Sur un plan strictement légal, il n'enfreignait pas la loi du 6 août. Le sentiment du devoir prescrivait à Halleck le respect de la loi. Il s'était d'ailleurs dit prêt dans une lettre à Blair lue, pour partie, à la Chambre des représentants le 12 décembre, « à exécuter toute instruction légale en rapport avec les esclaves fugitifs que [ses] supérieurs pourraient [lui] donner et de respecter toute loi votée par le Congrès¹⁶³¹ ». Il en fit la démonstration quelques mois plus tard en devenant la cheville ouvrière de la politique d'émancipation. Par contre, l'instruction était inacceptable sur un plan politique. La Chambre des représentants se chargea de le rappeler en déposant le 11 décembre 1861 une résolution qui demandait au Président d'intervenir afin qu'Halleck rapportât son instruction. Elle avait jugé cette dernière « cruelle et inhumaine¹⁶³² ». En réalité, les fugitifs tenus à l'extérieur des enceintes militaires n'étaient pas laissés à l'abandon et Halleck avait demandé qu'ils fussent nourris et habillés afin de leur « épargner des souffrances¹⁶³³ ».

Le général Grant incarnait cette fraction, majoritaire en 1861, du commandement qui se battait prioritairement pour la restauration du paysage institutionnel *ante bellum*. Pour Grant, qui avait possédé un esclave avant de le revendre en 1859, peut-être pour des raisons financières, la question

¹⁶²⁸ O.R., 11 :3, pp. 165-166.

¹⁶²⁹ O.R., série 2, 1, p. 778.

¹⁶³⁰ *Ibid.*, p. 796.

¹⁶³¹ *The Congressional Globe*, deuxième session, 12 décembre 1861, p. 76.

¹⁶³² *Ibid.*, p.784, 799.

¹⁶³³ *Ibid.*, p. 796.

d'une abolition était accessoire. « Si elle [la rébellion] ne peut être balayée autrement que dans le cadre d'une guerre contre l'esclavage, que telle soit sa légitimité... Mais cette partie de la presse qui plaide aujourd'hui pour l'ouverture d'une telle guerre est un aussi grand ennemi pour son pays que si elle était ouvertement sécessionniste¹⁶³⁴ ». A ses yeux la ligne de fracture n'opposait pas les abolitionnistes aux antiabolitionnistes mais les « traîtres » aux « patriotes »¹⁶³⁵. N'en concluons pas qu'il fut un observateur désintéressé et distrait de la vie politique. La loi de confiscation ne le laissa pas muet. « Je refuse que l'Armée serve d'attrape négros, mais je veux encore moins la voir servir de manteaux pour couvrir leur fuite¹⁶³⁶ », écrivait-il le jour de Noël 1861, reprenant à son compte le vocabulaire de Dix et de Halleck. Ce passage est extrait d'un télégramme dans lequel il reprochait sèchement à son destinataire, le colonel Cook, commandant du fort Holt, Kentucky, d'avoir ignoré l'ordre n° 3 de Halleck et d'avoir entravé les démarches d'un propriétaire d'esclaves. Grant émit un ordre général le 13 janvier 1862 dans lequel on pouvait lire que la loi « a un effet démoralisant [sur les hommes], les affaiblit à égale proportion et transforme en ennemis ouvertement déclarés et armés beaucoup de ceux qui traités différemment seraient devenus des alliés ou au pire des non combattants¹⁶³⁷ ». Stationné à fort Donelson, dans le département militaire de Halleck, il réaffirma le 26 février que l'ordre n° 3 devait s'appliquer scrupuleusement¹⁶³⁸. On trouve une illustration des linéaments de ses vues en mars 1862, quand il ordonna que fussent mis aux arrêts des officiers s'il était avéré qu'ils avaient « enlevé » des esclaves à leur maître et les avaient emportés avec eux, et quand il préconisa que deux esclaves fussent restitués à leur maître considérant qu'ils n'étaient pas des fugitifs mais qu'ils avaient été volés par un colonel pour lui servir de domestique¹⁶³⁹. L'une de ses premières instructions, prise après qu'il a été rétabli dans son poste de commandant de l'Armée du Tennessee le 10 juin 1862, prenait acte de la possibilité d'employer des esclaves fugitifs comme travailleurs pour l'armée, mais elle précisait que ceux qui ne pourraient se voir offrir une activité seraient reconnus comme « personnes sans autorisation » et « exclus des campements militaires ». Et d'ajouter qu'« il est catégoriquement interdit aux officiers et soldats d'inciter les esclaves à quitter leurs maîtres »¹⁶⁴⁰. Cette dernière prescription en date du 11 août 1862 fut confirmée le 12 février 1863.

Gardons-nous de croire que dans les armées de l'Union où coexistaient sur la question des esclaves fugitifs des opinions diverses et contraires, l'ordre d'un général put suffire à circonscrire ces

¹⁶³⁴ PUG, 3, p. 227.

¹⁶³⁵ *Ibid.*, 2, p. 7.

¹⁶³⁶ *Ibid.*, 3, p. 342.

¹⁶³⁷ *Ibid.*, 4, p. 45.

¹⁶³⁸ *Ibid.*, 4, p. 290.

¹⁶³⁹ *Ibid.*, 4, pp. 436-437 ; pp. 453-455.

¹⁶⁴⁰ *Ibid.*, 5, p. 273.

tendances qui favorisaient l'opposition et à créer un mouvement d'acceptation unanime. Dans les faits, il n'était pas rare que des officiers de premier rang et des soldats refusassent de faire abstraction de leur vue personnelle et dérogeassent aux ordres émanant du haut commandement. Les ordres de Halleck furent en plusieurs endroits ignorés et les esclaves reçus dans les campements nordistes. Un citoyen du Connecticut en déplacement dans l'Etat du Missouri s'en ouvrit au général le 30 novembre 1861 : « Ici, on désobéit à vos ordres et, quand je les ai cités pour démontrer que cette guerre n'était ni une guerre pour l'abolition ni une guerre entre sections [le Nord et le Sud] pour dévaster le Sud, on me répliqua que "les ordres ne seraient pas exécutés par les subordonnés" et "si le général Halleck devait les faire appliquer, les plus proches conseillers du Président dans cet Etat le feraient destituer" »¹⁶⁴¹.

A l'inverse, ils furent nombreux à ne pas respecter « la lettre » de la loi, renvoyant les esclaves à leurs maîtres sans se soucier de savoir si ceux-ci étaient des citoyens loyaux. Autre signe de la confusion qui régnait, l'on citera le cas de trois officiers qui, pour avoir voulu respecter la loi de confiscation, déplurent à leur hiérarchie, furent mis aux arrêts et traduits devant une cour martiale. Le colonel H. E. Paine avait refusé l'ordre de ne pas accueillir les esclaves fugitifs dans une enceinte militaire, ce qui les exposait au risque, réel, d'être repris par leur maître. Un autre colonel, Daniel Read Anthony, avait pris, à l'échelle de sa brigade, une instruction le 18 juin 1862 conforme à la loi en vigueur : « L'impudence et l'impertinence des Rebelles, des Traîtres et des Sécessionnistes ouvertement déclarés comme tels... à demander avec arrogance le droit de fouiller notre camp à la recherche de leurs esclaves fugitifs sont devenues une nuisance et ne seront plus acceptées ». L'ordre précisait que tout officier ou soldat qui restituerait un esclave fugitif commettait un acte criminel et se verrait sévèrement sanctionné¹⁶⁴². Pour cela, il fut arrêté puis, par la suite, rétabli dans ses droits par Halleck. Ces comportements furent sans effet sur leur carrière : Paine devint général en avril 1863 ; Anthony, après avoir démissionné en septembre 1862, devint l'année suivante maire de la ville de Leavenworth, Kansas, où il mena une lutte sans merci contre les sympathisants sudistes¹⁶⁴³.

Si Halleck, Grant et d'autres généraux agirent selon une grille de lecture personnelle, plus sensibles à la volonté de protéger leurs armées qu'aux objurgations de la bonne conscience, c'est parce qu'ils se sentaient autorisés à le faire. Ils pouvaient compter sur le soutien tacite de leur commandant en chef qui n'entreprit aucune démarche pour les dissuader et les contraindre à respecter la loi de Confiscation. Consécutivement à celle-ci, l'exécutif privilégia le silence à la diffusion au sein du

¹⁶⁴¹ O.R., série 2, 1, p. 780.

¹⁶⁴² Horace Greeley, *The American Conflict : A History of the Great Rebellion in the United States of America, 1860-1865*, Hartford, O. D. Case & Company, 1867, vol. II, p. 246 ; *Evening Express* du 11 juillet 1862.

¹⁶⁴³ *Kansas : A Cyclopedic of State History, Embracing Events, Institutions, Industries, Counties, Cities, Towns, Prominent Persons, etc.*, Chicago, Standard Publishing Company, éd. Frank W. Blackmar, part I, 1912, p. 55.

commandement d'une instruction précisant les nouvelles dispositions légales à respecter. « ...n'ayant aucune instruction de la part du gouvernement... j'ai ordonné aux nègres de quitter le fort [McHenry, Maryland]¹⁶⁴⁴». Ces lignes sont du général Dix et sont datées du 25 août 1861. Elles montraient que le libre arbitre du général était mû par le silence des autorités politiques et militaires. En l'absence de directive susceptible de lui fixer une ligne de conduite, il agit en fonction de sa propre appréhension des problèmes. D'entre ceux-ci, deux déterminèrent sa décision : un nombre croissant d'esclaves fugitifs à accueillir et à nourrir constituerait un « fardeau » pour l'armée et l'exposerait à l'accusation d'intervenir dans un domaine étranger à son champ de compétence¹⁶⁴⁵. Le général Sherman, le 8 novembre 1861, reconnaissait également dans une correspondance au général McCook qu'il n'avait reçu aucune instruction du gouvernement au sujet des noirs. Comme Dix, il fit prévaloir ses vues personnelles : « Mon opinion est que les lois de l'Etat du Kentucky s'appliquent de plein droit et que les nègres doivent être livrés à leurs maîtres ou agents ou remis au shérif du comté. Ils ne sont pas notre problème et vous ne devriez pas les laisser trouver refuge dans votre campement. Cela constitue une source de déformation de notre action qui détache de notre cause les sujets loyaux à l'Union¹⁶⁴⁶ ».

C'est le Congrès qui mit un terme définitif à ces infractions couvertes par le silence volontaire du commandant en chef. Le 13 mars 1862, il prit une loi qui interdisait aux membres de l'armée de Terre et de la Marine de restituer les esclaves fugitifs ayant été ou non employés par leur maître dans des activités militaires. Dans les faits, les lignes nordistes étaient synonymes de délivrance. Les armées de l'Union étaient clairement parées de vertus libératrices, ce que ses commandants ne pouvaient pas méconnaître. L'arbitraire des généraux devait s'effacer devant le nouveau cadre défini par le législateur. Il appartenait aux tribunaux civils de se prononcer sur une éventuelle restitution de l'esclave à son maître. Le général Doubleday, commandant des défenses au nord du Potomac, appliqua la nouvelle loi et fit transmettre le 6 avril 1862 à l'ensemble des régiments sous son autorité une instruction disposant que les esclaves fugitifs devaient être traités comme des « personnes » et non comme « du bétail », qu'ils ne « devaient pas être livrés » mais accueillis sans difficulté, car ils étaient une source de renseignement incomparable pour connaître la géographie du territoire, « les repaires des espions et des traîtres et l'existence des organisations rebelles »¹⁶⁴⁷. Dans la pratique, un grand nombre de généraux n'était pas disposé à transformer leur campement en espace de liberté pour les esclaves fugitifs alors que d'un point de vue strictement militaire ils y avaient tout intérêt : des esclaves non restitués c'était pour la Confédération une main d'œuvre perdue pour la guerre.

¹⁶⁴⁴ O.R., série 2, 1, p. 766.

¹⁶⁴⁵ *Ibid.*, p. 765.

¹⁶⁴⁶ *Ibid.*, p. 777.

¹⁶⁴⁷ O.R., série 2, 1, p. 815.

b - Le commandement de Butler, Frémont et Hunter : la tentation assumée de la rupture.

D'autres généraux n'hésitèrent pas, dès le début du conflit, à afficher ouvertement leur désaccord avec Lincoln et à le mettre dans une situation inconfortable en déclarant, dans certains cas, les esclaves libres. Wadsworth, Frémont, Butler et Hunter, pour ne citer que les plus célèbres, étaient de ces derniers qui remplacèrent l'herméneutique de la déférence à l'autorité et du respect de sa parole par l'herméneutique de la transgression assumée. Mais leur rapport à l'esclavage était le fruit d'un processus qui les distinguait les uns des autres et qui illustre le caractère multidimensionnel du commandement nordiste. Eclata ainsi au grand jour l'image d'un commandement fracturé. Certains cherchaient à accélérer l'histoire en forçant le Président à modifier ses positions tandis que d'autres, capturés par une altérité humaniste non exempte parfois de calculs politiques, cherchaient à faire prévaloir et à exprimer par des actes concrets leurs opinions personnelles. La guerre change l'homme qui y participe. Les aspects de cette évidence sont composites. Dans les cas présents, c'est moins pour les séquelles psychologiques et physiques que cette dernière pouvait laisser, que pour son influence sur le corpus idéologique des individus. Elle neutralisa certaines certitudes et en fixa d'autres. En sculptant une nouvelle approche des problématiques liées à l'institution particulière, elle offrait aux militaires de nouvelles ressources réflexives et constitua un « tournant interprétatif » de leur champ analytique. Les généraux empruntèrent une nouvelle trajectoire intellectuelle et déployèrent une activité langagière inédite. L'émergence d'un dimorphisme entre le discours officiel tenu par le commandant en chef et les pratiques mises en œuvre sur le terrain par certains généraux occasionna des tensions au sein du commandement.

Gouverneur militaire de la ville de Washington jusqu'en novembre 1862, le général Wadsworth offrait le parfait exemple du militaire qui aimait agir selon ses propres règles et dont les vues se radicalisèrent rapidement au contact de la guerre, passant d'une position communément partagée par les Républicains - refus de l'extension de l'esclavage promue par une aristocratie sudiste - à celle défendue par sa partie la plus radicale - adoption de l'émancipation¹⁶⁴⁸. La politique de liberté et d'opposition ouverte aux dispositions de la loi sur les esclaves fugitifs qu'il mit en œuvre dans sa juridiction s'appliquait à tous les esclaves sans distinction, qu'ils appartenissent ou non à des maîtres loyalistes. Cette position, qu'aucune parole en provenance de l'exécutif ne vint réprimer, le mit en conflit avec le marshal local qui, instruit par les propriétaires du Maryland, agissait dans le respect de la loi en vigueur. La situation devint si explosive entre les deux hommes que Lincoln dut sortir de son silence et fut dans l'obligation de jouer les médiateurs, sans obtenir pourtant le succès escompté.

¹⁶⁴⁸ Judith A. Hunter, "Abolitionism as Logical Conclusion", in *The Struggle for Equality : Essays on Sectional Conflict, the Civil War, and the Long Reconstruction*, éd., Orville Vernon Burton, Jerald Podair, Jennifer L. Weber, Charlottesville, University of Virginia Press, 2011.

Butler avait ce point commun avec Wadsworth d'avoir été « métamorphosé » par la guerre pour reprendre la thèse défendue par l'historien Murray M. Horowitz¹⁶⁴⁹. Il était issu de la pléiade de généraux politiques, sans talent militaire reconnu, invités par Lincoln à faire la guerre. Des principaux faits qui jalonnèrent sa jeunesse, retenons son ambition contrariée d'entrer à l'Académie militaire. Sa famille, d'origine sociale modeste, ne sut lui trouver les relations politiques nécessaires pour le faire entrer à West Point. Il semble en avoir conçu une vive amertume et tira de cet échec la conclusion que tisser des relations avec le monde influent de la politique était le meilleur moyen de réussir dans la vie. Le trouver en 1861 sous l'uniforme de l'Union n'allait pas de soi. Membre du parti démocrate, élu en 1858 à la chambre sénatoriale de l'Etat du Massachusetts où il avait grandi et exercé avec succès le métier d'avocat, candidat malheureux au poste de gouverneur l'année suivante, il avait voté à cinquante-sept reprises pour le candidat Jefferson Davis à la convention de Charleston en 1860 réunie pour la désignation du candidat démocrate à l'élection présidentielle. Viscéralement hostile à la sécession, il rejoignit la section du parti démocrate fidèle à l'Union et offrit ses services au gouverneur Andrew, celui-là même qui l'avait battu pour ce poste quelques semaines plus tôt. Aspirant à un commandement opérationnel, il manœuvra habilement pour écarter la concurrence et se faire nommer par Andrew à la tête des 4 000 miliciens en partance pour Washington où ils étaient instamment réclamés par le gouvernement inquiet du peu de troupes présentes pour assurer la sécurité de la capitale. Il devait son poste à une relation fortuite et à son engagement financier : un banquier de Boston disposé à prêter à l'Etat, exsangue sur le plan financier, 55 000 dollars pour permettre le départ sans délai de la petite troupe¹⁶⁵⁰. Butler ne doutait pas de remplir toutes les conditions pour diriger ces hommes. Qu'il fût dénué d'expérience militaire ne le troublait guère. A un lieutenant du corps des ingénieurs topographes qui critiquait sa nomination au motif qu'il n'avait pas fait West Point, il fit savoir que c'était oublier que « mettre un animal dans une écurie ne faisait pas de lui un cheval¹⁶⁵¹ ». La suite de sa carrière militaire, calamiteuse, montra qu'il pratiqua dans l'art de la guerre les plus médiocres vertus.

Sur le trajet qui le menait à Washington, il traversa le Maryland. Sa menace d'arrêter ses représentants s'ils votaient pour la sécession retint sans doute cet Etat esclavagiste, où les sympathies pour le Sud faisaient florès et la présence de troupes fédérales était mal tolérée, de basculer dans le camp de la Confédération ce qui, si tel avait été le cas, eut eu pour conséquence d'isoler complètement la capitale nordiste. Pour ses mérites, il fut nommé le 25 avril à la tête du Département d'Annapolis. D'un tempérament indépendant qui le détourne de la discipline, proche parfois de l'exaltation, il prit

¹⁶⁴⁹ Murray M. Horowitz, "Ben Butler and the Negro : "Miracles Are Occurring"", in *Louisiana History : The Journal of the Louisiana Historical Association*, vol. 17, n° 2 (printemps, 1976), pp. 159-186.

¹⁶⁵⁰ Benjamin F. Butler, *Butler's Book*, *op. cit.*, pp. 171-173.

¹⁶⁵¹ *Ibid.*, p. 127.

la décision d'investir la ville de Baltimore, un foyer sécessionniste, théâtre le 19 avril d'un affrontement sanglant entre un régiment nordiste en transit et une foule de sympathisants sudistes. Le succès fut obtenu en enfreignant les ordres de Scott qui le rappela à Washington. Pour l'opinion publique, Butler était un héros et Lincoln, pour affermir le sentiment d'unité nationale, le récompensa du grade de général de division des volontaires. On le transféra à Fort Monroe, situé à l'extrémité sud de la péninsule de la Virginie avec ordre de ne rien entreprendre sur un plan militaire qui n'ait préalablement reçu l'aval du général en chef.

Un ordre dont il ne tint pas compte. Il prit seul l'initiative de s'emparer de Big Bethel à douze kilomètres au nord de Fort Monroe. Lancée le 10 juin, l'attaque se solda par un cuisant revers - minime il est vrai sur le plan des pertes avec quelques dizaines de tués et blessés - dont les hommes tinrent leur général pour principal responsable. Il faut dire que la place était défendue par deux militaires plutôt talentueux, Magruder et D. H. Hill, qui gagnèrent à cette occasion le grade de général. En revanche, la défaite faillit coûter à Butler son étoile de général. Ce n'est qu'à deux voix de majorité que le Sénat approuva, après avoir eu connaissance des faits, sa nomination. Les intentions de Butler étaient de bouter les troupes sudistes hors de la péninsule de Virginie. Mais comme le souligna l'historien et biographe du général, Christopher G. Peña, « le problème de ce plan était Butler lui-même¹⁶⁵² » qui n'avait ni l'autorité ni l'expérience d'un commandement opérationnel pour le concrétiser. Butler n'eut laissé qu'une trace anecdotique dans l'histoire de la guerre s'il ne s'était invité de façon fracassante dans la problématique des esclaves fugitifs, faisant entrer le haut commandement dans une séquence de friction durable.

L'affaire Butler débuta le 23 mai. Ce jour-là, trois esclaves fugitifs vinrent trouver refuge à Fort Monroe, une place forte nordiste située à l'embouchure de la rivière James dans la Péninsule de la Virginie. Leur propriétaire, le colonel à la tête des forces sudistes dans la région, fit demander au commandant de la forteresse, le général Butler, qu'ils lui furent restitués. Cette démarche avait du sens, elle réclamait l'application de la loi sur les esclaves fugitifs. Ce que Butler en juriste subtil refusa au motif que les dispositions de la loi idoine ne pouvaient s'appliquer à « un pays étranger », statut qu'avait endossé la Virginie depuis son acte de sécession. Il se déclara toutefois prêt à rendre les trois hommes à leur maître à la condition que celui-ci acceptât de prêter serment à la Constitution des Etats-Unis¹⁶⁵³, condition à laquelle l'officier ne pouvait souscrire. Pour désigner les esclaves fugitifs, moteur essentiel de la logistique de guerre sudiste, Butler usa d'un vocabulaire que l'on retrouvait dans les traités régissant le commerce maritime entre Etats : la « contrebande de guerre ».

¹⁶⁵² Christopher G. Peña, *General Butler : Beast or Patriot - New Orleans Occupation May-December 1862*, Bloomington, 2003, édition du Kindle, emplacement 510.

¹⁶⁵³ O.R., série 2, 1, p. 752.

Il serait faux d'y voir la traduction d'une conviction abolitionniste déterminée. Abolitionniste le général ne l'était pas. En avril 1861, alors qu'il se trouvait dans le Maryland, il dit se tenir prêt à réprimer sans état d'âme une révolte d'esclaves qu'une rumeur annonçait prochaine. Butler tenait pour conforme au droit l'idée que l'esclave était une marchandise qui pouvait être saisie, donnant le sentiment de délaissé le terrain moral de la problématique pour celui du pragmatisme en temps de guerre. C'est justement sous cet angle pragmatique qu'il exposa ses vues le 27 mai 1861 dans une longue missive au général en chef, Winfield Scott : « On m'a informé de manière crédible que les nègres de la région sont en ce moment utilisés à installer des batteries et ériger des ouvrages pour les rebelles, ce qu'il serait presque ou tout à fait impossible de faire sans leur travail. Doit-on les autoriser à employer leurs biens contre les Etats-Unis et nous interdire de les utiliser pour venir en aide aux Etats-Unis ?¹⁶⁵⁴ ».

Butler avait sa propre réponse bien sûr, mais il usa de la forme interrogative pour signifier qu'il s'en remettrait à la décision des autorités supérieures. Sa prudence fut réitérée deux jours plus tard quand il souligna à Scott et au ministre que la question avait une dimension politique sur laquelle il disait ne pas « avoir le droit de porter un jugement¹⁶⁵⁵ ». La réponse de Scott, qui avait pris position pour une émancipation graduelle depuis les années 1840¹⁶⁵⁶, pouvait être reçue comme une approbation à recourir à la main d'œuvre des esclaves fugitifs : « Il y a beaucoup à louer dans votre rapport et rien à condamner. Beaucoup de points sont extrêmement intéressants et en particulier celui qui évoque la question des esclaves¹⁶⁵⁷ ».

La réaction de l'administration nous est connue grâce à la missive envoyée le 30 mai par le ministre Cameron à Butler : « votre action... est approuvée ». Rien, ajoutait le ministre, n'avait plus d'importance que ce qui pouvait contribuer à « supprimer et disperser les combinaisons armées formées dans le dessein de renverser son [le gouvernement] autorité constitutionnelle¹⁶⁵⁸ ». L'utilisation, contre leur gré, d'esclaves pour l'édification d'ouvrages fortifiés ou toute autre activité susceptible d'entretenir l'effort de guerre sudiste était l'une de ces combinaisons. La formulation de Cameron n'impliquait pas directement l'adhésion du commandant en chef. Officiellement, Lincoln ne prit pas position¹⁶⁵⁹. Il ne transforma pas la « doctrine Butler » en principe de politique générale. Son approche cultivait la nuance, la prudence, sinon une forme de contradiction en première lecture. Deux mois après les événements, lors d'un échange avec son ami Orville Browning, il avertit que « le

¹⁶⁵⁴ O.R., 2, p. 650.

¹⁶⁵⁵ *Freedom : A Documentary History of Emancipation 1861-1867, series 1, vol. 1, The Destruction of Slavery*, Ira Berlin et al., Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 71.

¹⁶⁵⁶ Edward D. Mansfield, *The Life of General Winfield Scott*, New York, A. S. Barnes & Co., 1846, pp. 351-356.

¹⁶⁵⁷ O.R., 2, p. 650.

¹⁶⁵⁸ *Ibid.* p. 754.

¹⁶⁵⁹ David Herbert Donald, *Lincoln, op. cit.*, p. 343.

gouvernement ne devrait ni ne devra renvoyer en esclavage ceux qui rejoignent nos armées¹⁶⁶⁰ ». Sa déclaration était infirmée quelques jours plus tard par cette interrogation soumise au général en chef, Winfield Scott : « Ne serait-il pas préférable de permettre aux propriétaires de récupérer leurs esclaves qui ont franchi le Potomac ? ». Dans une lettre marquée confidentielle, Scott fit comprendre au général McDowell, dont l'armée campait aux portes de Washington, que cette interrogation exprimait la volonté du commandant en chef et qu'en aucun cas le public ne devait établir une relation entre le nom de ce dernier et les actions de restitution menées¹⁶⁶¹. La crainte de Lincoln était d'apparaître comme un Président qui dérogeait à ses obligations constitutionnelles. Cette contradiction n'était qu'apparente. Le commandant en chef acceptait un traitement différencié de la question des esclaves fugitifs dans lequel le critère géographique occupait une place primordiale¹⁶⁶². S'agissant de la population servile qui trouvait la liberté derrière les lignes de l'Union progressant sur le sol ennemi, leur présence ne semait aucun trouble dans l'opinion publique nordiste et les commandants d'armée restaient libres d'agir selon leurs convictions personnelles. Il en était autrement dans les Etats loyaux et surtout dans le District esclavagiste de Columbia où un tel afflux, ne pouvant être justifié par la théorie de la contrebande de guerre, générerait d'inévitables différends politiques et raciaux.

Si le Président n'avait pas publiquement désavoué son général ou, plutôt, s'il s'était montré conciliant envers sa politique de la contrebande, c'est sans doute parce qu'il n'avait pas franchi la ligne rouge, que ses dispositions ne s'appliquaient pas aux femmes et aux enfants, qu'elles ne touchaient pas à la problématique beaucoup plus sensible de l'émancipation. Son remplacement par le général Wool en août sanctionnait-il son intrusion fracassante dans une problématique réservée au politique ? C'est en tout cas cette raison qui lui parut la plus crédible¹⁶⁶³.

La métamorphose de Butler fut rapide. Dans une lettre à sa femme, il prophétisa le 14 août : « Les nègres seront libres. C'est inévitable¹⁶⁶⁴ ». Par son action, il avait commencé à tout mettre en œuvre pour que sa prophétie vit le jour dans les meilleurs délais. Il appartenait à l'exécutif ou au législatif de la relayer et de lui apporter une caution juridique. Ce fut du côté des parlementaires que vint le salut. La politique de Butler connut en effet une reconnaissance institutionnelle à travers la loi du 6 août 1861 relative à la confiscation des biens utilisés au service de la rébellion. En vertu de la loi, les contrebandes cessaient désormais d'être considérées comme des esclaves.

¹⁶⁶⁰ *The Diary of Orville Hickman Browning, op. cit.*, vol. 1, p. 478.

¹⁶⁶¹ O.R., série 2, 1, p. 760.

¹⁶⁶² John G. Nicolay and John Hay, *Abraham Lincoln : A History, op. cit.*, vol. 4, pp. 391-392.

¹⁶⁶³ *Private and official correspondence of Gen. Benjamin F. Butler During the Period of the Civil War*, Norwood, The Plimpton Press, 1917, vol. I, p. 207 et 215.

¹⁶⁶⁴ *Ibid.*, p. 215.

Le général Frémont avait été nommé général le 3 juillet 1861 et reçu le poste de commandant du Département Ouest. Pressé de mettre au pas les sympathisants sudistes de l'Etat, peut être aussi épris de renommée, il choisit pour parvenir à ses fins la voie de la transgression. Il rédigea le 30 août 1861 une proclamation d'émancipation de tous les esclaves des propriétaires ayant pris parti pour la Confédération : « Les biens de toute personne de l'Etat du Missouri qui prendrait les armes contre les Etats-Unis ou dont il aura été démontré qu'elle a combattu avec l'ennemi, sont confisqués et leurs esclaves, s'ils en ont, sont déclarés être par la présente des hommes libres¹⁶⁶⁵ ». Les motivations du général n'étaient pas, dans leur essence première, le fruit d'un calcul politique comme le soupçonnèrent les secrétaires particuliers de Lincoln. Elles étaient militaires : « c'est une mesure de guerre, et je l'ai prise comme telle. J'ai reçu les pleins pouvoirs pour écraser la rébellion dans ce département et je sanctionnerai chaque homme trouvé en train de se battre contre l'Union, et j'imposerai des sanctions à chaque homme trouvé en train de se battre contre l'Union¹⁶⁶⁶ ». Cependant les arrière-pensées politiques étaient évidentes. Frémont ne pouvait ignorer que sa proclamation allait à l'encontre de la politique officielle du gouvernement et qu'il eut dû, à tout le moins, réclamer le consentement préalable de Lincoln. De plus, il n'est pas raisonnable de penser que cet ami des milieux Républicains radicaux, au fait des tensions qui agitaient les différentes sensibilités politiques au sommet de l'Etat, n'ait pas mesuré le retentissement de son geste.

Lincoln, qui ne fut donc pas consulté, proposa au général d'amender sa décision pour la conformer aux dispositions de la loi de confiscation du 6 août 1861. Il ne le faisait pas, précisa-t-il, dans un esprit « de censure¹⁶⁶⁷ ». Frémont devait comprendre les inquiétudes du Président, s'incliner en sujet loyal devant les doléances du commandant en chef. En décidant de rester inflexible, il préféra satisfaire à l'arrogance et l'irrévérence. Il demanda au commandant en chef de reconsidérer son jugement, de poursuivre sa réflexion et, si au terme de celle-ci il pensait toujours qu'il était dans le faux, de lui « ordonner ouvertement » de corriger sa proclamation¹⁶⁶⁸. Frémont défiait le Président avec un aplomb qui en disait long sur ses prétentions. Décidé à ne se priver d'aucun moyen de pression, il envoya sa femme à Washington pour plaider sa cause, ce qu'elle fit avec tant de maladresse et de hargne que Lincoln dut se forcer à la diplomatie pour éviter à l'échange de virer en dispute¹⁶⁶⁹. Le cas Frémont était la démonstration que le souffle politique qui animait un général entraînait des conflits de devoir contraires au nécessaire principe de loyauté.

¹⁶⁶⁵ O.R., 3, pp. 466-467.

¹⁶⁶⁶ Cité par Allan Nevins, *Frémont : Pathmaker of the West*, New York, Longmans Green, 1955, pp. 503-504.

¹⁶⁶⁷ CWAL, 4, p. 506.

¹⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 518.

¹⁶⁶⁹ *Inside Lincoln's White House, op. cit.*, p. 133.

La somme des protestations émanant des citoyens du Kentucky qu'il reçut fit mesurer à Lincoln l'urgence qu'il y avait à éteindre l'incendie déclenché par son général. Il n'annula pas la décision, mais, comme l'y avait invité Frémont, en « modifia » les termes litigieux afin de les rendre conformes aux clauses inscrites dans la loi de confiscation¹⁶⁷⁰. Lincoln qui avait perçu le ton de défi adopté par son général lui annonça qu'il le ferait « avec joie¹⁶⁷¹ ». Non pas que ces termes indignaient ses convictions philosophiques et morales, au contraire, mais le Président y voyait à juste titre un acte anticonstitutionnel doublé d'une provocation susceptible de faire basculer les Etats frontières esclavagistes dans le camp adverse. Dans une missive adressée peu après les faits à son ami sénateur et conservateur de l'Illinois, Orville Browning, qui avait désapprouvé sa réaction, il résuma sa pensée en quelques lignes tranchantes :

La proclamation du général Frémont, s'agissant de la confiscation des biens et de la libération des esclaves, est purement politique et ne s'inscrit pas dans le champ de la loi ou des nécessités militaires... La proclamation dont il est question ici est tout simplement "dictatoriale". Elle admet le principe que le général peut faire tout ce que bon lui semble - confisquer des terres, libérer les esclaves des gens loyaux comme déloyaux. Peut-on encore avoir la prétention de parler d'un gouvernement des Etats-Unis - d'un gouvernement avec une Constitution et des lois ?...¹⁶⁷²

En réaffirmant le principe que le législateur était seule autorité compétente pour statuer sur la question, Lincoln était dans son rôle de Président respectueux de la loi. A ses yeux, Frémont s'était aventuré au-delà de ce que ses compétences l'autorisaient. Ces mesures avaient à l'égard des maîtres déloyaux un caractère punitif politique, alors qu'elles devaient se cantonner à la sphère militaire. Ce point de distinction est fondamental pour comprendre la réaction du commandant en chef. De plus, en soulignant la dangerosité que l'action de son général faisait peser sur la fidélité du Kentucky et plus globalement des Etats frontières, Lincoln était dans son rôle de chef de guerre soucieux de maintenir un équilibre géostratégique fragile :

Le général Anderson m'a télégraphié hier que toute une compagnie de volontaires, ayant appris que le général Frémont avait effectivement émis des actes officiels d'affranchissement, avait jeté les armes et s'était dissoute. J'étais dès lors assuré, au point d'estimer la chose probable, que les armes mêmes que nous avons fournies au Kentucky seraient retournées contre nous. Je pense que perdre le Kentucky reviendrait quasiment à perdre toute la partie. Le Kentucky perdu, impossible de conserver le Missouri, ni, je crois, le Maryland. Avec tous ces Etats contre nous, la tâche qui nous incombe serait trop grande. Autant consentir tout de suite à la séparation - y compris la reddition de cette capitale...¹⁶⁷³

¹⁶⁷⁰ CWAL, 4, p. 518.

¹⁶⁷¹ *Idem.*

¹⁶⁷² *Ibid.*, pp. 531-532.

¹⁶⁷³ *Ibid.* p. 532.

L'historien Burrus Carnahan a donné une interprétation pour le moins novatrice de la lettre du 22 septembre. A l'en croire, le contenu de la missive n'exprimait pas la conviction du vrai Lincoln mais de son double, une sorte de second moi créé par le Président pour défier intellectuellement son interlocuteur et l'inviter à développer des arguments en faveur de la constitutionnalité d'un édit d'émancipation. Ce second moi aurait été le représentant conscient d'un Lincoln acquis dès l'été 1861 à l'idée d'émancipation et qui cherchait par ce type de joute épistolaire à en trouver les ressorts légaux. En reconnaissant dès la première ligne que la position de Browning l'avait « stupéfait », Lincoln feignait¹⁶⁷⁴. Il nous faudrait donc, logiquement, intégrer dans notre réflexion la possibilité que le commandant en chef agisse, dans ses rapports avec autrui, avec un art consommé de la manipulation et de la duplicité.

Frémont fut entendu par la commission sur la conduite de la guerre et le rapport qu'elle rendit au terme de ses investigations faisait état de la profonde divergence qui la séparait du Président sur la question de l'émancipation. Par son action, que l'on sait arbitraire, personnelle et illégale, Frémont s'inscrivait dans la droite ligne de la politique ardemment désirée par les radicaux. Il partageait leur âme, leur esprit et s'était comporté, selon eux, en vrai patriote, ce que des louanges appuyées vinrent saluer :

Quelle que soit l'opinion que l'on puisse avoir sur la date à laquelle la politique d'émancipation devrait être mise en œuvre ou sur l'autorité compétente pour la promulguer, il n'y a aucun doute sur le fait que le général Frémont a correctement jugé des moyens les plus efficaces pour soumettre la rébellion. [...] La gestion de l'affaire par le général Frémont fut caractérisée par une ardeur, une compétence et la loyauté la plus indiscutable.¹⁶⁷⁵

Frémont récolta une gloire immédiate et retentissante. Dans la presse nordiste, on ne tarissait pas d'éloge pour applaudir l'initiative du militaire. Dans un discours prononcé devant la Chambre des représentants le 18 février 1863, le parlementaire George Julian déclarait :

Quand il [Frémont] publia sa proclamation de liberté, l'enthousiasme militaire du peuple était chaleureux. Il l'accueillit avec joie et remerciement comme un nouveau signe d'espérance. Même les journaux démocrates... l'approuvèrent, alors qu'elle exalta et unifia les gens des Etats loyaux pendant les dix jours d'existence que le gouvernement voulut bien lui accorder, bien plus que tout autre événement intervenu depuis le début de la guerre.¹⁶⁷⁶

Sans doute le parlementaire surestima-t-il la convergence d'appréciation entre le pays légal et le pays réel et l'ampleur du soutien que ce dernier était prêt à accorder au général. Pour Frémont ce fut

¹⁶⁷⁴ Burrus M. Carnahan, *Act of Justice : Lincoln's Emancipation Proclamation and the Law of War*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2007, pp. 75-77.

¹⁶⁷⁵ RJCCW, part 3, p. 6.

¹⁶⁷⁶ George W. Julian, *Speeches on Political Questions*, New York, Hurd and Houghton, 1872, p. 208.

effectivement une gloire sans lendemain. Celui que ses thuriféraires identifèrent à un croisé dévoué à la cause antiesclavagiste fut relevé de son poste de commandant de l'armée du Missouri deux mois plus tard après avoir échoué dans sa tentative de venir à bout des miliciens sudistes de Price. Il fut envoyé en Virginie occidentale où un échec cuisant face à Thomas Jackson scella la fin de sa carrière militaire. Et l'on ne vit aucun mouvement d'humeur populaire pour s'en émouvoir.

Le commandant en chef n'en avait pas terminé avec les initiatives désordonnées de son commandement et dut faire face à une nouvelle démonstration d'intempérance au printemps 1862. Hunter avait succédé en mars 1862 au général Sherman à la tête du Département du Sud (Géorgie, Floride et Caroline du Sud). Diplômé de West Point, il avait des rêves de conquête et surtout d'abolition. Au ministre de la Guerre il s'était découvert en janvier de son dessein à l'endroit des esclaves : les émanciper. Sur cette question, l'exaltation ne quittait pas le général, le transformant en fanatique prêt à balayer le cadre légal établi. Loin de le rendre pusillanime, le dévoiement de ses obligations prédisposa Hunter à agir de son propre chef. Car, nulle n'était dupe, derrière la supplique se cachait une intention de faire. « Je vous prie de me donner carte blanche sur la question de l'esclavage. L'administration n'aura aucune responsabilité. J'en assumerai seul la responsabilité : vous pouvez me blâmer, m'arrêter, me démettre, me pendre si vous le souhaitez, mais laissez-moi m'imposer dans cette voie afin que mes amis comme mes ennemis se souviennent de moi¹⁶⁷⁷ ».

Pour satisfaire son désir obsessionnel de faire l'histoire, d'inscrire son nom dans le récit et la mémoire de la guerre, il était prêt à s'affranchir de ses obligations et de la plus importante d'entre elles, le respect de l'autorité, et à créer un point de friction. Stanton, que l'on sait conciliant avec toute initiative attaquant l'esclavage, garda le silence et ne fit rien pour immuniser le général contre la tentation de s'abandonner à une initiative hasardeuse, contraire à la politique officielle du gouvernement. Qu'il l'encourageât même est fort probable¹⁶⁷⁸. Le 25 avril 1862, Hunter prit une instruction qui dépassait, par ses conséquences, celle de Frémont. Il imposa la loi martiale dans sa circonscription militaire et proclama l'émancipation de tous les esclaves, 900 000 au total, indépendamment des liens de loyauté que leurs maîtres entretenaient avec l'Union. Pour motiver son geste, le général argua que dans un pays libre, la loi martiale, dictée par les nécessités militaires, était « incompatible » avec l'esclavage¹⁶⁷⁹. Sa décision procédait en réalité d'une construction intellectuelle erronée, doublée d'une « naïveté » politique¹⁶⁸⁰ : la loi martiale ne pouvait produire

¹⁶⁷⁷ Cité par T. Harry Williams, *Lincoln and the Radicals*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1941, p. 136.

¹⁶⁷⁸ Edward A. Miller, Jr., *Lincoln's Abolitionist General : The Biography of David Hunter*, Columbia, University of South Carolina Press, 1997, p. 97.

¹⁶⁷⁹ O.R., 14, p. 341.

¹⁶⁸⁰ Burrus Carnahan, *Act of Justice, op. cit.*, p. 101.

d'effet que sur un territoire conquis. Or, l'Union ne contrôlait qu'une maigre portion du territoire constitutif de la circonscription, et croire, comme il le prétendit, que l'administration n'aurait pas à porter la responsabilité de sa proclamation soulignait l'impéritie de son raisonnement. Hunter faisait de la politique et de la morale. C'était une nouvelle manifestation de défi lancée à la figure du Président et la preuve qu'il n'y avait pas de consensus sur la question au sein des différents échelons du commandement.

Cette fois et malgré la pression de radicaux enthousiastes ou du ministre du Trésor, Lincoln ne chercha pas à se montrer magnanime ou diplomate ; il y était d'autant moins disposé qu'il eut connaissance de l'affaire par la presse. Il révoqua purement et simplement l'instruction, rappelant son attachement intransigeant au principe d'une stricte séparation des pouvoirs et des compétences entre le politique et le militaire. Tout acte émanant de l'autorité militaire qui touchait les questions de politique intérieure devait être identifié comme une usurpation des prérogatives de l'exécutif ou du législatif :

J'entends en outre faire savoir que la question de ma capacité, en qualité de Commandant en Chef de l'Armée et de la Marine, à déclarer libres les esclaves d'un ou plusieurs Etats, de même de celle de savoir si, à tel moment et en telle circonstance, l'exercice de ce supposé pouvoir est devenu une impérieuse nécessité pour le maintien du gouvernement, sont des questions que, dans le cadre de mes responsabilités, je me réserve à moi-même et que je ne pourrais légitimement en laisser la décision aux commandants de terrain. Ces questions sont complètement différentes de celles relatives aux règles de discipline dans les armées et dans les campements.¹⁶⁸¹

Deux points doivent retenir notre attention. D'une part, la parfaite constance avec laquelle le commandant en chef jugeait la question depuis le début de son mandat. L'argument majeur qu'il formula pour annuler la proclamation était le même que huit mois plus tôt : un général ne pouvait s'approprier un droit d'émancipation. D'autre part, une évolution dans la manière de concevoir le rapport entre sa fonction de commandant en chef et la question de l'émancipation qui se traduisit par un élément de langage nouveau. Désormais Lincoln attachait la libération des esclaves à la réunion de deux conditions : une autorité décisionnelle qui pouvait être le commandant en chef et l'existence, soumise à sa propre appréciation, d'une nécessité militaire « impérieuse ». Le législateur n'apparaissait plus comme le seul pourvoyeur d'émancipation. Ces deux points expliqueraient pourquoi la riposte du commandant en chef se fit dans la presse pour être connue de l'opinion publique et qu'elle ne fut pas officiellement communiquée à Hunter. Car en réalité, ce qui séparait les deux hommes était plus un problème de forme que de fond. Aux représentants des Etats frontières qu'il reçut le 12 juillet 1862 pour leur arracher, dans un ultime effort, une émancipation graduelle,

¹⁶⁸¹ CWAL, 5, pp. 222-223.

Lincoln évoqua l'affaire Hunter. Les mots n'étaient pas ceux d'un homme fâché, en rupture avec Hunter. Ce dernier était « un honnête homme », il espérait qu'il était toujours « son ami » et que s'il l'avait désavoué c'était parce que, contrairement à lui, il pensait que sa mesure générerait plus « de nuisances » que « d'avantages »¹⁶⁸². Ce que Lincoln taisait, nous le croyons, c'était qu'en mai 1862 le principe d'une émancipation exclusivement justifiée par la survenance d'une impérieuse nécessité pour le maintien du gouvernement et relevant des pouvoirs du commandant en chef s'était imposé dans son esprit.

L'historien doit être frappé par la facilité avec laquelle les généraux ont évincé de leur processus de décision l'autorité militaire supérieure. C'est l'un des principaux enseignements que nous pouvons tirer des événements. Les comportements de Butler, Hunter et de Frémont nous renvoient à la perception qu'ils avaient de Lincoln. Le commandant en chef, malgré le prestige et les attributs légaux que lui conférait sa fonction, n'était pas celui vers lequel convergeaient les interrogations les plus sensibles, comme s'il n'était pas identifié comme le seul porteur des destinées militaires du pays et pouvait être relégué au second plan. Ces généraux connaissaient la position publiquement défendue par Lincoln sur l'émancipation ainsi que les paramètres politiques qui la motivaient. Toutefois, s'estimant dégagés des exigences de la discipline, ils la défièrent, presque naturellement. Lincoln n'était pas la figure charismatique incontournable à laquelle les généraux avaient décidé de se lier pour évoquer des questions fondamentales, militaires dans leur essence et, surtout, politiques par leurs répercussions. Il ne polarisait pas une confiance inébranlable pas plus qu'il ne donnait l'impression de savoir l'irriguer à ses généraux. Son emprise charismatique était nulle, son autorité intervenait en réaction, jamais en prévention. Butler, Hunter et Frémont n'inscrivaient pas leur action dans un élan de cohésion, ils laissèrent libre cours à leurs convictions et peu importait qu'elles offusquassent le commandant en chef. On est loin de ce que Max Weber appelait « la satisfaction que l'homme éprouve à travailler avec le dévouement d'un croyant au succès de la cause d'une personnalité et non pas tellement au profit des médiocrités abstraites d'un programme¹⁶⁸³ ». Les généraux agissaient dans un cadre qu'ils considéraient être les seuls à devoir fixer les limites. Au lieu de se tenir à l'écart d'un débat complexe en appliquant rigoureusement les ordres de l'autorité politique et militaire supérieure et d'observer le principe d'obéissance, ils s'y invitèrent.

L'idée que la soumission au droit n'était pas un devoir, qu'elle n'orientait pas l'action et que le libre arbitre érigé en étalon moral pouvait s'exercer, fut intériorisée par un aréopage de généraux qui, pour certains, avaient en commun d'être des abolitionnistes convaincus. Ces actes d'indépendance, pris en dehors du cadre légal, provoquèrent de vives tensions internes et externes. Etaient-elles

¹⁶⁸² *Ibid.*, p. 318.

¹⁶⁸³ Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Pion, 1959, p. 156.

l'expression naturelle des fractures de la société civile nordiste ou relevaient-elles d'un inéluctable lié à la fragilité systémique du commandement ? La genèse de ce relativisme qui s'était insinué dans les tissus du commandement provenait d'une constellation de causes. Il était avant tout le symptôme d'un commandement malade de ne pas être structuré par une culture de la discipline, de l'absence de la reconnaissance d'une vérité objective sur la façon de mener la guerre, de la protéger des intrusions du fait politique et de brider les velléités personnelles. Pour n'être pas une entité sanctuarisée, déconnectée de la société civile, il accusait une porosité avec les débats qui agitaient cette dernière. La question noire devint invasive et des généraux crurent bon, motivés par leurs propres convictions, de lui apporter une réponse personnelle. Ils agirent en fonction d'un syllogisme de guerre : l'esclavage est la force vitale de l'économie sudiste ; détruire l'économie sudiste qui alimente l'effort de guerre est nécessaire ; l'esclavage doit donc être détruit, les esclaves sortis de leur condition servile. Ce syllogisme n'admettait aucune latence, il réclamait une réponse immédiate, excluant la médiation.

Construit dans la précipitation, sur des bases empiriques et en fonction d'équations politiques complexes, le commandement de l'armée américaine n'avait rien d'une école de discipline rigide tendue vers une obéissance inconditionnelle à l'autorité supérieure. Sur ce point il n'offrait aucune comparaison possible avec les armées française et prussienne de l'époque façonnées par les valeurs de loyauté et de respect à l'autorité. Ainsi vit-on des généraux, ouvertement rétifs à toute idée de suivisme et indifférents aux données politiques qui guidaient la stratégie présidentielle, exprimer sur un sujet sensible un esprit critique et se faire les hérauts d'initiatives contraires à la ligne du commandant en chef sans que cela n'éveilla en eux un sentiment de culpabilité. Ce constat nous éloigne de la thèse d'Etienne de la Boétie qui analysait le phénomène de soumission comme un penchant naturel de l'homme qui, selon Bryon-Portet, « trouverait chez celui à qui il obéit, image de la force et du courage, un "moi" sublimé, grandi et magnifié, une sorte de compensation de ses propres défauts, de son impuissance et de sa petitesse¹⁶⁸⁴ ». On pourrait ici soutenir la thèse contraire et affirmer que les défauts, les carences de Lincoln ont provoqué un conflit de devoirs auquel seule la proclamation d'émancipation mit un terme.

c - Le commandant en chef s'engage dans l'émancipation.

« C'est ma dernière carte maîtresse M. le juge. Si elle est sans effet, nous devons renoncer ». Ces mots, Lincoln les tint le 26 septembre 1862 à Edward Pierpont, un avocat de New York¹⁶⁸⁵. La carte

¹⁶⁸⁴ Céline Bryon-Portet, « Du devoir de soumission au devoir de désobéissance ? Le dilemme militaire », in *Res Militaris*, vol. 1, n° 1, automne 2010, <http://resmilitaris.net>.

¹⁶⁸⁵ Maria Lydig Daly, *Diary of a Union Lady, 1861-1865*, éd. Harold Earl Hammond, New York, Funk & Wagnalls, 1962, p. 179.

à laquelle il faisait allusion était l'émancipation dont il avait annoncé quatre jours plus tôt qu'elle serait proclamée le 1^{er} janvier 1863. On ne peut comprendre la Proclamation sans évoquer les deux échecs politique et militaire du commandant en chef et un facteur occulté par les historiens mais que nous croyons essentiel : des doutes sur les capacités du commandement opérationnel à vaincre sur les champs de bataille. La Proclamation en était directement le produit. Sans eux, elle n'aurait pas vu le jour et l'abolition de l'esclavage, inéluctable au regard de l'histoire, aurait connu une trajectoire très différente.

La première référence officielle, par Lincoln, à une abolition datait du 6 mars 1862 et liait cette dernière à une problématique militaire et stratégique. Dans un message adressé au Congrès, le Président proposait à ses représentants d'accepter le principe d'accompagner financièrement tout Etat - il pensait aux Etats frontières - qui s'engagerait librement vers la voie d'une abolition progressive de l'esclavage sur son sol afin de « compenser les inconvénients, publics et privés, résultant de ce changement de système ». Cette proposition, qui ne revêtait aucun caractère obligatoire afin de n'être pas suspecte d'illégalité, était prioritairement le fruit d'un calcul politique et militaire. Pour le commandant en chef, il n'y avait pas de doute que l'esclavage fut à l'origine de l'acte de sécession des Etats réunis désormais en Confédération et que leurs dirigeants, la guerre durant, entretenaient l'espoir que celle-ci fut reconnue comme une entité politique souveraine et indépendante. Cette reconnaissance aurait exposé les Etats frontières esclavagistes à la tentation de se rallier aux couleurs du *Stars and Bars*. Le détachement de ces Etats aurait fait subir un lourd préjudice aux capacités militaires fédérales. En les invitant à « amorcer » une émancipation, le Président espérait ainsi leur ôter toute raison de rompre leur fidélité à l'Union et aussi démontrer « à ceux qui sont le plus au sud, qu'en aucun cas ils ne se joindront à eux ni à leur projet de Confédération »¹⁶⁸⁶. Pour emporter l'adhésion des parlementaires du Kentucky, du Missouri, du Maryland, de la Virginie et du Delaware, Lincoln voulut faire acte de pédagogie. Il les reçut à la Maison Blanche le 10 mars, la veille du vote à la Chambre des représentants, pour expliquer, préciser sa pensée et lever certaines incompréhensions. Il confirma les motivations militaires de la démarche. Après avoir dissipé leurs inquiétudes en rappelant qu'il n'avait nulle intention de nuire à leurs intérêts ou de heurter leur susceptibilité, il posa de manière explicite les justifications de son entreprise. L'arrivée derrière les lignes de l'Union de centaines d'esclaves fugitifs provoquait une multiplication « de plaintes contradictoires et opposées ». Celles-ci s'élevaient d'une part du côté de ceux qui réclamaient que ces fugitifs fussent protégés par l'armée et d'autre part du côté des propriétaires d'esclaves qui voyaient, lorsque le cas se présentait, une atteinte à leurs droits. Lincoln affirma à ses hôtes que s'ils accédaient à son offre, « la source de cette irritation » cesserait et qu'ajouté à la mise au terme des

¹⁶⁸⁶ CWAL, 5, pp. 144-146.

espoirs de reconnaissance de la Confédération, cela ferait plus pour accélérer la fin du conflit que « la plus grande victoire sur le champ de bataille des armées de l'Union ». A cette occasion il fit savoir que s'il tenait l'esclavage pour un mal qui n'aurait jamais dû exister, il n'entendait pas « violer » le droit de propriété dont relevaient les esclaves¹⁶⁸⁷. Il échoua dans son entreprise. La loi fut votée à la Chambre par 97 voix contre 36, mais la majorité des parlementaires des Etats frontières vota contre un dispositif qu'ils jugèrent propice au renforcement de la fraction antiesclavagiste et à la division dans leurs Etats¹⁶⁸⁸.

Dans le nord, le geste présidentiel fut diversement apprécié : il était trop frileux pour convaincre les abolitionnistes et les Républicains radicaux. Quant aux démocrates, ils y virent le signe que l'irréparable - l'abolition - serait bientôt consommé. Lincoln n'était sans doute jamais été aussi loin dans la reconnaissance de l'idée qu'une abolition pouvait constituer un instrument de combat, l'un de ces « moyens indispensables¹⁶⁸⁹ », ainsi qu'il l'avait rappelé dans l'allusion qu'il fit dans son message tenu devant ces mêmes parlementaires trois mois plus tôt pour garantir la survivance de l'Union, mais il n'était pas prêt à en faire l'élément pivot de sa stratégie de victoire. L'idée d'une proclamation d'émancipation qui s'appliquerait sur l'ensemble des territoires esclavagistes insurgés n'avait pas encore fait sa place dans sa politique de guerre.

Dans le duel qui l'opposait à Jefferson Davis depuis quinze mois, le commandant en chef de l'Union donnait l'image d'un joueur fébrile, fragile, qui n'avait pas trouvé la bonne combinaison pour remporter la mise. Il avait dans son jeu une carte décisive qui, il le savait, pouvait en grande partie transformer la nature du conflit et, il l'espérait, lui donner la victoire. Cette carte, tout observateur des forces antagonistes en présence pouvait l'identifier aux moyens humains et économiques d'un pays qui comptait vingt-deux millions d'âmes capables de donner vie à des armées puissantes et d'écraser par le poids du nombre un adversaire aux ressources plus limitées, de le soumettre à sa volonté. S'il s'en remettait, conformément à l'approche clausewitzienne de la guerre, au calcul des probabilités fondé sur l'étude objective des potentiels des belligérants, le commandant en chef devait entrevoir des éléments de prépondérance garants, à terme, de la victoire finale. S'il n'entrevit rien de cela en juillet 1862, c'était qu'il avait une connaissance très imparfaite des forces réelles de l'ennemi et qu'il les surestimait. Ou alors il existait un mobile d'une autre nature : la crainte que ses généraux ne s'avérassent impuissants à convertir en victoire la prédominance, au moins théorique, que leur conféraient des armées plus importantes en nombre et en matériel. Lincoln semblait s'être résolu à

¹⁶⁸⁷ *Conversations with Lincoln*, op. cit., p.165 ; Edward McPherson, *The Political History of the United State of America During the Great Rebellion*, Washington, Philp & Solomons, 1865, p. 210.

¹⁶⁸⁸ William C. Harris, *Lincoln and the Border States*, op. cit., p. 169.

¹⁶⁸⁹ CWAL, 5, p. 145.

croire à une faiblesse du commandement de l'Union ou tout au moins que celui-ci ne jouissait pas d'une supériorité éminente sur son homologue sudiste. La tentative avortée des fédéraux de défaire l'armée confédérée devant Richmond avait confirmé ce constat. Comme le commandant en chef n'était pas prêt à fonder la lutte sur le peuple, à mobiliser toute la nation et à l'impliquer dans l'effort de guerre par la conscription, il opta pour une politique d'affaiblissement de l'ennemi non pas par des moyens militaires académiques, mais en s'attaquant au fondement de son appareil économique et social. Ce nouvel instrument de guerre, fondateur d'une nouvelle guerre, serait l'émancipation.

Avant de se lancer dans cette voie radicale par ses conséquences militaires, sociales et politiques et fidèle à l'idée que la Constitution conférait aux seuls Etats la capacité juridique de légiférer sur la problématique *ad hoc*, il fit une nouvelle tentative, le 12 juillet 1862, auprès des représentants des Etats frontières pour les convaincre d'engager un processus d'émancipation progressive que des compensations financières au profit des propriétaires d'esclaves viendraient adoucir. Il y avait de l'amertume dans son propos liminaire : « Si vous aviez tous voté pour ma proposition d'émancipation progressive, nous en aurions pour l'essentiel fini avec la guerre », leur lança-t-il. Vint ensuite une mise en garde : « Si la guerre se prolonge... l'institution de l'esclavage dans vos Etats s'éteindra par simple friction et abrasion - par les simples conséquences de la guerre... et vous n'aurez rien de valeur en contrepartie ». Conscient que l'instant était crucial, il fit jouer la fibre patriotique, flatta leur sens de l'Etat, assurant qu'ils détenaient entre leurs mains, plus que tout autre, « le bonheur » et « la grandeur » du pays¹⁶⁹⁰. Cette fois encore, il n'obtint pas le succès escompté. Les raisons étaient multiples. Faire un pas, le premier, vers l'émancipation alors que l'esclavage dans les Etats sécessionnistes était préservé aurait eu pour effet, selon les élus, une désaffection de la population à l'égard de la cause de l'Union et un renforcement de la volonté de résistance du Sud. S'ajoutait une crainte que le gouvernement ne disposât pas des ressources financières suffisantes pour dédommager les propriétaires d'esclaves¹⁶⁹¹. Ayant échoué à faire triompher ses vues modérées, à transformer les Etats frontières en alliés décisifs dans son combat, le commandant en chef décida de mettre en œuvre une politique d'émancipation au titre de ses pouvoirs de guerre. C'est-à-dire de faire aujourd'hui ce qu'il avait écarté hier et refusé à deux de ses généraux, Frémont et Hunter.

Lincoln avait-il anticipé la réponse négative des parlementaires qui lui parvint officiellement le 14 juillet ? Le lendemain 13 juillet, alors qu'il se rendait en voiture avec les ministres Seward et Welles aux funérailles d'un jeune fils de Stanton, Lincoln leur aurait livré les conclusions auxquelles ses longues réflexions l'avaient conduit, et qui allait, outre bouleverser la nature de la guerre, impacter toutes les strates du commandement. En se proclamant membres d'une entité juridique et politique

¹⁶⁹⁰ *Ibid.*, pp. 317-319.

¹⁶⁹¹ William C. Harris, *Lincoln and the Border States*, *op. cit.*, pp. 179-180.

souveraine, exposa-t-il, les Etats membres de la Confédération se plaçaient en dehors de l'Union et de sa Constitution. Ils devaient être considérés et être traités comme des ennemis à part entière. En substance, nous dit Welles, la détermination des rebelles ne laissait pas d'autre choix au Président, pour en venir à bout et rétablir la normalité constitutionnelle, que de proclamer l'émancipation des esclaves. L'émancipation était devenue un « impératif militaire absolument essentiel pour la sauvegarde de l'Union¹⁶⁹² ». Elle devait être avant toute être considérée comme une arme de destruction créatrice soutenue par l'idée que la perspective de liberté pour les travailleurs serviles saperait l'assise économique sudiste et entraverait irrémédiablement son effort de guerre. Lincoln entendait distiller dans le corps de la Confédération le poison de l'émancipation qui devait le ronger et l'annihiler de l'intérieur.

Quand, le 22 juillet, Lincoln lut à son cabinet son projet de proclamation d'émancipation, il créa la surprise. En décidant, en sa qualité de commandant en chef, de donner la liberté aux esclaves sur l'ensemble du territoire confédéré en guerre, que leur maître soit ou non lié à la rébellion, il allait bien au-delà de tout ce qu'il avait défendu publiquement depuis des mois et de ce que la seconde loi de confiscation votée par le Congrès prévoyait. Précisons que le texte n'abolissait pas l'institution même de l'esclavage, le 13^{ème} amendement voté par le Congrès le 31 janvier 1865 s'en chargerait. Il prévoyait également une aide financière à « tous les Etats dits esclavagistes dont les habitants ne seraient pas alors en situation de rébellion... et qui auraient opté de plein gré, ou par la suite opteraient de plein gré pour l'abolition immédiate ou progressive de l'esclavage... ». Les réactions furent nuancées. Smith ne dit mot (un silence qui valait désapprobation)¹⁶⁹³. Welles soutenait la proclamation mais doutait qu'elle fût suffisante en raison de ses effets : « Souder le Sud et unir fermement les Etats frontières aux Etats du coton dans la résistance au gouvernement »¹⁶⁹⁴. Bates acquiesça tout en souhaitant que « l'expulsion » coudoyât l'émancipation¹⁶⁹⁵. Chase écrivit dans son journal qu'il avait apporté un « soutien chaleureux » à ce qu'il venait d'entendre tout en militant pour que la référence à une compensation financière disparût. Craignant qu'une émancipation ne confrontât la Confédération à la « déprédation et au massacre », il suggéra que la possibilité

¹⁶⁹² *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 70-71. Auteur en 2007 d'un article sur la date de rédaction de la proclamation, qu'il fixe au 20 juillet, l'historien Matthew Pinsker doute qu'un tel échange ait eu lieu ce 13 juillet, que son objet visait davantage « à susciter des réactions sur la politique de confiscation débattue au Congrès que sur la révélation spectaculaire d'une nouvelle initiative présidentielle ». Les arguments avancés étayaient brillamment ce point de vue. Toutefois, nous pensons que Welles a donné une synthèse fidèle de la pensée de Lincoln sur la question et que, pour cette raison, son témoignage reste éclairant. ("Lincoln Summer of Emancipation", in *Lincoln and Freedom : Slavery, Emancipation, and the Thirteenth Amendment*, éd., Harold Holzer et Sara Vaughn Gabbard, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2007, pp. 79-99.)

¹⁶⁹³ John P. Usher, *President Lincoln's Cabinet*, Omaha, 1925, p. 17. Usher fut ministre de l'Intérieur du 7 janvier 1863 au 15 mai 1865.

¹⁶⁹⁴ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, pp. 159-160.

¹⁶⁹⁵ Gideon Welles, "History of the Emancipation", in *Galaxy*, 14 décembre 1872, pp. 844-845.

d'organiser et d'armer les troupes de couleur fût laissée aux généraux et que l'émancipation fût proclamée par les commandants de département militaire dès qu'ils l'estimeraient possible¹⁶⁹⁶. Stanton exprima spontanément son enthousiasme¹⁶⁹⁷. Blair était contre car il craignait que l'impopularité de la mesure ne se traduise par un rejet des candidats républicains lors des prochaines élections¹⁶⁹⁸. Seward réagit avec le pragmatisme du politicien avisé. Il accompagna son approbation d'une réserve : publiée après une défaite, la Proclamation apparaîtrait comme « un cri de désespoir¹⁶⁹⁹ », il était préférable de la différer jusqu'au jour où les armées de l'Union apporteront une victoire au pays. Lincoln considéra l'argument avec la plus grande attention et se rangea à l'avis de son ministre. De plus, il craignait qu'une annonce prématurée ne jetât 50 000 tuniques bleues portées par des natifs des Etats frontières dans les bras de l'adversaire¹⁷⁰⁰. Il décida d'attendre une victoire. Ironie de l'histoire, celui qui allait la lui offrir était le général le moins enclin à admettre le principe d'une émancipation : George McClellan.

d - La proclamation d'émancipation : une mesure de guerre.

Tout essai visant à corréler l'émancipation à des considérations exclusivement humanistes se solderait par un échec. De telles considérations sont introuvables dans les discours ou dans la correspondance privée du commandant en chef. La Proclamation était une réponse à un contexte politique et militaire en passe de détruire l'Union. Lincoln avait l'œil fixé sur les « excavations » qui projetaient d'effondrer les murailles du régime et sur le moyen de l'empêcher. La lettre du 4 avril 1864 à Albert G. Hodges, rédacteur en chef d'un journal du Kentucky, fournissait le canevas des motivations présidentielles : le refus des Etats frontaliers d'accepter sa proposition d'une émancipation indemnisée constitua un moment clé. « Pour autant que je pouvais en juger, il ne me restait plus alors d'autre alternative que de renoncer à l'Union et, avec elle, à la constitution, ou bien de jouer avec force la carte des hommes de couleur. J'optais pour la deuxième solution¹⁷⁰¹ ». La missive avait été envoyée à Hodges sur sa sollicitation. Elle était la restitution de l'intervention verbale du Président devant le gouverneur et un sénateur de l'Etat du Kentucky et Hodges.

Retracer l'histoire d'une décision, c'est identifier les différents facteurs qui, en amont, inspirèrent son auteur et forgèrent sa conviction. Ici, en plus des échecs soulignés, la personnalité et le style de

¹⁶⁹⁶ "Diary and Correspondence of Salmon P. Chase", in *Annual Report of the American Historical Association for the Year 1902*, vol. II, Washington, 1903, pp. 48-49. Pour Foner, Chase n'aurait pas réagi (*The Fiery Trial : Abraham Lincoln and American Slavery*, New York, W. W. Norton & Company, 2011, p. 219).

¹⁶⁹⁷ Benjamin P. Thomas, Harold M. Hyman, *Stanton*, *op. cit.*, p. 239.

¹⁶⁹⁸ Stephen B. Oates, *Lincoln*, *op. cit.*, p. 380.

¹⁶⁹⁹ Gideon Welles, "History of the Emancipation", in *Galaxy*, 14 décembre 1872, p. 845.

¹⁷⁰⁰ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln*, *op. cit.*, vol. 2, p. 406.

¹⁷⁰¹ CWAL, 7, p. 282.

gouvernance politique et militaire du Président ont été les facteurs explicatifs et déterminants du processus. Dans la lettre à Hodges, on trouve une remarque qui renforce l'un des fils rouges de nos travaux : les difficultés, sinon l'impuissance du commandant en chef à mener la guerre au rythme qu'il désirait : « Le récit que j'ai fait ne se veut pas un hommage à ma sagacité. Ce n'est pas moi qui ai dirigé les événements, ce sont eux, je l'avoue sans ambages, qui m'ont dirigé¹⁷⁰² ». Les nombreux obstacles qui se dressèrent devant lui, les vacillations de la guerre créèrent de la frustration. La relation frustration-agressivité, théorisée par John Dollard et Neal Miller en 1939, a fait l'objet d'une abondante littérature et fait aujourd'hui consensus parmi les psychologues et psychiatres. Selon Farzaneh Pahlavan, « la frustration définie comme obstacle ou report imposé à l'action de l'individu... pourrait induire un état de colère ou d'irritation susceptible d'engendrer des tendances agressives dans certaines circonstances¹⁷⁰³ ». Chez Lincoln, les profondes frustrations qui découlèrent de ses déceptions (avec ses généraux, les Etats frontières) ne dégénérent jamais en colère - ou trop rarement pour lui attribuer une rémanence comportementale. Elles prirent des formes différentes. A la stimulation aversive psychologique, Lincoln ripostait par une causticité dans le propos, un état dépressif ou encore une intériorisation de la décision, comme ce fut le cas pour l'émancipation. A ses ministres, le 22 juillet, il avait spécifié qu'il écouterait leurs suggestions mais qu'il ne serait pas discuté du principe de la décision¹⁷⁰⁴. Une décision que Lincoln arrêta seul. Il avait retenu un mode opératoire similaire en mars quand il proposa aux parlementaires d'accepter le principe d'une émancipation progressive et indemnisée : il n'en référerait préalablement à aucun de ses ministres. La décision n'a pas été le fruit d'une réflexion collégiale du cabinet, pas plus qu'elle ne fut celle du commandement de l'Union. Le lien de confiance avec les généraux était toujours tenu et le Président avait eu l'occasion de rappeler publiquement à ceux ayant agi de leur propre chef qu'ils n'avaient pas la capacité juridique d'intervenir sur le sujet de l'esclavage et de faire savoir que lui seul pouvait interférer dans ce domaine. Mais eu égard à la portée militaire de la Proclamation, il y avait un sens à ce que Lincoln sollicitât directement ses chefs d'armée pour recueillir leur jugement et en débattre, pour peser les conséquences d'une abolition sur le plan de la stratégie militaire et de l'organisation des armées. Le commandant en chef ignora la démarche. C'était un curieux paradoxe, car il affirma à ses deux ministres, le 13 juillet, que l'armée tiendrait un rôle majeur : « Nous voulions que l'armée assénât à l'ennemi des coups plus rudes. L'Administration doit faire de l'armée un exemple et frapper au cœur de la rébellion... L'armée sera avec nous¹⁷⁰⁵ ». Cela ne signifiait pas que l'idée avait surgi dans son esprit ex nihilo et qu'elle fût la conclusion d'une action solitaire. Le coup de tonnerre que

¹⁷⁰² *Idem.*

¹⁷⁰³ Farzaneh Pahlavan, *Les conduites agressives*, Paris, Armand Colin, 2002. (Ouvrage dont certaines parties peuvent être consultées en ligne, mais sans référence de page).

¹⁷⁰⁴ Gideon Welles, "History of the Emancipation", in *Galaxy*, 14 décembre 1872, p. 844.

¹⁷⁰⁵ *Ibid.*, p. 843.

constitua la Proclamation avait été préparé et réfléchi, sa faisabilité juridique pensée. Il y avait dans l'entourage de Lincoln des personnalités politiques qui, à défaut de le convaincre dès 1861, l'éclairèrent sur ses pouvoirs de guerre et leur application dans le domaine de l'esclavage.

A la lettre que lui avait adressée Lincoln le 22 septembre 1861¹⁷⁰⁶, Browning avait apporté une réponse huit jours plus tard dans laquelle il développait une justification légale d'un édit d'émancipation. C'était la loi centenaire des Nations en guerre qui s'appliquait dont le but était de priver l'ennemi des moyens de lutter.

Je ne crois pas que ce fut un acte d'usurpation. Je ne crois pas qu'il recélait des éléments de dictature. Je crois qu'il était pleinement justifié par les lois de la guerre et était en concordance parfaite avec les principes des lois politiques internationales. J'irais même jusqu'à croire que c'est un pouvoir noble, fondamental et d'une grande valeur auquel le gouvernement ne devrait pas renoncer et sans l'exercice duquel on ne mènera pas la guerre à un dénouement victorieux. Mon propos ne faisait pas uniquement référence aux esclaves mais à toute forme de propriété.¹⁷⁰⁷

Le sénateur républicain Charles Sumner dut également jouer un rôle dans la construction intellectuelle d'un nouveau paradigme de guerre chez Lincoln. L'homme, cultivé et brillant orateur, avait l'intuition de l'Histoire. Après la bataille de Bull Run, il avait déclaré au Président que « notre défaite était la pire et la meilleure des choses arrivées dans notre histoire : la pire en ce qu'elle était la plus grande calamité et honte présentes - la meilleure en ce qu'elle rendait inévitable la disparition de l'esclavage¹⁷⁰⁸ ». Le 1^{er} octobre, lors de la convention républicaine de l'Etat du Massachusetts, il avait pour la première fois établi un lien direct entre émancipation et pouvoir de guerre. Il le fit en se référant à John Quincy Adams, une figure politique majeure de la première moitié du 19^{ème} siècle. Adams exerça les fonctions d'ambassadeur en Europe, de sénateur, de ministre des Affaires étrangères sous la présidence Monroe (1817-1825) avant d'être élu président des Etats-Unis sous la bannière du Parti démocrate-républicain (1825-1829) et de revenir siéger sur les bancs de la Chambre des représentants jusqu'à sa mort en 1848. Devant la Chambre, en 1842, il avait défendu le principe qu'en cas de guerre, dans les Etats qui avaient une compétence exclusive sur l'esclavage, « non seulement le Président des Etats-Unis, mais également le Commandant de l'Armée, ont le pouvoir d'ordonner l'émancipation générale des esclaves¹⁷⁰⁹ ». Six ans plus tôt, il avait déjà soutenu l'idée

¹⁷⁰⁶ CWAL, 4, pp. 531-533.

¹⁷⁰⁷ Orville H. Browning to Abraham Lincoln, September 30, 1861, Abraham Lincoln Papers at the Library of Congress. Transcribed and Annotated by the Lincoln Studies Center, Knox College. Galesburg, Illinois. Browning faisait allusion à la proclamation d'émancipation rédigée par Frémont le 30 août 1861 (voir supra).

¹⁷⁰⁸ *The Selective Letters of Charles Sumner*, éd. Beverly Wilson Palmer, Boston, Northeastern University Press, 1990, vol. 2, p. 74.

¹⁷⁰⁹ Adams, John Quincy et al., *The Abolition of Slavery, the Right of the Government under the War Power*, Boston, R. F. Wallcut, 1862, p. 5.

qu'en cas de conflit, le Congrès avait toute compétence, au titre de ses pouvoirs de guerre, pour « intervenir dans l'institution de l'esclavage¹⁷¹⁰ ». L'émancipation, écrivit Sumner le 10 novembre 1861 à un ami, « doit être présentée comme une mesure résultant d'une nécessité de guerre et c'est ainsi que l'argument doit être défendu plutôt que de s'appuyer sur des considérations philanthropiques¹⁷¹¹ ». C'était l'argument, principal, repris par le commandant en chef huit mois plus tard pour justifier sa nouvelle politique.

Aucun document ne permet d'évaluer précisément l'influence spécifique que l'une ou l'autre de ces personnalités put tenir sur le ralliement de Lincoln au principe que ses pouvoirs de guerre lui donnaient la capacité juridique d'émanciper les esclaves en territoire ennemi. On peut être certain qu'il avait dû en retenir le principe dès l'été 1861 quand il lui fut exposé et réfléchir aux arguments qui le soutenaient jusqu'au moment où il décida de proclamer l'émancipation.

Légitimer l'émancipation par les pouvoirs de guerre reconnus au Président n'était donc pas une idée révolutionnaire. Il existait de plus des précédents historiques. En 1830, dans la guerre qui opposa les indiens séminoles au gouvernement des Etats-Unis, les généraux Taylor et Gaines refusèrent de restituer à leur maître les esclaves capturés pendant la campagne arguant qu'ils étaient des prisonniers de guerre. Comme le précise l'historien Burrus Carnahan, qui a posé les fondements légaux de la Proclamation : « En tant que proposition légale, la politique de Taylor a eu d'importantes implications dans la légitimation de la proclamation d'émancipation. Le général et le département de la Guerre considérèrent que les règles internationales de la guerre s'appliquaient aux droits de propriété privée établis par la loi d'un Etat, même si la guerre était un conflit interne plutôt qu'international¹⁷¹² ».

Le problème de Lincoln était de trouver le moyen de contourner la force juridique oblitérante que représentait la Constitution et d'inscrire l'émancipation dans le champ des pouvoirs que la loi lui reconnaissait en qualité de commandant en chef. Les lois de la guerre furent ce moyen grâce auquel l'émancipation revêtit une forme légale. C'est en se fondant sur elles que l'on assista au cours des conflits antérieurs (Révolution, 1812, Séminoles) à la libération des esclaves. Les hostilités entre l'Union et la Confédération ayant le caractère d'une guerre entre deux nations souveraines et non d'une insurrection, elles relevaient de ces lois.

Le 22 septembre 1862, le temps était venu de rendre publique la Proclamation. L'éclaircie militaire que Lincoln attendait avec impatience fut apportée par McClellan qui stoppa les armées confédérées

¹⁷¹⁰ *A Century of Lawmaking for a New Nation : U. S. Congressional Documents and Debates, 1774-1875*, Register of Debates, House of Representatives, 24th Congress, 1st Session, p. 4047.

¹⁷¹¹ Edward L. Pierce, *Memoir and Letters of Charles Sumner*, vol. 4, Boston, Roberts Brothers, 1893, p. 49.

¹⁷¹² Burrus M. Carnahan, "Military Necessity and the Emancipation Proclamation : Another Look at the Record", in *Lincoln Herald*, vol. 103, n° 1, printemps 2001, p. 28.

sur les rives de la rivière Antietam, Maryland, cinq jours plus tôt. Il ne s'agissait que d'une proclamation préliminaire. Le texte définitif ne devait entrer en vigueur qu'au 1^{er} janvier 1863. Pourquoi cette attente qui lui conférait davantage un caractère de menace que celui d'une décision définitivement arrêtée ? Des oripeaux d'hésitation habillaient-ils le commandant en chef, l'empêchant de prendre toutes les mesures indispensables qu'il plébiscitait pourtant ? Peut-être Lincoln n'avait-il pas perdu tout espoir, bien qu'il eût conscience qu'il fût très mince, que les Etats confédérés, effrayés par les conséquences d'une émancipation sur leur tissu économique et social, cessassent les hostilités dans ce délai de cent jours ? Ou encore, comme l'affirme Nadine F. Mompremier, fallait-il lier ce délai au fait que « Lincoln n'était pas prêt à émanciper les esclaves¹⁷¹³ » ? Pour appuyer sa thèse, l'historienne pointait les multiples arguties avancées par le Président pour limiter la portée de la loi. Pour Holzer, l'objectif recherché par Lincoln était de « préparer le pays à ce qui serait dans son esprit une révolution¹⁷¹⁴ ». A moins - c'est ce qu'affirme le professeur Finkelman - qu'il ne s'agissait de convaincre les forces conservatrices du Nord de l'inéluctabilité de l'émancipation¹⁷¹⁵. Les contemporains du Président, autant que les historiens, furent également condamnés aux conjectures. En tout cas, ce point expliquait les réactions critiques des abolitionnistes dans le Nord. « Le Président, se désolait Garrison, ne peut rien faire directement pour la liberté, mais seulement par circonlocution et report. Qu'il fut prompt à intervenir contre Frémont et Hunter !¹⁷¹⁶ ».

La proclamation préliminaire publiée, le Nord connut une période d'effervescence. Au cours des semaines suivantes, tout ce que le Pays comptait de plumes y alla de son commentaire partisan. Les républicains applaudissaient, louant une mesure de justice et d'humanité. Les abolitionnistes étaient partagés entre ceux qui y voyaient la fin programmée d'un système d'exploitation honni et ceux qui regrettaient que l'esclavage soit préservé dans les Etats loyaux. La Proclamation ne libérait en réalité aucun esclave. Ce qui fit écrire à Richard Henry Dana :

Il [le document] est bon pour les tribunes politiques et les rhétoriciens, mais je crains qu'il ne soit pas à la hauteur d'un homme d'Etat. [...] Il menace seulement de l'abolir [l'esclavage] dans les Etats qui persistent à être déloyaux - c'est-à-dire dans les Etats que nous ne pouvons conquérir et dans lesquels nous ne pouvons émanciper aucun esclave. L'esclavage demeure là où nous pouvons émanciper et la liberté là où nous ne le pouvons pas.¹⁷¹⁷

¹⁷¹³ Nadine F. Mompremier, "Emancipation and the Second Confiscation Act : Lincoln Had Other Ideas", in *Howard Law Journal*, vol. 57, Issue 1, Fall 2013, p. 175.

¹⁷¹⁴ Harold Holzer, *Emancipating Lincoln : The Proclamation in Text, Context, and Memory*, Cambridge, Harvard University Press, 2012, p. 36.

¹⁷¹⁵ Paul Finkelman, "From Union to Freedom", in *The New York Times*, 5 octobre 2012.

¹⁷¹⁶ *The Letters of William Lloyd Garrison : Let the Oppressed Go Free, 1861-1867, op. cit.*, pp. 114-115.

¹⁷¹⁷ Charles Francis Adams, *Richard Henry Dana : A Biography*, vol. 2, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1891, p. 263.

Les démocrates vitupéraient, dénonçant l'anti-constitutionnalité du document et l'encouragement donné aux noirs de se livrer à des massacres en toute impunité. Pour l'historien Louis P. Masur, auteur d'une étude consacrée aux cent jours qui séparaient les deux proclamations, préliminaire et définitive, une chose semblait acquise : « personne ne pouvait prédire dans quelle direction il [le texte préliminaire] partirait, ce que seraient ses conséquences ou... comment la situation évoluerait¹⁷¹⁸ ». Le commandant en chef ne resta pas insensible aux remarques qu'on lui adressait ou aux objections entendues par ses proches qui les lui rapportaient. Le texte préliminaire subit trois modifications majeures. La première touchait à la participation des personnes déclarées libres à la guerre : « ces personnes, si elles remplissent les conditions requises, pourront être admises dans le service armé des Etats-Unis et intégrées aux garnisons des forts, positions, bases et autres lieux militaires, ainsi qu'à l'équipage des vaisseaux de toutes sortes... ». Les deux points qui avaient suscité les critiques les plus vives - l'indemnisation des propriétaires demeurés loyaux à l'Union pour la perte de leurs esclaves et l'envoi dans une colonie des personnes d'origine africaine émancipées - disparurent lors de la rédaction finale.

On pourrait considérer la problématique de l'envoi dans une colonie des esclaves affranchis, soutenue par l'idée que l'égalité entre blancs et noirs était une chimère, étrangère à notre sujet. Nous affecterions de le reconnaître si elle ne mettait pas en lumière la complexité du commandant en chef, rendant plus que jamais vertueuse l'exigence de résister aux effets de halo qui faussent la perception du sujet et aux vérités prétendument acquises, de se libérer de l'emprise de la légende façonnée par les contemporains de Lincoln et entretenue par certains historiens de notre siècle et du précédent. Soulignons que dans l'esprit du Président, émanciper ne signifiait pas assimiler ou reconnaître la qualité de citoyens. La vision sociétale de Lincoln excluait le vivre-ensemble des deux races, blanche et noire. Il existait entre celles-ci un antagonisme indépassable. Le 14 août, il tint devant une délégation d'affranchis des propos qui s'inscrivaient dans la droite lignée de ceux qui composaient ses interventions publiques depuis une décennie.

Selon moi, votre race souffre de la plus grande injustice jamais infligée à un peuple. Mais même quand vous cesserez d'être des esclaves vous serez encore bien loin d'être sur un pied d'égalité avec la race blanche. [...] Allez là où vous êtes le mieux traités, vous serez toujours rejetés. Mon propos n'est pas d'en discuter mais il est de vous montrer que c'est un fait auquel il faut apporter réponse. [...] sans l'institution de l'esclavage et sans la race d'hommes de couleur qui lui sert d'origine, il n'y aurait pas de guerre. Mieux vaut donc que nous soyons séparés. Je sais qu'il y a parmi vous des hommes libres qui, même si cela pouvait améliorer leur sort, ne sont aussi disposés à quitter le pays que ceux qui, encore esclaves, pourraient, grâce à ce départ, obtenir leur liberté. Vous pouvez imaginer vivre à Washington ou ailleurs aux États-Unis le reste de votre existence, peut-être mieux que dans n'importe quel autre pays étranger, et vous

¹⁷¹⁸ Louis P. Masur, *Lincoln's Hundred Days : The Emancipation Proclamation and the War for the Union*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2012, p. 115.

pourriez ainsi arriver à la conclusion que l'idée d'aller dans un pays étranger ne vous concerne pas. C'est, sans vouloir être désobligeant, un point de vue extrêmement égoïste. [...] L'endroit auquel je songe est une colonie en Amérique centrale. [...] C'est pour toute personne un pays magnifique, disposant d'importantes ressources naturelles et, à cause de la similarité du climat avec celui de votre pays natal, adapté à votre constitution physique. [...] Je vous demande de réfléchir sérieusement à ma proposition en dépassant pour l'instant vos considérations personnelles, celles de votre race et de la nôtre et de la voir comme un bienfait pour l'humanité en cas de réussite.¹⁷¹⁹

Ces propos n'avaient rien d'incongru ni de neuf dans la bouche de Lincoln. Celui-ci était absolument étranger au nouveau mouvement abolitionniste qui s'était développé dans les années 1830 sur une plateforme revendicative axée sur le rejet de la colonisation, l'émancipation immédiate et l'égalité raciale. Sans doute fallait-il y avoir l'influence de Henry Clay, un Whig du Kentucky, propriétaire d'esclaves et membre jusqu'à sa mort en 1852 de la Société américaine de colonisation qui prônait le « rapatriement » des noirs libres sur la « terre de leurs ancêtres ». Les motivations de la Société étaient plurielles et contradictoires, elles reflétaient la diversité socio-culturelle et politique de ses membres puisqu'abolitionnistes et propriétaires d'esclaves s'y côtoyaient¹⁷²⁰. Clay incarnait pour Lincoln, qui lui vouait une profonde admiration, une sorte d'idéal politique. Dans le débat qui l'opposait à l'été 1858 à Douglas pour l'investiture du Parti républicain, le futur président le cita à pas moins de quarante reprises¹⁷²¹. Au cours d'une de ces joutes oratoires Lincoln disait :

[...] Je n'ai pas le dessein de toucher, directement ou indirectement, à l'institution de l'esclavage dans les Etats où il existe. [...] Je n'ai pas non plus l'intention d'instituer une égalité politique et sociale entre les races blanche et noire. Il existe une différence physique entre elles, qui à mon sens leur interdira à jamais de vivre ensemble sur un pied de parfaite égalité et, dans la mesure où cette différence se présente comme une nécessité, je suis... en faveur de la race à laquelle j'appartiens, laquelle occupe une position supérieure.¹⁷²²

Que Clay jouât un rôle déterminant dans la formation intellectuelle du jeune Lincoln et cristallisât son attachement au principe de colonisation est une évidence. Lincoln était un homme de son temps, il avait, à l'instar d'une majorité de ses compatriotes, de puissants préjugés à l'encontre de ceux qu'il appelait le plus fréquemment les « nègres ». Analyser ses propos à l'aune des valeurs d'égalité qui dominent nos sociétés modernes pour brosser de lui le portrait d'un raciste n'aurait aucun sens.

Longtemps prévalut la thèse que la Proclamation avait mis un terme à l'idée de colonisation des gens de couleurs envisagée comme un mode d'accompagnement de l'émancipation. Lincoln aurait

¹⁷¹⁹ CWAL, 5, pp. 370-375.

¹⁷²⁰ Eric Burin, *Slavery and the Peculiar Solution : A History of the American Colonization Society*, Gainesville, University Press of Florida, 2005, p. 2.

¹⁷²¹ Eric Foner, *The Fiery Trial, op. cit.*, p. 18.

¹⁷²² CWAL, 3, p. 16. Propos tenus le 21 août 1858 lors du premier débat contre le démocrate Douglas.

cessé de soutenir sa mise en œuvre au 1^{er} janvier ou, au plus tard, au printemps 1863¹⁷²³. Toute évocation de la colonisation aurait disparu progressivement de la sphère publique et du vocabulaire présidentiel sous l'effet conjugué de la perte d'influence des Etats frontières dans la stratégie de l'Union et, plus important, de l'incorporation des noirs qui favorisa l'inscription dans l'esprit de Lincoln d'une corrélation, en guise de reconnaissance, entre le tribut du sang donné et l'accès à la citoyenneté et aux droits politiques associés. Dans le dernier discours public donné de son vivant, le 11 avril 1865, Lincoln regrettait d'ailleurs que le droit de vote ne fût pas accordé par le nouveau gouvernement formé en Louisiane aux hommes de couleurs et à ceux, sans distinction de race, qui combattirent pour l'Union¹⁷²⁴. Ce regret aux accents de plaidoyer symboliserait l'évolution de Lincoln vers la reconnaissance et l'acceptation d'une société biraciale.

Il existait bien une ombre pour assombrir cette thèse officielle mais les historiens la tinrent pour fantaisiste. Dans ses mémoires publiés en 1892, le général Butler racontait que Lincoln l'entretint trois jours avant son assassinat de sa crainte que le Sud ne soit frappé par une « guerre raciale » et lui demanda de réfléchir à la question de savoir « si les nègres pouvaient être déplacés en dehors du pays¹⁷²⁵ ». Pour les historiens, il n'existait aucune preuve objective de la réalité de cette rencontre qui devait être considérée comme le fruit des élucubrations de Butler, de son sens de l'exagération ou d'une mémoire faillible. Le témoignage de Butler connut une spectaculaire réhabilitation en 2008, quand l'historien Phillip Magness apporta une preuve épistolaire signée du secrétaire de Lincoln, John Hay, attestant de l'existence de cette audience privée¹⁷²⁶. Si l'on tient pour véridique le souvenir de Butler - rien ne permet d'ailleurs de le frapper de suspicion - il faut accepter que par un raisonnement analytique, et non par des biais psychologiques, Lincoln était capable de complexité. Le silence observé par Lincoln au sujet de la colonisation n'aurait été qu'un artifice visant à se protéger de la controverse, car en réalité il s'était rapproché en secret des autorités diplomatiques britanniques pour trouver une terre de peuplement dans les Caraïbes pour les noirs et avait nommé un agent chargé de préparer l'opération, John Mitchell¹⁷²⁷.

La Proclamation entrait dans la catégorie des mesures de guerre. En plus d'être présentée comme telle, les fondements juridiques retenus par son auteur et le périmètre d'application du texte en attestaient. En premier lieu, Lincoln agit en sa qualité de commandant en chef, autorisé, selon sa

¹⁷²³ Les historiens souscrivant à cette thèse sont si nombreux que nous ne pouvons tous les nommer. Parmi les plus reconnus citons, Vorenberg, Neely, McPherson, Foner, Oates.

¹⁷²⁴ CWAL, 8, p. 403.

¹⁷²⁵ Benjamin F. Butler, *Butler's Book*, op. cit., p. 903.

¹⁷²⁶ Phillip W. Magness, "Benjamin Butler's Colonization Testimony Reevaluated", in *Journal of the Abraham Lincoln Association*, vol. 29, hiver 2008, pp. 1-28. La lettre figure sur le site internet de l'auteur, philmagness.com.

¹⁷²⁷ Phillip W. Magness, Sebastien N. Page, *Colonization After Emancipation : Lincoln and the Movement for Black Resettlement*, Columbia, University of Missouri Press, 2011, p. viii.

propre lecture de la Constitution, à prendre toutes les mesures nécessaires pour mettre un terme à la rébellion. « La proclamation n'a de justification constitutionnelle et légale qu'en qualité de mesure de guerre », souligna-t-il à Salmon Chase, avant de poursuivre que s'il n'avait agi que guidé par des considérations morales et des questions d'opportunités politiques, cela revenait à se détourner de la Constitution et des lois et à verser dans le « domaine infini de l'absolutisme¹⁷²⁸ ». En août 1863, Lincoln fut invité à donner un discours à Springfield, dans l'Illinois, là où deux mois plus tôt l'opposition démocrate avait appelé devant plusieurs dizaines de milliers de personnes à cesser les hostilités et à définir les termes de la paix. Retenu par ses obligations, il ne put se déplacer et fit lire une missive par son ami James C. Conkling. Il revenait sur la légitimation et la légalité de sa proclamation : « Je pense qu'en temps de guerre, la Constitution confère au commandant en chef le pouvoir de recourir aux lois de la guerre ». Les lignes suivantes développaient dans un style simple, direct et aussi chargé d'émotion les raisons de sa politique d'émancipation et d'enrôlement des hommes de couleur. Par sa virtuosité d'écriture, merveille de férocité politique, il voulait emporter l'adhésion de l'auditoire (la lettre de Lincoln était lue) en le forçant à s'incliner devant la logique de son raisonnement, autant que repousser au néant les arguments de ses opposants. Après des mois de revers qui livrèrent l'exécutif à bien des tourments, les victoires de Gettysburg et Vicksburg avaient éclairci l'horizon militaire de l'Union. La confiance était revenue. En août 1863, Lincoln avait rassemblé une force intérieure nouvelle. Il s'autorisait à écrire avec l'assurance du vainqueur qui pensait voir la guerre vivre ses dernières convulsions. Il moralisait, sa plaidoirie courtisait parfois la facilité mais sans jamais offenser un certain talent comme dans ce passage sur les soldats noirs : « Vous dites que vous ne combattrez pas pour libérer les nègres. Certains d'entre eux semblent vouloir se battre pour vous ; mais peu importe... S'ils risquent leur vie pour nous, ils doivent être poussés par la plus forte motivation - même par la promesse de la liberté. Et la promesse faite, elle doit être tenue ». ¹⁷²⁹

Les limites géographiques au sein desquelles l'émancipation produisait ses effets confirmait le fondement militaire de la Proclamation : c'est dans les Etats esclavagistes en guerre contre l'Union que les personnes détenues comme esclaves accèderaient à la liberté (Arkansas, Texas, Louisiane, Mississippi, Alabama, Floride, Caroline du sud, Caroline du nord, Virginie). Dans les Etats frontières où Lincoln reconnaissait que ses pouvoirs de guerre ne pouvaient s'appliquer et dans les comtés pacifiés de la Confédération occupés par les troupes fédérales, la proclamation était sans effet, l'institution particulière n'y était pas remise en cause. Le Tennessee, dont une large partie du territoire était aux mains des confédérés, n'était pas cité dans la proclamation. Officiellement le gouvernement

¹⁷²⁸ CWAL, 6, pp. 428-429.

¹⁷²⁹ *Ibid.*, pp. 406-410.

continua de reconnaître juridiquement l'existence de l'esclavage pour obtenir, autant que faire se peut, la coopération des propriétaires avec le gouverneur militaire de l'Union. Ce ne fut qu'en 1864 que l'institution particulière fut sérieusement attaquée et détruite. Dans les Etats du Missouri et du Kentucky où le nombre de propriétaires pro-gouvernementaux était important, ainsi que dans le Delaware, l'abolition ne fut effective qu'en 1865.

On trouve également des indices probants de la nature militaire de la Proclamation dans l'étude des réactions du commandant en chef à l'action des parlementaires dans le domaine de l'abolition de l'esclavage qui, il faut en convenir, contrastait avec l'approche présidentielle tout en prudence, sinon timorée. L'action législative fut importante mais éclipsée par l'édit d'émancipation. Sur la question de l'esclavage on observa une divergence d'approche entre l'exécutif et le législatif et une absence flagrante de coopération. Or, dans un régime d'essence présidentiel, bâti sur une stricte séparation des pouvoirs, où le Président ne peut dissoudre le Congrès et ne peut être par lui renvoyé, la collaboration entre ces deux protagonistes constituait un mode de fonctionnement naturel, indispensable pour que l'action de l'Etat puisse se développer, tiré par un équipage solidaire. Les frictions furent nombreuses mais n'entamèrent pas la vitalité de la réflexion du corps législatif.

Les parlementaires avaient, avant Lincoln, fait entrer les esclaves sur la voie de l'émancipation. Leur activité avait effectivement produit plusieurs règles de droit qui constituaient autant de coups portés à l'institution servile. Le 6 août 1861 le Congrès vota une loi portant « confiscation des biens utilisés à des fins insurrectionnelles » qui contenait également « une confiscation des esclaves qui était dans les faits l'équivalent d'un décret d'émancipation rigoureusement élaboré¹⁷³⁰ ». Cette loi reconnaissait implicitement la dimension militaire de l'usage des esclaves dans le Sud et liait leur liberté au progrès des armées fédérales dans les territoires sécessionnistes - comme la proclamation d'émancipation.

Plusieurs exemples illustrèrent la façon dont le commandant en chef refusa de reconnaître la prééminence du Législatif car elle menaçait le fragile équilibre géopolitique qu'il s'efforçait de maintenir en gardant les Etats frontaliers dans le giron de l'Union. Quelques jours après le vote de la première loi de confiscation, le ministre de la Guerre apporta en urgence une limite à ses dispositions. La loi ne précisant pas le champ d'application géographique du texte, le risque était réel que les Etats frontières se sentissent visés et reconsidérassent leur allégeance à l'Union. Dans une missive au général Butler, à la tête du Département de la Virginie, il insista sur la nécessité de respecter les droits des maîtres loyaux à l'Union :

¹⁷³⁰ Robert Fabrikant, "Emancipation and the Proclamation : Of Contrabands, Congress, and Lincoln", in *Howard Law Journal*, vol. 57, issue 1, fall 2013, p. 11.

Vous veillerez cependant à ne pas autoriser ni permettre quelque ingérence que ce soit des troupes placées sous votre commandement avec les domestiques de ces paisibles citoyens dans leur maison ou sur leur domaine, à n'encourager d'aucune manière ces domestiques à quitter le service légal de leurs maîtres, à ne pas empêcher le retour volontaire de tout fugitif au service auquel il pourrait avoir échappé sauf dans le cas où la sécurité publique l'exigerait.¹⁷³¹

Les deux chambres votèrent pour une abolition de l'esclavage dans le District de Columbia en avril 1862. Certes Lincoln ratifia la loi, mais c'est au terme d'un rapport de force. L'attitude du commandant en chef était en opposition avec le vote des parlementaires. Il réitérait sa position militant pour une émancipation progressive accompagnée d'une compensation financière pour les maîtres loyalistes et de la colonisation (une prime de 100\$ était promise pour toute personne fraîchement libérée qui acceptait d'émigrer). Il se réjouit que ces deux points fussent inscrits dans la loi. Lincoln avait pourtant déclaré le 15 décembre 1860 que l'abolition de l'esclavage dans la capitale n'entraînait pas dans ses vues et que s'il la proposait le Congrès ne s'y montrerait pas favorable¹⁷³². Quelques mois plus tard, la composition des deux chambres avait pris une coloration politique différente. Les élus des Etats sécessionnistes avaient quitté les bancs du Congrès et les Républicains radicaux, abolitionnistes, donnaient le ton à l'action parlementaire. La loi fut introduite par Henry Wilson du Massachusetts, et non par Lincoln dont aucune source connue ne permet d'affirmer qu'il ait influé sur les débats. Ses propos tenus donnaient un crédit supplémentaire à la thèse selon laquelle l'émancipation ne pouvait répondre pour le commandant en chef à des considérations purement philanthropiques, elle s'insérait dans une dimension géostratégique qui faisait des Etats frontières une pièce fondamentale :

L'abolition de l'esclavage dans le District me met légèrement mal à l'aise, non que je sois mécontent de le voir aboli, mais en raison du moment et de la manière de le faire. Je préférerais de loin qu'un ou plusieurs des Etats-frontières aillent rapidement d'eux même en ce sens ; mais si cela ne peut se faire dans un délai raisonnable j'aimerais que la loi intègre trois dispositions - la progressivité, la compensation, la consultation populaire - dont je m'entreprendrai avec les membres du Congrès quand ils me solliciteront.¹⁷³³

La seconde loi sur la confiscation, votée le 17 juillet 1862, allait plus loin que la précédente. Quatre articles sur quatorze étaient consacrés à l'émancipation. Tout esclave ayant trouvé refuge ou se trouvant derrière les lignes de l'Union serait considéré comme prisonnier de guerre et à jamais libre, et plus jamais ne retournerait à l'état d'esclave. Sur un plan militaire la portée de la loi était considérable, elle autorisait le Président à engager les noirs en proportion qu'il jugerait utile et de la manière la plus appropriée pour abattre la rébellion. Lincoln accueillit le document avec réserve. Il

¹⁷³¹ *Private and Official Correspondence of Gen. Benjamin F. Butler, op. cit.*, vol. I, p. 203.

¹⁷³² CWAL, 4, pp. 151-152.

¹⁷³³ *Ibid.*, 5, p. 169.

adhérait à plusieurs points de la loi mais fit savoir plusieurs objections sous la forme d'un veto : l'incapacité juridique du Congrès à décider en lieu et place des Etats ; l'anti-constitutionalité des dispositions relatives au crime de trahison qui prévoyaient la déchéance des rebelles coupables au-delà de leur vivant. Ce ne fut qu'après que le Congrès eut passé, à la demande de Lincoln, une résolution tenant compte de ses objections que celui-ci signa la loi. Les parlementaires regardèrent la demande présidentielle comme une provocation et en signe de protestation la Chambre des représentants refusa d'imprimer des copies supplémentaires du message de Lincoln ; quant au Sénat il ne l'imprima pas du tout¹⁷³⁴.

Le Congrès introduisit dans la loi une disposition sans précédent en autorisant les personnes d'ascendance africaine à s'enrôler dans tout service de l'armée de terre et de la marine - cette dernière accueillait en réalité les hommes de couleur depuis le début de la guerre sur ses bateaux en qualité, le plus souvent, de « pompiers, chargeurs de charbon, cuisiniers et garçons de cabine¹⁷³⁵ ». Sur terre, leur fonction était réduite à des missions subalternes de logistique, comme la construction d'ouvrages défensifs, de maintenance ou d'intendance. Il n'était pas encore prévu de les armer et d'en faire des soldats, c'est-à-dire les égaux des blancs. Les préjugés sur leurs capacités réelles à pouvoir s'illustrer au combat étaient encore tenaces et, surtout, les doter de moyens de tuer des blancs heurtait les consciences. Leur paie était inférieure à celle des blancs, 10 \$ par mois. En récompense de leur service et au terme de celui-ci, ils seraient libres à jamais ainsi que leur mère, leur femme et leur(s) enfant(s)¹⁷³⁶. L'enrôlement des noirs dans les armées de l'Union, étroitement corrélé à la politique d'émancipation, au Militia Act et à la deuxième loi de confiscation, avait divisé le commandement pendant de nombreux mois.

2) Le commandement nordiste, l'enrôlement des noirs et l'émancipation : entre adhésion franche, pragmatisme et faux-semblant.

a - L'enrôlement des noirs : une friction dans le commandement.

La possibilité juridique donnée au commandant en chef de recourir à l'armement des noirs ne fit pas pour autant spontanément tomber ses réserves. Lincoln ne matérialisa pas l'autorisation donnée par les parlementaires. La prudence restait chevillée à ses décisions. On la retrouvait dans l'instruction du 22 juillet 1862 portée à la connaissance des commandants militaires occupant le territoire

¹⁷³⁴ Eric Foner, *The Fiery Trial*, op. cit., p. 216.

¹⁷³⁵ James McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 615.

¹⁷³⁶ *The Congressional Globe : Containing the Debates and Proceedings of the Second Session of the Thirty-Seventh Congress*, Washington, 1862, p. 3321.

confédéré et les autorisant à incorporer les esclaves comme ouvriers salariés¹⁷³⁷. Une prudence poussée à son paroxysme si l'on considère qu'elle ne mentionne même pas le principe de liberté pour ces esclaves. Sa position était commune à celle de la grande majorité de la population des Etats libres pétrie de puissants préjugés contre les noirs - au nombre de 200 000 - et pour laquelle l'idée de mettre un fusil entre leurs mains était considérée comme une « abomination¹⁷³⁸ » : c'était faire courir le risque aux civils blancs d'être la cible de massacres en cas de soulèvement. La règle qui pouvait servir de doctrine aux généraux avait été posée par le ministre de la Guerre en octobre 1861 dans un courrier adressé au général Sherman à la tête d'une expédition sur les côtes de la Caroline du Sud : il était autorisé à affecter les esclaves volontaires dans les structures de l'armée (escouades, compagnies...) et à les armer en cas de « circonstances particulières », mais interdiction lui été faite de faire usage de cet armement pour des actions militaires ; de plus le texte prévoyait que tout personne rejoignant les lignes nordistes pour offrir ses services au gouvernement serait libérée de sa condition servile sauf s'il en décidait autrement¹⁷³⁹. Cette version était en réalité celle du commandant en chef. Pour les avoir trouvés trop libéraux et inopportuns, Lincoln avait rectifié les termes initiaux de la missive ministérielle. Il avait ajouté l'épithète « particulière » à la substantive « circonstance » et une mention stipulant qu'il ne s'agissait pas d'armer les noirs de manière générale en vue d'activités militaires¹⁷⁴⁰ ». Quelques semaines plus tard, le 9 novembre, le ministre eut l'occasion de préciser la position officielle du gouvernement au général Miller : « [...] les ordres... autorisent l'armement des personnes de couleur uniquement en cas d'extrême urgence et non dans le cadre d'un enrôlement régulier pour un service militaire¹⁷⁴¹ ».

L'idée d'armer les noirs connut une tentative de concrétisation avec le ministre de la Guerre Cameron. On se souvient que pour s'être laissé convaincre par Stanton d'adopter le principe d'armer les esclaves dans son rapport annuel de décembre 1861, il fut remercié par le Président quelques semaines plus tard. Un nouvel essai fut l'œuvre du général David Hunter en avril 1862. Celui-ci avait pris ses fonctions à la tête du Département du sud (une bande côtière s'étendant de Saint Augustine en Floride à North Edisto Inlet en Caroline du Sud) le 30 mars. Le général n'avait rien d'un procrastinateur, il rêvait d'action. Aussitôt nommé, il réclama à son ministre de tutelle une division pour s'emparer de Fort Sumter et faire flotter le drapeau de l'Union sur la place forte « le jour anniversaire de sa reddition¹⁷⁴² ». Elle lui fut refusée. Lors de sa prise de commandement, Hunter fut

¹⁷³⁷ O.R., série 3, 2, p. 397.

¹⁷³⁸ Howard C. Westwood, *Black Troops White Commanders and Freemen During the Civil War*, Carbondale, Southern Illinois Press, 1992, p. 1.

¹⁷³⁹ O.R., 6, p. 176.

¹⁷⁴⁰ *Idem.*

¹⁷⁴¹ O.R., série 3, 1, p. 626.

¹⁷⁴² O.R., 6, p. 254.

frappé par le nombre d'esclaves rassemblés à l'intérieur de ses lignes et acquis à l'Union. Il y vit l'opportunité, au terme d'une procédure d'enrôlement, de gonfler substantiellement ses effectifs. A son goût, il disposait avec 17 000 hommes de trop peu d'effectifs pour tirer avantage de la situation et frapper l'ennemi. De plus, le contexte militaire rendait illusoire la possibilité d'être renforcé. Il demanda en conséquence à pouvoir « armer les hommes loyaux » disponibles dans son espace de commandement et, pour les distinguer des troupes régulières, de recevoir « 50 000 paires de pantalons rouge¹⁷⁴³ ». Sous la plume de Hunter l'emploi des mots « hommes loyaux » était une simple argutie sémantique, ils désignaient les personnes de race noire qui se trouvaient par milliers derrière les lignes nordistes. Le silence de Washington ne troubla pas Hunter outre mesure. Méthodiquement, il poursuivit sa politique de recrutement avec, il faut le dire, un succès médiocre. La faute en revenait surtout aux vertus de la liberté à laquelle les noirs goûtaient. Ceux-ci pressentaient qu'ils ne trouveraient guère d'attrait aux rigueurs et aux dangers de la vie militaire.

Fallait-il considérer la proclamation de Hunter comme un instrument psychologique, propre à susciter dans la population noire reconnaissante de la liberté reçue un élan en faveur d'un service militaire ? Il est peu probable que le commandant la conçut comme tel mais plus sûrement comme une conséquence possible et espérée. Le jour même, afin d'accompagner sa décision prise la veille « de lever deux régiments [de noirs] encadrés par les plus brillants et énergiques de nos sous-officiers¹⁷⁴⁴ », il ordonna « d'envoyer immédiatement aux quartiers-généraux et sous surveillance, tous les nègres valides en état de porter une arme¹⁷⁴⁵ ». L'ordre avait été pris sans concertation avec les autorités ou les subordonnés. Il trahissait un acte péremptoire et aux termes ambigus si bien que beaucoup comprirent, et au premier chef les intéressés, qu'il s'agissait d'un enrôlement forcé. Des scènes de panique se déroulèrent sur les plantations, les noirs qui ne s'étaient pas sauvés furent envoyés dans les camps militaires sous bonne escorte. Même si Hunter précisa que seuls les volontaires seraient incorporés, l'histoire laissa des traces dans la communauté noire.

L'organisation du premier régiment noir, le 1^{er} des Volontaires de la Caroline du Sud, se poursuivit illégalement sans que Stanton ou Lincoln en fût informé. C'est dans la deuxième semaine de juin, quand la multiplication des indices imposa l'évidence qu'un régiment d'esclaves fugitifs avait été constitué par Hunter et qu'une résolution fut adoptée par le Congrès portant sur la question de l'existence du dit régiment, que le ministère réclama des explications au général. Hunter se fendit d'une réponse qui mariait ironie, impertinence et provocation déplacées. Aucun régiment composé « d'esclaves fugitifs », assura-t-il, n'avait été formé, mais un « magnifique régiment d'individus dont

¹⁷⁴³ *Ibid.*, p. 264.

¹⁷⁴⁴ O.R., série 3, 2, p. 30.

¹⁷⁴⁵ *Ibid.*, p. 31.

les maîtres étaient des “rebelles fugitifs”... travaillant avec une remarquable application afin d’être dans les meilleures dispositions pour lancer une poursuite complète et efficace contre leurs propriétaires, éphémères et traîtres ». Et de prendre des accents laudateurs, artifice au demeurant dérisoire, pour convaincre Washington du bien-fondé de sa décision : « Ils sont sérieux, dociles, attentifs et pleins d’enthousiasme, faisant preuve d’importantes aptitudes naturelles pour apprendre les devoirs du soldat. Ils sont impatients, au-delà de toute chose, d’aller sur le terrain et d’être menés au combat¹⁷⁴⁶ ». La vérité n’était pas de la même encre. Sans solde - le régiment n’ayant pas d’existence légale -, moqués par leurs coreligionnaires blancs, conscients que les conditions de leurs frères affectés à des missions non militaires étaient de loin plus enviables, les soldats noirs désertèrent en grand nombre. L’inéluctable intervint le 10 août : Hunter prit la décision de dissoudre ce qui restait du régiment¹⁷⁴⁷.

Hunter renouvela cette même intention en juillet 1862. Réfugiée à Harrison Landing après son échec devant Richmond, l’Armée du Potomac demandait à être renforcée. Le général dut ainsi se séparer de six régiments. L’affaiblissement de ses forces le confronta à une « nécessité militaire » qu’il traduisit par une demande à pouvoir rassembler dans l’infanterie tous « les hommes loyaux » à sa disposition. Même si, comme en avril, ils n’étaient pas explicitement nommés, les hommes de couleur étaient désignés. Lincoln ne put cette fois ignorer la demande qui fut abordée lors d’une réunion de cabinet le 21 juillet et débattue le lendemain. Le commandant en chef était isolé, l’ensemble de ses ministres était favorable aux vues de Hunter. Comme il le fit quelques mois plus tôt avec Frémont, Lincoln désavoua la requête de son général. Il était partisan d’une émancipation progressive et avait fait savoir trois semaines plus tôt que le fait d’armer les noirs « produirait un mécontentement dangereux et fatal dans notre armée et causerait plus de tort que de bien¹⁷⁴⁸ ». Il donna néanmoins à Chase, ce jour-là, le sentiment que les noirs pouvaient être armés par les commandants de Départements à la condition qu’ils le fussent à des fins strictement défensives¹⁷⁴⁹.

Le général Saxton connut le succès. Il avait été nommé en juin 1862 gouverneur militaire de Port Royal, une des nombreuses îles dressées devant les côtes de la Caroline du Sud et spécialisée dans la culture du coton. Après sa conquête par les fédéraux à l’automne 1861, le gouvernement, avec le concours de groupes philanthropiques, y lança une expérimentation ayant pour objectif de créer les conditions structurelles afin de permettre à la population anciennement servile, environ 10 000 âmes, de se confronter à un système de travail libre avec le statut, dans un premier temps, de contrebande

¹⁷⁴⁶ *Ibid.*, p. 198.

¹⁷⁴⁷ *Ibid.*, p. 346.

¹⁷⁴⁸ *The Diary of Orville Hickman Browning, op. cit.*, vol. 1, p. 555.

¹⁷⁴⁹ *Inside Lincoln’s Cabinet, op. cit.*, pp. 99-100.

de guerre. La multiplicité des acteurs (enseignants, docteurs, pasteurs, spéculateurs, affairistes) et leurs intérêts divergents minèrent les bonnes intentions initiales et vouèrent cette première expérience de liberté à un échec relatif¹⁷⁵⁰.

A la différence de Hunter, Saxton soigna la forme, délaissant la démarche autoritaire ou arbitraire pour développer une approche argumentée, en adéquation avec les réserves formulées par Lincoln. On trouve tout d'abord dans sa justification d'armer 5 000 esclaves une dimension défensive indispensable pour recueillir l'adhésion de l'exécutif :

Le long des côtes occupées par nos forces, à l'exception d'un ou deux points, les personnes vivent dans la hantise d'être attaquées par leurs maîtres, de la main desquels ils n'attendent aucune pitié. Cette peur affecte plus ou moins leur travail individuel, de même qu'elle paralyse leurs efforts pour une meilleure intégration sociale et morale. La rébellion serait sérieusement affaiblie si des milliers d'esclaves et leurs familles échappaient à leurs propriétaires et si ces hommes armés, judicieusement postés, leur apportaient la garantie supplémentaire de ne pas retomber en esclavage.¹⁷⁵¹

De plus, Saxton parlait d'enrôler ces hommes comme « ouvriers agricoles » et non en qualité de soldats recrutés à des fins militaires. Cette différence a été, nous le pensons, déterminante pour faire valider son approche et emporter l'aval du gouvernement. Notons qu'à l'inverse de Weitzel, il identifiait les esclaves et non les blancs comme cible de potentielles violences. Considérant que les termes de la missive ne se trouvaient pas en faute avec le point de vue présidentiel, Stanton y répondit favorablement le 25 août. Pour bien marquer l'implication de l'exécutif dans cet aggiornamento, le ministre ne se contentait pas d'accompagner l'entreprise par une autorisation de principe, il couvrait le général par la remise spécifique d'une instruction¹⁷⁵². L'accord du ministre, le premier qui fut officiellement donné, était accompagné d'une mention manuscrite qui marquait une volonté de donner une publicité la plus discrète possible à ces recrutements. Preuve que les résistances psychologiques étaient toujours tenaces et ancrées dans les esprits : « Cela ne doit pas se faire au grand jour car l'opinion publique n'est pas encore prête¹⁷⁵³ ». Une réalité confirmée par le colonel Thomas Higginson. Ce belliciste et admirateur inconditionnel de John Brown avait été appelé par Saxton le 5 novembre pour commander le 1^{er} Régiment de volontaires de la Caroline du Sud. Dans ses mémoires qui sont un éloge vibrant des soldats noirs, parés de vertus qui faisaient d'eux des combattants d'exception, il témoigna : « Le sentiment dominant dans l'opinion publique était hostile

¹⁷⁵⁰ Willie Lee Rose, *Rehearsal for Reconstruction : The Port Royal Experiment*, New York, The Bobbs-Merrill Company, 1964 ; Kevin Dougherty, *The Port Royal Experiment : A Case Study in Development*, Jackson, The University Press of Mississippi, 2014.

¹⁷⁵¹ O.R., 14, p. 375.

¹⁷⁵² *Ibid.*, pp. 377-378.

¹⁷⁵³ Cité par Eric Foner, *The Fiery Trial*, *op. cit.*, p. 230.

à des tels essais ; le gouvernement restait très timoré pour une expérimentation et le temps ne paraissait pas être venu pour que celle-ci voit vraiment le jour¹⁷⁵⁴ ». Parmi les officiers supérieurs, ils étaient un nombre croissant à croire que l'enrôlement des noirs devait entrer dans la stratégie de guerre contre la Confédération. C'était là encore la conviction de Higginson, exprimée en février 1863 : « Plus aucun officier de ce régiment ne doute aujourd'hui que c'est dans l'emploi illimité des troupes noires que repose la clé du succès dans la poursuite de la guerre. Leur supériorité provient du simple fait qu'elles connaissent le pays, ce qui n'est pas le cas des troupes blanches, et, de plus, elles présentent des spécificités de comportement, une disposition d'esprit et une énergie qui n'appartiennent qu'à elles¹⁷⁵⁵ ».

La question de l'enrôlement causa également de profondes turbulences au sein du commandement dans la région sudiste nouvellement conquise de La Nouvelle-Orléans. Elle mit en opposition les généraux Butler et Phelps. La ville avait été enlevée par l'Union le 1^{er} mai 1862 après un intense bombardement de ses forteresses par la Marine. La plus grande ville du Sud fut investie et ses alentours furent sécurisés par 14 000 tunique bleues sous le commandement de Butler. La présence du général avait été le vœu de Lincoln : son appartenance au parti démocrate pouvait être de nature à rassurer la population et à la convaincre pacifiquement de revenir dans l'Union. Ce calcul s'avéra erroné. Dans cet Etat du Sud profond, les pratiques esclavagistes étaient plus dures que dans les Etats septentrionaux. Le contact avec les populations noires déclencha parmi la troupe une prise de conscience. Beaucoup de soldats abandonnèrent leurs préjugés. Chez d'autres, le sentiment abolitionniste préexistant fut renforcé et devint acharné. C'était le cas du général John W. Phelps, commandant du camp Parapet au nord de la Nouvelle Orléans, qui brossa un tableau indigné de la situation :

Les esclaves fugitifs commencèrent à affluer en masse vers nos lignes. Certains arrivèrent couverts de chaînes et de pièces métalliques barbares ou avec des blessures par balle sanguinolentes ; beaucoup portaient des marques profondes de fouet et tous se plaignaient de la disparition de leurs droits moraux. Ils venaient principalement du Maryland, de la Virginie, de la Caroline du Sud et étaient des personnes croyantes habituées dans le passé à de meilleurs traitements que ceux qu'ils subissaient ici.¹⁷⁵⁶

Phelps considérait que le sujet ne méritait pas l'arbitrage de ses supérieurs et décida de ne pas restituer les esclaves à leurs maîtres. Que ceux-ci fussent des unionistes reconnus ne changeait rien à l'affaire. Le camp Parapet devint un sanctuaire pour les noirs fugitifs. Gouverné par un dogmatisme incorrigible, le général n'en était pas à son coup d'essai. C'était un récidiviste. Il s'était distingué le

¹⁷⁵⁴ Thomas Wentworth Higginson, *Army Life in a Black Regiment*, Boston, Fields, Osgood, & Co., 1870, p. 2.

¹⁷⁵⁵ O.R., 14, p. 198.

¹⁷⁵⁶ James Parton, *General Butler in New Orleans*, New York, Mason Brothers, 1864, pp. 495-496.

4 décembre 1861 avec sa « proclamation aux citoyens loyaux du sud-ouest », un brûlot anti-esclavagiste digne des propagandistes les plus affirmés. En déclarant que les Etats esclavagistes étaient par leur seule existence « une violation de la Constitution » et qu'ils devaient procéder à l'abolition du travail servile au nom des « plus hautes obligations d'honneur et de moralité¹⁷⁵⁷ », Phelps était, si l'on considère les positions courageusement adoptées par les généraux à cette époque, dans une exception de radicalité. Que l'on se battît pour un but autre que la destruction de l'esclavage était jugé, par cet esprit peu disposé à supporter la contradiction, comme une stupidité. Du haut commandement et, en premier lieu, de Lincoln ne parvint aucune réaction. Pourtant l'on sait que Butler, séduit par l'argumentation, avait transmis le texte de son subalterne au gouvernement en précisant qu'il n'avait aucune responsabilité dans ce texte mais que « sa formulation claire et précise » méritait l'attention¹⁷⁵⁸. A titre d'explication, on peut supputer que le rayonnement opérationnel de Phelps était trop limité pour que sa proclamation eut une résonance nationale. D'autres n'étaient pas enclins à rester inertes. Des officiers volontaires de son entourage condamnèrent les propos et démissionnèrent. Quant à David Porter, il le qualifia laconiquement de « fou » devant être « relevé de ses fonctions sur le champ¹⁷⁵⁹ ». L'affrontement avec Butler était inévitable.

Le général Butler avait conscience que les réalités politiques, économiques, sociales et démographiques de la Nouvelle Orléans différaient sensiblement de celles rencontrées à Fort Monroe. La question des esclaves ne pouvait être réglée, cette fois, par une « épigramme¹⁷⁶⁰ ». Les contrebandes de guerre ne se limiteraient pas dans la région à quelques centaines d'unités mais à plusieurs dizaines de milliers. La perspective de voir les forces fédérales débordées par un flot d'esclaves était réelle, comme était inéluctable celle que s'installa une situation extrêmement chaotique sur le plan logistique et sanitaire, surtout si en période de récolte les champs étaient désertés par leur habituelle main d'œuvre. La situation de l'officier était également compliquée par l'absence d'une politique de gestion des esclaves fugitifs parfaitement définie par l'exécutif. La seule certitude juridique était l'interdiction posée par la loi du 13 mars de les renvoyer à leur maître. La tentation de prononcer une émancipation générale put avoir traversé l'esprit de Butler, le ministre Chase l'y ayant invité à plusieurs reprises en soutenant que depuis le 9 mai, date de l'annulation de la proclamation d'émancipation de Hunter, le Président était plus souple sur la matière¹⁷⁶¹. Une assertion qui avait peut-être sa pertinence mais faire accroire que cette évolution eut conduit Lincoln à accepter de laisser

¹⁷⁵⁷ *Ibid.*, pp. 198-200.

¹⁷⁵⁸ *Ibid.*, p. 201.

¹⁷⁵⁹ *Confidential Correspondence of Gustavus Vasa Fox, Assistant Secretary of the Navy, 1861-1865*, éd. Robert Means Thompson et Richard Wainwright, vol. II, New York, De Vinne Press, 1919, p. 94.

¹⁷⁶⁰ James Parton, *op. cit.*, p. 491.

¹⁷⁶¹ Frederick J. Blue, *Salmon P. Chase : A Life in Politics*, Kent, The Kent State University Press, 1987, p. 183.

un général démocrate prononcer à sa place une émancipation était soit de la naïveté soit une forme infantile de manipulation.

Pour ajouter aux difficultés rencontrées, il n'était pas possible pour Butler de garantir la paix et de mâter une révolte d'esclaves, toujours crainte, avec 14 000 hommes. Eviter de s'aliéner les autochtones blancs en heurtant de front leurs intérêts fut la voie pragmatique qu'il suivit. Butler se tourna le 25 mai vers son ministre pour lui demander conseil et quelle attitude tenir en fonction de certaines réalités de terrain ainsi résumées : la population, dans son immense majorité, n'aspirait qu'à vivre paisiblement sous les lois de l'Union qui garantissaient l'inviolabilité du droit de propriété et les maîtres affichaient des sentiments pacifiques ; quant à ceux qui s'étaient impliqués aux côtés des rebelles, aucune nécessité militaire ne justifiait, dans l'immédiat, la saisine de leurs biens (esclaves) ; les noirs fugitifs auxquels il ne pouvait donner un travail étaient renvoyés en dehors des lignes nordistes. Le général s'en remit à sa propre interprétation du droit en vigueur et aux réalités du terrain. L'impossibilité de traiter également les fugitifs dictait sa conduite. Il refusait de privilégier certains par rapport aux autres. Il proposa l'enrôlement de 5 000 hommes blancs et non de couleur¹⁷⁶². Il invoquait le fait, exemple historique à l'appui, que les noirs ne pouvaient former des soldats virtuoses et que s'ils devaient être armés ce fut, comme le suggéra John Brown, avec des piques et des lances en raison de leur « aversion » parfois « ridicule à l'extrême » des mousquets et des fusils¹⁷⁶³. Le ton général de la missive était déférent, l'intention manifeste de respecter la décision ministérielle et de ne pas s'exposer à un désaveu évident. Dans l'attente d'un retour, Butler prit une instruction spéciale qui interdisait à tout officier ou soldat de se saisir des esclaves des citoyens de la région¹⁷⁶⁴. La réponse intervint le 3 juillet. Les mots étaient de Stanton. Qu'ils fussent dictés par Lincoln est douteux, mais il est clair qu'ils reflétaient les vues présidentielles plusieurs fois exposées sur le sujet. « Il [Lincoln] est d'avis, en accord avec la loi du Congrès, qu'ils [les esclaves fugitifs] ne peuvent être restitués à leur maître, qu'eu égard aux règles d'humanité élémentaires ils doivent être nourris, abrités et ne doivent manquer d'aucun besoins vitaux... que ceux qui en sont capables soient mis au travail et perçoivent un salaire décent¹⁷⁶⁵ ».

Les rapports entre Butler et Phelps s'envenimèrent après que le premier eut reçu des plaintes dénonçant l'attitude des hommes du second qui insultaient les planteurs et incitaient les esclaves à la sédition. La tension s'accrut lorsque Phelps manifesta le 30 juillet son intention de réquisitionner des armes, des vêtements dans le but de lever trois régiments de soldats noirs pour assurer la défense du

¹⁷⁶² O.R., 15, p. 493.

¹⁷⁶³ *Ibid.*, pp. 439-442.

¹⁷⁶⁴ *Ibid.*, p. 445.

¹⁷⁶⁵ RWAL, p. 416.

camp et pallier les défections croissantes dues à la maladie qui décimait ses forces. Eclairé par une vision idéaliste sans doute sincère, il enroba ses arguments de considérations philanthropiques : dans un environnement sociétal dont les piliers étaient sur le point de voler en éclat, l'enrôlement des noirs était le meilleur moyen de prévenir le risque qu'ils ne tombassent dans le « vol et le pillage », et de conclure qu'une « action rapide et énergique en ce sens apportera plus pour hâter la fin de la guerre et instaurer prochainement la paix et l'amitié que toute autre mesure¹⁷⁶⁶ ». Nulle autre requête ne pouvait autant embarrasser Butler qui, à ce moment, était angoissé par la perspective d'un double danger : une insurrection d'esclaves¹⁷⁶⁷ et une attaque sudiste contre la ville. Un soulèvement, limité dans l'espace, avait éclaté en amont de la rivière Mississippi et il fallut brandir la menace de la répression pour qu'il ne soit pas porté atteinte à l'intégrité physique des femmes et des enfants qui demandaient secours¹⁷⁶⁸. Les confédérés conduits par Breckinridge constituaient la menace militaire, ils avaient forcé le nordiste, le 16 août, à évacuer Baton Rouge, la capitale de l'Etat, et à se replier sur la Nouvelle Orléans¹⁷⁶⁹.

Souscrire aux vues de Phelps revenait à légaliser localement une double politique : inciter activement les esclaves à fuir leurs propriétaires et armer les noirs. Pour Butler le cocktail était explosif, impossible à accepter sans prendre le risque de semer le désordre dans la région, de réduire à néant ses efforts pour maintenir une coexistence pacifique avec la population blanche et de donner à la peur du soulèvement une existence concrète. Pour ne pas engager un conflit ouvert avec celui qui « était devenu fou », écrivit-il à son épouse¹⁷⁷⁰, il biaisa, autorisant son général à utiliser les « contrebandes » pour des missions de coupe d'arbres et la construction d'abatis conformément aux dispositions arrêtées avec l'ingénieur en chef du Département dans le but d'améliorer la sécurisation du camp¹⁷⁷¹. Phelps vit rouge, s'indigna qu'on eût l'impudence de le prendre pour un « négrier » et demanda à être placé en congé le temps que sa démission fût acceptée¹⁷⁷². Les tentatives de Butler pour lui faire perdre de son intransigeance furent sans effet. Le commandant ne céda pas au chantage. Mais le ton apaisé, quoique ferme sur le principe, de ses missives, les références au pouvoir du commandant en chef, autorité décisionnelle qui, se plaisait-il à souligner, « n'a pas encore manifesté son intention d'avoir recours à des hommes de couleurs en arme¹⁷⁷³ », n'empêchèrent pas Phelps de renoncer à ses fonctions. Ce dernier donna sa démission « inconditionnelle et immédiate » le 2 août pour se « libérer » du « sentiment d'étouffement » et du « sombre sentiment de servitude et

¹⁷⁶⁶ O.R., 15, p. 535.

¹⁷⁶⁷ *Private and Official Correspondence of Gen. Benjamin F. Butler, op. cit.*, vol. II, p. 109.

¹⁷⁶⁸ O.R., 15, p. 534.

¹⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 552.

¹⁷⁷⁰ *Private and Official Correspondence of Gen. Benjamin F. Butler, op. cit.*, vol. II, p. 148.

¹⁷⁷¹ *Ibid.*, p. 126 ; O.R., 15, p. 536.

¹⁷⁷² O.R., 15, p. 535.

¹⁷⁷³ *Ibid.*, p. 536.

d'enchaînement » qui l'opressaient et qui, selon lui, muselaient l'action du gouvernement¹⁷⁷⁴. Il revint peu après sur le caractère « inconditionnel » de sa démission et accepta de poursuivre son service sous certaines conditions parmi lesquelles : l'armement et l'organisation des noirs en forces militaires actives, l'abolition du travail servile¹⁷⁷⁵. Phelps n'était qu'un général de second rang et il fallait qu'il fût bien présomptueux pour croire que le commandant en chef lui accorderait une importance supérieure en accédant à ses exigences. A un élu démocrate à la Chambre des délégués du Maryland et futur sénateur (mars 1863), Reverdy Johnson, Lincoln avait fait savoir le 26 juillet que si les habitants de la Nouvelle Orléans voulaient être « guéris » de Phelps et que l'on ne touchât pas à l'esclavage, il leur suffisait de reprendre leur place dans l'Union dans les conditions qui étaient celles en vigueur le jour où ils firent sécession¹⁷⁷⁶. Il semble difficile de concevoir que Lincoln pût accepter un retour dans l'Union et, dans le même temps, donner son aval aux doléances du général. D'autant moins que quatre jours plus tôt, il instruisit ses commandants militaires que les esclaves pouvaient être employés à des fins militaires en qualité d'ouvrier mais qu'il n'était pas question d'armement¹⁷⁷⁷. Le gouvernement notifia à Phelps sa démission le 8 septembre. Acquis à l'idée, comme l'était Lincoln, que les noirs auxquels il déniait toute prétention à l'acquisition de droits politiques n'étaient pas assimilables dans une société majoritairement blanche, Phelps passa les années d'après-guerre à militer pour la colonisation¹⁷⁷⁸. Une nouvelle preuve que l'on pouvait être farouchement abolitionniste et réprouver l'idée de vivre ensemble.

Le différend entre Butler et Phelps symbolisait l'opposition entre la légalité et la légitimité. Le commandement avait deux versants qui menaient vers un même but, mais occupés sur chacun d'entre eux par des hommes aux approches divergentes et irréconciliables. Quand l'un invoquait le droit pour justifier ses décisions, l'autre alléguait l'affaiblissement du Sud et la morale comme source d'inspiration de son action.

C'est à l'aune des menaces militaires sudistes « imminentes » sur la Nouvelle Orléans, qu'il craignait de ne pas pouvoir parer en raison de la faiblesse de son armée, et de l'annonce officielle qu'aucun renfort ne lui serait octroyé dans l'immédiat que Butler consentit à enrôler des noirs¹⁷⁷⁹. Non, à l'instar de Hunter, Frémont ou de Phelps, des esclaves mais des hommes libres. La composition raciale de la Nouvelle-Orléans lui conférait une singularité. Sur les 150 000 âmes que comptait la ville, 18 000 étaient des esclaves et 10 000 ce que l'on appelait des « gens de couleurs

¹⁷⁷⁴ *Private and Official Correspondence of Gen. Benjamin F. Butler, op. cit.*, vol. II, pp. 145-146.

¹⁷⁷⁵ *Ibid.*, p. 157.

¹⁷⁷⁶ O.R., 53, p. 528.

¹⁷⁷⁷ O.R., 11 :3, pp. 362-363.

¹⁷⁷⁸ William F. Messner "General John Wolcott Phelps and Conservative Reform in Nineteenth Century America", in *Vermont History*, vol. 53, n° 1, hiver 1985, p. 29.

¹⁷⁷⁹ O.R., 15, pp. 552-555.

libres ». Ces deniers étaient le fruit, à différents niveaux de leur descendance, d'unions entre noirs et blancs européens. Ils formaient une communauté raciale à part, sans équivalent dans les autres Etats de la Confédération, prospère, éduquée et respectée qui vivait en bonne intelligence avec les autochtones blancs. En 1855, 85% d'entre eux occupaient les fonctions de médecins, greffiers, enseignants, artisans ou travailleurs qualifiés ; il n'était pas rare, par ailleurs, que certains d'entre eux devinssent propriétaires d'esclaves. Ces hommes n'étaient pas étrangers à la chose militaire, ils provenaient de la « Colored Brigade » organisée par les sudistes au début du conflit¹⁷⁸⁰. Déjà lors de la deuxième guerre d'indépendance de 1812, l'instance législative de l'Etat de Louisiane avait autorisé la création d'un corps militaire d'hommes de couleur. Ils furent six cents à participer activement à la défense de la ville et leur contribution à la victoire fut reconnue pour décisive par le général Jackson, futur Président des Etats-Unis (1829- 1837). Au déclenchement de la guerre civile, ils proposèrent de servir la Confédération et ils furent environ 1500 à intégrer la milice de l'Etat. Un geste dont ils espéraient tirer profit par une avancée vers une plus grande égalité avec les blancs. Quand Butler, pressé par la précarité de sa situation militaire, leur proposa en août de faire acte de loyauté envers l'Union et de s'enrôler dans l'armée, ils acquiescèrent avec enthousiasme. Certainement échaudé par son expérience précédente, Butler chercha à obtenir la « prompte approbation ¹⁷⁸¹ » du commandant en chef qui ne la donna jamais officiellement. Mais de ce silence, il déduisit que Lincoln ne condamnait pas l'initiative. Ce n'est que le 20 novembre, après une nouvelle sollicitation le 6 novembre, que le général en chef, Halleck, lui apprit qu'à ce sujet « la décision était laissée au libre jugement et à la discrétion des commandants de Département¹⁷⁸² ». A cette date, Butler avait « franchi le Rubicon ». Deux régiments d'environ un millier de soldats de couleur chacun avaient été constitués le 27 septembre et le 12 octobre et participé à des actions logistiques (réparation des voies de chemin de fer) et de sécurisation des routes ; un dernier fut levé le 24 novembre¹⁷⁸³. Avec la réponse de Halleck, leur légalité ne se posait plus.

La mesure ne fit pas l'unanimité. Elle fit gronder dans les rangs de l'Union. Une nouvelle friction éclata entre Butler et un de ses lieutenants, Godfrey Weitzel. Ce dernier, diplômé de West Point fraîchement nommé général des Volontaires, avait stupéfié son supérieur et ami en refusant de prendre le commandement du nouveau District de Lafourche qu'il avait occupé à la tête de 4 000 hommes après une offensive éclair (25-27 octobre). Butler lui avait proposé le commandement du District ce qu'il déclina au motif que cela l'obligerait à prendre sous son autorité des « régiments de

¹⁷⁸⁰ *Ibid.*, p. 549.

¹⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 556.

¹⁷⁸² *Ibid.*, p. 601.

¹⁷⁸³ Howard C. Westwood, "Benjamin Butler's Enlistment of Black Troops in New Orleans in 1862", in *Louisiana History : The Journal of the Louisiana Historical Association*, vol. 26, n° 1, hiver 1985, p. 17.

nègres ». Le refus était brutal. Loin du pensum moralisateur d'autres généraux, il tenait en quelques lignes incisives dans lesquelles perçait un préjugé racial mêlé à la peur de livrer les autochtones blancs à un chaos criminel :

Il m'est impossible de commander ces régiments de nègres. Le commandant connaît parfaitement mes opinions personnelles sur le sujet. Ce que je lui ai déclaré en privé, pendant que j'exerçais à son état-major, se passe maintenant sous mes yeux. Depuis l'arrivée des régiments de nègres les symptômes d'une insurrection d'esclaves sont devenus apparents. Je n'ai pas les moyens, sauf à devoir disperser ma brigade, d'installer des hommes dans chaque partie de ce District pour empêcher un tel soulèvement... Je n'ai aucune confiance dans ce type d'organisation. L'effet psychologique au sein de la communauté blanche, qui est dépouillée de presque tous ses hommes capables et le sera d'un grand nombre de ses bras, est terrifiant. Les femmes, les enfants et même les hommes vivent dans un état de terreur.¹⁷⁸⁴

Un examen réalisé sous l'angle de l'attribution causale montre que le raisonnement de Weitzel s'appuyait sur une inférence prédictive externe : la maltraitance inévitable qu'auront à subir les blancs en raison de la survenance de mouvements insurrectionnels dynamisés par la présence de régiments noirs armés. Ce que Jung nommait la « synchronicité » influença la perception de Weitzel, créant un sens aux événements dont il refusa d'être le complice. Cet exemple, comme le précédent, illustre l'un des traits majeurs du commandement : l'hétérogénéité de ses composantes. Le commandement mettait en jeu des individualités plurielles par leur appartenance sociale, leur expérience et dont chacune possédait des convictions en rupture, parfois, avec celles de l'autorité supérieure. Ces dynamiques motivationnelles antagonistes ont tendu les relations hiérarchiques mais leur impact sur le déroulement de la guerre fut, dans cette région, insignifiant.

Quelles conclusions pouvait-on tirer de cette séquence ? Voir en Butler, proche politiquement des milieux pro-esclavagistes avant la guerre, un nouveau croisé à l'assaut de l'institution servile aurait du sens si l'on ne pouvait opposer à cela le fait qu'il procéda uniquement au recrutement de noirs de condition libre. Devant la commission sur la conduite de la guerre, son propos fut sans ambiguïté. Tout acte susceptible d'enfreindre la loi était sorti de son horizon. Il assit ses décisions sur une base juridique solide : il obligea les citoyens à faire connaître leur nationalité et les esclaves dont les propriétaires reconnaissaient être des sujets anglais ou français étaient libres puisque dans ces deux pays l'esclavage y avait été aboli ; ceux dont les maîtres étaient des amis actifs de la rébellion ou qui n'avaient pas prêté serment d'allégeance à l'Union dans un délai de soixante jours (avant le 23 septembre 1862) accédaient également à la liberté conformément aux dispositions de la loi de confiscation du 17 juillet. La démarche avait une vertu pour la population blanche qu'il ne fallait pas

¹⁷⁸⁴ *Ibid.*, pp. 171-172. Les préventions de Weitzel tombèrent en décembre 1864 lorsqu'il accepta d'être nommé à la tête du 1^{er} Corps d'armée composé exclusivement de soldats noirs.

sous-estimer : en ne faisant que reproduire un modèle militaire construit par les confédérés, Butler voulait se défendre des accusations de vouloir armer des esclaves¹⁷⁸⁵.

L'attitude de Butler révélait incontestablement une sympathie sincère pour la race noire. Ses dernières paroles échangées avec les membres de la commission et qu'il qualifia de philosophiques, plaidaient pour le déploiement du nombre le plus grand de régiments de soldats noirs car leurs vertus combattantes étaient inscrites dans leurs gènes : « La véritable raison pour laquelle ils sont aujourd'hui, comme le furent leurs ancêtres, des esclaves, c'est parce qu'ils furent capturés au cours de guerres, de corps à corps et vendus comme tel. C'est ainsi qu'ils devinrent esclaves. Ils sont issus d'une race de guerriers sinon ils n'auraient jamais pu être esclaves¹⁷⁸⁶ ».

Pour prévenir les effets économiques dévastateurs d'une désagrégation brutale du système servile consécutive à la fuite des esclaves vers les lignes nordistes et soulager l'armée de leur prise en charge, Butler avait mis en place dans le district de Lafourche (à l'ouest de la Nouvelle Orléans) un dispositif de substitution fondé sur le travail obligatoire des esclaves libres - leurs maîtres ayant soutenu la rébellion. Dans ce dispositif contractuel, les travailleurs étaient rémunérés, et les planteurs avaient interdiction de recourir aux châtiments corporels et obligation de survenir à leurs besoins alimentaires ainsi qu'à ceux de leur famille. L'ordre était assuré par des soldats. Ce système coercitif fut repris et amélioré par son successeur confronté à la même situation économique et sanitaire : les noirs qui n'exerçaient pas d'emploi en ville étaient forcés de signer un contrat de travail d'une durée d'un an avec un planteur. Dans l'Etat de la Louisiane où les principes de l'émancipation ne s'appliquaient pas au 1^{er} janvier 1863, se mit en place un système de travail forcé qui apportait à la population asservie une forme de protection sociale mais qui, sans renouer avec l'esclavage, ne lui offrait ni liberté de mouvement ni pouvoir de négociation salariale. D'où l'accusation de « servage » lancée par Wendell Phillips, un activiste abolitionniste très en vue de la Nouvelle-Angleterre, proche de William Garrison, et qui avait traité Lincoln de « médiocre de premier ordre¹⁷⁸⁷ ».

Mais il faut croire que les dispositions de Butler à l'égard de la population noire étaient trop incertaines et mouvantes, sa conversion au principe de l'émancipation mal communiquée pour que l'on ne se méprenne pas en haut lieu sur la sincérité de son engagement et la réalité de ses convictions. Butler n'inspirait pas la confiance, une notion fuyante en raison de la pluralité des significations qui s'y rattache. Mais en période de crise, elle dépassait le simple cadre de l'enjeu théorique et constituait un facteur essentiel qui, sans aller jusqu'au « partage de l'âme », structurait le lien entre une autorité militaire et un subordonné. A fortiori lorsque ce dernier, général de l'Union, pouvait être considéré

¹⁷⁸⁵ *Private and Official Correspondence of Gen. Benjamin F. Butler, op. cit.*, vol. II, p. 270.

¹⁷⁸⁶ RJCCW, part. 3, p. 364.

¹⁷⁸⁷ *Conversations with Lincoln*, éd. Charles M. Segal, New York, G. P. Putnam's Sons, 1961, p. 180.

comme investi par délégation du commandant en chef d'un pouvoir supposé traduire fidèlement dans les actes sa ligne politico-militaire. Etrangement, c'est une notion à laquelle Clausewitz, pas plus que Jomini, n'accorda une attention particulière. Peut-être parce qu'elle relevait pour le penseur d'une évidence qui le dispensait d'en faire un objet d'étude et de réflexion. Sur la question de l'armement des esclaves, Lincoln ne l'envisageait, après y avoir été résolument hostile, qu'à des fins militaires défensives. Les régiments noirs de Butler n'avaient pas été constitués dans cette perspective et il était impensable que Lincoln l'ignorât. Son silence, consécutivement à la première demande de Butler, pouvait s'expliquer par les occurrences militaires capitales qui se déroulaient en Virginie et qui accaparèrent toute son attention pendant les mois d'août et de septembre. Ce n'était pas le seul domaine où la confiance fut dégradée. Le bilan militaire du général, premier critère de jugement pour le commandant en chef, n'était pas aussi flatteur qu'espéré. Il fallait mettre à son débit l'évacuation prématurée de la ville de Baton Rouge, ses craintes infondées d'une attaque sudiste sur la Nouvelle Orléans et ses défaillances opérationnelles lors de la campagne dans le district de Lafourche qui évitèrent à la petite force de partisans sudistes en opposition d'être prise en tenaille et anéantie par une action terrestre et navale combinée.

L'aptitude d'un commandant de Département n'était pas jugée à la lumière de ses seules réussites militaires, même si ce critère prévalait, car son rôle était également d'administrer le territoire et, à ce titre, d'assurer par une gestion habile la concorde publique et d'opérer dans le cœur des citoyens, a priori hostiles dans leur majorité, un renversement des alliances. Sur ce dernier point Butler échoua piteusement. Les débuts de sa gouvernance furent heureux : des hommes blancs loyaux s'engagèrent dans son armée. Mais les bonnes opinions ne durèrent pas. Butler ne parvint pas à retisser avec la population des liens d'affection avec l'Union et à entamer leur attachement à la cause sudiste. La gent féminine de La Nouvelle Orléans adopta un comportement ostensiblement inamical à l'égard des militaires et l'on redouta que ne pouvant réprimer sa colère l'un d'entre eux ne créa un incident majeur auquel les hommes de la région, prisonniers de guerre rendus à la vie civile, répondraient en brisant leur promesse de ne pas prendre les armes contre les occupants. Pour conjurer ce risque, il prit le 15 mai une directive disposant que « toute femme qui insulterait par des mots, des gestes, des actes des officiers ou des soldats des Etats-Unis ou qui affecterait du mépris à leur égard sera traitée comme une femme de la ville exerçant son métier de loisir¹⁷⁸⁸ ». En d'autres termes, ces femmes recevraient le même traitement que les prostituées. Le sexe féminin qui tenait un rôle central dans la sphère privée en qualité de « législateur du foyer¹⁷⁸⁹ », ne jouirait pas de l'impunité que son caractère dit faible pouvait lui offrir. L'injure suscita une vague d'indignation dans les Etats sudistes - le Président Davis

¹⁷⁸⁸ O.R., 15, p. 426.

¹⁷⁸⁹ Frédérique Bremer, *La vie de famille dans le nouveau monde : lettres écrites pendant un séjour de deux années dans l'Amérique du Sud et à Cuba*, vol. 1, Paris, 1854, p. 203.

tenait Butler pour un « bandit du genre humain¹⁷⁹⁰ » qui devait être pendu aussitôt capturé - et jusqu'en Angleterre et en France, et fit beaucoup pour ancrer un sentiment patriotique pro confédéré dans la population. Il suffit de se reporter à la floraison de libelles dont il fut l'objet pour mesurer l'ampleur du rejet qu'il suscita : on le qualifia de « brutal et vulgaire, lâche et esclave... d'instinct brutal, ivrogne et idiot, voleur, menteur et vaurien au plus haut degré¹⁷⁹¹ ». De plus, les soupçons de corruption, d'activités frauduleuses qui pesaient sur lui et son entourage, la brutalité de certaines de ses méthodes qui irrita les pays étrangers, obligeant l'administration à des efforts diplomatiques pour maintenir avec eux des relations cordiales, achevèrent de le desservir et de convaincre Lincoln qu'il n'était pas l'homme de la pacification. Ce déficit de confiance aux multiples ressorts était la raison pour laquelle Lincoln le remplaça par un général républicain en décembre 1862, Nathaniel Banks. Ce dernier était sur un plan militaire tout aussi médiocre que Butler - Thomas Jackson l'avait ridiculisé dans la Vallée - mais, ayant su se tenir à l'écart des intrigues politiciennes et afficher un esprit de loyauté envers l'administration, le commandant en chef le crédita de sa confiance pour mettre en œuvre sa politique d'émancipation dans le Département du Golfe et réintroduire un sentiment unioniste dans la société civile.

Ni Lincoln ni le ministre de la Guerre ne virent que Butler s'était « métamorphosé », qu'il s'était aligné sur les positions des radicaux et était prêt à endosser les habits d'une passionaria de l'émancipation. L'eurent-ils vu qu'ils auraient sans doute adouci leur jugement mais pas au point, nous le croyons, de suspendre son remplacement. Rien n'exaspérait plus Lincoln - ce doit être vrai pour tout commandant en chef - que ces généraux dont on ne parvenait pas à lire le comportement ou chez qui la contingence primait la nécessité. Il affectionnait ceux qui pouvaient lui apporter des gages de fidélité, de fiabilité et, dans un contexte où le temps manquait pour que la confiance se forgeât ou que l'expérience s'exerçât, la meilleure garantie reposait dans une approche clanique : le général était authentifié sujet de confiance grâce à sa filiation au Parti républicain.

La gestion des esclaves fugitifs et de leur intégration dans l'armée de l'Union imposa l'image d'un commandement « spastique », en proie au désordre. Comment expliquer que les généraux Frémont, Hunter ne comprirent pas que leur action n'apparaissait pas comme une « nécessité absolue¹⁷⁹² » ? Sur un tel sujet, il était difficile pour le commandant en chef de conditionner les convictions. Lincoln n'avait pas tracé de cadre d'action qui pût éclairer les généraux sur la manière de gérer l'accueil des esclaves fugitifs, de fixer les limites de leur action. La situation des esclaves bouleversait les consciences témoins de drames et de souffrances individuels et donnait lieu, racontait le ministre

¹⁷⁹⁰ PJD, 8, p. 564.

¹⁷⁹¹ Christopher G. Peña, *General Butler, op. cit.*, p. 207.

¹⁷⁹² CWAL, 7, p. 282.

Welles, « à des anathèmes, une sourde protestation contre le gouvernement pour sa dureté présumée, son inhumanité et son injustice¹⁷⁹³ ». Des généraux firent de même à leur façon. L'analyse et le traitement des situations auxquelles ils étaient confrontés reposaient sur la pensée privée, individuelle. Ni légitimité charismatique, ni légitimité légale-rationnelle ne caractérisant, à leurs yeux, le commandant en chef, ils profitèrent de ce qu'ils estimaient être une absence évidente de linéarité ou de clarification patente sur le sujet pour forger leur propre cadre d'intervention.

b - Le commandement et l'émancipation : un commandement sous tension.

L'émancipation mit à l'épreuve la spécificité fonctionnelle du commandement - dont le devoir de loyauté et d'obéissance dû au gouvernement était un élément structurant - et mit en relief celle plus politique des acteurs engagés. Les inclinations politiques, les convictions intimes des généraux qui pouvaient les amener à refuser les implications de la Proclamation s'effacèrent-elles devant un devoir normatif ? Quel fut l'impact de la proclamation d'émancipation sur les armées de l'Union et sur le commandement opérationnel dont une fraction des membres, surtout dans l'Armée du Potomac, était conservatrice ? Comment fut accueillie l'incorporation des noirs inscrite dans la seconde loi de confiscation de juillet 1862 et dans le texte définitif du 1^{er} janvier 1863 dans une armée où existaient, comme dans la population civile, de forts préjugés contre les gens de couleur¹⁷⁹⁴ ?

A l'été 1862, la dynamique d'ensemble était à l'acceptation de l'enrôlement des esclaves fugitifs dans l'armée. Des voix s'élevaient parmi les républicains modérés et jusqu'aux démocrates ralliés à l'Union pour en accepter le principe. Le phénomène de revirement que l'on observait dans une partie, majoritaire, de la classe politique représentative, s'était étendu à l'armée où l'idée d'accueillir des noirs avait fait son chemin. C'était un chemin semé d'obstacles car, pour beaucoup, l'emploi des noirs n'impliquait pas de les voir combattre avec les unités nordistes.

Le témoignage du soldat ne peut se voir reconnaître par l'historien la plus haute valeur scientifique. Un ensemble de variables psychologiques, politiques affecte son auteur et l'expose à la déformation. Cependant, le souvenir qui est pris sur le vif et restitué en temps réel sans que l'épaisseur du temps, ennemi de la mémoire, n'en pervertisse la substance, reste le meilleur moyen d'appréhender certaines réalités de la guerre. A la question de savoir pourquoi la vision du soldat est l'une des plus justes et précieuses, Jean Norton Cru avait répondu : « Parce qu'ils ont vu en conformité avec la logique de la guerre, avec le gros bon sens, qu'ils sont tous d'accord sur les formes essentielles du combat et que, par ailleurs, on ne les voit jamais tomber dans le péché d'exagération ou de déformation

¹⁷⁹³ Gideon Welles, « The History of Emancipation », in *Galaxy*, 14 décembre 1872, p. 839.

¹⁷⁹⁴ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln : The Army of the Potomac*, New York, Simon & Schuster, 2005, p. 212.

légendaire¹⁷⁹⁵ ». On peut donc recueillir avec grand intérêt les opinions des soldats nordistes livrées dans leur correspondance privée.

Pour expliquer la défaite de McClellan, l'idée la plus couramment partagée chez les soldats mettait en cause les politiciens qui refusèrent de renforcer l'armée. Une décision que certains estimaient volontaire et réfléchie pour permettre le prolongement de la guerre et « faire de l'abolition un impératif militaire¹⁷⁹⁶ ». Une autre raison fut avancée et expliquerait parallèlement pourquoi les soldats-vétérans de la campagne de la Péninsule s'étaient, en nombre croissant, ralliés au principe d'enrôlement des gens de couleur. Elle n'avait qu'un rapport très lointain avec la première ou encore avec celle qui soutenait les envolées lyriques humanistes des orateurs radicaux. Elle répondait à un constat beaucoup plus trivial dressé par un journaliste du *Boston Herald* : « Nous n'avons pas été battus par les armes de l'ennemi mais par le fait des pioches et des pelles que tenaient entre leurs mains nos soldats avec lesquelles ils ont gaspillé leur énergie¹⁷⁹⁷ ». Le radical Chandler avait développé une argumentation similaire deux jours plus tôt en déclarant devant les sénateurs : « [...] depuis que l'armée sous McClellan a quitté Yorktown, nous avons perdu plus d'hommes à cause de la pelle qu'à cause des balles, cinq contre un. Aurait-on soulagé les soldats de l'action de creuser et des travaux secondaires en les confiant aux nègres, l'Armée du Potomac compterait aujourd'hui, selon mon estimation, 30 000 soldats braves et compétents de plus¹⁷⁹⁸ ».

Cette réalité était fondue avec les témoignages des combattants. Ils firent souvent état dans leur courrier de ces heures passées à creuser des tranchées de jour comme de nuit¹⁷⁹⁹. Il est impossible de mesurer, dans la troupe, l'ampleur de la conviction selon laquelle les confédérés auraient repoussé l'offensive des fédéraux parce que, libérés des travaux physiquement les plus éprouvants (construction de fortifications, de tranchées...) exécutés par les noirs, ils avaient pu entièrement se consacrer à leurs activités de guerre et aborder le combat dans de meilleures conditions physiques. L'argument était fondé, la participation de centaines de noirs libres ou esclaves à des tâches de soutien logistique pour l'armée confédérée en opposition dans la Péninsule était une réalité irréfutable. Reconnaissons que l'argument développé par certains soldats, s'il ne doit pas être négligé, ne pouvait servir d'explication majeure à l'échec des fédéraux. Ce serait attribuer à un facteur physiologique un rôle dominant alors que le destin d'une campagne militaire faisait intervenir une multiplicité de facteurs. Pour beaucoup de soldats, le temps était venu d'accepter la présence des gens de couleurs

¹⁷⁹⁵ Jean Norton Cru, *Du témoignage*, Allia, rééd. 1997, p. 28.

¹⁷⁹⁶ Oliver Willcox Norton, *Army Letters, 1861-1865 : Being Extracts from Private Letters to Relatives and Friends from a Soldier in the Field During the Late Civil War*, Chicago, O. L. Deming, 1903, p. 102.

¹⁷⁹⁷ Boston Herald, 18 juillet 1862.

¹⁷⁹⁸ *The Congressional Globe : Containing the Debates and Proceeding of the Second Session of the Thirty-Seventh Congress*, pp. 3390-3392.

¹⁷⁹⁹ Oliver Willcox Norton, *op. cit.*, p. 73.

dans l'armée et la Proclamation intervenait au moment opportun. Ce que semblait confirmer le correspondant de guerre de la *Cincinnati Gazette* : « J'ai conversé avec nombre d'hommes intelligents et, je le crois, sincèrement loyaux, qui m'ont déclaré que si cela avait été fait il y a dix mois ils ne seraient pas restés en service dix minutes de plus. Mais maintenant ils disent (et c'est l'expression unanimement reprise) qu'il existe une nécessité militaire qui justifie pleinement la décision du Président¹⁸⁰⁰ ».

Dans l'Armée du Cumberland, le même sentiment dominait : « [...] aucune objection ne fut soulevée pour employer des "contrebandes" à n'importe quelle autre tâche que celle de combattre¹⁸⁰¹ ». Enrôler les noirs, c'était les affecter, eux qui y étaient rompus quand ils étaient esclaves, à ces travaux pénibles et chronophages qui rebutaient le soldat. Cette vision utilitariste de l'homme noir avait le caractère primaire de la bonne logique du soldat désireux de rétablir une sorte d'égalité avec le soldat confédéré. De plus, le recours aux hommes de couleur était un élément d'efficacité militaire dont l'Union ne pouvait plus se priver.

Tous les généraux ne firent pas preuve du même allant pour organiser des régiments de couleur. Il n'y a pas eu un renversement radical et mécanique de l'attitude à l'égard des noirs, pas plus que l'on a observé une communion avec l'*amor fati*, cet « amour du destin », cette nouvelle réalité que la Proclamation dessinait. A l'été 1862, le recrutement des esclaves était un droit donné par le législateur et non un devoir. Dans la proclamation préliminaire, le commandant en chef n'y faisait pas allusion, laissant à ses généraux le soin d'en apprécier l'opportunité en fonction des réalités contextuelles. Si l'émancipation préliminaire avait été assortie d'une obligation de créer dans chaque corps d'armée des brigades de soldats noirs, il est probable que le commandement, comme l'armée, aurait plié plus qu'il ne le fit sous le poids des résistances. Afin d'assurer sa plus large diffusion, elle fut publiée à 15 000 exemplaires distribués dans toutes les armées de l'Union et donna lieu à un ordre général le 24 septembre¹⁸⁰². En janvier 1863, le recrutement des noirs dans l'armée prit une nouvelle dimension en devenant une obligation. Mais il est peu probable que le commandant en chef croyait sincèrement, ainsi que le texte final de la Proclamation l'indiquait, que l'emploi des esclaves libérés put se restreindre aux seules missions de soutien : « [...] garnison des forts, positions, bases et autres lieux militaires, ainsi qu'à l'équipage des vaisseaux de toute sorte¹⁸⁰³ ». Dès les premiers mois de l'année 1863, Lincoln manifesta le désir de franchir une nouvelle étape dans l'intégration des noirs dans les armées de l'Union. Les noirs pouvaient être des soldats en arme, organisés, entraînés pour le combat.

¹⁸⁰⁰ Cité par Louis P. Masur, *Lincoln's Hundred Days*, *op. cit.*, p. 132.

¹⁸⁰¹ S. F. Horrall, *History of the Forty-second Indiana Volunteer Infantry*, publié par l'auteur, 1892, p. 183.

¹⁸⁰² O.R., série 3, 2, pp. 584-585.

¹⁸⁰³ CWAL, 6, p. 30.

Au sein du commandement, certaines réserves avancées au début du conflit au sujet de l'incorporation des gens de couleur perdirent de leur force, s'étiolèrent et l'on assista à des conversions pour le moins inattendues que les journaux abolitionnistes s'empressèrent de relayer en plein débat sur la loi de confiscation. Surtout lorsqu'elles concernaient des généraux connus pour leur sensibilité démocrate. C'était le cas de Lewis Wallace. Un cas qui mérite que nous nous y attardions car, loin d'être singulier, il montrait de manière spectaculaire comment une vision purement théorique de l'esclavage qui validait son acceptation pouvait se brouiller et se remplir d'un contenu abolitionniste. Pour ce juriste, fils d'un gouverneur démocrate, la loi était la pierre angulaire de toute société civilisée, le ciment qui la gardait unie et solidaire. Son monde intellectuel et philosophique fut construit sur ce principe. La loi gouvernait les passions et les convictions qui, devant elle, devaient se courber. Rien ne devait venir contre la loi et tout ce qui était susceptible d'y attenter devait être combattu. La loi avait légalisé l'esclavage et seule une autre loi pouvait en disposer autrement. Pour cette raison et malgré son rejet de l'institution servile, il avait les abolitionnistes en détestation : « C'était, écrivit-il dans ses mémoires, des fanatiques et des fous et, pire encore, tout en étant des ennemis de l'esclavage, des conspirateurs contre l'Union¹⁸⁰⁴ ». La loi et l'Union était à ses yeux aussi indissociables que la liberté et l'esclavage étaient antinomiques et vecteur de déchirement. Cet observateur avisé de la société, bien éloignée du monde dont il rêvait, considéra dès 1854 que la guerre entre le Nord et le Sud était inévitable. Il leva, cette année-là, une petite force militaire, les *Montgomery Guards*, dans le but d'acquérir l'expérience du commandement. Une décision motivée par l'ambition : il comptait bien se distinguer dans le conflit à venir pour s'élever vers les sommets de la gloire militaire. Il soutint en 1858 le démocrate Douglas, père de la loi Kansas-Nebraska qui laissait au peuple souverain le soin d'autoriser ou non l'esclavage dans ces deux Etats, mais fut surtout séduit par la force de conviction de son adversaire politique, Abraham Lincoln. Quelques mois avant le commencement de la guerre, il eut cette révélation, en fait un choc, que les sudistes et non les abolitionnistes, comme il le crut jusqu'alors, s'apprêtaient à faire voler l'Union en éclats. Lorsque le canon tonna, il fit le choix de l'Union car c'était se ranger du côté de la fidélité et de la loi. Il assista à la fin de l'année 1861 à la poursuite d'un esclave fugitif par son maître et sa meute de chiens. Sauvé, l'homme ne fut pas rendu. Ce que Lewis Wallace vit l'ébranla, libérant chez lui une pulsion meurtrière contre les poursuivants¹⁸⁰⁵. A une foule qui lui réclamait son opinion, il déclara le 9 juillet 1862 : « Un bien piètre militaire serait celui qui échouerait à utiliser toutes les ressources de la guerre que Dieu met entre ses mains s'il pouvait les utiliser à son avantage¹⁸⁰⁶ ». Wallace ne demanda pas que l'émancipation, une fois proclamée, s'appliqua à tous par principe, mais il reconnaissait qu'il

¹⁸⁰⁴ Lew Wallace, *Lew Wallace : An Autobiography*, op. cit., vol. 1, p. 240.

¹⁸⁰⁵ *Ibid.*, p. 359.

¹⁸⁰⁶ *Philadelphia Inquirer*, 10 juillet 1862.

accorderait la liberté à celui ou à celle qui aurait rendu service à l'Union. Quand il fut nommé commandant du *Middle Department* (Maryland, Etat esclavagiste où la Proclamation ne s'appliquait pas), il avait achevé sa conversion à l'abolitionnisme et engagea un combat, que l'on pourrait dire personnel, sur le terrain politique et législatif dans le but de faire abolir le système de servitude par la loi et de faire triompher la liberté. Avec succès. Le cas de Wallace ne permet pas de revendiquer un quelconque caractère systématique, mais on lui trouvait des correspondances avec l'attitude d'autres officiers supérieurs qui firent de la préservation de l'Union l'objet de leur engagement puis, au contact des réalités de l'esclavage, firent entrer ou tolérèrent l'abolition comme but de guerre.

Peut-être celui qui fut le plus difficile à convaincre de convertir les anciens esclaves en soldat était le commandant en chef en personne. Lincoln n'avait jamais envisagé avant l'automne 1862 la perspective de renforcer la capacité de combat de ses armées par ce moyen. L'homme qui contribua à briser ses entraves psychologiques lui était inconnu jusqu'à ce jour où Charles Sumner lui remit un ouvrage qu'il avait fait publier en octobre 1862 : *An Historical Research Respecting the Opinions of the Founders of the Republic on Negroes as Slaves, Citizens, and as Soldiers*. L'auteur, George Livermore, n'était pas issu, comme on était en droit de le supposer, du cénacle militaire ou politique immédiat de Lincoln. C'était un marchand de Boston. Abolitionniste il s'entend, grand collectionneur de livres et passionné de religion et d'histoire. La lecture du livre fit un grand effet sur Lincoln. Dans une deuxième partie, Livermore s'adressait directement au Président : « Il n'y a rien de surprenant à ce qu'un Président sur lequel... repose la responsabilité de prendre la décision finale dans ce sens [armer les noirs], prenne le temps de la réflexion pour prendre en compte tous les aspects du sujet et permettre à l'opinion publique de se forger un avis précis, afin que sa décision, une fois prise, obtienne le soutien chaleureux de l'ensemble de la Nation¹⁸⁰⁷ ». S'appuyant sur une multiplicité de sources (témoignages, rapports, proclamations, résolutions...), il rappelait, sans rien occulter des débats contradictoires qui avaient animé l'armée et le Congrès, que la participation des noirs, libres ou esclaves, à la Guerre d'indépendance était une réalité historique reconnue : « Tacitement ou légalement, la politique d'armer les noirs et de les employer comme soldats, soit dans des compagnies distinctes ou en les mêlant à des citoyens blancs, prévalut presque partout¹⁸⁰⁸ ». De cette réalité historique, le commandant en chef pouvait tirer deux enseignements : qu'il était légitime en période de guerre d'enrôler des noirs comme le fit son illustre prédécesseur Washington et que les esclaves rendus à la liberté n'hésiteraient pas à se battre sous le drapeau de l'Union.

¹⁸⁰⁷ George Livermore, *An Historical Research Respecting the Opinions of the Founders of the Republic on Negroes as Slaves, Citizens, and as Soldiers*, Boston, John Wilson and Son, 1862, p. 113.

¹⁸⁰⁸ *Ibid.*, p. 164.

Parce que la Proclamation était l'aboutissement de la décision personnelle du commandant en chef, le risque d'une distance entre la satisfaction de sa volonté et la réalité était grand. La réussite de sa mise en œuvre était largement conditionnée par l'adhésion de la troupe en général et du commandement en particulier. Lincoln était parfaitement conscient que la « dernière carte jouée » ne signifiait pas automatiquement partie gagnée. En juillet 1862, il avait bien peu de certitude sur la fidélité de l'armée à une politique d'émancipation, il était plutôt enclin à croire qu'elle créerait des dommages irréversibles aux armées transformées en forces de libération et plus uniquement chargées de défaire l'ennemi, de rechercher, selon la conception classique de Clausewitz, « la destruction de sa force militaire, par mort et blessure, ou par tout autre moyen... pour lui interdire de continuer de combattre¹⁸⁰⁹ ». A la proposition insistante de Sumner de lancer une proclamation le jour de la fête nationale (4 juillet), il répondit : « Je le ferais si je ne craignais que la moitié des officiers ne jette ses armes à terre et que trois nouveaux Etats [le Kentucky, le Maryland et le Missouri] ne fassent sécession¹⁸¹⁰ ». Il n'avait pas chassé sa conviction confiée à un ami en septembre 1861 que l'armée ne resterait pas muette en cas de bouleversement de l'objectif de guerre : « Nous ne sommes pas entrés en guerre pour abattre l'esclavage... Pourquoi ?, car la première chose que vous verriez serait une mutinerie dans l'armée¹⁸¹¹ ». Avant de rédiger son édit d'émancipation, le commandant en chef s'était interrogé sur l'accueil que lui réserverait l'armée. Les craintes qu'elle ne provoquât en son sein un mécontentement avait nourri ses inquiétudes et ses hésitations. Il savait qu'une majorité du corps des officiers, parce qu'elle servait la cause de l'Union et non celle des esclaves, y était réfractaire. Un passage de la lettre à Conkling était révélateur. Il disait à propos des commandants acquis à l'idée que l'émancipation fut un coup sévère porté à la Confédération :

[...] il y en a qui n'avaient aucune affinité avec ce qu'on appelle l'abolitionnisme ou avec les idées du Parti républicain mais qui les tinrent pour des opinions purement militaires. [...] J'ai émis la Proclamation dans le but de vous aider à sauver l'Union. Quand vous aurez fait tomber toutes les résistances à l'Union et si je vous exhorte à poursuivre le combat, ce sera alors le moment opportun de me dire que vous ne vous battez pas pour libérer les nègres.¹⁸¹²

Le général Dix apportait une consistance aux appréhensions du Président. « Dix, nous dit Voegeli, avait insisté sur le fait que la préservation de l'Union était l'unique but légitime de la guerre. La

¹⁸⁰⁹ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 243.

¹⁸¹⁰ *The Selected Letters of Charles Sumner*, éd. Beverly Wilson Palmer, vol. 2, Boston, Northeastern University Press, 1990, p. 122.

¹⁸¹¹ RWAL, p. 295.

¹⁸¹² CWAL, 6, p. 409.

guerre, prédit-il, fera mourir l'esclavage... mais l'acte de se saisir d'eux [les esclaves] ou de les libérer accablera l'armée, aliénera les Etats esclavagistes loyaux, divisera le Nord¹⁸¹³ ».

Des liens psychologiques qui pouvaient attacher Lincoln à ses armées, la confiance en ses chefs n'était pas le premier. La confiance étant proportionnelle à la fiabilité que Lincoln était en droit de leur accorder, c'est-à-dire à leur capacité à pouvoir remporter des victoires militaires, et sur ce point il leur en accordait peu, cette confiance n'était pas la norme de leurs relations et restait en construction. La forme très juridique, presque clinique de la Proclamation, son absence d'épaisseur littéraire, de majesté, de lyrisme, que son auteur affectionnait tant, pour donner au texte une dimension plus humaine traduisaient cette crainte d'attiser le tempérament conservateur d'une large fraction des officiers supérieurs. Le commandant en chef commettait une erreur d'appréciation. Au sein du commandement, où se concentrait l'essentiel du pouvoir de décision opérationnelle, les réactions observées donnèrent l'impression que le sentiment favorable à l'émancipation était plus ancré que Lincoln ne le croyait. La question est de savoir si ces attitudes étaient l'expression du sens du devoir militaire qui postulait l'obéissance au commandant en chef et refoula toute tentation de recourir à des comportements extrêmes qui aurait desservi les intérêts du pays ou si elles résultaient de facteurs exogènes comme l'adhésion à l'idée que donner la liberté à des hommes prêts à verser leur sang pour l'Union était une juste récompense. Les réactions du commandement opérationnel à la politique de Lincoln épousaient, le plus souvent, les lignes de fracture politiques. Les généraux républicains adhérèrent avec enthousiasme. A l'exception de Butler ou Rosecrans, pour ne citer que les plus notables, les généraux démocrates étaient circonspects ou hostiles. Quant à ceux qui avait adopté un principe de neutralité et n'étaient associés à aucun des partis qui s'étaient disputés la conquête du pouvoir avant la guerre, le mécanisme de loyauté joua pleinement. C'est à cette lecture que nous convie une étude des réactions observées dans le commandement des principales armées de l'Union.

C'était dans l'Armée du Potomac que le commandement se fit le plus critique. Dans l'idéal, la subordination des généraux au pouvoir politique légal devait être totale. Pour affermir ce principe, garantir la loyauté et la neutralité, l'apolitisme était de rigueur. Or, l'Armée du Potomac n'avait rien qui pouvait la faire ressembler à un instrument « inconscient », docile, prêt à se soumettre aveuglement aux ordres de l'exécutif. La majorité des officiers avait des convictions démocrates et conservatrices qu'ils ne cachaient pas et qui étaient susceptibles de les faire entrer en conflit avec les décisions à caractère politique d'un Président républicain. Ces officiers supérieurs étaient dans leur majorité dévoués à McClellan dont ils adoptaient les vues sur l'esclavage, les buts de guerre et non à Lincoln. Et ces vues n'étaient pas difficiles à saisir. Quelques jours après son échec devant Richmond,

¹⁸¹³ Voegeli, V. Jacque, "A Rejected Alternative : Union Policy and the Relocation of Southern "Contrabands" at the Dawn of Emancipation", in *Journal of Southern History*, vol. 69, n° 4, novembre 2003, pp. 765-790.

McClellan reçut la visite du commandant en chef. Il lui remit à cette occasion une lettre au contenu très politique dont une partie éclairait sur sa propre vision de l'esclavage et les effets qu'une abolition arbitraire pourrait produire dans les rangs :

Cette guerre ne devrait en aucun cas être une guerre contre la population, mais contre les forces armées et les administrations politiques. La confiscation des biens privés, les exécutions politiques d'individus, l'organisation territoriale des Etats ou l'abolition de l'esclavage par la force ne devraient être envisagées pour le moment. [...] Une action politique respectueuse de la Constitution, conservatrice et pénétrée par les principes chrétiens et la liberté, recevra le soutien de presque tous les hommes loyaux... L'expression de vues radicales, spécialement sur l'esclavage, conduira à la désintégration de nos armées.¹⁸¹⁴

La proclamation préliminaire révolta McClellan. Le Président avait fait fi de ses conseils et transformé la guerre en lutte contre l'esclavage. En y ajoutant les tourments que lui causaient la présence de Halleck et de Stanton aux affaires, la Proclamation rendait presque inéluctable sa démission : « Je ne peux me résoudre, écrivit-il à son épouse le 25 septembre, à me battre pour une doctrine aussi détestable comme celle qui encourage l'insurrection servile - c'est trop infâme¹⁸¹⁵ ». Il ne rendit pas son épée. Il ne mit pas davantage à exécution son intention de faire connaître publiquement son désaccord. Sur les conseils de son entourage, amical, politique et militaire, qui doutait que l'armée et le pays se ralliasent à son entreprise et lui assurait qu'il se discréditerait à s'opposer au commandant en chef, le général se ravisa¹⁸¹⁶. Il adopta une démarche legaliste que vint couronner son instruction générale du 7 octobre, un appel à la loyauté et au respect de l'autorité présidentielle : « Quand elles franchissent les limites d'une expression tempérée et respectueuse, les discussions par les officiers et les soldats au sujet des mesures prises par le gouvernement conduisent gravement à malmener et détruire la discipline et l'efficacité des troupes en substituant l'esprit de faction politique au soutien constant et ardent à l'autorité du gouvernement qui est le devoir sacré du soldat américain¹⁸¹⁷ ». Déjà en juillet, il n'avait émis aucune réserve à l'instruction présidentielle du 22. Ses ordres concordaient avec elle : toutes les personnes d'ascendance africaine seraient employées dans l'armée comme travailleur manuel. Le général combla même les silences du Président en soulignant que les noirs employés « recevront une protection militaire définitive contre tout retour forcé à la condition servile¹⁸¹⁸ ». McClellan avait l'œil fixé sur le devoir. La loyauté qu'il réclamait était celle du soldat et non celle du citoyen libre de s'exprimer avec un bulletin de vote. Son instruction comportait une consigne de vote. L'affrontement avec Lincoln - s'il devait jamais avoir lieu - se ferait dans un cadre institutionnel, lors de l'élection présidentielle de 1864 : « Le remède aux

¹⁸¹⁴ O.R., 11 :1, pp. 73-74.

¹⁸¹⁵ CWPGM, p. 481.

¹⁸¹⁶ Stephen Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, pp. 326-327.

¹⁸¹⁷ CWPGM, pp. 493-494.

¹⁸¹⁸ O.R., 11 :3, p. 364.

erreurs politiques se trouve entre les mains des électeurs appelés aux urnes¹⁸¹⁹ ». Il n'était pas étonnant que gouvernés par leur sensibilité démocrate les généraux concentrassent leurs critiques sur la politique d'émancipation et que sous l'emprise de la réprobation des membres de l'état-major de McClellan - qui, faut-il le préciser, en ignorait tout - allèrent jusqu'à suggérer avec le plus grand sérieux de faire marcher l'armée sur Washington pour « intimider le Président¹⁸²⁰ », ce que l'on pouvait comprendre par : le contraindre à rapporter son texte.

Les certitudes de McClellan restèrent à l'état de fantasmes. Quand Lincoln commit ce qu'il estimait être l'irréparable, l'armée fut fragilisée mais sa cohésion, quoiqu'entamée, n'explosa pas, elle ne s'était pas dissoute sous l'effet des désertions - un point sur lequel nous reviendrons - et des oppositions. A en croire le général Porter, la proclamation suscita dans l'armée « de l'écœurement, du mécontentement, des réactions de déloyauté... qui équivalaient à de l'insubordination¹⁸²¹ ». Il est plus que probable que Porter transférait sur elle son propre ressentiment. Si la révolte gronda parmi les officiers supérieurs, elle ne dégénéra pas en sédition ou en démission.

Le manque évident d'adhésion du commandement de l'Armée du Potomac à la politique d'émancipation a-t-il pu l'influencer dans sa manière de faire la guerre ? C'est à cette conclusion que nous invite l'affaire Key. Le « jeune Napoléon » avait donné à Lincoln la victoire qu'il attendait pour publier sa proclamation. Son armée avait stoppé l'invasion du Maryland par les forces confédérées à la bataille d'Antietam (17 septembre 1862). L'opportunité de détruire l'armée sudiste s'était présentée. Elle fut manquée et les sudistes purent rentrer en Virginie sans autres dommages que ceux reçus lors de la bataille. Malgré cela, McClellan triomphait. Plus que de raison car en novembre Lincoln était à bout et, exaspéré par la lenteur opérationnelle, il mit fin à ses fonctions de commandant de l'Armée du Potomac. Une rumeur insistante, qui s'ajoutait au faible capital de confiance que Lincoln lui accordait, avait contribué à affaiblir l'aura de sa victoire et instillé le doute sur la volonté réelle de McClellan de gagner la guerre sur le champ de bataille. Cette rumeur était lourde de sens. Elle fut rapportée au Président par le ministre de l'Intérieur Smith, un anti McClellan, Ce dernier avait échangé avec un magistrat au ministère de la Guerre qui lui raconta qu'à la question de savoir pourquoi McClellan n'avait pas tenté de poursuivre l'ennemi pour en terminer avec lui, Key, un membre de l'état-major de Halleck, lui avait répondu : « Ce n'est pas la règle du jeu. Le but est qu'aucune des deux armées ne prenne le dessus sur l'autre, qu'elles soient toujours sur le terrain jusqu'à l'épuisement quand nous ferons un compromis et sauverons l'esclavage¹⁸²² ». Le

¹⁸¹⁹ *Idem.*

¹⁸²⁰ Stephen Sears, *Controversies and Commanders : Dispatches from the Army of the Potomac*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1999, p. 134.

¹⁸²¹ Cité par Stephen Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 325.

¹⁸²² CWAL, 5, p. 442.

commandant en chef prit l'affaire au sérieux. Il convoqua Key le 27 septembre pour l'entendre. Les propos furent répétés par l'intéressé qui insista cependant sur le fait qu'il était loyal à l'Union. Lincoln jugea l'officier avec la plus grande sévérité. Il agit vite et fort. Une tête devait tomber. Ce fut celle de Key. C'était sans doute injuste mais Lincoln voulait « faire un exemple¹⁸²³ » pour rappeler qu'il était celui qui dictait les buts de guerre et qu'il ne laisserait cette tâche à aucun autre.

Le limogeage de McClellan avait peut-être atténué le conservatisme des officiers supérieurs, mais il ne l'avait pas fait disparaître. C'est ce que poussait à croire le témoignage déposé par le général Doubleday devant la commission sur la conduite de la guerre le 1^{er} mars 1864. Celui-ci affirma que l'armée était sous la domination et l'influence de « coterie pro-esclavagistes... composées d'hommes qui... n'entendaient pas faire de compromis en faveur de l'esclavage et qui désiraient que personne ne se voit confier d'autorité autre que celles en accord avec eux sur le sujet¹⁸²⁴ ». Il est difficile de convoquer le hasard pour justifier la présence d'une seule division noire, rattachée au 9^{ème} Corps, dans la plus grande armée de l'Union. Si l'on s'en rapporte au témoignage laissé par le colonel Lyman lorsqu'il croisa des unités noires et que l'on considère que celui-ci était représentatif de l'opinion des officiers, on peut en conclure qu'une partie du commandement ne croyait pas aux vertus du soldat de couleur :

Pendant que je les regardais, mon esprit fut troublé et c'est avec plaisir que j'aurais aimé les voir faire demi-tour à Washington. Ne pouvons-nous pas mener nos propres batailles sans avoir à solliciter ces modestes coupeurs de bois et puisieurs d'eau qui seront passés à la baïonnette par les sudistes implacables. Nous ne prendrons jamais le risque de leur faire confiance pendant la bataille. Ah vous pouvez toujours faire de beaux discours depuis vos foyers, mais ici, où il est question de vie et de mort, nous ne prendrons pas ce risque.¹⁸²⁵

Aux niveaux de commandement les plus élevés de l'Armée du Potomac, ne cessèrent de rivaliser deux factions, sans que cette rivalité ne prît la forme d'une violence autre que dans le verbe : celle qui acceptait l'enrôlement des noirs, essentiellement à des fonctions secondaires, et tolérait l'émancipation par devoir et celle, enthousiaste, qui militait activement pour accélérer le processus d'intégration. En 1865, la première faction était toujours vivante. Meade, commandant de l'Armée Potomac depuis le 30 juin 1863, et le commandant de Corps Ord continuaient de n'accorder qu'un intérêt distrait aux soldats noirs et de ne rien faire pour les impliquer dans leurs opérations militaires. En novembre 1864, Meade s'était séparé de ses régiments de noirs qui furent transférés sous le commandement de Butler, chef de l'Armée du James. L'opération prévoyait une contrepartie qui

¹⁸²³ David Herbert Donald, *Lincoln, op. cit.*, p. 387.

¹⁸²⁴ RJCCW, *Army of the Potomac - Battle of Petersburg*. Seconde session, trente-huitième Congrès, Washington, 1865, p. 311.

¹⁸²⁵ *Meade's Headquarters, 1863-1865 : Letters of Colonel Theodore Lyman from the Wilderness to Appomattox*, éd., George R. Agassiz, Boston, The Atlantic Monthly Press, 1922, p. 102.

satisfaisait le lieutenant-colonel Lyman, aide-de-camp de Meade : « Il [Butler] nous retournera presque autant de troupes blanches (de nouveaux régiments) qui seront meilleures à tout point de vue¹⁸²⁶ ». Meade entretenait des rapports exécrables avec le général abolitionniste Birney. Décédé le 18 octobre 1864 de la malaria, ce dernier était le fils de James G. Birney, un propriétaire d'esclaves avant de devenir un abolitionniste convaincu, et candidat à l'élection présidentielle à deux reprises sous l'étiquette du Parti de la Liberté. Pendant la campagne de la Péninsule, il avait reçu l'ordre d'appréhender un esclave fugitif qui s'était introduit dans le campement et de le conduire au quartier-général. Il considéra qu'une telle conduite n'était recommandée par aucun article du règlement militaire et l'ordre resta lettre morte¹⁸²⁷. Le différend, le premier¹⁸²⁸, avec Meade datait de Fredericksburg (13 décembre 1862) et était de nature militaire : au cours de la bataille il refusa de venir soutenir Meade qui le lui demandait. Il est certain que l'antiabolitionniste prosélyte de Birney ne faisait qu'éloigner la possibilité d'une réconciliation.

Si l'on considère que la confiance peut parfois n'être qu'une « suspension provisoire de l'esprit critique¹⁸²⁹ », il nous faut admettre que cette disposition mentale ne connaissait pas de répit à la tête de l'administration et chez Lincoln, lesquels regardaient le commandement, et plus globalement les officiers de l'Armée du Potomac, avec suspicion. La méfiance avait atteint en 1863 un niveau élevé provoquant une vive émotion dans le corps des officiers lorsque ces derniers apprirent qu'ils étaient sous surveillance. En effet, la police militaire « a pris l'habitude d'ouvrir systématiquement les lettres reçues et écrites par les officiers¹⁸³⁰ ». C'était l'information détonante que révéla le général Meade dans une missive à sa femme le 30 janvier 1863. Le gouvernement était conscient de la vulnérabilité de l'armée due à une conjonction de facteurs parmi lesquels figurait l'état d'esprit des officiers gâté, pensait-il, par une identité démocrate trop affirmée. Il était dans un schéma cognitif défensif qui le menait clairement à faire la chasse aux éléments de l'armée qui, par leurs propos ou leurs insinuations manuscrites, manifestaient leur désapprobation envers la politique du commandant en chef.

Il est difficile de ne pas tracer un parallèle entre les destins de McClellan et du général Don Carlos Buell, tant ils semblent présenter de frappantes similitudes, notamment si l'on en juge par les circonstances qui mirent un terme à leur carrière militaire et sur lesquelles plane l'ombre de leur désaccord avec la politique d'émancipation. Le général Buell était un proche de McClellan qu'il connaissait depuis 1852. Après avoir commandé une division dans l'Armée du Potomac, il reçut de

¹⁸²⁶ *Meade's Army : The Private Notebooks of Lt. Col. Theodore Lyman*, éd. David W. Lowe, Kent, The Kent University Press, 2007, p. 296. Ils furent six régiments à rejoindre Meade.

¹⁸²⁷ Olivier Davis, *Life of David Bell Birney, Major-General United States Volunteers*, Philadelphia, King & Baird, 1867, p. 106.

¹⁸²⁸ La conflictualité des rapports entre généraux sera analysée dans un chapitre ultérieur.

¹⁸²⁹ Achille Weinberg, "Qu'est-ce que la confiance" in *Sciences humaines*, n° 271, juin 2015, p. 35.

¹⁸³⁰ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 1, p. 353.

son « cher ami », devenu général en chef des armées fédérales, le poste de commandant de l'Armée du Cumberland en novembre 1861, en remplacement de Sherman, en proie à une grave dépression. En octobre 1862, il échoua à poursuivre les forces sudistes de Bragg, et avec la bénédiction des radicaux qui rêvaient de purger l'armée en la débarrassant de ses éléments démocrates, Lincoln mit un terme à ses fonctions.

Pour un républicain, surtout s'il était radical, tout était déplaisant chez Buell : il était diplômé de West Point, démocrate, loyal à l'Union certes - patriote, il était opposé à la sécession -, mais démocrate. Et à Washington où les abolitionnistes tenaient le haut du pavé, être démocrate ou traître, la différence était ténue, les deux mots étroitement corrélés. On lui prêtait des sympathies pour le Sud et l'esclavage : sa femme était originaire de Virginie et en l'épousant en 1851 il se retrouva propriétaire de huit esclaves qui ne furent plus qu'un en 1861 quand il fut promu général et appelé dans la capitale en mai. L'institution « particulière » avec laquelle il était donc familier ne le troublait pas ; elle était un droit garanti par la Constitution ce qui suffisait à en respecter le principe. De plus, il partageait avec McClellan une même conception de la guerre : elle devait être menée avec fermeté sur un plan militaire - quoique la manœuvre fût préférée à la bataille - mais avec un esprit de conciliation¹⁸³¹. Son objectif n'était, ni de conscience ni de politique, distinct de celui de l'exécutif : battre les armées confédérées et restaurer l'Union. Pour le second, à partir de l'été 1862, c'était une Union transformée par la « révolution » de l'émancipation, une nouvelle société devait sortir de l'ancienne ; pour le premier c'était une Union maintenue dans sa forme d'avant le conflit. Buell ne fit rien pour améliorer une image a priori négative. Sa politique à l'égard des esclaves fugitifs n'était pas dirigée par la mansuétude. L'eut-il corrigé et rendu moins visible cet esprit conciliant avec les gens du Sud, qu'il n'aurait pas cristallisé l'attention des radicaux. Après être descendu dans sa conscience, ce que pouvait après tout s'autoriser à faire un général confronté à une problématique à forte dimension humaine et auquel le droit en vigueur laissait une certaine latitude dans l'action, Buell n'en remonta rien qui put lui faire réviser son jugement sur la manière de gérer les esclaves fugitifs. On peut même dire qu'il fut renforcé dans ses positions par McClellan qui lui transmit un télégramme explicite en novembre 1861 :

Il est d'une nécessité absolue que vous teniez l'Etat du Kentucky dans sa totalité. [...] Vous garderez constamment à l'esprit la cause précise pour laquelle nous nous battons. Cette cause est la préservation de l'Union et la restauration de l'autorité du gouvernement général sur l'ensemble de notre territoire. [...] Je sais que j'exprime les sentiments et les opinions du Président quand je déclare que nous combattons uniquement pour sauvegarder l'intégrité de l'Union et l'autorité constitutionnelle de ce gouvernement.¹⁸³²

¹⁸³¹ *Letters from Lloyd Lewis*, éd. Robert Hutchins, Boston, Little Brown, 1950, p. 15.

¹⁸³² O.R., série 2, 1, pp. 776-777.

Buell décida de rester fidèle à la doctrine de Halleck en interdisant aux esclaves fugitifs, quel que fut le degré de loyauté de leurs maîtres, de rentrer dans les campements et, lorsque ces derniers s’y trouvaient, de les restituer à leur propriétaire. De cette manière, il espérait rassurer les citoyens fidèles au gouvernement sur le fait qu’il ne serait pas attenté à leurs droits, notamment celui de posséder un esclave, et ne pas tomber sous le joug de l’amointrissement auxquels les fugitifs exposaient son armée. Deux arguments recevables qui interdisent de voir la question des esclaves réfugiés sous un angle purement moral. Dans l’esprit de Buell, l’exhortation morale, parfois prompte à paralyser la pensée et à orienter l’action dans une direction contraire aux intérêts politiques et militaires, n’avait pas sa place dans un département aussi sensible, objet de l’attention des plus hautes autorités politiques et militaires fédérales. Sur ce point il ne faisait pas exception. A ce moment de la guerre, ils étaient nombreux dans le haut commandement fédéral, nous l’avons vu, à ne pas appliquer à la lettre les dispositions légales relatives aux esclaves fugitifs.

La dissonance entre les ordres de Buell et l’attitude des simples soldats était parfois criante. Elle singularisait le décalage entre une vision et une émotion. Naturellement confrontés à des situations poignantes, les hommes de troupe étaient plus facilement enclins à s’émouvoir et à s’indigner. Les traces de ces indignations passèrent le temps et, preuve qu’elles s’étaient incrustées dans les consciences, on les retrouvait dans les mémoires publiés plusieurs années après la fin de la guerre par les vétérans de l’Armée de l’Ohio. Les soldats ont été les témoins privilégiés de l’arrivée dans leur camp des maîtres venus reprendre leurs « biens » et des comportements rauques, humiliants et violents qu’ils purent, à certaines occasions, adopter pour parvenir à leur fin. Ces brutalités, même si elles n’étaient pas systématiques, eurent un effet de cristallisation et marquèrent le moment où les soldats construisirent un lien de solidarité avec les esclaves et facilitèrent leur conversion à une « conception militaire de l’émancipation » forgée par le vécu et l’expérience¹⁸³³.

Buell réprouva ces agissements qui violaient ostensiblement ses ordres et se montra réceptif aux plaintes des propriétaires malmenés. C’est ainsi qu’il ordonna au général Mitchell, commandant de la 3^{ème} division, de les laisser agir en toute quiétude. Quant aux noirs qui ne seraient pas réclamés, Mitchell devait les « expulser » de son campement et, dans l’avenir, interdire aux fugitifs leur entrée à l’intérieur des lignes fédérales¹⁸³⁴. L’officier dut s’exécuter sans enthousiasme si l’on en juge par le contenu de la lettre envoyée à Stanton en mai 1862 : « Les nègres sont nos seuls amis et à deux occasions je dois ma propre sécurité à leur loyauté ». La suite était alarmiste : il avait promis aux esclaves qui lui rapporteraient des renseignements qu’ils recevraient en échange la protection du

¹⁸³³ Robert E. Hunt, *The Good Men Who Won the War : Army of the Cumberland Veterans and Emancipation Memory*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 2010, p. 31.

¹⁸³⁴ O.R., 10 :2, p. 31.

gouvernement et que si ce dernier le désavouait il n'aurait d'autre choix que d'« abandonner la ligne de chemin de fer » avec pour conséquence que « le nord de l'Alabama retombe dans les mains de l'ennemi¹⁸³⁵ ». Stanton s'empressa d'approuver sa démarche qui se révéla être personnelle, décidée sans consultation préalable de sa hiérarchie. Il est important de souligner que l'ordre de Buell était antérieur à la loi du 13 mars et qu'il n'avait pas de caractère illégal. Le respect de la légalité n'avait jamais quitté le général. Lorsque ce même Mitchell l'accusa implicitement dans une missive adressée au ministre de la Guerre et publiée par le journal *Philadelphia Inquirer* d'avoir rendu les esclaves concernés, il répliqua que les faits qu'on lui reprochait lui étaient inconnus et que « s'ils s'étaient produits, ils seraient contraires à mes sentiments et à mes ordres¹⁸³⁶ ».

La politique dissuasive initiée par Buell et généralisée à l'ensemble de son département fonctionna : le nombre de candidats à vouloir chercher la liberté derrière les lignes nordistes baissa drastiquement¹⁸³⁷. Ce le fut au grand dam des simples soldats acquis majoritairement à partir de la fin de l'été 1862 à l'idée d'abolition ou, pour le moins, en rupture avec la politique de leur général. On peut croire que le commandant James Connelly exprimait un sentiment prédominant quand il écrivit le 24 octobre 1862 sur un ton suppliant : « Ah, si seulement nous avions un leader déterminé en provenance des Etats libres ! Un qui ne voit rien de sacré dans l'esclavage... un qui ne gardera pas les sources et les puits des rebelles pour empêcher nos soldats d'étancher leur soif... un qui confisquera leurs biens pour qu'ils servent à nos soldats !¹⁸³⁸ ».

« On mesure l'intelligence d'un individu à la quantité d'incertitudes qu'il est capable de supporter », aurait affirmé le philosophe allemand Kant¹⁸³⁹. Buell en manqua-t-il ? Sur la manière dont il concevait la formation et l'entraînement de son armée, il ne supportait aucune incertitude. Façonné par les méthodes de l'armée de métier, il était figé dans la certitude que la discipline la plus stricte était le meilleur moyen pour le soldat de limiter son exposition à l'aven du combat. Une évidence pour tous les chefs d'armée, mais que le commandant mit en pratique avec une rudesse extrême. Un tel *idiolecte* vaut par la défiance qu'il déclenche. Le fossé qui s'était creusé entre Buell et son armée s'expliquait par les divergences sur le traitement des esclaves fugitifs, mais il faut reconnaître qu'il fut sans doute amplifié par ce dogmatisme. Commander à une armée composée de volontaires, c'est-à-dire à des hommes simples, faiblement instruits, peu éduqués, supportant mal les entraves et qui, contrairement aux réguliers, ont fondé leur engagement sur un idéal, une vision de la

¹⁸³⁵ *Ibid.* p. 162.

¹⁸³⁶ *Freedom : A Documentary History of Emancipation 1861-1867, series 1, volume 1, The Destruction of Slavery, op. cit.*, pp. 282-283.

¹⁸³⁷ Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, p. 202.

¹⁸³⁸ "Major Connolly's Letters to his Wife, 1862-1865", in *Transactions of the Illinois State Historical Society for the Year 1928*, Springfield, Philips Bros., 1928, p. 230.

¹⁸³⁹ Il s'agit d'une phrase apocryphe, rien ne permettant de l'attribuer à Kant.

guerre que les réalités du conflit étaient susceptibles de corriger, et qui sont moins dociles à accepter les rigueurs de la discipline, réclamait que le chef cherchât à comprendre leur mentalité et ses évolutions. En les payant de mots capables de créer des représentations concrètes conciliables avec leurs sentiments, Buell devait également chercher à déclencher l'adhésion à sa personne. Malheureusement, le sens de la pédagogie, de la psychologie lui manquait. Il ne prit jamais la posture d'un général proche de ses hommes, naturellement porté à les rencontrer, les écouter. Il construisit avec ses soldats un lien « neutre », dépourvu d'affectif, qui érigeait l'obéissance et la soumission auxquelles, dans son esprit, tout soldat était forcément tenu de se soumettre, en valeur cardinale. L'officier s'était fermé à la possibilité d'accorder autant d'attention au bien-être des volontaires qu'à leur entraînement. Les soldats en souffrirent sans que le général s'en émût. En retour de cette incapacité à pouvoir ou à vouloir s'attacher à les comprendre, il récolta une grande impopularité - c'est ce qui le différençait de McClellan qui jouissait d'un vrai prestige auprès de la troupe.

Pour compliquer l'exercice du commandement, il importe de souligner une particularité de l'Armée de l'Ohio. Le régiment, qui constituait la force opérationnelle de base de l'armée, était habité par un esprit de « dévotion » au groupe qui prévalait sur l'esprit de solidarité inter-unités. C'était le résultat du mode de recrutement des volontaires, voulu par les autorités, qui aboutissait à réunir dans une compagnie des hommes issus des « mêmes villages, villes ou voisinage ». C'est au sein de cette « famille » reconstituée que les hommes, sur des critères le plus souvent sans rapport avec la compétence militaire, élaient leurs officiers. Ces derniers, parmi lesquels les politiciens étaient largement représentés, firent peu pour éveiller en eux un sentiment d'identification et d'appartenance capable de les fondre dans une identité plus vaste : l'armée. Pour beaucoup de soldats, « l'armée de terrain à laquelle ils appartenaient était une abstraction dénuée de sens »¹⁸⁴⁰. Et par extension, le commandant dut leur apparaître comme une figure, sinon abstraite, du moins lointaine. En raison de cet éloignement psychologique réciproque, Buell ne prit pas la mesure du revirement de la troupe sur la question noire et celle-ci ne vit en lui qu'un défenseur patenté des intérêts confédérés.

La majorité des officiers supérieurs avait quant à elle sur cette question une plus grande proximité de vue avec leur général. C'était un fait reconnu que Salmon Chase évoqua en ces termes le 20 septembre 1862 : « De toutes les sources qui me parviennent, je comprends que presque tous les officiers de l'armée de Buell et que Buell en personne sont pro-esclavagistes au dernier degré¹⁸⁴¹ ». Le général Gilmore était de cette trempe d'officiers. Il ordonna au colonel Utler de restituer quatre « contrebasses », ce que celui-ci refusa de faire au motif que les termes de la loi et de la proclamation

¹⁸⁴⁰ Gerlad J. Prokopowicz, *All for the Regiment : The Army of the Ohio, 1861-1862*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2001, pp. 17-18.

¹⁸⁴¹ Robert B. Warden, *An Account of the Private Life and Public Services of Salmon Portland Chase*, Cincinnati, Wilstach, Baldwin & Co., 1874, p. 485.

préliminaire le lui interdisaient¹⁸⁴². Le général Jefferson Davis (homonyme du Président confédéré) s'emporta en janvier 1863 :

Que font les politiciens ? N'y a-t-il donc personne parmi nos élus pour s'opposer à cette politique fatale ? L'armée ne le supportera pas. Elle se divisera assurément. Je ne vois aucun espoir pour le pays si à Washington on continue de mener cette politique abolitionniste. Cela conduit à rendre le Sud chaque jour un peu plus amer et, dans le même temps, à dégouter l'armée. Tout cela est de l'utopie et absurde.¹⁸⁴³

Davis avait tort. L'Armée du Cumberland accepta l'émancipation. Non par idéal, comme nous le soulignons, mais parce que le soldat y voyait un instrument punitif à l'encontre des « traîtres » sécessionnistes et de leur esprit de résistance, des propriétaires d'esclaves et de leur arrogance, et aussi parce qu'il la considérait comme un procédé pour abattre la Confédération. L'ire qu'avait suscitée le conservatisme de Buell s'apaisa lorsque les soldats découvrirent que son successeur, le général Rosecrans, était un abolitionniste dévotieux. Converti au catholicisme, le nouveau commandant condamnait l'esclavage par conviction religieuse. Le *Cincinnati Catholic Telegraph* rendit publique une lettre de Rosecrans écrite à un père religieux le 27 avril 1863. Le verbe était péremptoire, presque sentencieux sur la forme :

Je suis heureux de voir la magnifique position que vous avez prise dans le *Telegraph* contre l'esclavage, ses horreurs, ses cruautés et son abjecte immoralité. L'esclavage est mort. Rien ne peut le ressusciter. [...] L'esclavage est condamné et ceux qui viendraient à le soutenir seraient rapidement voués à la réprobation et l'exécration publiques. Aucun homme d'Etat ne le défendra, aucun ami du progrès humain ne tendra la main pour arrêter sa chute, aucun amoureux de l'humanité et de la religion pleurera sa défaite. [...] Dieu Tout Puissant a sans aucun doute ordonné sa destruction dans ce pays où il a été plus mortifiant et immoral que dans n'importe quel autre pays et cette guerre... ne verra pas la fin avant le jour où il sera totalement éradiqué. Je suis partisan d'un arrêt des hostilités dès que possible : par conséquent, j'approuve la Proclamation du Président.¹⁸⁴⁴

« Un McClellan dans l'armée était regrettable, mais la combinaison d'un McClellan et d'un Buell était déplorable », aurait lâché le Président le 3 août 1862¹⁸⁴⁵. Les deux généraux démocrates les plus vilipendés par les radicaux à l'automne 1862 furent déchus de leur commandement par Lincoln presque simultanément. A douze jours d'intervalle précisément - le 24 octobre pour Buell et le 5 novembre pour McClellan. Voilà qui doit nous interroger. Faut-il n'y voir qu'une simple coïncidence ou la conclusion d'une opération finement orchestrée et qui prit prétexte de leur contre-performance

¹⁸⁴² Cité par James Oakes, *Freedom National : The Destruction of Slavery in the United States, 1861-1865*, New York, W. W. Norton & Company, 2013, p. 323.

¹⁸⁴³ Cité par Nathaniel Cheairs Hughes, Jr., and Gordon D. Whitney, *Jefferson Davis in Blue : The Life of Sherman's Relentless Warrior*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2002, p. 156.

¹⁸⁴⁴ La lettre fut reprise par plusieurs journaux, dont *The New York Times* du 22 mai 1863.

¹⁸⁴⁵ Stephen E. Ambrose, *Halleck : Lincoln's Chief of Staff*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1962, p. 88.

sur les champs de bataille pour s'accomplir ? Leur hostilité reconnue à l'émancipation joua-t-elle un rôle dans la décision de les sortir du paysage militaire ? Dans les documents officiels on ne faisait état que de leurs insuffisances militaires. En restant dans le champ d'une spéculation raisonnable, on est en droit de croire qu'en manifestant des signes de désaccord avec le gouvernement, ils devenaient incompatibles avec la nouvelle doxa politico-militaire. Comment expliquer autrement que d'autres généraux, moins talentueux, voire terriblement médiocres dans l'exercice de l'art de la guerre, mais républicains ou connus pour leur sensibilité républicaine, gardèrent un poste dans l'armée ? Chase n'était peut-être pas loin de la vérité en affirmant : « Je suis convaincu que c'est le pro esclavagisme de Buell qui fut la principale cause de sa perte¹⁸⁴⁶ ».

Nous avons souligné l'absence de confiance qui singularisait les rapports entre le commandant en chef et ses généraux. On peut penser qu'elle ne fut pas étrangère à la décision du 25 mars 1863 de désigner Lorenzo Thomas, adjudant général, pour donner une impulsion et coordonner les initiatives de recrutement dans la Vallée du Mississippi où la concentration de travailleurs serviles était supérieure qu'en Virginie. Les esclaves réfugiés affluaient en masse derrière les lignes des armées fédérales au fur et à mesure de leur avancée. Thomas devait sa nomination au ministre Stanton. Lorsque l'on sait que le ministre, pour des raisons jamais totalement élucidées - on sait qu'il avait connaissance des soupçons de corruption et d'intempérance de boisson qui pesaient sur Thomas -, ne l'aimait pas et que l'opinion de Thomas sur l'émancipation était « trouble¹⁸⁴⁷ », le choix était pour le moins surprenant. Eu égard à l'importance et la sensibilité de la mission, le choix d'un homme de confiance semblait plus judicieux. Thomas n'était pas dépourvu d'aptitudes. Diplômé de West Point - 17^{ème} de sa promotion - il avait participé à la guerre contre le Mexique en qualité de personnel d'état-major du général Taylor, puis exerça la fonction de chef d'état-major du général Scott entre 1853 et 1861. C'était un rôle à la mesure de son tempérament vaniteux : acheminer des ordres aux autorités subalternes lui procurait un sentiment de fierté qu'il n'était pas avare de partager. De tous les traits de caractère qu'on lui connaissait, l'arrogance était celui que ses collaborateurs lui attribuaient le plus volontiers.

Thomas avait été investi de larges pouvoirs qui juxtaposaient pédagogie et coercition. Sa lettre de mission le chargeait de rencontrer Grant et ses officiers afin de leur « expliquer l'importance qu'attachait le gouvernement à l'emploi de la population de couleur émancipée... et en particulier

¹⁸⁴⁶ *The Salmon P. Chase Papers*, éd. John Niven, James P. McClure et Leigh Johnsen, Ohio, Kent State University Press, 1996, vol. 3, p. 304-305. Buell ne retrouva pas de commandement malgré les interventions de Grant auprès des autorités, et démissionna de l'armée régulière le 1^{er} juin 1864.

¹⁸⁴⁷ Michael T. Meier, "Lorenzo Thomas and the Recruitment of Blacks in the Mississippi Valley, 1863-1865", in *Black Soldiers in Blue : African American Troops in the Civil War Era*, éd. John David Smith, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2002, p. 249.

dans l'organisation de leur travail et leur force militaire ». Pour convaincre que le volontarisme de l'exécutif ne souffrirait pas l'opposition, il avait en effet reçu les pleins pouvoirs pour démettre les officiers qui douteraient des vertus de cette nouvelle politique sans avoir à justifier de sa décision à Washington. Enfin, il devait recenser les officiers volontaires pour commander des troupes de couleur dans le but d'accélérer le processus d'organisation de ces forces et de les rendre rapidement opérationnelles¹⁸⁴⁸. Ces vastes compétences s'expliquaient par le fait que l'armée de Grant montrait en ce début d'année 1863 des signes inquiétants. Non seulement elle était en butte à l'échec devant Vicksburg, mais des rapports faisaient état du scepticisme et de l'hostilité des officiers à la politique d'émancipation. Un soldat du 8^{ème} régiment de l'Illinois rapporta en janvier 1863 que consécutivement à la Proclamation plusieurs officiers « devinrent très énervés », que certains d'entre eux « parlèrent fortement de remettre leur démission ». Si l'on en croit ce soldat, le mécontentement ne dura pas : « Mais nous étions trop forts pour une maudite compromission de lèche-bottes et aujourd'hui on n'entendait plus aucune plainte contre elle¹⁸⁴⁹ ». Comme souvent, la réalité était plus complexe. Il est intéressant de noter la réaction de nombreux officiers à une instruction prise par Grant le 12 février 1863 dans laquelle le général ordonnait que les noirs fussent tenus en dehors des campements et conduits sur les plantations désertées par leurs propriétaires pour y travailler en contrepartie d'un salaire décent. Grant expliqua à Halleck qu'il le faisait pour des raisons « humanitaires » : l'armée ne serait pas en capacité de leur offrir un abri et de prendre en charge leur transport quand elle s'ébranlerait¹⁸⁵⁰. Ou que l'instruction leur fut imparfaitement relayée ou qu'ils en détournèrent l'esprit pour donner libre cours à leurs préjugés - la seconde hypothèse étant la plus crédible des deux -, les officiers « non seulement découragent les nègres à venir se mettre sous notre protection, se plaignit Halleck, mais, par de mauvais traitements, les forcent à retourner chez leurs maîtres¹⁸⁵¹ ».

Sans doute que les voix contestataires ne s'élevaient plus bruyamment depuis les feux de camp ou les tentes ; sans doute que les commandants de terrain firent taire leur manque d'enthousiasme, leur réserve ou leur hostilité quand ils existaient. Mais le firent-ils par crainte d'être révoqués ou parce que le sens du devoir et la fidélité à l'Union constituaient le levier de leur action ? En tout cas, si l'on en croit Charles Dana, ce n'était pas à la force de conviction et aux vertus pédagogiques de Thomas que l'on devait ce résultat. « Les officiers de cette armée, écrivit-il, qui il y a trois mois me disaient qu'ils ne serviraient pas à côté de régiments de nègres me disent aujourd'hui que l'adjudant général

¹⁸⁴⁸ O.R., série 3, 3, pp. 100-101.

¹⁸⁴⁹ Charles W. Wills, *Army Life of an Illinois Soldier*, Washington, Globe Printing Company, 1906, p. 150.

¹⁸⁵⁰ PUG, 7, p. 338.

¹⁸⁵¹ O.R., 24 :3, p. 157.

Thomas sermonna les troupes, mais qu'ils obéiront aux ordres malgré tout¹⁸⁵² ». Voilà qui ressemblait à un ralliement de raison. Une raison qui avait pour source plus qu'un sermon ou une soumission aux ordres. Des travaux récents, menés par l'historien Jonathan W. White, révèlent qu'une répression s'abattit sur les sujets de l'armée, officiers et soldats, qui exprimèrent leur hostilité à la politique de l'exécutif. Tout fut entrepris pour condamner au silence les voix dissonantes et empêcher l'expression des opinions plurielles. Les autorités militaires pouvaient s'appuyer sur plusieurs articles du règlement des armées qui limitaient la liberté de parole du soldat et exigeaient la loyauté envers le gouvernement. A partir des derniers mois de l'année 1862, accepter l'émancipation était l'expression de cette loyauté. Partager les vues de Lincoln était la seule pensée autorisée. Le haut commandement opérationnel devint l'agent d'exécution docile du pouvoir exécutif, l'auxiliaire soigneux de sa politique. Avec son aval, raconte White, les journaux démocrates furent interdits dans l'enceinte des camps ; les officiers démocrates, quand ils n'étaient pas jugés, punis ou démis, étaient exclus des promotions¹⁸⁵³ ; les soldats qui étaient de la même sensibilité politique étaient intimidés et humiliés¹⁸⁵⁴. Il y avait une volonté d'agir pour imposer une censure politique et faciliter la propagation des idées républicaines. Un chiffre, fourni par White, démythifie l'adhésion massive des soldats à la politique de l'exécutif. Entre le 1^{er} novembre 1863 et le 1^{er} novembre 1864, 922 155 soldats étaient en situation de se réengager. Cent trente-six mille cinq cent sept firent la démarche, soit moins de 15%¹⁸⁵⁵. Quant aux soldats réfractaires et qui, contrairement aux officiers, ne pouvaient pas démissionner, il est probable que la crainte de la sanction fabriqua le silence. Pour ces soldats, il existait un autre moyen d'exprimer leur désaccord : la désertion. Ces désertions tant redoutées par le commandant en chef vinrent donc, et leur nombre, même s'il est difficile de l'évaluer avec précision et d'en attribuer une cause précise, n'était pas anodin.

¹⁸⁵² Cité par Michael T. Meier, "Lorenzo Thomas and the Recruitment of Blacks in the Mississippi Valley, 1863-1865", in *Black Soldiers in Blue*, op. cit., p. 256.

¹⁸⁵³ Pendant la campagne présidentielle, les principaux commandants des 2^{ème}, 3^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème} Corps de l'Armée du Potomac firent savoir qu'ils ne soutenaient pas le candidat démocrate. Ils se protégeaient contre tout soupçon de connivence avec McClellan qui aurait sérieusement compromis leur chance de promotion (Frank J. Williams, *Judging Lincoln*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2002, p. 107).

¹⁸⁵⁴ Jonathan W. White, *Emancipation, the Union Army, and the Reelection of Abraham Lincoln*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2014, édition du Kindle.

¹⁸⁵⁵ Jonathan W. White, *Emancipation, the Union Army, and the Reelection of Abraham Lincoln*, op. cit., emplacement du Kindle 1977-1979.

c - Le commandement face aux désertions « politiques » : une réponse sans équivoque et sans concession.

La manière dont le haut commandement réagit aux multiples cas de désertions consécutives à un refus de servir pour une nouvelle politique favorable à l'émancipation des esclaves indiquerait, en première analyse, un haut degré d'adhésion à la nouvelle politique de l'exécutif.

L'enrôlement des esclaves ne renfermait pas la même signification pour les troupes que l'émancipation. Les deux notions étaient appréhendées différemment. Parmi les simples soldats l'ambivalence dominait. Autant l'intégration des esclaves dans l'armée et leur affectation sur des activités manuelles ne souleva pas de fortes hostilités, autant l'émancipation créa des divisions, reflet du caractère diversifié de la « société » militaire. Pour certains, la cause qu'on leur demandait maintenant de défendre n'était pas la leur, « Je n'ai aucune intention de me battre pour la fin de l'esclavage. Dès que [les rebelles] seront prêts à revenir dans l'Union, je dirai : pour l'amour de Dieu cessons le combat et que dans les deux camps l'on entende une fois encore raison¹⁸⁵⁶ ». A ces mots qui excluaient la guerre contre l'esclavage des motivations en répondaient d'autres qui faisaient de la disparition de l'esclavage un jalon essentiel de l'engagement : l'esclavage est « la cause de toutes nos animosités, de toutes nos disputes et de cette maudite rébellion... [J'espère] que l'on balayera ce sinistre stigmate qui flotte sur notre nation¹⁸⁵⁷ ». Au fur et à mesure que les soldats avançaient en territoire ennemi l'esclavage, qui n'était pour la majorité d'entre eux qu'une réalité théorique et imagée, prit tout son sens. La condition de vie des esclaves provoqua chez certains un transport émotionnel qui bouleversa leur conscience, perça le mur des préjugés et renversa leurs convictions. Surtout qu'il était évident que les noirs jouaient un rôle moteur dans la résistance sudiste. Les lettres se vidaient de leur contenu idéologique et mettaient en avant un principe de réalité : « La guerre ne finira jamais si on laisse les nègres où ils sont... Mais si on arrache la racine du mal et qu'on leur [les rebelles] confisque tous leurs biens ils n'auront plus aucune raison de se battre¹⁸⁵⁸ ». Pour John Beatty, « la simple reconstruction de l'Union sur les anciennes bases ne paierait pas l'humanité pour tout le sang versé depuis le début du conflit. La disparition de l'esclave le pourra peut-être¹⁸⁵⁹ ».

Dans quelles proportions se répartissaient les partisans et les opposants à l'émancipation ? L'étude à ce jour la plus sérieuse sur ce sujet est l'œuvre de McPherson. Faute de pouvoir s'appuyer sur des

¹⁸⁵⁶ Cité par Richard Bak, *A Distant Thunder : Michigan in the Civil War*, Ann Arbor, Huron River Press, 2004, p. 49.

¹⁸⁵⁷ Lettre de Jérôme Cutler à sa fiancée Emily, 11 novembre 1861 ; citée par Chandra Maning, "A "Vexed Question" : White Union Soldiers on Slavery and Race", in *The View from the Ground : Experiences of Civil War Soldiers*, éd., Aaron Sheehan-Dean, Lexington, The University Press of Kentucky, 2007, p. 52 (notes).

¹⁸⁵⁸ Lettre de Jasper Barney à son beau-frère John Dinsmore, 24 octobre 1862 ; *ibid.*, p. 39.

¹⁸⁵⁹ John Beatty, *The Citizen-soldier : Or, Memoirs of a Volunteer*, Cincinnati, Wilstach, Baldwin & co., 1879, p. 194.

données statistiques permettant de disposer d'une vision claire, l'historien en fut réduit à émettre des hypothèses à partir de l'étude d'un échantillon d'informations constitué des lettres de soldats. La méthodologie, aussi imparfaite soit-elle, le fit conclure qu'à l'hiver 1862-1863 les soldats hostiles à la nouvelle politique de Lincoln semblaient être dominants. Cette hostilité et la crise morale qu'elle amplifia au sein de l'armée se traduisirent par des actes de rupture : les désertions¹⁸⁶⁰. Pour le professeur d'économie Thomas DiLorenzo, dont la thèse qui traçait de Lincoln le portrait d'un « grand centralisateur » opposé à l'égalité raciale entre blancs et noirs provoqua une vive controverse et une condamnation par la plupart des historiens, la proclamation d'émancipation a eu un impact significatif sur l'armée. « Au moins 200 000 soldats nordistes désertèrent, 120 000 autres fuirent la conscription, et pas moins de 90 000 nordistes filèrent au Canada pour ne pas être incorporés tandis que des milliers d'autres se cachèrent dans les montagnes au centre de la Pennsylvanie¹⁸⁶¹ ». Les chiffres avancés par DiLorenzo n'ont en réalité aucune valeur scientifique. Pour les justifier, l'économiste se référa tantôt à Gallagher, tantôt à McPherson¹⁸⁶². Il faut croire qu'il fréquenta ces sources en dilettante car les deux historiens n'ont jamais donné une grandeur chiffrée du phénomène. Et pour cause. Connaître le nombre de désertions directement liées à l'émancipation est chose impossible. L'absence de données statistiques exploitables bloque le travail du chercheur.

L'ampleur et les raisons exactes du mouvement de désertion qui frappa les armées fédérales au cours de l'hiver 1862-1863 restent l'objet de discussions et de controverses. L'historien Jonathan White considère que la réalité officielle a été sous-estimée par ses pairs. Chandra Manning va quant à elle jusqu'à contester l'idée d'une relation entre émancipation et démoralisation, préférant ne voir dans cette dernière que la conséquence des revers militaires et des rigueurs de la vie de soldat en campagne¹⁸⁶³. L'émancipation ne serait donc pas la cause des désertions mais le catalyseur d'une frustration et d'une démoralisation extrême. En réalité, c'est ce que démontre la lecture de plusieurs missives de soldats, il est objectivement impossible de ne pas établir une causalité directe entre Proclamation et désertion, de la même façon qu'il serait hasardeux d'attribuer l'origine de ce phénomène à la seule Proclamation. Celle-ci fut un facteur parmi d'autres et le nombre de désertions directement attribué au refus de devenir un agent libérateur n'a pas atteint le nombre avancé par DiLorenzo. La preuve que le lien entre ces deux variables ne doit cependant pas être négligé et que le commandement fut confronté à des situations difficiles est donnée par un examen des réactions

¹⁸⁶⁰ James M. McPherson, *For Cause and Comrades : Why Men Fought in the Civil War*, New York, Oxford University Press, 1997, p. 123.

¹⁸⁶¹ Thomas J. DiLorenzo, *The Real Lincoln : A New Look at Abraham Lincoln, His Agenda, and an Unnecessary War*, Roseville, Prima Publishing, 2002, p. 45.

¹⁸⁶² p. 67 de *Confederate War* dans la première édition ; p. 63 de *What They Fought For* dans la seconde édition.

¹⁸⁶³ Chandra Manning, *What this Cruel War is Over : Soldiers, Slavery, and the Civil War*, New York, Alfred A. Knopf, 2007, p. 87.

observées dans les régiments de l'Illinois stationnés dans la vallée du Mississippi. Sans prétendre généraliser ses conclusions à l'ensemble des armées, cet examen montre que la Proclamation cristallisa hostilité et enthousiasme, avec, dans des cas d'hostilité extrême, des conséquences directes sur les opérations militaires. Pour illustrer notre propos, citons le cas du 109^{ème} de l'Illinois qui perdit 20% de ses effectifs - au nombre de 600 unités - à la veille de la Proclamation et fut gagné par un esprit de mutinerie, à l'exception d'une compagnie, forçant Grant à le mettre aux arrêts, le désarmer et le confiner à l'intérieur d'une enceinte militaire le 31 décembre 1862¹⁸⁶⁴. Pour reprendre le terme générique communément employé pour désigner toute forme d'opposition à la politique du gouvernement, les hommes s'étaient montrés « déloyaux ». En décembre 1862, l'Armée du Tennessee sous Grant était en mouvement vers Vicksburg et sa principale base de ravitaillement se trouvait à Holly Springs, une ville du Mississippi sur la voie de chemin de fer qui traversait l'Etat du nord au sud par son centre¹⁸⁶⁵. Le 109^{ème} était affecté à la défense des ponts d'accès au sud de la ville. Les habitants racontèrent que les officiers du régiment nordiste avaient exprimé leur intention de se rendre et d'être aussitôt libérés sur parole pour rentrer dans leur foyer. Quand la cavalerie sudiste du général Van Dorn se montra le 20 décembre pour s'emparer du dépôt, le commandant Nimmo fit abandonner ses positions au régiment¹⁸⁶⁶. « Ce régiment se comporta honteusement en se rendant immédiatement sans tirer un coup de feu..., en jetant leurs armes et en acclamant Jeff Davis¹⁸⁶⁷ ». Ce témoignage féroce d'un soldat en disait long sur l'image détestable que véhiculait le 109^{ème}. Une image peut être exagérée si on en croit le contenu de la lettre d'un officier à sa mère qui réfutait toute identification à un sécessionniste : « [...] et on croit que nous avons déposé les armes et refusé de nous battre à moins que les nègres ne soient rendus à leurs maîtres... [que] notre régiment acclama vivement Jeff Davis et souhaitait la victoire du Sud. Bien sûr ces histoires sont fausses, mais il y a toujours des imbéciles et des vauriens pour les propager et y donner foi¹⁸⁶⁸ ». Quoiqu'il en soit, il fut officiellement reproché aux hommes du régiment d'avoir « quitté leurs postes », de s'être « tenus prêts à se rendre » et de n'avoir pas « marché au secours de leurs camarades »¹⁸⁶⁹. Il était indiscutable qu'en manquant de pugnacité, le 109^{ème} contribua à faire du raid sudiste un formidable succès. Une description sommaire du butin saisi le prouvait : des centaines de prisonniers, 5 000 fusils, 2 000 pistolets, 100 000 pièces vestimentaires, 5 000 tonneaux d'aliments, 1 000 000 \$ de fournitures médicales, et 600 000 \$ d'approvisionnements divers. Dans le même temps, la cavalerie confédérée

¹⁸⁶⁴ O.R., 17 :2, pp. 511, 523, 590-591.

¹⁸⁶⁵ Nous reviendrons en détail sur la campagne de Vicksburg dans une partie consacrée au commandement et aux opérations militaires.

¹⁸⁶⁶ Arthur B. Carter, *The Tarnished Cavalier : Major General Earl Van Dorn, C.S.A.*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1999, pp. 141-142.

¹⁸⁶⁷ <https://sparedshare7.wordpress.com/2014/10/01/1863-unknown-wisconsin-soldier-to-sister/>

¹⁸⁶⁸ *Idem.*

¹⁸⁶⁹ O.R., 17 :2, p. 590.

de Forrest détruisit la voie de chemin de fer au nord de Jackson. Coupé de ses bases et de sa ligne de ravitaillement, Grant n'était plus en mesure de soutenir l'action de son lieutenant, Sherman, qui, après avoir navigué sur la rivière Yazoo, débarqua au nord de Vicksburg le 26 décembre puis lança trois jours plus tard à travers le bayou un assaut frontal infructueux et meurtrier contre les imposantes défenses de Chickasaw Bluffs. Grant se résolut alors à abandonner sa campagne d'invasion par route terrestre et à se replier. Bien que le 109^{ème} ne portât pas seul la responsabilité de ce désastre, le général lui fit chèrement payer son attitude : huit officiers reconnus coupables de déloyauté furent renvoyés le 1^{er} février 1863 et vingt et un autres le 10 avril dont le colonel Nimmo¹⁸⁷⁰. Pour des raisons principalement dues aux maladies qui les touchaient, les effectifs baissèrent massivement : le 21 février 1863, il n'était plus qu'une centaine à répondre à l'appel. Le régiment fut par la suite fondu avec le 11^{ème} des Volontaires de l'Illinois¹⁸⁷¹.

L'exemple du 128^{ème} mérite également d'être évoqué. Créé à l'automne 1862, le régiment ne comptait plus que 161 soldats sur les 860 de départ moins de cinq mois plus tard, le reste ayant déserté, principalement, en signe de protestation. Il dut être dissout en avril et le 9^{ème} accueillit le gros des éléments restants¹⁸⁷². Dans d'autres unités, une majorité de soldats salua le geste de Lincoln avec une joie sincère. Malgré l'opacité qui entoure la question, on peut affirmer que les défections liées à l'émancipation n'ont pas été un phénomène marginal. A l'inverse, ce serait, en vérité, donner une image fautive que de leur accorder une place trop importante. Elles ne furent qu'une partie d'un mouvement de désertions - sur lequel nous reviendrons - qui frappa massivement les armées de l'Union et affaiblirent leur force de frappe. Ella Lonn, dont les travaux publiés en 1928 continuent de faire autorité, avait arrêté leur nombre à 197 247 pour l'Union (104 428 pour le Sud) sur toute la durée de la guerre¹⁸⁷³.

La tendance observée par McPherson pendant la saison hivernale se serait inversée au cours du premier semestre 1863 pour atteindre un rapport de deux soldats favorables à l'émancipation pour un contre. Ce retournement rapide serait intervenu sous l'effet conjugué de deux facteurs : un rejet du discours anti-guerre, pro-esclavagiste et des philippiques anti-Lincoln lancées par les *Copperheads*, une fraction conservatrice influente du Parti démocrate du Nord, que beaucoup de soldats identifiaient

¹⁸⁷⁰ *Ibid.*, pp. 586-587, 590-591.

¹⁸⁷¹ Victor Hicken, *Illinois in the Civil War*, Urbana, University of Illinois Press, 1991, p. 140.

¹⁸⁷² *The Union Army : A History of Military Affairs in the Loyal States, 1861-65 - Records of the Regiments in the Union Army - Cyclopedia of Battles - Memoirs of Commanders and Soldiers*, Vol. III, Madison, Federal Publishing Company, 1908, p. 248, 337.

¹⁸⁷³ Ella Lonn, *Desertion During the Civil War*, *op. cit.*, p. 154 et 231.

à des traîtres, et la croyance de plus en plus affirmée que l'émancipation créerait un affaiblissement des ressources sudistes tournées vers l'effort de guerre¹⁸⁷⁴.

L'affaire Key, évoquée plus haut, symbolisait la volonté de « purifier » l'armée en la vidant de ses éléments les plus ostensiblement contestataires, de créer une identité militaire homogène façonnée à l'image du commandant en chef et Président des Etats-Unis. Pour neutraliser ces éléments subversifs qui refusèrent « l'infamie » de l'émancipation et le firent ouvertement savoir, les généraux mirent en place, avec le soutien de l'exécutif, une politique radicale fondée sur la sanction.

Dès que Grant eut connaissance de la contestation qui frappait une partie de son armée, sa résolution de l'étouffer fut immédiate. Il mit autant de détermination à neutraliser les opposants qu'il en fit preuve pour appliquer la politique de Lincoln. En février 1863, il installa une commission, dont le président, un colonel des volontaires, décrivit son rôle en ces termes : « Nous allons organiser une bonne purge et faire vomir l'armée de tous les "Copperheads". Les démissions "ont fait leur temps" avec ces individus, ils doivent être flanqués dehors. [Et] l'armée sera purifiée¹⁸⁷⁵ ». En réaction à l'émancipation, plusieurs officiers de l'armée de Grant donnèrent leur lettre de démission, convertie par un général intransigeant en « destitution¹⁸⁷⁶ ». En imposant un climat de coercition, les généraux du front occidental jouèrent un rôle majeur pour éviter que la contestation ne proliférât au sein de leurs armées respectives. Le colonel et futur général John Beatty détailla dans ses mémoires le traitement infligé à un commandant du 15^{ème} régiment du Kentucky (armée de Rosecrans) qui donna sa démission au motif « que le parti au pouvoir a l'intention d'élever le noir ». Rosecrans le fit arrêter et juger pour avoir tenu le « langage d'un traître ». Le commandant fut « escorté au-delà des lignes et remis en liberté »¹⁸⁷⁷. Cette anecdote fut reprise par S. F. Horrall dans son histoire du 42^{ème} régiment de volontaires de l'Indiana dans lequel il servit comme officier. L'écrivain la termine par ces mots : « [cela] mit un terme à toutes les critiques formulées par les officiers insubordonnés » du régiment et « eut également un excellent et formidable effet dans toute l'armée¹⁸⁷⁸ ».

Quand ils n'étaient pas démissionnaires, les adversaires de l'émancipation étaient démissionnés. Lorenzo Thomas avait prévenu lors d'un discours prononcé le 6 avril : « La politique de l'Administration doit être menée à bonne fin et aucune opposition émanant des officiers et des soldats ne sera tolérée. Même les étoiles [de général] ne seront d'aucune protection pour l'officier qui, par

¹⁸⁷⁴ James M. McPherson, *For Cause and Comrades*, *op. cit.*, pp. 123-126.

¹⁸⁷⁵ Jonathan W. White, *Emancipation, the Union Army, and the Reelection of Abraham Lincoln*, emplacement du Kindle 1019-1024.

¹⁸⁷⁶ PUG, 8, p. 94.

¹⁸⁷⁷ John Beatty, *op. cit.*, pp. 223-225.

¹⁸⁷⁸ S. F. Horrall, *History of the Forty-second Indiana Volunteer Infantry*, *op. cit.*, p. 184.

son comportement et son langage, s'opposera à la politique du Gouvernement¹⁸⁷⁹ ». Et en effet, le grade, même le plus élevé, ne put prémunir son détenteur contre la sanction. Le général James Spears en fit la douloureuse expérience. Ce natif du Tennessee, propriétaire d'esclaves, était de sensibilité démocrate mais farouchement unioniste. Ses positions anti sécessionnistes lui valurent d'être déclaré traître par le gouvernement confédéré le forçant à fuir dans le Kentucky où il participa activement à la création du 1^{er} régiment d'infanterie du Tennessee. Il fut arrêté le 6 février 1864, traduit devant une cour martiale et renvoyé le 30 août pour avoir dénoncé l'émancipation dans des termes jugés « déloyaux »¹⁸⁸⁰. Les cas de ce type, écrit White, ne furent pas isolés accréditant l'idée d'une action purificatrice d'envergure¹⁸⁸¹.

Fallait-il conclure de cette détermination affichée par les plus hautes autorités militaires et qui s'abattit sur tous les hommes sans distinction de grade, d'origine sociale et géographique, qu'elle renfermait une signification précise : la reconnaissance du principe d'une relation irréductible entre loyauté et émancipation ? Nous pensons que pour le commandement supérieur, la question était moins d'être pour ou contre l'émancipation que dans la manière de l'exprimer. Ce n'était pas le fait que des militaires fussent animés de sentiments antiabolitionnistes ou hostiles à la politique de Lincoln qui le fâcha, c'était le fait que ces hommes s'en ouvrirent publiquement et s'eussent abstrait des déterminismes militaires primaires : la loyauté et la soumission inconditionnelle au gouvernement. S'ils n'avaient pas, dans leur lettre de démission, souligné les raisons de leur geste et potentiellement instillé un esprit de contestation dans leur entourage, ils n'auraient pas eu à subir l'humiliation d'une arrestation, d'une traduction devant un conseil de guerre et une condamnation. A propos de la démission de Key, le secrétaire de Lincoln, John Hay, reconnaissait dans un courrier à la presse jamais publié que le tort du « malchanceux » commandant fut d'avoir été « plus indiscret que les autres », et que la punition avait une fonction vertueuse et dissuasive : « [...] réduire au silence d'autres comme lui... »¹⁸⁸². Ceux qui continrent leurs sentiments d'hostilité connurent des démissions apaisées.

L'armée de l'Union était-elle devenue sous l'impulsion du haut commandement un instrument « d'arbitraire et d'oppression » dont les agents en uniforme se voyaient désormais prescrire « le devoir absolu d'une obéissance implicite et passive » ? A partir du début de l'année 1863, quand la proclamation d'émancipation fut publiée et le principe d'armer les anciens esclaves fut arrêté, la lutte

¹⁸⁷⁹ Cité par James B. Swan, *Chicago's Irish Legion : The 90th Illinois Volunteers in the Civil War*, Southern Illinois University, 2009, p. 60.

¹⁸⁸⁰ Ezra J. Warner, *Generals in Blue : Lives of the Union Commanders*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1964, pp. 466-467.

¹⁸⁸¹ Jonathan W. White, *Emancipation, the Union Army, and the Reelection of Abraham Lincoln*, op. cit., emplacement du Kindle 985-1243.

¹⁸⁸² *Lincoln's Journalist : John Hay's Anonymous Writings for the Press, 1860-1864*, éd., Michael Burlingame, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1998, p. 318.

contre les opposants à l'émancipation était devenue la norme, un impératif pour ramener la cohésion dans une troupe divisée, un impératif au nom du bien supérieur de l'armée et de l'Union. Il est certain que la radicalisation de la guerre, dont l'émancipation était une étape, passait par une radicalisation des attitudes et qu'elle pouvait difficilement s'accommoder de l'esprit critique, ferment de la contestation. Les soldats et les officiers volontaires ne recevaient aucune formation qui les plia au respect d'une norme comportementale précise. Ils étaient, par leur culture, épris de liberté. Et le langage était pour eux un des éléments qui ne souffraient pas la contrainte et par lequel ils exprimaient cette liberté. « Sans obéissance passive, il n'y a point d'armée¹⁸⁸³ ». Ces paroles de Lazare Carnot¹⁸⁸⁴, les commandants d'armée auraient pu les faire leur, car ils en appliquèrent le principe avec la plus grande rectitude. Indépendamment de réticences personnelles, parfois tenaces, au sujet de l'émancipation, les membres du haut commandement avaient intériorisé un système de discipline qui les amena à réprimer avec la plus grande force toute forme d'insoumission à l'égard de la politique du gouvernement et à imposer au personnel militaire une « contrainte de pertinence¹⁸⁸⁵ ». La position du général Sherman était à ce sujet exemplaire. Le général pouvait résister à la volonté de l'exécutif de faire des esclaves des soldats opérationnels pour le combat et, dans le même temps, condamner les officiers ostensiblement réfractaires :

Toute la doctrine de la discipline de l'armée serait anéantie si on autorisait des officiers subalternes "ayant juré d'obéir aux ordres du Président des Etats-Unis et aux ordres de leurs officiers supérieurs" à donner leur avis sur la politique du Gouvernement. On devrait permettre à cet officier d'expliquer les termes de son courrier et s'il y adhère et si on le découvre en train de les diffuser parmi ses camarades... il mérite d'être puni sévèrement et je demande par la présente que le châtement qui pourrait être prononcé soit exemplaire.¹⁸⁸⁶

Pour des raisons qui tiennent à différents facteurs - adhésion à l'émancipation, dévotion au principe de loyauté, peur de la destitution... -, les réactions d'hostilité à la Proclamation n'ont pas généré un bouleversement flagrant dans le commandement opérationnel. Trop insuffisants furent les départs, volontaires ou forcés, d'officiers supérieurs pour que sa structure eût à souffrir d'un préjudice notable. Les armées de l'Union gardèrent suffisamment de cohésion pour devenir ce que Lincoln appelait de ses vœux : un instrument politique et militaire destiné à anéantir la Confédération au moyen de l'abolition et par les armes.

¹⁸⁸³ *Biographie des ministres français, depuis juillet 1789 jusqu'à ce jour*, Bruxelles, H. Tarlier, 1826, p. 43.

¹⁸⁸⁴ Lazare Carnot (1753-1823) était un scientifique, militaire et homme politique français. Il fut élu député à l'Assemblée législative en 1791, puis à la Convention ; il devint membre du Comité de Salut public en 1793 où il fut chargé de l'organisation et de la conduite des armées révolutionnaires.

¹⁸⁸⁵ Jean-Louis Dessalles, *Les origines du langage, une histoire naturelle de la parole*, Hermes Sciences publications, 2000, p. 259.

¹⁸⁸⁶ PUG, 7, pp. 536-537.

d - Grant et la question noire : le commandement de la normalité.

Thomas fournit un rapport d'activité le 24 décembre 1863. Il faisait état de 20 830 noirs recrutés depuis le 1^{er} avril¹⁸⁸⁷ ; un chiffre porté à 27 000 en incluant les recrutements enregistrés dans le Département du Golfe. Un chiffre éloquent qui signait le succès de sa mission¹⁸⁸⁸. Un succès qui n'aurait sans doute pas été possible sans l'implication du commandant de l'Armée du Tennessee, le général Grant. Ce dernier était un exemple de discipline militaire. Il personnifiait au sujet de la question noire le passage d'une indifférence assumée à un activisme raisonné et enthousiaste. S'il fallait expliquer ce changement d'attitude, nous citerions l'influence de trois facteurs essentiels : une empathie à l'endroit des esclaves qu'il traduisit par une interrogation sur ce que serait le sort de « ces pauvres gens » à la fin de la guerre ; une conviction qu'il résuma à sa sœur d'une phrase : « cela affaiblit l'ennemi de leur prendre leurs esclaves »¹⁸⁸⁹. Le troisième facteur figure dans un courrier adressé à Lincoln le 23 août 1863 :

Le général Thomas est avec moi et vous pouvez être assuré que je lui apporterai toute l'aide en mon pouvoir. Je le ferai indépendamment de la question de savoir si la politique d'armer les nègres me semble judicieuse ou pas, mais parce que c'est un ordre auquel je suis obligé d'obéir et que je ne me sens pas le droit, dans la position qui est la mienne, de contester la politique du gouvernement quelle qu'elle soit.¹⁸⁹⁰

Grant était, sur le plan du rapport à l'autorité, l'opposé de McClellan. Les relations entre Grant et Lincoln renvoyaient l'image d'un commandement apaisé, libéré de ces tensions qui en avaient altéré l'efficacité pendant des mois sur le front Est. Grant considérait que ses fonctions lui conféraient un devoir de subordination et de soumission au commandant en chef. Il affichait une disposition au respect. Il s'abstint de discuter des questions politiques, de la constitutionnalité de l'émancipation, s'employant à appliquer la volonté de l'exécutif avec rigueur. Sans surprise, il n'émit publiquement aucune objection à la décision d'émancipation. C'est à sa sphère privée qu'il réserva ses remarques, faisant connaître ses doutes sur la capacité des noirs à s'assimiler brutalement dans la société blanche ; une période de transition lui semblait nécessaire afin qu'ils acquissent des rudiments d'instruction.

Avant qu'il ne pénètre au cœur du territoire confédéré, on ne peut pas dire que le destin des esclaves constituait un pôle d'intérêt ou d'attention particulier pour le général. En cela il était le coreligionnaire de la majorité des membres du commandement. Une semaine après le bombardement du fort Sumter, dans une lettre à son beau-père, il tenait pour acquis le fait que le « fléau de

¹⁸⁸⁷ O.R., série 3, 4, pp. 733-734.

¹⁸⁸⁸ Afin de rationaliser l'organisation des troupes de couleur, un bureau de recrutement dédié fut ouvert sur décision du ministère de la Guerre le 22 mai 1863.

¹⁸⁸⁹ PUG, 5, p. 311.

¹⁸⁹⁰ *Ibid.*, 9, p. 196.

l'esclavage » avait causé la sécession, mais ne porta pas de jugement moral sur l'institution, se contentant de prédire qu'en raison des dérèglements que la situation provoquerait sur le marché mondial du coton, les Etats du Sud ne seraient plus en mesure de le contrôler et verraient chuter la valeur de leur main d'œuvre servile de sorte qu'ils seraient dissuadés de reprendre un jour les armes¹⁸⁹¹. Il était d'autant moins enclin à approfondir sa réflexion qu'il croyait à un conflit de courte durée qui ne changerait pas fondamentalement le visage de la société et laisserait intact l'esclavage. Dans une missive à un ami, Elihu Washburne, datée du 30 août 1863, il reconnaissait n'avoir jamais été « abolitionniste ni même ce que l'on pourrait appeler un antiesclavagiste », avant de poursuivre que tôt dans la guerre s'imposa à lui l'évidence que la disparition de l'esclavage était le seul moyen pour les deux sections de vivre en paix¹⁸⁹². Cette prise de conscience que l'esclavage devait être éradiqué pour que le pays redevînt une nation unie ne prit pas, dans l'action, l'expression jusqu'aboutiste d'un Hunter. Au contraire. Aucune initiative personnelle risquant de déplaire et de l'exposer aux remontrances de la hiérarchie ne vînt jamais entacher sa carrière. Il n'avait aucune disposition d'esprit pour cela. Grant embrassait sans sourciller les principes de la discipline et de l'obéissance dont il était rempli. Il représentait le commandement normalisé, dégagé de toutes vellétés d'indépendance par rapport aux ordres du commandant en chef. « Nous devons de toutes les façons possibles faire maintenant des noirs nos auxiliaires, que ce soit en travaillant ou en combattant », lui écrivit Washburne le 25 juillet avant de préciser : « Le général qui marchera du pas le plus décidé dans cette voie jouira de l'estime la plus haute des hommes loyaux et sincères dans le pays¹⁸⁹³ ». Pour que Grant considéra l'incitation il fallait que le commandant en chef comptât parmi ces hommes. Le 3 août 1862, il écrivait à son père : « Je me fiche personnellement des nègres, qu'on leur donne la liberté ou qu'on les maintienne en esclavage. Si le Congrès vote une loi et que le Président l'approuve, je suis prêt à l'exécuter¹⁸⁹⁴ ».

On ne pouvait mieux dire. C'est à partir de l'été 1862, quand la loi changea, que le discours et le comportement se modifièrent. Toujours, précisons-le, sous le contrôle d'un solide pragmatisme. Tout en inscrivant son action dans le nouveau cadre défini par le législateur et approuvé par le commandant en chef, Grant opérait en effet une distinction entre les esclaves aptes à exercer des missions pour l'armée et les autres. Ces esclaves qui, par familles entières, se portaient au-devant de son armée étaient « souvent désorientés ou hébétés ou ayant des notions des plus primitives de ce que signifiait la liberté... », se souvenait John Eaton, l'aumônier du 28^{ème} régiment des volontaires de l'Ohio. « De

¹⁸⁹¹ *Ibid.*, 2, p. 4.

¹⁸⁹² *Ibid.*, 9, p. 218.

¹⁸⁹³ *Ibid.*, 5, p. 226.

¹⁸⁹⁴ *Ibid.*, 5, p. 264.

telles ignorance et notions fausses, ajoutait-il, produisirent un véritable chaos moral¹⁸⁹⁵ ». Pour éviter qu'ils n'entravassent ses mouvements et ne compliquassent la gestion des denrées alimentaires de son armée, Grant opta, dans un premier temps, pour la solution de facilité : le transfert des femmes et des enfants sur la ville de Cairo. C'était déplacer le problème et le faire régler par un autre. Cet autre était le commandant de la ville, le général Tuttle, auquel Grant avait demandé d'interroger le ministre de la Guerre sur ce qu'il devait faire de ces esclaves. Dans son télégramme du 18 septembre 1862, Tuttle suggéra un nouveau transfert, cette fois à Chicago et d'autres villes de l'Illinois où on souhaitait, selon lui, les employer comme domestiques¹⁸⁹⁶. La proposition fut approuvée par Stanton avant que celui-ci, moins d'un mois plus tard, fit interrompre ces déplacements. La cause de ce revirement était politique. Davis David, homme politique influent de l'Illinois, nommé membre de la Cour Suprême le 19 octobre grâce aux interventions du sénateur Browning et du ministre de l'Intérieur, prévint Lincoln que l'arrivée des gens de couleur dans l'Etat « causerait un grand tort pour les prochaines élections¹⁸⁹⁷ ». Le Président prit l'argument au sérieux. Le problème se posait dans le Sud et c'était là qu'il devait trouver sa solution. Grant dut donc mûrir une nouvelle réflexion. Il suggéra en haut lieu que les hommes sans emploi, les femmes et les enfants de couleur occupassent les plantations abandonnées par leur propriétaire. Il créa un titre de « surintendant des contrebandes » pour superviser ces opérations sur l'ensemble du Département et nomma sur le poste John Eaton¹⁸⁹⁸. L'attention qu'il accorda à la réussite du projet était le signe chez lui de la construction d'un univers mental dans lequel se mêlaient un sens profond des réalités physiques de la guerre et une empathie à l'endroit des esclaves qui allait, si l'on en croit le souvenir de Eaton, à envisager qu'ils accédassent à la citoyenneté et au droit de vote quand ils auraient fait la démonstration de leur capacité à être autonomes, notamment par le travail. C'est pour cette raison que l'historien Simpson vit aussi dans cette initiative un plan de transition pour les anciens esclaves, dont le but était de leur donner l'opportunité d'apporter la preuve qu'ils pouvaient travailler librement, s'auto suffire et de percer le mur des préjugés de l'homme blanc¹⁸⁹⁹. On peut souscrire à l'assertion. Par contre, on peut prendre ses distances avec l'historien lorsqu'il veut nous familiariser avec l'image d'un Grant ami des noirs, prêt à surprendre l'autorité en la mettant devant le fait accompli. En affirmant que le trait le plus notable de ce plan provient du fait que son auteur le mit en œuvre sans le soumettre préalablement à l'autorisation de la hiérarchie, il force sa conclusion. En effet, rien dans la solution retenue n'était en

¹⁸⁹⁵ John Eaton, *Grant, Lincoln, and the Freedmen : Reminiscences of the Civil War with Special Reference to the Work for the Contrabands and Freedmen of the Mississippi Valley*, London, Longmans, Green, and Co., 1907, p. 2.

¹⁸⁹⁶ O.R., série 3, 2, p. 569.

¹⁸⁹⁷ PUG, 6, p. 317.

¹⁸⁹⁸ O.R., 17 :2, p. 396.

¹⁸⁹⁹ Brooks D. Simpson, "The Doom of Slavery" : Ulysses S. Grant, War Aims, and Emancipation, 1861-1863", in *Civil War History*, vol. 36, n° 1, mars 1990, p. 49.

opposition avec la politique du gouvernement, et nous ne voyons pas à quel titre le général, soucieux avant tout de son image de loyauté et de régler un problème militaire dans son essence, eut ressenti le besoin d'obtenir l'aval de ses supérieurs. On ne peut exclure que ces marques d'adhésion étaient aussi dictées par un souci de plaire au Président. Même s'il dut dépasser de solides préventions, qui étaient sans doute en voie de disparition à l'époque, il mit non moins d'ardeur à constituer des régiments de noirs armés pour, notamment, assurer la sécurité de ces plantations.

Sa réaction, en juin 1863, à la rumeur de pendaisons sommaires par les confédérés de soldats noirs, d'un officier blanc les encadrant et d'un sous-officier blanc était une manifestation signifiante de cet univers que nous citons. Dès que la rumeur lui parvint, Grant interpella les autorités militaires sudistes pour s'assurer que de tels agissements étaient le fait d'individus « irréfléchis » et non la conséquence d'une politique officiellement arrêtée par le gouvernement confédéré¹⁹⁰⁰. Après avoir reçu une réponse dans laquelle les sudistes démentirent la rumeur, il défendit l'idée que les combattants noirs et leurs officiers blancs devaient être considérés comme des soldats à part entière et, à ce titre, bénéficier en cas de capture du même traitement que leurs camarades blancs¹⁹⁰¹. Le regard discriminant ne s'appliquait pas dans l'armée. La tunique bleue effaçait les origines sociales ou raciales de celui qui la portait. Grant considérait qu'un noir en uniforme devait bénéficier des mêmes droits que n'importe quel soldat. Il en donna une démonstration remarquée en octobre 1864 quand il refusa à Robert Lee un échange de prisonniers, celui-ci ayant exclu de l'opération « les nègres appartenant à nos concitoyens...¹⁹⁰² ».

Lincoln avait trouvé en la personne du général en chef, Halleck, un relais à sa nouvelle politique. Ce dernier, auteur d'une instruction qui marquait une approche particulièrement conservatrice de la question des esclaves fugitifs, n'était plus dans le même état d'esprit. Il avait été l'objet d'un renversement radical des convictions. Il apercevait une vérité de la guerre qui jusque-là lui était demeurée cachée ou qu'il ne voulut pas voir. En qualité de général en chef, premier collaborateur militaire du Président, il se montra soucieux que la politique gouvernementale fût rigoureusement appliquée. Pour s'en assurer il adressa à Grant, le 31 mars, une missive officieuse qui soulignait les objectifs de l'administration :

La politique du Gouvernement est de retirer à l'ennemi, autant que faire se peut, sa main d'œuvre productive. Tant que les rebelles conserveront et emploieront leurs esclaves pour produire des céréales, etc, ils pourront envoyer tous les hommes blancs sur le front. Chaque esclave pris à l'ennemi équivaut à un soldat blanc mis *hors de combat*. [...] La nature de la guerre a beaucoup changé au cours de la dernière année. Il n'y a désormais aucun espoir de réconciliation avec les rebelles. Le parti de l'Union dans le Sud est pratiquement détruit. Il ne

¹⁹⁰⁰ PUG, 8, pp. 400-401.

¹⁹⁰¹ *Ibid.*, 8, p. 468.

¹⁹⁰² *Ibid.*, 12, p. 263.

peut y avoir de paix autrement que gagnée par l'épée. Nous devons vaincre les rebelles ou être vaincus par eux. Le Nord doit détruire l'oligarchie esclavagiste ou devenir lui-même esclave.¹⁹⁰³

Ce message était fondateur en ce sens qu'il dessinait explicitement les contours d'une nouvelle approche de la guerre et de la question des esclaves, approche induite par la Proclamation. La politique, qui eut cours dans la Vallée du Mississippi, visant à ne pas encourager les esclaves à rejoindre les positions fédérales devait être abandonnée. La réponse de Grant ne se fit pas attendre. Elle allait dans le sens désiré par l'exécutif. Dans une instruction du 2 avril, on lisait : « On attend de tous les commandants qu'ils fassent tout leur possible pour mettre en œuvre la politique de l'Administration, non seulement en organisant et en rendant performants des régiments de couleurs mais également en les protégeant de toute forme de préjudice¹⁹⁰⁴ ». Était-ce l'effet de la culture de la discipline, mêlée à des raisons plus personnelles ? Il n'en demeure pas moins que trois commandants de Corps d'armée, sur les cinq placés sous le commandement de Grant, embrassèrent avec volition la nouvelle politique. C'était ce dont se félicita Grant auprès de Halleck le 19 avril¹⁹⁰⁵. Nous l'avons vu, le général avait été de ceux qui proscrivirent toute démarche d'incitation. C'est sans état d'âme qu'il enterra ce qu'il croyait juste encore quelques semaines plus tôt et que, guidé par un esprit d'allégeance et une nouvelle conscience, il ordonna le 11 avril à un commandant de division d'« encourager tous les nègres, plus particulièrement les hommes d'âge moyen, à venir dans nos lignes¹⁹⁰⁶ ». Un ordre qui fut réitéré à plusieurs occasions.

Encourager les noirs à fuir pour trouver la liberté derrière les lignes unionistes était un principe qui avait ses limites. Maintenus par la contrainte dans leur condition, les noirs continuaient par milliers de travailler dans les plantations. Ils en furent soustraits au gré de l'avancée des troupes nordistes ou lors des raids de cavalerie. Les mots, « les passants mystérieux de l'âme¹⁹⁰⁷ », fixent une idée, éclairent un état d'esprit. Il est troublant de constater que dans leur rapport officiel les généraux n'usaient pas du verbe « libérer » à propos des esclaves, mais des verbes « capturer », « rapporter », « saisir » qui renvoient à la notion de biens¹⁹⁰⁸. A la question de savoir pourquoi un langage aussi peu chaleureux fut adopté, alors que la guerre était devenue une guerre de libération des personnes serviles, nous ne pourrions répondre en des termes d'une totale rigueur. Mais on ne peut manquer d'y

¹⁹⁰³ O.R., 24 :3, pp. 156-157.

¹⁹⁰⁴ *Ibid.*, p. 220.

¹⁹⁰⁵ PUG, 8, p. 91.

¹⁹⁰⁶ O.R., 24 :3, p. 187.

¹⁹⁰⁷ Victor Hugo, *Les contemplations*, Paris, Librairie L. Hachette et C°, 1858, [cinquième édition], p. 40.

¹⁹⁰⁸ O.R., 24 :3, p. 377, 400, 416.

reconnaître le signe d'une vision qui ne s'était pas totalement ouverte à l'idée d'une égalité réciproque entre blancs et noirs.

L'adhésion de Grant était totale, résolue. La campagne contre Vicksburg lui apporta la preuve du bien-fondé de l'émancipation et de ses conséquences sur un plan militaire. Quelques semaines après la chute de la ville, il écrivit au commandant en chef que l'armement des esclaves et l'émancipation qu'il avait « soutenue sans réserve », avaient constitué « le coup le plus dur asséné à la Confédération ». Et de poursuivre : « [...] en armant les nègres nous nous sommes dotés d'un allié puissant. [...] Je suis plus que jamais décidé à renforcer la politique de recrutement jusqu'à former une force suffisante pour faire tomber tout le Sud entre nos mains...¹⁹⁰⁹ ». Les noirs, organisés en trois régiments, connurent leur baptême du feu le 7 juin 1863 à la bataille de Milliken's Bend, une petite ville plantée sur les rives de la Mississippi, une vingtaine de kilomètres en amont de Vicksburg., Au terme d'un combat acharné où l'on fit usage de la baïonnette lors de terribles corps à corps, ils y repoussèrent leurs assaillants qui battirent finalement en retraite après qu'un bâtiment de guerre vint soutenir les défenseurs. Leur prestation fut si remarquable qu'ils s'attirèrent les éloges de Charles Dana - il est vrai prompt à s'enthousiasmer à la moindre occasion - qui proclama : « La bravoure dont firent preuve les noirs à la récente bataille de Milliken's Bend a révolutionné le sentiment de l'armée au sujet de l'emploi des troupes nègres¹⁹¹⁰ ». Grant fut plus mesuré, moins grandiloquent : « On a dit que leur conduite fut... des plus courageuses et je ne doute pas qu'encadrés par de bons officiers ils fassent de bonnes troupes¹⁹¹¹ ».

Dire que le regard des soldats blancs sur leurs camarades noirs a connu une « révolution » était excessif et présentait une résonance approximative avec la réalité. Ce regard a incontestablement évolué mais sans pour autant s'affranchir totalement de fortes résistances. Un grand nombre de soldats ne témoignait aucune bienveillance à l'égard des noirs ayant endossé la tunique bleue. Les insultes et les injures ont été moult fois recensées¹⁹¹². Le problème était suffisamment sérieux pour que le 15 juin 1863 Grant, par prudence, recommanda à un général de brigade qu'en dehors des cas où « les mouvements de l'ennemi exigent une concentration des forces », les troupes noires fussent, « autant que possible, laissées à distance des troupes blanches, et plus particulièrement dans les campements¹⁹¹³ ». Il avait pourtant, moins d'un mois plus tôt, affirmé que les soldats étaient disposés

¹⁹⁰⁹ PUG, 9, pp. 196-197.

¹⁹¹⁰ O.R., 24 :1, p. 106.

¹⁹¹¹ PUG, 8, p. 354.

¹⁹¹² Un chapitre est consacré à la prégnance de préjugés raciaux chez les soldats blancs de l'Union et aux mauvais traitements que ces derniers infligèrent aux soldats noirs dans l'ouvrage : *A Grand Army of Black Men, Letters from African-American Soldiers in the Union Army, 1861-1865*, éd., Edwin S. Redkey, New York, Cambridge University Press, 1992.

¹⁹¹³ PUG, 8, p. 375.

à exécuter la politique qu'on leur imposait « avec la même bonne foi et la même ardeur que s'il s'était agi de leur propre choix¹⁹¹⁴ ». Grant fit-il preuve de naïveté, s'était-il illusionné sur la nature réelle des sentiments que portait une frange importante de la troupe à l'endroit des noirs, ou cherchait-il simplement à masquer certaines réalités, à surestimer sciemment l'ampleur des adhésions à l'intégration des noirs dans son armée pour rassurer ses supérieurs ? Probablement un peu des deux, car il faut garder à l'esprit qu'à cette époque, le 19 avril 1863, la campagne sur Vicksburg n'avait pas démarré et que Grant, qui était tenu en échec dans le Mississippi depuis décembre 1862, n'avait pas l'aura qui serait la sienne après la prise de la ville en juillet.

Reconnaître aux noirs des vertus propres à la définition du bon soldat avait ses limites. Subsistait chez Grant un attachement à certains préjugés qui interdisait de croire à une égalité, sur le plan des aptitudes, entre les races. Ainsi le général n'allait pas jusqu'à attribuer aux soldats de couleur des qualités semblables à celles du soldat blanc : « Pendant la bataille ils montraient un courage extraordinaire mais quand leurs officiers étaient abattus ils étaient incapables de charger, tout comme leurs maîtres sudistes. La capacité de tenir bon après la perte de leurs supérieurs est uniquement détenue par les régiments composés de soldats aussi talentueux que leur capitaine ou leur colonel...¹⁹¹⁵ ».

L'incorporation des noirs changea la physionomie du paysage militaire. Les soldats de couleur, anciens esclaves pour la plupart, occupaient dans l'armée, à partir de 1863, une place qu'on ne leur contestait plus. Mais leur rôle restait largement circonscrit à des missions de soutien logistique, de protection, de garde. Pour éviter que les soldats blancs ne s'épuisassent pendant les mois d'été dans les travaux de constructions d'ouvrages défensifs aux alentours de Vicksburg, Grant en confia la mission aux noirs qu'il considérait physiologiquement plus aptes à accomplir ce type de travaux¹⁹¹⁶. Mille huit cents soldats noirs furent affectés à la garnison de la ville, ce qui permettait de libérer autant de blancs pour le combat¹⁹¹⁷.

Ce n'est qu'après la campagne de la Wilderness qui saigna ses forces que Grant, nommé général en chef de toutes les armées de l'Union depuis le mois de mars 1864, surmonta ses réticences et accepta de lancer les noirs au feu avec plus ou moins de bonheur. L'expérience des formations noires aux combats était étroitement liée à l'histoire du 9^{ème} Corps. En janvier 1864, ce dernier était réduit à deux divisions d'environ 6 000 hommes et avait besoin d'une profonde réorganisation. Son commandant, le général Burnside, demanda à Stanton l'autorisation de lever une division à partir de

¹⁹¹⁴ *Ibid.*, p. 92.

¹⁹¹⁵ *Letters from Lloyd Lewis, op. cit.*, p. 49.

¹⁹¹⁶ PUG, 8, p. 110 ; O.R., 24: 3, p. 542.

¹⁹¹⁷ PUG, 8, p. 110.

troupes de couleur en cours de création dans l'Etat de la Nouvelle-Angleterre¹⁹¹⁸. Le ministre n'émit aucune « objection¹⁹¹⁹ ». En mai, le 9^{ème} Corps comptait quatre divisions fortes de 32 700 hommes ; la 4^{ème} division sous Ferrero était intégralement constituée de soldats noirs. Le 25 du même mois, Grant intégra le Corps dans l'Armée du Potomac commandée par Meade. Pour le commandement, la gestion des régiments noirs pouvait se révéler problématique. L'affaire du « cratère », lors du siège de Petersburg, en apporta la démonstration. Les fédéraux décidèrent de faire une brèche dans la ceinture défensive ennemie pour conquérir la ville. Au bout d'un tunnel long de cent cinquante mètres, ils déposèrent quatre tonnes de poudre sous un saillant. Le général Burnside avait retenu la 4^{ème} division spécialement entraînée pour s'élancer la première dans la trouée ouverte par l'explosion. La veille de l'assaut Meade bouleversa le plan de son lieutenant : la division serait la dernière à monter à l'assaut. L'attaque fut un désastre. Après un succès éphémère, elle se conclut même pour la division sur une note tragique. Durement repoussés par une contre-attaque, les assaillants refluèrent dans le plus grand désordre. Certains soldats furent reçus dans leur débandade à coups de baïonnette et tués de « sang-froid » par des nordistes qui voulaient montrer à l'ennemi qu'ils avaient en commun une même aversion pour le mélange des races et ainsi gagner sa mansuétude¹⁹²⁰. Les officiers nordistes de Ferrero ne sortirent pas grandis de la défaite. Par peur d'être exécutés par des confédérés vengeurs, ils arrachèrent tous les insignes susceptibles de les relier à leur division¹⁹²¹. Animés par une rage incontrôlable, comme seule la tension des combats peut en générer, les confédérés abattirent des soldats noirs par dizaines après que ces derniers s'étaient rendus¹⁹²². Les deux raisons les plus couramment avancées pour justifier le contre-ordre de Meade dessinaient les résistances psychologiques conscientes et inconscientes du commandement qui continuaient d'accompagner l'intégration et l'utilisation des soldats noirs dans l'armée : le manque de confiance que Meade vouait dans les troupes de couleur peu aguerries et la crainte de s'attirer les critiques de la société civile et des politiques si la division échouait et essuyait de lourdes pertes. Grant reconnut qu'en cas d'insuccès « on aurait dit, et très justement, que nous avions poussé en avant ces personnes pour se faire tuer car nous n'avions rien à fiche d'eux¹⁹²³ ».

Sur le front oriental, les soldats noirs obtinrent une juste reconnaissance : le 3 décembre 1864, ils furent tous rassemblés dans un Corps unique, le 20^{ème} Corps - Armée de la James. Le contraste avec

¹⁹¹⁸ O.R., 33, p. 429.

¹⁹¹⁹ *Ibid.*, p. 444.

¹⁹²⁰ George L. Kilmer, "A Dash into the Crater" in *Century Magazine*, vol. 34, n° 5, 1887.

¹⁹²¹ Noah Andre Trudeau, "A Stranger in the Club : The Army of the Potomac's Black Division", in *Slavery, Resistance, Freedom*, éd. Gabor Boritt et Scott Hancock, Oxford, Oxford University Press, 2007, p. 111.

¹⁹²² John F. Schmutz, *The Battle of the Crater : A Complete History*, Jefferson, McFarland & Company, 2009, p. 289 ; Kevin, M. Levin, *Remembering the Battle of the Crater : War as Murder*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2012, pp. 27-29.

¹⁹²³ PUG, 12, p. 142.

le traitement dont ils firent l'objet dans l'Ouest est notable. Quelques mois plus tôt, aucun régiment noir ne participait à l'invasion de la Géorgie, plus connue sous le nom de « marche à la mer », menée par 60 000 hommes commandés par l'un des généraux les plus complexes et, pour cette raison, les plus controversés de la guerre : William Tecumseh Sherman.

e - Sherman ou la prévalence d'une armée de combattants blancs.

Les vues du général sur l'esclavage étaient connues et ne souffraient aucune ambiguïté. « Même si j'en avais le pouvoir, écrivit-il, je n'abolirais ni ne modifierais l'esclavage. Les nègres qui vivent ici [en Louisiane] en grand nombre doivent nécessairement être esclaves¹⁹²⁴ ». Lors de son expédition sur les îles côtières de la Caroline du sud à l'automne 1861, il avait été autorisé par le ministère de la Guerre à employer les esclaves fugitifs « en qualité d'employés » ou sur toute autre tâche qui lui semblerait « le plus bénéfique ». Cette possibilité, qui n'était pas une autorisation « d'armer [les noirs] de façon générale pour un recrutement militaire », était laissée à sa discrétion¹⁹²⁵. L'officier était surtout à la discrétion de ses préjugés et de ses opinions. Le monde selon Sherman était hiérarchisé par race. Les noirs, comme les juifs, les indiens ou les mexicains, formaient une race dont les membres présentaient des traits de caractère spécifiques, immuables et, forcément, condamnables. Dans ce tableau naturaliste, les noirs occupaient le bas d'une échelle hiérarchique au sommet de laquelle trônait l'homme blanc¹⁹²⁶. Autant dire que le général ignora l'opportunité proposée par Stanton. La lettre du 8 novembre 1861 au général McCook - citée *infra* - témoignait de son désintérêt pour les noirs. Deux ans plus tard, en octobre 1863, sans qu'aucun changement vers une approche plus progressiste ne vînt assouplir ses positions, il exposait clairement à Halleck que la guerre était une lutte entre blancs, que les confédérés se « soumettront à ceux qui déclarent, comme moi, se battre dans un unique but, c'est-à-dire, de soutenir un Gouvernement capable de revendiquer sa juste et légitime autorité, sans dépendre des nègres, du coton, de l'argent ou de tout autre intérêt matériel¹⁹²⁷ ». Pour lui, les esclaves et leur émancipation n'entraient pas dans son esthétique de la guerre, les noirs étaient des êtres de rang inférieur et n'étaient pas dignes de confiance quand il s'agissait d'engager le feu et de faire face à l'adversité. Cette dernière opinion n'était pas surgie de nulle part. Le souvenir de « nos domestiques nègres [qui] s'enfuirent et [de] certains d'entre eux [qui] furent récupérés par nos bateaux cinquante kilomètres en aval de la rivière¹⁹²⁸ » lors de la bataille de Shiloh constituait le prisme fondateur pour comprendre le regard sans complaisance de Sherman. Le

¹⁹²⁴ Cité par Lloyd Lewis, *Sherman : Fighting Prophet*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1932, p. 119.

¹⁹²⁵ O.R., 6, p. 176.

¹⁹²⁶ Michael Fellman, *Citizen Sherman*, *op. cit.*, p. 154.

¹⁹²⁷ O.R., 30 :4, pp. 234-235.

¹⁹²⁸ Cité par Michael Fellman, *Citizen Sherman*, *op. cit.*, p. 156.

régime de « véridiction » dans lequel se déployait le discours de Sherman favorisait la reproduction des préjugés. Il parlait de l'inaptitude des noirs au combat ou de leur couardise. Il aurait beau être réfuté quand les soldats de couleur feraient la démonstration de leur courage devant l'ennemi, Sherman lui resterait attaché. En septembre 1864, on pouvait encore lire sous sa plume :

On me pose souvent cette question : “un nègre ne vaut-il pas un blanc pour arrêter une balle ?” Oui et un sac de sable serait encore mieux ; mais un nègre peut-il remplir nos missions de tirailleurs ou de gardes ? Peuvent-ils comme les blancs improviser des routes, des ponts, des sorties, des mouvements de flancs, etc. ? Je dis non. Les soldats doivent faire et font beaucoup de choses sans ordre en s'en remettant à leur propre instinct... Les nègres n'égalent pas les blancs sur ce plan. J'ai progressé sans arrêt, fermement et avec confiance et je n'aurais pas pu le faire avec des troupes noires mais seulement avec mes troupes de vétérans que je n'ai jamais senti vaciller et qu'une grande confiance en elles conduit au succès.¹⁹²⁹

A un moment de la guerre où le recrutement de soldats noirs s'était généralisé sur l'ensemble des théâtres d'opération avec la coopération, plus ou moins consentie, des commandants d'armée, des convictions aussi tranchées recélaient leur lot de frictions. Celles-ci ne manquèrent pas de se produire et on vit Sherman entrer ouvertement en résistance. Le général reconnaissait l'intérêt d' enrôler les esclaves affranchis. Il ne discutait pas l'utilité de ces recrutements, mais il contestait avec la plus grande énergie qu'on leur fit endosser l'uniforme à des fins militaires. C'était ce point qui l'opposait à Lorenzo Thomas. Un résumé de sa pensée - il n'en varia jamais - nous est fourni par l'intéressé dans un courrier à Thomas du 21 juin 1864 :

Je crois que les nègres devraient servir dans l'armée comme cocher, sapeur et domestique et je n'ai aucune objection à ce que le surplus, s'il y en avait, soit engagé comme soldat, mais je dois disposer de main d'œuvre en grande quantité. Je reconnais que je préférerais avoir 300 nègres armés de bêche et de haches plutôt que mille en qualité de soldats. [...] Je pense comprendre le nègre aussi bien qu'un autre et tiens comme vous ou n'importe qui d'autre pour certaine sa liberté, mais, comme toute autre individu du genre humain, il doit passer par une période de mise à l'épreuve avant d'obtenir une liberté pleine et entière. Les employer comme soldat est une question qui reste ouverte dont je suis parfaitement partisan qu'elle soit posée avec impartialité et honnêteté.¹⁹³⁰

Cette divergence de fond sur la place que devaient tenir les noirs dans l'armée ne provoqua pas seulement une tension extrême entre les deux hommes, elle s'élargit aux agents recruteurs dont l'attention se portait sur les noirs nantis des meilleures capacités physiques. Sherman s'indigna le 26 juin, en pleine campagne de Géorgie, qu'on ne laissât à sa disposition qu'une « grande masse de noirs indigents¹⁹³¹ ». Sherman vivait ces actions de recrutement comme des actes de spoliation, des

¹⁹²⁹ O.R., 38 :5, p. 793.

¹⁹³⁰ O.R., 39 :2, p. 132.

¹⁹³¹ Cité par Michael T. Meier, “Lorenzo Thomas and the Recruitment of Blacks in the Mississippi Valley, 1863-1865”, in *Black Soldiers in Blue*, op. cit., p. 262.

atteintes aux forces vives de son armée. Aussi comme une attaque contre l'ordre racial qui définissait son monde : en préférant destiner les esclaves libérés à des fonctions militaires plutôt qu'à les affecter à des travaux manuels permettant ainsi de soulager ses soldats, on proférait « une insulte à notre race¹⁹³² », s'indigna-t-il. Le commandant prit une instruction comminatoire : les officiers qui s'aviseraient de recruter dans sa sphère militaire seraient arrêtés et emprisonnés si besoin¹⁹³³.

Qu'un général s'autorisât à contester la politique de l'exécutif révolta Lorenzo Thomas. Malgré les protestations de ce dernier, ce qu'il fallait bien qualifier d'acte d'insubordination ne causa pas de crise au sein du haut commandement. Les réactions de l'exécutif furent mesurées. Le ministre Stanton se contenta, par la voix de Thomas, d'« exprimer son vif désir¹⁹³⁴ » de voir le général se soumettre et abandonner son intransigeance. Mais Sherman n'était pas homme à renoncer à être lui-même. Son hostilité était grandissante, il parlait à propos de ces recrutements de folie poussée à son paroxysme¹⁹³⁵. Quant au commandant en chef, il opta pour un rappel au nécessaire respect de la loi et de l'autorité qu'il représentait. Son message du 21 juillet s'acheva non pas sur une injonction, mais sur une sollicitation : « Puis je donc compter sur votre pleine coopération ?¹⁹³⁶ ». On a connu Lincoln plus directif et incisif. Même avec McClellan. Ce n'était pas le genre d'argument capable de faire s'incliner le général qui se fendit d'une réponse aux allures de camouflet pour le commandant en chef : « J'ai la plus haute vénération pour la loi et je la respecterai toujours, cependant elle est en conflit avec ce que je pense de son opportunité ». La phrase finale congédiait son destinataire, lui faisant comprendre que toute son attention était concentrée sur la campagne en cours et que rien ne devait l'en détourner. Sherman n'avait pas l'affectation de vouloir plaire en agissant contre ses convictions : « Quand j'aurai pris Atlanta et aurai un moment de paix, je développerai dans un courrier mon point de vue sur le sujet¹⁹³⁷. Ce ne fut pas à Lincoln qu'il accorda la primeur de ses développements mais à un agent de recrutement du Massachusetts, John A. Spooner, et il le fit avant que les armes cessassent de crépiter à Atlanta. Dans sa missive, il déclinait les mêmes idées : en autorisant l'organisation de troupes de couleurs, le Congrès a manqué de « sagesse » pour plusieurs raisons parmi lesquelles « le nègre est dans une étape de transition et n'est pas l'égal des blancs ». Ce refus de placer noirs et blancs sur un pied d'égalité, Sherman l'assumait. Cela ne l'empêchait pas de se présenter comme « l'ami des noirs », de rappeler qu'il avait « mis en sécurité plus de nègres que n'importe quel autre général de l'armée ». Mais ces noirs, il voulait les tenir en dehors du cercle

¹⁹³² Cité par Michael Fellman, *Citizen Sherman*, *op. cit.*, p. 160.

¹⁹³³ O.R., série 3, 4, p. 434.

¹⁹³⁴ *Ibid.*, p. 436.

¹⁹³⁵ Lloyd Lewis, *Sherman*, *op. cit.*, p. 392.

¹⁹³⁶ CWAL, 7, p. 450.

¹⁹³⁷ O.R., 38 :5, p. 210.

militaire actif et les voir revêtir les habits de « sapeurs, charretiers, cuisiniers et domestiques¹⁹³⁸ ». Ils furent ainsi des centaines que Sherman, aussitôt entré dans Memphis le 21 juillet 1862, nourrit, vêtit et envoya travailler aux fortifications de la ville¹⁹³⁹. S'il fallait ajouter une preuve supplémentaire de l'indépendance de vue et de décision du général, on peut citer le témoignage du commandant Hitchcock. Ce dernier, membre de son état-major, expliquait que Sherman s'adressait aux gens de couleur avec un ton « franc, aimable, simple, sans être familier », qu'il leur donnait la signification de la liberté - celle de s'épanouir personnellement au sein de la cellule familiale en travaillant pour eux-mêmes sur leur propriété - et qu'il invitait les plus robustes à choisir entre suivre l'armée ou rester auprès de leur maître¹⁹⁴⁰.

Comment expliquer ces réactions tout en retenue de l'exécutif, alors que le recrutement des noirs était une priorité de la politique gouvernementale ? Très simplement. A l'été 1864, le candidat officiellement investi par le Parti républicain pour l'élection présidentielle de novembre traversait une grave crise de confiance. Lincoln ne croyait pas à ses chances d'être reconduit dans ses fonctions. Dans le même temps, Grant était tenu en échec par Lee devant Petersburg, Virginie, et accumulait les pertes humaines. L'armée de Sherman était la seule à progresser au cœur du territoire ennemi. Elle livrait une campagne difficile en Géorgie et se trouvait en juillet aux portes d'Atlanta. Les nordistes faisaient face à des sudistes combattifs qui lançaient des contre-attaques déterminées et vigoureuses - mais que des insuffisances tactiques condamnèrent à des échecs sanglants (batailles de Peachtree Creek le 20 juillet, d'Atlanta le 22 au cours de laquelle le général nordiste de l'Armée du Tennessee, McPherson, fut tué, et Ezra Church le 28). Dans un tel contexte, nul n'avait intérêt à allumer les feux d'une crise au sein du commandement et à fragiliser l'entreprise en cours.

Le 2 septembre 1864, au terme de quatre mois de campagne particulièrement dévastatrice pour les sudistes, Sherman s'empara de la ville d'Atlanta contribuant de manière décisive à la réélection de Lincoln en novembre. C'est un nouveau paradoxe de cette guerre auquel nous assistons : la victoire d'Atlanta, comme l'avait été celle d'Antietam en septembre 1862, fut un tournant majeur que l'on devait à un homme hostile à la politique de l'exécutif. Sherman était devenu en l'espace de quelques semaines une figure de premier plan. Toutefois, il apprit qu'il n'y avait pas de stature exceptionnelle à laquelle l'autorité politique n'eut risqué de s'attaquer. A la gloire d'une campagne victorieuse n'était pas conjointe une forme d'immunité. Surtout qu'à l'hiver 1864-1865, les pouvoirs civil et militaire savaient que la chute de la Confédération n'était plus qu'une question de mois. De plus, avec la

¹⁹³⁸ *Ibid.*, p. 306.

¹⁹³⁹ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 1, p. 265.

¹⁹⁴⁰ *Marching with Sherman : Passages from the Letters and Campaign Diaries of Henry Hitchcock, Major and Assistant Adjutant general of Volunteers, November 1864-May 1865*, éd. M. A. Dewolfe Howe, New Haven, Yale University Press, 1927, p. 71.

réélection de Lincoln, la réalisation des desseins politiques était plus que jamais le trait saillant de la guerre, elle primait sur les questions de stratégie ou de tactiques opérationnelles.

Dans l'entourage de Sherman, on s'inquiétait de ses vues conservatrices, même si le général, qui avait mesuré l'émotion suscitée dans le Nord par sa lettre à John A. Spooner après qu'elle fut publiée, tenta de rassurer. Il écrivit le 25 octobre au ministre de la Guerre que si les blancs refusaient de se battre contrairement aux noirs, ils devraient être « tués, bannis ou déchus de leur nationalité » et privés du droit de vote, et les seconds auraient alors de légitimes raisons pour gouverner le pays. Et de poursuivre que si le gouvernement avait l'intention de mener sa politique d'égalité à son terme, ce serait alors son « devoir » et sa « volonté » d'y concourir¹⁹⁴¹. Sherman faisait de la communication pour soigner son image dégradée. Rien de plus. Dans la réalité, et pour quelques semaines encore, il était en résistance. Le régiment de noirs qui lui fut affecté d'autorité après la prise de Savannah le 21 décembre 1864 connut un destin singulier : les hommes furent désarmés et affectés à des tâches domestiques ou logistiques ; les soldats les traitèrent avec une dureté extrême au point que l'on compta des morts et des blessés parmi les noirs. Leur présence causa une grande inquiétude dans la population blanche. Sherman n'avait nulle intention de tarir à leur source les préjugés qui couraient la société blanche de la ville. Il leur témoigna au contraire une grande attention qu'il traduisit par une suggestion à Grant de remplacement du régiment de couleur par un régiment de blancs¹⁹⁴².

L'avertissement vint de Halleck qui lui fit savoir qu'il était devenu la cible des radicaux révoltés par son attitude : « Il existe une certaine catégorie de gens jouissant désormais d'une grande influence auprès du Président... [qui] dit que vous avez manifesté une antipathie presque criminelle envers les nègres et que vous n'avez pas l'intention d'exécuter les volontés du gouvernement sur le sujet mais plutôt de les rejeter avec mépris !¹⁹⁴³ ». Le général en chef faisait référence aux événements du 9 décembre, pendant la campagne de Savannah, au cours desquels des centaines d'esclaves fugitifs qui suivaient l'armée fédérale auraient été livrés volontairement à la cavalerie confédérée par le général Jefferson C. Davis. Ce dernier avait fait construire un pont pour permettre le passage de son corps d'armée puis en ordonna le démontage avant l'arrivée de la cavalerie ennemie en approche. Les esclaves ne purent se lancer sur l'ouvrage et beaucoup, pris de panique, se jetèrent à l'eau. Certains réussirent à rejoindre la rive opposée mais beaucoup se noyèrent, tandis que les autres furent capturés. Davis était connu pour être démocrate et manquer de considération pour les noirs ; il s'était plaint de la présence de ces fugitifs qui retardaient sa progression et lui causaient des problèmes insurmontables pour garantir leur subsistance. Avant même que le principal intéressé livra sa version des faits, sa

¹⁹⁴¹ O.R., 39 :3, p. 429.

¹⁹⁴² PUG, 12, p. 171.

¹⁹⁴³ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 248.

culpabilité était prononcée ainsi que celle de Sherman. Plusieurs nordistes avaient été témoins du drame. Le colonel Kerr assura que « les ordres avaient été donnés aux soldats du génie pour enlever les pontons et ne pas laisser traverser un seul nègre¹⁹⁴⁴ ». Une émotion outragée avait gagné les rangs si bien que le commandant James A. Connolly décida de relater les faits dans un courrier qu'il adressa à son député et dont une copie fut publiée dans le *New York Tribune*. Relayée par les radicaux, la nouvelle suscita un véritable tollé dans le Nord, du moins dans cette partie de la population qui se déclarait abolitionniste. L'indifférence supposée de Sherman au sort des noirs était devenue un problème suffisamment sérieux pour que Stanton se déplaçât le 11 janvier 1865 à Savannah où restait le général.

Devant Stanton, Sherman balaya les accusations contre Davis en faisant valoir que son action relevait de la nécessité militaire liée à la géographie spécifique de la région (la multiplicité des rivières obligeait à construire des ouvrages de franchissement, à les démonter aussitôt les hommes passés et à les remonter quelques kilomètres plus loin), et que « la même chose aurait pu arriver... à n'importe quel autre des généraux les plus humains en fonction dans l'armée »¹⁹⁴⁵. Cette dernière assertion était juste. Un soldat du 15^{ème} Corps qui participait à la campagne le confirma : « Derrière nous, une foule de noirs dépenaillés suivaient nos traces malgré l'ordre de Sherman. Quand nous parvînmes au marais noir nous avons emporté nos pontons et les avons laissés sur l'autre rive. D'une façon ou d'une autre ils ont traversé pendant la nuit et nous ont rattrapés le lendemain¹⁹⁴⁶ ». Reste que ces réfugiés ne représentaient pas une menace pour le 14^{ème} Corps et qu'après une étude des événements les biographes de Davis arrivaient à la conclusion que l'ordre d'« enlever les pontons était non seulement inhumain, indéfendable sur le plan éthique, [que] c'était politiquement stupide¹⁹⁴⁷ ».

Sherman précisa que Davis « n'avait aucune hostilité envers les nègres¹⁹⁴⁸ ». Ce qui était sans doute vrai selon la conception de Sherman, pas selon celle de Stanton. Sherman avait accepté l'émancipation parce qu'elle était une réalité irréductible, aussi déplorable qu'il la jugeât en son for intérieur. « L'esclavage est mort, le nègre est libre et je veux qu'il soit traité comme tel¹⁹⁴⁹ », écrivit-il à sa sœur le 15 janvier 1865, mais il tenait les noirs pour des êtres inférieurs aux blancs et rejetait leur affectation sur des activités non létales. Il avait conduit et mené à un terme victorieux une campagne au cœur du territoire confédéré, contribuant plus que tout autre général à la réélection de

¹⁹⁴⁴ Colonel Charles D. Kerr, "From Atlanta to Raleigh", in *Glimpse of the Nation Struggle : A series of Papers Read Before the Minnesota Commandery of the Military Order of the Loyal Legion of the United States*, St. Paul, St. Book and Stationery Company, 1887, pp. 215-216.

¹⁹⁴⁵ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 244-245.

¹⁹⁴⁶ Rev. Nixon B. Stewart, *Dan McCook's Regiment, 52nd O.V.I.*, Alliance, 1900, p. 148.

¹⁹⁴⁷ Nathaniel Cheairs Hughes, Jr., Gordon D. Whitney, *Jefferson Davis in Blue, op. cit.*, p. 314.

¹⁹⁴⁸ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 245.

¹⁹⁴⁹ *Home Letters of General Sherman*, éd. M. A. DeWolfe Howe, New York, Charles Scribner's Sons, 1909, p. 328.

Lincoln. Il y était parvenu sans associer un seul soldat noir à ses opérations militaires. Dans ces conditions, comment croire que les convictions du général ne pussent être renforcées et les injonctions contraires résonner en lui autrement que comme des impératifs exaspérants et futiles ? Le ministre était quant à lui motivé par de puissants ressorts idéologiques et promouvait l'égalité citoyenne. C'était un mur de divergence qui les opposait.

Stanton demanda au général de réunir des représentants de la communauté noire afin de s'entretenir avec eux - ils furent au nombre de 20 dont 11 était nés libres dans des Etats esclavagistes. L'entrevue prit la forme d'une série de questions visant à connaître leur avis sur l'émancipation, la manière de concevoir leur liberté nouvellement acquise pour une partie d'entre eux ou encore l'enrôlement des hommes de couleur. Stanton voulut également savoir le jugement qu'ils portaient sur Sherman. Craignant peut-être que la présence du général ne causa une censure, le ministre invita celui-ci à se retirer. Le militaire en conçut une offense indélébile dont on trouve trace dans ses mémoires¹⁹⁵⁰. La réponse dut surprendre Stanton, elle lui ôtait toute possibilité d'incriminer l'officier : « Nous considérons le général Sherman avant son arrivée comme un homme envoyé par la Providence... Sa conduite et son comportement à notre égard le désignaient comme un ami et un gentleman. Nous avons confiance dans le général Sherman et pensons que tout ce qui nous concerne ne pourrait être entre de meilleures mains¹⁹⁵¹ ».

Il fallait que Sherman cédât pour renverser la courbe des mécontentements et calmer la vindicte des radicaux ou qu'il prît le risque que Lincoln, sous la pression politique, lui retirera son commandement. Il céda. Lors de l'entretien avec les représentants noirs, Stanton les avait interrogés sur la signification qu'ils donnaient à la liberté. « La liberté, lui fut-il répondu, est de nous sortir du joug de l'esclavage et de nous placer là où nous pourrions recueillir le fruit de notre labeur et prendre soin de nous...¹⁹⁵² ». Sherman, après que le texte fut corrigé par le ministre et peut-être pressé par ce dernier, prit le 15 janvier les instructions spéciales de campagne n° 15 qui confisquaient 160 000 hectares de terres bordant les côtes et les fleuves sur une profondeur de cinquante kilomètres entre Charleston et Jacksonville ainsi que les îles côtières. L'ordre prévoyait l'octroi à chaque chef de famille d'esclaves libres d'une parcelle de terre de 20 hectares. Le point deux des instructions posait le principe d'« encourager les nègres jeunes et robustes à s'engager comme soldat au service des Etats-Unis afin qu'ils contribuent au soutien de leur liberté et à la défense de leurs droits de citoyens américains¹⁹⁵³ ». En première analyse, nous dirions que Sherman faisait une concession de taille et se

¹⁹⁵⁰ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol., 2, p. 247.

¹⁹⁵¹ Les minutes de la rencontre furent publiées le 13 février 1865 dans le *New York Daily Tribune*.

¹⁹⁵² *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 246.

¹⁹⁵³ O.R., 47 :2, pp. 60-61. L'ordre fut révoqué quelques mois plus tard par le successeur de Lincoln, Andrew Johnson, qui restitua les terres confisquées à leurs propriétaires.

livrait à un reniement de ses convictions profondes. En réalité, beaucoup laisse à penser que Sherman se révéla, à cette occasion, un maître *es* manipulation. Pour gagner les faveurs de l'administration ou pour le moins apaiser son irritation, il épousa ses inclinations : il offrait en sus à la politique d'enrôlement des esclaves la promotion d'une forme d'émancipation avancée qu'il était difficile pour ses détracteurs de ne pas saluer. Sa soumission, que nous ne croyons qu'apparente, était le prix à payer pour régler le problème lancinant et aigu des esclaves qui, par milliers, s'accrochaient à son armée, garder une autonomie opérationnelle et se libérer de la défiance du gouvernement et de ses alliés abolitionnistes. Le général Saxton, un républicain radical détesté de Sherman, était chargé de mettre en œuvre l'opération.

Cet épisode ne consacrait-il pas la volonté de l'exécutif de transformer le commandement en « société disciplinaire » homogène dans laquelle se fondrait, de force ou de gré, le « fonctionnaire militaire » ? Il était moins question, dans cette société, de brider les dispositions intellectuelles des officiers de haut rang que de leur imposer un système de valeurs défini par les autorités militaires et politiques supérieures dans laquelle la nation se reconnaîtrait, et de les soumettre, quels que soient leurs penchants politiques, au pouvoir légal. Dans cette perspective, l'appariement obéissance-soumission devenait consubstantiel à l'esprit militaire, le général ne connaîtrait pour maître, non pas sa raison, mais le donneur d'ordre. La mise au pas de Sherman - après celle Butler ou Hunter - couronnée par une instruction militaire retentissante et sans précédent en faveur de la cause des noirs accréditait le schéma d'une armée et d'un commandement qui devaient apparaître aux yeux de l'opinion publique comme un instrument organique au service du politique, appliquant mécaniquement et sans esprit de contradiction ses décisions. Les points de vue divergents ou contestataires devaient disparaître ou être tus. En janvier 1865, se terminait la dernière grande friction entre un militaire et le gouvernement.

f - Emancipation et conséquences sur la guerre.

L'incorporation des hommes de couleur dans l'armée a-t-elle facilité la tâche du commandement opérationnel et changé le cours militaire de la guerre ? Pour Lincoln le doute n'était pas permis. Il affirmait dans la lettre à Conkling d'août 1863 : « Je sais... que certains de nos commandants de terrain qui nous ont apporté nos succès les plus importants sont convaincus que la politique d'émancipation et l'utilisation de troupes de couleur constituent le coup le plus rude asséné à la rébellion, et qu'au moins un de ces succès n'aurait pu être obtenu sans le concours des soldats noirs¹⁹⁵⁴ ».

¹⁹⁵⁴ CWAL, 6, pp. 408-409.

Ils sont une majorité d'historiens à soutenir cette thèse ou à l'accepter comme une évidence. Sans doute est-il hasardeux de bâtir la vérité historique sur des fondations arithmétiques. On doit pourtant accepter le principe de confronter les chiffres pour extraire des éléments de réalité capables de répondre à notre interrogation. Cent quatre-vingt-dix mille noirs ont endossé la tunique bleue entre l'été 1862 et le printemps 1865. Rapporté au nombre d'esclaves en condition de prendre les armes pour gagner leur liberté, quelques millions, c'est un chiffre modeste, mais si nous le rapportons au nombre de fédéraux sous le commandement de Grant en Virginie à l'été 1864, c'est une quantité loin d'être négligeable. Il est vrai que les soldats noirs prirent part à quarante engagements d'importance mais ils ne participèrent pas aux grandes batailles, aussi les plus meurtrières, qui marquèrent la mémoire collective américaine - Sherman avait préféré reléguer les anciens esclaves à des missions non létales. Trente-sept mille soldats noirs trouvèrent la mort (environ 19% des engagés), dont moins de 3 000 tombèrent au champ d'honneur, quand ils furent dans les rangs fédéraux au moins 400 000 blancs sur 1 556 000 (plus de 25%), dont 110 000 au cours des combats. La comparaison n'ôte évidemment rien aux valeurs de courage et d'endurance que les soldats de couleur montrèrent lors des affrontements, mais elle rappelle que, volontairement ou non, leur principale contribution ne s'est pas exercée de manière décisive dans le domaine guerrier. Cette contribution, réelle, à la victoire, il faut la situer à d'autres niveaux. D'une part, la présence de noirs sur des actions de soutien logistique signifiait un nombre égal de blancs concentrés sur des missions de combat. Victime, écrivait-il, de « préjugés consacrés par le temps », Jomini, dans les premières versions de son traité, n'avait reconnu à la logistique qu'un rôle secondaire : elle était à ranger « dans la classe des détails d'exécution du service de l'état-major... »¹⁹⁵⁵. Il révisa son jugement dans l'édition de 1836 et admettait qu'elle était une science qui ne se limitait pas aux états-majors mais qui, en embrassant « tout ce qui se rapporte aux mouvements des armées et aux entreprises qui en résultent¹⁹⁵⁶ », était également celle des généraux en chef. L'interaction entre la logistique, la stratégie et la tactique était d'une puissance telle, dans les guerres modernes, qu'une défaillance de la première fragilisait, voire ruinait, le bon déroulement des deux autres. D'autre part, la disparition par centaines de milliers de bras (entre 500 000 et 700 000¹⁹⁵⁷) consacrés, en grande partie, à supporter l'effort de guerre sudiste fut un facteur éminent d'affaiblissement moral et économique pour la Confédération. On peut affirmer que l'émancipation remplit le rôle que Lincoln lui avait conféré et qui lui avait servi de justification : une mesure de guerre redoutable qui, en affermissant le potentiel militaire humain des armées de l'Union, concourut à la victoire finale. Il est vraisemblable que, sans elle, la durée de la guerre se fût prolongée,

¹⁹⁵⁵ Le Baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, II^e partie, p. 486.

¹⁹⁵⁶ *Ibid.*, p. 150.

¹⁹⁵⁷ Joseph T. Glatthaar, "Black Glory : The African American Role in Union Victory", in *Why the Confederacy Lost*, éd. Gabor S. Boritt, New York, Oxford University Press, 1992, p. 141.

que les campagnes de 1864-1865 eussent été remportées avec beaucoup plus de difficulté et, enfin, que la tâche du commandement fût rendue plus ardue.

3) Le commandement confédéré, l'enrôlement et l'émancipation des esclaves : une prise de conscience précoce, mais une décision politique tardive et sans effet pour les armées.

Rapidement confrontée à un déficit récurrent de ses effectifs et à un rapport de force chaque jour plus défavorable, la Confédération disposait en théorie, en plus de la conscription, d'une solution pérenne : puiser dans un potentiel d'un million d'hommes en âge de combattre. Le problème était qu'ils étaient esclaves et que leur destin de soldat ne pouvait être tranché que par le politique. Quel rôle, si tant est qu'il pouvait en tenir un, joua le commandement dans une problématique qui devint une source de fracture en raison des enjeux multiples et passionnés qu'elle renfermait ? L'institution servile était la clef de voûte de l'économie sudiste et l'un des facteurs majeurs, peut-être le plus décisif, de l'entrée en sécession des Etats du Sud. En bouleverser radicalement la structure, c'était remettre en cause le système de domination de classe, l'ordre social et le principe de l'hégémonie de la race blanche. Armer et émanciper en retour les noirs fut une question qui déchira le pays et le commandement, et dont l'acuité grossit au rythme des revers militaires.¹⁹⁵⁸

a - Le mémorandum du général Cleburne : une occasion gâchée.

L'idée de faire porter la tunique grise et d'émanciper les noirs avait éclo après la première bataille de Manassas. Le général Ewell l'aurait proposée à Davis qui la qualifia de « folie pure [qui] révolterait et dégouterait le Sud¹⁹⁵⁹ ». Des suggestions de la même nature, émanant de personnes privées ou d'une partie de la presse, parvinrent au commandant en chef. En mai 1862, on pouvait lire dans un journal géorgien : « Nous devons “combattre le diable par le feu” en armant nos nègres pour affronter les yankees. Il n'y a aucun doute que dans la seule Géorgie nous pourrions rassembler 10 000 nègres qui pourraient se réjouir de rencontrer 15 000 yankees dans un combat mortel. Nous sommes presque disposés à risquer le destin du Sud sur une telle confrontation en terrain découvert¹⁹⁶⁰ ». L'exécutif ne fit rien en ce sens.

¹⁹⁵⁸ Les armées confédérées n'étaient pas des armées d'esclavagistes. Rappelons qu'en 1860 plus de 75% de la population blanche « constituaient une classe de paysans indépendants à qui parfois le sol appartenait, ou qui plus souvent le cultivaient comme fermiers ou travailleurs agricoles ». Les propriétaires d'esclaves étaient 347 525, soit 4,3% des citoyens blancs, et 73% d'entre eux possédaient moins de 10 esclaves (Robert Lacour-Gayet, *La vie quotidienne aux Etats-Unis à la veille de la guerre de sécession, 1830-1860*, Paris, Hachette, 1957, p. 170 et 288).

¹⁹⁵⁹ Bruce Levine, *Confederate Emancipation : Southern Plans to Free and Arm Slaves During the Civil War*, Oxford, Oxford University Press, 2006, p. 18.

¹⁹⁶⁰ Cité par George W. Williams, *A History of the Negro Troops in the War of the Rebellion, 1861-1865*, New York, Harper & Brothers, 1888, p. 84.

En janvier 1864, l'initiative du général Cleburne, de l'Armée du Tennessee, donna à la question une envergure nouvelle. Pour la première fois, celle-ci prit une forme collégiale. Le texte, rédigé par le jeune général, avait recueilli l'adhésion de 4 commandants de brigade, 10 de régiment et un de division de cavalerie, qui tous apposèrent leur signature au bas du document¹⁹⁶¹. Ces derniers représentaient cette partie d'officiers sudistes qui avaient rallié la cause confédérée par fidélité à leur Etat. La volonté de préserver l'« institution particulière » ne constituait pas le moteur de leur engagement. Le 2 janvier 1864, cet aréopage d'officiers supérieurs jugea que la situation militaire était suffisamment grave pour sortir du silence (les sudistes avaient été sévèrement battus à Chattanooga quelques semaines plus tôt). Ils décidèrent de livrer au commandant en chef leurs avis « novateurs » dans un mémorandum.

Ils dressèrent en premier lieu un tableau catastrophique de la condition des armées : « Nos soldats... s'enfoncent dans une apathie mortelle, fatigués par les souffrances et les tueries qui n'annoncent aucun résultat ». Ils en observaient chaque jour les conséquences : « [...] une inquiétude qui s'étend partout, se manifestant au sein de l'armée par une indifférence croissante pour les droits privés... la désertion qui se diffuse dans une catégorie de soldats qu'elle n'avait jusqu'alors pas touchée... nos approvisionnements défailants, nos foyers en ruine ». Après le temps du constat vint celui de l'identification des causes. Les deux premières étaient dans la tradition et étaient connues de tous : l'infériorité numérique et « l'indigence de notre seule source de ravitaillement ». La dernière cause avancée était inattendue. Il s'agissait de l'esclavage qui, « après avoir été l'une de nos principales sources de force au début de la guerre, est à présent devenu, du point de vue militaire, l'une de nos grandes faiblesses ». Les officiers l'expliquaient par une série de raisons qui révélaient au passage comment l'attitude des noirs avait affaibli la puissance militaire sudiste. Il y avait le fait que les esclaves, libérés de leur condition par l'avancée des troupes nordistes, pouvaient intégrer les armées de l'Union en qualité de soldats ; que la préservation de l'institution servile avait dissuadé les opinions publiques et les gouvernements européens de soutenir la Confédération ; que les propriétaires blancs vivaient dans l'angoisse permanente que leurs esclaves se révoltassent. De plus, le long des lignes de front, les esclaves formaient un « système d'espionnage communiquant l'importance de nos hommes à l'ennemi, révélant nos positions, nos desseins, nos ressources, et agissant de manière si sûre et discrète qu'il n'existe aucun moyen de s'en protéger ».

Les instruments mis en place étaient impuissants à augmenter significativement les effectifs, et face aux pertes humaines futures, les officiers s'interrogeaient : « Quel remède nous reste-t-il ? ». La réponse était révolutionnaire, créant un séisme au sein du commandement dont l'onde de choc fut

¹⁹⁶¹ O.R., 52 :2, pp. 586-592.

cependant rapidement circonscrite. « [...] nous proposons... de commencer à entraîner sur-le-champ une large réserve de nos esclaves les plus courageux, et nous garantissons la liberté dans un délai raisonnable à chaque esclave dans le Sud qui sera resté fidèle à la Confédération pendant cette guerre ». Appliquée, la mesure aurait, selon les signataires, des répercussions diplomatiques et militaires profondes. La guerre cesserait d'être vue comme une croisade morale conduite par le Nord, la Confédération pourrait alors profiter « du soutien moral et de l'aide matérielle » des grandes puissances européennes et d'un renversement, à son avantage, des solidarités internationales. Les noirs engagés dans les armées nordistes perdraient toute raison de se battre et la source qui justifiait leur action se tarirait. A contrario, les armées sudistes grossiraient rapidement leurs forces de plusieurs milliers de baïonnettes et, n'ayant plus à souffrir d'une infériorité numérique, pourraient adopter une stratégie offensive.

Cleburne doublait avec courage son constat militaire d'une lecture politique du conflit qui détachait la préservation de l'esclavage de ses origines : « On dit que l'esclavage est la seule chose pour laquelle nous nous battons et que si nous y renoncions, nous renoncerions à tout. Même si cela était vrai, ce que nous refusons d'admettre, l'esclavage n'est pas tout ce pour quoi nos ennemis luttent. C'est simplement le prétexte pour imposer la supériorité de leur camp, une forme plus centralisée de gouvernement et pour nous priver de nos droits et de nos libertés ». Ce qui était une mesure de guerre ne trahissait-il pas une critique de l'institution servile ? Il y avait plus qu'une stratégie de raison militaire :

Si nous l'armons et l'entraînons [le noir] et le faisons combattre pour le pays pendant ces heures d'extrême détresse, tout examen des principes et toute réflexion politique réclament que nous lui donnions la liberté ainsi qu'à toute sa race qui reste à nos côtés. [...] Pendant de nombreuses années, avant même le début de la controverse sur le sujet, le nègre rêvait de liberté et son imagination fertile a embrassé cette condition avec tant de plaisir qu'elle est devenue le paradis de ses espérances. Pour l'atteindre, il devra se confronter au terrain.

Cleburne était également fort de la certitude, tirée d'exemples historiques, que les esclaves étaient prêts à combattre pour la Confédération. En introduisant une rupture avec l'ordre économique et social établi, il avait développé une vision stratégique audacieuse. Il proposait, ni plus ni moins, une révolution sociale aussi ambitieuse, dans son principe, que la proclamation d'émancipation de Lincoln.

Analysé sous un angle strictement militaire, le diagnostic présenté et les solutions envisagées témoignaient de la lucidité de certains officiers de l'Armée du Tennessee. Mais, sur un plan psychologique et politique, ces derniers étaient très loin du réel. Pour cette dernière raison, le document resta connu d'un cercle restreint d'officiers supérieurs et sa portée fut nulle. Le texte, lu

devant le commandant de l'Armée du Tennessee, Joseph Johnston, et plusieurs officiers supérieurs, reçut en effet un accueil mitigé. Les généraux Cheatham, Hardee et Hindman en approuvèrent les termes, tandis que trois commandants de division, W. H. T. Walker, James Patton Anderson et William Bate, montrèrent une franche hostilité. Jugeant la proposition d'une teneur « plus politique que militaire », Johnston décida de ne pas le transmettre à Richmond et demanda aux gradés présents de garder le silence¹⁹⁶². Le principe d'offrir la liberté aux noirs, à leur femme et enfant(s), au motif qu'ils auraient partagé avec eux les souffrances liées à la guerre, heurta la fraction conservatrice des officiers présents qui n'eut pas de mots assez sévères pour exprimer leur indignation. Anderson, dans une lettre confidentielle au général Polk du 14 janvier, parla d'une « proposition monstrueuse » qui, si elle était soumise à l'armée, provoquerait « sa désintégration totale en quinze jours...¹⁹⁶³ ». Walker transgressa le vœu de silence demandé par Johnston - ce qui arrangea Cleburne -, considérant qu'il était de son devoir d'en informer la plus haute hiérarchie politique et militaire. Il le justifia par « la gravité du sujet, l'ampleur des enjeux concernés, mes fermes convictions selon lesquelles le trouble suscité par de telles opinions et propositions ruinerait l'efficacité de notre armée et entraînerait notre cause dans l'abîme et le déshonneur¹⁹⁶⁴ ». Bragg, devenu conseiller politique du Président après son échec à Chattanooga, qualifia les signataires « d'abolitionnistes » et d'« agitateurs » qu'il fallait « mettre sous surveillance »¹⁹⁶⁵. Bien que les préconisations de Cleburne restassent connues d'un petit nombre de militaires, elles avaient fait, chez certains, l'effet d'un choc et frappé leur conscience, révélant les fractures du commandement sur le sujet.

La réaction de l'exécutif sudiste fut aussi radicale que la proposition du général. On perçut à Richmond le caractère cataclysmique de ce brûlot qui, s'il était diffusé, ne manquerait pas d'ébranler la Confédération, de briser son identité construite sur le principe que la liberté des blancs était « intimement liée à l'asservissement des noirs¹⁹⁶⁶ ». Le document devait n'avoir jamais existé et disparaître. Davis fit savoir à Johnston, par le truchement de son ministre de la Guerre, que ces opinions ne pourraient produire que « découragement, confusion et discorde » et qu'en conséquence, il appartenait au commandant de procéder à la suppression du document et d'interdire toutes les discussions à son sujet¹⁹⁶⁷. Ce que ce dernier fit le 31 janvier¹⁹⁶⁸.

¹⁹⁶² Robert F. Durden, *The Gray and the Black : The Confederate Debate on Emancipation*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1972, p. 67 ; Craig L. Symonds, *Stonewall of the West : Patrick Cleburne and the Civil War*, Lawrence, University Press of Kansas, 1997, p. 189.

¹⁹⁶³ O.R., 52 :2, pp. 598-599.

¹⁹⁶⁴ *Ibid.*, p. 595.

¹⁹⁶⁵ Judith Lee Hallock, *Braxton Bragg and the Confederate Defeat*, op. cit., vol. 2, p. 180.

¹⁹⁶⁶ William J. Cooper, Jr, *Jefferson Davis, American*, op. cit., p. 554.

¹⁹⁶⁷ O.R., 52 :2, p. 606.

¹⁹⁶⁸ *Ibid.*, p. 608. Un exemplaire fut malgré tout conservé et publié après la guerre.

L'attitude du commandant en chef reflétait-elle un désaccord personnel ou était-elle la conséquence d'un environnement institutionnel et politique qu'il jugeait hostile au remède ? Davis n'avait en vérité pas d'autre choix. A ce stade de la guerre, convaincre douze gouverneurs était une chose impossible. C'était comme « demander au soleil de ne pas se lever ou à la marée des océans de s'arrêter¹⁹⁶⁹ ». Quelques semaines plus tard, le 17 février 1864, Davis ratifia une loi du Congrès qui autorisait l'emploi des noirs sur des missions non combattantes, de soutien logistique (cochers, cuisiniers, pionniers...) ¹⁹⁷⁰. Aucun lien n'unissait le mémorandum à cette décision qui était une première étape, encore timide, car le nombre d'esclaves concernés ne pouvait dépasser 20 000. Dans les mois qui suivirent sa ratification, les commandants Johnston et Lee mirent en application les dispositions de la loi pour renforcer les unités combattantes¹⁹⁷¹.

Fit-on repentir Cleburne pour avoir analysé avec un grand esprit de pénétration une situation militaire alarmante dans l'Ouest et exprimé une conviction d'avant-garde ? Les preuves formelles manquent pour l'affirmer. On sait qu'au cours de l'année 1864, trois postes de lieutenant général furent créés, et que pour les deux premiers (le troisième ne fut pas pourvu) furent nommés des généraux plus jeunes dans le grade que Cleburne¹⁹⁷².

b - Une évolution vers l'émancipation sous l'empire de la nécessité.

Un an plus tard, la situation militaire de la Confédération avait empiré. Les armées sudistes étaient partout sur la défensive et les effectifs périllicitaient à vue d'œil. La question d'armer les noirs ressurgit. Davis et Lee furent les grands artisans d'une évolution législative qui souffrit de deux maux : d'être intervenue trop tardivement, quelques semaines avant la reddition des armées sudistes, et d'avoir exclu de son champ d'application, avant que l'exécutif ne corrigeât cette absence, l'émancipation des soldats noirs.

Après la perte d'Atlanta le 2 septembre 1864, les interventions en faveur de l'enrôlement des hommes de couleur se multiplièrent. On note celle du gouverneur de la Louisiane, le 26 septembre, dans une lettre confidentielle au ministre de la Guerre : « Le moment est venu pour nous d'enrôler dans l'armée en tant que soldats tous les nègres valides. Cela devrait être fait immédiatement. Le Congrès devrait prendre des mesures sur cette question de la plus haute importance lors de la prochaine session. [...] Ils feront de bien meilleurs soldats avec nous que contre nous et augmenteront

¹⁹⁶⁹ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, op. cit., p. 67.

¹⁹⁷⁰ O.R., série 4, 3, p. 208.

¹⁹⁷¹ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, op. cit., pp. 22-24.

¹⁹⁷² Charles L. Dufour, *Nine Men in Gray*, op. cit., p. 103.

les rangs désormais dégarnis de nos armées¹⁹⁷³ ». Le mois suivant, quelques titres parmi les plus influents de la presse sudiste, prirent également ce parti¹⁹⁷⁴. Ce n'est pas la philanthropie qui irriguait le propos, mais la conscience que, sans cette mesure, la Confédération était perdue.

Le 7 novembre 1864 marquait un premier tournant. Davis s'adressa aux membres du Congrès. Il plaida pour une « modification radicale de la loi ». Quand il souleva la question d'armer les noirs, son langage se fit prudent. Les paroles avaient la retenue de celui qui avait compris qu'il était vain de s'aliéner, par trop de radicalité, les élus les plus conservateurs qui siégeaient en nombre (90% des membres du Congrès possédaient des esclaves). Davis évoqua le principe d'une émancipation « en récompense de services fidèlement rendus ». En contrepartie, les propriétaires percevraient une compensation financière. Le Président proposa de doubler le nombre de noirs, le passant à 40 000, rémunérés pour accomplir des tâches logistiques prévues par la loi du 17 février 1864. Pour les armées en souffrance, c'était une avancée sans conséquences opérationnelles décisives. Davis ne parlait pas d'armer les noirs, jugeant que « les circonstances présentes » ne s'y prêtaient pas. Timide dans ses propos, Davis l'était, mais moins que les apparences ne le suggéraient. Il avait parlé de liberté pour les esclaves, ce qui montrait une évolution significative. De plus, il avait déjà l'idée de faire basculer dans le champ militaire les 40 000 noirs achetés à leurs maîtres en cas d'urgence. Le Président rassura. L'armement des esclaves était conditionné. Il ne devait intervenir que dans le cas où « notre population blanche se révélerait insuffisante pour les besoins et [ne] pourrait [plus] se maintenir sur le terrain ». Mais il ajouta aussitôt qu'entre « la soumission [à l'Union] ou le recours aux noirs en tant que soldats, il n'y a aucune raison de douter de ce que sera notre décision »¹⁹⁷⁵. Davis était transformé : il ne se contentait pas d'incarner la cause confédérée sous sa forme juridique en tant que Président, il s'identifiait tout entier à elle. Cette évolution fut essentielle dans la construction de son rapport à l'esclavage. L'institution servile cessait d'être un enjeu de premier ordre, elle s'effaçait derrière un dessein plus fort : la préservation de la nation qui ne pouvait être obtenue que par les armes¹⁹⁷⁶. La prudence rhétorique du Président était volontaire. Elle fut insuffisante. Une opposition féroce se dressa dans la presse de Richmond et dans d'autres Etats contre la « modification radicale » esquissée par Davis¹⁹⁷⁷. L'opposition était également politique. En firent acte des gouverneurs et des

¹⁹⁷³ O.R., 46 :3, p. 774.

¹⁹⁷⁴ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, op. cit., pp. 75-80.

¹⁹⁷⁵ O.R., série 4, 3, pp. 797-799.

¹⁹⁷⁶ William C. Davis, *Jefferson Davis : The Man and His Hour*, HarperCollins, 1991, p. 598.

¹⁹⁷⁷ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, op. cit., pp. 106-124.

membres du cabinet¹⁹⁷⁸. Dans les deux chambres les soutiens de Davis ne formaient pas une majorité pour engager la réforme politique et militaire¹⁹⁷⁹.

En janvier 1865, le commandant en chef fournit une nouvelle preuve de ses dispositions à abandonner l'esclavage et, par la même, de son inquiétude. Il envoya en Grande Bretagne et en France Duncan F. Kenner, un *congressman* important propriétaire d'esclaves, converti à l'idée que la Confédération « ne pouvait pas gagner si elle restait attachée à l'esclavage, le monde civilisé le rejetant, et que, pour réussir, le Sud avait besoin de l'approbation et du soutien de l'Angleterre et de la France ». Sa mission, tenue secrète, était d'obtenir de ces deux puissances une reconnaissance de la Confédération, en contrepartie de laquelle celle-ci s'engageait à émanciper ses esclaves. Sans que le Président en fût surpris, elle se solda par un échec. Napoléon III était prêt à reconnaître la Confédération à la condition que Londres y consentît. Le gouvernement britannique fit savoir que cela ne se pourrait « en aucune circonstance ».¹⁹⁸⁰

c - Le commandant Robert Lee : une prise de parole décisive.

Le commandant en chef ne fut pas seul dans sa plaidoirie pour armer les noirs. Il avait, en plus de son secrétaire d'Etat, Judiah Benjamin, un allié de poids, sans doute le meilleur qui fût pour convaincre les opposants : Robert Lee, le commandant de l'Armée de Virginie du Nord.

Il n'était pas concevable que Lee, dont l'aura était puissante dans l'opinion et chez un grand nombre de politiques, se tînt en dehors du débat. Dès le 24 novembre 1864, la *Sentinel*, un journal de Richmond, réclama que l'on se tournât vers le général, car nul autre que lui était mieux placé pour juger de l'utilité de ces recrues¹⁹⁸¹. Lee n'était pas attaché à l'esclavage et confia après la guerre avoir préconisé l'émancipation à Davis dès 1862¹⁹⁸². Il avait, à la fin du mois d'octobre 1864, fait savoir sa position sur la question avec plus de conviction encore que par le passé. Adossée à la conclusion qu'il existait une calamité plus grande que maintenir en l'état la relation entre maître et esclave, elle était

¹⁹⁷⁸ Bruce Levine, *Confederate Emancipation*, *op. cit.*, p. 41.

¹⁹⁷⁹ On retrouve une synthèse des arguments développés par les opposants dans un discours prononcé par un représentant de l'Etat de Virginie le 1^{er} février 1865. Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, *op. cit.*, pp. 166-172. Notons que les élus les plus favorables étaient ceux dont les circonscriptions étaient occupées par les armées nordistes ou menacés de l'être (Richard E. Beringer, Herman Hattaway, Archer Jones et William N. Still, *Why the South Lost the Civil War*, *op. cit.*, p. 374).

¹⁹⁸⁰ William Wirt Henry, "Kenner's Mission to Europe", in *The William and Mary Quarterly*, vol. 25, n° 1, juillet 1916, pp. 9-12.

¹⁹⁸¹ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, *op. cit.*, p. 134.

¹⁹⁸² William Allan, "Memoranda of Conversations with General Robert E. Lee", in *Lee : The Soldier*, *op. cit.*, p. 12.

sans confusion possible, comme en attestait cette réponse adressée le 11 janvier 1865 à un sénateur de Virginie :

Je suis d'avis que nous devrions les employer sans délai. Je pense qu'au moyen de règles appropriées on peut en faire des soldats capables. Ils possèdent d'éminentes aptitudes physiques. Une longue accoutumance à l'obéissance et à la subordination, associée à l'ascendant moral que possèdent les blancs sur les noirs dans notre pays, constituera une excellente base pour leur faire acquérir une discipline qui est la meilleure garantie de l'efficacité militaire. Notre principal objectif devrait être d'obtenir leur loyauté.

Lee avait franchi le pas de l'émancipation. Il préconisait de donner « la liberté immédiate à tous ceux qui s'engageraient et, à la fin de la guerre, aux familles de ceux qui ont accompli leur devoir fidèlement (qu'ils aient ou non survécu), accompagné du privilège de résider ensemble dans le Sud ». ¹⁹⁸³

Pour retourner l'opinion publique et un pôle de résistance politique toujours vivace, l'exécutif avait besoin du soutien du commandant de l'armée, mais également de connaître le sentiment de l'armée, dernier rempart contre l'Union. C'était le sens de la démarche entreprise par le secrétaire d'Etat auprès de Lee le 11 février 1865 : « Il me semble que si nous pouvions obtenir de l'armée un témoignage de son désir d'être renforcée par les nègres que la bénédiction d'être libres rendrait volontaire pour rejoindre le front, la mesure serait adoptée sans autre délai, et nous serions en mesure de vous donner la force nécessaire pour vous permettre de reprendre l'offensive au moment que vous jugerez le meilleur ¹⁹⁸⁴ ». Lee accepta le principe d'interroger la troupe. Creuset de la solidarité verticale qui unissait le commandant à ses hommes, cette convergence de vue, si elle était atteinte, constituerait un puissant levier pour dépasser les oppositions. On comprend que Lee, aussi révérent fût-il dans son camp, ne pouvait apparaître isolé. La question fut posée le 18 février ¹⁹⁸⁵. Les résultats de la consultation étaient sans discussion. Dans les rangs de l'Armée de Virginie du Nord, une courte majorité des soldats y était favorable, mais, cela fut souligné par J. Tracy Power, la mesure relevait davantage de la « nécessité » que du « choix » ¹⁹⁸⁶. Traduisons : l'enrôlement des noirs était la réponse militaire à une exigence militaire que les soldats, en première ligne pour mesurer le délabrement de leur condition, avaient ressentie. Cette conversion, à la propriété utilitaire, n'atténuait en rien la « conscience de race », élevée dans la troupe ¹⁹⁸⁷. Quant aux généraux, ils étaient à l'image de la société : partagés. Parmi les commandants de Corps, Longstreet était très sceptique, soulignant que « l'adoption d'une telle mesure impliquera la nécessité d'une abolition générale de l'esclavage dans

¹⁹⁸³ O.R., série 4, 3, pp. 1012-1013.

¹⁹⁸⁴ O.R., 46 :2, p. 1229.

¹⁹⁸⁵ *Ibid.*, p. 1236.

¹⁹⁸⁶ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, *op. cit.*, p. viii.

¹⁹⁸⁷ Bruce Levine, *Confederate Emancipation*, *op. cit.*, p. 44.

le futur et sans que cela nous soit d'une aide concrète aujourd'hui¹⁹⁸⁸ ». J. B. Gordon était très favorable et fut heureux d'annoncer : « L'opposition [à la mesure] est limitée à un petit nombre, et je suis convaincu qu'elle cessera bientôt d'exister dans chacun des régiments de ce Corps¹⁹⁸⁹ ». Inversement, le commandant de division Pickett était hostile¹⁹⁹⁰. En dehors de l'armée de Lee, les généraux Johnston, Hood, Ewell ou encore D. H. Hill n'étaient pas à convaincre¹⁹⁹¹. Le général Cobb avait fait connaître son avis le 8 janvier 1865 au ministre de la Guerre. Il parla de l'« idée la plus pernicieuse qui ait jamais été suggérée depuis le déclenchement de la guerre ». Et d'ajouter : « Je suis profondément mortifié et je regrette de voir que le nom de ce bon et grand homme et soldat qu'est Robert Lee, soit donné comme autorité pour une telle politique »¹⁹⁹².

Les vues très affirmées de Lee s'étaient toujours exprimées dans un cadre privé. C'est en février 1865 que sa voix devint audible pour tous. Le 18, il répondit à une missive d'un parlementaire. Il y réaffirma son adhésion à une politique de recrutement des noirs dans l'armée en qualité de soldats, et à leur émancipation. Respectueux du cadre constitutionnel, il proposa que la décision finale revînt aux Etats, seules autorités juridiquement compétentes pour légiférer¹⁹⁹³. A la différence des autres courriers, celui-ci fut rendu public - avec, sous toute vraisemblance, l'assentiment de son auteur. La *Sentinel* publia la lettre le 23 février. On pouvait lire en commentaire : « On peut rejeter ou approuver l'opinion du général Lee - elle est trop claire et sans équivoque pour être compromise ou éludée¹⁹⁹⁴ ». Trois semaines plus tôt, avant même que l'avis de Lee eût une résonance élargie, le *Mercury*, dans son édition du 3 février, avait été offensant. Il osa mettre en doute la loyauté du général à travers ces lignes tendancieuses : « Ceux qui sont proches des familles et connaissent le point de vue des hommes de la Virginie prétendent que le général Lee, le défenseur, sinon l'auteur, de ce projet de soldats-nègres et d'émancipation, est un Fédéraliste héréditaire et un détracteur de l'esclavage¹⁹⁹⁵ ».

La prise de position de Lee fut décisive. Elle convertit l'opinion publique et, dans les deux chambres, les voix discordantes se firent plus discrètes et devinrent minoritaires. Armer les noirs était une chose, les affranchir en était une autre qu'une majorité de parlementaires ne voulut pas entendre.

¹⁹⁸⁸ O.R., 46 :2, p. 1236.

¹⁹⁸⁹ O.R., 51 :2, p. 1063.

¹⁹⁹⁰ Paul D. Escott, *"What Shall We Do with the Negro ?" : Lincoln, White Racism, and Civil War America*, *op. cit.*, p. 194.

¹⁹⁹¹ William C. Oates, *The War Between the Union and the Confederacy and its Lost Opportunities with a History of the 15th Alabama Regiment and the Forty-Eight Battles in which it Was Engaged*, New York, The Neale Publishing Company, 1905, p. 503.

¹⁹⁹² O.R., série 4, 3, p. 1009.

¹⁹⁹³ James D. McCabe, Jr., *Life and Campaigns of General Robert E. Lee*, New York, Blelock & Co., 1867, pp. 574-575.

¹⁹⁹⁴ Robert F. Durden, *The Gray and the Black*, *op. cit.*, p. 210.

¹⁹⁹⁵ Cité par Robert F. Durden, *op. cit.* p. 236.

d - La loi du 13 mars 1865 : une loi pour rien.

Le 13 mars 1865, le Congrès vota une loi qui, pour reprendre le mot très juste selon nous du général Gordon, était « imparfaite jusqu'à l'absurde¹⁹⁹⁶ ». En effet, la loi permettait d'enrôler les esclaves dans les armées, avec l'autorisation de leur maître, sans qu'il fût fait mention de leur émancipation. La section 5 du texte disposait : « Rien dans cette loi ne pourra être interprété comme autorisant un changement dans les relations entre lesdits esclaves et leurs propriétaires, sauf par autorisation des maîtres et des Etats dans lesquels ils résident et en vertu des lois de ceux-ci¹⁹⁹⁷ ». Dix jours plus tard, la loi fut promulguée. Davis, auquel le texte initial avait déplu, y avait ajouté ses propres règles d'application. Il était précisé qu'« aucun esclave ne sera accepté comme recrue sauf avec son consentement et avec l'approbation de son maître par un document écrit lui conférant... les droits d'un homme libre¹⁹⁹⁸ ». La loi ne produisit aucun effet : ils ne furent que quelques centaines d'esclaves autorisés par leurs maîtres à s'engager. L'image de milliers de noirs à s'être battus sous la tunique grise est un mythe créé de toute pièce par les thuriféraires de la cause perdue¹⁹⁹⁹.

A la veille de la disparition de la Confédération, les parlementaires furent incapables de voter la « révolution législative » nécessaire. Quand bien même l'auraient-ils fait, les effets ne se seraient pas fait sentir avant plusieurs semaines et n'auraient pas inversé la donne militaire. La réponse était intervenue beaucoup trop tard et n'était pas de nature à favoriser la coopération et la confiance, toutes deux indispensables, des candidats auxquels on ne promettait pas l'émancipation automatique. Enfermés dans un dogmatisme mortel qui les conduisait à vouloir statufier le rapport maître-esclave, les élites dirigeantes ne prirent pas conscience de la fragilité de leur nation. Cette cécité, qui perdura jusqu'en 1865 sans jamais totalement disparaître, interdit le renouveau militaire attendu par une majorité d'officiers supérieurs et priva le commandement d'une ressource humaine qui pouvait changer la face de la guerre. Dans ses mémoires, le colonel confédéré Oates consacre un chapitre sur la problématique du recrutement des noirs dans l'armée. Il se montra catégorique :

Si la loi avait été votée deux ans plus tôt et si au lieu de la 5^{ème} section elle avait prévu l'émancipation, la Confédération aurait pu lever et maintenir sur le terrain 300 000 soldats noirs sans affaiblir les forces de production du pays et, avec les braves blancs alors présents dans les armées confédérées, le monde en arme n'aurait pas pu nous vaincre. [...] Cette politique... aurait terrorisé les Nordistes. Ils n'auraient plus été emballés par les abolitionnistes et la politique d'émancipation... aurait formidablement accru les perspectives et la probabilité d'une reconnaissance rapide de la Confédération par les gouvernements européens. Si Lee avait eu à Gettysburg 50 000 nègres sous le commandement d'officiers blancs, comme force supplémentaire,

¹⁹⁹⁶ General John B. Gordon, *Reminiscences of the Civil War*, op. cit., p. 382.

¹⁹⁹⁷ O.R., série 4, 3, p. 1161.

¹⁹⁹⁸ *Ibid.*, pp. 1161-1162.

¹⁹⁹⁹ Edward H. Bonekemper III, *The 10 Biggest Civil War Blunders*, Washington, Regnery History, 2018, p. 58.

il aurait battu haut la main l'armée de Meade, serait allé à Philadelphie et la paix aurait été conclue.²⁰⁰⁰

Ignorons la dernière ligne, trop spéculative pour mériter l'intérêt, car il est probable qu'avec ses armées fortes de plusieurs milliers de soldats de couleur, le commandement sudiste aurait adopté une stratégie différente en 1863. Il n'y aurait pas eu de campagne en Pennsylvanie et pas de Gettysburg. Le reste du propos était beaucoup plus crédible. Il faisait chorus au bon sens et, on peut le croire, rejoignait l'analyse de beaucoup de protagonistes militaires qui ne faisaient pas ou plus, selon leur degré de pragmatisme, de l'institution servile un élément constitutif de leur engagement.

Peut-on reprocher à Lee de ne pas s'être fait entendre plus tôt ? Lee savait sa voix écoutée. C'est à lui et son armée que la population avait confié le destin de la Confédération. Il n'avait pas attendu la dégradation de la situation militaire pour exposer son point de vue. Militaire qui, par principe, se tenait à l'écart des convulsions politiques, c'est avec discrétion qu'il plaida dès 1862 auprès de Davis pour une émancipation des esclaves. C'était le moyen, pensait-il, d'accroître les chances d'une reconnaissance de la Confédération à l'étranger et de fragiliser les arguments moraux brandis par l'Union²⁰⁰¹. L'impulsion réformatrice devait être donnée par Davis et non pas par Lee qui, en qualité de subordonné, ne pouvait être mieux qu'une source d'inspiration. Et puis, le Virginien n'ignorait pas que la question était clivante, qu'elle diviserait le commandement, l'armée ainsi que la société civile et la sphère politique. Une prise de parole publique en 1862 aurait eu l'effet d'une incursion dans le domaine politique. Elle aurait sorti le commandant de son rôle et eu un effet contre-productif à un moment où les chances de victoires confédérées étaient intactes, et que, pour beaucoup, penser la fin de l'esclavage revenait à penser l'impossible. En février 1865, les considérants étaient différents. Tout esprit perspicace avait compris que la situation était périlleuse, que la Confédération était au bord du précipice et qu'elle ne pouvait gagner son indépendance qu'avec le concours des dernières ressources humaines disponibles : les esclaves.

Le commandement opérationnel pouvait peser, mais pas imposer. La question n'était pas de sa compétence. Après avoir pris connaissance de la proposition de Cleburne, la réaction de Davis était celle d'un Président qui connaissait les obstacles auxquels une telle mesure se heurterait. Ceux-ci étaient insurmontables à cet instant de la guerre où la défaite n'était pas envisagée chez la majorité des membres de l'élite politique. Dans une Confédération où le sentiment d'appartenance à une maison commune était encore introuvable et qui était l'addition d'intérêts étatiques ayant surtout en commun la défense de leurs droits et la préservation de l'esclavage, il fallait, contrairement aux

²⁰⁰⁰ William C. Oates, *The War Between the Union and the Confederacy and its Lost Opportunities*, op. cit., p. 503.

²⁰⁰¹ William C. Davis, "Lee and Jefferson Davis", in *Lee : The Soldier*, op. cit., p. 302.

militaires, l'épaisseur du temps et la perspective de son écroulement pour sortir les consciences d'une fausse sécurité. La procrastination dont fit preuve le législateur, particulièrement visible à la fin de l'année 1864, était le symptôme le plus visible de cette résistance au changement.

Les Etats confédérés étaient entrés dans le conflit pour préserver des droits dont celui de maintenir l'institution servile. Le rôle des militaires était de remporter la victoire pour garantir l'existence de ces droits. Il n'était pas d'en contester l'opportunité ou de juger de la légitimité des ressorts politiques qui conduisirent les Etats à faire sécession. Les officiers furent les premiers, avec quelques journaux et de simples citoyens, à réclamer une politique d'armement des noirs²⁰⁰². Mais la nature des rapports entre le militaire et le politique, qui reposaient sur la verticalité des rapports de pouvoir, limitait *de facto* leur influence. Tenus par des liens de soumission et de subordination hiérarchiques, les généraux étaient avant tout un instrument d'exécution au service du politique. Ils pouvaient jouer un rôle de lanceurs d'alerte afin de sensibiliser le politique sur les faiblesses structurelles de leurs armées, lui communiquer la réalité de la situation militaire. L'armée confédérée, pas plus que l'armée de l'Union d'ailleurs, ne formait un pilier d'une société militaire qui aurait pu, par un jeu de relations transversales, étendre sa sphère d'influence sur le milieu politique. L'impulsion réformatrice pouvait venir des militaires, mais, pour aller à son terme, elle devait être relayée par la société civile et, plus particulièrement, par les propriétaires d'esclaves. Or, ces derniers, dans leur majorité, virent dans la politique d'émancipation une trahison de leurs intérêts, une contradiction avec les causes de la rupture avec l'Union en 1861. Enfin, pour compliquer la tâche des généraux, la décision d'armer les esclaves n'était pas de leur compétence. Une modification de cette nature ne pouvait relever que d'un acte législatif.

C'est en janvier 1864 qu'eut lieu l'un des grands tournants de cette guerre. Le général Cleburne, suivi dans sa démarche par plusieurs officiers supérieurs, avait proposé le seul remède qui eut permis aux armées de sortir de la crise des effectifs et d'aborder les prochaines joutes militaires avec des forces neuves. C'était un sacrifice que ne pouvaient alors consentir les dirigeants politiques. Sans recourir à l'art divinatoire, il est possible de mesurer, au moins en partie, l'influence qu'aurait pu avoir sur le déroulement de la guerre l'intégration dans les armées confédérées de dizaines de milliers de noirs auxquels on aurait promis d'offrir la liberté en compensation du prix du sang. Rien, soulignons ce point, ne permet d'affirmer que cette promesse eut été suffisante²⁰⁰³.

²⁰⁰² Bruce Levine, *Confederate Emancipation, op. cit.*, p. 39.

²⁰⁰³ Les historiens réévaluèrent ces dernières années le sens de la politique d'émancipation promue par Cleburne, Lee, Davis et Benjamin. Ils ont conclu qu'elle avait une finalité politique évidente résumée ainsi par Levine : dans une confédération victorieuse et sans esclavage, les élites seraient ainsi en mesure, par des voies légales, de préserver les intérêts des planteurs et la primauté dans la hiérarchie sociale. L'émancipation serait en réalité symbolique et l'étendue de la liberté et des droits octroyés réduite, car les anciens esclaves, privés de terre,

III Le commandement et la destruction de l'armée ennemie : le mirage du paradigme central de la guerre

A) Le commandement nordiste à l'été 1862 : une tentative manquée de stratégie offensive qui conduisit au premier grand tournant politico-militaire de la guerre

1) La deuxième campagne de Manassas.

L'échec de l'armée de l'Union devant Richmond avait laissé Lincoln désemparé. Ce dernier décida de projeter la lutte dans une dimension nouvelle dont les principaux traits étaient l'émancipation des esclaves comme mesure de guerre, le recrutement des noirs dans l'armée et leur affectation, pour commencer, à des tâches défensives, et une politique militaire visant à briser le moral de la population civile et à réprimer la fraction d'entre elle qui se livrerait à des actes belliqueux. Pour mener cette nouvelle stratégie et la convertir en victoire, le commandant en chef opéra des changements majeurs dans l'organigramme du haut commandement. Mais ceux-ci n'apportèrent ni la sérénité dans les relations entre ses membres, ni le succès sur le champ de bataille. A l'été 1862, le commandement nordiste accusait tous les traits d'une crise multiforme, résultat inéluctable de son manque d'unité consécutif à la juxtaposition de personnalités divisées par une détestation mutuelle et sur l'approche stratégique la plus pertinente. Pour cicatiser les tensions, insuffler une dynamique opérationnelle partagée, une autorité forte, comme celle que pouvait incarner le commandant en chef ou le général en chef, s'imposait. Elle sombra dans l'impuissance avec pour conséquence le cinglant revers d'une armée de l'Union sur les rives de la Bull Run dans les derniers jours du mois d'août et des tensions politiques internes vives. La défaite de l'Union, sans dire qu'elle était programmée, était en grande partie le produit d'une crise de l'autorité.

a - *Halleck : nouveau général en chef malgré lui.*

Lincoln ressentait le besoin impérieux de s'entourer d'un collaborateur militaire privilégié, au fait des questions stratégiques, capable de planifier des opérations, d'en contrôler l'exécution et, comme il le résuma à l'un de ses généraux, « de comprendre et de s'occuper de l'ensemble du théâtre de guerre²⁰⁰⁴ ». A cette fin, il nomma le 11 juillet le plus prestigieux des généraux en activité, Henry W. Halleck, au poste de général en chef de toutes les armées de l'Union²⁰⁰⁵. Halleck était vivement attendu à Washington. Dans le télégramme qu'il reçut du Président trois jours plus tard l'urgence était

n'auraient pas d'autre choix que de devenir des travailleurs au service des planteurs, leurs anciens maîtres. C'était une manière de sauvegarder l'héritage *ante bellum* et de perpétuer une domination de classes et de race. (*Ibid.*)

²⁰⁰⁴ CWAL, 5, p. 321.

²⁰⁰⁵ *Ibid.*, pp. 312-313.

palpable : « J'ai grande hâte - suis presque impatient - de vous avoir ici²⁰⁰⁶ ». Pas plus qu'il n'était parvenu à convaincre Buell de collaborer avec lui dans l'Ouest, Halleck ne réussirait en Virginie à créer une synergie entre les deux armées de Pope et de McClellan pour défaire les confédérés à l'été 1862.

La tâche de Halleck ne s'annonçait pas, a priori, tranquille. Il lui fallait non seulement asseoir son autorité sur McClellan, ce que Lincoln n'était pas parvenu à faire, mais également nouer des relations constructives avec son ministre de tutelle Stanton. Or, le risque de relations acides avec le ministre de la Guerre était réel. La première rencontre entre les deux hommes avait eu lieu en 1858 en Californie dans le cadre d'un litige opposant une compagnie minière et l'Etat fédéral. Avocat pour le gouvernement, Stanton était à cette occasion entré en confrontation avec Halleck, directeur de la compagnie, et avait gardé de ce dernier une image négative, disant qu'il était « peut-être bien la plus grande canaille et le scélérat le plus éhonté d'Amérique » et qu'il était « dépourvu de principes »²⁰⁰⁷. Le ministre s'était opposé à la nomination de Halleck au poste de général en chef. De son côté, Halleck ne s'exprimait pas en des termes très différents sur Stanton. Les craintes de rapports tendus et acrimonieux, comme McClellan avait pu en entretenir avec le ministre, s'estompèrent rapidement et les deux surent mettre leur ressentiment personnel sous le boisseau et collaborer avec intelligence et cordialité²⁰⁰⁸.

En nommant Halleck, le Président accomplit ce que nous appellerions un renversement du rapport d'autorité. Le nouveau général en chef était dans cette situation de devoir exercer son autorité sur celui qui avait été son supérieur quelques mois plus tôt, McClellan, le temps où celui-ci occupa cette fonction. Lors de son premier entretien avec Lincoln, le 23 juillet, il découvrit que la rupture était consommée entre le Président et McClellan. En sa présence, celle de Stanton, des généraux Pope et Burnside, Lincoln avait proposé à ce dernier le poste de commandant de l'Armée du Potomac. Burnside refusa tant par loyauté que parce que la charge lui semblait dépasser le cadre de ses compétences²⁰⁰⁹. Les jours suivants, plusieurs membres du cabinet encouragèrent Halleck, au nom d'un impératif militaire - ce qui rejeterait l'accusation d'un motif partisan -, à se débarrasser de McClellan. En fait, ils attendaient de lui qu'il montrât le courage que n'avait pas le Président, tenaillé par la crainte que s'il en était l'auteur, les démocrates du Nord ne le soutinssent plus et que le grondement de l'armée fit trembler les murs de la Maison Blanche²⁰¹⁰. Le promu n'en fit rien. Il avait une profonde admiration pour McClellan qu'il voyait comme le militaire « le plus capable dans le

²⁰⁰⁶ *Ibid.*, p. 323.

²⁰⁰⁷ George Britton McClellan, *op. cit.*, p. 137.

²⁰⁰⁸ John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies, op. cit.*, p. 134.

²⁰⁰⁹ T. Harry Williams, *Lincoln and his Generals, op. cit.*, p. 144.

²⁰¹⁰ Benjamin F. Thomas et Harold M. Hyman, *op. cit.*, pp. 215-216.

monde²⁰¹¹ » et s'il constata qu'il était bien l'un des seuls dans l'entourage politique proche qui était désormais le sien à porter un jugement aussi élogieux sur l'officier, il n'entendait pas rompre avec le général. De plus, McClellan restait une pièce maîtresse, incontournable dans la stratégie nordiste. Il était toujours très populaire et admiré dans l'Armée du Potomac, la plus nombreuse sur ce théâtre d'opération avec près de 90 000 hommes.

Il est couramment admis que la hiérarchie militaire, en déterminant la place des acteurs les uns par rapport aux autres, suffisait à fonder une relation d'autorité, laquelle appelait toujours l'obéissance. Cette idée n'occupait pas une place privilégiée dans l'esprit de McClellan comme en témoignèrent ses relations tumultueuses avec le commandant en chef. Pour ne l'avoir pas compris, Halleck subit une cruelle désillusion et, par effet induit, portait une part de responsabilité dans la défaite militaire des fédéraux lors de la seconde bataille de Manassas. L'autorité militaire, pour s'exercer, n'avait besoin théoriquement ni de la force ni de la persuasion. Halleck ne chercha pas, par ailleurs, à imposer son autorité par un processus de coercition, une fermeté brute, pas même par l'argumentation. Il choisit dans les jours qui suivirent son arrivée à Washington le 23 juillet de s'inscrire dans un rapport d'autorité doux, privilégiant la persuasion par le sentiment. Sa lettre du 30 juillet illustre cette approche :

Quoi qu'il se soit passé auparavant vous avez mon entière approbation et mon cordial soutien. Il n'y avait personne d'autre dans l'armée sous les ordres duquel j'aurais eu plus grand plaisir à servir et j'attends de vous le même soutien, la même coopération, le même échange libre de point de vue que dans le passé. Si nous sommes en désaccord, je sais que nous le serons honnêtement, sans méchanceté. Le pays attend de nous que nous agissions ensemble en toute cordialité. Je crois que nous pouvons et devons faire ainsi. En effet, nous le devons si nous escomptons réprimer la rébellion. Si nous laissons les jalousies personnelles interférer un seul instant dans nos opérations, non seulement cela nuirait à notre cause mais conduirait à notre perte. Mais je suis convaincu qu'aucun de nous n'agira comme tel et que nous travaillerons ensemble de toutes nos forces et terminerons bientôt cette guerre. Je vous ai écrit franchement, en vous assurant de mon amitié et de ma confiance, croyant que cette lettre sera accueillie comme elle a été écrite, chaleureusement.²⁰¹²

Pour s'attacher plus sûrement la coopération de McClellan, Halleck alla jusqu'à envisager de le mettre à la tête des armées réunies (Pope, Burnside et l'Armée du Potomac)²⁰¹³. L'autorité, telle que la définissait Halleck, pouvait-elle se concevoir sous cette forme ? Le propos qui se contentait de suggérer, avec timidité, l'existence d'un lien hiérarchique, était-il de nature à soumettre McClellan ? Un général en chef qui se montra soucieux dès sa prise de fonction de ne pas blesser un subalterne était-il celui qui pouvait par le truchement de sa position dans l'échelle hiérarchique et le prestige de

²⁰¹¹ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies*, op. cit., p. 131.

²⁰¹² O.R., 11 :3, p. 343.

²⁰¹³ *Ibid.*, p. 360.

sa fonction exercer sur lui une autorité sans faille ? Halleck refusait le pouvoir de commander, de s'approprier la capacité juridique de subordonner un général à ses ordres. C'est la conception d'un pouvoir entendu comme l'expression d'un rapport de domination que Halleck rejetait. Son erreur fut de n'avoir pas compris que l'autorité requérait naturellement l'obéissance et qu'elle était, comme le soulignait Hanna Arendt, « incompatible avec la persuasion qui présuppose l'égalité et opère par un processus d'argumentation²⁰¹⁴ ». Elle fut surtout de n'avoir pas apprécié la véritable nature psychologique de McClellan et son rapport avec l'autorité façonné par un sentiment de supériorité. En considérant Halleck, et Lincoln avant lui, comme son inférieur, le commandant de l'Armée du Potomac remettait en cause l'idée qu'il fût en position de vassalité, de sujétion. Marszalek a tort de voir dans la réponse de McClellan une apparente contradiction. Nous y décelons plutôt les signes d'une menace sous-jacente. Se féliciter de la nomination de Halleck et lui écrire qu'ils pouvaient « ensemble sauver ce pauvre pays » étaient de l'ordre de la bienséance. En revanche il était moins anodin qu'il fit un long développement sur la manière dont selon lui la guerre devait être conduite : civilisée ; sans esprit de revanche ; dirigée exclusivement contre les armées rebelles et non contre la population dont « les droits constitutionnels, civils et personnels devaient être protégés dans la mesure où les nécessités militaires le permettent²⁰¹⁵ ». En demandant à Halleck de lui faire connaître ses vues sur ces questions, en insistant sur le fait que le principe de concentration des forces devait s'exercer à son profit et sur le besoin qu'ils aient ensemble « une pleine compréhension de ces sujets », McClellan prévenait, avec une certaine diplomatie, qu'en cas de désaccord leurs relations en souffriraient. Les faits ont validé notre analyse.

Nul ne contesterait que l'autorité doive différer de la simple brutalité et qu'il faille introduire un élément de dialogue lorsque vient le moment d'élaborer un plan de campagne. Mais la stratégie, une fois arrêtée, ne pouvait être perturbée par une voix dissonante. Si Halleck croyait dompter par un appel au cœur et à la raison les tentations contestatrices de McClellan, la réalité lui apporta une cruelle désillusion toute contenue dans cette confession à son épouse le 9 août : « Je ne parviens pas à lui faire faire ce que je souhaite²⁰¹⁶ ». C'était un aveu d'impuissance terrible, le symptôme d'une crise de l'autorité. Sans doute Halleck eut-il réservé un sort différent à l'invitation de l'exécutif à se défaire du commandant s'il avait su que la réciprocité de ses sentiments initiaux n'était pas partagée. Dans ses mémoires, McClellan avait cette phrase assassine : « De tous les hauts responsables militaires que j'ai rencontrés, Halleck était le plus désespérément stupide²⁰¹⁷ ». A son épouse, le 20 juillet 1862, il

²⁰¹⁴ Hanna Arendt, "Qu'est-ce que l'autorité", in *La crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1972, p. 123.

²⁰¹⁵ O.R., 11 :3, p. 345.

²⁰¹⁶ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies*, op. cit., p. 142.

²⁰¹⁷ George Britton McClellan, op. cit., p. 137.

enchérit : « C'est agaçant de devoir servir sous les ordres d'un homme dont je sais par expérience qu'il m'est inférieur - mais qu'il en soit ainsi - que la volonté de Dieu s'accomplisse²⁰¹⁸ ».

L'âme de McClellan était secouée par des courants de ressentiment, de mépris, de contradictions, voire, peut-être, de résignation. Le général refusa de se voir imputer l'échec de son armée devant Richmond. A son épouse, il confia : « J'ai la conscience tranquille - j'ai fait de mon mieux - Dieu a décidé des événements de la manière qui lui semblait être la meilleure. Je me soumetts à ses décisions avec une parfaite allégresse et, aussi sûr qu'il gouverne le monde, je crois que tout sera pour le mieux...²⁰¹⁹ ». Si l'on quitte les sphères mystiques pour des terres plus profanes, la cause de son revers revenait, selon lui, à l'administration. Au terme d'une lecture politique de sa campagne il finit même par se réjouir d'avoir failli : « Si j'avais réussi à prendre Richmond, il se pourrait que les fanatiques du Nord soient aujourd'hui trop puissants et que la réconciliation fut impossible²⁰²⁰ ». Cette dernière remarque illustre la solitude intellectuelle d'un homme qui ne voyait plus le monde qu'à travers le prisme déformant de sa détestation invariable pour les politiciens républicains et que certains pressaient de marcher sur Washington pour renverser le gouvernement et exercer le pouvoir²⁰²¹. Dans la conjoncture mentale qui était la sienne, les critiques se firent océaniques. De rares lettres elles en étaient absentes. Ce qui frappe c'était l'idée que des politiciens influents ainsi que l'exécutif, missent tout en œuvre pour lui nuire et fussent en définitive à ses yeux des traîtres à la cause - en tout cas celle pour laquelle il combattait :

Je sais que ces vauriens se débarrasseront de moi dès qu'ils en auront le courage - ils savent tous ce que je pense d'eux. Ils sont conscients que je ne suis pas dupe de leur infâme complot et que si je suis victorieux ils seront sous mon joug. Je ne crois pas qu'il y ait un seul honnête homme parmi eux... et je crains qu'aucun d'entre eux ne veuille sauver l'Union... Mais Dieu déjouera leur odieux projet et leur infligera la terrible punition qu'ils méritent.²⁰²²

La lettre que lui fit parvenir Stanton le 5 juillet était à ranger avec celles inspirées par une vague raison d'Etat et qui témoignait surtout de la porosité de l'individu avec l'hypocrisie la plus éhontée. La volonté d'apaisement qu'y affichait Stanton était de pure façade et les phrases suivantes laissent interdit l'historien qui se remémore la force de leur inimitié passée et qui sait que trois semaines plus tard le ministre appuiera Lincoln pour proposer à Burnside le commandement de l'Armée du Potomac : « Aucun homme n'a été plus véritable ami que je ne l'ai été pour vous et continuerai de l'être. Vous êtes rarement absent de mes pensées et je suis prêt à faire n'importe quel sacrifice pour

²⁰¹⁸ CWPGM, p. 368.

²⁰¹⁹ *Ibid.*, p. 346.

²⁰²⁰ *Ibid.*, p. 349.

²⁰²¹ *Ibid.*, p. 351.

²⁰²² *Ibid.*, pp. 376-377.

vous venir en aide²⁰²³ ». McClellan ne se laissa pas abuser : « Stanton m'a écrit la lettre la plus abjecte - déclarant qu'il avait toujours été mon meilleur ami etc etc !²⁰²⁴ ». Dans sa réponse, il fit le choix de lui rappeler longuement le passé, moyen pour lui de remémorer qu'il n'était pas la source de la dégradation de leur relation.

Plus rien, à l'exception des couleurs qu'ils défendaient, ne rattachait McClellan au Président. Lincoln n'avait pas discuté avec lui de la nomination de Halleck au poste de général en chef, il l'apprit par des sources privées²⁰²⁵. Cette nomination affecta McClellan qui la reçut comme une humiliation, une « insulte ». Il avait compris que la présence de forces qu'il jugeait antagonistes ne lui permettait plus de se mouvoir dans une réalité conforme à ses vues. Il subordonnait son maintien à la tête de son armée à deux conditions : « Je dois bien sûr m'accrocher à cette armée aussi longtemps que je lui serai utile ou jusqu'à ce que le gouvernement adopte une politique que je ne peux en toute conscience soutenir...²⁰²⁶ ». Dans cette affaire, il se plaignit à son épouse le 27 juillet que le Président « n'a[vait] pas montré la moindre marque de courtoisie et d'amitié ». Il ajouta qu'il ne pouvait plus « en aucun cas le considérer comme un ami. Je suis persuadé qu'il me relèverait demain s'il en avait le courage. Seule sa lâcheté l'en empêche. [...] Je peux t'assurer que mon affection pour l'Armée du Potomac est l'unique sentiment qui me pousse à rester en fonction²⁰²⁷ ». Le général était dans le vrai. Lincoln n'était plus à son sujet agité par un questionnement de type aporétique, il était maintenant disposé à se passer de lui, mais sans en endosser officiellement la responsabilité. Il laissait celle-ci au général en chef. Par contre, l'idée, défendue dans sa correspondance privée, selon laquelle on le privait sciemment des moyens de se mettre en action en lui refusant des renforts pour ensuite l'accuser d'inertie et lui « couper la tête » était l'expression d'un sentiment de persécution exagéré²⁰²⁸. La vérité, comme souvent chez McClellan, était ailleurs.

Il existait au sein du commandement de l'Union une fracture en rapport direct avec la stratégie. McClellan était disposé à reprendre l'offensive sur Richmond, pour peu qu'on lui acheminât des renforts. Il s'ouvrit de ses intentions à Lincoln le 12 juillet et multiplia à son adresse les demandes en hommes²⁰²⁹. Après avoir abandonné pendant un temps très court, Halleck l'en ayant rapidement dissuadé, son dessein de prendre la capitale sudiste pour cibler Petersburg, il revint à son idée de départ le 26 juillet : « Je suis certain, écrivit-il au général en chef, que vous serez d'accord avec moi

²⁰²³ *Ibid.*, p. 348.

²⁰²⁴ *Ibid.*, p. 361.

²⁰²⁵ *Ibid.*, p. 367.

²⁰²⁶ *Idem.*

²⁰²⁷ *Ibid.*, p. 374.

²⁰²⁸ *Ibid.*, p. 365.

²⁰²⁹ O.R., 11 :1, pp. 74-75.

sur le fait que la vraie défense de Washington consiste à ce que cette armée donne un coup rapide et violent à Richmond²⁰³⁰ ». Pour battre des confédérés dont il estimait le nombre, en fonction de son interlocuteur, entre 150 000 et 200 000, il lui fallait toujours plus de soldats. Il en réclama 50 000, puis 15 à 20 000 hommes ponctionnés temporairement sur les armées de l'Ouest qui « pourront être retournés quand nous prendrons Richmond », et enfin 35 000²⁰³¹. Toute stratégie contraire, il était catégorique, conduirait à démoraliser l'armée et à porter un coup fatal à la cause. Cette stratégie était la seule pertinente, ce qu'il réaffirma à un ami : « Si cette armée doit se retirer d'ici je perds tout espoir - notre cause sera perdue. On ne doit pas céder un pouce de terrain - c'est la véritable défense de Washington²⁰³² ».

Halleck regardait cette option avec circonspection. Il privilégiait une approche stratégique différente qui, soulignons l'ironie du fait, devait tout ou presque à McClellan et à la faillite de ses services de renseignement. Les forces rebelles, concentrées dans la région de Richmond, étaient fortes de 200 000 hommes selon les évaluations toujours aussi fantaisistes du général - en réalité elles comptaient 75 000 soldats. En toute logique, conclut Halleck, Lee était en capacité d'exploiter son surnombre pour attaquer les 40 000 hommes de Pope affectés à la protection de Washington, le vaincre, puis se retourner contre 90 000 soldats de l'Armée du Potomac à Harrison Landing et leur faire subir un sort identique. Distantes l'une de l'autre de plusieurs centaines de kilomètres, n'ayant qu'un axe de circulation fluvial pour établir une liaison, ces deux armées n'étaient pas en mesure de s'assister mutuellement en cas d'attaque. La raison, inspirée tout droit des dogmes de Jomini, voulait que les troupes de McClellan fussent évacuées et rejoignissent la région de Fredericksburg d'où, unies à celles de Pope et de Burnside, elles pourraient repartir en campagne en exploitant leurs lignes intérieures²⁰³³. C'est à cette conclusion qu'était parvenu Halleck et qui justifia sa décision prise le 3 août. Halleck avait administré une leçon de stratégie militaire à McClellan. Une autre conclusion se serait imposée si Halleck avait disposé d'informations plus exactes sur le nombre de soldats confédérés qui composaient l'armée de Virginie du Nord. Se rendant compte que la supériorité numérique était de son côté, Halleck pouvait adopter un schéma stratégique différent, recommandé par Jomini : utiliser les lignes d'opération doubles, « surtout lorsqu'elles étaient concentriques et dirigées de manière à opérer un commun effort contre l'ennemi dès que le moment du choc décisif serait arrivé²⁰³⁴ » Halleck tint également compte d'autres facteurs d'ordre psychologique et logistique : fournir à McClellan les milliers de soldats demandés réclamait du temps pour les recruter,

²⁰³⁰ O.R., 11 :3, p. 334.

²⁰³¹ RJCCW, part. 1, p. 437, O.R., 11 :3, p. 334, O.R., 12 :2, p. 11.

²⁰³² CWPGM., *op. cit.*, p. 377.

²⁰³³ O.R., 12 :3, p. 11.

²⁰³⁴ Le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, I^{er} partie, p. 239.

les organiser ; plusieurs semaines seraient nécessaires avant leur arrivée pendant lesquelles l'armée devrait subir les rigueurs d'un climat hostile aux blancs. De plus, le général en chef, comme Lincoln, ne le croyait pas capable d'emboucher la trompette de l'offensive. Enfin, il ne lui avait pas échappé que cette armée était loin d'être à l'unisson avec son commandant : interrogés par Burnside, envoyé pour connaître la situation de l'armée, deux généraux de Corps étaient favorables à un rembarquement, deux contre et un, Porter, n'avait pas d'avis tranché. Les commandants de division, selon la déposition de Burnside faite devant la commission sur la conduite de la guerre en mars 1863, adhéraient dans leur majorité à l'idée²⁰³⁵. Pour justifier sa décision, Halleck s'était fendu d'un passage préliminaire dont le contenu n'avait qu'un lointain rapport avec la vérité. Il disait avoir été pressé par des officiers de haut rang d'ordonner le retrait de l'Armée du Potomac sans délai, avoir « recouru à tous les moyens en [son] pouvoir » pour l'éviter et quand il s'y résolut, ce « ne fut pas un acte irréfléchi et inconsidéré, mais un qui me causa plus d'angoisses que tout autre de ma vie²⁰³⁶ ». McClellan suspectait désormais le général en chef d'être un « scallawag²⁰³⁷ ».

Le 4 août, cinq jours après celui d'envoyer ses blessés à l'arrière du front méridional, McClellan reçut l'ordre de transporter son armée à Aquia Creek, au nord-ouest de Fredericksburg²⁰³⁸. Profondément meurtri par cette décision qui ruinait son schéma stratégique et incapable, malgré une tentative, de l'infléchir, le général fit-il acte d'insubordination ? Conformément au vœu du Président, Halleck lui demandait d'agir avec « promptitude²⁰³⁹ », un mot étranger au spicilège comportemental du général qui semble avoir mis une grande persévérance, malgré ses dires, à ne pas hâter l'opération. Au lieu de préparer son armée à quitter ses positions dans les meilleures conditions, il lança deux divisions à l'assaut de Malvern Hill le 4 août. Officiellement, l'objectif était de sécuriser l'embarquement des blessés ordonné par Halleck le 30 juillet. Une autre vérité perçait dans un message à son épouse du 8 août : « Mon seul espoir [pour ne pas rembarquer] est maintenant de décider l'ennemi à m'attaquer. J'obéirai bien sûr aux ordres à moins que l'ennemi ne m'offre une excellente occasion - dont je jugerai aussitôt de l'opportunité²⁰⁴⁰ ». Mais par un étrange mécanisme, déjà observé pendant la campagne de la Péninsule, sa volonté du départ se transforma brusquement, l'amenant à se repentir de son initiative. Le 6 août, au motif qu'il ne pourrait le soutenir si, comme il

²⁰³⁵ RJCCW, part. 1, 1863, p. 638.

²⁰³⁶ O.R., 11 :1, p. 82.

²⁰³⁷ CWPGM, *op. cit.*, p. 388. Terme péjoratif qui désigne ici un homme asservi aux intérêts politiques du Parti républicain.

²⁰³⁸ O.R., 11 :1, pp. 76-77, 80-81.

²⁰³⁹ *Ibid.*, p. 82.

²⁰⁴⁰ CWPGM, p. 388.

avait de « forte raison de le croire », Hooker était attaqué par les rebelles, le commandant lui ordonna d'abandonner les positions et de battre en retraite²⁰⁴¹.

Les dernières velléités offensives de McClellan se déclarèrent le 10 août. Elles reposaient sur une prophétie, celle que « Pope sera rossé dans la prochaine semaine - et battu à plate couture il sera ou devrait être -, le vaurien qu'il est devrait apporter la défaite à n'importe quelle cause défendue²⁰⁴² ». McClellan en conclut que Washington serait menacé et que son armée ne pourrait la rejoindre à temps. Pour détourner les rebelles de la capitale nordiste, il devait marcher sur Richmond. Il l'écrivit sur le ton du sacrifice : « C'est à certains égards une initiative désespérée, mais c'est le mieux que je puisse aujourd'hui faire pour la nation et je préférerai même être vaincu que de battre en retraite sans tenter d'écarter le danger sur Washington de la seule manière possible. Si j'échoue - je l'accepterai. Je me replierai. Si je gagne j'aurai sauvé mon pays et me retirerai de la vie publique²⁰⁴³ ». Des sources convergentes lui ayant appris que Richmond était faiblement défendu depuis que le gros de l'armée de Lee s'était porté à Gordonsville, le général insista auprès de Halleck pour attaquer la ville. Rien ne devait l'arrêter : « Je peux avancer sur lui [Longstreet et ses 18 000 hommes] en quarante-huit heures et ou le renvoyer dans les ouvrages défensifs autour de Richmond ou le battre et capturer ses forces. Devrais-je réussir le dernier point, je ne vois guère de difficulté si mes renseignements sont corrects à avancer sur Richmond²⁰⁴⁴ ». McClellan était l'homme des batailles gagnées sur le papier. C'est ce que dut se dire Halleck qui lui répondit : « Le plan reste inchangé. Vous enverrez vos troupes le plus vite possible. Il n'y a aucune difficulté pour les débarquer. D'après vos propres rapports il n'y a maintenant aucune difficulté pour retirer votre armée²⁰⁴⁵ ». Le 14 août, Harrison Landing commença à se vider de ses soldats. Deux jours plus tard, plus aucune tunique bleue ne foulait son sol. Pendant que McClellan faisait de la résistance, un autre général, pourvu comme lui d'un égo surdimensionné, allait connaître les affres de la défaite au terme d'une campagne où il ne brilla que par le verbe.

b - John Pope : une nomination politique.

L'autre changement de taille qui donna à la guerre une forme jusqu'à ce jour inconnue fut l'entrée sur la grande scène militaire de John Pope. Son entrée fut aussi fulgurante que son départ. Ce natif du Kentucky vit le jour à Lexington le 16 mars 1822. Diplômé de West Point (1842) et vétéran de la guerre du Mexique où il montra un vrai courage au feu, il exerça au cours de la première année du conflit divers commandements dans le Missouri et le Mississippi. Il fut nommé général de division

²⁰⁴¹ O.R., 11 :1, p. 79.

²⁰⁴² CWPGM., p. 389.

²⁰⁴³ *Idem.*

²⁰⁴⁴ O.R., 11 :3, pp. 372-373.

²⁰⁴⁵ O.R., 11 :1, p. 89.

des volontaires US le 21 mars 1862. Trois mois plus tard, après avoir obtenu des succès honorables à New Madrid et Island n° 10, Lincoln lui remit le commandement de l'Armée de Virginie, fruit de la fusion des trois armées vaincues par Jackson dans la Vallée²⁰⁴⁶. Ses qualités de militaire n'avaient pas encore été véritablement mises à l'épreuve, mais l'homme était taillé, par son corpus idéologique, pour donner une expression militaire aux vues politiques des Républicains radicaux. Pope était celui qui pouvait conduire la guerre rêvée par les radicaux. C'est le ministre de la Guerre Stanton, soutenu dans sa démarche par le ministre des Finances Chase, qui, le 19 juin, invita le général à se rendre à Washington. Le message était aussi laconique qu'ambigu : « Si vos ordres le permettent et que vous pouvez vous absenter suffisamment longtemps de votre commandement, je serai heureux de vous voir à Washington²⁰⁴⁷ ». La rencontre avec le ministre et Lincoln fut concluante. Pope dit avoir accepté le poste de commandant de l'Armée de Virginie que le commandant en chef lui proposait « avec beaucoup de réticence et de sérieuses appréhensions²⁰⁴⁸ ». En tout cas, il le fit sans donner le sentiment de s'humilier. En effet, ne s'était-il pas plaint à son épouse du manque de considération dont faisait preuve le Président à son endroit : « M. Lincoln m'a traité de façon si méprisante que je me sentirais presque humilié de recevoir aujourd'hui une nomination de sa part²⁰⁴⁹ » ? Ce qui différenciait les deux hommes était moins important que ce qui les unissait. Au-delà d'une certaine connivence idéologique - ils étaient tous deux hostiles à l'esclavage - ils partageaient une même vision de la guerre : offensive et agressive.

A peine installé dans ses fonctions, le nouveau commandant publia à l'adresse de la troupe un communiqué retentissant dans lequel perçait son principal trait de caractère : un orgueil dénué de subtilité : « Comprendons-nous bien. Je viens à vous en provenance de l'Ouest où nous avons toujours vu le dos de nos ennemis ; d'une armée dont le travail a été de rechercher l'adversaire et de le battre une fois trouvé ; où la politique était d'attaquer et non de défendre ». Et de poursuivre : « Je désire que vous chassiez de vos esprits certaines phrases. J'entends constamment parler d'“occuper des positions fortes et les garder”, de “ligne de retraite” et de “bases de ravitaillement”. Débarrassons-nous de telles idées. La plus forte des positions qu'aspire à prendre un soldat est celle où il peut le plus facilement avancer contre l'ennemi... Regardons devant nous et non derrière »²⁰⁵⁰. Le message avait le mérite de la clarté. Le temps de la passivité était révolu. Un tel discours qui était une attaque évidente contre McClellan et sa pratique de la guerre, enchantait les politiciens. Il était celui qu'ils voulaient entendre. En se présentant comme l'anti McClellan, Pope faisait l'unanimité à la Maison

²⁰⁴⁶ CWAL, p. 287.

²⁰⁴⁷ O.R., 17 :2, p. 17.

²⁰⁴⁸ John Pope, “The Second Battle of Bull Run”, in *B § L*, vol. 2, p. 451.

²⁰⁴⁹ Peter Cozzens, *General John Pope : A Life for the Nation*, Urbana, University of Illinois Press, 2000, p. 52.

²⁰⁵⁰ O.R., 12 :3, pp. 473-474.

blanche et nul, dans les salons de Washington, ne sembla troublé par le profond ressentiment qui agitait la nouvelle armée. Car si les mots de Pope soulevaient l'enthousiasme dans la sphère publique et politique, il en était tout autrement parmi les soldats, qu'ils fussent simples fantassins ou officiers. Sur la forme comme sur le fond, Pope versait dans le pompeux et l'inélégance. Une telle absence de psychologie laisse interdit. L'armée avait besoin de confiance et de non de sermons ou de dénigrement. Que l'on fasse de surcroît peser sur elle un soupçon de lâcheté était une faute. S'il est raisonnable de ne point écrire dans la colère, il faut également s'en garder sous l'empire d'une grande exaltation. Dans les deux cas, il est rare de s'attacher la faveur des militaires. Pope n'a pas su estimer le mérite des hommes, il a touché leur cœur, mais pour se faire mal aimer d'eux. Rien de surprenant à ce qu'il restât dans la conscience collective le général le plus impopulaire de l'Union. Rien de surprenant non plus à ce que rares furent ceux qui témoignèrent de l'empathie pour l'impétueux général lorsqu'il dut se résoudre au soir du 30 août à cette suprême humiliation : montrer à Lee... le dos de son ennemi.

Avec Pope, la manière de concevoir et de faire la guerre se durcit. Le promu était un partisan d'une guerre « totale » dans sa pratique, qui ne se limitait pas à un combat contre une armée constituée, mais qui devait s'étendre à la sphère civile et économique. L'historien Daniel E. Sutherland parle de « version primitive » de ce qu'on appellera la guerre totale²⁰⁵¹. Une approche que Sherman, Sheridan et Grant développèrent et mirent en œuvre avec une froide brutalité deux ans plus tard. En cela Pope était en phase avec Lincoln qui préjugait que la population ne pourrait consentir à plus de sacrifices que si la guerre devenait une croisade morale pour la libération des esclaves. Et à l'été 1862, la forme qu'elle devait revêtir importait peu au Président, seul comptait le résultat final. Sa déclaration de libération en poche, Lincoln n'attendait plus qu'une victoire militaire pour la proclamer. Pope publia quatre instructions générales, compendium de mesures acclamées par les Républicains radicaux, approuvées par Lincoln²⁰⁵², et qui illustraient sa conception de la guerre : l'armée en opération se ravitaillera sur le pays et les habitants auxquels sera remis un reçu seront indemnisés à l'issue du conflit à la condition d'apporter la preuve de leur loyauté à l'Union ; les civils qui se livreront à des actes de sabotage derrière les lignes nordistes seront passés par les armes sans procès ; les autochtones vivant dans un rayon de moins de cinq miles des infrastructures logistiques (route, pont, voie ferrée, télégraphe) seront tenus responsables de leur destruction, affectés de force à leur réparation et astreints à payer sur leurs biens personnels la troupe chargée de les encadrer ; les partisans ayant fait feu sur ses soldats seront exécutés et les maisons d'où les coups seront tirés rasées ; les civils qui refuseront de faire allégeance à l'Union seront expulsés vers le sud et s'il sont pris à l'intérieur des

²⁰⁵¹ Daniel E. Sutherland, *The Emergence of Total War*, Abilene, McWhiney Foundation Press, 1998, p. 13.

²⁰⁵² O.R., 11 :3, p. 359.

lignes nordistes, seront jugés comme espions ; ceux qui violeront leur serment d'allégeance à l'Union seront fusillés²⁰⁵³. Les mots cinglaient ici comme une cravache prête à s'abattre sur tous ceux qui menaçaient la paix civile. Pope ne souhaitait pas que ses troupes fussent trop distraites de ses missions de guerre par des tâches de police et de maintien de l'ordre dans les territoires occupés de la Virginie²⁰⁵⁴. La menace ne se voulait pas uniquement préventive. Accepter de traiter les rebelles sans état d'âme, en recourant à des mesures coercitives, violentes au besoin, constituait une étape vers la radicalisation du conflit à laquelle le général en chef, après avoir pourtant qualifié certains ordres de Pope de « malavisés²⁰⁵⁵, s'associa à son tour également. Les ordres donnés à Grant le 2 août montraient la conversion du haut commandement à une nouvelle forme de guerre : « Il est très opportun de nettoyer l'ouest du Tennessee et le nord du Mississippi de toutes les organisations militaires ennemies. Veuillez au besoin ramasser tous les sympathisants en activité et soit les retenir prisonniers, soit les jeter au-delà de nos lignes. Traitez ces gens sans ménagements et confisquez leurs biens à l'usage du public. [...] Il est temps qu'ils commencent à sentir la présence de la guerre à nos côtés²⁰⁵⁶ ».

Un général refusait cette manière de concevoir la guerre qu'il voyait comme un péché dont il ne souillerait pas sa conscience²⁰⁵⁷. C'était McClellan. Son instruction générale du 9 août était sa réponse aux « ordres infâmes²⁰⁵⁸ » du commandant de l'Armée de Virginie, l'expression de sa différence. Il rappelait que « nous ne sommes pas engagés dans une guerre de rapine, de vengeance ou d'assujettissement ; ce n'est pas une lutte contre la population, mais contre des forces armées et un système politique, c'est un combat mené au sein des Etats Unis et que nous devrions conduire en suivant les principes les plus élevés propres à la civilisation chrétienne²⁰⁵⁹ ». McClellan n'avait pas compris que la guerre avait changé de visage et que les nobles sentiments qui pouvaient en encadrer la conduite étaient remisés, qu'elle était devenue l'instrument d'une politique qui n'avait pas ses faveurs, mais contre laquelle il ne pouvait aller.

Il y avait un autre domaine dans lequel Pope et McClellan avaient des attentes divergentes : leur rôle respectif dans la stratégie. Cette opposition occupe de notre point de vue une place centrale dans le désastre à venir. Pope exprima à McClellan le 4 juillet sa volonté de coopérer avec lui de la manière « la plus sincère et énergique ». Cependant, cette coopération avait des limites sur lesquelles Pope

²⁰⁵³ O.R., 12 :2, pp. 50-52.

²⁰⁵⁴ Edward J. Stackpole, *From Cedar Mountain to Antietam*, Harrisburg, Stackpole Books, seconde édition., 1993, p. 24.

²⁰⁵⁵ O.R., 11 :3, p. 359.

²⁰⁵⁶ O.R., 17 :2, p. 150.

²⁰⁵⁷ CWPGM., p. 388.

²⁰⁵⁸ *Idem.*

²⁰⁵⁹ O.R., 11 :3, pp. 362-364.

insista. Positionnée entre l'Armée du Potomac et Washington, l'armée rebelle limitait ses mouvements et le condamnait presque à la passivité : « Si je devais avancer mon armée en direction de Richmond, je devrais combattre toute l'armée ennemie avant de pouvoir vous rejoindre... Si mon armée devait embarquer pour vous être envoyée par la rivière James, l'armée serait à Washington avant même d'avoir fait la moitié du trajet ». De l'avis de Pope, McClellan était au-delà de toute possibilité d'assistance. Sous la pression de cette réalité, le commandant reconnut que sa situation était « difficile et embarrassante ». « Alors que je suis très désireux de vous apporter toute l'aide en mon pouvoir, l'impérieuse nécessité d'assurer la sûreté de la capitale doit diriger mes opérations »²⁰⁶⁰. McClellan le remercia pour son offre, mais, ce point est fondamental, il conclut son propos sur des termes qui ne laissent pas planer l'ambiguïté sur le fait qu'il se voyait comme l'acteur dominant autour duquel devait s'articuler la stratégie de l'Union et qu'il considérait Pope comme un auxiliaire :

L'armée est dans un excellent état d'esprit et de discipline. Elle se battra encore mieux demain qu'elle ne le fit par le passé. Je guetterai avec soin la moindre faute de l'adversaire et en tirerai avantage. [...] Je dois dire pour terminer... que je me sens tout à fait capable de repousser toute attaque. [...] Pour préserver le moral de mes hommes je dois garder ma position aussi longtemps que possible. Par conséquent je ne reculerais pas à moins d'y être absolument forcé.²⁰⁶¹

Ces deux approches étaient irréconciliables et elles le restèrent en raison de l'impuissance des autorités supérieures, principalement de Halleck, de faire accepter à McClellan le bien-fondé d'une concentration des deux armées en Virginie septentrionale.

En juillet 1862, la guerre monta d'un cran dans la radicalité et prit clairement une tournure idéologique. Les appels à frapper « d'une main de fer » ce qu'un officier nordiste appelait le « serpent²⁰⁶² » sudiste se multipliaient. Et par « serpent » l'on n'entendait pas seulement les forces militaires régulières, mais également la population civile. Le résultat fut immédiat. Les comportements de la soldatesque dans la Virginie occupée furent entachés de déshonneur. Pillages et confiscations devinrent la règle et les exactions courantes. « Nos hommes considèrent maintenant avoir le droit de voler, tyranniser, menacer et maltraiter qui leur plaît en se fondant sur les instructions du général Pope²⁰⁶³ ». Nul n'était épargné. « Les civils, les femmes, les enfants et les esclaves ont peur de Pope²⁰⁶⁴ » témoigna une Virginienne. Alerté par ces débordements qu'il prétendit n'avoir pas anticipés, décidé à les proscrire et à punir leurs auteurs, Pope prit le 14 août une instruction générale : « Il doit être clairement entendu que ni les officiers ni les soldats n'ont un quelconque droit... d'entrer

²⁰⁶⁰ O.R., 11 :3, pp. 295-297.

²⁰⁶¹ *Ibid.*, p. 306.

²⁰⁶² Cité par James McPherson, *La guerre de Sécession*, *op. cit.*, p. 547.

²⁰⁶³ Cité par Daniel E. Sutherland, *op. cit.*, p. 23.

²⁰⁶⁴ Myrta Lockett Avery, *A Virginia Girl in the Civil War*, New York, D. Appleton, 1903, p. 49.

dans les maisons, de brutaliser les personnes ou de déranger la propriété de quel que citoyen que ce soit²⁰⁶⁵ ». Dans le Sud, les ordres de Pope lui valurent d'être voué aux gémonies. La presse laissa éclater sa rage et réclama son exécution. Pour Davis cette montée dans la radicalité « violait toutes les règles et les usages de la guerre » et traduisait « l'échec de leurs efforts [de l'Union] à asservir » le Sud ; en représailles il menaça de pendre un officier capturé de l'armée de Pope pour chaque civil assassiné²⁰⁶⁶. Lee, d'expression habituellement modérée, fut outragé et n'hésita pas à dire du général qu'il était un « mécréant²⁰⁶⁷ » ; il envoya une missive à Halleck dans laquelle il qualifia Pope et ses officiers de « voleurs et d'assassins » qui, s'ils étaient capturés, se verraient refuser le statut de prisonnier de guerre²⁰⁶⁸.

c - La campagne de Manassas : un essai de stratégie offensive réussi pour le commandement sudiste.

Au lendemain de la campagne des sept jours, le problème du commandement sudiste était double. Il était d'une part d'être confronté à un environnement d'insécurité stratégique et, d'autre part, d'être sous l'emprise d'une incertitude qui interdisait toute planification rationnelle. Les armées de l'Union, malgré leur échec dans la Vallée et devant Richmond, restaient en effet lourdes de menaces pour la Confédération et il ne dépendait que de la volonté de leurs généraux de reprendre l'offensive. McClellan se tenait à moins de trente kilomètres de la capitale et bénéficiait avec la rivière James d'un axe de ravitaillement parfaitement sécurisé. Si, d'aventure, il décidait de lancer son armée sur Richmond en remontant le fleuve, l'offensive aurait été plus difficile à contrer pour les rebelles empêchés de la possibilité d'exécuter un mouvement tournant pour mettre en péril la ligne logistique fluviale des assaillants²⁰⁶⁹. Le général Hunter menaçait la Ville de Charleston, Caroline du Sud, le général Burnside la cité de Petersburg, Virginie. Autre mauvaise nouvelle pour les sudistes, Lincoln avait décidé, le 1^{er} juillet, de lever 300 000 hommes supplémentaires afin d'« amener cette guerre inutile et néfaste à une conclusion rapide et satisfaisante²⁰⁷⁰ ». Plusieurs semaines seraient nécessaires avant que ces nouvelles recrues soient opérationnelles, mais il était facile pour Lee d'évaluer la portée théorique de la décision : à court terme, les forces de l'Union dépasseraient de loin par le nombre celles de la Confédération. Lee était en position d'attente. Privé de l'initiative, il avait disposé son armée en arc de cercle devant Richmond pour faire face à une attaque depuis le sud. En somme, le

²⁰⁶⁵ 12 :3, p. 573.

²⁰⁶⁶ O.R., série 2, 4, pp. 836-837.

²⁰⁶⁷ WTPRL, p. 240.

²⁰⁶⁸ O.R., série 2, 4, pp. 329-330.

²⁰⁶⁹ Joseph L. Harsh, *Confederate Tide Rising : Robert E. Lee and the Making of Southern Strategy, 1861-1862*, Kent, The Kent State University Press, pp. 99-100.

²⁰⁷⁰ CWAL, 5, pp. 296-297.

Virginien était tributaire du prochain mouvement de l'ennemi. Pour ajouter à son inconfort qui contrariait sa nature, sa perception de l'environnement stratégique était troublée par un système de renseignement déficient. « Les rapports sont tellement contradictoires, confia-t-il à Davis le 18 juillet, et parfois opposés, et la population accorde du crédit si facilement à toutes les nouvelles alarmantes... qu'il est difficile de connaître la vérité avant qu'il ne soit trop tard pour en tirer parti²⁰⁷¹ ».

La stratégie est affaire de circonstances, ce sont elles qui déterminent les décisions d'un général. Le 12 juillet, ces circonstances déclenchèrent une réaction militaire qui, au terme d'enchaînements successifs, trouva son épilogue sur les lieux où un an plus tôt les rebelles remportèrent leur première grande victoire, sur les rives de la Bull Run. Ce jour-là, les fédéraux de Pope occupèrent Culpeper Court House, une quarantaine de kilomètres au nord-est de Gordonsville, une place de première importance car traversée par la ligne de communication reliant la Vallée à Richmond. Perdre Gordonsville équivalait pour l'armée de Lee à se couper de son principal axe de ravitaillement. Pour parer le danger, Lee détacha de ses forces le lendemain la division de Jackson et d'Ewell, soit 15 000 hommes, qu'il envoya en direction de Gordonsville. Leur mission était d'« aller à la rencontre (de Pope) et d'empêcher, autant que possible, les atrocités qu'il menace de perpétrer sur nos citoyens sans défense²⁰⁷² ». C'est ce qui figurait dans son rapport de campagne rédigé en 1863. En se référant au message envoyé à Davis le 18 juillet on se rend compte que Lee poursuivait, déjà, un objectif plus ambitieux : Jackson devait prendre une position lui permettant de « frapper » les flancs de Pope si ce dernier manœuvrait en direction de Richmond ou de Charlottesville²⁰⁷³.

L'avancée de Pope, bien que sa destination restât encore inconnue pour Lee, compliquait sérieusement la situation. Si les deux armées nordistes, auxquelles on pouvait ajouter le Corps de Burnside qui venait de quitter la Caroline du Nord pour rejoindre la région de Fredericksburg, Virginie, s'ébranlaient de concert en direction de la capitale, l'armée rebelle risquait d'être prise en étau et de rompre sous le poids du nombre. Ce scénario, crédible en théorie, n'était toutefois pas privilégié par Lee. Pope n'incarnait pas le danger. Son rôle, pour Lee, était de protéger Washington²⁰⁷⁴. C'est McClellan qui avait les faveurs de ses inquiétudes : « Je suis certain que d'importants renforts rejoignent McClellan et qu'ils ne ménageront aucun effort pour s'emparer de Richmond, écrivit-il à Davis le 18 juillet²⁰⁷⁵ ». Cinq jours plus tard, il affirmait, cette fois à Jackson, que le général nordiste « jugera sans doute nécessaire d'avancer sur Richmond²⁰⁷⁶ ». Lee se trompait.

²⁰⁷¹ WTPRL, p. 232.

²⁰⁷² O.R., 12 :2, p. 176.

²⁰⁷³ WTPRL, p. 232.

²⁰⁷⁴ *Ibid.*, p. 235.

²⁰⁷⁵ *Ibid.*, p. 233.

²⁰⁷⁶ *Ibid.*, p. 235.

Les intentions qu'il prêta à son adversaire étaient celles qu'il mettrait en œuvre s'il était à sa place. En se livrant à une identification projective, en transférant sur son rival ce qu'il redoutait le plus, il révélait la précarité de sa situation. Pour cette raison il expliqua à Jackson qu'il était « réticent à l'idée d'affaiblir l'armée autour de Richmond sans envisager la possibilité de frapper un coup ailleurs²⁰⁷⁷ » et qu'il n'était pas possible de le renforcer. McClellan était le pivot autour duquel s'articulait et se définissait la stratégie de Lee.

Le 27 juillet marqua une évolution dans les intentions du commandant confédéré. « Je veux que Pope soit éliminé. [...] Je m'efforcerais de garder McClellan tranquille jusqu'à ce que l'affaire soit terminée si elle est rapidement exécutée » écrivit Lee à l'adresse de Jackson²⁰⁷⁸. Dans ce but, le commandant mit à sa disposition la division de A. P. Hill et une brigade de Louisiane, au total 18 000 hommes et, le lendemain, ordonna à D. H. Hill d'occuper un point ouvrant sur Harrison Landing avec cinquante pièces d'artillerie pour « couper les communications fluviales de McClellan » et le forcer à se retirer sur « la partie la plus large de la rivière » ou à garder une position défensive²⁰⁷⁹. Lee mettait ainsi un terme à la paralysie qui touchait l'armée rebelle maintenue dans sa grande majorité dans un rôle d'attente. Le mépris que portait Lee pour Pope depuis ses ordres attentatoires aux biens et aux personnes de Virginie n'était pas étranger à la décision de changer la mission initiale de Jackson, défensive, en l'autorisant à entrer en action. Qu'il en fût le seul moteur, c'est accepter l'idée que Lee fut gouverné par ses émotions. Il nous semble raisonnable d'exclure cette hypothèse.

Malgré la fatigue dont il portait toujours les stigmates, Jackson avait retrouvé ses accents de guerrier conquérant, passablement émoussés les semaines précédentes. Pendant la campagne des sept jours, il avait été en dessous de lui-même et donné la partie la plus faible de son œuvre militaire. La faiblesse était oubliée. Aussi élevé qu'il fût, son désir d'en découdre avec Pope n'altéra pas sa capacité d'analyse. Aucune des informations en sa possession ne constituait une invitation à l'offensive. Les nordistes étaient fortement retranchés au nord de la rivière Rapidan et un mouvement tournant s'imposait pour les déloger et les affronter sur un terrain plus favorable. Lee salua ce bon sens. Avec McClellan qui semblait montrer des signes d'agressivité (l'action de D. H. Hill avait échoué) l'attention du Virginien fut concentrée sur cette partie du front et le commandant n'avait pas d'autre choix que de rappeler à son lieutenant qu'il devait être économe de ses forces et, plaidant à son tour pour un mouvement de contournement de la position de l'ennemi, qu'il était préférable qu'il ait « des combats faciles et des victoires écrasantes²⁰⁸⁰ ».

²⁰⁷⁷ *Idem.*

²⁰⁷⁸ *Ibid.*, pp. 239-240 ; O.R., 12 :3, p. 919.

²⁰⁷⁹ O.R., 11 :2, p. 936.

²⁰⁸⁰ WTPRL, p. 248.

Pope dessinait des rêves de victoire contre Jackson. « Dans les dix jours, à moins que l'ennemi ne soit massivement renforcé par Richmond, j'aurai pris Gordonsville et Charlottesville » affirma-t-il à Halleck le 3 août²⁰⁸¹. Il émettait l'hypothèse que Jackson ne laisserait pas Charlottesville sans défense et qu'il livrerait bataille pour éviter la prise de la ville²⁰⁸². L'interception d'un courrier privé confirma ces vues. « Le général Pope, révélait un officier sudiste à son épouse, a rassemblé une vaste armée dans cette région [vallée de la Virginie] et nous devrions sous toute vraisemblance lui livrer bataille peu après avoir atteint notre destination...²⁰⁸³ ». Pour affronter son adversaire, le commandant nordiste devait réunir son armée alors éclatée en plusieurs segments : son aile gauche (King) était au nord de Fredericksburg, sa droite (McDowell) à Sperryville, à plus de cent kilomètres à l'ouest. Il ordonna à ses forces de converger vers Culpeper.

Informé par des espions que l'armée fédérale était toujours dispersée et que seul le 2^{ème} Corps d'armée de Pope était sur place, Jackson conduisit ses 24 000 hommes à Culpeper pour le détruire. Hasard des circonstances, le général Banks, revanchard après ses revers dans la Vallée, était à la tête des troupes nordistes. Lorsqu'il l'apprit, Jackson se fendit d'un mince sourire et déclara : « Banks est devant nous et il est généralement prêt à se battre ». Puis il lâcha : « Et il est généralement battu »²⁰⁸⁴. Engagée le 7 août sous un soleil accablant, la manœuvre fut laborieuse. Fidèle à ses habitudes, « Stonewall » entretint le secret. Ewell, A. P. Hill et Winder furent maintenus dans l'ignorance du plan conçu par leur supérieur. Cette disposition d'esprit altéra la fluidité du commandement, produisit un déficit de communication et de coordination et, finalement, une malencontreuse confusion. Au soir du 8, Ewell n'avait parcouru que treize kilomètres et A. P. Hill moins de quatre au lieu des trente prévus. Le lendemain Jackson n'était pas en mesure d'aligner l'ensemble de ses forces qui devaient lui assurer une victoire rapide et nette. Ce handicap ne le troubla pas. La situation était identique à Port Republic. Et comme à Port Republic, les confédérés se retrouvèrent en grande difficulté. Le sauveur de la journée s'appela cette fois A. P. Hill.

Jackson avait lancé l'attaque près de Cedar Mountain, à trente kilomètres de Gordonsville. La tactique retenue du double enveloppement fut un échec. Contre toute attente et en violation des instructions de Pope qui étaient d'attendre l'arrivée du Corps de Sigel et de défendre la position en cas d'attaque, Banks passa à l'attaque vers 17h00. Le commandant avait respecté à la lettre les instructions de Halleck données la veille : « N'avancer pas, pour ne vous exposer à aucun désastre, à

²⁰⁸¹ O.R., 12 :3, p. 527.

²⁰⁸² *Ibid.*, p. 536.

²⁰⁸³ *Ibid.*, p. 530.

²⁰⁸⁴ Hunter McGuire et George L. Christian, *The Confederate Cause and Conduct in the War Between the States*, Richmond, L. H. Jenkins, 1907, p. 197.

moins que vous puissiez améliorer votre ligne de défense...²⁰⁸⁵ » Pope suggéra dans ses mémoires une double explication. La première, qu'il n'approfondit pas, touchait aux mécanismes psychologiques de l'individu. Banks avait été vaincu par Jackson dans la Vallée quelques semaines plus tôt. La volonté d'effacer le traumatisme put avoir commandé la raison et forgé un esprit de revanche. Surtout, et c'est la deuxième explication, Banks avait sous-estimé la force de l'opposition et pensait pouvoir la défaire avant l'arrivée du reste de l'armée²⁰⁸⁶. Était ici en cause la défaillance du général à faire reconnaître par ses éclaireurs le nombre de ses adversaires. Longtemps Banks resta avec l'idée qu'il affrontait la cavalerie confédérée. « Aucune infanterie n'a été vue et pas beaucoup d'artillerie, télégraphia-t-il à 2h25. On dit que les bois sur la gauche seraient remplis de soldats²⁰⁸⁷ ».

Menacés par un début d'enveloppement sur leur gauche, les confédérés voyaient la défaite se profiler. Jackson perçut avec gravité le poids des événements en cours. Il délaissa sa réserve naturelle et galopa vers les défenseurs en fuite. Il tenta sans succès de sortir son sabre de son fourreau. Le fourreau brandi d'une main, agrippant le drapeau confédéré de l'autre, Jackson exhorta les fuyards à se rassembler autour de lui, à reconstituer leurs unités et à repartir au feu²⁰⁸⁸. « Stonewall » était transfiguré, autour de lui l'air frémissait d'une force électrique, son aura magnétisait les soldats qui spontanément se regroupèrent, prêts à le suivre « dans les mâchoires de la Mort elle-même²⁰⁸⁹ ». Les balles sifflaient alors sans discontinuer. Taliaferro somma le général de se mettre à l'abri. Il tint presque du miracle de ne pas voir en ces instants le Virginien s'affaïsser ou être désarçonné, frappé par un projectile. Cette scène méritait que nous lui accordions quelques lignes narratives car elle rappelait combien l'autorité charismatique d'un général adulé par ses hommes pouvait à des moments critiques changer la trame des événements et leur donner une inflexion inattendue. Ce fut le cas ici. L'intervention du commandant eut pour effet de chasser le sentiment de panique qui avait saisi cette partie des combattants et de restaurer l'ordre. Les rebelles s'offraient un temps précieux et un sursis inespéré. « Old Jack » chevaucha à la rencontre de Powell Hill et ses 8 000 hommes. Il eut peu à parcourir. Les éléments avancés de la « division légère » atteignaient la zone des combats par le sud. Jetés aussitôt dans le feu de l'action, ils renversèrent la situation. La poussée de l'Union se désagrégea. Banks dut une nouvelle fois battre en retraite. Malgré un handicap de deux contre un, jamais il n'avait été aussi proche de tenir Jackson en échec.

²⁰⁸⁵ O.R., 12 :3, p. 547.

²⁰⁸⁶ *The Military Memoirs of General John Pope*, éd. Peter Cozzens et Robert I. Girardi, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998, pp. 137-138.

²⁰⁸⁷ O.R., 12 :2, p. 55.

²⁰⁸⁸ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson*, *op. cit.*, p. 531.

²⁰⁸⁹ Susan Leigh Blackford, *Letters from Lee's Army or Memoirs of Life in and out of the Army in Virginia During the War Between the States*, New York, Charles Scribner's Sons, 1947, p. 105.

La victoire fut chèrement acquise. Deux cent vingt-trois gris furent tués (dont un commandant de division), 1 060 blessés et 31 étaient manquants. Dans le camp d'en face, ils étaient 3 14 à avoir perdu la vie, 1 445 à être blessés sur les 9 000 en action auxquels il fallait ajouter 622 prisonniers²⁰⁹⁰. Trop sûr de lui, Jackson devait être blâmé. Son empressement et sa mauvaise communication avec ses subordonnées avaient été préjudiciables. Piètement engagée, la bataille de Cedar Mountain fut proche d'être un désastre et dut son dénouement heureux à son implication personnelle et, surtout, à A. P. Hill qui avait su rallier les lieux du combat au moment le plus critique. Ce fut un engagement d'une grande pauvreté tactique, avec très peu de mobilité. Les protagonistes restèrent souvent statiques, à quelques dizaines de mètres les uns des autres, s'adressant mutuellement des volées de balles. Le principal gain obtenu fut d'avoir « efficacement enrayé pour le moment la progression de l'ennemi » indiqua Lee dans son rapport²⁰⁹¹. Son objectif atteint, et la presque totalité des troupes de Pope lui faisant désormais front, Jackson retourna à Gordonsville le 11 août.

Le jour de la bataille de Cedar Mountain, avant que son vainqueur ne lui fût connu, Lee prit une décision surprenante qui, pour être comprise, doit être mise en rapport avec son tempérament audacieux, surtout lorsque la pression des événements concourait à sa manifestation, et sa capacité à intégrer les facilités de déplacement de son armée pour donner à la décision stratégique une relative sécurité. Parfaitement retranchée à Aquia Creek, l'armée de McClellan était inattaquable. Celle de Pope, de moindre envergure, ne l'était pas et sa position ne l'immunisait pas contre un mouvement tournant prisé par le général sudiste. Lee décida de transférer trois divisions de 20 000 hommes sous le commandement de Longstreet à Gordonsville pour manœuvrer contre le flanc gauche de Pope pendant que lui, à la tête du segment restant de l'Armée de Virginie du Nord, environ la moitié, resterait en opposition à McClellan. Dans le cas où ce dernier pousserait ses forces en direction de Richmond, Lee aurait la possibilité de faire rapidement revenir Longstreet grâce à la ligne de chemin de fer intérieure (Virginia Central Railroad) reliée à la capitale²⁰⁹².

La date du 17 août constitua un tournant. La carte stratégique en Virginie connut un bouleversement radical. Un déserteur nordiste rapporta aux sudistes que McClellan commençait à rembarquer son armée. Lee annonça la nouvelle à Davis en des termes désabusés : « Il est certain que l'armée de McClellan nous a échappé. Je suis profondément mortifié car... il doit avoir été moralement brisé pour s'être convaincu que le sauvetage de son armée devait passer par la retraite et pour lui avoir fait abandonner son attaque sur Richmond. J'en éprouve un grand soulagement, mais

²⁰⁹⁰ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 535.

²⁰⁹¹ O.R., 12 :2, p. 551.

²⁰⁹² Joseph L. Harsh, *Confederate Tide Rising, op. cit.*, pp. 119-122.

il n'aurait pas dû s'en sortir avec autant de facilité²⁰⁹³ ». C'est sur un mélange de satisfaction et de déception que Lee bâtit une nouvelle stratégie et renoua avec une guerre de manœuvre. Le même jour Lee fut informé que Burnside quittait Fredericksburg pour retrouver Pope à Culpeper. Lee était conscient que le temps jouait contre lui, qu'attendre revenait à se condamner à l'impuissance et à la défaite. Pope était à la tête de 50 000 hommes qui deviendraient plus de 130 000 dans les prochaines semaines une fois épaulés par les unités de McClellan qui commençaient à rembarquer à Aquia Creek, sur le Potomac, et à remonter la rivière Rappahannock pour grossir l'Armée de Virginie. Pressé par cette perspective, le « renard gris » projeta une action qui devait lui donner l'initiative. La gamme des combinaisons stratégiques qui s'offrait à lui était, il le savait, relativement limitée. La stratégie qu'il entendait mettre en œuvre obéissait à un plan simple en apparence, d'une belle audace et exigeant dans sa réalisation. Elle consistait à porter une partie de son armée derrière l'ennemi au terme d'une manœuvre tournante. Ainsi positionnés entre Washington et les troupes fédérales, les confédérés obtenaient deux résultats majeurs. D'une part, ils soustrayaient Richmond à une menace imminente en obligeant Pope à concentrer son attention sur la protection de ses lignes de communication en péril. D'autre part, la nature des ressorts animant l'action des fédéraux était profondément bouleversée puisqu'elle basculait dans une logique défensive. Ce plan connut des variations, des aménagements tactiques majeurs, mais ses grands principes restèrent inchangés.

Dans les jours suivants, les troupes de Longstreet et de Lee rejoignirent Gordonsville. Au cours du conseil de guerre du 15, Jackson plaida pour une attaque rapide. Il convenait selon lui de profiter d'une erreur tactique de Pope qui faisait camper son armée de 70 000 hommes sur une péninsule formée par la confluence des rivières Rapidan et Rappahannock. Une position fragile puisque le pont de Rappahannock Station constituait la principale voie de retraite. La destruction de l'édifice pourrait signifier en cas d'attaque et de victoire la fin de l'Armée de Virginie. Longstreet ne partageait pas l'optimisme ni la fougue de son compatriote. Il objecta que ses hommes n'étaient pas ravitaillés. De plus, la division du général Anderson était toujours sur la route en provenance de Richmond et la cavalerie de Stuart n'était pas prête. Lee adhéra aux préventions exposées par son lieutenant et repoussa l'assaut au 18 puis au 20. Jackson s'inclina non sans faire ostensiblement remarquer sa frustration²⁰⁹⁴. Les chances d'attraper Pope s'étaient-elles envolées ? Le Sud a laissé passer « une des grandes opportunités de la guerre », considère l'historien Bevin Alexander²⁰⁹⁵. Un avis que partageaient avant lui le général sudiste Alexander pour qui « il n'y eut probablement à aucun autre moment de la guerre une plus formidable opportunité mise si facilement à sa [Lee] portée²⁰⁹⁶ » et le

²⁰⁹³ WTPRL, p. 258.

²⁰⁹⁴ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, pp. 540-541.

²⁰⁹⁵ Bevin Alexander, *Lost Victories, op. cit.*, p. 159.

²⁰⁹⁶ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 186.

nordiste George Gordon qui écrivait en 1880 : « C'est une chance que Jackson n'ait pas été à la tête des confédérés la nuit du 17 ; la supériorité de l'ennemi nous aurait submergés si nous n'avions pu nous échapper, et cette nuit-là nous échapper était impossible²⁰⁹⁷ ». Quelques jours plus tôt, Lee avait chargé Stuart de détruire le pont de chemin de fer à Rappahannock Station, situé en plein territoire nordiste. Il s'agissait de priver Pope de sa ligne de ravitaillement et de retraite. On crut pendant longtemps que le sérieux accroc que connut l'expédition effondra le plan sudiste. En effet, Stuart arriva à Vendiersville le 17 dans le but d'y retrouver la brigade de Fitz Lee. Ce dernier absent - il n'avait pas compris l'urgence d'être présent dans la place ce jour-là - il envoya à sa recherche le commandant Norman FitzHugh, dont l'infortune voulut qu'il fût capturé avec sur lui une copie de l'ordre de marche de Lee. Le document saisi avait, croyait-on, sauvé l'armée de Pope qui ordonna aussitôt d'évacuer Culpeper et de repasser la Rappahannock, derrière lequel il sécurisa son armée en tenant solidement les gués et où il devrait, lui demanda Halleck, « disputer chaque parcelle de terrain et se battre comme un diable jusqu'à ce que nous vous renforçons²⁰⁹⁸ ». En réalité cette décision avait été prise après qu'un espion, qui avait marché avec l'armée sudiste, avait révélé à Pope l'intention des rebelles de contourner son armée par la gauche. Pope n'avait pas souhaité divulguer cette information afin de protéger les actions de son espion²⁰⁹⁹.

Jusqu'au 24 août, l'Armée de Virginie, renforcée par le Corps de Burnside, conformément au principe de concentration des forces voulu par Halleck, se mit en opposition sur la rive orientale de la Rappahannock, interdisant aux rebelles le passage par les ponts et les gués. Ses intentions connues par son antagoniste, Lee dut amender son approche stratégique. Il ordonna à Jackson d'opérer un mouvement tournant du flanc gauche de l'ennemi. Suivit une série de mouvements qui conduisit Longstreet à prendre position à proximité du gué Beverly et du pont de la ligne ferroviaire Orange-Alexandria, en remplacement des soldats de Jackson, lesquels purent ainsi entamer leur marche (vers leur première destination, Bristoe Station, pour y détruire le pont de chemin de fer). Quand une brigade confédérée parvint à franchir la rivière, ce fut pour se retrouver isolée en raison d'une montée des eaux. Elle ne dut son salut qu'à la construction en toute hâte d'un pont de fortune²¹⁰⁰. Pope avait une nouvelle fois enrayé les intentions sudistes.

Face à cette déconvenue et au blocage de la situation, Lee s'entretint avec Jackson, Longstreet et Stuart dans l'après-midi du 24 août. Aucun officier d'état-major n'était présent pour restituer les

²⁰⁹⁷ George H. Gordon, *History of the Campaign of The Army of Virginia, under John Pope, Brigadier-General U.S.A. ; Late Major General U.S. Volunteers ; from Cedar Mountain to Alexandria, 1862*, Boston, Houghton, Osgood and Company, 1880, p. 9.

²⁰⁹⁸ *Ibid.*, p. 57.

²⁰⁹⁹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for The Union, op. cit.*, pp. 191-193.

²¹⁰⁰ O.R., 12 :2, p. 642.

débats et les décisions prises ne firent pas l'objet d'une instruction écrite. Il nous faut donc nous référer au rapport de campagne laissé par les protagonistes. De ceux-ci on peut comprendre que les quatre hommes furent pour l'occasion à l'unisson, qu'ils reconnurent qu'une rupture des lignes défensives adverses était impossible par une attaque frontale. Comme elle l'était par un simple mouvement de flanc maintenant que l'armée de Pope était protégée sur son aile droite par une chaîne de montagne et qu'elle était dans l'obligation de limiter sa mobilité sur son flanc gauche pour maintenir un contact avec Fredericksburg par où les renforts de l'Armée du Potomac, que les sudistes savaient sur la route, arrivaient. Le point le plus vulnérable de l'armée ennemie restait malgré tout sa droite dans le cadre d'un large mouvement sur les lignes extérieures. Les généraux s'accordèrent donc pour écarter toute option défensive et valider le transfert de la ligne de front derrière l'armée de Pope. Jackson et ses 24 000 hommes seraient les fers de lance de l'opération, les premiers à se porter sur les arrières de l'ennemi, à s'intercaler entre lui et Washington en le contournant par sa droite et à frapper la voie ferrée Orange et Alexandria là où les circonstances le permettraient²¹⁰¹. Lee et Longstreet marcheraient sur ses pas avec 30 000 soldats. Ce plan n'avait rien d'un plan de campagne militaire qui recherchait la bataille. L'action conduite par Jackson s'apparentait à un raid contre la ligne de communication de Pope. Rien d'autre. L'objectif était de libérer des portions de la Virginie où la population souffrait de la présence des yankees et de déplacer le théâtre de guerre de la rivière James vers le nord de la Rappahannock où l'armée confédérée pourrait s'approvisionner²¹⁰² ». Lee donnait l'impression de construire la première étape d'une stratégie qui, en fonction des résultats obtenus, pouvait prendre une autre dimension et ouvrir une nouvelle séquence.

Pendant que les deux armées se faisaient face de part et d'autre de la rivière, puis que Lee et ses généraux conçurent l'une des manœuvres les plus audacieuses de la guerre sur ce théâtre d'opération, le commandement nordiste montra des signes inquiétants d'indécision et de confusion. Pope réfléchissait à deux options. L'une, défensive, consistait à se replier derrière Cedar Run et faire sa jonction avec le Corps d'Heintzelman. L'autre, offensive, le conduisait à traverser avec toutes ses forces la Rappahannock et à « assaillir le flanc et les arrières de l'ennemi ». Le 22 août, il interrogeait Halleck : « Je dois faire l'une ou l'autre à l'aube. Laquelle retenir ? Je penche pour la dernière, mais je ne souhaite pas interférer avec vos plans²¹⁰³ ». Le général en chef était soumis à la pression de l'exécutif. Est-ce la raison qui explique que sa réponse était en totale contradiction avec ses convictions stratégiques fondées sur le principe de concentration des forces ? « Je pense, répondit-il, que la dernière de vos deux propositions est la meilleure²¹⁰⁴ ». De violents orages s'abattirent sur la

²¹⁰¹ *Ibid.*, pp. 642-643.

²¹⁰² O.R., 12 :3, p. 941.

²¹⁰³ O.R., 12 :2, p. 59.

²¹⁰⁴ *Idem.*

région la journée du 22 et pendant la nuit. Ils provoquèrent une rapide montée des eaux de la rivière qui emporta les ponts existants et rendit impossible sa traversée à gué²¹⁰⁵.

Le 25 août, à un moment où la campagne entrait dans une phase d'accélération, le doute et les tensions internes interférèrent avec l'exercice du commandement. Pope était en proie aux interrogations. Il avait rempli sa mission qui était de tenir la rivière le temps nécessaire pour que Halleck puisse assembler les troupes de la péninsule. Ne connaissant rien des intentions du général en chef, il s'interrogeait maintenant sur le périmètre de son autorité et ses marges de manœuvre. « Je n'aime pas être sur la défensive si je peux faire autrement, mais il doit en être ainsi aussi longtemps que je serai dépendant des forces de Burnside partiellement arrivées à Fredericksburg. Faites-moi savoir, si possible, quel est mon commandement et si je peux agir en toute liberté contre l'ennemi. [...] Les troupes arrivent ici par fragments. Dois-je les affecter dans les brigades et les Corps ?²¹⁰⁶ ». Pope exprimait une mauvaise humeur à l'égard de Halleck qui posait la question de la capacité du général en chef à être à la hauteur de sa tâche. L'historien Peter Cozzens a des mots très durs à son sujet : « Halleck devint de plus en plus irascible et timoré quand la force de caractère était indispensable²¹⁰⁷ ». A l'évidence il n'affichait pas non plus une grande sérénité, troublé lui aussi par l'initiative ennemie et les inconnues qui l'entouraient. Les détails de la carte stratégique que dessinait l'adversaire lui échappaient. Pour la simple raison qu'il ne battait pas les cartes. On ne lui fera pas le reproche, contrairement à Cozzens, d'en être réduit le 26 à formuler ce vœu : « S'il est possible d'attaquer le flanc de l'adversaire faites-le, mais le principal objectif maintenant est de vérifier sa position. Envoyez des patrouilles équestres dans ce but, particulièrement en direction de Front Royal. Si vous pouvez être sur ses arrières poursuivez-le avec vigueur²¹⁰⁸ ».

Cette perte d'assurance fut peut-être à l'origine d'un ressentiment qui trouva sa traduction, chez Pope, dans une série d'ordres contradictoires provoquant une vive altercation avec leur destinataire, le général Sigel, commandant du 1^{er} Corps. Ce 25 août, Pope suggéra à Halleck le remplacement de Sigel, jugé « peu fiable²¹⁰⁹ ». C'était un jugement injuste. Pope avait successivement demandé à son général de se rendre à Fayetteville, de n'en rien faire et de tenir fermement sa position pour empêcher l'ennemi de franchir la rivière. Face à 30 000 rebelles, sans possibilité d'obtenir des renforts pour couvrir ses flancs - ils avaient pris la route de Fayetteville -, Sigel décida sur les conseils de Banks de rejoindre Fayetteville lorsque, au moment de se mettre en route, il reçut l'ordre de se rendre à Warrenton. A peine était-il arrivé à destination, dans la nuit, qu'on lui ordonna de retourner au pont

²¹⁰⁵ John C. Ropes, *op. cit.*, p. 40.

²¹⁰⁶ O.R., 12 :2, p. 66.

²¹⁰⁷ Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 107.

²¹⁰⁸ O.R., 12 :3, p. 666.

²¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 653.

Waterloo - son point de départ - et d'y « forcer le passage à l'aube »²¹¹⁰. Sigel protesta en raison de l'épuisement des troupes. Pope, après avoir vitupéré grossièrement le général qui demanda aussitôt à être relevé, retrouva sa sérénité et annula son dernier ordre²¹¹¹. A travers cet épisode de grande confusion, Pope renvoyait l'image d'un général fébrile, peinant à maîtriser la situation militaire. Pour des raisons politiques, il n'était pas - encore - concevable de le remercier.

Pope avait avec justesse considéré le raid de Stuart comme un épisode marginal et non pas comme le signe annonciateur du mouvement tournant de Jackson. Il ne montra donc pas d'inquiétude particulière quand il apprit la marche du sudiste vers le nord-ouest : « Je suis enclin à croire, écrit-il à Halleck dans la soirée du 25, que cette colonne couvre simplement le flanc du corps principal de l'armée qui avance en direction de Front Royal et du col Thornton, bien que je n'en sois pas certain²¹¹² ». Peu après, s'adressant cette fois au commandant de la ville de Winchester, le général Julius White, il était plus catégorique : « J'ai de bonnes raisons de croire que l'ennemi marche vers Front Royal, avec une force considérable²¹¹³ ». Il refusait d'admettre la possibilité, bien que celle-ci lui fût suggérée par le colonel Haupt, aide-de-camp du général McDowell, que la route des confédérés pût brusquement obliquer vers l'est l'amenant dans son dos après avoir franchi le col de Thoroughfare²¹¹⁴. Les renseignements donnés par Banks eurent davantage l'heur de retenir son attention : « Il semble évident que l'ennemi menace ou se déplace vers la vallée de la Shenandoah via Front Royal, avec le dessein de rejoindre le Potomac et d'aller peut-être même au-delà²¹¹⁵ ».

La journée du 26 n'avait pas clarifié la situation. Le brouillard de guerre qui enveloppait Pope était toujours très épais. McDowell, sous le feu des batteries confédérées de Longstreet dont l'objectif était de cacher le départ de Jackson, fut incapable d'exaucer le vœu du commandant de reconnaître les forces de l'ennemi au-delà de la rivière. « Il est difficile de savoir quel est le but de l'ennemi » lui confessa-t-il en début d'après-midi²¹¹⁶. Au matin du 27, Pope avait pour seule certitude qu'une « forte colonne » rebelle - en fait les troupes de Jackson - se trouvait sur ses arrières et avait atteint Manassas le contraignant à abandonner Warrenton et à se porter sur une ligne défensive couvrant l'artère ferroviaire entre Gainesville et Cedar Run²¹¹⁷. Manassas était une aubaine pour les troupes de Jackson qui purent oublier pendant quelques heures les rigueurs de la guerre. La ville était l'une des principales bases de ravitaillement fédérales, elle regorgeait de victuailles les plus variées et d'effets

²¹¹⁰ O.R., 12 :2, pp. 263-264.

²¹¹¹ John J. Hennessy, *Return to Bull Run : The Campaign and Battle of Second Manassas*, New York, Simon and Schuster, 1994, p. 105.

²¹¹² O.R., 12 :3, p. 653.

²¹¹³ *Ibid.*, p. 665.

²¹¹⁴ Herman Haupt, *Reminiscences of General Herman Haupt*, Milwaukee, Wright and Joyce, 1901, p. 73.

²¹¹⁵ O.R., 12 :3, p. 654.

²¹¹⁶ O.R., 12 :2, p. 68.

²¹¹⁷ O.R., 12 :3, p. 684.

vestimentaires qui firent le bonheur des soldats habitués à côtoyer la faim et misérablement habillés. Les rebelles furent dérangés pendant leurs agapes par une brigade qui, pensant avoir en face d'elle un détachement de cavalerie, avança inconsciente du danger, sans soutien d'artillerie. Une distraction pour les rebelles qui mirent moins d'une heure pour étriller et pousser jusqu'au Bull Run les malheureux volontaires du New-Jersey dont 300 furent capturés et 135 tués ou blessés.²¹¹⁸

Dans l'article sur la campagne qu'il rédigea dans les années 1880 pour le *Century Magazine*, Pope magnifia la décision prise à ce moment : « J'ai considéré qu'il était de mon devoir, quel que soit le sacrifice pour mon armée et ma personne, de retarder, autant que je pouvais, le mouvement de l'ennemi en direction de Washington, jusqu'à ce que je sois certain que l'Armée du Potomac avait atteint Alexandria²¹¹⁹ ». Ce qu'il sacrifia sur l'autel de son incompétence, ce fut l'intelligence stratégique car le nordiste occupait une position intéressante. Son armée se tenait entre les deux ailes confédérées pouvant tenir l'une en respect à Thoroughfare Gap et écraser l'autre. Une succession de mauvais jugements dilapida cet avantage. Il commanda à son armée, le 27, de rallier Gainesville et Manassas Junction, à l'exception du Corps de Porter tenu d'attendre d'être relevé par Banks pour se mettre en marche²¹²⁰. Dans la journée, la division de Hooker batailla avec l'arrière garde des rebelles qui couvrait le départ de Jackson de Manassas Junction. Pope tira une nouvelle fois des événements une conclusion erronée, que son biographe qualifia de « vœu pieu²¹²¹ » : Jackson s'était enfermé à Manassas Junction et attendait les fédéraux. Pour le détruire il ordonna à ses forces de converger vers cette place. La manœuvre obligeait les Corps de McDowell et de Sigel, intercalés entre Thoroughfare Gap et Jackson, à tourner le dos à l'armée de Longstreet. Cette option, qui se révéla désastreuse, était validée par les informations du général White qui donnaient dans la soirée pour acquise l'arrivée de forces rebelles dans la Vallée bien que leur nombre précis restât indéterminé²¹²². Ce sont elles qui invisibilisèrent un peu plus aux yeux de Pope la menace que représentait Longstreet. Les certitudes hautement spéculatives du commandant nordiste chassèrent la prudence la plus élémentaire qui réclamait alors de tenir le col avec une force suffisante pour bloquer son passage et isoler définitivement Jackson en le privant de renforts. Pope avait les moyens de s'octroyer un avantage décisif à l'échelle tactique. Un moyen qu'il n'entrevit même pas, contrairement au général McDowell, plus lucide et aussi mieux informé grâce au rapport de sa cavalerie. Pressentant que Longstreet

²¹¹⁸ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, pp. 554-556.

²¹¹⁹ John Pope, "The Second Battle of Bull Run", in *B § L*, vol. 2, p. 464.

²¹²⁰ O.R., 12 :2, pp. 70-71.

²¹²¹ Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 122.

²¹²² O.R., 12 :3, p. 706.

emprunterait le col le lendemain matin, il laissa une division, environ 5 000 hommes, à Gainesville avec pour mission de ralentir l'avancée ennemie si ce scénario se produisait²¹²³.

Pour les tuniques bleues entrant dans Manassas Junction le 28 à midi, la surprise fut à la mesure de leur déception. Ils ne trouvèrent nul ennemi dans la ville. Pope redirigea ses forces vers Centreville où il présuma que Jackson s'était replié. Seul le Corps de Porter ne reçut pas d'ordre et resta à Bristoe Station. Pope changea de plan d'action à deux reprises dans l'après-midi du 28. Il fit tout d'abord marcher trois Corps d'armée sur la ville de Gainesville pour s'opposer à l'avancée de Longstreet dont la présence à proximité du col avait été confirmée, puis donna un contre ordre pour reporter toute son attention sur Jackson que l'on disait à Centreville²¹²⁴. Le commandant nordiste était gagné par l'optimisme, écrivant à Halleck dans la soirée qu'il ne voyait pas comment l'ennemi « pourrait s'échapper sans subir de lourdes pertes²¹²⁵ ». Le problème était que Jackson n'était pas là où Pope le croyait.

Le général sudiste s'était judicieusement esquivé dans la soirée du 27 détruisant, faute de moyens de transport, ce qui n'avait pu être consommé sur place ou rangé dans les havresacs, et une fraction de son armée s'était repliée sur Stone Ridge, au nord-ouest de Groveton. Le site retenu par « Stonewall » était remarquable à deux titres. D'une part, ses hauteurs fournissaient d'excellentes bases défensives avec leur ligne de faite boisée et les remblais terreux d'une ligne de chemin de fer inachevée. D'autre part, il permettait aux sudistes de pouvoir se replier facilement vers le nord en cas de besoin. Le général nourrissait l'espoir que Pope lui livrerait bataille et ne chercherait pas à se dérober en rejoignant Washington. Parce que des informations donnèrent du crédit à ce scénario, Jackson dirigea A. P. Hill, toujours en marche pour rejoindre l'armée, sur les gués du Bull Run afin de s'opposer à une tentative d'esquive des fédéraux. Sur la route les sudistes se saisirent d'un message qui ordonnait au nordiste McDowell de se tenir prêt à combattre à Manassas. Powell Hill, estimant désormais sa mission sans objet, prit la décision de marcher sur Groveton où était rassemblé le Corps de Jackson²¹²⁶. L'interception heureuse dans la matinée du 28 d'un message révélant l'intention de Pope de concentrer ses forces à Manassas électrisa Jackson²¹²⁷. En clair, deux Corps de l'armée de l'Union avançaient probablement vers lui. La nouvelle lui fournit l'occasion de donner à la campagne une nouvelle dimension qui n'était pas celle initialement désirée par Lee. L'objectif premier atteint - Pope avait quitté sa position sur la Rappahannock -, « Old Jack » pouvait se soustraire à la menace de Pope et marcher vers le nord ou l'ouest pour établir sa jonction avec Longstreet avant d'entrer

²¹²³ John C. Ropes, *op. cit.*, p. 68.

²¹²⁴ O.R., 12 :1, p. 196.

²¹²⁵ O.R., 12 :3, p. 721.

²¹²⁶ O.R., 12 :2, p. 670.

²¹²⁷ *Ibid.*, p. 664.

dans le Maryland ou dans la Vallée. Ou encore il pouvait attendre l'arrivée de Lee. Jackson choisit au contraire de se battre. Il était d'autant plus enclin à satisfaire son instinct que Lee l'informa qu'il approchait du col Thoroughfare et qu'il effectuerait sa jonction le lendemain matin²¹²⁸.

Jackson avait déployé ses hommes et plusieurs pièces d'artillerie au nord-ouest du village de Groveton. A. P. Hill, enfin arrivé, formait la gauche du dispositif, Ewell le centre et Taliaferro la droite. Les sudistes attendaient en embuscade que l'ennemi vint se prendre dans ses filets. Le soleil était bas quand Jackson aperçut les 10 000 fédéraux de la division du général King remonter vers Centreville par la route Warrenton. Les quatre brigades avançaient déconnectées les unes des autres. Vulnérables, elles ne repèrent pas l'ennemi. De sa forte position « Old Jack » observait le flanc exposé de la colonne. Sans hésitation il donna l'ordre à ses fantassins, appuyés par deux batteries, d'ouvrir le feu. La panique saisit les rangs des soldats pris au dépourvu avant que ceux-ci se ressaisissent. De l'aveu même de Jackson les combats furent « furieux et sanglants²¹²⁹ ». La tombée de la nuit les abrégua. Les fédéraux déplorèrent 950 pertes sur les 2 800 engagés. Ils avaient résisté avec une admirable conviction et se replièrent en bon ordre à la faveur du crépuscule. Jackson devait se satisfaire d'un maigre résultat tactique. La conduite de la bataille avait été sans inspiration, se résumant presque à un terrible duel de mousqueterie entre deux adversaires obstinés et, le plus souvent, statiques. « C'était une question d'endurance. Et les deux camps en firent preuve » dit Taliaferro²¹³⁰. Bien que jouissant d'un rapport de force de trois contre un au début de l'affrontement, les généraux sudistes avaient été incapables de projeter leurs hommes sur les flancs de l'ennemi pour le déborder. Ils comptaient 1 200 tués et blessés. Taliaferro fut grièvement touché et indisponible pour plusieurs mois, de même qu'Ewell, retrouvé inconscient sur le champ de bataille là où il dirigeait une charge avec un régiment. Ce dernier fut amputé d'une jambe. Toutefois, l'objectif était atteint : Jackson avait ferré Pope.

Pope, s'appuyant sur des informations partielles, conclut au soir du 28 août que l'adversaire avait été ébranlé et qu'il était piégé. A ses officiers d'état-major il dit : « nous avons les cartes en main... je ne vois pas comment il est possible pour Jackson de s'échapper sans de lourdes pertes, si jamais il le peut²¹³¹ ». Détruire « Stonewall » sur les lieux même où il avait acquis sa renommée treize mois plus tôt était à portée de baïonnette et cette perspective ne le quitta plus au point de devenir le point de cristallisation de son action. Une idée fixe qui altéra sa lucidité. Une distorsion des règles militaires élémentaires qui le conduisit à occulter l'approche dans le secteur de Lee et de Longstreet. Pour

²¹²⁸ S. C. Gwynne, *Rebel Yell : The Violence, Passion, and Redemption of Stonewall Jackson*, New York, Scribner, 2014, p. 424.

²¹²⁹ O.R., 12 :2, p. 645.

²¹³⁰ W. B. Taliaferro, "Jackson's Raid Around Pope", in *B § L*, vol. 2, p. 510.

²¹³¹ O.R., 12 :1, p. 206.

concrétiser ses espoirs de victoire, il comptait sur McDowell et ses 25 000 hommes. Arrivant de l'ouest, cette masse pourrait bloquer la retraite de Jackson tandis que trois Corps se tenaient prêts à se lancer contre les rebelles au nord et à l'est. Pris en tenaille, les gris seraient broyés. Mais le général nordiste était introuvable. Ce dernier s'était transporté à Manassas Junction où il pensait trouver Pope pour s'entretenir avec lui. Le commandant s'en irrita : « Dieu damne McDowell. Il n'est jamais là où je l'espère²¹³² ». Faute de mieux, il se lancerait dans la bataille avec une partie de ses forces le lendemain 29 août.

Le sentiment orgueilleux que son plan était sans défaut et que rien ne pouvait en entamer la perfection conféra à Pope une sérénité inébranlable. Il était sûr de sa victoire et, dans son esprit, il avait déjà répandu sa gloire à ses pieds. Le gros de son armée était sur le point d'être réuni croyait-il. Dans l'après-midi le cas Jackson serait réglé. Longstreet n'était pas une menace comme il le confirma le 14 janvier 1863 devant la commission d'enquête (instituée le 17 novembre 1862 pour examiner les charges contre McDowell²¹³³) : « Je pensais alors, et le pense toujours, que nous avions suffisamment d'avance sur Longstreet... [et] qu'en employant toutes nos forces avec vigueur nous serions en mesure d'écraser totalement Jackson avant que Longstreet puisse rejoindre le lieu de l'action²¹³⁴ ». Sa tactique le lui garantissait : pendant qu'un Corps, rapidement appuyé par deux autres, attaquerait Jackson, le 5^{ème} Corps de Porter et le 3^{ème} de McDowell, en provenance de Manassas Junction, établiraient leur jonction avec les assaillants et tomberaient sur la droite ennemie. L'on serait enclin à partager l'optimisme du général qui avait bâti un plan infallible sur le papier, sans l'existence de deux points de friction majeurs.

Le premier est connu sous le nom de l'affaire du « Joint Order ». Dans la matinée du 29, les généraux McDowell et Porter reçurent un message leur demandant de marcher « en direction de Gainesville » et non plus de Centreville²¹³⁵. Ce changement de route était la conséquence d'un bouleversement tactique majeur : la division du général King, positionnée sur la route de Warrenton, s'était repliée sur Manassas Junction laissant la voie libre à Jackson pour s'enfuir vers le nord par le col Thoroughfare²¹³⁶. L'historien John Hennessy parle à propos du message d'« un torrent de verbiage incohérent qui a non seulement complètement embrouillé Porter et McDowell, mais a fidèlement démontré que Pope cachait derrière un voile de fanfaronnades plein d'assurance le fait qu'il n'avait pas la situation en main et n'avait qu'une petite confiance sur ce qu'il pouvait accomplir d'important

²¹³² John Gibbon, *Personal Recollections of the Civil War*, New York, G. P. Putnam's sons, 1928, pp. 58-59.

²¹³³ O.R., 12 :1, p. 36.

²¹³⁴ *Ibid.*, p. 205.

²¹³⁵ *Ibid.*, p. 196.

²¹³⁶ *Proceedings of a General Court Martial, for the Trial of Maj. Gen. Fitz John Porter, U.S. Vols.*, Washington, 1862, p. 17.

ce 29 août 1862²¹³⁷ ». Dans cet ordre, plusieurs points doivent retenir l'attention: les deux généraux devaient tenir des positions qui leur permettraient de rallier le Bull Run dans la soirée ou le lendemain matin car Pope pensait - une pensée hautement hasardeuse - que Longstreet rejoindrait le lieu des combats dans la soirée ou le lendemain matin et qu'il n'ambitionnait pas de combattre l'armée confédérée réunie ; l'instruction ne faisait aucune allusion à une attaque contre le flanc droit dégarni de Jackson ; les généraux pouvaient déroger à cet ordre s'il en résultait « de substantiels avantages »²¹³⁸. Le deuxième point de friction, que Pope ne voulut pas voir plus qu'il ne lui fut imposé, tenait dans la présence sur le théâtre des opérations depuis quelques heures des éléments de Longstreet. Ceux-ci avaient pris position au sud de la ferme Brawner, perpendiculairement à la Warrenton Turnpike, formant un angle droit avec la ligne défensive de Jackson. La veille au soir, les sudistes avaient commencé à franchir le col de Thoroughfare après un bref combat contre les 5 000 hommes de la division du général Ricketts forcés de se replier. Toute la tactique de Pope était donc construite sur une anticipation d'événements erronée : une action imminente de Porter et McDowell sur le flanc droit de Jackson et l'absence de l'armée de Longstreet dans l'espace immédiat des combats.

Arrivé sur le front à l'heure méridienne, Pope était satisfait des opérations engagées depuis l'aube par les hommes de Sigel et de Heintzelman bien que leurs efforts ne déstabilisassent pas les défenseurs. Sûr de l'arrivée prochaine de Porter et de McDowell sur la gauche de la ligne d'attaque, Pope rejeta les demandes de renforts et demanda aux généraux de tenir leur position²¹³⁹. Afin de maintenir la pression sur l'adversaire jusqu'à l'apparition des deux Corps qu'il pensait prochaine et décisive, il lança plusieurs assauts dans l'après-midi sans succès tangible. A l'extrême gauche des positions nordistes, au sud de la Warrenton Turnpike, la division du général Reynolds avait reçu pour ordre de menacer le flanc et les arrières de l'ennemi. Or, Reynolds observa, en cette fin d'après-midi, la présence en face de lui d'artillerie et d'un nombre important de fantassins dont il ne faisait aucun doute pour lui qu'ils portaient un uniforme gris. Il demanda alors à Pope de faire connaître son opinion sur cette présence. La réponse fut cinglante : « Vous êtes excité jeune homme. Ceux que vous apercevez sont les hommes du général Porter qui prennent position à la droite de l'ennemi²¹⁴⁰ ». En réalité, Porter se trouvait quelques kilomètres plus au sud, sur la route de Manassas-Gainesville, suivi par le corps d'armée de McDowell. L'avancée du premier, réclamée par Pope dans le controversé et brouillon « Joint Order », avait été contrariée par la rencontre avec les six régiments de cavalerie de Stuart qu'appuyait un régiment de Virginie. Au cours de l'entretien qu'ils eurent vers midi, McDowell

²¹³⁷ John J. Hennessy, *Return to Bull Run*, op. cit., p. 232.

²¹³⁸ O.R., 12 :2, p. 76.

²¹³⁹ O.R., 12 :2, suppléments, p. 832.

²¹⁴⁰ Cité par John J. Hennessy, *Return to Bull Run*, op. cit., p. 259.

rapporta à Porter les observations de Buford, son commandant de la cavalerie, selon lesquelles Gainesville avait été traversé le matin par dix-sept régiments d'infanterie, une batterie d'artillerie et 500 cavaliers. Observant de surcroît peu après un épais nuage de poussière - en fait un leurre sudiste - qu'ils identifiaient comme étant l'armée de Longstreet en approche, les deux généraux étaient convaincus qu'un ennemi en masse était prêt à l'affronter. Porter décida d'interrompre sa marche en avant et de tenir sa position contre l'ennemi qui lui faisait face. Pope accusera son lieutenant d'avoir volontairement failli pour lui nuire et sabordé son plan d'attaque pour pulvériser Jackson. Il obtiendra sa traduction devant une cour martiale pour insubordination et mauvaise conduite devant l'ennemi - Porter sera condamné et congédié de l'armée en janvier 1863 avant d'être définitivement réhabilité en 1886. Quant à McDowell il envoya une partie de son Corps d'armée, deux divisions, dans la zone des combats où ils arrivèrent vers 17h00. Inexplicablement, il omit d'informer Pope des observations de Buford. Il glissa le rapport dans sa poche²¹⁴¹.

L'absence de Porter irrita Pope qui rédigea à 16h30 un nouveau message le pressant d'engager une action militaire contre le flanc droit ennemi et éventuellement sur ses arrières²¹⁴². Ce n'est qu'à 18h30 - le coursier, neveu de Pope, s'était égaré - que Porter réceptionna l'instruction²¹⁴³. Il ordonna aussitôt à l'un de ses commandants de division de se préparer à attaquer, mais l'arrivée de la nuit stoppa l'opération²¹⁴⁴. Interrogé après la guerre sur ce qu'il serait advenu si Porter s'était lancé plus tôt dans une attaque contre Longstreet, Lee répondit : « J'imagine que nous l'aurions taillé en pièce²¹⁴⁵ ». Porter avait pris la bonne décision. Malheureuse et incompréhensible fut par contre celle de ne pas avoir informé Pope qu'il n'était pas en mesure d'exécuter ses ordres.

Pope distingua derrière les lignes ennemies un déplacement de chariots. Dans le monde virtuel qu'il s'était créé, le commandant y vit l'amorce d'une retraite et non, comme le lui suggéra un officier présent à ses côtés, un simple train d'ambulances transportant des blessés vers l'arrière²¹⁴⁶. Il tira argument de cette observation pour ordonner à McDowell de lancer une division à la poursuite des rebelles. La division de King - souffrant d'une crise d'épilepsie, ce dernier a cédé son commandement à Hatch - avança en direction de Groveton. La division du sudiste Hood lui barra la route avec une vigueur qui ne ressemblait pas à celle que l'on pouvait attendre d'un adversaire qui se dérobait. L'engagement tourna court, les tuniques bleues reculèrent. La poursuite fut brève. Pour ne rien révéler à l'ennemi de la présence de l'armée de Longstreet sur la droite de Jackson, les sudistes revinrent à

²¹⁴¹ Donald R. Jermann, *Fitz-John Porter, Scapegoat of Second Manassas : The Rise, Fall and Rise of the General Accused of Disobedience*, Jefferson, McFarland & Company, 2009, p. 86.

²¹⁴² *Proceedings of a General Court Martial, for the Trial of Maj. Gen. Fitz John Porter, U.S. Vols., op. cit., p. 9.*

²¹⁴³ O.R., 12 :2, p. 525.

²¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 526.

²¹⁴⁵ Cité par Stephen W. Sears, *Controversies and Commanders, op. cit.*, p. 64.

²¹⁴⁶ Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 151.

leur base. Les effectifs de Jackson avaient, seuls, supporté les assauts. Ceux de Longstreet, parfaitement positionnés sur la droite des premiers et masqués par les bois, avaient été des acteurs attentifs, mais muets, à l'exception de Hood. A trois reprises, une première fois à midi et les suivantes au cours de l'après-midi, Lee avait exprimé à « Old Pete » sa volonté de le voir engager ses divisions. A trois reprises ce dernier argua qu'y consentir était inopportun. A trois reprises Lee fut convaincu et se rangea derrière les arguments de son lieutenant.

L'attitude de Longstreet lui fut reprochée après la guerre. Aux voix de certains officiers confédérés se mêla dans la première moitié du siècle suivant celle du grand historien Douglas S. Freeman²¹⁴⁷. Dans sa biographie consacrée au général Lee, il n'hésita pas à écrire que « les germes de beaucoup du désastre de Gettysburg ont été semés à ce moment - quand Lee céda devant Longstreet et que Longstreet avait compris qu'il le ferait²¹⁴⁸ ». C'était une mauvaise querelle et un jugement très sévère pour ne pas le discuter. Tout chef militaire qui a eu l'expérience de la bataille reconnaîtra qu'il existe une relation intime entre l'offensive et l'espace sur lequel elle se déploie. La réussite d'une attaque, quelle que soit son ampleur, suppose en préalable une bonne connaissance du terrain et une évaluation la meilleure possible des forces en opposition. Ignorer la géographie physique et humaine du périmètre des combats à venir, c'est agir dans un environnement dont aurait accru l'hostilité et prendre le risque de rencontrer l'échec. Les refus du Carolinien de lancer ses divisions à l'improviste participaient de ce souci de sécuriser le dispositif tactique confédéré, de mieux appréhender les particularités de la zone guerre. Les renseignements obtenus après observations personnelles et reconnaissances équestres validèrent les vues de Longstreet : deux brigades étaient en opposition sur la moitié de sa ligne de front à midi puis c'est le Corps de Porter, en provenance de Manassas Junction, qui se dressait sur son flanc droit. Lee adhéra, sans enthousiasme, mais on ne peut soutenir qu'il cédât comme s'il avait été le perdant d'un rapport de force.

L'optimisme régnait à l'état-major de l'Union. Pope était certain d'avoir remporté une grande victoire qu'il parachèverait le lendemain et transformerait en triomphe. Il écrivit dans son message du 30 août rédigé à Halleck peu avant l'aube avoir : « mené une terrible bataille contre les forces combinées de l'ennemi... au terme duquel nous avons bouté les sudistes hors du champ de bataille qui est désormais nôtre²¹⁴⁹ ». Pourquoi avoir poursuivi le combat et ne pas avoir ordonné à l'armée de traverser le Bull Run pour prendre une position défensive derrière de solides retranchements ? Pope n'avait-il pas affirmé qu'il ne souhaitait pas combattre les forces réunies de Longstreet et de Jackson ? Au moins deux facteurs le poussaient à retenir cette option : l'état de son armée qu'il

²¹⁴⁷ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 172.

²¹⁴⁸ Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 2, p. 235.

²¹⁴⁹ John C. Ropes, *op. cit.*, p. 109.

reconnut être dans son rapport de campagne « désespéré en raison d'une grande fatigue, d'un manque de provision et de fourrage... » et le fait qu'il savait depuis 5h00 qu'aucun train de ravitaillement ne lui parviendrait²¹⁵⁰. Pour justifier sa décision, le général invoquait son « devoir » sans plus de précision. Permettons de douter que le devoir d'un général était de risquer l'intégrité de son armée dans un combat qu'il répugnait à livrer alors qu'une autre option tactique était possible. Manifestement, il ignorait la réalité des événements qui se déroulaient sur son flanc gauche et qui déciderait, le jour même, de l'issue de la bataille. Avec un sidérant mélange d'incompétence, de suffisance et d'aveuglement, il construisit sa propre faillite et celle de son armée. Pourtant, il ne faisait aucun doute au soir du 29 que le commandant disposait de suffisamment d'indices, pour ne pas dire de preuves, de la présence menaçante de Longstreet sur sa gauche. Le rapport de Buford avait été enfin porté à sa connaissance. Il en prit acte, mais l'interprétation qu'il en donna fut incorrecte. Il s'obstina à penser que les troupes de Longstreet se tenaient en soutien, derrière celles de Jackson durement affectées par les combats et proches de la rupture, alors qu'elles prolongeaient la ligne de front sudiste sur la droite. Il ne flaira rien du piège habilement tendu par Lee. Les informations qui lui parvinrent à l'aube selon lesquelles des unités sudistes se repliaient, renforcèrent ses certitudes. En fait, celles-ci se réapprovisionnaient en munitions à l'arrière et opéraient des ajustements tactiques. Derechef, Pope interpréta ces mouvements comme un début de retraite. Peu après 8h00, Porter, que Pope tenait déjà pour un traître, s'entretint avec le commandant et lui rendit compte de ce qui était pour lui la présence d'un grand nombre d'ennemis sur la gauche de sa ligne d'attaque. Bien qu'un autre général les corroborât, Pope resta sourd à ces propos, perçus comme un moyen pour Porter de justifier son inertie de la veille, préférant fonder son jugement sur ses propres observations de terrain²¹⁵¹.

La matinée du 30 août fut calme. Lee et Jackson attendaient les événements avec, pour le second, le souhait d'une reprise des attaques afin de refermer sur Pope les « mâchoires » de l'armée. Lee était dans un état d'esprit différent, plus à privilégier la manœuvre que la bataille²¹⁵². De son côté, Pope persistait à ne pas voir la réalité en face et, raconta un témoin, lui et McDowell « passèrent la matinée sous un arbre attendant que l'ennemi batte en retraite²¹⁵³ ». A 11h30, l'information lui parvint que Jackson se repliait pour faire sa jonction avec Longstreet. Le commandant interpréta le renseignement fourni par un soldat dans un sens conforme à ses attentes, ignorant la mise en garde de Porter qui considérait la source « comme un fou ou envoyé à dessein pour semer le doute, et qu'il ne fallait pas

²¹⁵⁰ Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 158.

²¹⁵¹ John C. Ropes, *op. cit.*, pp. 129-130 ; Peter Cozzens, *op. cit.*, p. 165.

²¹⁵² Douglas Southfall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 2, p. 329.

²¹⁵³ *A Virginia Yankee in the Civil War : The Diaries of David Hunter Strother*, éd. Cecil D. Eby, Jr., Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1961, p. 95.

le croire » et chassa les doutes qui commençaient à l'envahir²¹⁵⁴. A midi, il ordonna de poursuivre et de presser vigoureusement les confédérés. McDowell reçut l'ordre de masser ses forces sur la droite de la ligne de front fédéral en prévision d'une prochaine attaque de l'aile gauche et du centre sudiste. Le 3^{ème} corps ainsi que celui de Porter et de Heintzelman se joignirent à l'opération²¹⁵⁵. Au sud de la route de Warrenton, la division de Reynolds poussa vers l'ouest et fut rapidement pris sous le feu de vingt-deux canons disposés par Lee sur la droite de Jackson. Reynolds qui ne s'attendait pas à être aussi durement accroché était incrédule. La réalité lui apparut alors clairement. Les rebelles étaient massivement regroupés devant lui. Il fonça alors au quartier général pour alerter Pope. Il était 13h30. « Général Pope, l'ennemi tourne notre gauche ». Le général accorda à son interlocuteur une attention distraite : donner du crédit à ces propos c'était reconnaître qu'il s'était fourvoyé. La réplique fut laconique, le ton légèrement cassant : « Oh, je ne crois pas²¹⁵⁶ ». A cet instant, une passe tactique était encore possible pour modifier le sens de la bataille. Sans le savoir, Pope avait perdu sa dernière occasion d'éviter un nouveau désastre à l'Union. On imagine la nature des sentiments qui se bousculaient dans l'esprit de Reynolds quand il prit congé pour retrouver son contingent. On ose à peine conjecturer sur ce qu'ils devinrent un peu avant 16h00, lorsque McDowell, constatant l'échec de l'attaque menée par Porter, lui ordonna de quitter ses positions et de dépasser la route de Warrenton pour renforcer les fédéraux en difficulté. Cette décision eut pour effet immédiat, et peu après désastreux, de dégarnir dramatiquement le flanc gauche de l'Union uniquement défendu par une batterie de six canons et par une brigade d'infanterie de New York. Quelques centaines de mètres derrière, sur la crête de Chinn Ridge, était postée une brigade de l'Ohio. Ils étaient en tout moins de 3 000 hommes au sud de la route, alors qu'en face ils étaient 25 000 tapis dans les bois, prêts à jaillir.

La poursuite voulue par Pope prit rapidement des allures de combats furieux contre le front de Jackson. Dès les premiers échanges la conclusion s'imposa aux bleus que la retraite de Johnny Reb n'était qu'une illusion d'état-major. Les vagues bleues roulèrent jusque les défenses rebelles. Toutes s'y fracassèrent. La pression exercée par les fédéraux enfla. La résistance des gris commença à perdre de la vigueur. Le spectre de l'écrasement se profilait. Jackson avait jeté toutes ses forces dans la bataille. La situation devenait périlleuse et le força à réclamer des renforts à Longstreet²¹⁵⁷. Alors, un feu nourri d'artillerie enveloppa le flanc gauche de l'Union. Les projectiles qui criblaient les attaquants médusés provenaient des batteries de Longstreet dont la présence était restée insoupçonnée sur cette partie du front. Le déluge de feu qui s'abattit en enfilade dura quinze minutes et finit par avoir raison des fédéraux. Ils s'enfuirent dans le plus grand désordre. C'est l'instant que choisirent les 25 000

²¹⁵⁴ Cité par Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 168.

²¹⁵⁵ O.R., 12 :3, p. 741.

²¹⁵⁶ Rufus R. Dawes, *Service with the Sixth Wisconsin Volunteers*, Marietta, E. R. Alderman § Sons, 1890, p. 70.

²¹⁵⁷ James Longstreet, "Our March against Pope", in *B § L*, vol. 2, p. 521.

hommes de Longstreet, peu avant que l'ordre de Lee leur parvînt, pour se démasquer. Ils se lancèrent dans l'action au moment même où deux brigades de la gauche de Jackson amorcèrent une contre-attaque et que les Virginiens du général Field volèrent au secours de leurs camarades en difficulté derrière le remblai.

La ruée grise du Corps de Longstreet balaya comme un fétu les deux régiments de New Yorkais en opposition en dépit d'une résistance désespérée qui force l'admiration. Une brigade se sacrifia sur le sommet de Chinn Ridge. Le plateau devint à cet instant une zone clé puisqu'il protégeait la route de la retraite menant au Stone Bridge. Quatre brigades nordistes arrivèrent en renfort et tentèrent de disputer aux rebelles la possession des lieux. S'ils n'interrompirent pas la panique qui avait saisi une majorité de l'armée, ils retardèrent la poussée sudiste et éloignèrent la perspective de son annihilation. Les tuniques bleues avaient tenu quatre-vingt-dix minutes infligeant à deux divisions rebelles de telles blessures qu'elles ne furent plus en état de participer activement à l'offensive.

Pope avait perdu de sa belle assurance, mais sans encore prendre véritablement conscience qu'une tragédie militaire et humaine était en train de se nouer. Son ego lui interdisait de prêter le flanc à de telle conjecture. Devant l'évidence que chaque minute rendait un peu plus dramatique, il finit enfin par se rendre à la raison. Sa fonction lui commandait de dégager son armée avec le minimum de pertes et il faut reconnaître que pour y parvenir il ne manqua pas de courage sur le champ de bataille²¹⁵⁸. Les rebelles se dirigeaient vers Henry Hill, dernier obstacle avant de couper la retraite aux fédéraux. Le Corps de Sigel et les divisions de McDowell convergèrent à la hâte sur le versant est de la colline et improvisèrent là une nouvelle ligne de défense. Bien que prise sous un déluge de boulets, de mitraille et de balles, elle ne s'effondra pas. C'est au prix de lourdes pertes que les fédéraux continrent la course désordonnée adverse. L'occasion de forcer la décision sur la colline s'offrit à la division du général sudiste R. H. Anderson. La gauche de l'Union était en l'air et un ultime effort pouvait transformer la victoire déjà acquise en triomphe. Est-ce l'approche du crépuscule ou l'absence d'ordre précis de Longstreet ? Quelles qu'elles fussent, les raisons qui conduisirent Anderson à la passivité épargnèrent aux fédéraux des dommages plus lourds²¹⁵⁹.

Au déclenchement de l'offensive de Longstreet, le rôle de Jackson était tout d'abord limité : « prêter attention et protéger » la gauche attaquante²¹⁶⁰. Le feu des canons nordistes déployés sur Dogan Ridge était meurtrier et poussa Lee à réclamer leur extinction. Exposée aux combats, à ses douleurs, ses fatigues, ses tensions depuis deux jours, une partie des hommes de Jackson n'avait pas les ressources pour répondre aux attentes du commandant. De plus, les combats avaient désorganisé

²¹⁵⁸ Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 180.

²¹⁵⁹ John J. Hennessy, *Return to Bull Run, op. cit.*, p. 421.

²¹⁶⁰ O.R., 12 :2, p. 563.

et entremêlé les unités. C'est, peut-on croire, ce que pensait Jackson qui ne déclencha son attaque que vers 18h00. Lorsque les sudistes s'élançèrent, ils étaient, évoquerait un correspondant de guerre, « comme des démons émergeant de la terre²¹⁶¹ ». Ils prirent six canons et affolèrent plusieurs régiments d'infanterie. La nuit stoppa l'armée de Lee. La résistance sur Henry Hill avait permis aux vaincus de fuir par le Stone Bridge. A minuit l'armée de Pope était en sécurité derrière le Bull Run et le pont détruit.

Pour Pope il n'était pas question de défaite, un mot banni de son vocabulaire. La satisfaction qui s'élevait du message adressé à Halleck le soir du 30 août était un déni, un accommodement, diront les plus indulgents, de réalité. Il parlait d'un ennemi en « grande supériorité numérique » qu'il était parvenu « à retarder aussi longtemps que possible sans perdre l'armée » et auquel il avait « infligé d'importants dommages ». Et d'ajouter qu'après être revenues sur leurs positions en « ordre parfait et sans perte », « sans le moindre empressement ou la moindre confusion », « les troupes [étaient] dans de bonnes dispositions morales ». Il finit son message par ces mots que le contexte rendait incongru : « Soyez tranquille ; tout ira bien »²¹⁶². Pope concédait au pire une retraite imposée par les circonstances et n'hésita pas à se glisser dans les habits du sauveur de l'armée. Malheureusement pour lui, on ne verrait bientôt à Washington qu'un homme portant les oripeaux d'une cinglante défaite. Le ton changea le matin du 31 : « Toutes nos forces ont pris position ici [Centreville] bien qu'elles soient épuisées et usées. [...] J'aimerais savoir si vous croyez Washington en sécurité dans le cas où cette armée serait détruite. Je me battrai pour cela aussi longtemps qu'un homme pourra supporter cette tâche. Vous êtes juge de ce qui doit être fait, ayant en vue la sûreté de la capitale²¹⁶³ ». Abandonner son pouvoir d'appréciation et s'en remettre à Halleck en lui donnant un pouvoir de décision affleurait le désespoir. Le général en chef était résigné, psychologiquement dépassé par les événements et incapable de prodiguer un conseil heureux sur un tel sujet. Il le prouva. « Ne reculez pas d'un pouce si vous pouvez éviter de la faire, écrit-il à Pope le 31. On vous envoie toutes les réserves disponibles. [...] Pouvez-vous renouveler l'attaque ?²¹⁶⁴ ». De la part d'un homme qui ne pouvait avoir de la situation tactique qu'un très vague aperçu, cette réponse relevait moins du domaine de la réflexion militaire que politique. Sa préoccupation était de limiter les préjudices politiques de la défaite²¹⁶⁵.

Lee était désireux d'exploiter sa victoire en procédant à un nouveau mouvement tournant. Aussi il envoya dès le lendemain Jackson à Centreville pour couper la ligne de retraite ennemie. La manœuvre

²¹⁶¹ Cité par G. F. R. Henderson, *op. cit.*, vol. 2, p. 179.

²¹⁶² O.R., 12 :3, p. 37.

²¹⁶³ O.R., 12 :2, p. 80.

²¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 79.

²¹⁶⁵ John J. Hennessy, *Return to Bull Run*, *op. cit.*, pp. 440-441.

fut trop lente pour surprendre Pope. Les routes dégradées par la pluie et l'épuisement des troupes en furent les causes. Jackson fut stoppé dans sa progression par un Corps et une division de l'Union à proximité de Chantilly sur le site de Ox Hill. Disputé dans des conditions climatiques épouvantables et à l'initiative des fédéraux, l'affrontement fut brutal. Deux généraux de division nordistes perdirent la vie (Kearny et Stevens). La bataille n'avait pas changé la face de la campagne. Le lendemain, c'est toute l'armée nordiste qui reçut l'ordre de rejoindre les défenses de Washington. L'état mental de Pope tournait à la sinistrose : « Vous [Halleck] devriez décider immédiatement ce qui doit être fait. L'ennemi est en grande force et doit être arrêté de toute manière. Les forces sous mon commandement sont incapables de le faire en terrain découvert et si elles sont une nouvelle fois battues, je crains qu'elles ne soient plus d'aucune utilité par la suite²¹⁶⁶ ».

d - Analyse.

Le bilan de ces trois journées de combats place Manassas au septième rang des batailles les plus coûteuses en vies humaines de la guerre : 1 481 tués, 7 627 blessés, 89 disparus dans le camp sudiste ; 1 724 tués, 8 372 blessés, 5 958 disparus/prisonniers pour l'Union.²¹⁶⁷

La seconde bataille de Manassas n'a existé que parce qu'elle confronta deux personnalités du commandement qui voulurent faire parler les armes, Jackson et Pope. En raison du volume d'incertitude lié au brouillard et aux frictions de guerre qui accompagnent la décision, le général agit dans le cadre d'une rationalité restreinte. Dans le cas de Pope, cette rationalité fut, de surcroît, brouillée par une focalisation sur la destruction de Jackson. « *Errare humanum est, perseverare diabolicum* ». Le Virginien semble avoir été l'inspirateur de cette diablerie qui affecta Pope, sa présence ayant eu un effet d'amplification de la volonté du nordiste de se battre. Une décision plus réfléchie eut été de se replier en direction de Washington et d'attendre sereinement que l'Armée du Potomac s'unît à la sienne. Mais elle eut été perçue comme une lâcheté et eut marqué la fin de la carrière militaire, à ce niveau de responsabilité, de celui qui raillait avec mépris l'idée de fuir devant l'ennemi.

D'une certaine manière, le comportement de Jackson exprimait également une forme d'irrationalité. Rechercher le combat contre un ennemi qu'il savait être supérieur en nombre revenait à s'exposer à un péril potentiellement mortel. La sagesse pouvait lui inspirait de marcher sans redouter de graves dommages vers le col Thoroughfare pour rejoindre Longstreet. Un repli qui n'aurait rien eu de déshonorant et dont Lee ne se serait pas indigné. Mais la sagesse n'était pas compatible avec

²¹⁶⁶ O.R., 12 :3, pp. 796-797.

²¹⁶⁷ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65, op.cit.*, pp. 88-89.

les rondeurs belliqueuses du sudiste. Dans quelle mesure ces dernières, en provoquant l'engagement, ne transgressaient-elles pas le plan dressé par Lee ? La question mérite d'être posée.

Pour les confédérés, Manassas était une victoire éclatante qui n'était pas le fruit de circonstances heureuses ou d'une bonne fortune. Elle devait tout ou presque à Jackson qui en construisit presque chaque séquence. Lee avait joué à Manassas une partie lancée par son lieutenant, sans réellement le vouloir. Dans une lettre écrite au Président Davis le matin du 30 août, avant que le sort des armes n'eût livré son verdict, il reconnut qu'il voulait « éviter un engagement général, étant la force la plus faible²¹⁶⁸ ». Le plus surprenant pour l'analyste fut qu'elle couronna une stratégie qui n'avait pas pour objectif initial de livrer bataille, mais de repousser dans la partie septentrionale de la Virginie, voire au-delà des frontières de l'Etat, un ennemi qui y semait la désolation. Lee avait enclenché un processus d'action et c'est Jackson qui en détermina l'issue. Le commandant s'était adapté au cours d'une action qu'il n'avait pas sélectionnée. On peut penser qu'il n'en ressentit aucun trouble car on ne trouve aucune trace dans ses propos rapportés ou dans ses écrits du moindre grief à l'égard du Virginien.

La stratégie de Lee aurait difficilement recueilli le franc assentiment de Clausewitz. Pour obtenir la retraite de l'Armée de Virginie en direction de Washington le chef sudiste divisa ses forces dont il lança une partie dans un mouvement de contournement pour menacer ses lignes de communications. Le Prussien aurait qualifié l'entreprise d'hasardeuse, car elle exposait cette fraction de l'armée au danger de voir se concentrer sur elle, grâce à la mobilité de ses lignes intérieures, une force supérieure en nombre et le risque qu'elle fût submergée et détruite n'avait rien de théorique. C'est ce qu'il advint. Pope lança 70 000 hommes contre Jackson dans l'intention de le détruire. Jomini aurait été plus clément sur le principe d'une scission de l'armée, mais n'aurait pas manqué de souligner qu'« en principe, tout mouvement assez large pour donner à l'ennemi le temps de battre isolément la moitié de l'armée pendant qu'il s'opère est un mouvement décousu et dangereux », et qu'il est « un plein succès contre des généraux médiocres²¹⁶⁹ ». Et Pope était de ceux-là.

C'est un fait avéré que Lee avait engagé son armée dans une action périlleuse et que face à un adversaire plus talentueux, son dénouement eut être différent. Doit-on parler de la part du sudiste d'audace stratégique ou de coup de dés ? Dans le premier cas, la stratégie est assise sur un socle de probabilités qui tend à lui donner un début de rationalité, dans le deuxième elle repose sur le hasard. Or l'œuvre militaire du Virginien nous indique qu'il refoula l'aléa mortifère du champ décisionnel. Après la guerre il reconnut que le risque était évident et que le rapport de force, défavorable à court

²¹⁶⁸ WPRL, p. 267.

²¹⁶⁹ Le baron de Jomini, *op. cit.*, II^e partie, pp. 411-412.

terme s'il ne tentait rien, le rendit « inévitable²¹⁷⁰ ». Frilosité et atermoiements renfermaient trop de certitudes, celles d'être vaincu quand les armées de Pope et de McClellan seraient réunies. La mort certaine de la Confédération fut un facteur constitutif et lui imposa d'opter pour l'incertitude, relative, comme réponse à une tension stratégique. Le propre du génie guerrier est aussi de savoir s'affranchir des conventions militaires, au moment juste, sous la dictée des événements.

Jackson s'était émancipé des conventions stratégiques et avait pris le contrôle des opérations qu'il modela à ses vues. Son sens inné de la guerre, combiné à la valeur de son armée, l'élevait au-dessus du commun. Pope l'apprit à ses dépens. La trame des combats conféra à Jackson le rôle d'appât qu'il recherchait. Pope avait mordu à l'hameçon sans imaginer qu'un abîme le menaçait. Le Virginien avait joué sa partition avec talent et n'avait pas usurpé son surnom de « mur de pierre ». Ses hommes avaient encaissé les assauts d'un adversaire supérieur en nombre sans jamais rompre. Dire qu'ils avaient réalisé un miracle était simplement rendre compte de la vérité. Mais le tribut humain fut lourd. Beaucoup d'officiers étaient tombés ou étaient hors de combat.

Lee avait gagné la partie. Mais l'ennemi n'était qu'en échec, il n'était pas mat. L'armée de l'Union n'était pas détruite et les lésions qui lui furent infligées restèrent modestes. C'est peut-être aussi, avec la bataille de Chancellorsville, disputée en mai 1863, la victoire la plus frustrante de la Confédération. Les confédérés pouvaient-ils remporter une victoire plus ample ? L'historien Bevin Alexander est catégorique. L'ordre de donner l'assaut était arrivé trop tard dans l'après-midi du 30 pour pouvoir étriller complètement l'adversaire avant la tombée de la nuit. Si Longstreet, affirme l'auteur, avait surpris l'ennemi « le matin avant que Reynolds ne se déplace sur le flanc gauche, il est presque certain que les confédérés se seraient emparés de la colline Henry House et auraient conduit l'armée de Pope au désastre²¹⁷¹ ». La veille, fort de solides arguments dont Lee put évaluer la pertinence, Longstreet l'avait convaincu de ne pas passer à l'offensive, épargnant à son armée de graves séquelles. De plus, la lecture des événements qui se déroulèrent le lendemain invite à reconnaître que la décision de différer l'attaque avait été heureuse. En tout cas, cet épisode révélait la nature perspicace et réfléchie, à cette occasion, de Longstreet sur le plan tactique et révélait le style de commandement de Lee : une autorité raisonnée, supportée par un jugement capable de se mettre en concordance avec les vues de ses lieutenants.

²¹⁷⁰ William Allan, *The Army of Northern Virginia in 1862*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1892, p. 200.

²¹⁷¹ Bevin Alexander, *Lost Victories*, *op. cit.*, p. 202.

Manassas fut-elle une victoire inachevée ? L'un des généraux confédérés, Jeb Stuart, suggéra dans son rapport que la possibilité s'était présentée de couper dans la soirée la retraite de l'armée de l'Union et de lui asséner de plus grands dégâts :

La nuit suivit bientôt et, comme les masses de l'infanterie ennemie ne s'étaient pas retirées derrière le Bull Run, j'étais très désireux de couper cette retraite. Après le crépuscule, de l'infanterie aurait été la seule à pouvoir avancer contre les positions ennemies et je souhaitais vivement que le général de brigade Armistead attaquât à partir d'une position qu'il avait prise après le crépuscule directement sur le flanc de l'ennemi et je le pressai de le faire. Lui, toutefois, doutait de l'opportunité d'une attaque de nuit avec son unité, spécialement parce qu'il existait un risque de collision avec notre propre infanterie et je ne me sentis pas habilité à donner un ordre, d'autant moins que le temps suffisait pour entrer en communication avec le commandant, ce qui fut promptement fait. L'attaque n'eut pas lieu.²¹⁷²

Armistead, cité par Stuart, ne laissa pas de rapport et Lee ne relata pas ce point dans son compte rendu de campagne se contentant d'écrire : « L'obscurité de la nuit et l'incertitude relative aux gés du Bull Run obligèrent à suspendre les opérations jusqu'au lendemain matin²¹⁷³ ».

A Richmond, la question d'une victoire inachevée ne se posa pas et les habitants laissèrent éclater leur joie. Les fédéraux qui menaçaient la capitale il y a encore trois mois avaient été rejetés au-delà des frontières de la Virginie. La Confédération s'était trouvée un général capable, pensa-t-elle, de la conduire à la victoire. Lee était perçu comme un grand Capitaine, un chef de guerre audacieux et agressif - au sens militaire - entouré de généraux compétents et jouissant de la confiance du Président et commandant en chef. Ce dernier point qui concerne l'alliance entre le sommet de l'Etat et le militaire doit être souligné. Cette campagne fut représentative de l'harmonie qui scellait les rapports entre Lee et Davis. Les desseins du général, qui évoluèrent au gré des circonstances, reçurent l'aval du commandant en chef. La confiance du Président envers le chef de l'Armée de Virginie du Nord atteignit son degré la plus élevée le 26 août quand il accéda à sa demande et ordonna aux divisions de D. H. Hill et de McLaws, et à deux autres brigades attachées à la défense de Richmond - un peu plus de 20 000 soldats - de se transporter vers le nord pour le soutenir (elles n'arrivèrent pas à temps pour participer à la bataille). Cette décision avait pour conséquence qu'en cas d'attaque depuis Fredericksburg les fédéraux ne rencontreraient aucune opposition sur la route de Richmond qui ne pouvait compter, pour être défendu, que sur 10 000 hommes, principalement des recrues, répartis sur la capitale et Petersburg. La dernière phrase du télégramme était impensable sous la plume ou la dictée de Lincoln qui, cédant à des peurs irrationnelles, exigeait que la protection de Washington fût garantie par des dizaines de milliers de soldats - ils étaient 61 000 affectés à cette mission pendant la

²¹⁷² O.R., 12 :2, p. 737.

²¹⁷³ *Ibid.*, p. 557.

campagne²¹⁷⁴. « Ma confiance en vous, écrivit Davis, dépasse la perception que, à l'inverse, nous aurions sur la vulnérabilité de Richmond et les troupes retenues pour défendre la capitale seront mises à votre disposition en cas de nouvelle demande²¹⁷⁵ ». Cette marque d'adhésion fut l'un des facteurs qui expliquait à ce moment la supériorité du commandement confédéré.

Pope fut discrédité par son échec cuisant et écarté sans ménagement du commandement de l'Armée de Virginie. Il fut envoyé dans le Minnesota combattre les Sioux. Le verdict de l'Histoire était sans appel ou complaisance. Sa faillite était totale. Moins de deux mois après avoir laissé entendre qu'il ferait bouquer son adversaire, il dut trouver refuge derrière les défenses de Washington. Ses erreurs de jugement, conséquence de son impétuosité autant que de son absence d'intelligence tactique, défiaient la rationalité.

La géographie du théâtre de guerre conférait au col Thoroughfare un rôle primordial dans la conduite des opérations, surtout dans un contexte où l'Union cherchait à faire la décision - la destruction de l'armée de Jackson. Unique voie de passage pour permettre à Longstreet de rallier cette dernière dans les plus courts délais, il devait être tenu par une force fédérale plus conséquente et mieux positionnée afin d'entraver l'avancée de l'ennemi.

Pope avait fait au cours de la campagne un usage habile de l'espionnage et de la cavalerie, bien que celle-ci ne fût pas assez étoffée et s'épuisa rapidement, pour ne pas se laisser envelopper par le brouillard de guerre. Son échec n'était donc pas la conséquence d'informations cruciales qui auraient manqué à sa réflexion ou à son jugement. Ce sont les conclusions erronées qu'il en tira qui l'explique. Un bon général, nous le croyons, doit être en situation de distinguer entre les « variables d'état », c'est-à-dire la réalité, et les « variables de représentation » qui sont une estimation personnelle, une interprétation de cette réalité. Pope avait ancré son action dans un monde virtuel qu'il avait lui-même fabriqué. Sa persistance à vouloir nier l'arrivée de Longstreet dans la zone des combats, en fin de matinée, était impardonnable. Le premier jour de la bataille, le nordiste n'avait pas été en mesure de concentrer toutes ses forces contre Jackson, devenu une obsession. Tactiquement, le 29 août vit des fédéraux se lancer par fragments contre des défenseurs organisés en strates, un système qui donnait à ces derniers la souplesse nécessaire pour intervenir sur des points du front plus critiques. Le lendemain, Pope refusa de concevoir l'idée que les troupes de Longstreet pussent avoir pris position sur son flanc gauche. Cette cécité expliqua pourquoi il concentra le plus gros de ses forces au nord de la route Warrenton. Le commandant manifesta une rigidité de vue qui lui ferma toute possibilité de lire la représentation tactique de la zone de guerre dans un sens autre que celui qu'il voulait lui

²¹⁷⁴ Joseph L. Harsh, *Confederate Tide Rising, op. cit.*, pp. 149-150.

²¹⁷⁵ O.R., 12 :3, p. 945.

donner. Le 30, le crédit qu'il accorda aux propos d'un simple soldat fonda sa décision d'attaquer. Il avait abandonné toute forme de rationalité dont l'usage est essentiel au décideur pour arrêter un mode d'action et s'était privé de la connaissance objective. Il ne restait à Pope qu'à s'appuyer sur le talent et la chance. Il n'avait pas le premier, et son adversaire ne lui laissa pas le loisir de jouir de la seconde.

Pope refusait de s'attribuer le rôle principal dans la défaite. Il en va ainsi de l'orgueil qu'il détourne de l'auto critique celui qui en est affecté, lui préférant la recherche d'un bouc émissaire. Dès le 1^{er} septembre il engagea une manœuvre de déresponsabilisation en attirant l'attention de Halleck sur le comportement d'un commandant de Corps - Porter n'était pas cité, mais son identité ne ferait bientôt aucun doute - qui nuit gravement à l'action le 29 août. Cet officier faisait partie de ces hauts gradés de l'Armée du Potomac que Pope considérait n'être « rien de plus que des sbires et des parasites »²¹⁷⁶. Le commandant avait promis le 29 août d'une phrase rageuse qu'il le ferait arrêter²¹⁷⁷. Il tint parole malgré son exil dans le Minnesota, grâce aux puissants soutiens qu'il avait gardés à Washington. Le 25 novembre 1862, Porter fut en effet arrêté et relevé de son commandement quelques jours après que Lincoln avait démis McClellan de ses fonctions. Les critiques de Pope reçurent un écho d'autant plus favorable que l'opinion publique était traversée par un vif ressentiment contre l'armée de McClellan. Le général Carl Schurz, qui avait combattu sous les ordres de Sigel, en fut si marqué qu'il rapporta dans ses mémoires que « le sentiment s'était largement répandu dans le Nord que l'Armée du Potomac et plus précisément ses *west pointers*, quand ils furent rappelés de la Péninsule, n'étaient pas du tout disposés à aider Pope - en fait ils souhaitaient secrètement qu'il soit battu et humilié²¹⁷⁸ ».

Le procès devant une cour martiale militaire s'ouvrit en décembre 1863. Les charges retenues contre Porter étaient doubles : désobéissance aux ordres et mauvaise conduite devant l'ennemi. Chacun des chefs d'accusation comprenait plusieurs stipulations. Elles revenaient à accuser le général d'insubordination et de lâcheté. Sans entrer dans le détail de l'accusation, on retiendra qu'elle reposait sur la conviction, qu'il emporterait dans la tombe, du commandant de l'Armée de Virginie exprimée devant la cour : « Si le général Porter avait fondu sur le flanc de l'ennemi, comme nous l'espérions, à tout moment avant 20h00, je suis intimement convaincu que nous aurions détruit l'armée de Jackson²¹⁷⁹ ». Ce que le commandant ignorait et qu'il refuserait d'admettre après la guerre en dépit

²¹⁷⁶ O.R., 12 :2, p. 83.

²¹⁷⁷ Peter Cozzens, *General John Pope, op. cit.*, p. 155.

²¹⁷⁸ Carl Schurz, *The Reminiscences of Carl Schurz*, vol. 2, New York, The McClure Company, 1907, p. 382.

²¹⁷⁹ *Proceedings of a General Court Martial, for the Trial of Maj. Gen. Fitz John Porter, U.S. Vols., op. cit.*, p. 19. Editeur des mémoires de Pope, l'historien Peter Cozzens, a publié en annexe la brève correspondance que le général et le comte de Paris entretinrent en 1876. Pope reprochait au Français, dans l'ouvrage que celui-ci consacra à la guerre civile, des « erreurs, des contradictions, des incohérences ». L'une de ses erreurs était d'affirmer que l'attaque de Porter, en raison de la présence devant lui de toute l'aile droite de Longstreet « ne pouvait donc avoir les résultats sur lesquels comptait le général en chef [Pope] ». Pope contestait cette version et maintint qu'« une attaque [par Porter] nous aurait donné la victoire ». *The Military Memoirs of General John Pope*, éd. Peter Cozzens et Robert I. Girardi, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998, pp. 217-237.

de preuves irréfutables, c'est que l'armée de Longstreet était en place depuis 13h00 et que sans la présence de Porter sur la route de Gainesville-Manassas les divisions sudistes se seraient jetées sur les assaillants. Longstreet admit après la guerre qu'en ne l'attaquant pas Porter l'avait maintenu dans une position défensive et « avait retardé notre victoire de vingt-quatre heures »²¹⁸⁰.

Fidèle de McClellan, Porter avait comme lui un profond mépris pour Pope. « Je regrette de voir que le général Pope ne s'est pas bonifié depuis sa jeunesse, il s'est dépeint comme un imbécile, ce que le monde militaire savait depuis longtemps ». Ce jugement fut porté le 17 juillet dans une lettre à un agent du recensement à Washington qui, trahissant la volonté de Porter que le propos fut rapporté mais l'identité de son auteur tenue confidentielle, s'empressa de faire connaître son contenu à Lincoln et au ministre de la Guerre qui lui-même se fit un plaisir de le communiquer à Pope²¹⁸¹. Alors qu'il était passé sous le commandement de Pope, Porter commit l'imprudence d'agrémenter ses rapports de commentaires dédaigneux sur son supérieur. Le 27 août, il écrivait : « La stratégie est splendide [se replier derrière le Bull Run], mais la tactique est inversement proportionnelle. [...] J'aimerais m'extirper d'ici avec notre Armée du Potomac...²¹⁸² ». Burnside, sans en mesurer les conséquences, transmit ces messages tels quels à l'exécutif. Sans ces pièces, retenues par l'accusation comme des pièces à charge accablantes, il est peu vraisemblable, estime l'historien Stephen Sears, qu'un procès se fut tenu²¹⁸³. Porter avait aussi, sur le fond, des motifs sérieux de s'en prendre aux capacités militaires de Pope : « Tout ce discours à propos de s'emparer de Jackson, etc..., s'emporta-il, n'est que sottise. On a laissé grand ouvert le col (de Manassas) et l'ennemi s'y est engouffré, et l'histoire selon laquelle McDowell a coupé la route de Longstreet ne repose sur aucune base sérieuse. [...]»²¹⁸⁴ ». Porter fut reconnu coupable des deux chefs d'accusation en janvier 1863. Le verdict de la cour fut validé par Lincoln qui ajouta ce commentaire : « Dans un autre pays que le nôtre, cet homme aurait été fusillé²¹⁸⁵ ». La sentence était sévère : le général était « renvoyé de l'armée et interdit à jamais d'exercer des fonctions de confiance ou lucratives pour le Gouvernement des Etats-Unis²¹⁸⁶ ». Vingt-trois ans furent nécessaires à Porter pour laver son honneur et obtenir du Président des Etats-Unis, Grover Cleveland, sa réhabilitation²¹⁸⁷.

²¹⁸⁰ James Longstreet, "Our March against Pope", in *B § L*, vol. 2, p. 522.

²¹⁸¹ Stephen Sears, *Controversies and Commanders*, op. cit., pp. 54-55.

²¹⁸² O.R., 12 :2, suppléments, p. 1063.

²¹⁸³ Stephen Sears, *Controversies and Commanders*, op. cit., p. 56.

²¹⁸⁴ O.R., 12 :3, pp. 732-733.

²¹⁸⁵ Cité par Burlingame, *Abraham Lincoln*, op. cit., vol. 2, p. 375.

²¹⁸⁶ O.R., 12 :2, p. 512.

²¹⁸⁷ En 1879, un second tribunal militaire s'était réuni, qui annulait le jugement prononcé et reconnaissait que Porter avait en réalité évité que l'Armée ne fût détruite à Manassas (Ezra J. Warner, *Generals in Blue*, op. cit., pp. 379-380).

Le caractère politique du procès - sans parler de procès politique - ne peut pas être exclu. Porter était un proche de McClellan et la composition du jury militaire interroge sur l'impartialité de ses membres, tous désignés par le ministre de la Guerre²¹⁸⁸. Sur les neuf généraux constituant la cour, cinq étaient a priori défavorables à Porter dont le président David Hunter, républicain et antiesclavagiste, deux étaient en situation de conflit d'intérêt ayant servi sous les ordres de Pope au moment des faits. Il y avait dans ce procès, où l'accusé n'avait aucune chance de convaincre de son innocence, une volonté de rompre avec ce qui incarnait le « McClellanisme ». Et un avertissement à l'attention des officiers restés attachés à la figure de l'ancien commandant de l'Armée du Potomac et dont l'état d'esprit et les prises de parole en privé, proches parfois de la sédition, touchaient aux intérêts militaires et politiques du gouvernement. Pour ces raisons il appert qu'autour des deux accusations relevant du domaine purement militaire gravitait une accusation périphérique portant sur la loyauté du militaire, quelle que soit sa sensibilité politique, au pouvoir en place et à ses orientations.

Porter n'était pas l'unique responsable sur lequel le vaincu entendait se dédommager de sa défaite. Son ressentiment, renforcé par un épuisement moral, se tourna également vers Halleck. Le général en chef fut accusé d'avoir contribué à son revers pour l'avoir forcé à lancer une campagne contre son gré. Le plus étrange fut qu'il livra cette confiance à Porter quelques heures après l'avoir désigné dans la matinée comme l'auteur de son échec du 29²¹⁸⁹.

L'arrogance de Pope s'était pulvérisée sur plus fort que lui à Manassas. Son échec militaire le disqualifiait. Cette campagne marquait la faillite du général, dont l'aveuglement étouffa les aptitudes tactiques, mais également celle de Halleck, Stanton et Lincoln. En faisant de la concentration des forces l'esthétique privilégiée de la guerre, ils n'exploitèrent pas l'alternative qu'offrait la présence de 90 000 baïonnettes sur Harrison Landing. Lincoln et Halleck avaient été sensibilisés sur le risque de maladie (malaria) auquel était exposée l'Armée du Potomac si elle restait dans son périmètre défensif. Il existait un site sain quelques centaines de mètres à l'ouest, sur l'autre rive de la rivière James. Le lieu, City Point, constituait une base à partir de laquelle l'armée, après s'être rassemblée, pouvait se lancer à travers terre sur Petersburg, ville que traversaient deux lignes de chemin de fer vitales pour approvisionner l'armée de Lee en nourriture et en hommes²¹⁹⁰. Cette alternative qui n'avait rien d'irréalisable et qui ne relève pas de notre part d'une ratiocination a posteriori consistait à remplacer McClellan, dont il était vain d'attendre, en raison de son hostilité ouvertement déclarée à l'entreprise, qu'il y mit du cœur et de l'abnégation, et à faire prendre à l'armée le chemin de

²¹⁸⁸ Robert P. Broadwater, *Did Lincoln and the Republican Party Create the Civil War ?*, op. cit., p. 112.

²¹⁸⁹ Peter Cozzens, *General John Pope*, op. cit., p. 192.

²¹⁹⁰ Geoffrey Perret, *Lincoln's War : The Untold Story of America's Greatest President as Commander in Chief*, New York, Random House, 2004, p. 183.

Richmond. Cette option exigeait du courage dont personne ne fit preuve. Il fallait ne pas se satisfaire du refus de Burnside de prendre le poste et solliciter d'autres généraux. Ce refus de rechercher l'efficacité interroge. Lincoln, qui s'était fait à l'idée que la guerre devait connaître un tournant, avait les moyens rhétoriques d'étouffer la contestation des démocrates du Nord qui se seraient sans doute émus bruyamment de l'éviction de McClellan, mais qui avaient en réalité peu de chance de contrarier l'effort de guerre. La raison militaire pressait l'exécutif de se plier à un changement plus radical que celui engagé au début de l'été et dont la frilosité résidait dans le fait qu'il épargnait un point de friction majeur : le général McClellan. Quoi d'autre que le pouvoir suprême incarné par Lincoln en sa qualité concomitante de Président et de commandant en chef pouvait tenir lieu de raison politique et militaire comme force de résolution à cette friction ? Pour cela, la responsabilité de Lincoln était engagée.

Notre étude du commandement pendant cette campagne serait imparfaite si nous n'intégrions pas dans notre champ d'analyse ce double questionnement : pourquoi l'Armée du Potomac ne renforçait-elle pas dans sa totalité son homologue de Virginie - trois Corps d'armée (Heintzelman, Porter et Reno) jouèrent un rôle dans les derniers jours de la campagne tandis que deux autres atteignirent la zone de guerre quelques heures trop tard pour infléchir le cours de la bataille ? McClellan, dont nous savons qu'il anticipait la défaite de Pope et qu'il jugeait préférable de reporter toute l'attention sur la défense de la capitale nordiste, portait-il une responsabilité dans cette vicissitude qui eut sur le plan tactique de funestes conséquences ? Le retrait de l'Armée du Potomac avait du sens à la condition qu'il s'effectuât rapidement pour permettre de concentrer les forces dans la perspective d'une prochaine offensive. Ordonné le 3 août, il ne débuta réellement que le 14. Un temps précieux avait été perdu, mais qui pouvait être rattrapé. Le général avait débarqué à Aquia Creek le 24 août et devint « un général sans armée²¹⁹¹ » et sans pouvoir opérationnel. Les Corps qui formaient son armée étaient dispersés et il comprit rapidement que l'intention initialement formulée par Halleck de lui confier les rênes des deux armées réunies n'était plus à l'ordre du jour²¹⁹² - la situation militaire ne pouvait pas s'autoriser un tel bouleversement fonctionnel. La défaite de Pope ne s'était pas seulement décidée sur le champ de bataille, elle s'était aussi nouée dans les méandres de ce qu'il faut qualifier d'une crise d'autorité.

Ce n'est pas sur les questions logistiques que la responsabilité de Halleck pouvait être engagée. Le général en chef avait déployé toutes ses capacités de superviseur et tout mis en œuvre pour hâter l'acheminement sur Manassas des troupes débarquées à Aquia Creek. Pour accomplir cette tâche il s'était attaché les services du colonel Haupt, un diplômé de West Point (1835) qui avait quitté l'armée quelques mois après sa sortie de l'école pour se spécialiser dans le génie ferroviaire civil. Haupt avait

²¹⁹¹ Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 248.

²¹⁹² O.R., 11 :3, p. 360.

été nommé par Lincoln chef de la Construction et du Transport ferroviaire dans le Département de la Rappahannock en mai 1862²¹⁹³. Le 18 août, il se voyait confier par Pope sur décision de Halleck la charge exclusive de gérer la voie de chemin de fer Orange et Alexandria qui desservait Manassas²¹⁹⁴. Haupt exploita avec un rare talent cette ligne capable de transporter, dans le meilleur des cas, 12 000 soldats par jour²¹⁹⁵.

La faute de Halleck fut de ne pas avoir totalement embrassé l'autorité que sa fonction lui donnait. La situation réclamait de sa part des ordres fermes et définitifs, comme l'envoi à Manassas des Corps de Franklin et de Sumner sans en référer à McClellan prompt à en discuter l'opportunité, et non de télégrammes alarmistes qui ricochèrent sur l'armure psychologique du « jeune Napoléon » faite de dérélliction, de ressentiment et de supériorité. Les rodomontades de Pope qui parsemaient sa proclamation du 14 juillet avaient fait naître chez McClellan, qui y vit une attaque personnelle, une puissante révolte. Ne soyons pas surpris par ces mots du général datés du 22 juillet : « Je vois que la chimère Pope va probablement s'effondrer d'un coup - Stonewall Jackson est à ses trousses et ce jeune misérable qui voulait m'enseigner l'art de la guerre sera dans moins d'une semaine en pleine retraite ou battu à plate couture. Il va commencer à apprendre l'utilité des "retranchements, des lignes de communication et de retraite, des bases de ravitaillement etc'" - ils apprendront pour plus tard²¹⁹⁶ ». Quand il apprit le 24 août que Pope s'était replié, il l'accusa dans un courrier à sa femme d'avoir « honteusement abandonné Porter et Burnside sans le moindre mot d'avertissement. [...] C'est une conduite des plus indignes et il mériterait d'être pendu pour cela²¹⁹⁷ ».

Il faut reconnaître que McClellan était dans une position inconfortable et qu'il eut été judicieux de la part de l'autorité supérieure, militaire et civil, de lui préciser son rôle. A l'euphorie qui lui fit écrire à Mary le 21, « Je crois que j'ai triomphé » au motif que Halleck, sachant Pope et Burnside sous la pression des rebelles, avait réclamé sa présence au plus vite, avait succédé le doute²¹⁹⁸. Le 27, il multipliait les interrogations à Halleck : « Je ne suis pas responsable du passé et ne peux l'être pour le futur, à moins que l'on me donne l'autorité pour disposer des troupes restantes selon mon jugement. Veuillez m'informer sans délai de ma position. Je ne souhaite pas agir dans le noir²¹⁹⁹ ». La réponse s'apparentait à un abandon de prérogatives : « Comme vous le savez, plus des trois quarts de mon temps sont consacrés à la levée de nouvelles troupes et aux affaires dans l'Ouest. Je n'ai pas de temps pour les détails. Vous dirigerez donc [le mouvement des Corps restant de son armée] comme bon

²¹⁹³ Herman Haupt, *op. cit.*, p. 54.

²¹⁹⁴ *Ibid.*, p. 70.

²¹⁹⁵ *Ibid.*, p. 83.

²¹⁹⁶ CWPGM, p. 368.

²¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 404.

²¹⁹⁸ *Ibid.*, p. 397.

²¹⁹⁹ O.R., 11 :1, pp. 96-97.

vous semble ». Sa phrase finale l'empêchait de disparaître totalement du circuit décisionnel, de préserver un semblant d'autorité : « Mais aujourd'hui les ordres pour l'Armée de Pope doivent passer par moi²²⁰⁰ ». Le 28 août, sachant la bataille imminente, Halleck écrivait dans l'urgence au commandant : « Il n'y a pas une minute à perdre pour avancer une force aussi nombreuse que possible en direction de Manassas afin d'entrer en contact avec Pope avant que l'ennemi soit renforcé²²⁰¹ ». « En direction de Manassas... », une direction très imprécise qui témoignait du peu de visibilité du général en chef sur la situation militaire. Depuis le 26 août celui-ci n'avait reçu aucune nouvelle de Pope, les seules informations du front provenaient de Burnside²²⁰². La réponse qui lui parvint une heure un quart plus tard fut brutale : « Ni le Corps de Franklin ni celui de Sumner ne sont en état d'agir et de combattre. Les lancer maintenant constituerait un sacrifice²²⁰³ ». Le général en chef n'était pas de cet avis : « Nous ne pouvons souffrir aucun délai supplémentaire pour envoyer le Corps de Franklin... Il doit partir demain matin, qu'il soit prêt ou pas. Si nous tardons trop à nous préparer, cela ne sera plus nécessaire car Pope sera soit battu soit victorieux sans notre aide²²⁰⁴ ». Divergences, confusion s'étaient installées au sommet du commandement de l'Union où Halleck donnait le sentiment d'être enchaîné à l'incertitude. Comment interpréter autrement le fait que le Président se sentit dans l'obligation d'interroger McClellan et non son général en chef pour l'éclairer sur les événements en cours : « Quelles sont les nouvelles en direction de Manassas Junction ?²²⁰⁵ ». De nouvelles tensions éclatèrent au sein du commandement au cours de la journée du 29 août. Le Corps de Franklin s'était ébranlé à 6h00 puis stoppa sa marche sur ordre de McClellan à Annandale, à moins de vingt kilomètres de Centreville. La responsabilité de cette nouvelle péripétie revenait à Halleck dont l'imprudence, le terme de faute ne serait pas inapproprié, fut de laisser à « petit Mac » une liberté de décision. A 15h00 il lui écrivait :

Le danger actuel est un raid nocturne sur Washington. Disposez de toutes les troupes que vous jugerez nécessaire. Je veux que le Corps de Franklin aille assez loin pour découvrir quelque chose sur l'ennemi. Il peut peut-être obtenir des informations à Annandale et ainsi ne pas aller plus avant, sinon il continuera sa route en direction de Fairfax. Essayez d'obtenir des informations de Manassas soit par télégramme soit par les éclaireurs de Franklin. Nos hommes doivent agir plus activement et trouver où se trouve l'ennemi. J'en ai assez des suppositions.²²⁰⁶

Les renseignements donnés par Franklin sur l'ennemi - les rebelles avaient quitté Centreville - étaient de nature à considérer que sa mission était remplie et que rien ne justifiait qu'il poursuivît son

²²⁰⁰ O.R., 12 :3, p. 691.

²²⁰¹ *Ibid.*, p. 709.

²²⁰² *Ibid.*, p. 731.

²²⁰³ *Ibid.*, p. 709.

²²⁰⁴ *Ibid.*, p. 710.

²²⁰⁵ O.R., 11 :1, p. 98.

²²⁰⁶ O.R., 12 :3, p. 722.

action. C'est à cette conclusion qu'était parvenu McClellan qui, se croyant nanti d'un pouvoir d'appréciation, fit arrêter la colonne nordiste. Cinq heures plus tard, ayant appris que Franklin avait stoppé sa marche à Annandale et était retourné à Alexandria, Halleck s'insurgea : « C'est totalement contraire à mes ordres, enquêtez et faites-moi un rapport sur cette désobéissance²²⁰⁷ ». C'était pour McClellan un revirement qu'il ne pouvait accepter sans mot dire : « Au sujet des mouvements de demain, je souhaite recevoir des instructions définitives, considérant qu'il est désagréable pour moi d'être accusé de désobéir aux ordres alors que j'ai simplement exercé la latitude que vous m'aviez donnée ». Un télégramme de McClellan au Président était à l'origine de ce rebroussement. Dans celui-ci, le général faisait savoir à Lincoln qu'il avait le choix entre deux alternatives : « concentrer toutes nos forces disponibles pour ouvrir une voie de communication avec Pope [ou] laisser Pope se sortir tout seul du pétrin dans lequel il s'est fourré et utiliser sans tarder tous les moyens pour garantir la sécurité de Washington²²⁰⁸ ». Il faut reconnaître que la formulation, même si elle faisait partie du langage courant du général²²⁰⁹, manquait de subtilité et qu'elle pouvait accréditer l'idée que McClellan se désintéressait du sort de Pope, voire qu'il souhaitait sa défaite. La réponse de Lincoln marquait une évolution sur la position plus en retrait qu'il souhaitait occuper dans le processus décisionnel : « Je pense que la première alternative...est la bonne. Mais je ne souhaite pas décider. Cela revient maintenant à Halleck, avec l'aide de vos conseils²²¹⁰ ». Lorsque le Président rencontra Halleck en fin d'après-midi lui montrant le contenu du document et lui faisant connaître son avis, le général en chef se désavoua. Son message à McClellan était en définitive une correction à une erreur de jugement et une faiblesse dans sa propre perception du commandement. Halleck était trop soucieux de ne pas déplaire à l'exécutif pour envisager de contrarier Lincoln en émettant un avis autre que le sien. La campagne s'acheva pour Halleck sur une humiliation, découlant directement de son autorité défaillante. Le 31 août, l'annonce de la défaite confirmée, il écrivit à McClellan : « Je vous supplie de m'aider dans cette crise avec votre expérience et votre compétence, je suis épuisé²²¹¹ ». Aussi abattu qu'il fût, Halleck n'en trouva pas moins les ressources physiques et intellectuelles pour écrire une longue lettre à Stanton dans le but de détailler son action et de faire la démonstration que si le Corps de Franklin n'était pas arrivé à temps pour prendre part à la bataille, la faute en revenait à McClellan qui désobéit à ses ordres²²¹². La seule vérité que nous retiendrons est que le général en chef avait échoué à planifier une campagne militaire. Il fit d'ailleurs lui-même le constat de son inaptitude à exercer les missions opérationnelles de ses fonctions et accepta de n'être plus qu'« un

²²⁰⁷ *Ibid.*, p. 723.

²²⁰⁸ CWPGM, p. 416.

²²⁰⁹ Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 254.

²²¹⁰ CWAL, 5, p. 399.

²²¹¹ Cité par Stephen E. Ambrose, "Henry Halleck and the Second Bull Run Campaign", in *Civil War History*, vol. 6, n° 3, septembre 1960, p. 249.

²²¹² O.R., 12 :3, pp. 739-741.

simple conseiller militaire auprès du ministre de la Guerre et du Président, [qui] doit obéir et exécuter leurs ordres, que je les approuve ou non²²¹³ ».

D'aucuns reconnaîtront que les mots participent pleinement à l'exercice d'autorité et que certains d'entre eux, parce qu'ils ont une fonction performative, sont essentiels à son expression pour mieux l'asseoir. Une analyse des messages de Halleck montre que la demande d'action ne revêtait pas les formes linguistiques traditionnelles de l'autorité. L'absence du « vous », pronom personnel d'identification, constitue un élément très troublant qui semblait introduire une forme de distanciation entre l'énonciateur d'une volonté et son destinataire. Plus grave, aucun mot n'est empreint d'autorité. « Il faut... » est la seule expression qui énonce explicitement l'obligation ou le devoir ; et encore, nous noterons qu'il s'agit d'un verbe volitif indirect qui n'identifie qu'implicitement celui sur lequel pèse la contrainte. A titre de comparaison, citons ce passage d'un message de Pope adressé le 25 août au général Sigel, commandant du 1^{er} Corps de l'Armée de Virginie : « Je suis mécontent à la fois de vos comptes rendus et de vos opérations de ce jour et j'attends de lire demain de bonne heure quelque chose de plus satisfaisant au sujet de l'ennemi. Renvoyez et amenez vos trains d'approvisionnement à votre armée... Considérez cela comme un ordre qui doit être exécuté à la lettre²²¹⁴ ».

e - Le retour de McClellan.

A Washington le moral de la population était en berne. Sa confiance dans le gouvernement semblait gravement entamée. L'armée était psychologiquement éprouvée. Le 3 septembre le ministre de la Marine, Gideon Welles, faisait ce constat :

L'armée n'a pas de tête. Halleck... est un administrateur militaire, pas un général, un homme ayant des connaissances théoriques, mais sans aptitude militaire. McClellan est un officier et un technicien intelligent, mais pas un commandant apte à conduire une grande armée en campagne. Attaquer ou avancer avec vigueur n'est pas dans ses gênes. Combattre n'est pas son fort [...] Il souhaite surpasser les rebelles en tactique, mais pas les tuer ou les détruire.²²¹⁵

Pour guérir ses plaies, Lincoln permit la plus incroyable des résurrections : il rétablit McClellan dans sa fonction de commandant le 2 septembre. Officiellement, l'instruction générale le chargeait des fortifications de la capitale et lui confiait le commandement de toutes les troupes disponibles pour en assurer la défense²²¹⁶. Dans les faits, elle lui redonnait l'Armée du Potomac et y adjoignait l'ancienne Armée de Virginie. Ce fut un retour décidé par un Lincoln à la limite du désespoir. Ce

²²¹³ O.R., 32 :2, p. 408.

²²¹⁴ O.R., 12 :2, p. 67.

²²¹⁵ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 107.

²²¹⁶ O.R., 12 :3, p. 807.

choix fait sans enthousiasme était révélateur du désarroi qui s'était installé au sommet de l'Etat et du commandement. Il l'avait été contre l'avis des ministres de la Guerre et des Finances qui, considérant que le maintien en service actif de McClellan conduira « à la destruction de nos armées, la prolongation de la guerre, au gaspillage de nos ressources nationales et au renversement du gouvernement²²¹⁷ », envisagèrent un coup de force politique pour obtenir, avec le soutien de deux autres membres du cabinet, l'éviction du général. Une lettre de remontrance plusieurs fois amendée pour en adoucir les termes fut rédigée à l'attention du Président. Elle portait la signature de quatre ministres - les trois autres étaient réticents sur la forme ou hostiles. Les signataires demandaient à Lincoln de ne pas confier à McClellan le commandement de la moindre armée des Etats-Unis²²¹⁸. Lors de la réunion au cours de laquelle le Président communiqua sa décision, les objections fusèrent. Le ministre Chase alla jusqu'à prétendre que cela revenait à « remettre Washington aux rebelles²²¹⁹ ». Après avoir pris connaissance de la lettre, Lincoln, selon un témoin, « sembla tourmenté par l'angoisse la plus amère et dit se sentir presque prêt à se pendre²²²⁰ ». Mais sa décision était irrévocable. Dans ce propos tenu à Hay le 5 septembre 1862, on devine chez le Président, derrière un pragmatisme de circonstance, une sourde résignation :

McClellan travaille d'arrache-pied. L'intention de faire quelque chose semble s'être éveillée chez lui. [...] Le cabinet s'est prononcé hier contre lui à l'unanimité. A l'exception de Blair, tous étaient prêts à m'en faire le reproche. Il a mal agi dans cette affaire, mais nous devons utiliser les outils à notre disposition. Il n'y a aucun homme dans l'armée qui puisse armer ces fortifications et remettre en partie ces troupes en état de combattre aussi bien que lui. [...] Il s'est incontestablement mal conduit envers Pope ! Il voulait qu'il échoue. C'est impardonnable. Mais nous avons aujourd'hui trop besoin de lui pour s'en passer. [...] S'il ne se bat pas en personne, il excelle dans la capacité à préparer les autres à combattre.²²²¹

La décision unilatérale de Lincoln appelle la mansuétude. McClellan était à cet instant le seul choix rationnel possible pour un Président submergé par le doute et la crainte que la capitale ne fut « envahie par l'ennemi en quarante-huit heures » dans le cas où l'armée de Pope en retraite se transformerait en une masse désordonnée²²²². Le lien de confiance qui unit les soldats et celui qui les conduit à la guerre a de tout temps été un facteur essentiel. Et la force de McClellan résidait justement dans la confiance que l'armée, dans sa majorité, plaçait en lui. Malgré son échec devant Richmond, celle-ci n'était que partiellement érodée et le commandant était toujours investi de ce charisme qui insufflait énergie et

²²¹⁷ Cité par Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *op. cit.*, p. 220.

²²¹⁸ CWAL, 5, p. 486 (notes).

²²¹⁹ *Inside Lincoln's Cabinet, op. cit.*, p. 119.

²²²⁰ CWAL, 5, p. 486 (notes).

²²²¹ *Inside Lincoln's White House, The Complete Civil War Diary of John Hay*, éd. Michael Burlingame et John R. Turner Ettliger, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1997, pp. 38-39.

²²²² Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, p. 376.

dynamisme à la troupe. « McClellan a l'armée avec lui » admit Lincoln²²²³. Le fait, comme le consigna Gideon Welles dans son journal à la date du 6 septembre, que 20 ou 30 000 soldats passèrent devant la résidence de McClellan et « l'acclamèrent bruyamment plutôt que de défiler devant la Maison Blanche en l'honneur de Lincoln²²²⁴ », fournissait une preuve de cette réalité. Ces mêmes acclamations avaient retenti quatre jours plus tôt quand la troupe vaincue avait appris que McClellan les commandait à nouveau. De plus, ce point fut également souligné par le ministre, « McClellan et ses partisans ont une influence dominante dans l'armée²²²⁵ ». Enfin, Lincoln et son entourage soupçonnaient qu'un esprit de sédition s'était emparé de certains officiers et convenait que le général était encore le seul à pouvoir l'étouffer. Dans l'entourage politique du Président, McClellan était aussi objet de suspicion. Dans son journal, Chase écrivit que le général aurait confié à un ami qu'« il n'avait aucun désir particulier de terminer la guerre tout de suite, mais qu'il poursuivrait sa propre ligne d'action, indépendamment des souhaits et des objectifs de l'Administration²²²⁶ ». Malgré cela, restauré dans son commandement, le « jeune Napoléon » apparaissait comme le seul, sur un théâtre d'opération où la quête d'un talent s'était jusqu'alors révélé infructueux, à pouvoir empêcher une dégradation de la situation.

La mansuétude n'excluait pas chez Lincoln le calcul politicien. Il refusa d'assumer sa décision devant l'opinion. Dans sa version initiale, l'instruction portait les mentions : « Sur instruction du Président » et « Sur ordre du ministre de la Guerre ». La version définitive ne faisait plus apparaître que « Sur ordre du Major général Halleck »²²²⁷. L'aura quasi divine qui entoure, encore aujourd'hui, Lincoln ne doit pas contenir la liberté de l'historien à porter un jugement critique et livrer sa plume aux rondeurs précautionneuses. Restreindre l'image d'une personnalité à quelques clichés convenus et consensuels et refuser de relever ses aspérités les plus rudes, c'est desservir l'Histoire. Comment ne pas voir dans cet effacement du Président une forme de lâcheté, traduction de son incapacité à incarner une autorité forte quand l'environnement militaire était assombri par un cycle de défaite ? Car refuser d'apparaître aux yeux de ses concitoyens comme celui qui était à l'origine du retour de McClellan, avec lequel il se différenciait sensiblement sur le plan politique et stratégique, sur le devant de la scène militaire était un moyen, peu glorieux convenons-en, de minimiser sa responsabilité en cas de revers et de reporter celle-ci sur son général en chef.

Le 5 septembre, Lincoln, accompagné de Halleck, annonça à McClellan qu'il prenait le commandement des troupes sur le terrain. La décision resta verbale, nul écrit ne vint la confirmer.

²²²³ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 113.

²²²⁴ *Ibid.*, p. 111.

²²²⁵ *Idem.*

²²²⁶ *Ibid.*, p. 117.

²²²⁷ Stephen W. Sears, *Controversies and Commanders, op. cit.*, pp. 88-89.

Contrairement à l'idée couramment reprise par les historiens, Lincoln partit à la rencontre de Burnside après s'être entretenu avec McClellan, et non avant, pour lui proposer le poste de chef de l'Armée du Potomac²²²⁸. Pour la seconde fois, sur la base des mêmes arguments données en juillet, celui-ci déclina. La fragilité psychologique du commandant en chef, liée à un état d'angoisse profond, à une mise sous tension permanente, le privait ici de la rationalité comportementale. Quelle logique trouver à cette conduite qui aurait eu pour conséquence, si Burnside avait accepté, de créer une crise ouverte au sommet de l'armée et de provoquer parmi la troupe acquise à McClellan une onde de choc aux effets permissifs ? McClellan accepta. Sa fierté fut sans doute ternie par sa tentative avortée d'obtenir le renvoi de Stanton et de Halleck²²²⁹.

Il n'y pas de raison d'être indulgent sur la manière dont Lincoln traita les généraux Pope et McDowell. Le Président, quand il le reçut le 3 septembre, n'adressa aucun grief à l'ancien commandant de feu l'Armée de Virginie, mais, au contraire, le félicita pour sa conduite pendant la campagne²²³⁰. Auteur d'une biographie remarquée du Président, Burlingame parle de « bonté d'âme²²³¹ ». Généreux, il faut croire qu'en certaine situation Lincoln l'était jusqu'à la duplicité. Au cours de leur entrevue, le commandant entretint Pope dans l'idée que McClellan n'avait recouvré son commandement que pour un temps limité et qu'une nouvelle armée serait formée dont il prendrait le commandement²²³². Trois jours plus tard, considérant qu'il était « contrôlé » par les événements et que ceux-ci réclamaient que Pope fût sacrifié, Lincoln envoya son général dans le Minnesota réprimer une révolte des indiens Sioux²²³³.

Quant à McDowell tout laisse à penser qu'il fut la victime d'un piège tendu par Lincoln. Sur la proposition du Président qui lui avait affirmé que « la clameur contre McDowell était si forte qu'il ne pouvait diriger ses troupes à moins que quelque chose soit fait pour rétablir la confiance » le ministre Chase avait invité le général à demander la création d'une commission d'enquête. Le problème était qu'il n'existait aucune charge contre le général qui lui permettait de justifier la démarche. Chase lui suggéra de s'appuyer sur une lettre griffonnée par un officier avant qu'il ne décédât de ses blessures, dans laquelle il l'accusait de trahison et Pope d'être un imbécile. McDowell accepta, ignorant que Lincoln se saisirait de sa demande pour le relever de son commandement²²³⁴. La sidération et le mécontentement de McDowell et de Chase restèrent sans effet. Le retrait de McDowell fut reçu avec

²²²⁸ Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, pp. 264-265 et notes pp. 441-442.

²²²⁹ *Ibid.*, p. 265.

²²³⁰ "Diary and Correspondence of Salmon P. Chase", in *Annual Report of the American Historical Association for the Year 1902*, vol. 2, Washington, 1903, pp. 65-66.

²²³¹ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, p. 378.

²²³² "Diary and Correspondence of Salmon P. Chase", in *op. cit.*, p. 66.

²²³³ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 116 ; O.R., 13, p. 617.

²²³⁴ "Diary and Correspondence of Salmon P. Chase", in *op. cit.*, p. 66.

effusion au sein de son Corps d'armée. Beaucoup d'hommes, de tous grades, le tenaient pour un traître. Ce qu'il n'était pas. C'est d'ailleurs à cette conclusion que parvint la commission d'enquête. Mais le mal était fait, la réputation du général était trop abimée pour qu'il continuât de jouer les premiers rôles.

Dans son rapport remis à Lincoln à son retour dans la capitale, Pope avait accablé les généraux McClellan, Porter, Franklin et Griffin. Le Président, sans même leur donner la possibilité d'apporter la contradiction, releva le 5 septembre les trois derniers de leur commandement et décida de les traduire devant une commission d'enquête²²³⁵. Lincoln avait pris le risque de déstabiliser la structure du commandement intermédiaire. Dans son étude centrée sur Lincoln et l'exercice de sa fonction de commandant en chef, McPherson ne fait aucune mention de cet épisode qui, pourtant, pose la question de la perspicacité et de l'objectivité du Président. La disgrâce des généraux fut éphémère. McClellan, sur lequel reposait une nouvelle fois tous les espoirs du pays, intervint pour obtenir la suspension de la sanction et leur réintégration pendant la durée de la crise en cours²²³⁶. Une manière pour McClellan d'enterrer la punition. L'exécutif ne s'y opposa pas. Lincoln, refusant d'assumer la responsabilité d'un accord, renvoya la décision sur Halleck qu'il savait ne pas être en situation de contredire le commandant.

Ce qui handicapa aussi Pope, ce fut de n'avoir pas su incarner un chef d'armée charismatique, capable de vivifier les énergies, d'endormir les rancœurs, d'inspirer la loyauté, de créer autour de sa personne et de son action une dynamique soutenue par tous les segments du commandement. Les cas de désobéissance observés chez plusieurs de ses généraux (Banks, Sigel, Kearny) prouvaient plus qu'un désaccord, ils exprimaient une contestation de l'autorité légitime. On est loin de l'image du chef qui, telle que le décrivait le général de Gaulle, cristallise toutes les attentions dans l'action : « Les volontés, les espoirs s'orientent vers lui comme le fer vers l'aimant. Vienne la crise, c'est lui que l'on suit, qui lève le fardeau de ses propres bras, fussent-ils s'y rompre, et le porte sur ses reins, quand même ils en seraient brisés²²³⁷ ». Cette absence de prestige ne permit pas à Pope d'avoir la main mise sur la structure du commandement opérationnel qui n'afficha pas l'esprit de cohésion et de solidarité nécessaire pour vaincre. C'était peut-être une mission impossible pour Pope d'inspirer le respect. En l'imposant arbitrairement à l'armée et en l'obligeant à composer avec des généraux politiques dont les capacités opérationnelles n'inspiraient à Pope qu'une confiance restreinte, Lincoln ne lui avait pas facilité la tâche.

²²³⁵ *Idem* ; O.R., 19 :2, p. 188. Griffin commandait une brigade du 5^{ème} Corps et se tint en réserve pendant la bataille.

²²³⁶ CWPGM, pp. 436-437.

²²³⁷ Charles de Gaulle, *Le fil de l'épée*, Paris, Berger-Levrault, 1970, pp. 48-49.

La campagne de Pope s'était terminée sur une défaite militaire aux ramifications protéiformes pour le commandement de l'Union et dont les effets se feraient encore sentir en janvier 1863 avec le procès de Porter : l'Armée de Virginie fut dissoute dans celle du Potomac ; le commandement opérationnel changea de visage avec l'éviction de Pope et de McDowell et le retour ovationné par le soldat, mais reprouvé par une majorité de ministres, de McClellan. D'autres figures secondaires allaient disparaître de la scène. Banks battu, une nouvelle fois, à Cedar Mountain. Heintzelman, dont la contribution en qualité de commandant de Corps fut jugée médiocre, fut affecté à la défense du district militaire de Washington. Sigel avait montré trop de lacunes pendant la campagne (sauf pendant la bataille) pour être maintenu ; il fut traité avec égard par Lincoln pour ne pas heurter la forte communauté germanique fidèle à l'Union. Le changement de tête était l'œuvre d'un Président qui, en réponse aux déboires de ses généraux en Virginie, montrait des signes évidents d'abattement et de fébrilité que vint accentuer la crise politique interne déclenchée par sa décision. A ce sujet, remarquons que l'opposition ministérielle à Lincoln ne se traduisit par aucune démission ; les différents se manifestèrent de façon visible dans le cabinet, mais pas au-delà de ses murs. Liés par un intérêt commun, abattre la Confédération et restaurer l'Union, les ministres restaient attachés au principe de la solidarité gouvernementale en cet instant de grand péril.

2) Le commandement confédéré et l'incursion dans le Maryland : l'affirmation d'une grande tactique offensive dans le cadre d'une stratégie de défense relative.

a - Une campagne voulue par Lee.

La victoire de Manassas avait créé les conditions d'une dynamique offensive dont la Confédération entendait profiter en portant la guerre sur le sol ennemi, dans l'Etat du Maryland où Lee, reconnu-il après la guerre, entendait « livrer bataille »²²³⁸. Déplacer le centre de gravité de l'échiquier militaire au-delà des frontières de la Virginie présentait des avantages logistiques, stratégiques et politiques pour le commandement confédéré.

La première raison qui poussa Lee à vouloir se projeter au-delà de la rivière Potomac s'enracinait dans sa propre perception stratégique directement inspirée de son analyse du rapport de force. Il savait que dans cette guerre, la Confédération était des deux belligérants le plus faible, que ses ressources humaines, matérielles n'étaient pas en capacité de rivaliser avec celles de l'ennemi qui iraient s'accroissant. Cette conviction faisait du temps une donnée capitale dans le processus de construction du schéma stratégique. La seule variable sur lequel Lee pouvait directement intervenir en qualité de

²²³⁸ John G. Walker, "Jackson's Capture of Harper's Ferry", in *B § L*, vol. 2, p. 606.

militaire pour en limiter les effets, était le moral de l'ennemi. Et pour entamer le capital moral du Nord, il fallait maintenir une pression constante sur ses armées et lui infliger des pertes humaines sévères²²³⁹. Comme pour la campagne précédente, Lee programmait un mouvement stratégique. Il serait trompeur à la lecture des lignes suivantes de croire que le général ne recherchait pas la bataille : « Je n'ai aucune intention d'attaquer [l'ennemi] retranché dans ses fortifications [Washington] et je ne suis pas préparé pour les investir²²⁴⁰ ». La bataille était pour Lee une question d'opportunité et ce n'est pas devant les fortifications de la capitale nordiste qu'elle se présenterait, mais ailleurs sur un terrain plus propice qu'il pourrait, dans l'idéal, choisir.

Une raison, plus immédiate, motiva le commandant confédéré : la faim qui taraudait ses soldats. Principal théâtre des opérations depuis juillet 1861, une grande partie de la Virginie, confrontée aux affres de la guerre, était exsangue, incapable d'offrir à l'armée qui manquait de tout, principalement de chaussures, les moyens d'assurer sa subsistance. Les 50 000 soldats que comptaient les forces sudistes pourraient dans un premier temps se ravitailler dans l'Etat du Maryland en lui achetant - il n'était pas question de rapines, de vols ou d'exactions auxquels s'étaient livrés les tuniques bleues - les ressources dont ils avaient besoin pour leur campagne.

Existait-il une unité de vue entre le commandant en chef et son général pour envahir le Maryland ? Cette question a été débattue. Aucune pièce nouvelle ne peut être versée au dossier. C'est l'interprétation la plus juste des documents existants qui autorise à évacuer toute idée que Robert Lee ait pu agir sans l'assentiment, au moins tacite, du Président. L'historiographie, dans sa grande majorité, converge vers l'idée que Davis et Lee épousaient des vues stratégiques similaires et que cette complicité dans la manière de conduire la guerre en fit un couple redoutable pour leurs adversaires. Notre étude valide ces conclusions. Nous n'avons pas trouvé trace dans la correspondance privée du commandant en chef ou dans celle, officielle, avec son général, d'un désaccord, d'un désaveu. Davis pouvait s'opposer à l'invasion du Maryland. Il ne le fit pas. L'argument donné par Thomas selon lequel l'armée confédérée se serait déjà retrouvée de l'autre côté du Potomac au moment où le Président aurait fait valoir son opposition à l'entreprise manque singulièrement de force²²⁴¹. En acceptant de combattre à Sharpsburg, Lee rappelait qu'une bataille ne mettait pas uniquement aux prises des quantités de soldats, mais aussi des intelligences tactiques. Et sur ce plan, Lee, à raison, savait disposer de la supériorité sur McClellan. Le Virginien recherchait une bataille décisive, suffisamment marquante par la somme des destructions humaines et matériels

²²³⁹ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood : Robert Lee and Confederate Strategy in the Maryland Campaign of 1862*, Kent, The Kent State University Press, 1999, p. 20.

²²⁴⁰ WTPRL, p. 293.

²²⁴¹ Emory M. Thomas, *Robert Lee, op. cit.*, p. 257.

infligées à l'armée ennemie, de telle sorte que l'opinion publique nordiste, émue jusqu'à l'indignation, exerça une pression sur l'exécutif pour le contraindre à négocier la paix. Lee n'ignorait rien de l'étroite corrélation entre le politique et la guerre. Vaincre sur le champ de bataille, c'était fragiliser Lincoln et travailler pour son adversaire politique démocrate.

Une lettre privée, qui a l'avantage inestimable de ne pas avoir été écrite sous la pression politique et d'apparaître faussée dans sa sincérité, apporte la démonstration qu'une offensive sur le sol de l'Union ne pouvait déclencher chez Davis une opposition de principe. Elle ne violait en rien l'objectif final de la guerre : l'indépendance. Le 18 avril 1862, le Président faisait cet aveu à un ami :

Il ne pourrait y avoir de divergence d'opinions sur le fait qu'envahir confère un avantage sur celui d'être envahi... Le moment et le lieu pour une invasion n'étaient pas une question de volonté mais de puissance. A plusieurs occasions il m'a paru possible d'attaquer des détachements ennemis et nos généraux avaient été informés de ces opportunités, mais ils ne les exploitèrent pas, et il se peut que leur prudence fût avisée ; tout au moins ai-je considéré qu'il était plus indiqué de s'en remettre à leur jugement de commandant sur le terrain et qu'il aurait été risqué d'obliger un général à s'exécuter, ce qu'il n'accueillerait pas favorablement. [...] Je n'ai jamais préféré la défensive à l'offensive, mais plutôt je me languissais du jour où notre sol sera libéré de l'invasion et nos étendards flotteront sur les positions de l'ennemi ; avec quelle décence pourrais-je dire « Nous en avons fini avec la défensive » et quelle valeur aurait cette déclaration si nous ne l'accompagnions pas par une avancée dans le pays ennemi ?²²⁴²

Le commandement confédéré, à son sommet, ne montrait donc aucun signe de désaccord. Tout juste convient-il de mentionner que Lee, le 9 septembre dissuada Davis de venir le rejoindre à Leesburg. « Bien que j'éprouverais le plus grand plaisir à m'entretenir avec vous et à échanger sur tous les sujets d'intérêt, je ne peux que ressentir une vive inquiétude dans le cas où vous décideriez de me rejoindre. Non seulement vous devriez affronter des épreuves et les fatigues d'un voyage déplaisant, mais vous courriez aussi le risque d'être capturé par l'ennemi²²⁴³ ». Gageons que derrière cet argument, fondé et sincère au demeurant, se cachait le désir d'avoir une liberté de mouvement et de décision totale durant la présente campagne. Recourir au télégramme suffirait à satisfaire ses obligations de rendre compte ; ce que fit Lee avec assiduité : entre le 3 et le 18 septembre, le commandant en chef reçut de son général pas moins de 13 télégrammes. Davis ne se déplaça donc pas. Est-ce la raison qui le poussa à confier à William Pendleton, chef de l'artillerie de l'Armée de Virginie du Nord, la mission de lui remettre « des notes occasionnelles et confidentielles sur les positions, les activités, etc., de l'armée²²⁴⁴ » ? Ne voyons pas dans cette singularité l'application d'un mode de contrôle qui remettrait en cause une relation de confiance verticale. Dans un contexte de forte interdépendance, la confiance reste le plus approprié des usages. Voyons-y plutôt le souhait chez

²²⁴² PJD, 8, pp. 293-295.

²²⁴³ WTPRL, p. 303.

²²⁴⁴ PJD, 8, p. 390.

Davis d'étendre ses sources d'information et de renseignement dans le but de mieux percevoir l'action en cour.

Dans l'esprit des leaders de la Confédération, le Maryland était un Etat frontalier rattaché de force à l'Union, un Etat qui ne lui était pas totalement acquis et qui comptait beaucoup de sympathisants à la cause sudiste. En décembre 1861 le Congrès avait déclaré qu'« aucune paix ne serait conclue... qui ne garantisse au Maryland la possibilité de faire partie de la Confédération²²⁴⁵ ». Les prévisions optimistes évaluèrent à 25-30 000 le nombre des autochtones susceptibles de rejoindre l'armée confédérée aussitôt franchie la frontière ; d'autres plus optimistes encore tablaient sur son ralliement à la Confédération, ce qui constituerait un atout dans le jeu des combinaisons stratégiques futures²²⁴⁶. Le général Lee écrivit à Davis le 3 septembre que « si l'on désire toujours apporter une aide matérielle au Maryland et lui donner l'opportunité de se libérer de l'oppression dont elle est l'objet, alors le moment est venu²²⁴⁷ ».

L'imbrication entre guerre et politique était on ne peut mieux affirmée dans une lettre du 8 septembre du commandant au Président. La finalité de la campagne était de donner un avantage stratégique à la Confédération, de lui octroyer une position dominante au sein du rapport de force qui lui permette à la fois d'adresser à l'Union une proposition de « paix honorable » et de « prouver au monde de façon concluante que notre seul objectif est d'instaurer notre indépendance ». En cas de rejet Lincoln apparaîtrait aux yeux des grandes nations européennes et de ses propres concitoyens comme l'agresseur et le seul responsable de la poursuite du conflit. Le désaveu de l'opinion, s'il était avéré, trouverait sa traduction dans les urnes à l'occasion des élections prochaines²²⁴⁸. Une invasion du Nord, auréolée d'une bataille victorieuse, était susceptible d'ouvrir la porte à une reconnaissance de la Confédération par les deux grandes puissances européennes de l'époque, la France et l'Angleterre. Quelque pertinence que pouvait avoir cette hypothèse, elle ne joua pas dans la décision de Lee²²⁴⁹. Davis ne commenta pas la proposition et son silence valait adhésion à son principe.

Une phrase doit retenir notre attention : « Je propose d'entrer en Pennsylvanie, à moins que vous [Davis] ne l'estimiez inopportun pour des raisons politiques ou autres²²⁵⁰ ». Il est significatif que Lee n'entendît pas entrer en conflit avec les intérêts politiques du pays dont la définition et la sauvegarde étaient laissées à la discrétion du Président. Il subordonnait ses desseins à cet impératif. Le nouveau silence de Davis doit être interprété comme une validation tacite des intentions de son général. Une

²²⁴⁵ Joseph L. Harsh, *Confederate Tide Rising*, op. cit., p. 10.

²²⁴⁶ Scott L. Mingus, Sr., *Human Interest Stories from Antietam*, Orttanna, Colecraft Industries, 2007, p. 6.

²²⁴⁷ WTPRL, pp. 292-293.

²²⁴⁸ *Ibid.*, p. 301.

²²⁴⁹ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood*, op. cit., pp. 26-27.

²²⁵⁰ WTPRL, p. 294.

deuxième particularité, validée par la lecture du message envoyé à Davis le 5 septembre, était que la planification embrassait l'approche offensive sans exclure son renversement sur une séquence défensive. Lee insista donc pour que les ponts sur la Rapidan et la Rappahannock fussent opérationnels afin de lui permettre, en cas de repli et d'offensive nordiste sur Richmond, de manœuvrer avec facilité tout en restant en communication avec la capitale²²⁵¹. « Dans toute opération, les problèmes à traiter sont essentiellement trouver, aménager et (r)établir des ponts pour conjurer des coupures²²⁵² ». Ce qui était d'actualité en 1998 ne l'était pas moins cent trente-six ans plus tôt. Les réalités topographiques revêtaient chez le commandant sudiste une importance cruciale pour assurer la réussite d'un mouvement défensif.

Un dernier facteur avait joué dans la décision de Lee. L'absence de réactivité immédiate de l'armée ennemie liée à la personnalité de son commandant. « C'est un général compétent [McClellan] mais trop prudent, aurait-il dit au général Walker. Les ennemis dans son propre camp le croient fermement ainsi. Son armée est très démoralisée et dans une situation chaotique et ne sera pas prête pour une offensive - ou il n'y songera pas - avant trois ou quatre semaines. Avant cela, j'espère être sur la Susquehanna²²⁵³ ». Lee avait vu juste sur le premier point. Il se trompa sur le deuxième.

Ces différents facteurs conduisirent le Virginien à frustrer ses hommes d'un cycle de repos et à décider une offensive immédiate, alors qu'il méditait toujours les détails de son plan d'action. Les jours qui suivirent lui prouvèrent qu'il avait surestimé les capacités de ses propres forces qui, malgré le solide moral que lui avaient donné les victoires de l'été, avaient en fait atteint le seuil critique sur le plan matériel²²⁵⁴. Le commandement sudiste fut en effet confronté à un phénomène dont l'ampleur inquiéta ses membres : l'indiscipline. Nous avons souligné ce point, les traînants se compteront par milliers et, par leur absence, affaibliront l'Armée de Virginie du Nord. Le général prévoyait de marcher sur la ville de Frederick dans le Maryland, soixante-cinq kilomètres au nord-ouest de Washington, et de traverser South Mountain qui prolongeait la chaîne montagneuse Blue Ridge pour retrouver la vallée Cumberland. Il obligeait de cette façon les fédéraux lancés à sa poursuite à allonger leur ligne de communication et à s'exposer davantage aux manœuvres de son armée²²⁵⁵. Lee avait un objectif opérationnel à plus long terme. D'après le souvenir du général Walker qui échangea avec lui le 9 septembre, le commandant projetait, si le plan se déroulait comme espéré, de « tourner [son] attention sur Philadelphie, Baltimore ou Washington selon ce qui pourra être considéré comme le

²²⁵¹ *Ibid.*, p. 295.

²²⁵² Jean-François Pernot, « Fortifications et voies d'invasion. Quelques réflexions à propos des voies naturelles... », *Stratégique*, n° 68, Paris, ISC, 1998, p. 202.

²²⁵³ John G. Walker, « Jackson's Capture of Harper's Ferry », in *B § L*, vol. 2, p. 606.

²²⁵⁴ O.R., 19 :1, p. 144.

²²⁵⁵ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood*, *op. cit.*, p. 185.

meilleur pour nos intérêts²²⁵⁶ », c'est-à-dire là où se concentrait la presque totalité de l'appareil industriel nordiste et où battait le cœur politique de l'Union.

Jackson adhéra au plan avec enthousiasme²²⁵⁷. Ce soutien ne doit pas être sous-estimé. Il est concevable qu'il fût primordial pour Lee confronté dans le même temps à la désapprobation de Longstreet. Le Géorgien prônait la concentration, suffisante selon lui pour dissuader l'ennemi d'attaquer²²⁵⁸. Un commandement est un mécanisme aux rouages délicats car il implique des hommes dont l'âme est traversée par des complexités parfois insondables. Il peut survivre aux divergences, assez naturelles, mais plus difficilement lorsque se dresse devant le chef une opposition conjuguée de ses deux principaux subalternes, des personnalités charismatiques capables de convertir en ardeur au combat l'excitation belliqueuse de leurs troupes. Lee aurait-il maintenu cette stratégie contre l'avis de ses deux chefs de Corps ? Une réponse négative peut être envisagée.

Il faut préciser que la décision fut prise sans considération pour les événements qui se déroulaient dans l'Ouest (invasion du Kentucky par Bragg et Smith). Lee n'en avait pas connaissance. En eut-il été autrement qu'il n'aurait pas suggéré que le gros des forces de Bragg le rejoignît en Virginie²²⁵⁹. Il n'existait pas de stratégie coordonnée sur les différents fronts²²⁶⁰. Chaque chef d'armée agissait en fonction d'une lecture stratégique régionale.

b - La découverte du plan de Lee : une friction de guerre mal exploitée par McClellan.

Le 4 septembre, les premières unités de l'Armée de Virginie du Nord traversèrent les eaux calmes du Potomac et entrèrent au Maryland. Contre toute attente, la proclamation faite par Lee aux habitants le 8 septembre appelant à « restaurer l'indépendance et la souveraineté de [leur] Etat [...] regagner les droits dont [ils ont été] été spoliés²²⁶¹ » ne trouva pas d'écho dans le cœur de la population locale et ne souleva pas l'enthousiasme espéré. Si l'armée pensait être accueillie en libératrice, il lui fallut rapidement déchanter. « Le général Lee a lancé un appel au peuple du Maryland, l'invitant (comme dans la chanson) “ à bruler et à respirer” avec nous, se souviendra un officier sudiste. Mais jusqu'à présent, ils ne semblent guère pressés de brûler²²⁶² ». Moins de 200 jeunes hommes s'enrôlèrent dans les troupes de « libération »²²⁶³. Un chiffre anémique, emblématique de l'erreur de jugement

²²⁵⁶ John G. Walker, “Jackson's Capture of Harper's Ferry”, in *B § L*, vol. 2, p. 605.

²²⁵⁷ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 582.

²²⁵⁸ James Longstreet, “The Invasion of Maryland”, in *B § L*, vol. 2, p. 663.

²²⁵⁹ WTPRL, p. 293.

²²⁶⁰ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood, op. cit.*, pp. 30-31 et 62.

²²⁶¹ WTPRL, p. 299.

²²⁶² Cité par Victor Austin, *La guerre de Sécession*, Paris, Julliard, 1961, p. 184.

²²⁶³ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood, op. cit.*, p. 125.

confédéré sur la réalité des dispositions partisans de la population civile. C'était une sérieuse désillusion qui priva les confédérés de milliers de baïonnettes supplémentaires.

Le 9 septembre, après s'être entretenu avec Jackson et Longstreet, le commandant rédigea l'ordre spécial n° 191 qui posait les grandes lignes de sa stratégie. Contrairement à ce que le commandant avait anticipé, les fédéraux n'avaient pas évacué Harper's Ferry, ni Martinsburg devant l'avancée rebelle sur Frederick. La neutralisation de ces deux villes tenues par un contingent de 12 500 fédéraux devint le premier objectif de l'offensive. Lee souhaitait en effet établir sa ligne de ravitaillement dans la Vallée et ne pouvait laisser une garnison hostile en menacer la fluidité. Trois généraux furent concernés par l'exécution de cette phase qui exigeait « hardiesse, habileté, célérité et confiance » pour reprendre les mots du général Fitzhugh Lee²²⁶⁴. Jackson avec trois divisions - 20 000 hommes - devait prendre possession de la voie de chemin de fer Baltimore & Ohio à Martinsburg, capturer les soldats présents et « intercepter ceux qui tenteraient de s'échapper d'Harper's Ferry ». Avec 13 000 hommes, les généraux Lafayette McLaws et R. H. Anderson étaient chargés d'occuper les hauteurs du Maryland dans le but de capturer la garnison fédérale qui, se voyant menacée, chercherait à prendre la fuite. Le général Walker se saisirait avec ses 5 000 fantassins des hauteurs Loudoun qui dominaient l'est de la cité avec pour objectif, lui aussi, « d'intercepter l'ennemi ». Tel qu'il rédigea son ordre, Lee ne parlait pas explicitement de faire le siège de la ville. Sans doute pensait-il que les tunique bleues ne courraient pas le risque de s'enfermer dans la ville pour y soutenir un siège voué à l'échec²²⁶⁵. Les forces de Longstreet et D. H. Hill constituaient le corps principal de l'armée avec 28 000 soldats²²⁶⁶. Le premier se transportera à Boonsboro, tandis que le second formera l'arrière garde. Une fois Harper's Ferry pris - la date du 12 avait été fixée -, l'ensemble de l'armée se regroupera à Boonsboro ou Hagerstown²²⁶⁷. Cette stratégie était partagée par Jackson. Elle ne l'était pas par Longstreet, partisan de maintenir une concentration des forces. Cependant ce dernier préféra réprimer son opposition²²⁶⁸. Une nouvelle fois, et malgré les réserves d'un de ses lieutenants, Lee transgressa l'orthodoxie militaire et fractionna son armée en quatre colonnes. Il anticipait la lenteur et la prudence de McClellan pour s'autoriser une telle audace qui, dans son esprit, ne devait pas excéder trois jours. Cet optimisme fut pris en défaut. En premier lieu, les sudistes chassèrent les fédéraux de Martinsbourg le 12 septembre ; c'est seulement le 14 que les trois généraux, dont deux manquaient d'expérience, encerclèrent Harper's Ferry et que l'artillerie commença à arroser la ville. Surtout, les fédéraux avancèrent vers Lee plus rapidement que prévu.

²²⁶⁴ Fitzhugh Lee, *Robert Lee*, New-York, D. Appleton and Company, 1894, p. 201.

²²⁶⁵ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood*, *op. cit.*, p. 158 et 161.

²²⁶⁶ *Ibid.*, pp. 150-151.

²²⁶⁷ O.R., 19 :2, pp. 603-604.

²²⁶⁸ James Longstreet, "The Invasion of Maryland", in *B § L*, vol. 2, p. 663.

Lincoln, que la disparition de son fils Eddie âgé de 4 ans le 1^{er} février 1862 avait rapproché de Dieu, réagit à l'invasion avec un fatalisme mêlé d'espoir, celui de voir son général enfin détruire l'armée sécessionniste. Il espérait une « indication de la volonté divine²²⁶⁹ ». McClellan, gonflé d'orgueil par le rappel présidentiel, réorganisa l'armée avec autant de promptitude que de talent, restaurant son moral et intégrant plusieurs milliers de nouvelles recrues qui avaient répondu à l'appel présidentiel de juillet. L'Armée du Potomac était une nouvelle armée, huit divisions sur les dix-huit qu'elle comptait avaient combattu sous les ordres de McClellan²²⁷⁰. Le commandant créa trois ailes commandées par les généraux Franklin pour la gauche, Sumner pour le centre et Burnside pour la droite²²⁷¹. Les 3^{ème}, 5^{ème} et 11^{ème} Corps - ce dernier put rejoindre McClellan le 11 septembre - restaient à Washington pour assurer la défense de la capitale à laquelle Lincoln et Halleck attachaient la plus grande importance. Au total, l'armée de l'Union en campagne comptait 95 000 hommes pour trouver les rebelles et les bouter hors du Maryland, sinon l'anéantir. Les intentions de McClellan, pour ne pas changer, étaient ambitieuses : « Je le suivrai [l'ennemi] où qu'il aille et ferai de mon mieux pour le battre - si j'accomplis cela il en sera fini avec lui et la campagne sera terminée²²⁷² ». Le problème était que les ressorts de cette ambition avaient une puissance diminuée par une confiance en soi modérée. Pour en finir avec Lee, le commandant dit en effet moins compter sur son talent que sur « une maladresse » du sudiste²²⁷³. Les travers observés pendant la campagne de la Péninsule se répétèrent : l'ennemi était surestimé, pas moins de 120 000 hommes²²⁷⁴, et le 11 septembre, il n'était déjà plus question, dans un contexte aussi défavorable, d'espérer une victoire sur le champ de bataille. A moins, la chanson était désormais bien connue, d'unir à son armée toutes les forces disponibles au risque, qu'il se sentait prêt à assumer, de perdre Washington. « Même si Washington devait être pris pendant que ces armées [nordiste et sudiste] s'affrontent, écrivit-il au général en chef le 11 septembre, cela n'aurait rien de comparable, selon moi, avec la ruine et des désastres qui résulteraient de la défaite de cette Armée²²⁷⁵ ». Il est intéressant de noter que comme le Tsar Alexandre 1^{er} en 1813 face à Napoléon, McClellan ne voyait pas la perte de la capitale comme un facteur de décision du conflit. L'idée alarma Halleck, très affaibli par une violente crise hémorroïdaire, qui se vantait d'avoir « sauvé la capitale de la terrible crise que nous a infligée la stupidité des autres²²⁷⁶ ». Ses peurs étaient avivées par une lecture différente et erronée des mouvements et de l'objectif de Lee. Il s'en ouvrit au

²²⁶⁹ Stephen B. Oates, *Lincoln, op. cit.*, p. 387.

²²⁷⁰ Stephen W. Sears, *Controversies and Commanders, op. cit.*, p. 101.

²²⁷¹ Franklin commandait le 6^{ème} Corps et une division du 4^{ème} Corps, Sumner les 2^{ème} et 12^{ème} Corps ainsi qu'une division du 5^{ème} Corps, Burnside le 1^{er} et le 9^{ème} Corps.

²²⁷² CWPGM, p. 441.

²²⁷³ *Ibid.*, p. 443.

²²⁷⁴ O.R., 19 :2, p. 254.

²²⁷⁵ *Ibid.*, pp. 254-255.

²²⁷⁶ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies, op. cit.*, p. 147.

commandant le 13 septembre en lui rappelant qu'il était surprenant de le voir négliger aujourd'hui ce qui focalisait son attention hier :

Mon avis est que l'ennemi enverra une petite colonne en direction de la Pennsylvanie pour attirer nos forces dans cette direction ; puis il se dirigera soudainement avec ses forces au sud du Potomac et celles qui pourraient traverser la rivière. Dans votre lettre... vous attachez trop peu d'importance à la capitale. Je vous assure que vous avez tort. La prise de la ville nous ramènerait six mois en arrière, si elle ne nous détruit pas. Prenez garde aux maux que je viens d'indiquer. Vous les voyiez quand vous étiez ici, mais vous semblez les oublier quand vous êtes au loin.²²⁷⁷

« ... toute méthode qui déterminerait des plans de guerre ou de campagne et qui, telle une machine, les livrerait tout faits, doit être rejetée délibérément²²⁷⁸ ». Clausewitz réaffirmait ici que la conduite de la guerre n'obéit pas à des lois rigides, issues d'une table indépassable. Sans doute faut-il bâtir l'action sur des fondations, sur un socle théorique qui éclaire la réflexion et oriente la décision et dont Eric Weil, dans un article intitulé *Guerre et politique selon Clausewitz*, nous dit qu'il « comprend ». Mais, poursuit l'auteur, « elle [la théorie] n'enchaîne pas la spontanéité, elle la guide, car le monde auquel elle a affaire n'est pas un mécanisme, mais une organisation vivante, compréhensible dans sa structure sensée, mais non fixée dans le détail de ses traits²²⁷⁹ ». Le plan n'est pas un document intangible. Son créateur sait devoir le corriger pour l'adapter à des circonstances inattendues, heureuses ou malheureuses, c'est-à-dire aux frictions. On mesure qu'un bon plan est celui qui intègre la marge d'accident ou de mauvaise fortune inhérente à toute action, et qui saura échapper à la paralysie en sachant apporter une réponse réparatrice ou prendre une trajectoire différente pour accroître un avantage donné. La campagne du Maryland offre un exemple remarquable d'une entreprise dont la trame attendue fut bouleversée en profondeur et conduisit les deux généraux antagonistes à reconsidérer leur schéma stratégique.

Le 8 septembre, McClellan avança en direction des « envahisseurs ». Ne sachant si ces derniers avaient pour cible Washington, Baltimore ou la Pennsylvanie, il le fit sans se départir de sa sempiternelle prudence²²⁸⁰. La cavalerie sudiste de Stuart masquait le mouvement des troupes en marche. De plus, les seuls renseignements collectés par les fédéraux provenaient des prisonniers, des déserteurs et des autochtones auxquels les rebelles ne se privaient pas de raconter des fadaïses²²⁸¹. Les cavaliers de l'Union, sous les ordres du général Pleasonton, furent décevants, ils surestimèrent le nombre de l'armée sudiste et furent incapables de localiser l'ennemi avec précision. Dans la soirée

²²⁷⁷ O.R., 19 :2, pp. 280-281.

²²⁷⁸ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 151.

²²⁷⁹ Eric Weil, « Guerre et politique selon Clausewitz », dans *Revue française de science politique*, vol. 5, n° 2, 1955, p. 295.

²²⁸⁰ O.R., 19 :1, p. 39.

²²⁸¹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for The Union, op. cit.*, p. 214.

du 12, la ville de Frederick était occupée et McClellan, en plein brouillard, pensait que Lee voulait se dérober et lui refuser la bataille en retraversant le Potomac à Williamsport²²⁸². Le lendemain, eut lieu l'une des frictions les plus retentissantes de cette guerre. Vers midi, le caporal Barton Mitchell du 27^{ème} régiment de l'Indiana empilait des armes lorsque son regard accrocha une feuille de papier enveloppant trois cigares reposant à même le sol. Un rapide examen révéla qu'il s'agissait de l'ordre de mouvement du général Lee²²⁸³. Peu après il était entre les mains de McClellan qui s'exclama : « Maintenant je sais quoi faire²²⁸⁴ ». Il télégraphia à Lincoln à minuit : « J'ai espoir d'obtenir un grand succès si les plans des Rebelles demeurent inchangés [...] Lee a commis une grosse erreur et il sera sévèrement puni pour cela... J'ai tous les plans des rebelles, et les prendrai à leur propre piège si mes hommes sont à la hauteur de la tâche... Je vous enverrai les trophées de la victoire²²⁸⁵ ». Le « si » offrait un espace de confort, une justification dans le cas où il échouerait dans sa tentative. Ce que le général ne savait pas était que le plan de Lee avait, depuis sa rédaction, subi quelques changements qui laissaient cependant intacts son objectif et les moyens pour l'atteindre. McClellan l'ignorait, il se trouvait dans une configuration plus favorable encore qu'il ne le croyait. L'armée de Lee était en effet plus dispersée que ce que prévoyait l'ordre 191 : à Boonsboro ne se trouvait que l'arrière garde de l'armée formée par la division de D. H. Hill ; Longstreet qui devait s'y arrêter était avec Lee plusieurs kilomètres au nord à Hagerstown ; Jackson ne s'était pas dirigé vers Sharpsburg, mais jugea plus prudent de faire un détour vers Williamsport où il franchit le Potomac. La découverte de l'ordre 191 était le tournant de la campagne. On sait que McClellan n'avait jamais douté de l'authenticité du document, pas plus, peut-on en conclure, qu'il pensa être la victime d'une ruse visant à l'induire en erreur²²⁸⁶. La chance avait souri aux fédéraux et chassé le brouillard de guerre. Libéré de l'incertitude qui oblige à la prudence, jouissant d'une vision claire du paysage stratégique, le général nordiste avait l'opportunité de déclencher une contre manœuvre, de sauver la garnison d'Harper's Ferry, de priver Lee de l'initiative, puis d'exploiter la faiblesse de l'ennemi et d'annihiler ses forces divisées. Il disposait pour ce faire de sept heures de luminosité pour se mettre en mode attaque et faire la démonstration de sa capacité à s'adapter et à gérer l'une des composantes morphologiques de la guerre : l'imprévisibilité.

L'ordre en main, McClellan dit dans son rapport avoir « donné aussitôt des ordres pour une avancée rapide et énergique²²⁸⁷ ». Un examen des horaires d'envoi des télégrammes à ses

²²⁸² CWPGM, p. 449.

²²⁸³ Sur les circonstances de la perte de l'ordre 191, lire Stephen W. Sears, *Controversies and Commanders*, op. cit., pp. 107-130.

²²⁸⁴ Cité par Stephen W. Sears, *Landscape Turned Red : The Battle of Antietam*, New Haven, Ticknor & Fields, 1983, p. 113.

²²⁸⁵ O.R., 19 :2, p. 281.

²²⁸⁶ *Idem*.

²²⁸⁷ O.R., 19 :1, p. 42.

subordonnés contredit cette version et souligne une nouvelle fois cette dichotomie, propre au général, entre dire et faire. C'est à 15h00, soit plus de trois heures après avoir pris connaissance du document, qu'il demanda à son commandant de cavalerie de vérifier que la marche des rebelles était conforme à l'ordre 191²²⁸⁸. La démarche était pertinente pour un général qui, croyant fermement à l'infériorité numérique de son armée, restait attaché à une logique de programmation de l'action et ne pouvait se placer dans une logique de réaction, trop aléatoire et incertaine. La réponse, telle que Pleasonton la formula, contenait tant d'incertitudes qu'un général autre que McClellan, plus avisé, plus lucide n'en eut tiré aucune conclusion probante : « Pour autant que je puisse en juger, l'ordre de marche de l'ennemi... a été suivi aussi fidèlement que les circonstances le permettent²²⁸⁹ ». C'est à 18h20 qu'il informa Franklin de sa découverte et qu'il lui demanda de se mettre en marche à l'aube du lendemain en direction de Crampton's Gap²²⁹⁰. Ce jour-là, il n'y eut que deux divisions du 9^{ème} Corps à recevoir l'ordre de rejoindre une division chargée, depuis le matin, de soutenir la cavalerie de Pleasonton engagée dans une escarmouche à Middletown. Les autres forces ne s'ébranleront que le lendemain matin pour exécuter un plan cohérent et riche de perspectives heureuses pour l'Union.

Entre l'Armée du Potomac et les rebelles se dressait South Mountain. McClellan confia à son aile droite commandée par Burnside la mission de franchir cette barrière naturelle aux cols Turner et Fox, à un peu plus de vingt kilomètres de sa position, et de pousser vers Boonsboro. Le 6^{ème} Corps du général Franklin était dans le même temps chargé de s'emparer du col Crampton, « de couper la retraite, de détruire ou de capturer l'armée de McClaws et de secourir le colonel Miles [à Harper's Ferry]²²⁹¹ ». En s'intercalant entre Longstreet et Jackson, les fédéraux couperaient l'armée de Lee en deux et s'offriraient la possibilité de vaincre chacune des parties. La modification radicale de l'approche stratégique de McClellan faisait peser un péril théoriquement mortel sur l'Armée de Virginie du Nord. Heureusement pour Lee, la manœuvre de l'Union s'effectua avec une incompréhensible lenteur. Pendant dix-huit heures, les fédéraux n'effectuèrent aucun mouvement offensif.

Les heures perdues laissèrent à Lee le temps nécessaire pour prévenir la destruction de son armée éparse. En ne saisissant pas ce qu'un de ses biographes qualifia de « l'opportunité d'une vie²²⁹² », McClellan fit-il la démonstration qu'il n'était pas un grand Capitaine ? Ezra Carman, colonel nordiste et auteur après la guerre d'un ouvrage de référence sur cette campagne, asséna un constat accablant : « McClellan ne s'est pas montré à la hauteur de la situation. Il n'a pas tiré profit de ce long après-

²²⁸⁸ O.R., 51 :1, p. 829.

²²⁸⁹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union, op. cit.*, p. 224.

²²⁹⁰ O.R., 19 :1, pp. 45-46.

²²⁹¹ *Ibid.*, p. 45.

²²⁹² Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 282.

midi, il n'a pas ordonné la marche de nuit - il a de ce fait raté la chance de sa vie²²⁹³ ». Nous pensons que McClellan avait sauvé, une première fois, par son indécision l'Armée de Virginie du Nord. Une faiblesse de caractère, une incapacité à embrasser l'audace, à agir vite et fort, une facilité à fantasmer un environnement menaçant qui embrume l'esprit et bloque la décision furent les principaux ingrédients qui contribuèrent à la passivité du commandant.

Lee a-t-il eu connaissance dans la soirée du 13 septembre que son adversaire était en possession de son plan de campagne ? Il l'aurait affirmé après la guerre²²⁹⁴. Ce qui n'est pas contestable, c'est que le Virginien disposait grâce aux renseignements fournis par Stuart et D. H. Hill d'un faisceau d'indices suffisamment large pour comprendre qu'un changement tactique était en cours chez l'ennemi : McClellan avançait en direction de South Mountain avec une rapidité plus marquée que ce à quoi il avait habitué les confédérés depuis le début de la campagne. Les différentes options qui traversèrent à cet instant l'esprit du général nous sont inconnues. Aussi nous en tiendrons-nous aux faits. Dans un message au Président, on peut lire que le changement de rythme constaté chez l'ennemi fut l'événement que Lee relia à sa décision de commander à Stuart et à D. H. Hill, dont les effectifs étaient à peine 5 000, de tenir les cols de South Mountain jusqu'à la fin des opérations sur Harper's Ferry et à Longstreet de marcher à l'aube pour appuyer Hill²²⁹⁵. Le télégramme que Lee adressa à McLaws en fin d'après-midi, le pressant de conclure les opérations à Harper's Ferry²²⁹⁶, confirmait son rejet d'interrompre l'action en cours et de mettre précipitamment les segments de son armée en sécurité. Cette décision, pleine de témérité, avait provoqué l'hostilité de Longstreet pour qui ces instants recelaient une « effroyable menace ». Le général plaidait au contraire pour une concentration défensive de l'armée à Sharpsburg, sur les bords du Potomac, d'où elle pourrait livrer bataille ou frapper le flanc de l'ennemi s'il se portait au secours de la garnison assiégée²²⁹⁷. Lee maintint ses ordres.

c - Les batailles de South Mountain (14 septembre 1862).

Le 14, les fédéraux se rendirent maîtres des cols après de durs combats sans pousser plus avant. C'était donc un échec car l'objectif n'était pas de se limiter à cela, mais de s'engouffrer dans la vallée et de s'intercaler entre les deux parties de l'armée rebelle. A Turner et Fox Gap, les fédéraux ne purent

²²⁹³ Ezra A. Carman, *The Maryland Campaign of September 1862: Ezra A. Carman's Definitive Study of the Union and Confederate Armies at Antietam*, éd. Joseph Pierro, New York, Routledge, 2007, p. 134.

²²⁹⁴ Ce n'est en effet qu'en juin 1863, en lisant la presse nordiste, que Lee apprit que son ordre avait été perdu et remis à McClellan le 13 septembre (Edward J. Stackpole, *From Cedar Mountain to Antietam*, *op. cit.*, p. 324, 335-336).

²²⁹⁵ O.R., 19 :1, p. 140.

²²⁹⁶ O.R., 19 :2, p. 608.

²²⁹⁷ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, pp. 219-220.

faire mieux que d'investir les lieux. A Crampton's Gap, ils jouissaient d'une supériorité numérique écrasante de 10 contre 1 (12 000 contre 1 200). Mais Franklin fut d'une frilosité excessive et, transgressant les ordres de son supérieur, attendit, en vain, pendant trois heures qu'une division le renforçât puis étirât les préparatifs de son attaque pendant trois autres. Quand les fédéraux emportèrent la place, le jour déclinait et l'ordre de cesser leur marche en avant fut donné. La ligne de défense confédérée, reconstituée à la hâte, était trop ténue pour résister à un assaut en masse.

La journée avait été rude pour les belligérants. Les pertes subies étaient équivalentes à celles de la première bataille de Bull Run/Manassas, environ 5 000 hommes. La petite histoire retiendra que deux futurs Présidents des Etats-Unis participèrent aux combats au sein d'un régiment de l'Ohio, Rutherford B. Hayes et William McKinley. Les fédéraux pouvaient savourer une victoire tactique qui leur coûta tout de même 1 813 soldats dont 325 décédés parmi lesquels le commandant du 9^{ème} Corps, Jesse Reno. Mais la route de la victoire était ouverte. Restait aux tuniques bleues et à leur chef de l'emprunter sans délai.

Le 15, deux télégrammes à Halleck faisaient état d'une armée rebelle « en déroute et démoralisée », dont Lee en personne aurait reconnu qu'elle avait été « affreusement battue » et avait perdu 15 000 hommes dans les combats, et de son intention de la poursuivre avec vigueur²²⁹⁸. Tout cela n'était que pure fiction. Une lettre de McClellan à son épouse le montrait dans un état de grande exaltation : « Comme je suis heureux pour mon pays qu'il soit délivré d'un péril immédiat. [...] Si je crois un dixième des informations qui ont été rapportées, alors Dieu a rarement donné à une armée victoire plus éclatante²²⁹⁹ ». Insinuer que la bataille de South Mountain pouvait rivaliser avec les batailles du 1^{er} Empire, pour ne citer que celles-là, ne pouvait qu'être mis sur le compte d'une euphorie débilitante pour la perspicacité du jugement. Après avoir lu les premiers rapports de son général, Lincoln était gagné par un optimisme vindicatif : « Que Dieu vous bénisse et tous ceux avec vous. Détruisez l'armée rebelle, si possible »²³⁰⁰. Pour détruire les forces confédérées McClellan accepta la bataille que lui offrait Lee.

Sur un plan militaire, le 15 fut une journée décevante. Burnside n'engagea la poursuite que tard dans la matinée. Quant à Franklin, il avait pris pied dans la vallée Pleasant et, convaincu que le silence en provenance de Harper's Ferry signifiait que la ville était tombée, il craignait d'être assailli par les rebelles. Comme pouvait le faire son supérieur, il créa de toute pièce un environnement tactique imaginaire. Il écrivit à McClellan à 11h00 : « L'ennemi est en grand nombre devant moi... Il est deux fois plus nombreux que moi. Bien entendu il n'est pas question de le poursuivre dans ces

²²⁹⁸ O.R., 19 :2, pp. 294-295.

²²⁹⁹ CWPGM., p. 463.

²³⁰⁰ CWAL, 5, p. 426.

conditions²³⁰¹ ». Tenant pour crédible ce témoignage, le commandant alléga de cinq divisions les forces chargées de talonner Lee et les affecta en soutien de Franklin. Nous malmènerions la vérité si nous imputions l'échec de la poursuite à ces seuls généraux et révoquions en doute l'existence d'une défaillance du commandant. On ne le trouva pas en première ligne pour conduire la poursuite mais à l'arrière, occupé à envoyer des messages de satisfaction à son épouse, son frère et Winfield Scott²³⁰². De plus, ce n'est qu'à 8h00 du matin qu'il rédigea à l'attention de Burnside son ordre d'avancer et à 9h00 qu'il attira son attention sur la nécessité de mener son action avec « la plus grande vigueur »²³⁰³. Cette apathie ne relevait pas ici d'une prudence exagérée, mais tout simplement de l'absence d'une volonté ferme acquise à la conviction qu'à la guerre la rapidité d'exécution est une vertu indispensable. Comme s'il était grisé de ses bonnes intentions, il en oubliait l'action. C'est en fin d'après-midi qu'il se rendit devant la petite ville de Sharpsburg où on l'avait informé qu'une partie de l'armée sudiste avait pris position derrière le ruisseau Antietam. Lancer une attaque à une heure tardive et dans la plus grande improvisation n'était pas dans ses intentions. Il décida de mener une opération de reconnaissance à l'aube prochaine pour s'assurer des positions de l'ennemi et l'attaquer²³⁰⁴.

McClellan perdit, sans le savoir, une opportunité le 16 d'en finir avec une partie de l'armée de Lee. Ce jour-là, le Virginien ne pouvait lui opposer que 15 000 hommes. Jackson était en route pour le front qu'il ne rejoignit que dans l'après-midi. McLaws et Anderson n'arriveront que le lendemain matin, jour de la bataille. McClellan resta dans l'ignorance de son écrasante supériorité numérique, un contre quatre, au terme d'un raisonnement, l'ironie mérite d'être soulignée, parfaitement cohérent. Quand les sudistes apprirent qu'Harper's Ferry était tombé, ils manifestèrent bruyamment leur joie. McClellan associa cette clameur à l'arrivée de Jackson (dans la soirée du 15)²³⁰⁵. Il était parvenu à cette conclusion assez logiquement. L'ordre 191, dans le texte, confiait à Jackson la mission de s'emparer de Martinsburg, un peu moins de vingt kilomètres à l'est de Sharpsburg et à McLaws et Anderson celle de prendre Harper's Ferry. Or, dans les faits et en accord avec Lee, Jackson était devenu le maître d'œuvre de l'opération et sa mission, après avoir investi Martinsburg, était de se diriger sur Harper's Ferry²³⁰⁶. N'ayant pas à participer aux modalités de la reddition, il était naturel, raisonna McClellan, que Jackson marchât sans tarder sur Sharpsburg et qu'il avalât en quelques heures les kilomètres qui le séparaient de la ville. C'est bien un déficit de renseignements capables de remettre en cause la croyance du nordiste dans l'exactitude des termes du document saisi qui fut à

²³⁰¹ O.R., 19 :1, p. 47.

²³⁰² Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 291.

²³⁰³ O.R., 51 :1, p. 837.

²³⁰⁴ O.R., 19 :2, p. 297.

²³⁰⁵ *Ibid.*, p. 311.

²³⁰⁶ O.R., 19 :1, p. 145.

l'origine de cette erreur de jugement²³⁰⁷. Le commandant fit donc peu. A 7h00, il fit état dans un télégramme à Halleck d'un épais brouillard matinal qui empêchait de reconnaître les lignes de l'ennemi, d'évaluer ses forces et de déclencher les hostilités. Il est improbable que le phénomène météorologique fût imaginaire, mais il faut croire que le commandant fut le seul à lui donner une importance et une ampleur aussi invalidante car aucun autre général, aucune unité d'artillerie ou de signaleurs n'en fit mention dans son rapport²³⁰⁸. Pour connaître les batailles napoléoniennes, le nordiste savait que les Alliés avaient engagé le combat à Austerlitz, le 2 décembre 1805, sans connaître la position exacte de l'ennemi masquée par le brouillard et que quelques heures plus tard ils subissaient une cuisante défaite. Un échange d'artillerie suivi d'une escarmouche sur l'aile gauche sudiste anima la journée. McClellan dit dans ses mémoires qu'une fois le brouillard levé, dans la matinée, il parcourut le front pour « reconnaître les nouvelles positions de l'ennemi, examiner le terrain, trouver des gués, dégager les voies d'accès et presser les trains de munitions et de ravitaillement²³⁰⁹ ». De ces observations, il n'était pas parvenu à se rendre compte du positionnement exact des lignes confédérées, à évaluer, même approximativement, la puissance de feu de l'ennemi et à conclure que la supériorité numérique était de son côté, écrasante. Il lança le Corps de Hooker dans une manœuvre de débordement de la gauche de l'ennemi qui la stoppa.

En empêchant l'ennemi de venir au secours de la garnison d'Harper's Ferry et de scinder leur armée en deux, les confédérés avaient de leurs côtés remporté une victoire stratégique inespérée que 325 hommes payèrent de leur vie (1 560 furent blessés et 800 manquaient à l'appel)²³¹⁰. Lee débattit un long moment avec Longstreet, D. H. Hill et Hood. La campagne était terminée et le retour en Virginie fut décidé. Longstreet et Hill reçurent l'ordre de se transporter à Sharpsburg²³¹¹. Dans le même temps, Lee écrivit à McLaws : « La journée nous a été défavorable et l'armée va passer par Sharpsburg et traverser la rivière, lui écrivit Lee. Vous devez abandonner votre position ce soir... pour vous unir avec cette armée...²³¹² ». Jackson reçut un message similaire sur le fond²³¹³ : l'opération sur Harper's Ferry était abandonnée au profit de la concentration des forces à Sharpsburg. Trois heures plus tard, un nouveau message à McLaws confirmait l'abandon de l'opération sur Harper's Ferry mais, plus inquiétant, lui précisait que Lee prenait position à Keedysville, sur la route de Sharpsburg, pour le protéger des tunique bleues qui avaient pris Crampton's Gap (le commandant n'avait eu cette information qu'après avoir rédigé le premier télégramme qui lui demandait de

²³⁰⁷ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., pp. 234-235.

²³⁰⁸ Donald R. Jermann, *Antietam, The Lost Order*, Gretna, Pelican Publishing Company, 2006, pp. 206-207.

²³⁰⁹ George B. McClellan, op. cit., p. 590.

²³¹⁰ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., p. 91.

²³¹¹ O.R., 19 :1, p. 140.

²³¹² O.R., 51 :2, pp. 618-619.

²³¹³ Joseph L. Harsh, *Taken at the Flood*, op. cit., p. 288.

poursuivre son action sur Harper's Ferry)²³¹⁴. Le retour en Virginie, qui semblait acté, fut différé après réception d'un message de Jackson qui prévoyait la chute d'Harper's Ferry le lendemain matin²³¹⁵. A l'aube du 15 septembre, Lee apprit que la capture de la place était imminente. A midi, le message qu'il reçut de Jackson confirmait que la ville était tombée et que cinq de ses divisions seraient en route en soirée pour le rejoindre. Ces informations ranimèrent le tempérament combatif de « Marse Robert ».

Pendant que McClellan peaufinait ses préparatifs, Lee, D. H. Hill et Longstreet prirent position le 15 avec 15 000 hommes à Sharpsburg derrière un cours d'eau, l'Antietam. Assuré de pouvoir disposer du reste de ses forces dans les prochaines vingt-quatre heures - seul A. P. Hill retenu à Harper's Ferry pour les besoins de la reddition manquera à l'appel - le commandant confédéré prit la décision de livrer bataille. Cette décision échappa à la compréhension de nombreux historiens. Il est vrai qu'un rapide examen des forces en présence n'inclinait pas à l'optimisme pour les rebelles. L'armée sudiste qui se dressait devant McClellan le matin du 17 septembre n'était que « le fantôme d'une armée²³¹⁶ ». Elle comptait, toutes armes confondues, 35 500 hommes, épuisés, sous alimentés, dotés pour un tiers d'entre eux d'antiques mousquets de calibre 69. Un état que confirma Alexander Hunter :

Oh là là ! Ils ressemblaient à des va-nu-pieds. On aurait cru que tous les champs de maïs du Maryland avaient été dépouillés de leurs épouvantails et ceux-ci mis contre la clôture. Aucun n'avait de sous-vêtement. Mon uniforme était constitué d'un pantalon en haillons, d'une veste souillée et sale, d'un vieux chapeau dont les bords étaient relevés au moyen d'épingles ; je portais une couverture crasseuse sur les épaules, un havresac en coton sale et tâché, rempli de pommes et de maïs, une cartouchière pleine et un mousquet. Mes pieds étaient nus et couverts de bleus. Certains de mes camarades étaient un peu mieux vêtus, pour d'autres c'était pire encore. J'étais dans la moyenne, mais personne n'aurait pu éviter de se faire pincer par la police s'il marchait dans les rues de n'importe quelle ville dans un tel état et d'être condamné le lendemain pour outrage public à la pudeur. Ces hommes sales, trempés de sueur, maigres, loqueteux constituaient la fine fleur de l'armée de Lee.²³¹⁷

Lee n'ignorait rien de l'état déplorable de son armée. Peut-être songea-t-il que les forces de l'esprit étaient plus irrésistibles que celles des armes et qu'avec leur concours il pouvait s'attendre à gagner contre un général qu'il savait peu enclin à l'offensive ? « Je n'ai pas besoin de vous dire [à Davis] que les éléments qui la composent [l'armée] sont les meilleurs du monde et que s'ils étaient correctement disciplinés et instruits ils seraient capables de résister avec succès à n'importe quelle force qu'on pourrait lui opposer²³¹⁸ ». La discipline était justement ce qui faisait défaut aux sudistes.

²³¹⁴ O.R., 19 :2, p. 608.

²³¹⁵ O.R., 19 :1, p. 951.

²³¹⁶ Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 2, p. 383.

²³¹⁷ Alexander Hunter, "Battle of Antietam or Sharpsburg", in SHSP, vol. 31, p. 40.

²³¹⁸ O.R., 19 :2, p. 597.

Lee reconnut le problème et confessa son impuissance à le juguler dans un télégramme à Davis le 13 septembre : « La réduction de nos rangs liée au nombre de traînards que les officiers de régiments ne parviennent pas à prévenir constitue un grand embarras. Nos rangs sont très entamés, je crains qu'ils le soient d'un tiers à la moitié...²³¹⁹ ». Les traînards et les déserteurs se comptaient par milliers. Jeffrey D. Wert annonce le chiffre de 20 000 à 30 000 soldats qui ne prirent pas part à la campagne²³²⁰. L'une des causes, qui n'était pas la moindre, du phénomène était que l'engagement des soldats issus des comtés les plus à l'ouest des deux Caroline était lié à la défense de leur pays et ne prévoyait pas l'incursion en territoire ennemi²³²¹.

d - La bataille de Sharpsburg /Antietam (17 septembre).

Lee avait retenu pour site de la confrontation la ville de Sharpsburg. Ce choix était sans doute, parmi ceux qui se présentaient à lui, le plus judicieux. La position défensive n'avait toutefois rien de remarquable. Ici, pas de hauteur dominante dont l'accès était contrarié par des obstacles naturels. Sharpsburg n'était pas Malvern Hill. De plus la configuration du terrain permettait aux fédéraux de déployer sur l'autre rive de l'Antietam leurs 233 canons. La ville était située sur la rive est de la rivière Potomac dont la sinuosité donnait l'impression de vouloir embrasser la ville avant de tourner brusquement dans un sens opposé. Les défenses naturelles se limitaient à des creux dans le sol, des affleurements rocheux, des ondulations de terrain et de petits espaces boisés. Ces ondulations offraient cependant l'avantage de cacher les troupes de la vue de l'Union.

Les confédérés étaient répartis sur le plateau qui dominait l'Antietam, un cours d'eau qui serpentait devant le village et qui se jetait quatre kilomètres plus au sud dans le Potomac. Quatre ponts et une dizaine de gués permettaient de franchir la rivière. Adossées à la rivière et privées de mobilité sur leur flanc par cette même « barrière d'eau », leurs lignes s'étiraient sur huit kilomètres. Un quasi-cul de sac. En cas d'enfoncement et de retraite précipitée, leur seule porte de sortie était le gué Boteler six kilomètres en arrière. En d'autres termes, Lee pourrait connaître le même sort que le général russe Benningsen battu par Napoléon à Friedland le 14 juin 1807. Il serait taillé en pièces.

La bataille de Sharpsburg fut une pièce en trois actes qui offrit un concentré des forces, d'un côté, et des faiblesses, de l'autre, des deux commandements adverses.

²³¹⁹ WPRL, p. 307.

²³²⁰ Jeffrey D. Wert, *A Glorious Army : Robert E. Lee's Triumph, 1862-1863*, New York, Simon & Schuster, 2011, p. 118.

²³²¹ Stephen W. Sears, *Landscape Turned Red, op. cit.*, pp. 70-71.

Acte I

Pour sa première bataille offensive, McClellan ne prit pas la peine de réunir ses généraux pour discuter du plan de bataille, des mouvements tactiques possibles²³²². Or la planification est incontournable pour définir le rôle de chaque protagoniste ainsi que pour affronter les conséquences des frictions qui peuvent rentrer dans la texture des événements et les dévier de leur cours attendu. Son intérêt, souligne le général français Vincent Desportes, « réside dans sa portée pédagogique qui trouve sa source dans le processus d'élaboration des schémas de réaction²³²³ ». Pour cette raison, il était important que les subordonnés, chefs de Corps, fussent associés à la définition de la tactique pour réajuster, en cas de besoin, l'action et maintenir une synergie. Le peu d'estime qu'il portait à ses commandants de Corps, à l'exception de Hooker et de Porter, ne suffit pas à expliquer ce manquement.

Le commandant retint la tactique de l'attaque échelonnée dans le temps sur les deux ailes de l'armée confédérée. L'aile gauche rebelle serait la première cible vers laquelle se lancerait successivement les Corps de Hooker et de Mansfield, avec Sumner en soutien. Pour empêcher que les lignes engagées ne cédassent sous la pression, Lee n'aurait d'entre choix que de faire glisser certaines unités de son aile droite vers la gauche de son dispositif. A ce moment, Burnside attaquerait la droite dégarnie de Lee, qui ne devrait plus lui opposer qu'une opposition résiduelle. Toutes les réserves disponibles porteraient alors le coup de grâce au centre²³²⁴. L'Armée de Virginie du Nord, souffrant d'une infériorité numérique patente, ne devrait pas survivre à ce plan si son exécution était menée méthodiquement, de main de maître.

Nous l'avons dit, le « jeune Napoléon » fit peu le 16, bien qu'il alignât quatre Corps d'armée et deux divisions du 5^{ème} Corps, soit 60 000 hommes²³²⁵. Ce peu était encore trop. Il eut été préférable qu'il ne fit rien. La tentative avortée de Hooker dans l'après-midi pour tourner l'aile gauche sudiste et les échanges entre tirailleurs qui l'accompagnèrent, éclairèrent Lee sur les intentions de son adversaire le lendemain et permirent à Jackson, arrivé dans l'après-midi, de parfaire le positionnement de ses divisions. Lorsque la canonnade nordiste déclara les hostilités à 05h45, les trois divisions de Hooker étaient attendues par 5 000 gris. Ils étaient 9 000 fédéraux à s'ébranler vers le sud, dans l'axe de la route Hagerstown, d'un pas énergique et baïonnette au canon. Les combats qui se déroulèrent autour de l'église, des bois et du champ de maïs préludaient au carnage qui se préparait. Après une heure d'une lutte acharnée, le champ n'était plus qu'un tapis de cadavres. « Je ne fus comme jamais

²³²² Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 298.

²³²³ Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2^{ème} éd., 2011, p. 87.

²³²⁴ O.R., 19 :1, p. 30.

²³²⁵ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln, op. cit.*, p. 156.

auparavant constamment angoissé par la peur que mon cheval n'aggrave les blessures des soldats étendus sans secours sur le sol » se souviendra le général sudiste Hood, auteur d'une contre-attaque flamboyante, mais gourmande en vies humaines²³²⁶. Ses hommes acculés, Jackson se tourna successivement vers D. H. Hill pour obtenir les renforts indispensables. Trois brigades lui furent envoyées²³²⁷. Lee était totalement impliqué dans la bataille. Sur sa monture, il dirigeait en chef d'armée. Il prit le risque de dégarnir son aile droite en ordonnant à une division de se porter au secours de Stonewall dont les lignes étaient en pagaille et ne survivraient pas à une nouvelle attaque massive²³²⁸ ; il y adjoint une deuxième division qui se tenait en réserve depuis son arrivée à Sharpsburg à l'aube²³²⁹. La menace fédérale s'était matérialisée sous la forme de 5 200 bleus de la division de Sedgwick (Corps de Sumner). Les renforts sudistes se lancèrent vers 10h30 dans une contre-attaque qui repoussa les assaillants qui perdirent 2 200 hommes en quinze minutes. Épuisés par la dureté de la lutte, les deux camps verrouillèrent leurs positions respectives que les combats mineurs de l'après-midi n'affectèrent pas. L'anecdote suivante est digne de trouver sa place dans notre récit, car elle rappelle combien l'aléa, heureux ou malheureux, est consubstantiel à la guerre. Jackson et McLaws pouvaient se féliciter d'avoir résisté. Les deux hommes étaient en pleine conversation lorsqu'un boulet s'écrasa au pied de leurs montures. La déflagration promettait la mort. Mais la mort était distraite, à moins qu'elle n'eût trop à faire ailleurs. Le boulet n'explosa pas²³³⁰. Lee donna pour instruction à Jackson de tenter un manœuvre d'enveloppement de la droite fédérale. La puissance de l'artillerie nordiste, témoigna le général, rendait inopérante une telle entreprise et le dissuada²³³¹. Il aurait pu aussi mentionner, comme raison principale, les terribles pertes essuyées au cours des combats matinaux - 40 % des forces engagées.

Le statu quo qui se dessinait était la conséquence d'une décision incompréhensible de McClellan. Deux divisions du 6^{ème} Corps - 9 000 hommes - venaient de rejoindre cette partie du front et leur commandant, le général Franklin, jugeant, à juste titre, la situation propice à une attaque, était bien décidé à forcer la décision. Le général Sumner, dont les hommes venaient d'être durement repoussés, refusa au motif que si l'attaque échouait c'est toute la droite de l'armée qui serait mise en déroute. Sumner s'était déjà distingué plus tôt dans la matinée par deux décisions dont les conséquences tactiques eurent un impact direct sur le déroulement des combats et sauvèrent la gauche sudiste d'un effondrement. La première fut de précipiter l'action. Au lieu de réunir la totalité de son Corps pour une attaque coordonnée et massive, il lança la seule division de Sedgwick à l'assaut des confédérés

²³²⁶ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, p. 44.

²³²⁷ Jeffrey D. Wert, *A Glorious Army, op. cit.*, p. 136.

²³²⁸ O.R., 19 :1, p. 914.

²³²⁹ *Ibid.*, p. 858.

²³³⁰ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 617.

²³³¹ O.R., 19 :1, pp. 956-957.

avec les conséquences que l'on sait. Le deuxième fut d'avoir laissé les généraux de ses deux divisions restantes (French et Richardson) sans information précise sur la direction à prendre pour soutenir Sedgwick.

Franklin demanda à un membre de l'état-major de McClellan de faire part au commandant de la situation telle qu'elle lui apparaissait, et de son souhait de prendre l'offensive²³³². McClellan voulut rencontrer les deux généraux. Sur la route, il manifesta un esprit batailleur. Il s'était dit prêt à prendre la tête de l'attaque et déclara à un officier : « Si nous ne pouvons pas battre l'ennemi maintenant nous pourrions aussi bien mourir sur le champ de bataille. Si nous l'emportons, nous terminons la guerre²³³³ ». L'esprit et les intentions s'envolèrent. Les craintes exposées par Sumner firent un grand effet sur McClellan. Elles le contaminèrent si bien que celui-ci finit par considérer qu'il était imprudent de lancer une attaque²³³⁴.

Le rideau de l'acte I tombe sur une terre gorgée de sang où l'air résonnait des râles gutturaux des mourants. L'aile gauche de Lee avait plié à plusieurs reprises devant la violence des assauts de l'Union. L'utilisation des réserves et de renforts en provenance d'autres secteurs du front épargnés par les combats avait à chaque fois permis son redressement et de contrer les tentatives d'enveloppement adverses.

Acte II

Lors de la bataille rien ne se passe jamais comme attendu et la friction, prompt à s'inviter dans les joutes guerrières, dévie de sa trajectoire le plan conçu. Ce fut le cas à Antietam. Le front s'était déplacé au centre du dispositif défensif de Lee. La raison en incombait au nordiste French. Lorsqu'il reçut de Sumner l'ordre de « presser l'ennemi » il avait perdu le contact avec Sedgwick. L'ennemi se trouvait à ce moment être des tirailleurs (sans doute d'une brigade de D. H. Hill) positionnés sur la gauche de la division qu'ils avaient pris sous leur feu. De plus, dans la confusion, French prit une division du 12^{ème} Corps pour celle de Sedgwick. Le général, sans imaginer qu'il contrariait les ordres, pivota son axe d'attaque de 90° et marcha en direction du sud. Etranger aux subtilités tactiques, il n'en était pas moins un homme combatif qui ne refusait pas l'étreinte guerrière. Ses 5 700 hommes étaient majoritairement sans expérience de la guerre, mais poussés par l'enthousiasme communicatif de leur général ils avancèrent crânement. Seulement deux brigades (2 500 hommes) de la division de D. H. Hill - les trois autres avaient participé aux combats sur l'aile gauche - étaient en opposition. La faiblesse numérique des confédérés fut heureusement compensée par une position défensive

²³³² B. Franklin, "Notes on Crampton's Gap and Antietam" in *B § L*, vol. 2, p. 597.

²³³³ Cité par Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 315.

²³³⁴ O.R., 19 :1, p. 377.

favorable. Ils étaient déployés sur 300 mètres le long d'un chemin que l'érosion et les chariots avaient décaissé par rapport au niveau du terrain naturel. De cette position, soutenus par une batterie d'artillerie, les défenseurs pouvaient contrer toute approche en provenance de la petite crête qui dominait ce chemin creux.

La collision entre les belligérants fut d'une telle violence que la tranchée resta dans l'histoire du conflit comme l'un des symboles de toutes les horreurs qu'elle renfermait. Elle fut baptisée « le chemin sanglant ». Pendant deux heures trente, les fédéraux, rejoints par une seconde division (Israel Richardson), déferlèrent sur cette mince ligne défensive renforcée par 3 400 fantassins envoyés par Longstreet, mais leurs attaques s'écrasèrent sur un véritable mur de balles Minié. Il fallut un ordre donné et mal compris pour précipiter l'issue des combats. Exposé à une attaque de flanc et meurtri par un tir en enfilade, un régiment rebelle fut autorisé à rompre sa position, entraînant dans son mouvement le reste de la brigade, ce que l'ordre de retrait ne prévoyait pas. La droite du centre confédéré se retrouva ainsi dégarnie. Les assaillants saisirent l'occasion et s'enfoncèrent dans le vide laissé par les défenseurs qui ne tardèrent pas à se retrouver en pleine débandade. La tranchée était enfin conquise.²³³⁵

L'effondrement des défenses confédérées faisait peser un terrible danger sur le reste de l'armée. D. H. Hill et Longstreet furent à l'œuvre pour rassembler en urgence toutes les unités disponibles et former une ligne de résistance. « Old Pete » affichait calme et ténacité. Pour barrer le chemin aux attaquants, il ne pouvait compter dans l'urgence que sur quatre canons et une poignée de soldats. Il dirigea lui-même le feu, « s'affairant tel un homme dieu²³³⁶ » écrira un témoin. Précise, la mitraille fut dissuasive. Parallèlement, D. H. Hill réunit 200 hommes et se lança dans une contre-attaque désespérée qui eut le mérite d'essouffler l'élan ennemi et de donner du temps à la ligne défensive de s'épaissir de plusieurs unités et d'une vingtaine de pièces d'artillerie. Une barrière de feu était prête à mordre les bleus qui souhaiteraient poursuivre leur course en avant. Finalement, 550 mètres de terrain avaient été gagnés par l'Union au-delà de la tranchée sanglante, au prix de lourdes pertes - 3 000 hommes étaient tombés. Un kilomètre et demi à l'est, McClellan observait avec satisfaction la scène depuis le quartier général de Porter qui disposait de troupes fraîches par milliers : 3 500 cavaliers et 10 300 fantassins. Un ordre de la part de McClellan et le centre de Lee était réduit à néant. L'ordre n'était pas venu pour la droite, il ne viendrait pas pour le centre. « Little Mac » était tétanisé par l'enjeu. La peur le corsetait littéralement. « S'attendant à voir des hordes de rebelles contre-

²³³⁵ O.R., 19 :1, pp. 1023-1024.

²³³⁶ Cité par Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet : The Confederacy's Most Controversial Soldier, op. cit.*, p. 198.

attaquer, il joue pour ne pas perdre²³³⁷ » souligne l'historien G. Walsh. Le général Hancock qui avait remplacé Richardson mortellement blessé reçut pour ordre de la part du commandant de se mettre sur la défensive. C'est sur cet impensable fiasco tactique que s'acheva la fin de l'acte II. Il était 13h00. L'hécatombe allait se prolonger plus au sud autour d'un pont de pierre encore connu ce jour-là sous le nom de Rohrbach bridge - il sera rebaptisé pont Burnside.

Acte III

Le plan général de l'Union reposait sur une dynamique séquentielle d'attaques, sur leur enchaînement parfaitement coordonné. Le sud du périmètre de guerre devait s'ouvrir aux combats tôt dans la matinée pendant que les nordistes attaquaient l'ennemi sur sa gauche. Burnside, de tempérament modeste et habituellement jovial, était d'humeur maussade. Le Corps de Hooker avait été détaché de son commandement, ce qu'il vécut comme un affront. Il refusa le commandement direct du 9^{ème} Corps que lui proposait le général Cox mal à l'aise de cette situation²³³⁸. Il lui semblait que sa relation privilégiée avec son vieil ami McClellan s'était dégradée. Il est vrai que le commandant éprouvait à son endroit une déception qu'il s'efforça de lui signifier sans brutalité, avec même une certaine retenue. Au discours direct, propice à l'expression des sentiments et renforcé par l'utilisation du pronom personnel « je », il recourut à des modalités plus indirectes où il se mit en scène à la troisième personne et laissa à son aide-de-camp le soin de signer ce message de mécontentement :

Bien que votre Corps reçût l'ordre d'être dans la position voulue ce jour à midi, le Commandant a appris qu'au coucher du soleil ou aux environs, une seule division et quatre batteries d'artillerie avaient atteint la zone destinée à vos troupes. Le général a été également informé d'un retard d'environ quatre heures avant que votre armée se mette en mouvement hier. Je suis chargé de vous demander des explications pour ce non-respect des ordres donnés et d'ajouter que compte tenu des opérations militaires en cours, le commandant ne peut prendre à la légère de tels manquements à la teneur de ses instructions.²³³⁹

Après la guerre, une théorie vit le jour sous la plume du général nordiste Jacob D. Cox, commandant du 9^{ème} Corps, selon laquelle McClellan aurait conspiré contre le général Burnside et cherché à lui nuire. Le commandant aurait été inspiré par « la jalousie » - Burnside s'était vu offert par deux fois le poste de commandant de l'Armée du Potomac par Lincoln - et influencé par « le courroux » de Porter, lequel, quand il arriva à Fox Gap pour soutenir le 9^{ème} Corps qui s'en était emparé la veille, constata avec sidération que les hommes étaient toujours affairés dans leur

²³³⁷ George Walsh, *"Damage Them All You Can", Robert E. Lee's Army of Northern Virginia*, New York, Tom Doherty Associates, LLC, 2002, p. 204.

²³³⁸ Jacob D. Cox, "The Battle of Antietam", in *B § L*, vol. 2, pp. 631-632.

²³³⁹ O.R., 19 :2, p. 308.

campement²³⁴⁰. Burnside avait pourtant reçu l'ordre de poursuivre les rebelles au matin. La faiblesse de cette thèse est de laisser croire qu'en pleine campagne militaire, dans un contexte périlleux d'invasion du territoire de l'Union, le commandant ait pu laisser des considérations personnelles le gouverner et prendre le dessus sur des arrangements dictés par l'opérationnel. Contrairement à ce que laissa entendre Burnside, le Corps de Hooker ne lui avait pas été retiré par malignité, pour satisfaire les ambitions de Hooker et son aspiration à exercer un commandement indépendant²³⁴¹. La séparation du 1^{er} et du 9^{ème} Corps datait du 14 septembre et était avant tout la conséquence directe du choix tactique du commandant de l'aile droite de l'armée : un double enveloppement de la résistance rebelle. Dans ce but, l'un fut envoyé au col Turner et le second au col Fox. La réorganisation de l'armée décidée le 15 par McClellan après la prise des cols pour lui donner plus de souplesse et de réactivité ne faisait qu'acter cette réalité. Les deux Corps arrivèrent devant Sharpsburg par des routes et à des moments différents. Pour ces raisons, ils furent positionnés différemment sur la ligne de front²³⁴². Cette théorie oubliait aussi de rappeler que Burnside jouait sans conteste un rôle majeur dans le dispositif d'attaque, ce que le général aurait dû interpréter comme un témoignage de grande confiance. Une percée dans la droite de l'ennemi assurerait la victoire et la destruction probable de l'armée sudiste desquelles il récolterait une gloire méritée. De la même façon qu'il serait déraisonnable d'accorder du crédit à la thèse du complot, il le serait tout autant de croire que Burnside ait pu laisser des ressentiments, légitimes ou non, corrompre la détermination de son engagement²³⁴³.

L'arrivée du Corps de Franklin dans la zone de guerre reconstitua les réserves de l'armée. Rassuré également par le fait que l'attaque de Hooker progressait favorablement, McClellan pouvait déclencher son offensive sur sa gauche²³⁴⁴. A 10h00, Burnside reçut l'ordre de faire franchir l'Antietam à ses 12 000 hommes et d'engager les rebelles. Le seul point de passage immédiat constituait un obstacle tactique sérieux : un pont de pierre de 40 mètres de long et seulement quatre de large. Des trois ponts qui enjambaient la rivière, c'était le plus proche de Sharpsburg et, pour cette raison, le seul à être gardé par les sudistes. De prime abord, la tâche s'annonçait ardue. La route qui conduisait à l'objectif était à découvert. De plus, l'étroitesse du pont constituait un handicap pour une masse aussi importante. Il n'autorisait qu'un passage au compte-goutte. Les bleus devaient étirer leur colonne sur plusieurs centaines de mètres le long des berges et subir le feu adverse. Le principal atout dont disposait Burnside résidait dans l'insignifiance numérique des défenseurs. Pour venir en aide à Jackson et lui apporter un surcroît de forces, Lee avait déplacé de cette partie du front une

²³⁴⁰ Ethan S. Rafuse, "“Poor Burn” : The Antietam Conspiracy That Wasn't", in *Civil War History*, vol. 54, juin 2008, pp. 147-148.

²³⁴¹ Jacob D. Cox, "The Battle of Antietam", in *B & L*, vol. 2, p. 631.

²³⁴² Ethan S. Rafuse, *op. cit.*, p. 156, 166 et 174.

²³⁴³ *Ibid.*, p.174.

²³⁴⁴ Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.*, p. 309.

division entière. La zone n'était désormais plus tenue que par cinq brigades d'environ 2 000 hommes. Quatre cents Géorgiens, soutenus par douze canons, interdisaient le passage du pont. Ils étaient commandés par le général Toombs, un politicien démissionnaire endurci, relevé puis rétabli dans ses fonctions militaires après Malvern Hill et qui s'était juré de ne quitter l'armée qu'après avoir livré une grande bataille. Ce jour était arrivé. La Confédération devait à ces Géorgiens d'être toujours en vie au soir du 17 septembre. Pendant trois heures, ils continrent les assaillants, abrités derrière les arbres et des blocs pierreux qui peuplaient le versant de la colline en surplomb des berges et un mur de pierre qui s'étendait parallèlement au cours d'eau. A 13h00 les fédéraux prirent finalement pied sur la rive opposée. L'entreprise leur avait coûté 500 hommes. Accablés par la fatigue, leurs munitions épuisées et venant d'apprendre que l'ennemi traversait également la rivière par un gué en aval, les Géorgiens avaient décidé de se retirer en bon ordre, abandonnant 200 des leurs, blessés ou tués.

Certains historiens ont attribué l'échec du plan arrêté par McClellan au général Burnside, coupable à leurs yeux de n'avoir pas exploité les gués pour franchir le cours d'eau et de s'être obstiné à vouloir passer par le pont, perdant ainsi de nombreuses heures²³⁴⁵. Ils ont été influencés par Henry Kid Douglas qui, dans ses mémoires publiés en 1940, écrivit : « Une chose est sûre, ils [les nordistes] auraient pu traverser ce jour-là sans mouiller leur ceinture²³⁴⁶ ». Le problème était que ces gués n'existaient pas et celui reconnu la veille par les membres du génie de McClellan se révéla impassable pour les fantassins²³⁴⁷. Ce ne fut que vers 13h00 qu'une division trouva le gué Snavely au sud du pont et franchit l'obstacle.

L'intelligence tactique commande de presser l'ennemi qui bat en retraite, de profiter de sa vulnérabilité au moins momentanée. A cet instant, tout semblait perdu pour les confédérés. Une attaque puissamment orchestrée consacrerait la fin de l'armée de Lee. Le sud de son dispositif enfoncé, sa route de retraite coupée, ses perspectives de survie étaient ténues. C'était sans compter sur les fédéraux, des « alliés » malgré eux dans ces circonstances périlleuses. Burnside avait fait savoir au commandant que le pont était entre ses mains et qu'il pouvait le tenir. Le message n'était pas celui que McClellan voulait lire. La déception que lui occasionnait son ami Burnside était montée d'un degré supplémentaire et il lui fit ordonner de faire plus s'il ne voulait pas être remplacé²³⁴⁸. Ce dernier n'avait aucune raison de projeter ses hommes sur le champ. McClellan n'ayant eu cesse de soutenir que les confédérés étaient plus de 100 000, il était difficilement imaginable de ne pas agir

²³⁴⁵ Bruce Catton, Martin Schenck, James McPherson.

²³⁴⁶ Henry Kyd Douglas, *I Rode with Stonewall*, op. cit., p. 172.

²³⁴⁷ William Marvel, "Sculpting a Scapegoat : Ambrose Burnside at Antietam", in *America's Civil War*, vol. 20, n° 4, septembre 2007.

²³⁴⁸ *A Virginia Yankee in the Civil War : The Diaries of David Hunter Strother*, op. cit., p. 110.

avec prudence. Et la première d'entre elle était, avant de prolonger l'action, de réorganiser le 9^{ème} Corps et de le réapprovisionner en munitions. Deux heures furent nécessaires.

L'offensive reprit vers 15h00. Deux divisions flanquées de deux brigades se déployèrent sur une largeur de plus d'un kilomètre et foncèrent sur Sharpsburg. Les 8 500 attaquants emportèrent tout sur leur passage. Lee était le témoin impuissant du désastre en gestation. Jackson avait eu son sauveur à Port Republic, Lee eut le sien à Sharpsburg : A. P. Hill et sa division légère forte de 3 000 hommes. Appelés à l'aube par le général, ils s'étaient lancés depuis Harper's Ferry dans une marche forcée de vingt-sept kilomètres. Huit heures leur suffirent pour les parcourir par une route difficile. Lee accueillit A. P. Hill avec effusion. McClellan qui n'avait pas disposé de cavalerie, retenue pour porter l'estocade, sur son flanc gauche, ignorait le bouleversement tactique en cours. A 16h00, la division sudiste était en ordre de bataille. Avec la précision d'un scalpel, les confédérés pénétrèrent au pas de charge dans le tissu de la bataille et cisailèrent la gauche de l'Union. Dans les rangs nordistes, ce fut la consternation. Un régiment vit fondre sur lui des uniformes bleus et suspendit son tir. L'erreur fut fatale, mais compréhensible. Pour remplacer leurs guenilles, les sudistes avaient revêtu les tuniques bleues saisies à Harper's Ferry. En quelques secondes, une volée de balles dispersa des fédéraux médusés. C'est l'ensemble du 9^{ème} Corps de l'Union qui rompit devant la vigueur de la charge ennemie et recula. Burnside établit et consolida une ligne défensive sur les crêtes qui dominaient les rives ouest de l'Antietam. Proche de l'état de panique, le commandant était dans un état de grande anxiété : « Si le pont est perdu, fit il savoir à son général, tout est perdu²³⁴⁹ ». Les confédérés n'avaient pas les ressources pour prolonger leur attaque et le pont ne fut pas inquiété. La victoire pouvait encore sourire à McClellan. « Nous avons été si durement décimés que 10 000 hommes frais auraient pu surgir et s'emparer de l'armée de Lee²³⁵⁰ » dira Longstreet. Il suffisait donc d'un peu d'audace au « jeune Napoléon », surtout que le général Sykes (Corps de Porter) était porteur d'un message d'un de ses officiers qui demandait l'autorisation d'attaquer en raison de la faiblesse, qu'il avait pu observer, de la ligne défensive adverse devant Sharpsburg. Elle lui manqua. La remarque de Porter joua sans doute : « Souvenez-vous, général ! Je commande l'ultime réserve de la dernière Armée de la République ». Porter nia avoir jamais tenu ces propos²³⁵¹. Vrai ou pas, les faits démontrèrent que le commandant refusa d'envoyer à la rescousse ses dernières réserves - une partie du Corps de Porter. La nuit tomba et clôtura le dernier acte de la journée.

²³⁴⁹ Cité par Ben: Perley Poore, *Perley's Reminiscences of Sixty Years in the National Metropolis*, op. cit., vol. 2, p. 174.

²³⁵⁰ James Longstreet, "The Invasion of Maryland", in *B § L*, vol. 2, p. 670.

²³⁵¹ Jacob D. Fox, "The Battle of Antietam", in *B § L*, vol. 2, p. 656 (notes).

Dans la soirée, Lee réunit ses principaux généraux. Tous savaient que la situation était délicate, que l'armée, en dépit du retour de milliers de traînards dans les rangs, était un patchwork de régiments et de brigades diminués ayant peu de chance de survivre à une nouvelle offensive. Ils s'attendaient à recevoir un ordre de retraite. Lee prit le contrepied de leur raisonnement et décida de faire face le lendemain et d'attendre « sans appréhension une nouvelle attaque²³⁵² ». Il les invita à donner des rations de nourritures aux troupes et à renforcer leurs lignes par des mouvements tactiques et le retour de 6 000 traînards²³⁵³. Lee espérait une reprise de l'attaque²³⁵⁴. Les rebelles étaient près de 100 000 estimait de son côté McClellan - c'est le chiffre qu'il donna le 2 mars 1863 devant la commission sur la conduite de la guerre²³⁵⁵. Trois commandants de Corps, Sumner, Porter et Burnside, convaincus comme leur chef d'être en infériorité numérique, le sensibilisèrent sur les conséquences d'un échec. Rattrapé par ses démons, Little Mac ne ferait rien. Il n'était pas question de risquer une défaite. La conduite du commandant s'éclaire par le fait qu'il estimait ne pas combattre dans des « conditions normales », sans lesquelles il serait hasardeux de livrer bataille. Le contexte militaire qu'il résumait à la perte de la Virginie, la menace sur Washington et l'invasion du Maryland, était trop défavorable pour s'autoriser une activité tactique à l'issue, jugea-t-il, incertaine²³⁵⁶. McClellan partageait avec les histrions l'art de la dramaturgie. Amplifier les désastres à venir si son armée était vaincue lui donnait une excuse pour refuser de prendre l'initiative et faire un mariage de raison avec la prudence. C'est oublier que la guerre est par essence le domaine de l'incertitude et que la force du général est de s'appuyer sur ses forces de caractère, comme une volonté ferme, pour les braver et les surmonter. Imagine-t-on Napoléon, un exemple dont le commandant se réclamait, s'interdire de combattre au motif qu'il existât des circonstances scabreuses qui, en cas de défaite militaire, ruinerait le pays ? Dans ce cas, la campagne de 1814, menée sur le sol de France, n'eut jamais existé. Rien de commun, finalement, ne réunissait McClellan et Napoléon dans la manière de faire la guerre. L'Empereur occupa le trône du génie guerrier que Little Mac ne put jamais même approcher.

Le 18, les deux camps se firent face comme deux duellistes qui s'octroyaient une respiration avant de poursuivre leur joute meurtrière. La bataille, contrairement aux prédictions de McClellan, ne reprit pas. En fin d'après-midi le nordiste, diminué par une névralgie qu'il attribua au « manque de repos et à l'anxiété²³⁵⁷ », ordonna à Franklin, le seul général avec Baldy Smith à vouloir reprendre l'offensive, de prendre des dispositions pour une attaque le lendemain matin²³⁵⁸. Cette dernière n'eut pas lieu.

²³⁵² WTPRL, p. 322.

²³⁵³ Jeffrey D. Wert, *A Glorious Army*, op. cit., p. 142.

²³⁵⁴ Rev. J. William Jones, D.D., *Life and Letters of Robert Edward Lee, Soldier and Man*, New York, The Neale Publishing Company, 1906, p. 195.

²³⁵⁵ RJCCW, part. 1, 1863, p. 441.

²³⁵⁶ O.R., 19 :1, p. 65.

²³⁵⁷ CWPGM, p. 473.

²³⁵⁸ O.R., 51 :1, p. 848.

Après le coucher du soleil l'Armée de Virginie du Nord franchit le Potomac au gué Boteler et rentra au pays. Lee avait jugé plus prudent de se retirer pour, écrivit-il dans son rapport, deux raisons : son armée ne pouvait se renforcer tandis que celle de l'ennemi recevrait du sang neuf²³⁵⁹. Une attaque des fédéraux fut lancée sur l'arrière garde sudiste et tourna au désastre. La pièce qui s'était jouée à Sharpsburg et sur les rives de l'Antietam fut une tragédie humaine. Une offrande à l'holocauste. Quatorze heures de combats féroces et sauvages avaient fait du 17 septembre 1862 la journée la plus sanglante de la guerre. Les mots sont dérisoires pour dépeindre le champ de bataille. Le tableau des pertes y suffit : 2 108 tués, 9 549 blessés, 753 disparus pour l'Armée du Potomac ; 2 700 tués, 9 024 blessés, 2 000 disparus pour l'Armée de Virginie du Nord. Vingt-six mille cent trente-quatre victimes au total, plus que ce que la Guerre du Mexique avait coûté en vies humaines aux Etats-Unis.²³⁶⁰

e - Analyse.

McClellan avait remporté une victoire stratégique. Il avait stoppé l'incursion sudiste. Il écrivit à sa femme le 18 septembre : « Ceux dont je respecte le jugement me disent que j'ai mené cette bataille magnifiquement et que c'est un chef-d'œuvre d'art militaire²³⁶¹ », puis le 20 : « J'estime avoir fait tout ce que l'on pouvait attendre de moi en sauvant par deux fois le pays²³⁶² ». Ce n'est pas offenser la vérité que de prétendre que rien ne ressemblait ici à un « chef d'œuvre d'art militaire ». Car sur le plan tactique, c'était un échec retentissant en ce sens que l'armée de Lee aurait dû être désintégrée. L'aléa providentiel que constituait la découverte de l'ordre 191 donnait à McClellan une première possibilité de terminer la guerre s'il avait agi rapidement et avec un esprit conquérant. Il aurait pu déboucher sur plusieurs batailles dans lesquelles l'armée rebelle divisée aurait eu à se défendre contre une armée très supérieure en nombre. Au lieu de cela il eut pour conclusion l'une des batailles les plus sanglantes du conflit. Carman affirma, avec une sévérité excessive si l'on admet que d'autres généraux ne se montrèrent pas plus brillants, que « plus d'erreurs furent commise par le commandant de l'Union [à Antietam] que dans n'importe quelle autre bataille de la guerre²³⁶³ ». Les erreurs de McClellan étaient réelles et les recenser, c'est ouvrir un catalogue à la Prévert.

Après Waterloo, le général Marbot avait écrit : « Je n'en reviens pas de notre défaite !... On nous a fait manœuvrer comme des citrouilles !²³⁶⁴ ». Un constat similaire pouvait être dressé pour les troupes de l'Union, à la nuance près que contrairement à l'armée napoléonienne, elles ne connurent

²³⁵⁹ WTPRL, pp. 322-323.

²³⁶⁰ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, *op. cit.*, pp. 92-93.

²³⁶¹ CWPGM., p. 469.

²³⁶² *Ibid.*, p. 476.

²³⁶³ Ezra A. Carman, *op. cit.*, p. 363.

²³⁶⁴ Marcelin Marbot, *Mémoires du général Baron de Marbot*, Collection « Le temps retrouvé », éditions Mercure de France, 1983, p. 431.

pas la défaite. Ils étaient 75 000 nordistes déterminés à s'élancer sur 35 500 confédérés qui n'avaient pour seule force à opposer que leur indéfectible courage. Rarement dans l'histoire de la guerre une telle supériorité numérique aura été si mal exploitée. Pour parvenir à ce médiocre résultat, McClellan avait violé toutes les maximes de la science militaire²³⁶⁵.

Sur le plan tactique, les attaques en échelon contre la gauche rebelle n'avaient pas produit les résultats voulus. Pour être couronnées de succès, elles devaient être coordonnées et synchronisées. Or, McClellan fut comme à son habitude d'une grande discrétion sur le champ de bataille. Son manque d'implication fut préjudiciable pour distribuer ses consignes aux chefs de Corps, surtout que deux d'entre eux furent rapidement hors de combats - Hooker et Mansfield. Les assauts furent en conséquence désordonnés, permettant à Lee de faire glisser des unités entières pour les envoyer sur les zones du front les plus menacées - treize brigades sur les vingt-quatre que comptait le sudiste combattaient dans la partie septentrionale du front en milieu de matinée²³⁶⁶. Dans le même temps, le nordiste n'engagea qu'environ 50 000 hommes²³⁶⁷. Compte tenu de la fragile disposition des forces confédérées et du surnombre écrasant des fédéraux, le principe d'une offensive simultanée - une ligne indivise et régulière sur toute la largeur du front - accompagnée d'un mouvement tournant par le sud eut été préférable à la formule retenue. C'est, en pareil circonstance, ce que préconisait Jomini²³⁶⁸. La conséquence aurait été une prise en tenaille de l'armée sudiste, privée de la possibilité de glisser des troupes d'un point à l'autre, et son annihilation pure et simple en quelques heures. L'arrivée de A. P. Hill aurait été trop tardive pour remettre en cause ce scénario. Ce qui fit défaut c'était l'habileté du commandant à harmoniser l'action.

Et que dire des 25 000 hommes du 5^{ème} et 6^{ème} Corps laissés en réserve et qui ne participèrent pas au combat. La moitié d'entre eux aurait été précipitée dans le tumulte au bon endroit et au bon moment que le dispositif défensif ennemi aurait volé en éclat. Le « jeune Napoléon », qui n'avait du génie militaire français que le surnom usurpé, pouvait encore triompher le 18 septembre. Il avait reçu dans la matinée deux nouvelles divisions qui, ajoutées aux 5^{ème} et 6^{ème} Corps, portaient à 32 000 le nombre de troupes fraîches à sa disposition²³⁶⁹. Il lui suffisait de poursuivre et de densifier le combat pour terminer la guerre. Il choisit l'inertie, de ne pas risquer une nouvelle confrontation et s'épargner l'humiliation d'une défaite dont la perspective même ne pouvait percer que dans son esprit. Et pour

²³⁶⁵ Bevin Alexander, *How the South Could Have Won the Civil War : The Fatal Errors That Led to Confederate Defeat*, Random House, Inc, 2007, p. 163.

²³⁶⁶ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., p. 236.

²³⁶⁷ Stephen W. Sears, *George B. McClellan*, op. cit., p. 319.

²³⁶⁸ Général baron de Jomini, *Traité des grandes opérations militaires contenant l'histoire critique des campagnes de Frédéric II, comparées à celles de l'Empereur Napoléon, avec un recueil des principes généraux de l'art de la guerre*, tome second, 2^{ème} édition, Paris, 1811, p. 220.

²³⁶⁹ Stephen W. Sears, *George B. McClellan*, op. cit., p. 319.

cause, toujours la même, il pensait combattre en infériorité numérique. Cette certitude, fruit d'une défaillance du système de renseignement et de sa facilité à s'y plier, lui ôta toute persévérance. C'est elle qui le rendit si timoré et expliqua que les invitations ou les exhortations à attaquer en provenance de subalternes furent étouffées par celles prônant de ne rien risquer. Un grand général combine deux qualités : l'intelligence qui donne la connaissance théorique et l'instinct, faculté plus rare, qui donne « la perception profonde » et « l'impulsion créatrice »²³⁷⁰. Sans cet instinct qui lui eut permis de sentir que l'ennemi était proche de la rupture et qu'un peu d'audace l'eut crucifié, McClellan resta prisonnier de la fausseté de son jugement. On est en droit de s'étonner de l'incapacité du commandement de l'Union à n'avoir pas pu mieux évaluer les forces rebelles notamment pendant les combats. Après avoir subi le choc des assauts nordistes contre ses lignes, Jackson envisagea en début d'après-midi la possibilité de porter une contre-attaque. Il cibla une batterie. Le Virginien montra un arbre à un volontaire qui l'escalada. De son point d'observation, ce dernier compta le nombre de drapeaux nordistes déployés. Trente-neuf. Un nombre trop important pour espérer un succès. Ce que Jackson fut en mesure de faire, en usant d'une méthode plutôt rudimentaire, McClellan en fut incapable.

McClellan avait retrouvé son armée et celle de Pope devant les portes de Washington deux semaines plus tôt et l'annonce faite à la troupe qu'il en exerçait le commandement avait déclenché chez elle une tempête d'acclamations. Après Sharpsburg, l'enthousiasme se fit plus discret. Carman apporta un éclairage précieux sur la dégradation de l'image du général chez les soldats : « Le matin du 17 elle (l'armée) avait une grande confiance dans McClellan, mais cette confiance commença à décliner avant la fin de la journée. L'inaction du 18 accrut le sentiment qu'il n'était pas l'homme de la situation... le mécontentement était marqué... la confiance en lui était sérieusement ébranlée²³⁷¹ ». McClellan avait eu plusieurs rendez-vous avec l'Histoire au cours de cette campagne. Il les avait tous manqués par pusillanimité et une conduite médiocre de l'action aggravée par la défaillance de certains de ses subalternes. Bien sûr McClellan n'était pas de cet avis. Il qualifia à Halleck sa victoire de « totale²³⁷² ». L'armée des sécessionnistes avait été renvoyée en Virginie, le Maryland avait été libéré et plus aucune crainte n'était à redouter au sujet de la sécurité de la Pennsylvanie²³⁷³. Les lettres à sa femme étaient des hymnes épistolaires à sa gloire personnelle dont le sommet fut atteint le 20 septembre : « J'ai montré que je savais livrer des batailles et les gagner ! [...] Tu devrais voir mes soldats maintenant. Tu n'as jamais rien vu qui ressemble à leur enthousiasme - cela surpasse tout ce que tu as jamais imaginé et je ne crois pas que Napoléon eut jamais plus d'amour et de confiance de

²³⁷⁰ Charles de Gaulle, *Le fil de l'épée*, *op. cit.*, p. 20.

²³⁷¹ Ezra A. Carman, *op. cit.*, p. 369.

²³⁷² O.R., 19 :2, p. 330.

²³⁷³ *Idem* ; O.R., 19 :1, p. 68.

ses hommes que j'ai pu en avoir des miens²³⁷⁴ ». Une prose aussi débordante d'autosatisfaction ne pouvait avoir qu'une signification : McClellan était en rupture avec la réalité et vivait dans un monde d'illusions.

Antietam n'était pas la grande victoire militaire attendue par Lincoln et les trophées promis par McClellan se résumèrent à des drapeaux saisis sur le champ de bataille. C'est dire qu'ils paraissaient bien ternes. Lee était parvenu à s'échapper. Le Président s'en contenta. Un succès, même frustrant, était le signe qu'il attendait pour, nous l'avons vu, faire entrer le conflit dans une autre dimension avec sa proclamation d'émancipation. Même si cette fin ne joua pas dans sa décision, Lincoln pouvait espérer enregistrer un gain sur le plan extérieur : ni la France ni l'Angleterre ne prendraient le risque de corrompre l'essence morale de la guerre en s'engageant aux côtés de la Confédération²³⁷⁵.

McClellan était-il le seul responsable de ce succès en demi-teinte ? Nous avons vu que Lincoln le liait à l'absence de 70 000 permissionnaires et de 30 000 hommes que le début des combats avait dispersé ou incliné à la désertion. Il faut donc admettre l'idée que des circonstances étrangères aux décisions du commandant avaient altéré la structure de son armée en le privant de plusieurs dizaines de milliers d'hommes. Ceux-ci présents, la campagne aurait pu en effet prendre une tournure différente. Quant à affirmer que Lee se serait laissé encerclé, c'est une affirmation que nous laissons à Lincoln qui avait cette faiblesse d'imaginer l'issue d'une campagne et d'une bataille sans jamais s'être confronté à leurs réalités.

Le comportement de Lee soulève des questions. Le commandant sudiste avait bâti sa stratégie sur une composante aléatoire en raison de la part importante de subjectivité qu'elle contenait : le haut degré de démoralisation de l'armée ennemie et la lenteur de son général, McClellan. Sa victoire au terme de la bataille des sept jours avait donné au Virginien, à défaut d'un sentiment de supériorité définitive sur le nordiste, celui que ce dernier n'avait pas les aptitudes nécessaires pour lui infliger une défaite. Ayant perdu l'initiative très tôt dans la campagne après la découverte de l'ordre 191, la raison pouvait lui ordonner d'abandonner son offensive et de retraverser le Potomac avec une armée intacte. C'est ce qu'il envisagea avant d'apprendre la prise prochaine d'Harper's Ferry. Cette option ne lui interdisait pas de reprendre peu de temps après une guerre de manœuvre sur le sol de l'Union. Une fois la ville tombée, Lee pensait sincèrement gagner à Sharpsburg. Il était entré dans le Maryland pour livrer bataille. Pour vaincre il comptait sur les faiblesses de caractère de son adversaire qu'il

²³⁷⁴ CWPGM, pp. 475-476.

²³⁷⁵ CWAL, 5, p. 423. L'historien Allen C. Guelzo a écrit : « l'idée que la Proclamation agirait comme une sorte de talisman qui protégerait de l'attention importune des Anglais et des Français avait beaucoup moins d'importance pour Lincoln que ce que l'on présume souvent. Allen C. Guelzo, *Lincoln's Emancipation Proclamation, op.cit.*, p. 225.

avait affronté quelques semaines plus tôt, pour le contrer et le battre. Le commandant a-t-il jamais eu conscience qu'en acceptant le combat, il risquait la destruction de son armée ? On peut en douter tant semblait inébranlable la confiance qu'il plaçait dans ses hommes et ses généraux. Pour cette raison, il faut bien admettre que combattre sur les bords de l'Antietam était parfaitement rationnel car, en cas de victoire - forcer l'armée du Potomac à battre en retraite en eut été une -, les gains politiques auraient été substantiels.

Sur la forme et dans l'esprit, Lee avait livré une bataille défensive potentiellement « créatrice de victoire ». Son intention était de tenir, d'atteindre un point d'équilibre puis de lancer une contre-attaque par un mouvement tournant. En donnant l'ordre à Jackson de tenter de déborder la droite de l'Union, il cherchait à activer la composante offensive que recelait tout engagement. Cependant, Sharpsburg ne présentait pas le portrait idéal de la bataille défensive tel que Clausewitz l'avait brossé. Notamment Lee n'avait pas pu établir ses positions « en profondeur », et créer « des réserves en vue d'événements imprévisibles et d'une reprise de l'engagement ». L'absence de réserves lui interdisait d'ouvrir « une offensive plus réduite... [qui] grâce à cette pression sur le centre de gravité de la bataille, qui est encore en balance, force une retraite générale » une fois que l'ennemi avait « usé la plupart de ses troupes »²³⁷⁶. Cette réalité ne pouvait avoir échappé au général. Il avait préjugé de ses forces et sous-estimé celles de son adversaire. A ce titre, Lee portait une lourde responsabilité dans le carnage du 17 septembre.

Sharpsburg propose en conclusion un étrange paradoxe. Celui que malgré la défaite, Lee montra qu'il était très supérieur à McClellan dans l'art du commandement et dans la gestion d'une bataille. Son intelligence tactique pendant les combats fut brillante et, couplée à l'héroïsme des soldats, maintint son armée en vie. Au contraire de son opposant, Lee s'était comporté en chef d'armée entreprenant, distribuant des ordres, organisant des manœuvres, exploitant avec résolution un linéaire intérieur pour neutraliser les attaques sur son aile gauche. La guerre demande au général des efforts éminents. La conception de la bataille en est un, mais il est de tous le moindre. Plus importantes sont la force de caractère, la volonté, l'inspiration. Lee n'en manqua pas. On objectera que pour éviter le désastre, le talent des généraux sudistes, le courage des soldats ne pouvaient suffire et qu'ils avaient surtout capitalisé les errements tactiques de leur adversaire.

Cette évidence doit-elle pour autant nous convaincre que Lee fut sauvé par la chance le 17 septembre après que la malchance eut desservi ses desseins avec la découverte de l'ordre 191 ? Il n'existe pas à la guerre une musique infaillible de l'action dont l'enchaînement des notes déterminerait l'issue du combat. Napoléon avait ce qu'il appelait son « étoile », qui créait, pour

²³⁷⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 441.

paraphraser le général De Gaulle, une liaison intime avec les réalités de la guerre et qui lui permettait de les dominer. La chance, nous a enseigné l'histoire, accompagne le grand général et son intrusion dans le champ de bataille fournit un contrepoids salvateur aux frictions les plus délétères. Avec le hasard et l'imprévisibilité, elle constitue un facteur structurant de l'action. Elle permet d'arracher l'engagement à son cours attendu, d'inverser, à l'instant où le drame se noue, la courbe des probabilités, de repousser l'inexorable. Les erreurs de jugement de McClellan ne furent pas de nature à relativiser le fait que Lee, tout en mesurant le risque, sut reconnaître la décision opportune et contrer les assaillants au moment juste. Lee avait pensé que la probabilité que son armée fut battue était mince. Dans l'après-midi du 17 septembre on pouvait dire que cette pensée l'avait trahi jusqu'à l'arrivée d'A. P. Hill qui empêcha que la confrontation ne tournât au désastre et à la destruction de l'Armée de Virginie du Nord. La bataille déboucha, sur le terrain, sur un statu quo.

La défaite de Sharpsburg ne corroda pas l'image publique du commandant. Il était dans l'opinion celui qui en quelques semaines avait sauvé Richmond, débarrassé la Virginie du gros des troupes ennemies et porté la guerre en territoire unioniste. La troupe et les officiers étaient plus nuancés. Le pic de désertion qui affecta l'Armée de Virginie du Nord après la campagne était un indicateur d'un mécontentement certain. Lee fut critiqué par les officiers de rang intermédiaire pour avoir divisé ses forces²³⁷⁷. Le général A. P. Hill fit part de son insatisfaction après la campagne : Je crois qu'une erreur fatale a été commise, donnant aux yankees le sentiment de pouvoir en profiter...²³⁷⁸ ».

Le lien de confiance entre Lee et Davis sortit intact de cette première épreuve. La stratégie de Lee était audacieuse mais pas plus que celle qui conduisit son armée à Manassas pour y vaincre Pope. Si le commandant en chef avait été en désaccord avec elle, il l'aurait fait savoir. En revanche, nous pensons que s'il avait accompagné Lee sur le terrain, il aurait pu émettre des réserves sur sa décision de faire face à un ennemi en plus grand nombre à Sharpsburg. Davis ne rejetait pas l'audace dès lors qu'elle était soluble dans une solution stratégique qui était de défendre la terre confédérée en s'épargnant des défaites militaires et d'entamer la volonté du Nord de ramener les Etats sécessionnistes dans l'Union. Et à Sharpsburg il aurait pu y voir plus que de l'audace.

Le retour réussi en Virginie n'atténuait pas la défaite stratégique majeure que représentait la bataille de Sharpsburg. Une défaite que l'historiographie a présenté à deux étages. La première grande incursion de Lee en territoire ennemi avait tourné court. La campagne pleine de promesses à ses débuts avait viré au drame. L'armée était sans doute sauvée, mais elle dut repasser le Potomac le 19 septembre amputée de 30% de son potentiel humain. Sur le plan politique les dommages étaient peut-

²³⁷⁷ Elisabeth Brown Pryor, *Reading the Man, op. cit.*, p. 330-331.

²³⁷⁸ *Ibid.*, p. 333.

être les plus lourds de conséquences. Ce qui semblait enterré à très court terme, c'était l'espoir d'une reconnaissance de la Confédération par la France et l'Angleterre. William C. Davis a corrigé ce dernier point qui fait partie des « mythes » entourant la guerre de Sécession. En réalité, une victoire de Lee à Sharpsburg n'aurait pas conduit la Grande Bretagne à reconnaître les Etats confédérés, mais à réfléchir à la possibilité d'intervenir comme médiateur entre les deux belligérants²³⁷⁹.

La campagne avait révélé de profondes divergences au sein du commandement. Longstreet avait exprimé son désaccord sur la stratégie de Lee. Il s'était opposé à l'opération sur Harper's Ferry qui avait conduit à l'éclatement de l'armée confédérée. Après la guerre, à une époque où il ne dédaignait pas critiquer son ancien supérieur, « Old Pete » affirma que cette décision était « non seulement la pire prise par Lee, mais qu'elle était une invitation à la destruction de l'armée confédérée²³⁸⁰ ». Il regretta également la défense des cols à South Mountain le 14. Aussi ancrés qu'ils fussent dans leur esprit, ces désaccords n'altérèrent en rien sa fougue combattante sur le champ de bataille le 17 septembre. Pour des raisons d'ordre disciplinaire, au moins deux autres généraux pouvaient nourrir des griefs contre leur supérieur. A. P. Hill et John B. Hood. Le premier avait été mis aux arrêts par Jackson, épris d'une discipline la plus intransigeante, le 4 septembre pour avoir désobéi aux ordres : sa division s'était mise en marche plus tard que l'heure prévue. Hill suivait sa division à cheval sans rien savoir de l'opération en cours et quand il lui parut évident qu'une bataille se préparait, il fit transmettre à Jackson sa proposition d'être rétabli dans son commandement puis de se constituer prisonnier une fois l'engagement terminé. Jackson connaissait la valeur de son lieutenant, le plus expérimenté de ses commandants de division, et il accéda à sa demande²³⁸¹. A Sharpsburg, Hill et ses hommes retournèrent une situation tactique qui tournait au désastre pour les sudistes. Le différend entre les deux hommes resta. Lee sortit de sa réserve - il préférait se tenir à l'écart de ces querelles trop humaines - et tenta une réconciliation aussitôt rejetée par Hill. Le 14 novembre ce dernier écrivit à J. E. B. Stuart d'une plume mauvaise :

Je pense que je vais devoir végéter ici tout l'hiver sous le commandement de ce vieux fou de Presbytérien. Je suis comme le porc-épic, tous poils piquants hérissés, ainsi je sais que nous allons bientôt nous heurter... Au bout d'un moment Dieu sera fatigué de venir au secours de Jackson et alors il recevra une foutue raclée - et c'est là que le bât blesse, je recevrai alors ma part et probablement toute la responsabilité, car les gens ne reprocheront jamais à Jackson quelque désastre que ce soit.²³⁸²

²³⁷⁹ William C. Davis, *The Cause Lost*, op. cit., p. 138.

²³⁸⁰ Cité par Harsh, *Taken at the Flood*, op. cit., p. 167.

²³⁸¹ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenant*, op. cit., vol. 2, pp. 147-149 et 164.

²³⁸² Cité par Elisabeth Brown Pryor, *Reading the Man*, op. cit., p. 333.

Le second avait refusé de remettre à un commandant de brigade les ambulances que ses hommes avaient capturées après la bataille de Manassas et, pour cet acte d'insubordination, fut mis aux arrêts et assigné à Culpeper dans l'attente de son jugement. Averti de la futilité des charges retenues contre le général, Lee leva une partie de la sanction conservatoire : Hood restait en état d'arrestation mais était autorisé à marcher avec sa brigade. Sous la pression de la troupe qui refusait de partir au combat autrement que sous la conduite de leur général, Lee, pragmatique, suspendit la sanction et lui redonna le commandement de sa brigade²³⁸³. La suite est connue : les Texans s'illustrèrent brillamment à South Mountain et, surtout, à Sharpsburg au prix de lourdes pertes. Ces divergences, ces contrariétés furent sans effet sur l'investissement des généraux. Il serait faux selon nous de croire que lorsque vient le moment de la confrontation un officier ne se libère pas de ses rancœurs, de ses jalousies. Ces hommes étaient sans compromis avec leur engagement et sans état d'âme avec la force qui devait l'animer.

B) Crises et châtiments au sein du commandement nordiste confronté à l'échec militaire (décembre 1862-mai 1863), et les victoires pour la gloire du commandement confédéré

1) La campagne de Fredericksburg : un exemple d'impéritie tactique.

a - La rupture avec McClellan et la nomination de Burnside.

La bataille d'Antietam était une victoire stratégique qui n'avait rien réglé sur un plan militaire. Une occasion manquée, assurément. Pour l'homme politique la seule victoire qui compte en temps de guerre est celle qui se conclut par la destruction de l'armée ennemie ou qui la prive de ses capacités de combat et promet la fin du conflit. Or, bien qu'affaibli par la disparition de milliers de soldats, le potentiel armé de la Confédération restait redoutable. Les pertes furent d'ailleurs effacées en quelques semaines : l'arrivée de nouvelles recrues et le retour des traînards firent passer l'Armée de Virginie du Nord de 41 520 présents le 22 septembre à 78 204 le 10 octobre puis à 83 385 le 10 novembre²³⁸⁴.

On doit au commandant en chef de l'Union, sous la pression des événements militaires, d'avoir changé la nature du conflit et d'en avoir radicalisé la forme à l'été 1862. La proclamation d'émancipation, le 22 septembre, et la suspension de l'Habeas Corpus le 24, étaient les deux grands stigmates de cette inflexion. Le texte portant suspension prévoyait que :

²³⁸³ O.R., 19 :2, p. 609 ; C. M. Winkler, *The Life and Character of Gen. John B. Hood*, Austin, Draughton § Lambert, 1885, pp. 19-20.

²³⁸⁴ O.R., 19 :2, p. 621, 660 et 713.

durant la présente insurrection et dans le nécessaire dessein d'y mettre un terme, tous les rebelles et insurgés, ainsi que leurs acolytes et complices au sein des Etats-Unis, et toute personne décourageant les recrutements volontaires, s'opposant à l'enrôlement des milices ou coupable de toute autre action déloyale qui viserait à apporter aide et soutien aux rebelles contre l'autorité des Etats-Unis, seront soumis à la loi martiale et courront le risque d'être jugés et punis par une cour martiale ou une commission militaire. [...] le recours à l'habeas corpus sera désormais suspendu pour toute personne arrêtée ou qui se trouverait... incarcérée... à la suite de la décision d'une autorité militaire ou du jugement de n'importe quelle cour martiale ou commission militaire.²³⁸⁵

La guerre menée contre les ennemis de l'intérieur s'ajoutait à celle livrée contre les armées rebelles. Pour Lincoln, l'avenir ne pouvait s'écrire qu'en lettres de sang et la plume devait se montrer alerte. Il lui fallait une nouvelle fois presser McClellan d'aller de l'avant. C'est ce qui motiva une visite de quatre jours à son quartier-général. Le commandant garda de la visite présidentielle un bon souvenir : « Le président a été charmant - m'a dit qu'il était convaincu que j'étais le meilleur général du pays, etc. Il a été très affable et je crois vraiment qu'il a beaucoup de sympathie à mon égard²³⁸⁶ ». McClellan n'avait pas tout appréhendé du véritable objet de la présence de Lincoln. Le commandant en chef était aussi venu pour sonder l'état d'esprit de l'Armée du Potomac. La question de sa loyauté et celle de certains de ses officiers avaient travaillé Lincoln pendant l'été et l'affaire Key n'avait fait que renforcer ses inquiétudes. Celles-ci se dissipèrent après son court séjour. De ce qu'il vit et entendit, il tira cette conclusion faite à un ami : « J'ai maintenant... l'Armée du Potomac de mon côté plus que ne l'a McClellan. La primauté de l'autorité civile a été restaurée et l'exécutif est de nouveau maître de la situation²³⁸⁷ ». Le sort du général n'était peut-être pas encore réglé à cet instant, ce qui expliquerait les missives des 6 et 13 octobre.

Rassuré, Lincoln pressa McClellan le 6 octobre pour qu'il reprît l'offensive. Le message était rédigé à la manière d'un ordre : « Le Président vous ordonne de franchir le Potomac et de livrer bataille à l'ennemi ou le repousser vers le Sud. Votre armée doit se mettre en marche maintenant pendant que les routes sont praticables ». Lincoln avait repris la main sur les questions stratégiques pour lesquelles Halleck s'était montré fort décevant. L'ordre était accompagné de deux options qui offraient pour chacune d'elle la possibilité à McClellan d'être renforcé : « Si vous traversez la rivière entre l'ennemi et Washington et couvrez la ville, vous pouvez être renforcé par 30 000 hommes. Si vous progressez dans la Vallée de la Shenandoah pas plus de 12 000 ou 15 000 pourront vous être envoyés »²³⁸⁸. Une semaine plus tard, l'armée semblant frappée d'inertie, Lincoln

²³⁸⁵ CWAL, 5, pp. 436-437.

²³⁸⁶ CWPGM, p. 490.

²³⁸⁷ *An Oral History of Abraham Lincoln : John G. Nicolay's Interviews and Essays*, éd. Michael Burlingame, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1996, p. 50 (Conversation with Hon. T. Lyle Dickey, October 20, 1876).

²³⁸⁸ O.R., 19 :1, p. 72.

adressa à McClellan sa plus longue lettre dans laquelle il s'érigea en maître *es* stratégie, en tenant de l'orthodoxie militaire. Les premières lignes étaient une critique adoucie par la forme interrogative : « Je vous ai fait part de ce que j'appelais votre prudence excessive. Ne croyez-vous pas l'être trop quand vous présumez ne pas être capable de faire ce que l'ennemi réussit continuellement ? Ne devriez-vous pas vous revendiquer, au moins, son égal en prouesse et agir sur ce fondement ? ». La critique se fit plus piquante quand il laissa entendre que l'ennemi, s'il était à sa place, briserait sa ligne de communication avec Richmond dans un délai de vingt-quatre heures. Lincoln insistait sur le fait que l'avantage était du côté de son armée : « Son parcours [Lee] est en arc de cercle alors que le vôtre est rectiligne. Et les routes sont aussi bonnes de votre côté que du sien ». Dans ces conditions, l'option la meilleure est de poursuivre l'ennemi quelle que soit la destination de ses mouvements, le prendre de vitesse, le débusquer, le combattre et « essayer » de le vaincre. C'est ce que Lincoln ferait s'il était à la tête de l'armée. Le Président terminait par cette phrase : « Cette lettre n'est en aucun cas un ordre »²³⁸⁹. En réalité il s'agissait plus que d'une simple injonction, c'était l'ordre de la dernière chance. McClellan perçut la menace et assura son interlocuteur qu'il « accordera à [ses] vues l'attention la plus entière et la plus impartiale...²³⁹⁰ ». Le commandant n'avancerait pas à n'importe quel prix. Il le ferait aussitôt que les hommes seront chaussés et sa cavalerie dotée d'un nombre suffisant de chevaux pour être opérationnelle²³⁹¹. Une semaine fut nécessaire pour que le général se mît en action. Sans enthousiasme. Et il fallut neuf jours aux fédéraux - une journée avait suffi à l'armée rebelle - pour traverser le fleuve avant de se déployer sur un front qui s'étendait de la Vallée, au nord, à la ligne de chemin de fer Orange § Alexandria, au sud.

De son côté, l'armée rebelle s'était établie en Virginie, dans la région de Winchester, et profita de cette pause pour panser ses blessures et se recomposer. Lee en réorganisa le commandement en créant deux Corps. Longstreet était à la tête du 1^{er} et Jackson du 2^{ème}, avec le grade de lieutenant général. Lee avait projeté de reprendre l'offensive. L'état déplorable de son armée le lui interdit ; « le risque serait grand et un revers désastreux » admit-il à Davis²³⁹². Une diversion suffirait pour prouver aux fédéraux que son armée était vivante. Le 10 octobre vint en écho au 12 juin. Stuart se lança avec 1 800 cavaliers aguerris dans un raid autour de l'armée fédérale afin de deviner ses intentions et couper sa ligne de ravitaillement. Au cours de cette chevauchée de trois jours qui l'emmena en Pennsylvanie, il parcourut deux cents kilomètres, détruisit 5 000 fusils et déroba 1 200 chevaux. Pour justifier son impuissance à contrer l'entreprise, Little Mac prétextait son manque de chevaux frais. Lincoln, qui n'hésitait pas à colorer son exaspération d'une teinte d'humour, l'interrogea :

²³⁸⁹ CWAL, 5, pp. 460-461.

²³⁹⁰ O.R., 19 :1, p. 16.

²³⁹¹ *Idem.*

²³⁹² O.R., 19 :2, pp. 626-627.

« Permettez-moi de vous demander ce que les chevaux de votre armée ont fait depuis la bataille d'Antietam qui ait pu en quoi que ce soit les fatiguer²³⁹³ ».

L'attaque que Lincoln appelait de ses vœux n'intervint pas. Les atermoiements du général, conséquence selon lui de défaillances logistiques indépendantes de sa volonté, lui devinrent insupportables. Le Président avait dit au ministre Blair, soutien de McClellan, qu'il le démettra de ses fonctions s'il laissait filer l'armée ennemie. « Il est atteint de lenteur chronique » lui avait-il précisé²³⁹⁴. Le 4 novembre Lee avait pris position entre l'Armée du Potomac et la capitale sudiste. Il avait échappé à son adversaire. C'en était trop pour un Lincoln au comble de l'exaspération. Le lendemain la rupture était consommée. L'exécutif prit une décision radicale : relever Little Mac de son commandement. Les revers électoraux de l'automne, conséquence d'un mécontentement populaire grandissant, n'avaient pas dicté la décision de Lincoln, mais ils n'y furent pas totalement étrangers. Les consultations avaient été favorables aux démocrates qui avaient gagné six Etats. Les deux chambres étaient encore majoritairement républicaines. Même si l'opinion avait émis un vote de défiance que le Président devait méditer, l'essentiel avait été préservé et le Président pouvait se féliciter d'avoir résisté à la tentation de démettre McClellan avant ces élections, ce qui eut été, dit-il, prendre le risque de « s'aliéner le soutien du Parti démocrate » et ériger le général « en martyr »²³⁹⁵. Ce que le commandant en chef oubliait c'est que ces résultats eussent été pires si Lee n'avait pas été arrêté à Antietam par McClellan et avait poursuivi son offensive en Pennsylvanie. Au-delà de ces considérations politiques, la rupture sanctionnait deux approches différentes de la guerre. « Le général McClellan pense qu'il va battre les rebelles avec de la stratégie et l'armée est du même avis. Ils ne savent pas que la guerre doit être menée au moyen de combats durs et difficiles... et aucun progrès n'est à attendre tant que durera cette illusion²³⁹⁶ ». La stratégie n'a jamais exclu la bataille et sans elle il n'y a point de victoire possible. Il est certain que dans son propos Lincoln associait stratégie et mouvement et on comprend que Lincoln était partisan d'un paradigme clausewitzien : cibler l'ennemi et jeter contre lui toutes les forces pour le détruire²³⁹⁷. McClellan avait des qualités indéniables, mais pas celles requises pour ce type d'action. La collaboration entre les deux hommes n'avait que trop duré et n'avait en conséquence plus de sens.

L'éviction de McClellan avait sa part d'ambiguïté. La volonté de l'exécutif d'en finir était assise sur une temporalité incertaine. A l'évidence Lincoln et Stanton répugnaient à la confrontation. Aucun

²³⁹³ *Ibid.*, p. 485.

²³⁹⁴ George Ticknor Curtis, *McClellan's Last Service to the Republic*, New York, D. Appleton and Company, 1886, p. 96.

²³⁹⁵ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, p. 430.

²³⁹⁶ RWAL, p. 300.

²³⁹⁷ James McPherson, *Tried by War, op. cit.*, p. 142.

n'envisagea de venir à la rencontre du général pour lui signifier la décision de le remplacer. Ils recoururent pour cela à un messager, le général Catharinus P. Buckingham, attaché au ministère de la Guerre, auquel fut remis deux enveloppes. L'une était destinée à McClellan et contenait deux lettres : la première signée de Lincoln le relevait de son commandement, la seconde signée de Halleck lui ordonnait de se rendre dans sa demeure du New Jersey. Burnside était le destinataire de la deuxième enveloppe qui contenait également deux missives : dans la première il recevait de Lincoln le commandement de l'Armée du Potomac et, dans la seconde, Halleck lui demandait de communiquer son plan d'action. Le scénario de la destitution prévoyait comme étape préalable que Buckingham convainquît Burnside, qui l'avait refusé à deux reprises, d'accepter la charge. Le général devait faire preuve de persuasion, un art dans lequel l'ancien ouvrier manufacturier n'affichait aucune prédisposition. En cas d'échec, il retournerait à Washington sans voir McClellan²³⁹⁸.

Buckingham rencontra Burnside le 7 novembre. Comme précédemment, ce dernier émit des objections en raison de son manque de confiance en lui et de ses rapports amicaux avec McClellan. Pour changer la donne ne restait que la manipulation. Le messager lui affirma que la décision de démettre McClellan était prise et que le poste pourrait échoir à Hooker en cas de refus²³⁹⁹. L'argument fit mouche. A un Burnside qui avait Hooker en détestation, le trouvant « arrogant, sournois et dangereusement égoïste », cette perspective était insupportable et le général accepta cette fois la charge²⁴⁰⁰. Il sacrifiera des milliers d'Américains sur l'autel de sa vanité. Les deux hommes se rendirent au quartier général du commandant. Il était presque minuit. McClellan prit connaissance des deux courriers, se tourna vers Burnside et lui remit son commandement²⁴⁰¹. Ainsi se terminait, sans l'ombre d'une opposition, la carrière militaire du « jeune Napoléon ». Et avec elle disparaissait une conception de la guerre aux antipodes de celle voulue par le commandant en chef converti aux vertus d'une guerre dure.

La réaction de McClellan fut un curieux mélange de surprise, de sentiment d'injustice et d'optimisme. Certes, dans sa correspondance privée, le général avait multiplié les allusions à sa démission voulue par Lincoln. Après avoir réceptionné la lettre de Lincoln du 13 octobre il avait même lâché au général Couch : « Mais il se peut que je n'aie plus à commander l'armée très longtemps. Lincoln a une dent contre moi [...] Je m'attends à être relevé de mon commandement de l'Armée du Potomac et à prendre une armée dans l'Ouest...²⁴⁰² ». Mais que la rupture intervienne

²³⁹⁸ Lettre du général Buckingham publiée le 4 septembre 1875 dans le *Chicago Tribune*. Elle figure en note dans l'ouvrage du comte de Paris, *History of the Civil War in America*, Philadelphia, Jos. H. Coates & Co., 1876, pp. 555-557.

²³⁹⁹ *Idem*.

²⁴⁰⁰ William Marvel, *Burnside*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991, pp. 159-160.

²⁴⁰¹ George B. McClellan, *op. cit.*, p. 652.

²⁴⁰² Daris N. Couch, "Sumner's "Right Grand Division"", in *B & L*, vol. 3, pp. 105-106.

après qu'il eut remporté une grande victoire à Antietam et sauvé le pays lui était incompréhensible. Quelques minutes après la rencontre il écrivit à Mary : « Bien sûr j'ai été surpris [...] Ils ont commis une grave erreur - hélas pour mon pauvre pays - je sais en l'intime de mon cœur qu'il n'a jamais eu serviteur plus dévoué [...] J'ai donné le meilleur pour mon pays - jusqu'au bout j'ai fait mon devoir comme je le comprenais²⁴⁰³ ». Plus étrange était cette phrase prononcée dans la soirée du 9 novembre devant ses officiers d'état-major au moment où il portait un toast : « A l'Armée du Potomac et bénissons le jour où je la retrouverai²⁴⁰⁴ ». Cette remarque symbolisait son sentiment de supériorité, inaltérable. Son départ était une péripétie, un contre temps que lui imposait l'exécutif. McClellan plaignait Burnside qui, souligna-t-il à son épouse, « ne s'était jamais montré meilleur homme et plus sincère ami » que le 7 novembre²⁴⁰⁵. Mais, en son for intérieur, il avait la certitude que le nouveau commandant n'avait pas le talent pour conduire l'armée à la victoire et qu'au lendemain de la prochaine défaite son nom serait à Washington sur toutes les lèvres pour secourir l'Union.

Le choix de Buckingham comme messenger n'avait pas été anodin, il cristallisait les appréhensions de Lincoln et de Stanton. Celles que si l'ordre présidentiel n'était pas remis par un militaire, officier supérieur, son destinataire pourrait s'y soustraire. C'est l'argument qu'avança Stanton à Buckingham²⁴⁰⁶. Sans doute McClellan accordait-il davantage sa loyauté au pays qu'à un pouvoir civil qu'il lui était arrivé de maudire. Mais cela ne faisait pas de lui un insubordonné. Pas plus un séditionnaire prêt à se lancer avec une armée dévouée à sa personne dans un coup d'Etat. D'ailleurs il entendit, dans les heures qui suivirent son limogeage, l'invitation lancée par quelques-uns à se rendre à Washington pour prendre le pouvoir. Il les ignora²⁴⁰⁷.

On ne peut faire l'impasse sur cette question : que serait-il advenu si Burnside avait persisté dans son refus ? Quelle option auraient retenue Lincoln et Stanton ? Un trouble profond aurait animé l'exécutif, de nouvelles tensions auraient surgi au sein du cabinet pour réclamer le départ de McClellan. Il est probable que les différents acteurs politiques, après un temps de réflexion partagée, se seraient tournés vers Hooker que le Président avait pourtant écarté. Rarement choix fut-il plus inapproprié. Nombreux étaient ceux, et l'intéressé en faisait partie, qui estimaient qu'à l'évidence il n'avait ni les qualités ni la compétence pour revêtir l'habit de leader de l'armée. L'on savait, à l'automne 1862, Lincoln dépité et en manque de certitude. Le mal était profond pour qu'il persistât, après avoir essuyé deux refus, à vouloir lui proposer le poste de commandant de l'Armée du Potomac. C'était un défi au bon sens et à la rationalité. Le choix du commandant en chef a conduit à

²⁴⁰³ CWPGM, p. 520.

²⁴⁰⁴ Cité par Stephen W. Sears, *George B. McClellan, op. cit.* p. 341.

²⁴⁰⁵ CWPGM, p. 520.

²⁴⁰⁶ Lettre du général Buckingham publiée le 4 septembre 1875 dans le *Chicago Tribune*.

²⁴⁰⁷ John Gibbon, *Personal Recollections of the Civil War*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1928, pp. 97-98.

Fredericksburg, le pire désastre militaire de l'Union, et ouvrit sur une révolte d'une partie des généraux qui espérait un retour de McClellan aux affaires.

Né en 1824 dans l'Indiana, diplômé de West Point en 1847, Ambrose Burnside était de belle stature. De larges moustaches et favoris lui mangeaient la moitié du visage. Elles lui donnaient un petit air désuet et faussement aristocratique. Sa jovialité et son caractère affable suscitaient la sympathie sans parvenir à masquer une personnalité terne. Il fut l'inventeur d'une carabine à chargement par la culasse adaptée aux combats de cavalerie. Lorsque la guerre éclata, Burnside organisa le 1^{er} régiment d'infanterie des volontaires du Rhode Island. Il se distingua rapidement en remportant en février 1862 une victoire navale stratégique majeure en Caroline du Nord : Roanoke Island. Grâce à cette victoire, l'essentiel des côtes et des ports de Caroline du Nord passèrent sous domination nordiste. Burnside fut promu major général. Il se vit proposer à deux occasions, en juillet et en septembre, le poste de commandant de l'Armée du Potomac. Il déclina.

Le nouveau commandant ne manquait pas d'allant et ses premiers pas semblèrent prometteurs. Pour imposer sa marque, Burnside réorganisa l'armée en trois Grandes Divisions, chacune d'elle était constituée de deux corps et d'un état-major. A leur tête il nomma les généraux Sumner, Franklin et Hooker²⁴⁰⁸. Les deux premiers avaient commandé les ailes de l'Armée du Potomac pendant la campagne d'Antietam ; même s'ils montrèrent quelques défaillances - mais qui n'en avait pas montré parmi les généraux ? - dans le passé, ces fonctions et leur ancienneté les désignaient pour diriger une Grande Division. A l'égard de Hooker et son ambition démesurée, Burnside écarta l'inimitié qu'il lui vouait et se montra pragmatique. La grave blessure reçue lors de la bataille d'Antietam et qui le tint éloigné du service actif jusqu'au 10 novembre avait renforcé la réputation du général de combattant pugnace. La promotion des généraux, sur le fondement de leur date de nomination dans leur grade respectif, aux fonctions opérationnelles parmi les plus hautes était, en théorie, le plus sûr moyen pour Burnside de ne pas faire naître ou aggraver ressentiment et jalousie, d'écartier toute idée qu'il fût motivé par un esprit partisan ou de favoritisme. Une manière, en définitive, de contenir d'éventuelles dissensions et de maintenir une forme de placidité au sein du commandement. Un général fut cependant lésé, George Meade, qui fut privé du commandement d'un Corps. Burnside répondit au général venu plaider sa cause qu'il ignorait qu'il était plus ancien que Butterfield élevé à la tête du 5^{ème} Corps. Ne pouvait-on pas attendre du nouveau commandant que sur un point aussi sensible il s'informât correctement de la carrière de ses officiers supérieurs et de leur ancienneté dans le grade ? Meade obtiendra son poste le 23 décembre laissant Butterfield, auquel le commandant avait promis que sa nomination serait « incontestablement » et « clairement » définitive, plein d'amertume. Ce

²⁴⁰⁸ O.R., 19 :2, p. 583.

dernier tenta bien de faire jouer ses relations politiques pour conserver son poste, mais ce fut sans réussite. Hooker prit également fait et cause pour Butterfield allant jusqu'à demander au ministre de la Guerre son intervention. Ce fut également sans succès²⁴⁰⁹.

b - Le désastre de Fredericksburg (13 décembre 1862).

Quelques jours suffirent au nouveau commandant pour concevoir une stratégie qui prenait en compte les problématiques de ravitaillement liées à la géographie du territoire. Attaquer en suivant un axe proche du littoral offrait l'avantage de bénéficier d'une ligne de ravitaillement fluide et sécurisée par voie maritime, contrairement à une marche réalisée dans l'intérieur des terres. Cet avantage était diminué en revanche par la multiplicité des cours d'eau à franchir. Après avoir feint de se porter sur Culpeper ou Gordonsville, Burnside projetait de franchir la rivière Rappahannock à Fredericksburg et d'avancer sur Richmond par le plus court chemin, en esquivant les forces rebelles prises de vitesse²⁴¹⁰. Les limites de ce plan étaient évidentes : la cible principale de l'opération était la cité de Richmond et non l'armée rebelle. « [...] la chute de la place handicaperait plus la cause rebelle que presque n'importe quel autre événement militaire, à l'exception de la dislocation totale de leur armée²⁴¹¹ ». Cette stratégie était loin de constituer une rupture avec celle de son prédécesseur qui privilégiait le mouvement au feu. De l'avis de Longstreet donné après la guerre, il existait une stratégie alternative plus agressive et menaçante qui suscita « une sérieuse appréhension » à la tête du commandement confédéré : passer Chester Gap et s'intercaler entre les deux Corps d'armée sudistes qui se retrouveraient ainsi isolés²⁴¹². Le danger pour Lee aurait été aigu. Cela demandait une volonté audacieuse et Burnside n'était pas capable de générer un acte de cette nature.

Ce nouveau plan remisait, dans sa forme plus que dans son principe, celui adopté par McClellan, conforme aux souhaits exprimés par Lincoln dans sa lettre du 13 octobre, mais que celui-là, destitué, n'avait pas pu mettre à exécution. Halleck n'y était pas favorable, mais fit savoir que la décision appartenait au commandant en chef²⁴¹³. Ce dernier l'accueillit avec circonspection. Il n'était pas celui qu'attendait Lincoln qui avait désormais fait sien le postulat énoncé par Clausewitz : « la destruction immédiate des forces militaires ennemies est partout le facteur dominant²⁴¹⁴ ». Pourquoi, malgré une divergence d'objectif aussi nette, avoir donné son approbation le 14 ? Désavouer son général, un homme qui doutait de lui-même et qui venait juste d'entrer en fonction, pourrait gravement affecter

²⁴⁰⁹ Stephen R. Taaffe, *Commanding the Army of the Potomac*, Lawrence, University Press of Kansas, 2006, pp. 66-67 ; George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 341-342.

²⁴¹⁰ O.R., 21, p. 99.

²⁴¹¹ *Idem.*

²⁴¹² James Longstreet, "The Battle of Fredericksburg", in *B § L*, vol. 3, p. 85.

²⁴¹³ O.R., 21, pp. 83-84.

²⁴¹⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 244.

son moral et saper les ressorts de son action. Après tout, l'essentiel était que l'armée rompît avec l'inertie et qu'elle prît l'offensive. De plus, à l'inverse de son prédécesseur, Burnside ne le harcelait pas pour obtenir toujours plus de soldats. Halleck l'informa de l'accord présidentiel par ces mots : « le Président vient juste de donner son assentiment à votre plan. Il pense qu'il réussira si vous manœuvrez très rapidement ; sinon il en sera autrement²⁴¹⁵ ». La vitesse d'exécution était en effet la clef de la réussite. Il importait de prendre les rebelles de vitesse afin de traverser le fleuve avant que Lee ne fût en mesure de rallier les deux Corps de son armée et d'opposer ainsi aux fédéraux une force conséquente.

Pour atteindre Fredericksburg, qui se dressait sur la rive ouest de la Rappahannock, Burnside fit le choix d'aborder la ville par Falmouth sur la rive opposée, alors qu'il était plus judicieux de traverser la rivière en amont de la ville, de l'investir par l'ouest et d'occuper les hauteurs adjacentes qui constituaient la clé de sa défense. Burnside s'obligeait, outre à une rapidité d'exécution pour empêcher le regroupement des forces rebelles sur la zone, à disposer d'une logistique appropriée : les éléments des ponts flottants indispensables au franchissement de la rivière à Fredericksburg. Des frictions d'ordre bureaucratique, pour lesquelles Halleck ne pouvait totalement s'exonérer et qui sabordèrent la bonne communication entre les parties concernées, ajoutées à des conditions climatiques défavorables empêchèrent les pontons d'être présents à l'arrivée des deux Corps de Sumner le 17 novembre. Ils n'arrivèrent que le 25. Une faillite logistique lourde de conséquence comme le reconnut Burnside dans un rapport du 23 janvier 1863 : si les pontons avaient été prêts le 21, « il n'y a guère de doute que nous aurions pu faire la traversée et atteindre les objectifs de la manœuvre...²⁴¹⁶ ». Un officier nordiste consigna dans son journal : « Ce délai sera probablement fatal à notre succès ici²⁴¹⁷ ». Il le fut, parce que Burnside attendit encore plus de deux semaines pour en ordonner l'assemblage laissant le temps à l'armée sudiste de se réunir. Une inertie que l'historien William C. Davis attribua à la « paralysie psychologique » du général. « Il n'avait qu'un seul plan, dit-il, et le retard des pontons et l'arrivée de Longstreet bouleversaient la donne. Il paraissait incapable de réfléchir »²⁴¹⁸. Cette inertie était également, et peut-être surtout, la conséquence d'une défaillance des services de renseignement de l'Union qui échouèrent à suivre les déplacements de Jackson²⁴¹⁹. Le deuxième Corps ne prit position au sud de Fredericksburg qu'à partir du 1^{er} décembre. Si le commandant nordiste avait su que Jackson était toujours en marche vers la ville, rien ne permet d'exclure qu'il n'eut pas ordonné la pose des pontons dans les heures qui suivirent leur arrivée. Il

²⁴¹⁵ O.R., 19 :2, p. 579.

²⁴¹⁶ O.R., 21, p. 69 et 85

²⁴¹⁷ *A Diary of Battle : The Personal Journals of Colonel Charles S. Wainwright, 1861-1865*, éd. Allan Nevins, New York, Harcourt, Brace & World, 1962, p. 128.

²⁴¹⁸ William C. Davis, *The Battlefields of the Civil War*, New York, Salamander Books, 1991, p. 92.

²⁴¹⁹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union, op. cit.*, p. 264.

aurait été en mesure de se lancer victorieusement contre les forces réduites de Lee ou, plus vraisemblablement, les aurait contraintes à se retirer en direction de Richmond. Pour ajouter à cette déconvenue, les fédéraux découvrirent que les quais d'amarrage d'Aquia Creek et la voie ferrée reliant le site à Fredericksburg - qu'ils avaient détruits après la défaite de la deuxième bataille de Bull Run -, étaient toujours inutilisables. Plusieurs jours furent nécessaires pour établir cet axe logistique essentiel pour la campagne. Deux généraux avaient compris la calamité que représentait l'absence des pontons et que, pour empêcher les rebelles de renforcer leur ligne de défense, il fallait prendre des libertés avec le plan initial. Ainsi Sumner proposa de passer ses troupes de l'autre côté du fleuve à un gué repéré à proximité de Falmouth et Hooker suggéra une traversée six kilomètres au sud de Fredericksburg à United States Ford²⁴²⁰. Burnside rejeta chacune de ces options.

Pendant ces trois semaines offertes par son antagoniste, Lee étudia la situation et avisa au gré des évolutions circonstanciées. En réaction au mouvement sporadique de McClellan, il avait fait positionner le Corps de Jackson à Winchester d'où il pouvait ralentir la progression vers le Sud des fédéraux en opérant sur son flanc ou ses arrières²⁴²¹, et celui de Longstreet dans la région de Culpeper afin de s'interposer entre Richmond et les fédéraux. Lorsqu'il apprit la nomination de Burnside, il savait que l'armée de l'Union allait s'ébranler, mais il ignorait son objectif. Le déplacement du Corps de Sumner vers l'Est, en direction de Fredericksburg, leva une partie du voile. Le 18 novembre, Longstreet et ses 38 000 hommes furent envoyés à Fredericksburg, que tenait déjà un petit contingent de sudistes. Les premiers éléments, à leur arrivée le 21, occupèrent les hauteurs stratégiques de Marye.

Lee fut alors confronté au brouillard de guerre qui le fit longtemps s'interroger sur les intentions réelles de l'ennemi. Le 27 il supposa que le commandant nordiste lançait une campagne d'hiver²⁴²² ; le lendemain il était de l'avis que, si jamais celui-ci tentait de franchir la rivière, ce serait ailleurs qu'à Fredericksburg²⁴²³ ; le 6 décembre il reconnut au Président Davis ne disposer d'aucune information suggérant une avancée de l'armée de Burnside, rassemblée entre les rivières Rappahannock et Potomac, ou un transfert de ses troupes sur d'autres positions²⁴²⁴ ; le 8 il admettait toujours ne pas connaître le plan de l'ennemi, sinon qu'il tenterait de traverser la rivière pour prendre Richmond pendant l'hiver²⁴²⁵. Pour neutraliser au mieux les effets de l'incertitude et posséder les informations les plus précises sur les objectifs de l'Union, Lee avait envoyé des éclaireurs sur les deux rives de la partie supérieure de la Rappahannock et sur celles du Potomac²⁴²⁶. Les informations récoltées

²⁴²⁰ O.R., 21, p. 355.

²⁴²¹ WPRL, p. 336.

²⁴²² O.R., 21, p. 1034.

²⁴²³ *Ibid.*, p. 1037.

²⁴²⁴ *Ibid.*, p. 1049.

²⁴²⁵ *Ibid.*, p. 1053.

²⁴²⁶ *Ibid.*, p. 1052.

permirent au commandant confédéré de reconnaître l'existence de la menace nordiste, même s'il lui était difficile d'identifier le lieu précis où elle s'exécutera. C'est la raison pour laquelle il finit par opter pour une concentration de ses deux Corps d'armée dans les derniers jours de novembre. Pendant cette période Lee donna un aperçu de la souplesse de son commandement, directement fondé sur la confiance qu'il plaçait dans le jugement de ses deux lieutenants. Le 25 novembre, il demanda à Jackson de prendre position sur le flanc droit de Burnside afin d'exercer une menace et le dissuader d'aller de l'avant ou, dans le cas où « les conditions de votre Corps, le temps ou tout autres circonstances rendraient ce mouvement inopportun », de le rejoindre à Fredericksburg²⁴²⁷. Le télégramme du lendemain révélait plus que la conception du commandement de Lee, il fondait la nature des rapports entre les deux hommes. Lee tenait Jackson pour un militaire doté d'une capacité d'analyse militaire supérieure. La deuxième bataille de Manassas, où Jackson avait montré toute l'étendue de son talent fait d'audace et de détermination, avait effacé les doutes qui avaient surgi lors de la campagne des sept jours. La confiance faisait reposer la volonté de Lee sur le consentement de celui qui en était l'objet. « L'exécution de mes précédentes suggestions ayant été laissée à votre discrétion, vous êtes toujours libre de les suivre ou de les rejeter ; et si vous estimez qu'aucun résultat probant n'est à attendre, comme je le crois probable, je souhaite que vous preniez la meilleure route... jusqu'à cette place...²⁴²⁸ ». Le 1^{er} décembre, le Corps de Jackson avec ses 38 500 vétérans misérablement vêtus et chaussés, quand ils l'étaient, rejoignit le reste de l'armée.

Lee ne cacha pas qu'il espérait que Burnside renoncât à son offensive et lui évitât de livrer une bataille défensive. La principale raison étant qu'en cas de victoire, celle-ci serait forcément incomplète. Les fédéraux avaient disposé 179 pièces d'artillerie, sur les 350 dont ils disposaient, sur les hauteurs Stafford qui prenaient naissance au pied de la rive est de la rivière, interdisant toute poursuite ou contre-attaque. Lee préférait à Fredericksburg le site de North Anna River quarante kilomètres plus au sud qui ouvrait la possibilité de poursuivre un ennemi battu²⁴²⁹. Son opinion évolua cependant rapidement comme l'atteste le courrier adressé au Président, dans lequel il expliquait sa volonté de retarder le plus longtemps possible l'avancée de Burnside pour l'obliger à prendre ses quartiers d'hiver. « Marse Robert » pariait qu'ainsi fait, il compliquera l'entreprise de son opposant²⁴³⁰. Cette décision créa une tension au sein du commandement. Jackson en contestait le bien-fondé. Pour les mêmes raisons que son chef, il plaidait pour un retrait tactique derrière la rivière North Anna plus propice à une prolongation de la victoire. « Je suis contre combattre ici, dit-il à

²⁴²⁷ *Ibid.*, pp. 1031-1032.

²⁴²⁸ *Ibid.*, p. 1033.

²⁴²⁹ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 287.

²⁴³⁰ O.R., 21, p. 1029.

D. H. Hill, nous allons battre l'ennemi, mais nous ne remporterons pas les fruits de la victoire²⁴³¹ ». Lee resta inflexible.

Soixante-dix-huit mille tuniques grises et trois cent-six canons s'échelonnaient sur une ligne défensive longue de onze kilomètres, parallèle à la rivière, allant de la colline Stansbury au nord-ouest de la ville jusqu'à celle de Prospect au sud, attenante à la voie de chemin de fer Richmond, Fredericksburg et Potomac. Cette configuration, qui était la conséquence de l'incertitude qui entourait le lieu de franchissement de la rivière par les fédéraux, permettait de parer à toute attaque sur les flancs. Les rebelles tenaient donc toutes les hauteurs qui ondulaient à l'ouest de Fredericksburg, Taylor's Hill, Telegraph Hill et la principale d'entre elles, Marye's Heights qui surplombait les flancs ouest de la cité. Jamais Lee n'avait disposé d'autant de temps pour préparer une bataille, et rarement il occupera, de toute la guerre, une position défensive aussi forte. En face, l'armée de l'Union totalisait 119 000 soldats.

Burnside n'avait pas chassé les inquiétudes de Lincoln. Fin novembre les deux hommes parlèrent stratégie. Le 27 novembre, le Président développa un plan alternatif moins exposé au risque que reconnaissait le général. Il proposait de prendre le temps de rassembler deux forces de puissance équivalente, environ 25 000 hommes, la première sur la rive sud de la Rappahannock, à Port Royal, et la seconde au point le plus haut de la rivière Pamunkey. Les trois armées mèneraient une action conjointe dont l'avantage était que si Burnside délogeait Lee de ses positions à Fredericksburg, la retraite sudiste sur Richmond serait coupée et l'accès à la capitale ennemie ouverte pour les nordistes, dont la ligne de ravitaillement en hommes et en matériel sera sécurisée. L'inconvénient de ce plan, souligné par Burnside et Halleck, était le temps. Plusieurs semaines seraient nécessaires pour finaliser sa préparation²⁴³². Lincoln s'inclina.

Burnside s'abandonna dans le bercement d'illusions chimériques et s'accrocha à des rêves de victoire qui paraissaient de plus en plus improbables. Une traversée de la rivière en aval, à Skinker's Neck, pour tourner les rebelles par leur flanc droit, était empêchée par la présence d'une division sudiste dont il surévalua les forces. C'est donc à Fredericksburg que la partie se jouera. Il pensait que l'effet de surprise était intact, que les forces adverses diminuées en raison de leur dispersion ne s'attendaient pas à une traversée en ce lieu²⁴³³. Sa vision tactique, exposée à ses généraux lors d'un conseil de guerre le 9 décembre, était claire - une attaque contre le centre et l'aile droite ennemis - mais les considérants qui l'entouraient étaient obscurs. Beaucoup de ses officiers supérieurs désapprouvaient ouvertement son plan. Deux commandants de la Grande Division de Sumner étaient

²⁴³¹ R. L. Dabney, *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson*, op. cit., vol. 2, p. 355.

²⁴³² CWAL, 5, pp. 514-515.

²⁴³³ O.R., 21, p. 66.

de ceux-là. A Burnside qui les reçut le lendemain ils firent savoir que leur opposition n'entamera pas leur loyauté à son endroit, pas plus que leur détermination à se battre²⁴³⁴. C'étaient les mots que le commandant voulait entendre. Mais quand il interrogea un de ses proches amis, le lieutenant-colonel Joseph Taylor, la réponse fut péremptoire : « Si vous mettez votre plan à exécution, ce sera un assassinat et pas la guerre²⁴³⁵ ». La pensée dominante était résumée par ces phrases écrites par un officier le 10 décembre : « J'ai peu d'espoir que ces plans soient couronnés de succès. Je les crois mauvais, il y aura un grand nombre de pertes humaines et rien d'accompli. Je suis sûr que nous nous battons sans aucune chance de succès²⁴³⁶ ». L'officier était dans le vrai.

Au matin du 11 décembre, les soldats du génie commencèrent la construction des cinq pontons aux trois endroits désignés : deux dans la partie septentrionale de la ville, un dans la partie méridionale et les deux derniers un kilomètre et demi en aval, face à Hamilton Crossing. La ville fut bombardée sur ordre de Burnside puis occupée après des combats de guérilla urbaine. Plus au sud, les batteries vinrent facilement à bout de la maigre résistance adverse et les ponts furent opérationnels autour de midi. La traversée par la Grande division de Franklin pouvait commencer. Un ordre de la part de Burnside et des milliers de tuniques bleues pouvaient se lancer en direction de Telegraph Road et couper l'armée confédérée en deux (deux divisions occupaient une position au sud des pontons). Le meilleur point d'appui pour saisir une opportunité est de se libérer du plan conçu. Cela suppose une capacité d'adaptation et une souplesse d'esprit, deux aptitudes qui furent le commandant ce jour-là. Burnside refusa de déroger à son plan qui reposait sur le principe de simultanéité des attaques. Il n'autorisa le passage que dans l'après-midi, conjointement à ceux qui étaient en cours face à Fredericksburg²⁴³⁷.

Le lendemain l'ordre d'attaquer ne vint pas. L'intuition tactique n'habitait pas le commandant. Les nordistes se livrèrent avec rage au pillage de la cité. Aucune maison ne fut épargnée par le saccage. Frustration, haine, expliquaient cet épisode peu glorieux qui confirmait que la guerre avait changé d'âme²⁴³⁸. La brutalité contre les biens privés constituait le substrat du comportement de la soldatesque nordiste. La solidarité de façade qu'affichait le commandement nordiste se lézarda un peu plus ce 12 décembre. Hooker devint ombrageux après que Burnside lui eut ordonné de détacher d'un de ses Corps deux divisions pour soutenir Franklin²⁴³⁹.

²⁴³⁴ Daris N. Couch, "Sumner's "Right Grand Division"", in *B § L*, vol. 3, p. 108.

²⁴³⁵ Cité par William K. Goolrick, *Rebels Resurgent : Fredericksburg to Chancellorsville*, Alexandria, Time-Life Books, 1985, p. 41.

²⁴³⁶ Cité par Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln, op. cit.*, p. 189.

²⁴³⁷ Daniel E. Sutherland, *Fredericksburg and Chancellorsville : The Dare Mark Campaign*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998, p. 38.

²⁴³⁸ *Ibid.*, pp. 41-42.

²⁴³⁹ O.R., 21, p. 355.

Au soir du 12 décembre, les troupes de l'Union étaient rassemblées le long des berges. Leurs dispositions éclairaient un peu plus Lee sur les cibles de leurs attaques. Le sudiste entreprit de parfaire son dispositif défensif en appelant la division de D. H. Hill stationnée à Port Royal et celle de Early établie à Skinker's Neck²⁴⁴⁰. Le 13 en milieu de matinée, Lee observa les mouvements de l'ennemi en compagnie de Jackson, Longstreet et de Jeb Stuart. « Old Jack » était à cette occasion vêtu d'un uniforme flambant neuf, cadeau de Stuart, qui provoqua la moquerie affectueuse de la troupe. Son allure de « lieutenant d'intendance » n'avait pas attendri son tempérament combatif. Il proposa de prendre l'initiative de l'attaque. D'un geste de la tête, Lee fit connaître son refus. L'infériorité numérique sudiste désignait la défense comme seule option raisonnable. Lee était traversé de certitudes, il savait précisément où les fédéraux allaient porter leurs efforts. Les hommes ressentirent l'optimisme de leurs chefs, ils attendaient, sereins et confiants.

Il en était autrement pour le général nordiste Franklin. Burnside qui se disait inapte à l'exercice d'un commandant de cette taille, et qui accusait un lourd déficit de sommeil, en apporta la démonstration. Dans la soirée du 12, Burnside convint avec Franklin que celui-ci lancera une attaque en force le lendemain matin²⁴⁴¹. Mais les ordres qu'il lui adressa au petit matin du 13 décembre étaient vagues, imprécis. Rien sur la manière dont le général et Sumner synchroniseront leurs assauts, ni sur celle dont les différents segments de l'armée s'ajusteront en cas de débordement de l'aile droite confédérée. Franklin y discerna même une contradiction avec le plan discuté la veille au soir quand il lut que son attaque devait être menée par « une division, au moins » et non un Corps d'armée. C'est d'une diversion plus que d'une attaque massive qu'il était désormais question. De plus, l'ordre qu'il reçut se limitait à stipuler qu'il devait marcher sur la Old Richmond Road et « prendre, si possible, la hauteur près de Captain Hamilton's »²⁴⁴². Un ordre ainsi rédigé pouvait, à la rigueur, suffire à un général doté d'un esprit de décision, capable de dépasser la lettre des instructions et de saisir une opportunité ou d'en créer les conditions. Plus ingénieur que soldat, dépourvu de capacités d'improvisation tactique, Franklin avait besoin d'être guidé. Le nordiste n'était pas sans reproche : pourquoi ne pas avoir entrepris une démarche auprès du commandant pour dissiper ce flou né du hiatus entre l'ordre du 13 décembre et la décision arrêtée la veille ? Le résultat fut que ce flou pesa sur Franklin qui s'imposera la prudence.

La bataille de Fredericksburg s'est développée sur deux axes offensifs indépendants, sans connexion tactique ce qui rend plus aisé leur analyse. Burnside n'avait pas fait reposer les attaques

²⁴⁴⁰ *Ibid.*, p. 643 et 663.

²⁴⁴¹ *A reply of Maj.-Gen. William B. Franklin to the Report of the Joint Committee of Congress on the Conduct of the War, Submitted to the Public on the 6th of April, 1863 : with a Map*, New York, D. Van Nostrand, 1863, p. 6.

²⁴⁴² O.R., 21, p. 71.

sur le principe de la simultanéité. Les raisons qui poussèrent le commandant à déroger à ce schéma sont obscures. Il dit dans son rapport l'avoir assis sur un sentiment : « l'importance d'agir avec diligence ». Plus loin on pouvait lire : « J'ai pensé... que l'attaque du général Franklin sur la gauche aurait été lancée avant que les hommes du général Sumner ne soient engagés, et qu'elle aurait conduit l'ennemi à affaiblir ses forces sur le front de Sumner...²⁴⁴³ ».

L'attaque principale fut dirigée contre le Corps de Jackson. Elle fut aussi la plus prometteuse avant de connaître une issue défavorable. Pour parvenir au sommet de Prospect Hill, facilement identifié par un vaste ensemble boisé de forme triangulaire, les troupes de Franklin devaient parcourir 2 500 mètres. La pente était douce et ne présentait pas d'obstacle naturel majeur susceptible de freiner leur course, à l'exception de la vieille route de Richmond et des fossés qui la bordaient. Les sudistes utilisaient le talus de la voie de chemin de fer Richmond, Fredericksburg et Potomac, quelques centaines de mètres plus haut, pour leurs tirailleurs, et la forêt comme principal rempart défensif. Jackson avait gardé les trois-quarts de ses hommes en réserve ainsi que 76 pièces d'artillerie sur un total de 123²⁴⁴⁴. La ligne de défense présentait étrangement une rupture en son centre entre deux brigades (Lane et Archer), un espace nu de tout défenseur et large d'environ 500 mètres. A. P. Hill, considérant la zone infranchissable dans le cadre d'un assaut organisé en raison de sa densité boisée et de son sol marécageux, n'avait pas jugé utile d'y disposer des forces. De plus, il comptait sur 47 canons pour en interdire l'accès. Enfin, si les circonstances le réclamaient, la brigade de Gregg positionnée derrière Archer et Lane pourrait intervenir promptement dans ce secteur. Jackson et Lee devaient être du même avis car ils n'apportèrent pas de modification à ce périmètre défensif²⁴⁴⁵.

Le brouillard masqua l'approche des fédéraux qui longèrent la Rappahannock sur quelques centaines de mètres avant d'obliquer vers la droite face à la route de Richmond. Lorsque le soleil dissipa les dernières brumes, le tableau qui s'offrit à la vue des 35 000 confédérés était aussi impressionnant qu'inquiétant. Ils étaient 60 000 nordistes adossés à la rivière, parfaitement alignés sur trois rangées qui n'attendaient plus que le signal de l'attaque. La 3^{ème} division du général Meade, composée de 4 500 hommes de Pennsylvanie, avait été retenue pour gagner le sommet de la colline. Elle était protégée dans sa marche en avant par la division de Gibbon sur sa droite tandis que la division de Doubleday prenait position sur sa gauche pour contrer toute intention belliqueuse de la part de la cavalerie sudiste de Stuart.

Les fédéraux avancèrent à 10h00, soutenus par des tirs d'artillerie. La division de Meade obtint des résultats concrets. Les nordistes poussèrent vigoureusement contre l'aile gauche de la brigade

²⁴⁴³ *Ibid.*, p. 94.

²⁴⁴⁴ James I. Robertson, Jr, *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 655.

²⁴⁴⁵ *Ibid.*, pp. 652-653.

d'Archer, semant la confusion dans les rangs. L'instant était critique. Archer se tourna vers le général Gregg pour épauler sa ligne défensive. Ce qu'il ignorait, c'est que ce dernier était agonisant et que ses hommes étaient en fâcheuse posture. En effet, des fantassins de l'Union, cherchant à minimiser leur exposition aux tirs ennemis, s'étaient portés dans un secteur boisé qu'ils avaient trouvé, à leur grande surprise, inoccupé. Il s'agissait de l'espace laissé sans combattant par A. P. Hill. Une erreur susceptible de donner à la pénétration nordiste un caractère mortel. Les régiments de Pennsylvanie s'y étaient engouffrés. Les confédérés étaient impuissants à contrer la percée. Les hommes de Gregg, disposés en réserve derrière l'orée du bois, ne soupçonnaient rien de la situation et de l'épreuve qui les attendait. Ils furent pris au dépourvu lorsqu'ils virent affluer vers eux une masse de soldats qu'ils pensaient être des leurs dans un premier temps. Une majorité d'entre eux, occupée à déjeuner, n'avait pas ses armes à portée de main. Incapables de riposter efficacement, ils étaient au bord de la rupture. Gregg fut mortellement blessé pendant qu'il organisait la défense. Un régiment de Pennsylvanie atteignit l'un des principaux objectifs de Meade, la route militaire, fragilisant ainsi les communications de l'Armée de Virginie du Nord. Plus au nord, les troupes de Gibbon étaient parvenues après plusieurs tentatives sanglantes à déloger les sudistes de Lane du talus de la voie de chemin de fer. Sur cette partie du front, l'Union semblait proche de l'emporter. Cet espoir fut de courte durée. Les attaquants étaient désorganisés, épuisés et en attente de renforts. Ils avaient progressé éparpillés, par instinct. Aucun officier n'était en mesure de structurer la percée. La scène suivante pourrait prêter à un sourire désabusé si les circonstances n'étaient pas aussi dramatiques : le général Birney rejeta la demande de renfort que lui adressa Meade au prétexte qu'elle n'émanait pas de son supérieur hiérarchique, le général Reynolds. Un caprice protocolaire qui illustre l'absence de discernement de certains officiers aux moments les plus cruciaux de la bataille et qui résultait aussi du « palier bureaucratique supplémentaire crée par les Grandes Divisions²⁴⁴⁶ ». Dans les rangs de Meade on se persuada que de prompts renforts eurent permis de contrer toute réplique de la part des défenseurs. La réalité atténua ce jugement. Seule la première ligne défensive de A. P. Hill avait été rompue. Jackson disposait de réserves conséquentes. A la différence de Longstreet qui bénéficiait d'une topographie avantageuse pour masser l'ensemble de ses forces sur une ligne de défense unique, le Virginien avait adopté une approche différente : un cordon défensif soutenu par des réserves tactiques prêtes à intervenir en cas d'enfoncement. Cette défense en profondeur avait donné aux sudistes les moyens de « réparer l'issue imprévisible de l'engagement²⁴⁴⁷ ».

Le général Early reçut des informations selon lesquelles une catastrophe se profilait. Il désobéit à l'ordre initial de Jackson - qui ignorait à cet instant la gravité de la crise - lui demandant de renforcer

²⁴⁴⁶ George C. Rable, *Fredericksburg ! Fredericksburg !*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2002, p. 216.

²⁴⁴⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 223.

D. H. Hill, et sonna la contre-attaque²⁴⁴⁸. Les sudistes renversèrent définitivement la situation en se jetant à corps perdu contre les régiments de Pennsylvanie. La charge, décisive, effondra l'effort adverse. Les fantassins, qui manquaient cruellement de soutien, furent assommés par la violence de l'impact et refluèrent en désordre jusqu'au talus de la voie ferrée et au-delà. La brèche dans le dispositif défensif sudiste était restée ouverte une heure quinze. Les efforts du général Meade pour réorganiser les fuyards furent infructueux. Sur la droite, la division de Gibbon n'échappa pas au chaos. Birney, qui avait essuyé le courroux de Meade en personne, se racheta en couvrant remarquablement au prix de lourdes pertes la retraite de Meade et en ralentissant les poursuivants.

Comprenant vers 12h30 que Franklin n'avait engagé qu'une trop faible partie de ses forces pour déloger l'ennemi de ses positions, Burnside demanda au général de « lancer une attaque vigoureuse avec l'ensemble de ses forces²⁴⁴⁹ ». Franklin ne voulut pas l'entendre. Pourtant 20 000 tuniques bleues n'avaient pas directement pris part aux combats et pouvaient encore donner. Leur commandant ne fit pas appel à cette formidable réserve. Sa nature prudente le lui interdit. En fin d'après-midi, les positions des deux camps étaient figées et n'évoluèrent plus. Les combats avaient fait 344 tués, 2 545 blessés et 526 disparus dans le Corps de Jackson. Franklin déclara 401 morts, 2 761 blessés et 624 disparus.

C'est au général Sumner que revenait la mission de prendre les hauteurs de Marye's Heights occupées par le Corps de Longstreet²⁴⁵⁰. L'ordre lui parvint à 7h30, mais son exécution n'intervint que vers 11h00 lorsqu'il devint évident que Franklin était tenu en échec et que lancer l'attaque maintenant permettrait de soulager ses forces engagées contre Jackson. La tâche s'annonçait difficile.

Dans le cadre d'une bataille défensive, la position des confédérés sur Marye's Heights était tout simplement formidable. Deux mille d'entre eux étaient massés derrière une route légèrement décaissée qui traversait la colline à sa base sur une largeur de 400 mètres. Au-devant d'une partie de la route se dressait un mur de pierre, tenu par les Géorgiens du général Cobb, dont l'accès était obstrué par une clôture en bois. Sept mille autres se tenaient en support, nantis de nombreuses pièces d'artillerie. L'artillerie jouera au cours des prochaines heures un rôle capital. Sur la ligne de front de Longstreet, elle était disposée aux endroits les plus stratégiques, faisant dire à E. P. Alexander : « Un poulet ne pourra pas vivre sur la zone quand nous y ouvrirons le feu²⁴⁵¹ ». La place, grâce à ces éléments défensifs fortifiés par les tranchés et les abatis réclamés par Longstreet, semblait imprenable.

²⁴⁴⁸ O.R., 21, pp. 663-664.

²⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 94.

²⁴⁵⁰ O.R., 21, p. 90.

²⁴⁵¹ James Longstreet, "The Battle of Fredericksburg", in *B § L*, vol. 3, p. 79.

Burnside entraîna les régiments de Sumner dans une danse sacrificielle. Il le fit contre l'avis de ses généraux. Les scènes qui se déroulèrent sur cette bande de terre séparant la ville de la Sunken Road et son parapet pierreux - 450 mètres - comptèrent parmi les plus éprouvantes et héroïques de la guerre. Ils furent des milliers à pointer leurs pas vers Marye's Heights. Et des centaines à y perdre la vie, fauchés par la mitraille et les balles. Les vagues bleues vinrent les unes après les autres se fracasser contre les défenses ennemies. Le feu concentré des canons et des mousquets anéantit toutes les tentatives. La vision des cadavres qui s'entassaient inexorablement devant la route et le mur de pierre et les échecs répétés commencèrent à émouvoir certains officiers supérieurs. Le général Hooker, soutenu dans sa démarche par ses généraux, pressa son chef d'interrompre les assauts²⁴⁵². Burnside s'entêta. Les hauteurs devaient être prises cet après-midi. Cet épisode de rebuffade avait marqué Hooker, bien décidé à régler ses comptes au moment venu. Le rapport qu'il rédigea neuf mois après les faits contenait une charge contre Burnside et son absence de perspicacité tactique. Contrairement au général Sumner qui fut également témoin des faits mais ne les relata pas, Hooker mentionna le témoignage fourni par un prisonnier sudiste à Burnside selon lequel « ils [les rebelles] espéraient que nous les attaquions... sur la route Telegraph ; qu'il était parfaitement impossible pour n'importe quelle troupe d'emporter la position ; que, si la première ligne était enfoncée, une seconde ligne de batterie la dominait²⁴⁵³ ». L'échec des assauts confirmèrent ces dires et amena Hooker à intervenir auprès du commandant pour le « dissuader, si possible, de lancer ce qu'[il] considérai[t] être une attaque désespérée²⁴⁵⁴ ».

Dans le camp confédéré l'ambiance était moins tendue. S'adressant à Lee, à qui le flot ininterrompu de tuniques bleues faisait craindre une rupture des lignes, Longstreet parla en chef de Corps imperturbable, sûr de sa victoire : « Général, si vous transfériez de ce côté-ci tous les hommes qui se trouvent sur l'autre rive du Potomac pour s'en prendre à moi par la même voie, et me donniez le plein de munitions, je les tuerai tous avant qu'ils n'atteignent mes lignes. Regardez à droite ; vous êtes en danger là-bas. Mais pas ici²⁴⁵⁵ ».

A 15h00, l'impensable se poursuivit. Pour un même résultat. L'un de ses biographes, très complaisant, expliqua que Burnside cherchait à aider Franklin dont il attendait qu'il reprît son offensive²⁴⁵⁶. Les corps des morts et des blessés ainsi que les unités en plein chaos qui n'avaient pas pu opérer leur retraite freinaient l'action. Il fallait aux assaillants enjamber, contourner, voire piétiner pour avancer. L'ultime ruée intervint à la fin de la journée quand la lueur du jour s'effaçait au profit

²⁴⁵² Stephen R. Taaffe, *Commanding the Army of the Potomac, op. cit.*, p. 71.

²⁴⁵³ O.R., 21, p. 356.

²⁴⁵⁴ *Idem.*

²⁴⁵⁵ James Longstreet, "The Battle of Fredericksburg", in *B § L*, vol. 3, p. 81.

²⁴⁵⁶ William Marvel, *Burnside, op. cit.*, p. 193.

de la pénombre naissante. Le mouvement des fédéraux resta longtemps ignoré des défenseurs en raison de l'obscurité. Les cris qu'ils poussèrent pour lancer leur assaut les trahit bêtement. La grêle de balles et de shrapnel qui les accueillit brisa leur effort²⁴⁵⁷. La nuit mit fin à l'hécatombe. Sur les 35 000 fédéraux qui avaient pris part aux six assauts, 7 000 étaient tombés. En face, ils étaient 1 200 dans ce cas.

Dans la nuit Burnside réunit ses généraux. Il leur annonça qu'il prendrait le lendemain à l'aube la tête du 9^{ème} Corps pour une charge contre Marye's Heights²⁴⁵⁸. Le petit cercle d'officiers dut être consterné. Le commandant confirma son intention de poursuivre le combat à Lincoln auquel il adressa à 4h00 un télégramme : « Nous espérons emporter la crête aujourd'hui²⁴⁵⁹ ». Le lendemain matin, au terme d'un échange avec Sumner, puis collégial avec ses commandants des Grandes Divisions tous convaincus qu'une reprise des assauts sera aussi futile que suicidaire, il annula l'attaque²⁴⁶⁰. Pendant les deux jours suivant, l'Armée du Potomac se mit en sécurité dans la ville. Le commandant finit par se rendre à l'évidence : la défaite était sans appel et marquait la fin de la campagne. Dans la nuit du 15 au 16, les fédéraux évacuèrent la ville et repassèrent la Rappahannock sous l'orage, sans que les rebelles ne suspectassent rien de l'opération. Burnside avait au moins réussi sa retraite qu'il justifia au Président, qui souhaitait en connaître les raisons, par ces mots : « L'armée s'est retirée de ce côté de la rivière car j'ai considéré que les positions sur notre front ne pouvaient pas être prises et que sur un plan militaire, il était nécessaire soit d'attaquer soit de se replier. Un échec aurait été désastreux²⁴⁶¹ ».

A Fredericksburg le sang avait coulé à profusion. Le nombre des victimes permet de ressentir l'ampleur de la tuerie. L'Armée de l'Union recensa 12 653 victimes dont 1 284 tués, 9 600 blessés et 1 769 capturés ou disparus. Les pertes sudistes s'élevaient à 595 morts, 4 061 blessés et 653 prisonniers ou disparus.²⁴⁶²

c - Analyse.

La campagne nordiste de Fredericksburg symbolise le naufrage de la science militaire appliquée, ajouté à une défaillance logistique invalidante. Nous dirions que les perspectives de victoire nordiste s'étaient une première fois éloignées dès le 17 novembre quand l'opportunité de se transporter sur la

²⁴⁵⁷ Francis Augustin O'Reilly, *The Fredericksburg Campaign : Winter War on the Rappahannock*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2003, p. 419.

²⁴⁵⁸ O.R., 51 :1, p. 1025.

²⁴⁵⁹ O.R., 21, p. 65.

²⁴⁶⁰ Ben: Perley Poore, *Perley's Reminiscences of Sixty Years in the National Metropolis*, op. cit., vol. 2, pp. 192-193.

²⁴⁶¹ O.R., 21, p. 66.

²⁴⁶² Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., p. 96.

rive opposée et de s'emparer des hauteurs dominantes ne put être saisie. L'élément de surprise sur lequel reposait la réussite de l'opération était perdu, et n'avoir pas changé les données du plan initial à cette date fut, de la part du commandant, une faute aux conséquences humaines tragiques. Les 11 et les 12 décembre, il lui était encore possible de remporter une victoire s'il jetait ses forces contre l'ennemi qui n'était pas regroupé. Il fut aveugle. L'impact stratégique de la défaite fut en revanche mineur, les rebelles n'ayant pas été en mesure d'exploiter militairement leur victoire.

La chaîne de responsabilité qui conduisit à la défaite avait pour point d'origine le sommet du commandement fédéral. Donald qualifia la nomination de Burnside à la tête de l'Armée du Potomac de choix « heureux », Williams de « compromis idéal » ou encore Stephen Taaffe, en 2006, de décision « parfaitement sensée »²⁴⁶³. Est-ce la volonté de ne pas abîmer l'image du Président qui interdit à ces historiens d'admettre que ce choix était délétère dès le départ ? Notre propos n'est pas d'affirmer que la promotion fonctionnelle de Burnside impliquait la certitude de la défaite, mais il faut reconnaître que le général ne présentait pas le profil idéal pour ce poste. Tant d'indices fourmillaient au sein de l'armée qui auraient dû alerter l'attention du commandant en chef et l'inviter à corrélérer son jugement personnel à l'appréciation de tiers. Disons-le, sans prosélytisme critique, cette nomination était une erreur qui interroge sur la capacité du Président à discerner la valeur et les aptitudes de ses généraux. Lincoln avait confié le commandement de la plus importante des armées de l'Union à un homme, qui n'était certes pas incompetent, mais dont il savait qu'il manquait de confiance en lui et que beaucoup de généraux percevaient comme inapte à assumer une charge aussi lourde. Il avait sous-estimé la valeur psychologique de la confiance indispensable à celui qui remplit un commandement important pour inspirer ses subordonnés, leur insuffler ainsi qu'à la troupe, par capillarité, l'ardeur nécessaire et imposer le respect. Le seul fait militaire dont Burnside pouvait tirer quelque prestige avait été la prise de l'île Roanoke, Caroline du Nord, qui mit aux prises en janvier 1862 ses 10 000 hommes à 2 500 sudistes. Rien donc qui le destinait à devenir un général-démiurge. Que Burnside fût après McClellan le général le plus élevé en grade, un proche de l'ancien commandant, ce qui pouvait rassurer dans les rangs de l'armée, et sans étiquette politique, constituait-il des éléments objectifs suffisants pour justifier sa nomination ? C'est ce que pensa Lincoln, malgré les voix dissonantes de certains représentants du Congrès qui privilégiaient le général Hooker. A l'un d'entre eux, il répliqua : « Burnside fera mieux l'affaire, car c'est un meilleur intendant²⁴⁶⁴ ». Réponse surprenante, tant semblait inscrite l'idée que l'élu sera sélectionné sur son degré d'adhésion à la doctrine de l'offensive. Burnside avait montré des aptitudes à la tête de son Corps, encore qu'elles ne fussent pas sans défaut, qui étaient loin de surpasser celles d'autres généraux et qui n'étaient pas de

²⁴⁶³ David Herbert Donald, *Lincoln*, *op. cit.*, p. 390 ; T. Harry Williams, *Lincoln and his Generals*, *op. cit.*, p. 182 ; Stephen Taaffe, *Commanding the Army of the Potomac*, *op. cit.*, p. 60.

²⁴⁶⁴ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln*, *op. cit.*, vol. 2, p. 444.

nature à lui donner sur ceux-ci une quelconque primauté. Les faits sont la boussole de l'historien et lui indiquent que les qualités qu'exprime un général à un poste de commandement intermédiaire peuvent s'édulcorer et perdre en densité lorsqu'il occupe une charge supérieure et doit affronter des pressions, être confronté à des problématiques avec lesquelles il n'est pas familier. Burnside en fut un exemple éclatant. Pour expliquer ses réserves à propos de Hooker, le commandant en chef avait avancé au ministre Welles un argument plus psychologique : « Je crains qu'il [Hooker] ne se monte la tête²⁴⁶⁵ ».

De tous les sentiments qui animèrent les différents étages du commandement de l'Union, le scepticisme fut dominant. Il fut loin de conduire ceux qui en étaient frappés, et ils étaient nombreux, à une sorte d'ataraxie reposant sur la certitude ferme et définitive que le plan adopté par Burnside était le meilleur pour remporter la victoire. Au contraire, les jugements se firent critiques et pessimistes. Le commandement restait en interne sous haute tension. La nomination de Burnside n'avait pas fait disparaître les divergences stratégiques. On doit être surpris qu'après vingt mois de guerre qui apportèrent sur cette partie de front tant de désillusions, le commandant en chef et son général fussent toujours dans l'incapacité de faire converger leurs vues malgré le principe de subordination qui s'imposait au second. Prudent, le plan de Burnside fut accepté par défaut par Lincoln. La seule chance pour que l'offensive réussît était suspendue à la faculté des fédéraux de prendre l'adversaire de vitesse. L'absence des ponts flottants, en immobilisant l'armée sur la rive est de la Rappahannock, portait en elle les germes de la défaite. Au soir du 13 décembre, Burnside était un homme isolé, à la fois de ses lieutenants et de la réalité. Conscients qu'un carnage s'était déroulé et convaincus que reprendre les combats était en poursuivre le cours, les généraux avaient, au moins intellectuellement, lâché leur commandant. Burnside n'avait pas pris la mesure de l'hécatombe : il avait évalué ses pertes à 5 000 hommes alors qu'elles atteignaient plus de deux fois ce chiffre²⁴⁶⁶. L'unité du commandement était déchirée. C'est l'opposition - qu'il ne faut pas assimiler ici à une insubordination - des généraux (Sumner fut déterminant) à leur supérieur qui le détourna de son intention d'attaquer le 14.

Les circonstances de la défaite obligent à tourner notre attention sur les compétences de Burnside. La détermination a ses vertus, l'obstination ses limites. C'est bien d'obstination dont il fit preuve sur Marye's Heights. En multipliant sur le point le plus fort de l'ennemi des attaques frontales que ses généraux considéraient comme suicidaires et inutiles, il a montré un acharnement insensé et s'est mué en pourfendeur de l'orthodoxie tactique. Un assaut de front n'a aucune chance de succès contre une ligne défensive fortifiée si la supériorité numérique considérable en faveur des assaillants n'est pas

²⁴⁶⁵ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 229.

²⁴⁶⁶ O.R., 21, p. 65.

respectée²⁴⁶⁷ et s'il n'est pas accompagné simultanément d'un mouvement de flanc. Burnside ne respecta ni l'une ni l'autre de ces prescriptions. Le mur de pierre a constitué un obstacle infranchissable pour les régiments qui furent les uns après les autres happés par la mitraille et plongés dans une terrible confusion. Plaqués au sol, les hommes cherchaient simplement à survivre derrière une légère proéminence de terrain ou un parapet humain hâtivement construit avec les corps de leurs camarades morts. Aucune tunique bleue n'a pu s'approcher à moins de 30 mètres du muret. La plus sérieuse chance de succès de l'Union se trouvait sur Prospect Hill. Or, les ordres de Burnside étaient flous et n'invitaient pas explicitement Franklin, sans doute trop frileux pour le faire, à attaquer en force. Pourtant, les nordistes parvinrent à profiter d'une grossière erreur de placement de Powell Hill, que Jackson ne corrigea pas, pour ouvrir une brèche. Gibbon ou encore Birney n'ayant jamais été en mesure d'apporter à Meade le soutien nécessaire, ils n'en tirèrent finalement aucun bénéfice durable et concluant. Le Corps de Jackson avait tremblé quelques instants, mais la rapide contre-attaque d'Early l'avait préservé d'un possible revers.

Un désastre de cette ampleur réclamait son ou ses coupables. Dans le Nord, ce fut l'hallali. La presse démocrate prit pour cible Lincoln, Halleck et Stanton, le ministre de la Guerre. Il faut admettre que, jusqu'à maintenant, les choix du Président pour doter l'armée de l'Union d'un commandant compétent ne furent guère perspicaces. Il s'égara un peu plus lorsqu'il renouvela sa confiance à Burnside et lui fit savoir que « la tentative n'était pas une erreur et l'échec pas autre chose qu'un accident²⁴⁶⁸ ». La dépression le guettait. Elle sembla l'atteindre le jour où il lâcha ces paroles : « S'il existe un endroit pire que l'enfer, alors je m'y trouve²⁴⁶⁹ ». Un groupe de neuf sénateurs désignés par le Parti républicain rencontra Lincoln pour réclamer la démission du secrétaire d'Etat Seward accusé d'exercer « un trop fort ascendant et contrôle sur le Président et les décisions de l'administration²⁴⁷⁰ ». La tentative échoua quand les sénateurs, réunis en présence du cabinet, furent mis devant l'évidence que les décisions sur les objectifs de la guerre étaient prises de façon collégiale et solidaire²⁴⁷¹. Le ministre des Finances Chase, le véritable instigateur de cette manœuvre, préféra mentir pour ne pas apparaître déloyal devant Lincoln et admit que, sur les questions d'importance, les membres du cabinet étaient consultés même si cela n'était pas aussi pleinement qu'il le souhaitait²⁴⁷². Il ne se

²⁴⁶⁷ Clausewitz a écrit : « [...] il est hors de doute qu'ordinairement dans les grands et les petits engagements une supériorité considérable, qui toutefois n'a pas besoin d'excéder le double, suffit à garantir la victoire... » (*De la guerre*, *op. cit.*, p. 204). Paul K. Davis a rappelé qu'à l'échelle de la bataille un ratio de 3 :1 en faveur de l'attaquant était nécessaire pour vaincre (*Aggregation, Disaggregation, and the 3 :1 Rule in Ground Combat*, Santa Monica, Rand, 1995). Compte tenu de la configuration défensive sudiste sur Marye's Heights, avec ses soldats protégés par un mur de pierre, une prépondérance de trois contre un nous semble être un minimum.

²⁴⁶⁸ O.R., 21, pp. 67-68.

²⁴⁶⁹ Cité par William K. Goolrick, *Rebels Resurgent*, *op. cit.*, pp. 92-93.

²⁴⁷⁰ *Diary of Gideon Welles*, *op. cit.*, vol. 1, p. 195.

²⁴⁷¹ *Ibid.*, p. 196.

²⁴⁷² David Herbert Donald, *Lincoln*, *op. cit.*, pp. 404-405.

trouva plus alors qu'une minorité de sénateurs pour vouloir le départ de Seward²⁴⁷³. Chase remit sa démission à Lincoln, qui la rejeta, et fit de même avec la lettre de démission de Seward, car « l'intérêt public ne peut l'admettre²⁴⁷⁴ », leur fit-il savoir. Le Président avait triomphé de la crise politique qui le visait avec habileté, ménageant les différentes sensibilités qui traversaient le cabinet, mais sans n'avoir toutefois rien réglé des différends qui opposaient certains de ses ministres. Il sortait renforcé de cette épreuve après avoir fait la démonstration qu'il n'était pas sous l'influence de son secrétaire d'Etat et qu'il était bien l'autorité politique dominante au sein du cabinet²⁴⁷⁵.

Le commandement opérationnel sortit, dans un premier temps, indemne de la défaite. Le Sénat adopta une résolution autorisant la Commission sur la conduite de la guerre à faire toute la lumière sur les événements de Fredericksburg. Les membres de la Commission entendaient profiter de leurs investigations pour orienter la politique de guerre. Tout, *a priori*, désignait Burnside comme principal responsable de la tragédie. C'était sans compter sur les solides préjugés des membres de la Commission qui érigèrent avant tout le commandant en victime de la malfaisance du clan pro McClellan et de la suprématie des diplômés de West Point, très marquée dans l'Armée du Potomac. Que la pression populaire, qui réclamait de passer à l'offensive, ait pesé dans la décision de Burnside fut un point occulté. Le témoignage du principal protagoniste écarta d'emblée toute tentation de désigner un bouc émissaire. Burnside, comme ses commandants de Grandes Divisions, attribua l'échec de son entreprise à l'absence des pontons. Quant à la défaite sur le champ de bataille, il en assumait la pleine responsabilité. Le rapport initial, présenté par la Commission devant le Congrès le 23 décembre, était vierge de commentaires. Il se limitait à une restitution des témoignages recueillis auprès des différents acteurs et rien ne permettait de jeter l'opprobre sur Burnside. Rien ne fut proposé concernant une réorganisation du haut commandement²⁴⁷⁶. Le destin du général était entre les mains de Lincoln. Ces mains n'étaient encore animées par aucune intention de destitution. Elles le furent d'autant moins que le général se proposait d'envoyer à la presse un communiqué dans lequel il prenait sur lui l'entière responsabilité de la défaite. La responsabilité de l'exécutif, à défaut d'être épargnée, était au moins minorée.

Lee ne retira aucune satisfaction de ce qu'Alexander qualifia de « la bataille la plus facile que nous ayons jamais livrée²⁴⁷⁷ ». Plutôt une grande frustration. Il était persuadé que Burnside poursuivrait le combat le lendemain et qu'il pourrait peut-être le détruire. Cette conviction avait été confirmée par un message trouvé sur un courrier nordiste capturé peu avant minuit et qui faisait clairement état de

²⁴⁷³ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, pp. 197-198.

²⁴⁷⁴ CWAL, 6, p. 12.

²⁴⁷⁵ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, pp. 456-457.

²⁴⁷⁶ Bruce Tap, *Over Lincoln's Shoulder, op. cit.*, pp. 144-148.

²⁴⁷⁷ *Fighting for the Confederacy, op. cit.*, p. 185.

la poursuite des attaques le lendemain²⁴⁷⁸. A l'annonce de la retraite de l'armée ennemie à l'aube du 16 décembre, le colonel Grimes discerna chez Lee et Longstreet « un regard empli d'un profond chagrin et de regret... bien que les mots ne puissent pas le décrire²⁴⁷⁹ ». Lee avait des motifs personnels de satisfaction. Il sortait vainqueur d'un nouveau duel qu'il avait appréhendé. La nomination de Burnside l'avait en effet laissé circonspect. Il avait regretté le départ de McClellan car, dit-il, « nous nous comprenions si bien l'un l'autre. Je crains qu'ils [les nordistes] ne continuent à faire ces changements jusqu'à ce qu'ils trouvent quelqu'un que je ne comprenne pas²⁴⁸⁰ ». La remarque est d'importance. Pour Lee la guerre était plus que la confrontation de masses d'individus sur un champ de bataille, elle était également l'affrontement de deux hommes, deux intelligences, deux tempéraments en fusion qui cherchent à prendre l'avantage sur l'autre en déployant leurs virtuosités, leurs facultés d'analyse et d'action. Dans cet exercice, le commandant confédéré s'était une nouvelle fois montré le meilleur, sans qu'il eût à mieux étudier son adversaire.

L'armée de la Confédération ne reçut pas d'ordre pour contre-attaquer le 14. Examinée à l'aune des vérités tactiques établies, la décision était compréhensible. L'importance de la victoire, affirmait Clausewitz, dépend de la vigueur qui est donnée à une poursuite immédiate²⁴⁸¹. La seule contre-attaque en mesure de « perfectionner » la victoire est celle qui est engagée en force aussitôt que le repli de l'adversaire est amorcé, lorsque ce dernier est totalement désuni et ne songe qu'à fuir, et non une fois qu'il a repris consistance derrière ses positions. Lee était privé d'une telle possibilité. Il savait que l'artillerie de l'Union massée sur Stafford Heights aurait laminé ses forces. De plus, il n'avait pas encore pris conscience de l'ampleur des pertes subies par l'adversaire et s'attendait à ce que celui-ci poursuivît sa tentative²⁴⁸². Ajoutons enfin que les fédéraux, sans doute meurtris, démoralisés, disposaient toujours d'une force théorique de 100 000 hommes capables de faire repentir des sudistes téméraires. Le jour de la bataille, après avoir mis les bleus en retraite, Jackson, qui avait prédit qu'aucun gain n'était à attendre de la victoire, voulut forcer le destin. Son « instinct de tueur », comme l'appelle Robertson, le poussa à préparer une contre-attaque que les batteries nordistes s'employèrent rapidement à faire avorter au moyen d'un tir de barrage d'une rare densité²⁴⁸³.

Les confédérés avaient mené une bataille défensive exemplaire qui leur permit d'infliger à Billy Yank de lourdes pertes humaines. Dans l'esprit de Lee, le résultat était insuffisant. Il savait que l'Union disposait de ressources qui lui permettraient aisément de les compenser ainsi que le matériel

²⁴⁷⁸ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, *op. cit.*, p. 311.

²⁴⁷⁹ Francis Augustin O'Reilly, *op. cit.*, p. 452.

²⁴⁸⁰ James Longstreet, "The Battle of Fredericksburg", in *B § L*, vol. 3, p. 70.

²⁴⁸¹ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 290.

²⁴⁸² O.R., 21, p. 555.

²⁴⁸³ James I. Robertson Jr., *Stonewall Jackson*, *op. cit.*, p. 660-661.

abandonné. Ses regrets ne l'empêcheront pas de rendre un hommage appuyé dans son rapport à son armée, louant « le courage, la bravoure et le dévouement²⁴⁸⁴ » qu'elle montra, et de vanter les mérites de ses deux chefs de Corps, insistant sur « leur précieux conseil ²⁴⁸⁵ ».

Une ombre s'était glissée dans ce tableau convaincant : l'attitude de Hood. Ce dernier était posté sur la gauche de Jackson. Dans sa restitution des événements, donnée une semaine plus tard, Longstreet rappela lui avoir donné l'ordre de frapper l'ennemi avec les brigades de Pickett si une opportunité se présentait²⁴⁸⁶. Lorsque ce fut le cas, Hood désobéit, resta statique et ne coopéra que tardivement. L'occasion d'envelopper les troupes de Franklin avec un effet destructeur avait peut-être été manquée²⁴⁸⁷. Longstreet passa l'incident sous silence, son rapport officiel mentionnait simplement que l'attaque des fédéraux « ne semblait pas avoir la force d'une véritable attaque... et le général Hood ne se sentit pas autorisé à faire plus qu'une avance partielle²⁴⁸⁸ ». Un silence qu'il justifia dans ses mémoires par le fait que Hood jouissait « des hautes faveurs des autorités²⁴⁸⁹ ». Quel crédit accorder à ce propos qui assoit l'idée que des généraux, au motif qu'ils entretiennent des rapports privilégiés avec les hautes instances militaires, voire politiques, jouiront d'une impunité et échapperont à toute forme de sanction en cas d'insuffisances avérées sur le champ de bataille ? De notre point de vue, peu. Longstreet, rallié au camp républicain après la guerre, est connu pour avoir critiqué, parfois injustement, les grandes figures militaires de la Confédération, et son témoignage, en l'absence d'arguments, peine à retenir notre attention. Il faut rappeler que, quelques semaines plus tôt, il avait privé Hood à titre conservatoire de son commandement et que la sanction avait été levée par Lee. Peut-être ces faits, qui suscitérent une amertume, constituaient-ils le lien avec son propos. Ni dans son rapport ni dans ses mémoires, Hood ne fit référence à cet ordre non exécuté. Mais qu'il fut donné est incontestable. Hood n'était pas un timoré. Il l'avait prouvé à Sharpsburg où sa division fut durement éprouvée et le prouvera sur d'autres champs de bataille. L'explication la plus simple, sans le dédouaner, est qu'à ce moment de la bataille, la lucidité lui fit défaut et qu'il ne sut pas voir d'un coup d'œil vif et sûr l'opportunité qui s'offrait à lui.

Lee accorda peu d'attention à ceux qui virent dans ce désastre le crépuscule de l'Union et prédirent la fin prochaine des hostilités. Il savait que la victoire, pour être complète, demanderait plus de sacrifices et au moins une autre bataille majeure. A propos de Fredericksburg, il confia à Longstreet :

²⁴⁸⁴ O.R., 21, p. 549.

²⁴⁸⁵ *Ibid.*, p. 556.

²⁴⁸⁶ *Ibid.*, p. 570.

²⁴⁸⁷ James Longstreet, "The Battle of Fredericksburg", in *B § L*, vol. 3, p. 84.

²⁴⁸⁸ O.R., 21, p. 570.

²⁴⁸⁹ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, p. 317.

« Il est heureux que la guerre soit si terrible, sans cela, nous finirions par trop l'aimer²⁴⁹⁰ ». Et terribles, les prochaines batailles le furent.

d - La fin de Burnside : une destitution sur fond de conspiration des généraux et provoquée par une friction de guerre.

Après avoir affronté une crise politique dont il était en réalité la cible, le commandant en chef fut ébranlé par la crise la plus aigüe qu'eut à connaître le commandement de l'Union dans l'Est. « C'est la force morale qui décide plus que le nombre de la victoire », écrivit Napoléon²⁴⁹¹. Ces forces morales étaient déclinantes à l'hiver 1862-1863 dans l'Armée du Potomac. En assumant publiquement la responsabilité de la défaite de Fredericksburg, Burnside avait fait preuve de droiture et d'honnêteté intellectuelles. Cet aveu louable n'était pas en revanche de nature à restaurer la confiance au sein d'une armée traumatisée, à grandir son moral et à raffermir les liens hiérarchiques entre le commandant et une partie de ses généraux. Le mécontentement devint révolte après la débâcle du 13 décembre. Plusieurs officiers ne se privèrent pas d'accabler le commandant et de dénoncer devant leurs hommes l'inanité de son entreprise. Ce grondement était-il la manifestation partisane d'une coterie d'intrigants qui avaient la nostalgie de McClellan et agissaient pour son retour, ou était-il le résultat d'une opposition plus objective, fondée sur des désaccords stratégiques ?

Le 20 décembre, les généraux Franklin et W. F. Smith, au mépris des règles de bienséance militaires, s'adressèrent directement à Lincoln pour infléchir la stratégie en cours. Ils lui exprimèrent dans une longue missive leur conviction selon laquelle le plan de leur supérieur était voué à l'échec au motif principal que la ligne de communication ferroviaire serait exposée en de multiples lieux aux destructions de l'ennemi et qu'une ligne de ravitaillement de substitution par route réclamerait un déploiement conséquent d'hommes pour la sécuriser. Ils préconisaient de porter l'action sur les deux rives de la rivière James, ce qui présentait l'avantage de permettre une rapide concentration des troupes, de s'approcher à moins de trente-cinq kilomètres de Richmond sans engagement militaire préalable et de s'appuyer sur un axe de communication protégé par la Navy²⁴⁹². La réponse présidentielle était courtoise dans sa première partie, même si, en quelques phrases, Lincoln démontrait que leur stratégie se heurtait à une difficulté de poids : elle obligerait à diviser l'armée, une partie devant impérativement rester dans la région de Fredericksburg pour protéger Washington. Le second paragraphe était cruel pour Franklin que le Président mettait devant son incohérence en lui rappelant que six mois plus tôt celui-ci lui avait recommandé de retirer l'armée de la rivière James²⁴⁹³.

²⁴⁹⁰ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 302.

²⁴⁹¹ Cité par Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre*, op. cit., p. 152.

²⁴⁹² O.R., 21, pp. 868-870.

²⁴⁹³ CWAL, 6, p. 15.

Lincoln oubliait, et Franklin le lui rappela, que le général avait recommandé en juillet le retrait de l'Armée du Potomac pour lui éviter d'être décimée par les maladies qui prospéraient pendant la période estivale dans la région²⁴⁹⁴.

Lincoln savait trop l'attachement des deux généraux à McClellan pour s'empresser de désavouer le chef de l'Armée du Potomac. Même s'il avait reconduit sa confiance à Burnside, on peut croire que celle-ci fut mise à mal le 30 décembre après une entrevue accordée aux généraux John Newton et John Cochrane, des subordonnés de Smith. Que les deux généraux fussent missionnés par Franklin et Smith n'était pas douteux. L'armée avait alors reçu son ordre de marche et leur absence requérait l'aval de leur supérieur. Devant la commission sur la conduite de la guerre, le 9 février 1863, Newton expliqua que sa démarche était motivée par la conviction que « toute l'armée était extrêmement abattue », que « le mécontentement des troupes résultait d'un manque de confiance dans les compétences militaires du général Burnside » et que « si cette armée devait être une nouvelle fois défaite... où que ce soit le long de la Rappahannock, il ne s'agirait pas d'une simple défaite, comme avant, mais cela signifierait sa destruction »²⁴⁹⁵. Ce sont ces craintes, guère dénuées, on peut le penser, d'un espoir d'obtenir la disgrâce de Burnside, que les deux hommes confièrent au Président dans un langage plus adouci, mais sans ambiguïté sur le sens. L'esprit complotiste de la démarche ne faisait aucun doute, mais elle sema le trouble dans l'esprit de Lincoln qui, à peine son entretien clos, adressa au commandant un message en ces termes : « J'ai de bonnes raisons de vous dire de ne pas entreprendre de mouvement général sans me le faire savoir²⁴⁹⁶ ». La nouvelle tentative de franchissement de la Rappahannock, programmée le jour même, avorta donc en raison de l'intervention présidentielle. C'était une friction inattendue au point de causer une vive surprise chez Burnside qui informa Lincoln de son intention de le voir le lendemain à Washington où il devait témoigner devant la cour martiale réunie pour juger du cas du général Porter²⁴⁹⁷. Les deux hommes s'expliquèrent le 31 décembre 1863 à Washington. Lincoln fit part de l'objet de l'entretien accordé aux deux généraux sans rien révéler de leur identité et expliqua qu'il souhaitait échanger avec Halleck et Stanton avant toute décision concernant le plan d'action. On sait aussi à partir du compte rendu qu'il fit à l'issue de la rencontre et qu'il transmit à Lincoln le jour même, que Burnside offrit sa démission, sachant ne pas jouir de la confiance de ses lieutenants pour exécuter un plan dont il avait réaffirmé les avantages²⁴⁹⁸. Le lendemain, la discussion reprit en présence du ministre de la Guerre et du général en chef. Le Président donna son aval à l'opération.

²⁴⁹⁴ *Ibid.*, pp. 15-16.

²⁴⁹⁵ RJCCW, part. 1, 1863, pp. 730-732.

²⁴⁹⁶ CWAL, 6, p. 22.

²⁴⁹⁷ O.R., 21, p. 900.

²⁴⁹⁸ *Ibid.*, pp. 941-942.

Le sommet de l'Etat avait posé un diagnostic lucide sur la situation : les commandants des Grandes divisions s'opposaient à leur supérieur. Celui-ci, conscient de son isolement et meurtri par l'évidence que son plan de traversée de la Rappahannock se heurtait à l'hostilité de la majorité de ses généraux, réitéra au Président sa proposition de retour à la vie civile le 5 janvier avec humilité : « Permettez-moi de vous dire que je ne vous envoie pas ma démission dans un quelconque esprit d'insubordination, mais, comme je l'ai simplement dit avant, pour simplement vous soulager de tout souci en changeant les commandants là où le manque de confiance rendrait la chose nécessaire²⁴⁹⁹ ». La conduite de Lincoln ne l'arrachait pas encore à l'affection portée à cet homme qu'il jugeait « honnête et humble²⁵⁰⁰ » : « Je regrette le manque de convergence avec vous, selon l'avis de vos généraux, mais je ne vois pas la solution. Soyez prudent et ne croyez pas que le gouvernement ou le pays vous commande. Je ne vois pas pour le moment ce que je gagnerais à changer de commandant à la tête de l'Armée du Potomac et si je le faisais, je ne souhaite pas que ce soit en en acceptant votre démission²⁵⁰¹ ».

Profonde, irrésistible, la révolte des généraux impacta la relation entre le commandant en chef et son général en chef. Elle amplifia chez Lincoln une sensation de faiblesse et de vulnérabilité. A lire sa missive du 1^{er} janvier à Halleck, on le sent habité par l'inquiétude, la peur de voir la rupture évidente du processus de collaboration à la tête de l'armée présager un nouveau désastre. Pour le président, la dégradation des relations entre le commandant et les généraux du premier cercle ne s'accordait pas avec le déclenchement d'une offensive d'envergure. Il n'était pas question de laisser le chef de l'Armée du Potomac se lancer dans une opération qui n'aurait pas préalablement obtenu son adhésion et celle de Halleck :

Le général Burnside souhaite franchir la Rappahannock avec son armée, mais ses commandants de Grandes divisions s'opposent tous à cette entreprise. Si vous ne pouvez m'aider dans un moment aussi difficile que celui-ci, vous échouerez précisément sur ce pour quoi j'ai sollicité votre aide. Vous connaissez le plan de Burnside et je souhaite que vous l'accompagniez sur le terrain, que vous étudiez ce plan autant que possible, que vous consultiez les officiers, recueilliez leur avis et que vous vous assuriez de leur humeur ; en un mot, que vous collectiez toutes les données pour vous former un jugement par vous-même et dire au général Burnside que vous approuvez ou non son plan. Votre compétence militaire ne me serait d'aucune utilité si vous ne pouviez réaliser cela.²⁵⁰²

Lincoln sollicitait donc le concours de Halleck pour surmonter cette nouvelle épreuve, sécuriser l'opération à venir, mais il le fit d'une prose si maladroite que ce dernier, s'estimant mis en accusation,

²⁴⁹⁹ *Ibid.*, pp. 944-945.

²⁵⁰⁰ T. Harry Williams, *Lincoln and his Generals*, op. cit., p. 206.

²⁵⁰¹ CWAL, 6, p. 46.

²⁵⁰² OR, 21, p. 940.

répliqua par une lettre que le Président jugea trop rude pour figurer dans les rapports officiels²⁵⁰³. On sait qu'il offrit sa démission. Lincoln le retint.

Confirmé dans son poste en dépit de ses demandes de démission et de la fragilité de sa situation, Burnside était décidé à reprendre l'initiative. Il a pu être sensible aux recommandations du général Montgomery Meigs, intendant général. Après avoir pointé les maux de son armée (la multiplication des malades, des invalides et des démobilisés - il aurait pu ajouter les désertions) et souligné l'épuisement, le désespoir qui gagnait le pays, ce dernier le pressa, le 30 décembre, d'entrer en campagne sur un ton qui mêlait flatterie et impérieuse nécessité : « Mais ce qui est essentiel c'est une grande et écrasante défaite de cette armée [sudiste] et sa destruction. Une telle victoire serait d'une valeur inestimable. Elle vous couronnerait d'une gloire éternelle. Elle placerait votre nom à côté de celui de Washington ». Puis il l'invitait à suivre l'exemple des marches de Napoléon à Iéna et de Lee pendant la campagne de Manassas en s'intercalant entre l'armée ennemie et sa capitale : « Je crois que le corps de l'armée devrait remonter la Rappahannock, traverser la rivière, viser un point sur la ligne de chemin de fer entre les rebelles et Richmond, et envoyer de la cavalerie et des troupes légères pour couper la route et intercepter la retraite²⁵⁰⁴ ». La volonté du commandant, que l'on imagine aussi renforcée après l'humiliation de Fredericksburg, avait emporté les réticences de Lincoln. Halleck avait finalement tenu son rôle, sans enthousiasme, et autorisé l'entreprise avec pour objectif principal, « la défaite ou la dispersion de l'armée de Lee » et de le faire « aussi vite que possible »²⁵⁰⁵.

Après avoir personnellement reconnu le terrain, Burnside projeta une nouvelle offensive, la cinquième depuis sa prise de fonction, qui visait de traverser la Rappahannock à United States Ford et Banks Ford, séparés d'un peu moins de dix kilomètres, avec deux Grandes divisions (Franklin et Hooker) afin de contourner l'armée de Lee retranchée sur sa rive sud, d'acculer cette dernière contre la rivière et de la défaire. La Grande division de Sumner était chargée de faire des démonstrations devant Fredericksburg dans le but de convaincre l'ennemi qu'une attaque s'y préparait. De ce plan il était possible sur le papier de tirer de grands bénéfices à la condition que son exécution ne soit entravée par aucun impondérable. Pour réussir Burnside devait, avant toute chose, compter sur un facteur clé : la clémence des cieux.

La région de Fredericksburg faisait partie du Piedmont, la plus importante des cinq provinces qui composaient la Virginie. Le mois de janvier était habituellement le plus froid de l'année, mais aussi l'un des moins pluvieux. Aucun phénomène climatique atavique de nature à contrarier le lancement d'une campagne militaire ne se produisait habituellement à cette saison. De plus, en se fondant sur

²⁵⁰³ CWAL, 6, p. 31.

²⁵⁰⁴ O.R., 21, pp. 916-918.

²⁵⁰⁵ *Ibid.*, pp. 953-954.

les données météorologiques objectives (température, couverture nuageuse, précipitations) publiées dans la presse locale, « il est évident, souligne Harold Winters, qu'au début du mois de janvier 1863, la configuration générale du *jet stream* interdisait à de fortes tempêtes de traverser la Virginie²⁵⁰⁶ ». Quand Burnside décida de passer à l'offensive, les conditions étaient idéales, le temps était froid, sec et ensoleillé, les routes praticables.

La campagne devait s'ouvrir le 19 janvier 1863. Elle fut reportée au lendemain puis au jour suivant²⁵⁰⁷. La raison résidait dans le fait qu'au principal gué par lequel l'armée devait traverser, les piquets rebelles s'étaient renforcés avec de l'artillerie²⁵⁰⁸. La traversée fut déplacée à Bank's Ford²⁵⁰⁹. Ce retard fut rendu fatal par une friction naturelle qu'aucun général ne pouvait anticiper. Au sud-ouest de la Virginie s'était formé à une latitude moyenne un cyclone d'intensité croissante que les vents du Golfe du Mexique poussaient vers l'intérieur des terres, en direction du Piedmont. Le 20 janvier, vers les 19h00, des précipitations diluviennes commencèrent à tomber. La tempête sévit sur la région durant trente-six heures. Les sols, soumis depuis des siècles aux intempéries, présentaient la particularité d'être, dans leur partie supérieure, composés d'une couche d'argile qui entravait l'écoulement vertical des eaux de pluie. En quelques heures, ce 20 janvier, les terres furent saturées et ne furent plus en capacité d'absorber les trombes d'eau qui s'abattaient. Elles se transformèrent en une mer de boue collante. En pareils circonstances, le bon sens commandait au moins de différer l'opération. Les généraux Franklin et Smith tentèrent de convaincre Burnside qui s'y refusa²⁵¹⁰. Cette décision que le commandant, plus que jamais isolé, prit seul, plongea l'armée dans une nouvelle épreuve humiliante. Elle lui coûta aussi sa carrière.

Le soir du 20 janvier, l'armée de l'Union offrait un sombre tableau que William Swinton, correspondant pour le *New York Times* brossa en ces termes dans un article publié le 26 janvier 1863 : « Quelqu'un pouvait croire qu'un nouveau cataclysme géologique avait frappé le monde et qu'il voyait autour de lui les débris laissés par le Déluge originel. Un chaos indescriptible de pontons, de chariots et d'artillerie encombra la route en aval de la rivière. Chevaux et mules tombaient morts, exténués par les efforts pour avancer avec leur chargement dans ce terrible environnement ». Pour certains officiers supérieurs, l'entreprise, à peine commencée, était un échec. Un général des volontaires écrivit à Burnside : « La pluie a empêché la surprise et totalement transformé la situation. Abandonner l'effort en cours me semblait être une mesure de prudence, non seulement parce que

²⁵⁰⁶ Harold A. Winters, *Battling the Elements : Weather and Terrain in the Conduct of the War*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1988, p. 36. Le jet stream est un courant d'air d'altitude très rapide soufflant d'Ouest en Est.

²⁵⁰⁷ O.R., 21, pp. 976-977.

²⁵⁰⁸ *Ibid.*, p. 978.

²⁵⁰⁹ *Ibid.*, p. 986.

²⁵¹⁰ Francis Augustin O' Reilly, *op. cit.*, p. 480.

l'ennemi doit être au courant de nos intentions, mais parce que les routes sont partout impraticables²⁵¹¹ ». Pas un pont ne fut construit, pas un homme ne traversa la rivière tumultueuse. Burnside, dont les assauts répétés sur Marye's Heights révélèrent une obstination déraisonnable, n'était pas décidé à céder devant une friction d'ordre naturel. Le 22, le général prit enfin toute la mesure du fiasco en cours et ordonna le retour à Falmouth, son point de départ²⁵¹². « Ainsi s'acheva, poursuivit Swinton, une entreprise qui avait toutes les chances de succès, mais qui avait été contrecarrée et réduite à néant pour des raisons qu'aucune compétence humaine n'aurait pu prévoir ni empêcher. Le rôle crucial joué par les éléments climatiques se passe de commentaires ».

Cet épisode, resté dans l'histoire sous le nom de « marche boueuse », fournit la preuve d'un lien de causalité directe entre friction et altération d'un but de guerre. Cet échec imputable à la survenance d'un phénomène naturel imprévisible couplé à l'incapacité de Burnside d'en mesurer rapidement l'impact sur l'opération projetée, produisit un effet psychologique ruineux. Épuisée, affamée, le moral en berne, la troupe avait perdu confiance, qu'elle avait déjà réduite, dans son général : « Nous étions pratiquement tous de l'avis que "Old Abe" aurait mieux fait de désigner un simple soldat pour lancer la prochaine campagne. [...] Il n'est pas exagéré de dire que l'on n'avait jamais vu, avant ou après, un tel état de démoralisation comme celui qui s'était emparé d'une grande partie de l'Armée du Potomac à l'issue de cette folle entreprise.²⁵¹³ ». Des milliers de chevaux et de mules avaient péri d'épuisement, avalés par cette mer de boue. Quant aux hommes, les pertes furent anecdotiques, mais ils étaient rongés par le dépit et la colère. Les désertions s'accrurent, jusqu'à 200 par jour²⁵¹⁴. Après Fredericksburg et la Proclamation d'émancipation, elles avaient pris un rythme si alarmant que pour endiguer le phénomène le prévôt général avait demandé aux commandants des Grandes Divisions, des Corps et des divisions placés dans leur champ de responsabilité de « faire patrouiller jour et nuit des fantassins aux abords immédiats de leur camp et des cavaliers sur une distance plus grande, d'arrêter toutes personnes, habillées en civil ou en soldat, qui se trouveraient au-delà du cordon de sentinelles sans laissez-passer ou tout autre autorisation²⁵¹⁵ ».

Les rebelles avaient assisté narquois à l'impuissance des fédéraux bloqués devant les berges de la Rappahannock et ne s'étaient pas privés pour les railler²⁵¹⁶. L'ambiance au sein du commandement confédéré n'avait pas été aussi facétieuse. Longstreet et Jackson avait été en désaccord sur la manière de contrer le mouvement adverse. Lee absent - il se trouvait à Richmond -, Longstreet fit jouer son

²⁵¹¹ OR, 21, p. 990.

²⁵¹² *Ibid.*, p. 994.

²⁵¹³ Charles E. Davis, Jr., *Three Years in the Army : The Story of the Thirteenth Massachusetts Volunteers from July 16, 1861, to August 1, 1864*, Boston, Estes and Lauriat, 1894, p. 189 et 191.

²⁵¹⁴ Finfrock Bradley, *Across the Rappahannock*. Bowie, Heritage Books, 1994, p. 166.

²⁵¹⁵ OR, 21, p. 985.

²⁵¹⁶ A. P. Smith, *History of the Seventy-Sixth Regiment New York Volunteers*, Cortland, 1867, p. 201.

ancienneté pour imposer ses vues. La question se pose de savoir quel aurait été l'effet stratégique du mouvement de l'Union s'il s'était exécuté sans encombre. Le succès de l'opération reposait sur l'effet de surprise. Une hypothèse peu crédible. Tout au plus était-il concevable que les forces de l'Union réussissent leur franchissement et s'établissent sur le versant opposé de la rivière. Lee était en alerte. Ses éclaireurs étaient sur le qui-vive pour scruter le moindre mouvement ennemi.

Quand il apprit l'identité des généraux qui se rendirent à Washington et ceux qui, par leurs critiques répétées, instillaient la défiance dans l'armée et voulaient sa perte, Burnside agit avec virulence et une maladresse qui lui furent fatales. Le 23, il rédigea un ordre général qui prévoyait de relever plusieurs officiers de leurs fonctions. Dans cette charrette de dix accusés dont il voulait voir tomber les têtes figuraient les généraux de Grande Division Hooker et Franklin, et le général W. F. Smith, commandant du 6^{ème} Corps²⁵¹⁷. Le soir même, il avait invité à sa table Franklin et Smith, qui laissa un souvenir du repas : « Burnside était d'humeur erratique - enjoué et loquace à certains moments, cloîtré dans le silence et l'esprit ailleurs à d'autres. Sortant de l'une de ces absences, il dit : "Vous entendrez bientôt parler de quelque chose qui vous stupéfiera tous !" Et ceci fut répété une ou deux fois²⁵¹⁸ ». Il est malaisé à partir de ce seul témoignage de formuler des conclusions sur l'état d'esprit du général. Si l'on s'attarde sur les mots employés dans la rédaction de l'ordre énumérant les charges retenues contre Hooker, on peut affirmer que Burnside, homme de loyale conscience et dévoué, vécut l'affaire comme une trahison commise à la fois contre le commandement qu'il incarnait et contre les obligations de tout subordonné. Le commandant l'accusait d'avoir « instauré la méfiance dans l'esprit des officiers qui s'étaient alliés avec lui par le ton général de sa conversation et d'avoir, par omission ou autres moyens, établi des rapports et fait des déclarations dans le but délibéré de donner de fausses impressions... ». Il justifiait le renvoi de Hooker en concluant qu'il était « un homme incapable d'exercer un commandement important pendant une crise comme celle-ci, quand chaque soldat sur le terrain doit montrer tant de patience, d'altruisme, de confiance, de considération et de patriotisme »²⁵¹⁹.

Retrouver Hooker sur la liste n'était pas une surprise. Hooker ne s'était pas associé à l'action menée par Franklin et Smith. Il n'en proféra pas moins, avant même le début de la campagne de Fredericksburg, de virulentes critiques à l'encontre du commandant et de sa stratégie et ses nombreuses diatribes contribuèrent par la suite à diffuser dans les rangs le poison du doute et de la démoralisation. Mais cette gémellité s'arrêtait au stade de la dénonciation qu'il n'hésitait pas,

²⁵¹⁷ O.R., 21, pp. 998-999.

²⁵¹⁸ "Burnside Relieved : Letter from General WM. Farrar Smith", in *Magazine of American History with Notes and Queries Illustrated*, éd. Martha J. Lamb, vol. 15, January-June, New York, 1886, p. 198.

²⁵¹⁹ O.R., 21, p. 998.

d'ailleurs, à étendre à Halleck, McClellan, Pope et à l'administration²⁵²⁰ : Devant un journaliste du *New York Times* qui rapporta ses propos, il qualifia Burnside « d'incompétent et Lincoln et le gouvernement d'imbéciles et ayant fait leur temps ». Selon lui, « Rien n'ira bien jusqu'à ce que nous ayons un dictateur et le plus tôt sera le mieux »²⁵²¹. Hooker menait sa propre révolte, travaillant pour son propre destin. S'il ne voulut pas frayer avec ceux dont il poursuivait le même but - le départ de Burnside - c'est parce qu'il divergeait sur la solution. Chez les premiers elle portait un nom : McClellan. Chez le second, un autre : le sien.

Pour être officialisée, la volonté du général devait recevoir l'assentiment de Lincoln, seule autorité décisionnelle dans ce domaine. Burnside savait qu'il jouait son avenir et même s'il paraissait s'accommoder du chemin qu'il prendrait, quel qu'il soit, il entendait faire prévaloir ses vues. Il se présenta devant Lincoln avec sa lettre de démission dans la poche. C'est clairement un chantage auquel il se livra : ou vous exaucez ma demande ou je démissionne. Lincoln, on peut l'imaginer, ne goûta pas le procédé. Le lendemain, sans avoir consulté comme il l'avait initialement envisagé Halleck et Stanton, il lui annonça le relever de ses fonctions, refusant cependant sa demande de démission de l'armée²⁵²². La carrière opérationnelle de Burnside se poursuivra, tout d'abord dans le Département de l'Ohio, mais le général n'échappa pas à l'humiliation. C'est celui qu'il voulait extirper de l'armée qui le remplaça : Joseph Hooker. Que les généraux Franklin et Sumner, ce dernier à sa demande²⁵²³, fussent démis de leur poste était une mince consolation.

De cette histoire seul Hooker sortit vainqueur. Franklin fut le grand perdant. Non seulement il perdit son poste, mais il fut mis en accusation quelques semaines plus tard par la Commission sur la conduite de la guerre. En janvier de nouveaux éléments amenèrent ses membres à travailler sur une version révisée de leur rapport. Franklin, avec d'autres généraux, était suspecté de s'être opposé au plan de Burnside et d'être intervenu auprès de Lincoln pour en bloquer l'exécution. Burnside, une nouvelle fois entendu, confirma l'information sans citer de nom. Mais l'implication de Franklin ne faisait aucun doute pour l'auditoire. Le nouveau rapport, publié en avril 1863, laissait entrevoir un lien de causalité étroit entre la défaite du 13 décembre et le manquement aux ordres de Franklin qui refusa de lancer une attaque d'envergure. Le document ne retint pas, autant qu'espéré, l'attention du

²⁵²⁰ Henry Villard, *Memoirs of Henry Villard, Journalist and Financier 1835-1900*, vol. 1, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1904, p. 348.

²⁵²¹ Cité par Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1996, p. 21. L'auteur précise dans une note que le mot dictateur doit être entendu au sens romain du terme - un général qui accepte d'être commandant en chef - et qu'il ne doit pas être assimilé à celui de tyran.

²⁵²² O.R., 21, pp. 1004-1005.

²⁵²³ Agé de 66 ans, Edwin Sumner décédera quelques semaines plus tard, le 21 mars 1863, avant de prendre la tête du Département du Missouri.

grand public et, à vrai dire, il fut sans effet réel sur le déroulement du conflit et les décisions du commandant en chef²⁵²⁴.

C'est par la nomination d'un quatrième général à la tête de l'Armée du Potomac que s'acheva la séquence de défiance particulièrement violente à l'égard de Burnside qui s'était ouverte au lendemain de la bataille de Fredericksburg. Rarement fracture fut plus ouverte dans le commandement opérationnel. George W. Julian était un membre de la Commission sur la conduite de la guerre. Il retint du témoignage de Burnside, entendu en février 1863, que l'armée était minée par « les querelles et les jalousies des commandants et les contrariétés de Lincoln dans la gestion de la situation²⁵²⁵ ». Aussi puissantes que furent ces occurrences et sans en négliger les effets, nous doutons qu'elles puissent avoir constitué les causes efficientes des défaites militaires de l'Union dans l'Est. Nous dirions, au contraire, que ce sont les cuisants revers militaires qui exacerbèrent les ambitions personnelles, excitèrent l'esprit de rivalité et préservèrent, pendant quelques mois encore, l'aura de McClellan dans l'armée, lequel restait pour certains un successeur légitime.

2) La campagne de Chancellorsville : un commandement sudiste sous les feux de la gloire et de la tragédie.

a - Le commandement de Hooker : un exemple de faillite intellectuelle et psychologique face à une audace tactique inattendue.

Le général Joseph Hooker était devenu, par la seule volonté du commandant en chef, le nouvel homme fort de l'Armée du Potomac. Le quatrième nommé par le Président depuis le début des hostilités. En fournissant la preuve que sur les questions importantes - la nomination d'un général en était une - le cabinet n'était pas toujours consulté, le commandant en chef apportait un cinglant démenti à ses affirmations tenues devant les sénateurs pour désamorcer leur cabale et attestait dans le même temps d'une personnalisation de l'exercice de ses prérogatives militaires.

Agé de 49 ans, diplômé de West Point (1837), vétéran de la guerre contre le Mexique et les indiens séminoles, Hooker était auréolé du surnom de « Joe le batailleur ». Un titre qu'il avait acquis bien malgré lui lorsqu'un télégraphiste restitua maladroitement les notes d'un journaliste qui venait de s'entretenir avec lui. Toutefois il n'était pas usurpé. Hooker avait démontré au cours des dernières batailles un esprit de lutte, un tempérament agressif. C'est ce qui plut à Lincoln. Malheureusement, le militaire véhiculait une image peu flatteuse : buveur invétéré (ce qui était très exagéré), de moralité

²⁵²⁴ Bruce Tap, *Over Lincoln's Shoulder, op. cit.*, pp. 164-165.

²⁵²⁵ George W. Julian, *Political Recollections, 1840 to 1872, op. cit.*, p. 229.

douteuse, suffisant, bourru, dépourvu de diplomatie et de sens politique, c'était un intrigant, un carriériste prêt à tout pour éliminer la concurrence, ce qui lui valut de profondes inimitiés parmi les officiers supérieurs. Il avait la critique franche et ne faisait rien pour la dissimuler. McClellan, Burnside, Halleck et Lincoln, entre autres, furent les victimes de ses saillies irrévérencieuses. Au Président, lors de leur première rencontre à l'été 1861, il se vanta d'être supérieur à tous les généraux en action à Bull Run²⁵²⁶ et on se rappelle qu'il proclama que le pays avait besoin d'un dictateur. Malgré ces travers qui, il est vrai, n'étaient pas *a priori* incompatibles avec le talent militaire, Lincoln lui confia le poste de commandant de l'Armée du Potomac auquel il aspirait ardemment. Pour certains officiers supérieurs épris des valeurs « d'honneur et de dignité », Hooker pouvait apparaître, en raison de sa décadence, comme un sujet de mépris. Il n'en fut rien, l'aspiration à la victoire était plus forte que les jugements personnels²⁵²⁷.

Hooker réussit son entrée et réalisa avec son chef d'état-major, Butterflied²⁵²⁸, du bel ouvrage sur le plan administratif et logistique. Remarquable organisateur, il s'employa à améliorer la vie et l'ordinaire du soldat. La nourriture fit un bond qualitatif et quantitatif qui fit chuter de manière spectaculaire le nombre de malades. La solde bloquée depuis six mois fut versée. Parallèlement à la proclamation d'une amnistie, un système de permission fut institué permettant de réduire les désertions en forte progression depuis Fredericksburg. En résumé, ces réformes rétablirent la confiance, redonnèrent le moral à une armée traumatisée et renforcèrent son capital affectif auprès des hommes. « Bien portante, motivée et confiante²⁵²⁹ », étaient les trois traits qui caractérisaient l'armée à la veille de la campagne militaire. Dans le même temps, il réorganisa l'armée en cassant la structure en Grandes Divisions établie par son prédécesseur, trop rigide à son goût, qu'il remplaça par sept Corps à trois divisions de deux ou trois brigades. La volonté réformatrice du général déborda la sphère structurelle et affecta le visage même du commandement. Quand il le put, là où le poste était vacant après le départ de son titulaire ou quand il savait que sa décision serait soutenue par l'exécutif, Hooker plaça ses hommes. Il nomma Daniel Sickles commandant du 3^{ème} Corps.

Sickles était un politicien démocrate de New-York, meurtrier en 1859, dans des conditions particulièrement lâches, de l'amant de sa jeune épouse et qui plaida un état de démence temporaire pour obtenir son acquittement. Le ministre de la Guerre, Edwin Stanton, avait été l'un de ses avocats.

²⁵²⁶ Clarence Edward Noble Macartney, *Lincoln and his Generals*, Philadelphia, Dorrance and company, 1925, p. 137.

²⁵²⁷ Stephen R. Taaffe, *op. cit.*, p. 84.

²⁵²⁸ Hooker avait porté son choix sur Charles Stone, mais l'exécutif qui tenait celui-ci pour responsable de la défaite de Ball's Bluff en octobre 1861, s'opposa à ce choix.

²⁵²⁹ John Hennessy, "We Shall Make Richmond Howl : The Army of the Potomac on the Eve of Chancellorsville", in *Chancellorsville : The Battle and Its Aftermath*, éd., Gary W. Gallagher, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996, p. 14.

La guerre arriva à point nommé pour ressusciter la carrière détruite de Sickles. Grâce à ses amis politiques, il se fit nommer général des volontaires, puis s'efforça de rétablir son image dans l'opinion et au sein de l'armée. L'opération séduction porta ses fruits : il finit par se lier d'amitié avec Hooker et fut nommé général de division le 9 mars 1862. Après la bataille des sept jours, il obtint la permission de partir pour New York dans le but premier de recruter de nouveaux volontaires ; il ne participa pas à la deuxième bataille de Bull Run ni à celle d'Antietam²⁵³⁰. Son tempérament combatif était indéniable, au contraire de son intelligence tactique qui, nous le verrons, était insignifiante.

Dans ce jeu complexe des promotions, où les appétits des prétendants déclarés étaient aiguisés et où, dans la décision finale du commandant et du Président, les affinités s'imposaient sur les compétences réelles, Hooker s'attira bien des mécontentements et nourrit bien des frustrations. Pour remplacer Sigel, démissionnaire en mars 1863, à la tête du 11^{ème} Corps, les candidats se bousculaient. Howard était un militaire de carrière, brillant étudiant (quatrième de sa promotion à West Point en 1854), abolitionniste et fervent chrétien, qui paya d'une infirmité à vie une blessure reçue à Fair Oaks. Le général manchot avait de bonnes raisons de s'indigner du traitement que Hooker lui avait administré. Il était plus ancien que Sickles et pouvait légitimement s'estimer lésé de ne pas avoir été nommé à sa place. L'injustice fut réparée lorsque vint le moment de remplacer Sigel. Hooker le choisit. Enfin, le nouveau commandant se débarrassa du chef du 6^{ème} Corps, W. F. Smith, qui trainait une réputation, justifiée, de contestataire chronique de l'autorité supérieure. Il transféra ce dernier à la tête du 9^{ème} Corps et le remplaça par John Sedgwick, diplômé de West Point (1837), homme discret, aimé de ses hommes qui le surnommaient « Oncle John » et brave au combat (il fut sérieusement blessé lors d'une charge à Antietam)²⁵³¹. Ce nouveau visage du commandement nordiste laissa des officiers supérieurs dubitatifs. Le 28 avril, l'un d'entre eux écrivait : « On observe maintenant un curieux phénomène dans cette armée - Je crois que Hooker bénéficie d'une grande confiance, mais pour certains commandants de Corps ce n'est pas dans une grande proportion... Sickles et la plupart des membres de son équipe en jouissent selon moi faiblement, très faiblement²⁵³² ». Chacun des Corps comprenait une unité d'artillerie avec des possibilités de transfert inter-Corps en cas de besoin²⁵³³. Le dernier point de cette réforme était une erreur souligne le Professeur Henri Bernard, car en se privant d'une réserve d'artillerie sous sa main, le commandement renonçait au « marteau puissant qui fut le

²⁵³⁰ Ces informations sont tirées de l'ouvrage de W. A. Swanberg, *Sickles the Incredible*, New York, Charles Scribner's Sons, 1956.

²⁵³¹ Smith perdit son poste quelques semaines plus tard après que le Congrès avait refusé de confirmer sa nomination au grade de Major General en raison de son attitude envers Burnside. Il fut transféré pendant l'été 1863 dans le Département de la Susquehanna sous les ordres du général Darius Couch.

²⁵³² Cité par W. A. Swanberg, *op. cit.*, p. 176.

²⁵³³ O.R., 25 :2, p. 51.

secret des victoires de Napoléon²⁵³⁴ ». Plus inspirée fut la création sur le modèle sudiste d'un Corps de cavalerie unique et autonome sous le commandement du général George Stoneman²⁵³⁵.

Dans l'art épistolaire Lincoln montrait un authentique talent. Les rapports entre Lincoln et son nouveau commandant débutèrent par une longue missive dont il est difficile de ne pas voir que les mots choisis dessinaient l'anti-portrait de McClellan autant que celui du général idéal : « Je vous crois un soldat brave et compétent, ce qui, bien sûr, me plaît. Je crois aussi que vous ne mêlez pas la politique à votre profession, ce en quoi vous avez raison. Vous avez confiance en vous, ce qui est une qualité précieuse, sinon indispensable. Vous êtes ambitieux, ce qui, dans les limites raisonnables, est plus utile que nuisible ». Ce furent les vertus militaires supposées de Hooker qui décidèrent Lincoln à le retenir, lequel - par souci de flatterie ? - mentit sur un point. Il savait que le général ne dédaignait pas le jeu politique pour servir ses intérêts et qu'il était proche du ministre du Trésor Chase et des Républicains radicaux. La suite associait mises en garde fermes et encouragements autoritaires, et renfermait en creux la vision de l'autorité et de son exercice :

Mais il me semble que sous le commandement du général Burnside, vous n'avez écouté que votre ambition et contrecarré ses desseins autant que possible et causant de ce fait un grand tort au pays et à un frère d'armes des plus méritants et honorables. J'ai entendu, et de telle façon que je suis enclin à le croire, que vous avez récemment déclaré que l'armée et le gouvernement avaient l'un et l'autre besoin d'un dictateur. Bien entendu, ce n'est pas *en raison*, mais en dépit de cette déclaration que je vous ai donné le commandement. Seuls les généraux qui remportent des victoires peuvent faire des dictateurs. Ce que je vous demande pour l'heure ce sont des succès militaires et je courrai le risque de la dictature. Le gouvernement vous apportera autant de soutien qu'il le pourra, c'est-à-dire ni plus ni moins que ce qu'il a fait hier ou fera demain pour tous les commandants. Je crains fort que l'esprit que vous avez contribué à diffuser dans l'armée, à savoir critiquer son commandant et le discréditer, ne se retourne maintenant contre vous. Je vous aiderai autant que je le pourrai à y remédier. Ni vous ni Napoléon, s'il vivait encore, ne pourrait rien tirer de bon d'une armée où prédomine un tel état d'esprit. Et maintenant, gardez-vous d'être téméraire. Gardez-vous d'être téméraire, mais avec énergie et une vigilance toujours en éveil, allez de l'avant et apportez-nous des victoires.²⁵³⁶

Le ton à la fois candide et impérieux soulignait des qualités du général et taisait ses traits de caractère et de comportement les plus désordonnés. Il est certain que la lettre eut une haute valeur persuasive et qu'elle guérit Hooker de ses diatribes contre l'exécutif. A en croire un témoin, présent lorsque Hooker prit connaissance du courrier, ce dernier fit forte impression : « Il avait presque les larmes aux yeux quand il eut fini de lire... Il dit que "c'est la lettre qu'un père pourrait écrire à son fils. C'est une jolie lettre et bien que je pense qu'il a été plus sévère avec moi que je ne le méritais, je

²⁵³⁴ Henri Bernard, *La guerre de Sécession des Etats-Unis 1861-1865*, op. cit., p. 122. Napoléon disposait d'une réserve générale d'artillerie formée par l'artillerie de la Garde (*Dictionnaire Napoléon*, op. cit., p. 130).

²⁵³⁵ O.R., 25 :2, p. 51.

²⁵³⁶ CWAL, 6, pp. 78-79.

dirais que j'aime l'homme qui l'a rédigée²⁵³⁷ ». L'historien Matthew Moten, auteur d'une étude sur les Présidents américains et leurs généraux, dit de cette lettre qu'elle « marque le moment où le contrôle du civil sur le militaire fut fermement établi, lequel ne sera pas sérieusement contesté pendant presque un siècle²⁵³⁸ ». Ce qui est sûr, c'est que l'avenir démontra qu'aucune tension susceptible de mettre à mal un rapport d'autorité, ne vint perturber leur relation. Au moins sur ce plan, les conditions étaient réunies pour que le général agît sans pression pour triompher de l'adversaire. Pour qu'elles le fussent totalement, il fallait une convergence de vue sur la stratégie à tenir. Là aussi l'harmonie fut atteinte. « Imposé » est le terme le mieux choisi, car le plan de Hooker fut, dans son but, dicté par Lincoln. Ce dernier avait laissé Burnside agir à sa guise et il en coûta à l'armée un désastre militaire. Il décida de s'inscrire dans un rapport de verticalité direct avec son nouveau commandant. Halleck fut exclu de leur champ relationnel, admettant, en novembre 1863, que Hooker ne rendit compte qu'au Président et ne reçut d'ordre que de lui²⁵³⁹. Cette mise à l'écart interroge. Lincoln satisfaisait-il une requête du général qui, pour cause de détestation réciproque, voulait effacer le général en chef du processus d'action et de la chaîne d'information ? Ne faut-il pas plutôt y voir la volonté du Président de s'approprier la matière stratégique et d'imposer son approche ? De prendre un ascendant définitif sur l'exécutant et de le priver d'une autonomie de manœuvre autre que tactique ? Pour dissiper toute ambiguïté sur le but de la prochaine campagne, le Président précisa, dans un mémorandum de début avril 1863, que l'armée ennemie devait être le point de cristallisation de l'entreprise militaire : « Notre objectif prioritaire est l'armée ennemie en face de nous et pas du tout Richmond, à moins que cela ne lui soit corrélé [...] Je ne pense pas que nous devrions nous désavantager en l'attaquant dans ses retranchements ; nous devrions plutôt le harceler et le menacer en permanence afin qu'il n'ait ni répit ni sentiment de sécurité en envoyant des détachements. S'il s'affaiblit, alors tombez lui dessus²⁵⁴⁰ ».

Le plan de campagne, proposé à l'assentiment de Lincoln le 11 avril, intégrait l'identification de plusieurs paramètres dont certains expliquent le déroulement de la bataille de Chancellorsville et renversent certaines idées reçues concernant le comportement du commandant. Pour orienter sa réflexion et arrêter les principes de son action, Hooker disposait d'informations capitales. Le Bureau d'Intelligence Militaire, créée à son initiative en février 1863, le renseigna avec une exactitude qui tranchait avec les estimations fantaisistes passées de l'Agence de Pinkerton. La veille de son offensive, il savait que Lee disposait d'environ 55 000 hommes puissamment fortifiés derrière la

²⁵³⁷ Noah Brooks, *Washington in Lincoln's Time*, New York, The Century Co., 1896, p. 53.

²⁵³⁸ Matthew Moten, *Presidents and Their Generals : An American History of Command in War*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2014, pp. 149-150.

²⁵³⁹ O.R., 25 :1, pp. 155-156.

²⁵⁴⁰ CWAL, 6, pp. 164-165.

Rappahannock, en face et dans le périmètre de Fredericksburg²⁵⁴¹. Dans son rapport de campagne, le chef des ingénieurs topographes de l'armée détaillait les positions défensives de l'armée rebelle établies entre Sniker's Neck et Bank's Ford, sur une distance d'une trentaine de kilomètres. La qualité des fortifications, que renforçait un positionnement habile des batteries d'artillerie, proscrivait une attaque de front sur le modèle de Burnside²⁵⁴². Hooker demandait la victoire à une manœuvre tournante de l'aile droite ennemie pendant que la cavalerie se chargerait de « couper ses liens avec Richmond ». Dans l'esprit du nordiste la victoire revêtait un sens précis. Hooker ne parlait pas de détruire l'ennemi. Son ambition était plus limitée. Elle était de lui « infliger le coup le plus rude ». Il cherchait à chasser Lee de ses fortes positions défensives puis, sa retraite bloquée par les forces équestres nordistes, à engager ses arrières ou, c'était l'autre option envisagée, à l'isoler en le contraignant à prendre la route de Culpeper où se dérouleraient des combats qui, soulignait-il, ne seraient pas de nature à « beaucoup le ralentir ou le gêner »²⁵⁴³. Cette prudence dans les mots, reflet de celle dans ses intentions de départ, ne pouvait être fortuite. Il faut y voir l'influence de Lincoln pour qui, aussi puissant qu'était ce désir, il ne pouvait être question de vaincre Lee à n'importe quel prix. Le commandant en chef avait averti son général que « la situation politique du pays et le choc suscité par les pertes inutiles provoquées par Burnside à Fredericksburg sont tels qu'une nouvelle armée ne pourrait probablement pas être levée et qu'en conséquence il devait faire montre de vigilance pour éviter de prendre de grands risques²⁵⁴⁴ ». Le général se conformait ainsi à la volonté de son supérieur qui était de faire de l'armée confédérée la cible de sa manœuvre et d'éviter une bataille générale qui est toujours un facteur de risque, face à un adversaire qui s'était révélé redoutable. On le voit, Hooker ne prévoyait pas d'utiliser son armée puissante, sur le papier, de 134 800 hommes et dotée de 428 pièces d'artillerie comme une pince dont les mâchoires se refermeraient sur les confédérés pour les détruire, mais avant tout comme un instrument persuasif pour forcer les rebelles à battre en retraite.

Hooker avait fixé les principes de l'opération. Il en finalisa les modalités le 25 avril. Entre temps la cavalerie de Stoneman n'avait pas pu remplir la tâche qui lui était assignée et cet échec montra combien la structure psychologique du haut commandement de l'Union restait fragile. L'angoisse était omniprésente chez Lincoln. Alerté par les maigres progrès réalisés par la cavalerie - la cause en était les pluies incessantes -, le commandant en chef lui écrivit : « Je crains que ce soit déjà un nouvel échec. Ecrivez-moi souvent. Je suis très inquiet²⁵⁴⁵ ». Le 19 avril, il fit le déplacement avec Stanton

²⁵⁴¹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., p. 375.

²⁵⁴² O.R., 25 :1, pp. 194-196.

²⁵⁴³ O.R., 25 :2, pp. 199-200.

²⁵⁴⁴ Jack L. Ballard, *General Joseph Hooker : A New Biography*, Dissertation, Kent State University, December 1994, p. 1019.

²⁵⁴⁵ O.R., 25 :2, p. 214.

pour rencontrer Hooker. Ce qu'ils se dirent n'a pas été rapporté, mais le général avait compris que son action était suivie de très près par son autorité de tutelle. Hooker écrivait le futur. « Quand je serai à Richmond », « Après que nous aurons pris Richmond » l'entendait-t-on claironner. Ces jactances témoignaient d'une confiance démesurée qui n'était pas non plus de nature à apaiser l'exécutif²⁵⁴⁶.

Pour réaliser sa manœuvre, Hooker décida de scinder ses effectifs en trois forces. La plus importante, composée de trois Corps, franchirait les rivières Rappahannock et Rapidan à gué, quarante-cinq kilomètres au nord de l'aile gauche rebelle, et convergerait sur Chancellorsville, à la lisière de la Wilderness, derrière et sur les flancs de l'ennemi. Un contingent de moindre importance, formé de trois Corps, se rassemblerait à Fredericksburg pour faire « une démonstration en force... contre les défenses ennemies » et, si une portion des sudistes était détachée pour se mettre en opposition à Chancellorsville, « d'attaquer et d'enlever leurs positions à tout prix ». Enfin, le général Stoneman à la tête de 10 000 cavaliers, répartis dans six brigades, s'enfoncerait derrière les lignes ennemies pour détruire l'axe de ravitaillement et de communication ferroviaire sudiste et bloquer la retraite de l'armée confédérée²⁵⁴⁷. Le rôle du renseignement fut, dans cette étape de finalisation, décisif. Un espion civil avait informé le commandant de la fragilité de l'aile gauche rebelle (absence de troupes dans un périmètre large de plusieurs kilomètres à l'arrière des brigades sudistes gardant le gué Ford ; la zone incluait Chancellorsville, un lieu-dit distant de Fredericksburg de quinze kilomètres et surtout un carrefour routier où se croisaient notamment Orange Turnpike, Orange Plank Road et River Road). Hooker savait aussi qu'une partie de la cavalerie sudiste avait été envoyée à Warrenton Junction, une trentaine de kilomètres au nord de Fredericksburg et ne pourrait pas détecter les mouvements de l'infanterie nordiste en direction de Kelly's Ford sur la Rappahannock.²⁵⁴⁸

A dire vrai, le plan de Hooker présageait le meilleur pour les fédéraux. E. P. Alexander écrivit que « de toutes les campagnes jamais engagées contre nous, la stratégie conçue était résolument la meilleure²⁵⁴⁹ ». Il avait raison. Sur le papier, les chances de Lee de se sortir indemne de cette toile habilement tissée semblaient minces. Ce plan rappelait la manœuvre sur les lignes extérieures de l'ennemi adoptée par Napoléon en 1806 contre les Prussiens. Et pour renforcer ses chances de victoire, Hooker comptait sur l'élément de surprise. Il adopta une règle de comportement identique à celle de Thomas Jackson. Il se méfiait - à juste titre - autant des espions à la solde des confédérés que des journalistes qui gravitaient autour de l'armée et qui communiquaient à leurs officines des informations militaires riches d'enseignements pour les confédérés. Pour que le mouvement restât le

²⁵⁴⁶ Noah Brooks, *Washington in Lincoln's Time*, op. cit., p. 52.

²⁵⁴⁷ O.R., 25 :2, pp. 255-256, 262, 266-267, 268, 273-275; Samuel P. Bates, *The Battle of Chancellorsville*, Meadville, Edward T. Bates, 1882, pp. 71-72.

²⁵⁴⁸ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., pp. 360-370.

²⁵⁴⁹ *Fighting for the Confederacy*, op. cit., p. 195.

plus longtemps ignoré de Lee, il entretint le secret. La lettre du 11 avril avait été remise en main propre à Lincoln. Les chefs de Corps chargés de tourner l'ennemi ne furent pas épargnés par l'économie de détail. Ils ne furent avertis de la route à suivre qu'au dernier moment. « Hooker semble sûr de son succès, il ne laisse personne dans le secret reconnu le général Meade. Je l'ai entendu dire qu'aucun être humain, qu'il soit dans l'armée ou à Washington, ne connaissait ses intentions²⁵⁵⁰ ». Le Président prit connaissance du plan dans une lettre datée du 27 avril²⁵⁵¹. La campagne militaire fut lancée le même jour. Contrairement à l'Empereur, le nordiste ne connut pas le triomphe de Iéna, mais la défaite à Chancellorsville.

L'une des principales singularités du commandement confédéré dans l'Est, à la fin de l'hiver 1863, résidait dans le fait que les principes d'autorité qui liaient ses membres ne débouchaient pas dans le domaine de la stratégie sur une convergence des approches individuelles. C'est avec la plus grande liberté que les généraux s'exprimaient et une facilité toute aussi grande qu'ils discutaient des questions de stratégie. En février 1863, Longstreet aspirait à rejoindre le front occidental où les sudistes étaient sur la défensive et qui offrait, selon lui « toutes sortes d'opportunités pour réaliser des mouvements très avantageux²⁵⁵² » Son biographe, Jeffry Wert, ne trancha pas la question de savoir si le général était motivé par la volonté désintéressée d'apporter son expertise dans le cadre d'une concentration des forces ou si, animé par une ambition plus affirmée, il envisageait de profiter des difficultés de Bragg, fragilisé par sa défaite à Stones River (30 décembre 1862-1^{er} janvier 1863), pour lui succéder et exercer un commandement autonome²⁵⁵³. Le général ne mentionna pas cet épisode dans ses mémoires ce qui laisse cette interrogation en suspens. Quelques semaines plus tard, un autre épisode éclaira cette liberté d'expression entre le commandant et son général.

La stratégie et la tactique sont les expressions les plus visibles de l'art de la guerre. Ces expressions ne deviennent vivantes que lorsque des problèmes plus primaires, mais vitaux pour l'armée, ont été résolus. Nourrir le soldat était l'un d'eux. L'hiver 1862-1863 avait été très rigoureux, froid et pluvieux. Les soldats confédérés souffraient de graves carences en nourriture, en fourrage, en vêtements. Le besoin d'approvisionnement, auquel il fallait ajouter l'état des routes et le manque de mulets et de chevaux, soumit Robert Lee à ses exigences. Ces réalités avaient interdit au commandant, qui s'en désola, de passer à l'action.²⁵⁵⁴ La matière logistique avait interféré dans le champ militaire et troublé son développement. Lee avait une bonne raison d'être offensif. Sa certitude d'une montée

²⁵⁵⁰ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 1, p. 369.

²⁵⁵¹ CWAL, 6, p. 190.

²⁵⁵² Cité par Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command : Factions and Ideas in Confederate Strategy*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1973, p. 123.

²⁵⁵³ Jeffry Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 228.

²⁵⁵⁴ O.R., 25 :2, pp. 597-598, 627.

en puissance de l'effort de guerre de l'Union se trouva renforcée après que Lincoln avait ratifié, le 5 mars, la loi sur la conscription adoptée deux jours plus tôt par le Congrès. L'accroissement significatif des effectifs sous le *Stars and Stripes* devenait de fait une réalité à court terme.

En avril 1863, l'armée sudiste était retranchée derrière la Rappahannock autour de Fredericksburg. Elle était réduite à 56 000 hommes. Le reste de l'armée, environ 43 000 soldats, se trouvait dans le sud-est de la Virginie depuis le mois de février. Longstreet et les divisions de Hood et de Pickett y avaient été envoyés pour défendre Richmond contre une possible offensive du 9^{ème} Corps de l'Union débarqué à Fort Monroe²⁵⁵⁵. Une fois la menace dissipée, l'opération stratégique s'était transformée en mission de ravitaillement vitale pour toute l'armée. Le 25 février 1863, Longstreet fut nommé à la tête du Département de la Virginie et de la Caroline du Nord après la démission de G. W. Smith. Puis, après en avoir défendu l'idée devant Lee, il entreprit le siège de la ville de Suffolk, une place forte occupée par 17 000 nordistes à la pointe de la rivière Nansemond²⁵⁵⁶. Si le succès ne fut pas au rendez-vous - le siège sera levé le 3 mai - l'opération confina en revanche la garnison dans son enceinte et permit d'enranger de précieuses provisions.

Lee fut informé le 29 avril de l'initiative nordiste sur Fredericksburg et, dans la soirée, que des unités de cavalerie et d'infanterie avaient passé la Rapidan aux gués Germanna et Ely. Il accueillit la nouvelle sans inquiétude particulière. Même s'il disposait encore de peu d'indices pour connaître le lieu précis où se porterait l'attaque principale et son ampleur, il révéla un sens inné de l'anticipation. Il écrivit à Davis : « Leur intention, je présume, est de tourner notre gauche et probablement d'arriver dans notre dos²⁵⁵⁷ ». Conscient du péril qui pesait sur son armée, le « renard gris » pouvait écouter la raison et décider une retraite honorable derrière la rivière North Anna, qui permettrait l'édification d'une ligne de défense plus consistante contre l'invasion. Une perspective que le général rejeta d'emblée, si tant est qu'elle ait jamais tracé un sillon dans son esprit. Il prit, une nouvelle fois, la plus audacieuse des décisions, contraire à toutes les règles de la guerre en usage : diviser ses forces pourtant inférieures de moitié à celles de son antagoniste, faire face et combattre²⁵⁵⁸. Lee savait que Longstreet, à plus de deux cents kilomètres de Fredericksburg et éloigné de la voie de chemin de fer, ne serait pas en mesure de prendre part à l'affrontement. Le télégramme qu'il lui envoya pour le rejoindre au plus vite était une projection dans l'après bataille²⁵⁵⁹.

²⁵⁵⁵ *Ibid.*, pp. 623, 624-625, 631 et 632.

²⁵⁵⁶ O.R., 18, p. 959.

²⁵⁵⁷ O.R., 25 :2, p. 756.

²⁵⁵⁸ O.R., 25 :1, pp. 796-797.

²⁵⁵⁹ O.R., 25 :2, p. 765.

Le 30 avril, l'aile tournante nordiste - 43 000 hommes - gagna Chancellorsville sans avoir rencontré de véritable opposition. La première phase de l'opération était un franc succès, l'effet de surprise total. Meade était d'avis de poursuivre au-delà de la zone boisée. Slocum, en charge de l'aile droite, s'y refusa. Les ordres de Hooker, précisés le 29, n'étaient pas de déclencher une bataille, mais d'atteindre et de prendre position sur la Plank Road, la ligne de retraite des confédérés²⁵⁶⁰. Quant à Sedgwick, il s'était établi avec deux Corps d'armée - 40 000 hommes - sur la rive ouest de la Rappahannock à Fredericksburg. Le 3^{ème} Corps sous Sickles - 18 700 baïonnettes - était posté en réserve sur Stafford Heights. L'enthousiasme de Hooker atteignit son paroxysme au cours de la journée. Le ballon d'observation déployé dans le ciel à Bank's Ford ne rapportait aucun mouvement confédéré en direction de Chancellorsville et indiquait que les trois-quarts des forces rebelles étaient stationnés autour de Fredericksburg. La seule déception était le fait de Stoneman. Sa cavalerie se trouvait au sud des rives de la Rapidan et les progrès accomplis étaient maigres. Elle ne pesa jamais sur le cours des événements. « Fighting Joe » ne doutait pas de la victoire et fanfaronnait : « l'armée de la Confédération est désormais la légitime propriété de l'Armée du Potomac. Elle peut faire ses bagages et rentrer à Richmond ; je serai à ses trousses, etc., etc.²⁵⁶¹ ». Il rédigea l'ordre 47 dans des termes présomptueux : « C'est avec une sincère satisfaction que le général informe l'armée que les opérations de ces trois derniers jours vont conduire notre ennemi à s'enfuir sans gloire ou quitter ses défenses et nous livrer bataille sur notre propre terrain, où l'attend une destruction certaine²⁵⁶² ». Un sentiment de joyeuse infaillibilité avait gagné la troupe.

Nous dirions du talent qu'il est cette disposition remarquable de l'esprit qui permet à son détenteur, sans qu'il soit un génie ou un surhomme, de faire preuve de créativité, d'adaptation et de discerner ce qui, chez le commun, reste la proie du néant. C'est ce qui faisait défaut à Hooker. Comme un autre général avant lui, McClellan sur l'Antietam, il était dans la situation de détruire l'armée de Lee et de terminer la guerre. Il avait une telle confiance dans son jugement et dans son plan qu'il ne pensa jamais en varier. Il fut oublieux d'une réalité : au cours d'une opération, l'action chemine et se développe dans un sens parfois plus avantageux que ce qui était attendu et peut offrir à l'assaillant une opportunité pour amplifier les résultats escomptés. Pour cette raison, la capacité d'adaptation du général, sa faculté à voir et à profiter des circonstances restèrent éteintes. Il se privait d'une possibilité d'action nouvelle et se limitait au mieux à la réaction. Pire, il allait accumuler les erreurs tactiques réduisant à néant son remarquable début de campagne. La première de la série fut commise le 30

²⁵⁶⁰ O.R., 25 :2, pp. 292-293.

²⁵⁶¹ William Swinton, *Campaigns of the Army of the Potomac : A Critical History of Operations in Virginia Maryland and Pennsylvania from the Commencement to the Close of the War 1861-1865*, New York, Charles Scribner's Sons, 1882, p. 275.

²⁵⁶² O.R., 25 :1, p. 171.

avril. La finalité d'une manœuvre de contournement est d'atteindre et de frapper le point le plus faible de l'armée adverse. Ce qui suppose d'immobiliser le gros de ses forces en un autre lieu pour lui interdire tout transfert de troupes. Ce rôle incombait au général Sedgwick, Or, ce dernier ne reçut aucun ordre pour passer à l'action sur les rives de Fredericksburg. Ce que Hooker lui demanda était plus modeste : « faire une démonstration en direction des lignes ennemies... à 13h00, le but étant simplement de s'assurer si l'ennemi continue ou pas de renforcer ses défenses²⁵⁶³ ». Cet ordre fut annulé à 11h30. Le lendemain matin, pendant que Hooker avancerait en direction de Chancellorsville, il devait « observer ses mouvements [des rebelles] avec la plus grande attention et, dans le cas où ils présenteraient un point faible, les attaquer avec toutes ses forces et les détruire²⁵⁶⁴ ». En attendant, une mission vespérale lui fut confiée : multiplier les feux de camp pour accréditer l'idée d'une présence en force à Fredericksburg²⁵⁶⁵. A lire le rapport de Lee, les tuniques bleues furent là-bas d'une grande discrétion. Le sudiste avait compris que les fédéraux avaient divisé leur armée comme lui-même l'avait fait à l'été 1862 et que la véritable menace était tapie dans son dos²⁵⁶⁶.

Le diable est dans les détails. Le commandant confédéré affina avec son maître-tacticien, Thomas Jackson, son dispositif tactique. Une attaque contre Sedgwick fut tout d'abord envisagée puis abandonnée après que Jackson s'était rendu sur place et avait estimé l'entreprise peu judicieuse²⁵⁶⁷. Finalement, il fut décidé que Jackson marchera le 1^{er} mai avec trois divisions à cinq kilomètres à l'ouest de Chancellorsville où s'était déjà retranchée, à la demande de Lee, la division d'Anderson rejointe dans la nuit par celle de McLaws. Au total, 44 000 soldats et cent quarante-quatre canons sous le commandement de « Stonewall » avaient pour mission « de prendre les dispositions pour repousser l'ennemi²⁵⁶⁸ ». A Fredericksburg, ils étaient 12 400 de la division d'Early, combinée avec la brigade de Barksdale, chargés de tenir les hauteurs de Marye et de Prospect, là où cinq mois plus tôt Burnside avait échoué. Soixante-cinq bouches à feu étaient tournées vers les tuniques bleues²⁵⁶⁹.

b - Une victoire tactique amère pour les confédérés.

« Repousser l'ennemi », comme Lee le lui avait demandé, était une mission qui résonnait pauvrement dans l'esprit de Jackson. Sur un champ de bataille la timidité est mutilante. Il prit une décision devant laquelle de nombreux tacticiens s'effrayeraient : il se lança en avant avec 27 000 hommes sur la Plank Road à la rencontre d'un ennemi très supérieur en nombre. Treize autres mille

²⁵⁶³ O.R., 25 :2, p. 306.

²⁵⁶⁴ *Idem.*

²⁵⁶⁵ *Ibid.*, p. 311.

²⁵⁶⁶ O.R., 25 :1, pp. 796-797.

²⁵⁶⁷ Huntington W. Jackson, "Sedgwick at Fredericksburg and Salem Heights", in *B § L*, vol. 3, p. 225.

²⁵⁶⁸ O.R., 25 :2, p. 762.

²⁵⁶⁹ Stephen W. Sears, *Chancellorsville, op. cit.*, p. 198.

rebelles sous le commandement de McLaws avançaient par la Mine Road²⁵⁷⁰. Les deux armées ennemies progressant l'une vers l'autre, la collision était inévitable. Elle se produisit sur la Orange Turnpike.

Lee, loin de s'enfuir, avait jeté une partie de ses forces contre l'armée yankee. Cette résistance dut avoir déçu Hooker qui avait espéré un retrait des rebelles - option qu'il aurait sans doute retenue s'il avait été dans la situation de son adversaire. Le nordiste redéfinit alors les contours de son action. Pour un observateur non averti auquel il faudrait ajouter une majorité des acteurs impliqués dans la progression des fédéraux, la fière mécanique nordiste se grippa. Malgré une prédominance numérique écrasante, le commandant se mit sur la défensive. Il suspendit l'offensive et rappela ses trois colonnes à 14h00²⁵⁷¹. Sa réaction obéissait à un plan préconçu et réfléchi. C'est l'interprétation que l'on peut donner à la lecture de la réponse qu'il adressa à Couch désireux de connaître les raisons de son ordre de repli : « Tout va bien Couch, Lee est juste là où je le voulais ; il va devoir combattre sur le terrain de mon choix²⁵⁷² ». L'intention de Hooker était de construire une ligne de défense à Chancellorsville avec l'espoir que l'ennemi, « enhardi » par la situation, monterait à l'assaut²⁵⁷³. « Je suis convaincu de notre succès. Si ses communications sont coupées, il devra m'attaquer, fanfaronnait-il²⁵⁷⁴ ». Il avait vu juste sur un point : il serait attaqué. Ce qu'il ne vit pas, c'est qu'il le serait au terme d'un mouvement tactique qui le dépassa. Au même moment, il demanda à Sedgwick d'attaquer s'il croyait le succès possible, ce que ce dernier ne fit pas. Au regard des fortes positions de l'ennemi et de son nombre, ce dernier subordonnait toute action « aux premiers succès » remportés par Hooker sur son front²⁵⁷⁵. La passivité de l'Union devant Chancellorsville et Fredericksburg était un tournant de la campagne et allait la faire entrer dans un nouveau stade de développement.

Dans la Wilderness, Lee et Jackson avaient remporté une épreuve psychologique en déjouant les pronostics de l'adversaire. Sur un plan tactique le gain était déterminant. L'avancée confédérée avait en effet privé Hooker de la possibilité de s'établir en terrain découvert où sa puissance de feu l'aurait rendu imbattable. Les généraux nordistes désapprouvèrent le choix de leur commandant. L'armée était en sécurité dans la forêt, mais la végétation y était si serrée que l'artillerie était largement inopérante. Meade, dont les forces n'avaient rencontré aucune opposition au cours de leur marche, s'exprima sur un ton désabusé : « Si nous ne pouvons pas tenir le sommet de la colline, nous ne

²⁵⁷⁰ *Ibid.* p. 199.

²⁵⁷¹ O.R., 25 :2, p. 326.

²⁵⁷² Darius N. Couch, "The Chancellorsville Campaign", in *B § L*, vol. 3, p. 161.

²⁵⁷³ O.R., 25 :2, p. 328.

²⁵⁷⁴ *Idem.*

²⁵⁷⁵ *Ibid.*, p. 326.

pouvons certainement pas en tenir le bas²⁵⁷⁶ ». Couch, guère convaincu par la réponse de son supérieur, était plus virulent et écrira après la guerre avoir eu la conviction à cet instant que Hooker était « un homme vaincu d'avance²⁵⁷⁷ ». En moins de douze heures, l'Union était passée de l'état d'euphorie à l'état d'inquiétude. Vingt-quatre heures de plus et ce sera la panique pour une partie de l'armée.

La facilité avec laquelle Hooker avait abdicqué suscita une interrogation dans l'état-major confédéré. Et peu de réponse. Les intentions du nordiste étaient difficiles à cerner. Jackson pensa qu'il se retirerait le lendemain via la Rappahannock. Lee écarta cette hypothèse, considérant que l'effort principal des fédéraux porterait à Chancellorsville²⁵⁷⁸. Les deux généraux s'entretenirent sur les options possibles pour venir à bout de « ces gens », terme couramment employé par Lee pour désigner les nordistes. Des différentes reconnaissances entreprises le long des lignes de l'Union, il ressortit qu'une attaque frontale contre le centre des fédéraux - cinq Corps retranchés derrière des abattis de bois et des garde-corps et soutenus par cent quatre-vingt-quatre canons - donnerait un bain de sang. Quant à un contournement de leur gauche, la végétation particulièrement dense et la rivière contre laquelle ils étaient adossés rendaient l'entreprise impossible. La seule alternative ne pouvait viser que la droite de Hooker. Une information décida de la suite des opérations. Donnée par Stuart, elle indiquait que le flanc droit de l'Union tenu par le 11^{ème} Corps de Howard était « en l'air », autrement dit sans protection. Les généraux étudièrent une carte sommaire de la région. Quelques minutes suffirent à Lee pour concevoir et tracer les grandes lignes de son plan : Jackson contournerait l'armée de l'Union par le sud pour frapper son flanc droit, et sa marche serait masquée par Stuart placé en écran. Au général de mettre en œuvre et de régler les détails de l'attaque. Régler les détails signifiait trouver la route qui lui permettrait d'opérer le contournement du flanc droit de l'Union sans être repéré. B. Tucker Lacy, son aumônier, se mêla à la réflexion du général ; il connaissait l'homme susceptible de détenir la solution : le colonel Wellford, un vétéran de l'armée de Lee, résidant à deux kilomètres et demi de là. Sur ordre de Jackson, Lacy et Hotchkiss partirent au galop au domicile de l'ancien militaire qui confirma l'existence d'une route²⁵⁷⁹. Longue de vingt kilomètres, elle passait suffisamment à l'écart des troupes adverses pour garantir le secret de l'opération.

Quand Jackson reçut l'information, peu avant l'aube du 2 mai, il était en conversation avec Lee. Les derniers mots, relatés par un témoin direct, échangés par Lee et Jackson furent ceux-ci : « Général Jackson. Que suggérez-vous de faire ? - Me rendre ici. Avec quelle force envisagez-vous de réaliser

²⁵⁷⁶ Cité par Francis A. Walker, *History of the Second Army Corps in the Army of the Potomac*, New York, Charles Scribner's Sons, 1886, p. 224.

²⁵⁷⁷ Darius N. Couch, "The Chancellorsville Campaign", in *B & L*, vol. 3, pp. 159-160.

²⁵⁷⁸ T. M. R. Talcott, "General Lee's Strategy at the Battle of Chancellorsville", in *SHSP*, vol. 34, p. 13.

²⁵⁷⁹ G. F. R. Henderson, *Stonewall Jackson and the American Civil War, op. cit.*, vol. 2, p. 531.

ce mouvement ? - La totalité de mon Corps d'armée. Qui me laisserez-vous ? - Les divisions de Anderson et de McLaws. Très bien, allez-y ». Puis il ajouta : « Le général Stuart couvrira vos mouvements avec sa cavalerie ». Avant de remonter en selle Jackson précisa : « Mes troupes vont se mettre en route maintenant »²⁵⁸⁰. Pari génial, folie calculée ? Lee brisait les conventions tactiques. Les plus laudateurs diront qu'il les sublima. Son armée était divisée en trois segments. Jackson partit avec 33 000 hommes et cent huit pièces d'artillerie. Quinze mille confédérés dotés de vingt-quatre canons tenaient la position devant Chancellorsville où étaient rassemblés 72 000 fédéraux. Douze mille autres défiaient 26 000 tuniques bleues et soixante-six canons devant Fredericksburg²⁵⁸¹. Si la tactique de Lee était découverte par son rival et que celui-ci faisait montre de réactivité et d'opportunisme, les confédérés seraient dans une position désespérée et exposés à de graves dommages. En théorie, car Lee ne croyait pas que Hooker se résolut à muter son approche tactique et à s'approprier l'initiative abandonnée la veille.

Le 2 mai, toute idée de prendre l'initiative avait quitté Hooker. En cela, le général était fidèle à son plan de départ. Un message reçu la veille au soir l'informant de la présence sur le théâtre d'opération de la division de Hood (qui, en réalité, se trouvait toujours avec Longstreet) confortait la décision du nordiste²⁵⁸². Celui-ci était déterminé à attendre l'attaque des rebelles. Le flanc droit de son armée le préoccupait. Le 11^{ème} Corps du général Howard était composé majoritairement d'émigrés allemands, médiocres combattants, et, de surcroît, un espace vide de quatre kilomètres le séparait de la Rapidan. Conscient de cette fragilité structurelle et de la nécessité de solidifier là son assise défensive, Hooker opéra un ajustement tactique en ordonnant au 1^{er} Corps de Reynolds de combler la zone. Un problème de communication paralysa le bon acheminement de l'ordre qui parvint à Reynolds avec plusieurs heures de retard. Les conséquences ne furent pas anodines. Dans l'après-midi, les 16 900 hommes du 1^{er} Corps étaient toujours sur la rive nord de la Rappahannock en marche vers U.S. Ford au lieu d'être en couverture du 11^{ème} Corps²⁵⁸³.

Les efforts sudistes pour masquer leur manœuvre captieuse furent un échec. La longue colonne fut détectée par des fédéraux postés à Hazel Grove. Hooker commit alors une nouvelle faute tactique que son armée paierait douloureusement. Un mouvement débordant était une hypothèse qu'il n'envisageait pas sérieusement de la part de Lee. Il conclut que l'armée rebelle se retirait vers Gordonsville et fit télégraphier à Sedgwick dans l'après-midi un message l'invitant à traverser la Rappahannock « dès que cela sera possible », à prendre la ville et à « poursuivre l'ennemi avec

²⁵⁸⁰ *Ibid.*, pp. 531-532.

²⁵⁸¹ Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, *op. cit.*, p. 239.

²⁵⁸² O.R., 25 :2, p. 332.

²⁵⁸³ Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, *op. cit.*, pp. 229-230.

vigueur ». « Nous savons que l'ennemi est en train de fuir... » assurait-il²⁵⁸⁴. Il y a des généraux dont on désespère qu'ils soient touchés, même pendant quelques heures, par une grâce qui les conduise, guidés par leur intuition, à entreprendre une action d'éclat et décisive. Sedgwick était de ceux-là. Le nordiste était un exécutant capable, pas plus. Ce 2 mai, Hooker, au lieu d'ordonner, lui laissa le soin d'apprécier l'opportunité de déclencher une attaque s'il la croyait victorieuse. « Oncle John » la pensait vouée à l'échec.

En début de matinée, Hooker avait averti les commandants des 12^{ème} et 11^{ème} Corps des mouvements des rebelles, leur demandant cependant, par précaution, de surveiller leur flanc²⁵⁸⁵. Le général Howard, dont les hommes du 11^{ème} Corps formaient l'extrémité droite des défenses de l'Union, ne prit aucune mesure protectrice particulière, convaincu que la végétation constituait un rempart infranchissable²⁵⁸⁶. A midi, Hooker autorisa le général Sickles à avancer ses troupes pour harceler la formation ennemie²⁵⁸⁷. Au cours de l'engagement, une partie de l'arrière-garde sudiste fut capturée. Sickles ne poussa pas son avantage. Il partageait la conviction de son supérieur et lui fit savoir que les rebelles battaient en retraite²⁵⁸⁸.

En réalité, les confédérés, parvenus au terme de la Furnace Road, obliquèrent vers le nord-ouest par la Plank Road. Cette entreprise rappelait celles homériques de la campagne de la Shenandoah. Les rebelles accomplirent un nouvel exploit. Car les conditions de marche étaient difficiles. La route n'était qu'un tapis de buissons touffus, de branchages à enjamber sur un terrain accidenté. Comme sanglés les uns aux autres, astreints au silence, les hommes durent oublier la chaleur et la soif. Jackson, comme il pouvait l'être au cœur de l'action, était transfiguré. « Je n'oublierai jamais sa volonté et son énergie au cours de cette marche... Son visage était pâle, ses yeux étincelants », raconta le docteur McGuire²⁵⁸⁹. Les rebelles marchèrent jusqu'à la Orange Turnpike. Initialement, Jackson avait décidé de lancer son attaque à partir de la Plank Road, deux kilomètres et demi plus au sud. Il en fut dissuadé après que le général Fitzhugh Lee lui avait fait constater de visu que prendre l'ennemi à revers n'était possible qu'en suivant la vieille Turnpike. Jackson bouleversa sa trajectoire en conséquence²⁵⁹⁰.

²⁵⁸⁴ O.R., 25 :2, p. 363.

²⁵⁸⁵ *Ibid.*, pp. 360-361.

²⁵⁸⁶ Stephen W. Sears, *Chancellorsville, op. cit.*, p. 247.

²⁵⁸⁷ O.R., 25 :2, p. 386.

²⁵⁸⁸ Stephen W. Sears, *Chancellorsville, op. cit.*, pp. 255-256.

²⁵⁸⁹ Hunter McGuire, *Stonewall Jackson : An Address by Hunter McGuire at the Dedication of Jackson Memorial Hall, Virginia Military Institute, and Repeated before R. E. Lee Camp, No. 1, C. V., Richmond, Va., July 9, 1897.*, Richmond, R.E. Lee Camp, 1897, p. 21.

²⁵⁹⁰ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, pp. 718-719.

Face aux rebelles disposés en trois lignes d'attaque, se dressait le 11^{ème} Corps de l'Union, isolé et affaibli. Huit mille six cents fantassins de Howard étaient tournés vers le sud et, chose à peine croyable, deux mille deux cents autres, épaulés par dix-huit canons, étaient alignés vers l'ouest pour protéger le flanc droit²⁵⁹¹. Howard avait volontairement ignoré les multiples rapports attestant la présence de forces ennemies dans son secteur²⁵⁹². De plus, il avait envoyé sans sourciller, comme le lui demandait Hooker, le gros de sa réserve renforcer Sickles en prise avec deux brigades sudistes arrivées par l'Est²⁵⁹³. Sickles, en portant ses troupes vers l'avant, avait créé un saillant qui avait pour conséquence d'exposer ses flancs et de se désolidariser physiquement du Corps de Howard.

A 17h15, un fracas inattendu s'abattit sur des tuniques bleues médusées, occupées pour la plupart à se reposer ou à préparer leur dîner. La déroute, « cette géante à la face effarée » écrivait Victor Hugo, était totale ; elle contamina toutes les unités du secteur. Quelques tentatives de résistance s'improvisèrent, elles furent rapidement aplaties. En moins de vingt minutes, le Corps de Howard n'était plus qu'une masse disloquée en fuite vers le gué United States ou Chancellorsville. Conscient que le temps était compté et qu'il disposait de deux heures avant la tombée de la nuit pour broyer son opposant, Jackson donna des instructions claires : avancer droit devant, ne marquer d'arrêt sous aucun prétexte. Parmi les assaillants, rares furent ceux qui coupèrent leur élan pour se jeter sur les écuelles encore pleines de leurs adversaires. Les scènes de Shiloh ne se répétèrent pas ici. La discipline, l'une des principales vertus des divisions de Jackson, les soustrayait à la tentation.

Pendant l'assaut sudiste, le commandant nordiste se trouvait à Chancellor House où il avait établi son quartier-général. Le grondement de la bataille s'était perdu dans l'épaisse végétation, à moins qu'il n'ait été recouvert par la canonnade de Lee qui, pour accrocher l'attention de l'ennemi et empêcher tout transfert de troupe vers l'ouest, avait déclenché un tir d'artillerie de façon sporadique, mais incessante depuis le début de la matinée²⁵⁹⁴. Ainsi Hooker ne perçut-il rien du désastre en cours sur sa droite avant 18h30. C'est la profusion de fuyards qui se déversaient, dira un témoin, comme « un troupeau de moutons effrayés²⁵⁹⁵ » sur la Plank Road, à proximité, qui attira le regard de l'état-major et lui révéla la situation. Hooker, redevenu « Fighting Joe », tenta activement d'organiser la défense. Dans sa tâche, il fut aidé par un général sudiste. Désobéissant ouvertement aux ordres de Jackson, Colquitt prétextait une menace - inexistante - sur son flanc droit pour suspendre pendant un long moment son effort au cours de l'assaut. Cette décision eut de lourdes implications sur le plan tactique : elle entama l'intensité de la percussion confédérée et nuisit à sa fluidité. « En raison de cet

²⁵⁹¹ John Bigelow, *The Campaign of Chancellorsville*, New Haven, Yale University Press, 1910, p. 286.

²⁵⁹² *Ibid.*, p. 289.

²⁵⁹³ O.R., 25 :2, p. 630.

²⁵⁹⁴ Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, *op. cit.*, p. 284.

²⁵⁹⁵ Cité par Daniel E. Sutherland, *Fredericksburg and Chancellorsville*, *op. cit.*, p. 156.

acte singulier de stupidité, dix-sept régiments furent retardés pendant quarante à soixante minutes et quand ils arrivèrent sur le champ de bataille, les débris de la 1^{ère} et de la 3^{ème} division du 12^{ème} Corps avaient échappé à une quasi certaine et complète destruction ou capture », précisa un historien²⁵⁹⁶. La désorganisation des assaillants, phénomène inhérent à toute attaque dans un milieu naturel fermé, aida aussi les tuniques bleues dans leur repli.

Il était 21h00 et la nuit avait posé son voile d'obscurité sur la Wilderness. Le commandement fut alors frappé par une friction de guerre qui donne aux mots de Clausewitz une sinistre résonance : « Le bataillon reste toujours dans l'agrégation d'un certain nombre d'hommes dont le plus insignifiant est capable, pour peu que le hasard s'en mêle, de provoquer un arrêt ou une irrégularité. Les dangers qu'entraîne la guerre et les efforts physiques qu'elle exige aggravent le mal à tel point qu'on peut les considérer comme ses principales causes²⁵⁹⁷ ». Jackson voulait exploiter la désorganisation adverse et poursuivre son offensive. Il prévoyait une attaque nocturne, à la faveur du clair de lune. Il recherchait la destruction totale de l'ennemi en le coupant de son point de retraite²⁵⁹⁸. « Old Jack » entreprit avec son état-major de reconnaître les positions ennemies. Cette reconnaissance, c'était l'image de son impatience et de son rapport fusionnel avec le champ de bataille qui le poussait à vouloir ressentir par lui-même ses moindres palpitations. Là où d'autres se seraient satisfaits d'un compte rendu, lui ne s'en remettait qu'à sa propre perception. Au grand dam par ailleurs de son entourage, exaspéré par les dangers auxquels un tel comportement l'exposait. L'observation par la petite escouade finit tragiquement. Une volée de balles percuta de plein fouet les cavaliers. Elle était sudiste, tirée par le 18^{ème} de Caroline du Nord qui pensait avoir en opposition une brigade de cavalerie nordiste. Plusieurs hommes tombèrent, deux furent tués sur le coup. Jackson avait reçu trois balles dans l'avant et la partie supérieure du bras gauche, et dans la paume droite. Les fédéraux prirent la fusillade pour une attaque en préparation et, quelques minutes plus tard, arrosèrent la zone de projectiles, compliquant l'évacuation des blessés. A. P. Hill prit le commandement pour le céder presque aussitôt à Jeb Stuart après avoir été touché à la jambe lors du barrage d'artillerie nordiste. Ce dernier arriva sur la zone vers minuit et, constatant la confusion qui régnait parmi les soldats, estima plus sage de reporter au lendemain les opérations²⁵⁹⁹. En les adossant sur quelle tactique ? La réponse ne vint pas de Jackson. Ce dernier, interrogé dans la nuit par un messenger de Stuart peu après l'amputation de son bras droit, répondit : « Je ne sais pas ; je ne saurais le dire. Dites au général Stuart

²⁵⁹⁶ Augustus Choate Hamlin, *The Battle of Chancellorsville : The Attack of Stonewall Jackson and his Army upon the Right Flank of the Army of the Potomac at Chancellorsville, Virginia, on Saturday Afternoon, May 2, 1863*, Bangor, 1896, pp. 68-69.

²⁵⁹⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 110.

²⁵⁹⁸ James I. Robertson, Jr., *Stonewall Jackson, op. cit.*, p. 724.

²⁵⁹⁹ O.R., 25 :1, p. 887.

de faire ce qu'il pense être le meilleur »²⁶⁰⁰. Progressivement, la canonnade s'estompa. Les défenseurs se fortifièrent et occupèrent la nuit à remuer la terre et couper les arbres pour se palissader.

La sortie de Jackson du champ de bataille ébranla le commandement qui perdait son élément moteur et, sans elle, il est certain que les combats se seraient poursuivis différemment et auraient pu donner une victoire plus ample aux confédérés le lendemain. La première conséquence fut d'interrompre l'offensive nocturne programmée et de laisser les défenseurs se fortifier. La deuxième fut de modifier le tracé tactique arrêté. Et cette modification fut radicale. Lee redéfini la direction donnée aux lignes d'opérations. L'option de Jackson visant à isoler les forces ennemies pour ensuite les neutraliser était abandonnée. La présence de deux Corps en protection du flanc droit de Hooker interdisait toute attaque sur cette partie du front par les troupes de Stuart en grande infériorité numérique. Le commandant recherchait l'union des deux ailes de l'armée au terme d'une pression sur la droite des défenseurs. Les deux messages à Stuart aux premières heures du 3 mai indiquaient cet objectif²⁶⁰¹. La concentration des forces sudistes ainsi obtenue permettrait d'exercer une poussée frontale vers le nord, en direction de la Rappahannock²⁶⁰².

Au terme de cette journée, l'armée de l'Union était en souffrance. La pénombre et l'évacuation de Jackson l'avaient peut-être sauvée d'un désastre. Néanmoins, les atouts du commandement restaient considérables : deux Corps d'armée totalisant 32 000 hommes n'avaient pas pris part au combat ; ses positions autour de Chancellorsville étaient fortes avec l'occupation des deux principales hauteurs qu'étaient Fairview et Hazel Grove ; une supériorité numérique intacte. Le succès rebelle n'avait pas écarté la vulnérabilité de l'Armée de Virginie du Nord. Divisée, celle-ci restait sous la menace d'une contre-offensive qui, menée avec l'ensemble des forces de l'Union réunies, la dominerait. En clair, Hooker avait la maîtrise des événements et pouvait encore inverser la marche des choses. Il autorisa Sickles à lancer une attaque de nuit qui apporta peu. Mais juste avant que ne pointassent les premières lueurs du jour, Hooker fit un choix tactique irréparable. Fort de l'idée que Sickles était dans une position qui l'exposait à être pris entre deux feux ennemis, il lui donna l'ordre d'évacuer un saillant dans son dispositif défensif, Hazel Grove, une élévation solitaire et dominante, coiffée d'une vaste clairière, et de rallier Fairview avec ses deux divisions - la troisième étant déjà dans la position attendue. Le « cadeau » était inespéré. Aussitôt, E. P. Alexander convainquit Stuart d'investir la place et d'y acheminer de l'artillerie. Vingt-huit pièces furent bientôt mises en batterie, prêtes à arroser les

²⁶⁰⁰ Dr. Hunter McGuire, "Death of Stonewall Jackson", in SHSP, vol. 14, pp. 157-158.

²⁶⁰¹ O.R., 25 :2, p. 769.

²⁶⁰² Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 2, pp. 536-537.

positions de l'Union sur la Plank Road et prendre en enfilade les canons fédéraux massés sur Fairview²⁶⁰³.

Deux épisodes concomitants décidèrent de la bataille le 3 mai. Le premier, aussi le principal, résida dans le fait que l'artillerie sudiste prit le dessus sur celle de l'Union. Déployée sur Hazel Grove et le long de la Plank Road, elle avait concentré son feu sur les batteries nordistes ancrées sur Fairview et dont les munitions commençaient à manquer. Hooker, nous l'avons vu, avait éclaté son artillerie dans chaque division, la privant d'un commandement centralisé. A Chancellorsville, ce système produisit un effet pervers : aucun chef de Corps n'était autorisé à procéder au remplacement des batteries d'un autre Corps ayant épuisé leurs munitions. Perceptiblement, la canonnade des fédéraux faiblit²⁶⁰⁴. La précision des artilleurs confédérés causa un grand désordre à la tête du commandement nordiste. Depuis Hazel Grove, ceux-ci pouvaient apercevoir Chancellor House, le quartier général de Hooker. Un boulet fracassa l'une des colonnes du perron sur lequel se tenait le commandant nordiste. L'impact le projeta sur le sol. On le crut mort. Il n'était qu'inconscient²⁶⁰⁵. Pendant une heure, peut-être la plus critique de la matinée, le commandement de l'Armée du Potomac était figé dans le silence.

Au même instant, c'est le deuxième facteur, la pression rebelle, galvanisée par un Stuart très investi dans sa mission, finit par porter ses fruits après trois charges infructueuses. Une brèche s'ouvrit dans les défenses de l'Union. Tout s'accéléra. L'aile gauche de Lee conclut son action en établissant sa jonction avec le Corps de Stuart à Hazel Grove. Ses forces réunies, Lee décida une poussée générale sur les lignes défensives ennemies²⁶⁰⁶. A 9h45, Hooker, fortement commotionné et incapable de retrouver l'ensemble de ses moyens, laissa temporairement le commandement de l'armée à Darius Couch avec l'ordre de se désengager et de se retirer de Chancellorsville²⁶⁰⁷. Il refusa la contre-attaque que lui proposait Meade. Expulsée de ses positions sur Fairview et autour de Chancellorsville, l'Armée du Potomac battit en retraite sous des volées de balles avant de se stabiliser le long de Ely's Ford Road et de Mineral Spring Road. Lee ne contempla pas longtemps son triomphe. Le ciel s'était dangereusement obscurci à Fredericksburg.

Depuis le 29 avril, deux parties d'armées se faisaient face à Fredericksburg. Le sudiste Early était sur le qui-vive, le nordiste Sedgwick discret. Nous avons vu que ce dernier fut attentiste le 2 mai. Le lendemain à 4h00, sur ordre de Hooker donné la veille au soir, il brisa l'inertie qui semblait avoir statufié son Corps d'armée. Le commandant lui demandait de prendre la route de Chancellorsville

²⁶⁰³ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, *op. cit.*, pp. 345-346 ; O.R., 25 :1, p. 390 ; Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, *op. cit.*, pp. 319-320.

²⁶⁰⁴ Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, *op. cit.*, pp. 332-333.

²⁶⁰⁵ Samuel P. Bates, *The Battle of Chancellorsville*, Meadville, Edward T. Bates, 1882, p. 126.

²⁶⁰⁶ O.R., 25 :1, p. 800.

²⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 307.

pour établir sa jonction avec lui, « d’attaquer et de détruire toutes les forces sur lesquelles il pourrait tomber sur la route²⁶⁰⁸ ». Devant la Commission sur la conduite de la guerre, Hooker dit qu’il n’attendait pas de Sedgwick qu’il s’unît à son armée, contrairement à ce qui était indiqué dans son ordre, mais qu’il s’attendait à ce que Lee, pressé à la fois à Fredericksburg puis à Chancellorsville par son armée, se repliât en direction de Gordonsville²⁶⁰⁹. Sedgwick porta son attaque là où la carrière de Burnside s’était presque brisée cinq mois plus tôt et où Early ne l’attendait pas : Marye’s Heights et son célèbre mur de pierre. Il fallut trois assauts pour emporter la position. Tactiquement, le repli de Early faisait courir une lourde menace pour les arrières de Lee. Il laissait la route vers Chancellorsville ouverte aux fédéraux. Sedgwick, s’il avait le coup d’œil, pouvait se lancer séance tenante en direction de Hooker et renverser le cours de la bataille. Sa prudence préserva les confédérés d’un tel scénario. Au cours de leur interrogatoire, les prisonniers parlèrent de l’arrivée pour la nuit prochaine du Corps de Longstreet²⁶¹⁰. La crainte d’être pris à revers par ces renforts amplifia les dispositions de Sedgwick à ne pas se précipiter. L’occasion était passée. Les confédérés concentrèrent quelques milliers d’hommes sur la Orange Turnpike, autour de l’église de Salem, qui stoppèrent l’avancée yankee après d’intenses combats. Sedgwick abandonna le terrain et s’établit deux kilomètres plus à l’est avec ses deux flancs en appui sur la rivière.

A Chancellorsville, les nordistes étaient puissamment retranchés. Hooker attendait Sedgwick. Il adopta une posture défensive alors que le bruit des combats livrés à Salem Church était parfaitement perceptible. Ce qui devait exalter sa fibre combative, le pousser à mettre une pression sur Lee, sembla, à contrario, l’anesthésier. « Fighting Joe » n’était plus. C’est un général timoré que ses hommes décrivirent « las, anxieux et souffrant²⁶¹¹ ». Incontestablement, la blessure reçue le matin avait sapé ses facultés et sa lucidité. Il justifia plus tard sa passivité par sa détermination à refuser de « sacrifier ses hommes inutilement » en les lançant contre les positions sudistes fortifiées²⁶¹². La passe d’arme se limita dans l’après-midi à un duel avec l’artillerie sudiste. Tapageur et sans impact.

Le péril Sedgwick avait contraint Lee à redéployer ses forces. Cinq brigades quittèrent un front pour un autre dans la soirée du 3 mai²⁶¹³. Cette nouvelle redistribution le priva définitivement de la possibilité de prendre l’initiative contre Hooker. C’est contre Sedgwick qu’il avait décidé de tourner les armes. Le Virginien approuva le plan d’Early, à l’esprit revanchard, de reconquérir dès le lendemain matin les hauteurs de Marye puis de bifurquer vers l’est pour punir les nordistes attaqués

²⁶⁰⁸ O.R., 25 :2, pp. 365-366.

²⁶⁰⁹ RJCCW, *Army of the Potomac - Battle of Petersburg*. Seconde session, trente-huitième Congrès, Washington, 1865, p. 148.

²⁶¹⁰ Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, *op. cit.*, p. 376.

²⁶¹¹ Daniel E. Sutherland, *Fredericksburg § Chancellorsville*, *op. cit.*, p. 171.

²⁶¹² Samuel P. Bates, “Hooker’s Comments on Chancellorsville”, in *B § L*, vol. 3, p. 222.

²⁶¹³ O.R., 25 :2, pp. 769-770.

pendant ce temps par McLaws²⁶¹⁴. Le 4 mai au matin, Early prit les fédéraux par surprise et se rendit facilement maître des hauteurs. La route vers Fredericksburg était ainsi coupée pour le 6^{ème} Corps de l'Union. Malheureusement McLaws ne fut pas à la hauteur. Il n'avait pas le caractère d'un conquérant, mais l'âme d'un exécutant. Il répugna à prendre l'initiative, préférant attendre des renforts²⁶¹⁵. L'attaque coordonnée contre « le fer à cheval », nom traditionnellement donné à la présente disposition des troupes nordistes, n'eut pas lieu. Lee avait rejoint cette partie du front pour en prendre la direction opérationnelle à 11h00, emmenant avec lui les trois dernières brigades de la division d'Anderson. Il avait poussé l'audace à son degré le plus élevé : ils n'étaient plus que trois divisions, 20 000 hommes, à faire face, à Chancellorsville, à 16 divisions et 70 000 fédéraux. La perte d'un temps précieux consécutive à l'attentisme de McLaws et la méconnaissance précise des positions adverses mirent le commandant dans une humeur noire²⁶¹⁶. L'absence de Longstreet et de sa rigueur se firent à cet instant cruellement ressentir. Lee planifia avec Early une nouvelle attaque. En raison des difficultés du terrain, son armée n'était pas en position avant 17h30.

Sedgwick était quant à lui dans l'expectative. Ses messages matinaux reflétaient ses angoisses. Le général se disait menacé par l'ennemi et prêt, en cas de besoin, à se transporter sur la berge orientale de la rivière²⁶¹⁷. Il interrogea Hooker sur la marche à suivre. Le commandant l'informa qu'il prévoyait d'avancer le lendemain matin et que jusque-là aucune aide de sa part n'était à attendre, à moins qu'il n'entendît une « forte fusillade²⁶¹⁸ ». L'isolement d'« Uncle John » était total, comme son sentiment d'abandon. Il payait ses lenteurs de la veille. Lorsque les rebelles menèrent l'assaut contre ses défenses en toute fin d'après-midi, il combattit pour assurer sa survie. Ses hommes limitèrent l'avancée ennemie à des gains territoriaux médiocres. Les confédérés contenus, le 6^{ème} Corps avait écarté le danger. Ce n'était pas l'opinion de son commandant qui se sentit encerclé par une armée qu'il imaginait très supérieure en nombre - 40 000 hommes selon des déserteurs²⁶¹⁹. Egalement affligé par le fait que son supérieur n'avait pas tenu sa promesse d'intervenir s'il entendait une « forte fusillade », il lui fit connaître peu avant minuit sa décision de traverser la Rappahannock pendant la nuit²⁶²⁰.

Trompé par des rapports faisant état de l'arrivée prochaine de Longstreet, ou encore d'une offensive menée par Jackson - ses blessures étaient encore inconnues des nordistes - contre ses bases

²⁶¹⁴ Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol., p. 550.

²⁶¹⁵ O.R., 25 :1, p. 827.

²⁶¹⁶ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 356.

²⁶¹⁷ O.R., 25 :2, pp. 407-408.

²⁶¹⁸ *Ibid.*, p. 409.

²⁶¹⁹ *Idem.*

²⁶²⁰ O.R., 25 :2, p. 412.

arrière, Hooker était resté figé sur ses positions toute la journée²⁶²¹. Il espérait une attaque contre ses fortifications qui ne vint jamais. L'intention annoncée par Sedgwick de retraverser la rivière annula le plan esquissé dans l'après-midi : faire franchir le lendemain au gros de son armée, à l'insu de l'ennemi, la rivière par le gué U.S. et renforcer le 6^{ème} Corps en passant par le gué Bank²⁶²². A minuit, il tint un conseil informel avec ses principaux généraux pour évoquer la conduite à tenir. Meade, Reynolds et Howard plaidèrent pour une attaque, Sickles et Couch pour un repli. En fait, Hooker avait déjà pris sa décision et la fit connaître : l'armée repassera la rivière par le gué United States²⁶²³. L'ordre de repli fut envoyé à Sedgwick à 1h00. La fortune, dit-on, est capricieuse et distribue inégalement ses faveurs. A Hooker, elle avait tourné le dos. En début de nuit, Sedgwick fut pris d'un sursaut d'orgueil. Il adressa, quinze minutes après le premier, un nouveau message informant le général qu'il tiendrait sa position. Cette volte-face ressuscita le plan de Hooker qui se pressa d'annuler son ordre initial. Mais ce dernier, télégraphié à 1h20, ne parvint à son destinataire que deux heures plus tard. A cette heure de la nuit, noire et brumeuse, le franchissement était trop avancé pour être annulé²⁶²⁴.

De son côté, Lee nourrit une profonde frustration. L'attaque contre Sedgwick avait manqué de tranchant pour être décisive. Le lendemain il dut constater la fuite de son adversaire. Ne pas se résigner, pour ne pas consommer son infortune. Un adage qu'il fit sien. Il était décidé à en découdre avec Hooker le 5 mai en attaquant simultanément ses deux flancs²⁶²⁵. La destruction d'une majeure partie de l'armée de l'Union parachèverait sa victoire initiale. Rien ne se déroula comme prévu. La pluie fit son apparition à 14h00, ne s'arrêtant que par intermittence. Le terrain gorgé d'eau devint impraticable et le sudiste reporta son assaut au lendemain. La nuit fut fatale aux intentions du Virginien. Après avoir sécurisé les pontons menacés par la brutale montée des eaux, les fédéraux s'échappèrent de l'autre côté de la rivière. Quand l'information parvint au général à l'aube du 6 mai, son regard exprimait une fureur aussi soudaine qu'inattendue. Lee laissa éclater son exaspération : « C'est bien la façon dont vous agissez toujours, vous autres, jeunes gens. Vous avez permis à ces gens de s'enfuir. Je vous dis ce qu'il faut faire mais vous ne le faites pas. Poursuivez-les ! Infligez-leur tous les dommages possibles !²⁶²⁶ ».

Chaque camp pouvait se consacrer au macabre décompte des victimes. La bataille fut l'une des plus meurtrières de la guerre. Hooker déplorait 17 304 victimes : 1 694 tués dont deux commandants

²⁶²¹ Daniel E. Sutherland, *Fredericksburg and Chancellorsville*, op. cit., p. 173.

²⁶²² Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, op. cit., p. 399.

²⁶²³ Darius N. Couch, "The Chancellorsville Campaign", in *B § L*, vol. 3, p. 171.

²⁶²⁴ RJCCW, *Army of the Potomac - Battle of Petersburg*, seconde session, trente-huitième Congrès, Washington, 1865, p. 98.

²⁶²⁵ John Bigelow, *The Campaign of Chancellorsville*, op. cit., p. 426.

²⁶²⁶ Cité par Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee*, op. cit., vol. 2, p. 557.

de division, 9 672 blessés, 5 938 prisonniers et disparus. Les pertes confédérées s'élevaient à 13 460 : 1 724 tués, 9 233 blessés, 2 503 prisonniers et disparus.²⁶²⁷

c - Analyse.

Lors de son évacuation tumultueuse, Jackson avait chuté de sa civière et violemment heurté le sol. L'épanchement de sang dans la poitrine qui en résulta provoqua une inflammation et installa une infection pulmonaire. Le 10 mai à 15h00, Thomas Jackson rendit son âme à Dieu. « Traversons la rivière et reposons-nous à l'ombre des arbres » furent ses dernières paroles qui, par la quiétude qu'elles inspiraient, contrastaient avec la dureté de l'expression guerrière du soldat²⁶²⁸. La résonance lugubre de Chancellorsville tenait là, dans cette mort dont la Confédération porta le deuil. Un deuil qui, pareil à une malédiction, ne cesserait jamais de la tourmenter. Car Jackson et son art de la guerre, plus talentueux qu'imparfait, ne pouvaient être égalés. Lee avait pressenti ce malheur. Quand lui parvint le message de Jackson le congratulant pour sa grande victoire, Marshall, aide de camp de Lee, raconta : « Je n'oublierai jamais le regard de tristesse et de douleur qui glissa sur son visage pendant qu'il écoutait. Avec une voix brisée par l'émotion, il m'ordonna de faire savoir à Jackson que cette victoire était la sienne et que les félicitations lui étaient destinées ... Ma vénération a effacé l'image du génie qui a gagné la bataille pour retenir celle de la générosité qui refusait la gloire²⁶²⁹ ». La disparition de Jackson changea la face du commandement confédéré qui perdit ce 10 mai son général le plus combatif ; elle doit être considérée comme un tournant de la guerre.

La bataille de Chancellorsville, dernière grande victoire confédérée à l'Est, constitue un laboratoire d'analyse pour comprendre la manière dont Lee pensait la tactique. Il renversa à son profit une situation théoriquement critique pour son armée affaiblie numériquement par l'absence du Corps de Longstreet, mena successivement deux batailles et les gagna toutes les deux. On le vit rompre avec les conventions tactiques, fragmenter ses forces et s'approprier l'action dans un espace où les possibilités de manœuvre étaient réduites avec une rapidité et une audace si inattendues qu'elles déstabilisèrent Hooker et brisèrent la dynamique adverse. Lee avait divisé ses forces en deux fractions le 1^{er} mai, qui devinrent le lendemain trois lorsque Jackson se lança dans un mouvement tournant. Le 3, le commandant sudiste risqua, avec succès, une nouvelle division de ses forces pour parer la menace à Fredericksburg. Sa gestion du temps et de l'espace fut un exemple de réussite et lui permit de garder l'initiative pour imprimer son propre rythme à l'action. Lee avait fait la démonstration que les lois de la guerre n'étaient pas figées. Leur utilité était établie par l'histoire, mais en certaines

²⁶²⁷ Stephen W. Sears, *Chancellorsville*, op. cit., p. 492 et 501.

²⁶²⁸ Dr. Hunter McGuire, "Death of Stonewall Jackson", in SHSP, vol. 14, pp. 162-163.

²⁶²⁹ *An Aide De Camp of Robert E. Lee*, op. cit., pp. 173-174.

occasions il fallait savoir s'en écarter. « Le génie et le talent agissent en dehors des lois » écrivait Clausewitz²⁶³⁰. Il faut croire qu'à Chancellorsville, Lee s'inscrivait dans cette catégorie, rare, de généraux.

A Chancellorsville, la dextérité tactique de Lee - le concepteur - et de Jackson - l'exécutant -, couplée à un état d'esprit offensif, avait écrit une de ses plus belles pages. Le déroulement de la bataille avait été, dans son principe, appréhendé et brossé en quelques lignes par Clausewitz : « Le mouvement tournant général, par lequel l'assaillant prétend donner la meilleure chance à son attaque tout en rendant son succès plus complet, trouvera sa riposte dans un mouvement tournant subordonné du défenseur contre la partie des forces assaillantes qui opère son propre mouvement tournant²⁶³¹ ». Lee n'avait pas lu Clausewitz, ce qui témoignait au passage de la grande pertinence de l'enseignement tactique du Prussien.

Le 1^{er} mai, le commandant sudiste put compter sur ce que Clausewitz appelait « la clarté interne nécessaire pour le conduire vers la vérité²⁶³² ». C'est elle qui forgea sa conviction que le principal de l'armée yankee occupait de fortes positions dans la Wilderness. De cette « vérité » jaillit la tactique du mouvement tournant lancé le lendemain. Les généraux fondirent la manœuvre sur l'effet de surprise, cité comme l'un des principaux facteurs menant à la victoire. Pour la réaliser et l'accompagner d'un élan offensif, Lee avait affaibli son principal front et réalisé une manœuvre enveloppante par lignes intérieures. Le résultat ne fut pas à la hauteur de la hardiesse tactique mise en œuvre. La perte prématurée de Jackson fut le tournant de la bataille. Elle avait cassé le tempo qu'elle lui avait imprimé et annulé l'assaut nocturne prévu, dont les résultats pouvaient effectivement permettre de prendre un ascendant décisif sur l'Union. Une friction comme celle que représentait la mise hors-jeu d'un lieutenant en charge de la plus grosse partie de l'armée à un moment clé de l'action éprouverait les capacités de réaction de n'importe quel commandant. Lee dut, en quelques minutes, analyser la situation tactique, produire une photographie la plus juste possible des progrès réalisés par les assaillants et de leur position pour asseoir sa décision. Là où d'autres aurait pu se laisser envahir par le doute et perdre de leur ardeur, Lee commanda de poursuivre l'attaque pour rechercher la concentration de ses forces puis prolonger une action victorieuse entamée la veille. Avec le succès que l'on sait. On comprend mieux les raisons pour lesquelles le sentiment qui habita Lee au matin du 6 mai était celui de la frustration. Son emportement, très inhabituel, en était la traduction visible et sincère. L'invasion avait été repoussée, mais la volonté de Lee de détruire l'armée ennemie était restée inexprimée. Pour les confédérés, Chancellorsville n'était finalement qu'une victoire tactique

²⁶³⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, pp. 133-134.

²⁶³¹ *Ibid.*, pp. 441-442.

²⁶³² Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 87.

de plus qui, aussi éclatante fut-elle, ne servait que la gloire et ne résolvait rien dans l'immédiat. Le dividende stratégique était mineur d'un point de vue strictement militaire. Il en était peut-être différemment sur le plan politique. Chaque victoire sudiste fragilisait un peu plus le gouvernement fédéral en place. Une nouvelle invasion couronnée d'une victoire probante pourrait s'avérer déterminante.

La bataille de Chancellorsville découla de la décision de Lee d'engager un combat offensif. Dire qu'elle témoigna de la part du commandant d'une audace, d'une confiance en soi, en ses généraux et en son armée est une évidence. Lee avait derechef montré une facilité intellectuelle puis opérationnelle à assumer une torsion des règles de la guerre les plus couramment admises. Derrière cette composition militaire réussie se cachait un profil psychologique dont on ne sait s'il faut l'encenser ou lui opposer certaines réserves. Plus de 40 000 hommes, sous le commandement de Longstreet, étaient en Caroline du Nord pour accumuler les denrées dont l'armée avait un cruel besoin. Longstreet avait suspendu la réalisation de cette mission à l'agrégation à son Corps de deux divisions²⁶³³. Bien que Lee eût préféré savoir ces deux formations tenues en réserve prêtes à le rejoindre en cas de besoin, il accéda à la volonté de son général²⁶³⁴, qui profita de cette doléance pour faire connaître ses vues stratégiques : « Il est juste, comme vous le dites, de se concentrer et de l'écraser [l'ennemi] ; mais serait-il préférable de se concentrer sur sa grande armée plutôt que sur ses détachements et ensuite opérer une large concentration sur sa grande armée ? [...] Si nous nous contentons de l'estropier, à un endroit puis à un autre, nous pourrions obtenir de grands résultats²⁶³⁵ ».

Ce passage n'a pas été exploité par les historiens. Jeffrey Wert le cite en partie sans tirer de conclusion²⁶³⁶. Nous pensons que le propos, daté du 19 mars, trahissait l'impatience de son auteur à exercer un commandement autonome et exprimait une approche de la stratégie qui légitimait surtout ses aspirations immédiates. Il est compréhensible que Lee ait reconnu, sur le principe, une forme de pertinence à ces arguments. Ce qui l'est moins, c'est qu'il ait autorisé peu après son lieutenant à mettre en pratique cette stratégie en entreprenant le siège de Suffolk pour fixer un détachement nordiste alors qu'il avait face à lui, à Fredericksburg, des forces deux fois supérieures aux siennes et qu'il savait prochaine une offensive de l'Union - « dès que l'état des routes le permettra », envisageait-il le 16 mars²⁶³⁷. Cet éloignement d'un Corps et de deux divisions du principal front rétrécissait le champ de réaction de Lee sur le plan opérationnel. Doit-on comprendre de ce qui suit que le commandant avait admis l'idée de combattre privé d'une partie substantielle de son armée ? :

²⁶³³ O.R., 18, p. 926.

²⁶³⁴ *Ibid.*, pp. 933-934.

²⁶³⁵ *Ibid.*, pp. 926-927.

²⁶³⁶ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 233.

²⁶³⁷ O.R., 18, p. 922.

« Si les circonstances ne permettent pas que vous rejoigniez cette armée quand elle sera attaquée ou qu'elles vous sont défavorables, nous devons battre en retraite dans votre direction dans le cas où nous ne pourrions résister seul²⁶³⁸ ». C'est ce qu'il advint : quand Hooker déclencha les hostilités, ces 40 000 soldats confédérés ne seraient pas en mesure de rejoindre le champ de bataille à temps pour participer aux combats. A la différence toutefois que Lee fut capable de résister seul et de vaincre.

Chancellorsville était également l'échec d'un homme, Hooker, qui avait déclaré que Lee n'aurait de pitié à attendre que de Dieu car lui n'en aurait aucune²⁶³⁹. Une longue tradition historiographique attribua sa faillite individuelle à des ressorts psychologiques. En 1866, William Swinton écrivit qu'« à partir du moment où il affronta son adversaire, il [Hooker] sembla atteint d'un effondrement de ses capacités et par la suite, sa conduite... fut marquée par une faiblesse et une défaillance incompréhensibles...²⁶⁴⁰ ». En 1910, John Bigelow publia une étude stratégique et tactique de la campagne et rapporta dans une note les propos de Hooker au général Doubleday qui souhaitait savoir quel mal l'avait frappé à Chancellorsville. Le commandant confessa : « Doubleday, je n'ai pas été blessé par un boulet et je n'étais pas ivre. Pour une fois, j'avais perdu confiance en Hooker, il ne faut pas chercher autre chose²⁶⁴¹ ». La confession fixa l'image d'un Hooker ayant perdu ses nerfs dans l'historiographie de la guerre civile. Si l'on admet cette approche explicative, qui sous-tend toutes celles exogènes, Hooker aurait donné l'impression d'avoir été neutralisé psychologiquement par la perspective de livrer combat à Lee et Jackson. On aurait dès lors assisté à la décomposition de l'esprit de détermination qui avait marqué son entrée en campagne et à l'affaïssement de son agressivité dès qu'intervinrent les premières résistances. Fragilisé par sa commotion, il n'aurait plus été qu'une âme indécise qui cloîtra finalement ses forces dans la passivité. Les intentions offensives esquissées le soir du 2 mai et celles élaborées le 4 mai, à la conclusion incertaine, étaient insuffisantes pour effacer ce constat. A la guerre rien n'est certain, sauf l'improbable. La décision de Lee de faire opposition aurait constitué cet improbable devant lequel Hooker perdit son allant.

Selon nous, ce sont les faiblesses intellectuelles, plus qu'émotionnelles, du militaire qui perdirent le commandant nordiste. Hooker ne fit pas mieux que Burnside dont il fut l'un des critiques les plus sévères et à la disgrâce duquel il avait contribué. Les deux généraux firent preuve, chacun à leur manière, d'une obstination déraisonnable. Dans le cas de Hooker, elle procédait de l'attachement qu'il vouait à son plan de campagne. Cet attachement le frappa de cécité, réduisant son champ d'action à deux options : une poursuite dynamique si l'ennemi battait en retraite et une posture

²⁶³⁸ *Ibid.*, p. 934.

²⁶³⁹ H. Seymour Hall, "Fredericksburg and Chancellorsville", in *War Talks in Kansas*, Kansas City, Press of the Franklin Hudson Publishing Company, 1906, p. 194.

²⁶⁴⁰ William Swinton, *Campaigns of the Army of the Potomac*, *op. cit.*, p. 280.

²⁶⁴¹ John Bigelow, *The Campaign of Chancellorsville*, *op. cit.*, pp. 477-478, notes.

défensive s'il décidait de se maintenir. Dans un article publié en 1888, le général Couch, commandant du 2^{ème} Corps à Chancellorsville, se fit critique à l'égard de son supérieur : « En recherchant les causes de la défaite, il apparait que les principales étaient que Hooker s'attendait à ce que Lee se replie et ne risque pas la bataille. S'étant trompé, il prit la défensive et fut surclassé et démoralisé par la supériorité de l'audacieuse tactique ennemie²⁶⁴² ». Contrairement à ce que Couch affirmait, Hooker ne s'était pas trompé. Le commandant avait envisagé la perspective de combattre, même si celle-ci ne faisait pas partie du scénario programmatique privilégié. Plus exactement, le commandant n'était pas conditionné mentalement pour prendre l'initiative des combats, mais pour accepter une bataille défensive. Vingt-trois ans après les faits, Hooker confirma cette approche : « J'avais l'intention de livrer ma bataille... Mon armée n'avait pas été battue. J'ai organisé de fréquentes démonstrations pour inciter l'ennemi à m'attaquer, mais il ne releva pas mon défi²⁶⁴³ ». Au moment où il pouvait « réaliser de grandes choses », il ne sut se libérer du schéma tactique dans lequel une certaine disposition d'esprit l'avait enfermé et il livra une bataille qui n'était pas la sienne, mais celle d'un adversaire, Robert Lee, qui lui était supérieur en termes de réflexion, d'audace et de mise en œuvre opératives. Penser l'alternative, faire preuve d'adaptation restèrent étrangers à sa démarche. Hooker avait oublié qu'à la guerre il était préférable de laisser s'exprimer le talent plutôt que de s'accrocher à une directive somme toute théorique.

Le plan manquait d'ambition. Il ne prévoyait pas de continuum entre avancée réussie et action offensive. Pour beaucoup, le retrait ordonné le 1^{er} mai était une surprise. Un officier, réfléchissant aux deux options qui s'offraient aux fédéraux ce jour-là, esquissa dans son rapport ce que pouvait être un scénario offensif auquel il adhérait :

J'étais pour une avancée et je l'encourageais avec plus de zèle qu'avec des arguments convaincants. Je pensais qu'en raison de notre position et de notre nombre nous pourrions battre l'aile droite ennemie. Nous pouvions y parvenir en avançant en force sur les deux principales routes qui mènent à Fredericksburg... et en jetant dans le même temps une force nourrie sur le flanc droit de l'ennemi par la route de la rivière. Si l'attaque rencontrait l'ennemi en formation sur toute l'étendue de notre front ou en mouvement en direction de notre flanc droit, elle aurait assuré la défaite de son aile droite et, par conséquent, la retraite de toute son armée. L'avantage de prendre l'initiative dans une région boisée comme celle-ci, occultant tous les mouvements, est incalculable et nous en avons jusqu'à présent tiré parti.²⁶⁴⁴

Ce qui fondait l'intérêt de ce témoignage c'est à la fois la qualité de son auteur et la date de sa rédaction. G. K. Warren était chef des ingénieurs-topographes de l'Armée du Potomac, c'est dire que sa connaissance des caractères physiques du terrain et des atouts que peut en tirer une armée en action

²⁶⁴² Darius N. Couch, "The Chancellorsville Campaign", in *B § L*, vol. 3, p. 171.

²⁶⁴³ Samuel P. Bates, "Hooker's Comments on Chancellorsville", in *B § L*, vol. 3, p. 222.

²⁶⁴⁴ O.R., 25 :1, p. 199.

n'était pas scolaire ou virtuelle. Son rapport fut envoyé le 12 mai, il n'a donc pas subi les atteintes du temps qui sclérosent la mémoire. C'est en analyste que Warren confirmait l'existence d'une vraie opportunité pour Hooker le 1^{er} mai, liée à la fois à la géographie et au nombre des assaillants. Il montre aussi que si le commandant avait poursuivi son effort au lieu de mettre les hommes sur la défensive, c'est le paysage tactique qui aurait été totalement bouleversé, à son avantage. Un grand capitaine aurait exploité l'élan qui avait conduit ses forces à Chancellorsville sans rencontrer de réelles difficultés. L'ennemi, qui n'avait pas eu le temps de concentrer une partie de ses forces, était vulnérable. Mais une attaque n'était pas dans le logiciel d'action de Hooker ce 1^{er} mai.

Les faiblesses intellectuelles de Hooker affectèrent l'appréciation qu'il fit de son adversaire. Son optimisme, ostensiblement exprimé le soir du 30, reposait sur la croyance que ses forces parviendraient à infliger une lourde défaite dans le cadre d'une bataille défensive. Charles F. Morse, officier du 12^{ème} Corps, l'entendit dire à propos des rebelles qu'il « allait les détruire, les annihiler, etc.²⁶⁴⁵ ». Lee avait montré depuis près d'un an combien le mouvement tournant polarisait son corpus tactique. Hooker sous-estima l'habileté tactique de Lee, sa propension à s'éloigner de ses aspects les plus conventionnels. En n'exploitant pas son surnombre significatif et pas plus l'avantage tactique que lui donnait la division des forces sudistes, il avait laissé à son adversaire l'initiative et le contrôle de la bataille. A force d'immobilisme, d'erreurs tactiques, il avait cassé la dynamique d'un plan brillant et gaspillé ses chances de vaincre. Il lui suffisait de passer en mode offensif en engageant, comme Lincoln le lui avait demandé, toutes ses forces pour faire sauter les verrous sudistes et s'offrir une chance de forcer l'Armée de Virginie du Nord à prendre le chemin de Richmond.

Signalons enfin que Hooker avait aussi manqué de méthode. La volonté de contrôler l'opération, de la préserver contre toute fuite afin que l'ennemi n'en sût rien, l'avait conduit à adresser ses instructions à ses commandants de Corps individuellement, par courrier. La conséquence fut qu'aucun d'eux n'avait une vue d'ensemble qui leur permit de jouir d'une certaine souplesse, de gagner en autonomie. Ainsi, il ne vint pas à l'idée de Slocum, le 30 avril, de poursuivre son avancée et de balayer, ce qui n'aurait pas manqué d'avoir lieu, la maigre résistance sudiste. Il préféra s'en tenir strictement aux ordres reçus.

La lecture des lettres du général Meade à son épouse constitue l'un des meilleurs moyens d'appréhender le climat qui régnait au sein du commandement de l'Union après la défaite. La pugnacité de Hooker laissa la place à la dépression - au moins quelque temps. Il dit qu'il était prêt à céder son commandement à Meade et qu'il aurait presque préféré ne jamais avoir vu le jour²⁶⁴⁶. Même

²⁶⁴⁵ Charles F. Morse, *Letters Written During the Civil War, 1861-1865*, Privately Printed, 1898, p. 129.

²⁶⁴⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 1, p. 373.

si la responsabilité de la défaite lui revenait, Hooker n'était pas prêt à l'accepter. Comme Pope avant lui, il fit siéger trois généraux sur le banc des accusés : Stoneman, Howard et Sedgwick, dont nous avons constaté qu'ils le secondèrent médiocrement et avaient failli. Stoneman n'avait pas détruit les lignes de ravitaillement ennemies au nord de Hanover Junction. Howard ne prit aucune mesure de bon sens pour se protéger d'une attaque de flanc : « Je veux mourir... J'ai fait cette nuit tout ce qui était en mon pouvoir pour corriger l'erreur, et je recherchais la mort partout, trouvant un prétexte pour me rendre sur le terrain²⁶⁴⁷ ». Comment ne pas voir dans cette lamentation un aveu de culpabilité ? Sedgwick, même s'il le nia, fut encalminé par une prudence invalidante à Fredericksburg. Cette somme de faillites individuelles avait à l'évidence impacté le déroulement des opérations.

L'impact de la défaite sur l'Armée du Potomac ne fut en rien comparable à celui qui suivit Fredericksburg. Pour beaucoup de soldats, l'armée avait battu en retraite derrière la Rappahannock, mais elle n'avait pas subi une cuisante défaite dans la Wilderness. La déception était néanmoins profonde chez les commandants de Corps qui considéraient que Chancellorsville avait été une bataille perdue par la seule faute du commandant. Ils s'en ouvrirent au général en chef qui accompagnait Lincoln lors de sa visite à Hooker le 7 mai. La colère valait désaffection. Sur les huit commandants de Corps, trois devaient leur poste à Hooker : Stoneman, Howard et Sickles. Les deux premiers ayant été la cible des critiques du commandant et ce dernier n'ayant pas créé de solidarité affective avec les autres, Hooker était isolé. Ne se sentant pas tenus par une exigence de loyauté, les déçus allaient amorcer, sans la mener à son terme, une tentative de révolte contre Hooker. Slocum, Couch et Sedgwick souhaitaient adresser au Président une pétition réclamant le départ de Hooker et son remplacement par Meade. Malgré leur insistance, ce dernier refusa de s'associer à la manœuvre. « Je pense me connaître et je suis sincère quand je dis que je ne désire pas le poste de commandant », écrivit-il à son épouse le 10 mai. Riche d'enseignements sur la manière dont il percevait le commandement est la remarque suivante : « N'ayant aucune influence politique, n'étant pas un intrigant, ne courant pas en effet après les distinctions, il est peu probable que l'on me sollicite pour accepter ou décliner »²⁶⁴⁸. Meade associait la nomination de généraux aux postes les plus élevés aux connections politiques qu'ils tissaient, à leur capacité de plaire au cercle du pouvoir. Pour Meade le mérite n'était pas un critère prépondérant et définitif²⁶⁴⁹.

Lincoln pouvait accepter d'un commandant qu'il fût défait et lui renouveler aussitôt sa confiance pour lancer une nouvelle campagne. En revanche - il l'avait montré avec Burnside - il était moins enclin à accepter que celui-ci perdît la confiance de ses généraux. Il s'en alarma auprès de Hooker le

²⁶⁴⁷ Cité par Stephen W. Sears, *Chancellorsville, op. cit.*, p. 287.

²⁶⁴⁸ George Meade, *The life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 1, p. 373, 379.

²⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 388.

14 : « Je dois vous dire que j'ai le pressentiment désagréable que certains de vos commandants de Corps et de division ne vous font pas entièrement confiance. Si tel était le cas, ce serait désastreux ; vous devriez donc, tout d'abord, vérifier la véracité des faits pour écarter le moindre doute²⁶⁵⁰ ».

Le 6 mai, à 16h30, après plusieurs jours d'attente anxieuse, Lincoln accueillit l'échec de Hooker par une profonde lamentation : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! Que va dire le pays ! Oh, que va dire le pays !²⁶⁵¹ ». La question du remplacement de Hooker s'était posée. Mais Lincoln n'était pas prêt à « se débarrasser d'un fusil parce qu'il a raté son tir une fois²⁶⁵² ». Le lien de confiance avec Hooker n'était pas rompu et ce dernier ne fut pas limogé. Du moins pas dans l'immédiat. Lincoln ne s'était jamais séparé de ses généraux le lendemain de leur défaite. N'y voyons pas une charité d'âme. Dans le cas de Hooker, les considérations politiques primèrent sur le reste. Les amis radicaux du général, dont les ministres Stanton et Chase, veillaient. Le lendemain, le Président se fendit à son attention d'une lettre courtoise, dépourvue de reproche, dans laquelle il l'invitait à reprendre l'offensive qui ne serait le fruit ni du « désespoir » ni de l'« imprudence »²⁶⁵³. Cette magnanimité était de circonstance. Elle ne dura pas. Le ministre de la Marine rapporta dans son journal à la date du 20 juin : « Le Président a dit que si Hooker avait été tué par le tir qui a heurté le pilier qui l'a ensuite assommé, nous aurions été vainqueurs²⁶⁵⁴ ». Meade reconnut que s'il avait à cet instant prit le commandement, la bataille aurait livré un verdict différent. Il apporta une nuance de taille qui donna au propos de Lincoln un caractère de jugement péremptoire, sans fondement, dépourvu d'élégance : « s'il [le résultat] aurait été pire ou meilleur pour nous je ne saurais le dire, mais il aurait été sans doute plus décisif pour ou camp ou pour l'autre »²⁶⁵⁵. Lors d'une réunion au ministère de la guerre, Lincoln, Stanton et Halleck conclurent que « l'échec à Chancellorsville et la retraite étaient inexcusables et qu'il ne fallait plus confier à Hooker la conduite d'une nouvelle bataille²⁶⁵⁶. Hooker était en sursis.

²⁶⁵⁰ CWAL, 6, p. 217.

²⁶⁵¹ Noah Brooks, *Washington in Lincoln's Time*, op. cit., p. 58.

²⁶⁵² George Meade, *The life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 1, p. 385.

²⁶⁵³ O.R., 25 :2, p. 438.

²⁶⁵⁴ *Diary of Gideon Welles*, op. cit., vol. 1, p. 336.

²⁶⁵⁵ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 1, p. 380.

²⁶⁵⁶ Charles F. Benjamin, "Hooker's Appointment and Removal", in *B § L*, vol. 3, p. 241.

C) Le commandement confédéré sur la défensive dans l'Ouest : désillusion dans le Kentucky et défaite tactique à Murfreesboro/Stones River

1) La campagne confédérée dans le Kentucky : une déconvenue certaine sur fond de divisions intestines et de revers dans le Mississippi.

a - Les premières crispations entre l'exécutif et le général nordiste Buell.

Après la prise de Corinth le 30 mai 1862, Halleck commit-il une erreur stratégique majeure ? Il abandonna le principe de concentration des forces qui lui avait permis d'exercer une poussée victorieuse jusque Corinth sans livrer bataille. Chacune de ses trois ailes, environ 100 000 hommes, reprit le 10 juin un statut d'armée indépendante (Tennessee, Ohio, Mississippi)²⁶⁵⁷ et il les dispersa sur divers points du territoire passé sous occupation nordiste. La situation stratégique recommandait un prolongement de l'offensive sur le centre de la ligne défensive adverse fragilisée en direction de Vicksburg. Au lieu de cela, l'occupation de la partie orientale du Tennessee et la ville de Chattanooga, à la pointe sud-est de l'Etat, devint le nouvel objectif des fédéraux²⁶⁵⁸. Le 11 juin, Halleck chargea le général Buell, avec 40 000 hommes, de pousser le long de la voie de chemin de fer Memphis § Charleston et de prendre la cité. L'entreprise avait pour objectif proclamé d'empêcher un éventuel regroupement entre les armées de Smith et de Beauregard, et d'être sur la route qui mène à Atlanta. Le but atteint, « Smith devra abandonner l'Est Tennessee ou être capturé²⁶⁵⁹ ». Le modèle stratégique : vaincre par la manœuvre.

L'attitude de Lincoln donna à s'interroger sur ses aptitudes à saisir les réalités stratégiques. Penser que Halleck pouvait détacher 25 000 hommes pour les transférer en Virginie sans que cela n'impactât l'opération militaire sur Chattanooga et l'occupation du Tennessee oriental qu'il tenait pour « presque aussi important que la prise et l'occupation de Richmond » dénotait une singulière crédulité²⁶⁶⁰. Remarquons que cette demande de renfort était sans objet, l'Armée du Potomac dépassant de plusieurs milliers d'hommes celle de Virginie du Nord avec laquelle elle était aux prises. Halleck fit savoir qu'il devrait dans ce cas abandonner ou réduire son expédition. Devant cette perspective, Lincoln assortit dès lors sa demande d'une condition : que ce transfert ne fragilise pas ses positions actuelles et ne mette pas en danger ni ne retarde son opération sur Chattanooga²⁶⁶¹.

²⁶⁵⁷ O.R., 16 :1, p. 1 ; 17 :2, p. 3.

²⁶⁵⁸ O.R., 16 :1, p. 30 ; 16 :2, p. 9.

²⁶⁵⁹ O.R., 16 :2, p. 9.

²⁶⁶⁰ CWAL, 5, p. 295.

²⁶⁶¹ *Ibid.*, p. 300 et 308.

Buell quitta Corinth et pénétra dans la partie septentrionale de l'Alabama. L'avancée prit l'allure d'un calvaire logistique qui « transforma son armée en une masse fragmentée d'ouvriers des chemins de fer, de gardiens, de bureaucrates mal formés²⁶⁶² ». Tourmenté par les actions de la guérilla sudiste et les raids des cavaliers de Forrest et de Morgan qui s'attaquèrent successivement aux routes ferroviaires liant Memphis et Charleston et en provenance de Nashville, obligé de procéder à leur réparation, ses lignes de communications incapables de lui fournir les tonnes de ravitaillement nécessaires pour nourrir son armée en campagne, Buell progressa lentement. Les fédéraux purent mesurer toute la difficulté de livrer une guerre nationale en territoire ennemi et les limites d'une guerre généreuse, conciliante envers les populations civiles sur lesquelles ne fut prélevée aucune ressource pour subvenir aux besoins des hommes et des animaux. Ce traitement clément à l'égard des autochtones valut au commandant d'être décrié par une partie significative de l'armée²⁶⁶³. Buell la justifia devant la commission militaire mise en place à Cincinnati le 27 novembre 1862 pour enquêter sur les opérations militaires qu'il avait conduites dans le Kentucky et le Tennessee²⁶⁶⁴. En substance, le commandant déclara que les régions traversées produisaient un volume de denrées à peine suffisant pour nourrir les autochtones et qu'il était impossible, dans ces circonstances, d'espérer que l'armée put vivre sur le pays²⁶⁶⁵.

À Washington la lecture des événements différait de celle du commandant et les premières tensions avec Lincoln avaient éclaté en juillet. La rapidité d'exécution était devenue chez le Président la mesure unique d'un jugement favorable. Il se plaignit donc de la lenteur de l'opération²⁶⁶⁶. Incompréhensible pour Buell : « Je regrette qu'il soit nécessaire d'expliquer les raisons qui donnent à ma progression un sentiment de lenteur, s'émut-il, bien qu'il ne faille peut-être pas s'attendre à ce qu'il en soit autrement pour les comprendre. [...] Si vous le permettez, je prévois d'accomplir [ma mission] sans délai inutile et de manière à ne pas nuire à mon armée ni à son honneur, sans jouer avec la vie des citoyens loyaux abandonnés à la vengeance de leur ennemi à cause d'une protection miragineuse et d'un abandon précipité²⁶⁶⁷ ». Entre Lincoln et Buell les germes de la rupture étaient semés et leur éclosion, facilitée par une insuffisance militaire et, sans doute aussi, par ses préventions à l'égard de l'émancipation, précipiterait la chute du commandant. L'alerte fut répétée le 6 août après que la présence du général nordiste Bragg à Chattanooga avait été officiellement rapportée. Le commandant répondit à l'impatience présidentielle par une argumentation factuelle : les dommages

²⁶⁶² Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, p. 263.

²⁶⁶³ *Ibid.*, pp. 271-272.

²⁶⁶⁴ O.R., 16 :1, p. 7 et 12.

²⁶⁶⁵ *Ibid.*, pp. 32-33.

²⁶⁶⁶ O.R., 16 :2, p. 104.

²⁶⁶⁷ *Ibid.*, p. 122.

infligés par la cavalerie confédérée à sa ligne de communication²⁶⁶⁸. Halleck, agissant en qualité de général en chef depuis le 23 juillet et qui avait pris position lors d'un conseil le 3 août pour que McClellan et Buell fussent maintenus en poste, fit comprendre au dernier, par l'intermédiaire d'un tiers, que la pression exercée par Lincoln et son ministre de la Guerre était telle qu'à défaut d'une action rapide, il devrait être relevé. Il ajouta : « Le gouvernement semble déterminé à couper la tête des généraux vaincus. Cela semble plutôt sévère de le faire là où les généraux ne sont pas fautifs, mais peut-être que pour nous maintenant, comme sous la Révolution française, des mesures drastiques sont nécessaires »²⁶⁶⁹. Les éléments de langage et la référence historique employés ne laissaient aucun doute sur la fragilité de ses capacités à défendre dans la durée les généraux soupçonnés par l'exécutif de manquer de vertus combattives et sur la volonté de celui-ci de confier la conduite opérationnelle de la guerre à des commandants disposés à lancer leur armée dans une lutte sans merci, sans égard particulier pour les populations civiles. Ils témoignaient également d'un changement sur la manière dont on percevait à l'été 1862 à Washington ce que devait être la véritable nature de la guerre. Les messages de Halleck datés des 12 et 18 août étaient plus alarmants encore. Dans le second, il indiquait qu'il était parvenu à retarder son limogeage « jusqu'à ce que l'on en sache davantage sur vos mouvements²⁶⁷⁰ ». Buell demanda à être démis : « Mon poste est trop sensible pour qu'il soit occupé par un officier tout juste toléré. Je n'ai pas l'intention d'être un obstacle à ce qui sera jugé nécessaire à l'intérêt public²⁶⁷¹ ». Le commandant de l'Armée de l'Ohio était en sursis et seule une victoire était en mesure de lui épargner une disgrâce. Le sudiste Bragg allait lui permettre de gagner ce sursis.

b - Les généraux sudistes Bragg et Smith dans le Kentucky : esquisse d'un rebond offensif.

A la fin du mois d'octobre 1862, le général Braxton Bragg, commandant du Département n° 2 depuis le mois de juin, cristallisait l'attention. Une attention dont il se serait bien passé puisque ceux qui la lui témoignaient réclamaient sa démission. Ils étaient nombreux à ne pas lui pardonner son échec dans le Kentucky. Les généraux Polk, Smith et Hardee menèrent la contestation que relayèrent la presse et des membres du Congrès. Pour comprendre les fractures du commandement confédéré, qui ne suffisent cependant pas à expliquer entièrement son échec sur le plan militaire, il convient de faire un retour sur un homme et ses trois derniers mois de commandement si controversés.

Sous la plume d'historiens réputés, lorsque le nom de Braxton Bragg est évoqué, des qualificatifs peu flatteurs lui sont accolés : « acerbe », « mesquin », « impitoyable sur la discipline », « enclin à

²⁶⁶⁸ *Ibid.*, p. 266.

²⁶⁶⁹ "Diary and Correspondence of Salmon P. Chase", in *op. cit.*, p. 88 ; O.R., 16 :2, p. 421.

²⁶⁷⁰ O.R., 16 :2, p. 360.

²⁶⁷¹ *Ibid.*, p. 361.

fuir ses responsabilités »²⁶⁷². Il était pour beaucoup celui qui, emporté par une fièvre disciplinaire, avait ordonné l'exécution d'un soldat pour avoir tué accidentellement un homme ou un enfant de couleur alors qu'il visait un poulet. En vérité, l'homme avait été condamné à être fusillé pour avoir utilisé son arme pendant une marche, ignorant l'interdit du commandant. Mais peu avant que l'ordre ne fût exécuté, Bragg l'annula²⁶⁷³. Malheureusement la rumeur resta. Bragg est la victime d'une légende noire relayée malheureusement par les historiens qui prirent pour vérité établie un épisode fictif relaté par Grant dans ses mémoires dans lesquels il faisait passer le sudiste pour un querelleur invétéré, fâché avec le monde entier dont lui-même²⁶⁷⁴, ainsi que les témoignages de ses nombreux détracteurs sudistes. La réalité était plus complexe. Défenseur indéfectible de la cause confédérée, grand patriote, c'était un militaire de carrière, diplômé de West Point (1837), reconnu pour être nanti des plus hautes vertus morales. Pendant la guerre contre le Mexique, lors de la bataille de Buena Vista le 23 février 1847, il était à la tête d'une contre-attaque qui sortit le colonel Jefferson Davis et son régiment d'une situation périlleuse. Le futur Président confédéré lui en garderait une singulière reconnaissance. La discipline à laquelle il s'astreignait, Bragg l'imposait aux autres. Cette dureté, qu'une santé fragile n'adoucit guère avec le temps, était souvent mal acceptée par ses subordonnés qui, pour les plus importants, basculèrent dans l'insubordination. Ce qui manqua à Bragg, c'est une dimension charismatique, de celle qui impose le respect et la loyauté. L'Armée du Mississippi, qui devint l'Armée du Tennessee en novembre 1862, ne cesserait d'être minée par de profondes dissensions aux conséquences dramatiques.

Pour contrer tout danger sur la partie orientale du Tennessee, le Président Davis détacha le général Edmund Kirby Smith de l'Armée de Virginie du Nord et lui donna le commandement du département de l'Est Tennessee. Smith, donné pour mort à la première bataille de Bull Run puis érigé en héros, était un militaire affecté d'une double pathologie : un égo marqué et une faible inclination à obéir aux ordres²⁶⁷⁵. Ces deux traits de personnalité coûtèrent cher à la Confédération. Le général exerçait un commandement indépendant qui n'avait de compte à rendre directement qu'au Président. Le maigre contingent sudiste que conduisit Smith ne pèserait guère en cas de duel avec l'imposante troupe nordiste et le général le fit savoir à Richmond le 15 juin²⁶⁷⁶. Des renforts furent réclamés, les généraux des divers fronts furent sollicités²⁶⁷⁷.

²⁶⁷² Samuel J. Martin, *General Braxton Bragg, C.S.A.*, Jefferson, McFarland, 2011, p. 1.

²⁶⁷³ Earl J. Hess, *Braxton Bragg : The Most Hated Man of the Confederacy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2016, édition du Kindle, emplacement 1109-1141.

²⁶⁷⁴ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, pp. 87.

²⁶⁷⁵ Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals, op. cit.*, p. 126.

²⁶⁷⁶ O.R., 16 :2, pp. 684-685.

²⁶⁷⁷ *Ibid.*, pp. 701-701, 707-711, 720.

Bragg répondit par la négative. Il considérait qu'alléger ses forces, regroupées à Tupelo, Mississippi, le condamnerait sur-le-champ à une position défensive. La décision de Halleck d'arrêter son avancée après la prise de Corinth et de diviser ses forces lui permettait de reprendre l'initiative. Bragg envisageait de frapper la fraction centrale de l'armée ennemie²⁶⁷⁸. Il révisa cependant son jugement initial et envoya à Smith une division (McCown) en juin²⁶⁷⁹. A cette occasion, il révéla qu'il n'était pas d'une nature à dissimuler ses sentiments lorsqu'il s'agissait de porter un jugement sur un de ses lieutenants. Il avertit Smith que McCown n'était pas digne de confiance, que New Madrid était tombé par sa faute et qu'en raison de son « manque d'aptitude et de sang-froid » il ne devait pas se voir confier une fonction d'importance²⁶⁸⁰ ». La réaction de Smith exposa le peu de cas que le général faisait de ces conseils, car il confia à McCown les forces en charge de la défense de Chattanooga²⁶⁸¹. Après sa nomination à la tête du département n° 2, il exprima ses intentions offensives, assurant aux soldats que sous sa conduite ils marcheraient dans les pas victorieux de leurs frères d'armes de l'Est et gagneraient une gloire nouvelle²⁶⁸².

Les actes suivirent les mots. Le 21 juillet le gros de l'Armée du Tennessee se mit en marche pour Chattanooga, une ville stratégique dont la prise par les fédéraux leur ouvrirait les portes du Sud profond²⁶⁸³. Seize mille soldats sous Sterling Price furent maintenus par Bragg sur la frontière nord et 16 000 autres sous Earl Van Dorn furent affectés à la défense de Vicksburg et Port Hudson²⁶⁸⁴. Sur ce théâtre d'opération et plus précisément sur le Mississippi que Davis considérait comme central, les sudistes avaient conscience de la fragilité de leurs positions. Ils comptaient à l'Ouest sur les deux places fortes qu'étaient Vicksburg et Port Hudson pour contenir l'ennemi. La reconquête du territoire perdu passait aussi par une contre-offensive vers le nord.

Un ensemble de facteurs, militaires, logistiques et psychologiques, avait décidé Bragg à combiner ses forces de 34 000 hommes à celles de Smith qui l'exhortait à agir, puis, d'un accord commun, à entrer au Tennessee oriental. A Davis, il évoqua les 21 et 22 juillet la nécessité d'un changement de base sur Chattanooga en raison des obstacles militaires sur son front et de la menace qui pesait maintenant sur la ville²⁶⁸⁵. Il fut plus prolix avec Beauregard qu'il sollicita à titre de conseil, n'ayant plus aucun lien de subordination avec lui. Il énuméra deux raisons : Smith était trop faible pour maintenir sa position en cas d'attaque ; il pouvait lancer une diversion de cavalerie sur les villes de

²⁶⁷⁸ O.R., 16 :2, p. 701

²⁶⁷⁹ *Ibid.*, p. 727.

²⁶⁸⁰ O.R., 17 :2, p. 651.

²⁶⁸¹ Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals, op. cit.*, p. 130.

²⁶⁸² O.R., 52 :2, pp. 324-325 ; 17 :2, p. 1 et 626.

²⁶⁸³ O.R., 16 :2, p. 731 ; 52 :2, p. 324.

²⁶⁸⁴ O.R., 52 :2, p. 330.

²⁶⁸⁵ *Idem.*

Grand Junction et Tusculum et compter sur l'impraticabilité de la voie de chemin de fer reliant Corinth à Chattanooga pour dissimuler une sortie à l'ennemi et atteindre Chattanooga avant que celui-ci ne s'aperçoive de la manœuvre²⁶⁸⁶. Six jours à peine avaient été nécessaires à McCown pour rejoindre la ville par six axes ferroviaires différents qui emmena sa division au sud, à Mobile, avant de remonter vers le nord en passant par Montgomery et Atlanta. Bragg comptait sur le bon fonctionnement des transports pour acheminer aussi rapidement son infanterie à sa nouvelle base.

Bragg était également sensible à la volonté de Davis de reprendre le terrain abandonné à l'Union depuis Shiloh et aux succès enregistrés par les raids de Forrest et de Morgan dans le Tennessee et dans le Kentucky²⁶⁸⁷. Ce dernier Etat, officiellement neutre, était considéré comme partie intégrante de la Confédération, et certains indices autorisaient à croire que la population était prête à se rallier à la bannière confédérée et que des milliers d'hommes jeunes étaient disposés à prendre la tunique grise²⁶⁸⁸. Le 16 juillet, le général Morgan rapporta qu'entre 25 et 30 000 autochtones s'engageraient dans l'armée de Smith aussitôt qu'il serait entré dans l'Etat²⁶⁸⁹. L'information consolida les vues offensives de Smith sur le Kentucky.

Les deux armées sudistes qui entrèrent en campagne n'avaient rien d'un instrument de guerre redoutable. La faiblesse tenait dans les rapports qu'entretenait le commandant avec certains de ses généraux et non dans la troupe qui avait retrouvé de belles dispositions morales. Bragg avait le goût de la discipline, trop aux dires de certains soldats, et réussit à rétablir la confiance.

Confronté après la bataille de Shiloh à ce qu'il estimait être une crise de compétence des officiers, commandants de brigades ou de division, Bragg initia une réforme du système de promotion qui, parce qu'elle remettait en cause les pratiques en place et menaçait la position d'un proche de Davis, fut rejetée par ce dernier.

Bragg partageait avec Lee une critique du principe de l'élection des officiers subalternes par la troupe. Ce dispositif avait pour résultat de « sortir du service les meilleurs officiers en place » et de « démoraliser la troupe »²⁶⁹⁰. Le problème se posait à l'échelle de grade supérieur. Etait cette fois en cause l'exécutif confédéré qui avait promu discrétionnairement un certain nombre de généraux, sans

²⁶⁸⁶ *Ibid.*, pp. 330-331. La coloration jominienne de la réponse est frappante. Beauregard recommandait à Bragg d'« engager le gros des forces contre des fractions de l'armée ennemie », d'« opérer autant que possible sur les communications de l'ennemi sans compromettre les siennes » et de « toujours opérer sur les lignes intérieures ou les plus courtes » (Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 412-413).

²⁶⁸⁷ Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals*, *op. cit.*, p. 131.

²⁶⁸⁸ Donald Stoker, *The Grand Design*, *op. cit.*, p. 186 ; O.R., 16 :2, p. 741.

²⁶⁸⁹ O.R., 16 :2, pp. 733-734 ; Stephen I. Rockenbach, "A Border City at War: Louisville and the 1862 Confederate Invasion of Kentucky", in *Ohio Valley History*, vol. 3, n° 4, 2003, p. 37.

²⁶⁹⁰ O.R., 17 :2, p. 628.

consulter en amont le commandant de l'armée. Il y avait parmi les généraux qui entouraient Bragg des hommes jeunes et capables et d'autres, anciens, au dévouement entier, mais dépourvus de talents militaires et dont il n'avait pas recommandé la nomination à l'exécutif. Bragg dressa un constat alarmant : sur les quatre généraux de division que comptait l'Armée du Mississippi, un seul, William J. Hardee, était compétent et légitime dans ses fonctions de commandant. Au total, six généraux n'avaient pas les qualifications requises aux yeux de leur chef²⁶⁹¹. Bragg, à qui il faut reconnaître la justesse du jugement pour mesurer la qualité d'un subalterne, voulut écarter les « poids-morts » et faire sauter ces verrous qui bloquaient l'éclosion des talents. Il suggéra d'abandonner les règles de promotion fondées sur l'ancienneté au profit de la sélection et de permettre ainsi aux généraux de brigade les plus capables d'accéder au rang supérieur²⁶⁹². Avec subtilité et sans jamais le citer, il visait Polk que sa qualité de proche de Davis préservait d'une disgrâce - pour l'instant. En effet, le Président n'agit pas contre son ami, serviteur de Dieu au collet étoilé, et ignora la réforme proposée par Bragg arguant d'une incapacité juridique²⁶⁹³. Pour limiter sa nocivité et le sortir du champ opérationnel, le commandant nomma Polk au poste d'adjoint et Hardee, le plus qualifié de ses généraux de division, à la tête de l'Armée du Mississippi²⁶⁹⁴.

Bragg proposa en outre de dissoudre temporairement les régiments les plus « squelettiques », d'en répartir les membres dans d'autres régiments du même Etat et d'affecter les officiers à des missions de recrutement ou d'encadrement des camps d'instruction. Ces régiments seraient reformés une fois arrivés les nouvelles recrues ou les nouveaux volontaires. Il proposa aussi de renvoyer les officiers absents des registres plus de quatre-vingt-dix jours pour des raisons autres que des blessures reçues au combat²⁶⁹⁵. Il prit des mesures plus radicales, relevant cette fois de son champ de compétence, pour éliminer les éléments qui étaient de son point de vue les plus médiocres : il fit traduire devant une cour martiale les généraux Crittenden et William H. Carroll (tous deux avaient été défaits à Mill Springs, Kentucky, en janvier 1862), le premier pour ivresse et le second pour incompétence (les deux démissionneront quelques mois plus tard)²⁶⁹⁶. Bragg retira leur commandement aux généraux Trapier, Hawes et Lucius M. Walker. Le 15 août, il prit la tête de l'armée, la divisa en deux ailes à la tête desquelles il nomma Polk et Hardee.

De plus, comptait au rang des faiblesses structurelles des armées le fait que Bragg n'agit pas dans le cadre d'un commandement unifié capable de promouvoir une action synchronisée - Kirby Smith

²⁶⁹¹ *Ibid.*, p. 673.

²⁶⁹² *Ibid.*, pp. 627-628, 667-668.

²⁶⁹³ *Ibid.*, pp. 654-655 ; Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals*, *op. cit.*, p. 135.

²⁶⁹⁴ Grady McWhiney, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, *op. cit.*, vol. 1, p. 263.

²⁶⁹⁵ O.R., 17 :2, pp. 671-672.

²⁶⁹⁶ *Ibid.*, p. 658 ; Randy Bishop, *Civil War Generals of Tennessee*, Gretna, Pelican Publishing Company, 2013, pp. 53-54.

était maître de sa troupe. Davis avait scindé ce théâtre d'opération en plusieurs départements, étanches les uns des autres sur le plan hiérarchique : le Département n° 2 sous le commandement de Bragg, le département du Trans-Mississippi sous celui de de Van Dorn et celui du Tennessee oriental commandé par Kirby Smith. Dans ce cadre, le grade ne primait pas sur la fonction. Bragg n'avait donc aucune autorité, aucun contrôle sur les commandants de départements voisins, libres d'agir militairement sans obligation de lui rendre compte. La primauté du grade ne reprenait ses effets que lorsque les armées étaient réunies. Un tel dispositif privait chacun des acteurs d'une vision stratégique globale et laissait aux égos un terrain propice à l'épanouissement²⁶⁹⁷. Bragg conçut son plan en y intégrant l'armée de Smith et, dans un second temps, celle de Van Dorn. Or, il n'avait pas le pouvoir de commander à leur chef et toute coopération restait dépendante de leur bon vouloir et de leur degré d'adhésion à une opération commune. Smith offrit sa coopération à Bragg et accepta de servir sous son commandement²⁶⁹⁸. « Je n'entreprendrai aucune action que vous n'approuveriez » lui assura-t-il²⁶⁹⁹. En transcendant les rigidités structurelles du commandement, ces bonnes intentions promettaient à la campagne un déroulement harmonieux. Mais elles ne dureront guère et scelleront l'échec de l'entreprise.

La manœuvre initiale de Bragg fut une totale réussite. Les éléments avancés de son armée, partis le 23 juillet, atteignirent Chattanooga avant Buell, le 27. Il n'y a rien d'excessif à reconnaître que Bragg, stratège ici inspiré, était sur le point de donner une impulsion à l'effort de guerre sudiste dans la région. Il avait battu en retraite pour se mettre en situation de prendre l'offensive ailleurs. En intégrant le potentiel ferroviaire existant dans sa construction stratégique, il donna une inflexion nouvelle à la conduite des opérations sur ce front²⁷⁰⁰. Le 31 juillet, Bragg et Smith s'accordèrent sur un plan d'attaque : en attendant que l'armée du premier se consolidât (artillerie et cavalerie étaient toujours en cours d'acheminement), le second se lancerait depuis Knoxville en direction de Cumberland Gap pour y chasser les nordistes présents depuis le mois de juin 1862, puis bifurquerait vers l'ouest pour s'unir à Bragg et éliminer la menace Buell. L'invasion du Kentucky, où la population serait « devenue profondément hostile » à l'occupant nordiste, interviendrait en seconde intention²⁷⁰¹. Ravi de ces dispositions offensives, Davis autorisa le plan conçu par ses généraux et envisageait une conclusion optimiste :

Si... la voie de chemin de fer a effectivement été détruite sur les arrières de Buell, cela vous permettra de combattre l'ennemi par fragment. Buell écrasé, si vos moyens vous permettent de

²⁶⁹⁷ Sur l'organisation de la Confédération en départements, lire Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command, op. cit.*, pp. 87-136.

²⁶⁹⁸ O.R., 16 :2, pp. 745-746.

²⁶⁹⁹ *Ibid.*, p. 751.

²⁷⁰⁰ O.R., 17 :2, p. 271.

²⁷⁰¹ O.R., 16 :2, p. 741.

marcher rapidement sur Nashville, Grant sera obligé de se retirer de la rivière, abandonnant le centre et l'est du Tennessee ou d'aller à votre poursuite. [...] Dans ce cas de figure vous pourriez avoir le dessus en y associant la libération du Tennessee et du Kentucky²⁷⁰².

Cette vision de ce qui pourrait être en cas de succès n'avait rien d'utopique. Mais les faillites du commandement confédéré laissèrent cette vision à l'état de conditionnel. En réalité les nuages de la discorde avaient commencé à se former lorsque Smith suggéra, le 9 août, d'abandonner le plan prévu. Il préconisait de laisser un petit contingent en surveillance à proximité de Cumberland Gap où les nordistes, selon ses informations, étaient fortement retranchés et disposaient de vivres pour soutenir un siège pendant un mois, et de marcher sur Lexington, dans le cœur du Kentucky²⁷⁰³. Bragg acquiesça à cette révision, plus sous la contrainte que par enthousiasme. Il savait n'avoir pas l'hégémonie hiérarchique nécessaire pour imposer ses vues. Il était à Chattanooga dans la juridiction de Smith, « un hôte dans le bailliage d'un autre général²⁷⁰⁴ ». Même si la finalité stratégique restait la même, libérer le centre du Tennessee et le Kentucky, cette modification des voies pour l'atteindre laissait une impression d'improvisation.

Smith quitta Knoxville le 14 août avec 9 000 hommes. Le 28, Bragg s'élança à son tour depuis la région de Chattanooga. Le début de campagne était encourageant. En quelques semaines, les sudistes écartèrent le danger qui pesait sur Chattanooga en forçant Buell à se porter au secours de Louisville, sa principale base de ravitaillement, en point de mire des confédérés. C'est par la manœuvre que Bragg avait débarrassé une partie du Tennessee de la présence nordiste. Le recul de Buell mit un terme à la spirale de défaites que goûtait la Confédération depuis Shiloh. L'éclaircie fut de courte durée.

c - Victoires nordistes dans le Mississippi et les ambiguïtés du général Grant.

Pendant que la population sudiste vibrait d'enthousiasme et d'espoir à la lecture des dépêches en provenance du Kentucky, les confédérés connurent la défaite dans le Mississippi. Le général Price avait reçu l'ordre de surveiller Rosecrans et d'empêcher la jonction de ses forces avec Buell qui battait en retraite²⁷⁰⁵. Ses 17 000 hommes attaquèrent à Iuka et durent se replier au terme d'une journée de rudes combats. Pour n'avoir pas été décisive, la bataille fut sans impact militaire majeur. Il en fut autrement sur le plan des relations au sein du commandement nordiste. Iuka marqua le début d'une tension entre Grant et Rosecrans qui irait s'accroissant et fit découvrir les connivences de Grant, le

²⁷⁰² JDP, 8, p. 322.

²⁷⁰³ O.R., 16 :2, p. 748.

²⁷⁰⁴ Kenneth W. Noe, *Perryville : This Grand Havoc of Battle*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2001, p. 33.

²⁷⁰⁵ O.R., 17 :2, p. 690.

plus souvent occultées par ses biographes malgré des preuves accablantes, avec la manipulation des faits.

La capture de Price devait s'effectuer au terme d'un mouvement combiné. Pendant que Rosecrans, concepteur du plan, approcherait les confédérés par le sud pour tomber sur leur flanc gauche et sur leurs arrières avec 9 000 hommes, Grant, son supérieur, engagerait le combat au nord pour retenir leur attention avec 8 000 soldats²⁷⁰⁶. Les deux colonnes nordistes ne furent pas en mesure d'opérer simultanément sur l'ennemi pour le prendre en tenaille, permettant son échappée. Rosecrans fut découvert et supporta seul les attaques sudistes le 19 septembre. Pour trouver les causes de cet échec, il faut se tourner vers les historiens de Rosecrans, ceux de Grant étant frappés d'une étrange pudeur sur le sujet.

Dans la soirée du 18, l'attention de Grant fut retenue par un message en provenance de Washington qui évoquait la bataille d'Antietam : « Longstreet et la totalité de sa division faits prisonniers. Général Hill tué. Toute l'armée rebelle de Virginie détruite... ». A la lecture de ces lignes, Grant pouvait conclure à la fin imminente de la guerre. Encore eut-il fallu que les faits fussent avérés. Ils ne l'étaient pas. Et qu'ils le fussent, ils ne justifiaient pas sa décision d'inviter Price, auquel il fit transmettre l'information, « à éviter un bain de sang inutile et à déposer les armes ». Le général sudiste répondit qu'il cesserait le combat quand les Etats-Unis reconnaîtraient l'indépendance de la Confédération²⁷⁰⁷. Grant mesura *a posteriori* l'inanité de son geste car il le cacha dans son rapport officiel et dans ses mémoires²⁷⁰⁸. Le message fut communiqué à Rosecrans dans la nuit. Grant ne rompit le silence que trente heures plus tard au cours desquelles le général avait supporté de rudes combats.

Il existait plus que des faisceaux d'indices pour établir la faillite de Grant à Iuka. Lamers confronta les mémoires du commandant avec ses rapports, sa correspondance militaire pendant l'opération et ceux de ses subordonnés. A dix reprises ces deux sources se contredisaient, jetant de sérieuses interrogations sur la probité du commandant²⁷⁰⁹. Dans son étude sur Grant et la réécriture de l'histoire, Varney cite un exemple, parmi les plus significatifs, d'une falsification de la vérité. Grant affirmait qu'aucune poursuite ne fut engagée. Or, elle l'avait été (Grant l'avait reconnu dans son rapport) et c'est lui qui l'interrompit le lendemain²⁷¹⁰. Pour justifier son inertie le 19, Grant mit en cause les caprices du vent qui chassèrent le bruit de la canonnade dans un sens opposé. Il écrivit dans ses mémoires avoir envoyé un message au général Ord, auquel il avait confié la direction de sa colonne,

²⁷⁰⁶ William M. Lamers, *The Edge of Glory : A Biography of General William S. Rosecrans*, New York, Harcourt, Brace & World, 1961, p. 103.

²⁷⁰⁷ O.R., 17 :2, pp. 229-230.

²⁷⁰⁸ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, *op. cit.*, p. 118.

²⁷⁰⁹ *Ibid.*, pp. 124-127.

²⁷¹⁰ Frank P. Varney, *General Grant and the Rewriting of History*, *op. cit.*, p. 56.

avec ordre de déclencher l'action au bruit du canon. C'était un changement par rapport au plan initial qu'il dit avoir notifié à Rosecrans. Le problème est que ces messages n'existent pas²⁷¹¹. De plus, d'autres eurent l'ouïe plus fine que le commandant, mettant à mal sa version²⁷¹². La seule vérité qui doit émerger est la suivante : l'échec de la coopération avec Rosecrans et sa conséquence, l'échappée de Price, furent principalement la responsabilité de Grant.

Les critiques du commandant à l'endroit de Rosecrans intervinrent dans son deuxième rapport fourni le 22 octobre 1862 et surtout dans ses mémoires²⁷¹³. Dans le premier du 20 septembre, il avait loué « l'énergie et la compétence » de son lieutenant²⁷¹⁴. Les raisons de ce revirement ne sont pas indiscutablement établies. Grant put avoir tenu le général ou son entourage pour responsable de la rumeur reprise dans un quotidien le 29 septembre selon laquelle il était alcoolisé pendant que Rosecrans livrait bataille²⁷¹⁵. Ou, plus simplement, il n'était pas disposé à accepter sa part de responsabilité, conscient qu'une victoire sur Price aurait redessiné la carte stratégique dans le Mississippi et le Tennessee.

Battu mais sauvé, Price unit ses forces avec celles de Van Dorn qui prit la direction de l'armée. L'intervention vigoureuse de l'exécutif, le 29 septembre, avait été nécessaire pour obtenir un commandement unifié²⁷¹⁶. A la tête de 22 000 cavaliers, les deux généraux manœuvrèrent de concert, à la demande de Bragg, dans le nord du Mississippi pour traverser la rivière Tennessee, tracer en direction de Nashville puis de Bowling Green et lui venir en soutien²⁷¹⁷. Ils furent stoppés à Corinth les 3 et 4 octobre, impitoyablement repoussés par les 23 000 soldats de Rosecrans, perdant 4 800 hommes. Ils filèrent pour s'échapper. La poursuite fut déclenchée le lendemain et Rosecrans entendit la mener avec la plus grande vigueur - comme à Iuka. Il en fut interdit par Grant. La décision heurta Rosecrans qui se fendit aussitôt d'un long message argumenté²⁷¹⁸. Le commandant, qui la jugea périlleuse pour l'armée, resta inflexible en dépit d'informations attestant de la déroute de Van Dorn et de l'étonnement de Halleck : « Pourquoi donner l'ordre à nos troupes de rebrousser chemin ? Pourquoi ne pas renforcer Rosecrans et poursuivre l'ennemi dans le Mississippi et de faire vivre votre

²⁷¹¹ David G. Moore, *William S. Rosecrans and the Union Victory : A Civil War Biography*, Jefferson, McFarland & Company, 2014, p. 34 ; Frank P. Varney, *General Grant and the Rewriting of History*, *op. cit.*, p. 44.

²⁷¹² David G. Moore, *William S. Rosecrans and the Union Victory*, *op. cit.*, p. 34.

²⁷¹³ O.R., 17 :1, p. 64 ; *Personal Memoirs of U. S. Grant*, *op. cit.*, vol. 1, pp. 410-413.

²⁷¹⁴ O.R., 17 :1, p. 64.

²⁷¹⁵ David G. Moore, *William S. Rosecrans and the Union Victory*, *op. cit.*, pp. 66-67.

²⁷¹⁶ O.R., 17 :2, p. 715.

²⁷¹⁷ *Ibid.*, pp. 713-714.

²⁷¹⁸ O.R., 17 :1, pp. 163-164.

armée sur le pays ». ²⁷¹⁹ Grant reprocha en revanche à Rosecrans de n'avoir pas poursuivi l'ennemi dans la foulée de son repli ²⁷²⁰. Cet ordre, qu'il dit avoir donné et réitéré, n'existe pas ²⁷²¹.

Peut-on parler de tournant de cette guerre ? Si la poursuite avait été engagée, c'est Vicksburg, qui fut peu après l'objet d'une campagne de plus de 6 mois, qui pouvait tomber entre les mains nordistes. Il n'est pas surprenant de lire cette conclusion sous la plume de Rosecrans ²⁷²². Il avait un intérêt évident à la formuler. D'autres étaient aussi de cet avis. Comble de paradoxe, c'est Grant qui lui donna du crédit. Le 2 novembre, quelques jours après le départ de Rosecrans pour rendre la tête de l'Armée du Cumberland, il adressa ce message à Halleck : « Avec un peu de renfort à Memphis, je pense être capable de descendre la route du Mississippi central, de provoquer l'évacuation de Vicksburg et de capturer ou détruire tous les bateaux sur la rivière Yazoo ²⁷²³ ». Par quel miracle le péril sudiste qui s'était présenté devant Rosecrans le 4 octobre avait-il disparu un mois plus tard ? Peut-être la décision de Grant n'était-elle que le fruit d'une construction intellectuelle visant à priver un général d'un succès qui aurait éclipsé sa bonne réputation ? Faut-il, en définitive, s'interdire de penser qu'elle fut motivée par le ressentiment qu'il nourrissait à l'encontre de Rosecrans depuis Iuka - ce qui signifierait que le jugement militaire fut altéré par une émotion personnelle ? Nous ne le pensons pas.

Malgré ces frictions, la victoire de Rosecrans, la deuxième en quinze jours, était de portée stratégique significative. Sherman la résuma en quelques mots : « C'était en effet de notre point de vue un coup décisif à la cause confédérée et [la victoire] changea la situation dans l'Ouest du Tennessee. Nous sommes passés d'une offensive timide à la possibilité d'adopter une offensive audacieuse. J'ai pu en constater les effets sur les citoyens à Memphis et ceux-ci reconnurent ouvertement que leur cause avait reçu un coup fatal ²⁷²⁴ ». Le coup n'était pas encore mortel, mais il agit sur la décision de Bragg de se replier après sa défaite à Perryville.

d - Le retrait sudiste du Kentucky et analyse de la campagne.

Bragg, de son côté, n'était pas parvenu à intercepter Buell avant qu'il n'atteignît Louisville (25 septembre) pour y trouver renforts et ressources. Pourtant, il était parvenu à s'intercaler entre son

²⁷¹⁹ *Ibid.*, p. 156.

²⁷²⁰ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 417.

²⁷²¹ William M. Lamers, *The Edge of Glory, op. cit.*, p. 157 ; David G. Moore, *William S. Rosecrans and the Union Victory, op. cit.*, p. 47. En 2008, l'historien, spécialiste des opérations dans l'Ouest, Steven E. Woodworth, reprenait toujours la version de Grant (Steven Woodworth, *Decision in the Heartland : The Civil War in the West*, Westport, Praeger, 2008, p. 35).

²⁷²² William S. Rosecrans, "The Battle of Corinth", in *B § L*, vol. 2, pp. 755-756.

²⁷²³ O.R., 17 :2, p. 296.

²⁷²⁴ *Memoirs, of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 1, p. 264.

adversaire et sa base, Louisville, mais les conditions n'étaient pas réunies pour attaquer son adversaire. Le manque de ravitaillement et l'absence de Smith, tout à ses ambitions personnelles dans le Kentucky, eurent raison, cette fois, de ses intentions offensives²⁷²⁵. Le retrait sans dommage de Buell à Louisville eut des conséquences fâcheuses pour les sudistes : les fédéraux pouvaient reprendre l'initiative à partir de la cité et contrôler la course des événements futurs. C'est ce qu'ils firent. Le 8 octobre, après plusieurs jours de confusion au cours desquels le commandement se méprit sur les intentions et les mouvements de l'adversaire, les sudistes, qui agirent de plus sur le fondement d'informations erronées sur le nombre de l'ennemi, affrontèrent des forces très supérieures aux leurs (55 000 contre 17 000) à Chaplin Hills/Perryville, Kentucky. Les bleus eurent l'occasion au cours de la bataille de les détruire, mais Buell, victime d'un phénomène d'ombre acoustique et averti tardivement de la magnitude des combats, ne put engager toutes ses forces (moins de la moitié) et ne poursuivit que mollement son rival²⁷²⁶. Compte tenu de ces circonstances, il était inespéré pour Bragg de s'en être sorti sans de plus amples dégâts. Sachant ne pas pouvoir être renforcé par Van Dorn, battu à Corinth, sans ravitaillement et déplorant l'indifférence des autochtones, il décida de retourner dans l'Est du Tennessee et de camper à Knoxville.

Bien qu'elle ne fût pas un facteur décisif de la décision, la croyance selon laquelle l'entrée de leurs armées dans le Kentucky et dans le Maryland déclencherait une vague d'engagement s'était logée dans l'esprit des commandements confédérés. Dans les deux cas, l'expérience ne confirma pas la croyance et la désillusion fut cruelle. Ils ne furent que 1 500 Kentuckiens, selon Bragg, à rallier les rangs sudistes²⁷²⁷. Pour susciter les vocations, Bragg lança un appel aux habitants le 26 septembre dans lequel il souligna que son armée n'était pas une « force d'invasion » et que l'étendard sous lequel il les invitait à se rallier les protégerait de la « tyrannie et de l'oppression » spoliatrices de leurs droits. Dans le même temps, il prévint que la conscription « s'appliquera aussitôt que les dispositions nécessaires pourront être prises »²⁷²⁸. Devant l'échec de son initiative, le commandant proposa de corriger le problème par un biais politique : l'instauration du gouvernement pro confédéré en exil, seul compétent pour introduire dans l'Etat le principe de la conscription. Après la défaite à Perryville, Bragg ne put contenir son amertume : « Pourquoi devrais-je rester ici avec ma poignée de braves sudistes pour combattre pour des lâches qui se morfondent de tristesse, nous disant : “ Nous sommes de votre côté, chasser ces gens de notre pays, montrez que vous pouvez nous protéger et nous nous

²⁷²⁵ O.R., 16 :1, p. 1090.

²⁷²⁶ James M. McPherson, *La guerre de Sécession, op. cit.*, pp. 568-569.

²⁷²⁷ JDP, 8, p. 417.

²⁷²⁸ O.R., 52 :2, p. 367.

joindrons à vous’’²⁷²⁹ ». Avec ces propos, non totalement dénués de vérité sur le fond, il ne récolta que le mépris des habitants de l’Etat.

Entre la matière militaire et politique la frontière est parfois ténue. Sans dire que le commandement opérationnel était investi d’un pouvoir politique, il est incontestable qu’il agissait en qualité de représentant du gouvernement et qu’à ce titre il disposait de marge de manœuvre. Pour preuve les deux proclamations, le 14 et le 29 septembre, que publia Bragg à l’attention des autochtones qui expliquaient l’objet de sa présence et les intentions du gouvernement de la Confédération²⁷³⁰.

L’affaire du Kentucky avait tourné à l’échec faute, principalement, d’un commandement opérationnel unique. Cette faiblesse devait être attribuée au commandant en chef. Il lui revenait de clarifier le rapport hiérarchique, comme il l’avait fait dans le Mississippi²⁷³¹, en plaçant Smith sous l’autorité de Bragg, plus ancien, et de ne pas chercher la simple coopération entre ces deux têtes. Le « support mutuel et la coopération effective » que s’étaient promis les deux généraux lors de leur entrevue le 31 juillet et à laquelle le Président, comptant sur leur sens patriotique, croyait, ne se matérialisèrent pas²⁷³². Très vite, Smith, dont l’armée s’était enrichie de deux des meilleures divisions de Bragg, s’écarta du plan initial qui ciblait le centre du Tennessee pour marcher sur le Kentucky. Dans les premières semaines qui suivirent le lancement de sa campagne, Bragg avait espéré une concentration de ses forces avec celles de Smith, éclatées en plusieurs fragments dans l’est du Kentucky²⁷³³. Il l’espérait toujours quelques jours avant la bataille de Perryville. Pour divers motifs, peu convaincants sur un plan militaire, Smith s’y opposa, faisant échec à la concentration des forces, sans laquelle la victoire était illusoire. Les deux armées n’établirent leur jonction que le 10, deux jours après la bataille.

L’échec était collectif. Pourtant Bragg n’accabla aucun de ses lieutenants. Dans son rapport initial, il salua leur comportement sur le champ de bataille²⁷³⁴. Ces derniers furent moins complaisants. Smith et Heth mirent en question les aptitudes psychiques du général²⁷³⁵. C’est ce feu de critiques auquel s’associèrent des politiciens qui conduisit Bragg à changer de ton et à renverser son jugement. Il

²⁷²⁹ Cité par Lowell H. Harrison, *The Civil War in Kentucky*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1975, p. 55.

²⁷³⁰ O.R., 16 :2, pp. 822-823 ; 52 :2, pp. 363-365.

²⁷³¹ Dans le Mississippi, l’unité de commandement avait été réalisée en octobre 1862, après que Davis avait élevé Pemberton au grade de lieutenant général et l’avait nommé à la tête du Département du Mississippi et de la Louisiane (pour la partie à l’est du fleuve). La décision fut prise sans concertation avec Bragg qui vit ainsi une zone de guerre sortir de son champ d’autorité. O.R., 17 :2, pp. 716-717, 727 ; Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command*, op. cit., p. 108.

²⁷³² O.R., 16 :2, p. 741.

²⁷³³ Grady McWhiney, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, op. cit., vol. 1, p. 293.

²⁷³⁴ O.R., 16 :1, p. 1088.

²⁷³⁵ Grady McWhiney, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, op. cit., vol. 1, p. 323.

commit alors la maladresse de reporter l'échec de la campagne sur ses subalternes et notamment sur Polk. Pour ce dernier, il avait des raisons pour le faire. Polk avait refusé d'obéir à ses ordres d'attaquer les fédéraux à Perryville le matin du 8 octobre, préférant adopter une tactique « défensive-offensive, plutôt qu'attendre les mouvements de l'ennemi et être influencé par les événements²⁷³⁶ ». C'est la plaie de l'insubordination qui doit retenir l'attention plus que les effets, difficiles à mesurer, du contretemps.

Bragg conduisit la bataille après être arrivé sur les lieux en milieu de matinée²⁷³⁷. Il le fit en violation d'une des règles fondamentales de l'art de la guerre : évaluer au mieux les forces qu'il projetait de combattre. Pour ne pas avoir respecté cet usage, et malgré un effet de surprise qui joua à plein, il compliqua la tâche des attaquants. De plus, son approche tactique, très conservatrice, se résuma à lancer ses brigades dans des assauts frontaux, puis à engager ses réserves pour percer le flanc de l'ennemi²⁷³⁸. Il avait montré les défauts propres à celui qui manquait d'expérience.

La défaite installa une atmosphère de règlement de compte au sein du commandement sudiste qui ne demandait depuis plusieurs semaines qu'à éclore. Et même si elle ne sembla pas affecter la majorité des officiers, généraux et colonels, elle dévoilait chez certains l'existence d'un dissentiment profond²⁷³⁹. Polk, qui fut brillant d'incompétence, conspira contre Bragg entraînant plusieurs officiers, dont les généraux Kirby Smith et Hardee, dans son combat pour l'évincer et le faire remplacer par Joseph Johnston. Ces critiques virulentes n'étaient pas sans valeur informative, mais leurs auteurs cherchaient surtout par ce moyen à couvrir leurs erreurs et leurs échecs²⁷⁴⁰.

Bragg avait trop de détracteurs pour que la situation ne préoccupât pas Davis qui le reçut à Richmond le 27 octobre. Son récit des événements laissa une bonne impression à ses interlocuteurs, le Président et son ministre de la Guerre. De plus, ou surtout, l'échange entre les trois hommes déboucha sur la mise en œuvre d'une nouvelle dynamique offensive. La proposition du commandant d'occuper le centre du Tennessee fut en effet favorablement accueillie²⁷⁴¹. Sa mise en cause de Polk resta en revanche sans effet. Bragg s'en retourna toutefois dans son armée l'esprit serein. Le commandement ne subit aucune altération profonde. Aucun visage ne disparut de la scène. Démettre Bragg avait peut-être traversé l'esprit du commandant en chef après que cela lui avait été suggéré par

²⁷³⁶ O.R., 16 :1, p. 1098.

²⁷³⁷ Bragg se trouvait avec Smith à Frankfort pour installer dans ses fonctions le nouveau gouverneur, Richard Hawes, et avait confié l'armée à Polk le temps de son absence.

²⁷³⁸ Grady McWhiney, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, op. cit., vol. 1, p. 320.

²⁷³⁹ *Ibid.*, pp. 330-331.

²⁷⁴⁰ Steven E. Woodworth, "Davis, Bragg, and Confederate Command in the West", in *Jefferson's Davis Generals*, op. cit., p. 72.

²⁷⁴¹ Peter Cozzens, *The Battle of Stones River : No Better Place to Die*, Urbana, University of Illinois Press, 1991, p. 8.

Polk et Hardee reçus tous deux à Richmond. Reste qu'il n'en fit rien. Si une mesure coercitive avait dû être prise c'était contre Polk, plus sensible à la parole de Dieu qu'à celle de son supérieur. Mais Davis n'était pas dans cet état d'esprit. Bragg restait à ses yeux le meilleur général en activité sur ce théâtre d'opération.

L'expédition confédérée dans le Kentucky ne fut pas un désastre stratégique. Il convient d'être plus nuancé et de rappeler que des régions entières (nord de l'Alabama, la majeure partie du centre du Tennessee) ne comptaient plus une seule tunique bleue sur son sol, que les sudistes avaient à nouveau la jouissance de Cumberland Gap, que des armes par milliers et des cartouches par millions avaient été saisies, que 25 000 fédéraux avaient été tués, blessés et faits prisonniers²⁷⁴².

e - La fin du général Buell.

La carrière de Buell s'acheva peu de temps après avoir forcé les confédérés à se retirer. La décision de Lincoln de le démettre était la conséquence de l'association de facteurs à la fois politiques et militaires, deux facteurs indissociables pour comprendre l'histoire du commandement de l'Union pendant cette guerre.

« Marchez où vous voulez pourvu que vous trouviez l'ennemi et le combattiez²⁷⁴³ ». Halleck résumait le 7 septembre ce que l'on attendait de Buell à la Maison Blanche. Le général n'agit qu'en fonction de sa propre perception des événements, affaiblie, selon ses détracteurs les plus affables, par une prudence exagérée. En réaction au mouvement de l'ennemi vers le nord, il conduisit son armée à Nashville, puis, constatant que Bragg poursuivait sa marche en direction du Kentucky pour s'unir avec Smith, il se lança dans une course effrénée pour atteindre Louisville, défendu par 36 000 soldats inexpérimentés, avant l'ennemi. Rejoindre sa base de ravitaillement et y opérer une concentration des forces primait, à cet instant, sur la destruction de l'armée ennemie. Le 17 septembre, il n'avait pas engagé le combat contre Bragg à Munfordville. Beaucoup, parmi les soldats, se montrèrent alors prodigues de critiques et de mépris. Les accusations de trahison et de lâcheté se multiplièrent selon un journaliste²⁷⁴⁴.

Pour changer la physionomie de la campagne, Lincoln décida de démettre Buell le 24 septembre, mais l'affaire vira à la confusion. La lettre de destitution fut remise au commandant le 29 alors qu'entretemps l'exécutif, pour des raisons mal connues, avait reconsidéré la question sans que le coursier en fût averti. Quant au successeur, le général George Thomas, vainqueur de la bataille de

²⁷⁴² O.R., 16 :1, p. 1094.

²⁷⁴³ O.R., 16 :2, p. 471.

²⁷⁴⁴ Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, p. 291.

Mill Springs en janvier 1862, il avait été désigné sans même que l'on prit soin de requérir son avis. Jugeant le moment inopportun, s'estimant mal préparé à l'exercice d'une telle responsabilité et aussi parce que cela était contraire à son éthique et son sens de l'honneur, Thomas refusa la succession malgré les efforts de Buell pour le convaincre d'accepter²⁷⁴⁵. Le général était un militaire pugnace. Le 2 septembre, s'appuyant sur une étude des routes existantes, il avait adressé un plan d'attaque au commandant, qui ne le retint pas, pour prendre l'ennemi « à revers et mettre toutes ses forces en déroute²⁷⁴⁶ ». Thomas eut-il accepté le poste que son arrivée eut été applaudie par une grande partie de l'armée. Buell n'avait aucun des traits du général charismatique et nombreux étaient ceux qui, fatigués par la discipline de fer qu'il leur imposait, retournés par sa politique conciliante à l'égard d'une population civile parfois hostile, souhaitaient son départ²⁷⁴⁷. Le général Speed S. Fry, commandant de division, témoigna devant une commission militaire²⁷⁴⁸ le 22 décembre 1862 que l'armée était « considérablement démoralisée » et qu'entre 8 et 10 officiers avaient signé une pétition pour demander le renvoi du commandant au motif qu'il n'était pas en mesure d'apporter le succès à l'Armée de l'Ohio²⁷⁴⁹. Le général Steedman apporta également un éclairage important sur les fractures du commandement nordiste. Avant la bataille de Perryville, une vingtaine d'officiers, doutant de la loyauté du commandant et ayant perdu leur confiance en lui, signèrent un message à l'attention de Lincoln pour lui demander de relever Buell²⁷⁵⁰. Le message ne fut pas envoyé. Des gradés, en nombre trop important pour négliger le phénomène, s'étaient défiés de leur chef jusqu'à rompre avec le principe de respect de l'autorité hiérarchique. Le malaise qui touchait l'armée nordiste semblait plus profond encore que celui de l'armée confédérée.

Le 1^{er} octobre Buell quitta Louisville avec 77 000 hommes, lança une division en direction de Frankfort à des fins de diversion. La manœuvre trompa l'ennemi qui le 8, à Perryville, n'avait que la moitié de ses forces à lui opposer. Buell était théoriquement en situation d'infliger une cuisante défaite à cette partie de l'armée confédérée. Sa supériorité numérique promettait la victoire. Il se prépara à combattre le 9. Mais des sudistes téméraires déclenchèrent leur attaque sur son aile gauche dans la matinée du 8. Nous avons vu que sans la présence de frictions de guerre, Buell aurait été en mesure de détruire l'ennemi. La journée s'acheva sur une victoire tactique symbolique des sudistes

²⁷⁴⁵ Christopher J. Einolf, *George Thomas : Virginian for the Union*, Norman, University of Oklahoma Press, 2007, pp. 132-133; Robert P. Broadwater, *General George H. Thomas : A Biography of the Union's "Rock of Chickamauga"*, Jefferson, McFarland & Company, 2009, pp. 81-82.

²⁷⁴⁶ O.R., 16 :2, p. 471.

²⁷⁴⁷ Stephen D. Engle, *Don Carlos Buell, op. cit.*, pp. 271-272.

²⁷⁴⁸ Cette commission avait été mise en place à Cincinnati le 27 novembre 1862 pour enquêter sur les opérations militaires conduites par Buell dans le Kentucky et le Tennessee. Elle siégea jusqu'en mai 1863 (O.R., 16 :1, p. 7 et 12).

²⁷⁴⁹ O.R., 16 :1, p. 218 et 221.

²⁷⁵⁰ *Ibid.*, pp. 135-136.

qui se retirèrent le lendemain, conscients de la faiblesse de leur nombre. La poursuite engagée par Buell manqua de vigueur, ce que déplorèrent les membres de la commission dans leur rapport²⁷⁵¹.

A Washington, on s'exaspérait. Buell était, se plaignait-on, d'une telle lenteur, de celle qu'on liait à un tempérament plus qu'aux circonstances. Halleck télégraphia des messages de mise en garde et des ordres pour qu'il entrât dans l'Est du Tennessee séance tenante²⁷⁵². Il l'informa que le Président ne comprenait pas pourquoi « nous ne pouvons marcher comme l'ennemi marche, vivre comme il vit, et se battre comme il se bat, à moins que nous ne reconnaissons l'infériorité de nos troupes et de nos généraux »²⁷⁵³. Buell était trop attaché à une vision de la guerre et à une manière de la conduire pour en infléchir les principales caractéristiques. Pour comprendre cet attachement, il est capital de se rapporter à un passage de son témoignage devant la commission militaire. L'étude du passé inspirait à Buell des règles de comportement auxquelles elle donnait sa consistance. La bataille devait être engagée dans des cas très précis : quand les chances de victoire étaient « raisonnablement certaines » ou, dans le cas où le résultat du combat serait « raisonnablement incertain », quand il résulterait de « sérieux désavantages » à ne pas mener la bataille ou quand la somme des avantages qui résulterait d'une « victoire possible » serait très supérieure aux inconvénients d'une « défaite probable ». Si l'on était en mesure de tracer une filiation intellectuelle entre Buell et certains penseurs chinois de la guerre, on pourrait affirmer qu'il en était l'héritier moderne en affirmant que de grands résultats pouvaient être obtenus sans faire parler les armes et que « la guerre a un but plus élevé que celui d'être un simple carnage ».²⁷⁵⁴

La science militaire, selon Napoléon, conduit le général à se livrer au calcul des chances²⁷⁵⁵. Une seconde étape, corollaire de la première, est la prise en compte de l'incertitude ou du hasard qui impacte le déroulement de la bataille et dont on pourrait penser qu'il ne se prête pas, par définition, au calcul. On perçoit les limites du raisonnement de Buell qui tend d'une certaine manière à rationaliser la guerre et plus précisément l'acte d'engager l'ennemi, en fondant sa décision sur des critères qui domineraient ce volume d'incertitude. Hormis le cas, improbable ici, où il jouirait d'une supériorité numérique, d'une puissance de feu écrasante et des avantages du terrain qui lui garantiraient le succès, l'incertitude reste une composante intrinsèque du combat dont la matière ne se dissout jamais complètement. Cette approche ne révélait-elle pas une faiblesse intellectuelle chez Buell ? On peut le croire si l'on estime, comme Clausewitz, que l'esprit de décision procède d'un acte de la raison qui intègre la nécessité de l'audace. Le nordiste entendait venir sur le champ de bataille

²⁷⁵¹ O.R., 16 :1, p. 11.

²⁷⁵² O.R., 16 :2, p. 627 et 638.

²⁷⁵³ *Ibid.*, pp. 626-627.

²⁷⁵⁴ O.R., 16 :1, p. 51.

²⁷⁵⁵ Cité par Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre, op. cit.*, pp. 125-126.

avec des certitudes raisonnables de victoire sans risquer l'audace. Cette incapacité à se hisser à un degré d'audace et donc à accepter le risque, plaçait le commandant en dehors du champ des génies militaires. De plus, et inéluctablement, l'attitude du général était interprétée comme de la pusillanimité, de la lâcheté ou encore, dans un conflit qui avait pris une forte dimension politique, de la déloyauté envers l'Union. Il livrait au passage sa conception du mauvais général, celui qui, « par ambition, ignorance ou une piètre soumission au diktat de la clameur populaire et, sans nécessité ou intérêt, a gaspillé la vie de ses soldats »²⁷⁵⁶. Buell n'ayant aucune de ces pathologies, il s'estimait, peut-on croire, un bon général. Ce qu'il était peut-être à l'aune de sa propre définition. Mais il n'avait rien du génie. Référons-nous, pour admettre ce jugement, à cette maxime de l'Empereur qui y recourut tant de fois avec la réussite que l'on connaît : « A la guerre l'audace est le plus beau calcul du génie²⁷⁵⁷ ».

Vaines furent les tentatives de se justifier car ses arguments ne pouvaient faire que pauvre impression aux yeux de ses lecteurs qui n'y verraient qu'un moyen de masquer sa léthargie et de se dérober à la volonté du Président qui était de se battre et d'occuper la partie orientale du Tennessee.

Nous pouvons donner de bonnes raisons expliquant pourquoi nous ne pouvons pas réaliser tout ce que l'ennemi a entrepris, comme opérer sans base, etc., sans imputer cela à l'infériorité de nos généraux, même si cela est peut-être avéré. L'esprit de la rébellion impose une subordination et une patiente soumission à la privation ce que l'opinion publique exclut chez nos hommes. Qui pis est, la peine de mort pour quelque crime que ce soit n'est pas du pouvoir des chefs d'armée, contrairement à toutes les autres armées du monde. Plus vite il y sera remédié, plus profitable ce sera pour le pays. Il est indiscutable que pour ces raisons et elles seules, l'armée ennemie est plus disciplinée que la nôtre.²⁷⁵⁸

De l'agacement que suscitaient ses justifications à la rupture, il n'y avait qu'un pas franchi par le commandant en chef, le 24 octobre²⁷⁵⁹. La décision intervint deux jours après que Buell, estimant que les problèmes d'approvisionnement obéraient les chances d'une poursuite victorieuse, avait annoncé son intention de retourner à Nashville²⁷⁶⁰. Ce retour dans le Tennessee était la ligne rouge à ne pas dépasser car, avait prévenu Halleck, il « produirait l'effet le plus désastreux sur le pays, déjà lassé par les nombreux retards dans vos opérations²⁷⁶¹ ». Dans la deuxième partie de nos travaux nous avons relié l'éviction du général à son hostilité déclarée à la politique d'émancipation. Il faut y ajouter, comme pour McClellan, une conception de la guerre qui rejetait les atteintes arbitraires à la propriété privée, un manque d'agressivité en campagne. En résumé, Buell incarnait, pour les partisans d'une

²⁷⁵⁶ O.R., 16 :1, p. 51.

²⁷⁵⁷ Cité par Max Gallo, *Napoléon : le chant du départ*, Paris, Robert Laffont, 1997, p. 243.

²⁷⁵⁸ O.R., 16 :2., p. 637.

²⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 642.

²⁷⁶⁰ *Ibid.*, p. 637.

²⁷⁶¹ *Idem.*

guerre sans concession, une image subversive du commandement qui ne répondait pas aux canons établis par Lincoln et son ministre de la Guerre. Sa victoire à Perryville fut trop modeste pour le servir, et elle n'était pas de nature à éteindre la contestation au sein de l'armée et de certains milieux politiques à quelques semaines d'échéances électorales.

Le remplaçant de Buell était une étoile montante dans l'armée de l'Union, auréolé de sa victoire à Corinth : William Rosecrans. Diplômé de West Point (1842), Rosecrans était surnommé avec affection « Old Rosey » par la troupe dont il veillait toujours avec attention au bon approvisionnement et au meilleur confort. Les hommes portaient également ce fervent catholique et patriote en haute estime pour sa bravoure et sa compétence. Les questions de stratégie étaient un objet de réflexion permanent si bien que Whitelaw Reid, un correspondant de guerre, dira de lui qu'« en qualité de stratège, il faisait partie des plus grands, s'il n'était pas lui-même le plus grand, de tous nos généraux²⁷⁶² ». Avec ses lieutenants il se montrait le plus souvent affable, avec ses supérieurs il « était toujours pointilleux, souvent irritable, et parfois déplorablement peu diplomatique »²⁷⁶³. L'attribution du commandement de l'Armée du Cumberland (nouvelle appellation de l'Armée de l'Ohio) était une distinction qui récompensait un militaire épris de discipline, au tempérament indépendant et impulsif.

Rarement prise de fonction fut assortie pour le général promu d'une subordination aussi affirmée aux autorités supérieures. Rosecrans n'eut pas le choix de sa stratégie dont l'objectif lui avait été assigné en des termes qui n'appelaient pas la contestation ou la nuance : chasser l'ennemi du Kentucky et du Tennessee central ; prendre et tenir l'Est du Tennessee et couper les lignes de communications reliant la vallée de la Virginie à la Géorgie et aux autres Etas confédérés. Seul le choix des itinéraires fut laissé à sa discrétion, encore que ceux-ci étaient limités à deux et que Halleck le dissuada de retenir le second qui aurait pour conséquence de l'obliger à accomplir le double de trajet pour atteindre son objectif, d'offrir aux sudistes la possibilité de lancer des raids au Kentucky, de donner le sentiment de battre en retraite ce qui ne manquerait pas d'affecter le moral de l'armée et du pays. On lui demandait donc d'agir vite et fort, au besoin en procédant à des réquisitions forcées dans les régions traversées, pour réussir là où son prédécesseur affecté de tares insurmontables avait échoué. La phrase finale était une mise en garde contre tout atermolement : « Il est inutile d'insister sur la nécessité de donner de l'ouvrage à vos forces. Ni le pays ni le gouvernement ne toléreront plus longtemps l'inaction de certaines de nos armées et d'une partie de nos généraux »²⁷⁶⁴. Le commandant jouissait d'une confiance relative et sa durée de vie à la tête de l'armée dépendrait de ses capacités à

²⁷⁶² Whitelaw Reid, *Ohio in the War : Her Statesmen, Her Generals, and Soldiers*, vol. 1, Cincinnati, Moore, Wilstach & Baldwin, 1868, p. 346.

²⁷⁶³ *Ibid.*, pp. 348-349.

²⁷⁶⁴ O.R., 16 :2, pp. 640-641.

remplir ses objectifs. En cas de déception, Washington n'hésiterait pas à couper une nouvelle tête, la sienne. Pour expliquer les lenteurs de son action, Buell n'eut de cesse d'insister sur les difficultés de ravitaillement et la nécessité de protéger ses axes de communication ferroviaires. A Washington on ne se satisfait pas de cette litanie justificatrice. C'est donc avec curiosité que l'on peut lire dans ce même message de Halleck à Rosecrans : « ... les difficultés d'approvisionnement dans une région montagneuse et peu peuplée pourraient vous obliger à prendre cette route. Dans les deux cas, vous devrez réparer et garder la voie de chemin de fer afin de sécuriser votre ligne de ravitaillement depuis Louisville jusqu'à ce que la rivière Cumberland redevienne navigable²⁷⁶⁵ ». On semblait prêt en haut lieu à reconnaître pour Rosecrans des difficultés que l'on avait refusé de considérer dans le cas de Buell.

2) La bataille de Murfreesboro/Stones River (31 décembre 1862 - 2 janvier 1863).

a - Un commandement nordiste sous pression.

Après son échec dans le Kentucky et malgré ses intentions de départ, Bragg n'était pas en mesure de reprendre l'initiative. Les fortifications de Nashville, cinquante kilomètres au nord-ouest, l'ayant facilement dissuadé de tenter une entreprise contre la ville, il décida donc de mettre ses forces concentrées sur la défensive, prêtes à « affronter l'ennemi à tout instant »²⁷⁶⁶. Le 24 novembre, il dressa sa tente à Murfreesboro. Sur un plan stratégique, le choix était pertinent, fermant l'accès au centre du Tennessee et forçant l'adversaire à lui livrer bataille. Sur un plan tactique, il n'était pas le plus judicieux tant les possibilités d'être débordé sur les flancs étaient nombreuses. Mais la place offrait des avantages logistiques majeurs : la région, épargnée par la guerre, regorgeait de denrées pour pourvoir aux besoins d'une armée sédentaire, cantonnée en arc de cercle autour de la cité²⁷⁶⁷. L'envoi de la cavalerie de Forrest dans l'ouest du Tennessee pour détruire les dépôts et les lignes de communication des troupes de Grant afin de compromettre leur début de campagne sur le Mississippi et celle de Morgan dans le Kentucky pour y mener des actions de guérilla²⁷⁶⁸ illustraient la stratégie de Bragg : une position défensive associée à des opérations de harcèlement par des forces équestres.

Assuré de la confiance du Président Davis, le commandant décida de réduire le degré de friction dans son armée et de s'épargner les affres d'un commandement bicéphale. Il intégra pour cela les troupes de Kirby Smith et créa l'Armée du Tennessee, divisée en trois Corps²⁷⁶⁹. La nouvelle armée

²⁷⁶⁵ *Idem.*

²⁷⁶⁶ O.R., 20 :2, p. 416.

²⁷⁶⁷ *Ibid.*, pp. 421-422.

²⁷⁶⁸ *Ibid.*, p. 415, 418 et 422.

²⁷⁶⁹ *Ibid.*, p. 411.

comprenait trois Corps - Polk, Hardee et Smith - forts au total de 37 000 hommes, dont 5 000 cavaliers. Manquaient 8 000 hommes de la division de Stevenson envoyés le 18 décembre, à la demande de Davis, à Vicksburg sous la menace pressante de Grant²⁷⁷⁰. La décision, lourde de conséquences, avait sa logique propre : à Murfreesboro, où il se rendit, le commandant en chef trouva une armée en bonne condition et observa, sur son front, l'absence de velléité offensive chez l'ennemi²⁷⁷¹. Johnston, en charge depuis le 24 novembre de toutes les forces rebelles dans la région²⁷⁷², et Bragg voulurent obtenir un contre ordre, Johnston parce que cette décision ruinait ses ambitions stratégique et Bragg car il estimait que l'envoi de cavaliers sur l'arrière de Grant permettrait de briser son offensive sur Vicksburg avant que Stevenson n'arrivât à destination²⁷⁷³. Selon les termes de Bragg, le détachement de la division le « réduisit à la défensive »²⁷⁷⁴. Il est certain qu'il causa un préjudice en réduisant le potentiel humain de l'armée confédérée. Malheureusement pour les gris, si Vicksburg était une cible des fédéraux, l'Armée du Tennessee l'était tout autant. L'orage que le commandant en chef croyait encore lointain à Murfreesboro se rapprochait à grande vitesse.

L'échec de Bragg dans le Kentucky n'avait pas épuisé les intentions offensives de Davis dans les Etats frontières. Le 21 octobre, il projetait une concentration des armées de Holmes, Pemberton et Bragg pour se lancer à la reconquête des cités d'Héléna, dans l'Arkansas, Memphis et Nashville, dans le Tennessee. Cette séquence offensive était souhaitable à un point tel qu'il était inutile, insista-t-il, de faire la démonstration de son bien-fondé²⁷⁷⁵. Un différend éclata entre Davis et son ministre de la Guerre, Randolph, qui avait prié Holmes, le 27 octobre, de traverser le fleuve Mississippi avec une partie de ses forces et de prendre, en vertu de son grade, le commandement des armées réunies dans l'Etat du Mississippi²⁷⁷⁶. Le Président nuança brutalement sa vision initiale : il écrivit à son ministre n'avoir jamais conçu ce scénario, que l'action devait être conduite en coopération, que le retrait par Holmes de l'Arkansas « aurait un effet désastreux » et qu'il ne l'avait pas « envisagé »²⁷⁷⁷. A l'exception du premier point, la coopération entre les chefs d'armées, le ministre n'avait pas trahi les vues de Davis. Ce dernier réagit-il de la sorte pour soigner une blessure narcissique ouverte après que Randolph avait adressé son télégramme à Holmes sans le consulter préalablement ou cela traduisait-il une évolution sincère dans sa réflexion ? Dans ce dernier cas, qui est le plus probable, il eut été opportun qu'il la fasse connaître à Holmes - ce qu'il n'avait pas fait.

²⁷⁷⁰ *Ibid.*, pp. 450, 453, 440-441.

²⁷⁷¹ *Jefferson Davis, Constitutionalist, op. cit.*, vol. V, p. 386.

²⁷⁷² O.R., 20 :2, pp. 423-424.

²⁷⁷³ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 192 ; O.R., 20 :2, p. 493.

²⁷⁷⁴ O.R., 20 :2, p. 493.

²⁷⁷⁵ *Jefferson Davis, Constitutionalist, op. cit.*, vol. V, pp. 356-357.

²⁷⁷⁶ O.R., 13, pp. 906-907.

²⁷⁷⁷ *Ibid.*, pp. 914-915.

La décision de Davis de ponctionner l'armée de Bragg de 8 000 hommes cristallisait un hiatus stratégique entre lui et Johnston qui portait sur la question de savoir qui de Holmes ou de Bragg devait porter son concours à Pemberton. Les deux hommes déclinaient deux approches convergentes dans leur but, mais divergentes dans leur moyen. L'un et l'autre avaient conscience que la concentration et la maniabilité des forces étaient indispensables pour écarter la menace yankee sur Vicksburg. Pour Davis, les places fortifiées sur le Mississippi jouaient un rôle central dans sa politique de cordon défensif adoptée au début de la guerre. Vicksburg et Port Hudson étaient les clés du système de résistance dans cette région et devaient être à tout prix sauvegardés. En outre, la région présentait à ses yeux une plus grande sensibilité politique que le Tennessee. Johnston s'écartait de cette vision. Il préconisait un redéploiement des troupes visant à combiner les forces de Holmes, supérieures à celles de leur opposant dans le Trans-Mississippi, avec celles de Pemberton pour faire échec à Grant, garder le Mississippi et avancer dans le Missouri ; le territoire perdu à l'ouest du Mississippi du fait de la concentration sur la rive opposée pourrait être reconquis ultérieurement²⁷⁷⁸. La géographie de la région validait ce scénario : les troupes de Bragg, ralenties par la traversée de la Tennessee, atteindraient Pemberton dans un délai plus long que celles de Holmes. De plus, il jugea que renforcer Vicksburg par Bragg déboucherait sur la perte du Tennessee, plus stratégique, la désorganisation de l'armée, et offrirait à Rosecrans la liberté de se transporter en Virginie ou de s'unir à Grant²⁷⁷⁹.

Lincoln s'impatientait, il craignait une action diplomatique de la France et de la Grande Bretagne visant à reconnaître la Confédération, suivie d'une contribution active des deux puissances européennes à l'effort de guerre des rebelles. Halleck menaçait²⁷⁸⁰. Une habitude. Le Président et son général en chef trouvaient à Rosecrans la même inclination que son prédécesseur pour la temporisation. C'est le procès fait, dirions-nous, par des intelligences bureaucratiques qui n'avaient pas idée de ce que pouvaient être les rigueurs de l'hiver dans le Tennessee avec sa pluie et sa boue qui s'insinuaient partout et rendaient toute manœuvre impossible. Rosecrans se défendit avec beaucoup de fermeté :

Je n'ai pas perdu de temps. Tout ce que j'ai entrepris était nécessaire, absolument nécessaire et l'a été aussi rapidement que possible. [...] Si mes supérieurs n'ont plus confiance en moi, ils feraient bien dès à présent de me remplacer et de laisser l'avenir décider de l'opportunité du changement. Je n'ai qu'un mot à ajouter qui est que je n'ai pas besoin d'autre stimulant pour faire mon devoir que de savoir ce qu'il est. Permettez-moi d'ajouter que les menaces de remplacement me laissent insensibles.²⁷⁸¹

²⁷⁷⁸ *Ibid.*, p. 424, 460 ; Archer Jones, *Confederate Strategy from Shiloh to Vicksburg*, op. cit., pp. 125-127.

²⁷⁷⁹ O.R., 17 :2, p. 781 ; 20 :2 ; pp. 436-437, 441, 444.

²⁷⁸⁰ O.R., 20 :2, pp. 117-118.

²⁷⁸¹ *Ibid.*, p. 118.

A Washington on argumentait pour justifier l'urgence. Sans résultat. « Old Rosey » procédait par étape, il maîtrisait le temps de son action. Il s'employa à restaurer le moral et la discipline dans l'armée, à la débarrasser de ses officiers les plus incompetents²⁷⁸². Il construisit son plan de bataille avec une précision d'orfèvre. C'est le 26 décembre, à la grande satisfaction de l'exécutif, que le nordiste jugea opportun de partir à la rencontre de l'armée rebelle. C'est l'ennemi qui lui offrit l'opportunité attendue. L'absence de la division de Stevenson et l'envoi de la cavalerie dans l'Ouest Tennessee, connus de Rosecrans, étaient un facteur d'affaiblissement des forces sudistes²⁷⁸³. Le commandant était plein de confiance. La nuit de Noël, c'est en chef de guerre énergique qu'il harangua ses généraux : « Faites-les combattre ou courir. Frappez fort et vite ! Ne leur laissez aucun répit ! Combattez-les ! Combattez-les ! Combattez, je vous dis !²⁷⁸⁴ ». Rosecrans voulait semer le trouble chez son adversaire, lui masquer ses véritables intentions. Chaque aile marcha par trois routes différentes avec les cavaliers de Stanley en écran. Les tuniques bleues avancèrent sans dommage, l'opposition étant encore résiduelle, mais difficilement. Après la clémence inhabituelle de la mi-décembre, l'hiver avait repris ses droits. Les nuages amoncelés bas dans le ciel finirent par crever, donnant un crachin glacé par un vent continu.

Bragg se rongea d'anxiété toute la journée du 26. Sa cavalerie l'avait maintenu dans le flou, incapable de le renseigner avec précision sur la nature et l'objectif des mouvements ennemis. Ce n'est qu'à 21h30, qu'une partie du voile se déchira. En réaction, il décida une concentration de ses forces au nord-est de la ville, sur la rive ouest de la Stones River et, pour la mener à bien, lança la cavalerie de Wheeler dans une action de retardement de l'avancée de l'Union. Le 29, le nordiste Crittenden passa la rivière et, dans la soirée, monta une attaque contre Wayne's Hill, une éminence stratégique que le général sudiste Breckinridge, palliant la négligence de Bragg, avait fait occuper par une batterie d'artillerie et la brigade « Orphan ». Les Kentuckiens repoussèrent la tentative. Il l'ignorait, mais à cet instant Bragg n'avait en face de lui qu'un tiers de l'armée fédérale. Thomas et McCook se trouvaient toujours plusieurs kilomètres au nord et un large gap les séparait. Une contre-attaque immédiate et généreuse aurait pu créer des dégâts irréparables à l'entreprise yankee. Mais les intentions de Bragg, croyant son armée inférieure de moitié à celle de Rosecrans, étaient « d'attendre l'attaque » et non de la déclencher²⁷⁸⁵. C'est dans cet esprit et avec le souci de prévenir toute tentative d'enveloppement, qu'il positionna ses divisions au fur et à mesure des informations reçues le

²⁷⁸² William M. Lamers, *The Edge of Glory*, *op. cit.*, p. 187.

²⁷⁸³ O.R., 20 :1, p. 189.

²⁷⁸⁴ Cité par Peter Cozzens, *The Battle of Stones River*, *op. cit.*, p. 46. L'Armée du Cumberland était divisée en trois Corps : l'aile gauche, le centre et l'aile droite sous les ordres respectivement de Thomas L. Crittenden, George H. Thomas et Alexander M. McCook.

²⁷⁸⁵ O.R., 20 :1, p. 663.

lendemain. Il renforça ainsi sa gauche en prélevant sur son aile droite deux divisions. Le 30 décembre, les deux armées étaient à leur place de bataille, prêtes pour l'affrontement.

Par les caprices du hasard, le schéma tactique des deux commandants était de même conception, fondé sur une attaque contre la droite ennemie²⁷⁸⁶. Sur le papier les deux plans offraient de belles promesses de victoire. Mais un terrain sur lequel les arbres de cèdre, les clôtures étaient pagaille et formaient autant d'obstacles à la fluidité d'une armée en mouvement, pouvait avoir raison des meilleures intentions. De même que les erreurs humaines pouvaient en limiter la portée.

Devant les piquets nordistes, dans le ventre de la forêt, la soirée fourmillait de bruits familiers : le cliquetis des trains d'artillerie que l'on déplaçait, le piétinement caractéristique des fantassins en mouvement. De quoi éveiller les soupçons des généraux, mais pas de McCook persuadé que l'attaque de Crittenden programmée le lendemain matin allégerait la pression sur son front et confiant dans la capacité de son aile à tenir. Un peu plus tôt, devant Rosecrans il avait été optimiste : en cas d'agression il pensait pouvoir tenir au moins trois heures²⁷⁸⁷. Une assurance qu'il paierait dans quelques heures.

b - La bataille.

La bataille de Murfreesboro/Stones River est de ces batailles, comme Seven Pines, dont l'historien peine à comprendre qu'elle ne fût pas remportée par les attaquants, et sans rien enlever au mérite des fédéraux, il faut bien admettre que, pour une large part, les insuffisances - l'incompétence ? - du commandement confédéré l'expliquaient. Notre thèse visant à affirmer la primauté de la défaillance humaine dans le processus de défaite tactique trouve ici un de ses arguments les plus achevés. Le plan de bataille était réaliste et, en cas de succès, destructeur pour l'armée de l'Union : repousser les fédéraux jusqu'à la rivière et les couper de leur base d'opération et de ravitaillement en s'emparant de la route de Nashville²⁷⁸⁸. Malgré un effet de surprise incontestable qui fit s'effondrer les combinaisons tactiques arrêtées par Rosecrans, les lignes de l'Union reculèrent sans jamais être emportées. Il est reconnu que le souffle destructeur de l'attaque perd de sa force sous l'effet de la désorganisation des assaillants, de la fatigue et que l'ajout de réserves lui permet de retrouver sa vitalité. Ces réserves manquèrent aux sudistes le 31 décembre.

Las d'attendre depuis vingt-quatre heures que son adversaire ouvrît les hostilités, Bragg rompit avec sa politique attentiste et prit l'initiative peu après 06h00. Les préparatifs et l'anticipation du combat avaient généré une tension propre à libérer une énergie destructrice. Soumises à une

²⁷⁸⁶ *Ibid.*, p. 192.

²⁷⁸⁷ *Idem.*

²⁷⁸⁸ *Ibid.*, p. 664.

manœuvre de dernière minute pour densifier l'aile gauche de Bragg chargée de l'assaut, les divisions de McCown et, en soutien, de Cleburne (Corps de Hardee) avaient stimulé cette énergie. Elles fendirent la nappe brumeuse et se ruèrent à l'assaut. Deux heures suffirent pour culbuter cinq brigades et les contraindre à une humiliante retraite, abandonnant 1 500 prisonniers et onze canons²⁷⁸⁹. Emporté par son élan victorieux, McCown commit une erreur lourde de conséquence. Il dévia de sa trajectoire en poussant vers le nord-ouest, au lieu d'envelopper la droite nordiste, ce qui eut pour effet d'essouffler prématurément la dynamique offensive. En effet, les brigades de Cleburne, qui étaient en soutien pour asséner le coup décisif, se retrouvèrent en front de ligne et sans support pour poursuivre le mouvement tournant échafaudé par Bragg²⁷⁹⁰. Elles se heurtèrent à une résistance plus déterminée, mais encore insuffisante.

L'attaque confédérée, aussitôt qu'il eut connaissance de son ampleur et des dégâts infligés à son aile droite, ébranla Rosecrans. Quand elle fut déclenchée, le commandant se trouvait alors avec Crittenden dont certaines unités avaient traversé la rivière en préparation de l'offensive à venir. Le grondement de plus en plus intense de la fusillade, sur la droite, indiquait que de violents combats mettaient au prise McCook avec un ennemi en nombre. Les rapports en provenance de cette partie du front ne tardèrent pas à rendre compte de la réalité : l'aile était menacée d'écroulement²⁷⁹¹. C'est toute l'armée qui était en danger. Le commandant entra dans une phase de grande activité et multiplia les instructions. Il n'était plus question d'offensive, mais d'endiguer avec toutes les forces disponibles l'avancée ennemie. A 08h30, il ordonna à la division de Van Cleve, qui était sur la berge est, de traverser le gué en sens inverse et de prendre position sur la droite de la Turnpike puis à celle de Rousseau, qui se tenait en réserve, de rallier la droite de Sheridan dont la division formait le gros du centre de l'Union²⁷⁹². Depuis 07h00 celle-ci essayait et repoussait au prix de lourdes pertes - le général Sill fut tué par une balle - les charges désordonnées de la division de Cheatham. Cheatham, Tennesien de souche, avait une réputation justifiée de combattant, une vertu qu'ombrageait malheureusement le vice de la boisson. Il s'illustra tristement. Peut-être sous l'empire de l'alcool (Bragg l'accusa de l'avoir été sans que celui-ci ne le contestât²⁷⁹³), sa mise en action fut tardive, si bien que Cleburne progressa sans protection sur sa droite. De plus, il renonça au mouvement d'enveloppement et lança ses brigades individuellement, sans aucune chance d'apporter la percuss

²⁷⁸⁹ Larry J. Daniel, *Battle of Stones River : The Forgotten Conflict between the Confederate Army of Tennessee and the Union Army of the Cumberland*, Baton Rouge, Louisiana State of University Press, 2012, p. 94.

²⁷⁹⁰ *Ibid.*, p. 84.

²⁷⁹¹ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, pp. 219-220.

²⁷⁹² James Lee McDonough, *Stones River : Bloody Winter in Tennessee*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1980, pp. 110 et 118.

²⁷⁹³ Christopher Losson, *Tennessee's Forgotten Warriors : Frank Cheatham and His Confederate Division*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1989, pp. 89-91.

suffisante pour percer²⁷⁹⁴. Menacé sur ses flancs qui avaient fini par plier, Sheridan dut en urgence reconstruire sa ligne défensive le long de la Wilkinson Turnpike. Un message de Rosecrans l'exhorta à garder la position pour lui permettre de réorganiser ses forces. A ses commandants de brigades - tous moururent avant le déclin du jour -, Sheridan déclara : « Nous devons tenir cette ligne quelles que soient les conséquences ; la sécurité de l'armée entière dépend de nous²⁷⁹⁵ ». Il tint deux heures sa position, préservant sans doute l'Armée du Cumberland d'un grand malheur. Il se replia sur Nashville Pike. Ce repli fut le dernier.

Désordonnées et séparées, les attaques sudistes furent repoussées. Au-delà des négligences tactiques patentes, les brigades rebelles étaient surtout à bout de force. A 10h00, Bragg sentait la victoire s'offrir à son armée. Une dernière poussée et il pourrait la saisir. Pour cela, il lui fallait engager les troupes fraîches disponibles pour compenser les lourdes pertes déjà subies. Il se tourna vers Breckinridge et lui réclama deux brigades pour soutenir l'assaut final sur la route de Nashville. Ce dernier gâcha une formidable occasion de faire l'histoire. Il se croyait la cible d'une attaque imminente de la division de Van Cleve que l'on sait en réalité avoir fait marche arrière pour venir au secours des deux ailes de l'Union dans la tourmente. N'étant pas en mesure de contredire l'information, Bragg lui demanda d'aller à la rencontre de ces forces en approche puis, la présence de fédéraux lui ayant été, à tort, confirmée, de les attaquer. Quand Breckinridge reconnut que la menace était sans objet, des heures précieuses s'étaient écoulées²⁷⁹⁶. Ce contretemps, qu'expliquaient des renseignements défectueux et la confusion qui s'ensuivit, coûta la victoire à l'Armée du Tennessee. De plus, en raison du temps perdu, Bragg n'envoya pas les quatre brigades sur la Nashville Pike, là où l'ennemi était le plus affaibli. Celles-ci rejoignirent la zone de guerre autour de 14h00 au lieu-dit « Round Forest », un vaste périmètre boisé et rocailleux situé à la croisée de deux routes, Nashville Pike et McFadden Lane. Exercer une pression au centre de la ligne de résistance sudiste n'était pas dépourvu d'intérêt tactique, cela obligerait les fédéraux à dégarnir quelques forces sur la route de Nashville où ils finiraient par céder sous les assauts de Hardee. Les événements décidèrent d'un autre scénario au grand soulagement d'Alexander Stevenson, vétéran nordiste, qui reconnut en 1884 : « Si les confédérés avaient réussi à prendre et à tenir la route de Nashville, il y a peu de doute que la bataille aurait été perdue et une grande partie de l'armée capturée. A proximité de la route se tenaient nos trains de munitions qui seraient tombés entre leurs mains. C'était la seule route qui nous

²⁷⁹⁴ William C. Davis, *The Battlefields of the Civil War*, op. cit., pp. 113-114.

²⁷⁹⁵ Warren Lee Goss, *The Boys' Life of General Sheridan*, New York, Thomas Y. Crowell Company, 1913, p. 70.

²⁷⁹⁶ O.R., 20 :1, pp. 665-666 ; James Lee McDonough, *Stones River*, op. cit., pp. 136-140.

reliait à Nashville, à notre base de ravitaillement et la seule route par laquelle nous pouvions, si nécessaire, battre en retraite²⁷⁹⁷ ».

Sur la Nashville Pike, les gris de Hardee échouèrent à imprimer un élan décisif à la bataille. Ils essayèrent revers sur revers. Le secteur de Round Forest devint dès lors l'épicentre d'une lutte acharnée. Les circonstances lui donnaient une valeur tactique primordiale. Si les confédérés perçaient, ils pourraient tailler dans les deux flancs de l'Union et l'opportunité sur la Nashville Pike serait oubliée. Les combats qui embrasèrent littéralement le périmètre comptèrent parmi les plus violents et les plus meurtriers de la guerre. Pendant plusieurs heures, les fédéraux, soutenus par une puissante artillerie, encaissèrent des charges répétées. A midi, ils n'avaient pas cédé. Bragg comptait désormais sur les hommes de Breckinridge - deux brigades - pour éteindre la résistance. Polk supervisa les attaques sans jamais les concentrer. L'orgueilleux prélat escamota les paradigmes de toute action offensive et les assauts tournèrent au sacrifice inutile. Sous la nuée des balles et de la mitraille, les rangs rebelles se disloquèrent. Les fantassins furent emportés par centaines. Quand Breckinridge arriva avec ses deux dernières brigades, l'horreur était indicible. Il reprocha à Polk sa tactique permissive. L'action cette fois combinée des deux brigades n'eut pas plus de succès et ne fit que grossir le nombre des victimes. Dix brigades n'avaient pas permis de fendre l'armure nordiste.²⁷⁹⁸

La nuit libéra les deux armées de nouveaux combats. Bragg revendiqua une victoire dans son télégramme à Richmond. L'équilibre penchait incontestablement en sa faveur, de façon moins prononcée, cependant, qu'il ne l'aurait voulu. L'aile droite ennemie, surprise par l'offensive rebelle, avait été enfoncée et s'était repliée plusieurs kilomètres derrière sa ligne de défense initiale ; seule l'extrême gauche de Rosecrans, reconnaissait-il, n'avait pas bougé²⁷⁹⁹. Si les principes fondamentaux de la tactique qui faisaient de la concentration des forces une condition fondamentale de la victoire avaient été respectés - et c'était le rôle de Bragg d'y veiller - et sans la multiplication de charges décousues, inopérantes et coûteuses en vies humaines, la Confédération aurait connu un triomphe éclatant. On ne peut s'empêcher de s'interroger, sans intention de réécrire l'histoire, sur ce qu'aurait été le résultat des assauts sudistes si la division de Stevenson, partie pour Vicksburg sur ordre de Davis, n'avait pas manqué. Pour Bragg le doute n'était pas permis. Il écrivit à Johnston le 11 janvier 1863 : « Le départ regrettable de mes troupes [Stevenson], alors qu'elles n'étaient pas absolument pas utiles ailleurs, a sauvé Rosecrans de la destruction. Cinq milles hommes frais, tenus en réserve le premier jour de la bataille, auraient parachevé notre glorieuse action²⁸⁰⁰ ». La critique de Davis,

²⁷⁹⁷ Alexander Stevenson, *The Battle of Stones River, Near Murfreesboro, Tenn.*, Boston, James R. Osgood, and Company, 1884, pp. 102-103.

²⁷⁹⁸ James McDonough, *Stones River, op. cit.*, pp. 131-145.

²⁷⁹⁹ O.R., 20 :1, p. 662.

²⁸⁰⁰ O.R., 20 :2, p. 493.

responsable de ce départ, était sous-jacente. Il nous semble difficile de ne pas souscrire à cette conclusion tant les signes de rupture s'étaient multipliés sur le flanc droit de l'Union au cours de la matinée. Le principal protagoniste de l'action sur ce front, le général Hardee, était catégorique : « Si, au moment où l'ennemi avait été chassé des bois au nord de la route de Wilkinson, une division fraîche avait pu remplacer les troupes épuisées de Cleburne et exploiter notre succès, la déroute de Rosecrans aurait été complète²⁸⁰¹ ». Malgré ces occasions manquées, l'optimisme de Bragg n'était pas entamé et il s'attendait à voir son adversaire quitter le champ de bataille dès la prochaine aube²⁸⁰².

A l'état-major nordiste, l'ambiance était empreinte de gravité. L'Armée du Cumberland avait souffert, mais sa résistance, galvanisée par l'abnégation du commandant et des généraux, avait été glorieuse et l'avait sauvée d'un désastre. La détermination des défenseurs méritait la plus grande admiration. Dans la soirée, Rosecrans réunit ses commandants de grandes divisions et de cavalerie. Se battre ou se replier sur Nashville fut la question qu'il leur posa. Si l'on s'en tient au *verbatim* rédigé par le commandant, Crittenden et Thomas refusèrent de se prononcer et annoncèrent qu'ils se rangeraient à sa décision. Les généraux Stanley, chef de la cavalerie, et McCook étaient partisans de la retraite²⁸⁰³. Rosecrans décida d'inspecter le champ de bataille avant d'arrêter sa décision. Dans la nuit noire, il discerna au nord le scintillement de centaines de torches et en conclut que son adversaire manœuvrait pour lui couper la retraite et former une nouvelle ligne de combat. Ces flammes étaient en fait ceux de ses propres troupes qui avaient allumé des feux pour se protéger du froid et chauffer leurs rations. La méprise fut totale mais compréhensible, le général ayant interdit tout feu de camp pour ses hommes²⁸⁰⁴. Finalement elle se révélerait salutaire. Rosecrans prit le parti de rester et le fit savoir à ses généraux avec une certaine emphase en leur ordonnant de retourner à leur commandement et à se préparer à combattre et à mourir²⁸⁰⁵. Dans cette perspective, il s'activa la nuit durant pour consolider ses positions enrichies par l'arrivée de deux brigades fraîches. Round Forest fut abandonné pour une position plus avantageuse en arrière et Crittenden reçut l'ordre de disposer une division sur une crête située sur la rive est de la rivière, au nord de Murfreesboro.

Le 1^{er} janvier, un calme relatif recouvrit le champ de bataille. Les deux armées campaient sur leurs positions chèrement acquises pour l'une et sauvegardées pour l'autre la veille. Les commandants n'entreprirent aucune action majeure, laissant les hommes se reposer, se réapprovisionner en munitions et enterrer les morts. Bragg avait fait transformer les églises et les bâtiments publics de

²⁸⁰¹ O.R., 20 :1, p. 777.

²⁸⁰² Earl J. Hess, *Braxton Bragg, op. cit.*, emplacement du Kindle 2197.

²⁸⁰³ Alexander F. Stevenson, *The Battle of Stones River, op. cit.*, pp. 119-120.

²⁸⁰⁴ Thomas L. Crittenden, "The Union Left at Stones River", in *B § L*, vol. 3, p. 634.

²⁸⁰⁵ *Idem.*

Murfreesboro en hôpital pour accueillir les blessés²⁸⁰⁶. Quelque excédé que l'on pût être contre son caractère rugueux, on ne pouvait lui refuser une affection sincère pour ses soldats. Ce jour de l'an, la quiétude du front fut à peine perturbée par les échanges de mousqueterie et d'artillerie. L'action la plus sérieuse fut à mettre au crédit de la cavalerie sudiste de Wheeler qui poursuivit son harcèlement sur la ligne de ravitaillement de l'Union sur la Nashville Pike détruisant plusieurs chariots et faisant de nombreux prisonniers sur parole. Il rendit compte de la présence de trains d'ambulance sur la route, indice selon lui que les nordistes préparaient un mouvement rétrograde sur Nashville. Bragg pouvait encore espérer une victoire complète sans nouvel assaut²⁸⁰⁷.

Le 2 janvier, vers midi, Bragg avait abandonné ses illusions. Il était certain que l'Armée du Cumberland ne se retirerait pas. Son chef d'état-major, envoyé en éclaireur, lui rapporta l'existence d'une hauteur dominante à l'est de la rivière, occupée depuis le matin par 3 800 fédéraux - division de Van Cleve - et menaçant directement par un feu en enfilade le centre et la droite de l'Armée du Tennessee. Bragg entrevit deux options : faire reculer la ligne de Polk maintenant exposée ou déloger les tuniques bleues. La seconde fut retenue et la mission confiée aux hommes de Breckinridge²⁸⁰⁸.

Quelques heures avant l'assaut, le commandement confédéré connut des scènes d'une rare violence verbale, témoignage accablant des tensions qui le rongeaient et notamment dans la division de Breckinridge où elles s'étaient accrues. Apprenant qu'il était chargé de conduire l'assaut, l'ancien vice-Président réagit avec véhémence et argumenta. Il avait de son propre chef reconnu les lieux le matin et avait pu constater que l'ennemi était solidement retranché, supporté par une nombreuse artillerie - près de soixante pièces avaient été mises en batterie sur les hauteurs de la berge occidentale²⁸⁰⁹. Même s'il se rendait maître du terrain et que l'y rejoignait de l'artillerie, il ne pourrait s'y maintenir. Les canons nordistes rendraient sa position intenable. Bragg écouta son lieutenant, s'agaça et trancha : « Monsieur, mon information est différente. J'ai donné l'ordre d'attaquer l'ennemi devant votre front et j'attends qu'il soit obéi »²⁸¹⁰. Lorsque Breckinridge leur annonça l'ordre du commandant, des officiers s'indignèrent. Le plus radical fut Hansen (il reçut une blessure mortelle au cours de la charge) qui le qualifia de « meurtrier » et proposa de se rendre au quartier-général pour abattre Bragg²⁸¹¹. Il n'en fit rien, calmé par son supérieur. L'esprit de mutinerie qui animait ces officiers s'expliquait aussi par un événement qui s'était produit une semaine plus tôt : un jeune caporal, coupable du crime de désertion, avait été exécuté. Ce fils unique, dont le père était

²⁸⁰⁶ David Urquhart, "Bragg's Advance and Retreat", in *B & L*, vol. 3, p. 607.

²⁸⁰⁷ O.R., 20 :1, p. 667.

²⁸⁰⁸ *Ibid.*, pp. 667-668.

²⁸⁰⁹ James Lee McDonough, *Stones River, op. cit.*, p. 180.

²⁸¹⁰ Cité par William C. Davis, *Breckinridge : Statesman, Soldier, Symbol*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1974, p. 341.

²⁸¹¹ *Idem.*

décédé quelques mois plus tôt et la maison familiale avait été incendiée par les yankees, avait demandé une permission pour mettre ses proches à l'abri du besoin. La demande lui ayant été refusée, il déserta une première fois, écopant d'une sévère remontrance, puis une seconde. Une fois de trop pour Bragg qui, indifférent à la pétition déposée par les camarades du condamné et à l'intervention personnelle de Breckinridge, resta inflexible et fit exécuter la sentence le 26 décembre²⁸¹². Aussi forte que fût leur animosité envers Bragg, elle resta sans effet sur leur courage au feu. Tous se battirent, déterminés à vaincre.

Pour mener l'assaut, Breckinridge disposait de sa division forte de 5 200 hommes renforcée par dix canons et 2 000 cavaliers. Une diversion serait lancée sur le front de Polk par l'artillerie²⁸¹³. L'attaque fut mal préparée. Bragg commit sans doute la faute de ne pas pourvoir à sa mise en œuvre laissée à Breckinridge qu'il savait pourtant inexpérimenté et dans un état d'esprit rétif. Les quatre brigades chargées de l'opération furent réparties sur deux lignes distantes sur la profondeur de 150 mètres. Or, cette distance était insuffisante car elle exposait simultanément les deux lignes en progression au feu des canons ennemis²⁸¹⁴. De plus, la cavalerie ne reçut pas ses instructions à temps pour apporter un concours efficace. Breckinridge n'était pas exempt de reproches dans cette déconvenue²⁸¹⁵.

Les quatre brigades émergèrent des bois et marchèrent en avant à l'heure prévue, 16h00. Elles progressèrent sous une pluie de balles et de boulets. Indifférentes aux trouées qui secouaient leurs rangs, elles avalèrent le kilomètre et demi qui les séparait de la cible. Après de terribles corps-à-corps les fédéraux furent débordés et se débandèrent en fuyant à travers le gué de McFadden. La crête fut enlevée en trente minutes. Leur but atteint, les rebelles pouvaient, conformément aux ordres, se retrancher et commencer à garnir la place des bouches à feu qui suivaient la seconde ligne. En théorie. Il y a des moments au cours d'une bataille où le soldat s'abandonne à une ivresse, une rage irrépressible. Les principes de discipline et la raison qui en d'autres circonstances le protégeraient d'une trop grande audace, ici s'abolirent. La brigade de Hanson fut la victime presque consentante de son quasi-trépas. Totalement désorganisée au terme de sa charge victorieuse, elle décida malgré tout de poursuivre les fuyards. Elle subit le joug implacable des artilleurs nordistes, et ce qu'il en resta battit en retraite. Le colonel Miller, commandant de brigade, était l'officier nordiste le plus haut gradé sur place. Sur la berge occidentale de la rivière, il avait observé la déroute des Kentuckiens. Il entendit profiter de cet ascendant pour alourdir le châtement. Galvanisé par ce

²⁸¹² *Johnny Green of the Orphan Brigade : The Journal of a Confederate Soldier*, éd. A. D. Kirwan, Lexington, The University Press of Kentucky, 1956, pp. 59-61; James Lee McDonough, *Stones River, op. cit.*, pp. 54-55.

²⁸¹³ O.R., 20 :1, p. 668.

²⁸¹⁴ Peter Cozzens, *The Battle of Stones River, op. cit.*, pp. 181-182.

²⁸¹⁵ Thomas Lawrence Connelly, *Autumn of Glory, op. cit.*, p. 64.

soudain renversement de situation, il s'affranchit de tout ordre, passa avec autorité la rivière et lança sa brigade dans une chasse vigoureuse, bientôt rejoint par trois autres brigades²⁸¹⁶. La course des rescapés fut sans étape et ne s'arrêta qu'à ce qui était une heure plus tôt la ligne de départ. Les contre-attaquants furent freinés dans leur dynamique par une action de cavalerie et une couverture d'artillerie. La nuit se chargea de mettre un terme définitif aux échanges. Quand les débris de la brigade des Kentuckiens se reconstituèrent, ils étaient des centaines à manquer dont leur commandant, décédé au cours de l'assaut²⁸¹⁷. Breckinridge ne put masquer son émotion, ni retenir ses larmes. Ses prévisions s'étaient révélées exactes. La voix brisée, la rage au cœur on l'entendit pousser une plainte déchirante : « Mes pauvres Orphelins, mes pauvres Orphelins, mes pauvres Orphelins. Ils les ont taillés en pièces²⁸¹⁸ ». Sa division venait d'être amputée de 1 350 hommes. La bataille de Stones River s'était clos sur un carnage. Aucun des deux belligérants ne songea après cela à reprendre l'initiative. Breckinridge ne pardonna pas à Bragg cette hécatombe²⁸¹⁹.

La bataille avait réclamé son tribut. Un lourd tribut. Les pertes de l'Union s'élevaient à 12 906 (1 677 tués, 7 543 blessés et 3 686 prisonniers). L'Armée du Tennessee avait perdu 11 739 des siens, 1 294 avaient péri, 7 945 étaient blessés et environ 2 500 avaient été capturés. D'autres batailles compteraient un nombre de victimes plus important, mais en pourcentage des forces engagées, Stones River fut l'une des plus coûteuses avec 31% pour les nordistes et 34% pour les confédérés.²⁸²⁰

c - Analyse.

Bragg n'avait pas vaincu, il n'était pas non plus battu. Quatre facteurs décidèrent le général, qui avait l'idée de la retraite en horreur et qui avait prévu de poursuivre la lutte, à laisser le champ de bataille à son adversaire. Une altération de la volonté : si une majorité de soldats restait animée par le feu et l'intention de ne rien céder, il en était autrement des officiers supérieurs dont l'enthousiasme était éteint. A 00h15, le commandant réceptionna un message alarmiste des généraux Cheatham et Withers :

Nous estimons qu'il est de notre devoir de vous dire franchement que, selon nous, cette armée devrait rapidement recevoir l'ordre de battre en retraite. Il ne vous reste que trois brigades parfaitement intactes et encore certaines d'entre elles sont plus ou moins démoralisées car

²⁸¹⁶ Wilson J. Vance, *Stone's River, The Turning-Point of the Civil War*, New York, The Neale Publishing Company, 1914, pp. 60-62 ; Thomas B. Van Horne, *History of the Army of the Cumberland, its Organization, Campaigns, and Battles Written at the Request of Major-General George H. Thomas*, vol. 1, Cincinnati, Robert Clarke & Co., 1875, pp. 249-250.

²⁸¹⁷ O.R., 20 :1, p. 787.

²⁸¹⁸ Ed Porter Thompson in *Confederate Veteran*, vol. 4, n° 11, novembre 1896, p. 368.

²⁸¹⁹ Jack H. Lepa, *The Civil War in Tennessee*, op. cit., p. 107.

²⁸²⁰ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., p. 97.

plusieurs commandants de brigade n'ont pas la confiance de leurs supérieurs. Nous craignons un grand désastre dans la situation actuelle et nous pensons qu'il faut l'éviter si c'est possible.²⁸²¹

Polk était dans le même état d'esprit : « Je redoute fortement les conséquences d'un nouvel affrontement en ces lieux dans les prochains jours. Nous pourrions peut-être nous retirer maintenant dans une certaine sécurité et avec un certain mérite, si la chose est bien menée. Si nous devons échouer dans l'attaque méditée, les conséquences pourraient être désastreuses²⁸²² ». De plus, des documents saisis chiffraient à 70 000 le nombre de tuniques bleues en opposition - elles étaient en réalité 44 000. La cavalerie de Wheeler assura le commandant - à tort - que l'ennemi, loin de battre en retraite, recevait des renforts. La pluie incessante depuis vingt-quatre heures avait grossi dangereusement le niveau de la rivière et risquait bientôt de rendre son passage impossible. Considérant dans ces conditions la lutte trop inégale, Bragg ordonna à son armée de se replier. A 22h00, dans le froid et sous une pluie battante, l'armée commença à quitter ses retranchements, laissant derrière elle, à la grande douleur du commandant, 1 200 blessés²⁸²³.

Les troupes de Rosecrans occupèrent Murfreesboro le 5 janvier. Le général nordiste savait son adversaire à Shelbyville depuis la veille et ne pas pouvoir compter sur des renforts dans l'immédiat. Il tira de ces éléments la conclusion qu'une poursuite était sans objet²⁸²⁴. Constatant qu'il n'était pas pris en chasse par les fédéraux, Bragg établit son armée le long de la rivière Duck, à un peu moins de cinquante kilomètres de Murfreesboro²⁸²⁵.

Dans son étude consacrée à Bragg, la dernière publiée à ce jour, Earl J. Hess rappelle que les historiens ont jugé sévèrement l'action militaire du commandant à Murfreesboro. Seuls Samuel J. Martin et Steven Woodworth portent un regard moins critique²⁸²⁶. Notre analyse a confirmé qu'à l'évidence la responsabilité de l'échec confédéré pesait avant tout sur son commandant. Ne cherchons pas chez Bragg les traits du génie guerrier, nous peinerions à les reconnaître. Nous pensons néanmoins qu'il n'était pas dépourvu de talent. En réaction à l'avancée de l'Armée du Cumberland, il avait brillamment manœuvré ses forces, les avait disposées dans le dessein de soutenir une attaque sans s'interdire la possibilité de porter un coup offensif sur une partie de la ligne de l'ennemi la moins préparée à le recevoir. Les chances de déborder l'aile droite de l'Union, dans le cadre d'une charge inattendue, étaient réelles et la responsabilité de leur échec était partagée.

²⁸²¹ O.R., 20 :1, p. 700.

²⁸²² *Idem*. Les deux généraux apportèrent une correction en mars 1863 en précisant qu'ils parlaient de trois divisions et non de trois brigades (O.R., 20 :1, p. 702).

²⁸²³ O.R., 20 :1, p. 669.

²⁸²⁴ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, *op. cit.*, p. 244.

²⁸²⁵ James Lee McDonough, *Stones River*, *op.cit.*, pp. 215-216.

²⁸²⁶ Earl J. Hess, *Braxton Bragg*, *op. cit.*, emplacement du Kindle 2298-2339.

Bragg aurait-il dirigé son armée avec plus d'implication personnelle et d'esprit de décision le matin du 31 pour corriger les frottements observés qu'il aurait contredit l'assertion de Russell Weigley selon laquelle Stones River corroborait l'idée qu'aucune chance de victoire n'existe pour un attaquant contre un ennemi bien entraîné²⁸²⁷. Le succès tactique obtenu le 31 fut sans lendemain. Aurait-il réfléchi à un plan construit pour poursuivre la confrontation sur des bases offensives et, par un coup d'œil perçant, mesurer, avant qu'elle ne soit occupée par les fédéraux, l'importance stratégique de la colline dominant McFadden's Ford, il est certain qu'il aurait encore pu prendre un avantage définitif sur des fédéraux en difficulté. Sa décision d'attaquer frontalement la gauche de l'Union renforcée le 2 janvier contre l'avis des officiers chargés de la conduire, avec des forces insuffisantes et trop pauvrement soutenues, constituait une erreur majeure et le sort du cercle des grands généraux.

Une bataille ne saurait être gagnée ou perdue par un seul homme. On ne peut ignorer, par souci de justice, ce qu'il y a d'outré dans les fautes commises par ses généraux et leur influence sur le déroulement des combats. Cheatham aurait-il lancé son action plus promptement et Breckinridge aurait-il envoyé sans tarder à Hardee, comme le lui demandait le commandant, des troupes en soutien pour épauler Cleburne, il est acquis que la droite de l'Union se serait effondrée entraînant vraisemblablement dans son sillage le reste de l'armée. Polk aurait-il adopté une tactique opérante sur le saillant de Round Forest, il est probable qu'il aurait percé et jeté le désarroi sur les flancs ennemis. Pour ces raisons les plus évidentes, auxquelles il faut ajouter la farouche volonté de résistance yankee, la victoire avait échappé aux sudistes. Une autre friction, pour le moins inattendue, pouvait-elle expliquer les médiocres performances de certains officiers ce 31 décembre ? C'est ce que laisse accroire un soldat qui écrivit : « C'était Noël, John Barleycorn était le général en chef. Nos généraux, colonels et capitaines avaient embrassé John un peu trop souvent. Ils n'avaient pas les idées claires. Ils ne pouvaient distinguer nos hommes des Yankees²⁸²⁸ ».

d - Le commandement confédéré dans la tourmente.

La manière dont les sphères militaire et civile perçurent les événements de Murfreesboro fut diamétralement opposée. Le commandant sudiste avait le sentiment, partagé par une majorité de

²⁸²⁷ Russell F. Weigley, *A Great Civil War, op. cit.*, p. 196.

²⁸²⁸ Cité par James L. McDonough, *Stones River, op. cit.*, p. 104. John Barleycorn littéralement Jean Grain d'Orge est le titre d'une chanson populaire anglaise. C'est la personnalisation symbolique et poétique d'un grain d'orge qui meurt après avoir été moissonné et converti en malt. Sa mort permet d'obtenir l'alcool.

soldats et d'officiers, d'avoir remporté un grand succès. Le 8 janvier, dans un message à leur attention, il affirmait :

En vous retirant sur une position plus forte, sans être inquiétés par une force supérieure en nombre, vous avez laissé [à l'ennemi] un terrain vide où il pourra enterrer ses nombreux morts, rassembler et reconstituer ses rangs meurtris. Sans liaison ferroviaire et télégraphique avec son gouvernement, privé de ravitaillement en raison de l'interruption de ses communications, nous lui avons déjà administré une sévère correction pour avoir imprudemment pénétré dans un pays tellement hostile à sa cause.

Il prédisait à l'ennemi une « défaite marquante » en cas de nouvelle avancée²⁸²⁹. Ailleurs, Bragg devait faire face à la critique. C'était l'habituel rançon du vaincu. Sauf qu'ici, la critique, acerbe et sans concession, se déversa par torrent et qu'elle émanait de tout ce qui était capable d'exprimer une opinion avec la voix ou la plume. On le déshonora dans la presse en écrivant qu'il avait perdu la confiance de ses généraux, ou encore qu'il s'était retiré contre l'avis de ses lieutenants.

Bragg montra après sa retraite les signes d'un affaissement psychologique et d'une dégradation de la confiance en soi. En désaccord avec son état-major qui avait pourtant considéré que la situation exigeait qu'il démissionnât, il envoya le 11 janvier une missive à ses commandants de Corps et de divisions pour qu'ils démentissent les accusations lancées par la presse²⁸³⁰. La méthode était aussi maladroite que la rédaction. Bragg se mit en position de faiblesse en laissant à ses détracteurs le soin de décider de son sort : « Je démissionnerai sans regret si je constate avoir perdu la bonne opinion de mes généraux, sur lesquels je me suis toujours fié comme sur de solides fondations²⁸³¹ ». Une lettre à Johnston corroborait l'idée que le commandant se préparait à être démis de son poste : « J'apprends que le général Smith a été appelé à Richmond, sans doute dans le but qu'on lui donne les deux [l'Armée du Tennessee et le dépôt de Chattanooga]. J'en serai satisfait. [...] Je demande simplement à pouvoir servir la cause là où je le ferai le mieux possible, même si je dois pour cela servir dans les rangs²⁸³². Dans leur réponse, les généraux rejetèrent le fait qu'il décidât de battre en retraite contre leur conseil, mais admirèrent qu'il ne jouissait plus de la confiance de l'armée²⁸³³. Dans une missive à Davis, Polk allait plus loin : « Je suis d'avis qu'il est préférable de le muter. [...] Je pense également que la meilleure chose à faire... est de remettre son commandement au général Joseph E. Johnston²⁸³⁴ ». L'unité du commandement était en déliquescence. Pour partie car Bragg n'était pas un homme seul. Selon un membre de son état-major, des officiers de rang inférieur le

²⁸²⁹ O.R., 20 :1, p. 675.

²⁸³⁰ Thomas Lawrence Connelly, *Autumn of Glory, op. cit.*, p. 74.

²⁸³¹ O.R., 20 :1, p. 699.

²⁸³² O.R., 20 :2, pp. 492-493.

²⁸³³ O.R., 20 :1, pp. 682-684 ; Thomas Lawrence Connelly, *Autumn of Glory, op. cit.*, p. 75.

²⁸³⁴ O.R., 20 :1, p. 698.

soutenaient²⁸³⁵. Il avait aussi avec lui la fortune qui décidait parfois d'un destin et qui cette fois ne le trahit pas en le couvant de son attention.

Son meilleur allié fut Johnston diligenté par Davis pour mener des investigations poussées afin de savoir si l'armée était imprégnée d'un sentiment de révolte à l'endroit de son chef. Le Président dit que sa confiance en Bragg était « inébranlable », mais il était prêt à s'en séparer si la fronde était trop profonde et qu'elle pût conduire à un « désastre » militaire²⁸³⁶. Sans rien taire de la réalité des critiques exprimées ouvertement par certains officiers de haut rang, Johnston en minimisa la portée dans son premier rapport du 3 février. Il chanta les louanges du commandant dont il jugea que l'action à Murfreesboro montrait « beaucoup d'énergie et de compétence » et qu'il serait « regrettable de le relever à cet instant alors qu'il vient juste de gagner la reconnaissance du pays²⁸³⁷ ». Le deuxième rapport, daté du 12 février, était dans la même lignée :

Depuis ma lettre du 3 février, j'ai vu toute l'armée. Son apparence est très encourageante et fournit la preuve des aptitudes du général Bragg au commandement. [...] A mes yeux, les opérations dans le centre du Tennessee ont été admirablement conduites. Je n'ai trouvé aucun récit de combat plus efficace dans les guerres modernes que celui livré par cette armée en décembre, prouvant l'habileté de son commandant et le courage de ses hommes qui leur donnent le droit aux remerciements du gouvernement. [...] L'intérêt du service exige que le général Bragg ne soit pas démis de ses fonctions.²⁸³⁸

Lorsqu'il entreprend la rédaction de ses rapports, Johnston savait être plébiscité par les généraux pour succéder à Bragg. Chez Johnston, ce qu'il appelait « l'honneur personnel » l'emportait sur les frustrations personnelles qui le portaient à vouloir prendre un commandement opérationnel. « Après avoir commandé pendant un an notre armée la plus importante et je pourrai ajouter la meilleure, écrivit-il à un sénateur, il est difficile de perdre cette position pour des blessures au combat et de se voir attribuer un commandement symbolique. Je dois avouer que je ne peux m'empêcher de le déplorer. Cependant, le Président attend à l'évidence que j'occupe un poste élevé et important...²⁸³⁹ ». Cette attente était confirmée par le ministre de la Guerre : « On s'attendait à ce que vous assumiez directement le commandement de l'armée en péril et lui fassiez profiter de votre prestige et de vos capacités supérieures. Ainsi, quand Vicksburg fut attaqué je fus déçu que vous ne l'ayez pas fait et j'ai regretté plus encore que vous n'ayez pas pris la direction des opérations à Murfreesborough²⁸⁴⁰ ».

²⁸³⁵ David Urquhart, "Bragg Advance and Retreat", in *B & L*, vol. 3, p. 609.

²⁸³⁶ O.R., 23 :2, pp. 613-614.

²⁸³⁷ *Ibid.*, p. 624.

²⁸³⁸ PJD, 9, pp. 59-60 ; Johnston avait tenu des propos quasi identiques dans une lettre privée au sénateur Wigfall le 26 janvier 1863 (Louise Wigfall Wright, *A Southern Girl in '61 : The War-Time Memories of a Confederate Senator's Daughter*, New York, Doubleday, Page & Company, 1905, pp. 123-125).

²⁸³⁹ Louise Wigfall Wright, *A Southern Girl in '61*, *op. cit.*, pp. 122-123.

²⁸⁴⁰ O.R., 23 :2, p. 627.

Johnston avait fait savoir à Davis qu'en raison de son rôle dans ces investigations, « occuper le poste [de Bragg] était incompatible avec [son] honneur personnel²⁸⁴¹ ». La décision du général livre d'emblée une interrogation. Est-il acceptable qu'en période de guerre l'honneur personnel, sans rien lui retirer de ses vertus par ailleurs, soit un enjeu plus élevé que le dévouement aux intérêts de la cause défendue ? Bragg avait perdu la confiance de ses subalternes les plus proches, sans le concours desquels l'action ne peut se développer avec harmonie. Johnston en avait conscience et malgré l'admiration qu'il lui portait nous pensons que son devoir était d'assumer cette charge. Il n'aurait pas humilié Bragg en agissant de la sorte pouvant, comme le lui suggéra le ministre de la Guerre Seddon, « diriger l'armée dans le centre du Tennessee avec Bragg... comme organisateur et administrateur et conduire ses opérations sur le terrain²⁸⁴² ». La dérobade de Johnston s'articulait à des contradictions dont on doit avant tout constater les conséquences tant il semble difficile d'en cerner parfaitement les causes. L'une d'entre elle est néanmoins établie par le général lui-même dans une lettre du 4 mars à son ami le sénateur Wigfall. Il écrivait que si son rapport était à l'origine du remplacement de Bragg, cela « ne serait pas bien perçu et m'exposerait, me nuirait certainement²⁸⁴³ ». Le général pensait son devoir sous le registre d'un intérêt personnel qui était de ne pas abîmer son image. « La difficulté, affirmait de Gaulle, attire l'homme de caractère, car c'est en l'étreignant qu'il se réalise lui-même²⁸⁴⁴ ». Johnston était un général nanti davantage d'idéaux que de caractère. C'est pour cela qu'il étreignit si mal la difficulté quand elle se présentait et qu'il accomplit si peu dans cette guerre.

Le 23 février, Bragg rendit son rapport de campagne. Rien de la tension qui secouait son commandement ne transpira. Au contraire, il félicita Polk et Hardee pour leur « bravoure, compétence et habileté affichées tout au long des combats²⁸⁴⁵ ». A croire que la paix était revenue. Il destina ses critiques à McCown, Cheatham et, plus indirectement, à Breckinridge. Au cours de l'élaboration de son rapport, Bragg montra un trait de comportement qui l'associe à une personnalité narcissique²⁸⁴⁶. Le besoin d'être admiré, qui caractérise le mode de fonctionnement de ce type de personnalité, ne tolère pas l'atteinte à un soi qui le placerait en situation d'infériorité et d'incompétence. Cherchant à faire reporter une partie de la responsabilité de la défaite sur Breckinridge il censura le rapport du capitaine d'artillerie Felix Robertson dont le tort fut d'être factuel et donc vierge de tout élément susceptible d'impliquer le Kentuckien dans l'échec de l'assaut du 2 janvier²⁸⁴⁷. Il demanda à l'officier de rédiger et de lui remettre directement un nouveau compte

²⁸⁴¹ PJD, 9, p. 60.

²⁸⁴² O.R., 23 :2, p. 627.

²⁸⁴³ Cité par Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 197.

²⁸⁴⁴ Charles de Gaulle, *Le fil de l'épée, op. cit.*, p. 48.

²⁸⁴⁵ O.R., 20 :1, p. 670.

²⁸⁴⁶ Kenneth W. Noe, *Perryville, op. cit.*, p. 18. Pour l'auteur, les troubles de la personnalité narcissique étaient prévalents chez Bragg.

²⁸⁴⁷ O.R., 20 :1, pp. 758-759.

rendu. La seconde version chargeait Breckinridge d'une série de fautes graves qui allaient de la désobéissance aux ordres du commandant à des erreurs de jugement²⁸⁴⁸.

Le rapport de Johnston avait édulcoré la réalité. Davis s'en rendit compte et ne pouvait laisser s'épaissir les nuages de la discorde dans le ciel du commandement de l'Armée du Tennessee. C'était contraire aux intérêts du pays. La défiance des généraux était trop profonde et prévalait sur la confiance personnelle qu'il gardait à Bragg. Le 9 mars, le Président trancha. Il télégraphia à Johnston : « Ordonnez au général Bragg de se rendre au Département de la guerre pour une conférence. Prenez la direction de l'Armée du Tennessee Centrale²⁸⁴⁹ ». Si l'ordre ne parlait pas explicitement de relever Bragg de son commandement, il est très improbable que son objet fût autre. L'histoire du commandement confédéré ne serait pas aussi tragique sans une part d'aléa qui en bouleversa certaines étapes. On tenait pour régler le cas de Bragg en mars. Mais sa femme contracta la fièvre typhoïde. On la crut perdue. Par respect pour la douleur de Bragg très affecté par la santé dégradée de son épouse, Johnston différa l'exécution de l'ordre. Quand les circonstances le permirent, c'est sa santé défaillante qui l'empêcha d'exercer ce commandement²⁸⁵⁰. Bragg resta en place. Davis se résigna à ce statu quo de crainte que s'il démettait Bragg, Johnston ne donnât finalement sa démission²⁸⁵¹. Or Johnston, bien qu'il s'en méfiât, restait pour lui la seule alternative acceptable dans l'Ouest. L'unique général disponible était Beauregard, discrédité à ses yeux. Faire venir de l'Est les généraux Longstreet ou Jackson, c'était affaiblir l'Armée de Virginie du Nord, ce qui ne pouvait être envisagé. Ce qui fit écrire à William C. Davis qu'il s'agissait d'une « décision imparfaite, mais peut être la meilleure »²⁸⁵².

La chance de Rosecrans, pris de vitesse par son adversaire, avait été de profiter des erreurs tactiques sudistes et d'opposer une résistance exemplaire. Il ne perdit jamais le contrôle des événements, cherchant par un investissement personnel qui le fit ressembler davantage à un commandant de division qu'à un chef d'armée à retourner la situation. Le 31, contrairement à Bragg, il fut partout, exposé au feu adverse qui l'épargna presque miraculeusement. Il déploya une intense énergie sur le champ de bataille pour structurer la résistance, dirigeant ses brigades sur les points sensibles, insufflant par son énergie courage aux défenseurs. « Cette bataille doit être gagnée » fut le leitmotiv qui l'inspira²⁸⁵³. Dans son rapport officiel, Bragg lui adressa un éloge appuyé en reconnaissant que l'ennemi avait manœuvré avec « l'habileté et le discernement qui ont toujours

²⁸⁴⁸ *Ibid.*, pp. 759-761

²⁸⁴⁹ O.R., 23 :2, p. 674

²⁸⁵⁰ *Ibid.*, p. 708 et 745.

²⁸⁵¹ William J. Cooper, Jr., *Jefferson Davis, American*, op. cit., p. 456.

²⁸⁵² William C. Davis, *Jefferson Davis*, op. cit., pp. 492-493.

²⁸⁵³ James Lee McDonough, *Stones River*, op. cit., p. 115.

caractérisé ce talentueux commandant²⁸⁵⁴ ». La réputation de « Old Rosy » était à son zénith. Les témoignages de congratulation et d'admiration se multiplièrent. On loua sa bravoure, son héroïsme. A sa femme, le colonel Heg écrivit de lui : « Old Rosecrans peut les battre et les battra à chaque fois. Il sera le grand homme dans cette guerre. C'est le meilleur, le plus brave, le plus grand de nos généraux que nous ayons²⁸⁵⁵ ». Un homme ne s'associa pas à cet élan : le général Grant. Ce dernier qui piétinait dans son offensive contre Vicksburg s'avilissait en déclarant à Lincoln le 14 avril 1865, quelques jours après la reddition de Lee, que « Murfreesboro n'était pas une victoire et n'avait eu aucun résultat important²⁸⁵⁶ ». Rien n'était plus faux. Pour se convaincre qu'il fut l'un des grands bénéficiaires de cette victoire, il suffit de déplier une carte de la région. Grant aurait été alors bien en peine d'expliquer comment, menacé par des forces supérieures en nombre, il aurait pu lancer sa campagne contre Vicksburg dans les conditions que nous analyserons dans la prochaine partie.

L'autre legs le plus visible de Stones River était d'ordre moral. La victoire de Rosecrans atténua le traumatisme de Fredericksburg et la tentative avortée contre Vicksburg. Le message de Lincoln au vainqueur résumait le sentiment dominant dans les Etats de l'Union : « Dieu vous bénisse et tous ceux avec vous ! Faites-le s'il vous plaît savoir à tous, et acceptez la gratitude de la nation pour l'habileté, l'endurance et le courage déterminé dont vous avez fait preuve²⁸⁵⁷ ». La reconnaissance du Président s'ancra solidement dans sa conscience. Quelques mois plus tard, le 31 août, il rappela : « Je ne pourrai jamais oublier, autant que je pourrai me souvenir, qu'à la fin de l'année dernière et au commencement de celle-ci vous nous avez offert une victoire durement gagnée, et qui si cela avait été une défaite, le pays n'aurait eu du mal à survivre²⁸⁵⁸ ». C'est sur un plan stratégique plus que tactique que la bataille produisit ses effets. Le front était repoussé de soixante kilomètres vers le sud, Nashville pérennisa sa fonction de base de ravitaillement majeure, et sur ce théâtre d'opération, l'Union possédait maintenant l'initiative.

²⁸⁵⁴ O.R., 20 :1, p. 665.

²⁸⁵⁵ *The Civil War Letters of Colonel Hans Christian Heg*, éd. Theodore C. Blegen, Norwegian-American Historical Association, 1936, p. 171.

²⁸⁵⁶ Cité par Norman Hapgood, *Abraham Lincoln : The Man of the People*, New York, The Macmillan Company, 1900, p. 405.

²⁸⁵⁷ O.R., 20 :1, p. 186.

²⁸⁵⁸ CWAL, 6, p. 424.

IV Guerre d'attrition et stratégie de la terreur : nouvelles figures du conflit après les succès militaires du commandement nordiste à l'été et à l'hiver 1863

A) L'échec stratégique et tactique du commandement confédéré pendant l'été et l'automne 1863

1) La campagne de Gettysburg.

La campagne de Pennsylvanie qui se termina par la bataille de Gettysburg (1^{er} au 3 juillet 1863) et le retour des confédérés vaincus en Virginie a été de toutes les campagnes de la guerre civile, la plus disséquée, analysée. La profusion d'études qui en résulta, née de l'idée qu'elle fut le tournant du conflit, a donné lieu à des controverses qui sont autant de foyers de débat toujours en activité. Les études les plus récentes s'efforcent de bâtir un socle d'interprétations purgé de ses idées reçues et de ses mythes. Notre propos ne peut être de participer à ce débat aussi stimulant soit-il. Il sera, à partir d'une analyse du commandement, de montrer comment les défaillances internes du commandement confédéré ont contribué à la défaite, pour ne pas dire scellé, rappelant que la guerre n'est pas un univers quantique où le hasard règne en maître.

a - La campagne de Pennsylvanie : une décision collégiale du commandement confédéré.

Le passage de la perception à l'action s'est déroulé dans le respect du schéma trinitaire classique - délibération, décision, action - et fit intervenir les acteurs légitimes du commandement. Les conditions de la décision différèrent sensiblement de celles qui avaient conduit Robert Lee à se porter une première fois au-delà des frontières de la Virginie dix mois plus tôt. L'impression dominante avait été, à cette occasion, que le Président avait donné un accord tacite à son commandant pour entrer dans le Maryland. La décision intervint cette fois au terme d'une délibération, d'une confrontation des points de vue, et fut actée collectivement par les plus hautes autorités politiques et militaires.

Dans l'Ouest, la situation militaire était préoccupante : les fédéraux sous le commandement de Grant avaient envahi le Mississippi et marchaient sur Vicksburg, un point stratégique sur le fleuve ; la ville de Chattanooga, dans le centre du Tennessee, était également sous la menace de l'Armée du Cumberland sous les ordres de Rosecrans. Elle avait fait émerger au sein du commandement opérationnel deux options stratégiques²⁸⁵⁹. Le général Longstreet et le ministre Seddon militaient pour l'envoi de renforts et une concentration des forces dans le Tennessee pour refouler l'Armée du

²⁸⁵⁹ Les généraux Beauregard, Johnston, Bragg et le sénateur Wigfall étaient les principaux partisans d'une politique de concentration des forces militaires dans l'Ouest. (Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command, op. cit.*, pp. 103-112 et 120-121).

Cumberland et, par ricochet, atténuer la pression de Grant sur Vicksburg²⁸⁶⁰. Lee écarta cette option exposée par Longstreet, lui préférant une approche résolument offensive à l'Est. Il n'était pas indifférent aux événements qui se déroulaient sur le front occidental, mais il sous-estima les effets géostratégiques et logistiques de la défaite sur ce front qu'il connaissait mal, et polarisa son attention sur le théâtre d'opération dont il avait la responsabilité. La guerre et l'indépendance de la Confédération se joueraient en Virginie et non ailleurs. « L'armée du général Hooker devrait-elle prendre l'offensive, communiqua-t-il à Seddon le 9 avril 1863, la manière la plus facile de réduire la pression sur le général Johnston et le général Beauregard serait que cette armée entrât dans le Maryland²⁸⁶¹ ». Au ministre qui le questionna sur l'opportunité d'envoyer à Vicksburg la division de Pickett il fit une réponse en deux temps dans laquelle, derrière une politesse dictée par les convenances, pointait un avertissement :

Retenir votre proposition est périlleux et pose la question du choix entre la Virginie et le Mississippi. La distance et l'incertitude qui entourent l'utilisation de ces troupes sont des facteurs défavorables. Mais si vous le jugez nécessaire, adressez l'ordre à Pickett [...] Son retrait de cette armée se fera sensiblement sentir. A moins que nous n'obtenions des renforts, nous pourrions devoir nous replier derrière les défenses autour de Richmond.²⁸⁶²

Pendant deux jours, du 11 au 13 mai, Lee et Longstreet s'entretinrent de stratégie²⁸⁶³. Au terme de leurs échanges, ils s'accordèrent sur le principe de lancer une campagne dans le Maryland, qui serait « offensive sur le plan stratégique mais défensive sur le plan tactique²⁸⁶⁴ ». C'est ce dont Longstreet se persuada et voulut persuader l'opinion après la guerre. Dans la lettre à un ami sénateur rédigée le 13 mai, rien n'indiquait que le général liât son accord à la condition que la prochaine bataille devrait être défensive. Comme preuve de son adhésion au plan de Lee, il écrivit : « Quand j'étais d'accord avec le ministre [Seddon] et vous-même pour envoyer des troupes dans l'Ouest, c'était parce que

²⁸⁶⁰ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., p. 327-328. Beauregard avait formulé des intentions similaires dans un courrier à Johnston le 15 mai et au sénateur Wigfall le lendemain. Ces vues, dont son biographe souligna l'extravagance tant elles ignoraient les paramètres logistiques, devaient déboucher ni plus ni moins que sur un retour du Tennessee, du Kentucky, de la Louisiane, du Mississippi, de l'Arkansas et « probablement » du Missouri dans le giron de la Confédération. Il demanda à Wigfall de les faire adopter par le ministère de la Guerre sans révéler l'identité de leur concepteur pour éviter qu'elles ne fussent « expédiées dans la tombe des Capulet ». Il semblerait que ce plan ne fut jamais présenté à l'exécutif (O.R., 23 :2, pp. 836-837 et 839 ; T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard*, op. cit., pp. 181-182).

²⁸⁶¹ O.R., 25 :2, p. 713.

²⁸⁶² *Ibid.*, p. 790. Pour justifier son objection, Lee avait également avancé l'argument du climat qui, selon lui, forcerait l'armée ennemie à abandonner sa campagne. Le propos n'avait rien de saugrenu et, contrairement à ce qu'affirme James L. Connelly, l'idée que la période estivale était propice à la diffusion de maladies était justifiée par l'expérience et acceptée par les militaires des deux camps. (Richard M. McMurry, "Marse Robert and the Fevers : A Note on the General as Strategist and on Medical Ideas as a Factor in Civil War Decision Making", in *Civil War History*, vol. 35, n° 3, 1989, pp. 197-207).

²⁸⁶³ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet*, op. cit., p. 243.

²⁸⁶⁴ William Swinton, *Campaigns of the Army of the Potomac ; A Critical History of Operations in Virginia, Maryland and Pennsylvania from the Commencement to the Close of the War, 1861-1865*, New York, C. B. Richardson, 1866, p. 340.

j'avais le sentiment que nous serions dans l'obligation de rester sur la défensive ici. Mais la perspective d'une offensive change complètement la donne ». Il ajouta qu'« après mûre réflexion », il doutait de l'utilité de renforcer Pemberton, le défenseur de Vicksburg, un général qui ne semblait pas être pour lui « un combattant »²⁸⁶⁵. Après la guerre, dans un entretien avec William Allan, un ancien officier de l'armée confédérée, Lee traita d'« absurde » l'idée qu'il fit à Longstreet la promesse de s'interdire une bataille générale en Pennsylvanie²⁸⁶⁶. A dire vrai, la tête du commandement opérationnel et son principal lieutenant affichèrent une unité de vue jusqu'au soir du 1^{er} juillet 1863 à Gettysburg.

La conférence stratégique du 15 mai 1863 qui réunit Jefferson Davis, le ministre de la Guerre Seddon et Robert Lee, fut l'acte de naissance de la future campagne. La question de la crise militaire dans l'Ouest et du meilleur moyen pour en sortir cristallisèrent la réflexion. Devant ses interlocuteurs, le commandant livra un exposé incisif : il proposait de conduire l'armée en Pennsylvanie. Bien qu'il n'existe pas de procès-verbal de la réunion, on peut retenir le principe que les arguments développés par Lee s'inscrivaient dans la continuité de ses vues stratégiques élaborées à l'été 1862. Les problématiques de la Confédération au printemps 1863, après Chancellorsville, demeuraient identiques, voire s'étaient aggravées, et appelaient une solution rapide. La représentation militaire du commandement confédéré dans l'Est était dominée par un sentiment d'urgence. La nécessité d'agir vite fournit sa légitimité au *kairos*, ce temps de l'action salvifique. L'initiative stratégique apportait à court terme une réponse à la problématique récurrente de la contingence logistique. L'Armée de Virginie du Nord restait confrontée au problème de la faim, et c'est dans le Nord qu'elle trouverait les moyens de subvenir à ses besoins. Inscrite dans une perspective militaire, elle concourait à imposer son rythme d'action à l'adversaire, à éloigner l'Armée du Potomac de Richmond, à porter la guerre sur le sol de l'Union et offrait, en conclusion, la possibilité de remporter une victoire décisive. « Lee, résuma Allan lors d'une conférence donnée en 1887, alla dans le Nord pour briser la campagne des fédéraux contre Richmond, pour soulager la Virginie, pour nourrir son armée, pour obtenir des avantages à la portée de la plus petite armée, alors que son adversaire, plus puissant, était entravé par la défense, non pas d'une, mais de plusieurs grandes villes²⁸⁶⁷ ». Les raisons de la campagne, comme ses buts, étaient analogues à celles qui amenèrent Lee à prendre la route du Maryland en septembre 1862. Il nous semble donc difficile de suivre Stephen Sears lorsqu'il qualifie la conférence du 15 mai de « tournant dans l'histoire de la Confédération²⁸⁶⁸ ». Le cadre stratégique restait la même. A

²⁸⁶⁵ Cité par Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 245.

²⁸⁶⁶ William Alan, "Memoranda of Conversations with General Robert E. Lee", in *Lee the Soldier, op. cit.*, p. 15.

²⁸⁶⁷ William Allan, "Campaigns in Virginia, Maryland, and Pennsylvania, 1862-1863", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts*, Griffith-Stillings Press, Boston, 1903, vol. 3, pp. 446-447.

²⁸⁶⁸ Stephen W. Sears, *Gettysburg*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2004, p. 1.

William Allan, en 1868, Lee avait répété que « le Sud était trop faible pour mener une guerre d'invasion et que ses offensives contre le Nord n'étaient rien d'autres que des composantes d'un système défensif²⁸⁶⁹ ».

Davis, pressé par le gouverneur du Mississippi de renforcer Vicksburg, et Seddon furent convaincus par le discours de Lee. Le 16 mai, séduits tant par l'audace prometteuse de la stratégie que par la confiance qu'inspirait son auteur au faite de sa gloire, le cabinet approuva ce plan à cinq voix contre une. La voix manquante était celle du ministre des Postes qui parla dans ses mémoires de « grande erreur » et souligna le fait que c'était, selon lui, la croyance dans l'invincibilité de son armée qui fut chez Lee une force de motivation majeure pour lancer son offensive²⁸⁷⁰. La campagne qui s'ouvrit était la traduction militaire de cette vision conquérante, légitimée par une sombre réalité. On ne peut qu'être troublé par la résonance clausewitzienne de cette stratégie. Lee appliquait à la lettre une prescription du Prussien, dont l'œuvre littéraire lui était pourtant inconnue : « Si la défensive est la forme la plus forte de la conduite de la guerre, mais a un objet négatif, il est évident que nous ne devons y recourir que si notre faiblesse nous y oblige, et qu'il faut l'abandonner dès qu'on se sent assez fort pour viser un objectif positif²⁸⁷¹ ». En juin 1863, Lee considérait que ce moment était venu. On peut penser qu'il fut conforté dans ses vues, pendant la campagne, par l'appel à 100 000 miliciens, pour une durée de six mois, lancé le 15 juin par Lincoln pour défendre la capitale contre l'avancée confédérée²⁸⁷².

Lee était-il affligé d'une « courte vue », d'une « obsession pour la Virginie » qui lui interdit de penser une stratégie qui englobât l'ensemble du territoire confédéré ?²⁸⁷³ Connelly, l'auteur de l'accusation, comme d'autres historiens, n'introduit pas dans son analyse le facteur temps. Cette omission affaiblit son jugement. Aucun pays, aucune nation en guerre, nous a appris l'histoire, ne pouvaient tenir contre un adversaire disposant à tous les niveaux de ressources supérieures aux leurs. C'est ce trait atavique que ces historiens ont oublié. L'esprit du commandant restait absorbé par un objectif : gagner la paix et non pas attendre qu'elle lui soit imposée. Le temps pressait, ainsi qu'il l'exposa sans ambages à Davis le 10 juin : « Nous devons accepter le fait que nos ressources en hommes sont en constante diminution, et qu'à cet égard, la disproportion entre nous et nos ennemis, s'ils continuent dans l'unité leurs efforts pour nous soumettre, ne cessera d'augmenter ». Lee

²⁸⁶⁹ William Allan, "Memoranda of Conversations with General Robert E. Lee", in *Lee the Soldier*, *op. cit.*, p. 13.

²⁸⁷⁰ John H. Reagan, *Memoirs with Special Reference to Secession and the Civil War*, New York, The Neale Publishing Company, 1906, pp. 121-122.

²⁸⁷¹ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, p. 400.

²⁸⁷² CWAL, 6, pp. 277-278. Étaient concernés les États du Maryland, 10 000 hommes, de Pennsylvanie, 50 000, de l'Ohio, 30 000, et de la Virginie occidentale, 10 000.

²⁸⁷³ Thomas L. Connelly, "Robert E. Lee and the Western Confederacy : A Criticism of Lee's Strategic Ability", in *Lee the Soldier*, *op. cit.*, pp. 201-202.

introduisit dans sa réflexion un élément politique : « Prodiguons tous les encouragements que nous pouvons, avec un souci constant de vérité, au parti de la paix naissant dans le Nord ». Il importait de ne pas faire de distinction « entre les partisans d'une paix inconditionnelle et ceux qui prônent la paix comme moyen de restaurer l'Union, même si notre préférence va aux premiers » et quand les négociations commenceraient « il sera assez temps d'en discuter les termes »²⁸⁷⁴. En définitive, et c'est ce qui lui donnait toute son épaisseur, sa vision stratégique combinait les facteurs militaires et politiques. Elle se fondait sur la conviction qu'une ultime bataille livrée sur le sol ennemi au cours de laquelle il infligerait de grands dommages à l'armée de l'Union, créerait les conditions d'une « révolution » de la société civile nordiste, seule capable de faire triompher le parti de la paix.

Le consentement de Davis au plan de Lee reflétait la confiance qui l'attachait à son général. Subsistait malgré tout une divergence d'appréciation relative au volume de risques à accepter. Cette différence se traduisit par le refus du Président d'accéder aux requêtes répétées de son général, désireux de se voir restituer les deux brigades restantes de Pickett (les trois autres avaient reçu l'ordre de rejoindre l'armée mi-mai²⁸⁷⁵) et deux autres détachées en Caroline du Nord. Ces forces étaient aguerries et représentaient pour Lee une adjonction de choix. Ces 9 000 vétérans ne rejoignirent pas l'Armée en campagne. Davis consentit à envoyer en renfort deux brigades sans aucune expérience du feu et dont l'une était commandée par son propre neveu. Lee n'y trouva pas son compte. La décision présidentielle n'avait de sens que si elle était validée par des occurrences militaires supérieures. Le sentiment de vulnérabilité à laquelle était exposée la capitale constituait cette occurrence. Dans sa dernière missive (qui n'arriva jamais à Lee) datée du 28 juin sur le sujet, Davis justifia sa décision dont on peut, à la lueur des arguments avancés, déduire qu'elle était surtout la conséquence d'une configuration militaire :

Cela m'a demandé un effort de répondre aux clameurs plaidant pour l'arrêt des troupes ou leur rappel, de protéger la ville [Richmond] et les voies de chemins de fer qui communiquent avec votre armée. [...] Le général Elzey a la certitude que l'ennemi projette d'attaquer ici et ses éclaireurs rapportent des renseignements qui, si j'y accorde foi, ne pourraient me rendre plus anxieux pour la sécurité de la ville que je ne le fus dans le passé [...] je répète seulement que je n'en ai pas beaucoup à vous envoyer et pas assez pour former une armée afin de menacer, sinon capturer, Washington aussitôt que la ville ne serait plus protégée par l'armée de Hooker.²⁸⁷⁶

L'intérêt que portait Lee à ces brigades déclencha une tension au sein du commandement. Dans le style feutré qu'on lui connaît, Lee avait donné un ordre discrétionnaire à D. H. Hill, nommé à la tête du Département de la Caroline du Nord en janvier 1863, sous le commandement duquel ces forces

²⁸⁷⁴ O.R., 27 :3, pp. 880-882.

²⁸⁷⁵ Steven W. Woodworth, *Davis and Lee at War*, op. cit., p. 230.

²⁸⁷⁶ O.R., 27 :1, p. 77.

avaient été détachées. Hill refusa d'y obéir, considérant que les fédéraux demeuraient une menace persistante pour son département (ce qui était très exagéré) et réclama de Lee un ordre formel. Ceci fait, il resta inflexible. Devant ce refus, Lee perdit patience et se tourna vers le Président. La prose avait les accents de la gravité. Il lui demanda de sortir les troupes stationnées entre les rivières James et Cap de son champ d'autorité. Et d'ajouter : « Je me suis efforcé pendant presque un mois de mettre l'armée en condition pour avancer - anticiper le coup attendu de l'ennemi. Je crains de devoir le recevoir ici en étant désavantagé ou de battre en retraite²⁸⁷⁷ ». Davis donna le sentiment de souscrire à l'analyse du commandant, mais mit tant de mesure dans son message à Hill que ce dernier ne fléchit pas dans sa position²⁸⁷⁸. Ce refus de Hill pouvait-il signifier son hostilité à une campagne dans le Nord ? L'idée ne peut être totalement écartée. Le 25 juin il écrivait à sa femme : « Le général Lee s'aventure dans un mouvement très périlleux qui sera vain sinon désastreux²⁸⁷⁹ ». L'image d'un commandement uni derrière son chef était dominante, mais chez certains, une minorité, le scepticisme avait pris place. Le doute aurait même, selon Woodworth, touché Davis pour qui « l'offensive était souhaitable mais pas nécessaire²⁸⁸⁰ ». Pour soutenir son assertion, l'historien se fondait sur ce passage de la réponse à Lee formulée le 31 mai : « Je perçois aisément les inconvénients d'être immobile et je regrette amèrement de ne pas pouvoir vous donner les moyens qui permettraient de tenter en toute sécurité ce que nous désirons²⁸⁸¹ ». Pour notre part nous n'y voyons que l'expression du bon sens, d'une banale sagesse et rien qui soit de nature à désolidariser le Président de son général. Davis avait trop l'expérience de la guerre pour s'autoriser à croire qu'il suffisait d'atteindre le niveau le plus élevé de « sécurité » (si tant est que l'on puisse le déterminer) pour chasser son trait dominant : l'imprévisibilité. A Chancellorsville, Lee avait été confronté à un ennemi largement supérieur en nombre, c'est-à-dire qu'il évoluait dans un environnement lourd de menaces. Sa victoire tactique n'en fut pas moins totale.

La prédiction de Hill pose la question de savoir si le commandement disposait d'une option autre que de partir en campagne. La réponse est positive pour Nolan car l'entreprise « impliquait des risques substantiels et inacceptables » et « constituait une erreur stratégique en raison des pertes humaines inévitables que l'Armée de Virginie du Nord ne pouvait pas se permettre »²⁸⁸². En adoptant une ligne offensive, Lee amplifiait donc la principale faiblesse de l'armée (sa faiblesse numérique par rapport

²⁸⁷⁷ O.R., 25 :2, p. 832.

²⁸⁷⁸ *Ibid.*, pp. 833-834.

²⁸⁷⁹ Cité par Stephen W. Sears, *Gettysburg, op. cit.*, p. 51.

²⁸⁸⁰ Steven W. Woodworth, *Davis and Lee at War, op. cit.*, p. 236.

²⁸⁸¹ O.R., 25 :2, p. 843.

²⁸⁸² Alan T. Nolan, "R.E. Lee and July 1 at Gettysburg", in *The First Day at Gettysburg : Essays on Confederate and Union Leadership*, éd. Gary W. Gallagher, Kent, The Kent State University Press, 1992, pp.11-12.

à son adversaire) par le nombre de morts que la bataille attendue générerait. Cette thèse présente des points de faiblesse multiples.

Les buts de la guerre, énonçait Clausewitz, étaient triples : détruire les forces militaires, conquérir le territoire de l'ennemi, juguler la volonté de l'ennemi²⁸⁸³. La réalité s'accommode avec difficulté de ces sentences toutes théoriques. Dans le cas de la Confédération, la disparité des forces en présence ne lui permettait pas d'atteindre les deux premiers. Lui restait le troisième. C'est vers lui que Lee tournait sa stratégie. « Deux choses peuvent, dans la réalité, remplacer l'impossibilité de résister et fournir des motifs de paix. C'est d'abord l'improbabilité du succès, ensuite le prix excessif qu'il faudrait le payer²⁸⁸⁴ ». Ces deux phrases, du même Clausewitz, résumaient la pensée militaire de Robert Lee. La campagne de Pennsylvanie n'avait pas d'autres desseins : saisir dès qu'elle se présenterait une occasion pour gagner une nouvelle bataille, si possible sur le sol nordiste, et prolonger ainsi l'invincibilité de l'armée sudiste dans l'Est. Ce qui revenait à instiller dans l'esprit de l'adversaire l'idée que de futurs succès relevaient du champ de l'improbable ou du probable, au terme d'une dépense de forces humaines qui dépasserait ce que l'opinion était en capacité d'accepter. En inspirant dans le camp d'en face l'appréhension et l'incertitude de l'avenir, Lee agissait sur un facteur psychologique que l'on sait déterminant en temps de guerre.

Un autre argument plaidait pour qu'il ne subisse pas les événements, mais prenne l'action à son compte. Chancellorsville avait démontré qu'une position passive exposait l'armée sudiste. Tourné sur sa gauche, Lee ne pouvait ignorer qu'un adversaire déterminé lui aurait infligé des dommages plus sérieux. Pour contrer la menace, il lança une attaque qui lui coûta des milliers d'hommes et son général le plus talentueux. Ajoutons enfin qu'une campagne militaire renferme trop d'éléments imprévus pour qu'on puisse deviner son déroulement, son issue ou encore ses conséquences. Il n'était pas inconcevable d'imaginer que les répercussions politiques d'une victoire sudiste eussent excité une opinion que Lee pensait de plus en plus hostile à la guerre et détourné celle-ci de l'exécutif, créé une crise ministérielle et, en définitive, fourni des motifs de paix. Nous le croyons, la décision de prendre l'initiative à l'été 1863, dans le contexte que nous avons brossé, était justifiée.

L'armée qui se préparait à entrer en Pennsylvanie avait été profondément réorganisée à l'initiative du commandant. Six brigades de cavalerie et trois Corps la structuraient désormais. La nouvelle organisation confirmait que Jackson n'avait pas d'équivalent. Le 2^{ème} Corps, avec Ewell à sa tête, fut diminué de plusieurs brigades reversées dans le 3^{ème} Corps nouvellement créé et dont hérita A. P. Hill. Les deux commandants de Corps furent promus pour l'occasion lieutenant général

²⁸⁸³ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 70.

²⁸⁸⁴ *Ibid.*, p. 72.

respectivement le 23 et le 24 mai 1863. Le 1^{er} Corps resta sous les ordres de Longstreet. Soixante-quinze mille hommes affichant une verve joyeuse, soutenus par un moral élevé, étaient prêts pour la campagne. L'armée présentait en revanche un point faible insuffisamment souligné par les historiens. Les deux premières années de guerre avaient décimé le commandement intermédiaire (colonels, lieutenant-colonels, majors) dont le rôle d'encadrement et d'entraînement était vital au cours de la bataille. A Chancellorsville, 64 commandants de régiments sur les 130 que comptait l'armée avaient été tués, blessés ou faits prisonniers²⁸⁸⁵. Sur les conseils du colonel E. P. Alexander qui cherchait à soustraire l'emploi de la réserve d'artillerie au général Pendleton, Lee rompit avec le système d'organisation napoléonien : il décida de dissoudre la réserve et de la répartir dans les différents Corps de son armée. Cette réorganisation avait pour finalité d'impliquer toutes les pièces disponibles dans une dynamique tactique²⁸⁸⁶.

L'invasion projetée était fidèle au principe du mouvement tournant qu'affectionnait le général. Elle tracerait sa route à travers la vallée sécurisée de la Shenandoah, bordée à l'est par les montagnes Blue Ridge, traverserait le Potomac avant de se déployer dans la vallée du Cumberland en Pennsylvanie et dans l'Etat du Maryland. Le Corps d'Ewell ouvrirait la marche. La campagne était à peine commencée que les confédérés subirent une légère déconvenue, plus psychologique que tactique. Le 3 juin, le général Hooker, établi avec son armée à Falmouth derrière la Rappahannock, fut informé par ses espions que deux Corps d'armée sudistes faisaient route vers Culpeper Court House. Le 9 juin, il envoya le général nordiste Pleasanton, qui avait remplacé le médiocre Stoneman, et ses 8 000 cavaliers renforcés par deux brigades d'infanterie et quatre batteries montées, au-delà de la rivière, dans l'intention de percer les intentions de Lee et de « disperser et détruire » les cavaliers de Stuart²⁸⁸⁷. L'incursion prit ces derniers par surprise avant de donner lieu à la plus grande bataille de cavalerie du conflit à Brandy Station. Le combat fit rage pendant douze heures et resta longtemps indécis. Il se termina favorablement, mais sans panache, pour Stuart. L'explication à coup de sabre et de mousquet avait surtout révélé que la cavalerie yankee pouvait faire jeu égal avec sa rivale. Cette dernière avait effacé en quelques heures son complexe d'infériorité et brouillé l'image d'invincibilité des forces équestres sudistes. Pour cette raison, Stuart dut supporter les critiques acerbes de la presse et de l'opinion publique. Il serait commode pour lui d'oublier ; son orgueil, piqué au vif, le lui interdit.

Pendant ce temps, les confédérés poursuivirent leur chemin avec confiance. La ville de Winchester tomba entre les mains d'Ewell le 14 juin avec sa garnison de 4 000 tuniques bleues. Puis vint le tour

²⁸⁸⁵ Christ Mackowski, Kristopher D. White et Daniel T. Davis, *Fight Like the Devil : The First Day at Gettysburg July 1, 1863*, New York, Savas Beatie, 2015, édition du Kindle, emplacement 346-347.

²⁸⁸⁶ O.R., 25 :2, p. 850 ; Jennings Cropper Wise, *The Long Arm of Lee ; Or, The History of the Artillery of the Army of Northern Virginia*, vol. 2, Lynchburg, J. P. Bell Company, 1915, pp. 566-570.

²⁸⁸⁷ O.R., 27 :3, p. 27.

de Martinsburg. Le fleuve Potomac fut franchi à Williamsport par le 2^{ème} Corps le 16 juin. Le 23 juin, Lee rédigea à l'attention de Stuart une lettre dont le contenu sera sujet à controverse - la première d'une longue série. Le propos était ambigu et vague sur certains points, mais pointait le souhait du Virginien de voir Stuart traverser le Potomac et rejoindre Ewell en Pennsylvanie dans les meilleurs délais. Lee fixa une ligne directrice. Les moyens à mettre en œuvre étaient à la discrétion du récipiendaire. Fidèle à son style de commandement, Lee laissa toute latitude à son lieutenant pour juger de la route la plus appropriée à prendre et de l'endroit le meilleur pour traverser le Potomac en fonction des circonstances²⁸⁸⁸. Stuart était un militaire d'un professionnalisme irréprochable, mais un coin de sa conscience était blessé par la controverse dont il fut l'objet après Brandy Station. Cédait-il à l'attrait de vouloir « rétablir sa réputation compromise lors de la bataille » ? Ce facteur put avoir influencé sa décision de se lancer dans un long raid autour de Hooker. Cette entreprise qui tentait de renouer avec les glorieuses épopées d'antan souleva bien un vent d'inquiétude à Washington, mais ne perturba pas sérieusement l'armée fédérale qui déplora surtout la perte de 150 fourgons de ravitaillement. Toutefois, de l'aveu de Walter Herron Taylor Jr., officier d'état-major du général, l'absence de Stuart jusqu'au 2 juillet le « troubla et l'embarrassa grandement²⁸⁸⁹ ». Formulée en 1877, la critique du général Heth fut sans appel : « De l'avis de presque tous les officiers de l'Armée de Virginie du Nord, le fait que nous avons échoué à détruire l'Armée fédérale en Pennsylvanie, en 1863, peut s'expliquer en cinq mots : l'absence de notre cavalerie²⁸⁹⁰ ». Les sudistes se déplacèrent sans connaître de l'ennemi ni sa position ni sa force. Alors qu'il était en communication permanente avec ses commandants de Corps, Lee perdit celle avec son commandant de cavalerie. Ce grand embarras n'était pas suffisant pour totalement troubler l'optimisme de Lee qui confia au général Trimble le 27 juin :

Notre armée est dans de bonnes dispositions morales, pas particulièrement fatiguée et peut être réunie n'importe où dans un délai de vingt-quatre heures ou moins. Je n'ai pas encore eu connaissance que l'ennemi ait traversé le Potomac et j'attends à ce sujet des nouvelles de Stuart. [...] Il va venir en passant probablement par Frederick ; il entrera en Pennsylvanie affaibli par la faim et des marches pénibles, échelonné le long d'une ligne étendue et très démoralisé. Je lancerai contre lui une force irrésistible, l'écraserai, exploiterai mon succès ; je repousserai leurs Corps les uns après les autres par une succession d'attaques surprises et de mises en échec, avant qu'ils n'opèrent leur concentration ; je répandrai la panique et détruirai pratiquement l'armée nordiste.²⁸⁹¹

²⁸⁸⁸ O.R., 27 :3, p. 923 ; Jeffrey D. Wert, *Cavalryman of the Lost Cause : A Biography of J. E. B. Stuart*, New York, Simon & Schuster, 2008, p. 260.

²⁸⁸⁹ Col. John S. Mosby, "Stuart's Cavalry in the Gettysburg Campaign", in SHSP, vol. 37, p. 21. Dans son rapport de campagne Lee affirma que "les mouvements de l'armée antérieurs à la bataille de Gettysburg avaient été très gênés par l'absence de la cavalerie." (O.R., 27 :2, p. 321).

²⁸⁹⁰ "Letter from Major-General Henry Heth, of A. P. Hill's Corp's, A. N. V.", in SHSP, vol. 4, p. 155.

²⁸⁹¹ Major General Isaac Trimble, "The Campaign of Gettysburg", in SHSP, vol. 26, p. 121.

Dans son rapport de campagne, comme dans ce *verbatim*, Lee écartait toute intention d'avoir programmé la bataille de Gettysburg : « Il n'était pas prévu de livrer une bataille générale loin de nos bases à moins que nous ne soyons attaqués...²⁸⁹² ». Ne voyant aucune raison de croire que Lee pourrait controuver faussement ses propos, nous pouvons admettre que la stratégie de Lee n'était pas d'exposer ses hommes à des combats meurtriers, mais plutôt de manœuvrer l'armée de l'Union, d'attaquer ses segments épars ou, dans le cas de sa concentration, d'engager le combat sur une position défensive avantageuse. La bataille du Gettysburg ne ressembla à rien de ce que le commandant sudiste avait programmé. En comprendre les raisons sera au centre de notre réflexion ; c'est aussi s'interroger sur le rôle précis des différents acteurs du commandement.

Lee, Longstreet et A. P. Hill atteignirent Chambersburg et Fayetteville le 27 juin. Le même jour, deux divisions du Corps d'Ewell occupaient Carlisle et préparaient la prise de Harrisburg, la capitale de l'Etat, alors qu'Early avait atteint Wrightsville sur les bords de la rivière Susquehanna. La première partie du plan de Lee était un succès incontestable qui serait parfait, ne serait l'absence de Stuart.

b - Un nouveau commandant pour l'Armée du Potomac : George Meade.

Dans l'Armée du Potomac, la stabilité du commandement était introuvable. Un changement de tête intervint après que Hooker eut épuisé la bienveillance et la confiance de Lincoln, se fut opposé à Halleck et commit l'imprudence de présenter sa démission.

Le commandant, définitivement rétabli de sa blessure, retrouva les accents guerriers qui flattèrent son image dans le passé. L'une des principales séquelles de son échec à Chancellorsville fut de remettre Hooker sous l'autorité de Halleck sur les questions militaires. C'est donc un commandant affaibli, sans marge de manœuvre, qui devait trouver une parade à la campagne lancée par Lee. En réaction au mouvement des forces rebelles qu'il supposa être un mouvement tournant dans l'intention de franchir le Potomac en amont ou de s'intercaler entre Washington et son armée, Hooker suggéra de frapper ses arrières à Fredericksburg. Refus de Lincoln exprimé au moyen d'une image assez cruelle pour Hooker : « En résumé, je ne prendrai pas le risque d'être empêtré sur la rivière, comme un bœuf qui a sauté la moitié de la barrière et susceptible d'être déchiqueté devant et derrière par un chien sans la moindre chance de donner un coup de corne d'un côté ou de donner un coup de sabot de l'autre »²⁸⁹³. Cinq jours plus tard, le 10 juin, considérant que l'ennemi effectuait un « raid » dans le Maryland, il proposa sans tarder d'engager le Corps isolé de A. P. Hill à Fredericksburg, de l'écraser et de faire route vers Richmond. Il voyait là le moyen de porter à la rébellion « un coup

²⁸⁹² O.R., 27 :2, p. 318.

²⁸⁹³ O.R., 27 :1, pp. 30-31.

mortel »²⁸⁹⁴. Le commandement nordiste apparut une nouvelle fois fracturé sur la question stratégique. Lincoln s'irrita d'une action en désaccord avec ses conceptions et il le fit savoir à son général : « L'armée de Lee et non Richmond est votre véritable objectif. Si elle s'approche du cours supérieur du Potomac, suivez-le sur son flanc en prenant la piste de l'intérieur, raccourcissez vos lignes pendant qu'il étire les siennes. Combattez-le aussi quand l'occasion se présentera. S'il ne bouge pas, tourmentez-le, tourmentez-le²⁸⁹⁵ ». En exécuter soumis des directives présidentielles, Hooker entama un repli vers Washington le 13 et, pour avoir une meilleure lisibilité des mouvements ennemis, il sollicita une nouvelle fois la cavalerie de Pleasanton. Les 17, 19 et 21 juin, les cavaliers nordistes se frottèrent à ceux de Stuart postés en écran à l'est du Blue Ridge. Même si les portes de la Vallée leur restaient fermées, les autochtones et des prisonniers leur confirmèrent la présence de l'armée sudiste. Hooker resta sur la réserve et se plaça en alerte entre l'armée de Lee et Washington. Il n'oublia pas de réclamer des renforts en vue d'un prochain affrontement.

Hooker vivait ses dernières heures en qualité de commandant de l'Armée du Potomac. Le conflit latent avec Halleck causa sa perte. Ce conflit, Lincoln l'avait laissé prospérer et la faute lui revenait de ne pas l'avoir tranché. Le 16 juin Hooker lui adressa ce message : « Vous savez depuis longtemps... que je ne jouis pas de la confiance du major-général commandant l'armée [Halleck] et je peux vous assurer qu'aussi longtemps que cela durera nous pouvons attendre en vain le succès, surtout que les opérations futures réclameront que nos relations soient plus interdépendantes qu'avant²⁸⁹⁶ ». La réponse de Lincoln fut de rompre le principe, acté entre les deux hommes en janvier 1863, d'une communication directe entre lui et son général et de le placer dans un rapport de subordination classique avec Halleck ; ce dernier donnant des ordres, Hooker y obéissant²⁸⁹⁷.

Les forces fédérales avaient traversé le Potomac le 25 juin quelques kilomètres à l'est de Leesburg et étaient réunies dans le Maryland, à Frederick. Invariablement, comme s'il jouait la même musique entêtante, Hooker réitéra son besoin de nouvelles troupes pour compenser une infériorité numérique imaginaire qu'il évaluait à deux contre un. Le rapport de forces était en fait très favorable aux nordistes qui pouvaient aligner 93 000 hommes. Les 10 000 soldats de Harper's Ferry, où leur présence n'était d'aucun intérêt, estimait-il, furent proposés. Halleck refusa. Hooker ne vit-il rien du piège que le général en chef lui tendait ou croyait-il que son image auprès de Lincoln surpassât la sienne et qu'en cas de rapport de force celui-ci tournerait à son avantage ? Il réclama l'arbitrage du Président et pour forcer la décision, commit l'imprudence, comme Burnside avant lui, de proposer sa

²⁸⁹⁴ *Ibid.*, pp. 34-35.

²⁸⁹⁵ O.R., 27 :1, p. 35.

²⁸⁹⁶ *Ibid.*, p. 45.

²⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 47.

démission. C'était l'occasion d'écarter le général qui, finalement, ne se révéla pas meilleur stratège que ses prédécesseurs et notamment McClellan. Ce fut le jugement implacable de Lincoln qui, selon le ministre de la Marine, « avait observé chez Hooker les mêmes défauts que chez McClellan après la bataille d'Antietam - un manque d'empressement à obéir, un appel avide pour plus de troupes...²⁸⁹⁸ ». Pour vaincre Lee, Lincoln ordonna le 28 juin à George Meade, plus qu'il ne le proposa, de prendre la tête de l'armée. L'éventail des généraux dans lequel le Président pouvait choisir un successeur était restreint. Ce choix, pris avec Stanton et Halleck ou du moins avec leur assentiment, se fonda sur un critère essentiel : la confiance dont jouissait l' élu parmi les chefs de Corps. Un nom se détachait, George Meade, commandant du 5^{ème} Corps, que certains généraux avaient poussé, sans succès, pour qu'il remplaçât Hooker après Chancellorsville.

Meade, âgé de 48 ans, était le plus européen des généraux de l'Union : il était né à Cadix, en Espagne. Si l'on excepte un retour à la vie civile entre 1836 et 1842, son cursus était classique : sortie de West Point en 1831, participation à la guerre contre le Mexique, carrière militaire en qualité d'ingénieur topographe jusqu'au début des hostilités. Il s'éleva progressivement dans la hiérarchie militaire. Commandant de brigade pendant la campagne de la Péninsule, au cours de laquelle il reçut une grave blessure au bras, et la seconde bataille de Bull Run ; commandant de division à Antietam et à Fredericksburg ; commandant de Corps à Chancellorsville. Son mérite qui lui valut l'attention de Lincoln était de n'être mêlé à aucune intrigue de l'armée et de n'appartenir à aucune chapelle politique. Il devait son surnom de « maudite vieille tortue hargneuse » aux emportements d'un caractère parfois irascible. Cet esprit cultivé et intègre était doté d'un talent militaire ordinaire, davantage réputé pour être un « fusil à canon lisse qu'une carabine²⁸⁹⁹ », mais suffisant pour lui permettre de faire preuve d'analyse, de bon sens et de décision. Mais il n'avait pas l'instinct ni la créativité d'un stratège. Meade était pour la majorité des soldats un inconnu. Cette nomination les laissa par ailleurs relativement indifférents. C'est eux, croyaient-ils, qui détenaient les clés des victoires à venir et non leur général²⁹⁰⁰.

La sortie de crise revêtait chez les nordistes la même forme : une rupture de continuité sous la forme du remplacement d'un général par un autre. En décidant de nommer Meade, un commandant de Corps, à la tête de l'Armée du Potomac alors que l'ennemi était entré en action et que se profilait une nouvelle bataille, Lincoln prenait un pari risqué. Avec cette arrivée, il déstabilisait la structure supérieure du commandement, introduisant en son cœur une inconnue. La chaîne relationnelle se trouva naturellement modifiée, sans savoir si cette modification ne générerait pas des frictions

²⁸⁹⁸ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 348.

²⁸⁹⁹ *Ibid.*, p. 349.

²⁹⁰⁰ James M. McPherson, *La guerre de Sécession, op. cit.*, p. 714.

nouvelles entre le nouveau commandant et ses généraux contraints, en quelques heures, de s'adapter à un nouveau style de leadership et de tutelle. Fort heureusement, et Lincoln en avait connaissance, le nouveau commandant comptait parmi les généraux un grand nombre d'alliés. Les plus anciens dans le grade (Reynolds et Sedgwick), n'avaient pas d'ambition pour le poste et accueillirent sa nomination avec une sincère satisfaction. Il y avait, bien entendu, des rivaux qui devaient leur ascension dans l'Armée du Potomac à Hooker et qui voyaient dans la promotion de Meade le retour de la mainmise des *west pointers*²⁹⁰¹. Ils étaient minoritaires ceux qui, avant même la fin du conflit, ternirent sa réputation - un point sur lequel nous reviendrons.

La manière dont Meade s'inséra, en qualité de commandant, dans l'histoire de l'Armée du Potomac confortait l'idée que le processus de nomination avait accordé jusque-là une place éminente au facteur politique. Avec les premiers mots qu'il adressa à la troupe, Meade voulut marquer sa singularité en soulignant que sa nomination n'était pas le résultat d'une manœuvre politicienne dont il serait l'auteur et qu'il était étranger à la décision du Président : « En tant que soldat, en obéissant à cet ordre - un ordre totalement inattendu et non sollicité - je ne suis obligé à aucune promesse²⁹⁰² ». Le message du nouveau commandant participait d'une recherche de légitimation en ce sens qu'il réfutait un principe de collusion avec l'autorité politique et se présentait en agent d'exécution fidèle. Le sentiment que l'on pouvait à tout instant être la victime de l'arbitraire était ancré chez Meade qui avait cru, lorsque l'émissaire était rentré dans sa tente pour lui annoncer sa nomination, qu'on venait le destituer ou l'arrêter²⁹⁰³.

Meade reçut de l'exécutif un objectif opérationnel restreint : « manœuvrer et combattre pour protéger la capitale ainsi que Baltimore, autant que les circonstances le permettent²⁹⁰⁴ ». La priorité était de fermer la route de Washington aux rebelles. Dans ce cadre, le général en chef lui donna ce qu'il avait refusé à Hooker : « Toutes les forces dans votre périmètre d'action seront sous vos ordres. Harper's Ferry et sa garnison sont sous vos ordres directs²⁹⁰⁵ ». Meade avait reçu carte blanche pour façonner le commandement à ses vues. Un droit laissé par le Président et qui lui conférait le pouvoir discrétionnaire de se séparer de généraux et de les remplacer par d'autres²⁹⁰⁶.

Meade fut plongé dans un environnement dont les considérants tactiques lui étaient inconnus et pour accentuer ses difficultés, il ne pouvait y avoir pour lui de temps d'apprentissage. Dans la tête du nouveau commandant, les questions se bouscuaient. De l'armée qu'il prit en main, composée de sept

²⁹⁰¹ Stephen R. Taaffe, *Commanding the Army of the Potomac*, *op. cit.*, p. 110.

²⁹⁰² George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, *op. cit.*, vol. 2, p. 5.

²⁹⁰³ *Ibid.*, p. 11.

²⁹⁰⁴ O.R., 27 :1, p. 61.

²⁹⁰⁵ *Idem.*

²⁹⁰⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, *op. cit.*, vol. 2, p. 4.

Corps, il ne connaissait pas les dispositions sur le terrain. Rien de surprenant à cela : Hooker entourait ses plans du plus grand secret, ne les divulguant à ses généraux qu'au dernier moment. De plus le dernier échange de Meade avec Hooker datait de deux semaines²⁹⁰⁷. S'agissant des desseins de l'ennemi, il en avait pénétré l'objet principal : « Il n'y a aucun doute qu'il a pris l'offensive et va frapper un grand coup et qu'il soit redoutable est également certain, à moins que ses forces aient été beaucoup exagérées²⁹⁰⁸ ». Ce qu'il ignorait avec précision c'était la méthode et les moyens mis en œuvre. En quelques heures, il s'efforça d'évacuer ce flou en s'appuyant sur d'abondants rapports livrés par sa cavalerie. Meade n'était pas un trembleur. Il ne tergiversa pas, rompit avec la stratégie de Hooker qui visait les lignes de communication de l'armée rebelle, et envoya six Corps d'infanterie et sa cavalerie vers le nord à la poursuite de Lee, à l'exception d'un Corps demeurant à Frederick²⁹⁰⁹. Vingt-quatre heures après sa nomination, Meade avait évalué la somme des informations en sa possession et était en mesure de présenter au général en chef un plan d'action : « Lors de mes déplacements, je m'efforcerai de maintenir la cohésion de mes forces, avec l'espoir de tomber sur des parties de l'armée de Lee²⁹¹⁰ ».

L'évidence d'un affrontement se dessina le 28 juin. Dans la soirée, Lee apprit par un espion au service de Longstreet que Meade avait remplacé Hooker et que l'armée ennemie avait quitté la Virginie et passé le Potomac les 25 et 26 juin. Trois Corps d'armée nordistes se trouvaient plus proches que prévu, à Frederick, et deux autres à proximité de South Mountain²⁹¹¹. Ces informations étaient inattendues et, pour contrer la menace qu'elles renfermaient, commandaient un regroupement immédiat des trois Corps confédérés éparpillés. Lee donna des ordres en ce sens et précisa le lieu de rendez-vous, Gettysburg à l'est de South Mountain²⁹¹². Gettysburg était une paisible ville de 2 400 âmes, posée au cœur d'une vaste contrée agricole. Elle présentait la particularité d'être au carrefour de pas moins de dix routes. Plusieurs éminences la surplombaient : à l'ouest, parallèles l'une à l'autre et dans un axe nord-sud, Seminary Ridge et McPherson Ridge ; au sud, Cemetery Ridge que prolongaient successivement Little Round Top et Round Top ; au sud-est, Culp's Hill faisait face à Cemetery Hill. Pour qui observait les lieux avec un œil aguerri et souhaitait là livrer bataille, ces hauteurs constituaient des points clés. C'est dans et autour de cette cité dépourvue d'intérêt militaire majeur que, presque sans le vouloir, les deux armées allaient se rencontrer puis s'affronter pendant trois jours. Gettysburg était un écho aux Rêveries du Maréchal de Saxe : « La guerre est une science

²⁹⁰⁷ Tom Huntington, *Searching for George Gordon Meade : The Forgotten Victor of Gettysburg*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2013, p. 149.

²⁹⁰⁸ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 1, pp. 387-388.

²⁹⁰⁹ Edwin C. Fishel, *The Secret War for the Union*, op. cit., p. 501.

²⁹¹⁰ O.R., 27 :1, p. 67.

²⁹¹¹ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., p. 347 ; O.R., 27 :2, p. 316.

²⁹¹² O.R., 27 :2, p. 307.

couverte de ténèbres dans l'obscurité desquelles on ne marche point d'un pas assuré...²⁹¹³ ». Pour cette raison elle mit à l'épreuve les forces et les faiblesses des commandements rivaux.

c - Le commandement face au brouillard de guerre : Gettysburg, une bataille improvisée.

Tout commença le 30 juin lorsqu'une brigade confédérée, approchant de Gettysburg dans le but d'y quérir des approvisionnements, se heurta à un détachement de cavalerie nordiste du général Buford. Ayant reçu pour instruction de ne pas engager le combat, les sudistes décrochèrent et rendirent compte de l'incident à A. P. Hill qui décida, avec l'aval de Lee, d'avancer le lendemain matin vers la ville pour effectuer une reconnaissance en force et évaluer la nature des forces opposées²⁹¹⁴. C'est le type de mission qui incombait habituellement à la cavalerie. Or celle-ci était absente. Dans la soirée, les éclaireurs du général Buford décelèrent une présence massive de confédérés à Cashtown. Buford avait l'intuition d'être au cœur des événements à venir. Il déploya ses hommes en arc de cercle pour prévenir toute intrusion par les accès ouest et nord de la ville, et fit connaître la situation à Meade et à Reynolds, commandant du 1^{er} Corps stationné à dix-huit kilomètres au sud²⁹¹⁵.

Le lendemain, 1^{er} juillet, la division sudiste se mit en marche à 05h00. Ses tirailleurs furent pris à parti au pied de McPherson Ridge, à moins de deux kilomètres à l'ouest de Gettysburg, par les cavaliers démontés de Buford. L'accrochage ralentit l'avancée pendant deux heures jusqu'à l'arrivée par Emmitsburg Road de l'avant-garde du 1^{er} Corps de l'Union. Le commandant de division sudiste avait ordre de ne pas déclencher d'engagement général. La vanité fut plus forte que ses devoirs d'officier, ce qui le rend suspect d'insubordination. Il déploya une brigade sur la droite de la route de Chambersburg et une autre sur la gauche, enclenchant une mécanique que nul ne contrôlerait et n'arrêterait. L'attaque butta sur les défenseurs qui perdirent leur commandant, le général Reynolds²⁹¹⁶. Le bruit diffus de la canonnade agit comme un aimant. Il attira à lui tous les belligérants, transformant bientôt un accrochage en cataclysme. A l'heure méridienne, le 11^{ème} Corps de l'Union commandé par Howard, appelé par Reynolds avant son trépas, rejoignit à marche forcée ses camarades. Deux de ses divisions prirent position dans les champs au nord de la ville et une troisième sur Cemetery Hill. Comme Reynolds, Howard considéra le site propice à la défense²⁹¹⁷. La ligne des

²⁹¹³ Maurice comte de Saxe, *Mes rêveries*, Lahaye, 1756, vol. 1, p. 1.

²⁹¹⁴ O.R., 27 :2, p. 317.

²⁹¹⁵ O.R., 27 :1, pp. 923-924.

²⁹¹⁶ Jeffry D. Wert, *The Sword of Lincoln, op. cit.*, pp. 274-276.

²⁹¹⁷ *Ibid.*, p. 277.

fédéraux formait alors un « V » inversé. L'objectif était de tenir le temps de permettre au reste de l'armée d'effectuer sa concentration.

Lee se trouvait sur la route de Chambersburg en direction de Gettysburg lorsqu'il identifia le son du canon. R. H. Anderson témoignera avoir trouvé le général « très inquiet et déprimé » par le silence de Stuart qui le tenait de fait dans l'ignorance de l'importance de l'ennemi en face de lui. Le doute n'obéra pas la capacité d'analyse du Virginien : « S'il s'agit de l'armée fédérale tout entière, nous devons livrer bataille ici. Si nous ne remportons pas la victoire, ces défilés et gorges par lesquels nous sommes passés ce matin nous préserveront d'un désastre »²⁹¹⁸. Puis il chevaucha jusqu'au champ de bataille qu'il atteignit peu après 14h00. Ce qu'il vit n'était pas ce qu'il espérait. Quatre divisions sudistes étaient aux prises avec deux Corps d'armée nordistes. Après un court temps de réflexion, il annonça : « Je ne suis pas prêt pour un engagement général aujourd'hui. Longstreet est trop loin²⁹¹⁹ ». Le 1^{er} Corps se trouvait encore à plusieurs kilomètres de Gettysburg et n'était pas attendu avant la tombée de la nuit. L'arrivée à 14h30 de la division d'Early - 5 500 hommes du 2^{ème} Corps - au nord-est de la bourgade par la route d'Harrisburg, bouleversa les données tactiques de la bataille. Les fédéraux se retrouvèrent exposés sur leur flanc droit. Lee reconnut aussitôt l'opportunité qui se présentait à lui. Il fit volte-face et engagea le Corps de A. P. Hill dans une attaque en masse sur McPherson Ridge²⁹²⁰.

Après de rudes combats, la ligne de l'Union flancha puis cassa. Fuyant à travers les rues de Gettysburg, comme ils l'avaient fait dans la Wilderness quelques semaines plus tôt, les soldats du 11^{ème} Corps de Howard se rabattirent sur Cemetery Ridge, entraînant à leur suite les hommes du 1^{er} Corps dont la position était devenue intenable sans protection sur leur flanc droit. Un dernier effort et l'Armée de Virginie du Nord serait triomphante. C'est à cet instant qu'intervint un des grands tournants de la journée. Le général Early ne prolongea pas son action, alors même qu'il reconnut dans son rapport que l'ennemi était « visiblement consterné²⁹²¹ » et que ses forces, installées dans une dynamique victorieuse, avaient peu souffert. Il argua un besoin d'être soutenu. Ce que contestèrent plusieurs acteurs issus de sa division²⁹²².

²⁹¹⁸ "Letter from Major-General Henry Heth, of A. P. Hill's Corp's, A. N. V.", in SHSP, vol. 4, p. 158 ; cité par James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, p. 357.

²⁹¹⁹ Stephen W. Sears, *Gettysburg*, *op. cit.*, p. 196.

²⁹²⁰ Scott Bowden et Bill Ward, *Robert E. Lee and the Gettysburg Campaign : Last Chance for Victory*, Cambridge, Da Capo Press, 2001, pp. 166-168.

²⁹²¹ O.R., 27 :2, p. 469.

²⁹²² Scott Bowden et Bill Ward, *op. cit.*, pp. 181-184.

Lee transmet à Ewell la directive de profiter de la désorganisation de l'ennemi pour « presser ces gens » et s'assurer les hauteurs Cemetery « si cela est possible »²⁹²³. Il était 17h00. Lorsqu'il reçut le message, Ewell avait déjà consulté ses généraux Early et Rodes et, d'un commun accord, ils avaient accepté le principe d'un assaut sur la colline à la condition d'être appuyés par les troupes de A. P. Hill. Un jeune officier d'état-major partit à la rencontre de Lee et lui transmit le souhait d'Ewell. Lee fit savoir que le 3^{ème} Corps n'était pas en mesure d'apporter son concours et ajouta attendre d'Ewell qu'il prenne la hauteur « si cela est possible »²⁹²⁴. Ewell trancha : il n'y aura pas d'attaque sur Cemetery Hill.

Cette décision fut âprement discutée. Deux thèses s'affrontent qui vont permettre de nourrir notre réflexion sur l'exercice du commandement chez Lee et l'un de ses chefs de Corps. Henry Kyd Douglas, William Pendleton, Walter Taylor, Isaac Trimble, Fitz Lee figurent parmi les principaux officiers confédérés présents à Gettysburg à avoir livré un témoignage critique de la position d'Ewell. Par son expression, l'attitude de Trimble fut la plus mémorable. Le général, que son âge avancé - 61 ans - et sa santé fragile avaient privé d'un commandement opérationnel, fulmina devant l'inertie d'Ewell. Il venait de reconnaître la zone et de constater que Culp's Hill était inoccupé. L'esprit plein d'allant et de fougue, il réclama au général une division. Une brigade. Un régiment. Ewell resta inflexible. Trimble écuma de rage, rendit son épée et déclara qu'il ne servira pas sous les ordres d'un tel général. Comme il agissait en qualité de volontaire, l'insubordination n'était pas caractérisée²⁹²⁵. La position des historiens reste encore aujourd'hui profondément divisée sur l'attitude d'Ewell. Certains l'absolvent de toute responsabilité arguant, entre autres, qu'au moment où la liberté d'en apprécier l'opportunité lui fut laissée, l'assaut sur les pentes Cemetery Hill n'avait plus de sens. Les fédéraux avaient terminé leur retraite et s'y étaient massivement renforcés. Et de préciser que la colline portait sur son sommet 12 000 hommes du 1^{er} et du 11^{ème} Corps regroupés, les 1 600 de la brigade du colonel Orland Smith ainsi que les 9 000 du 12^{ème} Corps de Slocum, et une quarantaine de canons. Et l'avant-garde du 3^{ème} Corps de Sickles était en vue²⁹²⁶. Cette force était maintenant, sur ordre de Meade qui se trouvait à plusieurs kilomètres du lieu des combats, sous le commandement d'un des généraux les plus talentueux que comptait l'Union, Winfield Hancock, un enfant du pays. Sans un sens bienvenu de la diplomatie, le commandement nordiste aurait pu se déchirer à cet instant critique de la bataille. Howard était plus ancien que Hancock et n'entendait pas recevoir d'ordre.

²⁹²³ Walter H. Taylor, *General Lee : His Campaigns in Virginia 1861-1865 with Personal Reminiscences*, Brooklyn, Press of Braunworth & Co., 1906, p. 190.

²⁹²⁴ James Power Smith, Captain and A. D. C. to General Ewell, "General Lee at Gettysburg", in SHSP, vol. 33, p. 145.

²⁹²⁵ Randolph McKim, late 1st Lieutenant and A. D. C. Brig.-Gen. Geo H. Steuart's Brigade, Major-Gen. Edward Johnson's Division, Ewell's Corps, "The Gettysburg Campaign", in SHSP, vol. 40, p. 273.

²⁹²⁶ Alan T. Nolan, "R. E. Lee and July 1 at Gettysburg", in *The First Day at Gettysburg*, *op. cit.*, p. 26.

Hancock évita la crise d'autorité. Les deux hommes surent s'entendre et agirent de concert pour concentrer les deux Corps d'armée alors présents sur les hauteurs de Cemetery que l'un et l'autre reconnurent pour être une « position très solide »²⁹²⁷.

D'autres adhèrent à l'idée qu'il y eut une « occasion manquée²⁹²⁸ », pour reprendre le mot de Taylor. S'appuyant autant sur les rapports des officiers que sur la correspondance privée des soldats du 2^{ème} Corps, ils critiquèrent sévèrement la procrastination du général et sa décision de ne pas avoir prolongé son action offensive pendant que l'ennemi battait en retraite. Le biographe d'Ewell l'affirme : « Ewell avait le pouvoir de prendre Cemetery Hill le 1^{er} juillet²⁹²⁹ ». Le général nordiste Hancock, qui avait choisi la colline comme champ de bataille, reconnut lui-même en 1878 que « si les sudistes avaient continué de poursuivre Howard dans l'après-midi du 1^{er} juillet, ils l'auraient chassé de Cemetery Hill et bien au-delà ». Il apporta une précision importante : « Après être arrivé sur le champ de bataille, avoir assumé le commandement et pris les mesures pour défendre la position (il était 16h00) je ne crois pas que les confédérés auraient pu s'en emparer »²⁹³⁰. L'on sait qu'Ewell réceptionna le message de Lee après cette heure. Si Cemetery Hill devait être prise, c'était donc pendant ce temps de grande fragilité de l'adversaire, quand l'esprit des fuyards était tourné vers la survie plus qu'il n'était animé d'une volonté de farouche résistance.

Ewell n'avait pas reçu d'ordre spécifique de Lee pour partir à l'assaut de Cemetery Hill où convergeaient les fédéraux en retraite²⁹³¹. Faut-il pour ce seul motif s'interdire de toute interrogation à son sujet ? Nous pensons que l'interrogation est dans ce cas légitime. Le temps et l'espace sont des éléments importants de l'engagement. Un général ne peut en apprécier la valeur que s'il a le « coup d'œil ». Encore fallait-il qu'il se donnât les moyens de l'exercer et pour cela qu'il adoptât un style de commandement dynamique, prêt à s'approprier la décision, à exploiter les dimensions d'évaluation qui lui étaient favorables : une supériorité numérique et des défenseurs en pleine panique. Le jugement porté par Lee sur Ewell après la guerre confirme notre analyse. « Ewell était un bel officier, dit le commandant, mais il n'aurait jamais pris la responsabilité d'outrepasser ses ordres et ayant reçu pour instruction d'atteindre Gettysburg, il n'aurait pas été plus loin et occupé les hauteurs au-delà de

²⁹²⁷ E. P. Halstead, "Incidents of the First Day at Gettysburg", in *B § L*, vol. 3, p. 285.

²⁹²⁸ Walter H. Taylor, *General Lee : His Campaigns in Virginia 1861-1865 with Personal Reminiscences, op. cit.*, p. 192.

²⁹²⁹ Paul D. Casdorff, *Confederate General R. S. Ewell : Robert Lee's Hesitant Commander*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2004, p. 255.

²⁹³⁰ "Letter from General Winfield Hancock", in SHSP, vol. 5, p. 168.

²⁹³¹ Isaac R. Trimble, "The Battle and Campaign of Gettysburg", in SHSP, vol. 26, p. 123.

la ville²⁹³² ». On ne saurait dire si le commandant ignorait ce trait de comportement le 1^{er} juillet 1863 ou s'il n'en prit conscience que les semaines suivantes.

Bien qu'il fût présent sur le champ de bataille, à Seminary Ridge, et put observer la retraite des nordistes, Lee n'avait pas une vision précise de la situation tactique comme pouvait l'avoir Ewell au plus près du front. C'est ce qui explique la formulation de ses instructions, qui accordait à la subjectivité de son général une place dominante. Quant à sa volonté initialement exprimée de ne pas provoquer d'engagement général, elle perdait tout son sens dès lors que se présentait une opportunité qui ne pouvait être préalablement rationalisée. Cette opportunité existait-elle ? Le général de brigade sudiste John Gordon, comme Hancock, la perçut, écrivant dans ses mémoires :

Toute cette partie de l'armée de l'Union en face de moi était en fuite et y régnait le désordre [...] De grandes masses d'hommes jetaient leurs armes et se rendaient car désorganisées et en pleine confusion, elles étaient totalement incapables aussi bien d'enrayer le mouvement que de riposter [...] Moins d'une demi-heure aurait été nécessaire à mes troupes pour les balayer et les chasser de ces hauteurs dont la possession aurait eu des conséquences d'une telle ampleur.²⁹³³

En poursuivant un Corps d'armée en retraite pour occuper une éminence géographique d'intérêt tactique majeur, Ewell aurait prolongé un combat amorcé quelques heures plus tôt et parachevé une attaque de flanc. Pouvait-on parler dans ce cas précis d'un engagement général ? Question là encore de perception personnelle. Un ennemi en pleine débandade est un point culminant de l'action qui n'appelle pas la passivité. Ewell apprécia autrement la situation. Dans son rapport, il justifia ainsi son inaction : « Je ne pouvais pas mettre mes canons en batterie pour les diriger sur elle [la colline Cemetery] et toutes mes troupes étaient épuisées par douze heures de marche et de combat...²⁹³⁴ ». Ce dernier argument n'aurait jamais vu le jour sous la plume de Jackson. Analyser à l'aune du comportement attendu de son prédécesseur, on peut comprendre qu'Ewell ait déçu. Lui faire porter la responsabilité de la défaite de Gettysburg n'avait en revanche aucune raison d'être. Consciente de sa vulnérabilité, l'Armée du Potomac aurait reçu du commandant l'ordre de se replier vers un site plus favorable.

En revanche, un plus large consensus se dégage pour faire porter sur Ewell et Early la responsabilité de n'avoir rien entrepris pour investir Culp's Hill en fin d'après-midi²⁹³⁵. Non pas que ces deux-là redoutaient l'audace, mais il leur manquait l'instinct. En possession de cette hauteur boisée et rocailleuse, située à trois cents mètres au sud-est de Cemetery Hill, les sudistes auraient

²⁹³² Cité par Henry E. Sheperd, *Life of Robert Edward Lee*, New York, The Neale Publishing Company, 1906, pp. 228-229.

²⁹³³ John B. Gordon, *Reminiscences of the Civil War*, New York, Charles Scribner's Sons, 1904, pp. 153-154.

²⁹³⁴ O.R., 27 :2, p. 445.

²⁹³⁵ Donald C. Pfanz, *Richard S. Ewell, op. cit.*, p. 324.

rendu intenables les positions nordistes sur Cemetery Hill. L'intérêt de tenir la position résidait également dans le fait qu'elle contrôlait la route de Baltimore que l'armée fédérale devrait emprunter en cas de retraite. Mais Early estima que ses hommes étaient désorganisés et épuisés, qu'ils n'avaient pas les ressources pour entreprendre le moindre mouvement offensif sans soutien. De plus, on lui rapporta une menace - en réalité inexistante - sur son flanc gauche qui l'obligea à se séparer de deux brigades²⁹³⁶. Johnson, dont la division était en approche, et Early échangèrent sur le sujet des « propos vifs, accompagnés de grossièretés²⁹³⁷ ». Au second, Ewell donna raison. L'occasion était passée. Quand la division de Johnson était prête, le jour s'en était allé et une patrouille de reconnaissance révéla que Culp's Hill avait trouvé des locataires - ils portaient une tunique bleue²⁹³⁸.

Peu après 17h00, Longstreet retrouva Lee qui examina la situation à la jumelle et constata le regroupement de l'adversaire sur les hauteurs au sud de Gettysburg. Longstreet exposa son point de vue : « Nous ne pouvions demander à l'ennemi qu'il occupe une position qui convienne mieux à nos plans. Tout ce que nous avons à faire est de passer sur sa gauche et d'occuper une position solide entre lui et sa capitale ». Lee rétorqua : « Si l'ennemi est là demain, nous l'attaquerons ». Son « Vieux Cheval de Guerre » n'abdiqua pas : « S'il est là c'est parce qu'il est impatient que nous l'y attaquions »²⁹³⁹. Lee n'écoutait plus. Sa décision était irrévocable. Il mènerait une bataille offensive pour un ensemble de raisons qui, prises ensemble, donnaient à sa décision sa justification : les dangers d'une retraite à travers les montagnes avec son train de ravitaillement, les problématiques d'approvisionnement de son armée dans un pays où le gros de l'ennemi était rassemblé, le succès remporté le 1^{er} juillet et les « résultats précieux » qui découleraient d'une victoire sur Meade²⁹⁴⁰. Une profonde divergence stratégique désunit les deux généraux. Ce point de tension pèsera sur les rapports entre les deux hommes jusqu'au dénouement final de la bataille.

Dans la soirée, Lee rencontra les généraux Ewell, Early et Rodes. Il les entretint de son souhait que le 2^{ème} Corps se chargeât de déposter l'ennemi de Cemetery Hill le lendemain matin. Il guetta un signe d'adhésion. Il ne lui revint que des objections par la voix d'Early qui prédisaient l'échec d'un tel assaut contre des positions nordistes puissantes. Ils préconisèrent au commandant de lancer une attaque sur la gauche du dispositif défensif ennemi, Culp's Hill, qui offrait plus de chance de succès en raison de sa pente plus douce²⁹⁴¹. Lee s'inclina. Le général était-il déçu par le manque flagrant

²⁹³⁶ *Ibid.*, pp. 469-470.

²⁹³⁷ Jeffrey D. Wert, *A Glorious Army*, *op. cit.*, p. 244.

²⁹³⁸ O.R., 27 :2, pp. 445-446.

²⁹³⁹ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, p. 358.

²⁹⁴⁰ O.R., 27 :2, p. 308.

²⁹⁴¹ James Power Smith, D.D., (Formerly A.D.C. to General Ewell), "Speech on General Lee at Gettysburg, Delivered April 4, 1905", in *The Gettysburg Papers*, vol. 2, Dayton, Press of Morningside Bookshop, 1978, p. 392.

d'esprit combatif de ses subordonnés ? On peut en convenir à l'écoute des paroles qu'il prononça quelques mois avant sa disparition au Professeur White : « Si Stonewall Jackson avait été à mes côtés, n'importe qui le reconnaîtrait, j'aurais gagné la bataille de Gettysburg²⁹⁴² ». Le propos était conjectural, mais il mettait en évidence la déception que ressentit Lee d'avoir été si mollement secondé. Notons que cette réflexion n'était pas isolée. Un officier d'artillerie écrivit avoir entendu pendant et après la campagne la remarque suivante : « Si Stonewall avait été là, il aurait préféré ne pas avoir reçu d'ordre, pousser vers la colline et s'en emparer pendant que les troupes de l'Union étaient en pleine confusion²⁹⁴³ ». C'est donc le Corps de Longstreet, rétif à l'idée de livrer bataille, qui endosserait le rôle d'assaillant contre le flanc gauche de l'Union.

Ce 1^{er} juillet, l'Armée du Potomac ne s'était inclinée qu'au terme d'une belle résistance. Les deux Corps engagés déploraient 9 000 pertes, dont 4 000 à 5 000 prisonniers²⁹⁴⁴. Les visages étaient marqués et ne s'étaient pas purgés de la tension et de la fatigue. Mais ils n'étaient pas accablés par la défaite du jour. Les troupes nordistes étaient déployées sur une ligne longue de quatre kilomètres et demi que les historiens, à la suite de E. P. Alexander, se sont plu à décrire sous la forme d'un hameçon²⁹⁴⁵. Cemetery Hill, les Round Top et Culp's Hill donnaient l'image d'une forteresse naturelle impressionnante. Hancock n'était pas loin de partager l'opinion d'Alexander, qui estimait que la colline était « la plus belle position [qu'il n'ait] jamais vue occupée par une armée²⁹⁴⁶ ». Toutefois, comme le souligne l'historien Troy D. Harman, Cemetery Hill constituait le principal point de vulnérabilité de la défense fédérale, « une cible naturelle pour l'ennemi - un saillant exposé à une attaque sur trois côtés si les confédérés parviennent à faire converger sur elle un nombre significatif d'hommes²⁹⁴⁷ ». Lee le savait. C'est pour cela que sa tactique serait focalisée sur cette colline qui, dans le vocabulaire jominien, constituait « le point décisif à emporter », « la clef tactique ». En dépit d'incontestables atouts défensifs, l'« hameçon » était une position moins impressionnante que celle de Gaines's Mill. Et Gaines's Mill n'avait pas résisté aux confédérés.

Perchés sur tous les points stratégiques de la zone de guerre facilement accessibles entre eux par des lignes intérieures, ils étaient 27 000 tuniques bleues rejoints peu avant minuit par Meade. Gettysburg n'était pas le lieu privilégié par le commandant pour livrer un combat qu'il voulait défensif. Comme pour Lee, les événements avaient échappé à son contrôle²⁹⁴⁸. Il avait deux jours

²⁹⁴² Cité par Henry M. Field D.D., *Bright Skies and Dark Shadows*, New York, Charles Scribner's Sons, 1890, p. 304.

²⁹⁴³ John J. Garnett, *Gettysburg : A Complete Historical Narrative of the Battle of Gettysburg, and the Campaign Preceding it*, New York, J. M. Hill, 1888, p. 21.

²⁹⁴⁴ Jeffry D. Wert, *The Sword of Lincoln, op. cit.*, p. 283.

²⁹⁴⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 387.

²⁹⁴⁶ *Fighting for the Confederacy, op. cit.*, p. 232.

²⁹⁴⁷ Troy D. Harman, *Lee's Real Plan*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2003, p. 16.

²⁹⁴⁸ Henry J. Hunt, "The First Day at Gettysburg", in *B § L*, vol. 3, p. 274.

plus tôt sélectionné une ligne de défense sur Pipe Creek, vingt-sept kilomètres au sud de Gettysburg. L'information devait être transmise par le chef d'état-major aux chefs de Corps le 1^{er} juillet. Ce ne fut manifestement pas le cas. Reynolds, au lieu de prendre cette direction devant l'avancée rebelle, informa Meade qu'il se battraient pour tenir la ville aussi longtemps qu'il le pourrait²⁹⁴⁹. Meade n'avait pas d'autre choix que d'ordonner à ses Corps de marcher sur la cité. On passa la nuit à renforcer les abris naturels en élevant des parapets de terre et de pierre. Le commandant abandonna son projet secondaire à Pipe Creek²⁹⁵⁰, convenant que ses forces, dont la concentration serait achevée le lendemain, occupaient une superbe position défensive et qu'il était « trop tard pour l'abandonner²⁹⁵¹ ».

d - 2 juillet : une occasion de victoire manquée pour un commandement confédéré désuni.

C'est sur le fondement d'informations erronées que Lee exposa avec autorité les détails de son plan aux différents protagonistes le matin du 2 juillet, avant de les porter personnellement à la connaissance d'Ewell. Le capitaine Johnston, membre de l'état-major général, avait été envoyé avant l'aube reconnaître les positions du flanc gauche de l'ennemi. Il rapporta qu'aucun fédéral n'était signalé dans la zone séparant les collines Seminary et Cemetery et pas plus dans celle de Little Round Top. La réalité était en fait très différente. « En incluant les traînards sur Emmitsburg Road, il n'y avait pas moins de 18 000 soldats de l'Union entre cette dernière route et Taneytown Road et entre Little Round Top et la ferme George Weikert au moment où Johnston prétendit avoir été sur Little Round Top » précise l'historien Karlton Smith²⁹⁵².

Lee avait retenu la tactique du « double enveloppement » pour s'emparer de sa cible : Cemetery Hill. Deux divisions du 1^{er} Corps entreprendraient un assaut en diagonale contre la gauche de l'Union, sur la partie basse de Cemetery Hill le long de la route d'Emmitsburg. Pour surprendre l'ennemi, comme Jackson le fit à Chancellorsville, elles devraient marcher jusqu'à la cible sans être détectées. Les divisions de A. P. Hill avaient pour mission de menacer le centre du dispositif nordiste à l'exception d'une brigade qui engagerait les fédéraux en soutien du 1^{er} Corps. Le rôle d'Ewell était, dès que les canons de Longstreet tonneraient, d'« opérer une diversion, contre Culp's et Cemetery Hill, qui se transformera en attaque si l'occasion se présente »²⁹⁵³. Ce modèle tactique sur le saillant de la ligne défensive ennemie exigeait une parfaite coordination et simultanéité pour assurer la fluidité

²⁹⁴⁹ *War Diary and Letters of Stephen Minot Weld, 1861-1865*, The Riverside Press, 1912, pp. 229-232.

²⁹⁵⁰ O.R., 27 :3, pp. 458-460.

²⁹⁵¹ *Autobiography of Oliver Otis Howard*, vol. 1, New York, The Baker & Taylor Company, 1907, p. 423.

²⁹⁵² Karlton Smith, "Captain Samuel R. Johnston and the Art of Reconnaissance", Gettysburg National Military Park, article publié sur ScienceViews.com

²⁹⁵³ O.R., 27 :2, pp. 318-319.

de l'action et empêcher Meade d'exploiter ses lignes intérieures afin de déplacer des troupes sur un point entamé de son dispositif. Lee appliquait à la lettre les prescriptions de Jomini selon lesquelles :

[le général] portera alors son attention et ses efforts sur ce point [important du champ de bataille] en employant un tiers de ses forces à contenir ou à observer l'ennemi, puis en jetant les deux autres tiers sur le point dont la possession serait le gage de la victoire. Agissant ainsi, il aura rempli toutes les conditions que la science de la grande tactique peut imposer au plus habile capitaine ; il aura obtenu l'application la plus parfaite des principes de l'art.²⁹⁵⁴

Au soir du 2 juillet, la déception régnait chez les confédérés. L'attaque convergente de Longstreet et d'Ewell sur Cemetery Hill avait échoué. Des gains territoriaux avaient été enregistrés, un Corps d'armée adverse étrillé - Sickles avait perdu 4 000 hommes -, mais le plan de Lee, de belle conception, n'avait pas atteint son but malgré de réelles opportunités de percée. Cemetery Hill était toujours sous bannière nordiste. Une conjonction de facteurs en était la cause. Le commandement sudiste portait une lourde responsabilité dans cet échec. Longstreet avait été indolent dans ses préparatifs. Une rare exemplarité au feu durant la journée ne pouvait effacer ce constat. A. P. Hill avait été d'une apathie énigmatique et coupable. Il était le fossoyeur du plan de Lee. Aurait-il donné le branle à toute ses divisions que les défenses nordistes, largement dégarnies, auraient explosé et la face de la bataille en aurait été radicalement changée. Ewell avait accompli une piètre performance malgré un rapport de force favorable et son attaque manqua d'envergure. Enfin, Lee s'était tenu à l'écart, incapable de recoudre les mailles d'un plan qui s'était rapidement effiloché et de donner à l'offensive la coordination, la cohésion et la simultanéité nécessaires. Dans ce marasme, seule émergea la troupe qui, ignorant la fatigue, avait été au bout de ce que l'on pouvait exiger d'elle, conquérante, admirable de courage et de pugnacité. Son tribut avait été lourd, elle dénombrait 6 000 victimes.

Le comportement du commandant du 1^{er} Corps soulève bien des questions. Son entourage confirma qu'il ne fit rien pendant la matinée pour parfaire les préparatifs de l'attaque à venir, ne cherchant pas à rencontrer les généraux de brigades chargés de la conduire ou à s'assurer de l'existence d'une route qui le mènerait sur les flancs de l'ennemi²⁹⁵⁵. Moxley Sorrel était chef d'état-major de Longstreet : « Il y avait un air d'apathie dans ses mouvements, écrira-t-il. Il lui manquait ce feu qui caractérisait son comportement sur le champ de bataille ; [...] le délai matinal fut fatal²⁹⁵⁶ ». Garnett ne réfréna pas ses critiques : « Les officiers supérieurs ont apporté en nombre des preuves tellement solides qu'il est impossible de résister à la conclusion que Longstreet reçut l'ordre de lancer

²⁹⁵⁴ Le Baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, op. cit., II^e partie, pp. 401-402.

²⁹⁵⁵ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet*, op. cit., p. 268.

²⁹⁵⁶ Moxley Sorrel, *Recollections of a Confederate Staff Officer*, op. cit., pp. 167-168.

son attaque tôt dans la matinée²⁹⁵⁷ ». Le plan de Lee n'avait pas emporté la conviction de son général. Au contraire. Jamais son opposition n'avait été si visible. Un abîme tactique séparait les deux hommes, et cette fracture a incontestablement influencé le général dont la tendance dominante fut la discrétion et un défaut évident d'enthousiasme. Les hommes du 1^{er} Corps ne se mirent en marche qu'à midi.

A l'issue d'une approche épuisante, (la présence d'une station de transmission nordiste postée sur Little Round Top les avait obligés à se détourner et à entamer une contremarche), une mauvaise surprise attendait les soldats du 1^{er} Corps. En face de McLaws, qui formait la pointe de l'attaque, se dressait un obstacle majeur et imprévu : un verger de pêches et un champ de maïs grouillant de tuniques bleues. C'étaient les 10 700 soldats du 3^{ème} Corps du nordiste Sickles qui dessinaient ainsi un saillant dans le dispositif défensif de Meade. Leur présence était le fruit d'une décision de Sickles. Bien que ses ordres fussent de prendre position dans la partie méridionale de Cemetery Ridge incluant Little Round Top, il s'en était affranchi lestement et décida, vers 14h00, d'occuper huit cents mètres en avant le secteur plus élevé, plus sécurisant que constituait, selon lui, un verger de pêches et le lieu-dit l'« Antre du Diable ». Sur le plan tactique ce repositionnement n'avait aucun sens puisqu'il fragilisait les divisions qui étaient à la fois coupées du reste de l'armée et vulnérables sur leurs flancs. L'initiative outragea Meade. Les gris ne laissèrent pas au 3^{ème} Corps le temps de reprendre sa position initiale²⁹⁵⁸.

La présence du 3^{ème} Corps de l'Union décida Lee à nuancer son plan d'attaque. Rejetant une approche frontale, il opta pour une attaque en échelon lancée de droite à gauche impliquant la quasi-totalité des brigades réparties sur une ligne concave de près de huit kilomètres²⁹⁵⁹. Cette tactique permettrait à Longstreet « d'envelopper partiellement la gauche ennemie » et d'enfoncer ses lignes. Dans cette construction offensive, A. P. Hill jouait un rôle majeur : il devait se tenir prêt à exploiter le succès du 1^{er} Corps et viser le centre de l'Union ; il pourrait également priver Meade de la tentation de faire glisser des troupes vers les zones de combat²⁹⁶⁰. L'attaque conduisit les assaillants dans « l'Antre du Diable » et dans la vallée Plum Run qui prendra le sinistre surnom de « Vallée de la mort » en raison des féroces combats qui s'y déroulèrent. La ligne défensive finit par se désagréger sous la poussée des assaillants et la division nordiste par prendre la tangente, se repliant sur Cemetery Hill. Au début de l'action, une partie des attaquants s'était détournée sans raison de son tracé initial

²⁹⁵⁷ Randolph McKim, late 1st Lieutenant and A. D. C. Brig.-Gen. Geo H. Steuart's Brigade, Major-Gen. Edward Johnson's Division, Ewell's Corps, "The Gettysburg Campaign", in SHSP, vol. 40, p. 275.

²⁹⁵⁸ James McPherson, *La guerre de Sécession, op. cit.*, p. 721 ; Richard A. Sauer, *Gettysburg : The Meade-Sickles Controversy*, Dulles, Brassey's Inc., 2003, pp. 41-43.

²⁹⁵⁹ L'attaque en échelon avait les faveurs du marquis de Ternay (*Traité de tactique, par feu le colonel marquis de Ternay*, Paris, Anselin, tome premier, 1832, pp. 398-400).

²⁹⁶⁰ O.R., 27 :2, p. 318.

et avait marché vers les Round Top où ils furent repoussés. Il est aujourd'hui reconnu que sur un plan tactique, l'occupation de la colline présentait peu d'intérêt, elle aurait conduit les sudistes sur place à s'isoler des combats dont l'objectif premier était de repousser l'ennemi par une manœuvre oblique vers le nord-est et Cemetery Hill. De surcroît, Little Round Top ne constituait pas, en raison de ses difficultés d'accès et de sa végétation, une position privilégiée pour l'artillerie, contrairement au verger de pêches²⁹⁶¹.

L'échec sudiste n'était pas dû aux frictions de guerre les plus couramment admises. Il portait surtout la signature du commandement intermédiaire. Au total, près de 9 500 fantassins ne prirent pas part à l'offensive. Une absence qui ce jour-là priva Lee de la victoire. Les brigades de Posey, Mahone (division de Anderson, Corps de Hill) et la division de Pender n'avaient pas apporté leur concours à l'opération comme le plan le prévoyait. Dans le cadre d'une attaque en échelon, la défaillance d'une brigade faisait s'écrouler mécaniquement le processus offensif. C'est ce qui se produisit. La brigade de Posey avait été désorganisée après une violente escarmouche autour de la ferme Bliss et ne fut plus en mesure de donner à son action l'ampleur attendue. Le cas de Mahone ne souffrait d'aucune polémique. Le calamiteux général ne trouva personne pour plaider sa défense. Anderson envoya un de ses lieutenants pour lui signifier l'ordre d'avancer. Mahone refusa. Il avait « violé l'un des serments les plus sacrés attachés à son rang en refusant d'obéir à un ordre direct ; c'était l'acte le plus déraisonnable commis par un officier des deux camps pendant les trois jours de combat à Gettysburg » soutiennent les historiens Bowden et Ward²⁹⁶². Pender, promis à une grande carrière, avait lui de bonnes raisons. Sa division était la cible de l'artillerie nordiste et un fragment de boulet se ficha dans la cuisse du général alors qu'il cherchait à s'enquérir des raisons pour lesquelles les deux brigades sur sa droite (Posey et Mahone) ne s'étaient pas lancées. Son successeur avait la prudence chevillée au corps et privilégia l'immobilisme en attendant des instructions de A. P. Hill²⁹⁶³.

Dans l'échelle des responsabilités, le commandant de division Anderson occupe la première place. C'est à lui que revenait la charge d'impliquer au moment juste, en les coordonnant, ses brigades dans l'assaut. Dans cette exercice, Anderson échoua. Au lieu d'être proche du front et de ses troupes pour permettre notamment une plus grande fluidité dans la communication et veiller à la bonne exécution des ordres, il en resta éloigné, campé sur la crête Seminary²⁹⁶⁴. A. P. Hill ne peut pas échapper à la critique. Son empreinte sur l'action fut évanescence. Il n'exerça pas le contrôle nécessaire et suffisant

²⁹⁶¹ Troy D. Harman, *op. cit.*, pp. 25-33.

²⁹⁶² Scott Bowden et Bill Ward, *Robert E. Lee and the Gettysburg Campaign, op. cit.*, pp. 337-340.

²⁹⁶³ *Ibid.*, pp. 339-340. Pender décéda deux semaines plus tard de ses blessures.

²⁹⁶⁴ Eric A. Campbell, "Sacrificed to the Bad Management... of Others" : Richard H. Anderson's Division at the Battle of Gettysburg", in *High Water Mark : The Army of Northern Virginia in the Gettysburg Campaign, Programs of the Seventh Annual Gettysburg Seminar*, Gettysburg, National Park Service, 1999, p. 119.

sur ses brigades pour s'assurer de leur entrée en action. Il avait passé l'après-midi avec Lee, lequel, quand vint le moment d'engager la division d'Anderson, s'était contenté de lui adresser un ordre verbal²⁹⁶⁵. Une proximité avec la ligne de front lui aurait permis de corriger la situation et de maintenir la dynamique offensive en cours. Or, le général fut « invisible²⁹⁶⁶ ». Lee commit une imprudence du même ordre. Connaissant les réticences du général Longstreet qui avaient eu pour effet de retarder l'opération prévue dans la matinée, il aurait dû attacher à sa personne un membre de son état-major afin de superviser le bon déroulement de l'action et lui rendre compte dans les meilleurs délais de tout problème. Ainsi, lorsque Hood proposa de tourner l'ennemi par le sud en occupant les Round Top, Longstreet n'entendit pas en informer le commandant : il répondit sèchement que ses ordres n'étaient pas ceux-là²⁹⁶⁷. Cette réponse donnait l'impression que le général entendait jouer le rôle d'un simple exécutant, du subordonné discipliné.

La controverse portant sur la prestation de Ewell le 1^{er} juillet eut été traitée par les contemporains du général et par les historiens comme une argutie tactique sans conséquence si le général avait le lendemain investi le saillant nordiste de Cemetery Hill. Mais le 2 juillet, fut « la pire journée » d'Ewell²⁹⁶⁸. Son artillerie engagea la « démonstration » attendue par Lee à 16h00. Elle livra un duel avec celle de l'Union avant d'être rapidement réduite au silence. La démonstration se convertit en « véritable attaque » vers 18h30. Les confédérés échouèrent dans leur tentative. Le revers des fantassins sur Culp's Hill était dû non seulement à l'érection de fortifications sur ses pentes rugueuses et à la détermination de ses défenseurs, mais surtout à l'absence d'une brigade (la célèbre Stonewall brigade) restée à l'arrière pour parer au harcèlement de 4 000 cavaliers U.S sous le commandement de Gregg²⁹⁶⁹. L'échec essuyé par les trois brigades engagées n'était pas anodin. Un des défenseurs, le Capitaine Jesse H. Jones, fera cet aveu lourd de sens : « Une fois sur la route [de Baltimore], le commandement confédéré aurait été sur les arrières d'un tiers de notre armée, fermement campé au milieu de la corde de l'arc où cette portion était postée. Quelles auraient été les conséquences ? Cela est facile à imaginer. Pas moins qu'un désastre suffisant pour nous contraindre à abandonner le terrain²⁹⁷⁰ ». Sur Cemetery Hill, une lueur de victoire scintilla lorsque la brigade des Tigres de Louisiane de Hays gagna le sommet et, dans une lutte au corps à corps, saisit une batterie. Elle fut éteinte par la réplique des fédéraux dont la supériorité numérique força les attaquants en manque de

²⁹⁶⁵ Edwin B. Coddington, *The Gettysburg Campaign : A Study in Command*, New York, Simon & Schuster, 1968, p. 445.

²⁹⁶⁶ Scott Bowden et Bill Ward, *Robert E. Lee and the Gettysburg Campaign*, *op. cit.*, p. 511.

²⁹⁶⁷ J. B. Hood, *Advance and Retreat*, *op. cit.*, pp. 58-59 ; James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, pp. 367-368 et 380-381 (notes).

²⁹⁶⁸ Donald C. Pfanz, *Richard S. Ewell*, *op. cit.*, p. 324.

²⁹⁶⁹ Stephen W. Sears, *Gettysburg*, *op. cit.*, p. 326 ; Troy D. Harman, *Lee's Real Plan*, *op. cit.* pp. 60-61.

²⁹⁷⁰ Jesse H. Jones, "The Breastworks at Culp's Hill", in *B & L*, vol. 3, p. 316.

soutien à redescendre le versant de la colline²⁹⁷¹. Rodas, lent à se déployer et déraisonnablement inquiet pour son flanc droit (il attendait l'avancée de la division de Pender, laquelle, nous l'avons vu, était restée inerte), ne fut d'aucun secours et ne participa pas aux opérations²⁹⁷². Les deux divisions sudistes avaient été incapables de synchroniser leur effort. Comme furent incapables de se coordonner les forces d'Ewell et celles de Hill. Veiller au respect de cette exigence tactique revenait à Lee. Le commandant fut défaillant. Ewell avait le devoir de pallier la carence. Il échoua²⁹⁷³.

Le commandant de l'Armée du Potomac avait toutes les raisons de se réjouir. Il revenait de loin. Neuf mille tuniques bleues étaient tombées, ses positions avaient souffert, mais la plus cruciale dans son dispositif, Cemetery Hill, était préservée. Le saillant créé par le fougueux, mais limité Sickles avait failli lui être fatal²⁹⁷⁴. Par le jeu des lignes intérieures et profitant des erreurs tactiques adverses, il avait été en mesure de dépêcher des renforts sur les points critiques de sa défense et d'apporter le surnombre décisif : la totalité du 5^{ème} Corps, trois brigades du 6^{ème} Corps qui avaient accouru au pas de charge depuis Baltimore Pike après une marche de cinquante kilomètres, une partie du 2^{ème} et du 1^{er} Corps postés sur la droite de Sickles et le gros du 12^{ème} Corps déployé dans le périmètre de Culp's Hill²⁹⁷⁵. Cette journée permit de découvrir l'insubordination vertueuse. Meade avait ordonné au général Slocum, commandant du 12^{ème} Corps positionnée sur Culp's Hill, de faire glisser ses forces sur la gauche de l'armée où les combats faisaient rage. Le général n'obéit que partiellement : il laissa une brigade en face des rebelles²⁹⁷⁶. C'est cette brigade de 1 400 hommes qui freina l'avancée de 5 000 sudistes et limita leur progression avant que des renforts ne stabilisassent les positions²⁹⁷⁷. La perspicacité d'un chef de Corps corrigea l'erreur du commandant, la seule qu'il commit ce jour-là, et empêcha que la droite de l'Union ne fût percée avec des conséquences tactiques potentiellement dramatiques.

Tard dans la soirée, Meade tint un conseil de guerre dans le but d'évaluer avec ses lieutenants l'environnement opérationnel, de mieux le visualiser et d'orienter sa planification. L'avenir de l'armée et la suite de la bataille furent soumis au vote des douze généraux présents. A l'unanimité,

²⁹⁷¹ O.R., 27 :2, pp. 480-481.

²⁹⁷² Scott Bowden et Bill Ward, *Robert E. Lee and the Gettysburg Campaign, op. cit.*, pp. 355-356 et 384.

²⁹⁷³ Donald C. Pfanz, *Richard S. Ewell, op. cit.*, p. 325.

²⁹⁷⁴ Jusqu'à sa mort en 1914, Sickles se livra à une critique violente de Meade, l'accusant d'incompétence et d'avoir eu l'intention, le 2 juillet, de battre en retraite sur Pipe creek où ses environs. Il défendra, non sans succès, le bien-fondé de sa manœuvre, affirmant qu'elle a finalement obligé Meade à combattre et donné la victoire à l'Union à Gettysburg. Pour approfondir cette question on pourra se reporter à l'ouvrage de Thomas A. Desjardin, *Those Honored Dead*, Cambridge, Da Capo Press, 2003, pp. 61-82 et celui de Richard A. Sauers, *Gettysburg : The Meade-Sickles Controversy*, Dulles, Brassey's Inc., 2003.

²⁹⁷⁵ Warren W. Hassler, Jr., "George G. Meade and his Role in the Gettysburg Campaign" in *Pennsylvania History; A Journal of Mid-Atlantic Studies*, vol. 32, n° 4, octobre 1965, pp. 397-399.

²⁹⁷⁶ O.R., 27 :1, pp. 120-121, 759, 856.

²⁹⁷⁷ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln, op. cit.*, p. 293.

ils optèrent pour la résistance. A la fin de la réunion, Meade, comme s'il avait deviné les intentions de Lee, se tourna vers le général Gibbon, commandant d'une division du 2^{ème} Corps : « Si l'ennemi attaque demain, ce sera sur votre front ». Et de justifier : « Car il a lancé ses attaques contre mes deux flancs et a échoué, et s'il décide de poursuivre ce sera contre notre centre »²⁹⁷⁸. Meade se trompait : ce n'est pas son centre qui serait visé.

e - Le plan de Lee le 3 juillet : un modèle d'assaut napoléonien.

« Le plan général reste le même » indiqua Lee dans son rapport²⁹⁷⁹. L'armée devait prolonger sa pression sur les deux flancs du saillant de Cemetery Hill. Le seul changement majeur résidait dans l'implication d'un nouvel acteur, la division du général Pickett arrivée la veille dans la soirée. Nous avons vu que cette dernière n'était pas au complet, deux de ses brigades - 3 300 hommes - manquaient à l'appel. L'impact de ces absences sur le déroulement de la bataille est difficilement mesurable. A lire Robert Lee, on peut les juger déterminantes. Le général écrivit en août au commandant de l'une d'entre elles, le général Jenkins : « Je suis certain que si vous aviez été là, le résultat aurait été différent²⁹⁸⁰ ».

Longstreet conduirait l'attaque en oblique sur la partie occidentale de Cemetery Hill (plus précisément le centre droit de la ligne défensive), qui était le secteur le plus vulnérable des défenses nordistes²⁹⁸¹, tenu par les 5 300 hommes du 2^{ème} Corps de l'Union. La pointe de l'assaut, prévue dans la matinée, fut confiée à la division de Pickett. Une division et deux brigades prélevées sur le 3^{ème} Corps de Hill interviendraient en soutien. Initialement, Lee avait retenu les divisions de Hood et de McLaws, mais il changea d'avis après les objections de Longstreet qui estima, non sans raison, que ces forces étaient trop affaiblies pour participer à l'opération et qu'au cours de leur marche en avant elles devraient essuyer un tir en enfilade sur leur flanc droit²⁹⁸². Ces deux divisions agiraient néanmoins en support²⁹⁸³. Une intense préparation d'artillerie concentrée sur le centre de l'Union préluderait l'action. Dans un second temps, une partie des batteries « accompagnera la progression

²⁹⁷⁸ John Gibbon, "The Council of War of the Second Day", in *B & L*, vol. 3, pp. 313-314.

²⁹⁷⁹ O.R., 27 :2, p. 320.

²⁹⁸⁰ Cité par John P. Thomas, *Career and Character of General Micah Jenkins, C.S.A.*, Columbia, The State Company, 1903, p. 8.

²⁹⁸¹ Philipp Thomas Tucker, *Pickett's Charge : A New Look at Gettysburg's Final Attack*, New York, Skyhorse Publishing, 2016, édition du Kindle, emplacement 975-1025.

²⁹⁸² James Longstreet, *From Manassas to Appomattox, op. cit.*, p. 386.

²⁹⁸³ A. L. Long, *Memoirs of Robert E. Lee : His Military and Personal History, Embracing a Large Amount of Information Hitherto Unpublished*, New York, J. M. Stoddart & Company, 1886, p. 294.

de l'infanterie, protégera ses flancs et appuiera étroitement son attaque²⁹⁸⁴ ». Cette tactique était directement d'inspiration napoléonienne. L'Empereur, rapporta Las Cases, considérait que :

l'artillerie faisait aujourd'hui la véritable destinée des armées et des peuples, qu'on se battait à coups de canon comme à coups de poings et qu'en bataille comme à un siège, l'art consistait à présent à faire converger un grand nombre de feux sur un même point, que la mêlée une fois établie, celui qui a l'adresse de faire arriver subitement et à l'insu de l'ennemi, sur un de ses points, une masse inopinée d'artillerie était sûr de l'emporter. Voilà quel avait été, disait-il, son grand secret et sa grande tactique.²⁹⁸⁵

A. P. Hill, avec ses quatre brigades restantes, devait se tenir prêt pour apporter à Longstreet son concours et, au besoin, exploiter la percée. Concomitamment, Ewell renouvellerait son action sur Culp's Hill, que ses hommes avaient manqué de peu de conquérir la veille. A cette fin, il renforça le général Johnson avec deux brigades de Rodes et une de la division d'Early, en tout 6 000 fantassins²⁹⁸⁶. Quant à la cavalerie de Stuart qui avait, enfin, rejoint l'armée la veille après le tomber du jour, Lee lui assigna verbalement une mission mixte, défensive et offensive, sans que celle-ci fût clairement définie. Il comptait sur cette formation mobile constituée de 6 000 cavaliers regroupés sur la gauche d'Ewell, pour protéger le flanc gauche de son armée et, on peut le croire, instiller par sa présence sur les arrières de l'ennemi un sentiment d'insécurité et engager la poursuite des fédéraux délogés de Cemetery Hill²⁹⁸⁷. Au total, la majeure partie des forces en présence, issues des trois armes - artillerie, infanterie et cavalerie - étaient mobilisés dans l'entreprise et devaient agir de manière coordonnée²⁹⁸⁸. Lee avait respecté à la lettre le principe jominien de concentration des forces sur le point défensif le plus faible de l'ennemi. En support des 12 500 à 13 500 fantassins chargés de monter à l'assaut se tenaient théoriquement 10 000 hommes²⁹⁸⁹.

Le plan confédéré fut, dans sa conception première, ruiné dès l'aube. A 4h30, profitant de la supériorité de son artillerie et de la présence de toutes ses brigades, le 12^{ème} Corps passa à la contre-offensive sur Culp's Hill. Rien n'indique dans les rapports que Meade en fût le décideur. En réaction à la canonnade, Johnson lança trois assauts pour conquérir le sommet. L'étreinte, furieuse, dura six heures. Les sudistes perdirent 2 500 des leurs et durent se résoudre à refluer²⁹⁹⁰. Cet échec était

²⁹⁸⁴ O.R., 27 :2, p. 320.

²⁹⁸⁵ Le Comte de Las Cases, *Mémorial de Saint Hélène*, Paris, 1824, tome septième, p. 343.

²⁹⁸⁶ O.R., 27 :2, p. 320.

²⁹⁸⁷ En 2005, Tom Cahart soutint la thèse selon laquelle Stuart avait pour mission de réaliser un assaut coordonné avec la charge de Pickett-Pettigrew (*Lost Triumph : Lee's Real Plan at Gettysburg - and why it Failed*, New York, Penguin Group, 2005). Faute de pouvoir s'appuyer sur des éléments de preuve sérieux, cette théorie apparaît hautement spéculative, ce qu'ont rappelé les historiens Eric J. Wittenberg et J. David Petruzzi auteurs de *Plenty of Blame to Go Around : Jeb Stuart's Controversial Ride to Gettysburg*, New York, Savas Beatie, 2006.

²⁹⁸⁸ Philipp Thomas Tucker, *Pickett's Charge*, op. cit., emplacements 504-505.

²⁹⁸⁹ *Ibid.*, emplacement du Kindle 707-708.

²⁹⁹⁰ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln*, op. cit., pp. 295-296.

imputable, reconnaîtra Lee, au fait que « l'attaque [de Longstreet] projetée sur la gauche de l'ennemi n'ayant pas été lancée, il [Meade] a été en mesure de tenir sa droite avec une force largement supérieure à celle du général Johnson, et, finalement de menacer son flanc et ses arrières, l'obligeant à se retirer sur sa position de départ vers 13h00²⁹⁹¹ ». L'attaque convergente de Longstreet et Ewell sur Cemetery Hill n'avait pas eu lieu. La seule satisfaction résida dans le fait que Meade ne pouvait s'autoriser à dégarnir cette partie du front toujours menacée pour renforcer sa gauche.

Sur le front de Longstreet, c'était le calme plat. L'attaque ordonnée par Lee ne s'était pas développée. Pourtant le commandant du 1^{er} Corps avait été mis au fait de l'offensive, ce que E. P. Alexander confirma dans ses mémoires, et l'on pouvait le croire s'activer sans relâche pour mettre ses troupes en ordre de bataille pour le lever du jour²⁹⁹². Mais Longstreet était tout à sa réflexion, plus que jamais accroché à son plan alternatif : un contournement de l'armée de Meade par le sud. Lorsqu'au jour naissant, Lee vint à sa rencontre pour comprendre les raisons de son inaction puis lui exposa ses vues tactiques en présence de A. P. Hill, il avait déroulé la même antienne, marquant ostensiblement son désaccord avec son supérieur. Une tentative aussi vaine que les précédentes. Lee montra une figure ferme et désigna la zone vers laquelle ses troupes d'assaut devaient converger : un espace élevé et arboré au centre du dispositif ennemi au sud de Cemetery Hill²⁹⁹³. Longstreet s'inclina le cœur chargé d'amertume, convaincu que 15 000 hommes ne suffiraient pas à enlever la position de l'adversaire²⁹⁹⁴. Pendant qu'il ruminait son désaveu, des centaines de confédérés tombaient sur pentes de Culp's Hill. Dans ses mémoires, il reconnaîtra presque malgré lui sa responsabilité dans le retard pris. Il y tint Lee d'en être responsable pour n'avoir pas chargé de la mise en œuvre de son plan un officier en qui il avait confiance et de ne pas s'être personnellement impliqué dans le placement des troupes et des batteries - comme si cette tâche revenait au seul commandant de l'armée et qu'il pouvait, lui, s'en affranchir. Une assertion qualifiée par l'un de ses biographes, Jeffry Wert, d'« inexacte et déshonorante²⁹⁹⁵ ».

La cavalerie confédérée ne joua aucun rôle. Elle fut rapidement neutralisée. Conformément à l'ordre que Lee lui avait fait tenir, Stuart était en approche par l'est. La cavalerie sudiste, vite repérée, se heurta à celle du général Gregg. Aucun des deux rivaux n'étant en mesure de faire la différence,

²⁹⁹¹ O.R., 17 :2, p. 320.

²⁹⁹² *Fighting for the Confederacy, op. cit.*, p. 244.

²⁹⁹³ Troy D. Harman désigne Ziegler's Grove comme cible des assaillants et non le « bouquet d'arbres », plus au sud, terme inventé - comme celui de "High Water Mark of the Confederacy" - par John Badger Bachelder, peintre et photographe devenu directeur du Gettysburg Battlefield Memorial Association dans les années 1880, souvent repris par les historiens du 20^{ème} siècle et ancré dans la mémoire collective. En 2016, Philipp Thomas Tucker contesta cette assertion, réaffirmant que « le bouquet d'arbres » était le point de convergence des troupes confédérées (*Pickett's Charge, op. cit.*, emplacement du Kindle 572-613).

²⁹⁹⁴ James Longstreet, "Lee's Right Wing at Gettysburg", in *B & L*, vol. 3, p. 343.

²⁹⁹⁵ Jeffry D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 286.

chacun décida de se replier. Le combat de cavalerie qui s'était déroulé cinq kilomètres à l'est de Gettysburg n'était pas anecdotique. Même si Stuart ne jouait pas les premiers rôles dans le schéma tactique du 3 juillet, ce nouveau revers tactique, après celui d'Ewell, venait effondrer un peu plus la construction offensive de Lee.

Dans le plan de Lee, l'artillerie tenait un rôle essentiel : écraser, démoraliser les défenseurs et accompagner étroitement la « Grande charge ». Le général Pendleton, chef artilleur de l'armée, était chargé de prendre toutes les dispositions tactiques et organisationnelles afin de créer les conditions d'un tir en enfilade aux effets dévastateurs pour les troupes rassemblées sur Cemetery Hill. Il se révéla dramatiquement incompetent pour combiner, guider, impliquer et coordonner l'action des canons répartis dans les trois Corps. Le potentiel de feu ne fut pas employé au maximum de ses capacités. De plus, Pendleton tint Lee dans l'ignorance des faibles munitions en possession de l'artillerie²⁹⁹⁶.

Longstreet abandonna quant à lui une partie de ses devoirs de commandant de Corps au colonel Alexander, son chef d'artillerie, sur lequel pesa une lourde responsabilité. « Old Pete » lui fit parvenir un message qui lui donnait un rôle décisionnaire majeur dans l'attaque projetée et qui posait clairement l'idée qu'il existait une alternative à celle-ci : « Si le feu de l'artillerie ne parvient pas à faire retirer l'ennemi ou à fortement le démoraliser au point d'assurer le succès de notre attaque, je préférerais que vous n'avertissiez pas le général Pickett de monter à l'assaut. Je compte beaucoup sur votre jugement pour trancher la question et vous laisse le soin d'avertir le général lorsque le moment sera le plus favorable²⁹⁹⁷ ». On mesure à la lecture de ces lignes l'atteinte béante qu'elles constituaient à l'ordre de Lee qui n'avait jamais conditionné sa décision d'attaquer à la réussite du tir de barrage. Un deuxième message confirma peu après l'esprit du premier.

A 13h07, l'artillerie (163 pièces) entra en action²⁹⁹⁸. Le barrage ne causa pas sur les défenses de l'Union les dommages escomptés. Les munitions de longue portée étaient insuffisantes, la poudre et les amorces d'obus étaient de médiocre qualité et la majorité des projectiles n'explosa qu'au terme de leur course hurlante et non au-dessus de leur cible. Comble d'infortune, les artilleurs sudistes ne furent rapidement plus en mesure de distinguer la crête de Cemetery en raison de l'épaisse fumée qui les enveloppait et de corriger le problème²⁹⁹⁹. Ce fut surtout sur la contre-pente de la crête que les dégâts furent les plus remarquables. De nombreux trains d'artillerie, leur personnel et les chevaux furent pulvérisés. La maison qui servait de quartier-général à Meade fut touchée à plusieurs reprises,

²⁹⁹⁶ Stephen W. Sears, *Gettysburg, op. cit.*, pp. 379-382.

²⁹⁹⁷ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 421.

²⁹⁹⁸ John J. Garnett, *Gettysburg, op. cit.*, p. 37.

²⁹⁹⁹ Stephen W. Sears, *Gettysburg, op. cit.*, p. 397.

obligeant le général et son état-major à se mettre à l'abri quelques dizaines de mètres à l'arrière³⁰⁰⁰. Ces dommages ponctuels affectèrent peu la puissance de feu yankee qui resta largement intacte. Il s'agissait, après les déconvenues matinales, du nouveau drame de la journée pour le commandement rebelle.

Donnée par quatre-vingts pièces, la réplique fut dans, un premier temps, discrète, puis elle s'intensifia³⁰⁰¹. Les boulets manquaient à leur tour de précision et infligèrent peu de préjudices aux batteries confédérées. La plupart s'abattirent au-delà, sur l'infanterie rebelle en faction sur Seminary Ridge, occasionnant des pertes supérieures à celle essuyées par l'infanterie nordiste³⁰⁰². Puis, en quelques minutes, la canonnade s'éteignit à l'initiative de Hunt, chef de l'artillerie, confirmée par Meade³⁰⁰³. Le général nordiste avait l'intuition que le bombardement était le préambule d'une charge d'infanterie de grande ampleur contre le 2^{ème} Corps et prit deux décisions déterminantes. Il imposa le silence à ses batteries pour à la fois amener Lee à l'idée que la majeure partie de l'artillerie de l'Union avait été détruite, et préserver ses munitions³⁰⁰⁴. Il fit dépêcher des renforts prélevés sur les 1^{er}, 3^{ème}, 6^{ème} Corps et les affecta en réserve du 2^{ème} Corps³⁰⁰⁵.

A 13h25, Alexander adressa un message à Pickett, suivi d'un second dix minutes plus tard l'enjoignant de se lancer : « Pour l'amour du ciel, hâtez-vous. Les dix-huit canons sont partis. Dépêchez-vous ou je manquerai de munitions pour vous soutenir correctement³⁰⁰⁶ ». En fait les dix-huit canons disposés à proximité du bosquet d'arbres et visualisés par Alexander avaient été volontairement placés à l'abri pour, au moment opportun, revenir supporter les défenseurs. A réception du premier message, Pickett se tourne vers Longstreet : « Général, dois-je avancer ?³⁰⁰⁷ ». Longstreet désapprouvait cette attaque. Le signe affirmatif de la tête qu'il apporta pour réponse était la traduction de la volonté de Lee, non la sienne. Débuta alors sous un soleil brûlant et dans une chaleur torride, ce que l'Histoire retiendra sous le nom de « charge de Pickett ». Entre 12 500 et 13 500 soldats émergèrent de Seminary Ridge vers 14h30, répartis sur trois lignes et une largeur d'un kilomètre et demi. Moins d'une heure plus tard, après qu'une poignée d'entre eux eussent parcouru les mille trois cents mètres qui les séparaient des nordistes sous le feu des canons et des mousquets, percé leurs défenses avant d'être repoussés, ce qui restait des assaillants battait en retraite. La charge

³⁰⁰⁰ Champ Clark, *Gettysburg : The Confederate High Tide*, Alexandria, Time-Life Books, 1985, pp. 134-135.

³⁰⁰¹ O.R., 27 :1, p. 239.

³⁰⁰² Stephen W. Sears, *Gettysburg, op. cit.*, p. 405.

³⁰⁰³ Henry J. Hunt, "The Third Day at Gettysburg", in *B § L*, vol. 3, pp. 373-374 ; Champ Clarke, *Gettysburg, op. cit.*, p. 136.

³⁰⁰⁴ George R. Stewart, *Pickett's Charge : A Microhistory of the Final Attack at Gettysburg, July 3, 1863*, Houghton, Mifflin, 1959, pp. 154-155.

³⁰⁰⁵ Isaac R. Pennypacker, *General Meade*, New York, D. Appleton and Company, 1901, pp. 193-194.

³⁰⁰⁶ O.R., 27 :1, p. 423.

³⁰⁰⁷ *Idem* ; James Longstreet, *From Manassas to Appomattox, op. cit.*, p. 392.

héroïque de ces hommes s'était transformée en vaine oblation³⁰⁰⁸. L'artillerie légère, mobile confédérée les avaient trahis. Sa participation active au bombardement avait dramatiquement diminué ses munitions si bien que le rôle de soutien et de protection qui lui était dévolu n'avait pas joué. Les batteries de A. P. Hill restèrent désespérément muettes. Quant aux brigades sensées soutenir les assaillants, elles furent fantomatiques.

Le commandement, dans la personne de Longstreet, était directement impliqué dans cette absence de soutien. Deux brigades de la division de Anderson avaient été placées sous son commandement et positionnées à la droite des assaillants, mais sans savoir qu'elles étaient partie intégrante du dispositif offensif. N'en ayant pas reçu l'ordre de Longstreet, elles n'agirent pas de concert avec la masse des attaquants et ne furent pas en mesure de protéger le flanc droit de Pickett. Au moment où elles reçurent l'ordre de s'activer, il était trop tard, la charge des confédérés exhalait ses derniers soupirs de bravoure. De plus, elles avancèrent droit devant elles au lieu d'infléchir leur course sur la gauche³⁰⁰⁹. Rincées par le feu de l'artillerie et des mousquets, leurs commandants renoncèrent à poursuivre un effort qui déboucherait sur un sacrifice en pure perte et ordonnèrent le repli³⁰¹⁰. Les trois brigades restantes d'Anderson, à la gauche des assaillants, pouvaient être des acteurs décisifs. Longstreet les figea dans l'inertie, considérant que la première vague d'assaut n'avait pas atteint son objectif d'enfoncer les lignes ennemies³⁰¹¹. Or, deux trouées s'étaient formées dans les lignes nordistes, qu'un prompt renfort eut permis de mieux exploiter³⁰¹². Les deux divisions de Hood et McLaws sur la droite n'agirent pas en soutien des assaillants, Longstreet estimant que c'eut été dégarnir dangereusement le flanc droit confédéré. Lee se contenta de reprendre l'argument de son lieutenant dans son rapport daté de janvier 1864³⁰¹³.

A la lecture des pertes subies, cette charge avait des allures d'hécatombe pour tous les étages du commandement : les pertes s'élevaient à 6 600 hommes dont 1 190 morts et 3 350 faits prisonniers (blessés ou non). La division de Pickett avait perdu ses trois généraux de brigade, sept colonels sur douze - les autres étant blessés. Les officiers d'un grade supérieur à celui de capitaine avaient subi une véritable saignée : un seul sur les 35 était sorti indemne. Deux mille trois cents tués, blessés et

³⁰⁰⁸ L'ouvrage le plus récent et aussi l'un des plus complets est l'œuvre de Phillip Thomas Tucker, *Pickett's Charge*, *op. cit.*

³⁰⁰⁹ Eric A. Campbell, "Sacrificed to the Bad Management... of Others" : Richard H. Anderson's Division at the Battle of Gettysburg", in *High Water Mark : The Army of Northern Virginia in the Gettysburg Campaign, Programs of the Seventh Annual Gettysburg Seminar*, *op. cit.*, p. 127.

³⁰¹⁰ O.R., 27 :2, p. 620 et 632.

³⁰¹¹ *Ibid.*, p. 615.

³⁰¹² Stephen W. Sears, *Gettysburg*, *op. cit.*, pp. 444-454.

³⁰¹³ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, pp. 397-399 ; O.R., 27 :2, p. 320.

disparus constituèrent les pertes de l'Union. Le général nordiste Hancock avait reçu une blessure par balle et fut évacué.³⁰¹⁴

Comme à Fredericksburg, le vainqueur n'engagea aucune poursuite vigoureuse. Non que Meade fût clément avec l'ennemi. La manière dont le général accueillit la victoire - avec un sobre « Dieu Merci » accompagné d'un « Hurrah »³⁰¹⁵ - était la marque d'un soulagement, comme s'il était touché par un moment de grâce qu'il fallait prolonger, ou contre lequel aucune action par trop incertaine ne doit venir conspirer. Ses généraux le pressèrent. Pleasonton était le plus fervent : « Général, je vous donne une demi-heure pour vous prouver que vous êtes un grand général. Ordonnez à l'armée d'avancer, pendant que je conduis la cavalerie et tombe sur les arrières de Lee, et nous terminons la campagne en une semaine³⁰¹⁶ ». La décision de Meade était inébranlable. Il n'y aurait pas de contre-attaque. Les raisons seront analysées plus loin. Au grand soulagement du sudiste E. P. Alexander qui n'hésitera pas à écrire dans ses mémoires : « Il faut tenir pour une faute colossale le fait que Meade n'ait pas organisé de contre-attaque aussitôt qu'il découvrit que l'assaut confédéré avait été repoussé... Le niveau de nos munitions était si bas, nos forces, à cet instant, si diminuées et tellement dispersées le long de notre ligne imprudemment allongée, que l'avance d'un unique corps de troupes fraîches, comme le 6^{ème} par exemple, aurait pu nous couper en deux³⁰¹⁷ ».

Le lendemain, les deux armées s'observèrent. Les sudistes espéraient une attaque, tandis que Meade attendait un mouvement de l'ennemi pour connaître ses intentions. Comme à Sharpsburg, Lee se décida à la retraite. A Sharpsburg, l'Armée de Virginie du Nord était adossée à la frontière, le Potomac, et le retour au pays s'effectua sans difficulté majeure. Ici, les données étaient singulièrement plus compliquées. Les confédérés devaient traverser South Mountain et parcourir plus de cinquante kilomètres avant d'atteindre la Virginie. Dix jours furent nécessaires pour sécuriser l'armée et ses centaines de trains de ravitaillement. Dix jours au cours desquels les poursuivis durent livrer une vingtaine d'escarmouches et d'engagements plus sérieux. La réussite de l'opération, qui devait beaucoup à la cavalerie de Stuart, a échappé à beaucoup de contemporains. Lee en fit une discrète allusion à Davis le 31 juillet, déclarant que l'armée avait au cours de la campagne « obtenu sous l'égide du Très Haut un succès général même si elle n'avait pas remporté de bataille³⁰¹⁸ ». Pourtant ce « succès » était vital. Les tonnes de vivres en tous genres rapportées - 30 000 têtes de bétails, 25 000 moutons, des centaines de cochons, des milliers de tonnes de fourrage, de céréales... -

³⁰¹⁴ Stephen W. Sears, *Gettysburg, op. cit.*, pp. 468-469 ; Douglas Southfall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, p. 196.

³⁰¹⁵ Frank Aretas Haskell, *The Battle of Gettysburg*, Boston, 1908, p. 70.

³⁰¹⁶ Cité par Jacob Hoke, *The Great Invasion of 1863 ; or, General Lee in Pennsylvania*, Dayton, W. J. Shuey, Publisher, 1887, p. 431.

³⁰¹⁷ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 432.

³⁰¹⁸ *Lee's Dispatches, op. cit.*, p. 110

nourrissent l'armée pendant plusieurs mois. Cette réussite avait permis aux yeux du commandant d'atténuer, modestement, une défaite tactique, voire un potentiel désastre stratégique³⁰¹⁹.

Le décompte des victimes place Gettysburg en tête des batailles les plus meurtrières de la guerre. L'Armée du Potomac avait perdu 23 055 hommes dont 3 155 tués, 14 531 blessés et 5 369 prisonniers et portés disparus³⁰²⁰. Les pertes confédérées sont plus approximatives et sont estimées à 23 231 (plus de 4 708 morts, environ 12 693 blessés et 5 830 blessés/disparus)³⁰²¹. Le commandement des régiments était exsangue : 150 colonels, lieutenant-colonels et commandants avaient été tués, blessés ou faits prisonniers. A la tête de la plupart des régiments, le grade le plus élevé était celui de capitaine³⁰²². L'Armée de Virginie du Nord avait donc perdu environ un tiers de ses forces. Un chiffre dramatiquement élevé.

f - Analyse.

Gettysburg est communément qualifiée de bataille de « rencontre ». Une rencontre que Lee pouvait empêcher qu'elle ne muât en affrontement général si l'on considère ces deux handicaps qui résultèrent de l'absence de Stuart : méconnaissance de l'exacte importance des forces ennemies et du terrain sur lequel il décida finalement de se battre. Or, aurait-il eu le temps d'étudier, méditer le champ de bataille qu'il aurait abordé la ville par le sud et occupé ses hauteurs méridionales. Qu'il eut peut-être été préférable qu'il choisisse un autre site pour livrer une bataille décisive, ne signifie pas que celle-ci ne pouvait pas être gagnée à Gettysburg.

Monté sur Traveler, Lee était au pied de Seminary Ridge quand ses hommes se repliaient, le visage morne. Son attention absorbait les images du désastre et son regard renfermait la parfaite compréhension de la tragédie qui venait de se dérouler. Il adressa paternellement une parole d'encouragement pour chacun des survivants qui le croisait. Une atmosphère lourde de peine l'entourait. Le lieutenant-colonel Arthur Fremantle, officier de la Couronne britannique présent en qualité d'observateur, s'approcha et se tint à ses côtés : « Ce fut une sombre journée pour nous, colonel ; mais nous ne pouvons pas toujours nous attendre à remporter des victoires ». A Pickett et à Wilcox, tous deux en état de choc, Lee reconnut spontanément sa responsabilité. Au second, il avoua : « N'importe, général, tout ceci a été causé par ma faute, c'est moi qui ai perdu ce combat, et vous

³⁰¹⁹ Kent Masterson Brown, *Retreat from Gettysburg : Lee, Logistics, and the Pennsylvania Campaign*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005, pp. 389-390.

³⁰²⁰ John W. Busey et David G. Martin, *Regimental Strengths and Losses at Gettysburg*, 4^{ème} édition, Hightstown, Longstreet House, 2005, p. 125.

³⁰²¹ *Ibid.*, p. 160.

³⁰²² Jeffrey D. Wert, *A Glorious Army*, *op. cit.*, p. 278.

devez m'aider de votre mieux maintenant »³⁰²³. Lee était-il le seul fautif ? L'échec de l'armée sudiste était-elle la conséquence la plus visible d'une défaillance de son autorité et de son style de commandement ?

Lee avait été défait par un adversaire qu'il avait en grande estime, déclarant, après qu'il avait pris connaissance de sa nomination, qu'il était « l'homme le plus dangereux qui lui avait été opposé jusqu'à maintenant; qu'il était non seulement un soldat intelligent et compétent, mais également un homme consciencieux, attentionné, minutieux et appliqué ; qu'il ne commettrait pas devant lui autant d'erreurs que ses prédécesseurs, et que si lui faisait une erreur face à Meade celui-ci en tirerait profit³⁰²⁴ ». Meade avait en effet tiré profit des erreurs du commandement confédéré pour repousser l'ennemi. Lee ne fut-il pas la victime de son conservatisme dans l'art de commander à ses lieutenants ? Devant un adversaire dont il traça un portrait flatteur avant même de le combattre, il eut été bien inspiré d'adopter un style d'autorité moins feutré, de renforcer son emprise sur ses chefs de Corps par une présence, plus affirmée à leur côté, de membres d'état-major.

E. P. Alexander fournit dans ses mémoires un commentaire illustrant l'absence de coordination qui stérilisa l'action du 2^{ème} Corps le 2 juillet : « Le manque apparent de contrôle entre les lignes suscita un étonnement permanent³⁰²⁵ ». Le fait que les lignes confédérées formassent un arc de cercle et fussent étirées sur plusieurs kilomètres conférait à l'état-major un rôle capital. C'est lui qui assurait la présence du commandant sur toutes les parties du front. Cette présence eut-elle existé le 2 juillet, il est hautement probable que les combats n'eussent pas souffert d'un défaut de coordination. Lee ne fit pas bon usage de son état-major, renouant avec les égarements de la bataille des sept jours. L'attaque en échelon, décidée dans l'après-midi du 2 juillet, était une réponse à un milieu tactique bouleversé par la présence inattendue d'un Corps d'armée de l'Union. Ce mode d'action, fondé sur la progression de l'engagement, était le meilleur moyen d'atteindre les objectifs recherchés : envelopper et enfoncer la gauche de l'Union. Il est juste de remarquer, comme le firent Bowden et Ward, qu'il offrait une grande liberté aux commandants de Corps et de division pour conduire la manœuvre, entrer dans l'action au moment opportun et profiter des erreurs de l'ennemi³⁰²⁶. On mesure aussitôt la faiblesse du dispositif : la défaillance d'un échelon entraînait une rupture de la dynamique offensive et compromettait son succès. C'est ce qui arriva. Lee resta fidèle à sa forme de commandement qui conférait à ses généraux un pouvoir discrétionnaire sur l'action. Le témoignage de Fremantle soutient notre analyse : « Ce que j'ai surtout remarqué, c'était que pendant tout le temps

³⁰²³ Lieut.-Col. Fremantle, *Three Months in the Southern States : April-June 1863*, New York, John Bradburn, 1864, p. 269.

³⁰²⁴ Robert Stiles, *Four Years under Marse Robert*, New York, The Neale Publishing Company, 1903, p. 228.

³⁰²⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 408.

³⁰²⁶ Scott Bowden et Bill Ward, *Robert E. Lee and the Gettysburg Campaign*, op. cit., p. 266.

que dura la fusillade, il n'envoya qu'un seul message et ne reçut qu'un seul rapport. C'est à l'évidence sa méthode pour organiser soigneusement le plan avec les trois commandants de Corps et leur laisser ensuite la responsabilité de le modifier et de le réaliser au mieux de leurs possibilités³⁰²⁷ ». Une autorité plus affirmée aurait plié les événements. L'exigence d'autonomie opérationnelle laissée à ses généraux n'était pas incompatible avec l'exercice d'un contrôle assidu. Le rapport hiérarchique ne peut en pleine bataille être travaillé par une trop grande liberté d'appréciation.

Les combats des 2 et 3 juillet ont été voulus et ordonnés par Lee. La défaite est donc d'abord la sienne. Les sévères problèmes intestinaux dont il souffrait l'avaient-ils diminué et enfermé dans une certaine discrétion et une relative passivité ? Plus sûrement, Gettysburg jetait une lumière crue sur les limites du commandement de Robert Lee, plus fondé sur le principe de suggérer que d'ordonner. Avec ses généraux, Lee répugnait à la confrontation, recherchant le consensus. Les deux nouveaux commandants de Corps avaient besoin d'être fermement encadrés et guidés, aucun d'entre eux n'ayant la capacité de Jackson de lire dans l'esprit du Chef et de donner une traduction militaire à ses intentions. Pour ne pas avoir senti cette exigence à un moment aussi crucial, Lee fit payer à son armée un terrible prix. Le Virginien avait le goût des nobles sentiments. Le repentir en était un. Il endossa seul la responsabilité de la défaite et offrit sa démission au Président Davis. Toutefois, gardons-nous d'exagérer les vertus et donc la culpabilité d'un commandement direct. C'est au commandant de Corps et de division d'apprécier l'opportunité de lancer l'action, de saisir l'initiative. Cette faculté est le monopole de l'homme de terrain, placé au centre des événements. « Le contrôle centralisé ne peut espérer produire au rythme voulu la multitude d'ajustements indispensables nécessaires pour que l'horloge de la machine de guerre fonctionne parfaitement de manière mécanique. [...] En ce sens, le succès à la guerre relève davantage du commandement indirect - par l'esprit, le sens de la mission et la liberté d'action - que du commandement direct³⁰²⁸ ». Sans chercher à l'absoudre de ses responsabilités, l'objectivité force à pointer du doigt les carences des trois chefs de Corps. Clairement, ces têtes du commandement opérationnel ne furent pas à la hauteur de leur talent et leur faire endosser les habits de co-responsables n'est pas enfreindre la vérité.

Ewell fut lymphatique et peu clairvoyant. Son entourage était principalement composé d'officiers ayant guerroyé avec Jackson. Chacun d'entre eux semblait en être le prolongement. Ils avaient gardé de leur défunt général une appétence pour la combativité et l'action. Les reproches en forme de condamnation que beaucoup d'entre eux, ainsi que de simples soldats, formulèrent après la guerre pour stigmatiser le comportement d'Ewell le 1^{er} juillet avaient une consistance qui interdit de les

³⁰²⁷ Lieut.-Col. Fremantle, *Three Months in the Southern States*, op. cit., p. 260.

³⁰²⁸ Général Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, op. cit., pp. 119-120.

réduire à de simples vétilles querelleuses et partiales. Elles reflétaient un sentiment d'incompréhension et de frustration.

La guerre exige la pleine possession de ses moyens physiques et intellectuels. Souffrant, diminué physiquement, A. P. Hill était ankylosé, presque fantomatique. Le 2 juillet, il ne fit honneur ni à son rang ni à sa charge. C'est lui qui détenait ce jour-là les clefs de la bataille. Une décision autoritaire et résolue de sa part à ses subordonnés et c'est l'ensemble de son Corps d'armée qui, à la suite de celui de Longstreet, pouvait se ruer sur Cemetery Hill, saigner à blanc les défenses fédérales affaiblies et, très vraisemblablement, brandir le drapeau de la victoire. Rien n'a pu l'arracher à son engourdissement.

Beaucoup dans l'attitude du général Longstreet les 2 et 3 juillet trahissait un évident manque d'enthousiasme. Sa conduite tutoyait l'insubordination et transgressait le principe de connivence qui devait nécessairement l'unir à son supérieur. Il n'était jamais entré dans les vues de Lee. Son scepticisme, ses réticences, justifiées ou non, devaient s'effacer, et le subordonné se sentir requis par le devoir. Il laissa au contraire ses sentiments personnels l'affecter. Le 3 juillet, il n'entreprit rien pour permettre de lancer l'attaque le matin comme Lee le lui avait demandé. De la même façon, il ne mit rien en œuvre pour garantir que la première vague fût soutenue au juste moment par les brigades sur lesquelles il exerçait un commandement opérationnel. Dans les jours qui suivirent la bataille, il reconnut que beaucoup de la responsabilité dans la défaite reposait sur ses épaules³⁰²⁹. Désigné après la guerre comme l'un des bouc-émissaires de la défaite, « Old Pete » multiplia les plaidoyers pro domo, n'hésitant pas, parfois, à recourir au mensonge pour leur donner plus de force. Sans vraiment convaincre. L'accusation était lourde mais, nous le croyons, non dénuée de fondement. L'intéressé glissa même vers une forme d'outrance, en affirmant dans ses mémoires à propos de Lee : « A l'évidence il était excité et instable cet après-midi du 1^{er} juillet, et il œuvra sous cette emprise jusqu'à ce que suffisamment de sang soit versé pour l'apaiser³⁰³⁰ ».

Ces faiblesses étaient d'autant plus dommageables que, sur un plan tactique, Lee avait montré une science et une vision. Le 1^{er} juillet se conclut sur une probante victoire sudiste. Cette journée portait cependant les germes des désillusions à venir qu'illustra l'affaire de Culp's Hill. Le 2 juillet, Lee voulut faire fructifier les gains tactiques obtenus et élaborer dans cette perspective un plan d'attaque qui désignait Cemetery Hill comme la position clé - ce qu'elle était - de l'Union à enlever. Cette option offensive était justifiée par une série d'arguments solides : une concentration des forces unionistes inachevée, un rapport de force équivalent, une dynamique victorieuse et une confiance

³⁰²⁹ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 295.

³⁰³⁰ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox, op. cit.*, p. 384.

inébranlable dans l'armée qui ouvrirent le commandant à la conviction qu'elle sortirait vainqueur de la prochaine épreuve de force. Cette deuxième journée fut la plus sanglante et se solda par un échec principalement dû à la défaillance de Powell Hill. En définitive, cette journée fut perdue in extremis non pas en raison d'un déficit de pugnacité de la part de ceux qui participèrent à l'attaque, mais par la faute du général, incapable d'injecter en appui de Longstreet tous les combattants sous sa main. Le lendemain, le plan de Lee prévoyait trois temps forts qui, nous l'avons vu, ne se réalisèrent jamais : un tir d'artillerie dévastateur contre les lignes ciblées par l'attaque, une « démonstration » concomitante menée par Ewell et surtout l'envoi d'une seconde vague d'assaut pour finir de disloquer la résistance. De tous ces facteurs, le dernier fut, selon Lee, celui qui contribua le plus à l'échec de la charge de Pickett. Le commandant ne dit pas autre chose à Imboden la nuit du 3 juillet : « S'ils [les Virginiens de Pickett] avaient été appuyés comme ils auraient dû l'être - mais pour des raisons non pleinement éclaircies pour moi ils ne le furent pas - nous aurions emporté la position et la journée aurait été à nous. Quel dommage ! Quel dommage ! Oh quel dommage !³⁰³¹ ».

Des historiens, à la suite de Longstreet, reprochèrent à Lee cette attaque, contribuant à forger le mythe d'une folie tactique³⁰³². C'est oublier qu'elle n'était qu'une partie dans un ensemble offensif plus large impliquant les deux autres Corps, une intervention massive de l'artillerie et la cavalerie de Stuart. Sans méconnaître son caractère résolument hardi, rien ne permettait de conclure à son issue tragique. Menée dans le strict respect des conditions attendues par Lee, on peut s'autoriser à croire en son succès. Il existe d'ailleurs un précédent illustre de réussite : Wagram. Après une intense préparation d'artillerie, Napoléon lança au centre des lignes autrichiennes les divisions du général McDonald qui perdirent les neuf dixièmes de leurs effectifs. Grâce à l'appui de renforts, l'armée impériale ouvrit une brèche et coupa l'armée ennemie en deux. L'empereur paracheva sa victoire en déclenchant une offensive sur les parties droite et gauche du front. Jomini aurait apporté sa caution à l'entreprise confédérée. Faire converger vers un point des lignes ennemies une masse de soldats, répondait aux axiomes du théoricien suisse. Toutefois, la puissance de feu que doit affronter les assaillants était plus létale qu'à l'époque napoléonienne et, en l'absence d'une deuxième vague de

³⁰³¹ John B. Imboden, "The Confederate Retreat from Gettysburg", in *B & L*, vol. 3, p. 421. En 2014, les professeurs Armstrong et Sodergren analysèrent la charge de Pickett à partir d'un modèle mathématique fondé sur les équations de Lanchester. Ils conclurent que l'attaque, dans les conditions où elle fut lancée (les faibles dommages infligés aux défenseurs par le feu de l'artillerie), aurait été victorieuse si elle avait été soutenue par "une à trois brigades". Ces brigades, nous l'avons vu, étaient disponibles, mais ne reçurent pas de Longstreet l'ordre d'avancer. Les auteurs précisèrent que les forces sudistes n'avaient pas le poids numérique suffisant pour exploiter leur succès et, doit-on conclure, de remporter plus qu'une victoire tactique (Michael J. Armstrong et Steven E. Sodergren, "Refighting Pickett's Charge : Mathematical Modeling of the Civil War Battlefield", in *Social Science Quarterly*, vol. 96, n° 4, décembre 2015, pp. 1153-1168).

³⁰³² Philipp Thomas Tucker, *Pickett's Charge*, op. cit., emplacement du Kindle 194-196, 496-498.

fantassins capable d'apporter un nouvel élan et de créer le surnombre, le risque d'échec était augmenté.

Ce qui manqua au commandement confédéré c'est une osmose, une volonté commune de ses membres les plus distingués d'unir leur talent, de coopérer pleinement. Trop de défaillances individuelles s'étaient faites jour. Le sentiment dominant fut que seul Lee travailla, non sans lacunes, pour la victoire. Le soir du 2 juillet le commandant ne réunit pas ses chefs de Corps et leurs principaux lieutenants. Il se contenta de leur envoyer des instructions écrites. Ce fut une erreur. Ce 2 juillet, les frictions furent multiples. Un conseil de guerre offrait un temps d'analyse et d'échange dont l'intérêt résidait dans la possibilité pour les principaux acteurs de les identifier, d'en comprendre les causes pour éviter qu'elles ne se reproduisent le lendemain. En plus de générer une émulation, il aurait permis d'arrêter un principe de communication et de coordination des actions planifiées par Lee. Le 3 juillet les frictions humaines au sein du commandement n'avaient pas disparu et la bataille fut perdue.

Les fractures étaient profondes au sein du commandement et Lee en fut si conscient qu'il intervint auprès de Pickett pour qu'il détruisît son rapport de campagne. Il faut croire qu'il le fut car aucun chercheur n'en retrouva la trace. On sait qu'il contenait des philippiques contre les généraux qui ne l'avaient pas soutenu le 3 juillet ; elles étaient trop violentes pour que Lee en autorisât la publication et ce dernier l'écrivit avec gravité : « Vous et vos hommes vous êtes couverts de gloire, mais nous avons un ennemi à combattre et nous devons nous prémunir, en ce moment critique, contre les dissensions que généreraient les critiques figurant dans votre rapport³⁰³³ ». La gloire était le seul héritage qui restât à ces combattants trahis par des frictions humaines multiples et répétées.

La victoire nordiste n'était pas imputable aux seules fautes d'exécution des généraux confédérés. Le commandant Meade, les généraux Hanckok, Buford... en étaient les architectes. Ils avaient intelligemment exploité les avantages du terrain, sa géographie à la fois plane, ondulante, scabreuse et encombrée pour donner une mobilité à leur troupe et répondre aux coups de boutoir de l'adversaire. Surtout, ils avaient montré une volonté de ne rien céder, une pugnacité sans laquelle toute résistance eut été désespérée. Les « bourreaux » de la Confédération furent aussi ces milliers d'inconnus dressés pour défendre la terre de l'Union et dont, pour les plus malchanceux, les noms s'égrènent sur les stèles du cimetière national de Gettysburg.

Le vainqueur, George Meade, occupe dans le panthéon militaire de l'Union une place à part. Cet homme sobre, un peu austère, dépourvu de ce charisme qui fait s'exclamer la troupe à son passage,

³⁰³³ Rev. J. Williams Jones, *Life and Letters of Robert Edward Lee, Soldier and Man*, op. cit., p. 267.

mais d'un calme inspirant la confiance, avait infligé à Lee un revers tactique sans précédent. Il le fit sans héroïsme, mais, comme tous ses généraux, avec une détermination inébranlable. Imposé à la tête de l'Armée du Potomac par Lincoln, Meade entra en campagne dans des circonstances pour le moins défavorables et dans l'intention de combattre. « Le principal pour moi est de trouver l'ennemi et de le combattre » avait-il télégraphié à Washington le 29 juin³⁰³⁴. Il se donna une lisibilité opérationnelle en dissipant le brouillard de guerre et partit à la poursuite de Lee. Il accepta le 1^{er} juillet, soutenue dans sa décision par ses généraux, un combat sur un site qu'il n'avait pas choisi. Il n'est pas surprenant que son comportement les 2 et 3 juillet contrasta avec celui de Lee. Nous pourrions, sans presque en changer un mot, reprendre le passage consacré au général sudiste à Sharpsburg. Le commandant nordiste ayant fait le choix d'attendre l'ennemi, il participa au déploiement de ses forces dans la matinée du 2 juillet, dicta leur position, pas toujours avec succès comme en témoigna l'affaire Sickles. Au moment le plus critique de la journée, quand les rebelles percèrent sa gauche et s'élançèrent vers une trouée, il fut au cœur du tumulte, dirigeant les renforts, menant une brigade vers la zone menacée et eut un cheval tué sous lui³⁰³⁵. Meade fut exemplaire. Le sudiste E. P. Alexander le reconnut : « Il n'y eut de toute la guerre plus bel exemple d'efficacité du commandement militaire que celui montré par Meade à cette occasion³⁰³⁶ ».

Et pourtant, rarement vainqueur fut aussi malmené. La somme des critiques qui s'abattirent sur lui dépassèrent ce que la sincérité historique était en droit d'accepter. Au sein du commandant nordiste les habitudes les plus délétères persévérèrent et la victoire n'avait pas contribué à les déraciner. Les accusations plurent rapidement sur le commandant et elles se prolongeront bien après sa mort. Quelle en était la teneur ? Elle était de ne pas avoir engagé de contre-attaque aussitôt repoussé l'assaut du 3 juillet, et d'avoir laissé Lee s'échapper au terme de sa retraite. Quels en étaient les auteurs ? Des généraux (Pleasanton, Butterfield, Sickles, Doubleday) plus inspirés par la jalousie, la méchanceté, que par le souci de restituer la vérité. Le commandant en chef, dans un registre différent, mû par une profonde déception, participa aussi à ces critiques.

Comme le prévoyaient les prérogatives de la Commission interparlementaire sur la conduite de la guerre, les grands acteurs de la bataille, à l'exception notable de Sykes, furent entendus par ses membres. Les auditions se tinrent de mars à mai 1864. A la lecture des questions posées, il ne fait aucun doute que l'intention de la Commission était de jeter l'opprobre sur Meade, un partisan des démocrates honnis, en réunissant des éléments à charge qui établiraient sa pusillanimité, son manque

³⁰³⁴ O.R., 27 :1, p. 67.

³⁰³⁵ Henry J. Hunt, "The Second Day at Gettysburg" in *B & L*, vol. 3, p. 311 ; Isaac Rusling Pennypacker, *George Meade, op. cit.*, pp. 173-174.

³⁰³⁶ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 393.

de combativité et sa culpabilité dans l'échec de la poursuite. Les débats permettent aux lecteurs de mesurer combien la gangrène de la division était installée dans l'Armée du Potomac et que les ressentiments personnels ne s'estompèrent jamais malgré les victoires qui allaient jaloner son histoire. La Commission échouera à apporter la démonstration tangible de l'inaptitude de Meade à exercer son commandement ainsi qu'à obtenir de Lincoln qu'il le remplaçât par son favori déchu, Hooker³⁰³⁷.

Meade aurait donc, selon une partie de son entourage militaire, raté l'occasion de parachever une victoire tactique et de finir la guerre en ne détruisant pas l'armée de Lee dans les minutes qui suivirent l'échec de l'assaut confédéré. Il lui aurait fallu donner l'ordre d'engager une poursuite déterminée, sans laquelle il ne peut y avoir de victoire effective. Il n'en fit rien. Pour T. Harry Williams, Meade était « atteint d'une psychose défensive³⁰³⁸ ». La majorité des historiens, plus inspirée, considère que le 6^{ème} Corps, largement intact, et le 5^{ème}, qui avait peu souffert, étaient dispersés sur la ligne de front et dans l'incapacité de réaliser l'opération. Et rien ne permet d'établir que Hancock, partisan d'une contre-attaque, aurait insufflé à Meade la détermination nécessaire s'il n'avait pas été évacué du champ de bataille sur blessure. Meade avait en fait planifié une action depuis sa gauche, impliquant infanterie et cavalerie. Les témoignages de Hancock et de Warren devant la Commission le confirmèrent. Si l'action fut amorcée mais ne put se développer à une plus grande échelle, les raisons ne mettaient pas en cause le commandant. Il y avait le temps inhérent aux préparatifs, conjugué à la tombée du crépuscule. Henry Hunt, chef de l'artillerie de l'Union, fournit une explication qui restituait avec lucidité les réalités tactiques du front après le repli des assaillants :

Une contre-charge immédiate à la suite d'un combat entre deux petites masses de combattants est une chose ; faire passer une armée de la défensive à l'offensive après un engagement sur un point unique est tout à fait différent. Ce n'était pas une « défaite à la Waterloo » avec une armée fringante pour l'exploiter... Une avancée de 20 000 hommes depuis la crête Cemetery face à 140 canons aurait été une folie pure ; une avancée immédiate, en force, depuis n'importe quel point du front était simplement irréalisable...³⁰³⁹

g - Une poursuite qui cristallise la frustration du commandant en chef de l'Union.

Juger le commandement de Meade oblige à séparer le meilleur du médiocre. Selon que l'on ordonne les mots différemment, le regard diffère. « Certes, beau vainqueur à Gettysburg, mais poursuivant timoré » ou « Certes, poursuivant timoré, mais beau vainqueur à Gettysburg ». A la

³⁰³⁷ *The Union Generals Speak : The Meade Hearings on the Battle of Gettysburg*, éd. Bill Hyde, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2003.

³⁰³⁸ T. Harry Williams, "The Military Leadership of the North and the South", in *The Harmon Memorial Lectures in Military History, 1959-1987*, éd. Lieutenant Colonel Harry R. Borowski, Washington, 1988, p. 57.

³⁰³⁹ Henry J. Hunt, "The Third Day at Gettysburg", in *B § L*, vol. 3, p. 376.

Maison Blanche, là où les misères de la guerre étaient devinées plus que ressenties, où l'abstraction du rapport aux difficultés, aux incertitudes auxquelles était confronté le commandant semblait caractériser la réflexion de ses locataires et du principal d'entre eux, c'est la première version qui retint avant tout l'attention. Les autorités ressentirent en effet ou se persuadèrent qu'il y eut une opportunité manquée, entre le 10 et le 14 juillet, au terme d'une poursuite qui ne permit pas aux fédéraux d'atteindre les rives du Potomac avant les rebelles. Lorsque Lee fut acculé sur la rive du Potomac dont la traversée était rendue tumultueuse par les pluies incessantes (le ponton ayant été détruit par un raid de la cavalerie nordiste le 4 juillet à Williamsport³⁰⁴⁰), l'occasion se serait présentée à Meade de détruire « l'armée des traîtres ». Elle fut perdue en raison de l'attentisme du nordiste qui laissa les sudistes s'enterrer derrière de puissantes fortifications.

Cette idée fusa dans l'esprit de Lincoln dès le 6 juillet, à la lecture du message de congratulation à la troupe que rédigea le quartier général de Meade : « Notre mission n'est pas encore achevée et le commandant se tourne vers l'armée pour lui demander de plus grands efforts afin de chasser de notre sol tous les vestiges de la présence de l'envahisseur³⁰⁴¹ ». La réaction de Lincoln est connue grâce aux témoignages de plusieurs acteurs directs. Ils convergeaient pour dépeindre un Lincoln frustré, révélant ainsi la faille entre les attentes du commandant en chef et celles de Meade. A Halleck, il télégraphia aussitôt : « Il me semble que tout cela a pour objet de protéger Baltimore et Washington et de laisser l'ennemi retraverser la rivière sans nouveaux combats, et non d'empêcher cette traversée et de le détruire. Je crains que le premier objet soit poursuivi et que le second soit rejeté³⁰⁴². Les deux jours suivants, Meade reçut des messages l'exhortant à livrer bataille avant que Lee ne franchisse le fleuve. Halleck lui transféra un télégramme de Lincoln le 7 juillet, rédigé après l'annonce de la prise de Vicksburg : « Maintenant, si le général Meade peut achever sa tâche... par la destruction totale ou substantielle de l'armée de Lee, alors c'en sera fini de la rébellion³⁰⁴³ ». Il serait faux de croire que Meade fit preuve d'une prudence excessive qui le fit sortir du cercle de la raison militaire. Le commandant était un caractère pragmatique, peu disposé à faire taire ses appréhensions et à minimiser les difficultés comme en témoignait sa réponse dans laquelle on lisait : « Je m'attends à trouver l'ennemi sur des positions solides, bien soutenues par de l'artillerie et je ne souhaite pas imiter son exemple à Gettysburg et partir à l'assaut d'une position où les chances de remporter étaient quasiment nulles. Je souhaite dès à présent modérer les espérances de ceux qui, parce qu'ils ignorent les

³⁰⁴⁰ O.R., 27 :3, p. 524.

³⁰⁴¹ *Ibid.*, p. 519.

³⁰⁴² CWAL, 6, p. 318.

³⁰⁴³ O.R., 27 :1, p. 83.

difficultés à venir, ont des attentes trop élevées³⁰⁴⁴ ». Meade s'était préparé à un nouvel affrontement d'envergure avant que l'ennemi ne parvînt à franchir le fleuve, mais il voulait être prudent et ne pas agir inconsidérément, conscient que « le hasard décide de l'issue des batailles et qu'aucun homme censé ne peut prédire leur résultat³⁰⁴⁵ ». On peut admettre qu'un assaut infructueux et coûteux en vies humaines contre les confédérées aurait dilapidé tout ou partie des gains de la victoire remportée à Gettysburg et que le commandant n'entendait pas s'exposer à un renversement de fortune. Son intention était d'attaquer le 13, « à moins d'imprévu³⁰⁴⁶ ». L'imprévu prit la forme d'une opposition de la majorité absolue de ses chefs de Corps. Meade avait agi comme au cours des moments forts de cette campagne, en réunissant dans la soirée du 12 juillet un conseil de guerre au cours duquel il sollicita l'avis de ses chefs de Corps sur l'action qu'il leur proposait : une reconnaissance en force le lendemain qui deviendrait attaque si une faiblesse était découverte dans le dispositif défensif rebelle³⁰⁴⁷. Halleck percevait cette pratique comme une faiblesse et lui fit savoir sur un ton lapidaire : « Agissez de votre propre chef, lui somma-t-il, et faites exécuter les ordres par vos généraux. Ne réunissez aucun conseil de guerre, il est de notoriété qu'ils ne décident jamais de combattre³⁰⁴⁸ ».

Cet attachement au principe de collégialité de la décision devait-il être reproché à Meade ? Le général fut-il la victime de l'approche participative du commandement qu'il avait instituée le soir du 2 juillet et l'empêcha d'être le seul acteur de la décision ? Certainement, si l'on supporte l'idée qu'en plus de disposer de la légitimité, il jouissait d'une autorité infaillible, assise sur un corpus de compétences militaires incontestables et incontestées et une appétence particulière pour les attaques audacieuses. Or, Meade n'avait pas ce profil. Rappelons de surcroît qu'il fut imposé à la tête de l'Armée du Potomac moins de quatre jours avant le déclenchement de la bataille, qu'aucun fait militaire de sa production ne pouvait avant cela l'assimiler à un génie guerrier, que son armée avait perdu 25 000 hommes et deux généraux (Reynolds tué, Hancock blessé) qu'il estimait beaucoup pour leur talent et jugeait irremplaçables. C'est pour ne pas s'écarter du principal objectif qui lui avait été assigné - la protection de Baltimore et de Washington - qu'il avait organisé sa poursuite en manœuvrant sur le flanc de l'armée rebelle et non en se jetant à ses trousses.

Lorsque Meade, après avoir reconnu le 13 les ouvrages défensifs ennemis, décida que quatre Corps se lanceraient dans une reconnaissance en force au matin du 14 juillet, Lee s'était esquivé. Lincoln était passé en quelques jours de l'euphorie à la colère. « Il y a de la trahison là-dedans » s'exclama-t-

³⁰⁴⁴ *Ibid.*, p. 84. Halleck lui avait fait cette suggestion, troublante si l'on considère les attentes présidentielles pressenties : « Ne vous laissez pas influencer par les messages en provenance d'ici [Washington] qui sont contraires à votre propre jugement. Considérez-les comme de simples suggestions » (*Ibid.*, p. 88).

³⁰⁴⁵ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 132.

³⁰⁴⁶ O.R., 27 :1, p. 91.

³⁰⁴⁷ *Idem* ; RJCCW, seconde session, trente-huitième Congrès, Washington, 1865, pp. 396-397.

³⁰⁴⁸ O.R., 27 :1, p. 92.

il en apprenant la nouvelle³⁰⁴⁹. Traîtrise qui n'était qu'une vue d'un esprit figé dans l'incompréhension. Aussitôt, une crise s'ouvrit. Informé par Halleck du « grand mécontentement³⁰⁵⁰ » du Président pour qui il avait manqué de détermination, Meade demanda à être relevé de son commandement³⁰⁵¹. Même si Lincoln la refusa, eu égard « au grand service rendu à Gettysburg³⁰⁵² », il garda une solide amertume exprimée en ces termes le 14 juillet : « Si Meade avait attaqué et capturé l'armée sudiste, comme en vérité je le pensais capable, la Rébellion aurait pris fin³⁰⁵³ ». Robert Todd Lincoln l'entendit s'exclamer : « Si je m'étais rendu là-bas, j'aurais pu les [les sudistes] battre moi-même³⁰⁵⁴ ». C'était la projection d'une profonde frustration. Le problème de Lincoln était qu'il construisait la victoire de ses généraux sur des cartes d'état-major en ignorant tout, peut-être aussi mal instruit par son entourage sur le sujet³⁰⁵⁵, de l'environnement tactique qui fondait leur décision d'attaquer ou non. Il en donna la preuve dans une lettre qu'il eut toutefois la délicatesse de ne pas transmettre : « Mon cher général, je ne crois pas que vous ayez mesuré l'ampleur du malheur que représente la fuite de Lee. Il était aisément à votre portée et le fait d'en avoir fini avec lui aurait, en conjonction avec nos récents succès, terminé la guerre. A présent, la guerre va se prolonger indéfiniment. [...] Vous avez laissé passer une occasion en or et cela me cause une peine infinie³⁰⁵⁶ ».

Lee était-il à la portée de son opposant ? La certitude que recourent les souvenirs des protagonistes confédérés était qu'il n'était pas en mesure de prendre l'offensive. Ne pas pouvoir le faire était une chose. Ne pas être en capacité de se défendre était une autre. Et l'Armée de Virginie du Nord avait cette capacité à Williamsport. Les sudistes avaient bâti en quelques heures une impressionnante ligne de fortification. Dans son journal, le colonel Wainwright écrivit le 14 juillet : « C'était de loin les plus fortes [fortifications] que j'avais vues jusqu'à maintenant ; de toute évidence conçues par des ingénieurs et construites comme si elles devaient soutenir un siège d'un mois³⁰⁵⁷ ». A moins que Wainwright ne fût atteint de trouble de la vue et que son jugement fût déformé par un goût prononcé pour l'exagération, il faut bien admettre la réalité de ses observations. C'est justement cette réalité qui n'avait pas échappé à Meade et qu'il ne vint pas à Lincoln de soupçonner.

³⁰⁴⁹ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 370.

³⁰⁵⁰ O.R., 27 :1, p. 92.

³⁰⁵¹ *Ibid.*, p. 93.

³⁰⁵² *Inside Lincoln's White House, op. cit.*, pp. 64-65.

³⁰⁵³ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 371.

³⁰⁵⁴ CWAL, 6, pp. 328-329.

³⁰⁵⁵ C'est l'idée que soutient l'historien Frank J. Williams (*Judging Lincoln, op. cit.*, p. 89).

³⁰⁵⁶ CWAL, 6, p. 328. Le 21 juillet, en réponse au général Howard qui, dans une lettre qu'il lui avait adressée le 18, affirmait que Meade « avait agi de façon avisée », Lincoln rappela sa conviction qu'il croyait la destruction de l'armée rebelle « très facile » à obtenir, avant de conclure, sur un ton plus apaisé : « Plusieurs jours se sont écoulés, et je suis à présent profondément reconnaissant pour ce qui a été accompli, sans esprit critique pour ce qui ne l'a pas été. Le général Meade a ma confiance comme officier courageux et habile, et comme homme loyal (*Ibid.*, p. 341).

³⁰⁵⁷ *A Diary of Battle : The Personal Journals of Colonel Charles S. Wainwright 1861-1865, op. cit.*, p. 261.

Gettysburg ne peut prétendre au titre de bataille décisive, ni sur le plan tactique ni sur le plan stratégique. La seconde campagne de Lee sur le sol de l'Union s'était soldée par un lourd revers. La bataille offensive conduite à Gettysburg s'était fracassée sur les hauteurs de Cemetery. Les confédérés avaient touché le succès sans jamais s'en saisir. L'Armée de Virginie du Nord, aussi affaiblie sortie des combats, n'était pas contrainte à déposer les armes. Elle disposait toujours des ressources humaines, morales et militaires suffisantes pour continuer sa guerre d'indépendance. La légitime déception n'avait pas emporté la volonté ; celle-ci, moteur de l'effort de guerre, n'était pas dramatiquement entamée. Les troupes restaient pour la majorité d'entre elles avides de revanche comme l'illustra ce soldat avec une certaine grandiloquence : « Monsieur, nous les combattons jusqu'à ce que l'enfer gèle et alors nous les combattons sur la glace³⁰⁵⁸ ».

Le tournant que constituait la bataille de Gettysburg résidait dans les affects psychologiques qu'elle sema dans l'opinion publique nordiste et dans la classe politique. « Les résultats d'une bataille, soulignait Jomini, dépendent ordinairement d'un ensemble de causes qui ne sont pas toujours du domaine de l'art militaire... mais par-dessus tout l'état moral des armées et même des nations, voilà ce qui donne des victoires plus ou moins décisives et détermine leurs résultats³⁰⁵⁹ ». Parfaitement lucide, le Président Davis reconnut que la défaite de Lee « remonte le moral dans le Nord » et « affaiblit la confiance des gens du Sud »³⁰⁶⁰.

h - L'offre de démission de Lee : fêlure psychologique ou respect des convenances d'un battu ?

Il faut le reconnaître, si personne, politiciens ou militaires, ne remit ouvertement en cause la légitimité de la principale figure du commandement, Gettysburg l'ébranla. Le général Lee connut en effet sa deuxième grande crise intérieure après celle de 1861 qui le conduisit, le 8 août, à envoyer sa lettre de démission à Jefferson Davis. La cause majeure de cette démarche, connue d'un petit nombre, résidait dans une interrogation sur ses propres aptitudes à poursuivre sa mission :

Je deviens de moins en moins capable d'effort, et donc je suis empêché de faire mes propres analyses et de diriger personnellement les opérations de terrain qui me semblent indispensables... Je presse avec la plus grande impatience votre Excellence de s'intéresser à cette question car j'ai la conviction qu'un homme plus jeune et plus capable que moi peut facilement être nommé. Je sais qu'il aura la plus brave et vaillante armée qui fut jamais et ce serait le plus beau jour de ma vie de voir à sa tête un chef de valeur ; un qui pourrait accomplir plus que je n'ai pu, et tout ce que j'ai souhaité.³⁰⁶¹

³⁰⁵⁸ Cité par Herman Hattaway et Archer Jones, *How the North Won*, op. cit., p. 412.

³⁰⁵⁹ Le Baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, op. cit., II^e partie, p. 370.

³⁰⁶⁰ Jefferson Davis, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, op. cit., pp. 448-449.

³⁰⁶¹ WPRL, p. 589.

Lee avait également été sensible aux critiques parues dans certains journaux. Le *Charleston Mercury*, dans son édition du 30 juillet, écrivait : « Il ne peut y avoir d'invasion plus insensée et funeste. Ni le temps ni les circonstances n'étaient propices ». Davis, plus que le commandant dont le nom ne fut pas cité, était la cible visée. Reste que ces griefs occasionnèrent chez Lee une profonde déception qui lui fit prendre conscience que le lien de confiance était distendu avec une partie de la société civile :

Je sais combien nous sommes prompts à censurer et prêts à blâmer les autres pour la non-satisfaction de nos attentes. Cela est indigne au sein d'un peuple généreux et je suis affligé d'en constater l'expression. La solution au manque de succès d'un chef militaire est sa démission. C'est naturel et, dans bien des cas, approprié. [...] J'ai vu et entendu des manifestations de mécontentement dans la presse après notre campagne. J'ignore à quel point elles s'étendent au sein de l'armée. [...] Il est juste, toutefois, de penser qu'elles existent et que le succès nous est si nécessaire que nous ne devons prendre aucun risque pour l'assurer.³⁰⁶²

Dans le premier paragraphe de sa lettre, qui en comptait quatre, Lee évoqua « la force d'âme » du peuple confédéré dont il espérait qu'elle fût « égale à sa bravoure pour assurer le succès de notre cause »³⁰⁶³. La mise sur un pied d'égalité de ces deux traits de caractère était inédite. Jusque-là, la bravoure était dominante ; c'est elle, avant tout, qui garantirait la victoire³⁰⁶⁴. Cette nouveauté était la traduction littéraire d'une inquiétude associée à la certitude qu'il fallait s'attendre à l'avenir « à des revers, même des défaites ». Derrière elle, perçait l'évocation de la capacité de résilience dont devraient faire preuve les citoyens pour surmonter le traumatisme de l'échec militaire et vaincre la tentation du défaitisme. Rien de tel n'avait paru sous la plume après la campagne avortée dans le Maryland en septembre 1862.

C'étaient les mots, sincères, d'un homme assailli par le doute, conscient de ses vulnérabilités et de la faillibilité d'une population qui voyait son horizon s'obscurcir, amoindri physiquement, touché psychologiquement par la dernière campagne et ses répercussions. Celui que beaucoup continuaient de considérer comme la meilleure chance pour les mener à la victoire se voyait comme « un risque » de l'entraver. Dans une lettre pleine d'aménité, le Président refusa la demande de son général sans hésitation : « Me demander de vous remplacer par quelqu'un qui serait selon mon jugement plus apte au commandement, ou qui jouirait d'une plus grande confiance de l'armée, ou des hommes réfléchis du Pays, c'est demander l'impossible³⁰⁶⁵ ». C'était à l'évidence le cas. Un peu plus d'un an de campagne à la tête de l'Armée de Virginie du Nord avait suffi à hisser Lee au-dessus de tout autre. A ce moment de la guerre, perdre Lee eut été irréparable pour la Confédération. Le commandant en chef

³⁰⁶² *Idem.*

³⁰⁶³ *Idem.*

³⁰⁶⁴ Stephen E. Woodworth, *Davis and Lee at War, op. cit.*, p. 250.

³⁰⁶⁵ PJD, 9, pp. 337-338.

et son meilleur général avaient, chacun en était conscient, uni leur destin l'un à l'autre. Malgré les signes annonciateurs de la maladie qui l'emportera sept ans plus tard, c'est en soldat de devoir et fidèle à la cause embrassée que Lee assumait ses responsabilités et resta à son poste. Si le futur pouvait, comme il le craignait, réserver d'autres désillusions sur le champ de bataille, la combativité du commandant ne subit pas d'altération notable. Il était possible de conclure dès cette période que le commandement de l'Armée de Virginie du Nord n'aurait pas d'autre visage que le sien.

i - Des cartes stratégiques rebattues en Virginie en raison des événements militaires dans l'Ouest.

Pour Meade, il n'était pas question d'offensive pour des raisons purement arithmétiques. C'était toute la faiblesse de son raisonnement et un aveu des limites de son art de la stratégie. Une phrase extraite d'un message à sa femme du 16 septembre permet de prendre toute la mesure de ces carences : « Lee a certainement envoyé [dans l'Ouest] un tiers de son armée, mais il a gardé suffisamment d'hommes pour inquiéter mon avancée, et même si je ne doute pas de pouvoir le forcer à se replier, mes forces sont insuffisantes pour profiter de ce recul, ne pouvant le poursuivre jusqu'aux fortifications de Richmond avec ma petite armée³⁰⁶⁶ ». Avec un tel raisonnement qui excluait les combinaisons stratégiques audacieuses, Lee n'eut jamais pris l'initiative et vaincu ses adversaires à l'été 1862 ou au printemps 1863.

Le commandant en chef, avec dépit, s'accommoda de cette disposition d'esprit qui eut pour conséquence une pause stratégique et tactique sur le front de Virginie. Lincoln reporta son attention sur Chattanooga, cible de l'Armée du Cumberland, et ordonna, d'un commun accord avec Halleck, le départ des 11^{ème} et 12^{ème} Corps pour renforcer Rosecrans. Après que l'exécutif avait décidé ce transfert, Meade perçut la défiance du Président et lui proposa le 23 septembre d'être remplacé s'il estimait qu'il était « trop lent et prudent³⁰⁶⁷ ». La crise des talents à laquelle Lincoln se pensait confronté le fit renoncer. Quand Welles l'avait interrogé deux jours plus tôt sur l'activité de Meade, Lincoln avait eu cette réponse : « C'est toujours la même rengaine avec cette Armée du Potomac. Stupidité et incompetence - on ne veut pas agir- protègent la capitale. [...] C'est terrible, terrible, cette faiblesse, cette indifférence chez nos généraux, avec une telle armée d'hommes bons et braves ». Lui suggérant alors de le remplacer, le Président se fit plus désespéré encore : « Que puis-je faire avec les généraux que nous avons ? Qui parmi eux est meilleur que Meade ? Les renvoyer tous depuis leur commandant et remplacer celui-ci par un homme nouveau causerait un choc et conduirait sûrement à des combinaisons et des troubles plus graves que ceux que nous connaissons aujourd'hui. Je vois

³⁰⁶⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 2, p. 148.

³⁰⁶⁷ *Ibid.*, p. 150.

comme vous toutes les difficultés. Elles m'accablent »³⁰⁶⁸. Entre le commandant en chef et ses généraux dans l'Est, le lien de confiance semblait être tombé en déshérence.

L'image d'un commandant en chef abandonné par son général ne résiste pas à un examen rigoureux des faits. On peut affirmer qu'il y avait une forme d'injustice dans le jugement présidentiel. Lincoln semblait avoir oublié que l'Armée du Potomac avait perdu environ 10 000 hommes, transférés à New York pour maintenir l'ordre dans la ville après les violentes émeutes contre la conscription votée en mars 1863 et la levée d'homme en juillet. Malgré cela, Meade planifiait une action de contournement de l'armée sudiste retranchée derrière la Rapidan quand Lincoln lui retira deux Corps.

C'est un tout autre état d'esprit qui animait le commandement sudiste. En dépit des défaites à Gettysburg et à Vicksburg, la Confédération gardait un réel espoir de gagner la guerre. Il lui fallait pour cela convaincre l'opinion publique nordiste que, malgré les revers subis, sa puissance militaire restait solide, et que, pour la terrasser, la guerre devrait s'éterniser. Face à la perspective des lourds sacrifices à venir, les électeurs répudieraient l'administration Lincoln lors des élections présidentielles de 1864 et porteraient au pouvoir le candidat du Parti démocrate, plus souple, espérait-on, sur les conditions de la paix. Vaincre par la résistance, en usant l'ennemi, tel pourrait être résumé le ciment de la stratégie sudiste.

L'été 1863 avait été un temps de douleur et d'illusions perdues pour la Confédération qui ne bascula pas pour autant dans une configuration défensive. Lee restait épris d'offensive, ciblée sur l'armée ennemie. Le 31 août, il confia à Longstreet le soin de préparer les hommes à reprendre l'action. « Je ne vois rien d'autre de mieux à faire que de tenter de sortir Meade [de ses positions] et de nous employer à écraser son armée... » justifia-t-il³⁰⁶⁹. Apprenant que l'armée de Meade était allégée de deux Corps partis pour Chattanooga, Lee fit traverser la Rapidan à son armée - 47 000 hommes - dans le but de contourner l'ennemi par sa droite (77 000 hommes) et l'obliger à lui livrer bataille. Engagée le 9 octobre, la manœuvre rappelait celle utilisée lors de la seconde campagne de Manassas. Meade se replia sur la Rappahannock et se dit prêt à combattre « à n'importe quel prix³⁰⁷⁰ ». A. P. Hill crut pouvoir donner une large ampleur au succès initial de la campagne le 14 octobre à Bristoe Station. Il lança ses divisions contre les fédéraux qui n'étaient pas, comme il le pensait, un mais deux Corps. L'attaque tourna au désastre. La méprise du sudiste se paya cher : 1 900 de ses hommes furent tués ou blessés. Considérant avoir perdu toute possibilité d'amener Meade au combat, Lee pouvait maintenir l'action en se portant au-delà du Potomac. Il se l'interdit. Ses hommes

³⁰⁶⁸ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, pp. 439-440.

³⁰⁶⁹ WPRL, p. 594.

³⁰⁷⁰ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 153.

manquant par milliers de chaussures, de vêtements chauds, de couverture, c'était « les exposer à d'inévitables souffrances, pour un résultat incertain³⁰⁷¹ ».

Le revers essuyé par Lee le 14 octobre devait être exploité. C'est ce que pensait Lincoln qui, le 16 octobre, pour stimuler la combativité de son général, alla jusqu'à lui envoyer un message, par le truchement de Halleck, dans lequel il disait qu'en cas de succès tout le mérite lui reviendrait et que, dans le cas contraire, il endosserait seul la responsabilité d'un échec³⁰⁷². Il n'y eut pas de contre-attaque. McPherson parle « de proposition remarquable³⁰⁷³ ». Celle-ci faisait plutôt sentir, une nouvelle fois, une impuissance contre une inertie que Lincoln n'était pas parvenu à rompre et qui soulignait son incapacité à imposer ses vues et à déclencher l'action. La tension avec Halleck était extrême. Au général en chef, insistant pour qu'il poursuive et combatte Lee pour découvrir sa position, Meade fit cette réponse le 18 octobre : « Si vous avez des ordres à me donner, je suis prêt à les recevoir et à y obéir, mais épargnez-moi, j'insiste sur ce point, l'affliction de tels truismes... surtout quand on ne les demande pas. Je profite de l'occasion pour vous répéter ce que j'ai déjà dit, que si vous désapprouvez ma conduite, fondée sur mon propre jugement, je devrais être et désirerais être relevé de mon commandement »³⁰⁷⁴. Halleck se montra faible : « Si j'ai répété ces évidences, ce n'était pas pour vous offenser, mais pour vous communiquer les souhaits du gouvernement. Si, en transmettant ces souhaits, j'ai utilisé des mots désobligeants, je le regrette sincèrement³⁰⁷⁵ ».

A la lecture du journal de Meade, une source précieuse pour l'historien, on pouvait mesurer combien les attentes de l'exécutif étaient illusoire. L'analogie avec Joseph Johnston était troublante. La même prudence les unissait. Meade n'envisageait d'initier la bataille que si la situation tactique était avantageuse. Il semble être l'un des rares à ne pas assimiler son mouvement rétrograde à une retraite. Même son épouse l'avait perçu comme tel. Après l'avoir repris, et rappelé qu'il s'agissait d'un repli stratégique, une manœuvre pour mettre l'armée dans les meilleures conditions pour se battre, il affirma : « J'avais tout intérêt à me battre et j'avais à cœur de le faire, mais je n'en ferai rien avec tous les avantages de son côté [Lee] et la certitude que si la bataille tournait en ma défaveur, je ne serais pas en mesure d'extirper l'armée d'une position périlleuse³⁰⁷⁶ ».

En novembre, la situation lui parut avantageuse. Meade lança deux contre-attaques gagnantes dans la nuit du 7 novembre, qui forcèrent Lee à repasser le lendemain la Rapidan. Trois semaines plus tard, le 26 novembre, il tenta de tourner l'aile droite confédérée. Il fut trahi par le général du 3^{ème} Corps

³⁰⁷¹ WPRL, p. 611.

³⁰⁷² CWAL, 6, p. 518.

³⁰⁷³ James McPherson, *Tried by War, op. cit.*, p. 200.

³⁰⁷⁴ O.R., 29 :2, p. 346.

³⁰⁷⁵ O.R., 23 :2, p. 354.

³⁰⁷⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, pp. 154-155.

qui effectua la manœuvre trop lentement, permettant aux défenseurs d'opérer un repli et de prendre position sur la rive ouest de Minie Run, un affluent de la Rapidan. Les sudistes dressèrent des fortifications qui impressionnèrent Meade et le firent renoncer à ordonner l'assaut. Le 2 décembre, jugeant le succès impossible à atteindre - ce qui était vraisemblable, en considération du système défensif mis en place par l'ennemi - le commandant nordiste estima plus sage de se préparer à affronter les rigueurs de l'hiver³⁰⁷⁷. Lee était désabusé par cette retraite. Ses prières pour qu'on l'attaquât ne furent pas entendues. « Je suis trop vieux pour le commandement de cette armée, nous n'aurions jamais dû permettre à ces gens de s'échapper³⁰⁷⁸ » lâcha-t-il.

Meade s'était préparé à connaître le sort de ceux qui, comme avant lui, avaient échoué. Le 11 décembre, il écrivit attendre le nom de son successeur. Hooker étant trop clivant, Thomas lui sembla un choix de compromis³⁰⁷⁹. Mais, à Washington, les autorités accueillirent les événements avec silence, écho assourdissant de la résignation. Meade avait un double avantage : il était le vainqueur de la plus grande bataille qui opposa les deux armées à l'Est, et il jouissait de la confiance - un facteur clé dans la décision de limogeage - de l'armée et de ses officiers supérieurs, reconnaissants à leur général de leur avoir évité un bain de sang inutile.

Parce qu'elles sont « l'esprit qui imprègne la guerre tout entière [qui] s'impose par avance à la volonté qui meut et qui guide toute la masse des forces...³⁰⁸⁰ », comme le soulignait Clausewitz, et qu'elles sont un élément intangible de la victoire, les puissances morales accaparèrent l'attention des dirigeants politiques et militaires sudistes. Il importait de raviver la passion dans les cœurs, de cultiver le sens patriotique et les vertus guerrières de l'armée. Le commandant s'y employa dans l'ordre général n° 7 du 22 janvier 1864 :

Soldats, vous suivez la route par laquelle vos pères ont marché jusqu'à l'indépendance, à travers les souffrances, les privations et le sang répandu : vous n'êtes pas indignes d'eux. Continuer à imiter, comme vous l'avez déjà fait, leur valeur sous les armes, leur patience dans les épreuves et cette puissante volonté d'être libres qu'aucun revers ne peut ébranler, qu'aucune tentation ne pourra séduire, qu'aucun danger ne fera céder ; soyez assurés que le Dieu de justice qui a couronné de succès leurs efforts, fera descendre sur vous sa bénédiction au moment venu.³⁰⁸¹

Pour les prochaines épreuves militaires, l'Armée de Virginie du Nord jouira d'un excellent moral doublé d'une confiance, sinon d'une dévotion, inébranlable dans son Chef. Le sol de Virginie n'avait pas fini de frémir sous les pas de dizaines de milliers de soldats qui s'affronteront au printemps et à

³⁰⁷⁷ *Ibid.*, pp. 157-158.

³⁰⁷⁸ Charles S. Venable, "General Lee in the Wilderness Campaign", in *B § L*, vol. 4, p. 240.

³⁰⁷⁹ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 160.

³⁰⁸⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 190.

³⁰⁸¹ O.R., 33, p. 1117.

l'été 1864 dans une campagne longue et meurtrière. Le commandement confédéré trouvera en face de lui un homme nouveau qui avait bâti sa notoriété dans l'Ouest : Ulysses Grant.

2) La campagne de Vicksburg : chef d'œuvre de Grant ou débâcle prévisible du commandement confédéré ?

La campagne militaire qui conduisit, entre novembre 1862 et juillet 1863, l'Armée du Mississippi de Memphis à Vicksburg est considérée dans l'historiographie comme l'une des plus brillantes du conflit³⁰⁸². Elle offre à l'historien attaché à comprendre les problématiques du commandement nordiste un champ de réflexion fécond. Deux interrogations dominent. L'une porte sur la gestion d'une crise interne consécutive à l'émergence inattendue sur la scène opérationnelle d'un général politique, l'autre sur les évolutions stratégiques de l'Union dictées par les échecs préliminaires.

a - Une altération provisoire de l'unité de commandement nordiste.

Au printemps 1862, aucun indice ne permettait de penser que quinze mois plus tard Grant rayonnerait au sommet de la hiérarchie militaire après avoir fait sauter le principal verrou qui obstruait la circulation fluviale sur le Mississippi, Vicksburg. Pour le général, les semaines qui suivirent la sanglante victoire de Shiloh furent synonymes d'épreuves et de disgrâce. Le traitement qu'il subit était plus qu'il ne pouvait endurer, et il obtint un congé de trente jours. Sa démission semblait inéluctable. Des circonstances particulièrement heureuses et un homme, Sherman, ourdirent la résurrection de Grant. Dès qu'il eut connaissance de sa volonté de démission, Sherman lui rendit aussitôt visite. Il trouva les mots justes. Les certitudes de son interlocuteur vacillèrent et quelques jours plus tard il reçut de lui une missive l'informant qu'il renonçait à quitter l'armée³⁰⁸³. Pour des raisons à ce jour non élucidées, Grant fut rétabli dans son poste de commandant de l'Armée du Tennessee en juin 1862. Le cuisant échec de McClellan devant Richmond allait considérablement servir les intérêts de Grant. En juillet, Lincoln appela Halleck à Washington et le nomma général en chef des armées de l'Union. Aucun successeur à Halleck n'ayant été désigné, deux commandements séparés furent en exercice, Buell à la tête de l'Armée de l'Ohio et Grant à la tête de l'Armée du Tennessee. En charge du District du Tennessee Occidental, ce dernier disposait d'une autorité fonctionnelle sur l'Armée du Mississippi de Rosecrans. Le remplacement de Buell par Rosecrans arrangea Grant qui vit sortir de sa sphère d'autorité celui avec lequel il entretenait des rapports

³⁰⁸² Joan Waugh, *U. S. Grant, American Hero, American Myth*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009, p. 61.

³⁰⁸³ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 1, pp. 255-256.

difficiles depuis la bataille de Iuka et qu'il s'apprêtait, affirma-t-il dans ses mémoires, à relever de son commandement³⁰⁸⁴. L'apparition soudaine d'un concurrent vint perturber la sérénité du commandant et accélérer l'élaboration d'un plan d'action qui, en novembre 1862, restait en construction³⁰⁸⁵.

La campagne de Vicksburg livra un épisode de la guerre interne qui opposait militaires diplômés de West Point et généraux politiques. Allumé par Lincoln, le conflit s'acheva par la victoire des premiers et une sortie précipitée du représentant des seconds de la structure opérationnelle. En octobre 1862, la situation militaire était propice aux initiatives individuelles. Tenus en échec sur tous les fronts, les *west pointers*, qui occupaient les principaux postes de commandement, n'étaient pas en situation de monopole affectif dans le cœur de Lincoln. McClellan, Buell et, dans une moindre mesure, Grant, n'avaient pas apporté la preuve de leurs compétences militaires, et la confiance que leur témoignait le Président restait tenue. Lincoln accueillit par conséquent avec un bienveillant pragmatisme la proposition du général McClernand de lever une armée et de s'emparer de Vicksburg. McClernand, né en 1812, était un politicien démocrate de l'Illinois. Elevé au grade de général de brigade en mai 1861, il avait servi sous Grant à Belmont, Fort Henry, Fort Donelson et Shiloh. Il avait le défaut de s'approprier, en les glorifiant, les fruits de la victoire, même ceux qui revenaient à d'autres. Avec Grant les relations se tendirent, si bien qu'il aspira à l'été 1862 à exercer un commandement émancipé de toute autre tutelle que celle du commandant en chef³⁰⁸⁶. Il s'entretint de son projet avec le Président. Pour appuyer sa démarche, McClernand avait également pu compter sur le soutien de huit gouverneurs, ce que Lincoln, attaché aux équilibres politiques, ne pouvait occulter. De plus, la perspective d'enregistrer des gains politiques et militaires substantiels en cas de succès aida le Président à autoriser une opération militaire sur la rivière Mississippi et à la confier à un homme qu'il jugeait « brave et compétent³⁰⁸⁷ ».

Même s'il ne le consulta pas, et pas plus Halleck, sur le sujet, il n'était toutefois pas question pour le Président de prendre le risque de s'aliéner Grant. Il fut décidé d'encadrer la liberté d'action du général. Ainsi pouvait-on discerner deux garde-fous dans le message du 21 octobre, marqué confidentiel, de Stanton à McClernand : l'armée levée resterait soumise à la désignation de Halleck et elle ne serait autorisée à marcher sur Vicksburg que dans le cas où Grant n'aurait pas besoin de ces troupes pour ses propres opérations³⁰⁸⁸. Le contenu du message maintenait un doute sur l'existence d'un commandement indépendant, une réalité dont s'était convaincue McClernand. Une instruction

³⁰⁸⁴ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 420.

³⁰⁸⁵ William S. McFeely, *Grant : A Biography*, New York, W.W. Norton & Co., 1981, p. 123.

³⁰⁸⁶ David Work, *Lincoln's Political General, op. cit.*, p. 166.

³⁰⁸⁷ *Inside Lincoln's Cabinet, op. cit.*, p. 161.

³⁰⁸⁸ O.R., 17 :2, p. 282.

générale du 16 octobre ajouta un peu plus de confusion en créant le Département du Tennessee qui couvrait l'ouest du Tennessee, le Kentucky et le nord du Mississippi³⁰⁸⁹. Placé sous l'autorité de Grant, ses limites géographiques intégraient Vicksburg. A la lecture de cette instruction, il était naturel qu'une opération sur Vicksburg fût menée par Grant et non par McClernand. Une première clarification, réclamée par le commandant, intervint le 18 décembre : l'armée fut réorganisée en quatre Corps et McClernand fut nommé à la tête de l'un d'eux, ce qui le privait en principe d'un commandement indépendant³⁰⁹⁰. La subordination du général ne déclencha pas d'opposition chez le Président qui, en revanche, resta ferme sur son engagement que celui-ci conduirait l'expédition sur Vicksburg³⁰⁹¹. Deux hommes, jusqu'alors séparés par une commune antipathie, communiaient dans une alliance de raison depuis plusieurs semaines pour empêcher que la décision du commandant en chef ne vît le jour : Halleck et Grant.

Entre Grant et Halleck, qui avaient les généraux politiques en détestation, les rapports furent à cette occasion des plus cordiaux. Ensemble et soutenus dans leur dessein par Sherman et l'amiral Porter, ils conspirèrent pour annihiler les ambitions militaires du général. Ils le firent à l'insu de Lincoln et du ministre de la Guerre et, usant d'habileté, s'accordèrent pour permettre à Grant de prendre la citadelle sudiste avant McClernand. Grant put ainsi ordonner à Sherman de se rendre à Memphis pour prendre la tête des forces rassemblées par le général avant que ce dernier, alors en poste à Springfield où il attendait depuis plusieurs semaines un ordre de Halleck pour entrer en action, n'arriva dans la ville. Sherman emmena les hommes sur les rives de Chicksaw Bluffs où ils connurent un échec cuisant (27-29 décembre 1862). McClernand prit le commandement de sa troupe le 4 janvier qui forma pour la circonstance l'Armée du Mississippi³⁰⁹². La réaction de Sherman à la prise de fonction du général était le reflet d'un réflexe corporatiste ; elle était typique de celui qui ne concevait pas que les choses de la guerre pussent être confiées, à ses dépens, à des étrangers à la sphère des militaires professionnels. Ce sentiment de confiscation par un tiers issu d'un groupe social dont les militaires, dans leur majorité, se défiaient, plus que les soupçons, exagérés concernant McClernand, pesant sur son incompétence, expliquait la profondeur du ressentiment : « M. Lincoln, écrivit Sherman à son frère le 17 janvier, a voulu m'insulter ainsi que la profession militaire en plaçant McClernand au-dessus de moi³⁰⁹³ ».

³⁰⁸⁹ *Ibid.*, p. 278.

³⁰⁹⁰ *Ibid.*, p. 432.

³⁰⁹¹ O.R., 17 :1, p. 476 ; O.R., 17 :2, p. 420 ; *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 1, p. 217.

³⁰⁹² O.R., 17 :2, p. 534.

³⁰⁹³ *The Sherman Letters : Correspondence Between General and Senator Sherman from 1837 to 1891*, éd. Rachel Sherman Thorndike, London, Sampson Low, Marston & Co., 1894, p. 181.

Grant s'était, semble-t-il, fait une raison et il décida d'apporter son concours au général politique : « Cette expédition ne doit pas échouer, lui affirma-t-il le 10 janvier 1863. S'il y a assez de forces dans le ressort de mon autorité pour assurer une victoire certaine à Vicksburg, elles seront envoyées là-bas³⁰⁹⁴ ». McClelland ne s'était pas tourné vers Vicksburg après le revers de Sherman, mais vers Fort Hindman sur la rivière Arkansas, à un peu moins de deux cents kilomètres au nord-ouest de Vicksburg, dont il contraignit la garnison sudiste de près de 5 000 hommes à la capitulation le 11 janvier. Ce succès ravit Lincoln qui parla d'un succès « éclatant et précieux³⁰⁹⁵ ». Aucunement Grant qui qualifia l'affaire de « futilité³⁰⁹⁶ » (avant d'atténuer la rigueur de son jugement après avoir appris que Sherman avait apprécié l'opération positivement) et qui, dans un message de mécontentement, mit l'intéressé au défi de contester son état de subordonné : « A moins que vous n'agissiez sous une autorité qui ne découle pas de la mienne, gardez votre armée là où elle peut se rassembler au plus vite afin de renouveler l'attaque sur Vicksburg³⁰⁹⁷ ». Son complice Halleck lui proposa, le 12 janvier, en totale contradiction avec les vues de Lincoln une fois encore, de démettre le général ou de prendre la direction des opérations contre Vicksburg³⁰⁹⁸.

La première option séduisit tout d'abord Grant qui fit rédiger un télégramme dans lequel McClelland était relevé de son commandement³⁰⁹⁹. Le temps où Grant disait de lui qu'il « s'était comporté [à la bataille de Belmont] avec sang-froid et courage et prouva qu'il était aussi bien un soldat qu'un homme d'Etat³¹⁰⁰ », n'était plus qu'un lointain souvenir. Mais retenir cette option, c'était défier le Président, ce que Grant, fragilisé par son échec de décembre, se garda de faire. Une autre raison l'en dissuada : il avait, plus que d'autres généraux, compris la nature politique de la guerre et que la soumission du militaire au politique était une réalité contre laquelle il était dangereux de se dresser. Les connections politiques de McClelland restaient puissantes et le maintenaient dans la sphère protectrice de Lincoln. Grant adopta la seconde option, qui lui avait également été suggérée quelques semaines plus tôt par le général McPherson³¹⁰¹. Le 30 janvier, il annonça dans une instruction générale qu'il prenait le commandement de l'expédition contre Vicksburg³¹⁰². Cette décision eut pour conséquence de briser l'ambition militaire du général politique, de restreindre son

³⁰⁹⁴ PUG, 7, p. 207.

³⁰⁹⁵ CWAL, 6, p. 71.

³⁰⁹⁶ O.R., 17:2, p. 553.

³⁰⁹⁷ *Ibid.*, p. 554.

³⁰⁹⁸ *Ibid.*, p. 555.

³⁰⁹⁹ PUG, 7, p. 210.

³¹⁰⁰ PUG, 3, p. 138.

³¹⁰¹ O.R., 17 :2, p. 446.

³¹⁰² O.R., 24 :1, p. 11.

champ de compétence au 13^{ème} Corps, ce que l'intéressé, tout en protestant auprès du Président, accepta au seul motif qu'il voulait « éviter un conflit d'autorité en présence de l'ennemi »³¹⁰³.

Dès qu'il avait appris la manigance de Halleck qui avait eu pour effet de le priver temporairement de son armée au profit de Sherman, McClelland s'était emporté - ce qui, de son point de vue, se justifiait. Il dénonça à Lincoln, le 7 janvier, l'incompétence militaire de Halleck : « Comment peut-on sauver le Pays dans ses circonstances les plus critiques avec un tel général en chef à la tête de nos armées !...³¹⁰⁴ ». Lincoln, dans le style feutré et parfois fuyant que nous lui connaissons, joua l'apaisement. Rappelant qu'il avait suffisamment de contrariétés à gérer, il invita son général à la retenue et à ne pas déclencher une guerre avec Halleck³¹⁰⁵. Apaisé, McClelland ne le fut pas. Le 16 janvier il lança une charge contre les militaires de carrière :

Je pense que mon succès ici exaspère et mortifie la clique des *west pointers* qui me persécute depuis des mois. Comment peut-on espérer la victoire quand des hommes qui contrôlent les destinées militaires du Pays sont plus contrariés par le succès d'un officier volontaire que ne l'est l'ennemi défait lors de la dernière bataille ? Il faut agir pour retirer la main de l'oppression qui s'abat sur les soldats citoyens dont la ferveur patriotique les a poussés à prendre les armes, ou tout est perdu.³¹⁰⁶

Pendant l'hiver ses relations avec Grant restèrent à couteau tirés. Grant n'avancé pas et il en profita pour dénoncer au Président, avec lequel il échangeait directement sans passer par la voie hiérarchique, son incompétence ou encore son intempérance à l'alcool³¹⁰⁷. Alcoolisé, Grant le fut le 6 juin et les jours suivants. La frustration sexuelle et l'inaction pourraient, sans la justifier, l'expliquer. Les faits furent tus par les témoins, de crainte qu'à Washington on décida de lui retirer son commandement³¹⁰⁸.

Dans la crise qui menaçait et qui fragilisait l'unité du commandement opérationnel, Lincoln avait une responsabilité évidente. C'est lui qui introduisit dans la structure du commandement un point de friction. McClelland était un homme pétri d'ambition, qui aspirait à faire fructifier dans l'arène politique ses succès obtenus comme chef d'armée sur le théâtre militaire. En autorisant un général politique à conduire une expédition contre Vicksburg, c'est-à-dire en dépossédant les professionnels de cet objet, il ne pouvait ignorer qu'il déclencherait chez ces derniers une réaction d'hostilité et installerait un climat de rivalité. La prose du général Fisk au commandant du Département du

³¹⁰³ *Grant's Lieutenants : From Cairo to Vicksburg*, éd., Steven Woodworth, Lawrence, University Press of Kansas, 2001, p. 136 ; O.R., 24 :1, p. 13.

³¹⁰⁴ CWAL, 6, p. 71.

³¹⁰⁵ *Ibid.*, p. 70.

³¹⁰⁶ Cité par Victor Hicken, *Illinois in Civil War*, Urbana, University of Illinois Press, 1966, p. 150.

³¹⁰⁷ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, p. 176.

³¹⁰⁸ William S. McFeely, *op. cit.*, pp. 132-135 ; Edward G. Longacre, *General Ulysses S. Grant, op. cit.*, pp. 191-192.

Missouri en était un témoignage éloquent : « Cet arrangement, se lamenta-t-il le 10 janvier, entraîne beaucoup d'amertume parmi nous, les généraux, qui avons tous l'ambition d'accomplir de vaillants faits d'armes pour ouvrir le Mississippi. Je suis totalement découragé³¹⁰⁹ ». L'attitude du Président était difficile à déchiffrer. Il faut sans doute y voir le symptôme d'une certaine confusion générée par les maigres progrès réalisés par les généraux de métier et la cautèle qui en résulta. Il fut ambigu, laissant planer le doute sur la possibilité pour McClelland de disposer d'une liberté et d'une indépendance d'action alors que la chaîne de commandement réclamait plus que jamais d'être unifiée et placée sous l'autorité d'un seul. Son attention, accaparée par la campagne de Burnside, explique peut-être pourquoi il négligea de vérifier que McClelland avait lancé son opération, laissant Halleck et Grant entraver son action et confier son armée à Sherman. Une hostilité commune à un politicien étoilé souda les principaux acteurs du commandement nordiste. Même Porter qui ne se lassait pas de dénoncer l'arrogance et l'esprit de supériorité des *west pointers*, trouva ces derniers moins insupportables que McClelland³¹¹⁰.

b - Une gestation douloureuse de la planification stratégique nordiste.

Après avoir recouvré son poste, l'ascension de Grant se poursuivit. Fin octobre, il fut nommé à la tête du Département du Tennessee, un territoire qui couvrait l'ouest du Tennessee, le Kentucky et le nord du Mississippi. Sa mission était de couper la Confédération en deux. Cette mission participait de l'idée affirmée par Lincoln que « Vicksburg est la clef ». La lecture présidentielle du conflit sur le Mississippi liait la victoire à la prise de Vicksburg :

Il ne peut y avoir de fin à cette guerre que le jour où nous aurons cette clef dans notre poche. Cette région m'est familière et je sais de quoi je parle et Vicksburg sera plus précieux encore pour nous que ne le sera la Nouvelle Orléans. Nous pouvons nous emparer de tous les ports septentrionaux de la Confédération, celle-ci pourra toujours nous défier depuis Vicksburg. Cela signifie du porc et du maïs sans limite, des troupes fraîches en provenance de tous les Etats du Sud profond, et un pays de coton duquel elle pourra lever les récoltes sans entrave.³¹¹¹

Vicksburg était avec Port Hudson la dernière place forte sudiste sur le Mississippi depuis la prise des villes fluviales de New Orléans, Baton Rouge et Natchez au sud de la cité, et de Memphis au nord. Doté d'une puissante artillerie, le "Gibraltar du Mississippi" était imprenable par voie maritime. En mai 1862, Farragut et sa marine avaient bombardé la ville pour obtenir sa reddition. Sans résultat. L'offensive contre Vicksburg se ferait donc par voie terrestre. Elle fut lancée en novembre et prit la

³¹⁰⁹ O.R., 22 :2, p. 31.

³¹¹⁰ David Dixon Porter, *Incidents and Anecdotes of the Civil War*, New York, D. Appleton and Company, 1885, pp. 130-131 ; *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 1, pp. 296-297.

³¹¹¹ David Dixon Porter, *Incidents and Anecdotes of the Civil War, op. cit.*, pp. 95-96.

forme de deux mouvements séparés. Grant suivrait le Mississippi Central Railroad vers le sud pour se rendre maître de la capitale de l'Etat, Jackson, puis se porterait vers Vicksburg au sud-ouest. L'unique voie de communication entre les deux cités serait détruite, condamnant Vicksburg à l'isolement. De son côté, Sherman serait transporté par bateau avec 30 000 hommes au nord de Vicksburg, dans la zone de Chickasaw Bluffs sur la rivière Yazoo, un affluent du Mississippi. Sur le papier, le plan était séduisant car en cas de succès il était vraisemblable, c'est ce que croyait Grant, que les sudistes seraient contraints d'évacuer la place forte. Les difficultés tactiques eurent raison de son bon déroulement.

Après un début de campagne réussi, le coup d'arrêt fut donné dans les derniers jours de décembre. Pour contrer la manœuvre de Grant, le général sudiste Pemberton, sur les recommandations d'un officier de régiment de cavalerie texan, cibra son point faible, ses lignes arrière par lesquelles transitait tout le ravitaillement de l'armée. Il lança Van Dorn et ses 3 500 cavaliers sur Holly Springs³¹¹². Le petit contingent se rendit facilement maître du dépôt et fit 1 500 prisonniers dont leur commandant qui fut peu après révoqué pour conduite lâche et déshonorante. Le butin était considérable : des fusils, des pistolets, des pièces vestimentaires, des tonneaux d'aliments furent saisis par milliers ; des fournitures médicales et des approvisionnements divers pour des centaines de milliers de dollars³¹¹³. Dans le même temps, la cavalerie de Forrest, sous les ordres de Bragg, détruisit la voie de chemin de fer au nord de Jackson³¹¹⁴. Coupé de ses bases et de sa ligne de ravitaillement, Grant abandonna et se replia sur La Grange et Grand Junction. Trois mille cinq cents cavaliers avaient mis en échec 70 000 fédéraux et annulé la tentative d'invasion par voie terrestre depuis le nord. Pour la Confédération c'était une victoire tactique indiscutable et à peu de frais qui ne devait pas pour autant occulter le fait qu'elle restait sur la défensive. Quant à Sherman, avec lequel Grant n'avait plus de liaison télégraphique, il fut tenu en échec au-dessus de Vicksburg. Le 29 décembre, il lança à travers le bayou un assaut frontal contre les imposantes défenses de Chickasaw Bluffs. Les assaillants embourbés dans les marécages et les halliers se heurtèrent à un barrage de feu qui sapa en quelques instants leur effort. Près de 1 800 tuniques bleues ne ressortirent pas indemnes de la débâcle. La perspective d'une nouvelle tentative coûteuse et infructueuse dissuada Sherman de persévérer³¹¹⁵.

Ce fiasco fragilisa Grant. A Washington, des membres du cabinet réclamèrent son renvoi. Mais Lincoln lui garda sa confiance. La désillusion de décembre n'entama en rien la détermination du général. La ténacité et l'abnégation furent d'ailleurs les principaux traits de caractère qu'il développa

³¹¹² Michael B. Ballard, *Vicksburg : The Campaign That Opened the Mississippi*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2004, pp. 121-122.

³¹¹³ O.R., 17 :1, p. 503.

³¹¹⁴ *Ibid.*, p. 592.

³¹¹⁵ *Ibid.*, pp. 605-610.

pendant cette campagne. Il avait pu mesurer, douloureusement, les limites d'une stratégie qui l'obligeait à dépendre de lignes de communication terrestres. Étirées sur plusieurs centaines de kilomètres en territoire hostile, celles-ci étaient exposées à des raids destructeurs. Pour se libérer de cette dépendance, il se tourna vers une option amphibie, capable de transporter son armée à proximité de Vicksburg ou au-delà. L'opération ne pourrait être entreprise qu'au printemps, quand les eaux du Mississippi seraient moins hautes. Jusque-là il lui fallait donner une activité à la troupe, maintenir la pression sur l'ennemi et rassurer l'opinion sur l'existence d'une dynamique offensive intacte. Il se lança selon ses termes dans des « expérimentations » avec parfois une certaine démesure et, reconnut-il, sans réellement croire qu'elles pussent apporter le succès³¹¹⁶. De succès, en effet, il n'y eut point. Les quatre tentatives se soldèrent par autant de revers cuisants - leur récit n'apporte rien à notre étude. Le bilan de Grant était calamiteux. Le général n'avait toujours rien prouvé ni démontré. Il était devenu dans la presse un objet de dérision et de critiques³¹¹⁷. A Washington cette série d'échecs donnait l'image d'une Union qui piétinait et le nombre de voix réclamant son départ s'épaissit. Quelques semaines furent encore nécessaires pour que son habileté, aidée par une volonté infaillible, éclosse pleinement et le propulse devant la « lumière consommée de la gloire ».

Depuis le 1^{er} octobre 1862 et sa nomination au poste de commandant du Département du Mississippi et de la portion de terre de Louisiane à l'est du fleuve, Pemberton, promu lieutenant-général le 13 du mois, était chargé de la défense de Vicksburg³¹¹⁸. John C. Pemberton n'était pas sudiste par ses origines. Nordiste de naissance - il était né à Philadelphie, Pennsylvanie, en 1814 - il le devint par les liens du mariage et de l'amour. Sa trajectoire fut commune à celle de beaucoup d'officiers supérieurs. Il servit dans l'artillerie après West Point (classe de 1837), participa à la seconde guerre contre les indiens Séminoles en Floride et la guerre contre le Mexique. Son destin bascula en avril 1861 lorsque l'Etat de Virginie, dont il avait épousé l'une des citoyennes, fit sécession. Il démissionna de l'armée et rejoignit les rangs confédérés. Il fut affecté à la défense des côtes de Caroline du Sud, de Géorgie et de Floride. Ses qualités d'administrateur furent unanimement reconnues, mais son image auprès des autorités politiques et du grand public se dégrada rapidement en raison de son manque de communication et de propositions en rupture avec certaines réalités psychologiques. Il suggéra ainsi le démantèlement de Fort Sumter, symbole de la cause sudiste³¹¹⁹. Par ailleurs, il ne laissa entrevoir aucun des traits de caractère, aucune habileté particulière, attachés à l'exercice d'un commandement opérationnel. Conscient du déficit de confiance dont souffrait le

³¹¹⁶ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 446.

³¹¹⁷ Joan Waugh, *U. S. Grant, op. cit.*, p. 62.

³¹¹⁸ O.R., 17 :1, p. 3 ; 17 :2, pp. 716-717 et 727.

³¹¹⁹ Michael B. Ballard, "Misused Merit : The Tragedy of John C. Pemberton", in *Confederate Generals in the Western Theater, op. cit.*, vol. 1, pp. 107-108.

général, Davis le remplaça par Beauregard le 29 août 1862. A partir du 24 novembre, il fut placé sous l'autorité du général Johnston qui, rétabli de ses blessures reçues à la bataille de Seven Pines, fut nommé à la tête du Département de l'Ouest afin de coordonner l'action des trois armées engagées dans ce vaste territoire - Pemberton dans le Mississippi, Bragg dans le Tennessee et Smith dans l'est Tennessee³¹²⁰. Un choix qui ne produisit pas l'efficacité espérée.

La répétition des échecs désappointa Grant. On peut croire que la pression qui ne se relâchait pas en provenance de Washington ajouta une tension psychologique. Ce dernier point, auquel étaient inlassablement soumis les commandements nordistes, prit sous la plume de Halleck, le 20 mars, une expression solennelle : « Votre principal objectif est maintenant d'ouvrir la rivière Mississippi et tout doit être tourné vers lui. Les yeux et les espoirs du Pays sont tournés vers votre armée. Selon moi, l'ouverture de la rivière nous rapportera plus que la prise de quarante Richmond. Nous ferons tout ce qui sera possible pour vous assister³¹²¹ ». Ces éléments poussèrent à l'élaboration d'une nouvelle stratégie. Le plan retenu était l'ouvrage de Grant³¹²². Il consistait à amener l'armée de l'Union au sud de la ville au terme d'une marche sur la rive occidentale et parallèlement au cours du Mississippi et, avec l'appui logistique de la Navy, à lui faire rejoindre la rive opposée. L'adoption d'une approche indirecte constituait, selon l'historien Edwin C. Bearss, une option « pleine de dangers et de risques. En cas d'échec, l'aventure déboucherait sur rien de moins qu'une totale destruction. Si elle réussit, les gains seront complets et décisifs³¹²³ ».

c - La marche sur Vicksburg : triomphe de l'approche indirecte.

Le 29 mars les Corps de McClernand et de McPherson entamèrent un périple le long de la rive occidentale du Mississippi, à travers les terres marécageuses de Louisiane, qui les conduisit quarante-cinq kilomètres au sud du bastion sudiste. Pour leur permettre de traverser le fleuve à Grand Gulf et de basculer sur la rive droite, Grant, contre l'avis des membres de son staff, engagea l'audacieux pari de faire passer douze bateaux devant les défenses de Vicksburg le 16 avril. Le succès fut au rendez-vous, onze navires passèrent de nuit le feu nourri des canons et cinglèrent vers leur destination, un

³¹²⁰ O.R., 27 :1, pp. 202-203.

³¹²¹ O.R., 24 :1, p. 22.

³¹²² Deux membres de son état-major, James H. Wilson et John Rawlins, partageaient la conviction qu'un débarquement de forces terrestres au sud de Vicksburg était la solution militaire pour faire tomber Vicksburg. Rawlins l'évoqua en janvier 1863, lors d'un diner où Grant était présent. (James Harrison Wilson, *Under the Old Flag*, vol. 1, New York, D. Appleton and Company, 1912, pp. 156-160.) Le plan avait-il déjà mûri dans l'esprit du général ou celui-ci s'inspira-t-il de ce qu'il entendit ? Dans ses mémoires il ne laissa pas place au doute et s'en attribua la paternité. Dans une lettre à son frère du 29 mai, Sherman affirmait que « le mérite de sa conception et de son exécution » revenait au commandant (*Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865, op. cit.*, p. 473).

³¹²³ Edwin C. Bearss, *The Vicksburg Campaign*, Dayton, Morningside House, 1986, vol. II, p. 21.

fut coulé. Une vérité s'imposa cruellement aux confédérés : leurs batteries de Vicksburg avaient été incapables de bloquer la flottille de Porter.

Afin de masquer le véritable but de l'opération, et entretenir une forme de confusion dans l'esprit de Pemberton, Grant lança deux diversions. Du 17 avril au 2 mai, 1 700 cavaliers sous le commandement du colonel Grierson traversèrent le centre du Tennessee du nord au sud dans un raid spectaculaire de six cent quarante kilomètres qui les amena jusque Baton Rouge, en Louisiane. Rien n'y fit, ni l'épuisement qui les frappa, ni les milliers de sudistes à leur trousses. Les nordistes furent insaisissables et multiplièrent les destructions. Admiratif, Grant écrivit dans son rapport : « Ce fut l'un des exploits de cavalerie les plus éclatants de la guerre et qui passera dans l'histoire comme un exemple à suivre³¹²⁴ » Pendant ce temps, Sherman occupa l'attention de Pemberton en débarquant 10 régiments dans le bayou de Chickasaw, cinquante kilomètres au nord de Vicksburg. Pour tromper l'ennemi sur le nombre véritable des hommes engagés, Sherman mit en place un subtil stratagème : à peine un régiment débarquait-il à la vue des confédérés qu'il se mettait hors de leur vue dans la forêt voisine, rembarquait en toute discrétion et redébarquait au même endroit. Une feinte à laquelle se laissa prendre le général Stevenson qui, sur un ton alarmiste, télégraphia à Pemberton que c'est devant lui qu'avait lieu la véritable attaque et qu'il lui fallait des renforts. Dans l'urgence, Pemberton stoppa la marche de plusieurs régiments partis à la rencontre de Grant et les envoya au nord de la ville. Quand ils y parvinrent dans un état de profonde altération physique, Sherman quittait les lieux.³¹²⁵

Pemberton s'était convaincu au début du mois d'avril que son rival retournait à Memphis pour renforcer Rosecrans ; il s'appropriait à envoyer 8 000 hommes à Bragg³¹²⁶. La trame réelle des événements en cours échappait au général mal informé par ses éclaireurs. Ce que ses éclaireurs prirent pour des préparatifs de retraite était en vérité des préparatifs pour une nouvelle offensive³¹²⁷. Pemberton affaiblit sa vision stratégique et sa capacité de réaction en tenant pour improbable une offensive des fédéraux par le sud. A partir du 15 avril, les prémisses du doute l'affectèrent. Sur la base d'informations en provenance d'espions basés dans la région de Memphis, il associa le recul de Sherman, au nord, à une simple feinte³¹²⁸. De nouveaux renseignements portant sur les mouvements

³¹²⁴ O.R., 24 :1, p. 58.

³¹²⁵ Jerry Korn, *War on the Mississippi : Grant's Vicksburg Campaign*, Alexandria, Time-Life Books, 1985, pp. 96-97.

³¹²⁶ O.R., 24 :1, p. 251 ; O.R., 24 : 3, p. 719, 733 et 738.

³¹²⁷ Stephen Woodworth, *Jefferson Davis and His Generals, op. cit.*, p. 202.

³¹²⁸ O.R., 24 :1., p. 251.

de la flottille nordiste et le passage de plusieurs de ses éléments devant Vicksburg lui parvinrent, qui donnaient pour certaine une attaque sur la ville³¹²⁹.

Le « coup de dés » de Porter avait isolé Vicksburg. Les nordistes maîtres du Mississippi, la dernière source de ravitaillement possible était la voie de chemin de fer qui reliait la ville à Jackson, la capitale de l'Etat. Pemberton ne fut pas spectateur des événements. Il rappela les forces envoyées à Bragg, sollicita la coopération de Smith, le commandant du département du Trans-Mississippi, demanda à Johnston et à Davis l'assistance de cavaliers pour contrer le raid inattendu de Grierson, affecta des fantassins à la protection de la voie ferroviaire³¹³⁰. A l'esprit revient le privilège de l'action. L'esprit de Pemberton était perturbé par les actions de diversion yankee et tourné vers un objectif prioritaire, protéger Vicksburg. « Je pense avoir pleinement mesuré l'importance d'empêcher une avancée sur Jackson si cela pouvait être fait sans sacrifier Vicksburg, mais si la ville est perdue, cela est comparativement sans intérêt, mentionna-t-il dans son rapport³¹³¹ ». C'est sur cette base qu'il prit ses décisions et, notamment, la plus lourde de conséquences : insuffisamment et tardivement renforcer Bowen, le général en charge de la défense de la région de Grand Gulf et de Port Gibson, qui l'informa le 28 avril qu'il faisait face à « une immense force³¹³² ». Pemberton faisait une lecture erronée de la situation tactique. Focalisant son attention sur la menace au nord, il n'avait pas pris conscience des conséquences que représentait un débarquement de plusieurs dizaines de milliers d'hommes, pas plus qu'il ne semblait acquis à l'idée que la résistance devait s'organiser très vite pour repousser et bloquer la marche des assaillants. Une bataille gagnée pouvait ruiner l'opération et contraindre Grant à repasser le fleuve. Cela était d'autant plus dommageable que le terrain qui s'étendait au sud de Port Gibson se prêtait à merveille à une lutte défensive et qu'en raison de sa nature, il permettait de limiter les effets d'une infériorité numérique. La division de Loring reçut l'ordre de secourir Bowen le 1^{er} mai, trop tard pour soutenir le général dans son combat contre les fédéraux³¹³³.

Le débarquement de l'Union prévu à Grand Gulf fut annulé. Les bateaux de Porter ne purent venir à bout des 16 batteries adverses. Un esclave local fournit une solution en indiquant l'existence d'une route reliant le village de Bruinsburg, sur la rive est, à Port Gibson. Avec l'appui de la Navy, les tuniques bleues traversèrent le fleuve sans opposition et débarquèrent le 30 avril à Bruinsburg³¹³⁴. Il faut dire que les deux feintes mises en œuvre par Grierson et Sherman avaient connu des fortunes

³¹²⁹ O.R., 24 :3, p. 751.

³¹³⁰ O.R., 24 :1, pp. 252-255 ; 24 :3, p. 808.

³¹³¹ O.R., 24 :1, p. 257.

³¹³² O.R., 24 :3, p. 797.

³¹³³ *Ibid.*, p. 810.

³¹³⁴ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key : The Struggle for the Mississippi River*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2003, pp. 104-106.

heureuses et rempli leur rôle³¹³⁵. Le lendemain de son débarquement, les 20 000 fantassins du 13^{ème} Corps écartèrent après d'âpres combats une maigre division de 5 500 confédérés venue à leur rencontre, à l'est de Port Gibson³¹³⁶. Deux jours plus tard, Grand Gulf était évacué par les forces confédérés qui savaient ne pas pouvoir tenir la place³¹³⁷. Grant pouvait désormais s'appuyer sur une tête de pont solide et sécurisée.

Grant prévoyait de renforcer ses positions dans la région de Grand Gulf pendant que le 13^{ème} Corps se souderait aux forces de Banks - 15 000 hommes - devant Port Hudson, dernier bastion sudiste sur le Mississippi avec Vicksburg, puis, une fois la place tombée, de remonter en direction de Vicksburg³¹³⁸. C'était le vœu de Lincoln et de Halleck³¹³⁹. L'indisponibilité de Banks, occupé en Louisiane, contraria le plan initial. Grant décida alors d'effectuer une « manœuvre sur position centrale » dont Napoléon fut un talentueux praticien³¹⁴⁰. Il remonta avec ses trois Corps, totalisant 40 000 tuniques bleues depuis que Sherman l'avait rejoint le 6 mai, non pas directement vers Vicksburg, mais dans une direction nord-est vers la ligne de chemin de fer du Mississippi, un axe de communication majeur reliant Vicksburg à Jackson. L'objectif était clair : profiter de la dispersion de l'ennemi pour, dans un premier temps, bloquer et battre les forces qui s'organisaient à Jackson, et ensuite se retourner contre l'armée de Pemberton, isolée, et la détruire³¹⁴¹. Grant douta de recevoir la caution de Halleck pour une opération aussi intrépide. Il décida donc de jouer sur les délais de communication avec Washington et d'imprimer dès le départ un rythme soutenu à sa campagne³¹⁴². Reliées par une ligne de ravitaillement unique, les colonnes nordistes furent autorisées à vivre sur le pays et raflèrent tout ce qui était nécessaire à leur quotidien. Les envahisseurs ne manquèrent de rien dans cet Etat qui regorgeait de volaille, de bétail, de céréales. Ils avalèrent les kilomètres avec rapidité, laissant derrière eux des fermes dépouillées.

Les trois Corps nordistes tracèrent leur route en direction de Jackson avec, sur leur gauche comme protection, la rivière Big Black dont les points de passage étaient surveillés. Après son succès à Raymond contre une brigade sudiste en provenance de Port Hudson, Grant fit preuve d'une remarquable capacité d'adaptation stratégique. Il laissa un Corps en réserve pour contrer toute initiative confédérée depuis Vicksburg et lança les deux autres en direction de Jackson pour y disperser les dernières forces sudistes - 6 000 - regroupées sous le commandement de Johnston, arrivé

³¹³⁵ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, pp. 488-489 ; Henry Coppée, *Grant and his Campaigns, op. cit.*, pp. 166-167.

³¹³⁶ O.R., 24 :1, pp. 658-662.

³¹³⁷ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key, op. cit.*, p. 116.

³¹³⁸ *Personal memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 491.

³¹³⁹ O.R., 24 :1, p. 36.

³¹⁴⁰ Henri Bernard, *La guerre de sécession des Etats-Unis 1861-1865*, Bruxelles, Pierre de Méyère, 1973, p. 171.

³¹⁴¹ *Personal memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 496.

³¹⁴² *Ibid.*, p. 492.

le 13 mai, à la demande de Davis³¹⁴³. Ce fut chose faite le 14 mai. Les confédérés quittèrent en bon ordre Jackson qui fut pour partie pillée et ses infrastructures incendiées. Le général nordiste avait ainsi définitivement écarté toute menace sur sa droite et s'était donné les coudées franches pour atteindre son objectif militaire primordial, Vicksburg³¹⁴⁴.

Pendant que Grant réglait son compte à Johnston, Pemberton et ses trois divisions étaient restés sur la défensive. Le 14, il reçut un message de Johnston lui demandant, « si possible », de fondre rapidement sur les arrières de Sherman, stationné entre les deux armées sudistes, et de le rejoindre³¹⁴⁵. Lors du conseil de guerre qu'il réunit, une majorité se prononça en faveur du mouvement suggéré par Johnston. Pemberton était réticent, car un tel mouvement n'entraînait pas dans ses vues qui étaient de se fortifier sur la rive ouest de la Big Black et se maintenir à proximité de sa base, Vicksburg. Il adopta finalement, sans enthousiasme, une autre approche soumise par deux de ses généraux³¹⁴⁶. Il ordonna une avance vers Raymond afin de « couper les lignes de communications de l'ennemi et le forcer à m'attaquer, considérant que mes forces sont insuffisantes pour justifier une attaque contre un ennemi en position ou pour tenter de m'ouvrir la route de Jackson³¹⁴⁷ ». On peut penser que s'il accepta la manœuvre c'était parce qu'elle garantissait la protection de Vicksburg et qu'en cas d'échec, les confédérés pourraient se replier dans la ville. Mais la prise de Jackson rendit ce plan caduc et Johnston proposa à Pemberton de faire converger les deux armées à Clinton. Lorsque le général reçut ce message, son armée forte de près de 23 000 hommes bivouaquait au-devant de Baker's Creek que surplombait au nord une petite éminence, la colline de Champion. Il donna l'ordre à ses colonnes d'entamer une contre-marche en direction de Clinton. A cet instant, le fracas des canons nordistes retentit et les premiers projectiles commencèrent à tomber sur son avant-garde déconcertée. Les confédérés furent pris au dépourvu. Une situation qu'ils devaient à une regrettable infortune. Pour s'assurer que son message trouverait Pemberton, Johnston avait recouru à trois courriers. L'un d'entre eux était un traître à la solde des yankees qui s'empressa de remettre la missive à Grant³¹⁴⁸. Ce dernier lança McClernand et McPherson sur les confédérés et, le 16 mai, 33 000 nordistes engagèrent un combat auquel les confédérés ne purent se dérober³¹⁴⁹. Champion's Hill fut le fait d'arme le plus sanglant de la campagne. Pemberton comptait 3 840 victimes dont 381 tués et 1 081 blessés ; son rival totalisait 2 441 pertes dont 410 tués et 1 844 blessés³¹⁵⁰. Pour les rebelles qui avaient laissé vingt-

³¹⁴³ Kevin J. Dougherty, *The Campaign for Vicksburg 1862-1863 : Leadership Lessons*, Philadelphia, Casemate, 2011, p. 35 ; O.R., 24 :1, pp. 215-216.

³¹⁴⁴ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 508.

³¹⁴⁵ O.R., 24 :3, p. 870.

³¹⁴⁶ O.R., 24 :1, p. 217.

³¹⁴⁷ O.R., 24 :3, p. 876.

³¹⁴⁸ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 508.

³¹⁴⁹ O.R., 24 :1, pp. 51-53 et 263-265.

³¹⁵⁰ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key, op. cit.*, p. 137.

sept pièces d'artillerie sur le champ de bataille, les pertes auraient pu être plus lourdes si Grant n'avait pas donné à McClernand des ordres d'agir avec prudence. C'est peu après midi, alors que ce dernier était au contact avec l'ennemi dès 9h30, que lui parvint l'ordre de passer à l'attaque³¹⁵¹. Dans l'intervalle, Pemberton avait pu organiser une contre-attaque tranchante. Il est toutefois établi, reconnaît un biographe du général, que si le nordiste avait fait montre de plus de pugnacité lors de la poursuite dont il fut chargé, l'armée sudiste aurait subi de plus grands dommages³¹⁵². Les combats se prolongèrent le lendemain matin à l'est du pont de chemin de fer de la Big Black, là où les deux divisions rebelles rescapées de la veille (la troisième division, coupée du reste de l'armée, avait réussi à s'extraire du champ de bataille après une marche audacieuse sur les derrières de l'ennemi et marchait sur Jackson) ainsi que les 4 000 Tennesseus arrivés dans la nuit avaient établi une fragile tête de pont au soir de leur retraite et avaient gardé espoir d'être rejoints par Loring. Ils furent mis en déroute par une charge à la baïonnette. La destruction du pont interrompit la poursuite. Mille huit cents nouvelles pertes, presque tous prisonniers, furent à déplorer pour Pemberton qui fit le choix de retrancher son armée dans Vicksburg et, conformément aux vues du président Jefferson exprimées le 7 mai, mais contrairement à la volonté de Johnston, de tenir la cité³¹⁵³.

Dans les rangs du commandement sudiste, la consternation s'était imposée. Lorsqu'il apprit dans la soirée du 17 la défaite militaire de Pemberton et sa retraite derrière les défenses de Vicksburg, Johnston adressa aussitôt un message à son subordonné : « Si Haynes' Bluff est intenable, Vicksburg est sans valeur et ne peut être gardé. Par conséquent, si vous êtes cerné vous devrez finalement vous rendre. Alors, plutôt que de perdre à la fois la garnison et la place, vous devez si possible sauver les soldats. S'il n'est pas trop tard, évacuez Vicksburg et ses dépendances, et marchez au nord-est³¹⁵⁴ ». Malheureusement, les yankees prirent dès leur arrivée devant Vicksburg possession de Hayne's Bluff, bénéficiant ainsi d'un ancrage sur le Mississippi qui leur permit de rétablir en toute sécurité leur ligne de communication et de ravitaillement³¹⁵⁵. D'un commun accord avec ses généraux, Pemberton prit la décision de défendre aussi longtemps que possible ce qu'il qualifia dans sa réponse de « point stratégique le plus important de la Confédération³¹⁵⁶ ». Il était alors convaincu que tout serait tenté pour lever le siège et du succès de l'entreprise.

³¹⁵¹ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, pp. 199-200.

³¹⁵² Christopher C. Meyers, *Union General John A. McClernand and the Politics of Command*, Jefferson, McFarland & Company, 2010, p. 145.

³¹⁵³ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key, op. cit.*, pp. 138-139 ; O.R., 24 :1, pp. 272-273.

³¹⁵⁴ O.R., 24 :3, p. 888.

³¹⁵⁵ O.R., 24 :1, p. 37.

³¹⁵⁶ O.R., 24 :3, p. 890.

Le commandant nordiste irradiait d'optimisme. « L'ennemi a été si sévèrement battu hier et aujourd'hui que je ne puis croire qu'il résistera, à moins de pouvoir compter sur l'arrivée de Johnston avec d'importants renforts, ni que Johnston tentera de le renforcer avec les forces sous son commandement s'il a parfaitement conscience de la situation présente³¹⁵⁷ ». Chez Grant l'optimisme devint impétuosité. La mise en déroute de son rival et ses réticences personnelles à organiser un siège, le déterminèrent à ne pas temporiser et à prolonger sans délai son offensive. Le 19, une attaque générale fut lancée au nord-est. La résistance était plus forte que prévue et les bleus furent facilement repoussés. Grant avait préjugé de la faiblesse de l'ennemi. Une imprudence d'esprit, révélatrice ici d'un empressement coupable qui lui coûta 942 hommes. Le 22, un assaut de plus grand ampleur, soutenu par un puissant tir de barrage préalable, fut lancé par trois Corps et connut un sort similaire. Trois mille deux cents tuniques bleues étaient tombées, tandis que les pertes sudistes avoisinaient les cinq cents³¹⁵⁸.

Le coût humain des assauts dissuada Grant de poursuivre cette approche tactique. Bien qu'il n'eût pas l'âme ni les dispositions d'un poliorcète, il se résolut à entreprendre le siège de la ville. Le but était clair : briser le moral des défenseurs, les affamer et les contraindre à la reddition. La fin était écrite comme l'affirma Grant dans son courrier du 24 mai à l'attention de Halleck : « L'ennemi est indubitablement à notre main. La prise de la Vicksburg et la capture de sa garnison n'est plus qu'une question de temps³¹⁵⁹ ». Du temps. C'est justement ce qu'espéraient gagner la ville et Pemberton pour que Johnston, attendu comme le sauveur, formât une armée suffisamment puissante pour balayer l'Armée du Tennessee et lever le siège. Mais en ces premiers jours de siège, Pemberton, très abattu, dut faire face à une menace venant de l'intérieur. Dans la ville, la tension était extrême, le commandant était suspecté par les citoyens de trahison et de vouloir vendre la ville. Le général, sur les recommandations de Bowen, se fendit d'un message chargé d'une poignante résolution : « Quand la dernière livre de bœuf, de lard et de farine, le dernier grain de blé, la dernière vache, le dernier cochon et cheval auront été consommés, et quand le dernier homme aura péri dans les tranchées, alors à cet instant et seulement à cet instant je vendrai Vicksburg³¹⁶⁰ ».

Les techniques mises en œuvre par le commandement furent celles communément employées à l'époque dans le cadre d'une guerre de siège. Vicksburg se trouva encerclé par un cordon étanche et continu de près de vingt kilomètres, tenu par 43 000 tuniques bleues qui devinrent 70 000 grâce aux renforts envoyés par Halleck³¹⁶¹. Cette enceinte humaine forma un blocus qui priva l'ennemi de tout

³¹⁵⁷ *Ibid.*, p. 322.

³¹⁵⁸ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key*, *op. cit.*, pp. 143-151.

³¹⁵⁹ O.R., 24 :1, p. 37.

³¹⁶⁰ La proclamation fut publiée dans le journal *Mississippian* et repris dans le *Daily Dispatch* du 6 juin 1863.

³¹⁶¹ Jerry Korn, *War on the Mississippi*, *op. cit.*, p. 134.

ravitaillement. Les réserves de nourriture s'épuisèrent rapidement. Après six semaines, la famine commença à faire sentir ses rigueurs. La garnison, forte de 30 000 soldats, n'était pas épargnée. Progressivement, la maladie s'installa et remplit de patients moribonds les hôpitaux de la ville. A la faim s'ajouta la peur. Les nordistes effectuèrent un bombardement incessant de jour comme de nuit. Pour la première fois dans cette guerre fratricide, des civils, femmes et enfants, furent délibérément pris pour cible. Le pragmatisme de Grant ne s'embarrassait pas de considérations de cette nature. Pour se protéger des projectiles, on s'enterra. Les 3 000 civils construisirent 500 caves dans le sol à flanc de collines. La promiscuité, le confinement devinrent l'ordinaire d'une grande partie d'entre eux.³¹⁶²

Pour accélérer la reddition des défenseurs, Grant ordonna la construction d'un réseau de tranchées pour se rapprocher des défenses adverses et atteindre le fossé ceignant le fort qui gardait la route de Jackson. Trois galeries furent creusées sous la redoute sudiste et une tonne de poudre noire fut déposée à leur extrémité. L'explosion fut déclenchée le 25 juin à 15h00. La tentative des fantassins pour exploiter la brèche échoua et coûta à l'Union 243 hommes tués ou blessés³¹⁶³. Le même scénario se reproduisit le 1^{er} juillet à la différence que, cette fois, l'explosion détruisit la totalité du redan et qu'elle ne fut suivie d'aucune charge. Le souvenir du 25 juin conduisit Grant à plus de prudence, surtout qu'il sentait les hommes d'humeur rétive. Il se satisfait d'un violent bombardement. Grant, pressé d'en finir avec un ennemi qu'il savait à bout, prévint la mise à feu d'une nouvelle mine le 6 juillet, suivie d'un assaut général³¹⁶⁴.

Aucune armée ne vint au secours des assiégés. Johnston était comme sujet à la paralysie, quatre-vingts kilomètres au nord-est de Vicksburg avec 31 000 hommes. Les renforts qu'il attendait ne vinrent pas et le 15 juin il télégraphia à Seddon que sauver la ville était « sans espoir ». « Votre télégramme, répondit ce-dernier le lendemain, nous peine et nous alarme. Vicksburg ne doit être perdu sans au moins opposer une résistance. L'intérêt et l'honneur de la Confédération l'interdisent. Je compte toujours sur vous pour éviter cette perte. En dernier ressort, vous devez risquer une attaque. Elle pourrait être menée de concert avec la garnison, si cela est possible ; dans le cas contraire, vous ferez sans. Dans la journée ou la nuit, comme bon vous semble ». Et d'ajouter le 21 : « J'ai toutes les raisons d'avoir la plus grande considération pour votre jugement et votre génie militaire ... Les yeux et les espoirs de toute la Confédération sont tournés vers vous, totalement confiants dans votre volonté d'agir, et habités par le sentiment qu'un échec au terme d'une audace courageuse est préférable à la passivité, même mue par la prudence... Je compte sur vous pour faire tout votre possible afin de

³¹⁶² *Ibid.*, p. 139-140.

³¹⁶³ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key*, *op. cit.*, pp. 158-159.

³¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 160 ; O.R., 24:1, pp. 57-58.

sauver Vicksburg »³¹⁶⁵. Les messages de Seddon et de Pemberton qui résonnaient presque comme des supplications furent sans effet sur Johnston. Ce dernier considérait Vicksburg comme d'importance stratégique mineure depuis que la Navy avait démontré qu'elle pouvait passer les batteries de la ville, et il ne fit rien pour forcer une nature que l'on savait portée sur la gestion frileuse des risques ; attaquer c'était, en cas de défaite, « ouvrir à Grant le Mississippi et l'Alabama³¹⁶⁶ ». Et lorsqu'il estima avoir enfin rassemblé une armée conséquente par le nombre, il projeta de lancer une attaque le 7 juillet³¹⁶⁷. Il était trop tard.

A la fin du mois de juin, la situation des assiégés était désespérée. Des soldats adressèrent un « appel à l'aide » poignant au commandant, réclamant à manger pour ne pas mourir de faim et éloigner le spectre menaçant de la mutinerie³¹⁶⁸. Dix mille soldats étaient invalides, touchés par la maladie, la malnutrition. Les réserves de nourriture et de munitions étaient presque épuisées et la famine guettait. L'espoir d'être secouru s'était définitivement envolé. Le destin de la ville scellé, l'inéluctable se produisit. Le 2 juillet se déroula un conseil de guerre au cours duquel tous les officiers à l'exception de deux votèrent pour la capitulation³¹⁶⁹. Lors de l'échange épistolaire qui s'ensuivit entre les belligérants, Grant fit savoir qu'il acceptait une capitulation sans condition de la ville et de sa garnison. Le lendemain Pemberton s'entretint avec Grant qui réitéra sa position avant de l'assouplir. Les ultimes conditions excluaient désormais une reddition inconditionnelle, préférant conférer aux sudistes le statut de prisonniers libérés sur parole³¹⁷⁰. Ce revirement ne devait rien à la générosité mais, comme Grant le souligna dans ses mémoires, aux difficultés pour l'Armée du Tennessee de gérer, nourrir, encadrer et transporter à Cairo une masse de 30 000 prisonniers³¹⁷¹. Pemberton et ses généraux considérèrent l'offre honorable et l'acceptèrent. Le 4 juillet fut un jour de gloire pour Grant et pour l'Union. A 10h00, la garnison, une masse de soldats affamés et moralement ruinés par la frustration et la colère contre leur commandant, déposa armes et couleurs. Après quarante-sept jours de siège, la bannière de l'Union flottait sur Vicksburg.

Par l'ampleur de ses conséquences, d'ordre à la fois humain, matériel et stratégique, la bataille de Vicksburg doit être placée au rang de défaite majeure pour la Confédération. L'historiographie la plus récente tend à faire de la victoire dans le Mississippi, plus que celle obtenue sur les pentes de Cemetery Hill à Gettysburg, le véritable tournant de la guerre. Une armée complète de 29 500

³¹⁶⁵ O.R., 24 :1, pp. 227-228 ; Varina H. Davis, *Jefferson Davis : Ex-President of the Confederate States of America, A Memoir by his Wife, op. cit.*, vol. 2, pp. 422-423.

³¹⁶⁶ O.R., 24 :1, p. 227.

³¹⁶⁷ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations, op. cit.*, p. 204.

³¹⁶⁸ O.R., 24 :3, pp. 982-983.

³¹⁶⁹ O.R., 24 :1, pp. 281-283.

³¹⁷⁰ *Ibid.*, pp. 283-285. Les soldats vaincus signaient un serment qui les engageait à ne pas reprendre les armes avant d'avoir officiellement fait partie d'un échange de prisonniers.

³¹⁷¹ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, p. 561.

hommes retourna dans ses foyers et même si ces libérés sur parole reprirent les armes par milliers, ce furent des milliers d'autres qui restèrent au domicile. Près de 3 000 soldats avaient été tués, blessés ou portés disparus pendant le siège, portant à 9 091 le nombre des victimes pendant cette campagne (dont 1 413 tués et 3 878 blessés)³¹⁷². Un arsenal de 172 canons et 50 000 fusils avait été saisi³¹⁷³. La chute de la citadelle condamna Port Hudson et sa garnison de 5 800 hommes qui résistaient héroïquement depuis six semaines aux 25 000 soldats de l'armée de Banks. Les 27 mai et 14 juin, les rebelles avaient repoussé deux violents assauts infligeant 3 800 pertes aux fédéraux dont 509 tués. Harassés par la faim, étourdis par les bombardements continus, les 3 000 hommes toujours vaillants se rendirent le 9 juillet, une fois officiellement connue la capitulation de Vicksburg³¹⁷⁴. Le dernier verrou sudiste sur le fleuve avait sauté. La navigation sur la « colonne vertébrale » du pays était maintenant monopolisée par l'Union. Lincoln put écrire le 26 août : « le Père des Eaux coule de nouveau librement vers l'océan³¹⁷⁵ ». La confédération était traversée du nord au sud par une ligne de fracture qui la coupait littéralement en deux. Elle était amputée des riches territoires (Arkansas, Louisiane et Texas) qui s'étendaient à l'ouest et qui constituaient une précieuse source de ravitaillement. Quant aux forces de Johnson en approche de Vicksburg, elles retournèrent à Jackson quand elles apprirent la nouvelle de la reddition. Le commandant n'avait aucune intention de combattre : « L'ennemi entreprend à l'évidence un siège auquel nous ne pourrions pas résister. L'attaquer serait de la folie. Il ne fait aucun doute que la partie de l'armée de Grant à Vicksburg se rend ici ». Le 16 juillet, au lendemain de ce message envoyé à Davis, les sudistes abandonnèrent la ville³¹⁷⁶. Au moins Johnston parvint-il le 16 juillet à éviter le sort de Pemberton et à sauver son armée des griffes nordistes.

d - Analyse.

Les faits les plus saillants de cette campagne, exposés avec le souci de rappeler qu'elles procédaient toutes des décisions humaines elles-mêmes constitutives d'une évaluation personnelle ou collégiale de la situation stratégique, permettent de saisir les grandes singularités du commandement de l'Union et de la Confédération sur ce théâtre d'opération qui impressionne par son étendue et sa complexité géographique. Ils illustrent la supériorité triomphante du leadership de l'Union sur celui

³¹⁷² "Vicksburg Civil War Casualties : Killed, Wounded, Missing" sur le site <http://www.thomaslegion.net>.

³¹⁷³ Warren E. Grabau, *Ninety-eight Days : A Geographer's View of the Vicksburg Campaign*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2000, p. 502.

³¹⁷⁴ William L. Shea et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key*, *op. cit.*, pp. 192-204.

³¹⁷⁵ CWAL, 6, p. 409.

³¹⁷⁶ O.R., 24 :1, pp. 245-246.

de son rival et répondent à une série de questions qui entremêlent la matière stratégique et les rapports hiérarchiques.

Grant construisit son succès sur l'application, sans doute involontaire, du concept jominien du mouvement tournant, mais également, si l'on en croit ses mémoires, sur la transgression des principes géométriques de la guerre exposés par le Vaudois. « Le premier point d'un plan d'opération est de s'assurer d'une bonne base... d'où une armée tirera ses ressources et renforts... et où elle trouvera un refuge au besoin » insistait le baron suisse³¹⁷⁷. Contre l'avis de son principal lieutenant, Sherman, il projeta son armée en territoire ennemi et se coupa de sa base. Son armée vécut sur le pays. La vérité était un peu différente et, pour la toucher dans toutes ses nuances, il est préférable de se reporter aux messages du commandant plutôt qu'à ses mémoires. Dans l'un d'entre eux, en date du 3 mai, il expliquait à Halleck que le pays pourvoit aux besoins de son armée en campagne pour le fourrage et le bœuf et qu'il envisageait avec confiance que le reste serait acheminé depuis Milliken's Bend par une route « longue et précaire »³¹⁷⁸. Après avoir débarqué dans l'Etat du Mississippi et tout le temps que dura l'avancée de son armée, il maintint une ligne de communication qui empruntait un trajet fluvial et terrestre pour subvenir à ses besoins³¹⁷⁹. Cette approche ne naquit pas *ex nihilo* dans l'esprit de Grant. Elle était la reproduction des observations du général faites quinze ans plus tôt au Mexique et confirmait que ses sources d'inspiration étaient plus empiriques que théoriques. Le commandant avait été le témoin privilégié, en qualité d'intendant, des conditions de campagne de Scott en 1847. Ce dernier, pour renforcer les effectifs de son armée et ainsi poursuivre son offensive, prit le risque de faire abandonner par des milliers de soldats tous les points fixes qui protégeaient sa ligne de ravitaillement. Le pari fut réussi : l'armée américaine défit les Mexicains les 19 et 20 août³¹⁸⁰.

Grant élabora-t-il pour vaincre une nouvelle forme de guerre, fondée sur la spoliation des populations civiles et grâce à laquelle les historiens purent dire que la campagne de Vicksburg constitua son chef d'œuvre militaire ? Vivre sur le pays n'avait pas pour unique but de permettre aux soldats de se procurer les vivres nécessaires, c'était la traduction d'une conception de la guerre dont Grant brossa les grands traits le 7 mai, au commandant du 16^{ème} Corps :

Ils doivent autant que possible vivre sur le pays qu'ils traversent et détruire les récoltes de maïs, de blé et tout ce qui peut être cultivé par l'ennemi pour prolonger la guerre. On peut prendre mulets et chevaux pour pourvoir à tous nos besoins et... les outils agricoles peuvent être détruits. En d'autres termes, paralysez la rébellion par tous les moyens, sans offenser les femmes et les enfants ou confisquer leurs vêtements, leurs bijoux, etc.³¹⁸¹

³¹⁷⁷ Le Baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, op. cit., I^{re} partie, p. 152.

³¹⁷⁸ PUG, 8, p. 147.

³¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 287 ; Kevin Dougherty, *The Campaign for Vicksburg 1862-1863*, op. cit., p. 122.

³¹⁸⁰ Kevin Dougherty, *Civil War Leadership and Mexican War Experience*, op. cit., pp. 45-47.

³¹⁸¹ O.R., 24 :3, p. 275.

Conscient que le système d'approvisionnement mis en place ne supporterait pas la durée, il manœuvra avec rapidité sur l'ennemi. Il introduisit un élément de surprise en ne marchant pas directement au nord vers Vicksburg comme s'y attendait Pemberton. Son angle d'attaque se porta 90° à l'est. S'appuyant sur une remarquable utilisation des lignes intérieures, il s'interposa entre les deux forces sudistes présentes sur le théâtre des opérations, dont il empêcha la réunion, et profita de leur division pour neutraliser l'une et isoler l'autre. Devant Vicksburg, Grant et son armée se retrouvèrent dans un schéma stratégique offensif et une avantageuse position tactique défensive. Ils réalisèrent, après deux assauts avortés, des travaux de circonvallation qui étouffèrent les assiégés, épuisèrent leurs ressources et les contraignirent à la capitulation. La campagne avait coûté 10 142 soldats - 1 581 tués, 7 554 blessés, 1 007 disparus³¹⁸².

Aucune des batailles, toutes gagnées, qui ouvrirent au commandant la route de Vicksburg n'avait été anticipée. Le commandant n'était pas un planificateur pointilleux. Il avait fixé un but stratégique, prendre Vicksburg, mais la recette opératoire pour l'atteindre restait à formuler. Les mouvements offensifs engagés par Grant exploitaient les occasions données par l'ennemi. De nouvelles combinaisons s'enchaînaient au fur et à mesure de l'émergence de situations nouvelles, qui maintinrent l'ennemi sous pression et le forcèrent à s'enfermer dans la citadelle. Cette campagne fut celle d'une adaptation permanente de l'action. Adam Badeau, auteur au lendemain de la guerre d'une histoire militaire du général dont il fut un membre d'état-major, livra cette observation : « C'était dans ses habitudes de toujours attendre les éventualités d'une campagne. Aucun de ses plans n'était précis au point de ne pouvoir en varier et tous tenaient compte du mouvement incertain et inattendu de l'ennemi³¹⁸³. Cette capacité d'adaptation au réel était accompagnée par des ordres qui étaient des modèles de concision et de clarté. Par leur ton très directif, ceux-ci ne laissaient aucune place à l'interprétation, ils étaient centrés sur des objectifs précis. C'est à juste titre que John Keegan releva cette singularité³¹⁸⁴.

Grâce à sa victoire, Grant assit son prestige dans l'Union et auprès de Lincoln. Le 13 juillet, le Président adressa au vainqueur un courrier dans lequel il témoigna sa gratitude et fit son mea culpa reconnaissant au sujet de la stratégie arrêtée après les prises de Port Gibson et de Grand Gulf : « J'ai craint que cela ne fût une faute. Aujourd'hui, je me plais à reconnaître que vous aviez raison et que j'avais tort³¹⁸⁵ ». Le Président souhaitait que Grant poursuivît sa route vers le Sud pour y unir ses forces à celles de Banks. Le commandant n'en fit rien. Cet aveu était une manière humble de lui

³¹⁸² "Vicksburg Civil War Casualties : Killed, Wounded, Missing" sur le site <http://www.thomaslegion.net>.

³¹⁸³ Adam Badeau, *Military History of Ulysses S. Grant : From April, 1861, to April, 1865*, vol. 1, New York, D. Appleton and Company, 1868, p. 230.

³¹⁸⁴ John Keegan, *L'art du commandement*, *op. cit.*, pp. 240-241.

³¹⁸⁵ CWAL, 6, p. 326.

signifier qu'il l'avait investi de toute sa confiance. Il peut donc être étudié comme un moment charnière dans l'histoire du commandement de l'Union car il consacra l'avènement d'un nouveau partenariat entre le commandant en chef et un général victorieux, unis par une recherche commune d'efficacité et de résultat. Lincoln avait trouvé son général. Des déceptions futures, qui ne sont jamais à exclure en temps de guerre, pouvaient encore l'en détacher. Mais le volontarisme et la réussite de Grant dans le Mississippi avaient séduit Lincoln et cristallisèrent chez lui un optimisme certain qui connaîtrait un effondrement à l'été 1864, en raison de la mise en échec de Grant en Virginie, avant de retrouver une vigueur spectaculaire grâce à l'un de ses généraux les plus controversés de l'Union, Sherman. Cinq mois avant la reddition de Vicksburg, Lincoln était dans un état d'esprit très différent. Les doutes sur les capacités de Grant ne le quittaient pas. Desservi par les rumeurs tenaces d'alcoolisme et d'incompétence relayées par la presse, le commandant souffrait d'un déficit d'image auprès du Président.

En mars 1863, quand Grant était en butte à l'échec devant la citadelle rebelle et que se faisaient insistantes ces rumeurs, Charles Dana entra en scène. L'intrusion d'un civil, journaliste de métier, ordonnée par une autorité politico-militaire, au cœur du commandement nordiste fut, par ses conséquences, l'un des événements, croyons-nous, les plus importants de la guerre dans l'Ouest. C'est le ministre Stanton, avec l'accord de Lincoln, qui décida d'introduire un espion, Charles Dana, dans l'état-major de Grant. Officiellement, celui-ci était chargé d'auditer le service de la paye dans les armées de l'Ouest. Son véritable rôle était d'évaluer la personnalité du général et de déterminer s'il était digne d'exercer les hautes responsabilités militaires confiées³¹⁸⁶. Dana révéla rapidement au général la nature exacte de sa mission et ce dernier comprit très vite l'avantage qu'il pouvait tirer de la situation. Aucune information ne fut cachée à l'« œil du gouvernement » dont les rapports - 70 au cours des cent jours que dura sa présence auprès de Grant³¹⁸⁷ - ne tardèrent pas à atterrir sur le bureau du Président et lui furent d'un grand réconfort. La plume de Dana ne tarissait pas d'éloges - l'addiction du général à l'alcool fut minimisée (il fut l'un des acteurs de la « conspiration du silence » du mois de juin) - et Grant apparut dans ses lettres conforme au jugement qu'il s'en faisait : « le plus modeste, le plus désintéressé et le plus honnête des hommes.... Pas un grand homme, sauf sur le plan moral ; pas un homme original ou brillant, mais sincère, réfléchi, profond et doté d'un courage qui ne fléchit jamais³¹⁸⁸ ». En somme, un général qui cultivait bien des qualités et suffisamment digne de confiance pour être maintenu à son poste. Ces dépêches qui restituaient avec force détail et avantageusement les opérations en cours jouèrent un grand rôle dans la construction chez Lincoln d'un sentiment de

³¹⁸⁶ Charles A. Dana, *Recollections of the Civil War*, *op. cit.*, pp. 20-22.

³¹⁸⁷ Matthew Moten, *op. cit.*, p. 154.

³¹⁸⁸ Cité par Harry J. Maihafer, *The General and the Journalists : Ulysses S. Grant, Horace Greeley, and Charles Dana*, Washington, Brassey's, 1998, p. 145.

confiance et d'admiration. « Que le général Grant parvienne ou non à prendre Vicksburg, écrivit-il à un ami le 26 mai, sa campagne, du début de ce mois à son vingt-deuxième jour, est l'une des plus brillantes au monde³¹⁸⁹ ». Grant était l'âme guerrière que le commandant en chef attendait pour son armée et Charles Dana fut pour beaucoup dans la composition de cette image. Grant était dans une dynamique positive tandis que dans l'Est, en mai, l'Union connaissait une nouvelle défaite à Chancellorsville.

Un mot vient immédiatement à l'esprit pour qualifier le trait de personnalité dominant exprimé par Grant lors de cette campagne : détermination. Quels en furent les ressorts ? Sans doute une conjonction heureuse de traits de caractère que l'on retrouve dans le portrait clausewitzien du génie guerrier et qui lui donna une force décisionnelle, une volonté et une lecture clairvoyante des occurrences militaires. Son plan de campagne avait suscité la circonspection de son état-major et de ses généraux. Sherman avait parlé de l'« une des entreprises les plus périlleuses et désespérées de toutes les guerres et de celle-ci³¹⁹⁰ ». Il n'y eut que McClelland, le plus mal-aimé des généraux, pour exprimer sa pleine adhésion au projet³¹⁹¹. Bien qu'il soit difficile de mesurer précisément la hauteur de son impact, un facteur exogène a compté : la menace de sa destitution. Un témoignage de première main accrédite cette idée. James H. Wilson était affecté à l'état-major de Grant depuis le mois d'octobre 1862. Un passage de ses mémoires et un autre extrait de son ouvrage consacré à Charles Dana ont retenu notre attention. Dans le premier, il soutenait que si Grant, comme le lui suggéra Sherman, avait quitté le front de Vicksburg pour retourner à Memphis, sa décision eut été confondue par l'opinion avec une retraite et aurait eu pour effet concomitant de le relever de son commandement et de plonger l'armée dans un profond désarroi³¹⁹². Dans le second, il y affirmait qu'entre son arrivée et juin 1863, « le commandement de Grant était fragile et qu'il fut par moment en danger imminent d'être relevé³¹⁹³ ». Cette réalité est confortée par le général Cadwallader Washburn qui écrivit à son frère : « Cette campagne est mal conduite. Tous les plans de Grant ont échoué. Il sait qu'il doit tenter quelque chose ou sa tête va tomber³¹⁹⁴ ». Etre conquérant était pour le commandant le plus sûr moyen de s'immuniser contre l'impatience de l'exécutif. A l'audace de la conception, il ajouta la force de la volonté. Il resta sourd aux appréciations défavorables de ses généraux les plus proches. Il pesa en lui-même le risque de l'opération, sans planifier plus que le débarquement de ses Corps sur la rive orientale du Mississippi, au sud de la ville, afin de la prendre à revers, et il a décidé seul, attendant de ses lieutenants la parfaite exécution de leur mission respective. Grant agit sans crainte des

³¹⁸⁹ CWAL, 6, p. 230.

³¹⁹⁰ Cité par Donald Stoker, *The Grand Design*, op. cit., p. 262.

³¹⁹¹ Michael B. Ballard, *Vicksburg*, op. cit., p. 195.

³¹⁹² James Harrison Wilson, *The Life of Charles A. Dana*, New York, Harper and Brothers, 1907, p. 160.

³¹⁹³ *Ibid.*, p. 201.

³¹⁹⁴ Cité par Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant*, op. cit., p. 181.

responsabilités et s'engagea tout entier dans l'entreprise. Il ne fait aucun doute que le commandant savait qu'il jouait sa carrière militaire et qu'en cas d'échec, celui-ci lui serait imputé ; il rejoindrait alors la longue liste des généraux déçus.

Avant même la fin de la campagne, Grant s'était débarrassé de celui qui lui causa tant de tourments à l'automne et au début de l'hiver et qui aurait pu, s'il avait concrétisé ses ambitions, lui barrer la route de la gloire. La journée du 22 mai, au cours de laquelle les assaillants nordistes essuyèrent un revers sanglant, consumma le divorce entre Grant et McClernand. Ce dernier fut le seul à réaliser une percée dans le dispositif ennemi avant d'être repoussé faute de soutien. Il avait réclamé à midi « une poussée vigoureuse sur l'ensemble de la ligne de front³¹⁹⁵ ». Bien qu'il considérât que les rapports victorieux du commandant du 13^{ème} Corps exagéraient la réalité, Grant avait autorisé la poursuite des attaques dont la seule conséquence avait été de faire un peu plus couler le sang. Ces morts inutiles, Grant en portait le premier la responsabilité³¹⁹⁶. Le général envisagea de relever son subalterne avant de se raviser, préférant attendre la fin du siège pour lui demander de prendre un congé³¹⁹⁷. Le couperet tomba plus tôt. Le 17 juin, Grant apprit la publication dans la presse d'un long message signé McClernand dans lequel il félicitait ses troupes pour leur action depuis le début de la campagne et imputait, implicitement, l'échec du 22 mai aux autres chefs de Corps ainsi qu'à Grant³¹⁹⁸. Le règlement interdisait l'envoi d'un tel message sans autorisation préalable. Pour Grant, son subordonné avait donné la preuve de sa duplicité et de son insubordination, et il décida de le sanctionner. Le 18 juin, le général de l'Illinois fut officiellement déchu de son commandement à la grande satisfaction des deux autres commandants de Corps nordistes et de l'amiral Porter³¹⁹⁹. Dans la missive envoyée à l'exécutif le 26 juin pour justifier sa décision, Grant en profita pour brosser de lui le portrait vertueux du général déferent : il avait supporté McClernand contre son gré, par souci de ne pas « interférer » avec la décision du Président de lui confier le commandement du 13^{ème} Corps. S'il avait relevé le général, c'était dans l'intérêt du service, pour maintenir une cohésion au sein de son armée qui, selon lui, réclamait presque tout entière que celui-ci fut destitué.³²⁰⁰

L'existence d'un motif - ou d'un prétexte ? - juridique était insuffisant pour permettre à Grant d'éliminer en quelques heures l'un de ses chefs de Corps. Plus consistant pour légitimer sa démarche fut la décision de l'exécutif de l'investir des pleins pouvoirs pour limoger tout officier qui perturberait son entreprise. Dans un message à Dana daté du 5 mai, le ministre de la Guerre fit savoir à Grant qu'il

³¹⁹⁵ O.R., 24 :1, p. 172.

³¹⁹⁶ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, p. 204.

³¹⁹⁷ O.R., 24 :1, p. 87.

³¹⁹⁸ *Ibid.*, pp. 159-161.

³¹⁹⁹ *Ibid.*, p. 43 et 103.

³²⁰⁰ *Ibid.*, p. 159.

disposait librement de son commandement et pouvait y apporter, sur un plan fonctionnel, toutes les modifications qu'il jugeait opportunes. Dans le même temps, il rappela que le rapport d'autorité instauré par Lincoln avec son général avait un second visage : en cas d'échec, Grant devrait en assumer les responsabilités ce qui, dans un langage moins policé, signifiait qu'il devrait s'attendre à être démis de son poste³²⁰¹. La confiance s'accompagnait donc de la coercition, mécanisme de substitution à un contrôle formel qu'il n'était pas possible pour l'exécutif d'exercer sur ce théâtre d'opération. Relever et remplacer McClelland le 18 juin ne présentait plus aucun risque pour Grant : le sort de Vicksburg était scellé, la victoire une question de jours.

La réaction de Lincoln signifiait clairement qu'il avait pris le parti de Grant et avait abandonné McClelland. Mieux qu'un signe, un symbole que le commandant en chef avait décidé de sanctifier un homme qui avait apporté une victoire majeure à l'Union et de le protéger contre tout ce qui était susceptible de l'affaiblir. Dans le sillage de sa victoire, le commandant était intouchable. Lincoln fit comprendre à McClelland que toute interférence de sa part ne ferait qu'attiser la tension et que le maintenir conduirait Grant à la démission³²⁰²». La combativité du général pour laver son honneur se heurta pendant plusieurs mois à une indifférence quasi totale. Sa demande de commission d'enquête adressée au Président n'aboutit pas, au motif que de nombreux officiers seraient dans l'obligation d'abandonner leur poste, ce qui causerait un préjudice au service³²⁰³. Sous la pression des amis politiques du général, Lincoln le rétablit à la tête du 13^{ème} Corps en janvier 1864. McClelland participa en avril 1864 sous les ordres de Banks à la campagne de la rivière Rouge, en Louisiane, qui fut un désastre. Il soutint le candidat démocrate McClellan dans la course à l'élection présidentielle. La victoire de Lincoln condamna définitivement sa carrière militaire à laquelle il mit un terme en démissionnant le 24 novembre 1864.³²⁰⁴

Précisons que, jusqu'à leur dénouement brutal le 18 juin, ces tensions n'eurent aucune incidence majeure sur le plan militaire. Pendant la campagne, les relations étaient pacifiées. Grant ne jugeait pas McClelland digne de mener une expédition contre Vicksburg, mais cela ne l'empêcha pas de lui faire tenir un rôle majeur dans les opérations, ce qui ne pouvait être sans un minimum de confiance. C'est le 13^{ème} Corps qui reçut l'ordre d'ouvrir la marche le 29 mars³²⁰⁵. C'est contre l'avis de Sherman et de Porter qui éprouvaient à l'égard de McClelland une hostilité émetique, que Grant confia au 13^{ème} Corps l'attaque initialement prévue à Grand Gulf³²⁰⁶. Les reproches de Grant à McClelland,

³²⁰¹ *Ibid.*, p. 84.

³²⁰² CWAL, 6, p. 383.

³²⁰³ O.R., 19 :1, p. 169.

³²⁰⁴ Benton Rain Patterson, *Lincoln's Political Generals*, op. cit., pp. 183-185.

³²⁰⁵ Michael B. Ballard, *Vicksburg*, op. cit., p. 192.

³²⁰⁶ Charles A. Dana, *Recollections of the Civil War*, op. cit., p. 32.

exprimés dans ses mémoires, pour un comportement jugé frileux lors de la bataille de Champion's Hill n'étaient pas justifiés³²⁰⁷.

Grant aurait-il triomphé sans un commandement confédéré affaibli par une ligne de conflictualité stratégique et l'inaptitude des généraux ?

Toute analyse sur les circonstances de la perte de Vicksburg par les confédérés débouche sur un sentiment de fatalité. La ville était asservie à un inévitable destin dont on discerne les mobiles dans la confusion, la contradiction stratégique et les limites récurrentes de l'autorité qui opérèrent sur ce front. Les défaillances du commandement sudiste avaient servi les desseins de Grant. Plurielles, elles impliquaient les trois maillons de la chaîne de commandement (Davis, Johnston et Pemberton) et mirent en perspective les divergences des deux premiers sur la stratégie à mettre en œuvre et les difficultés du dernier, au cœur de cet antagonisme, à répondre à la menace par une action militaire appropriée. La stratégie possède une tendance qui se traduit en action. Dans le cas de la Confédération, il n'existait pas une mais deux tendances. D'un côté, le Président Davis définissait la défense de Vicksburg comme un objectif prioritaire. De l'autre, Johnston aspirait à la réunion de son armée avec celle de Pemberton dans le but de former une force suffisamment puissante pour s'opposer aux envahisseurs et le vaincre, dussent-ils pour y parvenir abandonner la cité. Pemberton, brillant administrateur, mais dépourvu d'esprit guerrier et sans expérience d'un commandement opérationnel, calqua son choix, non sans hésitations, sur les vues présidentielles et s'enferma dans Vicksburg après une série de défaites. Pour cela il endossa, plus que tout autre, aux yeux de ses contemporains la responsabilité du désastre.

Le jour même de sa nomination, le 24 novembre 1862, Johnston livra sa vision stratégique inspirée par les circonstances. Le meilleur moyen de s'opposer à l'armée de Grant, d'éloigner le danger qu'elle représentait pour Vicksburg et de corriger une infériorité numérique, était de reconsidérer la disposition des armées sudistes sur ce théâtre d'opération et de procéder à leur concentration. Les deux principales armées concernées (un peu plus de 70 000 hommes au total) étaient celle de Pemberton et celle de Holmes basée dans le Trans Mississippi³²⁰⁸. Davis adhéra à cette idée et ordonna à Holmes, un de ses amis, d'agir en coopération avec Pemberton et également Bragg, stationné à Murfreesboro, sans qu'il soit donc question de fondre son commandement dans celui de Johnston³²⁰⁹. Il faut y voir l'un des effets du système d'organisation militaire du territoire confédéré

³²⁰⁷ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 1, pp. 519-520. Ces critiques sont absentes de son rapport de campagne du 6 juillet 1863 (O.R., 24 :1, pp. 44-59).

³²⁰⁸ O.R., 17 :2, p. 758 ; Joseph E. Johnston, "Jefferson Davis and the Mississippi Campaign", in *B § L*, vol. 3, p. 482.

³²⁰⁹ *Jefferson Davis, Constitutionalist, op. cit.*, vol. V, pp. 356-357.

en Département. L'adoption d'une stratégie de cordon défensif visait à ne négliger aucun espace qui pourrait être envahi par les nordistes, même s'il n'avait pas d'intérêt stratégique majeur. Dessiné en fonction des grandes lignes de césures géographiques, chaque Département jouissait d'une large autonomie administrative et opérationnelle. Dans l'esprit de Davis, cette organisation permettait une gestion flexible des forces, chaque commandant qui ne serait pas exposé à une menace militaire ennemie étant en mesure d'adjoindre son armée à celle voisine confrontée au danger. Comme souvent, la réalité contredit la théorie. L'œil rivé sur la défense des intérêts de sa juridiction, le danger appréhendé à travers le prisme déformant de sa propre perception, le commandant de Département n'était pas naturellement incité à développer une approche coopérative et solidaire avec les Départements voisins. De plus, en 1863, rares étaient les lignes intérieures que les confédérés pouvaient utiliser pour faire glisser les troupes d'une région à une autre. Ce système n'était pas défaillant dans son principe. C'est le défaut d'autorité du Président, réticent dans ce cadre à imposer ses décisions à un général investi d'un aussi large pouvoir, qui le rendit pervers. On retrouve cette discrétion dans le recours à des formules non comminatoires relevant davantage de l'incitation. Nous avons vu que le ministre de la Guerre fit l'amère expérience de cet irénisme. Pour des raisons politiques, le Président refusa de dissoudre le Département de Holmes et de le fondre dans un Département plus vaste. Toute coopération devant reposer sur une volonté partagée des acteurs. L'Inspecteur général Cooper fut directif : « Envoyez immédiatement à Vicksburg l'infanterie que l'on vous a réclamée à deux reprises par télégramme. Il y a urgence et aucun délai ne sera toléré³²¹⁰ ». Holmes ignora l'instruction répétée par Davis le 6 décembre : c'était livrer la vallée de l'Arkansas à l'ennemi et « ouvrir la voie à la déloyauté » dans la population autochtone³²¹¹. Dès lors Cooper n'ordonna plus, il lui fit savoir qu'il pouvait exercer son libre arbitre³²¹². Davis adopta le même ton. Bien qu'il fût convaincu de la nécessité de renforcer Johnston afin de vaincre l'ennemi, lui ôter pour l'avenir ses capacités offensives et permettre aux forces confédérées de sécuriser l'Arkansas et de reprendre le Missouri, il laissa la décision à la discrétion de Holmes³²¹³. Holmes ne bougea pas. L'absence d'une unité de commandement que seul le commandant en chef pouvait créer fut un facteur, parmi d'autres, de la défaite. Le 15 novembre, le ministre Randolph se servit de l'affaire Holmes comme prétexte pour démissionner³²¹⁴. Il fut remplacé par Seddon.

³²¹⁰ O.R., 17 :2, p. 768.

³²¹¹ *Ibid.*, p. 783, 786.

³²¹² *Ibid.*, p. 793.

³²¹³ *Jefferson Davis, Constitutionalist, op. cit.*, vol. V, pp. 387-388 ; William J. Cooper, Jr., *Jefferson Davis and the Civil War Area, op. cit.*, p. 74 et 87.

³²¹⁴ George Green Shackelford, *George Wythe Randolph and the Confederate Elite*, Athens, The University of Georgia Press, 1988, p. 145.

L'historien Craig Symonds l'affirmait : la rivalité entre Davis et Johnston fut l'une des principales causes de la défaite de la Confédération³²¹⁵. Expliquait-elle la perte de Vicksburg ? Après le conflit, l'un et l'autre s'en rejeterent mutuellement la responsabilité. Ces deux-là furent incapables d'agir en parfaite intelligence, de créer une synergie fonctionnelle. Pour le comprendre, il faut se reporter à la longue lettre de Davis, datée du 15 juillet 1863, qui disait avec éloquence l'étendue du malentendu qui les avait séparés. Le cœur de la discorde fut l'accusation lancinante de Johnston selon laquelle son autorité avait été malmenée par les interférences du commandant en chef. Comme ce 16 juin, où le général apprit, sans qu'il fût préalablement consulté ou instruit de la décision, le transfert de troupes du Tennessee en direction du Mississippi³²¹⁶. Davis contesta l'accusation, rappelant qu'il ne chercha jamais à déprécier ou restreindre son autorité, qu'au contraire il l'invita à embrasser toutes les compétences attachées à sa fonction et, notamment, à diriger les opérations sur le terrain. L'argumentaire développé n'était pas sans faiblesse. La plus importante était la manière dont il justifia l'existence d'un circuit de communication reliant directement les chefs de Département et son cabinet : « [C'était] dans l'unique but d'éviter le fléau qui résulterait du fait de communiquer par votre biais, alors que votre quartier-général pourrait être, et nous pensions que ce serait souvent le cas, basé de sorte que cela créerait des retards préjudiciables pour l'intérêt général³²¹⁷ ». La réalité révéla que cette facilité généra d'importantes frictions marquées par une dilution de son autorité et une circulation arbitraire de l'information. Ainsi, Pemberton considérait que Davis était son supérieur direct³²¹⁸. Chose à peine croyable, c'est par la rumeur que Johnston apprit la confrontation à Stones River. Si rares furent les communications avec Pemberton que Johnston resta jusqu'au 28 avril dans l'ignorance que les fédéraux avaient pris position sur la rive ouest du Mississippi, devant Grand Gulf. Et c'est le 7 mai qu'il sut l'issue des combats qui avaient opposé sudistes et nordistes sur la rive est de la rivière³²¹⁹. De plus, l'exécutif perturba la chaîne de commandement en intervenant dans le champ opérationnel, donnant des ordres directement aux commandants de Départements. Le 17 mars, le général Donelson, commandant du Département de l'Est Tennessee, reçut du ministère l'ordre d'autoriser une expédition équestre dans le Kentucky dans le principal but de récolter du ravitaillement pour son armée³²²⁰. Quand il l'apprit, Johnston avait pris des dispositions pour lancer une mission similaire. Il n'est pas surprenant qu'il eût cette réponse acerbe : « Si le ministère pouvait

³²¹⁵ Craig L. Symonds, "A Fatal Relationship : Davis and Johnston at War", in *Jefferson Davis's Generals*, op. cit., p. 4.

³²¹⁶ O.R., 24 :1, p. 196 et 198.

³²¹⁷ *Ibid.*, p. 203.

³²¹⁸ Michael B. Ballard, *Pemberton : The General Who Lost Vicksburg*, Jackson, University Press of Mississippi, 1991, édition du Kindle, emplacement 1855.

³²¹⁹ O.R., 24 :3, p. 842.

³²²⁰ O.R., 23 :2, pp. 705-706.

m'aviser avec précision quand il aura l'intention d'exercer mon commandement, je serai capable d'éviter d'interférer avec ses ordres³²²¹ ».

Malgré ces points de tensions et les dommages psychologiques qu'ils créèrent chez le commandant, ceux-ci n'empêchaient pas qu'il s'affirmât pleinement dans son rôle et imposât son autorité sur les chefs de Départements. Il ne chercha pas à atteindre cette position de surplomb du haut de laquelle il aurait pu dynamiser et coordonner l'action. Qu'il ne fût pas au diapason de la vision présidentielle ne saurait constituer une raison suffisante pour légitimer son attitude. A l'évidence, il mit en avant plus que ses désaccords stratégiques pour limiter sa prise de décision opérationnelle et la reporter sur l'exécutif. Il y eut aussi beaucoup de mauvais esprit et de désinvolture chez cet ambitieux déçu par un destin contrarié et qui aspirait à prendre la tête d'une armée. Il qualifia son commandement de « purement symbolique et sans utilité » car il s'exerçait sur deux armées qui opéraient sur deux théâtres éloignés l'une de l'autre par plusieurs centaines de kilomètres et qui avaient chacune des objectifs militaires distincts³²²². Pourquoi, dans ce cas, l'avoir accepté ou, se sentant incapable de l'exercer dans toute sa plénitude, ne pas en avoir démissionné ? Sur ces questions Johnston est muet. Dans la controverse l'opposant à Davis dans les jours qui suivirent la chute de Vicksburg, il soutint qu'il pensait n'être plus que le commandant du Département du Mississippi (au début du mois de juin), qu'il appartenait en conséquence au gouvernement et non à lui de décider si Bragg devait envoyer des troupes à Pemberton et de déterminer quel Etat entre le Mississippi et le Tennessee devait être prioritaire, les deux ne pouvant être tenus « à moins d'une immense maladresse de la part de l'ennemi³²²³ ». Le commandant faisait d'un problème avant tout militaire, donc de son ressort, une question politique.

S'enfermer dans Vicksburg s'était se condamner à la défaite. En 1797, dans *Le Souper de Beaucaire*, Bonaparte affirmait : « C'est un axiome dans l'art militaire que celui qui reste dans ses retranchements est battu : l'expérience et la théorie sont d'accord sur ce point...³²²⁴ ». Le salut de la garnison confédérée, pour éviter une calamité militaire, ne pouvait venir que de Johnston. La question la plus importante est donc de connaître les raisons pour lesquelles le commandant, trop fin connaisseur des théories de la guerre pour ignorer cet axiome, ne fit aucune tentative concrète pour lever le siège alors que les nordistes, surtout après leurs assauts infructueux des 19 et 22 mai, étaient vulnérables en cas d'attaque conjointe sur leur front et sur leurs arrières. Sa ligne de siège coupée en

³²²¹ *Ibid.*, p. 726.

³²²² Joseph E. Johnston, "Jefferson Davis and the Mississippi Campaign", in *B & L*, vol. 3, p. 475.

³²²³ O.R., 24 :1, p. 211.

³²²⁴ *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, vol., 1, Paris, Panckoucke, 1821, p. 40.

deux, Grant se serait retrouvé dans une position intenable et aurait battu en retraite vers sa base de Grand Gulf.

La réussite de l'opération était corrélée au facteur temps. La faute de Johnston fut l'apathie dans laquelle il sembla s'être figé. Les deux messages suivants confirmaient cette disposition d'esprit. Le 23 mai, après que les défenseurs eurent repoussé les assauts nordistes, il écrivit à Richmond : « Cela me donne confiance en la ténacité de Pemberton. Si l'armée peut-être bien organisée et commandée, nous gagnerons³²²⁵ ». Le 24 mai, conscient que les défenseurs, très inférieurs en nombre, s'épuiseront dans un siège prolongé, Davis recommanda à Johnston de rompre le dispositif ennemi³²²⁶. « Nos hommes sont confiants et ont un bon moral, lui répondit le commandant, mais nous ne pouvons briser l'investissement sans armée. Le général Cooper m'informe que 13 000 hommes ont reçu l'ordre de nous rejoindre. Le général Pemberton évalue les forces de Grant à pas moins de 60 000. Quand tous les renforts seront arrivés nous disposerons de 23 000 hommes. Dites-moi si d'autres troupes peuvent être envoyées³²²⁷ ».

En guise de justifications, Johnston avança la faiblesse numérique des forces susceptibles d'intervenir, le manque de moyens de transport, l'absence de communication avec Pemberton. Et quand il se décida à intervenir, il prétendit que les actions de reconnaissance nécessaires à la planification ne pouvaient être achevées avant la reddition de la garnison. « Sans la coopération du général Pemberton, toute tentative se serait terminée par un désastre. La lenteur et les difficultés de communications rendirent cette coopération presque impossible³²²⁸ ». Des causes étrangères à sa volonté expliqueraient donc l'inertie du commandant. Ces causes offraient un bouclier contre la critique pour celui qui voulait masquer ses faiblesses personnelles.

Aucune variation de caractère n'avait affecté Johnston depuis son retour de blessure. Il agit dans l'Ouest comme il le fit en Virginie, avec le même sens prononcé de la prudence. Chez le général, les certitudes forgeaient les convictions et animaient la volonté. Il avait besoin d'une armée très supérieure aux 6 000 hommes dont il disposait au moment où les nordistes débarquèrent. Cette condition était un préalable pour éteindre les éléments de prudence qui s'opposaient à toute action opérationnelle. Très vite un esprit défaitiste l'anima. Quand il arriva à Jackson le 13 mai, il découvrit que les yankees s'étaient intercalés entre lui et Pemberton. « J'arrive trop tard³²²⁹ » furent les mots qu'il télégraphia alors à Seddon, comme si son esprit s'était déjà fermé à toute possibilité de victoire

³²²⁵ O.R., 24 :1, p. 192.

³²²⁶ *Ibid.*, p. 193.

³²²⁷ *Idem.*

³²²⁸ *Ibid.*, p. 199.

³²²⁹ *Ibid.*, p. 215.

future³²³⁰. Or, à la fin du mois de mai, le rapport de force était équilibré : Pemberton disposait de 31 000 hommes, Johnston de 23 000 et, en face, les tuniques bleues étaient au nombre de 50 000³²³¹. Insuffisant pour le commandant qui voulait porter le nombre de son armée à 30 000³²³². La passivité de Johnston qui s'ensuivit, agrémentée d'une querelle avec le ministère sur le nombre précis d'hommes sous ses ordres³²³³, était le résultat d'un choix personnel. Elle désabusa Pemberton et constitua un étonnement pour Davis qui se plaignit d'être resté sans information sur un projet visant à briser le siège³²³⁴. L'étude de la correspondance entre les deux généraux accable Johnston. Entre le 29 mai et le 20 juin, Pemberton lui adressa sept messages³²³⁵. L'analyse de leur contenu fait apparaître, pour la majorité d'entre eux, une interrogation lancinante et pressante : quand Johnston marcherait-il sur Vicksburg pour combattre les assiégeants et sauver la ville ? Les espoirs du général s'effondrèrent le 13 juin à la réception d'un télégramme de Johnston rédigé le 29 mai et qui symbolisait une faillite de la volonté. Johnston ne proposait plus de sauver la ville mais les assiégés, en leur permettant de tenter une sortie. Encore ne l'envisageait-il que dans le cadre d'une coopération avec son armée et à l'issue d'un plan qu'il revenait à Pemberton de lui proposer. Deux autres messages, envoyés les 14 et 16 juin et reçus le 20, confirmèrent la décision³²³⁶. Pour secourir la ville Johnston se tourna en dernier ressort vers Kirby Smith, le commandant du Département du Trans Mississippi : « Notre seul espoir de sauver Vicksburg dépend désormais des opérations menées par vos troupes sur l'autre rive de la rivière. [...] Si vous réussissez à installer votre artillerie sur les berges du Mississippi, à faire entrer du bœuf dans Vicksburg ou à rejoindre la garnison si cela est faisable ou opportun, nous pourrions sauver la ville³²³⁷ ». Smith ne fut d'aucun secours : une partie substantielle de ses forces, 3 000 hommes, marchaient alors en direction de Port Hudson et il fit savoir que « secourir Vicksburg depuis ce côté [de la rivière] ... était totalement irréalisable³²³⁸ ».

Entreprendre une sortie c'était laisser la ville à l'ennemi et perdre beaucoup d'hommes dans l'opération. Pour sauver son armée, Pemberton fit une suggestion qui montrait à quel point lui était étrangère la psychologie de son adversaire qui s'était taillé une réputation de militaire intraitable après

³²³⁰ Les partisans de la concentration dans l'Ouest ne formaient pas un groupe homogène sur les questions de stratégie. Pour Beauregard, la concentration avait une finalité offensive : les troupes étaient préalablement dispersées puis réunies pour créer un effet de surprise sur un point faible de l'ennemi. Johnston la concevait dans une perspective défensive (Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command, op. cit.*, pp. 117-118).

³²³¹ Steven Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals, op. cit.*, p. 211 ; O.R., 2 4 :1, p. 222.

³²³² O.R., 24 :1, p. 223.

³²³³ *Ibid.*, pp. 223-224.

³²³⁴ *Ibid.*, p. 199.

³²³⁵ O.R., 24 :3, p. 933, 953, 958, 961, 963, 964, 967.

³²³⁶ *Ibid.*, pp. 929, 963 et 965-966 (Notons que les messages du 29 mai et du 16 juin sont identiques mots pour mots).

³²³⁷ *Ibid.*, p. 979.

³²³⁸ PJD, 9, p. 224 (notes).

avoir exigé la « reddition inconditionnelle » du fort Donelson en février 1862. Il proposa à Johnston, comme si sa renommée pouvait suffire, d'intercéder auprès de Grant pour obtenir qu'il acceptât de laisser la garnison sortir indemne de la cité avec ses équipements et ses armes³²³⁹. Tout comme sur celle de Grant, Pemberton s'était trompé sur la psychologie de Johnston. Evidemment, ce dernier déclina la suggestion. S'impliquer dans ce qui était une humiliation aurait été de sa part un aveu de faiblesse, ce que sa fierté ne pouvait consentir. Il invita Pemberton à engager lui-même les négociations³²⁴⁰.

Un autre général que Johnston aurait donné un visage différent à la campagne. Le commandant était celui qui devait donner une impulsion et coordonner l'action. Or celle-ci s'était brisée aux écueils de sa volonté défaillante, chargée de frilosité et atrophiée par un refus d'embrasser, devant d'évidentes difficultés, ses fonctions. Les excuses du commandant pour n'avoir rien tenté de significatif à l'attention des assiégés postulent une inaptitude à développer un plan d'attaque, une incapacité à dépasser l'appréhension du risque que l'on sait être un élément consubstantiel du combat. Le plan parfait qui assure la victoire n'existe pas et les impressions contraires à la conviction personnelle sont permanentes. Johnston n'était pas l'homme de la situation sur cette partie du front. Pas plus que ne le fut Pemberton.

Dans les heures qui suivirent la défaite à Champion's Hill, un infirmier traça ces mots dans son journal : « Cette journée a montré au pays la valeur d'un général. Pemberton est soit un traître, soit l'officier le plus incompetent de la Confédération. Indécision, indécision, indécision...Est-ce un traître ? L'avenir le dira. Je ne peux pas croire qu'il soit un vaurien de la sorte. Il est incompetent. Nos soldats et nos officiers sont déterminés à ne pas se faire avoir s'ils le peuvent³²⁴¹ ». Traître, Pemberton ne le fut pas³²⁴². La question de son incompetence doit en revanche être posée.

Sans qu'il présente les traits, rares, du génie guerrier, un général doit être paré d'un socle élémentaire de virtuosités pour répondre aux exigences de la guerre. Chez Pemberton, ce socle était limité et les quelques qualités qui le formaient n'étaient pas celles qui convenaient pour affronter un

³²³⁹ O.R., 24 :3, p. 974.

³²⁴⁰ *Ibid.*, p. 980.

³²⁴¹ Robbie C. Smith, "John Pemberton - The Wrong Man at the Wrong Place", in *Official Newsletter of the BG Micah Jenkins SCV Camp 1569*, vol. X, n° 1, janvier 2011, p. 4.

³²⁴² Après Vicksburg, Pemberton fut traité en paria. Quand, en octobre 1863, ils apprirent que le général, auquel Davis n'avait pas retiré sa confiance, put se voir confier le commandement d'un Corps dans l'Armée de Bragg, les soldats menacèrent de désertir. En mars 1864, Pemberton sollicita le Président pour reprendre du service. Le commandant en chef lui fit savoir que « des considérations qu'ils ne pouvaient contrôler » l'empêchaient d'accéder à sa requête. Ravalant toute fierté et dans un geste qui fit taire un certain nombre de critiques et écarta tout sentiment qu'il fut un traître à la cause sudiste, il abandonna son grade de lieutenant général et demanda à exercer en qualité de lieutenant-colonel dans l'artillerie. Il reçut le poste de commandant des batteries d'artillerie affectées à la défense de la capitale, puis, en janvier 1865, d'inspecteur général de l'artillerie et du matériel (Michael B. Ballard, *Pemberton, op. cit.*, pp. 184-186).

ennemi déterminé et audacieux. Ses années à West Point révélèrent un élève moyen comme l'atteste son classement de sortie, 27^{ème} sur 50, et les 163 observations dont il fit l'objet pendant sa scolarité pour conduite inappropriée. C'est en dessin qu'il obtint ses meilleures notes, une matière enseignée dès 1803, dont la finalité était de permettre aux futurs officiers de réaliser des cartes restituant les particularités topographiques et de concevoir les éléments fondamentaux des fortifications³²⁴³. L'on peine à comprendre les raisons qui amenèrent Davis, confirmé dans son choix par Lee et Cooper, à confier la défense de Vicksburg, cible connue des fédéraux, à un général qui n'avait pas démérité dans son poste précédent, mais qui ne présentait aucune des combinaisons de talents pour gérer sur un plan opérationnelle une région complexe et se protéger des antagonismes internes. La confiance dans les capacités du général fut l'argument majeur³²⁴⁴. Le problème est que ce type de confiance procède davantage d'un jugement personnel qu'il n'est conditionné par une visibilité et une évaluation objectives. Pour n'avoir pas vu que Pemberton, qui n'avait jamais dirigé par le passé la plus petite troupe sur un champ de bataille, endosserait mieux les habits d'un parfait homme de bureau que celui d'un général doté d'une expertise militaire et d'un sens de la stratégie, Davis et ses deux conseillers furent, malgré eux, acteurs de la défaite.

Pemberton multiplia les défaillances : la plus grande fut de n'avoir pas su muter du statut de chef de Département à celui de commandant d'armée, de passer de la sphère administrative dans laquelle il brillait à celle des opérations sur le terrain. L'historien Michael Ballard livra un exemple symptomatique de cette inaptitude : alors que le projet Yazoo Pass tournait au fiasco pour les fédéraux, « plutôt que de bâtir une équipe soudée, il s'immerge dans la paperasserie, il laisse sa structure de commandement dans une situation quasi anarchique³²⁴⁵ ». Des occasions de mettre Grant en échec, ou tout au moins de perturber ses plans, s'étaient présentées. Elles ne furent jamais saisies en raison d'une disposition d'esprit tournée vers la défensive. Pendant la bataille de Raymond, McClernand s'était approché à quelques kilomètres de Edwards où se trouvait Pemberton avec 22 000 hommes. S'il avait été attaqué, le nordiste ne pouvait alors lui opposer que 13 000 baïonnettes et Grant n'aurait pas été en mesure de venir rapidement à son secours. Pemberton ne fit rien de cette opportunité qu'un autre, inspiré par des forces intellectuelles et morales plus développées, aurait saisie³²⁴⁶.

Dépourvu de ce charisme qui fonde l'autorité naturelle, Pemberton n'avait pour ses subalternes qu'un faible prestige, si faible que ceux-ci, en plus de le critiquer ouvertement, n'hésitaient pas à

³²⁴³ Betsy Fahlman, *John Ferguson Weir : The Labor of Art*, Newark, University of Delaware Press, 1997, p. 15.

³²⁴⁴ Michael B. Ballard, "Misused Merit : The Tragedy of John C. Pemberton", in *Confederate Generals in the Western Theater*, op. cit., vol. 1, p. 111.

³²⁴⁵ *Ibid.*, p. 114.

³²⁴⁶ Michael B. Ballard, *Vicksburg*, op. cit., pp. 282-283.

s'affranchir de ses ordres. Les relations détestables qu'il entretenait avec eux eurent des répercussions importantes sur le terrain. Lors de la bataille de Champion's Hill, Pemberton combattit avec « un groupe vaguement coordonné, de tempérament anarchique³²⁴⁷ ». Il avait exercé jusqu'à cette confrontation, à laquelle il fut présent, un commandement à distance. La victoire sur Sherman, en décembre 1862, n'était pas son œuvre directe, elle était à mettre au crédit de ses lieutenants³²⁴⁸. Quand les fédéraux débarquèrent à Bruinsburg, la ruse tactique de Grant (actions de Sherman et de Grierson) le plongea dans la confusion, accapara toute son attention et il n'y rejoignit pas Bowen, le seul homme qui perçut les intentions de l'ennemi. La décision de renforcer le général fut prise trop tardivement et Pemberton assista finalement, impuissant, à la perte de Port Gibson.

Pemberton était-il, comme cela fut suggéré, un exemple représentatif du principe de Peter ?³²⁴⁹. Selon ce principe, élaboré en 1969 par un chercheur américain, Laurence J. Peter, tout individu exerçant son activité dans une structure hiérarchisée finit pas atteindre son degré d'incompétence. La nomination à des postes importants du commandement confédéré de généraux incompetents procéderait d'une logique implacable. Le sujet oblige à nous interroger sur le processus de promotion. Pemberton avait connu une ascension fulgurante. Le 15 juin 1862, il était commandant, deux jours plus tard il était directement propulsé au grade de général de brigade. Le phénomène n'était pas exceptionnel. Les diplômés de West Point jouissaient d'une présomption de compétence et c'est naturellement vers eux que se tournait l'attention de l'exécutif pour bâtir et encadrer une armée. Le principe de Peter ne s'applique pas au commandement sudiste. Sans qu'il fasse l'objet d'une « défoliation hiérarchique », il n'y avait rien d'inéluctable à ce que Pemberton fut nommé à Vicksburg. C'est la mauvaise appréciation de Davis, mais aussi de Lee et de Cooper, qui l'explique. Le commandant en chef ne vit pas que Pemberton n'était pas l'homme de la situation pour la mission aussi sensible qu'était la défense de la ville et qu'il eut été préférable qu'il l'affectât sur un poste moins exposé.

Trop d'opprobre fut jeté sur John Pemberton après les événements de Vicksburg pour que l'on ne cherche pas à l'en épargner en partie. Le général fut aussi la victime d'un commandement désuni sur la manière de répondre à l'offensive de l'Union. Sa réaction à la crise que constituait le raid de Grierson - que Johnston traita d'« incursions de brigandage³²⁵⁰ » - ne pouvait lui être reprochée. Le déploiement de près de 7 000 fantassins sur son axe logistique (la voie de chemin de fer entre

³²⁴⁷ *Ibid.*, p. 299.

³²⁴⁸ Michael B. Ballard, "Misused Merit : The Tragedy of John C. Pemberton", in *Confederate Generals in the Western Theater*, *op. cit.*, vol. 1, p. 113.

³²⁴⁹ Kevin J. Dougherty, *Leadership Lessons*, *op. cit.*, p. 53.

³²⁵⁰ John C. Pemberton, *Pemberton : Defender of Vicksburg*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1942, (Appendix B), p. 292.

Vicksburg et Jackson) était indispensable pour empêcher d'éventuels dégâts infligés par les cavaliers nordistes. Le recours à une division de fantassin pour cette mission était la conséquence directe de l'absence de cavalerie confédérée dont Pemberton reporta la responsabilité sur Johnston. La critique n'était pas totalement justifiée. Le général avait dispersé ses forces équestres disponibles ; celles-ci tirèrent leur inopérance de cet éparpillement³²⁵¹. La conséquence fut que les 4/5 de ces forces ne participèrent pas à la bataille de Port Gibson. Deux modes de résistance à l'offensive de l'Union s'offraient à partir de cet instant à Pemberton : une fois atteinte la concentration des forces, se porter devant l'ennemi pour l'attaquer ou, moins risqué, occuper la position la plus forte ce qui revenait à se retrancher derrière le principal obstacle physique qui séparait les nordistes de Vicksburg, la rivière Big Black. Aucun des deux ne fut réellement choisi.

Pemberton agit sous l'emprise de la vision stratégique de Davis, formulée dans une série d'ordres. La figure d'autorité, renforcée par l'existence d'un lien de communication direct, à laquelle le général se soumit, était Davis. Pour ne pas avoir su la convaincre qu'elle avait de la situation une approche imparfaite, il ne prit pas les bonnes décisions. Quand la menace au nord fut dissipée, la seule réaction, directement inspirée des grands dogmes de la guerre, était de concentrer toutes ses forces pour affronter Grant et le vaincre. « Si Grant traverse [le Mississippi], réunissez toutes vos forces pour le battre. La victoire vous rendra ce que vous avez abandonné pour la remporter, l'assura Johnston le 2 mai³²⁵². Pemberton engagea la concentration en ordonnant aux garnisons de Vicksburg et de Port Hudson de prendre position derrière la rivière Big Black. Davis, très amoindri par la maladie (bronchite et névralgie) qui le tenait au lit, s'y opposa car c'était exposer les deux sites à une grande vulnérabilité. Il croyait que lancer la cavalerie sur les lignes de communication des fédéraux et détruire ses trains de ravitaillement, suffirait à forcer ces derniers à repasser la rivière³²⁵³. Rarement jugement stratégique fut plus fautif que celui-là. Pemberton renvoya le gros des forces sollicitées à leur point de départ et, laissant 2 000 hommes à Port Hudson et deux divisions à Vicksburg, alors que la ville n'était pas menacée directement, combattit en infériorité numérique à Champion's Hill³²⁵⁴. Il était dans cette situation inconfortable d'être pris entre deux autorités qui exprimaient des vues stratégiques différentes et d'avoir satisfait à celle qui était la moins adaptée aux circonstances. Seul un général doté d'une force de caractère et de conviction, accompagné d'un coup d'œil stratégique sûr, pouvait échapper à ces tiraillements.

³²⁵¹ Michael B. Ballard, *Pemberton, op. cit.*, emplacement du Kindle 1798.

³²⁵² O.R., 24 :3, p. 815.

³²⁵³ JDP, 9, p. 166.

³²⁵⁴ Michael B. Ballard, *Pemberton, op. cit.*, emplacement du Kindle 1866 ; O.R., 15, p. 1080 ; O.R., 24 :3, p. 842 ; Edward S. Gregory, "Vicksburg During the Siege", in *The Annals of the Civil War Written by Leading Participants North and South*, éd. Alexander Kelly McClure, Philadelphia, 1878, p. 113.

Un général sûr de son jugement, fort d'une confiance en soi, d'une autorité reconnue et acceptée, aurait pu prendre la décision de se fortifier avec son armée derrière la rivière Big Black et d'y attendre Grant avec des chances certaines de repousser l'adversaire. C'est à cette option tactique, sans doute la meilleure à ce moment de la campagne, que Pemberton s'était rallié. Mais il céda à la volonté de ses subalternes d'engager l'ennemi et accepta le plan offensif du général Loring en direction de Raymond. Le résultat fut une double défaite, facilitée par l'inaptitude du général sudiste, le 15 mai, à préparer ses troupes au combat. Dans un télégramme envoyé à Johnston le 17 mai, Pemberton rejeta sur autrui la responsabilité de son revers. « Je regrette vivement de m'être senti obligé d'avancer au-delà de la Big Black, ce qui s'est avéré désastreux³²⁵⁵ ». Deux jours plus tard, c'est à Davis qu'il affirma que la décision d'aller de l'avant ne lui était pas revenue et qu'il avait agi sous la contrainte - sous-entendu celle de Johnston. Pemberton soulignait ici une faiblesse de caractère qui le disqualifiait³²⁵⁶. Sa dernière phrase mettait quant à elle en exergue les limites de ses compétences : « J'ai déployé tous les efforts pour empêcher tout cela, mais en vain³²⁵⁷ ».

Le grand perdant de la reddition de Vicksburg et de Port Hudson fut Jefferson Davis. A son chef du Matériel qui lui faisait remarquer que la garnison avait rendu les armes faute de vivres pour poursuivre le siège, il rétorqua : « Oui, par manque de provisions à l'intérieur et à cause d'un général à l'extérieur qui ne s'est pas battu ». Davis ne touchait qu'une partie de la vérité. Pour s'être focalisée sur la défense de la citadelle, sa stratégie fut mortifère. Elle s'opposait à celle de Johnston qui, la réprouvant intellectuellement, recommanda à Pemberton de privilégier la sauvegarde de son armée. L'image de Davis comme commandant en chef fut très altérée. A la suite de ces défaites, une partie de l'opinion se détourna de lui, ne croyant plus en ses capacités à gagner la guerre³²⁵⁸. Peut-être qu'à cet instant, plus qu'à tout autre, on observa un basculement de légitimité. Pour beaucoup, le destin du pays reposait désormais entre les mains des généraux et surtout de celui qui restait le plus talentueux d'entre tous malgré sa campagne ratée en Pennsylvanie : Robert Lee. Le commandant en chef fut également gagné par ce sentiment. Après Gettysburg sa confiance en Lee se renforça³²⁵⁹.

Les relations entre Davis et Johnston connurent une nouvelle flambée de tension. Les ressorts immédiats furent une lettre de 34 paragraphes du Président, dans laquelle il rappelait que le commandant avait été investi d'une autorité pleine et entière sur les armées dans le Mississippi et le Tennessee et qu'il ne l'avait pas exercée³²⁶⁰. L'échange épistolaire fut courtois et stérile. C'était un

³²⁵⁵ O.R., 24 :3, p. 887.

³²⁵⁶ Dans ses mémoires, Johnston aura des mots très sévères à l'égard du général le qualifiant d'« adversaire » et l'accusera d'avoir bâti sa propre défaite en ne respectant pas ses ordres (Joseph Johnston, *op. cit.* pp. 215-216.)

³²⁵⁷ O.R., 24 :3, pp. 891-892.

³²⁵⁸ Michael B. Ballard, *Vicksburg, op. cit.*, pp. 424-425.

³²⁵⁹ William C. Davis, "Lee and Jefferson Davis", in *Lee the Soldier, op. cit.*, p. 299.

³²⁶⁰ O.R., 24 :1, pp. 202-207.

dialogue de sourd. Johnston n'entendait pas reconnaître ses faiblesses et Davis réfuter ses arguments. De toute façon l'objet du différend n'avait plus lieu d'être depuis le 25 juillet. Le Président avait ce jour-là créé le Département du Tennessee et en avait confié le commandement à Bragg³²⁶¹.

La défaite, surtout lorsqu'elle prend l'allure d'un désastre et qu'elle se prolonge par une querelle entre un Président et un général, donne aux opposants politiques un élan légitime pour donner de la voix. Le commandant en chef dut affronter l'un des plus virulents d'entre eux, Wigfall. Louis Trezevant Wigfall (1816-1874) était un démocrate texan, ardent sécessionniste, pro esclavagiste, élu sénateur en 1859. Au début de la guerre, il fut nommé colonel puis général de brigade dans l'armée provisoire confédérée et commanda la célèbre Brigade du Texas ; il démissionna en février 1862 pour occuper un siège au sénat confédéré³²⁶². Des différends politiques éloignèrent Wigfall, attaché aux droits des Etats, de son ancien ami Davis dont le « mauvais caractère et les faibles capacités militaires conduiraient, selon lui, le pays à la ruine »³²⁶³. Il voulut profiter du sinistre de Vicksburg pour affaiblir le Président, mettre en lumière ses défaillances et le « contrôler »³²⁶⁴.

Le rapport de Pemberton, près d'une centaine de pages, fut transmis directement à l'exécutif au début du mois d'août. Il souffla sur des braises encore tièdes. Le vaincu pointait la responsabilité de Johnston dans la chute de Vicksburg. Davis l'y avait encouragé après la publication, par un membre de l'état-major de Johnston, d'un compte rendu qui lui en attribuait la faute³²⁶⁵. Au sein du commandement, les comptes se réglaient à coup d'articles de presse. Intervint Wigfall désireux, pour les raisons évoquées, de rendre public la correspondance et les rapports des différents protagonistes. Johnston, qui avait tissé avec le politicien des liens d'amitié pendant sa convalescence un an plus tôt³²⁶⁶, se prêta à la manœuvre en lui remettant tous les documents en sa possession³²⁶⁷. Johnston, trop attaché aux devoirs militaires pour cela, n'entra pas dans l'arène politique, mais il donna aux adversaires de Davis des munitions pour le contester et l'affaiblir. Aussi surprenant que cela pouvait paraître, malgré une détestation réciproque, le divorce ne fut pas consommé entre le commandant en chef et son général. Ce dernier avait, à Richmond, des alliés politiques puissants qui, aussi minoritaires fussent-ils, agissaient comme un bouclier, le protégeant contre des décisions présidentielles trop radicales.

³²⁶¹ O.R., 23 :2, p. 931.

³²⁶² Mark M. Boatner III, *The Civil War Dictionary*, op. cit., p. 918.

³²⁶³ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston*, op. cit., p. 226. A la fin de l'année 1862, Davis avait mis son veto à une loi introduite par Wigfall permettant aux chefs d'armée de nommer leur propre officier d'état-major avec le grade général de brigade. Or la capacité de nommer un officier au grade de général était, dans les usages, une prérogative présidentielle.

³²⁶⁴ *Idem*.

³²⁶⁵ William C. Davis, *Jefferson Davis*, op. cit., p. 511.

³²⁶⁶ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston*, op. cit., p. 177.

³²⁶⁷ *Ibid.*, p. 222.

Un autre acteur que Johnston ou Pemberton aurait pu avoir raison des fédéraux. Un acteur qui avait justifié l'hostilité de Lee à renforcer la garnison en mai : le climat et son cortège de maladies. C'est ce que suggèrent les témoignages, rapportés par un officier sudiste, de citoyens vivant à l'intérieur des lignes ennemies selon lesquels « l'armée Yankee souffre terriblement de maladies, et est démoralisée par les lourdes pertes liées à cette cause, et du fait de ses assauts infructueux. Beaucoup sont persuadés que le climat les forcera à lui seul à lever le siège si notre garnison peut tenir trois semaines³²⁶⁸ ». Les assiégés ne tinrent pas un jour de plus. Le rapport datait du 4 juillet, jour de leur reddition.

L'idée a été popularisée selon laquelle les batailles de Gettysburg et de Vicksburg avaient changé le cours de la guerre. Leur portée stratégique fut réelle mais il faut rappeler qu'elles ne furent ni l'une ni l'autre décisives, en ce sens où elles ne mirent pas fin au conflit. La perte de Vicksburg et de la vallée du Mississippi furent assurément un rude coup porté au moral de la population et de ses gouvernants. Colonel dans l'intendance, Josiah Gorgas consigna dans son journal : « Hier nous chevauchions sur les sommets du succès ; aujourd'hui notre destin semble condamné à un abîme absolu. La Confédération marche vers sa destruction³²⁶⁹ ». La promesse d'une « ruine absolue » que redoutaient les esprits les plus catastrophistes n'était pas dénuée de fondement. Ces défaites conjuguées furent deux banderilles plantées dans le grand corps amputé de la Confédération. Ces dernières ne furent pas mortelles. La Confédération leur survécut. Les armées rebelles endurcies étaient toujours debout, et leurs chefs étaient déterminés à défendre le sol confédéré. Pour le commandement sudiste, qui l'ignorait encore, la marche de ses armées vers le sépulcre avait commencé. Sur le chemin, il sera encore capable de porter haut ses couleurs, de châtier l'ennemi et d'écrire de belles pages. Comme en 1864, où, nous le verrons, la guerre fut proche de basculer du côté de la Confédération.

3) Les campagnes du Tennessee (juin-novembre 1863).

Dans le Tennessee, le troisième grand théâtre d'opération de la guerre, trois campagnes se succédèrent en l'espace de cinq mois. La dernière, aboutissement des deux premières, apporta à l'Union une victoire stratégique majeure. Elle avait préparé le terrain à l'une des campagnes les plus brutales et, dans le contexte politique sensible qui sera celui de la réélection de Lincoln, les plus

³²⁶⁸ O.R., 24 :3, pp. 987-988. En août 1878, les villes de Vicksburg, Cairo et Nashville furent l'objet de mesures de quarantaine pour éviter d'être touchées par la fièvre jaune qui sévissait dans les campagnes alentour (*The New York Times*, 16 août 1878).

³²⁶⁹ *The Civil War Diary of General Josiah Gorgas*, éd. Frank E. Vandiver, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1947, p. 55.

décisives de la guerre. L'impact de ces trois opérations sur les commandements de l'Union et de la Confédération fut majeur. Elles en transformèrent le visage avant même leur terme. Ainsi, le vainqueur nordiste à Chattanooga n'était pas celui de Tullahoma. Grant s'était séparé sans difficulté de Rosecrans, chef de l'Armée du Cumberland, dont l'image fut assombrie par une défaite tactique à Chickamauga et, ensuite, taillée en pièces par des témoignages assassins sur son inaptitude au commandement.

L'Union profita à plein de la discorde chez l'ennemi, un symptôme récurrent du commandement confédéré. Bragg incarne la figure du commandement tragique. Beaucoup des ingrédients qui composent l'essence du conflit tragique, rapporté à la sphère du commandement, étaient réunis : autorité contestée, ordre non exécuté, le tout inscrit dans une trame militaire qui passa de l'inquiétude à l'exultation et, enfin, au drame. La tragédie mit en scène la crise relationnelle entre une autorité légale et ceux sur lesquels elle était supposée s'exercer. Les lieutenants de Bragg contribuèrent à saper cette autorité et, par un refus répété d'obéissance, à accélérer l'effondrement militaire confédéré. C'est, de surcroît, une tragédie sinistre qu'il nous faut analyser, tant ses acteurs manquèrent de grandeur. Dans les tragédies, les héros sont amenés au dépassement de soi. Ici, aucun ne chercha à se dépasser, mais, emportés par leur égoïsme et leur ressentiment, plutôt à s'opposer. Polk, Hardee, D. H. Hill, Longstreet campèrent l'ambition réfractaire aux principes militaires de respect et de devoir. Leur hostilité au commandant a inspiré leur conduite et leur rapport aux valeurs qui régissaient naturellement la relation au supérieur.

a - La campagne de Tullahoma : une campagne de manœuvre victorieuse facilitée par la discorde au sein du commandement sudiste.

La victoire du général Rosecrans, en juillet 1863, fut obtenue sur fond de fortes tensions avec le haut commandement basé à Washington et au terme d'une campagne au cours de laquelle la manœuvre domina le feu.

Après sa victoire à Murfreesboro, l'Armée du Cumberland resta sur ses positions pendant six mois au grand dam de Halleck et du ministre Stanton qui poussèrent le général Rosecrans à exercer une pression sur Bragg, son rival direct. Le Président, qui avait le général en haute estime, le fit également avec plus de discrétion. Rosecrans fut en effet de tous les généraux en campagne, celui avec lequel Lincoln communiqua le moins. Le seul message que le commandant en chef lui adressa était daté du 28 mai et était corrélé à la situation dans le Mississippi : « Je ne voudrais pas vous pousser à

commettre une quelconque imprudence, mais je tiens beaucoup à ce que vous mettiez tout en œuvre, sans être téméraire, afin d'empêcher Bragg de venir en aide à Johnston contre Grant³²⁷⁰ ».

Rosecrans était insensible à ces impatiences de l'exécutif vécues comme des interférences dans son commandement, non pas parce qu'il en contestait la légalité mais parce qu'il considérait qu'elles traduisaient une méconnaissance des difficultés du terrain et de sa problématique logistique. « L'entretien et la protection des communications de l'armée étaient sans doute... le problème stratégique le plus redoutable auquel firent face les commandants nordistes », rappelait l'historien Philip L. Shiman³²⁷¹. C'était plus particulièrement vrai dans l'Ouest où toute progression en territoire ennemi éloignait l'armée de sa base d'opération principale. Se ménager une ligne de ravitaillement pérenne revenait à se doter d'une liberté d'action. En disciple de Jomini, Rosecrans érigeait ce principe en dogme de la guerre.

Le commandant avait en effet de bonnes raisons pour temporiser et ne pas lancer ses trois Corps créés le 7 janvier 1863³²⁷² : l'absence d'une force équestre (ils étaient 3 000 cavaliers nordistes le 10 mai selon le recensement du commandant) capable de protéger son unique ligne de ravitaillement ferroviaire des raids incessants de la cavalerie confédérée, très supérieure en nombre et en qualité³²⁷³. Entre janvier et juin, il ne se passa pas une journée sans qu'une route ou la voie de chemin de fer ne fût frappée par l'ennemi sur les arrières de Rosecrans³²⁷⁴. Le manque de chevaux, vivement contesté par Halleck et l'Intendant général³²⁷⁵, était si criant que le colonel Abel Streight, sur ordre du commandant, lança en avril une expédition derrière les lignes ennemies, dans le Nord de l'Alabama, avec 1 600 hommes montés sur des mules. Ils connurent l'humiliation d'être capturés le 3 mai par les 500 cavaliers de Forrest³²⁷⁶.

La stratégie arrêtée prévoyait dans un premier temps de contraindre les confédérés, par d'habiles manœuvres, à quitter leurs retranchements, à se replier au-delà de la rivière Tennessee et, dans un deuxième temps, de le combattre en prenant position entre eux et la ville de Chattanooga. Rosecrans comptait sur Burnside pour couvrir son flanc gauche³²⁷⁷. La réussite de la campagne résidait dans sa préparation. Rosecrans pouvait s'appuyer sur une structure d'état-major renforcée qu'il façonna pour

³²⁷⁰ O.R., 23 :2, p. 369.

³²⁷¹ Philip L. Shiman, "*Engineering and Command : The Case of General William S. Rosecrans 1862-1863*", in *The Art of Command in the Civil War*, op. cit., p. 84.

³²⁷² O.R., 20 :2, p. 306.

³²⁷³ O.R., 23 :2, pp. 270-271, 321.

³²⁷⁴ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, op. cit., p. 249.

³²⁷⁵ O.R., 23 :2, pp. 300-304.

³²⁷⁶ *Ibid.*, p. 321 ; L'expédition est retracée avec minutie dans l'ouvrage de Robert L Willett, Jr., *The Lightning Mule Brigade : Abel Streight's 1863 Raid into Alabama*, Carmel, Guild Press of Indiana, 1999.

³²⁷⁷ O.R., 23 :2, p. 372, 376, 381

l'adapter aux contraintes de son théâtre d'opération³²⁷⁸. Il se dota non pas de deux aides-de-camps, comme le règlement le prévoyait, mais de huit, permettant ainsi une meilleure fluidité dans la transmission des ordres avec les Corps d'armée dispersés lorsqu'ils étaient en mouvement en raison des rares routes disponibles. Pour maîtriser au mieux la géographie du pays, dont la connaissance était compliquée par l'absence de cartes fiables, il créa de toute pièce un département topographique considéré par l'un de ses membres comme « le mieux organisé, le mieux équipé et le plus efficace ». Il s'entoura également d'un service spécifique chargé de l'exploitation des lignes ferroviaires par lesquelles transiter son ravitaillement. Quand l'Armée du Cumberland passa, avec les armées de l'Ohio et du Tennessee, sous le commandement de Sherman en 1864, celui-ci préserva l'essentiel des services existants et mit à profit leur savoir-faire au cours de ses campagnes ultérieures³²⁷⁹.

Le 2 juin, dans une prose moins diplomatique que celle de Lincoln, Halleck fit savoir à Rosecrans que s'il était dans l'incapacité d'agir, une partie de son armée serait transférée dans le Mississippi pour soutenir Grant³²⁸⁰. La menace provoqua une réaction révélant que les questions matérielles et logistiques n'étaient qu'une partie, la plus évidente pour les acteurs de terrain, des raisons justifiant l'esprit attentiste du général et, surtout, que ce dernier pouvait se prévaloir du soutien de ses lieutenants. En effet, la décision d'entrer en campagne lorsque l'armée serait prête était l'expression d'une volonté collégiale. Sur ce sujet, le commandement affichait une belle unité : réunis le 8 mai, les généraux, commandants de Corps ou de division, se prononcèrent tous contre une avancée sur les retranchements sudistes, après avoir jugé (ils étaient 9 sur 17 dans ce cas) qu'elle ne serait d'aucune aide conséquente pour Grant, et que l'armée de Bragg n'était pas réellement affaiblie³²⁸¹. C'était une unité de circonstance qui n'avait pas pour contenu un lien affectif avec le commandant, mais une approche commune du risque et de l'action. Rosecrans aurait, dans quelques semaines, affaire à un front intérieur de résistance.

Ce qui porta un grand préjudice à Rosecrans fut un manque de subtilité dans ses rapports avec l'autorité. Une maladresse, qu'aurait évitée un officier moins impulsif et conscient que la puissance des susceptibilités humaines pouvait renverser des alliances, lui coûta la sympathie de Stanton. Le général s'aliéna en effet, assez sottement, son ministre de tutelle. Furieux que l'on doutât en haut lieu du bien fondé de ses demandes en carabines et en carabine-revolvers pour armer sa cavalerie, il accusa

³²⁷⁸ La structure d'état-major de l'Union distinguait quatre entités : un chef d'état-major ; un état-major général (adjudants général et leurs assistants, inspecteurs général et leurs assistants, aides de camp) ; un état-major regroupant les services relatifs, principalement, à l'intendance, la paie, l'ingénierie, la police, la justice militaire, les soins médicaux ; l'état-major de régiment.

³²⁷⁹ Lieutenant-colonel Robert J. Dalessandro, *Major General William S. Rosecrans and the Transformation of the Staff of the Army of the Cumberland : A Case Study*, Carlisle Barracks, U.S. Army War College, 2002.

³²⁸⁰ O.R., 24 :3, p. 376.

³²⁸¹ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, op. cit., pp. 269-270.

Stanton, sans le citer nommément, de l'avoir empêché d'« épargner [au pays] des millions de litres de sang et d'argent »³²⁸². C'était une allusion à des faits qui s'étaient déroulés au printemps 1862. Sans commandement, Rosecrans avait été missionné par Stanton pour retrouver une division égarée dans la Vallée et en prendre temporairement la tête pour lui faire rallier Harper's Ferry. Ses ordres prévoyaient également de s'entretenir avec le général Banks. Au cours de leur échange, il proposa de réunir toutes les forces de l'Union présentes dans la Vallée pour vaincre Jackson. La proposition fut rejetée - avec les conséquences que l'on sait. Rosecrans eut la conviction de s'être fait un « ennemi » de Stanton à partir de ce moment.³²⁸³

Fallait-il y voir le signe d'une impuissance ? L'exécutif proposa le 1^{er} mars de promouvoir au grade de général de division celui qui remporterait une victoire. Le procédé méritait-il une querelle ? Pas pour Grant qui garda le silence (et fut nommé après la prise de Vicksburg). Rosecrans entra dans une colère noire et s'indigna contre cette atteinte à l'honneur : « Avons-nous un général qui combattrait au profit de ses seuls intérêts et non pas pour l'honneur et le pays ? Il obtiendrait ainsi sa nomination vilement et mériterait le mépris des hommes d'honneur. Tous les généraux courageux et respectables sont-ils sur un pied d'égalité ? Si tel n'est pas le cas, c'est injuste pour ceux qui sont, selon toutes probabilités, les plus méritants³²⁸⁴ ».

La guerre est le théâtre des dualités. Parfois celles-ci opèrent dans des sphères que tout devrait réunir parce que les acteurs défendent une même cause, mais qui se retrouvent en opposition. Il y avait ainsi d'un côté ceux qui étaient au plus près des réalités et, de l'autre, ceux qui ratiocinaient sur ce qu'il fallait faire et vaticinaient depuis leur bureau dans la capitale. Comme on a pu parler des deux corps du roi³²⁸⁵, il existait deux corps du commandement. C'est ainsi que Rosecrans percevait la réalité qu'il traduisait par une autonomisation de son rôle. A Halleck il affirma : « En reconnaissant que les officiers ont raisonnablement en commun sagacité militaire, courage et patriotisme, vous vous rendez compte qu'il existe des raisons plus sérieuses et solides que celles qui sont probablement apparues à Washington pour expliquer l'attitude de cette armée »³²⁸⁶. La prudence de Rosecrans procédait également d'une maxime de guerre : « ne pas risquer deux grandes batailles en même temps »³²⁸⁷. Il y avait aussi chez les généraux de l'Armée du Cumberland l'idée que passer à l'offensive présentait le risque qu'en cas de défaite les confédérés seraient en mesure de fusionner les forces de Bragg et de Johnston et de se lancer contre Grant. Dans cette optique, il était préférable

³²⁸² O.R., 23 :2, p. 34.

³²⁸³ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, op. cit., pp. 71-76.

³²⁸⁴ O.R., 23 :2, p. 111.

³²⁸⁵ Ernst Kantorowicz, *Les Deux Corps du roi*, Paris, Gallimard, 1989.

³²⁸⁶ O.R., 23 :1, p. 8.

³²⁸⁷ *Idem*.

d'attendre l'issue de la campagne contre Vicksburg³²⁸⁸. Halleck contesta la pertinence de l'argument et répliqua par une autre maxime : « les conseils de guerre ne décident jamais de faire la guerre³²⁸⁹ ». Les deux points de vue étaient irréconciliables. Le général en chef adopta un ton plus conciliant : « Je n'écris pas dans un esprit critique, mais pour vous assurer que l'inactivité prolongée d'une armée si importante cause beaucoup de plaintes et de mécontentement, non seulement à Washington, mais dans tout le pays »³²⁹⁰. Pour stimuler le tempérament rétif du commandant, Halleck lui affirma que Bragg était amoindri en raison du départ pour le Mississippi d'une partie de ses forces³²⁹¹. Ce que démentaient les renseignements, pour le coup fiables, de Rosecrans.

Rosecrans prit soin de s'assurer un dépôt de ravitaillement pérenne et une ligne de communication qu'il puisse protéger par une force de cavalerie suffisante avant de planifier son offensive³²⁹². C'est donc une armée soudée à ses niveaux de commandement les plus élevés, et rassérénée sur les capacités logistiques dont elle jouira, qui marcha sur l'ennemi. L'offensive de l'Union et de ses 50 600 hommes intervint le 24 juin³²⁹³. Elle fut douloureuse pour les rebelles. Excluant un assaut frontal, Rosecrans réalisa une manœuvre brillante, mélange de feintes, de ruses et de rapidité, à travers cols et canyons. Débordés sur leurs flancs, les 42 000 gris du général Bragg durent quitter leurs positions fortifiées, traverser le Tennessee et rétrograder dans la ville de Chattanooga.

L'habileté manœuvrière de tous les acteurs du commandement nordiste ne pouvait à elle seule expliquer le succès. Elle profita d'autres facteurs extérieurs et internes au commandement confédéré. Tout d'abord il faut souligner que la région de Tullahoma n'offrait pas une position défensive idéale. Les risques de débordements étaient réels pour une armée qui souffrait d'une infériorité numérique. Le colonel et aide de camp William Preston Johnston conclut son inspection des défenses par une impression mitigée : « Les ouvrages défensifs sont soit trop puissants soit trop fragiles. [...] Le général Bragg dit que des fortifications massives démoralisent la troupe et qu'il avancera à la rencontre de l'ennemi, dans ce cas les abattis seraient pour le moins un obstacle³²⁹⁴. La région ne constituait pas un paradis alimentaire pour des dizaines de milliers de soldats, l'essentiel des victuailles collectées partait pour le front de l'Est.

Dans les premières heures de l'offensive, Bragg ne fut pas en mesure de percevoir les oscillations et l'ampleur de l'offensive ennemie. La faute à sa cavalerie au sujet de laquelle un général parla de

³²⁸⁸ *Idem* ; O.R., 23 :2, pp. 395-397, 415, 420-423.

³²⁸⁹ O.R., 23 :1, p. 8.

³²⁹⁰ *Idem*.

³²⁹¹ O.R., 23 :1, p. 10.

³²⁹² *Ibid.*, p. 403.

³²⁹³ *Ibid.*, p. 10.

³²⁹⁴ O.R., 23 :2, p. 761.

« lamentable défaillance³²⁹⁵ ». La cavalerie avait été affaiblie par une série de coups du sort. Van Dorn avait été assassiné par un mari jaloux le 7 mai. Forrest avait été grièvement blessé par balle par un jeune officier qu'il avait décidé de sortir de ses effectifs et n'avait pas repris le service quand les fédéraux entamèrent leur avancée³²⁹⁶. Morgan avait perdu de sa superbe depuis son mariage, il ne fut d'aucune aide pour le commandant. Autorisé en juin à harasser l'ennemi dans le Kentucky pour retarder sa progression vers Chattanooga, il ignora les ordres en emmenant ses 2 000 hommes dans l'Ohio le 2 juillet dans une expédition qui se termina en désastre. Empêché par les fédéraux de retraverser l'Ohio, il fut capturé le 26 juillet avec 364 hommes - 700 avaient été faits prisonniers et 120 tués quelques jours plus tôt³²⁹⁷. Wheeler, chef de la cavalerie de l'Armée du Tennessee, avait le tempérament mais pas le talent escompté. Il avait laissé en couverture de la droite confédérée un unique régiment et porté le gros de ses cavaliers à l'ouest du front³²⁹⁸. Ces déconvenues causèrent à Bragg un grand dommage, rappelant qu'une armée sans cavalerie efficace pour la renseigner sur les mouvements de l'ennemi était une armée fragilisée qui n'eut, dans le cas présent, d'autre option que de battre en retraite pour éviter d'être tournée.

L'Armée du Tennessee fut aussi victime du manque de cohésion et de volonté d'agir ensemble. Les deux chefs de Corps, Polk et Hardee portaient une lourde responsabilité dans ce que le commandant qualifia de « grand désastre³²⁹⁹ ». Le 29 juin, après s'être replié à Tullahoma, Bragg voulait livrer bataille, tandis que Polk préconisait de battre en retraite, craignant que leur ligne de ravitaillement ne fût coupée, et que Hardee suggérait que des unités d'infanterie aidassent la cavalerie à préserver ladite ligne et que l'on attendît le développement de la situation³³⁰⁰. C'est la retraite qui fut ordonnée. Bragg avait montré des signes de fragilité physique et d'indécision qui alarmèrent ses lieutenants dont l'esprit mutin ne demandait qu'à s'exprimer. Le commandant avait interrogé ses lieutenants le 1^{er} juillet : « Devrions nous combattre sur l'Elk ou prendre position au pied de la montagne à Cowan ?³³⁰¹ ». Dans la soirée Hardee adressa un message confidentiel à Polk :

J'ai sérieusement réfléchi à la situation de l'armée. Je regrette profondément de voir la santé du général dans un état d'extrême faiblesse. Si nous devons combattre, il est à l'évidence incapable à la fois d'analyser et de décider ce que devrait être sa ligne de bataille et de commander. Que devons-nous faire ? Qu'est ce qui serait le meilleur pour sauver cette armée et son honneur ? Je pense que nous devrions nous réunir. Où est Bruckner ? L'ennemi croit de toute évidence que nous

³²⁹⁵ *A Carolinian Goes to War : The Civil War Narrative of Arthur Middleton Manigault, Brigadier General, C.S.A.*, éd. R. Lockwood Tower, Columbia, Charleston Library Society, 1983, p. 77.

³²⁹⁶ Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals, op. cit.*, pp. 224-225.

³²⁹⁷ "Morgan's Ohio Raid", in *B § L*, vol. 3, pp. 634-635.

³²⁹⁸ Thomas Lawrence Connelly, *Autumn of Glory : The Army of Tennessee, 1862-1865*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1971, p. 126.

³²⁹⁹ *Doctor Quintard, Chaplain C.S.A. and Second Bishop of Tennessee*, éd. Rev. Arthur Howard Noll, The University Press of Sewanee Tennessee, 1905, p. 87.

³³⁰⁰ O.R., 23 :1, pp. 622-623.

³³⁰¹ *Ibid.*, p. 623.

battons en retraite et il nous pressera demain avec vigueur. Où pouvons-nous nous rencontrer ? J'aimerais que Bruckner soit présent.³³⁰²

La rencontre n'eut pas lieu. Bragg s'était rallié à l'avis de ses généraux et avait opté pour un repli. Cet épisode, inconcevable dans l'Armée de Virginie du Nord, préfigurait les fractures à venir. Il aurait fallu pour seconder Bragg, trop faible physiquement et fragile psychologiquement pour asseoir son autorité et créer une dynamique, une volonté et une fidélité faites homme. Un Jackson. Pas un Polk. Polk qui, dès le 26 juin, avait soulevé des objections (les difficultés du terrain) pour ne pas contre-attaquer et pressé le commandant de se replier sans jamais chercher le moyen de s'offrir l'opportunité de contrarier la progression de l'Union³³⁰³. Quant à Hardee, il avait déjà donné des instructions pour retraiter en cas de pression ennemie³³⁰⁴.

Eclipsée par celle de Vicksburg et de Gettysburg, la victoire de Rosecrans, acquise le 4 juillet, n'en mérite pas moins un éloge appuyé. C'est lui faire justice. Car en douze jours de campagne menée sous une pluie battante et au prix de pertes réduites (560 dont 85 tués³³⁰⁵), les fédéraux avaient chassé leurs adversaires du centre du Tennessee, et les avaient repoussés derrière la rivière du même nom. Dans des conditions climatiques normales, les nordistes eurent été en mesure d'agir conformément au plan initial qui prévoyait de s'interposer entre Chattanooga et Bragg, et de livrer bataille sur un terrain favorable. Retardé par des pluies incessantes, une friction de guerre classique, le Corps de Crittenden n'a pas pu couper sa retraite. Sans elles, il y eut fort à craindre que Bragg s'en fût sorti avec des dommages plus sévères que 1 600 prisonniers. L'Union était sur le point de contrôler la ligne de chemin de fer stratégique reliant l'Ouest et l'Est de la Confédération, de Memphis à la Virginie, et de se ruer dans le cœur du Vieux sud - ce que fera Sherman quelques mois plus tard. Cette campagne aurait été applaudie par le théoricien de la guerre chinois Sun Tzu pour qui la stratégie idéale est faite de manœuvres visant la destruction virtuelle de l'armée ennemie sans l'affronter directement³³⁰⁶. Mais ce coup de maître, cette chorégraphie de mouvements, furent injustement appréciés à Washington et ne serviront pas, nous le verrons, la carrière du général quand celle-ci sera entachée par la défaite. Parce que les sudistes avaient sauvé leur armée, la deuxième phase du plan avait échoué à se concrétiser et, pour cette raison, la campagne fut, peut-être, considérée en haut lieu comme un succès imparfait.

³³⁰² *Idem.*

³³⁰³ O.R., 23 :1, p. 618.

³³⁰⁴ O.R., 23 :2, p. 884.

³³⁰⁵ *Idem.*

³³⁰⁶ Sun Tzu a écrit : « Soumettre l'ennemi sans croiser le fer, voilà le fin du fin ». Sun Tzu, *L'art de la guerre*, Paris, Fayard/Pluriel, 2015, p. 59.

Les victoires de Meade et de Grant créèrent un sentiment d'immédiateté et firent du facteur temps une valeur d'efficacité, un déterminant de la stratégie. Stanton télégraphia à Rosecrans le 7 juillet un message qui ne fit pas allusion à son succès et qui ressemblait plus à une urgence déguisée qu'à une subtile invitation : « Armée de Lee en déroute ; Grant victorieux ; vous et votre noble armée avez maintenant l'occasion de donner le coup de grâce à la rébellion. Saisirez-vous cette chance ? ». La réponse fut cinglante, à la hauteur du dénigrement dont le général se sentait la victime : « Viens juste de recevoir votre encourageant télégramme annonçant la chute de Vicksburg et confirmant la défaite de Lee. Il vous a échappé que cette noble armée a chassé les rebelles du centre du Tennessee... Je supplie, au nom de cette armée, le Département de la guerre de ne pas minimiser un tel événement au motif qu'il ne s'est pas écrit en lettres de sang »³³⁰⁷.

Entre juillet et août, un nouveau cycle de tension troubla les relations entre les deux corps du commandement. A Washington, on poussait à l'offensive pour faire fructifier les victoires de juillet. Chez Rosecrans on temporisait. Le 24 juillet, Halleck envoya un message privé et confidentiel. Le ton était amical comme pour accentuer la gravité de son propos :

Les autorités sont ici à bout de patience et, si je n'avais pas promis à maintes reprises de vous exhorter à avancer et supplié pour obtenir des délais, vous auriez été relevé de votre commandement. On a dit que vous étiez aussi inactif que le général Buell, et la pression a été presque aussi forte en faveur de votre destitution qu'elle l'avait été dans son cas. J'ai bien conscience qu'en raison de leur éloignement les gens ne reconnaissent pas les obstacles et les difficultés comme ils le feraient s'ils étaient devant eux, mais, que cela soit ou non fondé, il y a un vrai mécontentement, et j'estime qu'il est de mon devoir, en tant qu'ami, de vous en faire part avec sincérité et honnêteté... car c'était à ma demande déterminée que l'on vous a donné ce commandement.³³⁰⁸

Rosecrans et Lincoln entamèrent une correspondance privée. Dans ses deux lettres, le Président adopta une expression bienveillante. Dans la première, datée du 10 août, il écrivit comprendre les difficultés du commandant et l'assura de toute sa sympathie et sa confiance. « Je ne vous regarde pas d'un mauvais œil » conclut-il³³⁰⁹. Dans la suivante, il lui témoigna sa plus profonde gratitude pour sa victoire à Stones River³³¹⁰.

« Old Rosy » n'entendait pas se laisser dicter les modalités de son action. Homme réfléchi autant que méticuleux, il accordait une attention particulière aux obstacles qui nécessitaient du temps pour être dépassés : les difficultés du terrain et de ravitaillement. Le terrain à suivre était constitué de reliefs montagneux, Cumberland Mountains, taillés par des cols, desservis par des chemins difficiles, et

³³⁰⁷ O.R., 23 :2, p. 518.

³³⁰⁸ *Ibid.*, p. 552.

³³⁰⁹ CWAL, 6, pp. 377-378.

³³¹⁰ *Ibid.*, p. 424.

traversé par le fleuve Tennessee. Les études topographiques réclamaient un temps qu'il n'escomptait pas raccourcir pour satisfaire l'empressement du général en chef et du ministre. Le chef de l'Intendance, Montgomery Meigs, se trouvait alors dans la capitale. Le 27 septembre, depuis Chattanooga où l'Armée du Cumberland avait pris position, il confessa au ministre Stanton : « Quand j'ai quitté Washington, je n'avais aucune idée de la nature accidentée de la région. Je n'avais jamais voyagé sur de telles routes dans le passé³³¹¹ ». Nul doute que le triumvirat Lincoln-Stanton-Halleck partageait la même ignorance. De plus, s'ajoutait un impératif : la réparation de la voie ferroviaire Nashville § Chattanooga, nécessaire à l'acheminement du ravitaillement et de troupes fraîches (le principal dépôt se trouvait à Nashville à plus de cent trente kilomètres)³³¹².

Le 4 août, la pression se fit plus forte : « Vos forces doivent aller de l'avant sans autre délai. Vous rendrez compte tous les jours du mouvement de chacun de vos Corps jusqu'à ce que vous traversiez la rivière Tennessee³³¹³ ». Rosecrans menaça de démissionner s'il ne pouvait conduire son opération comme il l'entendait³³¹⁴. Halleck évita la crise qui, si elle se concluait par le départ de Rosecrans, aurait placé l'exécutif dans la difficulté. Comment, en effet, justifier devant l'opinion qu'un général victorieux se démit au motif qu'on le contraignit, contre son gré, à passer à l'action ? Il assagit son propos : les moyens de l'action restaient à la discrétion du commandant, tout en rappelant avec fermeté que les vœux du gouvernement étaient d'agir vite³³¹⁵.

Le commandant passa sous surveillance de l'exécutif. Comme Grant avant lui, il accueillit Charles Dana, missionné par Stanton pour, officiellement, échanger avec lui sur les questions qu'il souhaitait porter à la connaissance du ministre de la Guerre³³¹⁶. A la différence de Grant, Rosecrans réagit avec véhémence. Il laissa exploser sa colère, accusant Stanton et Halleck d'avoir tout fait pour entraver son succès³³¹⁷. Cette attitude éruptive était une faute. Elle desservit le commandant aux yeux de celui qui était à la fois un proche de Stanton et était devenu un ami de Grant, deux hommes qui ne le portaient pas dans leur cœur. Dans l'entourage de Rosecrans, personne n'était dupe. On vit dans cette arrivée un mauvais présage³³¹⁸. Dana fut plus que cela, il fut l'un des principaux artisans de la chute du général après son revers à Chickamauga. Rosecrans pouvait-il refuser cette surveillance ? Sans doute, mais c'était engager un rapport de force avec l'exécutif et, comme ultime moyen de pression, mettre sa démission dans la balance. Le général en resta au stade d'un bruyant mécontentement.

³³¹¹ O.R., 30 :3, p. 891.

³³¹² *Ibid.*, pp. 585-586.

³³¹³ O.R., 23:2, p. 592.

³³¹⁴ *Ibid.*, p. 594.

³³¹⁵ *Ibid.*, p. 597.

³³¹⁶ Charles Dana, *Recollections of the Civil War, op. cit.*, pp. 104-105.

³³¹⁷ *Ibid.*, p. 107.

³³¹⁸ William M. Lamers, *The Edge of Glory, op. cit.*, pp. 311-312.

C'est le 16 août que les trois Corps de Rosecrans (le 20^{ème} sous McCook, le 14^{ème} sous Thomas et le 21^{ème} sous Crittenden) se mirent en marche en ordre dispersé. La route retenue conduisit deux Corps de l'armée de l'Union, qui ne rencontrèrent aucune opposition, au sud-ouest de la ville de Chattanooga alors que Bragg attendait une offensive par le nord. Craignant, à raison, d'être coupé de ses lignes de communication, le sudiste abandonna Chattanooga le 8 septembre et créa une ligne de défense trente kilomètres au sud. Ce n'était pas une fuite. Bragg recherchait la bataille sur un terrain en plaine plus favorable que dans la montagne qui était, dit-il à D. H. Hill, comme le « mur d'une maison pleine de trous à rat. Un rat est tapi caché dans un trou, prêt à sortir quand personne ne regarde³³¹⁹ ». Pour concrétiser ses intentions, il pouvait compter sur la parité numérique avec l'armée ennemie.

L'Armée du Cumberland devait prolonger son action avec en protection de son flanc gauche l'Armée de l'Ohio et des éléments de l'armée de Grant pour sécuriser son flanc droit. Burnside se limita à prendre la ville de Knoxville le 2 septembre et ne poussa pas plus avant.

b - La réaction du commandement confédéré : une application réussie du principe de concentration des forces abimée par un espace d'obéissance introuvable.

« Il en est des systèmes de guerre comme des sièges de places, il faut réunir ses feux contre un seul point. La brèche faite, l'équilibre est rompu, tout le reste devient inutile et la place est prise³³²⁰ ». Ainsi s'exprimait le général Bonaparte en 1794. En juillet 1863, la brèche était dans l'armure défensive sudiste et il y avait urgence à la colmater pour rétablir l'équilibre ou, serait-il plus correct d'écrire, pour ne pas accentuer un déséquilibre fort marqué. Le repli de Bragg, sanctionné par la perte du Tennessee, imposa au Président de repenser son approche stratégique propre à émietter les forces armées et le décida à amasser le plus de troupes possible à Chattanooga pour obtenir une supériorité numérique. Bragg et Polk plaidaient pour cette concentration dont le plus fervent avocat avait été, depuis des mois, le général Beauregard³³²¹. Pour Polk, l'adjonction des forces de Johnston et de Bruckner à Bragg monterait le nombre d'hommes à 70 000 et permettrait d'enclencher une dynamique offensive dont les bénéfices attendus ne se limiteraient pas à « écraser » Rosecrans, à « reprendre » le Tennessee et à rétablir la communication avec les troupes du Trans-Mississippi. « Cela annulerait le prestige de sa [Grant] conquête de Vicksburg et, avec Rosecrans mis à l'écart et cette armée et les forces du Trans-Mississippi réunies sur sa ligne de communication, il serait à notre

³³¹⁹ Daniel H. Hill, "Chickamauga-The Great Battle of the West", in *B § L*, vol. 3, p. 641.

³³²⁰ Cité par H. Camon, *La bataille napoléonienne*, Paris, Librairie militaire R. Chapelot et Cie, 1899, p. 28.

³³²¹ O.R., 23 :2, pp. 836-838.

merci ». ³³²² Il n'y avait rien d'extravagant dans cette vision que Polk communiqua à Davis le 26 juillet. Les résultats de cette conversion présidentielle s'enchaînèrent rapidement. Le principe fut arrêté, le 1^{er} août, que la petite armée de Johnston pouvait être « temporairement » mise à la disposition de Bragg pour mener une attaque ³³²³ (9 000 hommes rejoignirent Bragg). Le 6 août, le Département du Tennessee oriental, sous les ordres du général Buckner, disparut, intégrant le Département du Tennessee, et ses forces, 16 000 hommes, devinrent le 3^{ème} Corps de l'armée de Bragg ³³²⁴.

La décision la plus décisive fut prise à la fin du mois d'août. Lee, après avoir longuement échangé avec Davis, s'inclina devant la volonté présidentielle, soutenue par Seddon, et accepta de perdre un tiers de son armée pour l'envoyer en renfort dans l'Ouest sous le commandement de Longstreet. Ce dernier, partisan de s'appuyer sur les lignes intérieures pour lancer une offensive dans le Tennessee avant que Rosecrans ne consolidât ses forces avec des troupes nouvelles, fut très favorable à son transfert ³³²⁵. Pourquoi les résistances de Lee, qu'il avait dressées sans faiblir en juin, tombèrent-elles cette fois - et unique fois ? Connelly et Jones ont soutenu que c'était dans le dessein non pas de bloquer la route de l'ennemi en direction de la Géorgie, mais de « sauver » Knoxville et, plus globalement, de chasser une menace des fédéraux sur l'ouest de la Virginie. Ils fondaient leur assertion sur l'idée que la volonté de préserver son Etat natal avait construit l'idéal stratégique du général et que ses décisions étaient prises à cette aune ³³²⁶. C'est une hypothèse qui affectait Lee d'une infirmité intellectuelle : une incapacité à concevoir une conception stratégique nationale. Ce qui est incontestable, c'est que son intention étant de reprendre l'offensive contre Meade, il accepta sans enthousiasme et exprima à plusieurs reprises à Davis le souhait que les deux divisions retournassent au bercail après la bataille ³³²⁷. Les résultats de cette concentration furent de porter les effectifs de l'armée à 68 000 hommes et de lui permettre d'engager la prochaine bataille en supériorité

³³²² *Ibid.*, pp. 932-933.

³³²³ *Ibid.*, p. 948.

³³²⁴ *Ibid.*, p. 954.

³³²⁵ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, pp. 433-435. Dans une lettre à Wigfall du 18 août, Longstreet avait écrit : « Si je reste ici, je crains que nous ne devions céder, petit à petit, jusqu'à ce que tout soit perdu. J'espère pouvoir me rendre dans l'ouest à temps pour sauver ce qui nous reste. [...] Ma présence ici n'est pas indispensable, au contraire, et je suis convaincu que me maintenir ici est une grave erreur ». Cité par Judith Lee Hallock, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, *op. cit.*, vol. 2, p. 79.

³³²⁶ Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command*, *op. cit.*, p. 45. D'autres historiens avant et après eux stigmatisèrent le « localisme » stratégique de Lee (J. F. C. Fuller, T. Harry Williams, Russell F. Weigley, Alan T. Nolan).

³³²⁷ O.R., 29 :2, pp. 711-712, 720-721 et 742-743.

numérique³³²⁸. Sur l'initiative du Président, D. H. Hill fut promu lieutenant-général et rejoignit Bragg en remplacement de Hardee³³²⁹.

Sur le plan des relations entre Bragg et ses lieutenants, le commandement présentait une image de dissentiment. Aucun lien, pas même celui dû à leur état de subordonné, ne semblait les rattacher au commandant. Polk était depuis plusieurs mois le leader de la coterie anti Bragg et trop proche du Président pour être évincé. Buckner n'admettait pas d'avoir vu son département disparaître et multiplia les plaintes³³³⁰. Le nouvel arrivée, D. H. Hill, n'avait pas été séduit par le commandant. « Ma rencontre à Chattanooga n'a pas été satisfaisante, se souvint-il. Il garda le silence, il était réservé et semblait maussade et abattu³³³¹ ». Quelques jours lui suffirent pour rejoindre le camp des frondeurs.

Pendant que Rosecrans peaufinait ses préparatifs, Bragg, en mauvaise santé, n'entreprit rien. Son infériorité numérique, un terrain montagneux et désertique, le cloîtraient pour l'heure dans un registre défensif ; « une triste alternative » admit-il³³³². Davis était résigné, comme pouvait l'être Lincoln. Il n'était pas dans ses vues de forcer un général au combat. « Aussi souhaitable que puisse être un mouvement, écrivit-il à son ministre de la Guerre le 10 août, il n'est jamais bon de faire plus que de le suggérer à un commandant et il serait inopportun d'ordonner son exécution par quelqu'un qui en a prédit l'échec³³³³ ». Bragg n'esquivait pas son rival, mais souhaita lui en donner l'illusion. Il rusa, à sa manière. Pour convaincre le nordiste que son armée était réduite à une masse démoralisée en fuite vers Dalton et Atlanta, il laissa dans son sillage des déserteurs choisis pour leur capacité à diffuser, par le mensonge, cette trompeuse réalité. Rosecrans fut, en partie, influencé par ces témoignages³³³⁴. Il se laissa griser par son facile succès, et décida de lancer ses forces à la poursuite des rebelles en retraite. Ce qu'il fit en prenant le risque d'éclater son armée en trois colonnes qui communiquaient difficilement entre elles en raison du terrain montagneux. Il n'écoula pas Thomas pour qui une telle manœuvre était une « invitation au désastre » et qui était favorable à une concentration des forces à Chattanooga³³³⁵. Le désastre pouvait atteindre le 14^{ème} Corps de Negley qui progressait en direction de McLemore's Cove, une vallée en cul de sac, sans pouvoir compter sur l'aide rapide des deux autres Corps, éloignés l'un et l'autre de plus de vingt kilomètres, en cas d'affrontement.

³³²⁸ Les nordistes opposèrent à Chickamauga (19-20 septembre) 58 000 hommes (Peter Cozzens, *This Terrible Sound : The Battle of Chickamauga*, Urbana, University of Illinois Press, 1996, p. 534).

³³²⁹ Daniel H. Hill, "Chickamauga - The Great Battle of the West", in *B § L*, vol. 3, p. 638.

³³³⁰ Judith Lee Hallock, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, *op. cit.*, vol. 2, p. 37.

³³³¹ Daniel H. Hill, "Chickamauga - The Great Battle of the West", in *B § L*, vol. 3, p. 639.

³³³² O.R., 52 :2, p. 514.

³³³³ O.R., 23 :2, p. 953.

³³³⁴ David G. Moore, *William S. Rosecrans and the Union Victory*, *op. cit.*, p. 104.

³³³⁵ Peter Cozzens, *This Terrible Sound*, *op. cit.*, p. 63.

Bragg entendit saisir cette opportunité pour piéger et détruire ce fragment d'armée adossé à la montagne. L'action fut prévue pour le 10 et devait prendre la forme d'un double enveloppement par D. H. Hill et Hindman. Poser une tactique est une chose, la réussir en est une autre. Les clés de la victoire résidaient dans la soudaineté de l'assaut et la détermination des protagonistes. Deux facteurs qui firent cruellement défaut. D. H. Hill prétendit que Cleburne, son lieutenant, était alité, souffrant - c'était un mensonge grossier³³³⁶ - et qu'un tiers de sa division était occupé à lever les barricades disposées sur le passage des cols à traverser³³³⁷. De plus, il craignait, s'il se lançait, d'exposer son flanc gauche au 20^{ème} Corps de l'Union. La jonction avec Hindman était dans ces conditions impossible. Bragg, qui n'avait alors aucune raison de croire que D. H. Hill lui mentait, se tourna vers Buckner qui se trouvait à une demi-journée de marche de la zone des combats à venir. Les divisions de Bruckner et Hindman établirent le contact vers 17h00 et les deux généraux différèrent d'un commun accord l'attaque au lendemain matin, malgré l'ordre réitéré de Bragg de « se hâter et d'écraser » l'ennemi³³³⁸. Hindman, influencé par le pessimisme de Bruckner, fantasma un environnement tactique hostile. Ils se persuadèrent d'être menacés sur leurs arrières par un Corps fédéral, sur leur droite par une « force inconnue », et sur leur front par un ennemi en nombre sans doute équivalent au leur³³³⁹. Ils conclurent que le plan initial devait être abandonné. Ces conclusions furent transmises à Bragg par un officier, ancien ingénieur en chef de l'armée démis de ses fonctions par le commandant en novembre dernier pour incompétence, autour de minuit³³⁴⁰. Elles furent déclarées sans fondement par le commandant de cavalerie, et Bragg adressa dans la nuit un nouveau courrier à Hindman l'enjoignant « d'attaquer et de se frayer un passage à travers l'ennemi dès que vous l'apercevrez aux premières heures de la matinée. Cleburne frappera devant lui, aussitôt entendu le son de vos canons³³⁴¹ ».

Le lendemain matin, en présence de Bragg qui voulait s'assurer qu'aucun frottement humain ne viendrait contrarier l'exécution de ses ordres, la division de Cleburne était en place, n'attendant plus que la canonnade pour se lancer contre le flanc et l'arrière de l'ennemi. Tout n'était que silence. Hindman ruina l'entreprise par sa lenteur et sa prudence qu'il justifia par le fait qu'il n'avait aucune idée de la force et de la position de l'adversaire³³⁴². Il fit montre d'un manque évident d'agressivité et multiplia les arrêts. Il écrivit dans son rapport avoir reçu un message de Bragg acceptant la possibilité d'un repli si « l'ennemi est d'une telle force qu'elle rend l'attaque imprudente³³⁴³ ». Ce

³³³⁶ Bruce H. Stewart, Jr., *Invisible Hero : Patrick R. Cleburne*, Macon, Mercer University Press, 2009, p. 143.

³³³⁷ O.R., 30 :2, p. 138.

³³³⁸ *Ibid.*, p. 301.

³³³⁹ *Ibid.*, p. 294.

³³⁴⁰ Samuel J. Martin, *General Braxton Bragg, C.S.A., op. cit.*, p. 284.

³³⁴¹ O.R., 30 :2, p. 295.

³³⁴² *Idem.*

³³⁴³ *Ibid.*, p. 296.

message fut-il créé de toute pièce par le général ? L'historien Woodworth n'en retrouva aucune trace dans les *Official Records*³³⁴⁴. Un deuxième message, resté lui aussi introuvable dans les *O.R.*, acheva Hindman de ne rien faire : « L'ennemi, estimé entre 12 000 et 15 000 hommes, prend position devant [vous]...³³⁴⁵ ». Hindman réclama des instructions claires. Elles lui parvinrent à 16h00 : « L'attaque ordonnée au lever du jour doit être lancée instamment sinon il sera trop tard »³³⁴⁶. Il était déjà trop tard. Pendant ce temps, les fédéraux, bien que renforcés, avaient senti le danger auquel leur vulnérabilité les exposait et avaient opéré une retraite en bon ordre par Steven's Gap. Quand il apprit ce repli, Hindman donna l'ordre d'attaquer. L'arrière garde nordiste, appuyée par l'artillerie, se chargea de retenir les assaillants dont l'effort fut interrompu par le crépuscule.

Les sudistes avaient perdu une superbe opportunité de victoire et de casser le rythme de la campagne qui leur avait été jusqu'alors imposé par leur adversaire. Cet échec échappe à la rationalité. Sans doute parce qu'il implique des hommes qui étalèrent à cette occasion toutes leurs faiblesses. Hill, Buckner et surtout Hindman étaient coupables. Aucun n'avait cherché à donner vie aux ordres reçus, ne se fiant qu'à leur propre évaluation de la situation et laissant ainsi éclater au grand jour leur défiance à l'égard de Bragg. Les frontières de la désobéissance et de l'insubordination avaient été franchies.

Dans l'Ouest, rares furent les grands généraux qui disposèrent de capacités intellectuelles et psychologiques éminentes. Le commandement confédéré accusait une pénurie de talents dont Hindman fut l'un des nombreux exemples. La perspective de livrer bataille fit peser sur ses épaules une pression qu'il fut incapable de maîtriser. Cette défaillance se manifesta dans son action dont les fils se dénouèrent inexorablement. Quant à Bragg, il n'avait pas su, par manque d'autorité et d'unilatéralité dans ses ordres, donner l'impulsion supérieure nécessaire. C'est le reproche que lui adresse Woodworth³³⁴⁷. Nous la contestons. Les ordres de Bragg étaient clairs, ils n'appelaient qu'à être exécutés. Chez Hindman, comme chez d'autres, la puissance du ressentiment contre Bragg était telle qu'elle l'autorisa à s'affranchir de ses devoirs de subalterne. Couplée à des capacités militaires médiocres, elle produisit ce qu'un acteur des événements qualifia d'« échec lamentable³³⁴⁸ ».

³³⁴⁴ Steven E. Woodworth, "In Their Dreams" : Braxton Bragg, Thomas C. Hindman, and the Abortive Attack in McLemore's Cove", in *The Chickamauga Campaign*, éd. Steven E. Woodworth, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2010, édition du Kindle, emplacement 997-998.

³³⁴⁵ *Ibid.*, emplacement du Kindle 1001 ; *O.R.*, 30 :2, p. 296.

³³⁴⁶ Peter Cozzens, *This Terrible Sound*, *op. cit.*, p. 74.

³³⁴⁷ Steven E. Woodworth, "In Their Dreams" : Braxton Bragg, Thomas C. Hindman, and the Abortive Attack in McLemore's Cove", in *The Chickamauga Campaign*, *op. cit.*, emplacement du Kindle 1030.

³³⁴⁸ *A Carolinian Goes to War*, *op. cit.*, p. 64.

En dépit de cette alerte, Rosecrans maintint sa conviction que l'ennemi battait en retraite. Pour lui, Negley s'était replié « plus par prudence que sous la contrainte³³⁴⁹ ». Des informations convergentes, en provenance de civils et d'éclaireurs, modifièrent sa lecture de la situation : le gros des sudistes était concentré à La Fayette, occupant une position menaçante pour son armée dispersée³³⁵⁰. Réunir ses forces était devenu « une question de vie ou de mort³³⁵¹ », écrira-t-il. Au cours de ce mouvement de concentration, une deuxième chance inespérée s'offrit à Bragg le 13 septembre, de frapper, non pas une division comme il le croyait, mais trois divisions ennemies en provenance de Lee et Gordon's Mill. Bien décidé à la saisir, il chargea Polk d'engager le combat : « L'ennemi approche par le sud et il est fondamental que votre attaque matinale soit rapide et résolue. Il n'y a pas de temps à perdre³³⁵² ». Mais Polk désobéit. Il réclama des renforts, qu'il obtint³³⁵³. La confortable supériorité numérique en sa faveur ne suffit pourtant pas à le décider. Il se mit sur la défensive. Bragg chevaucha jusqu'au campement de Polk qui prenait alors son déjeuner avec cette tranquillité propre à exaspérer son supérieur³³⁵⁴. Il faut croire que l'échange entre les deux hommes fut stérile, car aucune attaque ne fut lancée³³⁵⁵.

Rosecrans perdit de son assurance. Son inclination à croire les rebelles à l'agonie n'était plus. Pendant les jours suivants, il concentra ses forces sur la rive ouest de Chickamauga Creek, (Chickamauga signifie rivière de la mort en langue Cherokee) un espace sauvage majoritairement recouvert de forêt. La ligne de défense de l'Union s'étirait sur près de dix kilomètres. Dans les deux camps, on savait la bataille imminente. Elle fut l'une des plus féroces et sanglantes du conflit et préparera les changements à venir au sein des commandements nordiste et sudiste.

c - La bataille de Chickamauga (19-20 septembre 1863).

Bragg prévoyait de porter le premier coup. Son plan, plusieurs fois révisé, visait à frapper le flanc gauche de l'Union et à s'emparer des deux routes parallèles qui reliaient Rosecrans à Chattanooga pour lui couper la retraite³³⁵⁶. L'attaque était prévue le 18. Ce même jour, les unités de Longstreet, une brigade sous le commandement de John Bell Hood, prélevées sur l'Armée de Virginie du Nord

³³⁴⁹ O.R., 30 :3, p. 565.

³³⁵⁰ *Ibid.*, pp. 563-566.

³³⁵¹ O.R., 30 :1, p. 54.

³³⁵² O.R., 30 :2, p. 30.

³³⁵³ *Ibid.*, pp. 30-31.

³³⁵⁴ John Bowers, *Chickamauga and Chattanooga : The Battles That Doomed the Confederacy*, *op. cit.*, p. 44.

³³⁵⁵ Peter Cozzens, *This Terrible Sound*, *op. cit.*, p. 74.

³³⁵⁶ Steven E. Woodworth, *Six Armies in Tennessee : The Chickamauga and Chattanooga Campaigns*, Lincoln, Nebraska University Press, 1998, pp. 80-81 ; O.R., 30 :2, p. 31.

avec l'assentiment de Robert Lee, commencèrent à rejoindre le théâtre des opérations³³⁵⁷. Le franchissement de la rivière Chickamauga par les troupes chargées du mouvement enveloppant s'opéra avec lenteur et aucune action d'ampleur ne put être menée³³⁵⁸. La bataille débuta le 19 septembre à l'initiative de l'Union. Livrés dans un espace dominé par la forêt et les sous-bois, les combats furent d'une rare intensité. Les généraux peinèrent, dans cet environnement, à contrôler les événements et à peser par un jeu tactique sur leur déroulement. Ainsi que le souligna un colonel de l'Union : « C'était un pur combat de soldats où il était seulement question d'endurance. Les deux armées s'élançèrent l'une contre l'autre comme des bêtes sauvages et chacune combattit aussi longtemps qu'elle pouvait tenir dans un engagement d'attrition³³⁵⁹ ». Les efforts sudistes manquèrent de liant et de cohésion pour percer la défense adverse.

A 23h00, Rosecrans réunit un conseil de guerre avec ses chefs de Corps. Les échanges furent brefs, les paroles rares. La situation de l'Armée du Cumberland était préoccupante. Si elle n'avait pas cédé devant les attaques rebelles, elle n'en était pas loin. Le lendemain, Bragg renouvellera son offensive avec 66 000 hommes disponibles alors que les tuniques bleues n'étaient que 58 000. Battre en retraite était exclu. Les bleus optèrent pour un mode défensif. Le commandant prit trois décisions principales : le renforcement de l'aile gauche tenue par Thomas par une division, le positionnement à la droite de ce dernier de McCook, et la constitution au centre de deux divisions en réserve sous le commandement de Crittenden. La réunion s'acheva étrangement, eu égard aux circonstances, sur une chanson entonnée par McCook, « Lamentation d'une jeune fille juive »³³⁶⁰.

Le conseil confédéré fut plus sobre. Bragg avait appris peu avant l'arrivée de Longstreet avec deux brigades, ce qui lui conféra un regain d'optimisme. Il s'entretint avec ses principaux subordonnés de la situation et de l'offensive du lendemain. Les objectifs étaient inchangés par rapport au plan initial. La structure du commandement fut modifiée : l'armée était divisée en deux ailes, la droite (cinq divisions) commandée par Polk, la gauche (six divisions) par Longstreet³³⁶¹. C'était un choix pertinent. Longstreet était précédé par une excellente réputation et sa présence éteindrait les éventuels

³³⁵⁷ Cinq brigades d'infanterie rejoignirent le champ de bataille à temps pour participer aux combats. Trois brigades ainsi qu'un bataillon d'artillerie furent manquantes. C'était la conséquence d'une planification et d'une gestion imparfaites des infrastructures ferroviaires, le plus souvent privées et structurellement inadaptées pour une opération d'une telle envergure. Le trajet fut compliqué par la perte de Knoxville le 2 septembre, ville par laquelle devaient transiter les troupes. Les sudistes durent parcourir non plus huit cent soixante-dix kilomètres mais mille cinq cent trente, et, pour atteindre leur destination, multiplier les changements de train en raison de l'absence de connexion entre les tronçons ferroviaires. La durée du transport passa de sept à onze jours au lieu de deux à quatre. (John E. Clark Jr, *Railroads in the Civil War : The Impact of Management on Victory and Defeat*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2001, pp. 88-126).

³³⁵⁸ O.R., 30 :2, p. 31.

³³⁵⁹ James R. Arnold, *Chickamauga 1863 : The River of Death*, Oxford, Osprey Publishing, 1992, p. 40.

³³⁶⁰ Charles Dana, *Recollections of the Civil War*, op. cit., pp. 113-114 ; David G. Moore, *William S. Rosecrans and the Union Victory*, op. cit., p. 110-111 ; William M. Lamers, *The Edge of Glory*, op. cit., pp. 334-335.

³³⁶¹ O.R., 30 :2, p. 33.

actes d'insubordination. D. H. Hill, très décevant, n'avait pas la confiance de Bragg. Il n'est pas choquant qu'il passât sous l'autorité de Polk, mais ce fut dommageable, car sa valeur au combat dépassait celle du prélat. La tactique retenue était celle de l'attaque en échelon, de droite à gauche, qu'il revenait à Polk de lancer à l'aube du 20 septembre³³⁶².

Aucune fusillade ne vint perturber l'aube naissante. Le mutisme des armes était le fait de D. H. Hill : introuvable pour Polk pendant la nuit et ayant lui-même peu entrepris pour contacter ce dernier, il n'avait pas reçu d'instructions concernant son rôle dans le déclenchement de l'opération. Lorsqu'il en fut informé par ses commandants de division vers 7h00, il fit savoir à Polk qu'une heure, voire plus, lui est nécessaire. Ses hommes n'étaient pas en formation et une attaque ne se concevait pas le ventre creux argumenta-t-il³³⁶³. L'urgence de lancer l'offensive fut étrangère au général. Dans le message qu'il adressa à Bragg, Polk passa volontairement sous silence le fait que ses troupes n'étaient pas en place, se contentant d'indiquer, pour justifier le report de l'attaque, que les hommes recevaient leurs rations et que les chariots s'étaient perdus pendant la nuit³³⁶⁴. Que germa dans l'esprit de Bragg l'idée qu'une conspiration visant à ruiner son plan était en cours ne surprendrait pas. La chose dont on est sûr est que le général fut habité par une colère noire. Il se rendit chez D. H. Hill, qui mit en avant son ignorance des décisions prises la veille au soir, alors que son attitude trahissait la désinvolture. Un ordre d'attaquer, aussitôt les troupes mises en ordre de bataille, conclut la discussion³³⁶⁵. Pendant que le commandement confédéré sombrait dans l'un des plus pitoyables fiascos administratifs de la guerre, signe évident de l'impéritie de certains de ses généraux et d'un déficit flagrant de coopération, les yankees dépensaient leur énergie à renforcer leur ligne avec des remparts d'arbres coupés et couchés sur le sol³³⁶⁶.

Les balles sifflèrent à 9h30. Après deux heures de combats acharnés, les confédérés étaient en échec. Sur certaines parties du front on frôla même le désastre. Les assauts étaient désordonnés et manquaient de soutien massif. Les soldats sudistes payaient le retard pris le matin par leurs généraux dans le déclenchement de l'opération. Le général nordiste John M. Palmer concéda que « si les rebelles avaient attaqué plus tôt, alors toutes les troupes en bleu auraient été forcées de courir à Chattanooga, de prendre leur pipe, leur peigne à moustache, leur air sérieux et de s'enfuir³³⁶⁷ ». Les deux armées semblaient se diriger vers un statu quo. Des circonstances heureuses pour les uns, tragiques pour les autres, chamboulèrent les données de la bataille et changèrent son cours. Rosecrans

³³⁶² *Idem.*

³³⁶³ O.R., 30 :2, pp. 53, 140-141 ; Peter Cozzens, *This Terrible Sound, op. cit.*, pp. 305-307.

³³⁶⁴ O.R., 30 :2, p. 53.

³³⁶⁵ Daniel H. Hill, "Chickamauga - The Great Battle of the West", in *B § L*, vol. 3, p. 653.

³³⁶⁶ Steven E. Woodworth, *Six Armies in Tennessee, op. cit.*, p. 105.

³³⁶⁷ Cité par John Bowers, *Chickamauga and Chattanooga, op. cit.*, p. 111.

apprit par Thomas qu'entre sa 4^{ème} division et la 1^{ère} division de Crittenden, un espace libre s'était dangereusement créé. Il adressa à 10h45 un message au général Wood dans lequel il demanda à sa division « de se rapprocher de Reynolds aussi vite que possible et de l'appuyer³³⁶⁸ ». Wood savait l'ordre fondé sur un jugement fautif. En effet, entre lui et Reynolds était présente la division du général Brannan dont les soldats abrités en retrait dans la forêt étaient invisibles, ce qui expliquait l'erreur d'appréciation de Thomas. Wood réalisa néanmoins la manœuvre, laissant un trou béant d'environ 400 mètres dans le dispositif défensif de l'Union que devait venir combler la division de Davis. Les fédéraux, trahis par la fortune, furent pris de vitesse par Longstreet et ses six divisions qui formaient l'aile gauche confédérée.

En soldat aguerri, Longstreet avait projeté un assaut mené par une longue colonne constituée de trois divisions réparties sur cinq lignes - 11 000 hommes sur les 23 000 sous son commandement (le reste des brigades était disposé de part et d'autre de la colonne)³³⁶⁹. Une tactique différente de l'attaque en échelon, mais qui alliait puissance, rigueur, et qui était plus adaptée à la géographie des lieux. Comme il le mentionna dans son rapport de campagne, c'est Bragg qui donna l'ordre aux commandants de divisions de passer à l'attaque. « Old Pete » confirma l'instruction à ses subordonnés qui ne l'avaient pas encore reçue³³⁷⁰. Touchés par une terrible infortune qui avait dessiné une trouée dans leur défense, les fédéraux ne purent résister à la force de pénétration des tuniques grises galvanisées par leur *Rebel Yell*. C'est une vague irréprensible qui s'engouffra dans l'espace libéré. En moins de quarante minutes, deux divisions de l'Armée du Cumberland furent emportées, ses généraux étaient en perdition³³⁷¹. Tout ce qui portait un uniforme était en mouvement pour échapper à la destruction que les assaillants tentaient de leur infliger. Les confédérés déplorèrent la perte de Hood dont la cuisse droite fut fracassée par une balle et qui devra être amputé.

Sur le front de Longstreet, la bataille connut une pause autour de 13h00. Les attaques rebelles sur Horseshoe Ridge, où les fédéraux s'étaient regroupés pour former une ligne de défense, avaient été repoussées. Les troupes avaient besoin de se réorganiser, de se réapprovisionner en munitions et de se restaurer avant un dernier effort. Pour que cet assaut revêtît un caractère ultime et décisif, Longstreet envisagea une réorientation tactique qui lui permettrait d'agir avec le concours d'une partie des forces de Polk - sans l'absence de plusieurs milliers d'hommes, toujours sur le trajet, la puissance de feu des assaillants aurait sans doute accentué les résultats de la percée et de la victoire.

³³⁶⁸ O.R., 30 :1, p. 635.

³³⁶⁹ Cette configuration n'intervint pas avant 11h00, soit après le début de l'action engagée par Polk, et fut principalement le résultat d'événements fortuits selon l'historien William G. Robertson ("Bull of the Woods ? : James Longstreet at Chickamauga", in *The Chickamauga Campaign, op. cit.*, emplacement du Kindle 1910-1921.

³³⁷⁰ O.R., 30 :2, p. 288.

³³⁷¹ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 213.

A 15h00, il rencontra Bragg qui l'avait convoqué. A l'écoute de son compte rendu de victoire, le commandant resta incrédule. Lorsque Longstreet lui suggéra, omettant au passage de préciser qu'il disposait de réserves (4 000 hommes), la participation du Corps de Polk pour un assaut visant *in fine* à couper la retraite de l'adversaire en direction de Chattanooga, Bragg devint éruptif : « Il n'y a pas un seul homme de mon aile droite qui ait la force de lutter³³⁷² ». Cet emportement était le fruit de toute la frustration accumulée depuis ces derniers jours et la conscience que son plan avait échoué par la faute de Polk dont les forces étaient tenues en échec. Bragg se retira à son quartier-général. Longstreet fut déçu par le comportement de Bragg qui, dirions-nous, préférait ruminer son dépit plutôt que de s'étourdir dans l'action et s'enivrer de la gloire promise. Il décida de compter sur ses seules forces pour poursuivre son entreprise. Ses brigades, dont il ne prit pas la peine de superviser l'action, concentrèrent leurs efforts sur Horseshoe Ridge/Snodgrass Hill, mais, agissant de manière trop désordonnée, elles ne percèrent pas les défenses de l'ennemi.

Les témoignages convergent pour affirmer que face à l'effondrement de son aile droite, Rosecrans entra dans le feu de l'action, cherchant à rallier les fuyards. Dans le même temps, son esprit tourné vers Dieu, il pria et « implora Son Sacré Cœur d'avoir pitié de nous »³³⁷³. Le commandant, que certains crurent mort, prit ensuite la décision de se rendre à Chattanooga pour « prendre les premières dispositions, soit pour acheminer des munitions et du ravitaillement dans le cas où nous tiendrions le terrain, soit pour faire reculer les troupes sur de bonnes positions³³⁷⁴ ». Charles Dana brossa de ce moment de la bataille le tableau d'hommes en fuite, en proie à la panique : « Le nom de Chickamauga est aussi funeste dans notre histoire que celui de Bull Run »³³⁷⁵. Ce sombre tableau, qui semblait s'ouvrir sur une perspective de déroute complète pour l'Armée du Cumberland, fut éclairé par l'attitude de Thomas qui endigua la contagion sur l'aile gauche de l'armée. Les tuniques bleues tinrent et repoussèrent les charges rebelles jusqu'à la tombée de la nuit. Thomas prit conscience de sa responsabilité et de son rôle crucial quand un message de Rosecrans, arrivé à Chattanooga dans un grand état d'épuisement, lui parvint autour de 16h00 : « Prenez le commandement de toutes les forces, et, avec Crittenden et McCook, occupez une solide position et montrez-vous menaçant à Rossville. Envoyez ici les troupes désorganisées pour y être réorganisées³³⁷⁶ ». Autrement dit, Rosecrans avait confié le sort de l'armée à son subordonné qui, par chance, était le plus brillant d'entre eux. Thomas envisagea tout d'abord de se retirer à la faveur de la nuit, mais la pression constante des

³³⁷² James Longstreet, *From Manassas to Appomattox, op. cit.*, p. 452.

³³⁷³ Peter Cozzens, *This Terrible Sound, op. cit.*, p. 403.

³³⁷⁴ O.R., 36 :1, p. 60.

³³⁷⁵ O.R., 30 :1, pp. 192-193.

³³⁷⁶ *Ibid.*, p. 140.

confédérés et le manque criant de munitions le décidèrent à engager progressivement la retraite à partir de 17h30³³⁷⁷. Les deux Corps de Bragg purent faire leur jonction à Snodgrass Hill.

d - Analyse.

Abandonné par ses généraux, Bragg a connu la solitude du commandant. Il avait retourné la situation à son avantage et s'était offert, par son seul talent de stratège, la possibilité d'anéantir une partie de l'armée adverse à deux reprises, les 11 et 13 septembre. Il avait eu l'opportunité d'infliger à son adversaire une défaite plus lourde et décisive qu'elle ne le fût en réalité sur les rives de la Chickamauga. Le commandant sudiste présenta deux visages qui, incapables de se compléter, réduisirent la portée de son talent. Le premier séduisait. Sur la base de renseignements fournis par sa cavalerie, il avait changé le contexte de l'action, renversé les dynamiques en cours et planifié une manœuvre offensive. En quelques heures, il passa du statut de défenseur à celui d'attaquant. Le second inquiétait. Bragg, sous l'effet d'une tension extrême qu'accentuaient des rapports de méfiance avec ses lieutenants, perdit sa lucidité. Son implication se faisant moins forte pendant la bataille, il laissa les événements échapper à son contrôle et ne paracheva pas le triomphe qui s'offrait à lui. Sa réaction à la proposition de Longstreet était l'illustration presque caricaturale d'un général qui, au moment le plus crucial de la bataille, s'interdit de penser autrement, de se détacher de son plan initial et de surmonter la déception liée à l'échec de Polk.

Etait-ce l'effet de la maladie qui l'affectait depuis plusieurs jours, ajouté à un affaissement moral ? Quand le général Liddell, commandant de division, lui annonça, le 21 avant l'aube, que l'Armée du Cumberland était en fuite, Bragg resta incrédule : il la croyait toujours sur le champ de bataille prête à reprendre les combats³³⁷⁸. Comme si la victoire était une fin qu'il ne pouvait programmer. Vers 7h00, Bragg se rendit au quartier-général de Longstreet qui, comme lui, ignorait où se trouvait l'armée de Rosecrans. Un prisonnier sudiste qui avait échappé à ses gardiens fut amené devant Bragg et témoigna de la retraite des nordistes. Bragg douta. Il apostropha le soldat : « Sais-tu à quoi ressemble une retraite ? ». Et l'autre de répondre avec un aplomb étourdissant : « Je le devrais, général. Je suis avec vous depuis le début de la campagne³³⁷⁹ ». Le soldat ne mentait pas. Les rapports confirmèrent sa version. Les forces de l'Union s'étaient repliées. Bragg et son armée étaient vainqueurs. Le point de la victoire tactique suffit au commandant qui privilégia la reconstitution de ses forces à une poursuite énergique. Il faut reconnaître que les pertes étaient considérables : 18 454

³³⁷⁷ Peter Cozzens, *This Terrible Sound, op. cit.*, p. 477.

³³⁷⁸ *Ibid.*, p. 512 et 517.

³³⁷⁹ Jerry Korn, *The Fight for Chattanooga : Chickamauga to Missionary Ridge*, Alexandria, Time-Life Books, 1985, p. 72.

confédérés étaient tombés, 2 312 pour ne jamais se relever ; 14 674 étaient blessés et 1 468 étaient au rang des disparus. L'Armée du Cumberland, fixée dans un rôle défensif, accusait moins de victimes : 16 170 dont 1 657 tués, 9 756 blessés et 4 757 disparus/prisonniers³³⁸⁰.

La décision de ne pas avoir poursuivi l'ennemi dès le 21 semble aujourd'hui faire consensus parmi de nombreux historiens³³⁸¹. Les raisons qui avaient motivé la position de Bragg étaient acceptables. Forrest et McLaws rapportèrent tous deux dans la journée que l'ennemi ne se maintenait pas à Chattanooga, mais qu'il quittait la ville. Longstreet, que Bragg questionna le 21 sur la conduite à tenir, plaida pour une traversée de la Tennessee, au nord de Chattanooga, sur les arrières de l'ennemi, pour l'obliger à évacuer la place et le repousser jusque Nashville, dans le Tennessee³³⁸². Rien donc qui pouvait, selon Bragg, justifier de se hâter. De plus, l'armée était meurtrie, son état de fatigue extrême, les chevaux étaient en nombre insuffisant pour transporter l'artillerie et près de 5 000 prisonniers yankees devaient être gardés. Poursuivre supposait des capacités logistiques que l'armée sudiste ne possédait pas. Les milliers de soldats emmenés par Longstreet constituaient autant de bouches à nourrir et les vivres commençaient à manquer. Enfin, et c'est l'argument décisif donné par Bragg, c'était « abandonner à l'ennemi notre ligne de communication et lui laisser l'accès à nos dépôts de ravitaillement³³⁸³ ». Voilà pour les arguments fondés sur la raison. Mais la guerre est-elle toujours affaire de raison surtout quand une victoire décisive est à portée de fusil. Ainsi que le soulignait Clausewitz, « il n'y a presque pas d'exploit glorieux qui ne se réalise au prix d'efforts infinis, de peines et de privations...³³⁸⁴ ». Le plus fervent partisan de la poursuite était Nathan Forrest. Dans l'après-midi, il observa que, contrairement à ce qu'il croyait, les nordistes occupaient Chattanooga. Il en informa Bragg sur un ton d'urgence : « Chaque heure perdue nous coûte mille hommes ». Bragg n'imprima pas pour autant à sa poursuite un caractère plus intensif. Le cavalier s'indigna : « Dans quel but livre-t-il bataille ? »³³⁸⁵.

Dans la pensée de Clausewitz, la friction, le hasard et la chance occupent une place essentielle à la guerre. La bataille de Chickamauga offre l'image synchrétique du bien-fondé de ces concepts. Les médiocres performances de l'aile droite de Bragg furent le résultat d'une série de points de friction qui ne purent ou ne surent être dépassés : les difficultés du terrain qui limitèrent les manœuvres tactiques restreignirent pendant les combats le contrôle des unités par les généraux, et compliquèrent les communications ; le manque d'information sur l'ennemi ; l'absence de troupes de soutien, la

³³⁸⁰ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., pp. 105-106.

³³⁸¹ David Frey, *Failure to Pursue : How the Escape of Defeated Forces Prolonged the Civil War*, Jefferson, McFarland & Company, 2016, p. 78.

³³⁸² O.R., 30 :2, p. 289-290.

³³⁸³ *Ibid.*, p. 37.

³³⁸⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 201.

³³⁸⁵ Robert Selph Henry, *First with the Most, Forrest*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1944, p. 193.

médiocrité tactique de Hill... En maints endroits, « la volonté de fer » des sudistes avait tenté de les surmonter, en vain. La volonté des hommes de Thomas ne l'entendait pas ainsi. « Les trois quarts des éléments sur lesquels se fonde l'action restent dans les brumes d'une incertitude plus ou moins grande » écrivait aussi le théoricien prussien³³⁸⁶. Le 20 septembre, autour de 11h00, Longstreet était à la bonne place au bon moment. Son aile s'était élancée, sans le savoir, dans un vide laissé par un mouvement ennemi et avait changé la face de la bataille. La panique des fédéraux impactés contamina le commandant en chef qui ordonna la retraite. La prestation militaire de Longstreet n'avait pas l'éclat que certains voulurent lui attribuer³³⁸⁷. La victoire s'offrit à lui plus qu'il ne la décida. Après avoir profité d'un heureux concours de circonstances qui amplifia les effets de son schéma tactique, il fut incapable de capitaliser son succès. Il ralentit la dynamique offensive, s'autorisa un temps de repos dînatoire pendant que les assaillants poursuivaient leurs efforts, et faillit à coordonner l'action de ses brigades pour venir à bout de la résistance nordiste, laissant la conduite et le contrôle des opérations à ses lieutenants³³⁸⁸. Il fera pire devant Chattanooga et Knoxville.

Les jours suivant la bataille donnèrent lieu à une série de règlements de compte dans l'Armée du Tennessee, traversée par de fortes inimitiés. Bragg fit grief à plusieurs de ses subordonnés d'avoir manqué d'esprit coopératif. Les faits étaient en effet accablants. Au cours de la campagne, les ordres de Bragg avaient été volontairement ignorés, conduisant à gâcher les opportunités de tailler en pièces une partie de l'armée ennemie. L'hostilité et le manque de confiance envers Bragg, considéré comme incompetent, de la part de subordonnés souvent égocentriques, avaient obéré les ressources du commandement confédéré. Ces différends, nous le verrons, connurent un épilogue brutal dans les semaines suivantes. Bragg n'était pas irréprochable non plus. La maladie avait pesé sur ses capacités. Mais il faut convenir qu'il avait le commandement terne. Il ne s'inscrit pas dans la lignée des grands Capitaines capables, par leur seule aura, d'insuffler une énergie triomphante, de féconder une action flamboyante, d'amener les hommes, sans violer leur volonté, jusqu'en Enfer. La somme de ces facteurs était à la racine d'une victoire à la Pyrrhus. Bragg portait les habits de roi d'Epire. Ses habits, rutilants le soir du 20 septembre, allaient bientôt se changer en guenilles.

La défaite tactique de Rosecrans était incontestable. Toutefois, plusieurs éléments objectifs minimisaient sa portée. La ville stratégique de Chattanooga, objectif central de la campagne, était toujours entre les mains de l'Union qui s'y était fortement retranchée. La campagne militaire pouvait, de ce point de vue, être considérée comme une victoire stratégique assombrie par un revers tactique.

³³⁸⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 86.

³³⁸⁷ « C'était la performance d'un soldat de premier ordre, d'un homme qui connaissait son métier », écrit Jeffrey D. Wert (*General James Longstreet, op. cit.*, p. 321).

³³⁸⁸ William G. Robertson, "Bull of the Woods ? : James Longstreet at Chickamauga", in *The Chickamauga Campaign, op. cit.*, emplacement du Kindle 2051-2062.

De plus, l'armée de l'Union avait toujours fière allure. Elle avait titubé, son potentiel humain avait souffert mais restait élevé. Le moral de la troupe était entamé, surtout chez les généraux, mais pas brisé. Pour s'en convaincre il faut se reporter au second message - qui avait l'honnêteté de corriger substantiellement le premier très alarmiste - envoyé à Washington par Dana à 20h00. Seules deux divisions (Davis et Sheridan) avaient été mises en déroute précisait ce dernier, et entre 8 000 et 10 000 de ces fuyards avaient été ralliés et se battaient aux côtés des 30 000 sous le commandement de Thomas. Rappelons que l'Armée du Cumberland alignait à Chickamauga 58 000 hommes. Le témoignage de Dana écartait donc toute idée que l'armée, à l'exception d'une fraction minoritaire, environ un tiers, fut en panique et connut une défaite cuisante. « Plusieurs personnes de l'état-major de Rosecrans disent que Chickamauga n'était pas pire que Murfreesborough, souligna-t-il ». ³³⁸⁹

La défaite jetait une lumière crue sur les carences de la stratégie nordiste et, plus particulièrement, de Halleck et de Lincoln si prompts, d'ordinaire, à éclairer les généraux de leurs conseils avisés. Pendant que Rosecrans livrait une bataille difficile, l'Armée du Potomac n'avait pas esquissé le moindre mouvement. Elle était restée « inactive sur les berges de la rivière Rapidan comme un cheval chassant les mouches en été³³⁹⁰ ». Cette léthargie fut avantageusement exploitée par les confédérés qui utilisèrent leurs lignes intérieures pour déployer sur le théâtre des opérations un général aguerri, Longstreet, et un tiers des fantassins de l'Armée de la Virginie du Nord. La concentration de forces qui en résulta, si l'on ajoute l'infanterie de Johnston, fut l'un des principaux instruments de la victoire sudiste. Aux 58 000 bleus, Bragg avait pu opposer 68 000 hommes. A contrario, la victoire des confédérés était imparfaite et se limitait à la sphère tactique. Sur le plan stratégique, les gains étaient nuls. Bragg avait sûrement bloqué la progression de l'Union, mais il n'y avait pas mis fin. L'Union gardait l'ascendant, n'ayant pas été dépossédée des moyens constitutifs d'une nouvelle offensive.

La défaillance de l'autorité du général en chef et du commandant en chef, inscrite depuis plusieurs mois dans l'ADN du commandement nordiste, joua un rôle déterminant dans le revers tactique du 20 septembre car, contre toute attente, elle obligea l'Armée du Cumberland à se battre en infériorité numérique. Sans elle, la concentration des forces confédérées n'aurait pas pu aboutir. Dans son mouvement offensif, Rosecrans devait être soutenu sur ses flancs par Burnside et Grant, aucun des deux n'étant sous la menace de l'ennemi. Le 5 août, l'ordre fut donné à Burnside de prendre Knoxville puis d'établir sa jonction avec Rosecrans. Le nordiste avança jusque Knoxville qu'il prit sans combat le 2 septembre. Les 11, 13, 14 septembre³³⁹¹, il reçut pour instruction de lancer son infanterie en direction de Chattanooga pour établir sa jonction avec Rosecrans et lui apporter son concours dans la

³³⁸⁹ O.R., 30 :1, pp. 193-194.

³³⁹⁰ *Life of David Bell Birney, Major-General United States Volunteers*, Philadelphia, King & Baird, 1867, p. 198.

³³⁹¹ O.R., 30 :1, pp. 34-36.

bataille que tous pressentaient. Burnside s'y engagea et Halleck le fit savoir au commandant le 20 septembre³³⁹². La modification imminente du paysage tactique donnait à ces ordres un caractère impérieux : le ministre avait appris, le 14, que le Corps de Longstreet se dirigeait vers la zone de guerre³³⁹³. Le 21, ce fut au tour de Lincoln de presser le général : « Rejoignez Rosecrans avec vos forces, sans perdre un instant³³⁹⁴ ». Mais quand les combats débutèrent le 20 septembre sur les rives de la Chickamauga, aucun soldat de Burnside n'assistait l'Armée du Cumberland. Le 20 octobre, quand vint le moment de porter un jugement définitif sur l'attitude de Burnside, Halleck écrivit lui avoir demandé quinze fois et le Président trois ou quatre fois de soutenir Rosecrans et que pour n'en avoir rien fait, « il devint nécessaire de lui envoyer [à Rosecrans] deux Corps de l'Armée du Potomac, réduisant ici à néant tous nos plans ». ³³⁹⁵ Etrangement, la désobéissance de Burnside ne l'exposa à aucune menace par l'exécutif de le démettre. Elle avait pourtant été constatée par le commandant en chef, son général en chef, son ministre de la Guerre. Seule une raison qui, si elle avait été ignorée, aurait ajouté une plus grande calamité encore, pouvait la justifier. Or, une telle raison n'existait pas. Les excuses avancées étaient, écrivit Halleck, que « Bragg battait en retraite et que Rosecrans n'avait pas besoin de renfort³³⁹⁶ ». Le général en chef touchait en grande partie la vérité : Burnside affirma qu'il avait agi ainsi sous la pression militaire (l'ennemi le menaçait) et parce qu'il était « entièrement persuadé du fait que Bragg était en pleine retraite³³⁹⁷ ». Un autre facteur pouvait expliquer le peu d'empressement de Burnside : son intention de retourner à la vie civile. Il en avisa Lincoln le 10 septembre : « La rébellion semble maintenant bien enrayée et mon travail peut sans aucun doute être également, voire mieux, effectué par un autre, de sorte que je peux en toute conscience demander l'autorisation de démissionner, si vous estimez que l'intérêt du service le permet³³⁹⁸ ». Le Président répondit qu'il y était favorable sitôt la situation dans l'est du Tennessee « un peu plus calme³³⁹⁹ ». Un commandant de Corps témoigna de l'existence d'une raison fonctionnelle : Burnside, plus ancien que Rosecrans dans leur grade, craignait qu'en cas de réunion des deux armées, il en découlât une confusion à la tête du commandement³⁴⁰⁰. Après Chickamauga, l'inertie perdura. A Washington on se contenta de la déplorer, sans jamais menacer Burnside d'être limogé.

Le 13 septembre et les jours suivants, Grant, qu'une chute de cheval tint immobilisé à la Nouvelle Orléans pendant plusieurs jours, Sherman et Hurlbut (les deux derniers étaient sous le commandement

³³⁹² *Ibid.*, p. 142.

³³⁹³ *Ibid.*, p. 35.

³³⁹⁴ CWAL, 6, p. 469.

³³⁹⁵ Cité par William M. Lamers, *The Edge of Glory*, *op. cit.*, p. 367.

³³⁹⁶ *Memoirs of General William T. Sherman*, *op. cit.*, vol. 1, p. 355.

³³⁹⁷ O.R., 30 :3, p. 770.

³³⁹⁸ *Ibid.*, p. 523.

³³⁹⁹ *Ibid.*, p. 554.

³⁴⁰⁰ Glenn Tucker, *Chickamauga : Bloody Battle in The West*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1961, p. 58.

de Grant) furent également destinataires de messages leur demandant de coopérer avec Rosecrans³⁴⁰¹. C'est le 18 septembre que le général Hurlubt reçut le message³⁴⁰². Grant dit l'avoir réceptionné le 22³⁴⁰³. Et il ne fit rien. Cela n'expliquait pas pourquoi, ainsi que le souligne Lamers, Sherman n'arriva à Chattanooga qu'une fois Grant nommé commandant de toutes les armées dans l'Ouest³⁴⁰⁴. Le 11 octobre Rosecrans pouvait toujours se lamenter à Halleck : « Aucune nouvelle de Sherman. Est-ce que ses troupes, ou tout autre, vont vraiment arriver ?³⁴⁰⁵ ». Grant ne fut jamais blâmé. Halleck se fendit d'un télégramme très complaisant : « Bien que les renforts en provenance de votre armée n'aient pas été transférés à Rosecrans aussi rapidement que nous l'escomptions, vous n'êtes pas responsable. Je connais trop bien votre promptitude pour croire un seul instant que vous ayez la moindre responsabilité dans ce délai³⁴⁰⁶ ».

Dans le télégramme envoyé au ministère le soir de la bataille, Rosecrans parla de « grave catastrophe » qu'il relia, en première analyse, à la capacité de l'ennemi d'avoir concentré ses forces, ce qu'à Washington on n'était pas parvenu à obtenir malgré des instructions répétées aux intéressés. Pourquoi, s'il n'avait pas cette certitude à l'esprit, Rosecrans insista dans son bref message, quatre-vingt-seize mots, sur le fait que les prisonniers sudistes étaient issus de troupes en provenance de « Charleston, de Floride, de Virginie et de toute la côte » ? « Il semble que tous les hommes disponibles aient été jetés contre nous » conclut-il³⁴⁰⁷. Il voulut ainsi marquer le contraste avec les milliers de tuniques bleues, dans le Mississippi et le Tennessee, disponibles pour l'appuyer, mais que les généraux vouèrent à l'inertie. Ce contraste, le ministre Welles le distingua aussi, qui écrivit dans son journal, le 23 septembre : « Aucun mouvement offensif ici ; aucune assistance n'a été portée à Rosecrans. Pendant quatre semaines les rebelles ont opéré pour le submerger, mais aucune action n'a été entreprise, aucune mesure prise, ou un ordre donné, d'après ce que j'ai appris. Halleck n'a rien fait, rien proposé et il commence seulement maintenant à prendre des dispositions pour renforcer Rosecrans³⁴⁰⁸ ». Welles se trompait sur un point : des ordres avaient été donnés, mais ils ne furent pas exécutés.

³⁴⁰¹ O.R., 30 :3, pp. 592, 594, 620, 720-721.

³⁴⁰² *Ibid.*, p. 759.

³⁴⁰³ O.R., 30 :1, p. 162 ; 30 :3, p. 36.

³⁴⁰⁴ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, *op. cit.*, p. 367.

³⁴⁰⁵ O.R., 30 :4, p. 280.

³⁴⁰⁶ *Ibid.*, p. 274.

³⁴⁰⁷ O.R., 30 :1, pp. 142-143.

³⁴⁰⁸ *Diary of Gideon Welles*, *op. cit.*, vol. 1, p. 442.

e - La sortie de Rosecrans : autopsie d'un limogeage.

Le limogeage de Rosecrans est l'aboutissement d'une séquence de dénigrement orchestrée par trois hommes : Edwin Stanton, le ministre de la Guerre, Charles Dana et le général Garfield, chef d'état-major de l'Armée du Cumberland. Ajoutons à ce trio qui, précisons-le, n'agit pas de concert, excluant ainsi l'idée d'une manœuvre concertée ou d'une cabale, Lincoln et Grant qui furent décisionnaires du sort du commandant. Les conditions de sa destitution, attestées par des sources multiples, accréditent en revanche la thèse d'un règlement de compte dont les racines sont très antérieures à la défaite de Chickamauga ; cette dernière servant de prétexte, plus que de raison.

Les véritables causes qui entourent les circonstances de la destitution de Rosecrans ont été brouillées par les historiens. Les mémoires de Grant, les témoignages douteux d'un petit nombre d'acteurs, dont Dana et Garfield, furent à l'origine d'une mythologie que beaucoup perpétuèrent. On peine à croire que, pour appuyer leurs jugements, ces historiens qui comptent parmi les plus réputés, ont malmené les principes cardinaux de la recherche et de l'analyse. L'« ascèse » à laquelle leur travail les attache et qui leur permet de les « rendre capables du maximum de vérité » s'est perdue dans les limbes de la négligence. Ils reprirent à leur compte le paradigme Rosecrans = incompétence/défaillance = démission. Les travaux de Frank Varney, moins procureur de Grant qu'avocat de la vérité, contribuèrent à l'implosion de ce paradigme et nous amènent à reconsidérer cette partie de l'histoire du commandement nordiste³⁴⁰⁹. Des sources convergentes permettent de réfuter les éléments constitutifs de cette mythologie assassine qui contribua surtout à asseoir un peu plus le prestige du futur Président américain en lui attribuant des mérites appartenant à d'autres.

Au lendemain de la défaite, c'est moins vers Rosecrans que sur les chefs de Corps McCook et Crittenden que le mécontentement se tourna. Ces derniers avaient quitté le champ de bataille avec le flot des fuyards alors qu'une partie de leur force résistait toujours aux côtés de l'aile gauche sous le commandement de Thomas. Affligée par ce qu'elle assimilait à de la désertion, une majorité des commandants de division et de brigades était prête à démissionner s'ils devaient toujours servir sous leurs ordres³⁴¹⁰. Sur ordre de Lincoln, les deux généraux furent relevés de leur commandement le 28 septembre et leurs Corps furent fondus en un seul, le 4^{ème}³⁴¹¹. N'en demeure pas moins que l'idée de limoger Rosecrans était sous la plume de Dana dès le 27 septembre. L'espion qui aimait Grant le

³⁴⁰⁹ Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History : How the Destruction of General William S. Rosecrans Influenced Our Understanding of the Civil War*, *op. cit.*

³⁴¹⁰ O.R., 30 :1, pp. 201-202 et 204. Une commission d'enquête se réunit en janvier 1864 pour juger les généraux Crittenden et McCook. Le premier fut exonéré de toute faute. Quant à McCook la commission estima qu'il avait commis « une erreur de jugement » (O.R., 30 :1, p. 1052).

³⁴¹¹ Peter Cozzens, *This Terrible Sound*, *op. cit.*, p. 525.

proposa à Stanton pour succéder au commandant. Thomas, tenu en très haute estime pour sa conduite le 20 septembre par les officiers de l'armée, fut peu après suggéré³⁴¹².

Introduit dans la structure du commandement, au moment où l'image de Rosecrans pâlisait aux yeux de l'exécutif, Charles Dana joua un rôle déterminant dans la chute du général. Donner à un civil le pouvoir de légitimer ou de délégitimer une figure militaire, sur le fondement d'appréciations subjectives, revenait à lui conférer une autorité « suprême » et à lui donner un statut de général le plus élevé dans la hiérarchie³⁴¹³. Ses critiques contre le commandant contribuèrent à renforcer chez Stanton, auquel il rendait compte chaque jour (on recense dans les *Official Records* 58 messages envoyés entre le 21 septembre et le 18 octobre), une image déplorable. Comme dans ce message du 12 octobre :

Il est de mon devoir de dire... que je n'ai jamais rencontré un homme possédant aussi peu d'aptitudes administratives, de lucidité et de fermeté dans la difficulté et une plus grande incapacité pratique que le général Rosecrans. Il a une intelligence et des connaissances fécondes, mais il n'a aucune force de volonté et aucune concentration sur le but à atteindre. Son esprit s'éparpille ; il n'a aucune méthode qui structure ses journées chargées et ses nuits agitées, aucun courage contre les personnes de même nature que la sienne et... c'est un piètre commandant. Il est consciencieux et intègre, autant qu'il est autoritaire et contestataire ; toujours habité par une disposition malvenue au caprice et un amour démesuré pour gagner l'admiration de ses amis et du public. Dans ces conditions, j'estime que l'armée est en grande insécurité dans ses mains ; mais je ne vois personne d'autre que Thomas capable de le remplacer sans problème.³⁴¹⁴

Quatre jours plus tard : « En attendant, alors qu'il y a de nombreux officiers pleins de ferveur et d'énergie prêts à faire tout ce qui doit être fait, un temps précieux est perdu à cause de notre commandant, désorienté et confus, qui ne perçoit pas la catastrophe venant sur nous et qui ne fixe pas son attention sur les moyens d'empêcher cela. Je n'avais jamais rien vu auparavant qui paraisse aussi regrettable et désespérant³⁴¹⁵ ». On doit penser que ces messages épaissirent chez leur lecteur, Stanton, le ressentiment qu'il nourrissait contre le commandant. En langage militaire, il lui donnait des munitions de gros calibre pour déverser sur lui un feu roulant de critiques. Fin observateur de l'entourage politique du Président, John Hay confessa à un ami le 24 octobre : « Le manitou du ministère de la Guerre [Stanton] est sur le sentier de la guerre : ses mains sont rouges et fumantes du scalp de "Rosey"³⁴¹⁶ ». Pouvait-il exister témoignage plus éloquent sur la culpabilité du ministre dans cette destitution ?

³⁴¹² *Ibid.*, pp. 202 et 204-205.

³⁴¹³ Archibald Gracie, *The Truth about Chickamauga*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1911, p. 151.

³⁴¹⁴ O.R., 30 :1, p. 215.

³⁴¹⁵ *Ibid.*, pp. 218-219.

³⁴¹⁶ *At Lincoln's Side : John Hay's Civil War Correspondence and Selected Writings*, éd. Michael Burlingame, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2000, pp. 66-67.

Pour une majorité d'historiens, Rosecrans, psychologiquement meurtri par la défaite, abandonna sans gloire son armée sur le champ de bataille. Le problème est que les sources utilisées pour produire ce jugement ne peuvent être considérées comme pertinentes et dignes de répondre aux exigences de la rigueur historique. En vérité, le commandant tenta de rallier, sans succès, les soldats en fuite et chevaucha jusque Chattanooga, point de fixation défensif naturel de l'armée en retraite.³⁴¹⁷

Le drame de Rosecrans fut d'avoir été trahi par son chef d'état-major, James Garfield. A Stanton, celui-ci dit du commandant qu'il était « incompetent - indigne de sa charge - ayant perdu la confiance de son armée et [qu'il] devrait être renvoyé³⁴¹⁸ ». Pourquoi avoir tenu de tels propos alors, que devant le colonel Gilmore, qui l'interrogea quelques semaines plus tard sur le comportement de Rosecrans pendant la bataille, il témoigna que celui-ci était « calme et posé³⁴¹⁹ ». De plus, il alimentait l'hostilité, connue de tous, de Stanton envers Rosecrans et lui donnait un argument solide pour réclamer son limogeage. Mu par des ambitions politiques (il deviendra Président des Etats-Unis en 1880), Garfield n'aurait pas hésité à salir l'image du général et à se présenter comme l'un des sauveurs de l'armée³⁴²⁰. Elu membre du Congrès en novembre 1862, il quitta l'armée le 15 octobre et résigna sa commission pour exécuter son mandat dans l'hémicycle qui se réunit en décembre 1863.

Le deuxième télégramme de Dana, envoyée le 20 septembre, était riche d'une information relative au comportement du commandant : « Je peux témoigner de l'insigne et constante bravoure de Rosecrans sur le champ de bataille. Il entreprit tous les efforts possibles pour rallier les colonnes brisées ; de même je ne vois aucune erreur dans les dispositions de ses forces³⁴²¹ ». Rosecrans avait montré des signes d'épuisement physique qui expliquaient son attitude. Mais son départ pour Chattanooga n'était pas une fuite, un abandon de ses prérogatives comme l'insinua Grant dans ses mémoires³⁴²². Le commandant avait chevauché jusqu'à la ville pour y organiser la défense après avoir laissé des instructions à un autre général qui confirma l'étendue de son talent : Thomas, justement surnommé pour sa ténacité « le roc de Chickamauga ».

La lettre de Chickamauga scella le sort du commandant. Dans celle-ci, écrite par un officier supérieur de l'Armée du Cumberland (Dana cita Garfield comme en étant l'auteur³⁴²³) et envoyée au ministre Chase, Rosecrans était « abattu, frappé de panique et totalement inapte au commandement » après que la ligne fut percée. La lettre fut lue devant les membres du cabinet et Stanton proposa de

³⁴¹⁷ Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History*, op. cit., pp. 209-214.

³⁴¹⁸ Society of the Army of Cumberland, *Burial of General Rosecrans, Arlington National Cemetery, May 17, 1902*, Cincinnati, The Robert Clarke Company, 1903. p. 95.

³⁴¹⁹ *Ibid.* p. 98.

³⁴²⁰ Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History*, op. cit., p. 215.

³⁴²¹ O.R. 30 :1, p. 194.

³⁴²² *Personal Memoirs of U. S. Grant*, vol. 2, p. 22.

³⁴²³ *Ibid.*, p. 89.

destituer Rosecrans et de le remplacer par Thomas³⁴²⁴. Selon le ministre Blair, opposé comme Chase au limogeage de Rosecrans, elle produisit sur le Président un effet décisif³⁴²⁵. Le commandant en chef, malgré l'estime qu'il avait pour lui, lâcha le général. Le dénigrement de Rosecrans était aussi bâti sur une succession de contre-vérités. Ainsi, dans son message à Grant, quelques jours après sa promotion à la tête des départements de l'Ohio, du Cumberland et du Tennessee, Halleck n'hésita pas à soutenir, contre toute évidence factuelle, que le commandant avait disposé d'une supériorité numérique à Chickamauga³⁴²⁶.

Dans l'historiographie, Chickamauga porta un coup fatal à l'image du commandant que l'on tint pour responsable de la trouée par laquelle se déversèrent les fantassins de Longstreet. C'est lui qui l'avait ordonné. Les faits furent rapidement connus et énoncés par Dana³⁴²⁷. La décision du commandant fut prise sur le fondement d'une information erronée. Mais l'erreur pouvait être corrigée par Wood qui, volontairement, n'en fit rien, selon des témoignages concordants. Ce dernier dit s'être entretenu avec McCook qui, selon Dana, « lui conseilla de ne pas désobéir à un ordre écrit, surtout ne sachant pas ce qui se déroulait sur la partie du front où on lui ordonnait de se rendre³⁴²⁸ ». McCook ne fit aucune allusion à cette rencontre dans son rapport et écrivit avoir observé le mouvement de la division de Wood avec « grande surprise³⁴²⁹ ». Une conclusion s'impose : l'un des deux généraux ment. Wood n'avait rien fait pour avertir Rosecrans que, si son ordre était exécuté, la ligne défensive présenterait une espace libre. Avertir le commandant d'un risque majeur alors qu'il avait peu avant confirmé que l'ennemi était en force devant lui était un geste d'évidence. Ne pas l'avoir fait appelle la condamnation. « Pour contrecarrer les critiques », écrit Peter Cozzens³⁴³⁰, Wood tourna les siennes vers le général Negley, qui s'était replié avec un large train d'artillerie (environ cinquante pièces) en direction de Rossville quand la droite et le centre de l'armée furent mis en déroute et que sa position était devenue intenable³⁴³¹. Ce dernier, sur les conseils de Rosecrans, demanda à être jugé par une commission d'enquête. Après avoir reconnu que Wood avait eu, en présence du commandant et d'une partie de son état-major, des mots « grossiers et offensants à l'égard de Negley et qu'il avait été incapable d'étayer ses accusations, la cour conclut : « La cour estime qu'il est de son devoir de clairement condamner une telle conduite, qui a conduit à des investigations vexatoires et inutiles, préjudiciables au service »³⁴³².

³⁴²⁴ *Ibid.*, p. 99.

³⁴²⁵ *Ibid.*, p. 94 et 96.

³⁴²⁶ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 1, p. 356.

³⁴²⁷ O.R., 30 :1, pp. 209-210.

³⁴²⁸ *Idem.*

³⁴²⁹ *Ibid.*, p. 490.

³⁴³⁰ Peter Cozzens, *This Terrible Sound, op. cit.*, p. 525.

³⁴³¹ O.R., 30 :1, p. 1043.

³⁴³² *Ibid.*, pp. 1043-1044.

A Chattanooga, les défenseurs ne mangeaient pas à leur faim et la nourriture n'était pas variée. Les approvisionnements étaient rares, ils devaient parcourir depuis Bridgeport un circuit périlleux de cent kilomètres sur des chemins à peine praticables pour atteindre la ville. Mais, contrairement à l'idée répandue par les historiens qui donnèrent pour vérité une assertion tout droit puisée dans les mémoires de Grant, ils n'étaient pas menacés par la famine³⁴³³. Dans son rapport, Grant tronqua une réponse de Thomas auquel il venait de confier l'armée. A sa demande de tenir la ville à tout prix, ce dernier avait répondu « Je tiendrai la ville jusqu'à ce que nous mourrions de faim »³⁴³⁴. Ce qui impliquait un péril sérieux et presque imminent. Restituée dans son entièreté, la réponse prend une tout autre résonance et présage une perspective moins anxiogène : « Deux cent quatre mille quatre cent soixante-deux rations dans nos magasins, 90 000 arrivent demain ainsi que tous nos trains de ravitaillement - probablement 300 - arrivés à Bridgeport le 16. Je tiendrai la ville jusqu'à ce que nous mourrions de faim³⁴³⁵ ». Les corrections apportées par Rosecrans après le décès du général furent ignorées, comme le furent des centaines de témoignages de soldats qui contredisaient la version d'une armée affamée, le moral en berne, qui attendait presque son sauveur³⁴³⁶. Une cécité qui ne s'explique pas. On retrouve, non sans sidération, dans les deux dernières biographies consacrées à Grant, les mêmes contre-vérités et omissions³⁴³⁷.

Quand il expliqua en décembre à un journaliste les raisons de la destitution de Rosecrans, Lincoln dit : « L'armée n'avait plus confiance en lui. Nous n'aurions pas pu tenir Chattanooga trois jours de plus s'il n'avait pas été démis³⁴³⁸ ». Il était dans l'erreur. Le lien de confiance entre le commandant et la troupe n'était pas brisé, pas plus que ne l'était une volonté commune de se battre. Les témoignages l'attestant sont nombreux³⁴³⁹. Citons celui de Sheridan : « Quand son départ [Rosecrans] fut connu, un regret profond et presque général s'est exprimé, car il était chaleureusement apprécié et aimé par l'Armée du Cumberland, du jour où il en prit le commandement jusqu'à celui où il le quitta, et ce, malgré les critiques qui plurent sur lui après la bataille de Chickamauga³⁴⁴⁰ ». Cette confiance des soldats puisait dans le sentiment de pouvoir supporter un siège. L'optimisme était partagé. Le 3 octobre, Meigs écrivait à Stanton : « Les Etats-Unis tiennent Chattanooga et, je crois,

³⁴³³ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, p. 25.

³⁴³⁴ O.R., 31 :2, p. 27.

³⁴³⁵ O.R., 30 :4, p. 479 ; William S. Rosecrans, "The Mistake of Grant in Relations to the Chickamauga Campaign", in *B § L*, vol. 6, p. 372.

³⁴³⁶ Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History, op. cit.*, pp 225-226.

³⁴³⁷ Joan Waugh, *U. S. Grant, American Hero, American Myth, op. cit.* ; Harry S. Laver, *A General who Will Fight : The Leadership of Ulysses S. Grant*, Lexington, University Press of Kentucky, 2013.

³⁴³⁸ Cité par Allan Nevins, *The War for the Union, vol. III : The Organized War, 1863-1864*, New York, Charles Scribner's Sons, 1971, p. 203.

³⁴³⁹ Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History, op. cit.*, p. 219-222.

³⁴⁴⁰ *Personal Memoirs of P. H. Sheridan*, New York, Charles L. Webster & Company, 1888, vol. 1, p. 300.

continueront de tenir la ville³⁴⁴¹ ». Et Dana, le 9 octobre : « Le travail sur les fortifications intérieures a activement commencé. Une fois achevé, Chattanooga sera tout à fait imprenable avec une garnison de 10 000 hommes³⁴⁴². Rien dans ses deux messages qui ne pouvait laisser penser que la ville fût perdue. De plus, Rosecrans avait été substantiellement renforcé par l'arrivée des 11^{ème} et 12^{ème} Corps en provenance de l'Armée du Potomac.

La scène eut été incomplète et le rideau ne put être tiré, sans l'entrée de deux acteurs principaux, dotés, l'un et l'autre, du pouvoir de décision nécessaire pour démettre le commandant : Lincoln et Grant. Les souffleurs, incarnés par Stanton, Dana et Garfield, ne dictèrent pas son texte au Président, mais ils l'inspirèrent grandement. Ils lui avaient donné de Rosecrans l'image d'un général qui n'avait plus la situation en main, si bien que Lincoln dit à son sujet, le 24 octobre, qu'il était « bouleversé et assommé comme un canard qui a reçu un coup sur la tête³⁴⁴³ ». Les messages de Rosecrans, dont le ton était pessimiste, participèrent également à la construction de cette image³⁴⁴⁴.

Le chapitre final de l'affaire fut écrit par Grant. C'est lui qui asséna le coup de grâce, et non Lincoln, peut-être retenu par un dernier scrupule. Le 17 octobre, il rencontra le ministre de la Guerre, qui lui remit deux instructions. Toutes deux nommaient le général à la tête de la Division Militaire du Mississippi, qui regroupait les armées de l'Ohio, du Tennessee et du Cumberland. Dans la première, Rosecrans était maintenu dans ses fonctions, dans la deuxième, il était relevé de son commandement et remplacé par Thomas. Le choix était laissé à la discrétion de Grant. Il fut d'écarter l'actuel commandant³⁴⁴⁵. Grant ne fit rien pour défendre le chef de l'Armée du Cumberland. Il réglait à l'occasion ses anciens contentieux avec l'intéressé. La raison la plus sérieuse et immédiate aurait été la décision du commandant d'abandonner la ville. Charles Dana avait été à l'origine de cette information. Un autre mensonge. Non seulement Grant avait décidé de se séparer de Rosecrans avant de recevoir l'information, mais quand Rosecrans apprit son remplacement, le 19 octobre, il préparait une opération visant l'ouverture d'une route entre Chattanooga et Bridgeport pour fluidifier l'approvisionnement³⁴⁴⁶.

La gestion des généraux était corrélée aux impératifs politiques. Ce sont eux qui retardèrent la décision de limogeage, prise dans les premiers jours d'octobre. Une élection pour le poste de sénateur se tenait le 13 octobre dans plusieurs Etats, dont l'Ohio, Etat natif du commandant qui y jouissait

³⁴⁴¹ O.R., 30 :4, p. 58.

³⁴⁴² O.R., 30 :1, p. 212.

³⁴⁴³ *Lincoln and the Civil War in the Diaries and Letters of John Hay*, éd. New York, Dodd, Mead & Company, 1939, p. 106.

³⁴⁴⁴ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, p. 557.

³⁴⁴⁵ James Grant Wilson, *The Life and Campaigns of Ulysses Simpson Grant, General-in-Chief of the United States Army*, New York, Robert M. De Witt, 1868, p. 59 ; O.R., 30 :4, p. 404.

³⁴⁴⁶ O.R., 31 :2, p. 27 ; Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History, op. cit.*, pp. 232-236.

toujours d'une belle popularité. Le candidat républicain était soutenu par les *war democrats*. Leur soutien pouvait s'effriter s'ils apprenaient la destitution de Rosecrans. Pour cette raison, l'instruction fut signée le 16 octobre³⁴⁴⁷.

f - Un commandement confédéré dans la tourmente : entre « guerre des généraux » et tentative de normalisation.

Une crise voisine, par certains aspects, à celle qui frappa l'Armée du Cumberland toucha l'Armée du Tennessee. Une mutinerie en galons prit forme pour écarter Bragg de son commandement. Les principaux protagonistes furent Polk, D. H. Hill et Longstreet qui se réunirent secrètement le 24 septembre pour discuter de la marche à suivre « compte tenu de la faiblesse évidente et de la mauvaise gestion montrées pendant la conduite des opérations militaires de cette armée³⁴⁴⁸ ». Au premier, Bragg avait réclamé des explications sur sa défaillance du 20 au matin³⁴⁴⁹. Dans sa réponse tardive, Polk multiplia les moitiés de vérité, les partialités déplaisantes et, en définitive, rejeta la responsabilité de l'attaque différée sur Hill³⁴⁵⁰. Sa réponse fut si peu convaincante que Bragg le releva de son commandement le 29 septembre et l'envoya à Atlanta, ainsi que le général Hindman, fautif de l'échec à McLemore's Cove.³⁴⁵¹

Il suffit de se reporter aux deux messages envoyés à Bragg pour comprendre que Davis n'acceptait pas la décision du commandant de se séparer de Polk³⁴⁵². Considérant les charges retenues contre le général et prélat injustifiées, son dessein était de convaincre le commandant de le rétablir dans son poste. Polk s'y opposa, et, pour adoucir son traitement, ce vers quoi son amitié l'inclinait, Davis lui donna un commandement dans le Mississippi. Polk et Hardee échangèrent leur poste.³⁴⁵³

Les motivations de Longstreet reflétaient la duplicité, les ambitions prétentieuses et égotistes du Géorgien. Il s'était allié avec les séditionnaires qui attendaient l'homme fort pour lancer la fronde. Le 26 septembre, il écrivit à Seddon :

Je suis convaincu que seule la main de Dieu peut nous sauver ou nous venir en aide tant que nous garderons l'actuel commandant. [...] En arrivant ici, j'espérais trouver notre commandant désireux et impatient de tout faire pour nous aider dans notre grande cause et prêt à recevoir de ses subordonnés toute l'aide qu'ils pouvaient lui apporter. Il apparaît que je me suis lourdement

³⁴⁴⁷ William M. Lamers, *The Edge of Glory*, op. cit., p. 380 ; James M. McPherson, *Tried by War*, op. cit., p. 196.

³⁴⁴⁸ O.R., 30 :2, pp. 67-68.

³⁴⁴⁹ *Ibid.*, p. 54.

³⁴⁵⁰ *Ibid.*, p. 47.

³⁴⁵¹ *Ibid.*, pp. 55-56, 310.

³⁴⁵² O.R., 52 :2, p. 533 et 535.

³⁴⁵³ William M. Polk, *Leonidas Polk, Bishop and General*, op. cit., (nouvelle édition 1915), vol. 2, p. 300.

trompé. Il semble être incapable d'adopter et d'adhérer à quel que plan ou cap que ce soit, qu'il s'agisse du sien ou de celui d'un autre.³⁴⁵⁴

Longstreet suggéra que Lee fût transféré à Chattanooga pour prendre les rênes de l'armée et lui faire prendre l'offensive jusqu'à la reconquête du Tennessee. Il savait que sa proposition n'avait aucune chance d'aboutir : Lee avait lié son destin militaire à celui de l'Armée de Virginie du Nord et déclinerait une offre de cette nature. Admettons que pour cette raison, il évoqua également un général doté comme Lee d'« excellentes facultés »³⁴⁵⁵. Longstreet pensait à Longstreet.

Le ralliement à leur entreprise du principal lieutenant de Lee désinhiba le comportement des généraux. Le climat de défiance qui empoisonnait le sommet de l'Armée du Tennessee atteignit son apogée au début du mois d'octobre. Douze généraux signèrent et envoyèrent une pétition à Davis le 4 octobre. Cette longue missive était rédigée dans l'intention de proposer des suggestions qui, selon leur jugement, devaient être « des remèdes aux maux existants ». Ces maux résidaient dans les sombres perspectives qui attendaient l'Armée du Tennessee qui, pour avoir laissé l'ennemi se fortifier dans une nouvelle « Sébastopol » après la bataille de Chickamauga, était « affligée d'une complète paralysie et sera poussée à la défensive dans quelques jours et pourra s'estimer heureuse si elle se sort de sa situation actuelle sans désastre ». Après avoir rappelé l'importance stratégique de la ville de Chattanooga et la nécessité d'être renforcés, ils affirmaient l'urgence de procéder au remplacement de Bragg - qui ne fut jamais cité par son nom dans le texte - au motif que « son état de santé le rend inapte au commandement d'une armée de campagne »³⁴⁵⁶. Les mots étaient forts et, reconnaissons-le, déshonoraient sur la forme autant que sur le fond leurs auteurs. On y discernait aussi une sourde lâcheté lorsque l'on sait que, pour chacun d'eux, c'était bien l'incompétence supposée et le caractère de Bragg qui étaient en cause. La méthode trahissait la bassesse de la manœuvre. On se plaignait et faisait secrètement pression sur Davis, mais on refusait d'affronter Bragg, de s'expliquer d'homme à homme. Trois généraux Cheatham, Breckinridge et Liddell n'associèrent pas leur nom à cette manœuvre.

Informé la nuit même par Liddell de la pétition en cours, Bragg fut mortifié³⁴⁵⁷. Pour juguler les forces de la désunion, l'intervention du Président s'imposait. Elle fut demandée par l'un de ses aides-de-camp qui se trouvait avec l'armée sudiste³⁴⁵⁸. Davis se déplaça le 9 octobre au quartier-général de Bragg, qui proposa aussitôt sa démission, et convoqua, en sa présence, les quatre généraux les plus

³⁴⁵⁴ O.R., 30 :4, p. 706.

³⁴⁵⁵ *Idem.*

³⁴⁵⁶ O.R., 30 :2, pp. 65-66.

³⁴⁵⁷ Judith Lee Hallock, *Braxton Bragg and Confederate Defeat, op. cit.*, p. 97.

³⁴⁵⁸ O.R., 52 :2, p. 538.

anciens, Longstreet, Cheatham, Bruckner et Hill, ainsi que Cleburne. Tous prirent la parole et se prononcèrent chacun leur tour pour le remplacement de Bragg³⁴⁵⁹. Le commandant en chef était confronté à une crise majeure. Il croyait l'hostilité à Bragg très exagérée. Il devait maintenant se rendre à l'évidence. Clairement, le lien de confiance était rompu entre Bragg et ses subordonnés. Le Président décida, contre toute logique, de maintenir son commandant en fonction et, dans son discours du 12 octobre, précisa que « nonobstant les flèches de méchanceté jetées contre lui, il les a toutes endurées et le champ de bataille baigné de sang de Chickamauga le désigne sans détour comme un commandant de premier ordre³⁴⁶⁰ ». Il y avait dans la solution de Davis une part d'utopie. Il avait retenu la solution la moins déstabilisante pour l'armée parce qu'il espérait que les rancœurs personnelles s'effaceraient devant l'intérêt supérieur de la cause et aussi parce qu'il ne voyait pas de général disponible (Beauregard et Johnston étaient *persona non grata*) et meilleur que Bragg pour le remplacer³⁴⁶¹. La réalité lui enseignera l'étendue de son erreur.

Les dernières convulsions de la crise se produisirent les jours suivants. Hill fut renvoyé à Richmond³⁴⁶². Bragg n'avait pas de charge précise contre lui, mais le fait qu'il fût impliqué dans la cabale visant à le démettre suffit à rompre le lien de confiance qui devait unir un chef à ses subordonnés³⁴⁶³. Il y avait peu à sauver dans la production militaire du général au cours de la campagne : il avait été, autant que Polk, sinon plus, un frein à une plus ample victoire le 20 septembre et il épousa avec tant de facilité les préjugés anti-Bragg des conspirateurs qu'il céda aux suffisances de l'orgueil et à l'indiscipline. Enfin, l'anticonformiste Nathan Forrest, apprenant que pendant son absence de dix jours Bragg avait apporté des changements organisationnels à sa cavalerie, eut une altercation avec le commandant. Il en résulta son transfert dans l'Ouest du Tennessee et le Nord du Mississippi à la fin du mois d'octobre³⁴⁶⁴. Le commandement de l'Armée du Tennessee ne guérit jamais de cet épisode peu glorieux, qui vit plusieurs officiers supérieurs quitter les rangs. Cette tentative d'assainissement était-elle de nature à restaurer une unité gravement fissurée ? La suite des événements invite au scepticisme.

³⁴⁵⁹ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, *op. cit.*, pp. 465-466 ; Jeffrey D. Wert, *James Longstreet*, *op. cit.*, pp. 327-328.

³⁴⁶⁰ PJD, vol. 10, p. 24.

³⁴⁶¹ O.R., 52 :2, p. 555 ; William J. Cooper, Jr., *Jefferson Davis, American*, *op. cit.*, p. 492.

³⁴⁶² O.R., 30 :2, pp. 148-149. Hill subit une série d'humiliations : sa promotion au grade de général de corps d'armée ne fut pas confirmée, ses démarches pour connaître les causes précises de son renvoi et obtenir d'être jugé restèrent infructueuses, et il ne se vit confier un nouveau commandement sur le terrain qu'à la fin de la guerre. De tous les généraux anti-Bragg il connut le plus traitement le plus sévère.

³⁴⁶³ Alexander Mendoza, "The Censure of D. H. Hill : Daniel Harvey Hill and the Chickamauga Campaign", in *The Chickamauga Campaign*, *op. cit.*, emplacement du Kindle 1222-1223.

³⁴⁶⁴ O.R., 31 :3, p. 603.

g - Chattanooga : une victoire de l'Union inattendue dans sa forme et rendue inéluctable par une faute stratégique ennemie.

Pendant que la sédition enflait dans le commandement sudiste et, qu'en face, on travaillait à abattre Rosecrans, la guerre suivait son cours. Bragg était devant Chattanooga le 23 septembre. La ville de 2 500 habitants était nichée sur la rive sud de la Tennessee, dans un creux que formait naturellement le cours de la rivière. Quatre lignes ferroviaires la reliaient aux villes voisines et assuraient son importance stratégique. Elle était dominée par trois éminences. Trois kilomètres à l'est se dressait Missionary Ridge, une crête haute de deux cent quarante mètres et longue de six kilomètres et demi. Au sud, là où la rivière faisait une courbure vers le nord, s'élevaient les premiers arpens de Lookout Mountain dont le sommet culminait à six cent soixante mètres. Entre les deux hauteurs s'étendait une vallée large de cinq kilomètres, traversée en son milieu, selon un axe nord-sud, par la rivière Chattanooga. A l'ouest, Raccoon Mountain imposait sa masse pierreuse au sous-sol perclus de grottes naturelles. Qui occupait Lookout Mountain, contrôlait la région et notamment les voies de chemin de fer, la rivière et la principale ligne de ravitaillement entre Bridgeport, petite ville d'Alabama en possession des fédéraux, située sur la Tennessee quarante kilomètres à l'ouest, et Chattanooga. Rosecrans croyait son armée, d'environ 40 000 hommes, insuffisante en nombre pour défendre Lookout Mountain et, contre l'avis de ses lieutenants, préféra lui faire adopter une position défensive autour de la cité³⁴⁶⁵. Une aubaine exploitée dès leur arrivée par les confédérés. Chattanooga ressemblait à la scène d'un amphithéâtre dont les gradins étaient garnis de confédérés. Le siège de la ville pouvait commencer. Bragg ne doutait pas de son issue, « nous tenons l'ennemi à notre merci et sa destruction n'est qu'une question de temps » claironna-t-il dans son rapport officiel³⁴⁶⁶.

Contrairement à Grant devant Vicksburg, Bragg ne fit aucune tentative sérieuse pour mettre directement à l'épreuve les défenses fédérales. Il comptait sur les ravages psychologiques et physiologiques que le temps infligerait aux assiégés privés de nourriture³⁴⁶⁷. Il confia une mission périphérique au général de cavalerie Joseph Wheeler dans le but de semer la terreur sur l'unique ligne de ravitaillement nordiste à destination de Chattanooga et accélérer la reddition de Rosecrans. Ce fut un raid mémorable par son audace et sa magnitude. Au cours de leur chevauchée, débutée le 1^{er} octobre, les 1 300 cavaliers interceptèrent un convoi de 800 à 1000 chariots, capturèrent la garnison de McMinnville - 400 hommes -, détruisirent ponts et voies ferrées. Pris en chasse par 7 500 fédéraux,

³⁴⁶⁵ J. F. C. Fuller, *Decisive Battles of the U.S.A., 1776-1918*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2007, p. 274; Jerry Korn, *The Fight for Chattanooga, op. cit.*, p. 78.

³⁴⁶⁶ O.R., 30 :2, p. 37.

³⁴⁶⁷ James I. Robertson, Jr., "Braxton Bragg : The Lonely Patriot", in *Leaders of the Lost Cause : New Perspectives on the Confederate High Command*, éd. Gary W. Gallagher et Joseph T. Glatthaar, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2004, p. 88.

ils repassèrent précipitamment le fleuve le 9 octobre à Muscle Shoals, en Alabama. Chaque camp revendiqua la victoire. La balance penchait du côté de l'Union. Wheeler avait créé des dégâts sérieux, mais pas irréversibles. Surtout il avait subi de lourdes pertes, 700 hommes n'étaient pas rentrés³⁴⁶⁸.

Dans l'historiographie courante, Grant, peu après son arrivée dans la ville, ouvrit une route de ravitaillement, appelée « Cracker line », qui sauva l'armée de la famine. En vérité, cette ligne était opérationnelle depuis le 11 octobre³⁴⁶⁹. Grant se contenta de la pérenniser en la renforçant. Il avait repris une idée de Smith, chef ingénieur talentueux de l'Armée du Cumberland, et planifiée par feu le commandant. Thomas et Smith, chargés d'exécuter l'opération, programmèrent un assaut amphibie sur Brown's Ferry. Dans le même temps, une colonne armée marchera depuis la ville à travers Mocassin Point vers la cible et 20 000 hommes, sous le commandement de Hooker, avanceront depuis Bridgeport et via Lookout Valley pour faire leur jonction avec la tête de pont.³⁴⁷⁰

Bien que Hooker émit de sérieuses réserves sur la réussite de la mission, ne sachant, écrivit-il peu après au ministre Chase, s'il avançait « face à une souris ou un éléphant³⁴⁷¹ », il l'exécuta avec professionnalisme. Le 27, les sudistes furent chassés de Brown's Ferry. La prise du site et son principal corollaire, le renforcement d'une ligne de ravitaillement pérenne pour les fédéraux, créa une avarie sérieuse dans le dispositif confédéré. Celle-ci était imputable à Longstreet. Malgré des signes d'activité dans cette zone dont il avait la charge, et les mises en garde des généraux Law et McLaws, « Old Pete » n'y avait pas prêté attention et ne l'avait pas renforcée³⁴⁷². Il avait laissé l'impensable se produire. Le commandant ordonna au négligent Longstreet de lancer un assaut contre les divisions de Hooker stationnées pour l'une à Wauhatchie, dans la vallée Lookout, et les deux autres à proximité de Brown's Ferry. La prestation du Géorgien n'intervint que dans la nuit du 28 au 29. Elle fut d'une insigne médiocrité. Non seulement il limita les forces attaquantes à deux brigades (Jenkin et Law), mais il ne cibra que la division nordiste campée à Wauhatchie, qui, vite mise en difficulté, appela en renfort les troupes de Hooker cinq kilomètres plus avant. Finalement débordés, les sudistes abandonnèrent la lutte après trois heures de combats³⁴⁷³.

Au sein du commandement de l'Armée du Tennessee, rien ne changeait. Le climat était pourri par « la haine, la jalousie et la méchanceté³⁴⁷⁴ ». Des rivalités intestines secouèrent le Corps de Longstreet : Jenkins et Law se disputait la tête de la division de Hood après que ce dernier fût

³⁴⁶⁸ Jerry Korn, *The Fight for Chattanooga*, op. cit., pp. 79-80.

³⁴⁶⁹ Frank Varney, *General Grant and the Rewriting of History*, op. cit., pp. 228-229.

³⁴⁷⁰ O.R., 31 :1, pp. 43-44, 77-78.

³⁴⁷¹ *The Salmon P. Chase Papers, volume 4, Correspondence, April 1863-1864*, éd. John Niven, Kent, The Kent State University Press, 1997, p. 172.

³⁴⁷² Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet*, op. cit., pp. 334-335.

³⁴⁷³ Stephen Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals*, op. cit., pp. 247-248.

³⁴⁷⁴ John Bowers, *Chickamauga and Chattanooga*, op. cit., p. 195.

gravement blessé à Chickamauga. Jenkins, commandant provisoire de la division de Hood sur décision de Longstreet, rendit Law et Robertson responsables de l'échec. « Old Pete » soutint l'accusation et surtout l'accusateur qui comptait parmi ses protégés³⁴⁷⁵. S'il se garda de réclamer à Bragg des mesures contre Law, il obtint que Robertson fût relevé de son commandement, le temps qu'un tribunal examinât les charges retenues contre lui. Les débats furent suspendus le 8 novembre et Robertson fut rendu en toute hâte à sa brigade³⁴⁷⁶. Si le procès n'était pas allé à son terme, c'est en raison des bouleversements intervenus dans la stratégie confédérée, auxquels les relations délétères entre Bragg et Longstreet ne furent pas totalement étrangères.

Dans un message à Davis, Bragg avait blâmé Longstreet pour n'avoir pas suivi ses ordres et donné à l'assaut l'envergure nécessaire³⁴⁷⁷. Pour le commandant en chef, l'information mettait un peu plus en lumière l'éclatement de la structure d'autorité dans l'Armée du Tennessee. Davis reconnut qu'« une telle désobéissance à un ordre et un échec désastreux comme celui que vous m'avait décrit, ne peuvent être ignorés³⁴⁷⁸ ». Davis ne les ignora pas. Inspiré par Robert Lee, qui voyait avec inquiétude les forces de Meade grossir, il avait suggéré à Bragg, le 29 octobre, de détacher le Corps de Longstreet pour chasser l'armée de Burnside de l'est du Tennessee³⁴⁷⁹. La manœuvre permettait aussi de le rapprocher de la Virginie. La décision fut prise le 3 novembre, elle concernait deux divisions d'infanterie et deux bataillons d'artillerie de Longstreet, ainsi que trois brigades de cavalerie de Wheeler³⁴⁸⁰. La suite des événements révélera qu'il s'agissait d'une erreur magistrale, de celle qui ruine une stratégie et décide de l'issue d'une campagne. Lee, en qualité de force de proposition, avait une responsabilité. Le principal fautif restait néanmoins Bragg. Que le commandant fût plein de rancœur à l'égard du séditieux Longstreet était avéré et se comprenait. Penser qu'il se laissa dominer par ce sentiment et lui permit de prendre le dessus sur la raison est erroné. Le ressort psychologique dans la décision de Bragg fut puissant, mais il ne fut pas décisif. Le départ de Longstreet n'était pas totalement dénué de visée stratégique, même s'il ne les formula pas explicitement : rétablir la connexion ferroviaire entre Knoxville et les Etats de la Virginie et de la Géorgie, et faire de la ville la base pour une offensive dans le Tennessee central³⁴⁸¹. Dans l'esprit de Bragg, et pour minimiser le risque, l'opération devait être menée avec diligence, avant l'arrivée de Sherman dans la zone de

³⁴⁷⁵ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 337.

³⁴⁷⁶ O.R., 31 :1, pp. 466-467.

³⁴⁷⁷ O.R., 52 :2, p. 556.

³⁴⁷⁸ *Ibid.*, p. 558.

³⁴⁷⁹ O.R., 29 :2, p. 742 ; 52 :2., pp. 554-555.

³⁴⁸⁰ O.R., 31 :1, pp. 455-456.

³⁴⁸¹ Edward Carr Franks, "The Detachment of Longstreet Considered : Braxton Bragg, James Longstreet, and the Chattanooga Campaign", in *Leadership and Command in the American Civil War*, éd. Steven E. Woodworth, Campbell, Savas Woodbury, 1995, pp. 29-65.

guerre³⁴⁸². Les généraux sudistes parièrent que Grant se sentirait dans l'obligation de se séparer d'une fraction de ses forces pour renforcer Burnside³⁴⁸³.

La conséquence de la dispersion sudiste fut d'éclaircir l'Armée du Tennessee de 15 000 hommes, alors que l'ennemi s'était fortement renforcé. Aussitôt instruit de la défaite de Chickamauga, Lincoln n'avait pas caché son inquiétude. A ses yeux, prendre Chattanooga et donc la garder, était d'importance. Aussi, pour venir en aide à Rosecrans, il n'avait pas hésité à prélever de l'Armée du Potomac une partie du 11^{ème} Corps et du 12^{ème} Corps, 20 000 soldats très bien équipés, commandés par Hooker. Parallèlement, le général Sherman était, enfin, en marche avec 17 000 hommes de l'Armée du Tennessee³⁴⁸⁴. A la veille de l'attaque lancée par Grant, le rapport de force était déséquilibré : face à 37 000 gris, ils étaient plus de 70 000 fédéraux³⁴⁸⁵.

La manœuvre sudiste créa une vive anxiété à Washington. Les autorités se tournèrent vers Grant qui, pour lever la menace et contraindre Bragg à rappeler Longstreet, décida de passer à l'offensive. Le commandant ordonna à Thomas, le 7 novembre, de lancer le lendemain, après en avoir réfléchi les détails, une attaque, et non plus une simple diversion comme initialement prévue, sur le flanc droit de Bragg. L'objectif était d'emporter la crête puis de « menacer et même attaquer si possible la ligne de communication de l'ennemi...³⁴⁸⁶ ». Thomas objecta. Les arguments étaient solides : beaucoup de soldats étaient toujours sans armes et il manquait de chevaux pour transporter les pièces d'artillerie. De plus, une reconnaissance effectuée avec l'ingénieur en chef de l'armée, le général W. F. Smith, avait permis de constater que les positions ennemies et le nombre de défenseurs étaient trop forts pour les hommes de Thomas et que l'opération ne pouvait pas être menée sans « mettre en danger [la] liaison avec Chattanooga ». Le général et Smith préconisèrent de reporter l'assaut jusqu'à l'arrivée des hommes de Sherman. Grant agréa³⁴⁸⁷. Le commandant et son général étaient séparés par une conception différente de la guerre. Rien n'était plus étranger à Thomas que ces assauts improvisés, précipités, engagés avec des forces mal préparées. En n'épousant pas sans réserve celle de son supérieur, Thomas prenait le risque de déplaire. Ce que Grant fut, c'est que son lieutenant l'avait sauvé d'un revers tactique presque certain. Smith, homme doté d'un solide coup d'œil, avait cette conviction et pour l'appuyer, il rappela après la guerre que Sherman échoua dix-huit jours plus tard

³⁴⁸² O.R., 31 :1, p. 474.

³⁴⁸³ *Idem*.

³⁴⁸⁴ Larry J. Daniel, *Days of Glory : The Army of the Cumberland, 1861-1865*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2004, p. 371.

³⁴⁸⁵ O.R., 31 :2, p. 13 ; Jeffrey A. Hill, *The 26th Ohio Veteran Volunteer Infantry : The Groundhog Regiment*, Bloomington, AuthorHouse, 2010, p. 316.

³⁴⁸⁶ O.R., 31 :3, p. 73.

³⁴⁸⁷ William Farrar Smith, "Comments on General Grant's "Chattanooga"", in *B § L*, vol. 3, p. 716.

à prendre Missionary Ridge avec six divisions quand Thomas n'en comptait que quatre pour menacer le centre de l'ennemi et Hooker près de trois pour déloger son flanc gauche³⁴⁸⁸.

Dans les jours suivants, Grant conçut un plan de bataille qui excluait une attaque frontale et localisait un point d'attaque majeur et deux subsidiaires. Il donnait à Sherman le rôle principal, le chargeant de s'emparer de la partie septentrionale de Missionary Ridge et du tunnel ferroviaire. C'était une cible naturelle, car la plus proche de la ligne de ravitaillement et de retraite de l'armée sudiste³⁴⁸⁹. Thomas se chargera de la partie centrale de la crête. Une fois leur jonction établie, les deux forces pousseront les confédérés hors de la colline. Hooker se lancera sur les pentes de Lookout Mountain. L'attaque fut fixée au 21³⁴⁹⁰. Les circonstances en décidèrent autrement et retardèrent l'opération avant de la précipiter.

Les divisions de Sherman avancèrent lentement et péniblement en raison de la pluie qui transformait les routes en magma boueux. Trois divisions atteignirent Chattanooga le 22, la quatrième, n'ayant pu traverser le pont emporté par la crue, se joignit aux troupes de Hooker dans la vallée Lookout. Le 22, un déserteur sudiste rapporta que Bragg évacuait Missionary Ridge. Ce que celui-ci avait identifié comme une retraite était en fait les divisions de Bruckner parties rejoindre Longstreet. Pour vérifier le bien-fondé de l'information et tester l'esprit combatif des sudistes, Grant ordonna à Thomas de faire une reconnaissance en force, lequel cibra Orchard Knob, une petite colline située dans la vallée, un kilomètre et demi en façade de Missionary Ridge³⁴⁹¹. Lorsque les 14 000 tunique bleues se mirent en place, drapeaux déployés, au son des clairons et des tambours, Bragg s'amusa de ce qu'il prit pour une parade joyeuse en l'honneur de Grant. Breckinridge était à ses côtés, lucide : « Général Bragg, dans environs quinze minutes vous allez assister à la plus surprenante des revues³⁴⁹² ». La revue se transforma effectivement en assaut, si soudain et si furieux que les 1 800 confédérés postés sur la ligne de front ne purent résister et s'enfuirent vers Missionary Ridge, laissant derrière eux plus de mille soldats, principalement faits prisonniers. L'affaire avait coûté 1 100 tués, blessés et disparus aux attaquants³⁴⁹³. Grant accepta de rester maître des lieux. Bragg répondit à ce revers en rappelant Cleburne sur le point, après Bruckner, d'embarquer pour Knoxville depuis

³⁴⁸⁸ *Ibid.*, pp. 715-716. Le général a exagéré le nombre de division sous le commandement de Sherman ; elles étaient quatre, plus une brigade.

³⁴⁸⁹ Steven E. Woodworth, "The Very Ground Seemed Alive" : Sherman's Assault on the North End of Missionary Hill", in *The Chattanooga Campaign*, éd. Steven E. Woodworth et Charles D. Gear, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2012, emplacement du Kindle 834-836.

³⁴⁹⁰ O.R., 31 :2, p. 30.

³⁴⁹¹ *Ibid.*, pp. 32-33 et 64.

³⁴⁹² Captain Hartwell Osborn, *Trials and Triumphs : The Record of the Fifty-Fifth Ohio Volunteer Infantry*, Chicago, A.C. McClurg & Co., 1904, p. 128.

³⁴⁹³ Mark Lardas, *Chattanooga 1863 : Grant and Bragg in Central Tennessee*, Oxford, Osprey Publishing, 2016, pp. 61 et 65.

Chickamauga Station - preuve s'il en était qu'il n'avait pas pris conscience de la vulnérabilité de son armée et des intentions offensives de l'ennemi³⁴⁹⁴. Il rappela les deux divisions postées sur Lookout Mountain. Il résulta de cet ajustement une concentration des forces confédérées au centre et à la droite du dispositif défensif³⁴⁹⁵.

La bataille débuta le 24 avec l'engagement des trois divisions de Sherman à l'extrémité nord de Missionary Ridge. Pour Grant, c'est là que la percée devait prioritairement se faire. Protégés par une bruine persistante et un manteau nuageux qui rendaient aveugle les observateurs sudistes, les fédéraux atteignirent un sommet sans résistance majeure à 15h30 et avancèrent vers leur principal objectif, Tunnel Hill. C'était le point crucial, comme le souligne l'historien Craig L. Symonds : « Si l'armée fédérale parvient à remporter la mise sur Tunnel Hill, elle peut balayer vers le sud le long de la ligne de crête, ce qui aurait pour conséquence de rouler l'armée de Bragg comme un tapis d'entrée³⁴⁹⁶ ». La progression nordiste fut entravée par une erreur d'appréciation à laquelle il ne peut être fait grief à Sherman. Les fédéraux avaient pris pied sur une éminence qui n'était pas partie intégrante de la colline. Sur place, ils découvrirent que Missionary Hill n'était pas un bloc homogène, que son relief présentait une brutale dépression et que pour atteindre le tunnel ferroviaire, il leur fallait traverser un ravin. La fin de journée approchant, Sherman renonça à se lancer et préféra consolider la position conquise³⁴⁹⁷. En opposition, ils n'avaient été jusqu'au début de l'après-midi et l'arrivée de trois brigades d'un peu moins de 4 000 hommes conduits par le général Cleburne, qu'une poignée de sudistes à garder Tunnel Hill, que quelques minutes de combat auraient suffi à faire déguerpir³⁴⁹⁸.

A l'opposé du champ de bataille, face à Lookout Mountain, Hooker était impatient à la perspective d'engager l'ennemi. Son surnom de « Joe le combattant » avait été raillé après sa défaite à Chancellorsville. Il n'aspirait qu'à prouver au monde que celle-ci n'était qu'un funeste accident. Il commandait trois divisions, 9 700 hommes, issues de trois armées différentes (du Potomac, du Cumberland et du Tennessee) qui n'avaient jamais coopéré entre elles par le passé. Sa mission était de faire une démonstration sur Lookout Mountain et, si l'opportunité se présentait, de pousser son avantage³⁴⁹⁹. Dans leur ascension, les assaillants profitèrent d'un curieux phénomène météorologique pour se dérober à la vue des défenseurs. Certains jours, un épais brouillard élisait domicile sur une partie du versant. L'affrontement se concentra sur le plateau de la colline et cessa vers 14h00. Les

³⁴⁹⁴ O.R., 31 :2, p. 746.

³⁴⁹⁵ *Ibid.*, p. 664.

³⁴⁹⁶ Craig L. Symonds, "Patrick Cleburne's Defense of Tunnel Hill Revisited", in *Confederate Generals in the Western Theater*, *op. cit.*, vol. 1, p. 139.

³⁴⁹⁷ Charles Bracelen Flood, *Grant and Sherman : The Friendship that Won the Civil War*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 2005, p. 214.

³⁴⁹⁸ Craig L. Symonds, *Stonewall of the West*, *op. cit.*, pp. 164-166.

³⁴⁹⁹ O.R., 31 :2, p. 314.

munitions s'épuisèrent, le brouillard se densifiait, et la nuit commençait à se faufiler à travers la végétation. Leur supériorité écrasante donnait virtuellement la victoire aux nordistes. Les rebelles, sachant leur position intenable, se retirèrent pendant la nuit pour Missionary Ridge³⁵⁰⁰. Ainsi s'acheva ce que l'Histoire retint sous le nom de « bataille au-dessus des nuages » et que Grant, écartant toute idée que les combats pussent être assimilés à une bataille, qualifia de « romance de la guerre » et de « pure poésie »³⁵⁰¹. La romance fit 406 victimes dans les rangs de l'Union ; les défenseurs avaient perdu 1251 hommes parmi lesquels 1064 furent faits prisonniers³⁵⁰². Désormais, la ligne d'attaque de l'Union s'étendait sans rupture du nord au sud le long de Missionary Ridge. A la perte de la colline, le commandement confédéré réagit en ordre dispersé. Hardee, conscient qu'un nouveau paysage tactique, défavorable aux sudistes, s'était dessiné, plaida pour une retraite ; Breckinridge était favorable au maintien des troupes sur Missionary Ridge, car il jugeait la position en mesure d'affronter un assaut. Bragg arbitra en faveur du second et renforça son aile droite qu'il pressentait, à raison, être le principal point d'attaque de l'ennemi³⁵⁰³.

A cet instant de la bataille, Grant croyait toujours Sherman en mesure d'emporter la décision³⁵⁰⁴. Thomas lancera « simultanément » à celle de Sherman une attaque le matin avec l'objectif de « s'emparer des postes de tir devant sa ligne de front ou de se déplacer sur sa gauche pour supporter [Sherman], selon ce qu'exigera la position de l'ennemi³⁵⁰⁵ ». Les ordres donnés à Hooker le confinaient dans un rôle contingent : « remonter la vallée par la première route praticable, avec toutes les forces à sa disposition³⁵⁰⁶ ». Tacticien plus avisé que le commandant, Thomas n'entendait pas se priver du concours de l'ancien chef de l'Armée du Potomac. Il le rétablit dans une fonction offensive, lui adressant, dans la matinée du 25, l'ordre d'avancer sa colonne et d'« opérer sur la gauche et l'arrière de l'ennemi »³⁵⁰⁷. L'échec inattendu de Sherman convertit Grant à cette combinaison³⁵⁰⁸.

Sur Missionary Ridge, face à Sherman et ses 16 600 hommes (trois divisions et une brigade) auxquels pouvait se joindre une division tenue en réserve, se dressait le général Cleburne qui avait reçu pour instruction d'empêcher, à tout prix, la prise de Tunnel Hill avec ses trois brigades de 4 000 hommes³⁵⁰⁹. Pendant la nuit du 24 au 25, le sudiste mit en place son infanterie et son artillerie en

³⁵⁰⁰ *Ibid.*, pp. 314-317.

³⁵⁰¹ Cité par Jerry Korn, *The Fight for Chattanooga*, *op. cit.*, p. 136.

³⁵⁰² J. H. Lepa, "The Battle of Lookout Mountain" sur le site *Essential Civil War Curriculum*.

³⁵⁰³ Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes*, *op. cit.*, p. 196 ; O.R., 31 :2, pp. 664 et 722.

³⁵⁰⁴ O.R., 31 :2, p. 43.

³⁵⁰⁵ *Ibid.*, p. 44.

³⁵⁰⁶ *Idem.*

³⁵⁰⁷ *Ibid.*, p. 96 et 116.

³⁵⁰⁸ Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes, The Battles for Chattanooga*, Urbana, University of Illinois Press, 1994, p. 204.

³⁵⁰⁹ O.R., 31 :2, p. 746 ; Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes*, *op. cit.*, pp. 204-205. Craig L. Symonds fixe à 30 000 le nombre total d'hommes sous les ordres de Sherman (*Stonewall of the West*, *op. cit.*, p. 166).

intégrant chaque aspérité, chaque courbure de terrain. Son intelligence tactique, qui fit défaut à Sherman, paya. Alors qu'ils bénéficiaient d'une supériorité numérique évaluée à près de 8 contre 1³⁵¹⁰, les nordistes attaquèrent avec un nombre limité de brigades, frontalement ; une tactique improductive qui leur valut une sévère punition avec la perte de près de 1 700 hommes. Les pertes de Cleburne furent beaucoup plus faibles, environs cinq fois moins nombreuses³⁵¹¹. L'ordre donné par Grant de reprendre l'attaque ne fut pas suivi par Sherman³⁵¹². Il y eut une tension entre Sherman et Grant, dont on peut se demander qu'elle aurait été son influence si, finalement, les nordistes n'avaient pas été vainqueurs. Dans l'esprit de Sherman, une attaque en force devait être lancée au centre par Thomas « tôt dans la journée »³⁵¹³. Il la réclama. Grant ne l'ordonna pas³⁵¹⁴.

Ressaisir en vérité le rôle du commandement nordiste et le lien de causalité direct qui l'unit à la prise de décision l'après-midi du 25 novembre, est malaisé. Cette vérité est inaccessible. Elle se dérobe à nous, tant sont contradictoires les sources existantes. Les récits les plus contemporains des événements divergent, le plus souvent en fonction du degré d'amitié ou d'inimitié qui lie l'auteur au général Grant ou au général Thomas. L'analyse des historiens se retrouve ainsi irradiée par une tendance à la spéculation et une représentation interprétative des faits. Le récit que nous proposons se fonde sur des témoignages que nous considérons comme les moins sujets à controverse.

Il était presque 15h00 et le plan de Grant avait pris une tournure déplaisante et imprévue sur sa gauche avec la mise en échec de Sherman. Le commandant modifia son approche et prit le parti d'engager les 23 000 fantassins qui formaient le centre de l'Union à Orchard Knob jusqu'à la base de Missionary Ridge³⁵¹⁵. D'après le souvenir du commandant de division Wood, qui eut un échange avec Grant, ce dernier espérait que la manœuvre conduirait Bragg à prélever de son aile droite des forces en prise avec Sherman pour fortifier son centre menacé. Face à des forces allégées, la tâche des nordistes pourrait ainsi s'en trouver facilitée³⁵¹⁶. Pour atteindre la tranchée de tir au pied de la hauteur, les fédéraux devaient traverser la plaine sur huit cents mètres. La marche en avant connut quelques turbulences sous l'effet du feu de l'artillerie sudiste (45 pièces³⁵¹⁷) qui donnait depuis le sommet et les tirs de mousqueterie, mais rien ne put l'empêcher d'atteindre l'objectif. Les rebelles,

³⁵¹⁰ John R. Lundberg, "Baptizing the Hills and Valleys : Cleburne's Defense of Tunnel Hill", in *The Chattanooga Campaign, op. cit.*, emplacement du Kindle 1171.

³⁵¹¹ Craig L. Symonds, "Patrick Cleburne's Defense of Tunnel Hill Revisited", in *Confederate Generals in the Western Theater, op. cit.*, vol. 1, pp. 144-145.

³⁵¹² Charles Bracelen Flood, *Grant and Sherman, op. cit.*, p. 216.

³⁵¹³ O.R., 31 :2, p. 574.

³⁵¹⁴ Charles Bracelen Flood, *Grant and Sherman, op. cit.*, pp. 215-216.

³⁵¹⁵ Larry J. Daniel, *Days of Glory, op. cit.*, p. 375.

³⁵¹⁶ *Sketches of War History, 1861-1865*, éd. W. H. Chamberlin, vol. 4, Cincinnati, The Robert Clarke Company, 1886, p. 34.

³⁵¹⁷ Jeffrey A. Hill, *The 26th Ohio Veteran Volunteer Infantry, op. cit.*, p. 316.

trop peu nombreux pour résister, furent refoulés vers les sommets de la crête où s'étiraient les deuxième et troisième lignes défensives. Ordre leur avait été donné de quitter leur position pour rejoindre la ligne arrière après avoir envoyé une unique salve³⁵¹⁸. Les assaillants n'avaient pas d'instruction formelle pour pousser au-delà de la ligne emportée. En conséquence, ils se trouvèrent dans une situation très vulnérable. Les ouvrages pris à l'ennemi ne les protégeaient pas des balles et des boulets qui ne cessaient de tomber. En restant sur place, ils étaient promis à une rapide et inéluctable destruction³⁵¹⁹. Au milieu de tant de dangers, on trouva du discernement chez les simples soldats et les officiers de rang intermédiaire. Ce sont les commandants de régiments et de brigades, dont la grande histoire n'a pas retenu les noms, qui, le plus souvent, décidèrent de poursuivre l'action et d'entamer l'ascension de la colline³⁵²⁰. Qu'ils s'y résolurent parce qu'ils estimaient que l'entreprise entraînait en résonance avec les intentions de Grant est également probable³⁵²¹.

Depuis Orchard Knob où il avait établi son quartier-général, Grant observait un acte de transgression, qu'il jugea créateur de désordre, porteur d'un possible désastre. Ses ordres, selon Wood, étaient de « prendre les retranchements à la base de la colline et de faire halte³⁵²² ». Se tournant vers Thomas, Grant interrogea d'une voix contrariée : « Qui a ordonné à ces hommes de gravir la colline ? ». Thomas répondit avec le calme qui le caractérise : « Je l'ignore ; ce n'est pas moi ». Granger donna la même réplique : « Ils se sont lancés sans ordre. Quand ces gars sont lancés même l'enfer ne peut les arrêter ». Grant lâcha alors sur un ton menaçant que quelqu'un devrait payer pour cela si les choses finissaient mal³⁵²³. Les choses échappaient au contrôle du commandant, mais elles ne finirent pas mal. Les régiments quittèrent leur position et commencèrent à escalader le versant de la colline. La réplique donnée par 16 000 soldats fut handicapée par un dispositif défensif inadapté. Les sudistes délogés au pied du Ridge rétrogradèrent sur le palier défensif supérieur. Dans leur retraite, ils bouchèrent la ligne de tir de leurs camarades, offrant à leurs poursuivants une protection inespérée³⁵²⁴. De plus, les ouvrages défensifs étaient construits et l'artillerie disposée sur le point topographique le plus élevé et non en avant, sur la crête militaire qui garantissait une utilisation maximale du potentiel de feu sur un large périmètre. En raison de l'inclinaison de la pente, 45° à certains endroits, le feu confédéré ne pouvait pas couvrir toute la zone d'ascension, de surcroît très

³⁵¹⁸ Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes*, op. cit., p. 255.

³⁵¹⁹ Governor John A. Martin dans une lettre au général Fullerton datée du 16 novembre 1886, in *B § L*, vol. 3, p. 726.

³⁵²⁰ Steven E. Woodworth, *Six Armies in Tennessee*, op. cit., p. 198 ; Cette version est confirmée par le témoignage du colonel Jason Marsh, O.R., 31 :2, p. 202.

³⁵²¹ Brooks D. Simpson, "What Happened on Orchard Knob ? : Ordering the Attack on Missionary Hill", in *The Chattanooga Campaign*, op. cit., emplacement du Kindle 1572.

³⁵²² *Sketches of War History, 1861-1865*, op. cit., vol. 4, pp. 35-36.

³⁵²³ Joseph S. Fullerton, "The Army of the Cumberland at Chattanooga", in *B § L*, vol. 3, p. 725. Ce témoignage est digne de foi.

³⁵²⁴ Steven E. Woodworth, *Six Armies in Tennessee*, op. cit., pp. 198-199.

ondulée, et la mitraille et les balles traçaient au-dessus des assaillants directs³⁵²⁵. Les défenses furent percées en plusieurs points. Le désarroi s'installa dans les rangs rebelles, puis ce fut la déroute quand les divisions de Hooker escaladèrent à leur tour Missionary Hill. Dans son rapport, Bragg nota :

Toute la gauche, à l'exception d'une partie de la division de Bate, a été mise en déroute et en fuite rapidement, presque toute l'artillerie a été scandaleusement abandonnée par son infanterie [près de quarante pièces au total]. Tous les efforts que moi, mon état-major et beaucoup d'autres officiers à cheval pouvaient faire ne servirent pas à grand-chose. Une panique comme je n'en avais jamais vue semblait s'être emparée des hommes et des officiers, et chacun semblait se démener pour sa sécurité sans se soucier de son devoir ou de sa réputation.³⁵²⁶

Dans les rangs confédérés, les scènes de débandade et de panique se succédèrent, pouvant à cet instant laisser présager l'annihilation de l'Armée du Tennessee. Bragg tenta avec ses généraux de rallier les fuyards. Tournés vers leur survie, ceux-ci ne leur prêtèrent pas attention et dévalèrent la pente est de la crête sur un air de sauve-qui-peut³⁵²⁷. Breckinridge, peut-être en état d'ivresse, oublia d'être brave et encouragea ses hommes à « s'enfuir du mieux qu'ils peuvent³⁵²⁸ ».

Dans le naufrage en cours parvint à émerger le général Cleburne, le « roc de Missionary Ridge » sur lequel Sherman butait depuis deux jours malgré une supériorité numérique écrasante. Sans un manque de perspicacité du général Granger qui commandait le front depuis le retour de Thomas à Chattanooga dans la soirée, un coup sévère avait failli lui être porté par le pugnace général nordiste Sheridan. Après avoir atteint le sommet de Missionary Hill, ce dernier fut tenté de poursuivre son action et de prendre à revers la division sudiste. Il implora le général Granger de s'associer à l'entreprise. Granger ne partageait pas l'enthousiasme de Sheridan et lui fit une vague promesse de le renforcer s'il se heurtait à une opposition. Sheridan avança sans rencontrer d'ennemi jusqu'à la rivière Chickamauga qu'il hésita à traverser sans soutien. Pour forcer la main de Granger, il demanda à ses hommes d'ouvrir le feu pour simuler un engagement. Le stratagème, un peu grossier, échoua. Ainsi que le rapporta Sheridan dans ses mémoires, Granger ne fut pas dupe et considéra la cadence des coups de feu trop régulière pour y distinguer les signes d'un affrontement³⁵²⁹. Cet épisode vint s'ajouter à la liste déjà longue des occasions perdues. La division de Cleburne, finalement invaincue, fut la dernière à se retirer en bon ordre à la faveur de la nuit. Il devint le sauveur d'une armée désemparée. Chargé le lendemain de protéger la retraite de Bragg et de permettre de sauver les

³⁵²⁵ James Lee McDonough, *Chattanooga : A Death Grip on the Confederacy*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1984, p. 183.

³⁵²⁶ O.R., 31 :2, p. 665.

³⁵²⁷ Jerry Korn, *The Fight for Chattanooga*, op. cit., p. 148.

³⁵²⁸ Steven Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals*, op. cit., p. 252. Bragg affirma dans un message à Davis du 1^{er} décembre, que Breckinridge, pour cause d'ivresse, était « inapte à l'exercice de ses fonctions du 23 au 27 » (O.R., 52 :2, p. 745).

³⁵²⁹ *Personal Memoirs of P. H. Sheridan*, op. cit., vol. 1, p. 316.

chariots de ravitaillement et l'artillerie, il tint en respect avec 4 100 hommes et 2 canons les 12 000 de Hooker à Ringgold Gap. Les nordistes tentèrent de passer au centre puis sur les ailes. Ils furent à chaque fois repoussés. Dans l'entreprise Hooker perdit autant d'hommes que lors de l'assaut fructueux sur Lookout Mountain, environ 500 hommes - les sudistes 210 dont 20 tués. A midi, Cleburne reçut l'ordre de se retirer, sa mission accomplie³⁵³⁰. Après une fuite ininterrompue de quarante-cinq kilomètres vers l'est, en Géorgie, l'armée trouva sécurité à Dalton.

Le bilan humain était relativement clément en comparaison des autres batailles menées sur le théâtre occidental. Le vainqueur dénombrait 684 tués, 4 329 blessés et 322 prisonniers/disparus³⁵³¹. Les sudistes avaient perdu 6 667 hommes répartis ainsi : 361 morts, 2 160 blessés et 4 146 manquants principalement tombés entre les mains de l'ennemi³⁵³². Ce dernier chiffre témoignait de l'écroulement des défenseurs et confirmait le fait que nombreux furent ceux qui, dans leur fuite, rencontrèrent les troupes de Hooker. Trente pour cent de l'artillerie sudiste restèrent au pouvoir du vainqueur³⁵³³.

h - Analyse.

La bataille de Chattanooga achève une campagne qui fut pour le commandement confédéré un drame d'ombre et de lumière. La victoire sur les rives de la Chickamauga avait rallumé l'espoir d'un renversement stratégique dans l'Ouest. La débâcle, deux mois plus tard, sur la crête de Missionary Hill, l'avait éteint. Bragg fut atterré par ce revers, parce qu'il ne le comprenait pas. A moins qu'il ne soit plus commode d'en attribuer la cause à d'autres. Son rapport de campagne, rédigé le 30 novembre, exprimait ce sentiment :

On ne saurait fournir la moindre excuse valable pour justifier la conduite honteuse de nos troupes sur la gauche qui a permis à leur ligne d'être transpercée. [...] Toutes les parties de la ligne auraient-elles tenu la position avec une égale bravoure et persévérance que l'ennemi n'aurait pu nous déloger, et toute réponse qui se présenterait à mon esprit pour expliquer cette triste conduite de vétérans n'ayant jamais échoué dans les missions qui leur furent assignées dans le passé, serait compliquée et hasardeuse.³⁵³⁴

Quatre jours après la débâcle, il avait fait son examen de conscience. Dans une lettre adressée à Davis, il accepta de la reconnaître comme sa « déconvenue honteuse », avant d'ajouter ce terrible aveu : « Je crains que nous ne nous soyons tous les deux fourvoyés en me maintenant en poste, après

³⁵³⁰ O.R., 31 :2, pp. 753-758 ; Craig L. Symonds, *Stonewall of the West*, op. cit., pp. 171-176 ; Peter Cozzens, *The Shipwreck of their Hopes*, op. cit., pp. 371-384.

³⁵³¹ Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes*, op. cit., p. 389.

³⁵³² Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., pp. 106-108.

³⁵³³ Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes*, op. cit., p. 394.

³⁵³⁴ O.R., 31 :2, p. 666.

l'hostilité soulevée contre moi³⁵³⁵ ». Il remit sa démission. Davis avait refusé celle de Lee après Gettysburg, il accepta celle de Bragg qui avait perdu la confiance de tous et surtout en lui-même³⁵³⁶. En février 1864, Bragg prit le poste de chef d'état-major et de conseiller militaire de Davis occupé par Robert Lee au printemps 1862³⁵³⁷.

Les causes de la défaite sudiste étaient multiples. Le général nordiste Smith désigna Longstreet : « Si Longstreet avait gardé solidement la vallée Lookout, comme cela aurait pu être aisément fait, Bragg aurait gagné³⁵³⁸ ». L'accusation avait du poids. La responsabilité du Géorgien dans la prise de Brown's Ferry était écrasante. Il s'était comporté en esprit autocrate, nourri avec ses seules certitudes, ses seules analyses - ici totalement erronées -, ignorant à la fois les avertissements de ses lieutenants et les ordres de Bragg. Il fut tout le contraire du lieutenant qui s'était inscrit avec son supérieur dans un trajectoire de coopération.

Le départ de Longstreet vers Knoxville avait eu pour conséquence d'affaiblir le dispositif confédéré. Grant vit dans cette fragmentation des troupes adverses, qu'il attribua, tout en sarcasme, au « génie militaire » dont Davis se croyait investi, et qui le conduisit à vouloir « tuer deux oiseaux avec une seule pierre », l'une des principales causes de la défaite sudiste³⁵³⁹. Le calcul selon lequel des forces nordistes quitteraient dans le sillage du sudiste la ville assiégée pour aider Burnside, s'était avéré erroné. Pendant que le moral nordiste suivait une courbe ascendante, celui des assiégeants déclinait. Ces derniers, tiraillés à leur tour par la faim, savaient que leurs adversaires étaient parvenus à restaurer une ligne de ravitaillement et qu'ils se renforçaient en masse. « Aucune parcelle ne doit être séparée de l'armée principale à moins d'un motif urgent » soutenait Clausewitz³⁵⁴⁰. La présence de Burnside à Knoxville constituait-elle un motif urgent ? En théorie, elle faisait peser une menace sur le flanc des assaillants. En réalité, il n'y avait chez le général nordiste aucune intention d'adjoindre son armée à celle de Chattanooga. Le caractère d'urgence n'était pas formé. Cependant, la réaction des fédéraux au départ de Longstreet nous éloigne de l'idée qu'il fut sans effet, en dépit d'une valeur stratégique contestable ou, à tout le moins, subsidiaire³⁵⁴¹. Il inspira au commandement de l'Union

³⁵³⁵ O.R., 52 :2, p. 745.

³⁵³⁶ O.R., 31 :2, p. 682.

³⁵³⁷ *Ibid.*, p. 799.

³⁵³⁸ Major-general William F. Smith, "An Historical Sketch of the Military Operations Around Chattanooga, Tennessee, September 22 to November 27, 1863", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts*, vol. 8, Boston, 1910, p. 175.

³⁵³⁹ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, p. 87.

³⁵⁴⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 214.

³⁵⁴¹ Earl J. Hess considère que Bragg n'avait pas besoin d'occuper Knoxville pour « préparer la voie à une initiative vers l'ouest », et que la ville était « d'importance secondaire » (*The Knoxville Campaign : Burnside and Longstreet in East Tennessee*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2012, p. 31 et 247).

une inquiétude qu'il voulut aussitôt conjurer par une action armée sur l'extrémité nord-ouest de la crête Missionary et dans la vallée Lookout, afin de contraindre les sudistes à rebrousser chemin³⁵⁴².

La ligne défensive sur Missionary Ridge n'avait rien d'inexpugnable. Elle présentait, dans sa conception même, des points de fragilité rédhibitoires. Il convient plutôt de parler de quatre lignes successives de nature à éparpiller la puissance de feu : la première à Orchard Knob, la seconde au pied de la colline, la troisième sur le versant et la quatrième sur la cime. Sur cette dernière, longue de plus de six kilomètres, et où les fortifications étaient rares avant le 23 novembre, deux mètres séparaient chaque soldat³⁵⁴³. La pente, en raison de son relief accidenté, présentait de vastes espaces où les assaillants pouvaient progresser en toute impunité, sans rien craindre ou presque des canons et des mousquets ennemis. Enfin, les défenses n'offraient pas l'image d'une ligne continue et homogène : il existait des intervalles entre les brigades et une trouée au centre, entre les divisions de Bate et de Anderson³⁵⁴⁴. La nature de ces faiblesses impliquait le commandement, auquel la lucidité et l'expertise firent défaut pour prendre les dispositions utiles et permettre de réduire à leur avantage les incertitudes des combats. Affirmer, comme le fit Bragg, que « la position était telle qu'elle aurait dû être tenue par une simple ligne de tirailleurs » revenait à manquer de discernement³⁵⁴⁵.

La campagne offre un étrange paradoxe. La sortie de Longstreet, avec 15 000 hommes, de la zone de guerre a rendu possible la victoire des tuniques bleues. Sans réserve pour colmater les percées dans leur ligne sur la crête, les sudistes se désunirent et se débandèrent. C'est aussi la présence de Longstreet devant Knoxville qui sauva l'Armée du Tennessee, qui, accablée par la défaite, n'était pas en état de supporter une poursuite déterminée. Grant n'avait pas l'excuse, comme à Shiloh, de troupes exténuées par deux jours de combats pour ne pas ordonner de pourchasser les confédérés. La dynamique était intacte et ne demandait qu'à être prolongée. La décision du commandant a été dictée par Lincoln. Alors que la bataille était en cours, le Président se fendit d'un télégramme rappelant que Burnside était « sous pression et que tout délai supplémentaire [pourrait] s'avérer fatal³⁵⁴⁶ ». L'Est du Tennessee devait rester en possession de l'Union. Grant épousa la lecture stratégique du commandant en chef. Il détourna son armée des fuyards et lança Sherman, en remplacement de Granger, en direction de Knoxville pour soutenir Burnside, qui, en réalité, n'avait plus besoin de ces renforts pour parer la menace³⁵⁴⁷. C'est seulement après avoir appris que Knoxville était libéré de

³⁵⁴² O.R., 31 :2, p. 57.

³⁵⁴³ Thomas Lawrence Connelly, *Autumn of Glory, op. cit.*, p. 273.

³⁵⁴⁴ Peter Cozzens, *The Shipwreck of their Hopes, op. cit.*, p. 254.

³⁵⁴⁵ O.R., 31 :2, p. 666.

³⁵⁴⁶ *Ibid.*, p. 25.

³⁵⁴⁷ *Ibid.*, pp. 49-50 ; Peter Cozzens, *The Shipwreck of their Hopes, op. cit.*, pp. 386-388.

tout danger que Lincoln, le 8 décembre, put exprimer au général toute sa satisfaction et sa reconnaissance³⁵⁴⁸ ».

La bataille de Chattanooga, considérée comme un désastre stratégique, ce qu'elle fut effectivement pour la Confédération, était-elle inéluctable ? La décomposition de l'autorité au sein du commandement confédéré était-elle annonciatrice de la défaite militaire à Chattanooga ? Le facteur psychologique fut un facteur de la défaite. L'Armée du Tennessee était rongée par un « cancer » moral. Le comportement de certains généraux, notamment Polk, contre Bragg avait instillé un climat d'intrigue et de méfiance et installé les germes de la démoralisation. C'est dans la dégradation des rapports entre Bragg et ses généraux que les racines de la défaite doivent avant tout être cherchées. Ces rapports n'étaient pas ordonnés à l'obéissance. Pervertis par l'hypertrophie des égos, ils sombrèrent dans un chaos mortifère. Les anti Bragg s'abaissèrent à des appétits indignes de leur rang, créèrent un climat autorisant tous les coups et notamment de ne pas exécuter les ordres. Dans des conditions d'exercice normales, lorsqu'elle est admise par tous les acteurs concernés, l'autorité impose un mécanisme de relation qui garantit le respect des instructions données et la fluidité de l'action projetée. Pour l'esthète qui trouve dans le respect des conventions une forme d'idéal, le commandement offrit un spectacle d'une rare noirceur, une mise en abyme. C'est à sa démystification que nous avons assisté.

James Longstreet symbolisait clairement ces dérives de généraux gonflés d'importance. Il y avait chez le général, auquel quelques jours suffirent pour franchir le Rubicon et rejoindre le camp des intrigants, un appétit évident de pouvoir, entendu comme la volonté qu'on lui reconnaisse une suprématie militaire par l'accession à des fonctions de chef d'armée. Ses calculs se révélèrent erronés et ses rêves d'ascension furent contrariés. Il en nourrit tant d'amertume que celui que l'on reconnaît brillant sur le champ de bataille (dès lors que l'action s'accordait avec ses vues) fut médiocre en dehors. Il se livra à une série de règlements de compte qui rapiéça son image. La campagne de Knoxville, qui n'apporta aucun bénéfice aux rebelles à Chattanooga, se solda par un échec cuisant et une dégradation des relations entre Bragg et Longstreet. Quand le premier se plaignait de ne pas être tenu informé des opérations en cours - ce qui était faux -, le second déplorait que ses demandes de ravitaillements et de renforts fussent ignorées³⁵⁴⁹. La structure psychologique du général était dominée par la prudence et l'hésitation. Il n'avait pas la tête froide, la force de caractère qui lui auraient permis d'être résolu et lucide. Laissant le jugement de l'ingénieur en chef de l'armée, envoyé par Bragg, primer sur le sien, il ordonna un assaut le 29 novembre contre un saillant des fortifications

³⁵⁴⁸ CWAL, 7, p. 53.

³⁵⁴⁹ Alexander Mendoza, "The Harmony and Subordination Essential to Success" : Longstreet, Bragg, and the Army of Tennessee, 1863-1864", in *Confederate Generals in the Western Theater*, op. cit., vol. 2, pp. 115-116.

de la ville (Fort Sanders) sans réellement croire en sa réussite³⁵⁵⁰. L'attaque fut sèchement repoussée par les assiégés. Apprenant la défaite de Bragg à Chattanooga et l'arrivée d'une force nordiste conséquente sous Sherman, Longstreet plia bagage dans la nuit du 4 au 5 décembre³⁵⁵¹. Lui et ses hommes restèrent dans le Tennessee oriental jusqu'en avril 1864.

Les échecs sur le terrain constituent un terreau fertile pour les règlements de compte et, lorsqu'ils concernent un général et un subalterne, leur judiciaire militaire. Les feux de la discorde embrasèrent le commandement du 1^{er} Corps après la campagne de Knoxville. Longstreet poursuivit de sa vindicte les généraux de brigade McLaws, un ami de longue date, Robertson et Law.

Tenu responsable du revers à Fort Sanders, McLaws fut relevé de son commandement le 17 décembre et envoyé en Géorgie³⁵⁵². Cette décision du général était celle d'un homme en proie à une grande fatigue morale et au doute. Son art fut défaillant à Gettysburg, heureux à Chickamauga, indigne à Chattanooga et à Knoxville. Il demanda, le 30 décembre, à être relevé de ses responsabilités sur son théâtre d'opération³⁵⁵³. Davis refusa dans l'immédiat : la question de son successeur devait être préalablement réglée³⁵⁵⁴. La décision prise à l'encontre de McLaws fut, sans surprise, annulée par le ministre de la guerre Seddon : Longstreet jouissait uniquement du droit de le mettre aux arrêts et de convoquer une cour martiale³⁵⁵⁵. C'est ce qu'il fit. Ce qu'il n'avait peut-être pas anticipé, ce fut la vigueur avec laquelle McLaws se défendit. Celui-ci n'entendait pas être la victime expiatoire chargée des fautes commises par son supérieur. Il accusa Longstreet de lui faire payer son refus de rejoindre la coalition anti Bragg³⁵⁵⁶. Il attendait de pouvoir témoigner devant une cour martiale avec impatience. Celle-ci se réunit en février 1864 qui, au terme d'un déroulement chaotique (il y eut plusieurs ajournements auxquels Longstreet était directement lié), reconnut McLaws coupable d'un seul chef d'accusation sur les trois formulés par Longstreet : ne pas avoir doté ses troupes d'échelles pour franchir les fossés défensifs nordistes. Pour cela, les juges le suspendirent soixante jours³⁵⁵⁷. Une sanction aussi légère était un camouflet pour Longstreet. Que dire alors de la décision de l'adjudant général Cooper, prise le 4 mai, de rejeter le jugement au motif que des irrégularités avaient entaché le déroulement du procès et que ses conclusions n'étaient « « soutenues par aucune preuve »,

³⁵⁵⁰ *Ibid.*, p. 117. Edward P. Alexander qualifia l'idée d'une attaque surprise de nuit d'« insensée et désastreuse » (*Fighting for the Confederacy, op. cit.*, p. 325). De plus, elle avait été précédée quelques heures plus tôt d'un déploiement des tirailleurs qui révéla les intentions des assaillants.

³⁵⁵¹ Mark M. Boatner, *The Civil War Dictionary, op. cit.*, p. 468.

³⁵⁵² O.R., 31 :1, pp. 497-498.

³⁵⁵³ *Ibid.*, pp. 467-468.

³⁵⁵⁴ *Ibid.*, p. 469.

³⁵⁵⁵ *Ibid.*, p. 468.

³⁵⁵⁶ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, pp. 300-301.

³⁵⁵⁷ O.R., 31 :1, pp. 505-506.

et de rétablir officiellement McLaws dans son commandement³⁵⁵⁸. Cependant, sur la suggestion de Lee et avec l'accord de Davis, informé que le retour du général suscitait un « sentiment d'amertume » au sein du 1^{er} Corps, McLaws ne revit pas sa division : il fut envoyé à Savannah, en Géorgie, où il se chargea des défenses de la ville³⁵⁵⁹.

Robertson, à la demande de Longstreet, fut suspendu, en novembre 1863, puis jugé, en janvier 1864, par une cour martiale pour « conduite hautement préjudiciable au bon ordre et à la discipline militaire » à Bean's Station, à la mi-décembre³⁵⁶⁰. On ne trouve dans les archives aucune trace du jugement rendu, et si celui-ci existe il semblerait que l'exécutif l'ignora. Cependant, Robertson ne retrouva jamais le 1^{er} Corps et demanda son transfert au Texas où il fut chargé de la réserve de l'Etat³⁵⁶¹.

N'acceptant pas que Longstreet ait recommandé Jenkins pour commander la division de Hood, Law aspira à servir dans la cavalerie. En décembre, il demanda un congé pour remettre, à Richmond, sa lettre de démission. Informé d'une rumeur selon laquelle Law encourageait les régiments d'Alabama à quitter le 1^{er} Corps pour rejoindre l'armée de Lee ou la ville de Mobile, et que le véritable objet de sa venue à Richmond était d'appuyer la démarche auprès des autorités, Longstreet le fit arrêter à son retour pour « conduite hautement préjudiciable au bon ordre et à la discipline militaire ». Law alimenta, malgré lui, la suspicion pour n'avoir pas remis en personne sa démission au ministre, mais, officieusement, par l'intermédiaire de Hood, en convalescence à Richmond. Le document fut présenté au ministre qui la refusa. Toujours est-il que ces faits, méconnus de Longstreet, lui valurent un chef d'accusation supplémentaire : « conduite indigne d'un officier et gentilhomme »³⁵⁶². La réaction des autorités traduisait un agacement. Pour le ministère de la Guerre, c'était le procès de trop, après celui de Robertson et de McLaws, et l'adjudant général Cooper fit savoir au général, le 18 avril, que les charges n'étaient pas recevables et que Law devait être rétabli dans son poste³⁵⁶³.

Les plus hautes autorités du commandement confédéré ne restèrent pas à l'écart de la discorde. Longstreet chercha du soutien chez Lee. En avril, il l'avertit que si Law reprenait son poste dans le

³⁵⁵⁸ *Idem* ; Robert K. Krick, *The Smoothbore Volley That Doomed the Confederacy : The Death of Stonewall Jackson and Other Chapters on the Army of Northern Virginia*, Baton Rouge, Louisiana States University Press, 2002, p. 115.

³⁵⁵⁹ Alexander Mendoza, *Confederate Struggle for Command : General James Longstreet and the First Corps in the West*, College Station, Texas A&M University Press, 2008, p. 159.

³⁵⁶⁰ O.R., 31 :1, pp. 466-467, 470.

³⁵⁶¹ O.R., 34 :4, p. 692.

³⁵⁶² O.R., 31 :1, p. 471 ; Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, pp. 303-305.

³⁵⁶³ *Ibid.*, pp. 472-473. Law ne rejoignit l'armée de Lee que le 12 mai et fut blessé le 3 juin à Cold Harbor. Après sa convalescence, il refusa de servir sous les ordres de Longstreet et, à sa demande, obtint une affectation dans la cavalerie puis servit sous les ordres de Joseph Johnston.

1^{er} Corps sans procès préalable, il démissionnerait. Et il fit procéder une nouvelle fois à l'arrestation du général³⁵⁶⁴. Ce n'était rien d'autre que du chantage et une provocation. Lee, sensible aux arguments de son « vieux cheval de guerre », insista pour que Law passât devant une cour martiale. La manière déplut à Davis dont l'agacement était perceptible dans un télégramme du 18 mai³⁵⁶⁵. Le point de rupture ne fut jamais atteint. Longstreet restait très populaire au sein de l'Armée de Virginie du Nord et très apprécié de son chef. De plus, Davis n'aurait pas pris le risque de se séparer d'un général à la veille d'une campagne que l'on savait imminente. C'était tout de même la deuxième fois, en quelques semaines, que Longstreet l'avait irrité.

Davis avait contrarié les plans de Longstreet qui visaient à promouvoir Jenkins à la tête de la division de Hood. En février, il avait fait le choix, conformément à ses prérogatives constitutionnelles, de nommer Charles W. Field, fraîchement promu au grade de général de division (Jenkins n'était que général de brigade) et pleinement rétabli pour le service actif après une grave blessure reçue à la deuxième bataille de Manassas³⁵⁶⁶. Longstreet tenta bien de s'y opposer en proposant des arrangements, dont la finalité était de garantir le poste à Jenkins, mais l'exécutif les repoussa³⁵⁶⁷. Fâché, il se fendit d'une lettre inélégante dans laquelle il se demandait ce qu'avaient pu être les services rendus par Fields pour mériter une promotion et une affectation qu'il qualifia d'« exceptionnelles ». Il y avait, dans le propos, de l'insubordination, ce que ne manqua pas de lui rappeler Cooper dans un courrier de réprimande³⁵⁶⁸.

Le conflit entre Longstreet et ses généraux révéla le haut degré d'inimitié que Bragg avait gardé à son égard. Pour défendre leur réputation, Law et McLaws, prirent conseil auprès du nouveau conseiller militaire du Président qui, espérant prendre sa revanche sur Longstreet, les invita à coaliser leurs efforts dans le dessein de mettre en lumière les insuffisances du Géorgien et sa responsabilité dans les revers à Lookout Valley et devant Knoxville³⁵⁶⁹. Sans la reprise des opérations militaires en Virginie et la blessure qu'il reçut le 6 mai pendant la bataille de la Wilderness, le conflit aurait pu prendre une autre ampleur et une tournure plus déplaisante encore pour Longstreet. En effet, les deux généraux n'allèrent pas au bout de leur démarche, conscients que retenir des charges contre un homme meurtri dans sa chair et ayant frôlé la mort sur le champ de bataille eut été contre-productif.³⁵⁷⁰

³⁵⁶⁴ *Ibid.*, p. 475.

³⁵⁶⁵ *Ibid.*, pp. 473-474.

³⁵⁶⁶ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol.3, p. 310.

³⁵⁶⁷ O.R., 32 :3, p. 583. Jenkins trouva la mort le 6 mai 1864, au deuxième jour de la bataille de la Wilderness.

³⁵⁶⁸ *Ibid.*, p. 738.

³⁵⁶⁹ Alexander Mendoza, ““The Harmony and Subordination Essential to Success” : Longstreet, Bragg, and the Army of Tennessee, 1863-1864”, in *Confederate Generals in the Western Theater, op. cit.*, vol. 2, pp. 118-119.

³⁵⁷⁰ Alexander Mendoza, *Confederate Struggle for Command : General James Longstreet and the First Corps in the West, op. cit.*, p. 164.

Il faut regretter, chez Longstreet, une conception punitive de l'autorité. La confrontation avec des généraux, dont il réprouvait le manque avéré de coopération, pouvait s'exercer dans un cadre d'échanges, plus propice au règlement des différends. En 1873, dans une lettre à McLaws, le Géorgien reconnut une décision prise « dans un moment d'inattention »³⁵⁷¹. Son attitude entraîna, en retour, un sentiment d'incompréhension et d'injustice, et favorisa une réaction d'hostilité, une volonté de ne pas subir l'arbitraire. L'art du commandement se fonde aussi sur une capacité à tempérer les rivalités, souvent inévitables, entre personnes. Ce qui suppose de ne pas se laisser aspirer par des sentiments partisans ou négatifs et, moins encore, de les laisser gouverner sa conduite. Longstreet n'avait pas les aptitudes, à l'hiver 1863-1864, qui conditionnent la réussite d'un commandement apaisé, et, à le lire, il ne lui vint pas à l'esprit, au moment des faits, qu'il pouvait avoir une responsabilité dans ce long épisode de conflits. Ce comportement, qui avait en toile de fond une contre-performance militaire dans l'Ouest, le desservit et eut pour conséquence d'aiguiser l'hostilité de Davis qui ne le garda que « dans l'intérêt du service »³⁵⁷². Il enleva à l'Armée de Virginie du Nord McLaws, reconnu pour être à son avantage dans une configuration tactique défensive, qui fut celle des confédérés après la bataille de la Wilderness, et Law, « homme courageux et officier compétent³⁵⁷³ » pour le général confédéré William Oates.

Les comportements des généraux, dans le Tennessee, avaient insulté les règles fondatrices de l'autorité. Plus grave, en s'abandonnant à leur orgueil, les généraux avaient franchi les portes de l'insubordination, dernier palier de l'opposition, et gâché à plusieurs reprises l'occasion de faire tourner les opérations militaires à leur avantage. Les défaites n'avaient été que la face émergée des frictions humaines qui minèrent le commandement et affaiblirent l'armée dans son ensemble. Il incombait à Davis de régler le problème dès sa survenance début 1863, avant que le mal ne s'étendît à toutes les strates de l'armée. Il manqua à Davis l'intuition du désastre dont il fut, malgré lui, l'un des architectes. Il lut, avec une absence évidente de lucidité, les conséquences de la décomposition des liens hiérarchiques à laquelle avaient abouti ces tensions. La situation ne fut clarifiée qu'après Chattanooga avec le départ de Bragg qui proposa d'être relevé. C'est-à-dire trop tard. Le Président pouvait agir avec autorité, faire disparaître les faiseurs de trouble, assainir les étages supérieurs du commandement opérationnel et empêcher que celui-ci ne devint un théâtre de manigances. Un contre modèle de commandement prospéra à la faveur de cette mauvaise appréciation et des mauvaises décisions qui l'accompagnèrent. Pourquoi un homme dont l'intelligence ne fait pas débat, se perdit-il dans un jugement aussi fallacieux ? C'est la sensibilité dans le champ duquel l'amitié occupait une

³⁵⁷¹ Jeffrey D. Wert, *General James Longstreet, op. cit.*, p. 365.

³⁵⁷² Alexander Mendoza, *Confederate Struggle for Command, op. cit.*, p. 170.

³⁵⁷³ William C. Oates, *The War Between the Union and the Confederacy and its Lost Opportunities, op. cit.*, p. 430.

place essentielle, qui servit de jugement et non pas la raison. Or, c'est la raison qui l'eut élevé à la vérité.

Les fractures du commandement confédéré n'eurent pas d'impact sur la volonté de se battre des soldats. La détermination affichée par les hommes de Cleburne confirme l'assertion. N'en soyons pas surpris. Clausewitz identifiait trois puissances morales : « les talents du chef de guerre, les vertus guerrières de l'armée et le sentiment national de celle-ci ». Et de souligner qu'elles se juxtaposaient et qu'il était difficile de mesurer, pour chacune d'elle, leur contribution précise³⁵⁷⁴. Si abatement moral il y eut, ce fut pendant la retraite et les jours qui suivirent. En décembre, alors qu'elle se reconstituait à Dalton, l'Armée du Tennessee était, pour une partie d'entre elle, en proie à un insondable découragement et la confiance dans ses chefs était très entamée. Dans une missive adressée à son épouse, le soldat R. B. Ledbetter se lamentait : « Le vieux Jeff ne nourrit pas bien ses serviteurs. Mon opinion est qu'une grande partie d'entre eux va prendre la tangente... Je pense que les hommes de cette armée ont l'intention de manquer toutes les batailles, non pas à cause de la peur, mais parce qu'ils ont perdu la foi dans la cause. Je pense que la Confédération a peut-être fait son temps... Je considère cette armée parfaitement démoralisée³⁵⁷⁵ ». Entre le 19 octobre et le 31 décembre, 7 800 rebelles désertèrent, selon le général nordiste Thomas³⁵⁷⁶. Il faudra au commandement confédéré plus que les attributs de l'autorité pour réparer les vulnérabilités de l'armée.

Il est indéniable que l'image de Bragg était très altérée dans la troupe. Ses tentatives infructueuses pour rallier les fuyards sur la crête en furent l'illustration. Aux yeux des soldats, le commandant avait perdu les habits de l'autorité devant laquelle on recouvrait ses esprits désorientés, et trouvait une nouvelle énergie pour repartir au combat. Bragg n'était pas Robert Lee. Un soldat qui l'entendit crier « Arrêtez ! Ne vous déshonorez pas ! Combattez pour votre pays ! Voici votre commandant », répliqua : « Et voici votre mulet ! »³⁵⁷⁷. L'humiliation sanctionnait l'incompétence du général, tenu, par une majorité, pour responsable du malheur de l'armée.

Chattanooga ne se contentait pas d'annuler Chickamauga. C'était, pour le commandement nordiste, un triomphe stratégique déterminant dans le processus de victoire finale. La confédération ne lui disputa plus l'occupation du Tennessee. D'autant moins que l'expédition de Longstreet contre Burnside à Knoxville s'était soldée par un fiasco total. L'Union prit définitivement l'initiative et se

³⁵⁷⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 192.

³⁵⁷⁵ Cité par Samuel L. Askew III, *An Analysis of Unit Cohesion in the 42nd Alabama Infantry*, thèse, Fort Leavenworth, 2003, p. 79.

³⁵⁷⁶ O.R., 32 :2, p. 11.

³⁵⁷⁷ James I. Robertson, Jr., "Braxton Bragg : The Lonely Patriot", in *Leaders of the Lost Cause : New Perspectives on the Confederate High Command*, op. cit., p. 90.

dota d'un tremplin capable de la catapulter au cœur de la Confédération et sur les routes qui conduisaient à Atlanta. L'objet de réflexion le plus intéressant sur le commandement nordiste porte sur les relations entre Grant et ses subordonnés, qui déterminèrent en partie la répartition des rôles sur le plan tactique, et sur un phénomène que nous avons déjà observé, et dont les traits ici s'accrochèrent : la maltraitance des faits par le commandant.

Il est difficile d'attribuer au seul mérite du commandant Grant la victoire à Missionary Hill. Celle-ci procéda d'un plan dont, non seulement il n'était pas le seul concepteur, mais il n'en contrôla pas l'exécution. Le commandant formula initialement un plan qui faisait tomber l'essentiel du poids de ses forces sur l'aile droite de l'ennemi. Pour conduire les assaillants, il avait désigné son ami Sherman. Le lien d'amitié ne fut pas le seul facteur à intervenir dans cette décision. Sherman était à la tête de divisions qui, sous les ordres de Grant, avaient participé aux campagnes victorieuses de Fort Donelson, Shiloh et Vicksburg. Le commandant avait confiance dans ces hommes, avec lesquels il avait en commun l'esprit d'abnégation dans l'épreuve³⁵⁷⁸. On ne saura jamais si la disparition subite, le 3 octobre, de son fils préféré, qui le meurtrit affectivement, altéra les aptitudes du général à penser la tactique³⁵⁷⁹. Mais il ne fait, en revanche, aucun doute, que cette dernière fut médiocre. Il disposait de l'avantage du nombre pour déborder l'adversaire. Il préféra concentrer ses charges sur Tunnel Hill, par le nord et l'ouest, en n'y jetant que des fractions de ses forces. Il faut également considérer que les difficultés du terrain qui favorisaient la défense, et, surtout, l'habileté tactique de Cleburne qui n'hésita pas à prendre l'initiative en lançant une contre-attaque victorieuse quand la rupture menaçait, furent tout aussi, sinon plus, décisives dans le revers de Sherman³⁵⁸⁰.

Le 25 novembre, Grant réitéra son schéma opératif : Sherman en fer de lance de l'attaque, Thomas en coopérant et Hooker en quasi-spectateur. Il existait une autre conception tactique, empruntant au code clausewitzien de la guerre, que le nouvel agencement de son armée, consécutif à la prise de Lookout Mountain, et sa grande supériorité numérique permettaient de réaliser : une attaque excentrique sur les ailes confédérées, accompagnée d'une poussée sur son centre. L'éclatement du feu sur trois points de la ligne de défense n'offrait pas moins d'avantages qu'une action convergente pour la simple raison que les fédéraux étaient en mesure de déployer sur chacun

³⁵⁷⁸ Steven E. Woodworth, " "The Very Ground Seemed Alive" : Sherman's Assault on the North End of Missionary Hill", in *The Chattanooga Campaign, op. cit.*, emplacement du Kindle 839-847.

³⁵⁷⁹ *Personal Memoirs of Gen. T. W. Sherman, op. cit.*, vol. 1, p. 376. Sherman, dérogeant au principe qu'il avait lui-même fixé, avait fait venir dans le camp nordiste, en août, son épouse et quatre de six enfants. Les lieux et la période estivale étaient propices aux maladies infectieuses. Willie, âgé de 9 ans, y contracta la fièvre typhoïde qui lui fut fatale. Sherman ne se départit jamais d'un sentiment profond de culpabilité, allant jusqu'à regretter qu'une balle ne lui ait pas ôté la vie à Vicksburg pour ne pas avoir eu à inviter la famille. (*Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865, op. cit.*, pp. 558-559).

³⁵⁸⁰ C'est l'avis, que nous partageons, de John R. Lundberg, "Baptizing the Hills and Valleys : Cleburne's Defense of Tunnel Hill", in *The Chattanooga Campaign, op. cit.*

d'eux une puissance de feu supérieure aux défenseurs. Grant ne retint pas cette combinaison qui aurait eu pour conséquence de partager entre les trois généraux le crédit de la victoire. Il faut envisager que la vision du commandant était, peut-être à cet instant, faussée par la conviction que Sherman était en possession de l'extrémité septentrionale de la crête³⁵⁸¹. Mais cela ne justifiait pas qu'il tînt Hooker dans un rôle subsidiaire. Les ordres de Thomas lui donnèrent une coloration offensive fort opportune. L'attaque excentrique put ainsi se matérialiser et, même si Sherman n'atteignit jamais son objectif, se heurtant toujours à Cleburne, beaucoup plus habile et intelligent dans l'approche du combat, elle permit d'infliger une déroute à l'ennemi.

La contribution de Hooker dans cette brillante victoire a été minimisée. Dans ses mémoires, Grant évoque l'action du général de manière très factuelle sans lui reconnaître un mérite particulier³⁵⁸². Hooker avait pourtant été le segment de la tenaille le plus percutant et décisif. Le nombre de soldats que ses hommes firent prisonniers, environ 700, attestait de sa dynamique offensive et du fait que ses forces avait engagé l'enveloppement de l'armée ennemie pendant l'assaut sur le centre ennemi. On peut se demander dans quelle mesure la poussée de ses divisions en direction de Missionary Ridge joua dans le succès final. Cette question, le général nordiste Smith ne se la pose pas. Pour lui, c'est « le mouvement de Hooker... ordonné par Thomas, et non pas par Grant, [qui] a remporté la bataille le 25 novembre³⁵⁸³ ». A la lecture de plusieurs témoignages confédérés, Hooker aurait été le grand vainqueur de la journée si la percée au centre de la ligne confédérée n'avait pas forcé les défenseurs à battre en retraite. Dans leur infortune, ils purent échapper aux assaillants qui les débordaient sur leur flanc gauche³⁵⁸⁴.

Le Virginien Thomas fut l'autre grand artisan du succès. Grant, qui le voyait comme son principal rival, l'avait circonscrit à un rôle de coopération avec Sherman. Les déboires du second avaient modifié la nature de sa participation. La prise de Missionary Ridge par son armée, dans les circonstances décrites, ne devait donc rien à Grant. Cette réalité était si peu contestable que Dana, dans un rapport rédigé le lendemain à l'attention du ministre Stanton, parlait de « l'un des plus grands miracles de l'histoire militaire³⁵⁸⁵ ». On peut même, à propos de son ordre de limiter la mission de Thomas à la prise des épaulements situés à la base de la colline, le qualifier, à l'instar de Peter Cozzens, d'« insensé »³⁵⁸⁶. Ce qui ne devait être qu'une démonstration de force était devenue une

³⁵⁸¹ O.R., 31 :2, p. 24.

³⁵⁸² *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, p. 83.

³⁵⁸³ Major-general William F. Smith, "An Historical Sketch of the Military Operations Around Chattanooga, Tennessee, September 22 to November 27, 1863", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts, op. cit.*, p. 245.

³⁵⁸⁴ Sam Davis Elliot, "This Grand and Imposing Array of the Brave Men : The Capture of Rossville Gap and the Defeat of the Confederate Left", in *The Chattanooga Campaign, op. cit.*, emplacement du Kindle 1942-1949.

³⁵⁸⁵ O.R., 31 :2, p. 69.

³⁵⁸⁶ Peter Cozzens, *The Shipwreck of Their Hopes, op. cit.*, p. 391.

attaque générale de l'Armée du Cumberland. La plume qui noircit les pages du rapport et des mémoires de Grant, dans lesquelles il prétendait avoir donné l'ordre à Thomas de prendre la colline, était trempée dans l'encre du mensonge³⁵⁸⁷. Le général avait engagé un processus de réécriture de l'histoire à peine la bataille terminée. La réussite nordiste, il faut l'avouer, tenait aussi à l'absence des divisions de Longstreet. Celles-ci eussent-elles garnies Missionary Ridge, nous aurions peut-être assisté à l'hécatombe que connurent les gris à Gettysburg, le 3 juillet. Il faut aussi noter que si Sheridan avait été entendu après la prise de Missionary Hill, l'Union aurait pu infliger des dommages plus sérieux à l'Armée du Tennessee en isolant et capturant la division de Cleburne.

Toute la gloire de la victoire rejaillit sur Grant, « l'un des plus grands généraux de notre temps... sans rival parmi la liste des généraux en vie » pour le *New York Herald* du 28 novembre 1863. Aucun de ses éclats ne pouvait toucher Sherman, qui ne participa pas à la prise de la crête. Le succès fut obtenu dans des circonstances que le commandant n'avait pas prévues et qui le contrarièrent. Cela ne l'empêcha pas d'écrire à Sherman, le 25 novembre : « Vous avez sans aucun doute été témoin de la belle manière avec laquelle les troupes de Thomas gagnèrent Missionary Ridge cet après-midi et vous pouvez également ressentir une légitime fierté pour la participation de vos forces dans la prise, en premier, d'une grande partie de la même étendue de hauteurs, puis en attirant l'attention d'un grand nombre d'ennemis, assurant ainsi le succès de Thomas³⁵⁸⁸ ». L'analyse des faits réfute l'assertion et confirme que ses écrits, publiés *post mortem*, ne constituent pas, sur certains points, une source fiable pour l'historien.

Grant ne fut pas en mesure de poursuivre son action pendant l'hiver comme il le souhaitait. Sa proposition, datée du 7 décembre, de marcher sur Mobile, dernier grand port sudiste dans le Golfe du Mexique, puis de lancer un raid en Alabama voire en Géorgie, fut rejetée par l'exécutif qui lui préféra, en priorité, la sécurisation du Tennessee orientale³⁵⁸⁹. Grant et Banks avaient formulé une première fois cette intention après la prise de Vicksburg, mais Lincoln, inquiet, dit-il, des risques d'occupation du Texas par Napoléon III, voulait favoriser une invasion dudit Etat sous la conduite du général Banks. Le Président avait alors offert « une respiration » à la Confédération en portant son attention sur un théâtre d'opération périphérique, d'intérêt secondaire sur un plan militaire, ce que Halleck reconnut dans un message à Grant³⁵⁹⁰. En décembre 1863, il ne perçut pas cette fois l'avantage majeur

³⁵⁸⁷ *Idem*. Parmi les historiens les plus éminents à avoir repris la version de Grant, on trouve Bruce Catton.

³⁵⁸⁸ O.R., 31 :2, p. 45.

³⁵⁸⁹ O.R., 31 :3, pp. 349-350, 454, 457-458.

³⁵⁹⁰ O.R., 26 :1, pp. 652-653, 659, 661-662, 664 ; O.R., 24 :3, pp. 529-530, 584 ; O.R., 32 :2, p. 41 ; Donald Stoker, *The Grand Design, op. cit.*, p. 311-312. Les opérations au Texas connurent un succès relatif. Banks s'empara de la baie de Matagorda (30 novembre), mais il se heurta aux puissantes fortifications confédérées érigées à l'embouchure de la rivière Brazos et à Galveston. Ses demandes de renforts ayant été refusées, il stoppa sa campagne et prépara une expédition sur la rivière Rouge, en Louisiane.

que le plan de Grant pouvait, selon lui, rapporter à l'Union : l'obligation faite à Lee de quitter la Virginie et la Caroline du Nord pour matérialiser une opposition militaire aux fédéraux en Alabama.

1863, annus horribilis pour la Confédération. Chattanooga clôturait après Gettysburg et Vicksburg une série de défaites qui, pour calamiteuses qu'elles furent, n'avaient pas encore scellé le destin de la Confédération. Grant récolta le 9 mars 1864 les lauriers de la victoire par une nouvelle couronne : le grade de général de corps d'armée. Il allait pouvoir étrenner sa nouvelle promotion face à un adversaire d'une toute autre stature que Pemberton ou Bragg, le général Robert Lee, et lors d'une des plus terribles campagnes de la guerre, la campagne Overland.

B) Les campagnes de 1864-1865 : le commandement confédéré et la némésis nordiste

1) La campagne Overland : une guerre d'attrition.

a - Grant : nouveau général en chef de l'Union.

Le mois de mars 1864 fut un mois charnière dans l'histoire du commandement de l'Union. Cet organe du pouvoir militaire connut un changement dont l'impact s'avéra décisif sur le déroulement de la guerre. Les raisons qui présidèrent à ce changement reflétaient le climat politique, tout en contraste, qui régnait dans les hémicycles. Il y avait d'un côté le ressentiment que les parlementaires éprouvaient à l'endroit de Halleck, trop incompetent à leurs yeux, pour insuffler à la conduite de la guerre la vigueur suffisante. De l'autre, la confiance qu'ils exprimaient envers Grant, auréolé de ses victoires dans l'Ouest.

Le 26 février 1864, le Congrès adopta un projet de loi déposé en décembre 1863 par Elihu B. Washburne, un ami de Grant, qui fut l'un des artisans de son ascension. Le texte avait pour objet de rétablir le grade de lieutenant-général que George Washington et Winfield Scott, à titre honorifique, avaient été les seuls à détenir³⁵⁹¹. La première conséquence fut de reléguer Halleck à un rang inférieur dans la hiérarchie, ce que celui-ci accepta sans renâcler, voire avec soulagement. C'est lui qui demanda à être démis de sa fonction et que celle-ci fût donnée à Grant³⁵⁹². Halleck garda un rôle dans la structure du commandement : il fut nommé, à Washington, chef d'état-major de l'armée, sous la direction du ministre de la Guerre et du lieutenant général. Dans les faits, Halleck continuait de servir comme il l'avait fait jusque-là, préférant s'investir dans la sphère administrative plutôt

³⁵⁹¹ John G. Nicolay et John Hay, *Abraham Lincoln : A History, op. cit.*, vol. 8, p. 334.

³⁵⁹² Chester G. Hearn, *Lincoln, the Cabinet and the Generals*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2010, p. 214.

qu'opérationnelle, à conseiller au lieu d'ordonner, à faire l'interface entre le terrain et l'administration.

Grant reçut les étoiles de lieutenant général le 2 mars 1864. Cette promotion ne doit pas être appréciée comme une évidence. Lincoln l'avait conditionnée à la certitude que Grant, courtois par les politiques des deux bords, n'avait aucune ambition politique susceptible de lui faire ombrage. La crainte de le voir se poser en rival s'était en effet diffusée dans l'esprit de Lincoln à la fin de l'année 1863. Fort de ses victoires dans l'Ouest, le militaire jouissait d'une image de vainqueur et avait acquis auprès des parlementaires une aura considérable. Trop d'indices fourmillaient - la poursuite vraisemblable de la guerre au-delà de son mandat les expliquait en grande partie -, qui faisaient de Lincoln un candidat à sa propre réélection. La notoriété de Grant était, dans ce contexte, une source de préoccupation. C'est un paradoxe de cette guerre livrée dans une démocratie : le commandant en chef voyait potentiellement se profiler sur l'échiquier politique, pour lui disputer un nouveau mandat, un subalterne dont il avait été le plus fervent soutien. Grant était-il un rival sérieux ? Le général était l'objet de l'attention aussi bien de certains cercles Républicains, peu enthousiastes, voire hostiles à la réélection du locataire de la Maison Blanche, que des *War Democrats*, pour être leur candidat³⁵⁹³. Mais Grant se tint à l'écart du monde politique. Washburne détourna le général d'une telle ambition dont il est peu probable qu'elle l'ait jamais animé à ce moment-là. Grant admit son désintérêt pour la chose politique dans plusieurs courriers privés et, notamment, dans une réponse écrite à l'un de ses proches, J. Russell Jones, chargé par Lincoln de sonder l'âme du général. Lincoln conçut un vif soulagement en apprenant qu'il n'était pas « rongé » par un « appétit pour la présidence »³⁵⁹⁴. Il ne craignait plus ainsi de le voir se dresser contre lui lors de la prochaine joute électorale pour la présidence, prévue en novembre 1864³⁵⁹⁵. Les seules joutes qui intéressaient alors le promu étaient celles qu'il devait livrer à l'Armée de Virginie du Nord et à son chef, Robert Lee. Lincoln signa la loi instituant le grade de lieutenant général le 29 février et, le même jour, proposa au Sénat qu'il nommât Grant au grade *ad hoc*³⁵⁹⁶. Le commandant en chef officialisa le 10 mars, deux jours après qu'ils s'étaient rencontrés pour la première fois, cette nomination. Grant devenait, par la loi, commandant de toutes les armées de l'Union³⁵⁹⁷.

³⁵⁹³ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, pp. 247-248.

³⁵⁹⁴ Bruce Catton, *Grant Takes Command, op. cit.*, pp. 107-112 ; Ida M. Tarbell, *The Life of Abraham Lincoln*, vol. 3, New York, Lincoln History Society, 1900, pp. 187-189.

³⁵⁹⁵ Edward G. Longacre, *General Ulysses S. Grant, The Soldier and the Man*, Cambridge, Da Capo Press, 2006, p. 209.

³⁵⁹⁶ John G. Nicolay et John Hay, *Abraham Lincoln : A History, op. cit.*, vol. 8, p. 335.

³⁵⁹⁷ CWAL, 7, p. 236.

L'arrivée de Grant dans l'Est intervint sept mois après que le Président l'avait pour la première fois évoquée - Halleck et Dana l'en avaient dissuadé et Grant avait fait savoir ses réserves³⁵⁹⁸. A cette époque, en août 1863, le Président s'était lamenté et avait perdu toute illusion de voir Meade reprendre l'offensive. Parce qu'elle était tenue en échec en Virginie, l'Armée du Potomac présentait un contraste frappant avec les armées de l'Est vainqueurs des rebelles dans le Mississippi et le Tennessee. Ce contraste donna à Grant un prestige auquel aucun des généraux dans l'Est ne pouvait prétendre. En décembre, l'option Grant restait vive dans l'esprit du Président. Son secrétaire personnel, John G. Nicolay, se souvint l'avoir entendu dire : « Maintenant... si cette Armée du Potomac servait à quelque chose - si les officiers en avaient dans le ventre -, si l'armée avait des jambes, ils pourraient déplacer 30 000 hommes vers Lynchburg et attraper Longstreet. Quelqu'un pourrait-il douter que Grant l'attraperait s'il était à la tête de l'armée ? Pas un homme dans toute l'armée en douterait un seul instant. » Le reste de la phrase, rapporté par Nicolay, est intéressant, car il tendrait à démontrer que Lincoln n'entendait pas agir de manière arbitraire. « Mais je ne pense pas que cela suffise à faire venir Grant depuis l'Ouest. J'ai évoqué le sujet avec Halleck ce matin et son opinion n'a pas varié. "Mais vous connaissez, M. le Président... les efforts que nous avons déployés pour faire progresser cette armée en direction de l'ennemi et que nous n'y parvenons pas" »³⁵⁹⁹.

L'appel à Grant avait une justification militaire, mais également une motivation politique. Quelques semaines plus tôt, le 19 février, Lincoln put lire ces lignes terribles dans le *New York Herald*, un journal à grand tirage :

Le Président Lincoln incarne la farce. Son élection était une farce pitoyable. L'idée qu'un tel homme puisse être président... est une farce. Son discours d'inauguration était une farce. Son cabinet est et a toujours été une farce. Tous ses papiers officiels sont une farce. Ses intrigues pour obtenir une nouvelle candidature du parti et l'espoir qu'il entretient d'une réélection sont, cependant, les farces les plus risibles de toutes.

Dans la jeune démocratie américaine déchirée par une guerre fratricide meurtrière, l'imbrication entre l'événement politique et militaire se renforçait au fur et à mesure que l'élection présidentielle approchait. Malgré les critiques acerbes des radicaux et des Conservateurs du Parti républicain, la cohésion nationale était majoritairement réalisée au Congrès. Elle était plus indécise au sein de l'opinion publique dont une large partie décriait l'action du Président³⁶⁰⁰. L'électeur ne glisserait un bulletin Abraham Lincoln dans l'urne que si le cours de la guerre tournait à l'avantage de l'Union en

³⁵⁹⁸ James McPherson, *Tried by War, op. cit.*, pp. 198-199.

³⁵⁹⁹ *With Lincoln in the White House, op. cit.*, p. 121 (mémoire du 7 décembre 1863).

³⁶⁰⁰ Jean Edward Smith, "Abraham Lincoln and Ulysses S. Grant", in *Lincoln Revisited : New Insights from the Lincoln Forum*, éd. John Y. Simon, Harold Holzer et Dawn Vogel, New York, Fordham University Press, 2007, p. 172.

Virginie, là où se cristallisait en priorité son attention. Il n'existait pas à l'époque d'instrument capable de mesurer les traits dominants de l'opinion. Pour cette raison, la cote de confiance du Président et le degré d'assentiment à sa politique restent largement insaisissables. On doit, pour s'en forger une idée, se rattacher à des faits quantifiables et objectifs. La presse, l'exemple ci-dessus l'atteste, savait être féroce avec Lincoln, mais le ressentiment d'un journaliste ne reflétait pas forcément l'avis de ses lecteurs. Les émeutes de New York consécutives à la conscription constituent, selon nous, un indicateur fort, sinon d'une hostilité à la guerre, du moins d'un soutien en demi-teinte au gouvernement et à son chef. Ajoutons qu'au terme de leur engagement de trois ans, si 136 000 soldats, sensibles aux divers avantages, notamment financiers, qu'on leur octroyait en cas de réengagement, acceptèrent de prolonger leur service, environ 100 000 autres reprirent le chemin de leur foyer³⁶⁰¹. C'est en tout cas deux échantillons qui ne permettent pas de conclure à l'existence d'une crise morale dans les Etats du Nord, pas plus qu'à celle d'une ferveur unanime. Le désir de verticalité, c'est-à-dire d'une communion qui relierait le sommet de l'Etat à toutes les couches de la population, était un fantasme. Or, Lincoln avait besoin de l'adhésion de la population civile pour gagner la guerre. La rapidité de circulation de l'information, permise par le télégraphe, donnait une instantanéité aux faits militaires ; victoires ou défaites étaient connues du public dans des délais très courts. Ce sont elles qui, largement, formaient l'humeur du peuple. En mars 1864, la carte de guerre, en tout cas dans l'Est, n'était pas favorable à l'Union qui n'avait réalisé aucune avancée notable après trois années de conflit. Pour empêcher que la lassitude ne s'installât et galvaniser l'état moral de toutes les couches de la population civile, Lincoln avait un besoin urgent de victoires. Grant était l'instrument voulu par Lincoln pour gagner des batailles, chasser la fatigue et les lamentations des citoyens, lui garantir une image populaire et lui assurer un nouveau mandat. On peut d'ailleurs se demander dans quelle mesure cette réalité politique agit sur les décisions tactiques du commandement au cours de la campagne à venir.

Etait-ce la conséquence d'un effet psychologique induit par la présence de Grant ? Lincoln manifesta, au printemps 1864, son optimisme à l'endroit du peuple. Un de ses amis intimes raconta :

[il] croyait sincèrement que la voix du peuple, dans la situation d'urgence qui était la nôtre, venait juste après celle de Dieu. Il disait qu'il n'avait aucun doute sur le fait que notre succès renverserait la rébellion au moment voulu. Dieu, disait-il, était de notre côté et le peuple se conduisait avec tant de générosité que tout doute avait quitté son esprit quant à notre succès final. Il croyait fermement qu'aucun peuple des temps anciens ou nouveaux n'avait montré autant de patriotisme ou un tel esprit de sacrifice que le peuple loyal des Etats-Unis.³⁶⁰²

³⁶⁰¹ James McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., pp. 789-790.

³⁶⁰² *Herndon's Informants : Letters, Interviews, and Statements about Abraham Lincoln*, éd. Douglas L. Wilson et Rodney O. Davis, Urbana, University of Illinois Press, 1998, p. 182.

Quelques mois plus tard, en août, alors que Grant était toujours bloqué par son adversaire devant Petersburg, le Président n'aura plus les mêmes certitudes sur les bonnes dispositions du peuple à son égard.

La « conspiration » visant à obtenir son renvoi, et dont il accusa les généraux Sickles et Doubleday d'avoir été les agents, avait tourmenté Meade, mais ne l'avait pas emporté³⁶⁰³. Le sort du général semblait pourtant réglé en haut lieu. En novembre, Grant avait proposé de lancer une campagne en Alabama et contre la ville de Mobile³⁶⁰⁴. Dans le même temps il avait suggéré de remplacer Meade par Sherman ou W. F. Smith. Lincoln, son ministre de la Guerre et son général chef en avaient accepté le principe préférant, cependant, qu'il se fit au bénéfice du second³⁶⁰⁵. L'arrivée de Grant ne fut pas fatale au commandant bien qu'il se fût presque convaincu du contraire. N'avait-il pas écrit à son épouse le 8 mars : « Grant devrait-être à Washington ce soir et comme il devrait être nommé commandant en chef et responsable des faits et gestes de l'Armée du Potomac, il pourrait souhaiter avoir un homme à lui à la tête de l'armée, surtout, comme je l'ai compris, qu'il est persuadé de la supériorité des armées de l'Ouest, et que l'échec de l'Armée du Potomac à accomplir quoi que ce soit est dû à leurs généraux³⁶⁰⁶ » ? Grant avait ignoré les invitations insistantes de certains de ses officiers d'état-major à prendre les rênes de l'armée et à reléguer Meade au rang de chef de Corps. Les raisons de ce conservatisme n'étaient pas anodines. Grant avait été sensible à l'humilité de Meade, prêt à laisser son poste et à servir son successeur³⁶⁰⁷. La modestie seule ne pouvait préserver Meade de la volonté d'un homme dont il avait, avec beaucoup de lucidité, cerné les deux traits de caractère dominants : « une énergie indomptable et une grande ténacité pour atteindre ses objectifs³⁶⁰⁸ ». Il était surtout dans l'intérêt du lieutenant général, au moins à court terme, de garder Meade qui avait cet avantage précieux de connaître les rouages de l'Armée du Potomac, son organisation et ses hommes³⁶⁰⁹.

Le sommet de l'Etat vouait à Grant une indéniable confiance, ainsi que le révéla l'arbitrage donné en sa faveur par le Président dans un différend l'opposant au ministre Stanton. Ce dernier se plaignit que le général en chef avait retiré des artilleurs affectés à la défense de Washington pour renforcer l'armée. Grant fit cette réponse : « Je pense que je suis votre supérieur dans ce domaine, M. le ministre ». « Il faudra interroger M. Lincoln à ce sujet » répliqua Stanton. Le Président prit le parti de Grant : « Vous et moi, M. Stanton, avons essayé de faire le boulot et nous n'avons pas très bien

³⁶⁰³ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 176.

³⁶⁰⁴ O.R., 31 :2, pp. 71-72.

³⁶⁰⁵ O.R., 31 :3, pp. 457-458.

³⁶⁰⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 176.

³⁶⁰⁷ *Ibid.*, p. 178.

³⁶⁰⁸ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2., p. 162.

³⁶⁰⁹ Stephen R. Taaffe, *Commanding the Army of the Potomac, op. cit.*, p. 146.

réussi. Nous avons envoyé chercher M. Grant de l'autre côté des montagnes... pour nous décharger et je pense que nous ferions mieux de le laisser faire comme il lui plaît »³⁶¹⁰.

La création d'un mode de fonctionnement dual constitua l'inflexion la plus notable dans l'art du commandement nordiste. Elle permit à Grant de se débarrasser des aspects les plus administratifs de la guerre et de centrer toute son attention sur les questions stratégiques. Meade, maintenu à son poste, devenait, comme les autres chefs d'armée, un agent d'exécution chargé de mettre en œuvre les dispositions tactiques idoines, ce qui ne lui interdisait pas d'être force de suggestion. A la différence de Halleck, qui ne quitta jamais Washington le temps qu'il exerça ses fonctions, Grant accompagnerait physiquement l'Armée du Potomac dans ses opérations. C'est dire que la liberté d'action de Meade, sans que celui-ci fut marginalisé, était réduite et la surveillance permanente. A lire les premières réflexions de l'intéressé, on ne trouve pas trace de la moindre contrariété. Au contraire. « Il [Grant] se montre comme toujours amical, écrivit-il à son épouse le 24 mars, et ne semble nullement disposé à se mêler des affaires de mon armée³⁶¹¹ ». Le général admettait, le 13 avril, un préjudice qu'il plaçait sur le terrain très personnel de la reconnaissance : « Devrait-on assister au succès de ses opérations [de l'armée], que ma part de mérite sera moindre que s'il n'était pas là³⁶¹² ». La proximité de Grant avec le terrain était dans sa nature. Une autre raison, facilitant l'expression de la première, l'expliquait : la volonté de « se tenir à l'écart autant que possible³⁶¹³ » de la capitale et du tumulte politique. C'est ce que pensait Meade qui échangea beaucoup avec lui à son arrivée en Virginie. Cette défiance n'était pas feinte. A l'aube de la nouvelle campagne militaire, aucune ombre ne venait assombrir le ciel du commandement nordiste où semblait régner une dynamique des convergences.

En février 1864, le ministre de la Guerre avait assuré Meade que plusieurs officiers de l'Armée du Potomac n'avaient pas la confiance du pays et, qu'en les maintenant à leur poste, le général se portait préjudice à lui-même. C'était, à tout le moins, une invitation soutenue à purger l'armée des éléments qui déplaisaient. Meade ne l'honora pas, considérant que, s'il ne s'y opposait pas, cela relevait des devoirs du ministre³⁶¹⁴. Le départ des indésirables intervint le 23 mars. Reconduit dans ses fonctions, Meade façonna un nouveau commandement, sous la dictée de Halleck et de Stanton³⁶¹⁵. Le 23 mars, l'armée fut officiellement consolidée en trois Corps (2^{ème}, 5^{ème} et 6^{ème}). Deux Corps, les plus affectés

³⁶¹⁰ William Conant Church, *Ulysses S. Grant and the Period of National Preservation and Reconstruction*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1897, pp. 248-249.

³⁶¹¹ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 183.

³⁶¹² *Ibid.*, p. 189.

³⁶¹³ *Ibid.*, p. 187.

³⁶¹⁴ *Ibid.*, p. 165.

³⁶¹⁵ Meade parvint à maintenir le commandant du 6^{ème} Corps, John Sedgwick, à son poste.

par les combats passés, disparurent (1^{er} et 3^{ème}) et leurs unités fondues dans les restantes³⁶¹⁶. Leurs commandants, Newton et French, n'avaient pas convaincu et traînaient une pâle réputation. Meade avait tenté de leur préserver un poste de chef de division, mais Stanton et Halleck refusèrent³⁶¹⁷. Peu les regrettèrent. Il en fut autrement du général Sykes, commandant du 5^{ème} Corps et proche de McClellan. Il fut transféré dans le Département du Kansas pour permettre à Gouverneur Warren, très apprécié par Meade, d'occuper son poste. Warren était le commandant provisoire du 2^{ème} Corps en attendant le retour prochain de Hancock, blessé à Gettysburg. Le chef de la cavalerie, Pleasonton, fut également remplacé le 25 mars, à la demande de Grant³⁶¹⁸. Son successeur était Philip Sheridan, commandant de division dans l'Armée du Cumberland. L'officier n'avait pas été consulté ; son nom avait été suggéré par Halleck et retenu aussitôt par Grant³⁶¹⁹. Les quatre commandants de Corps et de cavalerie n'avaient jamais travaillé de concert par le passé. Ce manque d'expérience commune de la guerre, à laquelle il faut ajouter, pour chacun d'eux, des personnalités singulières, ne fut pas sans effets sur les opérations militaires à venir. Cette réorganisation fut, par son ampleur, la dernière du conflit. L'Armée du Potomac connaîtra encore 21 changements de généraux ; tous, à l'exception du départ de Warren, justifiés par des raisons purement militaires. Ces changements avaient été au nombre de 123 entre le 15 octobre 1861 et le 9 mars 1864³⁶²⁰.

Le sentiment, nourri par Grant dans ses mémoires, selon lequel, investi de la confiance présidentielle, il avait « carte blanche » pour définir la stratégie de l'Union est une pure fiction³⁶²¹. Le message qu'il reçut du commandant en chef le 30 avril, quelques jours avant le début de la campagne militaire, le confirmait : « Je tiens à faire part, de cette manière, de mon entière satisfaction pour ce que vous avez fait jusqu'à maintenant, autant que je l'ai compris. Je ne connais, ni n'ai cherché à connaître les détails de votre plan. Vous êtes prudent et autonome et, satisfait de cela, je ne souhaite pas vous imposer des contraintes ou des restrictions³⁶²² ». Lincoln restait l'artisan de la stratégie de l'Union ; la planification nécessaire à sa mise en œuvre était de la compétence du général en chef. La répartition des rôles n'impliquait pas un effacement du lien de subordination entre les deux autorités. Le rapport d'autorité était intact, ce que réaffirma Lincoln en ne permettant pas que

³⁶¹⁶ O.R., 33, p. 717-718 ; *Meade's Army : The Private Notebooks of Lt. Col. Theodore Lyman*, éd. David W. Lowe, Kent, The Kent University Press, 2007, p. 116.

³⁶¹⁷ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 2, p. 185.

³⁶¹⁸ O.R., 33, pp. 721 et 732.

³⁶¹⁹ O.R., 33, p. 798 ; *Personal Memoirs of P. H. Sheridan*, op. cit., vol. 1, p. 342 ; Eric J. Wittenberg, *Little Phil: A Reassessment of the Civil War Leadership of Gen. Philip H. Sheridan*, Washington, Brassey's Inc., 2002, p. 17.

³⁶²⁰ George S. Maharay, *The Ever-Changing Leaders and Organization of the Army of the Potomac*, Bloomington, iUniverse, 2010, p. 196.

³⁶²¹ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln*, op. cit., vol. 2, p. 646 ; Brooks D. Simpson, *Let Us Have Peace : Ulysses S. Grant and the Politics of War and Reconstruction, 1861-1868*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991, p. 54.

³⁶²² CWAL, 7, p. 325.

les vues stratégiques de Grant entrassent en conflit avec les siennes. En effet, la stratégie arrêtée par Grant sur ce théâtre d'opération n'était pas celle qu'il avait initialement conçue. Le 19 janvier 1864, alors qu'il était toujours en poste dans l'Ouest, il avait, tout d'abord, envisagé de faire adopter à l'Armée du Potomac une position défensive, de réduire substantiellement son potentiel afin de permettre à 60 000 hommes de lancer une expédition en Caroline du Nord pour couper la ligne de communication et de ravitaillement qui reliait Lee à la partie méridionale de la Confédération. Le Virginien serait, dans ces conditions, obligé de parer la menace et d'évacuer la Virginie ou, tout du moins de n'y laisser qu'une faible couverture militaire. Grant comptait également déclencher une vague de désertions chez les soldats confédérés originaires de la Caroline du Nord occupée par les fédéraux³⁶²³. Halleck fit ce qu'il savait faire de mieux : argumenter et développer une vision stratégique plus conforme à l'orthodoxie stratégique en vigueur à Washington. Il releva plusieurs faiblesses dans le raisonnement du général : l'incapacité de déposséder Meade de plus de 30 000 soldats ; ce transfert de troupe en Caroline du Nord serait une invitation lancée à Lee pour prendre l'offensive dans le Maryland ou en Pennsylvanie. Surtout, un tel plan entraînait, selon lui, en conflit avec une maxime napoléonienne qui était de faire de la destruction de l'armée protégeant la capitale un préalable à la prise de celle-ci³⁶²⁴. Halleck était en osmose avec les vues de Lincoln qui lui avait rappelé, le 19 septembre 1863, ce que devait être la stratégie de l'Union :

Afin d'éviter tout malentendu, laissez-moi vous dire que tenter de combattre l'ennemi qui se retire progressivement dans ses retranchements à Richmond et de l'y capturer, est une idée que j'ai tenté de repousser depuis pratiquement un an. Mon avis est tellement clair sur ce sujet, que si un commandant désirait faire un essai, je ne le laisserais guère le mener. Ma dernière tentative contre Richmond était de voir McClellan, quand il était plus proche de la ville que l'ennemi, s'y précipiter avant lui. Depuis, j'ai toujours souhaité que l'Armée du Potomac ait pour cible l'armée de Lee et non pas Richmond. Si notre armée ne peut pas s'abattre sur l'ennemi et le blesser là où il se trouve, il me semble évident qu'on ne gagnera rien à tenter de le poursuivre à travers une succession de lignes retranchées dans une ville fortifiée.³⁶²⁵

Pour atteindre cet objectif, les fédéraux devaient concentrer leurs forces et opérer depuis leur base en Virginie et non pas, comme le suggérait Grant, depuis la Caroline du Nord ou la Péninsule, ce qui obligerait à « agir avec une armée divisée et sur les lignes extérieures³⁶²⁶ ». Halleck transmit le plan au commandant en chef qui, comme il l'avait anticipé et fait comprendre à Grant, le repoussa.

³⁶²³ O.R., 33, pp. 394-395.

³⁶²⁴ O.R., 32 :2, pp. 411-413.

³⁶²⁵ CWAL, 6, p. 467.

³⁶²⁶ O.R., 32 :2, pp. 411-413.

Prisonnier d'une représentation stratégique « conventionnelle », Lincoln avait été incapable de s'en extraire et de saisir les avantages de l'approche indirecte privilégiée par Grant³⁶²⁷.

La nouvelle mouture reposait sur les principes de concentration et de coordination que Lincoln avait pressé ses généraux, sans succès, de mettre en œuvre depuis 1862. Elle embrassait la globalité du théâtre de la guerre et visait, sur chacune des zones d'opérations qui le fractionnait, l'annihilation du potentiel militaire confédéré. A cette fin, il entendait mobiliser toutes les troupes disponibles, les faire agir de concert contre l'ensemble des forces ennemies, les « marteler » sans cesse et leur laisser nul répit afin qu'elles ne pussent exploiter leurs lignes intérieures et se porter mutuellement secours³⁶²⁸. L'effort de guerre sera soutenu par une supériorité en hommes³⁶²⁹ et en matériel écrasante. Grant poursuivit l'interruption des échanges de prisonniers régi par le Cartel Dix-Hill signé le 22 juillet 1862. Il avait écrit le 18 août : « Si nous commençons à libérer l'ensemble des prisonniers, nous devons combattre jusqu'à ce que le Sud soit anéanti dans sa totalité. Si nous gardons ceux que nous avons pris, ils ne compteront pas plus que des morts³⁶³⁰ ». Cet effort porterait à la fois sur les armées rebelles, reconnues comme centre de gravité de la Confédération, ainsi que sur les centres politiques et logistiques qu'étaient les villes de Mobile, Atlanta et Richmond. Le général Banks marcherait depuis la Louisiane en direction de Mobile en Alabama, balayant sur son passage la petite armée de Taylor. A Sherman, nommé commandant de la division militaire du Mississippi, revenait la mission de détruire l'Armée du Tennessee, de s'enfoncer en territoire ennemi et d'y « infliger tous les dommages qu'il pouvait à ses ressources de guerre »³⁶³¹.

En Virginie, la stratégie de l'Union impliquait trois armées. Campée à l'embouchure de la rivière James, à Fort Monroe, celle du général Butler (30 000 hommes) devait remonter la Péninsule entre les rivières James et York et marcher sur Richmond³⁶³². L'historien militaire John C. Ropes parla

³⁶²⁷ Joseph T. Glatthaar, "Genius or Talented Amateur : Lincoln as Military Strategist", in *Lincoln's Legacy of Leadership*, éd. George R. Goethals et Gary L. McDowell, New York, Palgrave Macmillan, 2010, pp. 177-178.

³⁶²⁸ O.R., 34 :1, p. 9.

³⁶²⁹ La suspension était intervenue sur décision de Lincoln le 30 juillet 1863, après que le Congrès confédéré avait affirmé, en mai 1863, le principe d'exclure les soldats noirs du Cartel (O.R., série 2, 5, pp. 940-941). On notera qu'elle intervint après les victoires à Vicksburg et à Gettysburg qui plaçaient l'Union en position de force. Les échanges reprirent en février 1865 et concernèrent en priorité les prisonniers originaires des Etats sous contrôle de l'Union et inaptes à reprendre les armes. Le nombre exact de prisonniers échangés et libérés sur parole est difficile à établir. L'historien David J. Eicher avance le chiffre de 329 963 confédérés et 152 015 nordistes, sans, toutefois, citer ses sources (*The Longest Night : A Military History of the Civil War*, New York, Simon & Schuster, 2001, p. 629).

³⁶³⁰ O.R., série 2, 7, pp. 606-607.

³⁶³¹ O.R., 34 :1, pp. 10-11. Depuis le 12 mars, Banks avait engagé son armée dans une campagne sur la rivière Rouge, vallée qui conduisait au Texas. Cette opération, dénuée d'intérêt militaire majeur, était la volonté de Lincoln qui céda à la pression des partisans de la « liberté du sol », des propriétaires de filature de coton dans le Nord et des spéculateurs, autorisés à accompagner la troupe, désireux que fussent saisis les champs de coton texans pour s'enrichir (Ludwell H. Johnson, *Red River Campaign : Politics and Cotton in the Civil War*, Baltimore, Johns Hopkins Press, 1958).

³⁶³² O.R., 33, pp. 794-795.

d'une « erreur inexcusable », considérant que Petersburg était une cible plus facile à atteindre pour Butler. Avoir confié la responsabilité à un général politique qui n'avait montré aucun talent militaire, était, poursuivait Ropes, « une folie injustifiée »³⁶³³. Les forces du général Sigel (15 000 hommes) occuperaient la Shenandoah dans le but de retenir les troupes sudistes présentes dans la région pour éviter qu'elles ne vinssent renforcer l'armée de Lee et endommager les ressources ennemies³⁶³⁴. Le général Meade, commandant de l'Armée du Potomac, supporterait le plus gros de cet effort en s'attaquant au « renard gris ». Il était chargé d'engager la confrontation avec le Virginien au nord de la capitale confédérée, sans lui laisser le moindre repos. Les ordres de Grant, donnés à Meade le 9 avril, étaient clairs : « L'armée de Lee est votre objectif. Où que Lee aille, vous irez³⁶³⁵ ». L'objectif était son anéantissement³⁶³⁶. Dans l'esprit de Grant, Lee et son armée étaient la cible principale, car une fois abattue, la Confédération s'écroulerait et rendrait les armes. Dans le cas où Lee échapperait à la destruction et prendrait position derrière les défenses de Richmond, Meade et Butler feraient leur jonction au sud de la rivière James³⁶³⁷. Sept étaient le nombre de mois que se donnait le général en chef pour finir la guerre. Cette programmation n'était pas anodine, elle coïncidait avec la date de l'élection présidentielle. Cette approche portait une dose de destructivité assumée qui se traduira par la disparition en quelques semaines de plusieurs milliers de soldats dans l'Est et par la ruine de régions entières dans l'Ouest. Sous l'impulsion du général en chef et son rejet de toute forme de faiblesse, la guerre sera amenée à un degré de violence jamais atteint.

Quelle stratégie la Confédération pouvait-elle mettre en œuvre à l'aube de l'année 1864 ? Un éclairage fut donné par Lee dans une missive à Davis du 3 février : « Si nous pouvions prendre l'initiative et tomber sur eux [les fédéraux] par surprise, nous pourrions perturber leurs plans et les gêner tout l'été ». Cette opération pouvait être menée depuis l'est du Tennessee par Longstreet et Johnston. Le premier, en entrant dans le Kentucky, couperait les lignes de communication de Grant, l'obligeant à quitter sa ligne de front devant laquelle se tenait Johnston. Libéré de toute pression ennemie, ce dernier pourrait « passer à l'offensive et regagner le terrain perdu ». On ne pouvait pas parler de changement de sensibilité stratégique. Il était toujours question d'objectifs limités, comme il le rappela : « Nous ne sommes pas en mesure et nous ne l'avons jamais été, selon moi, d'envahir le territoire ennemi avec la perspective de nous y maintenir ».³⁶³⁸

³⁶³³ John C. Ropes, "Grant's Campaign in Virginia in 1864", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts*, Boston, Military Historical Society of Massachusetts, vol. 4, 1905, pp. 368-369.

³⁶³⁴ O.R., 33, p. 874.

³⁶³⁵ O.R., 33, p. 828.

³⁶³⁶ John C. Ropes, "Grant's Campaign in Virginia in 1864", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts*, *op. cit.*, p. 370.

³⁶³⁷ O.R., 34 :1, p. 14.

³⁶³⁸ WPRL, pp. 666-667.

En mars, Lee avait deviné, dans leurs grandes lignes, les intentions de l'ennemi. Le problème était qu'il ne maîtrisait plus la définition de sa stratégie en Virginie. La présence de Grant aux côtés de l'Armée du Potomac lui était connue et elle signifiait qu'une nouvelle campagne contre Richmond sera prochainement lancée³⁶³⁹. Il avait gardé espoir de prendre l'offensive avant que l'Union ne rassemblât toutes ses forces pour le combattre et n'exécutât ses plans³⁶⁴⁰. Contrarier les plans de l'ennemi et lui imposer son propre rythme d'action en profitant de chaque opportunité qu'il lui laisserait, étaient sa philosophie de guerre. Une telle opportunité ne se présenterait à lui qu'à la condition que, dans l'Ouest, Johnston et Longstreet fussent en mesure d'enclencher une diversion énergique³⁶⁴¹. Ce que ces derniers ne firent pas. Le 8 avril, Bragg confessa : « [Dans ces conditions] notre politique devient nécessairement défensive. Aussi regrettable que cela puisse être, elle est désormais inévitable³⁶⁴² ». Les vues de Lee étaient plus nuancées et, rejetant le principe d'une défense passive, réaffirmaient le caractère défensif-offensif de l'action. Le Virginien proposa, dans un message à Davis, le 15 avril, de rappeler Longstreet et de « se porter droit contre l'ennemi sur la Rappahannock ». « Si Dieu nous donne une grande victoire, ajouta-t-il, tous leurs plans seront anéantis et leurs forces qui se réunissent dans la baie Chesapeake seront rappelées pour défendre Washington ». Deux conditions furent posées : que la capitale sudiste fût protégée contre toute menace venant de l'Est et que l'armée disposât de provisions et de fourrage³⁶⁴³. Ces derniers manquaient, contraignant le sudiste à laisser l'initiative à l'Union. La défensive avait pour Lee ses limites géographiques et il avait averti Davis que, s'il était « contraint de se retirer de cette ligne [la Rappahannock] en raison d'un mouvement de flanc de l'ennemi ou d'un manque de ravitaillement, un immense malheur nous frappera ». Dans ce même message, Lee montra que sa perception du plan ennemi s'était affinée grâce aux rapports de ses éclaireurs. Il prédit que « l'ennemi monte une armée importante sur la Rappahannock et une autre à Annapolis, que la première a pour intention de marcher directement sur Richmond, tandis que la seconde ambitionne de la prendre de flanc ou à revers ».³⁶⁴⁴

Chacun à leur manière, les commandants antagonistes menèrent une guerre d'usure et tissèrent un lien étroit entre les effets du feu et leurs conséquences psychologiques. Le dessein de Grant était de saigner à blanc l'armée sudiste, de lui infliger des pertes humaines telles qu'elles créeront une rupture et une altération irréversibles de ses capacités de combat, tant morales que physiques. Pour Lee, l'objectif était d'offrir une résistance au plus bas coût possible sur le plan humain, de démontrer une

³⁶³⁹ *Ibid.*, pp. 686, 687-688.

³⁶⁴⁰ *Ibid.*, p. 685.

³⁶⁴¹ *Ibid.*, p. 688.

³⁶⁴² O.R., 51 :2, pp. 1076-1077.

³⁶⁴³ WPRL, p. 700.

³⁶⁴⁴ *Ibid.*, pp. 699-700.

capacité à tenir, qui signifiait une prolongation de la guerre au-delà du prix que pourrait tolérer la société civile nordiste.

b - Grant et la guerre en Virginie : le choix délibéré de l'attrition pour répondre aux exigences d'une guerre politique.

Sur le front de la Virginie, rien qui ne puisse rester dans l'ombre de notre analyse n'est à signaler au cours de l'hiver et au cours des premiers mois de l'année 1864. Le 4 mai marqua le début d'une campagne de cinq semaines, au cours desquelles Lee bloqua toutes les tentatives de débordement de son flanc droit engagées par l'Union, et qui donnèrent lieu à six batailles d'attaque-défense dont deux figureront dans le lugubre palmarès des batailles les plus sanglantes de la guerre. Ce matin-là, l'Armée du Potomac, riche de 118 000 soldats (le 9^{ème} Corps de Burnside, plus ancien dans son grade que Meade, était directement sous les ordres de Grant), quitta Culpeper où elle avait établi ses quartiers, commença à franchir la Rapidan et à pénétrer dans la Wilderness. Meade la commandait, mais dans la réalité Grant était à la baguette. Le plan nordiste devait autant à Meade qu'à son chef d'état-major, le général Humphreys. La configuration du théâtre de guerre détermina la décision de déborder l'ennemi sur sa droite et non sur sa gauche. Cette option avait sa force et sa faiblesse. Les fédéraux pouvaient établir une ligne de communication et de ravitaillement par voie navigable qui ne requérait pas d'être sécurisée par des centaines de soldats ; ils évitaient l'approche frontale, s'épargnant un bain de sang devant les défenses sudistes. Cependant, la seule route possible traversait la Wilderness, où l'armée, privée de souplesse manœuvrière, était vulnérable si l'ennemi réagissait avec célérité. Humphreys avait fait le pari, en se fondant sur le déroulement des événements de novembre (Lee avait répondu au mouvement de Meade en se repliant derrière la Mine Run), que l'armée serait en capacité de traverser cette zone en une journée et de tourner, au moins en partie, la droite ennemie, avant que les deux armées ne s'affrontassent³⁶⁴⁵. Ce scénario idéal ne vit pas le jour.

A notre connaissance, l'histoire de la guerre n'offre pas d'exemple d'une campagne militaire dont le déroulement aurait été déterminé par le don de prescience d'un de ses acteurs. La campagne de la Wilderness ne fait pas exception et l'historien peut sortir de son champ d'analyse l'idée, qui fut longtemps admise, selon laquelle Lee aurait anticipé, à plusieurs reprises, la manœuvre de contournement de sa droite par l'ennemi³⁶⁴⁶. Le sudiste ne l'envisagea pas avant le 2 mai. La bataille de la Wilderness fut, avant tout, la conséquence d'une opportunité saisie par le commandant

³⁶⁴⁵ Andrew A. Humphreys, *The Virginia Campaign of '64 and '65 : The Army of the Potomac and the Army of the James*, New York, Charles Scribner's Sons, 1883, pp. 10-11.

³⁶⁴⁶ Gordon C. Rhea, "Lee, Grant and "Prescience" in the Overland Campaign", in *Audacity Personified, op. cit.*, pp. 57-81.

confédéré. Sans la décision de Meade, approuvée par Grant, de faire bivouaquer son armée dans la nuit du 4 au 5 mai pour ne pas la désolidariser de son train de ravitaillement, constitué de 400 chariots, aucun combat ne s'y serait déroulé³⁶⁴⁷. Le 4 mai, aux yeux de Lee, la seule inconnue de la manœuvre nordiste résidait dans sa destination : l'attaquer ou se diriger vers Fredericksburg³⁶⁴⁸. C'est au cœur de la Wilderness, une zone touffue, dominée par des arbres de petite taille, des halliers, au sol trop rude pour permettre l'installation de culture, où une année plus tôt il avait chèrement triomphé de Hooker, qu'il projeta d'intercepter les fédéraux. Dans cet espace, impropre aux déploiements de grandes masses d'infanterie, de la cavalerie et des batteries d'artillerie, la disproportion des forces était sensiblement atténuée. Un avantage qui permit au Virginien d'aborder la joute guerrière avec plus de confiance. Une confiance qui était cependant troublée par l'inquiétude liée à l'infériorité numérique de son armée. Il y sensibilisa Davis le 4 mai : « Il me semble que la grande poussée de l'ennemi ici et en Géorgie a commencé et que le besoin de concentration de nos forces sur ces deux points est urgent et impératif³⁶⁴⁹ ». Les troupes disponibles étaient stationnées en Caroline du Nord, une juridiction militaire sous commandement de Beauregard. La décision d'accéder à la demande de Lee incombait donc au général créole ou à Davis, en sa qualité de commandant en chef. Elle n'intervint pas³⁶⁵⁰.

Le 5 mai, Lee n'avait pas la totalité de ses forces, environ 65 000 vétérans, dans la main. Le commandant n'avait pas exclu que les fédéraux tentassent de tourner son armée par l'est, menaçant ainsi la voie ferrée de la Virginie centrale. Préposé à la protection de la voie à Gordonsville, Longstreet était à une journée de marche de la Wilderness. Les Corps d'Ewell et de A. P. Hill se portèrent au-devant de l'ennemi par deux routes parallèles, Orange Turnpike et Orange Plank Road, avec l'ordre de ne pas provoquer d'engagement général et même, pour les hommes d'Ewell, de « décrocher lentement s'ils sont sous pression³⁶⁵¹ ». La zone de repli était les défenses de Mine Run³⁶⁵². Les deux Corps agiraient séparés l'un de l'autre par plus de quatre kilomètres et sans possibilité de coopérer. Le plan consistait à retenir l'envahisseur jusqu'à l'arrivée de Longstreet. Ce fut chose faite sur la Orange Turnpike où l'avancée nordiste avait été circonscrite après de violents combats au cours desquels le Corps d'Ewell, très inférieur en nombre, faillit rompre. Quelques kilomètres au sud, au croisement de Orange Plank Road et Brock Road, la lutte fut féroce. Toutes les

³⁶⁴⁷ *Ibid.*, p. 62 ; Gordon C. Rhea, *The Battle of the Wilderness May 5-6, 1864*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1994, p. 55.

³⁶⁴⁸ WPRL, p. 719.

³⁶⁴⁹ *Ibid.*, p. 720.

³⁶⁵⁰ Davis avait été, le 30 avril, frappé par une tragédie personnelle : son fils de 5 ans avait fait une chute accidentelle qui occasionna une fracture du crâne à laquelle il ne survécut pas.

³⁶⁵¹ O.R., 36 :1, p. 1070.

³⁶⁵² Peter S. Carmichael, "Escaping the Shadow of Gettysburg : Richard S. Ewell and Ambrose Powell Hill at the Wilderness", in *The Wilderness Campaign*, éd. Gary W. Gallagher, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1997, pp. 146-147.

tentatives de l'Union pour entamer les défenses échouèrent. Les gris de A. P. Hill furent, là aussi, proches de la rupture, mais ne cédèrent pas, sauvés par la nuit tombante.

Devant ses officiers, Grant se félicita du déroulement de la journée, ce qu'il justifia par le fait d'avoir bloqué Lee dans sa tentative de meurtrir son armée par le flanc. C'était une satisfaction de façade. En réalité, un sentiment de frustration dominait. Le plan initial qui visait à tourner l'armée confédérée et, après avoir traversé sans encombre la Wilderness, à prendre position entre elle et Richmond avait échoué. Surtout, la puissante Armée du Potomac n'était pas parvenue à renverser son adversaire ; les combats ne tournèrent pas à son avantage autant que souhaité. Grant n'avait pas programmé la bataille, mais il l'avait acceptée³⁶⁵³. « Si une quelconque opportunité se présente de tomber sur une partie de l'armée de Lee, avait-il informé Meade, faites-le sans prendre de temps avec les dispositions des troupes³⁶⁵⁴ ». L'échec de la bataille était imputable à l'impatience du commandant. Les attaques furent précipitées, désordonnées et fragmentées. Le commandant du 5^{ème} Corps fit une critique, sans la formuler ouvertement par respect des convenances protocolaires, de Grant et de Meade qui l'avaient obligé à partir à l'assaut sans attendre d'être soutenu par le 6^{ème} Corps³⁶⁵⁵. Cette journée du 5 mai éclairait sur le style de Grant : pousser ses hommes pour forcer la décision. Les revers tactiques avaient leur place dans ce schéma tant que l'on continuait à presser l'adversaire, à lui confisquer l'initiative et à le meurtrir. Le commandement fit un mauvais usage de sa cavalerie, affectant les deux tiers d'entre elle à la protection des quatre cents fourgons qui accompagnaient l'armée. Le reste remplit sa mission de reconnaissance avec tant de médiocrité que la présence des sudistes fut repérée par les fantassins³⁶⁵⁶. Soucieux de garder l'initiative, Grant élaborait un plan pour le lendemain. Neuf divisions constitueront le fer de lance de l'attaque contre les forces de Powell Hill. Cinq divisions pousseront devant leur front afin d'empêcher Ewell de secourir les sudistes engagés au sud. L'attaque était prévue à 5h00 pour faire la décision avant l'arrivée de Longstreet³⁶⁵⁷.

Le rapport de Lee, envoyé le soir du 5 mai au ministre de la Guerre, affichait une sobre satisfaction : « Par la grâce de Dieu, nous avons maintenu nos positions contre tous les efforts ennemis jusqu'à la tombée de la nuit où la lutte prit fin³⁶⁵⁸ ». Convaincu que le Corps de Longstreet et la 3^{ème} division de Hill, en approche par le sud, feront leur jonction avec le reste de l'armée dans la nuit, Lee projeta de prendre l'offensive le lendemain matin. Son plan initial, qui prévoyait d'assigner à « Old

³⁶⁵³ Andrew A. Humphreys, *The Virginia Campaign of '64 and '65*, in *op. cit.*, p. 56.

³⁶⁵⁴ O.R., 36 :2, p. 403.

³⁶⁵⁵ O.R., 36 :1, pp. 539-540.

³⁶⁵⁶ William B. Feis, *Grant's Secret Service : The Intelligence War from Belmont to Appomattox*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2002, p. 206.

³⁶⁵⁷ Horace Porter, *Campaigning with Grant*, New York, The Century Co., 1897, p. 54.

³⁶⁵⁸ O.R., 36 :1, p. 1028.

Pete » un mouvement enveloppant de la gauche de l'Union depuis Todd's Tavern, fut remisé. En raison du vide entre Ewell et Hill, Longstreet prendra la Plank Road pour déboucher sur les arrières de ce dernier et lui permettre de glisser vers le nord pour combler la trouée et se souder à l'aile droite d'Ewell. Peu après 22h00, une sourde inquiétude tomba brutalement sur le quartier général sudiste. Lee apprit que Longstreet bivouaquait à seize kilomètres de la zone de guerre et qu'il se mettrait en route à 1h00. En conséquence, il sera difficile pour ces hommes d'atteindre la scène des combats avant l'aube³⁶⁵⁹. En attendant que le rapport de force s'équilibrât, l'Armée de Virginie du Nord devra défendre et tenir.

Sur la Plank Road, la différence entre les deux adversaires était de taille ; trop marquée pour rendre l'issue de la lutte incertaine. Lee n'avait pas voulu priver les soldats d'un cycle de repos et ceux-ci, éparpillés, désunis et entremêlés, ne firent rien ou trop peu pendant la nuit pour bâtir une défense en mesure de former un obstacle solide à l'offensive à venir. Le commandant pensait alors qu'ils seraient relevés par Longstreet avant le lever du jour³⁶⁶⁰. L'élan nordiste, impulsé par trois lignes d'attaquants, fut compact et vigoureux. Les confédérés de Powell Hill, vulnérables et sans cohésion, offrirent une faible résistance. Débordés sur leurs flancs, ils rompirent de façon générale et ininterrompue sur deux kilomètres. Aucune force présente ne sembla capable de contenir la progression des fédéraux, à l'exception du Corps de Longstreet. Or, ce dernier n'avait toujours pas rejoint la zone des combats quand les fédéraux effectuèrent leur poussée victorieuse. Sous les yeux de Lee, tout n'était que confusion et vacarme, « la petite vallée de la Wilderness dira un témoin, était devenue une véritable "vallée de Hennom"³⁶⁶¹ ». Les dernières défenses étaient sur le point de se désintégrer. Le « renard gris » sentit passer en lui le frisson de la défaite. Il donna l'ordre au train de ravitaillement de se préparer à la retraite et tenta de réorganiser les fuyards. « Pourquoi Longstreet n'arrive-t-il pas » l'entendit-on se désespérer³⁶⁶². La délivrance vint à 6h30. Les événements, attestés par des dizaines de témoins qui entourèrent l'arrivée des hommes de Longstreet, dépassent la sphère de l'anecdote. Parce qu'ils instruisent sur la dimension charismatique et héroïque du commandant sudiste, du lien fusionnel que deux années de combats avaient tissé entre lui et ses hommes, et sans lequel vaincre est illusoire, ils ont toute leur place dans notre étude. Lee distingua une colonne de fantassins vers laquelle il galopa : « Qui êtes-vous mes garçons ? ». La réponse ressuscita l'espoir : « Les gars du

³⁶⁵⁹ Gordon C. Rhea, *The Battle of the Wilderness May 5-6, 1864*, op. cit., p. 278.

³⁶⁶⁰ Peter S. Carmichael, "Escaping the Shadow of Gettysburg : Richard S. Ewell and Ambrose Powell Hill at the Wilderness", in *The Wilderness Campaign*, op. cit., pp. 152-153.

³⁶⁶¹ D. Augustus Dickert, *History of Kershaw's Brigade*, Newberry, Elbert H. Aull Company, 1899, p. 347. Dans l'Ancien Testament, la vallée d'Hennom est le nom hébreu pour désigner la vallée de Gehennom, au sud de Jérusalem. On y entretenait un feu, écrit Auguste Calmet dans le deuxième volume de son *Dictionnaire historique, critique, chronologique, géographique et littéral de la Bible*, publié en 1730, « en l'honneur de Moloch, fausse divinité, que les Hébreux n'ont que trop souvent adorée, et à qui ils ont souvent offert des victimes humaines de leur propres enfants ».

³⁶⁶² Cité par Gordon C. Rhea, "The Battle of the Wilderness", in *Essential Civil War Curriculum*, février 2012.

Texas ». Lee, de coutume pudique et réservé, saisit d'un geste théâtral son chapeau et hurla en écho : « Hourra pour le Texas³⁶⁶³ ». Il bascula dans une troublante euphorie. Comme hypnotisé, emporté par l'action, il s'apprêtait à charger à leurs côtés. Il resta sourd aux cris des soldats qui lui suppliaient : « Lee à l'arrière », puis le menacèrent de ne rien entreprendre avant qu'il ne fût en sécurité. Un sergent attrapa les rênes de son cheval. La raison reprit ses droits et Lee rejoignit Longstreet³⁶⁶⁴. Un soldat témoigna à cet instant du sentiment de grandeur qu'inspirait l'engagement du général dans une configuration incertaine. Un camarade dont les larmes coulaient lui adressa ces paroles : « Je chargerais l'enfer lui-même pour ce vieil homme !³⁶⁶⁵ ».

L'arrivée de Longstreet fut le premier tournant de la journée. L'effet produit par l'injection de six brigades dans la bataille fut, pour les nordistes, celui d'un coup de massue. Longstreet mit en œuvre une tactique non conventionnelle qui épousait parfaitement les spécificités du terrain. De puissantes lignes de tirailleurs formaient la tête de l'attaque et étaient soutenues par des lignes de fantassins en nombre. Cette configuration permit de délivrer un feu continu sur l'ennemi. Assommés par une pression constante, les bleus reculèrent et rejoignirent leurs retranchements. A 10h00, le front se stabilisa, approximativement là où les combats de la veille avaient laissé les belligérants. La ligne sudiste, étendue sur huit kilomètres, avait retrouvé une cohérence et une continuité. Longstreet avait rétabli une situation qui tournait au désastre. Pénétré par la même inspiration que Jackson un an plus tôt et désireux de profiter de données tactiques favorables, il entendit garder l'initiative par une attaque de flanc. Pendant que les combats faisaient rage, le général Martin Luther Smith, chef ingénieur de Lee, était allé reconnaître l'existence de points de faiblesse sur l'aile gauche des fédéraux. Il rendit compte de ses observations à 10h00 et révéla l'existence d'une voie de chemin de fer inachevée, ne figurant sur aucune carte, dont le tracé conduisait sur le flanc gauche de l'armée de l'Union. Longstreet chargea son jeune chef d'état-major de 28 ans, le lieutenant-colonel Moxley Sorrel, qui n'avait jamais mené d'hommes au combat, de la mission et, une fois en parfaite position, de « frapper durement » la gauche et les arrières de l'ennemi³⁶⁶⁶. Dans le même temps, le reste du 1^{er} Corps attaquera droit devant. Ce ne fut pas la répétition du 2 mai 1863, mais cela y ressembla. Quatre brigades rebelles avancèrent cachées dans le lit de la voie ferrée, puis percutèrent de plein fouet une division ennemie qui, surprise, perdit rapidement sa consistance. Les unes après les autres, les brigades nordistes vinrent grossir le flot des premiers fuyards. Le général nordiste Wadsworth tenta désespérément d'endiguer la vague grise. Son courage lui coûta la vie, une balle le toucha

³⁶⁶³ Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee, op. cit.*, vol. 3, p. 287.

³⁶⁶⁴ Col. C. S. Venable, *The Campaign from the Wilderness to Petersburg*, Richmond, 1879, pp. 4-5.

³⁶⁶⁵ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, p. 357.

³⁶⁶⁶ General G. Moxsley Sorrel, *Recollections of a Confederate Staff Officer*, New-York, The Neale Publishing Company, 1905, p. 242.

mortellement à la tête. La retraite des fédéraux était en marche et les officiers ne parvinrent pas à la stopper en dépit de leurs efforts pour rallier les hommes.

Longstreet était sur le point de réaliser l'un des plus beaux faits d'arme de l'histoire militaire de la Confédération. La perspective d'un désastre imminent avait changé de camp. Apprenant par M. L. Smith que l'ennemi posté sur Brock Road pouvait également être tourné, le général voulut donner le coup de grâce³⁶⁶⁷. Dans les rangs sudistes, l'infortune n'était jamais bien loin. Elle frappa au pire moment. Il était presque 15h00. Un régiment de Virginie, alors en formation à l'est de la Plank Road, aperçut de l'autre côté de la route des silhouettes aux uniformes foncés qu'ils prirent pour des nordistes. Les hommes se mirent en position de tir. Au même instant, Longstreet chevauchait avec Sorrel, trois généraux et leurs aides, sur la route en direction du front. Le petit groupe se trouvait dans le champ de tir des Virginiens. Un des généraux, Jenkins, fut mortellement blessé ainsi que trois autres cavaliers. Longstreet était sérieusement touché à la gorge et à l'épaule droite³⁶⁶⁸. La blessure de Longstreet, comme celle de Jackson un an plus tôt, était intervenue à un moment charnière de la bataille. Elle ouvre la voie à une interrogation majeure : ce coup du sort a-t-il confisqué aux sudistes les bénéfices d'une attaque décisive de nature à propager au reste de l'armée nordiste la panique qui secouait le Corps de Hancock ? Se risquer à une réponse, c'est se livrer à un exercice de conjecture. Les faits révèlent que la dynamique offensive s'était cassée et qu'aucun gain territorial supplémentaire ne fut gagné, malgré la reprise des combats. La dernière opportunité de meurtrir l'armée adverse était passée.

La blessure de Longstreet fut la séquelle douloureuse d'une friction de guerre qui tenait de la malchance. Au nord, c'est une autre forme de friction qui mina l'action sudiste. Elle relevait de la frilosité. Sur le front d'Ewell, la journée s'était signalée par quelques velléités nordistes trop désordonnées pour ne pas être rapidement circonscrites. Dans son style caractéristique, Lee avait donné à Ewell des ordres qui lui laissaient une latitude d'appréciation : attaquer le flanc droit de l'ennemi ou, « si cela ne peut être fait sans un trop grand sacrifice », supporter Hill³⁶⁶⁹. La latitude n'excluait pas la clarté de l'instruction et le récit des événements ne permet pas d'exonérer Ewell de toute responsabilité. Au cours d'une reconnaissance matinale, le général Gordon confirma les observations de ses éclaireurs : l'aile droite de l'Union (6^{ème} Corps) était sans protection. A moins de quatre cents mètres de leur position, s'étendait un champ libre de végétation, un espace idéal pour se mettre en ordre d'attaque sans être démasqué. Gordon voulut se lancer, Early le lui refusa, objectant

³⁶⁶⁷ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox, op. cit.*, p. 563.

³⁶⁶⁸ Sur la blessure de Longstreet on peut consulter l'article publié dans *Archives of Otolaryngology-Head and Neck Surgery*, vol. 126, n° 3, pp. 353-359.

³⁶⁶⁹ O.R., 36 :2, p. 352.

- sans qu'aucun élément ne vienne asseoir sa démonstration - que les forces ennemies étaient secondées par le 9^{ème} Corps de Burnside, qui ne manquerait pas de tomber sur les assaillants et de transformer l'entreprise en désastre. Erreur de jugement. Le danger Burnside était chimérique, le général nordiste n'était pas en support de l'aile droite, mais marchait au centre du front. Hésitant, Ewell souhaita se rendre compte par lui-même de la situation. Ayant rencontré, dans l'après-midi, Lee qui s'inquiétait de la pression exercée sur son flanc droit et interrogeait son général sur la manière de l'alléger, Ewell évoqua vraisemblablement le plan de Gordon qui fut alors autorisé à lancer l'attaque.

La charge confédérée, menée par deux brigades, mit en lambeau une fraction du 6^{ème} Corps. La pénombre s'installa sur le champ de bataille, désorganisant les attaquants et mettant ainsi fin à la déroute nordiste. Ce succès incontestable, mais limité, nourrit bien des regrets. Lee parla après la guerre d'une « occasion manquée ». Gordon dira, quant à lui, qu'il lui avait manqué une heure pour faire prisonnier « une partie considérable » du Corps adverse, et que son assaut était intervenu « trop tard pour faire plus qu'une maigre récolte de la moisson qui s'est offerte pendant si longtemps à la faucille confédérée³⁶⁷⁰ ». Une « maigre récolte », qui se traduisit par une percée sur un kilomètre et demi, la capture de 600 tuniques bleues, dont deux généraux de brigade, et la mort de 400 yankees. C'est sur cet épisode que s'acheva la bataille de la Wilderness.

Le bilan de l'affrontement fut lourd. Les pertes les plus importantes furent enregistrées dans l'Armée du Potomac avec 2 246 tués, 12 037 blessés et 3 383 prisonniers et manquants à l'appel. Les tués sudistes s'élevèrent à 1 495, les blessés à 7 928 et les capturés à 1 702³⁶⁷¹. Les confédérés avaient moins souffert. Mais ils avaient perdu trois généraux, Jenkins, J. M. Jones et Stafford tués ou mortellement blessés, quatre autres furent blessés dont Longstreet qui ne reprit pas son service avant plusieurs mois. Bien qu'inférieures à celles de l'ennemi, ces pertes étaient encore trop importantes pour une armée qui peinait à renouveler son potentiel humain après chaque nouvelle saignée.

La soirée du 6 mai fut l'un des points de bascule les plus importants de la guerre. Grant reconnut l'inutilité de poursuivre les combats en milieu forestier³⁶⁷². Ce soir-là, au sein de l'état-major de l'Union, se décida la manière dont la guerre évoluera. Le général en chef prit connaissance des rapports qui dressaient les uns après les autres un état des lieux peu glorieux, que le général Webb résuma dans ses souvenirs ainsi :

Nous avons vu le 2^{ème} et le 9^{ème} Corps enfoncés, en détail, sur notre gauche. Nous savions que le 5^{ème} et le 6^{ème} Corps étaient bloqués, et nous ressentions avec une profonde humiliation le fait

³⁶⁷⁰ General John B. Gordon, *Reminiscences of the Civil War*, New York, Charles Scribner's Sons, 1904, p. 258.

³⁶⁷¹ "Battle of the Wilderness Casualties" sur le site <http://www.thomaslegion.net>.

³⁶⁷² General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, p. 65.

d'avoir été refoulés jusqu'à la Brock Road. En allant à la rencontre des régiments les plus durement engagés, j'ai constaté que les soldats avaient perdu la confiance dans leurs commandants, ce qui avait été leur point le plus fort au cours de l'année précédente.³⁶⁷³

Le ton des officiers était sombre et renvoyait au général la réalité sinon de sa défaite, du moins de son échec. Tous savaient que les intentions initiales du général avaient été déjouées par Lee. Cependant, Grant ne trahit aucune émotion, son esprit était déjà absorbé par la prochaine bataille qui l'opposera à son adversaire. Lorsqu'un de ses lieutenants prédit que Lee allait s'intercaler entre l'Armée du Potomac et la rivière Rapidan et la couper de ses lignes de communications, il sortit de son mutisme et répliqua d'une voix sévère, abrupte : « J'en ai par-dessus la tête d'entendre raconter ce que Lee va faire. Certains d'entre vous ont l'air de croire qu'il va subitement faire un double saut périlleux et atterrir sur notre arrière et nos deux flancs à la fois. Regagnez vos commandements, et essayez de penser à ce que nous allons faire plutôt que de vous interroger sur ce que Lee est en train de faire³⁶⁷⁴ ». Ce grondement verbal finit la discussion. Que nous enseigne-t-il ? Une blessure d'amour propre, générée par l'échec et amplifiée par l'état de tension du général en chef, ne doit pas être exclue. Il procédait aussi d'un constat : l'emprise psychologique qu'exerçait Lee sur certains de ses généraux, plus soucieux de réfléchir au prochain coup de l'ennemi qu'à celui qu'ils pourraient eux-mêmes entreprendre.

Grant arrêta une décision, communiquée à Lincoln par l'intermédiaire d'un reporter qui se transporta à Washington le 7 au matin : « Quoiqu'il arrive, nous ne reculerons pas ». Cette annonce était pour Lincoln une révolution conceptuelle, un changement de paradigme dans la manière de faire la guerre. Son effet fut tel que le Président ne put réprimer sa satisfaction et embrassa le messager sur le front³⁶⁷⁵. A Washington, la vue des ambulances et la perception de la souffrance qu'elles transportaient émurent Lincoln, mais n'altèrent pas son optimisme dans l'issue militaire du conflit et dans la confiance à Grant. A l'ami présent à ses côtés et qui lui tint des paroles de victoire, il répondit : « Oui, la victoire viendra, mais elle viendra lentement³⁶⁷⁶ ». Après deux jours de luttes sauvages et indécises, à l'issue finalement heureuse pour les fédéraux, il est vraisemblable que tout autre général que Grant aurait pris des dispositions de retraite. C'était le sentiment qui dominait à Washington³⁶⁷⁷. Dans la cadre de sa guerre contre l'Armée de Virginie du Nord, Grant s'interdit toute idée de repli comme de défaite. Le 7 mai, les deux armées s'accordèrent un répit, chacune élevant de nouveaux retranchements pour rendre leurs défenses inexpugnables. Pour sortir son armée de

³⁶⁷³ Alexander S. Webb, "Through the Wilderness", in *B & L*, vol. 4, p. 163.

³⁶⁷⁴ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, pp. 69-70.

³⁶⁷⁵ Henri E. Wing, *When Lincoln Kissed Me : A Story of the Wilderness Campaign*, New York, Eaten & Means, 1913, pp. 38-39.

³⁶⁷⁶ Isaac N. Arnold, *The Life of Abraham Lincoln*, Chicago, Jansen, McClurg, 1885, p. 375.

³⁶⁷⁷ *With Lincoln in the White House*, *op. cit.*, p. 141 (lettre à Therenia Bates du 15 mai 1864).

l'impasse, le commandant décida de reprendre son offensive vers le sud et son mouvement de flanc en direction de Spotsylvania (Fredericksburg et Acquia Creek devenaient la nouvelle base d'opération de l'armée nordiste). Cette décision eut des conséquences à plusieurs niveaux. L'une des plus notables fut d'ordre psychologique. Dans l'armée, les hommes accueillirent favorablement la décision de continuer la lutte. Dans la capitale, on n'eut pas le sentiment d'avoir essuyé un revers. Le 10 mai, le Président fit la lecture aux membres du cabinet des télégrammes envoyés par Grant et d'autres généraux. « Le ton était bon et encourageant » consigna Welles dans son journal³⁶⁷⁸. Nicolay dit du Tycoon qu'« après trois longues et épuisantes années d'attente...[il voyait] les signes d'une victoire finale et totale croître chaque jour de manière si brillante et prometteuse !³⁶⁷⁹ ».

c - Analyse de la bataille de la Wilderness (5-6 mai 1864).

En comparaison des faits antérieurs, la détermination de Grant portait en elle l'originalité. Le général ne proposa pas ; il imposa, et à Washington, cette fois, on se tut. Il faut y voir l'effet de la relation de confiance, qui ira grandissante, entre le commandant en chef et son général en chef. « [il] n'est pas facilement excitable - ce qui est un grand avantage pour un officier - et il a le cran d'un bulldog ! Une fois qu'il a planté ses crocs, rien ne peut lui faire lâcher prise³⁶⁸⁰ ». La force du nouveau modèle de guerre suivi par Grant résidait dans son lien objectif avec une réalité que Lincoln avait exprimée en ces termes en avril 1864 : « chaque grande bataille, même si elle est indécise, est une défaite pour les rebelles par ses conséquences nécessaires ». La mise hors de combat de plusieurs milliers de soldats était surtout préjudiciable aux confédérés, forcés de se retirer sur la ligne de Lynchburg et, poursuivit Lincoln, « de mettre quasiment Richmond à notre merci ».³⁶⁸¹

L'une des conséquences les plus visibles de l'échec nordiste fut un changement dans la conduite des opérations. Grant avait décidé de s'impliquer dans les phases tactiques que Meade, pendant la bataille, n'était pas parvenu à organiser pour leur donner la cohérence suffisante. Le 7 mai, il donna au commandant des instructions précises sur le mouvement et la destination des Corps³⁶⁸². Le 19 mai, Meade reconnut devant deux sénateurs que son rôle avait évolué, « que progressivement et dans la logique des choses, Grant avait pris le contrôle [de l'armée]³⁶⁸³ ».

³⁶⁷⁸ *Diary of Gideon Welles, op. cit., vol. 2, p. 27.*

³⁶⁷⁹ *With Lincoln in the White House, op. cit., p. 141 (lettre à Theren Bates du 15 mai 1864).*

³⁶⁸⁰ F. B. Carpenter, *Six months at the White House with Abraham Lincoln*, New York, Hurd and Houghton, 1866, p. 283.

³⁶⁸¹ Cité par Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit., vol. 2, p. 650.*

³⁶⁸² Andrew A. Humphreys, *The Virginia Campaign of '64 and '65, op. cit., p. 425.*

³⁶⁸³ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit., vol. 2, p. 197.*

La bataille avait, une nouvelle fois, apporté la démonstration de la toute-puissance lugubre de l'élément frictionnel sur le champ de bataille. Le commandement confédéré en fut la victime, comme il l'avait été, un an plus tôt, avec la disparition prématurée de Jackson. Lee avait remporté la victoire tactique et, sans possibilité de prendre l'initiative, laissé à Grant le point stratégique. Au soir du 6 mai, les sentiments étaient partagés entre satisfaction et regret. D'un côté, l'armée sudiste avait tenu le choc après avoir été au bord de la rupture le 5 mai. Ewell avait exécuté les ordres du commandant avec une rare habileté³⁶⁸⁴ ; Hill avait offert sa plus belle prestation en qualité de commandant de Corps³⁶⁸⁵. De l'autre, force est d'admettre que le commandement fut, dans l'action, inégal le 6 mai. Longstreet avait manœuvré avec dextérité et renversé une situation promise à un désastre, et seule sa blessure accidentelle, dans des conditions similaires à celles qui frappèrent Jackson, l'avait privé d'un possible triomphe. Timoré, dépourvu de cette capacité de discernement qui eut grandi son image, Ewell déçut en retardant une attaque prometteuse.

Le comportement de Lee suscite des interrogations dont les réponses peuvent troubler l'image du stratège sudiste. Son sens de l'anticipation tactique ne déclencha pas la décision attendue. Il ne l'avait pas amené à rapprocher le Corps de Longstreet de ceux d'Ewell et d'Early ou encore à déplacer ces deux derniers vers l'est pour être dans les meilleurs délais au contact d'un ennemi aux forces dispersées. Alors qu'il avait pressenti une traversée de la rivière Rapidan pour tourner son flanc droit dès le 2 mai, le général avait maintenu Longstreet à Mechanicsville, soit près de soixante-dix kilomètres par route du futur champ de bataille. On ne peut que constater, sans pouvoir l'expliquer, cette absence de risque calculé auquel Lee avait pourtant habitué son opposant dans le passé. L'absence de concentration qui en résulta eut pour conséquence de faire supporter à cinq divisions (une division de Hill se tenait en retrait pour garder la rivière) le poids des combats, contre 10 divisions le 5 mai. Si Lee avait été en mesure d'aligner ses huit divisions et de les lancer de concert le 5 mai, les dommages infligés aux tunique bleues eurent été d'une autre ampleur et la bataille eut connu un tout autre développement. On peine également à comprendre les raisons pour lesquelles le commandant, sachant l'arrivée de Longstreet différée peu avant les premières lueurs de l'aube, n'avait pas ordonné, par sécurité, aux hommes de Hill d'organiser leur défense pendant la nuit du 5 au 6. Parler, comme le fit Carmichael, d'une « décision épouvantable - peut-être la pire de sa carrière militaire... » est peut-être excessif³⁶⁸⁶. D'autant plus qu'il nous semble que faire reporter la négligence sur les seules épaules de Lee, exonérant ainsi Hill et les commandants de division, revient à céder à la facilité. En effet, ces derniers, au plus proche de la vérité du terrain, étaient les mieux

³⁶⁸⁴ Gordon C. Rhea, *The Battle of the Wilderness May 5-6, 1864*, *op. cit.*, p. 252.

³⁶⁸⁵ James I. Robertson Jr., *General A. P. Hill*, *op. cit.*, p. 260.

³⁶⁸⁶ Peter S. Carmichael, "Escaping the Shadow of Gettysburg : Richard S. Ewell and Ambrose Powell Hill at the Wilderness", in *The Wilderness Campaign*, *op. cit.*, p. 153.

placés pour constater le désordre des lignes, reconnaître le besoin de les réorganiser et leur permettre de se retrancher. Force est cependant de reconnaître que les jugements furent à cette occasion défailants et que les incidences tutoyèrent le désastre.

On vit le commandant exulter à l'arrivée des hommes de Longstreet. Ce qui était compréhensible compte tenu de la situation très critique dans laquelle se trouvait son armée. Ce qui l'était moins, c'était ce vacillement de la raison qui le frappa en voulant mener les hommes au combat ainsi que l'aurait fait un simple général de brigade. Cette séquence temporelle, courte, à peine quelques minutes, exprimait-elle la manifestation d'une pulsion mortifère inconsciente ou une simple composition théâtrale ? Après avoir retrouvé Longstreet on entendit Lee dire : « Ne puis-je pas moi aussi mourir pour mon Pays ?³⁶⁸⁷ ». L'étude du commandement valide dans le cas présent l'une des approches wébériennes de la domination, qui fait de l'affectivité l'un des principaux ressorts de l'obéissance. La domination par autorité exercée par Lee était d'ordre charismatique. Dans l'Armée de Virginie du Nord, le gros de la troupe faisait prévaloir ce schéma de légitimité décrit par le philosophe : « On obéit au chef en tant que tel, chef qualifié charismatiquement en vertu de la confiance personnelle en sa révélation, son héroïsme ou sa valeur exemplaire, et dans l'étendue de la croyance en son charisme³⁶⁸⁸ ».

La gestion des ressources humaines et, surtout, des promotions fonctionnelles, est un exercice qui réclame subtilité et habileté. C'était encore plus vrai dans une structure hiérarchisée comme l'armée confédérée où les questions d'ancienneté constituaient un élément incontournable dans la prise de décision de son commandant. Il ne pouvait être question pour celui-ci, quelles que fussent les données probantes qui fondaient son jugement, de les ignorer. Pendant les deux jours qui suivirent la bataille, Lee n'eut d'autre choix que de transformer le visage du commandement. Dans la matinée du 7, il régla le problème de la succession de Longstreet. Il arrêta son choix sur le général Richard Anderson, commandant de l'une des trois divisions du 3^{ème} Corps de Hill. La carrière au sein de l'armée confédérée de ce diplômé de West Point (1842), originaire de Caroline du Sud, avait été jusque-là faite « d'éclats occasionnels, émaillée d'autant de périodes de nonchalance³⁶⁸⁹ ». Sous l'œil exigeant de Lee, il allait donner le meilleur. Le 8 mai, Hill n'était plus en mesure de tenir son rang. La maladie resurgit en période de stress intense ; elle le frappa de plein fouet et l'invalida. Le commandant nomma le général Early à sa succession. Pour remplacer celui-ci à la tête de sa division, Lee appela le général John Brown Gordon qu'il jugeait fort capable et destinait à un poste plus élevé. Pour

³⁶⁸⁷ Cité par Robert K. Krick, ““Lee to the Rear,” the Texans Cried”, in *The Wilderness Campaign, op. cit.*, p. 184.

³⁶⁸⁸ Max Weber, *op. cit.*, vol. 1, pp. 289-290.

³⁶⁸⁹ Noah Andre Trudeau, *Bloody Roads South, The Wilderness to Cold Harbor, May-June 1864*, Boston, Little, Brown and Company, 1989, p. 122.

parvenir à ses fins sans générer de conflits interpersonnels, il avait agi avec dextérité, faisant glisser dans une autre division une brigade dont le commandant était plus ancien que Gordon³⁶⁹⁰. Au moment d'affronter son adversaire le plus déterminé, il restait des trois commandants qui avaient débuté la campagne Ewell, que Lee croyait incapable de « soutenir les rigueurs d'une campagne énergétique³⁶⁹¹ ».

d - Les batailles de Spotsylvania et sur la rivière North Anna : défaites tactiques, victoire stratégique pour l'Union sur fond de révolution technique.

Les deux armées entrèrent dans une nouvelle phase de combats qui, par l'introduction de techniques défensives fondées sur le principe de fortification des lignes, constitua une inflexion majeure dans l'art de faire la guerre et, en raison de leur systématisation, un défi pour le commandement obligé de se libérer des approches opérationnelles classiques.

Bien qu'il fût touché, comme ses hommes, par l'épuisement, Lee démontra qu'il n'avait rien perdu de son acuité et de la logique. Eclairé par les indices fournis par les rapports de Stuart, il donna au mouvement de Grant deux destinations possibles : Fredericksburg ou un important nœud routier, vingt-cinq kilomètres au sud-est, Spotsylvania Court House³⁶⁹². A 19h00, Anderson reçut l'ordre d'abandonner discrètement ses positions, de prendre un moment de repos à l'arrière puis de se diriger à Spotsylvania à 3h00. Le sudiste lança son Corps d'armée sur les lignes intérieures à 23h00, soit quatre heures avant l'heure prescrite. Cette décision fut des plus heureuses et sans elle, l'Armée du Potomac se serait retrouvée dans une configuration offensive très avantageuse. Dans une lettre datée du 14 mai 1862, Anderson ne l'attribua pas à une quelconque intuition de sa part, mais à un facteur environnemental. Là où il devait retirer son Corps pour se reposer, il trouva les bois en feu (les combats avaient embrasé une partie de la zone) et décida de poursuivre sa marche jusqu'à un lieu plus propice³⁶⁹³. Les derniers doutes sur la destination réelle de l'Armée du Potomac furent levés par Stuart à l'aube du 8 mai. Les fédéraux se mouvaient non pas vers Fredericksburg, mais vers Spotsylvania. Lee ordonna aussitôt à Ewell de faire route en direction de Shady Grove Church, avec le deuxième Corps dans son sillage³⁶⁹⁴.

³⁶⁹⁰ O.R., 51 :2, pp. 902-903.

³⁶⁹¹ Emory M. Thomas, *Robert E. Lee, op. cit.*, p. 326.

³⁶⁹² O.R., 36 :2, pp. 969-970.

³⁶⁹³ Charles Lawrence Peirson, "The Operations of the Army of Potomac, May 7-11, 1862", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts : The Wilderness Campaign, May-June 1862*, vol. 4, Boston, 1905, p. 229.

³⁶⁹⁴ Gordon C. Rhea, *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1862*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1997, p. 77.

Anderson fut le grand homme de ce 8 mai. Nanti d'un jugement sûr, libéré de stériles ratiocinations, il dépêcha deux brigades et deux batteries pour soutenir la cavalerie sudiste qui poursuivait ses actions de harcèlement entamées la veille, afin de ralentir l'avancée de l'Union sur Brock Road. Le commandant du 5^{ème} Corps vit dans le mouvement ennemi le signe d'une retraite et une invitation à se lancer. Sans doute chercha-t-il à cet instant à plaire à Grant en s'appropriant sa conception de la guerre³⁶⁹⁵. Sans préparation ni soutien, il commit une grave erreur d'appréciation que la troupe paya chèrement : 1448 officiers et hommes de troupe furent tués ou blessés³⁶⁹⁶. Ces premiers revers n'entamèrent pas l'optimisme de Grant. A 11h30, il écrivit à Washington, avec un optimisme prétentieux : « le meilleur état d'esprit habite l'armée et je n'ai désormais aucune inquiétude dans l'issue de la lutte³⁶⁹⁷ ». C'était sans compter sur la volonté de résistance des rebelles d'Anderson qui, pour compenser leur infériorité numérique, construisirent des palissades de bois dotées de claires-voies pour permettre le tir des mousquets. Meade ordonna à Sedgwick de s'unir à Warren. L'emportement manifesté par Warren fit apparaître un trait de caractère déroutant, difficilement acceptable chez un général qui était la pièce constitutive d'un ensemble et non libre d'agir en toute indépendance. « Que je sois damné si je coopère avec Sedgwick ou n'importe qui d'autre » lança-t-il à Meade qui venait de lui suggérer de collaborer avec le commandant du 6^{ème} Corps³⁶⁹⁸. Ce dernier se déploya avec une lenteur qui lui coûta sans doute la victoire. Quand ses forces furent en ordre pour une attaque commune à 18h30, les 17 000 soldats d'Ewell secondaient Anderson sur sa droite. Les charges nordistes furent décousues. Elles se brisèrent sur les solides défenses adverses.

Les confédérés avaient remporté leur course contre la montre et occupaient Spotsylvania. Ils devaient cette victoire principalement aux décisions justes d'Anderson, qui fut aussi aidé par la chance (sans les incendies qui ravageaient la forêt, il n'eut pas poursuivi sa marche vers Spotsylvania), à l'esprit combatif irréprochable de Stuart et Fitz Lee. Partis les premiers, bénéficiant du tracé le plus court, de la meilleure route, les fédéraux n'avaient pas su tirer parti de ces avantages et avaient été pris de vitesse. Grant pouvait grimacer, le scénario qui se dessinait compliquait singulièrement sa tâche. Ce fiasco, aux conséquences redoutables sur le plan tactique, était dû à une pauvre conduite des opérations combinée à la faillite, certainement involontaire, de Sheridan chargé de libérer la route Brock des cavaliers confédérés. Grant avait, de plus, sous-estimé les difficultés

³⁶⁹⁵ Gordon C. Rhea, "The Testing of a Corps Commander: Gouverneur Kemble Warren at the Wilderness and Spotsylvania", in *The Spotsylvania Campaign*, éd. Gary W. Gallagher, Chapel Hill, The University of North Carolina, 1998, p. 68.

³⁶⁹⁶ Gordon C. Rhea, *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1864*, *op. cit.*, p. 86.

³⁶⁹⁷ O.R., 36 :2, p. 526.

³⁶⁹⁸ Cité par Gordon C. Rhea, "The Testing of a Corps Commander : Gouverneur Kemble Warren at the Wilderness and Spotsylvania", in *The Spotsylvania Campaign*, *op. cit.*, p. 70.

logistiques que posait le déplacement d'une armée de 100 000 hommes de nuit et dans une zone dépourvue d'axes routiers majeurs. Très vite Orange Plank Road avait été saturée pour la moitié de l'Armée du Potomac.

Entre Meade et Sheridan, tous deux nantis d'une forte personnalité, les relations étaient tendues, acrimonieuses. L'échec du second sur Brock Road, le 7 mai, avait irrité le commandant de l'Armée du Potomac. La désobéissance et le manque de respect dont Sheridan, qui s'estima accusé à tort, avait fait preuve ne furent pas sanctionnés par Grant³⁶⁹⁹. Au contraire, ce dernier autorisa le bouillant Irlandais, qui en avait exprimé le souhait, à lancer une expédition sur les arrières de l'ennemi dans le but de couper ses lignes de communication, d'entrer dans Richmond et d'engager un duel avec la cavalerie de Stuart. Sheridan y vit l'occasion de rétablir une réputation mise à mal. L'expédition, que son concepteur voulait flamboyante, n'apporta pas de valeur ajoutée sur les plans tactique et stratégique. Aucun des objectifs ne fut atteint : la cavalerie sudiste, que Sheridan se vantait de pouvoir détruire, ne l'était pas, et la capitale sudiste était restée une ombre dans l'horizon. De plus, les destructions d'une partie de l'appareil logistique confédéré furent rapidement réparées. Enfin, l'absence de cavalerie pour éclairer ou couvrir l'avancée de l'armée avait grevé l'action de Grant, le laissant « aveugle » jusqu'à son retour le 25 mai. Dans une biographie courageuse - l'auteur conteste l'image populaire du général compétent - Wittenberg écrit que le raid « coûta probablement à Grant une occasion unique de gagner la guerre sur la North Anna³⁷⁰⁰ ». Les éprouvantes batailles d'usure qui allaient suivre trouvaient là une partie de leur explication. Grant, en acceptant de se priver d'une force montée, son principal instrument de reconnaissance, fit montre d'un optimisme excessif sur l'issue des opérations. Dans un message à Halleck, daté du 8 mai au matin, il écrivait : « On ne sait pas encore ce que l'ennemi fera - mais le meilleur des sentiments prévaut dans cette armée et je n'ai à cet instant aucune inquiétude sur le résultat³⁷⁰¹ ».

Malgré son échec objectif, l'entreprise équestre nordiste avait touché au cœur de la structure de commandement confédéré. Au cours de ces deux semaines, les cavaleries adverses s'étaient affrontées à plusieurs reprises. Stuart avait intercepté la colonne nordiste à Yellow Tavern, dix kilomètres au nord de Richmond, le 11 mai. Alors qu'il stabilisait sa ligne de défense sur le point de rompre sous la poussée des fédéraux, le « Chevalier Bayard » du vieux dominion se retrouva au cœur de la fusillade et reçut une blessure mortelle. Lee perdit son cavalier le plus talentueux. « Je peux difficilement penser à lui sans pleurer » déclara le général en apprenant la tragédie³⁷⁰². Après sa

³⁶⁹⁹ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, p. 83.

³⁷⁰⁰ Eric J. Wittenberg, *Little Phil*, *op. cit.*, p. 31.

³⁷⁰¹ O.R., 36 :1, pp. 2-3.

³⁷⁰² General John B. Gordon, *Reminiscences of the Civil War*, *op. cit.*, p. 239.

victoire à Yellow Tavern, Sheridan retrouva l'Armée du James commandée par Butler à Bermuda Hundred.

Le 9 mai, les rebelles occupaient une ligne en V, longue d'environ neuf kilomètres, entre Po River et Spotsylvania. Ils aménagèrent des tranchées, édifièrent des abattis et hérissèrent des parapets mêlant rondins, terre et broussailles. L'extrémité nord de la ligne formait un saillant connu sous le nom de « Fer-à-Mulet ». Ce site avait été retenu par l'ingénieur en chef de Lee, M. L. Smith, en raison de sa légère élévation et des alentours dégagés : il était donc idéal pour le tir de mousquet et d'artillerie. Selon le témoignage du nordiste Humphreys, ces fortifications étaient formidables : « Avec des retranchements comme ceux-là, possédant partout de l'artillerie, capables de déclencher des tirs de flancs de n'importe où, avec des fusils aussi efficaces à trois cents mètres que des mousquets à canon lisse à soixante mètres, la puissance d'une armée essayant une attaque est plus que quadruplée, à condition qu'elle soit en mesure de bien garnir ses lignes³⁷⁰³ ». Le vrai point de faiblesse était constitué par un espace d'environ un kilomètre et demi, faiblement gardé, entre les corps d'Ewell et d'Early.

Grant puisait dans l'adversité l'énergie que les revers de fortune pouvaient altérer. Bien que la tournure des événements ait été défavorable, il la subit sans abattement. Il s'efforça d'en effacer les principales scories et de réparer la situation. A 9h15 il télégraphiait à Halleck : « L'ennemi se tient devant nous en grande force et manifeste une forte détermination pour s'interposer entre nous et Richmond jusqu'au dernier. Je ne reculerai pas...³⁷⁰⁴ ». La disposition des Corps de l'Union épousait celle de l'ennemi : le 5^{ème} Corps face à Anderson, le 6^{ème} défiait le saillant tenu par Ewell et le 9^{ème} prolongeait la ligne sur la gauche devant Early. Le 2^{ème} Corps se tenait en réserve. La journée commença dans la douleur pour le commandement nordiste, endeuillé par la disparition de Sedgwick, abattu d'une balle dans la tête par un tireur d'élite rebelle. Meade respecta la volonté du défunt qui avait désigné le général Wright pour lui succéder en cas de trépas.

En raison de l'absence d'une force de reconnaissance montée, Grant missionna, préalablement à l'offensive, l'infanterie pour explorer les flancs de l'ennemi et découvrir un point faible. Mal informé, il conclut, des observations rapportées, que Lee avait augmenté ses forces en direction de Spotsylvania, ce qu'il n'avait pu faire qu'en les prélevant sur son flanc gauche. Trois divisions (Corps de Hancock) traversèrent aussitôt la rivière Po pour prendre avantageusement position au pont Block House d'où ils pourraient, le lendemain, contourner l'aile gauche affaiblie d'Anderson. Ralenties par

³⁷⁰³ Andrew A. Humphreys, *The Virginia Campaign of '64 and '65, op. cit.*, pp. 75-76.

³⁷⁰⁴ O.R., 36 :1, p. 3.

l'épaisse végétation et la nuit tombante, elles durent interrompre leur marche sur les berges de la rivière.

Grant paya une nouvelle fois, le matin du 9 mai, sa légèreté d'avoir envoyé Sheridan en découdre avec Stuart. Le flanc droit des rebelles était faiblement garni, ce que l'œil d'un cavalier averti eut constaté. Une action vigoureuse entreprise par Burnside aurait emporté les défenseurs sans difficulté et mis l'armée rebelle dans une situation périlleuse. L'opportunité fut gâchée. Le commandant du 9^{ème} Corps ne pressa pas, après qu'une de ses divisions avait traversé la rivière Ni au terme de brefs combats. Au lieu de cela, selon le témoignage d'un soldat, il « resta [à Alrich] presque deux heures à se désaltérer avec mon brandy, etc., nous divertissant en discutant du cours de la bataille³⁷⁰⁵ ». L'historien Gordon Rhea souligne que pour pallier le défaut de cavalerie, Grant ou un membre de son état-major aurait pu se transporter sur place et constater la faible opposition³⁷⁰⁶.

La présence de Hancock à proximité du pont Block House troubla l'état-major confédéré. Était-elle le présage d'une attaque ou le stigmate d'une simple diversion ? Dans l'impossibilité de trancher, mais fermement décidé à exploiter la situation à son avantage, Lee mit en place une combinaison tactique prometteuse. Il décida de transférer deux divisions du Corps d'Early à l'extrémité de son flanc gauche dans le but de prendre en tenaille la formation nordiste isolée.

S'il ne doutait pas, Grant ressentit un vacillement dans ses certitudes. Les circonstances lui commandaient de réviser son plan. Une information selon laquelle un nombre conséquent de rebelles était en course pour augmenter les forces en face de Hancock traça sa réflexion. Se renforcer sur un point signifiait s'affaiblir sur un autre, que Grant identifia être Laurel Hill. Le nordiste décida une attaque frontale sur la colline, sur le saillant et sur le flanc ouest de l'ennemi. A 10h00, Grant enjoignit Hancock de transférer deux de ses divisions sur le front de Warren et, en concertation avec ce dernier, de prendre les dispositions nécessaires pour attaquer à 17h00³⁷⁰⁷. Toute la construction tactique de Grant reposait sur une idée fautive. Les confédérés n'avaient pas dégarni leur position sur Laurel Hill, mais sur leur aile droite.

Les tragédies humaines portent souvent l'empreinte des défaillances individuelles. Celle du 10 mai portait celles de Warren. Le commandant du 5^{ème} Corps aspirait autant à effacer sa piètre performance de l'avant-veille qu'à embrasser la victoire qui se déroba à lui depuis trop longtemps. Une nouvelle fois, il agit comme il supposa que Grant eut aimé qu'il le fit. Ce 10 mai devait être son jour.

³⁷⁰⁵ Cité par Gordon C. Rhea, *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1864*, op. cit., p. 108. Alrich se trouvait à une dizaine de kilomètres du front.

³⁷⁰⁶ *Idem*.

³⁷⁰⁷ O.R., 36 :2, p. 600 ; William D. Matter, "The Federal Hugh Command at Spotsylvania", in *The Spotsylvania Campaign*, op. cit., p. 38.

L'ambition personnelle dérégla le jugement de Warren. Il venait d'apprendre que Hancock, initialement chargé de commander la charge du 5^{ème} Corps et d'une partie du 2^{ème} Corps, avait été rappelé en urgence sur l'aile droite nordiste pour diriger la retraite. La raison s'était effacée devant la puissance de l'ego. Il décida de conduire une attaque. Il se targua devant Meade de pouvoir emporter la place de vive force et lui réclama d'engager le combat une heure plus tôt. Sa requête fut satisfaite³⁷⁰⁸. Face aux fédéraux se dressaient un enchevêtrement d'épineux et, au-delà, des fortifications aux allures de mur infranchissable, desquelles pointaient à travers les claires-voies des milliers de mousquets et des bouches à feu. L'entreprise, dirent certains soldats, était pure folie. Le sentiment était partagé par les officiers sur les visages desquels on pouvait lire une sincère inquiétude. Le général Gibbon, que l'on ne pouvait soupçonner de couardise, scruta le terrain et chercha à convaincre Warren puis Meade de la futilité d'un assaut. Il ne fut pas entendu³⁷⁰⁹. L'attaque fut anéantie en quelques instants³⁷¹⁰.

La grande attaque voulue par Grant à 17h00 fut reportée à 19h00. Hancock, de retour de la rivière Po, était à la manœuvre avec le 5^{ème} et le 2^{ème} Corps contre Laurel Hill. Le 6^{ème} Corps était aussi impliqué dans un assaut. Quant à Burnside, il devait chercher à tester les défenses d'Ewell. Cette nouvelle tentative, comme la précédente, se termina en carnage. L'attaque éclata en une multitude de charges séparées facilement rebutées par les défenseurs. Dans les rangs de l'Union on compta 4 100 tués et blessés³⁷¹¹. Une figure du commandement se distingua : le colonel Emory Upton, chargé de porter son effort contre la gauche du saillant avec plusieurs unités du 6^{ème} Corps et la division de Mott en appui.

Le colonel Upton, jeune officier de 24 ans, abolitionniste, doté d'une intelligence tactique certaine et d'une détermination inébranlable, avait été retenu pour forcer un fragment vulnérable de la partie ouest du Fer-à-Mulet³⁷¹². En cas de succès, l'étoile de général lui était promise. Pour cette mission, il disposait de douze régiments d'élite du 6^{ème} Corps, 5 000 hommes³⁷¹³. Deux cents mètres de terrain découvert séparaient les nordistes, tapis dans les bois, de la ligne adverse. La tactique arrêtée était de foncer droit au but, baïonnette au canon, sans marquer d'arrêt et de ne tirer qu'une fois celui-ci atteint. Après une courte préparation d'artillerie, trois rangées de fantassins, composées chacune de trois régiments, s'élançèrent à 18h10. Une quatrième rangée était en réserve³⁷¹⁴. Sous un feu nourri et

³⁷⁰⁸ O.R., 36 :2, p. 596.

³⁷⁰⁹ Gordon C. Rhea, "The Testing of a Corps Commander : Gouverneur Kemble Warren at the Wilderness and Spotsylvania", in *The Spotsylvania Campaign, op. cit.*, p. 72.

³⁷¹⁰ Gordon C. Rhea, *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1864, op. cit.*, pp. 71-73.

³⁷¹¹ *Ibid.*, p. 185.

³⁷¹² O.R., 36 :1, p. 667.

³⁷¹³ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln, op. cit.*, p. 349.

³⁷¹⁴ O.R., 36 :1, pp. 667-668.

confiscatoire de vies humaines, les assaillants atteignirent le parapet au pas de course. Ils escaladèrent l'obstacle et mirent hors de combat les résistants submergés par le nombre. Upton avait réalisé une large brèche qui n'attendait plus que l'avancée de la division de Mott pour être exploitée et donner un avantage décisif. Mott n'arriva jamais. La facilité à laquelle cédèrent certains hommes par souci de ne pas répondre de leur faute et de préserver leur image, a valu à Mott d'être désigné responsable unique de cet échec. En réalité, Grant et Meade lui avaient donné trop peu d'hommes et les avaient disposés trop loin de Upton permettre de réussir. De plus, il n'avait pas été informé du report de l'attaque et s'élança à 17h00. Pendant son avancée, la division avait été la cible d'un tir en enfilade dévastateur des canons confédérés. En pleine confusion, elle avait battu en retraite ; une retraite dont on n'informa pas Upton³⁷¹⁵. Sans soutien, la position des nordistes dans le saillant devint intenable, surtout que 100 mètres devant eux se tenait un deuxième rideau défensif. Repoussés, les fédéraux rompirent le combat et retournèrent à leur point de départ. Officiellement, l'entreprise avait été menée avec méthode et résolution et n'essuya un revers qu'en raison de la défaillance de Mott, incapable de convertir le succès initial³⁷¹⁶. Ce fut aussi la conclusion de Grant qui donna à Upton, malgré sa défaite malheureuse, l'étoile de général qu'il méritait³⁷¹⁷. La mêlée avait été furieuse, coûtant au jeune officier 1 000 de ses hommes³⁷¹⁸.

L'action de Burnside, sur ce qui était le point défensif le plus vulnérable de l'ennemi (une seule division était en opposition), avait manqué de percusion et ne fut, en définitive, d'aucune aide³⁷¹⁹. L'incapacité de Meade à coordonner le mouvement offensif de trois Corps d'armée expliquait les revers de l'Union du 10 mai, qui changèrent la structure psychologique du général en chef. L'ennemi s'était montré plus coriace qu'il ne l'avait sans doute attendu. Il gardait la certitude d'une issue heureuse ; son optimisme et, surtout, sa détermination ne furent pas entamés. Mais, pénétré de l'idée que tout excès de confiance ne manquerait pas de s'étaler dans les gazettes et de ternir son image, il ne se hasarda pas à fixer sa date comme l'illustre l'une des phrases de son communiqué adressé à Halleck : « J'ai l'intention de combattre ici, même si cela doit prendre tout l'été³⁷²⁰ ».

Exception faite des sempiternels échanges entre tirailleurs, le calme régnait devant les lignes confédérées. Les patrouilles firent état d'une activité des trains de ravitaillement nordistes en direction de Fredericksburg. Ce qui n'était qu'un simple redéploiement logistique fut interprété par Lee comme

³⁷¹⁵ Gordon C. Rhea, *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1864*, *op. cit.*, pp. 167-168 ; O.R., 36 :1, p. 490.

³⁷¹⁶ O.R., 36 :1, p. 191.

³⁷¹⁷ Peter S. Michie, *The Life and Letters of Emory Upton, Colonel of the Fourth Regiment of Artillery, and Brevet Major-General, U. S. Army*, New York, D. Appleton and Company, 1885, p. 116.

³⁷¹⁸ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln*, *op. cit.*, p. 350.

³⁷¹⁹ Gordon C. Rhea, *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1864*, *op. cit.*, pp. 181-185.

³⁷²⁰ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, p. 98.

les prémisses moins d'une nouvelle action débordante que d'un repli sur la ligne de la Rappahannock. Le commandant se méprit : les fédéraux préparaient en fait une attaque sur le saillant. De cette erreur découlèrent la mise en œuvre d'une combinaison tactique et une décision désastreuse par ses implications futures. Il ambitionna de frapper l'ennemi pendant sa retraite et devait pour cela s'assurer de la parfaite mobilité de ses forces et surtout de son artillerie. Or, dans la partie la plus avancée du saillant, étaient postés trente-deux canons qu'il serait difficile de déplacer avec diligence le moment venu en raison des difficultés du terrain. Lee ordonna que les batteries fussent ramenées à l'arrière avant la nuit et prêtes pour participer à la poursuite. Les défenseurs s'alarmèrent de cette décision et le général Johnson, sous l'impulsion de ses lieutenants, rencontra Ewell qui lui promit, avec l'accord de Lee, de rapatrier les batteries avant 2h00. Tout était prêt à rentrer dans l'ordre, mais « l'obscurité, la boue, la confusion et l'inertie » allongèrent les délais et en décidèrent autrement ³⁷²¹.

La victoire réside dans la concentration des forces sur un point donné. Un adage éprouvé. Là où une brigade a échoué, un Corps d'armée vaincra. C'était la conviction de Grant qui décida de lancer 20 000 baïonnettes contre la pointe nord-est du Fer-à-Mulet le 12 mai aux aurores. Les honneurs de la charge revenaient au 2^{ème} Corps de Hancock. Warren et Wright, en soutien sur le flanc droit, prendront une attitude menaçante pour dissuader l'ennemi d'envoyer des renforts dans le saillant. Burnside attaquera simultanément avec Hancock³⁷²².

Sur le saillant, la tactique d'approche retenue fut celle employée deux jours plus tôt par Upton : proscrire l'usage des armes pendant la durée de la ruade sur les ouvrages défensifs. Une nappe de brouillard protégea l'approche des assaillants. Les tirailleurs sudistes furent balayés. Les abattis furent dégagés à coups de hache, puis franchies, les tranchées investies. La facilité avec laquelle les tuniques bleues avaient obtenu ce succès tenait, au-delà de l'effet de surprise, au fait qu'elles avaient affronté des hommes le plus souvent désarmés. L'absence de la plus grande partie de l'artillerie, qui n'avait pu être mise en batterie dans les délais, avait ajouté au désastre, mais c'est aussi la défaillance de l'armement confédéré qui était en cause. L'humidité avait mouillé la poudre et grippé les mousquets dont un grand nombre n'avait pas même craché une balle pendant l'assaut de l'Union. Des gestes simples pouvaient prévenir le problème. Négligence inexcusable, beaucoup d'officiers sudistes ne les avaient pas prescrits aux soldats³⁷²³. Barlow, un des généraux qui conduisit la charge, reconnaîtra

³⁷²¹ Robert K. Krick, "An Insurmountable Barrier between the Army and Ruin : The Confederate Experience at Spotsylvania's Bloody Angle", in *The Spotsylvania Campaign, op. cit.*, pp. 84-85.

³⁷²² O.R., 36 :1, pp. 191-192 ; O.R., 36 :2, p. 643.

³⁷²³ Robert K. Krick, "An Insurmountable Barrier between the Army and Ruin : The Confederate Experience at Spotsylvania's Bloody Angle", in *The Spotsylvania Campaign, op. cit.*, p. 87.

qu'un « feu compact et appliqué » aurait rendu les chances de succès très difficiles³⁷²⁴. Pliant sous le nombre, les défenseurs reculèrent sur un kilomètre. Une demi-heure avait suffi aux assaillants pour emporter et occuper la première ligne sudiste, disloquer une division entière, faire 3 000 prisonniers et saisir 20 canons³⁷²⁵.

Pendant ce temps, Lee avait chevauché au son de la fusillade. Il exhorta les fuyards qu'il croisait à se reformer. A ceux qui restaient indifférents à ses demandes, il cria : « Honte à vous, honte à vous. Rejoignez vos régiments. Rejoignez vos régiments³⁷²⁶ ». Il réunit à la hâte ses généraux, conscient que le « coup de main » de Hancock faisait peser un grave péril sur l'Armée de Virginie du Nord, et prépara la réplique sur les points les plus sensibles. Comme pendant la bataille de la Wilderness, il se sentit l'âme d'un « sergent de bataille ». Monté sur Traveller, le chapeau à la main, on le vit prêt à prendre la tête de la contre-attaque. Le général Gordon s'interposa, saisit les rênes de son cheval : « Général Lee, ce n'est pas votre place ! Allez à l'arrière. Ce sont des Géorgiens et des Virginiens - des hommes qui n'ont jamais échoué - ils n'échoueront pas maintenant. N'est-ce pas mes garçons ? Est-il nécessaire que le général Lee mène cette charge ? ». Unis dans la dévotion pour leur leader, les soldats crièrent : « Non, non, général Lee à l'arrière - général Lee à l'arrière. Nous essayons toujours de faire ce que le général Gordon nous demande et nous les repousserons uniquement si le général Lee va à l'arrière³⁷²⁷ ». Encerclé par ses braves, Lee s'inclina. Comme promis, ils ne faillirent pas, même à un contre trois. Les tranchées perdues à l'ouest du saillant furent reconquises. Les fédéraux restèrent en revanche maîtres de la partie nord-est du Fer à Mulet.

Le plan formulé par Grant était d'ampleur. Il prévoyait une attaque simultanée du Corps de Burnside contre la partie inférieure orientale du saillant. Si modeste fut sa contribution et piètre sa performance que le capitaine Holmes Jr. traita Burnside de « fichu charlatan³⁷²⁸ ». Il est vrai que la performance du commandant pouvait être qualifiée de médiocre, même si sa tâche était compliquée par le fait qu'il occupait avec ses trois divisions un front de près de deux kilomètres³⁷²⁹.

³⁷²⁴ Francis Channing Barlow, "Capture of the Salient, May 12, 1864", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts : The Wilderness Campaign, May June 1864*, Boston, The Military Historical Society of Massachusetts, vol. 4, 1905, p. 252. Le texte fut lu par Barlow devant les sociétaires le 13 janvier 1879.

³⁷²⁵ William D. Matter, "The Federal High Command at Spotsylvania", in *The Spotsylvania Campaign, op. cit.*, p. 50.

³⁷²⁶ Robert Stiles, *Four Years under Marse Robert, op. cit.*, p. 259.

³⁷²⁷ Rev. J. Williams Jones D.D., *Personal Reminiscences, Anecdotes, and Letters of Gen. Robert E. Lee*, New-York, D. Appleton and Company, 1875, pp. 317-318.

³⁷²⁸ *Touched with Fire : Civil War Letters and Diary of Oliver Wendell Holmes, Jr. 1861-1864*, éd. Mark De Wolfe Howe, Harvard University Press, 1946, p. 116.

³⁷²⁹ William D. Matter, "The Federal High Command at Spotsylvania", in *The Spotsylvania Campaign, op. cit.*, pp. 51-52.

Entre Grant et Meade, aucun tiraillement relationnel ne vint abîmer leur collaboration. Le commandant de l'Armée du Potomac était réduit à un rôle d'agent d'exécution des directives de Grant, dont le contrôle sur les opérations s'était renforcé. Malgré une volonté commune d'agir en bonne intelligence et de bien faire, cette collaboration restait très imparfaite et nuisit à la qualité des opérations comme le confirmait Humphreys, chef d'état-major de l'Armée :

Deux officiers commandaient la même armée. Un commandement mixte n'était pas fait pour donner les résultats performants qu'un commandement unique pourrait apporter. Elle entraînait des imprécisions, des incertitudes sur leur sphère de compétence respective et enlevait parfois le caractère positif, les détails, le sérieux de la réflexion relative à une opération projetée ou à un mouvement tactique qu'aurait donné, s'il n'y avait eu qu'un commandant, la plus grande attention et l'action correspondante.³⁷³⁰

John Ropes dressa un constat identique, regrettant cet éclatement des responsabilités, et conclut : « puisque l'un devait ordonner à l'autre ce qu'il devait faire et puisque cet autre se limitait à faire ce que le premier lui demandait, beaucoup de choses furent ordonnées qui ne pouvaient être accomplies et beaucoup de choses furent accomplies qui n'auraient pas dû être ordonnées³⁷³¹ ».

C'est au niveau du commandement intermédiaire que des désaccords avaient éclos. Une nouvelle attaque en force sur Laurel Hill pour priver Lee de la possibilité de faire glisser des hommes sur le saillant ne conduirait qu'à un nouveau massacre. Une évidence pour le général Warren qui plaida désespérément pour son annulation. Mais Meade et Grant n'entendirent rien ou ne voulurent rien entendre à cette idée. A 09h15, l'ordre lui fut donné de reprendre son assaut immédiatement et à tout prix, avec au besoin l'ensemble de ses forces³⁷³². Peu importait les conséquences humaines, Meade en acceptait la responsabilité³⁷³³. Grant fit savoir qu'en cas d'insubordination Warren sera relevé de ses fonctions³⁷³⁴. Le commandant du 5^{ème} Corps assista impuissant à la tuerie attendue. Ses hommes essuyèrent des bourrasques de feu qui emportèrent les uns et forcèrent les autres à fuir. Meade avait perdu toute foi en Warren et préleva deux de ses divisions pour venir en soutien au 6^{ème} Corps durement éprouvé³⁷³⁵. Ayant surestimé le nombre d'hommes fourni par ces deux divisions et craignant qu'un assaut repoussé ne l'exposa à une contre-attaque, Wright jugea plus raisonnable de

³⁷³⁰ Andrew A. Humphreys, *The Virginia Campaign of '64 and '65, op. cit.*, p. 83.

³⁷³¹ John C. Ropes, "Grant's Campaign in Virginia in 1864", in *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts, op. cit.*, p. 377.

³⁷³² O.R., 36 :2, p. 663.

³⁷³³ *Idem.*

³⁷³⁴ *Ibid.*, p. 654.

³⁷³⁵ *Ibid.*, p. 665.

ne rien tenter³⁷³⁶. Après vingt heures d'une lutte âpre et meurtrière, les confédérés se retirent un kilomètre en arrière du saillant, derrière une nouvelle ligne fortifiée.

Les cinq jours suivants (13 au 17 mai), un calme relatif se posa sur le front. Accidentellement. Gagné par l'impatience, Grant voulut reprendre l'initiative et en finir, mais l'état du terrain dégradé par les pluies, la nuit et la fatigue ralentirent la marche des deux Corps impliqués et perturbèrent l'enchaînement des événements tel qu'il l'avait pensé. L'attaque surprise prévue le 14 mai à 4h00 sur la droite ennemie, le secteur défensif le plus vulnérable des rebelles, par le 5^{ème} Corps, avec le 6^{ème} dans son sillage, ne put avoir lieu. Elle pouvait être ordonnée plus tard dans la matinée, mais Grant s'était persuadé que Lee avait pris les mesures pour neutraliser la menace³⁷³⁷. Une chance pour les confédérés car le sudiste ne comprit l'objet de la manœuvre de concentration que dans l'après-midi. Il fit alors glisser en toute hâte une division du 1^{er} Corps sur sa droite pour renforcer ses défenses³⁷³⁸. Ce 14 mai, les deux commandants éprouvèrent les difficultés de l'agencement tactique et d'un jugement sûr : Grant surestima la capacité de réaction de Lee, lequel, réagissant tardivement, avait exposé son armée à un grave péril.

Convaincu de l'affaiblissement de l'aile gauche ennemie, Grant élaborait le 17 un nouveau plan en tenant compte cette fois des insuffisances qui avaient conduit à l'échec du 12 mai. Il ordonna à deux Corps, Hancock et Wright, de prendre position devant « l'angle sanglant » et de charger, tandis qu'un troisième, Burnside, se tiendrait prêt à exploiter toute rupture des défenses rebelles. Les circonstances particulièrement heureuses qui avaient encadré l'attaque du 12 mai ne se renouvelèrent pas le 18. Ni brouillard, ni effet de surprise, ni absence d'artillerie, ni armement défectueux n'obérèrent cette fois la capacité des confédérés à parer le coup. L'attaque fut vite brisée et le repli général. « Nous avons trouvé l'ennemi si solidement retranché que même Grant a estimé inutile de nous frapper la tête sur un mur de pierre... » écrivit Meade³⁷³⁹. La tactique du général en chef avait produit ses limites. S'il voulait battre Lee, il devait l'obliger à se détacher de sa position reconnue imprenable.

La journée du 17 avait apporté son lot de mauvaises nouvelles pour le nordiste : Sigel et ses 6 300 hommes avaient été battus dans la Shenandoah à New Market par une plus petite force sudiste de 4 100 soldats. Banks connut le même sort en Louisiane. La campagne de la rivière Rouge, voulue par Lincoln, s'était terminée par un échec. Plus décevant encore, la campagne de l'Armée du James contre Richmond, lancée le 4 mai, s'était clôturée piteusement par la défaite de Drewry's Bluff le 16 mai. Le général nordiste Butler, aussi influent politiquement qu'incompétent militairement, y avait subi la

³⁷³⁶ *Ibid.*, p. 675.

³⁷³⁷ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River : Grant and Lee, May 13-25, 1864, op. cit.*, pp. 80-81.

³⁷³⁸ *Ibid.*, pp. 87-88.

³⁷³⁹ *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol.2, p. 197.

loi de Beauregard. Ces échecs effondrèrent la stratégie de Grant : deux des trois axes offensifs censés étreindre l'Armée de Virginie du Nord jusqu'à la broyer étaient cassées. De plus, ils libérèrent des renforts providentiels pour l'Armée de Virginie du Nord, lui permettant de poursuivre la campagne avec près de 9 000 hommes supplémentaires dès le 22 mai³⁷⁴⁰.

Le besoin de connaître le volume de forces concernées par le nouveau mouvement de l'ennemi amena Lee à ordonner une reconnaissance en force de l'aile droite de l'Union. Ewell en fut chargé. Etrangement, il engagea tout son Corps, réduit à 6 000 hommes, pour cette mission alors que quelques brigades suffisaient. L'engagement était hasardeux. A l'initiative du chef de Corps, la reconnaissance devint combat et se conclut par une retraite sans gloire pour les sudistes qui perdirent 900 hommes, dont près de 500 prisonniers. Ewell abîma son image en révélant, une nouvelle fois, les limites de ses capacités à commander un Corps d'armée³⁷⁴¹. Les fédéraux dénombraient 1535 tués, blessés et disparus. Ils pouvaient regretter de n'avoir pas détruit un Corps entier de l'armée rebelle qui avait commis l'imprudence d'opérer hors de ses retranchements sans soutien. Les ordres de Grant étaient « non seulement de mettre en échec l'avancée de l'ennemi, mais de passer à l'offensive et de le détruire si possible³⁷⁴² ». Selon Rhea, il avait manqué à Warren, venu en renforts avec des éléments du 5^{ème} Corps, le coup d'œil et la rapidité d'exécution pour bloquer la retraite des confédérés³⁷⁴³.

L'affaire dite de la « ferme Harris » termina la campagne militaire de Spotsylvania. Dire que celle-ci a été meurtrière est un euphémisme. A l'origine de toutes les grandes attaques, les fédéraux ont été les plus exposés à la mort. Ils ont perdu 18 399 hommes - 2 725 tués, 13 416 blessés et 2 258 prisonniers/disparus. L'Armée de Virginie du Nord, s'étant le plus souvent défendue derrière de solides retranchements, accusait un nombre de pertes sensiblement inférieur. Entre 10 000 et 13 000 confédérés ont été victimes des combats dont 1 500 décédés ; 5 700 pouvaient être rayés des effectifs en qualité de prisonniers/disparus.³⁷⁴⁴

Quel bilan peut-on tirer, pour le commandement, de cette première longue séquence de guerre ? L'apprentissage du combat dans l'Est fut douloureux pour Grant qui rencontra l'échec et eut à se familiariser avec sa répétition. Si le général en chef exprima un art du commandement, alors il fut d'une rare discrétion, malgré son implication toujours plus forte dans le champ tactique. Il aborda son adversaire avec un sentiment évident de supériorité et des schémas opérationnels stériles devant un adversaire comme Lee. Les tactiques mises en œuvre étaient en effet d'un simplisme qui expliquait

³⁷⁴⁰ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 530.

³⁷⁴¹ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 187.

³⁷⁴² General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, op. cit., p. 127.

³⁷⁴³ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 188.

³⁷⁴⁴ "Casualty Estimates for the Battle of Spotsylvania Court House" sur le site <http://www.thomaslegion.net>.

en grande partie les revers successifs de l'Union. Grant n'avait pas intégré la force de la fortification pour bloquer une charge menée par des assaillants supérieurs en nombre - nous reviendrons sur ce point ultérieurement.

La tactique agressive de Grant trouva, au sein du commandement, un général pour en discuter le bien fondé. C'est dans ce sens qu'il faut interpréter l'attitude du commandant du 5^{ème} Corps, le 12 mai. Gouverneur Warren avait cette tendance, fâcheuse pour un militaire dont on attend avant tout qu'il exécute, de passer un ordre reçu au crible de sa propre appréciation des circonstances militaires. Ce jugement lui ordonna, ce 12 mai, de ne pas se jeter ses hommes sur les fortifications confédérées. Etre plus loyal à son jugement, aussi lucide fût-il, qu'à celui de ses supérieurs, aussi contestable fût-il à ses yeux, suscita un fort ressentiment chez ces derniers, comme chez certains de ses collègues qui estimaient qu'il ne possédait pas les qualités requises pour occuper son poste. Wright dit à Meade : « Warren n'est pas à la hauteur d'un commandant de Corps. Pas plus qu'il ne le fut lors du mouvement sur Mine Run, il est capable ici d'embrasser trois divisions. Il ne le peut et il en résulte des actions partiales, mal concertées et dilatoires³⁷⁴⁵ ». Celui qui aurait pu changer la course des événements le 5 mai, s'il on ne l'avait pas obligé à engager le combat avant l'arrivée du 6^{ème} Corps, montra les 8 et 12 mai un visage qui désappointa Grant. Le général en chef avait, jusqu'à cette date, vanté « sa rapidité de perception, sa bravoure, son allure martiale ». Autant de qualités qui l'avaient séduit et amené à faire de lui le successeur de Meade si ce dernier venait à être tué³⁷⁴⁶. Warren avait perdu en quelques jours sa bonne réputation acquise à Gettysburg. Il ne la recouvra jamais. Son image se dégrada encore, comme nous le verrons, devant Petersburg le 18 juin.

Ce qui pouvait à l'époque forcer l'admiration des contemporains de Grant, habitués à voir les armées nordistes battues se replier, était sa gestion de la défaite. Grant ne recula pas d'un pouce. Il maintint une pression constante sur l'adversaire dont il recherchait l'épuisement et l'effondrement. Ce type de guerre avait un coût humain. En douze jours de campagne, l'Armée du Potomac avait perdu 30% de ses effectifs (environ 35 000 hommes) ; les sudistes 18 000. La différence, de taille, était que l'Union pouvait se permettre de le supporter comme l'admit Lee.

Après les combats dans la Wilderness, Lee avait été forcé d'anticiper au mieux les mouvements adverses et d'opposer une résistance déterminée. Une position inconfortable pour le général qui avait bâti ses plus grands succès sur la manœuvre. Même s'il fut privé de la guerre de mouvement qu'il affectionnait, il agit avec tant de talent, malgré des erreurs de jugement potentiellement destructrices pour son armée, qu'il parvint à bloquer les intentions de l'adversaire. Lee conservait un esprit

³⁷⁴⁵ *Meade's Headquarters, 1863-1865 : Letters of Colonel Theodore Lyman from the Wilderness to Appomattox*, éd. George R. Agassiz, Boston, The Atlantic Monthly Press, 1922, p. 110.

³⁷⁴⁶ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, p. 108.

d'attaquant, il guettait la moindre opportunité pour frapper une fraction vulnérable des forces adverses.

A la guerre, la multiplicité des possibles en réponse à une manœuvre rend malaisée leur anticipation. Grant en fit l'expérience. Il élaborait un nouveau plan pour piéger Lee. Il ne rusa pas pour le déconcerter, mais pour le soumettre à la tentation. Ce plan visait à faire sortir l'armée confédérée de ses retranchements et à lui livrer bataille. Il recherchait une victoire par blandices. Il lança le Corps isolé de Hancock vers l'est, en direction de Bowling Green, avec l'espoir que Lee, ne pouvant résister à se jeter sur l'appât tendu, donnera ainsi l'occasion de l'attaquer avec ses trois Corps restants³⁷⁴⁷. Le 21 mai fut la journée des opportunités perdues. Les Corps nordistes étaient dispersés sur un front de trente kilomètres et, de l'aveu même du commandant, « Lee avait maintenant une superbe opportunité pour prendre l'initiative soit en attaquant Wright et Burnside isolément, soit en suivant par Telegraph Road et frapper les Corps de Hancock et de Warren, ou même celui de Hancock séparément, avant l'arrivée de renforts³⁷⁴⁸ ». Mais Lee, soucieux d'évacuer Spotsylvania Court House dans les meilleures conditions, n'avait pas l'esprit tourné vers l'offensive et ne vit pas l'opportunité. Grant ne fut guère plus lucide. Tel qu'il était disposé, le Corps de Warren aurait pu frapper le flanc de l'armée sudiste qui descendait par une ligne intérieure (Telegraph Road) en direction de Hanover Junction, sur la rive sud de la rivière Anna. Le général en chef n'eut jamais conscience de cet avantage tactique³⁷⁴⁹.

Une lecture même distraite d'une carte de la région suffit pour se forger une conviction simple : Hanover Junction était un point stratégique vital sur la route de Richmond. Situé au sud de la rivière North Anna, la ville était traversée par deux lignes de chemin de fer, Virginia Central et Richmond Fredericksburg § Potomac, qui constituaient le vecteur de ravitaillement de l'armée sudiste. Il n'était donc pas étonnant que le général nordiste convoitât la place et que Lee en fit le point de concentration de son armée pour contrer l'ennemi.

Les 21 et 22 mai, les deux armées convergèrent vers ce point par des routes qui ne les séparaient parfois que de quelques kilomètres. La promptitude fut sudiste. Lorsqu'ils arrivèrent devant la North Anna, le 23 autour de midi, les fédéraux constatèrent que les gris se tenaient en force d'interposition sur la rive sud et occupaient les points de franchissement de la rivière. Toutefois, à la différence des séquences précédentes, ils n'étaient pas calés derrière de puissants retranchements. A cet instant, Lee ne pronostiquait pas le passage de la rivière par l'armée ennemie, mais la poursuite de son mouvement

³⁷⁴⁷ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 529.

³⁷⁴⁸ *Personal Memoirs of U. S. Grant*, op. cit., vol. 2, p. 244 ; Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 241.

³⁷⁴⁹ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 242.

vers l'est³⁷⁵⁰. En conséquence les points de traversée de la rivière furent délaissés. « Retournez voir le général Hill et dites-lui de maintenir ses hommes dans leur camp, il ne s'agit rien d'autre que d'une feinte, l'ennemi s'apprête à traverser en contrebas [à l'est]³⁷⁵¹ ». C'est ainsi que réagit Lee en apercevant les troupes de Warren à Jericho Mills.

Le plan nordiste exprimait les instincts agressifs de Grant, sa volonté de maintenir une pression constante sur l'adversaire. Porter en souligna la simplicité : « Traverser la rivière à l'ouest de la voie ferrée RFP et frapper Lee où qu'il se trouve³⁷⁵² ». Hancock marcha sur le pont Chesterfield par la route Telegraph, Burnside se porta vers Ox Ford, Warren, avec Wright dans son sillage, avança sur Jericho Mills.

Pour avoir mal apprécié les intentions de l'ennemi, Lee se retrouva dans une position délicate à la fin de la journée. Le 5^{ème} Corps de l'Union, profitant de l'absence d'opposition, avait traversé sans difficulté la rivière North Anna à Jericho Mills puis, conformément aux instructions de Meade, s'était retranché. Il était en situation de tourner le flanc gauche rebelle le lendemain. Le reste de l'armée tenait de belles positions sur la North Anna. L'humeur du chef sudiste était mauvaise, aggravée par une affection gastro-intestinale³⁷⁵³. Pour n'avoir pas su rejeter les yankees, A. P. Hill essuya le lendemain matin 24 mai, une apostrophe cinglante de son supérieur. « Pourquoi n'avez-vous pas fait comme Jackson aurait fait - lancer toutes vos forces sur ces gens et les repousser ?³⁷⁵⁴ ». Il est vrai que seule une division (Wilcox) tenta de contrarier la présence de Warren sur la rive sud de la rivière. Le succès initial ne put être exploité faute de soutien.

L'erreur de la veille et le péril qui en résulta pour l'armée rebelle furent corrigés de main de maître dans la soirée. En moins de vingt-quatre heures, le danger changea de camp. Inspirés en grande partie par la suggestion de Smith, un ingénieur de talent, le coup d'œil et l'intelligence tactique du Virginien prirent une dimension qui force le respect des analystes. Grant lui-même, dans ses mémoires, reconnut la grande valeur du dispositif rebelle³⁷⁵⁵. Exploitant les avantages topographiques, Lee fit adopter à son armée une position en V inversé dont le sommet, imprenable, touchait la rivière à Ox Ford et les deux lignes latérales étaient assises à leur base sur de fortes positions naturelles - Little River à gauche et des marécages à droite - et reliées entre elle par la voie de chemin de fer Virginia Central. Le schéma tactique donnait à son armée les lignes intérieures, c'est-à-dire une souplesse et une mobilité qui compensaient son infériorité numérique. Dans l'esprit de son concepteur, en plus d'assurer à son

³⁷⁵⁰ WPRL, pp. 747-748.

³⁷⁵¹ George N. Neese, *Three Years in the Confederate Horse Artillery*, op. cit., pp. 274-275.

³⁷⁵² General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, op. cit., p. 141.

³⁷⁵³ Douglas Southall Freeman, *R. E. Lee*, op. cit., vol. 3., pp. 356-357.

³⁷⁵⁴ *Ibid.*, p. 357.

³⁷⁵⁵ *Personal Memoirs of U. S. Grant*, op. cit., vol. 2, pp. 249-250.

armée une solidité défensive et de faire croire à Grant qu'il se repliait vers le sud, cette figure géométrique, qui ressemblait à un immense saillant, constituait le matériau d'un dessein plus ambitieux : le lancement d'une attaque. Là était le génie tactique de Lee. Il imposait à la progression anticipée de l'Union des handicaps insurmontables. Grant était dans l'obligation de diviser ses forces et de se priver d'une action massive et unie. Le projet de Lee était de frapper un Corps isolé de l'armée ennemie, celui d'Hancock, pendant qu'un minimum de forces, protégées derrière leurs lignes fortifiées, tiendra en respect les deux autres Corps³⁷⁵⁶. De plus, ainsi que le soulignait justement E. P. Alexander, dans le cas où un Corps souhaiterait se transporter sur le flanc opposé de l'armée, il était forcé de traverser la rivière à deux reprises³⁷⁵⁷.

Grant avait-il conscience d'exposer son armée à un stratagème finement ourdi ? Clairement non. Dans son esprit, les rebelles battaient en retraite. Ses aspirations ventriloquaient celles de Lee. Sur ses ordres, Hancock passa la rivière, Warren et Wright poussèrent vers le sud-est en vue d'établir leur jonction avec le 2^{ème} Corps. Les progrès de ce qui prenait la forme d'un double enveloppement firent souffler un vent de jubilation sur l'état-major. Le général en chef écrivit le 23 mai à 23h00 à l'attention de Halleck : « L'armée quitte ses positions matinales pour la rivière North Anna, suivant de près l'armée de Lee. [...] Tout semble extrêmement prometteur pour nous », puis le lendemain : « L'ennemi s'est retiré de North Anna. Nous le poursuivons »³⁷⁵⁸. Tout eut été parfait si Burnside avait mis plus de pugnacité à assaillir Ox Ford qui touchait la pointe de la ligne défensive sudiste. Or, il considéra, non sans raison, que lancer une attaque était « presque, sinon tout à fait, impossible ; certainement pas sans subir des pertes sévères³⁷⁵⁹ ».

Lee était gagné par la confiance. Tout se déroulait conformément à ses vues. Les forces de Hancock, qu'il envisageait d'attaquer, étaient sur la rive sud, isolées et adossées à la rivière. La guerre est le domaine privilégié des souffrances physiques. Les plus communes sont celles qu'inflige au soldat la blessure reçue sur le champ de bataille. Le commandement n'était pas non plus épargné : un grand nombre de généraux des deux camps tomba aux combats. D'autres types de souffrance accompagnaient la vie d'un militaire. Aucun homme, quel que soit son grade, n'est préparé à supporter les fatigues de la guerre. Robert Lee ne fit pas exception. Soumis aux affres de la fatigue (il n'avait dormi plus de deux heures consécutivement depuis le 5 mai³⁷⁶⁰), à la tension nerveuse, aux privations, son corps de 66 ans s'était affaibli et l'amoindrissement de l'immunité qui s'ensuivit augmenta son exposition aux pathologies les plus courantes. Le 24 mai, à l'heure capitale, celle où

³⁷⁵⁶ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 344.

³⁷⁵⁷ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., p. 531.

³⁷⁵⁸ O.R., 36 :1, pp. 7-8.

³⁷⁵⁹ *Ibid.*, p. 912.

³⁷⁶⁰ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 326.

les deux Corps d'Anderson et Ewell devaient s'élancer et asséner un coup violent, le général ne commandait plus. La volonté ne suffisait pas, la maladie était la plus forte. Lee fut confiné dans sa tente, dans un état d'épuisement profond, accablé par une violente crise diarrhéique. La disparition de Jackson, la blessure de Longstreet, la maladie de A. P. Hill, avaient modifié son approche du commandement. Privé de ses lieutenants pour relayer ses ordres, il était devenu un élément actif et direct de l'action. Il céda, ce fut le cas à deux reprises, à la passion intempestive des combats, se laissa pénétrer par une intrépidité qui était pour Clausewitz « la plus noble vertu... une véritable force créatrice... toujours plus rare à mesure que l'on s'élève dans la hiérarchie des grades³⁷⁶¹ ». L'infection s'était insinuée dans ce corps assiégé par la tension et l'épuisement. Prostré sur son lit, Lee cria : « Nous devons les frapper un grand coup - nous ne devons pas les laisser nous déborder - nous devons les frapper un grand coup³⁷⁶² ». Mais aucun général n'était en mesure de mener l'opération à sa place. Aucun n'avait été mis dans la confiance : A. P. Hill avait perdu sa confiance, Anderson manquait d'expérience et Ewell était fragilisé mentalement et physiquement (il était touché par le même mal que le commandant)³⁷⁶³. Le lien de confiance entre Lee et ses subordonnés immédiats était trop ténu pour qu'il leur délèguât la responsabilité d'une attaque coordonnée. Là résidait la faiblesse du commandement confédéré. Le plan, qu'il faut reconnaître ingénieux, resta lettre morte. Une séquence propice à l'offensive s'était ouverte pendant quelques heures, qui se referma en raison d'une friction, la maladie du commandant, et des insuffisances militaires des chefs de Corps qui les tinrent éloignés de la décision. S'envola l'une des plus belles opportunités de la campagne de reprendre avec fracas l'initiative.

Point de grande bataille donc, mais des combats brefs, violents sur deux segments du front dont les rebelles sortirent vainqueurs³⁷⁶⁴. Hancock prit conscience de sa vulnérabilité en fin d'après-midi. La fusillade avait révélé la présence devant lui et sur son flanc droit de deux Corps d'armée sudistes aux aguets, abrités derrière de puissantes fortifications. Il se fendit d'un message d'alerte qui produisit un effet immédiat sur Grant. « Les derniers renseignements en ma possession me conduisent à penser qu'une large force, sinon toute l'armée de Lee, se tient devant nous³⁷⁶⁵ ». Le général en chef comprit qu'il avait mal apprécié la situation ; Lee ne rétrogradait pas vers le sud et son armée n'affrontait pas une arrière-garde. Pour se délivrer du danger, il ordonna, peu après 20h00, au 2^{ème} Corps de suspendre son action, de se retrancher, et au Génie de construire aussitôt des ponts sur la North Anna pour faciliter la communication entre ses deux ailes³⁷⁶⁶. Une nouvelle phase, aux airs de déjà-vu, prit

³⁷⁶¹ Carl von Clausewitz, *de la guerre*, *op. cit.*, pp. 197-198.

³⁷⁶² Col. C. S. Venable, *The Campaign from the Wilderness to Petersburg*, *op. cit.*, 1879, p. 13.

³⁷⁶³ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, *op. cit.*, p. 345.

³⁷⁶⁴ WTPRL, p. 750.

³⁷⁶⁵ O.R., 36 :3, p. 155.

³⁷⁶⁶ *Ibid.*, pp. 155-156.

forme. Ni vaincus ni vainqueurs, Grant et Meade avaient été tenus en échec. L'impressionnante ligne de rempart érigée par les gris les avait dissuadés de lancer un assaut. L'Armée du Potomac, sans espoir de victoire, battit la retraite et reprit son entreprise de contournement pour s'intercaler entre Lee et Richmond. Cette décision désabusa un officier du 5^{ème} Corps : « Se peut-il que cela soit tout des compétences de notre lieutenant général ? N'a-t-il rien d'autre à proposer dans le domaine tactique ? Ou est-ce purement de l'entêtement. Il a par trois fois tenté ce mouvement... et il a échoué à trois reprises³⁷⁶⁷ ».

Le 24 mai, la structure du commandement nordiste tendit vers une meilleure cohérence. Grant mit enfin un terme à l'anomalie opérationnelle que constituait la présence du 9^{ème} Corps au côté de l'Armée du Potomac. Burnside cessa de dépendre de Grant et passa sous le commandement de Meade³⁷⁶⁸. L'intéressé trouva fort opportune une décision dont ne résulterait selon lui que du positif³⁷⁶⁹. Il n'est pas sûr que cela suffit à atténuer la tension qui habitait le commandant et ses plus proches collaborateurs. Un incident survenu le 24 mit à jour plus que la frustration de Meade : une forme de désaffection à l'égard de Grant qui l'avait relégué à un rôle d'intermédiaire entre lui et les commandants de Corps. Charles Dana fit lecture, devant Meade, d'un message de Sherman adressé à Grant, dans lequel il indiquait que, si le général en chef parvenait à insuffler à l'Armée du Potomac « l'esprit combatif approprié », alors la victoire lui serait acquise. Meade se sentit offensé : « Monsieur, je considère que ce message est une insulte à l'armée que je commande et à ma personne. L'Armée du Potomac n'a pas besoin d'être inspirée par le général Grant et de quiconque d'autre pour qu'elle se batte »³⁷⁷⁰.

La victoire tactique remportée par les confédérés était une vaine récompense. A ce stade de la guerre, elle n'embellissait que la gloire. L'Armée de Virginie du Nord avait peut-être perdu sa dernière occasion d'infliger une cuisante défaite à sa rivale. Si Lee avait disposé de tous ses moyens physiques pour exercer son commandement l'après-midi du 24, et s'il avait causé de lourdes pertes au 2^{ème} Corps de l'Union, surpris par son assaut, alors le cours de la guerre aurait été affecté dans des proportions qu'il est évidemment impossible de cerner avec exactitude. Mais il est moins spéculatif qu'on le croit de penser que consécutivement à ce nouveau revers tactique d'ampleur (après la Wilderness et Spotsylvania) subi par l'Armée du Potomac, le Parti républicain eut été en proie à de vives tensions internes, Lincoln affaibli et l'aura de Grant ébranlée.

³⁷⁶⁷ *A Diary of Battle : The Personal Journals of Colonel Charles S. Wainwright 1861-1865, op. cit., p. 388.*

³⁷⁶⁸ O.R., 36 :3, p. 169.

³⁷⁶⁹ *Idem.*

³⁷⁷⁰ Gordon C. Rhea, *To the North Anna River, op. cit., p. 331 ; Meade's Headquarters, 1863-1865 : Letters of Colonel Theodore Lyman from the Wilderness to Appomattox, op. cit., p. 126.*

Les deux commandants n'ayant pu concrétiser leurs ambitions, la campagne Overland se prolongea. L'épisode sur la North Anna avait peu coûté : environ 2 000 hommes à chaque camp³⁷⁷¹. Grant reprit à son compte le plan qui lui avait été suggéré trois jours plus tôt par Meade et qu'il avait rejeté³⁷⁷². Il privilégia un mouvement tournant à l'attaque qui, eu égard aux fortifications dressées par les rebelles, n'aurait eu d'autre résultat que de livrer l'armée à une déconvenue sanglante, que « même le succès n'aurait pas justifié³⁷⁷³ » affirma-t-il à Halleck. Dans le même temps, il lui fit part de sa conviction optimiste : « L'armée de Lee est véritablement battue. Les prisonniers faits en ce moment l'attestent et l'action de son armée le montre de façon indéniable. Il ne peut livrer aucune bataille en dehors de ses retranchements. Nos hommes ont le sentiment d'avoir acquis un moral supérieur à celui de l'ennemi et ils attaquent en pleine confiance. Je peux me tromper, mais je sens que notre victoire sur l'armée de Lee est déjà assurée³⁷⁷⁴ ». Quelques jours suffirent pour lui démontrer qu'il s'était trompé. Lourdemment.

Le 28 mai, les deux armées se cherchaient. Comme après chaque phase tactique où l'adversaire était tenu en échec, le besoin de disposer d'informations fiables était une priorité pour le commandement sudiste. De ces renseignements découlaient la connaissance du plan de marche de Grant et l'aptitude à manœuvrer ses forces en conséquence pour éviter d'être tourné sur ses flancs. Ce 28 mai, Lee lança sa cavalerie, dirigée par le général Wade Hampton depuis la mort de Stuart, dans une reconnaissance en force, avec pour mission de freiner l'ennemi s'il traversait la rivière Pamunkey. Les sudistes rencontrèrent l'avant-garde équestre ennemie à Hawe's Shop, au sud de la Pamunkey. De durs combats opposèrent les deux forces pendant sept heures. Les confédérés furent forcés au repli et perdirent 380 hommes - l'adversaire à peine moins³⁷⁷⁵ -, mais ils avaient rempli leur mission : délivrer à Lee une première information sur la position et la direction prise par deux Corps de l'Union, et retarder son avancée. Grant et Meade avaient perdu l'occasion d'occasionner de plus lourdes pertes aux sudistes, que Sheridan n'avait pas saisie en n'engageant pas la totalité de ses troupes. Trois Corps se trouvaient à moins d'un kilomètre du lieu de l'affrontement. Aucun de leur commandant ne reçut l'ordre de s'impliquer dans la bataille³⁷⁷⁶. Le lendemain, les deux armées se défièrent de part et d'autre de la rivière Totopotomoy, où Lee avait pris position, à moins de quinze kilomètres de Richmond. Grant était parvenu à déloger Lee de ses fortifications, mais ne fit que

³⁷⁷¹ Peter C. Luebke donne le détail suivant : 2 017 pour les sudistes dont 304 tués, 1513 blessés et 200 prisonniers/disparus ; 1 973 pour les fédéraux dont 223 tués, 1 460 blessés et 290 prisonniers/disparus ("Battle of North Anna", sur le site <http://www.EncyclopediaVirginia.org>).

³⁷⁷² Gordon C. Rhea, *To the North Anna River*, op. cit., p. 362.

³⁷⁷³ O.R., 36 :3, pp. 206-207.

³⁷⁷⁴ *Idem*.

³⁷⁷⁵ Gordon C. Rhea, *Cold Harbor : Grant and Lee, May 26-June 3, 1864*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2002, p. 87.

³⁷⁷⁶ *Ibid.*, p. 88.

déplacer la ligne de front plus à l'est. Les sudistes n'avaient pas été tournés et ils se dressaient toujours devant lui.

La campagne de la Wilderness et ses prolongements militaires à Spotsylvania avaient durement affecté le commandement confédéré. Des généraux avaient disparu de la scène, tués pour les uns, blessés ou malades pour les autres. Au total, 37% des généraux avaient été mis hors de combat entre le 4 mai et le 3 juin³⁷⁷⁷. Il y avait un besoin urgent de recomposer une organisation moribonde. Cette exigence fut facilitée par une loi du Congrès, du 31 mai 1864, qui assouplit les règles de nomination aux fonctions les plus élevées du commandement opérationnel. Le Président était autorisé, avec l'accord du Sénat, à nommer les généraux de brigade, de division et de corps d'armée aux postes de commandement « appropriés ». Le point essentiel du dispositif résidait dans son caractère temporaire : la durée des désignations était attachée au principe de « nécessité impérieuse »³⁷⁷⁸. Le dispositif offrait en conséquence une grande latitude de proposition à Lee. Il lui permettait, dans les faits, de promouvoir les meilleurs officiers sur les postes vacants et, en cas d'erreur, de les rétablir dans leur grade et poste antérieurs en déclarant la fin de la « nécessité impérieuse ». Les généraux de division Anderson et Early furent ainsi nommés temporairement au grade de général de corps, en remplacement, respectivement, de Longstreet, en convalescence, et d'Ewell, jugé par Lee incapable de reprendre son service pour raison de santé. Pour les remplacer, Lee choisit Mahone et Ramseur, tous deux qualifiés et compétents pour prendre la tête d'une division³⁷⁷⁹.

Le 25 mai, un message pris sur un prisonnier informa Lee que Grant avait préconisé que toutes les forces disponibles (en provenance de Washington, de Butler, de Hunter) s'unissent aux siennes³⁷⁸⁰. Il y avait urgence pour le commandant confédéré de se renforcer. L'attachement des chefs de département à leurs prérogatives continua de produire ses effets délétères, malgré la crise militaire que traversait la Confédération en Virginie. Les divergences stratégiques amplifièrent ce phénomène et renvoyèrent l'image d'un commandement désuni.

L'Armée de Virginie du Nord était confrontée à une infériorité numérique chaque jour plus handicapante. Ils étaient 59 000 sudistes à s'opposer à 111 000 unionistes (33 000 tuniques bleues avaient grossi l'armée le 25 mai ou étaient sur le point de le faire). Pour minimiser l'ampleur de cette problématique, Lee envisagea de combiner ses forces - renforcées par Breckinridge et la division de Pickett - avec celles de Beauregard, 12 000 soldats alors attachés à la défense de Richmond. Les deux

³⁷⁷⁷ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, pp. 512-514.

³⁷⁷⁸ *A Digest of the Military and Naval Laws of the Confederate States, from the Commencement of the Provisional Congress to the End of the First Congress under the Permanent Constitution*, Columbia, Evans and Cogswell, 1864, p. 293.

³⁷⁷⁹ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, pp. 509-510.

³⁷⁸⁰ WTPRL, p. 750.

hommes se rencontrèrent le 29. Le créole se montra peu coopératif. Beauregard était à la tête d'un département qui embrassait la Virginie au sud de la rivière James et n'était donc pas lié par un lien de subordination avec le chef de l'Armée de Virginie du Nord. De plus, il avait, peu de temps avant, essuyé le refus de Davis d'adopter un plan d'action dont l'objectif était, dans le cadre d'une action combinée, d'éliminer la menace Butler puis de faire converger l'effort sur l'armée de Grant. Bâti sur le principe de concentration des forces acquis avec le repli des troupes de Lee derrière la Chickahominy, ce plan devait redonner l'offensive à la Confédération. Renforcé par 15 000 hommes dont 10 000 prélevés sur l'armée de Lee, il projetait de se lancer sur le flanc droit de l'armée de Butler et de le couper de sa base, tandis que, dans le même temps, 4 000 fantassins s'élanceraient depuis Petersburg sur la droite de ses arrières afin de garantir sa « reddition inconditionnelle ». L'étape suivante prévoyait d'attaquer Grant sur son flanc gauche pendant que, dans le même temps, Lee attaquerait le nordiste frontalement³⁷⁸¹. Les arguments avancés par Davis pour écarter tout repli de Lee étaient doubles : il aurait pour effet de porter atteinte au « prestige » de l'Armée de Virginie du Nord et d'installer la démoralisation en son sein, ainsi que dans la population³⁷⁸². L'argument faisait sens. Il existait d'autres obstacles plus consistants : les difficultés d'opérer la concentration attendue dans des délais très courts ; dépasser les difficultés logistiques. Un autre nous apparaît plus frappant encore : avec une force appauvrie de 10 000 hommes, nous ne voyons pas comment Lee aurait pu s'opposer à Grant, déterminé à poursuivre une guerre d'attrition.

Après avoir vaincu Butler à Drewry's Bluff le 16 mai et l'avoir renvoyé dans ses retranchements, Beauregard adressa aux autorités un nouveau plan qui visait à unir ses 15 000 hommes avec l'armée de Lee, repliée à Richmond, pour frapper Grant avant d'en finir avec Butler³⁷⁸³. A Richmond, on vit les choses autrement et aucune suite favorable ne fut donnée. Davis n'entendait pas laisser à tout autre que Lee, dont « les capacités sont bien connues », le soin de décider quels devaient être les mouvements de son armée³⁷⁸⁴. Lee n'agirait pas sous la dictée de Beauregard. En revanche, la menace Butler écartée dans l'immédiat, l'armée de Beauregard constituait désormais la meilleure réserve d'hommes pour le « renard gris ». Le Président ordonna le 19 mai à une division et une brigade de renforcer Lee³⁷⁸⁵. Alerté par les dires de Beauregard, qui faisaient état de sa grande infériorité numérique - près d'un contre deux -, et troublé par des informations divergentes sur les intentions et la situation de Butler, il renonça à affaiblir davantage le Créole³⁷⁸⁶.

³⁷⁸¹G. T. Beauregard, "The Defense of Drewry's Bluff", in *B § L*, vol. 4, pp. 197-199.

³⁷⁸²*Ibid.*, p. 199.

³⁷⁸³O.R., 36 :2, p. 1021.

³⁷⁸⁴O.R., 51 :2, p. 945.

³⁷⁸⁵*Idem.*

³⁷⁸⁶O.R., 51 :2, pp. 965-966.

La situation militaire difficile dans laquelle se trouvait la Confédération en Virginie ne fit pas taire la vanité. Beauregard justifia son refus de se joindre à Lee, qu'il rencontra le 29 mai, par la présence sur son front d'un ennemi supérieur en nombre. En vérité, soutint le principal biographe du général, il conditionnait son concours militaire à l'adoption de sa stratégie³⁷⁸⁷. Il y avait pourtant du sens à s'obliger et à ne pas laisser un sentiment égotique entraver la décision. Le Créole oublia ce devoir qui, bien compris, l'aurait conduit à dépasser son ressentiment. Retranché dans Cold Harbor, Lee tenta le 30 mai d'obtenir le consentement de Beauregard au moyen d'un échange direct. En guise de réponse, le général se réfugia derrière le protocole juridique pour échapper à ses responsabilités. Il argua du fait que le donneur d'ordre ne pouvait être que le ministère de la Guerre³⁷⁸⁸.

e - Le désastre de Cold Harbor (3 juin 1864) : un exemple de défaillance du commandement de l'Union.

L'insistance du commandant à agréger le plus grand nombre de soldats résultait d'un postulat démenti qu'à de rares exceptions dans l'histoire militaire : celui qui soutient un siège finit toujours, avec le temps, par connaître la reddition. Il faut donc livrer bataille avant d'être acculé et de s'enfermer à l'intérieur des défenses de Richmond. Lee pouvait, pour cela, s'appuyer sur sa bonne lecture de la tactique adverse. Le 30 mai, après plusieurs jours de manœuvre et d'anticipation des mouvements ennemis, il avait dressé une ligne de défense derrière la rivière Totopotomoy. Il écrivit ce jour-là à Anderson : « Après avoir fortifié cette ligne, ils vont certainement engager un mouvement débordant sur leur flanc gauche en direction de la Chickahominy. C'est juste la répétition de leurs mouvements initiaux. On ne peut l'arrêter qu'en frappant tout de suite la partie de leur force qui a franchi la Totopotomoy³⁷⁸⁹ ». Cette partie, c'était le 5^{ème} Corps nordiste de Warren qui avait passé la rivière et progressait vers le sud-est dans le but de trouver les confédérés. Pour le frapper, Lee avait désigné Early, nouvellement promu commandant du 2^{ème} Corps, consécutivement à la mise en congé d'Ewell pour raison de santé³⁷⁹⁰. L'échec fut au bout de la manœuvre. Early et Anderson, chef du 1^{er} Corps, ne parvinrent pas à coopérer sans tarder et la mécanique offensive s'enraya. Quand une partie des gris produisit son effort, l'ennemi s'était réorganisé - Warren avait disposé ses forces sur une ligne défensive et mis en batterie son train d'artillerie - et elle fut repoussée dans le sang³⁷⁹¹. Dans le même temps, la cavalerie sudiste était bloquée dans sa marche pour occuper le carrefour à l'entrée

³⁷⁸⁷ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, p. 223.

³⁷⁸⁸ Alfred Roman, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States, op. cit.*, vol. 2, p. 563.

³⁷⁸⁹ O.R., 36 :3, p. 851.

³⁷⁹⁰ Gordon C. Rhea, *Cold Harbor, op. cit.*, p. 124.

³⁷⁹¹ Noah Andre Trudeau, *Bloody Roads South, op. cit.*, pp. 253-258.

sud de la ville de Old Cold Harbor³⁷⁹². Grant pouvait jubiler. Les deux initiatives sudistes de la journée avaient été brisées. Il ne faisait aucun doute dans l'esprit du général que l'Armée de Virginie du Nord était une force épuisée, proche de l'effondrement. Pour ajouter aux bonnes nouvelles, 16 500 soldats du 18^{ème} Corps de Smith (armée de Butler) devaient rallier l'Armée du Potomac le lendemain.

Pour Lee, le point de rupture n'était pas loin. Maintenant que les fédéraux étaient solidement implantés au sud de la Totopotomoy, il devait étirer sa ligne défensive sur près de dix kilomètres. De plus, plusieurs sources confirmèrent l'arrivée imminente de Smith sur le théâtre des opérations. Si une action de débordement de son aile droite était entreprise, « Marse Robert » n'aurait aucune force à mettre en opposition. Son seul espoir résidait dans le renfort immédiat de nouvelles troupes. Après l'échec de son échange direct avec Beauregard, le commandant n'avait pas d'autre choix que de s'adresser au Président. Il le fit le 30 mai en invoquant la menace d'un désastre - le terme était exceptionnel sous sa plume - s'il n'était pas entendu³⁷⁹³. Le soir même, dans une volte-face qui démontrait une prise de conscience de la situation militaire fragile de Lee, Beauregard détacha de son commandement une division (Hoke). Sa décision précéda de peu l'ordre de Davis. De la rapidité de ces 6 800 hommes à rejoindre par train l'Armée de Virginie du Nord dépendait à cet instant l'avenir de la Confédération.

Le 1^{er} juin, les fédéraux occupaient Cold Harbor avec 6 500 cavaliers sous la menace de 12 000 rebelles³⁷⁹⁴. L'attaque en force, redoutée par Sheridan avant qu'il ne reçût le 6^{ème} Corps en renforts, n'était pas venue. Voilà qui avait peut-être épargné un grand préjudice à ce Corps. Dans ses mémoires, E. P. Alexander parla d'« une rare opportunité » ratée par les sudistes³⁷⁹⁵. S'il avait dominé son indécision, imposé son autorité à Hoke et lancé ses forces très supérieures en nombre contre la mince ligne défensive de l'Union, Anderson serait tombé sur la colonne de Wright dans un tel état d'épuisement que son aptitude au combat était à ce moment incertaine. La marche du 6^{ème} Corps avait été repérée par Hoke et l'information communiquée à Anderson. La colonne nordiste constituait une cible attrayante pour un commandant audacieux. Rien dans ce scénario ne vit le jour. Hoke et Anderson ne se comprirent pas. Le premier, qui aurait dû être placé sous l'autorité du second par souci de cohérence opérationnelle, attendait que ce dernier, qui manqua cette fois de caractère, fut engagé pour entrer en action et ne prétendait pas combiner ses forces dans un assaut commun. Une brigade s'avança pour faire le coup de feu et fut facilement repoussée³⁷⁹⁶.

³⁷⁹² *Ibid.*, pp. 134-138.

³⁷⁹³ O.R., 36 :3, p. 850.

³⁷⁹⁴ Noah Andre Trudeau, *Bloody Roads South*, *op. cit.*, p. 265.

³⁷⁹⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, *op. cit.*, p. 536.

³⁷⁹⁶ Patrick McDonald, "Opportunities Lost, The Battle of Cold Harbor", <http://www.civilwarhome.com/coldharborsummary.htm>

Côté nordiste, l'affairement des préparatifs de bataille fut achevé en fin d'après-midi. Les deux Corps furent déployés dans une figure convexe de part et d'autre de la route de Cold Harbor. Les assauts furent meurtriers, une brèche fut ouverte dans les défenses sudistes. Une contre-attaque permit la reconquête partielle du terrain perdu et de colmater la trouée. Les combats, qui furent proches de leur donner un avantage sérieux, avaient convaincu Grant et Meade de renouveler l'offensive le lendemain, le 2 juin, avec, cette fois, le renfort du 2^{ème} Corps. L'attaque prévue à 5h00 fut décalée à 17h00, puis finalement différée au lendemain. L'épuisement physique et mental des troupes en campagne depuis quatre semaines, et les délais inhérents aux manœuvres de positionnement, expliquaient ce report mis à profit par les confédérés pour corriger les imperfections de leur ligne défensive et renforcer leur aile droite par le glissement d'une division. Cette aile droite avait été le point vulnérable des rebelles pendant une grande partie de la journée. En effet, le déploiement de leur armée ne se prolongeait pas jusqu'à la rivière Chickahominy. Il existait donc une trouée, uniquement couverte par une force de cavalerie par laquelle l'ennemi pouvait théoriquement s'engouffrer et prendre les confédérés à revers. Les insuffisances du commandement nordiste continuèrent de sévir et préservèrent Lee d'un tel péril. Nul général, à commencer par Grant et Meade, l'esprit tourné vers l'attaque prévue, n'ayant eu l'esprit d'entreprise suffisant pour reconnaître la disposition précise des forces adverses, l'opportunité resta inexploitée³⁷⁹⁷. Le soir du 2 juin, l'armée sudiste était répartie sur une longueur de dix kilomètres, de Shady Grove Road au nord, à New Cold Harbor, protégé au sud par des marais infranchissables. Derrière leurs puissants retranchements, construits en zigzag et au-devant desquels avaient été répartis des obstacles, elle formait une ligne compacte et dense.

Le 3 juin, Grant opta pour un assaut frontal, de conception basique. Les 2^{ème}, 6^{ème} et 18^{ème} Corps lanceraient l'attaque principale sur la droite de l'ennemi tandis que les 5^{ème} et 9^{ème} Corps occuperaient leurs adversaires avec suffisamment d'agressivité pour leur interdire de venir en aide aux unités engagées³⁷⁹⁸. Meade assura la direction tactique de l'opération avec peu d'enthousiasme et une surprenante désinvolture. Rarement attaque d'une telle envergure fut aussi mal préparée ; aucune reconnaissance pour s'instruire d'éventuelles zones de faiblesse ne fut entreprise, aucun plan s'assurant de la coopération des différents Corps ne fut établi. Le général en chef allait sacrifier des milliers d'hommes, non pas à une ambition - sa modestie d'homme l'en préservait -, mais à une faiblesse d'esprit et de jugement. De son point de vue, l'armée de Lee avait perdu la volonté de combattre et était psychologiquement battue ; une ultime poussée gagnante pouvait terminer la guerre. Bien que les confédérés eussent montré des signes contraires évidents qui furent portés à sa connaissance, Grant ne s'était pas départi de cette conviction³⁷⁹⁹. Selon Porter, d'autres facteurs,

³⁷⁹⁷ Gordon C. Rhea, *Cold Harbor, op. cit.*, pp. 286-287.

³⁷⁹⁸ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, pp. 269-270.

³⁷⁹⁹ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, p. 325.

étrangers au domaine militaire, dictèrent à Grant sa décision d'attaquer : le coût journalier de la guerre, les incidences psychologiques sur la population s'il ne tentait rien, et la conviction que les pertes liées aux maladies estivales dépasseraient celles consécutives à l'attaque projetée³⁸⁰⁰ .

En acceptant le combat, Lee prenait un risque tactique qui n'était pas sans rappeler Sharpsburg. En cas de rupture de ses défenses, l'armée sudiste se retrouverait dans une position potentiellement destructrice, sa ligne de retraite étant barrée par la rivière Chickahominy, et les rares ponts disponibles n'étaient pas en mesure d'absorber le flux d'une armée ébranlée. A Sharpsburg, Lee pouvait compter sur le renfort de A. P. Hill. Ici, il ne disposait d'aucune réserve à opposer.

Après dix minutes de canonnade - un temps dérisoire pour affaiblir les retranchements ennemis -, les trois Corps montèrent à l'assaut. Une pluie de projectiles décima les assaillants. Les tirs en enfilade, que permit le subtil alignement défensif sudiste, firent des ravages. Moins de trente minutes avaient suffi pour dissoudre l'attaque et anéantir tout espoir de victoire. Depuis son état-major, basé deux kilomètres en retrait, Meade ne voyait rien de la bataille. Il interrogea Grant sur la poursuite des attaques qui lui répondit : « Dès l'instant où il est certain que les assauts ne peuvent réussir, suspendez l'offensive ; si l'un d'entre eux réussit, appuyez-le vigoureusement, et, si nécessaire, faites masser les troupes de partout où elles peuvent être prises au lieu concerné³⁸⁰¹ ». Meade ordonna à chaque commandant des trois Corps de renouveler son attaque³⁸⁰². Les fédéraux souffrirent un nouveau revers tactique. A 12h30, Grant se fendit d'un message à Meade : « Les commandants de Corps n'étant pas optimistes sur les chances de succès en cas d'attaque, vous pouvez ordonner la suspension de toute nouvelle avance pour le moment³⁸⁰³ ». Aucune action d'envergure ne fut à signaler pendant le reste de la journée. Lee restait à l'affût, son intention, invariable, était perceptible dans un message au général Anderson du 4 juin :

La quiétude observée aujourd'hui par l'ennemi me fait craindre qu'il se prépare à nous quitter ce soir et, j'en ai bien peur, qu'il traverse la Chickahominy. Dans ce cas, le meilleur parti à adopter selon moi serait d'avancer et de l'attaquer avec toutes nos forces, pourvu que nous puissions le surprendre pendant la traversée. Je voudrais que vous laissiez vos piquets en alerte ce soir et qu'ils s'efforcent de déceler tout mouvement sur votre front, et devriez-vous découvrir qu'il abandonne sa position, soyez prêt à mettre votre Corps en action.³⁸⁰⁴

Meade avait-il pris la mesure du désastre ? Le lendemain, il écrivit à son épouse que la bataille n'avait donné « aucun résultat net, nous avons repoussé toutes les attaques de l'ennemi et eux ont fait

³⁸⁰⁰ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, pp. 172-173.

³⁸⁰¹ *Ibid.*, pp. 176-177.

³⁸⁰² O.R., 36 :3, p. 531.

³⁸⁰³ *Ibid.*, p. 526.

³⁸⁰⁴ WPRL, p. 765.

de même ; les pertes estimées sont équivalentes de chaque côté ; les nôtres sont évaluées en tout à 7 500³⁸⁰⁵ ». Meade était dans le vrai pour ce qui concernait l'armée nordiste uniquement, car les pertes sudistes étaient de loin très inférieures. Le général sudiste Law témoigna de l'étendue du sinistre : « J'avais vu l'affreux carnage devant Marye's Hill à Fredericksburg et sur la vieille voie ferrée tenue par les hommes de Jackson à la deuxième bataille de Manassas ; mais je n'avais rien vu qui excéda ceci. Ce n'était pas la guerre, c'était un meurtre³⁸⁰⁶ ». Donnons un aperçu de la boucherie par l'énumération implacable des chiffres : 7 500 tuniques bleues étaient tombées dans la journée dont 3 500 à 4 000 au cours du premier assaut (c'était presque autant que les pertes sudistes le 3 juillet lors de l'assaut sur Cemetery Hill à Gettysburg), alors que les confédérés ne déploraient qu'entre 1 000 et 1 500 pertes (700 pendant la charge des trois Corps yankee)³⁸⁰⁷.

Pour Meade, cet échec validait la prudence dont il avait fait preuve en juillet 1863, devant Williamsport, et en novembre, devant Mine Run, et qui lui avait été tant reprochée. Il le formula de curieuse manière, laissant pointer une forme de critique à l'égard du général en chef : « Je pense que Grant a eu une prise de conscience et qu'il est désormais prêt à reconnaître que la Virginie et l'armée de Lee, ce n'est pas le Tennessee et l'armée de Bragg³⁸⁰⁸ ». C'était peut-être aussi une manière de passer sous silence ses manquements évidents. L'exécution tactique lui incombait. Son implication fut insuffisante et frôlait l'indolence. Meade, conducteur des opérations, n'était pas seul à blâmer. Grant avait sa part de responsabilité. Le principe de l'attaque était rationnel dans le cadre d'une guerre d'attrition et, en cas de réussite, elle ouvrait sur la possible destruction de l'armée confédérée et la fin du conflit. De plus, la situation politique, avec la tenue de la convention républicaine, plaidait en sa faveur. Ce sont les conditions de mise en œuvre, dont le général en chef ne chercha pas à vérifier qu'elles étaient réunies, qui appellent la sévérité de notre jugement. Que ce soit par excès d'optimisme ou par fatuité confiante, il avait montré à cette occasion les limites de ses compétences. Pour Jomini, l'un des principes fondamentaux de l'art de la guerre consiste à « engager ce gros des forces contre des fractions seulement de l'armée ennemie... à diriger également, par des manœuvres tactiques, le gros de ses forces sur le point décisif du champ de bataille, ou sur la partie de la ligne ennemie qu'il importerait d'accabler³⁸⁰⁹ ». A Cold Harbor, on ne vit rien de cela. Trois défaillances augurèrent du pire : une préparation bâclée par l'absence d'investigation capable de reconnaître les défenses et leurs faiblesses ; l'absence d'un plan militaire lié, fondé sur la coordination entre les Corps impliqués ; un

³⁸⁰⁵ *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 200.

³⁸⁰⁶ E. M. Law, "From the Wilderness to Cold Harbor", in *B § L*, vol. 4, p. 141.

³⁸⁰⁷ Les historiens admettaient le chiffre de 7 000 morts et blessés au cours de la charge matinale. Rhea corrigea dans son étude ce nombre pour le fixer à 3 500 (Gordon C. Rhea, *Cold Harbor, op. cit.*, p. 362).

³⁸⁰⁸ *The Life and Letters of George Gordon Meade, op. cit.*, vol. 2, p. 201.

³⁸⁰⁹ Le Baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, I^{re} partie, p. 136.

assaut étendu sur un front large de plus de dix kilomètres. Pour ces raisons, l'assaut fut « une charge aveugle, qui s'en remettait à la chance³⁸¹⁰ ».

Dans un courrier daté du 5 juin à sa sœur, le colonel nordiste Upton, que son engagement ne suspecte pas de partialité, porta un jugement sans concession :

Ce jour, nous avons eu un combat meurtrier. Je dis meurtrier, car on nous a ordonné, sans réfléchir, d'attaquer les retranchements de l'ennemi sans rien connaître de sa puissance et de sa position. Nos pertes ont été très lourdes et inutiles. Nos hommes sont courageux, mais ne peuvent pas accomplir l'impossible... Je suis au regret de dire n'avoir vu que très peu de tactique au cours de la campagne. Certains de nos commandants de Corps ne méritent pas d'être caporaux. Paresseux et indolents, ils ne se donnent même pas la peine de monter en selle pour inspecter leurs lignes ; alors que, sans hésitation, ils nous ordonnent d'attaquer l'ennemi quels que soient sa position et son nombre. Aujourd'hui, vingt mille de nos morts et blessés devraient toujours être dans nos rangs.³⁸¹¹

Le jugement le plus sévère fut porté par un officier d'état-major du 6^{ème} Corps : « Sa gestion [de la bataille] aurait fait honte à un cadet en première année à West Point³⁸¹² ». Alors qu'il se savait condamné par le cancer qui le rongait depuis plusieurs mois, Grant écrivit, quelques semaines avant sa mort, ces mots de repentir, exprimés une première fois, selon Horace Porter, le soir du 3 juin³⁸¹³. « J'ai toujours regretté que le dernier assaut sur Cold Harbor fût jamais fait³⁸¹⁴ ». La sincérité du propos n'est pas discutable. Après l'hécatombe, le sobriquet de « boucher » lui fut attaché (la femme de Lincoln usait couramment du mot pour désigner Grant, ajoutant qu'il n'était pas apte à diriger l'armée³⁸¹⁵). Pour les partisans du futur Président des Etats-Unis, l'accusation manquait d'élégance, et pour balayer l'infamie ils rappelèrent qu'il fit reconnaître à maintes reprises qu'il était un homme de cœur, concerné par le sort des soldats. Mais les faits peuvent ruiner les plus sincères arguments. Les regrets de Grant sont ambigus. Pourquoi avoir recouru à la forme passive et n'avoir pas écrit qu'il avait ordonné l'assaut, ce qui aurait marqué une responsabilité plus personnelle et l'aurait identifié comme l'agent de l'action ? Rhea suggère que par ce moyen, il voulait rappeler la défaillance de Meade dans la conduite de la charge³⁸¹⁶. Surtout, les faits révélèrent que Grant attendit quarante-huit heures après le carnage pour proposer à Lee, comme la tradition le voulait de la part d'un battu, que des hommes désarmés puissent se rendre entre les lignes pour porter secours aux blessés, environ un millier, accablés par le soleil, la faim et la soif, et enlever les morts. Meade et Hancock lui avaient

³⁸¹⁰ Gordon C. Rhea, *Cold Harbor, op. cit.*, p. 317.

³⁸¹¹ Peter S. Michie, *The Life and Letters of Emory Upton, op. cit.*, p. 109.

³⁸¹² Thomas W. Hyde, *Following the Greek Cross, or, Memories of the Sixth Army Corps*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1894, p. 211.

³⁸¹³ General Horace Porter, *Campaigning with Grant, op. cit.*, p. 179.

³⁸¹⁴ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, p. 276.

³⁸¹⁵ David Herbert Donald, *Lincoln, op. cit.*, p. 515.

³⁸¹⁶ Gordon C. Rhea, *Cold Harbor, op. cit.*, p. 364.

arraché la décision. Et encore, son message se condamnait à une fin de non-recevoir de la part de son destinataire pour ignorer volontairement le protocole militaire, selon lequel un drapeau blanc devait accompagner l'opération. Exhiber ce drapeau équivalait à reconnaître sa défaite. Impensable pour Grant. Pour cette raison, la communication entre les deux généraux fut difficile, perturbée aussi par des délais, et il fallut attendre le 7 juin pour que la trêve soit effective. Dans cet intervalle, les blessés eurent le temps de mourir. Misérablement.³⁸¹⁷

Jusqu'au 12 juin, les deux armées ne tentèrent aucune action militaire d'importance. Pour le principe, elles se fusillèrent et se canonnèrent depuis leurs retranchements fortifiés respectifs. Le 4 juin, les chefs de Corps nordistes reçurent du commandement l'ordre d'engager la construction d'ouvrages de siège, mais peu fut réalisé, et trois jours plus tard l'ordre fut suspendu. Aucun d'entre eux, interrogés par Meade, ne croyait une attaque possible³⁸¹⁸. Elles procédèrent également à des mouvements de positions dont les plus notables furent brusqués par l'issue des combats qui se déroulaient sur un théâtre secondaire. Dans la Vallée, à proximité de la ville de Piedmont, le général nordiste Hunter avait mis en déroute la petite armée sudiste du général Jones, tué dans l'affrontement. Afin d'éviter que la Shenandoah ne passât sous le contrôle de l'Union, Lee détacha Breckinridge de son armée le 7 juin, puis le Corps d'Early le 12. De son côté Grant entendit tirer profit de la victoire de Hunter et donna l'ordre à Sheridan de se porter vers l'ouest pour y couper la voie ferrée de Virginie Central - il échoua, battu à Trevillian Station les 11 et 12 juin -, puis de se rendre dans la Vallée pour s'unir aux tuniques bleues.

Bien que les hommes, meurtris dans leurs corps et affectés dans leurs âmes par la défaite, fussent moins ardents à l'acclamer, Grant ne faiblit pas dans sa résolution. Celle-ci était de déplacer les combats ailleurs : « Sans un sacrifice de vies humaines plus important que ce que je suis prêt à consentir, rien de ce que j'ai désigné ne pourra s'accomplir [ici]...³⁸¹⁹ ». Pour sortir de l'impasse dans laquelle il se trouvait, il décida un changement de base. Il entreprit un vaste mouvement de débordement et de traverser la rivière James au sud-est de la capitale sudiste. L'objectif était d'étouffer l'armée ennemie en lui coupant toutes ses sources de ravitaillement depuis le sud. Ce qui impliquait la prise de la ville de Petersburg, située sur la rive méridionale de la rivière Appomattox, au sud de Richmond, dont elle était séparée de trente-sept kilomètres, et qui assurait l'essentiel de ce ravitaillement grâce à un dense réseau ferroviaire. La place était donc vitale pour les deux belligérants. Une tentative fut menée sans succès le 9 juin par 3 200 fantassins et 1 300 cavaliers. Ces derniers

³⁸¹⁷ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, pp. 328-329.

³⁸¹⁸ Earl J. Hess, *Trench Warfare under Grant & Lee : Fields Fortifications in the Overland Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2007, pp. 171-176.

³⁸¹⁹ PUG, 11, p. 19.

percèrent le premier rideau défensif, mais une mésentente les priva du soutien de l'infanterie qui avait porté son action du côté opposé de la ville, et ils durent s'arrêter. Le repli soulagea les rebelles qui n'étaient que 1 200 à interdire l'entrée dans Petersburg³⁸²⁰. Ce revers venait s'ajouter à la liste, déjà longue, des opportunités que le commandement nordiste n'avait pas su saisir au cours de cette campagne.

La retraite de l'Armée du Potomac devait s'effectuer à l'insu de l'ennemi. Elle fut un modèle du genre. Le 12 juin, à la faveur de la nuit, masqués par la diversion de la cavalerie de Sheridan, les nordistes s'étaient extraits du front de Cold Harbor. Avec le franchissement de la rivière James, débuté le 14 juin, s'achevait la campagne Overland. Les portes de Richmond étaient toujours cadenassées et l'armée rebelle debout.

La débâcle de Cold Harbor tombait au mauvais moment pour Lincoln. La convention républicaine devait s'ouvrir à Baltimore le 7 juin pour désigner son candidat à l'élection présidentielle prévue en novembre³⁸²¹. Après ce nouveau revers tactique, le Président, grand favori des suffrages, voyait sa candidature fragilisée. Sur fond de manipulation et de distorsion de la vérité, l'administration cacha l'information pendant ces jours cruciaux. Les journaux hostiles au pouvoir publièrent « des verbatim communiqués par le ministère de la Guerre ou des compte rendus fournis par des journalistes favorables à l'administration ». De plus, la presse démocrate ne rendit compte du tragique des événements qu'une semaine plus tard, une fois Lincoln investi par son parti³⁸²². La crise profonde qui pouvait agiter le parti de l'éléphant et compromettre l'investiture de Lincoln n'avait pas eu lieu.

L'attitude de Grant questionne l'historien sur l'implication du général dans la réélection de Lincoln. Le 3 juin, à 14h00, il télégraphia à Washington : « Nos pertes ne sont pas importantes et je ne crois pas non plus que l'ennemi en ait subi de lourdes³⁸²³ ». Le mensonge est indiscutable. Cachait-il volontairement la vérité sur l'ampleur des pertes pour ne pas porter préjudice à Lincoln ? Sur ce point, le doute n'est pas permis et c'est Grant qui le leva en reconnaissant, le 10 juillet, lors d'une conversation avec le général Smith, « qu'il y avait eu une boucherie à Cold Harbor, mais qu'il avait gardé le silence car cela ne pouvait rien apporter de bon³⁸²⁴ ». Entendons rien de bon pour l'humeur du pays et la carrière de Lincoln. Grant avait exprimé publiquement sa loyauté envers Lincoln et son souhait qu'il prolongeât son mandat. Dans un sens, il avait lié son sort à celui du Président sortant.

³⁸²⁰ William C. Davis, *Death in the Trenches : Grant at Petersburg*, Alexandria, Time-Life Books, 1986. Sur cette bataille on peut se reporter à l'ouvrage récemment publié de William Glenn Robertson, *The First Battle for Petersburg : The Attack and Defense of the Cockade City, June 9, 1864*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2015.

³⁸²¹ Le Parti républicain prit à l'occasion de l'élection présidentielle le nom de Parti de l'union nationale.

³⁸²² David E. Long, "Cover-up at Cold Harbor", in *Civil War Times Illustrated*, vol. 36, n° 3, juin 1997, pp. 50-59.

³⁸²³ O.R., 36 :3, p. 524.

³⁸²⁴ *Autobiography of Major General William F. Smith, 1861-1864*, éd., Herber M. Schiller, Dayton, Morningside House, 1990, p. 114.

Ce dernier exclu de la course à la présidence, il était sous la menace d'être destitué. Il faut également envisager que le mensonge servait à préserver l'image de son auteur. Cette façon de bafouer la vérité avait au moins un précédent. Le 22 mai 1863, après l'échec de l'assaut à Vicksburg qui lui coûta 3 200 hommes tués ou blessés, son message à Halleck contenait la même phrase : « Nos pertes ne sont pas importantes³⁸²⁵ ». Une dernière pièce mérite d'être versée au dossier. Elle montre que la volonté de passer sous silence le volume des dommages humains était préméditée et organisée en haut lieu. En 1889, devant les membres de la Société de l'Armée du Potomac, le général Chamberlain tint ces propos : « Je souhaite dire aujourd'hui que dans l'Armée du Potomac... on ne nous demandait pas ou on nous interdisait de déclarer nos pertes pendant toute la campagne de la Rapidan et de la Rappahannock jusqu'à la rivière James et Appomattox, de crainte que le pays ne supporte pas leur publication...³⁸²⁶ ».

Quelques jours de campagne avaient suffi à Grant pour se forger un avis sur ses généraux. Il les jugea sur des critères simples : leur détermination et leur agressivité sur le champ de bataille. Il entreprit donc de récompenser ceux qui les avaient en partage avec lui. Dans ce domaine, cinq généraux se distinguèrent, dont Meade et Hancock. Grant demanda leur promotion au grade supérieur dans l'armée régulière : général de division pour Meade et général de brigade pour Hancock³⁸²⁷. La carrière d'un général et, *a fortiori*, son élévation dans la hiérarchie, était suspendue au bon vouloir des politiques qui avaient leur mot à dire et qui, à cette occasion, ne se privèrent pas de le faire. C'est en effet le Sénat qui confirmait les nominations. Les membres de la chambre votaient sur des critères qui étaient loin d'épouser ceux du général en chef. Leur grille d'analyse intégrait des données étrangères à la seule sphère militaire. Ainsi, les promotions de Meade et de Hancock furent retardées pour des raisons purement idéologiques. Stanton suggéra que les deux généraux avaient le tort d'être issus de West Point et que les parlementaires souhaitaient toujours limiter l'influence de l'institution dans l'armée. Deux autres généraux avaient leur faveur : Butler et Sickles³⁸²⁸.

f- Analyse de la campagne Overland.

Le commandement sudiste avait subi au cours de cette campagne une profonde altération, victime des caprices du destin et des défaillances individuelles. La blessure accidentelle de Longstreet, la maladie invalidante de Hill, les faiblesses opérationnelles et psychologiques d'Ewell, contribuèrent à faire reposer sur Lee tout le poids de la décision et à épuiser un organisme fragilisé par la tension des

³⁸²⁵ O.R., 24 :1, p. 37.

³⁸²⁶ David E. Long, "Cover-up at Cold Harbor", in *Civil War Times Illustrated*, vol. 36, n° 3, juin 1997.

³⁸²⁷ PUG, 10, p. 434.

³⁸²⁸ O.R., 36 :3, p. 115.

combats. L'analyste a pu mesurer combien un entourage médiocre nuisait au déroulement et à la gestion des combats. Lee fit avec ce qu'il avait. Avec Jackson et Longstreet, il formait une trinité le plus souvent convaincante sur le champ de bataille. Le « bras droit » et le « vieux cheval de guerre » étaient une « métonymie », la moins imparfaite, de sa vision du général idéal. La mort de l'un et la grave blessure de l'autre laissèrent le commandement dans une situation de grande précarité, révélatrice d'un déficit de compétence dans le haut commandement. En effet, aucun de leur successeur ne montra les qualités attendues par leur chef. Lee fut témoin de la perte de sang-froid du général Ewell. Comme le 12 mai, où l'assaut nordiste jeta vers l'arrière d'innombrables fuyards. Ewell, furieux, les frappa à coup de sabre. Un soldat raconta la réaction de Lee, témoin de la scène : « Général Ewell, vous devez vous contenir. Comment comptez-vous maîtriser ces hommes alors que vous avez perdu le contrôle de vous-même ? Si vous ne pouvez réprimer votre agitation, vous feriez mieux de vous retirer³⁸²⁹ ». Le 29 mai, après que le général eut déçu dans son attaque du 19, Lee décida, non sans réticence et pour le bien de l'intéressé qui se déclara malade pendant deux jours, de nommer Early à sa place³⁸³⁰. Ce remplacement fut définitif. Ewell plaida sa cause devant Lee sans succès. Quelques semaines plus tard, il fut chargé des défenses de Richmond.

Les difficultés rencontrées par Lee pour obtenir des renforts alors que sa situation militaire était critique doivent être rappelées. Elles étaient un indicateur des dysfonctionnements du commandement confédéré. Après le 16 mai, la pression s'était allégée sur le front de Beauregard et Davis aurait dû ignorer les réticences du Créole. Mieux, il aurait dû dissoudre son département et le fondre dans celui de Lee. C'est le 15 juin que l'exécutif décida, sur ce théâtre de guerre, d'en finir avec le système de départementalisation, créatrice de conflit d'autorité et d'inertie opérationnelle. Tous les commandants en exercice en Virginie et en Caroline du Nord passèrent sous les ordres directs de Lee³⁸³¹.

Le capitaine Justus Scheibert avait été envoyé en janvier 1863 par le gouvernement prussien pour observer la guerre et étudier tout spécialement « l'effet du tir à canon rayé sur le sol, la maçonnerie et le fer et l'action du blindage sur terre et sur mer ». Quelques semaines après son arrivée, avec l'assentiment de ses supérieurs, il rejoignit le camp sudiste qui avait sa sympathie pour une durée de sept mois³⁸³². A son retour en Prusse, il raconta son expérience et ses observations dans un ouvrage publié en 1868 et rédigea plusieurs articles sur le conflit et ses acteurs³⁸³³. En 1876, sortirent en France

³⁸²⁹ Walter A. Montgomery, *The Days of Old and the Years that are Past*, Charlottesville, Michie Co., 1939, p. 28.

³⁸³⁰ O.R., 36 :3, p. 846.

³⁸³¹ *Ibid.*, p. 654.

³⁸³² Captain Justus Scheibert, *Seven Months in The Rebel States During the North American War, 1863*, Confederate Publishing Company, 1958, introduction.

³⁸³³ La liste sélective de sa production figure dans l'ouvrage sus cité, pp. 160-162.

son récit et son analyse de la guerre. Si juste et pertinente nous semble être son appréciation de la campagne, qu'elle mérite d'être reprise.

A partir de la bataille de Wilderness, jusqu'au long combat défensif devant Petersburg, on peut comparer les expéditions de Lee et de Grant à un jeu d'échecs sur lequel deux maîtres jouent un beau match. S'il est permis de pousser la comparaison encore un peu plus loin, on peut ajouter que Grant préférait le coup de la tour, avec lequel il voulait forcer le jeu à se terminer en prenant des dispositions en conséquence, tandis que Lee, plus élégant, manœuvrait avec le fou et le cavalier.³⁸³⁴

La stratégie d'anéantissement de l'Armée de Virginie du Nord, poursuivie par Grant, avait créé des fissures, parfois des brèches dans le dispositif ennemi, mais jamais de rupture susceptible d'ouvrir sur sa destruction. Le roi gris était toujours debout. Des quatre échecs successifs essuyés par l'Union était née une combinaison tactique plusieurs fois répétée : le contournement de l'ennemi par son flanc droit.

En Virginie, après le revers subi à Gettysburg, la Confédération était entrée dans une phase défensive. Non par choix, mais par nécessité. Lee fut dépossédé de son art militaire, fondé sur la manœuvre, et adopta, sous la contrainte et contre sa nature, une nouvelle stratégie : « Je vois bien, confessa-t-il à Scheibert, que nous ne pouvons plus arriver à faire la paix par des combats offensifs ; dans cette guerre civile, plus nous vainquons, plus nous nous attirons de haine ; c'est pourquoi, autant que possible, je me borne à la défensive et je ménage mes gens³⁸³⁵ ». Les sudistes, surtout à partir de Spotsylvania, menèrent un combat de retranchement qui, dans un contexte d'infériorité numérique, était la manière la plus adaptée pour contrer l'adversaire. Cette nouvelle forme d'affrontement tactique perdura jusqu'à la reddition de ce qui restait de l'Armée de Virginie du Nord à Appomattox, en avril 1865.

A suivre l'historien Noah Andre Trudeau, le 13 juin marqua un changement dans la stratégie de Robert Lee. Il fait remarquer que, deux ans plus tôt, le commandant avait poursuivi son adversaire, McClellan, qui battait en retraite vers le James. Cette fois, il ne lança pas son armée sur les talons de Grant. Trudeau conclut que Lee se rallia à un système défensif relevé, si l'opportunité se présentait, par un coup offensif limité à la reprise du terrain perdu³⁸³⁶. Nous parlerons de rétractation de l'action sur un mode strictement défensif. Ce changement revêt une importance quasi ontologique. Lee avait retenu une nouvelle matrice stratégique, la seule viable pour son armée dépassée en nombre. Il s'imposa et imposa à ses hommes un catéchisme militaire tourné presque exclusivement vers la

³⁸³⁴ Justus Scheibert, *La guerre civile aux Etats-Unis d'Amérique (guerre de la sécession) : considérée au point de vue militaire pour les officiers de l'armée allemande*, Paris, J. Dumaine, 1876, p. 219.

³⁸³⁵ *Ibid.*, p. 76.

³⁸³⁶ Noah Andre Trudeau, *Robert E. Lee : Lessons in Leadership*, New York, Palgrave Macmillan, 2009, p. 225.

défensive. Une attaque de front l'aurait exposé à une probable ruine. Seuls des « bonds offensifs³⁸³⁷ », pour reprendre le mot de Scheibert, lancés après que l'assaillant s'était épuisé dans un assaut infructueux, étaient concevables. Privé de l'initiative, le commandant réussit à faire en sorte que son opposant n'ait jamais prise sur lui et ne soit jamais en mesure de lui donner une estocade fatale. Il le devait à son talent, ainsi qu'aux erreurs de jugement de Grant, pauvrement assisté il est vrai. D'esprit aussi agressif que le général nordiste, il tenait ses pièces et lui-même en haute vigilance, et guettait la faute pour les lancer dans un coup fulgurant - qui ne vint jamais ou, comme le 30 mai, fut médiocrement mené par Early et Anderson incapables de se coordonner. L'armée confédérée avait eu des opportunités. Non pas, comme pour l'Union, de détruire les forces ennemies, mais de les blesser avec suffisamment de gravité pour bloquer leur progression. Manquements, insuffisances, frictions empêchèrent qu'elles fussent saisies. Il faut reconnaître, et ceci explique pour beaucoup la force et la durée de la résistance rebelle, que Lee a su corriger ses erreurs de jugement en prenant des décisions rapides et pleines d'à-propos.

La résistance chez Lee n'était pas passive et elle épousait le principe de réalité militaire. Il le démontra en juin dans un message à A. P. Hill dans lequel on percevait nettement ses inquiétudes, liées aux limites d'une guerre strictement défensive, passée à subir les assauts de l'adversaire : « Le temps est venu, selon moi, de faire plus que d'adopter des lignes et des positions défensives. Nous serons dans l'obligation de sortir et d'empêcher l'ennemi de prendre les positions de son choix. Si on lui permet de poursuivre ainsi son action, nous serons contraints de chercher refuge derrière les fortifications de Richmond et de supporter un siège, ce qui ne serait qu'une question de temps. Vous devez vous préparer à le combattre en terrain découvert...³⁸³⁸ ». Grant ne lui en laissa pas l'occasion.

Convaincu de l'incapacité de son armée à changer la donne stratégique par un succès militaire probant face à un adversaire qui étalait chaque jour un peu plus sa supériorité numérique et matérielle et qui, sous l'impulsion de Grant, était déterminé à le presser malgré ses revers tactiques, Lee considéra à cet instant, plus encore qu'en juin 1863, que le seul espoir de victoire résidait dans la capacité à faire rimer son armée avec résistance. Eterniser la résistance était le substrat d'une stratégie dont la finalité était de convaincre l'opinion publique nordiste que pour s'épargner de nouveaux sacrifices, elle devait désavouer Lincoln et son administration, et élire le candidat démocrate à l'occasion des élections présidentielles de novembre 1864. Le destin de la Confédération était lié au verdict des urnes. Le commandant avait le regard tourné vers cette élection et comptait sur les effets psychologiques, sur l'opinion publique nordiste, d'une défense acharnée pour influencer sur son issue.

³⁸³⁷ Justus Scheibert, *La guerre civile aux Etats-Unis d'Amérique*, op. cit., p. 79.

³⁸³⁸ WPRL, pp. 759-760.

Cette campagne fut à nulle autre pareil, en cela qu'elle systématisa, après la bataille de la Wilderness, le retranchement fortifié dans le corpus tactique des belligérants. La construction de retranchements n'était pas une nouveauté. Les deux commandements y avaient recouru, dans le passé, lors des grandes batailles. Rappelons que c'est une ligne de fortification élaborée qui avait convaincu Meade, sur les conseils de Warren, de ne pas lancer l'assaut à Mine Run. Ce mode défensif fut principalement le fait des sudistes qui compensèrent ainsi la faiblesse structurelle de leur armée, inférieure en nombre, et expliquait pour beaucoup la saignée de l'Union, dont les troupes vinrent se heurter à une barrière d'élévation terreuse difficile à franchir et à un lacs de tranchées. A l'initiative des officiers de rang intermédiaire et des soldats, les nordistes recoururent également à ce mode défensif à des fins préventives, pour s'assurer une protection en cas de contre-attaques inopinées et pour servir de point d'appui pour reprendre leur mouvement débordant ³⁸³⁹. Ici, c'est ce qui fait sa singularité, l'édification de défenses artificielles atteignit un haut degré de sophistication, le sol se lacéra de tranchées creusées à la pelle.

Grant ne fut pas exempt de faiblesse. Il mésestima l'importance des fortifications et la perception qu'il en fit le sortit, pour cette campagne, du cercle des grands généraux. En effet, il les perçut, avant tout, comme un signe de faiblesse, de démoralisation de son adversaire prêt à rompre, et non comme un puissant bouclier derrière lequel il parera ses coups et infligera aux assaillants des dommages considérables. C'est seulement après l'attaque sanglante contre la ville de Petersburg qu'il en mesura le caractère meurtrier et prescrivit la prudence à ses généraux³⁸⁴⁰. A Meade, le 21 juin, il préconisa « d'encercler la ville sans, autant que possible, attaquer les fortifications...³⁸⁴¹ ».

Grant n'avait pas fait disparaître son adversaire au terme de ces six semaines de campagne. On le croyait virtuose, prêt à défier Lee pour lui disputer et lui ravir, au terme de combinaisons tactiques imparables, son titre de génie guerrier que beaucoup lui reconnaissaient. On le découvrit ici valeureux, déterminé, mais, sur un plan strictement militaire, ordinaire et sans éclat. Il avait ancré son action dans un terreau tactique sanglant. Après chaque manœuvre de débordement contrariée par l'ennemi, il lança ses Corps d'armée à l'assaut de positions fortifiées. Ce schéma opérationnel fut répété pendant des semaines. On peut s'interroger sur l'insistance avec laquelle Grant tenta de percer la ligne défensive ennemie sans totalement se donner les moyens de l'affaiblir ou d'en identifier les faiblesses. Il arriva, rarement, que les assaillants enlevassent une fraction de ligne, mais l'avantage gagné resta circonscrit et ne déboucha pas sur un succès plus large propre à jeter l'adversaire dans le chaos. Grant utilisa ce mode opératoire par nécessité, parce qu'il était le seul moyen de parvenir à ses

³⁸³⁹ Earl J. Hess, *Trench Warfare under Grant and Lee*, op. cit., p. 212.

³⁸⁴⁰ *Ibid.*, pp. 212-213.

³⁸⁴¹ PUG, 11, p. 103.

fins. Il en fit l'aveu en avril 1866 : « Mon objectif était d'épuiser l'armée de Lee. J'étais obligé de sacrifier les hommes pour cela. On m'a traité de boucher. Je n'ai jamais économisé la vie des hommes pour atteindre un but ; mais je l'ai atteint et je savais que c'était le seul moyen³⁸⁴² ». En écho à cette conviction, citons Sherman dans une lettre à sa femme, envoyée après Spotsylvania : « La tuerie est indispensable pour prouver que nos armées savent se battre et se battront³⁸⁴³ ». Il y a, chez ces deux généraux, l'idée que la guerre a pour puissant ressort la volonté. Se porter à l'assaut de retranchements presque imprenables participait de cette logique, quel qu'en fut le prix sur le plan humain. Dans un ouvrage de synthèse au titre sans équivoque³⁸⁴⁴, Edward Bonekemper III s'est employé avec succès à démontrer que le qualificatif de boucher, dont ses adversaires affublèrent le général, était sans fondement. Grant n'était pas un boucher. Simplement, aucun impératif moral ne l'affectait, car un impératif de cette nature était incompatible avec les réalités de la guerre en 1864.

La manière d'opérer était-elle, comme l'affirme Grant, l'unique moyen de parvenir à ses fins ? Grant eût-il montré la même détermination, la même énergie sur le champ de bataille, avec une armée équivalente en nombre à celle de l'ennemi ? On peut en douter. Sherman, qui approuvait la tactique employée par le général en chef en Virginie, reconnut tout de même, après Cold Harbor, qu'il ne pouvait « se permettre les pertes occasionnées par les terribles assauts lancés par Grant³⁸⁴⁵ ». La tactique adoptée était largement tributaire de ce rapport de force favorable et trouvait en celle-ci une partie de sa justification. Les traits de caractère s'adaptent aux circonstances, et ces dernières, défavorables, n'auraient pas autorisé une approche tactique différente. Bien qu'il ne tînt pas la vie d'un homme pour négligeable, le commandant sacrifia des milliers de soldats. Ces morts étaient le prix à payer pour gagner la guerre.

Le style de guerre adopté par Grant n'était-il pas la séquelle sanglante de l'incapacité du commandant en chef à se séparer des généraux politiques reconnus pour leur incompetence militaire ? Dans la mécanique stratégique construite par Grant, trois d'entre eux étaient des pièces majeures. Grant s'accommoda sans difficulté de Butler, qu'il appréciait et estimait en mesure de conduire une campagne de son propre chef. En revanche, il jugeait défavorablement Sigel et Banks, qui lui furent imposés par Lincoln. Ses relations politiques, et le fait qu'il était le meilleur atout de Lincoln pour mener à bien son plan de Reconstruction en Louisiane, protégeaient Banks contre le risque de limogeage. Grant le demanda. Sans succès. Les échecs de Sigel, dans la Vallée, et de Butler, devant

³⁸⁴² *An Englishman in the American Civil War : The Diaries of Henry Yates Thompson : 1863*, éd. Sir Christopher Chancellor, New York, New York University Press, 1971, p. 4.

³⁸⁴³ *Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865*, éd. Brooks D. Simpson et Jean Vance Berlin, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999, p. 638.

³⁸⁴⁴ Edward H. Bonekemper, III, *A Victor, Not a Butcher : Ulysses S. Grant's Overlooked Military Genius*, Washington, Regnery Publishing, 2004.

³⁸⁴⁵ *Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865, op. cit.*, p. 660.

Richmond, modifièrent incontestablement les données stratégiques et tactiques de la lutte. S'ils avaient atteint leurs objectifs, ils auraient obligé Lee à affaiblir son armée et, par conséquent, facilité la tâche de Grant. C'est la thèse défendue par Brooks D. Simpson qui écarte toute idée que le général en chef ait envisagé de mener une guerre d'annihilation³⁸⁴⁶. La faiblesse de la démonstration repose sur l'oubli que la guerre est soumise à un ensemble d'entraves multidimensionnelles - la faillite d'un général en est une - qui rend son déroulement étranger à l'infailibilité. Grant devait donc, au moins théoriquement, envisager la défaite de ses généraux et donner à ses vues opératives une trajectoire différente. Il porte la responsabilité des assauts et des marches de flanc qui résultèrent de leur échec, même s'ils n'avaient pas été initialement conçus.

Cependant, l'échec de Grant se posait en terme tactique. Sur un plan stratégique, il faut parler d'une victoire décisive. De tous les généraux qui s'étaient succédé à la tête de l'Armée du Potomac, il fut le seul à ne pas accompagner ses revers d'une retraite et à garder l'initiative. On ne vit pas, comme aux étés 1862 et 1863, les forces confédérées profiter d'une dynamique victorieuse, gagnée sur le champ de bataille, pour passer à l'offensive. C'est parce qu'il ôta à Lee toute possibilité de se projeter massivement en avant que Grant apparût comme une figure d'autorité et de compétence. Mais on était loin du génie guerrier. Grâce à ses énormes moyens humains et logistiques, dont il faut admettre qu'ils étaient supérieurs à ceux de son adversaire, il portait des coups sans relâche, l'affaiblissant et l'acculant chaque fois un peu plus à la défaite.

On ne trouva pas trace d'euphorie chez Robert Lee. Ses valeureux guerriers avaient saigné l'ennemi comme rarement le 3 juin. Mais le combat était trop inégal et son issue courue d'avance. Il suffisait d'ajuster et de tirer pour écrire une nouvelle page victorieuse. Cette victoire facile était un leurre et le Virginien le savait. Quelques jours avant la bataille de Cold Harbor, Lee avait eu un échange avec Early : « Nous devons détruire l'armée de Grant avant qu'elle n'atteigne la rivière James. S'il arrive jusque-là, cela se transformera en siège, et alors ce ne sera plus qu'une question de temps³⁸⁴⁷ ». Deux cent quatre-vingt-dix-huit jours précisément.

Après le dernier coup, l'assaut du 3 juin, si imparfait qu'il jeta une lumière sombre sur Grant, l'échiquier était ensanglanté. Un grand nombre de pièces avait disparu, culbutés, emportés dans le tourbillon de chocs frontaux d'une rare violence. Au cours de la campagne, l'Armée du Potomac avait

³⁸⁴⁶ Brooks D. Simpson, "Ulysses S. Grant and the Problems of Command in 1864", in *The Art of Command in the Civil War*, *op. cit.*, pp. 143-144.

³⁸⁴⁷ Rev. J. Williams Jones D.D., *Personal Reminiscences, Anecdotes, and Letters of Gen. Robert E. Lee*, *op. cit.*, p. 40.

perdu 53 000 hommes et ses adversaires 33 000. Les sudistes enregistraient des pertes moins sévères en nombre, mais supérieures en pourcentage (47 contre 43%)³⁸⁴⁸.

2) Un été 1864 sous haute tension conclu sur les défaites stratégiques et tactiques du commandement confédéré dans l'Ouest et des revers nordistes dans l'Est.

a - Le commandement confédéré dans l'Ouest et la rémanence de la discorde stratégique.

L'impression d'harmonie que dégagait le commandement nordiste contrastait avec les divergences qui minèrent un commandement confédéré dans l'incapacité de converger vers un idéal stratégique et de façonner une résistance efficace. Le long de la ligne hiérarchique, on observe une opposition qui figea l'Armée du Tennessee dans un rôle d'attente. Il n'y eut que des velléités d'attaque pour contrer l'offensive ennemie en Géorgie.

Le général Joseph Johnston avait succédé à Bragg au poste de commandant de l'Armée du Tennessee en décembre 1863³⁸⁴⁹. C'était de la part de Davis un choix par défaut. Le poste avait été confié à Hardee, qui n'accepta de l'occuper que temporairement, et des quatre généraux qui remplissaient les conditions de grade pour ce commandement, le premier, Cooper, était trop âgé, le second, Lee, était inamovible dans l'Est et le troisième, Beauregard, jouissait d'une image plus altérée encore que Johnston dans l'esprit du Président. Après trois années de guerre, le commandement confédéré n'avait produit aucune figure charismatique, autre que celle de Lee, qui fût en mesure d'être à la fois en connivence avec la conception militaire de Davis, d'être avec lui dans un rapport de confiance et en capacité de prendre la tête de l'armée dans l'Ouest. Johnston était resté populaire et admiré dans la presse, la population, l'armée et chez de nombreux politiciens. La décision du commandant en chef fut donc celle d'un sujet en situation de contrainte. De son côté Johnston accepta le poste sans enthousiasme, les réticences de Davis lui étant connues, mais par devoir et avec le sentiment que le Président espérait son échec³⁸⁵⁰.

Le salut de la Confédération pouvait-il venir d'un haut commandement si peu fusionnel, de deux hommes qui s'étaient déchirés dans un passé récent jusqu'à la rupture ? Il était, dans ces conditions de nomination, presque inéluctable que les premières tensions arrivassent rapidement. Ce fut en janvier 1864. Johnston souhaitait réorganiser son armée et, pour accroître son efficacité

³⁸⁴⁸ Edward H. Bonekemper III, *Grant and Lee : Victorious American and Vanquished Virginian*, Westport, Praeger, 2008, p. 193.

³⁸⁴⁹ Bragg fut officiellement chargé de la conduite des opérations militaires des armées confédérées le 24 février 1864 (O.R., 32 :2, p. 799).

³⁸⁵⁰ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 248 et 253.

opérationnelle, la faire passer de deux à trois Corps. Il essuya le refus de Davis, qui positionnait les deux généraux successivement proposés (Chase Whiting, puis Mansfield Lovell) dans l'opposition sur son échiquier politique³⁸⁵¹. De plus Lovell, né dans le Nord, était très impopulaire dans le Sud où l'opinion le tenait pour responsable de la perte de La Nouvelle Orléans en mai 1862³⁸⁵². Soldat à la vue courte, Johnston s'obstinait à ignorer la dimension politique de la guerre dans son schéma de pensée. Le problème trouva sa solution quelques semaines plus tard avec l'arrivée de Hood, fraîchement promu au grade de général de corps d'armée³⁸⁵³.

Les divergences persistèrent à propos de la conduite de la guerre. Assuré par Hardee que l'armée avait pansé ses plaies, qu'elle disposait des ressources matérielles suffisantes et avait retrouvé ses vertus morales pour combattre à nouveau, Davis attendait du commandant qu'il lançât une offensive pour reconquérir le territoire perdu dans le Tennessee³⁸⁵⁴. Johnston était d'un avis contraire, trop d'obstacles s'y opposaient : l'Armée du Tennessee manquait d'hommes, d'armement, de vivres, de moyens de transport pour entrer en campagne. « Je ne vois pas d'autre façon de prendre l'offensive qu'en battant l'ennemi lors de sa progression, puis en allant de l'avant³⁸⁵⁵ ». La prose du commandant se fit plus inquiétante dans les messages du 15 janvier et du 1^{er} février. A leur lecture, l'évidence s'imposait que le commandant ne prendrait pas l'offensive avec une armée en mauvaise condition, trop limitée par le nombre, touchée par le manque de fourrage pour les animaux et de chaussures pour les hommes. Johnston proposa un plan d'action dont la formulation masquait difficilement une absence évidente de conviction et consacrait, au moins officiellement, son statut de soldat discipliné, agissant en qualité de subalterne : « Si votre Excellence veut ramener la guerre dans le centre du Tennessee, il me semble que cela doit être fait en rassemblant la plus large force possible dans le nord du Mississippi, avec des pontonniers pour passer la Tennessee ; une force plus importante, si possible, que celle du général Polk et la mienne réunies »³⁸⁵⁶. Toutes ces entraves logistiques furent rappelées dans un mémorandum adressé à son aide-de-camp le 8 février³⁸⁵⁷.

Pour renforcer ses forces, condition préalable à tout espoir de victoire, Johnston pensa en militaire et fit une proposition qui lui fut inspirée par le général Cleburne : remplacer les soldats détachés sur des missions d'ordonnance ou de logistique par des esclaves. Par ce moyen qui, il le reconnaissait, nécessitait une intervention du corps législatif pour modifier la loi, l'armée pourrait grossir de 10 000

³⁸⁵¹ *Ibid.*, p. 252.

³⁸⁵² Steven Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals, op. cit.*, p. 261.

³⁸⁵³ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, pp. 67-68.

³⁸⁵⁴ O.R., 31 :3, p. 860.

³⁸⁵⁵ O.R., 32 :2, pp. 510-511.

³⁸⁵⁶ *Ibid.*, pp. 559-560, 644-645.

³⁸⁵⁷ *Ibid.*, pp. 697-698.

à 12 000 hommes³⁸⁵⁸. Soucieux, sans doute, que sa proposition n'apparût pas comme le fruit d'une pensée isolée dans l'armée, il prit soin de préciser que 7 ou 8 officiers y adhéraient. La suggestion n'était pas révolutionnaire. Une loi du Congrès de mars 1863 relative aux « réquisitions » autorisait le gouvernement à employer des esclaves, avec le consentement de leur maître, à des missions manuelles : érection de fortifications et d'ouvrages publics³⁸⁵⁹.

Johnston régla ce qui pouvait l'être par ses soins. Il rétablit une discipline stricte, à laquelle les hommes furent sensibles. En réponse, beaucoup de ceux dont la durée d'engagement venait à expirer se réengagèrent³⁸⁶⁰. En mars 1864, l'Armée du Tennessee comptait 42 000 hommes présents. La quinzaine de milliers manquants était soit des malades, soit des soldats affectés à des tâches non combattantes³⁸⁶¹.

L'impuissance de Johnston à s'insérer rapidement dans l'action obligea l'exécutif à réagir. Le 12 mars, Bragg dessina un cadre stratégique général, dont les détails étaient arrêtés par le commandant. Contre l'armée de l'Union, retranchée à Knoxville, le conseiller militaire suggéra une manœuvre visant à s'interposer entre Nashville et Chattanooga et y détruire la voie de chemin de fer par laquelle passait le ravitaillement nordiste. Dans son entreprise, Johnston pouvait compter sur les forces de Longstreet avec lesquelles il établira sa jonction sur la rivière Tennessee. Privé de sa ligne d'approvisionnement, l'ennemi n'aurait pas d'autre choix que de sortir de ses retranchements pour combattre en terrain découvert. S'il décidait de se soustraire à la bataille, le sudiste pourrait traverser sans difficulté, selon lui, le plateau du Cumberland et prendre Nashville³⁸⁶². Un tel plan, qui donnait l'initiative aux confédérés, n'entra jamais dans les vues de Johnston, au grand dam des généraux les plus portés vers l'offensive. Le général Hood, commandant de Corps, était l'un d'entre eux et il confirma cette disposition d'esprit dans une lettre privée du 13 avril à Bragg :

Je suis au regret de vous informer que j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour persuader le général Johnston d'accepter votre proposition d'avancer. Il n'y consentira pas, car il désire que les troupes soient envoyées ici [Dalton] et qu'on lui laisse décider l'usage qu'il en fera. [...] Alors que nous sommes sur le point d'être en meilleure condition pour chasser l'ennemi de notre pays, je ne peux comprendre cela. Reprendre le Tennessee aurait pour nous plus de valeur qu'une demi-douzaine de victoires en Virginie.³⁸⁶³

³⁸⁵⁸ *Ibid.*, p. 511.

³⁸⁵⁹ O.R., série 4, 2, pp. 470-471.

³⁸⁶⁰ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 257.

³⁸⁶¹ *Ibid.*, p. 260.

³⁸⁶² O.R., 32 :3, pp. 613-615.

³⁸⁶³ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, p. 94.

Derrière la frustration se cachait la critique. Celle-ci, qu'elle fût ou non dirigée par des motifs personnels, contribua à façonner à Richmond une image imparfaite de la situation militaire et à aiguïser les tensions entre le commandant en chef et son général³⁸⁶⁴. Ce type de relation directe, qui s'affranchissait des protocoles militaires, était une habitude au sein du commandement : des subordonnés de Johnston s'adressaient directement à Davis pour exprimer, aussi, leur ressentiment à l'égard de leur supérieur³⁸⁶⁵. Il traduisait, bien sûr, la confiance relative de Davis envers son commandant, économe d'informations. Autorisée, voire favorisée par Davis, on peut se demander si cette liberté n'incitait pas, au moins intellectuellement, à une certaine forme d'insubordination. De nombreux historiens relient l'attitude de Hood avec sa volonté de prendre la place de Johnston à la tête de l'armée. Ils étaient dans l'interprétation, aucune pièce ne pouvant soutenir l'assertion³⁸⁶⁶.

Il est intéressant de noter le phénomène de flexibilité, pour ne pas dire de renversement, du jugement qui frappa Bragg depuis sa prise de fonction. Lui qui était il y a quelques mois encore en dissonance avec Davis, se fit, avec fidélité, le porte-parole de sa vision stratégique. Il demandait à Johnston de faire ce que lui-même avait refusé d'entreprendre en octobre 1863 pour des raisons identiques à celles qui motivaient le commandant. Cette capacité d'adaptation à un nouvel environnement relationnel était proprement exceptionnelle, comme si exercer à Richmond imposait une forme de soumission au commandant en chef. Dans ce contexte, quel crédit devait-on accorder à une stratégie qui ressemblait à une objectivité bureaucratique, pensée et formulée loin des réalités opérationnelles et de ses difficultés constitutives ? Et ces difficultés étaient réelles. Il était de la responsabilité de Johnston de les recenser sans fard. Deux officiers supérieurs, envoyés par Davis pour se rendre compte de la réalité de la situation, en confirmèrent l'à-propos. Le général Pendleton, chef de l'artillerie de l'Armée de Virginie du Nord, certifia la médiocre qualité des pièces d'artillerie et qu'une partie d'entre elle était « moins puissante qu'elle devrait l'être³⁸⁶⁷ ». Son rapport fut sans effet. Les lignes de conviction des uns et des autres restèrent inchangées.

La Confédération était plongée dans une impasse militaire. D'un côté, le commandant en chef pressait, comme il le fit dans le passé, son général de passer à l'action. De l'autre, Johnston soulevait de multiples objections pour ne rien entreprendre qui apparut, à ses yeux, voué à l'échec. Sa philosophie de guerre, il n'en avait pas varié depuis sa prise de fonction, s'ancrait dans la réaction. Il écrivit à Longstreet le 13 mars : « Je suis d'avis que la seule possibilité de prendre l'offensive est d'attendre l'avance de l'ennemi et, si nous le battons, de le poursuivre dans le centre du

³⁸⁶⁴ Herman Hattaway, "The General Whom the President Elevated Too High : Davis and John Bell Hood", in *Jefferson Davis's Generals, op. cit.*, p. 93.

³⁸⁶⁵ Stephen M. Hood, *John Bell Hood : The Rise, Fall and Resurrection of a Confederate General*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2013, pp. 23-24.

³⁸⁶⁶ *Ibid.*, pp. 20-22.

³⁸⁶⁷ O.R., 32 :3, pp. 684-686.

Tennessee³⁸⁶⁸ ». Dans un contexte d'insuffisances logistiques, cette approche, fondée sur le principe de la contre-offensive, était de notre point de vue l'une des plus raisonnables et, en tout état de cause, meilleure que celle de Bragg. En effet, rien ne garantissait que l'armée de l'Union poursuivît les rebelles dans le Tennessee et ne prît pas la route d'Atlanta libre de toute opposition militaire majeure. On peut donc mesurer le faible indice de congruence entre les vues stratégiques du commandant et celles de ses supérieurs et aussi d'une partie de ses généraux. Même si les idéaux de l'exécutif rencontraient sur la forme une adhésion polie de Johnston, ils n'avaient, dans les faits, aucune chance de se concrétiser. Les points de convergence étaient fantomatiques. Cette perception dichotomique ne conduisit pourtant pas les principaux acteurs à la rupture. Le refus du conflit ouvert fut de rigueur.

En avril, Johnston ressentit le besoin de justifier son point de vue au commandant en chef. Il ne fit pourtant pas le déplacement à Richmond, préférant envoyer un membre de son état-major, Ben Ewell. Le propos s'articulait autour de cinq points, qui étaient autant d'assertions défendues depuis des mois par le commandant : il n'avait jamais refusé d'avancer ; il s'employait assidument à préparer l'armée ; il réclamait des renforts pour assurer la réussite d'une offensive ; l'armée nordiste comptait 80 000 hommes ; sa cavalerie était médiocre. Le tableau, ainsi brossé, fut préalablement présenté à Bragg lequel voulut obtenir une « réponse catégorique » à la question : Johnston engagerait-il l'action s'il était renforcé par 15 000 hommes ? Incapable d'apporter une réponse, dont on comprend qu'elle visait à mesurer le degré de volontarisme de son chef, Ben Ewell l'interrogea. Sans télégramme en retour et après un examen sur le sens des instructions reçues, l'officier répondit par la positive. L'exposé de Ben Ewell, le lendemain, suscita le désappointement courtois de Davis. En raison de sa passivité, Johnston avait échoué, estima le Président, à atteindre son « objectif premier » : perturber les préparatifs militaires des fédéraux en Virginie et en Caroline du Nord. Dans la conversation, Davis laissa peu d'espoir sur la possibilité d'obtenir des autres secteurs militaires, sous pression des fédéraux, le supplément de forces espéré³⁸⁶⁹. Johnston n'avait aucune chance dans le contexte militaire de l'époque d'obtenir les moyens réclamés. Il condamnait son armée à prendre une position défensive et à attendre le déclenchement de la prochaine campagne par l'ennemi.

Tandis que le commandement confédéré donnait le sentiment de préparer son effondrement dans l'Ouest, aucun tiraillement de nature semblable n'était venu entraver les préparatifs de guerre de l'Union. Les relations entre Grant et Sherman brillèrent par leur complicité stratégique qui fut l'un des moteurs de la victoire nordiste.

³⁸⁶⁸ *Ibid.*, p. 618

³⁸⁶⁹ *Ibid.*, pp. 839-842.

b - Sherman : artisan de la stratégie de la « terreur³⁸⁷⁰ ».

De tous les acteurs de la guerre, Francis Lieber n'est pas le plus connu. Son nom n'est même pas mentionné dans l'ouvrage de référence écrit par James McPherson et pas plus dans celui de Russell F. Weigley. Pourtant ses travaux influencèrent le commandement de l'Union et servirent de point de référence pour savoir si les généraux agirent dans le cadre d'une guerre « civilisée ».

Soldat de l'armée prussienne, Lieber avait participé à la campagne de Waterloo et à la guerre d'indépendance de la Grèce (1821-1832). Abolitionniste, il exerçait au Columbia College à New York en qualité de professeur de droit. En décembre 1862, le général en chef, Halleck, et son ministre de tutelle, Stanton, le chargèrent de réviser les articles sur la guerre de 1806 et de proposer un nouveau corpus de règles, conformes aux usages de la guerre. Le comité de travail était composé, en sus de Lieber, de quatre militaires de haut rang : les généraux Ethan Allen Hitchcock, George Cadwalader, George L. Hartstuff et John Henry Martindale (gouverneur militaire de Washington). L'essentiel du travail fut accompli par Lieber, les généraux limitant leur collaboration à apporter des corrections mineures.

C'est dans l'instruction générale n° 100, portant instructions de 1863 pour les armées en campagne des Etats-Unis d'Amérique et promulguée le 24 avril 1863³⁸⁷¹, que l'on trouve la justification juridique des destructions commises pendant l'année 1864 en Géorgie et dans les deux Caroline par Sherman et dans la Vallée de la Shenandoah par Sheridan. Les 157 articles qui composaient l'instruction représentaient une tentative de codification du droit de la guerre, tendue vers une limitation de la violence. Le commandement nordiste mit en pratique avec une grande détermination le principe prescrit dans l'article 14 qui donnait une assise légale à la « nécessité militaire » : « La nécessité militaire, ainsi que la comprennent aujourd'hui les nations civilisées, s'entend de la nécessité de mesures indispensables pour atteindre les buts de guerre, et légales selon les lois et coutumes de la guerre ». L'article 15 éclairait sur la réalité du principe à travers plusieurs exemples :

[...] elle permet toute destruction de biens et obstruction de voies et canaux de trafic, commerce ou communication, et toute suppression de subsistances ou moyens d'existence à l'ennemi ; l'appropriation, en pays ennemi, de tout produit nécessaire à la subsistance et à la sécurité de l'armée, ainsi que toute ruse n'impliquant pas rupture d'un engagement exprès, qu'il s'agisse d'engagements contractés au cours de la guerre ou d'engagements résultant de l'état actuel du droit de la guerre.

³⁸⁷⁰ Russell F. Weigley, *The American Way of War : A History of United States Military Strategy and Policy*, Bloomington, Indiana University Press, 1973, p. 151.

³⁸⁷¹ O.R., série 3, vol. 3, pp. 148-164.

Le code appuyait une approche éthique de la guerre, mais suscita aussi, selon le camp dans lequel on se trouvait, des affects contradictoires, et engendra une variété d'interprétations. Même si l'article 16 précisait que les nécessités militaires excluaient les actes de cruauté et d'hostilité de nature à accroître les difficultés de retour à la paix, l'article 15 cristallisa toute la réprobation des autorités confédérées, qui l'éprouvèrent comme l'une des sources des calamités perpétrées par Sherman et Sheridan. Le 24 juin 1863, le ministre de la Guerre Seddon, dénonça la flexibilité du code qu'un général pouvait interpréter diversement en fonction de critères subjectifs : « en vertu du code, un commandant peut suivre une ligne de conduite conforme aux principes de justice, de foi et d'honneur, ou il peut justifier *une conduite semblable* à la guerre menée par les hordes de barbares qui submergèrent l'Empire romain...³⁸⁷² ».

Sur la question des biens qui rentraient dans le champ de la nécessité militaire, le commandant en chef de l'Union avait évolué. Au début du conflit, Lincoln avait réaffirmé le principe de respect de la propriété privée, symbolisé par une volonté ferme de ne pas porter atteinte à l'institution servile dans les Etats en rébellion. La liste de ces biens ne cessa de s'allonger au fur et à mesure que la guerre durait, que les défaites s'enchaînaient et que la restauration de l'Union s'éloignait. Lincoln abandonna ses postulats de départ. Les esclaves et le coton, dont le produit financier de la vente permettait l'achat de matériel de guerre, furent concernés et, d'une manière générale, toutes les ressources et infrastructures économiques de nature à soutenir l'effort militaire sudiste. Leur destruction concourrait à celle des armées sudistes.

On perçoit les limites d'un document qui fixait des principes pour lesquels il n'existait aucun moyen d'en garantir le respect. Ce code était un matériau, très louable, de bonnes intentions, visant à maîtriser les tentations d'exactions auxquelles sont soumis les militaires en tant de guerre. Résisterait-il à une volonté forte de s'en écarter, au désir exprimé par Grant dès 1863 de parvenir à l'assujettissement complet de l'ennemi ? Les campagnes de Sherman et de Sheridan étaient-elles une violation du code dans le texte et dans son esprit, et, de ce fait, dessinaient-elles les contours d'une guerre totale ? Pour l'historien John F. Witt, cette dernière fut « la concrétisation de la critique troublante des lois orthodoxes de la guerre contenues dans le code³⁸⁷³ ».

La décision de Grant, promu général en chef, de s'établir dans l'Est pour affronter Lee, eut pour conséquence la nomination de Sherman, le 18 mars, à la tête de la division militaire du Mississippi. Passèrent sous le commandement du général, les trois armées en activité sur le théâtre occidental : du Cumberland sous Thomas (61 600 hommes), du Tennessee sous McPherson (22 300) et de l'Ohio

³⁸⁷² O.R., série 2, vol. 6, p. 41.

³⁸⁷³ John Fabian Witt, *Lincoln's Code : The Laws of War in American History*, New York, Simon and Schuster, 2012, p. 252.

sous Schofield (9 200) ; 12 400 cavaliers et 4 500 artilleurs complétaient les effectifs, les portant à un total de 110 000 hommes. Précisons que, pour la seconde fois (après Rosecrans en octobre 1862), Thomas passait sous le commandement d'un officier plus jeune dans le grade qui, de surcroît, avait servi sous ses ordres pendant la marche sur Corinth et n'avait aucune victoire à son actif : surpris à Shiloh, battu à Chickasaw Bayou, tenu en échec à Chattanooga. L'exclusion de Thomas du champ de la promotion était la manifestation d'un pouvoir discrétionnaire qui permettait autant aux amitiés de récompenser qu'aux inimitiés d'exclure. Le commandement opérationnel se bâtit aussi sur une transgression des convenances. Thomas en fut peut-être outragé, mais il demeura, reconnu l'un des ses premiers biographes, indéfectiblement attaché à la cause de l'Union et agit avec un sens « de la patrie, de la dignité et du sacrifice personnel³⁸⁷⁴ ». Il en apportera la démonstration à l'automne 1864.

Dans la stratégie proposée par Grant et validée par Lincoln, Sherman avait reçu pour mission d'« avancer sur l'armée de Johnston, de la disperser et de [s'] enfoncer à l'intérieur du pays ennemi le plus loin possible, en lui infligeant tous les dommages que vous pourrez à leurs ressources de guerre³⁸⁷⁵ ». Sherman était, de tous ses lieutenants, celui en lequel Grant plaçait sa confiance la plus haute. Sherman donna d'ailleurs à cette relation une dimension fraternelle : « Nous étions comme des frères - moi le plus vieux en âge, lui le plus élevé en grade³⁸⁷⁶ ». La suite du message consacrait ce lien de confiance entre les deux hommes. Il est en effet intéressant de relever que Grant, une fois qu'il eut validé le plan des opérations fourni par Sherman, le laissait libre de l'exécuter « à [sa] propre façon³⁸⁷⁷ ». Cette façon, ils l'évoquèrent le 18 mars lors d'un entretien qui, tout porte à le croire, plaçait au centre de la scène la nouvelle politique de guerre de l'Union exposée par Grant dans son rapport d'opération (de mars 1864 à avril 1865) : « frapper de façon continue contre les forces armées de l'ennemi et contre ses ressources jusqu'à, par simple attrition, s'il n'y a pas moyen autrement, ce qu'il ne lui reste rien d'autre qu'une soumission... à la constitution et aux lois du pays³⁸⁷⁸ ».

Notre propos ne peut être ici de faire le procès de Sherman. Il portait pourtant, avec le haut commandement qui avait intégré un nouveau paradigme guerrier dont il fut l'exécutant doué, une responsabilité dans les événements qui traumatisèrent les Etats du Sud, laissant une empreinte indélébile dans une certaine mémoire collective. Dans l'absolu, un général, pourvu de traits de caractère différents, aurait mené un autre type de guerre et aurait pu la remporter sans l'accompagner de destructions systématiques.

³⁸⁷⁴ Donn Piatt, *General George H. Thomas : A Critical Biography*, Cincinnati, Robert Clarke & Co., 1893, p. 519.

³⁸⁷⁵ O.R., 32 :3, p. 246.

³⁸⁷⁶ William T. Sherman, "The Grand Strategy of the Last Year of the War", in *B & L*, vol. 4, p. 250.

³⁸⁷⁷ O.R., 32 :3, p. 246.

³⁸⁷⁸ O.R., 46 :1, p. 11.

Pour comprendre la nature des événements qui donnèrent aux campagnes de Sherman leur singularité, il convient de s'intéresser à la personnalité du général. En effet, cette singularité procède de celle, psychologique, du commandant. Son ossature mentale était dominée par une vision dichotomique du monde en état de guerre. La distinction d'un bien, incarné par l'Union, et d'un mal, représenté par la Confédération et ses citoyens, a façonné sa perception du conflit et bâti son champ d'action militaire. Ses méthodes étaient, selon lui, légitimes car elles n'étaient, dans leur principe, que la réplique des actions initiées par les sécessionnistes. « Les rebelles ont été les premiers à instaurer la terreur comme une pièce de leur système [de guerre] et à imposer des contributions pour réduire leurs trains de ravitaillement... » écrivit-il au maire de Louisville le 14 août 1864³⁸⁷⁹. Dans cet environnement psychique, à la différence d'un McClellan, les convictions politiques étaient balayées. Sherman devint l'allié du Parti républicain, qu'il détestait, et le meilleur ennemi des démocrates, dont il partageait la politique économique et sociale conservatrice³⁸⁸⁰. Dans son combat pour gagner la guerre, le « totalitarisme moral³⁸⁸¹ » était un moyen pragmatique de premier ordre. Le sentiment de terreur qu'il voulait diffuser chez l'ennemi n'avait, le fait est suffisamment remarquable pour être souligné, qu'une emprise limitée dans le temps sur sa psyché. En effet, la victoire ramènera la normalité, la concorde civile. L'esprit belliqueux pouvait alors s'effacer, être oublié. Le vainqueur deviendra le protecteur le plus attentif de ceux auxquels il avait administré les plus grandes souffrances. « La guerre, ajouta-t-il à l'édile, est le remède choisi par nos ennemis [...] Le seul principe qui vaille dans cette guerre est quel camp peut vaincre. C'est aussi simple qu'une bagarre d'écoliers, et une fois que l'une ou l'autre des parties aura abandonné, nous serons les meilleurs amis.³⁸⁸² »

La campagne qui ravagea les Etats du Sud entre les printemps 1864-1865 est restée dans les annales de l'histoire comme l'une des plus brutales de la guerre. Toute référence aux principes jominiens de la guerre, qui faisaient de l'armée ennemie la cible des opérations, avait disparu. Le commandant n'avait jamais caché son aversion pour la rébellion. « Mon objectif, confessa-t-il dans ses mémoires, était alors d'écraser les rebelles, de les humilier dans leur fierté, de ne leur laisser aucun répit, de les obliger à nous craindre et à nous redouter³⁸⁸³ ». Pour Sherman, les ressources de guerre revêtaient un spectre large, l'ennemi n'était pas réduit à sa composante militaire, mais englobait la société civile. Pour le soumettre à sa volonté, il imposa une vision de la guerre orientée vers la

³⁸⁷⁹ O.R., 39 :2, p. 248.

³⁸⁸⁰ Michael Fellman, *Citizen Sherman, op. cit.*, p. 178.

³⁸⁸¹ *Ibid.*, p. 179.

³⁸⁸² O.R., 39 :2, p. 248.

³⁸⁸³ *Personal Memoirs of Gen. W. T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 249.

destruction de ses ressources morales, introduisant ainsi dans sa stratégie une dimension psychologique majeure.

Il prit pour cible, délibérément, les populations civiles. Une instruction générale du 19 avril 1864 disposait : « On ne distribuera plus de nourriture à la population dans les postes militaires au sud de Nashville. Quand celle-ci ne pourra pas se les procurer dans la région, elle n'aura pas d'autre choix que de se retirer à l'arrière... Il est inutile que nous acheminions des réserves de nourriture si elles sont distribuées sans compter à toute personne étrangère à l'armée ». La radicalité de la mesure émut Lincoln qui, à la manière d'un subalterne, invita sans l'y contraindre le commandant à faire preuve de compassion : « Je serai heureux pour tout ce que vous pourriez faire... pour ces personnes en souffrance ». Nullement intimidé par les remarques présidentielles, ne cherchant pas à dissimuler le réel en adoucissant sa représentation, mais soucieux, au contraire, d'assumer sa visibilité, Sherman se mit en opposition. Il prétexta que la route ferroviaire ne pouvait pas satisfaire les besoins de l'armée et de la population civile et conclut : « Je ne modifierai pas mes ordres et je vous prie d'être convaincu que les protestations sont en partie de la fumisterie... »³⁸⁸⁴.

Les mesures coercitives contre les civils se poursuivirent pendant la campagne. Ainsi à Roswell, Géorgie, il fit déporter dans le Nord, en juillet 1864, les 400 ouvrières d'un atelier de laine. Au commandant du bataillon de cavaliers, qui avait pris la ville et incendié les usines, dont la fabrique lainière au-dessus de laquelle flottait le drapeau français (le propriétaire pensait par ce moyen faire croire à sa neutralité), il fit cette réponse :

Leur entière destruction est juste et reçoit ma pleine approbation, et, pour clore cette affaire, vous arrêterez les propriétaires et les ouvriers et les enverrez, sous bonne garde, à Marietta sous l'accusation de trahison. [...] Devriez-vous, sous l'influence d'une colère bien naturelle lorsque l'on considère une telle perfidie, pendre le scélérat, j'approuve cet acte par avance. [...] Je répète mes ordres d'arrêter toute personne, homme et femme, ayant un lien avec ces usines, peu importe les clameurs, et laissons-les faire le chemin à pied, sous bonne garde, jusque Marietta d'où je les transférerai par train dans le Nord. [...] Les pauvres femmes pousseront des hurlements.³⁸⁸⁵

Lorsqu'Atlanta tomba, en septembre 1864, Sherman décida d'évacuer les citoyens de la ville. Une trêve fut proposée à cette fin. Le général sudiste Hood accepta, tout en protestant que la mesure « dépasse, en termes de cruauté réfléchie et innovante, toutes les actions de l'histoire lugubre de la guerre qui aient jamais été portées à ma connaissance »³⁸⁸⁶. Sherman, fidèle à sa logique

³⁸⁸⁴ CWAL, 7, pp. 330-331.

³⁸⁸⁵ *Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865, op. cit.*, p. 663.

³⁸⁸⁶ O.R., 39 :2, pp. 414-415.

d'exonération de responsabilité fondée sur le principe qu'il n'était pas dans ce domaine un précurseur, argua qu'il existait un précédent, qui était le fait du général Joseph Johnston. Se livrant à un exercice de renversement de la responsabilité, Sherman incrimina également Hood pour avoir érigé ses défenses si près des habitations, que celles-ci furent immanquablement touchées par les tirs de canons et de mousquets. Et d'ajouter qu'il faisait preuve d'humanité en leur permettant de trouver refuge parmi les leurs et d'échapper aux combats à venir³⁸⁸⁷.

La soif de destruction était inextinguible et préméditée. « La guerre est cruauté. Il serait vain d'essayer de la réformer ; plus cruelle elle est, plus vite elle est terminée ». C'est la réponse qu'apporta Sherman à une femme du Tennessee qui s'indignait de sa manière de combattre³⁸⁸⁸. La veille de Noël 1864, Sherman avait averti Halleck de ce que serait la campagne en Caroline du Sud : « La vérité est que toute l'armée brûle d'un désir insatiable de se venger de la Caroline du Sud. Je tremble presque à ce que sera son sort, mais je sais qu'elle mérite tout ce qui semble l'attendre³⁸⁸⁹ ». Sherman ne fit rien pour contrarier ce « désir insatiable ». Les atteintes aux lois de la guerre inscrites dans le Code Lieber se généralisèrent, ce qui réduisit sa portée à la sphère symbolique. Parmi les multiples témoignages qui attestèrent des violences et des destructions infligées aux civils, celui de George W. Pepper, aumônier dans l'armée de Sherman, est des plus instructifs. Après avoir énuméré les actes de destruction qui relevaient des lois de la guerre et de ses nécessités, il ajouta : « Mais il existe une autre catégorie de destructions très différentes de celles-là, commises dans des proportions dont le Nord ignore presque tout. Il y a tout d'abord ceux qui entrent dans la catégorie “ vol délibéré et systématique pour obtenir un gain ”. Des milliers de soldats ont amassé, en usant de violence, des centaines de dollars chacun, certains d'entre eux des milliers, en volant purement et simplement ». L'aumônier explicita le mode opératoire de ces soldats : les hommes sudistes qui acceptaient de donner leur or ou leur argent ou qui réussissaient à convaincre les soldats qu'ils n'en détenaient pas échappaient aux violences physiques. Les autres étaient pendus jusqu'aux dernières limites de l'asphyxie pour leur extorquer les informations ou contraints de courir plusieurs kilomètres jusqu'à l'épuisement et menacés de mort s'ils ne révélaient pas le lieu de leur butin. La menace d'incendier leur maison accompagnait ces violences³⁸⁹⁰. D'autres récits ont témoigné des destructions, des incendies, des pillages qui s'abattirent sur les Etats traversés par les troupes de Sherman. Le journal

³⁸⁸⁷ *Ibid.*, p. 416.

³⁸⁸⁸ Lloyd Lewis, *Sherman, op. cit.*, pp. 307-8, 330.

³⁸⁸⁹ O.R., 44, p. 799.

³⁸⁹⁰ Capt. George Pepper, *Personal Recollections of Sherman's Campaigns in Georgia and the Carolinas*, Zanesville, Hugh Dunne, 1866, p. 331.

tenu par Henry Hitchcock, membre d'état-major du commandant, entre le 31 octobre 1864 et 26 mai 1865, constitue un témoignage de première main³⁸⁹¹.

c - Johnston en Géorgie : une défense controversée.

Les opérations militaires qui se déroulèrent en Géorgie n'eurent rien de comparable avec celles qui ensanglantèrent la Virginie. On peut parler de deux guerres asymétriques dans leur forme, leur objectif, ainsi que par le nombre des pertes recensées. Si Grant recherchait la destruction physique de son adversaire et avait demandé à Sherman, dans une lettre privée et confidentielle, de « mettre en pièce » l'armée adverse, ce dernier défendit une autre approche. Dans sa réponse, il déclara vouloir « cogner Joe Johnston et infliger le maximum de dégâts aux ressources de l'ennemi »³⁸⁹². Cette divergence relevait plus que d'une simple question de sémantique. Le détail de son plan confirmait une volonté de ne pas engager l'ennemi dans une bataille décisive, mais plutôt d'axer son action sur la manœuvre débordante. La tactique mise en œuvre consista à fixer l'armée sudiste par une série de reconnaissances en force et, dans le même temps, à lancer un Corps pour la contourner et atteindre ses lignes de communication et de ravitaillement. Le tout en veillant à maintenir intacte sa ligne de ravitaillement. Sherman adopta cette stratégie, considérant qu'il livrait une campagne « secondaire », dont l'un des objectifs majeurs était d'interdire à son adversaire direct de transférer des troupes en Virginie, qui était le cœur de la décision militaire³⁸⁹³.

Les trois armées de l'Union entamèrent leur offensive le 5 mai 1864 depuis la région de Chattanooga. Johnston fut incapable de stopper l'invasion. Il manquait de cavaliers pour le renseigner sur les mouvements de l'ennemi, anticiper et parer son action. Une succession de mouvements débordants, habilement orchestrée par Sherman et soutenue par une remarquable organisation logistique, poussa à chaque fois les 55 000 sudistes retranchés à battre en retraite. La ville de Dalton fut perdue. La faute revenait au commandant qui, croyant qu'on l'attaquerait sur sa droite, avait négligé de protéger sérieusement sa gauche, laissant une voie ouverte sur ses arrières et sa ligne de communication³⁸⁹⁴. Sans la prudence excessive du général McPherson qui avait débordé les sudistes avec 23 000 hommes par Snake Spring Gap, « nous aurions dû capturer la moitié de son armée, toute son artillerie et ses chariots... » affirma Sherman dans ses mémoires³⁸⁹⁵. Ce fut ensuite au tour des villes de Resaca, et de Cassville de tomber. Johnston disait attendre l'opportunité pour renverser le cours de la campagne : « Je décidai... de battre en retraite lentement jusqu'à ce que les circonstances

³⁸⁹¹ *Marching with Sherman, op. cit.*

³⁸⁹² O.R., 32 :3, p. 246 et 313.

³⁸⁹³ *Ibid.*, pp. 313-314 et 479.

³⁸⁹⁴ O.R., 38 :3, p. 721.

³⁸⁹⁵ *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 34.

mettent les chances de combattre de notre côté, tout en restant à proximité de l'armée U.S. pour l'empêcher d'envoyer des renforts à Grant et dans l'espoir, profitant d'être en position et d'opportunités, de réduire notre désavantage par des engagements partiels³⁸⁹⁶ ». A Cassville, le 19 mai, le commandant vit l'opportunité : les fédéraux avançaient par deux routes distinctes. Il se voulut entreprenant et envisagea d'attaquer une colonne nordiste. La présence inattendue et involontaire - elles s'étaient égarées - de tunique bleues sur le flanc de Hood, chargé de mener la frappe, fit perdre à ce dernier tout esprit d'initiative³⁸⁹⁷. Une friction de guerre avait ruiné le plan du commandement sudiste, bien accompagnée, il est vrai, par l'attitude de Hood qui n'entreprit rien pour déterminer avec la plus grande exactitude la nature de la menace et le volume de préjudice qu'elle était susceptible de porter à l'attaque prévue. Il est douteux que quelques centaines de nordistes isolés eussent été en mesure de contrarier l'opération. Johnston prit alors une position pour qu'on l'attaquât. Hood et Polk la jugèrent intenable et le commandant ordonna l'évacuation.

La progression nordiste, aussi implacable qu'elle fût, connut parfois de sérieux accrocs. Sherman essaya par trois fois d'obtenir la décision par le feu. Le 25 mai, à New Hope Church, le Corps de Hooker échoua dans sa tentative pour percer la ligne ennemie et perdit 1 500 hommes. Deux jours plus tard, à Pickett's Mill, les fantassins du général Howard furent durement repoussés par la division de Cleburne. Il en coûta cette fois-ci à l'Union au moins 1 500 victimes de plus³⁸⁹⁸. Ces revers, occultés par Sherman dans son rapport officiel de campagne, montraient l'inanité des charges d'infanterie contre un ennemi qui avait le réflexe de se retrancher. Le 27 juin, à Kennesaw Mountain, Sherman rompit une nouvelle fois avec sa doxa tactique. Il privilégia l'attaque frontale au mouvement tournant alors que, de l'avis du général Schofield, « l'armée, non seulement les simples soldats, mais aussi les officiers de presque tous les grades, était incontestablement opposée à de telles attaques³⁸⁹⁹ ». Sherman crut les défenses rebelles ténues alors qu'elles étaient fortifiées. Le revers se traduisit par la perte de 3 000 hommes. Le commandant assuma sa décision de lancer un assaut qu'il présenta comme une nécessité, mais en fit reporter l'échec sur Thomas, accusé d'avoir manqué de vigueur³⁹⁰⁰.

Ces victoires tactiques défensives des rebelles furent sans conséquence. Elles ne constituaient pas pour Johnston des opportunités suffisantes pour prendre l'initiative. Les fédéraux reprirent leur mouvement de flanc et la retraite sudiste se poursuivit jusqu'à la rivière Chattahoochee, dernier obstacle naturel avant la capitale de l'Etat. En six semaines, les gris avaient cédé la moitié du terrain

³⁸⁹⁶ O.R., 38 :3, p. 615.

³⁸⁹⁷ *Ibid.*, p. 616 ; Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, pp. 292-293.

³⁸⁹⁸ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864 : Last Chance for the Confederacy*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2000, pp. 89-90.

³⁸⁹⁹ John M. Schofield, *Forty-Six Years in the Army*, New York, The Century Co., 1897, p.145.

³⁹⁰⁰ O.R., 39 :5, p. 91.

qui séparait les armées nordistes de leur point de départ à la ville d'Atlanta et perdu 9 000 hommes. Sherman accusait un nombre de pertes plus élevé, 12 000, mais, à la différence de son adversaire, elles pouvaient être réparées³⁹⁰¹. A Richmond, l'exécutif avait pris la mesure de la situation et renforcé substantiellement l'Armée du Tennessee en lui adjoignant l'Armée du Mississippi commandée par Polk (10 000 fantassins et 4 000 cavaliers) et les garnisons des villes de Charleston, Savannah et Mobile. Le 19 mai, l'armée affichait entre 70 000 et 74 000 hommes, plus que n'en comptait celle de Lee à cette date³⁹⁰². Le 14 juin, le commandement fut endeuillé par la mort de Polk, emporté par un boulet lors d'une mission de reconnaissance³⁹⁰³. Difficile de donner à la disparition du général, médiocre militaire, une importance marquée. Le général Loring lui succéda.

Dans le cadre d'une guerre défensive contre un ennemi obligé d'étendre en profondeur sa ligne d'opération, la seule tactique susceptible alors de le ralentir durablement, voire de le contraindre à battre en retraite, est de rechercher la destruction de sa ligne de ravitaillement. Ce fut, quelques jours après le début de l'offensive de l'Union, ce que préconisa Johnston, soutenu par des hommes politiques et des généraux dont Bragg, Polk et Hardee³⁹⁰⁴. Forrest et ses cavaliers étaient désignés pour conduire ce raid dans le centre du Tennessee. Ces derniers dépendaient du Département du Mississippi et avaient pour autorité de tutelle et donneur d'ordre le général Stephen D. Lee (il avait remplacé Polk à son départ pour l'Armée du Tennessee). Après avoir satisfait la demande du Président et autorisé la mission, Lee retint ses cavaliers en raison d'un « important mouvement » entrepris par l'ennemi depuis Memphis³⁹⁰⁵. Davis avait le pouvoir d'annuler ce contre ordre. Il n'en fit rien, fidèle au principe de laisser sur ce type de question, qui engageait la défense d'un département, la responsabilité à son commandant. Johnston renouvela sa demande dans un message à Davis le 8 juillet³⁹⁰⁶. Ce fut un dialogue stérile. Le Président adhéra pleinement au principe de l'entreprise et à l'urgence de la lancer, mais l'invita à employer les forces équestres sous sa main, plus rapidement disponibles pour cette mission³⁹⁰⁷. Dans sa réponse, il fit aussi comprendre au commandant qu'il n'avait qu'une connaissance très approximative de la situation dans le Mississippi et l'Alabama, desquels il voulait extraire 4 000 cavaliers pour détruire la ligne de chemin de fer entre Sherman et la ville de Dalton. Il pallia cette carence par un message daté du même jour. On y lisait qu'un retrait des forces confédérées ouvrirait à l'ennemi la vallée Tombigbee (Alabama), qui fournissait une grande partie du ravitaillement de l'Armée du Tennessee ; la ville de Selma, où était

³⁹⁰¹ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, p. 111.

³⁹⁰² Albert Castel, *Decision in the West : The Atlanta Campaign of 1864*, Lawrence, University Press of Kansas, 1992, p. 198.

³⁹⁰³ William M. Polk, *Leonidas Polk, op. cit.*, pp. 373-375.

³⁹⁰⁴ O.R., 38 :4, p. 770, 772, 774 et 777.

³⁹⁰⁵ O.R., 52 :2, p. 678 et 679.

³⁹⁰⁶ O.R., 38 :5, p. 869.

³⁹⁰⁷ *Ibid.*, p. 875.

concentrée la majeure partie de l'appareil de production d'armement de la Confédération, serait menacée³⁹⁰⁸. La vision du Président englobait la totalité du théâtre de guerre dans l'Ouest. Pour l'exécutif, ces deux Etats ne pouvaient pas, même provisoirement, être occupés par les tuniques bleues sans risquer un revers stratégique majeur³⁹⁰⁹.

L'armée nordiste avait, en théorie, tout à craindre de raids organisés contre la voie de chemin de fer Western et Atlantic, dont elle était tributaire pour garantir son approvisionnement. Si une multiplication des dommages infligés à celle-ci l'empêchait de jouer son rôle, c'est le devenir de la campagne qui était en péril. Les confédérés ratèrent-ils l'occasion, par ce moyen, de prendre un ascendant décisif sur l'envahisseur et de créer les conditions d'un revirement stratégique ? Cela était peu vraisemblable. Même en considérant que Wheeler, incontestablement mieux placé que Forrest pour frapper, eut atteint la cible, il est difficile de concevoir qu'il eut été en mesure de rendre inopérante la ligne de ravitaillement assez longtemps ou de créer des dégâts d'envergure suffisants pour contraindre les fédéraux à renoncer. « Je n'ai pas été en mesure de former un tel détachement... pour opérer sur les arrières de Sherman, regretta Johnston. L'ennemi nous est si largement supérieur en nombre que cela n'aurait pu à aucun moment être fait sans courir un grand risque³⁹¹⁰ ». Les cinq détachements de cavalerie envoyés successivement par le général furent, de son aveu même, « trop faibles » pour couper la ligne logistique nordiste³⁹¹¹. Le commandant omit de préciser qu'à trois reprises, au cours de la campagne, Sherman avait lancé son armée sur sa gauche, s'éloignant de l'axe ferroviaire qui se trouva dès lors sous la menace d'une expédition équestre. Envoyer Wheeler et ses cavaliers, dont la mission de protéger le flanc droit de l'armée était, dans ce moment tactique, sans réel objet, ne représentait qu'un risque limité. Johnston ne voulut pas le prendre. Malgré l'unanimité qui régnait au sein du commandement sudiste pour la mettre en œuvre, cette stratégie resta donc au stade de l'intention³⁹¹².

Le commandement confédéré dans l'Ouest connut sa dernière grande crise interne en juillet. Les mouvements rétrogrades incessants de Johnston furent perçus par le public comme autant de défaites. La même perception dominait au sein du cabinet où, là non plus, on ne lui fit pas crédit de n'avoir pas empilé les cadavres. Ses faibles pertes étaient, au contraire, vues comme un défaut d'esprit combatif³⁹¹³. Le désarroi fut accentué par l'absence de communication, assimilée à un déficit de confiance en provenance du commandant, et la multiplicité des interrogations qu'elle suscitait. L'une

³⁹⁰⁸ *Ibid*, pp. 875-876.

³⁹⁰⁹ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, p. 134.

³⁹¹⁰ O.R., 52 :2, p. 692.

³⁹¹¹ Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations, op. cit.*, pp. 358-359.

³⁹¹² Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, pp. 198-203.

³⁹¹³ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 270.

des plus vives concernait ses intentions au sujet de la ville d'Atlanta. La capitale de la Géorgie, en plus d'être un point de ravitaillement et de communication vital pour la Confédération, était aussi son plus important centre industriel avec ses fonderies, ses fabriques de munitions et ses entrepôts. Johnston allait-il défendre la cité et soutenir un siège ou se replier plus au sud en direction de Savannah, en Géorgie, ou de Mobile, en Alabama ?³⁹¹⁴ La position du général devenait précaire et les indices selon lesquels il envisageait d'abandonner sans combattre la ville aux yankees - ce qu'il contestera avec la plus grande fermeté après la guerre - lui furent fatals³⁹¹⁵. La confiance était rompue. S'il voulait influencer l'élection présidentielle dans le Nord, Davis devait mettre un terme à une politique militaire qualifiée de « désastreuse³⁹¹⁶ ». Le 17 juillet, la sanction tomba : Johnston fut relevé du commandement de l'Armée et du Département du Tennessee. Le successeur s'appelait Hood³⁹¹⁷.

C'est dans un long message initialement destiné aux élus du Congrès, mais qu'il ne leur transmit pas et dans lequel il retraçait l'action de Johnston et ses rapports avec lui depuis le début du conflit, que Davis justifia le choix de le remplacer : « [...] ce n'est pas le manque d'hommes et de moyens qui causa l'échec désastreux de la campagne ». La défaite était attribuée aux torts exclusifs de Johnston, à son « inaptitude au commandement »³⁹¹⁸. Davis devait-il s'en étonner ? N'y avait-il pas une part de naïveté à croire qu'il pût en être autrement. Johnston était resté fidèle à l'approche tactique mise en œuvre deux ans plus tôt dans la Péninsule : attendre l'opportunité, qui répondait à des critères bien précis excluant l'audace, et ne combattre que dans les conditions de son choix.

Dans ses mémoires, le général nordiste Cox relia le limogeage de Johnston à son appétence pour le secret. Le commandant avait répété les mêmes travers qu'en 1862 qui l'empêchèrent de communiquer à Richmond son plan d'attaque. Car le commandant avait déterminé un schéma offensif qu'il expliqua à son successeur et que ce dernier mit en œuvre quelques jours après sa nomination, sans succès. Ce plan était détaillé et l'eût-il porté à la connaissance de Davis qu'il aurait sauvé sa tête, au moins pour quelques temps encore. Ce silence fut, d'une certaine manière, un accélérateur de particules historiques dans cette guerre³⁹¹⁹.

Ce fut une campagne sans bataille, au sens communément admis au 19^{ème} siècle, ce que le faible nombre de pertes humaines pouvait en première analyse laisser croire, mais elle ne fût pas sans combats. Ceux-ci furent nombreux, mais n'impliquèrent que des fractions d'armée. Il serait erroné

³⁹¹⁴ William J. Cooper Jr, *Jefferson Davis, American*, op. cit., pp. 518-519.

³⁹¹⁵ O.R., 52 :2, p. 692 ; Joseph E. Johnston, *Narrative of Military Operations*, op. cit., pp. 363-364.

³⁹¹⁶ O.R., 38 :5, p. 888.

³⁹¹⁷ *Ibid.*, p. 885.

³⁹¹⁸ O.R., 47 :2, p. 1311.

³⁹¹⁹ Jacob Dolson Cox, *Military Reminiscences of the Civil War*, op. cit., vol. 2, pp. 274-275.

de déduire que Johnston et le commandement opérationnel furent tournés vers la seule défensive. Il y eut des contre-attaques à Resaca (13-15 mai), Dallas (28 mai), Kolb'Farm (22 juin), des tentatives sincères de frapper l'ennemi. Mais, contrairement à Robert Lee, confronté à une supériorité numérique plus large qui autorisait Grant à étendre ses lignes pour le déborder, Johnston ne donna jamais le sentiment de vouloir reprendre la main. Quand Davis louait la résistance exemplaire de Lee, il faisait part de son désenchantement au sujet de Johnston³⁹²⁰. « [...] c'est la volonté, le caractère, l'application et l'audace qui m'ont fait ce que je suis » écrivit Napoléon en 1805³⁹²¹. Johnston manquait-il d'audace ou celle-ci s'effaça-t-elle devant les réalités tactiques ? Était-il imbu de principes erronés de la guerre ? Il faut admettre que le commandant avait une parfaite conscience des enjeux militaires de la campagne présente : « Si nous triomphons dans les batailles devant Richmond et Dalton, cela devrait mener à la paix en raison de l'incapacité du Nord, ou plutôt du Parti républicain, à subvenir à leur besoin³⁹²² ».

Johnson aurait pu prendre la nouvelle de son limogeage avec sobriété. Il préféra étaler toute sa rancœur et son sentiment d'injustice en établissant un parallèle avec Lee : « [...] j'affirme que l'armée de Sherman est beaucoup plus forte, comparée à celle du Tennessee, que ne l'est celle de Grant comparée à celle de Lee. L'ennemi a été contraint d'avancer beaucoup plus lentement jusqu'aux environs d'Atlanta qu'il ne l'a fait jusque Richmond et Petersburg et il a pénétré plus loin en Virginie qu'en Géorgie³⁹²³ ». Prolongeons le propos du général. Grande pourrait être la tentation, pour mesurer des indices de performance et établir la supériorité d'un commandement sur l'autre, de recourir à une étude comparative. Dans le cas de Johnston et de Lee, celle-ci n'a pas de sens. Aucun paramètre ne nous paraît pouvoir offrir une grille d'analyse satisfaisante, pour la raison simple que les deux commandants eurent à affronter deux hommes qui développèrent une approche tactique différente, donnant à la guerre une coloration distincte. Grant n'hésita pas à lancer ses corps contre les retranchements confédérés et à accepter, en retour, de subir de lourdes pertes, alors que Sherman cherchait, avec le plus gros de son armée, à fixer l'armée adverse en multipliant les accrochages et les passes d'arme pendant que le reste de ses forces s'efforçait de tourner l'ennemi. Sherman ne poursuivait pas en priorité la bataille. Il s'en expliqua dans une correspondance privée en date du 30 juin : « Je pense que nous pourrions battre son armée dans une bataille loyale, mais derrière les collines et les abattis, nos pertes en vies humaines lors du premier assaut réduiraient nos forces en

³⁹²⁰ O.R., 38 :4, p. 725.

³⁹²¹ Bruno Colson, *Napoléon : de la guerre, op. cit.*, p. 62.

³⁹²² PJD, 10, p. 407.

³⁹²³ O.R., 38 :5, p. 888.

trop grand nombre ; autrement dit, à cette distance de notre foyer, nous ne pouvons pas nous permettre les pertes essuyées lors des terribles assauts faits par Grant ³⁹²⁴ ».

Ce n'est pas le moindre des paradoxes de trouver les défenseurs de Johnston dans le camp adverse. Sherman exprima son respect, sous forme de frustration, à son épouse le 30 juin : « Je peine à croire que Johnston m'offrira l'opportunité de livrer une bataille décisive, sauf à des conditions si désavantageuses pour nous que je me devrai de la refuser, et il est dans une position telle que, quand il est menacé ou que la pression est trop forte, il se retire et nous laisse une victoire stérile³⁹²⁵ ». Sherman dit de Johnston qu'il avait adopté une stratégie de défense à la Fabius³⁹²⁶. Il faisait référence au dictateur romain Quintus Fabius Maximus Verrucosus qui, devant Hannibal, refusa délibérément la bataille. Victorieux sur le plan militaire, le Romain échoua sur le plan politique, en dressant contre lui la population et le Sénat qui le démit. Johnston connut un sort analogue et encore ne pouvait-il pas se targuer d'avoir réussi militairement. Sherman montrait, selon nous, qu'il ne maîtrisait pas ce concept de résistance, car ce n'était pas dans cet esprit que son adversaire agit.

La chute provisoire de Johnston pose la question de l'exercice de l'autorité. Au cours de la campagne, le commandant fut incapable d'imposer sa volonté à ses subordonnés. On vit trop souvent ceux-ci exprimer de l'hostilité à sa personne et à ses plans. Les intentions, sincères, du général de lutter contre les fédéraux par le combat furent anéanties par le désengagement, au moment critique, des commandants de Corps. Les critiques formulées par Hood attestaient d'une évidente mauvaise foi : il préférait obéir à la nécessité des faits tels qu'il les percevait plutôt qu'au jugement de son supérieur. L'absence d'autorité et de charisme pour fédérer les énergies et faire concourir les efforts de ses généraux vers un objectif commun afin d'obtenir d'eux qu'ils s'insérassent totalement dans son action, fut le plus grand mal du commandement confédéré. Elle le condamnait dès le départ à l'échec. Le génie guerrier exprimé sur le champ de bataille aurait pu compenser ce déficit et permettre à Johnston de se faire obéir. Après tout, c'est grâce à la hauteur de son génie militaire que Napoléon était parvenu, dans les premières années de son règne, à dominer le caractère erratique et impétueux de ses maréchaux. Johnston, à l'exception de la victoire à Manassas, qu'il partageait avec Beauregard, n'avait aucun grand succès à mettre à son crédit, propre à lui donner un ascendant incontesté.

Pour accéder à l'intelligence que nous recherchons, la comparaison avec Lee, dans ce domaine, s'impose. Le Virginien, comme tout chef d'armée, tenait son autorité de sa fonction, dans laquelle il fut investi par décision du commandant en chef. La légalité est un organe indispensable, mais insuffisant du processus de subordination. « Un officier peut fort bien terminer sa carrière... sans

³⁹²⁴ *Home Letters of General Sherman, op. cit.*, p. 300

³⁹²⁵ *Idem.*

³⁹²⁶ William T. Sherman, "The Grand Strategy of the Last Year of the War", in *B § L*, vol. 4, p. 253.

avoir jamais su commander » avait constaté André Gavet³⁹²⁷. D'autres paramètres entraient en compte pour que le prestige du galon et de la fonction inspirât la loyauté, le respect et obtînt l'obéissance. Il y avait l'aura du vainqueur. Cinq semaines avaient suffi à Lee pour stopper la marche de McClellan sur Richmond et repousser l'Armée de l'Union ; quelques autres pour vaincre Pope, Burnside et Hooker. Ces faits d'armes glorieux agirent comme une force dirimante, imposant l'autorité du commandant. Les instructions de Lee suscitèrent des réticences, des tensions, mais on peut dire que le général parvint le plus souvent, sauf notamment à Gettysburg, à recueillir l'approbation de ses lieutenants et à tirer d'eux le meilleur parti.

d - Hood et la perte d'Atlanta : un commandement injustement évalué, ruiné par les frictions humaines ?

Le remplacement de Johnston intervint sous la pression des événements et d'un entourage qui ne croyait plus dans sa capacité à stopper l'invasion. Même Seddon, un de ses principaux laudateurs au sein du cabinet, avait lâché le commandant³⁹²⁸. La majorité des politiques plaidait pour un changement de tête rapide. Le seul à avoir exprimé son scepticisme était Lee, preuve que la perception d'un événement et sa gestion différaient de celles d'un élu. Deux lignes s'affrontaient : Lee défendait l'existence d'une ligne permissive - le départ d'un commandant à un moment inopportun - et les politiques une ligne d'interdit - l'abandon d'Atlanta sans combattre. Lorsque Davis l'informa, le 12 juillet, qu'il « semblait indispensable de le relever [Johnston] immédiatement³⁹²⁹ » et lui demanda son avis sur Hood, qui avait été un de ses subordonnés, le Virginien répondit : « Je déplore le fait mentionné. Le moment est inopportun pour relever le commandant d'une armée dans une situation comme l'est celle du Tennessee. Nous pouvons perdre Atlanta et l'armée également. Hood est un combattant courageux. Je doute qu'il possède les autres qualités nécessaires³⁹³⁰ ». Dans la soirée, Lee se fendit d'un nouveau message qui reprenait dans ses grandes lignes son jugement antérieur en y ajoutant une suggestion : nommer le général Hardee qui « a plus d'expérience pour diriger une armée³⁹³¹ ». L'avis de Lee, sur des questions sensibles, avait toujours compté pour Davis. Cette fois, il ne put rivaliser avec les instances de l'opinion et des ministres auxquelles il faut ajouter le rôle de Braxton Bragg, sans doute décisif dans sa décision de relever Johnston de son commandement.

³⁹²⁷ André Gavet, *L'art de commander : principes du commandement à l'usage des officiers de tout grade*, Paris, Berger-Levrault, troisième édition 1912, [première édition 1899], p. 202.

³⁹²⁸ William J. Cooper Jr., *Jefferson Davis, American*, op. cit., p. 521.

³⁹²⁹ O.R., 52 :2, p. 692.

³⁹³⁰ WPRL, p. 821.

³⁹³¹ *Ibid.*, p. 822.

Bragg avait reçu ordre de Davis, le 9 juillet, de se rendre à Atlanta pour dissiper le brouillard dans lequel Johnston tenait le gouvernement et avoir la perception la plus exacte de la situation militaire³⁹³². Au sujet de Johnston et de son remplacement, il exprima, dans un vaste compte-rendu à Davis du 14 juillet, les mêmes réserves que Lee : « le changement de commandant... ne produira aucun changement de politique et il en résultera de funestes conséquences. S'ensuivra une dénonciation générale par les détracteurs civils et militaires. Je ne pense pas que le second dans la hiérarchie [Hardee] jouisse dans l'armée du même degré de confiance que son Chef ». Il serait erroné de conclure que Bragg privilégiait, comme Lee, un statu quo. Ses réserves étaient la première étape d'une réflexion qui avait pour finalité de pousser à Hood à la tête de l'armée et de nuire à Hardee, le gradé le plus ancien dans l'armée et donc, sur un plan légal, le successeur naturel de Johnston. Sans qu'il lui reconnût la valeur d'« un génie ou [d'] un grand général », Bragg considérait Hood comme le seul officier présent capable d'apporter, dans une situation d'urgence, « pleine et entière satisfaction ». Quant à Hardee, à l'inverse de Hood, il « privilégiait généralement une stratégie de retraite... »³⁹³³. Dans les *Officials Records*, une partie du message est manquante, mais restituée dans les Papiers de Jefferson Davis. Ce passage est essentiel pour notre compréhension des intentions réelles de Bragg, car il laisse entrevoir, de manière insidieuse, l'idée que Johnston s'était associé à la proclamation faite par le gouverneur de la Géorgie le 9 juillet³⁹³⁴. Le document, qualifié par Bragg de « document à caractère déloyal », était un appel à la mobilisation générale lancé aux citoyens de l'Etat, doublé d'une critique sous-jacente de l'action du Président ou, plus exactement, de son manque d'action, mise en exergue par le recours à la conjonction « si » : « Si... le Président permet au Kentucky d'être épargné quelque temps par les raids et envoie Forrest et Morgan en opération sur la ligne de chemin de fer 300 miles derrière Sherman, la grande armée d'invasion sera détruite... ». Dans le texte, la Géorgie devait compter sur ses propres ressources en hommes pour renforcer l'Armée du Tennessee, Johnston était le « grand commandant à la tête de notre glorieuse armée de sacrifiés » qu'il fallait soutenir dans sa lutte contre l'envahisseur³⁹³⁵. Johnston était étranger, de près ou de loin, à la démarche du gouverneur. La lettre à laquelle faisait référence Bragg pour impliquer le commandant était un simple message dans lequel ce dernier écrivait que les milices de l'Etat lui avaient déjà rendu un « grand service » et qu'elles s'étaient conduites face à l'ennemi de manière « déterminée et honorable »³⁹³⁶. Bragg fut, dans cette affaire, d'une honnêteté douteuse, et son attitude la représentation caricaturale d'un commandement travaillé par les inimitiés. En dénigrant Johnston et Hardee, ses motivations étaient plus affectives qu'objectives. Beaucoup dans le pays en furent

³⁹³² O.R., 39 :2, pp. 695-696.

³⁹³³ *Ibid.*, pp. 712-714.

³⁹³⁴ PJD, 10, p. 525.

³⁹³⁵ O.R., 52 :2, pp. 688-691.

³⁹³⁶ O.R., 38 :5, pp. 867-868.

conscients et lui attribuèrent une responsabilité dans le limogeage de Johnston³⁹³⁷. Feu le commandant de l'Armée du Tennessee en fut rapidement convaincu. Il en fut d'autant plus affecté que Bragg avait eu, lors de leur rencontre, une attitude amicale. C'est un sentiment de trahison qui l'habitait³⁹³⁸.

Malgré le rapport de Bragg, Davis était toujours dans l'hésitation. Ses difficultés à se séparer de Johnston étaient criantes. Il attendait un signe qui lui redonnerait confiance et espérait qu'il lui fût donné le 16 juillet. Ce jour-là, il envoya un télégramme à Johnston : « J'aimerais vous entendre sur la situation présente ainsi que sur votre plan d'opération avec suffisamment de précision pour me permettre de prévoir les événements³⁹³⁹ ». La réponse fraya la voie à la logique de destitution. En reconnaissant que son infériorité numérique le contraignait à adopter une position défensive et qu'il n'était pas maître de l'action, Johnston n'offrait aucune garantie sur un prochain passage à l'acte. Plus grave, il envisageait de confier la défense de la ville à la milice pendant un ou deux jours afin de donner une plus grande liberté de mouvement à son armée³⁹⁴⁰. Pour Davis, l'heure de la rupture avait sonné.

Dans un contexte d'urgence militaire, peu de choix s'offrait au Président. Après une longue hésitation, Davis jugea que le seul capable de succéder à Johnston était le commandant de Corps John Bell Hood et non Hardee, pourtant second dans la hiérarchie, mais qui, rappelons-le, n'avait accepté d'occuper que temporairement le poste de commandant de l'Armée du Tennessee après que Bragg avait été démis. Proche de Davis avec lequel il entretenait, comme d'autres généraux, une relation épistolaire en dehors des canaux officiels, Hood était réputé pour son ardeur au combat et son appétit pour l'attaque. Des dispositions d'esprit qui le distinguèrent lors des batailles les plus dures de la guerre et qui firent de lui, en juillet 1864, le meilleur des candidats. Il paya chèrement ces dispositions par une diminution substantielle de ses capacités physiques : une blessure reçue à Gettysburg avait estropié son bras gauche et sa jambe droite avait été amputée lors de la bataille de Chickamauga. L'historien Steven Woodworth est très critique, considérant que Hood n'avait pas « la stabilité mentale et émotionnelle... qui pouvait justifier qu'il fût investi d'une responsabilité aussi grande³⁹⁴¹ » et que « tout au long de sa carrière militaire, [il] oscilla entre audace et imprudence³⁹⁴² ».

En plus de leurs liens de confiance, qui garantissaient un espace de communicabilité entre les deux hommes, l'une des raisons majeures qui influencèrent Davis dans son choix était la réputation de

³⁹³⁷ Julie Lee Hallock, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, op. cit., vol. 2, p. 195.

³⁹³⁸ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston*, op. cit., p. 332.

³⁹³⁹ O.R., 38 :5, p. 882.

³⁹⁴⁰ *Ibid.*, p. 883.

³⁹⁴¹ Steven E. Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals*, op. cit., p. 271.

³⁹⁴² *Ibid.*, p. 266.

combattant que Hood s'était taillée depuis le début de la guerre et dont celui-ci se fit le promoteur le 14 juillet dans un message à Bragg :

Pendant la campagne depuis Dalton jusqu'à la rivière Chattahoochie il est légitime de croire que nous avons eu plusieurs occasions de porter à l'ennemi un coup décisif. Nous avons raté de telles opportunités et avons retrouvé notre armée au sud de la Chattahoochee très affaiblie. [...] J'ai... si souvent insisté sur le fait que nous devons forcer l'ennemi à nous livrer bataille au point d'être presque considéré comme téméraire par les officiers supérieurs de cette armée dont l'opinion était à l'opposé. Je considère comme un grand malheur pour notre pays que nous ayons échoué à engager le combat plusieurs miles au nord de notre position actuelle. Je vous prie de dire au Président que je continuerai à accomplir mon devoir avec enthousiasme et loyauté et à m'efforcer de faire ce que j'estime être le meilleur pour notre pays...³⁹⁴³

Ce plaidoyer illustre-t-elle la prétention de son auteur à occuper à tout prix la place de Johnston ? L'ambition de Hood n'était pas prête à s'élever sur les misères de l'armée ou à son détriment. C'est ce qui pouvait expliquer sa réaction quand il apprit sa promotion : « Je considère qu'il est dangereux de changer les commandants de cette armée à cet instant précis et qu'il serait dans l'intérêt du service qu'aucun changement n'intervienne jusqu'à ce que le sort d'Atlanta soit scellé³⁹⁴⁴ ». Davis lui fit passer outre ses réserves : l'intérêt public primait sur toute considération personnelle et commandait sa nomination³⁹⁴⁵.

Cette image d'un Hood en communion avec l'offensive avait-elle, au demeurant, un rapport avec la réalité ? La tentation de répondre par la négative est forte, car le général avait, par deux fois, échoué à exécuter l'ordre d'attaque de son supérieur et conseillé à plusieurs reprises de battre en retraite³⁹⁴⁶. Un examen attentif des faits invite cependant à adopter un jugement plus nuancé. Ainsi, McMurry réhabilite l'action de Hood à Cassville (19 mai) où la menace sur son flanc droit était réelle. Les tirailleurs envoyés à la rencontre de l'ennemi essuyèrent des tirs meurtriers. Pour l'historien, le général avait agi avec raison en écartant le risque de lancer une attaque avec un ennemi dans son dos et de se retrouver pris entre deux feux³⁹⁴⁷. A Dallas (29 mai), Symonds reconnaît qu'il avait fait preuve de sagesse en annulant son attaque après avoir découvert que, face à lui, se dressait le front fortifié de l'ennemi et non pas son flanc³⁹⁴⁸. Quoiqu'elles puissent donc paraître, à certaines occasions, justifiées, il n'en demeure pas moins que ces prises de décision furent lourdes de conséquences sur un plan opérationnel et psychologique et fragilisèrent la confiance de l'armée dans son commandant. Pendant la retraite, le moral de l'armée vacilla, la multiplication des désertions

³⁹⁴³ O.R., 38 :5, pp. 879-880.

³⁹⁴⁴ *Ibid.*, p. 888.

³⁹⁴⁵ *Idem.*

³⁹⁴⁶ Stephen M. Hood, *John Bell Hood, op. cit.*, édition du Kindle, pp. 46-51 ; Judith Lee Hallock, *Braxton Bragg and Confederate Defeat, op. cit.*, vol. 2, p. 201 ; Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 294 et 299.

³⁹⁴⁷ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, p. 81.

³⁹⁴⁸ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op.cit.*, p. 299.

entama son potentiel. Le limogeage de Johnston fut désapprouvé par la plus grande partie de la troupe, restée attachée à son commandant³⁹⁴⁹.

Le choix de Hood était sans doute risqué. Le nouveau commandant était jeune, 33 ans, diminué physiquement et n'avait jamais exercé à ce niveau de compétence. Il se distingua, rappelons-le, à Gaines Mill et à Sharpsburg en qualité de commandant de brigade et de division. A Gettysburg et Chickamauga il avait été blessé trop tôt dans la bataille pour que ses qualités de chef de Corps pussent être mesurées. Le fait était d'autant plus regrettable que chaque échelon fonctionnel réclamait des aptitudes différentes³⁹⁵⁰. Un commandant de Corps ayant un rapport plus distancié avec les combats, son courage au feu sera une qualité moins estimée. Il devra, en revanche, intellectualiser l'épreuve de la bataille en montrant de réelles capacités de planification, d'organisation et de supervision des opérations. Mais aucune prédiction ne permettait alors de remettre la nomination de Hood en question.

La promotion de Hood lézarda l'unité, déjà très entamée, du commandement confédéré. Le général Hardee, que le nouveau commandant s'était plu à discréditer, souffrit mal « l'humiliation » de ne pas avoir été nommé et de devoir servir sous les ordres de Hood. Il demanda à être transféré sur un autre front. Davis refusa, justifiant, dans sa réponse, que la place du général, en ces moments difficiles, était avec l'Armée du Tennessee³⁹⁵¹. Pour remplacer Hood à la tête de son Corps, on choisit Stephen D. Lee en provenance du Mississippi. Stevenson, le successeur naturel de Hood à ce poste en raison de son rang, fut jugé insuffisamment qualifié. Dans l'attente de l'arrivée de Lee, le poste fut attribué à Cheatham, un proche de Johnston, qui avait pour lui l'ancienneté et une réputation de meneur d'hommes³⁹⁵². Les effets du changement de tête se diffusèrent insidieusement à l'ensemble de la chaîne du commandement. Le chef d'état-major, très proche de Johnston, vécut ce limogeage comme une injustice. Il refusa de saluer Bragg. Pour ce manquement à la bienséance, il perdit son poste le 24 juillet³⁹⁵³. Son successeur était le chef de l'artillerie et n'avait aucune expérience en état-major³⁹⁵⁴. De nouvelles figures apparurent pour diriger l'état-major, l'artillerie, les divisions. Le commandement chargé de repousser Sherman était composé d'hommes jeunes qui, pour la plupart, découvraient leurs nouvelles responsabilités. Comme l'indiquait l'historien McMurry, deux des trois chefs de Corps et quatre des dix commandants de division étaient des officiers novices³⁹⁵⁵. De plus, la loyauté des subordonnés à leur chef fut une vertu souvent ignorée. Un officier attribua après le

³⁹⁴⁹ Albert Castel, *Decision in the West, op. cit.*, p. 364.

³⁹⁵⁰ Steven E. Woodworth, *No Band of Brother, op. cit.*, p. 121.

³⁹⁵¹ O.R., 38 :5, pp. 987-988.

³⁹⁵² Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, p. 143.

³⁹⁵³ Albert Castel, *Decision in the West, op. cit.*, pp. 422-423.

³⁹⁵⁴ *Ibid.*, p. 423.

³⁹⁵⁵ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, p. 144.

conflit l'échec du commandant à « la désobéissance et à la jalousie de beaucoup de [ses] subalternes³⁹⁵⁶ ». A l'évidence, le commandement confédéré n'était pas dans les meilleures dispositions pour livrer les prochaines joutes guerrières.

La disparition de Johnston du théâtre d'opération réjouit l'état-major fédéral. Sherman évoqua le « plus grand service³⁹⁵⁷ » rendu par le gouvernement confédéré et le général Cox dit de la décision de Davis qu'elle « a sans aucun doute précipité la ruine de la cause confédérée... [et] équivalait pour nous à une victoire³⁹⁵⁸ ». Les nordistes pouvaient espérer que Hood leur livrât bataille en terrain découvert, au-delà de l'enceinte de la ville. Les faits leur donnèrent raison et comblèrent leurs espoirs. Les sudistes prononcèrent en effet des contre-attaques déterminées et vigoureuses, mais que des insuffisances tactiques condamnèrent à des revers sanglants.

A Peachtree Creek, le 20 juillet, les conditions étaient réunies pour une attaque victorieuse. Il y avait une parité numérique (21 655 nordistes contre 20 250 sudistes³⁹⁵⁹). La cible était constituée de deux Corps de l'Armée du Cumberland, chargés de détruire la ligne de chemin de fer reliant Atlanta à Richmond, qui venaient de traverser la rivière, étaient coupés du reste de l'armée et n'avaient pas, dans leur totalité, érigé de fortifications. La tactique était prometteuse : pendant qu'un Corps (Stewart) engageait l'ennemi, le second (Thomas) attaquerait sa droite, en échelon, pour progressivement atteindre son flanc. Au bout, il y eut l'échec. Aucune reconnaissance du terrain ne fut entreprise pour s'en assurer la maîtrise. La première division à s'élancer se perdit dans les bois ; la seconde s'impliqua à peine en raison d'une coordination imparfaite ; quant à la troisième, qui jouait le rôle de réserve, elle ne fut pas appelée et partit précipitamment à Atlanta en fin d'après-midi pour renforcer les défenses de la ville. Les divisions de Stewart connurent un succès éphémère. Privées de soutien sur leur droite, elles finirent par se replier³⁹⁶⁰. Pourquoi Hood ne resta-t-il pas sur place, d'où il aurait pu superviser les opérations et corriger leur médiocre exécution par Hardee ? Le commandant tint ce dernier pour responsable de l'échec. Il le fit aussi deux jours plus tard après la bataille d'Atlanta, au cours de laquelle fut tué le général nordiste McPherson. Hood avait entrepris de tourner l'armée de McPherson, vulnérable sur son flanc gauche en raison de l'absence de cavaliers en protection. C'était une attaque à deux temps : une fois l'ennemi ébranlé par l'assaut sur ses arrières et sur son flanc, un second corps (Cheatham) sortirait de ses retranchements pour se lancer. Hardee était chargé de la mission de contournement qui, dans son objectif initial, avorta. La marche de nuit prit plus de temps que prévu, les traîneurs se comptaient par centaines, et il fallut la raccourcir. Les

³⁹⁵⁶ Cité par Stephen M. Hood, *John Bell Hood, op. cit.*, p. 26.

³⁹⁵⁷ William T. Sherman, "The Grand Strategy of the Last Year of the War", in *B & L*, vol. 4, p. 253.

³⁹⁵⁸ Jacob Dolson Cox, *Military Reminiscences of the Civil War, op. cit.*, vol. 2, p. 277.

³⁹⁵⁹ Thomas L. Livermore, *Number and Losses in the Civil War in America 1861-65, op. cit.*, p. 122.

³⁹⁶⁰ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864, op. cit.*, pp. 147-152.

assauts sudistes lancés par Hardee, puis par Cheatham, furent victorieux jusqu'au moment où l'artillerie nordiste, dirigée par Sherman, les transformèrent en revers meurtriers³⁹⁶¹. A Ezra Church, le 28 juillet, Stephen D. Lee, découvrit que les nordistes, plus prompts que ce qui avait été anticipé, occupaient la position qu'il devait prendre. La situation réclamait qu'il rendît compte à Hood et attendît de nouvelles instructions. Il n'en fit rien et chargea le flanc du Corps nordiste supposément vulnérable, sans même attendre de concentrer ses forces. Les assauts, « improvisés et décousus », tournèrent au fiasco³⁹⁶². Hood avait perdu près de 15 000 hommes en neuf jours³⁹⁶³. Retranchés derrière les défenses de la ville d'Atlanta, 44 000 rebelles (dont 5 000 miliciens de l'Etat arrivés en renfort), mêlés à la fraction de la population civile qui avait refusé de fuir, essuyèrent un bombardement pendant plusieurs jours et nuit consécutifs. Les destructions matérielles furent nombreuses, mais les pertes humaines minimales et, surtout, le bombardement ne perturba pas le ravitaillement de la ville³⁹⁶⁴.

Pour dominer l'insoumission de l'adversaire, Sherman posa une nouvelle tactique. Ecartant l'idée de lancer directement son armée contre les fortifications, ce qui s'avérerait suicidaire, il opta pour la destruction du principal axe de ravitaillement au sud de la ville. La manœuvre fut initialement incomprise par Hood. Privé de sa cavalerie, envoyée au nord pour détruire la ligne d'approvisionnement nordiste, le général crut à un repli des tunique bleues. Quand il vit clair, il envoya deux Corps pour parer le coup. Les deux armées s'affrontèrent à Jonesboro, vingt-cinq kilomètres au sud-ouest d'Atlanta (31 août-1^{er} septembre). Les nordistes furent vainqueurs. Mais la victoire aurait dû être plus ample et le coup de grâce asséné, sans un manque de clairvoyance de Sherman. Avec 60 000 hommes (six Corps) interposés entre les deux segments de l'Armée du Tennessee dans l'après-midi du 31, il occupait une position centrale remarquable³⁹⁶⁵. Il pouvait détruire l'un, puis se retourner pour faire subir le même sort au second ou l'obliger à battre en retraite. Le coup d'œil était du côté de Thomas qui proposa de lancer deux Corps sur la ligne de retraite de Hood qui, pour sauver la partie de l'armée postée à Atlanta, n'aurait pas eu d'autre choix que de se replier en direction d'Augusta, avec pour conséquence de laisser la Géorgie et l'Alabama à l'ennemi. Il essuya un refus de la part du commandant dont l'attention était focalisée sur ce qu'il estimait être la cible d'importance : la voie ferrée qui liait les confédérés aux régions méridionales³⁹⁶⁶. Menacé

³⁹⁶¹ Alfred H. Burne, *Lee, Grant and Sherman : A Study in Leadership in the 1864-65 Campaign*, Aldershot, Gale § Polden, 1938, pp. 103-108.

³⁹⁶² Albert Castel, *Decision in the West*, *op. cit.*, p. 435.

³⁹⁶³ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, *op. cit.*, pp. 122-124.

³⁹⁶⁴ Richard M. McMurry, *Atlanta 1864*, *op. cit.*, p. 164.

³⁹⁶⁵ *Ibid.*, p. 173.

³⁹⁶⁶ Albert Castel, *Decision in the West*, *op. cit.*, pp. 506-507, 540 ; O.R., 38 :5, pp. 718, 725-726.

de voir sa ligne de retraite coupée, Hood évacua la ville dans la soirée du 1^{er} septembre. La campagne avait duré quatre mois et coûté approximativement 35 000 hommes à chacun des deux camps³⁹⁶⁷.

e - Analyse.

La séquence offensive ouverte par Hood répondait à une urgence, mais on ne peut écrire qu'elle fut précipitée. Les actions projetées n'étaient pas vouées, par principe, à l'échec. Elles consistaient en des attaques de flanc délivrées sur un segment de l'armée nordiste en mouvement, donc vulnérable, et qui, parfaitement exécutées, devaient déboucher sur des succès tactiques. Ce sont les défaillances du commandement, les frictions de guerre et l'affaiblissement de son armée après chaque revers, qui leur donnèrent cette fin. Hood se révéla être un bon chef d'armée, mais il n'avait pas le charisme et l'autorité suffisants pour lier ses généraux à sa personne et activer leur fidélité à ses ordres. Ces plans, brillants et riches de promesses, les commandants de Corps se montrèrent incapables de les convertir en victoire. Il est difficile d'évaluer ce qu'aurait été la portée de ces victoires. Elles auraient, *a minima*, freiné la progression des fédéraux et desserré, pour un temps plus au moins court, la tenaille sur Atlanta. Les trois engagements se soldèrent par un affaiblissement irréversible de l'Armée du Tennessee. Ses pertes humaines furent lourdes.

La stratégie de Hood avait recueilli le consentement de Davis. Entre le général et le commandant en chef, il y avait un large consensus pour tout tenter, dans la mesure où le succès était envisageable, afin d'empêcher que la ville ne tombât. Le 18 septembre, Davis confia au sénateur de la Géorgie : « Personne n'était plus soucieux que moi d'empêcher la chute d'Atlanta. Je ne suis pas de ceux qui pensaient que l'issue était inévitable dès l'instant où l'ennemi avait traversé la Chattahoochie, et je n'étais pas enclin à ce que nous cédions avant d'avoir porté des coups virils pour sa sauvegarde³⁹⁶⁸ ».

Le général nia que la défaite de son armée pût lui être imputée à Jonesboro. Le premier coupable était Hardee dont la mise en action fut tardive, laissant aux fédéraux le temps nécessaire pour renforcer leur défense. Il en résultat « notre impuissance à déloger l'ennemi³⁹⁶⁹ ». Ce qu'omit de préciser Hood, c'était que Hardee ne disposa des deux Corps prévus pour l'attaque qu'en début d'après-midi. Un Corps seul n'aurait pas eu la moindre chance de succès. Cette volonté de dissimuler ses responsabilités participait d'une ritualisation du désaccord de la pensée et de la réalité et n'était pas en faveur de son honnêteté.

³⁹⁶⁷ Ronald H. Bailey, *Battles for Atlanta : Sherman Moves East*, Alexandria, Time-Life Books, 1985, p. 155.

³⁹⁶⁸ Cité par Hudson Strode, *Jefferson Davis : American Patriot, 1808-1861*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1955, p. 89.

³⁹⁶⁹ J. B. Hood, *Advance and Retreat*, *op. cit.*, p. 206.

La victoire de Sherman était-elle le résultat d'une supériorité du commandant nordiste sur celui de son opposant ? Plusieurs facteurs, de différente nature, l'ont facilitée. Sherman exploita à plein ses atouts matériels que constituaient une supériorité numérique confortable (le rapport était de 1,4 contre 1 à la mi-mai et de 1,8 contre 1 un mois plus tard³⁹⁷⁰) et un approvisionnement fluide. Il a profité de l'esprit de désunion qui, nous l'avons vu, travaillait le commandement confédéré et qui empêcha ses acteurs d'agir de concert, de se fondre véritablement dans une initiative commune. A l'animation offensive de leur adversaire, ces derniers opposèrent un esprit le plus souvent attentiste jusqu'au limogeage de Johnston. Contrairement à Grant, Sherman, sauf à de rares exceptions, ne lança pas ses forces dans des assauts frontaux. Sur l'instant, les hommes pouvaient lui en être reconnaissants. Il restait fidèle à son type de guerre fondé sur le mouvement tournant. Faut-il voir dans cette fidélité la cause d'occasions perdues d'infliger à l'Armée du Tennessee de grands dommages ? Ces occasions se présentèrent à plusieurs reprises à la fois face à Johnston et à Hood. En permettant à l'armée confédérée de rester en vie, et donc de toujours représenter une menace militaire, Sherman portait une responsabilité dans le prolongement de la guerre. Mais l'essentiel était qu'il en avait presque acté la conclusion en septembre 1864. Pour cette raison, supérieures à toute autre, les gains stratégiques et politiques remportés estompaient les défaillances du commandant.

On ne trouve pas trace dans le commandement nordiste d'inimitiés de l'ampleur de celles qui affectèrent l'adversaire. Les généraux étaient unis autour de la figure de Sherman. Ce qui ne signifiait pas que l'harmonie régnait. Le tableau militaire de l'Union n'était pas parfait. Une ombre s'y était glissée, qui renvoyait à la personnalité de Sherman, ses rapports avec ses subordonnés et à ses choix tactiques. A la lecture de certaines sources, on est en droit de se demander si la campagne n'eut pas été écourtée si des décisions mieux réfléchies, conformes aux lois de la guerre, avaient été prises par le commandant. Entre Sherman et Thomas, un espace de tension s'était ouvert avant le début de la campagne. Thomas avait proposé de déborder Johnston avec son armée du Cumberland, presque équivalente par le nombre à son opposante, par Snake Creek Gap pour le contraindre à livrer bataille ou à s'échapper vers l'est dans une région inhospitalière pour le ravitaillement des troupes. Il essuya de la part du commandant un refus dans des termes désobligeants. Sherman adopta néanmoins l'idée soumise, mais n'était pas prêt à lancer le gros de ses forces dans un mouvement de flanc et, pour cette mission, il retint l'armée de McPherson au motif qu'elle serait plus diligente que celle de Thomas³⁹⁷¹. Au regard du résultat, la décision et ses conséquences furent malheureuses. Le général Howard, dans son autobiographie, reconnut : « Je crois, comme les événements l'on montré, qu'il [Thomas] avait

³⁹⁷⁰ Albert Castel, *Winning and Losing in the Civil War : Essays and Stories*, Columbia, The University of South Carolina Press, 1996, p. 21.

³⁹⁷¹ Albert Castel, *Decision in the West*, *op. cit.*, pp. 455-457.

raison³⁹⁷² ». Sherman, dans un rapport à Grant du 18 juin, mit en cause McPherson, mais sans jeter l'opprobre sur le général auquel il avait dit qu'il avait « raté la grande occasion de [sa] vie » : « Mon premier mouvement contre Johnston était parfait et je crois maintenant que j'aurais pu l'éliminer d'un seul coup si McPherson avait écrasé Resaca, comme il aurait pu le faire, car la ville n'était défendue que par une petite brigade, mais Mc. fut un peu trop timide, craignant que Johnston, toujours à Dalton, ne l'attaquât... A part cela, McPherson fit du bon travail³⁹⁷³ ». Son amitié pour le vieux général le détourna d'écrire la vérité. Il la falsifia en affirmant que celui-ci avait agi conformément à ses ordres³⁹⁷⁴. Le temps, toujours trop long pour celui qui est victime d'une injustice, et la recherche obstinée des historiens finissent par faire éclater la vérité, que Sherman falsifia dans ce rapport et, plus tard, dans ses mémoires. La vérité, mise à nue, dédouane McPherson et établit que le plus fort de la responsabilité revenait au commandant. McPherson n'avait aucun ordre de son supérieur pour s'emparer de la voie ferrée à Resaca et bloquer la ligne de retraite des rebelles. Sa mission était d'endommager la voie et de retourner à Snake Creek Gap³⁹⁷⁵. Surtout, McPherson avait trop peu d'hommes et manquait de soutien pour faire plus qu'il ne fit. C'était l'avis d'un des protagonistes, le général Schofield, convaincu également que le plan de Thomas était porteur d'« une plus grande promesse de succès et aurait donc dû être tenté »³⁹⁷⁶.

Il n'y eut jamais entre Sherman et Thomas un rapport fusionnel. Ils étaient séparés par deux manières de faire la guerre. C'est à cette conclusion que parvient le lecteur non averti qui accorderait foi aux seules assertions du commandant qui se plaignit à Grant le 18 juin :

Ma principale source d'ennuis concerne l'Armée du Cumberland qui est affreusement lente. Un sillon fraîchement creusé dans un champ labouré arrêterait l'armée tout entière et celle-ci commencerait à se retrancher. J'ai maintes et maintes fois tenté de faire prendre conscience à Thomas que nous devons assaillir et non pas défendre. Nous sommes à l'offensive et pourtant il semble que toute l'armée est tellement habituée à être sur la défensive, depuis son commandant jusqu'au simple soldat, que je ne peux sortir cela de leur tête.³⁹⁷⁷

De la part de celui qui rata l'occasion de rendre inopérante l'Armée du Tennessee à au moins deux reprises, montra au cours de la campagne des signes de lenteur ou encore commit de grossières erreurs d'appréciation³⁹⁷⁸, un tel jugement s'inscrivait dans un espace de crédibilité ténu et on peut même se

³⁹⁷² *Autobiography of Oliver Otis Howard, op. cit.*, vol. 1, p. 503.

³⁹⁷³ O.R., 38 :5, p. 507.

³⁹⁷⁴ Lloyd Lewis, *Sherman, op. cit.*, p. 357.

³⁹⁷⁵ Albert E. Castel, *Decision in the West, op. cit.*, p. 182.

³⁹⁷⁶ John M. Schofield, *Forty-Six Years in the Army, op. cit.*, pp. 124-125 et 129.

³⁹⁷⁷ O.R., 38 :4, p. 507.

³⁹⁷⁸ John M. Schofield, *Forty-Six Years in the Army, op. cit.*, pp. 143-144 ; Earl J. Hess, *Kennesaw Mountain, Sherman, Johnston, and the Atlanta Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013, p. 225; Albert E. Castel, *Winning and Losing in the Civil War, op. cit.*, p. 22.

demander dans quelle mesure il ne visait pas à se disculper. Soucieux de capitaliser à son profit toute la gloire de sa campagne, Sherman reprocha à Thomas des travers de caractère qui soulignaient des défauts prééminents pour un commandant d'armée, « lent, indécis, timide, critique... », et à passer sous silence la contribution majeure du général au succès de son entreprise. Témoigner de la vérité c'était aussi reconnaître que, s'il avait mieux écouté son subordonné et lui avait donné toute sa place dans le processus de planification opérationnelle, une victoire militaire plus complète aurait pu s'offrir à lui après quelques jours de campagne³⁹⁷⁹. Et dans cette perspective, il faut admettre que, débarrassé de toute menace à l'été 1864, Sherman aurait pu lancer son armée en Virginie et, uni à l'Armée du Potomac, défaire Lee avant la fin de l'année. La guerre en eut été raccourcie de plusieurs mois et des milliers de vies épargnés.

Pendant cette campagne, deux commandants de Corps quittèrent leur poste, chacun pour des raisons différentes. La puissance des inimitiés entre les généraux sudistes tint l'armée dans un éréthisme bruyant et chronique. Au sein du commandement nordiste, elles n'atteignirent jamais un si haut degré, bien qu'elles pussent, à certaines occasions, se révéler aiguës. C'est ainsi qu'à la suite de la mort de McPherson, chef de l'Armée du Tennessee, les tensions éclatèrent. La victime était illustre : le général Hooker, l'éphémère, mais marquant commandant de l'Armée du Potomac en 1863. Pour des questions de « justice et de respect de soi », celui-ci n'accepta pas que le général Howard, qu'il avait eu sous ses ordres à Chancellorsville et dont les négligences tactiques faillirent livrer les fédéraux au désastre, fut le nouveau commandant de l'Armée et du Département du Tennessee. Cette promotion, à laquelle il prétendait, était la volonté de Sherman. On menaça : Hooker d'être relevé de son poste et de quitter une armée qui « ignorait le rang et les services rendus » ; Sherman d'en faire autant si Lincoln, qui avait donné raison à Hooker, persistait à soutenir ses prétentions. Le commandant en chef s'inclina³⁹⁸⁰. Défendre Hooker ne valait pas qu'il entrât en conflit ouvert avec Sherman et risquât de préjudicier les opérations militaires en cours devant Atlanta. Sherman accepta le 27 juillet la demande de Hooker d'être relevé de son commandement. Il en expliqua les raisons à Halleck en quelques mots cruels : « Je dois être honnête et admettre qu'il n'est pas compétent ou qu'il ne convient pas pour ce poste. [...] Il n'est pas essentiel à notre succès³⁹⁸¹ ». A l'outrage s'ajouta l'humiliation : le général fut remplacé par Slocum qu'il détestait - et réciproquement. Un autre général s'était ému de la nomination de Howard : Schofield. A la différence

³⁹⁷⁹ Albert E. Castel, *Winning and Losing in the Civil War*, op. cit., p. 108 et 110.

³⁹⁸⁰ Wilmer L. Jones, *Generals in Blue and Gray : Lincoln's Generals*, vol. 1, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2004, p. 241.

³⁹⁸¹ O.R., 38 :5, p. 272.

de Hooker, il préféra maintenir son ressentiment dans le huis clos de ses pensées et attendre que « la roue tourne »³⁹⁸².

A Hooker, qui lui fit remarquer que son Corps avait subi de lourdes pertes pendant l'assaut sudiste à Peachtree Creek, Sherman répondit : « Oh, la plupart d'entre eux rejoindront les rangs dans un jour ou deux ». L'allusion à des actes de couardise était évidente. Un membre d'état-major, qui avait entendu l'offense, demanda qu'on lui donnât une arme pour abattre « ce fils de chienne qui insulte des braves »³⁹⁸³. Dans ses mémoires, Sherman multiplia les critiques à l'encontre de Hooker et déprécia sa contribution militaire pendant cette campagne. En révélant les mensonges successifs auxquels se livra le commandant, Castel démontra que ces dénigrement étaient sans fondement. De tous les commandants de Corps, nous dit l'auteur, Hooker fut peut-être celui qui combattit le mieux.

C'est sur fond de querelle entre *west pointers* et généraux politiques que le commandant du 14^{ème} Corps (armée de Thomas), le général Palmer, laissa son poste. Le 3 août, Sherman l'avait placé sous les ordres du général Schofield, commandant du 23^{ème} Corps. Les deux Corps devaient agir de concert pour contourner le flanc de l'ennemi. Un conflit d'autorité ruina l'opération. En effet, Palmer n'accepta pas cette subordination, au motif qu'il était le plus ancien dans le grade, et donna sa démission. Celle-ci lui ayant été refusée par Sherman, il donna son commandement au général le plus ancien de son Corps³⁹⁸⁴. La question de savoir, lorsque deux Corps d'armée combattaient sur un même théâtre de guerre, qui des deux commandants dirigeait les opérations et exerçait une autorité fonctionnelle sur l'autre, avait été tranchée. En avril 1862, le Congrès avait autorisé le Président à nommer aux fonctions de commandants de Corps et de Département des officiers, non plus comme le prévoyait le règlement des armées sur la base de l'ancienneté dans le grade, mais en fonction de leur compétence. En clair, le temps passé dans le grade ne garantissait pas automatiquement un positionnement hiérarchique dominant. Un officier moins ancien dans le grade pouvait exercer son autorité sur un plus ancien³⁹⁸⁵. Ces signes de défiance furent, sur l'état d'esprit du commandement, sans effet dissolvant. Ils ne réduisirent pas l'implication des chefs de Corps ni leur investissement au combat. La loyauté à l'autorité ne fut pas minée.

Une dernière ombre était projetée par cette interrogation : Sherman aurait-il dû détruire l'armée rebelle ? La destruction des forces ennemies est l'une des finalités de la guerre. Pour l'atteindre, plusieurs composantes sont nécessaires. Connaître les plans de l'adversaire et la disposition de ses

³⁹⁸² Albert Castel, *Decision in the West*, op. cit., p. 422.

³⁹⁸³ *Ibid.*, p. 107.

³⁹⁸⁴ *Memoirs of General William T. Sherman*, op. cit., vol. 2, pp. 99-100 ; Albert Castel, *Decision in the West*, op. cit., pp. 455-457. Palmer fut nommé à la tête du Département du Kentucky en février 1865.

³⁹⁸⁵ Bruce Catton, *Grant Takes Command*, op. cit., p. 122.

forces en est une. Sherman était dans cette situation très avantageuse de disposer d'informations essentielles dans ce domaine depuis qu'un des officiers du corps des signaleurs, spécialisé dans le décodage des messages pris sur les espions sudistes, avait percé, fin septembre, le code des drapeaux de signalisation utilisé par les sudistes. L'ensemble des officiers préposés aux transmissions disposait du code. Sherman pouvait fonder ses décisions, orienter ses manœuvres sur la base de renseignements de premier ordre. Ce privilège prit fin après qu'un correspondant du *Herald*, journal new yorkais, écrivit un papier révélant l'affaire. Les espions sudistes rendirent aussitôt compte de l'information au ministère de la Guerre à Richmond. Les confédérés adoptèrent un nouveau code juste avant la bataille de Kenesaw Mountain perdue - faut-il y voir un lien de cause à effet ? - par les fédéraux. L'indélicat reporter, que Sherman voulait faire pendre après l'avoir mis aux arrêts, fut finalement exilé dans l'Ohio³⁹⁸⁶.

L'armée sudiste n'avait pas été anéantie, cela était à mettre au débit de Sherman. Pour parvenir à imposer sa volonté à l'ennemi, la destruction de ses forces physiques est la fin idéale. A lire Clausewitz avec attention, soumettre l'adversaire à sa volonté s'accomplit lorsque celui-ci se trouve « dans une situation plus défavorable que ne serait le sacrifice que nous lui demandons³⁹⁸⁷ ». Pouvait-il y avoir aux yeux des opinions publiques, des politiques et des militaires les plus lucides, situation plus défavorable pour la Confédération en septembre 1864, avec la chute d'Atlanta, le siège de Petersburg et la réélection acquise de Lincoln ?

f - Petersburg et le raid du sudiste Early dans la Vallée : des déboires militaires qui affaiblirent l'image du Président de l'Union sur la scène nationale.

Après son échec cuisant à Cold Harbor, Grant mit le cap sur Petersburg, cité industrielle par laquelle transitait l'approvisionnement destiné à Richmond. Les dernières phases de la campagne Overland, avec ses attaques frontales meurtrières, avaient mis en exergue les limites de la tactique de « martèlement continu » suivie par Grant. Le traumatisme était profond dans l'Armée du Potomac. Les images des camarades cisailés par les projectiles à Cold Harbor agirent sur les esprits comme de puissants inhibiteurs. En témoigne le déroulement des événements du 15 juin.

Après avoir franchi le James, le 15 juin, les 16 000 hommes du Corps de Smith furent les premiers à atteindre la cité. Chargé de la défense de la ville, le général Beauregard se trouvait au nord avec le gros de ses forces - 3 200 hommes - à Bermuda Hundred où il tenait en respect la petite armée du James commandée par le général Butler, défaite en mai à Drewry's Bluff. Ils n'étaient donc que

³⁹⁸⁶ G. Allen Foster, *The Eyes and Ears of the Civil War*, op. cit., pp. 11-12.

³⁹⁸⁷ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 53.

2 200 « gardiens » sous l'autorité du gouverneur Wise, debout dans leurs retranchements³⁹⁸⁸. L'obstacle était maigre. S'il était connu du général Smith, ce dernier pliait l'affaire en quelques minutes. Mais il l'ignorait et les stigmates d'une malaria contractée dans le passé perturbèrent son jugement. La ceinture de rempart en forme d'arc de cercle reliant les deux extrémités de la ville était composée d'une cinquantaine de redoutes et de batteries connectées entre elles par des tranchées. La vue de ces puissantes fortifications et le souvenir de la débâcle du 3 juin l'inclinèrent à une extrême prudence. Au lieu d'un assaut résolu et général, les nordistes firent le coup de feu et se livrèrent à d'interminables reconnaissances pendant près de dix heures. Ce n'est qu'à 19h00, après avoir constaté la faiblesse de l'ennemi, que Smith lança l'attaque. En fait d'attaque, il s'agissait d'une avancée par des « essais d'éclaireurs » qui réussirent à prendre plus de deux kilomètres de tranchées³⁹⁸⁹. La ville semblait promise aux fédéraux. Le succès était certain. Pourtant Smith s'arrêta là, convaincu, assura-t-il, qu'il détenait « les clés de Petersburg³⁹⁹⁰ ». Aucune colonne ne vint parachever le succès. L'audace fit défaut alors que la nuit tombait et Smith crut les renforts rebelles arrivés dans la place. De plus, le général ne put compter sur l'appui du Corps de Hancock ; les premières unités n'arrivèrent qu'à la tombée de la nuit. L'assaut fut différé au lendemain matin. Ce fut une erreur de commandement irrémédiable que d'autres, les jours suivants, ne purent effacer³⁹⁹¹. Le 19 juillet, Smith, pressenti quelques mois plus tôt pour commander l'Armée du Potomac, fut relevé de son commandement. Smith fut le bouc émissaire de la défaillance du général en chef, coupable, sans qu'il s'en expliquât dans ses mémoires, d'une rétention d'information. Grant n'avait pas averti Meade, ni Hancock, du projet d'attaque sur Petersburg³⁹⁹². C'est à 17h25, alors qu'il se trouvait toujours à plus de six kilomètres de Smith, qu'Hancock fut informé de son rôle et de l'urgence à le tenir³⁹⁹³. En conséquence, Hancock n'imprima qu'à compter de cet instant la vitesse nécessaire à son Corps pour rejoindre Smith et participer à l'assaut sur la ville.

Les premiers renforts sudistes - division de Hoke - arrivèrent dans la soirée. Le général Créole avait pris la décision d'abandonner Bermuda Hundred pour se porter au secours de la ville. Il sauva Petersburg, mais laissa le champ libre à Butler pour s'intercaler entre lui et Lee. Quatorze mille sudistes essayèrent une série d'attaques pendant trois jours de la part de 35 000 fédéraux qui devinrent 70 000 le 18. Ils reculèrent sous le nombre, cédèrent quelques arpents de terrain, mais ne rompirent

³⁹⁸⁸ Douglas Southall Freeman, *Lee's Lieutenants, op. cit.*, vol. 3, p. 529.

³⁹⁸⁹ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, p. 553.

³⁹⁹⁰ O.R., 40 :2, p. 83.

³⁹⁹¹ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate, op. cit.*, pp. 552-553 ; Ron Field, *Petersburg 1864-65 : The Longest Siege*, Oxford, Osprey Publishing, 2009, pp. 24-25.

³⁹⁹² Thomas J. Howe, *The Petersburg Campaign : Wasted Valor, June 15-18, 1864*, Lynchburg, Howard, 1988, p. 29.

³⁹⁹³ O.R., 40 :2, p. 63.

pas. La prévision de Grant selon laquelle il sécuriserait Petersburg avant que l'ennemi ne s'y trouvât en nombre ne s'était pas réalisée³⁹⁹⁴.

En alerte dans le périmètre de Richmond avec son armée, Lee était resté dans l'incertitude jusqu'aux premières heures du 18, doutant encore jusque-là, malgré les alertes de Beauregard, que Grant ait fait traverser la rivière James au plus gros de son armée³⁹⁹⁵. Il veilla néanmoins à écarter la menace Butler après le départ de Beauregard de Bermuda Hundred et à préserver la ligne de communication entre les deux villes. Quand le doute fut levé, il s'empressa de concentrer tout ce qu'il avait d'hommes à Petersburg, deux Corps d'armée. Seuls quelques bataillons d'infanterie, régiments de cavalerie et d'artillerie furent affectés à la défense de Richmond, sous le commandement du général Ewell.

Le général Warren était le dernier commandant de Corps en activité que l'on pouvait rattacher à McClellan. Ce 18 juin, il aggrava une réputation déjà fort compromise. Son attaque intervint trois heures après l'heure prévue, midi, et fut sévèrement repoussée³⁹⁹⁶. Ce délai permit aux gris de mettre à profit ce répit pour améliorer leurs défenses. C'était plus que Meade ne pouvait tolérer. Il rédigea un message à Grant qui formalisait la rupture avec son général : « il n'est pas capable d'exécuter un ordre sans le modifier... Un tel défaut s'attaque à la racine de toute subordination politique et il est totalement inconcevable que je puisse commander cette armée si chaque commandant de Corps doit exercer une liberté d'action semblable ». En peine de lui trouver un successeur, il n'alla pas jusqu'à demander qu'il fût relevé de son commandement³⁹⁹⁷. Warren poursuivit sa carrière dans l'Armée du Potomac jusqu'au 1^{er} avril 1865 où, placé sous le commandement de Sheridan dans le cadre des opérations en cours, il fut démis par ce dernier. C'était un règlement de comptes, le dernier qui anima le commandement nordiste. Warren était la victime d'une injustice qui réglait un vieux différend. Aucune faute ne pouvait lui être reprochée. Il s'était porté au secours des cavaliers de Sheridan mis à mal par une poussée confédérée. Mal renseigné sur l'action réelle de Warren, Grant proposa à Sheridan de remplacer le commandant s'il estimait que le 5^{ème} Corps serait plus performant sous le commandement d'un de ses généraux de division³⁹⁹⁸.

³⁹⁹⁴ *Ibid.*, p. 19.

³⁹⁹⁵ E. P. Alexander, *Military Memoirs of a Confederate*, op. cit., pp. 551-552.

³⁹⁹⁶ O.R., 40 :2, p. 176 et 179.

³⁹⁹⁷ Stephen W. Sears, *Controversies and Commanders*, op. cit., pp. 260-261 ; Emerson Gifford Taylor, *Gouverneur Kemble Warren : The Life and Letters of an American Soldier, 1830-1882*, Houghton Mifflin Company, 1932, p. 182.

³⁹⁹⁸ *Ibid.*, p. 275-276. Une commission d'enquête rétablit son honneur, reconnaissant qu'il avait été victime d'une décision injuste. Le général mourut le 8 août 1882, quelques semaines avant la publication des conclusions de la commission (*Ibid.*, pp. 282-284.).

Ces quatre jours, 15 au 18 juin, qui devaient, dans des conditions d'exécution normales, conduire l'armée nordiste dans Petersburg, débouchèrent sur l'un des pires ratages de la guerre. Tous les niveaux du commandement étaient, à des degrés divers, impliqués. Meade fut incapable de coordonner l'action des cinq Corps présents sur la ligne de front. Son message du 18 juin, à 14h50, était le reflet de son impuissance : « Me trouvant dans l'impossibilité d'obtenir une coopération, en fixant une heure pour l'attaque, j'ai envoyé l'ordre à chacun des commandants de corps d'attaquer sans tarder quels que soient les risques et sans se préoccuper les uns des autres³⁹⁹⁹ ». Il ne pouvait rien résulter d'autre que confusion d'un tel acte de démission. S'y ajouta le désastre : un régiment du 2^{ème} Corps perdit 64% de ses effectifs : 604 hommes, dont 115 tués, sur les 950 qui montèrent à l'assaut⁴⁰⁰⁰. Entre le 15 et le 18 juin, 10 000 tunique bleues et 4 000 sudistes étaient tombés⁴⁰⁰¹. Grant n'échappe pas non plus à la critique. Il ne parvint pas à créer les conditions d'une synergie offensive entre les armées de Meade et de Butler. Il fut, le 15 juin, à l'origine d'un « brouillard » de guerre qui influença la trame des événements. Dans les sources disponibles, on ne trouve en effet pas trace d'ordres écrits à l'attention de ses lieutenants et du premier d'entre eux, Meade, portant sur l'urgence de se lancer contre l'objectif stratégique que représentait la ville sudiste⁴⁰⁰². On peut aussi parler d'un renoncement à ses responsabilités quand, le 16 juin, il ordonna une attaque à 18h00, puis, au lieu de conduire l'opération, laissa cette charge à Meade et quitta le champ de bataille⁴⁰⁰³.

Il ne faut pas occulter les incidences, sur le plan tactique, provoquées par la décomposition de la structure du commandement de premier rang et la dégradation des « liens verticaux » unissant le soldat et son officier qui en résulta⁴⁰⁰⁴. La division de Gibbon illustre cette réalité. Entre le 3 mai et le 31 juillet, les brigades, au nombre de 3 puis de 4, connurent 17 commandants différents, dont 3 furent tués et 6 autres blessés ; sur les 279 officiers tués, 40 commandaient des régiments⁴⁰⁰⁵. Les disparus emportant avec eux leur expérience acquise sur le terrain, c'est toute l'armée qui fut privée de cette richesse et perdit en efficacité morale et militaire. Le temps manquait, déplora Meade le 24 juin, pour engager les réorganisations nécessaires et sélectionner les remplaçants⁴⁰⁰⁶.

³⁹⁹⁹ O.R., 40 :2, p. 205.

⁴⁰⁰⁰ William F. Fox, *Regimental Losses in the American Civil War, 1861-1865*, op. cit., p. 16 et 451 (notes).

⁴⁰⁰¹ Ron Field, *Petersburg 1864-65*, op. cit., p. 27.

⁴⁰⁰² Richard A. Sauer, *Meade : Victor of Gettysburg*, Washington, Potomac Books, 2003, emplacement du Kindle 1209 ; Edward H. Bonekemper III, *The 10 Biggest Civil War Blunders*, Washington, Regnery History, 2018, édition du Kindle, p. 189.

⁴⁰⁰³ O.R., 40 :2, p. 91.

⁴⁰⁰⁴ Carol Reardon, *With a Sword in One Hand and Jomini in the Other*, op. cit., pp. 96-99. L'auteur précise que les « liens horizontaux », créateurs de cohésion, de solidarité et d'esprit de corps au sein des unités, avaient été affaiblis par le non-réengagement d'un grand nombre de vétérans au printemps 1864.

⁴⁰⁰⁵ O.R., 36 :1, p. 434.

⁴⁰⁰⁶ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 2, p. 207.

La bataille de Petersburg pouvait commencer. Ce n'était pas un siège, l'armée rebelle n'était pas encerclée. C'était une guerre de tranchée, ponctuée de manœuvres nordistes pénétrantes et débordantes, principalement concentrées sur les voies de chemin de fer afin de priver les combattants de ravitaillement. Les traits dominants des opérations nordistes furent ceux-là : « manque de leadership et d'esprit de décision, affaiblissement des capacités offensives ; lenteur à forcer les lignes adverses à s'étendre vers l'ouest ; défense intelligente de Lee⁴⁰⁰⁷ ». Les confédérés résistèrent jusqu'au 2 avril 1865. Pendant ces neuf mois, ils vécurent des jours d'attente sous le feu régulier des canons, obusiers, mousquets, et connurent quelques sérieuses alertes pendant l'été, autour de la voie de chemin de fer Weldon, et à l'automne, qui, si elles ne furent pas décisives, abîmèrent un peu plus chaque fois leur potentiel défensif. La plus mémorable est celle du 30 juillet, connue sous le nom de « la bataille du cratère ». Sous la plume de Grant, l'opération fut qualifiée d'« échec prodigieux⁴⁰⁰⁸ ». Un échec qui levait le voile sur les carences du commandement nordiste, pétri d'incompétence, d'orgueil et de lâcheté. Le 30 juillet, à 4h44, les nordistes firent exploser quatre tonnes de poudre sous le saillant Elliott, à l'est de la ville. La déflagration avait creusé un cratère long de cinquante mètres, large de vingt et profond en son milieu de dix, ouvrant une brèche béante dans la défense. Les quatre divisions du 9^{ème} Corps de Burnside furent chargées de l'attaque, de tracer leur route à travers la trouée et de prendre la ville. Au lieu de le contourner, la division de tête reçut de son commandant, le général Ledlie, notoirement incompétent et alcoolique impénitent (une information connue de Grant, mais que celui-ci ne partagea pas avec Meade), l'ordre de se jeter dans le cratère et de tenir la place. Très vite, la belle organisation nordiste se désagrégea et bascula dans la confusion. Des régiments entiers furent pris au piège, formant un grouillement humain où se mêlèrent morts et vivants, car il était presque impossible d'en escalader les pentes raides. Ceux qui y parvinrent furent pris sous un feu croisé meurtrier. Une nouvelle boucherie s'accomplit. Leurs esprits recouvrés, les sudistes actionnèrent plusieurs canons aux effets dévastateurs sur les assaillants. Grant souhaita mettre fin aux combats, Burnside s'obstina. La lutte fut d'une rare sauvagerie. A 13h45, les tuniques bleues avaient été chassées du cratère ; il leur en avait coûté 3 800 hommes, dont 1 400 prisonniers - 1 500 pour les défenseurs⁴⁰⁰⁹.

Les répercussions du désastre furent limitées à ses protagonistes les plus directement impliqués. Il fallait des coupables. Il était normal que la tête de Ledlie tombât, tant fut vil le comportement du général. Il fut mis en congé le 4 août et ne retrouva pas de commandement. Cela ne suffit pas. Meade travailla pour se débarrasser de Burnside avec lequel il entretenait des rapports acrimonieux depuis

⁴⁰⁰⁷ Mark M. Boatner III., *The Civil War Dictionary*, op. cit., p. 646.

⁴⁰⁰⁸ *Personal Memoirs of U. S. Grant*, op. cit., vol. 2, p. 315.

⁴⁰⁰⁹ Jeffrey D. Wert, *The Sword of Lincoln*, op. cit., pp. 383-385 ; Ron Field, *Petersburg 1864-65*, op. cit., pp. 37-59.

plusieurs semaines. Pendant la bataille, après que Meade avait insinué que l'absence de progrès des assaillants était liée à un défaut d'autorité du général, ils échangèrent des propos acerbes⁴⁰¹⁰. Meade mit en place une commission d'enquête dont la particularité fut de compter quatre officiers supérieurs, tous issus de l'Armée du Potomac et proches de lui⁴⁰¹¹. Il menaça aussi de démissionner. Grant refusa la démission de Burnside, également proposée, et le plaça en congé le 13 août. Sans surprise, Burnside fut désigné coupable de la tragédie. Les arguments de la commission n'étaient pas convaincants et la part d'arbitraire était évidente. En octobre, Grant évinça définitivement le chef du 9^{ème} Corps de l'armée, considérant que la nature de ses rapports avec Meade rendait sans retour impossible⁴⁰¹². Bien qu'il ait été officiellement blâmé pour avoir manqué à ses devoirs de commandant, le général Ferrero fut promu général de division le 2 décembre.

En juillet, le commandant en chef connut une nouvelle poussée d'inquiétude qui rafraîchit ses relations avec Grant. C'était la conséquence d'une nouvelle audace stratégique de Lee. Le sudiste avait envoyé Jackson dans la Vallée en 1862 pour contrarier l'avancée de McClellan sur Richmond. Au printemps 1864, il réitéra cette stratégie de diversion. Le 15 juin, il avait détaché, à la suite de la brigade de Breckinridge, le 2^{ème} Corps d'Early dans le but de contrer le général Hunter en situation, après sa facile victoire sur l'armée de Jones à la bataille de Piedmont le 5 juin, de menacer ses arrières et de prendre la ville de Lynchburg. La cité, en plus d'être un dépôt de ravitaillement et un pôle médical majeurs, était un centre ferroviaire essentiel pour l'approvisionnement de Richmond⁴⁰¹³. La défaite de la cavalerie de Sheridan à Trevilian Station entama la détermination de Hunter qui vit disparaître ses chances d'être renforcé. Après deux jours d'accrochages les 18 et 19 juin (bataille de Lynchburg), ce dernier décida de renoncer à la lutte et de passer en Virginie occidentale. Une décision qui ruina sa carrière militaire. Pendant leur court séjour dans la Vallée, Hunter et ses hommes multiplièrent les destructions de biens privés⁴⁰¹⁴. Une forme de laideur fut même atteinte quand un soldat profana la tombe de Stonewall Jackson, figure héroïsée dans le Sud, marquant une volonté d'humilier et de traumatiser la population⁴⁰¹⁵.

Avec le retrait de Hunter, les vétérans d'Early avaient le champ libre dans la Vallée. Lee se saisit de l'opportunité pour les lancer dans une opération de diversion qui devait les emmener sur les terres

⁴⁰¹⁰ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, op. cit., pp. 267-268.

⁴⁰¹¹ William Marvel, *Burnside*, op. cit., p. 409.

⁴⁰¹² Stephen R. Taaffe, *Commanding the Army of the Potomac*, op. cit., p. 191.

⁴⁰¹³ WPRL, p. 782-783.

⁴⁰¹⁴ Jubal A. Early, *A Memoir of the Last Year of the War of Independence, in the Confederate States of America, Containing an Account of the Operations of his Commands in the Years 1864 and 1865*, Toronto, Lovell & Gibson, 1866, p. 51 ; Thomas A. Lewis, *The Shenandoah in Flames : The Valley Campaign of 1864*, Alexandria, Time-Life Books, 1987, pp. 41-61.

⁴⁰¹⁵ Un soldat écrivit sur la pierre tombale : « Un homme bon et un soldat courageux, mais un traître à Dieu et à son pays » (Thomas A. Lewis, *The Shenandoah in Flames*, op.cit., p. 57).

du Maryland et aux portes de Washington. Il espérait ainsi « attirer l'attention de l'ennemi sur son propre territoire » et, potentiellement, « obliger Grant à [l]'attaquer ou à affaiblir ses forces »⁴⁰¹⁶. Les confédérés franchirent le Potomac le 6 juillet, mirent en déroute après de durs combats les 5 800 fédéraux (dont une division du 6^{ème} Corps) que le général Wallace avait envoyés de son propre chef contester leur avancée à la bataille de Monocacy le 9 juillet. Bien qu'il payât de la perte de 1 300-1 500 hommes son initiative courageuse, Wallace se considéra comme le sauveur de Washington et l'artisan d'une victoire stratégique inestimable⁴⁰¹⁷. Early avait perdu une journée et atteignit la cité le 11. Un frisson de consternation et de panique parcourut la capitale. Pour tenir les défenses qui fermaient les portes de la cité, ils étaient, dit un prisonnier yankee, « bureaucrates, employés du ministère de la Guerre, convalescents et traînard⁴⁰¹⁸ ». Toutes les forces organisées, dédiées à la protection de la ville, avaient été aspirées par Grant pour combler ses pertes immenses. Ces mouvements avaient été réalisés contre l'avis de Halleck.

« La vue déchirante de la souffrance et des dangers, écrivit Clausewitz, éveille des sentiments qui dominant facilement les convictions intellectuelles⁴⁰¹⁹ ». L'épuisement de ses soldats, l'impressionnante couronne de fortifications qui protégeait la ville, furent les souffrances et les dangers devant lesquels Early se soumit⁴⁰²⁰. Nombreux furent ses contemporains, sudistes comme nordistes, à penser qu'il fut à cette occasion avare d'audace et de caractère⁴⁰²¹. Le sudiste décida de temporiser et planifia une attaque pour le lendemain. Les rues de la capitale ne connurent pas l'humiliation d'être foulées par l'ennemi. L'arrivée du reste du 6^{ème} Corps dans l'après-midi du 11 dissuada Early qui finit par retourner dans la Vallée⁴⁰²². « Old Jube » pouvait se prévaloir d'un succès stratégique que Lee ne manqua pas de mettre en valeur dans un message au ministre Seddon⁴⁰²³. Pour protéger Washington, Grant se sépara de deux Corps d'armée, le 6^{ème} et le 19^{ème}, allégeant considérablement la pression sur le front de Petersburg. Toutefois, les historiens ne manquèrent pas de relever que, si Early n'avait pas été ralenti par Wallace, il aurait trouvé une capitale à peine

⁴⁰¹⁶ O.R., 37 :1, p. 769.

⁴⁰¹⁷ Benjamin Cooling, *Monocacy : The Battle that Saved Washington*, Shippensburg, White Mane Publishing, 1997.

⁴⁰¹⁸ *Histories of the Several Regiments and Battalions from North Carolina in the Great War 1861-1865*, éd. Walter Clark, Goldsboro, Nash Brothers, 1901, vol. 2, p. 122.

⁴⁰¹⁹ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 95.

⁴⁰²⁰ O.R., 37 :1, p. 348.

⁴⁰²¹ Par exemple, *Fifty Years in Camp and Field, Diary of Major-General Ethan Allen Hitchcock, U.S.A.*, éd. W. A. Croffut, Ph. D., New York, G. P. Putnam's Sons, 1909, p. 463.

⁴⁰²² O.R., 37 :1, p. 348.

⁴⁰²³ WPRL, pp. 822-823.

défendue le 10 juillet. Washington aux mains des confédérés, même quelques heures, toutes les conjectures étaient possibles⁴⁰²⁴.

Le raid d'Early avait mis en évidence les failles persistantes du commandement de l'Union qui, à l'exception de Halleck, n'avait rien retenu de la campagne de Stonewall Jackson dans la Shenandoah au printemps 1862. La première de ces failles était d'ordre stratégique. Pour le chef d'état-major des armées de l'Union et fin théoricien des principes de la guerre, ce raid fut rendu possible par une grossière erreur stratégique de Grant. En positionnant son armée devant les défenses de Petersburg, et non plus entre Washington et Lee, Grant avait libéré l'accès à la Shenandoah et donc à la capitale nordiste. Halleck dit à Francis Lieber avoir alerté Grant sur le sujet : « J'avais prédit cela au général Grant avant qu'il ne franchisse la rivière James et que Lee jouerait le même jeu de va et vient entre lui et Washington qu'il avait fait avec McClellan⁴⁰²⁵ ». Il exprima derechef ses vues à l'intéressé les 19 et 23 juillet, avertissant, notamment, que les raids reprendront dès que le 6^{ème} Corps repartira pour Petersburg. Se maintenant dans un rôle de conseiller, ce qui lui permettait de ne pas apparaître, au moins à ses propres yeux, fautif d'un éventuel désastre, il laissa à Grant le soin d'apprécier la conduite à tenir⁴⁰²⁶.

L'audace sudiste exploita un double phénomène d'inertie. A lire le général Ethan A. Hitchcock, une atmosphère de résignation régnait au sein du haut commandement le 4 juillet. Halleck et Stanton étaient passifs, Lincoln semblait abattu⁴⁰²⁷. Charles Dana, après que la crise était passée, écrivit à Grant : « [...] des conseils ou des suggestions de votre part seront insuffisants. Le général Halleck ne donnera aucun ordre sauf s'il les reçoit ; le Président n'en donnera aucun et tout ira comme la semaine précédente de manière lamentable et néfaste, jusqu'à ce vous donniez des instructions formelles et explicites sur ce qu'il faut faire⁴⁰²⁸ ». A Washington, on se contenta de prévenir Grant de l'inquiétude que faisait régner la présence d'Early dans la Vallée. Curieusement, on ne se montra pas directif comme on avait pu l'être avec McClellan en 1862. La présence de Grant avec l'armée à Petersburg était, dans ce contexte, un handicap. Il était trop éloigné de la menace pour la percevoir nettement et, à l'exception des messages inquiets en provenance de la capitale, il disait, le 4 juillet, n'avoir « rien

⁴⁰²⁴ Benjamin Cooling, *Monocacy, op. cit.* ; Marc Leepson, *Desperate Engagement : How a Little-Known Civil War Battle Saved Washington D. C., and Change the Course of American History*, Thomas Dunn Books, 2007 ; Ryan T. Quint, *Determined to Stand and Fight : The Battle of Monocacy, July 9, 1864*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2016.

⁴⁰²⁵ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies, op. cit.*, p. 206.

⁴⁰²⁶ O.R., 37 :2, pp. 384-385, 413.

⁴⁰²⁷ *Fifty Years in Camp and Field, Diary of Major-General Ethan Allen Hitchcock, U.S.A., op. cit.*, p. 463-464. Dans son journal, à la date du 26 juillet, le ministre de la Marine, Gideon Welles, écrivit à ce sujet : « je n'ai rien obtenu de Halleck, et je doute qu'il ait un quelconque plan, une résolution, une suggestion à proposer (*Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 2, p. 87).

⁴⁰²⁸ James Harrison Wilson, *The Life of Charles A. Dana, op. cit.*, p. 337.

appris qui annonçait de la part des rebelles une intention de tenter un mouvement vers le Nord⁴⁰²⁹ ». Early avait quitté les défenses de la ville depuis trois semaines, sans que son absence fût découverte par Grant. Ce n'est pas avant le 5 juillet que l'absence du Corps rebelle devint une évidence (encore qu'il le confondît avec le Corps d'Ewell) et qu'il envoya en opposition le 6^{ème} Corps, une division du 19^{ème} Corps stationnée à la Nouvelle Orleans, et 3 000 cavaliers démontés⁴⁰³⁰. Leur mission n'était pas d'être un bouclier pour la capitale. L'ambition du général était plus grande. Elle était d'« écraser et de détruire toute force envoyée par l'ennemi dans le Nord⁴⁰³¹ ». Le 9 juillet, il proposa de quitter le front et de se rendre à Washington si le Président le jugeait « opportun »⁴⁰³². En répondant positivement le lendemain⁴⁰³³, en accord avec Halleck, Lincoln affirmait autant son inquiétude qu'il marquait sa confiance dans la capacité du général, et la sienne seule, à prendre la situation en main. Le déplacement n'eut pas lieu. Trois raisons conduisirent Grant à y renoncer : venir à Washington c'était explicitement reconnaître l'existence d'une crise militaire majeure et laisser le commandement de l'Armée du Potomac devant Petersburg au plus ancien dans le grade, Butler, qui n'avait plus de prestige aux yeux de Grant. Enfin, Grant pensait les trois commandants d'armée (Hunter, Ord et Wright) nantis des compétences suffisantes pour intercepter les rebelles. Lincoln approuva⁴⁰³⁴. Les espoirs de Grant furent déçus. Early parvint à s'échapper. La déception affecta également Lincoln qui, dès le 11 juillet, avait retrouvé de l'optimisme et, écartant toute idée que Washington fût sérieusement menacé, voulut, comme Grant, que l'on coupât la retraite des rebelles⁴⁰³⁵.

L'incursion rebelle endommagea un peu plus la relation entre Lincoln, certains ministres et le chef d'état-major des armées nordistes, Halleck. Ce dernier n'entendait pas endosser, dans cette affaire, la moindre responsabilité. Le coupable était Grant qui avait ignoré ses prédictions et ses alertes. Les sudistes avaient incendié la maison du ministre Blair, qui s'emporta et accusa les officiers en charge de protéger Washington de « poltrons ». Halleck se sentit visé qui, avec une maladresse coupable, demanda par écrit à Lincoln de radier de l'armée les officiers concernés par l'accusation ou, si cette dernière était sans fondement, de démettre le ministre⁴⁰³⁶. La réponse présidentielle, faite à Stanton, sonnait comme un rappel à l'ordre courtois, mais ferme : « Je ne prends pas en considération ce qui a été dit hâtivement dans un moment de contrariété liée à une perte si pénible... En outre, la vérité est, en général, le meilleur remède contre la calomnie. J'ai l'intention de continuer à être mon propre

⁴⁰²⁹ O.R., 37 :2, p. 33.

⁴⁰³⁰ *Ibid.*, pp. 155-156.

⁴⁰³¹ *Ibid.* p. 60.

⁴⁰³² *Ibid.*, p. 134.

⁴⁰³³ *Ibid.*, p. 155.

⁴⁰³⁴ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, pp. 355-356 ; O.R., 37 :2, pp. 155-156.

⁴⁰³⁵ O.R., 37 :2, p. 191.

⁴⁰³⁶ *Ibid.*, pp. 260-261.

juge pour décider quand un membre du cabinet doit être révoqué⁴⁰³⁷ ». Lincoln était attaché à ses prérogatives et n'était pas disposé à laisser un militaire empiéter sur son domaine réservé. Qu'Halleck pût croire, même un instant, que sa démarche aboutirait était d'une rare sottise. Autant méconnaître la personnalité du Tycoon, de la part d'un homme qui le côtoyait depuis tant de mois, n'appelait pas un jugement bienveillant.

Le facteur politique devint à ce moment de la guerre un point de fixation de la décision militaire. La proximité des échéances électorales interdisait que se produisît une nouvelle incursion ennemie en territoire nordiste. La présence répétée de tunique grise aux abords de Washington aurait pour effet d'accroître l'exaspération d'une opinion publique lasse d'un conflit chaque jour plus meurtrier et d'entamer son capital de confiance dans la victoire finale. Grant comprit avoir besoin d'un commandant pour unifier et diriger les différentes forces dans la région. Le raid rebelle avait profité d'une faiblesse du commandement nordiste qui résidait dans le maintien de districts militaires. Le théâtre d'opération à l'intérieur duquel évolua Early traversait quatre d'entre eux⁴⁰³⁸. L'unité de commandement, indispensable pour coordonner l'action, fut décidée le 12 juillet. Elle échut à Wright, en raison de son grade et de son ancienneté⁴⁰³⁹. Ce dernier déçut et la question de son remplacement se posa. Grant, Halleck et Stanton ne parvinrent pas à s'entendre sur un candidat : Franklin, proposé par Grant, accusait un passif militaire rédhibitoire aux yeux de l'administration⁴⁰⁴⁰ ; Augur, suggéré par Halleck, déplaisait à Stanton qui le jugeait incompetent⁴⁰⁴¹. Le nom de McClellan circula chez certains républicains, qui y voyaient une manière de le soustraire à la tentation d'une candidature à la présidence sous bannière démocrate. Il fut rejeté par l'exécutif qui craignait qu'un succès militaire ne dynamisât l'image politique de l'ancien général en chef⁴⁰⁴². Lincoln et Grant s'opposèrent, sans faire d'éclat, le premier rejetant la proposition du second de créer un district militaire commandé par Meade et de remplacer celui-ci par Hancock à la tête de l'Armée du Potomac⁴⁰⁴³. C'était pour Grant un moyen d'éloigner de l'Armée du Potomac le général, peu apprécié de ses lieutenants en raison de son caractère coléreux, dont la présence lui semblait moins nécessaire maintenant qu'il était davantage impliqué dans la décision tactique et que l'environnement humain lui était plus familier. Lincoln ne croyait pas Meade l'homme de la situation et craignait que son départ ne démoralisât

⁴⁰³⁷ CWAL, 7, pp. 439-440.

⁴⁰³⁸ Joseph T. Glatthaar, "U. S. Grant and the Union High Command During the 1864 Valley Campaign", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1864*, éd. Gary W. Gallagher, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2006, p. 42.

⁴⁰³⁹ O.R., 37 :2, pp. 222-223.

⁴⁰⁴⁰ *Ibid.*, p. 374 et 408

⁴⁰⁴¹ Joseph T. Glatthaar, "U. S. Grant and the Union High Command During the 1864 Valley Campaign", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1864, op. cit.*, p. 47.

⁴⁰⁴² *Idem*

⁴⁰⁴³ O.R., 37 :2, pp. 433-434.

l'armée. Le 27 juillet, Lincoln imposa Halleck, qui n'avait rien demandé, avec pour mission de « prendre toutes les mesures militaires nécessaires pour parer toute attaque de l'ennemi et parvenir à sa capture et sa destruction »⁴⁰⁴⁴. Les rebelles lancèrent un nouveau raid qui conduisit à la destruction par le feu de la ville de Chambersburg⁴⁰⁴⁵. C'était une humiliation de plus pour le commandement. La réponse fut un changement de tête : Halleck perdit sa fonction. Grant, après avoir une nouvelle fois défendu, sans succès, la candidature de Meade, lui exprima sa volonté de nommer à sa place le général Sheridan dont la mission était de « poursuivre [l'ennemi] jusqu'à la mort⁴⁰⁴⁶ ». Lincoln accepta⁴⁰⁴⁷. Même si le gros de la crise militaire était passé, l'unité de vue sur la manière d'en finir avec Early n'existait pas au sein du commandement. En témoigne la réponse de Lincoln, tout en confiance à l'adresse de Grant - mais vers quel autre général pouvait-il tourner sa confiance ? - et tout en défiance à l'endroit des autres :

C'est, je le pense, exactement de cette façon que nos forces devraient se déplacer. Mais s'il vous plait, examinez les messages que vous recevez d'ici, même depuis que vous avez lancé cet ordre, et vous vous rendrez compte, si vous le pouvez, qu'il n'y a ici, dans la tête de quiconque, aucune idée visant à "placer notre armée au Sud de l'ennemi" ou de le "poursuivre jusqu'à la mort" dans n'importe quelle direction. Je vous répète que cela ne sera ni fait ni tenté, à moins que vous n'y veilliez chaque jour, chaque heure et que vous l'imposiez.⁴⁰⁴⁸

Comment ne pas y voir un d'aveu d'impuissance de la part de celui qui occupait le sommet du pouvoir politique et militaire depuis plus de trois ans, et qui n'était toujours pas parvenu à dompter les lenteurs de la bureaucratie militaire et à obtenir d'un ordre qu'il fût exécuté sans tarder par ceux qu'il dominait par son rang. On le voit, le sentiment dominant, dans l'esprit du commandant en chef, était que l'effort de guerre ne pouvait être porté et sa réussite garantie que par Grant. Lincoln avait maintenu sa confiance au général alors que, dans le même temps, Halleck avait exprimé son mécontentement et Stanton commencé à émettre des réserves. Grant couvrait, pourrait-on dire, une faute de jugement, car en se maintenant à l'écart du cœur politique du pays, il s'était déconnecté de certaines de ses réalités qui, en période de crise aiguë et à la veille d'une élection cruciale, se fondent dans la chose militaire. La présence des rebelles aux portes de Washington lui rappela que son rôle était non seulement de vaincre leurs armées sur le terrain, mais de préserver l'intégrité du gouvernement à Washington. La faute, qu'un officier plus perspicace n'eut pas commise, fut sans conséquence pour le général en chef. Ses rapports avec Halleck étant très détériorés, il chercha, le 15

⁴⁰⁴⁴ Joseph T. Glatthaar, "U. S. Grant and the Union High Command During the 1864 Valley Campaign", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1864, op. cit.*, p. 47 ; James McPherson, *Tried by War, op. cit.*, p. 227 ; O.R., 40 :3, pp. 501-502.

⁴⁰⁴⁵ En compensation des destructions occasionnées par les troupes de Hunter dans la Vallée, une force montée sudiste avait réclamé aux habitants de la ville 500 000 dollars. Essayant un refus, elle l'incendia.

⁴⁰⁴⁶ O.R., 37 :2, p. 558.

⁴⁰⁴⁷ O.R., 43 :1, p. 719.

⁴⁰⁴⁸ CWAL, 7, p. 476.

août, en prenant soin de soigner la forme, à se débarrasser de lui en suggérant qu'il fût nommé sur la côte ouest, à la tête du Département de l'Oregon et de Washington⁴⁰⁴⁹. Halleck, qui avait manqué d'initiative, était définitivement hors-jeu, à la fois du processus de décision et de son exécution, si bien que le refus de l'administration ne put, au pire, qu'heurter la fierté du requérant.

Trois mois d'une traque acharnée furent nécessaires pour que 35 000 fédéraux, commandés par Sheridan, écartassent le danger rebelle dans la Vallée et cinq de plus pour les en chasser définitivement. Sachant les confédérés diminués par le départ pour Petersburg de la division de Kershaw, Sheridan passa à l'attaque et leur infligea deux lourdes défaites, le 19 septembre à la 3^{ème} bataille de Winchester/Opequon Creek et le 22 à la bataille de Fisher's Hill, où une attaque de flanc, habilement orchestrée sur le point le plus vulnérable de la défense sudiste, fut triomphante. La blessure n'était pas mortelle pour l'armée confédérée qui avait tout de même perdu dans l'affaire 5 000 hommes, dont 3 000 furent faits prisonniers, et toute son artillerie⁴⁰⁵⁰. Au lieu de se rendre maître de toute la Vallée, comme lui avaient demandé Stanton et Grant, Sheridan, qui devait composer avec une ligne de ravitaillement fragile, estima plus rationnel de suspendre son offensive. Le 19 octobre, pressé par Lee qui l'avait renforcé, sans pour autant effacer une infériorité numérique marquée (18 400 contre 30 800), Early voulut profiter de la retraite des fédéraux. Il prit l'initiative de l'attaque à Cedar Creek. Il se crut vainqueur à 10h00 après avoir renversé trois corps yankees, au terme d'une manœuvre hardie et inattendue. Après avoir ordonné une halte, assurément fatale, à ses forces, il se sut vaincu à 16h00 après qu'un Sheridan rageur avait rejoint le champ de bataille (il se trouvait à vingt-deux kilomètres de là, en route pour Washington), rallié ses forces, auxquelles sa présence charismatique insuffla une énergie nouvelle⁴⁰⁵¹, et mené une contre-attaque retentissante. Le coup porté fut cette fois mortel : pour le commandant de division sudiste Ramseur, qui décédera de ses blessures le lendemain, et pour le 2^{ème} Corps qui, trop affaibli par ses pertes, ne sera plus opérationnel pour contester la suprématie de l'Union dans la Vallée⁴⁰⁵².

Avec ses 8 600 victimes et manquants, dont 2 900 tuniques grises⁴⁰⁵³, Cedar Creek fut la dernière confrontation majeure d'une campagne qui laissa la région dévastée. Sheridan y avait appliqué à la lettre les instructions de Grant du 26 août et, comme Sherman, avait mené une guerre contre la terre :

⁴⁰⁴⁹ O.R., 50 :2, p. 945 et 949.

⁴⁰⁵⁰ William B. Feis, "Neutralizing the Valley : The Role of Military Intelligence in the Defeat of Jubal Early's Army of the Valley, 1864-1865", in *Civil War History*, vol. 39, n° 3, septembre 1993, pp. 209-211 ; Mark Lardas, *Shenandoah 1864 : Sheridan's Valley Campaign*, Oxford, Osprey Publishing, 2014, pp. 53-69.

⁴⁰⁵¹ Gary W. Gallagher, "Two Generals and a Valley : Philip H. Sheridan and Jubal A. Early in the Shenandoah", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1864, op. cit.*, pp. 24-26.

⁴⁰⁵² Estimant qu'Early avait perdu la confiance des citoyens confédérés et de ses hommes pour poursuivre sa mission avec efficacité, Lee le releva de son commandement le 30 mars 1865 (Jubal A. Early, *A Memoir of the Last Year of the War for Independence, in the Confederate States of America, Containing an Account of the Operations of his Commands in the Years 1864 and 1865, op. cit.*, pp. 139-140).

⁴⁰⁵³ Thomas L. Livermore, *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65, op. cit.*, pp. 129-130.

« Endommagez autant que vous le pouvez les voies de chemin de fer et les cultures. Pour empêcher de nouvelles semences, emportez les stocks de toutes sortes et les nègres. Si la guerre doit se prolonger une année de plus, nous voulons que la Vallée de la Shenandoah reste un désert aride⁴⁰⁵⁴ ». Une stratégie de destruction avait prévalu sur la stratégie de combat des forces armées ennemies. « Un corbeau qui volerait au-dessus [de la Vallée] devra emporter avec lui sa nourriture s'il ne veut pas mourir de faim⁴⁰⁵⁵ ». Le propos de Sheridan ne pouvait mieux rendre compte de l'étendue des ravages causés. La Shenandoah avait perdu son rôle de grenier à blé pour l'armée de Lee.

Pour rendre hommage à la vérité, il faut reconnaître que l'issue de la campagne était écrite dès le mois d'août. Early se montra, dans l'ensemble, plus audacieux et meilleur tacticien que son rival, auquel il ne pouvait cependant pas disputer la dimension magnétique sur le champ de bataille. Il obtint des gains stratégiques majeurs qui soulagèrent l'armée sur le front de Petersburg et garantirent son approvisionnement. Il infligea à l'ennemi, entre juillet et octobre, des pertes supérieures au nombre de son armée, environ 20 000 hommes dont plus de 2 000 tués. De leurs côtés, les confédérés perdirent au total 12 500 hommes⁴⁰⁵⁶. De tous les facteurs qui décident d'une campagne, c'est l'infériorité numérique d'Early qui lui fut fatale, comme elle l'aurait sans doute été pour n'importe quel autre commandant, se serait-il appelé Sheridan.⁴⁰⁵⁷

Intervenant après une série de victoires majeures sur le plan tactique et stratégique (Fragat à Mobile et Sherman à Atlanta), le succès de Sheridan renforça l'ascendant de Lincoln sur son adversaire démocrate dans la course à la victoire présidentielle. La campagne exhala ses derniers soupirs armés le 2 mars 1865. A Waynesboro, les 2 000 confédérés, sous les ordres d'Early, furent balayés par les 5 000 cavaliers de Custer. La présence sudiste dans la Vallée avait cessé d'exister ; comme le commandement confédéré.

⁴⁰⁵⁴ O.R., 43 :2, p. 202.

⁴⁰⁵⁵ *Personal Memoirs of John H. Brinton, Major and Surgeon U.S.V., 1861-1865*, New York, The Neale Publishing Company, 1914, p. 290.

⁴⁰⁵⁶ Gary W. Gallagher, "Two Generals and a Valley : Philip H. Sheridan and Jubal A. Early in the Shenandoah", in *The Shenandoah Valley Campaign of 1864, op. cit.*, p. 17.

⁴⁰⁵⁷ *Ibid.*, p. 28.

3) La réélection de Lincoln et l'effondrement militaire confédéré : le triomphe du commandement de l'Union.

a - Le commandement et la réélection de Lincoln : une implication active.

A quoi reconnaît-on la réussite ou l'échec d'une stratégie ? Si on limite notre analyse à la sphère militaire, force est d'en reconnaître la réussite. Grant, sans avoir jamais remporté de victoires tactiques, et au prix de lourdes pertes, avait repoussé l'armée de Lee jusqu'à Petersburg, à moins de quarante kilomètres de Richmond. Mais la stratégie de Grant, validée par Lincoln, poursuivait un objectif politique décisif : permettre la réélection du Président sortant grâce aux victoires militaires sur les armées rebelles. Analysée à travers ce prisme politique, la stratégie était, après trois mois de lutte, un échec. Il suffit pour s'en convaincre de s'intéresser à la texture psychologique des amis politiques de Lincoln et du Président lui-même, en août 1864. Les premiers, observa Nicolay, évoquaient ostensiblement « l'impossibilité » pour le locataire de la Maison Blanche de se faire réélire « si rien n'est fait »⁴⁰⁵⁸. Le Président traversait aussi une grave crise de confiance. Il ne croyait pas à ses chances d'être reconduit dans ses fonctions. Début août, il aurait déclaré au général Andrew Hamilton : « Vous croyez peut-être que je ne sais pas que je vais me faire battre, mais je le sais, et, à moins que ne survienne un changement important, me faire battre sévèrement⁴⁰⁵⁹ ». Son directeur de campagne pour l'élection présidentielle de 1860, David Davis, n'était pas loin de partager ce constat, reconnaissant que, si l'Union « ne remportait pas de succès militaires prochainement et que les démocrates à Chicago agissent avec sagesse, nous risquons de perdre l'élection présidentielle⁴⁰⁶⁰ ».

Dans le pays, ils étaient nombreux à reprocher au Président de ne pas entendre les aspirations à la paix de l'opinion publique informée, en dépit de la censure qui touchait la presse, des pertes humaines épouvantables de l'armée, ainsi que de l'enlisement du conflit. Les *Copperheads* gagnaient en influence dans le Middle West. Leur dénonciation du coût financier et humain de la guerre, de la suspension de l'Habeas Corpus, de l'enrôlement, de l'émancipation comme but du conflit, étaient des thèmes qui recevaient l'écoute d'un grand nombre de citoyens⁴⁰⁶¹. La contestation enflammait également un Parti républicain au bord de l'éclatement. Les conservateurs reprochaient au Président de faire de l'abolition de l'esclavage un préalable à toute négociation de paix. Quant aux parlementaires radicaux, avec à leur tête Henry Wade et Benjamin Davis, ils s'estimèrent outragés

⁴⁰⁵⁸ *With Lincoln in the White House, op. cit.*, p. 151 (lettre à Theren Bates du 21 août 1864). Notons que Nicolay n'était pas contaminé par ce défaitisme ambiant et qu'il ne croyait pas l'adversaire démocrate capable de « battre Lincoln de toute façon... ».

⁴⁰⁵⁹ RWAL, p. 196.

⁴⁰⁶⁰ Cité par Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, p. 667.

⁴⁰⁶¹ Jennifer L. Weber, *Copperheads : The Rise and Fall of Lincoln's Opponents in the North*, New York, Oxford University Press, 2006, p. 159.

après que Lincoln avait refusé de signer (*pocket-veto*) un projet de loi de reconstruction du Sud qu'il jugeait trop rude⁴⁰⁶². Ils l'accusèrent d'« usurpation dictatoriale » dans un manifeste publié le 5 août dans le *New York Tribune*. Les plus radicaux proposèrent même, comble de la défiance, une nouvelle convention pour élire un nouveau candidat. Le nom de Grant était sur leurs lèvres. Lincoln eut besoin de se rassurer et envoya Eaton connaître la position du général. Grant n'en avait pas varié : briser la rébellion était son unique préoccupation⁴⁰⁶³.

Lincoln pouvait être envahi par le pessimisme, celui-ci ne corrodait en rien ses idéaux. Le 23 août, il rédigea un mémorandum dans des termes dénués d'ambiguïté : « Ce matin, comme c'est le cas depuis déjà plusieurs jours, il semble extrêmement probable que cette Administration ne sera pas réélue. Mon devoir sera alors de coopérer avec le Président élu de façon à sauver l'Union entre le scrutin et son entrée en fonction ; car ce dernier aura obtenu son élection dans de telles conditions qu'il ne pourra jamais la sauver par la suite⁴⁰⁶⁴ ». Sans rien dévoiler de son contenu, il demanda aux membres du cabinet de le signer. Ce qu'ils firent (ils en prirent connaissance le 8 novembre, une fois Lincoln réélu). Ce document attestait que Lincoln envisageait sa défaite, mais qu'il n'entendait pas se dérober à ses devoirs et qu'il assumerait sa charge jusqu'au terme de son mandat sans renoncer à ses convictions ou que l'on permît de les trahir. Preuve supplémentaire de son profond désarroi, il y avait une conviction à laquelle il sembla être disposé à renoncer : l'émancipation. Le 24 août, sur les conseils de l'influent Henry Raymond, fondateur du *New York Times* en 1851 et président du comité exécutif national du Parti républicain, il envisagea de proposer au Président de la Confédération une cessation des combats sous réserve que celui-ci acceptât la restauration de l'Union et l'autorité nationale⁴⁰⁶⁵. Passée sous silence, la question de l'émancipation ne constituait pas une condition d'un retour à la paix. Il était permis de croire qu'elle s'effaçait devant l'intérêt politique du Pays, ce que réfute l'historien David Long qui y voit l'expression d'une « logique euclidienne » et le témoignage de l'engagement de Lincoln à « ne pas sacrifier l'émancipation »⁴⁰⁶⁶. Trois membres du cabinet avec

⁴⁰⁶² Au moins 50% des électeurs d'un Etat rebelle devaient prêter serment d'allégeance à la Constitution des Etats-Unis pour permettre l'élection d'une assemblée constituante - Lincoln avait fixé ce seuil à 10% ; les nouvelles assemblées élues devaient abolir l'esclavage pour réintégrer l'Union et participer à la vie politique - sur la question de l'esclavage Lincoln privilégiait le vote d'un amendement constitutionnel pour réaliser son abolition.

⁴⁰⁶³ David Herbert Donald, *Lincoln, op. cit.*, pp. 525-526.

⁴⁰⁶⁴ CWAL, 7, p. 514.

⁴⁰⁶⁵ CWAL, 7, pp. 517-518. Précisons que dans l'esprit de Raymond, comme il l'explique clairement, Lincoln et le Parti républicain ne pouvaient tirer que des avantages de cette offre, qu'elle fût ou non acceptée par Davis.

⁴⁰⁶⁶ David E. Long, "Ballots over Bullets : Freedom and the 1864 Election", in *Lincoln and Freedom : Slavery, Emancipation, and the Thirteenth Amendment*, éd. Harold Holzer et Sara Vaughn Gabbard, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2007, p. 155. Il est difficile de comprendre le lien entre la logique euclidienne et la problématique à laquelle était confronté Lincoln. La démonstration euclidienne est "une démarche logique et déductive qui s'appuie sur trois éléments essentiels : les *hypothèses* propres à l'énoncé, les "*prémises*", qui sont les demandes, les notions communes et les assertions démontrées antérieurement, et les "*évidences*"..." (Ridha Najjar, "La démonstration euclidienne", article publié par l'Irem de Grenoble, Petit x 67, pp. 7-11, 2005).

lesquels Lincoln s'était entretenu, Seward, Chase, Fessenden, le firent renoncer à ce projet qui s'apparenterait selon eux à « une ignominieuse capitulation »⁴⁰⁶⁷.

La menace d'une candidature concurrente venait d'une figure importante du commandement connue pour avoir défié le Président sur la question de l'émancipation : le général politique Frémont. Démissionnaire de l'armée le 12 août 1863, Frémont ne se sentait plus attaché au commandant en chef par des liens de loyauté et de fidélité. Il devint le candidat d'une nouvelle formation politique, le Parti radical démocrate, créé par les républicains radicaux en rupture avec Lincoln. Il fut investi par le parti le 31 mai 1864 à Cleveland sur une plateforme programmatique qui pouvait satisfaire à la fois les abolitionnistes et les démocrates. Le programme défendait l'abolition de l'esclavage par le vote d'un amendement constitutionnel et dénonçait les atteintes aux libertés civiles (suppression de l'Habeas Corpus) commises par Lincoln et son administration. Un démocrate favorable à la guerre fut nommé vice-président. Frémont se retira de la course à la présidence le 22 septembre, poussé par ces mêmes radicaux qui l'avaient encouragé quatre mois plus tôt, mais qui comprirent, après le tournant militaire dans l'Ouest survenu avec la chute d'Atlanta (2 septembre), que Lincoln, dont l'image et la fortune politiques avaient connu une brusque embellie dans le pays, devait être soutenu par un parti unifié⁴⁰⁶⁸. En contrepartie du renoncement de leur candidat, les radicaux obtinrent la tête du conservateur Montgomery Blair, le ministre des Postes, que Lincoln démit de ses fonctions le 23 septembre. C'était en tout cas la conviction de Blair⁴⁰⁶⁹.

Deux autres généraux avaient convoité la fonction suprême. Banks fut le prétendant le plus éphémère. L'officier comptait sur une victoire militaire en Louisiane pour se forger une stature de présidentiable. Son échec cuisant lors de la campagne de la rivière Rouge, en mai 1864, ruina ses ambitions⁴⁰⁷⁰. Des voix, issues des radicaux séduits par les prises de positions anti esclavagistes de Butler, s'étaient fait entendre, qui voyaient dans le général un candidat idéal. Butler refusa, au printemps 1864, « d'entrer dans une combinaison avec d'autres candidats contre le Président ». En août, le contexte politico-militaire avait changé et certains républicains, qui n'avaient plus foi en Lincoln, émirent l'idée de réunir une convention, avec les démocrates de guerre, pour nommer Butler candidat à la présidentielle. L'appel lancé le fut dans des termes trop extrêmes pour séduire, et le projet avorta.⁴⁰⁷¹

⁴⁰⁶⁷ *With Lincoln in the White House, op. cit.*, p. 153.

⁴⁰⁶⁸ Benton Rain Patterson, *Lincoln's Political Generals, op. cit.*, p. 139.

⁴⁰⁶⁹ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 2, pp. 156-157.

⁴⁰⁷⁰ David Work, *Lincoln's Political Generals, op. cit.*, p. 222.

⁴⁰⁷¹ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, pp. 666-667.

La lenteur avec laquelle l'exécutif sortit Butler du commandement montrait combien la gestion d'un général politique restait sensible et qu'elle continuait d'influencer le jeu politique. Le 4 juillet, Grant demanda le transfert du général politique après son échec militaire, et Halleck, qui le tenait pour un incapable et un querelleur, accueillit favorablement la demande. Pour se protéger contre sa capacité de nuisance, ce dernier proposa au général en chef de le maintenir en activité au sein de son département et de l'affecter à la tête d'un Corps formé à partir du 18^{ème} Corps de Smith. Butler quitterait ainsi le champ d'action opérationnel de Grant tout en restant sous le contrôle du général en chef. La résolution finale appartenait au ministre la Guerre et au Président. Cette résolution, Lincoln la prit, mais ce ne fut pas avant janvier 1865. Dans les derniers jours de décembre, Butler avait subi un revers humiliant devant Fort Fisher et, au lieu de se retrancher, de faire le siège de la place et de coopérer avec la Navy, conformément aux instructions de Grant, il rembarqua ses troupes. Grant demanda le renvoi du général. Lincoln pouvait cette fois y consentir : il avait été réélu et Butler ne représentait plus une menace politique.⁴⁰⁷²

L'existence de généraux politiques dans la structure du commandement eut pour effet pervers de troubler le jeu politique. Elle portait en elle un phénomène de porosité entre ambitions militaires et politiques, qui ne demandait qu'à se développer à la faveur d'une crise politique. Un système dans lequel les généraux étaient nommés par l'exécutif, placés sous sa surveillance et soumis à son arbitraire, était propice à l'émergence de rapports de force. Ainsi, ceux qui n'avaient pas, comme les *west pointers*, la culture de la loyauté et de l'obéissance, n'hésitèrent pas, soutenus par des coterie politiques, à s'intégrer dans la compétition électorale et à s'attaquer frontalement à la légitimité du candidat Lincoln, désigné en juillet. Dans le cas de Butler, cette déloyauté n'exista que le temps que durèrent ses prétentions. Ces dernières, une fois entravées, cédèrent la place à un dévouement sans faille. Le général, auquel on avait fait croire qu'un vaste mouvement insurrectionnel, incluant des militaires sous les ordres du général déchu Porter, se préparait à New York pour favoriser le vote en faveur de McClellan, fut envoyé dans la ville. Ce qui lui fut présenté par le ministre de la Guerre comme des faits avérés n'était en réalité qu'une fiction construite pour justifier l'acheminement de forces fédérales dans la cité. La présence de plusieurs centaines de militaires de l'Union menés par un général qui exprima ouvertement son mépris pour les électeurs démocrates, des traîtres à ses yeux, dissuada beaucoup d'entre eux de se déplacer dans les bureaux de vote. Lincoln y remporta la majorité absolue des suffrages⁴⁰⁷³.

⁴⁰⁷² O.R., 40 :2, pp. 558-559, 598 ; Benton Rain Patterson, *Lincoln's Political Generals*, op. cit., pp. 59-62. Butler démissionna de l'armée le 30 novembre 1865, devint membre du Congrès, puis gouverneur de l'Etat du Massachusetts en 1886 ; il se lança sans succès dans la course à la Présidence en 1884 (il n'obtint pas la nomination du Parti démocrate) soutenu par le Parti Greenback et le Parti antimonopole.

⁴⁰⁷³ Robert P. Broadwater, *Did Lincoln and the Republican Party Create the Civil War ?*, op. cit., pp. 164-166.

Faire flotter la bannière étoilée à Atlanta était devenu une priorité à la fin du mois de juin. Le 28 de ce mois, Grant fit savoir à Sherman qu'il pouvait opérer « indépendamment de toute volonté de maintenir les forces de Johnston là où elles se trouvent⁴⁰⁷⁴ ». Cette redéfinition du rôle de Sherman avait-elle pour signification de lui donner implicitement un objectif militaire nouveau, la capture d'Atlanta, et devait-elle être reliée à un objet politique, la réélection de Lincoln ? C'est l'avis défendu par Albert Castel auquel nous reconnaissons une légitime pertinence⁴⁰⁷⁵. En effet, il n'est pas concevable que Grant ignorât le lien fusionnel qui unissait, plus que jamais à cet instant de la guerre, les matières militaire et politique. Ses forces n'avaient toujours pas triomphé de Lee qui occupait une forte position défensive à Petersburg, et rien ne permettait de croire qu'elles pouvaient être victorieuses avant l'élection présidentielle de novembre ; elles ne le furent d'ailleurs pas. En conséquence, Sherman, qui était aux portes de la capitale géorgienne, était le mieux placé pour apporter la victoire dont Lincoln avait besoin pour conserver son poste. Le commandant devint, le 2 septembre, ce héros acclamé par tout un pays qui, plus que tout autre, donna la victoire politique au président sortant. Une analyse détaillée des votes dans chaque Etat permet de constater que dans sept d'entre eux, Lincoln remporta le scrutin avec une courte majorité. Si McClellan y avait été vainqueur, il aurait compté 123 grands électeurs, soit 13 de plus que son rival. Cette courte majorité d'électeurs qui firent l'élection, il est difficile de ne pas la rattacher au succès de Sherman⁴⁰⁷⁶. Le 2 septembre fut une date majeure de la guerre. La victoire de Sherman constitua l'exemple le plus accompli d'une action militaire qui influença le collège électoral et bouleversa radicalement le rapport de force politique interne à la veille d'une élection. La prise d'Atlanta, qui tranchait avec la mise en échec de Grant en Virginie, provoqua un puissant mouvement d'enthousiasme dans le Nord, car beaucoup considèrent désormais inéluctable l'effondrement militaire de la Confédération. De plus, elle intervenait après une victoire navale décisive à Mobile Bay. Le 5 août, l'amiral Farragut s'était emparé de la baie de Mobile, Alabama, fermant l'accès du dernier port entre les mains confédérées aux briseurs de blocus. Le succès de Sheridan dans la Vallée, à Winchester, le 13 septembre (voir infra), renforça la spirale victorieuse de l'Union.

En 1864, l'impératif stratégique de la Confédération était de ne pas subir de défaites militaires et, en privant ainsi l'ennemi de victoires, d'épuiser sa volonté de poursuivre la lutte⁴⁰⁷⁷. Cette stratégie était, plus que jamais, bâtie sur la conviction que l'avenir politique de l'Union déciderait celui de la guerre. Elle était partagée par la principale figure du commandement, Robert Lee, des hommes politiques et une partie de la presse. Un journal de Géorgie écrivait le 2 janvier 1864 : « Chaque balle

⁴⁰⁷⁴ O.R., 38 :4, p. 429.

⁴⁰⁷⁵ Albert Castel, *Winning and Losing in the Civil War*, op. cit., p. 22.

⁴⁰⁷⁶ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁰⁷⁷ *Ibid.*, p. 18.

que nous tirons...est le meilleur bulletin que nous pouvons déposer contre l'élection [de Lincoln]. Les batailles de 1864 détiennent l'issue du scrutin de cette échéance capitale. Si le tyran de Washington est battu, il emportera avec lui son infâme politique, et quand son parti coulera, aucun autre parti partisan de la guerre ne se dressera aux Etats-Unis⁴⁰⁷⁸ ». Cette conviction, qui identifiait l'élection présidentielle comme le point vulnérable de l'Union, avait-elle un fondement objectif ?

William C. Davis récuse l'idée que la défaite de Lincoln eût conduit *de facto* à l'indépendance de la Confédération⁴⁰⁷⁹. McClellan, le candidat investi par les démocrates, n'épousait pas les vues pacifistes du parti. Devant la Commission de nomination du Parti démocrate, le 4 septembre 1864, il affirma qu'il n'entendait pas transiger sur la restauration de l'Union et qu'il prévoyait de poursuivre le combat si « les tentatives, sincères et entières, pour obtenir cet objectif échouent... ». Et d'ajouter : « Je ne pourrais plus regarder dans les yeux mes vaillants camarades de l'Armée et de la Navy qui ont survécu à tant de batailles meurtrières, et leur dire que la peine et le sacrifice d'un si grand nombre de leurs frères, tués et estropiés, ont été vains – que nous avons abandonné cette Union pour laquelle nous avons si souvent exposé nos vies »⁴⁰⁸⁰. C'est avec la même constance qu'il réitéra ses propos dans sa correspondance. En cela, rien ne le distinguait de Lincoln. Pour gagner la paix et entraîner le retour des Etats confédérés dans l'Union, McClellan eut sans doute consenti à abroger la déclaration d'émancipation qu'il avait réprouvée, mais pas à transiger sur l'essentiel : le retour des Etats en rébellion dans l'Union⁴⁰⁸¹. C'est une donnée décisive, car Jefferson Davis avait fait de l'indépendance un principe non négociable lors d'un éventuel processus de paix. Cela aurait été entre les deux hommes, une dichotomie infranchissable.

En dépit d'un contexte où les armées nordistes auraient été tenues en échec, il est peu plausible que l'élection de McClellan aurait eu des répercussions immédiates sur le commandement de l'Union dès sa prise de fonction à la Maison Blanche, en mars 1865 : dans l'Est, Grant n'aurait pas été remplacé par un général plus économe du sang de l'Armée du Potomac, auquel son ancien commandant restait pourtant viscéralement attaché ; dans l'Ouest la brutalité dont fit preuve Sherman sur les populations et les biens civils n'aurait pas amené le nouveau Président, bien qu'il réprouvât de tels actes contraires à sa vision de la guerre, à se séparer également du général. Pour soutenir ses assertions, William Davis mit en avant la personnalité égomaniaque de McClellan, qui aurait embrassé sans difficulté la perspective de vaincre militairement son adversaire⁴⁰⁸². De plus, entre les

⁴⁰⁷⁸ Cité par Larry E. Nelson, *Bullets, Ballots, and Rhetoric : Confederate Policy for the United State Presidential Contest of 1864*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1980, p. 11.

⁴⁰⁷⁹ William C. Davis, *The Cause Lost*, *op. cit.*, pp. 127-147.

⁴⁰⁸⁰ Vallandigham, chef des *Copperheads*, avait obtenu que la plate-forme programmatique du parti inclût une cessation des hostilités et l'ouverture de négociations avec le pouvoir confédéré ; CWPGM, *op. cit.*, p. 591.

⁴⁰⁸¹ William C. Davis, *The Cause Lost*, *op. cit.*, p. 146.

⁴⁰⁸² *Ibid.*, p. 142.

résultats de l'élection, le 8 novembre 1864, et la cérémonie d'investiture le 4 mars 1865, Lincoln aurait consacré ses dernières énergies pour, comme il l'avait écrit, sauver l'Union, et trouvé chez Grant et Sherman des exécutants dévoués afin que les armées rebelles fussent anéanties. Mais l'analyse serait imparfaite si nous ne nous tournions pas vers le soldat et l'opinion publique, dont les points de vue nous semblent fondamentaux. Confronté à un ennemi qui le tenait en échec en Géorgie et en Virginie, le soldat aurait-il, dans ces circonstances, accordé une large majorité de ses suffrages à Lincoln ? De plus, aurait-il accepté de poursuivre une lutte toujours plus brutale et sanglante, imaginant qu'avec McClellan, croqué par l'opposition comme le représentant du parti de la paix à tout prix, la guerre pourrait se terminer autrement ? Les noirs enrôlés dans les armées de l'Union n'auraient-ils pas versé dans la mutinerie, en apprenant que le nouveau Président annulait la Proclamation d'émancipation ? Les Etats abolitionnistes seraient-ils restés solidaires du gouvernement et auraient-ils maintenu leurs troupes sur le terrain⁴⁰⁸³ ? Quant à l'opinion publique, ne peut-on pas imaginer que, le poids des sacrifices humains devenant trop lourd à supporter, elle aurait poussé avec force les décisionnaires politiques à trouver un compromis ? Une incertitude entoure les réponses à ces questions. Pour cette raison, rien ne permet d'affirmer que la défaite de Lincoln n'eut pas servi, plus que Davis lui-même ne le pensait⁴⁰⁸⁴, les intérêts de la cause confédérée.

L'attitude du haut commandement ne laissait aucun doute sur sa volonté de faire de l'armée un instrument au service du politique, indépendamment des réserves personnelles de certains de ses membres, minoritaires, envers l'émancipation, et d'être sans concession envers ceux qui critiquaient l'action du gouvernement. Il était derrière Lincoln. Pendant cette période cruciale pour l'avenir de l'Union, la frontière entre le politique et le militaire était invisible. La prééminence du premier sur le second, que postule tout régime démocratique, semblait totale. Les généraux, qui ne se firent pas prier, furent investis de la responsabilité de faciliter le vote de la troupe en faveur du Président. Les intimidations qui s'exercèrent sur le soldat-électeur, auquel on rappela que voter McClellan revenait à prendre le parti de l'ennemi, furent multiples et constituèrent un phénomène notable que le commandement ne pouvait pas ignorer. Ce dernier, du moins une partie, portait une responsabilité dans les atteintes à la liberté de vote que Lincoln avait pourtant souhaitée⁴⁰⁸⁵.

Le ministre de la Guerre s'investit pleinement dans la réélection de Lincoln. Il exerça une pression sur les officiers supérieurs pour qu'ils entravassent l'action des agents démocrates et facilitassent les démarches de propagande des agents républicains. Il demanda à deux généraux (John G. Barnard et

⁴⁰⁸³ Albert Castel, *Winning and Losing in the Civil War*, op. cit., p. 27.

⁴⁰⁸⁴ William C. Davis, *The Cause Lost*, op. cit. p. 147.

⁴⁰⁸⁵ "Soldier Voting in 1864 : The David McKelvy Diary", in *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 115, n° 3, juillet 1991, p. 393 ; Robert P. Broadwater, *Did Lincoln and the Republican Party Create the Civil War ?*, op. cit., p. 168.

John E. Wool) de rédiger pour la presse des articles sur la campagne de la Péninsule ; la finalité était de ternir l'image militaire de McClellan⁴⁰⁸⁶. L'implication du ministre prit également la forme d'une immixtion dans la gestion des effectifs. Il adressa des messages à plusieurs généraux, leur ordonnant d'accorder des permissions à des régiments entiers, aux soldats en convalescence dans les hôpitaux et inaptes au service actif, et originaires des Etats qui leur interdisaient toujours le vote en dehors de leur lieu de domiciliation⁴⁰⁸⁷. Il demanda à Grant de mettre en congé plusieurs régiments du Delaware afin de permettre aux hommes de retourner chez eux et de voter. « Le vote de cet Etat repose sur eux » avait insisté le ministre⁴⁰⁸⁸. Quelques semaines plus tôt, c'est Lincoln qui avait adressé à Sherman une requête de même nature. Il l'avait invité à autoriser le retour de centaines de soldats dans leur foyer, dans l'Indiana, le temps de participer aux opérations de vote et de favoriser l'élection de candidats républicains à la tête de la législature de l'Etat. Il usa à cette occasion d'un ton exagérément dramatique : « La perte [de l'Indiana] contribuerait beaucoup, pour les amis du Gouvernement, à la perte de l'Union tout entière ».⁴⁰⁸⁹

Le général en chef joua un rôle dans cette campagne qui établissait sa connivence avec les intérêts politiques de Lincoln. Il envoya plusieurs régiments à New York pour sécuriser le scrutin. C'était pour lui un point d'une sensibilité telle qu'il s'était dit prêt à détacher des forces de son armée au besoin⁴⁰⁹⁰. Sur un plan militaire, il fit le choix de ne pas compromettre les acquis remportés dans l'Ouest et dans la vallée de la Shenandoah. Il importait de maintenir la pression sur l'ennemi devant Petersburg en prenant soin de ne pas risquer un désastre qui soit de nature à irriter le corps électoral. Il fit la démonstration de cette prudence calculée le 27 octobre, lors d'une opération qui avait pour cible la ligne de ravitaillement sudiste, en annulant une attaque du 2^{ème} Corps qui, s'il elle avait été lancée, pouvait aboutir à un revers sanglant⁴⁰⁹¹. Grant prit également une position très politique en faisant savoir, le 27 septembre 1864, qu'il soutenait le droit de vote pour les soldats. Conformément à la loi, le soldat cessait d'être un citoyen actif et ne jouissait pas du droit de vote. Pour lui permettre de déposer son bulletin dans l'urne et de le faire en dehors de son foyer, 19 Etats nordistes, à majorité républicaine, changèrent leur législation⁴⁰⁹². Pour soutenir son point de vue, le général en chef alléguait du fait que les soldats étaient « des citoyens américains [qui] ont quitté leur foyer temporairement pour soutenir la cause de leur pays en cette période d'épreuves » et qu'en « remplissant ce devoir sacré, ils ne devaient pas être privés d'un des plus précieux privilèges ». La suite du message prenait

⁴⁰⁸⁶ Benjamin P. Thomas et Harold M. Hyman, *Stanton, op. cit.*, p. 332.

⁴⁰⁸⁷ O.R., 39 :3, p. 603.

⁴⁰⁸⁸ PUG, 12, p. 353.

⁴⁰⁸⁹ CWAL, 8, p. 11.

⁴⁰⁹⁰ PUG, 12, pp. 339-340, 369.

⁴⁰⁹¹ Adam Badeau, *Military History of Ulysses S. Grant, op. cit.*, vol. 3, pp. 114-122.

⁴⁰⁹² James M. McPherson, *La guerre de Sécession, op. cit.*, p. 883. Six Etats ne prirent aucune disposition.

une résonance particulière car elle entraînait en contradiction avec le témoignage de soldats faisant état d'une censure et de pression. Considérant que la presse circulait librement dans les campements, Grant plaidait pour l'interdiction, en leur sein, « des réunions politiques », « d'harangues prononcées par les soldats ou des civils » et de « démarchages électoraux ». Il souhaitait que le soldat exerçât son droit de vote « sereinement et librement », et que les opérations de vote se déroulassent sous le regard de représentants des partis⁴⁰⁹³. Derrière la volonté de ne pas transformer les campements en arènes politiques, on peut penser qu'il y avait celle d'entraver la propagande démocrate afin qu'elle ne se diffusât pas dans l'esprit des soldats les plus indécis et ne troublât pas l'image d'une armée dévouée à leur commandant en chef. Les nombreux témoignages réunis sous la plume de Jonathan White étayaient singulièrement cette affirmation, comme peut nous en convaincre la correspondance du général en chef qui, le 13 novembre 1864, écrivait à un ami : « La majorité écrasante obtenue par M. Lincoln et le calme dans lequel l'élection s'est déroulée s'avéreront une terrible douche froide pour les rebelles. Cela vaudra plus qu'une victoire sur le champ de bataille en raison à la fois de ses effets sur les rebelles et de ses influences à l'étranger⁴⁰⁹⁴ ».

Malgré ces dispositions et les opérations punitives enclenchées, principalement au début de l'année 1863, et poursuivies avant l'élection pour vider les armées des éléments démocrates et déloyaux à Lincoln⁴⁰⁹⁵, celui-ci ne fit pas le plein des voix dans les armées. Les résultats écartent la thèse du plébiscite. La tradition historiographique déclare que près de 80% des soldats votèrent pour Lincoln. La réalité est plus nuancée si, comme le fit White, on analyse le scrutin en tenant compte du nombre de votants théorique et non pas uniquement des votes exprimés. Dans ce cas, 58% des soldats donnèrent leurs suffrages à Lincoln, 22% à McClellan et 20% préférèrent s'abstenir⁴⁰⁹⁶. Au total, plus de 40% des soldats autorisés à voter s'étaient détournés de Lincoln, et ceux qui votèrent pour le Président sortant le firent pour des raisons variables, la plus importante d'entre elles étant la volonté, contrairement à la plateforme démocrate, de poursuivre et de terminer la guerre qui avait définitivement tourné à l'avantage de l'Union à la fin de l'été 1864⁴⁰⁹⁷. Il serait donc difficile, comme

⁴⁰⁹³ O.R., 42 :2, pp. 1045-1046. Grant, comme Meade, ne prit pas part au vote.

⁴⁰⁹⁴ PUG, 12, pp. 414-415.

⁴⁰⁹⁵ Jonathan W. White, *Emancipation, the Union Army, and the Reelection of Abraham Lincoln*, op. cit., emplacement du Kindle 2637-2698.

⁴⁰⁹⁶ *Ibid.*, emplacement du Kindle 2440-2446. L'auteur précisa, en décembre 2014, dans un entretien accordé au magazine *Civil War Times*, qu'il fallait une certaine dose de courage aux soldats qui avaient fait le choix de McClellan. En effet, la confidentialité du scrutin n'existait pas, et l'électeur devait prendre un bulletin de vote devant les représentants des partis, ce qui permettait d'identifier son appartenance politique et/ou le candidat retenu. De plus, dans certains campements, les bulletins démocrates étaient en nombre insuffisant ou détruits.

⁴⁰⁹⁷ Le vote des soldats ne fut pas décisif. Même s'il n'avait pas gagné la majorité de leurs suffrages, Lincoln aurait été réélu. Dans les douze Etats qui différencièrent le vote des militaires et des civils, le Président sortant obtint 119 754 et McClellan 34 291 ; au niveau national Lincoln remporta 2 213 665 voix et son adversaire 1 802 237 (212 grands électeurs contre 21).

le firent certains historiens⁴⁰⁹⁸, d'assimiler principalement le vote majoritaire de la troupe à une adhésion à la personne de Lincoln et à une conversion à sa politique d'émancipation des esclaves. Même si elle le fut dans sa majorité, l'armée, en tout cas celle du Potomac, était moins affiliée intellectuellement à l'orthodoxie du Parti républicain que la seule lecture des suffrages le laissait croire.

Au terme d'une stratégie de manipulation et de répression dont Stanton fut l'architecte, et Grant et ses lieutenants les ancillaires talentueux, le commandement opérationnel avait contribué à apporter à Lincoln une victoire électorale qui condamnait définitivement la Confédération à la disparition du paysage politique et institutionnel américain. A l'automne 1864, Grant avait atteint un objectif politique, préalable à sa consécration militaire.

b - Un commandement nordiste autonome dans l'Ouest, la « marche à la mer », et les derniers spasmes du commandement confédéré dans le Tennessee.

La nouvelle campagne, qui le conduira jusqu'à obtenir la reddition de l'armée rebelle, fut l'œuvre de Sherman dont la confiance en soi et l'esprit d'indépendance atteignirent leur sommet et constituèrent en grande partie l'humus de la défaite sudiste. Nul ne pouvait lui en disputer la paternité. On peut même dire qu'il l'imposa à ses supérieurs, sans transgresser toutefois les frontières de l'insubordination. Comme Stonewall Jackson, Sherman était de ces généraux qui, selon les mots de l'allemand Moltke, « n'ont besoin d'aucun conseil, qui pèsent tout en eux-mêmes et décident ; leur entourage n'a qu'à exécuter⁴⁰⁹⁹ ». Dans le cas du nordiste, l'entourage était constitué de ses subalternes et, plus remarquable, de ses autorités supérieures. C'est le trait dominant du commandement nordiste pendant cette période : l'émergence d'une autorité militaire autonome à laquelle son succès à Atlanta donna une légitimité que nul n'osa réellement discuter. Pendant la campagne contre Johnston, il avait gardé un contact fréquent avec Grant. Le 12 septembre, le général était encore dans un rapport de subordination et attendait que Grant, désireux de maintenir une pression constante sur l'ennemi, lui fixât son « prochain mouvement sur l'échiquier »⁴¹⁰⁰. Quelques semaines plus tard, il prit le jeu à son compte et décida lui-même de la manière avec laquelle il maintiendrait un tempo offensif. Il exposa les grands traits des opérations futures le 9 octobre :

⁴⁰⁹⁸ James M. McPherson, *For Cause and Comrades*, Chandra Manning, *What This Cruel War Was Over*, Jennifer Weber, *Copperheads*. Frank J. Williams a écrit que les soldats virent en Lincoln « plus qu'un homme d'Etat... un prophète et un sculpteur de démocratie » (*Judging Lincoln, op. cit.*, p. 122).

⁴⁰⁹⁹Hugo von Freytag-Loringhoven, *La puissance de la personnalité à la guerre*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1913, p. 189.

⁴¹⁰⁰ Michael Fellman, *Citizen Sherman, op. cit.*, p. 185 ; O.R., 39 :2, p. 355 et 365.

Il sera matériellement impossible de sécuriser les voies ferrées à présent que Hood, Forrest et Wheeler et toute leur bande de démons sont lâchés dans la nature sans toit ni maison. [...] Je propose de démonter la voie de chemin de fer en provenance de Chattanooga et de nous lancer avec nos fourgons pour Milledgeville, Millen et Savannah. Jusqu'à ce que nous soyons en mesure de repeupler la Géorgie, il est inutile de l'occuper, mais la destruction totale de ses routes, ses maisons et sa population grèvera leurs ressources militaires. En essayant de tenir les voies nous perdrons 1 000 hommes par mois sans obtenir aucun résultat. Je peux marcher à travers l'Etat et faire pleurer la Géorgie.⁴¹⁰¹

L'idée qu'il se détournât de l'armée rebelle pour s'enfoncer en territoire ennemi en abandonnant sa ligne de ravitaillement avait été suggérée à Grant le 1^{er} octobre sous la forme d'une interrogation « [...] ne serait-il pas pertinent pour moi de laisser le Tennessee aux forces dont dispose Thomas et aux réserves sur le point d'arriver à Nashville, et de détruire Atlanta, puis de marcher à travers la Géorgie pour Savannah ou Charleston, en détruisant les routes et en commettant des dommages irréparables ?⁴¹⁰² ». Elle provoqua l'opposition, argumentée en huit points, de Halleck⁴¹⁰³. Celui-ci n'était plus qu'un conseiller, à peine écouté. Et d'ailleurs on ne l'écouta pas. Le plan suscita l'inquiétude du commandement en chef et du général en chef, mais pas leur opposition. Grant ne contredit pas son lieutenant ; estimant Thomas incapable d'arrêter la marche des confédérés vers le Nord, il aurait préféré que Sherman chassât l'armée de Hood qu'il soupçonnait, à juste titre, de vouloir s'emparer de Nashville. Son épouse put lire les agitations de son esprit le 10 octobre : « Je suis terriblement préoccupé en ce moment par les affaires dans l'Ouest. J'espère que tout se terminera bien⁴¹⁰⁴ ». Finalement, devant la force de caractère et de conviction affichée par son lieutenant, il accepta le 11 octobre de s'en remettre à son jugement⁴¹⁰⁵. Deux jours plus tard, il avait trempé sa plume dans l'optimisme. « Après mûre réflexion, écrivit-il à Stanton, je crois que la proposition de Sherman est la meilleure qui puisse être adoptée ». Les doutes sur Thomas s'étaient, par enchantement dirions-nous, dissipés et il conclut par cette phrase : « Une armée comme celle de Sherman (et avec un tel commandant) est difficile à acculer ou à capturer »⁴¹⁰⁶. Le lien d'amitié forgé au cours de plusieurs mois de campagne et la confiance qui la structurait, jouèrent sans conteste un rôle dans la décision. Il n'endormit pas entièrement les angoisses du général en chef qui, encore le 1^{er} novembre, tenta de le convaincre de détruire préalablement l'armée de Hood avant de pousser vers la côte⁴¹⁰⁷.

⁴¹⁰¹ O.R., 39 :3, p. 162.

⁴¹⁰² *Ibid.*, p. 3.

⁴¹⁰³ *Ibid.*, pp. 25-26.

⁴¹⁰⁴ PUG, 12, pp. 284-285.

⁴¹⁰⁵ O.R., 39 :3, p. 202.

⁴¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 239.

⁴¹⁰⁷ *Ibid.*, p. 576.

Sherman écarta l'idée avec autorité et, confiant dans l'aptitude de Thomas à prendre prochainement l'offensive contre Hood, réaffirma qu'il se mettrait en action « dès que possible »⁴¹⁰⁸.

Il faut se reporter à son message du 26 décembre 1864 pour mesurer la circonspection qui animait également le locataire de la Maison Blanche : « Lorsque vous alliez quitter Atlanta pour la côte atlantique, admit-il à Sherman, j'étais anxieux, sinon effrayé, mais, considérant que vous étiez le meilleur juge et me rappelant que “qui ne risque rien n'a rien”, je ne suis pas intervenu. Maintenant, l'entreprise étant un succès, l'honneur vous en revient entièrement, car je crois qu'aucun d'entre nous ne fit plus que donner son assentiment⁴¹⁰⁹ ». Cette appréhension pouvait se comprendre. Lincoln ne pouvait exclure qu'un désastre militaire, qui se traduirait par la destruction de l'armée de l'Union en Géorgie, fût susceptible d'annuler les gains politiques gagnés grâce aux récentes victoires. Pour cette raison, la campagne ne fut lancée qu'après que Lincoln eut remporté le scrutin présidentiel du 8 novembre⁴¹¹⁰. Stratégie et politique étaient soudées et le commandement devait tenir compte de cette réalité. Le respect du calendrier politique fut bien la seule concession faite par Sherman. Soulignons le fait qu'à Washington, on ne sut rien, ou presque, du déroulement de la campagne et de ses péripéties. Interrogé par le sénateur John Sherman, le frère du général, sur la justesse des comptes rendus sudistes faisant état des dégâts infligés à l'armée nordiste, Lincoln répondit : « Oh non. Je sais dans quel trou il est entré, mais je ne saurais dire par lequel il sortira⁴¹¹¹ ». Il était simplement spectateur des événements. Comme le fut Grant. C'était la seconde particularité de cette campagne : elle fut menée sans que les autorités supérieures en connussent les oscillations militaires.

La marche de l'Union, entamée le 14 novembre, fut irrépressible. Les 13 000 confédérés issus des rangs de la milice de l'Etat et de la cavalerie de Wheeler ne pesèrent pas devant la masse des fédéraux, environ 65 000 hommes répartis dans 4 Corps, divisés en 2 ailes. La destruction des ponts, l'obstruction des routes par des arbres abattus, ne firent guère plus que ralentir l'ennemi. Davis se tourna vers Lee pour que des vétérans de son armée fussent transférés en Géorgie. Le Virginien fit savoir qu'il n'y consentirait que dans la mesure où la sécurité de ses positions ne s'en trouverait pas altérée⁴¹¹². La stratégie nordiste fut gagnante. Sous pression à l'Est et à l'Ouest, les confédérés étaient dans l'incapacité de transférer des troupes d'un théâtre d'opération à l'autre. Sherman entra dans Savannah, évacué par les sudistes, le 21 décembre. Les actes de brigandage, de pillage et de dévastation, dont les nordistes abreuvèrent les contrées traversées, figurent parmi les pires de la

⁴¹⁰⁸ *Ibid.*, pp. 576-577.

⁴¹⁰⁹ CWAL, 8, p. 181.

⁴¹¹⁰ Anne J. Bailey, *War and Ruin : William T. Sherman and the Savannah Campaign*, Wilmington, SR Books, 2003, p. 24 et 31.

⁴¹¹¹ A. K. McClure, *Abraham Lincoln and Men of War-Times*, *op. cit.*, p. 220.

⁴¹¹² O.R., 44, p. 952.

guerre ; le commandant les légítima par les nécessités d'assurer la subsistance de son armée⁴¹¹³. Sherman livra un embryon de guerre totale où briser le moral des populations civiles importait autant que d'anéantir le potentiel économique et militaire sudiste.

A ce stade de la guerre, la confiance entre le commandant en chef, le général en chef et Sherman était à son zénith. Après la prise de la ville, Lincoln écrivit au dernier : « Mais quelle est la prochaine étape ? Je présume qu'il serait plus sûr que je laisse le général Grant et vous-même en décider⁴¹¹⁴ ». Les questions opérationnelles étaient laissées aux mains des militaires et, l'ironie doit être notée, à des généraux passés par l'école de West Point qui était tant décriée depuis 1862. Le commandement nordiste sortit indemne des tensions qu'avait déclenchées le plan de Sherman. L'amitié entre Sherman et Grant avait survécu aux épreuves de la discorde. Grant ne tarissait pas d'éloge tant en public qu'en privé sur son général. Plus rien n'était en mesure d'altérer leur relation. Lorsque lui parvint une information selon laquelle il pourrait être promu, comme l'avait été Grant, au grade de lieutenant général que le Congrès envisageait de créer, Sherman fit aussitôt savoir à Grant qu'il avait missionné son frère pour arrêter la procédure. « Je refuserai catégoriquement toute promotion destinée à nous placer en situation de rivalité et je vous demanderai de le faire savoir à tous vos amis au Congrès...⁴¹¹⁵. La réponse était très chaleureuse et témoignait de l'existence d'un lien fraternel : « Personne ne serait plus heureux que moi de votre avancement et si vous deviez occuper mon poste et que je devenais votre subordonné, cela ne changera pas notre relation le moins du monde. Je ferai les mêmes efforts pour vous soutenir que vous l'avez fait pour moi et je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour faire gagner notre cause⁴¹¹⁶ ». ».

Après la chute d'Atlanta, quels ressorts stratégiques le commandement confédéré pouvait-il faire jouer et croyait-il à un possible retournement du destin ? La volonté sudiste aurait pu se dissoudre en une expression de désarroi et de résignation. L'Armée du Tennessee avait été durement touchée, n'échappant à la destruction que par chance. Elle voulait prouver qu'elle disposait encore de ressources et de vertus combattives pour poursuivre la lutte. Devant les citoyens de Macon, le 23 septembre, Davis affirma que la cause n'était pas perdue. Il se dit convaincu, à moins qu'il ne se livrât à un pur exercice de rhétorique destiné à renforcer le moral de la population civile, que l'armée de Sherman connaîtra un destin identique à celui de Napoléon en Russie : « Notre cavalerie et notre peuple harcèleront et détruiront son armée comme firent les Cosaques à l'armée de Napoléon, et le général yankee, comme ce dernier, prendra la fuite avec un simple garde du corps⁴¹¹⁷ ». La gravité

⁴¹¹³ *Ibid.*, p. 14.

⁴¹¹⁴ CWAL, 8, p. 182.

⁴¹¹⁵ O.R., 47 :2, pp. 103-104.

⁴¹¹⁶ *Ibid.*, p. 194.

⁴¹¹⁷ PJD, 11, p. 61.

du moment conduisit le commandant en chef à se déplacer en Géorgie la dernière semaine de septembre (25-27). On discuta à cette occasion de stratégie. Les options étaient rares. En accord avec Davis, Hood entreprit de lancer l'armée vers le nord pour casser l'axe de communication fédéral entre Atlanta et Dalton, obliger Sherman à diviser ses forces et l'amener jusqu'à lui pour le combattre. Et, dans le cas où le nordiste déciderait de poursuivre son action vers le Sud, il se lancerait à sa poursuite⁴¹¹⁸. Davis avait initialement proposé une autre option : retrancher l'armée sur un point fort de la voie de chemin de fer Chattanooga-Atlanta. « Cela, pensait le Président, forcerait Sherman à l'attaquer et, s'il insistait pour conserver Atlanta, à devoir diviser ses forces⁴¹¹⁹ ». Rompre la concentration des forces de l'Union était vertueux, mais pour qu'elle s'accompagnât de son affaiblissement réel et offrît des chances de victoire sur le terrain, il fallait que les sudistes se retrouvassent en situation de parité ou de supériorité numérique contre la fraction adverse qui se porterait contre eux. Ce fut le cas pendant un court moment, mais, nous le verrons, les gris n'en tirèrent pas profit.

La chute d'Atlanta avait entamé le moral des citoyens confédérés et exacerbé les critiques des opposants politiques de Davis. L'ignorer, c'eût été commettre une grande imprudence. Pour calmer ces critiques qui réclamaient que Beauregard, resté populaire dans l'opinion, occupât un poste plus prestigieux et également pour augmenter les chances de succès sur le théâtre d'opération occidental, Davis le nomma au début du mois d'octobre à la tête d'un nouveau Département : la Division militaire de l'Ouest, dans le ressort géographique de laquelle manœuvraient les forces de Hood en Géorgie et de Taylor dans le Mississippi⁴¹²⁰. Il est intéressant de noter que Davis n'approcha pas personnellement le général pour connaître son sentiment et que sa décision intervint après que Hood et Taylor furent consultés et donnèrent leur accord. C'est à Lee, favorable à ce transfert, qu'il confia cette mission.

Le général créole exerçait un commandement restreint sur les deux forces idoines, en ce sens que son autorité ne semblait pas devoir embrasser plus que la sphère du conseil et de la logistique. Aucune troupe n'était placée directement sous ses ordres. Davis confirma à Hood que la nomination de Beauregard ne le déchargeait pas, pas plus que Taylor, des « responsabilités et des pouvoirs » attachés à leur commandement⁴¹²¹. Dans le compte rendu qu'il adressa à Davis le 19 septembre, après son entretien avec Beauregard, Lee précisa : « Je me suis particulièrement efforcé de lui expliquer la nécessité pour le commandant en Géorgie de développer les ressources latentes du Département, de réintégrer tous les absents de l'armée, de concentrer ses forces, de restaurer sa confiance, en un mot,

⁴¹¹⁸ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, pp. 247-254.

⁴¹¹⁹ PJD, 11, p. 146.

⁴¹²⁰ J. B. Jones qualifia dans son journal la nomination de Beauregard de « réponse à la demande générale de la population » (J. B. Jones, *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital, op. cit.*, vol. II, p. 300).

⁴¹²¹ *Ibid.*, p. 255.

de mettre en œuvre les moyens pour agir contre l'ennemi, et l'impossibilité aujourd'hui de lui apporter une quelconque aide extérieure⁴¹²² ». Il n'était pas évoqué l'idée de conduire l'armée en campagne. Le seul cas qui permettait au général d'exercer un commandement direct était celui où, l'ayant jugé approprié, il était physiquement présent avec l'armée. On peut donc croire que s'il l'avait vraiment voulu, le créole aurait pu avoir un rôle plus opérationnel. C'est une responsabilité qu'il ne chercha pas à assumer⁴¹²³.

Avant que la campagne ne fût lancée, le 29 septembre, Hood régla le problème du général Hardee, auquel les échecs militaires des 20, 22 et 31 juillet étaient, non sans raison, imputés. Il demanda au Président de le relever afin de « favoriser l'efficacité de l'armée »⁴¹²⁴. Hardee fut transféré à la tête du Département de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride⁴¹²⁵.

Les premières semaines de campagne furent encourageantes. L'initiative confédérée prit de court Sherman qui n'avait pas encore arrêté avec Grant les détails de son nouveau plan de campagne. Il se porta vers le nord à la rencontre de Hood pour extirper la menace. Le commandant sudiste esquiva la bataille, il marcha vers l'ouest et, le 30 octobre, atteignit la ville de Tuscumbia, dans le nord-est de l'Etat de l'Alabama. Chacune des tentatives nordistes pour engager les rebelles échoua. Las de courir après un ennemi insaisissable, Sherman laissa le général Thomas avec deux Corps, environ 25 000 hommes, et entraîna, le 14 novembre, 60 000 autres dans une « marche à la mer » à travers la Géorgie.

Il n'entraîna plus dans les vues de Hood de se lancer à la poursuite de Sherman à travers la Géorgie. Le commandant remisa la stratégie définie avec Davis en septembre et dirigea son armée vers le nord. A l'examen des résultats désastreux obtenus, la question se pose du bien-fondé de ce renversement stratégique. Identifier l'autorité décisionnelle, ses soutiens au sein du commandement, et saisir les raisons qui le motivèrent, constitue un axe de réflexion majeur.

L'armée rebelle, divisée en trois Corps (Stewart, S. D. Lee et Cheatham), fut dirigée par-delà la rivière Tennessee en direction de Nashville. L'objectif final était « d'attaquer Grant sur ses arrières⁴¹²⁶ ». Cette nouvelle orientation stratégique, proposée par Hood le 20 octobre à Beauregard, ne fit pas consensus. Le scepticisme de départ du créole demeura après deux jours de discussion, mais un accord fut donné, assorti de l'assurance d'agir vite pour surprendre l'ennemi, avant qu'il ne fût consolidé par l'intégration attendue de plus de 15 000 hommes en provenance du Missouri et de

⁴¹²² O.R., 39 :2, p. 846.

⁴¹²³ T. Harry Williams, *P. G. T. Beauregard, op. cit.*, pp. 241-242.

⁴¹²⁴ O.R., 39 :2, p. 832 et 842.

⁴¹²⁵ O.R., 52 :2, p. 748.

⁴¹²⁶ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, p. 273.

l'Arkansas⁴¹²⁷. Informé du plan d'invasion par Beauregard, Davis prônait une bataille préalable pour permettre aux rebelles « d'avancer jusqu'à la rivière Ohio sans être confrontés à des sérieux obstacles ou dangers sur vos arrières⁴¹²⁸ ». L'objectif de Hood ne pouvait s'arrêter à la simple occupation du Tennessee et du Kentucky que l'ennemi regardera, selon lui, comme « d'importance mineure⁴¹²⁹ ». La mise en action rapide, condition de la réussite, fut contrariée. Les 40 000 confédérés furent retardés par l'absence de cavalerie pour les protéger, les conditions climatiques, le manque de ravitaillement⁴¹³⁰. Ce délai fut fort préjudiciable, car, en laissant un temps de préparation à ses adversaires, il altérait la dynamique de l'action⁴¹³¹. Dans le duel qui déciderait du sort de la campagne, il ajoutait des éléments d'incertitude en défaveur des confédérés. Sherman avait laissé à l'arrière deux Corps sous le commandement du général Thomas, chargé de concentrer toutes les forces disponibles de la région à Nashville, Tennessee⁴¹³². Quand les gris se mirent en marche, le 21 novembre, 25 000 fédéraux sous le commandement de Schofield (4^{ème} et 23^{ème} Corps), auquel Thomas avait ordonné de ralentir leur progression, se dressaient sur leur route. L'obstacle était sérieux mais il n'était pas insurmontable. Les fédéraux n'avaient pas achevé leur concentration. Hood était supérieur à Schofield par le nombre de ses soldats et pouvait espérer l'isoler au terme d'une manœuvre coordonnée.

Une conjonction de défaillances individuelles - le général Cheatham était coupable de la plus lourde - priva les rebelles d'une opportunité de détruire l'armée du général Schofield, le 29 novembre. Le mouvement tournant, échafaudé par le commandant confédéré, était de belle conception. Des ordres précis et répétés furent donnés par Hood pour bloquer la retraite des tunique bleues ; ils ne furent pas exécutés sans qu'on lui en rendît compte⁴¹³³. Les sudistes affrontèrent leurs rivaux le lendemain à Franklin. Les gris partirent à l'assaut des fortifications adverses à travers un terrain découvert de plus de trois kilomètres. Une herse de feu tomba sur les attaquants. La percée échoua. Mille sept cent cinquante soldats furent tués, 3 800 autres blessés et 700 manquaient à l'appel⁴¹³⁴. Le commandement intermédiaire fut décimé : six généraux dont le meilleur d'entre eux, Patrick Cleburne, perdirent la vie, cinq autres furent blessés et un autre capturé. Cinquante-cinq commandants de régiments furent également emportés⁴¹³⁵. Les nordistes abandonnèrent la position pendant la nuit

⁴¹²⁷ O.R., 45 :1, p. 648.

⁴¹²⁸ O.R., 39 :3, p. 896.

⁴¹²⁹ O.R., 44, p. 910.

⁴¹³⁰ O.R., 39 :3, p. 913.

⁴¹³¹ Dans son rapport final du 15 avril 1865, Beauregard n'hésita pas à lier l'échec de la campagne aux délais qui retardèrent son lancement et aux modifications qui en bouleversèrent la trame initiale (O.R., 45 :1, p. 650).

⁴¹³² O.R., 39 :1, p. 583.

⁴¹³³ O.R., 45 :1, p. 652.

⁴¹³⁴ Thomas L. Livermore, *Number and Losses in the Civil War in America 1861-65*, op. cit., p. 132.

⁴¹³⁵ Steven Woodworth, *Jefferson Davis and his Generals*, op. cit., p. 301.

et se replièrent sur Nashville. Hood n'était pas disposé à perdre l'initiative. Cette disposition d'esprit était validée par ses supérieurs qui s'employèrent à lui envoyer de prompts renforts pour prendre la capitale de l'Etat. Ainsi, le 2 décembre, avec beaucoup de gravité dans la formulation, Beauregard réclama au commandant du Département du Trans-Mississippi, Kirby Smith, de s'impliquer dans l'opération, soit en envoyant deux divisions ou plus, soit en exerçant une menace sur le Missouri pour contrarier l'envoi de troupes de l'Union (15 000 soldats) à Nashville⁴¹³⁶. Smith, comme le craignait le Président Davis qui se fondait sur les expériences passées, ne coopéra pas. Il n'y eut pas de diversion dans le Missouri pour priver Thomas de renforts. La réponse fut reçue le 6 janvier, quand tout était perdu⁴¹³⁷. Rien, assura le général au ministre de la Guerre et à Beauregard, ne pouvait être tenté avant le début de l'été suivant en raison des intempéries inhabituelles qui touchaient la région, et des insuffisances logistiques pour ravitailler les hommes marchant sur une terre appauvrie et ravagée par les armées ennemies rivales⁴¹³⁸.

La débâcle était totale. Franklin fut en définitive le tombeau des espoirs sudistes. Les historiens en attribuèrent les raisons au commandant Hood dont certains, sans étayer leurs assertions, firent un portrait particulièrement sévère et attribuèrent à la prise de laudanum une altération de son jugement⁴¹³⁹. Ainsi McPherson écrivit que le commandant déclencha l'attaque à Franklin « comme s'il voulait, en leur infligeant une aussi cruelle épreuve, purger ses soldats de leur pusillanimité⁴¹⁴⁰ ». Plus récemment, Steven Woodworth prolongea cette image sinistre, disant de Hood qu'il « commit la folie de lancer son armée dans un assaut frontal massif...⁴¹⁴¹ ». Ces jugements sont purement spéculatifs et procèdent d'un raisonnement étranger à la rigueur historique. L'historien McMurry rappelle que Hood n'était pas le « simple d'esprit que beaucoup d'auteurs ont décrit⁴¹⁴² ». Le commandant fonda sa décision d'attaquer sur des considérations rationnelles. Certes, l'armée rebelle n'était pas au complet : le corps de S. D. Lee (à l'exception d'une division) était à l'arrière, de même que le train d'artillerie. Malgré ces handicaps, deux raisons majeures disqualifièrent un mouvement de flanc, long à exécuter, et donnèrent à cette charge sa légitimité : les fédéraux étaient en retraite, en

⁴¹³⁶ O.R., 45 :2, pp. 639-640. Le ministre de la guerre fit une démarche similaire le 7 décembre (O.R., 41 :1, p. 123).

⁴¹³⁷ Pour justifier ce délai, Smith argua qu'il attendait la réponse du général Buckner, commandant du District de la Louisiane occidentale, sollicité sur la possibilité de transporter ses forces sur la rive est du Mississippi et de satisfaire à la requête de Beauregard. La sollicitation n'avait été adressée que le 3 janvier 1865, ce qui traduisait un manque d'empressement évident. La réponse avait été négative. (O.R., 45 :2, pp. 765-766).

⁴¹³⁸ *Ibid.*, pp. 764, 766-767.

⁴¹³⁹ Stephen Davis, "John Bell Hood's Historiographical Journey ; or How Did a Confederate General Become a Laudanum Addict?", in *Confederate Generals in the Western Theater*, op. cit., vol. 2, pp. 227-231.

⁴¹⁴⁰ James M. McPherson, *La guerre de Sécession*, op. cit., p. 893.

⁴¹⁴¹ Steven E. Woodworth, "“Old Slow Trot” : George H. Thomas", in *Grant's Lieutenants : From Chattanooga to Appomattox*, éd. Steven E. Woodworth, Lawrence, The University Press of Kansas, 2008, p. 23.

⁴¹⁴² Richard M. McMurry, *John Bell Hood and the War for Southern Independence*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992, p. 191.

infériorité numérique et n'étaient pas abrités derrière de puissants retranchements ; reporter l'attaque au lendemain c'était les laisser rejoindre Nashville où était concentré le reste des troupes nordistes⁴¹⁴³. Hood refusa d'abandonner à l'ennemi ce qui lui manquait le plus, à savoir le temps. Pendant une campagne, le rythme est une vertu indépassable. C'est ce rythme que Hood, qui était de surcroît dans la situation du poursuivant, ne voulut pas suspendre. Le nordiste Schofield réhabilita Hood dans ses mémoires. Pour lui, le sudiste avait parfaitement analysé les faiblesses de l'armée ennemie en plein mouvement rétrograde et intégré la bataille dans le temps et l'espace. « Franklin était la dernière chance qu'il pouvait atteindre pour obtenir les résultats espérés pour son mouvement agressif. Il devait frapper là du mieux qu'il pouvait ou renoncer à sa cause. Je crois donc qu'il ne fait aucun doute que l'assaut de Hood était entièrement justifié⁴¹⁴⁴ ».

L'invasion du Tennessee était une idée de Hood, à laquelle se rallia, non sans quelques réserves, le Président. Ces réserves ne se traduisirent pas en interdiction ou en contre ordre qu'il avait le pouvoir de prononcer⁴¹⁴⁵. Les sources documentaires l'attestent : le commandant en chef supportait l'action de son général et espérait qu'elle fût victorieuse pour sortir Sherman de la Géorgie et raviver l'effort de guerre dans l'Ouest⁴¹⁴⁶. Il endossait donc une part de responsabilité dans le désastre. Sa discrétion dans les opérations doit aussi être soulignée. Elle montrait une volonté de ne pas interférer dans l'action, de ne pas en perturber la dynamique. C'est dans un autre domaine qu'il se distingua, avec une fortune inégale. Entre le 21 septembre et le 5 octobre, Davis accomplit un voyage dans l'Ouest au cours duquel il donna onze discours dont les visées étaient de travailler l'opinion afin d'insuffler en elle un puissant élan patriotique et de sécréter un civisme de guerre. Il exhorta les absents, qui se comptaient par milliers (la grande majorité l'était sans autorisation), à ne pas abandonner la cause qu'il ne jugeait pas perdue, et à reprendre les armes. Davis était dans son rôle, il prenait la figure de Président et de commandant en chef qui, pour l'occasion, se confondirent. Sa rhétorique, incisive et vibrante, appelait à la mobilisation générale, à une coalition de tous pour faire triompher l'indépendance de la Confédération. Si elle ne s'inscrivait pas dans un processus de guerre totale - la question sera débattue en conclusion de nos recherches - on peut suggérer qu'elle participait d'une « totalisation » de l'effort de guerre. Elle réussit au moins en partie : elle raviva, pour un temps, le moral de la population⁴¹⁴⁷. Il y eu, dans le même temps, une maladresse, pour ne pas dire une faute,

⁴¹⁴³ Stephen M. Hood, *John Bell Hood, op. cit.*, pp. 133-162.

⁴¹⁴⁴ John M. Schofield, *Forty-Six Years in the Army, op. cit.*, p. 184.

⁴¹⁴⁵ Dans ses mémoires, Davis qualifia le mouvement dans le Tennessee d'« inopportune » (*Rise and Fall of the Confederate Government, op. cit.*, p. 570). Mais cette prise de distance est réfutée par les sources documentaires.

⁴¹⁴⁶ William J. Cooper Jr., "A Reassessment of Jefferson Davis as War Leader : The Case from Atlanta to Nashville", in *Confederate Generals in the Western Theater, op. cit.*, vol. 1, p. 170. Cet article fut originellement publié en mai 1970 dans la revue *Journal of Southern History*, n° 36, pp. 189-204.

⁴¹⁴⁷ William J. Cooper, Jr., "A Reassessment of Jefferson Davis as War Leader : The Case from Atlanta to Nashville", in *Confederate Generals in the Western Theater, op. cit.*, vol. 1, p. 167.

qui conduisit à une friction de guerre plutôt inhabituelle. Lors d'une de ses allocutions publiques, le 4 octobre à Columbia, Caroline du Sud, il dévoila les intentions militaires de Hood : « Son regard est fixé sur un point très au-delà de celui où il fut attaqué. Il espère mettre prochainement la main sur les lignes de communications de Sherman et fixer l'ennemi là où il pourra le tenir⁴¹⁴⁸ ». Les paroles présidentielles furent rapportées dans la presse et, quelques jours plus tard, lues par Sherman. Quand on sait que l'élément de surprise stratégique conditionnait grandement la réussite de l'entreprise, on ne peut qu'être stupéfié par l'absence de discrétion du Président à cette occasion. Aucune explication satisfaisante à cette attitude mal inspirée ne peut être apportée. Le résultat fut immédiat sur un plan opérationnel. Le commandant nordiste modifia ses plans. Il se tourna vers la menace qui pesait sur ses communications au lieu de poursuivre son avancée en Géorgie⁴¹⁴⁹.

D'une manière générale, la contre-performance militaire confédérée mettait en exergue le manque d'expérience à ce niveau de responsabilité de Hood et de ses commandants de Corps dont certains avaient une responsabilité directe dans les défaites tactiques. De tous les généraux, Hood est celui que l'on accabla le plus. C'était la rançon habituelle du vaincu. Le jugement doit être nuancé. Dans l'esprit, le commandant accomplit ce que l'on attendait de lui en haut lieu : il se battit. Si un grief devait être fait à Hood, c'est d'avoir échoué à garantir la réciprocité des plans et des actions. « Même si la volonté du chef de guerre et son intelligence dirigent l'ensemble, elles atteignent seulement à un degré très faible les membres subordonnés. [...] L'importance et l'autonomie des commandants subordonnés augmentent au détriment de la volonté du commandant supérieur⁴¹⁵⁰ ». Cette règle, rappelée par Clausewitz, conférait au commandant un devoir de superviseur. C'est ce devoir que Hood, personnellement ou par le truchement de son état-major, ne remplit pas. Le commandant ne trouva pas chez ses chefs de Corps la qualité, la qualification, quand ce n'est pas la compétence, requises pour exécuter des plans opérationnels bien conçus⁴¹⁵¹. Dans ce contexte délicat, ordonner ne suffisait pas. Contrôler l'exécution des ordres était, dans le long parcours qui menait au feu, une étape décisive.

Sur un plan stratégique, prolonger l'action avait-il un sens après avoir essuyé d'aussi lourdes pertes à Franklin ? Pourquoi Lee, sous les ordres duquel il combattit, ne l'inspira-t-il pas ? Après Sharpsburg et Gettysburg, le Virginien n'avait certes pas engagé un mouvement rétrograde immédiat, mais il quitta le champ de bataille quelques jours plus tard, conscient qu'il n'était pas en mesure de prendre l'ascendant sur l'adversaire. Plusieurs facteurs agirent sur Hood. Il faut se reporter à ses mémoires

⁴¹⁴⁸ PJD, 11, p. 85

⁴¹⁴⁹ Steven Woodworth, *Jefferson Davis and His Generals*, op. cit., p. 293 ; O.R., 39 :3, pp. 658-659.

⁴¹⁵⁰ Carl von Clausewitz, *Théorie du combat*, Paris, Economica, 1998, p. 92.

⁴¹⁵¹ Steven E. Woodworth, *No Band of Brothers*, op. cit., p. 127.

pour les connaître, son rapport de campagne restant muet sur ce point. On peut distinguer deux causes : la certitude que battre en retraite ruinerait le moral de la troupe et que celle-ci préférerait « faire un dernier et vaillant effort pour inverser la fâcheuse fortune de la Confédération » plutôt que « d’abandonner l’honneur de la cause » ; la conviction, rapportée par des espions, d’être renforcé par les forces du Département du Trans-Mississippi⁴¹⁵². Il calcula aussi sur le meilleur : qu’en cas de prise de la ville et de l’Etat, ils seront des milliers de volontaires à renforcer son armée et lui permettre de poursuivre vers la rivière Ohio⁴¹⁵³. Ces raisons le motivèrent à prendre position autour de la ville, d’attendre l’attaque nordiste et, s’il la repoussait, de saisir l’occasion pour exploiter son avantage⁴¹⁵⁴. Hood avait forgé sa résolution sur un ensemble somme toute assez hypothétique et beaucoup moins rationnel que ne l’affirme son dernier biographe Stephen M. Hood⁴¹⁵⁵. Pour notre part, nous considérons que les vues de Hood relevaient d’une stratégie-mirage, détachée de toute réalité. Ce mirage s’évanouit devant Nashville. L’esprit de combativité des hommes était moins répandu qu’il le prétendit. Dans le souvenir d’un officier sudiste, l’armée avait « perdu confiance en Hood » après l’occasion manquée à Spring Hill, et son moral était « presque détruit » au lendemain de la bataille de Franklin⁴¹⁵⁶. Quant au vœu d’être renforcé, il resta pieux.

Les deux armées se rencontrèrent pour une ultime explication les 15 et 16 décembre à Nashville, adossé à la rivière Cumberland. Thomas lança l’attaque et remporta une victoire écrasante. La petite armée sudiste réduite désormais à moins de 20 000 hommes exténués, affamés, transis de froid, ayant abandonné sur le champ de bataille la moitié de son parc d’artillerie (une cinquantaine de pièces) devait à l’action énergique du général Forrest (de retour de Murfreesboro le 19) chargé de couvrir la retraite, de retraverser le Mississippi le 25 décembre et de rejoindre sans plus de dommage la cité de Tupelo, Mississippi, le 10 janvier 1865. L’Armée du Tennessee existait toujours sur le papier. Dans les faits, ces débris fantomatiques composés de 15 000 hommes, dont à peine la moitié était opérationnelle, avaient cessé de représenter une menace pour les tuniques bleues⁴¹⁵⁷.

L’opportunité manquée à Spring Hill de mettre hors de combat l’armée de Schofield et la saignée qui suivit à Franklin, avaient été les tournants de cette campagne bien engagée. Comment expliquer le désastre sudiste devant Nashville ? Le tort du commandant fut d’avoir un plan à une seule « branche » où la réalité tactique pesa moins que ses convictions personnelles. Après tout, il reconnaissait que ses forces comptaient « seulement » 23 000 hommes et qu’il était « conscient de

⁴¹⁵² J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, pp. 299-300.

⁴¹⁵³ O.R., 45 :1, p. 654.

⁴¹⁵⁴ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, p. 299.

⁴¹⁵⁵ Stephen M. Hood, *John Bell Hood, op. cit.*, p. 199.

⁴¹⁵⁶ Captain W. O. Dodd, “Reminiscences of Hood’s Tennessee Campaign”, in SHSP, vol. 9, pp. 522-523.

⁴¹⁵⁷ Jack H. Lepa, *Breaking the Confederacy : The Georgia and Tennessee Campaigns of 1864*, Jefferson, McFarland & Company, 2005, pp. 199-206.

[son] incapacité à attaquer les fédéraux dans leur nouvelle forteresse avec la moindre chance de succès »⁴¹⁵⁸. En d'autres termes, c'était avouer qu'à cet instant de la campagne, il n'avait pas ou plus les moyens militaires de ses objectifs. Cette lucidité fut remplacée par un jusqu'au-boutisme que les autorités supérieures ne contrèrent pas et qui entraîna le commandant vers un dogmatisme dangereux. En limitant son champ d'action à une combinaison - attendre l'attaque de l'ennemi qui avait effectué la concentration de ses forces⁴¹⁵⁹ -, il se laissait dominer par les événements. Il avait sorti sa réflexion du cadre théorique, propice à la multiplicité des combinaisons, qui, indiquait Clausewitz, apportait « clarté et compréhension, en reliant toujours l'action à la nécessité d'une cause suffisante...⁴¹⁶⁰ ».

La question essentielle est de savoir si l'invasion du Tennessee était, pour le commandement confédéré, de nature à annuler les gains de l'Union et, comme le croyait Hood, à contrarier la marche de Sherman en direction de la côte atlantique⁴¹⁶¹. Chez la plupart des historiens, la critique l'emporte. McMurry, biographe plutôt favorable au général, parle de « rêve utopique⁴¹⁶² ». Pour les acteurs de l'époque, l'entreprise n'avait rien de fantasque ou d'irréaliste. On est en droit de se demander si le commandement sudiste disposait d'une autre option. Au centre de sa décision, Hood avait placé un ensemble de facteurs d'ordre moral, auquel il fallait ajouter l'empreinte laissée par le souvenir de l'Armée de Virginie du Nord :

Tous les commandants de Corps étaient d'avis que rester inerte nous condamnait à la ruine et ils recommandaient de prendre l'offensive, car c'était le seul espoir pour améliorer et accroître l'armée. [...] J'étais convaincu que la prise de Nashville et le fait de regagner beaucoup des territoires perdus donneraient un nouvel élan à notre peuple, permettraient de grossir nos rangs éclaircis et donneraient à l'armée ce style auquel j'ai été si longtemps habitué en Virginie, nous assureraient la victoire et garantiraient finalement notre liberté.⁴¹⁶³

A travers l'exemple de Hood, on voit que la stratégie est dépendante de la représentation que se fait son concepteur, à un moment donné, de l'environnement militaire, de son expérience et des valeurs qui structurent sa personnalité. Ces facteurs ont éduqué le jugement du commandant. Hood ne s'est pas inspiré de dogmes pour définir son plan d'action ; il privilégia une approche empirique fondée sur l'idée simple que l'offensive était la meilleure garantie pour restaurer le moral de son

⁴¹⁵⁸ J. B. Hood, *Advance and Retreat, op. cit.*, p. 299.

⁴¹⁵⁹ L'envoi, le 2 décembre, d'une division d'infanterie et de deux divisions de cavalerie à Murfreesboro, trente-cinq kilomètres à l'est de Nashville, pour en déloger la garnison nordiste qui représentait une menace pour le flanc droit, la ligne de ravitaillement et de retraite confédéré, n'invalide pas notre propos. D'ailleurs, six jours plus tard, quand il apprit que les fédéraux étaient en nombre (8 000), Hood rappela son infanterie à l'exception d'une brigade et une division montée chargées de les repousser en cas d'avancée. La philosophie générale était d'attendre l'ennemi, le vaincre dans une bataille défensive avant de poursuivre vers le Nord.

⁴¹⁶⁰ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 670.

⁴¹⁶¹ O.R., 45 :1, p. 654.

⁴¹⁶² Richard M. McMurry, *John Bell Hood and the War for Southern Independence, op. cit.*, p. 167.

⁴¹⁶³ Cité par Stephen M. Hood, *John Bell Hood, op. cit.*, p. 77.

armée. Il fondait aussi de grands espoirs sur l'enthousiasme et l'afflux de volontaires que déclencherait la libération du Tennessee. Ce dernier point, en raison de son caractère très hypothétique, était sans doute la grande faiblesse de ce plan qu'il définit seul.

Le 6 décembre, Beauregard légittima la campagne en cinq points, attestant ainsi de son soutien. Chacun d'eux apportait un argument solide et leur réunion une justification imparable. En résumé, le créole rappela que l'Armée du Tennessee se trouvait à près de quatre cent cinquante kilomètres de Sherman, que son transfert en Géorgie aurait été long et fastidieux en raison de l'état dégradé de la voie de chemin de fer, la poursuite rendue difficile en raison des maigres ressources restantes dans la région et les destructions des infrastructures. De plus, en entamant un mouvement rétrograde, elle se serait exposée à des désertions massives et aurait laissé l'Alabama à la merci des forces de Thomas. Enfin, il comptait sur la présence de 29 000 ou 30 000 hommes, principalement des miliciens, pour entraver la marche de Sherman en Géorgie⁴¹⁶⁴. Les principaux généraux de Hood, appelés en 1878 par le secrétaire de Davis à juger de l'à-propos de ces points, confirmèrent leur adhésion à certains d'entre eux uniquement. A l'exception de Wheeler qui ne participa pas à la campagne dans le Tennessee, les autres étaient unanimes pour reconnaître que se lancer dans un mouvement rétrograde aurait eu des conséquences déplorables sur le moral de l'armée⁴¹⁶⁵. Dans le camp d'en face, on reconnut le bien-fondé de l'entreprise confédérée. Le général Thomas, bourreau de Hood, rendit justice à son adversaire : « Bien qu'il [le plan de campagne de Hood] fût finalement un échec, qui pourrait dire que ce n'était pas le meilleur plan qui pouvait être adopté par l'ennemi ?⁴¹⁶⁶ ».

La victoire confédérée aurait-elle pu être autre chose qu'un chant du cygne ? Quand les rebelles entamèrent leur marche vers le Tennessee, la guerre était virtuellement perdue pour la Confédération. Lincoln avait été réélu et il était clair que les combats, chaque jour plus inégaux, ne prendraient fin qu'au terme de la reddition militaire des armées sudistes. En décembre 1864, la fin de la Confédération n'était qu'une question de temps. La guerre se prolongeant, peut-être que « des éléments d'incertitude », comme le suggéra un officier sudiste de l'Armée du Tennessee⁴¹⁶⁷, se seraient invités, mais qu'ils pussent inverser le cours des choses nous semble hautement improbable. Et, dans le cas où Thomas eut été repoussé - une véritable gageure dans un rapport de force de trois contre un - et que les rebelles, pauvrement équipés et vêtus, eussent poursuivi leur mouvement dans le Kentucky, ils se seraient heurtés à un « cauchemar opérationnel et logistique⁴¹⁶⁸ ».

⁴¹⁶⁴ O.R., 44, pp. 931-933.

⁴¹⁶⁵ PJD, 11, pp. 211-212, note 23.

⁴¹⁶⁶ Cité par Stanley F. Horn, *Decisive Battle of Nashville*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1956, ix.

⁴¹⁶⁷ Captain W. O. Dodd, "Reminiscences of Hood's Tennessee Campaign", in S.H.S.P., vol. 9, p. 522.

⁴¹⁶⁸ W. J. Wood, *Civil War Generalship*, Westport, Greenwood Press, 1997, p. 230.

c - Nashville : un air de crise chez les fédéraux lié à un conflit de perception.

Dans le camp de l'Union il y avait un conflit de perception. On perçut la menace Hood avec gravité et on la prit avec un grand sérieux. Le pays, l'administration et lui-même étaient « alarmés », écrivit Grant⁴¹⁶⁹. Mais ces alarmes ne construisaient pas une réalité. Le haut commandement possédait des événements à Nashville une image mentale qui exagérait le danger et qui la distinguait du sentiment dominant chez les généraux présents sur le terrain. C'est cette conclusion que nous invite à retenir le passage suivant des mémoires du général Schofield :

Mais cet état d'anxiété fut tout d'abord inconnu à Nashville, même par le général Thomas, et il ne fut jamais totalement compris. Personne à Nashville, autant que je sache, ne partageait ce sentiment. Nous savions, ou pensions savoir, que Hood ne pouvait rien entreprendre, sauf battre en retraite, avant que nous soyons prêts à l'affronter et que chaque jour qui passait nous renforçait beaucoup plus qu'il n'avait la possibilité de le faire. Ses opérations, que nous surveillions de près chaque jour, ne montraient aucune intention de se replier ; par conséquent, tous à Nashville, nous attendions avec confiance la fin des préparatifs qui allaient nous donner la victoire décisive.⁴¹⁷⁰

Le limogeage plusieurs fois programmé de Thomas, accusé de tergiversation, était le symbole le plus visible à la fois de la fébrilité du général en chef et de sa conception de la guerre distincte de celle de son lieutenant. Thomas était à la tête d'un peu plus de 50 000 hommes composés de vétérans et de jeunes recrues. C'était, écrivit un membre de son état-major, « une masse mal assortie et hétéroclite, qui ne formait pas encore une armée unie et qui manquait dans une large mesure de l'équipement nécessaire pour entreprendre une campagne agressive⁴¹⁷¹ ». C'est à partir de ce noyau que le général devait construire une force capable de repousser Hood et de le battre. Le nordiste s'acquitta de la tâche avec succès. L'armée, fantassins et cavaliers, était prête pour le combat le 8 décembre. Entretemps, les relations se tendirent entre Thomas et Grant. On doit être surpris par la nervosité dont firent preuve Grant et Lincoln et qui tranchait avec la sérénité affichée par Thomas et ses lieutenants. La réalité militaire se déroba à la vue des premiers. Depuis la Virginie et Washington, le haut commandement imaginait un danger qui n'existait pas. Lincoln était soucieux. Il peinait à comprendre que Thomas affinât les préparatifs de la bataille à venir et attendît que sa cavalerie fût opérationnelle. « Cela, commenta-t-il, ressemble à la stratégie de McClellan et de Rosecrans de ne rien faire et de laisser les rebelles razzier la région⁴¹⁷² ». Il y avait de la méthode chez Thomas. Les autorités supérieures ne la comprirent pas, l'assimilant à une prudence démesurée.

⁴¹⁶⁹ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, p. 380.

⁴¹⁷⁰ John M. Schofield, *Forty-Six Years in the Army, op. cit.*, p. 237.

⁴¹⁷¹ Henry Stones, "Repelling Hood's Invasion of Tennessee", in *B § L*, vol. 4, p. 454.

⁴¹⁷² O.R., 45 :2, pp. 15-16.

La fièvre de Grant n'expliquait pas tout. L'image qu'il s'était construite du général Thomas joua beaucoup. Dans son esprit, comme dans celui de Sherman et de Halleck, était installée la conviction que celui-ci n'était pas l'homme des offensives audacieuses - ayant servi sous Buell et Rosecrans, il n'en avait d'ailleurs aucune de cette nature à son actif -, qu'il ne pouvait déployer son talent que dans un contexte défensif. C'est à Chattanooga, au début du mois de novembre 1863, que le lien de confiance entre Grant et Thomas se brisa⁴¹⁷³. A Chattanooga, Sherman ne perça pas les défenses ennemies. Cet échec fut pour lui sans conséquences : Grant ne lui adressa jamais la moindre admonestation, au contraire. Le commandant ne s'en priva pas ici avec Thomas. Le Virginien était en droit d'attendre un appui, un encouragement. Grant ne lui apporta qu'une remontrance, certes tempérée, le 2 décembre pour s'être replié sur Nashville plutôt que d'avoir engagé une contre-offensive après la bataille de Franklin⁴¹⁷⁴.

Le 5 décembre, Grant réclama une attaque sans délai, persuadé que le temps jouait en la faveur de Hood en lui permettant de se renforcer avant de se projeter dans le Kentucky⁴¹⁷⁵. Le lendemain, il réitéra son ultimatum⁴¹⁷⁶. Thomas ne céda pas à la pression, il resta fidèle à sa ligne de conduite : ne pas improviser et achever ses préparatifs avant d'avancer sur l'ennemi. Il en eut résulté, selon lui, « un sacrifice inutile de vies humaines⁴¹⁷⁷ ». Le 9 décembre, une violente averse de grésil tomba sur la ville et recouvrit le sol d'une couche de glace. Cette friction figea les deux armées et différa l'attaque nordiste. Le même jour, mu par une insistance sans fondement, Grant rédigea un message dans lequel il relevait le commandant de son poste et prévoyait son remplacement par Schofield⁴¹⁷⁸. Halleck fit savoir à Grant que le ministre de la Guerre et le Président étaient réticents et qu'il devrait assumer seul la responsabilité de la décision⁴¹⁷⁹. Le commandant en chef voulait que l'on galvanisât le général qui avait montré à plusieurs reprises ses talents sur les champs de bataille, pas qu'on le démît. Lincoln estimait Thomas, mais pas au point de s'opposer à Grant auquel il reconnaissait le droit de choisir ses chefs d'armée⁴¹⁸⁰. Le général en chef rapporta tout de même, pour quelque temps, son ordre. Thomas n'eut connaissance de ce dernier qu'après la guerre, mais, informé de son mécontentement par Halleck, il fit savoir à son supérieur, que si telle était son intention, il était prêt à l'accepter « sans un murmure »⁴¹⁸¹. Thomas n'était pas disposé à transiger, il n'affronterait pas

⁴¹⁷³ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant, op. cit.*, p. 233.

⁴¹⁷⁴ O.R., 45 :2, p. 17.

⁴¹⁷⁵ *Ibid.*, p. 55.

⁴¹⁷⁶ *Ibid.*, p. 70.

⁴¹⁷⁷ *Ibid.*, p. 155.

⁴¹⁷⁸ *Ibid.*, pp. 114-116.

⁴¹⁷⁹ *Ibid.*, p. 96.

⁴¹⁸⁰ T. Harry Williams, *Lincoln and his Generals, op. cit.*, pp. 342-343.

⁴¹⁸¹ O.R., 45 :2, pp. 114-116.

l'autorité, mais ne céderait pas devant ses pressions pour livrer un combat dans des conditions qu'il jugeait défavorables. Si le prix de la fidélité à son jugement était son limogeage, il l'assumerait⁴¹⁸².

La gestion de la crise, créée de toute pièce par un Grant emporté par une dérive ubiquiste, au sein du commandement nordiste à Nashville, fut un exemple de solidarité collégiale et de décision partagée. Le 12 décembre, les chefs de Corps furent réunis et, à l'unanimité, se rangèrent derrière leur commandant et sa décision d'aller contre la volonté de Grant et de ne pas attaquer dans ces conditions climatiques⁴¹⁸³. La veille, ce dernier avait écarté l'excuse des intempéries pour justifier cette temporisation : « Si vous retardez l'attaque plus longtemps, on observera le spectacle mortifiant d'une armée rebelle avançant vers la rivière Ohio et vous serez forcé d'agir et d'accepter le temps que vous aurez⁴¹⁸⁴ ». Ces échanges furent cachés aux autorités pour ne pas donner le sentiment que l'on exprimât une parole dissidente⁴¹⁸⁵. Un général avait gardé le silence : Schofield. La raison fut connue quelques heures plus tard. Persuadé qu'un membre conspirait et envoyait des messages à Grant visant à décrier son action, Thomas investiga. Il découvrit l'existence d'un télégramme rédigé de la main de Schofield à l'attention du général en chef, au contenu accusateur : « Beaucoup d'officiers ici sont d'avis que le général Thomas est assurément trop lent »⁴¹⁸⁶. Cette conduite, bien qu'elle constituât un cas de déloyauté évident, fut sans conséquence.

Grant restait obsédé par la présence de l'armée rebelle devant Nashville et fantasmait la menace Hood. Les intempéries avaient sauvé une seconde fois Thomas du limogeage, mais, le 13 décembre, Grant avait atteint les limites de la patience : il choisit de remplacer Thomas par John Logan, un général politique, commandant de Corps de l'armée de Sherman, qui s'était mis en congé pour s'impliquer dans la campagne présidentielle. Ce dernier avait reçu l'ordre de prendre le commandement de l'armée si, le jour de son arrivée (il se trouvait en Virginie), aucune offensive n'avait été lancée⁴¹⁸⁷. Cette fois, Lincoln et Stanton approuvèrent, non sans garder de fortes réserves. L'ordre ne fut pas envoyé à Thomas. Par chance, les conditions climatiques s'étaient éclaircies et l'on apprit que la bataille avait été engagée avec succès par Thomas à partir du 14. Grâce à sa victoire

⁴¹⁸² Thomas B. Van Horne, *History of the Army of the Cumberland : Its Organization, Campaigns, and Battles, Written at the Request of Major-General George H. Thomas Chiefly from his Private Military Journal and Official and Other Documents Furnished by him*, vol. 2, Cincinnati, R. Clarke & Co., 1875, p. 225.

⁴¹⁸³ Thomas B. Buell, *The Warriors Generals*, *op. cit.*, p. 401.

⁴¹⁸⁴ Thomas B. Van Horne, *History of the Army of the Cumberland*, *op. cit.*, vol. 2, p. 257.

⁴¹⁸⁵ Thomas B. Buell, *The Warriors Generals*, *op. cit.*, p. 401.

⁴¹⁸⁶ Freeman Cleaves, *Rock of Chickamauga, The life of General George H. Thomas*, Norman, University of Oklahoma Press, 1948, pp. 259-260. Dans ses mémoires, Schofield narra, au contraire, qu'il avait supporté son supérieur dans sa volonté de ne rien entreprendre avant que l'armée ne fût prête (John M. Schofield, *Forty-Six Years in the Army*, *op. cit.*, p. 238).

⁴¹⁸⁷ Brooks D. Simpson, *Ulysses S. Grant*, *op. cit.*, p. 398.

décisive sur Hood, il ne fut plus question de destitution et Grant suspendit sa décision de se rendre en personne à Nashville⁴¹⁸⁸.

L'attitude de Grant suscite bien des interrogations. Comment interpréter son empressement à ordonner de passer à l'action à l'un des plus talentueux généraux de l'Union sans connaître précisément sa situation, alors que ce même empressement l'avait conduit à lancer plusieurs assauts pendant la campagne de Virginie, qui se soldèrent par des revers tactiques sanglants ? Pourquoi refuser à un commandant d'armée une autonomie d'action et une liberté de jugement ? Thomas était au cœur de l'action et donc le plus apte à déterminer l'instant propice pour donner l'impulsion offensive. Grant justifiait son ordre de destitution par la lenteur du général⁴¹⁸⁹. Or, « le roc de Chickamauga » agit sans lenteur, mais avec sérieux, attention et professionnalisme. Il construisit sa victoire avec méthode. Il amalgama en quelques semaines des soldats aguerris et de jeunes recrues pour construire une armée compétitive. Entre le moment où les confédérés prirent position devant Nashville et l'ordre d'attaque initial (mais repoussé pour cause d'intempéries), cinq jours s'étaient écoulés⁴¹⁹⁰. Difficile de parler de nonchalance. Thomas, ainsi qu'il le télégraphia à Grant le 2 décembre, avait hérité des deux Corps « les plus faibles » de l'armée de Sherman et la majorité des cavaliers n'avaient pas de monture⁴¹⁹¹. La chute de Thomas n'eut pas déplu à Grant qui, comme Sherman, minimisait ses capacités à pouvoir s'inscrire dans une dynamique offensive et avait en souvenir sa mise à l'écart par Halleck en 1862 au profit de Thomas qui se retrouva à la tête de ses hommes. Pour l'ancien membre d'état-major de Thomas, le colonel Henry Stone, qui s'exprima en 1890 devant les membres de la *Military Historical Society of Massachusetts* ? « [...] Grant rumina l'humiliation qu'Halleck lui avait fait subir et dont Thomas fut indirectement la victime⁴¹⁹² ».

Une espèce de rancœur personnelle put donc avoir influencé son attitude. S'y est peut-être ajouté le sentiment qu'une grande menace pesait sur sa réputation à ce moment de la guerre. Il avait autorisé la stratégie de Sherman et, par conséquent, laissé une armée rebelle envahir le Tennessee. Une victoire confédérée à Nashville, en plus de son échec persistant à Petersburg, aurait pour effet de le désigner à la vindicte publique. La crainte, dans ce cas de figure, que la guerre ne se prolongeât eut en effet exaspéré l'opinion publique et fragilisé sa position au sein du commandement. Ce qui n'est pas discutable, c'est le manque d'humilité qui lui fit dire, après la guerre, qu'à la place de Hood, il se serait détourné de Nashville et aurait porté son effort au nord, jusqu'à Chicago, là où Thomas ne

⁴¹⁸⁸ O.R., 45 :2, p. 195.

⁴¹⁸⁹ *Ibid.*, p. 115.

⁴¹⁹⁰ Donn Piatt, *General George H. Thomas, op. cit.*, pp. 567-568.

⁴¹⁹¹ O.R., 45 :2, pp. 17-18.

⁴¹⁹² *Critical Sketches of some of the Federal and Confederates Commanders*, éd., Theodore F. Dwight, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1895, p. 178.

l'aurait pas attrapé⁴¹⁹³. Le message qu'il fit parvenir au commandant après avoir été informé de sa victoire exprimait une gratitude minimale ; il n'y vantait pas ses mérites et l'exhortait surtout à « mettre hors d'état [l'armée rebelle] pour des opérations futures »⁴¹⁹⁴. On retrouve cette même absence de générosité dans ses mémoires où il n'a pas un mot de reconnaissance pour celui qui, en décembre 1864, avait mis un terme à la crise dans le Tennessee en signant l'une des plus grandes victoires tactiques et stratégiques de l'Union et contribué à asseoir sa renommée militaire en éliminant tout risque de menace militaire future dans l'Ouest⁴¹⁹⁵.

Grant pouvait aussi être partial jusqu'à toucher une forme d'injustice. Malgré la victoire à Nashville, l'image de Thomas ne connut aucune embellie à ses yeux. Quand Stanton l'interrogea, le 19 décembre, sur l'opportunité d'élever le Virginien au grade, vacant, de général de division dans l'armée régulière, Grant eut cette réponse : « Je pense que Thomas a gagné son grade de général de division, mais j'attendrai quelques jours avant de le lui donner afin de voir l'étendue des dommages infligés⁴¹⁹⁶ ». Quatre jours furent nécessaires alors que, dès le 19, la réalité de la débâcle confédérée étaient avérée. Le 23 décembre, n'ayant plus de doute sur la détermination de Thomas et la perspective de destruction de l'armée adverse, Grant leva ses réserves⁴¹⁹⁷. Le lendemain, Stanton, moins avare de reconnaissance, informa Thomas de sa promotion dans des termes chaleureux :

C'est avec un grand plaisir que je vous informe qu'en raison de votre compétence, votre courage et votre conduite au cours de la brillante opération militaire dernièrement exécutée sous vos ordres, le Président a donné des instructions pour votre nomination... au grade de général de division dans l'Armée des Etats-Unis, pour pourvoir le seul poste vacant dans ce grade. Je n'ai pas accompli de mission officielle avec plus de satisfaction et aucun commandant n'a plus justement mérité cette promotion due à vos services dévoués, désintéressés et précieux rendus à son pays.⁴¹⁹⁸

Justice était rendue au commandant. Par un civil. Un militaire s'associa le 25 décembre à ces félicitations dans un curieux message : « J'ai pris connaissance de vos opérations vers le 17 et je ne crois pas que votre épouse fut plus heureuse du résultat que je le fus. S'il vous était arrivé malheur, je me serais fait le reproche d'avoir emmené une si grande partie de l'armée et de vous avoir laissé trop faible pour affronter Hood⁴¹⁹⁹ ». L'aveu, dont la sincérité n'est pas suspecte et le rapprochait de l'acte de contrition, était d'importance. En plus de se féliciter de la victoire remportée sur l'ennemi

⁴¹⁹³ John Russell Young, *Around the World with General Grant: A Narrative of the Visit of General U. S. Grant, ex-President of the United States, to Various Countries in Europe, Asia, and Africa, in 1877, 1878, 1879*, New York, Subscription Book Department, American News Company, vol. 2, 1879, p. 294.

⁴¹⁹⁴ O.R., 45 :2, p. 195.

⁴¹⁹⁵ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, vol. 2, pp. 384-386.

⁴¹⁹⁶ O.R., 45 :2, p. 265 et 283.

⁴¹⁹⁷ *Ibid.*, p. 318.

⁴¹⁹⁸ Thomas B. Van Horne, *The Life of Major-General George H. Thomas, op. cit.*, p. 371.

⁴¹⁹⁹ Cité par Freeman Cleaves, *Rock of Chickamauga, op. cit.*, p. 269.

et de reconnaître ainsi ouvertement les talents du général, il confessait l'audace de sa stratégie et le fait qu'elle avait exposé le commandement, composé au départ de deux Corps d'armée, à un risque de revers. Sherman, contrairement à Grant, avait conscience que le triomphe de Thomas lui avait épargné des déboires douloureux sur les plans stratégique et de l'image.

L'objectif focal du commandement de l'Union s'était déplacé. Il ne portait plus sur la victoire finale, définitivement acquise avec la réélection de Lincoln, mais sur la fin du conflit que l'on voulait rapide. La réaction du commandant en chef, comme celle de Grant, exprimait cette évolution. Dans son message à Thomas, fluait en filigrane le souvenir pénible des victoires antérieures qui ne virent jamais s'accomplir la destruction de l'armée ennemie. Le Président y projetait l'ombre traumatisante de Gettysburg et de l'échappée de l'armée rebelle en Virginie : « Veuillez accepter, ainsi que vos officiers et soldats, la reconnaissance de la nation pour votre succès d'hier. Vous l'avez merveilleusement entamé. Un couronnement grandiose est à votre portée. Ne le laissez pas vous échapper⁴²⁰⁰ ». Thomas ne ceignit pas la couronne du destructeur de l'armée rebelle ce qui déclencha le mécontentement de Grant qui reprochait, contre l'évidence même des faits, sa « lenteur » et le mauvais emploi de la cavalerie pendant la poursuite⁴²⁰¹. Wilson se chargea après la guerre de contester cette dernière critique affirmant que « [...] le succès qu'elle remporta au cours de la bataille et l'opiniâtreté avec laquelle elle poursuivit l'armée en fuite sont sans parallèle dans l'histoire de cette guerre ou de toute guerre⁴²⁰² ». Thomas avait rempli l'objectif militaire décisif : les confédérés, trop affaiblis humainement et moralement, ne seraient plus en mesure de conduire une action offensive dans l'Ouest, mais seulement en capacité d'offrir une résistance, encore que ce fût pour la gloire. Thomas avait apporté un cinglant démenti à ceux qui avaient douté de ces capacités à vaincre dans une bataille offensive. Ce qui lui fit dire à son chef de la cavalerie : « Ne vous avais-je pas dit que nous pouvions les avoir si seulement ils [Grant et le gouvernement] nous laissaient tranquilles⁴²⁰³.

La bataille de Nashville fut un modèle de précellence tactique. On y retrouvait le respect de la géométrie qui, pour Clausewitz, était « à la base... de la théorie des mouvements de troupe⁴²⁰⁴ ». Entre les différentes composantes du commandement, la concorde prévalait, facilitant la coopération et la fluidité de l'action. Le commandant nordiste avait réfléchi la bataille à venir avec ses lieutenants qui furent associés aux grandes étapes de la planification. Le 15 décembre, Thomas feinta une attaque sur l'aile droite rebelle (avec un Corps) pour mieux frapper sa gauche, qui se replia sur trois

⁴²⁰⁰ O.R., 45 :2, p. 210.

⁴²⁰¹ Dans une lettre à Sherman datée du 21 janvier 1865, Grant écrivit : « Sa poursuite de Hood révéla une lenteur qui m'a convaincu qu'il ne pourrait jamais conduire une de vos campagnes » (Cité par Thomas B. Van Horne, *The Life of Major-General George H. Thomas, op. cit.*, p. 361).

⁴²⁰² James Harrison Wilson, "The Union Cavalry in the Hood Campaign", in *B § L*, vol. 4, p. 471.

⁴²⁰³ *Ibid.*, p. 470.

⁴²⁰⁴ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 225.

kilomètres, dans un mouvement enveloppant (avec deux Corps d'infanterie et une division de cavalerie). Le lendemain, après avoir essuyé de violents tirs d'artillerie, et au terme d'âpres combats, les rebelles rompirent sur leur gauche, provoquant une rupture de toute la ligne défensive et furent dans le plus grand désordre (à l'exception du Corps de S. D. Lee) en direction de Franklin⁴²⁰⁵. Un Corps se tenait en réserve (Schofield) qui put, le 16, exploiter la percée réalisée. Au cours de la bataille, il fut prévu que la cavalerie jouerait un rôle majeur. Le manque de chevaux pour sa cavalerie avait justifié la décision du commandant de temporiser. Les faits révélèrent la pertinence de ce jugement. Opérationnelles, les forces montées nordistes, au nombre de 12 000, contribuèrent grandement à la victoire. Le 15, elles ne se contentèrent pas de protéger le flanc gauche de l'armée, elles se battirent aux côtés des fantassins dont elles accrurent la puissance de feu avec leur carabine à répétition⁴²⁰⁶. Pendant la poursuite, rapporta Hood, elles chargèrent les fantassins avec leur sabre, perçant à plusieurs occasions leur ligne défensive⁴²⁰⁷.

La cavalerie sudiste n'eut pas la même implication au cours de ces deux journées décisives. Hood avait laissé devant Murfreesboro, où se trouvaient 8 000 tuniques bleues, deux divisions de cavalerie pour protéger son flanc droit et sa ligne de ravitaillement⁴²⁰⁸. Il est difficile de mesurer l'impact de leur absence et d'alléguer que leur présence à Nashville eut été suffisante pour inverser la conjoncture. Considérant que les assaillants réalisèrent leur manœuvre initiale sous couvert du brouillard, les « yeux » de l'armée ne pouvaient pas jouer leur rôle à plein et avertir suffisamment tôt que l'attaque principale portait sur la gauche, et qu'à droite les fédéraux n'opéraient qu'une simple diversion⁴²⁰⁹. Les rebelles s'étaient défendus vaillamment et avaient repoussé les assauts. L'aile gauche, assommée par un puissant tir d'artillerie, céda le 16 sous la pression d'un ennemi supérieur en nombre, emportant dans sa déroute le reste de la ligne.

En janvier 1865, Hood fut, à sa demande, relevé de son commandement⁴²¹⁰. Son prédécesseur fut rappelé pour lui succéder le mois suivant⁴²¹¹. La mission de Johnston était d'entraver la progression de Sherman. A la tête de 60 000 hommes, ce dernier décida, avec l'aval de Grant, de poursuivre sa route vers le nord pour rejoindre l'armée de l'Union à Petersburg. En janvier, des fédéraux vengeurs entrèrent en Caroline du sud, considérée comme le berceau de la rébellion pour avoir été le premier Etat à faire sécession. Avançant sur un large front en plusieurs colonnes, ils dragonnèrent la région,

⁴²⁰⁵ O.R., 45 :1, p. 660.

⁴²⁰⁶ James Harrison Wilson, *Under the Old Flag : Recollections of Military Operations in the War for the Union, the Spanish War, the Boxer Rebellion, etc.*, vol. 2, New York, D. Appleton and Company, 1912, pp. 107-113 ; W. J. Wood, *Civil War Generalship, op. cit.*, p. 219.

⁴²⁰⁷ O.R., 45 :1, p. 661.

⁴²⁰⁸ Stephen M. Hood, *John Bell Hood, op. cit.*, pp. 185-186.

⁴²⁰⁹ O.R., 45 :1, pp. 37-38.

⁴²¹⁰ *Ibid.*, p. 805.

⁴²¹¹ O.R., 47 :1, p. 3.

y causant les plus grandes calamités. On lava le « crime » de la sécession par des destructions massives. La capitale Columbia fut mise à sac et en grande partie incendiée le 17 février ; les outrages aux personnes, sans distinction de sexe et de couleur, furent réguliers⁴²¹². Le commandant avait derechef fondé sa campagne sur la manœuvre et, dans ce domaine, son habileté avait fait merveille⁴²¹³. Il avait tenu l'ennemi dans l'incapacité de connaître exactement les cibles urbaines visées : Macon ou Augusta, Augusta ou Charleston, Charlotte ou Fayetteville et enfin Raleigh ou Goldsborough. Enfermés dans un dilemme, les sudistes n'avaient jamais pu concentrer leurs forces contre l'envahisseur⁴²¹⁴.

Dans le cœur des soldats sudistes au front, l'invasion produisit des effets délétères et irrémédiables. Inquiets pour leur famille, ils étaient des milliers à avoir perdu l'envie de se battre et à désertier. Le 8 mars, deux colonnes yankees de 30 000 hommes chacune pénétrèrent en Caroline du Nord. Johnston réunit sous son commandement les restes de l'Armée du Tennessee, le Corps de Hardee, la cavalerie de Hampton et la division de Hoke, envoyée par Lee en décembre 1864 pour participer à la défense de Fort Fisher - qui tomba le 15 janvier - sur la côte Atlantique de la Caroline du Nord. Le commandant, déconnecté des réalités opérationnelles à Petersburg, avait demandé à Lee qu'il lui envoie la moitié de son armée pour « détruire Sherman »⁴²¹⁵. Avec 20 000 soldats, il frappa le 19 mars à Bentonville. Tactiquement, les belligérants se quittèrent sur une partie nulle. Profitant d'un rapport de trois contre un, Sherman pouvait « tuer » Johnston, mais son engagement, le 21, fut frileux⁴²¹⁶. Le lendemain il ne jugea pas utile de poursuivre l'ennemi qui battait en retraite, préférant faire sa jonction avec l'armée de Schofield à Goldsborough, le « véritable objectif », selon lui, de sa campagne⁴²¹⁷. Ce fut sans conséquence. Sherman figea son armée et ne participa pas à la dernière phase de la guerre en Virginie ; Johnston ne reprit pas l'initiative et déposa les armes un mois plus tard, après l'assassinat de Lincoln.

d - Le commandement et la fin de la guerre.

Les derniers mois de la guerre offrent un champ d'analyse plutôt restreint. Pas de stratégie nouvelle, de tactiques révolutionnaires qui retiennent notre attention. Ils forment l'histoire très banale d'un commandement et d'une armée qui, d'un côté, résistent par obéissance et loyauté, et qui, de l'autre, attendent le moment juste pour porter le coup de grâce et finir la guerre. Notre étude du

⁴²¹² *Marching with Sherman, op. cit.*, pp. 213-270.

⁴²¹³ O.R., 44, pp. 797-798.

⁴²¹⁴ Basil H. Liddell Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, 2007, pp. 280-281. La première version fut publiée en Angleterre en 1929. Elle fut rééditée à plusieurs reprises et retravaillée.

⁴²¹⁵ O.R., 47 :1, p. 1051.

⁴²¹⁶ Alfred H. Burne, *Lee, Grant and Sherman, op. cit.*, pp. 175-176 et 179-180.

⁴²¹⁷ O.R., 47 :1, p. 27.

commandement s'achèvera sur une analyse de la manière dont des généraux nordistes furent empêchés, ou s'interdire, d'intervenir à leur guise dans le processus de négociation pour la paix ainsi que sur les raisons qui menèrent le commandement confédéré à poursuivre une lutte qui ne recélait plus aucune dimension d'espérance.

La guerre se finit en avril 1865. Pour l'historien, dont le regard est capable d'embrasser toutes les données de la situation pour chacun des belligérants, cela ne constitue pas une surprise. Ce scénario était le résultat de la confrontation entre deux intransigeances qui constituaient l'essence même de l'engagement des parties dans un processus guerrier, quatre ans plus tôt. Contrairement à d'autre conflit, on pense à la première guerre mondiale, l'idée d'un armistice fut bannie par Lincoln. En septembre 1864, il écrivait : « Un armistice - une cessation des hostilités - signifie la fin des combats et permettrait aux insurgés de rester en paisible possession de tout ce pourquoi nous avons lutté ». La restauration de l'Union, que les rebelles avaient cherché à détruire, excluait, de son point de vue, une simple suspension d'armes, fondée sur un accord commun. Les combats devaient se clore sur un acte militaire de reddition des armées rebelles. Toute la stratégie nordiste, au cours des derniers mois de guerre, fut tendue vers cet objectif. Le rôle du commandement était d'y parvenir.

En janvier 1865, par le truchement de Frank Blair, le père de l'ancien ministre des Postes démissionnaire, les deux commandants en chef furent mis en rapport et jetèrent les bases d'un dialogue. La genèse de ce qui sera la plus célèbre des tentatives de paix, connue sous le nom de la conférence d'Hampton Roads, démontra qu'il n'existait pas d'espace de consensus susceptible de faire aboutir un projet de négociation entre un camp qui parlait « d'établir la paix pour deux pays » et un autre « au profit du peuple de notre seule et unique patrie commune »⁴²¹⁸. Le Président nordiste était ouvert à des négociations, mais à ses conditions que la situation stratégique lui permettait d'imposer : restauration de l'autorité nationale dans tous les Etats, pas de recul de l'exécutif sur la question de l'esclavage ; pas de cessation des hostilités sans mettre un terme à la guerre, et licenciement de toutes les forces hostiles au gouvernement⁴²¹⁹. Ces conditions, surtout la première, que Davis ne voulait pas entendre, n'étaient pas acceptables et condamnaient la conférence à l'échec avant même son commencement.

La conférence réunit le 3 février 1865 trois émissaires sudistes, Lincoln et son ministre Seward⁴²²⁰. Les échanges, informels, durèrent quatre heures ; ils furent francs et courtois. On retiendra, en confrontant les témoignages des protagonistes, que le Président imposait le retour dans l'Union des

⁴²¹⁸ CWAL, 8, pp. 275-276.

⁴²¹⁹ *Ibid.*, p. 279.

⁴²²⁰ Le vice-président Alexander H. Stephens, devenu très critique à l'égard de la politique de Davis, John A. Campbell, ancien juge de la Cour suprême des Etats-Unis, et Robert M. T. Hunter, ancien sénateur.

Etats sécessionnistes comme préalable à toute forme de négociation et rejetait toute idée d'armistice, qu'il percevait comme « une quasi-reconnaissance des Etats en guerre contre le gouvernement national...⁴²²¹ ». Il fut rappelé que la Proclamation était une mesure de guerre qui cessera de produire ses effets une fois celle-ci terminée, et que le 13^{ème} amendement, voté par le Congrès trois jours plus tôt, et qui avait pour objet l'abolition de l'esclavage sur tout le territoire des Etats-Unis, devait être ratifié par les trois quarts des Etats ; le retour dans l'Union des onze Etats confédérés pouvait compromettre la ratification. Cette hypothèse, déclinée par Seward, n'avait pas la faveur de Lincoln. Ce dernier, plutôt compréhensif sur la question de l'esclavage, suggéra que s'il était à la place d'Alexander Stephens, il proposerait une émancipation progressive sur 5 ans, une émancipation avec compensation financière pour les propriétaires⁴²²².

La contribution de Grant à la tenue de la conférence fut décisive. C'est en effet le général qui, après avoir échangé avec les émissaires sudistes, le 1^{er} février, convainquit Lincoln de les recevoir. Il avait télégraphié à Stanton : « Leurs intentions sont bonnes et leur désir de restaurer la paix et l'Union est sincère... je regrette cependant que M. Lincoln ne puisse pas s'entretenir [avec eux] ... Je crains que leur retour, sans qu'aucune autorité ne se soit exprimée, n'ait une mauvaise influence⁴²²³ ». Sans qu'il fût question pour lui de se substituer à l'autorité politique, Grant n'entendait pas se tenir à l'écart des événements et avait agi au-delà de ce que ses prérogatives autorisaient. Son intrusion dans le champ politique, quoique mesurée, fut réelle et transgressait l'interdiction qui lui en avait été faite par l'envoyé de Seward, chargé de connaître les intentions des sudistes. Grant pouvait toujours le contester dans ses mémoires, les faits le confirmèrent. C'est lui qui accueillit ces personnalités quand elles eurent franchi les lignes de l'Union. C'est avec elles, et en présence de Meade, qu'il discuta de l'objet de leur présence : la paix, un sujet qui relevait de la compétence exclusive du politique. Les motivations de Grant étaient sans doute nobles : saisir l'opportunité de pouvoir terminer une guerre dont lui-même était fatigué.⁴²²⁴

A quelques semaines de la fin attendue du conflit, une partie du haut commandement opérationnel s'interrogeait sur la capacité du politique à terminer la guerre. Cette interrogation n'était pas une défiance et resta, le plus souvent, confinée dans les pensées de leurs auteurs ; elle ne prit qu'à une seule reprise la forme d'une intention, vite étouffée par la loyauté et l'obéissance de Grant aux ordres de Lincoln.

⁴²²¹ Michael Burlingame, *Abraham Lincoln, op. cit.*, vol. 2, p. 756.

⁴²²² Richard N. Current, *The Lincoln Nobody Knows, op. cit.*, pp. 243-247.

⁴²²³ CWAL, 8, p. 282.

⁴²²⁴ William S. McFeely, *Grant, op. cit.*, pp. 200-2005.

Dans une lettre à son épouse, Meade avait évoqué la dimension militaire, mais également politique de sa conversation avec les émissaires sudistes : les sujets relatifs au cessez le feu, aux droits des Etats et à l'esclavage furent abordés. « Puis, écrivit-il, ils dirent qu'ils pensaient que c'était bien dommage que ces sujets ne pussent être laissés aux généraux de chaque camp et enlevés des mains des politiciens. J'ai répondu que je n'avais aucun doute sur le fait qu'un accord serait plus rapidement obtenu de cette façon, mais que je craignais qu'il n'y ait aucune chance pour qu'il en soit ainsi »⁴²²⁵. En public, Meade cultiva la discrétion.

Une initiative individuelle fut lancée par le général nordiste Ord, commandant de l'Armée du James, qui, selon Longstreet, dont il fut l'interlocuteur, avait constaté que la paix était une question que les politiciens abordaient avec « appréhension »⁴²²⁶. La finalité était donc moins de remplacer les politiques que d'amorcer un arrangement pour permettre la tenue de pourparlers de paix. Ord proposa une suspension des combats et une rencontre entre Grant et Lee. Ce dernier, auquel le nordiste demanda d'officialiser la démarche, adressa un courrier à Grant. Bien qu'il ne fût pas optimiste sur l'issue de sa démarche, il montra, dans le texte, une vraie volonté d'arriver à un arrangement et éclaira son vis-à-vis sur l'épaisseur de l'autorité dont Davis l'avait investi :

Sincèrement désireux de n'épargner aucun effort susceptible de mettre un terme aux calamités de la guerre, je propose de vous rencontrer au moment et à l'endroit qui vous agréent, dans l'espoir qu'un échange de point de vue permette de soumettre les sujets de controverse entre les belligérants à un accord [militaire]. Dans ce cas, je suis autorisé à entreprendre tout ce que l'entretien proposé jugera nécessaire et approprié.⁴²²⁷

Grant et Lee se rencontrèrent : ce ne fut pas en février mais en avril ; ce ne fut pas pour discuter de la paix mais pour la signer. Lincoln avait désapprouvé le geste d'Ord et, afin de réaffirmer nettement le monopole du politique sur le sujet, avait informé Grant qu'une entrevue avec son opposant ne pouvait avoir qu'un objet militaire : la capitulation de l'armée confédérée⁴²²⁸. Le Président avait défini un espace de compétence à l'intérieur duquel les généraux pouvaient évoluer ; il en avait surtout tracé la frontière. Il craignait que le point d'intersection des intérêts militaires et politiques fût divergent. Compte tenu des conditions fixées par Lincoln, il est certain qu'un cheminement symétrique des acteurs politiques de la négociation, susceptible de déboucher sur un point d'équilibre consensuel, était illusoire. Cette même démarche, accomplie par des militaires et entre militaires, serait peut-être parvenue à des concessions mutuelles acceptables et à la formulation

⁴²²⁵ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, op. cit., vol. 2, pp. 258-259.

⁴²²⁶ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., p. 584.

⁴²²⁷ WPRL, p. 911.

⁴²²⁸ O.R., 46 :2, p. 802.

d'un cadre de pourparlers qui ne soit pas qu'un agrégat de concessions faites exclusivement par la partie perdante.

Davis refusait de mettre fin à une guerre sans que ne soit garantie l'indépendance de la Confédération, même si la perspective de la défaite ne pouvait lui avoir échappé, et qu'au cours des échanges très fréquents avec son général, elle dut forcément être évoquée. Les demandes pour engager des négociations s'étaient multipliées ; le vice-président Stephens, avant la conférence d'Hampton Roads, avait fait plusieurs tentatives auprès de Davis dans ce sens, sans réussite⁴²²⁹. Le Président restait, au-delà de toute rationalité, attaché à l'idée que l'indépendance de la Confédération ne pouvait être obtenue que par une résistance acharnée qui viendrait à bout de la volonté de l'Union. Lee était sans doute le seul à pouvoir infléchir la position de Davis et le convaincre, fort d'arguments militaires objectifs, que la résistance était inutile. Il ne le fit pas. Son pessimisme sur la situation des armées était insuffisant pour l'y conduire. La résignation seule le décida. Il n'acceptera de déposer les armes que pour éviter l'annihilation physique des quelques milliers de soldats restés fidèles à la Confédération. Un parallèle de la situation pourrait être dressé avec la fin du 1^{er} Empire. Ce sont les maréchaux, fatigués de la guerre et aspirant à la paix, qui convinrent Napoléon d'abdiquer à Fontainebleau, après que Paris s'était rendu aux Prussiens et que le Sénat avait prononcé sa déchéance. Jacques Bainville parlait « d'insurrection des maréchaux⁴²³⁰ ». Au sein du commandement confédéré, on ne vit rien de tel. D'insurrection, il était seulement question dans les rumeurs qui circulaient à Richmond. Jones écrivit dans son journal, à la date du 17 janvier 1865 : « Il y a davantage de bruits de révolution, et même que le Congrès va déposer le Président et investir le général Lee⁴²³¹ ». Le feu roulant des critiques provenait de la classe politique, pas des milieux militaires. C'est d'ailleurs l'action des parlementaires qui remodela le visage du commandement civil et militaire confédéré.

Les hostilités furent lancées le 17 janvier 1865 par le législateur de l'Etat de Virginie, qui vota une résolution secrète suggérant la nomination de Lee à la tête de toutes les armées sudistes. Les termes de la résolution érigeaient celui qui était alors chef de l'Armée de Virginie du Nord en figure salvatrice. Il était le seul, pouvait-on lire, en capacité « de réanimer l'énergie des armées comme celle de la population de plusieurs Etats, et d'inspirer une confiance grandissante dans la victoire finale de notre cause »⁴²³². Davis testa son général avec malice, prêchant le faux pour connaître le vrai. Lui

⁴²²⁹ La première de ses tentatives intervint en juin 1863, Alexander H. Stephens, *A Constitutional View of the Late War Between the States : Its Causes, Character, Conduct and Results*, vol. 2, Philadelphia, National Publishing Company, 1870, pp. 558-561 ; William J. Cooper, JR., *Jefferson Davis, American*, op. cit., p. 544.

⁴²³⁰ L'académicien a intitulé le chapitre XXIII de sa remarquable biographie de l'Empereur, "Les bottes de 1793 et l'insurrection des maréchaux" (Jacques Bainville, *Napoléon*, Paris, Arthème Fayard et C^{ie}, 1931).

⁴²³¹ John B. Jones, *A rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. 2, p. 389.

⁴²³² Steven E. Woodworth, *Davis and Lee at War*, op. cit., pp. 309-310.

affirmant que, selon certaines sources, sa réflexion sur le sujet avait mûri positivement, il lui proposa, comme il l'avait fait après Gettysburg, d'étendre son champ d'autorité aux Département de la Caroline du Sud, de la Géorgie et de la Floride. La réponse de Lee confirmait à la fois l'ambition contenue du général et sa subordination à l'autorité présidentielle : « Je suis prêt à assumer toute tâche que vous jugerez opportun de m'assigner, mais je ne souhaite pas que vous vous trompiez quant à l'étendue de mes capacités⁴²³³ ». La modestie assumée de Lee permet de comprendre l'attitude du commandement pendant les derniers mois du conflit.

Lee, s'il l'avait souhaité, aurait pu revêtir la tunique de dictateur, qui sied à l'homme providentiel en période de désespoir⁴²³⁴. Certains hommes politiques, qui jugeaient sévèrement, quand ils ne les dénigraient pas ouvertement, les qualités militaires de Davis, étaient prêts à la lui remettre pour sauver ce qui pouvait l'être. Le 19 janvier, à une large majorité, 62 voix contre 14, la Chambre des représentants vota une résolution commune avec le Sénat, créant le poste de général en chef avec Lee pour détenteur⁴²³⁵. Au-delà de son inconstitutionnalité (le pouvoir de nomination était de la compétence exclusive du Président), le texte voté exprimait toute la défiance à l'égard de Davis, qui, néanmoins, ratifia la loi et nomma Lee le 1^{er} février. Un autre que Lee, sensible aux marques de déférence et de confiance que le corps législatif lui témoignait, aurait pu aspirer à incarner le pouvoir. Les principes qui formaient la personnalité de Lee excluaient cette forme de tentation. Entre le commandant en chef et son principal général, cette promotion fut sans incidences sur leur relation. Lee avait accepté le poste avec grande réticence et sans intention de remettre en cause les prérogatives de Davis.

Le colonel Taylor fut l'un des officiers qui accompagnèrent Lee au plus près durant cette guerre. On trouve dans ses mémoires une phrase qui résumait ce qu'il considérait être les faiblesses du général : « Les traits de caractère susmentionnés, générosité excessive [avec ses subordonnés défaillants] et subordination parfaite [aux autorités civiles], s'ils ornent la vie du général Lee, ne sont pas compatibles avec les notions généralement acceptées de perfection qui sont attachées à un leader révolutionnaire⁴²³⁶ ». C'est un jugement sévère sauf si l'on considère que le salut de la Confédération passait par un *pronunciamiento* et l'instauration d'un pouvoir militaire.

Deux autres changements intervinrent sous la pression du législateur. Le 18 janvier, il demanda la démission du gouvernement. Pour le ministre de la Guerre, un enfant de la Virginie, le camouflet était plus qu'il ne pouvait accepter et, malgré les tentatives de Davis pour le dissuader, il démissionna le

⁴²³³ WPRL, pp. 884-885.

⁴²³⁴ James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., p. 583.

⁴²³⁵ John B. Jones, *A rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, op. cit., vol. 2, p. 392.

⁴²³⁶ Walter H. Taylor, *Four Years with General Lee*, op. cit., p. 148.

1^{er} février. Le général Breckinridge, apprécié et respecté tant dans les milieux militaires, à l'exception de Bragg, que politiques, lui succéda⁴²³⁷. L'arrivée d'un homme au caractère trempé, peu enclin à la diplomatie dans ses rapports avec des tiers, ne fut rendu possible que par la grande fragilité de Davis, dont un de ses biographes dit qu'il était « épuisé par des années de tension, d'opprobre et de controverses incessantes⁴²³⁸ ». On devait aussi, au moins en partie, aux parlementaires le retour de Johnston sur la scène militaire. Ils l'avaient demandé le 19 janvier. Davis avait de bonnes raisons pour ne pas accéder à leur volonté, mais trop isolé pour leur faire front et s'engager dans une lutte d'influence, il finit par céder et rappela le général le 22 février. L'autre partie, ayant permis ce retour, fut Robert Lee, qui avait un profond respect pour Johnston et jugea utile sa présence sur le terrain⁴²³⁹.

Il est improbable que le commandant en chef crût à une issue positive de la conférence d'Hampton Road. Son échec prévisible fut exploité par Davis. La fin qui se profilait ne le jeta pas dans l'apathie. Le Président prononça un discours devant chacune des deux assemblées, dans lequel il stigmatisa l'intransigeance de celui qu'il appela, pour cette raison, « Sa Majesté Abraham 1^{er} »⁴²⁴⁰. A la vue des dangers, peut-être pensait-il que l'opinion connaîtrait un sursaut patriotique, une nouvelle ferveur. Tout cela, bien sûr, n'était qu'illusion. Pourtant cette illusion dura : après la reddition de Lee à Appomattox, en présence des membres du cabinet, de Beauregard et Johnston, il reconnut que la situation était « terrible » mais pas « fatale » et que l'ennemi pouvait encore être battu « si notre peuple faisait corps »⁴²⁴¹. Elle se doubla d'une vision stratégique délirante : « Nous sommes maintenant entrés dans une nouvelle phase du conflit. Libérée de l'obligation de garder des points précis, notre armée pourra se déplacer d'un endroit à l'autre et frapper les détachements de leur armée éloignée de ses bases. Ayons en la volonté et nous serons libres⁴²⁴² ».

Pour le commandement sudiste et la Confédération, le dénouement approchait. La réélection de Lincoln avait déchu ses dirigeants de leur dernière espérance. Il n'y aura pas de compromis, la guerre se poursuivra jusqu'à l'extinction des ultimes résistances rebelles. A Petersburg, l'hiver avait été synonyme d'accalmie pour les belligérants, mais beaucoup savaient que le retour du printemps, avec ses routes praticables, coïnciderait avec l'amorce d'une nouvelle offensive de l'Union, cette fois décisive. En janvier, la situation militaire s'était un peu plus détériorée pour le Sud : les fédéraux prirent fort Fisher, en Caroline du Nord, avec pour conséquence de priver l'armée de Lee de l'un de ses plus importants axes de ravitaillement. Sûr de sa victoire, Grant était traversé par la crainte que

⁴²³⁷ William C. Davis, *Jefferson Davis, op. cit.*, p. 585.

⁴²³⁸ *Ibid.*, p. 587.

⁴²³⁹ PJD, 11, pp. 421-422.

⁴²⁴⁰ William J. Cooper Jr., *Jefferson Davis, American, op. cit.*, p. 551.

⁴²⁴¹ Craig L. Symonds, *Joseph E. Johnston, op. cit.*, p. 354.

⁴²⁴² O.R., 46 :3, pp. 1382-1383.

son rival ne le prit de vitesse, quittât ses tranchées et ne lui échappât pour quelque temps encore⁴²⁴³. Un scénario improbable pour tout observateur, tant l'armée confédérée semblait affaiblie. Neuf mois de pression, de privation, de maladie, aggravées par la multiplication des désertions que nul renfort ne pouvait compenser, avaient réduit l'Armée de Virginie du Nord à une multitude de misérables haillonneux et dénutris. Le feu sudiste n'était plus en mesure d'éteindre celui de l'ennemi qui grossissait de jour en jour grâce à ses ressources en hommes et en matériel inépuisables. La détermination et la volonté, essentiellement fondées sur le sentiment de défendre la patrie contre une force d'invasion, ne suffisaient plus et allaient devoir s'incliner devant le verdict des armes.

Face au mauvais arroi de son armée, Lee avait prévenu le ministre de la Guerre : « Ne soyez pas surpris si une calamité nous tombe dessus⁴²⁴⁴ ». Pas de lamentation ni de courroux dans le propos, mais l'expression d'une réalité douloureuse. En soldat, il continuera de se battre sans barguigner, jusqu'au bout. C'est pourtant Lee qui alluma les derniers feux d'une guerre qui durait depuis quatre ans. La menace immédiate résidait dans la perspective d'agrégation des forces de Schofield et de Sherman, vainqueurs sur leur terrain d'opération respectif, avec celles de Grant. Affronter trois armées était plus que ce que les confédérés pourraient supporter. Lee opta pour une stratégie offensive en trois temps : enlever le fort Stedman, principal point faible sur la droite de l'ennemi, afin de raccourcir la ligne de front, envoyer une partie de ses forces rejoindre les restes de l'Armée du Tennessee sous le commandement de Johnston pour vaincre l'armée de Sherman, réunir ensuite toutes ses troupes à Petersburg⁴²⁴⁵. La stratégie était d'une telle audace que l'on peine à la croire réalisable, à moins qu'un grand bonheur ne se glissât dans chacun de ses pas. Elle s'écroula dès le premier temps. L'attaque contre le fort fut menée par 18 000 fantassins, presque tous du 2^{ème} Corps, le 25 mars, en pleine nuit. L'ouvrage fut enlevé, mais les confédérés ne purent poursuivre leur percée dans un espace de tranchées labyrinthiques. Une contre-attaque des fédéraux régla l'issue du combat⁴²⁴⁶. Les assaillants furent refoulés en ayant éprouvé des pertes importantes : entre 2 700 et 4 000, dont près de 2 000 prisonniers⁴²⁴⁷. De cet échec, Lee tira la conclusion qu'il lui serait « impossible d'empêcher la jonction entre Grant et Sherman »⁴²⁴⁸.

La campagne d'Appomattox fut lancée par Grant le 29 mars. Vingt et un mille fédéraux débordèrent la droite confédérée tenue par 11 000 hommes au cours de la bataille de Five Forks, le

⁴²⁴³ *Personal Memoirs of U. S. Grant, op. cit.*, pp. 424-425.

⁴²⁴⁴ O.R., 46 :2, p. 1210.

⁴²⁴⁵ WTPRL, p. 917.

⁴²⁴⁶ John R. Maass, *The Petersburg and Appomattox Campaigns, 1864-1865*, Washington, Center of Military History United States Army, 2015, pp. 44-45.

⁴²⁴⁷ A. Wilson Greene, *The Final Battles of the Petersburg Campaign : Breaking the Backbone of the Rebellion*, Knoxville, University of Tennessee Press, 2008, pp. 114-115.

⁴²⁴⁸ WTPRL, p. 916.

1^{er} avril. Angoissante pour Lee, la situation devint désespérée le lendemain après que l'ennemi avait percé sa ligne en trois endroits. Privé de sa dernière route de ravitaillement, le commandant dut se résoudre à abandonner Petersburg et recommanda, dans le même temps, l'évacuation de Richmond⁴²⁴⁹. Dans la nuit du 2 au 3 avril, il engagea une retraite vers l'ouest qui prit rapidement des allures de chemin de souffrance. Une souffrance dont le corps et l'esprit d'A. P. Hill furent libérés par une balle nordiste le 2 avril. L'Armée de Virginie du Nord entra en agonie.

Les confédérés se dirigèrent sur Amelia Court House. Une étape vitale. C'est là que Lee avait ordonné que l'on acheminât par train les vivres indispensables pour l'armée et qu'il entendît faire la jonction avec les forces stationnées dans la capitale. Une terrible déception attendait les sudistes à Amelia. Aucune victuaille ne s'offrit aux ventre-creux. Au lieu de poursuivre sans différer leur marche vers le sud, en direction de la Caroline du Nord, dans l'espoir de s'unir à Johnston, ils passèrent leur journée à quêrir de la nourriture, quand ils ne désertèrent pas tout simplement. Un délai fatal pour une armée qui, à cet instant, ne devait sa survie qu'à sa mobilité. Aussitôt reprise, la retraite se détourna de son trajet, bloquée par la présence en masse de fédéraux. On se dirigea vers l'ouest. Quatre-vingt mille fédéraux étaient aux trousses d'une armée étique, expirante, désorganisée, sans liant. Le 6 avril, nouveau désastre. Les fédéraux profitèrent des espaces séparant les Corps sudistes pour déborder et capturer 7 700 soldats et huit généraux, dont Ewell, à la bataille de Sailor's Creek. L'armée de Lee fut amputée de 8 000 soldats, plus d'un quart de ses effectifs. A la vue des rescapés, Lee ne put réprimer son désarroi : « Mon Dieu ! L'armée a-t-elle été dissoute ? ». ⁴²⁵⁰

Le naufrage militaire précipita la fin de l'Armée de Virginie du Nord. Le 9 avril à 3h00, à Appomattox Court House, une ultime charge fut sonnée pour briser l'étau yankee, gagner Lynchburg et trouver refuge dans les montagnes à l'ouest. C'était un combat impossible. Instruit de l'échec, Lee se résigna : « Il ne me reste plus qu'à aller trouver le général Grant, même si j'aimerais mieux mourir de mille morts⁴²⁵¹ ». Ils étaient encore des centaines à vouloir se battre plutôt que de forligner. Ils clamèrent avec ardeur qu'ils le suivront. Témoignages touchants d'une indéfectible fidélité au commandant. Tant de sacrifice, de douleur, de malheur avaient accablé son armée qui ne comptait plus, approximativement, que 8 000 fantassins et 2 000 cavaliers, privés de subsistance et bientôt de munition. La guerre est aussi une histoire d'arithmétique. La supériorité numérique écrasante de

⁴²⁴⁹ Ron Field, *Petersburg 1864-65*, op. cit., pp. 79-81.

⁴²⁵⁰ WPRL, pp. 935-937 ; John R. Maass, *The Petersburg and Appomattox Campaigns, 1864-1865*, op. cit., pp. 53-59 ; James Longstreet, *From Manassas to Appomattox*, op. cit., p. 615.

⁴²⁵¹ A. L. Long, *Memoirs of Robert E. Lee*, op. cit., p. 421.

l'Union étouffa les dernières illusions. Pour Lee, la reddition était inévitable et il refusa de prolonger l'effusion de sang. Il se rendit à son vainqueur⁴²⁵².

L'Histoire s'invita dans la plus jolie demeure du village d'Appomattox. Conformément au vœu de Lincoln, Grant se montra généreux dans le triomphe. Les termes de la reddition autorisaient officiers et simples soldats, une fois leur parole donnée de ne pas reprendre les armes contre le gouvernement des Etats-Unis avant d'avoir été régulièrement échangés, à rejoindre leur foyer avec les chevaux dont ils étaient propriétaires et avec leurs épées pour les premiers. Vingt-cinq-mille rations furent distribuées aux vaincus tenaillés par la faim⁴²⁵³. Lee, qui n'avait trahi aucune émotion pendant la signature des lettres, échangea une dernière poignée de main avec Grant, puis il enfourcha son cheval. Il s'apprêtait à rejoindre ses lignes, Grant se découvrit, imité par les officiers présents. Lee rendit le beau geste. La guerre en Virginie se terminait par une marque de respect entre les deux commandants⁴²⁵⁴.

Dans l'Ouest, les opérations militaires s'achevèrent pour Sherman sur une rebuffade et une flambée de tension très politique dans ses ressorts. Le 17 et 18 avril 1865, celui-ci s'était autorisé à négocier la paix avec son adversaire, Johnston, dans des termes qu'il croyait être conformes aux vues de Lincoln, rencontré en présence de Grant et de Porter les 27 et 28 mars à City Point, et, depuis, assassiné⁴²⁵⁵. Ces termes étaient beaucoup plus généreux que ceux qui avaient scellé la reddition de Lee à Appomattox et qui furent exprimés, si jamais ils le furent, par l'ancien Président lors de leur échange. Ils étaient le fruit d'une interprétation et, plus vraisemblablement encore, de sa propre perception de ce que devait être la paix entre les deux sections réunies. Le bourreau du Sud profond s'était mué en avocat de la réconciliation et de la mansuétude, projetant sur le document ses opinions politiques conservatrices⁴²⁵⁶. Le nouveau locataire de la Maison Blanche, Andrew Johnson, et son cabinet rejetèrent le traité ; une manière de signifier au général qu'il avait transgressé son rôle qui se limitait à être un instrument pour gagner la paix et non en dicter les conditions, et qu'il n'était que le subordonné de l'autorité politique. Un second traité fut conclu le 26 avril sur la base des conditions imposées à Lee. Stanton et Halleck avaient été les plus virulents, accusant le général d'insubordination et le suspectant de trahison. Le mécontentement légitime de l'exécutif pouvait être

⁴²⁵² WTPRL, pp. 937-938.

⁴²⁵³ General Horace Porter, *Campaigning with Grant*, *op. cit.*, pp. 477-481.

⁴²⁵⁴ *Ibid.*, p. 486.

⁴²⁵⁵ O.R., 47 :3, p. 293 ; *Memoirs of General William.T. Sherman*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 325-327.

⁴²⁵⁶ Michael Fellman, *Citizen Sherman*, *op. cit.*, pp. 238-245 ; Raoul S. Naroll, "Lincoln and the Sherman Peace Fiasco : Another Fable ?", in *Journal of Southern History*, vol. 20, n° 4, novembre 1954, pp. 459-483. Le document introduisait des considérations politiques : il garantissait le droit de propriété aux citoyens de la Confédération (la question de l'abolition de l'esclavage n'était pas abordée), reconnaissait l'existence des législatures dans les Etats confédérés aussitôt qu'elles auront prêté serment sur la Constitution, et prévoyait une amnistie générale pour les militaires et les civils (O.R., 47 :3, pp. 243-244).

circonscrit à l'espace privé du cabinet. Stanton préféra le répandre dans l'opinion publique : il prit l'initiative d'adresser à la presse un compte-rendu partial de la position du Président et des ministres, accompagné d'une lettre dans laquelle il insinuait que Sherman aurait pu être soudoyé pour permettre à Jefferson Davis de franchir ses lignes et s'échapper au Mexique⁴²⁵⁷. Nommé depuis peu chef du Département du James, Halleck demanda aux généraux Meade, Sheridan et Wright de « n'accorder aucune attention à la trêve ou aux ordres du général Sherman suspendant les hostilités... » et d'aller de l'avant pour couper la retraite de Johnston⁴²⁵⁸. Bien qu'il fût plus mesuré que le ministre, il dit tout de même qu'il craignait que le général « ait permis à Davis de s'échapper avec tout son butin⁴²⁵⁹ ».

Après l'assassinat de Lincoln, la scène politique était en ébullition. Les radicaux cherchaient à imposer leur programme sur la reconstruction de l'Union, et le conservateur Sherman était une cible de combat idéale. Ils déclenchèrent, par le truchement de la presse, un feu roulant de critiques contre le *west pointer*, l'accusant pêle-mêle de trahison, de vouloir marcher sur Washington avec son armée pour prendre le pouvoir, rétablir l'esclavage⁴²⁶⁰. Tout cela n'était que pure calomnie. L'atmosphère d'affolement, de vengeance qui régnait à Washington depuis l'assassinat de Lincoln ne justifiait pas la teneur des accusations, et leurs auteurs s'attirèrent la haine farouche du général, à la hauteur de la confiance qu'il leur avait jadis vouée. Il interdit ainsi à Halleck, désireux de renouer les fils de l'amitié, de passer son armée en revue à Richmond, le priant de ne pas se montrer, car il ne serait pas en mesure de contrôler les réactions de la troupe et de garantir son intégrité physique⁴²⁶¹ ». Halleck eut la sagesse de ne pas se montrer. Sherman réserva à Stanton un sort plus rude : il l'humilia publiquement en refusant de lui serrer la main lors de la parade des armées nordistes à Washington le 24 mai⁴²⁶². Même dans la victoire, le commandement nordiste restait le théâtre de rivalités où, sans justification raisonnée ou du fait de maladroites, les amitiés se défaisaient et laissaient place à des inimitiés durables. L'histoire reprit son sens rapidement et, après qu'il s'était justifié, le général recouvra son image de héros dans l'opinion tandis que celle de Stanton périclitait.

Ailleurs, quelques semaines furent nécessaires pour que, chez les derniers résistants, la raison renversât les passions patriotiques. Le général Johnston et les débris de son armée se rendirent le 26 avril à Sherman ; Richard Taylor, à l'est du Mississippi le 4 mai ; Edmund Kirby Smith, dans le Trans-Mississippi, le 26 mai⁴²⁶³. Les derniers mois de guerre avaient ressemblé, pour le

⁴²⁵⁷ *Diary of Gideon Welles, op. cit.*, vol. 2, p. 295 ; Jacob Dolson Cox, *Military Reminiscences of the Civil War, op. cit.*, vol. 2, pp. 499-501.

⁴²⁵⁸ O.R., 47 :3, p. 311.

⁴²⁵⁹ Cité par John F. Marszalek, *Commander of All Lincoln's Armies, op. cit.*, p. 224.

⁴²⁶⁰ T. Harry Williams, *Lincoln and the Radicals, op. cit.*, p. 379.

⁴²⁶¹ O.R., 47 :3, pp. 454-455.

⁴²⁶² *Memoirs of General William T. Sherman, op. cit.*, vol. 2, p. 377.

⁴²⁶³ Mark III. Boatner, *The Civil War Dictionary, op. cit.*, p. 822. Le dernier général à avoir déposé les armes fut Stand Watie, indien de la Nation Cherokee, le 23 juin à Doaksville dans l'actuel Etat de l'Oklahoma (*Ibid.*, p. 895).

commandement confédéré, à une longue procession eschatologique, illuminée de rares coups d'éclat. Après quatre années d'une guerre meurtrière⁴²⁶⁴, malgré une résistance qui force le respect des historiens de la guerre, sa défaite était complète.

⁴²⁶⁴ Le bilan humain du conflit donne le vertige. Le chiffre des morts communément admis résultait des travaux menés à la fin du 19^{ème} siècle par deux historiens, William Fox et Thomas Livermore. Ils auraient été 618 222 à avoir perdu la vie : 360 222 nordistes et 258 000 sudistes. La majorité des décès était due à la maladie : 250 000 tunique bleues y succombèrent et 164 000 confédérés. Cependant, l'absence, à l'époque, d'outil statistique opérant confère à ce chiffre un caractère approximatif qui le range dans la catégorie des éléments d'appréciation et non des données intangibles. Les recherches les plus récentes fixent le nombre de victimes entre 650 000 et 850 000, avec un curseur probable sur 750 000 sans toutefois pouvoir préciser leur répartition dans l'un et l'autre des deux camps. Cette nouvelle estimation est produite par l'historien et spécialiste des questions démographiques J. David Hacker ("A Census-Based Count of the Civil War Dead", in *Civil War History*, vol. 57, n° 4, décembre 2011, pp. 307-348).

CONCLUSION

Le verdict de la guerre de Sécession puise à une pluralité de causes qui, agrégées les unes aux autres, en fixèrent les termes. Plusieurs historiens reléguèrent le rôle du commandement à une sphère périphérique. Ainsi, des facteurs endogènes, internes à la société confédérée, furent privilégiés pour expliquer l'échec sudiste et, en conséquence, le succès de l'Union⁴²⁶⁵. Si ce rôle n'est pas parfaitement commensurable dans le processus de victoire ou de défaite, il nous paraît indiscutable, au terme de notre étude, que la compétence du commandement a été, avec la prépondérance numérique⁴²⁶⁶ et, dans une moindre mesure ici, la qualité des équipements⁴²⁶⁷, l'une des variables qui concoururent à l'efficacité militaire et au résultat du conflit.

Permanence des paradigmes clausewitziens de la guerre

Penser la guerre, c'est penser la complexité qui en façonne les rouages. Clausewitz a clairement posé le principe que la guerre se singularise dans son déroulement par la « non linéarité » et l'« imprévisibilité⁴²⁶⁸ ». En d'autres termes, l'action violente qui en procède est un sujet interactif opposant deux volontés, asservi notamment aux phénomènes de « brouillard » et de « friction ». Nos travaux confirment que ces paradigmes, générateurs d'incertitude, doivent être envisagés comme des éléments intrinsèques à la guerre. La guerre s'amalgame avec les frictions et rien ne semble pouvoir permettre de séparer les deux termes. Les frictions ont scandé l'histoire des commandements sudiste et nordiste et influencé la marche du conflit.

Nous avons retrouvé au fil de notre analyse leurs éléments les plus ataviques, ceux qu'il faut associer au hasard : les phénomènes naturels comme des pluies violentes qui rendirent les routes impraticables, une rivière grossie par les flots infranchissables, les ombres acoustiques. Les frottements trouvèrent sur les champs de bataille un terrain propice à leur épanouissement. Le général entra dans la bataille avec la loi d'y être confronté, sans prévoir avec exactitude la course des événements.

⁴²⁶⁵ L'historien Gary W. Gallagher offre une synthèse sur ce point précis (““Upon their Success Hang Momentous Interests” : Generals”, in *Why the Confederate Lost*, *op. cit.*, pp. 82-85).

⁴²⁶⁶ Paul K. Davis a rappelé qu'à l'échelle du théâtre des opérations, selon une règle couramment admise, un ratio de 1,5 contre 1 en faveur de l'attaquant était nécessaire pour l'emporter (*Aggregation, Desaggregation, and the 3 : 1 Rule in Ground Combat*, *op. cit.*). Sur les trois grands théâtres d'opération, les nordistes se retrouvèrent le plus souvent dans cette configuration numérique avantageuse.

⁴²⁶⁷ Le réseau ferroviaire public et privé fut mieux administré par les autorités de l'Union, conférant une supériorité aux armées nordistes dans le domaine de la mobilité. (John E. Clark Jr, *Railroads in the Civil War : The Impact of Management on Victory and Defeat*, *op. cit.*).

⁴²⁶⁸ Alan Beyerchen, “Clausewitz, Nonlinearity, and the Unpredictability of War”, in *International Security*, vol. 17, n° 3, hiver 1992-93, pp. 59-90.

Nos travaux ont démontré que le commandement, en tant qu'activité humaine, étranger par principe à toute idée d'infaillibilité, fut asservi à l'imprévisibilité, la volatilité. Ils corroborèrent les observations de Napoléon selon lesquelles l'exécution d'une campagne militaire est « progressive et se trouve autorisée par les événements qui ont lieu chaque jour⁴²⁶⁹ ». S'ils pouvaient être les plus aptes à s'immuniser contre une incertitude et un frottement excessifs, les généraux pouvaient aussi, en raison d'un déficit de jugement ou d'intelligence, de faiblesses psychologiques, les créer ou les amplifier. Ceux qui ne surent pas se hisser au-delà d'un certain degré de compétence et de ductilité pour se plier aux circonstances, parer à l'imprévu, devinrent, *de facto*, le principal élément constitutif de la friction qui ne relevait dès lors plus uniquement du hasard ou d'une mauvaise fortune.

Une autre forme de friction, dégagée du fait aléatoire et éloignée de l'idée que la hauteur hiérarchique suffit à créer du consentement, entrava les dynamiques opérationnelles : les antagonismes entre généraux. Ces inimitiés, dont les causes dérivèrent de l'orgueil, de la jalousie, de l'ambition, et que favorisait l'absence d'une autorité supérieure charismatique, touchèrent les commandements et donnèrent à leur expression une musicalité bruyante et, parfois, une tension dramatique. Elles palpitérent surtout au cœur du commandement sudiste dans l'Ouest où elles asséchèrent la performance de l'art opératif. Les campagnes révélèrent l'impasse du commandement lorsqu'il était opprimé par les querelles et les rivalités intestines (Kentucky, Chattanooga, Knoxville, Atlanta). Les principes de devoir et de respect dus à l'autorité supérieure furent dévoyés, et l'insubordination caractérisée. Cette guerre des généraux précipita la défaite militaire confédérée. La responsabilité était collective et traversait l'ensemble de la structure du haut commandement⁴²⁷⁰. C'est le noir soleil des vaincus que notre réflexion a mis en évidence.

Subordination du militaire au politique

En 1861, le commandement postulait un défi majeur : la verticalité, qui renvoie aux rapports hiérarchiques. Instrument au service de la fin politique de l'Etat, la guerre posa la question des relations entre les autorités politiques, qui la décident, et militaires, qui la conduisent sur les théâtres

⁴²⁶⁹ Cité par Hubert Camon, *La guerre Napoléonienne. Les systèmes d'opérations*, Paris, R. Chapelot, 1907, p. 359.

⁴²⁷⁰ Après celle qu'ils conduisirent sur les champs de bataille, des généraux sudistes se livrèrent à une guerre dans la sphère publique et littéraire dont la particularité était qu'elle concernait d'anciens frères d'arme. Nous ne citerons qu'un exemple de cette guerre mémorielle dont l'enjeu dépassait les simples questions de réputation. En 1872, Early, et à sa suite les généraux Pendleton, Fitzhugh Lee, John B. Gordon, firent porter la responsabilité de la défaite de Gettysburg sur Longstreet, rallié au camp républicain. Dans ses réponses, Longstreet critiqua Lee, une attitude qui ne lui fut pas pardonnée par les partisans de la « Cause perdue », mouvement littéraire et historiographique au sein duquel Early fut très actif, qui visait à idéaliser et à exalter la mémoire sudiste. Centré sur une vision admirative de sa société et de celui qui incarne toutes les vertus morales et militaires, Robert Lee, il attribuait la cause première de la Sécession à la volonté des Etats du Sud de faire valoir leurs droits et non à la préservation de l'esclavage, et leur défaite à la supériorité des ressources humaines et matérielles de l'Union.

d'opération, et de la suprématie civile, distinctive des régimes démocratiques. On vit s'accomplir, après des épisodes de turbulences qui confrontèrent Lincoln, incapable d'imposer son autorité, à plusieurs de ses généraux, notamment sur la stratégie et la question noire, le principe de subordination de la grammaire militaire à la logique politique. Ces antagonismes mirent à mal la relation d'autorité attachée au rapport hiérarchique et défièrent la souveraineté politique. Elles rappelaient que cette sujétion ne relevait pas uniquement d'une logique pragmatique et, pour reprendre le mot de Raymond Aron, que « la signification pragmatique n'épuise pas le contenu de la primauté de la politique⁴²⁷¹ ». Ils illustraient en effet une approche différente de la relation moyen-fin qui, à la guerre, domine la réflexion des acteurs. Lincoln ne pouvait pas céder. Placé dans une perspective clausewitzienne, il était le représentant de l'« entendement réfléchissant » et, à ce titre, le décideur de la forme de guerre à mener, des inflexions à lui apporter. Il était celui qui voyait l'ensemble et qui ne pouvait laisser un tiers subalterne s'appropriier la moindre parcelle de son magistère. Le contrôle et la primauté politique s'installèrent au cœur de la pensée du Président. C'est parce qu'il se soumit à ce principe, adhéra aux buts de l'exécutif et démontra qu'il ne représentait pas une menace politique pour Lincoln, que Grant dut en grande partie son avènement au poste de général en chef. Investi de la confiance présidentielle, il put lancer une guerre d'attrition et imposer, dans le champ opérationnel, Sherman et Sheridan, deux généraux qui avaient également compris la dimension politique du conflit. Le rôle actif du commandement dans la réélection de Lincoln était emblématique autant d'une adhésion que d'une allégeance à la personne du Président et à ses intérêts politiques.

Les tensions rythmèrent également les relations entre le commandement militaire confédéré et l'exécutif. Leur étude a focalisé notre attention sur les traits de caractère de Joseph Johnston et de Beauregard qui les engendrèrent en grande partie après la victoire à Manassas. Sur le théâtre occidental, en 1863, la discorde porta un coup fatal à la lutte pour défendre Vicksburg. Elles s'exprimèrent aussi au sujet de la conscription : dans un contexte militaire scabreux marqué par la crise des effectifs, la recherche de l'efficacité, inscrite dans une légitimité extra-légale, poursuivie par les premiers, vint heurter l'hégémonie légaliste brandie par les seconds. La gestion de la désertion prolongea ces tensions.

Le génie guerrier : une figure introuvable ?

La poïétique militaire réclame une disposition naturelle dirigée par un jugement de connaissance théorique et empirique. La guerre civile américaine constitua un cas concret qui dut son déroulement au caractère des principaux acteurs du commandement. Clausewitz était dans le vrai en écrivant que

⁴²⁷¹ Raymond Aron, *Sur Clausewitz*, Bruxelles, Edition Complexe, 1987, p. 68.

« l'ampleur que prendra le jeu du courage et du talent dans le domaine du hasard et de ses vicissitudes dépendra du caractère du commandant et de l'armée⁴²⁷² ». Notre étude a révélé qu'il était vain, pour un général, de chercher la formule miraculeuse permettant de déchirer le voile d'obscurité qui enveloppe l'action militaire. Les affres de l'incertitude ne disparurent pas par la magie d'une incantation, et, très souvent, les batailles prirent plus des allures de désordre pandémoniaque que de chaos organisé. Le génie guerrier, tel que Clausewitz le définissait, est plus un idéal vers lequel un militaire peut tendre, sans jamais, ou alors le temps d'une campagne, l'atteindre, qu'une réalité empirique. Pour dominer les quatre éléments constitutifs de l'environnement guerrier (le danger, l'effort physique, l'incertitude et le hasard) il faut une « combinaison harmonieuse » des forces de l'âme, privilège de très rares individus qui ne furent pas en capacité de la maintenir constante. Même Napoléon, admit Jacques Bainville, ne fut pas exempt de faiblesses⁴²⁷³. Rares furent ceux qui répondirent à la description donnée par Clausewitz. Ils furent quelques-uns à avoir affiché en certaines circonstances ces qualités morales, mais aucun ne sut se préserver de la faillibilité, de l'usure des combats répétés et les maintenir ardentes sur la durée. On vit la maladie, la fatigue extrême, l'épuisement psychique frapper les corps, des insuffisances obscurcir le jugement, compromettre des plans de bataille, sabrer des opportunités.

Au sein du haut commandement opérationnel, certains se rapprochèrent de la définition du génie guerrier. Le confédéré Thomas Jackson en fut, dont l'habileté manœuvrière, les qualités d'initiative, de courage et de persévérance, transcendées par une dévotion à Dieu, formaient les attributs du génie. Robert Lee a su incarner le magistère militaire auquel Davis l'avait élevé et qu'il exerça en mariant la pensée, l'action et l'abandon à la providence. Il montra une audace, toujours objet de controverse entre les historiens⁴²⁷⁴, qui lui permit d'obtenir des victoires tactiques improbables, lui conférant une hauteur patricienne. Il a été le général des plus grands risques, mais pas de l'impossible, libérant l'action, se portant à l'attaque quand il jugeait le moment opportun, et recourant à des tactiques attentives aux contraintes évaluées. Il fut de ceux qui avaient le mieux compris le caractère de la guerre. Sa vision empruntait à Clausewitz, qui lui était pourtant inconnu, et à sa maxime la plus célèbre : la guerre est un instrument au service du politique. Après Gettysburg, dernière tentative pour obtenir une victoire offensive, Lee limita ses objectifs à des succès défensifs. Cette idée traverse son idéal tactique pendant l'année 1864. Vaincre militairement en rase campagne pour remporter un gain

⁴²⁷² Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 69.

⁴²⁷³ « Les causes immédiates du désastre, à Waterloo, on les trouve dans une suite de contretemps, effets d'oublis et de distractions incroyables, d'ordres mal transmis, insuffisants ou obscurs. La cause générale, c'était, chez le chef, le flottement de la pensée, un secret désespoir ». (Jacques Bainville, *Napoléon*, A. Fayard et Cie, 1931, [édition de 1967], p. 466.)

⁴²⁷⁴ Alan T. Nolan, Thomas L. Connelly ou encore Russell F. Weigley lui reprochèrent une dilection pour l'offensive qui finit par consumer son armée.

stratégique décisif, comme y réussit Napoléon, nous doutons que Lee y ait sérieusement songé après 1863. Détruire une fraction d'armée était en revanche un but atteignable et il le rechercha à plusieurs reprises. Le commandant confédéré avait saisi le rôle de l'opinion publique dans une démocratie soumise aux aléas de l'élection. Celle-ci, branche de la trinité clausewitzienne, devint un enjeu déterminant et un objet d'attention. Le dessein de Lee était de conquérir la paix en prolongeant dans l'espace politique nordiste les effets d'une victoire tactique ou d'une résistance coûteuse en vies humaines pour l'ennemi. Son implication dans la mise en place de la conscription, sa conviction que toutes les forces vives du pays devaient être mobilisées pour participer à l'effort de guerre, témoignaient d'une vision moderne de la guerre ; nous rejetons l'affirmation selon laquelle « il [lui] manquait le sens de la stratégie, qui permettait de penser la guerre dans sa globalité⁴²⁷⁵ ».

On reprocha à Lee, influencé par l'œuvre militaire de Napoléon qu'il étudia avec exhaustivité à West Point⁴²⁷⁶, une passion irrépressible pour l'offensive et d'avoir progressivement consumé ses forces au cours de campagnes sanglantes⁴²⁷⁷. L'attrait de Lee pour l'offensive n'est pas le fait d'une impulsivité, définie par les psychiatres comme « un aspect majeur des désordres du contrôle des émotions et des comportements⁴²⁷⁸ », mais d'une réflexion assise sur la raison dans un contexte de guerre qui donnait une prédominance au sentiment d'urgence. Lee cultivait la pensée avant d'entreprendre l'action et envisageait chacune des campagnes dans sa singularité propre. Elles avaient un arrière-plan et visaient des résultats salvifiques qui mariaient les sphères militaire et politique. Des historiens ont voulu dévaloriser l'action de Lee. Notre étude a démontré que même si elle ne fut pas sans faiblesse, elle méritait d'être revalorisée⁴²⁷⁹. Aussi trouve-t-elle un écho favorable dans ces lignes rédigées par un citoyen de Géorgie en septembre 1864, après la chute d'Atlanta : « Oh, si seulement nous avions un général Lee à la tête de chaque Corps d'armée⁴²⁸⁰ ». Rarement vœu résonna avec autant de vérité. Nous affichons notre conviction que des généraux capables en plus grand nombre firent défaut au commandement confédéré et, surtout, qu'il manqua à celui-ci un second Lee dans l'Ouest pour se dresser contre Grant, puis contre Sherman.

⁴²⁷⁵ Propos tenus par Bernard Vincent, auteur d'une biographie du général (*Robert E. Lee : la légende sudiste*, Paris, Perrin, 2014) à franceinfo (article publié le 20 août 2017 sous le titre « Qui était le général Lee, le Sudiste devenu l'icône de l'extrême droite américaine ? »).

⁴²⁷⁶ Eugène Chalvardjian, *Impact de l'art de la guerre napoléonien dans la seconde moitié du XIXe siècle*, Editions Publibook Université, 2014, pp. 241-242.

⁴²⁷⁷ Ces critiques sont reproduites dans l'ouvrage *Lee, The Soldier*, *op. cit.*

⁴²⁷⁸ Richard Pfister, Cécile Masse, et Jérôme Jung. « Agressivité, impulsivité et estime de soi », *Staps*, vol. 56, n° 3, 2001, p. 35.

⁴²⁷⁹ Sous la plume de John Keegan on peut ainsi lire, avec sidération en ce qui nous concerne, que « Lee et Jackson manquèrent d'imagination. [...] La défaite de la Confédération fut, en partie, le résultat de leurs conceptions profondément conventionnelles » (*L'art du commandement*, *op. cit.*, p. 237).

⁴²⁸⁰ Cité par Gary W. Gallagher, « "Upon their Success Hang Momentous Interests" : Generals », in *Why the Confederate Lost*, *op. cit.*, p. 101.

La guerre est une unité d'action investie par une multitude d'acteurs. La disparition d'un protagoniste, en dehors du commandant en chef, ne saurait, en théorie, décider de son issue⁴²⁸¹. Par le jeu des promotions, les autorités désignaient sans délai un successeur au disparu. Et pourtant la mort prématurée de Jackson, consécutive à une friction de guerre, constitue, de notre point de vue, une rupture de cette unité. Elle fut un moment charnière dans l'histoire du commandement sudiste et un tournant du conflit. Jackson avait fait valoir une puissance de caractère et une personnalité charismatique que nul autre général, après lui, ne fut en mesure d'afficher. Longstreet ressentit la perte du général avec gravité : « les sombres nuages commencèrent alors à tomber sur les Confédérés » écrivit-il⁴²⁸². Avec la présence du Virginien à Gettysburg, l'enchaînement des événements aurait été différent, sans pour autant affirmer qu'il eût été synonyme de victoire ; nous serions dans ce cas dans une uchronie hasardeuse.

Côté nordiste, nous avons vu que les talents ne manquèrent pas et que certains ne furent pas reconnus à leur juste valeur. Grant incarnait aux yeux du commandant en chef l'idéal, fruit de l'alliance de deux qualités : la combativité et une subordination totale au politique. Ces deux qualités assurèrent son ascension et le hissèrent au sommet. Grant était un bloc de détermination qui comprit que garder l'initiative, ou en donner le sentiment, protégeait contre les conséquences d'un revers sur le terrain et d'une perte de confiance qui active le limogeage par le Président ; le combattant que recherchait Lincoln. Une vertu nécessaire, mais dont il faut souligner, sans que nous cherchions à en limiter la portée, qu'elle profita des défaillances et des rivalités dissolvantes de l'ennemi dans l'Ouest et d'un rapport de force avantageux dans l'Est. « L'art de la guerre est assez simple, avoua-t-il ; découvrez où se trouve votre ennemi, soyez sur lui dès que possible, et frappez le aussi fort et aussi souvent que possible, et continuez d'avancer⁴²⁸³ ». Il est difficile d'y voir l'expression d'une vision moderne de l'art de la guerre qui proposerait un contraste avec l'approche archaïque de Lee⁴²⁸⁴. Il fut en 1864, après la bataille de la Wilderness, le général qui, dans le cadre d'une guerre d'attrition, lança des régiments entiers à l'assaut pour enlever les retranchements ennemis de vive force, faire une percée décisive. Ses revers affectèrent le moral du public, celui de ses troupes, et assombrirent l'horizon politique de Lincoln. Et pourtant son triomphe fut total. Sa stratégie, dictée par Lincoln, qui visait à subjuguier l'adversaire, priva les armées confédérées de l'initiative, de la possibilité de se

⁴²⁸¹ Soixante-treize généraux nordistes furent tués ou mortellement blessés au combat dont un commandant d'armée, 3 de Corps et 14 de division. Soixante-treize généraux confédérés perdirent la vie en campagne dont un commandant d'armée, 3 de Corps et 7 de division. (William F. Fox, *Regimental Losses in the American Civil War, 1861-1865*, op. cit., pp. 40-41 et 571-573).

⁴²⁸² Jennings Cropper Wise, *The Long Arm of Lee*, op. cit., p. 557.

⁴²⁸³ *Personal Memoirs of John Britton, Major and Surgeon U.S.V., 1861-1865*, New York, The Neal Publishing Company, 1914, p. 239.

⁴²⁸⁴ Soutinrent cette thèse les mêmes historiens, cités supra, qui firent de Lee l'émule archaïque de Napoléon, porté vers une offensive mortifère, et le représentant d'une vision stratégique circonscrite à la sphère régionale.

renforcer mutuellement, et leur interdit toute politique de concentration des forces. Si, sur un plan tactique, Grant échoua devant Lee qui le contraignit à une guerre de position jusqu'au printemps 1865, Sherman remporta une victoire décisive à Atlanta, permettant la réélection du Président. Cette réélection constituait à elle seule un motif de paix. Avec elle, la guerre cessa de dépendre de la loi des probabilités. Le commandement de l'Union était assuré de sa victoire militaire et c'est la résilience de l'adversaire qui obligea ses armées à rechercher sa destruction.

Les commandements souffrirent, les premières années de la guerre, de l'absence d'une figure militaire centralisatrice et hégémonique capable d'exercer son autorité sur l'ensemble des théâtres de guerre, de coordonner l'action des armées et de transcender les clivages. La situation confédérée requérait un resserrement du pouvoir militaire et civil. Or l'opposition de Davis à nommer un général en chef, ses difficultés à imposer son autorité ou ses interférences dans le cadre d'un système de territorialisation militaire par département, empêchèrent de tendre vers cet idéal⁴²⁸⁵. La nomination de Lee en qualité de général en chef, en 1865, intervint trop tard et fut sans effet. Lincoln disposait d'un général en chef, Scott, puis McClellan, qui déçut et dont le successeur nommé quelques mois plus tard, Halleck, concevait son rôle comme celui d'un simple conseiller et fut, pour cette raison, fort critiqué par l'entourage politique du Président. La nomination de Grant à ce poste, en mars 1864, permit de convertir les attentes stratégiques du commandant en chef.

Davis versus Lincoln

Nous nous sommes aventurés sur un terrain miné de complexités, renforcées par la partialité, les interprétations, les omissions des historiens. Généralement, l'historiographie avait pour caractère de mettre Lincoln sur un piédestal et de faire ressortir les défaillances de son rival, Davis. Nombreux, parmi les spécialistes, cédèrent à la tentation de comparer l'action des deux commandants en chef pour établir une hiérarchie, et, dans leur grande majorité, hisser le vainqueur à son sommet en le parant de toutes les vertus⁴²⁸⁶. Plus rares furent ceux qui, n'hésitant pas à assumer un jugement révisionniste, inversèrent cet ordre des choses⁴²⁸⁷. Pour notre part, nous ignorerons l'exercice, pour la simple raison que nous ne lui reconnaissons aucune pertinence méthodologique. Lincoln et Davis avaient mobilisé et tourné leur énergie vers un même objectif, gagner la guerre, mais ils furent

⁴²⁸⁵ En avril 1865 moins d'1/3 des effectifs confédérés (environ 200 000 hommes) se battaient aux côtés de Lee (27 800) et de Johnston (31 200). Le reste était déployé dans d'autres départements, secondaires et moins sensibles, dont 60 000 dans le trans-Mississippi, 42 000 dans le département de l'Alabama, Mississippi et l'Est de la Louisiane. (Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command, op. cit.*, p. 88).

⁴²⁸⁶ On peut citer Colin Ballard, T. Harry Williams, Allan Nevins, Geoffrey Perret, George M. Fredrickson, James McPherson.

⁴²⁸⁷ Ludwell H. Johnson, "Jefferson Davis and Abraham Lincoln as War Presidents : Nothing Succeeds like Success", in *Civil War History*, vol. 27, n° 1, mars 1981, pp. 49-63.

confrontés à des problématiques politiques, militaires, économiques différentes, qui rendent spécieux tout essai comparatif. Plus avisée est la démarche d'éclairer leurs forces et leurs faiblesses à partir de nos travaux.

Sur un plan militaire, Lincoln développa une approche adossée à un facteur de certitude : la supériorité en hommes, renforcée à partir de 1863 par les effets de l'émancipation décidée en tant que mesure de guerre, et en matériel de l'Union. Il avait intégré, dès 1862, à force d'écoute, de lectures et de réflexions personnelles, les principes dominants de la stratégie, notamment ceux de Jomini⁴²⁸⁸. De son analyse pertinente, qui fut aussi celle de ses généraux, sur les forces de l'adversaire - sa capacité à utiliser les lignes intérieures pour fluidifier ses mouvements, se donner une souplesse d'action et concentrer ses troupes sur les points périlleux -, procéda une lecture stratégique dont l'expression tenait dans la directive de guerre du 27 janvier 1862. Nos travaux ne valident pas l'assertion soutenue par Colin Ballard et T. Harry Williams selon laquelle il fût supérieur à ses généraux. Il fixa une orientation qui, souvent répétée, confinait à une tautologie. Il fit sien le principe de focaliser l'action sur l'armée ennemie pour obtenir sa destruction et non sur Richmond, et, conscient que la défense était la forme la plus forte de la guerre, d'atteindre cette fin quand elle était en mouvement (lors de ses deux incursions sudistes en territoire nordiste) et avant qu'elle ne rejoigne les fortifications de sa capitale. Lincoln pouvait aussi s'écarter de ce schéma et fixer à son général des cibles géographiques. Ainsi, en juillet 1863 et en janvier 1864, il rejeta, pour des raisons politiques, les plans de Grant au profit d'opérations au Texas et sur la rivière Rouge qui étaient des objectifs à faible valeur ajoutée dans le processus de victoire.

Le problème, nous l'avons souligné, fut que Lincoln avait conceptualisé la guerre, qu'il l'imaginait sous les ors de la Maison Blanche et que les réalités d'une campagne lui échappaient. Ses interventions dans les campagnes de la Péninsule et de la Shenandoah, en 1862, ne firent qu'empirer une situation fragilisée par la prudence ou l'incompétence du commandement sur le terrain. Son obsession à penser Washington en danger perturba les dynamiques opérationnelles. Le fait que la victoire finale fut, dans une large mesure, l'aboutissement des succès obtenus dans l'Ouest par un général dont l'audace stratégique l'inquiéta, tant elle heurtait sa propre perception dans ce domaine, montre les limites de son influence sur la conduite des opérations sur ce front. Nos conclusions

⁴²⁸⁸ Dans une lettre à McClellan du 12 octobre il reprenait mot pour mot l'un des principes énoncés par le suisse : « opérer autant que possible sur les communications de l'ennemi sans compromettre les siennes » (CWAL, 5, p. 460 ; le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, I^{re} partie, p. 136).

épousent en grande partie celles de Glatthaar qui qualifie Lincoln « de plus grand président [américain] en temps de guerre », mais d'« amateur » dans le domaine de la réflexion stratégique⁴²⁸⁹.

Jefferson Davis peut être crédité de plusieurs décisions décisives, même si les résultats ne suivirent pas. Il fut un artisan de la concentration des forces, au printemps 1862, pour contrer l'avancée des fédéraux à Shiloh. Il y eut des décisions plus contestables, hautement préjudiciables. Le commandant en chef amputa l'armée de Bragg de 8 000 hommes pour renforcer les défenses de Vicksburg alors qu'il eut été plus rationnel de l'ordonner aux troupes de son ami Holmes, dans le trans-Mississippi ; leur absence lors de la bataille de Murfreesboro fut un handicap. Assurément aussi lourd de conséquences fut de ne pas avoir réuni sous un commandement unique, au printemps 1864, les forces équestres dans l'Ouest pour les lancer contre les lignes de communication de Sherman. Les nordistes freinés dans leur progression par la destruction répétée, sur leurs arrières, de leur outil logistique, la campagne aurait connu un déroulement différent : Atlanta ne serait peut-être pas tombé avant l'élection présidentielle. Installé dans une relation de confiance avec Lee, marquée par des vues stratégiques globalement convergentes, Davis ne perçut pas à temps, à l'autre bout de l'échiquier militaire, la puissance des inimitiés qui y tourmentèrent le commandement et entravèrent ses capacités opérationnelles. Ses amitiés aux conséquences militaires parfois funestes, et le sentiment, un peu candide, que le patriotisme dominerait les désaccords gouvernèrent ou retardèrent les décisions.

Les généraux politiques

La nomination de généraux politiques par Lincoln, gouvernée par la recherche d'une unité partisane, conduisit à une dualité au sein du commandement. Abordée par l'étude du rapport bénéfique politique/coût militaire, elle présente des résultats contrastés. C'est en dehors de l'espace des combats que ces généraux s'illustrèrent avec conviction et que leur contribution fut la plus aboutie. Il est indéniable que leur notoriété servit l'Union en facilitant le ralliement d'une fraction, parfois ethnique (Sigel fut nommé pour séduire la communauté allemande), de la société civile à sa cause ; ils agirent comme des galvaniseurs de vocations en favorisant les recrutements et les réengagements dans une proportion qu'il est cependant difficile à établir avec précision⁴²⁹⁰. La création des forces militaires n'est cependant, à la guerre, qu'un moyen, déterminant sans doute, mais de valeur marginale si leur emploi ne permet pas d'aboutir à la destruction de l'ennemi, qui est la première loi. Nous associons donc notre voix à celles presque unanimes des historiens pour reconnaître que ces généraux, à tout le

⁴²⁸⁹ Joseph T. Glatthaar, "Genuis or Talented Amateur : Lincoln as Military Strategist", in *Lincoln's Legacy of Leadership*, op. cit., p. 181.

⁴²⁹⁰ Dans son étude sur la question, Thomas J. Goss ne fournit aucun chiffre permettant d'apprécier l'ampleur de leur contribution. C'est la plus grande lacune de ses travaux. (*The War Within the Union High Command*, op. cit.)

moins ceux qui furent à la tête d'un commandement autonome et qui purent influencer le cours de l'action militaire, livrèrent le plus souvent une médiocre production quand ils ne ruinèrent pas certains plans. Nos travaux ont confirmé le rôle négatif joué par ces généraux sur un plan opérationnel dès 1861, avec une culminance en 1864, et pointé l'obstination de Lincoln à les maintenir plus longtemps que de raison dans leur fonction, malgré leurs revers, pour ne pas offenser leurs partisans présents au sein du cabinet et des deux chambres, et parce qu'ils représentaient toujours un atout politique. Après la réélection de Lincoln, contre lequel trois d'eux envisagèrent d'entrer en compétition, ces généraux n'avaient plus d'utilité.

On peut affirmer que la guerre célébra la supériorité des experts, en dépit des lourdes défaites qu'ils essayèrent parfois⁴²⁹¹, sur les amateurs et, plus précisément, des *west pointers* qui admirent qu'entre le politique et le militaire il n'existait aucune ligne de faille, mais un lien de subordination intangible. Ces derniers, la précision est importante, ne formaient pas une caste autarcique, et beaucoup d'entre eux recherchèrent le patronage de politiciens influents pour faciliter leur avancement.

Le haut commandement opérationnel et le soldat : une représentation riche et dissensuelle

Nos travaux ont révélé l'existence d'éléments qui permettent, sans prétendre épuiser le sujet, de ressentir et de saisir le contenu de ce que fut la représentation du commandement opérationnel par les soldats. Il serait plus juste de parler des représentations. Intimement liées à la perception, qui résulte de réactions cognitives complexes, elles fluctuèrent dans le temps et dans l'espace, évoluèrent au gré des événements militaires, en fonction des généraux en poste, du sens que les combattants donnaient à leur engagement, des valeurs qu'ils portaient. Ces représentations suivirent donc un développement complexe.

Les surnoms dont certains généraux furent pourvus fournissent un premier indice. Les hommes sous lesquels ils servirent surnommèrent Lee « maître », Jackson « le vieux Jack », Longstreet « le vieux Pete », A. P. Hill « le petit Powell », Sterling Price « le vieux Pap », Sherman « oncle Billy », Rosecrans « le vieux Rosy », Sedgwick, « oncle John ». Le sobriquet acquiert dans ce cas une évidente valeur affective. Dans un registre peu flatteur, Meade était une « maudite vieille tortue à poigne »⁴²⁹².

⁴²⁹¹ Sur les 50 batailles qui engagèrent plus de 10 000 hommes dans chaque camp, 44 furent menées par des *west pointers* qui en remportèrent 25. (Thomas J. Goss, *The War Within the Union War Command*, *op. cit.*, pp. 92-93).

⁴²⁹² Le surnom était aussi lié à des traits physiques : John Bell Hood « la vieille jambe de bois », Ewell « le vieux chauve », Sheridan « le petit Phil ».

Des généraux polarisèrent une véritable dévotion, exerçant une grande influence sur l'âme des soldats. Lee, Jackson, Longstreet furent, pendant le conflit, adulés par leurs hommes. Ce lien affectif, créateur de confiance et de déférence, contribua à structurer l'obéissance et l'autorité, et si les défaites, en raison de leur impact moral, l'éroda, il persista chez plusieurs milliers de soldats jusqu'à la reddition. Pour d'autres, la situation objective - on pense à l'inquiétude pour la famille, dans les régions occupées par l'ennemi - domina l'affectivité subjective, les arracha à leurs obligations et en fit des déserteurs. Les généraux nordistes, Grant, Sherman, Thomas, Hancock, jouirent également d'une belle popularité et générèrent, grandement aidés par leurs victoires, une sincère admiration. Le cas de McClellan est intéressant. Le général échoua devant Lee, mais son retour à la tête de l'Armée du Potomac, après la parenthèse Pope (lui-même détesté par une grande partie des soldats⁴²⁹³), fut chaleureusement accueilli.

Il y eut aussi ces généraux trop peu charismatiques pour qu'on les aimât, mais que les soldats respectaient parce qu'ils incarnaient, diplômés de West Point, un professionnalisme, une compétence (le nordiste Meade, le sudiste Bragg). Leurs vertus combattives leur conféraient une aura *a minima*, suffisante pour construire un lien de confiance plus ou moins solide avec la troupe. L'autorité que celle-ci lui reconnaissait reposait sur la croyance dans sa capacité à les mener à la victoire. Dans un contexte de défaites (McClellan, Pope, Burnside et Hooker), la représentation du commandement dans l'Est pâlit. Les soldats accueillirent le général Meade, qui était inconnu pour la majorité d'entre eux, à la tête de l'Armée du Potomac dans une relative indifférence. Peut-être que chez ces hommes s'était diffusée l'idée qu'ils étaient les principaux détenteurs des clés des victoires à venir. N'était-ce pas l'expression d'une représentation désabusée du commandement dont ils n'attendaient plus que surgît de son sein un génie de la guerre, et le témoignage que le sentiment patriotique fondait la fidélité de leur engagement ?

La représentation n'était pas figée, elle pouvait être mouvante et irrégulière. Lorsque Grant décida, après la bataille de la Wilderness, de maintenir sa pression sur l'ennemi, il fut acclamé par les hommes auxquels il avait redonné espoir, fierté et l'appétit du combat⁴²⁹⁴. Sa guerre d'attrition, dispendieuse en vies humaines, dégrada son image. Associé plus que tout autre, en sa qualité de général en chef, à la victoire finale, il jouit plus tard d'une gloire qui s'enracina dans le cœur des soldats et également dans la société civile qui le portera à la magistrature suprême à deux reprises, en 1868 et en 1872.

La représentation du commandement sudiste, plus particulièrement de Robert Lee et de Jackson, fut sublimée après la guerre. Elle se déploya dans les anciens Etats confédérés grâce aux vétérans,

⁴²⁹³ *From the Cannon's Mouth : The Civil War Letters of General Alpheus S. Williams, op. cit.*, pp. 110-111.

⁴²⁹⁴ General Horace Porter, *Campaigning with Grant, op. cit.*, pp. 78-79.

réunis en associations, dont la parole, aidée aussi par un abondant matériau littéraire, laissa une trace pérenne dans la mémoire collective du Sud. Ces anciens combattants consacrèrent cette mémoire, la cultivèrent, l'amplifièrent, et leurs descendants pouvaient être attachés à la magie d'un nom. Pour Lee et Jackson, l'image idéale devint idéale. Ils devinrent des héros légendaires, le restèrent longtemps avant que les sphères politiques, gouvernées par « une rhétorique de la diversité qui va jusqu'à projeter rétrospectivement ses œillères sur l'histoire américaine pour en criminaliser des chapitres entiers⁴²⁹⁵ », n'eurent raison de cette imagerie et décidèrent de les sortir du champ du visible. Accusés d'avoir été les serviteurs d'une cause jugée criminelle, leur présence dans l'espace public était devenue insupportable : plusieurs villes décidèrent de déboulonner les statues représentant les généraux confédérés à partir de l'été 2017.

Stratégies : primat de l'empirisme sur la théorie ?

La stratégie de l'Union, sans doute parce qu'elle apporta la victoire, ne fait débat que sur la question, abordée plus avant, de savoir si elle s'inscrit dans le concept de guerre totale. Il en est différemment de celle poursuivie par le commandement confédéré. Nous pouvons d'emblée écarter l'idée qu'elle puisait dans un miscellanée d'actions purement défensives. Lee et Davis furent les héritiers involontaires de Clausewitz qui affirmait que « dans la mesure où une défense absolue contredit entièrement le concept de guerre, car la guerre ne serait menée que d'un seul côté, il en découle qu'en guerre la défense ne peut-être que relative... La simple parade d'un coup est quelque chose de contraire à l'idée de la guerre car il est indiscutable que la guerre ne consiste pas à endurer passivement »⁴²⁹⁶. Jomini, de son côté reconnaissait les avantages d'une « défense active avec des retours offensifs », appelée autrement « la défensive-offensive »⁴²⁹⁷. Le Président et son général avaient intégré le principe de la supériorité de la défensive lorsqu'elle est adossée à l'usage de l'attaque. « Un passage rapide et vigoureux à l'attaque - le coup d'épée fulgurant de la vengeance - est le moment le plus brillant de la défensive⁴²⁹⁸ » souligna encore Clausewitz. Les incursions dans le Kentucky et dans Maryland en 1862, puis en Pennsylvanie l'été suivant étaient ce moment « brillant » et ne peuvent être identifiées comme une volonté de conquête.

La stratégie de la Confédération doit être analysée à la lumière des objectifs politiques clairement énoncés en 1861 : gagner son indépendance, défendre l'intégrité du territoire (dont les Etats frontières faisaient partie), maintenir son modèle économique et social. Ses ressorts furent animés par des

⁴²⁹⁵ Ran Halévi, "Les Américains déchirés entre la loi et leur conception de la légitimité", in *Le Figaro*, 18 septembre 2018.

⁴²⁹⁶ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 399 et 415.

⁴²⁹⁷ Le baron de Jomini, *Précis de l'art de la guerre, op. cit.*, I^{er} partie, pp. 142-143.

⁴²⁹⁸ Carl von Clausewitz, *De la guerre, op. cit.*, p. 415.

éléments contextuels, lesquels, imposés par l'Union et son approche militaire offensive, leur conférèrent un caractère de réaction et d'urgence. L'absence d'une stratégie formalisée par un planification préalablement définie conforte cette réalité. Même si elle évolua dès 1862 avec, sur un plan opérationnelle, l'abandon du principe de ceinture défensive et de dissémination des forces pour une orientation vers une combinaison d'actions défensives et offensives, elle ne changea pas dans ses fins. Une autre stratégie aurait-elle dû être envisagée ? Des historiens le croient⁴²⁹⁹. Le commandement se serait donné de plus grande chance de victoire en adoptant une stratégie défensive sur le modèle du général romain Fabian, fondée sur la manœuvre et l'évitement des combats à grande échelle. Comparaison n'est pas raison et, en l'espèce, elle ne nous semble pas pouvoir s'appliquer ici. Nos travaux ont démontré que la stratégie confédérée était subordonnée à un ensemble de facteurs politiques et économiques qui en dessinèrent, presque inexorablement, les traits dominants⁴³⁰⁰. Elle fut, au fond, pour reprendre les mots de Jean Guitton, « la négation de la négation⁴³⁰¹ », une autre manière de dire qu'elle était la plus réaliste.

Le commandement fut projeté dans un paysage métamorphosé qui marquait l'aube d'une ère de la guerre nouvelle. Les généraux découvrirent un univers de guerre neuf, par l'utilisation d'armes plus destructrices, le déploiement de grandes masses de soldats, le recours à des moyens de communication et de transport plus performants, qui ne ressemblait pas, ou alors il faut parler de ressemblances lointaines, à leur expérience passée. Dans cet environnement, sur quel matériau fondèrent-ils leur réflexion stratégique et tactique ? Longtemps s'imposa l'idée que la pensée de Jomini, enseignée à l'académie de West Point où, à de rares exceptions, passèrent tous les généraux nordistes⁴³⁰², fut dominante et modela leur corpus intellectuel. Les travaux les plus récents invitent à la nuancer. Si Jomini, interprète de Napoléon et de son art, leur était connu, son influence sur leur conduite de la guerre n'était pas exclusive. C'est en tout cas à cette conclusion qu'est parvenue Carol Reardon, pour qui Jomini « ne représentait qu'une voix parmi un concert de voix de plus en plus large⁴³⁰³ » au sein de l'Union. Il est intéressant de rappeler que la stratégie n'occupait pas, loin de là, l'essentiel de l'enseignement dispensé aux cadets de West Point : les cadets étant formés pour devenir des ingénieurs et non des guerriers ; 71 % des heures de formation étaient consacrés à l'ingénierie,

⁴²⁹⁹ Pour Reid Mitchell, Richard E. Beringer, Herman Hattaway, Archer Jones, William N. Still, Jr., James M. McPherson, Charles P. Roland, Gary Gallagher, une guerre de guérilla constituait une alternative plus prometteuse.

⁴³⁰⁰ Nos conclusions rejoignent ici celles de Robert G. Tanner, *Retreat to Victory*, *op. cit.*

⁴³⁰¹ Jean Guitton, *La pensée et la guerre*, Paris, Desclée de Brower, 2017, p. 108.

⁴³⁰² Trois cent cinquante-neuf officiers confédérés et 638 nordistes avaient obtenu leur diplôme à West Point entre 1833 et 1861 (James L. Morrison, "Educating the Civil War Generals : West Point, 1833-1861", in *Military Affairs*, vol. 38, n° 3, octobre, 1974, p. 108).

⁴³⁰³ Carol Reardon, *With a Sword in One Hand and Jomini in the Other*, *op. cit.*, p. 9. Cette thèse fut confirmée en 2015 par Ian C. Hope, *A Scientific Way of War : Antebellum Military Science, West Point, and the Origins of American Military Thought*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2015.

les mathématiques et à la philosophie naturelle⁴³⁰⁴. L'enseignement théorique des questions de stratégie n'occupait que huit journées et n'intervenait qu'en fin de cursus scolaire⁴³⁰⁵. Au cours de nos recherches et de l'étude des sources imprimées, nous n'avons croisé que très rarement, comme Grady McWhiney avant nous, le théoricien suisse⁴³⁰⁶. Nous n'en déduisons pas que ses principes furent ignorés, cette perspective est même à exclure, mais nous ne sommes pas en mesure de déterminer l'intensité de leur influence et moins encore de parler d'« endoctrinement⁴³⁰⁷ » à ses idées. Pour élaborer la stratégie, nous sommes d'avis que les généraux appliquèrent certaines méthodes qu'ils avaient éprouvées ou dont ils avaient étayé le bien-fondé lors de la guerre contre le Mexique⁴³⁰⁸, qu'ils s'inspirèrent concurremment de leur conviction et expérience personnelles, du bon sens commun et d'un cadre théorique façonné par le bref enseignement reçu à West Point sous l'autorité du professeur Mahan⁴³⁰⁹. Ils ont superposé plus qu'ils n'ont opposé. C'est la raison pour laquelle nous estimons qu'il est plus juste de dire, à propos de Grant, qu'il pouvait à la fois inscrire son action dans un rapport « implicite⁴³¹⁰ » avec Jomini et s'en détacher. Notre étude a confirmé que McClellan fut, sans aucun doute, avec Halleck et Rosecrans, le général nordiste dont la connivence avec les principes de Jomini fut la plus marquée - ce qui n'empêche pas de considérer que McClellan avait une approche clausewitzienne de la guerre. La mise en application de ces principes fut en revanche jugée défailante, et cette faiblesse joua dans la décision présidentielle de les sortir des joutes guerrières.

L'influence de Jomini dans l'élaboration stratégique confédérée reste difficile à mesurer précisément. Donald expliqua la défaite sudiste par la dévotion du commandement sudiste aux prescriptions du théoricien suisse, et Connelly et Jones soutinrent que les idées de Beauregard, imprégnées des conceptions du Suisse, et de Napoléon, l'emportèrent à partir de septembre 1863

⁴³⁰⁴ James L. Morrison, "Educating the Civil War Generals : West Point, 1833-1861", in *Military Affairs*, vol. 38, n°3, octobre, 1974, p. 108. Après avoir recensé et développé avec précision les matières enseignées, Ian C. Hope concluait : « L'instruction mettait l'accent sur l'organisation, la tactique et les procédures nécessaires pour la mobilisation et la préparation d'une nation à la guerre » (*A Scientific Way of War*, *op. cit.*, p. 105).

⁴³⁰⁵ Wayne Wei-siang Hsieh, "Antebellum Military Education of Civil War Leaders", in *Essential Civil War Curriculum*, octobre 2012.

⁴³⁰⁶ Le nom de Jomini n'apparaît qu'à trois reprises dans les index des 128 volumes des O.R., à deux dans les 56 volumes des SHSP, et à aucune dans les 4 tomes des *B § L* (Carol Reardon, *With a Sword in One Hand and Jomini in the Other*, *op. cit.*, p. 5).

⁴³⁰⁷ Joseph L. Harsh, "Battlesword and Rapier : Clausewitz, Jomini, and the American Civil War", in *Military Affairs*, vol. 38, n° 4, décembre, 1974, p. 133.

⁴³⁰⁸ Cent trente officiers qui servirent sous les ordres de Scott au Mexique devinrent généraux pendant la guerre de Sécession (Michael Phipps, "Mahan at West Point, "Gallic Bias," and the "Old Army" : The Subconscious of Leadership at Gettysburg", *Ninth Annual Gettysburg National Military Park Seminar*, 2002, p. 33. http://npshistory.com/series/symposia/gettysburg_seminars/9/essay1.pdf).

⁴³⁰⁹ L'ouvrage en langue française de référence sur le sujet a été écrit par Bruno Colson, spécialiste des questions de stratégie (*La culture stratégique américaine : l'influence de Jomini*, Paris, Economica, 1993).

⁴³¹⁰ Bruno Colson écrit : « Grant réalisa ainsi une sorte de synthèse implicite de Jomini ». (*La culture stratégique américaine*, *op. cit.*, p. 153).

avec, dans l'Ouest, l'application du principe de concentration surprise à finalité offensive⁴³¹¹. Le fait que le schéma stratégique du général créole à Shiloh, fondé sur la concentration des forces, était de composition jominienne, mais que son approche tactique s'en écartait, et qu'il cita, en septembre 1862, comme ouvrage de référence sur la conduite de la guerre, « *The Theory of War* » du Lt. Col. P. L. MacDougall et non le Vaudois⁴³¹², montre les difficultés pour l'historien à tracer une filiation entre un acteur et une source référentielle unique. Les leçons de l'expérience mexicaine furent, chez Davis, les racines d'inspiration les plus profondes⁴³¹³. Chez Lee, la tactique employée empruntait au code napoléonien de la guerre sans en être la simple transposition. Bragg était converti aux dogmes de l'offensive, ce qui est insuffisant pour le relier au seul Jomini. D'une manière générale, il semble bien que la conduite de la guerre au sein du commandement sudiste fût, là aussi, autant le résultat d'une pratique pragmatique, nourrie par les observations et l'expérience acquise au Mexique, et déclenchée par l'enchaînement des faits, que l'application consciente d'une science apprise à l'école militaire. La raison n'en fut-elle pas donnée par Jomini lui-même lorsqu'il affirmait : « La guerre, loin d'être une science exacte, est un drame terrible et passionné, soumis, il est vrai, à trois ou quatre principes généraux, mais dont le résultat est subordonné à une foule de complications morales et physiques⁴³¹⁴ » ?

En conclusion sur ce point, on peut affirmer que quelles que furent leurs sources d'inspiration, les acteurs n'apportèrent pas de réponse stratégique qui mérite d'être qualifiée d'innovante ou d'originale. L'art militaire, dans sa composante stratégique et tactique, ne fut pas révolutionné si l'on excepte le recours presque systématique, dans l'Est, aux fortifications à partir de 1864. Les dernières innovations restent l'œuvre de Napoléon⁴³¹⁵. C'est sans doute, aussi, un des facteurs qui expliquent la durée de cette guerre.

⁴³¹¹ David Herbert Donald, *Lincoln Reconsidered : Essays on the Civil War Era*, New York, Vintage Books, 1956, pp. 82-102 ; Thomas Lawrence Connelly et Archer Jones, *The Politics of Command*, *op. cit.*, pp. 172-174.

⁴³¹² Grady McWhiney, "Jefferson Davis and the Art of War", in *Civil War History*, n° 21, juin 1975, p. 104. Bruno Colson précise que l'ouvrage de MacDougall est une compilation des réflexions de Napoléon, Frédéric II, l'archiduc Charles et Jomini (*La culture stratégique américaine*, *op. cit.*, p. 133).

⁴³¹³ *Ibid.*, pp. 108-109 et 111-112.

⁴³¹⁴ Le général Jomini, *Sur la formation des troupes pour le combat. Deuxième appendice au Précis de l'art de la guerre*, Paris, Ch. Tanera, 1856, p. 27.

⁴³¹⁵ Elles sont la manœuvre sur position centrale et la manœuvre de contournement de l'ennemi. (Jacques Garnier, *L'art militaire de Napoléon*, Paris, Perrin, 2015). Chez les confédérés comme chez les nordistes, l'ordonnance de l'infanterie fut le plus souvent simple, sur plusieurs rangs de profondeur.

*Une guerre totale*⁴³¹⁶ ?

Entre le 28 février et le 2 mars 1864 se déroula un épisode militaire dont les conditions de mise en œuvre relativisent le respect des usages de la guerre par la plus haute sphère du commandement civil, et dont l'assassinat de Lincoln, le 15 avril 1865 peut être considéré, d'une certaine manière, comme l'un de ses aboutissements tragiques. Ce 28 février, 3 500 cavaliers sous la conduite du général Kilpatrick, se lancèrent dans un raid sur Richmond. Les objectifs étaient militaires et politiques : libérer les prisonniers nordistes enfermés dans la capitale, distribuer la proclamation d'amnistie présidentielle, incendier la ville. Lincoln avait donné son accord mais pourrait n'avoir qu'évoqué, sans l'arrêter formellement, avec Kilpatrick, à l'origine de l'initiative, un quatrième objectif : capturer/assassiner le Président Davis et les principaux leaders de la rébellion. Attenter à l'intégrité physique des dirigeants sudistes devint une mission à part entière après une seconde rencontre avec le ministre Stanton. La mission fut un échec complet. Le colonel Dahlgren, tué dans l'action, laissa sur lui des notes, écrites de sa main, qui rappelaient clairement ses instructions assassines : « encourager les prisonniers à détruire et brûler la cité honnie... [...] le traître Davis et son cabinet doivent être tués⁴³¹⁷ ». Ces notes, rendues publiques dans le Sud, suscitèrent l'indignation générale. Les autorités nordistes, officiellement interrogées par le gouvernement confédéré, nièrent toute implication⁴³¹⁸ et accusèrent l'ennemi d'avoir fabriqué des faux. Un mensonge d'Etat. Meade, qui avait donné son aval en n'ayant connaissance que des trois premiers objectifs, était, pour sa part, convaincu de l'authenticité du document⁴³¹⁹. A des degrés variables, le sommet de la chaîne hiérarchique était informé de la nature de la mission⁴³²⁰. En réplique, les services secrets confédérés planifièrent de capturer Lincoln. L'un des exécutants s'appelait John Wilkes Booth, un acteur de profession recruté par les services *ad hoc* en 1864. Le projet avorta. Le 14 avril, Booth, cette fois, ne manqua pas sa cible et blessa mortellement Lincoln lors d'une représentation théâtrale à Washington. Etablir un lien entre les deux événements est moins hasardeux qu'il n'y paraît. Dans un esprit épris de vengeance et qui savait avoir l'aval, au moins implicite, de l'exécutif, la tentative d'assassinat du président Davis pouvait légitimer celui du Président Lincoln. En autorisant un acte contraire aux

⁴³¹⁶ Les historiens américains sont divisés sur la question. On peut lire à ce sujet les articles de l'historien Mark E. Neely Jr., "Was the Civil War a Total War ?", in *Civil War History*, vol. 37, n° 1, mars 1991, pp. 5-28, et d'Amy Renee Haines, "Total War and the American Civil War : An Exploration of the Applicability of the Label "Total War" to the Conflict of 1861-1865", in *Undergraduate Research Journal at UCCS*, vol. 3.2, octobre 2010, pp. 12-24.

⁴³¹⁷ O.R., 33, pp. 178-179.

⁴³¹⁸ *Ibid.*, pp. 178 et 180.

⁴³¹⁹ George Meade, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, *op. cit.*, vol. 2, pp. 190-191.

⁴³²⁰ Stephen W. Sears, *Controversies and Commanders*, *op. cit.*, pp. 227-251.

usages de la guerre, le commandement civil de l'Union, en particulier Stanton, avait libéré la loi du talion⁴³²¹. N'avait-il pas inscrit son action dans le concept de la guerre totale ?

L'historicité du concept de guerre totale⁴³²², qui nous renvoie aux lendemains de la première guerre mondiale, nous expose au risque d'anachronisme, et les difficultés pour les historiens d'en cerner avec exactitude les contours renforcent son ambiguïté⁴³²³. L'obtention du label guerre totale est liée, le plus souvent, aux moyens matériels, économiques, humains, et à leur intensité, affectés à la conduite des opérations. Si on retient un critère plus politique et que l'on admet que les occurrences qui comptent dans ce syntagme sont « la radicalisation, la dynamique politique qui pousse les belligérants vers un engagement total et vers l'abandon de toute contrainte⁴³²⁴ », la guerre de Sécession présente dans son essence et dans sa forme d'évidentes analogies avec les deux grands conflits du 20^{ème} siècle, désignés comme les archétypes de la guerre totale.

Clausewitz donnait une définition dualiste de la guerre, parlant de « guerre absolue/idéale » et de « guerre réelle ». La première était le résultat d'une ascension « aux extrêmes » de la violence pure qui imposait sa propre logique et sa propre grammaire au politique dont elle avait échappé au contrôle. Mais elle ne pouvait être, en raison de l'existence de principes modérateurs et d'un entendement rationnel, qu'un idéal type. C'est-à-dire que sa substance relevait du champ théorique, philosophique et non du monde réel. Le principe de réalité, étayé par une multitude d'exemples historiques, conduisit Clausewitz à retenir le principe de guerre réelle, limitée par la politique et éloignée du concept pur par une série de circonstances imprévisibles - la friction⁴³²⁵. C'est au politique que revenait la responsabilité d'empêcher une montée aux extrêmes qui ferait prendre à la guerre une forme dégénérée en la transformant en un déchaînement de violence totale et destructrice de l'autre, entendu non seulement comme figure militaire mais comme nation ou culture. Or, cette dichotomie sembla perdre de sa visibilité pendant le conflit qui s'approche de la notion de guerre « absolue ». La guerre civile américaine ne se limita pas à concerner le rapport de force entre les armées ennemies et à

⁴³²¹ Quelques jours avant l'assassinat de Lincoln, les services secrets confédérés avaient financé une opération, approuvée par Davis, visant à tuer Lincoln en déposant une bombe à la Maison Blanche. Le poseur de bombe fut arrêté le 10 avril 1865.

⁴³²² En 1947, le général de Lattre a utilisé l'expression de « guerre intégrale » pour rendre compte du degré d'intensité maximum fourni dans les domaines politique, économique et militaire (Cité par Gabriel Periès, « La guerre totale dans le discours doctrinal du colonel Beaufre : entre modernité et révolution », in *La guerre totale*, sous la direction de François Géré et Thierry Widemann, Paris, Economica, 2001, p. 93). Thierry Widemann considère que l'adjectif « totale » est plus opératoire car, contrairement à celui d'« intégrale », il embrasse les idées kantienne et hégélienne d'intensité et de mouvement (*Ibid*, pp. 117-118). Nous souscrivons à cette analyse.

⁴³²³ Ce point est justement souligné par Olivier Forcade, « Autour de la guerre totale », in *Annales historiques de la Révolution française*, n° 364, avril-juin 2011, p. 159.

⁴³²⁴ David Bell, « Autour de la guerre totale », in *op. cit.*, p. 166.

⁴³²⁵ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, *op. cit.*, pp. 671-674. Nous lisons sous la plume de Christian Godin : « On peut dire de la guerre totale qu'elle est la réalisation de la « guerre absolue » au sens de Clausewitz » (*La totalité*, vol. 6, Seyssel, Champ Vallon, 2003, p. 268).

rechercher leur destruction⁴³²⁶. Les populations civiles firent également, pendant l'été 1862, et surtout en 1864, l'expérience de la brutalisation du conflit. La recherche de la guerre « idéale », qu'exprimait une dynamique de radicalisation jumelée à une mobilisation, par la conscription, des ressources humaines les plus larges, fut mise en marche par le politique et menée par le militaire. Les buts politiques de la guerre furent accomplis par le commandement opérationnel qui remplit ainsi sa fonction d'être.

La forme de guerre menée par l'Union connut une mutation sous l'effet de la poursuite des combats. Le rétablissement du cadre institutionnel *ante bellum* passait par l'anéantissement des structures politiques, juridiques et économiques de la Confédération. Lincoln n'a pas joué le rôle de modérateur que sa fonction lui permettait d'exercer. La guerre qu'il poursuivait excluait la recherche du consensus. Il n'y eut pas, pour la terminer, la mise en place d'un véritable cadre de négociations. Les trois conditions imposées par Lincoln - le retour dans l'Union, l'abandon de l'esclavage, le refus d'une armistice - laissaient des marges de discussion très réduites. On assista à une dernière poussée militaire pour obtenir l'effondrement des armées confédérées suivie, après leur reddition, de l'emprisonnement de leur Président. Le commandant en chef favorisa, au rythme qu'il jugea le meilleur, l'amplification du conflit et fut le principal responsable de l'ascension aux extrêmes dès l'été 1862. La Proclamation d'émancipation, prise à des fins militaires, fut, avec la conscription, le symbole de l'extension du domaine de la lutte et, pour certains, farouches antiesclavagistes, d'une croisade idéologique. Grant, Sherman et Sheridan devinrent deux ans plus tard les animateurs de cette escalade vers la violence. Le conflit accoucha également de bouleversements économiques, sociaux et psychologiques dont l'ampleur façonna l'image d'une nouvelle société américaine et les associa au concept de guerre totale. L'adoption du 13^{ème} amendement de la Constitution par le Congrès le 31 janvier 1865 et sa ratification le 6 décembre suivant émancipèrent 4 millions d'esclaves, posant les bases d'une révolution sociale radicale dans un Sud ruiné, livré au chaos.

De ces vues, on peut conclure que le commandement nordiste livra une guerre « absolue » qui peut se lire comme un prodrome aux guerres totales qui ravagèrent le continent et retirèrent du monde des vivants des millions de soldats et de civils, auquel les gouvernements et le corps militaire des grandes puissances européennes ne prêtèrent pas assez attention. Cette guerre portait en elle des enseignements qu'il eut été opportun pour d'autres commandements, même s'ils ne permettent pas de postuler des inférences généralisables, d'étudier et de méditer.

⁴³²⁶ E. P. Alexander considéra qu'à partir de mai 1864 la campagne engagée par l'Armée du Potomac était « pratiquement une campagne d'anéantissement » (*Military Memoirs of a Confederate, op.cit.*, p. 496).

Sources imprimées

Adams, John Quincy et al., *The Abolition of Slavery, the Right of the Government under the War Power*, Boston, R. F. Wallcut, 1862.

Agassiz, George R., éd., *Meade's Headquarters, 1863-1865 ; Letters of Colonel Theodore Lyman from the Wilderness to Appomattox*, Boston, The Atlantic Monthly Press, 1922.

Alexander, E. P., *Military Memoirs of a Confederate : A Critical Narrative*, New York, Charles Scribner's Sons, 1907.

Avary, Myrta Lockett, *A Virginia Girl in the Civil War*, New York, D. Appleton, 1903.

Barnard, J.G., *The Peninsular Campaign and its Antecedents, as Developed by the Report of Maj. Gen. Geo. B. McClellan, and Other Published Documents*, New York, D. Van Nostrand, 1864.

Basler, Roy P., éd., *The Collected Works of Abraham Lincoln*, 8 vols., New Brunswick, Rutgers University Press, 1953.

Beale, Howard K., éd., *The Diary of Edward Bates 1859-1866*, Washington, 1933.

Beatty, John, *The Citizen-Soldier : or, Memoirs of a Volunteer*, Cincinnati, Wiltstach, Baldwin & Co, 1879.

Bigelow, John, éd., *Letters and Literary Memorials of Samuel J. Tilden*, 2 vols., New York, Harpers & Brothers, 1908.

Blegen, Theodore C., éd., *The Civil War Letters of Colonel Hans Christian Heg*, Norwegian-American Historical Association, 1936.

Borcke, Heros von, *Memoirs of the Confederate War for Independence*, 2 vols, Edinburgh, W. Blackwood and Sons, 1866.

Bremer, Frédérique, *La vie de famille dans le nouveau monde : lettres écrites pendant un séjour de deux années dans l'Amérique du Sud et à Cuba*, vol. 1, Paris, 1854.

Brinton, John H., *Personal Memoirs of John H. Brinton, Major and Surgeon U.S.V., 1861-1865*, New York, The Neale Publishing Company, 1914.

Burlingame, Michael, éd., *An Oral History of Abraham Lincoln : John G. Nicolay's Interviews and Essays*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1996.

Burlingame, Michael, éd., Hay, John, *Lincoln's Journalist : John Hay's Anonymous Writings for the Press, 1860-1864*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1998.

Burlingame, Michael et Ettliger John R. Turner, éd., *Inside Lincoln's White House, The Complete Civil War Diary of John Hay*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1999.

Burlingame, Michael, éd., *At Lincoln's Side : John Hay's Civil War Correspondence and Selected Writings*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2000.

Burlingame, Michael, éd., *With Lincoln in the White House : Letters, Memoranda, and other Writings of John G. Nicolay, 1860-1865*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2006.

Burlingame, Michael, éd., *Lincoln : The observations of John G. Nicolay and John Hay*, Carbondale, Southern Illinois University, 2007.

Butler, Benjamin F., *Butler's Book : Autobiography and Personal Reminiscences of Major-General Benjamin Butler*, Boston, A.M. Thayer & Co., 1892.

Butler, Benjamin F., *Private and official correspondence of Gen. Benjamin F. Butler During the Period of the Civil War*, 5 vols., Norwood, The Plimpton Press, 1917.

Cammack, John Henry, *Personal Recollections of Private John Henry Cammack : A Soldier of the Confederacy, 1861-1865*, Huntington, Paragon Ptg. & Pub., 1920.

Carpenter, F. B., *Six months at the White House with Abraham Lincoln*, New York, Hurd and Houghton, 1866.

Casler, John O., *Four Years in the Stonewall Brigade*, Girard, Appeal Publishing Company, seconde édition, 1906.

Chancellor, Christopher, éd., *An Englishman in the American Civil War : The Diaries of Henry Yates Thompson : 1863*, New York, New York University Press, 1971.

Chase Salmon P., "Diary and Correspondence of Salmon P. Chase", *Annual Report of the American Historical Association for the Year 1902*, vol. 2, Washington, 1903.

Clark, Walter, éd., *Histories of the Several Regiments and Battalions from North Carolina in the Great War 1861-1865*, 5 vols., Raleigh, E.M. Uzzell (vols 2-5, Goldsboro, Nash Brothers), 1901.

Colburn, Adams F., *The Story of a Trooper*, New York, Dick & Fitzgerald, 1865.

Connolly, James A., "Major Connolly's Letters to his Wife, 1862-1865", *Transactions of the Illinois State Historical Society for the Year 1928*, Springfield, Philips Bros., 1928, p. 215-438.

Cook, John Esten, *Wearing of the Gray : Being Personal Portraits, Scenes, and Adventures of the War*, Baltimore: E. B. Treat and Co., 1867.

Cox, Jacob D., *Military Reminiscences of the Civil War*, 2 vols., New York, Charles Scribner's Sons, 1900.

Cozzens, Peter et Girardi, Robert I., éd., *The Military Memoirs of General John Pope*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998.

Crist, Lynda Lasswell et al., éd., *The Papers of Jefferson Davis*, 14 vols., Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1971-2015.

Croffut, W. A., *Fifty Years in Camp and Field, Diary of Major-General Ethan Allen Hitchcock*, U.S.A., New York, G. P. Putnam's Sons, 1909.

Croffut, W. A., éd., *Fifty Years in Camp and Field : Diary of Major-General Ethan Allen Hitchcock*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1909.

Dana, Charles A., *Recollections of the Civil War with the Leaders at Washington and in the Field in the Sixties*, New York, D. Appleton and Company, 1899.

Davis, Jefferson, *The Rise and Fall of the Confederate Government*, 2 volumes, New York, D. Appleton and Company, 1881.

Davis, Varina H., *Jefferson Davis, ex-President of the Confederate States of America : A Memoir by His Wife*, New York, Belford Company, 1890.

Dawes, Rufus R., *Service with the Sixth Wisconsin Volunteers*, Marietta, E. R. Alderman & Sons, 1890.

De Tobriand, Régis, *Quatre ans de campagnes à l'Armée du Potomac*, Paris, A. Lacroix, Verboeckhoven et C^{ie}, 2 tomes, 1867 et 1868.

DeWolfe Howe, M. A., éd., *Home Letters of General Sherman*, New York, Charles Scribner's Sons, 1909.

DeWolfe Howe, M. A., éd., *Marching with Sherman : Passages from the Letters and Campaign Diaries of Henry Hitchcock, Major and Assistant Adjutant general of Volunteers, November 1864-May 1865*, New Haven, Yale University Press, 1927.

DeWolfe Howe, M. A., éd., *Touched with Fire : Civil War Letters and Diary of Oliver Wendell Holmes, Jr. 1861-1864*, Cambridge, Harvard University Press, 1946.

Dix, John Adams, *Memoirs of John Adams Dix*, 2 vols., New York, Harper & Brothers, 1883.

Donald, David, éd., *Inside Lincoln's Cabinet : The Civil War Diaries of Salmon P. Chase*, New York, Longmans, Green and Company, 1954.

Douglas, Henry Kyd, *I Rode with Stonewall*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1940.

Dowdey Clifford et Manarin Louis H., éd., *The War Time Papers of Robert Lee*, Boston, Little, Brown and Company, 1961.

Durkin, Joseph T., éd., *John Dooley, Confederate Soldier : His War Journal*, éd., Washington, Georgetown University Press, 1945.

Early Jubal A., *A Memoir of the Last Year of the War of Independence, in the Confederate States of America, Containing an Account of the Operations of his Commands in the Years 1864 and 1865*, Toronto, Lovell & Gibson, 1866.

Eby, Cecil D., Jr., éd., *A Virginia Yankee in the Civil War : The Diaries of David Hunter Strother*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1961.

Favill, Josiah Marshall, *The Diary of a Young Officer Serving with the Armies of the United States During the War of the Rebellion*, Chicago, R. R. Donnelley & Sons Company, 1909.

Fehrenbacher, Don E. et Fehrenbacher Virginia, éd., *Recollected Words of Abraham Lincoln*, Stanford, Stanford University Press, 1996.

Foote, Henry S., *War of the Rebellion ; or, Scylla and Charybdis*, New York, Harper & Brothers, 1866.

Freeman, Douglas Southall, éd., *Lee's Dispatches : Unpublished Letters of General Robert E. Lee, C.S.A., to Jefferson Davis and the War Department of the Confederate States of America, 1862-65, from the Private Collections of Wymberley Jones De Renne of Wormsloe, Georgia*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1915.

Fremantle, Lieut.-Col., *Three Months in the Southern States : April-June 1863*, New York, John Bradburn, 1864.

Gerry, Margarita Spalding, éd., *Through Five Administrations : Reminiscences of Colonel William H. Crook, Body-Guard to President Lincoln*, New York, Harpers and Brothers Publishers, 1890.

Gibbon, John, *Personal Recollections of the Civil War*, New York, G. P. Putnam's sons, 1928.

Gordon, George, H., *History of the Campaign of the Army of Virginia, under John Pope : From Cedar Mountain to Alexandria, 1862*, Boston, Houghton, Osgood and Co., 1879.

Gordon, John B., *Reminiscences of the Civil War*, New York, Charles Scribner's Sons, 1904.

Gorgas, Josiah, *The Civil War Diary of General Josiah Gorgas*, éd. Frank E. Vandiver, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1947.

Graf, Leroy P. et Askins, Ralph W., éd., *The Papers of Andrew Johnston*, vol. 6, 1862-1864, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1983.

Grant, Ulysses S., *Personal Memoirs of U. S. Grant*, New York, Charles L., Webster and Company, 2 vols, 1885-86.

Gurowski, Adam, *Diary from March 4, 1861, to November 12, 1862*, Boston, Lee and Shepard, 1862.

Hammond, Harold Earl, éd., *Diary of a Union Lady, 1861-1865*, New York, Funk & Wagnalls, 1962.

Hanna, H. L., éd., *The Press Covers the Invasion of Arkansas, 1862 : July-December*, 2 vols., Widener, Southern Heritage Press, 2011-12.

Harrison, Burton Mrs., *Recollections Grave and Gay*, New York, Charles Scribner's Sons, 1911.

Harrison, Frank, *Anecdotes and Reminiscences of Gen'l U. S. Grant Compiled by an Old Soldier*, New York, N. Y. Cheap Publishing Co., 1885.

Haupt, Herman, *Reminiscences of General Herman Haupt*, Milwaukee, Wright and Joyce, 1901.

Hindman, *Report of Major General Hindman, of his Operations in the Trans-Mississippi District*, Richmond, 1864.

Hood, J. B., *Advance and Retreat : Personal Experiences in the United States and Confederate States Armies*, New Orleans, Hood Orphan Memorial Fund, 1880.

Howard, Oliver Otis, *Autobiography of Oliver Otis Howard*, 2 vols., New York, The Baker & Taylor Company, 1907.

Hughes, Nathaniel Cheairs, Jr., et Johnson Timothy D., éd., *A Fighter from Way Back : The Mexican War Diary of Lt. Daniel Harvey Hill, 4th Artillery, USA*, Kent, Kent State University Press, 2002.

Hutchins, Robert, éd., *Letters from Lloyd Lewis*, Boston, Little Brown, 1950.

Hyde, Thomas W., *Following the Greek Cross, or, Memories of the Sixth Army Corps*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1894

Jackson, Mary Anna, *Life and Letters of General Thomas J. Jackson (Stonewall Jackson)*, New York, Harper & Brothers, 1892.

Jackson, Mary Anna, *Memoirs of Stonewall Jackson*, Louisville, Courier-Journal Printing Co., 1895.

Johnston, Joseph E., *Narrative of Military Operations, Directed, During the Late War between the States*, New York, D. Appleton and Company, 1874.

Jones, J. B., *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, vol. I, Philadelphia, J.B. Lippincott & Co., 1866.

Julian, George W., *Select Speeches of Hon. Geo. W. Julian, of Indiana, Delivered in the House of Representatives of the United States, since the Beginning of the late Rebellion*, Cincinnati, Gazette Steam Book and Job Printing Establishment, 1867.

Julian, George W., *Speeches on Political Questions*, New York, Hurd and Houghton, 1872.

Julian, George W., *Political Recollections, 1840 to 1872*, Chicago, Jansen, McClurg & Company, 1884.

Keyes, E. D., *Fifty Years' Observations of Men and Events, Civil and Military*, New York, Charles Scribner's Sons, 1884.

Kirwan, A. D., éd., *Johnny Green of the Orphan Brigade : The Journal of a Confederate Soldier*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1956.

Lee, Charles Henry, *The Judge Advocate's Vade Mecum : Embracing a General View of Military Law, and the Practice Before Courts Martial, with an Epitome of the Law of Evidence, as Applicable to Military Trials*, Richmond, West and Johnston, 1863.

Lee, captain Robert E., *Recollections and Letters of General Robert E. Lee*, New York, Garden City Publishing Company, 1936.

Lee, Susan P., *Memoirs of William Nelson Pendleton*, Philadelphia, J.B. Lippincott and CO., 1893.

Livermore, Mary A., *My Story of the War : A Woman's Narrative of Four Years Personal Experience as Nurse in the Union Army, and in Relief Work at Home, in Hospitals, Camps, and at the Front, During the War of the Rebellion*, Hartford, A.D. Worthington and Company, 1889.

Longstreet, James, *From Manassas to Appomattox, Memoirs of the Civil War in America*, Philadelphia, J. B. Lippincott Company, 1896.

Lowe, David W., éd., *Meade's Army : The Private Notebooks of Lt. Col. Theodore Lyman*, Kent, The Kent University Press, 2007.

Maurice, comte de Saxe, *Mes rêveries*, vol. 1, Lahaye, 1756.

Maurice, Major General Sir Frederick, éd., *An Aide-de-Camp of Lee : Being the Papers of Colonel Charles Marshall Sometime Aide-de-Camp, Military Secretary, and Assistant Adjutant General on the Staff of Robert E. Lee, 1862-1865*, Boston, Little, Brown, and Company, 1927.

McKelvy Bird, Margaret et Crofts, Daniel W., éd., "Soldier Voting in 1864 : The David McKelvy Diary", *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, vol. 115, n° 3, juillet 1991, pp. 371–413 .

McClellan, George B., *McClellan's Own Story : The War for the Union, the Soldiers who Fought it, the Civilians who Directed it and his Relations to it and to them*, New York, Charles L. Webster & Company, 1887.

McClure, Alexander Kelly, *The Annals of the Civil War Written by Leading Participants North and South*, Philadelphia, The Times Publishing Company, 1878.

McDonald, Archie P., éd., *Make Me a Map of the Valley : The Civil War Journal of Stonewall Jackson's Topographer*, Dallas, Southern Methodist University Press, 1973.

McDonald, Cornelia Peake, *Diary*, Madison, University of Wisconsin Press, 1992.

McGuire, Hunter, *Stonewall Jackson : An Address by Hunter McGuire at the Dedication of Jackson Memorial Hall, Virginia Military Institute, and Repeated before R. E. Lee Camp, No. 1, C. V., Richmond, Va., July 9, 1897.*, Richmond, R.E. Lee Camp, 1897.

Meade, George, *The Life and Letters of George Gordon Meade*, 2 vols., New York, Charles Scribner's Sons, 1913

Merill, Walter M., éd., *The Letters of William Lloyd Garrison : Vol. V, Let the Oppressed Go Free, 1861-1867*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1979.

Montholon, Charles-François-Tristan de, *Récits de la captivité de l'Empereur Napoléon à Sainte-Hélène*, 2 vols., Paris, Paulin, 1847.

Moore, Edward A., *The Story of a Cannoneer under Stonewall Jackson*, New York, The Neale Publishing Company, 1907.

Morse, Charles F., *Letters Written During the Civil War, 1861-1865*, Privately Printed, 1898.
Neese, George M., *Three Years in the Confederate Artillery*, New York, The Neale Publishing Company, 1911.

Nevins, Allan, éd., *A Diary of Battle : The Personal Journals of Colonel Charles S. Wainwright 1861-1865*, New York, Harcourt, Brace & World, 1962.

Nevins, Allan, éd., *A Diary of Battle : The Personal Journals of Colonel Charles S. Wainwright 1861-1865*, New York, Harcourt, Brace and World, 1962.

Nichols, George Ward, *The Story of the Great March, from the Diary of a Staff Officer*, New York, Harper, 1865.

Nisbet, James Cooper, *Four Years on the Firing Line*, Chattanooga, Imperial Press, 1914.

Niven, John, éd., *The Salmon P. Chase Papers*, 5 vols, Kent, The Kent State University Press, 1993-98.

Norton, Oliver Willcox, *Army Letters, 1861-186, being Extracts from Private Letters to Relatives and Friends from a Soldier in the Field During the Late Civil War*, Chicago, O.L. Deming, 1903.

Oldaker, Glenn C., *Centennial Tale ; Memoirs of Colonel "Chester" S. Bassett French, Extra Aide-de-Camp to Generals Lee and Jackson, The Army of Northern Virginia, 1861-1865*, New York, Carlton Press, 1962.

Orléans, Louis-Philippe-Albert d', comte de Paris, *Voyage en Amérique, 1861-1862*, Paris, Perrin/Fondation Saint-Louis, 2011.

Panckoucke, C. L. F., éd., *Œuvres de Napoléon Bonaparte*, 5 tomes, Paris, 1821.

Palmer, Beverly Wilson, éd., *The Selective Letters of Charles Sumner*, 2 vols., Boston, Northeastern University Press, 1990.

Pepper, George, *Personal Recollections of Sherman's Campaigns in Georgia and the Carolinas*, Zanesville, Hugh Dunne, 1866.

Pierce, Edward L., *Memoir and Letters of Charles Sumner*, 4 vols., Boston, Roberts Brothers, 1878-93.

Poore, Ben Perley, *Perley's Reminiscences of Sixty Years in the National Metropolis*, Philadelphia, Hubbard Brothers, 2 vols., 1886.

Porter, David Dixon, *Incidents and Anecdotes of the Civil War*, New York, D. Appleton and Company, 1885.

Porter, Horace, *Campaigning with Grant*, New York, The Century Co., 1897.

Quaife, Milo M., éd., *From the Cannon's Mouth : The Civil War Letters of General Alpheus S. Williams*, Detroit, Wayne State University Press, 1959.

Reagan, John H., *Memoirs, with Special Reference to Secession, and the Civil War*, New York, The Neale Publishing Company, 1906.

Redkey, Edwin S., éd., *A Grand Army of Black Men, Letters from African-American Soldiers in the Union Army, 1861-1865*, New York, Cambridge University Press, 1992.

Reese, Theodore Calvin et Randall James G., éd., *The Diary of Orville Hickman Browning*, 2 vols., Springfield, Illinois State Historical Society, 1925 et 1933.

Riddle, Albert Gallatin, *Reminiscences of Men and Events in Washington, 1860-1865*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1895.

Rowland, Dunbar, éd., *Jefferson Davis, Constitutionalist : His Letters, Papers, and Speeches*, Jackson, 10 vols., 1923.

Rusling, James F., *Men and Things I Saw in Civil War Days*, New York, Eaten & Mains, 1899.

Russell, William Howard, *My Diary North and South*, Boston, T. O. H. P. Burnham, 1863.

Scheibert, Justus, *Seven Months in The Rebel States During the North American War, 1863*, Confederate Publishing Company, 1958.

Schiller, Herber M., éd., *Autobiography of Major General William F. Smith, 1861-1864*, Dayton, Morningside House, 1990.

Schofield, John M., *Forty-Six Years in the Army*, New York, The Century Co., 1897.

Schurz, Carl, *The Reminiscences of Carl Schurz*, 3 vols., New York, The McClure Company, 1907-08. Seul le volume 2 couvre la période de la guerre.

Scott, *Memoirs of Lieut.-General Scott, LL. D.*, New York, Sheldon & Company, 1864.

Sears, Stephen W., éd., *The Civil War Papers of George B. McClellan, Selected Correspondence 1860-1865*, New York, Da Capo Press, 1989.

Sheridan, P. H., *Personal Memoirs of P. H. Sheridan*, 2 vols., New York, Charles L. Webster & Company, 1888.

Sherman William T., *Memoirs of General William T. Sherman*, 2 vols., New York, D. Appleton and Company, 1875.

Simpson, Brooks D., et Berlin, Jean Vance, éd., *Sherman's Civil War : Selected Correspondence of William T. Sherman, 1860-1865*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999.

Smith, Williams F., *From Chattanooga to Petersburg under Generals Grant and Butler : A Contribution to the History of the War, and a Personal Vindication*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1893.

Society of the Army of Cumberland, *Burial of General Rosecrans, Arlington National Cemetery, May 17, 1902*, Cincinnati, The Robert Clarke Company, 1903.

Sorrel, Gilbert Moxley, *Recollections of a Confederate Staff Officer*, New York, The Neale Publishing Company, 1905.

Stephens, Alexander H., *A Constitutional View of the Late War Between the States : Its Causes, Character, Conduct and Results*, 2 vols., Philadelphia, National Publishing Company, 1868-70.

Stiles, Robert, *Four Years under Marse Robert*, New York, The Neale Publishing Company, 1903.

Sumner, Charles, *The Works of Charles Sumner*, 15 vols., Boston, Lee and Shepard, 1870-86.

Taussig, William, *Personal Recollections of General Grant*, St. Louis, Missouri Historical Society Publications, 1903.

Taylor, Richard, *Destruction and Reconstruction : Personal Experiences of the Late War*, New York, D. Appleton and Company, 1879.

Taylor, Walter H., *Four Years with General Lee*, New York, D. Appleton and Company, 1877.

Thompson, Robert Means et Wainwright, Richard, éd., *Confidential Correspondence of Gustavus Vasa Fox, Assistant Secretary of the Navy, 1861-1865*, 2 vols., New York, The De Vinne Press, 1918-19.

Thorndike, Rachel Sherman, éd., *The Sherman Letters : Correspondence Between General and Senator Sherman from 1837 to 1891*, London, Sampson Low, Marston & Co., 1894.

Tower, R. Lockwood, éd., *A Carolinian Goes to War : The Civil War Narrative of Arthur Middleton Manigault, Brigadier General, C.S.A.*, Colombia, Charleston Library Society, 1983.

Villard, Henry, *Memoirs of Henry Villard, Journalist and Financier 1835-1900*, 2 vols., Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1904.

Wallace, Lee, *Lew Wallace : An Autobiography*, 2 vols., New York, Harper & Brothers Publishers, 1906.

Watson, William, *Life in the Confederate Army, Being the Observations and Experiences of an Alien in the South During the American Civil War*, New York, Scribner & Welford, 1888.

Weld, Stephen Minot, *War Diary and Letters of Stephen Minot Weld, 1861-1865*, The Riverside Press, 1912.

Welles, Gideon, *Diary of Gideon Welles, Secretary of the Navy under Lincoln and Johnson*, Boston, Houghton Mifflin Company, 3 vols., 1911.

Wills, Charles W., *Army Life of an Illinois Soldier*, Washington, Globe Printing Company, 1906.

Wilson, Douglas L. et Davis, Rodney O., éd., *Herndon's Informants : Letters, Interviews, and Statements about Abraham Lincoln*, Urbana, University of Illinois Press, 1998.

Wilson, James Harrison, *Under the Old Flag : Recollections of Military Operations in the War for the Union, the Spanish War, the Boxer Rebellion, etc.*, 2 vols., New York, D. Appleton and Company, 1912.

Wing, Henri E., *When Lincoln Kissed Me : A Story of the Wilderness Campaign*, New York, Eaten & Means, 1913.

Winschel Terrence, éd., *The Civil War Diary of a Common Soldier : William Wiley of the 77th Illinois Infantry*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2001.

Worsham John, *John Worsham, One of Jackson's Foot Cavalry : His Experience and what he Saw During the War 1861-1865*, New York, The Neale Publishing Company, 1912.

Wright, Louise Wigfall, *A Southern Girl in '61 : The War-Time Memories of a Confederate Senator's Daughter*, New York, Doubleday, Page & Company, 1905.

Young, John Russell, *Around the World with General Grant : A Narrative of the Visit of General U. S. Grant, ex-President of the United States, to Various Countries in Europe, Asia, and Africa, in 1877, 1878, 1879*, 2 vols, New York, Subscription Book Department, American News Company, 1879.

Autres

Articles issus des journaux : Boston Herald, New York Daily Tribune, Philadelphia Inquirer, The New York Times, The Covington Journal.

A Bill to Amend an Act in Relation to the Militia and a Guard for Home Defence, Raleigh, W. W. Holden, 1863.

A Digest of the Military and Naval Laws of the Confederate States, from the Commencement of the Provisional Congress to the End of the First Congress under the Permanent Constitution, Columbia, Evans and Cogswell, 1864.

Articles of War, For the Government of the Army of the Confederate States, Montgomery, Barrett, Wimbish & Co., 1861.

Communication from Secretary of War : Enclosing Copies of the Findings of the General Court Martial, Held at Headquarters, Richmond, for the Month of January, in the Cases of Persons Charged with Desertion and Absence without Leave, Richmond, 1863.

General Orders of the War Department, Embracing the Years 1861, 1862 & 1863, vol. 2, New York, Derby & Miller, 1864.

Regulations for the Army of the United State, 1857, New York, Harper & Brothers, 1857.

Glimpse of the Nation Struggle. A series of Papers Read Before the Minnesota Commandery of the Military Order of the Loyal Legion of the United States, St. Paul, St. Book and Stationery Company, 1887.

Journal of the Congress of the Confederate States of America, 1861-1865, 7 vols., Washington, 1904-05.

Papers of the Military Historical Society of Massachusetts, Boston, Military Historical Society of Massachusetts, 15 vols., 1876-1918.

Proceedings of a General Court Martial, for the Trial of Maj. Gen. Fitz John Porter, U.S. Vols., Washington, 1862.

Public Laws of the Confederate States of America, 5 vols., Richmond, R.M. Smith, 1862-64.

The Statutes at Large, Treaties, and Proclamations of the United States of America, vol. 12 et 13, Boston, Little, Brown, and Company, 1863-1866.

The War of the Rebellion : A compilation of the Official Records of the Union and Confederate Armies, Washington, Government Printing Office, 128 vols., 1880-1901.

War Talks in Kansas : A Series of Papers Read before the Kansas Commandery of the Military Order of the Loyal Legion of the United States, Kansas City, Press of the Franklin Hudson Publishing Company, 1906.

Bibliographie

Adams, Charles Francis, *Richard Henry Dana : A Biography*, 2 vols., Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1891.

Aimone, Alan C., et Barbara, A., *A User's Guide to the Official Records of the American Civil War*, Shippensburg, White Mane Publishing Company, 1993.

Albright, Harry, *Gettysburg : Crisis of Command*, New York, Hippocrene Books, 1989.

Alexander, Bevin, *Lost Victories : The Military Genius of Stonewall Jackson*, New York, Hippocrene Books, 2004, [première édition, New York, Holt, 1992].

Alexander, Bevin, *How the South Could Have Won the Civil War : The Fatal Errors That Led to Confederate Defeat*, Random House, 2007.

Allan, William, *History of the Campaign of Gen. T.J. (Stonewall) Jackson in the Shenandoah Valley of Virginia: From November 4, 1861, to June 17, 1862*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1880.

Allan, William, *The Army of Northern Virginia in 1862*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1892.

Ambrose, Stephen E., *Halleck : Lincoln's Chief of Staff*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1962.

Andrew, Christopher, *For the President's Eyes Only, Secret Intelligence and the American Presidency from Washington to Bush*, New York, Harper Perennial, 1995.

Andrews, J. Cutler, *The North Reports the Civil War*, University of Pittsburgh Press, 1955.

Arnold, Isaac N., *The Life of Abraham Lincoln*, Chicago, Jansen, McClurg, 1885.

Arnold, James R., *Chickamauga 1863 : The River of Death*, Oxford, Osprey Publishing, 1992.

Arnold, Thomas Jackson, *Early Life and Letters of General Thomas J. Jackson*, New York, Fleming H. Revell Company, 1916.

Badeau, Adam, *Military History of Ulysses S. Grant : From April, 1861, to April, 1865*, 3 vols., New York, D. Appleton and Company, 1868-1881.

Bailey, Ronald H., *Forward to Richmond : McClellan's Peninsular Campaign*, Alexandria, Time-Life Books, 1983.

Bailey, Ronald H., *Battles for Atlanta : Sherman Moves East*, Alexandria, Time-Life Books, 1985.

Bak, Richard, *A Distant Thunder : Michigan in the Civil War*, Ann Arbor, Huron River Press, 2004.

- Ballard, Colin R., *The Genius of Abraham Lincoln : An Essay*, London, Oxford University Press, 1926.
- Ballard, Jack L., *General Joseph Hooker : A New Biography*, Dissertation, Kent State University, December 1994.
- Ballard, Michael B., *Pemberton : The General Who Lost Vicksburg*, Jackson, University Press of Mississippi, 1991.
- Ballard, Michael B., *Vicksburg : The Campaign That Opened the Mississippi*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2004.
- Ballard, Michael B., *U. S. Grant : The Making of a General, 1861-1863*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers Inc., 2005.
- Barclay, Ted, *Liberty Hall Volunteers : Letters from the Stonewall Brigade (1861-1864)*, éd. Charles W. Turner, Natural Bridge Station, Rockbridge Pub. Co., 1992.
- Bartholomees, J. Boone, Jr, *Buff Facings and Gilt Buttons : Staff and Headquarters Operations in the Army of Northern Virginia, 1861-1865*, Columbia, University of South Carolina Press, 1998.
- Bates, David Homer, *Lincoln in the Telegraph Office*, New York, The Century Co., 1907.
- Bailey, Anne J., *War and Ruin : William T. Sherman and the Savannah Campaign*, Wilmington, SR Books, 2003.
- Bates, Samuel P., *The Battle of Chancellorsville*, Meadville, Edward T. Bates, 1882.
- Bearss, Edwin C., *The Vicksburg Campaign*, 3 vols. Dayton, Morningside, 1985-1986.
- Bearss, Edwin C, *The Petersburg Campaign : The Eastern Front Battles, June - August 1864*, New York, Savas Beatie, 2011.
- Bearss, Edwin, C, *The Petersburg Campaign : The Western Front Battles, September 1864 - April 1865*, New York, Savas Beatie, 2013.
- Beatie, Russel H., *Army of the Potomac*, 3 vols., Cambridge, DaCapo Press, 2002-04, New York, Savas Beatie, 2007. Série en cours.
- Berlin, Ira, Fields, Barbara, J. ..., *Freedom : A documentary History of Emancipation 1861-1867*, series 1, vol. 1, The Destruction of Slavery, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
- Beringer, Richard E., Hattaway Herman, Jones Archer et Still, William N., Jr., *Why the South Lost the Civil War*, Athens, The University of Georgia Press, 1986.
- Bernard, Henri, *La guerre de sécession des Etats-Unis 1861-1865*, Bruxelles, Pierre de Méyère, 1973.
- Bigelow, John, *The Campaign of Chancellorsville : A Strategic and Tactical Study*, New Haven, Yale University Press, 1910.

- Bishop, Randy, *Civil War Generals of Tennessee*, Gretna, Pelican Publishing Company, 2013.
- Black, Robert C. III, *The Railroads of the Confederacy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998.
- Blackford, Susan Leigh, *Letters from Lee's Army or Memoirs of Life in and out of the Army in Virginia During the War Between the States*, New York, Charles Scribner's Sons, 1947.
- Blackmar, Frank W., éd., *Kansas : A Cyclopedia of State History, Embracing Events, Institutions, Industries, Counties, Cities, Towns, Prominent Persons, etc.*, part I, Chicago, Standard Publishing Company, 1912.
- Blair, William, *Virginia's Private War : Feeding Body and Soul in the Confederacy, 1861-1865*, Oxford, Oxford University Press, 2008.
- Blue, Frederick J., *Salmon P. Chase : A Life in Politics*, Kent, The Kent State University Press, 1987.
- Boatner, Mark M., *The Civil War Dictionary*, New York, Vintage Civil War Library, 1991.
- Boissonnas, B., *Un vaincu : souvenirs du général Robert Lee*, Paris, 1875.
- Bonekemper III, Edward H., *A Victor, Not a Butcher : Ulysses S. Grant's Overlooked Military Genius*, Washington, Regnery Publishing, 2004.
- Bonekemper III, Edward H., *Grant and Lee : Victorious American and Vanquished Virginian*, Westport, Praeger, 2008.
- Bonekemper III, Edward H., *The 10 Biggest Civil War Blunders*, Washington, Regnery History, 2018.
- Boney, F. N., *Rebel Georgia*, Macon, Mercer University Press, 1997.
- Boritt, Gabor S., éd., *Lincoln's Generals*, New York, Oxford University Press, 1994.
- Boritt, Gabor S., éd., *The Historian's Lincoln : Pseudohistory, Psychohistory, and History*, Urbana, University of Illinois Press, 1988.
- Boritt, Gabor S., éd., *Jefferson Davis's Generals*, New York, Oxford University Press, 1999.
- Boritt, Gabor S., et Scott Hancock, éd., *Slavery, Resistance, Freedom*, Oxford, Oxford University Press, 2007.
- Borowski, Harry R., éd., *The Harmon Memorial Lectures in Military History, 1959-1987*, Washington, 1988.
- Bowden, Scott et Bill Ward, *Robert E. Lee and the Gettysburg Campaign : Last Chance for Victory*, Cambridge, Da Capo Press, 2001.
- Bowen, J.J., *The Strategy of Robert Lee*, New York, The Neale Publishing Company, 1914.

Bowers, John, *Chickamauga and Chattanooga, The Battles That Doomed the Confederacy*, New York, Avon Books, 1994.

Bowery, Charles, R., Jr., *Lee & Grant : Profiles in Leadership from the Battlefields of Virginia*, New York, Amacom, 2005.

Bowman, S. M. et R. B. Irwin, *Sherman and his Campaigns : A Military Biography*, New York, C. B. Richardson, 1865.

Brady, Lisa M., *War Upon the Land : Military Strategies and the Transformation of Southern Landscapes During the American Civil War*, Athens, University of Georgia Press, 2012.

Brisbin, James S., *The campaign lives of Ulysses S Grant and Schuyler Colfax*, Cincinnati, C. F. Vent & Co., 1868.

Broadwater, Robert P., *Did Lincoln and the Republican Party Create the Civil War ? : An Argument*, Jefferson, McFarland & Company, 2008.

Broadwater, Robert P., *General George H. Thomas : A Biography of the Union's "Rock of Chickamauga"*, Jefferson, McFarland & Company, 2009.

Broadwater, Robert P., *The Battle of Fair Oaks : Turning Point of McClellan's Peninsula Campaign*, Jefferson, McFarland & Co., 2011.

Brooks, Noah, *Washington in Lincoln's Time*, New York, The Century Co., 1896.

Brown, Kent Masterson, *Retreat from Gettysburg : Lee, Logistics, and the Pennsylvania Campaign*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2005.

Bryant, Edwin, E., *History of the Third Regiment of Wisconsin Veteran Volunteer Infantry 1861-1865*, Madison, 1891.

Buell, Thomas B., *The Warriors Generals, Combat Leadership in the Civil War*, New York, Crown Publishers, 1997.

Bülow, Von, *Esprit du système de guerre moderne, destiné aux jeunes militaires ; avec 58 figures*, Paris, Bernard, Levrault, Maginel et Firmin-Didot, 1801.

Bunch, Jack A., *Military Justice in the Confederate States Armies, Shippensburg*, White Mane Books, 2000.

Burin, Eric, *Slavery and the Peculiar Solution : A History of the American Colonization Society*, Gainesville, University Press of Florida, 2005.

Burlingame, Michael, éd., *An Oral History of Abraham Lincoln : John G. Nicolay's Interviews and Essays*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 1996.

Burlingame, Michael, *Abraham Lincoln : A Life*, 2 vols., Baltimore, Johns Hopkins University Press, 2008.

Burne, Alfred H., *Lee, Grant and Sherman : A Study in Leadership in the 1864-65 Campaign*, Aldershot, Gale & Polden, 1938.

Burton, Brian K., *Extraordinary Circumstances : The Seven Days Battles*, Bloomington, Indiana University Press, 2001.

Busey, John W. et Martin, David, G., *Regimental Strengths and Losses at Gettysburg*, 4^{ème} édition, Hightstown, Longstreet House, 2005.

Cahart, Tom, *Lost Triumph : Lee's Real Plan at Gettysburg - and why it Failed*, New York, Penguin Group, 2005.

Carcopino, Jérôme, *Profils de conquérants*, Paris, Flammarion, 1961.

Carmichael, Peter S., éd., *Audacity Personified, The Generalship of Robert E. Lee*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2004.

Carnahan, Burrus M., *Act of Justice : Lincoln's Emancipation Proclamation and the Law of War*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2007.

Carter, Arthur B., *The Tarnished Cavalier : Major General Earl Van Dorn, C.S.A.*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1999.

Casdorff, Paul D., *Confederate General R. S. Ewell : Robert Lee's Hesitant Commander*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2004.

Castel, Albert, *General Sterling Price and the Civil War in the West*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1968.

Castel, Albert, *Decision in the West : The Atlanta Campaign of 1864*, Lawrence, University Press of Kansas, 1992.

Castel, Albert, *Winning and Losing in the Civil War : Essays and Stories*, Columbia, The University of South Carolina Press, 1996.

Catton, Bruce. *Mr. Lincoln's Army*, Garden City, Double Day and Company, 1951.

Chamberlin, W. H., éd., *Sketches of War History, 1861-1865*, vol. 4, Cincinnati, The Robert Clarke Company, 1886.

Chambers, Lenoir, *Stonewall Jackson*, New York, William Morrow & Co., 1959.

Church, William Conant, *Ulysses S. Grant and the Period of National Preservation and Reconstruction*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1897.

Clark, Champ, *Decoying the Yanks : Jackson's Valley Campaign*, Alexandria, Time-Life Books, 1984.

Clark, Champ, *Gettysburg : The Confederate High Tide*, Alexandria, Time-Life Books, 1985.

Clausewitz, Carl von, *De la guerre*, Paris, les Editions de minuit, 1955.

Clausewitz, général de, *Théorie de la grande guerre*, Librairie militaire de L Baudoin et Cie, 3 vols., 1886.

Cleaves, Freeman, *Rock of Chickamauga : The life of General George H. Thomas*, Norman, University of Oklahoma Press, 1948.

Coddington, Edwin B., *The Gettysburg Campaign : A Study in Command*, New York, Simon & Schuster, 1968.

Colson, Bruno, *La culture stratégique américaine : l'influence de Jomini*, Paris, Economica, 1993.

Colson, Bruno, *Napoléon : de la guerre*, Paris, Perrin, 2011.

Colson, Bruno, *Clausewitz*, Paris, Perrin, 2016.

Connelly, Thomas Lawrence, *Autumn of Glory : The Army of Tennessee, 1862-1865*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1971.

Connelly, Thomas Lawrence et Archer Jones, *The Politics of Command : Factions and Ideas in Confederate Strategy*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1973.

Connelly, Thomas Lawrence, *The Marble Man : Robert E. Lee and His Image in American Society*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1977.

Cooke, John Esten, *Stonewall Jackson : A Military Biography*, New York, D. Appleton and Company, 1866.

Cooling, Benjamin, *Monocacy : The Battle that Saved Washington*, Shippensburg, White Mane Publishing, 1997.

Cooling, Benjamin Franklin, *Counter-Thrust: From the Peninsula to the Antietam*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2008.

Cooper, William J., Jr., *Jefferson Davis, American*, New York, Vintage Books, 2001.

Cooper, William J., Jr., *Jefferson Davis and the Civil War Era*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2008.

Coppée, Henry, *Grant and his Campaigns : A Military Biography*, New York, Charles B. Richardson, 1866.

Couper, William, *One Hundred Years at V.M.I.*, vol. 4, Richmond, Garrett and Massie, 1939.

Coutau-Bégarie, Hervé, éd., *L'évolution de la pensée navale*, Paris, 1990.

Cozzens, Peter, *The Shipwreck of Their Hopes : The Battles for Chattanooga*, Urbana, University of Illinois Press, 1994.

Cozzens, Peter, *The Battle of Stones River : No Better Place to Die*, Urbana, University of Illinois Press, 1991.

Cozzens, Peter, *This Terrible Sound : The Battle of Chickamauga*, Urbana, University of Illinois Press, 1996.

Cozzens, Peter, *The Darkest Days of the War : The Battles of Iuka and Corinth*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1997.

Cozzens, Peter, *General John Pope : A Life for the Nation*, Urbana, University of Illinois Press, 2000.

Cozzens, Peter, *Shenandoah 1862 : Stonewall Jackson's Valley Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2008.

Craven, Avery O. et Frank E. Vandiver, *The American Tragedy : The Civil War in Retrospect*, Hampden-Sydney, Hampden-Sydney College Press, 1959.

Cru, Jean, Norton, *Du témoignage*, Allia, rééd. 1997.

Cullen, Joseph, *The Peninsula Campaign 1862 : McClellan and Lee Struggle for Richmond*, Harrisburg, Stackpole, 1973.

Cunningham, Edward et al., éd., *Shiloh and the Western Campaign of 1862*, New York, Savas Beatie, 2009.

Current, Richard N., *The Lincoln Nobody Knows*, New York, Hill and Wang, 1963.

Current, Richard N., *Lincoln and the First Shot*, Philadelphia, J. B. Lippincott Company, 1963.

Curtis, George Ticknor, *McClellan's Last Service to the Republic*, New York, D. Appleton and Company, 1886.

Dabney, R. L., *Life and Campaigns of Lieut.-Gen. Thomas J. Jackson, (Stonewall Jackson)*, London, James Nisbet & Co., 2 vols., 1864-66.

Daniel, Larry J., *Soldiering in the Army of Tennessee*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991.

Daniel, Larry J., *Days of Glory : The Army of the Cumberland, 1861-1865*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2004.

Daniel, Larry J., *Shiloh : The Battle That Changed the Civil War*, New York, Simon and Schuster, 1997.

Daniel, Larry J., *Battle of Stones River : The Forgotten Conflict between the Confederate Army of Tennessee and the Union Army of the Cumberland*, Baton Rouge, Louisiana State of University Press, 2012.

Davis, Burke, *Gray Fox : Robert E. Lee and the Civil War*, New York, The Fairfax Press, 1956.

Davis, Oliver W., *Life of David Bell Birney, Major-General United States Volunteers*, Philadelphia, King & Baird, 1867.

Davis, William C., *Breckinridge : Statesman, Soldier, Symbol*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1974.

- Davis, William C., *Battle at Bull Run : A History of the First Major Campaign of the Civil War*, New York, Doubleday & Company, 1977.
- Davis, William C., *Death in the Trenches : Grant at Petersburg*, Alexandria, Time-Life Books, 1986.
- Davis, William C., *The Battlefields of the Civil War*, New York, Salamander Books, 1991.
- Davis, William C., *Jefferson Davis : The Man and His Hour*, HarperCollins, 1991.
- Davis, William C., *The Cause Lost : Myths and Realities of the Confederacy*, Lawrence, University Press of Kansas, 1996.
- Davis, William C., Pohanka Brian C. et Troiani Don, éd., *Civil War Journal : The Leaders*, Rutledge Hill Press, 1997.
- Davis, William C. *Lincoln's Men : How President Lincoln Became Father to an Army and a Nation*, New York, Free Press, 1999.
- Davis, William C., *The Cause Lost : Myths and Realities of the Confederacy*, Lawrence, University Press of Kansas, 2006.
- Davis, William C., *Crucible of Command : Ulysses S. Grant and Robert E. Lee – The War They Fought, The Peace They Forged*, Boston, Da Capo Press, 2014.
- De Gaulle, Charles, *Le fil de l'épée*, Paris, Berger-Levrault, 1970.
- Desjardin, Thomas A., *Those Honored Dead*, Cambridge, Da Capo Press, 2003.
- Dessalles, Jean-Louis, *Les origines du langage, une histoire naturelle de la parole*, Hermes Sciences publications, 2000.
- Desportes, Vincent, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2^{ème} éd., 2011.
- Dickert, D. Augustus, *History of Kershaw's Brigade*, Newberry, Elbert H. Aull Company, 1899.
- DiLorenzo, Thomas J., *The Real Lincoln : A New Look at Abraham Lincoln, His Agenda, and an Unnecessary War*, Roseville, Prima Publishing, 2002.
- Donald, David Herbert, *Lincoln*, New York, Simon & Schuster, 1995.
- Dougherty, Kevin, *The Peninsula Campaign of 1862 : A Military Analysis*, Jackson, University Press of Mississippi, 2005.
- Dougherty, Kevin, *Civil War Leadership and Mexican War Experience*, Jackson, University Press of Mississippi, 2007.
- Dougherty, Kevin, *The Campaign for Vicksburg 1862-1863 : Leadership Lessons*, Philadelphia, Casemate, 2011.

Dougherty, Kevin, *The Port Royal Experiment : A Case Study in Development*, Jackson, The University Press of Mississippi, 2014.

Dowdey, Clifford, *The Seven Days : The Emergence of Lee*, Boston, Little, Brown, 1964.

Dowdey, Clifford, *Lee*, Boston, Little, Brown, 1965.

Drury, Ian, *Confederate Infantryman 1861-65*, Oxford, Osprey, 1993.

Du Picq, Ardant, *Etudes sur le combat*, Paris, 1880.

Dufour, Charles L., *Nine Men in Gray*, New York, Doubleday & Company, 1963.

Duke, John K., *History of the Fifty-Third Regiment Ohio Volunteer Infantry, During the War of the Rebellion, 1861 to 1865*, Portsmouth, The Blade Printing company, 1900.

Durden, Robert F., *The Gray and the Black : The Confederate Debate on Emancipation* Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1972.

Durieux, Benoit, Jean-Baptiste Jeangène Vilmer et Frédéric Ramel, sous la direction de, *Dictionnaire de la guerre et de la paix*, Paris, PUF, 2017.

Dwight, Theodore F., éd., *Critical Sketches of some of the Federal and Confederate Commanders*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1895.

Eaton, John, *Grant, Lincoln, and the Freedmen : Reminiscences of the Civil War with Special Reference to the Work for the Contrabands and Freedmen of the Mississippi Valley*, London, Longmans, Green, and Co., 1907.

Eckenrode, H. J. et Bryan Conrad, *James Longstreet : Lee's Warhorse*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1986.

Eicher, John H., et Eicher David J., *Civil War High Commands*, Stanford, Stanford University Press, 2001.

Eicher, David J., *The Longest Night : A Military History of the Civil War*, New York, Simon & Schuster, 2001.

Eicher, David J., *Dixie Betrayed : How the South Really Lost the Civil War*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2006.

Einolf, Christopher J., *George Thomas : Virginian for the Union*, Norman, University of Oklahoma Press, 2007.

Eisenhower, John S. D., *Agent of Destiny : The Life and Times of General Winfield Scott*, New York, Free Press, 1997.

Elliott, Charles, *Winfield Scott, The Soldier and the The Man*, New York, The Macmillan Company, 1937.

Engle, Stephen D., *Don Carlos Buell : Most Promising of All*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1999.

- Engle, Stephen D., *The American Civil War : The War in the West 1861-July 1863*, Chicago, London, Fitzroy Dearborn, 2001.
- Engle, Stephen D., éd., *The War Worth Fighting : Abraham Lincoln's Presidency and Civil War America*, Gainesville, University Press of Florida, 2015.
- Evans, Charles M., *The war of the Aeronauts : A History of Ballooning During the Civil War*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2002.
- Evans, Clement A., éd., *Confederate Military History : A library of Confederate States Military History*, 12 vols, Atlanta, Confederate Publishing Company, 1899.
- Evans, Eli N., *Judah P. Benjamin : The Jewish Confederate*, New York, The Free Press, 1988.
- Fahlman, Betsy, *John Ferguson Weir : The Labor of Art*, Newark, University of Delaware Press, 1997.
- Feis, William B., *Grant's Secret Service : The Intelligence War from Belmont to Appomattox*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2002.
- Fellman, Michael, *Citizen Sherman : A Life of William Tecumseh Sherman*, New York, Random House, 1995.
- Fellman, Michael, *The Making of Robert E. Lee*, New York, Random House, 2000.
- Field, D. D. M., *Bright Skies and Dark Shadows*, New York, Charles Scribner's Sons, 1890.
- Field, Ron, *Petersburg 1864-65 : The Longest Siege*, New York, Osprey Publishing, 2009.
- Fishel, Edwin, C., *The Secret War for the Union : The Untold Story of Military Intelligence in the Civil War*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1996.
- Flaherty, Thomas H., éd., *The Civil War*, 28 vols., Alexandria, Time Life Books, 1983-1987.
- Flato, Charles, *The American Heritage Picture History of the Civil War*, New York, Golden Press, 1961.
- Fleming, Walter L., *Civil War and Reconstruction in Alabama*, New York, The Columbia University Press, 1905.
- Flood, Charles Bracelen, *Grant and Sherman : The Friendship that Won the Civil War*, New York, Farrar, Straus & Giroux, 2005.
- Flower, Frank Abial, *Edwin McMasters Stanton : The Autocrat of Rebellion, Emancipation, and Reconstruction*, Akron, The Saalfeld Publishing Company, 1905.
- Foner, Eric, *Reconstruction : America's Unfinished Revolution, 1863-1877*, New York, Harper & Row, 1988.
- Foner, Eric, *The Fiery Trial, Abraham Lincoln and American Slavery*, New York, W. W. Norton & Company, 2011.
- Foote, Shelby, *The Civil War : A Narrative*, New York, Random House, 3 vols, 1958-1974.

- Foster, G. Allen, *The Eyes and Ears of the Civil War*, New York, Criterion Books, 1963.
- Fox, William F., *Regimental Losses in the American Civil War, 1861-1865*, Albany, Albany Publishing Company, 1889.
- Fox-Genovese, Elizabeth et Genovese, Eugene D., *The Mind of the Master Class: History and Faith in the Southern Slaveholders Worldview*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- Freeman, Douglas Southfall, *Lee's Lieutenants : A Study in Command*, 3 vols., New York, Charles Scribner's Sons, 1942-44.
- Freeman, Douglas Southall, *R. E. Lee : A Biography*, 4 vols., New York, Charles Scribner's Sons, 1934-35.
- Frey, David, *Failure to Pursue : How the Escape of Defeated Forces Prolonged the Civil War*, Jefferson, McFarland & Company, 2016.
- Fuller, J. F. C., *The generalship of Ulysses S. Grant*, London, Eyre and Spottiswoode, 1929.
- Fuller, J. F. C., *Grant & Lee : A Study in Personality and Generalship*, New York, C. Scribner's Sons, 1933.
- Furgurson, Ernest B., *Chancellorsville, 1863 : The Souls of the Brave*, New York, Knopf Doubleday Publishing Group, 1992.
- Furgurson, Ernest B., *Not War but Murder : Cold Harbor 1864*, New York, Alfred A. Knopf, 2000.
- Gallagher, Gary W., éd., *Fighting for the Confederacy : The Personal Recollections of General Edward Porter Alexander*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989.
- Gallagher, Gary W., éd., *The First Day at Gettysburg : Essays on Confederate and Union Leadership*, Kent, The Kent State University Press, 1992.
- Gallagher, Gary W., éd., *Lee the Soldier*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1996.
- Gallagher, Garry W., éd., *Chancellorsville : The Battle and Its Aftermath*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1996.
- Gallagher, Gary W., *The Confederate War : How Popular Will, Nationalism, and Military Strategy Could Not Stave Off Defeat*, Cambridge, Harvard University Press, 1997.
- Gallagher, Gary W., éd., *The Wilderness Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1997.
- Gallagher, Gary W., éd., *The Spotsylvania Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina, 1998.
- Gallagher, Gary W., éd., *Three Days at Gettysburg : Essays on Confederate and Union Leadership*, Kent, Kent State University Press, 1999.
- Gallagher, Gary W., éd., *The Richmond Campaign of 1862 : The Peninsula and the Seven Days*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2000.

Gallagher, Gary W., éd., *The Shenandoah Valley Campaign of 1862*, Chapel Hill, The University Press of North Carolina Press, 2003.

Gallagher, Gary W. et Glatthaar Joseph T., éd., *Leaders of the Lost Cause : New Perspectives on the Confederate High Command*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2004.

Gallagher, Gary W., éd., *The Shenandoah Valley Campaign of 1864*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2006.

Garber, Alexander M., Jr., *Stonewall Jackson's Way, A Sketch of the Life and Services of Major John Harman*, Staunton, 1876.

Garnett, John J., *Gettysburg : A Complete Historical Narrative of the Battle of Gettysburg, and the Campaign Preceding it*, New York, J. M. Hill, 1888.

Geary, James,W., *We Need Men : The Union Draft in the Civil War*, DeKalb, Northern Illinois University Press, 1991.

Genovese, Eugene, *A Consuming Fire : The Fall of the Confederacy in the Mind of the White Christian South*, Athens, University of Georgia Press, 1998.

Gerteis, Louis S., *The Civil War in Missouri : A Military History*, Columbia, University of Missouri Press, 2012.

Getchell, Kevin, *Scapegoat of Shiloh : The Distortion of Lew Wallace's Record by U. S. Grant*, Jefferson, McFarland & Company, 2013.

Gilpin, Faust Drew, *Mothers of Invention : Women of the Slaveholding South in the American Civil War*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1996.

Glatthaar, Joseph T., *Forged in Battle : The Civil War Alliance of Black Soldiers and White Officers*, New York, The Free Press, 1990.

Glatthaar, Joseph T., *The March to the Sea and Beyond : Sherman's troops in the Savannah and Carolinas campaigns*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1995.

Glatthaar, Joseph T., *General Lee's Army : From Victory to Collapse*, New York, Free Press, 2008.

Glatthaar, Joseph T., et Boritt Gabor S., éd. *Why the Confederacy Lost*, New York, Oxford University Press, 1992.

Glatthaar, Joseph T., *Partners in Command : The Relationships between Leaders in the Civil War*, New York, Free Press, 1994.

Godin, Christian, *La totalité*, vol. 6, Seyssel, Champ Vallon, 2003.

Goethals, George R. et McDowell, Gary L., éd., *Lincoln's Legacy of Leadership*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

Goolrick, William K., *Rebels Resurgent : Fredericksburg to Chancellorsville*, Alexandria, Time-Life Books, 1985.

Gordon, George H., *History of the Second Mass. Regiment of Infantry*, Boston, Alfred Mudge & Son, 1875.

Gordon, George H., *History of the Campaign of The Army of Virginia, under John Pope, Brigadier-General U.S.A. ; Late Major General U.S. Volunteers ; from Cedar Mountain to Alexandria, 1862*, Boston, Houghton, Osgood and Company, 1880.

Goss, Thomas J., *The War Within the Union War Command : Politics and Generalship During the Civil War*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003.

Goss, Warren Lee, *The Boys' Life of General Sheridan*, New York, Thomas Y. Crowell Company, 1913.

Goubenard, R., *La puissance de la personnalité à la guerre*, Paris, Henri Charles-Lavauzelle, 1913.

Grabau, Warren E., *Ninety-eight Days : A Geographer's View of the Vicksburg Campaign*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2000.

Gracie, Archibald, *The Truth about Chickamauga*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1911.

Grasset, Ernest, *La guerre de sécession, 1861-1865. Deuxième partie : les hommes*, Paris, Librairie militaire de L. Baudoin et Ce, 1887.

Greeley, Horace, *The American Conflict : A History of the Great Rebellion in the United States of America, 1860-1865*, vol. II, Hartford, O. D. Case & Company, 1867.

Greene, A. Wilson, *Whatever You Resolve to Be : Essays on Stonewall Jackson*, Baltimore, Butternut and Blue, 1992.

Greene, A. Wilson, *The Final Battles of the Petersburg Campaign : Breaking the Backbone of the Rebellion*, Knoxville, University of Tennessee Press, 2008.

Griffith, Paddy, *Battle Tactics of the Civil War*, New Haven, Yale University, 1989.

Guelzo, Allen C., *Lincoln's Emancipation Proclamation : The End of Slavery in America*, New York, Simon & Schuster, 2004.

Guernsey, Alfred H. et Alden, Henry, Mills, *Harper's Pictorial History of the Civil War*, Chicago, The Puritan Press Co., 1894.

Gwynne, S. C., *Rebel Yell : The Violence, Passion, and Redemption of Stonewall Jackson*, New York, Scribner, 2014.

Hagerman Edward, *The American Civil War and the Origins of Modern Warfare : Ideas, Organization, and Field Command*, Bloomington, Indiana University Press, 1988.

Hall, Kenneth E., *Stonewall Jackson and Religious Faith in Military Command*, Jefferson, McFarland & Company, 2005.

Hallock, Judith Lee, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, vol. 2, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1991.

Hapgood, Norman, *Abraham Lincoln : The Man of the People*, New York, The Macmillan Company, 1900.

Harman, Troy D., *Lee's Real Plan*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2003.

Harrell, John M., *Confederate Military History : A library of Confederate States Military History*, Vol. 10.2, Arkansas, Clement Anselm Evans.

Harris, William C., *Lincoln and the Borders States: Preserving the Union*, Lawrence, University Press of Kansas, 2011.

Harrison, Lowell H., *The Civil War in Kentucky*, Lexington, The University Press of Kentucky, 1975.

Harsh, Joseph L., *Confederate Tide Rising : Robert E. Lee and the Making of Southern Strategy, 1861-1862*, Kent, The Kent State University Press, 1998.

Harsh, Joseph L., *Taken at the Flood : Robert Lee and Confederate Strategy in the Maryland Campaign of 1862*, Kent, The Kent State University Press, 1999.

Haskell, Frank Aretas, *The Battle of Gettysburg*, Boston, 1908.

Hassler, Warren W., *Commanders of the Army of the Potomac*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1962.

Hattaway, Herman, *Reflections of a Civil War Historian : Essays on Leadership, Society, and the Art of War*, Columbia, University of Missouri Press, 2004.

Hattaway, Herman et Jones, Archer, *How the North Won : A Military History of the Civil War*, Urbana, University of Illinois Press, 1983.

Hattaway, Herman et Rafuse, Ethan S., éd., *The Ongoing Civil War : New Versions of Old Stories* Columbia, University of Missouri Press, 2004.

Haughton, Andrew, *Training, Tactics and Leadership in the Confederate Army of Tennessee : Seeds of Failure*, London, Routledge, 2000.

Hearn, Chester G., *Lincoln and McClellan at War*, Baton Rouge, Louisiana State University, 2012.

Henderson, G. F. R., *Stonewall Jackson and the American Civil War*, 2 vols., London, Longmans, Green and Co, 1898.

Henderson, G. F. R., *The Science of War : A Collection of Essays and Lectures 1891-1903*, éd. Captain Neill Malcom, New York, Longmans, Green, and Co., [3^{ème} édition], 1908.

Hennessy, John J., *Return to Bull Run : The Campaign and Battle of Second Manassas*, New York, Simon and Schuster, 1994.

Henry, Robert Selph, *First with the Most, Forrest*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1944.

- Hess, Earl J., *The Union Soldier in Battle : Enduring the Ordeal of Combat*, Lawrence, University Press of Kansas, 1997.
- Hess, Earl J., *Trench Warfare under Grant & Lee : Fields Fortifications in the Overland Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2007.
- Hess, Earl J., *The Rifle Musket in Civil War Combat : Reality and Myth*, Lawrence, University Press of Kansas, 2008.
- Hess, Earl J., *In the Trenches at Petersburg : Field Fortifications & Confederate Defeat*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2009.
- Hess, Earl J., *The Civil War in the West : Victory and Defeat from the Appalachians to the Mississippi*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2012.
- Hess, Earl J., *The Knoxville Campaign : Burnside and Longstreet in East Tennessee*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2012.
- Hess, Earl J., *Kennesaw Mountain, Sherman, Johnston, and the Atlanta Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013.
- Hess, Earl J., *Braxton Bragg : The Most Hated Man of the Confederacy*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2016.
- Hesseltine, William B., *Ulysses S. Grant : Politician*, New York, Dodd, Mead and Company, 1935.
- Hettle, Wallace, *Inventing Stonewall Jackson : A Civil War Hero In History and Memory*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2011.
- Hewitt, Lawrence L, et Arthur W. Bergeron, éd., *Confederate Generals in the Western Theater: Essays on America's Civil War*, 4 vols., Knoxville, The University of Tennessee Press, 2010-17.
- Hewitt, Laurence L. et Thomas E. Schott, *Lee and His Generals : Essays in Honor of T. Harry Williams*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2012.
- Hicken, Victor, *Illinois in Civil War*, Urbana, University of Illinois Press, 1966.
- Higginson, Thomas, Wentworth, *Army Life in a Black Regiment*, Boston, Fields, Osgood, & Co., 1870.
- Hill, Jeffrey, A., *The 26th Ohio Veteran Volunteer Infantry : The Groundhog Regiment*, Bloomington, AuthorHouse, 2010.
- Hillard, G. S. *Life and Campaigns of George B. McClellan Major-General U.S. Army*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1864.
- Hoke, Jacob, *The Great Invasion of 1863 ; or, General Lee in Pennsylvania*, Dayton, W. J. Shuey, Publisher, 1887.

- Hollandsworth, James G., *Pretense of Glory : The Life of General Nathaniel P. Banks*, Baton Rouge, University of Louisiana Press, 1998.
- Hollon, W. Eugen, *Beyond the Cross Timbers : The Travels of Randolph B Marcy*, Norman, University of Oklahoma Press, 1955.
- Holzer, Harold et Gabbard, Sara Vaughn, éd., *Lincoln and Freedom : Slavery, Emancipation, and the Thirteenth Amendment*, éd., et, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2007.
- Holzer, Harold, *Emancipating Lincoln : The Proclamation in Text, Context, and Memory*, Cambridge, Harvard University Press, 2012.
- Hood, Stephen M., *John Bell Hood : The Rise, Fall and Resurrection of a Confederate General*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2013.
- Horn, Stanley F., *Decisive Battle of Nashville*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1956.
- Horrall, S. F., *History of the Forty-second Indiana Volunteer Infantry*, publié par l'auteur, 1892.
- Howe, Thomas J., *The Petersburg Campaign : Wasted Valor, June 15-18, 1864*, Lynchburg, Howard, 1988.
- Hughes, Nathaniel Cheairs, Jr., *The Battle of Belmont : Grant Strikes South*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991.
- Hughes, Nathaniel Cheairs, Jr., et Stonesifer, Roy P., Jr., *The Life and Wars of Gideon J. Pillow*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1993.
- Hughes, Nathaniel Cheairs, Jr., et Whitney, Gordon, D., *Jefferson Davis in Blue : The Life of Sherman's Relentless Warrior*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2002.
- Humphreys, Andrew A., *The Virginia Campaign of '64 and '65 : The Army of the Potomac and the Army of the James*, New York, Charles Scribner's Sons, 1883.
- Hunt, Robert E., *The Good Men Who Won the War : Army of the Cumberland Veterans and Emancipation Memory*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 2010.
- Huntington, Tom, *Searching for George Gordon Meade : The Forgotten Victor of Gettysburg*, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2013.
- Hutton, Paul A., *Phil Sheridan and his Army*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1985.
- Hyde, Bill, éd., *The Union Generals Speak : The Meade Hearings on the Battle of Gettysburg*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2003.
- Illiez, Pierre, *L'autorité discrète de Robert Lee ou les victoires manquées de la guerre de Sécession*, Paris, Perrin, 1981.
- Jermann, Donald R., *Antietam, The Lost Order*, Gretna, Pelican Publishing Company, 2006.

- Jermann, Donald R., *Fitz-John Porter, Scapegoat of Second Manassas : The Rise, Fall and Rise of the General Accused of Disobedience*, Jefferson, McFarland & Company, 2009.
- Johnson, Ludwell H., *Red River Campaign : Politics and Cotton in the Civil War*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1958.
- Jones, Archer, *Confederate Strategy from Shiloh to Vicksburg*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1961.
- Jones, Archer, *Civil War Command and Strategy : The Process of Victory and Defeat*, New York, the Free Press, 1992.
- Jones, J. B., *A Rebel War Clerk's Diary at the Confederate States Capital*, Philadelphia, J. B. Lippincott & Co., 1866.
- Jones, Rev. J. Williams, D., D., *Personal Reminiscences, Anecdotes, and Letters of Gen. Robert E. Lee*, New-York, D. Appleton and Company, 1875.
- Jones, Rev. J. William, *Life and Letters of Robert Edward Lee : Man and Soldier*, New York, The Neale Publishing Company, 1906.
- Jones, Wilmer L., *Behind the Enemy Lines : Civil War Spies, Raiders and Guerillas*, Dallas, Taylor Trade Publishing, 2001.
- Jones, Wilmer L., *Generals in Blue and Gray : Lincoln's Generals*, vol. 1, Mechanicsburg, Stackpole Books, 2004
- Johnston, Bradley T., *A Memoir of the Life and Public Service of Joseph E. Johnston, once the Quartermaster General of the Army of the United States, and a General in the Army of the Confederate States of America*, Baltimore, R. H. Woodward & Company, 1891.
- Johnston, R. M., *Bull Run, Its Strategy and Tactics*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1913.
- Johnston, William Preston, *The Life of Gen. Albert Sidney Johnston, Embracing his Services in the Armies of the United States, the Republic of Texas, and the Confederate States*, New York, D. Appleton and Company, 1878.
- Jomini, le Baron de, *Précis de l'art de la guerre, ou nouveau tableau analytique des principales combinaisons de la stratégie de la grande tactique et de la politique militaire*, Paris, Anselin, deux parties, 1837 et 1838.
- Jordan, Ervin L., Jr., *Black Confederates and Afro-Yankees in Civil War Virginia*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1995.
- Jouault, Alphonse, *Abraham Lincoln : sa jeunesse et sa vie politique ; histoire de l'abolition de l'esclavage aux Etats-Unis*, Paris, Hachette et Cie, 1875.
- Katcher, Philip, *The Army of Northern Virginia : Lee's Army in the American Civil War 1861-1865*, New York, Fitzroy Dearborn, 2003.
- Kearsey, A., *A Study of the Strategy and Tactics of the Shenandoah Valley Campaign, 1861-1862*, Aldershot, England, 1953.

- Keegan, John, *L'Art du Commandement*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1991.
- Klein, Philip S., Hoogenboom, Ari, Arthur, *A History of Pennsylvania*, Second Edition, University Park, The Pennsylvania State University, 1980.
- Knudsen, Harold, *General James Longstreet : The Confederacy's Most Modern General*, Tarentum, Word Association Publishers, 2007.
- Korn, Jerry, *War on the Mississippi : Grant's Vicksburg Campaign*, Alexandria, Time-Life Books, 1985.
- Korn, Jerry, *The Fight for Chattanooga : Chickamauga to Missionary Ridge*, Alexandria, Time-Life Books, 1985.
- Krick, Robert K. *Stonewall Jackson at Cedar Mountain*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1990.
- Krick, Robert K., *Conquering the Valley : Stonewall Jackson at Port Republic*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1996.
- Krick, Robert, K., *The Smoothbore Volley That Doomed the Confederacy : The Death of Stonewall Jackson and Other Chapters on the Army of Northern Virginia*, Baton Rouge, Louisiana States University Press, 2002.
- Lacour-Gayet, Robert, *La vie quotidienne aux Etats-Unis à la veille de la guerre de sécession, 1830-1860*, Paris, Hachette, 1957.
- Lamers, William M., *The Edge of Glory : A Biography of General William S. Rosecrans*, New York, Harcourt, Brace & World, 1961.
- Lardas, Mark, *Shenandoah 1864 : Sheridan's Valley Campaign*, Oxford, Osprey Publishing, 2014.
- Lardas, Mark, *Chattanooga 1863 : Grant and Bragg in Central Tennessee*, Oxford, Osprey Publishing, 2016.
- Larke, J. K., *The Life, Campaigns and Battles of General Ulysses S. Grant*, New York, Ledyard Bill, 1868.
- Laver, Harry S., *A General who Will Fight : The Leadership of Ulysses S. Grant*, Lexington, University Press of Kentucky, 2013.
- Lee, Fitzhugh, *Robert Lee*, New York, D. Appleton and Company, 1894.
- Leepson, Marc, *Desperate Engagement : How a Little-Known Civil War Battle Saved Washington D. C., and Change the Course of American History*, Thomas Dunn Books, 2007.
- Lepa, Jack H., *Breaking the Confederacy : The Georgia and Tennessee Campaigns of 1864*, Jefferson, McFarland & Company, 2005.
- Lesser, Hunter W., *Rebels at the Gates : Lee and McClellan on the Front Line of a Nation Divided*, Naperville, Sourcebooks, 2004.

Levin, Kevin M., *Remembering the Battle of the Crater : War as Murder*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2012.

Levine, Bruce, *Confederate Emancipation : Southern Plans to Free and Arm Slaves During the Civil War*, Oxford, Oxford University Press, 2006.

Lewis, Lloyd, *Sherman : Fighting Prophet*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1932.

Lewis, Thomas A., *The Shenandoah in Flames : The Valley Campaign of 1864*, Alexandria, Time-Life Books, 1987.

Liddell Hart, Basil H., *Sherman : Soldier, Realist, American*, New York, Dodd, Mead, 1929.

Liddell Hart, Basil H., *Stratégie*, Paris, Perrin, éd. 2007.

Livermore, George, *An Historical Research Respecting the Opinions of the Founders of the Republic on Negroes as Slaves, Citizens, and as Soldiers*, Boston, John Wilson and Son, 1862.

Livermore, Thomas L., *Numbers and Losses in the Civil War in America 1861-65*, Boston, Houghton, Mifflin and Company, 1900.

Lockwood, John et Lockwood, Charles, *The Siege of Washington : The Untold Story of the Twelve Days That Shook the Union*, New York, Oxford University Press, 2011.

Logan, John A., *The Great Conspiracy : Its Origin and History*, New York, A. R. Hart & Co., 1886.

Long, A. L., *Memoirs of Robert E. Lee : His Military and Personal History, Embracing a Large Amount of Information Hitherto Unpublished*, New York, J. M. Stoddart & Company, 1886.

Longacre, Edward G., *The Cavalry at Gettysburg : A Tactical Study of Mounted Operations During the Civil War's Pivotal Campaign, 9 June-14 July 1863*, Rutherford, Fairleigh Dickinson University Press, 1986.

Longacre, Edward G., *General Ulysses S. Grant, The Soldier and the Man*, Cambridge, Da Capo Press, 2006.

Lonn, Ella, *Desertion During the Civil War*, Gloucester, Peter Smith, 1966.

Losson, Christopher, *Tennessee's Forgotten Warriors : Frank Cheatham and His Confederate Division*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1989.

Maass, John R., *The Petersburg and Appomattox Campaigns, 1864-1865*, Washington, Center of Military History United States Army, 2015.

Macartney, Clarence Edward, *Lincoln and his Generals*, Philadelphia, Dorrance and Company, 1925.

Macdonald, John, *Great Battles of the Civil War*, New York, Macmillan, 1988.

Mackowski, Chris et White Kristopher D., *Simply Murder : The Battle of Fredericksburg, December 13, 1862*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2013.

Mackowski, Christ, White Kristopher D., et Davis Daniel T., *Fight Like the Devil : The First Day at Gettysburg July 1, 1863*, New York, Savas Beatie, 2015.

Magness, Phillip W., et Page, Sebastien N., *Colonization After Emancipation : Lincoln and the Movement for Black Resettlement*, Columbia, University of Missouri Press, 2011.

Maharaj, George S., *The Ever-Changing Leaders and Organization of the Army of the Potomac*, Bloomington, iUniverse, 2010.

Maihafer, Harry J., *The General and the Journalists : Ulysses S. Grant, Horace Greeley, and Charles Dana*, Washington, Brassey's, 1998.

Manning, Chandra, *What this Cruel War is Over : Soldiers, Slavery, and the Civil War*, New York, Alfred A. Knopf, 2007.

Mansfield, Edward D., *The Life of General Winfield Scott*, New York, A. S. Barnes & Co., 1846.

Marszalek, John F., *Sherman's Other War : The General and the Civil War Press*, Memphis, Memphis State University Press, 1981.

Marszalek, John F., *Sherman : A Soldier's Passion for Order*, New York, Free Press, 1993.

Marszalek, John F., *Commander of All Lincoln's Armies : A Life of General Henry W. Halleck*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2004.

Marszalek, John F., *Sherman's March to the Sea*, Abilene, McWhiney Foundation Press, McMurray University, 2005.

Martin, David G., *The Second Bull Run Campaign : July-August 1862*, Conschohocken, Combined Publishing, 1997.

Martin, Samuel J., *General Braxton Bragg, C.S.A.*, Jefferson, McFarland, 2011.

Marvel, William, *Burnside*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1991.

Masur, Louis P., *Lincoln's Hundred Days : The Emancipation Proclamation and the War for the Union*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University, 2012.

Matter, William D., *If It Takes All Summer : The Battle of Spotsylvania*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1988.

McCabe, James D., Jr., *Life and Campaigns of General Robert E. Lee*, New York, Blelock & Co., 1867.

McClure, A. K., *Abraham Lincoln and Men of War-Times : Some Personal Recollections of War and Politics During the Lincoln Administration*, Philadelphia, The Times Publishing Company, 1892.

McClure, A. K., *"Abe" Lincoln's Yarns and Stories : A Complete Collection of the Funny and Witty Anecdotes That Made Abraham Lincoln Famous as America's Greatest Story Teller*, Philadelphia, Times Publishing Co., 1901.

- McDonald, William N., *A History of the Laurel Brigade*, Mrs. Kate S. McDonald, 1907.
- McDonough, James Lee, *Stones River : Bloody Winter in Tennessee*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 1980.
- McDonough, James Lee, *Chattanooga : A Death Grip on the Confederacy*, Knoxville, University of Tennessee Press, 1984.
- McDonough, James Lee, *Nashville : The Western Confederacy's Final Gamble*, Knoxville, University of Tennessee Press, 2004.
- McFeely, William S., *Grant : A Biography*, New York, W.W. Norton & Co., 1981.
- McGuire, Hunter, et Christian, George, L., *The Confederate Cause and Conduct in the War Between the States*, Richmond, L. H. Jenkins, 1907.
- McKean, Brenda Chambers, *Blood and War at my Doorstep, North Carolina Civilians in the War Between the States*, vol. I, Xlibris Corporation, 2011.
- McKenzie, John D., *Uncertain Glory: Lee's Generalship Re-Examined*, New York, Hippocrene Books, 1997.
- McKim, Randolph H., *The Numerical Strength of the Confederate Army*, New York, The Neale Publishing Company, 1912.
- McMurry, Richard M., *John Bell Hood and the War for Southern Independence*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1992.
- McMurry, Richard M., *Atlanta 1864 : Last Chance for the Confederacy*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2000.
- McPherson, Edward, *The Political History of the United State of America During the Great Rebellion*, Washington, Philp § Solomons, 1865.
- McPherson, James M., *Battle Cry of Freedom : The Civil War Era*, New York, Oxford University Press, 1988.
- McPherson, James M., *La guerre de sécession (1861-1865)*, Paris, Robert Laffont, 1991.
- McPherson, James M., *For Cause and Comrades : Why Men Fought in the Civil War*, Oxford, Oxford University Press, 1997
- McPherson, James M., *Crossroads of Freedom : Antietam: The Battle That Changed the Course of the American Civil War*, New York, Oxford University Press, 2002.
- McPherson, James M., *Tried by War : Abraham Lincoln as Commander in Chief*, New York, The Penguin Press, 2008.
- McPherson, James M., *War on the Waters : The Union and Confederate Navies, 1861-1895*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012.

- McWhiney, Grady, *Braxton Bragg and Confederate Defeat*, vol. 1, New York, Columbia University Press, 1969.
- McWhiney, Grady et Jamieson, Perry D., *Attack and Die : Civil War Military Tactics and the Southern Heritage*, Tuscaloosa, University of Alabama Press, 1982.
- McWhiney, Grady, *Battle in the Wilderness : Grant Meets Lee*, Abilene, McWhiney Foundation Press, 1998.
- Meier, Kathryn Shively, *Nature's Civil War : Common Soldiers and the Environment in 1862 Virginia*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2013.
- Mendoza, Alexander, *Confederate Struggle for Command : General James Longstreet and the First Corps in the West*, College Station, Texas A&M University Press, 2008.
- Meneely, Howard, *The War Department, 1861 : A Study in Mobilization and Administration*, New York, Columbia University Press, 1928.
- Meyers, Christopher C., *Union General John A. McClernand and the Politics of Command*, Jefferson, McFarland & Company, 2010.
- Michie, Peter S., *The Life and Letters of Emory Upton, Colonel of the Fourth Regiment of Artillery, and Brevet Major-General, U. S. Army*, New York, D. Appleton and Company, 1885.
- Miers, Earl Schenck, *The General Who Marched to Hell : William Tecumseh Sherman and his March to Fame and Infamy*, New York, Knopf, 1951.
- Miller, Randall M., éd., *Lincoln and Leadership : Military, Political, and Religious Decision Making*, New York, Fordham University Press, 2012.
- Miller, William J., éd., *The Peninsula Campaign of 1862*, 3 vols., Campbell, Da Capo Press, 1995-1997.
- Miller, William Lee, *President Lincoln : The Duty of a Statesman*, New York, Alfred A. Knopf, 2008.
- Mingus, Scott L., Sr., *Human Interest Stories from Antietam*, Orrtanna, Colecraft Industries, 2007.
- Mobley, Joe A., « *War Governor of the South* » : *North Carolina's Zeb Vance in the Confederacy*, Gainesville, University Press of Florida, 2005.
- Montgomery, Walter A., *The Days of Old and the Years that are Past*, Charlottesville, Michie Co., 1939.
- Moore, Albert Burton, *Conscription and Conflict in the Confederacy*, New York, Macmillan, 1924.
- Moore, David G., *William S. Rosecrans and the Union Victory : A Civil War Biography*, Jefferson, McFarland & Company, 2014.

- Morris, Roy, *The Life and Wars of General Phil Sheridan*, New York, Crown, 1992.
- Morrison, James L., Jr., *"The Best School in the World" : West Point, the Pre-Civil War Years, 1833-1866*, Kent, The Kent State University Press, 1986
- Morn, Frank, *The Eye That Never Sleeps : A History of the Pinkerton National Detective Agency*, Bloomington, Indiana University Press, 1982.
- Moten, Matthew, *The Delafield Commission and the American Military Profession*, Texas A&M University, 2000.
- Moten, Matthew, *Presidents and Their Generals : An American History of Command in War*, Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 2014.
- Murfin, James V., *The Gleam of Bayonets : The Battle of Antietam and Robert E. Lee's Maryland Campaign, September 1862*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2004 [1^{ère} edition, New York, T. Yoseloff, 1965].
- Nash, Eugen Arus, *A History of the forty-fourth Regiment New-York Volunteer Infantry in the Civil War, 1861-1865*, Chicago R. R. Donnelley & Sons Company, 1911.
- Neal, Diane, et Kremm, Thomas W., *The Lion of the South : General Thomas C. Hindman*, Macon, Mercer University Press, 1993.
- Nelson, Larry E., *Bullets, Ballots, and Rhetoric : Confederate Policy for the United State Presidential Contest of 1864*, Tuscaloosa, The University of Alabama Press, 1980.
- Nevins, Allan, *Frémont, Pathmaker of the West*, New York, Longmans Green, 1955.
- Nevins, Allan, *The War for the Union*, 4 vols., New York, Charles Scribner's Sons, 1959-71.
- Nevin, David, *The Road to Shiloh : Early Battles in the West*, Alexandria, Time-Life Books, 1983.
- Newton Steven H., *Joseph E. Johnston and the Defense of Richmond*, Lawrence, University Press of Kansas, 1998.
- Nicolay, John G., and Hay, John, *Abraham Lincoln : A History*, 10 vols., New York, The Century Co., 1890.
- Noe, Kenneth W., *Perryville : This Grand Havoc of Battle*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2001.
- Nolan, Alan T., *Lee Considered : General Robert E. Lee and Civil War History*, Chapel Hil, University of North Carolina Press, 1991.
- Noll, Arthur Howard, Rev., éd., *Doctor Quintard, Chaplain C.S.A. and Second Bishop of Tennessee*, The University Press of Sewanee Tennessee, 1905.
- Northrop, Moore, Jerrold, *Confederate Commissary General Lucius Bellinger Northrop and the Subsistence Bureau of the Southern Army*, Shippensburg, White Mane Publishing Company, 1996.

Nosworthy, Brent, *The Bloody Crucible of Courage : Fighting Methods and Combat Experience of the Civil War*, New York, Carroll & Graf, 2003.

Noyalas, Jonathan A., *"My Will Is Absolute Law" : A Biography of Union General Robert H. Milroy*, Jefferson, McFarland & Company, 2006.

O'Reilly, Francis Augustin, *The Fredericksburg Campaign : Winter War on the Rappahannock*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2003.

Oakes, James, *Freedom National : The Destruction of Slavery in the United States, 1861-1865*, New York, W. W. Norton & Company, 2013.

Oates, Stephen B., *Lincoln*, Paris, Fayard, 1984.

Oates, Stephen B., *Abraham Lincoln : The Man behind the Myths*, New York, HarperCollins, 1993.

Oates, William C., *The War Between the Union and the Confederacy, and Its Lost Opportunities, with a history of the 15th Alabama regiment and the forty-eight battles in which it was engaged... the war between the United States and Spain*, New York, The Neale Publishing Company, 1905.

Osborn, Hartwell, *Trials and Triumphs : The Record of the Fifty-Fifth Ohio Volunteer Infantry*, Chicago, A.C. McClurg & Co., 1904.

Osborne, Charles C., *Jubal : The Life and Times of General Jubal A. Early, CSA*, Chapel Hill, Algonquin Books, 1992.

Paret, Peter, *Clausewitz and the State : The Man, his Theories and his Times*, New York, Oxford University Press, 1976.

Parish, William E., *Frank Blair : Lincoln's Conservative*, Columbia, University of Missouri Press, 1998.

Parton, James, *General Butler in New Orleans*, New York, Mason Brothers, 1864.

Patterson, Benton Rain, *Lincoln's Political Generals : The Battlefield Performance of Seven Controversial Appointees*, Jefferson, McFarland & Company, 2014.

Peckham, James, *Gen. Nathaniel Lyon, and Missouri in 1861 : A Monograph of the Great Rebellion*, New York, American News Company, 1866.

Pemberton, John C., *Pemberton : Defender of Vicksburg*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1942.

Pennypacker, Isaac R., *General Meade*, New York, D. Appleton and Company, 1901.

Perret, Geoffrey, *Lincoln's War : The Untold Story of America's Greatest President as Commander in Chief*, New York, Random House, 2004.

Perry, Aldo S., *Civil War Courts-Martial of North Carolina Troops*, Jefferson, McFarland & Company, 2012.

- Pfanz, *Gettysburg : The Second Day*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1987.
- Pfanz, Donald C., *Richard S. Ewell : A Soldier's Life*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 1998.
- Pfanz, Harry W., *Gettysburg : The First Day*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2001.
- Phillips, Christopher, *Missouri's Confederate : Claiborne Fox Jackson and the Creation of Southern Identity in the Border West*, Columbia, University of Missouri Press, 2000.
- Piatt, Donn, *Memories of the Men Who Saved the Union*, New York, Belford, Clarke & Company, 1887.
- Piatt, Donn, *General George H. Thomas : A Critical Biography*, Cincinnati, Robert Clarke & Co., 1893.
- Pierro, Joseph, éd., *The Maryland Campaign of September 1862 : Ezra A. Carman's Definitive Study of the Union and Confederate Armies at Antietam*, New York, Routledge, 2007.
- Pierson, Arthur T., *Zachariah Chandler : An Outline Sketch of his Life and Public Services*, Detroit, The Post and Tribune Publishers, 1880.
- Piston, William Garrett, *Lee's Tarnish Lieutenant : James Longstreet and His Place in Southern History*, Athens, University of Georgia Press, 1987.
- Polk, William M., *Leonidas Polk, Bishop and General*, 2 vols., New York, Longmans, Greene, and Co, 1893.
- Pollard, Edward A., *Life of Jefferson Davis : With a Secret History of the Southern Confederacy, Gathered "Behind the Scenes in Richmond"*, Philadelphia, National Publishing Company, 1869.
- Powell, C. Percy, *Lincoln Day by Day : A Chronology, 1809-1865*, vol. III, Washington, Lincoln Sesquicentennial Commission, 1960.
- Power, J. Tracy, *Lee's Miserables : Life in the Army of Northern Virginia from the Wilderness to Appomattox*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1998.
- Pratt, Fletcher, *Stanton : Lincoln's Secretary of War*, New York, Norton, 1953.
- Prokopowicz, Gerald J., *All for the Regiment : The Army of the Ohio, 1861-1862*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2001.
- Pryor, Elizabeth Brown, *Reading the Man : A Portrait of Robert E. Lee Through His Private Letters*, New York, Viking Penguin, 2007.
- Quint, Ryan T., *Determined to Stand and Fight : The Battle of Monocacy, July 9, 1864*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2016.
- Rable, George C., *Fredericksburg ! Fredericksburg !*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2002.

- Rafuse, Ethan S., *A Single Grand Victory : The First Campaign and Battle of Manassas*, Wilmington, Scholarly Resources Inc., 2002.
- Rafuse, Ethan, *Robert E. Lee and the Fall of the Confederacy, 1863-1865*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, 2008.
- Ramold, Steven J., *Across the Divide : Union Soldiers View the Northern Home Front*, New York, New York University Press, 2013.
- Rapin, Ami-Jacques, *Guerre, politique, stratégie et tactique chez Jomini*, CreateSpace Independant Publishing Plateform, 2014.
- Reardon, Carol, *With a Sword in One Hand and Jomini in the Other : The Problem of Military Thought in the Civil War North*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2012.
- Reavis, L. U., *The Life and Military Services of Gen. William Selby Harney*, Saint Louis, Bryan, Brand & Co., 1878.
- Redway, G. W., *Fredericksburg : A Study in War*, New York, Macmillan, 1906.
- Reid, Whitelaw, *Ohio in the War : Her Statesmen, Her Generals, and Soldiers*, 2 vols, Cincinnati, Moore, Wiltach & Baldwin, 1868.
- Rhea, Gordon C., *The Battle of the Wilderness May 5-6, 1864*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1994.
- Rhea, Gordon C., *The Battles for Spotsylvania Court House and the Road to Yellow Tavern, May 7-12, 1864*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1997.
- Rhea, Gordon C., *To the North Anna River : Grant and Lee, May 13-25, 1864*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2000
- Rhea, Gordon C., *Cold Harbor : Grant and Lee, May 26-June 3, 1864*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2002.
- Richter, William L., *Historical Dictionary of the Civil War and Reconstruction*, Lanham, The Scarecrow Press, 2004.
- Ricoeur, Paul, *Histoire et vérité*, Paris, Seuil, 1955, [édition 2001].
- Riddle, A. G., *The Life of Benjamin F. Wade*, Cleveland, William W. Williams, 1886.
- Robertson James I., Jr., *Stonewall Jackson, The Man, The Soldier, The Legend*, New York, Macmillan Publishing, 1997.
- Robertson, James I., Jr., *The Stonewall Brigade*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1977.
- Robertson, James I., Jr., *General A. P. Hill : The Story of a Confederate Warrior*, New York, Random 1987.

- Robertson, James I., *Robert E. Lee : Virginian Soldier, American Citizen*, New York, Atheneum Books for Young Readers, 2005.
- Robertson, William Glenn, *The First Battle for Petersburg : The Attack and Defense of the Cockade City, June 9, 1864*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2015.
- Robins, Glenn *The Bishop of the Old South : The Ministry and Civil War Legacy of Leonidas Polk*, Macon, Mercer University Press, 2006.
- Roland, Charles P., *Albert Sidney Johnston : Soldier of Three Republics*, Austin, 1964.
- Roman, Alfred, *The Military Operations of General Beauregard in the War Between the States, 1861 to 1865 including a Brief Personal Sketch and a Narrative of his Services in the War with Mexico, 1846-8*, 2 vols., New York, Harper & Brothers, 1884.
- Rose, Willie Lee, *Rehearsal for Reconstruction : The Port Royal Experiment*, New York, The Bobbs-Merrill Company, 1964.
- Ross, Charles D., *Trial by Fire : Science Technology and the Civil War*, Shippensburg, White Mane Publishing Company, 2000.
- Rowland, Thomas J., *George B. McClellan and Civil War History : in the Shadow of Grant and Sherman*, Kent, The Kent State University Press, 1998.
- Royster, Charles, *The Destructive War : William Tecumseh Sherman, Stonewall Jackson and the Americans*, New York, Alfred A. Knopf, 1991.
- Sanborn, Margaret, *Robert E. Lee : The Complete Man, 1861–1870*, 2 vols. Philadelphia, J. B. Lippincott, 1966–1967.
- Sauers, Richard A., *Meade : Victor of Gettysburg*, Washington, Potomac Books, 2003.
- Sauers, Richard A., *Gettysburg : The Meade-Sickles Controversy*, Dulles, Brassey's Inc., 2003.
- Scheibert, Justus, *La guerre civile aux Etats-Unis d'Amérique (guerre de la sécession) : considérée au point de vue militaire pour les officiers de l'armée allemande*, Paris, J. Dumaine, 1876.
- Schmutz, John F., *The Battle of the Crater : A Complete History*, Jefferson, McFarland & Company, 2009.
- Schuckers, J. W., *The Life and Public Services of Salmon Portland Chase*, Broadway, D. Appleton and Company, 1874.
- Schutz, Wallace J. et Walter N. Trenerry, *Abandoned by Lincoln : A Military Biography of General John Pope*, Champaign, University of Illinois Press, 1990.
- Sears, Stephen W., *Landscape Turned Red : The Battle of Antietam*, New Haven, Ticknor & Fields, 1983.
- Sears, Stephen W., *George B. McClellan, The Young Napoleon*, New York, Ticknor & Fields, 1988.

Sears, Stephen W., *To the Gates of Richmond : The Peninsula Campaign*, New York, Ticknor & Fields, 1992.

Sears, Stephen W., *Chancellorsville*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1996.

Sears, Stephen W., *Controversies and Commanders : Dispatches from the Army of the Potomac*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1999.

Sears, Stephen W., *Gettysburg*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2004.

Schmutz, John F., *The Battle of the Crater : A Complete History*, Jefferson, McFarland & Company, 2009.

Schroeder, Rudolph J., III, *Seven Days before Richmond : McClellan's Peninsula Campaign of 1862 and its Aftermath*, iUniverse, 2009.

Segal, Charles M., éd., *Conversations with Lincoln*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1961.

Shackelford, George Green, *George Wythe Randolph and the Confederate Elite*, Athens, The University of Georgia Press, 1988.

Shannon, Fred Albert, *The Organization and the Administration of the Union Army 1861-1865*, vol. 1, Gloucester, Peter Smith, 1965.

Sharpe, Al. F., *Shenandoah County in the Civil War : Four Dark Years*, Charleston, The History Press, 2012.

Shea, William L., *Fields of Blood : The Prairie Grove Campaign*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009.

Shea, William L., et Terrence J. Winschel, *Vicksburg is the Key : The Struggle for the Mississippi River*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2003.

Sheperd, Henry E., *Life of Robert Edward Lee*, New York, The Neale Publishing Company, 1906.

Simon, John Y., et Michael E. Stevens, éd., *New Perspectives on the Civil War : Myths and Reality of the National Conflict*, Madison, Madison House, 1998.

Simon, John Y., Holzer Harold, et Vogel Dawn, éd., *Lincoln Revisited : New Insights from the Lincoln Forum*, New York, Fordham University Press, 2007.

Simpson, Brooks D., *Ulysses S. Grant : Triumph over Adversity, 1822-1865*, Boston, Houghton Mifflin Company, 2000.

Smith, A. P., *History of the Seventy-Sixth Regiment New York Volunteers*, Cortland, 1867.

Smith, Andrew F., *Starving the South: How the North Won the Civil War*, New York, St Martin's Press, 2011.

Smith, Gustavus Woodson, *The Battle of Seven Pines*, New York, C. G. Crawford, 1891.

Smith, James Power, *The Religious Character of Stonewall Jackson*, Lynchburg, J. P. Bell Company, 1897.

Smith, John David, éd., *Black Soldiers in Blue : African American Troops in the Civil War Era*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2002.

Smith, Timothy B., *The Untold Story of Shiloh : The Battle and the Battlefield*, Knoxville, The University of Tennessee Press, 2006.

Smith, Timothy B., *Rethinking Shiloh : Myth and Memory*, Knoxville, University of Tennessee Press, 2013.

Spiegel, Allen D., *A. Lincoln, Esquire : A Shrewd, Sophisticated Lawyer in this Time*, Macon, Ga., Mercer University Press, 2002.

Snead, Thomas L., *The Fight for Missouri : From the Election of Lincoln to the Death of Lyon*, New York, Charles Scribner's Sons, 1886.

Stackpole, Edward J., *Chancellorsville : Lee's Greatest Battle*, Harrisburg, Stackpole Company, 1958.

Stackpole, Edward J., *From Cedar Mountain to Antietam*, Harrisburg, Stackpole Books, seconde édition, 1993.

Stempel, Jim, *The Battle of Glendale, The Day the South Nearly Won the Civil War*, Jefferson, McFarland & Company, 2011.

Stevenson, Alexander, *The Battle of Stones River, Near Murfreesboro, Tenn.*, Boston, James R. Osgood, and Company, 1884.

Stewart, Bruce H., Jr., *Invisible Hero : Patrick R. Cleburne*, Macon, Mercer University Press, 2009.

Stewart, George R., *Pickett's Charge : A Microhistory of the Final Attack at Gettysburg, July 3, 1863*, Houghton, Mifflin, 1959.

Stewart, Nixon B, Rev., *Dan McCook's Regiment, 52nd O.V.I.*, Alliance, 1900.

Stoker, Donald, *The Grand Design : Strategy and the U. S. Civil War Strategy*, Oxford, Oxford University Press, 2010.

Stovall, Pleasant A., *Robert Toombs, Statesman, Speaker, Soldier, Sage*. New York, Cassell Publishing Company, 1892.

Strode, Hudson, *Jefferson Davis : American Patriot, 1808-1861*, New York, Harcourt, Brace and Company, 1955.

Sun, Tzu, *L'art de la guerre*, Paris, Fayard/Pluriel, 2015.

Sutherland, Daniel E., *Fredericksburg and Chancellorsville : The Dare Mark Campaign*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998.

Sutherland, Daniel E., *The Emergence of Total War*, Abilene, McWhiney Foundation Press, 1998.

Swan, James B., *Chicago's Irish Legion : The 90th Illinois Volunteers in the Civil War*, Southern Illinois University, 2009.

Swanberg, W. A., *Sickles the Incredible*, New York, Charles Scribner's Sons, 1956.

Swinton, William, *McClellan's Military Career Reviewed and Exposed : The Military Policy of the Administration Set Forth and Vindicated*, Washington, Lemuel Towers, 1864.

Swinton, William, *Campaigns of the Army of the Potomac : A Critical History of Operations in Virginia, Maryland and Pennsylvania from the Commencement to the Close of the War, 1861-1865*, New York, C. B. Richardson, 1866.

Sword, Wiley, *The Confederacy's Last Hurrah : Spring Hill, Franklin, and Nashville*, Lawrence, University Press of Kansas, 1992.

Symonds, Craig L., *Joseph E. Johnston : A Civil War Biography*, New York, W. W. Norton & Company, 1992.

Symonds, Craig L., *Stonewall of the West : Patrick Cleburne and the Civil War*, Lawrence, University Press of Kansas, 1997.

Symonds, Craig L., *Lincoln and his Admirals*, New York, Oxford University Press, 2008.

Symonds, Craig L., *The Civil War at Sea*, Santa Barbara, Praeger, 2009.

Syrett, John, *The Civil War Confiscation Acts : Failing to Reconstruct the South*, New York, Fordham University Press, 2005.

Tag, Larry, *Generals of Gettysburg : The Leaders of America's Greatest Battle*, Savas Publishing, 1998.

Tanner, Robert G., *Stonewall in the Valley : Thomas J. "Stonewall" Jackson's Shenandoah Valley Campaign, Spring 1862*, Garden City, Doubleday, 1976.

Tanner, Robert G., *Retreat to Victory ? : Confederate Strategy Reconsidered*, Wilmington, SR Books, 2001.

Tap, Bruce, *Over Lincoln's Shoulder : The Committee on the Conduct of the War*, Lawrence, University Press of Kansas, 1998.

Tarbell, Ida M., *The Life of Abraham Lincoln*, vol. 3, New York, Lincoln History Society, 1900.

Taylor, Emerson Gifford, *Gouverneur Kemble Warren : The Life and Letters of an American Soldier, 1830-1882*, Houghton Mifflin Company, 1932.

Taylor, Walter H., *General Lee : His Campaigns in Virginia 1861-1865 with Personal Reminiscences*, Brooklyn, Press of Braunworth & Co., 1906.

Thomas, Benjamin P., et Hyman, Harold, M., *Stanton, The Life and Times of Lincoln's Secretary of War*, New York, Alfred A. Knopf, 1962.

Thomas, Emory, *Bold Dragoon : The life of J. E. B. Stuart*, New York, Harper & Row, 1986.

Thomas, Emory M., *Robert E. Lee*, New York, W. W. Norton & Company, 1997.

Thomas, Emory, *The Dogs of War : 1861*, Oxford, Oxford University Press, 2011.

Thomas, John P., *Career and Character of General Micah Jenkins, C.S.A.*, Columbia, The State Company, 1903.

Tilden, Samuel J., *Letters and Literary Memorials of Samuel J. Tilden*, New York, Harpers & Brothers, 1908.

Todd, William, *The Seventy-ninth Highlanders, New York Volunteers in the War of Rebellion, 1861-1865*, Albany, Press of Brandow, Barton, & Co., 1886.

Trefouse, H. L., *Benjamin Franklin Wade, Radical Republican of Ohio*, New York, Twayne Publishers, 1963.

Trudeau, Noah Andre, *Bloody Roads South : The Wilderness to Cold Harbor, May-June 1864*, Boston, Little, Brown and Company, 1989.

Trudeau, Noah Andre, *The Last Citadel : Petersburg, Virginia, June 1864-April 1865*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1993.

Trudeau, Noah Andre, *Southern Storm : Sherman's March to the Sea*, New York, HarperCollins, 2008.

Trudeau, Noah Andre, *Robert E. Lee : Lessons in Leadership*, New York, Palgrave Macmillan, 2009.

Tucker, Glenn, *Chickamauga : Bloody Battle In The West*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1961.

Tucker, Philipp Thomas, *Pickett's Charge : A New Look at Gettysburg's Final Attack*, New York, Skyhorse Publishing, 2016.

Upton, Emory, *The Military Policy of the United States*, Washington, 1904.

Van Horne, Thomas B., *History of the Army of the Cumberland : Its Organization, Campaigns, and Battles, Written at the Request of Major-General George H. Thomas Chiefly from his Private Military Journal and Official and Other Documents Furnished by him*, 2 vols., Cincinnati, R. Clarke & Co., 1875.

Van Horne, Thomas B., *The Life of Major-General George H. Thomas*, New York, Charles Scribner's Sons, 1882.

Vance, Wilson J., *Stone's River, The Turning-Point of the Civil War*, New York, The Neale Publishing Company, 1914.

Vandiver, Frank E., *Rebel Brass : The Confederate Command System*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1956.

Vandiver, Frank E., *Mighty Stonewall*, New York, McGraw-Hill, 1957.

Varney, Frank P., *General Grant and the Rewriting of History : How the Destruction of General William Rosecrans Influenced Our Understanding of the Civil War*, El Dorado Hills, Savas Beatie, 2013.

Venable, C. S., *The Campaign from the Wilderness to Petersburg*, Richmond, 1879.

Vetter, Charles Edmund, *Sherman : Merchant of Terror, Advocate of Peace*, Gretna, Pelican Pub. Co., 1992.

Vincent, Bernard, *Lincoln, l'homme qui sauva les Etats-Unis*, Paris, L'Archipel, 2009.

Walker, Francis A., *History of the Second Army Corps in the Army of the Potomac*, New York, Charles Scribner's Sons, 1886.

Walsh, George, "Damage Them All You Can", *Robert E. Lee's Army of Northern Virginia*, New York, Tom Doherty Associates, LLC, 2002.

Warden, Robert B., *An Account of the Private Life and Public Services of Salmon Portland Chase*, Cincinnati, Wilstach, Baldwin & Co., 1874.

Warsham, John H., *One of Jackson's Foot Cavalry : His Experience and What He Saw During the War 1861-1865, Including a History of "F Company," Richmond, Va., 21st Regiment Virginia Infantry, Second brigade, Jackson's Division, Second Corps, A. N. Va.*, New York, The Neale Publishing Company, 1912.

Waugh, Joan U. S. *Grant, American Hero, American Myth*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press, 2009.

Waugh, John C., *The Class of 1846*, New York, The Ballantine Publishing Group, 1999.

Waugh, John C., *Lincoln and McClellan, The Troubled Partnership Between a President and his General*, New York, Palgrave Macmillan, 2010.

Weber, Jennifer L., *Copperheads : The Rise and Fall of Lincoln's Opponents in the North*, New York, Oxford University Press, 2006.

Weber, Max, *Le savant et le politique*, Paris, Pion, 1959.

Weigley, Russell F., *The American Way of War : A History of United States Military Strategy and Policy*, Bloomington, Indiana University Press, 1973.

Weigley, Russell F., *A Great Civil War : A Military and Political History, 1861-1865*, Bloomington, Indiana University Press, 2000.

Weitz, Mark A., *A Higher Duty : Desertion among Georgia Troops During the Civil War*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2000.

- Weitz, Mark A., *More Damning than Slaughter : Desertion in the Confederate Army*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2005.
- Wert, Jeffry D., *General James Longstreet, The Confederacy's Most Controversial Soldier*, New York, Simon & Schuster, 1993.
- Wert, Jeffry D., *The Sword of Lincoln : The Army of the Potomac*, New York, Simon & Schuster, 2005.
- Wert, Jeffry D., *Cavalryman of the Lost Cause : A Biography of J. E. B. Stuart*, New York, Simon & Schuster, 2008.
- Wert, Jeffry D., *A Glorious Army : Robert E. Lee's Triumph, 1862-1863*, New York, Simon & Schuster, 2011.
- Werstein, Irving, *Kearny the Magnificent*, New-York, The John Day Co., 1962.
- Westwood, Howard C., *Black Troops, White Commanders and Freemen During the Civil War*, Carbondale, Southern Illinois Press, 1992.
- Wheelan, Joseph, *Terrible Swift Sword : The Life of General Philip H. Sheridan*, Cambridge, Da Capo Press, 2012.
- White, Jonathan W., *Emancipation, the Union Army, and the Reelection of Abraham Lincoln*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 2014.
- Wiley, Bell Irvin, *The Life of Johnny Reb : The Common Soldier of the Confederacy*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1943.
- Willett, Robert L., Jr., *The Lightning Mule Brigade : Abel Streight's 1863 Raid into Alabama*, Carmel, Guild Press of Indiana, 1999.
- Williams, Frank J., *Judging Lincoln*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2002.
- Williams, George W., *A History of the Negro Troops in the War of the Rebellion, 1861-1865*, New York, Harper & Brothers, 1888.
- Williams, Kenneth P., *Lincoln Finds a General : A Military Study of the Civil War*, 5 vols. New York, Macmillan, 1949-1959.
- Williams, T. Harry, *Lincoln and the Radicals*, Madison, The University of Wisconsin Press, 1941.
- Williams, T. Harry, *Lincoln and his Generals*, New York, Random House, 1952.
- Williams, T. Harry, *P. G. T. Beauregard : Napoleon in Gray*, Baton Rouge, Louisiana State University Press, 1955.
- Williams, T. Harry, *McClellan, Sherman, and Grant*, New Brunswick, Rutgers University Press, 1962.

Wills, Charles W., *Army Life of an Illinois Soldier*, Washington, Globe Printing Company, 1906.

Wilson, James Grant, *The Life and Campaigns of Ulysses Simpson Grant, General-in-Chief of the United States Army*, New York, Robert M. De Witt, 1868.

Wilson, James Harrison, *The Life of Charles A. Dana*, New York, Harper and Brothers, 1907.

Winschel, Terrence J., *Triumph and Defeat : The Vicksburg Campaign*, New York, Savas Publishing Co., 1999.

Winters, Harold A. et al, *Battling the Elements : Weather and Terrain in the Conduct of the War*, Baltimore, The Johns Hopkins University Press, 1988.

Witt, John Fabian, *Lincoln's Code : The Laws of War in American History*, New York, Simon and Schuster, 2012.

Wittenberg, Eric J., *Little Phil : A Reassessment of the Civil War Leadership of Gen. Philip H. Sheridan*, Washington, Brassey's Inc., 2002.

Wittenberg, Eric J., et Petrucci, J. David, *Plenty of Blame to Go Around : Jeb Stuart's Controversial Ride to Gettysburg*, New York, Savas Beatie, 2006.

Wood, W. J., *Civil War Generalship : The Art of Command*, Westport, Greenwood Press, 1997.

Woodworth, Steven E., *Jefferson Davis and his Generals : The Failure of Confederate Command in the West*, Lawrence, University Press of Kansas, 1990.

Woodworth, Steven, E., éd., *Leadership and Command in the American Civil War*, Campbell, Savas Woodbury, 1995.

Woodworth, Steven E., *Davis and Lee at War*, Lawrence, University Press of Kansas, 1995.

Woodworth, Steven E., éd., *The American Civil War : A Handbook of Literature and Research*, Westport, Greenwood Press, 1996.

Woodworth, Steven E., éd., *The Art of Command in the Civil War*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998.

Woodworth, Steven E., *Six Armies in Tennessee : The Chickamauga and Chattanooga Campaigns*, Lincoln, Nebraska University Press, 1998.

Woodworth, Steven E., *No Band of Brothers : Problems in the Rebel High Command*, Columbia, University of Missouri Press, 1999.

Woodworth, Steven E., éd., *Grant's Lieutenants : From Cairo to Vicksburg*, Lawrence, University Press of Kansas, 2001.

Woodworth, Steven E., éd., *Grant's Lieutenants : From Chattanooga to Appomattox*, Lawrence, University Press of Kansas, 2008.

Woodworth, Steven E., éd., *The Shiloh Campaign*, Carbondale, Southern Illinois University, 2009.

Woodworth, Steven E., *Manifest Destinies : America's Westward Expansion and the Road to the Civil War*, New York, Alfred A. Knopf, 2010.

Woodworth, Steven E., éd., *The Chickamauga Campaign*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2010.

Woodworth, Steven E. et Grear, Charles, D., éd., *The Chattanooga Campaign*, Carbondale, Southern Illinois University Press, 2012.

Work, David, *Lincoln's Political Generals*, Urbana, University of Illinois Press, 2012.

Yeans, Wilfred Buck, *The Confederate Congress*, Athens, University of Georgia Press, 1960.

Zabecki, David T., *Chief of Staff: The Principal Officers Behind History's Great Commanders*, vol. 1, Annapolis, Naval Institute Press, 2008.

Articles

Allan, William, "Campaigns in Virginia, Maryland, and Pennsylvania, 1862-1863", *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts*, vol. 3., Griffith-Stillings Press, Boston, 1903, pp. 415-448.

Ambrose, Stephen E., "Henry Halleck and the Second Bull Run Campaign", *Civil War History*, vol. 6, n° 3, septembre 1960, pp. 238-249.

Armstrong, Michael J. et Steven E. Sodergren, "Refighting Pickett's Charge : Mathematical Modeling of the Civil War Battlefield", *Social Science Quarterly*, vol. 96, n° 4, décembre 2015, pp. 1153-1168.

Bell, David et al., "Autour de la guerre totale", *Annales historiques de la Révolution française*, n° 364, avril-juin 2011, pp. 153-170.

Beyerchen, Alan, "Clausewitz, Nonlinearity, and the Unpredictability of War", *International Security*, vol. 17, n° 3, hiver 1992-93, pp. 59-90.

Blaufarb, Rafer, "Démocratie et professionnalisme : l'avancement par l'élection dans l'armée française, 1760-1815", *Annales historique de la Révolution française*, n° 310, 1997, pp. 601-625.

Bledsoe, Andrew Scott, "'We Are a Spectacle to God' : The Phenomenon of Confederate Revivalism", *Academic Forum 2005/06*, n° 23, Arkadelphia, Henderson State University, pp. 37-59.

Bradley, Bert E., "North Carolina Newspaper Accounts of Lincoln's First Inaugural", *The North Carolina Historical Review*, vol. 46, n° 3, 1969, pp. 271-280.

Bryon-Portet, Céline, "Du devoir de soumission au devoir de désobéissance ? Le dilemme militaire", *Res Militaris*, vol. 1, n° 1, automne 2010, <http://resmilitaris.net>.

Campbell, Eric A., "'Sacrificed to the Bad Management... of Others.': Richard H. Anderson's Division at the Battle of Gettysburg", *High Water Mark : The Army of Northern Virginia in the Gettysburg Campaign*, Programs of the Seventh Annual Gettysburg Seminar, Gettysburg, National Park Service, 1999, pp. 103-134.

Carlson, Sarah-Eva, "Lincoln and the McCormick-Manny Case", *Illinois History Magazine*, février 1995, <http://www.lib.niu.edu/1995/ihy950230.html>

Carmichael, Peter S., "So Far from God So Close to Stonewall Jackson: The Executions of Three Shenandoah Valley Soldiers", *The Virginia Magazine of History and Biography*, vol. 111, n° 1, 2003, pp. 33-66.

Carnahan, Burrus M., "Military Necessity and the Emancipation Proclamation : Another Look at the Record", *Lincoln Herald*, vol. 103, n° 1, printemps 2001.

Cooper, William J., Jr., "A Reassessment of Jefferson Davis as War Leader : The Case from Atlanta to Nashville", *Journal of Southern History*, 36, mai 1970, pp. 189-204.

Dawson III Joseph G., "Jefferson Davis and the Confederacy's "Offensive-Defensive" Strategy in the U.S. Civil War", *The Journal of Military History*, vol. 73, n° 2, avril 2009, pp. 591-607.

Desfachelles, Olivier, "Permanence et dépassement des concepts de friction et de brouillard : le paradigme clauswitzien et la guerre civile américaine", *Stratégie*, Paris, ISC, 2015, pp. 15-30.

Fabrikant, Robert, "Emancipation and the Proclamation : Of Contrabands, Congress, and Lincoln", *Howard Law Journal*, vol. 57, issue 1, fall 2013, pp. 1-92.

Faust, Drew Gilpin, "Altars of Sacrifice : Confederate Women and the Narratives of War", *The Journal of American History*, vol. 76, n° 4, mars 1990, pp. 1200-1228.

Feis, William B., "Pinkerton and McClellan: Who Deceived Whom ?", *Civil War History*, vol. 34, n° 2, 1988, pp. 115-142.

Feis, William B., "Neutralizing the Valley : The Role of Military Intelligence in the Defeat of Jubal Early's Army of the Valley, 1864-1865", *Civil War History*, vol. 39, n° 3, septembre 1993, pp. 199-215.

Finkelman, Paul, "From Union to Freedom", *The New York Times*, 5 octobre 2012.

Fishel, Edwin C., "The Mythology of Civil War Intelligence", *Civil War History*, vol. 10, n° 4, 1964, pp. 344-367.

Fishel, Edwin C., "Pinkerton and McClellan : Who Deceived Whom ?", *Civil War History*, vol. 34, n° 2, juin 1988

Gordon, C. Rhea, "The Battle of the Wilderness", *Essential Civil War Curriculum*, février 2012. <https://www.essentialcivilwarcurriculum.com/>

Hacker, J. David, "A Census-Based Count of the Civil War Dead", *Civil War History*, vol. 57, n° 4, décembre, 2011, pp. 307-348.

Hill, Daniel H., "The real Stonewall Jackson", *The Century Illustrated Monthly Magazine*, vol. 47, novembre 1893 à avril 1894, pp. 623-628.

Gott, Kendall D., "The Fort Henry-Fort Donelson Campaign", *Essential Civil War Curriculum*, juillet 2012. <https://www.essentialcivilwarcurriculum.com/>

Haines, Amy Renee, "Total War and the American Civil War : An Exploration of the Applicability of the Label "Total War" to the Conflict of 1861-1865", *Undergraduate Research Journal at UCCS*, vol. 3.2, octobre 2010, pp. 12-24.

Harsh, Joseph L., "Battlesword and Rapier : Clausewitz, Jomini, and the American Civil War", *Military Affairs*, vol. 38, n° 4, décembre, 1974, pp. 133-138.

Hassler, Warren W., Jr., "George G. Meade and his Role in the Gettysburg Campaign", *Pennsylvania History: A Journal of Mid-Atlantic Studies*, vol. 32, n° 4, octobre 1965, pp. 380-405.

Hay, Thomas Robson, "Lucius B. Northrop : Commissary General of the Confederacy", *Civil War History*, vol. 9, n° 1, mars 1963, pp. pp. 4-23.

Heiser, John S., "The High Water Mark of an Army : The Characteristics of the Army of Northern Virginia During The Gettysburg Campaign", *High Water Mark : The Army of Northern Virginia in the Gettysburg Campaign*, Programs of the Seventh Annual Gettysburg Seminar, Gettysburg, National Park Service, 1999, pp. 1-18.

Horowitz, Murray M., "Ben Butler and the Negro : "Miracles Are Occurring"", *Louisiana History : The Journal of the Louisiana Historical Association*, vol. 17, n° 2, printemps, 1976, pp. 159-186.

Hsieh, Wayne Wei-siang, "Antebellum Military Education of Civil War Leaders", *Essential Civil War Curriculum*, octobre 2012. <https://www.essentialcivilwarcurriculum.com/>

Johnson, Ludwell H., "Jefferson Davis and Abraham Lincoln as War Presidents : Nothing Succeeds like Success", *Civil War History*, vol. 27, n° 1, mars 1981, pp. 49-63.

Kerwood John R., "His Daring Was Proverbial", *Civil War Times Illustrated*, vol. 7, n° 5, août 1968, pp. 18-30.

Kilmer, George L., "A Dash into the Crater", *Century Magazine*, vol. 34, n° 5, 1887, pp. 774-776.

Levine, Peter, "Draft Evasion in the North During the Civil War, 1863-186", *Journal of American History*, vol. 67, n° 4, mars 1981, pp. 816-834.

Long, David E., "Cover-up at Cold Harbor", *Civil War Times Illustrated*, vol. 36, n° 3, juin 1997, pp. 50-59.

McGhee, James E., "The Neophyte General : U. S. Grant and the Belmont Campaign", *Missouri Historical Review*, vol. 67, n° 4, juillet 1973, pp. 465-483.

McWhiney, Grady, "Jefferson Davis and the Art of War", *Civil War History*, vol. 21, n° 2, juin 1975, pp. 101-112.

Magness, Phillip W. "Benjamin Butler's Colonization Testimony Reevaluated", *Journal of the Abraham Lincoln Association*, vol. 29, hiver 2008, pp. 1-28.

Marvel, William, "Sculpting a Scapegoat : Ambrose Burnside at Antietam", *America's Civil War*, septembre 2007. <http://www.historynet.com/sculpting-a-scapegoat-ambroseburnside-at-antietam.htm>

McMurry Richard M., "Marse Robert and the Fevers : A Note on the General as Strategist and on Medical Ideas as a Factor in Civil War Decision Making", *Civil War History*, vol. 35, n° 3, 1989, pp. 197-207.

McWhiney, Grady, "Jefferson Davis and the Art of War", *Civil War History*, n° 21, juin 1975, pp. 101-112.

Messner, William F. "General John Wolcott Phelps and Conservative Reform in Nineteenth Century America", *Vermont History*, vol. 53, n° 1, hiver 1985, pp. 17-35.

Mompremier, Nadine F., "Emancipation and the Second Confiscation Act : Lincoln Had Other Ideas", *Howard Law Journal*, vol. 57, issue 1, fall 2013, pp. 163-179.

Morrison, James L., Jr., "The Struggle Between Sectionalism and Nationalism at Ante-Bellum West Point, 1830-1861", *Civil War History*, vol. 19, n° 2, juin 1973, pp. 138-148.

Morrison, James L., Jr., "Educating the Civil War Generals : West Point, 1833-1861", *Military Affairs*, vol. 38, n° 3, octobre, 1974, pp. 108-111.

Naroll, Raoul S., "Lincoln and the Sherman Peace Fiasco : Another Fable?", *Journal of Southern History*, vol. 20, n° 4, novembre 1954, pp. 459-483.

Neely, Mark E., Jr., "Was the Civil War a Total War ?", *Civil War History*, vol. 37, n° 1, mars 1991, pp. 5-28.

Owens, Richard H., "'I Must Have St. Louis... Then Huzza!' The Strategic Significance and Uniqueness of the Battle of Pea Ridge/Elkhorn Tavern, March 7-8, 1862, *Essential Civil War Curriculum*, août 2014. <https://www.essentialcivilwarcurriculum.com/>

Pernot, Jean-François, "Fortifications et voies d'invasion. Quelques réflexions à propos des voies naturelles...", *Stratégique*, n° 68, Paris, ISC, 1998. <http://www.institut-strategie.fr>

Pfister, Richard, Cécile Masse, et Jérôme Jung, "Agressivité, impulsivité et estime de soi", *Staps*, vol. 56, n° 3, 2001, pp. 33-42.

Phipps, Michael, "Mahan at West Point, "Gallic Bias," and the "Old Army" : The Subconscious of Leadership at Gettysburg", *Ninth Annual Gettysburg National Military Park Seminar*, 2002. http://npshistory.com/series/symposia/gettysburg_seminars/9/essay1.pdf.

Pigeard, Alain, "La conscription sous le Premier Empire", *Revue du Souvenir Napoléonien*, n° 420, 1998, pp. 3-20.

Rafuse, Ethan S., "'Poor Burn' : The Antietam Conspiracy That Wasn't", *Civil War History*, vol. 54, juin 2008, pp. 146-175.

Rafuse, Ethan S., "Still a Mystery : General Grant and the Historians," *Journal of Military History*, 71, juillet 2007, pp. 849-874.

Rafuse, Ethan S., "General McClellan and the Politicians Revisited", *Parameters: U. S. Army War College Quarterly*, été 2012, pp. 71-85.

Robbie, C. Smith, "John Pemberton - The Wrong Man at the Wrong Place", *Official Newsletter of the BG Micah Jenkins SCV Camp 1569*, vol. X, n° 1, janvier 2011. <https://www.battlefields.org/learn/articles/john-pemberton>

Rockenbach, Stephen I., "A Border City at War : Louisville and the 1862 Confederate Invasion of Kentucky", *Ohio Valley History*, vol. 3, n° 4, 2003, pp. 35-52.

Rognon, Frédéric, "Expiation, repentance, pardon et réconciliation : concepts religieux et valeurs des sociétés européennes contemporaines", *Les Cahiers Sirice*, vol. 15, n° 1, 2016, pp. 15-23.
<https://www.cairn.info/revue-les-cahiers-sirice-2016-1.htm-page-15.htm>

Ross, Charles D., "Outdoor Sound Propagation in the U.S. Civil War", *Echoes*, vol. 9, n° 1, hiver 1999, pp. 1-5.

Sacher, John M., "We Must Have Heavy Battalions" : Civil War Conscription", *Essential Civil War Curriculum*, mai 2012. <https://www.essentialcivilwarcurriculum.com/>

Simpson, Brooks D., "'The Doom of Slavery" : Ulysses S. Grant, War Aims, and Emancipation, 1861-1863", *Civil War History*, vol. 36, n° 1, mars 1990, pp. 36-56.

Stoker, Donald, "There was no Offensive-Defensive Confederate Strategy", *The Journal of Military History*, vol. 73, n° 2, avril 2009, pp. 571-590.

Tidwell, William A., "Confederate Expenditures for Secret Service", *Civil War History*, vol. 37, septembre 1991, pp. 219-231.

Voegeli, V. Jacque, "A Rejected Alternative : Union Policy and the Relocation of Southern "Contrabands" at the Dawn of Emancipation", *Journal of Southern History*, vol. 69, n° 4, novembre 2003, pp. 765-790.

Weber, Max, "De la prédestination calviniste à l'ascétisme intramondain", *Archives de sociologie des religions*, 8^{ème} année, n° 16, jul. - dec., 196, pp. 7-16

Weil, Eric, "Guerre et politique selon Clausewitz", *Revue française de science politique*, vol. 5, n° 2, 1955, pp. 291-314.

Weinberg, Achille, "Qu'est-ce que la confiance", *Sciences humaines*, n° 271, juin 2015, pp. 32-35.

Welles, Gideon, "History of the Emancipation", *Galaxy*, 14 décembre 1872, pp. 838-851.

Wert, Jeffry D., "The Tycoon : Lee and his Staff", *Civil War Times Illustrated*, vol. 11, juillet 1972, pp. 10-19.

Westwood, Howard C., "Benjamin Butler's Enlistment of Black Troops in New Orleans in 1862", *Louisiana History : The Journal of the Louisiana Historical Association*, vol. 26, n° 1, hiver 1985, pp. 5-22.

William, F. Smith, Major-general, "An Historical Sketch of the Military Operations Around Chattanooga, Tennessee, September 22 to November 27, 1863", *Papers of the Military Historical Society of Massachusetts*, vol. 8, Boston, 1910, pp. 149-246.

Wirt, Henry William, "Kenner's Mission to Europe", *The William and Mary Quarterly*, vol. 25, n° 1, juillet 1916, pp. 9-12.

INDEX

Alexander, Edward P., 29, 32, 63, 192, 388, 541, 623, 629, 646, 657, 716, 729, 738, 739, 740, 742, 744, 749, 890, 897

Banks, Nathaniel P., 70, 105, 205-207, 210-212, 216-228, 238, 250, 254-256, 259-261, 465, 538, 539, 544-546, 573, 574, 771, 777, 780, 783, 800, 852, 861, 885, 909, 956

Beauregard, Pierre Gustave Toutant, 22-28, 30-32, 39, 123, 137-139, 143-153, 167, 169, 170, 282, 300-317, 322, 343, 371, 670, 674, 675, 707, 709, 710, 768, 789, 806, 830, 865, 886, 894-897, 905, 911, 928, 941, 943, 967-970

Blair, Montgomery, 54, 420, 440, 570, 610, 825, 949, 956

Bragg, Braxton, 154, 299, 302-314, 318, 326, 331, 335, 339, 345-356, 367-373, 409, 477, 512, 579, 647, 671-685, 690-709, 766-770, 784, 787, 790, 795-819, 828-849, 853, 863, 900, 911-915, 924, 929-933

Breckinridge, John C., 13, 243, 305, 307, 309, 310, 312, 318, 459, 693-707, 829, 835, 837, 840, 894, 902, 946, 989

Buell, Don Carlos, 56, 63, 65, 278-284, 290, 294-298, 304, 305, 309-316, 320, 321, 409, 477-482, 523, 670, 671, 677, 678, 681, 685-690, 760, 761, 804, 977, 978

Burnside, Ambrose E., 79, 80, 499, 523, 524, 526, 528, 535, 536, 541, 542, 544, 563, 565, 566, 572, 581, 584, 586, 591, 595-599, 607, 611-645, 650, 659, 665, 668, 719, 765, 798, 806, 819, 833, 842, 843, 849, 864, 870, 879-892, 929, 945, 946, 1005

Cameron, Simon, 54, 89-95, 104, 427, 453

Chase, Slmon P., 17, 54, 63, 64, 86, 90, 109, 130, 140, 408, 440, 448, 455, 458, 481, 482, 531, 570-572, 628, 643, 669, 672, 761, 824, 832, 912, 956

Cleburne, Patrick R., 510-513, 520, 521, 695, 698, 703, 809, 830, 835-840, 849-852, 912, 923, 969

Davis, Jefferson, 3, 9, 13, 14, 15, 18, 23, 24, 25, 26, 27, 30, 32, 36, 121, 137-158, 164-174, 204, 205, 210, 219, 240, 262, 268-277, 285, 299, 302-304, 317, 325-336, 340, 343-361, 370, 373, 376, 379-383, 389, 390, 393, 395, 401, 425, 437, 465, 476, 481, 488, 494, 510, 513-521, 535, 536, 540, 558, 560, 575-577, 589, 605, 606, 609, 616, 628, 637, 648, 673-677, 683, 684, 690, 691, 692, 696-699, 704-707, 711-716, 742, 745, 754, 755, 768-772, 776, 777, 784-795, 802, 807,

808, 814, 819, 828-833, 840-851, 856, 862, 863, 865, 895, 897, 903, 905, 911-915, 924-936, 954, 955, 959, 960, 965-975, 984-989, 993, 995, 998-1011

Early, Jubal A., 25, 28, 203, 306, 620, 622, 628, 650, 658, 659, 718, 724-728, 737, 869, 873, 874, 878, 879, 894, 896, 902, 905, 907, 910, 941, 946-953, 996

Ewell, Richard S. 174, 179, 197, 219-224, 228, 231-237, 241, 244, 387, 510, 517, 536, 538, 548, 715, 716, 718, 725-739, 745, 747, 865-869, 873, 875, 876, 878, 880, 882, 886, 891, 894, 896, 904, 915, 943, 949, 991, 1004

Forrest, Nathan B., 291, 293, 312, 488, 671, 675, 690, 766, 798, 802, 817, 830, 924, 925, 930, 964, 973

Franklin, William B., 64, 66, 94, 113, 126, 127, 128, 183, 185, 566-568, 573, 581, 584, 586, 587, 592, 593, 596, 599, 613, 619-624, 628, 631-639, 950

Frémont, John C., 70, 210, 217, 220-225, 229-241, 254-260, 267, 269, 273, 277, 278, 282, 286-289, 424, 429-434, 439, 442, 444, 455, 461, 466, 956

Halleck, Henry W., 47, 55, 56, 70, 96, 104, 278-285, 290, 291, 294-299, 305, 315, 321, 322, 405, 408, 420-422, 461, 473, 475, 478, 482, 484, 495, 496, 501, 504, 522-530, 534, 535, 538, 542-547, 552, 556, 557, 562-573, 581, 586, 588, 602, 608, 611, 614, 615, 618, 628, 633-635, 639, 641, 644, 670, 672, 674, 680, 681, 685-692, 718, 719, 751-774, 778, 797-800, 804, 805, 819-821, 825, 852-855, 858, 860, 877, 878, 881, 890, 893, 904, 916, 921, 939, 947-951, 957, 964, 977, 979, 992, 993, 1001, 1008

Hardee, William J., 272, 290, 291, 305, 307, 309, 312, 351, 374, 512, 672, 676, 684, 685, 691, 695-698, 703, 706, 797, 802, 803, 808, 828, 837, 911, 912, 924, 929-936, 968, 983

Hill, Ambrose P., 175-181, 187, 190, 195, 537, 538, 540, 548, 589, 598, 601, 605, 606, 621, 622, 723-725, 730-733, 737, 738, 741, 746, 757, 865, 866, 889, 891, 899

Hill, Daniel H., 116, 159-163, 175-181, 189-195, 242, 243, 274, 329, 332, 347, 383, 393, 426, 517, 537, 560, 580, 583, 585, 588-594, 618, 620, 623, 713, 797, 806-809, 813, 828

Hindman, Thomas C., 337, 341-344, 362, 367-369, 395, 512, 763, 809, 810, 828

Holmes, Theophilus H., 155, 182, 184, 189, 190, 195, 198, 344, 691, 692, 784, 883, 1003

Hood, John B., 158, 180, 374, 517, 551, 588, 592, 606, 607, 631, 648, 653, 734, 736, 741, 811, 814, 832, 846, 847, 912-914, 920, 923, 926-937, 964-982, 1004

Hooker, Joseph, 79, 106, 114, 115, 122, 163, 187, 406, 409, 530, 546, 588, 591, 595, 596, 601, 611, 612, 613, 616, 619, 624, 626, 635, 638-646, 649-669, 710, 713, 716-722, 750, 759, 832-841, 850, 851, 865, 923, 929, 939, 940, 1005

Hunter, David, 191, 278, 424, 432, 434, 439, 444, 453-455, 458, 461, 466, 493, 507, 535, 538, 553, 564, 589, 597, 654, 657, 662, 894, 902, 946, 949, 951, 984

Jackson, Thomas J., 25, 30, 32, 72, 112, 118, 123, 124, 131, 137, 140, 158, 159, 173-270, 328, 338, 357, 367, 375-380, 387, 390, 432, 455, 461, 465, 488, 531, 536-566, 574, 578, 579-609, 615-623, 628-631, 637, 646, 650-665, 707, 715, 727, 729, 730, 745, 800, 803, 846, 868, 869, 873, 889, 891, 900, 905, 946, 948, 963, 998-1000, 1004, 1005

Johnston, Albert S., 137, 138, 153, 154, 167-169, 272, 273, 274, 290-292, 299-311, 316, 320, 370

Johnston, Joseph E., 21-32, 71, 104, 113, 121, 137-171, 176, 204, 206, 208, 212, 217, 219, 224, 272-274, 284, 290, 291, 299-310, 316, 320, 329, 346, 349-352, 367, 370, 374, 381, 385, 512, 513, 684, 691, 692, 697, 704-710, 730, 758, 768-777, 784-801, 806, 819, 830, 846, 862, 863, 911-938, 958, 963, 982, 983, 989-993, 997, 1001

Lee, Robert E., 3, 4, 9, 11, 24, 34, 38, 68, 77, 87, 104, 113, 121, 122, 129, 137, 138, 142, 145, 146, 148, 154-160, 165-203, 213-220, 224, 225, 228, 237, 241, 262, 285, 325-331, 336, 339, 340, 348, 351, 353, 355, 357, 361, 363-367, 371, 375-385, 388-396, 403, 406, 412, 417, 419, 455, 469, 474, 495, 503, 512-521, 528, 530, 532, 535-543, 547-560, 564, 574-610, 614-621, 624, 629-631, 635, 637, 644-667, 675, 695-759, 791-796, 804, 807, 808, 811, 812, 829, 833, 840, 842, 845-849, 853, 854, 860-911, 917, 924, 927-933, 935, 939, 942-948, 952-954, 958, 965-972, 982-992, 996-1006, 1009

Lincoln, Abraham, 3, 5, 7, 9, 13-22, 25, 33-35, 38, 39, 42, 46-72, 75, 79-82, 85-99, 102-112, 116-118, 123-130, 133, 155, 166, 169, 177, 201, 210-212, 217, 218, 221, 224-231, 238, 247, 251, 252, 256-269, 273, 277-285, 290, 296, 299, 302, 321, 322, 331, 340, 362, 364, 397-419, 424-477, 482-495, 502-509, 512, 517, 522-532, 535, 560-577, 581, 583, 586, 595, 603, 608-614, 618, 619, 625-635, 639-648, 667-671, 685, 689, 692, 708, 712, 718, 719, 720, 723, 735, 737, 749-766, 770, 771, 777, 779, 780, 783, 796-799, 804, 805, 808, 811, 819-823, 826, 827, 831, 834, 843, 852-861, 866, 871, 872, 880, 881, 885, 892, 901, 903, 907, 909, 917-920, 939, 941, 945, 948-965, 970, 975-993, 997, 1000-1003, 1007-1012

Longstreet, James, 25, 113, 131, 155-164, 175, 178-192, 195, 198, 215, 231, 254, 257, 262, 329, 362, 517, 530, 540-555, 558-563, 579, 580, 583-585, 588, 589, 594, 598, 606, 609, 614-616, 620-624, 630, 631, 637, 647, 648, 653, 659, 660, 662, 664, 679, 707, 709, 710, 711, 716, 718, 722, 724, 728-743, 746, 747, 757, 797, 807, 811-820, 825, 828-835, 842-849, 852, 855, 862-870, 873, 874, 891, 894, 904, 913, 914, 986, 988, 991, 996, 1000, 1004, 1005

McClellan, George B., 20, 33-74, 81-97, 100-136, 140, 155, 157, 158, 162, 169, 173-184, 189, 190, 193, 194, 197, 201, 204-206, 210, 212, 217, 222, 224, 225, 229, 231, 237, 238, 257-262, 278, 280, 281, 282, 284, 294-298, 340, 377, 404, 406, 412, 418, 420, 440, 444, 467, 473-477,

480, 482, 492, 502, 523-537, 540, 559, 562-575, 578-616, 626, 629-633, 639-643, 649, 672, 688, 720, 760, 761, 783, 859, 860, 906, 919, 929, 943, 946, 948, 950, 957-963, 976, 1001, 1002, 1005, 1008

McClernand, John A., 292-294, 308, 761-765, 768, 772, 773, 781-784, 791

McDowell, Irvin, 17, 20-22, 26-30, 35, 38, 63, 64, 66, 70, 71, 95, 106, 112, 117, 118, 146, 158, 217, 219, 222, 223, 225, 229-231, 241, 256, 259, 260, 428, 538, 545-555, 563, 572, 574, 861

Meade, George G., 403, 407-410, 476, 477, 499, 519, 613, 614, 621, 623, 628, 647, 649, 651, 658, 661, 667-669, 718-725, 728-732, 735-744, 748-753, 756-759, 804, 807, 833, 855-866, 872, 876-881, 884-889, 892, 893, 898-904, 908, 942-945, 950, 962, 985, 986, 993, 1004, 1005, 1010

Pickett, George E., 163, 194, 382, 389, 390, 517, 631, 648, 710, 713, 736-743, 747, 748, 894, 923

Pillow, Gideon J., 52, 202, 272, 274, 275, 287-293, 301, 315, 344-346, 349-351, 354, 362, 394, 396

Polk, Leonidas, 270-277, 286-290, 305, 309, 311, 312, 347, 512, 672, 676, 684, 691, 697-706, 797, 802, 803, 806, 808, 811-816, 828, 830, 844, 912, 923, 924

Pope, John, 79, 201, 215, 260, 294, 315, 523, 524, 528-574, 602, 605, 639, 668, 929, 1005

Porter, Fitz-John, 42, 61, 66, 84, 119, 123-126, 129, 175-180, 199, 529, 547-554, 562-566, 573, 574, 591, 594, 595, 598, 599, 633, 957

Rosecrans, William S., 37, 38, 206, 288, 371, 472, 481, 489, 678-681, 689, 692-698, 702, 707-709, 756, 760, 769, 797-808, 811-828, 831, 834, 918, 976, 977, 1004, 1008

Schenck, Robert C., 223, 224, 258

Scott, Winfield, 17, 20-23, 36, 43-47, 51, 52, 57, 68, 103, 133, 147, 148, 166, 168, 210, 253, 272-275, 426-428, 483, 587, 778, 953, 1001,

Seddon, James A., 336, 345, 349-351, 356, 381, 383, 706, 709-712, 775, 785, 788, 807, 828, 845, 917, 929, 947

Seward, Wiliam H., 18, 54, 61, 64, 90, 91, 97, 397, 417, 439, 440, 628, 956, 984, 985

Sherman, William H. 21, 26-28, 40, 79, 278, 280, 294, 306, 308, 312, 320, 364, 402-405, 423, 432, 452, 477, 481, 488, 491, 500-508, 532, 681, 760-772, 778, 780-783, 792, 799, 803, 820, 825, 833-840, 843, 845, 850-852, 857, 861, 892, 909, 915-941, 952, 953, 958-983, 990, 992, 993, 997, 999, 1001, 1003-1005, 1012

Shields, James, 211-216, 221, 222, 225, 230-234, 237, 254-261

Sickles, Daniel E., 122, 641, 642, 649, 654, 655, 657, 661, 668, 725, 731, 732, 735, 749, 857, 904

Sigel, Franz, 294, 538, 544, 546, 550, 555, 562, 569, 573, 574, 642, 862, 885, 909, 1003

Stanton, Edwin, 33, 54, 65, 66, 69, 70, 72, 89-99, 106, 109, 111, 112, 117, 118, 123-127, 136, 210, 219, 221, 225, 228, 229, 231, 256, 259, 260, 283, 296, 321, 397-401, 404, 405, 432, 439, 440, 453-455, 459, 473, 479, 483, 494, 499, 500, 502, 505-507, 523, 526, 531, 564, 568, 572, 610, 612, 628, 633, 639, 641, 645, 669, 720, 761, 780, 797, 799, 804, 805, 822-827, 851, 857, 858, 904, 916, 948-952, 961, 963, 964, 978, 980, 985, 992, 993, 1010

Stuart, James E. B., 174, 175, 195, 247, 310, 541, 542, 545, 550, 560, 582, 585, 606, 609, 620, 621, 652, 653, 656-658, 716-719, 724, 737, 738, 742, 743, 747, 875-879, 893

Thomas, George H. 25, 40, 53, 65, 90, 91, 93, 96, 112, 118, 137, 143, 167, 168, 185, 200-205, 212, 224, 240, 245, 246, 253, 254, 266, 268, 270, 279, 280, 283, 288, 298, 305, 307, 312, 314, 321, 322, 329, 343, 344, 367, 400, 403, 404, 432, 440, 456, 465, 482-486, 490, 492, 501, 502, 523, 570, 575, 646, 647, 662, 677, 683, 685, 686, 693, 696, 698, 700, 701, 704, 709, 712, 735-738, 741, 747, 759, 789, 802, 806-827, 832- 843, 849-852, 875, 917, 918, 923, 934-942, 946, 948, 961, 964, 968-970, 973-981, 998, 1001-1005, 1009

Welles, Gideon, 54, 58, 62, 111, 439, 440, 441, 466, 569, 571, 627-629, 669, 720, 753, 756, 757, 762, 821, 872, 948, 956, 993